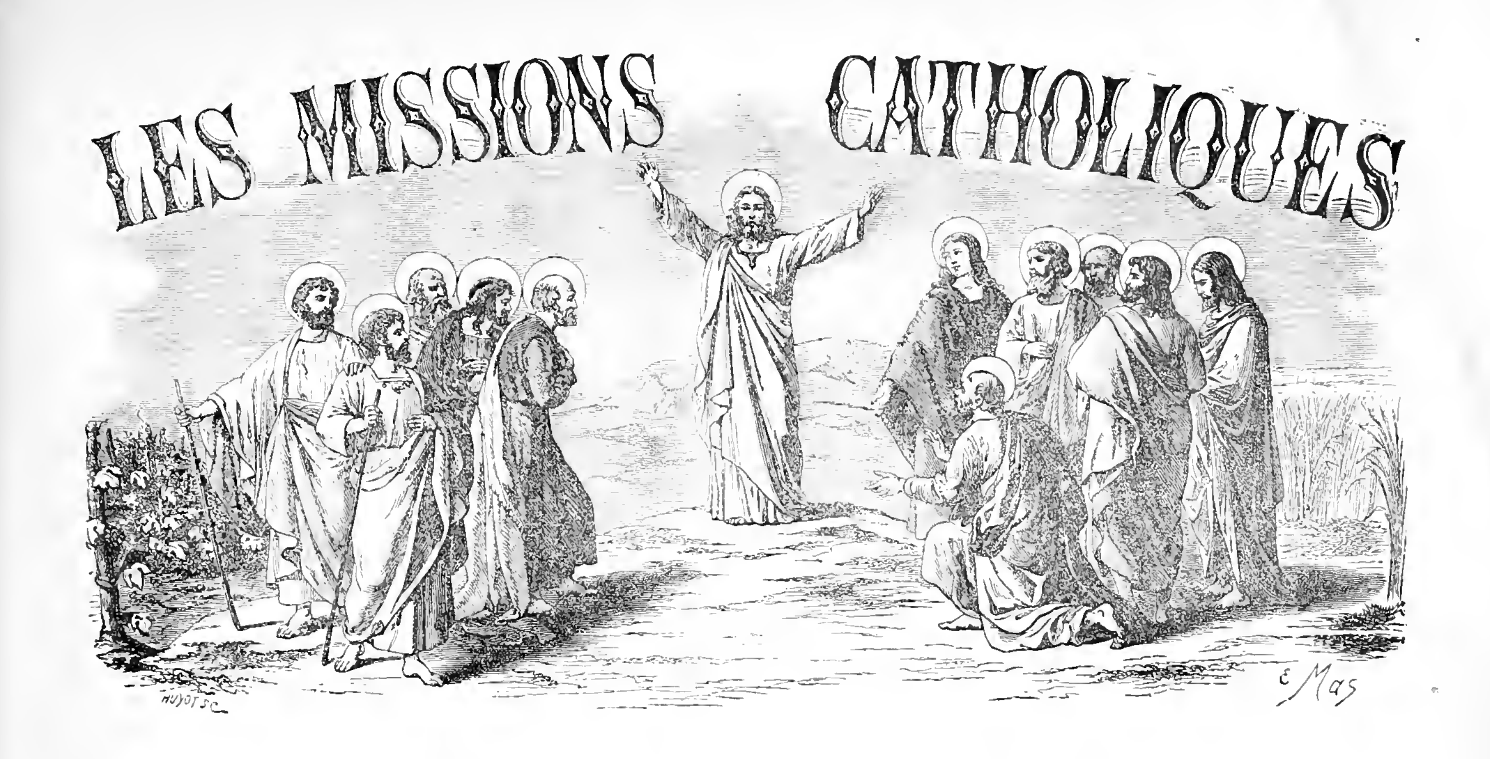
LES

MISSIONS CATHOLIQUES

TOME VINGT-QUATRIÈME

JANVIER-DÉCEMBRE 1892



BULLETIN HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

DE

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

TOME VINGT-QUATRIÈME

JANVIER-DÉCEMBRE 1892

LYON

BUREAUX DES *MISSIONS CATHOLIQUES*

6, RUE D'AUVERGNE, 6

PARIS

VICTOR LECOFFRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

90, RUE BONAPARTE, 90

BRUXELLES

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

16, RUE TREURENBERG, 16

1892

De regrettables erreurs typographiques ont attribué à nos Numéros du 27 mai et du 15 juillet une pagina complètement fausse. Il en résulte que les folios 253, 254, 255, 256, 257, 258, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354 manquent dans la pagination, sans que pour cela le volume soit incomplet.

LES MISSIONS CATHOLIQUES

BULLETIN HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI



TUNISIE. — PORTE DE FRANCE A TUNIS; d'après une photographie de M. l'abbé BAURON, missionnaire apostolique (Voir page 8).

VUE D'ENSEMBLE

SUR LES

TRAVAUX DE L'APOSTOLAT

EN 1891

Dans une circonstance récente, l'illustre évêque d'Autun citait et développait cette pensée de saint Paul : En avant ! En haut ! Cette parole vaillante résume admirablement l'histoire de chacune des étapes de l'apostolat. En avant ! n'est-ce pas ce que l'apôtre s'est dit à lui-même quand il lui a été donné de planter le drapeau de Dieu sur une terre jusque-là inexplorée ? En haut ! N'est-ce pas pour lui la seule consolation au milieu des périls et des épreuves qui l'accompagnent ? En avant ! En haut ! n'est-ce pas, en deux mots, la devise de cette Église, à qui il a été ordonné de prêcher l'Evangile par toute la terre ?

Grâce à Dieu, le rapprochement entre le peuple et l'Église, entre les travailleurs et la Papauté, s'est accentué en 1891 dans notre vieille Europe. Bercées jusqu'à ce jour, par des promesses imprudentes et irréalisables, les masses populaires ont écouté avec respect les graves et féconds enseignements de Léon XIII. Lentement et sûrement, le grand et pacifique Pontife a forcé l'admiration de ses adversaires, et a montré une fois de plus au monde que l'Église catholique, toujours attaquée, était toujours vivante, et qu'on était loin d'en avoir fini avec le règne de Dieu sur la terre.

Ce besoin de pacification a son écho jusque dans les pays envahis par le schisme et l'hérésie. Genève ouvre ses portes à son nouvel évêque, Mgr Deruaz, et le temps

n'est pas loin, nous l'espérons, où nos églises, détenues par des prêtres semeurs d'ivraie, verront rentrer en triomphe les pasteurs légitimes. L'éminent cardinal Mermillod aura préparé les joies de son Église et de sa patrie par son zèle et ses souffrances; son éloquence, à laquelle répondait si fidèlement la charité, aura été, dans les temps mauvais, la providence de son peuple et de ses prêtres. Puisse Dieu écouter nos prières et raffermir une santé si précieuse à l'Église universelle!

En Angleterre, en Écosse, dans les royaumes protestants du Nord, partout des symptômes d'une restauration certaine. Bénédictins, Franciscains, Dominicains, Jésuites, Rédemptoristes, Maristes, y ont fondé des couvents et trouvé un asile que leur refusait leur patrie. Des religieuses de toutes les familles, de toutes les observances, traversent, entourées du respect populaire, les rues de cités où on les aurait lapidées il y a cinquante ans, et les Jésuites, « ces maudits papistes » d'autrefois, sont en sécurité à Édimbourg! « Le moment de la moisson semble venu, nous écrit un évêque du nord de l'Europe: ces peuples, enlevés à l'Église, il y a trois siècles, par la plus odieuse des persécutions, regardent du côté du vrai bercail: mais ici, comme partout, il faut éclairer les esprits par la prédication et gagner les cœurs par les œuvres de charité. Les missionnaires ne manqueront pas à leur tâche; à vous, chrétiens, de venir à leur aide par l'aumône et la prière! »

Aux portes de l'Asie, si nous jetons les yeux sur les pays envahis par le schisme, au milieu de ces brebis perdues de la véritable maison d'Israel, nous entendons sonner l'heure du réveil. Partout l'activité de l'apostolat! partout des appels à notre Œuvre. En avant! En avant!

∴

L'année 1891 s'est ouverte en Asie par le triomphe de saint François Xavier, le grand apôtre des Indes et du Japon. Tous les douze ans, en effet, son corps, miraculeusement conservé, est exposé à Goa aux hommages des fidèles. Mgr Riccaz, évêque de Nagpore, membre de la jeune et vaillante Société de Saint-François de Sales d'Annecy, nous parlait naguère avec enthousiasme de ces jours sans pareils, fête en même temps de la terre et du ciel!

Commencée sous de tels auspices, l'année devait voir la marche en avant de l'apostolat. A Calcutta, dans le Maduré, c'est par milliers que se comptent les conversions d'adultes. Ailleurs, les fils de saint François d'Assise, de saint Dominique et de saint Vincent de Paul, les Sœurs de Charité, voient s'épanouir, en épis jaunissants, les sillons arrosés du sang du Bienheureux Perboyre, pendant que les Missions Étrangères de Paris peuvent, comme le dit leur rapport annuel, déposer des gerbes plus abondantes aux pieds du Père de Famille.

Cependant, comme l'épreuve accompagne toujours nos joies les plus saintes, voilà la famine et d'autres fléaux qui désolent de nombreux troupeaux; voilà qu'en Chine les traités sont méconnus, les chrétiens livrés à la haine et aux fureurs d'une populace aveugle; et si la persécution n'est pas toujours aussi brutale qu'au Sutchuen et au Kiang-nan, elle ne laisse pas d'être d'autant plus dangereuse qu'elle est plus hypocrite et plus perfide. Quant au Tonkin et aux pays placés sous le protectorat français, Mgr Puginier et les évêques Dominicains nous parlent, dans des lettres fréquentes de ces bandes armées qui parcourent les villages chrétiens, et, par la fraude et la violence, s'attaquent en même temps à Dieu et à la France.

Puisse le Maître de la vigne protéger ses ouvriers! Puissent les nations européennes prendre en mains la cause de la civilisation!

∴

L'Afrique, entre toutes les parties du monde, réalise la parole de saint Paul: En avant! en avant! Il est facile, en effet, de montrer l'apostolat sillonnant toutes les routes nouvelles du continent mystérieux. Là se croisent les vieilles Congrégations avec les Sociétés plus jeunes, nées ou recrutées sur le sol généreux de la France, de la Belgique, de l'Allemagne et de la Hollande. Voici les Pères du Saint-Esprit du Zanguebar, qui, tout en développant leur orphelinat modèle de Bagamoyo, préparent l'accomplissement de leurs grandioses projets dans le Kilima-Ndjaro; voici Mgr Augouard reçu solennellement au Congo par M. de Brazza; voici Mgr Crouzet et les filles de la Charité rappelant, en Abyssinie, le souvenir de leur maître, de leur père, saint Vincent de Paul; voici les Pères belges du Congo montrant ce que peut, pour le bien, l'union des forces de l'Église et de la Patrie; voici les Capucins et les Oblats de Marie-Immaculée, qui, chez les Gallas, à Natal, dans le Transwaal, luttent vaillamment contre les jalousies des chefs et l'apathie des peuples; voici les missionnaires du cardinal Lavigerie arrachant à Emin-Pacha ces paroles: « Si nous voulons arriver à des résultats, nous devons en toutes manières procurer le bien des Missions catholiques, les soutenir et leur fournir les moyens de nous élever des hommes capables. D'après des conventions récentes, une ère nouvelle s'ouvre pour l'Afrique australe; qu'on réfléchisse qu'ici justement l'Église peut rendre des services inestimables à l'Etat! »

Signalons, parmi les faits principaux de l'apostolat dans le Continent Noir, l'inauguration de la cathédrale de Tananarive à Madagascar en présence de la reine. C'est là une page d'honneur écrite par les Pères Jésuites à la gloire de l'Église et de la France. Rappelons encore ces paroles de l'amiral de Cuverville sur le P. Dorgère: « Nos missionnaires ont montré, une fois de plus,

que, dans leurs affections, ils ne séparent pas l'amour de Dieu de l'amour de la patrie ; qu'ils en soient remerciés ! » Enfin, pour que rien ne manque en 1891 à la gloire de la Société des Missions Africaines de Lyon, elle aura son premier évêque dans la personne de Mgr Chausse, vicaire apostolique de la côte du Bénin, sacré en grande solennité par le primat des Gaules, le cardinal Foulon.

Ne quittons pas l'Afrique sans donner un souvenir respectueux à deux illustres morts : Mgr Bridoux, à peine entré dans le sillon ouvert par ses frères au Tanganika, a partagé la récompense d'un des vétérans de l'apostolat, Mgr Le Berre, vicaire apostolique des Deux-Guinées.

***

Nous ne ferons que saluer en passant l'Amérique. Sur cette terre classique de la liberté, l'Église semble être dans sa véritable patrie. Aussi la grande république se couvre-t-elle chaque jour comme d'un blanc manteau de cathédrales et d'églises nouvelles. Au sud, dans la Terre de Feu, les missionnaires de Dom Bosco voient affluer les Indiens ravis, tandis que, dans l'Équateur, le président Florès, un neveu de Garcia Moreno, proteste de son respect « pour la loi suprême que représente le vicaire de Jésus-Christ. »

Au Canada enfin, les Pères Oblats pleurent Mgr Faraud, ce chef admirable d'une des missions les plus laborieuses du monde, et l'Église de Toronto envoie un souvenir ému à celui qui fut son premier évêque, le saint Mgr de Charbonnel, légendaire et vénérable figure de l'épiscopat au XIXe siècle.

***

L'Océanie recueille les bénédictions du Bienheureux Chanel, et dans ces îles, autrefois inhospitalières, Maristes, Pères des Sacrés-Cœurs, Prêtres d'Issoudun, trouvent des néophytes dociles à la prédication.

Parmi les ouvriers évangéliques, nous ne pouvons oublier trois prêtres des Missions Africaines de Lyon, les Pères Terrien, Boutry et Devoucoux, nos délégués dans le Mexique. Grâce à la protection de Nos Seigneurs les Archevêques et Évêques de ce pays si catholique, grâce aussi à leur zèle, nous voyons figurer sur nos listes l'antique empire des Aztèques avec des offrandes dignes de sa foi et de sa générosité.

Et maintenant, chers bienfaiteurs de notre Œuvre, en avant pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ! Nos missionnaires portent bien haut l'étendard de la croix ; ils se jettent sans compter dans la mêlée, ils sacrifient les ambitions humaines les plus légitimes, et, par leurs exemples plus encore que par leurs paroles, ils vous crient des pays lointains : « Agrandissez votre charité ; en avant et en haut ! »

CORRESPONDANCE

TONKIN OCCIDENTAL

Épreuves et consolations de l'année 1891.

Il nous semble opportun de placer aux premières pages de ce nouveau volume de notre Bulletin, cette belle lettre du grand évêque qui, depuis trente-quatre ans, évangélise le Tonkin occidental, assurément l'une des missions les plus importantes, les plus éprouvées et les plus fécondes à l'heure actuelle. C'est un lumineux exposé des tribulations qui ont contristé, et du merveilleux mouvement de conversions qui a soutenu, consolé, fortifié le vénérable Mgr Puginier, dans son laborieux apostolat.

LETTRE DE MGR PUGINIER, VICAIRE APOSTOLIQUE, A MESSIEURS LES DIRECTEURS DU SÉMINAIRE DES MISSIONS ÉTRANGÈRES.

Hà-Noi, le 15 octobre 1891

Par les lettres que j'ai eu occasion de vous écrire, vous avez été mis au courant des divers événements qui se sont succédé dans la mission depuis le 15 juin 1890. Je vais vous en faire un résumé succinct.

INONDATION

Le 24 juillet, par suite d'une crue extraordinaire des rivières venant de Chine, les digues furent rompues en plusieurs endroits. Sept provinces du Tonkin furent inondées et les pertes furent énormes. La mission subit des dégâts que nous n'avons pas encore pu réparer entièrement.

TROUBLES. — PIRATERIE

L'inondation favorisa beaucoup l'exécution du plan que poursuivait le parti de la résistance contre l'influence française. Dès le 1er août, une bande se montrait dans la province de Hà-Noi et, protégée par une forte position, elle infligeait un léger échec à une reconnaissance dirigée contre elle. Depuis ce moment, les actes de piraterie, pillages et incendies, étaient journaliers dans la plus grande partie des provinces qui forment le Delta. On peut dire que les rebelles étaient maîtres du pays. Les habitants n'étaient plus en sûreté dans leurs villages, et la circulation, même en plein jour, était devenue très difficile. Je n'exagère pas en disant que, dans les régions de la plaine, occupées par les pirates, les deux tiers des communes ont été pillées ou incendiées. La situation était tellement grave, que, l'année dernière, il ne fut possible de convoquer aux retraites d'usage ni les missionnaires, ni les catéchistes. Outre le danger qu'il y aurait eu à circuler, il n'était pas prudent de laisser les districts et les paroisses sans direction.

Cet état de choses a duré jusqu'au mois de mars de cette année. M. Brière, résident supérieur, dès son retour de France, a compris la gravité de la situation. Grâce à l'énergie déployée, on a réussi à saisir un grand nombre de chefs et à disloquer les bandes.

Dans la partie montagneuse, dont la moitié forme le district nord de notre mission, les rebelles sont encore mieux organisés et plus fortement établis. Là, le parti de la résistance a su gagner à sa cause de nombreuses bandes de Chinois ou d'Annamites, bien armées et solidement retranchées dans des endroits de difficile accès. L'existence et l'importance de ces bandes ont amené une mesure qui a été jugée nécessaire. Toute la région montagneuse a été organisée en région militaire et la pacification en a été confiée à l'armée.

La répression de la révolte sera bien plus longue dans la partie montagneuse que dans la plaine. Il faudra encore plusieurs années pour pacifier cette région.

Les cinq paroisses qui forment le district nord, ont beaucoup souffert de la piraterie : M. Girod a eu à se battre avec l'ennemi jusque dans sa propre chambre. Il a reçu à bout portant trois coups de feu, mais heureusement son habit seul a été percé par les balles.

Un prêtre indigène a été assassiné.

Six catéchistes, élèves ou servants, ont été ou tués, ou blessés grièvement, ou enlevés par les pirates.

Trois cures, une quinzaine d'églises ou chapelles et plus de vingt chrétientés ont été pillées et incendiées.

Bien qu'en plusieurs circonstances, nous ayons connu et dénoncé les coupables, aucune compensation n'a été accordée ni à la Mission, ni aux chrétiens lésés.

PERSÉCUTION CONTRE LES NOUVEAUX CHRÉTIENS

Le parti hostile à l'influence française, voyant le mouvement de conversions d'infidèles s'accentuer et s'étendre rapidement, a, vers le milieu de l'année 1890, soulevé une vraie persécution contre les nouveaux chrétiens. On s'acharna à leur faire signer des feuilles d'apostasie. Tout fut employé pour réussir : mensonges, calomnies, menaces, injustices de tout genre, incarcérations, spoliations, voies de fait, assassinats.

Les meneurs, pour mieux réussir, faisaient publier dans les villages, par les crieurs publics, qu'ils agissaient par l'ordre de l'autorité française et annamite.

Pendant six mois, la persécution contre les néophytes a été aiguë. On a extorqué par la violence ou faussé les signatures de plus de quatre mille nouveaux chrétiens et on a forcé à retourner au paganisme une trentaine de villages nouvellement convertis. Sept néophytes ont été assassinés ou sont morts de misère dans les prisons. Plus de vingt ont été grièvement blessés. Un grand nombre d'autres, même des femmes et des enfants, ont été cruellement maltraités. Une dizaine d'églises ou de catéchuménats ont été démolis en plein jour ; d'autres ont été fermés avec défense formelle de s'y réunir. Les meneurs faisaient exercer bonne garde, avec ordre de frapper à coups de bâtons ceux qui essayaient d'y pénétrer pour prier. Dans plusieurs endroits, on est allé jusqu'à interdire la récitation des prières dans les maisons privées.

Cette persécution a sévi dans trois provinces et elle commençait à en gagner d'autres. M. Brière, nouveau résident supérieur, a su comprendre le vrai but des meneurs, l'injustice de ces vexations, et le danger qu'il y avait, même pour le protectorat, de les laisser continuer. Dès son retour au Tonkin, il a dit : « Je ne veux pas de persécution ; les missionnaires nous rendent d'éminents services, les catholiques sont nos plus fidèles amis ; il faut que toutes ces tracasseries prennent fin. »

En effet, depuis le mois d'avril dernier, la persécution a fini ; quelques-uns des meneurs ont été condamnés ; les autres ont cessé leurs agissements ; d'autres enfin ont même demandé à embrasser le christianisme.

Nous avons obtenu justice sur plusieurs points importants. Peu à peu les néophytes ont repris confiance. Ceux qui avaient été trompés ou qui, par faiblesse, avaient cédé aux tracasseries, sont tous revenus aux pratiques de la religion. Les prêtres ont visité les chrétientés maltraitées et ont pu réparer le mal accompli.

MOUVEMENT DE CONVERSIONS

Dans les endroits qui avaient échappé à la persécution, les conversions avaient continué. Dans les régions où les néophytes avaient été cruellement éprouvés, le mouvement a repris son cours dès la cessation des tracasseries, et depuis lors il augmente de jour en jour.

Ce mouvement gagne les régions, où par le passé il n'existait pas de chrétientés. Humainement parlant, nous regardions comme extrêmement difficile de pénétrer dans ces nombreux villages, éloignés de tout centre catholique, adonnés aux superstitions du bouddhisme et connus comme étant défavorables à toute influence étrangère. Mais Dieu s'est servi des derniers troubles politiques et de la persécution elle-même pour faire connaître et estimer la religion chrétienne.

Les populations païennes se sont aperçues que, parmi les catholiques, on peut obtenir justice et protection. Elles sont attirés vers l'Evangile, d'abord par des sentiments intéressés ; puis la foi naît dans leur cœur par les exhortations des missionnaires et des catéchistes.

Les proportions considérables que prend le mouvement de conversions méritent d'attirer notre sollicitude d'une manière toute particulière. En effet, s'il est consolant de voir venir en masse les populations à notre sainte religion, il est regrettable aussi de ne pouvoir pas donner satisfaction à toutes les demandes. C'est le cas où nous nous trouvons, et nos regrets augmentent à mesure qu'augmente le nombre des villages, dont nous devons retarder l'instruction, faute de personnel enseignant.

L'insuffisance de ce personnel se fait sentir en proportion de l'accroissement des néophytes et de celle des catéchumènes. Après avoir baptisé les adultes, nous devons continuer à les former. Parmi les nouveaux chré-

tiens baptisés dans les douze dernières années, environ quarante-cinq mille ont encore besoin de surveillance et de soins. Ils sont disséminés dans près de trois cents villages, naguère entièrement païens et occupent deux cent vingt catéchistes chargés de compléter leur instruction sous la direction des missionnaires et des prêtres indigènes. Environ huit mille catéchumènes, répendus dans soixante-quinze villages nouvellement convertis, se préparent actuellement au baptême sous la direction de quatre-vingts catéchistes. Leur pauvreté ne leur permet d'étudier que la nuit, après les travaux de la journée, et la différence d'aptitude à apprendre la doctrine nécessite une multitude de sections, ce qui est pour les catéchistes un surcroît considérable de travail. Dans le courant de l'année, nous avons baptisé cinq mille cent soixante et onze infidèles.

En ce moment, soixante autres villages attendent des catéchistes pour les instruire. Ils forment un ensemble de sept à huit mille âmes, dont nous devons forcément retarder la conversion par insuffisance d'auxiliaires.

Ce n'est pas seulement l'insuffisance de personnel enseignant qui se fait sentir, mais encore l'insuffisance de ressources pécunières. A mesure que le mouvement de conversions s'accentue, je devrais augmenter en proportion le nombre des catéchistes. Je devrais pareillement renforcer le chiffre des étudiants dans nos séminaires et agrandir pour cela le local afin de les loger. Ce serait le seul moyen de multiplier les prêtres indigènes, qui est de plus en plus insuffisant, à mesure que s'accroît le nombre des chrétiens. Depuis plusieurs années, la population catholique de la Mission augmente chaque année de cinq à six mille âmes par les seules conversions des infidèles. Tout cela nécessiterait une augmentation de personnel et de ressources pécuniaires, sans laquelle nous sommes impuissants à suffire même aux besoins les plus urgents.

Craintes pour l'avenir

La situation ne me paraît pas complètement rassurante. Je prévois que la lutte contre le parti ennemi sera longue et pénible. Nos chrétiens auront à souffrir de cet état de choses, surtout dans les endroits retirés où l'action des troupes ne pourra s'exercer qu'en passant.

Je n'ignore pas que l'on prépare contre nous une nouvelle campagne et je prévois que nous aurons encore à passer par des crises. Mais à la garde de Dieu ! C'est à la cause de Dieu que nous travaillons. Nous ferons notre possible pour la soutenir. Il appartient au Seigneur de la faire prospérer. Si le gouvernement français comprend les vrais intérêts du protectorat, il ne permettra pas à nos ennemis de nous faire tout le mal qu'ils méditent contre nous.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Voici les noms des missionnaires salésiens de Turin, partis en 1891 pour les missions de l'Amérique du sud :

Pour la Colombie : MM. Rabagliati, Olivazzo, Tallone, Bassignana, Briata, Tricot, Castagnedi et Vergnano ;

Pour le Chili : MM. Coratella, Zen, Avalle, Fontan, Barberis, Béraud, Silvestri, Grattarola, Romoli, Dacci, Martinaggia, Ferando et Narbona ;

Pour l'Équateur : MM. Calcagno, Bruzzone, Panaltieri, Colombo, Ghiglione, Milano, Stochetti, Mariani, Rocca, Marelli et Gertasio ;

Pour le Pérou : MM. Riccardi, Fane, Terzuolo et Sciolli ;

Pour la Terre de Feu : MM. Forsati, Bernabe, Spinoglio, Asvini, Sabaini et Sicora ;

Pour l'Afrique : MM. Bellamy, Tomatis, Vervaerde et Bessier ;

Pour la Palestine : MM. Useo, Corradini, Varaja, Pompignoli, Merracaza, Cantoni, Bertarione, Neple, Fassone, Buniva, Morre, Puddu, Rosin, Gatti, Lesage, Fagnot, Arrobio, Bollo, Bromida, Garrone, Lavagno, Milazzi, Pogliotti, Praga, Resta et Tesio.

— Dans le courant de la même année sont parties pour le Pérou : Sœurs Pieri, Albertina, Devalle, Grassi, Majo, Pampignoli, Ruatto, Taparello et Zinelli ; — pour la Terre de Feu : Sœurs Basso, Gabutti, Pallisetti, Antoinette Tapparello et Valgimigli. Ces religieuses appartiennent à la Congrégation des filles de Marie-Auxiliatrice de Dom Bosco.

— Sont partis de Marseille le 25 décembre : pour le vicariat de la Sénégambie, le P. Jean-Baptiste Pascal, du diocèse de Clermont, et le F. Convoyon Ebel, du diocèse de Strasbourg ; pour la nouvelle station de Conakry, dans la Guinée Française : le P. Jean-Baptiste Raimbault, du diocèse d'Angers, et le P. André Feger, du diocèse de Strasbourg ; pour le vicariat apostolique des Deux-Guinées, le P. Léon Lejeune, du diocèse de Séez. Tous ces missionnaires appartiennent à la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

INFORMATIONS DIVERSES

Angleterre. — On écrit de Londres :

« Récemment a eu lieu au quartier de Camberwel, à Londres, la cérémonie d'ouverture d'une église dédiée au Sacré-Cœur. En présence d'une nombreuse assemblée et de Mgr l'Evêque de Southwark, qui présidait la solennité, le R. P. Luc Rivington, jadis grand orateur de l'Église anglicane, prononça un discours qui a fait sensation dans les cercles religieux de notre métropole. L'orateur avait pris pour sujet de son sermon la conversation qu'il avait eue, quelques jours auparavant, avec un haut dignitaire de l'Église établie, qui, par la position qu'il occupe, est mieux à même que tout autre de juger le véritable état des esprits sur la question religieuse. Selon lui, le changement d'attitude qui s'est opéré dans les esprits pendant les trois dernières annèse, vis-à-vis de l'Église de Rome, est réellement remarquable. Il est d'avis que, tôt ou tard, de nombreuses conversions au catholicisme viendront appuyer ce qu'il avance. »

« Il semble, dit le *Star*, que ces pronostics ont déjà un beau commencement de réalisation à en juger par les nombreuses conversions récentes qui sont arrivées à notre connaissance. »

D'autre part, s'adressant, le 3 décembre, à la Conférence diocésaine, le docteur Ryle, évêque protestant de Liverpool, a dit, en terminant un exposé de la situation de l'Église anglicane :

« Le péril futur, c'est la réunion à l'Église de Rome ! Des ecclésiastiques, et pas en petit nombre, avouent qu'ils souhaitent cette réunion et sont tout prêts à renoncer à la Réforme. Beaucoup d'autres, je le crains, sont tout à fait indifférents à ce sujet et ne feraient aucune opposition à la messe et au confessional. »

Il y a dans ces symptomes de quoi réjouir tous ceux qui ont à cœur le retour de l'Angleterre à la foi de ses pères.

Norvège.— Mgr J.-B Fallize, préfet apostolique, nous écrit de Christiana :

« Pendant ces cinq dernières années, le Seigneur m'a donné la consolation d'augmenter de trois le nombre de nos stations et d'ouvrir sept nouvelles maisons de religieuses pour l'instruction des enfants et le soin des malades. Les conversions ont été assez nombreuses et le chiffre des catholiques a augmenté d'une bonne moitié. Dans la station de Hammerfest, la ville la plus septentrionale du monde, la dernière année seule nous a donné cinquante conversions. Mais, ce qui vaut mieux encore, c'est que nous gagnons de plus en plus l'estime et la sympathie de la population et des autorités civiles, qui, d'année en année, nous accordent plus de liberté. Ainsi, l'été passé, les pouvoirs législatifs ont voté une nouvelle loi sur les *dissenters*, qui nous donne le droit de conclure des mariages sans intervention aucune de l'autorité civile et nous dispense de la part d'impôts qui est attribuée à l'entretien de l'Église de l'État et des écoles publiques. A l'occasion de cette nouvelle loi, tous les pouvoirs publics nous ont montré tant de déférence que j'en ai été vivement touché. En général, nous ne pouvons assez remercier les autorités de tout rang, en commençant par S. M. le Roi, de la bonté qu'elles nous montrent.

« Quant au public, nos églises sont continuellement remplies de protestants qui viennent assister à nos offices et à nos sermons. L'année dernière et cette année encore, un Père Dominicain a fait des Conférences apologétiques à Christiana, à Bergen et à Trondhjem : nos églises pouvaient à peine contenir la foule et tous les journaux du pays se sont fait un devoir de rapporter ces discours. Lorsque dernièrement nos Sœurs de Charité de Frederiksstad ont improvisé un bazar en faveur de leur hôpital, toute la population protestante y a concouru avec un entrain admirable.

LIBAN. — Source du Nahr-Ibrahim; d'après une photographie communiquée par un missionnaire (voir page 7).

« Naturellement ceux des protestants, qui ne voient le salut que dans le luthéranisme, sont vivement alarmés par ces succès. Voici ce qu'un de leurs journaux a écrit il y a quelques semaines :

« La propagande catholique prend des proportions inquiétantes « dans les pays du Nord parmi les races germaniques, qui jusqu'ici ont été le principal rempart du protestantisme. Des observateurs indépendants sont d'accord sur ce point, de sorte que « le fait est indubitable. La mission « du Nord a travaillé sans bruit, « mais avec le plus « grand succès, et « il est grandement « temps d'appeler « vigoureusement « sur ce point l'attention publique. « En Norwège, pays « exclusivement luthérien, où, il y « a quelques dizaines d'années, on « ne comptait plus « que cinq cents « catholiques, surgissent des paroisses catholiques l'une après « l'autre, surtout à « la suite de conversions ; l'Église « romaine fait également des progrès en Laponie. « Il est vrai que, « dans ces derniers « parages, le christianisme n'a que « superficiellement « pu refouler le paganisme et que « pour ce motif on « n'y peut s'attendre à une résistance bien énergique contre les « artifices de Rome. »

« Le journal conclut par une plainte à l'adresse des prêtres luthériens, qui font peu d'efforts pour opposer une digue à ce flot envahisseur.

« Plût à Dieu que ce cri d'alarme, qui est poussé à chaque instant autour de nous, se justifie de plus en plus ! Mais pour cela il nous faut plus de prêtres et plus de ressources matérielles. Car, aussi longtemps que nous nous voyons forcés de laisser sans stations et sans prêtres des villes populeuses avec des districts grands comme des diocèses, nous sommes dans l'impossibilité absolue de moissonner la récolte, quelque riche qu'elle s'annonce.

« N'y aurait-il donc dans toute la France, si riche en vocations au moins une demi-douzaine de jeunes apôtres, qui voudraient

venir nous aider à ramener au bercail de la Sainte Église ce peuple si noble et si religieux. Depuis cinq années j'appelle au secours, et pas un seul jeune prêtre français ne s'est offert à venir en Norwège pour y continuer l'œuvre que ses compatriotes y ont commencée et poursuivent encore avec zèle.

« Quant aux ressources matérielles, notre dénûment est tellement grand, que parfois je tremble pour le lendemain, et si ma santé est à demi ruinée après cinq années d'apostolat, c'est en grande partie parce que les appels continuels à la charité de nos frères catholiques m'imposent un surcroît de travail auquel je ne saurai résister.... »

Syrie. — Un missionnaire de Beyrouth nous écrit :

« Vous savez que la population du Liban se distingue moins par l'origine et le sang que par la différence des cultes. Les Druses habitent les vallées méridionales et le Hermon et s'entremêlent à d'autres communautés dans les plaines qui entourent leurs citadelles de rocs. Les Métoualis, musulmans chiites, sont dispersés à Tyr, à Sidon et dans les vallées de la Cœlé-Syrie. Les Maronites, beaucoup plus nombreux (près de 300.000), sont groupés solidement en corps de nation et peuplent surtout le versant occidental du Liban, entre le Nahr-el-Kelb et le Nahr-el-Barid. Beaucoup d'entre eux apprennent le français. Leurs cheiks, c'est-à-dire les plus notables par l'antiquité de leur famille ou leur fortune, exercent une grande influence. La masse de la population s'occupe d'agriculture; quelques artistes font des bijoux appréciés.

SYRIE, — Prince maronite et son domestique; d'après une photographie communiquée par un missionnaire (voir le texte ci-contre)

« Vue de la mer, la longue crête du Liban, bleue en été, argentée de neige en hiver et au printemps, est d'un aspect grandiose. Les cours d'eau sont abondants sur le versant occidental de la chaîne; le plus remarquable est le Nahr-Ibrahim dont l'une des branches sort de la grotte d'Afka. C'est l'un des sites grandioses et justement renommés de la Syrie (voir la gravure p. 6.) Les vues que vous a communiquées il y a deux ans le R. P. Jullien et que vous avez publiées dans votre numéro du 30 mai 1890 donnent une idée bien exacte du pittoresque et riant aspect des paysages libanais. »

Mangalore (*Hindoustan*). — Le R. P. Muller, de la Compagnie de Jésus, missionnaire dans le Canara, nous écrit de Mangalore :

« Les journaux de l'Inde ont naguère fait mention de l'Asile des Lépreux dont j'ai la charge, et vous connaissez peut-être déjà l'existence de cet établissement. Depuis que j'en ai la direction, les lépreux qui ont demandé à y être admis, ont toujours été plus nombreux qu'il ne nous était possible d'en loger.

« Au commencement de l'année 1891, j'ai fait construire une nouvelle maison qui a été immédiatement remplie; le nombre des infortunés habitants de l'Asile s'élève maintenant à quarante-un. Le trop plein des trois maisons existantes, les demandes d'admissions nouvelles et aussi les conditions imparfaites de l'emplacement sur lequel s'élèvent ces pauvres masures, m'ont déterminé à changer de local et à transporter l'Asile sur une colline des environs. Les visiteurs de l'Asile ont, tout en certifiant l'amélioration qui s'est produite dans l'état de santé de ces malheureux déshérités, démontré l'urgence de choisir un autre site plus salubre Les hangars de nos lépreux sont d'un côté bordés par un grand cimetière; d'un autre par un terrain où les païens brûlent leurs morts. Pour ce motif, je suis sur le point de transporter mon Dispensaire sur un nouveau terrain. L'achat et les constructions ont été estimés à 25,000 fr. J'ai fait dans la ville un appel, auquel ont généreusement répondu même les Mahométans. Mais, si je veux réussir, je dois faire appel à un public plus étendu que celui de Mangalore... »

DE CARTHAGE AU SAHARA

PAR

M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

Il y a trois ans, nous avons publié le récit d'une excursion de M. Bauron à travers l'Istrie et la Dalmatie. Le souvenir que nos lecteurs ont gardé de ces pages brillantes est un garant de la faveur qui attend cette étude nouvelle du savant écrivain Ce n'est plus une pérégrination aux Rives Illyriennes; c'est un voyage aux contrées désolées et charmantes dont M. de Sainte-Marie esquissait, il y a quinze ans, dans ces mêmes colonnes la dramatique histoire et dont le R. P. Delattre explore le sous-sol vénérable avec une persévérance que d'inappréciables découvertes ont déjà récompensée. Grâce à cette collaboration d'auteurs éminents, nous aurons ainsi un tableau complet de la Tunisie ancienne et actuelle, archéologique et historique, païenne et chrétienne.

La terre punique chez les anciens poètes. — La terre punique à travers l'histoire. — L'Eglise d'Afrique. — Le châtiment. — Dessein de l'auteur.

Les pays du soleil et de l'azur, de la poésie et de l'histoire, les régions qui, favorisées de la nature, portent en outre la trace des événements et des révolutions dont elles furent le théâtre, exercent sur mon esprit et mon cœur un irrésistible attrait.

Après la Palestine, sanctifiée par la vie et les miracles du Rédempteur, après l'Egypte, si longtemps nourricière de l'humanité, la Grèce, sanctuaire des arts et de la philosophie, l'Italie, maîtresse du monde, nulle contrée ne m'attire plus que ce coin de terre qui va du cap Blanc de Bizerte au fond de la petite Syrte.

Il est déjà célèbre chez les anciens. Les Chananéens, échappés au glaive de Josué, le choisissent pour retraite. D'après saint Augustin, Procope et les historiens arabes, les Berbères de la Tunisie et de la Kabylie sont les descendants de ces Asiatiques. En mémoire de cette origine, plusieurs de leurs villages gardent le nom typique de Chenini.

Hérodote parle des Lotophages et des Malchlyes, qui habitent les bords du fleuve et du lac Triton. Ce lac, devenu aujourd'hui le chott Djérid, fut le berceau de la Minerve lybienne, surnommée pour ce fait Tritonia. Thymaétès donne la ville de Nysa pour patrie à Bacchus; Phérécyde regarde Antée, vaincu par Hercule, comme un roi des Irasses, campés sur les mêmes rivages, et dont Irassen serait, dans la nomenclature berbère, l'appellation moderne.

Sur le Triton s'élève l'île de Phla ou des Pharaons. Dans l'estuaire du lac, Jason embourbe son navire Argo, et le dieu des eaux le dégage au prix d'un trépied d'airain. Près de là, vivent les Garamantes, les Atarantes, peuples lybiens, voués à l'agriculture, et, plus à l'ouest, les Maxyes, nomades, issus des Troyens.

Des colons Phéniciens se mêlent aux premiers Chananéens et forment avec eux les Lybi-Phéniciens. Cette race nouvelle, industrieuse et féconde, établit des comptoirs et des colonies sur tout le rivage du golfe. Elle bâtit Kambé, qui précède Carthage, et les trois villes de Leptis, d'Aea, de Sabrata. La contrée qu'elles animent en reçoit le nom de Tripolitaine.

Tyr achève la conquête du pays. Hippo-Zaristos, Utique, Cossyra, Thunes, Adrumète, Thapsus et les autres villes qui bordent le littoral, sont l'œuvre de ses colons.

La poésie s'empare de ces légendes, de ces traditions et de ces premiers croquis de l'histoire. Virgile raconte comment Didon, fugitive devant le meurtrier de son mari, met la main sur le meilleur port de la côte et fonde Carthage, Kart-Hadacht en phénicien, la ville nouvelle.

Le roi, qui lui cède autant de terre que peut en enfermer la peau d'un bœuf, n'a pas prévu que la rusée princesse fera tailler cette peau en si fines lanières qu'elles envelopperont tout le monticule de Byrsa. Mais, à la nouvelle du départ d'Enée, les terrasses du somptueux palais, qui domine sa capitale, ne supportent plus que le bûcher où Didon éteint dans les flammes sa douleur et sa vie.

Salluste nous montre, sur ce sol brûlant, l'astucieuse et sauvage figure de Jugurtha. Avec Polybe et Tite Live nous assistons aux sanglantes péripéties du duel entre Rome et Carthage. D'une part, Amilcar, Annibal et Asdrubal, et de l'autre, Caton, Régulus et les Scipions jouent un rôle plus saisissant que les héros d'Homère dans la lutte épique des Grecs contre les Troyens. Nous suivons les pénibles expéditions de Métellus et de Marius contre Thala et Gafsa. Nous restons surpris des richesses et des produits que Rome tire de l'inépuisable Zeugitane et de la fertile Byzacène, devenues ses greniers les plus abondants.

L'Evangile gagne cette terre à l'amour de la vérité et à la pratique de la vertu. L'Eglise s'y développe, y tient quarante conciles et y compte plus de cent cinquante diocèses, dont trente-trois sièges sont aujourd'hui connus.

Elle a ses martyrs : saint Cyprien, saint Boniface, sainte Restitute, beaucoup d'autres, et notamment la Masse blanche de trois cents chrétiens d'Utique, s'élançant avec transport, plutôt que de sacrifier aux idoles, dans le gouffre rempli de chaux vive qui leur sert de linceul.

Elle a ses docteurs immortels. Saint Augustin et Tertullien en sont les deux plus grandes figures.

Cette Église d'Afrique, que la persécution glorifie, succombera sous les débordements de l'hérésie. L'arianisme et les sectes diverses qui en sont issues désagrègent insensiblement le terrain de la doctrine. Comme si c'était une loi que l'erreur entraîne toujours à sa suite de sanglants cataclysmes, elle amène sur le sol punique les Vandales et, avec eux, le ravage des cités et les hécatombes des peuples.

Le châtiment n'est pas assez terrible pour ouvrir les yeux à ces fils de la croix indociles. Ils n'amendent point leurs mœurs ; ils ne renoncent point à leurs pratiques païennes, ni à leurs querelles dogmatiques.

Les hordes de l'Islam achèvent la ruine. Elles étouffent dans le sang et sous le bâillon de l'esclavage les derniers échos de l'enseignement évangélique. Durant près de dix siècles, le linceul de l'oubli dérobe à l'histoire la vie et les gestes des peuplades qui campent sur cette terre de malédiction.

Pour mettre fin à ce deuil et à cet assoupissement, voisin de la mort, il faut que le drapeau de la France apparaisse. Il faut qu'un prince de l'Eglise, un héritier du titre

de Cyprien et de l'âme de l'évêque d'Hippone, couvrant ces ruines de son manteau rouge, fasse passer sur le squelette desséché de Carthage un souffle de résurrection, et relève dans le marbre d'une cathédrale française sa splendeur abattue.

Mais, sous le joug musulman, les rares descendants des premiers chrétiens ont perdu toute lueur de la vérité, tout amour de la vertu. Courbés sous le cimeterre, ils subissent la loi du Koran, qui immobilise les esprits, stérilise les campagnes, dépeuple les villes et sème partout la solitude du néant.

Sur le sol punique, comme en Palestine et dans l'Asie Mineure, la paix pour l'Arabe, c'est le désert. *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant.*

Les cités ont disparu ; les basiliques sont tombées dans la poussière ; les vainqueurs ont mutilé et dispersé les colonnes et les marbres des palais et des temples. La terre elle-même, dépouillée de son ancienne végétation, n'a plus de parure. Jadis le voyageur allait d'Adrumète (Sousse) à Gibraltar sous une forêt de palmiers, d'oliviers, de gommiers et de chênes-liège. Aujourd'hui les sources sont taries ; les montagnes déboisées n'ont plus d'humus fécondant. Les rivières bienfaisantes sont tour à tour des lits desséchés et des torrents dévastateurs. Les marais empestent les plaines basses, et les sables du désert envahissent les plateaux et couvrent l'emplacement de plusieurs villes. En un mot, la dégradation physique a suivi la dépravation morale.

Il faudra de longs et persévérants efforts, les sueurs des missionnaires, peut-être le sang des martyrs, pour rendre à cette province, que le ciel avait ornée et enrichie et que les hommes ont ravagée et ruinée, les bienfaits de la civilisation. La prospérité matérielle accompagne toujours, d'un pas plus ou moins rapide, les conquêtes de la charité.

Quelle belle et émouvante histoire à écrire que celle de cette partie de l'Afrique septentrionale, depuis les temps mythologiques, où Minerve Tritonia y recevait la vie, jusqu'à cette heure crépusculaire d'une aurore nouvelle de liberté, de progrès, de civilisation !

Telle n'est pas l'œuvre que je vais entreprendre. Mon dessein est plus modeste, et mon cadre plus restreint.

Cette terre, à qui les anciens appliquaient spécialement et exclusivement le nom d'*Afrika*, cette terre, si riche en souvenirs, si lamentable en son aspect, si délabrée en ses ruines, si meurtrie en sa végétation, et pourtant si abondante encore en sources thermales, en oasis, en monuments primitifs, je l'ai parcourue du nord au sud, et de l'est à l'ouest, à petites étapes. J'en ai étudié les vastes plaines et les belles montagnes, plus fécondes en minerai que remarquables en altitude. J'ai foulé les décombres des cités évanouies et traversé les déserts de sable. Je me suis reposé dans les eaux et sous les palmes des oasis. J'ai subi les effets trompeurs du mirage sur le bord du Chott, brillant de poudre saline. J'ai dormi dans la caverne du Troglodyte, campé sous la tente du Nomade, reçu la diffa du Berbère, au sommet d'un pic, sous l'arcade rocheuse qui abrite sa famille. J'ai chevauché dans le lit des ruisseaux, sur le phosphate étincelant des collines, au milieu de la plaine désertique, dans le tourbillon étouffant où le sirocco vous étreint. Au soir des journées torrides, j'ai soulagé mes membres rompus de fatigue, sous la tente des officiers, près d'une rivière, à la réjouissante fraîcheur d'une nuit resplendissante d'étoiles.

Ce sont ces vestiges du passé, ces observations du présent, ces faits divers et ces émotions de la route, ces paysages inattendus, ces mœurs de tribus, étrangères à nos usages, que je veux exposer et dire aux lecteurs des *Missions catholiques*.

J'ai deux compagnons de voyage. L'un, M. Eugène Dumont, de Paris, abat le gibier qui doit rôtir à la flamme du bivouac. L'autre est de Lyon. C'est M. André Hébrard. Excellent photographe, il fixe au passage sur la gélatine ce qui nous paraît digne d'attention. Grâce à son habileté, je rapporte une ample collection de types, de monuments et de paysages, dont plusieurs illustreront ce récit.

Je m'étendrai peu sur le nord de la Tunisie et les villes du littoral. Je donnerai plus de développement à la partie qui concerne les oasis, la région du Chott-Djérid, le pays des dattes, les montagnes des Matmata, où vivent les Troglodytes, et celles de Douirat, où sont cantonnés les derniers descendants des Berbères, aux yeux bleus, à la chevelure blonde, marqués au front d'une croix en tatouage.

J'ai entendu souvent répéter : « Il ne reste rien à faire en Tunisie. » Je réponds : « L'œuvre de la France est à peine commencée. La civilisation européenne ne forme encore qu'une sorte de frange sur le rivage tunisien. La masse du pays n'est pas entamée. Plaines à défricher, terrains immenses à féconder, routes à établir, torrents à endiguer, écoles à créer, villes à bâtir, voilà l'œuvre qui attend le colon de demain. »

Quant à la conquête des âmes, l'heure n'en est pas venue. Où sont les messagers de la paix céleste et les apôtres du salut ? Le sud et le centre n'ont point vu, jusqu'à ce moment, la trace de leurs pas, ni surpris le mystère de leurs paroles. Ils sont plus loin de l'Evangile que le Soudan et le lac Tchad.

(*A suivre*).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

(Suite 1).

CHAPITRE XVI

L'ÉGLISE DES ÉTATS-UNIS (1800-1890).

Le 10 novembre 1889, l'épiscopat des États-Unis, réuni à Baltimore, célébrait avec une solennité extraordinaire le premier centenaire de de l'établissement de la hiérarchie romaine dans ce pays. Il y a, en effet, cent ans que Mgr Caroll, premier évêque de Baltimore, recevait la consécration épiscopale. Son clergé se composait alors d'une *vingtaine* de prêtres, et son peuple comptait moins de *quarante mille* catholiques, perdus au milieu de *quatre millions* de protestants, dans la proportion *d'un* sur *cent*.

(1) Voir les tomes XXII et XXIII des *Missions Catholiques*.

Au bout d'un siècle, les choses ont bien changé de face. Là où s'exerçait la juridiction *d'un* seul évêque, l'Église romaine compte aujourd'hui *treize* provinces ecclésiastiques, partagées entre *quatre-vingt-cinq* titulaires. Plus de *huit mille* prêtres instruisent et dirigent dans la foi *huit millions et demi* de fidèles, sur une population totale de *soixante-cinq millions* d'âmes, ce qui donne la proportion *d'un sur huit*.

On voit d'un coup d'œil les progrès du catholicisme aux États-Unis. Dans aucune mission, ils n'ont été si rapides et si consolants. Aussi la joie était grande parmi les pasteurs et parmi les fidèles accourus pour célébrer le glorieux anniversaire du 10 novembre. Les deux jours suivants, se tint le congrès catholique, dans lequel de nombreux orateurs, la plupart laïques, se firent entendre pour célébrer les gloires de l'Église, affirmer leur foi religieuse, en même temps que leur inviolable attachement aux institutions du pays. Le 13, cette grande fête religieuse et nationale fut clôturée par l'inauguration d'une Université catholique, à Washington. Au banquet qui termina la journée, le secrétaire d'État était assis en face du cardinal Gibbons, archevêque actuel de Baltimore, et à la fin du repas, le président de la République, M Harrisson, en compagnie du vice-président, faisait son entrée solennelle dans la salle du festin et portait un *toast* à la hiérarchie catholique des États-Unis. Le cardinal, après avoir remercié chaleureusement le Président et les nobles visiteurs qui l'accompagnaient, ajoutait ces paroles remarquables. « Les enfants de la génération présente apprendront dans la nouvelle Université qui s'ouvre aujourd'hui, à fortifier le pays par leur nombre, à l'éclairer par leur sagesse et à la défendre, s'il est besoin, par leur valeur. »

Ces spectacles consolants, qu'on ne voit plus guère dans la vieille Europe, reposent un peu des iniquités et des luttes qu'on a tous les jours sous les yeux. Ils montrent la vitalité de l'Église catholique, qui s'accommode avec toutes les constitutions, qui accepte sans arrière-pensée toutes les formes de gouvernement et ne demande au pouvoir, quel qu'il soit, monarchie ou république, césarisme ou démocratie, que la protection du droit commun et la liberté de se dévouer au salut des âmes.

Ce grand exemple du catholicisme américain, s'épanouissant au soleil de la liberté commune à tous, a souvent servi d'argument à nos libéraux pour défendre leur fameuse maxime de l'Eglise libre dans l'Etat libre. Là, en effet, domine sans conteste l'idée moderne de la séparation de l'Eglise et de l'Etat. La République des Etats-Unis ne reconnaît aucun culte, n'en subventionne aucun, et laisse chacun d'eux développer librement son action, dans les limites, fort larges d'ailleurs, de la constitution fédérale. Les progrès indéniables du catholicisme aux Etats-Unis ne prouvent-ils pas que ce régime de la séparation, dont les catholiques d'Europe s'effrayent à tort, est la meilleure solution des rapports à établir entre l'Église et l'Etat ?

J'aurais là-dessus quelques observations sérieuses à présenter :

Premièrement, ceux qui prônent si fort le système américain oublient que les Etats-Unis ne sont pas du tout dans la même situation que les Etats catholiques en Europe. Formés d'une agglomération d'émigrants appartenant à toutes les dénominations religieuses, ils n'ont jamais eu chez eux de religion d'Etat proprement dite. Dans cette situation, il est naturel que, voulant donner à tous leurs administrés une égale liberté de conscience, ils aient pris le parti de ne favoriser aucun culte aux dépens des autres et de les ignorer tous également. L'impartialité leur faisait un devoir d'en agir ainsi.

Il n'en est pas du tout de même dans les Etats de l'Europe catholique. Là, il y a des droits acquis, des traditions religieuses, qui remontent au berceau même de la nation. Ces peuples ont une religion d'Etat : ils sont, si l'on veut me passer le mot, catholiques de naissance ; c'est l'Eglise qui a présidé à leur développement et qui les a faits ce qu'ils sont. « Les évêques ont fait la France, comme les abeilles font leur ruche », écrivait, au siècle dernier, l'impie Gibbon. Fouler aux pieds ces traditions nationales, faire semblant, par une fiction de droit, d'ignorer la religion de l'immense majorité du pays, la confondre avec toutes les autres Sociétés religieuses dans une indifférence commune, ce n'est plus de l'impartialité, c'est de l'apostasie.

En second lieu, il faut observer que, si la République américaine n'est spécialement ni catholique, ni protestante, en revanche, elle n'est ni libre-penseuse, ni athée. Elle a respectueusement conservé les grandes lignes du christianisme, et elle tient à les faire respecter par tous. Malgré les exigences d'une industrie bien plus considérable que la nôtre, la loi du repos dominical est inviolablement gardée ; les sessions du Congrès s'ouvrent par la prière, et un chapelain d'office, quelquefois un prêtre catholique, est désigné pour cette fonction ; chaque année, dans son message au pays, le Président de la République indique un jour d'action de grâces, pour remercier la Providence des faveurs qu'elle a accordées à la République ; dans les calamités nationales, un jour de jeûne et d'expiation est désigné pour apaiser la colère de Dieu. En un mot, la grande République américaine est restée chrétienne et se montre généralement favorable à toutes les manifestations de l'idée religieuse.

Elle fait respecter, dans les tribunaux, les règlements intérieurs des différentes communautés et les laisse chacune s'administrer librement. Elle tolère nos conciles, nos meetings, nos écoles, nos religieux, toutes nos œuvres. Au jour du centenaire, on voit les premières autorités du pays s'associer à la joie des catholiques et faire publiquement des vœux pour le développement pacifique de leur influence. C'est bien la séparation, si l'on veut, mais la séparation sans la haine, la séparation à l'amiable, qui laisse subsister entre les deux puissances la confiance et l'estime.

Voyons, au surplus, ce système à l'œuvre, tel qu'il fonctionne aux Etats-Unis. Est-il vraiment si avantageux qu'on le dit au catholicisme ? Je me permets très fort d'en douter. Sans doute, les chiffres produits à l'occasion du centenaire font une vive impression sur l'esprit, mais il est bon de les examiner de près. Si l'Église catholique posséde actuellement aux Etats-Unis *huit millions* d'enfants, il faut tenir compte de l'appoint considérable fourni par l'émigration. Sur plus de *quarante millions* d'émigrants que la grande République a reçus dans son sein, au cours du XIXe siècle, ce n'est certainement pas exagérer que de por-

ter de *dix à douze millions* l'appoint des émigrants catholiques, Irlandais, Français, Allemands, Canadiens, etc. Ces *douze millions* de catholiques, que sont-ils devenus ? Un grand nombre, hélas ! se sont noyés et perdus dans l'indifférentisme et l'apostasie. En réalité, surtout pendant les quarante premières années du siècle, alors que les prêtres étaient en petit nombre et les diocèses démesurément étendus, le catholicisme a fait aux Etats-Unis des pertes très considérables et très douloureuses. Eloignés de tous secours religieux, sevrés de toutes les manifestations extérieures du culte, perdus dans un milieu indifférent et hostile, trouvant partout autour d'eux l'école protestante, le prédicant hérétique, beaucoup d'émigrants ont perdu leur foi et sont passés, eux et leur familles, au protestantisme. Il ne pouvait guère en être autrement, au milieu de la multiplicité des sectes qui cherchaient à les attirer. Au lieu du système des Etats-Unis, mettez le système religieux du Canada, vous auriez évité de pareils malheurs et vous compteriez dans le pays *vingt millions* de catholiques.

De nos jours encore, la situation des catholiques, bien que fort améliorée, est toujours assez précaire. Dans les Etats de l'Est où la hiérarchie est organisée depuis longtemps, les prêtres nombreux, les œuvres multiples, les émigrants catholiques trouveront désormais tous les secours nécessaires à la conservation de leur foi ; mais il n'en est pas de même dans les territoires de l'Ouest, dans les diocèses de fondation récente, où tout fait défaut, les hommes et les ressources pour créer et développer les œuvres.

Oui, sans doute, c'est une grande joie pour l'Église des Etats-Unis d'avoir pu, en cent ans, organiser si fortement sa hiérarchie, resserrer ses cadres, établir solidement ses œuvres et mettre à la portée de tous des moyens de salut. Grâce à cette organisation, on peut espérer qu'on ne verra plusse renouveler les défections du passé ; mais ces millions d'âmes qui se sont perdues, et qu'un système politique plus chrétien eût sauvées, n'en sont pas moins une douleur amère au cœur de l'Église. Comme Rachel, la joie de se voir entourée de fils nombreux et fidèles ne peut la consoler entièrement de la perte de ceux qui ne sont plus ses enfants.

* * *

Voici le tableau des accroissements successifs du catholicisme aux Etats-Unis.

En 1800 : 1 évêque, 30 prêtres, ? églises ou chapelles, 36,000 catholiques.
En 1820 : 1 archevêque, 6 évêques, 150 prêtres, ? églises ou chapelles, 400,000 catholiques.
En 1840 : 1 archevêque, 15 évêques, 505 prêtres, 456 églises ou chapelles, 1,250,000 catholiques
En 1870 : 7 archevêques, 46 évêques, 8 vicaires apostoliques, 3,630 prêtres, 4,170 églises ou chapelles, 4,713,600 catholiques.
En 1891 : 13 archevêchés, 67 évêchés, 5 vicariats, 8,000 prêtres, 8,790 églises ou chapelles, 8,349,325 catholiques.

Voyons maintenant en détail le développement religieux de chacune des provinces ecclésiastiques des Etats-Unis.

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

MGR MOCCAGATTA, LE DOYEN DES ÉVÊQUES DE LA CHINE.

Mgr Louis Moccagatta naquit à Castellazzo, diocèse d'Alexandrie (Piémont), le 9 octobre 1809. A l'âge de dix-sept ans, il entra dans l'Ordre de Saint-François, et fut ordonné prêtre à l'âge de vingt-quatre ans.

Vers la fin d'avril 1840, il partait pour la Chine, en compagnie du P. Grioglio, et il aborda à Macao le jour même de la fête de saint François, 4 octobre. Peine de mort était alors portée contre tout Européen qui essayerait d'entrer en Chine. N'écoutant que leur courage, les deux missionnaires partirent pour le nord de l'empire. Le voyage s'effectua d'abord par eau. Cachés sous le pont d'une barque, ils restèrent quarante jours, sans pouvoir sortir ni se tenir debout. En abordant, ils furent découverts, dénoncés, et allaient être pris s'ils n'étaient passés secrètement sur une autre embarcation.

Une fois à terre, les deux compagnons se séparèrent et le P. Louis chercha à gagner la province du Chan-tong qui lui avait été assignée par la Propagande. Il n'y arriva qu'en juillet 1841. Il exerça le ministère apostolique avec tant de zèle et de prudence que Mgr Besi le nomma son vicaire général, avant de partir pour le Kiang-nan, dont il était administrateur. Le jeune supérieur du Chan-tong se mit à parcourir cette vaste province. Il bâtit une église ; mais elle était à peine terminée que le mandarin de la ville voisine envoya ses soldats la détruire. Le P. Louis se recommanda à la Sainte Vierge, endossa des habits de paysan, jeta une besace sur son épaule et se sauva par miracle ; un an plus tard, il était de retour et recommençait à bâtir l'église. C'est là qu'il fût sacré évêque le 11 mai 1845. Pie IX, ayant accepté la démission de Mgr Besi, nomma Mgr Moccagatta vicaire apostolique du Chan-tong, le 9 juillet 1848.

La première pensée du vicaire apostolique fut d'ouvrir un séminaire. En 1850, il avait déjà quinze élèves. Ayant pu trouver un prêtre pour les diriger, il partit pour visiter la mission et établir de nouvelles stations. A Zi-nan-fou, capitale de la province, il obtint l'ancienne résidence des missionnaires, ordonna vingt prêtres indigènes, et le nombre des chrétiens, de cinq mille, monta à douze mille.

En 1862, Mgr Moccagatta fut nommé administrateur et visiteur apostolique du Chan-si. En quelques années, il sut si bien traiter les affaires de ce vicariat et éteindre les dissensions intestines, qu'en 1870, quand Pie IX voulut donner à cette province un nouveau vicaire apostolique, Sa Sainteté ne jugea rien de mieux que d'y transférer Mgr Moccagatta.

Ce que l'infatigable évêque fit dans le Chan-si, les faits sont là pour le dire : séminaire agrandi, une nouvelle résidence et l'église cathédrale construites à Tai-iuen-fou, chef-lieu de la province ; un collège pour les hautes études de religion et de littérature ; agrandissement des anciens asiles de la Sainte-Enfance; érection de deux orphelinats, de nombreuses églises et chapelles, des écoles de chrétientés ; réunion du Synode régional que Mgr Moccagatta convoqua, par ordre de Léon XIII, en 1880, et dans lequel furent prises, pour la discipline du clergé, pour la propa-

gation de la Religion et pour la direction des missionnaires des dispositions telles qu'en 1882 la Sacrée Congrégation crut devoir les recommander aux vicaires apostoliques et les leur proposer comme modèle pour les futurs Synodes.

Enfin, les fatigues pastorales et le grand âge réduisirent Mgr Moccagatta à l'inaction. Depuis deux ans, notre cher vicaire apostolique était tombé en enfance. Dans les premiers jours de septembre 1891, l'asthme dont il souffrait prit un caractère alarmant. Le vénérable vieillard reçut l'Extrême-Onction et, le dimanche 6 septembre, à six heures et demie du soir, entouré de prêtres en prières, il s'endormit dans le baiser du Seigneur.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

S. E. le cardinal Ledochowski, à Rome ... 300
M. André Tandonnet, à Bordeaux ... 2
Anonyme à Angers ... 5
M. le chanoine Bourdon, à Rennes ... 10
M. Lamotte, à Tours ... 100
M. V. Chobert, à Paris ... 10
M. Etienne Qurcher, diocèse de Strasbourg ... 2
M. Charles Lemazurier, diocèse de Rouen ... 40
Mme de la Charie, diocèse d'Angers ... 5
Anonyme du diocèse d'Amiens ... 264
J.-A. D. . de Giromagny, diocèse de Nancy, pour le repos de l'âme de ses parents défunts ... 10
M. J. Boulanger, diocèse de Nancy ... 4
M. l'abbé Buisson, à Valence ... 5
M. Allexant Terrant, diocese de Dijon ... 15
Un abonné de Marseille ... 85 75

Pour la mission la plus nécessiteuse (Mgr Pineau).
Une famille de Nantes ... 20 50
F. R..., diocèse de Bayonne ... 5
M. l'abbé Gerbelle, à Valgrisanche, Aoste, avec demande de prieres ... 58
M. Simon Siver, du diocèse de Bordeaux, avec demande de prières ... 7 10
Un abonné du diocèse de Rennes ... 10
Anonyme du diocèse de Laval ... 41 70
Un abonné de Marseille ... 25
M. le chanoine Liot, à Tours ... 29
M. Pourel, à Pau, diocèse de Bayonne, demande de prières ... 40

Pour la léproserie la plus nécessiteuse (M. Vigroux).
Une abonnée de Tourcoing, diocèse de Cambrai ... 20

A Sœur Sion, à Jérusalem, pour l'hôpital des Incurables et dispensaire.
J. D. de Brive, diocèse de Tulle, avec demande de prières pour lui et sa famille ... 10

Pour l'hôpital de Bethléem.
Mlle Caroline Deschamps, diocèse de Saint-Brieuc, demande de prières ... 5

A Mgr Barthe, évêque de Trichinopoly.
Un abonné de Marseille ... 25
M. Henry M..., de Paris ... 10
M. L..., de Dijon ... 100
Mme C..., du Mans, demande de prières ... 6
A. X... d'Autun, avec demande de prières pour deux défuntes ... 20

A M. Gabillet, missionnaire à Gingy (Pondichéry).
Anonyme de Vanves, diocèse de Paris ... 5

A M. Fourcade, missionnaire à Alladhy (Pondichéry).
Anonyme de Vanves, diocèse de Paris ... 5

A M. Allys, missionnaire (Cochinchine septentrionale).
Anonyme de Vanves, diocèse de Paris ... 5

A Mgr Pineau (Tonkin méridional).
Anonyme de Vanves, diocèse de Paris ... 5
Anonyme du diocèse de Verdun ... 20

Pour la construction de l'église de N.-D. du Rosaire, à Arrugoda (Ceylan).
Une tertiaire dominicaine en actions de grâces à N.-D. du Rosaire, à Aix ... 5

A M. Gabriel Vallot, missionnaire à Lan-mât, près Ké-so (Tonkin occidental).
De la part de Gabrielle et de Marguerite, à Pouilly-en-Auxois, diocèse de Dijon ... 10

A M. Jean Gremaud, missionnaire au Su-tchuen occidental.
M. l'abbé Sapin, curé à Arconciel, Fribourg ... 5

A M. Bongard, missionnaire en Mandchourie, près Kin-tcheou.
M. l'abbé Sapin, curé à Arconciel, Fribourg ... 5

Pour les affamés du Hou-pé méridional.
M. Al. Maës, diocèse de Paris, demande de prières ... 10

A Mgr Christiaens (Hou-pé mérid), pour les affamés.
Anonyme de Rouen ... 20
Un abonné de Marseille ... 25

A M. Corre, missionnaire à Kummamoto (Japon méridional), pour ses catéchistes.
M. le chanoine Defrance, à Châlons ... 20
Mlle L. G., à Châlons ... 20
Mme X..., à Châlons ... 5
Une dame de la province de Liège, avec demande de prières ... 500
L. D., à Rennes ... 33
M. Giovanni Battista Guerre, à Massa (Italie) ... 5

A M. Tulpin, missionnaire (Japon septentrional), pour l'Œuvre des catéchistes.
Anonyme de Vanves, diocèse de Paris ... 5
M. A. Gaudin, à Montréal ... 4 95

Au R. P. Vigroux pour la léproserie de Tokio (Japon)
Anonyme de Rouen ... 25
M. l'abbé Chambellan, diocèse de Poitiers ... 5
Une dame de la province de Liège, avec demande de prières ... 500
Anonyme du diocèse de Clermont, avec demande de prières ... 20
Mme C., Le Mans, demande de prieres ... 6

A M. l'abbé Marie, pour l'Orphelinat d'Osaka (Japon)
Anonyme de Rouen ... 25
M. le chanoine Defrance, à Châlons ... 10

A Mgr. Berlioz (Hakodaté), pour la construction d'une église.
Mme C. Le Mans, demande de prières ... 6

Pour le baptême d'enfants sous les noms de Julien, Jean-Marie, Thomas, Marie-Rose et Marguerite (Tanganika).
Mlle Jeusset, à Chateaugiron, diocèse de Rennes ... 100

Pour les Pères du Saint-Esprit à Onitcha (Niger).
M. Al. Maës, diocèse de Paris, demande de prières ... 40

Au R. P. Joseph Lutz, vice préfet du Bas-Niger.
D., anonyme de Laval ... 500

A Sœur Claver, pour son hopital, à Onitcha.
Anonyme de Montpellier ... 1000

Pour les lépreux de M. Coquard (Abéokouta).
M. le chanoine Defrance, à Châlons ... 15
D., anonyme de Laval ... 100
M. Guyot de Salins, du diocèse de Vannes ... 10
Mme de Beauregard, à Bourges ... 10
Anonyme de Pau, diocèse de Bayonne ... 50
Anonyme du diocese de Verdun ... 20
Anonyme du diocese de Laval ... 41 70
Un abonné de Marseille ... 25
M. Henry M., de Paris ... 10

A Mgr de Courmont (Zanguebar).
Mlle U. du diocèse de Strasbourg ... 50

Au P. Auguste Gommenginger, missionnaire au Kilima-Ndjaro (Zanguebar).
Mlle U. du diocèse de Strasbourg ... 50

A S. E. le cardinal Lavigerie, pour le rachat de petits esclaves.
M. Vacelet Udulphe, du diocèse de Saint-Claude ... 5

Pour le rachat de petits noirs, au Tanganika.
Mme C. Le Mans, demande de prières ... 6

Pour la mission des Deux-Guinées.
Mme C. Le Mans, demande de prières ... 6

Pour la mission de Mgr Grouard.
M. E. René, Le Mans ... 5

A Mgr Couppé (Nouvelle-Poméranie).
Mme de Beauregard, à Bourges ... 5
M. Bodin, à Argenton-sur-Creuse, diocèse de Bourges ... 10

Pour rachat et baptême d'un enfant au nom de Joseph et une fille au nom de Marie (Tanganika).
J. R. diocèse de Chambéry ... 10

Pour la léproserie de Molokai (Sandwich).
Mme de Colonjon, diocèse de Meaux ... 30

Pour la propagande du Bulletin.
M. l'abbé Marmoiton, diocèse de Clermont ... 5 90
Anonyme de Lyon ... 10

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant*.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



JAPON — Une rue de la ville de Kiyoss, après le tremblement de terre du 28 octobre 1891, d'après une photographie envoyée par M. Tulpin, missionnaire (voir la Correspondance)

CORRESPONDANCE

TOKIO (Japon septentrional).

Tremblement de terre de Nagoya.

Nous avons eu bien souvent à parler de tremblements de terre, si terribles et si fréquents dans les archipels océaniens et les continents voisins. Mais jamais ces effroyables commotions n'avaient présenté un caractère aussi terrifiant que celle qui vient de couvrir de ruines plusieurs provinces du Japon. Voici ce qu'écrit, sous la première impression du désastre, un missionnaire témoin oculaire.

Lettre de M. Tulpin, des Missions Étrangères de Paris.

Nagoya, 8 novembre 1891.

Un tremblement de terre d'une violence inouïe, et tel que le Japon n'en avait pas eu depuis 40 ans, vient de répandre la désolation dans tout le district de Nagoya. Mes deux provinces d'Owari et de Mino sont en ruines. Pressé par le temps, je me contente de vous envoyer mon journal en ces tristes journées.

25 octobre. — Première secousse, assez violente, mais localisée aux deux provinces de Mino et d'Owari. Pas de dégâts.

26 et 27 octobre. — Tout est tranquille à la surface, mais le ciel a une teinte sinistre ; l'air est pesant ; on se sent mal à l'aise. Les animaux manifestent des signes d'inquiétude et refusent la nourriture.

28 octobre. — Je dis la sainte messe à six heures. A six heures trente-neuf minutes, tandis que je faisais mon action de grâces, la terre se met subitement à trembler avec violence. La grande statue de la chapelle tombe et se brise ; l'autel et tous les objets qu'il supporte s'écroulent et sont réduits en miettes. Les portes et les fenêtres se disloquent avec fracas. Le bâtiment est soulevé comme une paille, que le vent emporte, et menace de s'abîmer. Le P. Bolet, qui est à l'autel, cherche à se retenir pour ne pas tomber, mais n'y parvient pas ; il se sauve dans le jardin. La violence des chocs augmente de seconde en seconde avec un bruit de tonnerre épouvantable. Il devient impossible de se tenir debout, et trois fois nous sommes jetés violemment à terre. La maison des missionnaires glisse sur ses fondements, et menace ruine. Tout cela a duré une minute et demie ; mais,

grand Dieu ! quelle minute ! Au même instant, la ville se couvre d'un immense nuage de poussière : ce sont les maisons qui s'écroulent ; la population débouche de toutes les rues, fuyant éperdue et jetant des cris d'épouvante. A sept heures, la terre tremble toujours, et des bruits souterrains d'un sinistre effrayant, ne cessent de se faire entendre. Toutes les secousses nous arrivent verticalement de bas en haut. Quelques-unes cependant semblent avoir une direction nord-nord-ouest. Nous paraissons être sur le foyer même du tremblement de terre.

Le sol s'entr'ouvre en plus de mille endroits, et vomit des torrents de boue, d'eau et de sable. Des puits, comme à Gifu, se transforment en gouffres et lancent des masses de boue liquide qui inondent tout. D'autres puits, mais moins nombreux, sont à sec en un clin d'œil. Des crevasses très profondes se forment ici et là, et la terre s'affaisse un peu partout. On croit que le pays entier va s'abîmer.

Presque aussitôt après la première secousse, le tocsin sonne de toutes parts, c'est l'incendie qui commence en plus de dix quartiers à la fois. Au loin aussi dans la campagne, les villages brûlent après s'être effondrés. Les prisonniers s'échappent des prisons. Quarante environ sont écrasés, quarante autres sont blessés. Le reste, c'est-à-dire plus de deux mille, se répandent exaspérés dans la ville, et menacent de la piller.

Heureusement les troupes, fortement éprouvées elles-mêmes, sortent en armes de leurs casernes, et parcourent les rues. Un piquet de soldats vient même à la mission pour la protéger.

A huit heures, nous sortons pour porter secours où besoin sera. Quel désastre ! Partout des blessés, des mourants et des morts, qu'on retire de dessous les décombres. Partout des maisons effondrées. La grande porte n'est plus qu'un amas de ruines fumantes. Toutes les constructions en briques sont renversées. L'épreuve est concluante pour le rejet absolu de ces sortes de bâtisses. Outre qu'elles tombent plus vite que les autres, elles sont beaucoup plus dangereuses. Une usine, la plus considérable de Nagoya, a enseveli à elle seule, sous ses débris, soixante-seize personnes. C'est horrible à voir. Des mourants supplient en grâce qu'on les achève, tant leurs souffrances sont intolérables. Et la terre tremble toujours. Les détonations sont aussi formidables. Seulement, vers neuf heures, elles prennent une autre intonation. Auparavant, c'était comme de violents coups de tonnerre ; maintenant, elles alternent et ressemblent au bruit de l'artillerie roulant sur le pavé, au crépitement d'une vive fusillade. J'imagine qu'au jugement dernier, il devra se passer des choses semblables. Les petits enfants, pâles de frayeur, se cachent le visage de leurs mains et se rejettent dans le sein de leurs mères à chaque détonation. Ils pleurent, mais sans crier. C'est navrant.

Nous passons devant la mission américaine, nous entrons. Il y a là de nombreux blessés et quatre morts. Un ministre protestant, M. Van Dicke, a le crâne fendu. Il est à l'agonie. Mme Van Dicke a la tête et les mains en sang. Une autre dame américaine, folle de peur, court les rues en criant, à moitié vêtue. Ce jour-là, les différentes sectes protestantes inauguraient sous l'impulsion d'un Japonais très remuant, une sorte de Société de prière. A peine ce Japonais, directeur de cette Société, eût-il prononcé quelques paroles, qu'il tomba frappé à mort. Sa femme aussi fut tuée.

De midi à la nuit, rien de changé. L'incendie se propage au loin, et, quand le jour tombe, il éclaire de tous côtés ces deux malheureuses provinces.

La nuit du 28 au 29 est tout ce qu'on peut imaginer de plus horrible et de plus terrifiant. Les secousses se succèdent sans interruption, fortes et prolongées. A chaque instant, arrivent des différents cantons, les nouvelles les plus alarmantes, ce qui redouble l'effroi et l'affolement. Ici et là, les maisons achèvent de s'écrouler.

Du 29 octobre au 8 novembre. — Toujours rien de changé. Les dix jours qui viennent de s'écouler nous ont paru comme dix siècles. Et quand cela finira-t-il? On s'attend d'un moment à l'autre, soit à une éruption soit à un effondrement du sol. D'après les renseignements qui nous arrivent, Sendai, Tokio, Shidzuoka, Kôfu, Niigata, Matsumoto, Kanazawa, Kioto, Osaka, Kobe, Nagazaki même ont ressenti les premières secousses, mais très affaiblies. Nous sommes donc au centre du sinistre. Les provinces d'Owari et de Mino, Mino surtout, sont les plus dévastées.

2 novembre. — Je vais avec le P. Drouart de Lezey, arrivé ce matin pour nous consoler, et le P. Bolet, parcourir trente lieues, pour secourir et fortifier nos chrétiens. Nous ne trouvons sur notre parcours que villes et villages anéantis. Rien n'a résisté. L'odeur des cadavres brûlés et corrompus est parfois si forte qu'il est prudent de s'éloigner. De grands centres, comme Ogaki, Kasamats, Itchinomia, et cent autres lieux, il ne reste rien. Et la terre tremble toujours. Depuis hier même, les détonations et les secousses sont plus violentes et plus répétées. Le sol est en crépitation, sans interruption aucune.

8 novembre. — Le désastre est inouï, et la ruine complète : *vingt mille morts, cinquante mille blessés, cent cinquante mille maisons détruites, et vingt mille* autres qu'il faudra abattre. Notre résidence a affreusement souffert, surtout notre hospice de vieillards, qui nous avait coûté tant de peines et de soucis.

16 novembre. — La terre tremble toujours, les ruines s'accumulent. Chrétiens d'Europe, nos frères, venez-nous en aide.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Sur la proposition de la Sacrée Congrégation de la Propagande, le Saint-Père a nommé évêque de Waterford et Lismore (Islande), M. Richard Scheehan, chanoine de Cork et administrateur de l'église des Saints Apôtres Pierre et Paul à Cork.

— Le siège patriarcal syrien d'Antioche et le diocèse syrien d'Alep étant vacants par la mort de Mgr Ignace-Scelhot, S. G. Mgr Cyrille Benham-Benni, archevêque de Mossoul a été nommé, par décret de la Congrégation de la Propagande, vicaire apostolique dudit patriarcat d'Antioche et administrateur apostolique d'Alep.

— L'Eglise métropolitaine d'Athènes étant vacante par la mort de Mgr Jean Marango, la Sacrée Congrégation en a provisoirement confié l'administration à Mgr Joseph Zaffino, archevêque de Naxos.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 27 décembre se sont embarqués à Brindisi, pour la préfecture apostolique de l'Assam (Indes orientales), les RR. PP. Gebhardus Abele, Fulgentius Paullieb et Antonius Kapitiki et le Frère coadjuteur Kilian Paller, tous de la Société Catholique Instructive. Le même jour, trois Sœurs de la même Société, Sœur Ursula Meier, Sœur Ignatia Greiner et Sœur Xaveria Fererstera, se sont embarquées à Brindisi pour la même préfecture.

— Voici les noms des Sœurs de Saint-Joseph de Chambéry, parties pour les missions depuis le 8 septembre dernier :

Le 14 septembre, sont parties pour la mission du Danemark : Sœurs Anne-Henriette, de Breitenholz (Saxe) ; Marie-Geneviève de Montmélian, diocèse de Chambéry ; Marie-Alfred, diocèse de Tarentaise; Thérèse du Sacré-Cœur, des Chapelles, diocèse de Tarentaise ; Marguerite de la Ravoire, diocèse de Chambéry, et Danielle, de Bonneval, diocèse de Tarentaise.

Le 22 septembre, pour la mission de la Norwège : Sœurs Marie-Joseph de Sainte-Thérèse, de Gassino (Piémont) ; Andréa de la Croix, de Hamar (Norwège) ; Thérèse-Henriette, de Ilsemburg (Saxe), et Saint-Justin, d'Ayn, diocèse de Chambéry.

Le 30 septembre, pour la mission de la Suède. Sœur Marie de l'Incarnation Charvoz, de Saint-Michel, diocèse de Maurienne.

Le 24 octobre, pour la mission de Danielsonville, Connecticut (Etats-Unis) : Sœurs Marthe de Jésus de la Rochette, diocèse de Chambéry, et Andrée de la Croix d'Alton, diocèse de Maurienne ; pour la mission de New-Hartford, Connecticut (Etats-Unis) ; Sœur Marie-Edmée, de Cork (Irlande) ; pour la mission de Lee, Massachusetts (Etats-Unis), Sœurs Joséphine du Sacré-Cœur, de Christchurch (Angleterre), et Jeanne Thérèse, de Plainfield (Connecticut), diocèse de Plainfield.

Le 13 novembre, pour la mission du Brésil, diocèse de St-Paul : Sœurs Marie-Elie, Marie-Félicie, de Rumilly, diocèse de Chambéry ; Marie-Antonie, de Chambéry ; Rose-Angèle, de Saint-Cassien, diocèse de Chambéry ; Marie-Eugénie de Cessens, diocèse de Chambéry ; Elisabeth de l'Immaculée-Conception, de Napoléons (Australie) ; Clotilde-Aimée, de la Motte-Servolex, diocèse de Chambéry, et Marie-Emilie, de Domessin; diocèse de Chambéry.

INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — La Société de Géographie commerciale vient de publier les résultats d'un Concours international, qu'elle avait ouvert en 1889 pour la composition d'un *Manuel pratique de Géographie commerciale.*

Nous sommes heureux d'apprendre que le prix a été gagné par un modeste et dévoué serviteur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, M. Valérien Groffier, qui a composé un *Manuel de Géographie commerciale* très complet et offrant sur les pays les plus éloignés, des informations tout à fait intéressantes. Les membres de l'Institut et de la Société de Géographie de Paris composant le Jury, ont à l'unanimité classé en première ligne et récompensé son manuscrit d'un prix de 1,500 fr.

Deux-Guinées — Le R. P. Lejeune dont nous venons d'achever la dramatique étude sur la mission des Deux-Guinées et l'esclavage, nous écrit du Petit Séminaire de Monistrol, le 22 décembre, 1891 :

« Je m'embarque pour ma mission de l'Ogowé, le jour de Noël. Que d'ouvrage m'attend ! En plus de mes travaux ordinaires d'apostolat et d'études des langues indigènes, une briqueterie, une tuilerie, un four à chaux à installer. Car notre pauvre mission tombe en ruine; la maison et la chapelle sont dévorées par les fourmis blanches et menacent de s'écrouler à la prochaine saison des pluies. Il faut donc à tout prix construire et construire solidement.

« La mission de Lambaréné est une mission de grand avenir, à cause de sa position au milieu d'un centre de population très important et surtout à cause de la bonne disposition des indigènes en faveur des missionnaires. Il faut donc songer à l'établir pour des siècles afin de n'être pas obligés de recommencer tous les ans. Les sympathies de l'Œuvre de la Propagation de la Foi me sont connues, et si l'on continue à m'aider, non seulement je pourrai racheter beaucoup de pauvres abandonnés; mais encore je leur bâtirai une chapelle, dédiée à N.-D. de la Salette. Elle aura 30 mètres de long, sur 8 de large et 7 de haut. »

Océanie centrale. — Mgr Lamaze écrit de Maofaga :

« A la fin du mois de septembre dernier, j'ai terminé une longue tournée dans les îles de mon double vicariat. Celles que j'ai visitées en dernier lieu sont les deux Niua: Vavau et Haapai. Le gouvernement de Tonga me prêta, pour cette visite, l'un de ses bateaux européens; ce qui fit une heureuse impression partout sur notre passage. J'avais à bord le P. Thomas avec ses élèves, le P. Olier avec sa fanfare, un prêtre indigène, des catéchistes et les Sœurs, en tout quatre-vingts personnes. De la sorte, on fêta dignement dans ces îles le B. Chanel. Notre excursion apostolique nous prit près de quatre semaines.

« A Niua-Faou, j'ai trouvé cent trente catholiques. C'est un beau succès pour le P. Jouny et son vicaire indigène, qui n'y sont à résidence fixe que depuis deux ans. C'est la première fois qu'un évêque y paraît. Le premier prêtre qui aborda là, fut le regretté P. Breton, de Vavau, en 1876. Il y fut très mal reçu et obligé de coucher à la belle étoile, sous un arbre de fer, près du rivage. Depuis, les indigènes ont coupé cet arbre: mais les néophytes aiment à aller en pèlerinage sur les racines et j'ai fait comme eux. L'autre Niua, Keppel, compte maintenant soixante catholiques, c'est aussi un bon commencement.

« L'archipel de Haapaï, avec ses soixante îles et plus de cinq mille habitants, reste privé de missionnaires depuis vingt ans. Il serait temps de reprendre cette mission. Les circonstances nous sont favorables. En se scindant en deux sectes rivales, le Wesleyanisme s'est singulièrement affaibli. Et puis voilà que les Mormons et les Adventistes ont paru dans nos îles pour s'y établir... Que ne sommes-nous plus nombreux ! »

LE CHANG-HAI CHRÉTIEN

ET

LE CHANG-HAI PAYEN

PAR LE **R. P. RAVARY**, *de la Compagnie de Jésus*

MISSIONNAIRE AU KIANG-NAN

Le nom de celui qui écrit ces lettres n'est pas tout à fait inconnu des lecteurs des *Missions catholiques*. Depuis trente années missionnaire en Chine, dans le Kiang-nan, il a eu, les vingt premières années, la bonne fortune de voyager beaucoup. Depuis dix ans, ses supérieurs l'ont placé à Tong-ka-dou, résidence dans le faubourg sud-est de Chang-hai. Chacun sait quelle importance ont donnée à cette ville les relations chaque jour croissantes de l'Europe avec la Chine. Mais ce que les bienfaiteurs des missions ignorent peut-être, c'est qu'en arrivant dans cette ville païenne, ils y trouveraient leur sainte religion déjà puissante : au-dessus des maisons et des pagodes, ils verraient s'élever une cathédrale, trois églises, un séminaire, plusieurs écoles ou collèges : foyers d'œuvres rédemptrices qui, en attirant les âmes dans le sein de l'Église, font connaître et bénir le nom de notre pays.

Le R. P. Ravary espère être agréable aux lecteurs des *Missions* en leur décrivant, avec cette consolante floraison de vie catholique, l'histoire de son développement. Elle est intimement liée, on le verra, à celle de la diplomatie et des armes de la France.

PREMIÈRE LETTRE

PAROISSE ET RÉSIDENCE DE TONG-KA-DOU.

I

Paroisse de Tong-ka-dou

Origine de la chrétienté. — Première Résidence. — Construction de la cathédrale. — Formation et augmentation de la paroisse. — Séminaires. — Nouvelles constructions. — Etat actuel. — Œuvres. — Congrégations. — Œuvre des apprentis. — Hôpital. — Cimetière de la mission. — Relations avec les païens.



KIANG-NAN (*Chine*). — CATHÉDRALE DE TONG-KA-DOU, d'après une photographie du R. P. RAVARY, de la Compagnie de Jésus (Voir page 17)

A quelques centaines de mètres des murs de la ville de Chang-hai du sud au nord, coule le Wang-pou, vaste et profonde rivière, alimentée par les mille canaux de la province. Cette énorme masse d'eau va se jeter à vingt kilomètres de la ville, au nord, dans le grand fleuve Bleu appelé Yang-tse-kiang. Sur ce long parcours on rencontre un amas considérable de terre friable et de sable charrié par le flux et le reflux de la mer et surtout par la descente si rapide des eaux du fleuve Bleu. Les Européens l'appellent la barre. Cet obstacle, qui pourrait si facilement disparaître, fait maugréer nombre de marins et de commerçants ; car il ne permet pas aux navires de haut tonnage de passer à marée basse.

Le Wang-pou, surtout à la partie sud-est de la ville s'est montré capricieux et violent. Luttant avec furie contre quelques obstacles qui semblaient le braver, il s'est précipité contre la rive de l'est. En peu d'années, il a dévoré de larges portions de terre labourable. En retour il déposait sur la rive opposée une quantité considérable d'alluvions. Ces terres se sont tassées. Notre Résidence actuelle est bâtie en grande partie sur ce sol de nouvelle et curieuse provenance. Puis des maisons se sont élevées les unes à la suite des autres. Des rues ont été créées. Aujourd'hui, ces rues, qui se croisent presque toutes à angle droit, ont rendu le quartier fort peuplé et assez commerçant.

La chrétienté de Tong-ka-dou est de date récente. Elle ne compte pas quarante années d'existence. La Providence a fait elle-même bien gracieusement les premiers frais d'installation dans ce quartier jusqu'alors fort peu connu

des missionnaires. Ce terrain, nous le devons à la bonne volonté et à l'énergique persévérance d'un ministre plénipotentiaire de France. Fidèle aux catholiques traditions de son pays, M. de Lagrenée fit tous les efforts possibles pour accroître l'influence française en Chine. Il avait grandement à cœur l'honneur du drapeau national. Habile diplomate, il sut profiter des circonstances dans lesquelles il remplissait sa mission. Le canon anglais avait rendu la Chine plus traitable. M. de Lagrenée put obtenir de Pékin des conditions avantageuses et à la Mère Patrie et aux missionnaires du Céleste Empire.

Je lis dans une lettre du R. P. Gotteland, supérieur à cette époque, des missionnaires de la Compagnie de Jésus, datée du 26 mai 1846, les lignes suivantes :

« Trois rescrits impériaux ont été accordés à la demande de l'Ambassadeur français : le premier permettait à tous les Chinois d'embrasser la religion chrétienne : le second, qui servait d'éclaircissement au premier, donnait pour marque distinctive du christianisme, le culte de la croix et des images. Le troisième ordonne la restitution des églises bâties depuis *Kang-Hi*, et qui n'ont pas été converties en pagodes ou autres édifices d'utilité publique. En vertu de ce dernier rescrit, nous pourrons recouvrer notre ancienne maison de Chang-haï. »

Le R. Père ajoute :

« Avant l'arrivée de M. de Lagrenée, à Chang-haï, tout le monde croyait que la restitution de la grande pagode *Tiè-tsu-dang* (1) ne souffrirait aucune difficulté, et au moment où, sur la demande de Mgr de Bési, M. l'Ambassadeur allait s'en occuper, l'amiral Cécile et le Consul anglais (à cette époque il n'y avait pas encore de Consul français) ne se doutaient pas plus que les autres d'un prompt et plein succès. » J'ai nommé le Consul anglais. C'est un devoir de reconnaissance ; à cette époque surtout, ces Messieurs nous montraient une grande bienveillance.

Le mandarin, d'après les instructions reçues de haut lieu, se montra inflexible sur ce point. La maison dont parle le R. P. supérieur, n'est pas la grande église, mais une propriété située à quatre cents ou cinq cents mètres de la ville, vers la porte méridionale. Cette propriété comprenait, avec quelques arpents de terre cultivable, une petite église et le cimetière pour les missionnaires. Cette maison nous fut de fait restituée quelques mois plus tard avec les trois terrains donnés par les mandarins en compensation de l'église de la ville changée en pagode.

Sur le refus formel du premier mandarin de Chang-haï de restituer cette église et ses dépendances, l'Ambassadeur français rompit sur-le-champ les négociations et se retira à Macao. Inutile de dire ici les tracasseries, les embarras et les subterfuges qu'entraînèrent pour Mgr de Bési, les nouvelles négociations qui s'ouvrirent peu après le départ de M. de Lagrenée. Nos bons mandarins ne pouvaient plus dormir tranquilles. A chaque heure du jour, ils croyaient voir poindre à l'horizon les voiles des navires de guerre français qui revenaient à Chang-haï. Ils désiraient vivement voir terminer cette épineuse affaire et souhaitaient à M. l'Ambassadeur un heureux voyage vers les rives de France.

(1) Temple du Maître du Ciel.

Trois longs mois s'écoulèrent dans ces négociations difficiles. Enfin, à la grande satisfaction de Monseigneur et des missionnaires, les mandarins, en compensation de l'église devenue pagode, donnèrent à la mission trois terrains assez vastes, avec la maison située au sud de la ville. Entre ces terrains, le plus utile et le plus avantageux, fut celui de Tong-ka-dou sur les rives du Wang-pou.

Sans perdre de temps, on commença les premiers travaux d'installation. On songea même à mettre à exécution une idée que l'on caressait depuis longtemps. Mgr de Bési avait grandement à cœur la construction d'une église assez grandiose pour mériter le titre de cathédrale. Mais que de difficultés se présentaient tout d'abord ! Pareil projet était presque audacieux. Le terrain était suffisant sans doute, mais était-il solide ? Comment élever d'assez lourdes masses de pierres et de bois sur une terre d'alluvion ? Puis où trouver les architectes et surtout les entrepreneurs, les contremaîtres et les ouvriers capables d'édifier un monument si considérable, non à la manière chinoise, mais à l'européenne ? Les ouvriers chinois sont capables et intelligents dans tous les genres de travaux connus et pratiqués chez eux. En dehors de cette sphère, surtout dans les constructions à l'européenne où il faut manier l'équerre et le compas, nos braves indigènes écarquillent leurs petits yeux, branlent la tête, et finalement se retirent, en murmurant plus ou moins doucement : *Siang fa-tse Tsou-pelè : ce qui est à l'européenne, je ne puis le faire.*

Tous ces obstacles réunis pouvaient et devaient arrêter la meilleure volonté. Mais avant tout se confiant dans cette aimable Providence qui les avait conduits comme par la main dans ce nouveau et curieux quartier, les missionnaires et surtout Mgr de Bési, passèrent outre. Ordre fut donné de commencer les constructions. Au mois de novembre 1847, Mgr de Bési, sur le point de quitter la Chine, posa la première pierre de la cathédrale, et le 20 mars 1853, Mgr Maresca en fit la bénédiction solennelle, au milieu d'un immense concours et à la grande satisfaction de tous les gens de bien. Inutile de rapporter les circonstances difficiles qui ont si longtemps suspendu l'achèvement de cet édifice, et les mécomptes que l'on éprouva aux différentes périodes de sa construction. Toujours est-il que le P. Hélot, ayant déjà fait son apprentissage dans la chapelle de Zi-ka-wei, coup d'essai qui lui avait mérité l'approbation générale, il fut jugé capable, malgré la différence des deux entreprises, de diriger les travaux, et devint une seconde fois architecte par obéissance. De fait, le véritable architecte fut le F. Nicolas Massa pour les plans et les premiers travaux.

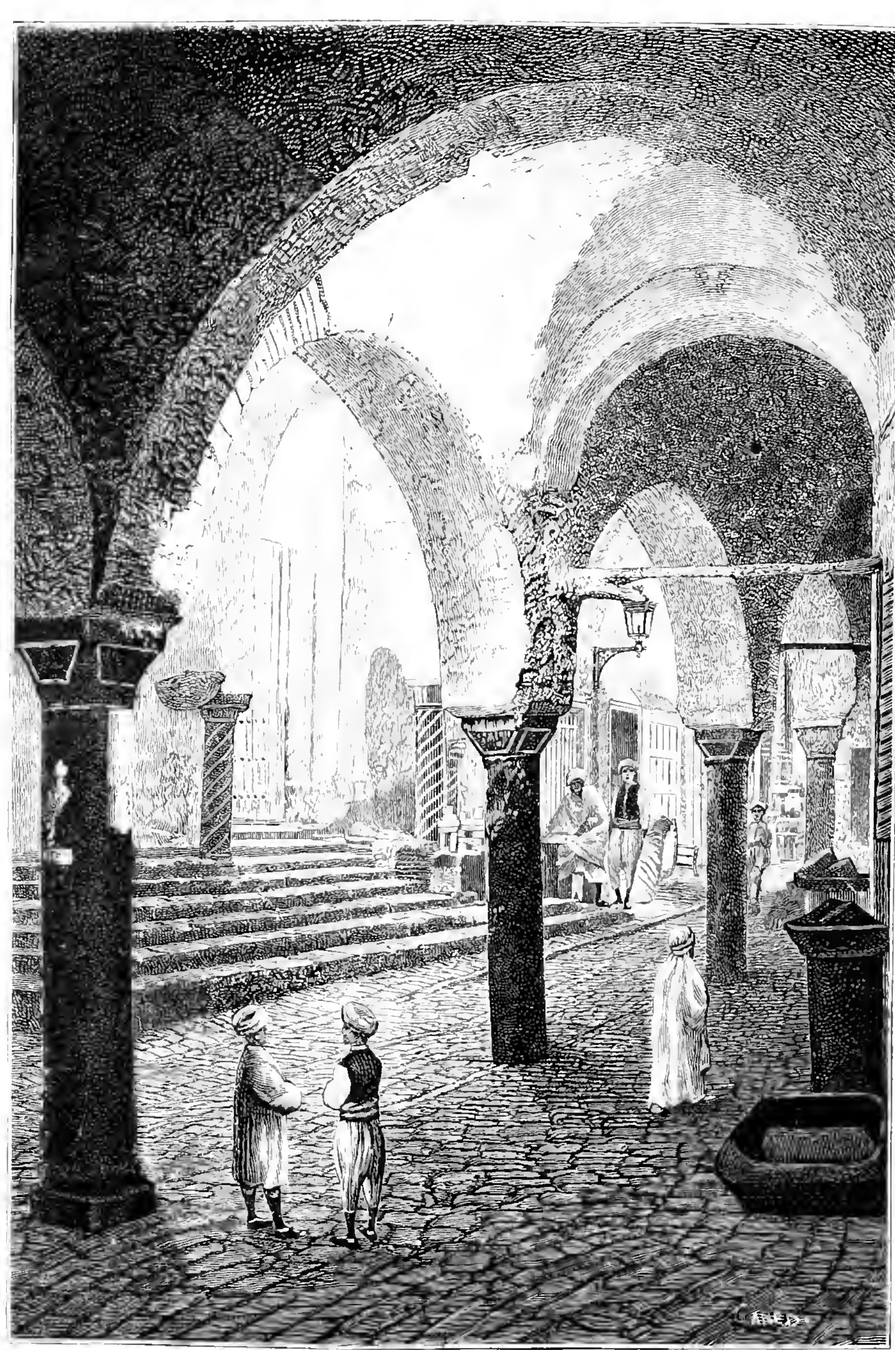
« Enfin, raconte le P. Brouillon (1), on vit la croix dominer la ville de Chang-haï dont la cathédrale est sans contredit l'édifice le plus considérable. Elle est aperçue de fort loin, s'élevant bien au-dessus de tout ce qui l'environne, et quoiqu'on puisse penser de son architecture, nul doute qu'aux yeux des Chinois du moins, sa grandeur ne compense avantageusement ce qui manquerait peut-être à la justesse de ses proportions et à la grâce de ses formes. Sur sa façade, on remarque un beau cadran bleu et or, dont l'aiguille n'attend que l'horloge qui doit la faire marcher.

(1) P. Brouillon. *Missions de Chine*, p. 147.

Les armes du Pape sont placées là pour faire comprendre à tous, catholiques, hérétiques ou infidèles, que le successeur de saint Pierre est le seul dépositaire des clefs du ciel. On y voit encore de belles inscriptions en caractères chinois, les mêmes qui avaient été gravées par nos anciens pères sur le portail de l'Église de Pékin. »

Grâce à Dieu, aujourd'hui encore, la grande croix de fer plantée fièrement au fronton de la cathédrale domine toujours la ville de Chang-hai. Elle est toujours aperçue de fort loin et de tous côtés. Dans les faubourgs près de nous, autour de nous, on a bâti nombre de maisons, de monuments élevés, de magnifiques pagodes ; la croix est beaucoup plus haute, c'est un signe de salut et d'espérance ! *O crux, ave !*

Telle fut l'origine providentielle et modeste de la paroisse de Tong-ka-dou. Chang-hai était l'un des cinq ports ouverts, dès le principe, par le canon anglais au commerce européen. Par sa position plus centrale dans le Céleste Empire, par la facilité de ses communications, cette ville était appelée à une grande expansion commerciale. L'avenir l'a bien prouvé. Aux missionnaires catholiques s'imposait donc la nécessité de poser le pied sur cette terre nouvellement conquise. De sa modeste résidence fixée sur l'autre rive de Wang-pou, et à peu de distance, Mgr de Bési avait suivi d'un œil attentif, la marche des événements, et quand l'heure sonna, il n'eut pas de repos qu'il n'eût tout préparé pour établir la résidence centrale, et bâtir une église digne de ce nom !



TUNISIE. — GALERIE DU SOUK AUX PARFUMS; d'après une photographie de M. HÉBRARD (Voir page 20).

Pour entraver ce dessein, mille et mille difficultés surgissent soudain de tous côtés. Bien audacieux serait le Chinois qui oserait traiter d'égal à égal avec ces étrangers suspects et leur céder, en dehors de la concession, une parcelle de sa propriété ? Puis quel prix exigerait-on pour quelques pouces de terrain qui, de fait, dès cette époque avait une grande valeur ? La bourse de la mission, hélas ! était fort légère ! Les chrétientés du Kiangnan, sortant de leur ruine, avaient des besoins extrêmes ! Les ressources étaient bornées. Comment briser tant d'obstacles et pousser gaîment de l'avant? La Providence était là pour offrir gracieusement aux missionnaires les terrains si désirés.

Mgr Maresca, digne successeur de Mgr de Besi, ne tarda pas à venir fixer sa tente sur cette terre acquise d'une manière si inattendue. L'administrateur du diocèse se fit simple missionnaire et se chargea du soin spirituel de la chrétienté.

A cette époque, la paroisse ne comptait que deux cent cinquante et quelques néophytes. Au relevé des comptes de cette année, nous avons enregistré sur le catalogue, le chiffre de deux mille neuf cent seize chrétiens !

(*A suivre*).

DE CARTHAGE AU SAHARA

PAR

M. l'Abbé P. BAURON

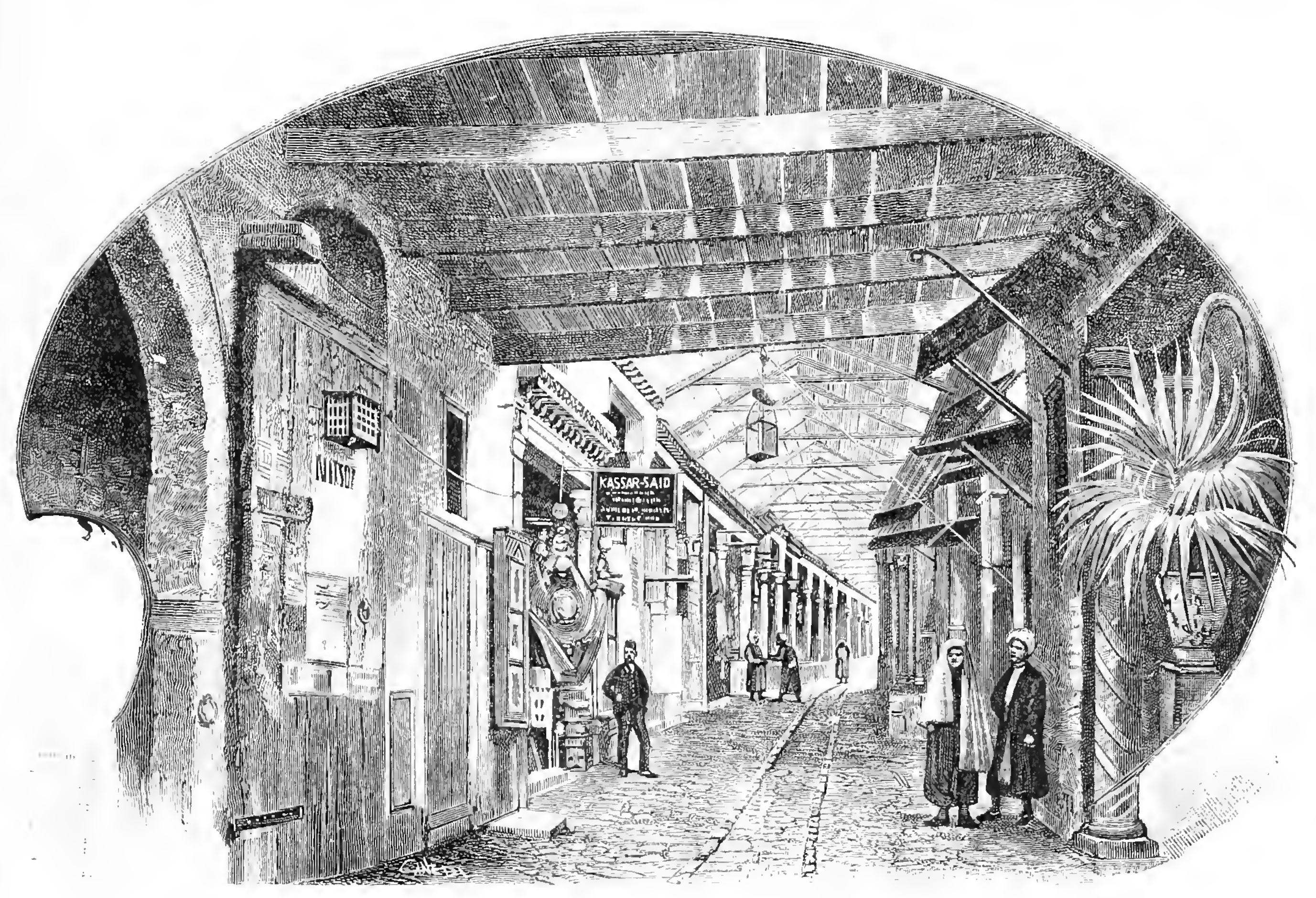
missionnaire apostolique

(Suite 1)

Tunis la Blanche. —Le lac Bahira. —L'Avenue de la Marine. — La Porte de France. — Les Mosquées. —Les souks. — Le Rhamadan. — Le hamman. — Le conteur arabe. — La soirée du Rhamadan. — Population. — Bienfaits du protectorat. — Le Italiens. — L'avenir.

Tunis la *Blanche*, que les poètes arabes appellent aussi la *Verte*, passe pour le *Séjour de la félicité*. On la compare au burnous du prophète, dont elle reproduit la forme. Elle est assise au fond du lac envasé de Bahira.

Nous l'apercevons du golfe. A droite, nous avons le cap de Carthage, la coquette ville de Sidi-bou-Saïd, la chapelle de Saint-Louis sur l'antique colline de Byrsa, la nouvelle cathédrale, resplendissante dans sa robe et ses dentelles de marbre, et des champs émaillés de fleurs. A gauche, le bourg de Rhadès, Hamman-el-Lif et la montagne Cornue se



TUNISIE. — SOUK AUX PARFUMS A TUNIS; d'après une photographie de M. HÉBRARD. (Voir page 20).

profilent sur le massif de Zaghouan, qu'une buée lointaine enveloppe.

Ce ruban de maisons, qui suit le cordon sinueux du littoral, c'est la Goulette. Des Capucins gardent l'église ; ils feront bientôt place à des prêtres séculiers. La plupart sont Italiens. Je suis bien accueilli par eux.

Des forçats, enchainés deux à deux, font l'office de cantonniers et balayent les rues, sous les yeux d'un surveillant.

La passe qui conduit de la rade à la petite mer de Bahira est étroite et justifie pleinement le nom de Goulette. Le lac n'a pas deux mètres de profondeur. Les eaux sont bourbeuses, presque laiteuses. Les poissons circulent à travers des touffes d'algue marine. Des troupes d'échassiers et surtout de flamants roses, aux ailes de feu, sont occupés à la pêche. Le bruit des trains et le sifflet du bateau ne paraissent guère troubler leur sommeil ou leur digestion.

Le débarquement est long, incommode et très compliqué. Une chaloupe nous mène du paquebot à la douane. Il faut de là se rendre à la gare du chemin de fer Rubattino, ou traverser le lac sur la Mouche élégante, qu'une Compagnie française a établie depuis six mois. Ces transbordements successifs du vapeur à la chaloupe, de la chaloupe à la Mouche, de la Mouche au tramway, joints aux formalités abusives de la douane et aux importunités des porte-faix, s'emparant des valises, exigent un laps de cinq à six heures.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 1er janvier.

Bientôt la drague aura complètement creusé le chenal destiné aux grands bateaux. Ils accosteront directement aux quais de Tunis. Ce sera presque une journée de gain pour les passagers.

Nous prenons terre sur l'Avenue de la Marine. Plus large que la Cannebière, elle est plantée de poivriers et sillonnée d'un tramway. Des jardins et le palais de la Résidence la bordent d'un côté, et de l'autre je remarque la cathédrale, la poste, le grand hôtel. Elle aboutit à la porte Bab-el-Bahar, aujourd'hui Porte de France.

Cette avenue est la principale artère du quartier qui occupe l'espace conquis sur la mer. De belles maisons, les unes achevées, les autres en construction, s'élèvent le long des rues tracées perpendiculairement à l'avenue.

Cette ville franque compte trente mille habitants; elle sera bientôt plus animée et plus bruyante que l'autre. Ses terrains, naguère abandonnés, ont centuplé de valeur. Les Italiens eux-mêmes, en dépit de leur jalousie nationale, avouent que leurs affaires sont en voie de prospérité. Je suis charmé, dès l'abord, des progrès rapides que la tutelle de la France assure aux entreprises sur ce rivage, depuis tant de siècles également embourbé dans la vase et la routine.

La Porte de France (voir la gravure du numéro précédent p. 1) est sur la ligne des anciens remparts. L'arc en fer à cheval qu'elle dessine est peu prononcé. L'étendard du prophète flotte à son sommet à côté du drapeau tricolore. Dès qu'on la franchit, on se trouve en pleine ville arabe. Quatre rues aboutissent sur la petite place de la Bourse. Celle de Mordjani mène au cloître et à la chapelle des Capucins. Avant l'érection de la cathédrale, cette église était le centre de l'unique paroisse de Tunis. J'ai assisté à la procession des confrères du tiers ordre de Saint-François. Le sanctuaire et le cloître étaient remplis de fidèles.

Plus loin, je passe devant la mosquée de l'Olivier, Djama-ez-Zitouna. C'est l'une des plus anciennes mosquées de Tunis. Sa colonnade extérieure, malgré ses tons criards, est d'un certain effet. Le défaut d'espace empêche de la voir dans son ensemble. Tandis que la visite des monuments religieux arabes ne souffre aucune difficulté à Alger et même à Kairouan, la ville sainte, elle est interdite aux Européens à Tunis et dans toutes les autres cités de la Régence. On me dit que Djama-ez-Zitouna est une ancienne église bysantine. Elle possède à l'intérieur cent cinquante colonnes, provenant des anciennes basiliques de Carthage.

Il est facile, du reste, de le constater. Les maisons mauresques, comme les galeries des souks, comme les *patios* des palais arabes, reposent sur des fûts de colonne en marbre, porphyre ou granit, d'origine romaine ou punique. Les blocs superposés ne s'accordent ni par le style, ni même souvent par la qualité de la pierre. C'est à Tunis qu'il faut surtout chercher les ruines de la patrie d'Annibal. Un jour, l'archéologue aura d'agréables surprises et découvrira des inscriptions révélatrices sous le lait de chaux des demeures musulmanes.

Parmi les dix autres mosquées, je remarque celle de Bab-Djezira, dont le minaret carré est surmonté d'un édicule assez semblable au bonnet des vieilles églises de France. Dans le quartier d'Halfaoun, Sahab et-Tabadji a des arcades en marbre blanc, des plafonds en bois sculpté et peint et des parois fouillées d'admirables arabesques, que l'on aperçoit de la rue à travers la colonnade.

Pour l'amateur de pittoresque, rien ne vaut une promenade dans les souks, entre huit et onze heures du matin. Figurez-vous des ruelles étroites, pavées de dalles, bordées de boutiques, avec des piliers en marbre peint supportant une charpente grossière. Une foule bariolée s'agite dans ces couloirs. Le marchand juif ou maure, accroupi sur sa natte, brode les étoffes, travaille le maroquin, frappe l'or et l'argent, cisèle le cuivre ou emprisonne des parfums dans d'élégants flacons. L'entrée du souk aux parfums est d'un caractère bien oriental (V. les grav. p. 18 et 19). De sombres galeries, des impasses nombreuses, alternent avec l'éclat du carrefour où le soleil jette son aveuglante lumière. Chaque souk présente un aspect différent. Celui des tailleurs, celui des marchands d'étoffes ne ressemblent pas aux boutiques des vendeurs de sabres, ni aux quartiers des libraires. Les reliures en cuir jaune ou rouge m'ont paru très soignées. Mais il est assez difficile d'acheter un volume. Car la plupart sont des ouvrages sacrés, que le libraire ne livre pas aux mains profanes d'un Roumi.

Ces rues enchevêtrées, ces souks odorants sous une toiture irrégulière, ces arceaux en fer à cheval, ces colonnes peintes, ces cafés maures, garnis de nattes, sur lesquelles personne ne marche sans quitter sa chaussure, ces hammans, toujours également pleins de baigneurs et d'une buée nauséabonde, font ressembler Tunis aux autres villes de l'Islam, à Alger ou au Caire, avec un air plus prononcé d'indolence et de mollesse.

Peut-être aussi les danses indigènes, les jongleries frénétiques des Aïssaouas et certains spectacles, très en vogue auprès des enfants, jouissent-ils d'une liberté qui touche à la licence et d'une faveur qu'ils n'auraient pas impunément en d'autres lieux.

Le rhamadan ou carême musulman me paraît avoir un caractère de ferveur primitive, que la présence et le contact des Européens n'ont pas encore entamé. Ils sont rares, les esprits forts qui se hasardent à tourner en ridicule les prescriptions du Koran.

Le jeûne commence à trois heures et se termine au coucher du soleil. Durant ce laps de temps, les fidèles d'Allah prient, dorment et s'abstiennent de fumer, de manger et de boire. Quand le muezzin chante, du haut du minaret illuminé de verres en couleur, l'appel à la prière, que le canon marque d'un coup retentissant la fin de l'abstinence, des feux de joie brillent sur le seuil des maisons, au sommet des tours, à la porte des cafés; les calumets s'allument, et la légendaire petite tasse de café circule dans toutes les mains.

Pendant neuf heures, les disciples de Mohamed, oublieux du sommeil et du labeur, se livrent à la joie. Ils fument d'abord, boivent ensuite, mangent après. Ils vont assister à quelques représentations lascives, entendre des airs de mosquée avec accompagnement de tambourin, ou écouter, au fond d'une kouba, le poète ou le conteur à barbe blanche qui, accroupi sur le divan, le dos à la muraille, improvise lentement, avec tous les artifices d'une rhétorique savante, un conte des *Mille et une Nuits*.

Ceux qui ont quelque peccadille à se reprocher courent au Hamman. Pourvu qu'ils se plongent en entier dans la piscine, que le barbier leur rase la tête, qu'ils se coiffent d'un turban frais et se parent d'un haïk propre, leur conscience retrouve sa blancheur immaculée et ils redeviennent saints aux yeux du prophète.

Les rues sont pavoisées. Tous les costumes s'y donnent rendez-vous. Parmi les burnous blancs, les gandourahs brodées, les turbans verts et les chéchias rouges, on remarque aisément le masque noir des femmes arabes. Elles marchent montées sur le kab-kab, sorte de cothurne à talon de bois, fixé au pied à l'aide d'une bride.

Les juives, sans voiles, mais engraissées au fenu grec, et coiffées d'un cône long, à l'extrémité doré, assez semblable au légendaire bonnet des astronomes, apparaissent sur les terrasses avec leur grotesque pantalon de cotonnade blanche, retenu par une ceinture rouge ou bleue.

Les marchands dressent leurs tables au grand air et débitent, avec des cris variés, du nougat, des grenades, des pistaches rissolées, des sauterelles grillées, des sucreries et des boissons rafraîchissantes, que les ânes et les chameaux flairent, en passant, par dessus l'épaule de l'acheteur.

Les boutiques deviennent des lieux de réunion. Des musiciens, cachés derrière une draperie flottante, appellent les chalands aux accords du violon, de la guitare, du chalumeau, de la flûte, du tam-tam et des castagnettes. Si le silence se fait par intervalles, les têtes enturbannées n'en demeurent pas moins attentives. Les visages contemplatifs reflètent la satisfaction que peut donner une vision du paradis d'Allah.

Aux Arabes, mêlez des Soudanais du plus beau noir, des Berbères à barbe blonde et quelques Européens, Anglais au casque blanc ou Français à coiffure excentrique, fraîchement débarqués, des Tartarins d'Afrique, qui, mus par la curiosité, vont s'asseoir à l'entrée d'un café maure, où un youdi leur joue, en guise de musique indigène, le *Beau Nicolas* et la *Marseillaise*, et vous aurez une faible idée de l'état de Tunis, pendant les trente soirées du rhamadan.

Chaque vendredi, le Bey se rend, en grand costume, de son palais de la Marsa à l'une des mosquées. Le travail est partout suspendu ; la vie civile est comme paralysée. L'immense carnaval, qui unit aux austérités de la pénitence les réjouissances de la foire, a son centre d'action dans le quartier d'Alfaouïn, non loin de la place d'Espagne, où fut vendu comme esclave saint Vincent de Paul. La rue, bordée de boutiques, où l'on vend des pastèques, des épices, des couffins, des alcarazas, présente le tableau le plus étrange qu'on puisse imaginer. On y surprend au vif le mouvement de la population indigène, la démarche indolente du pauvre aux jambes nues et le balancement fantaisiste du riche, chargé d'étoffes de soie aux couleurs variées.

Sous les Romains et les empereurs de Bysance, la Tunisie comptait au moins douze millions d'habitants ; plusieurs auteurs évaluent même sa population à vingt millions. Elle n'atteint pas aujourd'hui deux millions. Nulle terre pourtant ne jouit d'un climat plus doux, d'une végétation plus luxuriante. Mais huit siècles sous le joug de l'Islam ont produit leur effet.

Tunis a plus de cent cinquante mille âmes ; les Européens sont au nombre d'environ trente mille. Le développement de la ville est considérable dans le quartier neuf. Il est dû aux bienfaits du protectorat de la France. A ce sujet nous avons entendu partout les mêmes éloges. Le brigandage n'est plus qu'un souvenir : les transactions commerciales ne trouvent plus d'obstable dans les caprices de l'administration. La sécurité est complète sur tout le territoire. Les Arabes, malgré leur fanatisme, rendent hommage à notre esprit de justice. Aussi le chiffre des exportations a-t-il doublé durant l'année 1890 et a passé de 13,334,510 fr. à 24,344,325 fr.

L'exploitation agricole, les vignobles font d'immenses progrès et ont déjà modifié l'aspect du littoral ; mais la partie conquise à la production par le travail et l'industrie des colons, malgré de beaux résultats, est presque insignifiante comparée à l'immense région encore sans culture.

Les Français tunisiens se plaignaient naguère de l'indulgence de l'administration pour les protégés du roi Humbert. « Tout Italien, nous disaient-ils, qui dans un mauvais cas en réfère à son consul, est sûr d'avoir gain de cause, car, pour éviter une affaire diplomatique, le gouvernement de Paris se hâte de lui donner raison. » Ce grief, que j'ai entendu formuler à Tunis, à Gafsa, à Gabès, à Sousse, n'est plus fondé. M. Massicault a récemment profité d'une occasion pour y répondre publiquement et garantir à ses administrés l'appui de sa bienveillante impartialité.

Tunis, intéressante par son cachet oriental et ses coutumes particulières, ne sera jamais d'un agréable séjour. Elle est trop encaissée au fond de sa rade et manque de brises rafraîchissantes. Elle repose d'ailleurs sur une sorte d'isthme, entre deux lagunes, qui, par la reverbération des rayons solaires, contribuent singulièrement à échauffer l'atmosphère ambiante. Quand le mouvement des affaires aura pris tout son essor, les classes aisées iront d'elles-mêmes dresser leurs villas sur les côteaux de Carthage et les pentes de Hamman-Lif. Le cardinal Lavigerie a su très habilement escompté l'avenir, en se rendant propriétaire de la plus grande partie du territoire de la ville ancienne. J'applaudis sans restriction à sa première idée de reconstruire la cité d'Annibal. Mais ce n'est pas l'œuvre d'un jour !

(*A suivre*).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIX[e] SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugéne LOUVET, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE XVI
L'ÉGLISE DES ÉTATS-UNIS (1800-1890).

(Suite 1).

I. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE BALTIMORE.

La terre classique de la liberté a commencé par mettre en pratique l'exclusivisme le plus étroit et la persécution

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 1[er] janvier.

religieuse. Il est difficile de se faire l'idée du bigotisme haineux des colons de la Nouvelle-Angleterre et du fanatisme des *Pères pèlerins*, comme ils se faisaient appeler, pendant le XVIe et le XVIIe siècle. A l'exception de la Pensylvanie, où les quakers, persécutés eux-mêmes par l'anglicanisme officiel, ouvrirent généreusement leur territoire à toutes les dénominations religieuses, il était rigoureusement interdit à tous les catholiques de se fixer sur aucun point de la colonie. En 1630, un noble catholique irlandais, Lord Baltimore, obtint de Charles Ier la permission de s'établir avec ses coreligionnaires sur une partie des côtes de la Nouvelle-Angleterre, où il fonda la colonie du Maryland (la terre de Marie). Les catholiques, plus larges que les protestants, accueillirent chez eux tous les dissidents. Comme d'habitude, ils se virent très mal récompensés de leur générosité. Les protestants, bientôt devenus les maîtres du Maryland, expulsèrent les Jésuites et restreignirent, autant qu'ils le purent, l'exercice du culte catholique.

Néanmoins, au moment de l'émancipation (1785), l'Etat du Maryland comptait encore 16,000 catholiques. C'est ce qui décida Pie VI, après la proclamation de la liberté religieuse, à fixer à Baltimore le premier siège épiscopal des Etats-Unis.

ARCHIDIOCÈSE DE BALTIMORE.

L'archevêché de Baltimore est pour les Etats-Unis ce que celui de Québec est pour le Canada : c'est l'Eglise mère, d'où sont sortis tous les autres diocèses. Erigé en 1789, il fut, dès 1808, élevé à la dignité de métropole, par la création des *quatre* évêchés de Boston, de New-York, de Philadelphie et de Bardstown. Aujourd'hui, il comprend la plus grande partie du Maryland, avec un district de la Colombie. Il a sept suffragants. L'archidiocèse compte 230.000 catholiques, sur 820,000 habitants.

1° *Clergé :* 1 archevêque, Son Eminence le cardinal Gibbons, le second cardinal américain (1), 310 prêtres.

2° *Communautés religieuses. — Hommes* : Capucins, Jésuites, Sulpiciens, Passionnistes, Rédemptoristes, Frères des Ecoles chrétiennes. Total, 6 congrégations d'hommes.

Femmes : Carmélites, Dominicaines, tertiaires de Saint-François, Visitandines, Sœurs de la Miséricorde, de Notre-Dame, du Bon-Pasteur, de Sainte-Croix. Total, 9 congrégations de femmes.

3° *Œuvres d'apostolat :* 130 églises, 35 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation :* 1 grand séminaire, à Baltimore (Sulpiciens), 230 élèves; 2 petits séminaires, Emittsburg, 35 élèves, Elliscot, 225 élèves ; 1 université à Washington ; 8 collèges, jeunes gens ; 19 pensionnats, jeunes filles; 87 écoles de paroisses, 14,009 enfants.

5° *Œuvres de charité*: 6 orphelinats, 415 enfants; 7 asiles, petits enfants; 1 maison, vieilles femmes ; 6 hôpitaux.

DIOCÈSE DE RICHMOND

Ce diocèse, détaché en 1820 de celui de Baltimore, embrassait d'abord tout l'Etat de Virginie. Aujourd'hui il comprend seulement la Virginie orientale et compte 18,000 catholiques (dont 500 noirs), sur une population totale de 1,500,000 habitants, sur lesquels environ 600,000 noirs.

(1) Le premier avait été Mgr Mac-Closkey, archevêque de New-York.

Aux Etats-Unis, les noirs à eux seuls, forment presque *sept millions*, dont la grande majorité sont tombés aux mains des méthodistes. Longtemps esclaves dans les Etats du sud, méprisés et repoussés des blancs dans ceux du nord, ils sont une des graves difficultés de la situation et font cruellement expier à la grande République américaine le crime, trop longtemps prolongé, de l'esclavage. On parle de les parquer, comme les Indiens, dans un territoire à part, où ils seront chez eux, ou de les rapatrier en masse en Afrique. Ces deux résolutions sont aussi difficiles à exécuter l'une que l'autre. Les protestants, avec les immenses ressources dont ils disposent, se sont emparés de ces multitudes, que la détestable avarice des planteurs catholiques du sud avait longtemps tenues en dehors de toute instruction religieuse. Actuellement, les protestants ont aux Etats-Unis 19,000 écoles primaires, fréquentées par 1,110,000 enfants noirs des deux sexes ; 34 écoles normales, 6,207 élèves; 46 établissements d'instruction secondaire, 9,854 élèves ; 18 universités et collèges, 4,846 élèves; 23 séminaires, 1,260 étudiants en théologie ; 4 écoles de droit, 200 élèves ; 23 écoles de médecine, 1 école de chirurgie, 1 école de pharmacie, total 19,150 établissements d'enseignement, pour environ 1,133,000 enfants de couleur. Pourquoi faut-il, hélas ! que tant de sources d'instruction soient empoisonnées !

On comprend l'influence qu'exercent sur la population noire tant d'écoles protestantes. Chaque année, on en voit sortir une légion de professeurs, de prédicants, d'hommes de loi, de médecins, imprégnés de tout le fanatisme de l'erreur et n'ayant guère d'autre *credo* que la haine du catholicisme. En présence des forces de l'hérésie, les catholiques n'ont à opposer que 110 écoles de paroisses fréquentées par 7,500 enfants noirs, 1 académie de jeunes filles et 1 séminaire de théologie. Les Pères du dernier concile de Baltimore se sont émus de cette situation lamentable ; ils ont prescrit chaque année une quête dans toutes les églises catholiques, afin de créer et de développer les œuvres nécessaires pour procurer le salut des fils de Cham. Puissent leurs efforts être couronnés de succès!

1° *Clergé* : 1 évêque, 27 prêtres.

2° *Communautés religieuses, hommes* : Bénédictins, 3; Jésuites, 3; Frères de Saint-François-Xavier, 7 ; total : 3 congrégations et 13 religieux.

Femmes : Sœurs de charité, 70 ; Visitandines, 18 ; Sœurs de Sainte-Croix, 10 ; Petites Sœurs des pauvres, 10 ; Franciscaines, 6 ; Bénédictines, 14. Total, 6 Congrégations ; 128 religieuses.

3° *Œuvres d'apostolat :* 20 paroisses ; 33 missions; 49 églises, 16 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation :* 20 étudiants en théologie hors du diocèse ; 2 pensionnats, garçons, 180 élèves ; 3 pensionnats, filles, 226 élèves ; 34 écoles de paroisses, 2,093 enfants ; 6 écoles, noirs; 260 enfants.

5° *Œuvres de charité :* 2 orphelinats, 90 filles ; 1 asile, 1 hôpital.

DIOCÈSE DE WHEELING.

Détaché, en 1850, de celui de Richmond, ce diocèse comprend la Virginie occidentale et compte 20,585 catholiques.

1° *Clergé :* 1 évêque, 34 prêtres, dont 3 réguliers.

2° *Communautés religieuses femmes :* Visitandines.

3° *Œuvres d'apostolat :* 62 églises, 8 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation :* 3 étudiants en théologie, 6 pensionnats, filles ; 11 écoles de paroisse ; 1,542 enfants.

5° *Œuvres de charité :* 1 orphelinat, 50 filles ; 1 hôpital.

DIOCÈSE DE CHARLESTON.

Ce diocèse, détaché en 1820 de celui de Baltimore, comprenait d'abord les deux Carolines et la Géorgie. Aujourd'hui, il est restreint à la Caroline méridionale et compte 10,000 catholiques, sur 1,000,000 habitants.

1° *Clergé :* 1 évêque, 10 prêtres, tous Américains.

2° *Communautés religieuses femmes :* Ursulines, Sœurs de la Miséricorde.

3° *Œuvres d'apostolat :* 5 paroisses, 57 missions, 19 églises, 6 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation :* 2 académies, filles ; 8 écoles de paroisses, 550 enfants.

5° *Œuvres de charité :* 2 orphelinats, 50 garçons, 75 filles ; 1 hôpital.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA CAROLINE SEPTENTRIONALE.

En 1868, la Sacrée-Congrégation détacha la Caroline du nord du diocèse de Charleston. Ce pays, tout protestant, compte seulement 3,000 catholiques, sur 1,500,000 habitants.

1° *Clergé :* 1 vicaire apostolique, 17 prêtres, dont 7 réguliers.

2° *Communautés religieuses hommes :* Bénédictins, 7 prêtres, 10 clercs, 9 frères. Total, 26 religieux.

Femmes : Sœurs de la Miséricorde, 3 maisons, 26 Sœurs.

3° *Œuvres d'apostolat :* 7 paroisses, 37 missions, 28 églises ou chapelles.

4° *Œuvres d'éducation :* 1 séminaire, dans l'abbaye bénédictine de Notre-Dame Auxiliatrice, 10 élèves en théologie ; 1 collège, jeunes gens, 100 élèves ; 2 académies, jeunes filles, 50 élèves ; 16 écoles de paroisses, environ 400 enfants.

DIOCÈSE DE SAVANNAH.

Ce diocèse, détaché en 1850 de Charleston, comprend tout l'état de Géorgie et compte 20,000 catholiques, sur 1,700,000 habitants.

1° *Clergé :* 1 évêque, 31 prêtres, dont 4 Américains.

2° *Communautés religieuses, hommes :* Bénédictins, 3 prêtres ; Jésuites, 25 prêtres, 25 Scholastiques, 5 Frères coadjuteurs. Total, 2 congrégations et 58 religieux.

Femmes : Franciscaines, 3 ; Sœurs de la Miséricorde, 11 maisons, 115 Sœurs : Sœurs de Saint-Joseph, 25 maisons, 44 Sœurs. Total, 3 congrégations et 162 religieuses.

3° *Œuvres d'apostolat :* 24 paroisses, 40 missions, 26 églises, 14 chapelles.

4° *Œuvre d'éducation :* plusieurs étudiants en théologie, hors du diocèse, 1 collège jeunes gens, 55 élèves, 5 académies jeunes filles, environ 400 élèves, 25 écoles de paroisses 1,550 enfants.

5° *Œuvres de charité :* 2 orphelinats blancs, 180 enfants ; 2 orphelinats noirs, 44 enfants ; 3 hôpitaux.

DIOCÈSE DE WILMINGTON

Ce diocèse, érigé en 1868, comprend tout l'Etat du Delaware, 7 comtés du Maryland et 2 comtés de la Virginie. Il compte 20,600 catholiques sur 500,000 habitants.

1° *Clergé :* 1 évêque, 23 prêtres, dont 19 Américains.

2° *Communautés religieuses, hommes :* Bénédictins, Jésuites ; *femmes :* Bénédictines 24, Franciscaines 11, Visitandines 23. Total, 3 congrégations et 58 religieuses.

3° *Œuvres d'apostolat :* 16 paroisses, 25 missions, 30 églises, 3 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation :* 1 grand séminaire, 5 élèves ; 1 petit séminaire, 5 élèves, 5 pensionnats jeunes filles, 12 écoles de paroisses, 1,400 enfants.

5° *Œuvres de charité :* 2 orphelinats, 42 garçons, 51 filles.

DIOCÈSE DE SAINT-AUGUSTIN

La mission de Floride, fondée vers la fin du XVI[e] siècle par les Espagnols, fut placée d'abord sous la juridiction de l'archevêque de Cuba, puis elle passa successivement sous celle des évêques de la Havane (Antilles), et de la Nouvelle-Orléans (Louisiane). Les révolutions politiques de la fin du dernier siècle forcèrent les Espagnols à quitter le pays, et la mission de Floride demeura abandonnée jusqu'en 1827. A cette époque, la Floride et l'Alabama réunis furent érigés en vicariat apostolique, qui fut rattaché ensuite au diocèse de Mobile, puis à celui de Savannah. Enfin, en 1857, Pie IX créa le vicariat apostolique de la Floride seule, qui devint, en 1870, le diocèse de Saint-Augustin. Il comprend actuellement la majeure partie de la Floride et compte 12,500 catholiques, sur 226,798 habitants.

1° *Clergé :* 1 évêque, 17 prêtres, dont 3 Américains.

2° *Communautés religieuses, hommes :* Bénédictins, 2 religieux ; *femmes,* Sœurs de Saint-Joseph, 75 ; Sœurs des Saints-Cœurs de Jésus et de Marie, 16. Total, 2 congrégations et 91 religieuses.

3° *Œuvres d'apostolat :* 13 paroisses, 47 missions, 15 églises, 19 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation :* 16 écoles de paroisses, 1,367 enfants. 6 écoles enfants noirs, environ 240 enfants.

5° *Œuvres de charité :* 1 orphelinat, 15 filles.

Résumé de la province ecclésiastique de Baltimore.

Archevêché : Baltimore, 1 archevêque, 310 prêtres, 174 églises ou chapelles, 30,000 catholiques.

Evêchés :

Richmond. 1 évêque, 27 prêtres, 65 églises ou chapelles, 18,000 catholiques.

Wheeling. 1 évêque, 34 prêtres, 70 églises ou chapelles, 20,585 catholiques.

Charleston : 1 évêque, 10 prêtres, 25 églises ou chapelles, 10,000 catholiques.

Vicariat apostolique : Caroline nord. 1 vicaire apostolique, 17 prêtres, 28 églises ou chapelles, 3,000 catholiques.

Evêchés :

Savannah. 1 évêque, 31 prêtres, 40 églises ou chapelles, 20,000 catholiques.

Wilmington. 1 évêque, 23 prêtres, 33 églises ou chapelles, 20,600 catholiques.

Saint-Augustin. 1 évêque, 17 prêtres, 34 églises ou chapelles, 12,500 catholiques.

Total : 1 archevêque, 6 évêques, 1 vicaire apostolique, 469 prêtres, 469 églises ou chapelles, 334,685 catholiques.

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

Mgr Jean Marango

Archevêque d'Athènes, délégué du Saint-Siège en Grèce.

Ce vénérable prélat a succombé le 17 décembre dans une maison de campagne aux environs de Smyrne, où les médecins lui avaient conseillé de passer la saison d'hiver, dans un repos absolu. La nouvelle de sa mort a plongé dans le deuil tous ceux qui ont eu l'occasion d'apprécier les hautes qualités du vénérable prélat. Déjà depuis plusieurs mois il était miné par le mal qui l'a si inopinément emporté.

Mgr Marango était un serviteur zélé de Dieu et de l'Église : son cœur et son intelligence étaient à la hauteur du poste important qu'il occupait en Grèce, où il jouissait de la vénération et de la sympathie des principaux personnages du royaume ; le roi lui-même lui avait, en plus d'une circonstance, donné des marques de sa haute considération.

Il était né à Syra, le 31 mars 1833. Il se rendit tout jeune à Rome, où il fit de brillantes études au collège de la Propagande. En 1865, il fut nommé évêque titulaire de Troade et coadjuteur de l'évêque de l'île de Tinos, auquel il succéda l'année suivante. En 1875, il fut appelé à l'archevêché d'Athènes, siège nouvellement rétabli. Il dota son diocèse d'une église cathédrale et d'un collège qui lui coûtèrent bien des fatigues. Les funérailles vraiment royales qui lui furent faites à Athènes, le 24 décembre, ont montré combien sa popularité était grande et ont été un éclatant triomphe pour la religion catholique.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Édition française

M. Palamary, à Constantinople ... 12
Anonyme de Lyon ... 2
M. Rabee, à Cognac, diocèse d'Angoulême ... 10
M. Biseau, à N.-D. de Liesse, diocèse de Soissons ... 89 30
Mme la comtesse de Chavaudon, du diocèse de Troyes ... 10
Trois anonymes du diocèse de Bayeux ... 15
Un anonyme de Fribourg, diocèse de Lausanne ... 32
Anonyme de Villefranche, diocèse de Lyon, demande de prières ... 5 60
M. l'abbé Reboursier, à La Flèche, diocèse du Mans ... 5
Mlle Coignard, à la Flèche, diocese du Mans ... 5
M. de Becquincourt, du diocese d'Amiens ... 20
M. Houeix, du diocèse de Vannes ... 18
Mme la comtesse de Charnacé, à Paris ... 10
M. Célestin Chevenement, du diocese de Besançon ... 3 35
M. Toucas dit Terrin, du diocese de Fréjus, demande de prières ... 5
M. le chanoine Rey, de Grenoble ... 100
Anonyme de Grenoble ... 100
» » ... 10
» » ... 25
M. Durand de Fontmagne, du diocèse de Montpellier ... 54

Pour les missions les plus nécessiteuses à M. Tulpin, au Japon.

Mme de la Perrière, à Melun, diocèse de Meaux ... 22
Mme veuve Rivat, à Prey, diocèse de Saint-Dié ... 10
D., prêtre à Annecy ... 10
Un abonné du diocèse de Séez ... 10
Anonyme de Saint-Germain de Lalande, diocèse de Bayeux ... 5
M. F. Caye, à Nancy ... 5
Trois anonymes du diocèse de Bayeux ... 2
Anonyme du diocèse de Chartres ... 2
Anonyme de Paris, avec demande de prières ... 4
Anonyme R., vicaire à Paris ... 20
M. Lemoine, curé des Maillys, diocèse de Dijon ... 5 95
J. G., du diocèse de Lyon ... 50
M. et Mme Louis Coucboud, du diocèse de Marseille ... 10

A Mgr Geraigiry, évêque de Panéas.

Anonyme de Soissons ... 10

Pour la léproserie la plus nécessiteuse (M. Vigroux).

Trois anonymes du diocèse de Bayeux ... 2

Au R. P. Darras, pour l'église de Notre-Dame de Lourdes, à Chetput (Inde).

Anonyme de Lille, diocèse de Cambrai ... 20

A Mgr Riccaz, pour les veuves indiennes.

De la part de Jérome et Paule de Marseille ... 10

A Mgr Barthe (Trichinopoly), pour les affamés.

A. P., à Apt, diocèse d'Avignon, don transmis par M. Reboul ... 100
Anonyme du diocèse de Chartres ... 2
Un abonné du diocèse de Versailles ... 20
Un anonyme de Clermont, diocèse de Langres ... 10
Anônyme du diocèse de Limoges ... 5

Au même, pour le baptême de deux enfants sous les noms d'Antoine et de Paul.

Anonyme du diocèse de Limoges ... 5

A Mgr Laouënan, pour les affamés de Pondichéry.

Anonyme du diocèse de Chartres ... 2

A M. Fourcade, à Pondichéry.

M. l'abbé Lhuissier à Champvert, diocèse de Nevers ... 5

A Mgr Vic, vicaire apostolique de Kiang-si oriental.

M. Roux, missionnaire, La Rochelle ... 20

Au R. P. Victor Bernardin pour le Hou-pé méridional.

Une tertiaire de Saint-François, diocèse d'Angers ... 25

A Mgr Cousin, à Nagasaki, pour le trimestre d'un séminariste.

Au nom de Sœur Thérèse de Jésus, diocèse d'Angers ... 50

Pour l'Œuvre des catéchistes (Mgr Osouf).

Anonyme du diocèse de Chartres ... 2

Pour la léproserie de Gotemba (Tokio).

Anonyme du diocèse de Chartres ... 2
Anonyme du diocèse de Dijon, en reconnaissance de grâces obtenues ... 10

A Mgr Berlioz, pour l'église d'Hakodaté.

Une tertiaire de Saint-François, diocèse d'Angers ... 25

Pour l'orphelinat d'Osaka (Japon central).

Anonyme du diocèse de Dijon, en reconnaissance de grâces obtenues ... 10

A Mgr Crouzet, vicaire apostolique de l'Abyssinie.

M. Roux, missionnaire, La Rochelle ... 20

Au R. P. Bardon, pour les lépreux de Madagascar.

Mlle Anne Bousquet de Mawéjols, diocèse de Mende ... 25

Pour les missions de l'Afrique équatoriale (Mgr Hirth).

Anonyme E. C., de Paris ... 5

Au R. P. Joseph Lutz, Vice-Préfet du Bas-Niger.

Une tertiaire de Saint-François, diocèse d'Angers ... 25

Au R. P. Bugeat, à Elmina, pour bâtir une demeure aux petits nègres.

Une tertiaire de Saint-François, diocèse d'Angers ... 25

Au R. P. Coquard, à Abéokouta, pour ses lépreux.

Une tertiaire de Saint-François, diocèse d'Angers ... 30
Anonyme du diocèse de Dijon, en reconnaissance de grâces obtenues ... 10
Un anonyme de Chaumont, diocèse de Langres ... 10

A Mgr Hirth, vicaire apostolique du Victoria-Nyanza.

M. l'abbé Becker, curé de Gémonville, diocèse de Nancy ... 5
M. l'abbé Charles, curé de Bainville, diocèse de Nancy ... 5

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3.



CEYLAN. — UNE STATION DU DIOCÈSE DE JAFFNA; d'après une photographie (voir la Correspondance).

CORRESPONDANCE

JAFFNA (Ceylan)

Le choléra à Mannar.

Les obstacles que rencontrait saint Paul dans la vie apostolique, les périls de tout genre qui l'environnaient, chaque missionnaire les subit à son tour, et les éléments, comme les hommes, conspirent contre l'Eglise. Un de nos abonnés nous a fait remarquer que ces fléaux dont nous donnions la description presque dans chacun de nos numéros, étaient en somme bien peu intéressants pour les souscripteurs de notre Journal. Cette appréciation nous a paru être complètement isolée. Elle ne répond pas à la charité si connue des bienfaiteurs de notre Œuvre et il nous semble au contraire que faire écho au cri de détresse poussé par les missionnaires est la raison d'être des *Missions catholiques* et encourage les apôtres au milieu de leurs épreuves.

LETTRE DU R. P. MASSIET, OBLAT DE MARIE-IMMACULÉE.

Madhu, Notre-Dame du Rosaire, 22 octobre 1891.

La main de Dieu vient de s'étendre bien rudement sur ce pauvre district de Mannar-Mantotte, déjà si éprouvé les années précédentes par une sécheresse prolongée et par l'absence de moisson. Le choléra, importé comme toujours par les coolies venant de l'Inde, est venu fondre sur nous au moment où nous nous y attendions le moins. Le 16 septembre dernier, un jeune homme et une jeune fille de Nagatalvu, se rendant chez eux, furent surpris par la nuit à Kallikattaikhadhu. Ils entrèrent dans une hutte le long de la route des coolies, ignorant complètement que, le matin même, un individu de la côte y était mort du choléra. Rentrés chez eux le lendemain, ils se sentirent pris du mal le 19 au matin.

* * *

Dès le lendemain, le P. Durat, qui se trouvait alors à Multikandal, où il finissait la mission, se transporta à Nagatalvu et, en arrivant, administra les derniers sacrements à dix cholériques. En trois jours, il y eut plus de trente cas, et personne ne s'était encore présenté pour soigner les malades et enterrer les morts. Plus de vingt cadavres gisaient sans sépulture quand le gouvernement envoya de Mannar six coolies de l'hôpital et un jeune homme de dix-huit ans pour administrer des

remèdes et ensevelir les morts. Ces serviteurs à gages, laissés à eux seuls, firent la besogne tant bien que mal, en attendant qu'ils tombassent eux-mêmes victimes de leur intempérance qui les rendit une proie facile à l'épidémie. Le dimanche 27, il ne restait plus qu'un seul coolie des six qui avaient été envoyés. Tous étaient morts du choléra. Vers deux heures de l'après-midi, le jeune docteur lui-même fut pris à son tour. Né d'un père apostat et élevé dans le protestantisme, il avait toujours témoigné un grand respect pour le prêtre catholique. Dans ces derniers temps même, j'avais remarqué qu'il venait assister assez régulièrement à nos offices dans l'église de Mannar, quoique son père fût le prédicateur attitré de l'église anglicane dans ce district. Aussitôt qu'il se sentit atteint du choléra, il envoya chercher le prêtre catholique, demanda le baptême, fit sa confession et reçut les derniers sacrements. Il mourut vers minuit le même jour. Ajoutons que, des cinq coolies qui moururent durant cette première semaine, trois étaient païens. Eux aussi appelèrent le prêtre et reçurent le baptême.

Après trois jours d'un travail sans relâche, le P. Daurat, voyant l'impossibilité où il était de visiter tous les malades et surtout de les soigner après leur avoir administré les sacrements, appela à son secours le P. Owen, qui arriva à Nagatalvu le 23 au soir. Il était temps; le P. Daurat venait juste de se coucher, frappé lui-même par la maladie. Les soins assidus du P. Owen et les remèdes énergiques qu'on lui administra produisirent leur effet, et le 25, on put le transporter à Mannar où il ne tarda pas à entrer en convalescence. Il ne nous reste plus qu'à remercier le bon Dieu d'avoir bien voulu nous conserver un missionnaire dont les débuts promettent une si riche moisson pour l'avenir.

* * *

Les pauvres habitants de Nagatalvu et de Vellikamam, épouvantés de la rapidité avec laquelle l'épidémie frappait ses victimes, cherchaient de tous côtés à s'enfuir du village. Malgré les gardes que le gouvernement avait placés pour les empêcher de communiquer avec l'extérieur, quelques-uns réussirent à tromper la vigilance des employés et se dispersèrent dans les villages voisins. C'est ainsi que le laveur de Nagatalvu, emportant son linge dans l'étang de Katkadandakulam, y transporta les germes de la maladie. Dès le lendemain, deux jeunes gens, qui venaient de se baigner dans cet étang, tombaient victimes de l'épidémie. Un marchand de Talaimannar, qui s'était arrêté à Nagatalvu en passant, se rendit à Parapankandal et, dès le soir même, il fut atteint de la maladie qu'il recommuniqua aux habitants du village.

D'un autre côté, Palakuly, qui avait reçu une famille échappée de Nagatalvu, vit bientôt l'épidémie s'établir sur son sol, et y sévir pendant quelques jours avec une virulence même plus forte. Une autre femme du village infesté s'était enfuie chez ses parents à Notchikulam. La maladie l'y suivit, et elle fut la première victime de l'épidémie dans ce village dont les habitants ont à pleurer un assez grand nombre de morts.

C'est alors que je reçus votre lettre m'annonçant que vous interrompiez le cours de vos visites pastorales dans la mission de Mullativou, pour venir nous aider auprès des cholériques. Le bon Dieu heureusement se contenta de votre bonne volonté, car presque aussitôt le choléra avait cessé dans tous les villages infectés. Les médecins attribuent cette cessation subite et inattendue de l'épidémie à la pluie qui tomba le 6 courant, et qui, disent-ils, entraîna tous les germes de la maladie. Nous, nous y voyons une protection toute spéciale du Sacré-Cœur dont j'avais distribué les images dans tous les villages attaqués.

* * *

L'épidémie a cessé de sévir ; mais il nous reste les tristes suites de son passage. Une trentaine de petits orphelins à nourrir, à loger et à surveiller jusqu'à ce qu'ils soient en âge de gagner leur vie ; deux villages, jadis florissants, à ajouter à la longue liste de ceux que le choléra a fait disparaître le long de la route des coolies ; partout des deuils, des misères à soulager, des douleurs à consoler ! Vous avez pu juger vous-même, en passant à travers Mantotte, de la désolation qui règne dans ce pays. Plus que jamais nous avons besoin de secours, et de secours urgents. Mon cœur se serre, et je ne puis penser sans pleurer à ces pauvres petits enfants que le fléau a privés de leurs parents et laissés à la merci d'étrangers. Ces derniers n'auront d'autres soucis que d'englober la part de leur héritage et de les priver du seul soutien qu'ils pourraient avoir plus tard s'ils rentraient en possession des biens de leurs parents. Je suis parvenu à en placer cinq ou six des plus petits dans des familles catholiques.

Mais que vont devenir les autres?... Laisser au gouvernement le soin de les élever, c'est simplement les jeter dans la gueule du loup pour en faire des apostats, ou des gens sans foi ni loi. D'ailleurs, comment m'adresser pour cela à une administration qui croit avoir fait plus que son devoir vis-à-vis de ces pauvres gens en leur distribuant pendant les dix ou douze derniers jours de l'épidémie, quelques poignées de riz pour les empêcher de mourir de faim ! Encore est-on à se demander si elle n'enverra pas son bill aux quelques survivants de Nagatalvu et de Vellikamam pour leur faire payer les dépenses faites pour leurs parents que le choléra a emportés.

Dès le 8 octobre, le gouvernement a cessé tout secours, et mes pauvres orphelins restaient abandonnés sans avoir même de quoi se nourrir le lendemain. J'ai avancé tout l'argent que j'avais. Je me suis même trouvé sans le sou

pour payer la note que m'envoya l'agent du gouvernement réclamant les frais d'entretien de mes missionnaires à Nagatalvu pendant les cinq derniers jours de l'épidémie. Je vous l'avoue, je ne m'attendais pas à cela. Le gouvernement ayant empêché toute communication avec les villages infectés, les PP. Larnaudie et Batayron se trouvèrent un soir sans avoir de quoi manger. Averti aussitôt, j'écrivis à l'agent de leur faire porter quelques mesures de riz et une dizaine de cocos. Il s'exécuta de bonne grâce, et fit parvenir aux missionnaires les provisions demandées. Je me disposais à lui adresser une lettre de remerciements pour ce secours opportun, quand je reçus son billet. En lui payant ce qu'il me réclame, je pense que, dans la circonstance, je suis dispensé de toute autre reconnaissance.

Comment mes orphelins se tireront-ils d'affaire jusqu'à la moisson prochaine qu'ils ne peuvent espérer maintenant avant 1893. Faut-il les abandonner? Je ne puis y consentir, et votre cœur paternel d'ailleurs ne me le pardonnerait pas. Ce que je leur ai donné ne suffira pas jusqu'à la fin de ce mois. Au secours donc, au nom de mes petits orphelins de Nagatalvu et de Veltkamam, qui n'ont d'autre espoir que vous.

INFORMATIONS DIVERSES

Vizagapatam. — Le R. P. Chelvum, missionnaire de Saint-François-de-Sales, et Indien de naissance, est spécialement chargé à Vizagapatam du soin des natifs. Il a baptisé, pendant ces trois dernières années, cent cinquante Brahmes. Il y a parmi eux des pauvres; mais ce n'est pas le besoin qui les amène, car les Brahmes, en ce pays, sont accueillis partout où ils se présentent, et nul païen n'oserait rien leur refuser. Plusieurs de ces convertis au contraire, sont parfaitement à l'aise, et ont reçu une éducation européenne. Quelques-uns sont bacheliers ou licenciés ; beaucoup des plus jeunes se préparent à ces grades. Trois de ces nouveaux chrétiens sont à la tête des écoles du gouvernement. Un autre a un emploi de professeur chez des missionnaires protestants ; ils n'ont pu la convertir.

Un autre encore, résidant à une grande distance de Vizagapatam, avait lu et étudié tous les *Sastrams* et les livres philosophiques (anglais) qu'il avait pu rencontrer. Mais, écrivait-il au R. P. Chelvum, il n'y avait vu que des erreurs, des contradictions et des fables : c'est ce qui l'avait déterminé à étudier le christianisme : « Par christianisme, ajoutait-il, je n'entends pas cette religion qui, sous le faux nom de *Réforme*, n'aboutit qu'au scepticisme et à l'indifférence ; mais cette religion sainte et antique qui est aujourd'hui ce qu'elle fut à son origine et que l'on dit conduire ses fidèles observateurs à la béatitude éternelle. » Ce jugement sur le protestantisme est remarquable dans la bouche d'un homme qui, probablement, n'avait jamais vu de catholiques. Ce Brahme est venu voir le P. Chelvum, il s'est fait instruire, baptiser, et est retourné à ses fonctions de maître d'école, plein de reconnaissance envers Dieu.

Le catéchuménat du R. P. Chelvum a trois classes : 1° celle des adultes qui compte ordinairement de quarante à cinquante femmes ; 2° celle de la Sainte-Enfance avec une centaine d'enfants ; 3° celle des femmes catéchistes, instituée par Mgr Tissot dans l'espérance d'en faire des auxiliaires pour l'instruction des païennes à domicile. Ces trois classes sont enseignées par des Brahmes convertis sous la direction du Père.

Il y a aussi parmi ses néophytes un bon nombre de veuves; on sait qu'à ces infortunées, si jeunes qu'elles soient, les usages indiens interdisent les secondes noces. Toutefois, le R. P. Chelvum réussit à en marier quelques-unes à des Brahmes veufs. Elles passent, aux yeux des païens, pour des *malheureuses* ; mais leurs unions n'en sont pas moins légitimes et bénies devant Dieu et aux yeux des chrétiens.

Afrique centrale. — Les deux dernières Religieuses restées prisonnières des Mahdistes, Sœurs Venturini et Chincarini, ont enfin réussi à recouvrer la liberté. En 1883, elles avaient été arrêtées avec les RR. PP. Bonomi, Locatelli, Rossignoli, Ohrwalder et les Sœurs Caprini, Corsi et Pesavento. Cette dernière religieuse ne tarda pas à succomber aux souffrances et aux émotions de la captivité. Les autres parvinrent à gagner l'Égypte, tantôt isolément, tantôt deux à la fois. Il ne restait plus entre les mains des Mahdistes que les deux religieuses dont on vient de fêter à Vérone l'heureuse délivrance.

Saint-Boniface. — Un jour, à l'archevêché de Saint-Boniface, se trouvait de passage Mgr Marty, évêque missionnaire du Dakota. Ce bon prélat était venu auprès de Mgr Taché pour prendre un peu de repos.

L'orgue de la cathédrale venait d'être posé, on en parlait beaucoup ; c'était du nouveau dans ce pays. Mgr Marty voulut l'entendre. Un matin, il me demanda si notre organiste voudrait bien lui faire le plaisir de jouer l'orgue en sa présence. « Assurément, Monseigneur, lui dis-je, je vais immédiatement le prévenir. » Notre organiste ne demandait pas mieux. J'accompagnai Monseigneur à la cathédrale, et nous allâmes nous asseoir dans la nef, près du sanctuaire. Sa Grandeur s'attendait à entendre de gracieuses modulations sur chacun des registres pour avoir une idée de leurs différents timbres et connaître les détails de l'orgue. Un organiste qui connaît son affaire eût procédé de la sorte ; le nôtre n'y met pas tant de façon. Il ouvre le grand jeu avec tous les accouplements de claviers et avec un brio épouvantable il attaque l'ouverture du *Calife de Bagdad*. C'était un vacarme infernal ; les vitres en frissonnaient, Monseigneur en fit un saut sur son banc

Après un moment, il me dit :

« — Voulez-vous que nous montions à la tribune ?

« — Comme il vous plaira, Monseigneur. »

Nous montâmes ; je croyais que Sa Grandeur voulait tout simplement examiner l'orgue de plus près ; quelle ne fut pas ma surprise en l'entendant demander à l'organiste de vouloir bien lui céder sa place un instant. Monseigneur monta sur le siège, se posa en artiste, repoussa tous les registres et jeta un coup d'œil sur le devis de l'orgue ; puis tirant ensuite les jeux de fond les uns après les autres, il nous fit entendre pendant une demi-heure les plus riches modulations. Nous étions émerveillés ; Monseigneur était un élève de l'école de Rinck; il avait touché l'orgue vingt ans.

Quand il eut fini, il se tourna vers l'organiste et lui dit modestement :

« Mon cher monsieur, quand vous jouez l'orgue, jouez-le toujours pour Celui qui est dans le tabernacle. »

Mexique. — Le R. P. Terrien, supérieur des délégués de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans l'Amérique latine, nous envoie un journal mexicain relatant, avec de nombreux détails, la célébration à Mexico de la fête de saint François Xavier. La paroisse de Sainte-Croix avait été choisie pour cette imposante cérémonie. Une assistance pieuse et recueillie emplissait l'église : au fond, l'image du grand apôtre du Japon attirait tous les regards. A droite de l'autel, entouré des hauts dignitaires du clergé, avait pris place M. le vicaire capitulaire, qui est, en même temps, président du comité diocésain de notre Œuvre : On sait que l'archidiocèse de Mexico porte depuis près d'un an le deuil de son premier pasteur. La messe fut célébrée par le R. P. Terrien, assisté des RR. PP. Boutry et Devoucoux, ses zélés collaborateurs dans l'importante mission d'implanter l'Œuvre nourricière de l'apostolat dans toute l'Amérique latine.

LE CHANG-HAI CHRÉTIEN
ET
LE CHANG-HAI PAYEN

PAR LE R. P. RAVARY, *de la Compagnie de Jésus*
MISSIONNAIRE AU KIANG-NAN

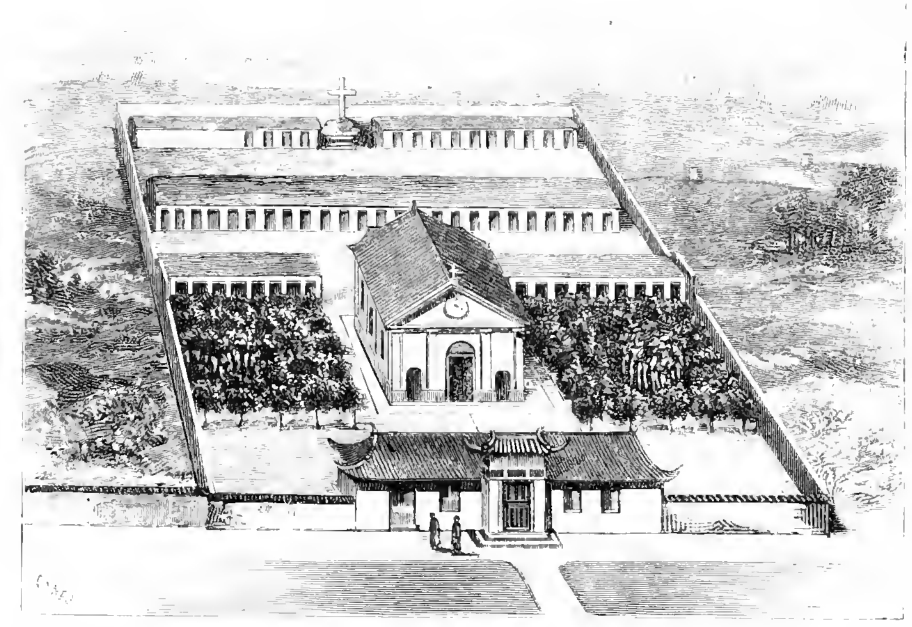
PREMIÈRE LETTRE
PAROISSE ET RÉSIDENCE DE TONG-KA-DOU.

I

Paroisse de Tong-ka-dou
Suite (1)

Je serais trop long si j'écrivais l'histoire de ce curieux passé. Le mieux est d'esquisser à grands traits la physionomie de l'époque.

La cathédrale était terminée en 1853. La nouvelle Résidence se bâtissait en même temps mais avec plus de rapidité, à l'est de la cathédrale. Ces constructions étaient assez légères et à la mode du pays. Elles comprenaient quatre corps de bâtiments, en forme de parallélogramme avec sept chambres au nord et au midi, et douze chambrettes à l'est et à l'ouest. Un étroit corridor à l'intérieur établissait une communication facile. Au milieu, était le jardin de la communauté. Ces corps de logis n'étaient que de simples rez-de-chaussée, malheureusement au niveau d'un sol toujours humide et malsain. Les sept chambres du nord, comprenant les appartements de Monseigneur, avaient un modeste étage.



KIANG-NAN (*Chine*). — CIMETIÈRE DES MISSIONNAIRES DE TONG-KA-DOU, d'après un dessin
(Voir page 30)

La Résidence épiscopale appelait naturellement, comme complément indispensable, le séminaire diocésain. Dès le commencement de la mission, on avait mis tout en œuvre pour fonder et faire fleurir le clergé indigène. En 1845, le séminaire établi dans la chrétienté du Wang-dang, à vingt-cinq kilomètres de Chang-hai, comptait déjà trente-sept élèves. Plus tard, professeurs et élèves se fixèrent à deux kilomètres de la ville, de l'autre côté de la rivière. Puis les grands séminaristes vinrent à Tong-ka-dou habiter quelques chambres bâties pour leur usage à l'est de la Résidence.

L'année 1854 fut une année de rude épreuve pour la chrétienté qui prenait des accroissements consolants. Une poignée de rebelles ou mieux de brigands s'empara par surprise de la ville de Chang-hai ; elle y commit toute sorte d'horreurs. Pour surcroît de malheur, les soldats impériaux des villes voisines ne tardèrent pas à se montrer. Bientôt, on les compta par milliers, faisant grand tapage et dépensant beaucoup de poudre pour effrayer les assiégés, mais se tenant toujours à une distance respectueuse des remparts. Une centaine d'hommes déterminés pouvaient en une heure s'emparer de la ville et jeter par-dessus les murs cette poignée de brigands. Mais il ne faut pas oublier que nous sommes en Chine. A cette époque surtout, les milices chinoises s'enrôlaient non pour faire la guerre où l'on se fait tuer, mais pour prolonger la guerre qui donne plus longtemps du riz à manger. Ce système a son bon côté. Les jours, les mois, se passèrent dans des escarmouches insignifiantes. Au jour donné, lassés d'une lutte où il y avait plus à perdre qu'à gagner, redoutant surtout un ou deux navires de guerre français qui les pourchassaient sans relâche et sans miséricorde, les assiégés s'échappèrent de la ville, en mettant le feu à quelques édifices.

La paroisse reçut plusieurs fois la visite de quelques boulets égarés; mais la Providence veillait: missionnaires et chrétiens n'eurent pas de grands malheurs à déplorer.

Les années qui suivirent s'écoulèrent dans un calme relatif. L'orage, en effet, grondait dans le lointain. Le fléau de Dieu parcourait déjà les provinces du sud, semant sur son passage la dévastation et la mort. Les Tchang-mao, rebelles à longs cheveux, s'emparèrent de Nan-Kin, deuxième capitale du Céleste Empire. A ce moment, le trône impérial des Tartares parut chanceler sur ses bases.

Au mois d'août 1860, ces hordes à demi-sauvages apparaissaient dans les environs de Chang-hai, et commençaient à entourer la ville d'un cercle de fer et de feu. Grâces à Dieu, elles se brisèrent contre les baïonnettes européennes ! Pourchassés de tous côtés, traqués comme des bêtes fauves par les soldats et le peuple, les rebelles finirent par succomber sous la réprobation générale.

Si je signale cette époque de lugubre mémoire, c'est qu'elle fut pour une grande part dans l'accroissement du nombre des chrétiens à Tong-ka-dou. Longtemps avant la présence des

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 8 janvier.

rebelles à Chang-hai, on voyait arriver dans les faubourgs de la ville, des troupes nombreuses de fugitifs affolés. Des familles entières abandonnaient leurs foyers, et venaient abriter leur vie et leur petit avoir le plus près possible de la concession. Elles avaient foi, non à tort, en la protection du drapeau européen. A une certaine date, un calcul approximatif de ces fugitifs en comptait plus de trois millions.

Dans cette foule, se rencontraient des centaines de familles chrétiennes. Aux premiers jours de calme, beaucoup regagnèrent leurs pénates. Un bon nombre, plus éloignées, surtout de Nan-kin et des environs, restèrent à Chang-hai. D'autres familles avaient reçu le baptême. Tous ces noms, inscrits sur le catalogue de la paroisse, avaient fort augmenté le nombre des fidèles.

Bien navrante est l'histoire de ce douloureux épisode. La faim, le froid, les maladies ont fait de nombreuses victimes parmi ces pauvres exilés. La paroisse seule a donné chaque jour et pendant plusieurs mois, des rations de riz à quelques milliers d'affamés. Mais quel surcroît de travail ! Quelle poignante sollicitude de jour et de nuit ! La charité a compté quelques martyrs de plus parmi les missionnaires et les catéchistes employés à ces œuvres de zèle !

A ces jours orageux, succédèrent des années plus paisibles. Quelques nouveaux Pères furent attachés à la paroisse, où les œuvres se multipliaient. La Résidence se trouva bientôt trop étroite pour recevoir les nouveaux hôtes. On dut encore bâtir en avançant toujours vers la rivière dans les terrains conquis sur le Wam-pou. Pour les missionnaires, s'éleva un corps de bâtiment, solidement établi, bien aéré, à étage, avec un large corridor devant les chambres. Au sud, un nouveau corps de bâtiments, à étage également, pour le séminaire diocésain. Un jardin assez spacieux sépare cette double habitation.

De jour en jour, la concession européenne prenait des accroissements étonnants. Les quelques terrains marécageux, concédés à contre-cœur par les mandarins, il y a quarante et quelques années, à ces terribles diables d'Occident, avaient été transformés en une cité fastueuse. Plus d'un vieux Lettré chinois, passant devant les maisons et les palais de ces commerçants princiers, a hoché la tête, et s'est dit tout bas qu'il y avait quelque chose de bon dans la cervelle européenne !

Cette expansion commerciale avait naturellement exercé une puissante influence sur le marché indigène. Les négociants du pays, avec l'instinct et la soif du lucre innés chez eux, suivaient le mouvement des affaires. Les négociants étrangers affluaient dans la cité et les faubourgs. Parmi les derniers venus, il y avait des familles chrétiennes. A ce monde commerçant, ajoutez nombre d'individus qui viennent demander du travail à tous les genres d'ateliers. Finalement, l'an dernier, près de cent barques chrétiennes, originaires d'une chrétienté assez éloignée, mais fixées depuis de longues années, au débarcadère de Tong-ka-dou pour les besoins du commerce, ont été inscrites sur notre catalogue. C'est une addition de cinq cent seize âmes. Toutes ces causes réunies ont ainsi donné pour cette année le chiffre de deux mille neuf cent seize chrétiens.

* * *

Une réunion si considérable d'adorateurs du vrai Dieu, autour de notre cathédrale, sur une terre païenne, est pour les missionnaires un sujet de grande joie. Disons tout de suite que dans cette nombreuse chrétienté règne la ferveur. A peu d'exceptions près, nos chrétiens remplissent leurs devoirs religieux. Bien plus, il y a peu de paroisses en France où, à la messe de chaque jour, se rencontrent tant de fidèles.

J'ai sous les yeux le catalogue des ministères de cette année. Je lis : deux mille neuf cent seize chrétiens à Tong-ka-dou. Confessions de précepte, deux mille quarante-six. Communions de précepte, mille neuf cent vingt trois. Cette différence se comprend facilement. Nombre d'enfants de huit, neuf, dix ans ont fait la confession annuelle, et n'ont pas fait la communion par défaut d'âge. Les confessions et les communions de dévotion prennent des proportions considérables. Aux jours de fêtes, les trois ou quatre confesseurs ne peuvent suffire au travail. La fête de l'Assomption seule permet à nos chrétiens de satisfaire pleinement leur dévotion : à l'occasion de la fête, huit à neuf Pères de Zi-ka-wei sont invités à venir entendre les confessions. Mille à mille cent communions sont distribuées en ce beau jour dédié au triomphe de Marie. Tant de zèle nous fait inscrire pour cette année le chiffre de trente-quatre mille quatre cent quatre-vingts communions de dévotion.

Pour entretenir et augmenter ces dispositions, plusieurs congrégations et confréries ont été établies dans la paroisse : congrégation de l'Annonciation pour les femmes âgées et pour les hommes, de l'Immaculée-Conception pour les jeunes gens des meilleures familles, des Bons Anges pour les élèves ; conférence de Saint-Vincent de Paul ; catéchisme des apprentis ; confréries du Rosaire, du Mont-Carmel, de l'Immaculée-Conception et de la Passion, du Saint-Cœur de Marie et de la Bonne-Mort ; Association de la Sainte-Enfance, etc. Vous voyez qu'en fait d'œuvres catholiques, Chang-hai peut rivaliser avec bien des villes d'Occident.

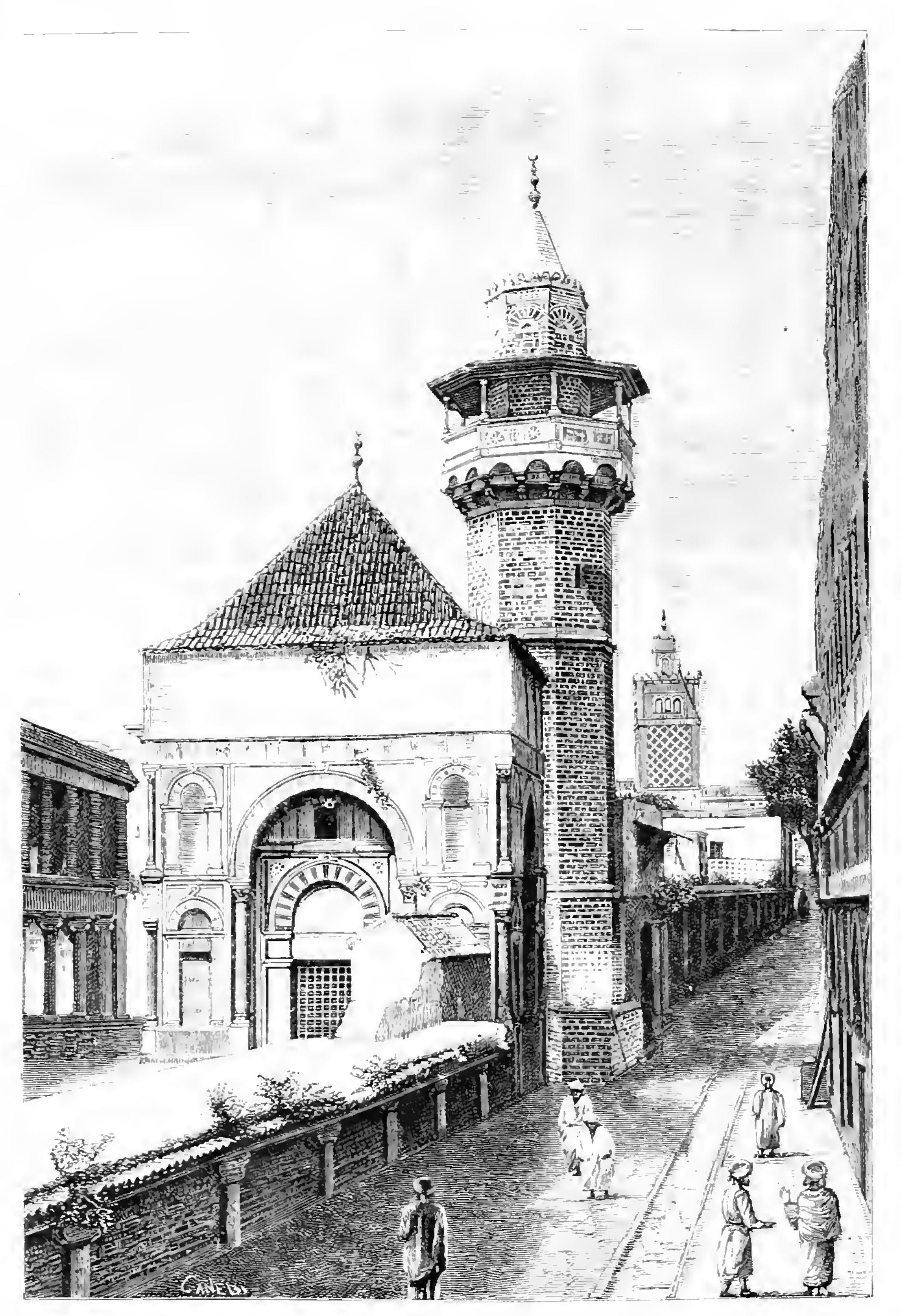
En Europe, en France, surtout de nos jours, on sent vivement la nécessité d'une éducation chrétienne. En Chine, cette nécessité s'impose plus impérieuse encore. Aussi, les écoles catholiques sont nombreuses et florissantes. La bonne Providence a tout disposé pour le mieux. Notre famille chrétienne est groupée autour de la cathédrale. De toutes les maisons, de toutes les barques, on entend facilement sonner les quatre cloches placées dans les tours de l'église. Les maîtres et les maîtresses d'école ne font pas défaut. La surveillance est facile. Tout ce petit monde n'a que quelques pas à faire pour se rendre à l'église. Cent vingt-cinq à cent trente garçons sont installés dans un vaste local, près du séminaire, avec huit maîtres chrétiens. Lorsque tous, grands et petits, crient à tue-tête pour apprendre la leçon, toute oreille européenne doit se tenir à distance. Une école spéciale pour les plus jeunes est établie tout près de l'église : enfin, la paroisse compte encore deux autres écoles de garçons.

Pour les filles, il y a quatre écoles : la principale, située à quelques pas de l'église, a de cent à cent dix élèves.

Le personnel enseignant compte treize maîtres et dix maî-

tresses d'école. Nous avons cent quatre-vingt-quinze élèves chrétiens, huit païens, cent soixante-quinze filles chrétiennes, et trois païennes.

Le cimetière de la Mission (voir la gravure page 28) est situé près la porte sud de la ville. Les quelques arpents de terre de cette ancienne propriété, avec de misérables chambrettes, nous avaient été rendus sans difficulté par les mandarins. Il y a quelques années, on y a bâti une église modeste. Elle est entourée par les tombeaux de missionnaires, disposés sur plusieurs lignes parallèles. Chacune de ces tombes, selon l'usage du pays, a la forme d'un caveau voûté. La large pierre qui ferme l'ouverture, indique, en caractères européens et chinois, le nom, l'âge, la patrie, l'entrée en religion, l'arrivée en Chine et le jour de la sépulture.



TUNISIE. — Mosquée et minaret de Belemkia a Tunis; d'après une photographie de M. Hébrard (Voir page 29).

Dans les cimetières nous comptons, cette année, dix-huit tombes pour les prêtres chinois, et cent quatre pour les missionnaires européens et chinois de la Compagnie de Jésus.

Quelques-unes remontent à une date assez ancienne :

Le P. Brancati, Sicilien, mort le 25 avril 1 71 ;

Le P. Jacques Le Favre, Français, mort le 28 janvier 1676;

Le P. Emmanuel de Fereira, Portugais, mort le 18 mai 1681;

Le P. Paul Wam, Chinois, mort le 8 octobre 1706.

A quelques pas du cimetière, on a élevé, il y a plusieurs années, des chambrettes destinées à recevoir les pauvres païens en danger de mort. On a l'espoir fondé de leur conférer le saint baptême, après l'instruction indispensable, et de sauver ainsi quelques âmes. Cette année, deux cent trente-cinq sont entrés à l'hôpital.

Le plus grand nombre en est sorti ; soixante et onze seulement ont eu la bonne fortune d'y recevoir le baptême et d'être ensevelis dans un cimetière chrétien.

* * *

Un dernier mot sur nos relations avec la population si curieuse et si dense qui nous entoure. Grande fut l'influence du drapeau français après l'expédition anglo-française de 1860. La dernière guerre avec la Chine a sensiblement diminué le prestige d'autrefois. Rien toutefois de grave dans la position présente ; on peut encore marcher le front haut dans les rues de Chang-hai, vous serez salué : les mandarins ne sont pas hostiles, loin de là ! nous avons la paix ! Mais quel sera l'avenir ? c'est le secret de Dieu. La Chine est lancée dans le progrès européen ; gagnera-t-elle beaucoup à ce contact ? Je ne le pense pas. Je n'ai pas foi au progrès indéfini sans Dieu.

(*A suivre*).

Nos abonnés recevront avec le prochain numéro la Table des Matières et la Couverture du Tome XXIII (année 1891) des Missions catholiques.

DE CARTHAGE AU SAHARA

PAR

M. l'Abbé P. BAURON

(Suite 1)

Carthage mise au pillage par les Génois, les Pisans et les Espagnols. — M. Massicault et la Marsa. — Topographie de Carthage. — Richesse du Musée. — Panorama de Sidi-Bou Saïd. — Triple enceinte de Carthage. — Byrsa et le faubourg de Mégara. — Le cardinal Lavigerie. — La cathédrale de Saint-Louis.

Le nom de Carthage fait battre mon cœur, m'inspire plus de curiosité et d'intérêt que les mœurs et les formes particulières de la société musulmane.

J'ai hâte de fouler les vestiges que tant de générations puniques, romaines, bysantines, chrétiennes, ont laissées sur ce sol historique. J'avais ouï dire qu'il ne restait rien de la capitale africaine, que Caton poursuivait de son implacable anathème. Ce n'est pas exact.

Sans doute tous les matériaux importants de Tunis et de la Goulette sont sortis de l'enceinte de Carthage. Les Génois, les Pisans, les Espagnols de Ferdinand et de Charles-Quint sont venus successivement, après les Arabes, chercher, sur l'emplacement de la cité détruite, les marbres de leurs palais, de leurs tours, de leurs baptistères et de leurs cathédrales. Ils ont chargé d'innombrables navires de socles, de colonnes, de chapiteaux ; ils ont brisé ce qu'ils n'ont pu emporter. Au nom de la civilisation de leur temps, ils ont vandalisé les monuments de Carthage. Néanmoins elle garde encore sur la terre une empreinte facile à reconnaître.

Mais il faut en parcourir la surface avec attention et persévérance et ne se lasser ni des distances, ni du soleil, ni des sentes abruptes et rocailleuses. Sans cela, comme tout est nivelé au premier coup d'œil, on risque de n'apercevoir qu'un istime couvert de moissons, de vignes, d'herbes fleuries et de villas, avec un horizon merveilleux et une ceinture de flots azurés. Les ruines historiques échappent aux regards du touriste inexpérimenté, car la charrue arabe retourne sans cesse ce sol, semé de pierrailles, de fragments de marbre et de poteries.

TUNISIE. — MOSQUÉE DE BAB-EL-DJIRA A TUNIS; d'après une photographie de M. HÉBRARD (voir page 20)

M. Massicault, qui nous a donné rendez-vous à la Marsa, daigne nous faire lui-même les honneurs de sa résidence d'été. Elle est fort coquette avec son portique arabe. Il nous montre le superbe panorama de son belvédère et nous offre les fruits savoureux de ses orangers. M. Massicault nous renvoie, pour le reste, aux savantes indications du colonel de Labonne, qui veut bien se prêter au rôle de cicerone. Muni de ces précieuses instructions et guidé par le P. Delattre, j'ai parcouru et exploré, pendant deux jours entiers, les décombres de la cité phénicienne, romaine et bysantine.

Polybe et Tite-Live ont défini la position de Carthage.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 1er et 8 janvier.

Strabon confirme ainsi leur témoignage : « Elle est située dans une sorte de presqu'île circulaire de trois cent soixante stades de circonférence, qu'entoure une muraille, dont la partie qui regarde le continent s'étend d'une largeur de soixante stades d'une mer à l'autre. C'est là que se trouvent installées dans de grandioses constructions les écuries des éléphants. »

Appien en complète ainsi la topographie. « La ville est située au fond d'un grand golfe et ressemble à une presqu'île, qu'un isthme de vingt-cinq stades de largeur rattache au continent... » Il ajoute qu'elle est défendue, du côté de la mer, par un simple rempart, du côté du sud et du continent, par trois murailles. Cette triple enceinte, que l'on retrouve à Thapsus, à Adrumète, à Thysdrus et même à Constantinople, formait pour les ingénieurs grecs la base du système de défense des places.

La première muraille avait quatorze mètres d'élévation et plus de neuf mètres d'épaisseur. Elle avait deux étages creux et couverts. Celui d'en bas contenait des logements pour trois cents éléphants avec les provisions nécessaires pour la nourriture de ces animaux : celui d'en haut donnait des écuries pour quatre mille chevaux, des magasins remplis de fourrage et d'orge et des logements pour vingt-quatre mille hommes, fantassins et cavaliers. Des tours à quatre étages étaient espacées à soixante mètres les unes des autres.

La seconde enceinte était un rempart extérieur moins élevé, qui défendait l'approche des murailles.

La troisième était une sorte de banquette crénelée et palissadée, dont un fossé protégeait l'abord.

Le développement des murailles avait trente-six mille huit cent douze mètres,d'après Tite-Live, vingt-neuf mille cinq cent quarante mètres,suivant Paul Orose, et enfermait une population d'environ sept cent mille habitants.

Une autre ligne de défense intérieure partait du bastion de la Maâlka, suivait la crête des collines qui séparaient la ville punique du faubourg et aboutissait à la mer, à l'extrémité septentrionale des quais extérieurs. Elle divisait Carthage en deux parties : au sud, la ville proprement dite comprenait trois quartiers, la Maâlka, Byrsa et le Forum. Il y avait là des temples nombreux, des palais, des basiliques, un amphithéâtre, un cirque, un gymnase, un théâtre, des piscines, un forum, deux curies, des thermes, un port marchand et un port militaire, le Côthon, creusé de main d'hommes.

Au nord-ouest, s'étendait l'immense faubourg de Magalia, qui fut bientôt envahi par les constructions et devint Mégara, la ville nouvelle, d'où les Arabes ont fait El-Marsa. Salluste et Servius parlent l'un et l'autre de cette double zône de la ville intérieure, dont Byrsa était le centre, et du faubourg de Mégara.

Sept portes, celle de Thapsus, celle de Furnos, celle de Theveste, celle d'Utique et celle de Mégara s'ouvraient sur la campagne, et cinq autres portes mettaient en communication la ville et le faubourg.

Les rues, fort étroites, étaient bordées de maisons à six étages. Trois nous sont connues. Longues de cinq cents mètres, elles allaient du forum à la citadelle, où elles aboutissaient à un large escalier de soixante-quatre degrés. Elles s'appelaient *rue du Salut*, *rue du Ciel* et *rue de la Mémoire*.

Cette dernière se continuait hors du rempart intérieur dans la direction du promontoire de Sidi-Bou-Saïd et prenait le nom de *rue des Mappales*. La *rue des Tombeaux* faisait avec elle un angle droit.Elle partait des grandes piscines et conduisait à la montagne creuse, la nécropole de Qamark.

Avec ces renseignements, que nous fournissent les anciens historiens et les modernes archéologues, je me plais à faire revivre sous mes yeux, par la pensée, cette fameuse capitale qui eut des fortunes si diverses. Il m'est aussi plus facile d'en reconnaître les vestiges dans les accidents du terrain. Ils abondent partout. Commençons par étudier ceux que la pioche a mis au jour ; on les catalogue dans le musée d'Alaouï, au Bardo, et surtout à Saint-Louis, chez les Pères Blancs. Le P. Delattre enrichit chaque jour sa collection de quelque découverte nouvelle. Tous ces menus objets, tirés de la poussière, et qui nous initient à la vie intime des Carthaginois, nous reportent dans une société aussi étonnante peut-être par la connaissance approfondie des arts que par la puissance de ses armées.

On y voit des mosaïques superbes, des statues, des bustes, des figurines de marbre, de bronze, d'or, de ciment, des médailles, des camées, des monnaies, des bagues, des pierres précieuses, des sceaux, des bijoux d'une finesse inouïe, des colliers, des bracelets, des boucles d'oreilles, des émaux, des coupes, des cyathes, des amphores, des vases en belle terre rouge comme l'ambre, des plats en cuivre, des flambeaux, des trépieds, des spatules d'ivoire, des lampes avec le nom du potier, des pierres à fronde et des cachets de plomb, scellant les lettres de saint Louis et les bulles du Pape. Ce qui m'a le plus étonné, ce sont des inscriptions en grec et en latin, parfaitement gravées sur des lamelles de plomb, mais en caractères si ténus, si microscopiques, qu'elles sont lisibles seulement à la loupe. La plupart contiennent des incantations, des formules magiques, des appels aux esprits infernaux. Elles ont pour but de rendre fidèle un cœur indocile, de porter malheur à un concurrent dans les courses de chevaux et les luttes du cirque, de venger un amour trahi, etc... La langue française supporterait difficilement la traduction de plusieurs de ces billets intimes, écrits dans le délire de la passion.

Tous ces témoins du passé aident singulièrement à reconstituer les mœurs, les usages, les goûts, les croyances, les superstitions, les vertus et les vices des générations évanouies.

En examinant la finesse, la proportion et la richesse de certaines œuvres d'art, j'ai senti de nouveau s'imposer à mon esprit cette question qu'avaient déjà fait naître en moi les ruines de l'Egypte, de Baalbeck et d'Athènes. Au point de vue de l'architecture, des arts, du bien-être, de l'entente et de la conduite de la vie matérielle, sommes-nous réellement supérieurs aux anciens ?

Tout ce qui existe d'intéressant à Carthage n'est pas au musée. Le site lui-même est admirable. C'est l'un des plus beaux de l'univers. Pour en jouir pleinement, il suffit de monter à la tour du phare de Sidi-Bou-Saïd. Il n'y a pas de meilleur moyen d'avoir une idée nette de la topographie

générale. Gustave Flaubert a dû puiser là plusieurs traits des descriptions qui ornent *Salammbô*.

Ce blanc et pittoresque village de Sidi-Bou-Saïd, où les musulmans prétendent garder le corps de saint Louis, converti à son dernier moment par l'ange Gabriel à la loi du prophète, est d'un effet merveilleux, quand on le regarde du large ou de la plaine. Il couronne un monticule de cent trente mètres et s'incline vers le rivage dont il est séparé par une ceinture d'abondante végétation. Les pentes fournissaient jadis au palais de Mégara un emplacement de premier ordre, où les terrasses, du côté de la mer, s'étageaient comme les gradins d'un théâtre.

La falaise, qui forme le cap de Carthage, est abrupte, labourée de profondes déchirures qui mettent à nu la terre, rouge comme une plaie saignante. Au fond, dans le ravin, maintenant sauvage et désert, s'ouvrait une porte colossale d'airain. On pouvait aller du prolongement extérieur du quai au temple de Moloch et à sa gigantesque statue, près de la rue des Mappales. Ce lieu convenait au barbare sacrifice de victimes humaines.

L'œil erre sur l'immense rade que le continent semble vouloir étreindre. Au-dessus du cap Bon, deux points roses émergent de la surface noire. Ce sont les fameux rochers de la Zembra et de la Zembretta, les antiques Egimures, que les Arabes appellent Djiamour, où les Carthaginois et les Romains conclurent le traité qui fixait les limites de leur domination respective. De nombreux désastres maritimes ont rendu ces écueils célèbres.

La ville de la Goulette est mollement couchée entre les eaux laiteuses du lac Bahira et les eaux vertes de la mer. Au-delà s'allonge, estompée d'une buée diaphane, la rive de Hammam-Lif, si tourmentée dans ses lignes, qu'on la dirait empruntée au massif de l'Oberland. Les cimes de l'Abd-er-Rahman et, plus loin, les pitons cendrés de Zaghouan, *mons Zeugitanus*, terminent l'horizon.

Du côté de Tunis, l'isthme s'épanouit en éventail. Au premier plan, les constructions du cardinal Lavigerie absorbent le regard et forcent la pensée. Elles dessinent une longue traîne de marbre blanc dans la verdure, depuis les hauteurs de la Marsa jusqu'à la colline de Byrsa. Dans ce bijou d'architecture, le style mauresque épouse le gothique, sans dédaigner le roman. Plus bas, vous apercevez le palais qu'habite le cardinal, tout étincelant dans son immense cadre de vignobles.

Ces lieux calmes, ces lieux paisibles, où les orangers et les palmiers atténuent la trop vive lumière, où la brise marine tempère les feux d'un ciel trop ardent, voient naître ces idées fécondes et ces combinaisons hardies, qui civilisent l'Afrique et surprennent la vieille Europe. Enfin sur les ruines de l'acropole, à la place du temple d'Eschmoun, de celui de Jupiter, des palais du proconsul et de Didon, vous apercevez la superbe cathédrale de Saint-Louis, le grand séminaire, le petit séminaire et le Carmel, renommé par sa madone de la Melleha.

Les autres constructions, le palais du Bey, celui de la Résidence, les villages de la Marsa et de la Maâlka, ne sont plus que de petites bosselures, des coquilles grises ou blanches, qui piquent d'une tache la verdure de la plaine et la nappe jaunissante des épis dorés.

Il ne suffit pas à l'intrépide cardinal d'occuper le présent de préparer l'avenir. Il s'est encore saisi du passé. Dans le salon des Pères Blancs, il figure sur trois tableaux, en compagnie du roi chrétien, qui mourut sur la cendre. C'est lui, au premier plan, qui inspire saint Louis et bénit ses entreprises ; c'est lui qui l'envoie à la bataille, lui qui visite les pestiférés, lui qui administre au monarque moribond les derniers sacrements. Cet anachronisme flatteur ou symbolique ne manque pas d'un certain charme de naïveté.

La peinture, l'architecture, aussi bien que l'agriculture, conspirent véritablement à faire du grand cardinal le restaurateur de la nouvelle Carthage.

De mon observatoire, je reconstitue, d'après le mouvement du sol, le plan de la cité punique. Je ne me contente pas de cette inspection oculaire. Malgré la chaleur, je parcours tous les points remarquables, au risque de me rompre les jambes dans des excavations que les plantes et les fleurs recouvrent.

(*A suivre*).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIX[e] SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène Louvet, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE XVI

L'Église des États-Unis (1800-1890).

(Suite 1).

II. — Province ecclésiastique de Boston.

Le premier prêtre qui vint, en 1790, s'établir à Boston, y trouva à peine 100 catholiques. En 1808, la foi y avait déjà fait des progrès assez rapides pour que Pie VII érigeât dans cette ville un siège épiscopal. Le premier titulaire fut un prêtre émigré de France, Mgr de Cheverus, qui laissa une mémoire bénie dans le diocèse et revint mourir archevêque de Bordeaux.

Archidiocèse de Boston.

Au moment de l'érection du siège, le diocèse de Boston embrassait les *six* Etats de Massachusetts, du Connecticut, de Rhode-Island, de Vermont, de New-Hampshire et du Maine, qui forment aujourd'hui sa province ecclésiastique, avec *six* suffragants. Après avoir été élevé, en 1875, à la dignité de métropole, l'archidiocèse est restreint actuellement à la majeure partie du Massachusetts ; il y a 550,000 catholiques, sur 1,220,325 habitants.

1° *Clergé :* 1 archevêque, 355 prêtres, dont 239 Américains.

2° *Communautés religieuses, hommes :* Franciscains, 3, Jésuites, 24, Augustins, 10, Sulpiciens, 5; Rédemptoristes, 9; Maristes, 14 ; Oblats de Marie, 16 ; Frères Xavériens, 10 ; Frères de Charité, 14 ; Frères des Bonnes Œuvres, 7 ; total, 5 congrégations et 103 religieux. *Femmes :* Tertiaires de Saint-François, Sœurs de Charité, de Notre-Dame, de Saint-

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 1[er] et 8 janvier.

Joseph, du Bon-Pasteur, de la Miséricorde, Sœurs de Charité de Nazareth, Petites Sœurs des Pauvres, Religieuses du Sacré-Cœur ; total, 9 congrégations, 32 maisons et 675 religieuses.

3° *Œuvres d'apostolat :* 6 paroisses inamovibles, 106 paroisses simples, 48 missions ; 158 églises et 47 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation :* 1 grand séminaire à Boston (Sulpiciens), 70 élèves ; 2 collèges, jeunes gens, Boston (PP. Jésuites), 300 élèves ; Cambridge-Port, 75 élèves ; 5 pensionnats, jeunes filles, 277 élèves. 70 écoles de paroisses, environ 23,000 enfants ;

5° *Œuvres de charité :* 10 orphelinats, 1,100 enfants ; 1 refuge du Bon-Pasteur, 200 pensionnaires ; 1 asile d'enfants : 2 maisons de vieillards, 115 hommes, 145 femmes, 7 hôpitaux.

Diocèse d'Hartford.

Ce diocèse, détaché en 1848 de celui de Boston, comprenait d'abord les deux États de Connecticut et de Rhode-Island. Il est restreint aujourd'hui au Connecticut. 200,000 catholiques, sur 622,000 habitants.

1° *Clergé :* 1 évêque, 160 prêtres.

2° *Communautés religieuses, hommes :* Franciscains, 3 ; Dominicains, 4 ; *femmes :* Sœurs de Charité, de la Miséricorde, de Notre-Dame, Sœurs Marianites de Sainte-Croix. Total, 4 congrégations et 450 Sœurs ;

3° *Œuvres d'apostolat :* 84 paroisses, 46 missions, 130 églises, 36 chapelles ;

4° *Œuvres d'éducation :* 30 élèves en théologie, 1 collège jeunes gens, 35 élèves ; 8 académies, jeunes filles, 700 élèves ; 66 écoles de paroisses, 13,032 enfants ; 1 pénitencier industriel ;

5° *Œuvres de charité :* 2 orphelinats, 266 enfants ; 1 asile, 20 vieillards.

Diocèse de Providence.

Il fut détaché en 1870, de celui d'Hartford et comprend tout l'État de Rhode-Island, avec une partie du Massachusetts. Il a 195,000 catholiques, sur 465,000 habitants.

1° *Clergé :* 1 évêque, 170 prêtres, dont 89 Américains.

2° *Congrégations religieuses : Hommes :* Dominicains, 3 ; Jésuites, 4 ; Frères des écoles chrétiennes, 4. Total, 3 congrégations et 11 religieux. *Femmes :* 36 religieuses du Sacré-Cœur, 1 maison ; 9 Sœurs de charité, 1 maison ; 11 Ursulines, 1 maison ; 152 Sœurs de la Miséricorde, 13 maisons ; 38 Sœurs de Jésus-Marie, 3 maisons ; 15 Petites Sœurs des pauvres, 1 maison ; 18 Sœurs Marianites de Sainte-Croix, 2 maisons ; 10 Sœurs de la Sainte-Union des Sacrés-Cœurs, 1 maison. Total, 8 congrégations, 23 maisons et 289 religieuses.

3° *Œuvres d'apostolat :* 68 paroisses, 21 missions, 70 églises, 24 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation :* 27 étudiants en théologie hors du diocèse, 1 collège, enseignement classique et commercial (Frères des Écoles chrétiennes), 160 élèves ; 10 académies jeunes filles, 490 élèves ; 52 écoles de paroisses, 9,200 enfants.

5° *Œuvres de charité :* 4 orphelinats, 140 garçons, 120 filles ; 1 maison, 200 vieillards ; 1 hôpital.

Diocèse de Burlington.

Détaché de Boston en 1853, ce diocèse comprend tout l'État de Vermont et compte 50,000 catholiques, sur 333,286 habitants.

1° *Clergé :* 1 évêque, 51 prêtres, dont 31 Américains.

2° *Communautés religieuses : femmes :* 32 Sœurs de Saint-Joseph, 3 maisons ; 24 Sœurs de la Miséricorde, 2 maisons ; 18 Sœurs de la Providence, 2 maisons ; 20 Sœurs de Notre-Dame, 2 maisons ; 26 Sœurs du Saint-Cœur de Marie, 3 maisons ; 6 Sœurs de Sainte-Croix, 1 maison ; 6 Sœurs de la Présentation, 1 maison. Total, 7 congrégations, 12 maisons et 100 religieuses.

3° *Œuvres d'apostolat :* 38 paroisses, 36 missions ; 48 églises, 16 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation :* Plusieurs étudiants en théologie, hors du diocèse ; 1 collège, enseignement classique et commercial, 90 élèves ; 4 académies, jeunes filles, 318 élèves ; 16 écoles de paroisses, 7,481 enfants.

5° *Œuvres de charité :* 1 orphelinat, 93 enfants.

Diocèse de Portland.

Ce diocèse, détaché en 1855 de celui de Boston, comprenait d'abord les deux États du Maine et du New-Hampshire. Il est restreint aujourd'hui au Maine, il compte 80,000 catholiques (dont 1,100 sauvages), sur 649,000 habitants.

1° *Clergé :* 1 évêque, 92 prêtres.

2° *Communautés religieuses : hommes :* 5 Dominicains, 2 Maristes. *Femmes :* 11 Sœurs de charité, 31 de la Miséricorde, 8 de Notre-Dame, 14 du Bon-Pasteur. Total : 4 congrégations et 114 religieuses.

3° *Œuvres d'apostolat :* 38 paroisses, 51 missions, 56 églises, 10 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation :* 1 collège, jeunes gens ; 4 académies, jeunes filles ; 20 écoles de paroisses, 3,454 enfants ; 3 écoles, sauvages, 174 enfants.

5° *Œuvres de charité :* 3 orphelinats, 83 enfants ; 1 asile, 10 vieilles femmes.

Diocèse de Manchester.

Il fut séparé, en 1884, de celui de Portland et comprend tout l'État du New-Hampshire. 80,000 catholiques, sur 305,000 habitants.

1° *Clergé :* 1 évêque, 60 prêtres.

2° *Communautés religieuses ; hommes :* Frères des Écoles chrétiennes. *Femmes :* Sœurs de la Miséricorde, 105 ; de Sainte-Croix, 17 ; du Saint-Nom de Jésus, 45 ; Sœurs grises, 10. Total : 4 congrégations, 147 Sœurs.

3° *Œuvres d'apostolat :* 50 églises, 12 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation :* 14 étudiants en théologie, 1 gymnase (Frères des Écoles chrétiennes), 40 élèves ; 4 académies, jeunes filles, 200 élèves ; 28 écoles de paroisses, 5,000 enfants.

5° *Œuvres de charité :* 3 orphelinats, 120 enfants ; 1 hôpital.

Diocèse de Springfield.

Détaché en 1870 de Boston, ce diocèse comprend seulement *cinq* comtés, dans l'État de Massachusetts, 170,000 catholiques.

1° *Clergé* : 1 évêque, 162 prêtres.

2° *Communautés religieuses, hommes* : Jésuites, Frères des Écoles chrétiennes ; *femmes* : Sœurs de la Miséricorde, de Notre-Dame, de Saint-Joseph, de Sainte-Anne, de la Providence, de la Présentation. Total, 4 congrégations et 170 religieuses.

3° *Œuvres d'apostolat* : 79 paroisses, 41 missions, 90 églises, 47 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation* : 50 élèves ecclésiastiques, 1 petit séminaire, avec collège-annexe (PP. Jésuites), 150 élèves ; 27 écoles de paroisses, 12,000 enfants.

5° *Œuvres de charité* : 2 orphelinats, 200 enfants ; 1 hôpital.

Résumé de la province ecclésiastique de Boston.

Archevêché : Boston, 1 archevêque, 355 prêtres, 205 églises ou chapelles, 550,000 catholiques.

Evêchés :

Hartford, 1 évêque, 160 prêtres, 166 églises ou chapelles, 200,000 catholiques.

Providence, 1 évêque, 170 prêtres, 94 églises ou chapelles, 195,000 catholiques.

Burlington, 1 évêque, 51 prêtres, 84 églises ou chapelles, 50,000 catholiques.

Portland, 1 évêque, 92 prêtres, 63 églises ou chapelles, 80,000 catholiques.

Manchester, 1 évêque, 60 prêtres, 62 églises ou chapelles, 80,000 catholiques.

Springfield, 1 évêque, 162 prêtres, 107 églises ou chapelles, 170,000 catholiques.

Total : 1 archevêque, 6 évêques, 1,050 prêtres, 784 églises ou chapelles, 1,325,000 catholiques.

III. — Province ecclésiastique de New-York.

En 1785, on trouvait *deux cents* catholiques à peine à New-York. Aujourd'hui, ils sont près d'*un million* dans la ville. Les progrès du catholicisme dans cette partie de l'univers furent si rapides que, dès 1808, Pie VII érigeait à New-York un siège épiscopal, suffragant de Baltimore. Le diocèse comprenait alors les deux Etats de New-York et de New-Jersey. En 1850, New-York est devenu la métropole de la province, qui compte huit suffragants et qui tient incontestablement le premier rang parmi les autres provinces ecclésiastiques, soit pour le chiffre des fidèles, soit pour la multiplicité des œuvres.

Archidiocèse de New-York.

Il comprend actuellement la ville et le comté de New-York, avec huit autres comtés et les îles Bahama (Antilles). 800,000 catholiques, sur 1,682,882 habitants, la moitié de la population totale.

1° *Clergé* : 1 archevêque, 402 prêtres, dont 119 réguliers.

2° *Communautés religieuses, hommes* : Franciscains de l'Observance, 12 ; Réformés, 3 ; Capucins, 18 ; Jésuites, 66 ; Rédemptoristes, 37 ; PP. de la Miséricorde, 9 ; Institut apostolique de Plaisance, 3 ; Congrégation de Saint-Paul, 29 ; Frères des Écoles chrétiennes, 289 ; Frères Maristes, 13. Total, 10 congrégations et 479 religieux ; *femmes* : Dominicaines, 144 ; Tertiaires de Saint-Dominique, 46 ; Tertiaires de Saint-François, 256 ; Ursulines, 95 ; Sœurs de charité, 813 ; de la Charité chrétienne, 8 ; de la Miséricorde, 60 ; du Sacré-Cœur, 164 ; du Bon-Pasteur, 199 ; de Notre-Dame, 63 ; de Sainte-Agnès, 5 ; de la Présentation, 31 ; de Bon-Secours, 22 ; du Saint-Cœur de Marie, 49 ; de la Congrégation, 4 ; Petites Sœurs des pauvres, 32 ; Sœurs Marianites de Sainte-Croix, 30. Total, 17 congrégations et 2,030 religieuses.

3° *Œuvres d'apostolat* : 141 paroisses, 41 missions, 144 églises, 60 chapelles ;

4° *Œuvres d'éducation* : 37 élèves en théologie, au grand séminaire provincial de Troy (diocèse d'Albany), 6 collèges, jeunes gens, 865 élèves ; 26 académies, jeunes filles, 2,586 élèves ; 4 gymnases, garçons, 1,100 élèves ; 18 écoles industrielles, 7,255 enfants ; 137 écoles de paroisses, 35,765 enfants.

5° *Œuvres de charité* : 8 orphelinats, 1,606 enfants, 15 asiles, enfants abandonnés, 8,593 enfants ; 5 asiles, 835 vieillards, 4 hôpitaux.

Diocèse de Brooklyn.

Ce diocèse, érigé en 1853, peut être considéré comme une annexe de New-York, dont il n'est séparé que par le fleuve. Il comprend les trois comtés de Long-Island (Etat de New-York), et compte 275,000 catholiques sur 1,810,000 habitants.

1° *Clergé* : 1 évêque, 190 prêtres, dont 72 américains ;

2° *Communautés religieuses, hommes* : Franciscains, 99 ; Lazaristes, 8 ; Pères de la Miséricorde, 3 ; Frères des Écoles chrétiennes, 7. Total : 4 congrégations et 115 religieux. *femmes* : Dominicaines, 291 ; Visitandines, 65 ; Sœurs de charité, 59 ; de la Charité chrétienne, 5 ; de la Miséricorde, 37 ; de Saint-Joseph, 285 ; du Bon Pasteur, 53 ; de Saint-François, 30 ; du Saint-Cœur de Marie, 15. Total : 9 congrégations et 840 religieuses ;

3° *Œuvres d'apostolat* : 101 paroisses, 9 missions, 117 églises, 18 chapelles ;

4° *Œuvres d'éducation* : 2 collèges, jeunes gens, 450 élèves ; 12 académies, jeunes filles, 990 élèves ; 2 écoles industrielles, 85 enfants ; 128 écoles de paroisses, 24 384 enfants.

5° *Œuvres de charité* : 20 orphelinats, 2,310 enfants ; 1 refuge du Bon-Pasteur, 320 repenties ; 1 institut, sourds-muets, 42 enfants ; 1 asile, 300 vieillards, 4 hôpitaux.

Diocèse d'Albany.

Détaché en 1847 de New-York, le diocèse d'Albany comprend actuellement sept comtés et compte 112,000 catholiques, sur 745,000 habitants.

1° *Clergé* : 1 évêque, 166 prêtres, dont 28 réguliers ;

2° *Communautés religieuses* : *hommes* : Jésuites, 7 ; Augustins, 13 ; Mineurs conventuels, 3 ; Rédemptoristes, 5 ; Clercs de Saint-Viateur 7 ; Frères des écoles chrétiennes, 41 ; Frères des Bonnes Œuvres, 7. Total : 7 congrégations et 71 religieux ; *femmes* : Dominicaines, 6 ; Tertiaires de Saint-François, 13 ; Sœurs de charité, 59 ; de Saint-Joseph, 141 ; de la Miséricorde, 46 ; de Saint-Anne, 16 ; des Saints Noms de Jésus et de Marie, 21 ; de la Présentation, 9 ; du Bon-Pasteur, 14 ; de la Charité chrétienne, 5 ; du Sacré-Cœur, 98 ; Petites Sœurs des pauvres, 22. Total : 12 congrégations et 450 Sœurs ;

3° *Œuvres d'apostolat* : 81 paroisses, 121 missions, 120 églises, 43 chapelles ;

4° *Œuvres d'éducation* : 1 grand séminaire à Trog, pour toute la province de New-York, 150 élèves ecclésiastiques, dont 30 du diocèse d'Albany, 1 collège (Rédemptoristes), 75 élèves, 3 académies : jeunes filles, 231 élèves ; 3 écoles supérieures, garçons, 656 élèves ; 5 écoles supérieures filles, 36 écoles de paroisses, 11,000 enfants ;

5° *Œuvres de charité* : 7 orphelinats, 1,186 enfants ; 2 refuges du Bon-Pasteur ; 2 asiles, 285 vieillards, 2 hôpitaux

(A suivre).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

R. C. à Alger.... 12
Anonyme de Lyon.... 15
M. Deniset, à Châlons-sur-Marne 5
Anonyme de Paris 6
Mme de l'Abadie, à Saint-Justin, diocèse d'Aire.. 10
M. de Kirwan, à Versailles. 10
Anonyme du diocèse de Belley. 10
Anonyme de Lyon.... 50
Anonyme de Martigny (Valais) 100
Id. id. 100
Id. id. 100
Au nom de la paroisse de Rurey, diocèse de Besançon.. 10
Au nom de Mlle Léonie Materne, de Graux (Belgique) 2 50
M. Beccard, de Provins, diocèse de Meaux. 20
E. R... don recueilli par l'*Echo de Fourvière*.... 100
Un domestique id. 3
Plusieurs anonymes de Grammont id. 15

Pour les missions les plus nécessiteuses (Jaffna).

M. l'abbé Romans, à Saint-Félicien, diocèse de Viviers.... 10 25
Un abonné du diocèse de Rennes, avec demande de prières pour une défunte 50
M. Chuiton, vicaire à Rosporden, diocèse de Quimper 6 50
L. R. M..., diocèse de Bordeaux. 10
Une abonnée anonyme d'Avignon 10
Un anonyme du diocèse de Chambéry. 100
M. Dethurens, curé de Presinges, canton de Genève 3
M. Tournier, à Condom, diocèse d'Auch.. 10
M. Duval, à Blois. 10
J. S..., de Saint-Gaudens, diocèse de Toulouse.... 10
L. S... id. id. 16
H. S..., id. id. 5
M. T. S..., id. id. 5
M. François Gruet, à Saint-Claude. 10
M. l'abbé Caillaud, du diocèse de Clermont. 10
Mme Méplain, du diocèse de Moulins.. 10
Anonyme T..., de Paris.... 20

A Mgr Géraigiry, évêque de Panéas.

M. Delancker, curé de Sainte-Catherine, diocèse de Bruges. ... 5

Pour les victimes du choléra en Syrie.

Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* 20

A Mgr Barthe, pour les affamés du Maduré.

Mlle Louisie, de Lyon.... 100
Une anonyme d'Alençon, diocèse de Séez.... 25

A Mgr Laouënan, pour les affamés de Pondichéry.

M. l'abbé Vivant-Peirot, du diocèse d'Autun.... 1

Pour les affamés de l'Inde (au même).

Une abonnée du Finistère, avec demande de prières.... 15

Au R. P. Darras, pour l'église de N.-D. de Lourdes, à Chetput.

Une abonnée du Finistère, avec demande de prières.... 5

Pour les affamés de Moghow.

Mme Vaugon, du diocèse de Séez.. 5

A Mgr Christiaens (Hou-pé méridional), pour les affamés.

M. Jean Dumontet, du diocèse d'Autun.... 2 30
Un prêtre du canton de Conlie, diocèse du Mans. 16

A M. Corre, à Kummamoto (Japon m.), pour ses catéchistes.

Une anonyme d'Orléans 10
M. l'abbé Pica, à Paris.... 20
Un anonyme de Montréal 33 50
Une abonnée du Finistère, avec demande de prières.... 15
M. François Gruet, à Saint-Claude 10
Paroisse de Banvillars, diocèse de Nancy.... 98

Pour l'orphelinat d'Osaka (Japon).

Un abonné de Neuvy, diocèse d'Orléans.... 2

A Mgr Midon, évêque d'Osaka.

Anonyme de Dommartin-les-Toul, diocèse de Nancy. 30
M. L. Vallet, à Lorquin, diocèse de Metz.. 2

Pour le baptême d'un petit lépreux au nom de Léon.

L. B..., du diocèse d'Amiens 10

A S. E. le cardinal Lavigerie, pour rachat d'un petit nègre sous le nom de Jean (Tanganika).

M. Jean Dumontet, du diocèse d'Autun 3

A Son Em. le cardinal Lavigerie, pour rachat d'esclaves Tanganika et Victoria-Nyanza.

Anonyme de Laval 1000

Pour rachat de petits nègres (Tanganika).

Anonyme de Lyon. 10
Mme M..., de Banvillars, diocèse de Nancy.... 42 10

A M. Coquard, à Abéokouta, pour ses lépreux.

Mme veuve S. Code, à Toulon, diocèse de Fréjus 50

Au R. P. Le Roy (Zanguebar), pour le baptême de deux petits nègres, sous les noms de Claude et d'Aignan.

M. Claude Latapie, du diocèse de Bordeaux 12

Pour les missions d'Afrique (Tanganika).

Paroisse de Villars (Loire), recueilli par l'*Echo de Fourvière* .. 15

A Mgr Navarre, pour le baptême de deux sauvages sous les noms de Louis-Armand et Laurent-Bénédict.

Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*. 30

Pour les prêtres polonais exilés en Sibérie.

Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille.... 500

Au R. P. Lejeune au Gabon, pour rachat d'enfants nègres.

E. W. à Hamwell (Angleterre), demande de prières.... 8

(La suite des dons prochainement).

ÉDITION POLONAISE
(2e semestre 1890).

Pour les missions les plus nécessiteuses (P. Résurrectionnistes 1051 86
« id. des Pères Jésuites (Maduré).... 118 »
« M. Corre à Kummamoto (Japon méridional).... 62 »
« S. E. Le Cardinal Lavigerie, pour rachat d'esclaves. 244 50
« la mission du Zambèze.... 74 40
« du Hou-pé méridional.... 28 »
« le rachat d'enfants chinois (Mgr Christiaens).... 790 »
« l'hôpital de Bethléem.... 0 50
« les missions de Terre Sainte (Mgr Piavi).... 49 »
« les missions d'Arménie.... 5 40
« les missions du Tonkin (Mgr Puginier).... 5 40
« les lépreux des Sœurs de Charité à Jérusalem.... 79 70
« Mgr Pagnucci, pour les affamés.... 7 »
« les missions des Indes (Jaffna).... 4 »
« les missions des Pères Trappistes en Afrique (Natal).... 6 »
« les missions d'Abyssinie.... 24 »
« la mission des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny (dans la Côte d'Or).... 148 »

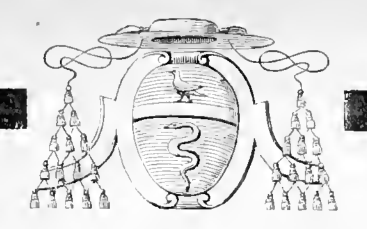
ÉDITION ALLEMANDE
(4e trimestre 1891).

Pour l'Œuvre.... 301 32
« les missions d'Asie (Mgr Christiaens).... 24 75
« les missions de Chine id. 903 53
« les missions du Japon (Mgr Midon).... 72 55
« les missions des Indes (Jaffna).... 28 47
« l'asile des veuves à Nagpore (Indes).... 15 73
« id. demande de prières spéciales.... 16 09
« les missions des Pères du Saint-Esprit (à Zanzibar) 123 85
« le P. Picard, pour les affamés d'Abyssinie.... 131 96
« la mission d'Umtata (Zambèze).... 12 63
« les missions de la Nouvelle-Poméranie.... 90 02
« les missions de Macas (Equateur).... 4 95
« le rachat d'enfants païens (Nyanza).... 1049 90
« id. avec noms Joseph, Catherine, Mathias, André (Mgr Chausse).... 123 85
« id. Aloyse, Mathilde, Anne, Anne-Catherine, Joseph (Mgr Chausse).... 130 01
« id. Anne-Marie, Antoine, Antoinette, François, Alphonse (Les Cameroons).... 108 90
« id. Anne-Marguerite, Anne-Marie, Armand (id.) 76 97
« Françoise, Marguerite, Anne-Marie Marie-Madeleine, Marie-Joseph-Aloyse, Henri-Marie-Joseph, 2 Marie, Joseph-Aloyse, Marie-Anne, Joseph-Thierry, Louis Judas-Thadée, Marie Chrétienne, Pétronille (Les Cameroons).... 377 02

Total... 3.583 50

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.





SON ÉMINENCE LE CARDINAL SIMEONI

Préfet de la Propagande

Le 14 janvier, à cinq heures du matin, l'éminent prélat que la confiance du Saint-Père avait chargé de la direction suprême des missions du monde entier, a succombé à une courte maladie.

La veille, le Recteur du collège Urbain de la Propagande, accompagné de douze élèves, lui avait apporté le saint Viatique. Après avoir reçu les derniers sacrements, l'auguste malade fit venir auprès de son lit tous les élèves de la Propagande et leur adressa les plus touchantes recommandations. Il les exhorta à chercher uniquement la gloire de Dieu et le salut des âmes, leur rappelant que leur vocation leur fait un devoir de prêcher l'Evangile au monde entier.

L'éminent défunt était né à Paliano, diocèse de Palestrina, le 12 juillet 1816. Sa précoce et vive intelligence, son ardeur au travail, la rectitude de son jugement, firent présager, dès son entrée dans l'état ecclésiastique, que de hautes destinées lui étaient réservées par la Providence. Les personnages les plus considérables, les plus illustres savants, admiraient les trésors de son érudition et les rares qualités qui rendaient déjà son nom célèbre.

Lorsque, au mois de janvier 1862, Pie IX institua une Congrégation spéciale pour les affaires du rite oriental, Mgr Simeoni en fut nommé secrétaire. En 1868, il fut appelé à remplacer, comme secrétaire général de la Propagande, Mgr Capalti, créé cardinal. Au mois de février 1875, Mgr Simeoni fut nommé nonce apostolique à Madrid, et préconisé archevêque de Chalcédoine *in partibus* dans le consistoire du 15 mars suivant. Créé et réservé cardinal *in petto* dans ce même consistoire, il fut publié seulement le 17 septembre 1875. A la mort du cardinal Antonelli (6 novembre 1876), Pie IX appela Mgr Simeoni, de la nonciature de Madrid à la secrétairerie d'État. Mgr Simeoni prit possession de sa nouvelle charge le 10 décembre 1876. A son avènement au Souverain Pontificat, S. S. le pape Léon XIII le nomma préfet de la Propagande.

Mieux que personne nous avons pu apprécier les qualités de cœur et d'intelligence de l'éminent Prélat, son âme douce et sainte, son amour du travail, son abord facile et toujours charmant, son humilité vraiment édifiante dans une des positions les plus élevées de la cour romaine. Aussi, qu'il nous soit permis d'offrir nos condoléances à la famille de l'illustre cardinal et à la grande Institution dont il fut, pendant près de quatorze ans, le chef vénéré. Les prières des missionnaires l'accompagneront devant Dieu et notre Œuvre conservera précieusement le souvenir du pieux prélat qui nous a comblés de tant de témoignages de haute bienveillance.

LES MASSACRES EN MONGOLIE

Nous donnons aujourd'hui un récit aussi complet que possible des troubles qui ont ensanglanté la Mongolie et dans lesquels ont péri près de deux mille chrétiens. Jusqu'à présent nous n'avions pu que transcrire au jour le jour les différentes dépêches qui arrivent au Séminaire de Scheut-les-Bruxelles. M. Favier, lazariste, vicaire général de Péking, et l'un des missionnaire de Chine les plus justement considérés, a bien voulu nous permettre de satisfaire à la légitime curiosité des amis des missions.

LETTRE DE M. FAVIER, LAZARISTE, VICAIRE GÉNÉRAL DE PÉKING.

Péking, le 28 novembre 1891.

Dernièrement, vous me recommandiez les *Missions catholiques*, m'invitant à vous envoyer quelques notes sur les affaires de Chine. Je me permets donc de vous adresser les communications suivantes qui intéresseront et feront pleurer peut-être vos lecteurs.

Si les missionnaires de Chine sont tous pleins de zèle et d'abnégation, une mention spéciale doit être faite pour ceux de Mongolie dont le courage et la vaillance pouvaient seuls triompher des dangers et des fatigues sans nombre qu'entraîne l'administration des immenses contrées confiées à leurs soins.

Le Vicariat de la Mongolie orientale, sous l'habile direction de l'infatigable Mgr Rutjès, avait pris depuis quelques années un développement inattendu ; l'Œuvre de la Sainte-Enfance y était des plus prospères, le nombre des catéchumènes augmentait d'année en année; on allait compter des milliers de baptêmes, lorsqu'une des persécutions les plus épouvantables qui aient jamais eu lieu en Chine est venue inopinément ravager cette belle moisson.

Il existe en Chine d'innombrables Sociétés secrètes qui, toutes affiliées entre elles, se distinguent cependant par leurs règles cachées, leur but également inconnu, leurs signes de ralliement et le nom qu'elles adoptent. Il y a trente ans, j'ai vu des bandes de rebelles connus sous le nom de Tchang-mao (les longs cheveux), Pé-lien-kiao (secte du nénuphar blanc); Mi-mi-kiao (secte de la religion secrète), etc., ravager les provinces du sud et porter la dévastation jusque sous les murs de Tien-tsin.

Ces différentes sectes, toujours en fermentation, sont un danger permanent pour la Chine : au moment où on s'y attend le moins, un soulèvement se produit, fomenté par elles, patronné souvent par des mandarins subalternes qui font en secret partie de ces associations criminelles. Nous venons de voir ces temps derniers la secte des Ko-lao-fhoui (frères aînés) ruiner entièrement toutes les belles missions du Yang-tzé et ne pas laisser pierre sur pierre des magnifiques établissements religieux dont quelques-uns remontaient à plus d'un siècle.

Le nord de la Chine, de son côté, est infesté par la secte Tsai-ly-ti (rationalistes), dont l'écume a passé la Grande Muraille où elle se livre presque en sécurité au brigandage le plus effréné. Elle poursuit surtout d'une haine vraiment diabolique tout ce qui est chrétien.

Laissez-moi vous transcrire ici dans leur simplicité les lettres navrantes que je viens de recevoir.

LETTRE DE M. VAN DYCK

Pa-kou, le 17 novembre (un peu avant minuit)

Dans la nuit du 17 novembre, une bande de cinq cents personnes de la secte dite des Tsay-ly-ti a incendié plusieurs maisons de chrétiens, à trente lys à l'est de San-che-kia-tze, et tué hommes, femmes et enfants. Après, ils se sont dirigés sur San-che-kia-tze où ils ont brûlé l'église, la résidence, ainsi que toutes les maisons des chrétiens.

Il est fort à craindre que le P. Lin n'ait été aussi massacré.

Ennemi de tout ce qui est chrétien, cette horde se dirige vers Pa-kou pour y recommencer l'horrible massacre et les incendies de San-che-kia-tze. Déjà la ville est remplie de brigands. J'ai été demander secours au tribunal. Le mandarin militaire Ts'an-kiang refuse des soldats, le mandarin du Tcheou-ia-men dit qu'il voudrait m'en envoyer; mais les mandarins militaires se dérobent.

Dans quelques heures, les incendiaires arriveront ici, ils ne sont plus qu'à trente lys de distance.

Il paraît que la persécution éclate à cette heure sur tous les points du vicariat apostolique.

Je vous prie donc instamment de vouloir avertir à l'instant M. le ministre de France et de faire traiter énergiquement au Tsoung-ly-ia-men. L'affaire presse; dans quelques jours, il ne restera peut-être plus rien de toutes nos chrétientés. Les mandarins sont complices.

Dernière nouvelle : à San-che-kia-tze, plus de cent chrétiens massacrés.

Lao-hou-keou, le 21 novembre 1891.

J'envoie M. De Nys à Péking. C'est ici une persécution, un massacre général par la secte des Tsai-ly-ti, et celle nommée Kin-tan-tao. A San-che-kia-tze ils ont brûlé église, résidence, écoles, maisons des chrétiens; ils ont rasé le village. Le prêtre chinois Lin a été massacré, coupé en morceaux et sa tête supendue à un arbre. Plus de trois cents chrétiens tués.

J'ai couru tous les mandarinats de Pa-kou. Le mandarin ne bouge pas. La rumeur se répand qu'il a promis aux brigands de laisser dévaster les églises et massacrer les chrétiens, pourvu qu'ils ne nuisent pas aux commerçants. De fait, ils ne touchent qu'à nous.

Il paraît qu'après qu'ils eurent brûlé la résidence à Pa-kou, le mandarin les a invités à manger.

Je suis allé à Gehol. Le tou-toung répond qu'il a envoyé des soldats. Mais les soldats ne protègent rien.

M. De Nys racontera le reste. Je vous prie et supplie d'aller trouver avec lui les ministres de France et de Belgique et d'aviser au moyen de nous sauver.

Le chrétien Ly-kin-tsay vient de Pa-kou. Partout incendies et massacres. Le des chef Tsay-li-ti est allé trouver le

mandarin. Ce magistrat a promis de ne pas s'opposer aux massacres des chrétiens, pourvu qu'on ne nuise pas au mandarinat. Ainsi pacte entre mandarin et brigands. Deux mille soldats viennent de K'ou-pei-k'ou, ils laissent passer librement les persécuteurs au nombre de mille, ils sont près de Lao-hou-keou. A tout instant les incendies et massacres peuvent commencer ici ; les chrétiens veulent me faire partir pour Péking, mais je ne les quitte pas.

Lettre de M. Denis

Lao-hou-keou, 23 novembre 1891.

Nos tribulations continuent, augmentent de jour en jour. Mon domestique K'o Paulus est arrivé hier ici, je l'envoie à Péking, il pourra raconter tout en détail. Avant de brûler la résidence de Pa-kou, les chefs des Tsay-ly-ti ont vu le mandarin. Celui-ci a permis de brûler église et maisons de chrétiens et promis de ne faire aucune opposition, tuassent-ils jusqu'au dernier des chrétiens.

Après avoir incendié et pillé la résidence, la bande, avide de carnage, s'est répandue aux environs et a recherché, brûlé, massacré chrétiens et catéchumènes jusqu'au fond des montagnes. Peu ont pu échapper. Les enfants de la Sainte Enfance ont été poursuivies sur les montagnes, les grandes ont été précipitées au fond des ravins et écrasées, une douzaine des plus petites ont été, paraît-il, portées au mandarinat. Partout incendies et massacres. Après la destruction de la résidence, les mandarins s'y sont rendus. Voyant les pots de vin rouge, ils disaient et publiaient que c'était le sang des enfants. Ils ont creusé le cimetière et raconté que le cœur et les yeux des enfants étaient enlevés et débitaient mille autres absurdités. Les brigands ont été invités au mandarinat et félicités d'avoir vengé le peuple. Maintenant la troupe des Tsay-ly-ti est en route pour venir ici. Mais le Ti-tou de K'ou-pei-kou, qui vient d'arriver à Ge-hol, s'opposera à leur passage, non tant pour protéger les chrétiens que pour empêcher les insurgés de passer les murs de la Chine.



TUNISIE. — Une rue de Tunis : d'après une photographie de M. Hébrard (voir page 43).

Le danger de la part des autres païens est maintenant aussi grand que de la part des Tsai-ly-ti. Voyant que les soldats et les mandarins font cause commune avec les persécuteurs, tous se mettent à piller.

On raconte que Pei-tze-shan-hou a été ravagé déjà.

Il me faut rentrer à Pa-kou, mais c'est impossible. On n'entend que le cri : « Tuez, tuez les chrétiens, tuez-les jusqu'au dernier ! »

Le calme ici ne se rétablira et nous ne pourrons songer à réparer nos désastres qu'après que persécuteurs et complices auront reçu leur châtiment.

Priez, insistez pour que le ministre de France prenne des mesures efficaces.

Tien-tsin, 25 novembre 1891.

M. Lin a été horriblement massacré : langue arrachée, un coup de revolver à chaque épaule, poitrine et ventre ouverts, enfin le corps coupé en mille morceaux. Il était arrivé à sa résidence le 15 courant, et le 16 après minuit il fut pris et mis à mort. Dans les autres villages, tous les chrétiens qu'on a pu prendre ont été tués : on n'en sait pas le nombre, comme on ne sait pas non plus si les Européens ont été pris aussi et massacrés. Les bandits avaient organisé une vraie chasse aux chrétiens ; ils pillaient les maisons avant de les incendier.

A Pa-kou il y avait six cents soldats qui n'ont rien fait pour arrêter les égorgeurs; les troubles ont commencé dans plusieurs endroits à la fois ; à San-che-kia-tze, les perturbateurs n'étaient pas plus de trois cents.

TRADUCTION D'UNE LETTRE EN CHINOIS ADRESSÉE AUX MISSIONNAIRES DE LAO HOU-KEOU PAR LE CHRÉTIEN TCHANG

Le 17 de ce mois arrivèrent subitement ici les rebelles Tsai-ly, au nombre de plus de mille; ils ont un drapeau avec la figure d'un grand coq, qu'ils portent aussi sur leurs habits. Ils se sont précipités sur l'église qu'ils ont brûlée, ainsi que toutes les maisons des chrétiens de cet endroit-ci (Pa-kou), sans en excepter une seule. Ils ont brisé tous les meubles, volé plus de cinq cents *tan* de grains (le tan est d'environ cent cinquante kilos); ils ont emmené plus de cent animaux petits et grands (chevaux, mulets, ânes). Tout a été vendu à vil prix au marché de Young-tsin-tien. — Les mandarins militaires sont venus avec eux visiter l'église brûlée, ils ont répandu parmi le peuple les plus fausses calomnies : ils avaient, disaient-ils, trouvé six amphores pleines de sang humain et huit petites caisses renfermant des yeux arrachés, c'est pour cela qu'ils avaient pris et tué tous les chrétiens.

Les rebelles brûlèrent toutes les maisons chrétiennes et tuèrent tous les chrétiens à Pa-kou et dans les villages environnants.

Les orphelines de la Sainte-Enfance sont cachées dans une vallée des montagnes où elles pourront difficilement vivre, souffrant du froid (1) et de la faim. Je vous écris cela très vite, le cœur désolé et troublé, pour que vous avisiez le plus promptement possible à ce qu'il faut faire.

* * *

Dès les premières nouvelles, j'écrivis à S. Exc. le Ministre de France qui me répondit la lettre suivante :

Peking, 23 novembre 1891.

J'ai reçu avant-hier soir un télégramme de Mgr Rutjès qui confirme en partie au moins ce qu'on vous écrivait le 17. Le voici : « *Kui-tchéou, 21 novembre 1 heure du soir, prêtre, chrétiens tués, église brûlée : danger.* » Immédiatement je me suis mis en communication avec le Ya-men pour faire protéger les missionnaires et les chrétiens de ce vicariat. Celui-ci avait reçu de très mauvaises nouvelles de la région ; depuis le 17, il y aurait rébellion fomentée par une secte qui s'attaque aux autorités chinoises et mongoles ; un prince mongol a eu son palais brûlé.

Les autorités, surprises au milieu de la plus complète tranquillité, n'avaient pas de moyen de répression sous la main ; elles ont demandé secours ici et déjà deux décrets ont été rendus invitant Ly-houng-tchan et le maréchal de Moukden à envoyer à leur aide toutes les troupes disponibles. Les troubles ont lieu dans les deux districts Tchayang-hien et Kien-tchang-hien, et déjà le journal le « *Chepao* » annonçait, il y a plusieurs jours, que les rebelles occupaient Tchao-yang-hien. — J'ai télégraphié le 21 à Mgr Rutjès pour avoir quelques détails ; je ne sais si ma dépêche lui parviendra, le télégraphe ne va qu'à Kiuitcheou ! — Le Ya-men a envoyé par courrier de cinq cents lys l'ordre de protéger missionnaires et chrétiens et a confié plus spécialement pour le moment cette protection au général commandant K'ou-pei-K'ou. Espérons que les incendies et les massacres seront arrêtés; mais la situation est évidemment très grave aujourd'hui.

(1) Il faisait alors vingt degrés de froid ; beaucoup d'enfants ont dû mourir gelés ; du reste, comme nous le savons par d'autres lettres, le jour suivant, ces pauvres petites filles furent pourchassées dans la montagne, précipitées dans les ravins et écrasées sous les rochers.

* * *

Mgr Rutjès a répondu à la dépêche en question en donnant quelques détails ; du reste, il était moins bien informé que nous ici, car les courriers, allant chez lui ou en venant, ont tous été massacrés.

J'ai envoyé à M. le Ministre de France la copie de toutes les lettres que j'avais reçues. Il interrogea lui-même les fuyards arrivés à Pékin, il voulut aller voir en personne le Prince et en obtint les promesses les plus sérieuses, en même temps qu'il fit envoyer aux généraux les ordres les plus formels.

Le secrétaire du Vice-Roi Ly-houng-tchan m'a écrit de sa part la lettre suivante :

Tien-tsin, 26 novembre 1891

Le Vice-Roi est indigné des affaires de Pa-kou et déplore le massacre des chrétiens. Le Vice-Roi m'a prié de vous dire que Pa-kou n'est pas sous sa juridiction, mais sous celle du T'ou-toug de Gé-hol. Maintenant, par décret impérial, l'affaire a été placée dans ses mains, et ses troupes sont en mouvement pour la suppression des Tsai-ly-ti. Le Vice-Roi a donné l'ordre d'exterminer les Tsai-ly-ti sans pitié.

* * *

Un double mouvement, on peut dire une double rébellion, se produit donc actuellement dans la Mongolie orientale. Au nord, une bande de brigands à cheval, véritable armée, renforcée par les Mahométans et tous les voleurs de la région, s'élevant à plus de dix mille hommes, vient de s'emparer de la ville murée de Tchao-yang-shien. On dit qu'une autre ville vient aussi d'être prise. Les révoltés ont pillé le palais d'un prince mongol, les villes et villages tombés entre leurs mains, tué le sous-préfet, brûlé son Ya-men et infligé, dit-on, une défaite aux troupes du Gouvernement, envoyées tout d'abord contre eux. Ces rebelles n'ont aucune haine contre les chrétiens et n'ont jamais ni pillé ni incendié aucune chrétienté. Existant à l'état chronique dans ces parages, depuis bien des années, ils se livraient déjà périodiquement au pillage. Mais, cette fois, ils sont en véritable révolte et deviennent un danger réel pour le Gouvernement Impérial. Il ne faut pas confondre ce mouvement du nord avec celui du sud et du sud-est.

(1) En effet la cavalerie du Vice-Roi est arrivée le 22 à Pa-kou, ainsi que les troupes du général de K'ou-pei-h'ou.

Les Tsai-ly-ti, secte innombrable et répandue aussi bien en-deçà qu'au-delà de la Grande Muraille, ont surgi tout-à-coup dans le district de Pa-kou. Ils ont pour premier but l'anéantissement des chrétiens qui sont, hélas ! toujours regardés comme pactisant avec l'étranger ; aussi, ils exterminent hommes, femmes et enfants avec une cruauté qui rappelle les massacres de Damas par les Druses. Il faut bien croire cependant que leur second but est de renverser la dynastie actuelle, puisqu'ils ont levé l'étendard de la révolte. Il est probable que cette bande de Tsay-ly, d'abord de trois cents hommes et maintenant de plus de mille, ne fera que s'accroître. Il est à craindre que, pourchassés par les troupes impériales du Vice-Roi, ils ne fuient vers le Midi, ne saccagent les belles et nombreuses chrétientés qui s'y trouvent et ne se réunissent enfin aux brigands à cheval dont beaucoup partagent leurs croyances. Les troupes de l'empereur auront-elles raison de ces révoltes réunies ? Telle est la question. Dans un mois elle sera résolue, alors seulement nous saurons si les ruines sont réparables ou si nous devons nous attendre à en voir de nouvelles. Que le bon Dieu protège nos pauvres missions de Chine !

Au moment de mettre sous presse, nous recevons de M. Favier la lettre suivante qui contient les derniers détails :

Péking, 9 décembre.

Un fugitif de Pa-kou vient d'arriver. Il était parvenu à se sauver lors du massacre et a eu le courage de retourner quelques jours après dans cette ville pour voir ce qui s'y passait. Il en est reparti le 28 novembre ; les nouvelles qu'il m'a données sont donc les dernières reçues d'un témoin oculaire. Je les résume :

Le 22 novembre, la cavalerie du vice-roi est entrée dans Pa-kou et le 1er décembre, l'infanterie l'y a rejointe.

Dans la nuit du 21 au 22, les Tsai-ly-ti se sont presque tous enfuis vers le nord-est, du côté de Tchao-yang-shien ; cependant beaucoup ont pu être pris ou tués en fuyant.

Le 26, on en a exécuté dix-huit, et le 28, vingt-quatre dans la grande rue de Pa-kou. On leur a coupé la tête avec un couperet qui sert ici à hacher la paille.

Le brave homme que j'interrogeais m'a confirmé les détails que je vous ai transmis. Il croit savoir que la population de Nié-men-dse, que l'on croyait égorgée en entier, a pu se sauver en partie dans les montagnes. Cependant le chiffre de mille victimes annoncé ne paraît malheureusement pas exagéré.

Les troupes du vice-roi sont très promptement arrivées à San-che-kia-dse et ont tué quelques rebelles qui s'y trouvaient encore. La cavalerie tournant à l'ouest du côté de Gehol [a pu barrer le chemin aux brigands, et la chrétienté de Lao-hou-keou a été préservée. Nous la croyons hors de danger.

* * *

Voici maintenant les dernières nouvelles que m'a communiquées le secrétaire du vice-roi et qui sont parfaitement certaines.

« Aujourd'hui seulement (5 décembre), le vice-roi a eu des nouvelles positives, d'après lesquelles les troupes ont culbuté les rebelles en plusieurs engagements. Les rapports des généraux parlent de quinze cents brigands tués par les soldats. Les rebelles sont en fuite dans les montagnes. Un détachement de l'armée doit être en ce moment tout près de Tchao-yang-shien. »

Enfin la *Gazette officielle de Péking* publiait avant-hier la même nouvelle et l'Empereur félicitait le vice-roi avec quelques autres généraux de leur belle conduite.

* * *

Nous sommes toujours sans nouvelles de Mgr Rutjes et des trois missionnaires hollandais qui sont avec lui. Aucune nouvelle non plus de M. Bruylant qui était à Pei-dse-chan-ho. Cependant tout nous fait croire qu'ils sont en sûreté ; s'il était arrivé malheur, nous le saurions par le télégraphe qui passe à moins d'une journée de la résidence épiscopale.

Il faut attendre maintenant le grand coup qui doit être porté par les troupes contre tous les rebelles réfugiés dans Tchao-yang-shien.

Nous avons bon espoir de voir cette grande rébellion réprimée entièrement par les troupes du vice-roi qui se sont bien comportées jusqu'ici.

INFORMATIONS DIVERSES

Chine. — Voici l'adresse que les évêques et chefs de missions de la Chine sud-est, réunis en Synode à Hong-Kong, viennent d'envoyer à MM. les membres des Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi :

« Les évêques de la région sud-est de la Chine, réunis en synode sous la présidence de Mgr Chausse, Préfet apostolique du Kouàng-Tong, se font un devoir, avant de se séparer, de vous transmettre, tant en leur nom qu'au nom de leurs missionnaires, leurs sentiments de vive gratitude pour les services signalés rendus à leurs missions par l'Œuvre bénie de la Propagation de la Foi.

» C'est, en effet, grâce à Elle que nous pouvons aborder ces plages lointaines et entretenir ce nombreux personnel de catéchistes qui sont pour nous des auxiliaires bien précieux et indispensables.

« C'est aussi grâce à vos aumônes qu'en maints endroits des chapelles et même des églises ont été construites et que nous, avons pu fonder ces nombreuses écoles où la jeunesse est élevée dans les vérités de la Foi.

« C'est enfin grâce à votre charité qu'ont été établis et que subsistent ces séminaires d'où déjà sont sortis bon nombre de prêtres, prémice du clergé indigène dans ces régions.

« Oh ! que de bien votre chère Œuvre a opéré depuis sa fondation ! que d'âmes lui doivent leur salut !

« Aussi est-ce avec un sentiment bien légitime d'admiration et de reconnaissance que nous aimons à porter nos regards sur le

passé pour vous remercier, après Dieu, du bien qui a été opéré.

« Puisse votre Œuvre non seulement continuer comme par le passé, mais encore se développer et grandir toujours en proportion des besoins de plus en plus pressants des missions dont Elle est un des plus puissants soutiens. Sans Elle, en effet, que deviendraient nos œuvres? que deviendrions nous nous-mêmes?

« De notre côté, nous prions Dieu de vous rendre au centuple tout ce que vous faites pour répandre la connaissance de son nom parmi les nations.

« Qu'il bénisse tous vos associés et vous aussi, Messieurs, qui, avec un dévouement si admirable, prêtez votre généreux concours à l'Œuvre la plus fertile en fruits de salut qui existe sur le globe !

« Tels sont nos vœux, telles sont aussi nos espérances !

« Dans ces sentiments, nous vous prions d'agréer l'hommage de nos profonds respects et de notre entier dévouement.

« Vos très humbles serviteurs :

A. Chausse, évêq. de Capse, préfet apost. du Kouang-tong.

J. T. Raimondi, év. d'Acanthe, vicaire apost. de Hong-Kong ;

Fr. A. Chinchon, O. P. évêq. tit. Rosal, vic. apost. d'Amoy.

J. Salvador Mazot, Obispo Tit. de Avare,y vicario apostolico de Fokien.

Joannes Benoit Jos. Chouzy, évêque de Pednelisse et préfet apostolique du Kouang si.»

Athabaska - Mackensie (*Canada*). — Voici une lettre du R. P. Gourdon, des Oblats de Marie-Immaculée, missionnaire au Fort-Nelson (mission Saint-Paul), que nous communique Mgr Grouard, le successeur du regretté Mgr Faraud :



TUNISIE. — Aqueduc romain de Zaghouan a Carthage, d'après une photographie de M. Hébrard (voir page 44)

« Déjà, je vous ai annoncé l'inondation du 7 juin. Dans la nuit, la rivière des Thékenés ayant débordé par suite des pluies et du dégel des neiges des hautes montagnes, à mon réveil je me trouvai dans une île, déjà ma maison était entourée d'eau. Je n'eus que le temps de dire ma messe.

« Vers 9 heures, un sauvage vint en canot me porter secours. Je cachai dans les arbres ce que j'avais pu emporter, et je revins avec lui au fort. Enfin, vers 10 heures du soir, l'eau commença à baisser et le lendemain je pus revenir en canot. Ma maison était bien endommagée.

« Le 14 juin, je m'embarquai pour venir au fort des Liards passer quelques semaines en compagnie du R. P. de Kérangué, après dix mois de complet isolement.

« Dans les premiers jours de juillet, beaucoup de pluies, nouvelle inondation et grande inquiétude pour ma mission. Le 16, à midi, je vis passer dans la rivière une sorte de caisse et des débris de maison. Un enfant avec son canot réussit à atteindre ce qui paraissait une caisse ; il me rapporta le tabernacle de ma chapelle ! Pas de doute dès lors : ma chapelle avait été emportée. Je m'empressai de remonter à ma mission. A l'entrée de la rivière Nelson, j'appris par des sauvages que toute ma maison, ainsi qu'une partie du fort, avait été anéantie.

Le 7 août, j'arrivais à Saint Paul. J'appris alors comment tout s'était passé. La rivière des Thékenés ayant coupé la côte qui la sépare du petit lac, il s'était formé comme une grande rivière à travers bois. Impossible d'aller à ma maison sauver quoi que ce soit. C'est donc une grande perte pour nous. Tous mes effets, livres, ornements, vases sacrés, ont été détruits.... »

DE CARTHAGE AU SAHARA

PAR

M. l'Abbé P. BAURON

(Suite 1)

Les ruines.— Le Thermes. — Le théâtre.— Les citernes L'aqüeduc. — Les temples. — Les Basiliques.—L'amphithéâtre. — Les grandes citernes. — Saint-Cyprien. — La chapelle de Sainte-Monique.

Je commence par le littoral. De vastes substructions indiquent encore la limite et l'emplacement des quais. Ils s'étendaient sur toute la longueur de la ville dominant la mer. Je reconnais le canal des égouts à peine effondré sur quelques points, les puissantes assises d'édifices disparus, une basilique, les thermes que les Arabes, par corruption du mot, appellent Dermetch, et la digue que Scipion fit construire en blocs de granit et de béton pour barrer l'entrée du port. Je constate la position du forum, de la curie et du théâtre. Apulée, au début de sa quatrième Floride, parle avec enthousiasme de ce monument, des marbres du parvis, de la hauteur du faite, de la colonnade de la scène, de la beauté des sièges et de l'éclat des lambris. Deux auteurs arabes, El-Bekri et Edrisi, en font une description, que Charles Tissot attribue faussement à l'amphithéâtre de la Maâlka. Car l'un et l'autre se servent du mot *théater* et donnent à l'édifice la forme circulaire, tandis que le plan de l'amphithéâtre est elliptique.

« On voit encore aujourd'hui à Carthage, dit Edrisi, de remarquables vestiges de constructions romaines... le théâtre, qui n'a pas son pareil en magnificence dans l'univers. Cet édifice, de forme circulaire, se compose d'environ cinquante arcades... entre chaque arcade et sa pareille est un pilier avec deux pilastres. Au-dessus de chacune de ces arcades s'élèvent cinq rangs d'autres arcades, de mêmes formes et dimensions, en pierres, d'une incomparable beauté. Au sommet de chaque arcade, on voit diverses figures et représentations curieuses d'hommes, d'animaux et de navires, sculptées sur la pierre avec un art infini... Le théâtre était destiné aux jeux et aux spectacles publics.. »

Apulée nous fait connaître quels sont ces jeux. Ce sont les « danses expressives de la pantomime, le dialogue de la comédie, les tirades sonores de la tragédie, les sauts périlleux du funambule, les tours d'adresse de l'escamoteur, les gesticulations du baladin, et tous les autres spectacles donnés au peuple par les différents artistes. » Il faut compter parmi ces artistes les poètes et les philosophes, qui, comme lui, ne refusent pas de disserter publiquement.

A travers l'herbe touffue, cachant les ouvertures souterraines, où il faut prendre garde de ne pas tomber, des

TUNISIE. — CATHÉDRALE DE SAINT-LOUIS; d'après une photographie de M. HÉBRARD (Voir page 33).

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 1er, 8 et 15 janvier.

blocs énormes de maçonneries cimentées émergent comme des pierres erratiques. Ils montrent la forme concave des voûtes près des piliers écroulés qui les supportaient. Je découvre aussi des puits funéraires, des silos et des caveaux creusés dans la roche.

Les citernes puniques, refaites par les Romains, et qui sont aussi du côté de la mer, sont une curiosité à signaler. Elles sont au nombre de dix-huit et présentent en damier chacune un parallélogramme de trente-un mètres sur six mètres avec une profondeur de neuf mètres. Elles furent d'abord de simples réservoirs pour l'eau pluviale. Elles furent ensuite le récipient dans lequel se déversait le gigantesque aqueduc que l'empereur Adrien fit construire. Cet aqueduc avait un parcours de cent trente-deux kilomètres et se divisait en deux branches, pour capter à la fois les sources de Zaghouan et celles du Djougar. Sur tout le parcours, les arches ont laissé des traces. En certains points elles sont intactes. Elles ne présentent pas partout le même caractère ni la même architecture. Il y avait donc un aqueduc punique ou phénicien avant celui des Romains. (Voir la gravure, page 42).

Les citernes, comblées de sable, ont été vidées. Elles servent maintenant encore de bassin à l'eau de Zaghouan. Mais des siphons en fonte ont remplacé le canal en maçonnerie.

Je cite pour mémoire le pan de muraille, appelé maison d'Annibal, le Côthon ou port militaire à la cuvette arrondie et l'enceinte allongée du port marchand.

Le P. Delattre me montre sur le versant méridional de l'acropole les tombeaux qu'il a mis à jour, et qui ressemblent beaucoup aux chambres funéraires de la Palestine. Je ramasse dans la terre un clou de cuivre provenant d'un cercueil et une pierre à fronde punique. Elle est en ciment coulé dans un moule et de la grosseur d'un petit œuf. Les frondeurs romains lançaient des balles de plomb.

D'après les uns, Byrsa signifie tour, forteresse. Selon Virgile, ce mot dériverait du mot grec désignant le cuir et ferait allusion à la légende de Didon, qui acheta autant de terrain qu'elle put en circonscrire dans la peau d'un taureau taillée en minces lanières :

Mercatique solum, facti de nomine Byrsam,
Taurino quantum possent circumdare tergo.
Virg. En. l. 1, 367-368.

Les temples de Carthage étaient nombreux. Celui d'Eschmoun ou d'Esculape occupait le sommet du mamelon de Byrsa, avec la bibliothèque et le palais du proconsul, qui fut aussi la demeure des rois Vandales. Sur la colline voisine, où se trouve maintenant le Carmel, était bâti le temple d'Astarté ou Junon céleste. Le jour de Pâques de l'année 399, l'évêque Aurélius le dédia au culte chrétien et plaça son siège là même où était la statue de la déesse. Saturne, Didon, Mnémosyne, Cérès, Proserpine et Baal avaient aussi leurs autels.

Outre la chapelle élevée à la Vierge Marie par les ordres de Justinien, près du temple d'Esculape, devenu basilique, Carthage chrétienne comptait plus de vingt-deux églises. Je cite seulement la basilique *Perpetua Restituta*, située sur le Forum, celle dite *Majorum*, enrichie des tombeaux de sainte Félicité et de sainte Perpétue, martyrisées dans l'amphithéâtre le 7 mars 203, celle de Tertullien, celle de Faustin, où se tinrent plusieurs synodes, et les deux de Saint-Cyprien, élevées l'une sur le lieu de son martyre, l'autre sur son tombeau.

* * *

Le quartier de Maâlka, ainsi appelé du nom d'un ancien château, n'est pas moins riche en débris. On y distingue l'emplacement d'un vaste cirque, et, tout près de la station, dans un champ de blé, l'amphithéâtre, dont le périmètre se confond à l'ouest avec le rempart. On compte cinq rangs d'arcades. Une croix de marbre se dresse au centre de l'arène, où Perpétue et Félicité conquirent la palme du martyre. Au jour anniversaire de leur trépas héroïque, une procession descend chaque année de la cathédrale vers ce lieu trempé du sang chrétien. Je m'agenouille et baise avec amour ce sol vénéré.

La muraille d'enceinte est ici nettement accusée. L'œil la discerne sous l'humus et les herbes. Hors du rempart, le P. Delattre a fait pratiquer des fouilles dans un cimetière chrétien, réservé aux esclaves affranchis. Presque tous les tombeaux sont violés. Je le regrette. Une fois l'inscription relevée, ne serait-il pas préférable d'entourer d'une barrière protectrice ces monuments et de les garder à la postérité comme un témoignage authentique des antiquités chrétiennes ?

Les amphores, les urnes, les lampes, les plats, les pièces de monnaie, transportés dans un musée et savamment catalogués, n'ont plus la même éloquence que sur le lieu et dans l'ordre où les disposa la main pieuse des chrétiens des premiers âges.

Nous gémissons sur les dégâts commis par les Espagnols et les Italiens. Ils n'agissaient pas autrement que nous, quand ils dépouillaient Carthage à leur profit. Nous ne respectons pas même ce qu'ils ont laissé. Dès qu'une soudaine révolution aura détruit nos musées, les savants de l'avenir nous accuseront d'avoir consommé la ruine de Carthage par la violation des rares monuments que le sol jaloux gardait encore dans leur état primitif.

Le bir Djebana ou puits du cimetière est ancien. Il donne de la bonne eau. La maison de Scorpianus, qui l'avoisine, est faite sur le plan des habitations de Pompéi, avec des dimensions plus grandes. Les murs révèlent deux époques différentes. Après une première destruction, ils ont été reconstruits par des propriétaires moins riches, qui ont tiré parti des restes de l'ancien édifice.

Nous foulons plus loin l'*Ager Sexti*. Là furent les fameux jardins de l'opulent Cyprianus, devenu évêque de Carthage et docteur de l'Eglise. Il fut décapité sur le sol même qui lui avait appartenu. Son chef, transporté en France par ordre de Charlemagne, fut conservé à Lyon, derrière l'autel de Saint-Jean-Baptiste, jusqu'à l'invasion des Calvinistes. Le corps du martyr fut enterré dans la cour extérieure de la maison du procurateur Macrobe. Or, nous traversons plus loin, en remontant au nord, les jardins de Macrobe et la villa de Galérius. Deux églises consacrèrent ensuite le lieu du supplice et la tombe de saint Cyprien.

Les grandes citernes couvrent un petit mamelon, et forment un village d'un nouveau genre. Les Arabes ont perforé les voûtes et en ont fait leurs demeures, leurs écuries et leurs greniers. Une centaine de familles vivent dans ces autres souterrains, à la fois plus larges, plus chauds et plus frais que les misérables gourbis de terre desséchée.

Tous ces vestiges, la plupart d'origine romaine, prouvent, comme on le sait d'ailleurs par le récit des historiens, que Carthage n'a pas disparu avec Scipion, qu'elle donna naissance à une colonie nouvelle, favorisée par Gracchus, César, Auguste, Domitien, Adrien, et que la ville, plus belle qu'auparavant, devint, après la conquête apostolique, l'un des centres les plus importants et les plus actifs de l'Eglise. Elle fournit une longue série d'évêques, de nombreux martyrs et des docteurs. Elle fut le siège de plusieurs conciles. Elle eut aussi de splendides basiliques.

En effet, j'aperçois, en revenant vers la mer, les décombres d'une magnifique basilique. Elle est de forme très régulière. Les bases des colonnes sont à leur place; des fûts gisent brisés; les autres ont disparu. Le baptistère est près de l'entrée. Je compte neuf nefs, mesurant soixante-trois mètres de longueur, sur une largeur proportionnelle. L'abside est bien dessinée. Les cryptes sont remplies de tombes épiscopales et sacerdotales. L'histoire de la Carthage chrétienne est encore à écrire, et le P. Delattre en prépare les documents. A quelques pas plus haut sont les ruines des bains de Didon, près de la rue des Mappales.

Epuisé par la chaleur et mes longues courses à travers les débris, la tête remplie des visions d'un monde évanoui, je cherche, en dépit des cactus et des jujubiers épineux, à descendre vers la mer pour m'y baigner. Voici déjà la grande crevasse des rochers rouges, mêlés de sable d'or, qui a dû fournir l'argile des belles poteries puniques. Mais quelle est cette gracieuse habitation campée au bord du plateau, surplombant le rivage et si coquettement entourée d'oliviers, de figuiers et d'orangers? Ces épis ondoyants qui tombent sous la faucille, ce petit bouquet de palmiers et cette haie de figues de Barbarie, toute couverte de fleurs jaunes, n'indiquent pas la demeure d'une famille arabe. Je franchis la clôture. Une femme en guimpe blanche, en robe blanche, blanche enfin comme une colombe, m'ouvre et me dit : « Vous êtes dans le couvent des Dominicaines, aux *Larmes de sainte Monique.* » Le Saint-Sacrement est exposé dans la chapelle, où une religieuse, agenouillée, se tient sans cesse en adoration.

Le bouillant Augustin, mécontent des écoliers de Carthage, de leur insolence et de leurs méfaits, résolut de cesser son enseignement des belles-lettres et de s'embarquer pour Rome, à l'insu de sa mère. Pendant que Monique prie dans la chapelle élevée à la mémoire de saint Cyprien, près de la mer où il lui a conseillé de passer la nuit, il prend le large. Monique éplorée accourt sur le rivage et aperçoit le vaisseau qui déjà s'éloigne. Elle éclate en sanglots; elle se répand en plaintes amères et inonde le sol de ses pleurs attristés. Ce n'est pas sans émotion que je relis, au chapitre VIII du cinquième livre des *Confessions*, le récit de cette scène touchante.

(*A suivre*).

LE CHANG-HAI CHRÉTIEN

ET

LE CHANG-HAI PAYEN

PAR LE **R. P. RAVARY**, *de la Compagnie de Jésus*
MISSIONNAIRE AU KIANG-NAN

Suite (1)

DEUXIÈME LETTRE

LES ÉGLISES DU LO-TIÉ-TSU-DANG, DE SAINT-JOSEPH DE LA CONCESSION FRANÇAISE ET DU SACRÉ-CŒUR DE LA CONCESSION AMÉRICAINE.

Origine de ces trois paroisses. — Leur accroissement. — Œuvres. — Nombre des chrétiens.

I

Lo-tié-tsu-dang

Le 7 avril 1861, la ville de Chang-Hai était témoin d'une fête glorieuse pour la France. Pour la première fois, depuis un siècle environ, la sainte messe était célébrée dans l'ancienne église de la cité. Au temps de la persécution, cette église avait été convertie en pagode. Missionnaires et chrétiens désolés avaient perdu presque toute espérance. Mais, un jour, le canon français se fit entendre sur la terre du Céleste Empire. Le drapeau national flotta victorieux sur les remparts de Pékin. Le moment était propice. Le général de Montauban, le chef de cette glorieuse expédition, réclama la restitution de cette église. Les mandarins se soumirent. Après les premiers travaux de réparations et d'installation, la cérémonie religieuse fut fixée à ce jour, 7 avril.

La propriété du Lo-tié-tsu-dang est assez considérable. A une petite distance de la porte du Nord, elle est presque attenante au jardin à thé, vaste et curieux endroit de plaisance où se rencontrent chaque jour les fashionables, les désœuvrés, les petits marchands forains, les saltimbanques et les mendiants. La Résidence se compose de plusieurs grands corps de bâtiments à étage, solidement construits et presque tous reliés les uns aux autres par des ailes également à étage. Les murs d'enceinte renferment encore nombre d'habitations plus modestes, avec des cours et des jardins. La façade est imposante. Trois portes d'entrée assez élevées et cintrées donnent accès dans un large portique. Au premier étage était le théâtre, pièce presque indispensable pour les indigènes. Un second et grand corps de logis parallèle au premier, dont il est séparé par une assez large cour dallée, n'est pas fermé par des murs pleins, mais seulement par de larges et hautes portes mobiles. Aux jours de solennité, on enlève ces portes. Ce système de facile application permet aux centaines de spectateurs placés sous le portique et dans les salles du second bâtiment, d'apercevoir l'église qui forme le troisième plan.

Cette église est un monument digne d'attirer l'attention. C'est un vaste et gracieux pavillon chinois avec ses sculptures et ses cornes dentelées, supporté par des colonnes d'un diamètre et d'une hauteur considérable. Ces énormes pièces de bois, apportées de l'intérieur du pays, sont maintenant fort rares. Les sculptures à l'intérieur y sont multi-

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 8 et 15 janvier.

pliées. Les pendentifs et les inscriptions revêtues d'un beau vernis charment l'œil de l'indigène et sont loin d'offenser les yeux plus difficiles de l'Européen. Ce genre d'édifice a l'avantage de se prêter à des décorations variées plus ou moins riches, selon les circonstances. Aux jours de solennité, on aime à prier dans ce sanctuaire digne d'être appelé Tié-tsu-dang ou maison du Maître du ciel.

En 1861, les missionnaires reconnaissants recevaient ainsi des mains de la France, ce cadeau de la Mère Patrie. En 1845 - 1846, le noble ambassadeur français, M. de Lagrené, avait parlé haut. Il avait obtenu beaucoup, la liberté de conscience pour les indigènes et la restitution des églises et des propriétés non converties en pagodes ou édifices publics. L'ambassadeur réclamait cette église dite Lo-tié-tsu-dang, ancienne propriété des missionnaires. Les mandarins se montrèrent inflexibles. La conduite du diplomate français et des négociateurs chinois était correcte.

En 1861, la question avait changé de face. Le canon français avait balayé les dernières barrières qui entravaient le mouvement européen. Le général de Montauban parla à son tour. Il fut écouté. Les missionnaires catholiques plantèrent de nouveau la croix sur le fronton d'une église que la violence leur avait enlevée.

« On se rappelle, dit le P. Brouillon, que la ville de Chang-Hai est la patrie du disciple illustre du P. Ricci, Paul Su (1), qui était revêtu d'une des dignités les plus éminentes de l'Empire. Ce généreux néophyte avait d'abord reçu les missionnaires dans sa propre demeure ; mais, sur l'observation du P. Cattaneo, que les petits et les pauvres n'aborderaient pas sans quelque embarras le palais d'un si haut personnage, il consacra à la construction d'une église et d'un presbytère un terrain situé dans l'enceinte de la ville, non loin de la porte septentrionale. Après la ruine de nos missions, l'église fut changée en pagode, le presbytère servit d'école publique et de logement pour les bonzesses. »

Du jour où les missionnaires sont devenus les possesseurs de cette propriété, tout s'est passé tranquillement. Les anciens habitants du manoir, bonzes et diables de toute forme et de toute grandeur, avaient été mis à la porte. Ils nous ont dit un adieu que nous espérons bien devoir être éternel. Le chinois païen est superstitieux. Il a peur des revenants. Notre grand et petit monde n'en dort pas moins fort tranquillement sous ces toits où jadis les ombres des morts venaient tourmenter les vivants.

Pour donner l'impulsion aux œuvres de zèle, on commença par y installer un petit internat pouvant contenir soixante à soixante-cinq élèves. Le besoin de cette œuvre se faisait vivement sentir à Chang-Hai et dans les districts des environs. Beaucoup d'enfants de familles néophytes et catéchumènes, à cause de l'éloignement des centres où se trouvait l'école ou par pauvreté, ne pouvaient recevoir l'instruction religieuse suffisante. Ils étaient admis à cet internat et après un ou deux ans consacrés à l'étude des prières, retournaient dans leurs familles. D'autres élèves par défaut de talent ou d'autres raisons, ne pouvant poursuivre le cours complet des études littéraires, trouvaient dans cet internat, ce qu'ils désiraient. A six kilomètres de la ville, le collège de Zi-ka-wei continuait depuis plusieurs années à donner à ses cent et quelques élèves une éducation plus soignée et l'instruction entière pour leur permettre à la fin de leurs études de concourir aux grades littéraires.

(1) Paul Su, lettré éminent, haut fonctionnaire, fut, dès l'heure de sa conversion, le défenseur et l'apôtre de l'Eglise en Chine. Il est mort dans les premières années du XVII[e] siècle, laissant son nom au village de Zi-ka-wei, près Chang-Hai. Sa descendance, nombreuse encore, a courageusement persévéré dans la Foi. Une branche pourtant de cette belle famille est retournée aux idoles.

* * *

On ne tarda pas à fonder une autre œuvre bien importante l'œuvre des catéchistes. Après la préparation nécessaire, ces hommes, ces jeunes gens, s'engagent au service de la mission. Ils suivent un règlement commun, obéissant à leur directeur et aux premiers supérieurs. Ils doivent être disposés à remplir l'office qui leur sera confié. En retour, la Mission s'engage à leur donner le nécessaire.

Les écoles sont florissantes au Lo-tié-tsu-dang. Tout un petit monde païen les fréquente. Ces enfants, garçons et filles, appartiennent aux familles qui nous entourent. Toutes sont commerçantes. Soixante-dix à quatre-vingts enfants fréquentent l'école qui est dans l'intérieur de l'établissement. Les maîtres naturellement sont chrétiens. Quelle heureuse et puissante influence doit exercer sur ces natures impressionnables et non encore dépravées le contraste des doctrines chrétiennes avec le grossier sensualisme qui se rencontre dans l'intérieur de la famille païenne !

Quarante petites filles fréquentent l'école tenue par trois vierges bien dévouées dans un local peu éloigné de l'église. Ces pauvres petites, étonnées de rencontrer tant d'affection et de dévouement de la part de leurs maîtresses, leur prodiguent les marques du plus grand attachement. Elles aiment à les voir et à les entendre prier. Elles prêtent une oreille attentive aux leçons de catéchisme faites tous les jours pour les cinq ou six petites filles chrétiennes de l'école. A un jour donné, nous l'espérons, cette bonne semence, fécondée par la rosée du ciel, germera et portera des fruits.

* * *

La ville de Chang-Hai, comme presque toutes les grandes cités chinoises, possède plusieurs établissements de bienfaisance. J'en parlerai bintôt assez longuement. Plusieurs de nos familles chrétiennes, plus à l'aise, eurent la bonne pensée, il y a déjà plus de dix ans, de fonder un hospice pour les vieillards. Les supérieurs de la mission furent heureux d'approuver, d'encourager et d'aider selon leurs moyens. L'hospice fut créé. L'établissement, d'abord assez modeste, prit peu à peu de nouveaux accroissements. Il n'est qu'à quelques pas de l'église. Près de là se rencontrait un temple protestant avec un clocher assez élevé et une maison européenne pour l'habitation du ministre et de sa famille. Les affaires n'ont pas propéré pour le prédicateur du pur Evangile. La propriété fut vendue à l'enchère, le temple et le clocher démolis, le terrain fut acheté en grande partie par les administrateurs de l'hospice catholique. Sur ce terrain on éleva de nouvelles constructions qui permettaient de faire le bien sur une plus large échelle. Cette année, l'établissement renfermait soixante-cinq vieillards et soixante-neuf vieilles femmes. On ne reçoit à l'hospice que les païens. On les instruit et on les baptise avant la mort.

Une œuvre de miséricorde bien propre à attirer les grâces du bon Dieu sur l'établissement et sur la mission entière

est l'œuvre des pauvres païens abandonnés et des mendiants trouvés à demi-morts sur le pavé des rues. Ces malheureux sont transportés au petit hôpital de la maison. Quelques catéchistes sont chargés de les soigner, de les instruire et de les baptiser en danger de mort. Quatre cent quinze de ces délaissés ont été reçus à cet hôpital. Bon nombre l'ont quitté après leur guérison. Les plus heureux sont ceux qui, avant de mourir, ont reçu le saint baptême.

La paroisse du Lo-tié-tsu-dang compte cinq cent cinq chrétiens.

(*A suivre*).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIX[e] SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène Louvet, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE XVI

L'Église des États-Unis (1800-1890).

Province ecclésiastique de New-York

(Suite 1).

Diocèse d'Ogdensburg

Détaché d'Albany en 1872, le diocèse d'Ogdensburg comprend six comtés dans l'Etat de New-York ; 62,290 catholiques, sur 300,065 habitants.

1° *Clergé* : 1 évêque, 63 prêtres, dont 13 réguliers.

2° *Communautés religieuses* : *hommes* : Franciscains, Augustins, Oblats de Marie, missionnaires du Sacré-Cœur. Total, 4 congrégations et 13 religieux; *femmes* : Franciscaines, Sœurs de Charité, de la Miséricorde, de Saint-Joseph, Sœurs grises. Total, 5 congrégations, 103 religieuses.

3° *Œuvres d'apostolat* : 59 paroisses, 39 missions, 99 églises, 15 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation* : 1 pensionnat, garçons ; 7 pensionnats, filles, 36 écoles de paroisses, en tout, 2,872 élèves.

5° *Œuvres de charité* : 1 orphelinat, 1 hôpital.

Diocèse de Syracuse.

Détaché d'Albany en 1886, le diocèse de Syracuse comprend 7 comtés dans l'État de New-York, 70,000 catholiques, sur 500,000 habitants.

1° *Clergé* : 1 évêque, 80 prêtres, dont 21 Américains.

2° *Communautés religieuses, hommes* : Mineurs Conventuels, 15 ; Frères des Écoles chrétiennes, 13. *Femmes* : Tertiaires de Saint-François, 15 ; Sœurs de charité, 34; de la charité chrétienne et de Saint-Joseph, 12 ; des Saints Noms de Jésus et de Marie ; de Sainte-Anne, 10.

3° *Œuvres d'apostolat* : 52 paroisses, 60 missions, 52 églises, 20 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation* : 1 gymnase (Frères des Écoles chrétiennes), 400 élèves ; 2 académies, jeunes filles ; 360 élèves; 28 écoles de paroisses ; 7,740 enfants.

5° *Œuvres de charité* : 5 orphelinats, 600 enfants ; plusieurs hôpitaux.

Diocèse de Buffalo.

Il fut détaché, en 1847, de celui de New-York et comprend actuellement douze comtés ; 150,000 catholiques, sur 703,622 habitants.

1° *Clergé* : 1 évêque, 128 prêtres, dont 50 Américains.

2° *Communautés religieuses* : *hommes* : Franciscains, 16 ; Lazaristes, 15 ; Passionnistes, 8 ; Religieux de Saint-Patrice, 4 ; Frères des Écoles chrétiennes, 19. Total, 5 congrégations et 62 religieux. *Femmes* : Franciscaines, 118; Sœurs de charité, 40 ; de la Miséricorde, 80 ; de N.-D. du Refuge, 16; du Saint-Cœur-de-Marie, 37 ; de Saint-Joseph, 76. Total, 7 congrégations et 386 religieuses.

3° *Œuvres d'apostolat* : 103 paroisses ; 48 missions ; 162 églises et chapelles.

4° *Œuvres d'éducation* : 1 séminaire de N.-D. des Anges, avec collège annexe. (Lazaristes), 67 élèves en théologie ; 132 faisant leurs humanités ; 1 séminaire de Saint-Bonaventure (Franciscains) ; Elèves ecclésiastiques et séculiers, 155 ; 4 autres collèges jeunes gens, 807 élèves ; 8 pensionnats jeunes filles, 880 élèves ; 2 écoles industrielles ; 100 garçons, 48 filles ; 122 écoles, 15,647 enfants.

5° *Œuvres de charité* : 4 orphelinats, 393 enfants ; 1 institut de sourds-muets, 154 enfants ; 1 asile pour veuves et enfants ; 1 maison de fous, 150 pensionnaires ; 1 asile, 125 vieillards ; 2 hôpitaux.

Diocèse de Rochester.

Il fut détaché, en 1868, de Buffalo et comprend huit comtés dans l'État de New-York. 75,000 catholiques.

1° *Clergé* : 1 évêque, 81 prêtres, dont 5 réguliers.

2° *Communautés religieuses* : *hommes* : Rédemptoristes, 9 ; Frères Maristes, 2 maisons, 8 religieux. *Femmes* : Sœurs de charité, 1 maison ; de Saint-Joseph, 14 maisons ; de la Miséricorde, 2 maisons ; du Sacré-Cœur, 1 maison ; de Notre-Dame, 6 maisons. Total, 5 congrégations de Sœurs.

3° *Œuvres d'apostolat* : 87 églises.

4° *Œuvres d'éducation* : 12 étudiants en théologie : 1 petit séminaire à Rochester, 31 élèves ; 1 pensionnat, garçons, 25 élèves ; 3 pensionnats, filles, 225 élèves ; 63 écoles de paroisses. 8,200 enfants.

Diocèse de Newark.

Détaché en 1853 de celui de New-York, le diocèse de Newark d'abord tout l'État de New-Jersey. Aujourd'hui, il est restreint à sept comtés, 170,000 catholiques.

1° *Clergé* : 1 évêque, 197 prêtres, dont 115 Américains.

2° *Communautés religieuses, hommes* : Bénédictins, 19 prêtres, 3 Frères ; Mineurs Conventuels, 2 ; Récollets, 6 prêtres, 11 Frères ; Capucins, 4 ; Dominicains, 6 ; Carmes, 4 ; Jésuites, 13 ; Frères de la Miséricorde, 2 Total, 8 congrégations et 70 religieux. *Femmes* : Bénédictines, Franciscaines, Dominicaines, Sœurs des pauvres de Saint-François, Sœurs de Charité, de Notre-Dame, de Saint-Joseph, de la Charité chrétienne, de la Paix, du Bon-Pasteur, Petites Sœurs des pauvres. Total, 12 congrégations.

3° *Œuvres d'apostolat* : 87 paroisses, 31 missions, 111 églises, 13 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation* : 1 grand séminaire, 25 théologiens ; 1 collège jeunes gens, 302 élèves ; 19 académies, jeunes filles, 1,434 élèves, 70 écoles de paroisses, 23,340 enfants.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 1[er] et 8 janvier.

5° *Œuvres de charité:* 5 orphelinats, 627 enfants; 1 pénitencier industriel, 80 garçons; 4 asiles, 380 enfants abandonnés; 1 institut, jeunes aveugles, à New-Jersey, 22 enfants; 4 hôpitaux.

DIOCÈSE DE TRENTON.

Détaché en 1881 de Newark, le diocèse de Trenton s'étend sur quatorze comtés de l'État de New-Jersey 45,000 catholiques.

1° *Clergé:* 1 évêque, 77 prêtres, dont 15 réguliers.

2° *Communautés religieuses: hommes:* Mineurs conventuels, 2 maisons; prêtres de la Miséricorde, 2 maisons; PP. de Sainte-Croix, 1 maison; Augustins, 1 maison. Total, 4 congrégations et 6 maisons de religieux. *Femmes:* Dominicaines, Franciscaines, Tertiaires de Saint-François, Sœurs de charité, de la Charité chrétienne, de Notre-Dame, de la Miséricorde, du Sacré-Cœur. Total, 8 congrégations de religieuses.

3° *Œuvres d'apostolat:* 38 missions, 84 églises ou chapelles.

4° *Œuvres d'éducation:* 1 grand séminaire (PP. de la Miséricorde), 17 théologiens; 7 pensionnats, jeunes filles, 217 élèves; 24 écoles de paroisses, 5,033 enfants.

5° *Œuvres de charité:* 1 orphelinat, 50 enfants; 1 hôpital.

Résumé de la province ecclésiastique de New-York.

Archevêché: New-York, 1 archevêque, 402 prêtres, 204 églises ou chapelles, 800,000 catholiques.

Évêchés:

Brooklyn, 1 évêque, 190 prêtres, 135 églises ou chapelles, 275,000 catholiques.

Albany, 1 évêque, 166 prêtres, 163 églises ou chapelles, 112,000 catholiques.

Ogdensburg, 1 évêque, 63 prêtres, 114 églises ou chapelles, 62,290 catholiques.

Syracuse, 1 évêque, 80 prêtres, 72 églises ou chapelles, 70,000 catholiques.

Buffalo, 1 évêque, 128 prêtres, 162 églises ou chapelles, 150,000 catholiques.

Rochester, 1 évêque, 81 prêtres, 87 églises ou chapelles, 75,000 catholiques.

Newark, 1 évêque, 197 prêtres, 124 églises ou chapelles, 170,000 catholiques.

Trenton, 1 évêque, 77 prêtres, 84 églises, 45,000 catholiques.

Total: 1 archevêque, 8 évêques, 1,384 prêtres, 1,144 églises ou chapelles, 1,759,290 catholiques.

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

S. ÉM. LE CARDINAL MANNING,
archevêque de Westminster.

Nous publierons dans notre prochain numéro une notice biographique sur l'éminent prélat que vient de perdre l'Angleterre. S. Em. le cardinal Manning a succombé le même jour que son collègue de promotion au Sacré-Collège, l'Eminentissime Simeoni: l'un et l'autre avaient été créés cardinaux le 15 mars 1875.

DONS

Pour l'Œuvre de la ***Propagation de la Foi***

ÉDITION FRANÇAISE.

Anonyme de Villefranche-sur-Mer, diocèse de Nice........... 28
Mme veuve F..., de Lyon........................... 10
Mlle Elisabeth Gaches, diocèse de Montpellier.............. 1 20
M. Sicart Jean-Toussaint, diocèse de Marseille.............. 0 50
M. l'abbé Mendiboure, diocèse de Bayonne..................... 3
Un abonné de l'*Echo de Fourvière*......................... 10
A l'intention d'un défunt (*Echo de Fourvière*).................. 50
Anonyme id. 5
H. R. id. 200
Un soldat, à Blaye, diocèse de Bordeaux...................... 1 95
M. L. Gimé, à la Malgrange, diocèse de Nancy................ 10
M. Gauthier, diocèse de Versailles.......................... 10
M. Billon, curé de Cuissay, diocèse de Séez.................. 9 60
M. l'abbé X..., d'Orléans............................... 95 55
Un anonyme, diocèse de Laval............................ 95 55
Anonyme, diocèse de Toulouse............................. 10
Un ecclésiastique, diocèse de Lyon.......................... 10
M. l'abbé Pivert, diocèse de Laval.......................... 66

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mongolie).
M. Goutte, à Lyon.. 5
Anonyme de Rodez, avec demande de prières................... 5
Anonyme de Saint-Gildas-des-Bois, diocèse de Nantes.......... 20
Anonyme de Cherveux, diocèse de Poitiers, demande de prières. 50
M. B. de Roux, à Marseille................................. 7
Mlle M. R..., à M.-s.-S., diocèse de Nancy.................. 40
Anonyme de Donzy, diocèse de Nevers.......................... 5
Anonyme de Vaxy, diocèse de Metz............................ 2

A Mgr l'Évêque de Constantine, pour la basilique de Saint-Augustin à Hippone.
En mémoire de Mme A. de M..., diocèse de Grenoble.......... 100

Pour les orphelinats en Algérie (S. Em. le cardinal Lavigerie).
En mémoire de Mme A. de M..., diocèse de Grenoble.......... 200

Pour les œuvres de la Sœur Sion, à Jérusalem.
En mémoire de Mme A. de M..., diocèse de Grenoble.......... 200

Pour les victimes du choléra en Syrie (Filles de la Charité de Beyrouth).
Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*.............. 5

A Mgr Pineau (Tonkin méridional).
Mme Bertholon, à Lyon...................................... 10
M. F. Dumas, à Paris, avec demande de prières................ 25

Pour la Birmanie septentrionale.
Une abonnée, diocèse de Nancy............................... 5

A Mgr Riccaz, pour les veuves indiennes.
Mlle M. R..., à M.-s.-S., diocèse de Nancy.................. 40

Au R. P. Becmeur, missionnaire à Loui-tchéou-fou (Kouang-tong), pour la reconstruction de l'oratoire-école.
M. l'abbé Rolland, diocèse de Saint-Brieuc.................. 40

A Mgr Benjamin Christiaens.
Mme Bartholon, à Lyon...................................... 10

A M. Corre, à Kummamoto (Japon méridional).
Anonyme de Cherveux, diocèse de Poitiers.................... 50
Une abonnée de Rennes...................................... 10

A M. Tulpin, pour la mission ruinée de Nagoya (Japon septentrional).
M. l'abbé Lubiez Rowicki, à Montpellier, demande de prierès... 5
Une abonnée de Rennes..................................... 100
Anonyme du diocèse de Poitiers............................. 1 05
Anonyme du diocèse d'Angers, avec demande de prières.......... 5

A Mgr Osouf, pour la léproserie de Gotemba.
M. Lecarpentier, curé de N.-D. de Cenilly, diocèse de Coutances, et sa sœur pour obtenir la grâce d'une bonne mort............. 25

A Mgr Berlioz, évêque d'Hakodaté.
Mme Bertholon, à Lyon...................................... 10

A Mgr Midon, évêque d'Osaka.
M. Barbery, curé de Néron, diocèse de Chartres............... 54 75

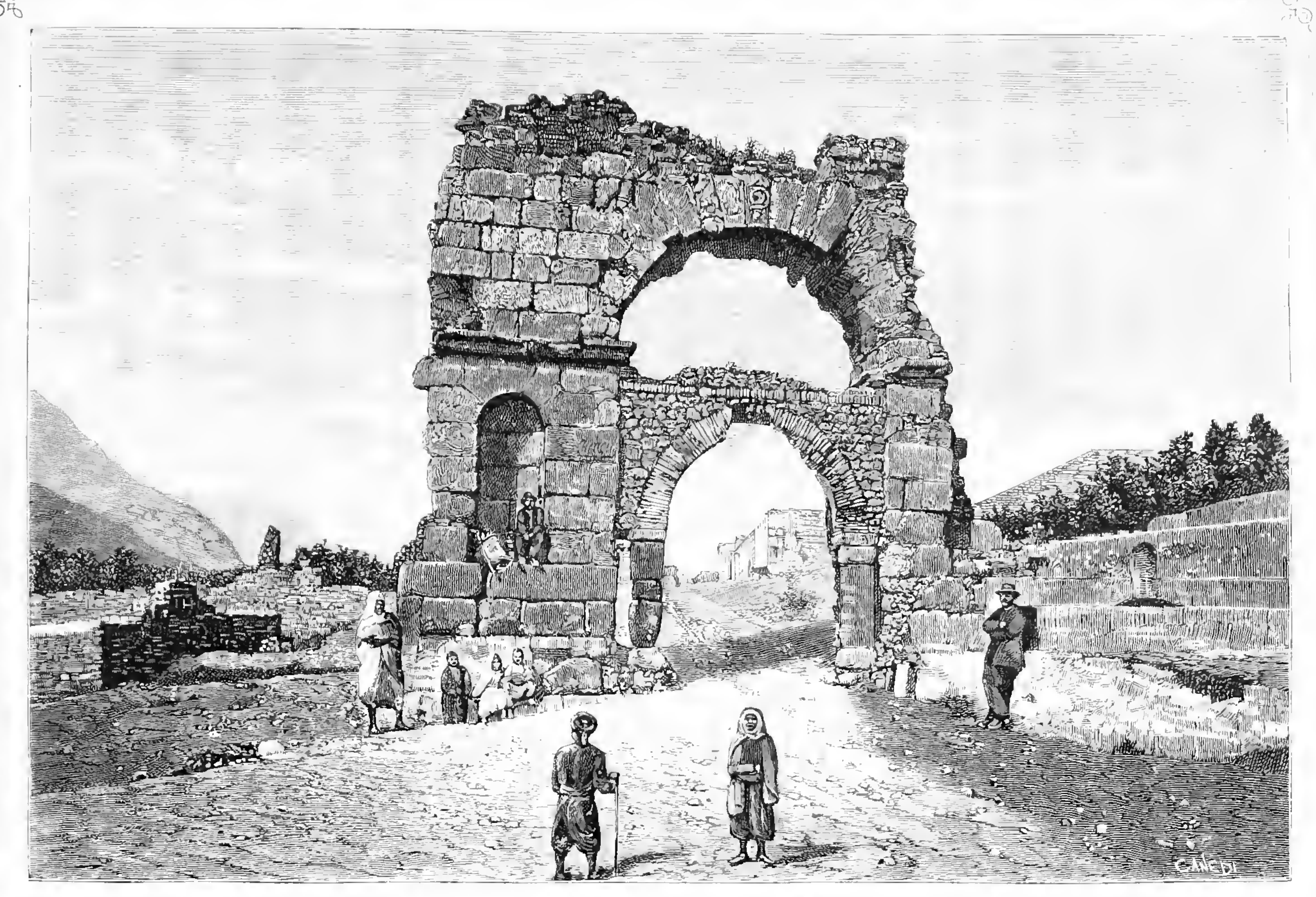
A Mgr Cousin, pour l'entretien d'un séminariste au séminaire de Nagasaki.
M. Charles Maurice, du diocèse de Cambrai.................... 250

A Mgr Couppé, pour rachat d'enfants esclaves.
Anonyme du diocèse de Salford.............................. 300

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



TUNISIE. — ARC DE TRIOMPHE DE ZAGHOUAN d'après une photographie de M. l'abbé P. BAURON (Voir pages 54 et 55).

LE NOUVEAU PRÉFET DE LA PROPAGANDE

Le deuil de la Sacrée Congrégation de la Propagande vient de prendre fin. Au moment où nous mettons sous presse, une dépêche nous annonçait que Sa Sainteté le Pape Léon XIII avait nommé à ces importantes fonctions Son Eminence le cardinal Ledochowski, précédemment secrétaire des Brefs et grand chancelier des Ordres Equestres Pontificaux.

Confesseur de la Foi dans les prisons prussiennes à l'époque où sévissait le Kulturkampf, nul mieux que le vaillant prélat ne pouvait être placé à la tête de cette héroïque phalange d'apôtres dont le seul désir est de souffrir et de mourir pour Jésus-Christ.

Nous nous contenterons de tracer aujourd'hui les grandes lignes de cette carrière si bien remplie.

Mgr le Comte Miécislas Ledochowski est né à Gork (diocèse de Sandomir) le 29 octobre 1822.

Envoyé d'abord comme représentant du Saint-Siège à Santa-Fé de Bogota (Nouvelle-Grenade), il en fut rappelé à l'époque de la persécution religieuse, en 1851. Le 30 septembre 1861, il fut nommé archevêque titulaire de Thèbes, puis député à Bruxelles en qualité de nonce apostolique.

Il occupait encore ce poste, lorsque, le 16 septembre 1865, les deux Chapitres de Gnesen et de Posen l'élurent archevêque en remplacement de Mgr Przyluski. Préconisé dans le Consistoire du 8 juillet 1866, le 14 avril de la même année, il prêtait serment entre les mains de S. M. le roi de Prusse.

Au moment de la persécution religieuse de l'Allemagne en 1874, il fut condamné d'abord à l'amende ; puis il fut interné à Ostrowo, petite ville voisine de la Silésie prussienne, sur son refus de comparaître devant la Cour d'appel de Posen dont il déclinait la compétence pour les affaires ecclésiastiques. Pie IX lui envoya la pourpre dans sa prison. Il fut créé cardinal dans le Consistoire du 15 mars 1875 en même temps que NN. SS. Simeoni et Manning.

Au rétablissement de la paix entre le Saint Siège et l'Allemagne, l'Eminentissime Ledochowski fut appelé à Rome par S. S. Léon XIII, et il jouit auprès du Pape d'une grande et légitime influence.

Qu'il nous soit permis d'adresser nos hommages respectueux au nom des Conseils de la Propagation de la Foi à Celui qui désormais est notre chef et notre guide. Nous savons de quelle affection il entoure notre Œuvre et dernièrement encore, le 25 décembre, en nous envoyant son offrande habituelle pour nos chers missionnaires, il bénissait nos humbles efforts et « formait, ajoutait-il, les vœux les plus sincères pour que l'Œuvre admirable à laquelle nous prenons tous un si vif intérêt continue à prospérer pour la plus grande gloire de Dieu. »

CORRESPONDANCE

TANGANIKA (Afrique Équatoriale)

Esclaves rachetés

Nous nous empressons de publier la lettre suivante. Elle montre les succès des Pères blancs dans la mission du Tanganika et elle donne un exposé touchant de la grande plaie de l'Afrique, l'esclavage. Ah! si les missionnaires avaient les ressources suffisantes pour racheter un plus grand nombre de ces infortunés, quels services ils rendraient à la cause du progrès et de la civilisation!

LETTRE DU R. P. DROMAUX, MISSIONNAIRE D'AFRIQUE

Notre-Dame de Karema.

Dans une précédente lettre, je vous disais que j'étais sur le point d'aller à Kilando, à deux journées d'ici, pour essayer de racheter des esclaves à une caravane qui avait passé le lac. J'ai ramené en deux voyages cent dix malheureux, surtout des enfants, garçons et filles; j'aurais pu en avoir bien plus si j'avais accepté les femmes, mais je les refusai pour des motifs légitimes. J'ai cependant ramené quelques jeunes filles d'une douzaine d'années, épuisées par les privations.

Au moment où j'étais à Kilando, arriva aussi Makutubu, le chef de l'expédition qui avait ravagé les pays limitrophes de ceux du capitaine Joubert entre les lacs Tanganika et Moero. Nous nous croisâmes sur le rivage. Je m'attendais à voir un Rouga-Rouga à mine terrible, je fus surpris de ne rencontrer qu'un petit vieillard qui, pour me saluer, prit sa chéchia à deux mains, regardant humblement à terre. Le lendemain, lorsque j'allai pour le voir chez lui, il n'osa paraître et fit dire qu'il était absent; j'appris alors que ce n'était qu'un esclave peureux, originaire du pays qu'il a ravagé. Voilà donc ce que c'est que ces terribles chasseurs d'hommes. On lui fit savoir que je n'étais ni capitaine, ni allemand, mais un humble *padiri* et le lendemain je pus le voir. Ce jour là je lui rachetai vingt enfants.

L'embarras d'emmener ce monde à Karéma, fut encore augmenté par la diarrhée ou la dyssenterie dont ils souffraient presque tous. Il aurait fallu les régler pour la nourriture, mais impossible; ils volaient et mangeaient cru tout ce qu'ils pouvaient trouver. Je leur laissais le jour manger ce qu'il voulaient après l'avoir fait bien cuire et cependant plusieurs fois il arriva que, la nuit, au dehors près de la tente, des paniers de patates ou de maïs, disparurent; mes faméliques avaient tout dévoré; il fallut cacher mes paniers au loin dans les herbes.

Un soir, j'entendis un enfant dire à son voisin :

« — Sais-tu où l'on va?... Karéma, connais-tu cela? Maintenant au moins on mange, mais chez Makutubu il fallait tous les jours se coucher avec la faim. Les filles étaient moins mal que nous, elles aidaient à piler et ramassaient le son; mais nous, nous n'avions rien, et si encore on attrapait quelque chose, les grands nous l'enlevaient. »

Makutubu avait trop d'esclaves pour s'en occuper lui-même; les derniers capturés étaient confiés à d'autres plus anciens qui, n'étant pas stimulés par l'intérêt qu'a tout propriétaire de veiller sur son bien, ne s'inquiétaient guère de leur perte. Aussi il en dut mourir beaucoup à Kilando; mais il me fut difficile de juger, car les hyènes emportaient les cadavres. Un jour cependant je vis une douzaine d'hommes rivés à une même chaîne mettre dans une fosse une femme jeune encore. Le surlendemain en repassant je vis la terre de la fosse abaissée; à douze ils n'avaient pas pu creuser assez profond. Et cependant alors ils étaient au repos, dans un pays habité; ce dut être bien pis en route et dans les bois; aussi ai-je entendu raconter par plusieurs des ravisseurs eux-mêmes qu'ils en jetaient jusqu'à cinquante en un jour, *jeter* veut dire percer de la lance. Un d'entre eux disait devant moi à un de ses compagnons :

« — Combien penses-tu que Makutubu en a jeté, lui seul, au Mapangu en voyage?

« — Deux mille, répondit l'autre.

« — Oh! oui, et même plus. »

Il est vrai qu'ils ne savent pas compter jusqu'à mille.

Makutubu, quoique chef, n'était pas maître de tous les esclaves pris dans cette expédition; or, il en avait près d'un millier à Kilando. J'en ai vu partir pour l'Ounyanyembé six à sept cents qui n'étaient pas à lui; un autre millier à peu près devait être disséminé dans les environs chez les Unfipa, les Wawendé, etc. Mais, avant que cette expédition se mît en marche, dans leur pays même, au Maroungou, beaucoup d'esclaves avaient déjà succombé; d'abord dans les guerres en petit nombre cependant, Arabes et Nègres sont ici trop lâches pour rendre les combats sanglants; après le combat, plusieurs ont été massacrés afin de maintenir les autres dans la crainte. Au moment de partir du premier camp près des villages saccagés, on avait jeté dans la rivière voisine, tous ceux qu'on prévoyait ne pouvoir arriver ou être de peu de valeur, comme les vieillards, les femmes enceintes, les enfants les infirmes.

En me voyant acheter des enfants tout jeunes, un de ces brigands disait à un de ses compagnons :

« — Oh! si nous avions su que cela avait de la valeur, nous n'en aurions pas tant jeté à l'eau. »

Un autre, après m'avoir remis un enfant de trois ans environ, se consolait de ne l'avoir pas vendu cher, parce que, disait-il, il l'avait ramassé; c'était donc autant de gagné. Il avait fait une bonne action en sauvant cet enfant, mais il ne se félicitait pas de sa compassion, mais bien du bénéfice qu'il en retirait.

En marchandant, je faisais valoir que sur quatre j'en perdais au moins un, que j'aurais à les soigner longtemps; que c'étaient des hommes comme eux qui mouraient entre leurs mains, etc. Mais ces monstres ne vendaient que juste ce qu'il leur fallait pour avoir les étoffes indispensables; ils disaient qu'à l'Unyanyembé, à la côte, on leur en donnait un prix bien plus élevé que celui qu'ils pourraient espérer au Tanganika et que, devraient-ils en perdre la moitié et plus, ils auraient encore du bénéfice; qu'ainsi ils préféraient les laisser souffrir la faim au risque de les voir mourir, plutôt que de les céder au prix d'ici.

Makutubu va partir avec ses esclaves, la plupart encore enchaînés, dans les premiers jours de mars; il espère les emmener à l'Ounyanyembé, à la côte, à Zanzibar, où se trouve son propre maître; les malheureux ne sont donc pas au bout de leurs peines.

Vingt, parmi nos cent dix rachetés, ont déjà péri, trois d'entre eux ont reconnu leur mère ici et sont morts dans leurs bras; mais combien tomberont sur les routes qui restent à parcourir! Pour les détourner de massacrer leurs infirmes et les engager à me les vendre, j'essayais de leur faire peur des Allemands, mais ils répondaient qu'ils sauraient bien les tuer dans les bois sans qu'on en sût rien et que, sur le point d'arriver chez eux, ils passeraient la nuit dans les forêts, etc.

***

Pour empêcher cet horrible trafic, il ne suffit pas de surveiller les côtes, il faudrait attaquer le mal à sa source.

En Europe, on fait trop d'honneur aux musulmans de les croire redoutables, si les Européens eux-mêmes ne les aident pas. Grâce aux victoires des Allemands, qui tiennent la côte et les routes, deux ou trois Joubert arrêteraient toute une chasse sur les bords du lac avec leurs barques et leurs hommes fournis de munitions. On ne doit pas assimiler pour l'énergie les musulmans d'ici à ceux du Soudan ou de l'Algérie; les excès les ont énervés et comme pourris.

Aussi, les Allemands me semblent avoir pris le bon système en y allant énergiquement avec ces pharisiens roués qui ont tant de titres à la corde et en se défiant même de leurs services.

Outre les cent dix enfants ramenés de Kilando, nous en avons racheté à Karéma plus de cinquante dans cette même expédition. Déjà en 1890, nous en avions racheté trois cent cinquante et un.

INFORMATIONS DIVERSES

Hakodaté (*Japon*). — Nous avons donné il y a quelques mois un récit détaillé du sacre du premier évêque de cette mission d'Hakodaté, qui embrasse, on le sait, tout le nord de l'archipel japonais. Peu après le sacre de Mgr Berlioz, un typhon jetait la dévastation et la mort à Hakodaté; nous avons également fait connaître les ravages de ce fléau. Un ancien missionnaire d'Hakodaté, M. Legrand, nous communique une lettre de la supérieure des religieuses de cette ville, qui donne sur l'immensité du désastre de nouveaux détails bien propres à émouvoir nos lecteurs.

« Un affreux typhon est venu s'abattre sur notre pauvre ville; il a fait des dégâts incalculables et beaucoup de victimes. Nos pertes sont considérables, mais la mission! elle est plus éprouvée encore et elle était déjà si pauvre! Dans notre malheur, nous nous accordons pour dire que nous devons des actions de grâce à Dieu, car nos maisons auraient pu être renversées et nous ensevelir sous les décombres. Si nos maisons s'étaient écroulées complètement, que de victimes à la mission et à notre orphelinat!

« Si vous saviez ce que c'est qu'un typhon. Les toits des maisons, les portes, les fenêtres en papier et leurs châssis volent en l'air comme des plumes et gare à celui qui en reçoit des fragments égarés dans la bourrasque. Une pauvre femme en a reçu un qui lui a complètement écrasé la tête. Heureusement, notre petit bois de sapins nous a protégées, mais il ne faisait pas bon se trouver sous les arbres que l'ouragan brisait. Notre pauvre jardin a été affreusement ravagé. Toutes les plantes que ce terrible vent a touchées de sa brûlante haleine sont perdues, les feuilles sont desséchées comme du tabac. Et nos pauvres légumes que nous cultivions avec tant de soin pour nos enfants! il ne nous en reste plus que le souvenir; c'est peu réconfortant, et tout à fait insuffisant pour leurs jeunes estomacs.... »

Algérie. — Le *Journal officiel* du 12 janvier courant annonce la nomination de chevalier dans l'ordre national de la Légion d'honneur, de M. Delapard, curé de Tébessa, diocèse de Constantine. Le décret de nomination indique qu'il *donne les plus grandes preuves de science et de dévouement.*

M. Delapard est fort érudit, très versé dans les diverses branches de l'archéologie : épigraphie, numismatique, histoire ancienne et particulièrement histoire de l'Afrique romaine et byzantine. Il n'a publié aucun Mémoire, mais s'est constitué le libéral pourvoyeur des savants visiteurs des ruines africaines ou des illustres correspondants qui se sont adressés à lui.

Les richesses archéologiques qu'il a recueillies sont fort considérables. Il les a puisées non seulement dans l'étude approfondie et persévérante des monuments de Tébessa, que nous a si bien conservés la restauration byzantine, mais il a étendu ses recherches dans la Tunisie et surtout dans l'Aurès, qu'il a souvent visité en compagnie d'un ami dévoué, savant archéologue comme lui, le capitaine Farges. Bien plus, sa connaissance parfaite de la langue arabe l'a mis en rapports quotidiens avec les indigènes du Sud. Il s'en est servi pour obtenir de ces pays lointains, où il ne pouvait aller, des inscriptions, des objets antiques ou tout au moins des indications précieuses. Il s'est spécialement occupé des antiquités chrétiennes, du reste si nombreuses dans les contrées qu'il a étudiées.

Ajoutons qu'il est devenu très populaire parmi les Arabes à cause de son inépuisable charité. Grâce à l'obligeance des médecins-majors de la garnison, il a acquis des notions médicales sérieuses sur les affections inflammatoires de l'œil propres à l'Algérie, et rend d'immenses services à la population indigène. Sa nomination à la Légion d'honneur aura le plus heureux effet au point de vue de l'influence française.

DE CARTHAGE AU SAHARA

PAR

M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

(Suite 1)

II

La Marsa — Le Bardo — Une Française au Harem — Ksar-Saïd — Une porte arabe — La Manouba — Jean Le Vacher — Un équipage. — Déception. — Le départ. — La voie romaine et les ruines de l'Aqueduc. — La plaine de Mahamedia. — Le vétéran. — Zaghouan. — L'arc de triomphe. — Une rue singulière. — Les sources. — L'hôtel.

La Marsa occupe la plus belle partie de l'ancien faubourg de Mégara. J'ai déjà parlé des palais du cardinal et de la Résidence d'été de M. Massicault. La royale demeure du Bey Ali sépare les vignes de Mgr Lavigerie et les jardins du premier représentant de la France. Elle forme une série de constructions irrégulières, vastes, sans style accusé, s'ouvrant sur des cours et des terrasses, ornées de riches plantations, d'avenues superbes et de massifs de fleurs odorantes. C'est un séjour délicieux : des fondouks, des habitations privées et une zaouia célèbre en sont comme les dépendances. Trois routes, larges et bien entretenues, conduisent l'une à la plage, l'autre au village, et la troisième à la station. Des terrains vagues et un quatrième chemin mènent à la Résidence.

Un Bey n'habite jamais le palais où son prédécesseur a rendu le dernier soupir. Or le Bey Sadock est mort au Bardo, et le Bardo est aujourd'hui presque abandonné. D'ailleurs il tombe en ruines et ne présente guère que des murs lézardés, des plafonds écroulés, une succession de boutiques vides et effondrées.

On s'y rend de Tunis par la porte verte, Bal-el-Kadra. Le chemin est très animé : équipages, cavaliers arabes, caravanes de chameaux, troupeaux d'ânes, se suivent sans interruption. Le palais apparait de loin comme un amas de constructions informes. On dirait une ville entourée de murailles crénelées, de douves et de bastions. La place qui précède l'entrée est celle des exécutions capitales. Les condamnés maures sont décapités par le sabre ; les autres sont pendus. La potence est toujours dressée. Une tour carrée, en saillie sur la ligne du rempart, sert de belvédère à son Altesse royale, quand il lui plait de voir, sans être vu, les effets terribles de ses sentences.

Une rue qui passe sous plusieurs voûtes conduit dans une cour, pareille à celle d'une prison. On peut de là gagner le musée Alaoui, très riche en poteries, déposées là, pêle-mêle et attendant un classement définitif. L'escalier des lions et deux *patios* mauresques rappellent par l'ornementation et l'architecture l'Alhambra de Grenade et l'Alcazar de Séville; mais ils n'en ont pas la magnificence ni la grâce svelte et légère. C'est encore Carthage qui a fourni à ces palais leurs marbres et leurs colonnes. La salle du trône et celle de la justice sont d'un luxe inouï, mais composé de pièces qui n'ont aucun rapport entre elles. Tous les styles sont mêlés dans les motifs de la décoration.

Sous les galeries inférieures je remarque plusieurs portes garnies de clous formant des dessins réguliers, qui ont déjà attiré mon attention dans les rues de Tunis. Presque tous ces dessins présentent des croix qui attestent le christianisme des ancêtres. La gravure ci-jointe montre une de ces portes, près de laquelle des enfants et un âne forment un tableau, que le voyageur observe à tous les carrefours (voir la gravure p. 54.).

En somme, malgré sa démolition, la demeure beylicale, avec ses petits couloirs secrets et ses portes dérobées, suffit à donner une idée de la distribution intérieure d'une maison musulmane, comprenant un harem.

Les femmes du Bey Mohamed-es-Sadack y vivent encore, reléguées dans la partie haute, sous la tutelle de gardiens impitoyables. L'une d'elles est de sang français et porte un nom illustre. Jadis les familles étrangères, établies dans la Régence, reconnaissaient la bienveillance du Bey en lui payant une sorte de tribut du sang. Ils lui abandonnaient une de leurs filles. Elle était prise jeune, séparée de ses parents qu'elle ne devait plus revoir et élevée à la manière arabe, selon la loi du Harem. Des hommes, capables de connaître la vérité sur ce point, m'ont affirmé que l'une de ces victimes d'un odieux trafic, vit encore dans les divans du harem.

A deux cents mètres du Bardo, le palais de Ksar-Saïd se cache derrière un massif de mandariniers aux pommes d'or. Il n'a pas le luxe de la première demeure, mais il est en meilleur état. Plusieurs meubles sont remarquables. C'est dans l'une des salles que fut signé, le 12 mai 1881, le traité qui confirme le protectorat de la France sur la Tunisie. Le gardien nous montre la table, la plume et le pinceau à l'aide desquels fut ratifié cet acte important.

Nous revenons à Tunis, en passant près du petit marabout d'une sainte arabe, Lala Manouba. Toute cette partie de la banlieue est ravissante. Le grand aqueduc, restauré par les Espagnols, coupe merveilleusement l'horizon de ses arches gigantesques ; il ajoute encore au décor naturel de cette splendide campagne.

Avant de quitter Tunis, je dois signaler à la reconnaissance de la France et de l'Église la mémoire trop oubliée de l'un de leurs enfants. Jean Le Vacher, prêtre de la Mission, envoyé par saint Vincent de Paul comme missionnaire apostolique, débarque à Tunis le 22 novembre 1647. Il aide son confrère, M. Guérin, dans le service spirituel et temporel des esclaves chrétiens. La peste emporte M. Guérin le 13 mai 1648, et M. Le Vacher, malgré le triste état d'une santé chancellante, continue seul sa rude besogne.

Nommé, le 17 décembre 1650, vicaire apostolique de Tunis, il exerce aussi les fonctions de consul de France, à la suite d'une démarche de la duchesse d'Aiguillon, qui achète les deux consulats de Tunis et d'Alger, afin de faciliter l'œuvre des missionnaires près des six mille esclaves chrétiens alors en Barbarie. Son administration lui concilie l'estime de tous et lui attire même la confiance du Bey.

Jean Le Vacher en profite pour établir des chapelles dans les bagnes, racheter de nombreux esclaves et rappeler à la sainteté de leur vocation les malheureux prêtres vendus à des maîtres musulmans. Il entreprend aussi plusieurs

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 8, 15 et 22 janvier.

voyages à l'intérieur, pour prémunir contre l'apostasie les esclaves chrétiens abandonnés à leur sort. Exilé d'abord à Bizerte, emprisonné quatre fois à la suite de rapports calomnieux, il est contraint de rentrer en France en août 1666.

En 1668 il reparaît sur la terre d'Afrique, à Alger, avec le titre de consul. Il se dévoue aux mêmes œuvres avec le même zèle, intrépide et persévérant.

Mais quand l'amiral Duquesne bombarde la ville, les musulmans, furieux, prennent le Consul et l'attachent à la gueule d'un canon, chargé à mitraille. Son nom est demeuré populaire.

La petite chapelle qu'il fit élever à saint Antoine, dans le cimetière des chrétiens, touche la nouvelle cathédrale de Tunis. Elle tombe en ruines. Nous faisons des vœux pour qu'elle puisse se relever plus belle et plus digne de son vénéré fondateur.

La Tunisie en est encore au Moyen Age pour les moyens de locomotion. Avec mon excellent ami, M. André Hébrard, nous avons résolu de gagner Gafsa, en passant par Kairouan, Sbeitla, Feriana. Il y a neuf étapes d'environ quarante kilomètres à faire sur des pistes bonnes pour les chameaux, mais difficilement praticables aux voitures, à cause des sables, des ravins et des nombreux oueds à traverser.

Nos appareils photographiques ne peuvent se porter à dos de mulet, et nous estimons aussi que la fatigue sera moins grande en landau que sur le garot d'un monture.

Après de nombreux pourparlers, nous frétons une voiture à quatre chevaux. Il est convenu que l'équipage sera bon, l'attelage solide, que le cocher connaîtra le chemin et comprendra le français. Le loueur accepte les arrhes, et, égalisant ses deux pouces juxtaposés, jure qu'il traitera les deux Roumis comme les frères de son âme.

Au moment du départ, nous voyons arriver une sorte de sauvage à cheveux roux, flottants ; il est accompagné d'un nègre. Pour tout français, ils savent le oui et le non. Ils ne connaissent pas le chemin du sud. Les chevaux, couverts d'écorchures et d'ecchymoses, ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes. Les harnais ne tiennent que par des bouts de ficelles. Quant à la voiture, elle se compose de membres hétérogènes, d'origine diverse. Les coussins éventrés n'ont plus de crins ; les vasistas ne restent pas en place; les portières ne ferment pas. Les glaces sont brisées.

Un rire homérique de tous les passagers de l'Hôtel de Paris accueille l'équipage. Une dame me conjure de ne pas exposer ma vie dans un pareil attirail. Un monsieur me traite de Dom Quichotte. Sancho Pança avec son âne était mieux équipé. Plusieurs me demandent l'adresse du musée d'antiquités où j'ai découvert cette carcasse de chariot égyptien.

Mes compagnons, naturellement, se tiennent à l'écart et ne paraissent que pour refuser le convoi.

Il faut renoncer au départ, rompre nos engagements, perdre un jour et entamer avec d'autres loueurs de nouveaux palabres plus longs, plus épineux et préciser avec minutie chaque détail, pour écarter la fraude.

Enfin, Reffalo, alléché par le prix, consent à nous céder un de ses landaus et quatre bons chevaux, avec Ahmed pour cocher et le maltais Joseph pour moukre. Nous pouvons le lendemain nous mettre en route pour Zaghouan.

Nous avons fait provision de conserves et d'eau, dite de Saint-Galmier, à 1 fr. la bouteille. Nous ne tardons pas à nous apercevoir que l'étiquette et le verre sont seuls authentiques. Le liquide a été pris aux fontaines de Tunis. *O fides punica !*

La chaleur est supportable ; le thermomètre marque quarante-deux degrés. Nous trottons à travers des prairies émaillées. La campagne est d'un aspect agréable; l'air, saturé de parfums ; la lumière très vive donne du relief aux objets lointains, accuse les moindres contours, les plus fines arêtes. Nous suivons longtemps une voie romaine et les magnifiques ruines de l'aqueduc, cuivrées par le soleil. Elles forment une succession d'arcades de vingt-cinq mètres d'élévation, découpant tantôt le ciel et tantôt le paysage. Ces lambeaux de perspective ressemblent à des draperies de diverses couleurs, qui flottent derrière les arches.

Plus loin, les arches sont écroulées, Les masses de pierres cimentées qui les composaient, gisent sur le sol en blocs énormes, pareils aux roches des moraines, roulées dans les Alpes, sur le bord des glaciers. Les piliers, seuls debout, jalonnent la route sur la plaine isolée. Ils offrent le caractère nettement visible de deux époques. Le pilier lui-même a la forme d'un rectangle. Il est fait d'une sorte de brique rouge très dure, qui me paraît d'origine punique, tandis que son couronnement et la naissance des arcades sont de construction romaine, Je n'ai pas la compétence suffisante pour trancher la question. Mais il me paraît vraisemblable que l'aqueduc de Zaghouan, élevé par l'empereur Adrien, sur une longueur de cent trente-cinq kilomètres, a été plutôt une restauration grandiose qu'une création absolument originale (voir la gravure p. 42).

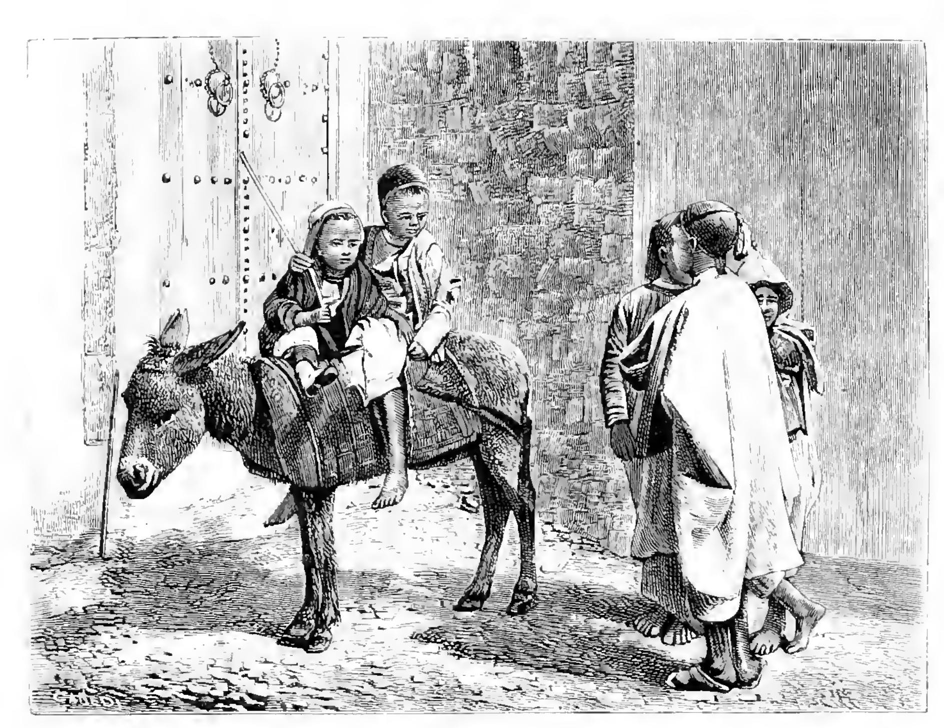
La plaine de Mohamédia est couverte de prairies et de champs d'oliviers. Le sol attend la charrue et se chargera bientôt de superbes moissons. Sur un mamelon gracieux nous apercevons un palais abandonné par l'un des derniers beys.

Ahmed avait fait élever ces vastes constructions ; il y tenait une cour somptueuse. Des souks brillants y attiraient les curieux. La mort vint. La demeure beylicale fut aussitôt déserte. Les faïences, les plafonds dorés, les portes et les fenêtres furent arrachées. Aussi, ces ruines, qui ne sont pas l'œuvre du temps, ont-elles l'air de dater de plusieurs siècles. Les couleuvres, les chacals et les chouettes animent seules les sables, où des almées dansaient naguère aux sons de la derbouka.

A Oudena, l'ancienne Uthina, le plateau s'élève et présente d'autres ruines, d'un aspect plus grandiose. Un castrum, un théâtre, un amphithéâtre, un pont de trois arches, un aqueduc, et trois systèmes de citernes publiques, le tout en très beaux moellons de pierre jaune, sont espacés sur une étendue de quatre kilomètres.

Uthina, fondée par César, était une des principales colonies de la province d'Afrique. Elle avait un évêque au début du IIIe siècle. Les titulaires de ce siège figurent au concile de Carthage de 255, au concile d'Arles en 314, à la conférence de 411. Détruite par les Vandales, Uthina ne s'est pas relevée de son désastre. Ses édifices, abandonnés depuis quatorze siècles, abritent les troupeaux des Arabes nomades qui viennent au printemps y planter leurs tentes.

Tout le trajet de Tunis à Zaghouan (prononcez Zar'houan) est des plus pittoresques. Après les prairies qui tapissent la plaine de Mohamédia, le sol s'élève et se couvre d'arbustes sauvages, jujubiers, chênes verts, capriers, rhododendrons, buissons, lentisques, cactus et aussi de plantes aromatiques, parmi lesquelles je remarque des touffes de lavande. Quelques troupeaux paissent çà et là dans les clairières. Les lièvres abondent. Les Arabes les surprennent et les assomment au gite. Beaucoup de perdrix rouges se lèvent près du sentier. Mes compagnons en abattent quelques-unes pour le repas du soir. Elles sont succulentes. Bar'rah! Bar'rah! c'est le cri familier de quiconque conduit un âne. Des bourriquots, à l'oreille fendue, à la narine coupée, apparaissent derrière un bouquet de tamaris. Ils trottent menu, portant des fagots, des herbes, du charbon de bois, et des couffins d'alfa remplis de denrées. Le dernier est chargé de poulets. Les pauvres volatiles, attachées deux à deux par les pattes, sont jetées en travers sur l'échine du baudet et pendent la tête en bas. Il ne faut pas demander à l'Arabe, qui mutile tous les jeunes animaux pour obéir au Koran, d'être sensible à leur souffrances. Sa cruauté semble être un produit du sol, tant elle est générale, invétérée.



TUNISIE. — JEUNES ARABES ET LEUR ANE; d'après une photographie de M. HÉBRARD Voir page 52).

Nous traversons d'immenses prairies. Nous courons littéralement sur un tapis de fleurs. Voici un char attelé d'un cheval vigoureux. Le costume du conducteur dénote un Européen. C'est un jeune Français, dont les poumons malades ont besoin des tièdes haleines du ciel africain. Une roue de sa voiture décrit des zigzags fantastiques. Elle n'a plus d'écrou. Notre cocher, Mohamed, un musulman charitable, et le moukre maltais, qui nous accompagne, ont heureusement dans leur caisse de quoi porter remède à la situation. Pendont que la roue, remiss en place, est fixée sur l'essieu, nous causons gaîment avec ce compatriote inconnu; sa rencontre nous cause un vif plaisir, comme s'il s'agissait d'un ami. C'est que sa seule présence dans cette solitude nous rappelle la France, nos familles, nos usages, tout ce que nous aimons.

Un vieux soldat, à la face rubiconde, à l'air jovial, a planté sa tente de vétéran et aussi sa cantine près de la zaouïa Bou Hadjela, ou du *Père de la perdrix*. Sous son toit de chaume d'une simplicité primitive, il vend du tabac, de la poudre, du sucre, du café. Cela suffit pour attirer les bergers indigènes. Nous nous asseyons avec plaisir sur l'escabeau de bois, pendant que l'hôte nous prépare une tasse de thé.

Le terrain est partout d'une grande richesse. Dans un temps prochain, le chemin de fer de Tunis à Sousse traversera ces plaines et ces plateaux. Il sera facile de l'établir presque sans travaux d'art. Toute cette région est appelée à un brillant avenir. Elle redeviendra ce qu'elle fut jadis, un véritable jardin. Déjà plusieurs Français ont acquis de vastes domaines, où ils sèment le blé, plantent la vigne et tracent des chemins. L'olivier pousse, l'oranger parfume le vallon, et le palmier lui-même orne le coteau de Zaghouan. Où trouver des plaines plus riantes, plus fécondes, mieux arrosées, et des collines aux formes plus gracieuses, un ciel plus clément, un horizon plus harmonieux?

Nous laissons à droite Moghrane, où se bifurque l'aqueduc d'Adrien. L'un de ses bras va capter les eaux du Djoukar, et l'autre, celles de Zaghouan, pour alimenter Tunis, Carthage et la Goulette. Devant nous, s'allonge le beau massif de la montagne. Le sommet atteint mille trois cent quarante mètres d'altitude et se détache en teinte rosée sur le ciel bleu. La ville apparait toute blanche dans son nid de verdure. Elle est adossée aux premières rampes, et présente d'abord les constructions du génie militaire qui s'aperçoivent de très loin. Nous traversons de magnifiques jardins, entourés de cactus, une oasis, de frais vergers. Puis, le chemin fait un brusque détour pour escalader le dos du contrefort, et nous voilà soudainement, près d'une fontaine, en face d'une porte romaine, dont l'ouverture a été diminuée par un arc inférieur, de construction arabe, comme si le génie de Rome était trop grand pour les fils de Mahomed. Bab-el-kous, car c'est son nom, commande les ruines des anciens remparts.

L'ouverture de l'arcade est de quatre mètres neuf, la hauteur de neuf mètres, la largeur des pieds-droits, de trois mètres douze. Deux niches latérales pratiquées dans leur

face antérieure étaient destinées à recevoir des statues (voir la gravure p. 49). La clé de voûte est ornée d'une figure ressemblant à un niveau ou triangle, qu'on retrouve sur d'autres monuments en Tunisie. Au-dessous de ce symbole est sculptée une couronne de feuilles de chêne au centre de laquelle se lit ce mot :

AVXI

La partie inférieure de la clé de voûte offre une tête de bélier aux cornes très développées. Suivant quelques épigraphistes elle serait l'emblème du culte du soleil.

La grande rue de Zaghouan commence derrière cette porte monumentale. Elle est pleine de gens affamés attendant la fin du jeûne et l'appel à la prière.

Nous avons franchi 49 kilomètres, et le soleil touche à son déclin au terme de l'étape.

Jamais village ne m'a fait plus singulière impression. Les maisons, blanches du lait de chaux dont elles sont badigeonnées, n'ont guère que deux mètres d'élévation. Construites sur le même modèle, elles présentent une série d'arcades. On dirait des sections de tunnel juxtaposées. Un banc de maçonnerie, recouvert d'une natte, sert de vestibule. Le taudis ne reçoit l'air et la lumière que par une seule ouverture, à la fois porte et fenêtre. Des pierres en saillie facilitent l'escalade du toit, où sèchent des noyaux de dattes. Çà et là une poutre, jetée par-dessus la rue, soutient, en guise de parasol, des palmes desséchées. On se croirait dans une ville de pygmées. (V. la grav. ci-dessus).

TUNISIE. — UNE RUE DE ZAGHOUAN; d'après une photographie de M. HÉBRARD (voir le texte ci-joint).

Notre voiture touche les seuils à droite et à gauche. Les habitants, dont nous troublons la promenade, nous suivent par centaines. Enfin, nous dételons sur la place, qu'un immense caroubier protège de son ombre. Nos colis sont enlevés avant que nous ayons pu nous en apercevoir. C'est un usage universel en pays musulman de s'emparer des valises du voyageur. Tant pis si, dans le brouhaha de la foule, quelques-unes s'égarent loin du légitime possesseur. Le Koran ne défend point de dépouiller un Roumi.

Un Lyonnais nous offre pour hôtellerie sa maison mauresque. Nous coucherons sur des lits de camp, entre deux portes qu'une main d'enfant suffirait à renverser. Une sorte de cave sert de salle à manger. Mais il y a de l'eau partout, et puis l'air est si pur, si tiède, si parfumé, le panorama si enchanteur, qu'il faudrait avoir l'esprit bien mal disposé pour ne pas trouver le gîte délicieux.

Pour cabinet de toilette, j'ai une terrasse, d'où je vois une grande partie de la ville et où je suis vu. Car, derrière les moucharabis, j'aperçois des têtes curieuses qui suivent les moindres mouvements de l'étranger. L'air de la montagne m'apporte des bouffées de parfum.

Le repas est pris en commun. Un agent subalterne de la voirie, un marchand d'absinthe, un contrôleur civil, le maître de céans, mes deux compagnons et moi occupons la table. C'est sans doute un plaisir de trouver des Fran-

çais dans une bourgade arabe. Mais nous ne tardons guère à nous apercevoir qu'un tel voisinage est compromettant. Ces convives ont des propos de bas étage et Rabelais lui-même se serait voilé la face. Sans attendre la fin du repas, nous nous hâtons de parcourir la ville. Elle compte deux mille habitants, possède une assez belle mosquée, d'innombrables fontaines et jouit d'une incomparable perspective.

On ne saurait imaginer combien de sujets d'étude et de distraction, durant une soirée de printemps, peut offrir une agglomération musulmane, si peu importante, isolée sur le flanc des hauteurs.

Les chants religieux, la mosquée, les danses arabes, des pantomimes, des scènes de mœurs d'une couleur locale très intense, ont ici un caractère bien plus original qu'à Tunis et dans les autres villes du littoral. Mais, pour en jouir, il faut être guidé. La rue paraît calme. Poussez telle porte misérable d'un gourbis. Vous entrez dans une cour brillamment illuminée. Un orchestre bruyant accompagne le pas cadencé des houris. Des centaines d'Arabes, silencieux et contemplatifs, sont accroupis sur des nattes. Ils repaissent leurs yeux et leurs oreilles d'un spectacle qui est toujours le même et qu'ils admirent comme s'il était toujours nouveau.

Le plaisir, voilà le dernier mot de la religion musulmane, le dernier terme de sa liturgie, le secret de son empire sur les peuples et de sa résistance à toute influence surnaturelle.

(A suivre).

LE CHANG-HAI CHRÉTIEN

ET

LE CHANG-HAI PAYEN

PAR LE **R. P. RAVARY,** *de la Compagnie de Jésus*
MISSIONNAIRE AU KIANG-NAN

Suite (1)

II

Paroisse de Saint-Joseph (Concession française).

La paroisse de Saint-Joseph, sur la Concession française, contient un nombre bien plus considérable de fidèles. Le chiffre inscrit sur le registre de cette année est de mille quatre cent soixante-dix-sept chrétiens. Mais là, comme à la paroisse du Sacré-Cœur sur la Concession américaine, quelle curieuse réunion d'adorateurs du vrai Dieu, *ex omni tribu et lingua et populo et natione !* Grâces à Dieu, le missionnaire avant tout s'occupe des âmes qu'il désire conduire au ciel, travail ardu dans cette Babylone de l'extrême Orient, où la corruption va toujours en augmentant.

A Chang-Hai, la Concession accordée aux Européens, après la guerre de l'opium, comprend une superficie relativement étendue de terrains, situés en dehors de la porte septentrionale. C'étaient alors des bas-fonds marécageux, sans valeur. Ils recevaient toutes les immondices de la ville et les cercueils mal fermés des familles pauvres. Les mendiants y trouvaient facilement un gîte. Ces terrains n'avaient qu'un avantage, mais, à l'œil exercé du commerçant, cet avantage était considérable : ils étaient sur les rives du Wang-pou. Leur longueur est de deux à trois kilomètres, la largeur est un peu moindre.

Les trois puissances qui à cette époque promenaient leur pavillon dans les mers de Chine se partagèrent le gâteau d'un commun accord. La France occupa la partie la plus rapprochée des remparts. L'Amérique accepta celle qui était la plus éloignée. L'Angleterre dès le principe ne voulait qu'une seule concession appelée européenne. M. de Montigny, premier consul de France, voulut la séparation. Les Anglais alors occupèrent le centre !

L'église de Saint-Joseph fut bâtie sur la Concession française en 1860. J'ai dit plus haut que trois terrains avaient été accordés par les mandarins à la mission catholique en compensation de l'église de la ville, alors convertie en pagode. Le premier était celui de Tong-ka-dou, le second fait partie de la concession française. Le troisième, jusqu'ici sans valeur, est situé dans la ville non loin de la porte de l'ouest. Sur le second terrain, après un assez long travail de dessèchement et de nivellement, on avait construit sans trop de retard quelques chambres. On y ajouta une modeste habitation pour les missionnaires et une petite chapelle pour les quelques chrétiens des environs, pour les Européens et pour les officiers et marins des navires en station dans le Wang-pou.

Ce terrain était trop étroit pour y bâtir une église convenable. Mais nous avions toute facilité pour l'agrandir en achetant à un prix modéré quelques arpents des terrains qui nous entouraient. C'est là que fut élevée l'église de Saint-Joseph.

Le 15 avril 1860, fut bénite et posée la première pierre du nouveau sanctuaire. La cérémonie fut imposante. Des invitations avaient été envoyées aux amis et bienfaiteurs de la mission : ils étaient nombreux à cette époque, aujourd'hui lointaine, où ne pouvaient encore surgir les rivalités de secte et de nationalité. Après la messe solennelle dite dans la chapelle, on se rendit processionnellement sur l'emplacement de la nouvelle église. L'assistance était brillante. Le général en chef de l'expédition française en Chine et Mme de Bourboulon, femme de l'ambassadeur, étaient au premier rang. Ils étaient entourés des autorités européennes, de quelques étrangers de marque et de nombreux officiers. Mgr Borgniet, alors en tournée de confirmation dans l'île de Tsong-ming, avait délégué pour la cérémonie le R. P. Lemaitre, supérieur de la mission. Après la cérémonie, le R. P. supérieur conduisit à notre collège de Zi-ka-wei le général de Montauban et quelques-uns des invités.

L'église Saint-Joseph est un monument qui n'est pas sans mérite. Si l'extérieur est un peu lourd, l'intérieur est d'un gracieux effet. L'unique nef est large et élevée. Le sanctuaire est assez vaste. Il possède un autel en bois sculpté qui est monumental en son genre. A la partie supérieure, on aperçoit une belle statue du saint Patron de la paroisse. Les deux bras de la croix, dans le même style, augmentent sensiblement l'espace et ont l'avantage de posséder deux

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 8, 15 et 22 janvier.

grandes tribunes toujours occupées aux jours des solennités. La tribune de la nef, à l'entrée de l'église, est prise presque entièrement par les grandes orgues, et ne laisse qu'une place trop étroite aux chantres et à l'orchestre. Le style du monument est loin d'avoir la correction désirable. Les architectes à cette époque étaient rares en Chine. Le roman avec ses pleins cintres domine. On a longtemps eu des inquiétudes sur sa solidité, dans une contrée où les coups de vent et les typhons sont si fréquents. Jusqu'à ce jour l'église de Saint-Joseph a bravé les plus rudes tempêtes, et la croix, plantée à l'extrémité de la flèche, domine encore aujourd'hui tous les monuments de la cité chinoise et de la Concession européenne !

* * *

Ce sanctuaire, dans la suite des années, a été le témoin de solennités consolantes et grandioses qui ravivent la foi dans les âmes catholiques et font jeter aux dissidents eux-mêmes un cri d'admiration. Deux de ces démonstrations religieuses ont droit à une mention spéciale. Deux grands hommes, deux vaillants marins, deux fils de la France sont tombés en Chine au champ d'honneur ! On se rappelle l'explosion universelle d'admiration et de regrets qui a entouré le cercueil de l'amiral Protais en 1862, et celui de l'amiral Courbet en 1885. Au premier, son protecteur et son libérateur, la ville de Chang-hai tout entière offrit un éclatant hommage de reconnaissance. Toutes les nationalités européennes s'y associèrent. Le cercueil fut d'abord porté à l'église où l'on chanta une messe solennelle. Les autorités chinoises occupaient une place d'honneur. Dans l'immense cortège qui accompagna le corps au cimetière se trouvaient des députations nombreuses accourues de tous côtés. Les missionnaires avaient envoyé les élèves, les congréganistes avec leurs bannières couvertes de crêpes de deuil, les catéchistes et les séminaristes. Nombre de notabilités chrétiennes et païennes étaient présentes. On comptait plusieurs compagnies de soldats chinois. Les autorités anglaises avaient fait débarquer leurs marins. Trois brillantes compagnies de volontaires étaient sous les armes. Quelques compagnies de soldats et de marins français formaient la marche. Cette fête funèbre était un vrai triomphe pour l'illustre amiral et pour son pays.

En 1885, l'église de Saint-Joseph voyait encore un splendide cortège suivre un cercueil qu'on déposait aux pieds de l'autel. Cette première solennité était le prélude des démonstrations enthousiastes qui devaient accompagner jusqu'en France, au tombeau de la famille, la dépouille mortelle de l'amiral Courbet. Le soldat de la France était tombé, lui aussi, en Chine. Chang-hai avait un droit spécial à l'honorer par un solennel hommage avant qu'on emportât son corps dans la mère-patrie. La cérémonie fut splendide. Toutes les autorités militaires et civiles de la Concession se trouvaient réunies à l'église. Les mandarins faisaient défaut : on en sait la raison. L'amiral Protais était l'ami et le protecteur de la Chine. L'amiral Courbet était un ennemi et un ennemi vainqueur. Il ne pouvait gagner l'affection des Chinois. Je puis assurer qu'il a conquis leur estime !

* * *

En quelques années, les trois Concessions avaient pris des développements étonnants. Il semblait qu'un mot d'ordre fût donné aux quatre vents du ciel pour faire venir sur ce petit coin de terre chinoise les agents des grandes maisons du commerce européen et asiatique. Les habitations, les comptoirs et les palais se bâtissaient comme par enchantement. Les commerçants, les aventuriers affluaient de tous côtés. Les supérieurs de la mission suivaient avec soin le mouvement. Avant tout, il fallait pourvoir aux besoins spirituels de tant de nouveaux venus. Pour les catholiques, des écoles, des refuges, des pensionnats furent créés. Pour cette masse d'étrangers de tout culte, de toute nationalité, un hôpital était nécessaire. La question fut étudiée. Plusieurs résidents étrangers nous prêtèrent un bienveillant concours. Un comité fut formé. Les fonds ne se firent pas attendre. Une vaste maison sur la Concession française fut louée pour cette bonne œuvre. L'hôpital était créé. En Chine comme partout à peu d'exceptions près, on n'a pas grande confiance dans les infirmiers et les infirmières, gagés à tant par mois. On préfère des religieuses. Les Sœurs de charité de France acceptèrent de grand cœur l'invitation faite à leur dévouement. Elles arrivèrent sans retard à Chang-Hai, et commencèrent ou plutôt continuèrent à mener cette vie d'abnégation que l'impiété même admire.

Après plusieurs années, l'administration fit construire une habitation plus vaste pour la même destination, sur les bords du canal de Sou-tcheu, au quartier américain. La maison était plus aérée, plus confortablement installée pour le service des malades dans une position plus centrale ; elle avait en outre ce grand avantage qu'on pouvait arriver en barque au débarcadère de l'établissement. Les bonnes Sœurs sont toujours là, et ne cessent de donner aux Européens et aux indigènes l'exemple vivifiant d'une vie de dévoûment pratique !

* * *

Une autre question des plus graves se présentait : celle de l'éducation pour tous les enfants des étrangers. La solution fut bientôt trouvée. Pour les garçons on installa dans les maisons attenantes à notre Résidence, des salles d'études et des classes régulières. Un externat fut ouvert. Chaque année, les élèves se présentant plus nombreux, un grand et vaste collège-externat fut bâti ces dernières années, près de l'église du Sacré-Cœur sur la Concession américaine.

Cependant un nombre assez considérable de jeunes filles de toute nationalité et de toute religion restaient chez elles dans un milieu trop souvent malsain. Un petit internat et un externat furent créés à la grande satisfaction des familles. Les Religieuses Auxiliatrices des âmes du Purgatoire offrirent leur concours. Qui en connaît le prix devine qu'il fut accepté avec reconnaissance. L'œuvre bénie du ciel alla toujours croissant avec l'estime publique. Par de nouvelles constructions, l'établissement devint considérable.

Cette année, le nombre des jeunes filles européennes s'élève au chiffre de deux cent quatre-vingt-quatre !

Non loin de notre résidence a été fondée, il y a trois ans, par la municipalité française une école où cent jeunes

Chinois étaient reçus pour apprendre le français. Le Conseil comptait sur nous pour la discipline de ce grand externat, le choix des maîtres et des élèves et le programme des études. Cette école destinée à propager la langue et l'influence de la France dans ces lointains pays, fonctionne d'une manière sérieuse. L'an dernier, à la fin de l'année chinoise, les élèves ont été reçus dans la grande salle de la municipalité française pour assister à une distribution solennelle des prix. L'assistance était présidée par M. le Consul général de France. La fête a été relevée par la présence du *Tao-dè*, premier magistrat de la ville, qui a voulu donner cette preuve publique de sympathie et remettre lui-même à chacun des élèves une récompense.

Notre résidence est aussi la procure générale de la mission. Près de nous, se rencontre la procure de MM. les Lazaristes et un peu plus loin, sur les bords du *Wang-pou*, celle des Missions étrangères.

III

Paroisse du Sacré-Cœur (Concession américaine).

La paroisse du Sacré-Cœur, sur la Concession américaine, ne compte que quelques années d'existence. Les premiers arrivants se fixèrent naturellement dans les meilleures positions. Les terrains plus rapprochés de la rivière étaient plus recherchés. De jour en jour, pour ainsi dire, le prix d'achat de ces terrains augmentait sensiblement. Tel morceau de terre a été vendu et revendu à un prix plus que décuplé et presque centuplé. La population étrangère et indigène augmentait dans les mêmes proportions. A un moment donné, les Concessions française et anglaise ne reçurent plus qu'avec difficulté les derniers arrivés. Bon nombre allèrent fixer leurs tentes sur le territoire américain.

Les missionnaires fixés à la résidence de Saint-Joseph, ne tardèrent pas à rencontrer dans ces nouveaux quartiers un certain nombre de catholiques de toute nationalité. Ces nouveaux venus ne pouvaient que jeter un regard d'envie sur les somptueux palais qui se construisaient au quartier anglais, bientôt appelé le *settlement modèle*. Les récentes et fort humbles constructions de la Concession américaine n'abritaient, à peu d'exceptions près, que de petites fortunes et tout un monde de travailleurs. Le prêtre catholique donne avec joie son cœur et son dévouement à ces deshérités des biens du monde. Une école fut bientôt installée pour recueillir les enfants qui hélas! avaient grand besoin d'instruction religieuse. Près de l'école, s'éleva naturellement l'église, autour de laquelle viennent se grouper les familles catholiques. A Hong-Keu, un missionnaire vint les jours de dimanche célébrer la sainte messe dans une habitation convertie en chapelle. C'était du provisoire. La population catholique augmentait sensiblement. On désirait vivement une église assez vaste et convenable. Les supérieurs de la mission accédèrent volontiers à ces désirs. L'église du Sacré-Cœur fut construite sans retard.



T. R. P. ANDERLEDY, *général de la Compagnie de Jésus.* (Voir page 60)

Ce monument, bâti dans le style pseudo-classique en faveur au XVIIe siècle, n'en est pas moins de proportions grandioses et vraiment bien conçu. Nous avions la bonne fortune depuis quelques années de posséder quelques Frères Coadjuteurs architectes, qui nous avaient déjà rendu dans cette partie les plus grands services. Cette église fut bâtie d'après leurs plans et sous leur direction. Elle leur fait honneur.

Un missionnaire fut nommé curé de la paroisse et habita le presbytère. Quelques jeunes gens de cœur se rencontrèrent dans ce nouveau centre; sous l'impulsion du Père, les bonnes œuvres s'organisèrent. Un cercle religieux fut fondée. Bientôt une conférence de Saint-Vincent-de-Paul fonctionna régulièrement. Un Père, capable et dévoué, se fit chef d'orchestre et forma une Société de Sainte-Cécile qui mérita les applaudissements du public savant dans les solennités religieuses et dans les séances littéraires et musicales.

Le grand externat bâti, il y a trois ans, près de l'église du Sacré-Cœur, est destiné à donner une éducation primaire bien complète, aux enfants et aux jeunes gens de toute nationalité. Les cours se font en anglais. On y enseigne

également le français et le latin. Le collège compte en moyenne cent quarante élèves européens, plusieurs chinois et plusieurs japonais. Seize à dix-huit sont internes. La distribution des prix est solennelle. La plupart des Consuls, les principales notabilités des Concessions, les parents des élèves acceptent volontiers l'invitation qui leur est adressée. Ce public d'élite se montre fort satisfait et de la bonne tenue des élèves, des séances littéraires et théâtrales, de l'exécution des chants et des fanfares militaires, et de la décoration. Pareils succès sont vus d'un œil assez mécontent, si je ne me trompe, par des écoles rivales protestantes.

La Concession américaine possède le grand hôpital européen, avec dispensaire tenu par les Sœurs de charité, je l'ai dit plus haut. J'ajoute que ces religieuses, pour faire le bien sur une plus grande échelle, ont fondé dans l'établissement même, un hôpital pour les Chinois. Près de quarante lits sont installés pour les hommes seulement dans une longue salle assez bien aérée et proprement aménagée. On reçoit, avant tout, les malades païens en danger. Tous les jours on fait le catéchisme à haute voix dans la salle, on instruit ces malheureux, on les soigne avec une charité qui étonne et touche ces pauvres gens. On les baptise au moment suprême, et ces élus de la dernière heure partent pour le ciel, où éternellement ils béniront le nom de leurs admirables bienfaitrices!

Chaque jour encore, de dix à onze heures et demie et de deux à quatre heures dans l'après-dîner, des centaines de personnes se présentent et sont reçues dans les salles d'attente.

La paroisse du Sacré-Cœur compte cette année mille six cent soixante-cinq chrétiens de toute nationalité. Les Portugais et les Manillois sont en majorité. Les indigènes y sont en petit nombre. Une réunion si mélangée à l'église, nécessite naturellement pour le Père un surcroît de travail. Le premier sermon le dimanche, à la messe de sept heures et demie, se fait en chinois, le second est en portugais à la messe de neuf heures et demie, et quelquefois en anglais et en espagnol.

Les écoles sont florissantes. On y compte cent soixante-dix-sept élèves chrétiens et cent trente-sept païens. Les écoles des filles ont trente quatre élèves chrétiennes et une païenne. Pour ces élèves, il y a quinze maîtres, tous chrétiens et deux maîtresses pour les filles.

Sans être prophète, on peut prévoir, dans un avenir prochain, un accroissement considérable dans la population. Les terrains de ces nouveaux quartiers, un peu négligés dans le principe à cause de leur éloignement du centre des affaires, ont de la valeur par leur position et par la facilité des communications. Ils se peuplent avec rapidité. Le commerce augmente. Un jour viendra, je l'espère et je le verrai du haut du ciel, où, à quelque distance de l'église du Sacré-Cœur, devenue trop étroite pour contenir le nombre toujours croissant des catholiques, nos petits-neveux bâtiront un second sanctuaire où se réuniront de nouveaux et nombreux adorateurs du vrai Dieu !

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

Le Cardinal Manning

Archevêque de Westminster

Né le 15 juillet 1808, le futur cardinal appartenait à une famille bourgeoise de la Cité. Après de brillantes études à l'école du Harrow, il passa à l'Université d'Oxford. Ses remarquables talents et son aptitude pour la science frappèrent les professeurs. En 1839, il subit ses examens avec éclat. A peine entré dans les ordres anglicans, le jeune Manning reçut le titre de « prédicateur de l'Université ». Dès 1834, les cures de Lavington et de Graffham étaient confiées au docteur Manning, et, quatre ans après, le titre d'archidiacre de Chichester récompensait ses aptitudes et préludait aux dignités plus hautes que lui réservaient ses supérieurs.

Cependant le mouvement qui ramena tant d'âmes au catholicisme éclatait au sein de l'Université d'Oxford : les Kebbe, les Pusey, les Newman s'orientaient vers Rome. Emporté par cette impulsion, l'archidiacre étudia avec ardeur les Pères de l'Eglise. Quelques années plus tard, un condisciple de Mgr Manning, explorant la bibliothèque du cardinal, ouvrit le volume des œuvres de saint Léon et le trouva chargé de notes. L'ami demanda ce que signifiaient ces scholies touffues. « Ah ! répondit l'archevêque, ce sont des jalons que je plantais quand je cherchais ma voie ! » On retrouve la trace des préoccupations qui assiégeaient cette noble intelligence dans les nombreux écrits qui jaillirent, à cette époque, de sa plume ; il faut citer surtout la *Règle de la foi* (1843), le *Saint Baptême* (1843), le *Traité sur l'unité de l'Eglise et les Sermons prêchés devant l'Université d'Oxford* (1845).

Au moment où l'archidiacre de Chichester se plongeait avec le plus de ferveur dans ces méditations, son épouse lui fut ravie par un mal implacable. Le docteur Manning trouva dans les croyances catholiques des consolations qui le rapprochèrent encore davantage de Rome. L'année même où ses *Pensées à l'usage de ceux qui pleurent* paraissaient (1850), l'archidiacre de Chichester se désistait de son riche bénéfice et renonçait aux honneurs dont la *High Church* l'avait revêtu, pour entrer dans la véritable Eglise. Dieu, en lui prenant sa compagne, avait brisé les liens qui l'auraient éloigné du sacerdoce catholique. Une année à peine après son abjuration, le docteur Manning célébrait sa première messe.

Une fois incorporé à la hiérarchie catholique, il s'entoura de quelques amis, sortis comme lui de l'Eglise anglicane, et institua la congrégation des Oblats de Saints-Charles. La renommée de l'ancien archidiacre attira autour du nouveau prêtre catholique une clientèle de nombreux fidèles. Ce fut grâce à leur concours que l'abbé Manning put élever la belle église de Sainte-Marie-des-Anges. Nommé prévôt du Chapitre de Westminster, il se vit bientôt élevé à la prélature.

Le 8 juin 1865, le Souverain Pontife l'appela au siège archiépiscopal de Westminster, que la mort du cardinal Wiseman venait de rendre vacant.

Créé en 1875 cardinal du titre des Saints André et Gré-

goire au mont Cœlius, il avait attiré sur lui par sa foi, sa loyauté, sa charité, l'admiration des protestants eux-mêmes.

Dans ces dernières années, le cardinal Manning avait abordé avec ardeur l'étude des redoutables problèmes que soulève la question sociale. Cela lui valut une nouvelle popularité parmi les classes ouvrières ; et il y a deux ans, au moment de la grève des docks, lui seul parvint, en offrant un arbitrage, à calmer une formidable émeute. Quelques mois plus tard, en juin 1890, son jubilé épiscopal était célébré au milieu des transports d'enthousiasme de l'Angleterre entière.

Ses obsèques ont eu lieu à Londres, le 21 janvier, avec la plus grande solennité et au milieu d'une foule immense.

T. R. P. Anderledy

Général de la Compagnie de Jésus.

Vingt-troisième supérieur général de l'illustre Société qui fournit tant d'apôtres aux missions étrangères et lui-même ancien missionnaire aux États-Unis durant plusieurs années, le T. R. P. Anderledy mérite, à ce double titre, l'hommage d'une notice nécrologique dans le Bulletin des *Missions*.

Né en 1819 au hameau de Bérisal (Valais), Antoine Anderledy était entré en 1838 dans la Compagnie de Jésus et, après l'achèvement de ses études, il fut chargé d'une chaire de théologie au célèbre collège de Fribourg. La guerre du Sunderbund arracha le P. Anderledy à ses élèves. Banni de son pays, il partit pour l'Amérique, où il administra la mission de Green-Bay, sur le lac Erié avec un zèle tout apostolique. En 1848, ses supérieurs le rappelèrent en Europe et lui confièrent successivement des charges importantes à Tronchiennes, à Cologne, à Paderborn. En 1859, il fut nommé provincial d'Allemagne, puis assistant à Rome du général de la Compagnie. Lorsque le poids de l'âge décida le T. R. P. Beckx à demander un coadjuteur, c'est sur le R. P. Anderledy que se porta le choix des électeurs de la Congrégation générale de l'Ordre. Six mois plus tard (1883), le général, presque nonagénaire, résignait sa charge entre ses mains.

Durant son généralat, le T. R. P. Anderledy a vu, malgré le malheur des temps, croître le nombre des fils de saint Ignace. Il a donné une forte impulsion et d'importants développements aux missions de l'Amérique, de l'Égypte, de l'Arménie, de la Syrie et de la Mésopotamie. Homme d'érudition et de travail, le T. R. P. Anderledy parlait couramment sept langues. « D'une fermeté de caractère sans égale, dit l'*Univers* : très austère, sévère à lui-même, il fut toujours l'homme du devoir et de la règle. Sa vie fut toute de dignité dans le labeur. »

Le T. R. P. Anderledy est mort, le 18 janvier, dans la maison généralice de la Compagnie de Jésus, établie depuis 1873 à Fiesole, près Florence.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Édition française.

Mme veuve Breysse, du diocèse du Puy 10
Une anonyme de Vitry-le-François, diocèse de Châlons 10
Anonyme de Lyon 10

Pour les missions les plus nécessiteuses (Tanganika).
Un abonné du diocèse de Chartres 50
Deux abonnées du diocèse de Cambrai, avec demande de prières 15
M. le curé de Vignats, diocèse de Bayeux 10
Anonyme du diocèse de Bayeux, pour un défunt 5
Un anonyme de Rouen 20
Anonyme de Nice 10
Anonyme de St-Chamond, diocèse de Lyon 25
Anonyme d'Angers 5

A Mgr Laouënan, pour les affamés de Pondichéry.
M. Henri-Estève de Bosch, du diocèse de Perpignan 10

Pour une mission de l'Hindoustan (au même).
Anonyme du diocèse de Bayeux 2 50

A M. Eugène Poyet (Cochinchine orientale).
Anonyme du diocèse de Lyon 515

Pour les missions les plus nécessiteuses du Tonkin (Mgr Puginier).
M. G., du diocèse de Rennes, avec demande de prières pour un défunt 5

Pour la mission de Jaffna.
Mlle Desson de St-Aignan, du diocèse de Rouen 5

A Mgr Chouzy, préfet apostolique du Kouang-si.
Mlle Marguerite Chouzy de Lyon, différentes intentions 300
Mlle Marie Chouzy de Lyon, différentes intentions 120

Pour le baptême de petits chinois (Mgr Christiaens).
Un abonné du diocèse de Chartres 25

Pour la mission de Mongolie (Mgr Rutjes).
G.-B. abonné de Niort, diocèse de Poitiers 5

Pour une mission de Corée.
Anonyme du diocèse de Bayeux, pour un malade 2 50

A M. Tulpin, pour la mission de Nagoya (Japon septentrional).
M. Henri-Estève de Bosch, du diocèse de Perpignan 10
Mlle Alice Deschamphelaere, de Gand 3

A M. Corre, pour l'œuvre des catéchistes (Japon méridional).
Anonyme de St-Sorlin, diocèse de Lyon 20

Pour les missions d'Afrique (Tanganika).
R. P. Millette, à Nashua (États-Unis) 13

Pour rachat et baptême d'enfants nègres dans l'Afrique centrale (Tanganika).
M. Henri-Estève de Bosch, du diocèse de Perpignan 5

Pour rachat d'esclaves (Tanganika).
Un abonné du diocèse de Chartres 25

Pour rachat d'esclaves en Afrique (Tanganika).
Anonyme de St-Sorlin, diocèse de Lyon 80

A Mgr Augouard, pour rachat d'esclaves.
Anonyme de St Sorlin, diocèse de Lyon 40

Pour les missions des îles Fidji.
Anonyme de Valenciennes, diocèse de Cambrai 10

A M. Marmand, missionnaire à Okinoshima (Japon méridional) pour son église à saint Michel.
M. F. Dumas, à Paris, avec demande de prières 25

Pour le baptême d'une petite négresse (Mgr Hirth).
R.: M. T. B..., de Lyon 11

Pour rachat d'esclaves (Mgr Hirth).
Anonyme de Lyon 100

Au R. P. Garnier, mission de Kita (Sénégal).
Anonyme de la Ferté-Macé, diocèse de Séez 5

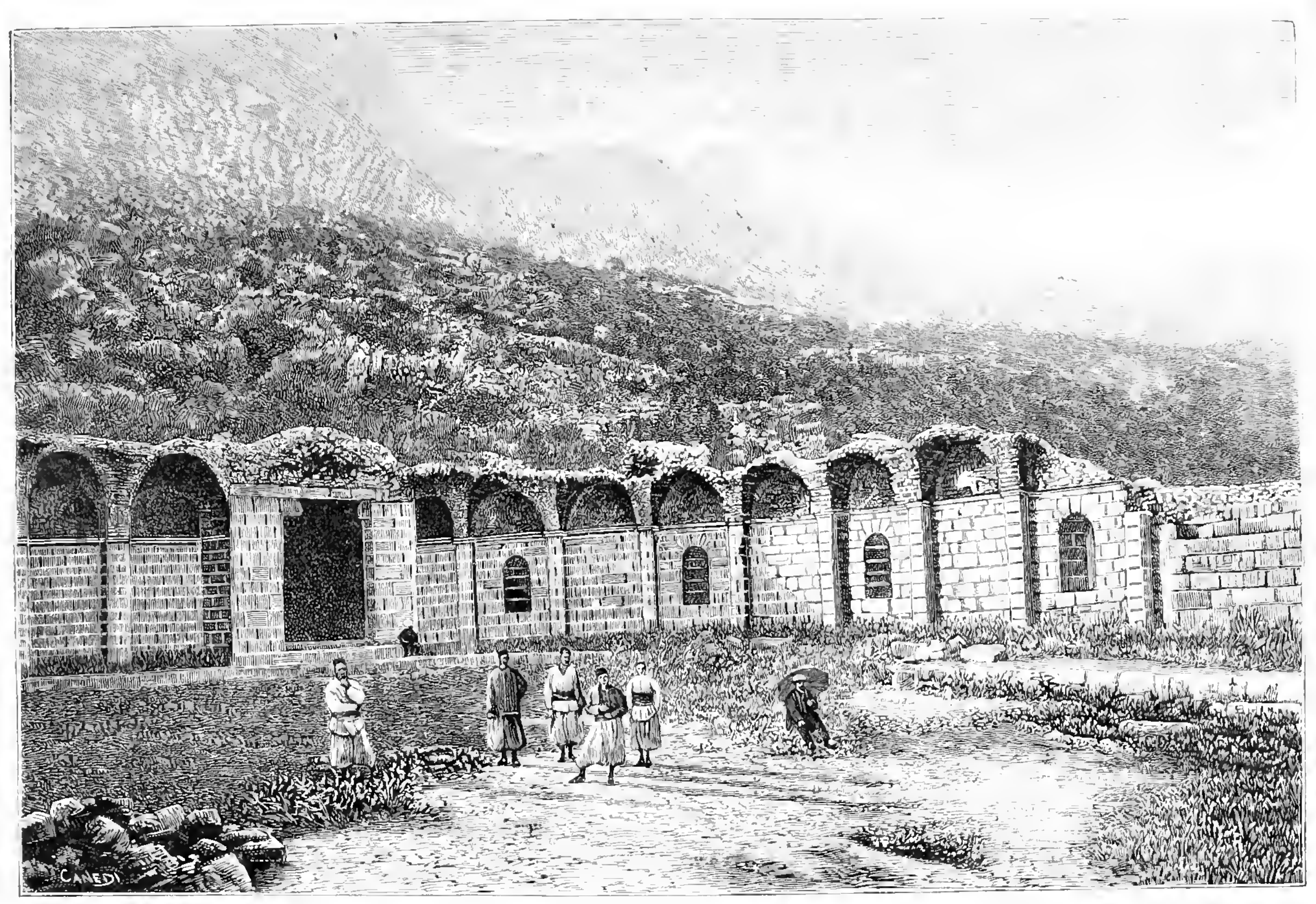
Pour le R. P. Joseph Lutz, à Onitcha.
Mme Bertholon, à Lyon 10

A M. Coquard, pour les lépreux d'Abéokouta.
J. B..., de Nancy 11 25

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



TUNISIE.— RUINES DU NYMPHÆUM DE ZAGHOUAN; d'après une photographie de M. l'abbé P. BAURON (Voir page 67).

CORRESPONDANCE

COCHINCHINE ORIENTALE

La mission des sauvages.

Le missionnaire qui nous envoie la lettre suivante est un des plus anciens apôtres voués à l'évangélisation des Bahnars et Sedangs. Les précieuses et très curieuses études que nous avons publiées de lui, en 1884 et en 1887, sur ces sauvages montagnards de l'Annam, sont encore présentes à l'esprit de nos lecteurs et attireront particulièrement leur sympathie sur la cause si touchante qu'il plaide aujourd'hui.

LETTRE DE M. GUERLACH A MGR VAN CAMELBEKE, VICAIRE APOSTOLIQUE.

Plus encore que les années précédentes, les épreuves de tout genre sont venues nous visiter. D'abord une épidémie terrible décima porcs, bœufs et buffles ; leurs cadavres putréfiés jonchaient le sol par centaines. Des nuées de vautours s'abattirent sur ces débris, et nous rendirent un réel service en nous débarrassant d'une partie de ces matières en décomposition. Aidés par les corbeaux dans cette lugubre besogne, tous les oiseaux de proie ne parvenaient pas à dévorer les cadavres à mesure que l'épizootie les semait dans la campagne ou à l'intérieur des villages. Des miasmes pestilentiels infectaient l'air dans un rayon très étendu. Aussi l'*influenza* trouva-t-elle le terrain bien préparé quand elle fit son apparition sur nos montagnes au mois d'août 1890.

Tous les missionnaires européens, sauf moi, en furent plus ou moins éprouvés ; mais le prêtre annamite vit s'aggraver la maladie de poitrine qui le minait depuis longtemps et qui l'a conduit depuis au tombeau.

Les indigènes furent presque tous frappés et un grand nombre moururent. A l'influenza succédèrent la dyssenterie, la peste, puis la rougeole, le choléra et une autre forme d'influenza. Nous eûmes fort à faire pour subvenir aux besoins des malades; ma pharmacie fut bien vite à sec, j'eus cependant la consolation de voir guérir la plupart de ceux que j'avais soignés. Ma chrétienté de Kon-kotu, la plus fervente sans contredit, fut épargnée d'une manière visible : aucun animal domestique ne fut touché par l'épizootie, et tous les habitants échappèrent à la mort, après avoir subi les atteintes des divers fléaux qui désolent encore le pays.

La mortalité des bestiaux entrava les travaux des champs, car on ne pouvait plus labourer la plaine, il fallut défricher et cultiver la montagne. La sécheresse fit avorter une grande partie de la récolte, dont les sauterelles se partagèrent les restes.

La santé des missionnaires a été bien éprouvée cette année, et même actuellement, elle n'est pas très brillante. Le 11 avril, le P. Mériel arrivait à Kon-tum, et le 11 juin il s'éteignait de consomption ; son passage sur la terre sauvage a été bien court. Peu après, le prêtre annamite succombait également, nous l'avons enterré le 18 juillet.

Voilà bien des vides à combler ! D'un autre côté, le mouvement de conversions s'accentue, la besogne devient plus pressante et nos forces diminuent avec notre nombre.

Malgré toutes ces misères, nous avons travaillé de notre mieux à la conversion des païens et à la sanctification des anciens chrétiens.

* * *

Voici l'état des différents districts, en commençant par Kon-trang.

Les païens de Dak-kodum qui se sont réunis autrefois à Kon-trang et avaient résisté à toutes les exhortations des missionnaires, se montrent maintenant plus dociles ; le P. Irigoyen devra bientôt installer deux catéchistes chrétiens à Kon-horing, grand village sedang dont le chef a promis sérieusement de se convertir. J'ai eu avec ce chef un entretien, à la fin duquel j'ai offert au futur catéchumène un bracelet de cuivre. C'est, chez nos sauvages, la conclusion du contrat et le signe d'un engagement formel.

Il est certain que la conversion du chef entraînera celle d'une partie notable du village.

District de Kon-Hongo et Ro'-Hai

En revenant de Kon-trang à Kon-tum, nous rencontrons le district qui est confié au P. Poyet. Il n'a pas donné toutes les consolations que le P. Vialleton en avait espérées. Les jeunes gens firent preuve de bonne volonté, mais les hommes d'un âge mûr opposèrent une inertie, contre laquelle échouèrent toutes les instances. Plus d'une fois, le P. Poyet a gémi de cet état de choses. Je le consolais en lui disant : « Courage et persévérance ! Souffrez, priez pour votre district. Soignez bien les jeunes gens : « *spes messis in semine* », c'est la moisson promise pour plus tard. Aujourd'hui vous plantez le bananier, vous récolterez des fruits à la seconde génération. » Le Père comprit ce langage ; petit à petit, il gagna du terrain, et cette année, il compte encore dix-sept baptêmes d'adultes.

District de Polei-Maria. — N.-D. de Lourdes.

En 1890, mon district comprenait cinq paroisses ; à cette liste, je dois en ajouter quatre autres.

Depuis longtemps déjà, j'essayais de gagner Kon-xomluh : à l'une de mes avances, les habitants répondirent qu'ils descendraient dans cinq jours pour me parler. En effet, au jour fixé, les sauvages arrivèrent. Le catéchiste de Kon-dorey tâta d'abord le terrain, puis il vint me dire en secret.

« — Attention, Père ! Ils veulent refuser, mais si vous les prêchez bien, ils se laisseront toucher. »

« — C'est bien, répliquai-je, va réciter un chapelet de tout cœur, pendant que je parlerai. »

Après un quart d'heure de pourparlers, je déroulai mes tableaux de religion achetés à Hong-Kong, et j'entrai dans les explications sur « *La mort du juste, la mort du pécheur, le ciel, l'enfer, le jugement dernier.* » Ce sermon sur les fins dernières dura bien une heure, pendant laquelle je dus répondre aux questions ou objections des auditeurs. Les voyant ébranlés, je dis au chef de Kon-xomluh :

« — Laisse-moi te passer au poignet ce bracelet de cuivre, et fixons le jour où j'irai installer le catéchiste dans ton village.

« — Eh bien, soit ! mais faites en autant au chef de Kon-toneh, car il est convenu que, si nous embrassons la religion, Kon-toneh la suivra aussi.

« — Très volontiers », et je passai également un bracelet au poignet de Xong, chef de Kon-toneh.

Tous les enfants sont baptisés actuellement, et deux jeunes Bahnars enseignent les prières aux adultes qui montrent une sincère bonne volonté.

Je ne songeais pas alors à convertir Kon-klong dont les habitants s'adonnaient au commerce d'esclaves, mais Notre-Dame les avait déjà conduits au seuil de l'Eglise. La Vierge Immaculée se servit, en cette circonstance, d'un jeune annamite nommé Viêng, que j'avais racheté de l'esclavage en 1886. Les souffrances qu'il a endurées pendant six ans chez les Sedangs ont mûri son caractère ; quand il fut instruit des vérités chrétiennes, je le baptisai, et il m'aide beaucoup dans le gouvernement de ma maison.

J'avais au plus fort de la famine envoyé Viêng explorer certains villages sedangs que la renommée faisait riches en riz, maïs, millet, tubercules. Mon espérance fut déçue, et, en échange d'étain, toile et perles que je lui avais donnés, Viêng ne rapporta que trois hottes de riz. En revanche, il m'annonça la visite des habitants de Kon-klong qu'il avait fortement engagés à se convertir. Un empêchement grave les retenait. La vente des esclaves est formellement interdite aux chrétiens ; or le village de Kon-klong s'était engagé à livrer un esclave à un païen de Kon-klor, dont les buffles avaient été empruntés pour servir de victimes dans un sacrifice fait au diable. Tous les habitants ayant mangé la chair de ces buffles, devaient payer solidairement une tête d'esclave. Voilà pourquoi Kon-klong ne pouvait se convertir.

« — Qu'à cela ne tienne! répondis-je. Laissez-moi baptiser les enfants aujourd'hui; promettez-moi vous-même de venir régulièrement aux instructions; en un mot, convertissez-vous, et je me charge de votre dette. J'ai assez d'influence sur votre créancier pour lui faire accepter des marchandises autres qu'un esclave. D'ailleurs je lui offrirai une somme telle qu'il acceptera. »

« — Mais, Père, comment vous rembourserons-nous? Vous donnez trop.

« — Il faut donner beaucoup pour que votre créancier accepte l'échange. Quant au remboursement, ne vous en inquiétez pas, suivez bien la religion, et tout sera dit. Le Bon Dieu me remboursera au ciel. »

Les sauvages acceptèrent ma proposition, et je baptisai tous les enfants de Kon-klong.

INFORMATIONS DIVERSES

Lyon. — Un homme de bien vient de s'éteindre à Lyon à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il mérite un souvenir dans le livre d'or de notre Œuvre dont il a été le bienfaiteur. Chaque année, le 31 décembre, il nous apportait 3,000 francs pour les missionnaires et il se plaignait que les nombreux pauvres que sa charité soutenait ne lui permissent pas de consacrer des sommes plus considérables à la grande cause de l'apostolat; par une pensée touchante, il voulait que sa paroisse figurât à la suite de son nom dans nos listes de souscription, afin, disait-il, d'engager les personnes riches à imiter son exemple. Cette année, il devança l'époque de sa visite, car il se sentait plus faible et il avait bien peur, ajouta-t-il, de venir pour la dernière fois.

Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé, et il est allé recevoir la récompense accordée aux miséricordieux. Cette vie austère de laquelle il retranchait non seulement le superflu qu'il aurait pu se donner, mais même le nécessaire, s'est terminée par une sainte mort et, au milieu du cortège des âmes que sa bienfaisance avait soulagées, il a rencontré certainement, pour le louer auprès de Dieu, les apôtres, les néophytes enfantés à la vérité par ses aumônes.

Le nom de M. Audouard, précieux devant le Seigneur, restera cher à notre Œuvre. Le 31 décembre, il ne viendra plus nous apporter sa riche offrande; mais, nous l'espérons, sa prière fera surgir pour nous de nouveaux bienfaiteurs, de nouveaux dévouements.

Cochinchine occidentale. — La paroisse de Cau-Kho est une des plus importantes de la banlieue de Saïgon: elle renferme plus de deux mille fidèles, presque tous de vieille race chrétienne. On ne saurait prétendre qu'ils sont tous des saints, mais ils sont généreux, charitables et dévoués; ce sont là, assurément, des vertus que Dieu n'oubliera pas de récompenser au jour du jugement.

Ils sont gouvernés depuis plus de quinze ans par un prêtre annamite, le P. Nhi, aidé d'un autre prêtre indigène.

Pour église, ils ont eu pendant longtemps une pauvre paillotte; mais, un jour, leur curé les a prévenus qu'il voulait construire une vraie cathédrale, ils ont applaudi à son dessein et se sont empressés de le seconder; les uns lui ont apporté leur obole, les autres, les plus pauvres, ont acquitté des journées de prestation; Mgr Colombert, qui a si profondément à cœur la beauté de la maison de Dieu, a augmenté par un don les aumônes recueillies; le P. Bouttier, l'architecte éminent de la Sainte-Enfance, du séminaire, etc., etc., a mis sa science et son activité à élever la magnifique église dont aujourd'hui la paroisse de Cau-Kho est fière à si juste titre (voir la gravure, page 67).

Congo français. — Mgr Augouard, vicaire apostolique de l'Oubanghi, écrit de Brazzaville, le 23 novembre à Mgr Juteau, cette lettre que reproduit la *Semaine religieuse* de Poitiers:

« C'est le premier anniversaire de mon sacre, et je ne veux pas laisser passer ce jour sans vous remercier encore de vos marques de sympathie dans cette solennelle circonstance.

« Mon voyage de la côte à Brazzaville s'est effectué dans les plus tristes conditions. La dysenterie, la fièvre, les pluies torrentielles, les rivières débordées, les chemins affreusement glissants, rien ne m'a manqué dans ce long chemin de croix de cinq cent cinquante kilomètres. Je frémis en pensant aux quatre Sœurs qui devront faire ce même chemin au mois d'août 1892, pour venir occuper l'établissement que je construis en ce moment pour elles à Brazzaville. J'ai dû reprendre mes anciens métiers de briquetier, maçon, charpentier, menuisier, mécanicien, et je me suis même foulé les deux bras par suite de la rupture d'une machine à briques; mais nos travaux avancent, et la croix va bientôt s'élever sur un nouvel établissement. »

Etats-Unis. — Les missionnaires des Montagnes Rocheuses ont célébré dernièrement le cinquantenaire de l'établissement des Missions du Nord-Ouest.

Le 24 octobre, une messe solennelle fut chantée par le R. P. Smith. Après l'évangile, le R. P. J. B. René monta à l'autel, et dans une éloquente allocution montra comment la mission de l'Église, de prêcher l'Evangile à toutes les nations, a toujours été remplie depuis l'Ascension de Notre-Seigneur jusqu'à nos jours: « Elle le fut, dans les premiers temps de l'Eglise, par les apôtres et leurs premiers successeurs. Au XVI[e] siècle, la Compagnie de Jésus eut des hommes apostoliques d'un grand renom. Saint François Xavier prêcha l'Evangile dans les Indes, le bienheureux Spinola au Japon, le Père Ricci en Chine, le Bienheureux de Britto au Maduré, saint Pierre Claver à Carthagène, le Père Anchiéta au Brésil, les Pères de Brébeuf, Daniel, Marquette, Lallemand et Jogues au Canada. Les fameuses *Réductions* du Paraguay furent fondées par des Pères du même Ordre. »

Arrivant à notre siècle, le prédicateur parla plus particulièrement des Missionnaires Jésuites parmi les tribus indiennes des Montagnes Rocheuses. « Dans cette dernière mission, trois faits doivent frapper tout esprit observateur: le courage héroïque et l'intrépidité des missionnaires, l'accueil bienveillant des indigènes et les changements merveilleux qui suivirent. Il y eut des périls et des difficultés de tous côtés: dangers de la route, du froid et de la neige; dangers de la faim et de la soif. Ajoutez à cela la difficulté d'apprendre des langues dont le nombre était presque aussi grand que celui des tribus; la difficulté de faire disparaître les abominations de l'idolâtrie et de la polygamie. On a dit, à l'honneur de l'Irlande, qu'elle seule a été amenée à la foi sans qu'elle eût versé le sang de ses apôtres. On peut en dire autant de la mission des Montagnes Rocheuses, où pas un prêtre catholique n'a été mis à mort par les sauvages. N'avons-nous pas raison de nous réjouir des progrès merveilleux opérés dans les cinquante dernières années? Allez de la rivière de Colombie et de l'Okanogan jusqu'au lac Cœur-d'Alène, et de là jusqu'au Missouri Supérieur et jusqu'à la rivière de Yellowstone, partout vous trouverez, dans ces sauvages enfants des forêts, les fils les plus dévoués de l'Eglise notre Mère. La foi a été profondément enracinée dans leur cœur et a dompté toute passion. Bien plus, les « Corbeaux », les plus rebelles jusqu'à ce temps à l'influence de la robe noire, semblent être maintenant sur le chemin de la conversion. Spokane peut encore se souvenir de la conduite noble et chrétienne de ces quatre chefs de Corbeaux qui visitèrent ses rues avec le crucifix et leurs insignes sur leurs poitrines. Quiconque a visité De Smet, Saint-Ignace ou d'autres missions, à Noël, à Pâques et à la fête du « Corps du Christ », ne peuvent oublier le spectacle de la foi de ces pauvres Indiens. Soyons donc reconnaissants de ces merveilles opérées dans les cinquante dernières années et prions afin que l'avenir du *Far-West* soit une continuation du passé. »

LE CHANG-HAI CHRÉTIEN

ET

LE CHANG-HAI PAYEN

PAR LE **R. P. RAVARY**, *de la Compagnie de Jésus*
MISSIONNAIRE AU KIANG-NAN

Suite (1)

TROISIÈME LETTRE

LA PROPAGANDE PROTESTANTE

Les œuvres protestantes à Chang-hai. — Propagande par la prédication et les livres. — Temples. — Ecoles. — Hôpitaux.

Ces jours derniers, je faisais contre mes habitudes une petite visite dans plusieurs magasins de la ville, cherchant l'origine et la généalogie d'un certain Koué-sin, dieu des lettrés, fort honoré ici, et dont je dirai, dans un prochain récit, maintes choses curieuses. Je voulais pour le moment voir de mes yeux cette idole, et comptais bien la rencontrer à quelque étalage de marchand. Je me trouvais dans une de ces boutiques d'objets d'art et de prix. Je causais bien simplement avec les jeunes gens du magasin; j'étais satisfait d'avoir enfin sous les yeux deux *koué-sin*, l'un de porcelaine et l'autre de cuivre assez bien travaillé. Tout à coup dans la rue, devant la boutique, se fait un petit rassemblement d'enfants espiègles. Ils se poussaient, riaient de tout cœur et entourèrent bientôt un jeune Européen, à figure imberbe et candide, vêtu proprement, mais dans un étrange accoutrement. Un de ces espiègles entre dans la boutique et me dit d'un ton malin :

« Voulez-vous acheter des livres ? cet Européen les vend tous au même prix, à huit sapèques (quatre centimes).

Je regarde, je vois de fait mon jeune homme, tenant dans les deux mains quelques livres. Une courroie aux bras enlaçait huit à dix volumes de tout format, et une bretelle en cuir, passée en bandoulière, retenait encore d'autres volumes. C'était bien le commis voyageur de France, tout costumé, et cheminant lestement de bourgades en bourgades. Mon marchand ambulant allait de boutique en boutique, allongeant ses deux bras pour montrer ses livres. Il ne disait que ces deux mots chinois :

« — *Pake tong dié!* (huit sapèques).

Le vendeur m'aperçoit, entre dans la boutique et me serre la main, me disant quelques mots en anglais. Je répond *yes*, et notre jeune homme de répéter *yes*.

Les nombreux spectateurs de cette scène se prennent à rire.

« — Parlez-vous français? »

Je reçois pour réponse un *no* bien articulé.

« — Parlez-vous chinois? »

Encore un *no* !

« — Vous pouvez dire en chinois pake tong dié » (huit sapèques) !

« — *Yes, pake tong dié* » et il sourit aimablement.

Je fis de même, et tous nos bons Chinois de répéter : « *Pake tong dié* » et de rire à l'unisson.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 8, 15, 22 et 29 janvier.

Au premier abord, je pensais avoir fait connaissance avec un Américain. Je lui demande donc, mettant à contribution les trois mots d'anglais que je sais et que je prononce mal.

« — Etes-vous Américain ?

« — *No.*

« — Etes-vous Irlandais ?

« — *No.*

« — Etes-vous Anglais ?

« — *Yes!*

Pauvre enfant qui eut la bonhomie de m'offrir ses livres et de me répéter le triste refrain : « Pake tong dié, yes ! » — C'était un agent de la propagande protestante.

Je le quittai ; il me faisait vraiment pitié, à parcourir seul les rues commerçantes de Chang-hai, au milieu d'une population païenne et moqueuse et qui deviendrait facilement hostile, ne pouvant dire ce qu'il est et ce qu'il veut, n'ayant à la bouche que cette ritournelle banale: « pake tong dié ». Vraiment il faudrait me payer bien cher pour exercer ce triste métier, qui ne se fait en Chine, surtout dans les rues populeuses, que par les demi-mendiants et les revendeurs de bas étage.

Dans la demi-heure d'une telle séance, j'ai beaucoup appris. Jusqu'à ce jour, je n'ajoutais pas foi aux racontars de notre voisinage, témoin d'aventures de ce genre.

Dernièrement quelques jeunes gens m'invitaient à passer dans notre grande rue, où deux Européens, disait-on, allaient de boutique en boutique, vendre des livres.

Cette nouvelle me paraissait une exagération. Je n'avais pas encore vu de mes yeux chose semblable. Cette fois j'ai vu et je suis rentré à Tong-ka-dou sous une impression pénible. Je comprends qu'un zèle impétueux puisse se glorifier d'avoir imprimé et vendu des centaines de mille de brochures pour le bonheur du Céleste Empire ! Ce que je ne comprends pas, ce que je déplore comme Européen, comme catholique et comme missionnaire, est d'avoir vu de mes yeux des Européens devenir la risée d'une population faible, si vous voulez, mais railleuse à l'excès. Que les ardents des diverses sectes emploient à ce trafic décrié des mains indigènes fortement salariées, la vente donnera sans doute les mêmes résultats ; le mépris du moins ne rejaillira pas sur tout ce qui est Européen ! En Chine, jusqu'à ce jour, le Français, l'Anglais, l'Allemand ne font qu'un, et le Chinois nous appelle tous indistinctement : « Iang Koué-tse » (diables d'occident). J'ai rencontré des hommes haut placés et bien pensants qui comprenaient tout autrement le rôle de l'Européen dans ces pays d'Extrême-Orient. L'Européen doit savoir se respecter et se faire respecter, disaient-ils, et à lui seul, par la force morale, valoir dix et même cent indigènes !

La diffusion des livres est, paraît-il, pour la propagande protestante un des moyens les plus chaleureusement recommandés. Les nombreuses Églises de la Réforme, en Chine, n'ont qu'une voix pour applaudir à l'efficacité du système. L'union se fait de plus en plus intime et fraternelle entre les ministres de ces diverses Églises. On oublie les division. sur les questions fondamentales de la doctrine chrétiennes Tous ou presque tous ont fini par se mettre d'accord sur un point capital, qui est maintenant à l'ordre du jour : « la

conversion de la Chine au christianisme et à la civilisation européenne par la diffusion des bibles et des tracts religieux, par la diffusion des livres scientifiques. » Quel est le christianisme dont il est ici question? Les comptes rendus, les prospectus, ne nous l'ont pas encore annoncé !

Depuis quelques années, on travaille avec une activité toujours nouvelle à la multiplication et à la propagation des livres pour le bonheur du Céleste Empire. Le journal de Chang-hai, le *Daily News*, du mois dernier, publie un long rapport de l'administration du dépôt de livres chinois à Chang-hai. L'exorde est encourageant.

« Cette entreprise expérimentale philanthropique a été poussée avec activité ces trois dernières années. Le compte rendu, demandé aux différentes stations en Chine, expose l'origine et les progrès de l'Œuvre. « On espère que ces informations seront regardées comme la preuve de l'intérêt qu'on porte au bonheur des Chinois! »

Un peu plus loin on ajoute :

« Encouragés par des résultats si satisfaisants, et aidés par des amis qui nous ont offert leurs services, nous avons cette année entrepris de grands travaux scientifiques. Le docteur Dudgeon à Pékin, le R. Bousey à Han-kéou, et récemment le R. Plumb à Fou-tchéou, et le R. Pitcher à Amoy, nous ont donné leur concours, etc. »

Dans ce rapport, on ne semble parler que d'ouvrages scientifiques. Un seul livre fait exception et mérite une mention honorable. Le titre est significatif : « l'évidence du christianisme, par le docteur Martin. »

Avant de dire adieu aux deux longues et larges colonnes du journal anglais, un petit trait qui a son intérêt :

« Pendant ces trois années, dit le rapporteur, la dépense est estimée à dix-sept mille piastres, » 71,000 francs environ.

Nous apprendrons sans doute plus tard le bien produit par une somme aussi considérable !

D'après ce témoignage, l'appel fait au dévouement des révérends ministres semble avoir été entendu. Ces messieurs ont donné le concours précieux de leur bonne volonté et de leur intelligence. Les ardents voulaient davantage. Ils viennent de l'obtenir. A la fin du mois dernier, une Société s'est établie à Chang-hai. Un prospectus dont le titre est pompeux et tant soit peu obscur, vient d'être offert gracieusement aux résidents. Un exemplaire est là sur ma table de travail. Je le lis, l'étudie, je ne le comprends pas bien jusqu'à ce jour.

Ce prospectus a douze petites pages d'impression. Je relis le titre : « Constitution, liste des dignitaires, prospectus et compte rendu du trésorier de la Société pour la diffusion des connaissances chrétiennes et générales pour les Chinois.»

A la deuxième page, vous lisez la liste des dignitaires : « un président, un vice président, vingt-neuf directeurs ordinaires, parmi lesquels six révérends ministres de diverses églises ; trois administrateurs, un trésorier honoraire et un secrétaire honoraire. »

A la troisième page : Constitution de la Société, etc., etc. Article Ier. « La Société sera appelée en anglais : Société pour la diffusion des connaissances chrétiennes et générales; et en chinois: la Société des livres pour toutes les sciences.»

Article II. Objet : « L'objet de la Société sera 1° de soutenir le plus possible la Société existant déjà des livres et des tracts par le concours des autres presses, et par tous les moyens offerts généreusement par les anciens bienfaiteurs ; 2° de continuer la publication et la circulation des livres littéraires basés sur les principes chrétiens et cela par toute la Chine, ses colonies, ses dépendances et dans tous les lieux où se rencontrent des Chinois ! »

Je m'arrête. J'ai compris. Ces deux seuls articles suffisent pour faire la lumière. Pauvres et chers Chinois, je vous plains de tout cœur. Ces amis, ces bienfaiteurs, ces apôtres de la nouvelle école et de la dernière heure viennent à vous pour votre bonheur! Je vous plains et je les plains. Je les plains, eux aussi, eux surtout, moins excusables devant Dieu, parce qu'ils travaillent à une œuvre qui n'est pas bonne, à une œuvre de zizanie et de division. Je les plains encore parce que, ne pouvant donner que ce qu'ils ont eux-mêmes, des fragments de vérité, des lambeaux de doctrine, ils ne peuvent vous conduire au vrai bonheur. Je vous plains, vous, chers indigènes, parce qu'il vous manque la chose essentielle, la vraie lumière qui illumine tout homme venant au monde, et que vous refusez opiniâtrement de la recevoir des mains de ceux qui la possèdent et qui brûlent du désir de vous la donner.

Humainement parlant, la Société qui vient de s'établir, a tous les avantages désirables. L'organisation et l'administration semblent parfaites. La hiérarchie est admirablement constituée. Une telle Société qui a le concours des Européens les plus influents par leur haute position, leur fortune et leur talent, peut se flatter de voler de succès en succès. Malheureusement pour elle, la Société, dont je vous parle, se compose d'éléments bien peu homogènes. Tous, ministres des diverses Eglises, croyants, non croyants, indifférents, francs-maçons, etc., peuvent bien se tendre la main un moment donné et concourir à implanter un christianisme quelconque en Chine. Mais l'unité et la paix peuvent-elles exister longtemps dans une réunion ainsi composée? Puis l'envie et la jalousie du dehors ne viendront-elles pas augmenter les difficultés intestines?

En écrivant ces dernières lignes, je me suis trouvé prophète. Ces jours derniers, un cri d'alarme était poussé. La jalousie sans doute avait une large part dans cette attaque soudaine d'une nouvelle Eglise rivale. Cette nouvelle Eglise s'appelle « *la Ligue de l'Eglise chinoise* ! »

Objet de la ligue : « L'objet ou la fin de la *dite* ligue est : 1° d'*étendre la foi catholique en Chine* par la diffusion et la distribution des tracts religieux et de livres littéraires ; 2° par des prières d'intercession ; 3° en prenant tous les moyens pour que la Mère-Patrie vienne en aide à tous ses missionnaires ; 4° par l'offrande de la sainte Eucharistie avec une intention spéciale. »

La hiérarchie de cette fameuse *Ligue* n'est pas compliquée. Il ne doit y avoir qu'un supérieur et qu'un secrétaire faisant en même temps l'office de trésorier. Pour le moment, les deux officiers choisis sont le R. Graves, supérieur, et le R. Patridge, secrétaire et trésorier.

On indique un peu plus loin quelles doivent être les intentions des prières d'intercession demandées. On doit prier dix minutes par jour : 1° pour l'accroissement de la *Ligue* ; 2° pour la conversion de la Chine ; 3° pour toutes les missions de cette Eglise américaine ; 4° pour la mission de cette

Eglise en Chine; 5° pour les chrétiens en dehors de cette Eglise; 6° pour l'unité de cette Eglise.

Quelle soudaine, mais quelle triste déclaration de guerre à l'Eglise catholique romaine, parce qu'elle admet la Bible, et aux Eglises protestantes qui admettent la Tradition. On ne peut répondre à cette monomanie religieuse que par la pitié et non par des arguments.

La lutte est engagée. Elle commence ou plutôt elle continue. Elle sera longue, l'Eglise romaine a l'unité de doctrine. Les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Toutes les Eglises dissidentes, non assises sur ce roc immobile, n'ont pour elles que la vérité diminuée, amoindrie et exposée au souffle de tous les vents de doctrine, d'opinions et de systèmes!

(*A suivre*).

DE CARTHAGE AU SAHARA

PAR

M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

(Suite 1)

I

Zaghouan. — Les sources. — Le temple. — La montagne. — Les mines de plomb. — Les ruines de Botria. — La mélancolie des chameaux. — Les femmes tatouées de Takrouna. — La mariée de Zériba. — Le domaine de l'Enfida. — Enfidaville. — Les magasins. — Les obstacles à la colonisation. — Mauvais vouloir des Arabes.

Zaghouan, d'après Tissot, est l'antique Onellana. Adossée à la gigantesque muraille calcaire qui porte son nom,



TUNISIE. — PILIERS DE L'AQUEDUC PUNIQUE; d'après une photographie de M. HÉBRARD (voir page 53).

arrosée par les mille sources qui en jaillissent et entretiennent la luxuriante végétation de ses vergers, elle est une véritable oasis au milieu des solitudes dénudées qui l'entourent. Les avantages de sa position ont dû en faire, dès l'origine, un centre de population de quelque importance. Trois inscriptions, trouvées sur son sol, prouvent qu'elle était anciennement un municipe.

Les habitants s'occupaient naguère de la teinture en écarlate des magnifiques chéchias, si recherchées dans toute la Tunisie. Mais cette industrie a passé entre les mains des Allemands, et les indigènes, qui emploient les vieux procédés de teinture, ne peuvent soutenir la concurrence.

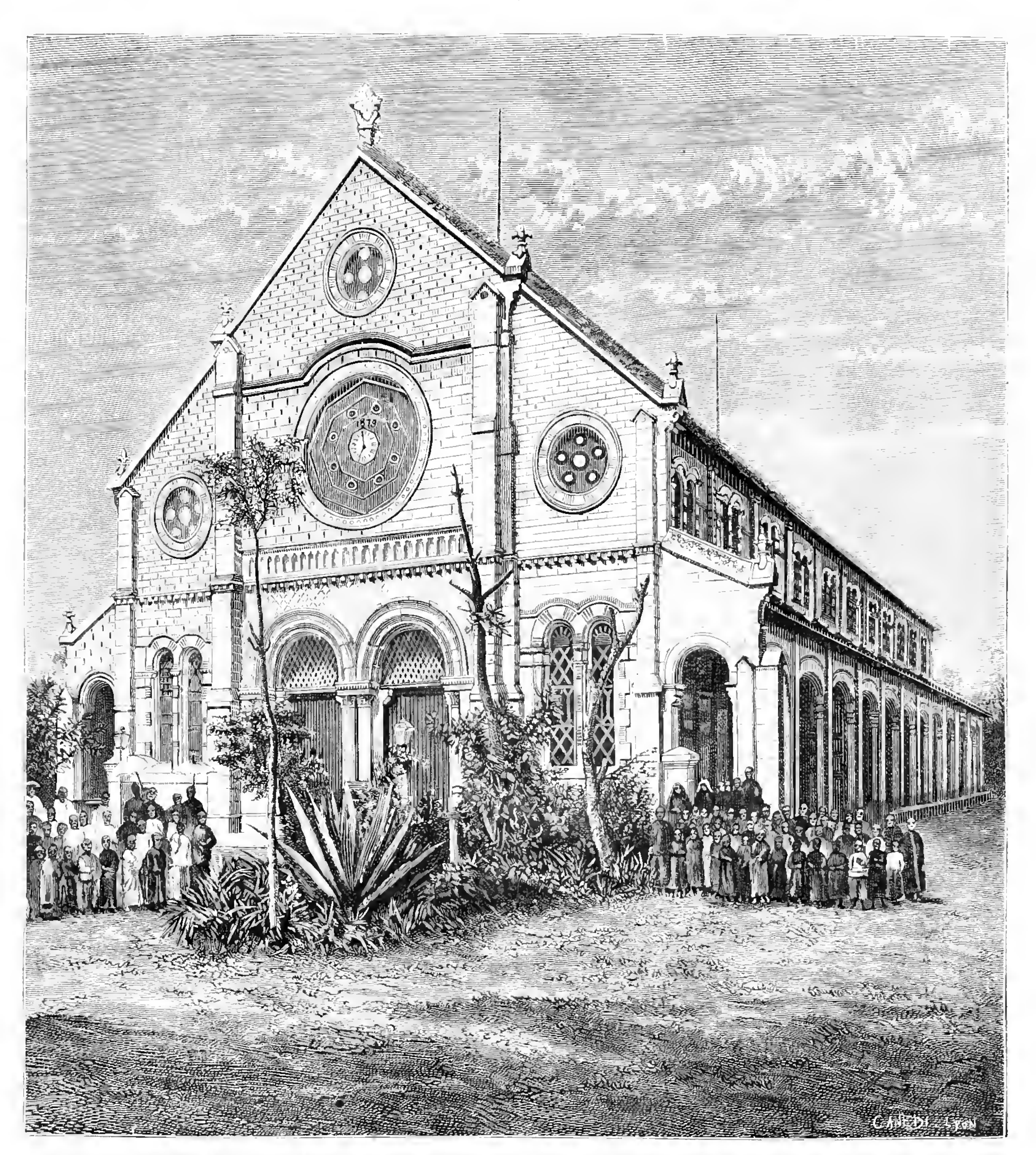
Ce qui ne leur sera pas enlevé, ce qui vaut à Zaghouan sa célébrité, ce sont les sources, l'aqueduc et le temple de la Nymphe. Ce monument est à deux kilomètres du village. J'ai fait deux fois le trajet avec un plaisir nouveau, au coucher du soleil et aux premières heures du jour.

Le sentier serpente à travers des herbes fleuries, des bosquets et des jardins. A mesure qu'il s'élève, le spectacle devient plus ravissant. Le soleil verse des flots d'or sur la plaine que nous avons parcourue. Les parties marécageuses, avec leur poudre saline, miroitent comme des plaques d'argent, tandis que les collines éloignées se parent d'une teinte lilas d'un effet magique. Une onde claire et gazouillante court à pleins bords dans les rigoles et répand la fraîcheur et la vie. Seule, pour faire contraste, la montagne se dresse aride et sourcilleuse dans sa majesté solitaire.

Au bas d'une fissure presque perpendiculaire, qui partage le Djebel, j'aperçois une vaste construction. C'est le

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 1er, 8, 15, 22 et 29 janvier.

Nymphœum, célèbre dans l'antiquité ; c'est le temple d'Astarté, de la déesse qui préside aux pluies, et aussi l'un des plus gracieux monuments de l'Afrique septentrionale. Il affecte la forme d'un hémicycle allongé. Le parvis domine le bassin, où les eaux de la source tombent en cascade, avant leur absorption dans le canal. Au centre de la courbe se dresse, en beaux moellons, une *cella* intacte, qui contenait la statue de la déité, et qui, plus tard, fut occupée par un autel, quand le temple devint basilique. Les vingt-six colonnes corinthiennes, qui dessinaient une galerie de cinq mètres d'élévation, soutiennent aujourd'hui les voûtes de la mosquée. Mais les socles sont apparents,



COCHINCHINE OCCIDENTALE. — ÉGLISE DE CAU-KHO ; d'après une photographie (voir page 63)

ainsi que la naissance des arcades, appuyées sur le mur d'enceinte.

Les galeries avaient une largeur de trois mètres cinquante-sept centimètres. Elles étaient pavées de mosaïques et surmontées de vingt-quatre coupoles. Une architrave sculptée, de trente centimètres de largeur, reliait les colonnes. Dans son livre *La Tunisie chrétienne,* M. de Sainte-Marie a donné un très beau dessin de ce que serait ce temple restauré. (Voir la gravure, page 61).

Des massifs de cyprès, d'orangers, de peupliers, de trembles, de platanes, composent tout autour de l'édifice une sorte de bois sacré, dont la religieuse fraicheur

contraste avec la paroi rocheuse et inspire le recueillement.

La montagne de Zaghouan est la plus remarquable de toute la Tunisie. Elle est visible de tous côtés à quatre-vingts kilomètres. Elle abonde non seulement en sources fécondantes, mais aussi en minerais de plomb et de zinc, dont l'exploitation commence à peine, à cause de la difficulté des transports. Il est incontestable qu'à tous les points de vue, Zaghouan doit attirer de préférence les colons, qui ne tarderont pas à y trouver l'aisance et la fortune.

Pour rendre compte d'un voyage en Tunisie, il ne faut guère quitter le style descriptif. Les scènes de la nature l'emportent sur les travaux de l'homme. Franchissons donc rapidement les quarante-cinq kilomètres qui nous séparent de Dar-le-Bey, aujourd'hui Enfidaville.

La piste moderne est carrossable. Elle suit d'ailleurs le tracé de la voie romaine de Zaghouan à Hadrumète. Sur plusieurs points, des vestiges importants la font reconnaître. Elle est, en outre, jalonnée de ruines qui marquent l'emplacement des villes et des municipes intermédiaires.

Au pied du Djebel Zériba, dans un site gracieux, tout couvert de rhododendrons, gisent les décombres de Botria, qui possédait un siège épiscopal. Parmi les matériaux de grand appareil, qui émergent du sol, on distingue le pourtour d'un castrum, un mausolée et deux réservoirs.

Le pays est d'un aspect riant. Les ondulations du sol amènent à chaque instant des surprises pour les yeux, et çà et là plusieurs mamelons, d'origine volcanique, coupent pittoresquement la ligne de l'horizon. La terre n'est point nue, mais tapissée d'herbes ou hérissée de broussailles.

De rares caravanes cheminent lentement avec leurs dromadaires, chargés de dattes. Ils s'avancent onctueux, posent négligemment leurs larges sabots dans la poussière. Parfois ils s'arrêtent et regardent d'un œil rempli de morgue et de dédain les gens qui passent. Le conducteur, courant de l'un à l'autre avec son cri sauvage : Arrah ! arrah ! promène sa matraque sur leurs genoux calleux. Mais eux, d'imprimer malicieusement à leur bosse, sous couleur de remonter leur faix, un mouvement ironique de bas en haut. Ils vont si loin, là-bas, dans le désert, qu'ils arriveront toujours. A quoi bon se presser? Et leurs cous s'allongent, et leurs narines se dilatent, et leurs têtes se lèvent et leurs yeux jettent des flammes. Ils hument l'air chaud du sud avec force. On dirait qu'ils ont au cœur un sentiment de mélancolie (voir la gravure page 69).

Mais l'Arabe a entendu le rappel des perdreaux dans la brousse. Vite il saisit sa moukhala (fusil) et met en joue. Le soir, au bord du bir (puits), en écoutant les prouesses et les aventures d'Antar, le héros par excellence des légendes musulmanes, il fera rôtir sur la braise ou cuire sous la cendre, dans une enveloppe de papier huilé, le produit de sa chasse.

Cette vie de mouvements, de surprises, d'insouciance, de privations, de joies vives, d'abandon absolu à la volonté d'Allah, maître de la destinée, a de tels charmes, que le nomade ne l'échangerait pas contre tout le luxe de notre civilisation.

A un tournant de la route, nous découvrons soudain le joli village de Takrouna, perché comme un nid d'aigle sur un piton de deux cent trente mètres, inaccessible aux chevaux. Les masures blanches qui le composent ressemblent à des créneaux d'ivoire sur son sommet. Elles sont habitées par des Berbères, qui s'adonnent à l'agriculture et à la confection de cordages, de paniers, de nattes et de tapis en alfa. Un puits antique, foré au pied du mamelon, près de la route, amène un perpétuel mouvement de femmes, qui viennent l'urne sur l'épaule, puiser de l'eau, ou conduisent des ânes chargés d'outres. Toutes sont tatouées au menton d'une sorte de trident. C'est la marque de la tribu. Presque toutes portent la croix sur le front. Quelques-unes cependant ont d'autres signes. Une jeune fille de Zériba, récemment mariée et toute parée de colliers, de bijoux, de bracelets, est l'objet de l'admiration de ses compagnes. Sa cruche est un vase de fantaisie. Des colombes sont dessinées sur son front, son nez et ses joues. Elle se voile à notre approche et fait avec ses amies un léger détour pour nous céder le chemin (Voir la gravure).



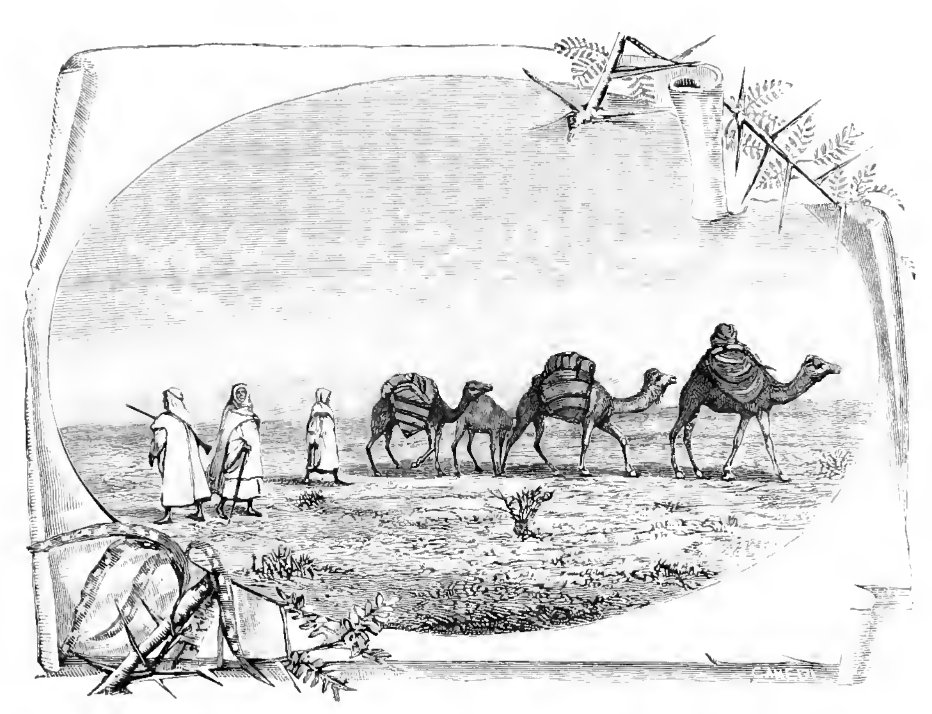
TUNISIE. — JEUNE FEMME BERBÈRE; d'après une photographie de M. HÉBRARD (Voir le texte).

Nous marchons sur les terres de l'Enfida. Ce domaine de

l'Enfida est une éloquente démonstration de la puissance du travail, dirigé par l'intelligence et soutenu de nombreux capitaux. Il comprend plus de cent vingt mille hectares, c'est-à-dire qu'il égale presque un département et couvre la partie la plus riche de la Byzacène, que les anciens appelaient le grenier de Rome.

Vendue en 1879 par le général Khérédine, retiré à Constantinople, à la Société Marseillaise, devenue ensuite la Société Franco-Africaine, l'Enfida fut, pendant plusieurs mois, l'objet de négociations diplomatiques, qui tendirent d'une manière presque inquiétante les relations de la France et de l'Angleterre et contribuèrent à amener la campagne de la Tunisie et l'établissement du protectorat.

Cette propriété formait jadis le cœur d'une des plus riches colonies de l'ancienne Rome. Elle était devenue, sous la domination des Arabes, comme tout le reste de la Tunisie, un immense désert, envahi par les lentisques et les jujubiers sauvages. Quelques faibles parcelles, malcultivées par les indigènes, produisaient seules, quand le ciel était clément, des récoltes réellement plantureuses. D'innombrables ruines romaines, rencontrées à chaque pas, les vestiges de dix-sept cités importantes, de plusieurs forteresses, barrages, villas, tombeaux, citernes, thermes et temples, la basilique byzantine de Sedjermès, l'Arc de Triomphe d'Aphrodisium et les curieuses inscriptions d'Upenna, témoignent de l'antique prospérité du sol et racontent l'histoire du glorieux passé. On pouvait aller de la ville d'Hadrumète (Sousse) à Carthage, à l'ombre des villas et des jardins.



TUNISIE. — UNE RENCONTRE; d'après une photographie de M. HÉBRARD. (Voir page 68).

Après les Romains, sont venus les Vandales, les Byzantins, puis les Arabes qui ont tout détruit. Ils ont brûlé les forêts, renversé les édifices et forcé les populations berbères catholiques, seuls descendants des races autochthones, à embrasser l'islam.

La nature généreuse entreprend de couvrir sa nudité de broussailles, de lentisques, de thuyas, de chênes kermès, de romarins, de lauriers roses, auxquels elle mêle des caroubiers, des oliviers, qui attendent la greffe, et des touffes d'alfa. Mais la dent des chèvres et les rapines des indigènes, qui brûlent les massifs autant pour faire du charbon et des pâturages que pour obéir à l'instinct de destruction qui les distingue, maintenaient la stérilité et la solitude du désert.

Aujourd'hui nous traversons trois cents hectares de vignobles, des plaines couvertes d'oliviers naissants, des champs de blé, des jardins entourés d'une bordure de cactus. Des eucalyptus, des peupliers, de belles routes, une ville parfaitement ordonnée, indiquent le centre de la colonie. Le drapeau français flotte sur les bureaux de l'agence. Une noria, qui distribue une eau saine et abondante, un bureau postal et télégraphique, de nombreuses maisons, une école, un presbytère, une église en font le chef-lieu important d'un petit royaume.

A notre arrivée, des milliers d'Arabes, des Maltais, des chameaux, des ânes, des mulets, des chevaux, des bœufs, des moutons, des chèvres et, chose rare au pays musulman, même des porcs, sont déjà campés sur la place et le long des routes pour le marché du lendemain.

Le personnel de l'exploitation est sur le qui-vive. Des cavaliers ont annoncé l'approche des sauterelles. En quelques heures, des sacs de soufre ont été distribués dans les vignes, et cinq cents Arabes, le briquet en main, attendent le signal pour les enflammer et chasser l'ennemi. Un coup de vent a repoussé vers la mer la menaçante colonne. L'attaque est différée de quelques jours seulement.

* * *

Une petite chapelle sert d'église paroissiale. Un aumônier, entretenu aux frais de la Société, remplit les fonctions de curé.

M. le Directeur du personnel et le comptable nous font les honneurs du domaine. Nous visitons les magasins; ils sont immenses ; le cellier peut contenir vingt mille hectolitres et il n'est plus suffisant. Des plans inclinés permettent aux charrettes, à l'époque de la vendange, de conduire les raisins jusqu'au premier étage, d'où ils sont précipités par des trappes dans les cuves.

Ce qui nuit au développement de l'agriculture, du commerce et de l'industrie, c'est la cherté des transports. Il se font à dos de chameaux et à l'aide de petites charrettes

maltaises à deux roues. Les chemins de fer donneront seuls au pays tout son élan vers le progrès.

Aussi celui de Sousse à Tunis par l'Enfidaville est-il ardemment désiré. Son établissement marquera pour toute cette région l'heure de la prospérité.

Un autre obstacle au progrès de la culture, c'est la loi musulmane qui régit la propriété. Les interminables difficultés qui ont précédé, accompagné et suivi l'acquisition du domaine de l'Enfida en sont la preuve.

Il est très difficile, et quelquefois même impossible d'acquérir la moindre parcelle de terrain dans ces immenses régions, qui semblent n'avoir pas d'habitants. Le sol appartient aux tribus, et l'on ne se sait presque jamais quel est le nombre des légitimes propriétaires. Acheter, c'est s'exposer à des réclamations sans fin de la part de gens inconnus qui viennent, après le premier vendeur, demander leur part du prix convenu et déjà soldé. Enfin, il y a les confréries, les ordres religieux musulmans, dont les possessions, appelées *habbous*, sont très étendues et inaliénables.

A Fériana, un Français m'a déclaré que, résidant là depuis huit ans, avec l'intention d'acheter un domaine, il n'avait pu encore acquérir un seul arpent de terrain. Aux difficultés légales, il faut ajouter le mauvais vouloir des Arabes. Ils nous traitent comme des maîtres et nous baisent la main. Dans le fond, ils espèrent et attendent le départ des Roumis et s'opposent sournoisement, de toutes leurs forces, à ce qu'ils s'implantent sur leur territoire. C'est pour cette raison que, dans le Sud principalement, ils renversent et mutilent les bornes kilométriques, comblent les puits ou jettent, comme je l'ai vu à Bir-Amdou, des animaux crevés dans les sources; ils refusent au voyageur une tasse de lait et s'écartent de lui, s'il a besoin d'un renseignement, dès qu'il n'est plus sous le prestige de l'autorité militaire.

S'ils n'arrachent plus les poteaux télégraphiques, c'est que plusieurs indigènes, coupables de ce méfait, ont été sévèrement punis. Pour augmenter l'effet du châtiment, on a mis à contribution leurs tendances superstitieuses et leur inclination à croire que les Européens ont des rapports avec les djinns (génies).

Dès qu'un acte de vandalisme était signalé, si le coupable avait été vu ou était dénoncé, les officiers le mandaient au poste télégraphique.

« — Pourquoi, lui disait-on, as-tu voulu couper le poteau ou le fil du télégraphe?

« — Mais je ne l'ai pas coupé!

« — Comment tu ne l'as pas coupé? Le fil a pourtant transmis ton nom, ton signalement, le nom de ta famille et de ta tribu et l'heure de ton délit. »

En même temps, on lui montrait la petite bande bleue révélatrice. La leçon a porté son fruit.

Nul Arabe ne s'avise plus de toucher aux poteaux du télégraphe. Il a peur de l'œil du génie, qui circule invisible sur les fils de cuivre, qui, même la nuit, reconnaît le visage du délinquant, et, sans faire aucun bruit, transmet au bureau sur le papier bleu, son nom, sa physionomie et la marque de sa tribu.

(*A suivre*).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE XVI
L'ÉGLISE DES ÉTATS-UNIS (1800-1890).

(Suite 1).

IV. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE PHILADELPHIE.

La province ecclésiastique de Philadelphie a cinq suffragants et comprend tout l'Etat de Pensylvanie. Ce pays reçut son nom du célèbre Quaker, Guillaume Penn, qui, fuyant la persécution de l'Eglise officielle, s'y réfugia au XVIIe siècle, avec ses coreligionnaires. La tolérance des quakers ayant permis aux catholiques de s'établir chez eux, alors que toutes les autres colonies de la Nouvelle-Angleterre leur étaient impitoyablement fermées, la Pensylvanie comptait déjà 7,000 catholiques, au moment de l'émancipation. Ce fut ce qui décida, dès 1808, l'érection du siège épiscopal de Philadelphie, qui devint, en 1875, la métropole de toute la province.

ARCHIDIOCÈSE DE PHILADELPHIE.

Il comprend actuellement la ville et le comté de Philadelphie, avec neuf autres comtés. Population catholique. 450,000 âmes.

1° *Clergé* : 1 archevêque, 296 prêtres, dont 62 réguliers.

2° *Communautés religieuses : hommes :* Augustins, Jésuites, Rédemptoristes, Tertiaires réguliers de Saint-François, Frères des écoles chrétiennes. Total : 5 congrégations de religieux. *Femmes :* Servantes du Cœur-Immaculée de Marie, Sœurs du Bon-Pasteur, de Saint-Joseph, du Sacré-Cœur, de Notre-Dame des Anges, de la Charité chrétienne, Sœurs de charité de Saint-Joseph, Sœurs de Notre-Dame de la Miséricorde, du Saint-Enfant Jésus. Total : 10 congrégations et 1,102 religieuses.

3° *Œuvres d'apostolat* : 149 églises, 63 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation* : 1 grand séminaire, 130 élèves ecclésiastiques. Les Augustins et les Jésuites ont de plus chacun un scholasticat pour la formation de leurs clercs. 3 gymnases, jeunes gens. 27 pensionnats et écoles supérieures, jeunes filles, 2,165 élèves : 64 écoles de paroisses, 25,000 enfants.

5° *Œuvres de charité:* 7 orphelinats, 4,192 enfants; 1 asile pour veuves, 2 maisons de vieillards, 4 hôpitaux.

DIOCÈSES RÉUNIS DE PITTSBURG ET D'ALLEGHENY.

Le diocèse de Pittsburg fut érigé en 1843 ; on en détacha, en 1876, le diocèse d'Allegheny, mais jusqu'ici ce dernier est resté sous l'administration de l'évêque de Pittsburg.

Le diocèse de Pittsburg comprend six comtés et celui d'Allegheny neuf comtés en Pensylvanie. La population réunie des deux diocèses est de 180,000 catholiques.

1° *Clergé:* 1 évêque, 1 coadjuteur, 137 prêtres ;

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 1er, 8, 15 et 22 janvier.

2° *Communautés religieuses : hommes :* Bénédictins, 5 maisons ; Franciscains, 2 maisons ; Capucins, 3 maisons ; Carmes, 2 maisons ; Passionnistes, 2 maisons ; Rédemptoristes, 1 maison ; Pères du Saint-Esprit, 2 maisons. Total : 7 congrégations et 17 maisons de religieux. *Femmes :* Bénédictines, 3 maisons ; Ursulines, 1 maison ; Petites-Sœurs des pauvres, 2 maisons ; Sœurs de charité, 11 maisons ; de la Divine Providence, 5 maisons ; de Notre-Dame des écoles, 3 maisons ; de Sainte-Agnès, 2 maisons ; de la Miséricorde, 13 maisons ; de Saint-François, 11 maisons ; de Saint-Joseph, 4 maisons ; du Bon-Pasteur, 1 maison. Total : 11 congrégations et 56 maisons de religieuses ;

3° *Œuvres d'apostolat* : 161 églises, 13 chapelles ;

4° *Œuvres d'éducation :* 14 étudiants en théologie, 3 collèges, jeunes gens, 570 élèves. 6 académies, jeunes filles, 400 élèves. 1 école industrielle, 100 enfants ; 70 écoles de paroisses, 19,797 enfants ;

5° *Œuvres de charité :* 3 orphelinats, 451 enfants, 2 asiles, 1 refuge du Bon-Pasteur, 1 hôpital.

DIOCÈSE D'ERIÉ.

Séparé en 1853 du diocèse de Pittsburg, il comprend treize comtés en Pensylvanie. 60,000 catholiques, sur 469,484 habitants.

1° *Clergé* : 1 évêque, 69 prêtres dont 13 Américains.

2° *Communautés religieuses : hommes :* Bénédictins, Rédemptoristes. *Femmes* : Bénédictines, Sœurs de Saint-Joseph, de la Miséricorde. Total : 150 religieuses.

3° *Œuvres d'apostolat* : 101 églises, 18 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation* : 12 étudiants en théologie. 1 collège (Rédemptoristes), 123 élèves ; 3 pensionnats, jeunes filles, 197 élèves ; 81 écoles de paroisses, 5,837 enfants ;

5° *Œuvres de charité :* 1 orphelinat, 130 enfants, 1 hôpital.

DIOCÈSE D'HARRISBURG.

Il fut détaché en 1868 de celui de Philadelphie. Il comprend dix-huit comtés en Pensylvanie, 50,000 catholiques, sur 745,476 habitants.

1° *Clergé* : 1 évêque, 59 prêtres, dont 28 Américains.

2° *Communautés religieuses : hommes* : 6 Jésuites. *Femmes :* 29 Sœurs de Saint-Joseph.

3° *Œuvres d'apostolat* : 41 paroisses, 18 missions. 54 églises, 7 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation* : 4 académies, jeunes filles, 152 élèves ; 54 écoles de paroisses, 4,252 enfants ;

5° *Œuvres de charité* : 1 asile, 50 filles, 1 hôpital.

DIOCÈSE DE SCRANTON.

Il fut détaché, en 1865, de celui de Philadelphie et comprend onze comtés en Pensylvanie. 57,000 catholiques.

1° *Clergé* : 1 évêque, 72 prêtres.

2° *Communautés religieuses : Femmes* : Servantes du Cœur-Immaculé de Marie, Sœurs de l'Humilité de Marie, Sœurs de la charité chrétienne, Sœurs de la Miséricorde. Total : 4 congrégations de religieuses.

3° *Œuvres d'apostolat* : 46 missions, 74 églises.

4° *Œuvres d'éducation* : 16 étudiants en théologie, 6 académies, jeunes filles ; 16 écoles de paroisses, 4,500 enfants.

5° *Œuvres de charité* : 1 orphelinat, 52 enfants.

Résumé de la province ecclésiastique de Philadelphie.

Archevêché : Philadelphie, 1 archevêque, 296 prêtres, 212 églises ou chapelles, 450,000 catholiques.

Evêchés :

Pittsburg et Allegheny, 1 évêque, 1 coadjuteur, 137 prêtres, 174 églises ou chapelles, 180,000 catholiques.

Erié, 1 évêque, 69 prêtres, 119 églises ou chapelles, 60,000 catholiques.

Harrisburg, 1 évêque, 59 prêtres, 61 églises ou chapelles, 50,000 catholiques.

Scranton, 1 évêque, 72 prêtres, 74 églises ou chapelles, 57,000 catholiques.

Total : 1 archevêque, 4 évêques, 1 coadjuteur, 633 prêtres. 640 églises ou chapelles, 797,000 catholiques.

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

MGR LOUGHLIN,

premier évêque de Brooklyn.

Ce vénérable prélat qui était né en Irlande le 20 décembre 1817 et qui gouvernait depuis trente-huit ans le diocèse de Brooklyn, est mort dans sa résidence épiscopale le 29 décembre 1891.

M. STUB.

Ce missionnaire est mort à Christiania le 13 janvier. Originaire de la Norvège, M. Stub était parti dans son jeune âge pour faire le commerce en Italie. Il s'y convertit au catholicisme, devint prêtre, revint en Norvège et travailla pendant près de trente ans à la conversion de ses compatriotes.

BIBLIOGRAPHIE

Deux dictionnaires de langues africaines.

Les missionnaires du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie viennent de faire paraître deux ouvrages destinés à jeter une lumière nouvelle sur la question si complexe des langues de l'Afrique.

I

Le R. P. Lejeune, missionnaire du Congo français, a livré à la publicité un ouvrage in-18° de plus de 350 pages, intitulé : *Dictionnaire Français-Fang, précédé de quelques principes grammaticaux sur cette même langue.* C'est la langue des Fangs ou Pahouins, peuplade répandue sur les rives des fleuves et dans les terrains productifs du Gabon.

Les Fangs sont peut-être cinquante fois plus nombreux que les autres races noires de ces contrées même prises ensemble. La seule tribu des *Betsi* compte, d'après M. de Brazza, plus de deux millions d'habitants. De Lambaréné à N'dyolé, il y a plus de cent villages, et chacun de ces villages, en temps de guerre, dispose de plus de cent fusils.

Tout le commerce est entre les mains des Fangs : en vain on chercherait vingt kilos de caoutchouc ou d'ivoire chez les Mpongoués ou les Boulous, les Gaboas ou les Enengas, tandis que les navires français, anglais ou allemands sont chargés à Libreville des produits des Fangs.

Le P. Lejeune cite un négociant allemand, venant à Lambaréné, il y a quelques années, et qui connaissait quelques mots de Fang : tous les Fangs affluaient chez lui : à lui seul, il faisait plus de trafic que les autres commerçants ensemble. Aussi, les gouverneurs du pays avaient-ils exprimé souvent le désir de posséder sur cette langue des livres indispensables pour en faire l'étude.

La tâche était bien loin d'être facile. Jusqu'à ce jour, on n'avait absolument rien de cette langue ; la difficulté de la tâche, la bizarrerie des *tournures*, des sons à peine articulés, prononcés en même temps du nez, de la gorge et de la poitrine, la vitesse excessive avec laquelle parlent les Fangs, tout cela avait découragé les volontés les plus tenaces. C'est le résultat de ses recherches et de ses travaux que le P. Lejeune vient d'offrir au public. Il a recueilli trois mille mots et les a consignés méthodiquement dans les colonnes d'un dictionnaire. Il lui a fallu, en outre, formuler les règles grammaticales de la déclinaison pour les différentes parties du discours, et les règles de la conjugaison.

II

L'autre ouvrage est un *Dictionnaire Français-Swahili*, composé par le R. P. Sacleux, missionnaire au Zanguebar.

La composition de cet ouvrage est un immense service rendu aux Européens colonisateurs et aux missionnaires, eu égard à la zone considérable dans laquelle se parle cet idiome. Appartenant à la grande famille des langues *Bantou*, le swahili est la langue le plus en usage sur la côte orientale d'Afrique. Son domaine s'étend depuis le pays Somali, jusqu'au-delà des Grands Lacs, sur toutes les routes des caravanes. Cette langue, avec quelques modifications, est même comprise dans l'Archipel des Comores. A un certain endroit, elle traverse le continent africain, et on la retrouve sur le cours du Congo et sur la partie sud de la côte occidentale.

D'après le P. Sacleux, la langue swahilie se partage en neufs dialectes, dont trois dominent tous les autres, le *Kigunya*, le *Kimrita*, le *Kiungudya*. Ce dernier est le dialecte de Zanzibar, et quoi qu'il soit le plus moderne, il prime tous les autres par son importance, par sa perfection grammaticale, et surtout par la netteté de sa prononciation. En outre, le *Kiungudya* étend son aire de l'île de Zanzibar à la côte, entre le Mozambique et les environs de Mombassa. Ces raisons ont porté l'auteur du livre à le composer dans ce dialecte.

Le dictionnaire est suivi d'un appendice botanique, contenant les noms scientifiques et indigènes de mille cinq cent vingt plantes, dont sept cent quatre-vingts se trouvent dans l'île de Zanzibar.

Nous ne pouvons que faire des vœux pour que l'ouvrage du P. Sacleux, ainsi que celui du P. Lejeune, puissent être désormais d'utiles instruments entre les mains de ceux qui désirent s'appliquer à l'œuvre de la colonisation et surtout à l'œuvre éminente du salut des âmes.

On peut se procurer ces deux dictionnaires à la Maison-Mère des Pères du Saint-Esprit, Paris, rue Lhomond, 30. Prix du dictionnaire Français-Fang : 12 fr. ; du dictionnaire Français-Swahili : 20 fr.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

M. Aug. André, du diocèse de Nancy ... 17
M. Kohler, du diocèse de Strasbourg ... 88
M. l'abbé Marianval, du diocèse de Meaux, demande de prières ... 10
Une anonyme, diocèse du Puy ... 10
M. L. L. de Beaufort, diocèse d'Albi, demande de prières pour un défunt ... 10
La famille C. don recueilli par l'*Écho de Fourvière* ... 25
Anonyme » » ... 1
Mme Célestin » » ... 5
M. C. » » ... 5
Anonyme » » ... 5
Cinq personnes » » ... 10
Une personne » » ... 2 50
M. Berseaux à Pexonne, diocèse de Nancy ... 5
Mlle Kling, à Molsheim, diocèse de Strasbourg ... 50
M. Sanic, curé de Cadenas, diocèse d'Agen ... 10
M. Sidlu, à Fribourg ... 10

Pour les missions les plus nécessiteuses (à M. Guerlach, Cochinchine orientale).
M. Michel Bruyere, du diocèse de Chambéry ... 100
M. Perreau, chapelain de Vermot, diocèse de Nevers ... 5 50
Un anonyme de Bernex, diocèse d'Annecy ... 5

A Mgr Pineau.
Anonyme de Paris ... 5

Pour la mission de Cochinchine (M. Guerlach).
Par l'entremise de la *Semaine religieuse* du diocèse de Cambrai ... 10

Pour la mission de Téhéran.
Par l'entremise de la *Semaine religieuse* du diocèse de Cambrai ... 10

Pour les victimes de la Martinique.
Par l'entremise de la *Semaine religieuse* du diocèse de Cambrai ... 10

Pour la mission du Pé-tché-ly sud-est.
M. Minot, curé de Chézeaux, diocèse de Langres ... 5

Au R. P. Massiet (Jaffna), pour les victimes du choléra
Anonyme de Saumur, diocèse d'Angers ... 20
P. B. du diocèse de Clermont ... 50

Pour la mission la plus nécessiteuse de Mgr Potron (Hou-pé méridional).
Une anonyme du diocèse de Limoges, R. C. avec demande de prières ... 20

Pour l'église St-Antoine de Padoue (Hou-pé méridional).
Une anonyme du diocèse de Limoges, R. C. avec demande de prières ... 10

A. M. Marmand, à Okinoshima (Japon méridional) pour la construction de l'église St-Michel.
Anonyme, reconnaissance d'un bachelier, Lyon ... 20

Pour la léproserie la plus nécessiteuse (Tokio).
A. B. de Guingamp, diocèse de St-Brieuc ... 10

A M. Tulpin (Japon septentrional) pour la mission de Nagoya.
Anonyme de Saumur, diocèse d'Angers ... 50
M. l'abbé L. Mathé, du diocese de Poitiers ... 1
P. B. du diocese de Clermont ... 50
Un prêtre du diocèse d'Angers ... 100
M. Moinant, a Reichenburg ... 4 25
R. P. abbé de la Trappe de Reichenburg ... 17 10
M. L. de Dijon ... 20

A. M. Corre, missionnaire à Kummamoto.
M. Guillemin, à Verjux, diocèse d'Autun ... 30

Pour les lépreux de M. Coquard (Côte de Benin).
A. C. abonné de Marseille ... 5

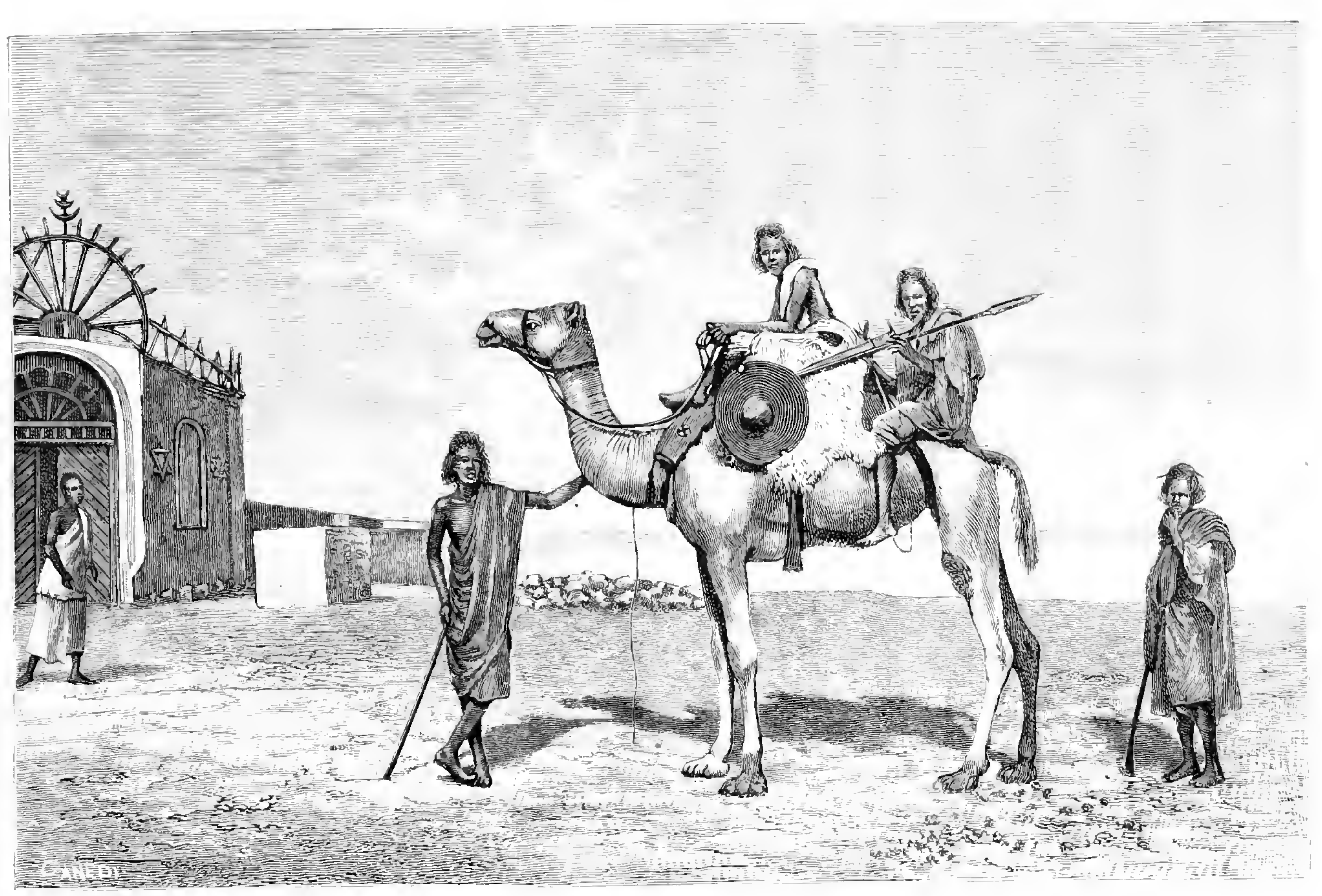
Pour rachat et baptême d'enfants à Abéokouta, sous les noms de Joseph, Hubert, Geneviève et Paul.
Au nom d'un défunt, anonymes du diocèse de Sens, avec demande de prières ... 40

Pour le rachat de deux enfants païens (Nyanza) à baptiser sous les noms de Joseph et Marie.
Une allemande catholique (en actions de grâces d'une double conversion), Lyon ... 20

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant*.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



AFRIQUE CENTRALE. — CHAMELIERS DE LA HAUTE-ÉGYPTE; d'après une photographie (voir page 75).

CORRESPONDANCE

HERZÉGOVINE

Aperçu sur la mission franciscaine et le diocèse de Mostar.

Le R. P. Victor, procureur des missions franciscaines, nous communique le rapport suivant d'un vénérable missionnaire de l'Herzégovine. Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur cette mission de Mostar, bien digne d'intérêt et que nous n'avions pas encore eu l'occasion de recommander à leur sympathie.

LETTRE DU R. P. RAPHAEL RADOS, FRANCISCAIN.

L'Herzégovine, avec la Bosnie qui lui est limitrophe, formait au moyen âge un royaume qui possède un passé glorieux. Lorsque le conquérant de Constantinople, Mahomet II, s'empara de l'Herzégovine en 1463, le nouvel Attila détruisit tous les édifices religieux, convertit les églises en mosquées et depuis cette époque l'Herzégovine, réduite à un état lamentable, fit partie du vicariat apostolique de Bosnie. En 1844, les Pères Franciscains de l'Herzégovine, en raison de la difficulté des communications avec la Bosnie où se trouvait la résidence du vicaire apostolique, reçurent de la Sacrée Congrégation de la Propagande l'autorisation de se séparer des Pères de Bosnie et instituèrent une province à part. En même temps fut créé un vicariat apostolique qui, en 1881, fut érigé en évêché, avec un titulaire ayant sa résidence à Mostar, capitale de l'Herzégovine. Cet évêque était suffragant de l'archevêque de Sérajevo.

En 1852, ce diocèse comptait trente-sept mille catholiques, répartis en quinze paroisses. Dieu a béni le zèle des Franciscains. Aujourd'hui, le nombre des catholiques est de soixante-dix-huit mille deux cents âmes ; celui des paroisses de trente-un. Il y a soixante-deux prêtres, tous indigènes, vingt séminaristes, dix-neuf aspirants à l'état ecclésiastique, et deux couvents.

En outre, par décret en date de 1890, la Congrégation de la Propagande a réuni à ce diocèse d'autres paroisses administrées par des prêtres séculiers, qui, anciennement, sous le gouvernement de la Sublime Porte, étaient placés sous la juridiction de l'évêque de Raguse.

D'après la dernière statistique, ces paroisses donnent ensemble quatorze mille catholiques.

Le simple exposé de ces faits prouve que les Franciscains de l'Herzégovine, après leur séparation d'avec leurs confrères de la Bosnie, ne sont pas restés oisifs, puisque, depuis ce temps, la population catholique a doublé, comme aussi les édifices paroissiaux et les oratoires y attenant et qu'il y a onze églises, plus ou moins vastes, correspondant au nombre des paroissiens.

Outre les trente-une paroisses déjà existantes, il serait nécessaire d'en ériger de nouvelles. Les pauvres paroissiens se trouvent parfois à des distances de huit heures de cheval et par suite dans l'impossibilité d'assister à l'enseignement du catéchisme, aux prédications, à la messe, etc. Mais, quelque urgente que soit cette nécessité, on doit pour le moment y surseoir, faute de personnel suffisant. Présentement, les Pères employés au service religieux ne négligent rien pour instruire et former le clergé nécessaire. En quarante-quatre ans, à l'aide d'aumônes recueillies en France, en Belgique et en Autriche, ils ont construit la majeure partie des églises ainsi que les deux couvents ; dans l'un d'eux se trouvent des écoles élémentaires pour les aspirants à l'état ecclésiastique ; dans l'autre, le noviciat.

Le noviciat achevé, les jeunes religieux jusqu'à ces derniers temps allaient en Italie où ils recevaient gratuitement des leçons de philosophie et de théologie ; la Congrégation de la Propagande se chargeait des frais de voyage. C'était un grand avantage pour la mission : malheureusement, la suppression des couvents de notre Ordre en Italie nous en a privés ; par suite, plus de jeunesse élevée en vue de succéder aux missionnaires actuels.

Pour ne pas laisser le peuple catholique sans pasteurs, les Pères Franciscains, cédant aux instances de Mgr l'évêque de Mostar, ont posé, le 19 mars 1890, la première pierre d'un séminaire dans la ville épiscopale.

Sa Majesté l'Empereur d'Autriche nous a gracieusement accordé mille florins et son gouvernement mille autres. De plus, de pieuses Sociétés et des bienfaiteurs nous ont aidés, en sorte que le tiers du travail est fait ; mais les ressources sont épuisées et par suite il est impossible de poursuivre l'édifice commencé.

La population de la mission est tout entière slave. Très pauvres pasteurs, laboureurs, sans industrie, sans commerce, nos fidèles sont incapables de fournir des secours. Jusqu'au traité de Berlin, la province était sous la domination de la Turquie ; c'est assez dire qu'elle ne possède aucune trace de biens ecclésiastiques.

Tout notre espoir est donc dans la charité des âmes pieuses. Qu'il me soit permis de leur demander humblement de bien vouloir nous envoyer une obole pour la construction du séminaire de Mostar en Herzégovine.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le 3 février, Son Eminence le cardinal Ledochowski a pris possession de sa charge de préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande. Mgr Persico, secrétaire général, et Mgr Aiuti, secrétaire pour les affaires du rite oriental, ont présenté à Son Eminence le haut personnel de la Sacrée Congrégation, les supérieurs et professeurs du collège Urbain, puis les employés des services administratifs.

L'éminent prélat a adressé à tous de paternelles paroles d'encouragement et leur a recommandé de continuer à se dévouer au service de la Sacrée Congrégation sans perdre jamais de vue son but sublime, qui est de propager la religion de N.-S. Jésus-Christ et l'œuvre des missions apostoliques. Pour lui, dans la charge difficile que venait de lui confier la bienveillance du Souverain Pontife, il donnerait à cette œuvre tous ses soins, toutes ses pensées, toutes ses affections, pour se conformer à la charité de Jésus-Christ et de son vicaire ici-bas, Sa Sainteté Léon XIII.

INFORMATIONS DIVERSES

Afrique centrale. — Nous avons annoncé dernièrement la délivrance du P. Ohrwalder et des Sœurs Chincarini et Venturini, les derniers prisonniers des Mahdistes. Voici sur leur captivité et leur fuite des détails qui intéresseront nos lecteurs.

Le P. Joseph Ohrwalder se trouvait dans la station de Djebel-Delen, tribu des Noubas au sud du Kordofan, quand commença la rébellion du Mahdi.

Le 15 septembre 1882, il fut pris avec tout le personnel de Djebel-Delen, c'est-à-dire avec le P. Bonomi, deux Frères et trois Sœurs. Trois jours après, les prisonniers furent emmenés au Boga-Djansar, camp du Mahdi, près d'El-Obéïd, capitale du Kordofan. Ils y arrivèrent le 28 septembre. Quatre mois plus tard, ils furent témoins de la prise d'El-Obéïd. A la fin de mars 1883, le P. Ohrwalder partit avec l'armée du Mahdi pour Khartoum. Chemin faisant, à Rahab, il fut isolé de ses compagnons de captivité et ramené à El-Obéïd.

Le 4 juin 1885, le P. Bonomi réussit à prendre la fuite, pendant qu'on mettait en prison le P. Ohrwalder.

Sur ces entrefaites, le Mahdi mourut à Omdurman (la nouvelle Khartoum) et les troupes se portèrent avec leur prisonnier d'El-Obéïd à Omdurman où elles arrivèrent le 24 avril 1886.

Mgr Sogaro, vicaire apostolique du Soudan, ne cessa jamais de travailler à la délivrance de ses prisonniers. Dès 1884, il tenait constamment un de ses missionnaires, à cette fin, sur la frontière égyptienne. L'an dernier, il envoya à Wadi-Halfa le Copte Hanna, élève de la mission, avec ordre de se porter, en compagnie d'un Arabe choisi dans ce but, jusqu'à Omdurman. Hanna resta à Wadi-Halfa, pendant que l'Arabe s'avançait sur Dongolah pour y prendre des informations sur les chances et les moyens de réussite. Trois mois se passèrent sans que l'Arabe revînt. A Dongolah, l'émir Zogal, esprit libéral et conciliant, avait été destitué et remplacé par l'Emir Yunes. Le projet était par lui-même anéanti. Entre temps arrivait d'Omdurman, chez Mgr Sogaro, au Caire, un Arabe chargé d'une lettre du P. Ohrwalder. Mgr Sogaro reconnut bientôt dans ce messager, l'homme capable de porter secours à ses prisonniers et d'en rendre quelques-uns à la liberté. Il le chargea d'un pli pour le P. Ohrwalder, encourageant ce dernier à prendre la fuite et à se fier à l'Arabe.

Le messager partit de Korosko le 15 septembre 1891. Le P. Ohrwalder ne comptait plus guère revoir cet homme, lorsqu'un soir ce dernier se présenta dans la misérable cabane du Père.

On commença aussitôt les préparatifs. Une des deux religieuses, Sœur Concetta Corsi, qui avait été désignée pour faire

partie de l'évasion, venait de mourir du typhus. Il fallut lui substituer une autre. La plus grande difficulté était de transporter cette autre Sœur de la maison d'un Grec où elle habitait à la maison du Père. Cependant la chose réussit. Les préparatifs se firent donc dans le plus grand secret, et à l'insu même des autres captifs. L'Arabe, de complicité avec deux compagnons, acheta quatre chameaux au prix de 800 francs chacun, les nourrit avec force dourah, afin qu'ils fussent capables de marches forcées.

« Le soir du 29 novembre avait été fixé pour la fuite, raconte le P. Ohrwalder. L'Arabe avec ses deux compagnons amena les chameaux devant notre hutte. Vers huit heures du soir nous sortîmes en silence l'un après l'autre, les deux Sœurs Catherine Chincarini et Elisabeth Venturini, une négresse chrétienne du nom d'Adila, les trois Arabes et moi. Je sortis le dernier de la maison que je fermai et dont je pris la clef avec moi. Les chameaux n'étant que quatre, nous dûmes les monter deux à deux.

« Une fois en selle, nous traversâmes toute la ville et nous ne nous arrêtâmes que loin des habitations pour mieux arranger les selles. Toute la nuit nous allâmes au grand trot, sans être reconnus des indigènes qui se rendaient à Omdurman. Au lever du jour, nous quittâmes la route pour éviter les voyageurs et nous entrâmes dans le désert à trois heures de marche du fleuve. Nous continuâmes ainsi notre fuite, prenant de nuit les chemins, et de jour le désert, sans halte aucune, jusqu'à ce que nous fûmes arrivés, après trois jours, au nord de Berber. Là, près d un lieu appelé Banga, nous perdîmes une journée à attendre la nuit, pour la traversée du Nil.

« La nuit arrivée, le batelier refusa de nous passer, nous promettant de le faire, le lendemain matin, ce qui nous eût mis en grand danger. Fort heureusement, après le départ du batelier, deux jeunes gens qui se trouvaient là, consentirent à nous porter sur la rive opposée, au prix de deux talleris.

« Nous continuâmes notre course dans le désert. Un moment, nous nous rapprochâmes du fleuve près de Meschra-el-Desc, six lieues au sud d'Abu-Hamed, pour nous approvisionner d'eau.

« Nous entendons soudain derrière nous, un grognement de chameau; grand effroi. Notre Arabe se porte en arrière et se trouve devant une sentinelle armée, garde-frontière, s'apprêtant à monter en selle sur son chameau. Il salue de la main droite, et de la gauche saisit le fusil de la sentinelle. Nous étions trop loin pour entendre ce qui se disait. L'Arabe vint bientôt m'apprendre que nous étions perdus, que, même à prix d'argent, on ne voulait pas nous laisser continuer notre route. A cette nouvelle, une de nos Sœurs tombe évanouie. Nos Arabes changent de tactique et décident de se défaire du soldat, s'il ne veut entendre raison et accepter de l'argent. Après de longues discussions, il accepte vingt talleris et nous laisse partir, en nous promettant de ne pas faire sortir pendant les deux jours suivants le « Dauria » ou « garde », afin de nous laisser le temps de nous éloigner en sûreté. Après avoir échappé à ce danger, nous entrons dans le *Grand Désert*, en voyageant jour et nuit. Nos chameaux étaient à bout de forces; gros et gras au moment du départ d'Omdurman, ils étaient devenus maigres (voir la gravure page 73), la plante de leur pied s'était usée et ne leur permettait plus de marcher sur un terrain pierreux. Heureusement, nous nous trouvions sur un chemin de sable.

« Le 8 décembre, à l'aube de la fête de l'Immaculée-Conception, nous atteignîmes Murad, le poste le plus avancé de l'armée égyptienne. Nous étions sauvés! Après un repos de deux jours, nous partîmes le 10 décembre et le 13 du même mois, nous entrions à Korosko. Accueillis et traités avec la plus grande bienveillance par les autorités militaires, nous eûmes hâte de gagner Assiout et de là le Caire, où nous arrivâmes le 21 décembre.

« Grâces à Dieu mille fois de nous avoir rendu la liberté !

« Honneur à notre vicaire apostolique, Mgr Sogaro ! La puissante Angleterre a laissé mourir Lupton en esclavage, Slatin-Bey est entre les mains des Madhistes fanatiques, ainsi que l'Allemand Neufeld. Notre évêque n'a pas pris de repos jusqu'à ce qu'il eût délivré ses missionnaires ! »

LE CHANG-HAI CHRÉTIEN

ET

LE CHANG-HAI PAYEN

PAR LE **R. P. RAVARY**, *de la Compagnie de Jésus*
MISSIONNAIRE AU KIANG-NAN

TROISIÈME LETTRE

LA PROPAGANDE PROTESTANTE

Les œuvres protestantes à Chang-hai. — Propagande par la prédication et les livres. — Temples. — Ecoles. — Hôpitaux.

Suite (1)

A Chang-hai, la prédication du Saint Évangile est également encouragée et pratiquée. L'ardeur toutefois est plus modérée. Les difficultés dans la pratique se multiplient. Un Européen, exerçant encore en ces pays un certain prestige qui diminue sensiblement, peut se présenter un peu partout et parler. Mais imposer à un pauvre Chinois la rude corvée d'aller prêcher en public dans la rue ou du moins dans une chambre louée à tant par mois, et cette chambre donnant sur la rue, c'est lui supposer une dose de hardiesse peu commune. Je sais qu'il aura cette hardiesse à une seule condition. L'enthousiasme, la piété, le dévouement? Nullement! « *Sa-ca-dié*, combien de sapèques, combien de piastres? » vous répondent en chœur ces bons Chinois quand vous les appelez à votre service! Telle est la règle générale qui peut compter de rares exceptions.

Deux fois en l'espace de dix ans, j'ai vu ce spectacle dans une rue de notre voisinage, et il y a longtemps. Je traversais cette rue par nécessité et non par curiosité. Sept ou huit individus ferment presque le passage. Ils regardent. Je fais comme eux. La boutique voisine m'est connue. Elle venait d'être louée pour le prêche protestant. Un ministre chinois est assis sur une chaise devant une table. Sur cette table, trois ou quatre livres, la théière et la tasse à thé, la pipe et le tabac. Huit à neuf bancs sont dans cette ex-boutique, où la propreté laisse à désirer. Une douzaine de personnes sont assises sur ces bancs. Devant la porte et la fenêtre ouvertes, quinze à vingt passants qui se pressent, se poussent et veulent voir et entendre. L'un fume sa pipe. L'autre *grignotte* à belles dents un gros morceau de galette à l'huile de ricin. Celui-ci fait sa réflexion. L'autre de lui répondre. Le prédicant de crier plus fort et de gesticuler plus solennellement. Le bourdonnement va *crescendo*. Mon pauvre ministre aux abois est contraint à plusieurs reprises de prier les spectateurs du dehors de ne pas troubler la prédication. Voilà ce que j'ai vu. J'ai entendu dire depuis que ce genre de prédication était accompagné le plus souvent de difficultés semblables.

Cette année, à quelques pas de nous, une chambre a été louée pour le même but. Le résultat a été le même. Le programme annonçait une prédication quotidienne pour l'ordinaire, de trois à quatre heures de l'après-dîner. Les premiers jours, assistance assez nombreuse. Après quelques semaines, le prédicateur, peu encouragé, ne

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 8, 15, 22, 29 janvier et 5 février.

parait à sa table qu'une fois par semaine. Assez souvent, mon brave homme garde un silence forcé pendant un quart d'heure, une demi-heure. Il n'a pas d'auditeurs.

Finalement trois ou quatre curieux s'asseoient sur les bancs. Notre prédicateur débite son sermon, fait la révérence, se retire, ferme la porte à clef, et pour huit ou dix jours, va se reposer au sein de sa famille. Le plus souvent, avant l'année révolue, il faut plier bagage et fermer l'appartement. Le succès ne vaut pas le prix du loyer. Notre pauvre Chinois va se consoler auprès de ses maîtres. Ces messieurs savent le secret d'adoucir les positions les plus embarrassées. A de bonnes paroles ils ajoutent la gratification pour les services exceptionnels, et le prédicateur, plus malheureux que coupable, trouve facilement un emploi encore lucratif.

Le premier des révérends ministres qui inventa le mode de cette prédication en plein air, faite dans des conditions si peu convenables et même si peu décentes, mérite autre chose qu'un brevet d'invention. Dans un pays comme la Chine, où existe le respect des choses et des personnes, il n'est pas permis d'annoncer la parole de Dieu avec un tel manque de décorum et de dignité. L'Européen ou le Chinois, qui viole cette loi générale, s'attirera presque toujours le mépris et la risée publique.

Dans les temples et les chapelles, la prédication n'entraine pas ces graves inconvénients. Le prédicateur trouve un auditoire moins bruyant et moins grossier. L'assistance n'est jamais fort nombreuse, puis elle est connue. Le portier de l'établissement ferme la porte aux va-nu-pieds et aux suspects.

Le prêche se fait pour l'ordinaire le dimanche de dix heures et demie à onze heures et demie ; l'après-midi, de trois à quatre heures. Dans la semaine, le jeudi seulement, de trois à quatre heures. Les exercices consistent dans les prières du rituel protestant, dites au commencement, et dans quelques versets de cantique avec accompagnement d'harmonium, si faire se peut. Puis le prédicateur, le plus souvent un Européen, se promenant un livre à la main, sur l'estrade où est son siège, débite gravement son speech. Enfin quelques prières terminent la séance. Je laisse de côté mille petits détails plus ou moins édifiants, mais curieux et piquants, sur certaines de ces réunions. Il faut se borner.

Le petit et le grand monde a toute facilité pour visiter les églises catholiques et assister aux offices. On n'exige des visiteurs, hommes et femmes, que le silence et la bonne tenue. Chez les protestants la consigne est sévère, il y a presque exclusion. Les diverses églises de la Réforme se sont appelées dès le principe Iasou-kiao (religion de Jésus). Leurs temples et chapelles s'appellent Li-pa-dang (temple où s'accomplit le rite) et parfois Iasou-dang (le temple de Jésus). Dans ces temples et chapelles, les indigènes sont reçus quand ils sont connus et comptés comme adeptes ou convertis; les autres sont exclus. La belle église de la Concession anglaise, appelée cathédrale, n'a pas encore jusqu'à ce jour accepté les Chinois, même les convertis protestants. C'est un superbe monument, d'après un plan bien travaillé. Deux et trois architectes sont restés continuellement sur le chantier pour faire exécuter ce plan dans les plus petits détails. La dépense, on le comprend, a été fort considérable.

Dans les deux autres temples, dignes de ce nom, mais fort modestes, les indigènes ont été reçus. Puis, sont arrivés d'Angleterre et d'Amérique des Révérends ministres brûlant de zèle pour la conversion du Céleste Empire. On a construit de nouvelles chapelles et des écoles dans la ville et les faubourgs. L'établissement le plus considérable des méthodistes a été fondé sur les bords d'un canal, communiquant avec le quartier américain à quatre kilomètres de distance. Je ne sais pas au juste le nombre de ces chapelles, neuf à dix peut-être. Ce que je sais, c'est que peu méritent ce nom. Je connais telle chapelle qui n'est rien moins que cela. C'est une école, une salle d'étude et même une salle de récréation, bien dénudée, bien pauvre et peu propre. Dans un angle de la salle, sont l'estrade et le siège du prédicateur. L'harmonium est près de l'estrade. Trente à trente-cinq garçons de huit à vingt ans se pressent dans cette salle. Près de là, sont vingt à vingt-cinq filles déjà âgées, élèves du même établissement. Ajoutez trente à quarante convertis des deux sexes. Je me demande comment, dans un tel local, on peut apprendre à une telle jeunesse la manière de prier le bon Dieu !

Je ne puis dire que ces quelques mots sur le culte, les églises et les temples des protestants à Chang-hai. Il me faudrait écrire un gros volume si j'entamais la controverse.

***

Un correspondant du journal de Chang-hai, le *Daily-News*, a envoyé à cette feuille une lettre et deux articles de statistique qui ont paru dans le numéro du 20 octobre 1887. Dans l'article de fond on félicite le correspondant pour cette heureuse idée de faire connaitre à la communauté européenne et à l'étranger, les succès obtenus dans l'éducation de la jeunesse chinoise des deux sexes. Le correspondant, qui signe D., déclare en commençant qu'il n'a entrepris ce travail que sur l'invitation du vénérable archidiacre. L'auteur ajoute qu'il a rempli cette mission avec tout le zèle possible. Il a visité les diverses écoles et partout il a constaté les progrès des élèves des deux sexes dans l'instruction religieuse et les autres sciences. A l'avenir, ces succès, à n'en pas douter, seront de plus en plus nombreux et consolants.

1er article. *Liste des stations et des travaux des missionnaires protestants à Chang-hai et dans les faubourgs.*

Anglais.— *Société de la mission de Londres.— Société de la mission de l'Eglise. — Mission de l'intérieur de la Chine.— Libre église chrétienne.* Révérend Dyer, agent de la Société Biblique anglaise et étrangère. — *Société des livres et des Tracts écossaise.* Total, 5. — Amérique. — *Mission baptiste américaine. — Mission épiscopale protestante. — Mission presbytérienne américaine. — Mission épiscopale méthodiste — Baptistes du septième jour. — La mission des femmes.* — Total, 6.

Soit donc onze Églises, onze missions, onze sectes, pressées les unes contre les autres dans ce petit coin de terre qui s'appelle Chang-hai, sectes aujourd'hui en paix et parfois unies contre l'Église romaine qui est une, et demain, en lutte entre elles sur un point de doctrine !

Suit une assez longue liste, intéressante sans aucun doute pour eux et pour nous, mais que l'espace ne permet pas

rapporter. On y cite trente-huit endroits possédant un établissement quelconque, église, chapelle, école, pensionnats, hôpital, pharmacie et dépôt de livres.

Le second article est intitulé : *Statistique des travaux d'éducation chrétienne pour les Chinois dans la ville de Chang-hai et les faubourgs*. J'abrège presque à regret. Cette page est fort instructive.

1° Ecole anglo-chinoise pour les garçons et les jeunes gens. — 60 élèves environ. — Programme : Instruction religieuse, anglais parlé et écrit, etc... — 2° Pensionnat de garçons. — 30 élèves. — id. de filles. — 26 élèves. — Pour l'âge, garçons de huit à vingt-deux ans. — Filles, idem. — 3° La mission épiscopale méthodiste américaine a deux établissements d'éducation : *a*) l'Université du Dr Allen, — 70 élèves environ; *b*) la Mission des Ladies, école-pensionnat de filles.—19 environ,—âgées de dix à dix-sept ans.—4° Pensionnat de filles.—40 élèves environ.— 5° Collège St-Jean — 84 élèves.— 6° Ecole de garçons de l'*Église chrétienne libre*. — 17 élèves. — 7° Société des missionnaires de l'Eglise, trois écoles : *a*) école anglo-chinoise, 30 élèves chinois environ, plus 24 Anglais ou Eurasiens, etc.: *b*) deux écoles de garçon, 60 élèves; *c*) deux petites écoles de filles, 14 élèves, à ces petites filles, on apprend le catéchisme, le chant chinois, les travaux usuels etc.

Les protestants possèdent encore à Chang-hai quatre ou cinq établissements de bienfaisance pour les malades. Plusieurs ne comprennent que quelques chambres où se donnent les consultations, et où sont dressés quelques lits pour recevoir les infirmes. Le plus considérable est l'hôpital Saint-Luc. Il a été fondé, il y a dix-neuf ans. Chaque année, les administrateurs publient le rapport. Celui de cette année constate que 418 Chinois et 83 femmes ont été reçus dans cet hôpital. De plus 32 Européens et 8 femmes ont été également admis. Pour les consultations, on a compté 12,143 Chinois et 9,131 femmes. Pour les Européens, 422 hommes et 307 femmes.

Ces deux statistiques offrent un vif intérêt. Voilà du positif. Ce sont des chiffres, et contre les chiffres, les arguments *à priori* et les suppositions perdent toute leur force. Un nombre si considérable et si varié de fondations et d'établissements de bienfaisance prouve un travail constant, des efforts généreux, et j'ajoute, ce point est capital, des dépenses énormes. L'entretien de tant d'écoles, de tant de pensionnats, où l'éducation, la nourriture et le vêtement le plus souvent se donnent gratis, coûtent beaucoup.

De plus, le nombreux personnel d'employés, hommes et femmes, tous largement rétribués, augmente la dépense. Leur salaire est considérable. Ils reçoivent trois fois, six fois, dix fois plus que dans les familles ordinaires et chez les missionnaires catholiques. On dit que c'est une nécessité, et non un appât ou une prodigalité. Je connais, hélas! quelques chrétiens, qui nous ont quittés et sont entrés au service des Révérends ministres. Le remords les agite. Ils voudraient revenir. La seule question d'argent arrête leur volonté trop faible. Aux sommes dépensées pour ces divers établissements, ajoutez les frais considérables qu'entraine la Société pour la diffusion des livres, vous aurez le budget énorme de la propagande protestante dans ces pays et spécialement à Chang-hai !

* * *

Une dernière question se pose en terminant ce chapitre. Elle est fort grave. Il n'y a pas d'indiscrétion, je pense, à se demander et à demander quels sont les résultats d'un si grand travail et de si grandes dépenses. Peut-on connaître le nombre de Chinois qui sont entrés dans les différentes Eglises de la Réforme à Chang-hai? Combien sont protestants, non seulement de nom, mais aussi de fait, et suivent sérieusement les prescriptions, bien légères du reste, de la secte qui les a reçus ? Je parle, bien entendu, des individus et surtout des familles indépendantes, non au service des divers établissements. Ceux-ci, on le comprend, ont grand intérêt à ne pas montrer indifférence ou froideur. Combien, en un mot, se *font protestants, vivent protestants* et *meurent protestants* ? On se garde de nous le dire.

Le missionnaire catholique, lui, travaillant au grand jour, dit, écrit et publie au grand jour ses succès et ses insuccès, ses consolations et ses désolations. Il est venu sur la terre infidèle pour travailler et pour souffrir. Rien ne l'étonne, rien ne l'effraie. Il travaille, il souffre, non pour le temps, mais pour l'éternité. Dieu bénit ses labeurs. Les apôtres sont des conquérants pacifiques. Le monde étonné raconte leurs succès aux quatre vents du ciel. Avant tout, ils savent que, pour convertir les hommes et faire des chrétiens sérieux, il faut trois choses : 1° la grâce de Dieu qui féconde ; 2° la prière qui attire la grâce ; 3° la charité qui fait aimer Dieu par dessus tout et le prochain comme soi-même.

(*A suivre*).

DE CARTHAGE AU SAHARA

PAR

M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

(Suite 1)

La sécurité en Tunisie. — Causes qui retardent la colonisation : absence de voies ferrées. — Les nomades. — Les rats. — Les moineaux. — Les guêpiers. — Les serpents. — Le siroco. — Le sable. — Le docteur Rouire. — Les monuments mégalithiques. — Zaghouan.

Le territoire qui s'étend de Tunis à l'Enfida, par Zaghouan, n'est pas le seul qui puisse être l'objet d'une exploitation avantageuse. Mais il faut en rendre l'accès plus facile et les débouchés moins coûteux. Car tout est à créer en Tunisie. Seules, les villes du littoral et leurs alentours ont reçu quelque accroissement et prospérité de l'établissement du protectorat. Tout le centre et le sud, c'est-à-dire les neuf dixièmes de la contrée, sont encore vierges de l'influence civilisatrice de la France, si j'excepte la sécurité que les postes militaires ont assurée partout, vis-à-vis des personnes et des propriétés. Nos officiers, à qui nous devons ce résultat, l'ont obtenu, par leur esprit de justice plus que par la terreur du sabre. Les Arabes les craignent et les

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 1er, 8, 15, 22, 29 janvier et 4 février.

estiment. Ils en appellent d'eux-mêmes à leur jugement dès qu'ils ont un démêlé ou des querelles intimes.

« Vous valez mieux que nous, disent-ils. Vous êtes des gens de justice. Si vous vouliez dire seulement : « Il n'y a « qu'un Dieu et Mohamed est son prophète, vous nous pré- « céderiez dans le Paradis. »

Mais que de plaines immenses, productives, saines, échapperont longtemps encore au travail fécondant de la pioche et de la charrue, à cause de leur isolement et des vastes déserts qui les entourent !

De superbes coteaux, de riants vallons, qui ne demandent qu'à produire, qui sont semés de ruines, preuve certaine de leur ancienne richesse, n'ont encore aucun colon. Il faut établir auparavant des voies de communication, des routes et surtout des chemins de fer.

En Algérie, par exemple, la plaine de la Mitidja n'était guère qu'un marais fiévreux avant le passage du chemin de fer. Bouffarik et Marengo n'existaient pas. Il en est de même, sur une étendue plus considérable, de tout l'intérieur de la Tunisie. Une voie ferrée qui irait de Tunis à Sousse et de Sousse à Gafsa par Kairouan, et se souderait à la prolongation de la ligne de Tebessa à Gabès, changerait en quelques années la physionomie du pays, ouvrirait des champs illimités à la colonisation, à l'agriculture et à l'industrie, par le reboisement des montagnes, le défrichement des plateaux, l'exploitation des carrières, des mines et des sources d'eaux thermales, plus abondantes ici que dans nulle autre partie de l'univers.



TUNISIE. — BAB-EL-TUNIS A KAIROUAN; d'après une photographie de M. HÉBRARD. (Voir page 81).

L'esprit se défend à peine d'un sentiment de tristesse quand on voyage pendant plus de huit jours à travers des régions d'un sol naturellement fertile, sans rencontrer aucune agglomération humaine autre que celle des nomades, qui ont groupé leurs tentes autour d'un puits solitaire !

Il faut à l'agriculture, comme aux autres industries, l'influence et le secours d'un milieu favorable. Un domaine ne peut être complètement isolé des autres parties du terrain cultivable. Le colon qui s'aviserait de planter sa tente et de répandre ses céréales dans un champ, éloigné de toute autre culture, ne pourrait écouler ses produits, ni recevoir les appareils nécessaires à son exploitation. Il serait bientôt ruiné par une foule d'ennemis, qui semblent d'abord inoffensifs et qui n'en sont pas moins des fléaux dévastateurs. Ces ennemis, ce sont les nomades, les sauterelles, les moineaux, les guêpiers, les rats, les gerboises, les scorpions, les sables et le siroco.

Les nomades, avec leurs centaines de chameaux, leurs milliers de moutons et de chèvres, sont toujours en quête de pâture Herbes, brindilles, jeunes pousses tombent fatalement sous la dent du troupeau. Vouloir écarter les pasteurs du domaine isolé, qui, dans une région stérile, offre seul l'aliment dont leurs quadrupèdes sont avides, est chose difficile, sinon impossible. Aux lueurs de l'aube naissante, sous les ardeurs torrides de midi, ou quand le soleil colore de ses derniers feux l'horizon du couchant, ils passeront inaperçus, et le Roumi constatera le lendemain que, de ses fruits et de sa récolte, il ne reste pas même l'espérance.

Le sol n'est jamais sans habitants. Les animaux occupent les régions abandonnées de l'homme. En lutte pour la vie, les uns contre les autres, ils se divisent le territoire et s'établissent par catégories d'espèces, dans des principautés distinctes, où ils exercent des droits absolus.

Ces animaux choisissent le sol le mieux approprié à leurs besoins. Les plaines de Kairouan sans arbres et sans ruisseaux, sont le domaine des rats. Les plateaux de Djilma, couverts de gazons, de jujubiers de myrtes, étoilés, de cystes, piquetés des baies rouges des arbousiers, sont le parterre préféré des moineaux. Les guêpiers, au col jaune, aux ailes bleues, que nos soldats ont si pittoresquement nommés « chasseurs d'Afrique », ont fixé leur empire sur les côteaux d'Hadjeb-el-Aïoun, où les sources abondent, avec les joncs, les lauriers roses et les tourbières.

Les plaines désertiques des environs de Gafsa, de Tôzeur, de Nefta, sont principalement réservées aux gerboises, aux scorpions, aux najahs, longs serpents dont la blessure est très venimeuse. On y trouve aussi la fameuse vipère trigonocéphale que Pline a décrite et que Salluste a immortalisée. Sa morsure est toujours mortelle. Les hyènes, les chacals et les gazelles ont leur retraite dans les buissons des dunes.

Ces animaux, rarement troublés par la présence de l'homme, se multiplient au point de couvrir le pays de leur

progéniture et d'en devenir les maîtres. Il était naguère de mode de plaisanter sur l'armée de Sennachérib, mise en déroute par une légion de rats, qui, dans une nuit, dévorèrent les courroies des arcs, des pieux et des ceinturons. Le savant, qui trouve ce fait invraisemblable au fond de son cabinet, penserait autrement s'il avait bivouaqué dans les sables d'Afrique. L'évènement n'est pas moins historique que le fléau des sauterelles. Il passait aussi pour une légende, un mythe des temps nébuleux, et il est devenu une cuisante réalité.

Ces rats, sages, prévoyants, actifs, ne vivent pas seulement d'air pur, de soleil et du spectacle des nuits étoilées, mais aussi de toute récolte qui pousse en leur voisinage. Chose singulière ! ils ont l'instinct d'en attendre la maturité et d'en faire à propos la cueillette. Quand le colon arrive, il trouve son champ moissonné. La paille est coupée sur sa tige. Les épis, fort bien ébarbés, choisis et disposés dans le plus bel ordre du monde, sont entassés avec symétrie dans les greniers souterrains des rongeurs. Alors les rats voleurs sont volés à leur tour. Au mois de mai, on a fait des razzias en règle dirigées contre les magasins de la gent trotte-menu. Plusieurs tribus n'ont dû qu'à ce moyen de rentrer en possession d'une partie de leurs récoltes d'orge.

Les guêpiers, dits « chasseurs d'Afrique », vivent en colonies. L'une d'elles a pris pour centre de ses ébats Hadjeb-el-Aïoun. Le joyeux ramage de ces charmants volatiles, leurs luttes dans les airs, leurs rapides et bruyantes envolées, ne laissent jamais sans bruit et sans mouvement le bois touffu de caroubiers et de lauriers-roses qui marque, sur le flanc de la colline, le niveau auquel s'élève la nappe des eaux souterraines. Ils sont presque la seule distraction des soldats campés sur ce plateau splendide, mais solitaire.



TUNISIE. — ZANKAT-TOUILA, GRANDE RUE A KAIROUAN; d'après une photographie de M. HÉBRARD (voir page 81).

Leur nombre n'est rien, comparé à celui des moineaux établis dans les plaines de Djilma. Il y a là de vastes prairies naturelles, coupées par des groupes de jujubiers sauvages de deux à trois mètres d'élévation. Ces jujubiers se comptent par milliers sur la largeur de la plaine, et cela dure pendant plus de vingt kilomètres. Chaque jujubier est garni en moyenne de six à douze nids de moineaux. Tous ces nids ont de cinq à six œufs. En moins de cinq minutes, il est facile d'en recueillir une centaine et de se désaltérer de leur glaire légèrement saumâtre au palais. Il faut avoir pourtant un certain courage pour rester impassible devant le tapage que les pierrots font autour du ravisseur. Notre voiture les exaspère. Allez donc planter une ferme dans le voisinage de ces légions ailées. Malgré la fécondité du sol, vous ne récolterez ni un grain, ni un fruit, ni un légume ! Ces ennemis du colon ne seront repoussés que peu à peu, à mesure que l'agriculture étendra ses conquêtes par zônes concentriques, sans laisser d'interstices entre les cultures, les forêts et les prairies.

C'est dans l'incommensurable désert de Kairouan que nous affrontons la première nuée de sauterelles, qui, la veille, a donné tant d'émoi aux travailleurs de l'Enfida. Le ciel en est noir, le soleil obscurci ; elles font ombre sur la terre, heurtent la tête de nos chevaux, tapissent notre voiture, nous couvrent la poitrine et le visage, jonchent le sol et ralentissent notre marche. Le cocher, avec son fouet, les abat par douzaines. Les sujets de cette avalanche ne se peuvent comparer qu'aux flocons de la neige, quand elle tombe drue et serrée. Les couches inférieures rasent la terre ; d'autres passent dans les airs à deux cents mètres d'élévation.

Nous traversons ainsi trois colonnes successives, produisant un bruissement musical caractéristique. Les sauterelles sont jaunes, bronzées sur la tête, cuivrées sous le

ventre, d'une longueur de huit à dix centimètres. La vitesse de leur vol égale celle du bec-fin : elles gardent presque constamment la direction du nord-est. Les gros oiseaux s'en régalent. Elles font le bonheur des enfants, qui les poursuivent, les attèlent et les torturent de mille façons.

On s'est demandé comment Jean-Baptiste pouvait vivre de sauterelles dans le désert. Les Arabes à Kairouan et à Tôzeur nous ont donné la réponse. Nous les avons vus remplir de sauterelles leur couffins d'alfa, en charger leurs ânes et leurs chameaux et rentrer en ville fiers de leurs fardeaux. Ils font cuire les acridiens dans de l'eau salée et vont les vendre sur la place publique ou les emmagasinent pour l'hiver dans de grandes jarres de grès, destinées habituellement à la conservation des olives. « Allah, disent-ils, est toujours bon et clément; Mohamed est toujours son prophète. Les sauterelles sont la manne du ciel. » Et ils maugréent contre les Roumis, qui les obligent à travailler à la destruction des criquets.

Un texte du Koran déclare que tout musulman qui n'aura pas, une fois dans sa vie, mangé des sauterelles, ne jouira pas de la plénitude du bonheur dans le paradis. Aussi les premiers acridiens qui ont paru, au mois d'avril, à Tôzeur et à Nefta, se sont-ils vendus jusqu'à 50 francs les cent kilogrammes.

Les sauterelles déposent leurs œufs de préférence dans des couches de sable fin. L'éclosion a lieu entre le vingt-cinquième et le quarantième jour, suivant l'exposition et la température. Les petits, ainsi formés et non pourvus encore d'ailes, sont appelés criquets. Ils dessinent, sur le sable rouge, d'énormes taches noires mouvantes. On dirait une nappe d'huile qui glisse. Devenus plus gros, ils sautillent, attaquent et dévorent les hautes herbes, les arbustes, les moissons, tout ce qu'ils rencontrent. Leur croissance est rapide et exige beaucoup d'aliments. C'est pourquoi les criquets commettent plus de dégâts sensibles que les sauterelles. Celles-ci se déplacent et leurs ravages sont moins apparents. Les criquets ruinent la région où ils prennent naissance. Arrivés à l'adolescence, c'est-à-dire devenus sauterelles, ils se groupent par milliards, s'envolent en colonnes serrées dans la direction du nord. Ils s'accouplent et vont, à leur tour, pondre des œufs qui, dans un mois, couvriront le sol d'une nouvelle armée de criquets.

Malgré la diligence que nos soldats ont mise à leur anéantissement, le fléau ne touche pas à sa fin. Dans le Sud, au pays des Ksours, les dernières éclosions réduisent à l'impuissance tous les efforts humains.

On prévient les invasions de sauterelles par la destruction des œufs. Nos soldats et les cavaliers indigènes, spahis rouges et spahis bleus, sont employés à requérir les tribus, qu'ils conduisent à la collection des œufs. Chaque homme est muni d'une musette en toile qu'il doit rapporter pleine, à la fin de la journée. Ces œufs forment un amas de plusieurs mètres cubes et sont brûlés.

Quant aux criquets, on les combat à l'aide des appareils cypriotes. J'ai plusieurs fois couché en rase campagne, sous la tente, avec les officiers chargés de diriger la manœuvre. De larges bandes de toile blanche, munies d'une garniture de toile cirée à la partie inférieure, sont tendues près du sol, sur une distance de deux ou trois cents mètres. On creuse un fossé le long de la toile. Puis, les Arabes battent le sol et chassent les criquets devant eux jusqu'au bord de l'appareil qui les arrête. Quand ces animalcules remplissent le fossé, on les recouvre de terre, que l'on piétine fortement pour les écraser. Tous ces moyens paraissent devoir être impuissants. Les soldats de Foum-Tatahouïne sont absolument débordés par les dernières éclosions. Les sables sont noirs sur plusieurs lieues de surface de ces insectes, qui ne tarderont pas à affluer vers le nord.

Dans ces vastes solitudes de la Tunisie, la nature manifeste des énergies irrésistibles, à l'aide d'êtres ou d'agents qui sont futiles en apparence. C'est, par exemple, le souffle du vent qui rafraîchit aux heures brûlantes et qui, devenu tout à coup siroco, arrête, étouffe et paralyse les hommes et les animaux. C'est le grain de sable, si fin, si menu, qu'il est invisible à l'œil, imperceptible au toucher, et qui finit par envahir les plateaux, ensevelir les oasis, les cités, et étendre sur tout ce qui respire et végète le rouge linceul de son impassible stérilité.

L'homme, par son travail, triomphera de tous ces obstacles et fera de la Tunisie, ce qu'elle était autrefois, la terre classique de la salubrité, de la richesse et de la longévité !

Elles n'étaient pas, jadis, aussi désolées que maintenant les plaines fiévreuses, au milieu desquelles le serviteur de Dieu Okba ben Nafé jeta la ville sainte de Kairouan comme un sourire du ciel à la terre attristée. La belle végétation de l'Enfida a disparu avec les dernières ondulations du terrain. C'est l'immensité plate, uniforme, monotone. Le mirage seul agite au loin les fantastiques visions de ses forêts imaginaires. L'horizon indécis brouille la ligne du ciel et de la terre.

A peine trois kilomètres de terre ferme séparent les marais de Kralifa du lac Kelbia. D'après le docteur Rouïre, ce lac de la Chienne, c'est le sens du mot Kelbia, serait l'ancien golfe de Triton. Le savant auteur prétend qu'on ne peut assimiler le Triton avec le chott Djérid, comme l'ont fait Shaw, Desfontaines, Carette, Tissot, Roudaire, Duveyrier, Largeau, Mannert, Guérin, Rennell, Grenville-Temple, etc.

Nous reviendrons plus tard, à propos du chott, sur la valeur de ses arguments, qui ont fortement ébranlé le système des autres géographes.

Cet isthme, où je constate les restes d'une voie romaine, est marqué d'une ligne interminable de monuments mégalithiques. Ces monuments, qui sont très nombreux dans le nord de l'Afrique, semblent servir de trait d'union entre les dolmens de l'Ecosse et ceux de l'Inde. Les Celtes et les Ibères aux cheveux roux et aux yeux bleus, qui dressèrent ces rochers, ont voulu signaler leur route à travers la Bretagne, l'isthme de Gibraltar avant sa rupture, le Maroc, l'Algérie et la Tunisie. Ces pierres sont aussi disposées en forme de menhirs et de cromlechs. Une large dalle horizontale est généralement placée sur trois dalles verticales, de manière à présenter un coffret rectangulaire, ouvert par un côté.

Des blocs à coupes géométriques composent des enceintes circulaires autour de plusieurs dolmens, surtout dans la région du Hadjar. Des fouilles pratiquées près de

ces monuments ont amené au jour des ossements et des poteries de fabrication grossière et primitive. On ne peut assigner de date précise à l'origine de ces pierres funéraires. On croit en général qu'elles remontent à huit ou dix siècles avant Jésus-Christ.

Dans sa communication du 2 décembre 1887, à la Société de Géographie de Paris, M. Hamy a prouvé, avec une rare compétence, que ces pierres sont des monuments funéraires comme ceux de la tribu des Zenatia.

Ces conclusions me paraissent trop étroites. Les monuments mégalithiques ne sont pas tous des tombeaux. Ainsi les roches accumulées sur une étendue de plusieurs kilomètres entre le lac Kelbia et le lac Kralifa ne sauraient recouvrir des squelettes. La bande de terre est très étroite. A droite et à gauche sont des marais. Il n'y a pas et il n'y a jamais eu de centre important d'habitations. La ville la moins éloignée, c'est Kairouan, qui est de fondation moderne. Ne serait-il pas étrange que les premiers peuples de la Tunisie aient choisi pour lieu de sépulture ce ruban de sable, entre deux marais, et fort éloigné de leurs villages?

A mon avis, ces pierres ne sont pas des tombeaux, mais des monuments religieux, élevés au génie des eaux. Nous savons, d'après plusieurs passages de la Bible, que les Hébreux dressaient des quartiers de roche en mémoire d'un fait important. Ainsi fait Jacob, après sa vision de l'échelle mystérieuse. Ainsi fait Josué, après avoir franchi le Jourdain. Les Juifs et les Arabes marquent encore, de nos jours, par des amas de petites pierres, le théâtre d'un crime ou d'un événement mémorable.

Un missionnaire du lac Nyanza n'a-t-il pas raconté, dans les *Missions catholiques*, que le roi nègre, avec qui il devait traverser le lac, avait chargé sa barque d'une grosse pierre, qu'il précipita dans le lac pour se concilier le génie des eaux. Mon humble sentiment est que les dolmens du lac Kelbia sont des édifices religieux analogues à la grosse pierre du monarque africain.

De quelque côté que l'on arrive, après l'insupportable monotonie de la plaine brûlante, plate et marécageuse, Kairouan réjouit les yeux par le parallélogramme irrégulier de ses remparts à créneaux et le scintillement des dômes de quarante-une mosquées.

Il est quatre heures, quand la brillante cité surgit à l'horizon du milieu du désert. Ses coupoles vertes, ses minarets jaunes, ses murailles blanches lancent des jets de flamme qui incendient l'espace. Après les joncs des marais, voici des vignes, des jardins, des champs de fleurs, entourés d'une haie de figuiers de Barbarie. Leurs corolles jaunes, largement épanouies, exhalent un arôme pénétrant et tempèrent l'aridité de leurs raquettes épineuses.

Plusieurs mamelons nous cachent la porte de Tunis. Nous devons en faire l'escalade. Ces dunes, d'un gris cendré, ne remontent pas même à l'époque tertiaire. Ce sont les immondices de la cité, que les hommes et les siècles ont accumulées hors des remparts et qui, sous l'apparence d'honnêtes monticules, sont parvenus à cacher leur fâcheuse origine.

Nos soldats, munis de pioches et de brouettes, sont en train de niveler ces buttes factices, pour agrandir la place du faubourg. Nous traversons cette place. Elle est remplie de marchands de gargoulettes, de légumes, de piments, de fruits, d'étoffes voyantes, abrités sous des couvertures de laine, qu'ils manœuvrent comme des voiles, à l'aide de piquets. Des soldats nègres, en chéchia rouge, font la manœuvre, près de chameaux accroupis, la jambe de devant maintenue repliée par une corde nouée au-dessus du genou. Les tenderies des teinturiers forment sur les côtés de grands paravents rouges, bleus ou jaunes, qui éclatent au soleil. (Voir la gravure page 78.)

Nous franchissons la porte de Tunis, dont l'aspect est assez monumental. Nous voilà dans la grande rue, ou Zankat-Touila (voir la gravure, page 79), qui nous conduit directement à la porte des Peaussiers, Bab-Djelladin, ouverte à l'armée française le 26 octobre 1889.

L'Hôtel de la Poste, tenu par un Français, est entre cette porte et la station du chemin de fer allant à Sousse.

M. Canova, vice-consul de France, faisant fonctions de contrôleur civil, non content de nous accueillir avec une urbanité charmante, d'assurer notre logement et de nous ouvrir toutes les portes, se donne encore la peine de me fournir plusieurs documents inédits sur la ville sainte de l'Islam.

Nous sommes heureux de trouver l'hygiène, les soins et les meubles qui nous manquent depuis Tunis. Le patio de l'hôtel est gracieusement décoré. On y respire un air frais qui repose des ardeurs dévorantes de la place publique et des rues ensoleillées.

(*A suivre*).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIX[e] SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE XVI

L'ÉGLISE DES ÉTATS-UNIS (1800-1890).

(Suite 1).

V. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE DE CINCINNATI.

En 1808, quand eut lieu la première division du siége de Baltimore, Pie VII institua à Bardstown un vaste diocèse qui comprenait les cinq Etats du Kentucky, du Tennessée, de l'Ohio, de l'Indiana, du Michigan, avec tous les territoires de l'ouest, alors peuplés presque uniquement de sauvages. Bientôt, on reconnut qu'un seul évêque ne pouvait suffire à cette immense étendue de pays, et il fallut procéder à de nouvelles divisions. En 1822, le Saint-Siège érigea dans l'Ohio le diocèse de Cincinnati, qui prit bientôt une importance supérieure et devint, en 1833, la métropole de la province. L'archidiocèse a neuf suffragants.

ARCHIDIOCÈSE DE CINCINNATI.

L'archidiocèse de Cincinnati comprend toute la partie sud de l'Etat de l'Ohio. Il a 189,500 catholiques, sur 1.200.000 habitants.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 1[er], 8, 15, 22 janvier et 5 février.

1° *Clergé* : 1 archevêque, 226 prêtres.

2° *Communautés religieuses, hommes* : Franciscains, 27 ; Jésuites, 32 ; Passionnistes, 10 ; Religieux du Précieux-Sang, 102 ; Pères de Sainte-Croix, 12 ; Pères de Marie, 255. Total : 6 congrégations et 438 religieux. *Femmes* : Ursulines, 60 ; Sœurs des pauvres de Saint-François, 106 ; Sœurs de charité, 252 ; de Notre-Dame, 214 ; du Bon-Pasteur, 129 ; du Précieux-Sang, 308 ; de la Merci, 59 ; Dames du Sacré-Cœur, 29 ; Petites Sœurs des pauvres, 35. Total : 9 congrégations et 1.192 religieuses.

3° *Œuvres d'apostolat* : 25 missions, 196 églises, 35 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation* : 1 grand séminaire, 52 élèves-ecclésiastiques. 1 alumnat pour la congrégation du Précieux-Sang, 56 élèves ; 1 collège, à Cincinnati (PP. Jésuites), 300 élèves ; 1 collège (Frères de Sainte-Croix), 200 élèves ; 1 pensionnat, petits garçons au-dessous de douze ans (Sœurs de charité). 38 enfants ; 2 gymnases, garçons, 505 élèves ; 7 académies, jeunes filles, 790 élèves ; 81 écoles de paroisses, 21,890 enfants.

5° *Œuvres de charité* : 2 orphelinats, 354 garçons, 263 filles ; 2 crèches, enfants trouvés ; 3 maisons de préservation, 120 garçons, 129 filles ; 2 refuges du Bon-Pasteur ; 2 asiles, 320 vieillards ; 4 hôpitaux.

DIOCÈSE DE CLEVELAND.

Ce diocèse, détaché en 1847 de celui de Cincinnati, comprend la partie nord de l'Etat de l'Ohio, 175,000 catholiques, sur 970.798 habitants.

1° *Clergé* : 1 évêque, 187 prêtres, dont 30 réguliers.

2° *Communautés religieuses, hommes* : Franciscains, 10 ; Jésuites, 20 ; Religieux du Précieux-Sang, 20. Total, 3 congrégations et 50 religieux. *Femmes* : Franciscaines, 77 ; Ursulines, 206 ; Sœurs de charité de Saint-Augustin, 81 ; Sœurs de l'humilité de Marie, 90 ; du Précieux-Sang, 49 ; du Bon-Pasteur, 28 ; du Saint-Cœur de Marie, 60 ; de Saint-Joseph, 37 ; de Notre-Dame, 183 ; de Sainte-Claire, 22 ; Sœurs grises, 23 ; Petites Sœurs des pauvres, 19. Total, 12 congrégations et 845 religieuses.

3° *Œuvres d'apostolat* : 225 paroisses, 21 missions, 225 églises, 21 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation* : 1 grand séminaire, 30 élèves ecclésiastiques, 1 collège, jeunes gens, 75 élèves ; 5 pensionnats, jeunes filles, 400 élèves, 125 écoles de paroisses, 25.791 enfants.

5° *Œuvres de charité* : 8 orphelinats, 821 enfants, 1 refuge du Bon-Pasteur, 103 pensionnaires, 5 hôpitaux.

DIOCÈSE DE COLUMBUS.

Ce diocèse, détaché en 1868 de Cincinnati, comprend tout le centre de l'Ohio, 51,000 catholiques.

1° *Clergé* : 1 évêque, 81 prêtres, dont 19 réguliers.

2° *Communautés religieuses, hommes* : Dominicains. *Femmes* : Dominicaines, Sœurs du Bon-Pasteur, de Notre-Dame, de Saint-François. Total, 4 congrégations de religieuses.

3° *Œuvres d'apostolat* : 37 missions, 91 églises, 37 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation* : 17 étudiants en théologie, 1 gymnase, garçons, 3 pensionnats, jeunes filles, 33 écoles de paroisses, 6,433 enfants.

5° *Œuvres de charité* : 2 orphelinats, 202 enfants, 1 hôpital.

DIOCÈSE DE LOUISVILLE (ancien Bardstown).

Le siège épiscopal de Bardstown, érigé, comme je l'ai dit, en 1808, fut transféré, en 1837, à Louisville. Après de nombreux démembrements, d'où sont sortis presque tous les diocèses du centre, le diocèse de Louisville est restreint actuellement à la région occidentale de l'Etat du Kentucky. La population catholique est de 150,000 âmes.

1° *Clergé* : 1 évêque, 137 prêtres, dont 44 réguliers.

2° *Communautés religieuses, hommes* : Trappistes, Dominicains, Franciscains, Passionnistes, PP. de la Résurrection, Frères de Saint-François-Xavier. Total, 6 congrégations d'hommes. *Femmes* : Dominicaines, Tertiaires de Saint-François, Ursulines, Sœurs de charité, de Lorette, du Bon-Pasteur, de la Miséricorde, Petites Sœurs des pauvres. Total, 8 congrégations de femmes.

3° *Œuvres d'apostolat* : 109 missions, 167 églises, 22 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation* : 1 grand séminaire, 12 théologiens, 1 petit séminaire, 2 gymnases, garçons, 25 académies, jeunes filles, 128 écoles de paroisses, 8,050 élèves.

5° *Œuvres de charité* : 3 orphelinats, 600 enfants ; 1 refuge du Bon-Pasteur, 69 pensionnaires ; 1 maison de préservation, 115 femmes ; 2 asiles ; 2 hôpitaux.

DIOCÈSE DE COVINGTON.

Détaché en 1853 de celui de Louisville, il comprend la partie orientale de l'Etat de Kentucky. 45,000 catholiques.

1° *Clergé* : 1 évêque, 41 prêtres, dont 16 Américains.

2° *Communautés religieuses, hommes* : Bénédictins, 17 ; Frères de Marie, 3. *Femmes* : Bénédictines, Sœurs des pauvres de Saint-François, Sœurs de charité de Nazareth, Ursulines, Tertiaires franciscaines, Sœurs du Bon-Pasteur, de Notre-Dame, de la Visitation. Total : 8 congrégations de Sœurs.

3° *Œuvres d'apostolat* : 38 paroisses, 34 missions, 55 églises, 27 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation* : 5 étudiants en théologie, hors du diocèse ; 8 pensionats et écoles supérieures, jeunes filles ; 490 élèves ; 31 écoles de paroisses, 7,226 enfants.

5° *Œuvres de charité* : 2 orphelinats, 125 enfants, 1 maison de préservation, 85 jeunes filles, 2 hôpitaux.

DIOCÈSE DE NASHVILLE.

Ce diocèse, détaché en 1837 de celui de Louisville, comprend tout l'Etat de Tennessée. 18,000 catholiques, sur 1.500,000 habitants.

1° *Clergé* : 1 évêque ; 30 prêtres, dont 10 américains.

2° *Communautés religieuses, hommes* : Mineurs Observantins, 3 ; Dominicains, 4 ; Religieux du Précieux-Sang, 6 ; Frères des Écoles chrétiennes, 15. Total : 4 congrégations et 28 religieux : *Femmes* : Dominicaines, 99 ; Ursulines, 7 ; Sœurs de charité, 25 ; de la Miséricorde, 30 ; du Bon-Pasteur, 10 ; du Précieux Sang, 64. Total : 6 congrégations et 236 religieuses.

3° *Œuvres d'apostolat* : 17 paroisses, 39 missions, 46 églises.

4° *Œuvres d'éducation* : 5 étudiants en théologie, hors du diocèse. 1 collège à Memphis (Frères des Écoles chrétiennes), 185 élèves, 4 pensionnats jeunes filles, 335 élèves ; 26 écoles de paroisses, 1,745 enfants.

5° *Œuvres de charité* : 2 orphelinats, 115 enfants.

Diocèse de Vincennes.

Ce diocèse, qui fut détaché, en 1834, de celui de Bardstown (Louisville), comprenait alors l'Indiana et l'Illinois. Il est restreint aujourd'hui à la partie méridionale de l'Indiana. 85,500 catholiques, sur 1,200,090 habitants.

1° *Clergé* : 1 évêque, 108 prêtres, dont 34 réguliers.

2° *Communautés religieuses, hommes* : Bénédictins, 1 couvent à Indianopolis, 20 prêtres, 13 clercs, 29 Frères lais, Franciscains, 3 couvents, 14 prêtres, 16 Frères lais, Frères du Sacré-Cœur, 1 maison. Total : 3 congrégations, environ 70 religieux. *Femmes* : Bénédictines, 64 ; Franciscaines, 316 ; Sœurs du Bon-Pasteur, 14 ; de la Providence, 450 ; de Saint Joseph, 5 ; Petites Sœurs des Pauvres, 21. Total : 6 congrégations et 870 religieuses.

3° *Œuvres d'apostolat* : 107 paroisses, 63 missions, 158 églises, 16 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation* : 1 grand séminaire, dans le monastère des PP. Bénédictins, 48 élèves ecclésiastiques ; collège annexe, 65 élèves ; 6 académies, jeunes filles ; 188 écoles de paroisses, 12,541 enfants.

5° *Œuvres de charité* : 2 orphelinats, 285 enfants ; 1 refuge du Bon-Pasteur ; 2 maisons de vieillards ; 3 hôpitaux.

Diocèse de Fort-Wayne.

Ce diocèse, détaché en 1856 de celui de Vincennes, comprend tout le nord de l'Indiana. 60,000 catholiques, sur 1,000,000 d'habitants.

1° *Clergé* : 1 évêque, 119 prêtres.

2° *Communautés religieuses, hommes* : Franciscains, 4 ; PP. de Sainte-Croix, 40 ; religieux du Précieux-Sang, 6. Total : 3 congrégations et 50 religieux. *femmes* : Sœurs de Sainte-Croix, 47 ; du Précieux-Sang, 12 ; de Sainte-Agnès, 13 ; de la Providence, 19 ; Pauvres Servantes du Christ, 40. Total : 5 congrégations et 131 religieuses.

3° *Œuvres d'apostolat* : 129 églises, 17 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation* : 25 étudiants en théologie ; 1 université ; 500 élèves, 7 académies, jeunes filles ; 66 écoles de paroisses, 8,000 enfants.

5° *Œuvres de charité* : 2 orphelinats, 185 enfants ; 5 hôpitaux.

Diocèse de Détroit.

Séparé de Cincinnati en 1827, le diocèse de Détroit comprenait d'abord tout le Michigan et une partie des territoires de l'ouest d'où sont sorties les provinces ecclésiastiques de Milwaukée et de Saint-Paul. Actuellement il est restreint à la partie méridionale du Michigan inférieur. 125,000 catholiques, sur 1,120,000 habitants.

1° *Clergé* : 1 évêque, 145 prêtre , dont 39 réguliers.

2° *Communautés religieuses, hommes* : Franciscains, 7 ; Capucins, 7 ; Jésuites, 11 ; Rédemptoristes, 7 ; PP. du Saint-Esprit, 3 ; Religieux du Précieux-Sang, 1 ; Basiliens, 3 ; Tertiaires de Saint-François, 5 ; Frères des Écoles chrétiennes, 41. Total : 9 congrégations et 48 religieux. *Femmes* : Franciscaines, 3 ; Dominicaines, 30 ; Servantes du Sacré-Cœur, 62 ; Sœurs de charité, 41 ; de l'Immaculé-Cœur de Marie, 48 ; de Notre-Dame, 16 ; du Bon-Pasteur, 18 ; de la Providence, 18 ; de la Charité chrétienne, 16 ; de Sainte-Agnès, 3 ; des Saints-Noms de Jésus et de Marie, 13 ; de Saint-Félix, 41 ; Petites Sœurs des pauvres, 14. Total : 13 congrégations et 323 religieuses.

3° *Œuvres d'apostolat* : 88 paroisses, 109 missions, 135 églises, 14 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation* : 1 grand séminaire, 30 élèves, 1 petit séminaire, 30 élèves, 1 collège, à Détroit (PP. Jésuites), 263 élèves ; 3 académies, jeunes filles, 208 élèves, 55 écoles de paroisses, 21,527 élèves.

6° *Œuvres de charité* : 5 orphelinats, 299 enfants ; 1 refuge du Bon-Pasteur ; 1 maison de la Providence, 97 enfants ; 1 asile, 229 vieillards ; 2 hôpitaux.

Diocèse de Grands-Rapides.

Ce diocèse fut séparé, en 1882, de celui de Détroit. Il comprend la partie nord du Michigan inférieur. 85,050 catholiques.

1° *Clergé* : 1 évêque, 69 prêtres.

2° *Communautés religieuses, hommes* : Franciscains, Rédemptoristes. *Femmes* : Dominicaines, 28 ; Franciscaines, 5 ; Tertiaires de Saint-François, 20 ; Ursulines, 6 ; Sœurs de Charité, 27 ; de la Miséricorde, 20 ; de la Providence, 14 ; de Notre-Dame, 12 ; de l'Immaculé-Cœur de Marie, 6. Total : 9 congrégations et 137 religieuses.

3° *Œuvres d'apostolat* : 53 paroisses, 66 missions, 110 églises 13 chapelles.

4° *Œuvres d'éducation* : 28 étudiants en théologie, 66 écoles de paroisses, 6,852 enfants.

5° *Œuvres de charité* : 1 orphelinat, 80 enfants ; 1 asile, 50 vieillards ; 2 hôpitaux.

Résumé de la province ecclésiastique de Cincinnati :

Archevêché. Cincinnati, 1 archevêque, 226 prêtres, 231 églises ou chapelles, 189,500 catholiques.

Évêchés :

Cleveland, 1 évêque, 187 prêtres, 246 églises ou chapelles, 175,000 catholiques.

Colombus, 1 évêque, 81 prêtres, 128 églises ou chapelles, 51,000 catholiques.

Louisville, 1 évêque, 137 prêtres, 129 églises ou chapelles, 150,000 catholiques.

Covington, 1 évêque, 41 prêtres, 82 églises ou chapelles, 45,000 catholiques.

Nashville, 1 évêque, 30 prêtres, 46 églises ou chapelles, 18,000 catholiques.

Vincennes, 1 évêque, 108 prêtres, 174 églises ou chapelles, 85,500 catholiques.

Fort-Wayne, 1 évêque, 119 prêtres, 146 églises ou chapelles, 60,000 catholiques.

Détroit, 1 évêque, 145 prêtres, 149 églises ou chapelles, 125,000 catholiques.

Grands-Rapides, 1 évêque, 69 prêtres, 123 églises ou chapelles, 85,050 catholiques.

Total : 1 archevêque, 9 évêques, 1,143 prêtres, 1,454 églises ou chapelles, 984,050 catholiques.

(*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

Marins et missionnaires. — *Conquête de la Nouvelle-Calédonie* (1843-1853). — Par le R. P. A. de Salinis, de la Compagnie de Jésus. — In-8° de 330 pages, illustré de nombreuses photogravures et gravures sur bois. — Paris, V. Retaux et fils, libraires-éditeurs, rue Bonaparte, 82.

Nous aurions volontiers renversé les deux termes du titre pour donner le pas aux missionnaires sur les marins, tant le R. P. de Salinis fait la part belle aux missionnaires dans son ouvrage. L'auteur retrace d'abord l'histoire sanglante de la lutte soutenue pendant dix ans par les membres de la Société de Marie dans la grande île française des antipodes, avant que la France s'en fût emparée. Il met en lumière l'héroïsme des évêques et des missionnaires fondateurs de cette grande mission, les Douarre et les Collomb, les Montrouzier et les Rougeyron. Il raconte ensuite en détail la campagne du *Phoque* pendant les six derniers mois de l'année 1853, les services de toute nature rendus par les missionnaires de Balade et de Pouébo à l'équipage de l'amiral Febvrier des Pointes, le concours qu'ils lui prêtèrent et qui seul rendit possible la conquête pacifique de cette riche colonie. Cette belle page de notre histoire maritime, écrite d'après des documents de première main, est donc un solennel témoignage de la patriotique coopération des RR. PP. Maristes à notre prise de possession de l'archipel néo-calédonien.

Rien de plus fortifiant et de plus consolant que ces glorieux souvenirs de luttes, de souffrances, de dangers, affrontés par les missionnaires catholiques et les marins français pour le triomphe de la civilisation chrétienne. Nous ajouterons rien de plus intéressant, rien de plus attachant que ces épisodes, copieusement et artistiquement illustrés de gravures empruntées à des photographies ou à des dessins inédits. « Que de romanciers de profession, écrit un officier de marine, envieront ces récits tout empreints encore de leur saveur maritime et canaque ! » « Nous nous sommes bien gardé de faire de la fantaisie, répond le R. P. de Salinis ; nous avons voulu écrire une page d'histoire, et il se trouve que l'histoire est plus intéressante que le serait le plus intéressant roman. »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Édition française.

M. A. Lienas, à Puerto-Plata 86 70
M. Leraitre, du diocèse de Beauvais.... 10
J. B. de Rome.... 10
Au nom de Mme Bastard, décédée à Alexain, diocèse de Laval, avec demande de prières.... 10
M. Barry, à Neufchâtel, diocèse de Rouen, demande de prières. 20
Un anonyme du diocèse de Troyes, au nom d'un défunt.... 1
M. Tardiveau, curé de Bérou, diocèse d'Evreux 10
Un anonyme du diocèse d'Angers.... 1000
Mlle Jacquelart, à Gérimont, diocèse de Namur.... 20

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Guerlach).
Anonyme du diocèse de Bordeaux, actions de grâces et prières . 50
Anonyme de Quimper.... 50
Anonyme de Paris, avec demande de prières.... 4
V. G. abonné du diocèse de Paris, avec demande de prières... 10
M. l'abbé Lubiez Rowicki, à Montpellier, demande de prières.. 5
M. Lequet, curé de Mérélessart, diocèse d'Amiens.... 10
Anonyme du diocèse de Salford.... 375

A Mgr Falize, préfet apostolique de Norvège.
L'abbé X..., du diocèse de Châlons.... 80

A Mgr Barthe (Maduré), pour les victimes de la famine.
L'abbé X..., du diocèse de Châlons.... 80

A Mgr Puginier (Tonkin occidental).
L'abbé X..., du diocèse de Châlons.... 80

A Mgr Laouënan, archevêque de Pondichéry.
L'abbé X..., du diocèse de Châlons.... 80

A M. Fourcade (Pondichéry) pour les affamés.
Anonyme du diocèse de Lyon.... 186

Au R. P. Massiet, à Jaffna, pour les victimes du choléra.
Une abonnée du diocèse de Versailles, au nom de ses père et mère défunts, avec demande de prières pour eux.... 10
M. l'abbé Chambellan, à Sayvres, diocèse de Poitiers.... 5
Mme Chambellan, à Sayvres, diocèse de Poitiers.... 5

Au R. P. Collin, missionnaire à Colombo (Ceylan).
M. Marladot à Aire-sur-l'Adour.... 1

Pour la mission la plus nécessiteuse d'Orient (Tonkin occidental).
Anonyme de Marmande, diocèse d'Agen.... 10

A Mgr Barthe, pour le baptême de deux enfants sous les noms d'Yves et Cécile.
Mme d'A..., vicomtesse de P. à Paris, avec demande de prières. 10

Pour la mission de Maïssour.
Anonyme de Quimper.... 50

Pour la mission la plus éprouvée par la famine (Pondichéry).
M. Hours, à Annonay, diocèse de Viviers.... 5

A Mgr Berlioz, évêque d'Hakodaté, pour la mission éprouvée par un typhon.
L'abbé X..., du diocèse de Châlons.... 80

A Mgr Osouf (Japon septentrional) pour la mission de Nagoya, éprouvée par le tremblement de terre.
L'abbé X..., du diocèse de Châlons.... 80

Au même, pour l'entretien d'un catéchiste.
L'abbé X..., du diocèse de Châlons.... 500

A Mgr Cousin (Japon méridional) pour l'entretien d'un séminariste.
L'abbé X..., du diocèse de Châlons.... 500

A S. E. le cardinal Lavigerie, pour le baptême de deux enfants nègres, sous les noms d'Edmond et Julie. (Tanganika).
E. D., d'Halluin, diocèse de Cambrai.... 2

Au même, pour le baptême de deux enfants nègres sous les noms de Jules et Suzanne (Tanganika).
J. S., d'Halluin, diocèse de Cambrai, avec demande de prières pour une défunte.... 10

Pour rachat d'esclaves au Tanganika.
Anonyme du diocèse de Salford.... 100

Pour les missions africaines (Dahomey).
M. C. Desparmet, à Ciboure, diocèse de Bayonne.... 9 30

Au R. P. Lejeune (Gabon) pour son hôpital.
Anonyme de Madrid, avec demande de prières pour lui et sa fille.... 87

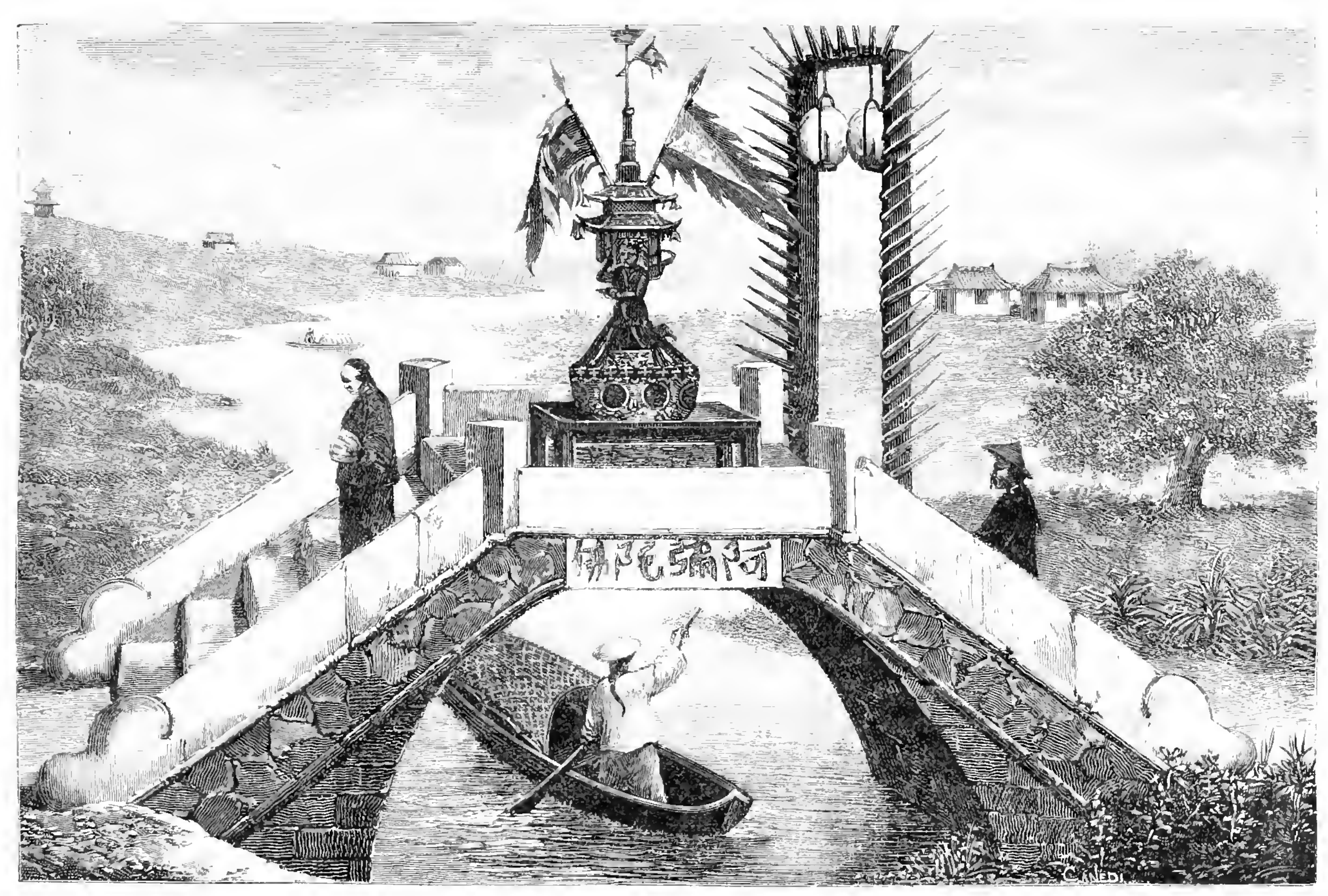
Pour la léproserie d'Ambahivoraka (Madagascar).
Mlle J. Journet, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*.... 5

Pour les missions d'Afrique (Nyanza).
Mlle A. Perroncel, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*.... 3

(La suite des dons prochainement).

Th. Morel, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3.



L'inscription sur le pont est une invocation bouddhique : *A mi to fo* (Gloire au joyau dans le lotus !)

KIANG-NAN (*Chine*). — Pont orné du trophée religieux dit *Hiang-deu*, d'après une photographie (voir page 88).

CORRESPONDANCE

KIANG-SI SEPTENTRIONAL (Chine)

Les pauvres missions de Chine, si fortement éprouvées par la dernière persécution, font entendre successivement leurs cris de détresse. C'est aujourd'hui Mgr Bray, lazariste, qui plaide la cause de ses infortunés chrétiens, et qui nous donne les détails les plus navrants.

Lettre de Mgr Bray, lazariste, vicaire apostolique du Kiang-si Septentrional.

Ayant eu connaissance de nos malheurs, soit par les journaux, soit par des lettres particulières, vous désirez avoir de ma part des renseignements plus précis : je vais essayer de satisfaire vos charitables désirs.

Nos deux confrères, MM. Joseph Œang et André Yeou, chargés du district de Nan-tchang, théâtre de nos désastres, ont fait, sur ma demande, le rapport suivant.

Après l'incendie de la maison des RR. PP. Jésuites, à Ou-hou, dans le Kiang-nan, des bruits sinistres circulaient partout dans notre district au mois de juin. Nous avions prévenu le sous-préfet de Nan-tchang et l'avions prié de prendre des mesures pour empêcher tout malheur.

Le 25 du même mois, les rumeurs populaires augmentant toujours, surtout à Tsié-pou, à quatorze kilomètres de Nan-tchang, nous allâmes voir le chef militaire de l'endroit et nous le conjurâmes de pourvoir à notre sûreté. Son neveu vint alors à notre résidence, accompagné de quatre soldats ; un individu, connu par ses antipathies pour notre sainte Religion, se joignit aux cinq personnes dont nous venons de parler ; une foule immense les suivit jusqu'à notre maison.

En ce moment, soldats et plébéiens de pousser ensemble de grands cris confus. Nous entendîmes cependant assez distinctement ces paroles : « Ordre du gouverneur, ordre de l'empereur de détruire les temples du Maître du ciel, églises catholiques. » L'autorité militaire ne faisant aucune protestation, la foule se mit à l'œuvre, pilla et détruisit tout : résidence, école, dortoir, réfectoire, etc., etc. Quelques heures plus tard, il ne restait

que des ruines de notre résidence de Tsié-pou, bâtie l'an dernier avec tant de peines et de sacrifices.

Le même jour furent pillées et détruites notre chapelle et la maison presbytère de Long-kia, construites il y a un an avec une aumône venue d'Amiens.

Cependant le sous-préfet de Nan-tchang, averti de ce qui se passait dans ces deux villages de sa juridiction, vint, le soir, constater la destruction complète de nos deux établissements; mais il ne mit la main sur aucun des pillards, encore en train d'emporter pierres, bois de construction pour la future église, etc., etc. Cette inaction de sa part enhardit les coupables qui, les jours suivants, saccagèrent plusieurs villages chrétiens des environs.

La chapelle de Nang-yang et son presbytère ne tardèrent pas à tomber sous les coups des malfaiteurs. En peu de jours, dans les villages environnants, soixante-trois familles chrétiennes furent pillées, et un grand nombre de leurs maisons détruites.

Voilà ce qui s'est passé à la fin de juin dernier dans l'arrondissement de Nan-tchang.

Dans celui de Tsin-hien, d'autres malfaiteurs, sachant qu'on avait détruit notre résidence de Tsié-pou et que les mandarins de Nan-tchang avaient laissé les pillards continuer leur œuvre de destruction sans saisir aucun des plus coupables, firent appel à la populace pour attaquer à Tché-kang la famille Wan; sa maison fut pillée et détruite le 27 juin, ainsi que toutes les boutiques qu'elle possédait dans ce bourg.

Ces malfaiteurs coururent ensuite au village chrétien de Tsi-pi-chan; armés de couteaux et de lances, ils l'attaquèrent le 28 juin au matin. Bientôt le pillage commença, le feu consuma la chapelle et le presbytère avec cinq maisons de chrétiens. Les autres, au nombre de plus de 40, furent toutes rasées, à l'exception d'une maisonnette.

Cependant des chrétiens s'empressèrent de courir à Tsin-hien pour avertir le sous-préfet de ce qui se passait à Tsi-pi-chan. Ce magistrat vint aussitôt dans ce village avec des soldats qui désarmèrent les pillards, mais ne firent aucun prisonnier. Aussi ces tristes gens, devenus de plus en plus audacieux, pillèrent, en l'espace de quelques jours, plus de soixante-dix familles chrétiennes des villages environnants.

Résumons ce rapport.

Désastres de juin 1891, au Kiang-si septentrional, dans deux arrondissements de la préfecture de Nan-tchang, capitale de la province :

1° Notre résidence de Tsié-pou et trois chapelles avec leur presbytère, pillées, détruites ou brûlées;

2° Tout un village chrétien nommé Tsi-pi-chan, pillé, détruit ou brûlé ; 46 familles ruinées ;

3° Plus de 130 autres familles chrétiennes pillées et un grand nombre de leurs maisons détruites. Tout cela en moins de dix jours !

Evaluation de nos pertes jointes à celles de nos chrétiens :

1° Arrondissement de Nan-tchang..	31.213	taëls.
2° Arrondissement de Tsin-hien	26.770	»
Total.............	57.983	»

en monnaie française, environ 350,000 francs !

Perte énorme pour une mission comme la nôtre, de fondation récente comme vicariat apostolique, partant encore dépourvue d'une foule de choses essentielles.

Vous serez touché de nos malheurs en lisant ces lignes; cependant quelques détails me paraissent nécessaires pour que vous en ayez une idée plus exacte.

Remarquez que les habitants de tout un village, comprenant quarante-six familles, ont tout perdu, moins les habits d'été, fort légers en ces pays, dont ils étaient revêtus au moment de l'assaut. Les voilà donc sans asile, sans vêtements, sans nourriture, etc., depuis tantôt six mois. Car je dois ajouter que, jusqu'à ce jour, ils ont en vain recouru à l'autorité chinoise; ils n'ont obtenu aucune satisfaction et même trois d'entre eux sont dans les fers et en prison depuis le jour où le sous-préfet, venu dans leur village, trouva dans les décombres de leurs maisons détruites, le cadavre d'un des pillards, qu'on a prétendu avoir été tué par ces trois chrétiens. Ce n'est pas tout, on les a torturés de toutes les manières pour leur faire avouer qu'ils avaient eux-mêmes tué ce payen, et qu'ils avaient eux-mêmes brûlé leurs maisons et la chapelle.

Bon nombre d'autres familles pillées sont dans la même situation que nos chrétiens de Tsi-pi-chan.

Et les uns et les autres sont sans cesse auprès de nos confrères, actuellement à Nan-tchang, pour solliciter des aumônes de toute nature; vêtements pour se préserver du froid, couvertures pour se protéger la nuit, sapèques pour acheter du riz, etc... Nous sommes obligés de faire de grands sacrifices pour les empêcher de mourir de faim et de froid.

Quel cœur serait insensible aux malheurs de ces infortunés, si injustement dépouillés de tout leur avoir et si cruellement traités par les mandarins, qui se moquent d'eux en s'occupant de leur affaire? Malgré nos embarras financiers, je ne puis rester sourd à leurs prières! Aussi, aujourd'hui 15 décembre, nous voici à la fin des ressources qui devaient faire marcher notre œuvre jusqu'au 1er septembre 1892 ! Comment arriverons-nous à ce premier septembre ?

Malgré le bon vouloir de nos Consuls en Chine, malgré les démarches qu'ils ont faites et qu'ils continuent de faire pour obtenir des mandarins la justice qui nous est due, nous n'avons abouti encore à aucun accommodement ni obtenu la moindre indemnité; je crains fort que l'autorité chinoise ne nous accorde jusqu'au

bout que de bonnes mais vaines paroles. En ce cas, l'avenir s'offrirait à nos regards sous un aspect bien triste !

J'aime mieux espérer contre l'espérance, et en même temps compter sur votre charité.

Vous avez remarqué qu'au mois de juin dernier, il s'agissait d'une persécution d'un nouveau genre.

La foule, surexcitée par des meneurs, qui comptaient sur l'impunité, n'en voulait point à nos personnes, mais à nos établissements. Ainsi, nulle part au Kiang-si, ni missionnaires, ni chrétiens n'ont perdu une goutte de sang ; mais au district de Nan-tchang, on a rasé tous nos établissements et détruit la plupart des maisons où Dieu était adoré. Ailleurs à Kiou-kiang et à San-kiao, nos orphelinats et nos maisons n'ont été sauvés que par une protection spéciale de la Providence qui s'est servi d'hommes énergiques pour nous porter secours.

Cette persécution est jusqu'ici pleine de mystère ; les uns en font remonter la cause à une Société secrète, appelée Ko-lo-houi ; d'autres y voient la connivence des mandarins. Je soupçonne un peu quelques magistrats de Nan-tchang ; mais je ne puis oublier que ceux de Kiou-kiang et de Choui-tcheou nous ont secourus à point nommé et nous ont préservés de malheurs encore plus grands que ceux que nous avons éprouvés. Tout en remerciant Dieu, j'aime à leur rendre cette justice.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Sont partis du séminaire des missions à Gênes, dit collège Brignole-Sales-Negrone, les RR. PP. Thomas Baxter, William Donaldson, Mac-Bartney, pour le diocèse de Brooklyn (Etats-Unis), le 25 janvier.

— La Maison Mère des religieuses de Saint-Joseph de Cluny a envoyé aux missions, dans ces derniers mois, les religieuses dont les noms suivent :

Pour les Seychelles, le 1er septembre, Sœurs Marie des Anges Granger et Théodonie de Jésus Mouly. — Pour la Guyane, le 9 septembre : Sœurs Praxidie Horner et Angélique Châtelard. — Pour la Trinidad, le 26 septembre : Sœurs Olympe Magnin ; Louise Quinn ; Saint-Egbert Donoher ; Clément de Saint-Pierres Madeleine de Sainte-Marie Mac-Dermott ; Véronique de Saint-Amateur Slattery. — Pour le Sénégal, le 30 septembre ; Sœurs Germaine Bouveret ; Hyacinthe Delaporte et Léodgard Gouet. — Pour Lima, le 8 octobre : Sœurs Mecthilde Favre ; Agnès de St-Paul Bertrand ; Alphonse de la Sainte-Famille ; François de St-Michel Clavel et Antoine de Saint-Joseph Vallier. — Pour Saint-Pierre et Miquelon, le 9 octobre : Sœurs Baptistine Armand ; André de St-Pierre Mosnier. — Pour la Nouvelle-Calédonie, le 9 octobre : Sœurs Xavier Henry ; St-Rieul Bringuier et St-Florin Conan. — Pour le Sénégal, le 24 octobre (2e départ), Sœurs St-Régis Bost ; Faustin Bosch ; Bernardin de Ste-Marie Fouillen et Damien de Jésus Tyrade. — Pour Sierra-Léone, le 24 octobre, Sœurs Valentine de Ste-Marie Castello et Rose de St-Dominique Walhus. — Pour Pondichéry, le 4 novembre : Sœurs Marie-Louise Morin et Emma de St-Bernard Passot.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Un artiste distingué, M. de Federicis, photographe de Sa Sainteté, place Saint-Pierre à Rome, qui nous a communiqué obligeamment plusieurs portraits d'évêques missionnaires publiés dans ce Bulletin, nous fait part d'un projet dont la réalisation sera certainement bien accueillie. Il se propose de reproduire tous les deux mois dans une publication illustrée les plus intéressantes cérémonies qui se passent dans l'intérieur du Vatican, le portrait et la biographie des personnages illustres admis aux audiences pontificales. Il publiera ainsi chaque année six volumes, contenant chacun environ deux cents portraits ou vignettes et coûtant de 4 à 6 francs, selon son importance. La première édition, en langue italienne, va paraître incessamment et sera suivie d'éditions en diverses langues à mesure que les souscripteurs étrangers atteindront un chiffre suffisant pour couvrir les frais. M. de Federicis nous a promis, et nous l'en remercions, de nous envoyer tous les portraits d'évêques missionnaires de passage à Rome.

Mongolie. — M. Favier, Lazariste, vicaire général de Pé-king, nous écrit le 20 décembre 1891 :

« Depuis ma dernière lettre (1), les nouvelles de Mongolie se sont succédé, venant confirmer celles que j'ai déjà eu l'honneur de vous écrire. Les fugitifs échappés au massacre sont, grâce à Dieu, plus nombreux que nous ne l'espérions ; mais cependant le chiffre de mille chrétiens égorgés par les rebelles reste toujours le vrai chiffre. Déjà plusieurs centaines de néophytes, réfugiés dans les montagnes, sont morts de froid ou de faim ; M. Van Dyck aurait voulu se rendre de suite à Pa-koo pour essayer de réunir les autres et soulager leur misère. La prudence la plus élémentaire lui défendait de faire ce voyage qui aurait pu mettre, bien inutilement, sa vie en péril ; mais un prêtre chinois, M. Kia, y est allé pour veiller aux premiers besoins.

« Le Vice-Roi avait envoyé ses troupes à Pa-koo avec l'ordre de ne faire aucun quartier aux rebelles et de protéger les chrétientés ; la cavalerie lancée vers l'ouest a coupé aux révoltés le chemin de Jehol, sauvant ainsi la chrétienté de Lao-hou-keou et celles du nord ; l'infanterie marchant vers l'est est arrivée à temps pour sauver la Résidence épiscopale de Mgr Rutjès et les chrétientés environnantes. Un télégramme de Sa Grandeur reçu hier est ainsi conçu : « Protection arrivée. Merci. »

« Dans tous les engagements qui ont eu lieu, les troupes du Vice-Roi ont infligé des pertes sensibles aux rebelles ; d'après les rapports de ses généraux, quatre ou cinq mille au moins auraient péri, sans compter plusieurs centaines d'individus exécutés sur la place publique. La ville de Tchao-yang-hien a été reprise par les troupes impériales qui ont passé au fil de l'épée hommes, femmes et enfants. Actuellement les rebelles, refoulés au Nord et vigoureusement poursuivis par les troupes, ne semblent plus à craindre ; cependant plusieurs les disent encore fort bien organisés et décidés a la résistance. Dans tous les cas, le danger est éloigné, et il est à espérer que de nouveaux massacres ne seront plus à redouter.

« Le Vice-Roi prend les mesures les plus énergiques pour la répression de la révolte, le châtiment des mandarins coupables et le rétablissement de l'ordre : plusieurs mandarins militaires se sont suicidés ; le mandarin civil de Pa-koo est dégradé et sera jugé ; enfin, si les ordres de Son Excellence sont bien exécutés, les pauvres chrétiens recevront de suite les vêtements et les grains dont ils ont besoin. On ne saurait mettre en doute et l'indignation du Vice-Roi à la nouvelle des massacres et sa rigueur pour les arrêter, et son humanité vis-à-vis des persécutés ; malheureusement le Vice-Roi a soixante-dix ans et est aujourd'hui malade de fatigue : espérons toutefois que le bon Dieu le conservera pour le plus grand bien de l'Empire et de notre sainte Religion. »

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 22 janvier, page 38.

LE CHANG-HAI CHRÉTIEN

ET

LE CHANG-HAI PAYEN

PAR LE **R. P. RAVARY**, *de la Compagnie de Jésus*
MISSIONNAIRE AU KIANG-NAN

QUATRIÈME LETTRE

LE CHANG-HAI SUPERSTITIEUX

Le Hiang-deu du Chang-hai. — Superstitions. — Première rencontre du Hiang-deu. — Les préparatifs de la fête païenne. — La petite divinité, la planchette, la formule. — Le Hiang-deu sur les ponts.

J'ai esquissé à grands traits la physionomie du Chang-hai chrétien.

Le Chang-hai catholique est fortement enraciné dans le sol païen. Quatre florissantes paroisses montrent leurs belles églises, et leurs croix dominent les pagodes.

Près de nous, se dressent quelques monuments d'ordinaire assez modestes, quelques maisons à l'européenne, sans croix, sans autels. Le païen les regarde étonné, et s'en retourne indifférent. Dans l'estime publique, tout temple suppose un autel, un sacrifice, un sacrificateur ; or, ces trois choses manquent aux protestants.

Bien autre est l'impression du païen qui assiste à nos solennités : « Que c'est beau ! » dit-il bien souvent, et il ajoute : « Je voudrais bien prier, mais je ne le puis ; ma famille s'y oppose. »

Pénétrons maintenant dans le Chang-hai païen. C'est un monde nouveau et bien peu connu.

Ce n'est pas ici le lieu de mettre en parallèle le paganisme de nos ancêtres, et le paganisme chinois. A l'Occident et à l'extrême-Orient, le diable est le même. Le culte qu'on lui rend ne diffère que par le plus ou moins de corruption, de turpitude et de servilité. Certains peuples joignaient la cruauté à la corruption, dans les sacrifices offerts à leurs idoles ivres de sang humain. Les dieux du Céleste Empire sont de meilleure composition. On ne parle pas de sacrifices humains. J'incline à croire que la Chine a été préservée de ces excès de barbarie par l'influence toujours si vivace de la tradition et de l'autorité. De temps immémorial, le rite prescrit un sacrifice solennel à certains jours de l'année. Les premiers Magistrats des provinces et des villes, l'Empereur lui-même, montrent le plus grand zèle à offrir les trois victimes du sacrifice avec toutes les observances légales. Ces trois victimes sont, on le sait, le bœuf, le porc et la chèvre. Un tel exemple, donné en si haut lieu, fait loi. Dans les pagodes et les temples, le rite sans doute est bien différent ; mais l'idole a bon caractère et ne se montre pas cruelle. Elle se contente de prostrations multipliées, de l'offrande de quelques gâteaux et fruits et surtout des sapèques données au bonze, son fidèle serviteur, qui tend la main au dévot à la sortie de la pagode.

J'ai rencontré à Chang-hai des rites et des usages superstitieux dignes de mention, pour un double motif : d'abord ils sont moins grossiers que les autres ; en second lieu, ils ne se pratiquent et ne sont guère connus que dans cette localité.

Il y a déjà quelques mois, j'avais dit la sainte messe dans une chapelle du voisinage. A mon retour, au milieu d'un pont assez large que je dois traverser, j'aperçois comme un fagot considérable de branches et de baguettes, assez gracieusement entrelacées avec des bandelettes coloriées, et le tout couronné par trois petits étendards. Quatre poutrelles, aux quatre angles du pont, portaient quelques bambous reliés les uns aux autres, formant un petit dôme avec quelques tentures. Des lanternes sont suspendues autour du petit monument (voir la gravure p. 85).

Tous les ponts de la ville et des faubourgs, à peu d'exceptions près, doivent avoir cette décoration, le quinzième jour de la huitième lune chinoise. C'est un usage antique. La population déploie un grand zèle pour célébrer cette fête, dite fête du Hiang-deu ou fête des parfums. Le génie tutélaire du foyer domestique, des fontaines, des puits et des canaux, l'aimable Koué-sin, respire avec délice et à longs traits l'odeur de ces parfums, sourit et déverse la véritable félicité (Tchen-fo) sur la famille qui l'honore de ce rite. Telle est la légende populaire.

Depuis cette époque, je recherche l'origine de cette curieuse cérémonie, qu'on peut appeler fête du foyer domestique. J'ai beaucoup interrogé. Les premières explications me trouvaient incrédule. Peu à peu, j'ai compris quelque chose. Quelle est surtout l'origine et la généalogie de ce petit diable bleu ? Double question curieuse qui invite à faire de nouvelles recherches historiques dans une voie non encore bien frayée.

Le Hiang-deu ou la corbeille de parfums est une fête païenne qui se célèbre à Chang-hai et dans les localités voisines le quinzième jour de la huitième lune chinoise. Cette fête a un cachet tout spécial. Bien différente des cérémonies et des processions des pagodes qui jettent dans les rues une foule tumultueuse, l'offrande du Hiang-deu se fait avec dignité et un certain calme dans l'intérieur des maisons. Les prêtres des idoles, les bonzes et les taozes ne sont pas invités. Pour cette circonstance, le chef de famille remplit les fonctions de prêtre. A lui de faire l'offrande de la corbeille de parfums à la divinité protectrice du foyer domestique. A lui d'entonner les prières que la famille agenouillée doit répéter et continuer. A lui d'allumer les bâtons d'encens qui se consument lentement les uns après les autres. Pour remplir cette fonction avec toute la dignité convenable, il a revêtu ses plus beaux habits de cérémonie. Dans cet appartement transformé en sanctuaire, à cette heure solennelle, des nuages d'encens se répandent de tous côtés. La corbeille de parfums finit par se consumer entièrement. La cérémonie est accomplie.

Tel est le rite privé, personnel, dans l'intérieur d'un appartement. Il y a encore le culte public, le culte de chaque quartier de la cité, l'offrande, sur un pont, de l'énorme corbeille de parfums, avec ses décorations, ses drapeaux et ses lanternes. Un instant encore et nous assisterons à cette cérémonie originale. Examinons d'abord de plus près et en détail ce fameux Hiang-deu !

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 8, 15, 22, 29 janvier, 5 et 12 février.

Pour les populations de l'Extrême-Orient, brûler l'encens devant une idole quelconque est l'action la plus ordinaire de la vie. On ne mange pas du matin au soir. Dormir le jour et la nuit est difficile. Mais, pour une classe fort nombreuse de dévots, l'encens doit brûler sans interruption. Jour et nuit, vous trouverez dans une pagode, un sanctuaire païen, déjà tout noirci par la fumée de l'encens, une bonne âme occupée à allumer de nouveaux bâtonnets, ou à recueillir la cendre sacrée des parfums consumés. Dans les habitations particulières, les boutiques, les chambres obscures et les galetas, l'encens fume presque continuellement. Nos païens, avec ce système, semblent respirer plus à l'aise l'air ambiant saturé de fortes vapeurs.

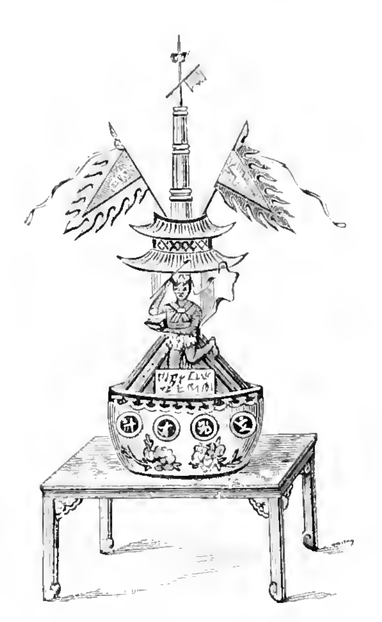
La fête de la huitième lune chinoise n'est pas une simple cérémonie pour brûler des bâtonnets d'encens. C'est la partie peut-être la moins nécessaire du rite. La tablette de consécration à la chère idole, figure bleu ciel, et la petite divinité plantée dans la partie supérieure du Hiang-deu, et posant un pied vainqueur sur le Long-men ou porte du Dragon, voilà les deux pièces essentielles à la fête. Koué-sin se montre fièrement sur cette espèce de trophée élevé



Petit *Koué-sin* bleu du *Hiang-deu* de famille placé sur le *Long-men*.

en son honneur. Ce sont plusieurs fûts de colonne superposés et dressés à la partie supérieure de la corbeille d'osier, remplie de fragments de bois odoriférants. Trois étendards de papier colorié et découpés en broderies variées, entourent l'idole. Koué-sin est là, un peu trop rustiquement costumé pour la haute dignité de dieu tutélaire. N'importe, nos dévots ne sont pas difficiles. Tous veulent avoir un Koué-sin. Ce Koué-sin ne se donne pas. Il faut l'acheter à la boutique. Tout est pour le mieux. Le petit bonhomme à figure bleu ciel, aux habits d'étoffe verte et rouge, ne se vend que huit sapèques, trois centimes pièce. Il n'a que douze centimètres de hauteur.

Deux mois avant la fête, les fabricants de bâtonnets d'encens activent le travail des ateliers. Des commandes arrivent de tous côtés. Les marchands de papier offrent leurs services et leur savoir-faire, pour découper les dessins que des artistes viennent de tracer. Les Hiang-deu se montent peu à peu, pièces par pièces. Impossible de calculer le nombre des bâtonnets d'encens qui se distribuent de tous côtés, en dehors de ceux employés dans la corbeille des parfums. Ces Hiang-deu sont de toute grandeur et d'un travail plus ou moins achevé. Les plus riches d'ornementation sont fort recherchés par les familles opulentes. Ils sont achetés cinq ou six francs. Les bourses plus légères trouvent des Hiang-deu plus modestes. Il y en a pour tous les goûts.



Le *Hiang-deu* de famille.

La pièce la plus intéressante sans contredit est la fameuse tablette sur laquelle est écrite une formule de consécration. Grand fut mon étonnement quand il me fut donné de posséder le texte entier de cette pièce. J'avais beaucoup vu, beaucoup entendu, en vivant depuis si longtemps au milieu de ce monde païen, et j'ignorais complètement la chose. Le hasard me la fit découvrir et me conduisit au but désiré. Après maintes et maintes interrogations, j'appris qu'on se servait d'une petite planchette de bois de santal, sur laquelle on écrivait la formule mystérieuse. Cette planchette s'achetait pour quelques sapèques. Incontinent, je me procurai deux de ces planchettes. Et la formule ? Là était la difficulté.

J'interroge les voisins, les connaissances. On sourit. Telles furent les premières réponses. Je reviens à la charge. Le sourire prenant une petite teinte de malice est accompagné des deux mots: *Ve tono.* (Je ne comprends pas). Ces lettrés, ces jeunes étudiants, me comprenaient suffisamment sur les autres questions. Sur ce point seulement, point délicat, je l'ai su depuis, ils restaient sans réponse. Je changeai de tactique. Je m'adressai aux enfants, à mes nombreux petits amis. Je réussis pleinement. Avec une simplicité mêlée d'une forte dose d'esprit malin, un chacun de dire un mot, deux mots, une demi-phrase, une phrase entière de la formule quasi sacrée. J'écrivais, je faisais copier. Je comprenais déjà un tant soi peu. Un beau jour, un petit bonhomme de neuf ans, d'une province éloignée, d'une petite famille mandarine, me récita presque sans broncher la formule en entier. Un de ses condisciples, son ami, charmant espiègle

de douze ans, l'écrivit de sa propre main, n'estropiant que quelques caractères un peu compliqués. J'avais lieu d'être satisfait. Je possédais le fameux secret.

Tout me fait croire qu'une telle formule n'est employée que dans cette circonstance, une fois par an, le 15 de la huitième lune. J'ai vu assez souvent les cérémonies superstitieuses. J'ai visité les pagodes. J'ai interrogé. Nulle part, même dans les livres, on ne trouve la trace de la fameuse tablette, bien différente sans doute de la tablette ou siège de l'âme, employée pour les ancêtres. Et cependant rien de plus connu, de plus pratiqué dans la population qui nous entoure. Les écoliers et les enfants connaissent le Hiang-deu, l'idole Koué-sin et la tablette. Nombre parmi eux, même des fillettes de dix à douze ans, vous récitent de mémoire quelques fragments de la formule. Cette croyance est donc fortement enracinée au foyer domestique. Toute famille qui se respecte doit faire l'offrande d'une corbeille de parfums à la chère idole protectrice.

Voici la traduction du texte de cette formule écrite sur une tablette assez mince de quinze centimètres de longueur sur sept à huit centimètres de largeur :

« Moi soussigné, qui habite à Chang-hai, sous-préfecture de Song kiang, préfecture de la province du Kiang-nan, sous la dynastie des Tsin, j'ai ma maison dans le vingt-cinquième quartier de la ville, à l'est du canal appelé Lo-si-ka-pang, quartier sous la juridiction de la pagode du Dieu Chen wam. Moi soussigné, j'espère la véritable félicité de la divinité à laquelle est offert ce Kiang-deu ! Signé : Sen-sè-pao ! »

Quel touchant et mystérieux langage dans cette prière d'une famille agenouillée aux pieds d'une idole qui a des yeux et qui ne voit pas, des oreilles et qui n'entend pas les voix suppliantes d'adorateurs trompés et dignes d'un meilleur sort. Quand viendra le jour, quand viendra l'heure trois fois bénie, où ces nombreuses familles, ouvrant les yeux à la vérité, briseront cette vaine idole, et agenouillées de nouveau devant la croix, murmureront la douce et si belle prière : *Pater noster*. Notre Père qui êtes au cieux ! Que votre nom soit sanctifié !

(*A suivre*).

DE CARTHAGE AU SAHARA

PAR

M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

(Suite 1)

Kairouan. — Aspect de la ville. — Les Zlass. — Fondation de Kairouan. — Le Sloughi Barouta. — Le marché. — Le farik.— La grande mosquée. — Les colonnes. — Le nimbar. — La Zaouia del Khangrani. — La mosquée du barbier.

Kairouan est la ville arabe, sans mélange, qui nous reporte d'un coup à plusieurs siècles en arrière, en pleine vie musulmane, dans un monde qui n'a rien de commun avec l'Europe. Avant l'occupation, elle était d'un accès difficile aux étrangers, comme l'est encore Ghadamès. D'après une opinion en vogue, nul chrétien ne pouvait y passer la nuit, à moins d'un miracle, signalé qu'il était aux marabouts défunts. Mais le miracle avait toujours lieu. Les marabouts ne se sont jamais levés de leurs sépulcres pour inquiéter les Roumis.



TUNISIE. — MARCHÉ DE KAIROUAN; d'après une photographie de M. HÉBRARD. (Voir page 92).

Bien que sept pèlerinages à Kairouan n'équivalent pas, comme on l'a écrit à tort, à un pèlerinage au tombeau de Mohamed, elle n'en reste pas moins la cité sublime de l'Islam, la première en vénération après la Mecque et Jérusalem. Les dévots, de cent lieues à la ronde, y font porter leurs corps, pour les faire ensevelir en terre sainte.

Aujourd'hui, il n'est pas dans tout le protectorat de ville, où la liberté soit plus grande. C'est la seule qui tolère la visite des mosquées, interdite dans le reste de la régence.

Ce résultat est dû à la conduite des officiers, dès le premier jour. Il fallait un local sain, aéré, commode pour y établir une ambulance. On choisit carrément la grande mosquée. Les Imans essayèrent de protester. On répondit à leur chef : « Si tu vas en France, tu pourras, quand tu voudras, toi musulman, entrer dans les églises chrétiennes. Nous voulons, nous chrétiens, entrer dans tes mosquées. »

L'Iman en prit son parti. La grande mosquée une fois profanée, les autres par assimilation nous sont également

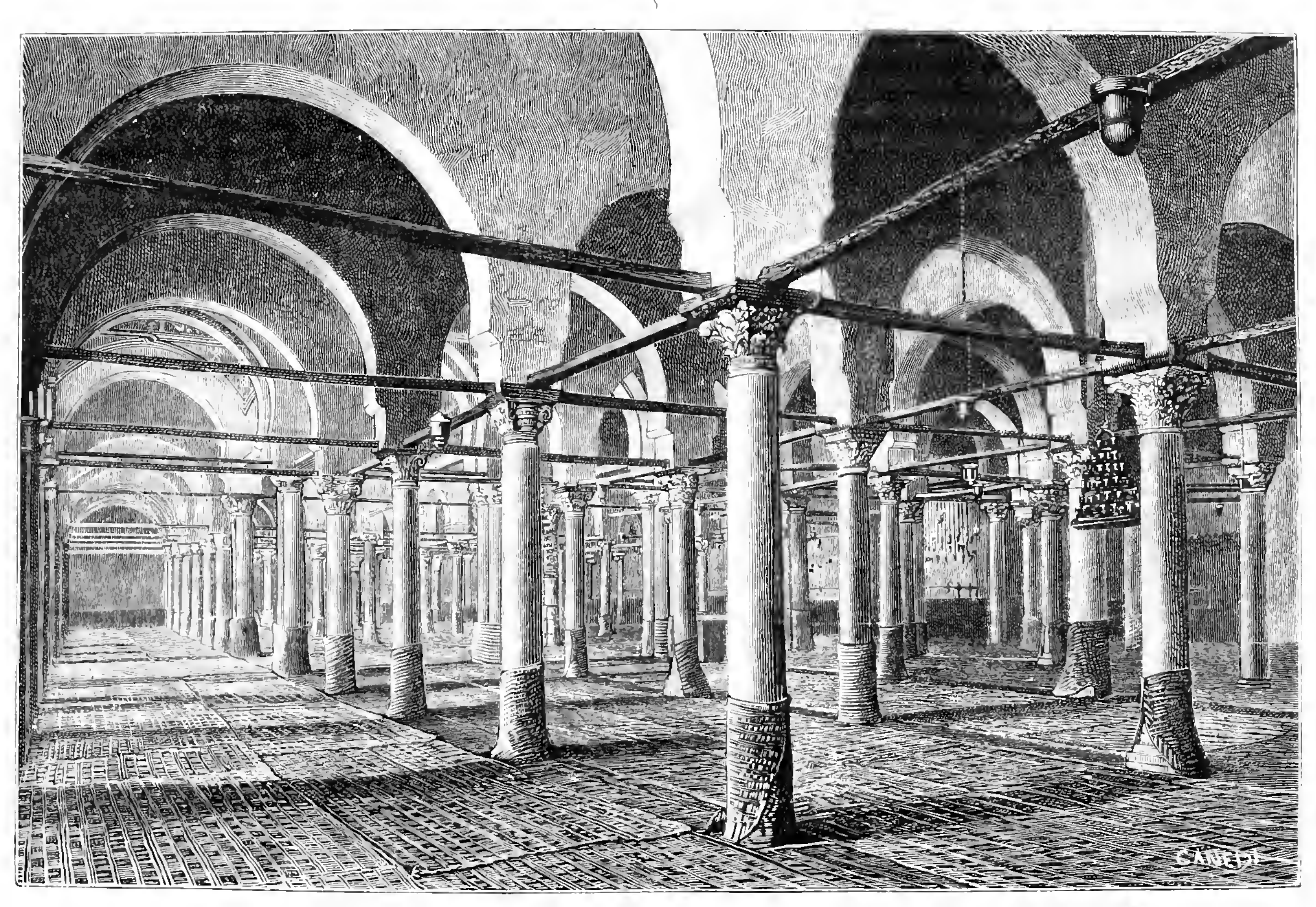
(1) Voir les *Missions Catholiques* des 1er, 8, 15, 22, 29 janvier, 5 et 12 février.

devenues accessibles. Les marabouts de garde se contentent de lever les nattes sur le passage du roumi ou de les battre à la baguette, après son départ.

La muraille arabe, à créneaux réguliers, qui enserre, comme un brillant diadème, la capitale religieuse de la Tunisie, a dix mètres de hauteur, et trois mille cent vingt-cinq mètres de longueur totale. Elle est percée de cinq portes, gardées par des tours carrées ou rondes. Un chemin de deux mètres circule sur les remparts, derrière les créneaux, et permet au visiteur de faire le tour de la ville, d'apercevoir en un clin d'œil le mouvement du marché et tout le dédale des ruelles, qui séparent les terrasses des maisons et découpent le plan général en une multitude de polygones irréguliers.

Au sud-ouest des murailles, s'allonge l'important faubourg des Zlass. C'est là que les tribus nomades, qui entourent Kairouan, ont leur centre de réunion soit pour y vendre leurs denrées, y traiter leurs affaires, soit même jadis pour terroriser en armes les citadins et prélever sur leur pusillanimité un tribut d'autant plus considérable qu'il était plus arbitraire et injuste.

On procédait ainsi à la razzia. A un signal convenu, les cavaliers des plaines, la moukala en bandoulière, le cimeterre au poing, les pistolets à la ceinture, arrivaient, bride abattue, aux portes de la ville, menaçaient les gardiens qui se rendaient à discrétion, et, après quelques décharges de fusils, propres à jeter l'épouvante dans l'âme des Kairouanais, ils commençaient le pillage des maisons. Les habitants, pour éviter le massacre ou la ruine, offraient d'eux-même une rançon en argent, en étoffes, en produits. Une fois chargés de butins, les Zlass disparaissaient au galop des chevaux, et s'enfonçaient dans la plaine, où nulle force armée ne songeait à les poursuivre. Les cavaliers, qui revenaient ensuite séparément faire des achats dans la ville, n'en recevaient que plus de considération et de respect. Il est vrai que si les citadins avaient touché à la tête d'un Zlass, la vengeance eût été prompte et implacable. L'arrivée des Français a mis fin aux razzias, et les Kairouanais ne redoutent plus les bandits, depuis qu'ils sentent derrière eux les baïonnettes des pantalons rouges.



TUNISIE. — GRANDE MOSQUÉE DE KAIROUAN, d'après une photographie de M. HEBRARD (voir page 92).

L'imagination des historiens arabes a entouré le berceau de Kairouan de légendes merveilleuses. Abd-er-Rahman-Ibn-Abd-el-Hakem, en raconte ainsi la fondation :

« Okba-ben-Nafé marcha sur Kasfa qu'il prit, ainsi que Kastilïa, puis se dirigea vers Kairouan. Cette ville, fondée par son prédécesseur Noaouïa-Ibn-Hodeidj, ne lui plut nullement. Il remonta à cheval et conduisit ses troupes à l'endroit que la ville actuelle du même nom devait occuper. C'était une grande plaine, remplie d'arbustes et de plantes rampantes, qui servait de repaire aux bêtes féroces et aux hiboux. Arrivé là, il cria : « Habitants de cette vallée, « éloignez vous ! Que Dieu vous fasse miséricorde ! Nous « allons nous fixer ici ! »

« Il fit cette proclamation trois jours de suite, et toutes les bêtes sauvages et tous les hiboux évacuèrent la place. Il ordonna alors de déblayer le terrain et de le partager en

lots; puis il y transporta le peuple, abandonna la ville bâtie par son prédécesseur, et, plantant sa lance en terre, il s'écria : « Voici votre Kairouan ! » Kairouan signifie station de caravanes.

D'après un autre historien, Noweiri, Dieu révéla aussi à Okba l'emplacement, l'orientation et le plan de la grande mosquée, dont les travaux durèrent cinquante-cinq ans, et furent achevés en 675 après Jésus-Christ.

En dépit de la légende musulmane, il est certain que le lieu, où fut bâtie Kairouan, avait déjà été occupé par les Grecs. On y voyait les ruines d'un château, appelé Camounia ou Counia.

La ville subit les différentes dominations qui pesèrent sur l'Afrikia. Elle atteignit son apogée sous le règne des Ar'lebides, qui en firent le siège de leur empire. Tunis eut ensuite la suprématie qu'elle a gardée jusqu'à ce jour. Les Français sont les premiers chrétiens entrés en armes dans la capitale religieuse de la Tunisie.

Je parle de légendes. Puis-je taire celle du sloughi Barouta? Le sloughi est ce gracieux lévrier, aux jambes fines comme celles des gazelles, aux flancs relevés, au museau long et effilé, aux grands yeux rêveurs. Sa robe d'un roux ardent rappelle le sable du désert. Le sloughi a peu d'odorat; il chasse à vue. Malheur au lièvre dévistré. Il ne pourra se dérober à la dent du lévrier, dont les bonds atteignent sept mètres. Cependant les gazelles, plus agiles encore, échappent à sa poursuite.

Le sloughi est le chien noble, que l'Arabe riche admet dans sa tente, qu'il porte en selle sur son cheval, qu'il associe aux fêtes de famille et dont les femmes dessinent le profil élégant sur leurs tapis de laine. On veille avec soin à sa reproduction, pour que la pureté et la finesse de la race ne soit pas altérées.

Okba avait un sloughi nommé Barouta. L'eau manquait sur l'emplacement choisi pour la fondation de Kairouan. Les guerriers souffraient cruellement de la soif; les cavales languissaient, et les chamelles attristées tendaient vainement vers l'horizon leur mufle refrogné. Barouta s'élance dans les broussailles, et de ses griffes aiguës creuse activement le sable. Les guerriers le suivent et aperçoivent sous ses pattes un mince filet d'eau. Le trou est élargi, et forme bientôt un bassin, qui se remplit d'une onde abondante, où gens et bêtes viennent se désaltérer. Une zaouia, en mémoire de ce fait, recouvre la source et perpétue le souvenir du sloughi Barouta.

Kairouan est une ville neuve pour le touriste. Tout ce que nous voyons est en contraste avec nos habitudes et nos idées. Nos coiffures et nos habits sont un contre sens. Nos chaussures elles-mêmes jurent près des babouches jaunes et rouges des Arabes qui nous coudoient. L'objet de la curiosité générale, c'est notre présence sur le marché, au bazar, sous la voûte des portes et près des boutiques.

Quelle vie, quelles bigarrures, quelle débauche de couleurs, quelle gamme de sons gutturaux, quels reflets d'or et d'argent sous ce soleil blanc, dans cette atmosphère limpide!

M. Canova a mis à notre disposition le chaouch Hassein. Toutes les portes cèdent à son approche. Mais il faut toujours revenir au Zankat-touila. C'est l'artère principale qui unit Bab-Tunis à Bab-Djelladin. Elle a quinze mètres de largeur. On y rencontre beaucoup de boutiques, trois mosquées, le bazar, les bains, la maison du gouverneur, des magasins de poteries, de sabres, de ferblanterie, de cordonnerie, de sellerie, de pelleterie, les étalages des marchands de gâteaux, des vendeurs d'orgeat et de sauterelles frites. Au loin, par dessus les terrasses, se profilent les dômes des mosquées (Voir la gravure page 90).

Beaucoup de burnous s'agitent dans la rue, à côté des chevaux que des nègres conduisent, d'un chameau portant un palanquin, sous les étoffes duquel se cache une femme. Voici le marchand de limonade. Pour signaler sa venue, il fait basculer contre son index deux verres qui tintent. De sa ceinture tombent des coupes de cuivre qui s'entrechoquent et bruissent. A travers les hommes et les animaux courent de petites fillettes, la tête couverte d'un voile lamé d'or, et de petits garçons, ornés au lobe de l'oreille gauche d'un immense anneau. La partie supérieure est vide et l'autre est ciselée de délicate façon.

Des cavaliers, à l'œil fauve, arrivent coiffés d'un immense chapeau en corde d'alfa, garni de pompons et de fanfreluches de cuir rouge. C'est le m'zala. Les ailes en sont si larges qu'il ressemble à un parapluie. On le porte plus souvent au milieu du dos que sur la tête. Mais cet article de luxe vaut à son propriétaire un titre de noblesse, et le nomade opulent ne s'en sépare guère plus que de son cheval.

Les marchands de Kairouan ne sont pas accroupis comme ceux de Tunis. Ils travaillent sous les yeux des chalands. Le perruquier rase et épile ; le cordonnier fabrique ses babouches, le zingueur bat son cuivre, au milieu de la foule.

Le reste de la ville offre un dédale inextricable au premier abord d'impasses, d'allées couvertes et de ruelles étroites et tortueuses.

Hassein nous mène chez le Farik, gouverneur indigène. C'est un homme superbe de port, d'allure et de distinction. Il nous reçoit en grand seigneur, nous comble de salamalecks et nous adresse des souhaits nombreux pour notre santé, notre voyage, notre bonheur.

Nous ne remarquons aucun palais, mais beaucoup de tronçons et de fragments des époques romaine et byzantine, encastrés dans les angles et les portes des maisons. La grande mosquée n'est guère qu'une riche collection de socles, de colonnes et de chapiteaux, embrassant une période de cinq siècles d'architecture. L'archéologue peut y comparer l'école africaine à l'école orientale, saisir et suivre dans les formes et les motifs de l'ornementation les dégénérescences de l'ionique et du corinthien.

La grande mosquée, malgré sa réputation, ne peut entrer en parallèle avec celle de Cordoue. Elle produit cependant un grand effet. La cour est vaste, dallée de pierres tumulaires romaines et chrétiennes, et bordée sur trois côtés d'un double cloître (voir la gravure page 91).

On y compte plus de cinq cents colonnes antiques disposées en longues perspectives. Une tour carrée coiffée d'un dôme à grosses côtes amincies vers le faîte, sert de minaret. Du sommet l'œil embrasse le panorama de la ville et des plaines sahariennes qui l'entourent.

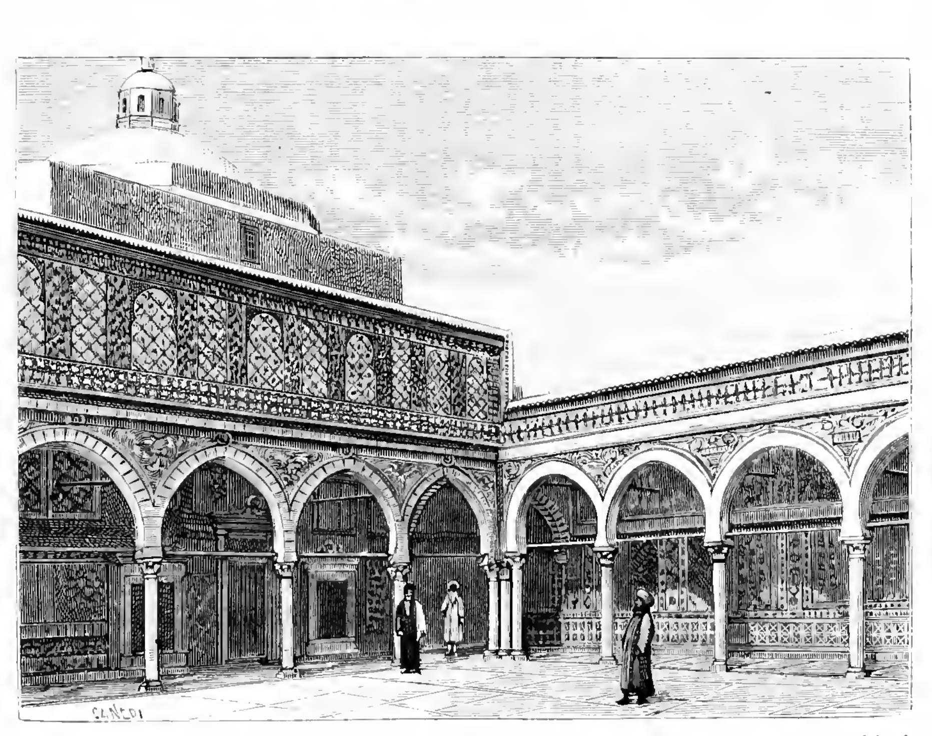
Les marches de l'escalier sont des pierres tumulaires où je distingue des traces d'inscriptions et des symboles chré-

tiens. L'une des dernières marches porte en toutes lettres le nom de J. Roche, et celle qui est à côté les palmes et le nom d'une vierge martyre. C'est bien le cas d'affirmer que les extrêmes se touchent.

La mosquée comprend huit nefs dans sa longueur et dix-sept dans sa largeur. Elles sont portées par deux cent quatre-vingts colonnes. Nous sommes loin de Cordoue, qui en a dix-neuf sur trente-six et compte dix mille colonnes. Elles sont en onyx, en porphyre, en marbre et proviennent ici, comme en Espagne, d'anciennes basiliques. Il en est de même des chapiteaux. Certains ornements d'architecture en sont la preuve. Les uns et les autres ont dû être empruntés à des monuments éloignés. Viennent-ils de Carthage? Viennent-ils de Sabra? de Sbéïtla? d'Hadrumète? Toutes ces localités en ont fourni quelques-uns.

Les Arabes ont choisi dans les ruines les fragments les plus beaux et les ont accouplés sans souci du style, ni des époques. Ils ont géminé un chapiteau byzantin avec un chapiteau romain, associé une colonne en onyx avec un fût de porphyre, et relié avec des poutres des arcades si mal établies sur des piliers disparates. Leur œuvre n'en reste pas moins admirable.

A l'entrée du sanctuaire, sont de chaque côté deux colonnes géminées, célèbres par la beauté de leur rouge vif, moucheté de taches laiteuses, à la façon du porphyre.



TUNISIE. — Mosquée et patio de Sidi Sahab a Kairouan; d'après une photographie de M. Hébrard.

Chacune d'elles coûterait aujourd'hui trente mille francs. Elles proviennent de Sbéïtla, que ruinèrent les soldats d'Othman, le troisième kalife.

L'espace qui sépare les deux fûts est très étroit. Tous les musulmans qui peuvent, même en quittant leurs habits, passer entre ces colonnes sont déclarés purs et sont certains de leur place en paradis. M. Hébrard y engage son buste. La partie inférieure passe aisément; mais la tête reste un moment en route. Il faut sacrifier ou le nez ou les oreilles. Enfin un heureux mouvement dégage mon ami. Il est donc sûr de son affaire. Pour moi, la chose est plus difficile, et, malgré des essais réitérés, il m'est impossible de passer la tête, sans parler du reste.

Les boiseries sculptées du Nimbar sont aussi de provenances diverses. Les panneaux, assemblés d'une façon arbitraire, sans que les dessins s'accordent, produisent cependant un bel effet. On y voit des symboles eucharistiques. Les Arabes ont enrichi leur mosquée, comme les Vénitiens la cathédrale de Saint-Marc, des œuvres d'art dont ils ont dépouillé les peuples conquis.

Au nord-ouest, hors des remparts, à un kilomètre de distance se dressent plusieurs mosquées célèbres. La zaouïa d'el Khangrani sert de séminaire musulman et possède dix étudiants; elle est contiguë à celle de Sidi-Mohammed-ben-Aïssa, dont la cour et le cloître sont remarquables. C'est là que les Aïssaouas se livrent à leurs fureurs religieuses, et je vois appendus à la muraille les tambourins, les sabres et les autres instruments nécessaires à leurs exercices.

Hassein nous fait traverser une pièce carrée, ornée de faïences aux tons harmonieux, avec une coupole à arabesques. Nous voici dans un large patio dallé de marbre. (Voir la gravure).

Il est entouré d'une galerie, où brillent des panneaux de faïences anciennes vertes, bleues et jaunes. Au-dessus de cette colonnade, qui est d'une grande légèreté, d'autres faïences aux couleurs délicates revêtent le mur jusqu'au toit et charment l'œil par la douceur des nuances, en opposition avec l'éclat du ciel azuré.

Sous le cloître, une porte en marbre blanc donne accès dans la mosquée de Sidi-Sahab, compagnon et barbier du prophète. Sa châsse, couverte de tapis, est surmontée de drapeaux aux couleurs de l'Islam.

Trois poils de la barbe de Mohamed sont conservés dans le sachet, qui est déposé sur la poitrine du Figaro musulman.

Un lustre en cristal pend au dessus du catafalque. Sur le sol, sont jetés pêle-mêle de nombreux tapis. Aux murs sont attachés des œufs d'autruche et des sacs contenant de la terre de la Mecque, que des pèlerins ont rapportée en ex-voto.

(A suivre).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène Louvet, des Missions Etrangères de Paris,
Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE XVI

L'Église des États-Unis (1800-1890).

(Suite 1).

Statistique générale de l'Eglise des Etats-Unis.

I. Province de Baltimore : 1 archevêque, 6 évêques, 1 vicaire apostolique, 466 prêtres, 469 églises ou chapelles, 334,685 catholiques.

II. Province de Boston : 1 archevêque, 6 évêques, 1 050 prêtres, 784 églises ou chapelles, 1,325,000 catholiques.

III. Province de New-York : 1 archevêque, 8 évêques, 1,384 prêtres, 1.141 églises ou chapelles, 1.759.290 catholiques.

IV. Province de Philadelphie : 1 archevêque, 4 évêques, 633 prêtres, 640 églises ou chapelles, 757,000 catholiques.

V. Province de Cincinnati : 1 archevêque, 9 évêques, 1,143 prêtres, 1,154 églises ou chapelles, 981,050 catholiques.

VI. Province de la Nouvelle-Orléans : 1 archevêque, 7 évêques, 2 vicaires apostoliques, 449 prêtres, 533 églises ou chapelles, 507,000 catholiques.

VII. Province de Saint-Louis : 1 archevêque, 9 évêques, 879 prêtres, 1.253 églises ou chapelles, 531 600 catholiques.

VIII. Province de Chicago : 1 archevêque, 3 évêques, 633 prêtres, 486 églises ou chapelles, 680,000 catholiques.

IX. Province de Milwaukee : 1 archevêque, 3 évêques, 450 prêtres, 673 églises ou chapelles, 440,000 catholiques.

X Province de Saint-Paul : 1 archevêque, 5 évêques, 371 prêtres, 469 églises ou chapelles, 326,000 catholiques.

XI. Province de Santé-Fé : 1 archevêque, 1 évêque, 1 vicaire apostolique, 127 prêtres, 400 églises ou chapelles, 218,000 catholiques.

XII. Province de San-Francisco : 1 archevêque, 3 évêques, 292 prêtres, 280 églises ou chapelles, 363,000 catholiques.

XIII. Province d'Orégon-City : 1 archevêque, 3 évêques, 1 vicaire apostolique, 133 prêtres, 205 églises ou chapelles, 83.700 catholiques.

Total : 13 archevêques, 67 évêques, 5 vicaires apostoliques, 8 010 prêtres, 8 790 églises ou chapelles, 8,349 325 catholiques.

Voilà des chiffres éloquents et qui font honneur à l'Eglise des Etats-Unis. Mais il faut maintenant les interroger de près et voir, sans exagération, ce qu'ils disent réellement.

Pour le personnel, le progrès est manifeste. En 1800, un seul évêque ; en 1890, treize archevêques, soixante-sept évêques, cinq vicaires apostoliques. Total, quatre-vingt-cinq titres hiérarchiques ; avant la fin du siècle, on peut être sûr qu'ils atteindront la centaine, s'ils ne la dépassent. Voilà l'Eglise des Etats-Unis fortement constituée ; partout, elle a resserré ses cadres, pour atteindre plus efficacement ses fidèles. Les provinces de l'est, les grandes villes, comme New-York, Boston, Philadelphie, ont à peu près ce qui leur faut comme organisation hiérarchique ; mais que de lacunes encore dans ces immenses territoires de l'ouest, chacun grand comme le tiers ou la moitié de la France, qui n'ont pour premier pasteur qu'un évêque de création récente, entouré d'une poignée de prêtres ! Ce n'est pas une centaine, mais un millier de sièges épiscopaux qu'il faudrait aux Etats-Unis, pour que la hiérarchie catholique y fût en rapport avec l'étendue du territoire et les besoins spirituels des populations. Ce sera l'œuvre du xxe siècle.

A côté des évêques, nous trouvons huit mille prêtres, pour une population catholique d'environ huit millions d'âmes ; mais, comme près du quart de ces prêtres est employé dans l'enseignement, nous avons la proportion d'un prêtre pour environ treize cents catholiques. C'est beaucoup; surtout si l'on fait attention à l'étendue d'un grand nombre de postes et aux cinquante-sept millions de dissidents qui peuplent le pays.

Il faut donc que le nombre des prêtres continue à suivre aux Etats-Unis une progression toujours croissante, et plus accentuée encore que par le passé, s'ils ne veulent pas se voir bientôt débordés par les milliers de prédicants qui pullulent dans le pays. Je reconnais qu'il y a eu, sous ce rapport, un progrès considérable, puisque, en moins d'un siècle, le nombre des prêtres est monté aux États-Unis de trente à huit mille ; mais il y a encore beaucoup à faire pour qu'il soit en rapport avec les besoins des populations.

J'ai une observation sérieuse à faire, au sujet du recrutement du sacerdoce en ce pays. Au bout d'un siècle, l'Église des Etats-Unis est bien loin encore de se suffire, comme elle le devrait, à elle-même. Sur ses huit mille prêtres, un tiers à peine sont originaires du pays. Les autres se recrutent, partie au Canada, partie dans la vieille Europe. Il y a là une situation qui fait craindre pour l'avenir de cette noble Église.

D'ailleurs, il n'en est pas des Etats-Unis comme de la Chine et des pays infidèles, où, avant d'appeler les indigènes à l'honneur du sacerdoce, il faut commencer par transformer leur nature et les élever jusqu'à la civilisation chrétienne. Ici, on a affaire à un peuple déjà chrétien et civilisé, trop civilisé peut-être. L'Américain, absorbé tout entier, et dès l'enfance, par les préoccupations du gain et la poursuite de la richesse, se sent peu d'attraits vers le dénuement du sacerdoce catholique. Il donne généreusement pour construire des églises, pour soutenir toutes les œuvres du catholicisme ; mais il ne se donne guère lui-même, et les familles à l'aise répugnent à offrir leurs fils à l'Église. Il faut espérer qu'à mesure que les grands et les petits séminaires se multiplieront dans tous les diocèses, à mesure surtout que l'esprit chrétien pénètrera dans cette race utilitaire et mercantile, cette situation vraiment fâcheuse ira en s'améliorant de jour en jour.

Une des choses qui m'ont le plus frappé, en dressant le tableau statistique des différents diocèses de l'Union, c'est la multiplication vraiment remarquable des ordres religieux d'hommes et de femmes. Sous ce rapport, les États-Unis égalent, s'ils ne les dépassent, les nations les plus catholiques. Environ trois mille cinq cents religieux, appartenant à quarante-deux ordres ou congrégations différentes, plus de seize mille Sœurs, se rattachant à soixante familles. Cela fait une armée de vingt mille religieux des deux sexes, qui marchent à l'avant-garde de tous les dévoue-

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 1er, 8, 15, 22 janvier et 4 et 12 février.

Nous croyons devoir interrompre cette longue statistique consacrée par M. Louvet à chaque diocèse des États-Unis. Ces chiffres, qui se modifient chaque année, se trouvent dans les *Missiones Catholicæ* que la S.-C. de la Propagande publie annuellement, et qu'il est facile à nos lecteurs de se procurer. Nous nous contentons donc de reproduire le tableau général avec le remarquable résumé qui termine l'étude sur les États-Unis.

ments et de toutes les immolations, sous la triple bannière de la chasteté, de la pauvreté et de l'obéissance.

Pendant qu'à l'imitation des premiers moines, les fils de saint Benoît et ceux de saint Bernard s'enfoncent dans les solitudes de l'ouest, pour civiliser les sauvages et leur apprendre à cultiver ce sol encore vierge, les enfants de saint Dominique et de saint François enseignent, par leurs exemples et par leur parole, à cette nation de hardis spéculateurs, à mépriser les richesses qui passent, pour acquérir les trésors de l'éternité bienheureuse. Les Jésuites sont partout : en chaire, au confessionnal, dans les collèges où, professeurs éminents, ils attirent l'élite de la jeunesse catholique et de nombreux protestants, en même temps que leurs frères, perdus au fond des Montagnes Rocheuses, évangélisent les Indiens. A la suite de ces grands ordres du passé, toutes les congrégations nouvelles, les Lazaristes, les Oblats de Marie, les Rédemptoristes, les prêtres de Sainte-Croix, les Passionnistes, les religieux du Précieux-Sang s'élancent à leur tour dans le vaste champ de l'apostolat, et pendant qu'ils travaillent sans relâche à convertir et à sanctifier les âmes, les disciples du Bienheureux de la Salle, renforcés de plus de vingt congrégations enseignantes, élèvent la jeunesse.

Que dire du dévouement des Sœurs de charité qui ne soit un lieu commun? Sœurs hospitalières, congrégations enseignantes, se multiplient dans les nouveaux diocèses, pour répondre à tous les besoins et pour soulager toutes les souffrances. Depuis le riche pensionnat tenu par les Dames du Sacré-Cœur jusqu'à la pauvre école de sauvages, perdue au fond des grands bois, partout, dans les grandes cités comme au fond des déserts de l'ouest, des milliers de Sœurs distribuent l'enseignement à toutes les classes de la Société américaine. Les religieuses du Bon-Pasteur ouvrent des refuges au repentir et des maisons de préservation à l'innocence exposée. Les Petites Sœurs des pauvres ont traversé l'océan pour offrir des asiles aux vieillards du Nouveau-Monde. D'autres religieuses hospitalières élèvent des milliers d'enfants abandonnés et d'orphelins qui, sans elles, deviendraient la proie du vice et le fléau de la Société. D'autres encore remplissent nos hôpitaux catholiques, pour soigner les malades, consoler leur agonie et leur apprendre à bien mourir.

En parlant des religieux, j'ai déjà esquissé à grands traits toutes les œuvres du dévouement catholique. Il ne me reste plus qu'à donner la statistique, aussi courte que possible, des œuvres d'éducation et des œuvres de charité.

Pour les écoles, il faut rappeler que la situation aux Etats-Unis est à peu près celle que la franc-maçonnerie tend à nous imposer en Europe. Dans la grande majorité des Etats, l'école est dite *non confessionnelle*, ce qui veut dire que, sous prétexte de respecter la liberté de conscience de chacun, tout enseignement religieux en est banni. Il est vrai qu'on y rencontre rarement l'hostilité systématique ; d'ordinaire, la neutralité est observée par les maîtres ; mais l'absence de tout enseignement religieux n'en constitue pas moins un grave danger pour la foi des enfants. D'un autre côté, un grand nombre d'écoles du gouvernement sont mixtes, c'est-à-dire que garçons et filles sont élevés ensemble au grand détriment de la moralité.

Cet état de choses impose aux catholiques des Etats-Unis de lourds sacrifices pécuniaires. Après avoir contribué pour leur part à l'entretien des écoles publiques, ils doivent, s'ils veulent sauvegarder la foi et les mœurs de leurs enfants, soutenir, à leurs frais, leurs propres écoles. Grâce à Dieu, leur générosité s'est toujours montrée jusqu'ici à la hauteur de la tâche, comme on s'en convaincra en parcourant le tableau suivant :

Œuvres d'éducation

	Elèves
23 grands séminaires	1.602
10 petits séminaires	791
5 universités ... environ	1.500
153 collèges : études classiques et commerciales	17.200
536 académies, pensionnats, écoles supérieures, jeunes filles	38.202
3 écoles normales, instituteurs	151
33 écoles industrielles, garçons et filles	8.408
1 institut, jeunes aveugles	22
4 instituts, sourds-muets	232
90 écoles, enfants noirs	1.500
44 écoles, enfants sauvages	2.447
3.495 écoles de paroisses	567.981
Total : 4.397 établissements d'enseignement catholique.	639.836

Là bas, aucun pouvoir hostile ne vient se placer entre l'Église catholique et ses fidèles. Pas d'autorisation à demander pour se réunir ; pas d'*exequatur* de l'État pour approuver les décrets des Pères. Les pasteurs légifèrent et décident dans la plénitude du droit ecclésiastique. Aux fidèles d'obéir aux décisions conciliaires, à moins qu'ils ne préfèrent s'exclure eux-mêmes de l'Église. Très généralement, c'est l'obéissance qui l'emporte.

Du reste, le respect humain est à peu près inconnu aux Etats-Unis, aussi bien que cette impiété brutale et bête qui nous fait tant de mal en Europe. Ici chacun, sans s'occuper des opinions religieuses de son voisin, professe librement les siennes, et les catholiques, autrefois si méprisés, alors qu'ils ne formaient qu'un centième à peine de la population, sont justement fiers aujourd'hui de leur Église et se font honneur de lui appartenir. Ils subviennent largement aux besoins de leurs prêtres, bâtissent, comme à New-York, par exemple, de splendides cathédrales (1), et soutiennent généreusement toutes les œuvres de leur Eglise.

Est-ce à dire qu'il n'y ait plus de *desiderata* et que tout soit parfait de l'autre côté de l'océan ? Ce serait un enfantillage de le croire. Mais l'Église n'en a pas moins fourni aux Etats-Unis un exemple remarquable de ce qu'elle peut faire, sans rien demander au pouvoir civil, là où elle est vraiment libre. Après avoir commencé dans la pauvreté et l'humiliation, soutenue uniquement, à ses débuts, par les aumônes de la Propagation de la foi, ne recevant du gouvernement fédéral aucune dotation, aucun concours moral, entouré de sectes nombreuses, riches et puissamment organisées, le catholicisme, avec la liberté seule, mais la liberté vraie, comme on l'entend là-bas, a pris aux Etats-Unis une situation vraiment prépondérante, qui justifie bien le beau mot de saint Anselme : « Dieu n'aime rien tant au monde que la liberté de son Eglise. »

(1) La nouvelle cathédrale de New-York vient de coûter, dit-on, cent treize millions, uniquement fournis par les fidèles.

De grands esprits ont proclamé que l'avenir est aux Etats-Unis et au système politique qu'ils ont embrassé ! faut-il en dire autant de leur système religieux, et l'indépendance réciproque de l'Église et de l'État, bien que moins conforme aux vrais principes, est-elle appelée à devenir la formule des rapports qui s'établiront dans le monde moderne, entre les deux puissances ? C'est ce que l'avenir seul peut nous apprendre. Mais, sans rien préjuger pour ou contre dans une question que le pouvoir politique et les haines religieuses ont singulièrement envenimée, on peut dès aujourd'hui proclamer, avec preuves à l'appui, que l'Église catholique peut parfaitement se passer de la protection, presque toujours précaire et intéressée de l'État et qu'elle n'a vraiment besoin que de la liberté. Avec la liberté vraie de se dévouer au salut des âmes, l'avenir, et un avenir glorieux est à elle.

Œuvres de charité

188	orphelinats	22.416 enfants.
55	crèches, asiles, providences, maisons de préservation	11.023 enfants.
17	refuges	1.535 repenties.
36	asiles, vieillesse	4.413 vieillards.
183	hôpitaux ... environ	20.000 malades.

Total : 479 établissements de charité, secourant annuellement 59,387 pauvres.

C'est près de 60,000 pauvres que le catholicisme arrache chaque année aux tentations de la misère, aux séductions du vice et aux souffrances de la maladie. Qui ne reconnaîtrait à ces marques de dévouement la vraie mère des âmes?

Finalement, que faut-il penser de l'avenir de cette belle Eglise des Etats-Unis et de ces huit millions d'enfants qui forment sa couronne ? Si l'on tient compte de l'apport incessant de l'émigration, le catholicisme a plus perdu que gagné dans la grande République Américaine, au cours du XIXe siècle. Il ne faut donc pas que les gros chiffres nous éblouissent et nous fassent trop tôt chanter victoire ; mais, d'autre part, il ne faut pas que la constatation des pertes douloureuses du catholicisme américain nous rende injustes et nous fasse méconnaître les résultats obtenus. C'est déjà beaucoup d'avoir pu arracher ces huit millions de catholiques aux séductions de l'hérésie et aux périls de l'émigration. Ce résultat n'a pu être obtenu qu'au moyen d'un travail acharné et au prix de sacrifices héroïques. Aujourd'hui on peut dire en toute vérité que la situation est complètement changée, surtout dans l'est. Là, l'émigrant nouvellement débarqué trouve tous les secours spirituels, et même temporels, dont il a besoin pour conserver sa foi et se faire une nouvelle patrie. On peut donc espérer qu'on ne verra plus se renouveler les défections déplorables du passé.

Quant aux catholiques déjà inscrits, on peut dire qu'en général ils font honneur à leur foi. On a remarqué, et les auteurs protestants le constatent eux-mêmes, que, chez les catholiques des Etats-Unis, il y a ordinairement plus de moralité, plus d'esprit de famille, moins d'âpreté au gain, et moins d'égoïsme que chez les protestants. Un fait que la statistique officielle constate, c'est que les unions sont beaucoup plus fécondes chez les catholiques ; ce qui, indépendamment des autres causes, suffit pour leur assurer l'avenir. S'ils ne forment encore qu'un huitième de la population totale, par leur forte hiérarchie, par l'unité de discipline et de foi, ils l'emportent incontestablement sur les autres communions religieuses, prises chacune en particulier.

Depuis 1840, les prélats des Etats-Unis se sont réunis plusieurs fois en concile plénier, à Baltimore, pour étudier ensemble le meilleur moyen d'assurer le développement de leur Eglise et fier les règles de la discipline ecclésiastique, en se rapprochant autant que possible du droit commun. Ces grandes Assemblées ont été pour l'Eglise des Etats-Unis d'un immense secours, elles ont prévenu ou déraciné bien des abus, accéléré le développement de la hiérarchie et fait régner par tous les pays la grande règle de l'unité disciplinaire. *(A suivre).*

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

M. Arnould, à Vaudésincourt, diocèse de Châlons 50
Collège Saint-François-Xavier, à Alexandrie 9 60
Un associé, à Kowno (Russie) 433 40
M. Théodore Delvaux, à Namur 2 60
Produit d'une loterie d'enfants chez M. B., de Lyon 206 65
Anonymes de Toulouse 50
Collecte faite entre les Pères et les élèves du séminaire grec-melchite de Ste-Anne, à Jérusalem 86
Un anonyme du diocèse de Périgueux 10 2

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Rutjes).
Une anonyme de Bordeaux 10
Anonyme de Clermont 5
Anonyme de Montpellier 5
Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille 500
S., à Paris 10
Anonyme, au nom d'un défunt, avec demande de prières, du diocèse de Sens 100

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Bray).
Mme A. M. C de M., diocèse de Lyon 1200

Pour les lépreux les plus nécessiteux (Japon).
Une anonyme de Bordeaux 5

A Mgr Riccaz, pour les veuves indiennes.
Au nom d'une sainte veuve, une anonyme de Bordeaux 5

Pour les missions d'Indo-Chine (Mgr Pineau).
Anonymes de Toulouse 8

Au R. P. Massiet (Jaffna), pour les victimes du choléra.
A. X., d'Autun 10

Au R. P. Daurat (Jaffna), pour les victimes du choléra.
Un anonyme de Chaumont, diocèse de Langres 10

A M. Tulpin, pour la mission de Nagoya (Japon septentrional).
Un associé à Kowno (Russie) 2525 10
A. X., d'Autun 10
Mme F. Patin-Latour, à Puligny, diocèse de Dijon 3 70

Pour les missions du Japon (Au même).
R. P. Louis Bellama, à Cornet Cheouan (Syrie) 12

A M. Carlier, missionnaire en Corée.
Un ancien condisciple du diocèse de Saint-Claude 4 60

Au R. P. Le Roy (Zanguebar) pour le baptême d'une petite négresse sous le nom d'Alexandrine.
Anonyme de Montréal 10

Pour le baptême de cent enfants à l'article de la mort en leur donnant le nom de Raymond (Au R. P. Le Roy).
M. Mareau, à Grignon, diocèse de Versailles 50

A S. E. le cardinal Lavigerie, pour rachat d'esclaves sous les noms de : Marie, Joseph, François, Nicolas.
Un anonyme de Ste-Croix-aux-Mines, diocèse de Strasbourg 300

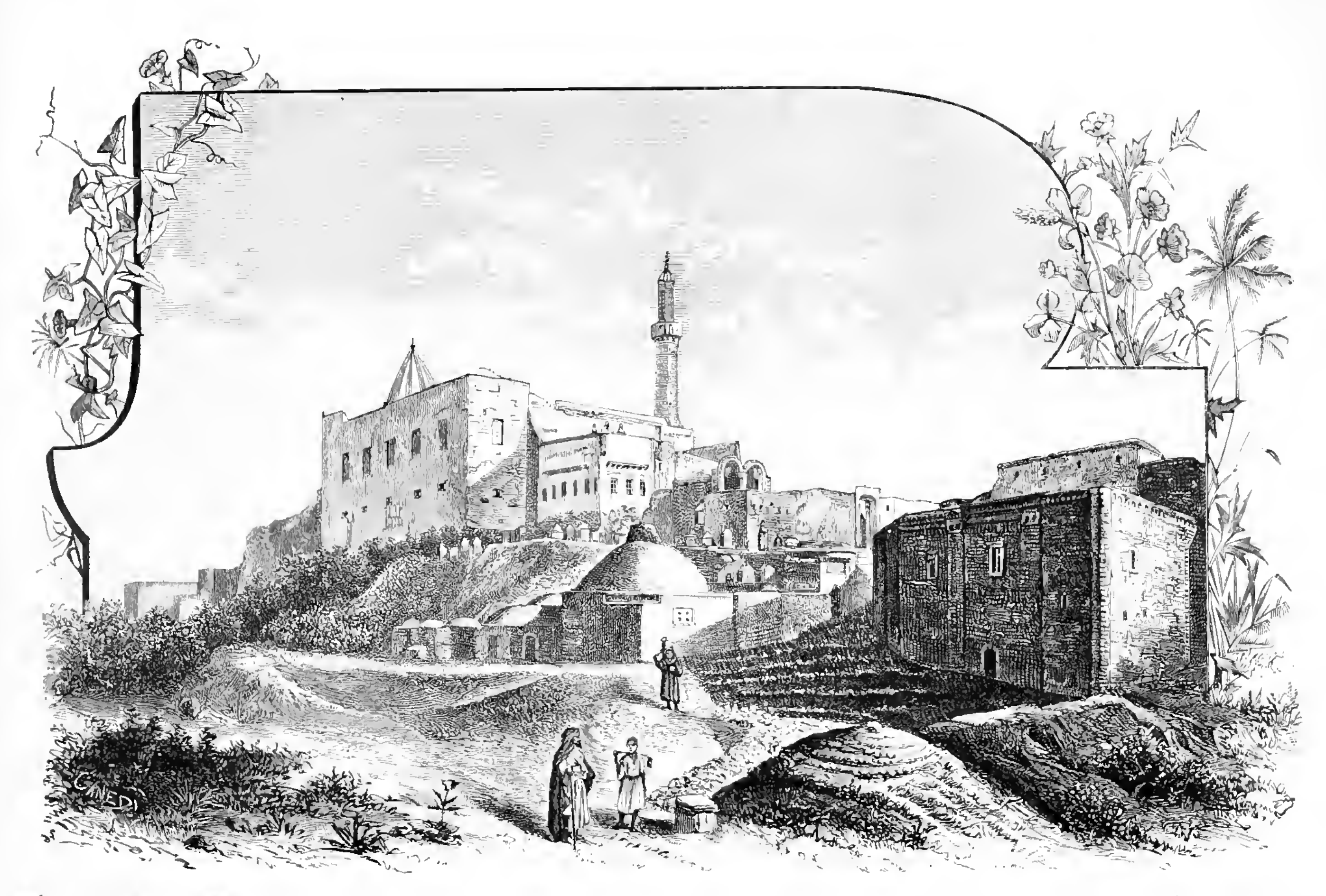
Au R. P. Chaucot (Arizona).
Anonyme de Clermont 5

Pour les prêtres polonais exilés en Sibérie.
Anonyme de Paris 478

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



MÉSOPOTAMIE. — Mosquée de Nebi Younas ou les musulmans vénèrent le tombeau du prophète Jonas, sur l'emplacement de l'ancienne Ninive, auprès de Mossoul; d'après une photographie communiquée par le R. P. Duval (voir page 99).

CORRESPONDANCE

TONKIN MÉRIDIONAL

Le nombre vraiment prodigieux des conversions qui récompensent le zèle des missionnaires du Tonkin méridional rend particulièrement intéressante cette belle mission et nous engage à recommander instamment à la pieuse sympathie de nos lecteurs la requête du vénérable supérieur du séminaire de Xa-Doai.

Lettre de M. Tessier, supérieur du grand séminaire de Xa-Doai, a M. Mollard, directeur au séminaire des Missions Étrangères de Paris.

Xâ-Doai (Tonkin méridional), 26 octobre 1891.

Vous savez combien notre séminaire a besoin que quelques âmes charitables lui viennent en aide. Avez-vous obtenu quelque chose! Ne voyant rien venir, je me permets de vous tracer notre détresse et, par vous, à toutes les personnes dévouées à l'œuvre de Dieu.

En février 1888, Mgr Pineau m'a rappelé à Xâ-Doai pour diriger le grand séminaire. En juillet de la même année, nous nous installions à l'endroit où nous sommes depuis lors, à un quart d'heure de la Communauté de Xâ-Doai, dans un lieu qui servait de retraite à quelques vieux prêtres annamites infirmes, ne pouvant plus faire de ministère. Depuis l'établissement du christianisme dans ce pays, les vicaires apostoliques, conformément aux instructions reçues de Rome, n'ont cessé de faire tous leurs efforts pour fonder un clergé indigène, selon les moyens dont ils pouvaient disposer et suivant les besoins de l'époque.

Mgr Gauthier, de vénérée mémoire, faisait lui-même le cours de théologie. Le prélat appelait les catéchistes que l'âge et la conduite rendaient recommandables, les faisait étudier quelques mois, leur donnait les ordres mineurs puis les renvoyait servir les Pères et enseigner les chrétiens afin de les exercer sans retard à unir la pratique à la théorie. Plus tard, ces mêmes clercs étaient rappelés, étudiaient de nouveau la théologie pour être ordonnés prêtres, souvent après avoir ainsi interrompu leurs études à plusieurs reprises. C'était un système, sans doute assez défectueux; mais le manque de missionnaires ne permettait guère de faire autrement. Pour s'en convaincre, il suffit de savoir qu'à mon arrivée en mission,

en 1866, il n'y avait, en fait de missionnaires au Tonkin méridional, que Mgr Gauthier, vicaire apostolique, le P. Croc, provicaire, et le P. Robert.

Lorsque Mgr Croc devint vicaire apostolique à la fin de 1877, il établit des cours de théologie d'une manière à peu près permanente. Le P. Beyssac, procureur de la mission, fut chargé d'enseigner la théologie. Les séminaristes habitaient une maison à côté de la procure, sur le bord d'un étang, dans l'enclos de la Communauté. C'était un progrès qu'avait permis l'accroissement du nombre des missionnaires; mais c'était encore bien insuffisant. Le Procureur de la mission a trop d'ouvrage pour s'occuper activement des séminaristes qui ont besoin d'être formés non moins à la piété qu'à la science. En outre, le va et vient continuel et inévitable d'un chef-lieu de mission était pour les séminaristes une occasion de fréquents dérangements et de distractions sans cesse renouvelées.

Après son sacre, Mgr Pineau crut le moment venu de remédier à ces graves inconvénients. A la maison de retraite des vieux prêtres, dont j'ai parlé plus haut, il ne restait plus qu'un pauvre aveugle, usé par l'âge et les maladies. Son état réclamait des soins continuels qu'il serait plus facile de lui donner à la Communauté même. Il fut donc décidé que le bon et fidèle serviteur serait conduit à la mission. J'allai m'établir avec les séminaristes à la maison demeurée vide.

Avant d'aller plus loin, il serait peut-être bon de dire que, parmi nos soixante-neuf prêtres indigènes, près de vingt ne peuvent plus faire de ministère à cause de leurs infirmités. Mais, plutôt que de vivre en communauté, ils préfèrent se retirer dans leur village d'origine, ou rester dans leur ancienne paroisse. Il serait cruel de leur refuser cette consolation. La mission les aide selon leurs besoins : les chrétiens qui en ont le moyen leur procurent également quelques petits secours. De cette façon, nos bons vieux prêtres peuvent encore rendre service à la religion. Faute de personnel suffisant, nous sommes obligés d'être avares en fait d'hommes, comme en fait d'argent.

Me voilà avec huit séminaristes à Saint-François-Xavier. C'est le nom que nous avons donné au nouveau grand séminaire. Quelques menues réparations adaptèrent vite la maison à sa nouvelle destination. Mais ce qui pouvait suffire pour loger deux ou trois vieux prêtres devient tout à fait insuffisant pour un grand séminaire. Vu les besoins de la mission, il nous faudrait pouvoir loger une trentaine de séminaristes.

Le Tonkin méridional compte aujourd'hui au moins quatre-vingt mille chrétiens. Il faut des prêtres pour s'occuper de ces chrétiens, sans quoi un grand nombre ne tarderaient guère à oublier les préceptes de la religion et ne garderaient bientôt de chrétien que le nom. Si, en France, il faut des pasteurs nombreux et zélés pour conserver les catholiques dans la droite voie, c'est encore bien plus nécessaire ici où nos pauvres chrétiens n'ont pas les mêmes moyens de s'instruire dans leur particulier ; le temps et les livres leur manquent pour cela. Ce n'est donc qu'en visitant fréquemment les différents villages de sa paroisse que le prêtre peut au Tonkin préserver ses ouailles des erreurs du paganisme si funestes et si dangereuses pour l'Annamite à cause de sa faiblesse de caractère et du milieu dans lequel il vit ordinairement.

Les nouveaux chrétiens demandent encore plus de soins que ceux qui sont catholiques depuis plusieurs générations. C'est pour eux surtout qu'il est à craindre de les voir retourner aux superstitions dans lesquelles ils ont été élevés, si l'on ne s'occupe pas continuellement de leur instruction, même assez longtemps après qu'ils ont reçu le baptême. Depuis plusieurs années, nous comptons, grâce à Dieu, de nombreuses conversions. Il faut donc des prêtres en assez grand nombre pour maintenir et diriger ces néophytes dans la voie du salut.

Ce sont les missionnaires plutôt que les prêtres indigènes qui s'occupent de la conversion des païens. Mais quand les habitants d'un ou de plusieurs villages voisins ont embrassé la religion et forment un nombre suffisant, il faut un prêtre indigène pour continuer, après le baptême, sous la direction des missionnaires, l'instruction de ces nouveaux chrétiens. Le missionnaire porte sa tente plus loin et travaille à d'autres conversions.

Malheureusement nous sommes trop peu de missionnaires, et la mort a déjà frappé de nouvelles victimes avant que les vides précédents n'aient pu être remplis. Il est donc de toute nécessité de travailler activement à la formation du clergé indigène. Grâce au nombre des chrétiens qui augmente chaque année, grâce aux demandes de conversions qui se multiplient de plus en plus, et aussi à cause des autres raisons dont je viens de dire un mot, cette nécessité se montre aujourd'hui plus urgente que jamais.

Pour former des clercs et des prêtres, la bonne volonté ne suffit pas. Si elle suffisait, il me semble que j'aurais un séminaire assez spacieux pour loger les étudiants sans les entasser les uns sur les autres, assez bien aéré pour n'être pas exposé à suffoquer à chaque instant.

Nous sommes établis à proximité de l'évêché, près du fleuve ; ce sont là deux points d'une grande utilité, sinon nécessaires pour un séminaire dans ces pays-ci. Par malheur, tout est provisoire. Le terrain est beaucoup trop resserré ; les maisons, peu solides, délabrées, sont trop basses et aussi trop étroites ; l'une a failli s'écrouler l'an dernier sous les coups d'un typhon, qui cependant n'était pas violent; les autres faisaient entendre des craquements qui n'inspiraient guère de confiance à leurs habitants. Je pourrais élargir le terrain en achetant

quelques jardins environnants, mais je n'ai pas le sou pour cette œuvre.

Il y va de la santé de nos séminaristes. Il faut que l'air puisse circuler librement et se renouveler facilement si l'on veut que les étudiants travaillent et ne tombent pas malades. Les chaleurs humides, qui durent ici une grande partie de l'année, rendent le renouvellement de l'air plus nécessaire que dans les pays où l'humidité ne se joint pas à la chaleur pour rendre l'air lourd, fatigant et malsain. L'insalubrité, suite nécessaire de notre défectueuse installation, n'est pas, je crois, complètement étrangère à la mort de deux séminaristes que nous avons perdus dans le courant de l'année.

La mission, avec ses ressources si restreintes, ne peut rien faire, ou à peu près rien, pour l'établissement du grand séminaire. Elle a trop d'œuvres à entretenir. L'inondation a causé beaucoup de dégâts en divers endroits; il va falloir aider bien des malheureux qui mourraient de faim sans le grain de riz qu'on leur distribuera. Le mouvement de conversions doit être soutenu.

Je vous ai dit ce qu'est actuellement le grand séminaire du Tonkin méridional. Vous comprenez nos besoins. Je suis profondément attristé en voyant notre misère et en réfléchissant aux sollicitudes du Saint-Siège pour la fondation du clergé indigène. J'aime à croire que, si ces lignes tombent sous les yeux de personnes charitables, plusieurs voudront contribuer de leurs aumônes à la fondation de notre grand séminaire, afin de nous permettre d'augmenter le nombre des prêtres qui pourront travailler au salut de tant de milliers d'âmes qui se tournent vers nous et commencent à entrevoir la lumière.

Dans cette confiance, je vous prie de vouloir bien communiquer cette lettre aux *Missions catholiques*, toujours si dévouées aux œuvres d'apostolat parmi les nations infidèles.

* * *

Malgré les persécutions que, depuis de longs mois déjà, l'enfer a suscitées contre la religion, le mouvement de conversions continue, quoiqu'un peu timidement, et nous amène plus de demandes que nous ne pouvons en accepter. Je n'ai ni le temps ni l'intention de parler ici en détail de ces persécutions. Elles sont d'ailleurs déjà connues par quelques lettres écrites d'ici, et surtout par les lettres si éloquentes de Mgr Puginier. Mgr Puginier parlait de la persécution au Tonkin occidental; pour connaître la persécution au Tonkin méridional, il n'y a que les noms à changer. Ici, comme au Tonkin occidental, nos ennemis ont employé les moyens qu'ils savent leur réussir assez facilement, c'est-à-dire la calomnie pour noircir missionnaires, catéchistes et simples chrétiens, et la ruse pour tromper les représentants du Protectorat.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Sont partis de Marseille le 21 février pour le monastère de la Trappe de N.-D. de la Consolation, près Pékin, le R. P. Marie-Bernard, abbé du monastère, et les FF. Irénée, du diocèse de Lyon, et Léon, du diocèse de Vilbourg (Hollande), novices de chœur, de l'abbaye de Sept-Fons.

INFORMATIONS DIVERSES

Lyon. — Mardi 23 février a eu lieu, sous la présidence de Son Eminence le cardinal archevêque de Lyon, la réunion annuelle du Comité diocésain de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. M. le comte des Garets et tous les membres du Conseil central de Lyon assistaient à cette solennelle assemblée. M. Jarrosson, président du Comité, a donné lecture du rapport sur les travaux de l'année 1891. On a constaté avec joie que, malgré les œuvres nombreuses qui sollicitent la charité, les recettes de la Propagation de la Foi se sont élevées à plus de 483,000 francs. Son Eminence, dans une paternelle allocution, a félicité les membres du Comité de ce résultat magnifique, qui est, a-t-elle ajouté, une vraie gloire pour son diocèse. Puis, appelant les bénédictions de Dieu sur les travaux de l'année 1892, le cardinal a exprimé l'espoir que les dizaines, cette base de l'Œuvre, iraient toujours en se multipliant. C'est la seule manière d'assurer, pour l'avenir, le budget de l'apostolat.

Mésopotamie. — On sait quels grandioses souvenirs se rattachent aux villes mortes de la vallée du Tigre et de l'Euphrate, Babylone et Ninive, ces capitales du monde au lendemain du déluge. Nous devons au R. P. Duval, préfet apostolique de Mossoul, communication d'une intéressante photographie que reproduit notre gravure p. 97. Elle représente le tombeau de Jonas. Une tradition ancienne désigne sous le nom de *Nebi Younas* et comme le lieu de la sépulture du prophète, un tertre et un édicule situés à deux kilomètres de Mossoul et de la berge orientale du Tigre. Nous n'avons pas besoin de rappeler dans quelles miraculeuses circonstances le célèbre prophète juif alla porter aux Ninivités la parole de Dieu, et les admirables fruits de pénitence qui suivirent sa prédication.

Si la tradition est exacte, le saint missionnaire serait resté jusqu'à sa mort au milieu de la cité qui s'était montrée si docile à ses enseignements. Le tertre de Jonas resta inexploré jusqu'en 1879; le monument qui le domine, les tombes musulmanes qui en couvrent les pentes, le petit village qui se blottit à la base, empêchèrent longtemps les fouilles. Des excavations pratiquées dans la butte ont mis récemment au jour les restes d'un palais de Sennachérib.

Afrique équatoriale. — Le R. P. Bresson, procureur à Zanzibar des Pères Blancs, nous écrit à la date du 2 février :

« Je reçois de mauvaises nouvelles de l'intérieur : mort du R. P. Schynze au Nyanza et du R. P. Pruvot au Tanganika; caravane du R. P. Hautecœur complètement pillée trois jours avant le terme du voyage; caravane du R. P. Dupont en détresse. Tout cela prouve que l'ère des difficultés et des épreuves n'est pas encore terminée dans l'Afrique orientale, malgré tous les beaux rapports des agents allemands ou anglais. Enfin, comptons toujours sur la divine providence. »

LE CHANG-HAI CHRÉTIEN

ET

LE CHANG-HAI PAYEN

PAR LE **R. P. RAVARY**, *de la Compagnie de Jésus*
MISSIONNAIRE AU KIANG-NAN

QUATRIÈME LETTRE

LE CHANG-HAI SUPERSTITIEUX

Le Hiang-deu du Chang-hai. — Superstitions. — Première rencontre du Hiang-deu. — Les préparatifs de la fête païenne. — La petite divinité, la planchette, la formule. — Le Hiang-deu sur les ponts.

Suite (1)

Un proverbe chinois dit : *Ko-jen-ko-sin* (à chacun selon son bon plaisir). Cet adage trouve la plus large application dans la vie pratique. Liberté de penser, de parler et d'agir dans la vie privée et la vie publique. Liberté dans le travail ; liberté d'aller et de venir ; liberté dans l'éducation. Depuis plus de quatre mille ans, que la Chine jouit de cette liberté, elle n'a pas à s'en repentir. Loin de là. Le seul malheur est que la loi, qui est si sage, si stable et si prévoyante, n'arrête pas le mal par la faute des magistrats qui ferment les yeux. Il y a donc des abus et de graves abus. Le bouddhisme et le taoïsme imposent des croyances et des observances multipliées. Le lettré rationaliste ne croit pas ou croit à peine. Les Chinois choisissent entre ces diverses religions ce qui leur convient. Hommes pratiques et de bonne composition, ils laissent aux autres pleine liberté de faire de même. Les exceptions sont rares. La croyance au culte domestique est une de ces exceptions. On croit sérieusement à la félicité que procure l'offrande du Hiang-deu. J'ai été témoin de scènes intéressantes.

Un fait entre plusieurs. Un matin, dans la salle près de l'église, je causais avec quelques personnes de ma connaissance. La question du Hiang-deu vint sur le tapis. Les deux planchettes de bois de santal, qu'on m'avait procurées, étaient sur la table. Quelques enfants s'amusaient près de nous. A un moment donné, une de ces planchettes, touchée par un petit espiègle, tombe à terre et se fend un tant soit peu. L'enfant, sans malice, termine l'opération, et en chaque main tient un morceau de la planchette brisée totalement. Sur ce, une fillette de onze ans, païenne, fille d'une mère dévote, de saisir avec vivacité, presque avec colère, les deux morceaux du bois vénéré, et de s'écrier :

« — Père, punissez ce méchant. Il a fait une mauvaise action. Il a brisé cette tablette ; c'est tout à fait comme, chez les chrétiens, si quelqu'un déchirait une de vos images dans votre église ? »

Et moi de répondre que le cas était bien différent, en ajoutant que je ne croyais pas du tout ni à Koué-sin, ni à la tablette, ni au Hiang-deu !

« — Je vois bien, reprit-elle, que vous êtes Européen et que vous n'avez pas encore compris notre religion. Vous voulez aller au Ciel. Nous païens, nous le voulons aussi. Quand mon père a allumé le Hiang-deu, nous étions tous à genoux avec ma mère et ma sœur aînée. Nous avons récité des prières, jusqu'à ce que la tablette ait été consumée. A ce moment, nous obtenions la vraie félicité et nous montions au ciel tous ensemble. »

La jeune enfant nous tenait son discours avec une vivacité et une éloquence étonnante à son âge. Quel chaleureux plaidoyer pour défendre la cause de son idole bien-aimée ? Pauvre petite, qui aime tant à réciter l'*Ave Maria* et qui assiste souvent aux offices de l'Eglise ! La mère est intelligente et peu lettrée. Elle est fervente, de la secte des Mangeurs d'herbes. Pressée par moi de se faire chrétienne, elle m'a répondu qu'elle le voulait et qu'elle croyait. Une seule question arrête sa bonne volonté chancelante, la question d'argent. Son mari fume l'opium et dépense beaucoup. Il tient une de ces maisons où l'on vient fumer. La famille sait qu'en se faisant chrétienne, elle devrait cesser ce commerce. Alors comment vivre ? Là est la grosse difficulté. Je n'oublie pas cette parole de la pauvrette : « Nous autres païens, nous voulons aller au ciel comme les chrétiens ! » Que le bon Dieu accorde à cette petite fille si intelligente et à sa famille cette grâce des grâces !

Je serais fort curieux de rencontrer, un beau jour sur ma route, un lettré, docteur émérite, même simple licencié, qui me fît l'honneur de m'accorder un quart d'heure d'entretien intime. Je me tiendrais pour fort obligé et une triple révérence serait mon meilleur remercîment, s'il pouvait, sans s'élever trop haut dans les nues, m'apprendre l'origine de sa chère et unique divinité, Koué-sin, le dieu des Lettrés, tout en étant, à l'occasion, le dieu des bonnes gens. Cette idole si vénérée, d'où vient-elle? Quelle est sa généalogie? Tout me fait croire que cette origine est entourée de nuages assez épais, où les imaginations les plus brillantes ont libre et belle carrière. Est-ce une émanation de vapeurs célestes, comme disent certains philosophes, qui ne daigne pas se montrer aux yeux trop grossiers des simples mortels ? Serait-ce une divinité qui descendrait en ligne plus ou moins directe de la Trinité bouddhique ? Serait-ce enfin ce qu'ils ont appelé de tout temps un esprit, un génie tutélaire du foyer domestique ou des mânes des ancêtres ?

Je laisse ce côté si ténébreux de la question aux amateurs de recherches épineuses et plus ou moins stériles, pour arriver au fait. Le fameux Koué-sin existe, au moins dans l'imagination de ses nombreux adorateurs. La réponse la plus sensée aux mille et mille questions sur ce sujet, se rencontre dans un livre fait sur les superstitions chinoises par l'un de nos prêtres indigènes, sérieux et savant :

« Koué-sin, est-il dit dans cet ouvrage, est une divinité vénérée par les populations. Son origine, son existence, ses relations avec le monde terrestre, sont l'objet d'opinions et de commentaires fort variés et fort obscurs. On s'accorde à dire que c'est une étoile de firmament, située près de l'Etoile polaire, à laquelle certains astronomes anciens auraient attribué une influence salutaire. De là, l'opinion vulgaire que cette étoile, qu'on a appelée Koué-sin, est un génie bienfaisant pour ceux qui l'honorent et l'invoquent. De là, l'origine du culte qu'on rend à cette idole. »

A défaut de données plus précises et plus rationnelles, acceptons l'explication qu'on vient de lire, en ajoutant toutefois que tout n'est pas dit sur cette question.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 8, 15, 22, 29 janvier, 5 12, 19 février.

Koué-sin est donc une étoile. Son nom l'indique. *Sin* signifie étoile. La figure de la divinité est le bleu du firmament, résidence ordinaire de Koué-sin. L'étoile exerce sur la terre, le bois, l'eau, le métal, le feu, les cinq fameux éléments de la philosophie chinoise, la plus bénigne influence. Koué-sin est donc invoqué comme le génie tutélaire du foyer domestique. Tel est le Koué-sin, l'objet de la vénération populaire. La petite idole trône dans la partie supérieure du Hiang-deu. Son pied se pose triomphalement sur la Porte du dragon. Ce monstre fabuleux, symbole de puissance et de grandeur, semble ainsi lui être soumis. Dans une de ses mains est un lingot d'argent, puissant appât qui attire nombre de dévots et qui augmente singulièrement la vénération qu'on lui porte.

Le Koué-sin des lettrés est bien encore la divinité à la figure bleu de ciel, mais la taille est plus majestueuse, la pose plus martiale, et les insignes plus significatifs. A Nankin, la capitale de la province, quand se font les examens pour la licence, deux grands étendards sont arborés sur la porte d'entrée du vaste local où se réunissent les bacheliers. L'un de ces drapeaux est rouge, l'autre est noir. Au milieu apparaît l'image de Koué-sin qui est naturellement salué et acclamé comme le dieu des lettrés par ces dix-sept à dix-huit mille candidats. Dans les capitales des autres provinces, les aspirants à la licence sont fiers et heureux de se dire les protégés de ce génie tutélaire.

La divinité porte des sourcils et des cheveux d'un rouge de feu, emblème du génie et de l'inspiration poétique. D'une main élevée dans les airs, Koué-sin tient le pinceau dont la seule vue inspire le candidat et lui fait tracer dans les compositions écrites, les caractères demandés pour obtenir la palme. L'autre main tient parfois un lingot d'argent, emblème trop vulgaire, vil métal, pour quelques Lettrés enthousiastes.

Pour satisfaire tous les goûts, Koué-sin tient assez souvent, au lieu du lingot, un *teu* ou boisseau, mesure de capacité, contenant de six à sept kilos de riz. Cet insigne est plus noble. C'est le symbole de l'abondance et de la fertilité. La main élevée semble vouloir encore tremper le pinceau dans le teu placé sur sa tête. Ce teu est rempli de tiges et de fleur de *l'olea fragans* (*Koeé-hena*) cannelle, emblème de félicité. La divinité se complait à respirer les odeurs de ces suaves parfums. D'un pied, il touche le ngoiü, l'*alligator sinensis*, poisson ou dragon fabuleux, qui apporte avec lui le bonheur. L'autre pied est levé. La divinité prend son essor et retourne au firmament ! Telle est la curieuse légende que tout lettré du Céleste Empire doit vous débiter avec une conviction qui parfois laisse à désirer (Voir la gravure p. 102).

Je racontais plus haut la rencontre fortuite faite sur un pont de notre voisinage au retour d'une petite excursion apostolique. On faisait les préparatifs de la cérémonie du Hiang-deu. J'avais lieu de penser que le fait était isolé. Je sais aujourd'hui que ces braves gens poussent la dévotion beaucoup plus loin, et cette dévotion leur fait dépenser force sapèques, chose étonnante pour des gens si économes, et surtout, seconde cause de mon étonnement, il n'y a rien, dans cette fête publique, pour réconforter l'estomac. De continuels nuages de parfums à respirer pendant une nuit entière, quatre grosses chandelles rouges se consumant lentement dans de belles lanternes de papier colorié, qu'on peut considérer à loisir, trois drapeaux flottant au souffle de la brise, cet ensemble de décorations peut échauffer la dévotion, rien de plus. Les autres fêtes publiques, au contraire, ont un accompagnement plus substantiel. On invite les bonzes ou les tao-zes à murmurer leurs prières ; mais on ne retourne jamais à la pagode, sans avoir pris sa bonne part au petit festin préparé pour la circonstance.

Au quinzième jour de la huitième lune, sur les ponts de la ville et des faubourgs, à peu d'exceptions près, se fait donc la cérémonie du grand Hiang-deu pour le distinguer du petit Hiang-deu qu'on brûle au foyer domestique. Dans les maisons particulières, quelques centaines de sapèques suffisent pour accomplir le rite. Le culte public en l'honneur de Koué-sin, appelé aussi le Dieu tutélaire du quartier, exige plus de solennité et par là plus de dépenses. Assez longtemps avant la fête, les quatre à cinq notables, nommés et reconnus par l'autorité, administrateurs de tel et tel quartier de la ville ou des faubourgs, reçoivent des familles la petite souscription d'usage. Cette contribution est volontaire. Selon sa dévotion, chacun donne plus ou moins. Les noms des donateurs toutefois, et la somme versée, sont affichés sur une large pancarte de papier jaune, à la grille du pont. L'idée est heureuse. C'est un stimulant puissant pour faire donner le plus possible. L'honneur y est engagé. Tel voisin, fort à l'aise, dont le nom n'est pas inscrit ou ne versant qu'une minime obole, est montré au doigt quand il passe dans la rue. La souscription produit une somme assez ronde. Je sais que tel quartier près de nous, a offert plus de soixante piastres, près de deux cent soixante francs, pour cette seule année.

Les administrateurs ont, en même temps, tout disposé pour donner à la cérémonie toute la solennité convenable. L'énorme corbeille de parfums a été commandée dans les ateliers où se font les bâtonnets d'encens. Quelques-unes prennent des proportions considérables. Les milliers de bâtonnets d'encens, disposés en faisceaux, donnent à la colonne une hauteur qui est ordinairement d'un mètre cinquante centimètres. Le diamètre est parfois de trente à quarante centimètres. Dans le grand bassin qui reçoit le tout, sont entassés des fragments de bois de santal à une hauteur de quarante à cinquante centimètres. Tout doit être consumé en l'honneur du vénéré Koué-sin qui siège sur le haut du monument, et qui est censé accorder à ces populations trop crédules tout ce qu'elles désirent.

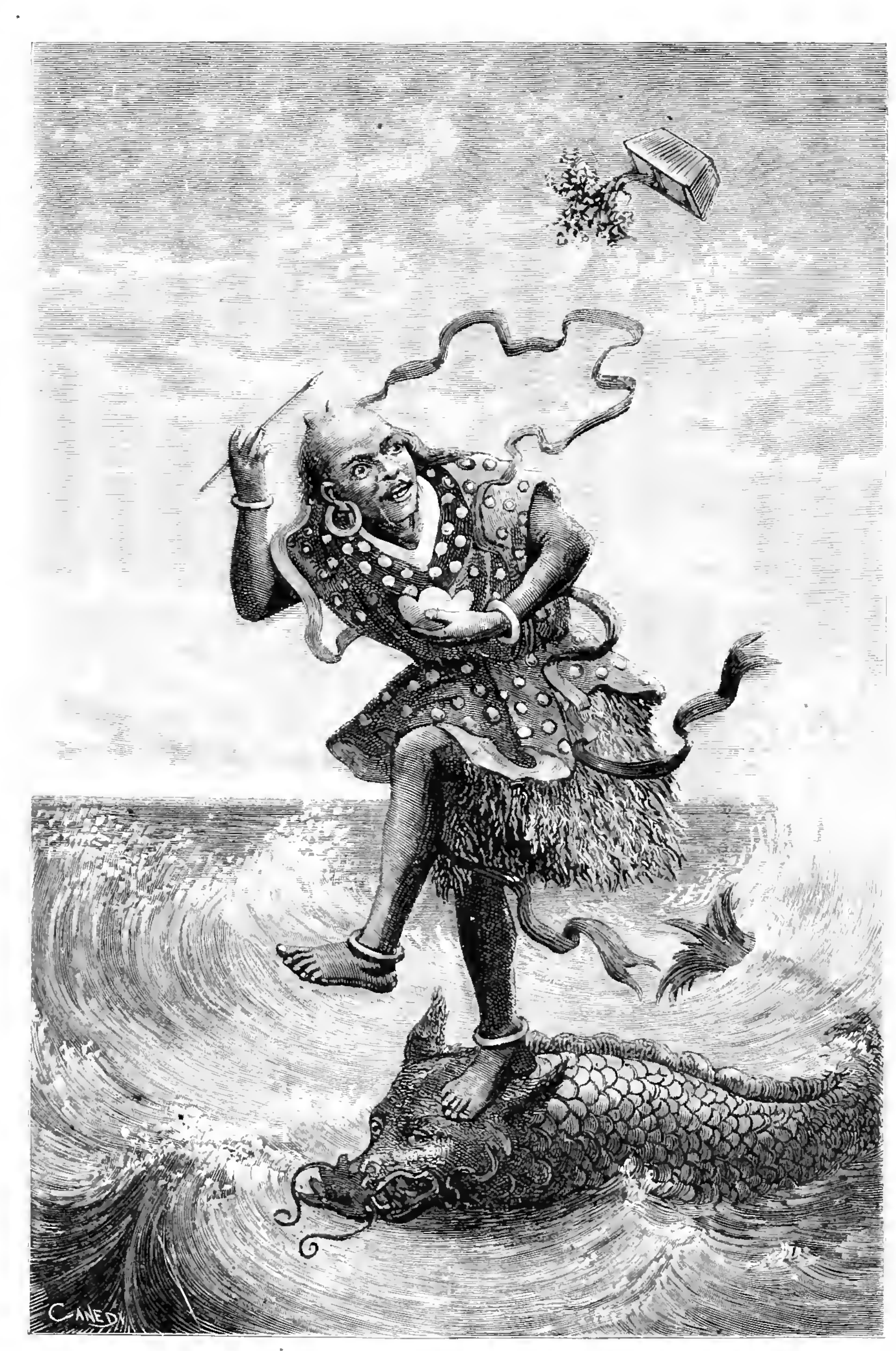
La décoration qui entoure le grand Hiang-deu est plus ou moins variée, et plus ou moins artistiquement façonnée. Ce n'est que l'accessoire ; chaque quartier a pleine liberté à ce sujet. Tout ce passe et se fait en famille, et chacun prête volontiers son concours à une fête si populaire.

Au commencement de la nuit, un des administrateurs, après les prostrations prescrites par le rite, monte sur une petite estrade, et allume la partie supérieure du Hiang-deu. La cérémonie commence. Déjà le monument est entouré par nombre de personnes qui viennent moins par dévotion que par curiosité. De là cette différence entre le rite qui vient de s'accomplir au foyer domestique et le rite qui se fait en public, en pleine rue, sans prières et sans le

décorum accompagnant toute cérémonie religieuse. Les bonzes et les tao-zes sont absents. En cela on a grandement raison. Je n'aime pas voir ces gens-là pénétrer au foyer domestique. D'un autre côté, leur absence laisse un vide pour accomplir un rite religieux. Les administrateurs, braves gens si vous voulez, j'en connais plusieurs, n'ont pas la dévotion assez tendre pour réciter eux-mêmes à haute voix quelques prières ou pour les faire réciter à leurs amis ou à leurs voisins. Cette cérémonie finalement, perd son cachet religieux et s'achève à une heure assez avancée de la nuit, comme toute fête profane, dans une longue récréation qui fait passer le temps plus agréablement que d'habitude. Pauvres gens! Beaucoup, avant de se retirer, saluent une dernière fois le cher Koué-sin enlevé du brasier avant que la colonne d'encens consumé ne s'écroule. Puis, quand la fameuse tablette de la consécration du quartier au diable bleu est brûlée, ils dorment d'un sommeil plus béat, montant tous au Ciel sur les nuages d'encens qu'exhale le Hiang-deu non encore entièrement consumé!

Que Dieu ait pitié de nos nombreux et chers païens!

(*A suivre*).



KIANG-NAN.— L'IDOLE KOUÉ SIN DES LETTRES; d'après une peinture chinoise, communiquée par le R. P. TOURNADE (voir page 101).

DE CARTHAGE AU SAHARA

Par M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

(Suite 1)

La mosquée des sabres. — La première église de Karouan.— Le chaouch Hassein. — Les souks. — Le lavage de la laine. — Le bassin des Aglubites. — La distribution des eaux. — Les femmes. — Les jeux. — La danse du cheval et du chameau.

Hassein nous fait visiter, dans l'intérieur de la ville, la mosquée des Sabres. Elle est aussi triste et nue que celle du Barbier est ornée et riche. Elle n'a qu'une seule nef humide, au fond de laquelle est le tombeau du santon, ou personnage vénéré, en l'honneur de qui la Djamâa fut bâtie.

Ce personnage était un forgeron derviche, qui avait la manie des grandeurs. Sur un sarcophage s'allonge une pipe en bois de dimensions colossales. Les lèvres de Gargantua auraient seules pu tenir cet invraisemblable chibouk. Sur deux rateliers monumentaux s'étagent des fourreaux, gros comme des poutres, armés de phénoménales ferrures, bardés de métal comme des portes de prison, et peinturlurés de couleurs brillantes. Les sabres ont disparu. Mais on montre encore, dans un enclos, de l'autre côté de la rue,

des ancres gigantesques, plus volumineuses que celles de nos cuirassés. Elles sont probablement l'œuvre du derviche, comme les sabres et la pipe. Car elles n'ont pas les proportions exigées pour être utiles en mer. Leur présence à Kairouan ne laisse pas que de frapper l'imagination du peuple et aussi des étrangers.

Une large rue, entre de hautes murailles, sépare la ville du faubourg des Zlass. La porte des Pruniers, Bab-el-Koukha, les met en communication. Quand la porte est close, le passage de la cité au faubourg est réduit à une poterne, exiguë et tortueuse en forme d'un S. Elle est ménagée dans l'épaisseur du mur, et ne permet pas à un homme armé de pénétrer dans l'enceinte, ni à un brigand de fuir sans un arrêt notable.

C'est dans ce chemin de ronde, loin du centre de la ville et du quartier européen, que le premier curé de Kairouan vient d'établir sa résidence. Aucun temple catholique ne s'était encore dressé sur le sol de la ville. Pourtant, la population chrétienne comptait presque trois cents personnes, qui vivaient là sans prêtre et sans sacrifice. Le cardinal Lavigerie a récemment envoyé l'abbé Talis, pour organiser le service religieux. Une cave lui sert de chapelle. Quelques planches composent l'autel et la sacristie. La pauvreté est ici celle de l'étable de Bethléem. Elle fait contraste avec le luxe princier que l'on remarque sur les pentes de la Marsa.



TUNISIE. — Une Juive et deux Femmes arabes a Kairouan; d'après une photographie de M. Hébrard (Voir page 105).

Déjà quelques musulmans se sont mis en rapport avec le marabout français et lui proposent des cas de conscience. Les petits enfants, effrayés d'abord par la couleur sombre de sa robe, commencent à s'approcher, acceptent des friandises, et s'en retournent conter à leurs mères que l'homme noir ne les a pas mangés, comme on les en avait menacés.

Le vice-consul n'est guère mieux logé que le nouveau curé. Il serait utile pourtant au prestige de la France sur ces populations naïves que le représentant de l'autorité ait une maison mieux en rapport avec l'importance de ses fonctions.

Un type légendaire à Kairouan, c'est notre cicerone, le chaouch Hassein, attaché au contrôle civil. Grand de taille, svelte, d'un aspect vénérable, d'une physionomie mobile, que des yeux félins rendent encore plus expressive, Hassein a la jambe fine, la main délicate et des manières affables. Il raconte lui-même, avec une apparente modestie, que, le mercredi 26 octobre 1881, il eut l'insigne honneur d'être désigné par le khalife pour porter au général français les clés de la ville, sur le conseil qu'il donna de se rendre. Il ajoute qu'il n'est pas Tunisien, mais Algérien de naissance.

Vous mène-t-il au bazar? Le tapis que le marchand

déploie sous vos yeux est certainement le plus beau de ceux qu'un Roumi peut acheter. Hassein vous dit que le vice-consul, M. Canova en personne, a voulu en faire l'acquisition, au prix de quatre-vingt-dix francs, sans pouvoir l'obtenir. Il vous murmure à l'oreille que ce tapis est l'œuvre de sa fille. Le marchand en demande cent vingt francs. Mais, pour vous faire plaisir, Hassein ordonne qu'il soit cédé à cent francs.

Un fait déjà ancien révèle en entier le caractère astucieux et mercantile du cauteleux Algérien. Il conduisait un Anglais à la mosquée. Ne pouvant pénétrer dans l'enceinte, l'Anglais offrit cinquante francs à Hassein pour qu'il comptât les colonnes des nefs. La chose était facile, mais le cicerone sut la rendre difficile. Il va trouver le mufti et lui demande l'autorisation de compter les colonnes.

« Tous ceux qui ont commis ce sacrilège, répond le mufti, sont devenus aveugles dans l'année. Vois si tu veux que pareil malheur t'arrive. »

Hassein revient auprès de l'Anglais et lui dit :

« Le mufti affirme que, si je compte les colonnes, je perdrai la vue. Je suis père de famille et bon musulman. Tu ne voudrais pas me causer un pareil préjudice! »

L'Anglais comprend, donne deux cents francs en guise de collyre. Les colonnes sont comptées. Hassein jouit de la vue et exerce toujours son petit métier de cicérone, d'interprète, de policier et de marchand.

Il nous montre dans la mosquée des Sabres, deux grandes tablettes recouvertes d'inscriptions arabes, où il est dit qu'en 1881 Dieu, toujours clément, remettra les clés de la Tunisie aux mains de la France. Cette inscription fut déterrée quelques jours avant la reddition de la ville. Les paroles prophétiques qu'elle contenait exercèrent une grande influence sur les esprits. Les méchantes langues prétendent que Hassein, d'accord avec le mufti, ne fut pas étranger à la composition de la prophétie, ni à son enfouissement dans le sol, où elle fut ensuite découverte si à propos.

Laissons ce personnage typique, résumant en lui les qualités et les défauts de sa race, et dont le caractère ondoyant et divers a singulièrement piqué l'attention de mon esprit.

Kairouan possède deux hôtels européens et un chemin de fer Decauville, qui la relie à Sousse. Elle prendra beaucoup de développement dès qu'une voie ferrée plus régulière la mettra en communication avec la côte et Tebessa. Elle sera la station la plus importante de la ligne centrale.

Mais il faudrait auparavant modifier la situation des habbous. Kairouan étouffe dans un immense réseau de terres inaliénables, qui sont la propriété des confréries et des mosquées : elles sont un grand obstacle à l'épanouissement de la richesse publique, car elles ne laissent aucune place aux gens désireux de s'attacher au sol et de le féconder.

Les souks de Kairouan n'ont pas le caractère luxueux de ceux de Tunis. L'industrie indigène s'adapte mieux aux besoins moins compliqués des provinciaux. On y vend surtout aux gens de la campagne, et la fabrication se circonscrit aux strictes nécessités des clients des douars. Les soies aux tons chatoyants, les broderies d'or, les étoffes multicolores sont plus rares. La laine blanche des burnous, les cuirs jaunes et rouges pour les babouches et les ceintures dominent Les tapis sont renommés. Ils sont faits à la main avec des dessins compliqués, riches et d'une vivacité de couleurs admirable.

La laine est de première qualité. Elle provient des mérinos à large queue, qui paissent dans la plaine. Après la tonte, elle est lavée et blanchie par les femmes arabes, sur la margelle d'un puits ou dans le lit d'un ruisseau. Toutes ces femmes, voilées dans la ville, se dépouillent alors de leurs manteaux, relèvent leurs robes et, les jambes nues, entrent résolument dans l'onde troublée, pour piétiner la toison nouvelle, avant qu'elle soit livrée à la teinture.

Nous assistons à une scène de ce genre, en revenant de la mosquée du Barbier. Entre le bassin des Aglabites et le cimetière, en partie recouvert d'une forêt de figuiers de Barbarie, qui cachent aux regards le monticule des Poux, le trop plein des eaux forme une rivière. Plus de cinquante femmes y sont occupées, sous divers accoutrements, au lavage de la laine.

Ce bassin des Aglabites, que le prince Ahmed fit creuser, l'an 241 de l'Hégire, n'était plus qu'une ruine monumentale, incapable de garder une goutte d'eau. L'Administration française l'a restauré. Les sources du Chérichérat ont été captées. L'eau est amenée par des tuyaux de fonte dans l'immense réservoir, d'une capacité de cent mille mètres cubes.

Les bourgeois de Kairouan en font un but de promenade. Ils y vont chercher des idées fraîches ; ils vont voir le lac, se ridant au souffle de la brise. Ils n'ont jamais contemplé que l'onde impure des rigoles, les jours d'averses.

Un citadin Kairouanais, allant à Paris, au moment de l'exposition, fut très surpris à la vue du Rhône, quand il sut qu'il contenait de l'eau douce. Arrivé à la gare de Perrache, il se fit conduire sur le bas port du fleuve, pour s'assurer par lui-même que ce n'était pas un bras de mer et que le flot rapide n'était pas salé.

Au pays du soleil plus qu'ailleurs, l'eau est le premier élément du bonheur et même de la vie. Il est écrit dans le Koran : « Ceux qui croiront auront pour demeure des jardins arrosés de courants d'eau. » Le sultan Ahmed, pour hâter l'heure de sa félicité, fit construire au milieu du bassin un élégant pavillon, percé de quatre portes, et couronné d'une coupole reposant sur des colonnes de marbre ; une barque portait le prince vers l'agréable séjour, où il avait réuni les autres séductions du paradis d'Allah. Quiconque s'avisait de déranger le sultan s'exposait à être décapité.

Avant la restauration du bassin, les Kairouanais n'avaient guère, pour se désaltérer, que l'eau du puits du Chameau. Ce monument est au centre de la ville. C'est une tour carrée. Deux chameaux au premier étage étaient sans cesse occupés à tourner la noria. Pendant que l'un marchait, l'autre se reposait, en regardant par la fenêtre les passants de la rue.

L'eau était distribuée dans de petites poches en ciment ménagées dans les murailles. Un tuyau court émerge au dehors d'une éminence mamillaire en stuc. Un passant avait-il soif? Il prenait à la bouche l'extrémité du tuyau et aspirait fortement l'eau du réservoir intérieur.

On voit encore sur les murs ces mamelles administratives. Mais aujourd'hui l'Arabe n'a plus besoin d'y avoir

recours. Car les bornes fontaines abondent dans toute la ville.

Les femmes arabes à Kairouan ne sont pas aussi rigoureusement voilées que celles de Tunis. Beaucoup même ne le sont pas du tout et vivent dans les douars. Cette différence tient à ce que la ville est moins considérable et que les citadins ont presque tous dans les environs des propriétés de famille.

Les costumes sont d'une richesse inouïe. Les camées, les médailles, les bracelets et les anneaux des chevilles sont des chefs-d'œuvre de ciselure.

Je me promenais sur les remparts, quand j'aperçus dans la rue un groupe de femmes, accroupies près d'une porte. Elles étaient littéralement couvertes de bijoux et surtout de colliers faits avec des pièces d'argent (voir la gravure page 103).

Je suis frappé de l'élégance de leur coiffure et de la riche ceinture, dont elles se parent. La plupart ont le visage tatoué et portent la marque de leur tribu comme les chameaux, les chevaux et les ânes. Les juives ne sont pas ainsi défigurées. Mais leur embonpoint, recherché et obtenu par un traitement spécial, les rend presque hideuses.

Dès que la nuit enveloppe la ville de ses ombres, le mouvement des rues est presque suspendu. Toute l'animation se concentre dans les cafés maures. Accroupis, couchés sur les nattes ou debout contre la muraille, les Arabes écoutent les sons de la derbouka, les merveilleuses histoires du conteur. Ils contemplent ravis la pantomime expressive d'un nègre, qui traduit en gestes les rêves de son âme. Ils prennent part à de longues discussions, où chacun exprime son opinion avec une véhémence qui ressemble d'abord à de la colère. Ils aiment aussi le jeu des cartes, des osselets et de la croix.

Deux amateurs s'accroupissent sur le sable. On trace avec la main, sur le sable, un carré coupé au milieu par deux perpendiculaires et deux diagonales. Les joueurs, munis chacun de trois petits cailloux, cherchent à les aligner sur la figure géométrique. Cette distraction enfantine, connue de tous les écoliers de France, suffit à passionner des hommes graves. Un groupe se forme, et vingt yeux suivent avec intérêt les péripéties de la lutte. Beaucoup d'Arabes ne sont que de grands enfants.

Le soir, à l'hôtel, nous avons une surprise agréable. L'aumônier militaire de Sousse vient d'arriver à Kairouan. Il consent à se joindre à l'abbé Talis et à partager notre modeste repas. C'est peut-être la première fois que trois prêtres sont réunis dans cette ville !

Hassein revient nous prendre pour nous montrer la danse du cheval et du chameau. Il affirme que c'est une chose curieuse, originale et amusante. Il nous mène dans une sorte de hangar, qu'une draperie flottante signale à l'attention des passants. Un orchestre barbare, où la grosse caisse joue le premier rôle, appelle les curieux.

Le chameau paraît, puis le cheval. Quelle déception ! Un histrion, muni de la machoire d'un chameau, s'entoure de lambeaux d'étoffe, qui, à l'aide de boudins, figurent le corps de l'animal, et se livre, dans cet accoutrement, à toutes sortes de contorsions et d'excentricités. Il va même jusqu'à mordre les spectateurs, s'ils ne jettent pas dans sa bouche béante un caroube, qui descend par le gosier de zinc jusqu'au plateau que l'acteur tient dans les entrailles du bipède.

Le cheval est figuré d'après le même principe et s'abandonne à des mouvements, qui tiennent des mœurs de cet animal. Il n'avale pas les pièces de monnaie comme son partenaire le chameau ; il les prend avec les dents et les dépose sur le plateau. Mais quelles ruades ! quel galop ! quelle danse du fond ! Les Kairouanais regardent ce divertissement comme une création géniale. Hassein s'étonne de notre froideur et cherche à nous démontrer qu'il faut beaucoup de talent pour jouer la bête !

(A suivre)

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

(Suite 1).

CHAPITRE XVII

LE CATHOLICISME AUX INDES OCCIDENTALES (1800-1890).

Sous le nom générique d'Indes occidentales, on comprend ordinairement les terres nouvelles, découvertes, à la fin du XVe siècle, par Christophe Colomb (Antilles et Guyanes).

On sait que le grand navigateur génois, en s'avançant dans l'ouest, à travers les profondeurs de la mer « Ténébreuse, » croyait arriver directement aux Indes, quand il rencontra devant lui la barrière des îles que la Providence a semées, comme autant de corbeilles de verdure et de fleurs, au milieu du golfe du Mexique ; croyant déjà toucher aux Indes, il donna naturellement au pays qu'il venait de découvrir le nom d'Indes occidentales, qui leur est resté.

* * *

Au point de vue religieux, les Indes occidentales se partagent en plusieurs groupes de missions et plusieurs provinces ecclésiastiques, dont les unes relèvent encore de la Propagande et les autres, organisées hiérarchiquement depuis longtemps, ne doivent plus être considérées comme pays de mission :

A l'entrée du golfe du Mexique, on trouve d'abord les îles Bahamas, qui appartiennent aux États-Unis et sont sous la juridiction de l'archevêque de New-York ; puis, en pénétrant dans l'intérieur du golfe, on aborde à l'île espagnole de Cuba, qui forme une province ecclésiastique : archevêché, Santiago de Cuba ; deux évêchés suffragants : Saint Christophe de la Havane et Saint-Jean de Porto-Rico. Ce pays étant tout catholique et hiérarchisé depuis long-

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 1er, 8, 15, 22 janvier, 5, 12 et 19 février

temps, je ne m'en occuperai pas, non plus que des deux évêchés français de la Guadeloupe et de la Martinique, suffragants de l'archevêché de Bordeaux.

Par contre, on peut considérer comme pays de missions, bien que ne relevant pas de la Propagande, l'ancienne colonie française de Saint-Domingue. Elle a deux provinces ecclésiastiques ; l'archevêché de Saint-Domingue et l'archevêché de Port-au-Prince ; ce dernier avec quatre évêchés suffragants : les Gonaïves, les Cayes, le cap Haïtien et Port-de-Paix.

De leur côté, les Antilles anglaises, hollandaises et danoises, forment une province ecclésiastique, relevant de la Propagande : archevêché, Port-d'Espagne, dans l'île de la Trinité ; évêché suffragant, Roseau, dans l'île de la Dominique ; plus les deux vicariats apostoliques de Curaçao et de la Jamaïque, et la préfecture apostolique du Honduras britannique, sur le continent.

Enfin, pour être complet, j'aurai à parler des trois Guyanes : Guyane anglaise, un vicariat apostolique ; Guyane hollandaise, un vicariat apostolique ; Guyane française, une préfecture apostolique.

Il faut maintenant étudier en détail chacun de ces groupes de missions.

I. Mission des îles Bahamas.

L'archipel des Bahamas ou Lucayes forme, à l'entrée du golfe du Mexique, un groupe d'une vingtaine d'îles, parmi lesquelles l'île San-Salvador, qui fut la première terre où aborda Colomb. Politiquement, ces îles appartiennent aux Etats-Unis ; sous le rapport religieux, elles firent d'abord partie du vicariat apostolique des Antilles : de 1850 à 1886, elles furent placées sous la juridiction de l'évêque de Charleston ; à cette époque, elles furent rattachées à l'archidiocèse de New-York, dont elles font partie aujourd'hui. Un prêtre de l'archidiocèse fut envoyé pour prendre la direction de cette mission, qui ne compte encore qu'un nombre fort restreint de catholiques. Ils ont déjà été catalogués du reste parmi les fidèles faisant partie de l'archidiocèse de New-York. C'est pourquoi j'en fais simplement mention ici pour mémoire. Quant aux églises, chapelles, écoles et autres œuvres de la mission des îles Bahamas, les renseignements précis me font complètement défaut à ce sujet.



Mgr Palma,
Passionniste, Archevêque de Bucharest.

II. Provinces ecclésiastiques de Saint-Domingue et de Port-au-Prince.

L'île de Saint-Domingue, la plus belle de nos colonies des Antilles, s'émancipa de la mère-patrie, à la fin du dernier siècle, par suite de la révolte du fameux Toussaint-Louverture, révolte favorisée par les orages de la Révolution française et les longues guerres de l'Empire, qui nous firent perdre la plus grande partie de nos colonies. Au bout d'un siècle, ce malheureux pays n'a pu sortir de l'état d'anarchie dans lequel l'ont plongé les révolutions.

Une première période de guerres civiles et de déchirements intérieurs aboutit, en 1843, à la séparation de l'île en deux républiques indépendantes et ennemies : la république d'Haïti, au nord-ouest, et la république de Saint-Domingue, au sud-est.

Puis les noirs d'Haïti, fatigués probablement de la forme républicaine, voulurent se payer le luxe d'un empereur, et l'on vit monter sur le trône Sa Majesté Soulouque Ier, le rival ou plutôt le singe de Napoléon Ier. Après lui, les noirs d'Haïti ont recommencé à jouer à la république, comme ils avaient joué à l'empire ; mais le second régime ne leur a pas mieux réussi que le premier.

Il serait aussi inutile que fastidieux d'énumérer ici toutes ces révolutions, qui éclatent périodiquement tous les quatre ou cinq ans et ne permettent presque jamais au président de la république d'arriver paisiblement au terme de son mandat.

On voit que les noirs ont pris au sérieux le dogme moderne et laïque de la souveraineté du peuple et qu'ils s'appliquent consciencieusement à nous imiter en nous dépassant. Le résultat le plus net, c'est une anarchie politique, financière et religieuse, dont nous ne pouvons pas même nous faire l'idée en Europe.

« Ces révolutions continuelles, écrivait dernièrement un missionnaire, ont fait retomber les noirs en plein paganisme. »

On comprend, en effet, qu'au milieu de ces guerres civiles et de ces bouleversements politiques, le catholicisme n'a pu que perdre ; d'autant qu'en s'émancipant de la France, les noirs ont gardé soigneusement toute l'organisation bureaucratique et les prétentions autoritaires de l'ancien

régime. Depuis l'empereur Soulouque, de grotesque et sinistre mémoire, jusqu'au dernier noir élevé à la dignité de chef de bureau, tous se croient le droit de régenter l'Église et de faire la leçon aux évêques. On a exilé les premiers pasteurs, on a jeté sans motifs les prêtres en prison, on a confisqué les biens d'Église, on a empêché ou gêné de toutes manières le recrutement du sacerdoce. Il en est résulté que ce pays, autrefois tout catholique, sous la domination française, est tombé dans une sorte de nihilisme religieux. La plupart des nègres d'Haïti ne sont plus catholiques que par le baptême et certaines habitudes religieuses, mêlées de beaucoup de superstitions.

Il est même arrivé ceci qu'un certain nombre de noirs ont abandonné formellement le catholicisme et sont retournés purement et simplement au paganisme. Unissant les vices de la civilisation, qu'ils nous ont empruntés, aux superstitions et aux mœurs féroces de la sauvagerie, ils sont tombés, en quelque sorte, au-dessous de leurs congénères d'Afrique. On trouve, dans l'île de Saint-Domingue, les horreurs du culte secret des Vaudoux : le sacrifice humain et l'anthropophagie. L'empereur Soulouque, bien qu'il ne manquât jamais d'assister en grande pompe à toutes les cérémonies du culte catholique, nourrissait dans son palais un serpent sacré, auquel, si l'on en croit le bruit public, il donnait à dévorer des enfants. En 1872, deux femmes et cinq hommes, traduits en jugement, avouèrent cyniquement qu'ils avaient tué et mangé, en quelques mois, vingt-trois personnes. Une mère, si l'on peut encore lui donner ce nom, fut condamnée à mort pour avoir dévoré, dans ces festins sacrilèges, huit de ses enfants. Voilà qui peint une civilisation !

Que faisait donc, pendant ce temps, l'Église catholique ? Hélas ! depuis longtemps elle n'existait plus à Saint-Domingue que de nom. Plus d'évêques, quelques prêtres noirs, souvent aussi ignorants que leurs paroissiens ; d'autres prêtres venus d'Europe, sans lettres testimoniales, voilà en quoi consistait le clergé haïtien. Un seul remède existait pour sauver cette Église en détresse, c'était de s'adresser à Rome, et le gouvernement d'Haïti y avait songé plus d'une fois. On avait entamé des négociations avec le Saint-Siège pour la conclusion d'un concordat, la première fois, en 1824, puis en 1834, en 1836, en 1843. Les bouleversements politiques et les exigences des noirs n'avaient pas permis à ces premières négociations d'aboutir.

Enfin, en 1860, le président Geffrard eut l'honneur de conclure avec le Saint-Siège un concordat qui rétablissait, dans la partie occidentale de l'île, la religion catholique à peu près détruite dans toute l'étendue de la République haïtienne. Ce concordat, assez semblable à celui qui nous régit en France, établissait pour la République d'Haïti la province ecclésiastique de Port-au-Prince avec quatre évêchés suffragants : les Gonaïves, les Cayes, le Cap-Haïtien et Port-de-Paix. Malheureusement ce concordat ne fut jamais loyalement exécuté. Au bout de trente ans, on n'a pu encore obtenir que la nomination de deux titulaires ecclésiastiques sur cinq : l'archevêque de Port-au-Prince et l'évêque du Cap. Les autres sièges épiscopaux sont desservis jusqu'ici : les Gonaïves et les Cayes, par l'archevêque de Port-au-Prince ; Port-de-Paix, par l'évêque du Cap.

Aussitôt après la conclusion du concordat, l'abbé du Cosquer, ecclésiastique français, qui avait beaucoup aidé aux négociations, fut envoyé à Haïti en qualité de délégué apostolique, pour faire exécuter la nouvelle convention. En 1863, il fut préconisé premier archevêque de Port-au-Prince. Tout était à créer. Le prélat se mit courageusement à l'œuvre et commença par faire venir à Haïti plusieurs congrégations religieuses, pour suppléer au petit nombre des prêtres.

Les congrégations sont actuellement au nombre de cinq :

1° Les PP. du Saint-Esprit, qui ont dans la ville du Port au-Prince un beau collège libre, qui compte près de 100 internes et 200 externes. Cet établissement d'éducation est incomparablement mieux tenu que le grand collège du gouvernement, qui coûte cependant des millions à l'Etat. Aussi, chaque année, les enfants des meilleures familles d'Haïti viennent y chercher l'instruction.

2° Les PP. de la Compagnie de Marie (B. Grignon de Montford), qui prêchent des missions et desservent plusieurs paroisses dans le diocèse de Port-de-Paix.

3° Les Frères de l'instruction chrétienne (Ploermel), qui ont 1,320 élèves dans leurs écoles.

4° Les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, qui tiennent un pensionnat florissant à Port-au-Prince : 140 internes et 360 externes, plus 600 enfants, dans les écoles de paroisses.

5° Les Filles de la Sagesse desservent un hôpital et ont aussi des écoles : 220 élèves.

En même temps qu'il faisait appel au dévouement des congrégations religieuses, le nouvel archevêque de Port-au-Prince, pour assurer le recrutement de son clergé et remédier à la disette des vocations, ouvrit à Pont-Château (diocèse de Nantes), un séminaire, sous la direction des PP. de la Congrégation de Marie. Selon qu'il était convenu dans le concordat, le gouvernement haïtien consentit à y entretenir un certain nombre de bourses.

Mais bientôt de nouveaux bouleversements politiques vinrent arrêter et compromettre cette renaissance religieuse. En 1865, une révolution appelait au pouvoir le président Salnave, et la persécution recommençait avec lui. En vertu du fameux principe de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, principe que les noirs appliquent à leur manière, on rompit officiellement tout rapport avec le clergé, on supprima les bourses du séminaire, on expulsa ou l'on jeta en prison un certain nombre de prêtres ; puis, de sa propre autorité, le président destitua l'archevêque, dont la tête fut mise à prix, et qui fut forcé de se réfugier à Rome, où il mourut de chagrin, en 1869.

Le Pape nomma alors pour le remplacer, son vicaire général, Mgr Guilloux, vicaire apostolique, administrateur de l'archidiocèse. Mais le président refusa de le reconnaître en cette qualité, et la persécution continua.

Une révolution avait placé Salnave à la tête de la République, une révolution le renversa en 1869, et le nouveau gouvernement commença par montrer des dispositions moins hostiles. Mgr Guilloux fut reconnu en qualité d'archevêque de Port-au-Prince et l'on promit d'appliquer loyalement le concordat de 1860.

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

Son Eminence le cardinal Mermillod.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons la mort de S. Em. le cardinal Mermillod, décédé à Rome le 23 février. Nous publierons dans notre prochain numéro une notice nécrologique accompagnée du portrait de l'illustre et regretté prélat.

Mgr Palma

Archevêque de Bucharest.

Né à Rome, le 16 février 1845, Mgr Paul-Joseph Palma était entré jeune encore dans la Congrégation des Passionnistes. Il fut envoyé en Valachie comme missionnaire et fit ses débuts dans le ministère apostolique sous la direction du vénérable Mgr Paoli dont il devait recueillir la charge et continuer les œuvres. Trois mois après la mort de ce prélat, décédé à Vienne, le 27 février 1885, Mgr Palma, nommé archevêque de Bucharest, recevait à Rome l'onction épiscopale des mains de S. Em. le cardinal Siméoni. Dans les courtes années de son pontificat, Mgr Palma a donné une énergique impulsion aux œuvres de son diocèse et publié des lettres pastorales très remarquées. Il est mort à Vienne le 2 février.

BIBLIOGRAPHIE

Chemin de Croix pour les Missions de la Chine.

Nous avons le plaisir d'annoncer un chemin de croix, à la fois artistique et pieux, exécuté en vue des missions et spécialement des missions de la Chine. La dévotion si chrétienne et si salutaire du chemin de croix, est, en effet, la grande dévotion des néophytes chinois. Quand l'éloignement des missionnaires les prive de la sainte Messe le dimanche, c'est par le chemin de croix qu'ils tâchent d'y suppléer. Ils font cet exercice en chantant, avec une piété qui édifie tous ceux qui en sont témoins.

La série de tableaux dont il s'agit nous paraît parfaitement répondre à sa destination. Ce n'est pas une œuvre vulgaire, de pacotille, comme le sont un peu trop souvent les images religieuses du commerce ; c'est une suite de belles compositions, qui se distinguent par la correction du dessin et la richesse d'un coloris bien approprié, par la fidélité à l'histoire sacrée et par l'expression vivante des figures. Grâce à la réunion de ces qualités, le sujet de tous les tableaux est clair et facile à saisir, même pour les esprits plus simples, et, en les voyant, on est comme naturellement porté aux sentiments qu'ils doivent inspirer.

Dans le costume des personnages, on a tenu compte des bienséances telles que les entendent les Chinois, en évitant, par exemple, les pieds nus.

Ajoutons que ce chemin de croix, bien qu'il ait demandé des frais considérables, est offert à un bon marché exceptionnel aux missions et aux œuvres qui s'occupent des missions.

La douzième station, qui représente Notre-Seigneur en croix, a été tirée à un plus grand nombre d'exemplaire ; son peut donc la demander isolément.

S'adresser à M. Hamann, rue des Chapelains, 6. Reims.

Les missionnaires trouveront à la même adresse, les images du Tout-Puissant, du Sacré-Cœur, de la sainte Vierge et de saint Joseph. Deux tableaux, celui de la sainte Vierge et celui de saint Joseph ont été exécutés en 1 m. 30 sur 0,90 pour chapelles.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

Un abonné du diocèse de Rennes.......... 1
Anonyme de Lyon. 5
Une chapelle complète et un ciboire en vermeil de M l'abbé Vial, décédé, du diocèse de Lyon ....

Pour les missions les plus nécessiteuses (Tonkin méridional).
M. Roudaire, du diocèse de Clermont, avec demande de prières. 10
Anonyme de Notre-Dame de Rennes.......... 5 50
Un abonné du diocèse de Séez.......... 8 50
Mme Maréchal-Fontaine, à S , diocèse de Dijon.......... 10

Pour l'hôpital de Bethléem
M. l'abbé Lucet, du diocèse de Carcassonne.......... 100

Au R. P. Raphaël Rados, missionnaire à Mostar (Herzégovine), pour aider à la construction d'un séminaire.
Une anonyme du diocèse d'Orléans.......... 100

Au R. P. Darras, pour l'Eglise de N.-D. de Lourdes, à Chetput (Indes).
Anonyme du diocèse de Paris.......... 25

A M. Guerlach, pour la mission de la Cochinchine Orientale.
Mlle Marcelle M..., du diocèse de St-Claude.......... 10

A Mgr Laouënan, pour les affamés de Pondichéry.
Mlle Marcelle M..., du diocèse de St-Claude. 10

Pour les petits Chinois, un garçon à baptiser sous le nom d'Ephrem et une petite fille sous le nom de Marie-Jeanne (Hou-pé méridional).
Une jeune demoiselle de Valence, sur ses menus plaisirs...... 8

A M. Corre (Japon méridional), pour l'œuvre des catéchistes.
Mlle Marcelle M..., du diocèse de St-Claude.......... 10

A Mgr Cousin, pour son séminaire de Nagasaki.
Mlle Marcelle M.., du diocèse de St-Claude.......... 18

Pour les missions du Japon (au même).
M. Constant, curé des Abymes (Guadeloupe).......... 100

A Mgr Cousin (Japon méridional), pour la pension d'un séminariste.
Une enfant de Marie, avec demande de prières pour sa congrégation et sa famille et spécialement pour un enfant malade, de Clermont 250

Pour la mission des Deux-Guinées.
Mlle Marcelle M.., du diocèse de St-Claude.......... 25

Au R. P. Lejeune (Gabon), pour le rachat d'enfants nègres.
Mlle Marcelle M.., du diocèse de St-Claude.......... 25

Au R. P. Leroy (Zanguebar).
M. Quentin, à Paris.......... 1 50

Pour le rachat d'esclaves au Tanganika.
L'abbé G..., du diocèse de Lyon.......... 3

Au même, pour le rachat d'une esclave à baptiser sous le nom de Dorothée.
Anonyme du diocèse de Leeds.......... 50

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3.

LETTRE

DE

SON EM. LE CARDINAL LEDOCHOWSKI

Préfet de la Propagande

Aux Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi

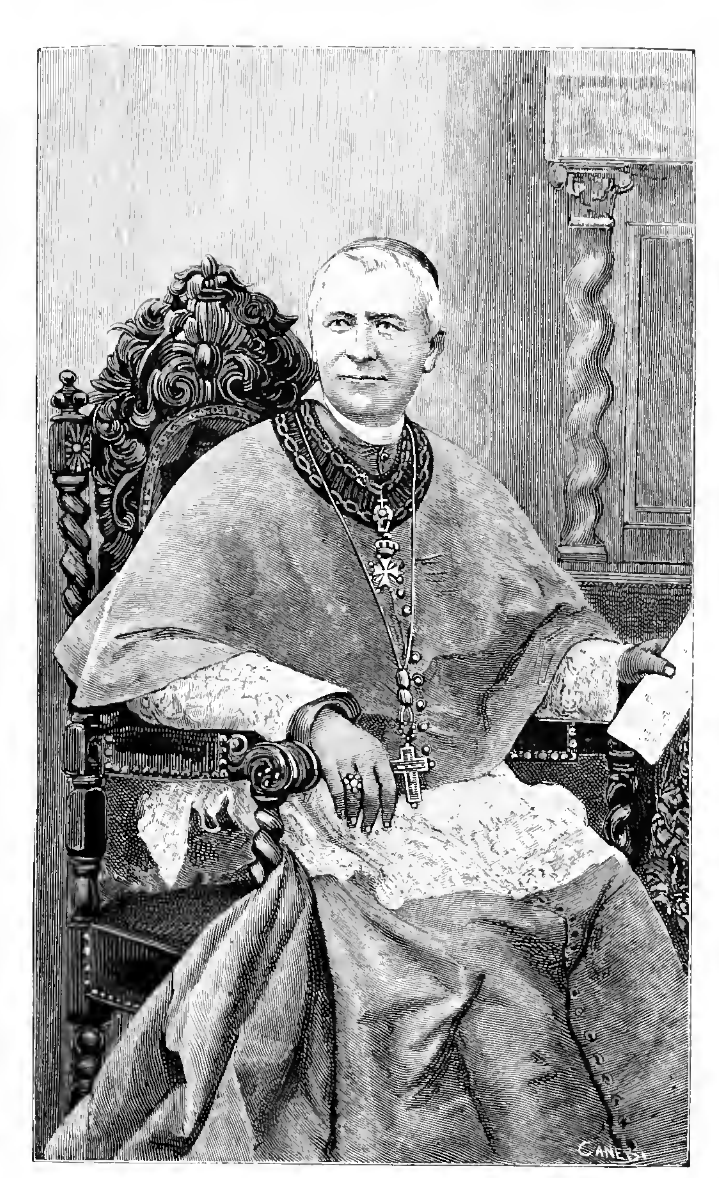
Aussitôt après la nomination par le Saint-Père de Son Eminence le cardinal Ledochowski comme préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, les Conseils centraux de Lyon et de Paris de l'Œuvre de la Propagation de la Foi ont envoyé un télégramme et une lettre de félicitation à celui que Léon XIII a désigné comme le Protecteur des Œuvres de l'apostolat.

Quelques jours après, arrivait la réponse de l'Eminentissime Préfet. Nous sommes heureux de faire connaître à nos lecteurs ce haut témoignage de bienveillance et nous adressons de nouveau nos remerciements et nos respectueux hommages à l'illustre Cardinal.

Messieurs les Présidents,

C'est par lettre que je tiens à répondre à votre bienveillant télégramme reçu tout à l'heure.

Appelé hier par la volonté du Souverain Pontife à occuper la place du très regretté cardinal Simeoni, de sainte mémoire, et à prendre sur mes faibles épaules le grand fardeau de la préfecture de la Sacrée Congrégation de la Propagande, ma première pensée s'est tournée vers vous, Messieurs les Présidents, et vers les Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. C'est à eux que je me suis proposé d'adresser la première parole, après avoir accepté la charge qui m'a été imposée, car c'est en eux que je reconnais l'un des plus efficaces auxiliaires de l'Église dans l'accomplissement de sa haute mission de l'évangélisation de l'Univers.



Son Em. le cardinal Ledochowski

Dès ma plus tendre jeunesse, j'ai appris à aimer et à admirer votre Œuvre et j'ai tâché de m'y associer toujours dans l'étroite mesure de mes forces.

Je n'aurais jamais osé penser qu'il plût à Dieu de vouloir se servir de celles qui me restent encore au déclin de ma vie, pour resserrer, d'une manière si flatteuse pour moi, les liens qui m'unissaient à vous. Je les emploierai volontiers au service de la cause au bien de laquelle vous travaillez, et en vous priant de compter toujours sur mon entier dévouement à vos personnes et à l'Œuvre que vous dirigez, je prie Notre-Seigneur de continuer à répandre sur vous et sur elle ses plus riches bénédictions.

Veuillez agréer, Messieurs les Présidents, pour vous et pour les membres des Conseils centraux, l'assurance de la respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre très humble serviteur.

M. Card. Ledochowski.

Rome, le 27 janvier 1892.

CORRESPONDANCE

MADAGASCAR

Calomnies contre les Missionnaires — Absurdes préventions

Nous nous empressons de publier cette lettre de Madagascar. Au milieu des ennemis nombreux qui entourent et épient les missionnaires de la grande île et qui font obstacle à la prédication de la vraie doctrine, il est bon de démasquer de suite les calomnies qui menacent non seulement leur influence personnelle, mais aussi l'influence du catholicisme tout entier. Comme on le verra, ce n'est pas la première fois que circulent ces fables absurdes et on ne sait sur qui faire retomber la responsabilité de semblables bruits.

Lettre d'un missionnaire jésuite

Tananarive, 28 décembre 1891.

Vous avez lu dans les journaux ce qui se passe en Chine. Grâce à d'absurdes calomnies, on a pu ameuter contre les missionnaires et les étrangers la populace abrutie et l'on se demande maintenant comment cela finira. Là-dessus, vous me félicitez de ce qu'à Madagascar nous n'avons rien de semblable. Avant d'accepter vos félicitations, laissez-moi vous raconter une histoire toute récente.

Il y a quelques jours, j'arrivai dans une de mes chrétientés située sur le bord de la route qui conduit à la capitale. Une heure environ avant moi y était aussi arrivé un marchand hova voyageant pour son commerce ; il avait pris logement chez le *Mpitandrina* (chef de la réunion catholique). Je n'étais à peine établi dans ma chambrette, quand le *Mpitandrina* voit son hôte faire ses préparatifs de départ. Il s'étonne et demande au voyageur ce que cela signifie.

« Si ce *Vazaha* (Européen) s'établit ici, répond-il, je ne veux point passer la nuit aussi près de lui, car c'est un *Mpaka-fo* (arracheur de cœurs) célèbre. »

Le *Mpitandrina* eut beau fournir sur mon compte les meilleurs renseignements, son hôte décampa comme s'il avait eu à ses trousses une demi-douzaine d'assassins.

Vous me demanderez sans doute ce que signifie cette sinistre appellation lancée à mon adresse et la terreur survenue à un Hova fort habitué à voyager. Eh bien, le voici : Depuis le mois de septembre environ, il n'est bruit dans le pays que d'arracheurs de cœurs. On assure que les Européens y travaillent de leurs propres mains ; mais on les accuse surtout de soudoyer pour cela les Malgaches. Un cœur humain, assure-t-on, accompagné des mains et des oreilles de la victime pour garantir son authenticité, se vendrait jusqu'à mille et deux mille francs, somme respectable pour le pays.

Vers la fin de septembre, le R. P. Roblet, auteur de la grande carte de Madagascar, et le R. P. Colin, directeur de l'Observatoire d'Ambohidempoha, ont travaillé, durant quelques semaines, dans l'est de mon district à des relevés topographiques. Aussitôt le bruit se répandit partout qu'ils étaient venus pour acheter des cœurs. On est allé même jusqu'à nommer les gens qui avaient fait affaire avec eux. C'étaient tout simplement mes maîtres d'école et les chefs de mes petites chrétientés.

Quand j'ai demandé à certains propagateurs de ces bruits absurdes ce que les Européens pouvaient bien faire de ces cœurs humains, puisque, d'après eux, ils les payaient si cher, ils sont tous restés sans réponse.

Cependant, un de mes employés, homme intelligent et fort au courant des idées malgaches, m'assure que ces imbéciles croient que les cœurs humains nous servent pour des opérations de haute sorcellerie.

Le plus mauvais côté de la chose, c'est que plusieurs Hovas à la conscience... au moins facile et travaillés de l'*auri sacra fames* ont pris ces bruits au sérieux. Une Société s'était formée, paraît-il, pour l'exploitation des cœurs humains. C'est du moins ce que l'on peut conclure des aveux d'un homme saisi à la Résidence générale de France, le 5 décembre dernier, et livré le même jour à la police hova.

Il se disait le courtier de la Compagnie en cœurs, venait offrir sa marchandise et débattre les prix pour une fourniture, considérable au besoin. Il a dénoncé une douzaine de complices qui ont été emprisonnés près du palais de la Reine.

Depuis lors, quelques autres de ces misérables se sont révélés. L'un d'eux s'est fait prendre chez un commerçant français qui a jadis habité la Réunion. Le fait ne remonte pas au-delà de quinze jours. Un Hova se présente à son domicile et lui exhibe, dès qu'ils sont seuls, une pauvre petite créature de deux ou trois ans, dont il lui offre le cœur pour 500 francs. Il fera lui-même l'extraction si l'acheteur répugne à l'opérer. Cet individu, idiot ou scélérat, peut-être les deux à la fois, a été livré sur l'heure à la police qui l'a conduit auprès de ses dignes compagnons. Un autre est allé porter, *encore à un Français*, une lettre par laquelle on offrait des cœurs. Saisi comme le précédent, il s'est excusé en disant qu'il ignorait le contenu de la lettre. La police apprendra sans doute de sa bouche le nom du personnage qui l'avait envoyé.

Il doit paraître bien difficile d'admettre que des bruits aussi extraordinaires et aussi persistants s'élèvent et se répandent sans que rien n'y ait donné occasion. Soyons justes ; ces bruits ne sont pas absolument le fruit spontané de la fermentation des cervelles hovas.

Les protestants anglais ont bâti au nord-est de Tananarive un hôpital d'assez belle apparence ; ils y reçoivent quelques malades et y font des cours de médecine. Or, un de ces malades étant passé de vie à trépas entre les

mains de la docle faculté, les professeurs jugèrent à propos de faire l'autopsie du cadavre. Il n'en fallut pas davantage, pour faire évacuer l'établissement. Il n'en fallut pas davantage non plus pour faire éclore le cancan des arracheurs de cœurs.

Mais ici vous ferez une remarque qui touche à un point intéressant de la question. Ce sont des protestants, des Anglais, qui posent l'occasion de cette calomnie, savoir l'autopsie d'un cadavre faite dans un hôpital anglais, par des médecins protestants, et ce sont des catholiques, des Français, des missionnaires qu'on accuse. C'est à eux qu'on vient offrir l'infâme marchandise. Voilà certes un étrange revirement! Ce n'est pas la solidarité entre Anglais et Français à Tananarive qui suffira à l'expliquer! Bien simple serait aussi celui qui croirait que cet horrible quiproquo s'est opéré spontanément dans l'esprit des Malgaches, ou que l'inadvertance d'un vulgaire parleur a donné lieu à cette atroce méprise. Non, nous sommes ici devant un facteur qui se cache; il y a un inconnu à dégager dans ce problème. Je suppose qu'à la Résidence française on s'en est occupé, et je souhaite qu'on y réussisse bientôt.

Ce serait toutefois une erreur de croire que ces bruits soient absolument inouïs à Madagascar. Hélas! Rien n'est nouveau sous le soleil, et les absurdes calomnies dont je vous parle peut-être trop au long, ne sont que de vieilles rengaines rajeunies de vingt ans. On les exhibe à nouveau aujourd'hui et avec des procédés tout à fait analogues. Les Hovas n'ont pas encore le don de l'invention.

Il y a quelque vingt ans et plus, le bruit se répandit aussi que les Européens achetaient très cher des cœurs humains. Un précurseur du courtier en cœurs humains alla trouver le P. Delbosc, qui résidait alors à une vingtaine de kilomètres au nord-ouest de Tananarive. A quelque temps de là et sur un autre point de la mission, des offres du même genre furent faites à un autre Père. Vers la même époque, les PP. Finaz et Narsès furent insultés par des protestants d'Androibe qui les traitèrent de *Mpaka-fo*. Un Français très honorable disait tout récemment : « En 1870, nous passions pour des arracheurs de foies. »

Or, c'était encore une autopsie faite par un protestant anglais qui avait été l'occasion et le point de départ de la calomnie dirigée contre les missionnaires catholiques français. Et c'est aux missionnaires français qu'on venait offrir des cœurs à acheter.

Le Dr Davidson, aujourd'hui directeur de la maison des aliénés à Maurice, si mes souvenirs sont exacts, était vers 1870 le médecin de la Société des Missionnaires de Londres. Il donnait aussi quelques leçons de médecine dans un local contigu à la place du marché de Tananarive. Or, à cette époque, un malfaiteur fut pris en flagrant délit de vol au marché, et assommé sur place par le peuple, conformément à l'ancien usage du pays, et cet usage n'a pas tout à fait disparu encore. Le cadavre n'étant pas retiré par les parents du mort, Davidson s'en empara pour faire une autopsie ou une leçon d'anatomie. S'occupa-t-il spécialement du cœur? Je l'ignore. Mais c'est à partir du jour où cette autopsie fut faite par ce médecin protestant anglais que les missionnaires catholiques français furent traités de *Mpaka-fo*. Naturellement, les missionnaires haussèrent les épaules devant ces absurdités; les Malgaches sensés en firent autant, et les bruits tombèrent dans l'oubli jusqu'à ce que la récente autopsie vint les réveiller. Ils tomberont encore bien vite, surtout si le gouvernement y met un peu la main.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le Saint-Père a nommé délégué apostolique aux Indes orientales Mgr Ladislas Zaleski, en l'élevant à la dignité d'archevêque titulaire.

— Sa Sainteté vient d'honorer de la dignité épiscopale les RR. PP. Jean-Joseph Tournier, Etienne-Jules Gazaniol et Spiridion Polomeni, vicaires généraux de l'archevêque de Carthage, S. Em. le cardinal Lavigerie. Mgr Tournier est vicaire général et archidiacre de Carthage; Mgr Gazaniol est vicaire général et archidiacre de Tunis, et Mgr Polomeni est vicaire général et archidiacre de Sfax.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Sur le produit des quêtes faites pour l'abolition de l'esclavage en Afrique, S. Em. le cardinal Ledochowski, préfet de la Propagande, a attribué :

Au vicariat apostolique du Benin	60.000 fr.
A la préfecture apostolique de la Côte-d'Or	60.000 fr.
A la préfecture apostolique du Dahomey	60.000 fr.
A la préfecture apostolique du Niger	60.000 fr.
Total	240.000 fr.

Nous apprenons aussi que, dans le courant de l'année 1891, la Sacrée Congrégation de la Propagande a alloué, pour la même œuvre anti-esclavagiste :

Au vicariat apostolique du Sahara	60.000 fr.
Aux missions de l'Afrique équatoriale confiées aux Pères de la Société des Missionnaires d'Alger	60.000 fr.
Au vicariat apostolique d'Arabie	40.000 fr.
Au vicariat apostolique de Madagascar	18.000 fr.
Aux vicariats et préfectures apostoliques de la Sénégambie, du Sénégal ou Soudan français, du Bas-Niger ou Onitcha, du Gabon, du Congo, de l'Oubanghi, du Zanguebar, confiés aux Pères du Saint-Esprit et du Cœur-Immaculé de Marie	100.000 fr.
A la préfecture apostolique du Cameron confiée aux Pères Pallottins	50.000 fr.
Total	328.000 fr.

Tonkin occidental. — M. Michel Martin, missionnaire au Tonkin occidental, écrit de Ngo-khe :

« Actuellement les demandes de conversions abondent. Si j'avais vingt nouveaux catéchistes, j'aurais vingt chrétientés de plus sur l'heure. N'ayant pas assez d'ouvriers, je ne m'occupe que des villages rapprochés, des chrétientés déjà établies. Chaque catéchiste dessert deux, trois, quatre endroits à la fois ; mais il est difficile, en voulant trop embrasser, de faire une bonne besogne.

« Depuis le 15 juin, plus de quarante villages ont demandé à se convertir dans le district du P. Lepage. Et un mouvement analogue a lieu dans presque toute l'étendue de la mission. Si nous étions assez nombreux pour pouvoir placer un missionnaire dans la plupart des paroisses, nous obtiendrions d'excellents résultats, parce que ces nouveaux chrétiens sont comme des enfants qu'on ne peut impunément quitter longtemps.

« J'envoie à Ha-noi trois statues idolâtriques pour vous. Le temple dédié au génie tutélaire du village de Dong-ru d'où proviennent ces statues, fera une belle église; mais il faut lui donner la forme d'un temple chrétien, ajouter une travée, construire une façade ; tout cela coûte. Si un généreux bienfaiteur pouvait avoir la bonne pensée d'aider le missionnaire à placer le vrai Dieu dans ce temple d'où il a eu le bonheur de chasser les démons !

« J'envoie donc mes trois statues : deux ont les mains jointes et s'appellent : 1° Kim-Dong (l'enfant or) ; 2° Ngoc-Nu (la jeune fille perle) ; la troisième s'appelle Ong-Titien-Loi (tonnerre du ciel et c'est elle qui produit les éclairs et la foudre.

« Je voudrais trouver une cloche à acheter : bonne occasion et bonne cloche naturellement, ayant environ 35 ou 40 centimètres de diamètre au moins. Y mettre 250 ou 300 fr. au plus. Il me faudra trouver l'argent ; mais je ferai la quête dans la chrétienté. J'élève une tourelle au bout des portiques entourant l'église : une cloche française y ferait merveille.

« Je vous remercie à l'avance des démarches et de la peine que vous vous donnez pour mon district, pour Ngo-khe notamment. »

Jaffna (*Ceylan*). — Mgr Mélizan, Oblat de Marie-Immaculée, évêque de Jaffna, nous écrit de Jaffna, le 5 février 1892 :

« Je viens avec un sentiment de vive reconnaissance vous offrir, ainsi qu'à vos généreux bienfaiteurs des *Missions catholiques*, nos sincères remerciements pour les secours si opportuns que nous avons reçus d'eux pour le soulagement des victimes du choléra... Hélas ! à peine disparu dans une mission, le terrible fléau s'est déclaré successivement dans deux autres et, au moment où je vous écris, la chrétienté de Pessalai est ravagée d'une manière affreuse par l'horrible fléau.

« Sur une population d'environ mille chrétiens, déjà deux cents ont succombé. Malgré le dévoûment des PP. Massiet, Sandrasagra et Baron, rien ne peut arrêter le mal. Ces pauvres gens, déjà affaiblis par les fièvres, qui avaient d'abord infecté le pays, n'ont pas la force de supporter la secousse de la première attaque et succombent. Ne pouvant aller à la pêche, qui est leur gagne-pain de chaque jour, et ne pouvant se procurer une nourriture substantielle, ils en sont réduits à se nourrir de racines de palmiers et d'autres aliments grossiers qui ne font que les prédisposer à prendre l'épidémie. C'est un spectacle navrant que de voir ce nombre de pauvres orphelins, de veuves et d'affamés, tantôt fuyant dans les bois à la nouvelle d'un nouveau décès, tantôt pressés par la faim revenir au village pour chercher quelque nourriture. Même ceux que le mal n'a pas atteints se traînent mornes et silencieux sans courage et sans énergie. Nos dévoués missionnaires, en même temps qu'ils soignent les malades et administrent les derniers sacrements aux mourants, font tout ce qui est en leur pouvoir pour soulager tant de misères. Ils ont fait venir du riz de Mannar et chaque jour une distribution est faite aux plus indigents. En même temps, ils s'efforcent de rendre un peu de courage aux moins malades et de les décider à sortir de leur espèce de léthargie.

« Puisse le divin Maître avoir pitié de cette pauvre mission et la délivrer au plus tôt des horreurs de ce fléau! »

Chan-tong septentrional (*Chine*). — Le R. P. Chérubin-Marie, des Mineurs Observantins, missionnaire en Chine, écrit de Tsi-nan-fou, capitale de la province du Chan-tong :

« Vous avez entretenu vos lecteurs des troubles qui ont eu lieu dans le sud de la Chine. Pendant que la persécution s'acharnait sur les missions arrosées par le Fleuve Bleu, les missions du Fleuve Jaune étaient en proie à de vives alarmes.

« Voici àquelle occasion. Le vice-roi du Chan-tong, dangereusement malade, avait appelé le docteur protestant européen, en résidence à la capitale. Ce dernier ne put enrayer la marche de la maladie ; finalement, le Vice-Roi mourut le dix-huitième jour de la septième lune. Aussitôt grande rumeur parmi les Chinois, les méchants profitèrent de l'occasion pour lancer contre nous les plus odieuses calomnies. On nous accusa d'avoir donné la mort au Vice-Roi, et des placards menaçants furent partout affichés, excitant le peuple à la sédition, à la révolte. Le quinzième jour de la huitième lune fut choisi pour notre massacre et pour le pillage de notre résidence. Ces menées étaient d'autant plus redoutables qu'à cette même époque avaient lieu les grands examens du baccalauréat. Dix-huit mille jeunes gens étaient venus à Tsi-nan-fou, afin de subir les diverses épreuves obligatoires et toutes ces jeunes têtes ne demandaient qu'une occasion pour se livrer au désordre. Les lettrés, on le sait, ne nous aiment guère. Les mandarins étaient d'autant moins assurés de la tranquillité publique qu'ils se trouvaient dans l'impossibilité de pourvoir au bon ordre, obligés qu'ils étaient de se renfermer avec les jeunes gens dans l'enceinte où se passent les examens. Monseigneur recourut aussitôt au Tao-taï, qui avait pris en mains, le gouvernement de la province. Ce fonctionnaire se montra bon pour nous. Il promit de nous défendre contre toute manifestation hostile et de nous secourir, si danger il y avait. Il fit afficher à toutes les portes de la capitale, dans toutes les grandes rues et en face de la résidence, un édit menaçant tous les auteurs de désordres, des peines les plus sévères, de la mort même. Cette haute intervention de l'autorité calma les esprits ; le quinzième jour de la huitième lune se passa sans incidents.

« Permettez-moi de vous dire un mot de nos chapelles. Ce sont de misérables réduits ; la plupart menacent ruine. Nous avons de plus trois grandes églises inachevées faute de ressources ; il me faudrait des sommes relativement petites, pour terminer le tout d'une manière satisfaisante. Je ne parle pas de la maison du missionnaire ; je commence à craindre qu'un de ces jours elle ne s'écroule. Mais comment la réparer ? »

Athabaska-Mackenzie (*Canada*). — Mgr Grouard, des Oblats de Marie-Immaculée, vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie, actuellement en France, nous écrit de Paris :

« Je vous ai communiqué dernièrement la lettre du P. Gourdon qui raconte le désastre de sa mission et je vous suis très reconnaissant d'avoir fait entendre sa voix dans les *Missions catholiques*. Un autre malheur, hélas irréparable, vient de me frapper de nouveau. C'est la mort d'un de mes meilleurs missionnaires, le R. P. Collignon.

Le R. P. Dominique-Félix Collignon était né à Argancy près Metz en 1844. Il fut ordonné prêtre par Mgr Clut en 1870 et partit avec ce prélat pour la mission d'Athabaska-Mackenzie. Mgr Faraud le garda près de lui et le forma à la vie dure et pénible des missionnaires du Nord. Ce fut surtout au lac la Biche, le long de la rivière de la Paix et enfin au petit lac des Esclaves qu'il fut employé. Je me reposais sur lui pour l'administration d'un vaste district, quand une maladie dont il avait le germe depuis longtempsest venue l'enlever le 13 décembre.

« Tout le monde l'a pleuré au petit lac des Esclaves : mais personne ne le regrette plus que moi qui avais en lui un ami fidèle et un auxiliaire dévoué. J'ai eu la triste consolation d'aller dans sa paroisse natale y chanter un service funèbre pour le repos de son âme. Ses parents y assistaient et l'affluence était considérable. J'essayai de calmer la douleur de sa vénérable mère ; mais il y a de ces plaies faites au cœur par le doigt de Dieu et que le doigt de Dieu seul peut guérir... »

DE CARTHAGE AU SAHARA

Par M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

(Suite 1)

Population de Kairouan. — Humeur pacifique des habitants. — L'entrée des Français. — La tribu des Zlass. — Croyances musulmanes. — Rôle de la France. — Les Juifs. — Le territoire du contrôle. — Gens de l'est et gens de l'ouest. — La route. — La halte auprès d'un puits.

D'après le dernier recensement, la ville de Kairouan compte 175 Français, 150 Israélites et 100 Italiens, Grecs et Maltais. Les indigènes sont au nombre de 20,000.

La population de Kairouan diffère complètement de celle de la campagne. Tandis que les Bédouins ne songent, en travaillant leurs terres et en élevant des troupeaux, qu'à satisfaire à leurs besoins matériels immédiats, sans chercher à accumuler du numéraire, les gens de la ville sont actifs, industrieux, prévoyants et possèdent le génie du commerce. Il n'est guère d'indigène, à quelque classe qu'il appartienne, qui, directement ou indirectement, ne vende au marché. Aussi l'artisan jouit-il de la même considération que le fonctionnaire. Il n'est pas rare de voir, comme autrefois chez les juifs, les principaux notables de la ville assis dans la boutique d'un ferblantier, d'un droguiste, d'un perruquier, d'un étameur. Le cheik de la secte des Aïssaouas est sellier ; un parent du bach-mufti, directeur du culte, fabrique des objets de cuir, savates, babouches, bourses et ceintures.

Les Kairouanais sont extrêmement paisibles. S'ils se disputent, ils n'en viennent jamais aux coups. Ils se laissaient jadis dépouiller par les nomades plutôt que de se défendre. Les vols privés sont rares ; les meurtres, totalement inconnus. D'un naturel endurant, le Kairouanais, s'il est attaqué, au lieu de riposter, va se plaindre. Mais s'il se plaint beaucoup, il pardonne facilement. Pour peu que le coupable fasse appel aux bons sentiments de sa victime, il est sûr de s'en aller indemne. En somme, la population est excellente et des plus aisées à gouverner.

Voici un exemple de cette humeur pacifique :

Les troupes françaises approchaient de Kairouan. Les Zlass se soulèvent, pillent les tribus voisines et se résolvent à profiter de ce moment de trouble, pour mettre à sac la ville, avant l'arrivée de nos soldats. Peu soucieux de défendre leur pays contre l'invasion, ils sont préoccupés surtout d'accumuler du butin au préjudice de leurs concitoyens. Kairouan va tomber aux mains des insurgés.

D'autre part, l'armée française est déjà en vue. Les habitants sont partagés entre le désir d'être protégés et la crainte de voir souiller par des chrétiens le sol de la ville sainte. L'hésitation n'est pas de longue durée. Dès qu'ils apprennent que, pour éviter le bombardement, ils doivent arborer le drapeau parlementaire, ils se hâtent de hisser du linge blanc sur plusieurs minarets. Hassein court ouvrir la porte des Peaussiers, Bab-Dejlladin. L'entrée dans la capitale du Maghreb religieux a lieu sans coup férir.

Les indigènes se sont vite soumis à notre domination. Un peu effarouchés par les allures conquérantes des premiers arrivés, qui ont souvent fait preuve d'injustice envers les indigènes, ils perdent insensiblement ce sentiment de méfiance et se montrent assez reconnaissants quand on les traite avec des procédés équitables.

On croit généralement qu'on ne peut rien obtenir de l'Arabe que par la terreur. D'après M. Canova, qui a toujours vécu parmi les Musulmans et dont l'administration paternelle semble être très appréciée, la justice produit de meilleurs résultats. Les colons français, qui sont venus en Tunisie avec des capitaux et se sont établis dans le nord de la Régence, sont aimés des indigènes. Ils ont conquis leur estime et leur confiance, parce qu'ils n'abusent pas de leur force, ni de leur situation.

Ces barbares d'Afrique, qui nous auraient massacrés ou mis en esclavage, il y a cinquante ans, sont stupéfaits de notre clémence après la victoire, émerveillés de notre tolérance et de notre équité. Ils nous regardent comme des génies, créés pour pacifier la terre, pour préparer le règne de leurs fanatiques espérances. Ce n'est pas la terreur qui brise leurs âmes. Ils nous reconnaissent pour leurs supérieurs dans les affaires de ce monde, et ils acceptent ce que nous exigeons d'eux dans leur intérêt, parce que c'est la volonté d'Allah !

Mais il faut leur laisser la liberté de se loger et de se vêtir comme ont fait leurs pères. Nos inventions leur paraissent des jeux trop difficiles à comprendre ; nos livres ne sont pour eux que de misérables rêveries en comparaison de celui que l'ange Gabriel a dicté à leur prophète.

Que de fois mon cœur s'est serré d'une émotion profonde, durant ce voyage en Tunisie ! Voilà une immense contrée, qui est aux portes de la France, qui touche presque à la capitale du monde catholique, et le nom chrétien y est en horreur ! Dès que vous quittez les villes du littoral, vous ne trouvez plus ni un prêtre, ni un autel. Cependant les habitants de ces solitudes, qui ignorent l'Evangile, sont des croyants convaincus, qui prient, jeûnent et bénissent matin et soir le Maître de l'univers. Ils s'associent à des confréries; ils ont une confiance illimitée dans les mérites de leurs intercesseurs ; ils invoquent Dieu sous les noms secrets qu'ils apprennent de leur bouche ; ils se conforment à leurs exemples ; ils règlent leur tenue, leurs usages, leurs mœurs sur les maximes du Koran ; ils forment en esprit des familles qui se reconnaissent à des symboles. Ils perpétuent la vie biblique ; ils ont une endurance qui étonne ; ils méprisent les arts et les artifices de la vie moderne, persuadés qu'ils en feront toujours assez pour embellir cette demeure passagère et nourrir ces corps charnels. Une seule chose est importante, c'est d'accepter la volonté d'Allah et de croire à sa parole. Ils espèrent que le moment est proche, où les montagnes s'envoleront dans les airs comme des toisons, où Jésus reviendra convertir à l'Islam les derniers hommes, où les morts, réveillés de leurs tombeaux, entreront avec eux dans l'éternité des délices ou des tourments.

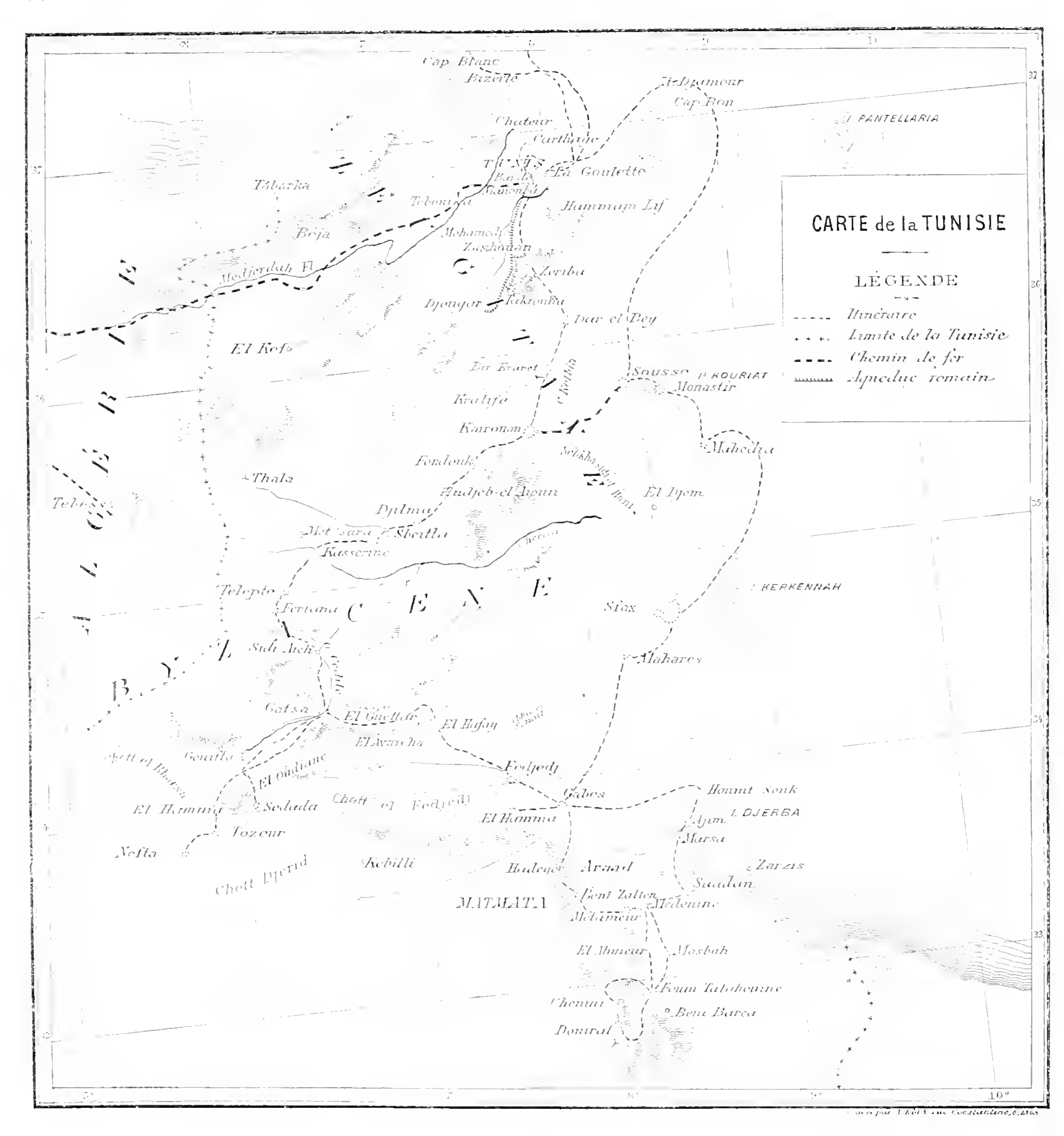
Les folies religieuses des Aïssaouas sont des actes de pénitence pour conquérir plus de gloire dans le ciel.

Mais, d'autre part, Mohamed accorde à la nature toutes ses satisfactions. Il suffit de quelques ablutions pour effacer les péchés ; la volupté n'est point un obstacle à la sainteté. Tel est le secret qui enchaîne les peuples au joug de l'Islam.

(1) Voir les numéros des 1er, 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19 et 26 février.

Telle est aussi la raison de leur déchéance morale et de la misère physique qui s'étend sur toute terre où il fixe son empire.

Ces pensées, ces considérations plongeaient mon âme dans la tristesse. Combien d'années faudra-t-il encore pour que la lumière de l'Evangile brille sur cette contrée? Plusieurs générations s'éteindront avant que leurs descendants reviennent à ce culte de la croix rédemptrice, adorée de leurs ancêtres!



Mais aussi quelle pensée consolante de voir la France appelée à cette œuvre de civilisation et de salut! Saint Louis, expirant sur les ruines de Carthage, a pu se croire vaincu. Son sacrifice était accepté. Qui oserait dire que, dans les desseins impénétrables de la Providence, la conquête de la Tunisie n'est pas la première récompense de son héroïque trépas, le fruit de son immolation, le résultat de sa prière expirante? O France, ma patrie bien-aimée, je salue ton drapeau sur la terre d'Afrique! Tu précèdes et accompagnes les apôtres du Christ. Tu n'as pas cessé, mal-

gré tes erreurs, de jouer le rôle de soldat de Dieu, de combattre pour la justice, de semer la vérité ! Que tes destinées sont belles ! Je comprends pourquoi un regard d'amour et une bénédiction vivifiante descendent du Vatican sur ton front rajeuni !

Revenons à Kairouan. La vie y offre des conditions si particulières d'intimité, de religion, de facilité, que le citadin indigène ne peut se résoudre à quitter sa ville. S'il en est éloigné, le spleen le prend et il se hâte de revenir près du berceau de ses ancêtres et de la mosquée où quelques membres de sa famille ont été plus ou moins marabouts dans les âges passés.

Une chose révolte les Kairouanais et nuit à nos intérêts, c'est l'envahissement progressif de leur ville par les juifs, depuis que l'administration est entre nos mains. Avant l'occupation, le séjour des juifs était interdit, et les habitants vivaient sans contracter de dettes. Les rôles sont changés aujourd'hui, car les Youdis trouvent dans ce pays neuf un terrain des plus propices à leurs opérations usuraires. Aussi leur nombre augmente-t-il d'une façon inquiétante. Dans quelques années, ils auront ramassé toutes les richesses de la région. Ils n'osent pas encore s'emparer des champs cultivables, mais ils possèdent déjà un grand nombre de maisons et tous les bijoux. Ils sont une plaie menaçante pour l'avenir. La population arabe, jadis dans l'aisance, sera bientôt réduite à l'affreuse misère et obéira aux vices corrupteurs qui en sont la conséquence.

Les Kairouanais ont eu l'idée de demander au Parlement français l'interdiction de séjour pour les juifs dans la ville sainte. L'idée n'a pas été poursuivie.

Afin de manifester leur répulsion pour les fils d'Abraham, ils leur interdisent l'accès des mosquées et réclament une affirmation de l'autorité française quand ils ont des doutes sur la religion d'un touriste. Quel intérêt peut avoir la France à favoriser les procédés d'une secte qui compromet ainsi l'avenir de notre influence dans le protectorat ?



TUNISIE. — FEMME DE LA CAMPAGNE ET FEMME DE LA VILLE DE KAIROUAN ; d'après une photographie de M. HÉBRARD (Voir page 116.)

* * *

Le contrôle de Kairouan comprend cent mille habitants et une superficie de onze cent mille hectares. (Voir la carte, page 114.)

Il embrasse deux régions bien distinctes, séparées par une ligne droite allant de Kairouan à Hadjeb-el-Aïoun. La partie orientale est sablonneuse, aride, sans eau de source. L'eau saumâtre s'y rencontre seule à une profondeur qui varie de dix à quarante mètres.

A l'ouest, au contraire, le pays est fertile, tempéré, couvert de bois, sillonné de rivières et apte à la colonisation. Cette différence du sol entraîne de notables différences

dans les mœurs et le caractère des habitants. A l'est, ils sont fourbes, voleurs, et leur mauvaise réputation est justement célèbre dans toute la Régence. Comme ils n'ont que des récoltes maigres, rares, toujours incertaines, ils ne sont pas attachés à la terre ; ils vivent en nomades, du produit de leurs rapines, qu'ils dérobent facilement à la vigilance des autorités dans l'immense désert où ils s'enfoncent.

A l'ouest, les tribus sont paisibles, franches autant que le permet le tempérament arabe, c'est-à-dire que leur franchise est toujours voisine de l'astuce. Ils aiment la terre qui les nourrit, et pour laquelle ils engagent d'interminables procès.

Les uns et les autres vivent sous la tente d'une façon misérable. Quelques olives, un peu d'orge et des troupeaux de moutons, de chèvres et de chameaux constituent toute leur richesse. On trouve cependant un petit nombre de *dechras* ou villages. Ce sont les habitations récentes des Berbères, chassés du Djebel-Ousselat, il y a environ 160 ans, à la suite de leur révolte contre les beys. Ce sont les seuls Berbères du contrôle de Kairouan. Ils sont facilement reconnaissables à leurs cheveux blonds et à leurs yeux bleus. Ils s'adonnent à l'agriculture et perchent leurs villages au sommet de rochers inaccessibles, comme celui de Takrouna, afin de se soustraire aux razzias des nomades.

Tandis que les femmes de la ville sont en général voilées et cachent la richesse de leur parure et la beauté de leurs atours sous un manteau de soie ou de laine, celles de la campagne que nous rencontrons ont le visage découvert et le buste chargé de leurs colliers et de leurs bijoux. (Voir la gravure page 115).

Après les soucis du ménage, les premières n'ont guère d'autres occupations que les futilités de la toilette et les visites à la Kouba de quelque marabout en odeur de sainteté. Les secondes vaquent, au contraire, à tous les rudes travaux des champs. Elles établissent le campement, fixent les piquets, attachent les cordages des tentes. Elles charrient les fardeaux, font provision d'eau et de broussailles pour le feu, préparent les repas, abreuvent les troupeaux. Elles supportent aussi les labeurs de la moisson, de la cueillette des olives et des dattes. Elles tissent la laine des burnous. Le partage des emplois pèche ici contre l'égalité. Les maris et les fils agissent en seigneurs. La chasse, la fantasia, la razzia, les causeries et les promenades à la ville prochaine conviennent seules à la haute idée qu'ils ont de la supériorité de leur sexe.

A mesure que j'enfonce dans le territoire de la Régence, le confortable diminue et le pittoresque augmente. Il devient aussi plus difficile de recueillir des notes. Les étapes sont longues, pénibles, sur des pistes souvent à peine ébauchées, obstruées de touffes d'alfa et de lentisque, quand elles ne sont pas couvertes d'une couche épaisse d'un sable poudreux. Le soleil est brûlant. Le thermomètre marque 43° à l'ombre ; les nuits sont fraîches, même froides. Il nous faut camper en plein air, près d'une source, d'un fondouck délabré ou sous la tente des nomades. Il n'y a plus sur notre table du linge blanc et des cristaux étincelants. Nous n'avons même plus de table. Un sommier, des rideaux sont relégués dans le monde des souvenirs. J'apprends à me passer de beaucoup de choses me semblant indispensables.

Mais la fatigue rend l'esprit paresseux. Il n'est pas, d'ailleurs, très commode d'écrire sur ses genoux, sur le coussin d'une voiture ou la selle d'un cheval, transformée tour à tour en bureau et en oreiller.

Nous prenons nos repas sur l'herbe fleurie, près d'un puits, où s'arrêtent les nomades. Ahmed fume, quand il ne jeûne pas. Le Maltais tire l'eau et abreuve les chevaux. La margelle nous sert de table. Pour provisions, nous avons des boîtes de conserves alimentaires. Il ne manque rien à notre bonheur, si une tente de feuillage, un pan de mur ou un arbuste peut nous abriter contre les rayons ardents du soleil. Mais cet avantage nous est presque toujours refusé. Il faut alors se cacher la tête dans son burnous.

Quelquefois le puits est épuisé. Ailleurs, c'est une caravane altérée qui trouble notre repas ; nomades et chameaux, mulets et bourriquets courent vers l'orifice. Leur disputer la place serait trop égoïste. Chacun de nous emporte son gobelet et sa part du festin.

Pour moi, je regarde la scène que j'ai sous les yeux. Je ne suis pas sûr de vivre au dix-neuvième siècle. J'ai des visions du temps d'Eliézer. Rebecca, tout à l'heure, n'a-t elle pas passé, la cruche sur l'épaule ? Voilà les chameaux d'Isaac. Là-bas, dans ce nuage de poussière brillante qui flotte à l'horizon, avancent les troupeaux de quelque patriarche ; je connais aussi les tortures d'Agar, accroupie dans le sable, loin de la verdure et des sources, quand déjà le soleil, s'enfonçant dans la plaine irradiée, est sur le point d'effacer toute trace d'animaux et tout vestige de pas humain.

(A suivre).

LE CHANG-HAI CHRÉTIEN

ET

LE CHANG-HAI PAYEN

PAR LE **R. P. RAVARY**, *de la Compagnie de Jésus*
MISSIONNAIRE AU KIANG-NAN

(Suite 1).

CINQUIÈME LETTRE

LA GRANDE PROCESSION DE PÉNITENCE PAIENNE DE CHANG-HAI.

Hier, la ville de Chang-hai présentait une animation extraordinaire. Des milliers d'hommes, en habits de fête, s'entassaient dans les rues de la cité et des faubourgs. Ce n'était pas une fête nationale. C'était une fête religieuse. Dans l'après-midi, de 2 h. à 7 h. 1/2 du soir, se déroulait dans les rues, l'interminable défilé de la grande procession de pénitence. Deux mille personnes et plus formaient le cortège. Plus de cent mille hommes, le long du parcours, étaient les spectateurs. Tout me fait croire que cette foule énorme d'adorateurs d'idoles comptait fort peu d'indifférents et surtout d'incrédules !

A 4 h. 1/2, la tête de la procession débouchait dans la rue latérale de notre résidence, à quelques pas de la porte d'entrée de la maison de Tong-ka-dou, faubourg sud-est de

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19 et 26 février.

la ville. Je tenais à voir de mes yeux cet étrange et imposant cortège d'honneur pour les cinq divinités protectrices de la cité de Chang-hai. Je le désirais non par simple curiosité, mais pour continuer et compléter, si faire se pouvait, une étude de mœurs locales.

Ces pages contiennent aussi quelques dessins dus à la main d'un ami païen, père de famille, assez lettré et surtout fort versé dans la connaissance des rites superstitieux. Sans avoir été bonze ou ta-oze (prêtres des idoles), il semble en avoir le langage, les allures et les secrets. J'ai beaucoup appris en causant souvent et assez longuement avec ce cher et pauvre païen et avec nombre de lettrés du voisinage. Ces dessins, qui trouveront mieux leur place dans notre prochain numéro, auront quelque utilité, en jetant par ci, par là, un peu plus de fraîcheur, de brillant et de clarté sur ce petit travail qui comprendra, assez brièvement, les six paragraphes suivants :

I. Préparatifs de la procession.
II. Ordre de la procession.
III. Les cinq divinités protectrices de Chang-hai.
IV. Les groupes de petits enfants criminels.
V. Groupes de pénitents et de tao-zes.
VI. Conclusion.

I

Préparatifs de la procession.

A Chang-hai, ces grandes processions tao-istes ont lieu trois fois par an à des époques fixées et invariables, à l'équinoxe du printemps, le 15 de la septième lune, et le 1er de la dixième lune. On les appelle processions tao-istes, parce que les tao-zes seuls, mais de toutes les congrégations, et non les bonzes, y prennent part et font le service religieux comme prêtres des cinq divinités protectrices de la cité.

Dans toutes les villes du Céleste Empire, dans les gros bourgs et dans tous les centres tant soit peu importants, on fait des processions de ce genre où sont promenées triomphalement et parfois trop tumultueusement les trois ou quatre divinités déclarées, par l'usage, protectrices de la localité. Le nom, les qualités et la puissance de ces divinités sont fort différents. On les honore avec les mêmes rites et les mêmes hommages, selon les ressources de la localité, mais à des époques qui varient selon les circonstances. Le fait est que, sur ce sol foncièrement païen, les populations semblent éprouver à certains moments, comme une impulsion irrésistible qui les fait tomber, en masses compactes, aux pieds de l'idole tutélaire de la contrée. Là, multipliant les prostrations, les soupirs et les cris de détresse, ils demandent miséricorde et protection. A tout prix il faut apaiser la divinité irritée et détourner de grands malheurs. Le soir de ces supplications, ces pauvres gens rentrent au foyer domestique avec plus de confiance et de sécurité. L'idole a semblé sourire. Le malheur est conjuré. La famille peut reposer en paix !

Ici, dans la ville, la première procession de l'année est la plus solennelle et la plus imposante par le concours des populations et par le nombre des pénitents et des enfants en costume de criminels, innocentes victimes portées en groupes serrés devant la divinité protectrice. Le programme des cérémonies toutefois et l'ordre du cortège sont les mêmes à la septième et à la dixième lune. Les cinq divinités protectrices s'avancent dans le même ordre, précédées et suivies des officiers et des employés d'office. L'itinéraire seulement est un peu modifié. Ce sont les Administrateurs de la principale pagode de la ville et les supérieurs des tao-zes de la région qui sont chargés de l'organisation de la procession.

Les grandes cités d'Europe présentent assez souvent aux regards de centaines de mille hommes des spectacles vraiment grandioses. Ce sont ces splendides processions religieuses et ces immenses cortèges, dans les fêtes nationales, où dix, quinze et vingt mille personnes s'avancent en colonnes serrées mais bien alignées sur les esplanades, les boulevards et dans les rues si larges de nos capitales. Hélas ! l'interminable défilé d'hier était loin de mériter ces éloges. Ce n'était pas tout à fait le contraire, mais enfin nos bons Chinois ont beaucoup à faire pour arriver à ce degré de perfection. Deux choses surtout leur manquent pour améliorer sensiblement la position : d'abord des rues plus spacieuses, puis un peu de police. Je serais fort embarrassé, si j'étais chargé d'organiser ce cortège comptant plusieurs milliers d'hommes. Comment obtenir et conserver un peu d'ordre et de dignité dans les rues étroites, tortueuses et encombrées de la ville de Chang-hai et des faubourgs ! Que de passages resserrés dans ce long parcours, que de ruelles défoncées en maints endroits, où piétons et cavaliers viennent heurter contre des pierres et des dalles brisées, ruelles qu'il faut couper raide à angles droits, pour tomber dans des rues de plus difficile accès.

Si les hommes et les cavaliers sont hésitants pour franchir tant d'obstacles, je plains surtout les porteurs des grandes chaises où se trouvent les cinq divinités, chaises fort belles et spacieuses, ornées de riches pendentifs et de bouquets de fleurs.

A ces braves gens, à jouer des coudes et des poignets, pour franchir sans encombre, sans secousse et sans accrocs ces passages difficiles. Ajoutez qu'à chaque instant, débouchent des ruelles latérales, des campagnards, des portefaix avec leur fardeau, des pousseurs de brouette qui forcent la consigne et coupent le cortège. Et les gamins qui courent à droite et à gauche, et des curieux fort peu polis qui traversent ou suivent le défilé, et une masse de désœuvrés qui remplissent les lacunes occasionnées par des retards inévitables dans la marche. Remplir une pareille fonction sans avoir à sa disposition quelques agents de police, quelques escouades de soldats, franchement la position n'est pas tenable.

Voilà le côté défectueux, fort défectueux du tableau. L'ordre se fait désirer. Il y a trop de bruit et trop de confusion. Quelques employés et serviteurs de la pagode montrent trop de sans-gène sous les regards mêmes de la divinité. Il y a trop de lacunes dans le défilé. Il y a toutefois dans ces immenses manifestations religieuses quelques côtés, quelques points de vue instructifs et intéressants à étudier. L'idée qui domine est la supplication de tout un peuple qui demande protection, et ensuite l'utilité, et comme le besoin de faire en public pénitence des péchés commis.

* * *

Après de longues séances de conseil tenues dans une salle de la pagode, pour préparer et rédiger le programme de la fête, l'Administration donne ses ordres aux nombreux employés pour régler les divers offices jusque dans les moindres détails. Avant tout, on fait appel à la dévotion et à la générosité des âmes dévotes, les invitant à participer aux souscriptions ouvertes pour cette bonne œuvre. Les noms des donateurs sont inscrits sur papier jaune formant comme un vaste tableau, exposé aux regards du public, à l'entrée de la pagode. Avec le nom, on indique aussi la somme versée, système ingénieux pour faire donner le plus possible. Cet argent est destiné à couvrir les dépenses.

Aux Administrateurs ensuite à visiter ou à faire inspecter les caisses, les meubles et les appartements contenant les ornements, les vêtements et les costumes si nombreux et si variés qui doivent être portés à la procession. Cette inspection est longue et peu agréable. On fait renouveler les vieilleries, rafraîchir certains habits dont on ne peut plus compter les années de service et parfois les tailleurs du voisinage confectionnent de nouveaux vêtements de cérémonie.

Aux Administrateurs encore, et ce point est fort important, à désigner le nombreux personnel qui fait partie du cortège et l'office qu'il doit remplir. Ces messieurs sont puissamment aidés dans ce rude travail par de nombreux officiers chargés de l'organisation de telle et telle partie de la procession, qui connaissent leur monde, employés des tribunaux et des pagodes, serviteurs et hommes de peine, porteurs des chaises ou d'autres fardeaux. Tout ce monde est non pas seulement invité, mais obligé de prêter son concours pour ce jour de fête, comme pour un jour de corvée, à raison de quelques centaines de sapèques à la journée. Le lendemain de la cérémonie, le caissier de la pagode donne à chacun le prix convenu pour récompenser le dévouement, et pendant ce temps, les satellites d'un petit tribunal du voisinage donnent volontiers quelques coups de bâton à certains individus qui ont fumé trop longtemps l'opium et ont oublié de se montrer au rendez-vous !

Les autorités locales ne prennent aucune part active à l'organisation de ces fêtes religieuses. L'autorisation n'est pas même nécessaire. Trop fins politiques pour se créer des difficultés inutiles, les mandarins respectent les usages, les coutumes établies dans la ville où ils ne doivent rester que trois ans environ. Ils seraient plutôt portés à fermer les yeux sur des abus criants qui leur seraient signalés. Les Administrateurs de la pagode ont donc la plus grande liberté pour organiser ces démonstrations religieuses.

II

Ordre de la procession.

Voilà un fait patent, général, dans tous ces pays païens contre lequel les esprits forts des nations occidentales pourront se récrier, mais qu'ils ne pourront ni nier ni expliquer. Comment expliquer, en effet, la présence de ces centaines et centaines de pénitents, hommes, femmes et enfants, qui font la promesse et le vœu de venir trois fois par an, et pendant trois années, se jeter aux pieds de l'idole en costume et avec les insignes de pénitents et de se tenir à ses côtés pendant les quatre heures d'une marche fort pénible ?

Le programme, affiché à l'entrée de la pagode, fait connaître l'ordre dans lequel doit se développer le cortège. Il indique également aux nombreux employés l'office à remplir et la place à occuper. Cet interminable défilé est formé presque en entier par les cinq cortèges qui accompagnent les cinq divinités. Ces cortèges n'offrent pas de différence essentielle entre eux. Ce sont à peu près les mêmes employés, les mêmes insignes et les mêmes honneurs. Le personnel seulement varie pour le nombre d'adorateurs, selon la dignité et la puissance que la dévotion populaire attribue à la divinité.

Voici l'ordre de chacun de ces cortèges, à peu d'exceptions près ; par là on aura une idée suffisante et assez exacte du coup d'œil qu'offre le défilé général dont nous parlons.

1° Vingt porteurs d'insignes ouvrent la marche ;

2° Le grand tam-tam porté par deux hommes et deux ou trois plus petits ;

3° Huit cavaliers ayant à la main un étendard ;

4° Huit à dix satellites avec le chapeau à haute forme, habits et chapeau rouges et noirs ;

5° Huit autres cavaliers avec habits de cérémonie, bouton de cristal sur le chapeau, les chevaux étant caparaçonnés ;

6° Viennent ensuite quarante à cinquante employés appelés Zao-di, avec costumes variés, portant les insignes de la divinité. Bon nombre sont ses satellites traînant les longs bâtons pour frapper les coupables, les chaînes et d'autres instruments. Plusieurs sont les bourreaux. L'ensemble de ces groupes est de fort mauvais goût pour nous Européens ;

7° Bande de huit ou seize musiciens, enfants en uniforme assez gracieux, instruments ornés de fleurs, flûtes, hautbois, etc. Les cinq à six bandes qui suivent, comprennent aussi des jeunes gens et des hommes tous en uniforme ;

8° Suivent les groupes variés de pénitents, marchant deux à deux, comprenant deux congrégations, les pénitents en veste jaune, mais sans manches. Les autres appelés pénitents noirs avec longue robe couleur cendrée. Tous portent le chapeau des ta-ozes. Ils sont cinq à six cents dans la procession partagée en plusieurs sections ;

9° Les groupes des enfants pénitents et pêcheurs en habits de criminels ;

10° Deux chaises d'honneur avec personnages en habits de cérémonie, montrant au public la petite cassette précieuse contenant les sceaux et d'autres insignes de la divinité ;

11° Quatre personnages en grand costume portant quelques insignes de ce genre ;

12° Le plus original, deux enfants nommés Zouo Dom, adolescents pour le thé, en gracieux uniforme, portant l'un la théière, l'autre une tasse, pour offrir à la divinité, tant soit peu fatiguée de la marche, une tasse de thé ;

13° Plusieurs chaises, appelées Chaises à l'étendard triangulaire, portant un petit drapeau attaché à l'une des colonnes de la chaise où siège un notable ou officier de l'idole ;

14° Plusieurs parasols d'honneur, dont quelques-uns fort élevés et richement travaillés ;

15° Les dix, quinze et vingt pénitents, portant par la force du bras droit étendu, une cassolette assez lourde où brûle l'encens ;

16° Huit Administrateurs de la congrégation des pénitents en jaune et en noir, en grand costume, portant des boîtes d'encens ;

19° Enfin la grande chaise de la divinité.

Puis vient la tête du second cortège, et ainsi pour les trois autres avec quelques variantes.

(*A suivre.*)

NÉCROLOGIE

S. Em. le cardinal Mermillod.

Cet illustre prélat, dont notre Bulletin a raconté, jour par jour, durant les années de la persécution genevoise, les luttes glorieuses pour la liberté de l'Eglise, vient d'entrer dans la paix éternelle. Le vaillant évêque a rendu son âme à Dieu, à Rome, le 23 février, à l'âge de soixante-huit ans.

Né à Carouge, près de Genève, le 22 septembre 1824, Gaspard Mermillod appartenait à une famille où la foi catholique était gardée avec ferveur. Aussi fit-il remarquer en lui dès l'enfance une ardeur tout apostolique : au collège mixte de Genève, il évangélisait déjà ses condisciples protestants.

Devenu prêtre, il fit bientôt paraître dans l'administration paroissiale toutes les qualités qui devaient rendre son nom promptement célèbre. Ayant assumé la mission de donner une église au quartier ouvrier de Genève, on le vit sur tous les chemins de la France et de l'Europe, tendant la main et payant les aumônes par les trésors de son éloquence et les ardeurs de son âme.



Son Éminence le cardinal Mermillod

Le 22 septembre 1864, le jour même où il achevait sa quarantième année, il était préconisé vicaire apostolique de Genève avec le titre épiscopal d'Hébron. Le gouvernement genevois répondit à l'acte de Pie IX par un arrêté d'expulsion contre Mgr Mermillod. On se rappelle tous les détails de cette persécution. La tourmente fomentée par les vieux catholiques déchaîna ses fureurs dans la mission dirigée par l'éminent évêque, elle dispersa le troupeau resté fidèle à la foi et à la communion romaine, et, ce qui fut le plus sensible à son cœur d'apôtre, l'église de Notre-Dame, qu'il avait élevée à la gloire de la Vierge, était saisie et profanée par le service d'un culte sacrilège. Les années de l'exil furent cruelles et longues.

Mgr Cosandey, le pieux évêque de Lausanne, étant décédé, Sa Sainteté Léon XIII désigna Mgr Mermillod pour lui succéder. Cette nomination fut accueillie avec joie par tout le diocèse, et constitua en même temps un premier pas vers la pacification religieuse en Suisse. Sa Grandeur présida pendant sept années aux destinées de l'Eglise de Lausanne et de Genève, de 1883 à 1890.

Mais le Souverain Pontife lui réservait une situation plus éminente encore. Au commencement de 1890, Mgr Mermillod fut promu cardinal de la sainte Église romaine du titre des Saints Nérée et Achillée. C'était le digne couronnement d'une vie d'apostolat.

« Redirons-nous, dit *La Liberté* de Fribourg, l'allégresse qui nous a tous saisis en Suisse à la nouvelle de cette élévation au cardinalat; redirons-nous ce retour triomphal en Suisse, le bienveillant accueil que le nouveau prince de l'Église reçut officiellement du Conseil fédéral et les fêtes inoubliables de son entrée à Fribourg, cette foule immense accourue de toutes les parties du canton et de la Suisse pour acclamer Son Eminence. Ce sont de ces choses qui ne s'effacent pas de la mémoire. »

Ces fêtes ont passé; celui qui en fut l'objet était allé prendre auprès du Souverain Pontife la place que lui faisait sa nouvelle dignité; mais il était resté très vivant dans le cœur de tous ses compatriotes.

M. de la Brière termine ainsi, dans le *Soleil*, une étude sur le regretté cardinal :

« Mgr Mermillod laisse en Suisse des espérances de pacification et le germe d'une liberté conquise. Il laisse à Genève les catholiques nombreux et rassurés, entrevoyant le jour où leur sera rendue leur cathédrale confisquée.

« Leur évêque leur a montré à combattre pacifiquement,

mais sans faiblesse, à user de la loi, à souffrir, à lutter pied à pied, à ne laisser aux adversaires que l'illégalité, la violence, les mesures qui répugnent à l'opinion et dont elle triomphe tôt ou tard.

« Dans le style fleuri de Mgr Mermillod on avait trouvé quelque souvenir de l'éloquence de saint François de Sales. Le défunt d'hier eut encore avec son saint prédécesseur cette ressemblance de l'exil, si amère et si touchante.

« Tous deux ont été évêques de Genève... de loin, écartés de leur siège par l'intolérance la plus haineuse; tous deux se sont consolés de leur exil en faisant le bien au loin. Ils ont eu ce commun caractère de souffrir et de plaire. Ils ont plu l'un et l'autre en France, qu'ils ont aimée l'un et l'autre avec une suavité charmante et où tous deux resteront aimés, pour la générosité de leur vaillant labeur et pour le charme de leur mélodieux langage. »

BIBLIOGRAPHIE

Vie de Just de Bretenières, *missionnaire apostolique, martyrisé en Corée en* 1866, par Mgr M. d'Hulst, recteur de l'Institut catholique de Paris. Librairie M. Poussielgue, rue Cassette, 15, Paris. Deuxième édition, in-18 Jésus avec portrait et carte de Corée. 3 fr.

Nous sommes heureux d'appeler l'attention de nos lecteurs sur la deuxième édition de cette biographie dont nous avions signalé l'apparition il y a deux ans.

C'est la piété du souvenir et de l'affection qui a décidé l'éminent panégyriste du Bienheureux Chanel à écrire la Vie du martyr. Comme la courte carrière apostolique du Vénérable Just de Bretenières s'est passée dans la mission de Corée, comme sa précieuse mort a inauguré une longue série de persécutions et de catastrophes au sein de cette Église si durement éprouvée, Mgr d'Hulst a jugé à propos de faire connaître en abrégé les événements au milieu desquels trouve place l'histoire particulière du jeune missionnaire.

La cour de Rome instruit actuellement le procès de béatification des martyrs appartenant à la Société des Missions Etrangères de Paris. Le moment est donc bien choisi pour ajouter un portrait à la galerie des héros qui ont illustré l'Eglise coréenne. L'ère de liberté et de paix qui parait avoir enfin commencé pour cette chrétienté, ajoute une opportunité de plus à la réédition d'un récit qui rappelle les jours d'épreuve.

Notice sur Mgr P.-J. Rey, *évêque d'Annecy* (1770-1842), par l'abbé J. Dubois, curé de Givisiez, près Fribourg (Suisse).

Cet illustre prélat, qui fut pendant un demi-siècle, l'apôtre infatigable de la Savoie, a laissé dans le diocèse d'Annecy une mémoire bénie. Il eut une part très grande au relèvement du clergé français après la Révolution. Il fut un zélé protecteur de la naissante Société des missionnaires de Saint-François de Sales d'Annecy, ces vaillants apôtres des diocèses hindous de Vizagapatam et de Nagpore. Il établit à Annecy une maison mère pour ces ouvriers évangéliques qui ont rendu à la religion tant de services signalés. Il en bénit solennellement la première pierre le 6 avril 1836; seize mois après, il eut la consolation d'en ouvrir les portes aux missionnaires. A cette occasion, il prononça une allocution émouvante, qu'il termina par ces paroles adressées au clergé séculier.

« Voilà pasteurs vénérés et chéris! les auxiliaires puissants que le ciel vous a préparés! Ils vous appartiennent sans réserve. A votre voix, ils voleront à votre secours; et, quand des montagnes d'obstacles viendront abattre votre courage, en paralysant vos efforts; vous les appellerez, et là où les forces d'un seul auront échoué, celles de plusieurs seront victorieuses. »

Ces paroles se sont vérifiées à la lettre et se vérifient merveilleusement de nos jours. Ces hommes apostoliques, ces vrais missionnaires, ne se contentent point de se dépenser au service des âmes dans leur pays et dans les pays voisins; mais ils franchissent les limites de notre vieille Europe, et s'en vont sur des plages lointaines, porter à d'innombrables âmes, avec le bienfait de la civilisation, le bienfait infiniment plus précieux de la foi catholique.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Édition française.

M. Beaulieu, curé de Vendel, diocèse de Rennes 100
Société St-Charles-Borromée à Tournai 17 50
M. Victor Gaspard, à Aissey, diocèse de Besançon 10
Mlle Annie Thas, à Chester (Angleterre) 5
Un anonyme de Rodez 10
Anonyme de Lyon, en mémoire d'une défunte avec demande de prières spéciales 50
Un prêtre du diocèse de Lyon, avec demande de prières spéciales pour un défunt et une défunte .... 4 actions P.-L.-M.

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Martin, au Tonkin, pour achat de sa cloche).
M. Oudin-Fossey, maire de Froidmont, diocèse de Soissons 50
Anonyme de Lille, diocèse de Cambrai, avec demande de prières pour une défunte 400

Pour la mission du Tonkin méridional.
Mlle Véronique Astoin, à Aix 5

Pour les missions du Levant (Sœur Pourtalès, Macédoine).
Au nom de Mme Jeanne-Marie Bossu, décédée à St-Martin-en-Haut, diocèse de Lyon 200

Pour la mission du Kiang-si septentrional.
Mlle Véronique Astoin, à Aix 5

A Mgr Fenouil, pour rachat et baptême d'enfants chinois sous les noms de Jean-Baptiste et de Louis.
M. Célarié, curé de Rudelles, diocèse de Cahors 50

Pour une petite fille chinoise à baptiser sous les noms de Suzanne-Henriette (Mgr Fenouil).
Un anonyme du diocèse de Lyon 20

Pour la mission de Chine la plus éprouvée (Mgr Bray).
Un anonyme de Rodez 10

A Mgr Bray (Kiang-si septentrional), pour les familles chrétiennes éprouvées par la persécution.
Un abonné du diocèse de Versailles 5

Au R. P. Guenin, missionnaire à Tokio (Japon septentrional).
Mlle Félicité Mouillet, à Chaumont, diocèse de Langres 10

Au R. P. Le Roy (Zanguebar), pour le rachat d'une enfant à baptiser sous les noms de Joséphine-Victorine.
Anonyme de Grenoble, avec demande de prières 50

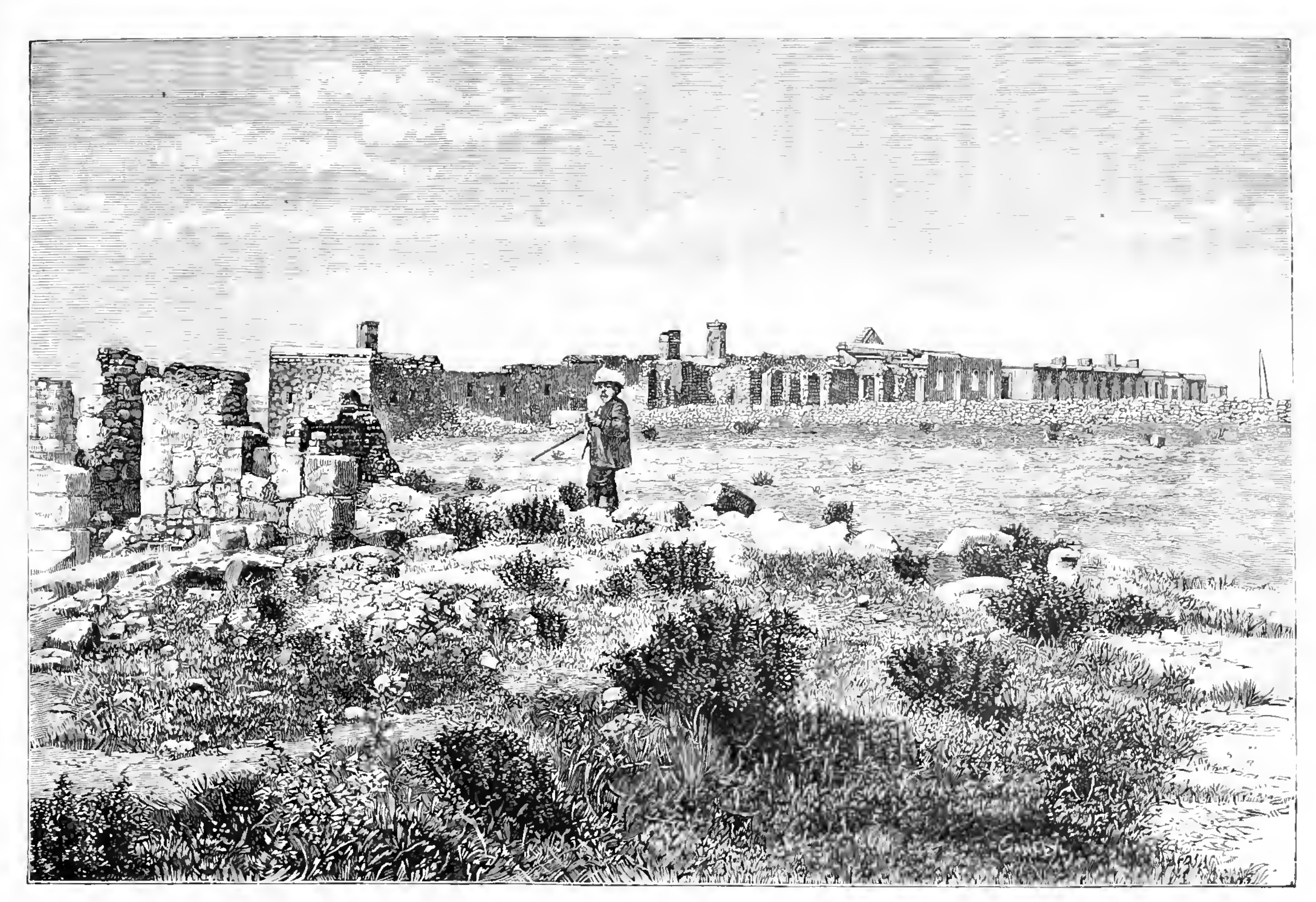
A S. E. le cardinal Lavigerie, pour rachat d'esclaves à baptiser sous les noms de Jean-Baptiste et Louis.
M. Célarié, curé de Rudelles, diocèse de Cahors 50

Pour les missions du Pole-Nord (Mgr Grouard).
Société St-Charles-Borromée, à Tournai 20

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-gérant*.

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3.



TUNISIE. — RUINES DE DJILMA; d'après une photographie de M. HÉBRARD (Voir page 130).

CORRESPONDANCE

TCHÉ-KIANG (Chine).

L'hôpital des vieillards de Ning-Po.

L'année dernière, nous avons publié une lettre bien touchante de Sœur Gilbert, Fille de la Charité. Nos lecteurs ont répondu à l'appel et aujourd'hui la vénérable religieuse nous montre à quel résultat magnifique ont abouti les aumônes. Mais le cœur a ses ambitions et nous sommes certains que nos bienfaiteurs sauront prouver à Sœur Gilbert que ce n'est pas en vain qu'on s'adresse à leur générosité.

LETTRE DE SŒUR GILBERT, FILLE DE LA CHARITÉ, SUPÉRIEURE DE L'HOPITAL SAINT-JOSEPH DE NING-PO.

...Voici d'où m'est venue l'inspiration de fonder notre petit hôpital. Que de vieillards traînent tristement les derniers jours de leur existence en butte au froid, à la faim, à la misère la plus noire ! Ils restent seuls en face des tombes de ceux qui devaient leur servir d'appui. Ils comptaient sur leur soutien et la mort a tout emporté, brisant leur espoir et leur avenir. Il n'ont plus qu'à pleurer et à quérir un lieu où ils seront abrités, nourris et même où il leur sera donné d'apprendre que, par delà ce monde si triste, ils sont appelés à jouir du vrai bonheur. D'autres ont leur famille, des enfants, des brus, des petits-fils. N'ont-ils pas rêvé de terminer leurs jours au milieu d'eux dans le calme et la paix et de s'endormir doucement sous le toit où ils sont nés? Ces rêves ont été de décevantes illusions. Les revers sont venus, leur petite aisance a fait place à la pauvreté. De nouveau, il faut se remettre au travail ; hélas! les yeux n'ont plus la même vivacité, les mains tremblotent, le corps s'est courbé et affaibli. Ils sentent qu'on les considère comme inutiles et qu'on les verrait partir sans nul regret.

Ces cas-là ne sont pas rares. Et si on dit avec raison que les païens sont sans entrailles, sans affection, nous le constatons de nos propres yeux, surtout en Chine. Les fils prodigues qui dissipent le petit héritage, ruinent leur santé, ne sont pas une exception. Et, quand ils sont réduits à l'extrémité, ils délaissent leurs parents. Et de quels reproches, de quelles malédictions répétées ne les ont-ils pas poursuivis? Franchement c'est un enfer d'où il faut s'enfuir au plus vite. Mais à quelle porte venir frapper, et cette porte s'ouvrira-t-elle toute large pour les recueillir? Nous les admettons lorsqu'ils sont souffrants

ou malades; mais nous ne pouvons pas les garder selon leurs désirs et leurs demandes, puisque nous n'avons pas de fonds ni de ressources à cette fin. Quel bonheur si la divine Providence nous envoyait quelques milliers de francs ! nous ne serions pas forcés de formuler des refus.

***

Pardonnez-moi de vous avoir apporté ces ennuyeux préliminaires. Il eût été plus simple et plus à propos de vous parler des deux vieillards que nous avons acceptés, grâce aux 2,000 francs venus par votre entremise.

Le premier était un homme d'une soixantaine d'années, atteint d'une lèpre à l'oreille; il ne pouvait se livrer à un labeur quotidien. Sans parents, sans relations, il menait une existence pitoyable quand il se présenta à l'hôpital. La Sœur chargée de l'office entrevit tout aussitôt de précieuses qualités. Malgré ses souffrances, jamais elle ne l'entendit proférer de plaintes. Toujours d'une humeur égale et d'une propreté remarquable, il était aussi toujours occupé. Les Chinois ne brillent pas sur ce point. Il n'eut pas de peine à ouvrir son esprit et son cœur aux enseignements de notre sainte religion. Il répétait souvent : « Je veux adorer le Bon Dieu.» Il apprit les prières et reçut le baptême. Il continua d'édifier tout le monde jusqu'au moment où le choléra, qui est toujours ici en permanence, vint l'enlever et le porter au séjour du repos sans fin.

Votre second protégé était un aveugle qui fut heureux d'être reçu parmi nos malades. Il était âgé de soixante-trois ans, comme notre bonne Mère du ciel. Réduit à mendier, que de refus, que de mépris, d'injures et de rebuts à essuyer! car, disons-le, les Chinois n'ont pas le cœur tendre pour les pauvres. Leur proverbe est vrai, je parle des païens, ils n'ont que l'un ou l'autre de ces mobiles : amasser de l'argent, devenir célèbres. Et, s'ils font des œuvres de philanthropie, c'est afin d'acquérir de la renommée. Cet aveugle sortait comme d'une fournaise ardente et entrait dans un lieu de fraicheur ; surtout il espérait. Que de prières, d'instances, de supplications renouvelées ne nous fit-il pas, nous conjurant de le garder! Et de ses yeux fermés coulaient de grosses larmes. Et nous étions attendries, émues au récit de ses privations, de ses souffrances et de ses malheurs. Je ne vous décrirai pas sa jubilation quand je l'eus informé qu'il n'irait plus dans les rues chercher sa subsistance, qu'il resterait chez nous jusqu'au dernier soupir. Il ne pouvait comprendre notre charité. Ce sont vos lecteurs qui nous ont fourni les ressources nécessaires.

J'ajoute que le terrain de son âme était prêt à recevoir la divine semence : l'Esprit saint recherche les humbles et les petits. Maintes fois, il nous avait demandé s'il lui était permis d'aller au ciel avec nous. Ces païens infortunés ont la ferme croyance que les pauvres sont exclus du séjour du bonheur, les riches seuls peuvent prétendre à une telle félicité. On l'instruisit de nos saints mystères et on dut lui apprendre mot à mot les prières et le catéchisme exigés pour la réception du baptême. Il s'y mit avec une ardeur qui nous édifiait et, quelque temps après, il était devenu membre de la sainte Église sous le nom de Joseph. L'action des sacrements opère ici des prodiges. Que de personnes d'une intelligence obtuse apprennent la doctrine ; que de caractères violents s'adoucissent, que de sauvages s'apprivoisent! La Sœur chargée de lui avait à son égard de petites prévenances vu son état de cécité. Il les comprenait et ne savait comment en témoigner sa gratitude. C'était aussi un vrai contentement de voir son sourire éponoui. Qu'il faut peu de chose à ces chers pauvres !

Nous nous flattions de le garder pendant de longues années comme exemple de bon esprit, de douceur, de régularité. Il était mûr pour le jardin céleste, la fièvre typhoïde nous en a privées. La Sœur qui le soignait était inconsolable de ne plus le retrouver. Il est mort en prédestiné et nous le regrettons, tant il avait gagné nos sympathies.

***

Le bon Dieu n'a pas tardé de nous envoyer son remplaçant. C'est un pauvre vieux de soixante-dix ans, perclus de tous ses membres qui est venu implorer qu'on le reçût dans la maison. Il cultivait les champs ; maintenant qu'il ne peut plus travailler pour gagner sa vie, jugez s'il est enchanté d'avoir trouvé un nid si chaud et à sa convenance. S'il a besoin des services des autres, il en rend aussi lui-même. Ne pouvant se mouvoir, il lui reste des yeux pour voir, des oreilles pour entendre et une langue pour parler. Il surveille, mais avec charité, avec une cordiale affection. C'est lui qui prévient la Sœur des diverses nécessités des malades, qui les encourage, qui appelle les infirmiers.

Un jour que nous assistions à la messe, un de nos malades à l'extrémité avait été ondoyé par le catéchiste. Au retour du saint sacrifice, la Sœur va visiter celui qu'elle avait laissé moribond. Il venait de trépasser. Son premier mouvement fut de l'inquiétude et de l'angoisse. Certes on avait préparé cette âme, mais peut-être n'était-on pas arrivé à temps. Le paralytique de sa couche suivait toutes ces pensées soucieuses de la Sœur. Il lui fit un signe et lui dit tout doucement :

« Ma Sœur, soyez tranquille; il est bien heureux, puisqu'il a reçu le baptême et qu'il est avec le bon Dieu. »

Quand on est en face de pareils faits, on n'a qu'à reconnaître l'efficacité merveilleuse de la grâce et à bénir l'auteur de tout don.

***

Quand je réfléchis que, dans notre pauvre petit hôpital Saint-Joseph, pendant le cours de cette année, nous avons eu deux cents baptêmes, je dis au Bon Dieu: Que

vous êtes donc miséricordieux pour nous accorder le salut des âmes! Après Jésus, je le répète, c'est grâce à vos lecteurs, à leur générosité, à leur zèle pour répandre partout la connaissance de cette œuvre, que ces âmes sont sauvées et en appellent d'autres qui leur ressemblent.

Si l'œuvre de ces bien-aimés vieillards pouvait arriver à avoir une fondation de dix mille francs, permettez-moi le mot, notre petite maison, qui est sous le patronage de l'illustre patriarche saint Joseph, deviendrait l'arche de Noé. Et quel bien ne s'y opérerait-il pas ?

***

Je termine cette trop longue lettre par un nouvel exemple. Il n'y a pas longtemps, un homme de 57 ans se présente de grand matin chez nous. Il est du *Tchétcheou* et, pour se rendre ici, il ne faut pas moins de cinq à six jours de marche pour des gens solides. Il venait réclamer nos soins et demandait à être soigné dans notre modeste hôpital! Hélas, sa maladie est de celle dont on ne guérit pas, il est poitrinaire. Il m'a supplié de l'admettre au nombre des vieillards. Il se couche, il se lève et cependant il est laborieux, il nous a fait la promesse de s'acquitter de tout ce que nous lui dirions. Il coud et raccommode très bien quand il n'est point trop souffrant. Ce qui le distingue, c'est la douceur et la bonté. Il suit tous les exercices de piété, prières du matin et du soir, chapelet, assistance au saint sacrifice de la messe les dimanches et fêtes d'obligation. Sans trop m'aventurer, j'ose vous annoncer que vous aurez un nouveau Joseph. Si son sort matériel est fixé, si nous avons à compter sur un grand enfant dans l'Eglise et dans un délai assez bref, je dois vous confesser que ce brave homme est en proie à une préoccupation. Il a deux enfants qui demeurent chez son beau-frère, et son désir est qu'ils partagent avec lui la même foi, en un mot, qu'ils soient élevés chrétiennement. Qu'en pensez-vous? Avec quelques ressources qui ne nous feront pas défaut, nous ne laisserons pas cette œuvre inachevée, on sauvera l'âme du père et celles des enfants.

Je confie notre œuvre à votre cœur. Chez nous tout le monde prie avec ferveur le grand saint Joseph pour que les âmes généreuses nous viennent en aide et que, pendant l'année 1892, nous ayons le bonheur de recevoir tous les pauvres vieillards qui se présenteront.

INFORMATIONS DIVERSES

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Fourcade, des Missions Étrangères de Paris, nous écrit pour nous signaler les ravages du choléra à Alladhy, et dans les villages environnants.

« Aujourd'hui Commodhou entre dans le nombre des villages pestiférés. J'y administre plusieurs malades. Il pleut, les cabanes laissent percer l'eau et les malheureux gisent sur la terre humide. La faim a réduit ces parias à un grand état de maigreur. Ils me demandent des aumônes. Je leur donne quelque chose. Je désirerais être plus généreux; mais combien d'autres sont dans le même état!

« Le 8 décembre, point de fête solennelle. Messe basse à l'aurore.

« Les chrétiens ont préparé des croix en bois. Je les bénis, on les plante aux quatre coins du village. Un païen de haute caste, poussé par le diable, en renverse une à coups de pieds. Indignation générale. On m'appelle pour administrer quantité de malades dans les villages voisins. Des pluies torrentielles rendent les chemins impraticables. Tout est inondé. J'ai beaucoup de peine à marcher. Quelle boue! On dirait qu'elle veut m'engloutir vivant.

« A Commodhou, les cas sont très nombreux, mais moins graves qu'ailleurs. On n'a perdu qu'un enfant. En m'en retournant, je visite les malades administrés la semaine dernière à Talavanam. Le fléau a emporté huit à dix païens; tous les chrétiens se remettent.

« Une averse, mêlée de vent, me surprend en route. Je m'abrite sous mon parapluie. Mon guide est tout trempé et grelotte. Il n'a qu'une simple toile. Païens et chrétiens qui me voient passer s'apitoient sur mon sort.

« Le lendemain, c'est un déluge. Portant une feuille de palmier sur la tête en guise de parapluie, arrive à l'*Angelus*, un jeune homme de Calladhycoupam; d'une voix étouffée de sanglots, il me dit:

« — Mon frère est mort hier : mon père attaqué la nuit est très « mal, venez vite. »

« Je pars, j'enfonce dans la boue jusqu'aux genoux. Point de routes par ici, c'est à travers champs qu'il faut marcher. Mon malade est à l'agonie. Grande résignation, grande piété. La mort ne tarde pas à venir après l'Extrême-Onction.

« Depuis dix jours le choléra avait cessé à Alladhy. Aujourd'hui un païen voisin de ma chapelle est attaqué. Dans la soirée, c'est une fille, chrétienne depuis un mois.

« Le 17 décembre, un nouveau village est attaqué: c'est Palapettou. On m'appelle dès le matin. Ma maison est cernée par les affamés.

« Pour soutenir tant d'affamés et de cholériques, les dépenses sont grandes. Au nom du Sacré-Cœur, qu'on vienne à notre secours ! »

Kouang-si (*Chine*). — Mgr Chouzy, des Missions Etrangères de Paris, évêque de Pednélisse et préfet apostolique du Kouang-si, écrit à bord d'une jonque chinoise sur le fleuve Sy-kiang, le 16 décembre 1891 :

« Vous savez que les cinq évêques de la région sud-est de la Chine se sont réunis en synode à Hong-kong au mois de novembre dernier. Le 6 novembre, dans une séance préliminaire, Mgr Chausse, préfet apostolique du Kouang-tong, fut élu président du Synode; le 8, la sainte assemblée fut ouverte par une messe solennelle du Saint-Esprit, pour se clore seulement le 26 du même mois,

« Mes Brefs étant arrivés de Rome, mes vénérables collègues désiraient procéder au sacre afin de regagner chacun leur mission, aussitôt nos travaux terminés. La cérémonie fut fixée au dimanche 22. Dès le 16, je demandai la permission d'aller faire ma retraite préparatoire, déléguant mon pro-préfet, M. Renault, pour me représenter dans les délibérations durant mon absence. Notre Congrégation possède dans l'île une maison spécialement destinée aux exercices spirituels; ce fut là que, pendant une semaine, j'y vaquai sous la direction de M Rousseille.

« Arriva le grand jour. Le temps était magnifique. Mgr Chausse voulut bien remplir l'office de consécrateur : les évêques assistants furent Mgr Raimondi, vicaire apostolique de Hong-kong, et Mgr Masot, vicaire apostolique du Fo-kien septentrional. Deux autres évêques, Mgr Chinchon, vicaire apostolique de Amoy, et Mgr Volonteri, vicaire apostolique du Ho-nan, de passage à Hong-kong, occupèrent des places préparées de chaque côté du chœur.

« Les Consuls de France et d'Espagne avaient des fauteuils réservés, trois mille fidèles de toutes nationalités se pressaient dans les trois vastes nefs de l'édifice. Une députation nombreuse

de mes anciens chrétiens du Kouang-tong était là pour m'attester l'attachement persévérant de tous, malgré vingt-trois années de séparation ; la moitié des membres qui la composaient étaient accourus exprès de cinquante lieues de distance.

« Durant cette cérémonie, surtout pendant la bénédiction solennelle qui la suivit, la première que j'ai donnée comme évêque, ma pensée se reporta sur tous ceux qui, à divers titres, me sont chers et je suppliai le Seigneur de leur accorder tous les bienfaits dont ils peuvent avoir besoin.

« Au sortir de l'église, une foule compacte, dans laquelle je reconnus avec bonheur plusieurs Français, voulut baiser mon anneau et ma main ; chacun réclamait une bénédiction particulière.

« A midi, un repas réunit à la Procure générale les six évêques, le Consul de France et tous les membres du clergé. Le reste de la journée se passa à recevoir des visites et à prier le bon Maître. Mes chrétiens cantonais me témoignèrent leur affection à leur manière, c'est-à-dire par de petits cadeaux et par les inévitables pétards qu'ils brûlèrent dans le jardin.

« Dès que, le 26, le Synode eût été terminé, je repris la route de Canton pour m'occuper de mon retour dans ma mission avant que les approches de la fin de l'année chinoise n'eussent rendu la route par trop périlleuse de la part des brigands dont les exploits à cette époque sont comme réglementaires.

« Les jours de fêtes sont passés ; voici venir les peines et les amertumes. C'est ce que j'ai exprimé en prenant pour armes deux croix l'une sur l'autre, croix que j'ai eu soin de faire surmonter de l'ancre de l'espérance, comme il convient au chrétien et au missionnaire. Ma devise est : *patientia et robur*.

« Jamais les conjonctures n'ont été moins favorables. Jamais plus d'hostilités de la part du gouvernement chinois. En dépit de l'édit impérial de mai, qui en réalité n'était qu'un trompe-l'œil et que nul fonctionnaire en Chine n'a pris au sérieux, déni complet de justice pour le passé ; c'est ce que notre gouverneur n'a pas craint de déclarer ouvertement à notre Consul de Long-tcheou pourtant bien dévoué. Dans de telles conditions, humainement parlant, notre œuvre est comme impossible ; aussi tout mon espoir est en Dieu. Voilà pourquoi je vais consacrer notre pauvre mission au Sacré-Cœur et à la Sainte-Vierge, et je suis partout en quête de prières. »

Athabaska-Mackensie (*Canada*). — Extrait d'une lettre de missionnaire perdu dans les régions glacées de l'Amérique du Nord :

« — *Robe noire*, me dit un vieillard encore infidèle, tu nous as assuré que les priants d'au-delà de la *grande eau* (mer) pensent à nous. Savent-ils où nous sommes ?

« — Et pourquoi ne le sauraient-ils pas ? Je le savais bien, moi, puisque je suis venu vous trouver !

« — Tu as donc aussi traversé la *grande eau ?*

« — Oui, mes enfants, je l'ai traversée pour vous. Je me suis dit : « J'aurai beaucoup à souffrir, mais je vais enseigner la « prière du Grand Esprit aux hommes qui ne la connaissent « pas. » C'est ainsi que je pensais en quittant mon pays, et en embrassant ma mère, et ma mère pleurait.

Au nom de ma mère, plusieurs voix s'écrient :

« — Quoi ! tu as une mère ! elle est en vie ! elle habite au-delà de la grande eau ! elle pleurait, et tu l'as quittée !... tu ne l'aimes donc pas?

« — Toutes mes paroles ne sauraient vous faire comprendre combien je la chéris, ma bonne mère ; je l'aime plus que moi-même ; mais j'aime encore plus vos âmes à cause du Grand-Esprit. »

Puis, prenant mon crucifix d'une main, je leur expliquai ce qu'une âme a coûté au Fils de Dieu, et j'ajoutai :

« — Je ne verrai plus ma mère sur la terre, mais je la retrouverai dans le ciel, et c'est pour vous y conduire que je suis venu. Suivez bien mes avis qui vous en tracent le chemin. »

LE CHANG-HAI CHRÉTIEN

ET

LE CHANG-HAI PAYEN

Par le **R. P. RAVARY**, *de la Compagnie de Jésus*
Missionnaire au Kiang-Nan

CINQUIÈME LETTRE

La grande procession de pénitence païenne de Chang-hai.

(Suite 1).

III

Les cinq divinités protectrices de Chang-hai.

Les cinq divinités, portées en triomphe si solennellement et surtout si bruyamment, trois fois par an dans les rues du Chang-hai, sont proclamées et reconnues divinités protectrices de la cité depuis bien des siècles. Leur autel est continuellement entouré d'une foule d'adorateurs, qui ont foi et confiance. Par des prostrations redoublées et par des soupirs assez retentissants, ces pauvres gens demandent protection pour le présent ou pardon pour le passé. Ces cinq divinités habitent sous le même toit, dans la grande pagode Tchen-wam-miao, située à l'intérieur de la ville, non loin de la porte du nord. Chaque divinité a son sanctuaire et son autel. Elles vivent, paraît-il, en bonne harmonie, sans susceptibilité et sans le moindre ombrage, même lorsque tel autel reçoit peu de présents et aumônes, tandis qu'à l'autel voisin, afflue une foule d'adorateurs se montrant fort dévots et surtout fort généreux.

D'après la tradition populaire, le dieu Tchen-wam fut longtemps seul seigneur et possesseur de la pagode, seul propriétaire du riche palais élevé en son honneur par la dévotion du peuple de cette contrée, seul aussi il recevait les hommages empressés de nombreux adorateurs. Un jour vint, l'histoire ne dit pas à quelle époque précise, où telle autre divinité de l'Olympe bouddhiste accepta l'invitation de la part de quelques dévots ardents, à venir fixer son autel dans cette même pagode. Le droit de cité, dit-on encore, fut accordé sans la moindre opposition par le possesseur légitime. Le dieu Tchen-wam, dans sa magnanimité, céda au dieu nouveau venu, un des pavillons de la pagode, et ainsi fut dit et fut fait, à des époques différentes, pour les trois autres divinités.

La première divinité s'appelle *Tsin-kiam-sse*, la 2° *Tsam-jen-sse*, la 3e *Ko-tsam-sse*, le 4e *Zè-pa-sse* et enfin la dernière est le fameux *Tchen-wam-kouen*, qui a reçu successivement dans son palais les quatre premières divinités.

IV

Les groupes des petits enfants criminels.

Je parlais un peu plus haut de l'étrange bizarrerie des mœurs païennes, surtout si l'on touche à la question des croyances religieuses et du culte. Les mille et mille cérémonies vaines et puériles accomplies à la pagode ou dans les familles particulières, en public ou au foyer domestique,

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19 et 26 février.

en sont la preuve évidente. Dans ces processions spécialement éclatent au grand jour des contradictions étranges et répétées. C'est toujours ce déplorable mélange de beau et de burlesque, et de vérités mutilées, avec des absurdités révoltantes. On le voit clairement en particulier dans cette mise en scène des enfants, dits pécheurs, en habits de criminels, paradant près de la divinité protectrice. Le spectacle de ces groupes nombreux et variés, n'a rien de disgracieux. Loin de là. Tout est propret et même touchant.

Mais quelle contradiction choquante ! Ils posent, ces petits innocents, souvent de deux, trois, quatre ans à peine, comme de grands criminels ! Ils sont donc bien coupables ! La sentence est portée et gravée sur un écriteau appendu à leur cou. Ils sont condamnés à trois ans de servitude. Ils traînent les chaînes des galériens. Leurs deux mains si petites sont serrées par des menottes fermées au cadenas. Aux pieds parfois, est la chaîne attachée au boulet. Au cou, est apposé le carcan de force. Le costume officiel est l'habit rouge couleur de sang. Et le juge qui les a condamnés au supplice, est cette même divinité autour de laquelle ils paradent trois fois par an dans les rues de Chang-hai ! Dans ces marches triomphales, le vrai triomphateur n'est pas l'affreuse idole qui, dans sa chaise magnifique, comme sur son autel poudreux et sale dans la pagode, a des yeux et ne voit pas, a des oreilles et n'entend pas ; les vrais triomphateurs sont, ce semble, ces petits bonshommes, si richement et si coquettement habillés, qui paraissent jubilants d'allégresse et bien fiers du rôle qu'on leur fait jouer.

« — Que faites-vous dans la procession? demandai-je à un de ces enfants de dix ans, terminant sa troisième année de pénitence.

« J'ai des yeux, répondit-il, je regarde à droite et à gauche, et on me regarde beaucoup parce qu'on me trouve joli ! »

Mon petit espiègle, fort intelligent, avait déjà de la vanité!

Dans ces solennités païennes, les rôles sont ainsi facilement intervertis. On le comprend, les vrais coupables, au foyer domestique, ne sont pas ces innocentes créatures de quelques années seulement. Ce sont pourtant ces charmants bébés qui doivent faire l'expiation pour les parents quand une faute est commise sous le toit qui abrite une famille. Ils croient à l'efficacité de l'expiation, ces pauvres païens ; sinon un malheur ne tardera pas à venir fondre sur eux. Que les vrais coupables fassent pénitence, je le comprends. Mais pourquoi un tout petit enfant doit-il faire l'expiation pour les autres membres plus âgés de la famille, voilà une nouvelle contradiction ajoutée à tant d'autres. Et ces sévères Lettrés, au pinceau si difficile, au style si châtié, disputant si longtemps, pour une lettre, un accent, un point, un rien, acceptent sans protestation ces sentences écrites par le pinceau grossier du *bonze* ou du *Tao-ze*, sentence qui appelle *Vê-gnen*, *homme pécheur*, l'innocent qui vient de naître ; encore une contradiction. Bien plus, ils en useront largement et seront les premiers à les appendre au cou d'un enfant bien-aimé qui doit être Vê-gnen dans la future procession !

Ces groupes de Vê-gnen sont nombreux et sont variés. Dans le défilé du 4 avril, j'ai vu passer sous mes yeux près de deux cents de ces enfants. Quelques petites filles sont acceptées. Les femmes ne doivent pas assister à ces grandes réunions, à ces mêlées où le mal se commet facilement. Dernièrement le journal chinois de Chang-hai, le *Chen-pao*, publiait un édit du Vice-Roi du Fo-kien, défendant aux grandes filles et aux femmes de faire partie de ces cortèges. La défense est facilement violée. L'autorité ferme les yeux sur ce point, comme sur beaucoup d'autres. Huit à dix filles et femmes assistaient à la dernière solennité avec le costume complet des criminels.

La plus grande variété existe aussi dans les groupes de ces petits Vê-gnen ; variété dans les poses, variété dans les rôles et variété dans les costumes. Les enfants de riches familles sont portés en chaise avec pendentifs et décorations. Plusieurs montent un petit cheval, ou un baudet, assez bien caparaçonnés. Un serviteur les accompagne, tenant la bride du coursier qui ne paraît pas fringant. Les tout petits bébés sont portés sur le dos ou dans les bras du papa ou d'un parent. Quelques-uns appelés Ou-tom se tiennent hardis et fiers, les deux pieds sur les épaules d'un domestique. Le plus grand nombre, enfants de dix, onze et douze ans, vont à pied. Peu suivent le cortège dans son long parcours. Trop grande serait la fatigue pour ces innocents, qui ne font qu'une partie du chemin.

Ces petits Vê-gnen se partagent en quatre classes. Chaque classe a son uniforme. La première est la plus nombreuse. Tunique rouge, petit tablier blanc, chevelure pendante, anneau d'argent ou de cuivre au cou, chaînette fermée par un cadenas, le triangle de roseau, appelé la cangue, et portant la feuille de papier où est écrite la condamnation du coupable, légère planchette de bois avec les deux ouvertures circulaires où l'enfant introduit ses deux mains, instrument appelé menottes, parfois une chaîne aux pieds, tel est l'uniforme, tels sont les instruments de supplice que la divinité impose au coupable prosterné à ses pieds et qui promet, pour l'expiation de son péché, de s'appeler son esclave pendant trois ans. Trois fois chaque année, il doit revenir faire acte de soumission, et accompagner la divinité sa protectrice, dans la grande procession faite en son honneur !

Les trois autres classes ne méritent pas ce nom de Vê-gnen. Ce n'est qu'une fiction, qu'un jeu. Comment, en effet, donner le nom de criminels, à de petits bons hommes, gracieusement et richement habillés qui se distinguent à peine des autres enfants de bonne famille? Rien ou presque rien n'indique la pénitence et l'expiation. La toilette est on ne peut plus gracieuse. Nulle marque de cangue, de menottes ou de chaînes. Les soi-disants Vê-gnen de la 2e classe sont appelés Ou-som, ceux de la 3e, Keu-zé, et ceux de la 4e, Ze-dom.

Le petit Ou-som est un type accompli d'originalité. Une riche et gracieuse toque avec perles et rubans, une jaquette verte avec broderies et filets d'or, culottes rouges, paires de bottes de soie, une main sur la hanche, la main droite armée d'une petite massue, les deux pieds posés fièrement sur les épaules d'un serviteur, ce petit bonhomme se tient ainsi debout, regardant à droite et à gauche, parfois dégustant une sucrerie. C'est une originalité, une mise en scène théâtrale, mais ce n'est pas une expiation !

Les Keu-zé (qui voit venir la richesse), et les Ze-dom

(l'enfant de la richesse) sont en petit nombre. Le premier est à cheval, tenant à la main un étendard triangulaire et dentelé de soie jaune. Au milieu est la lettre *lin* (obéissant à un ordre reçu). Le second suit à pied le cortège, portant à la main une large pièce de monnaie. Le costume est riche et éclatant de broderies et de galons d'or. C'est encore une anomalie. Que viennent-ils faire dans ce cortège, ces innocents ? Que viennent-ils demander à la divinité ? Que signifie cette pièce de monnaie, mise sous les yeux de l'idole ? Le nom même qu'il porte pour la circonstance : voir la richesse, enfant de la richesse, tout cet ensemble respire grandement le désir de s'enrichir, et fort peu la dévotion.

Ces petits bonshommes jouent leur rôle avec une certaine fierté et grande satisfaction sans trop savoir ce qu'ils font. Les papas et les mamans n'ont pas la même simplicité et ils doivent être comptés parmi les plus dévots adorateurs de l'idole Zè-ren-lo-ia, le dieu qui donne les richesses !

V

Groupes de pénitents.

Les enfants appelés Vè-gnen viennent fort innocemment à ces processions. Bien différents, sont ces groupes nombreux de pénitents, eux aussi appelés Vè-gnen, tous adultes, hommes faits et quelques vieillards. Voilà une expiation publique, solennelle, personnelle et volontaire. Ils s'avancent assez gravement, silencieusement, deux à deux, ces nombreux pénitents que j'ai longtemps appelés bonzes ou tao-zes, parce qu'ils en portent l'habit J'étais dans l'erreur. Je sais aujourd'hui que ces prétendus prêtres des idoles sont des gens du monde, commerçants et artisans, qui, bravant le respect humain, ont pris l'engagement aux pieds de la divinité, d'accompagner l'idole protectrice dans les rues de la ville, pendant trois ans, et trois fois chaque année, et cela avec l'habit assez méprisé des prêtres attachés à son service. Pour quelle cause s'imposer une telle obligation ? La voix publique l'appelle une expiation pour un péché commis. Bien plus, cette réunion de pénitents est fort vilipendée par le peuple qui, ne jugeant le fait que par les apparences, les traite tous, sans autre forme de procès, de voleurs et de brigands. Cette mauvaise note, donnée fort injustement à des gens qui peuvent être honnêtes, ne décourage pas la dévotion ; le nombre des pénitents est toujours considérable. Il y a cinq congrégations de pénitents. Les deux premières seulement portent le costume des prêtres des idoles. On les appelle pénitents jaunes et pénitents gris (Wam-gni wei et Hé-gni-vei) ou congrégation à l'habit jaune, et à l'habit gris. Pour ces deux classes, le bonnet est le même. C'est le bonnet des tao-zes, mais d'une forme plus élevée, par la raison que ces pauvres gens, tao-zes pour un jour seulement, et ne voulant pas se faire raser la tête, sont obligés de loger leur forte chevelure dans cette curieuse coiffure (voir dans la gravure page 127 le n° 5).

Les trois autres congrégations, beaucoup moins nombreuses, sont d'abord celle des porteurs de cassolettes où brûle l'encens, puis celle des commerçants et enfin celle des lettrés. Ces deux dernières sont les plus brillantes. Tous en grand costume, le bouton sur le chapeau, en bottes de cérémonie, un étendard à la main droite, la main gauche tenant les rênes d'un coursier et mieux d'un vieux cheval de louage, mais assez proprement harnaché, ces disciples de Confucius forment ainsi la garde d'honneur d'une divinité qu'ils ne reconnaissent et ne saluent pour la plupart que trois fois par an (voir dans la gravure le n° 6).

Les pénitents de la 3e classe méritent vraiment ce nom. C'est une rude expiation pour une faute commise, dit-on, ou pour détourner un malheur. On donne cette même raison pour ces pénitents, comme pour les autres. Mais pourquoi s'imposer une corvée si pénible, tandis que les pénitents de certaines congrégations semblent assister à une fête quelconque ou à une partie de plaisir ? Ne demandons pas de plus longues explications.

C'est une question délicate, question de dévotion et de conscience. Le fait est que porter appendu au bras tendu horizontalement, une cassolette de métal, du poids de dix, douze et quinze livres, et cela pendant cinq heures, me paraît et doit paraître à tous une pénitence fort douloureuse. Là, il n'y a pas de supercherie ; c'est un fait patent (Voir dans la gravure le n° 7).

Le système, inventé sans doute par un dévot adorateur des idoles, fait peine à voir; mais il n'est pas dangereux, dit-on, pour la santé. Le patient se laisse percer la partie charnue inférieure de l'avant-bras droit par une assez grosse aiguille qui introduit successivement cinq fils de soie assez solides. A ces fils est fixée une cassolette de fonte, dans laquelle on brûle des bâtons d'encens aux pieds de l'idole. C'est cette cassolette, qui est portée appendue ainsi au bras droit, pendant les cinq heures du long parcours de la procession. Dans la promesse faite à la divinité, promesse reçue et écrite par les tao-zes de la pagode, de venir neuf fois renouveler cette pénitence publique, le patient indique aussi le poids que sa dévotion l'engage à porter.

Cette première opération, disent-ils, n'est pas fort sensible. La douleur devient assez vive quand le bras tendu soulève la cassolette. Comment soutenir un tel poids et pendant assez longtemps, par la seule force du bras, et sans point d'appui ? La chose serait fort difficile, pour ne pas dire impossible. La nécessité a fait imaginer un petit système d'une simplicité primitive, mais d'une grande efficacité. Ils se servent d'un bâton arrondi de quatre-vingt-dix à quatre-vingt-quinze centimètres de longueur, portant aux deux extrémités, deux poignées semi-circulaires. L'une de ces poignées s'appuie sur la hanche, et l'autre sert d'appui à la main droite. Le patient peut ainsi avec ce secours achever, non sans de vives douleurs, ce pénible exercice de dévotion.

Je les ai vus, ces pauvres gens, surtout à l'époque des chaleurs, couverts de sueurs, respirant avec peine et paraissant exténués de fatigue. Le bras semble fort endolori. Les chairs de l'avant-bras deviennent de plus en plus livides et comme meurtries. Le soir, arrivés à la pagode, ils déposent sur l'autel la cassolette encore fumante, détachent les cinq fils de soie enlacés dans les chairs, et font une dernière prostration à l'idole. La promesse est remplie.

Un bruit populaire, mais sans grand fondement, à mon avis, ajoute qu'avant de quitter la pagode, le patient verse dans la cassolette une petite tasse d'une certaine eau lustrale prise sur l'autel, qu'avec cette eau il délaie la cendre



Aux quatre angles et en haut, les cinq divinités. — 1. La grande chaise de l'idole. — 2 Groupe de porteurs d'insignes — 3. Le grand tam-tam. — 4. Groupe de musiciens. — 5. Groupe de pénitents — 6. Groupe de pénitents parmi les commerçants — 7. Groupes de pénitents porteurs de cassolettes. — 8 Défilé des enfants (pêcheurs).

KIANG-NAN (*Chine*).— LA GRANDE PROCESSION DE PÉNITENCE PAÏENNE DE CHANG-HAÏ, d'après des dessins communiqués par le R. P. RAVARY, de la Compagnie de Jésus (voir page 124)

des bâtons d'encens consumés pendant la durée de la procession et qu'enfin, en se frottant l'avant-bras avec cette espèce de pâte délayée, spécifique mystérieux, toute douleur et même toute trace de meurtrissure doit disparaître pendant la nuit !

Le nombre des pénitents, sans compter les enfants, s'élève ordinairement au chiffre de sept à huit cents.

J'oubliais un détail significatif. L'uniforme complet de pénitent que chacun se procure à ses frais, exige encore deux insignes nécessaires, les chaînes et le cachet. Les chaînes et mieux une petite chaînette de un mètre cinquante de longueur, repliée sur elle-même, est portée à la main droite du pénitent, qui l'agite de temps en temps comme une petite sonnette. Le cliquetis de ces chaînettes se fait entendre assez au loin et indique aux spectateurs éloignés, le passage des vrais pénitents. Ceux qui sont à proximité, aperçoivent facilement le cachet que tous devraient porter au côté gauche. C'est une petite planchette peinte en rouge de quinze à vingt centimètres, presque carrée, sur laquelle est collée une petite feuille de papier. Là sont écrits lisiblement par la main du tao-ze, le nom, le prénom, la profession et le domicile du pénitent. C'est son numéro d'ordre et d'inscription.

∴

J'ai dessiné à grands traits ce tableau de mœurs païennes ou plutôt diaboliques. Il est défectueux et fort incomplet, mais il est instructif. En contemplant ces millions et ces millions d'hommes enchaînés par tant de liens, aux pieds du démon, on sent tout d'abord le besoin de jeter un cri d'amour et de reconnaissance vers le bon Dieu pour le bienfait de la vocation à la foi. On comprend mieux la faveur immense d'être né de parents chrétiens et sur une terre chrétienne ! Trois fois malheureux ceux qui naissent, qui vivent et meurent païens !

J'ai dit mon étonnement de voir et de compter dans ces processions publiques tant de pénitents et des pénitents de toute classe. Je savais depuis longtemps que, parmi les prêtres des idoles surtout, il y avait des dévots plus ou moins fanatiques qui se livraient à de cruelles macérations. Mais je ne me doutais pas de ce fait curieux et étrange, de ce grand nombre d'hommes de toute condition qui se montrent au grand jour, dans les rues d'une populeuse cité, au milieu d'une foule immense, en habits de pénitents ! Ils font pénitence, ces pauvres païens, proclamant ainsi la nécessité de l'expiation après la chute originelle ! Quelle leçon donnée aux incrédules et spécialement aux nombreux ministres protestants qui sont venus en Chine et osent critiquer et condamner les saintes pratiques de jeûne et d'abstinence imposées par l'Église catholique !

Une dernière observation. Ces rites superstitieux du foyer domestique et de la pagode, ces processions, ces fêtes religieuses, ces immenses démonstrations populaires en l'honneur des idoles, sont un grand obstacle ajouté à beaucoup d'autres, à la conversion des populations païennes. En Chine spécialement, les missionnaires sont nombreux et zélés. Nombre de religieux et de religieuses y prient, y souffrent et y travaillent. Les prières de l'Église catholique s'élèvent sans cesse vers le ciel pour la conversion de ce grand pays, et la Chine reste païenne et foncièrement païenne ! Que le Dieu des miséricordes ait enfin pitié de ces millions d'hommes qui dorment à l'ombre de la mort !

(*A suivre*).

DE CARTHAGE AU SAHARA

Par M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

(Suite 1)

La plaine de Kairouan. — La femme des douars. — Les ruines de Sabra. — Les ruisseaux du Merguellet. — Un fondouck. — Déjeuner au bord de l'eau. — Les torrents. — Hadjeb-el-Aïoun. — Le capitaine Lefront. — Un jardin. — La soirée. — Les ruines de Djilma.

Au sortir de Kairouan, nous marchons dans la plaine immense, sur le territoire des Zlass. La piste a près d'un kilomètre de largeur. Nous rencontrons des troupeaux, des caravanes, des cavaliers isolés, qui se rendent à la ville. Nous échangeons avec eux des « salem » amicaux. Au bir des Zlass, comme au bir Chebika, les groupes sont nombreux. A quelque distance de la route sont des tentes noires, orientées vers la Mecque.

Passe une jeune femme, à qui nous offrons un miroir. Elle se dérobe et fuit. Ahmed l'appelle et conseille à son mari d'user de son autorité pour qu'elle accepte le présent, dont elle a grande envie, malgré sa frayeur. Elle s'approche, tend la main et s'esquive comme si elle avait commis un larcin. Mais derrière le lambeau d'étoffe où elle se cache, nous entendons l'explosion de ses rires et de sa joie naïve. D'autres petites filles se montrent et feignent d'avoir à faire autour de notre voiture. M. Dumont met le comble à leurs vœux et octroie à chacune d'elles la glace convoitée.

Cette plaine, presque sans accident de terrain, à peine teintée d'un mince duvet de gazon, rayée de grandes lignes blanches que suivent les caravanes, n'a pas même de ruines apparentes pour fixer le regard. Autour de nous, c'est presque l'horizon illimité de la pleine mer, devenue solide. Cependant, d'après les historiens arabes, c'est ici, au sud de Kairouan, à deux milles environ, que Sabra étendait ses palais somptueux, ses basiliques, ses temples, son théâtre.

Les excavations qu'on y a pratiquées pour en extraire des matériaux, qui sont aujourd'hui l'ornement de la cité d'Okba, les tranchées ouvertes, qui dessinent les fondations des monuments disparus, attestent quelles furent son importance, sa richesse. Là devait passer la voie romaine, qui conduisait d'Adrumète au Sahara. Nous en découvrons çà et là quelques tronçons. Le soleil, la pluie, les animaux, les Arabes ont nivelé le reste.

Dans l'étendue stérile, les burnous peuvent s'agiter et télégraphier de douar en douar les incidents du jour et les nouvelles politiques. Seuls, ils ombragent quelques points de l'immensité blanche de lumière ; seuls, ils ébranlent

(1) Voir les numéros des 1er, 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19, 26 février et 4 mars.

de leurs signes mystérieux la tranquillité d'un air incomparablement diaphane.

Le terrain s'élève insensiblement ; le profil de plusieurs collines commence à se dessiner avec des tons roses et bleus, suivant leur exposition au soleil. Le sol change aussi d'aspect. Les herbes sont plus vigoureuses. Çà et là même apparaissent des champs que le socle de la charrue a légèrement égratignés et qui sont couverts de beaux épis d'orge.

On dirait que là-haut scintille la nappe argentée d'un ruisseau. Un tapis de verdure s'étend, en effet, à perte de vue dans la plaine. Des touffes de jonc font comme une lisière au ruban sinueux des eaux.

Mais ce lac étincelant, qui fascine nos regards, est-il réel ? Nos visions tant de fois furent décevantes que nous n'osons guère nous fier aux apparences. Cependant nos chevaux accélèrent le pas, comme si l'air apportait à leurs naseaux enflammés des brises rafraîchissantes. Des toisons neigeuses remuent au sein des hautes herbes. Voilà maintenant des cavaliers; ce sont des gardiens de ces troupeaux sur les bords de l'oued Merguellet.

Tout le sol est coupé de rigoles creusées pour l'irrigation des prairies. Notre landau cascade d'une façon atroce et arrache des cris de douleur à M. Hébrard. Les plaques gélatinées, les précieux clichés de mon ami subissent des heurts lamentables, des secousses horribles, et même des pirouettes imprévues sur nos genoux. Que de déceptions quand viendra l'heure de les révéler !

Mais voici un jardinet, un embryon de tonnelle, une muraille délabrée, une enceinte carrée, entourée de pierres sèches. C'est un fondouck, qui marque l'étape entre Kairouan et le poste d'Hadjeb-el-Aïoun. Là se font les échanges des prisonniers entre les deux stations.

Un couloir voûté, une cour, un âtre et une casserole, tels sont l'agencement et le mobilier de ce singulier logis. Les chalets, cachés dans les Alpes au bord d'un glacier, à trois mille mètres d'altitude, offrent plus de confortable.

La voûte du couloir nous protège contre les ardeurs d'un soleil tropical. Mais les immondices qui recouvrent le sol et la puanteur qui s'en dégage nous obligent à quitter cet abri.

Un soldat, étendu contre la muraille, paraît absorbé dans la lecture d'un roman. Venu le matin du poste d'Hadjeb-el-Aïoun, il attend le retour du convoi parti pour Kairouan. Demain, il commandera l'escorte que lui remettra le sous-officier envoyé de cette ville.

En bon compatriote, il s'offre à nous faire du café. Le ruisseau est plein d'une onde claire. De magnifiques canards y barbotent à loisir. Nous ouvrons nos boîtes de conserve ; nous plongeons nos flacons dans l'eau pour les rafraîchir. L'appétit est excellent. Cette première étape de 35 kilomètres a le charme de la nouveauté, et le repas, pris sur une couverture étendue parmi les joncs, gagne en pittoresque ce qu'il perd en commodité.

Mais le soleil est intolérable. Un rocher, taillé en biseau, domine le fondouck. J'en fais l'escalade et demeure surpris de la grâce du paysage exposé devant mes yeux. Quatre vallées charmantes opèrent leur jonction dans ce champ solitaire et offrent au flanc de leurs collines des perspectives séduisantes. Quel séjour délicieux, si ces vallons étaient cultivés, si ces coteaux étaient boisés, si la terre avait encore la parure de ses prairies, de ses arbustes et de ses forêts !

Nous nous engageons dans une large vallée entre le Djebel-Touïla et le Djebel Trozza. Nous laissons à droite la petite Kouba étincelante de sidi Bou-Djeddaria. L'étape est longue. Trente kilomètres restent à franchir. Mais le sol n'est plus dénudé. De nombreuses touffes d'oliviers sauvages, des cactus, des buissons, des capriers fleuris, quelques tamaris encadrent des ruines romaines.

Les villes et les villages se touchaient jadis dans cette région, saine, chaude, légèrement accidentée. Voici l'oued Zerroud, dont le lit sablonneux est complètement desséché. Il a huit cents mètres de largeur. La berge occidentale est si escarpée, que le landau menace de verser sur la croupe des chevaux. Nous marchons à pied dans le sable brûlant du fleuve. Nous enfonçons jusqu'aux chevilles. La reverbération du soleil nous aveugle. Deux kilomètres de trajet dans de telles conditions suffiraient pour épuiser les forces du plus robuste piéton, si l'insolation ne le terrassait pas avant.

La plaine est maintenant un peu marécageuse. Nous apercevons les hauteurs d'Hadjeb el-Aïoun avec un visible sentiment de plaisir. Elles nous promettent l'ombre, le repos, l'hospitalité nocturne. Quand on est exposé à coucher sur le sol, à la belle étoile, la perspective d'un lit même de camp est toujours agréable.

Nous franchissons l'oued Zourzour, qui est également desséché. La largeur du torrent, l'érosion des berges, les cailloux roulés et les sables amoncelés à chaque détour indiquent la violence du courant à l'époque des grandes eaux. La Tunisie ne connaît pas ces pluies menues et durables qui abreuvent lentement le sol de nos contrées. Quand un nuage se déverse, il crève en cataracte. L'averse inonde tout. Les champs n'ont pas d'arbres dont chaque feuille arrête une gouttelette ; ils n'ont pas de gazon, dont chaque brin s'humecte des pleurs célestes. L'eau se précipite presque sans obstacle de la colline au vallon, du vallon au ruisseau, devenu soudain torrent écumeux et dévastateur. Demain, sous les rayons du soleil, la surface arrosée se durcira, et se couvrira de crevasses béantes, de rides sinueuses, jusqu'à ce que l'humus, complètement desséché, se transforme en poussière, comble ces inégalités et lui rende sa physionomie de terrain en friche.

Une ligne d'acacias, un bois d'eucalyptus, plusieurs rangées de peupliers et de nombreux massifs de tamaris, de lauriers-roses, quelques troncs noueux d'oliviers, enfin des baraques et des constructions blanches se profilent sur le flanc et le sommet de la colline et annoncent la présence d'une colonie européenne. Les notes vibrantes du clairon, les roulements du tambour qui agitent l'air remuent aussi nos âmes.

Nos chevaux raniment leur ardeur éteinte, et escaladent un dernier escarpement avec l'entrain du départ. Nous voici sur le plateau d'Hadjeb-el-Aïoun, où figurait l'ancienne Mascliana, mentionnée dans l'Itinéraire d'Antonin.

Le sol est semé de pierres qui émergent à sa surface. Ce sont les débris du bourg antique. A peine peut-on reconnaître sur un point l'emplacement et la forme d'une basilique, dont les murs arasés sont bâtis en blocage.

Le capitaine Lefront et le lieutenant Savignard nous font les honneurs du camp avec une courtoisie irréprochable.

Après la beauté du panorama et la salubrité du lieu, ce qu'il faut louer, ce sont les cascatelles de l'eau jaillissante et surtout les salades et les plates-bandes du jardin du capitaine.

Ce jardin est une création géniale, unique au centre de la Tunisie. Au bas du mamelon, sur la lisière d'un bois touffu, qui sert de retraite à des nuées de chasseurs d'Afrique, au ramage incessant, le terrain miné est divisé en parallélogrammes, où poussent les artichauts, les céleris, les concombres, les melons, les asperges et autres légumes de nos climats. Le capitaine dirige les travaux du jardinage avec une compétence remarquable. Une double allée de grands peupliers au feuillage toujours ému encadre cet heureux coin de terre et projette sur les jeunes pousses une ombre propice. Des rigoles fort habilement combinées distribuent l'eau des sources suivant les besoins de la végétation.

Le poste est établi sur un plateau qui sert de contrefort à la montagne et commande l'immense plaine de Djilma. L'onde sourd de tous côtés. Une ceinture de lauriers-roses drape le flanc de la colline et marque nettement le niveau du réservoir souterrain. Ces lauriers donnent aux eaux qui en traversent les massifs un principe fiévreux dont il faut se défier. Le climat du reste est salubre.

Le capitaine a canalisé le débit de plusieurs sources et ménagé le long d'un sentier, que bordent des cactus et des figuiers de Barbarie, plusieurs cascades.

Un abri en planche, jeté sur l'une de ces chutes, forme un excellent cabinet de douches. J'en profite largement.

Pendant que le cuisinier prépare le festin du soir, sous la hutte pompeusement appelée salle à manger, M. Lefront me conduit dans les chambrées. Il parait aimé et redouté de ses hommes ; il veille sur leur bien-être avec une paternelle sollicitude.

Nous assistons à un superbe coucher de soleil. Enfin la nappe est mise et la table servie. La conversation ne languit pas. M. Hébrard tire des profondeurs de sa valise un flacon dont le liquide doré compte vingt-cinq printemps et fait honneur au Beaujolais.

Les étoiles brillent et éclairent depuis longtemps les courses folles des gazelles que nous interrogeons encore le capitaine sur la Tunisie et qu'il nous parle encore de la France bien-aimée. Quand l'heure de la retraite sonnera pour lui, son rêve est d'avoir, non loin de Paris, un petit coin de terre, où il alignera ses salades, comme aujourd'hui ses soldats sur le champ de manœuvre d'Hadjeb-el-Aïoun.

Nous dormons bien sur notre lit de camp, dans la salle commune. La diane nous éveille, quand déjà le soleil jette sur la plaine incendiée ses ors fauves et ses teintes blondes. Je cours à la cascade.

Le capitaine nous attend et nous fait remarquer la beauté de cette région. Elle a dû jadis nourrir de nombreux habitants. Après Zaghouan, c'est peut-être le lieu qui sera un jour le plus riche et le plus recherché de la Tunisie.

Le cœur ému, nous serrons la main à nos hôtes éphémères, mais nous gardons leur souvenir. L'étape est de cinquante kilomètres jusqu'à Sbeïtla. Mais elle est moins monotone que dans les plaines de Kairouan. On devine qu'ici villes et villages se touchaient autrefois.

De gracieux mouvements de la croûte terrestre rompent la monotonie de l'horizon et ouvrent des perspectives très diverses. L'esprit s'attriste à la pensée qu'il a suffi de quelques siècles pour anéantir complètement les nations qui animaient ces contrées de leur richesse, de leur mouvement, de leurs œuvres et de leur civilisation. Tout a disparu, et la trace des hommes et le nom des cités. Des débris de poteries et de verre, des blocs de pierre, des tronçons de marbre, des stèles enfouies çà et là, et des ruines de monuments romains, dont les masses plus imposantes ont mieux résisté à la barbarie des vainqueurs et aux outrages du temps, attestent seuls un passé magnifique, mais sans histoire.

Ces régions, depuis Hadjeb-el-Aïoun jusqu'à Feriana, redeviendront fertiles et peuplées dès qu'un chemin de fer permettra aux colons de s'y établir avec l'assurance de n'être plus séparés de la civilisation et de pouvoir écouler leurs produits. Aujourd'hui, toute tentative d'exploitation est fatalement vouée à l'insuccès, par suite de la difficulté des transports.

Djilma ressemble à une ville que la guerre et l'incendie auraient dévastée, car les baraquements des troupes francaises se mêlent à des constructions plus anciennes. Les casernes sont faites avec les moellons des monuments antiques. Le ciseau improvisé d'un sculpteur en pantalon rouge a modifié çà et là les inscriptions latines et leur a donné parfois une terminaison française. Au pied d'un édicule rond, garni à son faîte d'un dallage en grosses pierres, et qui devait être couronné d'une coupole établie sur des colonnes, dans le genre de celle du temple de Vesta, à Rome, je relève une inscription, d'après laquelle ce monument serait l'œuvre de la 125e légion.

L'une des constructions en belles pierres de taille, jaunies par le temps, présente un tympan avec les initiales D.O. S. Cette inscription du frontispice, que l'on aperçoit sur la gravure page 121, et la disposition intérieure indiquent un édifice religieux.

Les décombres couvrent un espace considérable. Aucun centre arabe ne s'est élevé sur l'emplacement de l'antique Djilma. Les caravanes ont seules gardé l'habitude de s'arrêter près d'un puits romain, qui est à cinq cents mètres plus loin et où l'on voit aussi les ruines d'un pont.

Plus loin, un exhaussement du sol indique les murs d'enceinte d'une ville ayant un diamètre d'environ deux kilomètres. Des débris de poteries et de briques jonchent la terre. Personne n'a pu encore désigner le nom de la cité, admirablement située entre l'oued Menesser et le djebel M'rilah. Des traces d'aqueducs, des mausolées, des pierres encore debout, des antiques moulins à huile, des tessons de vases grecs et puniques, des parcelles brillantes de verre brisé ne permettent pas le doute sur l'existence du municipe inconnu.

(*A suivre*).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène **Louvet**, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE XVII

PROVINCES ECCLÉSIASTIQUES DE PORT AU PRINCE ET DE SAINT-DOMINGUE.

Suite (1)

Un des premiers soins de Mgr Guilloux fut d'entreprendre la visite pastorale de son vaste diocèse.

Je donne le résumé de cette visite, d'après une lettre du prélat écrite en 1872. On y trouvera la peinture de la situation religieuse d'Haïti à cette époque. Sur une population totale de 897,000 âmes, que comptait alors Haïti, on trouvait à peine 40.000 catholiques (moins du vingtième), qui fussent mariés à l'église et qui remplissent leurs devoirs religieux. La cause de cette situation vraiment lamentable est donc le manque absolu d'instruction et la pénurie effrayante de prêtres. Les paroisses comptent en général quinze à vingt mille âmes, sur une étendue de trente à quarante lieues en tous sens. Encore les prêtres sont en si petit nombre que plusieurs postes demeurent sans titulaires et sont desservis par le curé voisin. On compte en tout, pour les trois diocèses de Port-au-Prince, des Gonaïves et des Cayes, soixante prêtres; mais comme un certain nombre de ces prêtres sont employés dans l'enseignement, on arrive à la proportion vraiment incroyable d'un seul prêtre pour quinze à vingt mille catholiques. De cette pénurie inouïe de prêtres, s'ensuivent deux résultats aussi désastreux l'un que l'autre: le premier, qu'un grand nombre de ces prêtres, la plupart venus de France, s'épuisent avant l'heure dans un travail disproportionné aux forces humaines, surtout sous un climat aussi meurtrier que celui des Antilles, et succombent à la fleur de leur âge, avant d'avoir pu rendre beaucoup de services; le second, c'est que les fidèles croupissent dans l'ignorance de la religion, vivent sans aucune pratique, et meurent presque toujours sans avoir reçu les derniers sacrements. Dans le seul diocèse de Port-au-Prince, Mgr Guilloux estimait que, chaque année, plus de cinq mille enfants sont moissonnés par la mort, avant d'avoir reçu le baptême.

Du reste, dans cette tournée pastorale qui dura deux mois, l'archevêque fut un peu dédommagé de ses fatigues et de ses tristesses, en voyant l'empressement des fidèles à se précipiter sur ses pas. On lui apportait de vingt et de trente lieues les malades qu'on déposait aux bords de la route, pour qu'il pût les confesser et leur donner la confirmation. Dans ces deux mois, l'archevêque de Port-au-Prince confirma 10,761 personnes, béni ces centaines de mariages, entendit des milliers de confessions. Partout on l'accueillait comme l'envoyé de Dieu, on lui promettait de relever les anciennes églises ruinées ou d'en rebâtir de nouvelles, mais à la condition d'avoir des prêtres.

* * *

Comme le nouveau gouvernement d'Haïti ne se pressait nullement, malgré ses promesses, de rendre leurs bourses aux séminaristes, le prélat, d'accord avec son clergé, résolut de rouvrir, aux frais de la mission, le séminaire de Pont-Château, fermé depuis 1868. Dès 1874, on comptait vingt-huit élèves ecclésiastique dans cette pépinière de l'apostolat, et l'on put espérer de meilleurs jours pour l'Église de ce pays.

Mais, dans cette même année 1874, nouvelle révolution à Haïti, qui remet tout en question. On élabore une nouvelle constitution, dans laquelle on pose en principe la revision du Concordat de 1860. En attendant, défense est faite à l'archevêque de recevoir aucun prêtre venu du dehors. C'était à bref délai la mort de l'Église haïtienne, car les familles de l'aristocratie nègre croiraient déroger en offrant leurs fils à l'Église, et nul moyen de recruter, parmi la plèbe ignorante, des prêtres dignes de ce nom. Heureusement la bourrasque dura peu, et de nouveaux changements politiques amenèrent aux affaires des hommes mieux intentionnés.

Bientôt, le nombre des prêtres s'accroissant, grâce surtout aux appoints venus de France, l'archevêque put pourvoir aux besoins les plus urgents des populations, et un grand mouvement religieux commença à se produire dans tout le pays. En beaucoup de localités, on éleva de nouvelles églises, avec le concours empressé du peuple; le nombre annuel des baptêmes d'enfants et des mariages contractés devant le prêtre s'éleva rapidement. Cette population d'Haïti, exclusivement noire, a gardé notre langue et nos mœurs; si elle copie, en les amplifiant, nos défauts, elle a aussi quelques-unes de nos bonnes qualités, en particulier le sens religieux. Convertis et instruits convenablement, les Haïtiens font souvent d'excellents chrétiens. On en voit qui font, chaque semaine, quinze à vingt lieues pour assister à la messe du dimanche. Le denier de Saint-Pierre, l'œuvre de la Propagation de la foi sont en honneur parmi eux. Plusieurs associations d'hommes se sont formées sous la bannière du Sacré-Cœur, les membres communient régulièrement le premier vendredi de chaque mois. La paroisse cathédrale de Port-au-Prince compte, à elle seule, trois cents de ces pieux associés,

* * *

Il y a donc à Haïti tous les éléments d'une régénération religieuse. Mais, pour cela, il faut deux choses: de bons prêtres, en nombre suffisant, et un peu de stabilité politique. Or jusqu'ici ces deux conditions indispensables ont fait plus ou moins défaut. En 1889, pendant que deux compétiteurs se disputaient, les armes à la main, le pouvoir suprême, n'avons-nous pas vu arriver en France l'ex-président Salomon? c'est le sixième président de la République violemment renversé depuis 1860. Six révolutions en trente ans, sans parler des tentatives avortées! Comment le catholicisme, qui est une religion d'ordre et de paix, pourrait-il prospérer dans un milieu si troublé!

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 1er, 8, 15, 22 janvier, 4, 12, 19 et 26 février.

Saint-Domingue

La situation est un peu plus tranquille, sans être plus assurée, dans la partie orientale de l'île, qui, depuis 1843, forme la République séparée de Saint-Domingue. Pendant trente ans, de 1843 à 1873, la guerre civile fut en permanence dans le pays, au grand détriment des intérêts conservateurs et religieux. Enfin, en 1871, un des présidents de la nouvelle République eut l'heureuse inspiration de demander pour elle le baptême catholique, en ouvrant des pourparlers avec le Saint-Siège pour la restauration religieuse du pays.

Par un bref de 1874, le Pape nomma un vicaire apostolique, administrateur de l'archevêché de Saint-Domingue, l'antique primatiale du Nouveau-Monde, demeurée près d'un siècle sans titulaires. Cette démarche a porté bonheur à la jeune République de Saint-Domingue. Depuis cetemps les compétitions politiques se sont apaisées et la religion est rentrée peu à peu dans les masses. En 1880, un prêtre, le R. P. Moréno, était même nommé Président de la république de Saint-Domingue.

Cette partie de l'île, qui est de langue et de mœurs espagnoles, compte environ trois cent mille habitants, tous catholiques. Plus heureuse que celle d'Haïti, la République de Saint-Domingue semble être entrée, depuis vingt ans, dans une voie de pacification sérieuse. Puisse cet apaisement se maintenir! Malheureusement, il est bien difficile de compter sur la stabilité politique d'un pays bouleversé par des révolutions périodiques et travaillé depuis longtemps par les Sociétés secrètes. La race noire, émancipée sans préparation, appelée subitement à exercer des droits politiques qu'elle ignorait la veille, parait radicalement incapable de se constituer elle-même et de former un gouvernement qui puisse subsister.

* * *

Voici, à la date de 1880, la situation religieuse des deux provinces ecclésiastiques de Port-au-Prince et de Saint-Domingue. Les documents me font défaut pour établir la statistique comparée.

Provinces ecclésiastiques de Port-au-Prince et de Saint-Domingue.

Archevêché : Port-au-Prince. 1 archevêque, 48 prêtres, 16 paroisses, 350,000 catholiques.

Evêchés :

Les Gonaïves. 12 prêtres, 8 paroisses, 110,000 catholiques.
Les Cayes. 24 prêtres, 20 paroisses, 240,000 catholiques.
Le Cap Haïtien. 1 évêque, 25 prêtres, 19 paroisses, 221,000 catholiques.
Port de Paix. 1 évêque, 25 prêtres, 4 paroisses, 30,000 catholiques.

Archevêché : Saint-Domingue, 1 administrateur apostolique, ? prêtres, ? paroisses, 301,000 catholiques.

Total : 1 archevêque, 1 évêque, 1 administrateur apostolique, (109 prêtres, 67 paroisses Haïti seul) 1,260,000 catholiques.

(A suivre)

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Édition française.

Un curé de campagne du diocèse de Cambrai	500
Anonyme de Baccarat, diocèse de Nancy, demande de prières	5
Anonyme de Lyon, ... une broche en or avec émail	
Les élèves de l'Institut de Saint-Boniface, à Ixelles (Belgique)	200
Un bienfaiteur de la paroisse de Saint-Jacques-sur-Candenberg de Bruxelles	100
M. L. de Dijon	120
Mme Cambon, à Uchaud, diocèse de Nîmes	6.15

Au R. P. Rados, missionnaire à Mostar (Herzégovine).

M l'abbé Lubiez-Rowicki, à Montpellier, demande de prières.	5

Pour la mission de Syrie.

M. Cavaillon, à Marseille	1 50

Pour la mission belge du Bengale.

Un abonné du diocèse de Liège.	600

Au R. P. Joseph Maigre, missionnaire en Birmanie méridionale.

Rév Garcin, à Pawtucket, diocèse de Providence (Etats-Unis).	13.30

A M. l'abbé Teissier, supérieur du séminaire de Xa-Doai (Tonkin méridional).

Un prêtre du diocèse de Fréjus.	100
Mlle Marguerite Bonnet, de Saint-Loup, Marseille, pour une grâce temporelle obtenue	5

Pour les missions de Chine les plus nécessiteuses (Sœur Gilbert à Ning-po).

Anonyme de Paris, demande de prières	4

Au R. P. Curlier, missionnaire en Corée.

Anonymes du diocèse de Saint-Claude	40

A M. Corre (Japon méridional), pour l'œuvre des catéchistes.

M. l'abbé Bureau, à Rodez, avec demande de prières.	20
R P Pica, à Paris	5

Pour la léproserie de Madagascar.

Un anonyme de Sare, diocèse de Bayonne	30

A la mission du Dahomey.

M. l'abbé Blancbely, à Marseille, avec demande de prières	100

Au P. Gemmenginger, supérieur de la mission du Kilima-Ndjaro.

M. Freyburger, vicaire à Ribeauville, diocèse de Strasbourg	25

Au Frère Aloïse Mathern, à Mhonda.

M. Freyburger, vicaire à Ribeauville, diocèse de Strasbourg	25

Pour la mission belge du Congo.

Un abonné du diocèse de Liège	400

Pour la mission du Tanganika.

Un abonné du diocèse de Liège	200

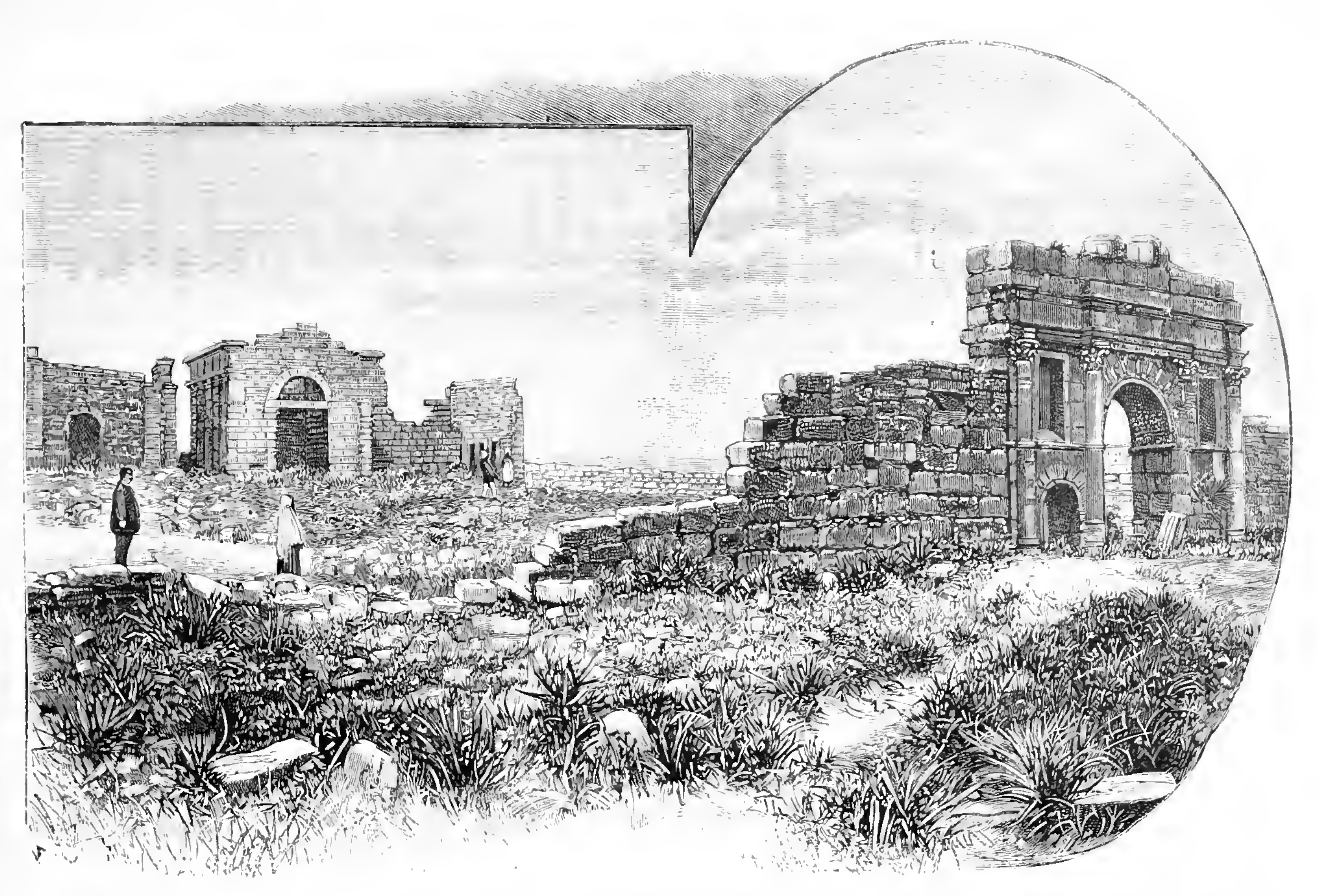
(La suite des dons prochainement).

Edition italienne
(4e trimestre 1891.)

Pour l'Œuvre	214 30
« la mission la plus nécessiteuse (Hydérabad)	420 30
« les missions de Chine (Hong-kong)	19 50
« les missions d'Afrique (Abyssinie)	9 75
« Mgr Laouénan, pour les affamés de Gingi	252 25
« les affamés de Chine (Hong-kong)	123 90
« les affamés des Indes (Hydérabad)	28 80
« les missions de Terre-Sainte	2 »
« les missions du Japon (Mgr Midon)	98 50
« l'orphelinat de Bethléem	48 75
Total...	1.218 05

Th. Morel, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3.



TUNISIE. — RUINES DE LA PORTE, DE LA COUR ET DES DEUX TEMPLES DE SBEITLA; d'après une photographie de M. BAURON (Voir page 136).

CORRESPONDANCE

COLOMBO (Ceylan)

Bénédiction de l'église de Saint-François-d'Assise à Tangalle.

Mgr Bonjean, archevêque de Colombo, nous écrit :

« Si vous jugez que le récit de l'inauguration de notre chapelle de Saint-François-d'Assise, dans la ville bouddhiste de Tangalle, puisse intéresser les pieux et généreux lecteurs des *Missions catholiques*, je vous serais obligé de lui donner l'hospitalité de vos colonnes.

« Depuis notre premier appel à nos frères d'Europe en faveur de notre œuvre des petites chapelles à élever dans les parties les plus abandonnées de ce vaste diocèse, nous avons fait quelques progrès. Sept chapelles ont été inaugurées sur différents points. Trois autres, Sainte-Anne, à Thebuwana ; Saint-Martin de Tours, à Walagama ; Notre-Dame de Lourdes, à Kimbulapitiya, ont vu leur première pierre posée, au milieu du concours empressé des populations environnantes. Tout se prépare pour la même cérémonie à Daggona, Amaratgoda, Godagama, Morawak, Mirigama, Ganegama, Wellikadai, les trois dernières chapelles devant être dédiées à sainte Hélène, à saint Antoine de Padoue et à saint Joseph.

« Si l'on se rappelle que, sur une population catholique de cent quarante mille âmes, la province de l'ouest, dont la capitale est Colombo, en renferme plus de cent trente-quatre mille, tandis que, malgré leur grande étendue, les provinces du sud et de Sabaragamuwa en comptent à peine cinq mille, je n'aurai pas de grands frais d'éloquence à faire pour intéresser à notre œuvre. Il s'agit d'élever le signe de la rédemption et de faire pénétrer la lumière de l'Evangile dans des contrées où Bouddha règne en souverain, et où le nom de Jésus-Christ est à peine connu. Il s'agit de transformer en éclaireurs de la foi, ces pauvres chrétiens épars, que leur misère a poussés dans ces districts lointains où, abandonnés à eux-mêmes et privés des secours de la religion, ils finissent par être entraînés dans le gouffre de l'infidélité bouddhiste. Nous avons la confiance, (et l'expérience de plusieurs chrétientés aujourd'hui florissantes, dont les débuts ont été semblables au grain de sénevé de l'Evangile, justifie cette confiance), que chacune de nos petites chapelles deviendra, dans quelques années, un centre de christianisme et le point de départ de nouvelles conquêtes. Une somme minime de mille francs est suffisante pour l'érection d'un de ces humbles sanctuaires. A la fondation de Tangalle se rattachent surtout nos espérances pour le progrès de la foi dans cette infortunée province du sud qui a su jusqu'ici se tenir si fermée aux envahissements de la vérité chrétienne. Sur une population totale d'un demi-million, elle ne compte que deux mille sept cents enfants de Jésus-Christ.

« Tangalle est situé à quarante-neuf milles et demi de Galle, chef-lieu de la province, et à cent vingt-deux milles de Colombo, jusqu'à la limite des pays déserts qui nous séparent à l'est du district de Batticaloa dans le diocèse de Jaffna. C'est une jolie

ville de deux mille habitants, située au milieu d'un pays fertile; la population, très dense et toute bouddhiste, sauf quelques chrétiens, ne paraît pas néanmoins aussi hostile que sur d'autres points de la province. Je regarde l'inauguration en cette ville de notre bien modeste chapelle, comme une prise de possession au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ de tout ce grand pays, l'*ultima Thule* de notre diocèse. C'est pourquoi j'ai désiré donner à cet événement une note spéciale dans notre histoire ecclésiastique. Lorsqu'un jour, Tangalle sera devenu le centre d'une grande mission, nos successeurs aimeront à lire le récit de ses humbles commencements.

Lettre du R. P. Bersihant, Oblat de Marie-Immaculée, missionnaire a Matara.

La divine Providence nous réservait, au début de cette année, la grande joie de voir s'élever d'un sol presque entièrement bouddhiste, une petite église catholique. Et c'est sur l'humble ville de Tangalle, à l'extrême sud de l'île, sur une terre où Satan se croyait bien le maître pour toujours, qu'il a plu à Dieu de jeter les regards pour l'accomplissement d'un si grand dessein. Maintenant l'église s'élève et la croix est debout.

Je répondrai certainement à votre désir en vous envoyant un compte rendu aussi rapide, mais aussi complet que possible de l'inauguration de la petite église de Tangalle.

* * *

Le 22 janvier, à sept heures du soir, le R. P. Coudert et moi nous quittions Matara, accompagnés de sept ou huit chrétiens qui nous suivirent tout le temps du voyage, c'est-à-dire l'espace de vingt-deux milles. De temps en temps quelques cantiques singhalais venaient interrompre la monotonie de la route et ranimer la gaieté.

Déjà les ombres avaient disparu, et le soleil, s'élevant de la mer, montait au-dessus de l'horizon, lorsqu'à un détour du chemin, sur une butte dominant au loin la plaine, nous nous trouvons en face d'une maison neuve, entourée d'une gracieuse vérandah et surmontée d'une croix. Plus de doute, c'est bien là la petite chapelle, aimable dans sa simplicité, belle dans sa pauvreté, éclatante de pourpre et d'or aux rayons du soleil levant. Elle est solidement construite en pierre, et peut contenir une cinquantaine de personnes. C'est tout ce qu'il faut pour les catholiques de Tangalle qui sont à peine trente-cinq.

La nouvelle de notre arrivée a bientôt attiré bon nombre de chrétiens, heureux et fiers de voir trois missionnaires venus pour la circonstance sur l'ordre exprès de l'archevêque de Colombo. Tous ceux qui passent au pied de la colline s'arrêtent et ouvrent des yeux étonnés à la vue de trois prêtres au visage blanc, se demandant quel peut bien être le motif de leur arrivée en un coin si retiré de l'île. Quelques autres plus curieux s'aventurent même jusqu'à la porte de notre chambre où ils nous considèrent à loisir des pieds à la tête. L'après-midi tout entier et une grande partie de la nuit se passent à orner l'intérieur et l'extérieur de l'église, qui se réveille au matin couverte d'oriflammes, de verdure et de fleurs. La fiancée est prête et n'attend plus que l'époux divin auquel elle va se consacrer pour toujours.

Il est huit heures, l'église est comble. Tous les chrétiens de l'endroit, et de nombreuses députations venues de Matara et de Hambantotte, voire même bon nombre de protestants, y ont pris place, tandis qu'à l'extérieur, mahométans et bouddhistes se disputent un petit coin aux portes et aux fenêtres, étrange couronne à la fiancée du vrai Dieu ! Et dans tout ce mélange, pas une parole inconvenante, pas un sourire moqueur, mais un profond respect, une véritable sympathie !

Au milieu du recueillement général, nous entrons, le R. P. Coudert et moi, revêtus du surplis, et le R.P. Harmant d'une chape blanche qui attire tous les regards. Quatre chrétiens nous précèdent portant la croix, deux chandeliers et un magnifique bénitier de l'improvisation du R. P. Coudert ! Alors, debout devant la porte principale, le célébrant chante les belles prières du rituel, puis procède à la bénédiction des murs extérieurs. Les assistants nous suivent dans le plus religieux silence jusqu'à ce que, l'aspersion extérieure terminée, nous soyons revenus à notre point de départ. Les derniers psaumes sont entonnés, et sur l'autel paré et illuminé avec goût, le saint sacrifice commence.

A l'Évangile, le R. P. Coudert explique ce que c'est qu'une Eglise pour Dieu, ce que c'est qu'une Eglise pour le chrétien.

Puis le sacrifice continue, et nous avons la consolation de voir six de nos néophytes s'approcher de la sainte Table. Les catholiques sont au comble de la joie. Ravis d'une cérémonie si belle, fiers de leurs prêtres et de leur église, ils ne savent comment nous témoigner leur bonheur. Jusque-là, ils souffraient d'être si loin du missionnaire ; mais maintenant qu'ils ont au milieu d'eux une église, le Père pourra les visiter plus souvent ; et en son absence, ils auront au moins un lieu de réunion pour prier ensemble aux pieds du Crucifix.

* * *

La cérémonie du soir devait avoir un cachet différent, mais non moins touchant que celle du matin. La grande croix, offerte par une famille catholique de l'endroit, avait été simplement plantée la veille (par des bouddhistes !) il s'agissait de la bénir. Dès six heures, l'affluence était considérable. Le sermon du matin avait eu un écho prolongé aux environs, et je ne sais comment le bruit s'était répandu que le Père parlerait encore. Toujours est-il qu'on y remarqua des représentants de toutes les religions du pays. Maintenant la nuit est arrivée, et dans le ciel pur scintillent mille étoiles brillantes.

A l'issue des vêpres, le R. P. Coudert, revêtu de la chape, se tourne vers les assistants, et dans un langage

plein de feu, leur présente la croix du Christ comme le livre par excellence du chrétien, la source de toute consolation en ce monde et le gage assuré du salut.

Immédiatement après l'allocution, on se dirige processionnellement vers la croix. Le parcours est illuminé et tracé par deux cordons de torches indiennes placées aux sommets de pieux fixés en terre. Nous voici au pied de la croix dont les proportions grandioses (cinq mètres de haut) ne se dessinent qu'à demi à la lueur incertaine des flambeaux qu'une forte brise de mer fait vaciller continuellement. Soudain, dans le silence de la nuit, sur la colline, devenue un nouveau Calvaire, le ministre de Dieu déclare, au nom de la Sainte Eglise, que, sur cette terre où règnent encore les ténèbres et la mort, la vraie foi, symbolisée par la Croix du Christ, répandra désormais au loin la lumière et la vie.

« *Ecce crucem Domini* », Croix Rédemptrice, gage d'espérance, trophée de salut et de victoire, je te salue !

« *Fugite, partes adversae* ». Enfin, il est venu Celui qui, nous en avons la pleine confiance, anéantira tôt ou tard les faux dieux du paganisme. Si ce jour est encore éloigné, du moins nous est-il permis d'en saluer déjà l'aurore naissante. Honneur et gloire à Dieu seul !

∴

Avant de terminer, j'ai un devoir bien doux à remplir.

Durant mon séjour auprès du P. Harmant, j'ai entendu si souvent la voix de la reconnaissance monter sur ses lèvres que je dois m'en faire l'organe. Sa gratitude envers Dieu, nous l'avons tous exprimée dans nos chants et nos prières. Sa reconnaissance envers les bienfaiteurs doit aussi trouver une place. Je dirai donc, merci à vous, Monseigneur, pour le bienfait que vous avez accordé à Tangalle. Malgré les soins incessants que vous donne l'administration de nombreuses et si florissantes chrétientés, nous nous réjouissons de ce que cette terre inculte n'a pas échappé à votre activité et à votre sollicitude paternelle. Cette nouvelle église est un joyau dont vous venez d'enrichir l'humble mission de Matara. Aux généreux bienfaiteurs qui ont imité votre exemple, et répondu par leurs aumônes à votre appel, merci encore de tout cœur.

Si la pauvreté de cette mission n'était pas si extrême, bientôt deux autres églises du même genre et également urgentes à Godagama et à Morawak-Corle s'élèveraient comme deux arches de salut. J'ai appris que Votre Grandeur en a déjà béni le projet. Puisse-t-il se réaliser bientôt, et daigne saint François d'Assise, représenté sur son autel par une image de cinq sous, susciter quelques âmes généreuses pour hâter, par de nouvelles aumônes, la conversion de ce pays infidèle !

INFORMATIONS DIVERSES

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Fourcade, des Missions étrangères de Paris, missionnaire à Pondichéry, nous écrit d'Alladhy, le 15 janvier 1892 :

« S'il est quelqu'un à qui je doive souhaiter la bonne année, n'est-ce pas à vous qui me comblez de faveurs ? Le matin du 1er Janvier, au saint sacrifice, j'ai confié au bon Dieu mes vœux pour vous et tous nos bienfaiteurs...

« Notre cœur palpite. Ce soir, nous attendons deux missionnaires, enfants des Pyrénées. L'un d'eux a vu de mes amis et de mes connaissances avant son départ de France.

« *3 janvier.* — Hier bonne journée ; on a bien causé du pays avec nos deux visiteurs. La figure du P. Mendioudo, rose et fraîche, contraste avec les nôtres qui sont plus ou moins bronzées. J'aurais voulu posséder plus longtemps nos nouveaux confrères, mais ils viennent de partir pour commencer leur ministère.

« *6 janvier.* — En ce beau jour de l'Epiphanie, mon vicaire, le P. Godec, est allé dire la sainte messe à Sittamour. J'ai officié solennellement. Nos petits canons relevaient la fête par leur voix imposante répétée par les échos des montagnes voisines.

« ...Où en sommes-nous pour la famine ? Le sôlam qui avait échappé à la pluie, a été dévoré par des insectes. Cependant le peu qu'on récolte est d'un grand secours. Le riz s'annonçait bien, mais ne voilà-t-il pas que les *trompes d'éléphants* se sont mises à pousser. C'est la moitié de la moisson perdue. Ces cornes d'éléphants ne sont autre chose que la tige du riz qui, au lieu de s'épanouir en épi, prend la forme d'une défense de ce quadrupède. D'après ces données, l'année 1892 s'annonce mal. »

Gabon (*Afrique occidentale*). — Le R. P. Lejeune, de la Congrégation du Saint-Esprit, missionnaire au Gabon, nous écrit de Lambaréné, le 2 février 1892 :

« Quelle désolation ! Je viens d'arriver dans ma chère mission de l'Ogowé, et je trouve disette complète. Plus de vivres pour nourrir nos pauvres enfants et les enfants des Sœurs. Pour trouver à manger, il faut aller à quatre journées de marche et encore on revient avec cinq ou six régimes de bananes tout au plus. Mon remplaçant, le P. Picarda, s'est vu forcé de renvoyer vingt enfants. Le reste est parti maintes et maintes fois pour les lacs Zonangué et Ganga, conduit par le P. Levêque, achetant des vivres, faisant la classe, le catéchisme dans chacun des villages de ces lacs. Quelle fatigue pour le bon Père ! Pas de maison pour loger ! pas de pain, pas de vin pour lui. S'il veut une poule, il doit la payer trois fois plus cher que l'année dernière. Marchande-t-il un paquet de manioc, on lui demande de suite un prix énorme. La mission est déserte, les enfants, les apprentis, les malades eux-mêmes errent de rivière en rivière, de lac en lac, pour trouver des moyens de subsistance

« Cette disette a pour cause des pluies extraordinaires. Les eaux ont submergé les jardins. La saison sèche a duré à peine deux mois, de sorte que les indigènes n'ont pas pu débroussailler pour faire de nouvelles plantations.

« Les commerçants européens profitent de cette misère pour vendre le riz à un prix exorbitant. Le budget de la mission est non seulement épuisé, mais encore nous anticipons sur celui de l'année prochaine ; nous nous endettons pour ne pas mourir de faim. L'allocation de l'année 1893 nous arrivera seulement au mois de juillet prochain. Je compte sur un secours extraordinaire, c'est pourquoi je refuse de renvoyer ce qui nous reste d'enfants et j'achète du riz pour les nourrir.

« Je pensais à vous envoyer une dépêche. Mais cette dépêche me coûterait encore 50 francs. J'achèterai pour 50 francs de riz et les aumônes des amis des missions viendront couvrir mes dettes. »

DE CARTHAGE AU SAHARA

Par M. l'Abbé P. BAURON
missionnaire apostolique

(Suite 1)

Sbéïtla. — Physionomie des ruines. — L'arc de triomphe. — Les trois temples. — Histoire de Suffetula. — La fille de Gergès. — L'embarras des voyageurs. — La distribution des miroirs. — Les deux balles de M. Dumont. — Le douar. — Le kous-kous.

Les rives de l'Oued Menesser montrent à découvert les marnes et les sables des couches inférieures. Toute la région, si fertile autrefois, est frappée de mort. A l'approche de Sbéïtla, nous franchissons le fleuve, qui roule des eaux claires, et nous traversons un épais taillis de lentisques, de rhododendrons, de lauriers roses et de tamaris. Les tentes noires de plusieurs douars apparaissent à distance. Le plateau est à cinq cent quarante-deux mètres d'altitude.

Après avoir marché plusieurs heures dans la solitude, nous poussons un cri d'admiration à la vue de Sbéïtla. La ville antique couvre une plate-forme semi-circulaire, baignée par le fleuve et découpe, sur un horizon bleuâtre, les grandes lignes accidentées de ses ruines jaunes. C'est d'abord l'arc de triomphe qui attire nos regards, et que je photographie, de façon à voir par son ouverture le profil des trois temples et de la porte triomphale, situés à cinq cents mètres plus haut (voir la gravure p. 138).

Ces ruines remarquables et assez bien conservées ont eu l'honneur d'être reproduites en miniature et de figurer à l'exposition de Paris.

Par la pureté du style, la beauté des matériaux, la grâce du site, elles peuvent être classées au nombre des plus fameux monuments de l'antiquité romaine.

L'arc de triomphe a onze mètres de hauteur, dix mètres trente-cinq cent. de façade, cinq mètres soixant-dix cent. d'ouverture et sept mètres d'élévation sous la clef de voûte. Sur le frontispice, on lit une dédicace, en partie effacée, à Dioclétien, Constance et Maximien. Une chaussée, pavée de larges dalles, formait la rue principale et allait de cet arc de triomphe à un autre arc, dont il ne reste plus que la base des pieds-droits.

Trois rues parallèles coupent la rue principale et aboutissent à des monuments écroulés. Les places et les palais sont encore tellement distincts, qu'il serait facile d'en lever un plan exact. Les habitations privées, affaissées sur elles-mêmes, sont nettement indiquées par des amas de décombres, et surtout par les pierres de taille, formant les montants des portes et les angles des murailles, debout encore dans la terre.

L'arasement de murs éboulés et des stèles, émergeant çà et là, révèlent la distribution de plusieurs édifices. Je crois reconnaître, à trois cents mètres environ des temples, le forum avec son péristyle, la tribune de l'orateur et le siège du magistrat. Il me semble que la disposition et les dimensions en sont identiques à celles du forum de Pompéï. Un palais couronne de ses vestiges le sommet d'un mamelon.

Un pont de trois arches réunit, en amont, la ville proprement dite au faubourg qui s'étendait sur la rive gauche de la rivière. Ce pont, d'après l'inscription encastrée dans l'une des piles de l'arche principale, date du règne d'Hadrien et du deuxième consulat d'Aurélius Verus, en l'année 145. Mais il a dû subir des remaniements à l'époque byzantine. Il servait aussi d'aqueduc et amenait à Suffetula les eaux d'une source voisine.

Je n'ai pas la prétention de décrire toutes les ruines de Sbéïtla. Je ne puis passer sous silence la superbe architecture de ses trois temples juxtaposés (voir la gravure p. 133). Ils forment une construction unique et occupent l'un des côtés d'un vaste rectangle. La cella principale mesure huit mètres de longueur et six mètres de largeur. Deux sanctuaires de mêmes dimensions s'élèvent, à droite et à gauche, et n'en sont séparés que par une arcade de quatre mètres. Les colonnes et les frises gisent sur les marches du péristyle.

Un péribole de cent quarante-un mètres de long et de soixante-sept mètres de large est muni de portes monumentales. Le portique du sud est d'ordre ionique. Il était orné de statues et de colonnes, aujourd'hui renversées et mutilées.

Ces temples d'origine païenne furent plus tard des églises chrétiennes. Toutes ces constructions sont en magnifiques pierres de taille, placées sans ciment; chaque bloc mesure près d'un mètre sur cinquante centimètres. Tandis que les pierres enfouies sous les herbes ou dans la terre ont des teintes livides, blanches, verdâtres, cadavériques, celles qui sont à l'air ont pris, sous l'action du soleil, une patine d'or chaude presque rosée.

Sbéïtla, l'ancienne Suffetula, est dans l'état où l'a laissée, il y a douze siècles, la catastrophe qui mit fin à la domination byzantine. Son histoire est émouvante et mérite d'être sommairement rappelée.

Les habitants de Suffetula avaient le droit de cité romaine. Leur ville est mentionnée dans les *Itinéraires* et la *Liste des Evêchés*. Mais elle n'acquit toute son importance et sa gloire qu'à l'époque byzantine. L'historien arabe, Edrisi, en parle en ces termes : « Soheitla était, avant l'islamisme, la ville de Gergès, roi des Romains d'Afrique. Elle était remarquable par son étendue et la beauté de son aspect, par l'abondance de ses eaux, la douceur de son climat et par ses richesses. Elle était entourée de jardins et de vergers. Les musulmans s'en emparèrent dès les premières années de l'hégire et mirent à mort le grand roi Gergès... »

Ce Gergès, ou mieux Grégoire, gouverneur de l'Afrique byzantine, s'était révolté contre son souverain; il battait monnaie et avait fait de Sbéïtla sa capitale.

En 647, les hordes de l'Islam arrivent par la Tripolitaine, la plaine de l'Araad, le seuil de Gabès et menacent déjà la province du gouverneur indépendant. Gergès marche à leur rencontre et leur livre dans les plaines voisines une sanglante bataille.

Gergès avait une fille, grande, svelte, blonde comme l'aurore, aux yeux clairs comme les gouttelettes irisées du flot marin. Le printemps de sa dix-septième année avait, dans

(1) Voir les numéros des 1er, 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19, 26 février, 4 et 11 mars.

un mélange heureux. réuni sur ses joues la blancheur du lys et le carmin de la rose. Quand elle volait au combat, le cou paré d'un collier d'ambre et de corail, à côté de son père, sur sa cavale frémissante, que le soleil faisait scintiller les écailles d'or de sa tunique d'azur, que la brise agitait son manteau noir bordé de pourpre et son peplum neigeux aux raies de jacinthe, tous les guerriers s'arrêtaient pour la voir, l'admirer et la saluer de leurs acclamations.

Heureux d'un pareil enthousiasme, Gergès voulut en profiter. Il promit de donner sa fille en mariage, avec cent mille pièces d'or, à celui qui lui apporterait la tête du général musulman Abdallah.

Mais Zobéir, qui avait aperçu dans la mêlée la brillante héroïne, conseilla à Abdallah de renverser la proposition et de promettre la fille de Gergès, avec cent mille pièces d'or, à celui qui apporterait la tête du gouverneur.

La lutte était acharnée. Par un accord tacite, les guerriers des deux camps mettaient bas les armes, dès que le soleil de midi les écrasait de ses rayons ardents. Zobéir eut un jour l'idée de n'engager que la moitié de ses combattants. Quand les soldats du prince se sont retirés pour quitter leurs armures et se reposer sous leurs tentes, Zobéir lance soudain ses troupes fraiches qui tombent sur les chrétiens fatigués et endormis et en font un horrible massacre. Gergès succombe vaillamment, l'épée à la main. Sa fille est faite prisonnière et va devenir la propriété de Zobéir. Mais la beauté et la vertu de la vierge chrétienne lui inspirent tant de respect et d'admiration qu'il renonce à ses droits et déclare, dans son enthousiasme religieux, qu'il aspire à une autre récompense que la possession d'une simple mortelle.

Sbéïtla ne n'est pas relevé de son désastre. Pourtant j'augure bien de son avenir. Dès que la vapeur trainera près de ses ruines les chars enflammés du progrès civilisateur, elle renaitra de ses cendres. Des habitants, de nouveau chrétiens, animeront son enceinte aujourd'hui muette et solitaire !

M. Canova, de Kairouan, nous a donné une lettre en arabe pour le cheik, qui doit nous procurer la *diffa*, c'est-à-dire le *kous-kous* pour souper, la tente pour dormir, et l'alfa pour nos montures. Nous nous attardons à photographier ces restes éloquents d'un illustre passé.

Ne sera-t-il pas facile de trouver le cheik au moment voulu ? N'a-t-il pas sa hutte ou sa tente adossée quelque part à un pan de muraille antique ? De grands troupeaux de vaches, chèvres et moutons, paissent parmi les ruines, et des bergers, drapés dans leurs burnous blancs, nous regardent curieusement et se tiennent à distance. Leur demander où demeure le cheik sera l'affaire d'un instant.

Nous avons compté sans eux. Dès que nous faisons mine de les aborder, tous nos Arabes disparaissent comme par enchantement. On dirait qu'ils sont rentrés dans la terre. Les bêtes à cornes elles-mêmes se mettent à fuir. Ahmed, le phaéton, un Arabe consciencieux, qui jeûne et fait sa prière, ne sait plus où est le douar. Je dévistre deux petits garçons derrière une touffe de jujubiers et leur demande du lait. Ils décampent prestement sans me répondre, chassant devant eux les dernières brebis du troupeau, qui se sauvent apeurées. Au loin, des cavaliers indigènes dansent la fantasia, bondissant sur leurs cavales frémissantes, riant sans nul doute par la barbe du prophète de l'embarras des Roumis.

Nous apercevons à gauche les tentes et les feux d'un campement. Ahmed est député, pendant que le Maltais guide nos chevaux. Mais vingt chiens menaçants s'élancent du douar et obligent Ahmed à s'éloigner. Les femmes sortent aussitôt de la tente, poussent des cris gutturaux, qui doivent avoir un sens qu'il vaut mieux ignorer, et les accompagnent de gestes furibonds. Nous assistons de loin à cette scène peu parlementaire.

Cependant le soleil touche l'horizon dans une trainée de poudre d'or. Nous sommes menacés de coucher sans vivres dans le steppe. Chacun opine à sa guise. L'un veut retourner en arrière et camper dans le temple ; l'autre veut aller en avant, et le troisième met tout son esprit à blâmer ses compagnons, sans songer plutôt à sortir d'embarras.

La disparition soudaine des Arabes, la fuite des bergers, les intentions manifestement hostiles des gens des douars me donnent l'idée assez vraisemblable que notre arrivée a été signalée par la télégraphie des burnous. Le cheik a levé ses tentes pour s'épargner les frais de notre réception. Les Arabes exécutent des signes conventionnels avec le pan de leurs burnous, et transmettent ainsi les nouvelles avec une rapidité incroyable.

Tout à coup nous apercevons deux Bédouins qui traversent notre piste d'un pas alerte et cherchent à nous éviter. Nous les cernons vivement et les mettons en demeure de nous indiquer où se trouve le cheik de la tribu. Ils nous affirment par gestes qu'il n'y a pas de cheik et que le khalife habite à quinze kilomètres. Nous exhibons la lettre de M. Canova et celle de M. Massicault, enjoignant aux autorités indigènes de favoriser notre voyage. Ils ne savent pas lire. Ils sont très vivement frappés du sceau de la Résidence. L'image de la République avec son diadème aux pointes acérées, presque fulgurantes, n'a pas, en effet, l'air d'une matrone disposée à la plaisanterie. Ils nous demandent si c'est la France qui est là, sur le papier. Sur notre réponse affirmative, ils se rappellent que le cheik des M'tsara est proche et nous conduisent au camp avec un empressement non moins inexplicable que leur mauvais vouloir de tout à l'heure.

La lettre est remise et passe de main en main ; personne ne peut la lire. Mais le sceau produit un effet magique et le cheik baise l'enveloppe avec vénération. Il nous salue en portant la main à la tête, puis au cœur ; il nous présente ses deux fils. Tous les hommes de la tribu s'approchent successivement pour nous faire leurs salamalecks et se baisent les doigts dès qu'ils nous ont touchés.

En un clin d'œil, une douzaine de femmes, jeunes, ont arraché les piquets de la meilleure tente, enlevé la plus belle natte et établi notre campement à cent pas environ hors du douar. Elles ne sont pas voilées et sont uniquement drapées d'une tunique d'étoffe bleue, fendue sous le bras jusqu'à la hanche. La tête, la gorge, les bras, les jambes et les pieds sont nus et chargés de bijoux grossiers, médailles, amulettes, colliers, bracelets et anneaux d'argent. Les

enfants sont nombreux, vifs, mais malpropres et peu vêtus.

Nous leur distribuons de petits miroirs. Le succès en est incroyable, et bientôt femmes et enfants se disputent nos faveurs avec tant d'énergie que la voiture est emportée d'assaut, et qu'il nous faut user presque de violence pour résister à l'attaque et mettre nos valises à l'abri de leurs mains indiscrètes.

Le neveu de M. Hébrard, un Parisien peu au courant des mœurs arabes, craint que les femmes ne se fatiguent à enfoncer les pieux de notre tente avec leurs maillets de bois. Il a la malencontreuse idée de vouloir les aider dans leur tâche. Mais le cheik l'arrête et lui fait observer quel acte humiliant il va commettre en se mêlant aux femmes, lui, l'hôte de la tribu, tandis que nul Arabe ne s'abaisse à ces travaux, qui sont le partage exclusif des maîtresses de tentes.

Le Parisien saisit son revolver et plante successivement deux balles dans le milieu d'une planchette fixée à cinquante pas dans le sol. Cet acte d'adresse lui attire l'admiration universelle. Plusieurs femmes courent chercher les moukhalas de leurs maris et veulent les obliger à faire preuve d'habileté. Mais eux ne paraissent pas désireux de brûler leur poudre. Ils examinent nos fusils et se pâment d'aise à la vue de la bretelle qu'un ressort caché fait rentrer automatiquement dans la rainure de la crosse. Ces grands enfants, que tout amuse, nous amènent des chevaux, que nos moukres font galoper à travers la broussaille.

Cependant les femmes sont rentrées dans l'intérieur du campement, et nous assistons à une scène de mœurs véritablement biblique. Plusieurs foyers piquent les ombres du crépuscule de leur flamme claire. Le kous-kous est en voie de préparation. Des femmes égorgent un agneau ; d'autres immolent des poules, suivant les prescriptions du Koran. Une jeune fille balance sur un foyer de braise une outre gonflée de crème et fixée par une corde d'alfa à un pieu recourbé. Trois femmes, plus âgées, accroupies, roulent sur une planche lisse, avec la paume de la main, des boulettes de farine de riz. Une mère de famille, à la peau ridée et flétrie, s'obstine à me suivre, sollicitant un miroir pour l'enfant qu'elle tient à la mamelle et qui n'a pu se présenter au moment de la distribution.

Le campement vaut la peine d'être décrit. L'enceinte est formée d'un rempart de jujubiers épineux, disposés en cercle avec une seule ouverture, où se tiennent une douzaine de chiens blancs, hargneux et féroces. Dans le premier cercle sont rangés les chameaux, dans le second, les vaches; enfin près des tentes, tournées invariablement du côté de la Mecque, se tiennent les moutons, les chèvres, les ânes, les chevaux et les poules.

TUNISIE. — Arc de triomphe a Sbeitla; d'après une photographie de M. Bauron (voir page 136)

Les tentes sont en laine ou en poils de chameau. Elles sont en général noires avec des raies blanches et ressemblent de loin à une gigantesque chauve-souris aux ailes étendues.

La tribu des M'tsara comprend, en ce moment, une douzaine de tentes, trente-quatre hommes et une soixantaine de femmes, filles et enfants. La tribu est donc bien défendue. Le guet est facile. Nul maraudeur ne saurait approcher sans être signalé par les chiens et nul animal ne peut être dérobé à moins qu'il ne sorte du campement.

Trois jeunes chameaux paissent en liberté. Leur laine est blanche. La gracilité de leurs membres leur donne l'aspect d'un squelette ambulant. Ils ont le regard de l'autruche. Ils se laissent approcher et leurs mouvements ne manquent ni de grâce, ni d'espièglerie.

A l'extrémité de la plaine, le disque du soleil a disparu dans les flammes d'un incendie lointain, et la timbale écornée de la lune, clouée dans l'azur, jette maintenant des reflets argentés sur les ombres diaphanes du crépuscule et les ondulations de la campagne embrunie. Les buissons résineux du lentisque pétillent devant chaque tente avec une flamme allongée, légère comme un souffle, ondoyante comme une draperie, et jettent des crépitements aigus.

Assis sur la natte arabe, adossés à nos colis, nous faisons face à la lune et au foyer. On nous apporte en grande

pompe le kous-kous, dans de gigantesques plats de terre rouge et sur des plateaux de cuivre. Il y a du riz fortement pimenté, des tranches de mouton, des poulets, des œufs, des bananes, des dattes, des pistaches rissolées, des figues de Barbarie et des jarres poreuses, où l'eau se rafraîchit. Nous mangeons sur nos genoux ; l'appétit satisfait, nous passons les mets à nos cochers, qui les passent ensuite aux Arabes. Les chiens attendent les os, et les plats s'en retournent absolument vides.

(*A suivre*).

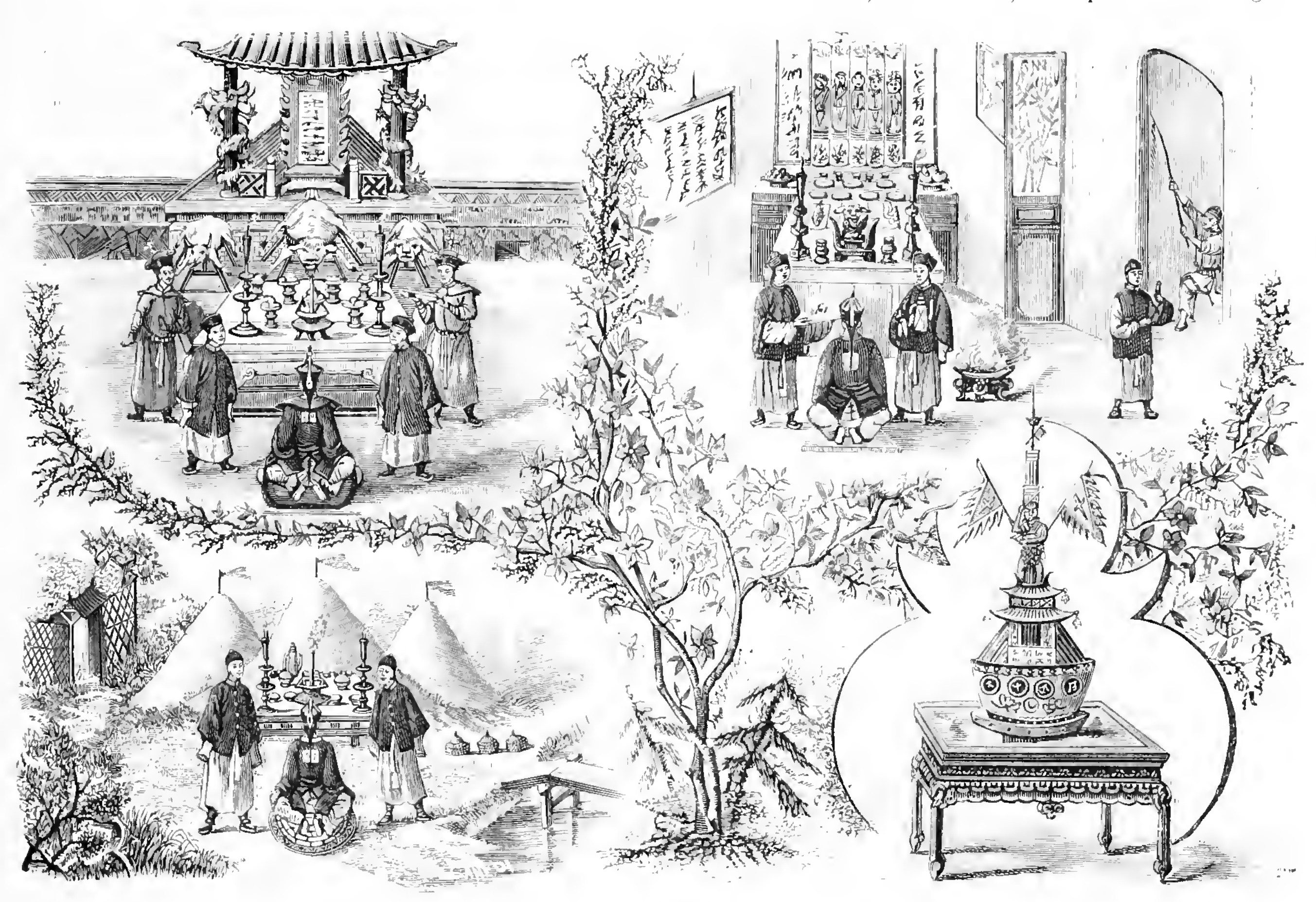
LE CHANG-HAI CHRÉTIEN
ET
LE CHANG-HAI PAYEN

PAR LE **R. P. RAVARY**, *de la Compagnie de Jésus* MISSIONNAIRE AU KIANG-NAN

(Suite 1).

SACRIFICES ET OBLATIONS EN USAGE EN CHINE.

Les pages précédentes contenaient déjà quelques détails sur les sacrifices, les offrandes, les expiations en usage en



Sacrifice des trois animaux
Offrandes aux tombeaux des ancêtres

Offrandes au dieu de la richesse
Offrande des parfums

CHINE. — CÉRÉMONIES PAÏENNES AU KIANG-NAN; d'après des dessins chinois envoyés par le R. P. RAVARY, de la Compagnie de Jésus

Chine. Je reviens sur ce sujet pour compléter ce que je ne pouvais alors qu'ébaucher. Je laisse de côté tout le fatras de pratiques superstitieuses inventées par les prêtres d'idoles, et me borne aux cérémonies religieuses accomplies au nom de l'État ou de la famille par les fonctionnaires ou les particuliers.

1° LE SACRIFICE DES TROIS ANIMAUX.

Il est offert deux fois par an, aux équinoxes. Voici ce qu'en dit le «Chou-king», livre par excellence de la Chine(1). Il raconte que le ministre Tcho-kong invita le roi Tchin-wang, à visiter une nouvelle ville dont on venait de tracer le plan. A cette occasion on offrit le sacrifice solennel. « Le 54e jour du cycle on se servit dans le sacrifice (Kiao) de deux bœufs, et le lendemain, 55e jour du cycle, dans le sacrifice à l'Esprit de la terre (Che), on se servit d'un bœuf, d'un cochon et d'une brebis. »

Le traducteur ajoute en note : « On parle ici des sacrifices dans le Kiao et dans le Che. J'ai déjà dit que Confucius déclare que ces sacrifices Kiao et Che sont pour honorer le Chang-si. Aussi, quand on dit que le Kiao est le temple du ciel, le Che le temple de la terre, selon le phi-

(1) Traduction par Pauthier, — Ch. XII (ayant pour titre Tchou-kao).

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19 et 26 février, 4 et 11 mars.

losophe Confucius, c'est le temple du Maître du ciel et de la terre. »

Je cite et ne discute pas. Je voulais seulement montrer la haute antiquité du sacrifice en question. Il s'accomplissait mille ans avant la venue de Notre-Seigneur.

La Chine, malheureusement trop tenace à conserver les vieilles traditions païennes, accomplit encore de nos jours les sacrifices des temps les plus reculés. Ces cérémonies religieuses ont naturellement subi de grandes modifications de formes. Bien plus, au lieu que dans les premiers âges on sacrifiait seulement au Ciel et aux Esprits supérieurs, les divinités se multipliant au gré des passions humaines, la Chine aujourd'hui offre à la créature les hommages dus uniquement au créateur.

Le sacrifice des Equinoxes se célèbre dans les dix-huit provinces de l'Empire, villes et villages, partout où se rencontre un Tsé-dam, ou temple des ancêtres. Le premier sacrificateur, le sacrificateur par excellence est l'Empereur fils du Ciel. Après lui viennent tous les fonctionnaires en charge, vice-rois dans leur province, Tche-fou dans leur préfecture, Tche-hien dans leur sous-préfecture, mandarins militaires dans les camps. La cérémonie s'accomplit ordinairement à la pagode de Confucius.

Dans les nombreuses localités où se trouve un temple des ancêtres, c'est là, devant la tablette des Ancêtres, que tout se passe. Ces populations, fidèles à un culte plus ancien mieux conservé, ne se mêlant pas à celles du voisinage, n'admettent pas les bonzes et les tao-zes, ni leurs superstitions. Toutes ces familles descendant d'une même souche, portant le même nom, ont leurs noms inscrits dans de grands registres appelés *ka-pous*. Les chefs de ces villages parfois fort populeux forment le conseil de famille. Et leur président est d'office, le sacrificateur, à la cérémonie du Tse-dam.

Dans la gravure p. 139 on voit un mandarin supérieur offrant le sacrifice des trois animaux à la pagode de Confucius, devant la tablette du « Prince des philosophes du Céleste Empire ».

Le grand homme *ta-jen* est accompagné de deux secrétaires et de deux officiers du tribunal, tous en habit de cérémonie. Ces deux derniers portent en partie le costume de l'ancienne dynastie, selon les prescriptions du rituel. Au fond de la salle est la tablette de Confucius, pendue à la place d'honneur, dans un cadre richement sculpté, au-dessus de l'autel où brûlent les parfums. Cet autel est surmonté d'un baldaquin porté par deux colonnes autour desquelles s'enroule le fameux dragon à cinq griffes. La tablette porte ces sept caractères dorés : Ta-chen-kom-tse-tse-lin-wei, c'est-à-dire siège où réside l'âme du grand saint Kom-tse (Confucius).

La cérémonie va bientôt commencer. Profitons de ces quelques instants pour examiner un peu en détail les oblations et les décorations de la salle. Devant la tablette, entre l'autel et la table chargée des offrandes, sont les trois tréteaux sur lesquels sont déposées les victimes, le bœuf au milieu, à gauche la brebis et à droite le porc. La veille, les animaux ont été examinés par le sacrificateur et les deux coadjuteurs avec les interrogations et les formules prescrites par le rituel. On les a trouvés de bon aloi. Les bêtes ont été abattues, saignées, épilées et lavées avec soin. Le matin, elles ont été déposées devant l'autel.

Sur la table, sont allumées deux grandes chandelles rouges, ornées de bandelettes et de sentences. Au milieu, une cassolette où brûle l'encens. Des deux côtés, avec symétrie, sont placés les huit plateaux et les soucoupes chargés des différents mets exigés pour la circonstance, et les deux jattes de vin. Dans les deux premières soucoupes, sont deux espèces de potages. Deux autres sont remplies de sorgho et de millet. Les quatre plateaux sont chargés des différents mets. La qualité de ces mets, la quantité, la manière de les préparer et de les disposer sur la table des sacrifices, tout est prévu et réglé par le rituel.

Du côté gauche se tiennent les cent à cent vingt chantres et musiciens se servant d'instruments antiques de tout genre pour accompagner en mesure les chants nombreux et variés, ordonnés par le rite. A droite, sont les quarante à cinquante artistes, exercés de longue date dans cette partie, qui, en mouvements cadencés, s'avancent, se retirent, élèvent les mains et les bras, ou les abaissent, et font différentes pantomimes, toujours avec gravité et mesure, accompagnant ainsi les différents chants exécutés dans cette longue séance.

La cérémonie dure près de trois heures. Elle commence vers deux heures du matin, et ne se termine que vers cinq heures au point du jour. Je me fatiguerais vainement et surtout je fatiguerais le lecteur si je transcrivais ici les trois à quatre longues pages du cérémonial. Les maîtres de cérémonies qui sont là pour le faire exécuter à la lettre, ont sans doute fort à faire pour supporter une si grande fatigue.

Tout doit se passer avec gravité, poids et mesure. Il n'y a pas d'exception à la règle. Les hauts fonctionnaires et les nombreux mandarins de tout degré doivent oublier, durant quelques heures, qu'ils ont la puissance en main pour devenir les disciples soumis du maître de cérémonie.

Le maître crie d'une voix vibrante : « Levez-vous, prosternez-vous, faites trois prostrations », et tous ces grands potentats du Céleste Empire, obéissant à l'ordre donné comme le plus petit de cette nombreuse assistance, se lèvent, fléchissent le genou, font les trois prostrations. Deux fois encore la même voix retentit et deux fois les mêmes mouvements sont répétés par l'assistance recueillie avec accompagnement de chants, d'orchestre et de pantomimes.

Les oblations commencent. On fait d'abord l'offrande des trois victimes, du bœuf en premier lieu, puis de la chèvre et enfin du porc, toujours gravement, lentement, avec les formules du rituel récitées à deux chœurs. Dans les intervalles, l'orchestre fait entendre ses accords. Le sacrificateur et ses acolytes prennent place ensuite devant la grande table pour procéder à l'oblation des mets et des fruits déposés sur les plateaux et dans les soucoupes. Le temps s'écoule assez rapidement. La cérémonie est achevée.

Quittons la salle de Confucius, sortons de la pagode. A quelques centaines de pas de là, nous apercevons dans un entrepôt réservé, trois tumulus assez élevés.

Je vous invite à y venir assister à une autre cérémonie en l'honneur des ancêtres.

2° Oblations faites au tombeau des ancêtres

Nous sommes entrés dans une propriété particulière, appartenant à un notable du pays. C'est la sépulture de sa famille. Ces trois monticules recouvrent un certain nombre de cercueils.

De temps immémorial, à l'époque du printemps, fixée par les rites, la Chine entière semble avoir oublié toutes les affaires politiques et commerciales. L'unique et la grosse question à l'ordre du jour dans les dix-huit provinces du Céleste Empire est de montrer au ciel et à la terre que tous, grands et petits, ont à cœur de remplir les devoirs de la piété filiale envers les ancêtres. De là cet empressement à venir à la sépulture de la famille. De là cette agitation, ce va-et-vient perpétuel, ces flots pressés de la population en habits de fête. De là ces préparatifs au tombeau, ces décorations, ces festins confortables, où les parents décédés depuis un ou deux siècles sont invités à venir prendre part. Ainsi le veut le rite, et le rite, en ces pays, est la loi qu'on ne peut transgresser sans être montré au doigt.

« Les sépultures des Chinois, écrit un vieux missionnaire, le P. du Halde, sont placées communément sur des hauteurs. L'usage est d'y planter des pins et des cyprès. On voit que cet usage a existé en même temps en de différents pays, qui n'avaient eu entre eux aucune communication. La forme des sépulcres varie selon les différentes provinces, et selon les différentes fortunes. Les pauvres se contentent de placer le cercueil sous un toit de chaume. D'autres l'enferment dans une petite loge de briques en forme de tombeau. Ceux des citoyens plus aisés sont faits en forme de fer à cheval, bien blanchis, et construits avec assez de goût. Ceux des grands et des mandarins sont d'un genre beaucoup plus fastueux et plus frappant. C'est d'abord une voûte sous laquelle est enfermée le cercueil. On élève sur cette voûte une masse de terre battue, d'environ dix pieds de diamètre, sur douze de hauteur, et qui se termine en forme de chapeau. Le tombeau est environné d'arbres de différentes sortes, plantés avec symétrie. On voit en face une longue table de marbre blanc poli, et chargée au centre d'une cassolette, de deux vases qui l'accompagnent, et de deux candélabres fort bien travaillés. »

La sépulture dont nous parlons (voir la gravure, p. 139), renferme trois de ces voûtes, surmontées par un amas de terre battue, et formant ainsi trois monticules. Les préparatifs et les décorations en l'honneur des ancêtres sont à peu près terminés. Sur les trois monticules, vous voyez flotter au gré de la brise ces trois guirlandes de papier découpé et colorié. Ces guirlandes ont été apposées la veille, à l'arrivée de la famille qui a passé la nuit dans des appartements construits à droite et à gauche des monticules, et destinés à la recevoir quand elle vient plusieurs fois dans l'année, passer un ou deux jours à la campagne.

Devant le tombeau est dressée la table où sont déposées les offrandes. Au milieu, sur le devant, est la cassolette où brûle l'encens. Des deux côtés sont placés les deux gros chandeliers d'étain, portant les bougies rouges, déjà allumées. Les huit soucoupes chargées de viandes et d'autres mets, sont disposées deux à deux et avec symétrie vers le milieu. Sept assiettes, remplies de fruits secs, entourent les soucoupes, et huit petites tasses à vin sont disposées sur la même ligne. A l'une des extrémités est la jatte de vin.

La cérémonie commence. La famille seule y prend part. Le chef de famille est censé l'officiant et le maître de cérémonie. Revêtu de ses plus riches habits, il se présente le premier devant la table des offrandes. Toute la famille sort des appartements et l'accompagne en silence. Un grand paillasson est déposé sur le gazon. Le chef, avec dignité, s'y agenouille, et fait les neuf prostrations ordonnées par le rite. En se relevant, il se rend, à pas comptés, à la table des offrandes, prend une des huit tasses remplies de vin, qu'il répand à plusieurs reprises et en entier sur la terre. Tous les membres de la famille, imitant l'exemple du chef, font les neuf prostrations et répandent à terre une des petites soucoupes de vin. On ne touche pas aux autres mets et fruits déposés dans les soucoupes et sur les petits plateaux. L'usage n'exige que les prostrations et l'effusion d'une tasse de vin qui doit arroser la terre où reposent les ancêtres. On ne récite pas de prières, comme cela se pratique à la pagode de Confucius et au temple des ancêtres. Le rite est fort simplifié. Ces prostrations multipliées de la famille entière, sont comme une invitation pressante aux parents décédés, à venir faire honneur au somptueux repas qu'on leur a préparé.

Avant de se retirer, on met le feu, avec une certaine solennité, à plusieurs corbeilles grossières, tressées avec des cordes en paille. Ces corbeilles, plus ou moins grandes, renferment un nombre plus ou moins considérable de lingots en papier doré et argenté. Dans le dessin p. 139, on voit trois de ces paniers déposés sur le gazon, à droite de la table des offrandes. L'opération se fait avec un grand sérieux. Avec l'offrande des mets, des fruits et du vin, le rite exige encore cette offrande de monnaie d'or et d'argent, qui est toujours bien acceptée par les parents trépassés. C'est d'abord un témoignage de piété filiale, puis, paraît-il, ces lingots peuvent être grandement utiles, même nécessaires dans l'autre vie en certaines circonstances critiques où l'on a besoin d'argent. Ne dites pas à ces pauvres païens que cette offrande d'une feuille de papier n'est qu'un enfantillage et qu'une dérision. On vous répond gravement que, de fait, parmi les vivants, il en est ainsi, mais que, dans l'autre monde, les choses se passent différemment. Ici-bas, ce n'est qu'un papier sans valeur, soit. Au pays qu'habitent les ancêtres, au contraire, la cendre de ce papier se change incontinent en lingots d'or et d'argent du plus pur aloi. Ainsi va le monde païen, pays où l'on accepte sans difficulté, même avec avidité, toutes les puérilités, les extravagances et les erreurs imaginables !

La cérémonie est terminée. Une dernière question de détail reste sur le tapis, question sérieuse pour quelques-uns.

Quels seront les heureux convives, les morts ou les vivants, qui viendront déguster le bon dîner préparé pour les ancêtres? La réponse est facile. En droit, ce sont les ancêtres, et les ancêtres seuls. En fait et en pratique, ce sont les vivants qui vont faire joyeusement honneur au festin, par la bonne raison, disent-ils, que les parents trépassés, ayant là-bas, des occupations plus sérieuses, n'ont pas le loisir d'accepter l'invitation faite par la piété filiale.

3° Offrandes au dieu de la richesse.

Une cérémonie d'un autre caractère a lieu dans la Chine entière, le 5e jour de la 1re lune chinoise. Tout se passe dans l'intérieur de la famille. Les amis et les étrangers ne sont pas invités. Les bonzes et les tao-zes à plus forte raison sont priés de rester dans leur pagode. A la cérémonie des tombeaux, il y a naturellement les distractions du voyage, les rencontres sur le chemin d'amis et de connaissances, la présence de quelques voisins et curieux qui veulent jouir du spectacle des prostrations et des rites en l'honneur des ancètres. Le recueillement peut laisser à désirer. Le 5e jour de la 1re lune, cet inconvénient n'a pas lieu. La cérémonie se fait dans le secret, dans l'obscurité, dans la nuit, portes et fenêtres bien closes. On semble craindre toute agitation extérieure, tout regard indiscret, toute distraction qui viendrait troubler la gravité de la cérémonie.

A l'heure fixée par le rite, au milieu de la nuit, ces immenses populations tombent à genoux, et multiplient leurs prostrations, leurs soupirs et leurs prières, aux pieds d'une grossière idole, qui s'appelle Zè-zen-lo-ià, le dieu de la richesse ! Quel étrange spectacle de voir tant de millions d'hommes, le front dans la poussière, murmurant cette curieuse ritournelle : « Zè-zen-lo-ià, donnez-nous des sapèques, de l'argent et de l'or en abondance. »

Ces supplications redoublées ont touché le cœur de la divinité qui a souri et promis de donner de grandes richesses à ses dévots adorateurs. La famille se relève radieuse. La jubilation est à son comble. Les détonations de pétards d'assez gros calibre se succèdent sans interruption. Le bruit est commencé, le vacarme va continuer jusqu'au point du jour ; aux pétards qui détonnent à chaque instant, ajoutez les coups redoublés des tam-tams et de la batterie de cuisine, sons grincheux et stridents, qui vous écorchent les oreilles, et plaignons ceux qui ont le tympan trop délicat ; plaignons surtout ceux qui ont besoin de dormir.

La gravure p. 139 représente encore fidèlement les décorations et les objets exigés par l'usage. La table des offrandes est dressée dans la pièce principale de la maison.

Dans le fond de l'appartement, au milieu de pendentifs et d'inscriptions on a élevé une espèce d'autel. A la place d'honneur, est placée l'idole de la richesse, Zé-zen-lo-ià, ou mieux cinq grossières images le plus souvent de papier, et assez mal barbouillées. Ces cinq images, en forme de poupées, sont appelées Ou-lou-zè-zen, ce qui signifie cinq divinités, rencontrant sur leur chemin, un beau jour et par hasard, des malheureux. La légende ajoute que ces malheureux étaient quelques commerçants qui n'avaient pas le sou. Les cinq génies bienfaisants, sachant que ces voyageurs étaient dans un extrême besoin, leur donnèrent sur-le-champ nombre de lingots d'or et d'argent. De là, dit encore la légende, la dévotion populaire aux cinq divinités Ou-lou-zè-zen !

Devant les idoles, sur la table, se rencontrent encore les deux grosses chandelles rouges et la cassolette d'encens au milieu. On voit aussi les huit soucoupes chargées de viande, de poissons et d'autres mets, les huit petits plateaux de fruits secs, puis les cinq petites tasses à vin, aux pieds des cinq divinités.

Le chef de famille, en habits de cérémonie, fait les neuf prostrations d'usage. Les deux fils aînés sont à ses côtés. L'un lui présente la jatte de vin, le second offre la petite soucoupe qu'on remplit. Après les prostrations, le chef prend sa coupe et répand le vin à terre. Tous les membres de la famille viennent successivement se prosterner devant l'idole, se relèvent, et déversent sur la dalle le vin contenu dans une des soucoupes. Pendant cette cérémonie, on jette dans une espèce de grande cassolette, ou réchaud, nombre de lingots de papier doré et argenté que l'on fait brûler avec une certaine gravité ; à ces lingots, on en ajoute de nouveaux.

Une épaisse fumée se répand dans l'appartement et atteste la dévotion de la famille, qui compte bien, en retour, voir bientôt tomber dans ses coffres, et en espèces sonnantes, autant de bons lingots d'or et d'argent, qu'on en a brûlés dans la nuit en l'honneur du Dieu de la richesse ! En attendant l'heure fortunée, la famille entière, pleine de jubilation, se met à table pour faire honneur au festin préparé pour l'idole chérie. Vous voyez déjà les enfants et les serviteurs entr'ouvrant la porte du logis et mettant le feu à ces longues traînées de pétards, qu'une même mèche fait éclater les uns après les autres, grâce à de petites mèches, trempées dans la poudre, qui allument successivement ces curieuses petites pièces détonnantes. La fête se terminera quand la fatigue ou le besoin de sommeil se feront sentir.

Cette fète en l'honneur du dieu de la richesse, porte un cachet spécial, cachet de ridicule et d'absurdité. Dans les grandes cérémonies nationales, il y a de la dignité, il y a une idée, un culte et des rites, malheureusement faussés depuis des siècles. Devant le dieu de la richesse, il n'y a rien de digne, de sérieux. C'est un enfantillage en grand, puisque une nation entière y prend part et s'amuse sérieusement avec de telles bagatelles. C'est encore une absurdité étrange, puisque l'on prend des moyens opposés à la fin qu'on désire obtenir. Tous, au Céleste Empire surtout, tous, grands et petits, ont le désir de s'enrichir ; et tous deviennent un peu plus pauvres en honorant le dieu de la richesse, par la raison qu'on fait une certaine dépense pour préparer les décorations, le festin et surtout les lingots d'or et d'argent, et que l'idole est incapable de compenser ces dépenses. Combien de sapèques, combien de piastres sortent du coffre-fort de la famille, pour acheter ces amas de papier, et tous, campagnards, commerçants et lettrés, ont la conviction plus ou moins solide, que le dieu de la richesse leur rendra, en bonnes espèces, autant de lingots d'or et d'argent qu'on en aura brûlé devant son autel !

Plusieurs fois, je posai ces mêmes questions à quelques païens de ma connaissance. Je demandais quelques explications sur cette curieuse cérémonie. Je leur faisais cette objection, essayant de leur prouver que, plus ils dépensaient plus ils s'appauvrissaient, puisque la divinité ne pouvait rien leur donner. Ces braves gens souriaient, semblaient être de mon sentiment, et finalement, en se retirant, ils étaient bien décidés à recommencer et à tenter de nouveau la fortune.

(A suivre)

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène Louvet, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE XVII

Suite (1)

III. Province ecclésiastique de Port-d'Espagne

La province ecclésiastique de Port-d'Espagne comprend les Antilles anglaises, hollandaises et danoises, soumises à des gouvernements protestants. Au commencement du siècle, en y ajoutant les trois Guyanes, ces îles comptaient environ cent dix-neuf mille catholiques, desservis par une *dizaine* de prêtres, sans lien et sans organisation hiérarchique. C'est seulement en 1819, que la Sacrée Congrégation créa le vicariat apostolique des Antilles, dont furent détachées, en 1824, les Antilles hollandaises, d'abord simple préfecture apostolique, devenue, en 1842, le vicariat apostolique de Curaçao. En 1835, on érigea le vicariat apostolique de la Trinité, et en 1836, le vicariat apostolique de la Jamaïque. Enfin en 1850, le Saint-Siège établit la province ecclésiastique de Port-d'Espagne : archevêché, Port-d'Espagne, évêché suffragant, Roseau, plus les deux vicariats déjà existants de Curaçao et de la Jamaïque. En 1888, le Honduras britannique fut détaché à son tour du vicariat de la Jamaïque et érigé en préfecture apostolique.

Archidiocèse de Port-d'Espagne

L'archidiocèse de Port-d'Espagne comprend l'île de la Trinité, avec les îles adjacentes de Sainte-Lucie, Saint-Vincent, Tabago, Grenade et les Grenadilles. Toutes ces îles appartiennent à l'Angleterre et comptent aujourd'hui cent cinquante-cinq mille catholiques, sur trois cent vingt mille habitants, près de la moitié de la population totale.

La Trinité. — Cette île, la plus importante du groupe, fut longtemps disputée entre la France et l'Angleterre ; elle est demeurée définitivement à cette dernière puissance. Autrefois toute catholique, sous la domination française, elle a vu l'élément protestant se développer chez elle à la faveur de l'influence britannique. Elle n'a plus actuellement que quatre-vingt mille catholiques sur cent soixante mille habitants, à peine la moitié de la population. La ville de Port-d'Espagne est, depuis 1850, la métropole de la province ecclésiastique.

« Il y a dans cette île, écrivait un missionnaire, des blancs, des noirs, des mulâtres, des olivâtres et des cuivrés, des Français, des Anglais, des Espagnols, des Portugais, des Chinois, des Nègres et des Indiens, dont les uns descendent des anciens Caraïbes, les premiers habitants du pays, et les autres, engagés comme *coolies* pour travailler sur les plantations, arrivent chaque année de l'Inde anglaise, au nombre d'environ *deux mille* dans le pays, où ils se fixent pour la plupart, quand le terme de leur engagement est expiré. C'est dire qu'on trouve à la Trinité à peu près toutes les religions connues : des catholiques, des protestants de toutes nuances et dénominations religieuses, des musulmans, des fétichistes, des bouddhistes chinois, des adorateurs de Brahma, de Wishnou et de Siva. »

Grâce à la tolérance, généralement bienveillante, du gouvernement anglais, les catholiques de la Trinité ne sont nullement molestés dans leur foi ; mais, comme ils ne reçoivent aucun secours de l'administration et qu'ils appartiennent en majorité à la classe la plus pauvre de la population, la mission de la Trinité n'a pu prendre encore tous les développements dont elle était susceptible. Elle a surtout beaucoup souffert de la disette d'ouvriers apostoliques, et comme les ministres protestants pullulent dans l'île, comme ils ont à leur disposition des ressources à peu près illimitées, leur propagande effrénée a causé beaucoup de tort au catholicisme, au cours de ce siècle. Un grand nombre de Portugais, à la foi languissante et aux mœurs relâchées, sont passés au protestantisme, faute de prêtres qui parlassent leur langue et qui pussent leur administrer les sacrements. Beaucoup d'autres catholiques, ne recevant qu'à de longs intervalles la visite du missionnaire et trouvant à leur porte le prédicant hérétique, ont eu la coupable faiblesse d'assister le dimanche au service protestant et de faire baptiser leurs enfants dans l'hérésie.

C'est pour remédier à cette triste situation que le Saint-Siège a confié, en 1869, la mission de la Trinité aux Dominicains de la province de Lyon. Depuis ce temps, le catholicisme s'est relevé peu à peu de l'état d'abandon dans lequel il végétait.

Voici la situation religieusede la mission :

1° *Personnel :* 1 archevêque, résidant à Port-d'Espagne ; 30 prêtres, dont 22 réguliers.

2° *Communautés religieuses : hommes.* Dominicains, 13 prêtres, 4 Frères. — Pères du St-Esprit, 9 prêtres, 3 scholastiques, 5 Frères. Total : 34 religieux hommes. *Femmes :* Dominicaines, 7 Sœurs. — Tertiaires de St-Dominique, 17 Sœurs. — Saint-Joseph de Cluny, 59 Sœurs.

3° *Œuvres :* 24 paroisses, plusieurs missions, 46 églises ou chapelles, 1 collège, jeunes gens (Pères du St-Esprit), 212 élèves. — 5 pensionnats, jeunes filles (Sœurs de Saint-Joseph), environ 300 élèves, 54 écoles primaires catholiques, 3,989 élèves. 1 orphelinat, 125 enfants. 2 hôpitaux : une maison d'incurables et la célèbre léproserie de Cocorite, dont les *Missions catholiques* ont entretenu plusieurs fois leurs lecteurs. Rappelons seulement ici que cette maison, confiée aux Dominicaines françaises du diocèse d'Autun, fut bien éprouvée à ses débuts. Les Sœurs étaient arrivées en 1867. En 1869, une effroyable épidémie de fièvre jaune emporta, en quelques jours, neuf religieuses sur quinze. Les survivantes n'en continuèrent pas moins, avec la plus héroïque abnégation, à rendre aux pauvres lépreux les soins les plus touchants. Aujourd'hui, cette maison, en pleine prospérité, compte 180 pensionnaires, et chaque année, de nombreux baptêmes d'adultes viennent réjouir le cœur des servantes de Jésus-Christ.

Parmi les œuvres de la mission de la Trinité, il faut ranger encore la mission des coolies indiens. Cette œuvre, si utile, ne fait que de commencer ; mais elle promet de riches fruits de salut pour l'avenir. Une école-orphelinat a été

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 1er, 8, 15, 22 janvier, 4, 12, 19 et 26 février et 11 mars

ouverte, pour arracher les nombreux enfants de la race indienne aux dangers de l'oisiveté et aux pièges de l'hérésie.

Signalons enfin, comme œuvre de zèle et d'apostolat, le célèbre pèlerinage de la *Divina Pastora*, à Sipara.

En résumé, la situation religieuse à la Trinité, sans être encore aussi favorable qu'on pourrait le désirer, laisse espérer beaucoup pour l'avenir du catholicisme. L'esprit général de la population, même protestante, est excellent. Si le nombre des prêtres pouvait égaler les besoins spirituels de la population, la grande majorité de l'île ne tarderait pas sans doute à redevenir catholique.

Sainte-Lucie. — Cette île, ancienne colonie française, comme la Trinité, fut définitivement cédée à l'Angleterre par les traités de 1815 ; mais elle est restée française de population, de mœurs et de langage. Elle compte 34,987 catholiques, sur 45,000 habitants.

1° *Personnel* : 12 prêtres, dont 5 appartiennent à la congrégation des Enfants de Marie-Immaculée.

2° *Œuvres* : 9 paroisses ; 12 églises ou chapelles, 11 écoles primaires catholiques, 1,440 enfants.

Saint-Vincent. — Ancienne colonie française, cédée à l'Angleterre, comme les précédentes. 3,120 catholiques sur environ 8,000 habitants.

L'île de Saint-Vincent est une de celles où la pénurie de prêtres s'est fait le plus cruellement sentir. Pendant longtemps elle n'eut qu'un seul prêtre pour desservir ses quatre églises paroissiales. Au siècle dernier, sous la domination française, l'île était tout entière catholique. Aujourd'hui la majorité des habitants sont protestants. Ce malheur est bien facile à expliquer. Que pouvait un pauvre prêtre contre plus de trente ministres ? Les anglicans, le culte officiel, ont élevé dans l'île vingt-six temples : les wesléyens en ont dix-neuf ; les presbytériens, quatre. Partout, à leur porte, les pauvres catholiques abandonnés rencontraient un oratoire protestant, un service religieux régulier, une école et des maîtres pour instruire leurs enfants. Est-il bien étonnant que ces malheureux se soient habitués à venir chercher chez les protestants ce qu'ils ne pouvaient trouver chez nous ?

1° *Personnel* : 2 prêtres.

2° *Œuvres* : 2 paroisses, 4 églises ou chapelles ; 4 écoles primaires catholiques ; 455 enfants.

La Grenade et les Grenadilles : Ce groupe d'îles compte 23,884 catholiques sur 45,000 habitants.

1° *Personnel* : 8 prêtres.

2° *Œuvres* : 6 paroisses, 8 églises ou chapelles ; 10 écoles primaires catholiques ; 1,218 enfants.

Tabago. — Cette île, qui compte une centaine de catholiques sur près de 20,000 habitants, n'a pas même de prêtre résidant à poste fixe ; elle forme une mission, visitée de temps en temps par un prêtre venu du dehors.

*
* *

En résumant tous ces chiffres, nous trouvons, pour l'archidiocèse de Port-d'Espagne, en 1890.

1° *Personnel :* 1 archevêque, 52 missionnaires.

2° *Œuvres* : 41 paroisses, 100 églises ou chapelles : 8 établissements d'éducation : 7,519 élèves.

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

Mgr Hermann Koeckemann

Vicaire apostolique des îles Sandwich.

Le R. P. Alazard, secrétaire du T. R. P. Général de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus, nous écrit de Paris :

« Encore une nouvelle et bien douloureuse épreuve pour nos missions.

« Un télégramme, arrivé le 9 mars de San-Francisco, nous apporte la nouvelle tout à fait inattendue de la mort de Mgr Hermann Koeckmann, évêque titulaire d'Olba et vicaire apostolique des îles Sandwich. Le télégramme ne donne pas la date du décès. Je vous enverrai plus tard quelques détails biographiques. En attendant, j'ose vous prier de communiquer cette nouvelle à vos lecteurs pour leur recommander l'âme de notre vénéré défunt. »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

Mme veuve Hamon-Bréhier, à Rennes........ 29 30
M. l'abbé Mallet, à Ceyrat, diocèse de Clermont........ 5 30
Anonyme de Marseille avec demande de prières pour une défunte et pour obtenir plusieurs grâces importantes........ 900
Anonyme de Londres........ 125 75
Anonyme don recueilli par l'*Echo de Fourvière*........ 3
Un ouvrier de Saint-Etienne » 2
Anonyme » 10
Anonyme » 100
Au nom d'un défunt, anonyme de Cambremer, diocèse de Bayeux........ 200

Pour les missions les plus nécessiteuses (Sœur Gilbert).
Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille........ 500

Pour les missions les plus nécessiteuses (R.P. Lejeune).
Une famille alsacienne, diocèse de Strasbourg........ 25
Paroisse de Thouarcé, diocèse d'Angers, produit d'une tombola de l'Enfant-Jésus, avec demande de prières pour les enfants de cette paroisse........ 40
Mlle Wilhelmine Schmitt, du diocèse de Metz........ 200

Au R. P. Tessier, supérieur du séminaire de Xa-Doai Tonkin méridional).
Mlle Blanchot, à Coligny, diocèse de Belley........ 5

Pour une mission de la Société des Missions Etrangères où le mouvement des conversions est le plus fort (au même).
Aumône de carême d'un Polonais à Kieff........ 61 70

Pour les affamés (R. P. Lejeune).
Anonyme d'Apt, diocèse d'Avignon........ 150

Pour Mgr Hamer, vicaire apostolique de la Mongolie.
Une pauvre ouvrière, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*........ 3
Anonyme de Lyon........ 2 50

Au R. P. Guérin, à Sainte-Anne de Thiès (Sénégal), pour la construction d'un sanctuaire à Sainte-Anne.
M. C. St R., diocèse de Lyon........ 40

Pour le rachat et le baptême d'enfants païens (au même).
A. M. L., diocèse de Lyon........ 20

Pour le baptême d'un enfant sous le nom d'Auguste (au même).
Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*........ 3

Pour le rachat d'enfants esclaves (au même).
M. Bernard, à Cap-Santé (Canada)........ 13

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



TUNISIE. — Ruines des bains romains de Télepte, près Fériana; d'après une photographie de M. Bauron
(Voir page 156).

CORRESPONDANCE

CHINE

Fin de la persécution.

M. Favier, Lazariste, vicaire général de Péking, nous écrit pour nous annoncer la fin des troubles dans le nord du Céleste Empire et nous communiquer trois documents officiels dont l'importance n'échappera pas à nos lecteurs.

Péking, 14 janvier 1892.

« La position pour les missionnaires et les chrétiens est encore assez tendue ; cependant, la sécurité des missions du nord, de l'est et de l'ouest est assurée, grâce à la bienveillance du vice-roi qui a fait placer une garnison dans chaque chrétienté. Dans la partie sud, après un incendie aussi considérable, il n'est pas étonnant que les ruines fument encore ; il est à espérer toutefois que la fin des misères est proche. Des décrets impériaux, dont je vous envoie les parties les plus importantes, viennent de paraître ; l'empereur y annonce la fin de la tourmente, récompense chacun selon ses mérites et charge le vice-roi d'un sérieux examen devant aboutir à la punition des coupables, quels qu'ils soient. »

N° 1190. — 25 MARS 1892

Extrait de trois décrets impériaux

publiés le 12 janvier 1892

PREMIER DÉCRET

Notre général en chef Yé-tchen-tchao *nous a écrit relativement à la guerre faite contre les rebelles dans le pays du prince* Ao-han. *Le général, avec ses soldats, a établi la tranquillité dans cette région et pris le chef des révoltés. Nous avons appris qu'un fauteur d'iniquités, nommé* Yang-in-tchen, *ayant réuni la secte abominable appelée* Kin-tan-kiao, *a trompé et séduit le peuple de quatre sous-préfectures. Cet homme et ces sectaires, qui avaient de la haine contre les Mongols, ont osé, sous le fallacieux prétexte de la même haine, massacrer des personnes appartenant à la religion du Seigneur du Ciel* (Tien-tchou-Tang), *soulevé des troubles et suscité des incendies, des rapts, des pillages, des maux sans nombre, en faisant périr plusieurs milliers d'hommes.*

Le général Yé, *envoyé avec ses troupes pour réprimer cette rébellion, a combattu plusieurs fois contre eux et les a vaincus, puis poursuivis jusque dans les cavernes de la vallée, appelées* Seu-li-hou-kin-tchang-kao. *Là ont été pris le grand chef* Iang-in-tchen, *ses fils, son frère et les fils de ce frère. En ceci apparaît la vengeance divine,*

pour relever le courage du peuple. Ainsi, le pays du prince Ao-han *et les environs ont repris leur première tranquillité... Les chefs de l'armée ayant bien mérité, nous indiquons sur une feuille séparée les grandes récompenses que nous leur réservons, sur la demande du général en chef.*

DEUXIÈME DÉCRET

Le général Yé *nous a écrit de nouveau sur les combats qu'il avait dû livrer dans les environs de la ville de* Ou-tan, *contre une autre troupe de rebelles de près de 5,000 hommes. Leur chef inique,* Li-kouo-tch'en, *venu avec ses sectaires d'un lieu appelé* Ao-ki, *pillait, brûlait et tuait à Niou-t'ai et dans d'autres endroits. Il avait placé son camp dans la pagode* Pé-t'a-sen, *en dehors de la ville* Ou-tan : *notre général* Yé *a envoyé ses chefs subalternes, qui, successivement, tuèrent ou prirent vivants le chef des révoltés et les principaux rebelles. Cette fois, le général* Yé, *par sa prudence et sa bonne direction, a anéanti totalement cette nouvelle rébellion, sauvant ainsi les princes Mongols et les autres hommes (les chrétiens). Nous récompensons le général en lui accordant l'autorisation de porter les habits jaunes et en lui donnant un titre de noblesse héréditaire. Nous lui mandons de faire tous ses efforts pour anéantir les rebelles fugitifs.*

TROISIÈME DÉCRET

Le même général nous annonce de nouvelles victoires, nous dit que la paix est rétablie partout et qu'il laisse une partie de son armée, provisoirement casernée dans le pays, pour la maintenir. Nous louons sa prudence et accordons les demandes qu'il nous adresse.

En considérant tous ces faits, nous ne pouvons que donner les plus grandes louanges au vice-roi Li-houang-tchang, *toujours si prêt à tout : cette fois encore, à la première annonce des troubles de Mongolie, il a envoyé, avec une rapidité extraordinaire, de la ville de* Tien-tsin, *ses soldats si bien exercés, avec des subsides et des provisions en abondance. Après lui, les mandarins de Moukden ont également envoyé des troupes au combat : c'est ainsi que le vice-roi* Li *a pu nous donner l'heureuse nouvelle des victoires remportées. Nous ordonnons donc au Tribunal des Rites, de délibérer sur la manière de récompenser dignement le vice-roi* Li *et les deux mandarins de* Moukden. *Nous ordonnons de plus à* Li-houang-tchang, *d'envoyer des mandarins fidèles et capables qui, de concert avec le gouverneur de* Jehol, *arrangeront les affaires troublées et viendront au secours du peuple si injustement opprimé. Pour les anciens mandarins, tant civils que militaires, le vice-roi* Li-houang-tchang *et le Gouverneur de* Jehol *devront examiner avec soin quels sont ceux qui ont été infidèles, soit avant, soit au commencement des troubles ; ils devront être punis sévèrement et sont dignes des plus grands châtiments, pour avoir été cause, par leur incurie, de l'incendie, de la destruction des églises de la religion (chrétienne) et du massacre de tant d'hommes tués par les révoltés.*

KOUANG-TONG

Dans le sud de la Chine, la situation s'est grandement améliorée, ainsi qu'on en peut juger par la lettre suivante du vénérable évêque de Canton.

LETTRE DE MGR AUGUSTIN CHAUSSE, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, PRÉFET APOSTOLIQUE DU KOUANG-TONG.

Canton, le 2 février 1892.

Au mois de juillet dernier, j'ai eu soin de vous faire connaître les malheurs de notre mission par suite des événements du Fleuve Bleu. Je crois que vous apprendrez aujourd'hui avec plaisir la solution de tous ces désagréments et la fin de la persécution.

C'est le dernier jour de l'année chinoise seulement que nous sommes arrivés à une conclusion finale. Quatre jours avant, j'ai eu une audience de cinq heures au palais du Gouverneur militaire de Canton, et à force de persévérance, nous sommes parvenus à une entente cordiale. La veille du premier jour de l'an, je recevais en grande cérémonie la somme dont nous étions convenus : sept mille piastres.

Vous dire toutes les démarches que nous avions faites, toutes les dépêches échangées entre Canton et Péking, vous montrerait la ténacité des Chinois et la patience qu'ils déploient pour la faire perdre aux étrangers ; mais je veux seulement vous raconter en quelques mots les diverses péripéties par lesquelles nos chrétiens ont passé durant ces six longs mois.

En juillet, après le pillage, la commotion avait été si forte que la campagne militaire n'avait pas suffi pour calmer les craintes et faire cesser les appréhensions : un grand nombre de nos néophytes avaient abandonné leurs villages. Nous avons eu beaucoup de peine à les retenir pour leur éviter les difficultés d'un retour toujours pénible et rempli de traverses. Peu à peu cependant, le calme était revenu et nos chrétiens avaient pu cueillir leurs moissons sans trop d'obstacles, lorsque la nouvelle des massacres de Mongolie, coïncidant avec la lenteur des autorités à arriver à un accommodement, vint de nouveau remuer les masses. On sema à profusion de petits écrits annonçant le retour à Canton du terrible Tchang-tchi-tong, décrivant les troubles du nord et le massacre de cinq à six cents chrétiens. Les menaces recommencèrent ; nos chrétiens reprirent peur ; un nouveau pillage était imminent. Chaque jour, je faisais des instances auprès du Vice-Roi pour qu'il agît promptement ; mais cela semblait peine perdue.

Tout à coup, le 20 décembre, on m'annonce que le village de Un-tong vient d'être encore attaqué et pillé. Le lendemain, un autre village subissait le même sort. C'est alors que le Vice-Roi se décida à donner des ordres qui furent, Dieu merci ! promptement exécutés.

Le 23, le Gouverneur militaire se portait avec trois cents soldats sur la scène de ces nouveaux désordres. Tous les païens, épouvantés à leur tour, avaient pris la fuite. A grand peine on put réunir quelques notables par l'intermédiaire desquels, on fit, dès le soir même, restituer les objets volés. Séance tenante, on accorda une indemnité à nos chrétiens.

Cette nouvelle campagne produisit sur les païens un effet terrible. Par un temps froid, les soldats, trempés par une pluie glaciale qui ne cessa de tomber toute la journée, n'étaient rien moins que satisfaits et bien disposés. Sous prétexte de s'abriter et de chercher les coupables dans les maisons des païens, il se permirent de prélever des compensations, ce qui aggrava passablement l'indemnité promise. Depuis lors, la tranquillité la plus absolue règne dans cette partie du pays; les habitants, qui n'avaient peut-être jamais vu tant de soldats dans leurs villages, se promettent bien de ne plus donner occasion à un spectacle dont ils font tous les frais.

C'est ainsi que Dieu sait tirer le bien du mal même. Car, il faut l'espérer, par suite de cette sévérité venue à temps, nos chrétiens, si exposés à des vexations continuelles depuis 1884, vont enfin respirer plus librement et reprendre tous les avantages qu'ils avaient avant la guerre. Comme nous sortons victorieux de cette attaque, il est fort probable que nos ennemis regarderont à deux fois avant de recommencer.

Après cet heureux coup de main du Gouverneur général de Canton, je lui envoyai, par les voies en usage, mes plus chaudes félicitations; puis je priai le Vice-Roi de le déléguer une seconde fois dans les autres cantons pour terminer en bloc cette trop longue affaire. Le général, en homme prudent, n'accepta l'offre qu'à la condition que l'indemnité fût réglée avant cette nouvelle et dernière campagne. C'est de cette manière que je pus entrer en pourparlers avec lui, laissant de côté les mandarins civils qui n'avaient fait que jeter sur notre route tous les obstacles possibles et enchevêtrer le litige.

Après quelques préliminaires posés par l'entremise de plusieurs personnes de bonne volonté, je m'abouchai avec lui, et, dès la première entrevue, nous étions à peu près d'accord. Il est vrai que cette séance a duré cinq heures! Le lendemain tout était réglé avec son délégué; le surlendemain, le général venait en personne me rendre visite et signer avec moi les clauses stipulées. Deux jours après, premier de l'an chinois, je reçus l'indemnité accompagnée de présents de circonstance.

Après les fêtes de l'an chinois, le général fera une descente chez les pillards de nos chrétiens pour régler ses comptes avec les notables. Il nous fera rendre autant d'objets qu'il pourra, prendra les coupables et imputera aux susdits notables la responsabilité des choses à venir, ce qui est surtout l'objet de nos plus grands désirs.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Rome, 15 mars 1892.

Le Saint-Père a érigé en vicariats apostoliques les préfectures apostoliques de Norwège et de Danemark, élevant en même temps à la dignité épiscopale avec siège titulaire les deux préfets qui viennent d'être nommés vicaires apostoliques, Mgr Jean-Baptiste Fallize, de la Norwège, et Mgr Jean Von Euch, du Danemark.

— Sa Sainteté a, sur la proposition de la Sacrée Congrégation de la Propagande, nommé évêque de Brooklyn (États-Unis), M. Charles-E. Mac-Donnel, secrétaire et chancelier du diocèse de New-York. Né à New-York, le 1er février 1854, Mgr Mac-Donnel a fait ses études de philosophie et de théologie à Rome, où il a obtenu le grade de docteur en théologie.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 11 mars, le Frère Florent-Marie Forgeat, du diocèse de Troyes et membre de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus, venu en France pour diriger l'impression d'un catéchisme et d'un livre de prières en langue marquisienne, s'est embarqué au Hâvre pour la mission de Tahiti. Il a déjà travaillé pendant trente-huit ans à la mission des Iles Marquises.

INFORMATIONS DIVERSES

Vizagapatam (*Hindoustan*). — La famine, suite d'une longue sécheresse sévit dans ce diocèse, principalement dans le pays de Palkonda, visité dernièrement par Mgr Clerc.

« Toute la journée, écrit le R. P. Avrillon, missionnaire de cette station, la porte est assiégée par des femmes et des enfants qui crient : « Père, j'ai faim. »

« Trop souvent le Père est obligé de leur répondre : « — Je ne « puis vous donner, je n'ai rien. Prenez patience. Le bon Dieu « voit votre peine! » Et ils disent avec une admirable résigna- « tion : « — Nous nous soumettons à tout. Pourvu que nous soyons sauvés, cela suffit. »

« Je viens d'acheter un panier de pommes de terre pour vingt-quatre sous et, avec cela, j'ai fait l'aumône à cinquante personnes, païennes et chrétiennes : une grosse pomme de terre aux femmes, une petite aux enfants. Que Dieu nous vienne en aide! »

Su-tchuen occidental (*Chine*).— Nous avons annoncé, il y a quelques mois, la mort de Mgr Pinchon, décédé le 29 novembre 1891 et nous avons consacré au vénéré prélat quelques notes biographiques succinctes. Nous publions aujourd'hui, en même temps que le portrait du regretté défunt (voir p.150), une lettre, la dernière peut-être qu'il ait écrite. Elle était adressée à un vénérable prêtre de la Haute-Vienne et a été reproduite par la *Semaine religieuse* du diocèse de Limoges.

« Mon courrier de France étant sur le point de se mettre en route, je ne puis vous oublier, surtout dans une semblable occasion, car il s'agit de lettres de nouvel an. Lorsque cette missive vous arrivera, vous serez encore dans les fêtes du jour de l'an de 1892; daignez donc accepter mes vœux et souhaits de bonne année.

« En Chine, comme vous avez pu le voir dans les journaux, nous ne sommes pas sans afflictions. Une famine horrible a sévi dans ma mission durant l'année qui vient de s'écouler. Les païens nous jetaient les fillettes par dizaines. En ce moment, nous avons à nourrir *six cents* orphelins ou orphelines. Comptez combien il me faut chaque jour d'écuelles de riz pour rassasier tout ce petit monde. Cependant la charité ne nous permettait pas de refuser ces pauvres enfants; nous savions que la grande majorité serait jetée au fleuve, si nous refusions de les recevoir. En grandissant, ils nous aimeront et se sanctifieront, nous en avons la douce espérance.

« Cette année, nos pharmacies et nos baptiseurs ambulants ont pu administrer le saint baptême, *in periculo mortis*, à trente-sept mille soixante-dix-neuf enfants. Voyez quelle belle moisson ! Déjà les neuf dixièmes de ces petits voleurs du paradis règnent dans le ciel et prient pour leurs bienfaiteurs. Il ne faut pas vous étonner de ce grand nombre ; l'empire chinois renferme *quatre cents millions et soixante-dix mille habitants*, d'après le dernier recensement. Mon vicariat apostolique a une population qui surpasse celle de la France. La ville de Tchen-Toû, capitale de la province du Su-tchuen, renferme un million d'habitants ; demandez la conversion de toutes ces âmes. Oh ! si Dieu nous accordait la conversion entière de ce vaste empire, quelle belle acquisition pour l'Eglise ! »

Peu de jours après avoir écrit cette lettre touchante, le vénérable évêque de Polemonium, allait recevoir dans le ciel la récompense de ses quarante-cinq années d'apostolat.

Gallas (*Afrique orientale*). — Mgr Taurin Cahagne, Capucin, vicaire apostolique des Gallas, écrit d'Obock, le 19 février 1892 :

« Je suis arrivé à la côte depuis deux mois par Djibouti. Depuis ce temps j'ai visité Obock, Aden et Zeyla sans trop de fatigues, grâce à la bienveillance de M. le Gouverneur et à l'obligeance du commandant de l'Étoile. Obock paraît baisser ; mais, sur la côte opposée du golfe de Tadjoura en pays Somanli s'élève une cité rivale, Djibouti, qui semble appelée à une destinée plus florissante, si la France en fait vraiment son œuvre.

La marine affectionne Djibouti à cause de la sûreté de sa rade, de la profondeur de ses eaux. Dieu a jeté là des digues et des brise-lames qui ne demandent qu'à être complétés. Les marchands préfèrent Djibouti parce que le continent s'ouvre en face et permet aux caravanes de pénétrer dans l'intérieur au milieu d'une population assez nombreuse et assez riche en troupeaux. On l'aime aussi à cause de l'abondance et de la pureté de ses eaux. Le pays qui l'avoisine et que je traversais pour la première fois est moins désagréable que du côté de Zeyla.

« Dans une quinzaine de jours, je reprendrai le chemin du désert, profitant des clartés de la lune qui préside aux nuits et nous aide à écarter les voleurs.

« L'année 1891 a été pour nous très douloureuse. Le manque presque absolu de récoltes en 1890, les maladies des hommes, l'extermination des bestiaux ont réduit ces pauvres provinces à la dernière extrémité. Le pays des Itou où nous avons une station a perdu peut-être les huit dixièmes de sa population. Nous étions à Bilalou près de la rivière Arba dans un groupe de quarante-huit familles ; au mois de mai dernier, il était réduit à quinze familles, encore étaient-elles toutes démembrées. Un autre de nos missionnaires s'établissait à Lafto chez les Oborra, presque dans un désert. Nous avons eu nous-mêmes à souffrir de la faim et pourtant, dans cette pénurie, nous avons dû venir au secours de ces pauvres gens. Nous avons eu la consolation de voir un certain nombre d'infidèles se rapprocher de notre sainte foi.

« Beaucoup de petits enfants ont été baptisés en danger de mort; d'autres ont survécu au nombre d'une cinquantaine et sont répartis entre nos quatre maisons de l'intérieur. Nous avons bien besoin de vos bonnes prières, car 1892 ne donne guère l'espérance d'un avenir meilleur. »

LE CHANG-HAI CHRÉTIEN
ET
LE CHANG-HAI PAYEN

PAR LE **R. P. RAVARY**, *de la Compagnie de Jésus*
MISSIONNAIRE AU KIANG-NAN

(Suite 1).

LA CANGUE DE ROSEAU DU CHANG-HAI SUPERSTITIEUX.

La cangue supplice. — Différentes cangues. Les enfants vêgnen ou enfants pécheurs et pénitents.

En octobre dernier, je sortais de notre Résidence, appelée en chinois Lo-tié-tsu-dam (ancien temple du maître du ciel). A la porte, dans la rue, trois petits païens m'entourent. Le missionnaire européen est fort connu en ce quartier de la cité, à cause surtout de la nombreuse école ouverte dans l'établissement depuis de longues années, école qui compte une moyenne de quatre-vingt-dix à quatre-vingt-quinze petits élèves étudiant chez nous. Deux de ces bonshommes portaient à la main un triangle de roseau. Je leur dis quelques paroles et continuai ma route. A quelques pas plus loin, dans cette rue assez étroite et commerçante, un groupe de grandes personnes et d'enfants me barrent le passage. L'un des petits avait au cou le curieux triangle, orné de deux bandes de papier portant quelques caractères grossièrement imprimés. L'une de ces bandes était collée sur la tige horizontale devant la poitrine de l'enfant. L'autre bande, enroulée en forme d'anneau, était fixée à l'un des angles derrière le cou de l'innocent. Je m'arrêtai un instant pour considérer le petit appareil. Je n'avais jamais fait attention à ce triangle, mais il avait frappé souvent mes regards. Cette fois je commençai à comprendre.

Le lendemain, dans une longue et solennelle procession, cinq grosses idoles protectrices de la cité devaient être portées en triomphe. Je savais qu'un grand nombre d'enfants faisaient partie de l'interminable cortège. En recueillant ces souvenirs, le doute n'était plus possible. La tige triangulaire, avec ses inscriptions, devait être un de ces mille objets superstitieux, fabriqués par la main des adorateurs des faux dieux !

Je revins à la maison. Là, il m'était plus facile de poursuivre les investigations sur le curieux triangle, dont le nom et la chose jusqu'à ce jour m'étaient inconnus. Plusieurs élèves païens du voisinage deviennent volontiers mes précepteurs et mes guides quand il s'agit de pénétrer dans les sentiers tortueux des rites et des observances superstitieuses de la pagode et du foyer domestique. Une petite rétribution en nature, un crayon, un couteau, etc., stimulent leur bonne volonté. Je suis servi à souhait. Chez les jeunes gens, chez les lettrés surtout, il y a plus de réserve, et les réponses sont presque toujours embarrassées et embarrassantes.

Dans la soirée du lendemain, j'étais devenu assez savant. Je connaissais le nom et la chose. Ce petit triangle s'appelle cangue de roseau, Lou-den-ka, pour le distinguer de la

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19 et 26 février, 4, 11 et 18 mars.

cangue de bois, instrument de supplice. La chose est la même dans l'idée de nos pauvres païens. Cette faible tige de roseau n'en est pas moins un appareil de supplice auquel sont condamnées d'innocentes victimes de deux, trois, quatre ans à peine et qu'on appelle vulgairement et naïvement criminels (vê-gnen), hommes pécheurs, hommes coupables !

J'appris encore que les deux bandes de papier étaient fabriquées en grand à la pagode de la ville (Then-wam-miao) et imprimées par la main des bonzes. Le tout était vendu huit sapèques (quatre centimes). Quelques espiègles ajoutaient non sans malice que le commerce était fort bon pour les vendeurs qui gagnaient au moins quatre sapèques sur chaque Lou-den-ka !

L'occasion était trop favorable pour la négliger. Un commissionnaire fut envoyé à la ville avec seize sapèques dans sa poche et le soir deux Lou-den-ka étaient déposés dans ma chambre. Heureux qui peut se procurer à si bon marché une pièce si intéressante à étudier ! Bientôt un des triangles fut sacrifié à la science. Les deux bandes de papier étaient détachées et même un peu lacérées pour être étudiées à loisir. Les gros fils, fixant les trois angles, furent coupés et le roseau, devenu inutile, fut jeté au panier. Le second Lou-den-ka est resté jusqu'à ce jour intact, comme sujet d'étude et pièce de conviction !

Avant de poursuivre le récit, quelques mots d'explication ne seront peut-être pas sans utilité. Nous parlons en ce moment de la cangue, de la cangue chinoise et d'une cangue de roseau ! En Europe, bien peu ont vu le système, tous ou presque tous comprennent la chose et son application pratique. Parlons donc de cette cangue que nous autres missionnaires, voyons si souvent quand nous pénétrons dans une ville du céleste Empire.

La cangue est une espèce de carcan portatif, consistant en deux pièces de bois assez pesantes et échancrées au milieu, qu'on réunit après y avoir introduit le cou du condamné. Telle est la cangue ordinaire avec une seule ouverture centrale pour la distinguer d'une autre espèce de cangue avec trois ouvertures, l'une plus grande pour tenir le cou du patient, et deux autres plus étroites dans lesquelles on introduit les deux mains. Un troisième système est un triangle de bois qu'on fixe au cou du condamné et auquel une des mains est attachée. Ces deux derniers appareils ne sont employés ordinairement que dans l'intérieur des tribunaux et sont comptés parmi les nombreux instruments de supplice employés pour torturer les grands criminels (voir la gravure page 151).

En Chine, la cangue ordinaire est vue et connue de tous. Aux portes de chaque ville, dans les cours d'entrée des tribunaux, vous rencontrerez souvent trois, quatre, cinq individus nonchalamment accroupis et portant assez gaillardement ce lourd collier. Ce spectacle est tellement vulgaire qu'il n'attire même plus l'attention du public.

Une vingtaine de coups de bâton et trois jours de cangue, telle est la punition ordinaire pour les péchés de chaque jour commis si fréquemment en Chine et ailleurs, voire un petit vol sans grande effraction, des coups donnés sans suites fâcheuses, quelques tasses de riz emportées par des malheureux qui avaient faim, quelques habits décrochés par des mendiants à demi-nus. Malheur à qui est pris en flagrant délit ! Le petit mandarin à qui on livre le coupable, lui imposera naturellement et les coups de bâton et la cangue. Mais les exécuteurs, roués dans leur triste métier, n'appliqueront à ces coupables de bas étage, souvent leurs parents, leurs amis ou leurs compères, que le minimum de la peine et pour la forme seulement. Les coups seront donnés mollement. La cangue sera choisie parmi les plus légères, et ne sera portée que pendant quelques heures de la journée. Avec ce système mitigé, on comprend que ces pauvres diables ne doivent pas s'inquiéter beaucoup. Vous les voyez souvent faire la causette entre eux et avec quelques bons voisins qui viennent leur tenir compagnie. La position sans doute n'est pas agréable, mais il paraît qu'on s'y accoutume assez facilement. Les planches, il est vrai, sont parfois pesantes. Le patient peut se servir de ses deux mains pour soutenir et soulever un peu ce poids incommode pour ses épaules fatiguées. Le plus fâcheux pour lui est la largeur du système, qui l'empêche de prendre lui-même sa nourriture. Une main étrangère et trop souvent vénale pour les condamnés dans les prisons, doit rendre ce service. Mais il en est autrement pour ce petit peuple de mendiants, de fumeurs d'opium qui se font voleurs pour ne pas mourir de faim. Ceux-là sont sûrs de rencontrer de nombreux compères qui viendront à leur secours. Des mains amies et connues leur apporteront de la nourriture, et leur offriront, qui une tasse de thé, qui une pipe allumée ; un troisième donnera un fruit, un gâteau quelques douceurs. Le tout est accepté volontiers, récompensé par un sourire.

Quel curieux groupe d'êtres humains s'est présenté parfois à mes regards étonnés dans les commencements ! Tous, porteurs de cangue, visiteurs, amis et compères, semblent faire bon ménage. Ils paraissent être du métier. Les vieux apprennent aux plus jeunes les diverses poses à prendre pour rendre la position plus tenable. Et les gendarmes, gardiens des prisonniers, quel rôle jouent-ils dans ces tristes scènes d'êtres humains trop avilis ? Hélas, trop souvent, ils semblent appartenir à la même famille. Donnez un dernier coup de crayon, prenez le croquis de quelques geôliers faisant l'office de gendarme, le tableau sera complet, tous les types se ressembleront par quelques traits, les condamnés, les amis et les gardiens ! Voilà l'abus. L'institution de cette pénalité et des autres supplices est sage et nécessaire pour la répression du crime. Il est vrai que, pour le cas dont je viens de parler, l'autorité ferme un tant soit peu les yeux. Il faut nécessairement sévir. Mais à ces fautes plus légères et si souvent répétées, on n'applique que le minimum de la peine, quelques coups de bâton et quelques jours de cangue.

Pour châtier les grands criminels, les magistrats doivent employer la cangue, qui devient entre les mains des geôliers, un supplice fort douloureux. Les épaules les plus robustes fléchissent bientôt sous le poids de ce rude collier, poids qui augmente ou diminue à volonté. Les chairs autour du cou ne tardent pas à être entamées. Tel grand coupable, auquel on veut arracher des aveux, portera ce lourd système un, deux, trois mois de suite, et le jour et la nuit. Quel supplice ! C'est une torture d'un genre particulier. Le

malheureux ne peut plus faire le moindre mouvement, sans ressentir une nouvelle secousse plus douloureuse. La main du geôlier, je le sais, doit porter à la bouche du condamné le peu de nourriture qui l'empêche de mourir de faim. Mais le sommeil? Comment goûter quelques instants d'un repos réparateur dans une position si incommode, dans un séjour infect, sur quelques planches grossièrement taillées qui servent de grabat, avec les êtres avilis qui vous entourent et qui vous tiennent compagnie?

Tel est le supplice de la cangue dans son application sérieuse. Cette courte digression fera mieux comprendre sans doute ce que nous allons dire de la curieuse cangue de roseau.

D'abord cette tige triangulaire est une cangue. Elle en porte le nom. Tous, grands et petits, l'appellent ainsi; tous connaissent le système. Le petit monde écolier, tout grand bébé qui sait acheter un morceau de sucre trois sapèques et une orange quatre sapèques, vous dira sans hésiter que le Lou-den-ka, cangue de roseau, se vend sept sapèques, que ce Lou-den-ka doit être porté pendant trois ans, et trois fois dans l'année, à la procession du printemps, souvent le 4 avril, à celle du 15 de la septième lune, et à celle du 1er de la dixième lune. Notre petit bonhomme sait encore qu'il faut brûler ce Lou-den-ka au retour de la procession dans le colossal trépied allumé au milieu de la cour de la pagode, pour remercier l'idole!

Le Lou-den-ka porte le nom de cangue, et de plus, dans l'idée et le langage populaire, ce léger triangle est employé comme instrument de supplice, comme cangue, supplice toutefois proportionné à l'âge et à la condition de ceux qui sont condamnés à le subir. Au jour où la main du malheur vient frapper au foyer domestique un être chéri, la famille désolée comprend instinctivement que le ciel est irrité contre elle. Il y a parmi ses membres un coupable. La Divinité crie vengeance. Il faut une expiation. Quelle sera la victime choisie pour expier la faute commise? Cette victime, ô mon Dieu! sera, le plus souvent ce charmant bébé de deux, trois, quatre ans à peine.

C'est lui qui doit expier la faute, c'est lui le seul et le grand coupable, condamné par la famille à porter la cangue pendant trois ans. Cet innocent, par un jeu de mots bizarre mais bien éloquent, est appelé et s'appelle lui-même Vê-gnon, homme de péché, homme pécheur. Avec la cangne il doit revêtir le costume officiel du criminel, casaque rouge de sang, culotte rouge, bas et souliers rouges, et par un nouveau trait de bizarrerie, tout ce rouge est enveloppé en partie par une espèce de tablier d'une blancheur éclatante, emblème de l'innocence contrastant singulièrement avec les habits rouges du condamné!

J'ai vu le long et interminable défilé de ces processions de la pagode. On voit là en grand, ce qui se rencontre plus ou moins dans toutes les fêtes du paganisme, un mélange inexprimable du beau et du hideux, du sérieux et du grotesque, du dévot et du moqueur, spectacle qui fatigue et dégoûte. Je demande exception pour ces deux à trois cents petits innocents portés sur les épaules des papas ou des serviteurs! Cette figure innocente qui vous sourit, ce costume gracieux, ces instruments de supplice appendus au cou et à la ceinture du petit Vê-gnen, cet ensemble est beau, touchant mais digne d'une meilleure cause!

Telle est l'application de la loi générale de l'expiation parmi les millions de païens qui nous entourent. Ils ont le malheur de naître et de vivre adorateurs de fausses divinités. Non moins à plaindre sont ceux qui ont le malheur de vivre et de mourir en incrédules!

Je quitte presque à regret ces questions si intéressantes des traditions qui se rencontrent chez tous les peuples. Le Céleste Empire, par son antiquité et son respect de l'autorité, est plus riche en ce genre que beaucoup d'autres pays. Je rentre dans mon sujet. Parlons d'abord de notre Lou-den-ka et des autres petits appareils constituant la toi-



+ Jean Théophile Pinchon, Evêque de Polemonium Vic. Apost. du Sutchuen septentrio-occidental, (en Chine)

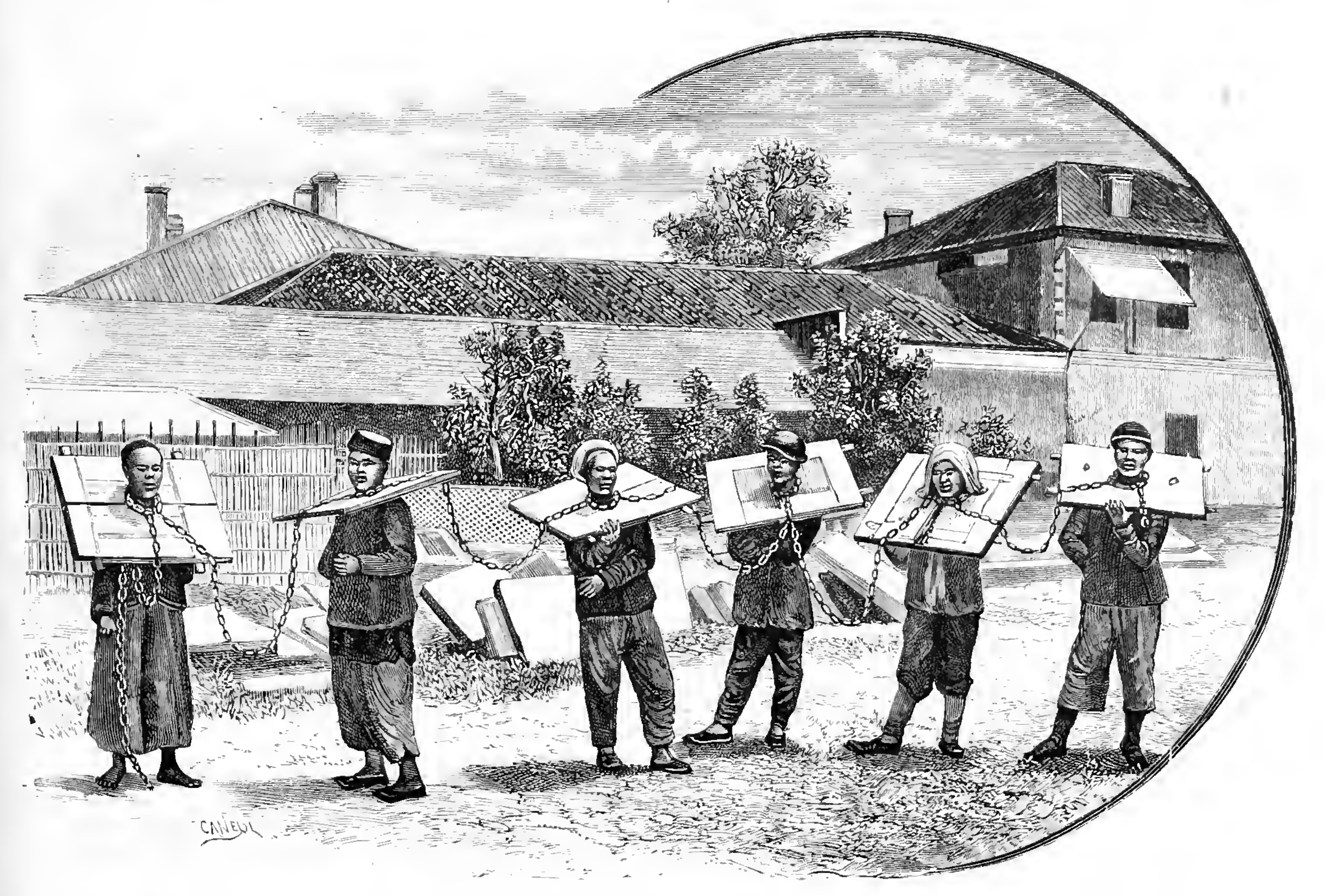
MGR PINCHON, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, VICAIRE APOSTOLIQUE DU SU-TCHUEN SEPTENTRIONAL (Voir page 147).

lette du petit condamné. En second lieu, nous verrons le rôle qu'on fait jouer à ces innocents dans les cérémonies publiques.

*
* *

Le Lou-den-ka est une petite cangue triangulaire destinée à être posée au cou du petit Vè-gnen. La matière est la tige légère d'un roseau fort léger, dont on se sert parfois pour confectionner quelques paniers et corbeilles grossières et sans valeur, et assez souvent comme paille de chauffage. Un beau jour, il y a longtemps, paraît-il, un dévot de la pagode eut la curieuse idée d'en faire une cangue ! Quel est ce personnage ? Quand et comment cet usage s'est-il introduit en ces pays, je l'ignore jusqu'à ce jour. Le fait est que l'usage semble avoir fait loi, tant on en use largement. Ailleurs le Lou-den-ka est moins connu. Cette cangue du reste est remplacée avantageusement par plusieurs autres petits appareils de supplice, dont je vais parler bientôt.

L'art de façonner le Lou-den-ka est primitif. Vous prenez une tige de roseau, vous la pliez en deux endroits en la comprimant, vous fixez par un fil grossier les deux extrémités, la tige deviendra facilement par ce système un triangle isocèle de quarante-cinq à cinquante centimètres de côté. Jusqu'ici c'est un rien, un jouet d'enfant, que la main



KIANG-NAN (*Chine.*)— CHINOIS A LA CANGUE; d'après une photographie communiquée par le R. P. TOURNADE. (voir page 149)

la moins habile peut façonner. Ce triangle n'aura de valeur qu'au moment où la main du bonze viendra poser le cachet superstitieux et presque sacré aux yeux de ces dévots crédules à l'excès. Ce sont deux bandes de papier portant quelques caractères grossièrement imprimés. L'une de ces bandes est scellée sur la tige horizontale reposant sur la poitrine de l'enfant. L'autre est enroulée en forme d'anneau à l'angle posé sur le cou. C'est cet anneau qui est censé le scellé du petit système. Il porte le caractère *Fom*, mot employé et appliqué sur les maisons où il est défendu de pénétrer par la loi ou par une sentence judiciaire. La justice appose les scellés sur une propriété, en affichant sur la porte principale une feuille de papier rouge portant le caractère Fom, surmontée de deux morceaux de bois ou planchettes grossières clouées en forme de croix de Saint-André.

La bande horizontale du Lou-den-ka porte ces huit caractères : *ka hao fa sin vè jen in min.* Puis à l'extrémité, mais tout à fait séparés, ces deux autres caractères : *se tsom.* Sur la bande en anneau, on lit ces six caractères : *cham pè-chié-ieu-pa-fou*, puis au bas le caractère *fom*, sceau du juge qui a prononcé la sentence.

Pour bien comprendre le sens des dix caractères de la bande horizontale, il faut pour ainsi dire briser le seau du papier enroulé en forme d'anneau et lire les sept caractères qu'il contient. Là est la clef du mystère. On y voit que la

divinité ou l'idole que le territoire de Chang-hai regarde comme son souverain, parle à ses sujets. Le nom de cette divinité est Chié-ieu-pa. Le caractère Fou qui suit, signifie Palais ou tribunal. La divinité, siégeant en son tribunal, porte une sentence judiciaire. Cette sentence, on la lit sur la bande horizontale. En voici le sens littéral : « Est condamné à porter la cangue le criminel dont le nom est inscrit sur cette feuille, après l'aveu de son péché fait de plein gré. Que tous le sachent ! » Ce double caractère : *se tsom*, (que tous le sachent !) est une formule acceptée et employée dans tous les jugements. Qui porte cette sentence ? Lisons la bande supérieure : « Chié-ieu-pa (nom de la divinité), gouverneur de Chang-hai, siégeant en son tribunal, a ainsi jugé et apposé son sceau ! »

Le dévot de la pagode qui eut la curieuse idée de plier en forme rectangulaire une tige de roseau et surtout de donner le nom de cangue au petit système, mérite pour le moins une mention honorable. Il portait sous son bonnet une forte dose, je ne dis pas de génie, mais d'originalité.

Si ce même personnage, en fabriquant sa cangue, trouva dans sa pieuse imagination et écrivit lui-même la double inscription que nous venons de lire, je n'hésite pas à lui décerner un titre plus honorifique. Il était plus qu'original. Je l'appellerais presque philosophe, mais philosophe de bonne composition, plus enjoué que sérieux, connaissant son temps et son pays, et se moquant assez facilement de tout le monde ! Comment, en effet, peut-il se permettre un si étrange abus des mots et des choses ? Comment oser, à la face des nombreux lettrés du pays, hommes si peu croyants et si difficiles à accepter une ligne, une phrase mal agencée, jeter dans le public des sentences imprimées et choquant le bon sens ? Comment oser condamner au supplice infamant de la cangue des centaines de chers petits innocents de quatre, cinq et six ans à peine ? Quel crime ont-ils commis, ces bien-aimés enfants, l'orgueil et la joie du foyer domestique ? Et nos austères lettrés gardent le silence. Ils acceptent le fait accompli. Bien plus, ils ne sont pas les derniers à se procurer le fameux Lou-den-ka, et à le poser eux-mêmes au cou du bébé au jour où il doit parader dans une procession publique !

Ainsi va le monde païen, de contradictions en contradictions, de turpitudes en turpitudes et cela dans tous les âges et sous tous les ciels possibles ! L'histoire du paganisme ancien en Occident et en Orient, nous dit clairement qu'il ne faut pas s'étonner de ce qui se passe dans le paganisme des temps modernes.

Je devais une mention spéciale au Lou-den-ka, parce que, parlant ici avant tout de ce qui regarde Chang-hai, j'ai lieu de croire que la cangue de roseau a pris naissance sur le territoire de cette cité. De fait, à Chang-hai et dans les localités voisines, ce rite superstitieux est fort goûté et fort cultivé. Ailleurs il est à peine connu. Les autres petits appareils à l'usage des enfants vê-gnen, criminels, et dont les noms suivent, sont en usage dans la Chine entière.

Le *Sou* est un cadenas parfois assez gros et souvent gentiment travaillé, qui ferme la chainette plus ou moins longue passée au cou et parfois autour du corps de l'innocent. C'est un acte solennel par lequel l'enfant est voué à l'idole. Pour détourner un grand malheur, du foyer domestique, cet enfant chéri est revêtu du costume officiel du vê-gnen, tunique rouge et tablier d'une grande blancheur, et il est posté devant la divinité protectrice de la localité. Après les formalités fixées par le rite, l'idole daigne accepter l'innocent comme victime de bon aloi, et comme signe d'offrande reçue, ordonne qu'on l'enchaîne à ses pieds. A ce moment, le bonze passe la chainette autour du cou et du corps de l'enfant et ferme cet ensemble de chaines par un cadenas dont la clef est déposée aux pieds de l'idole. L'enfant rentre à la maison. Le malheur est conjuré. Le tour est bien joué. Le plus heureux dans l'affaire est le bonze qui a bien soin de ne pas laisser trop longtemps exposées aux yeux et surtout à la main des profanes, les quelques pièces de monnaie déposées sur l'autel de l'idole.

Le *Kieu* est un anneau de métal, d'un poids assez léger, qu'on fait glisser de la tête autour du cou et qui repose sur les épaules. C'est le signe de la servitude. L'enfant qui le porte est déclaré l'esclave de l'idole. Ce large et solide anneau peut être considéré comme un collier de force. A ce collier est fixée la corde ou la chaîne par laquelle le chef des esclaves ou le geôlier traîne à son gré les criminels condamnés à ce supplice. Jour et nuit, le malheureux ne peut se débarrasser de ce carcan, qui le fait souffrir. Le jour on lui impose les plus rudes corvées. La nuit, la chaîne est rivée au mur ou à une poutre de la prison. L'anneau reçu à la pagode n'est qu'une faible figure de ce supplice. De fait, c'est presque un amusement. J'ai rencontré des enfants qui portaient l'anneau nuit et jour depuis plusieurs mois. Ils paraissaient heureux de le montrer aux curieux qui les entouraient. Assez souvent cet anneau est d'argent. Nos charmants bonshommes, déjà grandelets, savent fort bien vous faire remarquer, avec une certaine fierté, que cet anneau n'est pas de cuivre ou de plomb. La gloriole est de tous les âges !

Le *Sio-ka-tse* est le petit anneau porté aux narines ; il indique une servitude encore plus humiliante et plus dégradante acceptée de plein gré par les fervents de la pagode. Le grand anneau est le signe de la servitude. Le petit n'est employé que pour les bêtes de somme. En beaucoup de pays, comme en Chine, on perce la partie charnue du naseau des bœufs et des buffles. On introduit dans cette ouverture un petit anneau de fer. A cet anneau est attachée une corde, et le gros ruminant est traîné par cette corde au travail pendant le jour. La nuit, la corde est fixée à un poteau ! Et nos chères victimes, à la pagode, sont ainsi jetées comme des bêtes de somme, aux pieds de l'idole, démon de l'enfer, tyran cruel et sanguinaire, pour y recevoir comme le cachet de l'animalité. Là, on leur perce les narines et on y introduit un petit anneau, opération qui se fait à l'étable pour un jeune buffle, avec cette différence que l'animal porte un anneau de fer et l'enfant un anneau d'or et d'argent ! Voilà bien, sous une forme spéciale l'*animalis homo*, l'homme animal dont parle l'apôtre ! Et nos savants et nos docteurs du Céleste Empire, si chatouilleux sur la question des rites et de l'étiquette, acceptent sans rougir une turpitude si dégradante pour la dignité humaine !

(*A suivre*).

DE CARTHAGE AU SAHARA

Par M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

(Suite 1)

La soirée du bivouac. — Un chanteur et deux musiciens. — Hymne à Kairouan. — La délibération. — Les gardes de corps. — Le réveil. — Les adieux. — Un torrent débordé. — Le tombeau de Flavius. — Kasserine.

Le repas fini, trente-quatre Arabes se rangent en cercle autour de notre foyer. Ils quittent leurs savates en arrivant par égard pour leurs hôtes. L'air est vif. Ils relèvent leur vêtement aussi haut que le permet la décence, et, les uns après les autres, passent deux ou trois fois leurs jambes nues dans la flamme. Quand ils sont ainsi flambés, ils s'accroupissent, et la causerie commence. Nous leur distribuons des cigarettes. Après la poudre, ce modeste calumet de l'amitié est certainement le plus gracieux présent qu'on puisse leur faire.

Les chevaux, les jambes accouplées, s'approchent à leur tour. Rassasiés d'orge, ils passent la tête par-dessus les épaules des hommes. Ils veulent aussi leur part des plaisirs d'une veillée de bivouac.

Une femme apporte un tambourin. Elle en sèche la peau à la flamme et en ausculte le son jusqu'à ce qu'il lui semble rendre la note désirée. Deux jeunes bédouins, vêtus d'une tunique blanche, avec une ceinture et un turban neufs, se présentent munis de chalumeaux. Ces tiges de roseaux agrestes sont reliées par des anneaux de cuivre. Chanteurs et musiciens nous saluent, s'accroupissent, et pendant que toutes les bouches respirent voluptueusement l'exquise ambroisie de la cigarette de France, ils préludent à leurs airs de mosquée.

A Allah la première louange ! à lui le premier son, la première harmonie ! Les musiciens modulent l'hymne sacré avec des inclinations de tête, des haussements d'épaules, des mouvements de l'épine dorsale rythmés et expressifs.

Puis, c'est le cantique d'Abd-el-Kader, ou du serviteur de Dieu. Un Arabe le chante à pleine voix, en s'accompagnant du tambourin. L'instrument circule ensuite dans l'assemblée pour recevoir le karoub ou la pièce d'argent qui servira de salaire au troubadour et aux musiciens.

Après Dieu et le bonheur de le servir, ce qui fait battre le cœur d'un bon musulman, c'est sa patrie, la ville sainte, l'étoile du désert, la fleur des sables, la brillante cité de Kairouan.

M. Canova a daigné nous faire la traduction de ce chant indigène. Nous la donnons ici, en respectant, autant que le permet le sens, la coupe des vers arabes.

KAIROUAN

(Chanson indigène).

Certes, pour Kairouan et pour ses habitants,
L'honnêteté est un dogme dont les plus fiers sont fiers.
Cette ville surabonde de savoir, de clémence.
Elle possède le salut, la science, la bonté.
Tandis que Bagdad est l'Irak (la Babylone) du levant,
Kairouan est l'Irak du couchant ! Quel abîme entre les deux !
Oserai-je comparer Bagdad à Kairouan ?
Autant vaut mesurer le mois avec l'année !
La première, construite avec de grands efforts,
N'a jamais pu répondre aux vœux des fondateurs.
Un simple émir jadis en a tracé le plan.
Les amis de Beder (nom de Mohamed) bâtirent la seconde.
Le prophète lui même daigna l'édifier,
Invoquer sur son nom la tutelle des justes.
Ces justes assistaient à son érection.
Leurs visages ravis étaient resplendissants,
Quand ils priaient dans sa mosquée, œil du désert ;
Elle n'avait pas encore de muraille d'enceinte.
Mais les justes suivirent des voix mystérieuses
Les appelant à la prière. Une lumière soudaine
Les éclaira, leur montra le Mihreb.
Là fut fondée par eux la belle Kairouan ;
Sans nulle hésitation, sans nulle impiété.
Le milieu du Mihreb vise vraiment le sud
Et la maison sacrée (La Mecque), sa haute protectrice !

Les chanteurs et les musiciens, surexcités par nos applaudissements et leur propre animation, sont infatigables. Les paroles volent de plus en plus sonores de leurs bouches émues, et les notes jaillissent de plus en plus vibrantes de leurs pipeaux rustiques. Les chevaux immobiles paraissent charmés. Les chiens restent silencieux. A travers une fente de l'étoffe qui compose notre palais, j'aperçois les chameaux le cou tendu, et l'œil attentif. La lune blanche monte tranquille dans l'azur et jette des tons bleus et veloutés d'une douceur infinie sur les plaines apaisées.

M. Hébrard regrette de ne pouvoir photographier une scène d'une originalité si intense, d'une couleur locale si prononcée. Au temps de Jacob, on devait passer ainsi la veillée sur les coteaux de Béthel et dans les vallons de Mambré.

Malgré la fatigue, nous ne songeons pas à dormir. Cependant, il est déjà onze heures. M Hébrard et M. Dumont remercient les musiciens. En ma qualité de marabout, j'adresse des félicitations à tous les hommes du douar et je donne enfin le signal de la retraite.

Les Arabes rentrent dans l'enceinte du camp. Roulés dans nos couvertures, nous nous étendons sur la natte, les membres fatigués, l'imagination pleine des visions nocturnes du désert. Malgré le vent frais qui souffle par dessous ma tête et contre lequel je me fais un rempart de ma valise, je ne tarde pas à m'endormir.

M. Hébrard reste éveillé, car une vive discussion s'est élevée dans le camp. Elle dure plus d'une heure. Tous les hommes du douar parlent successivement et semblent très animés. Enfin, les voix s'éteignent. Quelques instants s'écoulent ; M. Hébrard aperçoit deux burnous qui glissent sournoisement le long de notre tente. Il réveille M. Dumont, et tous les deux saisissent leurs fusils. Les deux indigènes, sans autre façon, pénètrent sous la tente et se couchent en long, près de mes amis. Viennent-ils pour voler ? Ont-ils des intentions homicides ? Faut-il les frapper et les faire déguerpir ?

Ahmed devine la pensée de M. Hébrard et de son neveu. Il a suivi toutes les péripéties de la discussion : « Ne craignez pas, dit-il ; ces hommes sont vos gardiens. Les nomades ont délibéré pour savoir s'il convenait mieux de

(1) Voir les numéros des 1er, 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19, 26 février, 4, 11 et 18 mars et la carte page 114.

vous laisser dormir seuls, ou de vous envoyer des gardes de corps. Chacun d'eux a exprimé et motivé son avis. Le résultat de cette longue discussion est qu'il convient de vous honorer par la députation de deux défenseurs, et ces hommes étendus sont les amis que la tribu envoie pour vous protéger, surtout du moment que vous n'avez rien à redouter. »

Les mille bruits du camp nous réveillent dès que l'horizon se colore au levant. Les chameaux grommellent et renâclent, les chevaux hennissent, les ânes brayent, les coqs chantent ; les bergers rallument la braise du foyer assoupi : dans les troupeaux, chevrotements et bêlements se font chorus.

Nos chevaux, rassasiés d'orge, sont attelés, pendant que les fils du cheik nous apportent des œufs et du lait. Quant à lui, il veille à tout avec dignité et fait charger nos valises. Au moment du départ, tout le personnel du douar nous entoure, les hommes au premier rang, les femmes au second.

Alors le cheik, d'une voix convaincue, prononce ces mots avec solennité :

« Les Met'sara sont heureux d'avoir abrité sous leurs tentes trois illustres fils de France. Vos visages demeureront dans nos cœurs plus longtemps que sur la surface polie de vos miroirs ! »

Je réponds :

« Merci, grand cheik, pour ton hospitalité fraternelle ! Ton âme est sœur de notre âme. Notre amitié durera plus que la flamme du lentisque au foyer du bivouac. Tant que la lune, témoin de la veillée d'hier, promènera son croissant écorné sur les plaines de la Tunisie, on redira parmi les guerriers de France le nom de la tribu des Met'sara. A tous, frères, *salem !* »

Il serait messéant de payer en monnaie une telle réception. Pourtant, la tribu est si pauvre que nous ne voulons pas lui être à charge. La courtoisie permet de faire un cadeau. Mais où prendre, en rase campagne, un objet à offrir ? Le cheik lui-même choisira son présent. A cette fin, nous le prions d'accepter une pièce d'or, qu'il ne refuse point.

Les tentes disparaissent bientôt à nos yeux et d'autres sites ne tardent pas à absorber notre attention.

L'étape pour atteindre Feriana est de soixante-huit kilomètres. Kasserine en marque exactement le milieu. Nous nous engageons dans d'interminables plaines, luxuriantes de superbes touffes d'alfa. Les lièvres, les perdreaux, les pluviers et beaucoup d'autres oiseaux, qui ne cessent de se lever sur notre piste, ne laissent pas de répit à mes compagnons. Bientôt leurs poches sont pleines, et les coussins du landau sont chargés de pièces de gibier, qui feront ce soir nos délices.

Je remarque le long du sentier les ruines de plusieurs moulins à huile, que je reconnais aux deux pierres droites, comme les montants d'une porte étroite. De distance en distance, sur les moindres éminences du sol, se dressent de petits fortins, en partie écroulés, destinés sans doute à protéger les huileries, à l'époque où la contrée n'était pas sûre.

Les oueds que nous traversons sont à sec, sauf le Menesser à Sbéïtla. Un orage violent nous montre ce qu'ils deviennent par un temps pluvieux. A l'approche de Kasserine, nous trouvons la plaine inondée. La piste est un marécage. La voiture enfonce dans la boue jusqu'à l'essieu. Tandis que les quatre chevaux s'épuisent à la dépêtrer, nous pataugeons dans la vase au milieu d'un champ de blé. L'oued Foncennah a débordé et roule une eau trouble, chargée de phosphate de chaux qui lui donne l'apparence du lait.

Un Arabe complaisant accourt à notre rencontre et nous indique les points où nous pouvons franchir les premiers bras du fleuve. Le lit principal est d'un accès plus difficile. La berge est escarpée et le landau menace de faire la culbute dans le torrent. Nous entrons à pied dans l'onde furieuse et achevons la traversée en nous réfugiant dans la voiture aux endroits profonds. Après beaucoup d'embarras, nous atteignons enfin Kasserine, dont le bordj est collé au flanc abrupt de la colline. Ce nom signifie *les deux châteaux* et désigne, en effet, un arc de triomphe et un superbe mausolée de l'ancienne *Colonia Cillitana.* Le mausolée est dans la partie basse de la cité disparue. Il est en belle pierre jaune ; il a trois étages et deux inscriptions, l'une de vingt vers et l'autre de quatre-vingt-dix hexamètres et pentamètres. On y lit que Flavius Secundus a vécu CX ans, et Flavia Urbana, sa femme, CV ans.

La Tunisie fut jadis et reste encore la terre classique de la longévité humaine. Les riches Romains s'y réfugiaient pour retarder l'heure néfaste où la Parque impitoyable devait couper le fil de leur existence. Toute cette région de Sbéïtla, Maktar, Fériana, Sidi-Aich est remplie de mausolées où les inscriptions proclament avec pompe l'âge des centenaires à la mémoire de qui ils furent élevés.

Le poème du tombeau de Flavius Secundus est plein d'une douce mélancolie sur la brièveté de la vie et la vanité des richesses qui échappent à leurs possesseurs. En guise de consolation, il vante la magnificence du sépulcre, bâti au pied des rochers, entouré d'un bois et de clairs ruisseaux et il souhaite que les abeilles viennent poser leurs rayons sur les pierres du mausolée

Cet édifice funéraire peut avoir quinze mètres d'élévation sur une base carrée de trois mètres soixante-trois centimètres de côté. Il est en belles pierres jaunes et ne manque pas d'ornementation architecturale. Mais l'héritier qui l'a fait construire s'applaudit de son œuvre en termes si emphatiques que son orgueil en devient plus haut que le monument. Cet héritier, le fils du défunt, comme le mentionne l'inscription, devait être un architecte amateur, poète à ses heures.

J'en fais juge le lecteur. Le poème couvre toute une façade ; en voici quelques vers. Je les cite et les traduis à son intention :

Crede, Secunde, mihi. Pensatos ibis in annos,
Sed securus eris, sed toto pectore dives.
Dum nulli gravis esse potes, nec plena labore
Testamenta facis, tuus hoc non timet heres
Ut sic ædificet jam nunc. Quodcumque relinques
Totum perveniet tua quo volet ire voluntas.
Sed revocat me cura operis celsique decoris.
Stat sublimis honor, vicinaque nubila pulsat
Et solis metitur iter. Si jungere montes
Forte velint oculi, vincuntur in ordine colles;

Si videas campos, infra jacet abdita tellus.
Non sic Romuleas exire Colossos in arces
Dicitur, aut circi medias obeliscus in auras;
Nec sic sistrigeri demonstrat pervia Nili,
Dum sua perspicuis aperit Pharos æquora flamis (sic).
Quid non docta facit pietas? Lapis ecce foratus
Luminibus multis hortatur currere blandas
Intus apes, et cerineos componere nidos.

Aie confiance en moi, Secundus. Tu jouiras des années que tu mérites, mais ce sera en toute sécurité, avec la magnificence que souhaite ton âme! Comme tu ne peux plus être à charge à personne et que tu ne fais plus de testaments péniblement élaborés, ton héritier n'a pas à craindre d'entreprendre dès maintenant une pareille construction. Tout ce que tu laisses sera employé comme tu le désires!

Mais il faut m'occuper de l'œuvre et de sa superbe décoration.

Il est debout ce sublime monument, érigé en ton honneur; il touche les nuages voisins de son faîte; il mesure le chemin du soleil. Jetez les yeux sur les collines environnantes; elles sont vaincues. Si vous regardez la plaine, elle disparaît ensevelie sous sa base.

Non, le Colysée de Rome n'a pas de tels arceaux! Non, l'obélisque du cirque ne se dresse pas ainsi dans les airs! Non, elle n'a pas un tel aspect, la tour du Phare qui éclaire de sa flamme étincelante l'entrée du Nil, où le sistre est en usage!

De quoi n'est pas capable la piété filiale, quand elle est instruite? Voici que cette pierre ciselée à jour engage les douces abeilles à venir se promener dans l'intérieur du mausolée et à y composer leur nid de cire.

L'arc de triomphe est sur la colline et se profile dans le ciel. Il est en bon état. On y arrivait par un portique demi-circulaire qui coupait merveilleusement la perspective et couronnait l'arête d'une large échancrure s'ouvrant en ellipse dans le flanc de la montagne.

Cette excavation doit marquer l'emplacement d'un amphithéâtre, adossé à la colline, et terminé par le portique et l'arc de triomphe. J'en juge ainsi d'après la configuration du sol, les bases des colonnes encore sur place et par analogie avec les autres villes romaines. Rome, Nîmes, Pola et d'autres possèdent un arc de triomphe près des arènes, dans des conditions presque identiques.

Cet arc de triomphe, d'après l'inscription qu'il porte, fut d'abord élevé en l'honneur de Q. Manlius Félix, par la reconnaissance des habitants de la colonie de Cillium. Détruit probablement en 411, à l'occasion des désastres dont l'invasion de Maxence fut le signal pour l'Afrique, il fut restauré l'année suivante par les soins de Caionius Apronianus, patron de la cité.

Une autre curiosité de Kasserine est le grand barrage romain, qui réglait le débit de l'oued, retenait pour l'été les eaux de l'hiver et permettait l'irrigation des terres hautes.

Pendant que nous prenons notre repas sur la dalle étendue à la porte du bordj, le Khalife arrive et insiste pour que nous acceptions l'hospitalité nocturne. Devant notre dessein bien arrêté d'aller, ce même jour, jusqu'à Fériana, il paraît désolé et nous fait apporter par un jeune Arabe des dattes fraîches, du lait et des galettes de pain.

Treize kilomètres nous séparent de Fériana. Nous traversons de nouveau de magnifiques champs d'alfa. L'altitude du plateau dépasse huit cents mètres. Elle rend le site très sain et d'un climat relativement modéré.

Le terrain est ensuite jalonné de ruines. Il se déprime en ondulations gracieuses. Voici l'emplacement et les décombres de la fameuse Télepte, reliée à Elkis par une vallée que traverse un aqueduc romain. Les pierres gisantes paraissent enduites d'une couche de vernis. Leurs cassures présentent un aspect brillant comme du sel gemme. Elles sont du phosphate de chaux le plus pur. Aussi s'effritent-elles aisément. Un tronçon de colonne que je heurte du pied tombe en poussière. D'autres sont rongés par les pluies et la lumière stellaire.

M. le lieutenant de spahis, Crozeilles, me fait les honneurs de la cité détruite. A cheval, nous visitons ensemble les carrières, les puissantes murailles de la forteresse, une fontaine, deux aqueducs et de nombreux tombeaux taillés dans la roche. C'est là que les collectionneurs ont pu faire ample provision de vases antiques, de lampes, de plats, de médailles et de bijoux puniques et romains.

J'admire la gigantesque construction des bains que les bédouins appellent El Hamman (Voir la gravure p. 145).

Bâtis en brique, ils sont de l'époque des Antonins. On y voit encore de belles salles, naguère pavées de mosaïques, aujourd'hui disparues.

On distingue dans l'enceinte de la forteresse l'emplacement de quatre tours, un temple, un monument qui a la forme d'une basilique et plusieurs rues.

Ces vestiges occupent une circonférence de cinq kilomètres. Le torrent coule au-dessous des bains; l'eau est limpide. Mais les touffes vigoureuses de lauriers roses qui bordent les rives la rendent d'un usage dangereux.

(*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

La Mission du Su-tchuen au XVIIIe siècle.— *Vie et apostolat de Mgr Pottier, son fondateur*, par Léonide GUIOT. 1 vol. in-8 de 525 pages. Prix : franco 4 fr. — Librairie Téqui, rue de Rennes, 85, Paris.

Il y a juste cent ans, que mourait au fond de la Chine occidentale, le vaillant prélat dont M. Guiot a entrepris de faire revivre la mémoire. Son livre a pour but de présenter l'historique de l'établissement du christianisme dans une des provinces chinoises les plus reculées et de raconter la carrière épiscopale d'un missionnaire à peu près inconnu en France, mais très célèbre dans l'Empire du Milieu. Le nom de François Pottier mérite d'être placé à côté du nom des grands évêques fondateurs des premières Églises chrétiennes. Sa vie est curieuse par plus d'un côté : simple missionnaire, il demeure, pendant dix ans, seul Européen, aidé de quelques prêtres indigènes, au centre de l'Asie dans ce Su-tchuen où l'on ne pénétrait alors qu'après un voyage d'une année et où les bateaux à vapeur anglais et américains remontent actuellement depuis Shang-hai en quelques semaines.

Devenu évêque en 1767, il a pour collaborateurs des compatriotes de haute valeur intellectuelle, d'initiative ardente. Les œuvres naissent sous leurs pas : conversions

de Chinois, innombrables baptêmes d'enfants, fondation d'instituts religieux et d'écoles. On s'étonne de l'audace ou mieux de la foi apostolique de ces cinq ou six Français, qui, à travers les persécutions, travaillent et obtiennent de merveilleux succès.

L'auteur a puisé, dans ses papiers de famille et dans les archives du séminaire des Missions Etrangères, des renseignements précieux sur les industries employées dans les conversions, les fondations des paroisses, l'organisation première d'une Eglise, etc. Lorsqu'on voudra connaître à fond l'histoire du christianisme en Extrême-Orient, il faudra nécessairement consulter cette monographie d'une mission particulière.

Il est à souhaiter que des écrivains consciencieux, comme M. Guiot, exposent avec la même ampleur et la même précision les travaux et les succès des missionnaires, l'établissement et le développement des autres missions de l'Empire chinois. Ce serait un grand service rendu à l'apostolat.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

M. l'abbé Tanoux, à Madrid 7 60
Congrégation de la Bonne Mort, Université Saint-Joseph, Beyrouth. 90 40
Mlle Pauline Sub, du diocèse de Marseille.... 200
Anonyme du diocèse de Nancy 3 90

Pour les missions les plus nécessiteuses (Sœur Gilbert, Ning-po).

M Toucas, dit Terrin, diocèse de Fréjus, demande de prières 5
Anonyme de Saint-Grégoire, du diocèse de Rennes.... 15
Anonyme de Cressanges, diocèse de Moulins.... 50
M. l'abbé Rumpler, à Douai, diocèse de Cambrai 5
Un anonyme de Rennes. 10
Anonyme d'Apt, diocèse d'Avignon.... 47 40
M. Gralle, curé d'Estrun, diocèse de Cambrai.... 5
Mlle B. du diocèse de Grenoble, demande de prières.... 40

A M. Borey, missionnaire à Pondichéry, pour les besoins de sa mission.

Au nom de M. F. Humbert, diocèse de Besançon, demande de prières.... 20

Au R. P. Darras, pour l'Église de Notre-Dame de Lourdes, à Chetput (Indes).

M. Gralle, curé d'Estrun, diocèse de Cambrai.... 5

A Mgr Laouënan, à Pondichéry.

Anonyme de Pontchartrain, diocèse de Versailles.... 9

A Sœur Gilbert, pour l'hôpital Saint-Joseph à Ning-po).

Anonyme du diocèse de Dijon, avec demande de prières.... 10

A M. Corre, missionnaire à Kummamoto (Japon méridional).

M. Defrance, à Châlon-sur-Marne.... 15
Mlle X. » 100
Mme X. » 5

A Mgr Augouard, pour le rachat de deux petits nègres à baptiser sous les noms de Georges et Théophile.

Economie d'un pauvre écolier, Saint-Brieuc.... 4

Au même, pour le baptême d'une petite fille sous les noms de Marie-Josèphe.

Anonyme de Lyon, en l'honneur de saint Joseph et en mémoire d'une petite défunte bien-aimée.... 10

Pour le baptême d'un petit esclave, du pays des Pahouins, sous les noms de Joseph - Marie - Georges (R. P. Lejeune).

Une enfant de Marie, de Paris.... 3

A Mgr Couppé, pour la première chapelle à élever aux Iles Salomon, en l'honneur de Notre-Dame de Miséricorde (Vierge de Bizeux), patronne de l'Archipel.

Anonyme de Chasné, diocèse de Rennes.... 5
M. l'abbé Delamarche, de Saint-Ouen-des-Halloux, diocèse de Rennes.... 1
M. l'abbé J. M. Rebourgeard, de Saint-Servan, diocèse de Rennes 2

Au même, pour le baptême d'un petit Salomonien sous les noms de Auguste-Marie.

Mme Cador, de Rennes, avec demande de prières.... 5

(La suite des dons prochainement).

ÉDITION ALLEMANDE

Pour l'Œuvre.	77 65
« les RR. PP. du Mont-Carmel (à Mgr Piavi)....	30 83
« les missions de Chine (Mgr Rutjès)....	334 45
« les missions du Japon (A Mgr Cousin pour M. Ferrié, pour les victimes du typhon de Kagoshima)....	1.169 50
« les missions d'Assam....	49 35
« « de la Mongolie orientale....	733 80
« « du Kiang-nan....	740
« « du Tonkin, Mgr Colomer....	1 25
« « du Hou-pé occidental....	4 95
« « du Su-tchuen occidental....	223
« « des Indes (Bombay)....	62.70
« le R. P. Weishaupt, à Vallon (Bombay)....	65 35
« l'Asile des veuves, à Nagpore (Mgr Riccaz)....	16 05
« les missions des Pères Jésuites en Asie (Bombay)	4 25
« « des Pères Oblats, à Bethléem (Basutoland)....	71 20
« « d'Abyssinie....	80 45
« « d'Egypte (A Mgr Corbelli)....	3 70
« « de Port-Saïd (au même)....	24 65
« « d'Athabaska-Mackensie....	15 67
« la mission de Galveston (Texas)....	46 85
« les missions d'Australie (Mgr Navarre)....	49 35
« les missions de Tahiti....	4 95
« les missionnaires du Sacré-Cœur de Jésus, dans la mer du Sud (Mgr Navarre)....	450 15
« le vicariat de la Nouvelle-Poméranie....	14
« les lépreux de Molokaï....	0 50
« le R. P. Lejeune au Gabon....	123 35
« rachat d'enfants païens (Cameroun)....	1.060 85
« rachat d'enfants païens avec noms : François-d'Assise, Antoine de Padoue, Joseph, Jean-Baptiste, Charles-Marie-Isidore, Thérèse, Raphaël, Rose, Marie-Marguerite, Eugène, Joseph Prengel (Tanganika)....	339 20
« rachat d'enfants païens avec noms : Barbare, 2 Pierre, Marie-Madeleine, Joseph, Mathias, Marie, Léopold, 2 Jean; Nicolas, Hubert-Michel, 2 Catherine, Marie-Claire, Jean-Joseph, Chrétien, 2 Elisabeth, Imbertine, Gertrude, Hubert-Joseph, Aloyse - Antoine (Nyanza)	581 90

ÉDITION HONGROISE

Pour l'œuvre....	2.366 »
» la mission la plus nécessiteuse (Tanganika)...	136 »
» la Chine (Hou-pé méridional)....	50 »
» le Japon (Hakodaté)....	4 »
» l'Afrique (Tanganika)....	8 »
» les Sœurs de charité à Jérusalem....	12 »
» le Saint-Sépulcre (Mgr Piavi)....	6 »
» la léproserie de Jérusalem (Mgr Piavi)....	2 »

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



TUNISIE. — UN GROUPE DEVANT LA CITADELLE DE GAFSA, d'après une photographie de M. HEBRARD (Voir page 163).

CORRESPONDANCE

COCHINCHINE ORIENTALE (Annam).

La lettre suivante est un touchant tableau des épreuves passées et des consolations présentes dans ces jeunes Églises de la Cochinchine. Là aussi se vérifie la parole de Tertullien : Le sang des martyrs est une semence de chrétiens.

LETTRE DE MGR VAN CAMELBECKE, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA COCHINCHINE ORIENTALE.

Hôi Diu, province de Binh-Dinh, 11 janvier 1892

C'est le cœur plein de la plus vive émotion que je vous adresse ces quelques lignes au milieu d'une course apostolique entreprise dans la partie nord de cette province centrale de Binh-Dinh, pour y administrer le sacrement de confirmation à un grand nombre de néophytes.

Je me trouve en ce moment à l'endroit précis où, il y a quelques années, une héroïque phalange de plus de dix-huit cents chrétiens, poursuivie depuis vingt kilomètres par des bandes de Lettrés armés, fut arrêtée, cernée de toute part et immolée sans pitié sur la route même, à peu de distance de la demeure du mandarin de cette sous-préfecture.

Parmi ces nombreuses et innocentes victimes se trouvaient un missionnaire français, le P. Dupont, un prêtre indigène, plusieurs catéchistes, soixante religieuses et environ cent soixante-dix enfants de deux orphelinats de la Sainte-Enfance. Le reste était composé de chrétiens des diverses paroisses du district, parmi lesquels beaucoup de femmes, de tout petits enfants et des vieillards infirmes, qui ne furent pas plus épargnés que les hommes valides.

Je viens de traverser cette même route et de fouler aux pieds avec respect cette terre qui fut alors inondée du sang chrétien. Ces dix-huit cents corps, confondus sur un long espace, demeurèrent plusieurs jours privés de sépulture, après avoir été complètement dépouillés. Ils furent ensuite enterrés de chaque côté de la route et l'on voit encore aujourd'hui, avec la plus douloureuse émotion, de grands tertres qui recouvraient les énormes tranchées où ils avaient été enfouis pêle-mêle en attendant des jours meilleurs.

Dès l'année qui suivit la conclusion de la paix, le P. Geffroy, chargé par moi de relever ce district, s'occupa d'exhumer ces précieux ossements, pour les réunir tous ensemble dans un ossuaire, où s'élèvera bientôt une chapelle funéraire, destinée à perpétuer le souvenir de ces dix-huit cents martyrs, cruellement massacrés en haine de la religion et de la France. J'ai pu m'agenouiller et prier auprès de leurs restes glorieux, en me rappelant qu'autrefois, pendant dix belles années de ma vie apostolique, la plus grande partie d'entre eux avaient été mes enfants spirituels, auxquels j'avais alors administré avec tant de consolation les sacrements de l'Église. *Corpora sanctorum in pace sepulta sunt et vivent nomina eorum in æternum. — Visi sunt oculis insipientium mori, illi autem sunt in pace.*

On parle souvent des horreurs d'un champ de bataille où, après une lutte acharnée, tombent et gisent à terre des milliers de victimes, appartenant à deux armées ennemies. C'est là cependant le champ d'honneur, le champ de gloire, où chefs et soldats, rivalisant de zèle, ont généreusement affronté la mort pour le triomphe du drapeau et le salut de la nation. Ils ont été braves sans doute ; voilà pourquoi on les couvre de lauriers. Mais, ne l'oublions pas, il y a là une bataille voulue et calculée, où seuls des hommes valides se portent réciproquement des coups mortels dont la hardiesse et la valeur décident de la victoire.

Le théâtre que j'ai sous les yeux en ce moment a un tout autre aspect; car il rappelle un champ d'infâme guet-apens, où des misérables se sont acharnés contre leurs nationaux et leurs frères qui, loin de chercher à résister, s'agenouillèrent tous ensemble avec résignation, pour recevoir une dernière absolution et cueillir la palme du martyre. Hélas ! que de scènes de cruauté et d'horreur furent alors accomplies ! La plume se refuse à retracer certains détails du carnage. Ni les cris et les larmes des petits enfants et des femmes, ni les plaintes et les supplications des vieillards ne purent émouvoir le cœur de ces monstres à face humaine. Tous les fidèles sans exception furent ainsi immolés avec la rage et la haine la plus révoltante. *Tradiderunt corpora sua ne servirent idolis ; ideo coronati possident palmam.*

Mais cette terre, ainsi détrempée de sang chrétien, était-elle condamnée à demeurer stérile, comme s'en flattaient les ennemis de notre sainte religion, qui prétendaient la faire disparaître du sol de l'Annam et l'anéantir à tout jamais? Les insensés ! Ils ne savaient pas qu'en s'attaquant au Dieu de toute justice et de toute vérité, ils luttaient en vain, et qu'un jour viendrait où ils seraient à leur tour vaincus. Une semence aussi pure et aussi agréable au Seigneur devait donc, selon la parole de Tertullien, germer avec fécondité et produire des fruits de salut pour de nouvelles générations. Autrefois, dans toute cette vaste contrée, on ne voyait aucune paroisse et on ne rencontrait aucun chrétien ; mais voici qu'en moins de deux années, sept chrétientés nouvelles viennent d'y être fondées par les soins du P. Geffroy, aidé d'un prêtre indigène et de plusieurs catéchistes.

Elles donnent déjà un total de plus de douze cents néophytes.

La première de ces paroisses, nommée Hôi-Diu, qui occupe le centre d'un cercle presque parfait, est établie sur une petite éminence, dominant, à une centaine de mètres à peine, le champ de nos martyrs. Son église, surmontée d'une croix très apparente, qui étend ses deux bras sur cette terre sanctifiée, est dédiée à la Reine des Martyrs, à Notre-Dame des Sept-Douleurs. C'est de cette jeune et intéressante paroisse que j'écris ces pages. J'ai été vivement impressionné en constatant que les six autres paroisses forment entre elles une courbe complète, représentant comme une auréole de gloire autour de l'espace où furent massacrés ces dix-huit cents chrétiens.

L'histoire du commencement de ces conversions de néophytes tient du prodige et porte en elle un cachet visiblement providentiel ; car il n'y eut, au début, de notre part, aucun acte particulier de prosélytisme. Nous avions alors déjà trop à faire pour relever çà et là les divers districts de la mission avec les quelques épaves qui avaient pu échapper comme par miracle à la fureur de la persécution. C'est donc, comme ils nous l'affirment aujourd'hui, excités par une force mystérieuse et presque invincible, que les premiers de ces néophytes vinrent se présenter au Père, pour demander à se faire instruire et à recevoir le baptême.

Le souvenir des scènes affreuses, dont ils avaient été témoins, ne put les arrêter dans leurs désirs de devenir chrétiens, au risque d'être un jour traqués et massacrés comme leurs frères aînés. Du reste, je juge par moi-même de leurs excellentes dispositions, puisque je me trouve en ce moment au milieu d'eux pour leur administrer le sacrement de Confirmation. Je ne puis me défendre d'un sentiment de surprise et de bien douce consolation, en les voyant accourir de tous côtés pour compléter leur instruction sur le nouveau sacrement qu'ils se préparent à recevoir, en les entendant réciter en commun et à haute voix de longues et difficiles prières, qu'ils ont apprises avec empressement, ainsi qu'en écoutant leurs confessions, dont ils s'acquittent déjà comme de vieux pratiquants. Ils aiment leurs églises où beaucoup viennent d'assez loin pour prier et entendre l'explication de la doctrine. J'ai été étonné de leur bonne tenue et de leur attention, pendant les allocutions que j'ai pu leur adresser. En un mot, tout me porte à croire que ces douze cents nouveaux chrétiens persévéreront dans leurs dispositions actuelles, et que leur exemple attirera de plus nombreuses conversions dans cette région, naguère encore placée sous l'empire du démon.

Je craindrais d'abuser de la patience de vos lecteurs en entrant dans certains détails très intéressants assurément, mais qui donneraient à cette lettre une longueur exagérée. Permettez-moi seulement, en terminant, de recommander à vos prières et à celles des pieux associés de la Propagation de la Foi, cette chère mission de Cochinchine orientale, qui, après avoir été plus cruellement éprouvée que les autres, semble vouloir renaître de ses ruines.

INFORMATIONS DIVERSES

Mysore (*Hindoustan*). — M. Picot, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire au Mayssour, écrit de Bangalore :

« Bangalore est une ville qui compte près de deux cent mille habitants. Un quartier appartient aux Anglais, tandis que l'autre est sous la dépendance du Rajah de Mayssour. Les Anglais dominant dans l'Inde, soit qu'ils se soient approprié le sol, soit qu'ils aient imposé leur protectorat, se sont réservés, en plusieurs endroits, des terrains pour y cantonner leurs soldats et surveiller le pays. Bangalore leur offrant les avantages hygiéniques qu'ils souhaitaient, ils y ont installé leurs baraquements. Ainsi, une nouvelle ville s'est élevée à côté de l'ancienne.

« Ce qu'on appelle aujourd'hui Bangalore, comprend donc deux parties bien distinctes : la cité européenne ou *Bangalore-cantonment*, habitée par les Anglais, les *East-Indians*, un grand nombre de mahométans et d'indigènes ; la cité indigène ou *Bangalore City*, qu'on désigne plus ordinairement sous les noms de *Pettah*, peuplée à peu près exclusivement par les Indiens et les musulmans. Il y a cent mille âmes dans *Bangalore-cantonment*, un peu moins au *Pettah*.

« Nous sommes environ quinze mille catholiques, pour ainsi dire perdus au milieu des hérétiques et des infidèles. Le cœur saigne en voyant tant de temples protestants, tant de mosquées musulmanes, tant de pagodes idolâtres. Et nous ne possédons que trois églises et une petite chapelle. Une seule de nos églises, Sainte-Marie de Blakpally, construite naguère par Mgr Kleiner, est vraiment capable de donner du prestige à notre sainte religion.

« L'église Saint-Joseph du Pettah tombe en ruines ; on va en construire une plus grande et plus belle. De plus, les chrétiens de cette paroisse sont tous parias, ou appartiennent à des castes inférieures, c'est-à-dire qu'ils sont le rebut du grand monde païen. Monseigneur va construire à côté de la nouvelle église des écoles où les enfants des Brahmes pourront venir chercher l'instruction et connaître le vrai Dieu.

« Le jour où nous aurons la confiance des Brahmes, nous pourrons espérer le succès parmi les païens. Car ces Brahmes sont les grands hommes de l'Inde ; ils sont les prêtres de l'idolâtrie, les lettrés de la contrée. Il n'y a pas de caste au-dessus de la leur, et les castes inférieures ne semblent exister que pour eux et par eux. En outre, dans les royaumes qui, comme celui du Mayssour, ont encore la permission de se gouverner par eux-mêmes, quoique sous la tutelle de l'Angleterre, les Brahmes tiennent en main tous les rouages de l'administration civile, occupent toutes les places. Leur influence est donc prépondérante. Essayons de les instruire, et les résultats seront peut-être plus féconds que ceux obtenus jusqu'à présent... »

Tokio (*Japon*). — M. Vigroux, des Missions Étrangères de Paris, nous écrit de Tokio, le 30 février 1892 :

« Vous avez bien voulu insérer dans les *Missions catholiques* un rapport que j'ai adressé à Mgr Osouf relativement à un hôpital de lépreux dont je venais de recevoir la charge. Depuis cette insertion, quelques charitables personnes ont daigné m'envoyer des aumônes. Je viens solliciter de votre bienveillance une petite place encore dans vos colonnes pour une lettre commune de remerciments et de quelques mots sur l'œuvre.

« Je prie d'abord nos généreux bienfaiteurs de croire à notre vive reconnaissance. Nos prières sont le seul moyen que nous ayons de payer notre dette ; nous tâcherons, dans la mesure du possible, de l'acquitter tous les jours de notre vie.

« Je dis souvent à nos chers lépreux le pieux intérêt que leur portent les fidèles d'un pays bien éloigné du Japon ; je leur raconte au prix de quels sacrifices, quelquefois, une obole leur est envoyée. Il n'est pas rare de les voir alors vivement émus. L'un d'eux me disait naguère qu'il n'aurait jamais pensé qu'une maladie, même affreuse, pût exciter au loin une telle charité. Repoussé de partout naguère comme un objet d'horreur, et recueilli maintenant sous un toit hospitalier, grâce à l'humanité de personnes vivant à l'autre bout du monde, il ne savait comment exprimer son admiration et sa gratitude.

« La lumière de la foi et la grâce du baptême transforment nos pauvres lépreux. Leurs âmes s'ouvrent à un monde nouveau. Presque tous sont déjà chrétiens. Ils sont pieux et fervents ; ils forment comme une communauté de religieux dont la vie se passe en prières et en petits travaux manuels.

« Un chrétien d'une province voisine vient de m'écrire qu'il connaît quarante-trois personnes atteintes de l'horrible maladie, et qu'il désire les envoyer à notre hôpital. Comptant sur la Providence, je me dispose à les recevoir. A leur tour, une fois chrétiens, ils béniront Dieu et ils prieront pour ceux qui leur auront procuré le double bienfait de la foi et d'un soulagement dans leur immense infortune. »

Madagascar. — Nous avons publié, il y a deux mois, une correspondance de Tananarive relatant les absurdes calomnies colportées contre les missionnaires français de la grande île. Voici l'épilogue de cette affaire.

La *Gazette Malgache*, journal officiel du gouvernement malgache à Tananarive, contient dans le n° 97, un article dont nous donnons la traduction textuelle.

« Tananarive, 16 janvier 1892.

LES CANCANS.

« Depuis deux ou trois mois, des cancans horribles ont été mis en circulation par certaines gens dans les campagnes, surtout dans la région de l'est, et même jusqu'au sein de notre capitale : on dit que les Blancs (étrangers) cherchent à acheter des cœurs humains.

« A raison de l'entente qui règne entre les notables du pays, les agents responsables et les gouverneurs pour réprimer les brigandages, les bandes de voleurs et les mauvais sujets ne savent plus que faire. Aussi ont-ils changé de tactique : ils travaillent à soulever le peuple et à calomnier les Blancs qui vivent en bonne harmonie avec notre royaume, et ils disent : « Les Blancs cherchent à acheter des cœurs. » La conséquence est qu'il y a des insensés qui assassinent des personnes et qui vont ensuite trouver des Blancs en leur disant : « Voulez-vous « acheter des cœurs ? » Ces misérables ont été dénoncés par les Blancs au premier ministre, qui les a fait saisir. Le Gouvernement a fait une enquête à ce sujet, et vous apprendrez, vous tous, sujets de la Reine, comment finira le procès intenté aux coupables ; car on ne peut pas impunément ici, sur la terre et dans le royaume de la Reine de Madagascar, commettre de pareilles abominations.

« D'après ce qui a été rapporté ici, dans la capitale, les populations rurales ont été surexcitées par ces horribles cancans. On dit même que le peuple a mis à mort certains individus soupçonnés d'être des *preneurs de cœurs* (*mpaka fo*). Les femmes et les enfants sont saisis de terreur : il y a des villages où l'on n'ose plus ni sortir à l'entrée de la nuit, ni traverser en plein jour les endroits peu fréquentés.

« Voici donc les paroles qui doivent être lues, dans chaque village par les gouverneurs et les agents responsables, aux personnes qui sont confiées à leur vigilance.

« A Madagascar, il n'y a pas de Blanc, soit Anglais, soit « Français, soit étranger, venant d'un pays quelconque, qui

« cherche à acheter des cœurs d'êtres humains. Et s'il se trouve « parmi vous un scélérat semant de fausses rumeurs et disant « que les Blancs cherchent à acheter des cœurs, qu'il soit arrêté, « enchaîné et conduit ici à Tananarive.

« Vous êtes tenus, vous tous, gouverneurs de quelque village « que ce soit, s'il se trouve un semeur de faux bruits ou de « cancans quelconques, de réunir le peuple pour l'admonester « et lui montrer la fausseté de ces rumeurs : car jamais le « Gouvernement ne tolèrera les cancans, et il condamnera ceux « qui s'en font les propagateurs.

« S'il y a une chose ou une parole que le gouvernement veuille « communiquer au peuple, elle sera publiée dansla *Gazette Malgache* ou proclamée dans une Assemblée générale (*Kabary*).

« Que si on vous donne (comme venant du gouvernement) « une parole que vous ne trouverez ni imprimée dans la *Gazette* « *Malgache*, ni proclamée en public, sachez que c'est un mensonge, et n'en croyez rien. »

Qu'on le remarque bien, à Madagascar, l'imputation dont il s'agit atteint indistinctement *tous les Blancs* sans distinction de nationalité ou de profession. Le document officiel qu'on vient de lire donne un démenti formel à toute assertion contraire. Mais les faits relatés dans les *Missions catholiques* du 4 mars 1892 prouvent que les missionnaires français ont été les premières victimes de la calomnie.

DE CARTHAGE AU SAHARA

Par M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

(Suite 1)

Télepte. — Retour sur le passé. — Fériana. — L'oasis. — Les casernes. — La plaine de sable. — Le défilé de Kranguet Ogueff. — La chasse. — Un coq phénoménal. — Sidi Aïch. — Le tombeau de Julius Rogatus. — Le mausolée d'Urbanilla. — Bir Medkidès. — Arrivée à Gafsa.

Il est à peine sept heures du matin. Je chevauche avec le lieutenant Crozeilles et son ordonnance à travers les décombres de Télepte, que les indigènes appellent Médinat-el-Kdima, la vieille ville. La partie des bains dont le soleil colore les briques effritées revêt une teinte rose, tachée de rouge ardent. Elle s'enlève vivement sur le fond gris de la montagne, aux flancs déchirés par le pic et le ciseau des condamnés romains, quand ils en extrayaient les blocs, épars maintenant dans ces champs solitaires. Des touffes de gazon opposent leur jeunesse à la vieille ruine déchiquetée par la morsure des siècles et lui font une ceinture verdoyante. Au nord-est, quatre belles colonnes, qui me paraissent avoir été dorées comme l'étaient celles du péristyle du Parthénon d'Athènes, montrent avec orgueil leurs chapitaux corinthiens, seuls débris d'un édifice qui portait une coupole. On les appelle « les frères » El-Akhouat.

Quel singulier contraste entre ces colonnes debout et les épis mûrs qui les entourent,entre cette végétation silencieuse, toujours nouvelle,et les souvenirs du mouvement et de la vie que les ruines évoquent !

J'aperçois encore la trace des habitations privées, les sinuosités des rues, les angles des *insulæ*, ou quartiers. Le site n'a rien perdu de sa grâce antique. Mais la solitude, le désert, la mort remplacent l'animation, les fêtes et les luttes d'une cité populeuse et riche.

Ce que je foule sous mes pieds, c'est la poussière des morts; ce sont des tombes violées et vides. Ce qui en reste, ce sont des médailles, des sceaux, des poteries brisées, des plats écornés, des anses d'amphores.

Il me semble qu'une immense tristesse se lève de ce sol et m'apporte les plaintes des générations évanouies. Comment peut-il se faire qu'une ville puissante, ornée, où les écoles abondent, où les bibliothèques sont pleines de manuscrits, où les thermes, le théâtre, le cirque, la basilique ont tour à tour leurs visiteurs assidus, disparaisse sans laisser même le souvenir de sa suprême catastrophe ?

Il y avait là, jadis, des prêtres, un évêque, un peuple chrétien, un gouverneur, des soldats, une administration civile et militaire. Tout a sombré dans le néant.

Il fut un temps, où les grands, égoïstes et corrompus, ne suivirent plus le décalogue, où le peuple se rua vers les plaisirs coupables, où la voix des pontifes ne fut plus écoutée, où le clergé peut-être resta muet devant l'iniquité, où l'autorité publique s'applaudissait de son opulence, de ses ressources, de la magnificence de la cité, de l'ordre assuré, des monuments élevés à la gloire des citoyens illustres. On méconnaissait en liberté les droits du maître du monde ; on réhabilitait, sans déguisement, le culte de Vénus ; le théâtre était trop étroit et l'église trop vaste. Mais Dieu aiguisait les flèches de sa justice. Il préparait dans les régions brûlantes de l'est les cavaliers rapides et les glaives étincelants.

Soudain la tempête s'abattit; les hordes musulmanes passèrent en ouragan. Tout croula dans le sang et la poussière. Dix siècles se sont écoulés, et l'horrible destruction reste entière aux yeux de l'Europe étonnée. Il n'y a plus d'autel, il n'y a plus de prêtre, ni de sacrifice.

Quel commentaire éloquent du psaume: *Quare fremuerunt gentes et populi meditati sunt inania* ! Le Christ, dont le règne s'impose à toutes les nations, a corrigé celles qui furent ingrates ou rebelles avec une verge de fer; il les a brisées comme un vase de terre. Et ses ministres n'ont plus en même la faculté d'apporter le pardon aux derniers survivants du désastre.

Ces régions, encore bibliques par certains usages, proclament aussi la vérité des anathèmes divins. Elles en étalent avec une effrayante énergie la réalisation palpable.

Ces pensers assiègent mon esprit ; ils oppressent mon cœur et me poussent à crier grâce vers le Seigneur pour les crimes de ma patrie bien-aimée !

O France, reste le missionnaire du Christ ! Reviens sur ce sol jeter la bonne semence, afin que les fils nouveaux que tu donneras à l'Église te fassent pardonner tes égarements !

J'aimerais qu'un écrivain de marque, doublé d'un savant, fît sur Télepte ou Sbéïtla des recherches patientes, analogues à celles de Gustave Flaubert sur Carthage. Au lieu d'un poème fantaisiste sur la société punique, vouée au culte sauvage d'Eschmoun, de Moloch et de Tanit, nous pourrions voir, dans un saisissant contraste, les dernières convulsions de la civilisation byzantine aux prises, sur la terre d'Afrique, avec la barbarie et le fanatisme de l'Islam. Quelle douce figure de vierge chrétienne, fidèle à son Dieu,

(1) Voir les numéros des 1er, 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19, 26 février, 4 11, 18 et 25 mars et la carte page 114.

on pourrait évoquer du milieu des ruines et conduire à travers les rues ensanglantées, les portiques croulants, les palais enflammés, à la palme du martyre!

Un vieillard à barbe blanche, dernier défenseur des autels assaillis, reconnaîtrait la justice du châtiment et prophétiserait, avant d'expirer sous le cimeterre, la future résurrection de sa patrie, quand un peuple venu du Nord, ramènerait sous ses étendards la Croix rédemptrice !

Fériana, la ville des rigoles, ainsi nommée à cause des canaux qui arrosent l'oasis, s'allonge près du ruisseau dans un amoncellement de sable. Elle est moins bien située que la cité antique pour l'horizon, l'agrément et la salubrité. Elle forme un enchevêtrement assez bizarre de ruelles tortueuses, d'impasses, de jardins et de maisonnettes en *tob*, c'est-à-dire en briques de boue durcie au soleil. Ces matériaux se désagrègent vite sous l'action du vent, du soleil et quelquefois de la pluie. Aussi les parties écroulées sont-elles nombreuses. Ces huttes de terre se pressent autour de la zaouia de Sidi-Talil. C'est le seul monument qui offre une certaine apparence architecturale. L'intérieur doit posséder de beaux matériaux, d'après le témoignage de plusieurs Arabes, groupés auprès de la porte et attendant la fin du jeûne. J'essaie de pénétrer dans la cour ; mais tout le groupe se précipite pour me barrer le passage et empêcher la profanation.

Ils me demandent l'heure et sur ma réponse que dans dix minutes ce sera le moment de la prière, du repas et aussi du carnaval religieux, leurs physionomies s'éclairent d'un visible sentiment de satisfaction. Ils ont déjà revêtu pour le sabbat nocturne leurs burnous propres et leurs turbans neufs (voir la gravure p. 163).

Les casernes sont à l'entrée de la ville sur la route de Télepte. Elles ont un aspect monumental et ressemblent à celles des camps français. Nos ingénieurs ne tiennent pas compte du climat, du siroco, de la poussière, ni du soleil. Leurs constructions en forme de rectangle, avec de grandes ouvertures, séparées entre elles par des cours spacieuses, n'ont rien de ce que réclame l'hygiène. Pourquoi ne pas élever des édifices carrés, avec galerie intérieure, et de petites fenêtres au dehors ! Les communautés religieuses et notamment les couvents des Franciscains ont gardé presque seuls l'ancienne forme de la maison romaine, si commode dans les pays chauds, si discrète et si pratique! Voulez-vous du soleil ? Vous le trouvez dans la cour. Voulez-vous de l'ombre ? Retirez-vous sous le portique. Mais, à l'ombre comme au soleil, vous restez chez vous, à l'abri des regards étrangers, du vent et de la poussière.

Fériana compte six cents habitants répartis entre deux villages, dont l'un est totalement arabe. L'autre, qui touche aux casernes, possède trois Français, les frères Bertrand, des Basses-Alpes, et leur sœur, la vaillante Cécile. Elle déploie toute son activité pour organiser nos lits, préparer le souper et faire rôtir les perdreaux et les autres pièces de gibier, dont MM. Dumont et Hébrard encombrent la table.

Pendant ces préparatifs, nous visitons les boutiques et les jardins. Les oliviers, les figuiers, les grenadiers sont superbes. L'oasis de Fériana est la première que nous rencontrons. Ces palmiers aux troncs droits, sveltes, élevés, balançant leur chevelure ondoyante au-dessus des mandariniers, des pistachiers et des vignes qui lancent leurs traines de sarments et leurs grappes pendantes par dessus les autres arbres, étonnent et charment nos regards.

L'eau claire coule à pleins bords, et une luxuriante végétation jaillit des sables arrosés. Tout autour, c'est le désert et les brûlantes ardeurs de la reverbération des rayons solaires. Beaucoup de terres pourraient être fécondées. Mais l'acquisition en est difficile. M. Bertrand, depuis huit ans qu'il habite le pays, n'a pu se rendre propriétaire d'un seul arpent. Le musulman ne veut pas nous laisser prendre racine dans son pays. Tant que la législation ne sera pas modifiée, les Européens auront peine à faire avancer la colonisation.

De Fériana à Gafsa l'étape est de soixante-six kilomètres, et suit une pente totale de quatre cent cinquante-six mètres. Il faut d'abord traverser, sur une étendue de quatre kilomètres, le vaste plateau sablonneux, dont la ville occupe l'extrémité septentrionale.

Nous laissons à gauche les décombres d'El-Kis et la Tour Carrée. Ce passage est pénible et laborieux. Nos quatre chevaux s'épuisent à traîner la voiture dans ce champ de sable. Nous allons à pied. Il est aussi difficile d'avancer que dans un champ de neige. La différence est, qu'au lieu d'être glacés par le froid, nous sommes brûlés par le soleil et fortement incommodés par la reverbération de ses rayons sur la plaine saharienne.

Nous entrons ensuite dans un défilé profond, le Kranguet-Ogueff, qui se confond pendant deux kilomètres avec le lit desséché de la rivière de Fériana. Beaucoup de touffes superbes de lauriers roses poussent sur des mottes de terre isolées et servent de retraite à de nombreux serpents. Cette gorge sauvage et chaude, où la poussière menue, soulevée par la rafale, décrit des sinuosités, des rides et des corniches, comme la neige dans la montagne après la tempête, me fait songer aux descriptions que les auteurs latins ont laissées de cette région, défendue, dit Florus, par les serpents et les sables, *anguibus arenisque vallatam*.

Nous atteignons le Château de la Fève, Ksar el-Foul. Ce sont les ruines d'un poste romain, construit en blocs de grandes dimensions, qui commandait le passage. Après le col des Oliviers, nous longeons constamment la rivière, dont nous traversons sept fois le lit pierreux et desséché. Nous côtoyons les dernières ramifications du djebel Deban, du djebel Thoual et enfin le pied abrupte de Sidi-Aïch. Les collines sont boisées ; les champs, couverts d'herbes et de fleurs; ailleurs, ce sont des prairies d'alfa. Le gibier est abondant. Les lièvres partent de la lisière du sentier, où les Arabes viennent les assommer dans leur gîte. Mes compagnons me laissent à mon bréviaire, à mes contemplations historiques et rêveuses, en face des beaux paysages qui se succèdent sous nos regards. Ils s'élancent dans la brousse et troublent les échos endormis de leurs coups de feu répétés. Ils sont bientôt chargés de pluviers, d'outardes, de perdreaux et de lièvres. Ils ont le dépit de ne pas apercevoir les troupeaux de gazelles, dont on nous a signalé la présence.

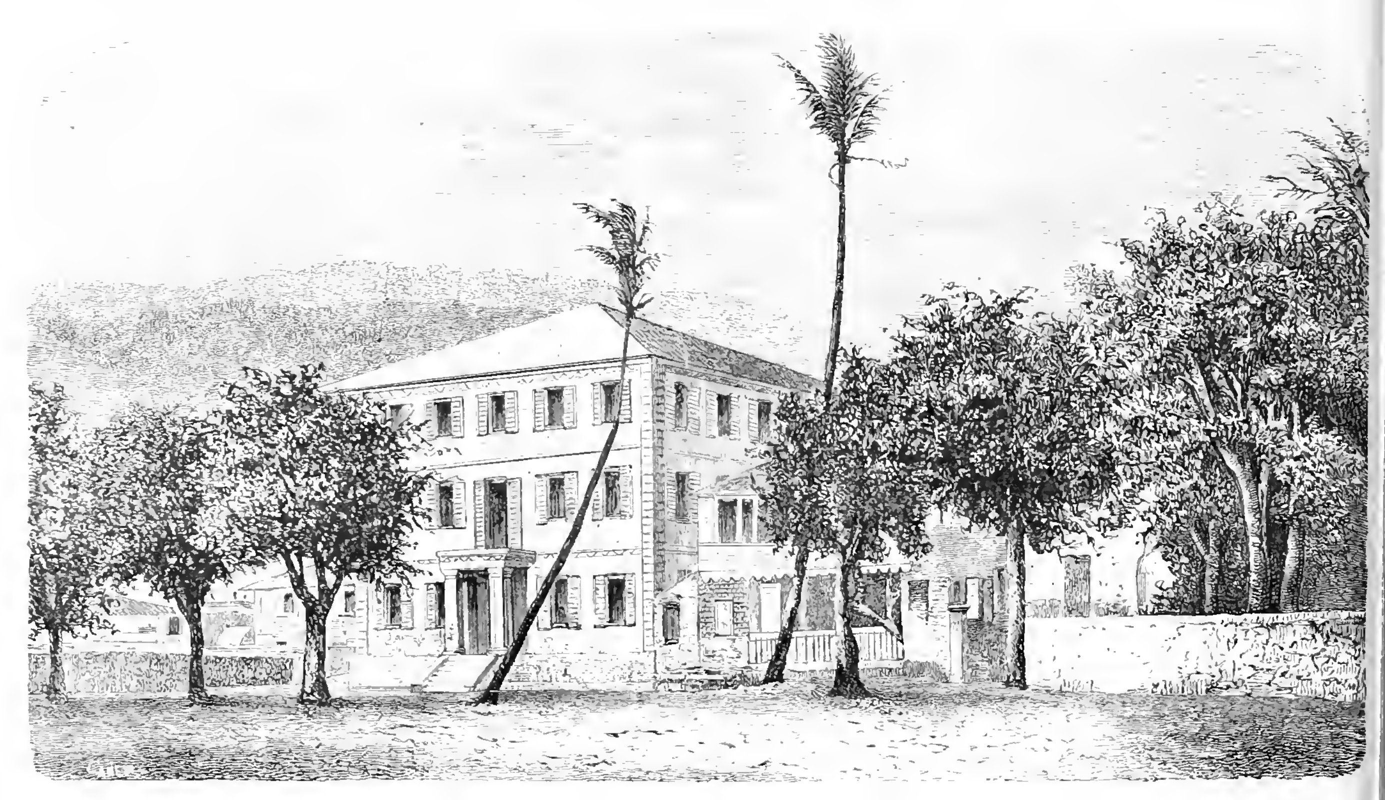
C'est dans cette région, que le lieutenant Keck, pendant son séjour à Gafsa, faisait ces belles chasses au faucon, que M. Charles Lallemand s'est plu à décrire. Il pratiquait aussi

la chirurgie. Il s'avisa un jour de greffer sur la tête d'un coq un ergot. L'opération réussit à merveille, et le coq, devenu rhinocéphale malgré lui, faisait l'admiration des indigènes. De nobles étrangers, de passage à Gafsa, offrirent cinq cents francs du volatile, pour en propager en Europe l'espèce encore inconnue. Le trop consciencieux lieutenant de dragons prétexta de son excessif attachement au licorne des gallinacés, pour refuser pareille aubaine. On rit encore à Gafsa des succès du coq phénoménal, digne des oies aux ailes tricolores, apportées de Ghadamès. L'espèce rare venait de l'usine d'un teinturier indigène, fort habile en son art.

Nous rencontrons un équipage de spahis. Il emporte M. le sénateur Waddington et son fils. Ils reviennent de Tôzeur. Depuis Gabès jusqu'à Fériana, on a dû mobiliser pour leur transport dix-huit hommes et trente-quatre chevaux et mulets. Il est vrai qu'officiers et soldats ne ménagent ni leurs peines ni leur temps, dès qu'il s'agit d'être agréable à un personnage officiel, et même à un simple compatriote.

A Sidi-Aïch, nous débouchons dans l'immense plaine que traverse l'Oued Fériana. Cette rivière, suivant l'usage arabe, change de nom dans chaque partie de son parcours. Elle prend ici celui de la montagne, s'appelle Oued Sidi-Aïch; après Gafsa, elle se nomme Oued Baiach, puis Oued Tarfaoui, avant de se perdre dans le Chott el Rharsa.

Nous déjeûnons sur l'emplacement de l'ancienne Gemellæ. La terre est littéralement couverte de poteries, de pierres sépulcrales, de débris de toute sorte. Les seuls vestiges reconnaissables sont ceux d'une partie de l'enceinte, d'un



ILE SAINT-THOMAS (*Antilles danoises*). — COUVENT DES RELIGIEUSES DES SACRÉS-CŒURS A SAINT-THOMAS; d'après une photographie. (voir page 166).

aqueduc et de deux tours rasées. Deux grands mausolées, en forme pyramidale, paraissent avoir valu sa dénomination au village détruit. L'un est le tombeau d'un Junius Rogatus, qui a vécu soixante-un ans; l'autre est celui d'un Julius Rogatus, qui a vécu quatre-vingt-onze ans, et de sa femme Pomponia Victoria, qui a vécu soixante-trois ans. Ces monuments de la vanité humaine servent maintenant de jalons pour indiquer la route au voyageur, et de maigres troupeaux paissent sur l'emplacement ignoré du palais de Rogatus.

Deux puits, revêtus en pierre, de six mètres de profondeur, fournissent une eau excellente. Le bordj, construit en 1882, est en bon état. L'alfa abonde dans la montagne.

Toute cette plaine, aride, inculte, était jadis l'un des districts les plus peuplés de la Byzacène. C'était aussi l'un des plus salubres. Les riches y avaient leurs villas, leurs jardins et même leurs tombeaux.

Outre les deux que nous venons de signaler, nous trouvons plus loin celui d'une matrone. Les Arabes l'appellent la Tour Rouge, Somâa el Hamra. Il est bien conservé. L'inscription raconte l'histoire de la dame. Urbanilla accompagna son mari à Rome, pour un voyage d'affaires dont le succès fut complet. Mais, au retour, elle mourut à Carthage. Son mari, Lucius, inconsolable d'une telle perte, la ramena ici et lui fit élever ce mausolée de marbre.

La piste des convois suit une ligne droite sur un terrain presque sans ondulations, et couvert seulement de touffes d'alfa. Au bir Medkidès, un détachement de soldats est occupé à la destruction des œufs de sauterelles. Les Arabes, réquisitionnés, sont peu disposés au travail. Comme l'eau

du puits est à quarante mètres de profondeur, un mauvais garnement a subrepticement coupé la corde, qui est tombée au fond du bir.

Son but est d'empêcher les hommes de puiser de l'eau et de les forcer à déserter le poste.

Car, malgré leurs salamaleks intéressés, les musulmans supportent avec peine notre présence dans leur pays. Ils espèrent un jour nous chasser. En attendant, ils cherchent à rendre difficile notre établissement. Telle est la raison pour laquelle ils refusent de vendre leurs terres. C'est aussi le motif qui les poussait, dans le principe, à couper les fils du télégraphe.

De Fériana à Gafsa, toutes les bornes kilométriques ont été renversées par les Arabes et le chiffre a été mutilé. Ils pensent ainsi empêcher le Roumi de se reconnaître à travers ces régions abandonnées.

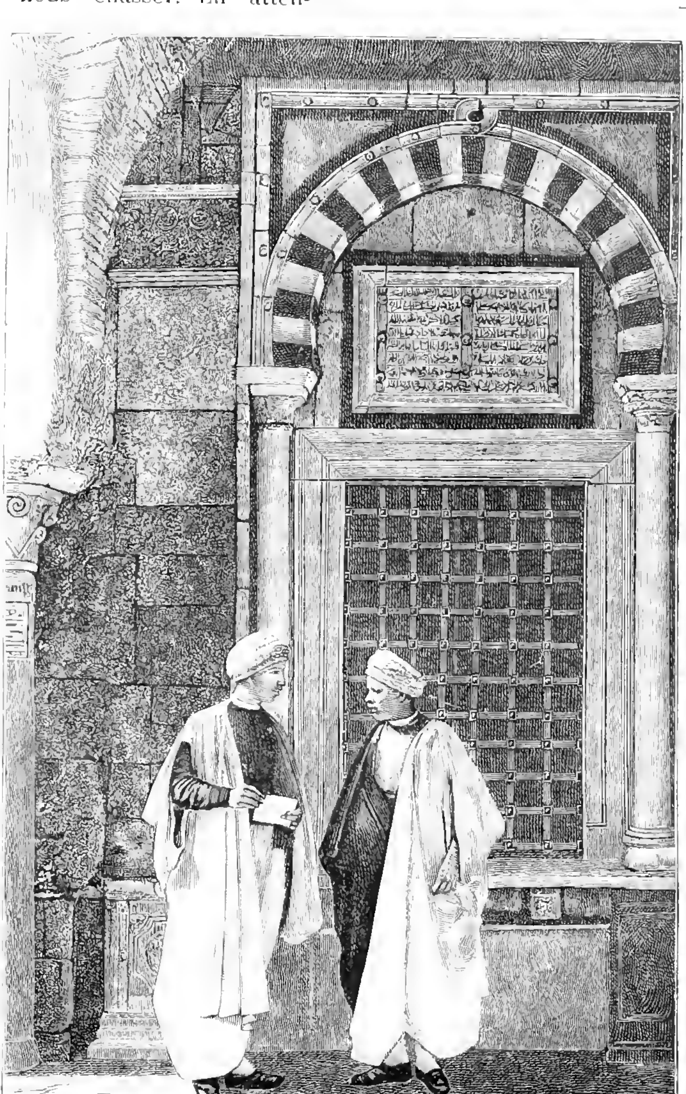
Les sables ralentissent notre marche. La nuit nous surprend. Le bruit de notre passage dans les champs solitaires provoque les glapissements du chacal, les ricanements de la hyène et les aboiements des chiens. Enfin, nous apercevons les feux de Gafsa.

Nous traversons le quartier juif, l'esplanade, les jardins du cercle militaire. Le massif gigantesque de la Kasba se profile dans la nuit avec une majesté imposante (voir la gravure p. 157).

Des officiers nous souhaitent la bienvenue et nous conduisent par le chemin des anciens remparts jusqu'au palais du commandement militaire.

M. le commandant Lefebvre est encore debout ; nous sommes réjouis par la franche cordialité de son accueil. Le palais arabe qu'il habite est assez modeste ; il est construit sur le plan des demeures riches, avec patio, terrasses et chambres lambrissées. La terrasse domine la ville et présente une belle vue sur l'oasis.

(*A suivre*).



TUNISIE. — ARABES QUI ATTENDENT LA FIN DU JEUNE ; d'après une photographie de M. HÉBRARD (voir page 161).

LE CHANG-HAI CHRÉTIEN

ET

LE CHANG-HAI PAYEN

PAR LE R. P. RAVARY, *de la Compagnie de Jésus*
MISSIONNAIRE AU KIANG-NAN

(Suite 1).

L'HOSPICE DES BÊTES DU CHANG-HAI SUPERSTITIEUX ET BIENFAISANT.

Fondation de cet établissement. — Son but. — Son origine d'après les comptes rendus imprimés chaque année — Règles de l'Administration. — Liste des bienfaiteurs. — Bêtes reçues et entretenues dans l'établissement. — Diarium inscrivant le jour de la mort d'une bête. — Compte rendu des recettes et des dépenses.

A quelques centaines de mètres, vers l'ouest de notre cimetière situé en dehors de la porte sud de Chang-hai, se rencontre un établissement assez considérable, aussi original de nom que de fait. C'est un hôpital pour les bêtes. Tout animal domestique, à l'exception du porc, maladif, estropié, galeux, cassé de vieillesse, est reçu à cet hospice. On lui procure les soins les plus assidus, la bonne pâture du jour, la visite du médecin en cas de maladie, les médecines prescrites par l'ordonnance, en un mot tout ce qui peut adoucir une existence, hélas ! souvent assez dure. La pauvre bête, à un jour donné, cessera de vivre. L'Administration a tout prévu. On lui accordera une fosse de quelques décimètres de longueur et de profondeur.

Cette idée, qui a germé il y a quelques années, dans la tête de quelques notables de Chang-hai, ne doit pas déplaire à certains ardents disciples du Darwinisme. Ils sont devancés toutefois par nos pauvres païens de Chine. Dans l'Extrême-Orient, cette idée est acceptée avec plaisir,

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19 et 26 février, 4, 11, 18 et 25 mars.

presque avec reconnaissance, par les nombreux et dévots sectateurs de la métempsycose. Les classes élevées de la société chinoise, les lettrés surtout, sont matérialistes en pratique. Mais les femmes sont crédules à l'excès. Dans nombre de pagodes, sur les images populaires, on voit les dix demeures et supplices de l'enfer. La dixième demeure est aussi effrayante que les autres. Là tourne sans cesse cette fameuse roue de la fortune, qui ouvre les qu tre chemins de la métempsycose. Les dévots ont par là plus de facilité pour faire choix dès ici-bas de l'état dans lequel ils désirent se trouver après la mort. On s'estime assez heureux d'avance, si on a la bonne fortune de devenir cheval, bœuf, voire même coq ou canard ! Tous frémissent d'horreur, à la pensée d'être changé en animal sauvage, surtout en porc ! Je ne dis que ces quelques mots qui font assez comprendre le curieux genre d'égards, de respect, presque de culte pour certains animaux.

***

Je puis parler de cet établissement en connaissance de cause. J'ai en ma possession, sur ma table de travail, un assez gros volume. C'est le compte-rendu des recettes et des dépenses qui se fait chaque année sous les yeux des trois principaux Administrateurs de l'hospice. Ce compte rendu est précédé d'une assez longue notice contenant l'historique de cette bonne œuvre, les motifs, le mode, les avantages qui ont engagé à fonder cet établissement. Là se rencontrent les pièces mandarinales qui ont approuvé la fondation et les divers achats de terrains. Le plus original et le plus curieux est la longue liste des bienfaiteurs et de la souscription versée : combien de piastres ou de sapèques par mois ou chaque année et à quelle intention, qui pour l'entretien d'un cheval ou d'un bœuf, tel autre pour un coq ou un canard, tous pour la bête de prédilection.

A mon grand étonnement, les femmes ne jouent pas le rôle principal dans cette affaire. Les hommes ont inscrit leur nom en bien plus grand nombre. La conclusion serait-elle que ces braves Chinois ont la dévotion aussi sensible, du moins sur ce point, que les femmes du Céleste-Empire ?

Comment ce curieux volume est-il devenu la propriété d'un missionnaire européen ? Ce comment est accompagné de circonstances trop piquantes pour ne pas mériter une petite mention. Du jour où je commençai ce travail sur le Chang-hai chrétien et païen, j'eus la pensée et le désir de connaître et d'étudier un établissement si original. Je désirais vivement le visiter. Mais comment pénétrer dans une propriété où tout étranger ne peut être reçu que fort froidement, pour ne rien dire de plus ? Ces messieurs, administrateurs et employés, sont persuadés, pour cause, qu'une telle visite ne leur procurera aucun avantage, loin de là.

J'envoyai mon catéchiste sonder le terrain. La mission fut remplie avec intelligence. Il fit naturellement mon éloge, ajoutant que le vieux missionnaire à barbe blanche de Tong-kadou était tout à fait chinoisé et que sa visite dans l'établissement ne pouvait rien avoir de désagréable ou de suspect.

La réponse fut telle que je l'attendais : « Dites à votre noble Maître que cette visite serait peut-être gênante pour lui et pour les employés, par la raison surtout qu'un Européen ne peut pas bien se rendre compte des usages du pays. »

***

Vaincu de ce côté, je dressai de nouvelles batteries. Je savais que, dans toutes les grandes administrations chinoises, il se publie chaque année un compte rendu de ce qui se passe dans l'établissement, avec accompagnement obligé du tableau des recettes et des dépenses. L'hospice des bêtes est de date récente, il est vrai. N'importe. Comme il est régi par une administration régulière, il doit donner chaque année le compte rendu de ce qui se fait dans le cours de l'année. Qui pourra mettre la main sur le livre désiré ?... J'ai interrogé et j'ai trouvé.

J'apprends sur ces entrefaites que le premier administrateur, riche commerçant, a pour précepteur de ses deux fils, un de mes anciens catéchistes, homme sérieux et bon chrétien. Quelle bonne fortune ! Sans trop tarder, mon catéchiste va visiter notre précepteur qu'il connaissait intimement. Succès complet. Un beau matin, quelques jours après la visite, un petit paquet était déposé à la porterie de notre Résidence, à mon adresse. C'était le fameux livre. Un petit mot du précepteur disait qu'on devait renvoyer le volume sans trop tarder. Il n'était que prêté.

En telle occurrence il ne faut pas abuser. Sans perdre de temps, je fais copier les parties les plus intéressantes du livre qui est rendu à son maître avec des remerciements bien mérités. Deux mois plus tard, le volume revenait à Tong-kadou. Cette fois, c'était un don sans condition. Quelle amabilité !

Je suis ainsi devenu possesseur d'un livre peu connu du public chinois et surtout européen. Il est unique en son genre, même en Chine ; du moins je le pense par la raison que, dans le Céleste Empire, il n'y a peut-être qu'un seul établissement de cette nature et que cet établissement est celui de Chang-hai. J'ai beaucoup interrogé. Jusqu'à ce jour pas de preuves, pas de données, même pas de probabilité. La tradition et les livres ne parlent pas d'un second établissement, hospice exclusivement pour les bêtes, hospice assez confortablement installé, avec une administration fonctionnant régulièrement et l'autorisation et les encouragements des mandarins. Dans le monde païen croyant à la métempsycose, vous rencontrerez dans telle ville, dans telle pagode, dans telle propriété publique ou privée, certaines bonnes âmes qui nourrissent quelques bêtes, des animaux domestiques, quelques espèces de poissons, voire même des rats et des souris. Mais c'est le fait d'une dévotion personnelle, fait qui n'a pas d'écho dans le public. Bien différent est l'hospice de Chang-hai, qui chaque année prend de nouveaux développements. Chaque année, le livre dont nous parlons, est offert aux bienfaiteurs insignes de l'Œuvre, qui sont naturellement flattés de voir leur nom inscrit en assez gros caractères, avec la somme d'argent versée pour cette bonne œuvre.

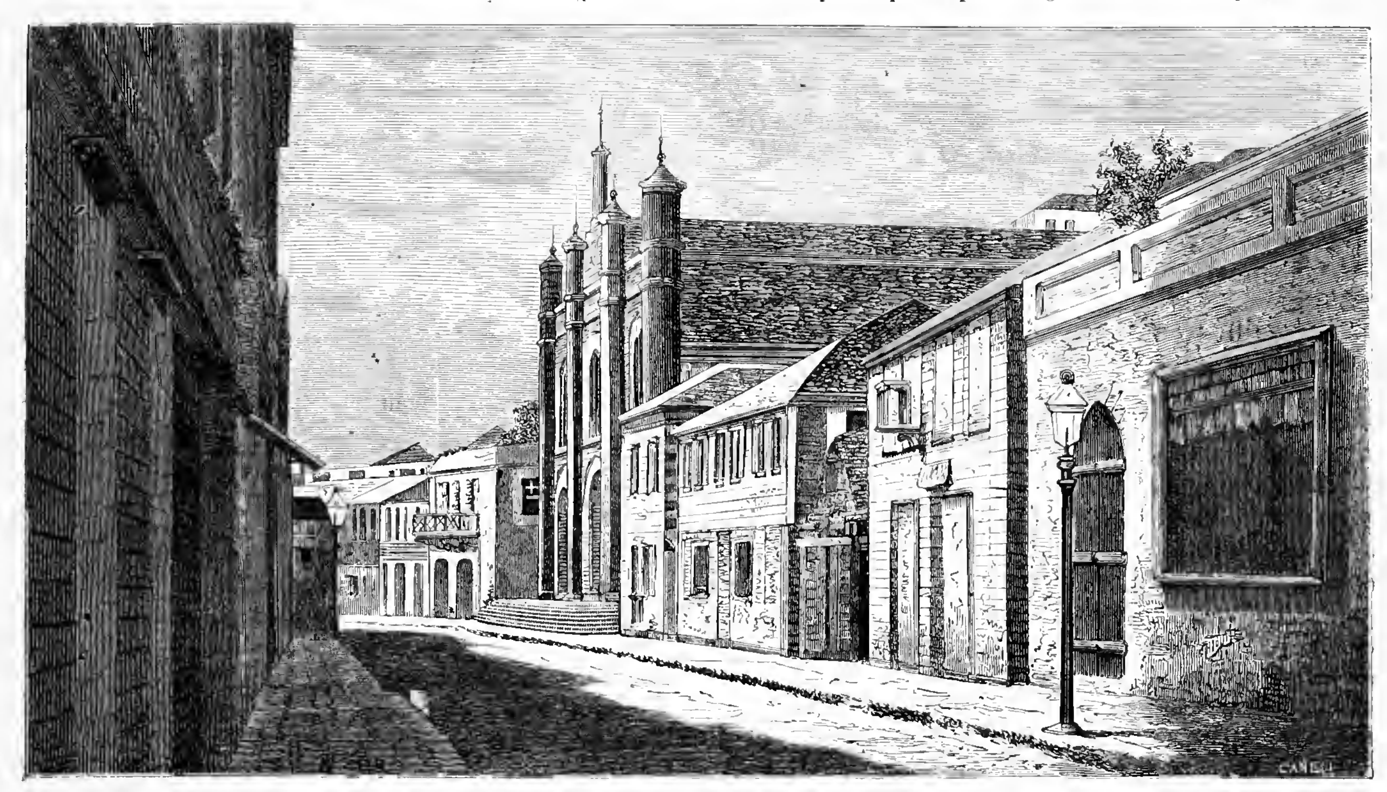
Sans plus long préambule, parcourons rapidement les deux cent huit pages de notre curieux volume.

I. Fondation de l'établissement.

En ouvrant le livre, nous trouvons dans les premières pages trois préfaces qui exposent avec clarté le but, les moyens et les commencements de l'établissement. Je traduis presque mot à mot.

« La quatrième année de l'empereur Tom-che, 1867, quelques notables de Chang-hai voyaient avec peine que les paysans amenaient des bœufs à la ville. Le nombre de ces bœufs augmentait de jour en jour. Ces animaux étaient vendus à d'autres individus, qui les tuaient, leur enlevaient la peau et jetaient toute sorte d'ordures dans les rues. L'odeur était insupportable. Ces notables, ayant tenu conseil, décidèrent d'acheter sans retard douze à quinze de ces bœufs. Pour les abriter, on construisit trois chambres, au pied des remparts de la petite porte de l'est. Le nombre de ces bœufs augmenta peu à peu. Les chambres devinrent insuffisantes. On s'adressa alors au Tao-dê (premier magistrat de la ville) pour acheter des terrains en dehors de la grande porte du sud. Les constructions commencèrent et comme le local était vaste, on put recevoir dans ce nouvel établissement non seulement les bœufs, mais encore d'autres animaux domestiques, des chevaux, des poules, des canards, des oies,etc. Ces bêtes avaient là, toute facilité pour prendre leurs ébats, dormir paisiblement, et se promener ou voltiger en toute liberté dans cet enclos bien installé. Aussi les entendait-on jeter des cris joyeux et les voyait-on voltiger de côté et d'autre. Tout était plein de vie et d'allégresse ! etc. »

Je m'arrête un instant pour relire ces deux dernières lignes. L'auteur de cet article ne dit pas toute sa pensée. On la devine. Dans le principe, en 1863-64, ces bons notables de Chang-hai firent leurs efforts pour sauver la vie à quelques bœufs. Etait-ce pour cause d'hygiène ou de propreté? Je ne le pense pas. Après la guerre de 1861, après le traité



ILE SAINT-THOMAS (*Antilles danoises*). — EGLISE SAINT-PIERRE ET SAINT-PAUL; d'après une photographie (voir page 166).

de Pékin, les concessions européennes prirent de prodigieux accroissements. Le nombre des étrangers augmentait de jour en jour. Comment nourrir tant de monde? Nombre de bœufs passaient par l'abattoir. Tuer et surtout manger ces pauvres bêtes, quel crime abominable aux yeux de qui croit à la métempsycose? Les Européens, et surtout les Anglais ont une conscience mieux formée sur ce point!

Seconde réflexion. Les bêtes changent de domicile. De la porte Est, centre populeux où se rencontrent nombre d'étrangers, on les reçoit dans un nouveau local, en dehors de la porte sud, en pleine campagne, dans une localité assez déserte. Je comprends encore ; mais pourquoi. avec les bœufs, faire entrer presque tous les animaux de la création dans cette nouvelle arche de Noé? Pourquoi surtout tant de sollicitude, tant de bienveillance pour des créatures utiles sans doute mais privées de raison? En Europe, les Sociétés protectrices des animaux fonctionnent et se multiplient presque dans tous les pays. L'hospice des bêtes de Chang-hai les surpasse de beaucoup. C'est le sublime du genre. Pauvres païens! Administrateurs et bienfaiteurs d'une telle œuvre n'attendent pas sans doute ici-bas la récompense de leur dévouement et de leur générosité, ignorés qu'il sont même du public indigène. Après la mort, ils auront la chance d'entrer dans le plus confortable des quatre chemins que leur ouvrira la roue, toujours en mouvement, de la métempsycose!

(*A suivre*).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIX[e] SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Etrangères de Paris,
Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE XVII

Suite (1)

DIOCÈSE DE ROSEAU.

Le diocèse de Roseau, érigé en 1850, comprend les petites Antilles, la Dominique, Antigua, Barboude, Montserrat, Saint-Christophe, les îles anglaises de la Vierge et les trois îles danoises de Saint-Thomas, Sainte-Croix et Saint-Jean. Toutes ces îles, à l'exception des trois dernières, appartiennent à l'Angleterre et comptent un peu plus de 150,000 habitants, dont le tiers, soit environ 50,000 sont catholiques.

Voici,du reste,le tableau détaillé de la population :

La Dominique..................	28.211	habitants	25.000	cath.
Antigua et Barboude...........	34.321	»	2.000	»
Montserrat....................	10.296	»	1.000	»
Saint-Christophe et Anguila.....	29.258	»	4.000	»
Nevis et Redonda..............	12.026	»	100	»
Iles anglaises de la Vierge......	5.287	»	300	»
Iles danoises de la Vierge.......	33.763	S Thomas	10.000	»
		S-Croix ..	7.000	»
		S-Jean....	100	»

Total pour les petites Antilles, 153.162 habitants dont 49.500 catholiques.

En jetant les yeux sur ce tableau, on voit du premier coup d'œil que les catholiques forment à la Dominique près du total de la population, qu'ils sont en majorité très faible dans les îles danoises, et que, dans toutes les autres îles, ils ne forment encore qu'une très petite minorité !

La Dominique, ancienne colonie française, est la résidence de l'évêque, qui s'est établi dans la ville de Roseau, où il a élevé une belle cathédrale. L'île de la Dominique, la mieux partagée du groupe sous le rapport religieux, a 10 paroisses (y compris la cathédrale), 17 écoles primaires, un orphelinat.

Mgr Poirier, missionnaire français, qui fut le premier évêque de Roseau (1850-1878), a vaillamment employé son épiscopat au relèvement du catholicisme dans son vaste diocèse, où tout était à créer. Sentant le besoin urgent d'augmenter le nombre, malheureusement trop restreint de ses collaborateurs, il fit appel au dévouement des congrégations religieuses et fit venir près de lui les PP. Rédemptoristes et les missionnaires de la congrégation des Enfants de Marie-Immaculée !

Après la Dominique, ce sont les îles danoises dans lesquelles le catholicisme est le plus florissant. Ces îles furent cédées par la France au Danemark en 1733, et l'on eut soin de stipuler, dans le traité, le libre exercice du culte catholique. Le gouvernement danois exécuta loyalement la convention et permit l'entrée de ces îles aux missionnaires, à l'exception toutefois des Jésuites.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 1er, 8, 15, 22 janvier, 4, 12, 19 et 26 février, 11 et 18 mars.

En 1769, un prêtre séculier anglais fut nommé préfet apostolique des îles danoises. Les choses demeurèrent en cet état jusqu'à l'érection de l'évêché de Roseau. Malheureusement le petit nombre des missionnaires ne permit pas au catholicisme de se maintenir sans pertes ; de leur côté, les ministres luthériens abusèrent de leur position officielle pour opprimer les catholiques demeurés fidèles et entraîner les autres à l'apostasie. Le catholicisme végétait donc dans ces îles, quand Mgr Poirier y appela les Rédemptoristes.

En quelques années, tout changea de face : à Saint-Thomas, le chiffre des catholiques s'éleva rapidement de six à dix mille. Cette île possède aujourd'hui une belle église, une maison de religieuses (voir les gravures p. 162 et 165),un séminaire diocésain, un collège pour les jeunes gens et des écoles catholiques, plus un hôpital; le tout, sous la direction des Rédemptoristes.

Dans l'île danoise de Sainte-Croix, on trouve sept mille catholiques, deux paroisses, deux églises, une chapelle et une école.

Dans les autres petites îles du diocèse, on rencontre généralement partout l'église et l'école. Heureuses, celles qui peuvent avoir un missionnaire résidant à poste fixe. Beaucoup en sont encore privées.

Voici le tableau statistique du diocèse de Roseau :

1° *Personnel* : 1 évêque, 21 missionnaires.

2° *Communautés religieuses, hommes :* Rédemptoristes, 3 prêtres, 2 Frères. Enfants de Marie-Immaculée, 8 prêtres. *Femmes :* Sœurs de la Vierge-Fidèle ; 2 maisons, 19 Sœurs.

3° *Œuvres :* 18 paroisses, 14 missions ; 20 églises, 10 chapelles, 1 séminaire, 50 élèves ; 1 collège jeunes gens, 50 élèves ; 3 écoles supérieures, jeunes filles ; 23 écoles primaires catholiques.

En tout, 3,600 enfants.

1 orphelinat, 50 enfants ; 1 hôpital.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE CURAÇAO.

Le vicariat apostolique de Curaçao comprend les Antilles hollandaises, savoir : Curaçao, Bonaire, Aruba, Saint-Eustate, Saba, Saint-Martin, dont une partie seulement appartient à la Hollande et le reste à la France. La population totale des six îles est de 43,000 habitants, dont la grande majorité, 37,000 sont catholiques.

Le gouvernement hollandais persécuta longtemps le catholicisme dans ses colonies, aussi bien que dans la mère-patrie. Au commencement du siècle, la situation des catholiques de Curaçao n'était donc rien moins que prospère. Mais peu à peu, comme en Hollande, les préjugés calvinistes de l'Administration s'adoucirent ; quelques missionnaires purent, avec sa tolérance, s'introduire dans ces îles, où de nombreux catholiques, anciens sujets de l'Espagne, les appelaient depuis longtemps. En 1824, le Saint-Siège érigea les Antilles hollandaises en préfecture apostolique ; M. Neuwindt, le premier titulaire, fut élevé, en 1842, à la dignité de vicaire apostolique, avec caractère épiscopal. Pendant sa longue administration (1824-1860), le pieux et zélé prélat éleva sa mission à un haut degré de prospérité. On lui doit presque toutes les œuvres du vicariat. Il avait trouvé, en arrivant, quatre églises ou cha-

pelles ; il en laissa quinze, pourvues chacune d'un bon missionnaire, avec presbytère et maisons d'école.

C'est pour entretenir cette situation prospère, et aussi pour obvier à la difficulté toujours renaissante de recruter des missionnaires en nombre suffisant, que le Saint-Siège confia, en 1869, la mission de Curaçao aux Dominicains de la province de Hollande. Avec la neutralité bienveillante de l'administration, les nouveaux ouvriers apostoliques ont travaillé avec succès à développer toutes les œuvres de la mission.

Voici la statistique du vicariat :

1° *Personnel :* 1 vicaire apostolique, 24 missionnaires ;

2° *Communautés religieuses. Hommes* : Dominicains, 1 couvent, 15 prêtres, 2 frères ; Frères de la Mère de Miséricorde (de Tilburg), 7 religieux. *Femmes* : Tertiaires de Saint-François, 2 congrégations, 114 Sœurs ;

3° *Œuvres* : 15 paroisses, 1 mission, ainsi réparties : Curaçao, 7 paroisses ; Bonaire, 2 paroisses ; Aruba, 3 paroisses, 1 mission ; Saba, 1 paroisse ; Saint-Eustate, 1 paroisse ; Saint-Martin (partie hollandaise). Soit : 16 églises, 4 chapelles ; 1 collège à Curaçao (Frères de la Miséricorde), 21 pensionnaires ; 1 académie, jeunes filles (Tertiaires de Saint-François), 109 pensionnaires ; 16 écoles primaires catholiques, 456 garçons, 2246 filles. Au total : 18 établissements d'éducation et 2,832 élèves ; 2 orphelinats, 53 enfants, 2 hôpitaux.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA JAMAÏQUE

Le vicariat apostolique de la Jamaïque, érigé en 1836, comprenait d'abord l'île de ce nom, les îles Bahamas et le Honduras britannique. En 1850, les Bahamas furent rattachées au diocèse de Charleston ; en 1888, le Honduras anglais fut érigé en préfecture apostolique distincte. En sorte qu'aujourd'hui le vicariat se trouve réduit à l'île seule de la Jamaïque.

Cette île, presque toute protestante, car pendant deux siècles l'Angleterre y prohiba sévèrement l'exercice du culte romain, ne compte encore que dix-sept mille cinq cents catholiques, sur une population totale de cinq cent quatre-vingt mille huit cent quatre habitants. La mission est confiée aux PP. de la Compagnie de Jésus, et jouit désormais de la plus grande liberté religieuse. En cinquante ans, le chiffre des enfants de l'Eglise romaine est monté de *cinq* à *dix-sept mille*. Il a donc plus que triplé, et, chaque année, de nombreuses abjurations de protestants viennent récompenser le travail des missionnaires.

Statistique du vicariat :

1° *Personnel* : 1 vicaire apostolique, 10 missionnaires, dont 9 Jésuites. Sœurs du Tiers-Ordre de Saint François, 15 religieuses.

2° *Œuvres* : une seule résidence à Kingstown, la capitale de l'île ; 26 missions dans l'intérieur, 17 églises ou chapelles ; 16 écoles primaires catholiques, 1,352 enfants ; 1 école industrielle, 38 jeunes filles ; plusieurs associations de charité.

PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU HONDURAS BRITANNIQUE.

Cette préfecture, érigée en 1888, n'a pas encore d'histoire. Le pays, de langue espagnole, a 19.000 catholiques sur 27.000 habitants. Plusieurs tribus sauvages sont encore païennes ; le centre d'apostolat de ces tribus qui comptent environ 3.000 Indiens catholiques, est la mission de Bélize.

1° *Personnel :* 1 préfet apostolique, 10 missionnaires, dont 9 jésuites, 10 sœurs de la Merci.

2° *Œuvres* : 6 résidences, 22 missions, 9 églises, 12 chapelles, 2 écoles supérieures : 27 garçons, 50 filles. 26 écoles primaires catholiques : 650 garçons, 452 filles. Diverses associations de piété.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA GUYANE BRITANNIQUE.

Ce vicariat, érigé en 1837, est confié, comme les précédents à la Compagnie de Jésus. Il compte seulement 21,000 catholiques, sur une population totale de 430,000 habitants, ainsi répartie :

Guyane anglaise : 250,000 habitants, 20,500 catholiques ; Ile Barbade : 180,000 habitants, 500 catholiques.

1° *Personnel :* 1 vicaire apostolique, en résidence à Georgetown : 15 missionnaires de la Compagnie de Jésus, 28 religieuses Ursulines.

2° *Œuvres :* 8 résidences, 13 missions ; 19 églises, 1 chapelle, 1 gymnase, jeunes gens, à Georgetown : 50 élèves. 1 école supérieure, jeunes filles (Ursulines), 270 élèves. 19 écoles primaires catholiques : 1,300 garçons, 1,000 filles. 2 orphelinats : 30 garçons, 30 filles.

Les Pères Jésuites font aussi des missions parmi les sauvages, encore païens pour la plupart, qui peuplent les forêts de la Guyane anglaise.

VICARIAT APOSTOLIQUE DE LA GUYANE HOLLANDAISE.

D'abord simple préfecture, la Guyane hollandaise fut érigée en vicariat apostolique, à partir de 1852. Elle compte aujourd'hui 14,200 catholiques, sur 71,000 habitants, ainsi répartis : population d'origine européenne, 53,000 habitants, 13,000 catholiques. Noirs, 8,000 habitants, 200 catholiques. Sauvages, 10,000 habitants, 1000 catholiques.

La plupart des noirs se sont laissé endoctriner par les frères Moraves, qui occupent dans le pays une situation prépondérante. Leur fanatisme religieux rend leur conversion très difficile. Les sauvages paraissent relativement mieux disposés.

1° *Personnel* : 1 vicaire apostolique et 19 missionnaires, appartenant à la Congrégation du Très-Saint-Rédempteur, 3 scholastiques, 14 frères. Sœurs récollectines pénitentes de l'Immaculée-Conception, de la congrégation de Rosenwal, 1 maison, 40 religieuses.

2° *Œuvres :* 5 résidences, 65 missions ; 9 églises, 2 chapelles, 11 écoles primaires catholiques, 1,669 enfants, 2 orphelinats : 50 garçons, 40 filles.

(A suivre).

BIBLIOGRAPHIE

La Tribu de Wagap, Nouvelle-Calédonie, *ses mœurs et sa langue*, d'après les notes d'un missionnaire Mariste, coordonnées par le R. P. André Chapuy. — Publication de l'œuvre de Saint-Jérôme. — Paris, Chadenat, 1890, gr. in-8 de 142 pages.

Ce volume est destiné à faire profiter les linguistes, aussi bien que les futurs missionnaires en Nouvelle-Calédonie, des connaissances qu'un long séjour a permis à un Père Mariste d'acquérir sur les mœurs et la langue de la tribu de Wagap. Pour les mœurs, l'auteur ajoute peu à ce que l'on savait déjà : ce qu'il en dit est surtout une entrée en matière. Le fond de sa publication est consacré à la langue de cette tribu canaque. L'auteur donne une grammaire résumée, et, comme textes, des conversations usuelles, des exemples de discours adressés aux chefs, aux missionnaires, etc., un résumé de catéchisme et plusieurs prières de l'Église. Il aurait pu ajouter des textes originaux de la littérature orale des indigènes, nous voulons dire des proverbes, légendes, contes et chansons ; mais, tel qu'il est, son livre est des plus profitables.

Le Clergé et les Temps nouveaux, par M. l'Abbé Elie Meric, professeur à la Sorbonne. 1 vol. in-12, de 544 pages. — Prix broché. 3 fr. 50. — Librairie Victor Lecoffre, rue Bonaparte, 90, à Paris.

Dans ce livre, fruit de longues études, l'éminent professeur de la Sorbonne aborde tous les problèmes soulevés actuellement en France au sujet des questions ecclésiastiques.

Bien qu'il ait surtout en vue notre pays, l'auteur ne laisse pas de jeter de loin en loin un coup d'œil chez les voisins : témoin cette page que nous nous faisons un plaisir de citer : elle confirme éloquemment les consolants détails que nous avons maintes fois donnés sur les progrès de la foi catholique en Europe :

« L'Église, qui a vaincu les Barbares, ne craint pas l'épreuve plus dangereuse des civilisations modernes. C'est une des marques de sa divinité de rester toujours florissante, sur tous les points de l'espace, malgré les vicissitudes profondes des temps ; de faire tous les jours de nouvelles conquêtes et de voir rentrer dans son sein, après de cruelles et douloureuses expériences, les individus et les peuples qui s'en étaient éloignés.

« Au commencement de ce siècle, on ne comptait plus que 120,000 catholiques dans les deux royaumes d'Angleterre et d'Ecosse; ils sont aujourd'hui 1.700.000, sans compter les millions de fidèles répandus dans les colonies anglaises. Ils occupent quarante-un sièges à la Chambre des Lords ; neuf au conseil privé ; soixante-seize à la Chambre des communes ; on les rencontre à la tête de l'administration et de l'armée. Prêtres, évêques et cardinaux donnent l'exemple austère du zèle prudent et des vertus chrétiennes ; ils bâtissent des cathédrales, fondent des universités, et Dieu bénit par des conversions tous les jours plus nombreuses, leur infatigable apostolat.

« En Hollande, le nombre des catholiques s'est élevé en cent ans, de 350.000 à 1.500.000. Là, comme en Angleterre, la liberté bénie et fécondée par la grâce a fait des prodiges et multiplié les retours à la religion. »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Édition française.

M. le chanoine Durand, à Toulouse........ 10
Au nom de défunte Agathe Treynet, de Sainte-Catherine-sous-Riverie, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*........ 30
Anonyme » » 300
Anonyme » » 100
Anonyme » » 100
Anonyme de Saint-Brice-en-Cogles, diocèse de Rennes, demande de prières........ 190

Pour les missions les plus nécessiteuses (au R. P. Le Roy, pour le Gabon).
Mme A. M. C. de M..., de Lyon........ 700
Anonyme de Grenoble, avec demande de prières........ 10

Pour les affamés de Vizagapatam.
Anonyme de Lyon........ 40

Pour les missions de Mgr Falize.
Anonyme du diocèse d'Amiens........ 20

Pour Mgr Puginier.
Anonyme du diocèse d'Amiens........ 20

Pour l'achat d'une statue de saint Joseph et du Sacré-Cœur pour les missions de la Cochinchine orientale.
Anonyme de Lyon........ 200

Au R. P. Girod (Tonkin occidental).
La Congrégation de la Sainte-Vierge, au petit séminaire de Vaux, diocèse de Saint-Claude........ 25

A M. Guerlach (Cochinchine orientale).
Un abonné du diocèse de Toulouse, se recommandant aux prières des missionnaires et des chrétiens d'une manière spéciale. 10

A M. Tessier (Tonkin méridional).
Un abonné du diocèse de Toulouse, se recommandant aux prières des missionnaires et des chrétiens d'une manière spéciale. 5

A M. Fourcade (Pondichéry), pour les affamés.
Un abonné du diocèse de Toulouse, se recommandant aux prières des missionnaires et des chrétiens d'une manière spéciale. 5
M. Lecroq, à Latourneray, diocèse de Rennes........ 5

A Sœur Gilbert, à Ning-Po.
Un abonné du diocèse de Toulouse, se recommandant aux prières des missionnaires et des chrétiens d'une manière spéciale. 10

Pour la mission du Hou-pé oriental, où a été martyrisé le B. Perboyre.
Pour une guérison obtenue par son intercession, M. O. de Paris. 100

Pour les missions de Mongolie (Mgr Rutjes).
Anonyme du diocèse d'Amiens........ 10

A Mgr Cousin, évêque de Nagasaki, pour la pension d'un séminariste.
Anonyme de Paris........ 300

Au R. P. Hanriot, vicaire général de Mgr Sogaro (Egypte), pour rachat de nègres.
M. l'abbé Hanriot, du diocèse de Metz........ 90

Au même, pour le rachat d'une petite fille sous les noms de Maria-Flora.
M. l'abbé Hanriot, du diocèse de Metz........ 60

Pour rachat et baptême d'un esclave (au même).
Anonyme, en l'honneur de saint Joseph, diocèse de Rouen........ 5

Au R. P. Lejeune, au Gabon.
M. M..., diocèse d'Arras, avec demande de prières........ 200
Un abonné du diocèse de Toulouse, se recommandant aux prières des missionnaires et des chrétiens........ 10
M. et Mme J. D. C. à Paris, avec demande de prières........ 50

Au même, pour le baptême d'un enfant sous le nom de Joseph.
A. C., de Marseille........ 2

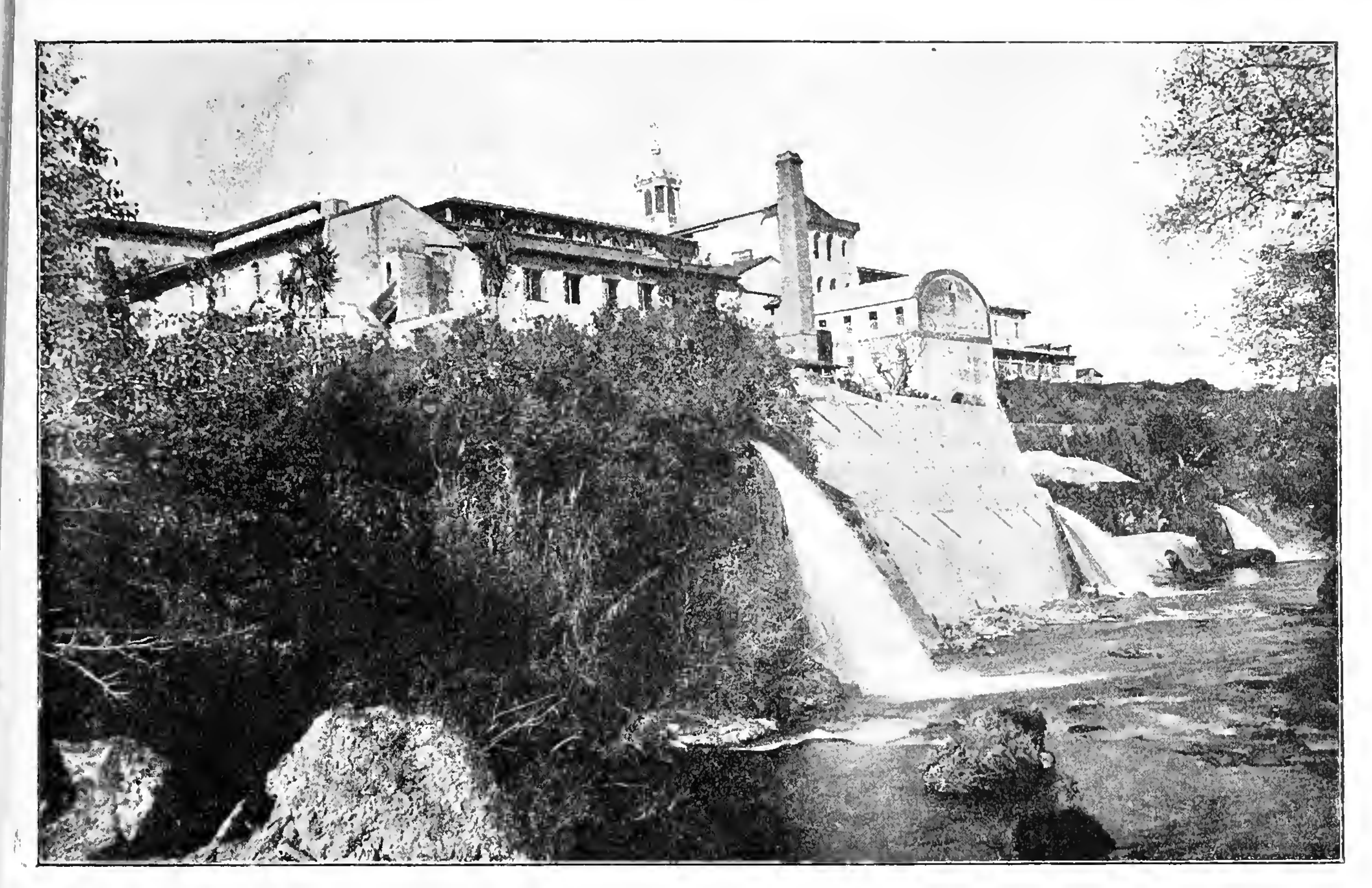
Au même, pour le baptême d'une enfant sous le nom de Marie-Jacqueline.
Un fidèle abonné, du diocèse de Rouen........ 1 50

Au R. P. Courtois, à Saint-Joseph de Nyamussua (Mozambique).
Mme de Bouffier, à Livron, diocèse de Valence........ 60

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3.



MEXIQUE. — Vue d'une partie de la fabrique de Cocolapam, près Orizaba ; d'après une photographie communiquée par les RR. PP. Terrien et Boutry (voir p. 172).

NOS DÉLÉGUÉS AU MEXIQUE

Quoique le Mexique ne soit pas un pays de missions, c'est pour nous un devoir de reconnaissance de parler quelquefois de la grande République de l'Amérique centrale. Comme on le voit dans cette correspondance, notre Œuvre s'y acclimate admirablement, grâce au zèle de nos délégués, à la piété et à la générosité des habitants, et aussi et surtout à la bénédiction et à la protection du clergé et des évêques.

Lettre des RR. PP. Ferdinand Terrien et Louis Boutry, a MM. les Directeurs des Conseils centraux de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Le 10 octobre dernier, nous arrivions à Orizaba, ville importante de l'Etat de Veracruz, pour y établir l'Œuvre de la Propagation de la Foi, agréable à Dieu, utile et bienfaisante à l'humanité tout entière. Les encouragements du vénérable évêque du diocèse nous avaient laissé espérer une véritable réussite dans cette ville, si bien dénommée, selon son étymologie, « *la joie sur l'eau* ».

Il est certain que les trois semaines passées au milieu de cette population aux mœurs simples, à l'esprit élevé, au cœur généreux, ont été pleines de consolations et d'encouragement.

Jamais nous n'oublierons la sympathie dont notre haute mission y a été l'objet. Trois mille personnes (environ le dixième de la population) se sont enrôlées vaillamment dans cette armée pacifique et internationale dont le but est d'amener les nations infidèles aux pieds de Jésus-Christ.

Dans la belle langue de Cervantès, nous avons fait un appel à des frères qui ont profité des bénéfices de la Rédemption et comprennent l'obligation pour tout catholique de procurer au prochain malheureux sa juste part de notre brillante civilisation chrétienne. Vraiment nous avons été témoins de faits de générosité comparables à ceux que nous relatent les Actes des apôtres.

La ville d'Orizaba est située à l'entrée des Terres Chaudes et, comme telle, elle jouit de tous les avantages de l'exubérante végétation des Tropiques. Son horizon est très original. Figurez-vous de belles montagnes placées d'une manière extrêmement capricieuse par la bonne Providence. *Mirabilis in altis Dominus*. Elles sont

couvertes de magnifiques forêts dont la parure vert sombre repose doucement la vue et fournira longtemps du bois et du combustible à l'industrie et au commerce. Comme ces montagnes étagées les unes sur les autres rappellent éloquemment ces passages inspirés du Prophète royal : *Montes exultaverunt ut arietes et colles sicut agni ovium !*

Quel spectacle que celui offert par cette riche nature à notre admiration ! On se reporte au temps où « la terre se mettait en mouvement à la vue de Dieu. »

Derrière les montagnes, le pic d'Orizaba, ancien volcan, d'après un ingénieur, le plus haut du Mexique, repose sa tête blanche dans l'azur du ciel.

Une fois notre travail fini, nous avons donné dans « *El Siglo que acaba* » une lettre de *despedida* pour remercier son aimable Directeur du bienveillant concours qu'il a prêté à notre mission, et, par son intermédiaire, rendre grâces à nos bienfaiteurs d'Orizaba. Un ami nous a fourni des montures pour nous rendre à Zongolica, intéressante population à une dizaine de lieues dans les montagnes de la Sierra-Madre.

. ˙ .

Nous voyez-vous chevauchant à travers un pays très accidenté ? Autrefois on nous enseignait que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre. Malheureusement, il nous est impossible, à l'heure qu'il est, de faire l'application de cet axiome géométrique. Aussi tournons-nous humblement les montagnes, terrible *obex*, par des sentiers ardus, boueux, malaisés. Nos montures semblent se jouer des dangers et nous font passer assez heureusement sur le bord de nombreux précipices. Nous ne sommes pas de parfaits *ginetes*; cependant nos compagnons de route, cavaliers depuis leur plus jeune âge, nous félicitent de notre aisance et de notre allure décidée sur des mules qui valent bien le fameux Bucéphale de l'antiquité.

Nous arrivons dans un village dont nous connaissons le pasteur. Le brave curé, admirateur de la grande mission confiée à ses amis, fait jeter à tous les échos d'alentour les joyeuses volées de ses petites cloches, tandis qu'une fanfare d'Indiens vêtus comme au temps du pauvre d'Assise, nous joue avec entrain l'hymne national du Mexique. Nous remercions ces braves gens de leur bonne volonté, et en avant ! Nous reprenons notre course aérienne vers les cimes verdoyantes de la sierra.

M. le curé de Tequila, averti de notre passage, nous a préparé une utile réfection.

L'amitié est fondée sur l'unité de croyances et d'affections et nous voilà reçus avec beaucoup de cordialité par un frère. Nous sommes admirablement sous son toit hospitalier; nous pourrions chanter l'*ecce quam bonum* ou bien désirer planter notre tente, ne fût-ce que pour une semaine à Zequila; mais non ! nous ne pouvons nous arrêter aux fleurs du chemin et oublier le but de notre voyage.

Nous voilà de nouveau à cheval sur des mules. Mais comme la route n'est pas très bonne, nous avons besoin de nous protéger les jambes avec des *chibarras*, sorte de guêtres en peau d'ours ou de tout autre animal. Pour les fabriquer, on n'a pas suivi la mode en usage parmi les dandys qui vont caracoler tous les jours sur la promenade des Champs-Elysées. Peu nous importe. Il n'y a pas de mode pour le missionnaire qui doit se faire tout à tous et savoir mettre en pratique le proverbe : « A la guerre comme à la guerre ! »

Après de nombreux détours, nous découvrons là-haut des cavaliers en observation. Ils sont une vingtaine, mais non pour nous demander la bourse ou la vie. Leur bourse sera à notre disposition et quelques-uns d'entre eux voudront se servir de notre ministère pour arriver à la vie éternelle.

M. le Curé de Zongolica, accompagné des principaux *vecinos*, habitants du bourg, vient nous souhaiter la bienvenue.

Nous nous faisons les saluts d'usage et nous nous avançons émus et contents au milieu de cette escorte d'honneur.

Au loin, sur la terre étrangère, à trois mille lieues de son pays, il est doux de se trouver au milieu de personnes qui rappellent pour quelques jours à l'exilé volontaire pour Jésus-Christ les joies de la famille et les douceurs de la patrie !

Une surprise nous était réservée. A un tournant de la montagne, à une lieue de la ville, une fanfare de jeunes gens, à l'œil vif, à l'entrain admirable, veut accompagner, aux sons joyeux de ses instruments, notre entrée dans la bourgade. Les enfants de l'école catholique, l'espoir de l'avenir, sont là également, portant chacun une oriflamme aux couleurs nationales. Çà et là de braves gens nous jettent des fleurs et viennent grossir les rangs de cette manifestation. Les habitants, sur le pas de leurs portes, indiquent par leurs francs saluts leur bonheur de nous voir, tandis que d'autres s'agenouillent et implorent une bénédiction des derniers apôtres de Jésus-Christ. C'est bien touchant ! c'est la foi robuste des anciens jours !

Nous sommes fatigués ; mais comme la fatigue est douce quand on l'a acceptée bravement pour l'amour de Dieu et du prochain !

Nous avons passé quelques jours à Zongolica, en particulier la fête de la Toussaint et la Commémoration des fidèles trépassés.

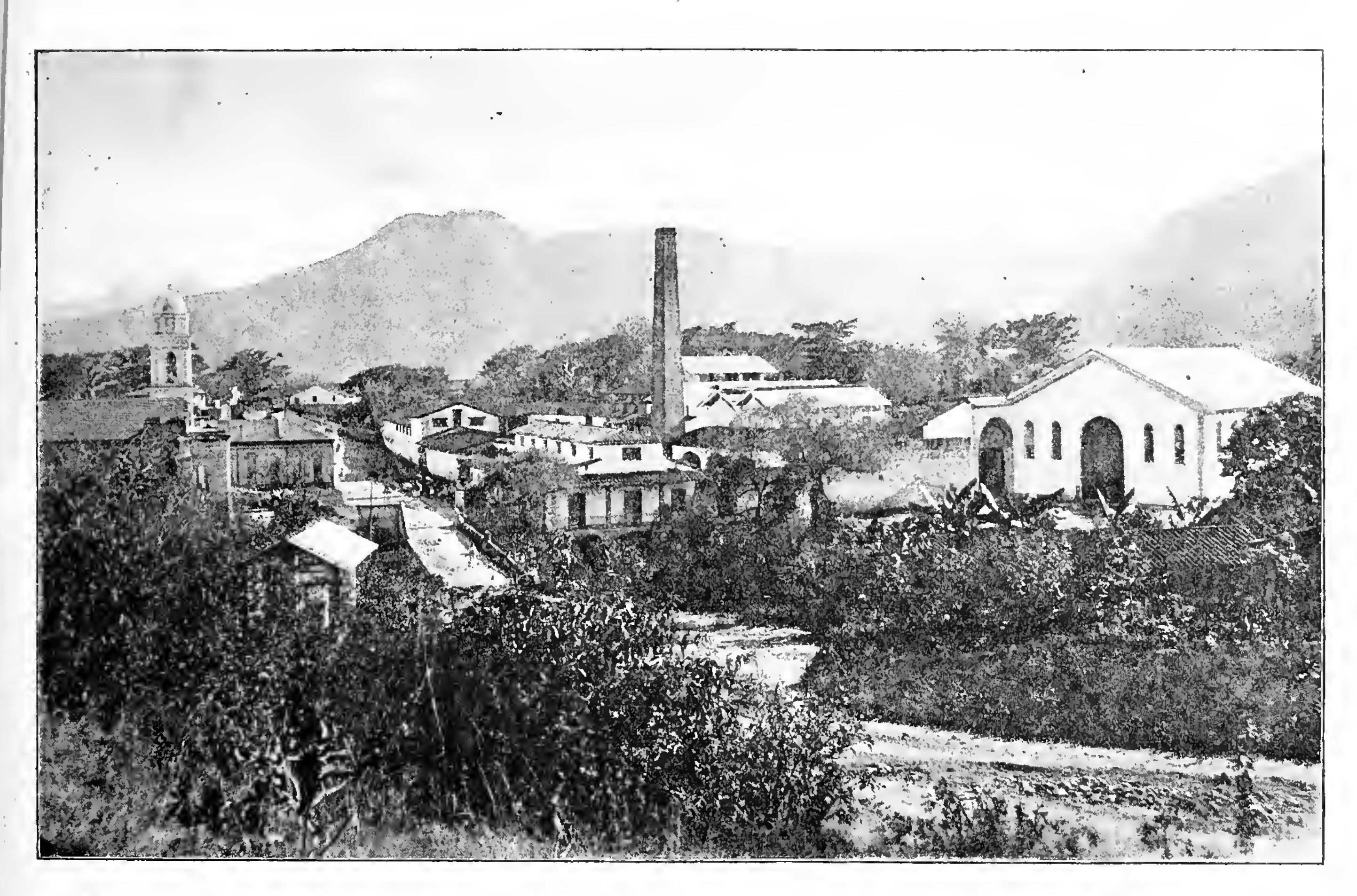
. ˙ .

Laissez-nous vous dire quelque chose de certaines pratiques des Indiens pour honorer la mémoire des Morts.

Préalablement, on a eu soin d'acheter pour le 2 novembre des pains de différentes dimensions, des liqueurs, des cierges...

Le jour de la Toussaint, au milieu d'un appartement (le plus souvent il n'y a qu'une pièce dans la case), on dispose un petit autel. Une statue ou une image de saint en occupe le centre; des cierges l'accompagnent avec plus ou moins de symétrie; le sol bien balayé est semé de fleurs jaunes appelées « fleurs des morts ». On espère que les défunts suivront cette voie fleurie pour se rendre au frugal banquet improvisé à leur intention. Ces fleurs, bien différentes de l'immortelle jaune ou violette, s'appellent en mexicain *sempoal rochile* et ne doivent pas être connues en Europe.

Les préparatifs terminés, toute la famille s'agenouille avec recueillement, récite des prières et invite les morts à venir prendre la substance des mets qui leur sont offerts. On peut supposer qu'ils viennent en temps opportun prendre leur part du festin. Les restes des



MEXIQUE. — VUE DE LA FERME DE SAN ANTONIO, d'après une photographie communiquée par les RR. PP. TERRIEN et BOUTRY (Voir page 172).

offrandes sont le lendemain absorbés par la famille avec accompagnement de libations plus ou moins copieuses. On fera réciter quelques *Libera me* par les ministres du Seigneur et les morts devront être flattés de la cérémonie pagano-chrétienne faite pour honorer leur mémoire.

Croiriez-vous qu'à l'occasion de la fête des Morts, on a offert à l'un de nos amis une tête de mort en sucre avec les yeux, le nez et la bouche faits en papier doré. Dans certaines localités on fait manger des cercueils en sucre aux enfants.

Le clergé travaillera peut-être encore longtemps à détruire ces restes de paganisme.

Si nous en avions eu le temps, nous aurions aimé à visiter quelques villages d'Indiens, mais entre différents motifs puissants qui nous en ont détournés, nous aurions, parait-il, perdu notre temps, parce que ces naturels ne sont pas *gente de razon* (gens de raison). Cette expression originale veut dire qu'ils ne parlent pas espagnol.

* * *

Nous avons pris pour entrer à Orizaba le chemin des écoliers, c'est-à-dire le plus long, parce que nous devions visiter une ferme appartenant à l'un de nos principaux bien-

faiteurs, M. Pablo Rodrigues. Cette hacienda ou ferme s'appelle Tlanepaquila (vallée gaie).

Des habitants de Zongolica ont voulu nous accompagner tout ou partie de la route. Au cours de la conversation, nous avons appris que, dans les plantations de cannes à sucre de l'État de Veracruz, on laissait volontiers la liberté à une espèce de serpent appelé en mexicain *clit-coatl* (serpent noir). Il paraîtrait que ce reptile est inoffensif, qu'il se nourrit de rats et purge les plantations de cet animal nuisible. Le clit-coatl atteint parfois une longueur de quatre ou cinq mètres.

Nous arrivons à Tlanepaquila où nous sommes reçus avec la plus grande cordialité par M. Pablo Rodrigues. Nous avons pris un jour de repos sous son toit hospitalier. Ce cher bienfaiteur nous a invités à donner aux *peones* (travailleurs) quelques explications sur la belle Œuvre dont nous sommes les humbles délégués en Amérique. En voyant ces bons Indiens nu-pieds, portant un costume assez semblable à celui du pauvre d'Assise, nous nous sentions transportés en plein moyen âge.

Un interprète leur traduisait phrase par phrase notre petite allocution. Ils vont, eux aussi, accepter d'être apôtres par la prière et l'aumône.

Notre aimable hôte nous a préparé des montures pour faire, à travers les montagnes de la Sierra, les huit lieues qui nous séparent de la ville d'Orizaba. Il nous a fallu descendre à dos de mule, en faisant une sorte d'angle obtus, avec l'animal une montagne très inclinée, un véritable casse-cou. Après trois heures de marche, nous frappions à la porte de M. le Curé de Naranjal. Très austère dans son régime de vie, il aime à bien recevoir les personnes respectables qui lui demandent l'hospitalité.

Nous étions dans les terres chaudes; il était midi et nous avions bien soif, et, comme le divin Sauveur, nous étions bien fatigués. Au lieu de l'eau du puits de Jacob, le bon curé nous a fait prendre une boisson inconnue de saint Jean-Baptiste, de la bière qui doit correspondre plus ou moins au *sicera* dont parle la Sainte-Ecriture. Nous avons passé deux heures environ dans la compagnie de ce vénéré confrère.

Un petit dîner a été vite préparé et notre conversation a surtout eu pour objet la grande Œuvre pour laquelle nous ne reculons devant aucune fatigue. M. le Curé nous a compris et a souscrit généreusement. Sans quitter sa paroisse, il sera missionnaire des infidèles, puisqu'il s'est engagé pour toute sa vie à soutenir un ouvrier évangélique.

Sous un soleil de feu, nous avons continué notre petite odyssée. Nous tenions absolument à rentrer le jour même à Orizaba, où nous sommes arrivés à la tombée de la nuit, n'en pouvant plus.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Rome, 31 mars 1892.

S. S. le Pape Léon XIII vient de nommer archevêque de Westminster, en remplacement du cardinal Manning, décédé, Mgr Herbert Waughan, évêque de Salford.

— Sur la demande des évêques de la province ecclésiastique de Montréal (Canada), et sur la proposition de la Sacrée-Congrégation de la Propagande, le Saint Père a érigé dans cette province un nouveau diocèse qui a reçu le nom de Walleyfield, de la ville où est établi le siège épiscopal. Ce nouveau diocèse comprend les comtés de Beauharnois, de Chateauguay, de Huntingdon, de Soulanges et de Vaudreuil, détachés de l'archidiocèse de Montréal dont il est suffragant.

Sa Sainteté a nommé évêque du nouveau diocèse de Walleyfield M. Joseph-Médard Emard, chancelier de l'archidiocèse de Montréal. Mgr Emard est âgé de trente-huit ans. Il a fait ses études au grand séminaire de Montréal, puis à Rome au séminaire français. Il est docteur en théologie et en droit canon.

— Par décret de la Sacrée Compagnie de la Propagande a été érigée, dans les Indes orientales, la préfecture apostolique du Rajpoutana et nommé préfet apostolique, le R. P. Bertrand Dangeul, de l'Ordre des Capucins, à qui est confiée cette préfecture.

— Par décrets de la même Congrégation ont été également nommés :

Préfet apostolique de la Cimbébasie (Afrique), le R. P. Ernest Lecompte, de la congrégation du Saint-Esprit ;

Préfet apostolique du Transwaal (Afrique), le R. P. Louis Schoch, des Oblats de Marie-Immaculée.

INFORMATIONS DIVERSES

Jaffna (*Ceylan*). — Le R. P. Raoul Maingot, Oblat de Marie-Immaculée, nous écrit de Valvettiturai, 15 janvier 1892 :

« Depuis un an je suis chargé de la mission de Point-Pedro. C'est ma première mission. Vous comprendrez facilement qu'un jeune missionnaire fasse tout son possible pour agrandir le règne de Dieu dans les âmes. J'ai dix églises distantes les unes des autres de plusieurs milles anglais. La population catholique est noyée dans un flot de païens. Sur ces dix églises, trois tombent en ruines et cinq sont en construction depuis de longues années.

« Les indigènes sont si pauvres que, malgré leur bonne volonté, ils doivent se résigner à voir la maison de la prière inachevée, alors que les temples païens s'élèvent majestueux et semblent défier la puissance du Dieu que nous sommes venus prêcher. Cette vue m'attriste profondément.

« A trois milles de Manel-Câdu, petite chrétienté située dans des dunes de sable, vivent une quarantaine de familles païennes. Ces indigènes, très unis entre eux, fournissent à la pagode environ trois cents francs de notre monnaie pour l'entretien d'un culte abominable. Malgré cette dîme annuelle, les autres païens ne leur permettent pas d'entrer dans le temple parce qu'ils sont de basse caste ; de là un mécontentement sourd et un certain désir de se faire catholiques. Si j'avais l'argent nécessaire pour

poser les fondations d'une petite église pour leur usage, il ne me serait pas difficile de les retirer tous d'entre les griffes du démon... »

Yun-nan (*Chine*). — M. Mathon, des Missions Étrangères de Paris, écrit de Tchaô-tong, à sa famille, le 9 novembre 1891 :

« Il y a déjà longtemps que j'ai reçu votre lettre datée du mois d'avril. Elle est venue me réjouir dans ce beau pays du Yunnan, ma nouvelle patrie.

« Une grave maladie, la fièvre typhoïde, m'a empêché de vous répondre plus tôt. Les médecins les plus habiles de la ville venaient me visiter chaque jour.

« Après m'avoir donné ses soins pendant trois semaines, voyant que j'allais mieux, un de mes confrères voisins repartit pour son district. Mais, hélas ! je lui avais communiqué ma maladie. En rentrant chez lui, il se mit au lit, et trois jours après il me fit dire d'aller le trouver. Quoique bien faible encore, je partis immédiatement. En arrivant, je trouvai mon confrère dans un état presque désespéré ; je lui administrai les derniers sacrements et pendant huit jours je crus à chaque instant qu'il allait mourir. Mais peu à peu il se rétablit et il est hors de danger.

« Comme tous les gens de ma maison étaient malades en même temps que moi, car les épidémies ont été nombreuses cette année, ce sont les personnes du dehors qui venaient nous soigner ; mais elles ont profité de l'occasion pour me voler ma montre et d'autres objets de la valeur de 120 à 130 francs.

« Au Yun-nan, un grand travail reste à faire ; il y a peu de conversions. Dans mon vaste district je n'ai pas plus de cinq cents chrétiens, dont trois cents à la campagne et deux cents dans la ville de Tchaô-tong, ce qui ne me fait pas un chrétien sur deux mille païens. Il y a une dizaine d'années, le nombre des chrétiens avait doublé ; mais, au moment de la guerre du Tonkin, épouvantés par la persécution, tous les néophytes ont faibli, et replacé les pous-sàs dans leurs maisons. J'ai visité dernièrement une de ces familles ; le père et la mère voudraient bien revenir à nous, ils me l'ont même promis ; mais ils en restent là, ils ont peur des païens. Le démon se sert de tous les moyens pour perdre les âmes.

« Les chrétiens de la campagne sont peu instruits, car les familles étant très dispersées, on ne peut pas établir d'écoles. Une autre difficulté bien fâcheuse, c'est qu'en cas de maladie, les chrétiens sont si éloignés qu'ils ne peuvent venir me chercher et recevoir une dernière absolution. Dans le nombre se trouvent des fidèles fervents. Un jour, un jeune homme arrive en toute hâte : « Venez vite, me dit-il ; une telle est malade et va mourir. » Je pars ; je fais trois journées de marche. En arrivant, jugez de ma surprise : la première personne qui vint me recevoir, c'était ma pauvre vieille malade ; elle avait eu le temps de guérir dans l'intervalle. Je restai trois jours avec ces chrétiens, leur prêchant la doctrine et les confessant.

« Nous tâchons de sauver les enfants en grand nombre. J'établis des pharmacies ; les parents païens apportent leurs enfants malades pour qu'on leur donne des remèdes. Si la maladie est grave, on baptise les enfants. Chaque année nous envoyons ainsi une multitude d'anges au ciel.

« Les parents se défont volontiers de leurs enfants, surtout des filles ; ils me les apportent ; je les baptise et les mets en nourrice. J'ai actuellement quatre-vingt-dix de ces petites filles. Je les ferai élever chrétiennement. Il faut beaucoup d'argent pour nourrir et habiller tout ce petit monde qui grandit ; mais je compte sur la charité des âmes dévouées aux missions.

« Les chrétiens de la campagne sont bien pauvres. Quand il faut loger le Père qui les visite, ils n'ont à lui offrir qu'une chambre pour lui et son cheval. Il faut confesser un bâton à la main, non pour en frapper le pénitent, mais pour se débarrasser des animaux qui circulent à loisir dans les maisons, tels que porcs, poules, etc.

« Priez bien pour cette pauvre mission. »

DE CARTHAGE AU SAHARA

Par M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

(Suite [1])

La maison du commandant. — Une famille d'animaux. — Les Pères Blancs. — Origine de Gafsa. — Son importance. — Campagne de Marius. — La citadelle. — Les piscines. — Les sources. — Le climat. — Les habitants. — Leur industrie. — Le costume. — L'oasis.

On dort bien sous le toit du commandant militaire à Gafsa. Nos chambres au premier s'ouvrent sur un large divan, où des canapés et des tapis indigènes permettent également de vaquer à la sieste et au travail. De petites fenêtres, garnies de volets, ne laissent filtrer qu'une lumière douce et excluent en même temps l'excès de poussière et de chaleur.

Beaucoup de lambris, travaillés à jour, un escalier monumental, des couloirs secrets, des portes dérobées, rappellent que la maison est arabe. Elle s'accommode peu du service militaire. Dans la cour, un embryon de jardin se trouve mal défendu par sa palissade rudimentaire contre les morsures des gazelles. Elles sont trois, aux yeux éveillés, aux cornes acérées, à la jambe leste. Chaque matin, elles font assaut de coquetterie auprès du commandant, pour lui dérober une cigarette qu'elles mâchonnent avec volupté. Au milieu du jour, elles sont plus timides et moins familières.

Un aigle de superbe envergure paraît profondément fatigué de sa réclusion. Quand il aperçoit le commandant, il ouvre ses ailes, comme pour lui montrer qu'il est fait pour les grandes envolées et les espaces infinis. Il se plaît à jouer avec son maître.

En Tunisie, comme dans tout l'Orient, les animaux et les enfants sont toujours vifs, gracieux, et vivent plus aisément dans la compagnie de l'homme que sous nos ternes climats, où la convention, l'usage et l'étiquette paralysent la liberté et inspirent la crainte. A Foum-Tatahouïne, j'ai vu, chez M. le lieutenant Keck, des gazelles, des corbeaux, des lévriers et un hibou, logés dans la même cour, sans cage et sans chaîne, libres de leurs mouvements. Ils acceptent volontiers la société des officiers, gambadent autour d'eux, approchent des chevaux et manifestent sans contrainte, à leur manière, leurs besoins et leurs émotions. C'est même un spectacle amusant d'entendre les corbeaux se plaindre du vent qui les fait vaciller sur leur perchoir, de voir les gazelles engager des luttes sans fin avec les lévriers, les menacer de leurs cornes aiguës, tandis que le hibou assiste impassible et digne à leurs joyeux ébats. Le jour, ils vont à la curée et reviennent, le soir, dormir près des chevaux, à la porte de leur maître. Quelquefois, les corbeaux prennent en guise de perchoir la bosse d'un dromadaire, la croupe d'une jument ou l'échine d'un âne.

(1) Voir les numéros des 1er, 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19, 26 février, 4, 11, 18 et 25 mars et la carte page 114.

M. Lefebvre nous présente MM. les officiers, qui viennent tour à tour rendre compte de leurs missions lointaines, de leurs expéditions contre les sauterelles et prendre ses ordres. Le territoire sur lequel s'exerce la juridiction du commandant supérieur est très étendu. Les officiers sont toujours en course et la plus grande activité règne dans la maison du chef militaire. Toute la matinée est consacrée à l'audition des rapports, à l'étude et à la solution des affaires.

M. Lefebvre a rempli, jadis, avec intelligence et dévoûment une mission militaire au Japon. Grand, beau, svelte, il unit aux qualités physiques celles de l'esprit. Son jugement me paraît droit autant que son regard. Ses manières ont une certaine finesse cavalière et courtoise qui le fait apprécier de ceux qui l'abordent. Les officiers qui lui rendent compte de leurs travaux et passent à sa table semblent aussi heureux de le voir que prompts à lui obéir. Au courant des moindres détails, il remplit sa tâche allègrement. Ses ordres sont brefs et précis. Un tel homme doit rendre de grands services dans une région où il faut tout observer, sans provoquer de vaines appréhensions et d'inutiles froissements.

* * *

Au moment de mon passage, Gafsa possédait deux Pères Blancs, le R. P. Hamard, le R. P. Coquerel et le Frère Optat. Ils habitent une petite maison, au cœur de la ville, et remplissent les fonctions d'aumônier militaire et de curé. Leur ministère ne me paraît guère fertile en consolations spirituelles. La chapelle est au camp, à dix minutes environ de leur résidence. Depuis Kairouan, je n'ai pu célébrer la sainte messe, ni apercevoir aucun signe chrétien. Il me semble renaître à la civilisation, quand je pénètre dans le sanctuaire et que je puis de nouveau saluer le divin Rédempteur. Il faut avoir été privé quelque temps de la présence sacramentelle de Jésus-Christ pour bien comprendre et sentir quelle place importante il occupe dans notre vie, quel rôle il remplit dans notre société. Son absence, c'est le vide, l'isolement pour le cœur d'un prêtre.

Le R. P. Coquerel tient une petite école, où quelques enfants viennent recevoir ses leçons. La paroisse catholique n'existe pas encore, et je crois que la création en sera longue, difficile et laborieuse.

Depuis mon passage, le cardinal Lavigerie a supprimé le poste religieux de Gafsa, et envoyé les Pères Blancs à Djerba, où huit cents catholiques sont heureux de les recevoir et de les garder.



TUNISIE. — UNE MATRONE RICHE DE GAFSA, FILANT LA LAINE, d'après une photographie de M. HÉBRARD (voir p. 176).

Gafsa, l'ancienne Kafsa, est située sur un plateau de trois cent quarante-cinq mètres d'altitude, projeté par le djebel Beni-Younès et circonscrit, à l'est et au sud, par le lit souvent desséché de l'oued Baïach. La rivière saharienne ne coule à ciel ouvert que pendant la saison des pluies; elle donne toujours un peu d'eau lorsqu'on creuse jusqu'à la nappe souterraine. L'oasis s'étend au sud-ouest sur une longueur de trois lieues.

Gafsa est une ville antique.

Dans la *guerre de Jugurtha*, Salluste en fait mention ainsi : « Au milieu de vastes solitudes se trouve une grande et puissante cité, dont on attribue la fondation à Hercule le Lybien. Sauf les alentours de la place, ce n'est partout qu'un terrain nu, inculte, sans eau, infesté de serpents que le manque de nourriture irrite et dont la férocité naturelle s'accroît dans les ardeurs de la soif. »

A son tour, l'historien Florus écrit :

« La ville, fondée par Hercule, au milieu de l'Afrique, est défendue par une ceinture de serpents et de sables. »

Les traits de cette double description sont encore vrais aujourd'hui. Les cérastes abondent dans les sables de la rivière et le désert environne l'oasis. Placée dans une sorte de col, entre le djebel Orbata et le djebel Younès, Gafsa est le point de jonction entre quatre vallées, qui conduisent la première à Fériana, la seconde au centre de la Régence, la troisième au golfe de Gabès, la quatrième à Tôzeur, dans le pays des dattes et les régions désertiques. C'est la posi-

tion la plus importante de l'Afrique septentrionale. Elle est à la fois une des portes du Sahara et une des clefs du Tell, le point de transit obligé des caravanes du Soudan et le poste avancé des hauts plateaux contre les incursions des nomades. Elle intercepte les routes de Sfax, de Sbeïtla, de Fériana, de Tôzeur et de Gabès et surveille la plaine des Sellama et celle des Mammeur.

Son importance stratégique n'avait pas échappé aux premiers colonisateurs. Jugurtha en avait fait une place d'armes et y avait abrité ses trésors. Cent sept ans avant Jésus-Christ, Marius marcha contre Gafsa. M. le comte du Paty de Clam a fait une remarquable étude de cette expédition du général romain. L'armée part des environs de Thigibab et arrive le neuvième jour, de bon matin, à l'extrémité occidentale du djebel Orbata, là où viennent mourir les collines couvertes d'éminences, et où se trouve el Ksar, le faubourg de la ville. Marius cache ses soldats dans les replis du terrain et, profitant de ce que les habitants sont occupés dans les jardins, il fait avancer sa cavalerie et ses fantassins les plus agiles jusqu'à l'oued Baïach. Comme il est desséché, ils en traversent les sables au pas de course et s'emparent des portes et de la forteresse.

Marius emmène en captivité tous les Gafsiens que ses troupes n'ont pas massacrés et incendie la ville.

Le souvenir de cette sanglante expédition a laissé aux Numides l'idée que Marius était un être au-dessus de l'humanité.

Les improvisateurs arabes racontent encore aujourd'hui la lutte d'Iskander-Doul-Kourneïn contre le Roumi Marous. Iskander ferma tous les passages qui conduisaient à Kafsa, sa capitale. Sur la route d'El-Ayacha, le guide nous montre de loin les murailles qui devaient clore les défilés de Khangat-Goubhar. On y voit les traces et les brèches qu'ont laissées les mains gigantesques des soldats légendaires du conquérant.

Malgré l'incendie et le glaive, Gafsa ne tarde pas à se repeupler et à se relever de ses ruines. Pline la compte parmi les villes libres d'Afrique qui constituent une nation plutôt qu'une cité. Elle devient municipe sous Hadrien, et la *Table de Peutinger* la qualifie de colonie. Deux inscriptions lui donnent le surnom de Justinienne. D'après un rescrit de Justinien, elle partageait, en effet, avec Leptiminus, le privilège d'être la capitale de la Byzacène et la résidence du duc ou commandant militaire. Elle avait un siège épiscopal. Pendant la persécution des Vandales, un de ses évêques mérita la palme du martyre.

Au moyen âge, l'importance de Gafsa resta considérable, et son commerce s'étendait jusqu'à l'Espagne. Prise par le

TUNISIE. — M. HÉBRARD DANS UN CHEMIN DE L'OASIS DE GAFSA; d'après une photographie de M. BAURON (voir p. 177).

sultan El-Mansour, en 583 de l'hégire, elle fut démantelée une dernière fois. Ses murailles n'ont pas été relevées, et le génie militaire fait abattre aujourd'hui les derniers pans, qui sont encore debout.

La Kasbah est demeurée intacte (voir la grav., p. 157, du dernier n°). C'est un curieux spécimen de la forteresse sarrazine. Avec ses créneaux et ses bastions elle domine le pays d'une hauteur de vingt-cinq mètres. Elle contient de nombreux bâtiments, une prison célèbre et deux mosquées. La plus grande est formée de dix-neuf nefs à cinq arcades et d'un cloître de dix-neuf arcades. Les colonnes et les chapiteaux sont d'origine antique. La source principale de l'oasis est dans l'enceinte de la citadelle.

Les vestiges de la domination romaine sont visibles. Un arc de triomphe sert de porte à la ville. Les piscines des bains sont en pierre de grand appareil, ainsi que les premières assises de la Kasbah.

Le bain des hommes forme un bassin carré d'environ douze mètres de côté et de deux mètres de profondeur. Il communique par des voûtes étroites avec un second réservoir destiné aux femmes. L'eau est d'une transparence et d'une limpidité parfaites et se maintient à la température normale de vingt-huit degrés. Le mouvement perpétuel du sable décèle l'arrivée d'une rivière vauclusienne. Je remarque une quantité considérable de tortues, de serpents noirs inoffensifs et de poissons dont la peau est striée de taches brunes. Ils ne se mangent pas entre eux. Les soldats les pêchent à l'aide d'épingles recourbées, amorcées avec de la viande. La friture en est un peu coriace. Ces poissons, qui ont quelque rapport avec la perche de nos rivières, voltigent autour des baigneurs et n'hésitent pas à nous frôler les jambes. Cette sensation m'a toujours produit un effet désagréable.

Les eaux de Gafsa feront un jour sa réputation, comme elles font déjà sa richesse.

Avez-vous froid ? Un plongeon dans la piscine vous réchauffe. Avez-vous chaud ? Le bain vous parait frais. Aussi les bassins sont sans cesse fréquentés. Cependant il est bon de ne pas abuser de ces eaux, légèrement minéralisées. On attribue à leur action la poussée de certains furoncles, connus dans le monde médical sous le nom de *clous* de Gafsa, et qui laissent en général une cicatrice.

Gafsa compte six mille habitants ; elle est le chef-lieu d'un cercle militaire très étendu et d'une importance capitale. Une large esplanade qui part de la Kasbah conduit au camp, où les casernes forment une cité de fort bel aspect, mais toujours sans verdure et sans abri, suivant la détestable habitude des ingénieurs militaires. Le confortable et l'agrément ne sont rien devant le triomphe des lignes géométriques.

La ville elle-même est un amas de huttes en torchis ou en *tob*, briques de boue séchées au soleil. Elle n'a pas de plan régulier, et les maisons, sans style, ni élégance, ramènent la demeure mauresque à sa simplicité la plus élémentaire.

Sous ce ciel clément, presque toujours serein, la maison sert de magasin, de dépôt, de forteresse plutôt que d'abri. Il est préférable de vivre en plein air, au grand soleil, sous la tente, à l'ombre des palmiers. La température moyenne est de trente degrés. Le vêtement est, comme la demeure, superflu, et devient très sommaire. Un lambeau d'étoffe suffit à tous les besoins, et remplit tour à tour le rôle de chemise, de manteau, de mouchoir et de pantalon. Les enfants, dans leurs jeux, oublient de s'en couvrir. Nous avons même aperçu, dans les carrefours de l'oasis, des groupes de jeunes gens s'ébattant dans l'état primitif d'Adam et d'Eve. Les habitants de Gafsa n'ont jamais eu la réputation d'être difficiles sur ce chapitre. D'après un auteur ancien, leurs mauvaises mœurs étaient jadis proverbiales.

« Kafsa est misérable, dit une chanson arabe ; — ses habitants sont ennuyeux ; — son eau est du sang ; — son air, du poison ; — tu y resterais cent ans, — sans t'y faire un ami. »

Léon l'Africain, dans sa *Description de l'Afrique*, parle ainsi des habitants de Gafsa : « *Ingenium illis est rude, illiberale, ac externis omnibus minime favent ; quam ob rem et ab omnibus Afris mire contemnuntur.* Ils ont un naturel grossier, l'esprit fermé aux beaux-arts et ne sont point amis des étrangers. C'est pourquoi tous les peuples d'Afrique affichent pour eux un souverain mépris. »

Ce mépris a peut-être sa cause dans la ténacité dont les Gafsiens ont toujours fait preuve. Ils furent jadis dévoués jusqu'à la mort au parti de Jugurtha. Plus tard, ils se sont montrés fidèles longtemps à leurs croyances catholiques ; ils ont résisté à l'influence arabe et gardé leurs mœurs et leur langue. Les conquérants ne détruisirent point les basiliques chrétiennes dans le sud de la Byzacène : ils se contentèrent de construire une mosquée en face de chacune d'elles. Au douzième siècle, on parlait encore à Gafsa un dialecte latin, et Edrisi, l'historien arabe, accuse les habitants de s'être berbérisés.

Ils sont très industrieux et beaucoup plus actifs que les gens des douars. Les femmes tissent à la main des burnous, des tapis et des couvertures véritablement princières autant par l'éclat des couleurs, l'harmonie du dessin, la variété des nuances que par la belle qualité de la laine et la solidité de l'étoffe. Le tissu est épais, serré, avec de grandes lignes vertes, blanches, jaunes, rouges et bleues, et des ornements en carrés, en losanges, en échiquiers, en croix de Malte. Les dessins figurent grossièrement des chameaux, des poissons, rarement des hommes. Il n'y a pas de bazar. Il faut acheter ces couvertures chez l'indigène, au moment où il a besoin de numéraire pour solder l'impôt. Car il est ici moins empressé qu'à Kairouan de livrer sa marchandise entre les mains du Roumi.

La gravure p. 174 représente une matrone de Gafsa, parée de ses bijoux, de ses pendeloques, de ses chaînes, de ses colliers composés de croix de Malte et de pièces de monnaie à l'effigie de Marie-Thérèse et de sa ceinture de danseuse. Elle file la laine, à l'aide d'une petite quenouille d'ivoire qu'elle manie dextrement. Je signale à l'attention l'arrangement de sa chevelure, bouffante au-dessus des oreilles, de façon à reproduire exactement la forme caractéristique de la tête du Sphinx égyptien. Son haïk est constellé d'étoiles et de lamelles d'or ; son manteau noir est bordé de pourpre et tranche vivement, comme celui de la fille de Gergès, avec le peplum blanc qui tombe négligemment de la nuque sur les épaules.

Il y aurait une étude de comparaison à faire entre ces costumes encore en usage et ceux dont les historiens et les poètes ont habillé jadis les héroïnes de l'antiquité. On constaterait avec surprise que presque rien n'est changé.

* * *

L'oasis de Gafsa est fort belle. Elle déborde au sud de la ville sur une longueur de six kilomètres et arrive jusqu'aux murs de la citadelle. Avec M. Hébrard, je m'engage dans un sentier de terre battue, qui s'élève de plusieurs mètres au-dessus du sol et nous faisons la plus délicieuse promenade sous la chevelure ondoyante des dattiers (voir la gravure p. 175).

Considérée des hauteurs, l'oasis produit l'effet d'une tache noire, qui s'accuse vivement sur le plan des terres environnantes, blanches et stériles. Le site de Gafsa n'est pas sans analogie avec celui de Damas en Palestine. Il en est comme la copie en miniature.

Pénétrez dans la forêt ; vous marchez dans un dédale de sentiers, uniformément tracés entre deux petits murs de pisé, sur lesquels la végétation projette son ombre propice et ses touffes envahissantes. Sous la couronne éternellement verte des palmes, que le moindre zéphyr agite au sommet de leurs tiges élancées, et d'où pendent en longs régimes des dattes dorées ou brunes, croissent, grimpent et s'entremêlent beaucoup d'autres arbres. Les orangers piquent la verdure de leurs fruits comme d'autant de points lumineux. Des citronniers, des grenadiers, des figuiers, des abricotiers, des oliviers, des jujubiers, des micocouliers croisent leurs rameaux, à travers lesquels la vigne enroule et suspend ses grappes prodigieuses. Le sol, disposé en petits carrés, est encore recouvert de planches de légumes, de semailles de blé et d'orge. Une eau vivifiante circule en mille sens dans ces vergers, et sa vertu, jointe à l'action d'un soleil tropical, y entretient une fertilité qui ne s'épuise jamais.

Le P. Hamard a étudié l'oasis dans toutes ses parties. Il est convaincu qu'on pourrait, à peu de frais, en augmenter l'étendue d'un tiers et porter à 200,000 le nombre des palmiers. Plusieurs sources ne sont pas totalement utilisées et égarent leurs eaux dans les sables, faute d'endiguement. Quand M. Massicault aura visité le sud de la Régence, il portera certainement son attention sur ce point, d'où l'on peut espérer de notables profits pour le Trésor et la ville.

L'une des sources présente un phénomène curieux. Elle sourd dans une cuvette de roches claires, de quatre à cinq mètres de diamètre, par de petites ouvertures qui sont invisibles et se devinent seulement au bouillonnement du sable. Ce sable, aussi menu que la farine, sort des entrailles de la terre et produit au contact un chatouillement agréable. Les indigènes se plongent dans l'orifice jusqu'à l'aisselle et se maintiennent suspendus dans l'abîme souterrain en écartant les bras sur la paroi supérieure. Leurs têtes, émergeant seules au niveau du chemin, sont d'un effet pittoresque et saisissant, presque comique.

(*A suivre*).

LE CHANG-HAI CHRÉTIEN

ET

LE CHANG-HAI PAYEN

PAR LE **R. P. RAVARY,** *de la Compagnie de Jésus*

MISSIONNAIRE AU KIANG-NAN

(Suite 1).

L'HOSPICE DES BÊTES DU CHANG-HAI SUPERSTITIEUX ET BIENFAISANT

II. — Bienfaiteurs de l'Œuvre.

Je passe sous silence nombre de pages qui suivent les trois préfaces. On y lit les diverses requêtes des notables aux mandarins de la ville pour acheter des terrains en dehors de la porte sud et y fonder un établissement de bienfaisance. Ils se plaignent assez amèrement des Européens, qui non seulement tuent et mangent les bœufs, mais qui frappent cruellement les chiens et les étranglent. Ils ont pu sauver la vie à plus de mille de ces pauvres bêtes et les ont confiées aux paysans des localités assez éloignées de la ville. Les magistrats répondent naturellement à ces requêtes, approuvent et encouragent.

Après ces pièces, l'administration fait connaître aux bienfaiteurs les divers règlements de l'établissement qui sont imprimés chaque année avec les modifications ou les additions que les circonstances exigent. Là nous avons du positif et du pratique. Ces grandes administrations de bienfaisance, de banque et de commerce, régies par des particuliers, laissent peu à désirer pour la régularité et la fidélité. S'il en était ainsi pour les administrations du gouvernement confiées à des mains mandarinales ! Mais, hélas ! tant de causes font prendre à l'or et à l'argent des routes plus ou moins obliques !

Voici l'ordre établi dans ce volume pour inscrire les noms des bienfaiteurs :

1° *Souscriptions annuelles.* — Une dame anonyme, 100 piastres (400 fr. environ) ; M. Zé-ken-zu, 50 piastres ; M. Kein-se-kié, 20 piastres ; M. Tsen-za-tsi, 5 piastres ; M. Hou-si-ià, 5 piastres ; *MM. Wam-zen-tsin*, 2 piastres ; *Hao-kein-ten*, 3,000 sapèques (9 fr.) ; *M. Iam*, 1 piastre ; Mme *Jao*, 1 piastre.

Plusieurs donnent 4,000, 3,000, 2,000 sapèques, d'autres 2, 3 et 4 sapèques. Plusieurs moins encore. Quelques-uns s'inscrivent avec une intention spéciale. Bientôt sur la liste, je rencontre M. Jao-kun-men qui verse 8 piastres pour l'entretien d'un cheval. Puis M. Zao donnant 1 piastre à la même intention. Une dame anonyme donne 28 piastres pour acheter du riz qu'on donnera aux bêtes. M. Kein verse 1 piastre pour nourrir une poule. Total de cette première liste : 242 piastres, plus 10,420 sapèques, soit 1,000 fr. environ.

2° *Souscriptions mensuelles.*—Il me suffit d'en indiquer le total qui monte à 1,240 fr. environ.

3° *Intention des donateurs.* — Nous avons ici une mise en scène assez piquante, presque touchante. Elle trahit le

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19 et 26 février, 4, 11, 18, 25 mars et 1er avril.

mobile qui fait agir ces curieux dévots. Trois tableaux en outre, d'une touche plus originale : dans le 1er on s'inscrit pour l'entretien d'un cheval, d'un bœuf, d'un veau ; dans le 2e pour les poules, les oies, les canards, les pigeons ; dans le 3e pour les boucs, les chèvres, les moutons.

Voici qui est plus étrange encore : à chaque tableau, est annexée une liste supplémentaire, qui dit, avec une fidélité digne d'une meilleure cause, le mois, le jour, où l'une de ces pauvres bêtes a trépassé.

Sans perdre de temps à noter le ridicule de cette œuvre, essayons plutôt de répondre à quelques questions utiles. Pourquoi cette liste nécrologique, annexée d'office aux comptes rendus ? J'aime à penser que quand l'animal trépasse, on n'envoie pas à son protecteur de lettre de faire part. On se contente d'un enfouissement simple et rapide. Encore faut-il que l'administration avertisse les donateurs : car sans aucun doute, pour calmer sa douleur et surtout pour raviver ses espérances, cette âme dévote à la métempsycose se fera un bonheur et un devoir d'offrir une nouvelle bête vivante pour remplacer celle qui n'est plus !

Je ne m'explique pas bien encore le motif qui prive les chiens de l'honneur d'être inscrits, vivants et morts, sur les registres de l'établissement. L'Administration cependant se montre pleine d'égards pour la race canine. Dans les circulaires, dans les requêtes aux mandarins, les notables de Chang-hai se déclarent les protecteurs nés de ces pauvres bêtes, trop souvent maltraitées par des hommes sans entrailles. Dans une des trois préfaces, on est heureux de signaler au public qu'on a pu arracher à une mort certaine plus de mille chiens. Dans la circulaire qui suit, nombre de ces bêtes ont pu échapper au couteau et même au poison des Européens, grâce à l'Administration !

Les chiens sont donc reçus à l'hospice. Assez souvent à tel jour, à telle heure, vous pouvez voir, devant la porte, 6, 7 et 8 de ces bêtes prendre le grand air. Quelle horreur ! Tous mal peignés, poussifs, estropiés, galeux, peuvent à peine traîner leur carcasse décharnée. Si quelques-uns se mettent à aboyer et menacent de vous mordre, n'allez pas les frapper; sinon chiens et employés pourraient accourir avec des intentions moins que polies et vous apprendraient qu'il est défendu de frapper les pensionnaires de l'établissement.

Pourquoi refuser à ces animaux si utiles, si dévoués, les avantages accordés aux ruminants et à la gent volatile ? Hélas ! ils sont grandement coupables aux yeux des dévots à la métempsycose. Leur seul mais gros péché est cet instinct glouton qui leur fait croquer sans scrupule, tout ce qui leur tombe sous la dent au fond des cuisines. Ils sont carnivores.

Nos dévots Chinois, je le rappelle en passant, sont Mangeurs d'herbes. Tout ce qui a eu vie, viande, poisson, etc., ne peut être mangé. Bien plus, leur conscience délicate les empêche de tuer une bête quelconque, même la vermine qui les dévore. Je comprends maintenant, que le chien ne puisse trouver grâce au tribunal de tels juges. Plein de vie, il rend de grands services. On le garde à la maison. Estropié ou invalide, il est reçu à l'hospice. Après son trépas, il est oublié comme le commun des autres animaux carnassiers. Le chat est plus malheureux encore. Il a des appétits plus voraces et même destructeurs. Aussi, il est mis hors la loi. Le cheval, au contraire, le bœuf et la chèvre, avec la gent volatile, ont des mœurs plus douces et plus pures. Un peu d'herbe, quelques poignées de riz ou de haricots, de l'eau claire, voilà leur nourriture. Les mangeurs d'herbes ont presque le même régime, avec cette seule différence que les bêtes n'ont pas besoin de fourneau et de marmite pour cuire leurs aliments. Cela posé, on comprend que ces ruminants, ces poules et ces canards, etc., ont droit à certains privilèges.

Dernière et brève observation. Dans ce volume, silence complet sur la question religieuse. On ne parle ni de pagodes, ni d'idoles, ni de prières à réciter devant la divinité protectrice de la maison. On me dit même que, dans cet hospice, on ne voit pas de sanctuaire et d'autel où trônent quelques idoles. Vous rencontrerez cependant partout dans les grands établissements de bienfaisance et d'administration, une ou deux salles, plus ou moins richement ornées, consacrées au culte, où l'on brûle l'encens devant les dieux lares ! Comment expliquer cette absence de culte ? La cause la plus probable, la voici : Bon nombre des bienfaiteurs et administrateurs de cet hospice doivent être sectateurs de la métempsycose, et comme tels, appartenir de près ou de loin à l'une des sectes des Mangeurs d'herbes. Or, bien différents des païens ordinaires qui suivent les *bonzes* et les *tao-ses* à la pagode pour brûler l'encens devant les idoles, les Mangeurs d'herbes, pour le plus grand nombre, ne vont pas à ces réunions. Ils n'ont ni temple, ni autel, érigés publiquement et connus des profanes.

1° Circulaire pour protéger les chiens tout spécialement. — Cette pièce que je rencontre au milieu du livre n'est pas sans intérêt.

« Celui qui dans son cœur se proposant de faire la meilleure des bonnes œuvres, protège la vie des animaux, suit la volonté du ciel et l'inclination naturelle à l'homme. De là, dès la onzième année du règne de l'empereur *Tom-tse*, les notables de la ville tinrent conseil, et réunirent les fonds nécessaires pour bâtir, en dehors de la porte sud de la ville, un établissement pour recueillir des bœufs. Ils achetèrent donc des bœufs de labour, soit pour diminuer le travail de l'homme, soit pour protéger la vie de ces animaux. Les céréales, en effet, qui nourrissent l'homme sont dues en partie à leur travail. Malheureusement, il y a des paysans stupides, qui, voyant leur bœuf trop vieux ou maladif, cherchent à s'en défaire et à le tuer. Comment est-il possible de tuer celui qui vous a nourri ? C'est contre la raison. Voyant ce désordre, les administrateurs de l'établissement, par un travail et des efforts soutenus, ont pu, depuis dix ans, sauver la vie à plus de cinq cents de ces bœufs.

« De plus, dans l'intérieur de la ville, il y avait un local où l'on recueillait quelques chèvres, pour les empêcher de mourir de faim. Ces chèvres, avec de vieux chevaux, des mulets maladifs, des poules, des oies, des canards et des pigeons, tous ces animaux sont maintenus dans le nouvel établissement.

« Cette année (1884), des Européens, locataires du territoire (expression signifiant que les Européens n'achètent pas le terrain, mais le louent, n'étant que locataires et non propriétaires du sol), ont fait le complot d'étrangler les chiens que les indigènes ont à leur service, bien plus, de leur faire manger du poison pour les faire périr.

« Quelle indignité d'arracher la vie de cette manière à des créatures innocentes et si utiles. Nous tous, administrateurs de l'hospice, nous avons porté nos plaintes aux Conseils municipaux anglais et français pour empêcher un si grave désordre. Nous avons donc reçu un grand nombre de ces chiens, nous les-

avons nourris et bien traités, les arrachant ainsi à une mort cruelle. Depuis le milieu de la première lune, jusqu'au milieu de la troisième lune (deux mois environ), on a nourri plus de cinq cents chiens. Maintenant il est bon de faire attention que si l'entretien d'un chien, là où chaque famille a le sien, coûte fort peu, parce qu'il trouve de quoi manger par ci par là, il n'en est pas de même dans un établissement où il faut tout acheter et avoir un personnel nombreux et coûteux. Puis, il s'agit d'entretenir des centaines et des milliers de chiens, et cela, non pas un jour ou une nuit seulement, mais pendant des mois et des années.

« Nous avons donc grande confiance dans la générosité de toutes les personnes qui ont à cœur de protéger la vie de ces créatures. Tous les gens qui font des bonnes œuvres, se feront un plaisir de nous venir en aide par leurs aumônes pour empêcher le mal que l'on fait en tuant ces pauvres animaux ! Les chiens, il est vrai, les chevaux, les bœufs et les chèvres ne peuvent parler et dire merci. A leur place le ciel donnera aux bienfaiteurs un bonheur sans fin.

« Donné la neuvième année de l'Empereur *Kouam-tsu* à la troisième lune. Ont signé : les Administrateurs de l'hospice qui reçoit les bêtes. »

Cette page a son originalité. Le temps et l'espace ne permettent pas de plus longs commentaires.

5° *Recettes et dépenses de l'année.*

(Fonds réservés). Pris à la caisse.. 90.810 sap.
Reçu dans l'année.................. 3.899.285 »
Dans l'année, dépense totale........ 3.990.095 sapèques.
Reste.............................. 0

Reste un capital de 1,404,630 sapèques, plus de 1,910 piastres, soit un capital de 12,440 francs environ.

Je dois dire que la moitié de cet argent est employé à d'autres œuvres de bienfaisance, cercueils et habits donnés aux pauvres etc., et non pas seulement à l'entretien des bêtes.

(*A suivre*).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène Louvet, des Missions Etrangères de Paris, Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE XVII

Suite (1)

Préfecture apostolique de la Guyane Française

Ce pays, découvert en 1498 par Christophe Colomb, commença seulement à être évangélisé en 1643 par les RR. PP. Capucins de la province de France, auxquels succédèrent bientôt les Jésuites et, après la ruine de la Compagnie, les Pères du St-Esprit. La Révolution française vint brutalement interrompre leur œuvre, qui ne fut reprise qu'en 1816. Depuis ce temps, les Pères du Saint-Esprit n'ont cessé de travailler dans la mission.

La Guyane étant devenue, en 1850, lieu de déportation et colonie pénitentiaire, les Pères Jésuites, au nombre d'une trentaine, travaillèrent pendant plusieurs années, à l'œuvre ingrate de l'évangélisation et du retour à Dieu des forçats déportés, ces sauvages de la civilisation, bien plus difficiles à atteindre et à convertir que les vrais sauvages. Ils avaient obtenu de très consolants succès dans ce ministère héroïque, mais on sait que la présence des enfants de saint Ignace sur le sol français est considérée par l'administration comme un délit. Les Jésuites furent donc remerciés de leurs services, et ils quittèrent la colonie, en laissant derrière eux les corps d'un bon nombre de leurs frères tombés au champ d'honneur de l'apostolat. Depuis leur départ, l'œuvre des forçats, a été à peu près abandonnée. Du reste, il n'y a à Cayenne que très peu de condamnés catholiques. Depuis plusieurs années, l'administration dirige les déportés européens vers la Nouvelle-Calédonie et n'envoie plus guère à la Guyane que des Musulmans d'Algérie ou des Annamites païens, qui supportent mieux que les déportés français les rigueurs de ce climat de feu.

L'Administration française a dépensé des centaines de millions à la Guyane, sans obtenir, de son propre aveu, aucun résultat sérieux pour l'amélioration morale des condamnés et leur rentrée dans la vie sociale; seule, l'Eglise catholique a le secret de relever les âmes et de racheter les coupables.

L'échec de l'administration était bien facile à prévoir: d'un côté, il paraît prouvé qu'il est impossible à un Européen, surtout s'il est déjà amolli par les habitudes vicieuses contractées dès l'enfance, de travailler sérieusement à la culture, sous un climat comme celui de la Guyane ; d'un autre côté, parmi les centaines de mariages arrangés par l'administration entre condamnés des deux sexes, très peu ont réussi à fonder des familles. La plupart de ces tristes unions s'éteignent dans la stérilité et la débauche. Quelques enfants rachitiques, qui ont apporté en naissant les dispositions vicieuses de leurs parents, voilà tout le fruit recueilli, au bout de quarante ans, de ces coûteux essais.

On n'a pas été plus heureux jusqu'ici avec les noirs et les sauvages de la colonie. Une simple religieuse, dépourvue de tous moyens humains, la R. Mère Javouhey, fondatrice et première supérieure des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, dont Chateaubriand a écrit : « Cette femme était un grand homme », seule a réussi, à force de sacrifices, à former à Mana un village prospère de plus de huit cents noirs.

Quant aux sauvages qui peuplent les forêts du *Haut-Maroni*, de l'*Oyapock* et du *territoire contesté*, ils sont demeurés à peu près inaccessibles à l'action de l'administration française. De temps en temps, les Pères du Saint-Esprit vont les visiter et en baptisent un certain nombre ; mais pour obtenir un résultat sérieux, il faudrait pouvoir les réunir en *Réductions*, avec l'église, l'école et la présence permanente du missionnaire. Hélas ! les temps du Paraguay sont bien loin de nous ! La pénurie de missionnaires a empêché jusqu'ici de s'établir au milieu des sauvages. Cela est d'autant plus regrettable que ces peuplades, formées du mélange des anciens indigènes avec les nègres fugitifs, dont un bon nombre, en particulier ceux qui viennent du Brésil, sont déjà chrétiens, paraissent en général fort bien disposées. Ces sauvages sont doux et dociles ; il serait facile de les amener en masse au christianisme, mais les ouvriers manquent. Depuis le départ des Jésuites, les Pères du Saint-Esprit, demeurés seuls dans la colonie, ont assez à

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 1er, 8, 15, 22 janvier, 4, 12, 19 et 26 février, 11 et 18 mars

faire de subvenir au ministère de leurs 25,000 catholiques.

La population totale de la Guyane française est de 29,000 habitants, dont plus des deux tiers appartiennent à la race noire. Quant aux sauvages, les appréciations les plus sérieuses portent leur nombre à deux cent mille.

1° *Personnel :* 1 préfet apostolique et 25 missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit ; Frères de l'Instruction chrétienne (Ploermel) ; Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

2° *Œuvres :* 12 paroisses et 2 missions chez les sauvages, 15 églises, 4 chapelles, 10 écoles primaires catholiques, 1 orphelinat, 1 refuge pour les filles. Des hôpitaux, tenus par les Sœurs de Saint-Paul de Chartres, sont attachés aux différents pénitenciers.

. ˙ .

Faisons maintenant un peu de statistique comparée, afin de nous rendre compte des progrès du catholicisme dans les différentes missions que nous venons de parcourir.

Statistique comparée. Antilles protestantes et Guyanes.

En 1800 : 10 prêtres, ? églises ? éco'es, 119,000 catholiques.
1820 : 1 vicaire apostolique, 1 préfet, 30 prêtres, ? églises ou chapelles, ? écoles. 150,000 catholiques.
1840 : 3 vicaires apostolique, 3 préfets, 47 prêtres, 42 églises ou chapelles, 3 écoles, 194,000 catholiques.
1850 : 1 archevêque, 1 évêque, 3 vicaires apostoliques, 2 préfets, 60 prêtres, 80 églises ou chapelles, 15 écoles, 210,000 catholiques.
1870 : 1 archevêque, 1 évêque, 4 vicaires apostoliques, 1 préfet, 124 prêtres, 152 églises, 101 écoles, 252,333 catholiques.
1890 : 1 archevêque, 1 évêque, 4 vicaires apostoliques; 2 préfets, 174 prêtres, 211 églises ou chapelles, 218 écoles, 333,751 catholiques.

Il est facile de voir, en parcourant ce tableau, que le chiffre des catholiques a presque triplé dans les Antilles protestantes au cours de ce siècle ; mais, ce qui est bien plus important pour l'avenir, c'est la multiplication du chiffre des missionnaires et l'organisation hiérarchique de ces Eglises si longtemps abandonnées.

Pendant la première moitié du siècle, le malheur du catholicisme aux Antilles a été le nombre absolument insuffisant d'ouvriers apostoliques. Que pouvaient *vingt* ou *trente* prêtres, perdus dans ces iles, contre des *centaines* de ministres, appuyés de l'influence des gouvernements hérétiques et soutenus par d'immenses ressources ? Il n'est pas surprenant que le catholicisme ait perdu, de 1800 à 1850, des milliers d'enfants dans les Indes occidentales.

C'est pour remédier à ce mal que le Saint-Siège s'est décidé en 1850, à organiser hiérarchiquement la province ecclésiastique de Port-d'Espagne. Pour assurer d'autre part le recrutement régulier des missionnaires, il a confié ces différentes Églises à des congrégations religieuses. La population fort mélangée de ces iles donnant jusqu'ici peu d'ouvertures pour la formation d'un clergé indigène, seules des Sociétés de missionnaires peuvent se charger d'assurer avec régularité le recrutement du sacerdoce. C'est donc à partir de 1850, que les missions des Indes occidentales ont recommencé sérieusement à se relever. Les progrès acquis dans les quarante dernières années sont un sûr garant des accroissements qu'elles prendront dans l'avenir.

(*A suivre*).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

M. Gibelin, à Toulon, diocèse de Fréjus 5
En souvenir d'une mère, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*. 20
Mgr Marchal, à Bourges 10
M. Foulon, à Orbec, diocèse de Bayeux 90

Pour les missions les plus nécessiteuses (Sœur Gilbert, à Ning-po).
Anonyme de Berne, diocèse de Soleure 18
Une pauvre malade qui demande des prières, diocèse de Limoges 10
M. l'abbé Lubiez Rovicki, à Montpellier, avec demande de prières 5
Anonyme de Paris, avec demande de prières 4
Anonyme de Cherveux, diocèse de Poitiers 30

Pour la mission la plus éprouvée par la famine (Pondichéry).
M. Hours, à Annonay, diocèse de Viviers 5
Anonyme de Belleville, diocèse de Lyon 5
Anonymes de Montpellier avec demande de prières pour un enfant malade et sa famille 40

Pour la Sœur Sion, Supérieure des Sœurs de Charité à Jérusalem, pour ses lépreux.
Une mère de famille qui se recommande avec les siens aux prières des Sœurs et de leurs pauvres de Jérusalem 20

A la même, pour les enfants trouvés.
Une mère de famille qui se recommande avec les siens aux prières des Sœurs et de leurs pauvres de Jérusalem 20

A la même, pour les malades.
Une mère de famille qui se recommande avec les siens aux prières des Sœurs et de leurs pauvres de Jérusalem 10

A M. Borey, missionnaire à Pondichéry.
Anonyme du diocèse de Besançon, demande de prières 15

Au R. P. Avrillon, à Vizagapatam (Indes), pour le baptême de deux enfants sous les noms de Marie et de Joseph.
A C., à Marseille 3

A Mgr Bray.
Un anonyme de Chaumont, diocèse de Langres 10

Au R. P. Vasselon, vicaire général à Kioto (Japon), pour les frais du catéchuménat.
M. J. B. M 50

Au même, pour l'ornementation de l'église Saint-François Xavier, à Kioto (Japon).
M. P. D., de Versailles, pour obtenir la conversion de sa famille. 100

Pour les lépreux (Sœur Gilbert).
Une pauvre malade qui demande des prières, diocèse de Limoges 20

Pour les missions de Son Em. le cardinal Lavigerie (Nyanza).
Anonyme de la paroisse Saint-Georges, à Lyon 10

A Mgr Augouard (Oubanghi) pour baptême d'enfants sous les noms de Juliette, Eva, Marie, Anne et Emmanuel.
Anonyme de Cherveux, diocèse de Poitiers, gain de jeux de famille 10

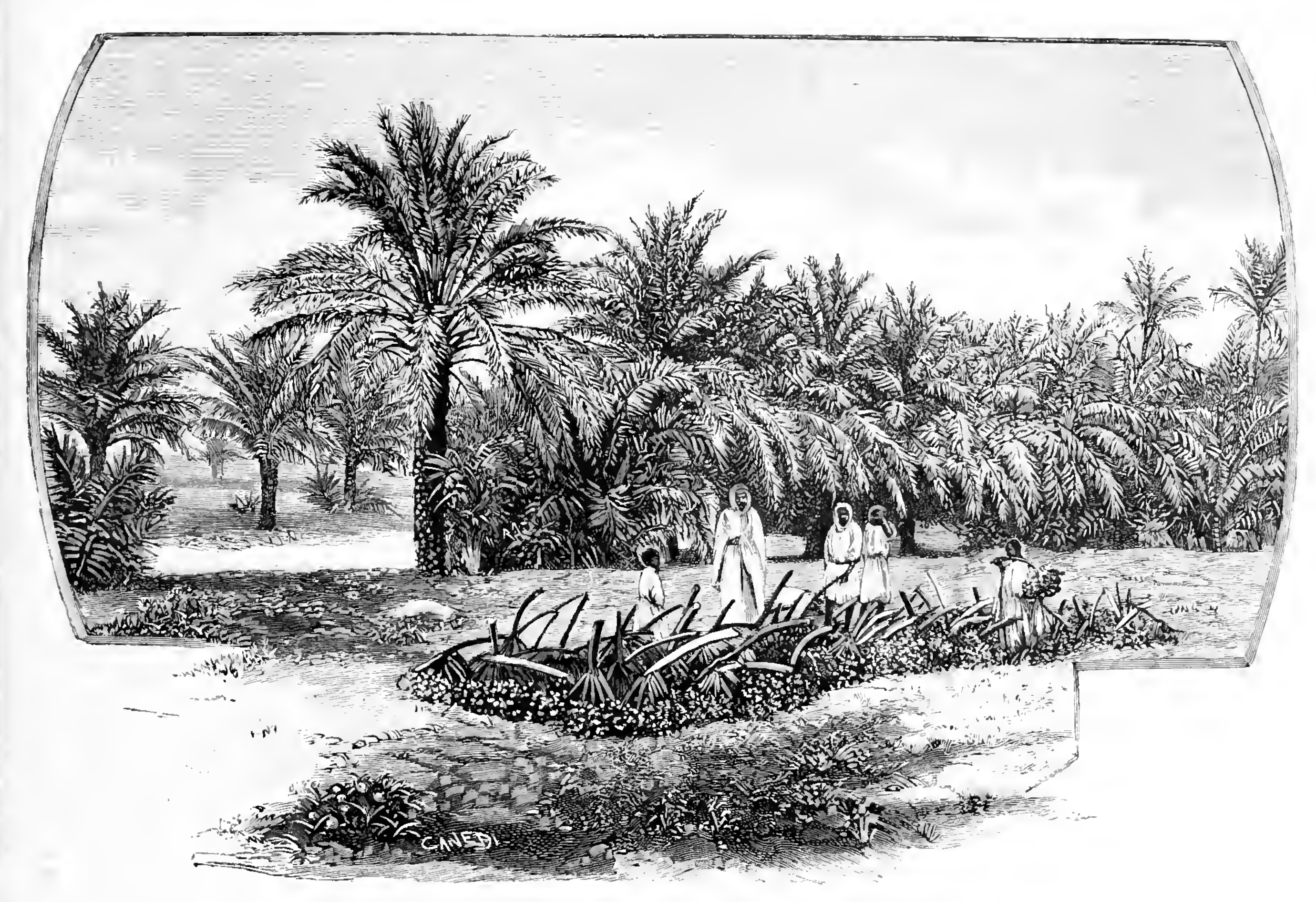
Pour les missions des PP. Maristes en Océanie (Mgr Vidal).
Au nom de Mlle Benoîte Chirat, de Grézieu-le-Marché, diocèse de Lyon 100

Au R. P. Delachienne, missionnaire Mariste à Pachi-Pachi (Nouvelle-Zélande), pour le baptême d'un petit païen sous les noms de Joseph-Ange-Marie.
Un abonné du diocèse de Rennes 2

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant*.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



TUNISIE. — La cueillette des dattes a El Hamma, près Gabès, d'après une photographie de M. Bauron. (Voir page 189).

CORRESPONDANCE

PERSE

Une audience de S. M. le Schah.

Nous avons annoncé en leur temps la nomination et le sacre de Mgr Montéty, délégué apostolique en Perse. Ce prélat remplace Mgr Thomas, à qui sa santé ne permet plus de remplir cette haute mission, et appartient comme lui à la Congrégation des Lazaristes. Son premier soin, en arrivant en Perse, a été de demander une audience au roi. C'est le récit de cette solennelle réception que la lettre suivante raconte à nos lecteurs.

Rapport du P. Malaval au T. H. P. Fiat, supérieur général des Lazaristes.

Vous savez déjà que, depuis la fin du mois de décembre, nous possédons parmi nous Mgr Montéty. Une des affaires les plus importantes qu'il avait à traiter à Téhéran, était d'obtenir une audience du roi pour lui remettre une lettre et un présent du Pape, et pour recommander nos missions à son auguste bienveillance.

Monseigneur n'a dû demander à voir le Souverain que plus d'un mois après son arrivée, le cadeau du Saint-Père étant resté à Constantinople, où il serait probablement encore, si le Ministre de France ne l'avait fait parvenir par le courrier de la Légation le 2 février.

Aussitôt M. de Balloy, par l'intermédiaire du Ministre des affaires étrangères, demanda à voir le roi pour lui présenter le Délégué apostolique. Les troubles qui avaient éclaté à Téhéran et dans les grands centres de la Perse pendant les mois de décembre et de janvier, nous faisaient craindre un ajournement; mais la réponse ne se fit pas attendre longtemps et l'audience fut fixée au samedi 7 février, quatre heures et demie avant le coucher du soleil, c'est-à-dire vers une heure du soir.

A midi, S. Exc. le Ministre de France, avec MM. Malpertuy, son drogman, et Nicolas, son chancelier, tous les trois en costume officiel, vinrent en voiture nous prendre à la mission. Mgr Montéty avait revêtu la soutane violette avec le manteau long de même couleur, tandis que, pour faire figure, je m'affublai d'un manteau avec collet rouge.

Le palais du Schah est à quelques minutes de notre résidence, dans le cœur de la ville. On y arrive par deux allées, au milieu desquelles deux grandes portes donnent entrée dans la forteresse où se trouve le palais.

Nous prîmes la plus belle, accompagnés de quelques *farraches* (domestiques) à cheval de la Légation. Nous arrivâmes ainsi à la grande porte où nous attendaient les *farraches* à pied du ministre, et les *yacadols*, coureurs royaux, vêtus d'écarlate. De là, nous allâmes au pas jusqu'au palais, ce qui permettait aux passants et aux curieux de remarquer le grand *Khaliffé frangui*, qui allait être reçu par le roi, quelques jours après que les *mollahs* et les *mouschtéheds*, membres du clergé musulman, mécontents, avaient soulevé une partie du peuple contre lui.

Parvenus à une des grandes portes extérieures du palais, nous mîmes pied à terre pour arriver par une galerie assez obscure dans une cour remplie de platanes et de bassins d'eau vive. Au fond se trouve la grande salle du trône marmar (de marbre). C'est là que le roi s'assied au *Norouz* (premier jour de l'an), pour recevoir les hommages de ses ministres et des autres personnages de sa cour, ainsi que les ambassadeurs et représentants à Téhéran des diverses nations.

Dans un des salons attenants à cette salle, le *Techrifatchi-bachi* ou maître de cérémonies, nommé Zaïre-ul-Daoulet, nous offrit le *kalion* et le thé, en attendant notre tour, car le Ministre d'Autriche devait être admis en audience avant nous. Il fut aussitôt introduit auprès du Schah par le maître de cérémonies, revêtu d'un beau châle de cachemir, choisi chez les Orientaux, comme costume de cour, à cause de la finesse du tissu et de l'éclat des fleurs. Quelques instants après, le même officier vint nous avertir que le roi nous attendait.

Nous le suivîmes et nous traversâmes une seconde cour. On ne pénètre pas facilement chez le Schah. Après avoir parcouru un couloir dans le jardin, nous arrivons enfin dans le palais proprement dit.

Parvenus au pied de l'escalier d'honneur, on nous fit quitter les galoches, tandis que le *Techrifatchi-bachi* remplaçait son *kolah* (chapeau ordinaire) par un turban qui avait la forme d'une tiare et enlevait ses souliers pour marcher sur ses bas rouges, ainsi que les autres introducteurs. Nous montâmes les escaliers, salués à droite et à gauche par les *gholams schah*, les *khans*, les *mirzas* (gardes, officiers et domestiques), qui se trouvaient plus ou moins près de la salle d'audience, selon le plus ou moins d'importance de leurs fonctions. Après avoir traversé deux salons ornés de glaces et de tableaux, nous montons ou nous descendons quelques gradins; l'architecture persanne demande, paraît-il, cette inégalité de niveau. Nous voici enfin près de la salle où se tenait le roi.

En ce moment, je me demandai ce que j'allais voir. Mais quelle ne fut pas ma surprise, lorsque, en entrant, j'aperçus, au fond, le roi, assis près d'un feu assez maigre, sur un fauteuil très simple! Nous approchâmes en faisant les trois saluts que l'étiquette demande, mais en gardant le chapeau sur la tête, car devant Sa Majesté on ne se découvre pas, tandis que les différents officiers s'inclinaient profondément, en appuyant leurs deux mains sur les genoux et les faisant glisser presque jusqu'aux pieds.

Nasreddin-Schah paraît avoir une soixantaine d'années. Sa figure est belle; il ne porte que de longues moustaches bien fournies, qui rappellent celles du roi d'Italie; il a les yeux beaux et intelligents. Il était vêtu d'un *koulidjcheh*, espèce de tunique courte en drap noir, dont les boutons sont incrustés de rubis ou d'émeraudes. Il avait la tête couverte du chapeau persan ordinaire; mais sur le devant était un gros diamant, sans doute le *Deriai-nour* (océan de lumière). Il paraît que chacun des gros diamants porte son nom; ils font l'orgueil du roi et il a pour eux un amour singulier. Ce jour-là même, pendant son déjeuner, il en avait placé un sur sa table, disant à son médecin qu'il y puisait de la force. Ce devait être le *Kouhi-nour* (montagne de lumière), dont la valeur est de 40 millions.

Quand nous fûmes près de Sa Majesté, M. le Ministre de France s'assit sur une chaise à quelques pas du roi, tandis que nous nous tenions debout, la tête toujours couverte, et il présenta Monseigneur avec le titre de délégué du Pape :

« — *Khoch amédid ! Soyez le bienvenu !* » répondit le monarque, qui, croisant ses jambes, attendit gravement que Sa Grandeur lui adressât les saluts d'usage, auxquels il répondit encore par les mêmes mots : *Soyez le bienvenu !*

En même temps on lui présentait la lettre du Souverain Pontife, que l'on avait déposée sur un plateau d'argent. Le roi la prit et essaya de lire l'adresse écrite en latin. Après l'avoir tournée et retournée entre ses mains, il appela un de ses officiers et la lui remit pour en faire la traduction. Alors le Schah commença une conversation familière qui mit tout le monde à l'aise.

« — Vous êtes le délégué du Pape? dit-il à Monseigneur. Comment se porte-t-il? » et sans attendre la réponse, il fit à cinq ou six reprises la même question, mais en termes différents et en entrant dans de petits détails qui nous surprirent et nous touchèrent.

Comme le prince ajoutait qu'il aimait beaucoup le Pape, Monseigneur lui dit que Sa Sainteté avait en grande estime le roi de Perse, que, dans l'audience qu'Elle lui avait donnée, Elle lui avait beaucoup parlé de Sa Majesté, se rappelant qu'à son élection au Pontificat, le Schah lui avait envoyé un de ses grands officiers pour la féliciter.

« — Oui, oui, reprit le Souverain; entre le Pape et moi, il y a de l'*attrait !* » Ce dernier mot fut dit en français, langue que le prince parle et comprend un peu. D'ailleurs l'interprète royal Ettema-es-Saltaneh (confiance de la royauté) traduisait les félicitations de Mon-

seigneur et les paroles du roi, mais d'une manière plus fleurie que je ne les donne ici.

Après avoir parlé du Pape, le roi demanda à Sa Grandeur en quoi consistait sa délégation ; jusqu'où s'étendait sa juridiction ; où était sa résidence ?

« — Je suis envoyé par Sa Sainteté pour donner des soins à tous les catholiques de la Perse. Je réside à Ourmiah, où je remplace Mgr Cluzel, dont je suis le fils et que Votre Majesté estimait tant !

« — Cluzel, Cluzel, oui, je le connaissais très bien, et vous êtes son fils ?

« — Oui, Sire, répliqua aussitôt l'interprète, mais dans ce sens seulement que Monseigneur a été formé par lui. »

Le Schah, en effet, connaissait très bien Mgr Cluzel et l'avait en grande estime. Il demandait souvent de ses nouvelles au Ministre de France : « — Cluzel, comment va-t-il ? » Il fut très attristé de sa mort.

Sa Majesté interrogea Monseigneur sur les catholiques, sur leur nombre, sur les diverses œuvres des missionnaires ; choses qui, d'ailleurs, ne lui étaient pas inconnues ; sur les sectes chrétiennes : nestoriens, arméniens, protestants.

« — Quatre sortes de chrétiens ! ajouta le prince avec un certain air de surprise, peut-être même de fierté.

« — Oui, Sire, lui fut-il aussitôt répondu ; mais nous sommes tous frères.

« — Bien, bien ; mais, en France, vous n'avez pas tout cela. »

« — Les Français sont catholiques, répondit M. le Ministre de France ; il n'y a qu'un petit nombre de protestants. »

Le roi s'informa alors si le délégué était Français.

« — Oui, Majesté, ainsi que mon confrère.

« — De quelle partie de la France ?

« — Du midi, Sire, et c'est parce que nous sommes catholiques et Français que S. E. le Ministre de France nous a présentés à Votre Majesté et nous protège.

« — Bien, bien. »

Monseigneur loua alors l'attachement des missionnaires et surtout des catholiques de la Perse pour le roi, leur soumission, ajoutant que Sa Majesté pouvait croire qu'à l'avenir cette soumission et cet attachement seraient encore plus vifs, ce qui lui fit le plus grand plaisir.

Sa Grandeur pria le souverain de vouloir bien nous continuer sa haute bienveillance.

« — Mais certainement. Pour tout ce que vous désirerez, adressez-vous à M. le Ministre de France ; il me communiquera vos demandes. »

Alors seulement le roi commença à considérer le tableau placé à côté d'une chaise entre lui et le Ministre de France. On avait ainsi donné la place d'honneur au Souverain Pontife, puisque l'étiquette ne permettait pas à Monseigneur de s'asseoir, comme à M. de Balloy. Cette délicatesse de la part du prince nous toucha et voici pourquoi. Si le personnage admis en audience a des présents à offrir, quelque riches qu'ils soient, le monarque les reçoit sans laisser paraître la moindre satisfaction ; ainsi le veut l'étiquette. Il doit paraître indifférent à tous les présents qu'on lui fait et ne témoigner ni joie ni surprise, sauf à se livrer plus tard sans témoin aux sentiments qu'il éprouve.

Il n'en fut pas de même pour le cadeau du pape. D'abord il avait été placé à côté du roi avant l'audience. C'était une belle mosaïque représentant le tombeau de Cécilia Metella. Sa Majesté demanda à Monseigneur ce que c'était :

« — C'est un ancien monument que Sa Sainteté a fait restaurer. L'objet n'a pas grand prix ; mais le Saint-Père a voulu témoigner à Votre Majesté les sentiments qu'Elle éprouve pour Elle.

« — Oui, oui, c'est un souvenir du Pape qui m'est bien agréable, » et se tournant du côté de M. de Balloy, il s'informa de sa santé, parla de la sienne, de l'influenza, qui sévit à Téhéran comme en Europe, maladie dont il donna sommairement les caractères.

L'audience touchait à sa fin. M. le Ministre de France pria alors le roi de nous congédier. Le prince reprit aussitôt toute sa dignité et nous salua par une légère inclination de tête, tandis que nous nous retirions à reculons, faisant les mêmes saluts qu'en nous présentant

Nous avons tout lieu de nous réjouir de cette audience accordée à Mgr Montéty par le roi Naserddin-Schah qui nous a étonnés par sa simplicité et même par son affabilité. Il est bien loin d'être le despote qu'on se représente en France. S'il parle vite et brusquement, c'est, dit-on, pour dissimuler une timidité très réelle. On l'accuse même d'avoir un peu trop de mansuétude et pas assez de constance dans ses résolutions. Il aime le bien, il appuie ceux qui le font. Peu fanatique, il protège ses sujets chrétiens, qui ne sont éloignés ni des charges ni des honneurs. Il nous paraît donc certain que Sa Grandeur obtiendra du Souverain tout ce qu'Elle désire pour pouvoir conduire ses œuvres à bonne fin.

Monseigneur est allé visiter les grands fonctionnaires qui entourent le roi et en particulier les ministres et le grand vizir. Il est très avantageux d'être en bonnes relations avec ces hauts personnages qui nous respectent, nous estiment et se font un plaisir de nous être agréables. Bien des fois, depuis que je suis à Téhéran, j'ai dû avoir des rapports avec eux, et il est rare que mes demandes n'aient pas été prises en considération.

Je me reprocherais de finir cette lettre sans vous dire un mot de M. le Ministre de France. M. de Balloy a eu pour Mgr Montéty les plus grandes attentions Aussi avons-nous pour lui la plus sincère reconnaissance

---

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Rome, 8 avril 1892.

Par décret du 13 mars, le Saint-Père a érigé en vicariat apostolique la préfecture apostolique de Saint-Georges de Terre-Neuve.

— L'archidiocèse d'Athènes étant vacant par la mort de Mgr Marango, Sa Sainteté a, sur la proposition de la Sacrée Congrégation de la Propagande, nommé archevêque d'Athènes Mgr Joseph Zaffino ; ce prélat conserve l'administration de l'Eglise métropolitaine de Naxos, dont il était archevêque.

— Le Souverain Pontife a nommé évêque de Chicoutimi (Canada) M. Michel-Thomas Labrecque, prêtre de l'archidiocèse de Québec, né sur la paroisse St-Anselme le 19 septembre 1849, professeur de théologie et de droit canon à l'Université Laval. On sait que le siège de Chicoutimi était vacant par la nomination de Mgr Bégin, nommé coadjuteur de S. Em. le cardinal Taschereau, archevêque de Québec.

— Sur la demande de Mgr de Goesbriand, évêque de Burlington (Etats-Unis), Sa Sainteté a accordé au vénérable prélat un évêque coadjuteur, en la personne de M. Jean Michaud, prêtre du même diocèse, né en 1843.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Les sommes suivantes ont été attribuées par S. Em. le cardinal Ledochowski, pour l'œuvre de l'abolition de l'esclavage :

A la mission de Bagamoyo	60.000
A la mission du Gabon	40.000
A la mission de l'Oubanghi	40.000
A la mission de Loango	40.000
A la mission d'Onitcha	40.000
Total	220.000

Nagasaki *(Japon)*. — M. Ferrié, missionnaire au Japon méridional, écrit à la date du 1er février :

« J'avance toujours vers le Sud. Je suis allé, au commencement de janvier, dans l'île d'Oshima, à plus de cent lieues de Kagoshima, centre de mon district. Là, j'ai fait une magnifique découverte : cinq cents familles, c'est-à-dire près de trois mille personnes, demandent à s'instruire. J'ai passé onze jours à les prêcher. Les chefs de ces cinq cents familles ont signé un engagement de se faire chrétiens dès que je pourrai les instruire. Je commencerai le catéchisme vers le milieu de ce mois, aidé, hélas ! d'un seul catéchiste, alors qu'il m'en faudrait une dizaine.

« Demandez au bon Dieu qu'Il daigne fortifier par sa grâce les bonnes dispositions de ces pauvres gens. Si le coup de filet réussit bien, l'île entière se convertira ; elle renferme soixante mille habitants. Ah ! si les âmes généreuses de France savaient cela, quelles magnifiques gerbes elles m'aideraient, par leurs aumônes, à faire entrer dans les greniers du Seigneur ! »

UN COIN DU ZAMBEZE

(Mozambique)

Nous aimons à entretenir nos lecteurs de cette laborieuse et lointaine mission du Zambèze et les relations si intéressantes du P. Courtois sont toujours pour notre journal une bonne fortune. Aussi nous empressons-nous de publier cette lettre. Elle contient les détails les plus précieux sur la vie, les difficultés et les espérances du missionnaire au Zambèze.

Lettre du R. P. Courtois, de la Compagnie de Jésus

Saint-Joseph de Nyamusua, Inhambane (Afrique australe).

Vous me demandez des nouvelles de notre mission Saint-Joseph d'Inhambane. Que vous dirai-je pour vous intéresser sur les commencements de cette humble station qui a eu le bonheur de naître à l'ombre de la croix ? En effet, mon premier compagnon, le Frère Aloys Van den Abbeele, a échangé les larmes de l'exil pour les joies de la patrie, le 7 mai, fête de l'Ascension, et au début même de notre entreprise. Notre vie est vraiment la vie du missionnaire, avec ses croix, ses peines, ses difficultés, ses joies aussi et ses consolations.

Je vais essayer de satisfaire à vos désirs en vous parlant d'une œuvre qui promet des fruits abondants. Vous excuserez cette lettre un peu décousue, car, depuis un an, je suis devenu comme les anciens chevaliers qui ne savaient écrire qu'à la pointe de l'épée !...

Voilà bientôt deux mois que j'occupe ma nouvelle résidence, Saint-Joseph de Nyamusua, située à trois lieues à l'ouest de la ville d'Inhambane. Entre nous et la ville, se trouve une baie qui doit mesurer deux kilomètres et demi de large où les paquebots viennent jeter l'ancre. Par conséquent, chaque fois que je vais à la ville, je dois traverser ce bras de mer souvent fertile en naufrages, surtout par les vents du sud-est. Généralement toutes les embarcations qui naviguent dans l'immense baie d'Inhambane sont à voile. Quand cette vaste nappe d'eau est calme, le coup d'œil est vraiment intéressant à cause des nombreuses barques qui ouvrent leurs ailes et se balancent mollement au souffle du vent.

Vous devez vous imaginer les difficultés par lesquelles il faut passer, avant d'avoir un pied à terre au milieu des noirs. Durant près de trois mois, j'ai mené un train de vie presque semblable à celui des indigènes, n'ayant pour toute habitation qu'une misérable case d'emprunt ; elle servait précédemment de prison aux vagabonds et aux repris de justice du poste militaire de Bembé ; elle était peuplée de rats et infestée de vermine. Souvent je recevais les douches du ciel et, durant les belles nuits, je pouvais compter au firmament les étoiles du bon Dieu, à travers le treillis de mon abri rustique. Cependant cette case improvisée était non seulement mon habitation ; mais encore l'endroit le plus décent, fermé d'une mince cloison de roseaux, servait chaque matin de trône au divin Maître. C'était une répétition de Bethléem dans toute sa pauvreté.

Enfin, le 2 septembre dernier, je sortis de ma prison de Bembé et je vins prendre possession de mon nouveau poste

situé à trois quarts d'heure de la première case que j'occupais. Ma résidence actuelle est placée sur les terres du roitelet Nyamusua, et c'est du nom même de ce chef qu'il faut appeler la mission.

Il ne manque pas de sites pittoresques sur les hauteurs des montagnes qui s'élèvent entre les terres de Nyamusuâ et la riante plage de Machiche où j'ai habité pendant cinq mois. Mais le grand obstacle, c'est le manque absolu d'eau. Même à Machiche, en face de la ville, il faut profiter de la marée descendante pour s'approvisionner. Chose curieuse, l'eau de la baie est naturellement impropre aux usages domestiques, puisqu'elle est salée à la marée montante; mais dès que le courant baisse, on creuse légèrement dans le sable, et l on en retire de l'eau douce, l'unique qui se boive sur tout le rivage de Maniche. La pénurie d'eau empêche de s'établir sur les hauteurs, d'où l'on a une vue splendide sur la mer ou sur les immenses terres des Vatua.

Dans le pays, du moins à l'endroit où je me trouve, il n'y a ni pierres, ni chaux. On fabrique celle-ci avec des coquillages recueillis au bord de l'Océan, ou on la fait venir de la ville et de l'île de Mozambique, sans compter celle que l'on reçoit directement de Marseille par les agents des factoreries françaises Fabre et Régis. Dans les environs d'Inhambane, c'est un terrain sablonneux et n'était une carrière de pierres située à l'entrée de l'Océan, au lieu appelé Mongué, je ne sais d'où l'on tirerait les matériaux pour les édifices de la ville. On m'a affirmé que tous les terrains d'Inhambane sont à peu près ainsi sablonneux, soit que l'on aille au nord, au sud, ou que l'on s'avance vers l'intérieur.

Ne pouvant me fixer sur les hauteurs, je suis donc descendu plus bas. J'ai choisi un site pittoresque, non loin de la petite rivière Nyanombé, malheureusement impropre à la navigation des grandes embarcations à voile à cause des arbres qui en couvrent les rives. Seule une chaloupe légère pourrait, je crois, s'aventurer dans les méandres périlleux de la rivière. Dernièrement, monté sur un radeau, j'essayai de naviguer sur cette eau qui me paraissait dormante ; mais arrivé au milieu de la rivière, le courant était très fort et je fus emporté avec le noir qui conduisait l'esquif à une grande distance parmi les arbres et les herbes marines. Les noirs, en plusieurs endroits, n'ont pas d'autre moyen de traverser cette rivière que ces radeaux primitifs où l'on ne peut s'asseoir sans prendre forcément un bain peu agréable.

Ayant choisi l'endroit définitif de la nouvelle mission, il fallut défricher ce terrain inculte. Sous ma surveillance, s'est élevée une case assez vaste, en bois et en roseaux, couverte de chaume. Ce travail nous a demandé près de deux mois de peines. J'allais tous les jours au chantier ; j'avais ordinairement à l'appel quarante ou cinquante noirs et quelquefois davantage.

Mais quels gens que ces pauvres noirs ! Ils n'ont aucune idée de nos coutumes européennes, et surtout ils ne brillent pas par l'intelligence et l'habileté. Le plus grand nombre n'ont pour vêtement que deux peaux de bête, en forme de tablier, suspendues autour des reins : ils chargent leurs oreilles de brimborions et de pendants ; les bras, les jambes et le cou sont ornés d'anneaux de métal, quelquefois de simples cordelettes ou même de coquillages enfilés avec art et symétrie. Je vous fais grâce de la coupe et de la forme de la chevelure qui admet les bizarreries les plus extravagantes selon le caprice de chaque individu.

* * *

Je devais avoir l'œil à tout : les uns plantaient des pieux, d'autres alignaient les poutres ; ceux-ci faisaient des claies en roseaux, ceux-là préparaient la paille pour couvrir mon palais. Nous passions ainsi nos journées au soleil. Parfois une pluie torrentielle nous inondait et presque tous les matins nous étions enveloppés d'un brouillard épais et trempés de rosée jusqu'à ce que le soleil eût élevé la température.

Les noirs, parmi lesquels nous sommes appelés à travailler, appartiennent à trois races distinctes par la langue et les coutumes (Voir la gravure, page 187).

Les indigènes au milieu de qui nous vivons sont *Vatonga* ; ils sont établis dans le voisinage de la baie d'Inhambane et obéissent à vingt chefs soumis à l'autorité portugaise et lui payant tribut. Vers le sud et sur les rivages de l'océan, à partir du poste militaire d'Inharime, nous trouvons les *Vandonge* : ils sont horriblement laids et difformes à cause des incisions qu'ils se font à la figure, principalement sur le nez et au-dessus des yeux. Vers l'intérieur, nous sommes en face des *Vatua* ou *Landines*, tribus vaillantes et guerrières, mais féroces et barbares. Le chef de cette tribu importante s'appelle Gungunyana ; ce potentat fameux règne sur un grand nombre d'autres chefs. Il existe enfin une quatrième race dans le district d'Inhambane ; ce sont les *Valenge* qui habitent les terres de l'ouest, près des limites du Transwaal. On les distingue aisément parmi leurs congénères, à cause des incisions horribles qu'ils se font principalement sur les joues.

Tels sont les peuples que nous sommes venus gagner à Jésus-Christ et élever à la dignité d'enfants de Dieu. Mais au prix de quels efforts aurons-nous la victoire ? Dieu seul le sait. Il n'y a qu'à considérer la grandeur de l'entreprise, la modicité des moyens et l'insuffisance des ouvriers.

Daigne Notre-Seigneur inspirer à quelques âmes généreuses la pensée de venir en aide aux missionnaires qui se dévouent à la conversion des noirs du district d'Inhambane ! C'est une œuvre ingrate et pénible, mais assurément glorieuse et surtout avantageuse à ceux qui témoignent de l'intérêt aux ouvriers de l'Evangile, aux propagateurs de la foi !

* * *

Après avoir assuré un abri bien modeste pour les missionnaires, je suis en train, depuis une quinzaine de jours, d'élever une case spacieuse qui servira de chapelle à nos futurs chrétiens. Pour le moment, à part mon cuisinier et un jeune enfant qui fait l'office de servant de messe, tous les pauvres noirs qui nous entourent sont encore plongés dans les ténèbres de la gentilité. Il est vrai que quelques-uns ont déjà entendu les prêches des prédicants américains de Boston, car les Révérends ont six ou sept postes dans la région ; mais les noirs n'ont pas profité beaucoup de leur enseignement. Se réunir pour chanter des psaumes ou parler de la Bible et donner des préceptes généraux de morale

ne peut faire des chrétiens convaincus ; il faut la grâce des sacrements et la pratique d'un culte et d'une religion bien définie !

Nos projets sont grands, nos désirs immenses ! Qui nous donnera de les réaliser ? Dieu d'abord, et puis le concours des prières de ceux qui ont à cœur l'avancement du règne de N.-S. Jésus-Christ. Quant à nous, nous allons gaîment en avant, confiants dans la Providence qui ne peut manquer à ceux qui attendent tout de sa main libérale. Une autre pensée soutient encore notre espérance. Vous n'ignorez pas, en effet, que nous sommes venus recueillir l'héritage des premiers Pères de la Compagnie de Jésus, apôtres de la Cafrerie. Nous marchons sur les traces du Vénérable P. Gonsalve da Sylveira, des André Fernandès, des André da Costa ; nous foulons le sol de leurs combats. Puissions-nous être dignes de nos devanciers !

* * *

Pour finir, permettez-moi de vous citer deux traits. Depuis que je suis ici, je remplis un peu tous les offices : architecte, charpentier, catéchiste, médecin, jardinier. L'autre jour, à une bonne vieille un peu souffrante, je donnai un remède qui la remit sur pied. Pleine de reconnaissance, elle arrive chez nous un bon matin, m'apportant un présent « pour me remercier, disait-elle, des soins que je lui avais prodigués. » Elle vint m'offrir, savez-vous quoi ? Une douzaine de racines de manioc. Devineriez-vous quoi encore ? Non ? Deux rats bien rôtis, à la chair blanche et succulente, enveloppés dans une feuille de bananier. Il n'y avait pas moyen de résister à la tentation de les croquer.

Pour la remercier à mon tour, je lui prépare une tasse de café noir, avec quelques morceaux de biscuits trempés dedans, le tout bien sucré. Elle porte la tasse aux lèvres ; mais à peine y a-t-elle goûté qu'elle la repousse avec un geste inimitable, en me disant d'un ton larmoyant :

« — Ah ! Monsieur, que c'est mauvais ! »

Jugez de mon désappointement. Je finis par me convaincre de plus en plus de l'exactitude d'une remarque que me fit une fois un noir du Zambèze. Je voulais donner une tasse de thé à un des officiers du célèbre Bonga, qui était venu de nuit visiter notre bivouac.

« — Mon Père, dit le noir, la bouche de cet homme-là n'est pas faite pour boire à la tasse d'un blanc ! »

Enfin, la semaine dernière, j'ai assisté à ses derniers moments une jeune femme qui a été enlevée en quatre ou cinq jours de maladie. Je n'eus connaissance de son état que lorsque tout espoir était perdu. Elle était comptée parmi les catéchumènes et chaque dimanche elle venait assister à la messe. Elle avait gardé et portait à son cou la médaille miraculeuse que j'avais distribuée à ceux qui se montraient zélés. Je la baptisai sous les noms de Marie-Joséphine.

On se ferait difficilement une idée de l'extrême indigence de ces pauvres noirs. L'infirme était couchée sur une simple natte étendue par terre dans une cahute enfumée. Elle n'avait pas même un oreiller pour reposer sa tête. Pas de draps, pas de couvertures ; rien que des haillons sales et déchirés. Ce fut dans cet état qu'elle mourut, en se débattant sur la poussière. Heureusement Dieu lui avait fait une grande faveur en permettant qu'elle fût régénérée dans les eaux du baptême. Son âme était ornée des vêtements splendides de la grâce, et entrait à l'instant même dans le séjour de la paix et du bonheur.

Pour faire comprendre aux parents de la défunte l'honneur qui s'attache au titre de chrétien, je résolus de faire à Marie-Joséphine un enterrement aussi solennel que possible. Comme elle était morte vers les deux heures de l'après-midi, je dis aux parents d'attendre jusqu'au lendemain matin. Mais j'eus d'abord toutes les peines à les y déterminer. Ils voulaient, selon leur fâcheuse coutume, la mettre en terre immédiatement. Qui sait, d'après ce système, combien de morts sont enterrés vivants ? « C'était un péché, disaient-ils, que de la laisser attendre sa dernière demeure. » A la fin, ils suivirent mon conseil. Le jour suivant, arrive une nouvelle députation pour me dire, de la part du père de la défunte, qu'un blanc ne pouvait assister aux funérailles d'un noir. Je ne tins aucun compte de l'avertissement et je fis l'enterrement.

Je fus surpris d'abord de ne voir aucun signe de deuil. La morte était pliée dans une étoffe grossière faite d'écorce d'arbre ; mais elle était si bien liée et emmaillotée que l'on eût dit une momie d'Egypte. Je l'accompagnai jusqu'au cimetière, et je donnai l'absoute.

Dans la soirée du jour des funérailles, on entendit les lamentations et les cris obligés. Ce sont les parents venus de loin qui commencent. Dès qu'ils approchent du village et qu'ils aperçoivent la case de la défunte, ils se mettent à se frapper la poitrine, à lever les bras au ciel, à pousser des cris désespérés. Et ces lamentations se répètent à mesure que d'autres parents arrivent pour visiter la famille. Durant les intervalles de repos, on tire des coups de fusil, et cela dure une huitaine de jours. Puis les hommes, les femmes se coupent les cheveux en signe de deuil, et ces dernières se mettent une bande de feuilles de palmier autour de la tête en forme de couronne. Mais c'est tout, point de vraies larmes ; point de prières ou de pensées de religion qui consolent et réconfortent les âmes des vivants et des morts.

Au moment de faire la levée du corps, je vis que l'on apprêtait un plat de sorgho. Il était destiné sans nul doute à la défunte, pour lui servir de viatique dans l'autre monde. Je laissai faire, car toute remarque aurait produit plus de mal que de bien. Quand les malades sont à toute extrémité, la famille fait le remède suprême des adieux qui consiste à jeter de l'eau sur le mourant. Quand on reçoit cette douche, on peut dire, selon les idées des noirs, que l'on a sa feuille de route signée et qu'il n'y a plus d'espoir de guérison. Le mari de la défunte me disait naïvement : « Vous n'aviez pas besoin de verser de l'eau sur la tête de la malade. Nous autres, nous lui en avions donné abondamment sur tout le corps ! »

* * *

Adieu, n'oubliez point le missionnaire des nègres dans vos ferventes prières, et surtout veuillez croire à ma bien sincère amitié et à mon fraternel attachement.



Types vatonga. — Un chef, sa femme et son fils.
Types vatua et valenge. — Deux chefs et leur intendant

Types vatua ou landine. — Un chef et ses deux secrétaires
Types vandonge et valenge. — Un roitelet et ses deux fils

AFRIQUE AUSTRALE. — TYPES DIVERS DU DISTRICT D'INHAMBANE; d'après des dessins du R. P. Victor COURTOIS, de la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission d'Inhambane (voir page 185).

DE CARTHAGE AU SAHARA

Par M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

(Suite 1)

La nappe des eaux souterraines et ses orifices. — Les cultures de l'oasis. — Le palmier. — Son utilité. — Le vin de palmes, lagmi. — Nombre, espèces et fécondation des dattiers. — Habitants de l'oasis. — Le Djebel Assalah. — Tente de nomades. — Le sous-sol de Gafsa. — Aspect de la région.

L'oasis est arrosée par les sources thermales dont nous avons déjà parlé. Légèrement acidulées, sulfureuses et magnésiennes, elles étaient très appréciées des Romains. Elles constituent le premier orifice de l'immense nappe souterraine qui occupe le fond de la cuvette des chotts et qui fut jadis, probablement, un bras de mer en communication avec le golfe de la Petite Syrte. Il faudrait y voir l'emplacement du fameux lac Triton, sur lequel nous aurons à revenir. Les autres exutoires du fleuve intérieur, enfoui sous les sables, auquel les anciens géographes font allusion, décrivent presque une ellipse, en suivant les « lèvres » du bassin de Triton. On les trouve à Tamerzed, El-Hamma, Nefta, Tôzeur, El-Oudiane, El-Guettar, El-Oudreff, El-Hamma de Gabès, et Taourgha près de Kebili.

Ces sources, qui font la richesse et la spécialité particulièrement originale de cette merveilleuse région, ne sont pas à la même altitude. Elles offrent partout les mêmes éléments, la même limpidité et la même abondance en poissons. Mais la température varie, suivant qu'elles sont plus ou moins rapprochées du foyer central. Je l'ai constaté moi-même. A Gafsa, où l'altitude est de trois cent quarante-cinq mètres, le thermomètre plongé dans l'orifice marque trente-cinq degrés ; à El-Hamma, qui surpasse à peine de quarante mètres le niveau de la mer, il s'élève à cinquante et même soixante degrés.

Je n'ai pas pu, en me baignant, supporter la chaleur du premier bassin. Les propriétés des eaux sont identiques. Les légères différences qui les distinguent, sont l'effet des couches de terrain qu'elles traversent.

Les sources communiquent évidemment entre elles et sont comme les soupapes de sûreté par où s'échappe l'excès de vapeur que la chaleur centrale du globe produit dans l'incommensurable chaudière. Strabon, chez les anciens, avait déjà remarqué ces fleuves souterrains, dont l'existence s'accuse par des phénomènes géologiques. La pression intérieure est énorme. Des puits artésiens, forés près de Gabès à El-Oudreff, débitent jusqu'à dix mille litres à la minute. Il y a quatre ans, une trombe jaillit avec un bruit épouvantable de l'un des puits et couvrit, en trois minutes, les terrains environnants de blocs de gypse et de matières arénaires. Ces eaux ont toujours une transparence et une limpidité parfaites. Les sables qu'elles traversent et qui les absorbent à nouveau leur servent de filtre naturel.

Dieu a placé ces merveilleuses fontaines précisément dans la brûlante région des chotts, dont elles rompent la désolante monotonie en faisant apparaître au sein du désert la féerique végétation des oasis. Elles sont, de plus, à des distances qui n'excèdent pas l'étape du chameau.

Trois cultures, qui donnent des récoltes abondantes, occupent le terrain de l'oasis de Gafsa. Les légumes, les plantes fourragères, les radis, les navets, les carottes blanches, les salades et des carrés d'orge et de luzerne couvrent le sol émergeant des parties plus basses, réservées à l'irrigation régulière des dattiers.

Les arbres fruitiers d'Europe prennent des proportions phénoménales. L'abricotier, par exemple, atteint douze mètres d'élévation avec un tronc de trois mètres de circonférence. Le poirier, le figuier, l'amandier, le citronnier, l'oranger, le limon, le prunier, le grenadier, le cognassier, le pommier, le bananier, le cotonnier, le pêcher poussent également avec des dimensions plus grandes qu'en Europe. L'olivier, planté en général sur la lisière de l'oasis, parvient à quatre et même cinq mètres de tour et donne des fruits d'une qualité supérieure. La vigne pousse avec une vigueur incomparable. Les ceps enlacent les palmiers et y suspendent des grappes de cinq kilogrammes et d'une longueur de quatre-vingts centimètres.

Tous ces arbres, garantis d'un soleil trop ardent par les dattiers, composent la végétation intermédiaire, poussent drus comme des bambous et forment des massifs épais, où les grenades, les oranges, les abricots, les pêches se balancent pêle-mêle avec les figues, les citrons, les prunes et les raisins. Ces sous-bois aux teintes miroitantes produisent, le jour, d'admirables effets de lumière, où la gandoura rayée d'un Arabe endormi sur le gazon ressemble de loin à la toison d'un agneau dans l'herbe. La nuit, quand la lune verse ses rayons argentés sur ces fourrés d'un noir profond, les gerbes de palmes ondoyantes ruissellent dans l'azur et font vaciller la flamme des étoiles.

Le palmier laisse bien loin en arrière ses congénères de la côte, de l'Espagne et de Bordighera. Le pied dans l'eau et la tête dans le feu, il pousse vite, monte très haut et sa tige élancée se courbe gracieusement au moindre souffle. La touffe passe du vert foncé au rouge vif par le vert clair, le jaune, le grenat et l'orange. Quand il dépasse vingt-cinq mètres de hauteur, on l'abat ; la fécondation et la cueillette deviennent trop difficiles.

Le palmier vit en moyenne cent ans. Ce n'est pas seulement le plus beau, c'est aussi le plus utile des arbres. Toutes ses parties servent à des usages différents. Le tronc est employé à la construction des maisons et des nombreux ponceaux jetés sur les canaux d'irrigation ; débité en planches grossières, il fournit les matériaux des portes et des fenêtres ; partagé en deux et planté verticalement, il forme des gourbis, que les habitants recouvrent de palmes desséchées, sur lesquels ils étendent une couche de terre mélangée de plâtre. On fait encore avec le palmier des canaux, les gargouilles des terrasses, des colonnes, des étais, des clayonnages, des torches, du bois à brûler. L'administration des forêts l'utilise en travaux de défense contre l'envahissement des sables. On le fend en lanières pour en fabriquer des coupes, des paniers, des chapeaux, des éventails, des couvercles de plats.

La base du pétiole, élargie en écaille de couleur rouge

(1) Voir les numéros des 1er, 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19, 26 février, 4, 11, 18, 25 mars, 1er et 8 avril et la carte page 114.

ou brune, sert de truelle aux maçons, de battoir aux lavandières, de palette et de sabre aux enfants qui jouent aux peintres et aux guerriers. La palme se transforme en canne, en manche à balais. Elle se réduit en un tissu aux filaments ténus et délicats, appelé *lifa*, avec lequel on tresse des cordes, des filets et qui s'emploie aussi comme filtre, bourre de coussins et de matelas. Avec les folioles on confectionne des nattes, des couffins, de la sparterie. Le spathe de la fleur mâle et le bourgeon terminal, nommé chou palmiste, sont un aliment assez recherché. Quand un palmier est malade, trop vieux, trop élevé ou qu'il ne produit plus de fruits comestibles, le tronc, décapité de son panache de feuilles, est creusé en cuvette. La sève s'y accumule et s'écoule par une rainure dans une poche de peau dont le tronc est coiffé. Ce liquide, c'est le vin de lagmi, le vin de palme. Frais et doux, il ressemble à du lait, ou à du sirop d'orgeat, étendu d'eau. Au bout de vingt-quatre heures, il entre en fermentation, devient mousseux, et prend un goût aigrelet, très agréable. Comme le Koran se tait sur son usage, il n'est pas rare de voir des indigènes grisés par ce breuvage énivrant. Après une course fatigante, il calme les ardeurs de la soif, échauffe l'estomac et rend aux muscles leur vigueur. J'en ai fait l'expérience.

Le palmier, ainsi opéré, produit quotidiennement, de mars en septembre, de sept à huit litres de lagmi. Quelquefois, si l'arbre est vigoureux, la quantité de la sève atteint vingt-cinq litres. La saignée finie, on greffe le tronc décapité. S'il n'en meurt pas, il retrouve une nouvelle jeunesse et donne des régimes au bout de deux ans. Mais l'opération laisse des traces qui se reconnaissent sur l'arbre à un rétrécissement de son volume.

Quant au fruit, l'homme mange la pulpe, qui est riche en sucre, et le noyau, séché au soleil, devient, sous un petit volume, une réserve très nourrissante de cellulose, que le chameau en voyage broie avec volupté sous la puissante pression de ses molaires. Les dattes de Gafsa, meilleures que celles de la côte, ne peuvent soutenir la comparaison avec celles du Djérid, de Tôzeur, de Nefta et d'El-Oudiane.

D'après les registres de l'impôt de Kanoun, le chiffre des dattiers est actuellement, en Tunisie, de un million trois cent huit mille. Mais, si l'on considère l'intérêt qu'ont les propriétaires à ne pas déclarer tous les arbres, il faut augmenter ce nombre de la moitié pour se rapprocher de la vérité. La production totale est d'environ vingt-cinq mille quintaux de dattes de première qualité et d'un million de quintaux de dattes ordinaires, ce qui représente une valeur de dix millions de francs dans le pays de production.

Nous avons assisté plusieurs fois, à Gafsa, et surtout à Tôzeur, à la fécondation du palmier. M. Charles Lallemand a très bien décrit cette opération. Je cite le passage : « Les fleurs des régimes des deux sexes se présentent dans une gaine brune. Au moment où ils vont se développer, le régime de l'arbre mâle, encore tout serré, est cueilli et porté sur le marché où il fait l'objet d'un petit commerce. Il se nomme *doggar*. Les brindilles de ce régime sont séparées du pédoncule par l'Arabe qui grimpe sur l'arbre femelle, dégage le régime et introduit des brindilles de fleurs de doggar, chargées de pollen, entre les brindilles du régime frugifère. Puis il entoure ce régime du tissu naturel appelé *lifa* et réunit le tout avec une foliole de l'arbre. Cette foliole maintient la ligature pendant le temps nécessaire pour l'accomplissement de l'acte fécondant, favorisé par les oscillations occasionnées par le vent. Puis la foliole se dessèche, le nœud se défait et le régime fécondé se développe librement. »

En général, des enfants de dix à quinze ans, garçons ou filles, sont chargés de l'opération. Ils grimpent sans peine le long du tronc et placent sans danger leurs petits pieds nus entre les épines des palmes. Ils tiennent entre les dents, pendant l'ascension, le régime chargé de pollen. Presque toujours l'Arabe accompagne son travail d'un chant, d'un hymne en l'honneur du *doggar*.

On compte plus de cent espèces de palmiers, et leurs différences ne sont pas, dans les oasis, une des moindres surprises du regard. Les indigènes leur donnent des noms très variés : œil de serpent, corne de gazelle, dents de la mariée, narines de femme, boyaux d'âne, œuf de pigeon, etc.

Les dattes mûrissent de septembre à janvier. La cueillette, comme pour les olives, présente des tableaux pittoresques. Un jeune homme, armé d'une serpette, se profile sur le ciel bleu, au milieu de la dentelle des palmes ondoyantes. Il coupe avec précaution le régime, le saisit par le pédoncule, et doucement, pour éviter la chute des fruits, le passe à un autre Arabe, collé au tronc, et celui-ci le remet à un troisième, jusqu'à ce que le régime soit déposé sur le sol. Alors commence le triage des dattes (voir la gravure p. 181). Celles qui sont intactes sont réservées pour l'exportation ; les autres, empilées dans des couffins, sont vendues ou consommées dans le Djérib. Le jour où le chemin de fer de Tebessa à Gabès s'arrêtera à Gafsa, la valeur du Djérid triplera ; l'exportation de ses fruits, devenus meilleur marché, sera certainement décuplée et Gafsa sera la station balnéaire et hivernale la plus en vogue.

Les habitants de l'oasis sont presque tous atteints d'ophtalmie. Ils ont en général une apparence chétive et rachitique. Durant la saison d'été, quand le thermomètre s'élève jusqu'à 50 degrés, les fièvres paludéennes font beaucoup de victimes, et le séjour des Européens devient très pénible.

Il est vrai que, malgré l'abondance des eaux et la fréquence des bains, les Gafsiens ne paraissent pas avoir un goût prononcé pour la propreté. Certains quartiers de la ville sont infects. Les enfants et même les adultes s'y vautrent tour à tour dans la boue et la poussière.

Entre la vallée qui part du camp et descend vers les sources inférieures où jaillit la cascade, et l'oasis, s'arrondissent plusieurs mamelons, dont le plus élevé, le Djebel-Assalah, est couvert de ruines. J'en fais l'escalade avec M. Hébrard. Ce poste a dû être occupé par une forteresse antique. Des murs de soutènement marquent encore les terrasses successives. De grandes jarres sont enfouies dans le sol et servaient jadis de réservoirs aux eaux. Du sommet, à six cents mètres d'altitude, l'œil embrasse la ville, l'oasis et l'immense plaine jaune qui encadre tout. Des Bédouins ont dressé leurs tentes noires, rayées de gris, contre le flanc de la colline et aussi dans une sorte de carrière où ils échappent à la surveillance.

A mon approche, les chiens s'élancent furieux, et les enfants, presque nus, prennent la fuite. Nous pouvons

cependant apercevoir l'aménagement de ces campements nomades. Les femmes préparent le repas et cuisent des galettes de farine sur les charbons ardents. Des nattes servent de lit. Un âne, un cheval, quelques chameaux, des chèvres et des poules constituent la basse-cour. Ces gens-là, l'œil toujours au guet, semblent heureux. Cette tente, qu'on plante et qu'on enlève, suivant les besoins du jour, n'est-ce pas la plus fidèle image de la vie de l'homme sur la terre, de son passage éphémère entre la naissance et le trépas, de son bonheur enfin auquel il manque toujours quelques pièces d'étoffe, quelques cordes de solidité, quelques piquets de stabilité ?

La ville de Gafsa, construite en briques de boue, séchées au soleil, ressemble à un amas informe de mottes de terre. Je la compare à ces petits tas de sable que les enfants amoncellent dans leurs jeux. Ces maisons, en effet, sont si peu solides que le vent, la pluie, l'usure les font crouler sans cesse. Les matériaux s'accumulent et le sol s'exhausse.

Ce fait est à signaler. Toute la cité domine les jardins de cinq à six mètres d'élévation. D'autre part, des inégalités du terrain dans la même rue, sur la même place ne peuvent s'expliquer que par l'habitude des habitants de construire sur les ruines et les débris des édifices antérieurs, sans prendre la peine de déblayer et de niveler l'emplacement. El-Bekri dit : « Kafsa est bâtie en totalité sur des portiques de marbre, dont on a bouché les arcades avec de fortes cloisons construites en moellons. » Un passage de Léon l'Africain affirme qu'au XVIe siècle, Kafsa conservait une partie de son pavage antique, formé de larges dalles noires, semblables à celles des rues de Florence et de Naples. « *Plateæ spatiosissimæ nigrisque lapidibus stratæ, quales Neapolitanæ atque Florentianæ sunt plateæ.* »

Je conclus de ces faits et de ces témoignages que les ruines de la cité antique sont à peu près intactes à quelques mètres au-dessous de la ville moderne et que le jour où il sera permis de faire des fouilles avec intelligence, l'archéologue sera surpris des documents qu'il découvrira dans les entrailles de la terre.

On n'a pu emporter d'ici, comme de Carthage, les matériaux des anciens monuments. Ils gisent seulement brisés, mutilés et enfouis sous les masures modernes.

Il faut croire aussi que l'aspect général de la région n'a pas beaucoup changé depuis les anciens. Salluste, dans le récit de l'expédition de Marius, nous montre l'oued Fekka (Tana), ou l'oued Leben, d'après M. le comte Du Paty de Clam, comme le dernier point d'eau que rencontrent les troupes venant du Nord. Il ne faut donc pas chercher ici dans un déboisement postérieur la cause de la sécheresse absolue des hauts plateaux. Leur prospérité, sous la domination romaine, accusée sans cesse par des ruines considérables, fut le résultat d'un aménagement sérieux des eaux pluviales, dont on trouve encore des traces à l'origine des vallées, dans le Djebel Céhala. Les citernes qui jalonnent la ligne d'étapes de Djilma à Gafsa doivent leur création à la même époque.

Le bois n'a pas cessé d'être rare. Les corvées de la troupe sont obligées d'aller le chercher dans une sorte de taillis broussailleux, qui se trouve à cinq kilomètres au sud de la ville.

Mais il serait facile de remédier à cet inconvénient. Il faudrait protéger les jeunes plants contre la dent des troupeaux, défendre aux Arabes de brûler les touffes de buissons, et je ne doute pas qu'au bout de quelques années, les broussailles ne forment une véritable forêt, qui servirait aussi de barrière contre l'envahissement des sables.

(*A suivre*).

LE CHANG-HAI CHRÉTIEN

ET

LE CHANG-HAI PAYEN

Par le **R. P. RAVARY,** *de la Compagnie de Jésus*

Missionnaire au Kiang-Nan

(Suite 1).

Le Tom-zen-pou-gnec-dam, grand établissement de bienfaisance du Chang-hai paien.

Comptes rendus de chaque année — Préface. — Multiplicité des bonnes œuvres. — Règlement de l'Établissement. — Subventions données aux veuves. — Cercueils pour les pauvres. — Secours aux naufragés, etc.

Je poursuis cette étude de mœurs païennes et locales avec un étonnement toujours croissant. Des documents officiels, sur lesquels je viens de mettre la main, me révèlent aujourd'hui ce que je soupçonnais à peine depuis trente ans de séjour en Chine. Je vois de riches païens, obéissant à leur seule vertu naturelle, fonder et entretenir de grands et nombreux établissements de bienfaisance.

Le plus important est sans contredit le *Tom-zen-pou-gneu-dam*, situé dans l'intérieur de la cité, non loin de la porte méridionale. Chaque année, l'administration publie ses comptes rendus. Un des administrateurs, fervent chrétien de notre paroisse, m'en a remis des volumes entiers. Dans la première partie, on n'omet jamais de reproduire les pièces officielles, demandes aux mandarins, réponses obtenues, privilèges accordés. La première page peut servir de préface. Je la traduis ; simple et concise, elle dit bien l'origine et le but de l'Œuvre :

La vingtième année de l'empereur Kia-king (1816), l'œuvre du Tom-zen-dam fut établie : elle fonctionna jusqu'à la dix-huitième année de l'empereur Tao-kouam (1840), où fut fondé l'établissement dit Pou-gneu-dam. Ces deux établissements furent alors réunis sous une même administration, dans le but :

1° De secourir les barques en danger de naufrage ; 2° d'ensevelir les morts, 3° d'aider les malheureux, 4° de soulager les pauvres.

Vint alors la perturbation suscitée par des gens mauvais, qui suspendit pendant quelque temps l'exercice de ces bonnes œuvres. Puis, la paix étant rendue au pays, les administrateurs adressèrent une requête au Fou-dé de la province, demandant l'autorisation d'ouvrir de nouvelles souscriptions, pour continuer les bonnes œuvres, auxquelles on peut en ajouter de nouvelles : 1° donner une habitation aux gens sans domicile et des habits deux fois l'année, et même quelques centaines de sapèques par mois ; 2° établir un orphelinat pour recevoir et nourrir les enfants abandonnés ; 3° venir au secours des veuves par un

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19 et 26 février, 4, 11, 18, 25 mars, 1er et 8 avril.

secours d'argent chaque mois, donnant un peu plus aux veuves plus jeunes et un peu moins aux plus âgées; 4° recueillir les vieillards hommes et femmes; 5° fournir des habits aux pauvres; 6° appeler des médecins qui visiteront chaque jour les malades et leur donneront gratuitement les médecines prescrites par l'ordonnance; 7° recueillir tous les papiers où sont écrits des caractères; 8° confectionner des cercueils pour les donner aux familles pauvres; 9° faire enterrer les morts dans les familles pauvres, et ceux qui se rencontrent dans les rues et sur les routes; 10° faire enterrer les cadavres rencontrés dans le fleuve et dans les canaux des environs; 11° se procurer une pompe contre les incendies. Pour soutenir toutes ces œuvres tant anciennes que nouvelles, les administrateurs de l'établissement font appel à la générosité de toutes les personnes charitables. Toutes les aumônes versées et les souscriptions des bienfaiteurs seront inscrites dans le compte rendu, ainsi que les diverses dépenses faites dans l'année. Ces comptes seront tenus avec une grande exactitude. On peut avoir pleine confiance dans l'administration.

Ont signé:

Les administrateurs de l'établissement du *Tom-zen-pou-gneu-dam.*

Quel intéressant et vaste programme de bonnes œuvres, élaboré et mis à exécution par des païens! Aux quatre œuvres de bienfaisance fondées en 1816, ils veulent bien, en 1840, de leur plein gré, ajouter onze œuvres nouvelles. Ils ne sont mus, hélas! ces honnêtes païens, que par un sentiment de philanthrophie humaine. N'importe. Ils font le bien. Ils sont dignes d'éloge, autant pour le moins que bon nombre d'hommes, même dans les pays catholiques, qui ne font le bien que par ce seul motif. Au milieu de l'égoïsme inné sur une terre païenne, on est heureux de rencontrer, comme à Chang-hai, de riches commerçants s'occupant de tant d'œuvres de bienfaisance. Ces seize à dix-huit administrateurs de l'établissement dont nous parlons, remplissent gratuitement leur mission. Ils se réunissent à certains jours fixés par le règlement et lorsque des circonstances imprévues exigent leur présence. A eux de surveiller et de suivre de près le nombreux personnel salarié de l'établissement. Il doit y avoir des abus. On finit par les découvrir et par les diminuer. L'administration surveille de près les comptes rendus des recettes et des dépenses et la manipulation des fonds qui sont considérables. La dépense annuelle est de 18,000 taëls environ (plus de 100,000 fr.) Quel riche budget pour un seul établissement! Quelle générosité de la part des donateurs! A cette pensée, une exclamation inspirée par le zèle s'échappa de mon cœur et de mes lèvres: « Ah! si la Chine était chrétienne! »

Il n'est pas facile à un Européen, je l'ai dit plus haut, de visiter ces établissements. Un M. Crossett, sans doute ministre protestant, vient d'avoir cette bonne fortune. Il en est fier, et il nous communique les impressions de cette visite dans un assez long article publié dans le journal de Chang-Hai, le *Daily News*.

« Hier, nous dit ce gentleman, j'ai eu le privilège de visiter dans la cité l'établissement appelé le *Pou-gneu-dam*, où sont rassemblées toutes les œuvres de bienfaisance. Une fois déjà, j'y étais entré, mais je n'avais presque rien vu, et n'y étais resté que quelques minutes. Un autre jour, avec quelques amis, nous désirions visiter cette maison; mais l'autorisation ne fut pas accordée.

« Bref, hier, dans la compagnie d'un monsieur qui connaît le directeur de l'établissement, je l'ai visité en détail. Cette institution ne date que de trente ans. Elle dépense 18,000 taëls (plus de 100,000 fr.) par an. Sa dépense ordinaire est de 50 dollars par jour (200 fr. environ). Le nombre des habitants est de 500 environ. Les écoles et les ateliers où travaillent les garçons, m'ont vivement intéressé. Une douzaine d'enfants aveugles apprennent par cœur certains faits curieux de l'histoire du pays. Les maîtres sont payés par la maison. Un jeune homme, assis sur une table, lisait et racontait ces histoires que deux enfants répétaient après lui. »

Le visiteur exprime ensuite sa manière de voir sur l'éducation qu'il faut donner aux jeunes aveugles. Il fait des vœux pour que les Chinois, oubliant leurs méthodes banales, adoptent les systèmes de la civilisation européenne. Puis il nous conduit de tous côtés dans l'établissement. Là, sont les cordonniers, les barbiers et tous les corps de métier. Plus loin, les vieux, les infirmes, les estropiés et finalement les idiots. Alors, de nouvelles exclamations, et des vœux plus ardents encore pour que la Chine accepte en grand la civilisation moderne!

Ce témoignage vient au moment voulu. Il est bien d'accord avec les données que j'ai sous les yeux, d'après les comptes rendus officiels de l'administration. Près de cinq cents personnes habitent ce vaste établissement. Rien donc de bien étonnant, si, avec un nombreux personnel d'employés de tous grades, la dépense annuelle s'élève jusqu'à 18,000 taëls. Le visiteur ne dit pas et ne peut pas dire comment sont dépensées des sommes si considérables, et surtout comment et par qui tant d'argent est remis entre les mains des administrateurs. Je puis combler cette lacune. Je n'ai qu'à ouvrir le volume des comptes rendus et à traduire.

Ces volumes offriraient un grand intérêt au savant qui désirerait étudier à fond la question. Il ne regretterait, ce me semble, ni sa peine, ni le temps consacré à cette étude. Mon rôle ici est plus modeste. Je ne serai qu'un simple copiste ou traducteur des passages les plus intéressants.

I. *Subventions accordées aux veuves.*

Dès la plus haute antiquité, au Céleste Empire, les institutions publiques ont entouré l'état de viduité d'une auréole de grandeur et de respect. En maintes circonstances, les mandarins locaux et souvent les premières autorités d'une province ont accordé de grandes faveurs aux jeunes femmes qui à tout prix voulaient garder leurs habits de deuil, en refusant les alliances les plus honorables. Dans presque toutes les cités chinoises, on a élevé des arcs de triomphe en l'honneur des veuves qui se sont signalées par quelques actions éclatantes. Grâce à ces fortes traditions, de nos jours encore, les veuves rencontrent facilement sur leur passage des marques de sympathie et d'estime publique. De là ces nombreuses associations qui viennent au secours des plus pauvres pour les encourager à persévérer dans leur état. Elles perdent tout privilège le jour où elles contractent un second mariage.

Parmi ces associations dans les dix-huit provinces de la Chine, celle de Chang-hai, le *Tam-zen-pou-gneu-dam* tient un des premiers rangs par les encouragements donnés aux bienfaiteurs de l'œuvre, et les secours accordés aux veuves de la cité et des environs. Il y a plusieurs classes. Les plus jeunes reçoivent 700 sapèques par mois, soit 8,000 sapèques par an, 35 francs environ. Les plus âgées, 600, 500 et 400

par mois. Les noms de ces femmes sont inscrits sur les registres avec un numéro d'ordre pour la clarté et la facilité des rétributions. Pour se faire inscrire, il faut pour l'ordinaire se présenter au bureau avec un ou deux répondants. On punirait assez sévèrement la veuve qui, s'étant remariée, viendrait toucher son allocation mensuelle.

Dans la première classe ou catégorie, je compte 105 noms inscrits qui reçoivent 700 sapèques par mois.

Dans la seconde classe, 107 touchent 600 sapèques par mois. Pour ces deux classes, la dépense est de 800,400 sapèques (soit 3,400 francs environ) par an. Dans la 2e, 3e et 4e classe, outre les veuves, il y a d'autres femmes pauvres soutenues par l'œuvre.

Dans la troisième classe, il y a 153 noms. Enfin, dans la quatrième 83 personnes reçoivent une rétribution mensuelle.

Somme totale dépensée en rétributions pécuniaires: 2,154,200 sapèques, soit 8,000 francs environ dans une année et pour une seule bonne œuvre. A cette somme, il faut ajouter les dépenses journalières pour le salaire et la nourriture des employés, puis pour l'entretien de la maison. Tout est inscrit aux comptes du mois et de l'année.

2° *Cercueils donnés aux pauvres.*

Au Céleste Empire, le cercueil est un meuble fort estimé. Je ne dirai pas ici les causes qui font attacher à cet objet un prix incroyable. Plus il est confortable et somptueux, plus aussi est réputé heureux celui qui y sera enfermé. Mille superstitions, commentées par les bonzes et les taozes, font que tout Chinois, avant de partir pour des pays inconnus, et sans domicile certain, s'ingénie dès ici-bas à se procurer un bon cercueil comme habitation de première étape au moment venu !

Avec un grand sens pratique des hommes et des choses, l'administration des cercueils a tout prévu, pour certaines éventualités. On confectionne et on met en réserve des cercueils plus confortables pour des personnes ou des étrangers de distinction qui, surpris par la mort, n'auraient pu s'en procurer un convenable. Le cercueil fort modeste, destiné aux pauvres, serait mal accueilli par les parents ou amis du défunt. Quand ce cas se présente, toute personne influente peut se rendre à l'établissement, et reçoit sans longues formalités, le cercueil désiré.

L'administration fait confectionner trois sortes de cercueils. Ceux de première et seconde classe sont en petit nombre. La majeure partie est destinée pour les familles pauvres et même pour les mendiants qui sont rencontrés morts sur le pavé des rues.

Un millier de cercueils en moyenne, est distribué chaque année dans l'établissement de la ville et plusieurs centaines dans deux succursales établies en dehors de la cité. Les comptes sur ce chapitre sont tenus avec une clarté et une précision étonnante. Un cercueil de première ou de deuxième classe a été donné à telle personne, tel jour et tel mois. Pour la dépense, tout est indiqué en détail, combien de pièces de bois ont été achetées dans l'année, de quelle grosseur de quelle longueur. Combien pour les ouvriers. Combien pour les pièces de bois, pour les planches, pour les clous, pour le vernis, le papier, le transport, etc.

La dépense pour ces douze à treize cents cercueils est de 3,000 à 3,500 piastres en moyenne (12,000 à 14,200 fr.) dans l'année.

(A suivre).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Édition française.

Un curé du diocèse de Besançon........................ 200
Un anonyme breton, à Tours........................ 200

Pour une mission nécessiteuse (hôpital de Ning-po).
Un abonné de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers . 127
B. T., à Grenoble, avec demande de prières 60

Pour une mission nécessiteuse au R. P. Courtois, au Zambèze).
Un abonné de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers. . 127

Pour une mission nécessiteuse (Mongolie orientale).
Un abonné de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers.. 127

Pour une mission nécessiteuse (Nyanza).
Un abonné de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers.. 127

Pour une mission nécessiteuse (à Mgr Bonjean, pour la mission de Tangalle).
Un abonné de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers.. 127

A MM. Dauverchain et Giron, missionnaires au Kiang-si septentrional.
Un anonyme d'Amiens........................ 20

Au R. P. Guérin pour le sanctuaire de Sainte-Anne de Thiès (Sénégal).
Anonyme de N.-D. du Hamel, diocèse d'Évreux........................ 4

Pour le rachat d'un enfant à baptiser sous le nom de Benoît-Emile (au même).
M. l'abbé Dethoor, à Lille........................ 10

A Mgr Navarre (Nouvelle-Guinée) pour le baptême d'une enfant sous les noms de Marie-Florence.
Anonyme de Boulogne-de-Mer, diocèse d'Arras........................ 10

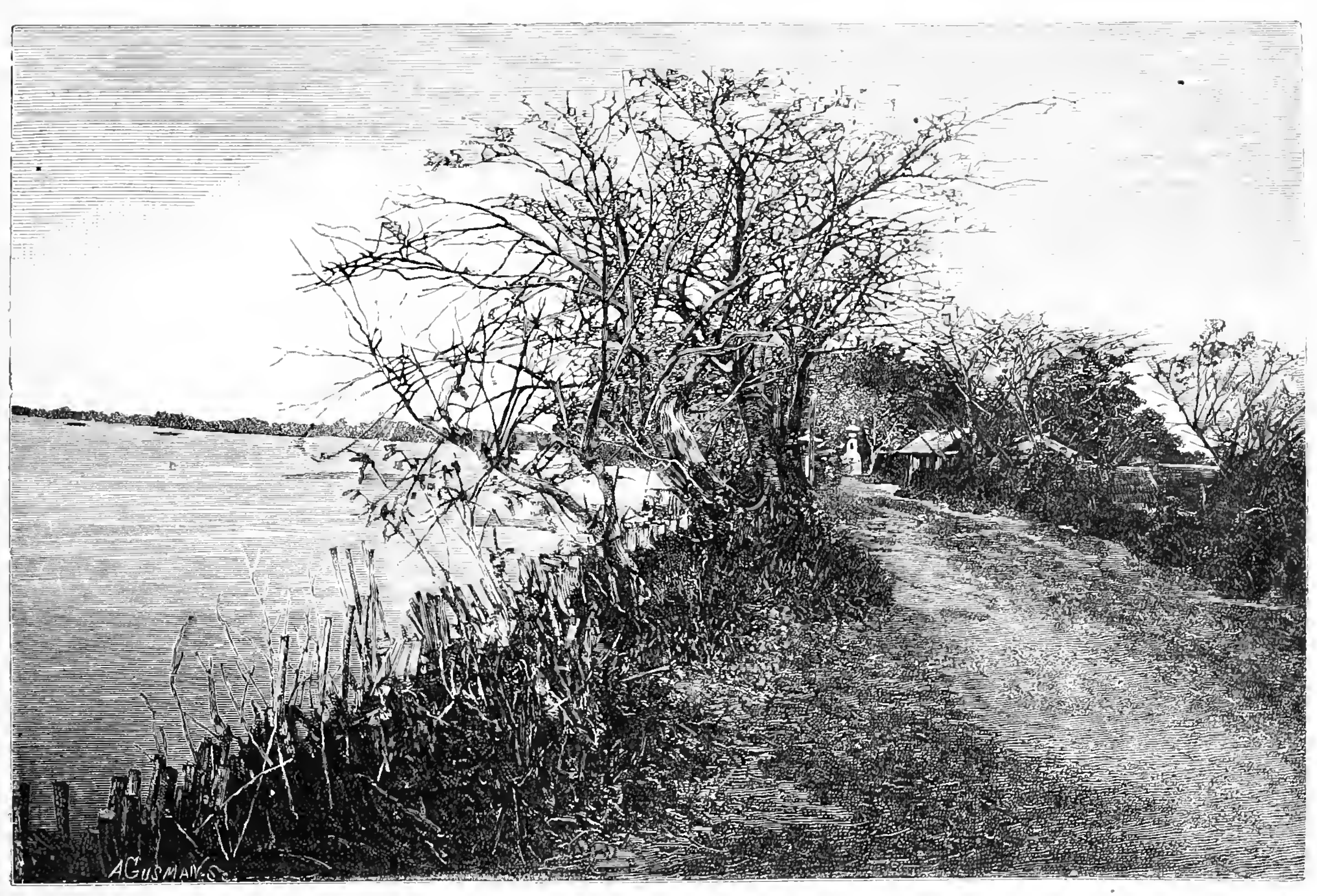
Édition italienne
(1er trimestre 1892.)

Pour l'œuvre........................	319 25
» les missions les plus nécessiteuses (Hong-kong)	989 35
» les missions du Tonking (Mgr Onate)........	19 »
» l'Orphelinat de Bethléem........................	40 85
» la léproserie du Japon (Tokio)........................	9 50
» S. E. le Cardinal Lavigerie, pour rachat d'esclaves........................	142 50
» les missions des Pères Capucins en Orient (Mésopotamie)........................	23 75
» les missions de Chine (Mgr Volonteri)........	30 20
» la mission d'Abéokouta........................	4 75
» l'Orphelinat au Japon méridional........................	4 75
» les affamés (Mgr Puginier)........................	9 50
» les victimes du tremblement de terre, à Nagoya (Japon septentrional)........................	47 50
» Mgr Barthe........................	4 75
» la mission de Kummamoto (Japon méridionnl)	9 50
» la mission de Mostar (Herzégovine)........	4 75
» les chrétiens de Mongolie (Mgr Rutjes)........	47 50
» les catéchistes au Japon méridional........	1 90
» la fondation d'un lit à l'hôpital des lépreux à Tokio........................	237 50
Total........	1.946 80

(La suite des dons prochainement).

Th. Morel, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3.



JAPON. — Allée de cerisiers près de Tokio, d'après une photographie. (Voir la Correspondance)

CORRESPONDANCE

JAPON SEPTENTRIONAL

Conférences religieuses et catéchistes indigènes.

Nous avons déjà fait connaître les excellents résultats du ministère apostolique des catéchistes indigènes au Japon. Cette lettre confirme et complète ce que nous avons dit de ces utiles auxiliaires de nos apôtres et attirera sur leurs œuvres de nouvelles et précieuses marques de sympathie.

Lettre de M. Tulpin, des Missions Etrangères de Paris.

Nagoya, 11 octobre 1891.

Je ne puis vous exprimer la joie et la reconnaissance que j'ai éprouvées à la lecture des derniers numéros des *Missions catholiques*. Mon appel a été entendu. De généreuses aumônes vont me permettre de multiplier un peu dans mon vaste district les ouvriers de la vérité ; sans perdre de temps, j'ai jeté mon dévolu sur plusieurs chrétiens des plus instruits et des plus fervents pour en faire des catéchistes ; et j'ai choisi dans nos quatre provinces trois grandes villes pour y fonder de nouvelles chrétientés. Ce sera là l'œuvre exclusive de nos charitables bienfaiteurs.

Pendant que nos futurs apôtres se livrent à une étude plus approfondie de notre sainte Religion, je cherche à connaître l'esprit et les tendances de ces populations, afin de pouvoir « me faire tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. » Ce point est capital. Bien que l'enseignement religieux soit toujours le même, la manière de l'exposer doit souvent varier non seulement de province à province, mais de ville à ville.

J'irai donc seul, les premières fois, dans ces trois centres importants, jusqu'à ce que nous soyons connus. D'ailleurs, dans les débuts, on se heurte souvent à des difficultés, que je veux éviter à nos catéchistes, trop novices encore. Voici comment les choses se passent d'ordinaire. Lorsque nous arrivons dans une localité où nous ne connaissons personne, nous descendons dans une hôtellerie, et si le propriétaire n'est point trop arriéré, nous le prions de nous louer une des nombreuses salles de sa maison, afin d'y faire une « causerie publique » sur la religion de l'Occident. S'il y consent, on pose aussitôt des affiches dans toute la ville, et l'on

a soin d'y mentionner le nom et la nationalité du conférencier, ainsi que le titre du sujet qu'il doit traiter. Avant même que toutes les affiches soient posées, il y a déjà plusieurs personnes qui demandent à parler au « Père ». Ce sont en général, des intrigants, ayant, la plupart du temps, bon cœur mais mauvaise tête. Ils ne se feront pas chrétiens sans doute ; mais il parcourront la ville, réuniront leurs compatriotes et seront ainsi l'occasion du salut pour un grand nombre.

A l'hôtel, il n'y a ni chaise ni table ; ce sera l'une des écoles de la ville qui fournira ces meubles ; car nos nouveaux amis, en hommes qui se respectent et qui entendent les choses, ne permettraient point à l'étranger de parler autrement qu'assis devant une table. Le soir venu, il y a foule. Les plus dignes sont toujours les plus rapprochés du missionnaire. La conférence dure ordinairement de une heure et demie à deux heures. Les preuves doivent surtout être tirées de la raison et des sciences. Il est bon de la terminer par une péroraison morale et un peu saisissante. Quelques citations de Confucius sont d'un bon effet. Si le conférencier est goûté, on l'applaudit et séance tenante on le prie de donner une seconde conférence. Mais, en homme modeste et poli, il doit d'abord s'excuser sur son ignorance, et sur la fatigue qu'il impose à son auditoire, puis finalement s'exécuter de bonne grâce.

La causerie terminée, les objections pleuvent, et d'interminables discussions, qui durent parfois jusqu'à deux ou trois heures du matin, s'engagent aussitôt. C'est alors que le missionnaire a besoin de toute sa science, soit sacrée, soit profane, de beaucoup de douceur, de patience et d'à-propos, tant l'esprit japonais est subtil, fin, intelligent et adroit à saisir la moindre parole, pour la retourner contre vous. J'avoue que je n'aborde jamais ces conférences sans une certaine appréhension, sans me recommander à mon ange gardien, et aussi sans une préparation sérieuse. Une objection mal résolue, une discussion mal conduite, perdraient le missionnaire. C'est grave assurément, puisqu'il y va du salut des âmes. Pendant nos tournées apostoliques, nous avons de quatre à cinq conférences de ce genre par semaine.

Il arrive parfois, qu'au cours des discussions, la foule se passionne pour ou contre l'étranger. Elle en vient alors aux gros mots et même aux voies de fait. Il me souvient qu'un soir, je fus littéralement lapidé par mon auditoire. Le sang me coulait un peu de partout. Tout ce qui sert ici de portes et de fenêtres fut mis en pièces.

Ces misères non seulement s'expliquent, mais doivent s'excuser. Que venons-nous proposer, en effet, à ce peuple, sinon de brûler ce qu'il a jusqu'alors adoré, et d'adorer ce qu'il a regardé comme une suprême ignominie ! Toutefois, il est juste de dire que, le plus souvent, les choses n'en viennent pas à cette extrémité, et que, malgré quelques brouillons, tout se passe avec politesse. L'essentiel pour le missionnaire, c'est de parler avec une grande conviction et de ne jamais se départir de sa douceur.

Après une semaine, c'est-à-dire après quatre ou cinq conférences, il se trouve déjà quelques personnes, qui désirent sérieusement s'instruire de notre sainte religion. C'est alors que nous faisons venir nos catéchistes. Jeunes en général et fervents, ils instruisent à fond les néophytes, leur communiquent l'esprit chrétien et multiplient les conversions. C'est ce qui va avoir lieu pour les nouveaux postes, que nous permettent de créer les ressources recueillies par les *Missions catholiques*. Comme toute chose ici marche vite, je ne doute pas que, dans deux ou trois mois, ces postes ne soient installés et ne donnent déjà, grâce à Dieu, les fruits les plus consolants.

Ces catéchistes, qui s'en vont prêcher l'Evangile à leurs frères païens, ne rappellent-ils pas les premiers disciples des apôtres ? Et n'est-ce pas ainsi que la foi a dû s'implanter, il y a des siècles, dans nos pays d'Europe ? C'est merveille de voir aujourd'hui nos chers Japonais, toujours pleins de vie et d'entrain, combattre le bon combat de Dieu. Ce peuple est vraiment fait pour la propagande. Que n'est-il déjà chrétien ? A son contact, les nations voisines le deviendraient à leur tour. Les protestants le comprennent bien. Ils inondent ce pays d'argent, de Bibles, de ministres et de diaconesses. Mais leurs travaux sont plus bruyants que fructueux.

Que n'avons-nous les mêmes ressources ! Un catéchiste nous coûte en moyenne de 45 à 50 fr. par mois. Aussi, les aumônes que j'ai reçues seront-elles vite épuisées ; mais j'ai confiance que vos lecteurs des *Missions catholiques* ne m'abandonneront pas ; car le bien à faire est *grand, certain, immédiat*.

A première vue, on pourrait être tenté de croire qu'il y a chez nos gens plus d'extérieur et de forme, que de fond. Il n'en est rien. Qu'on se rappelle la magnifique constance des chrétientés japonaises. Pendant plus de deux siècles et demi, leur histoire n'est qu'un long et douloureux martyre ; mais rien ne peut déraciner leur foi. Aujourd'hui, cinquante mille catholiques sont debout. Ils valent ce que valaient leurs pères. Chaque jour nous en donne la preuve. Si nos néophytes n'ont plus à confesser Jésus-Christ dans les supplices, que de tracasseries, que de mépris, que d'infamies n'ont-ils pas encore à supporter ! Ils les supportent vaillamment. Au moment où j'écris ces lignes, j'ai là, à la mission, un pauvre vieillard de 71 ans, à la mine douce et résignée. A le voir, on ne le croirait pas doué de beaucoup d'énergie. Et cependant, pour s'être fait chrétien, il vient de subir, de la part de ses proches et de ses amis, une persécution vraiment diabolique. Actuellement expulsé de sa famille, sans argent, sans feu ni lieu, il parcourt les villages, louant ses vieux bras pour gagner sa vie ; mais sa foi reste intacte, et son cœur dans la paix.

Oui, je crois au triomphe final de notre sainte Religion chez un tel peuple. Les croyances bouddhistes s'écroulent de plus en plus sous les coups répétés du christianisme, militant au possible, qu'il soit catholique, russe ou protestant. Les bonzes tentent de suprêmes efforts. Ils ont cherché à copier nos séminaires de France. Mais que peuvent les hommes, quand Dieu n'est pas avec eux? Tous les efforts des prêtres du Bouddha n'aboutissent qu'à la division et à une décomposition plus prompte et plus profonde. Vous pouvez juger de l'état du bouddhisme au Japon, par le document officiel qui suit :

Tokio, 24e année de l'ère Meyi, 3e jour du 9e mois (3 septembre 1891), Circulaire, n° 22.

CIRCULAIRE ADRESSÉE A TOUS LES CHEFS DE SECTES BOUDDHISTES AU JAPON PAR LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR

Nous avons pris connaissance des préceptes des différentes sectes bouddhistes, et nous savons qu'ils enjoignent à tous les prêtres l'obligation d'entretenir une bienveillance sincère, et un esprit de bonne volonté et de clémence envers tous les hommes, le soin de toutes les âmes qui leur sont confiées, l'imitation des vertus de leurs ancêtres défunts, la pratique exacte de leurs devoirs d'état, et le zèle dans la prédication et la propagation de la doctrine. Mais nous avons été informés que ces préceptes ne sont pas observés, et qu'il s'est formé parmi les bonzes des groupes de partisans et une honteuse émulation pour acquérir du gain et des honneurs mondains. Une telle conduite n'est assurément pas digne de prêtres. Les chefs de sectes doivent donc désormais mettre tout leur zèle à réformer leur conduite et, par leur bon exemple, corriger les habitudes vicieuses des autres. Ils choisiront pour occuper les postes inférieurs des hommes vertueux et dignes, et fuiront les vices de l'extravagance et de la vanité. Non seulement les chefs, mais tous et chacun des membres doivent observer les règles de la morale et réformer complètement leur conduite. Si on ne tient pas compte de ces avis, nous aurons recours à des mesures plus rigoureuses. De tels désordres suffiraient par eux-mêmes pour causer la ruine du corps religieux. Le nom pourrait lui rester quelque temps encore, mais la force et la vie auraient disparu. Et alors, quand les membres de ces sectes paraîtront devant leurs vertueux ancêtres, ils n'auront d'autre partage que la honte. Nous espérons que cette société religieuse va, sans retard, se réveiller de sa léthargie, et que sa paix ne sera plus troublée à l'avenir.

Signé : VICOMTE SHINAGAWA YADJIRO,
Ministre de l'Intérieur.

Cet ukase dit beaucoup de choses, et cependant il en tait plus encore. La presse japonaise est unanime à approuver la circulaire du ministre et à flageller la conduite scandaleuse des bonzes, et l'état déplorable de démoralisation, dans lequel est tombé le clergé bouddhiste dans tout l'Empire. Pour nous, catholiques, notre position ici est loin d'être mauvaise. Que Dieu nous garde au cœur le zèle de sa gloire et un ardent amour des âmes ! Qu'il nous accorde la santé, le courage et les ressources nécessaires soit en argent, soit en hommes, et son œuvre se fera grande et belle au Japon !

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Voici une lettre circulaire de Mgr Persico, secrétaire de la Sacrée-Congrégation de la Propagande, adressée aux missionnaires anciens élèves de la Propagande :

« La Sacrée-Congrégation a reçu la lettre par laquelle vous l'informiez de votre état et de la situation des œuvres auxquelles vous vous dévouez. Le regretté cardinal Simeoni en avait pris connaissance ; mais, atteint subitement par le mal qui l'a conduit au tombeau, il me chargea, lorsqu'il jugea sa fin arrivée, de répondre à tous ses chers élèves pour leur témoigner sa paternelle satisfaction au sujet de leurs sentiments de constante et filiale affection et les exhorter à persévérer *usque in finem* dans leur mission de propager la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tout en travaillant à leur propre sanctification.

« En remplissant ce devoir à la fois douloureux et consolant, j'ajouterai pour votre édification que, dès qu'il eut reçu le saint Viatique, quelques heures avant de rendre à Dieu sa belle âme, l'illustre cardinal manda auprès de son lit les élèves prêtres et leur adressa les plus touchantes paroles ; il les exhorta à faire à Dieu le sacrifice de leur vie et de leur volonté, à toujours obéir à la voix des évêques et de tous leurs supérieurs, comme à la voix de Jésus-Christ lui-même. L'illustre mourant ajouta que c'était pour lui une bien douce consolation de penser que les prêtres élèves de la Propagande étaient fidèles à ce grand devoir et, du fond du cœur, il appela sur tous, présents ou absents, la bénédiction divine.

« Je prie le Seigneur de vous conserver et de vous combler de toute sorte de biens. »

INFORMATIONS DIVERSES

Angleterre. — Nous avons annoncé la nomination de Mgr Vaughan au siège métropolitain de Westminster. Mgr Herbert Vaughan est un prélat d'une grande énergie. C'est lui qui conduisit dans le Maryland (Etats-Unis), le premier détachement de missionnaires catholiques ; il a fondé le collège des Missionnaires de Saint-Joseph ; il dirige deux organes religieux importants : *the Tablet* et *the Dublin-Review*. Depuis 1872, année pendant laquelle il fut promu au siège épiscopal de Salford, il a travaillé avec ardeur à faire de Manchester un centre catholique.

Afrique équatoriale. — Le R. P. Louail, procureur des missions des Pères Blancs, nous écrit de Paris :

« Un télégramme vient de nous arriver de Zanzibar, le voici : Mgr Hirth s'est réfugié à Bukoba sur les rives du lac où les Allemands ont une station. »

Les autres nouvelles publiées par les journaux sont, jusqu'à ce jour, prématurées.

Dahomey. — Au moment où nous mettons sous presse, nous apprenons que quatre missionnaires et cinq religieuses des Missions africaines de Lyon ont été enlevés à Whydah par ordre du roi Behanzin et emmenés comme otages à Abomey. Des missionnaires, trois sont Alsaciens et un Italien ; les religieuses sont originaires des diocèses de Nantes et d'Angers.

LE CHANG-HAI CHRÉTIEN

ET

LE CHANG-HAI PAYEN

Par le **R. P. RAVARY**, *de la Compagnie de Jésus*
Missionnaire au Kiang-Nan

Le Tom-zen-pou-gneu-dam, grand établissement de bienfaisance du Chang-hai païen.

(Suite 1).

3. *Médecines données gratuitement.*

En ces pays, une des bonnes institutions, fort pratiques et fort répandues, s'appelle Se-i-kiao, comité pour soigner les malades. Dans ces établissements plus ou moins considérables selon le nombre et la générosité des bienfaiteurs, se rencontre, le plus souvent, une pharmacie, assez confortablement installée. Les remèdes se donnent gratuitement. Le pharmacien, ou les pharmaciens sont pour l'ordinaire docteurs de la Faculté. Ils ne méritent pourtant pas une confiance illimitée. Grâce à la grande liberté accordée à toutes les professions, on est docteur quand on veut. Aussi foisonnent-ils de tous côtés, ces bons docteurs !

Les missionnaires usent largement et avec fruit de ce moyen de faire le bien. Ils établissent des pharmacies dans les centres populeux et surtout dans les centres nouveaux. C'est un excellent moyen de se bien faire recevoir par les populations païennes, d'implanter et de fortifier la foi au milieu des catéchumènes et des néophytes, et de peupler le ciel d'une multitude d'enfants baptisés en danger de mort.

Parmi les pharmacies païennes de Chang-hai, plusieurs sont ouvertes tous les jours de l'année ; d'autres, quelques jours de la semaine seulement ; quelques-unes, pendant quelques mois. En général et presque partout dans les cités chinoises et dans quelques gros bourgs, elles fonctionnent toutes et avec un grand concours, pendant les trois mois de chaleur, époque où sévissent avec violence plusieurs maladies et où la mortalité est assez considérable. Pour cette circonstance, en juin, juillet et août, les notables et même les mandarins se montrent fort généreux. Les souscriptions pour cette bonne œuvre, sont nombreuses et abondantes. On crée de nouveaux centres, où sont appelés six, sept et huit médecins payés par le comité qui ouvre l'établissement. Les malades affluent de tous les côtés, et tout est donné gratuitement, consultations et médecines.

Ici à Chang-hai, je connais cinq établissements de ce genre. Nous suivons ce mouvement avec intérêt et pour cause. L'an dernier, nous avons pu y faire pénétrer pour la première fois quelques vierges et femmes chrétiennes, qui, par leurs bonnes manières, ont pu se faire recevoir comme infirmières et baptiser quelques enfants.

La pharmacie du Tom-zen-pou-gneu-dam est confortablement installée. Elle est ouverte toute l'année. Je trouve dans le compte annuel, pour les médecines seulement, la dépense de 815,370 sapèques (3.200 fr. environ). J'estime cette somme considérable, par la raison que, dans ces pays, les médecines ordinaires, et surtout les matières premières, coûtent fort peu. Aux pharmaciens ensuite, aidés des employés, à préparer, à broyer et à mélanger ces diverses substances. C'est une question de temps, qui n'entraîne pas grande dépense. Il est donc évident que le concours à la pharmacie a été considérable.

Dans cette somme de 3,200 francs, ne sont pas comprises naturellement, les dépenses journalières pour le salaire et la nourriture des médecins et autres employés, de même que pour l'entretien du mobilier et les réparations de la maison.

4. *Dépenses pour la sépulture des pauvres.*

A cet article de dépenses, je trouve la somme de 1,296,397 sapèques (soit 4.000 fr. environ) pour les frais de sépulture de 974 personnes, qui toutes ont reçu un cercueil. Dans ce nombre de cercueils, il y en a 234 plus petits donnés aux enfants.

Cette œuvre de bienfaisance est bien belle et bien utile. Ici à Chang-hai, elle est florissante, parce que ce n'est pas une œuvre séparée, fondée et soutenue par une administration particulière, comme on le pratique dans d'autres cités chinoises. Cette institution est de date ancienne. C'est une des premières œuvres fondées par la grande administration du *Tom-zen-pou-gneu-dam*.

Dans le règlement général de l'établissement, on s'occupe sérieusement de cette question. Les édits des mandarins, cités dans ces comptes rendus ; les requêtes des administrateurs pressent tous les officiers et les employés subalternes des grands et petits tribunaux de montrer du zèle et une grande activité pour faire enterrer les cadavres rencontrés sur la voie publique et dans la campagne. Cette mesure est sage, pratique et nécessaire. Les villes populeuses et commerçantes, comme Chang-hai, sont en effet naturellement le rendez-vous de toutes les misères. Au nombre déjà si considérable de pauvres dans la population même, qui tendent la main aux riches banquiers et commerçants de la ville et des faubourgs, il faut ajouter les nombreux vagabonds et les hideuses phalanges de ces mendiants ruinés par l'opium et d'autres vices. Quoi d'étonnant si, parmi tant d'êtres abrutis, couchant à la belle étoile, malgré la pluie et la neige, on rencontre parfois quelque malheureux gisant mort sur le pavé des rues ! A la première nouvelle de tels accidents, l'administration envoie sur-le-champ deux serviteurs, portant un cercueil, et un employé qui doit vérifier le fait. Le cadavre est déposé dans la bière qui est portée immédiatement au cimetière commun.

5. *Secours aux naufragés.*

Dans les jours de tempête où soufflent les vents violents appelés typhons, on a souvent à déplorer, surtout sur le *Wang-pou*, la perte de quelques barques de commerce ou de pêche. Ces embarcations trop légères et parfois assez mal dirigées, sont renversées facilement par un coup de vent plus vif et moins attendu. Dans ces cas critiques, quelques passagers disparaissent sous les eaux. D'autres, par une bonne fortune ou par un secours étranger, échap-

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19 et 26 février, 4, 11, 18, 25 mars, 1er, 8 et 15 avril.

pent à la mort, et sont amenés au rivage dans un état, hélas! bien digne de commisération. Pauvres gens, le plus souvent étrangers au pays, ils sont sans argent, sans nourriture, sans habits ! Qui viendra à leur secours ?

Cette fois encore, la philanthrophie chinoise a prévu ces désastres. Bientôt quelques employés de l'administration se présentent pour prendre les premières informations et donnent en même temps à ces malheureux quelques centaines de sapèques. Pauvres et chers païens, que Dieu vous récompense de cette nouvelle bonne action !

2e lune le 4e jour. — Une barque a chaviré devant le débarcadère de *Né-mo-deu* ; quatre hommes sont sauvés.

On leur accorde 6,000 sapèques (22 francs environ). De plus, on donne en gratification 200 sapèques au gardien du débarcadère.

2e lune, 12e jour. — Une barque de *Ko-kiao* (à 30 kilomètres d'ici) a chaviré. Les objets sont perdus. Le petit vapeur de sauvetage a recueilli neuf personnes. On leur accorde 16,000 sapèques (60 fr. environ). Et ainsi de suite pour tous les cas de naufrages. Aux survivants on donne des sapèques et des habits. Aux morts qu'on rencontre sur la rivière, un cercueil et une sépulture convenable.

Somme totale donnée aux vingt-deux survivants dans l'année, 51,280 sapèques (200 fr. environ).

Il faut ajouter la dépense plus grande faite pour l'éclairage de tous les débarcadères sur la rivière du Wang-pou, depuis l'extrémité du faubourg du sud (*Né-mo-deu*), jusqu'à la concession européenne. L'administration nomme un ou deux individus chargés d'allumer les lanternes aux vingt ou vingt-deux débarcadères et un employé inférieur chargé de la police sur la rivière. A lui d'avertir en cas d'accident. Tous ces hommes sont naturellement salariés.

Dépense totale pour cette bonne œuvre, 419,380 sapèques (soit 1,600 fr. environ) (1).

(*A suivre*).

DE CARTHAGE AU SAHARA

Par M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

(Suite 2)

Le lieutenant Keck. — La légende des trois races. — Le Djérid — Le Bachamar. — Péripéties de la route.

Le lieutenant Keck, à qui je dois mon itinéraire, tracé avec tant d'intelligence et une connaissance si profonde du pays, habite la Tunisie depuis onze ans. Il a séjourné longtemps à Gafsa et y a laissé d'excellents souvenirs chez les indigènes.

(1) Il existe encore, à Chang-hai même, d'autres Sociétés de sauvetage. L'une d'elles, indépendante du Tom-zen-pou-gneu-dam, a établi sur les bords du fleuve des postes d'observation qui avertissent les barques du danger, indiquent la voie à suivre, interdisent même le passage aux jours de tempête. Le but est donc surtout de prévenir les sinistres ; au besoin, des chaloupes, bien montées, sont en état de porter un prompt secours. L'argent dépensé est considérable. Ici je le croirais volontiers fourni, du moins en bonne partie, par le trésor public.

(2) Voir les numéros des 1er, 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19, 26 février, 4 11, 18, 25 mars, 1er, 8 et 15 avril, et la carte page 114.

Nous descendions, M. Hébrard et moi, du djébel Assalah, Le soleil baissait au couchant. La plaine de sable ruisselait d'or en fusion, et les pentes abruptes et écorchées de l'Orbata flambaient dans une auréole de feu. Plus près de nous, la Kasbah dégageait ses créneaux du milieu des palmes comme un palais enchanté que l'astre du jour pénétrait et cuivrait de ses chauds rayons. Au-dessus de l'oasis, planait un nimbe diaphane, une sorte de traînée lumineuse blonde, d'un effet magique. Derrière nous, l'ombre de la montagne descendait, s'allongeait, couvrait déjà le vallon et les tentes des nomades.

Un cheik sort de sa tente et me salue. Il fait rentrer les chiens et engage la conversation dans un langage panaché de français et d'arabe. Malgré le hâle de son visage et la pauvreté de ses vêtements, il a grand air et beaucoup de noblesse dans les manières. Il me dit :

« — Connais-tu le lieutenant Keck ?

« — C'est mon ami.

« — La balance de sa justice était toujours égale pour nous. Il est parti. Nous le regrettons.

« — Il est allé chez les Ouerghemma pour faire aimer la France.

« — Tu es venu, avec un beau carrosse, voir le Djérid ? Tu n'as pas de palmiers dans ta patrie ?

« — Il y en a peu. Mais nous avons de grands fleuves, de belles villes et des chemins de fer, conduits par le feu. Nous courons plus vite que tes cavales et tes méharis.

« — As-tu beaucoup d'hommes noirs dans ton pays ?

« — En France, tous les hommes sont blancs. Ils habitent dans des maisons en pierre, presque aussi solides que la Kasbah.

« — Au commencement, quand nous étions tous frères, les hommes étaient noirs.

« — Conte-moi cette histoire. »

La femme du nomade sort de la tente et apporte sur un plateau de cuivre deux petites tasses de café, s'incline profondément et se retire sans prononcer un mot.

Sidi Abderrahman ben Mohammed me demande une cigarette, l'allume, en tire quelques bouffées, boit lentement une gorgée de café et, de cette voix grave, particulière aux fils de grande tente, il me dit, en soulignant ses mots d'un geste de la main, où brille un diamant :

« Tout le monde, dans nos tribus, connait l'origine des trois races. Je l'ai contée à M. Keck, qui l'a fixée avec le pinceau sur son papier. »

C'est à lui, en effet, que je dois la traduction authentique de ce récit pittoresque du nomade.

« Au commencement du monde, — qu'Allah, mon cher hôte, vous accorde une longue existence ! — tous les hommes étaient noirs, noirs comme l'œil de la gazelle, noirs comme l'aile du corbeau, noirs comme les ténèbres, noirs comme le cœur de l'hypocrite et l'âme du traître.

« Un jour Sem, Cham et Japhet se promenaient dans un bois. Ils arrivèrent près d'une source dont les eaux fraîches et limpides se répandaient en un doux murmure entre les bords fleuris d'un petit ruisseau.

« Tout à coup, ils entendirent la source qui disait :

« Je blanchis ce qui est noir ; je donne à la laine la « douceur de la soie. »

« — Menteuse ! s'écria Cham. Comment oses-tu déclarer « chose pareille ?

« — Permets-moi au moins, dit Sem, de douter de ce que « tu avances.

« — Pourquoi, reprit Japhet, se refuser à croire ce que dit « cette eau, image de la Vérité ? Pourquoi douter des dons « qu'elle tient du Créateur ? Pour moi, source, je crois en ta « vertu, et puisse le Maître des mondes nous être en aide ! »

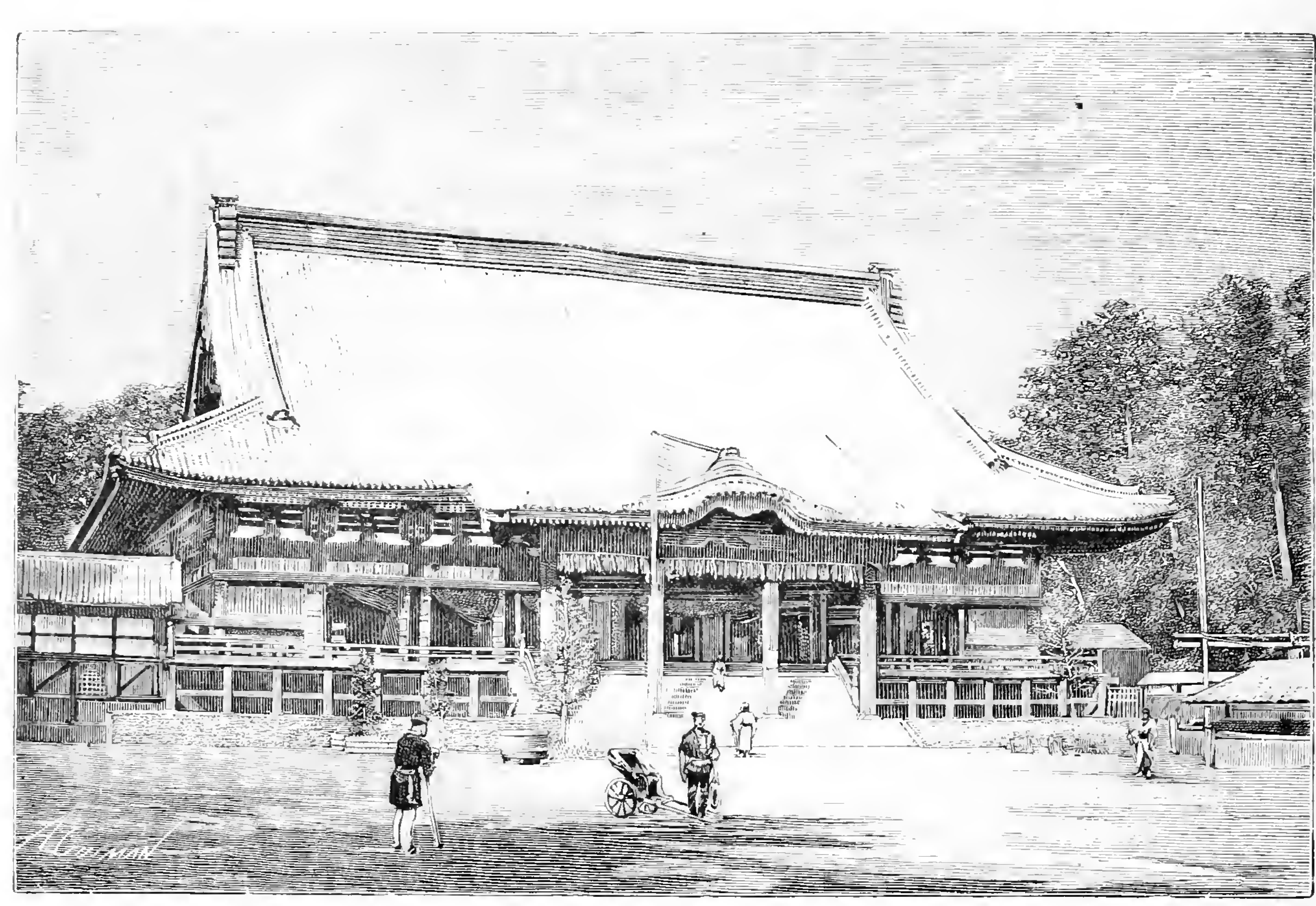
« Japhet rejeta au loin le mince costume de feuilles de palmier qui ceignait ses reins d'ébène. « *Bismillah*, au « nom de Dieu », cria-t-il, et il se précipita dans la source.

« Un instant après, les eaux qui l'avaient enveloppé en entier le repoussèrent doucement sur l'herbe tendre, et il apparut à ses deux frères avec une peau égalant en blancheur celle du lait de la chamelle du prophète. — Qu'Allah lui donne la miséricorde et le salut, la noblesse et la dignité, la gloire et la grandeur ! En même temps, on s'aperçut que ses cheveux étaient devenus doux et soyeux.

« A la vue de ces merveilles, Sem, qui avait douté, se plongea néanmoins dans l'onde bienfaisante. Mais la source se troubla en se retirant, et de ses eaux, mêlées de terre, Sem sortit avec le teint jaunâtre. En outre, ses cheveux avaient conservé la rudesse de la crinière du lion.

« Il y en a encore assez, pensa Cham, pour me donner la couleur de Japhet. Aussitôt, il se jeta dans l'eau qui restait. Mais elle se retira complètement, laissant juste assez d'humidité pour humecter la paume des mains et la plante des pieds de l'incrédule, qui était tombé à quatre pattes.

« Voilà pourquoi les nègres ont la paume de la main et la plante des pieds blanches, alors qu'ils ont la peau noire et les cheveux crépus. »



JAPON SEPTENTRIONAL. — TEMPLE PRINCIPAL DE CHIBA ; d'après une photographie.

Le cheik se tut, termina la cigarette, acheva la tasse de café, et, pendant que je le remerciais, son regard d'aigle errait sur l'oasis avec une expression inoubliable de fierté mélancolique. Je lui tendis la main : il me baisa les doigts. M. Hébrard arrivait, muni de son appareil. Avant que le soleil ne disparût, je l'aidai à photographier le site de Gafsa.

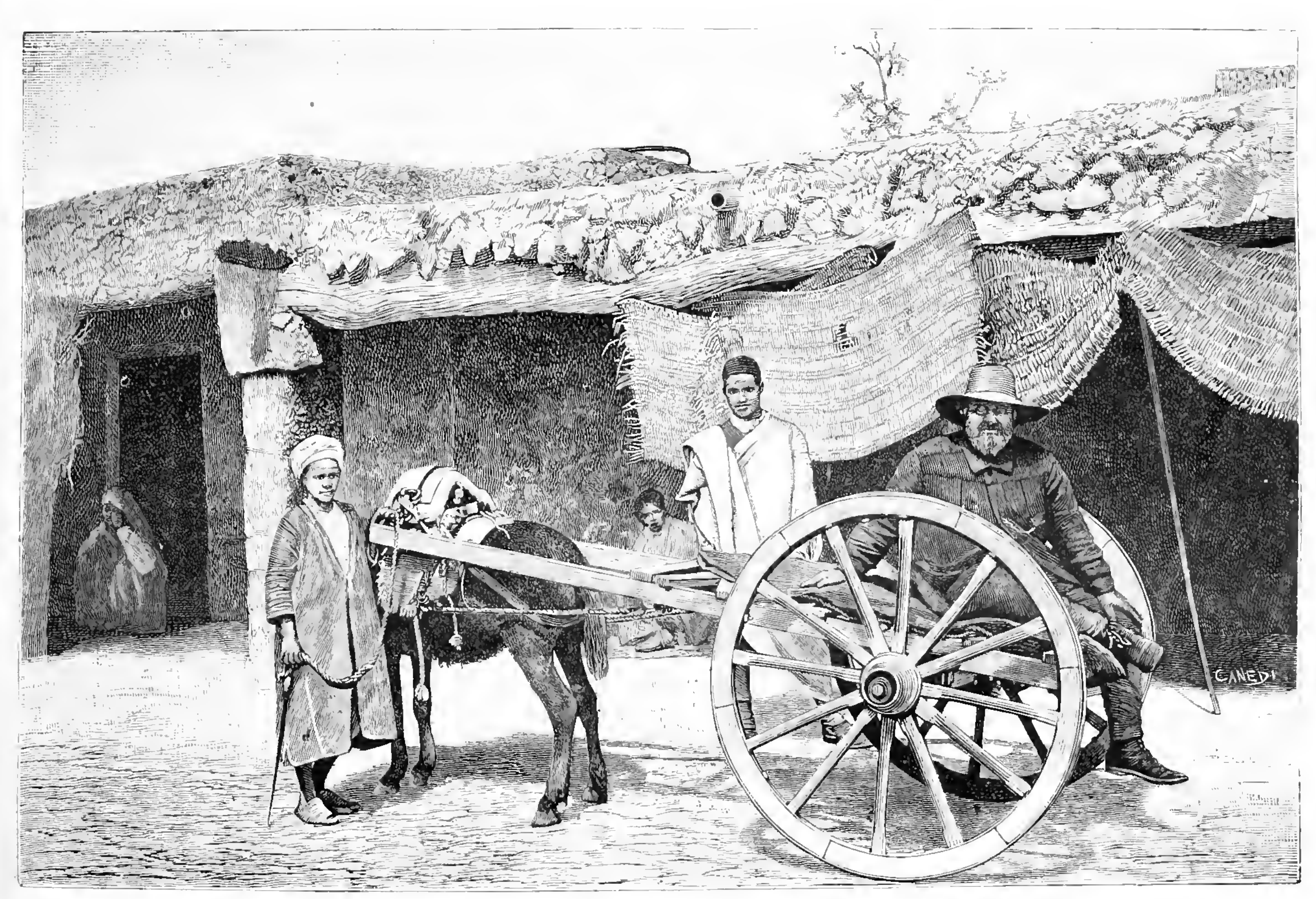
Au delà de cette ville, le pays change complètement de nature et d'aspect. On entre dans le Sahara et le Djérid. Ce dernier nom, qui reviendra souvent sous ma plume, a besoin d'être défini.

Dans sa signification littéraire, le Djérid comprend toute la région des palmiers. En dehors de cette acception générale, il s'applique spécialement, pour le territoire tunisien, à l'isthme sablonneux qui sépare le Chott-el-Djérid du Chott-el-Gharsa. Chott signifie lac salé et desséché. Chott-el-Djérid est donc le lac salé du pays des dattes et désigne l'immense bassin qui s'étend du seuil de Kris, de Tôzeur et de Nefta, sur une largeur de cent kilomètres jusqu'aux marais de Kebilli et de Douz et une longueur de deux cents kilomètres de l'ouest à l'est.

Le Djérid est caractérisé par une colline uniforme, dont l'arête est dirigée du nord-est au sud-ouest. Ses pentes prennent naissance aux dernières hauteurs des ramifications du djébel Cherb. C'est une carcasse de marne sablonneuse assez dure, recouverte d'une couche moyenne de vingt mètres de sable fin, au point de paraître liquide, tant sa mobilité est extrême sous l'action du moindre souffle.

Les trois oasis d'El-Oudiane, de Tôzeur et de Nefta sont situées sur le versant méridional ; celle d'El-Hamma est plutôt au nord, près de la ligne du faite. Vues de loin, elles offrent l'aspect de taches vert sombre, nettement limitées sur un terrain d'une blancheur jaunâtre, aveuglante et de la même nature que la dune saharienne.

L'étranglement naturel produit par les deux chotts sur les flancs de l'isthme a pour conséquence d'empêcher son épanouissement en largeur, tandis que le volume des sables apporté chaque jour du Sahara par les vents du sud-ouest, en augmente la hauteur. Cette double circonstance fait craindre, avec raison, l'ensablement graduel des oasis et des sources. L'effet est d'autant plus sensible qu'elles sont généralement dans des bas-fonds. Elles s'emplissent continuellement de la terre qui s'éboule de la couronne et des parois mouvantes de l'entonnoir où elles jaillissent.



TUNISIE. — M. DUMONT EN ROUTE POUR GABÈS SUR L'*araba*, d'après une photographie de M. HÉBRARD. (Voir page 201).

Les oasis sont donc de véritables îles dans l'océan des sables. Aujourd'hui, comme au temps des Romains, Gafsa est le dernier poste de la partie habitable du continent tunisien. Elle joue pour l'intérieur des terres un rôle analogue à celui de Gabès sur le littoral. C'est là que viennent les caravanes de la région désertique, les oranges, les bananes, les raisins et les dattes des oasis. C'est de là que partent les marchandises et les convois à destination d'El-Hamma, d'El-Oudiane, de Tôzeur, de Nefta, de Kebilli, de Tamerzed et des stations sahariennes.

Tout voyage au-delà de Gafsa revêt les conditions d'une course au désert. Vous entrez dans un genre de vie nouveau. Tout ce qui vous entoure présente un aspect différent de ce que vous connaissez. La chaleur, les plaines de sable, la stérilité, le manque d'eau, l'absence d'abri, d'incessants mirages qui vous montrent des forêts imaginaires et des lacs enchantés, toujours proches et que vous n'atteignez jamais, la surface luisante et trompeuse des chotts, que la poudre saline rend pareils à des champs de neige et qui sont en réalité d'immenses marécages, prêts à vous ensevelir, sans garder la moindre trace de votre passage, des collines flamboyantes sous les rayons du soleil et des horizons noirs qui ne permettent plus de distinguer où commence le ciel et où finit la terre, toutes ces conditions atmosphériques, géographiques et géologiques exigent du voyageur une certaine force de résistance, beaucoup de prudence et une volonté énergique.

Les nomades, drapés d'un burnous, la tête couverte et le

visage voilé, la longue carabine en bandoulière, une outre gonflée d'eau suspendue à la selle, traversent ces régions sur leurs chameaux à la démarche solennelle, ou sur leurs petits chevaux toujours ardents, à l'allure rapide. Nos soldats établissent des postes intermédiaires près d'un puits et campent sous la tente. Le citadin qui s'aventure en ces lieux, où le confortable est inconnu, doit s'attendre à des privations.

A la rigueur, une voiture pourrait circuler dans ces plaines sans limites. Mais les touffes d'alfa, les tiges de lavande, les buissons, les ravins, les trous de serpents et de gerboises, les sables fins en rendent la conduite tellement difficile et laborieuse qu'il vaut mieux y renoncer.

D'ailleurs, n'allez pas croire que les voitures abondent à Gafsa et qu'il suffit, pour en avoir une, d'en exprimer le désir. On en compte deux : l'une n'a plus de roues ; l'autre manque de brancard. En combinant avec intelligence leurs éléments, vous arriverez à former un véhicule acceptable.

Nous voyons beaucoup d'Arabes circuler sur leurs chevaux, il sera donc facile d'avoir des montures. Le commandant hoche la tête. Il espère que nous en trouverons. Le P. Hamard affirme que, par l'entremise du bachamar, nous serons servis à souhait. Le bachamar est une sorte d'agent intermédiaire entre les étrangers et les loueurs ; il tire profit des uns et des autres. L'argent qu'on lui remet n'arrive jamais intégralement à destination. Il ne loue pas seulement des montures, il vend aussi les couvertures de ses compatriotes. Celui de Gafsa n'est pas blanc, sans être complètement noir. C'est un sang mêlé. Le rusé Abdallah nous baise la main et nous montre son cœur, un cœur de loyal musulman.

« — Peux-tu nous fournir un guide avec sa monture, trois chevaux harnachés pour nos personnes et un mulet pour nos provisions ?

« — Combien veux-tu rester de temps ?

« — Six jours.

« — Combien feras-tu de lieues ?

« — D'ici à Tôzeur il y a quatre-vingt-dix-huit kilomètres. Nous les ferons en deux étapes. De Tôzeur à Nefta, nous comptons vingt-cinq kilomètres ; de Nefta à El-Oudiane, trente-sept kilomètres. Nous reviendrons par la montagne de Bou-Hellah et Tarfaoui; en tout deux cent soixante-seize kilomètres.

« — Tu veux de bons chevaux ?

« — Certainement.

« — Alors tu ferais mieux de prendre des mulets.

« — Va pour des mulets. »

Nous convenons du prix. Abdallah exige pour arrhes la moitié de la somme. « C'est l'usage, » dit-il.

« — Es-tu sûr du guide ? Connaît-il le chemin ? Sait-il parler français et dire autre chose que *Sidi* et *bono besef* ?

« — Ne t'inquiète pas. Ton guide *la connaît dans le coin.* »

Nos soldats, ceux des bataillons d'Afrique, sont les véritables instituteurs des indigènes. Le français qu'ils enseignent n'a rien de commun avec la langue de Bossuet et de Racine. C'est la langue verte des casernes dans son absolue crudité. Mais l'Arabe qui s'en sert en ignore souvent le sens. Le sérieux avec lequel il parle produit des effets inattendus souvent comiques.

Le guide proposé est dans ce cas. Il s'appelle Mohamed ; il jure comme un charretier. Il a un œil blanc, la lèvre mauvaise et l'air cauteleux. Mais il nous accable de protestations, affirme qu'il connaît le pays, les pistes et qu'on peut le suivre. Il est toujours *à la hauteur.* Se tenir tranquille, c'est pour lui *ne pas se la casser.* Déjeuner se dit *boulotter.* Un cheval perd-il son fer ou son étrier ? Il les traite de *déserteurs.*

Il est convenu que le lendemain, à cinq heures, nos montures seront à l'hôtel du Commandement. Au moment de se retirer, le bachamar répète :

« — Tu seras content. »

Il ajoute :

« — As-tu de l'orge pour les mulets ?

« — Mais, non, c'est toi qui les nourris. Je ne m'occupe pas de ce détail...

« — Alors, il faut me donner encore de l'argent pour acheter de l'orge et louer un cheval de plus pour la porter. »

Le bachamar appuie trop sur les cordons de ma bourse. Le P. Hamard affirme que c'est un brave homme. Cependant ce coup de l'orge me taquine et je demande :

« — Tes mulets auront-ils des brides, des selles, des étriers, des musettes pour manger ? »

Abdallah avance la main, la paume tournée vers la terre, et dit en l'agitant :

« — Ne t'inquiète pas ; je fais bien les choses. »

Le lendemain, nous sommes prêts à cinq heures. M. Hébrard veille sur ses appareils photographiques ; M. Dumont se charge de cartouches. Je prends les instructions du commandant, qui a donné à un poste de soldats, envoyés aux sauterelles, l'ordre de nous préparer une tente au Bir Djédid.

Les montures n'arrivent que deux heures plus tard, quand le soleil est déjà brûlant. Les mulets sont devenus des chevaux pendant la nuit et le cheval qui devait porter l'orge est un mulet. Enfin, une jument fait partie de la troupe. Le bachamar évite de paraître. On me dit qu'il a des coliques. Les selles sont mal sanglées. La provision d'orge est minuscule. J'en fais la remarque au guide. Il me répond :

« — Tu en achèteras en route.

« — Mais où, puisque nous allons au désert et que nous sommes obligés de porter nos provisions ?

« — Ne t'inquiète pas. »

J'augure mal de tous ces points en souffrance. Le P. Hamard, qui nous accompagne jusqu'au bout de l'oasis, me tranquillise en disant : « Les Arabes ne pensent pas comme nous. Laissez faire. »

Je fais observer qu'ils m'ont déjà manqué de parole, et qu'il ne sera plus temps de récriminer au milieu des sables. Nous partons. Au douzième kilomètre, mon excellent ami déclare qu'il lui est impossssible d'avancer avec une monture pareille. Je veux lui céder la mienne. Les sangles de la selle se rompent, et tout le harnachement descend avec moi plus vite qu'il ne convient. Quant à M. Dumont, suivant la pittoresque expression de Mohamed, il a vu *deserter* un de ses étriers. Il faut faire halte. A l'aide de nos couteaux et de bouts de corde, nous parvenons à fixer, presque solidement, l'équipement de nos montures.

Ce n'est que le début des désagréments de cette expédition. Le ciel devient terne, presque noir. Nous n'apercevons aucun nuage, et le disque du soleil pâlit, se teinte d'un rouge de sang. L'horizon s'assombrit. Il se forme autour de nous un cercle menaçant d'ennemis invisibles. Une indicible angoisse oppresse nos poitrines. Un bruit sourd, lointain, indéfinissable, agite l'espace. L'air n'a plus de souffle ; tout est immobile. La nature semble muette de stupeur. Soudain la rafale de son aile rapide soulève des traînées de sable, les fait tourbillonner et nous brûle la gorge.

« — Voilà le siroco, dit le guide. Il faut *boulotter*. Après, vous ne le pourrez plus. »

Nous essayons de déjeuner au pied d'un poteau télégraphique. L'appétit manque. A ce moment, Mohamed lâche le mulet. Le quadrupède fuit en gambadant et sème sur la piste l'orge qui tombe des sacs éventrés. Nous perdons une heure à vouloir le rattraper, sans y parvenir.

Exaspéré par ces embarras, M. Dumont tourne bride, renonce à Tôzeur, nous souhaite bon voyage et rentre à Gafsa pour son bonheur. Car, avec sa corpulence et ses habitudes, il pourrait difficilement supporter les épreuves qui nous attendent. Il est vrai que, pour gagner Gabès, il devra se faire voiturer en araba (voir la grav. p. 199) et mettra quatre jours en cet équipage rustique et peu commode pour achever le trajet. Où sont les landaus du boulevard des Italiens et les wagons des trains rapides? M. Dumont, durant ce voyage, s'abandonne plus d'une fois à d'amères réflexions sur l'entêtement de ces cervelles africaines, qui ne savent pas apprécier le bien-être de l'existence !

(*A suivre*).

PRÈS DU TANGANIKA

VOYAGE D'EXPLORATION

Dans le Marungu

LETTRE DU R. P. GUILLEMÉ

Le récit suivant nous conduit dans une portion inconnue du vicariat apostolique du Tanganika, sur la rive occidentale du grand lac de ce nom. Le voyage du R. P. Guillemé avait pour but, comme on le verra, de trouver un site favorable pour la fondation de nouveaux villages chrétiens. On lira avec intérêt cette relation remplie de détails géographiques inédits et bien consolante par les espérances qu'elle fait entrevoir pour l'apostolat catholique dans un prochain avenir.

BUT DU VOYAGE.

C'est toujours avec plaisir que je prends mon bâton de missionnaire et que je boucle mes guêtres pour aller porter la parole du bon Dieu dans cette portion de l'Afrique confiée à nos soins. Ainsi au mois de novembre, je profitai de l'arrivée du R. P. Coulbois, notre bien-aimé pro-vicaire, pour faire une excursion dans la partie nord du Marungu, qui n'avait encore reçu la visite d'aucun missionnaire. Le P. Moncet, d'heureuse mémoire dans ce pays, et notre maître à tous dans ce genre d'évangélisation à la volée, n'avait encore visité que la partie sud-ouest, où il avait évangélisé à diverses reprises plus de quinze mille indigènes. En outre, la ruche de Mpala commence à devenir trop étroite et sera forcée sous peu d'essaimer quelque part. Or je devais profiter de l'occasion pour visiter une plaine encore inconnue dite de Ratambua, vantée par les indigènes comme le plus bel endroit de tout le Marungu et toute désignée pour devenir le centre d'une nouvelle mission, une fois que nous aurions constaté par nous-mêmes qu'elle réunissait les conditions nécessaires à l'établissement d'une colonie.

Départ de la mission. — Sur le Tanganika à la belle étoile. — Saint-Louis ou station du capitaine Joubert.

Le 30 octobre, à cinq heures du soir, nous partons, le R. P. Coulbois et moi par le plus beau temps que le bon Dieu puisse donner au commencement de la Masika. Il ne fait point froid, point humide et pas trop chaud, un lac calme comme une mer d'huile, une petite brise venant des montagnes, un beau soleil se couchant par delà les collines et disparaissant dans une légère fumée de brouillard. Au moment de quitter le rivage, le F. Jérôme nous remet un panier :

« Voilà, dit-il, votre souper et votre déjeuner. Que le bon Dieu vous garde et vous ramène ; mais n'oubliez pas le *péminéable* ni la *mèrènite* et gardez-vous bien des *Pétipotames.* »

C'est ainsi qu'il appelle, en un français qu'il a appris vers la soixantaine, l'imperméable, la marmite et les hippopotames :

« Merci, cher Frère, de vos bons soins et de vos sages conseils ; donnez-nous l'imperméable et gardez la mèrénite. En voyage nous ne mangerons pas de soupe ; quant aux pétipotames, nous tâcherons de les éviter. Au revoir et priez pour nous. »

Huit vigoureux rameurs poussent notre petite barquette et la font glisser sur l'onde calme avec la rapidité d'une flèche. Pour nous, étendus sur une botte de paille, dans le fond de la barque, nous resterons dans cette position un peu gênante, tant que durera le voyage, pour ne pas trop augmenter le roulis. Car nous n'avons pas, dans ces troncs d'arbres de cinquante à soixante-dix centimètres de large, la stabilité de nos mariniers qui s'y trouvent comme à terre.

Nous avançons en paix, au nom du Seigneur, car tous nous avons prié le bon ange et récité l'Itinéraire avant de partir. « Seigneur très miséricordieux, comme nous vous l'avons demandé, soyez pour nous le repos dans les fatigues de notre longue route, l'ombre impénétrable aux ardeurs du soleil, le manteau qui défend de la pluie, le refuge à l'heure du péril, notre bâton dans les chemins glissants, le port au milieu du naufrage. »

Et le silence règne profond sur la mer sans ride, troublé seulement par la cadence des rames et les couplets improvisés de nos marins qui se succèdent sans ordre.

Ce sont des boutades comme celles-ci : « Les hippopotames ont quatre pattes. Les femmes en colère ont mauvaise langue. Il est inutile de planter un arbre sec. Les maisons

des Blancs sont des maisons de pierres, etc. » Et la nacelle glisse rapide et légère au pied des falaises rocheuses qui bordent le lac et qui s'élèvent à pic au-dessus de nos têtes comme des quais gigantesques.

A la clarté douteuse des étoiles, l'imagination et surtout des yeux rêveurs transforment ces masses entassées les unes sur les autres et croient y reconnaître des autels antiques. Nous les serrons de près, car, à cette heure de la nuit, les hippopotames ne sont plus à craindre ; ils ont quitté leurs humides retraites pour aller chercher leur pâture dans les ravins des montagnes ou le long des ruisseaux.

Après huit heures, nous arrivons dans un petit port du nom de Ndoto, où se trouve une jolie plage de sable fin, à l'abri de tous les vents. Fatigués d'être secoués, roulés, ballottés malgré le calme plat, et nos marins ne demandant pas mieux, nous décidons de relâcher, pendant une heure ou deux, dans cet endroit qui nous invite au repos.

Nous étendons nos nattes près du bord, sur le sable encore tiède de la chaleur du jour et chacun se laisse aller sur le commun matelas. Ainsi avait dormi Adam, dans l'antique Eden, exempt de soucis et ignorant le malheur. Nous ne sommes pas, comme lui, les amis des bêtes féroces. Nous avons à craindre le crocodile qui peut venir nous saisir aux orteils et nous entraîner au fond de l'eau, et l'hippopotame, et le tigre ; c'est pourquoi un grand feu est allumé à côté de nous et soigneusement entretenu, pour nous garder de leur approche. Les précautions humaines sont prises. Braves gens, dormez en paix !

Les deux heures ont été consciencieusement employées, si j'en juge par les ronflements de ceux qui m'entourent. Nous nous levons bien avant le soleil au chant des canards et des nombreuses oies d'Egypte qui passent sur nos têtes. Les marins reprennent leurs rames pour nous débarquer quelques heures après, au pied de Saint-Louis du Mrumbi, station nouvellement fondée par M. Joubert, l'intelligent et dévoué auxiliaire de nos missions, qui, après avoir combattu pour l'Église et sa patrie, a voulu consacrer le reste de sa vie au salut et à la civilisation chrétienne de l'Afrique. Le personnel de cette station nouvelle est sorti de notre plaine où la population était trop dense. Et ce nouveau poste, qui compte déjà quatre à cinq cents habitants, deviendra, à cause de sa position avantageuse, le centre d'une mission très florissante. Un missionnaire y va de temps en temps faire le service religieux, principalement aux jours de fête. L'habitation du capitaine sert provisoirement de chapelle et lui-même remplit les fonctions de premier sacristain et de servant de messe, tout en se réservant le droit de commander : « Genoux terre. Portez armes et feu, » lorsque la cérémonie le demande.

Nous y disons, le jour de la Toussaint et le dimanche, la sainte Messe à laquelle assistent tous les chrétiens, agenouillés sur des nattes étendues dans l'appartement principal.

On en voudrait moins à ceux qui prétendent civiliser les noirs Africains sans le secours des curés, comme ils disent, s'ils envoyaient des hommes de cette trempe. Ils ont là une station modèle, dans cette mission laïque, si je puis m'exprimer ainsi. On y prie, on y enseigne le dogme et la morale.

Marié à une blonde négresse qui partage entièrement ses sentiments religieux et père d'un petit chérubin, qui, par ses premiers rires, égaye déjà sa vie laborieuse, le capitaine peut se donner comme exemple à imiter aux chefs indigènes dont l'idéal est de posséder le plus de femmes et d'esclaves afin de réaliser cet autre idéal qui est de ne rien faire, de manger beaucoup et de boire du pombé le plus souvent possible.

Le dimanche, quand il n'y a pas de missionnaire, il préside lui-même les prières, le catéchisme et explique la doctrine chrétienne que des catéchistes spéciaux, formés pour cet office, sont chargés d'enseigner pendant la semaine. Tous les jours, il soigne les malades et rend la justice. On ne saurait compter les guerres qu'il a empêchées, ni les malheureux à qui il a conservé ou rendu la liberté. Il n'a plus qu'un désir, celui de voir compléter son œuvre par l'influence salutaire du prêtre.

Son village, entouré d'une forte enceinte murée, est construit sur les premiers contreforts de la montagne, qui borne au couchant une plaine immense et très fertile, où de nombreux villages jouissent de la paix sous sa protection. Près de là se trouvent des mines de cuivre et de fer, exploitées par les indigènes avec des procédés tout à fait primitifs.

Trois baptêmes d'enfants sont le fruit de notre visite. A l'un d'entre eux, un petit jumeau, le baptême a donné des ailes pour se rendre le soir même chez le bon Dieu, dans la grande famille des Anges. — Petit chérubin, prie pour les missionnaires et tes frères déshérités.

Séparation. — Dans les montagnes. — Passage du Mlogozi. — Le Msawa. — Beauté de la nature. — Premier camp. — Installations pour la nuit.

Vers midi, le R. P. Coulbois se préparait à reprendre le lac pour rentrer à la mission, et moi, j'aiguisais mes jambes pour m'engager dans le pays montagneux du Marungu. M. Joubert, avec l'amabilité d'un militaire et d'un Breton envers un Breton, nous dit alors : « En Bretagne, ce n'est pas l'habitude de se quitter sans boire un coup ; j'ai encore là une antiquité, un vieux fond, qui ne peut mieux finir qu'en votre compagnie. » Un bon Breton ne refuse pas une honnêteté. Nous trinquons à la France, à l'Afrique.

J'avais pris le coup de l'étrier ; mais je n'en restais pas moins chasseur à pied, armé de mon seul bâton, vieux compagnon et soutien de voyage. Trois hommes m'accompagnent ; l'un porte mon sac, contenant les objets de première nécessité, les deux autres, servant de guides, m'aideront à traverser les rivières. Quant à la nourriture et au logement, nous les trouverons dans les villages indigènes que nous rencontrerons.

Pendant deux heures, nous marchons dans les sentiers tortueux de la montagne, véritables escaliers inégaux et dégradés, creusés dans la rocaille. La sueur nous inonde, et lorsque nous arrivons sur le premier plateau, nous sommes heureux de tremper nos lèvres à l'eau fraîche des limpides ruisseaux qui le sillonnent.

Nous sommes dans le pays de Manda, le plus grand chef du Marungu et l'ami dévoué de la mission, qui, l'année

dernière, a donné sa nièce pour être la compagne de Charles, le médecin catéchiste de Mpala. Le pays est fertile, peuplé et bien cultivé ; pendant trois heures nous marchons à travers les cultures de manioc et les champs préparés pour recevoir, aux premières pluies, les semences de maïs, de patates, d'arachides, de millet et d'eulésine. Ici nous sommes connus ; à plusieurs reprises, les habitants ont reçu la visite du missionnaire et entendu la prédication de l'Evangile. Il faut pourtant se contenter de répondre du geste aux nombreux saluts des indigènes, car l'étape est longue.

Cette première marche vers l'intérieur des terres, assez pénible en tout temps à cause des montagnes abruptes qui bordent le lac, l'est surtout pour nous, à cause du Mlogozi, rivière grossie à cette époque par les premières pluies. Son cours impétueux sur un lit de cailloux roulés et glissants, offre assez de difficulté et quelque danger.

Une grosse liane tendu d'un bord à l'autre aide cependant les voyageurs et leur sert de guide et d'appui. Les deux nègres qui avaient pour office de m'aider dans ces passages difficiles voulurent s'acquitter de leur fonction avec tout le dévouement dont ils étaient capables. Ils me prirent sur leurs épaules et, l'un tenant l'autre et me tenant tous les deux, ils s'avancèrent dans l'eau ; mais à peine avions-nous quitté le bord que mon soutien de gauche fit un faux pas et roula dans la rivière, me laissant ainsi aux mains de son compagnon qui me lâcha aussitôt pour dire à son camarade qu'il était un sot, un imbécile et un maladroit de me laisser ainsi tomber à l'eau. J'en fus quitte pour un bon petit bain. Mon premier porteur, au contraire, alla quelque temps à la dérive entraîné par le courant; celui qui d'abord lui adressait pour sa maladresse des paroles rien moins qu'aimables, le voyant en danger, changea subitement de ton et lui cria :

« — Prie ton bon ange, il t'aidera à te tirer d'affaire.

« — Trop tard, répond celui-ci, fou de peur; je tiens maintenant les roseaux. »

Pour moi, je tirai de ce premier accident une leçon pratique en me rappelant ces paroles de l'Ecriture Sainte : Celui qui craint le froid, la neige tombera sur lui; et je traduisis pour le cas présent : Celui qui craint de se mouiller tombera dans la rivière et, pour éviter désormais ces bains forcés, je résolus de ne plus me confier qu'à la force de mon jarret.



Mgr Hermann Kœckmann, des Sacrés-Cœurs de Picpus,
Vicaire apostolique des îles Sandwich,
Décédé à Honolulu, le 22 février 1892 (voir page 204).

Après cet accident vite réparé par le soleil, nous reprenons notre marche dans la vallée à travers les roseaux, les acacias parasols et les sensitives épineuses qui replient leurs feuilles pour nous laisser passer. Nous suivons ensuite des rampes qui nous conduisent sur un second plateau. A notre droite, nous laissons le superbe Msawa, montagne merveilleuse, couverte de véritables forêts vierges qui font l'admiration de tous ceux qui les visitent, et au milieu desquelles règne, dans le vrai sens du mot, un printemps éternel. La végétation des tropiques s'y déploie dans toute son exubérante fécondité.

Tout dernièrement j'ai visité cette merveille du Tanganika pour choisir parmi les géants qui l'habitent trois arbres magnifiques qui ont été transformés en une barque mesurant douze mètres de longueur sur deux de large. Il y a sur cette montagne des centaines d'arbres susceptibles d'être ainsi utilisés, mesurant dix, douze et quinze mètres de circonférence sur toute leur taille qui s'élève d'un seul jet à trente et quarante mètres de hauteur.

Rien de beau comme les forêts vierges de ces montagnes ensoleillées, arrosées en tout temps par les ondées du ciel, et où l'on rencontre l'humble à côté du sublime.

Pour y arriver, il faut grimper, descendre, descendre toujours et remonter toujours; il faut surtout suer beaucoup ; mais on croit monter chez le bon Dieu et marcher dans les sentiers de l'ancien paradis terrestre, car on touche le ciel, et les nuages sont sous les pieds.

On y pénètre comme dans les nefs d'une immense cathédrale, car les troncs de ces géants séculaires soutiennent une voûte de verdure impénétrable aux rayons du soleil.

A midi, on y retrouve encore la goutelette de rosée du matin sur les mousses, les fougères, les liserons aux couleurs variées. Là, pas de sentier, on marche à l'aventure, ému sans savoir au juste de quoi, enivré de curiosité et d'admiration, rempli de la religieuse frayeur du silence et de l'infini. Le murmure des ruisseaux, le froissement des feuilles frémissantes sous l'action du vent des forêts, le chant des oiseaux publient les bontés et la beauté de l'auteur

de cette grandiose nature. Je m'unis à ce concert en répétant de toutes les forces de mon cœur et de ma voix ces belles paroles : *Benedicite montes et colles Domino, benedicite universa germinantia Domino :* l'écho de la montagne répond : *Benedicite.* Puissent et daignent les pauvres indigènes à qui je vais faire la même invitation y répondre avec la même fidélité que l'écho de ces lieux sauvages !

Après avoir admiré et prié, nous nous reposons dans ce lieu enchanteur sous un berceau de lianes au milieu des pétunias et des balsamines en fleurs, sur le bord d'un petit ruisseau. A sa surface, de nombreux gyrins nageurs sommeillaient et tournoyaient dans les espaces laissés libres par les nénuphars bleus et les papyrus empanachés. Au-dessus, dans l'éclaircie du sous-bois, des rondes vacillantes de moucherons dansaient et semblaient eux aussi participer aux charmes de la nature.

Il faut quitter cet éden de délices pour reprendre notre marche.

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

Mgr Hermann Koeckemann,

Evêque titulaire d'Olba et vicaire apostolique des îles Sandwich (Océanie), membre de la Congrégation des Sacrés-Cœurs (Picpus).

Mgr Hermann Koeckemann était né le 10 janvier 1828, à Ostbevern, en Westphalie. A l'âge de 23 ans, il était admis dans la Congrégation des Sacrés-Cœurs, et le 15 avril 1854, il s'embarquait pour les îles Sandwich.

Sans entrer dans le détail de sa laborieuse carrière, il nous suffira de dire que son plus bel éloge se trouve résumé d'avance dans le choix que le Saint-Siège fit de lui en 1881, pour donner au vénérable Mgr Maigret, premier vicaire apostolique des Sandwich, un coadjuteur capable de comprendre et de seconder ses vues et digne de recueillir son héritage.

Mgr Koeckemann fut sacré évêque titulaire d'Olba, au mois d'août 1881, et reçut l'année suivante le titre de vicaire apostolique des Sandwich. Sous son impulsion, la mission, déjà prospère, ne tarda pas à prendre de nouveaux développements : dès l'année 1883, on voyait s'élever à Honolulu le plus bel établissement d'éducation de tout le royaume hawaïen, le collège Saint-Louis, dirigé, depuis sa fondation, par les Frères Marianistes avec un succès qui n'a d'égal que leur dévouement : il compte actuellement plus de quatre cents élèves. La léproserie de Molokaï, si célèbre dans le monde entier, recevait une petite colonie de Sœurs Franciscaines.

L'administration générale de la mission n'empêchait pas Mgr Hermann de se consacrer aux œuvres de zèle et d'apostolat comme un simple missionnaire. Une nuit, on vient l'appeler pour assister un malade à ses derniers moments. Le guide lui propose deux chemins : l'un commode et bien battu ; l'autre difficile, dangereux, mais plus direct. « Faites votre choix, dit le prélat ; pour moi, je vais au plus court, » et après une course des plus pénibles, Sa Grandeur arrivait au chevet du moribond qui n'eut que le temps de se réconcilier avec Dieu, et rendit le dernier soupir entre les bras de son évêque. Monseigneur, se tournant alors vers la porte, vit arriver le guide ; celui-ci avait préféré le chemin facile mais il arrivait trop tard.

Un tel dévouement était bien de nature à gagner tous les cœurs. Mgr Hermann jouissait de la plus haute considération parmi les indigènes et les étrangers. La famille royale lui manifestait une entière confiance et lui demandait souvent son avis dans les décisions importantes. L'évêque protestant lui-même ne dédaignait pas de le consulter dans ses difficultés.

Aussi lorsque la nouvelle inattendue de sa maladie se répandit, on ne saurait dire l'émotion qu'elle produisit. Frappé le 18 février, Mgr Hermann succomba le 22 à 6 h. du soir. Ses funérailles furent un triomphe pour la cause catholique. Elles attirèrent à la cathédrale presque toute la population d'Honolulu : on y remarquait au milieu des autorités indigènes et étrangères l'évêque épiscopalien qui tint à accompagner jusqu'à sa dernière demeure la dépouille mortelle du vicaire apostolique.

Le cortège offrait la plus imposante manifestation qu'on eût jamais vue : tous les âges et toutes les conditions s'y étaient donné rendez-vous. La musique royale alternait avec la fanfare des élèves de Saint-Louis. Protestants et catholiques, tous voulaient rendre hommage à la mémoire du défunt.

Détail touchant : la nuit qui suivit l'inhumation, un grand nombre d'indigènes s'obstinèrent à veiller auprès de la tombe de leur évêque, « ne voulant pas, disaient-ils, que leur Père passât la première nuit seul au cimetière ! »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Édition française.

Anonyme de Firminy, diocèse de Lyon	60
M. Bron Etienne, à Romans, diocèse de Valence	5
M. M. . du diocèse de Bordeaux, avec demande de prières	5
Anonyme	10

Pour les missions les plus nécessiteuses (Victoria-Nyanza).

A. R. M. de Marseille	15
Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille	500

Pour la mission la plus éprouvée par la famine (P. Fourcade).

Anonyme du diocèse de Nevers, avec demande de prières	10

Pour les affamés et les cholériques du R. P. Fourcade (Pondichéry).

Une anonyme du diocèse de Séez	10

A Mgr Puginier (Tonkin occidental).

J. D. ., abonné, à Mont-de-Marsan, diocèse d'Aire, demande de prières	10

Au P. Vigroux, à Tokio, pour ses lépreux.

Henry M..., de Paris	10

A S. E. le cardinal Lavigerie, pour les missions de l'Afrique équatoriale (Tanganika).

Anonyme d'Apt, diocèse d'Avignon	30

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3.



TUNISIE. — Le guide Mohamed, les piscines et l'oasis d'El-Hamma; d'après une photographie de M. Bauron (Voir page 214).

LES PÈRES BLANCS DU VICTORIA-NYANZA

Mgr Livinhac, évêque de Pacando, supérieur général des Pères Blancs, nous envoie ces détails qui confirment malheureusement les dépêches publiées la semaine dernière :

Nous venons d'apprendre la terrible nouvelle du massacre d'un grand nombre de nos catholiques du Bouganda (1). Quelques Pères sont prisonniers ; Mgr Hirth, vicaire apostolique, a pu se réfugier à Bukoba, station allemande à l'ouest du lac. C'est tout ce que nous apprend un télégramme du 17 avril.

Cette nouvelle ne nous surprend pas ; nous osons même dire que nous l'attendions de jour en jour. La situation créée par la distribution des charges entre catholiques et protestants, l'esprit d'intolérance de ces derniers, qui, malgré les conventions, refusaient la liberté religieuse dans leurs districts, chassant de leurs terres les petits chefs catholiques qui dépendaient d'eux, et cela avec une brutalité toujours croissante, la faiblesse et la partialité des représentants de la Compagnie anglaise, malgré les réclamations de nos catholiques persécutés, tout nous faisait prévoir un tel dénouement. D'où et comment est partie l'étincelle qui vient d'allumer ce nouvel incendie ? C'est ce que nous espérons bientôt savoir par les lettres qui arriveront en Europe au mois de mai.

* * *

Au moment de mettre sous presse, nous recevons de Mgr Livinhac, ce télégramme qui, confirmant ses craintes, établit la responsabilité de la Compagnie anglaise :

22 Avril. — Désastre imputable agents Compagnie anglaise, armant Bagandas fusils rapides. Nouvelles Standard *mensonges.*

* * *

Quelques semaines avant ce désastre, vers la fin du mois de novembre, la caravane qui portait aux missionnaires du Nyanza et de l'Ounyanyembé les allocations des œuvres catholiques en articles d'échange, avait été pillée à quatre journées du Boukoumbi. A cette perte qu'on peut évaluer à une centaine de mille francs, il faut ajouter la perte de tout le matériel des missions du Bouganda.

(1) Le télégramme ne dit pas quels sont les auteurs des massacres et de la ruine de nos missions. On peut affirmer que ce sont les protestants, ou les musulmans ou les deux partis réunis, contre les catholiques.

GALLAS (Afrique orientale).

Nous recommandons à la charité de nos lecteurs cette pauvre mission des Gallas. Les missionnaires, réduits à se cacher pour évangéliser une partie de leurs chrétientés, voient encore la famine décimer leur infortuné troupeau. Leur pauvreté ne leur permet pas, hélas! de porter secours aux victimes et ils poussent vers nous un cri de détresse.

LETTRE DE MGR TAURIN CAHAGNE, CAPUCIN, VICAIRE APOSTOLIQUE DES GALLAS, A MM. LES PRÉSIDENTS ET LES MEMBRES DES CONSEILS CENTRAUX DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Obokh, 8 mars 1892.

L'obligation de faire la visite de nos maisons de la Côte, m'amène à Obokh : c'est de là que je vous écris ce rapport sur l'état de notre mission.

L'année qui vient de s'écouler a été bien rigoureuse pour les pays que nous évangélisons ; les conséquences de l'invasion des sauterelles, de l'extermination des bestiaux, des maladies pestilentielles de 1890 se sont produites en 1891. Dans la plupart des provinces, en deçà comme au-delà de l'Awache, les 8/10 de la population ont péri. Pour visiter nos stations, j'ai parcouru les Meta, les Obowa, les Itou : c'était dans les mois de mai et de juin. De longues processions d'affamés montaient à Harar ; la plupart ont péri sur les grands chemins ou autour de la ville. Sur la nouvelle que quelques épis mûrissaient çà et là, les survivants revenaient pour périr également. Il en est résulté que ces provinces, naturellement fertiles, sont devenues des déserts. Quelques bandits, réfugiés dans les forêts, pillent les voyageurs ; d'autres vont jusqu'à rechercher des hommes et dévorent la chair humaine. Les environs d'Harar ont eu moins à souffrir ; cette année même, seuls, ils ont eu des récoltes.

De ce côté-ci de l'Awache, dans ce qu'on appelle le gouvernement d'Harar, nous avons quatre stations.

BILALOU.

Cette station comptait quarante-huit familles, que la famine et la maladie ont réduites à quinze. Devant nous, au-delà de la rivière Arba, le désastre est complet ; deux ou trois maisons seules subsistent. Nos Pères, eux-mêmes affamés, n'ont cependant point manqué à la loi de la charité. Grâce à eux, la population n'a point été totalement anéantie. Beaucoup de petits enfants ont été baptisés, la plupart sont morts, d'autres grandissent près de nous. Que pouvaient les missionnaires pour sauver un plus grand nombre ? De pauvres affamés, venant de loin, sont morts avec le premier morceau de pain entre les dents.

LAFTO.

Notre présence y a sauvé les débris de trois ou quatre familles. Nous y avons cultivé la terre, porté ces gens pauvres à travailler, donné le pain, les semences, recueilli des orphelins. S'il plaît à Dieu, dans un an ou deux, nous y aurons une petite chrétienté.

AWALLÉ.

Notre troisième station, plus heureuse, Awallé, ayant quelques réserves, a été la providence de la contrée. Nul n'est mort dans le village ; nos familles chrétiennes ont prospéré et seize petits orphelins y bénissent le nom de Jésus.

HARAR.

Que dirai-je d'Harar, au centre de toutes les misères ? C'était un flot d'affamés, la plupart mourant vite et remplacés par d'autres. Le grain, *doura*, était à un prix inabordable : à peine un *décalitre* pour six à sept francs. Nous avons dû faire des distributions de riz ; nous avions parfois quatre cents pauvres à notre porte. Pour recueillir les petits enfants que les hyènes et les chiens mangeaient dans les rues, nous avons loué une maison. Plusieurs sont morts. Nous en avons encore dix, qui, malheureusement, attendent des compagnons cette année-ci.

La législation du pays ne nous permettant point d'acquérir des immeubles, j'ai dû louer pour dix ans à un prix exorbitant deux maisons, attenant à la nôtre, l'une de 144 francs par an, l'autre de 96 francs. La première est destinée à une école d'externes pour combattre l'influence des protestants de Jérusalem qui en ont ouvert une près de nous ; l'autre nous servira d'orphelinat pour les plus petits : les plus grands travailleront à notre jardin et deviendront le noyau d'une colonie agricole. Cet abandon des petits enfants, la présence d'une institutrice protestante, nous imposeraient l'obligation de faire appel au dévouement des Sœurs franciscaines d'Obokh. Malheureusement le gouvernement n'y est point disposé et un local convenable n'est point trouvé.

OBOKH.

Les hésitations du gouvernement pour la colonie d'Obokh menacent de nous imposer de lourds sacrifices. On s'est transporté en grande partie à Djibouti sur la côte Somanli, à l'autre extrémité du golfe de Tadjoura. On y trouve des avantages sérieux, soit pour la santé, soit pour la défense, soit pour le commerce. Dans la saison chaude, je devrai y transporter les Sœurs et les établir provisoirement dans une maison louée ; mais on peut entrevoir l'abandon d'Obokh, l'anéantissement de nos deux maisons et de nouvelles dépenses. Le gouvernement français nous dédommagera-t-il ?

De l'autre côté de l'Awach, gisent les restes de notre ancienne mission confiée à des prêtres indigènes. C'est la même désolation. Nous avons dû quadrupler les allocations annuelles pour quatre stations, nourrir en partie ces familles chrétiennes réduites à la plus profonde

misère, relever tous les courages et remplir quelque peu les vides faits par l'épizootie. Nous y faisons donc passer des bœufs ou des vaches ; nous donnons de l'argent pour en acheter.

Bien que nous soyons chassés du Chewa et à peine tolérés dans le gouvernement d'Harar, nous ne laissons pas de recueillir des âmes : la famine a été l'occasion de procurer le salut de plusieurs. Il faut ajouter que la mort et la ruine ont surtout frappé les races musulmanes les plus fanatiques, Argobba et Kallou, si répandues en ce pays et qui eussent été à l'évangélisation un obstacle presque insurmontable.

Je me recommande instamment à votre charité, car l'heure présente est pénible et celle qui suivra sera peut-être encore plus douloureuse.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Se sont embarqués à Marseille pour la mission des Adoumas (Deux-Guinées), le R. P. Xavier Dahin et le Fr. Martinus Rothan ; et pour la mission de Linzolo (Congo français), le F. Roch Rocci; tous les trois de la Congrégation du Saint-Esprit.

Cinq Religieuses de la Congrégation de Saint-Joseph de Cluny sont parties de Bordeaux, le 5 janvier dernier pour les missions du Sénégal. Sœurs Pélagie Fraudot, Pétronille de Saint-Pierre Hoffmann, Paul de Bethléem Kuntzmann, Marie de Saint-Albert Haumonté et Brigitte de la Sainte-Face Charbonnier.

INFORMATIONS DIVERSES

Syrie. — Mgr Geraigiry, évêque grec de Panéas, nous écrit :

« Notre cathédrale est terminée, Dieu merci; les *Missions catholiques* en ont reproduit le dessin. C'est un hommage à notre Père commun Léon XIII, qui a bien voulu se faire le bienfaiteur insigne de notre église et de notre diocèse. Une inscription sur la porte principale de Saint-Pierre de Césarée-de-Philippe va bientôt rappeler à la postérité le grand Pape glorieusement régnant.

« Quoique cette cathédrale soit encore sans décors et presque nue, on peut y célébrer convenablement les saints mystères. Mais il n'en est pas de même pour beaucoup de localités de ce diocèse où j'avais tout à créer. Des maisons, formées chacune d'une seule pièce, voilà nos églises de campagne.

« J'espérais que, dans mon dernier voyage en Europe, je recueillerais des fonds pour bâtir des églises dans une dizaine de bourgades de quelque importance ; hélas ! ce que j'ai trouvé a à peine suffi pour acheter ces masures. Il me faut absolument bâtir au moins trois églises à Rachaia-il-Fakar, Ible-Issaky et Dairmimas, trois gros bourgs où les catholiques se multiplient tous les jours. J'ai acheté l'emplacement des futures églises; j'ai obtenu de S. M. I. le Sultan des firmans autorisant la construction de ces édifices religieux; mais il me faut 12,000 francs, et où les trouverai-je ? »

Jaffna (*Ceylan*). — Le R. P. Collin, Oblat de Marie-Immaculée, nous écrit de Trincomalie :

« Il y a quelques mois, je vous ai envoyé une lettre au sujet du village de Kottiar.

« Le presbytère de Kottiar n'est pas une bâtisse permanente ; on l'érige à l'arrivée du missionnaire; son élévation est suffisante pour que l'on puisse s'y tenir debout, du moins au milieu (voir la gravure page 210).

« Pour faire sortir les chrétiens de Kottiar de leur apathie, le R. P. Delpech a établi parmi eux une Congrégation du Sacré-Cœur. Trente-huit hommes se sont fait inscrire et se sont engagés à en observer les règlements. Ces règlements pourront vous paraître intéressants. Ils consistent en quatre choses à éviter : la taverne, le jeu, les comédies et les combats de coqs, et quatre choses à faire : 1° assister le dimanche aux prières qui se font à l'église le matin pour remplacer la messe et le soir au chapelet ; 2° réciter les prières du matin et du soir en famille ; 3° se confesser et communier trois fois l'an ; 4° réciter le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo*, avec l'invocation au Sacré-Cœur.

« Il faudra, dorénavant, que nous visitions cette mission plus souvent pour donner aux congréganistes le moyen d'accomplir leur règlement. Ce sera facile si la générosité de nos frères de France nous met à même de faire construire le bateau dont je vous ai parlé (1).

« Avant de quitter la mission de Kottiar, le P. Delpech est allé au village de Gatchanour, à cinq milles de là, dans le même district. Il y a là deux couples chrétiens nouvellement mariés, quelques brebis plus ou moins égarées et une vingtaine de familles païennes. Ce sont des gens simples, isolés au milieu de leurs rizières. Deux petits garçons païens ont déjà été amenés au baptême par leurs parents.

« Pour implanter la foi dans cette région, il faut d'abord une église; le R. P. Delpech y a pourvu en transportant dans une charrette l'ancien presbytère de Kottiar; je vous envoie le croquis qu'il en a fait. (Voir la gravure p. 211). La nouvelle église est sous le vocable de Saint-François-Xavier, et le fondateur travaille en ce moment à mettre en état une vieille statue dont il dotera le nouvel édifice. Un maître d'école est aussi d'une importance majeure pour assurer l'avenir. Nous promettons un salaire mensuel de dix francs à celui qui entreprend cette œuvre, comptant sur la Providence pour nous aider à solder cette dette.

« Je vous prie de vouloir bien recommander cette entreprise et toute la mission de Trincomalie aux lecteurs des *Missions catholiques*: leurs prières nous aideront à faire ce que nous ne pourrions accomplir par nous-mêmes. »

PRÈS DU TANGANIKA

VOYAGE D'EXPLORATION
Dans le Marungu

LETTRE DU R. P. GUILLEMÉ

Suite (2)

Premier campement. — Installation pour la nuit.

Le soir, nous arrivons au village appelé Chula, du nom du chef, qui signifie grenouille ou crapaud.

Ce crapaud, pour l'appeler de son nom en français, est un grand gaillard, noir comme le diable, barbu et moustachu, avec deux yeux de chat-huant de chaque côté d'un immense nez de Juif. Un vilain type d'une mauvaise espèce de Wanyamuezi, musulmanisés ici dans l'espoir de faire fortune en ramassant de l'ivoire et surtout des esclaves. Plusieurs expéditions ayant été malheureuses et le capitaine Joubert retenant son ardeur pillarde, Chula ronge là son frein dans l'inertie et la paresse, avec ses congénères, en attendant une occasion favorable pour rentrer dans leur pays, gros

(1) Voir les *Missions catholiques* du 9 octobre 1891, p. 488.
(2) Voir les *Missions catholiques* du 22 avril.

Jean comme devant, avec cet air dégagé du soldat ou pour mieux dire du brigand sans le sou. Gens de sac et de corde, ils ne seront nullement regrettés des braves indigènes. Pour ceux-là, je me contente d'invoquer le bon larron.

L'air rébarbatif du chef répond bien à sa réputation d'homme peu aimable et maussade. Personnellement, je n'ai pas à me plaindre du personnage; il me donna une case avec place au feu servant de chandelle, et dix épis de maïs pour mon souper; je ne lui en demandai pas davantage.

La case que je devais occuper pendant une nuit, était d'une construction primitive et remontait à une date assez reculée ; les poules et la chèvre du propriétaire y avaient déjà élu domicile, cette dernière toutefois fut expulsée.

C'est toujours avec crainte que j'entre pour dormir sous ces huttes anciennes où de nombreux parasites de toute espèce résident à poste fixe. Celle-ci était meublée de quatre pieux fourchus, supportant un minuscule clayonnage faisant office de lit. Ce fut ma peu moelleuse couche pour la nuit. J'y dormis, couché en forme de Z, avec une natte pour couverture, un tambour de guerre pour oreiller et la faculté d'étendre les jambes pour les délasser sur un grand panier servant de rallonge. L'installation n'était pas confortable ; mais, dans nos pays sauvages et nos lointaines missions, c'est tout ce que l'on peut exiger, surtout en voyage, à moins de se faire suivre, toujours et partout, d'une foule de porteurs, chargés de diverses choses réputées nécessaires en Europe. Il est beaucoup plus commode de s'habituer au régime des indigènes. La vie est alors simple et facile et on n'est plus un détenu des exigences de la civilisation. Un repas pris sur une natte, une feuille de banane, large comme une table, servant d'assiette, ne fait pas moins de bien, ni plus de mal que s'il était pris sur une table ornée de tous les objets dont la civilisation fait un besoin.

La fatigue, l'habitude et le sans-souci aidant, on ne dort pas plus mal sur une natte en roseaux que dans le meilleur lit. Les parasites sont le plus grand obstacle au sommeil ; mais on s'habitue encore, à la longue, à leurs morsures incessantes. Les tiquets ou ricins, appelés ici *papari* et *carapatos* par les Portugais, sont les plus terribles à cause de leurs morsures qui produisent des boutons très mauvais et très douloureux. Ils habitent toutes les cases, où ils se multiplient à l'infini. Le jour, ils se cachent sous la poussière et sortent la nuit pour se nourrir du sang des indigènes. Ils semblent toutefois avoir une prédilection pour celui des blancs, si j'en juge par la férocité avec laquelle ces petits vampires m'ont troué la peau, malgré mes habits. Les punaises et les moustiques sont des agneaux comparés à ces loups de paparis altérés de sang humain.

Chasse au daman. — Curiosité des femmes. — Instruction.

Alors que le soleil rentre dans sa carrière, et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encore jour, nous reprenons notre marche dans la rosée, à travers les jardins, où la nature se plaît à verser l'abondance, malgré le peu de soin des propriétaires. Derrière nous les coqs chantent dans les villages ; dans les bois les oiseaux se réveillent, les fleurs offrent à Dieu leurs premiers parfums. Ici point de cloche pour sonner l'*Angelus* et inviter l'homme à la prière ; nous tombons cependant à genoux et, pensant que l'homme est le prêtre de la création, nous offrons à Dieu nos hommages avec l'hymne de la nature, pour le prier de donner aux pauvres noirs de ces rivages, la connaissance de leur dignité.

Devant nous se dresse, effrayante pour nos jambes, une nouvelle montagne à escalader. Ses flancs escarpés sont couverts d'énormes blocs granitiques habités par de nombreux damans, connus ici sous le nom de lapins de rochers ; ils nous regardent passer avec la même curiosité que les indigènes. Nous étions en pays de chasse et notre appétit nous invitait à ramasser notre dîner qui se promenait sur les rochers. « Vise bien, » dis-je à mon guide qui portait un fusil. Le coup part et nous avons, pour rehausser notre menu, un rongeur de la grosseur d'un lapin, qui ressemble affreusement à un énorme rat dont on aurait coupé la queue. Il a le pelage fin et épais et la couleur du lapin sauvage. Il vit de fruits et d'herbes ; ses pattes dépourvues d'ongles sont, paraît-il, munies de ventouses qui lui donnent la faculté d'escalader au galop les rochers les plus abruptes et les plus polis, de grimper sur les arbres et de dévorer l'écorce, les feuilles et les bourgeons. Ce petit animal semble être le daman du Cap, *hirax capensis.*

Sur les mêmes rochers, l'agame, superbe lézard rouge et violet, étale ses magnifiques couleurs au soleil levant et nous salue de coups de tête répétés.

Plus loin, dans un petit ravin, c'est un rat, muni d'une trompe de six à huit centimètres, qui attire mon attention.

La faune semble riche dans cette montagne où le granit apparaît partout à la surface du sol ; mais, par contre, la flore est excessivement pauvre, peu d'arbres et pas une fleur. Le cactus candélabre semble seul assez robuste pour résister à la réverbération de ces roches surchauffées par le soleil des tropiques.

Vers le milieu du jour, nous arrivons dans un petit village caché dans un bouquet de bananiers qui filtrent les rayons du soleil et frissonnent sur nos têtes avec un bruit d'averse. Des habitants, réunis à l'ombre d'une petite hutte ouverte à tous les vents, font la sieste, tressent des nattes en roseaux, filent le coton pour tisser des étoffes ou battent avec un marteau de bois l'écorce du ficus pour lui donner la souplesse du feutre et en faire des vêtements. Des femmes, portant sur le dos leurs bébés enveloppés dans une peau de chèvre, pilent le grain pour le réduire en farine. D'autres babillent avec la loquacité ordinaire aux filles d'Ève, pendant que des petites filles jouent à la maman avec leurs poupées faites de troncs de bananiers, dont les fibres pilées représentent très imparfaitement la chevelure.

J'apparais au milieu de tous ces paisibles habitants, comme un produit brut de l'autre monde. Les travailleurs regardent, les dormeurs se réveillent et les femmes qui, pour la plupart, n'ont jamais vu de blancs, ne savent quel parti prendre : mais beaucoup choisissent la fuite comme le plus sûr. Les enfants, surpris dans leurs jeux, disparaissent comme une volée de perdreaux en déroute. C'est à faire croire que je suis un gendarme. Mais la curiosité ramène vite les femmes. Les plus timides se réunissent dans une case qui se trouve en face de l'endroit où l'on me

présente une natte. Là, chacune à son tour risque un œil à travers le clayonnage de la porte entr'ouverte, et le groupe souligne chaque remarque d'exclamations bruyantes.

Quand tout le monde s'est rapproché en cercle autour de moi, j'explique le but de ma visite, et tout de suite commence l'instruction basée sur ce texte de saint Paul, et qui sera partout la même : *Oportet credere quia Deus est et remunerator sit.* Tout le monde écoute avec attention et puis essaye de répéter ce que j'ai dit. Ici, pas d'incrédules ni d'esprits forts ; tout le monde croit à un Être supérieur, à Dieu, qu'ils appellent Léza. Mais la question des préjugés et croyances superstitieuses est plus difficile. Inutile de répéter cette instruction qui ressemble beaucoup aux sermons de certains prédicateurs anciens. Ici, on appelle les choses par leurs noms, et cette manière de faire le catéchisme paraîtrait peut-être singulière à un auditoire habitué aux euphémismes.

L'instruction terminée, nous causons de choses et d'autres, pendant que mes hommes, aidés de quelques gens du village, préparent la farine qui servira à cuire notre bouillie. Ils pilent comme toujours en chantant et pendant une heure on entend ce refrain répété à tour de rôle, par chacun des travailleurs : « Depuis que je suis né, je n'ai pas encore vu une peau de lapin dans la maison de mon père » ; et tout le monde de répondre en frappant avec force: « Peau de lapin, peau de lapin. »

Pendant que les hommes pilent les grains de blé et que les femmes continuent à payer par d'avides regards le tribut dû à ma couleur, un petit enfant, vêtu d'un morceau d'étoffe végétale large comme une carte à jouer et suspendu à un chapelet de perles, quitte le giron de sa mère pour venir près de moi compter les grains de mon rosaire qu'il prend pour des perles, caresser ma maigre barbe et admirer en souriant la couleur de ma peau, qui n'est pas celle de son papa. Charmant bébé, à qui, faute de bonbons, je fais un signe de croix sur le front, en lui souhaitant pour bientôt la grâce du baptême. Puis je le rends à sa mère, habillé d'un mouchoir style flamboyant et d'une médaille.

En caressant l'enfant, j'avais gagné la maman, fière d'avoir un bébé que je trouvais joli, mignon, et surtout pas sauvage. Ma récompense fut une poignée d'arachides grillées.

Découverte de la pierre à chaux. — Cavernes. — Stalactites et stalagmites. — Troglodytes.

Dans l'après-midi, nous traversons un pays inculte, couvert d'une végétation rabougrie; son nom est Tinsya, ou pays des pierres. Le sentier serpente sur un terrain ondulé de collines assez élevées où des hématites apparaissent partout à la surface du sol. Nous sommes dans le pays des mines les plus riches. C'est là que tous les indigènes, exerçant le métier traditionnel de forgerons, viennent extraire le minerai de fer pour faire des pioches, des haches et des lances. Tout le monde est ici forgeron et, malgré les procédés primitifs, on fait cependant quantité de pioches excellentes, très recherchées par les riverains du lac qui les achètent pour des étoffes, des perles et du poisson. Le fer de ce pays est très bon, et les indigènes, par un long martelage, peuvent lui donner la souplesse et le tranchant de l'acier. Ils font ainsi des couteaux et des rasoirs quelquefois supérieurs aux nôtres pour la qualité et ne s'ébréchant jamais. Je ramasse quelques échantillons de minerai pour les apporter à la mission.

Par une pente douce, marchant toujours sur le minerai de fer, nous descendons dans une vallée humide où émergent des blocs de pierres qui attirent mon attention. J'en détache un morceau pour le soumettre à l'épreuve de l'acide sulfurique qui m'accompagne toujours en voyage, et je constate avec grande satisfaction qu'il est profondément rongé. J'avais du calcaire et de quoi faire de la chaux, ce que nous cherchions en vain depuis déjà bien des années.

Le seul malheur est que la carrière est trop éloignée de la mission où tous les transports doivent se faire à dos d'hommes, par conséquent à grands frais. Nous pourrons au moins, si nos moyens le permettent, en avoir pour renouveler de temps à autre le crépissage en terre de notre habitation et lui mettre une chemise blanche à l'occasion.

J'en jette quelques morceaux dans le sac de mon porteur qui, en voyant sa charge augmenter sans cesse, commence à pester contre cette manie de ramasser des pierres le long des chemins. Il cessa dès lors de me signaler les choses qui lui semblaient dignes d'attention, par crainte de s'en voir imposer encore des échantillons sur les épaules.

Tout près de là nous entrons dans le village de Paramulibwé, c'est-à-dire chez l'habitant des rochers, construit sur le bord d'un torrent qui s'est frayé une route capricieuse à travers un couloir de rochers granitiques, où il mugit en dansant.

Pendant que je me repose et que je cause avec les aborigènes, réunis pour m'entendre parler du bon Dieu et leur répéter ce que j'ai déjà dit dans dix autres villages, mes compagnons de route disparaissent accompagnés d'un jeune homme, fils du chef.

J'attendais depuis dix minutes environ lorsque mon servant de messe Maturino, jeune noir intelligent et qui connaît mes goûts, reparaît et me dit d'un air de satisfaction :

« — Père, viens voir, c'est très beau, des Muingiro. »

Ce mot signifie : l'endroit où l'on entre et le plus souvent : une chemise. Ce fut cette dernière idée qu'il éveilla en moi; les chemises en effet sont bien faites pour qu'on *y* entre.

Je me mets à sa suite, espérant voir un costume d'une nouvelle mode ; mais quelle n'est pas ma surprise lorsqu'il s'arrête sur le bord d'un ravin de cinquante à soixante mètres de profondeur, me disant : « Voilà les Muingiro des gens de ce pays. » Alors seulement je compris que ce mot signifie encore grotte ou caverne, car je suis en face d'une ruelle étroite conduisant à des cavités souterraines.

Je m'apprête à y pénétrer; mais tout le monde s'y oppose et l'on me conseille d'abandonner ce projet, « car, me dit-on, tu vas voir des choses blanches comme ta gandoura; tes yeux vont se brouiller, ta tête tourner, et tu ne reviendras pas. »

La curiosité l'emporte cependant et je m'engage avec précaution dans la ruelle étroite, suivi de mes hommes qui avaient juré cent fois de mourir avec moi. Il est vrai que leurs cheveux crépus ne se dressent pas sur leurs têtes et que leur noir visage ne sait ni rougir, ni pâlir; mais ils n'en sont pas moins en proie à une peur qui leur fait sortir les yeux de la tête et leur donne la chair de poule. Je les

encouragé en voyant que nous marchons toujours à la grande lumière du jour et les entraîne à la découverte.

Après avoir descendu de roc en roc en nous tenant aux lianes et aux rochers de cet étroit couloir, jusqu'à une vingtaine de mètres, nous arrivons devant une série de grottes superbes, les unes blanches comme la neige, remplies de magnifiques stalactites et stalagmites s'unissant pour soutenir la voûte de l'édifice. Au-dessus de nos têtes pendent de nombreuses stalactites de toutes les dimensions, que mes hommes appellent des chandelles. Autour de nous toute une forêt de gracieuses colonnettes ; devant nous, au fond d'une grotte spacieuse, une masse blanche forme contraste avec les parois grisâtres de la muraille. On dirait une cascade écumante subitement pétrifiée. Je visite l'une après l'autre chacune de ces cavernes qui servent de grenier et de refuge aux indigènes en présence du danger. Grâce à ces demeures souterraines d'un jour, ils ont échappé à plusieurs razzias faites dans leur pays. C'est là une population de troglodytes, faits comme tout le reste des hommes, auxquels cependant l'histoire naturelle des anciens consacrait un chapitre entre celui de l'homme et celui de la bête.

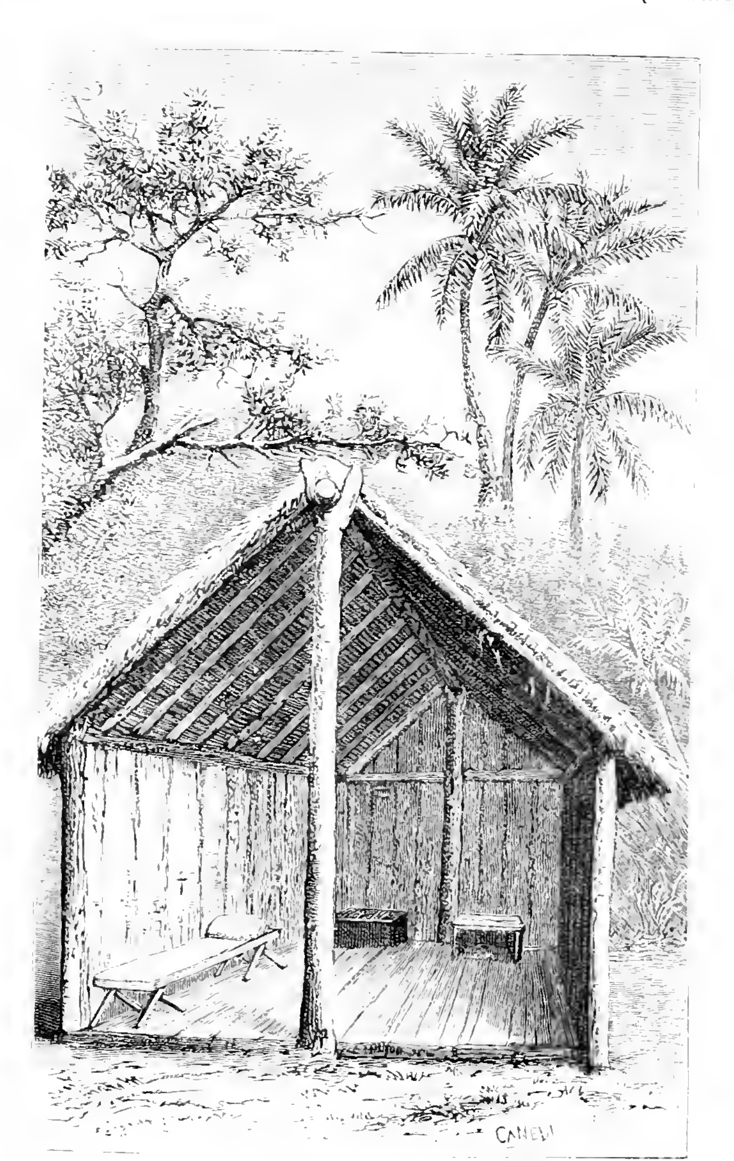
Il y a là une cathédrale toute prête pour le premier vicaire apostolique du Haut-Congo, avec chapelles latérales nombreuses et splendidement ciselées, dentelées, frisées et drapées, même un trône épiscopal avec baldaquin merveilleusement sculpté par la main de Dieu. De nombreuses colonnettes, brisées par les indigènes pour se frayer un passage dans ce labyrinthe, jonchent le sol humide. J'en choisis une que je destine au R. P. Coulbois comme preuve de ma découverte ; puis nous remontons au village où personne n'est étonné de nous voir revenir sains et saufs. Ils ne tenaient pas, paraît-il, à nous découvrir leurs cachettes et c'était l'unique raison de leurs conseils.

« — Vous bâtissez, me dit un indigène, des maisons de pierres avec beaucoup de peine et de travail ; mais, à nous, Chéra (Dieu) nous a construit des demeures autrement grandes et belles que vos tas de pierres. Ceci, ajoute-t-il, n'est pas l'œuvre des hommes, mais le travail de Chéra. »

« — Je te crois sans peine, surtout si je considère ta hutte qu'on peut renverser d'un coup de pied. »

Il rit et ajoute : « Si vous voulez vous fixer au milieu de nous, elles seront vôtres ; vous nous garderez de nos ennemis, vous nous instruirez et nous vivrons en paix. »

Je leur dis que les grottes s'appelleraient désormais du nom de sainte Marie (Sancta Maria) et qu'un jour je reviendrais déposer dans l'une d'elles la statue de Notre-Dame d'Afrique. Ma proposition est acceptée et je reçois l'invitation de choisir la plus belle.



JAFFNA (*Ceylan*). — INTÉRIEUR DE LA MAISON DU MISSIONNAIRE A KOTTIAR ; d'après un dessin du R. P. DELPECH, Oblat de Marie-Immaculée, missionnaire à Ceylan (voir page 207).

La colonne extraite de la caverne est là à nos pieds ; mais aucun de mes trois compagnons ne se soucie de la porter, tous la regardent d'un œil inquiet en se demandant qui recevra l'ordre de la prendre. Nous tirons à la courte paille. Le sort tombe sur le tueur de damans qui me fait alors le discours suivant, dont je vous passe l'exorde, plusieurs points et la péroraison :

« Vous autres Blancs, vous êtes semblables à des enfants qui n'ont jamais rien vu. Vous trouvez une fleur ? vous la mettez dans du papier : un insecte ? dans une bouteille ; des pierres ? vous en remplissez votre sac ; nous autres, nous laissons pousser les fleurs, courir les insectes, voler les papillons ; quant aux pierres, il y en a partout, il n'est pas besoin de venir en chercher dans le Marungu. Toutes ces fantaisies ne sont bonnes qu'à rompre l'échine des porteurs. »

Sa conclusion peu scientifique est qu'il faut laisser les pierres où elles sont et que si, à tout prix, je veux en rapporter, il en sera bien temps aux abords de la mission.

Kakonona. — Une âme droite. — Effet du pombé.

A une heure de marche, se trouvait le village où nous devions passer la nuit. Le chef nommé Kakonona, c'est-à-dire le corpulent, avait été informé de notre visite par un des hommes qui nous avaient rencontrés en route ; aussi vint-il à notre rencontre, à quelques centaines de pas de

son village, mais en quel état? Il avait vidé des cruches de pombé, ce qui avait sensiblement troublé son équilibre. En voulant me saluer, il roule à mes pieds; mais, comme dans le pays, il est d'usage de se prosterner jusqu'à terre pour saluer les grands personnages, j'accepte la cérémonie comme une démonstration de respectueuse amitié et lui prends la main pour l'aider à se remettre sur ses jambes. En formant de nombreux zigzags que ne décrivait point le sentier, il me conduit à son village, peu fait pour réjouir la vue, grâce à la malpropreté des indigènes, plaqués sur leurs corps et leurs habits d'une épaisse couche de poussière rouge empruntée au terrain ferrugineux de l'endroit.

Aussitôt arrivés, un ancien nous fait subir un interrogatoire clair et laconique, en véritable agent de police :

« — D'où venez-vous, où allez-vous, que cherchez-vous? »

L'un de mes hommes montre ses pierres :

« Voilà, dit-il, ce que nous cherchons. »

Je réponds à toutes ses questions et lui dis que le but principal de ma visite est de lui parler du bon Dieu, qu'il connaît, mais qu'il ne sert pas comme il veut être servi. Après l'instruction, il était devenu mon meilleur ami, et me fit cette surprenante communication :

« Mon père habitait l'Ubemba, par delà les montagnes; c'était un bon homme tout à fait aimé de son chef et de ses voisins, il ne se disputait jamais, ne volait point. Avant sa mort, il réunit ses enfants, nous étions sept, il nous dit :

« — Mes enfants, au-dessus de tous les sultans, il y a quelqu'un de plus grand et de plus fort que tous les hommes, c'est Sera (Dieu) ; personne ne l'a vu; mais nous avons entendu sa voix (le Nounene) et nous le verrons après la mort. Il défend de voler et de tuer; je n'ai jamais tué personne, j'ai toujours respecté les biens de mes voisins.

« Après ma mort, faites de même ; soyez bons, fuyez les disputes, et les hommes vous aimeront et les mauvais esprits ne vous feront aucun mal.... »

« J'ai suivi les conseils de mon père, dont je me souviens toujours. Je vois aujourd'hui qu'ils sont les mêmes que les tiens ; seulement je les comprends mieux. Mon père doit être chez le bon Dieu, où j'espère le revoir puisque tu dis qu'après la mort nous serons réunis pour toujours. »

Il promit ensuite de venir à la mission compléter son instruction pour devenir chrétien.

J'ai déjà visité beaucoup de tribus sauvages et baptisé un nombre respectable d'adultes; mais je dois avouer que c'est la première âme droite que j'aie rencontrée, conformant à peu près sa conduite à la loi naturelle écrite dans le cœur de tous les hommes.

Un autre me demande si, chez le bon Dieu, les Arabes et



JAFFNA (*Ceylan*). — ÉGLISE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER A GATCHANOUR; d'après un dessin du R. P. DELPECH, Oblat de Marie-Immaculée (Voir page 207).

les métis seront aussi admis, car, pour lui, il se soucie peu d'être en compagnie de ces hommes, dont il a tant souffert.

Je lui réponds :

« — Les musulmans prétendent avoir pour eux seuls un paradis, qu'ils gagnent à force de piller, de tuer et de réduire en esclavage les pauvres sauvages, comme vous ; Dieu saura les punir. Ils auront leur tour et vous ne serez pas toujours, vous, les petits, sans armes et sans défense, grugés, insultés et traqués impunément. »

On me posa bien d'autres questions encore, pendant que je m'occupais des petits enfants, pour leur apprendre à former le signe de notre Rédemption et à bégayer le nom par lequel nous sommes tous sauvés.

« Enfin, leur dis-je, nous avons tous, blancs et noirs, la même origine. Tous les hommes sont donc frères, aimons-nous, au lieu de nous haïr ; aidons nos semblables au lieu de les détruire, recherchons la paix au lieu de continuer ces guerres de tribu à tribu qui ruinent le pays et le dépeuplent. »

Avec des si et des mais, qui supposaient l'assentiment des tribus voisines, ils me dirent qu'il en serait ainsi si je me fixais au milieu d'eux. En effet, à moins d'un prodige de la grâce, ces bonnes dispositions seront passagères et disparaîtront probablement avec celui qui les a fait naître.

Après ces entretiens, à la suite du catéchisme, le chef, qui avait dormi pour cuver son vin, reparut, cette fois mieux équilibré. Il s'adressa à mon guide pour lui demander ce que je mangeais, ce que je buvais ordinairement.

« — Le maître, répondit celui-ci, mange ce qu'on lui offre, de la bouillie, des patates ou du manioc, des arachides, tout ce qui se mange, même de la viande quand il en trouve. Le plus souvent il boit de l'eau ; mais, quand il trouve du pombé, il l'accepte avec plaisir, vu que, dans son pays, les indigènes en font d'à peu près semblable. »

Mon commensal plaidait sa cause aussi bien que la mienne, je le laissai faire tout de même, ne pouvant qu'y gagner.

« — Bien, dit le chef en retournant à sa case, j'ai du pombé à vous offrir. »

Il revint avec un panier rempli d'une bière épaisse comme de la bouillie, qu'il me présenta, après y avoir goûté le premier pour prouver que ce n'était pas du poison. Nous buvons à tour de rôle, le chef et moi, ce qui le fait redevenir d'une loquacité prolixe. Il commence à déambuler de tout côté, haranguant d'une langue épaisse ses sujets assis autour d'un grand feu ; enfin il revient s'asseoir à mes côtés et annonce un discours en ces termes : «

« — Vous, mes enfants, qui n'avez pas su offrir du pombé au premier Blanc venu dans notre village, écoutez votre père, imbéciles que vous êtes. »

Il puisa alors dans le panier où il laissa son discours. Il me présenta de nouveau la cruche que je refusai ; ce que voyant, il me demanda si je ne voulais pas m'enivrer. Il fut malaisé de lui faire comprendre que c'était mal de s'enivrer et il eut tout l'air de prendre ma sobriété pour une incivilité.

« Chez nous, dit-il, pourvu qu'en suite on ne batte personne et qu'on aille se coucher, il y a pas de mal à ça. »

Sur ce, il alla finir en particulier la cruche commencée en commun.

Celui qui avait reçu l'ordre de préparer mon souper, vint me demander si je mangerais de la bouillie cuite par une femme. Sur ma réponse affirmative qui l'édifia, il remit ce soin à sa compagne. Quand je demandai le pourquoi de cette question, on me répondit :

« — Chez nous, l'homme cuit sa nourriture et la femme la sienne. »

Excellente preuve de la confiance mutuelle qui existe dans ces ménages entre le mari et sa femme.

(A suivre).

DE CARTHAGE AU SAHARA

Par M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

(Suite 2)

Le siroco. — Dans la nuit. — Heures d'angoisse. — Le najah. — Enlisement. — El-Hamma et le salut !

Le départ de M. Dumont et la perte de l'orge ont diminué nos bagages. Nous abandonnons l'indocile mulet à deux Arabes qui vont à Gafsa et sont heureux de parcourir sur son dos le reste de l'étape. Tous ces désagréments nous ont lassés. J'ai, de plus, à soutenir une lutte incessante contre mon cheval, et j'en souffre plus que de la course elle-même. O Bachamar, pourquoi n'es-tu pas ici ? Quel mauvais quart d'heure je te ferais passer !

Cependant le siroco souffle en tempête. Le soleil est à peine visible. La chaleur est étouffante. La rafale charrie des torrents de sable qui pénètre sous nos vêtements, nous déchire la gorge et nous brûle les narines. A Bordj-Gourbata, l'ouragan arrête notre marche. Perdus dans un nuage de poussière, nous distinguons à peine nos montures, qui se suivent d'instinct.

Je ne vois plus les oreilles de mon cheval. De petits cailloux nous zèbrent la figure, et, malgré le triple voile de tulle qui me protège, brisent les verres de mon lorgnon. Lucain (*Phars.* IX, v. 422) n'a donc pas exagéré la violence du vent, quand il nous représente les soldats de Caton aux prises avec l'Auster :

... Nullusque potest consistere miles
Instabilis, raptis etiam, quas calcat, arenis.
... Galeas et scuta virorum
Pilaque contorsit violento spiritus actu
Intentusque tulit magni per inania cœli.

« Nul soldat ne peut rester en place, ni debout, le sable même qu'il foule se dérobant sous ses pieds. Casques, boucliers, pieux, tourbillonnent sous le coup du vent, dont la violence les emporte à travers les airs. »

M. Tissot raconte que, dans ce même passage où nous sommes, une colonne tunisienne fut assaillie par l'ouragan en mars 1857 et resta soixante-douze heures perdue dans la tourmente. Les chevaux les plus vigoureux étaient obli-

(2) Voir les numéros des 1er, 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19, 26 février, 4, 11, 18, 25 mars, 1er, 8, 15 et 22 avril, et la carte page 114.

gés, par moments, de s'arc-bouter sur leurs jarrets pour résister à la rafale.

Un chamelier conduit une provision de pelles, de pics et de pioches aux soldats du bir Djédid. La charge est mal attachée. Une pelle, en tombant, frappe les jambes du chameau, qui s'effraie, se met à courir et sème sur la piste une partie de la ferraille, dont le bruit achève de l'épouvanter. Il s'arrête, après une course de cinq kilomètres, dans un bois de lentisques où nous l'apercevons, aussi embarrassé de son indépendance qu'il était tout à l'heure ahuri du choc retentissant des pelles. A Aïn-Amdou, les indigènes ont jeté dans la source un chien crevé pour empêcher les soldats et les Roumis de s'abreuver.

D'après les indications du commandant Lefebvre, nous devons, au poteau télégraphique 329, obliquer à gauche et tomber directement sur le bir Djédid, où le lieutenant du poste a ordre de nous recevoir. Nous suivons très exactement l'indication. Le guide se met à crier que nous nous égarons. Je le prie de nous conduire et d'ouvrir la piste. Il se tient prudemment en arrière. Il n'en persévère pas moins à dire, pendant deux heures, que le chemin est ailleurs. De fait, nous n'apercevons pas le puits. Des torrents, dont le lit est desséché, et des touffes de broussailles embarrassent singulièrement notre marche. Les propos de Mohamed finissent par nous ébranler. Au lieu de persévérer dans notre direction, qui est la bonne, nous tournons à droite, puis à gauche, sur son conseil. La nuit survient rapide, sans que nous ayons découvert la zaouia qui avoisine le puits. Nous errons maintenant perdus dans le steppe. Le siroco est tombé ; cependant le ciel n'a presque pas d'étoiles. A bout de forces, nous nous arrêtons. Il est neuf heures. M. Hébrard cherche à manger une aile de poulet. Le premier morceau ne passe pas. Il nous reste un flacon de vin de la Marsa. Mais il produit l'effet du feu sur ma gorge ulcérée par les sables.

Tout à coup, des lumières brillent au sud, à l'ouest, au nord. L'une d'elles doit partir du camp. J'ai su plus tard que le lieutenant a maintenu les feux jusqu'à onze heures pour nous indiquer la direction.

Je demande à Mohamed :

« — Quel est celui des feux qui vient du bir Djédid?

« — C'est celui-ci, — et il montre le sud, — ou celui-là, — et il désigne le nord, — ou bien c'est ce dernier, et il se tourne vers l'ouest.

« — Tu ne sais donc pas où tu es ?

« — Je le sais bien.

« — Alors, conduis-nous.

« — De quel côté ? »

Le plus sûr est de nous rapprocher de la ligne télégraphique dont nous nous sommes écartés. Nous marchons trente minutes dans les ténèbres. Les feux de l'ouest s'éteignent. Ceux du nord s'approchent, puis disparaissent. Nous appelons ; nulle voix ne répond à la nôtre. Enfin voici un poteau télégraphique. A l'aide d'une allumette M. Hébrard lit le chiffre 402. Nous étions dans la bonne voie. Mohamed nous a éloignés du poste. Quant aux feux du nord, il les place à douze ou quinze kilomètres. Nous apprendrons au retour que des soldats sont couchés à 200 mètres.

Dans l'impossibilité d'aller plus loin et la crainte de tomber dans un abîme, nous nous étendons sur le sol. J'ai la fièvre. Il m'est très difficile de parler. M. Hébrard songe à sa famille. « J'ai chez moi, dit-il, une femme, des enfants, une maison confortable, et toutes les bonnes choses sous la main, et me voilà, sous prétexte de plaisir, couché dans le sable, sans eau ni vivres ! Quelle folie ! A notre âge, on n'entreprend pas de telles courses !... »

Je réponds : « Si je meurs, faites un trou dans le sable pour me soustraire aux chacals et aux hyènes. Placez sur ma tombe une petite croix et ne vous embarrassez pas d'emmener ma dépouille en France ! »

Puis c'est le silence, l'assoupissement. Les chevaux se tiennent près de nous et ne songent plus à se battre. Le flacon de vin, brûlant tout à l'heure, s'est rafraîchi, sous l'action du rayonnement nocturne. J'en avale quelques gouttes ; le bienfaisant breuvage me réchauffe les entrailles. On nous a parlé si souvent de scorpions et de najahs que je redoute leur présence. Soudain, je sens passer sur mes genoux un corps ondoyant, serpentin. Je me lève d'un bond. Le reptile a fui. Mais un horrible frisson m'agite de la nuque à la plante des pieds. La morsure du najah, de la vipère trigonocéphale, tue en dix minutes.

Néanmoins j'éprouve un sentiment profond, secret, d'intime satisfaction. Je constate que je ne suis pas mort. Si je me suis levé si prestement, c'est que je vis encore ; je ne suis donc pas mordu. La vie n'est qu'une chimère, c'est entendu ! mais combien cette chimère nous est précieuse !

Je reste éveillé, inquiet. J'appelle de tous mes vœux le lever de la lune.

A deux heures, une faible clarté blanchit l'horizon. Nous sellons nos chevaux. Il nous reste cinquante-quatre kilomètres à parcourir. Mais nos montures n'ont pas bu depuis vingt-quatre heures et n'avancent qu'au petit pas. Il est dix heures quand nous atteignons Bordj-Goufla. Le sol est tourmenté comme s'il venait de subir une commotion volcanique. Je suis frappé du grand nombre de squelettes qui jonchent la plaine. Les bêtes de proie les ont dépouillés de leurs chairs. Il est donc vrai que l'on meurt sur ce terrain désolé !

M. Hébrard met pied à terre et conduit en main son cheval. Je les vois disparaître derrière un talus. Je me dirige de leur côté et ma monture m'oppose de la résistance. Pendant que je lutte, j'aperçois M. Hébrard qui revient en arrière, le visage bouleversé et les jambes couvertes de boue jusqu'aux genoux.

« — Qu'avez-vous donc ?

« — J'ai failli m'enliser dans le marais. Soudain le sol a manqué. J'enfonçais dans la vase, et c'est le coup de tête que mon cheval a donné pour se rejeter en arrière, quand il a senti la terre se dérober sous ses pieds de devant, qui m'a tiré de l'abîme. »

Des caravanes entières ont, en effet, disparu dans cette mer de boue aux profondeurs insondables, sans laisser de traces. Car nous sommes entre le Chott-el-Djerid et le Chott el-Rharsa. Cet accident nous rend circonspects et avisés, dès qu'il s'agit de traverser le lit des nombreux oueds, qui labourent la surface des sables en cet endroit. Cependant une caravane abreuve son troupeau. Nous nous dirigeons vers la source. Une eau limpide coule dans le torrent. Elle est

salée, et les chevaux refusent de la boire. L'eau de la source est blanche comme du lait. Une dizaine de femmes arabes la recueillent avec un gobelet et boivent avec volupté ce limon sablonneux. Les chameaux, les chèvres et les ânes attendent leur tour. Nous distribuons de petits miroirs et obtenons ainsi qu'on nous recueille environ trois litres d'eau bourbeuse. Nos chevaux l'absorbent avec satisfaction.

Ce léger réconfort nous permet de franchir encore vingt-deux kilomètres. Nous atteignons à quatre heures du soir l'oasis d'El-Hamma. C'est le salut, la vie, le retour à la santé. Des sources d'eau chaude, légèrement sulfureuses, emplissent plusieurs bassins. Nos chevaux, épuisés et à jeun depuis trente-quatre heures, après avoir franchi, à cause de nos évolutions incohérentes, plus de cent kilomètres, courent d'eux-mêmes aux rigoles débordantes. Pour nous, sans demander l'autorisation, nous nous jetons dans une piscine romaine, palissadée avec des troncs de dattiers et couverte de palmes. Les Arabes qui s'y baignent se hâtent de fuir, comme si nous avions profané les eaux. Leur retraite nous est agréable. Pendant ce temps, le cheik, mandé par le guide, nous fait apporter des galettes de pain, des œufs, de l'eau fraîche et de l'orge, que nous lui payons généreusement.

Manger et nous reposer à l'ombre des palmiers, après nos aventures, c'est une joie indicible ! Il semble que nous renaissons à la vie. Bénie soit l'oasis d'El-Hamma ! que Dieu lui donne toujours de l'eau, des fruits et du soleil ! Pour fixer le souvenir de cette heure délicieuse, nous photographions le lieu de notre repos, la piscine et le guide qui nous a perdus, sans nous faire *ooulotter*. (Voir la gravure page 205.) (*A suivre*).

LE CHANG-HAI CHRÉTIEN

ET

LE CHANG-HAI PAYEN

PAR LE **R. P. RAVARY**, *de la Compagnie de Jésus*
MISSIONNAIRE AU KIANG-NAN

LE TOM-ZEN-POU-GNEU-DAM, GRAND ÉTABLISSEMENT DE BIENFAISANCE DU CHANG-HAI PAIEN.

(Suite 1).

6. *Pompe à incendie.*

Le *Tom-zen-pou-gneu-dam*, comme tous les établissements un peu considérables d'administration ou de commerce, tient en dépôt une pompe à incendie, complètement outillée et traînée au lieu du sinistre par une brigade de pompiers et de manœuvres. C'est encore une œuvre de bienfaisance soutenue par des souscriptions volontaires.

En ces pays d'Extrême-Orient, en Chine et au Japon, les incendies sont fréquents et terribles. En quelques heures, des centaines de maisons deviennent la proie des flammes avec une rapidité effrayante. Les causes en sont connues.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19 et 26 février, 4, 11, 18, 25 mars, 1er, 8 et 15 avril.

La principale est que cette longue suite de maisons ou mieux de chambres des deux côtés de rues le plus souvent étroites, n'ont pas de murs solides de séparation. Ces habitations sont presque entièrement en bois, sauf les tuiles qui couvrent la charpente et quelques cloisons en brique pour la séparation des familles. Avec un tel système, l'incendie d'une seule chambre est la cause de grands malheurs, parce que les flammes, surtout quand le vent est tant soit peu violent, voltigent avec rapidité de chambres en chambres, consumant tout sur leur passage.

Pour conjurer un si grand mal, arrêter ou du moins diminuer les progrès de l'incendie, le jet d'eau d'une pompe est le moyen le plus pratique et le plus efficace. En Chine, depuis de longues années, la pompe à incendie est connue et employée, mais dans son état presque primitif, sans grand perfectionnement, et ne donne par suite qu'un faible jet d'eau. A Chang-hai, et dans les villes voisines, on s'est procuré des pompes européennes. Celle du *Tom-zen-pou-gneu-dam* est une des plus puissantes, et les hommes qui la servent sont des mieux exercés.

Dans le compte-rendu on a inscrit avec soin toutes les dépenses même les plus minimes, faites pour l'entretien de cette pompe. On indique le jour et le lieu où a éclaté l'incendie, combien d'hommes ont travaillé, combien ils ont reçu. Ainsi je vois, pour l'incendie du vingtième jour de la troisième lune dans le quartier du *Nè-tsam-ka* (près de nous), ont fait manœuvrer la pompe, seize hommes. Ils ont reçu 3,200 sapèques (12 fr.), ont tenu les tuyaux, dix-sept hommes : ils ont reçu 4,680 sapèques (24 fr. environ).

Dépensé pour ce seul incendie 14,624 sapèques (70 fr. environ). Suit la dépense pour les réparations de la pompe, des tuyaux, des seaux et de tout l'equipement de la brigade des pompiers. Dans l'année, dépense totale pour la pompe à incendie, 74,180 sapèques, 280 fr. environ (1).

7° *Autres œuvres de bienfaisance.*

Dans ce court résumé, je ne puis faire connaître qu'une partie des bonnes œuvres fondées et soutenues même par l'administration.

Pour les autres œuvres, je ne puis que les admirer sans entrer dans le détail. L'administration reçoit un certain nombre de vieillards, hommes et femmes, de même des

(1) Il y a dans Chang-hai près de vingt pompes à incendie, toutes européennes. Voici les plus puissantes : 1° celle de *notre résidence*. Des gens venus du dehors au son de la cloche la font manœuvrer ; la dépense pour nous monte chaque fois à 80 ou 90 francs ; c'est beaucoup, surtout s'il faut sonner le tocsin huit ou neuf fois dans un an ; 2° celle du *Tao-de*, que vingt-cinq vigoureux gaillards, soldats de leur métier, mettent en mouvement ; 3° celle du sous-préfet ; 4° celle du *Tom-zen-pou-gneu-dam* ; 5° celle de l'arsenal ; 6° celle des marchands de bois ; 7° celle des banquiers ; 7° celle des marchands de graines ; 9° celle des boutiques de coton ; 10 celle des gros épiciers ; 11° celle des douanes ; 12° celle des camps militaires ; 13° celle de la marine, etc. J'ai assisté, témoin et acteur, à de nombreux incendies. Toutes les brigades de pompiers, par la promptitude de l'arrivée, l'entrain à la manœuvre, et l'intrépidité dans le danger méritent vraiment félicitation. Mais autour d'eux, quelle confusion ! Dès qu'un incendie se déclare, tout le monde déménage à une grande distance à la ronde; cette foule de fuyards encombrent les étroits passages que les pompiers, venant en sens contraire, peuvent à peine forcer. La masse curieuse ajoute au désordre ; c'est un tohu bohu général qui se renouvelle à chaque incendie. Les Européens s'en étonnent, s'en indignent, qu'y faire ? Il faudrait, pour rémédier au mal, une circulation facile, des rues larges et bien alignées ; on y arriverait en renversant et en rebâtissant tout Chang-hai.

infirmes, des estropiés, des aveugles, même des idiots. On accepte encore des enfants orphelins et pauvres à qui on apprend un métier. L'administration fait encore aux indigents des distributions de riz, d'argent et d'habits.

Toutes ces œuvres réunies doivent entraîner, on le comprend mieux maintenant, des dépenses considérables. On a parlé plus haut de 18,000 taëls dépensés dans une année. Où trouver tant d'argent ? La réponse est facile.

Tableau des recettes. — Souscriptions.

Le compte rendu des recettes précède à chaque article celui des dépenses. Il est tenu avec la même clarté et la même précision. Les noms de tous les donateurs sont inscrits avec un numéro d'ordre, et avec la somme versée. Les souscriptions privées viennent en premier lieu, puis toutes les corporations de commerce, les banques avec leurs titres respectifs, les grands magasins de coton, de riz, de graines, les fortes boutiques d'huiles, de viandes, etc. Avec cette manière de procéder, toute fraude ou détournement de fonds semble difficile puisque ces listes de souscripteurs sont publiées.

Ces souscriptions sont presque l'unique source qui alimente un si grand nombre de bonnes œuvres. De fait, elles sont nombreuses et constituent un budget énorme pour un seul établissement de bienfaisance. Dans ce tableau des recettes figurent encore quelques sommes, 3,000 à 4,000 fr. provenant de rentes, de loyers de maisons et de terres. Ces maisons et ces terres sont des donations faites dans le passé par divers bienfaiteurs.

Je trouve fort ingénieux le système d'organisation de ces souscriptions. En principe règne la plus large liberté. Chacun donne ce qu'il veut. On s'inscrit pour tant de piastres, tant de sapèques par an ou par mois. On est libre de ne rien donner, et même de faire effacer son nom pour l'année ou le mois qui suit. Mais la face (expression habituelle), qu'il faut sauver à tout prix ! Et comment un richard, un gros commerçant, ne donnerait-il que 200 sapèques par mois quand son voisin moins à l'aise s'inscrit pour 400.

Un seul exemple et je termine ce chapitre.

Pour les boutiques de toiles, j'en compte 29 qui donnent 600 sapèques par mois, deux autres 400 sapèques par mois ; 15 donnent pour l'année l'une 6,600, une seconde 5,400 sapèques ; une autre 4,800, une quatrième 6,000 sapèques, et ainsi de suite qui plus qui moins.

Une seule corporation de commerce souscrit pour la somme de 284,100 sapèques (2,000 fr. environ). Or ces corporations sont nombreuses. Les souscriptions privées sont considérables. Les aumônes affluent de tous côtés. Avec tant de ressources, l'administration du *Tom-zen-pou-gneu dam* doit avoir toute facilité pour soutenir les œuvres déjà existantes et en créer de nouvelles. Ces administrateurs sont dignes d'éloges. Ils travaillent pour les hommes : les hommes les estiment et les admirent. Mais quel bien se ferait, si la flamme de la charité chrétienne vivifiait toutes ces œuvres !

(A suivre).

NÉCROLOGIE

Mgr Puginier,

Vicaire apostolique du Tonkin occidental.

Un télégramme du 25 avril annonce la mort à Hanoï de ce prélat, bien connu par son rôle considérable dans l'œuvre de l'évangélisation et de la colonisation française du Tonkin.

Nous publierons dans notre prochain numéro la biographie du vaillant évêque. Né à Saix (Tarn), le 3 juillet 1835, Mgr Puginier était parti pour le Tonkin en 1858 ; le 6 janvier 1868, il avait été préconisé évêque titulaire de Mauricastre et coadjuteur de Mgr Theurel ; à la mort de ce prélat survenue à la fin de cette même année, il devint vicaire apostolique de la grande mission du Tonkin occidental, qu'il a ainsi gouvernée plus de 23 ans.

Mgr Berardi,

Évêque coadjuteur de Verapoly.

Une mort subite a enlevé, le 20 mars, ce vénérable prélat, qui, depuis 37 ans, exerçait avec un zèle admirable les diverses fonctions de l'apostolat au milieu des catholiques populations de l'archidiocèse de Vérapoly.

Le vénérable défunt appartenait à l'Ordre des Carmes-Déchaussés. Arrivé au Malabar en 1855, le R. P. Marcellin Berardi fut d'abord simple missionnaire en différentes localités ; en 1865, il fut nommé recteur du séminaire de Puttenpally et, en cette qualité, il travailla durant douze ans à la formation du clergé indigène. Le 17 août 1877, il fut nommé évêque de Parium et coadjuteur de Mgr Mellano. La dignité de l'épiscopat, en augmentant ses obligations, accrut son activité ; il opposa aux schismatiques une résistance finalement victorieuse et si opiniâtre qu'on doit lui rapporter une part importante de tout le bien qui s'est fait dans la mission en ces dernières années. Il composa de nombreux ouvrages en langue malabare pour l'instruction des fidèles et fonda de florissantes communautés indigènes des trois Ordres du Carmel.

Dans la matinée du 21 mars, Mgr Berardi se trouva indisposé ; il se plaignait de douleurs au cœur et d'une faiblesse extrême. Mgr Mellano s'entretint paternellement avec lui et, croyant à un malaise passager, le quitta pour vaquer à ses occupations. Peu après, les serviteurs vinrent le chercher en toute hâte. L'archevêque n'eut que le temps de donner à son coadjuteur l'absolution et les onctions suprêmes. A onze heures, Mgr Berardi était mort.

Le soir du même jour, Mgr Lavigne, de la Compagnie de Jésus, vicaire apostolique de Cottayam, présida l'office des morts. La messe de *Requiem* fut célébrée le lendemain matin par Mgr Mellano. A trois heures, l'oraison funèbre fut prononcée par le R. P. Bernard ; puis, après une procession funèbre à travers les rues de la ville, le corps du regretté défunt fut inhumé dans la cathédrale.

Mgr Berardi était né à Costa-Rainero (diocèse de Gênes), le 6 octobre 1829.

R. P. JOLY.

Visiteur général des missions océaniennes des RR. PP. Maristes.

Le *Freeman's Journal* de Sydney consacre une longue et touchante notice nécrologique à ce vénérable religieux qui, « depuis trente-cinq ans était le cœur et la main, l'inspirateur et le soutien de toutes les œuvres apostoliques de la Société de Marie dans les archipels des mers australes. »

C'est dans sa chère Villa Maria, au milieu de ses frères en religion, entouré de toutes les consolations de la nature et de la foi, que le R. P. Joly s'est éteint le 4 mars à dix heures du soir.

Trois jours après, la cérémonie des funérailles donna lieu à une manifestation grandiose de sympathie envers la famille religieuse si cruellement frappée par ce deuil.

S. Em. le cardinal Moran assista pontificalement à la messe et prononça l'éloge funèbre. L'éloquent archevêque apprécia, avec une grande élévation de pensées, les qualités, l'influence, les travaux du prêtre distingué dont l'Église de Sydney et les missions d'Océanie pleurent la perte : « Dans les annales ecclésiastiques de ce siècle, s'est écrié l'illustre prélat, les missions des îles de la mer du Sud occupent une page d'or et le P. Joly a eu le rare privilège de partager à la fois et les tristesses des anciens apôtres de l'Océanie, arrosant de leurs sueurs, de leurs larmes, de leur sang, les premières semences évangéliques et les joies des nouveaux moissonneurs recueillant aujourd'hui les plus plantureuses gerbes. »

Ne pouvant se rendre aux obsèques, l'amiral Parrayon s'était fait excuser et représenter par le commandant Besson, du *Dubourdieu*. Tous les officiers français de la division du Pacifique y assistaient en uniforme, heureux de donner un témoignage de respect au membre éminent d'une Congrégation de missionnaires qui a tant fait pour l'honneur de la France dans l'hémisphère austral.

Le R. P. Claude-Marie Joly était né le 25 mars 1830 à Chevron (Savoie). En 1852, il fit sa profession religieuse dans la Société de Marie, et le fondateur, le T. R. P. Colin, le choisit pour secrétaire particulier. En 1856, il partit pour Samoa avec les RR. PP. Monnier et Elloy. Deux ans après, il était appelé à Sydney et, depuis cette époque, il n'avait cessé de s'occuper, soit comme procureur, soit comme visiteur, de l'ensemble des missions maristes océaniennes.

BIBLIOGRAPHIE

Scritti vari del defunto Mons. Giuseppe Marinoni, *primo direttore del seminario delle Missioni Estere di Milano, raccolti da Giacomo* SCURATI, *sacerdote del medesimo Istituto* (Écrits divers de feu Mgr Joseph MARINONI, premier directeur du séminaire des Missions Étrangères de Milan, recueillis par M. Jacques SCURATI, prêtre du même institut). — Milan, imprimerie de Saint-Joseph, rue de Saint-Calocère, 9. — Un volume in-8, de 372 pages.

Ce livre, dédié aux missionnaires et aux évêques du séminaire de Saint-Calocère, a pour but de conserver la mémoire du prélat qui dirigea cet Institut depuis son berceau, le fit croître et prospérer et lui donna sa forme définitive. Il appartenait au prêtre vénéré qui a recueilli la succession de Mgr Marinoni de prendre l'initiative de cet hommage filial.

M. Scurati a pieusement réuni, coordonné, groupé en trois séries différentes les manuscrits laissés par son saint prédécesseur. Toutes ces pièces sont en italien, sauf quelques-unes en latin et même une en anglais. Discours, conférences, allocutions prononcées en des circonstances solennelles, on retrouve dans les pages de ce volume toutes les pensées inspirées à ce prêtre selon le cœur de Dieu durant le cours de sa longue existence par son esprit de foi admirable et par cette « science des saints » qu'il possédait à un haut degré.

Nous regrettons seulement qu'en manière d'introduction, une notice biographique n'ait pas été ajoutée. La belle oraison funèbre prononcée, le 29 janvier 1891, par M. Scurati devant le cercueil du regretté défunt, aurait, par exemple, rappelé très opportunément comment Mgr Marinoni avait su réaliser dans sa vie les vertus qu'il prêchait si bien.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

Anonyme de Lyon	20
M. l'abbé Goetzinger, à Diekirch (Luxembourg)	100
Mme Renaud, du diocèse de Lyon	200

Pour les missions les plus nécessiteuses (Nyanza).

Un prêtre du diocèse de Lyon	5
Mme A. M. C... de M..., de Lyon	900

Pour la mission la plus nécessiteuse (Gallas).

M. l'abbé Ledieu-Gérard, du diocèse d'Amiens	5
Mme A. M. C... de M..., de Lyon	900

Pour le clergé de Genève.

H. M..., de Lyon	6

A Mgr Géraigiry, pour son orphelinat agricole.

Mme Le Bris, à Douarnenez, diocèse de Quimper, demande de prières	70

Au R. P. Vallot, à Sontay (Tong-King occidental).

De la part de Mlles Gabrielle et Marguerite, à Pouilly-en-Auxois, diocèse de Dijon	10

Au R. P. Guérin, pour l'église de Sainte-Anne-de-Thiès (Sénégal).

Mme Potier, à Laon, diocèse de Soissons	20
Mme Leneven, à Laon, diocèse de Soissons	2

A Mgr Cousin, pour le trimestre d'un séminariste.

Au nom de Sœur Thérèse de Jésus, diocèse d'Angers, demande de prières	50

Pour la léproserie du Japon (Tokio).

Anonyme de Lyon, avec demande de prières	1

Au R. P. Forbes des Missionnaires d'Alger, pour l'Œuvre du séminaire de Jérusalem.

Anonyme	50

Pour les catéchistes du Japon (M. Corre).

R. P. Sylvestre, à Bourg-de-Péage, diocèse de Valence	12
M. Gaudin, à Montréal	5 20
Anonyme	109 70

Au R. P. Domneau pour l'église à ériger, à Prince-Albert (vicariat apostolique de Saskatchewan).

Anonyme d'Argentan, diocèse de Séez	2

A Mgr Vidat (îles Fidji).

Anonyme	55

Au R. P. Bertreux (îles Fidji).

Anonyme	50

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



MONGOLIE ORIENTALE. — MARTYRE DU PRÊTRE CHINOIS LIN A SAN-CHE-KIA-TZE, d'après un dessin envoyé par le R. P. CLERBAUX (voir page 219)

NOTRE CARTE D'AFRIQUE

En même temps que ce numéro des *Missions catholiques*, tous nos souscripteurs recevront la magnifique prime que nous leur avions promise.

C'est une *Carte d'Afrique* à l'échelle du 12,000,000e. Nous avons confié le soin de la préparer à un des membres les plus érudits de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, le R. P. Meillorat, d'une compétence exceptionnelle pour les questions ecclésiastiques et géographiques du noir continent. Nos lecteurs n'auront qu'à jeter un coup d'œil sur la carte pour apprécier le talent avec lequel le savant religieux a mené à bonne fin cette minutieuse, délicate et laborieuse entreprise.

Voici, d'après une obligeante communication de l'auteur lui-même, quels principes ont présidé à la confection de cette œuvre si remarquable.

La carte est imprimée en cinq couleurs :

Noire, pour les noms géographiques, pays et localités, et pour les limites politiques.

Bleue, pour l'hydrographie, mer, lacs, fleuves et rivières.

Bistre, pour l'orographie.

Rouge et *chamois*, pour les limites ecclésiastiques des diocèses, vicariats et préfectures apostoliques. Les limites certaines sont continues; les indécises, coupées.

Les diocèses ont été divisés en diocèses ne relevant pas de la Propagande et en diocèses relevant de cette Congrégation. Les premiers portent le chiffre n° I, et les seconds le chiffre n° II.

Les limites des missions ont été tracées d'après les indications des *Missiones catholicæ*, 1891, volume publié chaque année par les soins de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Chaque vicariat ou préfecture porte le chiffre attribué dans le tableau n° I aux Instituts qui les desservent.

*
* *

N'ont pas été indiquées les missions qui ne forment pas de juridiction distincte, telles que les missions de Kabylie (Algérie), du Cunène (diocèse d'Angola et Congo), des RR. PP. Jésuites au Mozambique, au Transwal, au Cap oriental et qui sont partie intégrante de la Préfecture du Haut-Zambèze.

Pour l'Egypte, où il y a grandes complications par suite des rites orientaux, on a indiqué, outre le vicariat et la délégation d'Egypte, les diverses préfectures qui s'y trouvent, mais sans assigner à celles-ci de limites distinctes. On aurait pu en donner à la préfecture du Delta, qui est actuellement indépendante du vicariat; mais les

documents ont manqué pour le faire. Alexandrie a été indiqué comme évêché sans limite territoriale.

Le sud-ouest africain allemand n'ayant pas de juridiction ecclésiastique, pour le moment du moins, par suite du retrait des Pères du Saint-Esprit, qui ont reporté les limites de leur préfecture de Cimbébasie à la limite nord allemande, la carte n'a pas été teintée à cet endroit le long des côtes.

Le pointillé chamois qui existe dans le diocèse d'Angola indique que la préfecture du Bas-Niger y exerce juridiction.

* * *

Stations. — Dans les diocèses, qui, comme tels, sont censés être en grande partie catholiques, on n'a imprimé en rouge que le siège de l'archevêché ou de l'évêché. Deux résidences (Tunis et Carthage) ont été indiquées pour l'archidiocèse de Carthage, d'après les *Missiones catholicæ*.

Pour les vicariats et préfectures, on a tâché d'être aussi complet que possible, mais sans se flatter d'avoir toujours réussi.

Pour Madagascar, qui possède trois cent trente églises ou chapelles, on n'a mis que les stations les plus importantes compatibles avec l'échelle de la carte.

Pour d'autres, les stations ne sont indiquées que d'une manière incomplète dans les rapports ou les *Missiones catholicæ*; si elles sont indiquées, elles le sont sans précision, de sorte qu'il était impossible d'en assigner la place géographique, les cartes les plus récentes ne les portant pas. On s'est efforcé de compléter en allant aux renseignements oraux : mais, sauf chez les Pères Oblats, on n'a pu se procurer rien de précis.

* * *

La carte est au point pour les découvertes géographiques jusque dans le cours de l'année 1891. Les délimitations politiques, indiquées par un gros pointillé noir qu'il eût été impossible d'accentuer davantage sans surcharger outre mesure la carte, reproduisent les conventions les plus récentes.

Pour les noms géographiques, on a pris pour principe de n'en pas mettre un trop grand nombre, afin de conserver la carte bien lisible. On a donc fait un triage parmi les plus importants et les plus connus.

L'hydrographie, qui joue un rôle important en géographie et surtout en Afrique, a été très soignée. On en peut dire autant de l'orographie. Le mérite en revient au graveur, M. Hausermann.

* * *

La carte est accompagnée de deux tableaux.

Le tableau n° 1 donne, d'un seul coup d'œil, l'état de la hiérarchie et des missions en Afrique, en rangeant celles-ci sous le nom des Instituts qui les desservent. On y trouve indiquée et motivée la classification adoptée. Inutile de l'expliquer davantage. A noter simplement que les trois évêchés assignés à Alexandrie, le sont, d'après le R. P. Werner qu'on a suivi pour les diocèses.

Le tableau n° 2 donne l'état du catholicisme en Afrique. Deux causes ont obligé d'en réduire les colonnes : le manque de place et l'insuffisance des renseignements pour les écoles et pour le chiffre des élèves qui les fréquentent. Les chiffres qui figurent dans les diverses colonnes sont extraits : — pour les diocèses (1), du R. P. Werner ; — pour les missions, vicariats et préfectures, des rapports officiels ou, à leur défaut, des *Missiones catholicæ*.

* * *

M. Hausermann a exécuté ce travail avec beaucoup de conscience, cherchant et recherchant sur toutes les cartes à sa disposition les noms des stations de missions que les documents n'indiquaient que vaguement, et mettant une grande patience à débrouiller les délimitations, parfois fort compliquées, des juridictions.

Nos lecteurs le voient, nous n'avons reculé devant aucun sacrifice pour leur donner une carte absolument complète de l'Afrique ecclésiastique. Nous remercions ceux qui, parmi eux, ont allégé, par leurs offrandes généreuses, les dépenses occasionnées par ce beau travail et nous recevrons avec reconnaissance les dons qui nous seront encore offerts dans le même but.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Rome, 27 avril 1892.

Sur la proposition de la Sacrée-Congrégation de la Propagande, le Saint-Père a nommé archevêque d'Agra (Hindoustan), Mgr Alphonse Van den Bosch. Ce prélat avait été nommé évêque de Lahore au mois de septembre 1890.

Né à Anvers (archidiocèse de Malines), le 18 juin 1854, Mgr Van den Bosch entra dans l'Ordre des Capucins, fit ses études dans la province belge, et fut professeur de théologie morale. En 1884, il fut envoyé comme missionnaire à Allahabad, et y remplit, jusqu'à son élévation à l'épiscopat, les fonctions laborieuses du ministère apostolique, avec la charge plus difficile et plus délicate de conseiller et de chancelier épiscopal.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — S. Em. le cardinal Ledochowski, préfet de la Propagande, a attribué sur les fonds de l'Œuvre pour l'abolition de l'esclavage, une somme de 400,000 francs à S. Em. le cardinal Lavigerie pour les missions africaines confiées aux Pères de la Congrégation des Missionnaires d'Alger.

Lyon et Paris. — L'Œuvre de la Propagation de la foi a célébré, mardi 3 mai, le soixante-dixième anniversaire de sa fondation. A Lyon, le saint sacrifice de la messe a été offert en présence du Conseil central et du Comité diocésain dans l'église Primatiale par Son Eminence le cardinal Foulon. Le soir, avant le salut solennel chanté par la Maîtrise de Saint-Jean, M. l'abbé Guillibert, vicaire général d'Aix, a, dans un discours éloquent, raconté les origines de l'Œuvre bénie dont Lyon, la ville de Marie, a eu la gloire d'abriter le berceau.

A Paris, le Conseil central s'est réuni, entouré de nombreux

(1) Le R. P. Werner met un million de catholiques pour l'Angola. Ce chiffre est évidemment au-dessus de la vérité. Pour le rendre plus croyable, on l'a fait précéder du mot : « baptisés ».

fidèles, dans l'église de Saint-Sulpice. Mgr Potron, évêque de Jéricho, a offert la sainte messe.

Nous le savons, partout notre grande fête s'est célébrée au milieu de leur édifiant concours, et beaucoup de communions ont appelé sur elle la protection divine. Dans un grand nombre de diocèses, NN. SS. les évêques ont bien voulu rehausser ces solennités de leur présence. Qu'ils en soient remerciés !

Asie Mineure. — Les religieuses de la Congrégation de Saint-Joseph de Lyon, établies à Césarée, nous écrivent, le 17 février 1892 :

« Il y a quelques mois, nous quittions notre chère France pour nous diriger vers ces contrées de l'Asie Mineure plongées dans l'hérésie, le schisme et le mahométisme. Nous partions pleines de courage. Notre long et pénible voyage a été heureux, et aujourd'hui nous comptons trois mois écoulés depuis que nous avons mis pied à terre dans cette ville de Césarée pour laquelle nous étions destinées. Nous n'avons pas tardé à constater l'état navrant dans lequel se trouve ce pauvre peuple d'Arménie. A Césarée, il n'y a qu'un très petit nombre de catholiques et encore ne le sont-ils que de nom, car il leur suffit d'être inscrits sur un registre et par ce seul fait, ils se disent catholiques, sans s'inquiéter davantage de leurs devoirs de chrétiens qu'ils ne connaissent nullement.

« Depuis quelques années, des écoles ont été fondées, mais, hélas! des écoles schismatiques et protestantes qui malheureusement fonctionnent assez bien. Pour nous, arrivant les dernières, il nous est douloureux de nous trouver dans la plus complète impuissance d'ouvrir des classes, faute de ressources pour nous procurer un local nous permettant de recevoir les nombreuses petites filles qui viennent à nous avec empressement; car notre titre de religieuses françaises a un prestige particulier dans ce pays qui aime la France. Les familles insistent pour nous faire accepter leurs enfants, et nous demandent sans cesse quand nous pourrons les recevoir. Nous les ajournons en attendant que la bonne Providence nous fournisse les moyens de réaliser leurs désirs, et plus encore les nôtres.

« Nous avons reçu quelques élèves au nombre desquelles se trouvent des schismatiques ; ces enfants nous donnent les plus consolantes espérances pour l'avenir : elles subissent entièrement notre influence et sont déjà transformées. Elles font l'étonnement des grandes personnes qui les voient à l'église, priant et gardant une bonne tenue ; car ici les femmes semblent ignorer la présence de Notre-Seigneur dans les églises. De nombreuses petites filles viennent se joindre à nos élèves pour les imiter, et être plus près de nous ; et leurs mères de s'approcher également pour nous demander si nous voulons les recevoir à l'école. Nous pouvons facilement conjecturer que nous ne tarderions pas à avoir des centaines d'enfants. Nos petites élèves aiment à apprendre des prières et à chanter des cantiques qu'elles répètent dans leurs familles. Un jour, l'une d'elles, pendant la classe, sort et va s'agenouiller devant un tableau de la Sainte Vierge :

« — Que fais-tu, mon enfant ? »

« — Je prie la Sainte Vierge pour être bien sage, » nous répond-elle dans sa langue. La pauvre petite, c'est à peine si elle commence à savoir ce que c'est que la Sainte Vierge.

« Avec les ressources de la mission, on a pu acheter quelques vieilles masures ; mais elles ne pourraient être utilisées pour salles de classe. A Césarée, on bâtit vite et à peu de frais ; une somme de 20,000 à 25,000 francs permettrait de construire une maison en rapport avec les œuvres que réclamerait la mission : salle d'asile, classes, ouvroirs, œuvres appelées à faire promptement beaucoup de bien.

« Nous prions ardemment saint Joseph d'inspirer à des âmes charitables, si nombreuses dans notre chère France, de s'assurer à elles-mêmes la récompense des apôtres par le concours qu'elles prêteront, grâce à leurs dons généreux, au salut d'une multitude d'âmes qui béniront éternellement leur charité. Les noms des bienfaiteurs et bienfaitrices seront inscrits sur une plaque placée dans notre école ; ce sera là un monument qui parlera à jamais, à ce pauvre peuple de l'Arménie, de la charité des catholiques français, et par là même augmenterait encore l'estime que ce pays a pour la France. »

Mongolie orientale. — Le R. P. Al. Clerbaux, de la Congrégation du Cœur-Immaculé de Marie, de Scheut-lez-Bruxelles, nous envoie les détails suivants sur la mort précieuse devant Dieu du P. Lin, prêtre chinois, victime de la rage des rebelles lors de la grande insurrection du mois de novembre 1891 (1) :

« Le P. Lin, âgé d'environ cinquante-cinq ans, était le plus capable et le plus zélé des prêtres chinois aidant les missionnaires européens à évangéliser la Mongolie orientale.

« Les nombreuses conversions, près de trois mille, opérées en un an dans le district de Pa-Keou, étaient, en majeure partie, le résultat de sa vaillante activité.

« A une adresse toute chinoise pour traiter avec les mandarins, le P. Lin joignait le caractère franc, ouvert et jovial d'un Européen, et une telle générosité que ses modestes appointements passaient entièrement en aumônes.

« Les détails les plus précis sur son martyre ont été fournis à notre confrère, M. Van Dyck, par un prince mongol, témoin oculaire de cette horrible scène (voir la gravure p. 217).

« Le P. Lin, saisi par les persécuteurs vers quatre heures du matin, fut dépouillé entièrement de ses vêtements et attaché, jusqu'au lever du soleil, à un arbre planté devant la pagode de San-che-kia-tze. On ne lui trancha la tête qu'après l'avoir abreuvé d'outrages et lui avoir ouvert le corps pour en extraire le cœur et les entrailles. Il est probable que le cœur a été mangé par les féroces Tsai-li-ti.

« A la date des dernières lettres, Mgr Rutjes était en instance pour entrer en possession des restes du martyr.

« Tous les chrétiens de la région, pour la plupart encore catéchumènes, ont été d'un héroïsme digne des premiers temps de l'Église. Plus de mille d'entre eux ont reçu le baptême du sang. Les autres, errant fugitifs dans les montagnes désertes, bien loin de se plaindre de leurs malheurs, ne cessent de répéter : « *Ting Tien-Tchou-de ming ba*, obéissons à l'ordre de « Dieu. »

« Quand des néophytes, naguère encore païens, peuvent s'élever à une telle hauteur de sentiments, on peut prédire à l'Église éprouvée de Mongolie orientale un réveil glorieux, et une fois encore se vérifiera l'antique adage : *Sanguis martyrum, semen Christianorum.* »

LE CHANG-HAI CHRÉTIEN

ET

LE CHANG-HAI PAYEN

PAR LE **R. P. RAVARY**, *de la Compagnie de Jésus*

MISSIONNAIRE AU KIANG-NAN

Suite et fin (2)

LETTRE HUITIÈME

Orphelinat païen et autres établissements de bienfaisance du Chang-hai païen. — L'orphelinat de la ville, son administration, ses recettes, ses dépenses. — Autres bonnes œuvres. — Distribution de riz. — Club des marchands.

Aujourd'hui même, 25 janvier 1889, je lis dans le journal anglais de Chang-hai un article qui vient fort à propos comme préface de cette lettre. Cette feuille, le *Daily-News*, prend son article dans le *Chen-pao*, journal chinois tiré à quatorze mille exemplaires, fort répandu et faisant autorité.

(1) Voir les *Missions catholiques* du 22 janvier 1892, p. 38.

(2) Voir les *Missions Catholiques* des 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19 et 26 février, 4, 11, 18, 25 mars, 1er, 8, 15, 22 et 29 avril.

Je traduis les premières lignes.

« Depuis trois ans, existe dans la ville de Fou-tcheou (capitale de la province du Fo-kien) une institution charitable, appelée *Iao-in-dam* (orphelinat) pour le refuge des petites filles des familles pauvres. Sans ce moyen, nombre de familles auraient recours au crime abominable de l'infanticide des petites filles, crime qui devient de plus en plus fréquent dans le pays. De fait, cette bonne œuvre a sauvé la vie à des centaines d'innocentes créatures qui, sans ce refuge, auraient été infailliblement noyées. »

Voilà qui est positif, sérieux, affirmé par un Chinois, par un lettré qui parle mal de son pays, parce qu'il tient à dire la vérité.

Contre un tel témoignage, quelle valeur peuvent avoir les déclamations de tel Européen, voyageur et même Résident, accusant les missionnaires d'exagération, presque de mensonge sur la question de l'infanticide !

Je quitte l'orphelinat de Fou-tcheou qui m'est peu connu, pour parler de celui de Chang-hai, avec lequel j'ai fait ample connaissance, grâce à un volume qui est sur ma table. Ce livre, imprimé par les ouvriers et les orphelins du Tom-zen-pougneu dam, est intitulé : *l'Orphelinat de Chang-hai.*

Cet orphelinat dépend du grand établissement dont j'ai déjà parlé. La même administration le régit, quoiqu'il ait un local séparé.

* * *

Dans presque toutes les villes du Céleste-Empire, se rencontrent des espèces d'orphelinats appelés Iao-in-dam, destinés à recevoir les enfants que les familles ne peuvent ou ne veulent pas nourrir à leur naissance.

Ces établissements sont régis par des administrations particulières et indépendantes des magistrats de la ville. Les mandarins, les hauts fonctionnaires de la province, les empereurs eux-mêmes encouragent la création de ces œuvres charitables, si utiles et même appelées dans les pièces officielles, œuvres de nécessité publique, parce que, lit-on dans ces édits, « chez un peuple si nombreux, il y a toujours des gens grossiers, ignorants et sans entrailles qui violent la loi naturelle en faisant mourir leurs enfants, surtout leurs petites filles, sous prétexte de ne pouvoir les nourrir. » Les notables des villes sont en même temps invités à se réunir en conseil pour aviser aux moyens de créer et de soutenir ces maisons de refuge par le moyen d'aumônes et de souscriptions volontaires.

Grâces à ces exhortations, aux bonnes traditions nationales et au caractère charitable des populations, cet appel est entendu. Dans toutes les classes de la Société, il n'y a qu'une voix pour approuver de telles œuvres de bienfaisance. De fait, ces orphelinats existent en Chine de temps immémorial. De nos jours, ces établissements sont nombreux. Des souscriptions sont ouvertes pour toutes les bourses.

Les mandarins, mais en leur nom privé, font assez souvent de larges aumônes à la pagode d'abord, puis à ces institutions charitables. De bonnes matrones ajoutent parfois des maisons, des propriétés, des terres, dont les revenus sont perçus par l'administration. Les recettes annuelles sont le plus souvent considérables.

J'ai dit ailleurs qu'en général les comptes rendus des grandes administrations de commerce et de bienfaisance étaient tenus et publiés avec clarté et exactitude. Je suis moins affirmatif pour le cas de certains orphelinats, païens eux aussi, que je connais dans notre province du Kiang-nan. Je sais que les ressources sont abondantes. Tel de ces établissements est richement doté. Grandes sont les aumônes, nombreuses sont les souscriptions, et les fruits obtenus sont modestes. Une vingtaine d'enfants sont entretenus dans l'orphelinat et partagés entre huit ou dix nourrices qui s'engagent pour un an à demeurer dans la maison. Trente à quarante sont confiés à des nourrices des faubourgs et des environs de la ville. Ces femmes doivent chaque mois se présenter à l'administration avec l'enfant qu'elles élèvent pour recevoir leur salaire. Mais là, il est facile de tromper les gens. Dans le cours d'une année, combien de ces frêles créatures meurent dans la maison de la nourrice du dehors !

Quoi de plus facile alors de remplacer le mort par un enfant qui lui ressemble. La nourrice apporte au trésorier son propre enfant ou celui d'une parente ou d'une commère du voisinage, reçoit les 800 sapèques mensuelles (4 f.) et s'en retourne joyeuse d'avoir gagné cet argent à si bon compte. Voilà donc au plus quatre-vingts à cent enfants nourris et entretenus dans un orphelinat fondé pour deux cents et même trois cents ! Quand vous demandez la cause du nombre si restreint d'enfants reçus dans le cours d'une année, les administrateurs vous répondent avec un grand calme que l'année a été meilleure et la récolte fort bonne. De fait, plus la misère est grande, plus nombreux sont les enfants admis dans ces refuges. Je serais curieux d'entendre la réponse donnée à cette seconde question : « Quand le nombre des enfants est fort limité et peut être entretenu avec la moitié des recettes, que devient l'autre moitié de l'argent ? » On peut croire qu'on la met en réserve pour augmenter le capital. La voix publique est moins crédule et plus sévère, et ajoute que cet argent file par la tangente ! J'incline à croire qu'il y a quelque fondement à cette rumeur.

L'orphelinat de Chang-hai se trouve dans des conditions meilleures. Il est régi par la forte et nombreuse administration qui gouverne toutes les œuvres charitables dont nous venons de parler. Ailleurs, dans nombre de cités chinoises, cinq ou six notables seulement se chargent de ces établissements. Ces messieurs sont moins connus du public. Rien d'étonnant alors si la surveillance et la gestion des affaires laissent à désirer. Or, à Chang-hai, malgré la bonne volonté de si nombreux administrateurs, je sais de source certaine qu'il y a fraude et abus. Tel employé inférieur, pour quelques centaines de sapèques, livre volontiers un enfant nourri dans la maison et cela au premier venu, sans informations préalables, et sans avertir qui de droit. Il se contente de faire écrire sur le registre par le greffier du bureau que, tel jour, un enfant a été donné à une famille pour être adopté. Ajoute-t-il de lui-même un petit embellissement au tableau, que l'adopté est entré dans une excellente famille habitant tel et tel endroit, que les conditions sont on ne peut plus favorables ; je l'ignore. Je sais seulement trois choses, d'abord que le bonhomme a reçu 300 sapèques, doux encouragement pour continuer son

petit commerce, que l'officier du bureau est de bonne composition et qu'enfin la vigilance de l'administration est assez faible sur ce point.

Ces quelques pages suffisent, ce me semble, pour donner une idée de l'organisation de ces orphelinats. Il y a des abus; mais n'oublions pas que nous sommes en pays païen. Cependant les administrateurs méritent beaucoup du pays et de la patrie ! S'ils pouvaient mériter pour l'éternité et non pas seulement l'estime et la reconnaissance publique !

Quelques autres œuvres charitables. — Distribution de riz aux pauvres.

Je termine ce petit travail que j'ai appelé le *Chang-hai chrétien et le Chang-hai païen.* Je n'avais pas la prétention de tout dire. Je me proposais seulement de dessiner à grands traits le curieux tableau d'une cité chinoise qui m'est bien connue par le long séjour que j'y ai fait.

Terminons par l'émunération de quelques autres œuvres de bienfaisance.

Je commence par une œuvre qui rend un service considérable aux familles pauvres habitant au sud de la ville. Quelques familles chrétiennes y participent. C'est une distribution de riz faite deux fois par jour pendant trois mois en hiver et une fois seulement dans les deux mois qui précèdent. Ce riz est cuit dans un local près de notre cimetière, à un demi-kilomètre de la porte méridionale. J'ai entendu dire que cette grande quantité de riz donné chaque année était une fondation charitable faite il y a déjà longtemps. La portion de riz est livrée à toute personne qui s'est fait inscrire par l'administration de cet établissement. On lui remet une fiche en bambou, portant son nom qu'elle doit montrer chaque fois qu'elle demande une ration.

Dans cet établissement, trois hommes cuisent le riz ; il est donné deux fois par jour à plus de six cents pauvres. Chaque fois, on reçoit la valeur de deux tasses ordinaires.

De plus, on offre du riz non cuit à six cent quarante personnes. Tous les cinq jours chacune en reçoit près de deux livres.

Ces distributions se font régulièrement et par les soins d'une administration spéciale, dans deux autres établissements en dehors de la porte du nord.

Wei-koué ou clubs des Marchands.

Je ne veux que signaler ici les corporations, vraies Sociétés de secours mutuels. Elles sont nombreuses en Chine. En dépit des révolutions, les traditions antiques, les vieilles institutions se sont conservées, et parmi elles les corporations de marchands, de chefs de métiers, d'ouvriers, etc. Ces clubs, réunions de commerce et d'affaires avant tout, se transforment à l'occasion et sans effort en Sociétés bienfaisantes. Un marchand dans la gène reçoit aussitôt des secours en argent et en nature ; on vient encore en aide aux veuves, aux familles, aux parents, souvent étrangers à la ville et à la province ; on prend aussi en dépôt les cercueils des commerçants étrangers, morts à Chang-hai, avec promesse de les faire transporter, dès la première occasion à la sépulture de famille.

Dernier trait de mœurs locales. Les clubs ont toujours une salle, convertie en petite pagode ; un théâtre où, quatre fois par an, l'administration fait venir des comédiens qui ont la charge d'amuser le peuple.

∴

Après ces longues pages, un mot de conclusion, court et pratique. Il y a du bon en Chine, des traditions excellentes, un principe d'autorité fortement maintenu, des familles encore intactes. Mais que de fois, hélas, dans ce monde païen, la vertu est toute extérieure, la piété ostentation, et la charité pur décorum ! Que de fois, en écrivant ces lignes, je pensais aux sépulcres blanchis qui recèlent une profonde corruption ! Le divin foyer, qui brûle et purifie le fond des âmes, qui donne aux œuvres extérieures vie et fécondité en ce monde et au-delà, c'est Jésus-Christ, et les païens ne le connaissent pas. Puissent nos prières et nos efforts hâter pour eux l'heure du salut !

FIN.

DE CARTHAGE AU SAHARA

Par M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

(Suite 2)

L'oasis d'El-Hamma. — La fin de l'étape. — Tôzeur. — Dar-el-Bey. — Le Bouhabibi. — Le marchand d'absinthe. — La population. — L'administration. — Vestiges chrétiens. — Ruines à Tôzeur — Bled-el-Hader. — Les maisons. — La mosquée. — Les mœurs.

L'oasis d'El-Hamma renferme environ deux mille habitants et quatre-vingt mille palmiers. Elle forme quatre villages: El Areg, Nsaïba, Nahred et Nemlat, qui est le plus important. Les sources minérales, dont la température atteint 39 degrés, sourdent au sommet d'une dune, très accidentée sur ses pentes. De charmants ruisseaux s'échappent des piscines et courent au milieu de gracieux bosquets.

Les piscines sont romaines. Les Arabes les abritent derrière une palissade et sous un toit de troncs de palmiers.

Une autre source coule au fond d'une gorge et présente le volume d'une rivière aux méandres capricieux avec des berges de sable.

Du sommet de la dune l'œil plonge dans l'immense dépression du chott el-Rharsa, où se déversent l'oued Tarfaouï et toutes les eaux du bassin de Gafsa. Mais le mirage ne permet guère de prendre une image bien nette de l'horizon. Le ciel se marie avec la plaine. La notion des distances s'efface dans ce champ illimité de l'espace, où tous les objets paraissent brouillés et confondus.

Les gens de l'oasis arrivent successivement pour nous examiner. Ils ne sont pas hostiles ; ils paraissent plutôt curieux de voir nos personnes et d'apprendre de notre

(2) Voir les numéros des 1er, 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19, 26 février, 4, 11, 18, 25 mars, 1er, 8, 15, 22 et 29 avril, et la carte page 114.

guide qui nous sommes, où nous allons, pourquoi nous sommes venus. La plupart se tiennent à distance et évitent de se compromettre avec les deux roumis. La présence d'un étranger est presque un événement.

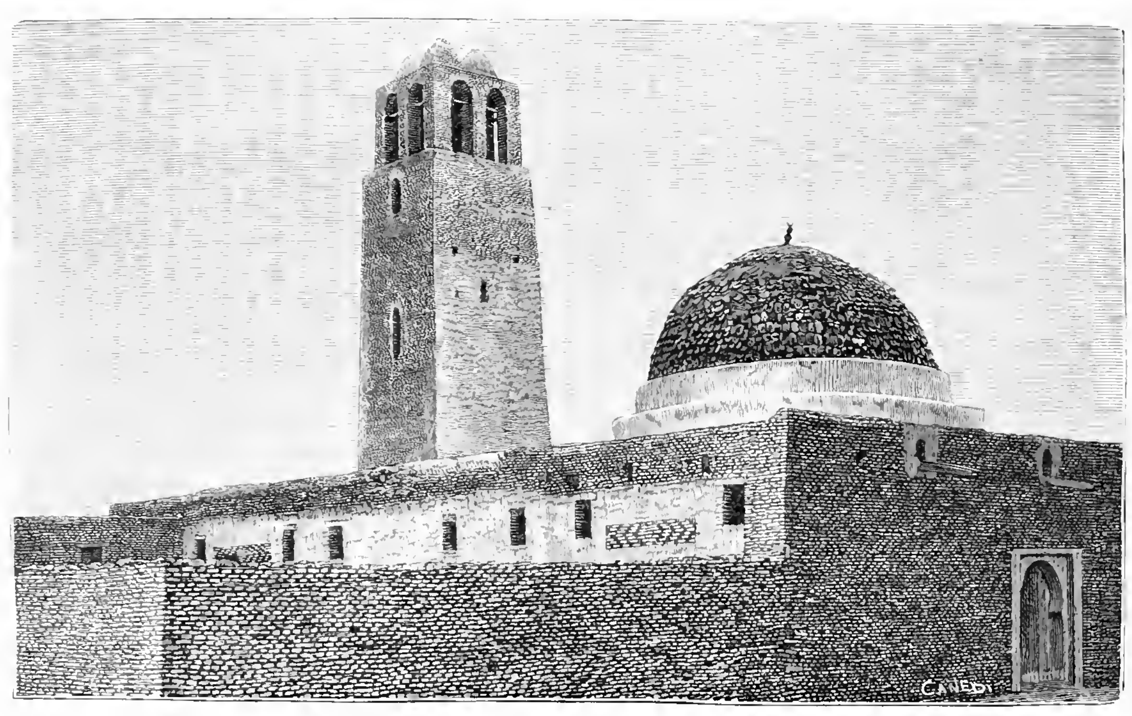
Cependant, au moment du départ, plusieurs amènent des mulets, des chevaux et des ânes et nous font un joyeux cortège sur la route de Tôzeur.

Le soleil baisse. Les sables rouges sont enflammés. Nous suivons, à l'est, une colline qui sépare le bassin du chott El-Rharsa de celui du Djérid. L'oasis d'El-Hamma a disparu. Celle de Tôzeur n'est guère visible. Un point noir grossit là-bas dans l'océan des sables. En deux heures nous franchissons les douze kilomètres. Nous apercevons maintenant la tête des palmiers, un minaret, le dôme d'une mosquée aux ardoises peintes. Des hommes ou plutôt des paquets de calicot blanc s'agitent hors des murs ; des enfants nus se vautrent dans l'arène brûlante.

Voici des murailles de briques, séchées au soleil, avec des dessins bizarres. Ces maisons ne semblent pas avoir de fenêtres ; quelques-unes sont munies de moucharabis. Nous traversons la place où des caravanes de chameaux ont établi leur campement. A droite, le drapeau français flotte sur la boutique d'un épicier. Au fond de la place, le Dar-el Bey, la maison du vice-consulat est abritée, elle aussi, sous les couleurs nationales.

Des spahis se sont déjà emparés de nos chevaux. M. Henri, vice-consul de France, et son contrôleur-adjoint, nous font un aimable accueil.

Une première cour est réservée aux cavaliers et aux spahis de service. Une seconde cour, transformée en jardin,



TUNISIE. — Minaret penché et mosquée de Tozeur; d'après une photographie de M. Hébrard. (Voir page 224).

est entourée d'un cloître sur lequel s'ouvrent les bureaux et les appartements du vice-consul.

Nos chambres sont au premier, c'est-à-dire sur le toit. Pour y arriver, il faut d'abord monter sur la terrasse de la maison, d'où nous apercevons la ville et la bordure de l'oasis. Un couloir délabré nous mène du toit à nos appartements. Une table, deux cuvettes, deux lits de camp, avec des couvertures de laine aux couleurs vives, composent notre couche et notre mobilier. Les draps sont ici un luxe inconnu. Je ne songe pas à m'en plaindre. Ne serons-nous pas mieux que dans les sables où nous avons couché la veille !

M. le contrôleur adjoint nous emmène chez lui et nous offre un kouskous qui fait le plus grand honneur à son chef de cuisine, un indigène qu'il a dressé lui-même.

La soirée est superbe. Du haut de la terrasse nous entendons la musique et les chants des Arabes, accroupis sur le seuil du café voisin. Un calme religieux semble planer sur l'oasis. Les étoiles surgissent des profondeurs du firmament avec un éclat ignoré de nos pâles climats.

Mais il ne suffit pas d'avoir apaisé la faim de nos estomacs ; il faut aussi que le repos rende à nos âmes la gaîté, à nos membres, la souplesse. Pour mon compte, je ne tarde guère à bercer mon esprit des mirages du rêve, tandis que M. Hébrard, en butte aux attaques d'invisibles ennemis, se débat sur sa couche et regrette presque les sables de Gouilla.

Aux lueurs de l'aube, j'entends les chameaux renâcler, les ânes braire, et les Arabes pousser des cris gutturaux. Un charmant petit oiseau brun, cendré sur le dos, les ailes et l'extrémité de la queue de couleur havane, vient se poser sur le bord de mon lit et m'appelle de son petit cri, doux, incessant. Je remarque vite qu'ils sont deux dans la chambre. Ils entrent et sortent par une minime ouverture

ménagée à dessein vers le haut de la porte. Ces oiseaux sont des bouhabibi, des amis. Toutes les maisons de l'oasis en ont d'aussi familiers.

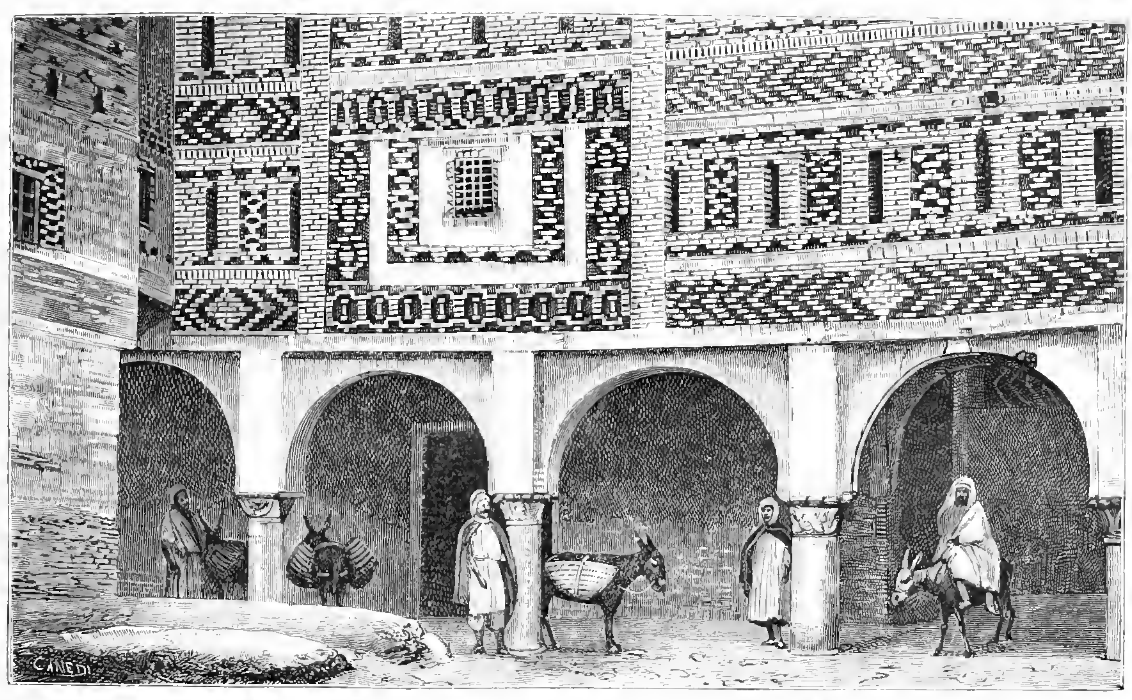
Les gracieux volatiles s'amusent à inspecter nos appareils en poussant de petits cris que l'on prendrait volontiers pour des questions. Ils se plaisent à répondre à nos paroles à leur manière et sautillent dans la chambre et sur nos colis de façon fort gentille. A l'heure du repas, ils se posent sur la table comme pour réclamer une miette, puis disparaissent sans bruit pour revenir de même. Leur plaisir est de vivre au sein d'une famille humaine.

Le bouhabibi ne se trouve que dans les régions tropicales. Gafsa marque au nord l'extrémité de la zone qu'il ne franchit pas. Il ne s'aventure même pas à Gabès, à plus forte raison à Kairouan à et Tunis. La loi musulmane le déclare sacré. Quiconque s'aviserait de lui nuire ou de toucher à son nid encourrait une amende.

Les indigènes l'aiment et le respectent. « Les bouhabibis sont, disent-ils, les âmes de nos parents morts. Comme ils ne peuvent se passer de la société des vivants, ils viennent, sous cette forme charmante, nous visiter et s'associer à nos joies et à nos peines. »

Dès que j'ai terminé ma toilette, je cours à la fenêtre, garnie d'un moucharabi. La place, blanche de soleil, est pleine de burnous, de chameaux, de poteries et de paquets d'herbe destinés aux caravanes. Je prends une photographie de ce tableau vivant.

Avec M. Hébrard je vais saluer nos hôtes et ensemble nous allons visiter la ville, réservant l'oasis pour les heures plus chaudes.



TUNISIE. — MAISON EN TOB A TÔZEUR; d'après une photographie de M. KECK (voir p. 224).

Nous voilà de nouveau sur le toit ou plutôt sur la terrasse de la maison.

Les terrasses sont, en Orient, le lieu où se prolongent les veillées, où se débitent les contes, où se traitent les affaires, où s'ourdissent les complots, où se transmet la tradition, où se communique la bonne parole. La fumée du calumet, la clarté des étoiles, les chaudes haleines et le silence du désert invitent aux longues causeries. Le Sauveur faisait allusion à cette coutume de s'assembler sur les terrasses des maisons pour respirer et apprendre les nouvelles, quand il invitait les apôtres à prêcher sur les toits la bonne nouvelle et le royaume de Dieu.

L'aspect de la petite ville n'a rien de monumental. Ce qui frappe le plus nos regards, c'est l'empressement des Arabes chez le Français qui abrite sa boutique sous le pavillon tricolore. Ils paraissent avoir un goût prononcé pour l'absinthe à 75 centimes le litre. Que notre compatriote vende aux chalands des denrées coloniales et réalise promptement une brillante fortune, c'est son affaire. Mais je regrette qu'il débite son alcool aux indigènes en prenant pour enseigne le drapeau national. Ne semble-t-il pas agir sous le visa du contrôle ?

Tôzeur est la plus belle et la plus grande des oasis du Djérid. Elle compte sept villages, tous placés sur la lisière de la forêt. Ce sont Bitchenia, Bled el Hader, Zaouïat Serrahoui, Djehim, Abbas, Zaouïat Sidi bou Lifa et Tôzeur, qui en est le centre le plus important, la véritable capitale du chott et du Belad ed Djérid, le pays des palmiers.

Sur une population d'environ sept mille habitants, nous trouvons seulement sept Européens.

Les étrangers, ce sont nous. Ce qui étonne ici, c'est notre costume, notre visage. Le burnous l'emporte sur la redingote, et le calicot blanc sur le drap noir, gris et marron. Tandis qu'en France les visages ont le teint clair

et les habits des couleurs peu voyantes, ici les visages sont brûlés, brunis ou noirs, et les vêtements éclatent en teintes vives.

Au moment de notre passage, la patrie était représentée par M. Henri, vice-consul de France, envoyé depuis au contrôle de Kairouan. C'est un homme fort aimable, qui a passé sa vie au service de la France, en Abyssinie. Chaque année il supportait encore, pendant trois mois, les inconvénients d'une température torride, où le thermomètre oscille, à l'ombre, entre trente-cinq et quarante-cinq degrés. Il est remplacé par M. Canova.

Le contrôle de Tôzeur équivaut à une petite royauté. Les ordres du vice-consul ne sont ni discutés, ni discutables.

Le prestige du commandement est tel que des gens de très bonne condition briguent l'honneur d'être chaouch ou spahi du représentant de la France. Avec cette parcelle d'autorité, à laquelle ils savent donner une si grande importance, ils deviennent des personnages et réclament la diffa et l'alfa.

L'administration revêt à Tôzeur un caractère purement civil. Une douzaine de spahis et quelques cavaliers indigènes servent d'éclaireurs, de policiers, de gendarmes, et se tiennent prêts à toutes les courses. Un commissaire spécial est chargé de rendre la justice.

J'exprime le vœu que M. Canova puisse construire à Tôzeur, sinon un palais, du moins un hôtel plus confortable, plus digne de la ville et de lui-même.

La création de Tôzeur est fort ancienne. Berbères et Arabes y sont mélangés de façon à écarter actuellement presque toute différence entre ces deux races, altérées aussi par l'infusion de sang soudanien. *Tôzeur* ou *Touzer* est une forme de *Tsour*, qui a formé *Tyr*, la forte ; on appelle encore pays des *Ksours*, ou des *Tsours*, la région au sud de Gabès, où les forteresses abondent. Ce mot est une des figures de Utsuur, Outsouour, provenant d'*Assour*, nom particulier du dieu Ilou à Ninive, qui est le dieu suprême, le *On* des Egyptiens, le *Baal* de Chanaan, le *Hélios* des Grecs.

Tôzeur faisait partie du royaume de Micipsa. Ptolémée dans ses Tables la nomme *Tisouros*. Elle fut un siège épiscopal ; Benenatus, l'un des titulaires, condamna au concile de Cabarsussa les doctrines donatistes. S. Augustin lui donne le titre de *Tiguritanus*. Asselicus, adversaire de Donat, et Florentinus, exilé par le roi vandale Huméric, furent évêques de Tôzeur.

Nous visitons, au village de Bled-el-Hader, les restes de l'ancienne ville de Tisurus. Les débris de cette grande cité ont disparu pour être employés comme matériaux de construction dans les différents villages qui bordent l'oasis.

Sur une éminence du sol gisent encore les vestiges d'un vaste édifice, orné jadis de plusieurs rangées de colonnes, dont les fûts brisés sont ensevelis sous la terre. C'était, dans le principe, un temple transformé d'abord en basilique chrétienne et, plus tard, en mosquée musulmane. Au milieu de l'immense plate-forme, dont ce monument occupait une partie, s'élève une *semah* ou tour carrée, bâtie en briques. Elle devait servir de minaret à la mosquée, et précédemment de clocher à l'église chrétienne. Car, par les assises au moins, elle est antérieure à l'invasion arabe. Mon opinion personnelle est qu'elle date des Romains. Elle a une grande analogie de construction avec les bains de Fériana, qui sont aussi en briques, et avec la tour de Néron et le temple de Vénus à Rome. A travers les magnifiques jardins qui avoisinent cette plate-forme, nous remarquons un très beau puits antique, d'une profondeur considérable, et à chaque pas d'énormes blocs séculaires, notamment le long de l'oued qui arrose et fertilise l'oasis.

Cet oued se subdivise, à partir d'un ancien barrage à larges moellons, en trois branches principales, qui se ramifient elles-mêmes en des milliers de petits canaux. Les bords en étaient jadis garnis de pierres de taille.

Les maisons n'ont qu'un seul étage. Elles sont construites en tôb ou briques cuites au soleil, disposées suivant un dessin régulier, qui produit l'effet d'un immense tapis étendu sur les murailles. Ces carreaux, ces losanges, ces croix multipliées, témoignage inconscient et traditionnel du christianisme des aïeux, donnent aux habitations un certain aspect d'élégance. De légers frontons sont simulés au-dessus des portes.

Celle que reproduit la gravure de la page 223 est une des plus belles. Elle repose sur des colonnes antiques. Peu d'édifices ont un aspect aussi monumental. Tôzeur contient sept cent soixante maisons. Le voisinage de l'oasis et les déserts qui entourent la ville, obligent la population à renoncer à la vie nomade.

Les ruelles sont malpropres, tour à tour remplies de poussière et de boue. Des voûtes espacées atténuent, çà et là, la réverbération aveuglante du soleil. Quelquefois un simple plancher, recouvert de briques, réunit deux maisons par-dessus la rue. Des galeries reposent sur des piliers, rodés par l'usure, crevassés par le temps, écornés par les chocs, offrant tous les caractères d'une origine antique. Des tronçons de colonnes, des débris de sculptures, des fragments de chapiteaux et des moellons de grand appareil sont encastrés pêle-mêle au milieu de matériaux modernes.

Tous ces édifices manquent en général de solidité. Plusieurs sont écroulés ou menacent ruine. Les deux principaux minarets ont des attitudes penchées qui ne sont pas exemptes d'une certaine mélancolie. Elles ne sont pas un défi porté par l'architecte aux règles de l'art, comme la tour de Pise ; elles accusent simplement l'usure des siècles et l'instabilité de leurs fondements. Huit arcades, soutenant quatre coupoles en forme de ruches à miel, terminent le minaret légèrement incliné de la grande mosquée. Le dôme du milieu scintille par le reflet des faïences jaunes et vertes qui le recouvrent (voir la gravure p. 222). Un autre minaret carré pèche contre les règles de la normale plus que la tour de Pise. Peut-être est-ce un ancien clocher ? Car on voit encore la place de la cloche sous l'arcade du faîte.

Nous sommes loin des mœurs et des produits de l'Europe. Tôzeur n'a rien de ce que nous aimons en France. Tout ce que nous voyons est nouveau pour nos yeux et nos esprits. Tôzeur ne possède ni église, ni école, ni hôpital, ni refuge. Vous n'y trouverez pas un prêtre, ni un orphelinat, ni une sœur de charité. Les œuvres de la civilisation chrétienne, mortes sur ce sol depuis douze siècles, ne sont pas encore prêtes à y renaître.

L'aumônier de Gabès, qui est à quatre journées de marche,

est le représentant le plus voisin du culte catholique. Tout le Djérid, le Souf, le Nefzaoua, et toutes les villes comme Feriana, Gafsa, depuis Kairouan attendent encore la présence consolatrice d'un missionnaire. L'œuvre du cardinal Lavigerie est donc loin d'être complète.

Mais, en revanche, la forêt de palmiers continue à être la plus belle et la plus considérable de l'univers. Elle est comme un sourire de végétation au milieu des sables brûlants qui l'environnent. Il n'existe pas au monde de jardins plus frais, mieux arrosés, plus touffus, plus verdoyants que ceux de l'oasis.

De plus, les mœurs sont libres à Tôzeur. Si l'esclavage ne se pratique plus ouvertement, comme il y a dix ans, les mariages fortuits y sont toujours faciles. Le divorce y fleurit en permanence. Les formalités en sont sommaires. Il suffit de déclarer, en face du Kaïd et en présence de deux témoins, que la vie commune a cessé.

(*A suivre*).

PRÈS DU TANGANIKA

VOYAGE D'EXPLORATION
Dans le Marungu

LETTRE DU R. P. GUILLEMÉ

Suite (1)

Dans la vallée du Hufuko. — Fourmis esclavagistes. — Un remède contre les voleurs.

Le mercredi d'assez bonne heure, après avoir débarrassé mon burnous, ma gandoura et mes bas des nombreux *papasi* qui s'y étaient logés pendant la nuit, nous continuons notre voyage, accompagnés des indigènes qui nous suivent, jouant du tambour, de tous leurs instruments de musique et battant des mains. Cette marche triomphale dure près d'une heure ; puis ils nous laissent et je fais ma méditation en marchant dans les bois.

Nous avons atteint les derniers plateaux et nous cheminons désormais sur un terrain relativement plat. Sur la route nous rencontrons des quantités de bois abattu et mis en tas ; il sera dans la suite brûlé pour engraisser avec ses cendres les champs où sera déposée la graine d'eulésine destinée à faire le pombé. De nombreuses *veuves* en longs habits de deuil, et des moineaux de diverses couleurs, gris, rouges et jaunes, animent le paysage.

A droite et à gauche nous laissons de nombreux petits villages qui rient au soleil sur leurs collines et dont les toits de paille jaunie contrastent avec le vert sombre des bois. Dans ceux que nous traversons nous rencontrons les indigènes armés de leurs lances et munis de leurs pioches ; ils se rendent au travail des champs, pendant que les vieux et les vieilles, assis devant leurs cases, jouissent du soleil levant, du bon air et de leurs pipes.

Au milieu d'une forêt de teck où se voyaient aussi de nombreux platanes d'Egypte, nous rencontrons un régiment de fourmis belliqueuses revenant de la guerre. Admirablement conduite, leur troupe innombrable marchait en bon ordre par un sentier connu d'elles seules, emportant dans leurs mandibules des larves et des nymphes enlevées à d'autres fourmilières et destinées probablement à être élevées dans l'esclavage domestique. Il paraît que c'est là une habitude dans la république des fourmis et que, sous ce rapport, elles donnent le mauvais exemple aux hommes esclavagistes. En observant cette colonne pillarde, de 10 mètres de long sur 20 à 24 centimètres de large, chargée de captifs, ma pensée se reportait naturellement vers les scènes affreuses dont j'avais souvent été le témoin attristé. J'étais, d'ailleurs, sur le théâtre des razzias d'un brigand esclavagiste, venu ici il y a trois ans en compagnie d'un autre métis. Pendant les six derniers mois de cette année, ils ont parcouru une grande partie du Marungu, mettant tout à feu et à sang sur leur passage. Ils sont partis ce mois-ci, traînant après eux au moins deux mille personnes destinées à être vendues un peu partout, s'ils ne peuvent les faire parvenir à la côte.

Déjà ce triste convoi a été allégé de plus de sept cents personnes, hommes, femmes et enfants, massacrées ou jetées dans les rivières avant d'arriver sur les bords du Tanganika pour l'unique raison qu'elles regrettaient leur pays et voulaient s'enfuir. Beaucoup d'autres mourront en route de faim ou de maladies, car leurs maîtres ne pourront jamais acheter des vivres pour tout ce monde. Presque tous les indigènes que j'ai rencontrés ont des parents, des enfants, des sœurs dans cette troupe de victimes. O mon Dieu, de quel crime s'est donc rendue coupable la race noire pour être ainsi traitée !

Avant midi, nous avions atteint le Hufuko ; à cet endroit, c'est une jolie petite rivière roulant ses eaux rapides entre deux remparts formés d'énormes blocs de granit. Sur ses bords croissent en abondance des pandanus, des euphorbes et des palmiers de diverses espèces, parmi lesquels le flabelliforme élève sa tige élancée à une très grande hauteur et domine tout le paysage. Les grands arbres des deux rives se rejoignent au-dessus du cours d'eau pour former avec les lianes grimpantes une voûte où nous pouvons défier le soleil. Là je prends un léger repas de polenta de maïs, reste du souper, pendant que mes hommes font la sieste à côté des crocodiles et des hippopotames qui renâclent furieusement, plongent sous l'eau, reparaissent, comme s'ils voulaient jouer à cache-cache avec nous.

Sur la rivière, une gracieuse passerelle, formée de lianes, soutenue par deux géants qui confondent leurs fronts, a été construite pour donner passage aux voyageurs et leur faire éviter ainsi les surprises des crocodiles. C'est un petit chef-d'œuvre de bon goût et de solidité, tout ce que j'ai vu de mieux jusqu'ici dans l'Afrique Equatoriale.

Là où la rivière n'est pas encaissée entre les montagnes, elle a formé jusqu'au lac une série de petites plaines d'alluvion où le maïs et le sorgho poussent comme par enchantement sans presque aucun travail. Aussi, les indigènes habitent de préférence ces endroits marécageux.

La plaine où nous nous trouvons après avoir franchi le Hufuko, forme une immense cuvette où viennent se réunir toutes les eaux des montagnes voisines, et de nombreux

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 22 et 29 avril.

villages construits aux pieds des collines lui font une ceinture riante et animée. A cette époque de l'année, où deux ondées seulement ont rafraîchi la terre, la première récolte de maïs est déjà faite et la seconde est bien avancée.

Je remarque une petite liane mince et facile à briser qui suit le chemin et borde certaines plantations de maïs en épis. Je demande si c'est là un obstacle pour arrêter les hippopotames : on me répond que c'est un remède contre les voleurs bipèdes, hommes et poules. Cet obstacle peut arrêter les poules, et si un homme dans l'intention de voler le franchit et le brise, cet homme deviendra femme, car le sorcier l'a dit en plaçant ce remède. On le croit, et cela suffit, paraît-il, pour arrêter les voleurs de nuit.

En passant près d'un village, les indigènes nous appelèrent pour nous montrer une merveille : c'était un serpent tué le matin, un monstrueux boa mesurant trois mètres de long ; il avait dans le ventre une antilope entière et presque intacte. Sa peau remplacera la peau d'âne sur les tambours du pays.

La grande Kimano. — Viande d'éléphant. — Une querelle de ménage.

Le soir, nous nous arrêtons pour camper dans le plus gros village que nous ayons encore rencontré jusqu'ici; il est bâti tout exprès, dans la vallée humide, près de la jungle épaisse qui servira de refuge en cas d'attaque. L'estacade en bois, qui existe généralement partout, lui fait défaut par raison de sûreté, car, disent les habitants, si les chasseurs d'hommes venaient à nous attaquer pendant la nuit, nous y serions tous pris comme dans une souricière.

Le chef de ce village étant une femme, le premier dignitaire ou nyampara m'accueillit et m'offrit une natte pour m'asseoir à l'ombre épaisse d'un énorme ficus. Là, je reçus la visite de la sultane qui vint me saluer à genoux, en battant des mains et en se frottant le nez, les bras et la poitrine avec de la poussière. Elle allait commencer la kyrielle des salutations usitées dans le pays, lorsque quelqu'un lui souffla à l'oreille de me dire simplement : Bonjour (*Dyambo*) : mais, au lieu de répéter ce mot exotique, elle me dit :

« — *Tembo mzungu* (éléphant de blanc). »

Tenant compte de sa bonne volonté et comprenant qu'elle voulait me dire bonjour, je répondis en langue indigène:

« — Fille de Dieu, la paix soit avec toi ; mère de ce village, sois heureuse ! »

Elle prit place en face de moi, sur une natte que lui présenta sa fille, une seconde édition d'elle-même et qui lui succédera probablement. Elle me regardait quand je ne la regardais pas: ainsi, à tour de rôle, nous nous regardâmes mutuellement et l'admiration fut réciproque.

Sa tête, véritable fromage de Hollande, rond comme une boule, était couverte de cheveux crépus enduits d'une forte couche d'huile de ricin mêlée à de la terre rouge. Sa bouche était d'une grandeur si démesurée quand elle riait, que la main ouverte qu'elle y portait en signe d'admiration était un couvercle insuffisant. Elle avait sans doute dans sa jeunesse mangé sa bouillie avec un sabre. Un nez fantastique aux ailes étendues en éventail, des sourcils imitant de loin deux accents circonflexes mal formés, encadrant les deux petits O exactement ronds qui ne me regardaient jamais en face, complétaient la physionomie du personnage.

Vêtue d'un pagne rudimentaire, crasseux et huileux, elle était, par contre, recouverte des pieds à la tête d'une profusion d'ornements, insignes évidents de sa dignité. Au cou, au milieu d'une dizaine de chapelets de perles variées, une griffe de lion, signe de la royauté, et léguée, disait-elle, par la mère de sa grand'mère, attestait que, depuis longtemps, la couronne de ce pays était tombée en quenouille. Sur la poitrine, une quantité invraisemblable d'amulettes diverses, contre tous les dangers, tous les animaux nuisibles, toutes les maladies imaginables. Un gros fil de cuivre enroulé autour de chaque avant-bras le couvrait jusqu'au coude. Aux pieds tout un arsenal de ferrailles anciennes et nouvelles mêlées à des perles et à des coquillages. La grandeur et la mode la chargeaient de plusieurs kilos d'ornements superflus et gênants. Car, elle était sultane et elle devait le paraître. Je ne parle pas des oreilles et des lèvres : toutes les femmes les ont ici affreusement mutilées pour y mettre des bijoux d'une grosseur épouvantable. Toutefois, la mode a du bon, même pour les maris qui pourraient avec un cadenas fermer la bouche à leurs compagnes mauvaises langues, sans trop user de cruauté. Je ne sache pourtant pas que le remède ait encore été employé.

Sous cette écorce grossière qui renfermait une âme, je reconnaissais cependant une sœur dans la vieille Kimano, créée comme moi à l'image de Dieu. Je le lui dis pour qu'elle ne l'ignorât point elle-même, et lui promis, que, si elle observait la loi de Dieu et tenait les rênes de son gouvernement avec sagesse et équité, favorisant la liberté, l'égalité et la fraternité bien entendues, elle aurait une belle récompense dans le ciel. Là, plus de chaud, plus de froid, plus de maladies, plus de bêtes féroces à éviter, plus d'alertes à craindre, plus d'esclavagistes à redouter, plus de guerres à soutenir, mais le bonheur et la paix pour toujours. Puis, convaincu, qu'en cela, semblable à toutes les filles d'Eve, elle devait aimer les compliments, je lui parlai de la grandeur de son royaume, de sa puissance, de sa bonté ; je lui dis même qu'elle était encore jeune.

Je ne sais si elle comprit bien ce que je lui appris de la religion ; mais aux compliments, qui lui firent ébaucher un disgracieux sourire, elle répondit :

« — Quoique tu sois le premier blanc que je voie, j'ai toujours aimé les Blancs, je te verrai avec plaisir te fixer chez moi. »

Elle se retira en disant à son second, de manière à être entendue de tout le monde :

« — Traitez bien le Blanc, préparez-lui une case et balayez-la bien ; il faut qu'on dise que, chez moi, la grande *Kimano*, il a été reçu en ami et qu'il a bien mangé. »

Ses ordres furent consciencieusement exécutés. On me servit dans une grande écaille de tortue qui était l'assiette royale, tout un tas d'*ugari*, espèce de polenta indigène, avec accompagnement de kitoéro préparé à une sauce indéchiffrable. Je demandai si la viande qu'on m'offrait était celle qu'on avait retirée de l'écaille qui contenait mon souper ; on me répondit que non, mais bien celle d'un éléphant tué il y avait longtemps. En homme peu difficile et habitué à des surprises culinaires, j'attaquai avec tout l'appétit que peuvent donner à un estomac bien disposé, huit heures de

marche sous les bois ; mais c'était à rebuter les dents les mieux aiguisées et le palais le plus fortement étamé. Mes dents rebondissaient sur cette viande boucanée comme sur du caoutchouc. Dire la somme de travail et de force qu'il me fallut dépenser pour en détacher quelques bribes, est impossible. Ceux-là seulement qui ont mangé des tiges de bottes, des bractées d'artichauts en oubliant la partie charnue ou sucé des asperges par le gros bout peuvent comprendre ce qu'est la viande d'éléphant.

Enfin, plus fatigué que rassasié, je passai le plat à mes hommes qui avalèrent le tout d'un seul trait, me prouvant ainsi,à n'en plus douter, que je n'avais pas encore acquis la perfection de la vie vraiment apostolique. Mon plus grand plaisir était de voir l'intérêt que prenaient les noirs à ce repas public. Un ours dévorant un éléphant n'aurait pas plus de succès dans les ménageries ambulantes.

L'attention universelle fut heureusement détournée de ma personne, par une dispute dans le village. Deux jeunes mariés, qui avaient terminé avant le temps leur lune de miel, se battaient à coups de poings et de bâtons, en se lançant les plus grosses injures du vocabulaire indigène. Voyant que c'était sérieux, l'un de mes hommes fut chargé d'aller les séparer et de rétablir la paix. Il revint bien vite en me disant d'un air piteux :

« — Maitre, laissons la canaille se battre ; mais nous, restons tranquilles. »

Lui aussi avait reçu sa part des coups, ce qui avait considérablement refroidi son ardeur de pacificateur. Je me mis alors de la partie pour apaiser la querelle. La femme, m'apercevant, s'enfuit aussitôt vers sa case et se blottit sous le lit, d'où il fut impossible de la faire sortir.

La cause de la dispute était que le mari voulait obliger sa femme à l'appeler *Monsieur* ou *Maître* (*Tata Buzya*) ; titre qu'elle refusait absolument de lui donner puisqu'en le traitant ainsi, c'était le reconnaître comme maître et seigneur, et s'abaisser, elle autrefois fille libre, au rang d'humble servante ou d'esclave. Le flambeau de l'hymen, allumé depuis deux semaines seulement, fumait déjà affreusement, répandant sur ce jeune couple un nuage de discorde qui annonçait un divorce prochain ; il se fera sans procès par la vente probable de la jeune acariâtre.

Devant sa case, une vieille femme polissait un pot de terre avec le noyau du flabelliforme. Je m'approchai pour examiner son travail et admirer l'habileté avec laquelle elle maniait ce vase fragile, encore humide. Ma curiosité satisfaite, je ne voulus pas me retirer sans féliciter l'artiste ; mais cette fois mon compliment fut très mal reçu. M'entendant dire qu'elle était habile et que son pot était joli, elle me regarda d'un air furieux, prit son pot, le jeta de côté où il s'aplatit comme une pomme cuite. Elle ajouta, en rentrant dans sa case :

« — Le Blanc aurait beaucoup mieux fait de se taire. »

Etonné, je questionnai les voisins qui me répondirent :

« — Ce pot, parce que tu l'as trouvé joli et que tu as loué la fabricante, ne pourra jamais être cuit, ou il se brisera en sortant du feu. »

Pauvre vieille, si j'avais su !

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

MGR PUGINIER,

de la Société des Missions étrangères de Paris, Vicaire apostolique du Tonkin occidental.

Mgr Puginier, évêque titulaire de Mauricastre et vicaire apostolique du Tonkin occidental, a rendu à Dieu son âme riche de travaux et de vertus. Un télégramme, signé par Mgr Gendreau, coadjuteur de Mgr Puginier, est arrivé le 25 avril, contenant seulement ces trois mots : *Évêque Puginier mort*. C'est une perte immense et qu'on serait tenté de dire humainement irréparable pour la France, pour l'Église et surtout pour la Société des Missions Étrangères.

Rien ne faisait prévoir une catastrophe si prochaine. Dans sa dernière lettre, datée d'Hanoï, 18 mars, Sa Grandeur se disait, il est vrai, fatiguée et considérablement affaiblie, mais, ajoutait elle, « j'espère qu'avec les chaleurs, la sueur équilibrant les humeurs, je me remettrai promptement. »

Mgr Paul-François Puginier était né à Saix, diocèse d'Albi, le 3 juillet 1835. Entré au séminaire des Missions Étrangères, le 1er juillet 1854, il y fut ordonné prêtre le 29 mai 1858, et partit pour le Tonkin occidental,le 29 août de cette même année.

Après une traversée de plus de huit mois, le jeune missionnaire débarqua dans l'île de Hong-kong, d'où il espérait gagner facilement le Tonkin, sa terre de promission. Malheureusement, la chose n'était guère possible ; la persécution de Tu-Duc battait son plein. Mgr Retord, après avoir erré pendant des mois à travers les montagnes, venait de succomber au milieu des forêts ; personne n'osant braver les édits royaux, qui défendaient sous peine de mort de lui donner asile. Bientôt allait être publié l'ordre de détruire entièrement tous les villages chrétiens et d'en disséminer les habitants parmi les païens. Impossible de prévoir l'époque où le Tonkin serait abordable. Pour utiliser ce retard forcé, Mgr Puginier se rendit dans la Cochinchine française, y étudia la langue annamite et y exerça son apostolat pendant deux ans. Au bout de ce temps, la paix s'étant à peu près rétablie au Tonkin, il put y aborder sur une jonque chinoise, avec laquelle il tomba entre les mains des pirates. Les bandits le relâchèrent cependant sans lui faire aucun mal, sans même avoir pillé ses effets, grâce à la protection de leur chef, qu'il avait su gagner, en lui glissant adroitement quelques piastres dans la main.

Six ans plus tard, M. Puginier fut choisi par Mgr Theurel, comme coadjuteur avec future succession. C'est en cette qualité, qu'il fut sacré évêque le 26 janvier 1868 avec beaucoup de solennité et un grand concours de peuple. Mgr Theurel étant mort au mois de novembre suivant, Mgr Puginier devint par le fait vicaire apostolique du Tonkin occidental.

Tout le monde connait la part considérable que Sa Grandeur a eue depuis lors dans les affaires du Tonkin. Son intervention commença en novembre 1873, lors de l'expédition Garnier. Ce fut M. Garnier qui demanda instamment au

prélat de vouloir bien l'aider de son expérience et de ses conseils, et qui l'envoya chercher par une canonnière à sa résidence de Ké-so. C'est grâce au concours de Mgr Puginier, que M. Garnier put en quelques jours réorganiser l'administration de ce vaste pays, et rétablir partout l'ordre, troublé un instant à l'occasion de la prise de la citadelle d'Hanoi et des principales places fortes du delta. Tout eût été à souhait sans la mort tragique de M. Garnier, tué sous les murs d'Hanoi par les Pavillons Noirs, qu'il avait eu le tort de trop mépriser. Mgr Puginier s'appliqua à atténuer le plus possible, les conséquences de cette mort funeste.

Il faudrait des volumes pour dire tous les services que le vaillant prélat a rendus à la cause française, et nous espérons qu'il se trouvera une plume autorisée pour s'en charger un jour. Sa voix n'a pas toujours été écoutée comme elle aurait dû l'être. Elle nous aurait épargné bien des bévues et plus d'un désastre. Cependant les hauts administrateurs français du Tonkin ont, en plusieurs circonstances, rendu un hommage éclatant à son mérite au point de vue patriotique. C'est ainsi qu'ils l'ont fait nommer successivement, sans qu'il eût jamais fait la plus petite démarche pour cela, on peut même dire contre son gré, officier d'Académie, chevalier, puis officier de la légion d'honneur. D'aucuns parlaient même de le proposer au Pape, pour être nommé cardinal. Il avait également reçu plusieurs décorations du Gouvernement annamite.

Au point de vue des Missions, l'apostolat de Mgr Puginier a été des plus féconds, pour ne pas dire le plus fécond qu'on ait vu au Tonkin, depuis plus de deux cent cinquante ans qu'il est évangélisé. Durant ses vingt-cinq ans d'épiscopat, le nombre des missionnaires, des prêtres indigènes et des catéchistes a plus que doublé. Le nombre des catholiques, qui était à l'époque de son sacre de cent quarante mille, est actuellement de deux cent vingt mille, ce qui fait une augmentation de quatre-vingt mille en moins de vingt-cinq ans. Environ quatre cents villages entièrement païens ont été amenés à la foi en tout ou en partie. Il laisse un grand et deux petits séminaires, comprenant ensemble trois cent trente élèves; une institution pour former des catéchistes avec quarante élèves ; une école de français pour les indigènes, ayant environ deux cents élèves ; plus de quarante couvents de religieuses Amantes de la Croix, enfin de nombreux orphelinats et écoles moins importantes.

Voilà certes un bilan, avec lequel il fait bon se présenter au Tribunal du Souverain Juge.

L'héritage du vénéré défunt comme vicaire apostolique du Tonkin occidental, est dévolu à Mgr Gendreau, évêque de Chrysopolis, qui était coadjuteur, avec future succession, de Mgr Puginier, depuis le 15 octobre 1887. Mgr Pierre-Marie Gendreau est né à Aisenay dans la Vendée en 1850. Il entra au séminaire des Missions Étrangères au mois de septembre 187', où il fut ordonné prêtre le 8 juin 1873; il s'embarqua pour le Tonkin occidental au mois de juillet suivant et y arriva en octobre, sur un bateau de la Compagnie Dupuis, accompagné de trois autres missionnaires, les premiers qui abordèrent au Tonkin sur des bateaux à vapeur ; ce fut un événement.

Après avoir étudié la langue annamite, M. Gendreau exerça les fonctions d'aumônier des troupes françaises à Haï-phong. A son retour, il s'initia à l'administration de chrétientés annamites sous la direction du P. Pinabel, dans la province de Ninh-Binh. A partir de 1876, il fut chargé comme délégué du Saint-Siège de faire les procès canoniques des martyrs du Tonkin; pour recueillir les témoignages nécessaires, il dut parcourir toutes les parties de la mission. Les procès rédigés, il fallut les traduire en latin pour les envoyer à Rome. C'est à ce dernier travail qu'il était occupé, quand il fut élu et sacré évêque de Chrysopolis et coadjuteur de Mgr Puginier. Depuis lors, il a été deux ans supérieur du collège de Hoang-nguyên. Le reste de son temps a été employé à faire la visite pastorale, donner des retraites aux prêtres, aux catéchistes, etc.

Nous ne doutons pas que le successeur de Mgr Puginier ne marche noblement sur ses traces.

Ad multos annos !

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

Mlle Laroche, du diocèse de Lyon	10
M. Marguerettaz Pantaléon, diocèse d'Aoste	6
La famille Peytel, de Poleymieu, diocèse de Lyon	5
Anonyme du diocèse de Lyon	20
Une tertiaire d'Annonay, diocèse de Viviers	13
Anonyme don recueilli par l'*Echo de Fourvière*	10
Anonyme « «	3 10
Anonyme « «	10
M. P. l. « «	5
Mme Vve Rondel « «	2 70
Anonyme « «	1000
P. l. « «	25
Famille C. « «	25
Anonyme « «	5
Anonyme « «	50
Mme Chalieu « «	3
J. B. de Lyon	10
Une bonne chrétienne d'Essert, diocèse de Sens, pour une grâce obtenue	5

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mongolie orientale).

Anonyme du diocèse de Clermont	30
Anonyme de Gaillac, diocèse d'Albi	50
Mlle M S. de Lyon	500

Pour les Pères de l'Assomption, pour les œuvres des Bulgares-Unis.

M. Henri Bergasse, de Marseille	100

Pour les missions de Norvège.

M Henry Bergasse, de Marseille	100

Au R. P. Corre, à Kummamoto (Japon méridional).

M. le chanoine Maire, curé de Rurey (Besançon)	10

Au R. P. Vigroux, à Tokio, pour ses lépreux.

Anonyme de Thiers, diocèse de Clermont, demande de prières.	19
M. Tuffay, à Saint-Germain-sur-Avre, diocèse d'Evreux	3

Pour le R. P. Marmand, à Nagasaki.

Mme Mas-Sirand, de Bourg, diocèse de Belley, demande des prières pour elle et toute sa famille. *Echo de Fourvière*	10

Pour le baptême d'un infidèle sous le nom de Laurent (Tanganika).

Mme Gondrand, du diocèse d'Alger	10

Pour les missions d'Océanie centrale.

Anonyme, pour implorer la bénédiction du B. Chanel, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*	3

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



TUNISIE. — M. HÉBRARD, DANS LA CABANE D'UN PRINCE SOUS L'OASIS A TOZEUR; d'après une photographie de M. BAURON (Voir page 230).

CORRESPONDANCE

CUNÈNE (Afrique occidentale).

Rachat d'enfants. — La famine.

La mission de Huilla se trouve à soixante lieues dans l'intérieur des terres; un désert de plus de quarante lieues la sépare de la côte : c'est dire quelles difficultés les généreux fils du Vénérable Libermann rencontrent rien que pour se rendre à ce poste avancé de la mission du Cunène. Mais Dieu bénit leur dévouement : le samedi saint, ils ont eu seize baptêmes d'adultes et le lendemain dix baptêmes d'enfants rachetés de l'esclavage, parmi lesquels le petit Joseph-Alfred, dont il est question dans le début de la lettre.

LETTRE DU R. P. MURATON, MISSIONNAIRE DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT.

Vos désirs sont réalisés; nous avons racheté un pauvre enfant de cinq ans environ, originaire de l'Ovampo. Il est très gai et un peu espiègle. A ce qu'il raconte, son père a été tué en défendant sa case et sa liberté; son grand-père, brûlé vif dans sa hutte aux cris de joie des vainqueurs; sa mère, ses frères et ses sœurs, captifs comme lui, ont été dispersés.

Pour lui, son bon ange l'a conduit ici, et, un autre bon ange m'ayant envoyé l'argent pour payer sa rançon, nous l'avons délivré. Maintenant, grâce à vous, il a trouvé une nouvelle famille, et, ce qui vaut mieux encore, depuis le saint jour de Pâques, presque au lendemain de son arrivée, il est devenu l'enfant du bon Dieu. J'ai été son parrain, ou plutôt votre représentant; ce sera désormais sous le nom de Joseph-Alfred qu'il nous sera connu; c'est son nom de baptême. Trop petit et surtout trop peu raisonnable encore pour travailler, il reste tout le jour dans la cour de la maison, se roulant dans la poussière, s'amusant avec une douzaine de bambins de sa taille à faire traîner une boîte d'allumettes à une grenouille, tirant la queue du gros chien qui, en le voyant si petit, n'ose se fâcher (1).

Si nous avions plus de ressources, combien de malheureux n'arracherions-nous pas à l'esclavage! Dans les pays soumis au Portugal, cette plaie du noir continent n'existe plus qu'en contrebande, c'est vrai. Mais il n'en est pas de même dans l'Ovampo. Là, l'homme n'est qu'une

(1) Le P. Muraton dit du petit Joseph-Alfred, dans une lettre plus récente : « Il sait déjà bien le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo* et les premiers éléments du catéchisme. »

monnaie courante, qu'un objet d'échange pour des bœufs, des fusils, des articles de tout genre.

C'est ainsi que, chaque année, une foule innombrable de victimes se voient ravir la liberté et bien souvent la vie. Je connais une localité où se vendent par an plus de deux cents enfants, et ce qui se fait en cet endroit se fait partout ailleurs, plus en grand peut-être.

A quelque distance de nous, plus à l'intérieur, les Wa-Ganguellas ne se contentent pas de réduire l'homme en servitude ; ils trouvent, paraît-il, la chair humaine excellente. Aussi, à chacune de leurs fêtes (et elles sont nombreuses), un grand nombre d'infortunés, d'enfants surtout, engraissés à dessein, sont impitoyablement égorgés, dépecés, rôtis et mangés, au milieu des danses et des chants d'allégresse. Nous avons quelques enfants échappés miraculeusement au ventre de ces cannibales ; ils ne peuvent se rappeler sans frémir ces repas ignobles, dont la chair humaine fait à elle seule les frais. Heureusement, nos missionnaires vont aller bientôt planter là leur tente et essayer de faire comprendre à ces pauvres gens toute l'horreur de leur conduite.

***

Cette année-ci est pour nous, malgré ses tristesses, une année de bénédictions. Nous avons racheté plus de cinquante enfants, ce qui nous donne, en comptant les anciens, le nombre bien beau, pour une mission naissante, de deux cent cinquante orphelins, entièrement à notre charge. La caisse de la mission est complètement à sec, elle rend le son d'une cymbale. Et les pauvres esclaves, qui viendront dorénavant frapper à notre porte, ne pourront être admis, si de bonnes âmes n'imitent votre exemple et n'adoptent pour leur compte un de ces pauvres déshérités. Un enfant racheté est, bien souvent, un enfant soustrait à la dent des cannibales, et toujours au moins à une vie malheureuse et à une éternité plus malheureuse encore. Le rachat d'un petit noir de cinq à dix ans, coûte de 100 à 150 francs environ ; au-dessus de cet âge, il varie de 150 à 200 francs.

***

Comme je l'ai dit plus haut, nos ressources sont épuisées, et, par malheur, la famine, et une famine telle qu'il ne s'en est jamais vu ici de semblable, de mémoire d'homme, exerce ses ravages dans tout le pays. Cette année, les pluies ont complètement fait défaut jusqu'à ces quinze derniers jours. Pendant douze mois consécutifs, un soleil de feu n'a cessé de darder ses rayons sur un sol tout brûlé ; les récoltes, à peine levées, ont séché sur place, et maintenant, par suite de leur imprévoyance, les noirs n'ont rien, absolument rien, ni au grenier, ni dans les champs. Aussi éprouvent-ils depuis longtemps tous les supplices de la faim. Pour nous, en nous rationnant, peut-être aurons-nous des vivres pour cinq ou six mois encore. Mais, après, avec plus de deux cents enfants sur les bras, comment ferons-nous, si le bon Dieu ne vient à notre secours ?... L'avenir est bien sombre de ce côté, et la saison sèche, qui commence pour ne finir qu'en octobre, détruit tout espoir.

Dans mes courses au milieu de mes chers sauvages, je suis chaque jour témoin des scènes les plus tristes. La faim est une chose horrible! Beaucoup de malheureux n'ont même plus la force d'aller au bois chercher quelques racines. Les vieillards surtout font pitié ; ils se traînent péniblement à quelques mètres de leur hutte pour trouver de quoi tromper leur faim. Les enfants, eux, se remplissent l'estomac d'argile (c'est une manie ou plutôt une maladie très commune en Afrique) et contractent ainsi des infirmités qui les mènent rapidement au tombeau. Nous voudrions soulager toutes ces misères ; mais, comment le faire, lorsque nous-mêmes nous devons nous mesurer avec parcimonie la nourriture de chaque jour !

Ce n'est pas tout. Le proverbe dit qu'un malheur ne vient jamais seul. Des bandes de brigands, de Hottentots surtout, ont pendant longtemps porté de tous côtés le pillage et la mort. Ils sont même venus camper aux portes de la mission du Jau, et, s'ils n'ont pas tenté l'attaque, nous le devons à la protection toute spéciale de Notre-Dame-des-Victoires, à qui la mission est dédiée. Un petit corps expéditionnaire portugais, formé à la hâte, a mis en fuite ces hordes de sauvages.

Malgré tout, le bien se fait et le royaume de Dieu gagne du terrain sur celui de Satan. Nos enfants, généralement, sont bons, et, s'ils n'atteignent pas du premier coup les hauts échelons de la perfection, ils se conduisent au moins en bons chrétiens. Instruits des vérités du salut, ils en remontreraient, en fait de science religieuse, à plus d'un bourgeois à peau blanche.

Leur règlement est simple, mais bien approprié à leur condition. Ils ont une heure de catéchisme par jour et trois heures de classe, où ils apprennent à lire, à compter, tout ce qu'il faut pour mener un ménage, sans cependant arriver à cette science de commis-voyageur qui enfle la tête et dessèche le cœur. En dehors des études, ils travaillent selon leurs aptitudes, aux champs ou au jardin ; d'autres sont menuisiers, charpentiers, maçons, forgerons, tanneurs, cordonniers, tailleurs, brasseurs, typographes, boulangers, etc. C'est toute une Société, formée de directeurs, de sous-chefs, d'ouvriers, de manœuvres ; il y a même un garde champêtre. C'est assez dire que, de ces pauvres petits sauvages, nous nous efforçons de faire des chrétiens et des hommes.

Au Jau, à quelques heues de marche de Huilla, nous avons, il y a deux ans, fondé une nouvelle mission. Deux Pères et deux Frères y travaillent à étendre le royaume du bon Maître. Six de nos plus grands enfants achèvent d'y construire chacun une belle maison ; et, dans quel-

ques jours, ils vont revenir à Huilla chercher, chez les Sœurs, celles qu'ils ont choisies pour être leurs compagnes. C'est un village chrétien en germe, qui se développera avec la grâce de Dieu. Les sauvages de ce pays, guerriers et féroces, réputés indomptables, ont pour nous une véritable affection ; ils se regardent comme nos enfants, obéissent au moindre signe du missionnaire et promettent pour l'avenir une riche moisson d'âmes. Pendant six mois, deux cents d'entre eux sont venus aider les deux missionnaires à jeter les fondements de la mission et, une belle maison, de vingt mètres de long sur douze de large, est apparue là où auparavant on ne voyait que des broussailles. Maintenant, la croix domine tous les pays d'alentour. Déjà de nombreux baptêmes de vieillards et d'enfants en danger de mort ont été la récompense de ces braves gens.

Ici, à Huilla, les Valupolos, nos voisins, ont en nous la même confiance que les Vandjaous. Je suis chargé de leur évangélisation ; dans mes excursions il m'est arrivé bien des fois d'envoyer se reposer au ciel des enfants ou des malades. Il faut le dire pourtant, les adultes sont difficiles à convertir. La polygamie, la superstition, les fétiches, une indifférence je dirai presque bestiale, les empêchent ordinairement d'obéir à la voix de la grâce.

Je suis heureux, malgré les souffrances, malgré les maladies, malgré la fatigue. Trois ans d'Afrique ont ruiné ma santé, qui devient plus chancelante de jour en jour. Qu'importe ! c'est pour Dieu ! J'ai ouvert le ciel à quelques pauvres noirs ; cela suffit. Et si le bon Dieu n'a plus besoin de mes services ici, il m'appellera à lui et fera bien. Je ris quelquefois en me considérant, moi si corpulent, si robuste autrefois, devenu en trois ans un petit vieux ratatiné, faible et chancelant sur mes jambes avec ma peau couleur de chocolat !

Dites donc à vos jeunes prêtres qui n'ont pas de travail dans leurs diocèses, de venir se joindre à nous, si telle est la volonté de Dieu. Ils seront bien reçus, et le travail ne leur manquera pas. Nos paroisses, à nous, ont des centaines de lieues en étendue. Nos paroissiens, il est vrai, ont parfois la malheureuse idée de goûter si le mollet est bon ; mais ce sont des cas exceptionnels, auxquels il ne faut pas faire attention. Jusqu'ici, tous nos Pères se sont tirés d'affaire à ce sujet ; tout au plus, ont-ils reçu quelques égratignures.

Certes, nous avons bien besoin de vocations. Chaque année, nos œuvres s'étendent ; et malheureusement, comme dit la ballade, « les morts vont vite ». En moins de deux mois, douze de mes confrères ont été appelés là-haut, au ciel ? Parmi eux, neuf Pères et trois Frères ! neuf missionnaires d'Afrique et trois d'Amérique ; et tous, très jeunes encore !... Ne nous plaignons pas. Le bon Dieu l'a voulu ; c'est bien.

INFORMATIONS DIVERSES

Alger. — Sur la nouvelle donnée par les journaux de la maladie de Son Éminence le Cardinal Lavigerie, nous avons télégraphié à Mgr Livinhac. Sa Grandeur nous a répondu que l'état de l'illustre archevêque, qui avait paru d'abord désespéré, était en légère amélioration. Puisse Dieu conserver longtemps l'éminent Pontife aux Églises de Carthage et d'Alger !

Dahomey. — Voici, en résumé, les seuls renseignements qui sont parvenus du Dahomey au T. R. P. Planque.

Une lettre datée de Whydah, 9 avril, dépeint l'anxiété générale des habitants. Sans un débarquement à Whydah même, les blancs couraient risque de ne pouvoir s'échapper ; les indigènes les gardaient à vue pour les empêcher de gagner la côte.

On croit que les religieuses ont réussi à sortir.

On a pas pu communiquer avec Whydah depuis le 25 avril ; mais le fait que plusieurs d'entre les blancs ont été autorisés à partir fait espérer qu'on se bornera à retenir les agents et les missionnaires dans leurs maisons sans les molester.

Quelque temps avant les événements, les religieuses de Whydah avaient fait une fête scolaire et organisé une belle exposition de travaux à l'aiguille.

De leur côté, les missionnaires avaient commencé à bâtir une église de vingt-cinq mètres de long sur douze de large. Il y avait eu, le dimanche précédent, sept baptêmes d'adultes.

L'influenza régnait au Dahomey. Le roi, pendant qu'il était à construire un palais à Allada, a fait faire des recherches pour savoir quelle était cette personne qui rendait tous ses sujets malades. Les féticheurs sont parvenus à découvrir, à Whydah, une pauvre femme bossue, qui, disent-ils, est cause de la maladie. Ils l'ont fait mourir et son corps doit rester suspendu jusqu'à ce que sa bosse ait disparu ; alors la maladie cessera.

DE PORTO-NOVO A OYO

(Février-Mars 1891)

Nous commençons aujourd'hui un récit de voyage, que les événements actuels rendent plus intéressant encore. Une carte permet d'accompagner le missionnaire dans son excursion apostolique.

Rapport du R. P. Pied, des Missions Africaines de Lyon.

Depuis longtemps je désirais visiter le territoire au nord de Porto-Novo ; aucun Blanc ne l'avait traversé, et les Noirs en parlaient comme d'un pays mystérieux.

Les Porto-Noviens ne s'éloignent guère des abords de la ville ; les commerçants se contentent des produits qu'on leur apporte ; les consommateurs trouvent au marché tout ce qu'il leur faut ; et surtout on craint de s'aventurer dans un pays infesté par les bandes dahoméennes. De sorte que, à part le territoire compris entre Porto-Novo, Vacon, Atchoupa, Adjara et Joffi, le reste est peu visité ; au-delà de Taketé, c'est l'inconnu.

J'avais entendu parler d'une ancienne voie de communication qui, à travers le royaume de Kétou, reliait Porto-Novo à Oyo ; mais personne ne semblait la connaître.

Dans l'intention de rétablir, s'il était possible, les relations entre les territoires de Porto-Novo, de Kétou et d'Oyo, et de ramener la confiance parmi nos Noirs dont l'esprit

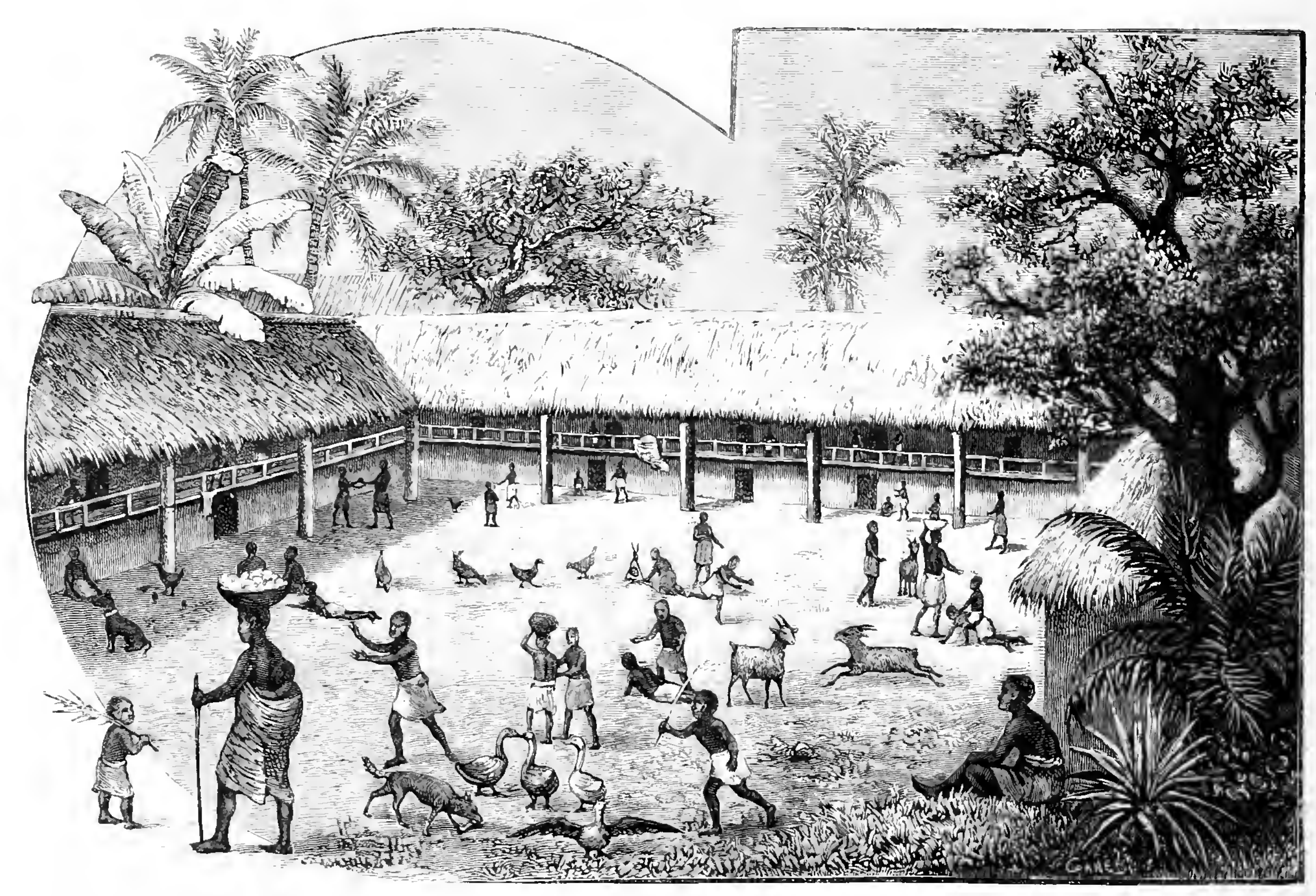
est toujours hanté par le fantôme dahoméen, je résolus d'aller par le Kétou jusqu'à Oyo, et d'en revenir par la voie d'Abéokuta et d'Agileté.

Le moment était favorable ; il y avait quatre mois que la France avait conclu la paix avec le Dahomey, et la mission Audéoud venait de partir pour Abomey, chargée de porter à Béhanzin les présents du gouvernement. Dans le cas où je rencontrerais les troupes dahoméennes, je n'avais rien à craindre : Français et Dahoméens n'étaient-ils pas amis?...

Je demandai à Tofa, roi de Porto-Novo, un guide, qui pût m'introduire auprès des autorités des villages que je devais traverser. D'après lui, la seule voie praticable était celle d'Abéokuta, et il allégua toutes sortes de bonnes raisons pour me dissuader de prendre l'ancienne route. J'insistai et il me promit de me faire accompagner par un de ses laris jusqu'à la limite du territoire qui lui est soumis.

Le lendemain, il me fit dire qu'il y avait, depuis quelques jours, à Porto-Novo, des messagers du roi de Kétou ; ils pourraient me servir de guides au-delà de la frontière. J'allai les trouver et le départ fut réglé pour le 16 février.

Il me fallait des porteurs pour mes provisions de bouche et mon bagage, il m'eût été difficile d'en trouver si je m'étais adressé à des étrangers ; les travailleurs de la mission, qui me connaissent depuis longtemps et savent qu'il n'y a rien à craindre en compagnie des Pères, même en présence des Dahoméens, étaient peut-être les seuls qui eussent consenti à me suivre. Le dimanche 15 février, le lari du roi, les cinq messagers de Kétou, cinq porteurs et mon interprète Joseph Antonio, ancien enfant de la mission, viennent coucher chez nous, et, le lendemain à cinq heures sonnant, nous nous mettons en marche.



COTE DE BENIN (*Afrique occidentale*). — INTÉRIEUR D'UNE MAISON DE TAKÉTÉ ; d'après un dessin du R. P. PIED, des Missions africaines de Lyon. (Voir page 235).

I

Jusqu'à la lagune d'Atchoupa, sur une distance de huit kilomètres, ce n'est qu'un bois presque ininterrompu de palmiers à huile, entremêlés de cultures et de villages, les uns et les autres moins nombreux et moins prospères depuis les deux guerres de 1889 et 1890. Nous rencontrons des bandes de Noirs, chargés de pots d'huile ou de sacs de noix de palme et de maïs qu'ils portent à la ville.

A Fanfoun, je remarque un certain nombre d'arbres criblés de balles, et d'autres coupés par des boulets. C'est là qu'eut lieu, le 21 avril 1890, la rencontre de huit mille Dahoméens, avec la poignée de braves commandés par le lieutenant-colonel Terrillon. Les vingt-cinq mille cartouches et les cent obus tirés par nos hommes en deux heures, et les deux mille morts ou blessés laissés sur le champ de bataille, disent combien l'action fut chaude.

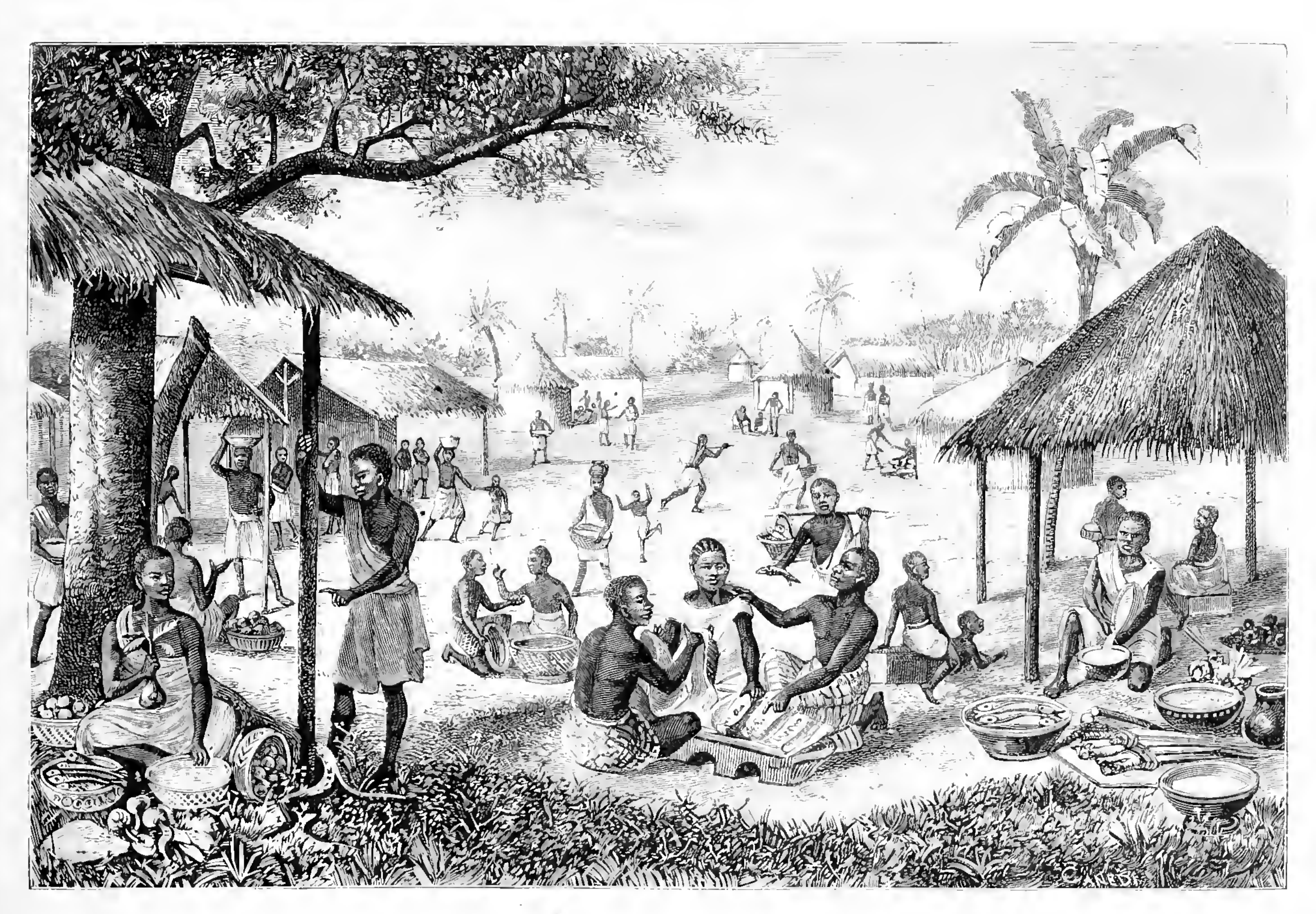
Un peu au-delà, près d'Atchoupa, sur une étendue d'une trentaine d'hectares, les palmiers ont été abattus. C'est

l'œuvre des Dahoméens, qui, ne pouvant prendre Porto-Novo par la force des armes, avaient résolu de ruiner son commerce en en tarissant la source; ils n'eurent pas le temps de mettre leur plan à exécution : la présence du colonel Terrillon les inquiétait et il disparurent peu de jours après l'affaire d'Atchoupa.

Nous traversons la lagune sur des pirogues qui font le service de passage.

Sur la rive opposée, les palmiers deviennent moins nombreux. Les arbres gigantesques, ricins et cotonniers abondent, les fermes se succèdent à de petits intervalles.

A huit heures et demie, nous faisons notre première halte au marché de Kouti, à quinze kilomètres de Porto-Novo. Il était temps que nos porteurs déposassent leurs fardeaux. Kouti est un marché très fréquenté. Pendant l'heure que nous y restâmes, de tous les environs, il y arriva du monde ; maïs, farine de manioc, ignames, haricots, poisson fumé, vin de palme ; les mille et une choses dont le noir se nourrit s'y trouvent en abondance ; puis des tissus, des calebasses, des corbeilles, des pierres à moudre le maïs, et tout cela arrangé avec soin et en ordre, sous de petits hangars formés de piquets recouverts de feuilles de palmiers qui mettent marchands et marchandises à l'abri du soleil et de la pluie.



COTE DE BENIN (*Afrique occidentale*). — MARCHÉ A KOUTI ; d'après un dessin du R. P. PIED (Voir le texte).

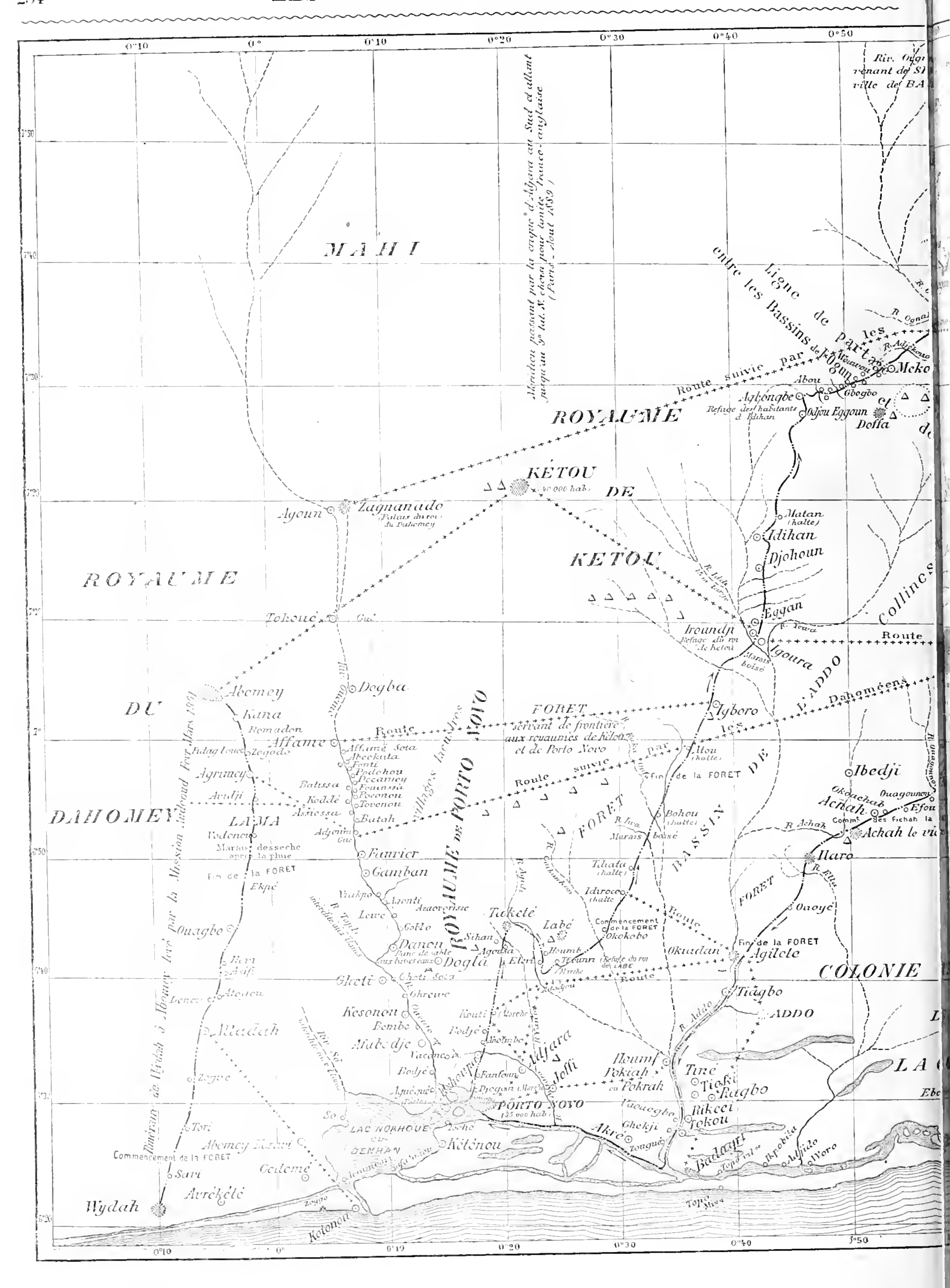
Tous ces marchés de village se ressemblent ; ils sont situés à une petite distance des habitations, sur une place ordinairement ombragée par un ou plusieurs gros arbres, baobabs et autres, dont les racines, qui serpentent à fleur de sol, servent de sièges aux marchands ; les acheteurs s'y coudoient, y circulent à flots pressés dans les étroits passages laissés libres d'un hangar à l'autre, au milieu de cris et d'un brouhaha inimaginables.

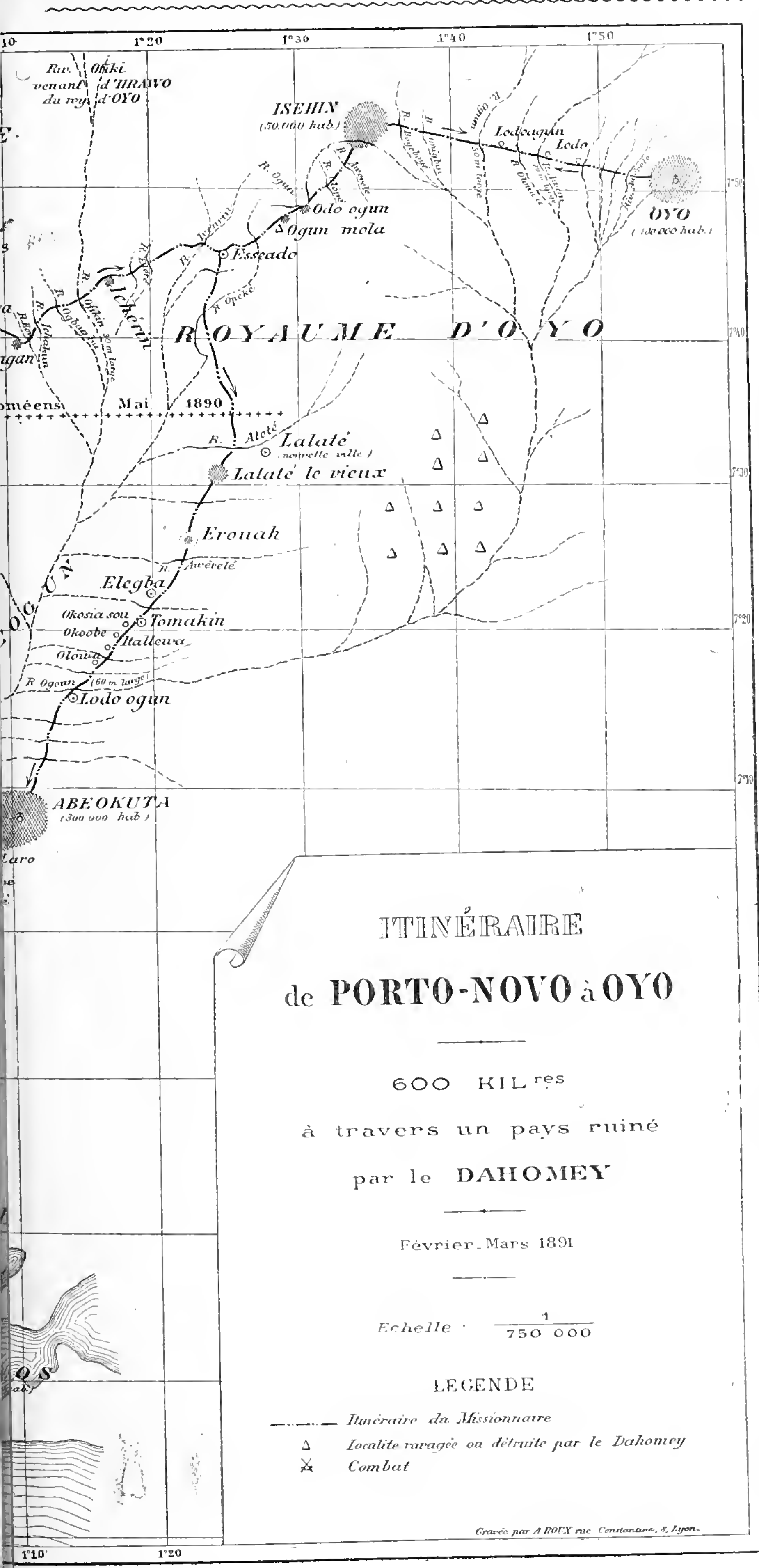
Mes hommes trouvent facilement au marché de quoi se restaurer ; et à neuf heures et demie; nous nous remettons en route.

Le temps est lourd et le ciel est chargé. Des grondements lointains nous annoncent une tornade. Nous pressons le pas ; mais nous n'éviterons pas la pluie. L'étroit chemin que nous suivons est bordé de haies qui nous bouchent la vue, point de gîte où nous puissions nous mettre à l'abri ; nous nous résignons donc à nous laisser tremper jusqu'aux os.

Un vent furieux se déchaîne pour faire place à de grosses gouttes de pluie qui se changent bientôt en une de ces averses torrentielles dont on n'a pas l'idée en Europe, mais très fréquentes sous les tropiques.

Nous marchons toujours et la pluie ne cesse pas. Le sentier se change en un ruisseau où nous clapotons pendant deux heures. Enfin, vers midi, le temps s'éclaircit, mais les chemins sont affreux. M'arrêter avec des vêtements mouillés serait certainement m'exposer à attraper la fièvre ;


MAHI
ROYAUME DU DAHOMEY
ROYAUME DE KETOU
KÉTOU
ROYAUME DE PORTO NOVO
Méridien passant par la crique d'Adjara au Sud et allant jusqu'au 9e lat. N. choisi pour limite franco-anglaise (Paris, Août 1889)
Ligne de partage entre les Bassins de l'Ouémé et de l'Ogoun
Route suivie par les Dahoméens
FORET servant de frontière aux royaumes de Kétou et de Porto Novo
BASSIN DE L'ADDO
COLONIE
Collines
Abomey
Zagnanado (Palais du roi du Dahomey)
Agoun
Tokoue
Dogba
Affame
Wydah
PORTO NOVO (35 000 hab.)
LAC NOKHOUE ou DENHAN
Kétonou
Adjara
Badagri
Igoura
Eggan
Idihan
Djohoun
Meko
Ilaro
Ibedji
Achah
Agilete
Tiagbo
ADDO
Itinéraire de Wydah à Abomey tracé par la Mission Ardouin Fev. Mars 1891
Commencement de la FORET
Fin de la FORET
Route
Avrékété
Godomé
Abomey Kalavi
Sari
Tori
Allada
LAMA
Ouagbo
Dogla
Danou
Gamban
Fanvier
Takété
Labé
Okuadan
Okokobo
Tihata
Bohou
Itou
Iyboro
Iroundji
Ketou (40 000 hab.)
Agbongbe
Odjou Eggoun
Dofla
Abou
Gbogbo
Matan (halte)
Houmf
Pokiah ou Pokrah
Tiré
Tioki
Ragbo
Rikeci
Tokou
Akré
Oaoyé
Ouagounou
Efou
Achah le vieux
0°10
0°
0°20
0°30
0°40
0°50
7°50
7°40
7°30
7°20
7°10
7°
6°50
6°40
6°30
6°20



nous continuons donc à marcher malgré la fatigue qui commence à se faire sentir.

Au vingt-sixième kilomètre, le chemin est barré par une palissade de trois mètres de hauteur formée de troncs d'arbres enfoncés en terre et juxtaposés avec soin ; elle s'étend à droite et à gauche et va se perdre dans un épais fourré. Une porte étroite, en planches grossières, mais épaisses, ferme l'entrée du village d'Agoussa.

Dès que nous en avons franchi le seuil, nous apercevons deux ou trois hommes, assis sous un hangar, un fusil entre les jambes, qui, jour et nuit, montent la garde, chargés de surveiller ceux qui entrent, d'arrêter les espions et les suspects, et de donner l'alarme en cas de danger. Précédé du lari de Tofa et suivi de mes porteurs, je passe sans difficulté. Nous traversons l'enceinte sans apercevoir de cases ; elles sont plus loin, à quelque distance de la route. A cinq cents mètres, seconde palissade et seconde porte. C'est la sortie du village.

Vu les attaques auxquelles ces populations sont constamment exposées de la part du Dahomey, qui, généralement s'empare des villages à l'improviste, de nuit et par la ruse, ces précautions, qui, de prime abord, sembleraient exagérées, sont de fait très pratiques ; car, quoique insuffisantes pour protéger le village contre des hordes de milliers d'ennemis, elles retardent leur marche et permettent à la population de s'enfuir.

Ce système de défense est d'ailleurs en usage dans toutes les villes et dans tous les gros villages de l'intérieur ; quand le pays est découvert, la palissade est remplacée par une tranchée et un mur en terre. A une petite distance à gauche, nous laissons l'ancien village de Syhan détruit par le Dahomey en 1883.

A partir du ruisseau Idjéré, le sentier, raviné par les pluies, suit une pente raide qui rend la marche pénible. On ne se figurerait pas que c'est une voie de grande communication aboutissant à une ville. D'autre part, si elle était meilleure, les Dahoméens en profiteraient plus souvent ; c'est donc l'instinct de la conservation qui pousse les indigènes à la laisser dans le plus mauvais état possible.

A une heure, après une marche de vingt-huit kilomètres, nous arrivons à la porte de Takété. Dès que nous l'avons passée, la route s'élargit, l'horizon s'étend, nous sommes sur une hauteur superbe, plantée d'arbres de dimensions colossales. Quelle belle et riche nature !

Takété (certains Porto-Noviens l'appellent Sakété) est une ville d'environ sept mille

âmes, divisée en une vingtaine de quartiers, chacun sous l'autorité d'un chef relevant du roi Apado, vassal du roi de Porto-Novo.

Elle est construite sur un plateau de deux kilomètres de diamètre, au pied duquel coulent trois ruisseaux : le Janssa, qui y prend probablement sa source ; l'Idjéré, qui, après avoir coupé, au sud-sud-ouest la route de Porto-Novo, se réunit au Janssa pour se jeter dans la rivière d'Adjara, et à l'est, l'Aguidi qui se déverse dans l'Addo. Les sentiers qui longent les flancs de la colline sont rocailleux ; de ce plateau on extrait les pierres à moudre le maïs qui se vendent aux marchés des environs.

Les maisons sont en terre et recouvertes d'immenses toits de paille : elles se composent, comme d'ailleurs toutes celles de la région, de deux, trois ou quatre ailes à angles droits, ornées, d'un côté, de vérandahs parfois spacieuses, sur lesquelles ouvrent des portes basses, étroites, à seuil élevé, conduisant à de petits réduits sans air ni lumière, qui ont parfois une seconde ouverture donnant sur une seconde cour. Chaque femme et chaque esclave a sa chambrette et fait ménage à part.

Des nattes, en guise de sièges, sont étendues sous la vérandah ; car c'est là qu'on se réunit, là qu'on reçoit les visiteurs, qu'on cause et que l'on passe le temps ; le maître de céans s'assied ordinairement sur le seuil de la chambre qu'il occupe de préférence. Poules, canards, chèvres, chiens et enfants, tout cela grouille en commun dans les cours intérieures, tandis que les femmes, leurs marmots à cheval sur le dos, s'occupent des travaux du ménage, chacune à la porte de la chambre et sur la partie de la vérandah qui leur est réservée. La scène est généralement très animée et parfois tapageuse, surtout lorsque les femmes se disputent, ce qui, ici comme ailleurs, est assez ordinaire.

(*A suivre*).

PRÈS DU TANGANIKA

VOYAGE D'EXPLORATION
Dans le Marungu

LETTRE DU R. P. GUILLEMÉ

Suite et fin (1)

Chez Katambwa. — La plaine. — Lion. — Sa manière de prendre le gibier. — Esclave pour avoir vendu la chemise du gouvernement. — Têtes des chefs.

Le jeudi, j'avais atteint le but principal de mon voyage, la plaine de Katambwa, traversée dans toute sa longueur par un affluent du Lufuko, du nom de Nubiyi. Visiter ce pays fut le travail de deux journées de promenades peu agréables à travers des bois, des marécages et des champs autrefois cultivés, mais actuellement privés de bras par la traite et les exactions des métis, qui avaient établi près de là leur centre d'opérations. La plaine est belle, immense, fertile, et peut être arrosée en toute saison, en détournant le cours du Nubiyi. Malheureusement, elle est marécageuse par endroits, et par conséquent malsaine pour des Européens. Mais de petits travaux de drainage, faciles à exécuter, la rendraient entièrement habitable, surtout pour des noirs.

Dans l'état actuel, une partie seulement, celle du sud-est, semble réunir toutes les conditions que demande l'établissement d'une mission avec terrain libre, où vingt à trente villages pourraient se fixer. C'est une plaine ronde, monotone, sans arbres, absolument inculte, mais riche et fertile ; la terre d'alluvion domine. Elle est bordée d'assez hautes collines qui ferment l'horizon, emplacement tout désigné pour l'habitation des missionnaires. Si Dieu veut bien accroître nos modiques ressources et le nombre des missionnaires, cette position unique pourrait être occupée sous peu. Nous avons tout un essaim de ménages à y envoyer. Nos néophytes, avec les procédés un peu perfectionnés que nous leur enseignons, pourront exploiter les mines de fer qui se trouvent dans les environs et se procurer en outre le vêtement bien simple dont ils ont besoin. Ils pourront également utiliser le ruisseau salé qui coule non loin de là. Les indigènes savent en tirer du sel ; mais leurs procédés primitifs laissent se perdre une source de bénéfices réels, dont ils pourraient avantageusement profiter.

En attendant, le ruisseau continue à couler, les éléphants se promènent dans cette plaine, les hippopotames y trouvent leur pâture, de nombreux troupeaux de buffles y paissent à côté des zèbres, des ânes sauvages et d'une grande variété d'antilopes. Les pintades et les perdrix rouges habitent les bois des alentours. L'homme seul fait défaut pour profiter des richesses que produit et que peut produire ce pays. Notre œuvre à nous, sera de faire revivre ces déserts, de les transformer, de civiliser les anciens habitants, une fois ramenés dans le pays d'où ils ont été chassés.

J'ai parcouru toute la contrée en compagnie du chef dépossédé, très heureux d'espérer son rapatriement parmi nous. C'est un homme à la mine patibulaire, mais au fond très aimable ; il parle peu et agit beaucoup.

Il rit lorsque je lui raconte comment ses oppresseurs, les Arabes et les Métis, ont été battus d'importance à la côte et même dans l'intérieur des terres, par des Blancs appelés : *Deutchi*, qui sont nos voisins.

J'ai logé pendant deux nuits dans sa capitale provisoire ; nous avons causé longuement de nos projets d'avenir et déterminé ensemble la portion de territoire qu'il nous cède pour un établissement futur. Comme prise de possession, j'ai taillé une grande croix sur un bel arbre et baptisé la colline qu'il occupe du nom de Saint-Michel.

« — Mon pays est le tien, dit le chef. Quand tu voudras venir y habiter, nous te préparerons une maison et des champs. Les bras sont nombreux, » ajouta-t-il, en me montrant ses sujets armés de flèches, de lances et coiffés de plumes, dépouilles des poules et des coqs de leurs basses-cours.

Le lion habite aussi ces parages où, tous les ans, il fait de nombreuses victimes. Quoique le gibier de toute sorte y abonde, il attaque encore l'homme. Dernièrement, il avait affreusement mutilé une jeune fille ; d'un coup de griffes il lui avait crevé un œil et emporté une joue, ainsi que le nez ; on me montra cette pauvre fille qui n'avait plus que la moitié d'une figure humaine ; je l'ai soignée, mais non guérie.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 22, 29 avril et 6 mai.

L'année précédente, un indigène vint à la mission m'offrir une peau de lion tué à coups de lances dans les circonstances que voici. Ce lion, trop vieux probablement pour chasser le gibier, rôdait autour du village où il s'habituait à prendre des chèvres, quelquefois même des enfants ou des grandes personnes. Un soir, il enleva une femme assise devant sa case et l'emporta dans les broussailles. Aux cris de la victime, le mari sortit de sa hutte, les mains vides, sans avoir même un bâton et se précipita au secours de sa femme en disant au lion :

« — Puisque tu emportes ma femme, tu m'emporteras, moi aussi. »

Un combat désespéré s'engagea alors entre l'homme et le lion ; heureusement les gens du village, attirés par les cris, arrivèrent à temps pour tuer le fauve. Le mari avait reçu de forts coups de griffes et de profondes blessures ; mais il avait sauvé sa femme.

Voici le stratagème grâce auquel le lion, fort intelligent au dire des indigènes, parvient à s'emparer de sa proie sûrement et sans fatigue. Quand il a découvert un troupeau de buffles, il l'enferme dans un grand cercle infranchissable tracé avec son urine : seule, une porte est laissée comme issue au gibier.

Les buffles, pour sortir de ce cercle, rencontrent la piste du lion dont l'odeur les effraie, ils reculent et cherchent un passage où ne soit pas le fumet du lion ; ils arrivent ainsi à la porte où la bête les attend en embuscade.

A la tombée de la nuit, les indigènes se chauffent autour d'un grand feu, pendant que je jouis de la fraîcheur du soir. Désireux de connaître un peu l'histoire ancienne du pays, j'avise un vieillard vénérable dont le vent, pendant plus d'un siècle, avait agité la chevelure. Mais un autre, plus jeune de cinquante ans, veut répondre à sa place ; le vieux se pique et lui dit :

« — Vous autres, jeunes gens, qui n'avez rien vu, vous croyez être plus malins que les anciens. Puisque le Blanc m'interroge, laissez-moi lui répondre ; vous allez voir que je ne suis pas plus bête qu'un autre. »

Sur ce, il commence en remontant toujours à la mode du pays, *ab ovo* :

« Lorsque je suis né, dit-il, tous les jours, comme maintenant, le soleil sortait de l'eau et rentrait dans l'eau derrière les montagnes ; la lune diminuait tous les jours comme maintenant pour faire les étoiles et toujours, comme maintenant, apparaissait une nouvelle.

« Mon père s'appelait : le fumeur de chanvre. Son chef était Katambwa. J'ai vu quatre chefs se succéder ; tous étaient de grands chefs ; les nombreux villages voisins leur payaient tribut. Les Arabes n'avaient pas encore paru chez nous ; nous ne connaissions pas les étoffes et nous savions nous en passer. Les prisonniers de guerre restaient dans le pays, on ne les vendait pas aux étrangers. Le pays était très peuplé, sur toutes les collines se trouvaient des villages nombreux et très grands. Les arcs à feu sont venus avec les brigands qui ont brûlé les villages et dispersé les habitants, ce qui fait que..... »

Ainsi parlait l'ancien ; il n'avait pas fini lorsqu'un jeune noir, fendant la foule, se précipite sur moi, et brise mon rosaire en essayant de déchirer mon burnous kabyle qui résiste à ses efforts. Cependant, croyant à une attaque, je me défends à coups de poings, mais il se tient toujours à mon habit que les gens lui font enfin lâcher de force. Il demande la parole et la parole lui est accordée. Il m'explique alors comment des compagnons d'un village voisin, voulant le faire esclave et le vendre, il avait connu ma présence dans le pays et s'était enfui pour venir se réfugier près de moi. Après avoir déchiré mes habits ou brisé quelque chose m'appartenant, il espérait, d'après la coutume reçue dans le pays, devenir mon homme ou, comme il le dit, mon esclave. En effet, l'obligation pour quiconque brise un objet volontairement ou involontairement de devenir l'esclave du propriétaire, est admise universellement. Je lui fais remarquer qu'il n'était pas nécessaire de me bousculer et de risquer de me crever un œil.

Je demande ensuite quel est son crime.

« — Il a vendu la chemise du gouvernement, répond un loustic, et il n'en avait nul droit. »

Au fond il avait eu le seul tort de se faire justice lui-même, ce qui est toujours un crime quand on est le plus faible. Plusieurs chasseurs, au nombre desquels il se trouvait, avaient tué un éléphant et vendu ses précieuses défenses pour des perles, des étoffes et une *kanzu* ou chemise arabe. Chacun reçut sa part ; lui seul fut oublié. Il se vengea en dérobant cette chemise qui restait du bien commun et qu'il vendit ensuite pour des vivres et du sel. Pour cette compensation occulte, il devait payer trois fois la valeur de l'objet dérobé ou se laisser vendre lui-même. Il acceptait de payer ; mais il fallait attendre, ce à quoi personne ne consentait, et c'est pourquoi, comme dernière ressource, il venait se livrer à moi, de la manière que j'ai dit.

Je lui remets deux brasses d'étoffes et le rends ainsi à la liberté. Il me témoigne sa reconnaissance d'une manière très expressive, en cabriolant devant moi et en se roulant dans la poussière, pendant que ses amis le couvrent de cendres, signe de son acquittement complet.

*
* *

Parmi les sujets de Katambwa se trouve un grand chasseur d'éléphants. Il est orné de nombreux colliers de perles enfilées dans des crins pris à la queue des bêtes tuées et de bracelets taillés dans la peau des mêmes pachydermes ; ce sont les insignes de son adresse et la marque du nombre des éléphants abattus. Il a entendu dire qu'en Europe existe une caverne, un puits intarissable, par où sortent les étoffes, les bœufs, les chèvres et les moutons à l'état parfait. Ce qui l'étonne, c'est que les éléphants ne soient pas de ce cortège, puisqu'on vient jusque chez eux en chercher les dents pour les envoyer en Europe. Il me demande si je ne connais pas un moyen de tuer beaucoup d'éléphants ; je lui réponds qu'assurément il y en a un, ce qui excite sa curiosité et son envie de posséder un remède infaillible. Mais il est tout désappointé lorsque je lui dis que ce moyen est de viser juste.

Au milieu du village se trouvait une hutte très bien entretenue, soigneusement enduite de terre blanche, bien couverte et entourée d'un espace circulaire balayé chaque jour. Ne doutant point que ce ne fût la case du *Mzimu*, de l'esprit protecteur de la place, je demandai son nom. On me dit

que, dans cette case plus soignée que les autres, était la tête du prédécesseur de Katambwa, surnommé l'incendiaire. Lorsqu'un chef passe de vie à trépas, avant de l'ensevelir on lui ôte la tête et, à sa place, on met celle de son prédécesseur qui a été conservée dans ce but. La sienne est destinée à son successeur et devient l'objet de la vénération du public. Tous les chefs se passent ainsi successivement leurs têtes en emportant dans la tombe celle du prédécesseur. Cette tête du défunt devient l'objet de nombreuses superstitions, et au cas de fortune adverse, de guerres, d'attaques imprévues, elle est toujours la première chose que l'on pense à sauver du pillage.

Le Moero, le Nemba, le Lualala, ruisseau salé. — Retour précipité.

J'avais atteint la ligne de partage des eaux du Tanganika et du Moero. Devant moi s'ouvrait la route qui conduit à ce dernier,que j'ai tant de fois, désiré visiter pour explorer ses alentours qu'on dit très fertiles et composés de plaines immenses. Aux pieds des montagnes qui séparent l'Urua du Marungu ou des Watumbué, coule la petite rivière Nemba, qui, après avoir traversé un superbe pays, l'Urua, dont je n'ai vu qu'un coin, va se jeter dans le Lualala pour ensuite grossir le Congo. Pays inconnu comme celui où j'étais, champs ouverts aux explorateurs qui n'ont point encore foulé cette terre. Pour moi, l'obéissance m'arrêtait là, je n'avais pas la permission d'aller plus loin.

Il me restait, en revenant sur mes pas, à remonter le petit ruisseau salé dit Nganza jusqu'à sa source, pour voir si, vu la salure intense de ses eaux, il ne sortait point d'une montagne de sel. Depuis une journée, je marchais vers ce but lorsqu'un courrier, lancé à toutes jambes à ma recherche, m'apporta une lettre du P. Coulbois. Cette lettre m'apprenait la mort de Mgr Bridoux.

Cette nouvelle, reçue au milieu d'un pays sauvage, interrompit mon voyage. J'avais ordre de rentrer au plus vite. Je repris donc le chemin de la mission où j'arrivai après trois étapes de douze heures de marche chacune. Le R. P. Coulbois m'y attendait pour r etourner à Lavigerie-Ville, où le P. Moinet se trouvait seul avec les Frères depuis la mort de Monseigneur.

* * *

En terminant, je recommande à ceux qui s'intéressent à nos œuvres, de prier le bon Dieu, d'une manière toute spéciale, pour ces pauvres sauvages du Marungu au milieu desquels je viens de jeter la divine semence de l'Evangile. Les prières de nos bienfaiteurs attireront sur elle la rosée du ciel qui la fécondera. L'état moral de ces populations sauvages est bien dégradé ; mais, avec la grâce de Dieu, elles se relèveront pour retrouver leurs titres de créatures raisonnables créées comme nous à l'image de Dieu. Nous fondons de grandes espérances sur ce pays, surtout lorsque nous comparons l'état actuel des populations chrétiennes qui nous entourent à ce qu'elles étaient il y a quelques années. Enfin, nous ne pouvons oublier, nous, missionnaires, que le premier juste entré au ciel a été le bon larron.

FIN.

DE CARTHAGE AU SAHARA

Par M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

(Suite 1)

Le désert et l'oasis. — Les sources de Tôzeur. — Promenade sous les palmes. — Une cabane. — Un jujubier gigantesque. Nefta. — L'esclavage.

« La goutte d'eau vaut une pièce d'or. » Ce proverbe arabe trouve son application dans les sables du désert. Le désert, comme l'océan, étend son immense plaine bien au-delà des limites de l'horizon. Il a ses vagues de poussière, ses tempêtes, ses reflets aveuglants, sa solitude et ses corsaires. Il ensevelit ses victimes ou rejette sur ses bords leurs épaves. Mais, dès qu'il pleut, ou qu'une source jaillit, ses sables arides se transforment en humus fécond. L'eau est donc la fée créatrice des oasis. Elle fait du désert un jardin ravissant.

Or, Tôzeur compte cent quatre-vingt-quatorze sources, qui débitent plus de sept cents litres d'eau à la seconde et arrosent une superficie de mille sept cent quatre-vingt-sept hectares. Elles sourdent d'un sol à base gypseuse, dans des anfractuosités plus ou moins profondes, appelées *gourds.* Comme elles communiquent avec des nappes souterraines, soumises à des pressions énormes, elles sont à la fois thermales et abondantes. Elles forment des ruisseaux, qui sont canalisés par la main de l'homme, et toujours pleins d'une onde claire, chaude et courante. Des ponts minuscules, les uns modernes, les autres antiques, relient leurs rives, parfois escarpées. Des troncs de palmiers, couchés en travers, ne laissent passer l'eau que suivant les encoches taillées dans leur épaisseur et opèrent ainsi automatiquement la distribution du liquide irrigateur. Un gardien est chargé d'ouvrir ces encoches ou de les fermer avec de la terre glaise, suivant qu'il faut remplir les seguias, ou suspendre l'écoulement.

Les sables, chassés par le vent, menacent de couvrir les sources. Pour les protéger il a fallu créer, à l'aide d'une forte palissade, une fausse dune qui, opposant une barrière à la poudre du désert, retarde l'ensevelissement des jardins. Des plantations de harmel et de tamarin sont destinées à donner un peu de fixité à ce sol inconstant et à rendre à la ville la ceinture verdoyante qui l'environnait autrefois.

Nous contournons le Dar-el-Bey et la mosquée de Sidi-Ghebab. Un chemin sablonneux nous mène près d'un minaret penché. Nous longeons un canal rempli d'eau et franchissons une voûte. Au-delà, c'est l'oasis (Voir la gravure page 239).

Ce coin de paysage est un croquis en miniature de ce que présente Tôzeur, à savoir du sable, des rigoles pleines d'une eau limpide et courante, un minaret penché, des maisons formant voûte sur la rue, une muraille de tob, derrière laquelle se balancent les palmes dans le ciel enflammé. Rien n'est délicieux comme une promenade

(1) Voir les numéros des 1er, 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19, 26 février, 4 11, 18, 25 mars, 1er, 8, 15, 22 et 29 avril, et 6 mai et la carte page 114.

matinale dans l'oasis. De petits sentiers tortueux, que longe un canal où l'onde coule à pleins bords, circulent en tous sens sous le dôme éternellement vert des palmiers, dont les chevelures aux formes multiples s'entrecroisent dans les airs, au souffle du vent, avec une grâce orientale. Les troncs élancés partent du sol, tantôt assemblés comme les fuseaux d'un pilier de cathédrale, tantôt isolés et sveltes comme les colonnes de la mosquée de Kairouan. Les monuments de l'architecture mauresque en Espagne, en Algérie, en Tunisie, en Égypte, présentent souvent des arceaux, des voûtes, des dômes soutenus par une multitude de colonnettes légères, élégantes, trop faibles en apparence pour un tel fardeau. L'idée d'un pareil style n'est-elle pas déjà réalisée dans l'oasis, dont la mosquée devient comme la reproduction et la copie? Mais il y manque le mouvement, le grand air, les oiseaux, et ces flèches d'or et ces paillettes d'argent que le soleil tropical darde à travers les palmes jusqu'au sol, d'où leur reverbération colore la voûte gigantesque d'une lumière très douce.

Çà et là, une hutte, faite avec des troncs de palmiers, sciés par le milieu dans le sens de la longueur, abrite une famille, quelquefois même sert de maison à un riche propriétaire; une selle de cheval, des pioches, une marmite avec sa crémaillère, un matelas de feuilles de palmes et une jarre pleine de lagmi, constituent l'ameublement. Telle est celle que représente la gravure 229. Dans les quartiers où les palmiers sont plus jeunes, où leurs têtes arrondies ne se touchent pas encore, des jujubiers, des orangers, des figuiers et des ceps d'une hauteur prodigieuse entremêlent leurs rameaux et forment une seconde ligne de végétation.

M. Hébrard tire plusieurs vues de ces sous-bois. Parfois un géant de la forêt, brisé par l'ouragan ou miné par l'âge, s'abat avec bruit, et son tronc allongé sur le sol fait songer à la sombre horreur des brousses de l'Afrique centrale, si bien décrites par Stanley.

Çà et là des groupes de femmes, en tunique bleue, sont occupées au lavage de la laine. La toison blanche, fortement trempée et savonnée, est jetée en boule par l'une d'elles sur une pierre plate. Un jeune homme aux jambes nues, aux jarrets vigoureux, la piétine en mesure et agite les bras pour marquer la cadence. Ce travail, que nous avons déjà vu à Kairouan, à Gafsa, à Gouïlla, à Sidi-Aïch, est l'une des principales industries de la région. La laine, blanche ou teinte en couleurs vives, se transforme ensuite, sous le doigt des femmes, en burnous, en haïcks, en ceintures, en couvertures aux dessins fantastiques.



TUNISIE. — Rigole, rue et entrée de l'oasis a Tôzeur, d'après une photographie de M. Hébrard. (Voir page 238).

Ailleurs, des Arabes se livrent au plaisir de l'immersion. Nous les imitons plus d'une fois. La longue chevelure des palmiers étend sur ces eaux tièdes une ombre si propice qu'il est bien difficile de résister à la tentation de s'arrêter sous la chute d'une cascatelle. Ne faut-il pas tremper son épiderme et saturer ses pores de liquide pour satisfaire aux exigences de la transpiration? Dix pas au soleil suffisent pour nous lasser, nous abattre et provoquer une sueur abondante.

A l'extrémité de l'oasis, dans un village presque ruiné, s'élève un jujubier gigantesque, dont les branches s'étendent sur un rayon de vingt mètres. Plusieurs rameaux, écrasés par leur propre poids, fléchissent jusqu'à terre, où ils ont pris racine et d'où ils rejaillissent en jets vigoureux. Cet arbre, paré de feuilles et de fruits, est l'un des plus beaux qu'on puisse voir. Il a plus de vingt siècles d'existence. Il faut l'ajouter à la liste des doyens de son espèce, aux oliviers de Gethsémani, aux cèdres du Liban, au chêne d'Hébron, au sycomore de Mattarieh, près d'Héliopolis, en Égypte.

Nefta est à vingt-cinq kilomètres à l'ouest de Tôzeur; la piste suit le bord du chott, dont la traînée lumineuse est

toute brillante d'efflorescences salines. La ville s'élève en amphithéâtre sur un coteau, qui domine de soixante-seize mètres la gorge, au fond de laquelle sourdent les cent six sources de l'oasis. Elle renferme neuf mille cinq cents habitants et mille deux cent dix maisons, d'une valeur approximative, d'après l'évaluation du fisc, de trois cent trente-trois mille francs. Elle est fort ancienne et a hérité du prestige de plusieurs autres cités, détruites ou ensevelies.

Les Arabes en attribuent la fondation à Keustheul, fils de Sam, fils de Nouh, en d'autres termes, petit-fils de Noé. D'après M. le comte Du Paty de Clam, Nefta ne serait point d'origine sémitique, mais kouchite. Kouch est fils de Cham. Nefta serait une altération des mots *No* Phtah, fils de *Phtah*, et correspondrait à la forme latine de Neptune. Phtah était pour les Kouchites le Dieu suprême, le soleil, le même que Rô. Son fils est le dieu des eaux, le Nil bienfaisant. Le nom même de l'Egypte ne serait que la figure grecque de Ha-Ka-Phtah, Αι-γυ-πτος (α-γα-φτου), la terre ou la demeure de Phtah. Les Naphtouhines, issus de sang kouchite, devraient être classés parmi ces Libyens, qui, d'après Hérodote, adoraient le soleil et Neptune, avoisinaient le lac Triton et portaient le nom d'Auséens.

L'oasis de Nefta est fort belle. L'envahissement des sables tend à la séparer en deux portions. Elle disparaîtra même prochainement sous la poussière du Sahara, comme ont disparu les villes primitives, dont elle a recueilli l'héritage, si l'administration ne se hâte pas de la protéger par l'établissement de dunes artificielles, tapissées d'arbustes et de tamaris, analogues à celles de Tôzeur.

Nefta était naguère un marché important d'esclaves, et les officiers français ont, dans le principe, arrêté ou fait rebrousser chemin à des convois. Depuis, les caravanes ont changé de route et se dirigent secrètement sur Tripoli. Est-il sûr que ce trafic inhumain ait complètement cessé?

Les Frères armés du Sahara, longtemps encore, contribueront plus à forer des puits, à planter des palmiers, à créer des oasis qu'à empêcher la plaie hideuse de l'esclavage. Depuis la campagne entreprise dans les journaux contre les marchands de chair humaine, les intéressés du centre de l'Afrique savent à quoi s'en tenir sur nos intentions. Il ne faut donc pas s'étonner que la plupart des explorateurs, qui s'aventurent dans l'intérieur du continent noir, périssent assassinés.

Avant de déclarer aux esclavagistes une guerre, qu'on ne peut actuellement mener à bonne fin, n'aurait-il pas mieux valu se mettre en rapport avec les tribus par des échanges courtois, s'instruire des routes et des puits, s'établir enfin en amis au cœur de l'Afrique et interdire alors les razzias et le commerce des esclaves?

Le bruit fait sur cette question, les congrès, les souscriptions, les articles publiés dans les journaux et les revues, ont été un avertissement à tous les Tipo-Tib d'avoir à prendre plus de précautions et à se défier surtout de nos explorateurs. Les procédés sommaires et le peu de moralité de la plupart des aventuriers qui pénètrent dans le continent africain ne servent guère la cause de la civilisation.

On sacrifie cent mille hommes sur un champ de bataille pour une question de principe ou la vengeance d'un outrage. Peut-être eût-il été sage de sacrifier encore quelques caravanes d'esclaves, pour mieux réprimer le fléau dans son propre territoire. L'accès nous en devient de plus en plus difficile, parce que la défiance des indigènes est en éveil. Telle est, du moins, l'opinion d'hommes compétents, en rapports habituels avec les Touaregs et les gens du désert, qui ne sont pas sans accointances avec les marchands d'esclaves. On explique par des imprudences et des trahisons les massacres de plusieurs missions scientifiques. Il ne faut pas croire pourtant que les écumeurs du Sahara sont assez simples pour se vanter de leurs exploits. Mais n'est-ce pas chose admirable que leur habileté à isoler les explorateurs, à les empoisonner, à les frapper toujours au moment propice? Qu'on ne s'y trompe pas. Bien d'autres subiront encore le sort de Flatters et de Ménard.

(*A suivre*).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

Anonyme de Charlieu, diocèse de Lyon	20
M. Raynaud, curé de Souilhe, diocèse de Carcassonne	20
Paroisse de Chatellus (Loire), avec demande de prières pour le repos de l'âme du défunt Pierre Dussurgey	50
Un abonné de Lyon	5
M. Babaud, à Charenton, diocèse de Paris	20

Pour la mission la plus nécessiteuse (Cunène).

M. l'abbé Lubiez-Rowicki, à Montpellier, demande de prières	5
J. B. R., diocèse de Bâle	10
Anonyme de Houilles, diocèse de Versailles, demande de prières	4
Anonyme du diocèse de Nevers	5
Mme Vve Baudinet, à Metz	10

Pour les missions du Tonkin (Mgr Pineau).

M. Néant, à Moulins	26

Au R. P. Klinger, à Vinh (Tonkin occidental), pour constructions d'une église en l'honneur de la Vierge immaculée.

M. Freyburger, vicaire à Ribeauville, diocèse de Strasbourg	75

Pour les missions de Chine (Hou-pé oriental).

M. Néant, à Moulins	26

A Sœur Gilbert, pour l'hôpital de Ning-po.

Dons recueillis par la *Semaine Religieuse* de Cambrai	100

Pour les enfants de Chine (Hou-pé oriental).

Anonyme de Lyon	150

A M. Tulpin (Japon septentrional), pour l'œuvre des catéchistes.

A. M.	600

A M. Corre, missionnaire à Kummamoto (Japon méridional).

M. Moyzant, curé de Cherveux, diocèse de Poitiers	30

Pour les catéchistes du Japon (Mgr Osouf).

M. Néant, à Moulins	26

Pour la mission de l'Ouganda.

M. Louis Desgrand, à Lyon	100
Un abonné de Niort, diocèse de Poitiers	5

Pour les enfants d'Afrique (Au même).

Anonyme de Lyon	150

Pour le baptême de six petites filles sous les noms de Lucie, Emilienne, Anna, Marie, Valérie et Jeanne (Cunène).

Au nom de la Maison-Mère de la Doctrine chrétienne, à Nancy, avec demande de prières	100

Pour le R. P. Lejeune au Gabon.

Dons recueillis par la *Semaine Religieuse* de Cambrai	100

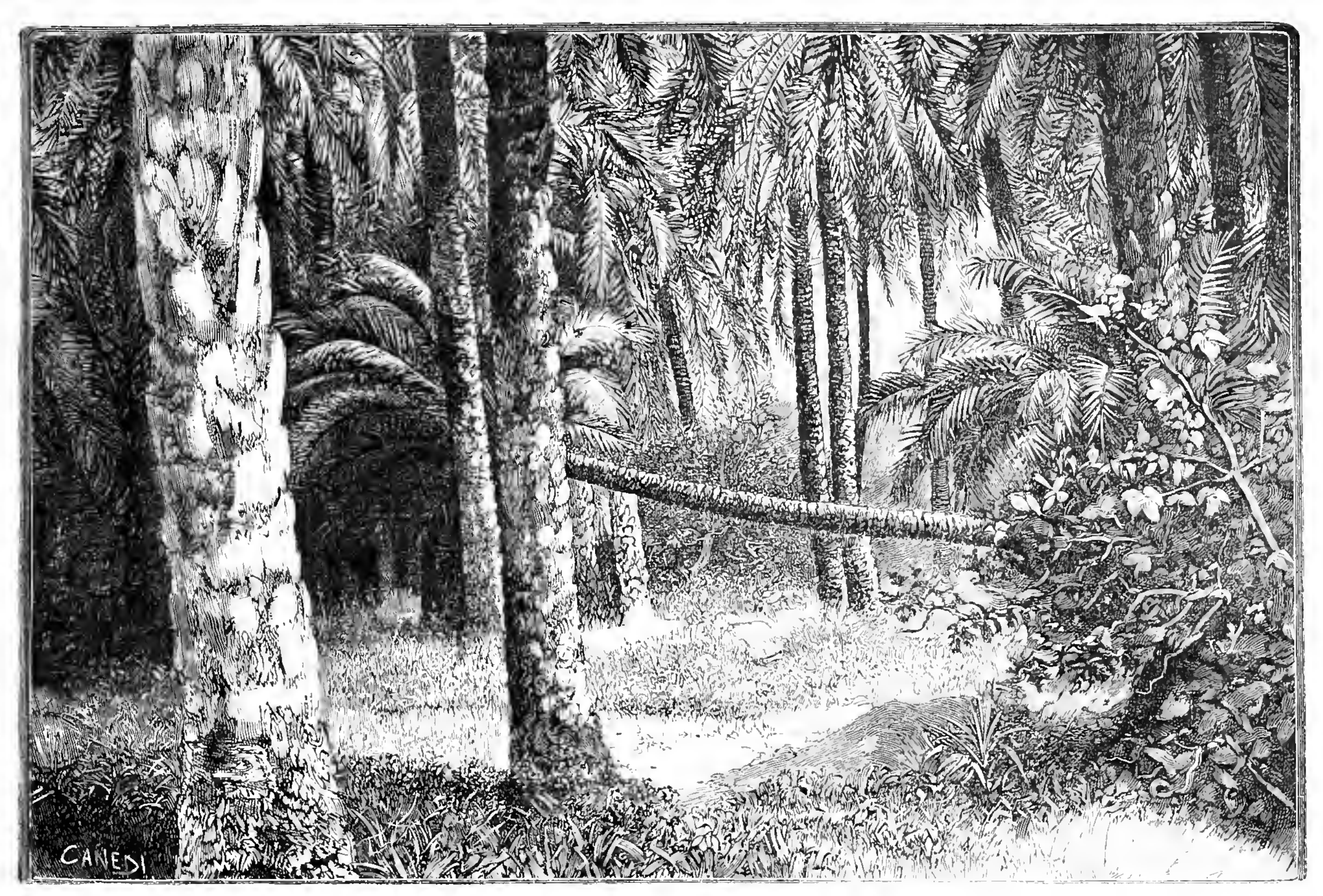
Pour le rachat d'esclaves en Afrique (Au même).

Une anonyme de Loudun, diocèse de Poitiers	100

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



TUNISIE. — Les Jardins du Mokkadem a El-Oudiane; d'après une photographie de M. Bauron (Voir page 251).

CORRESPONDANCE

TONKIN MÉRIDIONAL

La persécution.

Les lettres écrites par le regretté Mgr Puginier ont mis nos lecteurs au courant de la persécution religieuse au Tonkin occidental. La mission du Tonkin méridional vient de traverser la même crise produite par les mêmes causes : il n'y a que les noms des villages, des persécuteurs et des victimes qui soient différents. Ainsi qu'on le voit dans la lettre suivante, les mandarins suscitent contre les nouveaux chrétiens des procès sous des prétextes futiles, afin d'avoir un motif apparent de sévir contre eux et par là les faire apostasier.

Lettre de Mgr Pineau, des Missions Étrangères de Paris, vicaire apostolique du Tonkin méridional.

Mon but, en vous écrivant, est d'édifier vos lecteurs par le récit de quelques faits prouvant que la grâce de Dieu est aussi abondante et aussi féconde qu'aux premiers siècles de l'Église. La race des martyrs et des confesseurs n'est pas encore éteinte.

C'était vers le 10 avril dernier, dans la chrétienté de Son la, préfecture d'Anh-son. Un catéchumène, nommé Chung, venait de signer une lettre d'apostasie et *pliait* sa maison, pour retourner s'installer parmi les païens, lorsque quelques chrétiens lui firent observer qu'avant de partir, il ferait bien d'acquitter ses dettes. Cette observation le piqua tellement qu'il résolut de se venger.

A cette époque, les mandarins acceptaient avec plaisir n'importe quelle accusation contre les chrétiens ; leurs meneurs parcouraient les villages avec des lettres d'apostasie, menaçant les néophytes et publiant partout qu'un édit secret de la Cour ordonnait l'apostasie à tous ceux qui avaient embrassé la religion sous le règne des deux derniers rois Dong-Khanh et Thanh-Thai.

Connaissant ces dispositions des représentants de l'autorité, Chung se rendit à la préfecture et accusa les chrétiens de l'avoir empêché de plier sa maison et de lui avoir enlevé des habits et autres objets de peu de valeur. En temps ordinaire, les affaires de ce genre sont déférées au jugement du maire ou tout au plus du chef de canton. Mais le bon mandarin, ancien chef pirate très redouté, qui, naguère encore, portait les armes contre les Français, et dont la prise fut annoncée, en son temps, comme

un événement, Pham-Nhu-Xuong, était à la recherche de griefs contre les chrétiens.

Quoique fondée depuis une année à peine, la chrétienté de Son-la avait résisté à toutes les menaces. Le mandarin vit dans l'accusation de Chung un moyen de frapper un grand coup. Il envoya des soldats avec ordre d'arrêter les premiers chrétiens qui leur tomberaient sous la main. Par la persuasion ou les tortures on les obligerait à déclarer les chefs de la chrétienté comme étant les auteurs du prétendu larcin. On aurait ainsi un prétexte de les mettre en prison et l'on profiterait du temps de leur captivité pour faire apostasier le reste des chrétiens.

Le 13 avril, les soldats du mandarin arrêtèrent Don, Dué et deux enfants, dont l'un Phé, âgé de dix-sept ans, et l'autre Cong, âgé de douze ans. Ils les conduisirent à la préfecture où on les emprisonna.

Le plus jeune enfant fut mis en liberté le lendemain.

Le 16 avril le mandarin se fit amener les prisonniers. Joseph Phé comparut le premier; mais, après quelques questions et quelques coups de rotin, on le renvoya en prison. Au bout de dix jours, on lui permit de sortir; mais dans l'infection de cet affreux cachot, il avait contracté une maladie semblable à la lèpre. Son corps s'est couvert de plaies hideuses, et malgré les soins de son vieux père, dont il était l'unique enfant, il vient de mourir dans les sentiments de la plus ardente piété.

Après Joseph Phé, Michel Don fut interrogé :

« — Tu es accusé d'avoir volé des habits à Chung. »

« — Grand mandarin, je ne lui ai rien volé ; il le sait parfaitement lui-même. Mais, comme, sans être riche, j'ai largement ce qu'il me faut pour vivre, je consens volontiers à donner à Chung ce qu'il réclame, mais à titre d'aumône, non de restitution.

« — Quel est ce chiffon que tu portes sur ta poitrine ?

« — C'est mon scapulaire, grand mandarin.

« — Jette-le et tu seras libre.

« — Grand mandarin, vous pouvez me couper la tête; je presserai toujours ce scapulaire sur mon cœur. »

Don était couché à terre, les pieds et les mains fortement tirées et attachées à deux piquets.

« — Cet homme est un insolent, ricane le mandarin, allons, soldat, frappe ! » et le soldat agite le rotin avec vivacité, le fait siffler autour de sa tête et frappe le prisonnier de toute la vigueur de son bras. Aux premiers coups, Don s'agite, se tord, se soulève et retombe; le soldat frappe impitoyablement.

Tout à coup Don, fortifié par la grâce, prend la résolution de recevoir les coups sans faire le moindre mouvement ; le soldat continue de frapper ; mais lui reste immobile ; le sang jaillit, la chair se déchire et Don ne donne pas signe de vie.

Le mandarin effrayé :

« — Arrête ! dit-il au soldat, est-ce qu'il serait déjà mort ? »

Le soldat se penche ; mais Don, qui a entendu, lève la tête en disant :

« — Je suis encore vivant, tu peux continuer. »

Le soldat reprend le rotin et poursuit sa triste besogne. Un instant après, Don, faisant un violent effort, détache une de ses mains, prend un lambeau de chair sanglante et le jette aux pieds du mandarin.

« — Comment? s'écrient les soldats indignés, tu oses jeter de la terre au grand mandarin ? »

« — Ce n'est pas de la terre, voyez vous-mêmes » et il arrache un second lambeau de chair pour le leur montrer.

Un soldat, ému, moitié de colère, moitié de pitié, lui dit :

« — Insensé, tu ne vois donc pas l'intention du grand mandarin? Signe la feuille d'apostasie et tout sera fini, j'en réponds. »

« — Frère aîné, dit le vaillant confesseur, quel conseil me donnes-tu là ! La religion, tu ne la connais pas, toi. Moi, je la connais un peu... Tomber de la hauteur du ciel pour continuer à vivre sur la terre... jamais je ne saurais m'y résoudre. »

Et la torture continua. Quand le patient eut reçu cent trente coups, le mandarin, désespérant d'obtenir ce qu'il voulait, le fit remettre en prison où il le laissa plus d'un mois.

Le 17 avril, commença l'interrogatoire de Dué ; la scène qui s'était passée la veille se répète pour lui : le prétexte d'un vol d'habits, puis la proposition de l'apostasie et le refus énergique du chrétien.

Le mandarin furieux ordonna de le battre avec plus de cruauté que le premier.

Des femmes chrétiennes, arrivées de Son-la pour nourrir les prisonniers, versaient d'abondantes larmes en voyant tant d'injustice et de cruauté. Les soldats du mandarin leur disaient : « Ce sera ainsi jusqu'à ce que vous ayez cessé de dire : « *Amen Jesu* », c'est-à-dire jusqu'à ce que vous ayez abandonné votre religion. »

Les satellites vomissaient toutes sortes d'imprécations contre la religion, les missionnaires et les chrétiens ; ils ne se taisaient que devant les protestations et les menaces de quelques miliciens catholiques, qui les priaient de s'occuper de leurs affaires et de cesser d'insulter la religion.

Cependant Dué, étendu sur les briques du tribunal, se débattait dans des contorsions nerveuses qui lui causèrent de larges blessures à la poitrine et au front, pendant que le soldat frappait à coups redoublés. Ce fervent chrétien persistait dans son refus d'apostasie ; ses forces l'abandonnèrent et il perdit connaissance. Alors on le transporta à la prison, pour qu'il reprît quelques forces, afin de subir un nouvel interrogatoire.

Le lendemain, 18 avril, l'interrogatoire ou plutôt le supplice continua : le mandarin espérait cette fois vaincre

l'énergique résistance de ce chrétien dont l'apostasie serait suivie de beaucoup d'autres. Le soldat frappa si violemment que la partie frappée ne devint plus qu'un amas de chair en lambeaux d'un aspect repoussant. Dué avait reçu deux cent trente coups de rotin.

Il fut rapporté dans sa prison, privé de l'usage de tous ses membres et comme, à la suite de ces tortures, se déclara un violent accès de dyssenterie, les gardiens de la prison, pour se débarrasser d'un malheureux dont la présence leur paraissait intolérable, le traînèrent dans la cour extérieure et le laissèrent sur le bord d'un étang.

Dué n'avait plus qu'un souffle de vie ; cependant sa bouche murmurait encore quelques prières. Il souffrait horriblement ; mais Dieu, qu'il avait si courageusement confessé, le réconfortait.

Cependant la nuit dut lui paraître bien longue. Au matin, nul n'était venu le secourir. Vers midi, sa femme vint lui porter sa nourriture. A la vue de son mari, elle pleura amèrement ; mais, ne désespérant pas de le sauver, elle voulut le ramener à Son-la.

Le mandarin la fit appeler :

« — C'est bien là ton mari, lui dit-il ?

« — Oui, grand mandarin, répond-elle, au milieu des sanglots.

« — Eh bien ! continue cet homme cruel, signe ce papier, constatant que je t'ai remis ton mari. »

La pauvre femme signa et donna ainsi au mandarin une garantie ; désormais il pouvait dire : « Je l'ai remis vivant à sa femme ; s'il meurt, elle seule est responsable. »

Des porteurs déposèrent Dué dans un filet et se dirigèrent vers Son-la. Ils y arrivaient à quatre heures. Le missionnaire qui se trouvait là, vint en toute hâte administrer les derniers sacrements au moribond. Vers six heures, il expira, après avoir donné à ses compatriotes l'exemple d'une fidélité invincible jusqu'à la mort.

C'était le jour du patronage de saint Joseph : ce grand saint recevait dans le ciel cette victime et l'offrait à Dieu comme un hommage d'agréable odeur pour le bien de l'Église en général et du Tonkin méridional en particulier. Puisse le sang versé être une semence féconde qui fasse germer une récolte abondante !

Il semble, d'ailleurs, que Dieu ait déjà béni la constance du confesseur et du martyr dont je viens de raconter les tortures et la mort. Car, cette année, nous avons la consolation d'ajouter le nombre de quatre mille baptêmes d'adultes au chiffre de nos soixante-dix-huit mille chrétiens.

Et si les bonnes âmes d'Europe veulent bien nous continuer le secours de leurs ferventes prières et de leurs aumônes, j'espère qu'avec la grâce de Dieu nous arriverons enfin à transformer le Tonkin en une petite France, fidèle et fervente, unie à sa sœur aînée par la même foi et le même amour : « Dieu et Patrie ! »

BAGDAD

Les nouvelles œuvres de bienfaisance de Badgad.

Mgr Altmayer, délégué apostolique de Mésopotamie, a fait, il y a deux ans, une laborieuse et fructueuse tournée en Europe, dans l'intérêt de sa mission. A son retour sur les rives du Tigre, le zélé prélat a fondé des institutions bien nécessaires dans les pays déshérités qu'il évangélise, à Bagdad notamment. La lettre suivante donne des renseignements intéressants sur ces créations nouvelles. Délégué apostolique de la Mésopotamie, du Kurdistan et de la Petite Arménie ; archevêque latin de Bagdad, siège dont les limites embrassent l'Assyrie, Bassora, Mossoul et Amid, Mgr Altmayer étend sa juridiction sur d'immenses territoires dont les besoins méritent la sympathie et l'appui de tous les catholiques.

LETTRE DU R. P. HENRI BERNARD, DOMINICAIN, VICAIRE GÉNÉRAL

Retenu à Mossoul par des circonstances d'une gravité exceptionnelle, vous m'avez chargé d'aller inaugurer à Bagdad les œuvres nouvelles de bienfaisance dont vous aviez pris l'initiative et pour lesquelles vous aviez sollicité le concours de la charité catholique durant les derniers mois de votre séjour en France.

Je suis en mesure de vous rendre un compte favorable de ces œuvres naissantes et de saluer en elles, de concert avec les catholiques de Badgad reconnaissants, le complément des fondations précédentes. A l'école des filles, dont la création remonte à l'épiscopat fécond de Mgr Coupperie, de sainte mémoire, et date de 1824 ; à la salle d'asile dont les enfants des deux sexes et de tous les rites doivent la construction et l'installation à votre générosité, en 1886 ; au pensionnat français ouvert la même année pour donner aux filles des principales familles une éducation et une instruction capable de les mettre au niveau de leurs relations européennes ; à l'ouvroir où les moins fortunées de nos jeunes filles trouvent, avec de sages conseils et une surveillance maternelle, un emploi rémunérateur ; à toutes ces œuvres d'utilité première et générale, vous avez voulu joindre un orphelinat de filles et un hospice, dont la nécessité se fera sentir tant que, suivant la promesse de Notre-Seigneur, nous aurons des pauvres parmi nous.

Quel motif pressant vous a déterminé à fonder ces deux établissements, ajoutant ainsi une charge nouvelle à celles qui pesaient sur vos épaules ? Votre Grandeur l'a dit éloquemment aux catholiques de France.

Le choléra, qui, depuis plusieurs années, semble s'acharner sur notre Orient, a fait à Badgad plus de victimes que partout ailleurs ; au sein de notre chrétienté, si restreinte pourtant, de Badgad, un grand nombre d'enfants ont perdu leurs parents.

La misère a suivi de près l'épidémie, la misère avec ses douleurs et les dangers qu'elle fait naître !

1° Orphelinat de filles.

De la France où vous vous trouviez, l'autorisation fut envoyée à la supérieure des Sœurs, de recueillir sans

délai les enfants les plus délaissées, et vous n'avez pas hésité à tendre la main, en faveur de cette nouvelle famille que vous confiait le Père des cieux, vous en remettant à la Providence divine et à la charité française, du soin de déterminer la mesure et la limite auxquelles il faudrait s'arrêter.

Nous comptons aujourd'hui dix orphelines de cinq à dix ans. Sans doute, le cœur de Mère Exupérie voudrait pouvoir étendre ses bienfaits maternels à d'autres déshéritées qui la sollicitent ; mais Dieu nous a fait une loi de la prudence et Lui-même a imposé des bornes à notre charité en limitant strictement nos ressources. Daigne sa bonté vous mettre à même de maintenir au moins sur les bases actuelles une œuvre si utile !

Nos vaillantes Sœurs de la Présentation ont fait une place sous leur toit à cette petite famille. On s'est accommodé d'une de ces chambres étroites et basses que comporte l'architecture du pays et que l'on nomme *Kafischkanes*. A voir, de la cour intérieure, nos petites orphelines massées derrière les vitrages qui ferment ces chambres et leur donnent l'aspect d'un omnibus européen, on avait l'illusion qu'elles étaient en marche vers une installation plus confortable.

La providence vous a amené à faire l'acquisition d'une maison contiguë à l'habitation des Sœurs.

Un jour, on vint m'avertir que la maison fondait à vue d'œil : à travers les crevasses d'une terrasse ruinée, l'eau diluvienne avait pénétré dans la profondeur des murs. Ils sont, à Bagdad, communément en terre et recèlent une large fente au milieu. Une consultation de maîtres-maçons, les médecins en l'espèce, ordonna de démolir la maison sous peine d'accidents graves.

L'exemple récent d'une maison s'effondrant sur toute une famille chrétienne et faisant deux victimes, ne nous permit pas l'hésitation. Encore dut-on employer mille précautions pour que la vie des démolisseurs ne fût pas en danger. La protection du ciel et l'agilité de nos ouvriers nous évitèrent tout malheur ; mais, au lieu d'une maison, je me vis en possession d'un simple terrain à bâtir.

Vous avez approuvé mon nouveau plan et je me mis à l'œuvre. Pressé par la nécessité de revenir à Mossoul avant les fortes chaleurs, j'ai fait diligence et j'aurai la consolation de laisser les constructions entièrement achevées.

Au premier, un beau dortoir, haut de plafond et bien aéré, muni d'un lavabo avec lingerie et vestiaire à proximité ; au rez-de-chaussée, un réfectoire, abrité du soleil et pouvant servir de salle de repassage et de couture, nous paraissent tout à fait suffisants pour le moment.

Bien intéressantes sont ces enfants, auxquelles la France donne doublement la vie. Grâce aux soins des Sœurs, leur santé est florissante ; quant à la piété et aux notions essentielles d'instruction, elles sont à la meilleure école et en profiteront certainement. Seules en ce monde, recueillies à grand'peine par d'aussi pauvres qu'elles, que fussent-elles devenues ? je n'ose approfondir.

Tout serait donc pour le mieux, si nous n'avions conscience d'avoir fait une brèche sérieuse aux fonds de la mission.

Hospice.— Dispensaire français.

Une autre œuvre, non moins intéressante et d'une absolue nécessité, s'impose désormais à vos soins, et réclame une part dans votre budget. Je veux parler du dispensaire et de l'hospice français créé en face des entreprises des protestants. Séduire nos catholiques de tout rite par l'attrait si puissant qu'exerce la charité corporelle, discuter des points du dogme avec tous, et mettre les plus pauvres en demeure d'opter entre les pratiques chères à la piété catholique et l'assistance médicale du ministre anglican, c'est un jeu pour les apôtres du libre examen.

Avec tous les chefs ecclésiastiques, vous avez senti l'imminence du danger ; seul, vous pourriez y faire face. Que fallait-il pour faire échec aux séducteurs ? deux choses, un local, un personnel médical. Le choix du local ne vous fut pas d'un grand embarras : la mense épiscopale de Bagdad possède un immeuble qui fut la résidence des archevêques français, vos prédécesseurs : retenu loin de votre ville par les fonctions de délégué du Saint-Siège apostolique, qui réclament votre présence habituelle à Mossoul, et j'ajoute, trop pauvre pour négliger une source légitime de revenu, vous avez depuis longtemps mis cet immeuble en location.

Ne pas renouveler le bail, prescrire les réparations, les aménagements et l'installation spéciale dont il était besoin fut votre première démarche ; la seconde fut de faire appel au dévouement d'un vénérable religieux d'une part, comme directeur et médecin consultant, et de l'autre aux Sœurs de la Présentation pour la pharmacie et les pansements.

Après vingt-sept années de mission, où il s'est prodigué au service des pauvres malades, le R. P. Damien voit donc se réaliser son vœu le plus cher : il peut donner rendez-vous à toutes les misères humaines dans un local à lui, et, à sa portée, il a les remèdes de la pharmacie que la Sœur remet gratuitement aux indigents.

Quand j'arrivai à Bagdad, en décembre dernier, le Dispensaire avait commencé à fonctionner. Il ne tarda pas à recevoir une affluence de clients si considérable que maintenir l'ordre devint une véritable préoccupation et que le R. P. Directeur dut fixer des jours à certaines catégories de malades.

Outre ces visiteurs matinaux, votre résidence archiépiscopale s'est déjà ouverte à des hôtes véritables et a mérité de ce chef la dénomination d'hôpital.

L'un d'eux nous a quittés pour le ciel, les autres, ren-

dus à la santé, ont repris leurs travaux. Combien d'autres se présentent aussi méritants, c'est-à-dire aussi malades, aussi profondément abandonnés, sans que nous puissions les accueillir! Les soins du médecin, les pansements des Sœurs, nous les pouvons donner indéfiniment, dans les seules limites qu'imposent la brièveté du jour et la faiblesse des santés ; mais les frais de service ou d'entretien, mais les remèdes gratuits sont des points noirs où notre charité échoue et se voit imposer des bornes par la modicité des ressources que nous savons être entre vos mains.

Encore devons-nous bénir la Providence qui a permis que le gouvernement français s'intéressât à votre œuvre nouvelle et lui obtînt des remises à la pharmacie centrale. Grâce également à l'intervention de l'Ambassade de France et aux démarches du Consulat, la douane ottomane laissera passer en franchise nos médicaments. Ce sont de précieux avantages, mais qui n'auraient pas d'application si Dieu ne continuait ce qu'Il a commencé, je veux dire s'Il n'amassait entre vos mains le précieux capital d'où nous attendons la sécurité de notre existence, l'extension de nos services et, s'il se peut aussi, l'agrandissement de nos locaux devenus trop vite insuffisants.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Par décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande, a été érigé en préfecture apostolique le territoire du Togo, démembré de la préfecture du Dahomey (Afrique occidentale).

Cette nouvelle préfecture a été confiée aux missionnaires du séminaire de Steyl. Elle a pour limites celles du protectorat allemand du Togoland, c'est-à-dire : *à l'ouest*, une ligne, partant de la côte au point de séparation entre ledit protectorat allemand et la Côte d'Or ; montant directement vers le nord jusqu'au 6° 10' de latitude ; prenant ensuite la direction de ce parallèle vers l'ouest jusqu'à la rive gauche du fleuve Aka ; suivant de là la ligne médiane de ce fleuve jusqu'au 6° 20' de latitude nord ; continuant vers l'ouest le long de ce parallèle jusqu'à la rive droite du fleuve Dchawe ou Schavoe qu'elle suit jusqu'à la rencontre du parallèle qui passe au confluent des fleuves Deine et Volta ; enfin remontant la rive gauche du Volta jusqu'à la zone neutre qui commence au confluent des fleuves Dakka et Volta ; *à l'est*, le méridien qui, partant de la côte, touche la pointe occidentale de la petite île appelée île de Bayol située dans la lagune entre Agoué et Petit-Popo un peu à l'ouest du village d'Hillakondji et monte jusqu'au 9° de latitude nord ; *au sud*, la mer ; *au nord*, la contrée n'ayant pas été explorée, les limites n'ont pu être précisées.

— Un autre décret de la Propagande a détaché du vicariat apostolique du Congo belge, pour la confier aux Pères de la Compagnie de Jésus, la mission indépendante du Koango.

— La Propagande a nommé préfet apostolique des îles Mayotte et Nossi-Bé, le R. P. Louis-Philippe Walter, de la Congrégation du Saint Esprit, en remplacement du R. P. Guimin, décédé.

INFORMATIONS DIVERSES

Lyon. — Les vendredi, samedi et dimanche, 13, 14 et 15 mai, a eu lieu dans les salons de l'Archevêché l'exposition de l'Œuvre apostolique de Lyon. Son Eminence le cardinal Foulon a présidé l'assemblée générale à laquelle assistaient M. le comte des Garets, président, et plusieurs membres du Conseil central de la Propagation de la Foi. Jamais, comme l'a constaté l'Eminentissime Archevêque, les dames dévouées de cette Œuvre n'avaient encore offert un choix aussi grand, aussi varié, aussi brillant même, d'objets religieux propres à faire aimer Jésus-Christ et la France dans les pays lointains.

Rome. — La *Gerarchia cattolica* (Hiérarchie catholique) ou Annuaire pontifical pour l'année 1892 vient d'être publiée par la typographie du Vatican. Le Sacré Collège compte actuellement 56 cardinaux dont 22 italiens; il y a donc 14 cardinaux à créer.

Les sièges patriarcaux sont au nombre de 13. Les autres titres de la hiérarchie catholique conférés jusqu'au 1er janvier 1892 sont répartis comme il suit : archevêques et évêques de rite latin avec résidence, 800 ; archevêques et évêques de rite oriental, 45 : archevêques et évêques titulaires, c'est-à-dire n'occupant pas de sièges épiscopaux proprement dits, 317 ; archevêques et évêques n'ayant plus de titres, 13 ; prélats *nullius dioeceseos*, 6 ; soit un total de 1.247 titres actuellement conférés. Léon XIII a érigé : 1 patriarcat, 26 archevêchés, 74 évêchés, 45 vicariats et une délégation apostolique, 16 préfectures apostoliques, en tout 163 nouveaux titres qui marquent l'heureux développement de la hiérarchie sous le pontificat actuel.

On a fait le calcul que, durant les treize années de son Pontificat, le Saint Père a vu mourir 78 cardinaux dont 4 créés par Grégoire XVI, 48 créés par Pie IX et 26 créés par lui-même. Il en a par contre créé 72. A son avènement, le Sacré Collège comptait 63 cardinaux, il n'en compte présentement que 56 ; aussi croit-on que de nouvelles créations ne tarderont pas à avoir lieu. Il ne reste plus aujourd'hui aucun cardinal de la création de Grégoire XVI et il n'y en a plus que 11 de la création de Pie IX.

Mésopotamie. — *L'Année Dominicaine* annonce que Mgr Altmayer, de l'Ordre des Frères Prêcheurs, délégué apostolique de Mésopotamie et archevêque latin de Bagdad, a reçu du sultan la décoration de premier ordre du Medjedié. Mgr Altmayer est depuis sept ans chevalier de la Légion d'honneur.

Australie. — Sept trappistes de Septfons sont partis le 6 mars dernier pour Beagle-Bay (Australie). Le prieur de cette nouvelle fondation est le R. P. Alphonse Tachon, prêtre du diocèse d'Autun. Il est à Beagle-Bay depuis plusieurs mois déjà, avec deux Frères irlandais. L'obéissance est la seule force de ces dix religieux pour fonder leur monastère. Aussi le T. R. P. dom Sébastien, abbé de Septfons, vicaire général de la Congrégation écrivait-il à l'un d'eux, quelques jours avant le départ :

« Notre Saint-Père le Pape désire cette œuvre, la Propagande et les évêques d'Australie nous la demandent, le chapitre général l'a autorisée, moi, vicaire général, je l'ordonne, Dieu le veut, partez ! »

Le R. P. prieur a écrit au T. R. P. Sébastien une longue lettre dans laquelle il rend compte des difficultés nombreuses qu'auront à surmonter les religieux à Beagle-Bay. Il compte pour réussir, sur les prières et les dons des âmes qui s'intéressent à la gloire de Dieu.

DE PORTO-NOVO A OYO

(Février-Mars 1891)

LETTRE DU R. P. PIED, DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON, MISSIONNAIRE A LA CÔTE DE BENIN.

I

Suite (1)

Le lari me conduisit chez Assalou, fils d'Abadja, prédécesseur du roi actuel. Je fus très bien reçu ; et, je le dis tout de suite, dans tous les villages villes ou fermes que j'ai traversés, j'ai rencontré l'accueil le plus bienveillant, une hospitalité généreuse et de la nourriture pour mes hommes. Il est vrai qu'il m'a fallu, selon l'usage, faire des cadeaux ; je m'en étais pourvu à mon départ de Porto-Novo ; mais partout j'ai trouvé de la bienveillance.

C'est d'abord au *bâton*, dont mes guides étaient porteurs que j'attribue ce bon accueil, car j'étais regardé, grâce à lui, comme l'ami du roi, puis le succès de nos troupes contre le Dahomey avait prédisposé les esprits en ma faveur; enfin mon caractere de « Padre » me tenant lieu de passe-port là où un autre blanc n'aurait pas été reçu.



CÔTE DE BENIN (*Afrique occidentale*). — KOKO, LE HARDI CHASSEUR ; d'après un dessin du R. P. PIED, des Missions africaines de Lyon (Voir page 248).

Assis sous la vérandah de mon hôte, occupé à la récitation de mon bréviaire, à la rédaction de mes notes, ou au relevé de mon itinéraire, j'étais un objet de curiosité pour tout le monde ; car, quoique assez peu éloignés de Porto-Novo, beaucoup d'entre eux n'avaient jamais vu de Blanc ; des centaines d'enfants passèrent ainsi la journée à m'examiner en détail.

Si le gouvernement voulait s'imposer aux chefs, ou, du moins encourager l'instruction, et que nous eussions à notre disposition des catéchistes parlant français, une école serait bien placée à Takété. Mais le bon Dieu semble ne vouloir établir son œuvre en Afrique que lentement, pas à pas, et au milieu de difficultés sans nombre. Les ouvriers, missionnaires et catéchistes, sont peu nombreux ; les Européens, sur qui nous serions en droit de compter, détruisent trop souvent, par leurs mauvais exemples, le fruit de nos enseignements ; de plus l'aveuglement, l'indifférence, l'apathie est comme une maladie congénitale de la race noire, aucune considération d'ordre moral ou surnaturel ne semble avoir de prise sur un adulte.

Les pères de famille ne comprennent pas les bienfaits de l'instruction ; ils n'apprécient l'utilité de l'école que pour les jeunes gens qui se destinent à être employés chez les commerçants blancs. Or là où il n'y a pas de Blanc, cette raison n'existant pas, l'école devient inutile ; et même dans les endroits où il y a des Européens, la crainte de voir les enfants prendre les coutumes, les usages, les idées, la manière de vivre des Blancs, arrête beaucoup de parents. La fréquentation de l'école et surtout le baptême est, en effet, un brevet d'émancipation, en vertu duquel on devient indépendant du roi et des chefs indigènes, et l'on est naturalisé « Blanc ».

Je ne pouvais me dispenser d'aller rendre visite au roi Apado. Il me reçut en grande tenue, revêtu d'un *cophtane* de soie, la tête ornée d'un fez rouge, haut de forme et rigide, entouré de ses femmes et de ses conseillers. Après avoir demandé des nouvelles de Tofa, des chefs de Porto-Novo, des Blancs, de tout le monde en général, il se mit à causer de choses banales. Il me parut peu intelligent et ses conseillers me firent l'effet de vieux ramollis. Il semble se méfier des Blancs et tenir assez peu à ce qu'ils viennent s'établir chez lui.

De retour chez Assalou, je lui envoyai un présent par le lari de Tofa. Quelque temps après, deux de ses femmes arrivèrent, et, se mettant à genoux devant moi, m'offrirent dans une corbeille deux poules, et dans une calebasse, une cinquantaine d'acassas (boules de bouillie de maïs qui forment la base de la nourriture des noirs de la Côte).

Fatigué par la marche, les pieds blessés, et mon bagage ayant été avarié par la pluie, je fis à Takété un arrêt de deux jours, dont je profitai pour rendre visite à huit chefs.

La question dahoméenne fut l'unique sujet de nos conversations. Ils ont été si souvent victimes des incursions de leurs redoutables voisins, témoins de tant de scènes de cruauté et de carnage ; un si grand nombre de leurs proches

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 13 mai et la carte p. 234 et 235.

ont été emmenés en esclavage, sans qu'ils aient jamais depuis entendu parler d'eux ; leurs fermes ont été si souvent pillées, leurs cases incendiées, leurs provisions et tout ce qu'ils possédaient, enlevés, qu'ils ne se croient jamais en sûreté. Aussi, lorsque je leur demandai pourquoi ils laissaient envahir par les broussailles les terrains excessivement fertiles qui s'étendent entre les différents quartiers de la ville, et même d'une maison à l'autre, ils me répondirent que, s'ils y faisaient des plantations, ce serait un nouvel appât à la convoitise du Dahomey. Je con pris parfaitement leur raison. Il n'y a donc pas la moindre culture autour des habitations ni aux abords de la ville ; les grands arbres et les hautes herbes envahissent tout. C'est toujours l'instinct de la conservation qui les guide et les rend prudents et circonspects jusqu'à la méfiance.

Takété est donc une agglomération de bouquets de bois entrecoupés de cases, présentant, il est vrai, un aspect pittoresque, mais sans ressources pour les besoins de la vie. Les fermes se trouvent à trois et quatre heures de distance.

En cas d'attaque, on abandonne la ville et on se réfugie à la ferme. Là, du moins, la vie est sauve.

Le succès de nos soldats à Porto-Novo et à Kotonou avait fait une excellente impression dans toute la région. Les détails que je donnai sur le corps des Haoussas en formation



COTE DE BENIN (*Afrique occidentale*). — FEMMES DU ROI OFFRANT AU MISSIONNAIRE DES POULES ET DES ACCASSAS; d'après un dessin du R. P. PIED (Voir le texte).

firent beaucoup de plaisir aux chefs. La défense faite à Béhanzin de visiter à main armée le territoire du protectorat, les rassura, car Takété appartient à Tofa, et envahir son pays, ce serait déclarer la guerre à la France.

II

Le jeudi 19, mes pieds sont mieux, je mets une chaussure légère et nous partons à sept heures et demie.

Takété n'a que deux portes, celle sud-sud-ouest, où aboutit la route de Porto-Novo et celle par laquelle nous passons à l'est-nord-est. C'est là que je prends congé du lari du roi Tofa qui me confie au frère du chef d'Aitedjou, chez qui je dois arriver le même jour. Je le charge de présenter mes compliments et mes remerciements au roi, grâce à qui j'ai pu arriver jusque-là sans entraves. Depuis que les environs ont été ravagés par les Dahoméens, aidés de leurs alliés de Décammey, dont le roi a un fils, chef de guerre au Dahomey, il n'y a plus de communication avec le nord. La route de Takété à Kétou n'existe plus ; plus de chemins, plus de villages, plus de fermes ; on a peur de s'aventurer dans un pays, qui n'est d'ailleurs qu'un désert envahi par les ronces et les hautes herbes. Il nous faut donc faire au sud un détour qui allongera ma route de trente kilomètres.

Nous descendons le plateau de Takété par un sentier de cinquante centimètres de large, serpentant à travers des broussailles épaisses dont les branchettes nous fouettent la

figure à chaque pas. Au-dessus de nos têtes s'élève une voûte en berceau d'un effet très gracieux, mais tellement basse que mes porteurs ont de la peine à passer.

Au cinquième kilomètre, nous atteignons la rivière d'Aguidi je la passe sur le dos d'un de mes hommes.

* * *

En sortant de la rivière, le chemin arrive à une clairière, longe le coteau au pied duquel coule l'Aguidi, et traverse les fermes nombreuses et en plein rapport des villages de Houmbo et d'Elewi.

A Ifunri, situé dans le voisinage, s'est réfugié Elewi, roi de Labé et vassal de Tofa. Mon guide m'invite à aller le voir : nous faisons donc un petit détour vers le nord. Parvenu au marché d'Infuri, je m'installe sous un hangar, et tandis que je déjeune, on va aviser le roi de mon arrivée. Une demi-heure après, je suis introduit auprès de lui.

Nous sommes en pleine campagne: point de trace de ville ni de cases. Derrière un bosquet s'étend une grande place soigneusement balayée, à l'extrémité de laquelle s'élève une case oblongue et basse avec vérandah. C'est là qu'Elewi donne audience, entouré de son harem et de son conseil.

Il était assis sur un tabouret et avait revêtu, pour la circonstance, un superbe manteau en drap d'argent, en forme de chasuble orientale ; une sorte de tiare de même étoffe surmontée d'un coq en carton rouge, achevait de lui donner un air de pontife. Par malheur, son regard fixe et hagard trahissait l'abus des liqueurs fortes et rendait sa prestance tant soit peu comique.

Me prenant la main, il me la secoua fortement par trois fois, de haut en bas et de droite à gauche, manière un peu violente de me souhaiter la bienvenue. Là, comme ailleurs, les Dahoméens fournirent la matière de la conversation. Il me raconta comment ils avaient ravagé son pays et détruit ses villages, l'obligeant à fuir à Ifunri, l'une des dernières fermes du territoire de Labé, où il demeurait depuis huit ans. Toutes ses cases ont été incendiées, et il m'exprima le regret de ne pouvoir me donner l'hospitalité. Il m'offrit en cadeau une bouteille de genièvre et 5 gallines (cinq sous de cauris. Lorsque je pris congé de lui, il me secoua de nouveau le bras en signe d'adieu.

J'arrivai à Aïtedjou à une heure. Le village ne se compose que de trois cases; c'est la résidence de Koko, chef du district, qui est depuis un mois à la ferme ; sa femme me reçoit de son mieux. Koko est réputé le plus habile chasseur de la contrée. J'aperçus, en effet, devant la maison, sur une sorte de table en bambous, élevée sur quatre piquets, un monceau de crânes de bêtes fauves et de mâchoires d'éléphants, restes du gibier abattu par Koko. Tous ces ossements sont devenus fétiches, et de temps en temps, on les arrose d'huile de palme. En retour, l'esprit qu'ils renferment sera favorable au chasseur, en amenant de nouvelles victimes à portée de son fusil.

Sur les bords de la lagune et de la rivière Ouémé, où le poisson abonde, le caloulou se prépare généralement au poisson fumé. Mais, dans l'intérieur où, à part un petit nombre de rivières dignes de ce nom, l'on ne rencontre que des ruisseaux dont quelques-uns sont à sec une bonne partie de l'année, le poisson est rare: chaque famille a bien quelques cabris et des poules ; mais on ne les tue que dans les grandes circonstances, aux jours de réjouissances, ou lorsqu'on veut faire un sacrifice au fétiche.

Si donc l'on veut rompre la monotonie du régime quotidien, qui ne se compose que de végétaux, et payer à la famille le luxe d'un peu de viande, il faut courir le gibier ou le prendre à la trappe ; or, les daims, les antilopes, le paca (rongeur ressemblant au cochon de lait et d'une chair exquise) abondent dans ces parages. Aussi il n'y a pas de fermier qui n'ait son fusil, sorte de canardière à pierre, peinte en rouge et ornée de cauris fétiches, dont le canon en tôle est entouré, pour éviter les accidents, d'une dizaine de rondelles de cuir ; ce fusil, ordinairement moins dangereux pour celui qui est mis en joue que pour celui qui tire, coûte de dix à quinze francs.

J'aurais voulu partir le lendemain ; mais le guide qui devait me conduire jusqu'à la ferme de Koko n'arrivant qu'à midi, je me vois obligé, à cause de la chaleur et de la longueur de la route, de patienter un jour de plus. Ces mécomptes se représenteront souvent ; impossible de tracer un itinéraire ou de faire son plan d'après les renseignements de ceux qui vous entourent ; vous êtes absolument à la merci de votre guide, qui partira quand bon lui semblera, s'arrêtera où il lui plaira et vous fera prendre les détours qu'il voudra. Comme les sentiers se croisent en tous sens, la prudence me conseillait de prendre patience et d'attendre que mon guide fût prêt à partir.

Le soir, les habitants des environs viennent me saluer et m'apportent un canard ; je leur donne quatre bouteilles de genièvre et en envoie trois au roi Elewi. Le samedi 21, nous sommes debout au point du jour, car nous avons trente kilomètres à faire, mais les guides se font attendre, et nous ne partons qu'à six heures.

Un peu au-delà du marché d'Aïtedjou, nous tournons à l'est-nord-est. Ce n'est jusqu'à Oko-Koko qu'une succession de cultures entrecoupées de fourrés et de bois, où le palmier abonde. Dans ce pays du soleil et de la pluie, qui n'a qu'une faible altitude et n'est que légèrement ondulé, le sol est d'une fertilité prodigieuse. A partir de la mer jusqu'au 7° latitude nord, sur une distance de soixante-dix kilomètres environ, la région arrosée par l'Ouémé, l'Addo et l'Ogun est couverte d'une immense forêt que l'homme à force de travail, et pour subvenir aux premiers besoins de la vie, a défrichée en partie. Si ces terrains restent deux ou trois ans sans culture, ils se couvrent de broussailles impénétrables ; en douze ans, vous avez des arbres qui figureraient avec avantage au parc de Versailles ou de St-Cloud.

Vers sept heures, nous rencontrons Koko, le hardi chasseur, portant, selon la mode nago, son fusil sur la tête. C'est un homme d'une soixantaine d'années, de haute taille, droit, sec et bien conservé. Il vient de sa ferme et retourne chez lui (Voir la gravure p. 246).

Koko est un grand ami du lari de Kétou ; heureux de le rencontrer, il s'assied avec lui sur le bord du chemin, et entame une conversation qui menace de se prolonger. Je suis en transpiration, il fait encore frais et humide, je n'ose m'arrêter. Après les saluts d'usage, je lui offre quelques gouttes de cognac et je continue ma route.

Au dixième kilomètre, nous traversons le Guianhon, petite

rivière aux eaux abondantes et claires qui se jette dans l'Addo. Deux kilomètres plus loin, nous arrivons à la ferme de Koko ; première halte, où nous restons une heure. C'est un petit village entouré de plantations et habité exclusivement par les enfants et petits-enfants de Koko. Les marmots, comme partout, y abondent ; à mon approche, ils s'enfuient en jetant des cris ; ils n'ont jamais vu personne portant barbe et lunettes, jamais rencontré de blanc en gilet, culotte, guêtres et souliers ; je dois faire sur eux l'effet que produirait sur la marmaille en France, un nègre dans un accoutrement de croque-mitaine.

On me présente la calebasse d'eau traditionnelle ; je m'y désaltère à longs traits et la passe au voisin. Pendant que je déjeune, la confiance semble renaître, les enfants s'approchent et ouvrent de grands yeux, étonnés sans doute de me voir manger comme tout le monde ; mon couteau, ma fourchette, la manière dont je m'en sers excitent grandement leur hilarité, ils restent tout ébahis quand je prends mon bréviaire et en tourne les feuillets.

Pauvres enfants ! ils n'ont jamais vu tant de nouvelles choses à la fois. Eloignés de tout centre de civilisation, les voilà destinés à vivre et à mourir dans leur sauvagerie native ! mon cœur souffre de mon impuissance à leur faire un peu de bien. Quand seront-ils à proximité d'une mission! Entre Abomey, Porto-Novo, Lagos et Abéokouta, aucun centre où l'installation d'une mission paroisse soit possible ; et cependant : *Deus vult omnes homines salvos fieri et ad agnitionem veritatis venire.* Vraiment les jugements de Dieu sont incompréhensibles et ses voies insondables !

Après une heure de repos, je donne un coup de sifflet ; c'est



TUNISIE. — Les Gazelles du commandant Lefebvre, a Gafsa; d'après une photographie de M. Hébrard (Voir page 252).

le signal du départ. Le lari de Kétou sera désormais mon guide ; mais impossible de l'arracher aux douceurs de la conversation.

Homme intelligent et dévoué, qui m'a rendu de véritables services, mais bavard à l'excès, et, comme tous les noirs, insouciant et jamais pressé. Il est neuf heures et demie, le soleil est déjà haut, et je voudrais arriver à la prochaine étape avant le milieu du jour ; je pars donc en avant et les porteurs me suivent.

Nous ne tardons pas à entrer sous bois. Nous voici dans une forêt vierge de vingt-sept kilomètres, d'où nous ne sortirons que le lendemain. Pas une plantation, pas une clairière, pas une échappée de lumière n'en rompt la monotonie. Deux murailles de broussailles, entremêlées de grands arbres, qui cachent le ciel de leurs branchages enchevêtrés et épais, bordent l'étroit sentier tapissé de feuilles mortes.

Absence de soleil, absence de lumière et d'air ; silence profond, interrompu, aux heures matinales, par le cri rauque de quelques oiseaux de proie ; vaste solitude que pas un filet d'eau n'égaie, qu'aucune bête fauve n'anime, que de rares voyageurs traversent à la hâte et comme en fuyant ; domaine exclusif d'une végétation débordante et sauvage dont l'homme ne peut tirer parti, ni pour son alimentation, ni pour l'industrie : voilà bien la limite naturelle et obligée des deux royaumes de Porto-Novo et de Kétou.

* * *

Mes porteurs, retardés par les difficultés de la route, ne me suivent que de loin. Je les attends à Idi-Rocco. Ce lieu de halte doit son nom à un arbre énorme qui gît là de temps immémorial et autour duquel on a débroussaillé quelques mètres carrés. Au bout d'une demi-heure, mes hommes arrivent ; mais, comme nous manquons d'eau, nous poussons jusqu'à la rivière Iroo, où nous arrivons mourant

de soif. Après nous être désaltérés, les forces nous reviennent et nous continuons jusqu'à Bohon que nous atteignons à trois heures, après une marche de trente kilomètres.

La chaleur est étouffante, pas de brise ; le sol grisâtre, poudreux, est envahi de tous côtés par les fourmis. Après une réfection assaisonnée d'un excellent appétit, je dis mon office et je suspens mon hamac entre deux arbres ; c'est là que je passerai la nuit. Mes hommes moins difficiles se contentent pour couchette d'un semblant de natte étendu sur quelques feuilles coupées aux branches voisines. A la chute du jour, le silence se fait et nous nous endormons sous un dôme de verdure.

Le lendemain dimanche, je ne puis dire la messe. Un autel portatif m'eût été bien utile ; mais nous n'en avons pas. Il ne m'était jamais arrivé, depuis dix-huit ans que je suis en mission, d'être privé de la consolation de célébrer le saint sacrifice le dimanche ; aussi éprouvai-je un grand vide ce jour-là. Je tâchai d'y suppléer en m'unissant d'intention aux confrères que j'avais laissés à Porto-Novo.

Après avoir pris une petite dose de quinine dans quelques gouttes de cognac étendues d'eau, et une tasse de thé chaud avec un ou deux biscuits, déjeuner que je recommande à ceux qui veulent voyager en Afrique, je reprends le sentier de la forêt.

Au neuvième kilomètre, nous sortons de la forêt, on se sent revivre au grand air, à la lumière et au soleil, après en avoir été si longtemps privé. *(A suivre).*

DE CARTHAGE AU SAHARA

Par M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

(Suite 1)

Le Mokkadem d'El-Oudiane. — Le hachich. — Chanson arabe. — Le mirage.

Nos chevaux se sont reposés des fatigues de notre dernière équipée. M. Henri nous donne un de ses cavaliers pour nous conduire chez le kaïd d'El-Oudiane. Nous quittons nos hôtes du vice-consulat, le 30 avril, à quatre heures du soir. La chevauchée est de douze kilomètres sur le seuil du chott, dont la perspective s'enfonce, noire et indécise, derrière des bouquets de harmel et une frange irisée de sel cristallin. La vue d'un tel horizon donne la sensation du danger et de l'absolu isolement. Elle éveille dans l'âme je ne sais quelle mélancolie. Cette immense dépression, cette morne surface, qui n'est plus la terre ferme et qui n'est pas la mer avec ses vagues, ni un lac avec ses rives fleuries ou rocheuses, mais une cuvette bourbeuse, insondable, où le mirage promène ses fantastiques visions, exerce sur les yeux et l'esprit l'effet d'un cauchemar. Elle fait sentir l'impuissance de l'homme contre les secrètes énergies de la nature et m'aide à comprendre cette muette résignation, ce fatalisme religieux du musulman, qui, jamais, n'essaie de lutter contre les éléments et accepte toutes les catastrophes comme un décret de la Divinité.

(1) Voir les numéros des 1er, 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19, 26 février, 4, 11, 18, 25 mars, 1er, 8, 15, 22 et 29 avril, 6 et 13 mai, et la carte page 114.

Pourtant, sur les bords de l'immense marais, s'allongent les oasis d'El-Kris, de Seddada et de Degach. Elles forment l'Oudiane, fleur de végétation, parure du désert, émeraude enchâssée dans la blanche ceinture du chott.

Les oasis d'El-Oudiane comptent quatre mille deux cents habitants, six villages et cinq cent quarante-huit maisons, estimées à 167,700 francs. Presque toutes sont en pierre et bien mieux construites que celles de Tôzeur et de Gafsa.

La France n'y a pas d'autre représentant que le sieur Chôtel. La meilleure partie de l'oasis appartient au Mokkadem, grand seigneur, millionnaire, dont les ancêtres reçurent de Louis XIV un service à thé en argent, religieusement conservé dans la famille. De taille élevée, il est beau, noble d'allure et de manières. La veille, il a envoyé au consulat de Tôzeur un quartier de mouflon, auquel nous avons fait honneur. Il nous accueille avec la majesté d'un prince, nous complimente à la façon orientale, et met à notre disposition un appartement complet. Nous avons un vestibule, une cour, une galerie supérieure, un patio et trois pièces au premier étage. Deux Arabes sont attachés à notre service. Il donne l'ordre de nous faire visiter les jardins, et s'excuse de ne pouvoir nous accompagner, à cause de ses prières.

Le Mokkadem jouit d'une grande réputation de sainteté et de savoir.

Ses jardins sont superbes, mieux tenus que ceux de Tôzeur. Nous sommes bientôt chargés de magnifiques oranges et de mandarines qu'un domestique cueille sous nos yeux, à notre intention.

Chôtel, sans égards pour les droits de l'hôte, veut que nous partagions son souper et nous emmène dans sa maison. Mais le Mokkadem a déjà fait dresser la table, apporter une nappe, des carafes et des chaises, choses rares en cette région. Les serviteurs déposent les neuf plats dont s'enorgueillit la diffa, symétriquement arrangés sur des plateaux de cuivre ; il y a le kouskous réglementaire, des côtelettes d'agneau, du filet de bœuf et d'autres mets fortement épicés.

Le soir venu, on nous mène dans un café arabe, où quelques consommateurs fument secrètement du hachich. Étendus sur des nattes de palmier, ils sont plongés dans une sorte de torpeur somnolente, voisine du rêve. Leurs yeux sont perdus dans le vague. Quelques-uns chantonnent; d'autres gesticulent et s'entretiennent avec des êtres imaginaires. Ils n'ont plus la notion du temps ni de l'espace, ni la perception nette de leur personne, qu'ils identifient avec les objets environnants. Ils se plongent dans des illusions qui sont pour eux l'avant-goût des délices du paradis. Les vains fantômes de la suggestion deviennent pour eux les seules réalités, tant il est vrai que le bonheur ici-bas est chose relative.

Une natte, un oreiller en maçonnerie, et quelques bouffées d'une petite pipe, voilà tous les éléments du bonheur, et aussi de l'abrutissement.

Un beau nègre, qui possède pour fortune une chemise de calicot et un bâton, se livre à une pantomime enthousiaste et chante avec entrain. Ses gestes expressifs autant que ses paroles sont riches de mirifiques promesses. Tout le génie arabe est dans les vers de cette chanson indigène.

Dès les premières heures, nous parcourons l'oasis, en quête de belles perspectives à photographier sous le dôme des palmes. Quel fouillis de verdure! Quelles nefs superbes aux colonnes élancées, aux coupoles que soutiennent mille nervures gracieuses, mille fuseaux mollement inclinés. Les rayons du soleil allument çà et là sur les troncs et dans la mousse des éclairs qu'on prendrait volontiers pour des lampes de sanctuaire.

Autour de la forêt règne la plus désolante stérilité. Les roches plutoniennes et cahotiques du Grimsel, dans les Alpes, peuvent seules donner une idée de ce bouleversement de la croûte terrestre, crevassée par les commotions telluriques, balayée par la tempête, rongée et brûlée par le soleil. La lumière atteint ce degré d'intensité que l'œil humain ne supporte pas Les objets les plus rapprochés sont déformés, invisibles ou agrandis.

J'éprouve les mêmes surprises qu'aux heures douteuses du crépuscule. La piste semble plate, et j'aperçois soudain un abîme. Un rocher se dresse devant mon cheval, et cependant le guide s'enfonce dans le granit et disparaît. Je crois apercevoir mes compagnons immobiles ; ce sont des dunes. Une tache de sang rougit le sable, près d'une source. J'approche : il n'y a rien. L'oasis s'est évanouie.

L'air est tellement dilaté par la chaleur et d'une façon si inégale que les lois normales de la vision sont changées. Je n'ai plus la notion des distances.

Derrière moi, une avalanche fantastique de roches éboulées achève, dans les flammes qui jaillissent du sol, sa course furibonde. On dirait que la terre tremble, que les cailloux, les buissons, les mottes de sable viennent à moi, comme s'ils étaient sur un tapis qu'une main invisible tirerait sous mes pieds. Pourtant l'atmosphère est muette, et la terre, immobile. Devant moi, la montagne, brûlée, sans verdure, flambe, comme si un vaste incendie la dévorait. Maintenant elle est noire, couverte d'une immense forêt, qui nous appelle à son ombre, qui nous offre des antres frais, des vallons verdoyants, des belvédères merveilleux. Des bandes alertes de gazelles, jaunes comme le sable, bondissent sur leurs jarrets d'acier. Mais la forêt recule ; la montagne s'efface, les gazelles sont des ombres mouvantes. Et toujours le chott ouvre son abîme, tantôt d'une blancheur immaculée comme une cuvette d'argent, tantôt rougi par le protoxyde de fer, et semblable à une mare de sang.

Et toujours la piste s'allonge sur la même surface nue, sablonneuse et brûlante. Où finit la réalité, où commence l'illusion? Voilà ce que mes sens abusés ne discernent plus. Ces figures et ces apparences que le désert agite à nos yeux, ce sont tous les biens que nous désirons et qu'il ne peut donner.

Les confréries. — Une nuit à Gourbata. — Hypothèse. — Hadjula, la veuve. — Retour à Gafsa.

Personne n'ignore combien les confréries religieuses sont nombreuses et puissantes dans le monde musulman. Ainsi la secte des Snoussya, fondée en 1835, compte plusieurs millions d'affiliés et étend son influence toujours croissante de la mer Rouge au Maroc et de la Méditerranée au Nyanza. Elle a des représentants dans le Djérid, à Tôzeur et particulièrement à Nefta. Il importe de surveiller leurs agissements.

Le Mokkadem d'El-Oudiane est un des chefs de l'ordre des Tidjanya, peu favorables aux Snoussya et amis de la France. Ils reconnaissent notre gouvernement et ne sont pas systématiquement opposés aux lois, aux idées et aux usages de l'Europe.

Le 1er mai, au lever du soleil, nous parcourons l'oasis en quête de belles perspectives à photographier, sous le dôme des palmes. Des fourrés épais d'oliviers, d'orangers et d'arbustes fleuris terminent des nefs immenses portées par cent colonnes inégales. Un géant de la forêt barre de son tronc renversé l'une de ces superbes avenues où le sentier serpente sur du menu gazon, où les palmes s'inclinent comme les plumes d'un paon, où mille scintillements d'or, mille reflets lumineux pleuvent à travers les rameaux et palpitent sur la terre, humide de rosée (voir la grav. p. 241). Beaucoup d'oiseaux voltigent et chantent. Un calme religieux donne à ces sous bois le recueillement et la majesté d'un temple.

El-Oudiane signifie les petits ruisseaux. L'oasis se compose de trois groupes principaux de palmiers, arrosés par de nombreux ruisselets. Jadis les jardins s'étendaient de Degache à Seddada, sans solution de continuité. Le morcellement est encore l'œuvre des sables. A Degache, le sol est profondément bouleversé. Le Mokkadem a ouvert des carrières et appris à ses compatriotes à remplacer les cahutes de briques par de solides maisons en pierres. Beaucoup de matériaux romains se trouvent aussi employés dans les constructions. On prétend que l'antique Thigès avait son emplacement dans le voisinage, peut-être au Djar-Guebba, où les vestiges sont assez importants.

Nous devons retourner à Gafsa, en passant par la montagne de Chebika, dont la tête pelée accuse l'étrange désolation. Le Mokkadem nous fournit un guide à cheval, à qui il donne l'ordre de nous conduire au fameux bir Djedid, que nous avons manqué en venant de Gafsa. Nous comptons sans Mohamed.

Ce maître fripon, par bêtise ou crainte de fatigue, persuade à l'Arabe que nous tenons à reprendre la route de Gouifla, et nous y ramène. Le bir est encore une fois laissé hors de notre piste. Donc, pas de souper, ni de gîte. La traversée du Chebika, la perspective toujours absorbante du chott, vers lequel je ne cesse de tourner mes regards, les effets de mirage, puis les chevauchées dans le sable, m'empêchent de m'apercevoir assez tôt du complot. Il est trop tard quand je songe à protester. Nous voilà revenus sous la ligne du télégraphe. Nous nous arrêtons au poteau 402, près duquel nous avons passé l'horrible nuit du siroco. Nous constatons alors qu'au poteau 400 un puits existe, que des soldats y étaient campés au moment de notre premier passage et que les feux aperçus au nord et que Mohamed plaçait à vingt kilomètres de distance venaient de leur bivouac. De pareilles erreurs, en plein désert, sont faciles à commettre.

Afin de ne pas dormir sans abri, nous poussons jusqu'au bordj Gourbata. La nuit s'abat rapide. Le bordj est un rectangle, garni de murs et d'une porte branlante. Un réduit couvert est parsemé d'ordures. Il serait plus agréable de coucher sur la terre, en rase campagne. Cependant, ces murs retiennent nos chevaux et nous mettent en sûreté

contre les hyènes et les chacals. Je cours arracher à tâtons quelques brindilles de bois, et spécialement des tiges de lentisques rabougris. Mais la crainte d'éveiller une lepha ou vipère à cornes, endormie sous une motte de terre, m'empêche d'en faire une ample provision. Nous allumons le feu sur le sol où nous voulons nous étendre pour le purifier et chasser les scorpions. Puis, côte à côte, roulés dans nos couvertures, nous essayons de dormir.

La nuit est absolument noire et silencieuse. Les chacals se taisent. Mais j'entends plusieurs fois un sifflement harmonieux, comme celui d'un homme qui appelle. Je pense qu'un Arabe est égaré ou lancé à notre recherche pour des raisons que mon imagination cherche à deviner. Je réponds par un cri prolongé. Le sifflement s'arrête soudain. J'écoute. Personne n'approche. Au bout de quelques minutes, le même appel retentit, sonore, vibrant, plaintif et inquiet.

« — Décidément quelqu'un nous appelle », dis-je à haute voix. Et je me lève. M. Hébrard ajoute : « J'ai aussi entendu ».

Alors Mohamed, qui s'est éveillé, nous dit :

« — Soyez tranquilles ! C'est Hadjala, la veuve ! »

« — Quelle veuve ?

« — Celle qui a perdu les sloughis...

Il nous raconte la légende que j'ai lue, depuis, dans le voyage de M. Valéry Mayet et dans le livre de M. Charles Lallemand.

Un guerrier ouerghemmas, sur le point de partir pour la bataille, fait jurer à sa femme fidélité pendant son absence et même après sa mort :

« — J'ai confiance en toi, lui dit-il, et comme gage de ta foi, je te donne la garde de mes sloughis Prends leur laisse en main, et sous aucun prétexte, tu ne la lâcheras. »

La femme, émue, jure du fond du cœur. Le guerrier succombe noblement en face de l'ennemi. La veuve pleure, en tenant les sloughis. Les deux lévriers, attendris, lèchent les larmes qui baignent son visage et ses mains.

Mais, un jour que le soleil lui paraît plus beau, et la nature, plus fraîche, la veuve inconsolable constate qu'elle ne peut plus pleurer. Les sloughis joyeux tournent vers la grande plaine des regards d'envie. Hadjala épouse un autre guerrier plus jeune et lâche les lévriers. Elle meurt à son tour. A la porte du paradis, elle rencontre son premier mari.

« — Que je suis heureux de te revoir ! lui dit-il... Mais, qu'as-tu fait des sloughis ? »

La veuve, muette de honte, redescend sur la terre. Depuis ce moment, sous la forme d'un petit traquet, *saxicola*, elle parcourt le désert, siffle longuement les sloughis, écoute et les attend... Elle les retrouvera avant le jugement dernier.

La délicatesse de sentiments que cette légende accuse révèle l'origine chrétienne de la tribu berbère où elle est en vogue.

A deux heures, le ciel blanchit. Nous partons avec la brise fraîche du matin. Nous évitons ainsi d'avoir à abreuver nos bêtes à une source que les Arabes ont corrompue en y jetant un chien crevé. Leur but est toujours le même, nuire aux roumis, dès qu'ils ne sont pas menacés de châtiment.

A neuf heures, nous retrouvons à Gafsa l'aimable sourire du commandant Lefèbvre, sa table hospitalière, son aigle à la belle envergure, et aussi de l'ombre et de l'eau. Quant aux gazelles privées, elles sont toujours friandes de cigarettes. Leur gentillesse nous fait oublier celles que nos coups de feu n'ont pu atteindre. (Voir la gravure page 249).

(A suivre).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

Anonyme de Paris.. 6
Mme B. d'Angers, avec demande de prières 5
A. V. et H. V. de Lyon, vente de vieux timbres..... .. . . 2 60
Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*. 2 60
M. J. J. 600
Anonyme 10
Une pauvre orpheline Gertrude » 12
Anonyme 25
Anonyme, en faveur des âmes du purgatoire » .. 5
Anonyme du diocèse de Saint-Dié 40
En mémoire de Mme Chanel, paroisse de Sainte-Croix, Lyon... 200

Pour les missions les plus nécessiteuses Tonkin méridional.
M. Ch. Lippé, à Québec.. .... 1 35
Anonyme d'Orléans 46
Anonyme de Grenoble, avec demande de prières.............. 20
Anonyme du Creusot, diocèse d'Autun 10

Pour les Sœurs Saint-Joseph de Lyon, à Césarée.
Mme Giraud de Tours, Lyon... 30

Au R. P. Borey, à Tindivanam (Pondichéry) pour les affamés.
M. l'abbé X., du diocèse de Châlons-sur-Marne.......... .. 200

A M. Molleron, missionnaire au Su-tchuen occidental.
En mémoire de M. l'abbé Desportes, de Rochetaillée, diocèse de Lyon. 100

A Mgr Chatagnon (Su-tchuen méridional).
M. Gillet, curé à Orsainfang, Luxembourg 50

Pour les chrétiens persécutés de la Mongolie orientale.
F. P. diocèse de Rennes... 20

A Mgr Midon.
Anonyme d'Apt, diocèse d'Avignon 25

A M. Corre, à Kummamoto (Japon méridional), pour ses catéchistes.
M. Antoine Michel, à Villarlod, Fribourg.... 50

A. M. Ferrié, missionnaire à Satsuma (Japon méridional).
Mme de la Charnaye, à Paray-le-Monial, diocèse d'Autun, demande de prières. 15
Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*....... 20

Pour la mission de l'Ouganda (Mgr Hirth).
M. A. Billaz, avec demande de prières, diocèse de Lyon....... 10
L. D. don recueilli par l'*Echo de Fourvière*. 150
E. Rimaud » » 50
M. l'abbé X..., du diocèse de Châlons 200

A S. E le cardinal Lavigerie, pour les missions d'Afrique (Ouganda).
Anonyme d'Apt, diocèse d'Avignon....... 25

Au R. P. Alphonse Brard, à Tabora (Afrique équatoriale) pour le rachat et le baptême d'un esclave sous le nom de Mathias.
Dom Mathias.... . . . . 7 20

Au R. P. Ehrhart, missionnaire à Huilla (Cimbébasie).
Anonyme de Vitry-le-François, diocèse de Châlons........ 10

A Mgr Cahagne, vicaire apostolique, pour la mission des Gallas.
Un abonné de Marseille 20
Une abonnée de Clermont-Ferrand... 16
M. le chanoine Lefort, à Evreux 50
M. Lemercier, aumônier à Evreux 5
M. Briand, à Saint-Gildas-des-Bois, diocèse de Nantes 10
Anonyme de Pau, diocèse de Bayonne, demande de prières..... 50

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant*.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



TUNISIE. — Les rives du Gabès ; d'après une photographie de M. Hébrard (Voir page 260).

CORRESPONDANCE

LA PERSÉCUTION DANS L'UGANDA

Nous avons déjà brièvement mentionné les graves événements qui viennent de mettre en révolution le pays au nord du Victoria Nyanza. Cette longue et émouvante correspondance du vénérable vicaire apostolique de la grande mission de l'Uganda expose dans tous ses détails le plan de guerre préparé de longue main et habilement mis à exécution pour ruiner l'œuvre florissante des missionnaires catholiques. On ne peut qu'être profondément attristé en voyant à quels odieux attentats contre la liberté de conscience peuvent pousser le fanatisme, l'esprit de parti et l'ambition.

Lettre de Mgr Hirth, vicaire apostolique du Victoria-Nyanza, a Mgr Livinhac, vicaire général de la Congrégation des missionnaires d'Alger.

Station allemande de Bukoba (Kiziba), 10 février 1892.

Un drame épouvantable vient de se dénouer en Uganda. Les catholiques, depuis longtemps persécutés, ont été lâchement trahis, écrasés et chassés, leur roi Mwanga en tête, l'évêque et dix-sept missionnaires avec lui. C'est l'œuvre des protestants, soutenus par les agents de la Compagnie anglaise. A la place du beau royaume catholique de Mwanga, s'élève aujourd'hui la domination du croissant, que les Anglais ont dû appeler eux-mêmes pour trouver un roi à qui donner le pays conquis. C'est une des plus honteuses pages à ajouter à l'histoire de la civilisation du noir continent : elle est tout entière à la charge des prédicants protestants et de la Compagnie anglaise East-Africa.

Echappé au naufrage de la mission par une providence particulière, j'arrive à Bukoba au moment même du départ du courrier pour le Sud, après avoir erré pendant trois semaines dans les îles du lac et sur les côtes du Buddu. Je ne puis songer à vous écrire une lettre, mais je dois au moins vous donner immédiatement toute la suite de nos épreuves depuis le 23 janvier.

Vous connaissez l'histoire du catholicisme en Uganda depuis trois ans. Vous savez comment, pendant les journées d'exil dans l'Usagara, les protestants voulurent former un groupe à part et donnèrent ainsi naissance au parti protestant et par là même au parti catholique ; vous savez comment, à leur retour, ces deux groupes se sont partagé l'Uganda en deux fractions égales, répartissant toutes les charges, tous les districts entre les deux camps,

sans tenir compte du nombre des protestants qui était de moitié inférieur.

Vous savez quelle lutte suivit cette division du pays ; cette lutte s'accentuait tous les jours. Religion et politique se confondirent ; impossible aux missionnaires de séparer les deux questions. Par une malice toute diabolique, le drapeau de la Compagnie anglaise, dès qu'il apparut en Uganda, fut adopté par les protestants comme leur signe de ralliement contre les catholiques, et on voulut l'imposer comme tel à Mwanga et à tout le pays. Dix fois, on supplia le roi de l'accepter ; dix fois il dut être refusé par la faute des protestants mêmes, qui en avaient fait leur étendard et qui voulaient s'en servir uniquement pour « manger » toutes les places et imposer leur religion.

Le roi, avant de le planter en Uganda, eût voulu que la conduite des officiers anglais du fort lui garantît que le drapeau anglais protégerait également les deux partis. Ce fut tout le contraire qui arriva ; on put bientôt croire à un plan arrêté de détruire complètement l'autorité du roi et le prestige de son parti. Les agressions des protestants contre les catholiques se multipliaient tous les jours ; on les appuyait au Fort anglais. Les jugements les plus équitables du roi restaient sans nul effet quand ils frappaient les protestants ; la moitié des îles Sésé furent enlevées à Mwanga de vive force, par les armes anglaises, au mépris des réclamations indignées de tout le pays ; des tentatives d'assassinat furent commises sur la personne du roi même, et les assassins furent acquittés par le Fort et soustraits aux poursuites, etc.

En dernier lieu, ne pouvant s'emparer des charges importantes confiées aux catholiques on porta la guerre dans les provinces. Des villages entiers furent enlevés, toujours avec l'appui du Fort ; des menaces de mort furent lancées contre tous les chefs catholiques, en particulier contre Kimbugwé, chargé de défendre leurs intérêts et de régler leurs différends, contre Cyprien, le *kauta* (intendant de la cour), contre Gabriel Mujosi chef des soldats. Je reçus aussi une lettre de menaces signée du Katikkiro même. Depuis assez longtemps, nos chrétiens n'avaient plus accès au fort anglais, qui jour et nuit était occupé par les protestants.

* * *

Vers janvier, le fort reçut deux ravitaillements d'armes et de munitions, la seule chose qui arrive par Mombase. Cela concordait avec le retour du capitaine Lugard de l'Unyoro. Il y avait trouvé les anciennes troupes turques du Pacha, en route pour Bukoba où les envoyait Emin. Lugard les arrêta, traita avec elles, en laissa plus de la moitié dans l'Unyoro, avec mission d'épuiser Kabaréga, roi du pays, par des razzias continuelles, ramena le reste à Mengo qui devint par là fort de sept ou huit cents hommes exercés.

Dès lors, le plan du capitaine fut arrêté ; on le tint pourtant secret. Il fallait en finir avec les catholiques, qui, j'oubliais de le consigner, devenaient de plus en plus puissants. Depuis un mois surtout que Mwanga faisait plus ouvertement profession de sa foi et montait au moins une fois la semaine, le dimanche, à notre mission de Rubaga avec toute sa cour, pour assister solennellement aux instructions, le pays entier semblait s'ébranler en sa faveur.

Les protestants étaient exaspérés. On dit que ce furent eux qui poussèrent le capitaine aux moyens violents.

L'anarchie régnait depuis quinze jours : les assassinats, les enlèvements de fusils devenaient toujours plus fréquents surtout au détriment des catholiques.

Le capitaine Lugard voulut juger lui-même un de ces procès ; il s'agissait d'un chef protestant tué sur la propriété d'un catholique contre lequel il conduisait toute une bande d'agresseurs, armés jusqu'aux dents et munis de torches incendiaires : le fait était palpable ; on voulut s'aveugler.

Pendant que le fort parlementait avec le roi pour obtenir ce qu'il appelait la justice, il fit *distribuer de nuit* des centaines de fusils de l'armée anglaise ; même distribution avait déjà été faite quelques jours auparavant dans la capitale de Pokino, au Buddu.

Le dimanche 24 janvier, l'affaire éclata. Dans la matinée, plusieurs coups de feu isolés retentirent. Vers deux heures du soir deux nouveaux coups donnèrent le signal. Les catholiques durent répondre. Leur premier coup abattit Sembera-Makay, un des sept diacres protestants, au moment même où il couchait en joue un des nôtres.

Ce fut alors une mêlée épouvantable sur une surface de deux lieues carrées qu'occupe la capitale.

La lutte était par trop inégale ; il n'y avait aucune proportion entre les armes des deux partis ; les catholiques devaient être écrasés par les protestants seuls (tous armés de fusils et non plus seulement de lances) et ils avaient encore tout le fort anglais contre eux. Mais les catholiques combattaient pour leur foi et pour leur patrie ; ils avaient pour eux le bon droit. Les jours précédents, tous s'étaient préparés à mourir. Ils se voyaient lâchement chassés de leur pays, ils ne voulaient pas partir sans tenter un suprême effort pour obtenir le triomphe de la justice.

Ce fut pendant une demi-heure une vraie lutte à mort : les nôtres se battaient avec l'énergie du désespoir. Leurs plus grands chefs tombèrent les premiers, et durent être emportés ; cela mit un peu de trouble. Mais Gabriel Mujosi était là sur tous les points pour relever les courages et rétablir le combat. Cinq fois de suite, avec sa troupe, sautant avec la furie d'un léopard blessé, il accula les bandes des protestants

jusque sous le fort anglais : tous ses coups portaient ; rien ne pouvait tenir devant lui.

La cinquième fois, il montait à l'assaut du fort, sous le feu même de deux mitrailleuses Maxim qui fauchaient les guerriers tout autour de lui. Mais il dut s'arrêter, les munitions lui manquaient, ainsi qu'à ses hommes ; il avait tiré soixante-huit cartouches. Il se replia sur le palais du roi pour emmener celui-ci avec toute sa cour. Les catholiques étaient vaincus.

Le capitaine Williams sortit alors du fort avec un corps de Nubiens pour aller recueillir les dépouilles. Il monta droit à l'enceinte royale qu'il trouva évacuée ; Mwanga l'avait quittée avec près de deux mille personnes ; nos troupes repliées le conduisirent en bon ordre au lac (à dix kilomètres). Le capitaine Williams se contenta de faire arracher le drapeau du roi, resté au grand mât ; il put encore empêcher l'incendie d'une partie des cases, puis songea un moment à poursuivre la personne même du roi, qu'il avait été surpris de ne plus trouver dans son palais. Il dut bientôt y renoncer et il pensa alors à se replier sur Rubaga, notre résidence.

* * *

Qu'étions-nous devenus pendant ce temps, isolés sur notre colline ? Dieu avait fait un miracle.

Deux heures avant le combat, le capitaine Lugard nous avait offert de nous rendre chez lui, nous promettant d'envoyer ses soldats nous protéger en route, *sitôt que nous serions en vue du fort*. Nous étions à quarante-cinq minutes. La proposition n'était pas acceptable ; nous nous exposions à être évidemment massacrés sur le chemin et nous laissions derrière nous la mission au pillage. Nous crûmes devoir demander quelques soldats pour nous garder à Rubaga ; leur présence eût suffi, on les eût respectés. Dans des cas semblables, deux fois déjà ils nous avaient été accordés. Cette fois ils nous furent refusés. Ils ne furent pas refusés à la mission anglaise.

Nous restâmes sous la garde de Dieu. Nos plus grands enfants seuls, avec les armes de la mission, prirent position sur le plateau, pour éloigner surtout les incendiaires. Les missionnaires se retirèrent avec les femmes et les plus petits de nos orphelins dans une maison en terre qui nous servait de magasin : c'était, de nos constructions à peine commencées, la seule qui fût achevée. Le toit avait été recouvert de terre, la veille. Tout autour s'étendaient nos autres cases, malheureusement encore recouvertes de paille. A quelque distance s'élevait une immense église, elle aussi non encore terminée.

C'est à la foi des catholiques qu'en voulaient les protestants ; c'est par leur église et leur mission aussi qu'on commença. Nos enfants se défendirent bravement (ils étaient seuls, car tous les catholiques se trouvaient attaqués sur d'autres points) ; mais ils durent bientôt reculer devant la masse : François Gogé, notre médecin, reçut une balle au cœur, il tomba raide ; un autre, Cyprien, votre ancien serviteur, eut la cuisse fracassée : les autres furent dispersés. En un moment, tout Rubaga était en flammes, et, ce qui ne contribua pas peu à jeter l'épouvante dans le cœur de nos chrétiens, ils crurent leurs Pères morts, car ils connaissaient la haine des protestants.

De fait, nous fûmes bombardés à deux reprises dans notre pauvre maison en terre ; le feu était tout autour de nous, et nous avons failli être brûlés vifs. Avec quelles larmes, prêtres, femmes et enfants, nous récitions le chapelet ! quels vœux ne fîmes-nous pas au Seigneur !

Quelques catéchumènes étaient là qui n'avaient pas encore été régénérés : c'étaient de jeunes enfants, qui, après avoir vu tomber leur maître à côté d'eux, avaient pu, à travers le feu et la flamme, arriver jusqu'à notre maison ; ils furent tous lavés dans l'eau sainte ; je donnai une dernière absolution à tous les chrétiens et aux missionnaires, et la reçus moi-même du Père supérieur. Il ne nous restait plus qu'à mourir.

Les agresseurs cependant, ignorant peut-être notre retraite au milieu des flammes, s'éloignèrent pour poursuivre nos chrétiens. La fusillade cessa complètement. Qu'allions nous devenir cependant dans notre prison ? Les premiers pillards, immense bande de vautours qui s'abat sur tous les champs de bataille en Uganda, approchaient. Nous fûmes découverts ; mais notre nombre les effraya, ils s'éloignèrent pour chercher sans doute du renfort. A travers la noire fumée qui couvrait toute la capitale en cendres, deux de nos enfants se dévouèrent alors pour porter au fort un billet dans lequel je faisais un dernier appel aux sentiments d'humanité du capitaine Lugard. Ils voulurent déposer leurs armes, et ne partirent que revêtus de la croix. Au premier appel ils avaient hésité, je leur demandai le sacrifice de leur vie pour sauver celle de neuf missionnaires ; ils s'élancèrent. Leur bon ange les protégea. Une heure après, le capitaine arrivait lui-même avec une forte troupe. Nos vies étaient sauves. Nous avions passé deux mortelles heures entourés de flammes.

En sortant, nous trouvâmes tout consumé autour de nous. Nous enterrâmes notre pauvre François dépouillé et à moitié brûlé ; à côté de lui Luékula un autre chef catholique, pendant que les soldats se régalaient des chairs grillées de nos troupeaux brûlés dans leurs écuries. Le capitaine laissa une garde pour protéger nos quelques effets sauvés au magasin, et les missionnaires prirent tristement à sa suite le chemin du fort anglais, au milieu des insultes et des huées des protestants restés maîtres du champ de bataille.

Au fort, nous fûmes bien traités durant les deux jours

que nous y passâmes. Pendant ce temps le capitaine parlementa avec le roi, réfugié au fameux îlot de Bulingugwé. On voulait le ramener sur son trône, à condition qu'il acceptât le drapeau de la Compagnie devenu le drapeau des protestants, et cédât à ces derniers les principales charges des catholiques.

Le 26, les missionnaires requrent eux-mêmes la permission de quitter le fort pour aller presser le roi de revenir. Une escorte nous accompagna jusqu'à Munyunyu; nous trouvâmes tout le pays absolument désert. Quelle ovation, quand nos chers fidèles nous virent sauvés.

* * *

Le roi pourtant ne pouvait songer à rentrer à Mengo ; il eût été l'esclave des protestants. Pour les catholiques il n'y avait plus qu'à choisir entre l'apostasie, la mort ou l'exil. Pendant qu'on parlementait, le roi groupait son monde qui affluait de tous les coins du pays, et réunissait les barques qui devaient le transporter au Buddu.

Hélas ! l'opération n'avançait pas assez vite. Le 30 pourtant, quelques barques de Sésé apparurent. Les missionnaires devaient en profiter les premiers.

Déjà la veille, les PP. Bréas et Toulze avaient pu être embarqués chacun dans une pirogue.

Nous étions tous sur les bords du lac, suivant avec nous nos effets les plus précieux ou les plus indispensables. Je me rendis encore une fois chez le roi, à cinq minutes, pour lui faire mes adieux. Il était deux heures du soir. En chemin, je vis une quinzaine de barques se précipiter à toutes rames sur l'île. Tout à coup, les coups de feu se mirent à pleuvoir sur la hutte royale, avec un fracas épouvantable, dans le taillis qui nous entourait : c'était la mitrailleuse Maxim qui combinait son feu avec celui des barques, bondées de soldats

Le roi me saisit par la main et m'entraîne ; si nous n'avons pas été criblés, c'est bien encore le bouclier du Seigneur qui nous recouvrait. Avec nous fuyait une foule de femmes et d'enfants. Combien tombèrent !

Nous eûmes bientôt gagné l'autre bord de l'île ; les balles ne pouvaient plus nous atteindre. Mais là, quel spectacle ! Quelques rares pirogues seulement, et une foule de trois à quatre mille personnes se jetant à l'eau pour s'y accrocher : c'était navrant ! Quels cris ! Quelle fusillade ! Quelle noyade ! Le roi fut poussé dans une barque, je dus le suivre sans pouvoir même songer aux six confrères que je laissais derrière moi. Nous fûmes bientôt au large. Du haut lac, nous vîmes la flamme trahir la présence de l'ennemi dans l'île. Elle leur fut disputée pied à pied ; il y avait là Gabriel avec le reste de nos plus braves, le Fundi Kangao, Kaggo, tous les pages du roi. Ils se massèrent sur la crête boisée de l'île ; les coups de feu les poursuivirent jusqu'à la nuit.

Et les Pères ? Je ne les ai plus revus depuis. On me dit que, dès les premiers coups de feu, ils se précipitèrent aussi vers les barques ; il n'en restait qu'une. Ils se jetèrent dedans et y firent monter des chrétiens, tant, tant, que la barque se brisa sur le bord. Ils durent se résigner encore une fois à la mort : on me rapporte qu'ils allèrent eux-mêmes au-devant, évitant de se mêler aux combattants. Ils purent se livrer aux Bagandas avant d'être frappés, et ceux-ci, par un reste d'humanité, se contentèrent de les dépouiller de tout ce qu'ils avaient, leur enlevant même leurs chapeaux (1) ; leurs enfants furent dépouillés complètement ; ils furent traînés dans l'eau jusqu'aux premières barques et déposés sur le continent où ils trouvèrent, je crois, le capitaine. Ils furent conduits au fort, où ils sont prisonniers. A la faveur de la nuit, tout ce qui n'avait pas été tué dans l'île fut délivré par les barques du continent.

Pour moi, je voguais triste, bien triste sur le lac, m'éloignant lentement, car notre barque, trop chargée, menaçait à tout instant de chavirer, engloutissant le dernier espoir de l'Uganda : son roi et son évêque. Nous sortions péniblement de la crique, laissant autour de nous tout l'Uganda en feu, et voilà vingt jours que la flamme se promène dans tout le pays sans se lasser ! Quelle expiation vous faut-il donc, Seigneur, pour obtenir la conservation de ce cher peuple !

* * *

Après une nuit et un jour entier sur l'eau, sans repos, sans nourriture, nous abordons à Sésé. Je dus laisser le roi continuer seul sa course, vers le sud du Buddu, pour songer de mon côté à sauver les derniers confrères qui me restaient, soit dans Sésé même, soit dans le Buddu. Tous ensemble nous primes lentement le chemin de la Kagera et de la frontière allemande : ce n'est pas l'exil ; c'est plutôt une nouvelle patrie, car une immense émigration, commençant des frontières de l'Unyoro et des bords du Nil, nous suit depuis plusieurs jours. Le Buddu tout entier est devenu catholique ; les protestants, dix fois plus nombreux, en ont été expulsés.

Comment maintenant se terminera pour nous cette terrible épreuve, c'est l'affaire de Dieu. J'ai confiance en lui et dans les saints martyrs de l'Uganda.

Humainement parlant, toutes nos espérances semblent détruites : nos gens sont dispersés, beaucoup de chefs tués (on voulait les atteindre tous, selon M. Ashe, ministre anglican, afin d'attirer le peuple en masse au protestantisme); nos stations sont toutes détruites ; nos églises brûlées ; les femmes et les enfants enlevés par milliers — les musulmans eux-mêmes n'avaient jamais fait tant d'esclaves ; — tous les baptêmes suspendus, plus de cinq mille personnes finissaient cette année leur épreuve de quatre ans, et il restait près de cinquante mille catéchumènes.

(1) Enlever le chapeau à un Européen sous le soleil de l'équateur, c'est l'exposer à une insolation mortelle.

Mais je n'en suis pas moins sûr que Dieu ressuscitera la foi au Nyanza, malgré les efforts que fait maintenant la Compagnie East Africa pour nous asservir sous le joug musulman. Les dernières lettres du capitaine Lugard à Mwanga menaçaient toujours ce dernier de donner l'Uganda à Mboge, roi des Bagandas musulmans. Que les protestants le préfèrent, cela est tout à fait logique. Mais, hélas! tant de conférences en Europe n'ont-elles donc pu aboutir qu'à ce triste résultat en faveur de nos pauvres noirs ! Si Mwanga avait été libre depuis une année, il n'y aurait plus maintenant de royaume musulman par ici, partant plus de traite. Mais ce n'était pas là le compte des officiers de la Compagnie anglaise. L'un d'eux même me disait naguère : « Parmi les trois sectes connues au Nyanza, protestants, catholiques et musulmans, je préfère de beaucoup ces derniers. » (sic). A ces derniers en effet, il a bâti au fort une mosquée et une école. C'est l'aveuglement qui le fait parler contre les catholiques ; mais il semble rendre justice aux protestants, dont la morale est aussi basse que celle des musulmans ; en plus, ils fument tous le chanvre avec rage. (Le chanvre produit les tristes effets de l'opium.)

D'après les dernières nouvelles, on ne semble même pas disposé à laisser Mwanga au Buddu ; on lui dit surtout de ne pas écouter les prêtres catholiques. Pokino nomme même Monseigneur Dieu sait si j'ai jamais eu d'autres intérêts que ceux de la sainte foi.

Daignez répondre aux calomnies qu'on pourra inventer contre nous ; daignez surtout implorer pour nous la commisération des fidèles, car nous avons beaucoup perdu. Nous ne demandons ni les vélocipèdes, ni le champagne des Révérends; mais qu'on ne nous refuse pas le nécessaire. Voilà trois semaines que je n'ai pu dire ni messe, ni bréviaire.

Ce n'est pas aux officiers anglais qu'il faut s'attaquer surtout ; ils n'ont eu que le tort de se laisser aveugler trop facilement par les Bagandas, poussés eux mêmes par les Révérends. Si, dans l'île, je n'avais pas perdu mes papiers, j'aurais pu vous livrer ma correspondance avec le fort. Ce qu'on a débité de calomnies contre nous, est indicible.

Je n'irai pas plus loin que le Kiziba, j'attendrai là avec mes confrères les événements. Je ne sais pas encore comment je pourrai délivrer mes prisonniers. Ci-joint la lettre du P. Guillermain : il est avec les PP. Levesque, Houssin, Moullec, Gandibert, et le Frère Amans au fort de Kampola, manquant de tout. Faites prier beaucoup pour nous *ut superabundemus gaudio in omni tribulatione nostra*.

Nous ne regrettons qu'une chose, c'est de n'avoir pas été jugés dignes de la couronne du martyre : toute chance d'ailleurs n'est pas encore perdue.

Je dois vous laisser le soin de parler de nous au cardinal Lavigerie, notre vénéré Père, pour lui exposer notre situation et lui demander, ainsi qu'au Souverain-Pontife, à l'occasion, une bénédiction toute particulière pour nous. Nous avons de nouveaux martyrs, ils parleront en leur temps.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Cinq missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit sont partis à la fin d'avril pour l'Afrique occidentale :

Pour la mission des Deux-Guinées, le R. P. Jean-Martin Adam, du diocèse de Strasbourg ;

Pour la mission du Congo français, les RR. PP. Joseph Sand, du diocèse de Luxembourg, et Georges Schmitt, du diocèse de Strasbourg, avec les Frères Marmer, Leplat et Désiré Lorentz. Ces quatre missionnaires sont destinés à fonder une nouvelle station à Bouanza, sur le Niari, dans un poste cédé par le gouvernement, à mi-chemin entre Loango et Brazzaville, à douze journées de marche environ de la côte.

Sont partis en outre pour la Cimbébasie, les Frères Angelo Var et Carlos Fodal, du diocèse de Guarda en Portugal.

Tous ces missionnaires appartiennent à la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

— Le 20 avril 1892, le R. P. Lazare Quéval, du diocèse de Rouen, prêtre de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus, s'est embarqué au Hâvre pour se rendre à la mission des îles Marquises (Océanie) par la voie de Valparaiso où se rendent avec lui six autres membres de la même Société.

— Le 7 mai 1892, le R. P. Hermann Schrad, du diocèse de Trèves et prêtre de la même Congrégation des Sacrés-Cœurs, s'est embarqué au Hâvre pour la mission des îles Sandwich (Océanie), par la voie des Etats-Unis.

INFORMATIONS DIVERSES

Vizagapatam (*Hindoustan*) — Un missionnaire de Saint-François de Sales d'Annecy, écrit de Gopalpore :

« Mgr Clerc vient de terminer sa première visite pastorale. C'est Gopalpore qui a eu les prémices de son ministère épiscopal. Vers sept heures du matin, le *[illegible]* était en vue. Le capitaine du port, un protestant anglais, m'ayant offert sa belle chaloupe pour débarquer Monseigneur et ceux qui l'accompagnaient, je me rendis à bord aussitôt que le steamer eut jeté l'ancre. La mer était calme.

« Quand nous arrivâmes à terre, mes chrétiens s'agenouillèrent sur le sable pour recevoir la bénédiction de Monseigneur et baiser son anneau.

« De la plage à notre chapelle, il y a un peu plus d'un kilomètre. Heureusement, le capitaine, non content de m'avoir donné sa chaloupe, m'avait encore envoyé sa voiture, de sorte que, vers huit heures et demie, Monseigneur commençait sa messe. La congrégation presque entière y assista. Tous voulaient voir leur *[illegible] swami* (Grand prêtre). Au moment de la consécration, on tira une salve de plusieurs coups de canon. C'était mon domestique qui faisait tout ce vacarme. Sans rien me dire, il avait emprunté deux canons, dont les Indiens se servent quand ils célèbrent quelque grande fête. Lui-même avait fabriqué la poudre qu'il brûlait. Sa canonnade dura tout le jour et même une partie de la nuit, pour recommencer de plus belle une semaine plus tard, alors que Monseigneur, après avoir administré la confirmation à Berhampore, à Aska et à Surada, revint à Gopalpore où il devait s'arrêter quelques jours.

« Le dimanche suivant nous eûmes à Gopalbore une messe pontificale ! C'était la première fois que pareille chose avait lieu sur ce coin de terre hindoue où le bon Dieu est si peu connu ! Notre chapelle était bien ornée à l'intérieur et à l'extérieur, grâce à la verdure qu'on trouve toujours dans l'Inde, et aux drapeaux du sémaphore qui m'avaient été prêtés par l'agent des steamers, encore un protestant, un Ecossais.

« Le soir venu, mon domestique ne se contenta pas de sa canonnade ; il lui fallut, de plus, des flammes de Bengale. C'est si facile dans ce pays !

« Monseigneur n'a pu repartir d'ici que vendredi dernier. Pendant son séjour, beaucoup de protestants et de païens de haute caste sont venus me prier de les présenter à notre évêque. Naturellement, je me suis bien gardé de leur refuser cette faveur. »

Jaffna (*Ceylan*). — Le R. P. Massiet, Oblat de Marie-Immaculée, écrit de Mannar, le 22 février 1892 :

« La main de Dieu s'est de nouveau appesantie sur ce district de Mannar-Mantotte, déjà si éprouvé en octobre dernier par le choléra qui fit disparaître Nagatalva et Velli-Kamam. A peine remis des fatigues de cette rude campagne, nos Pères de Vangalay furent de nouveau appelés à lutter contre le fléau. La cupidité des planteurs de thé amenant sans cesse dans l'île d'innombrables coolies de l'Inde qui nous apportent le choléra, nous a valu depuis une dizaine d'année de nombreuses visites de cette épidémie. Vangalay cependant avait jusqu'ici échappé à l'invasion. Tous les jours les bateaux de l'immigration y amenaient des malades ou des morts ; mais les habitants du village, se trouvant à près d'un mille de l'hôpital des coolies, et se gardant bien de



TUNISIE. — CAMPEMENT DE NOMADES A MENZEL, PRÈS DE GABÈS, d'après une photographie de M. HÉBRARD (Voir page 269).

tous rapports avec les gens venant de l'Inde, avaient échappé au fléau.

« L'immunité les rendit plus hardis. Le 25 novembre dernier, le bateau avait amené six cents coolies parmi lesquels se trouvaient quatre cholériques. En débarquant, on les transporta à l'hôpital, pendant que quelques enfants étaient à jouer sur la plage. Le lendemain, l'un de ces enfants mourut dans la soirée.

« Ce fut le commencement de nombreux cas qui, pendant près d'un mois, décimèrent cette population de six cents âmes, et l'auraient probablement fait disparaître complètement si le R.P. Sandrasagra n'avait, dès l'abord, pris des mesures énergiques pour s'opposer à l'épidémie. Abandonné à lui-même, ne rencontrant dans les employés du gouvernement qu'indifférence et mauvaise foi, le Père se chargea de faire évacuer le village et campa ses paroissiens sur le bord de la mer, le long de la côte. Malgré le mauvais temps qui régnait en cette saison, il réussit par ce moyen à circonscrire les ravages de l'épidémie, et dès le 25 décembre, il put annoncer que le mal avait disparu. Sur une cinquantaine de cas, il n'eut à déplorer la mort que d'une trentaine de victimes.

« Il n'en a pas été de même, hélas ! dans une autre partie du district, à Pésâlai, où l'épidémie a fait près de trois cents victimes en vingt-un jours.

« Les Pésâliens, affolés par la peur, n'avaient pas tardé à déserter leur village et à s'enfuir dans les jungles.

« Le 1er février, la maladie commença à diminuer d'intensité et dès lors le danger était le manque de vivres bien plus que le choléra. J'envoyai à Pésâlai vingt sacs de riz et les ingrédients nécessaires pour faire le curry. C'était peu pour une population de plus de mille habitants. Le P. Sandrasagra, que j'avais chargé de la distribution, m'écrivit, dès le soir même, de lui

envoyer de suite de nouvelles provisions. Mes ressources se trouvant à b ut, je fis appel au gouvernement en faveur des pauvres affamés. L'ordre vint enfin de Colombo de secourir les gens de Pésâlai, et le P. Saundrasagra fut prié par le gouvernement de surveiller la distribution de riz.

« Permettez-moi de vous remercier et par vous les personnes généreuses qui ont bien voulu m'envoyer leur obole du secours opportun qui a été mis à ma disposition dans ces circonstances malheureuses. Les besoins continuent à être bien grands, et hélas! l'argent que vous m'avez adressé est épuisé depuis longtemps. En sollicitant de nouveaux secours pour ma pauvre mission, j'ose vous prier de la recommander d'une manière toute spéciale aux prières des associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. »

DE PORTO-NOVO A OYO

(Février-Mars 1891)

LETTRE DU R. P. PIED, DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON, MISSIONNAIRE A LA CÔTE DE BENIN.

Suite (1)

III

Nous voilà sur le territoire de Kétou. La plaine que nous traversons a été incendiée récemment : elle est couverte



COTE DE BENIN (*Afrique occidentale*). — HALTE PENDANT LAQUELLE LA CARAVANE PREND SA NOURRITURE; d'après un dessin du R. P. PIED (Voir page 266).

d'une cendre noire et d'arbres rabougris et épars, dont les branches à demi-calcinées commencent à pousser un nouveau feuillage. J'imagine qu'on a l'intention de défricher cette plaine dont le terrain semble être d'une fertilité merveilleuse, et d'y établir des fermes qui seront hors de la portée du Dahomey. Mais non ; je retrouverai la même chose dans toute l'étendue du Yoruba : partout de vastes plaines que l'on incendie annuellement, à la saison sèche, non pas en vue de les défricher, mais à seule fin de laisser les sentiers à découvert et de détruire les serpents, les rats et autres animaux nuisibles, qui, sans cette précaution, pulluleraient dans les broussailles et les grandes herbes dont le pays serait bientôt envahi. Forêts inextricables, plaines noircies par l'incendie, les unes et les autres entremêlées de fermes, voilà l'aspect général des territoires de Kétou, d'Oyo et d'Abeokuta.

Nous faisons halte à Aton, au fond d'une dépression de terrain, où nous trouvons un peu d'eau. A quelques centaines de mètres, nous coupons la route suivie ordinairement par les Dahoméens dans leurs incursions sur le territoire Egba ; d'après sa direction, je crois qu'elle vient d'Adjoom, l'un des passages guéables de l'Ouémé.

Le soleil est de feu, et l'atmosphère écrasante, mon casque suffit à peine pour me garantir des rayons solaires ;

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 13 et 20 mai et la carte p. 234 et 235.

le sol est brûlant, la réverbération pénible; la soif me dévore... je sens que, si je m'assieds sur le bord du chemin, je ne pourrai me relever; je continue donc à marcher comme un automate, soutenu par l'espérance d'arriver bientôt à Igboro que mon guide m'a annoncé depuis longtemps.

Enfin, à midi, au vingt-unième kilomètre, nous passons une porte étroite, défendue par une palissade, c'est l'entrée du premier village du Kétou.

* * *

Le chef me fait, grâce au lari qui m'accompagne, une réception très courtoise. Nous tombons de fatigue, de soif et de faim; il nous présente une corbeille de bananes que nous dévorons avec avidité et quelques calebasses d'eau trouble que nous savourons avec délices. (Voir la gravure, page 265). Le chef me donne un canard et des ignames; je lui fais cadeau d'une culotte soutachée, de deux bracelets et d'un couteau de poche à quatre pièces.

J'ai tout mon office à dire; ce sera une petite compensation à la privation de la messe de ce matin. Le soir, grand régal pour mes porteurs; ils vont se rassasier d'ignames.

Tandis que le manioc et le maïs abondent aux environs de Porto-Novo, l'igname y est assez rare et relativement cher. C'est le contraire dans le royaume de Kétou; l'igname semble faire la base de la nourriture. On le mange à l'étouffée ou grillé, ou mieux encore en pâte. Pour cela, après l'avoir cuit à l'étouffée dans deux vases en terre superposés, on l'écrase dans un tronc d'arbre creusé en forme de mortier, à l'aide d'un lourd pilon en bois d'un mètre cinquante, avec lequel on le tourne et le retourne activement, en y mêlant un peu d'eau pour l'empêcher d'adhérer aux parois. Au bout d'une demi-heure, vous avez une boule d'une pâte compacte, encore tiède, dont le goût rappelle à la fois la pomme de terre et la châtaigne. Les convives, accroupis ou assis autour d'un plat d'ignames et d'un bol de caloulou à huile de palme fortement pimentée, enfoncent, à tour de rôle, les cinq doigts dans la pâte, en détachent un morceau qu'ils roulent en boulette, et, après l'avoir trempé dans la sauce, ils se le jettent avec dextérité dans la bouche.

* * *

Le lendemain matin, sautant à bas de mon hamac, je veux me chausser; mais mes souliers ont disparu. Je donne l'alarme et l'on se met à la recherche. On les trouve dans un trou où un chien est en train d'en faire son déjeuner; il les a même dévorés en partie. Que serais-je devenu si on ne les avait découverts à temps? c'était ma meilleure paire, la seule que je pusse chausser.

Les gens des villages voisins, qui ont appris l'arrivée du blanc, m'apportent des cadeaux: un bon vieux m'offre un chevreau et des ignames; un autre, des poules, de l'huile de palme, des acassas, plus qu'il n'en faut pour tout mon monde.

Ils font cercle autour de nous. Le lari de Kétou leur explique en détail tout ce qu'il a vu à Porto-Novo: les manœuvres des tirailleurs sénégalais et d'haoussas, leur armement, leur costume, les sonneries de clairon... Tout le monde est dans l'admiration et fait des vœux pour le succès de nos troupes.

Igboro était une ville de trois ou quatre mille âmes, située sur une petite élévation entourée de grands arbres qui forment un panorama superbe. Détruite par le Dahomey, il y a huit ans, elle fut reconstruite en partie, quelque temps après, par les fugitifs de retour chez eux. Un grand nombre de troncs calcinés témoignent encore des ravages de l'incendie. Elle se compose actuellement d'une vingtaine de cases, de chétive apparence, construites partie en mottes de terre maintenues par un treillis de branchettes, partie en larges tranches d'écorce fixées verticalement dans le sol et réunies par des traverses. Les toits en paille tombent à un mètre de terre, et, en empêchant la circulation de l'air, font de ces taudis des étuves; ils s'appuient sur des pieux fixés à deux mètres des murs et forment vérandah. Les terrains ne sont pas enclos et les vérandahs donnent sur la voie publique.

Les maisons du Kétou ont un aspect misérable; on voit que c'est une population perpétuellement sous la menace d'une invasion, et qui n'ose rien construire de stable et de solide.

* * *

Le mardi 24, nous partons à six heures: succession de forêts et de grandes herbes; quelques cultures à droite et à gauche. Après avoir traversé le ruisseau Ihanyi, nous arrivons sur un plateau, du haut duquel apparaissent au loin dans la direction E.-E.-N., des collines boisées qui font probablement la ligne de partage des eaux, entre les bassins de l'Addo et de l'Ogun.

La route n'est plus qu'une rigole desséchée, à peine assez large pour y mettre le pied.

Au septième kilomètre, nous rencontrons l'Iddi, rivière de dix mètres de large, qu'enjambe, à une hauteur de deux mètres, un pont de branches d'arbres, des plus primitifs; le premier de ce genre que je vois à la côte. Je brûle le village d'Agbo, situé à une petite distance du chemin. Un peu au-delà nous entrons dans une forêt marécageuse; la route est affreuse ou plutôt il n'y a pas de route. C'est un marécage desséché, présentant dans toute sa longueur une succession de mottes de terre coniques, gluantes, où l'on glisse à chaque pas et parmi lesquelles s'entremêlent, à fleur de sol, des racines qui s'entrecroisent en tous sens. Des arbres énormes, tombés en travers, barrent la route à tout moment; il faut ou les tourner ou sauter par dessus. Jamais je n'aurais imaginé un chemin pareil. Au bout de quinze cents mètres, les pieds meurtris, et n'en pouvant plus, je tombe de fatigue et de faim. Mes porteurs n'arrivent pas. Deux hommes passent, je leur demande un peu d'eau, ils n'en ont pas, mais ils me donnent trois bananes que je dévore. Deux femmes viennent ensuite, elles me présentent de l'eau. Pauvres gens! que le bon Dieu les bénisse! Mes porteurs arrivent avec une demi-heure de retard. Deux biscuits et un peu de vin me rendent la vie, je me remets en marche sans attendre le reste de la bande.

Un kilomètre plus loin, je tombe encore de fatigue et reste une demi-heure allongé par terre et mourant de soif.

Mes porteurs me rejoignent, ils ont encore de l'eau au fond d'une dame-jeanne. J'en bois à satiété, je me relève non sans peine et me résigne à continuer ma route que je trouve interminable. Enfin à une heure moins un quart, nous sortions de cette forêt maudite où nous étions entrés à neuf heures. Nous avions fait à peine quatre kilomètres en quatre heures, mais quatre kilomètres qui m'ont plus fatigué que vingt, et ces quatre heures m'ont paru un siècle.

Je suis le premier blanc qui ait suivi cette route ; je ne conseillerai à personne de la prendre et j'espère bien n'avoir jamais à y passer de nouveau, d'autant plus que le lari m'a dit qu'il y en a une autre pas plus longue et meilleure. Je ne sais vraiment pourquoi il ne me l'a pas fait prendre.

Les nègres avec leurs pieds nus s'accrochent aux anfractuosités du sol et semblent arpenter le terrain sans difficulté, ils trouvent bien le chemin mauvais mais ne songent pas à se plaindre ; ils ne sont vraiment pas difficiles. Toutefois mes porteurs, quoique soulagés par huit autres que le lari s'étaient procurés à Igboro, moins faits que les gens du pays à ce genre de terrain, étaient épuisés.

Au-delà de la forêt s'échelonnent des cultures après lesquelles nous arrivons à une seconde rivière, l'Iddi, joli cours d'eau de quinze à vingt mètres, traversé par un mauvais pont dont le passage nécessite un peu de gymnastique.

A quelques pas, le village d'Igourah me fait l'effet d'être passablement sale, avec ses maisons mal entretenues ou en ruines. Nous ne nous y arrêtons pas. Les forces me sont revenues. Le soleil est brûlant, mais la route est unie. Le lari qui me précède parait tout étonné lorsque je l'invite à presser le pas ; j'enjambe en effet le terrain comme pas un. En quelques minutes nous sommes à Irundji, lieu de refuge du roi de Kéton, où nous sommes accueillis avec enthousiasme. Mes guides sont enfin chez eux, ils ne se sentent pas de joie ; tout le village est sens dessus dessous, et la maison du lari où l'on me conduit est assiégée par la population.

(*A suivre*).

DE CARTHAGE AU SAHARA

Par M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

(Suite [1])

A l'hôtel du commandant. — Les Pères blancs. — Une voiture. — Péripéties du départ pour Gabès. — La parole d'un compatriote arabisé. — L'équipage. — Dans la nuit. — El Hafey. — Le cocher nègre. — Fedjedj. — Metouia. — Un campement. — Gabès.

Un plongeon dans les chaudes piscines de Gafsa nous repose mieux que les heures d'un sommeil anxieux entre les murs du bordj Gourbata. La maison du commandant nous parait être une seconde patrie. Nous y trouvons des lettres de France, et plusieurs officiers, qui nous font un bel accueil. Ils s'égayent, au déjeuner, du récit de nos mésaventures. Ils n'en sont nullement surpris ; on dirait, à les entendre, qu'elles entrent fatalement dans le programme d'un voyage aux oasis. Tous connaissent par expérience les nuits dans le sable, le siroco et le danger de l'enlisement. Qui parmi eux n'a pas enduré les tortures de la soif, de l'insomnie, et les angoisses de l'isolement ? Ces souffrances ne sont-elles pas le pain quotidien de leurs courses aventureuses sur les confins du désert ?

Le commandant Lefebvre, en homme avisé, tire de nos tribulations récentes une conclusion pratique :

« Au moins, dit-il, vous ne pourrez pas raconter à nos compatriotes que rien ne manque aux soldats, en ce pays. Et puis, les nuits sur le sable, le manque d'eau, les jeûnes forcés, les coups de siroco, les errements dans le désert, les sangles qui se brisent, les guides qui vous perdent, les mirages décevants, les serpents, les scorpions, constituent, avec les carcasses de chameaux, semées dans la plaine, les éléments de la couleur locale. Je compatis à vos souffrances passées. Mais le souvenir en sera doux, comme celui des infortunes des compagnons d'Enée :

« *Hæc olim meminisse juvabit.* »

Ce discours classique n'est pas dépourvu de sel gaulois, ni de saine philosophie. Le commandant est homme d'esprit, et je lui demande si cela tient aussi à la couleur locale.

Le bachamar vient chercher le complément de son gage. Il reçoit peu de compliments. Mais Abdallah est si doux, si humble, si peiné de nos fatigues, si résolu à fournir, une autre fois, de meilleurs chevaux, que je suis presque obligé de le consoler. Ah ! c'est le guide qui l'a trompé ! Il saura maintenant que ce guide ne connait pas le chemin ! Il nous baise les mains, prend nos pièces d'or et nous propose l'achat d'une belle couverture. J'en fais l'acquisition, et nous nous séparons en nous promettant mutuellement de nous aider et de nous servir, à la prochaine rencontre. A voir nos salamaleks, on croirait que nous allons presque vivre ensemble !

J'aurai demain le bonheur de célébrer la messe dans la chapelle du camp. Les Pères Blancs nous adressent une amicale invitation. Le Frère Optat nous égaie de quelques calembourgs réussis. Nous devons faire, à leur table, la connaissance d'un compatriote, M. Viallon, qui a le titre pompeux d'entrepreneur militaire et se proclame originaire de Rive-de-Gier.

Je ne veux pas fatiguer mes lecteurs par le récit monotone de nos tribulations. Qu'ils sachent pourtant que, dans cette région où le voyage à pied est impossible à cause de la chaleur, des sables et des trop longues distances, où les courses à cheval exigent un tempérament vigoureux, les voitures sont introuvables. M. Dumont, qui nous a quittés au départ pour Tozeur, a dû gagner Gabès en araba. Sa charrette a mis quatre jours à faire le trajet. La chasse aux perdrix, aux lièvres, aux flamants roses lui a servi beaucoup à diminuer la longueur des heures. M. Hébrard, que

(1) Voir les numéros des 1er, 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19, 26 février, 4, 11, 18, 25 mars, 1er, 8, 15, 22 et 29 avril, 3 et 13 mai, et la carte page 114.

l'expédition du chott a fortement éprouvé, ne veut plus entendre parler de voyage à cheval. Mais où prendre une voiture ? Ici commence un épisode qui a toutes les péripéties d'un roman.

Après avoir étudié beaucoup de combinaisons, toutes irréalisables, nous nous rangeons à l'avis de M. le commandant. Il demande par dépêche à Gabès un landau qui viendra nous prendre le surlendemain au poste d El-Hafey, situé à quatre-vingt-six kilomètres de la mer et à soixante-dix-sept de Gafsa par la nouvelle route.

Mais comment aller à El-Hafey ? Les deux voitures de la ville sont privées, l'une, de ses brancards, et l'autre de ses roues. M. Viallon se charge d'agencer un véhicule, capable de nous porter. Le P. Hamard nous offre son cheval, qui n'a jamais été attelé, et M. Viallon répond de la vaillance du sien, une bête de sang, précieuse, docile, toujours ardente.

« — Mais il faudra, dit-il, partir à quatre heures du matin. Je conduirai l'attelage. Nous serons à El-Hafey au plus tard à quatre heures du soir.

« — Je voudrais pourtant avoir le temps de célébrer la messe. Ne serait-il pas suffisant de nous mettre en route à cinq heures précises ?

« — Va pour cinq heures ; mais surtout pas de retard ! »

Nous nous séparons, heureux de nos arrangements. M. Lefebvre, à qui nous faisons d'avance nos adieux, nous dit en souriant : « Oh ! nous nous reverrons demain. »

Je me lève à trois heures. Je suis au camp avant quatre heures. Le P. Coquerel est au poste. M. Viallon, avec sa voiture, doit nous prendre chez les missionnaires. A cinq heures, il n'est pas arrivé. Nous attendons cinquante minutes. Rien ne paraît. Nous allons chez lui. Il dort profondément.

« — La journée est longue, dit-il. Il ne faut pas se fatiguer dès le matin. »

A huit heures, l'attelage n'est pas encore prêt, et le commandant nous propose une promenade sur les toits de sa maison, d'où l'œil embrasse tout le panorama de la ville et de l'oasis. Nous distinguons aussi la petite oasis de Leila, où nous devons passer, et les dentelures du djébel Orbata.

Enfin, voici l'équipage. M. Viallon a de grandes bottes, un long fouet. Beaucoup d'Arabes se sont groupés autour de nous. Nous partons à pied. Il faut traverser les sables de l'oued Les chevaux se contrarient, s'arrêtent ; l'un avance et l'autre recule. Nous poussons la voiture. Un jeune cavalier, que je n'ai jamais vu, le chef couvert d'un immense chapeau de panama, avec pompons jaunes et rouges, arrive au galop, annonce qu'il va nous faire la conduite et caracole l'espace d'un kilomètre devant la voiture, puis nous salue et disparaît.

Cependant nous n'avançons guère. L'esprit de discorde divise nos montures.

« — Ça ira mieux tout à l'heure », répète M. Viallon, et il entonne un refrain du pays natal.

L'équipage trottine par moments, fait des écarts, s'emporte, puis s'arrête. Il faut subir les secousses, se tenir cramponné sur le banc et veiller sur les colis qui se heurtent de lamentable façon.

A la hauteur d'El-Guettar, charmante oasis, au pied du mont Orbata, arrosée par des canaux souterrains qui lui amènent l'eau de quatre-vingts citernes, le cheval du Père Blanc refuse complètement d'avancer. Tous les moyens de persuasion restent sans effet sur son cœur et son épiderme. Il faut le dételer. et j'essaie de le monter sans selle. Mais quel supplice ! L'attacher à la voiture, c'est suspendre la marche de l'équipage ! L'abandonner sur la route serait violer les droits les plus sacrés de la reconnaissance et de la justice. Ah ! combien ce cheval, désiré la veille, nous est maintenant à charge !

La Providence vient à notre aide, sous la forme d'un cavalier arabe, faisant le service de la poste. Il se rend à Gafsa et consent, moyennant un juste pourboire, à ramener à son maître l'indocile animal.

Nous montons tous les trois sur la voiture, traînée par un seul cheval ; Viallon brandit son fouet et s'écrie :

— Maintenant, Messieurs, vous allez voir comme ça va marcher ! »

Et sa bête part au galop.

— Cette allure ne peut pas durer, dis-je. Modérez votre coursier ! »

« — Laissez faire ! »

Nous franchissons de ce pas trois kilomètres. Viallon, avec un enthousiasme lyrique, fait l'éloge du pur sang, et M. Hébrard, à moitié convaincu, est presque saisi d'admiration. Mais les oueds se multiplient ; leurs lits pierreux, desséchés et larges, coupent la route et offrent souvent des berges escarpées, qu'il faut escalader en zig-zag. Le pur sang s'arrête

« — Il n'a pas l'habitude », déclare le phaéton.

Nous descendons et poussons à la roue. Ce manège, vingt fois répété, commence à nous paraître fastidieux.

Nous suivons une gorge, profondément ravinée, où serpente un chemin rocailleux entre le djébel Oug et le djébel Oum-el-Alleg. Enfin nous voici au col de Bou-Hamrane. Le site est gracieux. Des massifs d'oliviers, des caroubiers et des noyers même nous fournissent de l'ombrage. Nous déjeûnons. Il est déjà deux heures. Nous n'avons fait que trente-six kilomètres, et il en reste quarante-un.

Malgré le soleil, la température est agréable et la brise de la montagne nous rafraîchit. Nous laissons le gros village d'El-Ayacha, sur notre droite, pour suivre une route plus longue et moins mauvaise.

Rossinante n'a plus les allures d'un pur sang. Elle recule à la moindre montée. Elle est insensible aux caresses et aux coups de fouet. C'est à nous maintenant de nous atteler et de traîner la voiture.

Le paysage est pourtant superbe. Ces hautes montagnes droites comme des murailles, ces cols fermés par de gigantesques constructions, sont pleins des souvenirs de Métellus et de Marius. Des débris de cités antiques, un vaste horizon, quelques troncs de gommiers, uniques vestiges des forêts primitives, pourraient donner du charme au voyage. Mais tout disparaît sous le poids de la fatigue, et aussi dans les ombres de la nuit. Car, maintenant les heures coulent rapides, et l'effort incessant que nous exigeons de nos muscles nous empêche de les compter.

Nous nous guidons à tâtons, à la lueur des étoiles. Enfin une pente plus raide défie la vigueur de nos bras. Il faut renoncer à la lutte. Viallon attache son cheval à un buis-

son et se couche à terre, près du char ; nous lui confions la garde de nos bagages. Les chiens des douars font un grand vacarme et les maraudeurs ne sont peut-être pas éloignés.

M. Hébrard et moi, titubant de fatigue et dormant presque debout, nous suivons la ligne des poteaux télégraphiques et achevons la route à pied. Il est deux heures du matin.

Les gardiens du poste d'El Hafey, réveillés en sursaut, ne nous attendaient plus. Nos cabines sont prêtes. Notre cocher, arrivé la veille de Gabès, avec un jeune Maltais, est un petit nègre, qui dort comme une marmotte sous la voiture, au milieu de la cour. Ils s'en vont l'un et l'autre, dans la nuit, à la recherche de notre équipage, qu'ils ramènent après avoir perdu une partie de nos appareils. Mais tous les objets égarés nous seront expédiés, un mois plus tard, en France. Il a suffi d'un mot de l'autorité militaire pour que mes cartes, mes livres, un pied de l'appareil photographique et plusieurs autres menus bibelots fussent intégralement retrouvés et rapportés au poste. Je signale ce fait comme une preuve de la parfaite sécurité que l'administration militaire a établie dans toute la régence.

Le poste d'El-Hafey possède un petit hôtel fort bien tenu par M. Troussier. La maîtresse de maison daigne se lever pour nous offrir un souper français. Elle nous apprend que, plusieurs fois déjà, des voyageurs sont, comme nous, demeurés en détresse et que le fameux cheval de Viallon a l'habitude de ne pas terminer l'étape. Ainsi la foi punique n'est pas morte ! La Tunisie, c'est le pays des promesses ; mais aussi celui où il y a le plus de distance entre la coupe et les lèvres.

Deux heures de sommeil, après de tels labeurs, ne suffisent pas à réparer nos forces. Mais il reste quatre-vingt-sept kilomètres à franchir jusqu'à Gabès. Le petit nègre connaît sa route et aussi son métier.

« — Mossiou, me dit-il, si tu veux coucher à Fedjedj, il faut partir !

« — Comment coucher à Fedjedj ? Tu es venu pour nous mener aujourd'hui à Gabès. Tu iras à Gabès.

« — Impossible, Mossiou, les cavales sont fatiguées, et puis il y a des sables, beaucoup de sables.

« — Tu as raison, bon nègre. Je vois que tu aimes tes cavales et que tu en prends soin. Mais si tu vas ce soir à Gabès, il y aura backchich (pourboire) ; si tu nous fais coucher à Fedjedj, le cocher n'aura pas de backchich !

« — Merci, Mossiou. Nous partons pour Gabès. »

La maîtresse d'hôtel, toujours avenante et vive, nous a préparé des provisions qu'elle nous confie bien enveloppées. Nous la remercions de sa complaisance. Nous serrons la main à l'adjudant. Le Maltais attelle nos valises, et le petit nègre, d'un claquement de langue que toutes les montures du monde musulman connaissent, a mis ses trois cavales en mouvement.

La route n'est qu'une piste sablonneuse. Mais la perspective s'étend sans fin devant nous, jusqu'au rivage de la mer. Çà et là des taches brillantes révèlent la présence des marais salins. La course est rapide. Nous atteignons Fedjedj à onze heures. Nous déjeunons sur l'herbe, dans une prairie émaillée de fleurs, en face d'un horizon à souhait pour l'agrément des yeux. Nous assistons à des scènes bibliques. Quatre-vingts puits sont creusés dans la terre et fournissent une eau blanche fort recherchée. Des troupeaux innombrables viennent là s'abreuver. Plusieurs tribus de nomades sont campées dans la plaine. Les femmes puisent l'eau avec des outres et font boire les chameaux, les brebis et les chèvres. Des cavaliers arabes et des spahis bleus et rouges s'amusent à faire galoper des chevaux. D'autres quadrupèdes paissent tranquilles ou se roulent dans l'herbe. Notre landau est un contre-sens au milieu de ce campement, digne de l'âge des patriarches.

Bientôt nous atteignons le seuil de Gabès et le joli village le Métouia, dont nous avons déjà parlé. Il se compose d'environ six cents maisons en pisé, et blanchies à la chaux. Il y a une petite oasis, quelques puits et un minaret. La plaine environnante offre à peine quelques accidents de terrain ; elle est nue et desséchée. Parmi les enfants qui jouent allègrement dans les carrefours, plusieurs me frappent par la régularité de leurs traits, l'intelligence et la franchise de leurs regards, la grâce de leurs mouvements. Ces têtes ont le profil grec ou romain. Elles ne sont pas de sang arabe.

Encore quatorze kilomètres, et le nègre cessera de tourmenter ses cavales. Enfin nous apercevons l'oasis de Gabès. Nous traversons de fort beaux jardins, puis l'oued Gabès, dont les rives peuplées de lavandières et d'enfants offrent un tableau très animé et débordant de couleur locale (voir la gravure p. 289). Le matin et le soir, les bords de la rivière deviennent le centre de la ville arabe, le point où la population se donne rendez-vous et vaque à ses affaires.

L'aspect de Djara est saisissant d'originalité. Nous sommes encore plus surpris d'apercevoir notre ami, M. Dumont, en compagnie d'une famille de Soudanais, qui ont planté leur tente sur un terrain vague. Les négresses et les négrillons, au lieu de fuir et de se cacher, nous saluent et paraissent très fiers d'être photographiés à l'entrée de leur pittoresque habitation de laine (voir la gravure p. 265).

Nous sommes heureux de trouver dans la vieille Tacape, rajeunie, des Français comme le capitaine Simon, l'abbé Raoul, aumônier militaire, M. Guérin, directeur des postes, M. Fournier, interprète au tribunal, et plusieurs officiers, qui nous comblent de politesses et de prévenances.

Les villes du littoral ont toujours une partie de la population qui représente le progrès, la justice, l'ordre et la civilisation. Que nous sommes loin déjà des mœurs et des paysages de Tôzeur et d'El-Oudiane !

(A suivre).

BIBLIOGRAPHIE

A comparative Grammar of the South African Bantu Languages, *comprising those of Zanzibar, Mozambique, the Zambezi, Kafirland,* etc., etc., by J. Torrend, S. J., of the Zambezi Mission, author of « An Outline of a Xosa-Kafir Grammar ». London, Kegan Paul, Trench, Trübner, and Cº, 1891. Un vol. gr. in-8 de XLVIII-336 pages, avec carte. — Prix : 32 fr.

Les *Missions catholiques* ont annoncé sommairement cette grammaire des langues bantoues, préparée par le R. P. J. Torrend, de la Compagnie de Jésus.

En dehors du groupe aryen et du groupe sémitique, qui sont journellement étudiés, nos grammairiens d'Europe ont encore bien des découvertes à faire sur le langage de la plus grande partie du genre humain. Relativement aux langues du sud de l'Afrique en particulier, on n'avait guère jusqu'ici que des grammaires élémentaires, des dictionnaires, et quelques publications sur des points de détail. L'ouvrage de M. Cust, *Sketch of the modern languages of Africa* (1883), est un excellent répertoire des sources d'informations sur les langues de l'Afrique australe, non une méthode technique pour les étudier. Seul le célèbre Bleek, en publiant les deux premiers fascicules de sa *Comparative grammar of South-African languages* (1862 et 1869), avait commencé à traiter la matière dans son ensemble et d'une façon vraiment scientifique. Mais son travail n'avait jamais été achevé et avait d'ailleurs besoin, comme tout essai sur des questions encore peu explorées, d'être repris, rectifié et mis au courant. C'est l'entreprise de Bleek qu'a poursuivie le R. P. Torrend : seulement il s'est fait un plan un peu moins vaste et a su le mener à bonne fin.

Se bornant aux langues bantoues, il en expose complètement la phonétique, la morphologie et la syntaxe. Son ouvrage est une grammaire pour l'étude de ces langues, à l'aide de laquelle le missionnaire, le voyageur, le colon, peuvent arriver promptement à converser avec les indigènes. C'est aussi un travail scientifique de la plus haute valeur. La comparaison d'une trentaine de dialectes permet de saisir l'unité de la famille bantoue et de voir les divergences (divergences de phonétique, remarque l'auteur, plutôt que de système grammatical) qu'elle présente de peuplade à peuplade. Le P. Torrend indique les principaux groupes linguistiques entre lesquels ces dialectes se répartissent et prépare les voies à un classement définitif.

En même temps qu'il analyse et enseigne les langues, il nous apprend ce que sont les peuples qui les parlent. Deux appendices, l'un en dialecte tonga, l'autre en dialecte cafre, avec traduction anglaise en regard, nous initient, mieux que ne feraient de longues dissertations, aux mœurs, aux usages aux superstitions de l'Afrique du Sud. Le premier, intitulé : *Ethnographical notes*, est un recueil de renseignements, la plupart fort curieux, écrits par l'auteur sous la dictée des indigènes. Le second, *Specimens of Kafir Folk-lore*, contient quatre contes populaires, qui diffèrent moins qu'on ne pourrait croire de nos contes de fées.

Le R. P. Torrend a eu à sa disposition des ressources bien rarement réunies au service d'un même auteur. Il a passé cinq ans parmi les tribus nègres, ne parlant jamais aux naturels que dans leur langue. Il a eu entre les mains, à la bibliothèque Grey de Capetown, les ouvrages linguistiques inédits de Bleek, de Livingstone et d'autres explorateurs. Revenu en Europe, il a étudié au British Museum les manuscrits, livres et revues, ayant rapport aux questions qu'il traite. Il a profité de tant d'heureuses occasions et a rendu un vrai service à la science. Mais, pour le missionnaire, le succès scientifique n'est que l'accessoire, et un moyen de travailler à ce qu'il cherche avant tout, l'extension du royaume de Dieu.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

Mme Dugas-Corcel, du diocèse de Lyon. 50

Pour les missions les plus nécessiteuses (Uganda).
Un anonyme de Bordeaux.... 5

Aux missions de Suède, pour le baptême d'un enfant sous le nom de Marie.
Anonyme de Marseille 3

Pour une léproserie nécessiteuse (Japon).
Anonyme de Lyon 5
Une anonyme de Bordeaux 2

Pour les Sœurs de Saint-Joseph de Lyon, à Césarée.
M. Paulin Fredier, à Clermont-Ferrand, demande de prières.. 10

A M. Michel Martin, à Nge-Khe (Tonkin occidental).
M. H. Garoz, à Paris 10

Au R. P. Girod, missionnaire au Tonkin occidental, pour le déplacement de son église.
Mme de Bécherel, diocèse de Bayeux, avec demande de prières. 50

A Mgr Chatagnon, pour M. Bérand, missionnaire au Su-tchuen méridional.
Anonyme du diocèse d'Arras 10

A M. Tulpin (Japon septentrional), pour l'œuvre des catéchistes.
Un prêtre du canton de Martel, diocèse de Cahors 50

Au R. P. Ferrié, missionnaire à Satsuma (Nagasaki).
Anonyme d'Anvers, diocèse de Malines. 500

Pour les missions du Tanganika.
M. Auguste Royer, à Alger 10
L. C. Marin, reconnaissance pour une grâce obtenue et demande de prières, diocèse d'Aix.... 10

Pour la mission de l'Uganda, pour le baptême d'un enfant sous le nom d'Henri.
M. l'abbé Bernard, du diocèse de Strasbourg. 24 50

Pour la mission du Cunène (Afrique occidentale).
Une personne de la province de Liége 500

Pour l'érection d'une église à saint Joseph (Tok-po).
Une anonyme de Bordeaux.. 11

Pour les religieuses africaines qui vont rejoindre Mgr Augouard dans l'Oubanghi.
Mme la baronne de Dallet, diocèse de Périgueux.. 20

Au R. P. Guillemé, pro-vicaire du Haut-Congo.
M. Paul Vuillot, à Paris 50

Pour un orphelinat agricole des missions d'Afrique (Tocpo).
V. B. de Paris.... 5

Au R. P. Gommenginger, supérieur du Kilima-Ndjaro, pour le baptême d'un enfant du nom d'Eloi
M. Freyburger, vicaire à Ribeauville diocèse de Strasbourg... 25

Pour les missions des Gallas (Afrique orientale).
Anonyme d'Autun, avec demande de prières pour une famille éprouvée. 20

Pour l'école catholique de garçons du faubourg Bab-el-Oued, à Alger.
D. L. F., à Alger, pour obtenir une guérison.... 10

Pour l'école catholique de filles du faubourg Bab-el-Oued, à Alger.
D. L. F., pour obtenir une guérison. 10

Pour le rachat d'une petite fille à baptiser sous les noms de Marie-Anne-Thérèse (Cunène).
Une anonyme d'Aix 10

Pour les lépreux d'Abéokouta.
Recueillis par la *Semaine Religieuse* de Cambrai.... 50

Pour la léproserie d'Ambahivoraka (Madagascar).
M. P. de Nantes.... 30

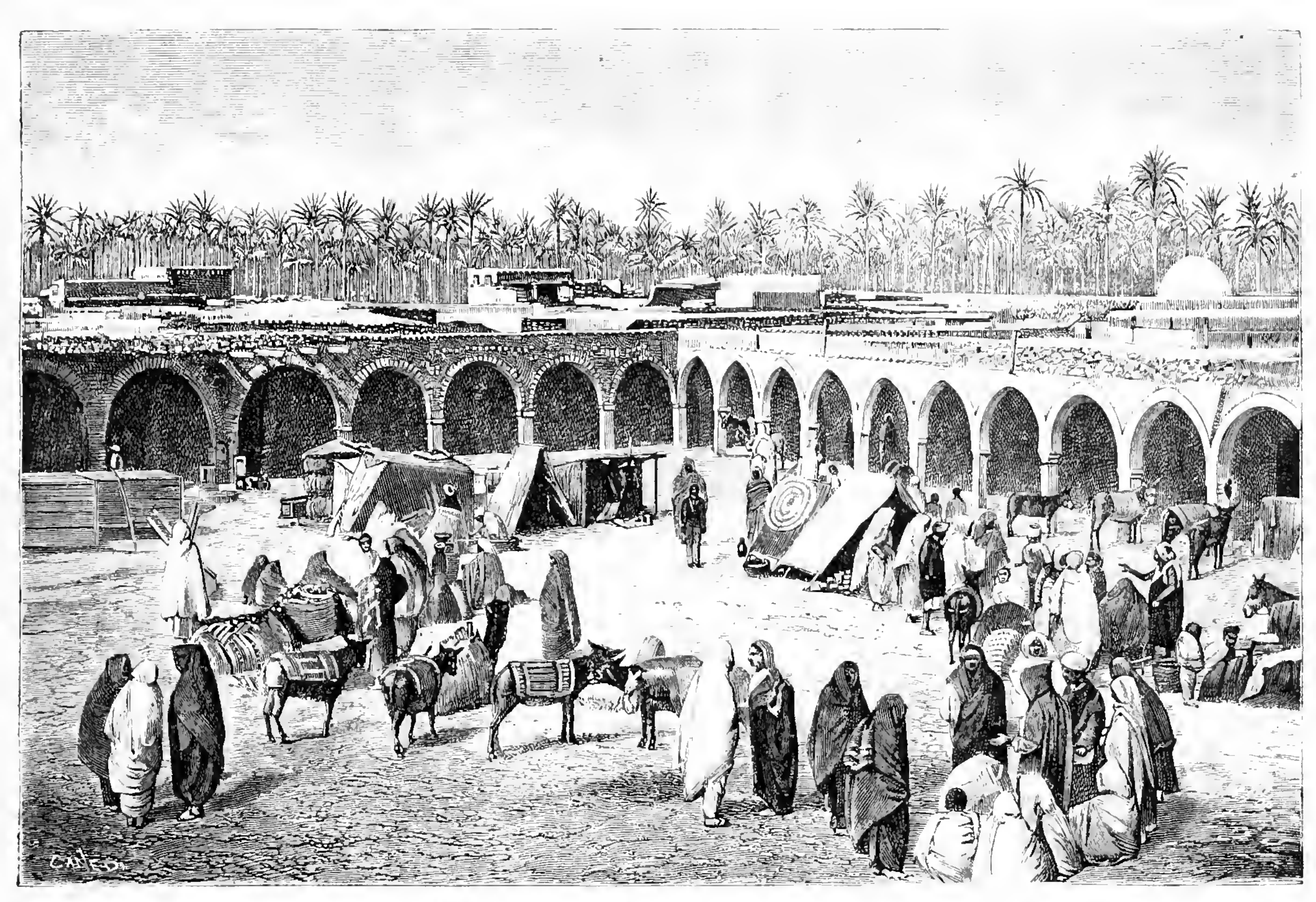
A S. E. le Cardinal Lavigerie, pour rachat d'esclaves (Uganda).
Anonyme de Saint-Sever-sur-l'Adour, diocèse d'Aire 5

Pour la mission du Cunène (Afrique occidentale)
Mme Bertholon, à Lyon.. 10

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



TUNISIE. — LE MARCHÉ DE MENZEL, A GABÈS; d'après une photographie de M. HÉBRARD (Voir page 280).

LA PERSÉCUTION DANS L'UGANDA

Nous avons publié, la semaine dernière le récit des événements de l'Uganda, dans lesquels a joué un si triste rôle la Compagnie Anglaise. Mgr Hirth n'avait alors aucunes nouvelles des missionnaires prisonniers du capitaine Lugard. Les lettres suivantes nous apprennent ce qui s'est passé à Kampala, après le départ du roi Mwanga et de l'évêque du Nyanza.

LETTRE DE MGR HIRTH, VICAIRE APOSTOLIQUE DE VICTORIA NYANZA, A MGR LIVINHAC, VICAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONNAIRES D'ALGER.

Bukoba, station allemande, le 14 février 1892.

Il y a quelques jours, dès mon arrivée à Kiziba, je vous ai adressé un long rapport sur les terribles épreuves par lesquelles il a plu au Seigneur de faire passer encore une fois notre mission de l'Uganda (1).

Aujourd'hui, je me contente de vous envoyer copie des dernières lettres des confrères prisonniers à Kampala. Vous verrez comme on nous traite au mépris de tous les traités et de tous les congrès.

Le roi Mwanga s'est réfugié au Kiziba. Les officiers sont exaspérés de n'avoir pu l'atteindre. Ce qui reste de catholiques se groupe au Buddu et au Kiziba. L'armée du roi légitime reforme ses cadres, nos catéchumènes reparaissent aux instructions ; notre champ d'action s'est déplacé, mais nous travaillons avec joie et confiance dans le succès.

MM. les officiers de la station allemande nous ont offert ici la plus gracieuse hospitalité. Pour ne pas abuser de leur bonté, les onze missionnaires, réunis ici depuis trois jours, se disperseront de nouveau demain et commenceront la mission aux environs.

Un courrier nous a annoncé hier le retour d'Emin Pacha et du lieutenant Stuhlmann ; le premier est très fatigué. Il n'a retrouvé ni son ivoire, ni ses soldats soudanais, tous enrôlés au service de la Compagnie anglaise au compte de laquelle ils achèvent d'épuiser le pays de Kabréga qui leur a été abandonné.

Hélas ! quelle civilisation nous ont apportée ces Messieurs !

LETTRES ADRESSÉES A MGR HIRTH, PAR LE R. P. GUILLERMAIN, PRISONNIER AU FORT ANGLAIS DE KAMPALA.

Première lettre.

Kampala, 31 janvier 1892

Nous sommes tous six vivants, mais toujours prisonniers à Kampala. Les protestants ont tiré sur la multi-

(1) Voir notre numéro du 27 mai, p. 259-263.

tude de femmes et d'enfants qui se pressaient autour de nous ; nous n'avons pas été atteints. Dieu soit béni ! Les bandits nous ont ensuite traînés, en nous insultant, jusqu'au rivage. Là, on nous a dépouillés de nos chapeaux et de tout ce qui était *arrachable*. Quelle rage ! Mwanika, commandant cette triste expédition, a pu nous faire sauter dans une barque et nous sommes arrivés près du capitaine Williams qui nous a déclaré que nous étions prisonniers. Il nous a confiés à la garde de Pokino, chef protestant, qui, à un moment donné, voulut nous emmener à Kampala avec ses hommes. Nous refusâmes, car ces brigands disaient entre eux qu'ils allaient nous tuer en chemin. Le docteur nous conduisit lui-même, sous bonne escorte, au Fort. Le P. Moullec n'en pouvait plus. Le capitaine Lugard nous a donné beaucoup de bonnes paroles ; mais il est clair que nous sommes *prisonniers*.

On a déjà amené ici une soixantaine des nôtres ; beaucoup de femmes. Marie (1) n'a pas encore paru. Que c'est triste de les voir traités comme de vils esclaves !

Le capitaine Lugard nous a fait donner notre parole que nous ne fuirions pas de Kampala... Où fuir? Je demanderai au capitaine de laisser partir quatre Pères, si c'est possible. Nous sommes ici traités comme les derniers des hommes, devenus la risée des protestants qui viennent nous regarder comme des bêtes de ménagerie. Quelles tortures de cœur ! Combien de temps va durer notre esclavage ? Quelle ignominie pour la France que de voir des prêtres, ses enfants, prisonniers dans un fort anglais et bafoués comme de vils scélérats !

Qu'est-ce que l'avenir nous réserve? Nous l'ignorons ; mais nous ne sommes pas découragés ; nous souffrirons tout avec patience, courage et fierté. Et cependant, combien saigne notre cœur de catholique et de Français !

Nous ne savons pas encore le nom des nombreuses victimes du massacre. M. Williams se vante d'avoir coulé *six barques avec son canon !* La chasse aux femmes et aux enfants s'est faite dans l'île avec une barbarie incroyable, sous la protection du canon Maxim, qui a craché sur nos pauvres catholiques plusieurs milliers de balles. Nous avons vu un certain nombre de nos enfants tués à bout portant et sous nos yeux, des femmes entraînées et battues avec la dernière brutalité ; et cela, pendant que le canon anglais mitraillait les groupes catholiques qui tombaient sous la longue-vue du capitaine Williams. La chasse aux esclaves continue encore aujourd'hui ; l'île est couverte de morts et de blessés. Quel carnage ! Plus d'un millier de femmes et d'enfants ont été réduits en esclavage par les protestants lancés à la curée. Les catholiques se sont défendus pour sauver leur religion et leur roi... Qui pourrait leur en faire un crime ? .. Nous ne comptons plus maintenant que sur Dieu. Nous n'avons plus rien, mais notre cœur est dans la joie, car nous avons souffert et nous sommes prisonniers pour Jésus-Christ.

(1) La R Église.

Deuxième lettre.

Kampala, 2 février 1892.

Une nouvelle occasion se présente de vous écrire, je la saisis en toute hâte. Nous sommes toujours prisonniers. Le capitaine Williams a dit qu'il nous enverrait ou au Bukumbi, ou à Mombas. Les protestants apportent ici beaucoup de livres et d'ornements à vendre, fruits du pillage de notre maison. C'est ainsi que nous avons pu racheter, au moyen de quelques cotonnades échappées à l'incendie, votre mitre, votre crosse et votre croix pectorale. Sékibolo (chef catholique), avec nos chrétiens du Kyagwé, s'est enfui vers le Buddu, par le nord. Le capitaine vient d'envoyer une centaine de soldats pour lui barrer le passage et aider les protestants à l'arrêter. Encore des massacres !

Il y a ici des munitions en quantité. Nous avons là sous nos yeux, cent caisses de mille cartouches chacune. M. Williams veut exterminer les catholiques, il nous l'a dit. Il est décidé à poursuivre jusqu'au bout son œuvre infâme. Espérons que Dieu déjouera ses perfides desseins...

Les occasions de mérites ne nous manquent pas : les Noirs protestants nous insultent, les Blancs nous méprisent et nous laissent dans le dénûment le plus complet. Le P. Moullec est très malade. Il n'a pour toute couche qu'une claie de roseaux avec un lambeau de mauvaise cotonnade pour couverture. Nalinga (sœur de Mwanga et femme de Gabriel), est prisonnière au Fort et mise au secret. Hisulé, qui joua un si beau rôle dans la persécution de 1886, est aussi prisonnier à Kampala. Nous avons pu le voir, mais quelques minutes seulement. On l'enverra peut-être à Mombas.

Priez beaucoup pour les prisonniers du Christ !

Tous les confrères vous offrent leurs respectueux hommages. Le capitaine Williams a toujours, contre Votre Grandeur, des paroles aigres et menaçantes. Nous avons été pillés et indignement vilipendés sous les yeux du capitaine, debout derrière son canon, comme un guerrier fier de sa victoire. Et certes, il pouvait l'être... il venait de mitrailler des femmes et des enfants !

Mgr Livinhac, qui nous adresse ces lettres, les accompagne des notes suivantes qui résument les évènements.

Les stations des missionnaires du Buganda, au nombre de six, desservies par dix-sept missionnaires, quatorze prêtres et trois frères, ont été détruites.

Près de cinquante mille néophytes ou catéchumènes, disséminés dans les provinces du Buganda, ont été dépouillés, ou ont vu leurs maisons livrées aux flammes. Plusieurs milliers de femmes et d'enfants ont été réduits en esclavage.

Une trentaine de chapelles,construites dans les principaux centres chrétiens,ont été réduites en cendres. Celle de la capitale, véritable monument pour le pays (60 mètres de long sur 25 de largeur) a eu le même sort.

Environ deux cents jeunes esclaves rachetés (garçons et filles) sont tombés au pouvoir des protestants

Deux vierges (Marie-Mathilde et Donatilla) qui servaient de mères aux jeunes filles rachetées, ont été saisies par les protestants On craint que la première n'ait été tuée.

Les événements de l'Ugan la font actuellement le sujet de pourparlers diplomatiques entre les gouvernements français et anglais.

LA PERSECUTION AU DAHOMEY

Le T. R. P. Planque nous communique la lettre suivante dans laquelle un missionnaire d'Agoué expose en détail l'historique de la question dahoméenne, cette question grosse de difficultes, mais qui se dénouera bien certainement à l'honneur de la France.

LETTRE DU R. P. MARTIN, MISSIONNAIRE AU DAHOMEY, AU R. P. PLANQUE, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON.

Agoué, 17 avril 1892.

Nous sommes de nouveau aux prises avec le Dahomey. Les Pères, les Sœurs, tous les blancs sont actuellement comme prisonniers à Whydah. Ils ne sont pas à la Gore; mais ils ne peuvent quitter la ville, car, à chaque coin de rue, un poste de soldats est prêt à arrêter toute personne qui tenterait de sortir sans permission.

Voici, en peu de mots, l'origine du conflit actuel.

Le roi de Dahomey avait besoin d'esclaves. Il choisit, pour faire quelque bonne razzia, le nord de Porto-Novo. Les populations de ces rives du Whémé sont celles qui ont demandé et obtenu le protectoral de la France. La canonnière *la Topaze* se dirigea vers le lieu des opérations dahoméennes: on espérait par cette démonstration arrêter les hostilités. Une troupe de Dahoméens embusqués sur la rive se démasqua tout à coup et fit feu à très petite distance sur *la Topaze*. Quelques hommes sont atteints, le pavillon français est percé d'un bon nombre de balles. La canonnière répond et fait beaucoup de victimes dans les rangs ennemis.

La nouvelle se répandit comme un coup de foudre et les chemins furent rigoureusement fermés pour empêcher tout blanc de sortir du pays. En ce moment *le Foria*, vapeur de la maison Cyprien Fabre, chargeait pour l'Europe. Il vint à Whydah où deux religieuses de la mission devaient s'embarquer pour venir en France rétablir leur santé. Les Dahoméens refusaient de les laisser passer. Le supérieur de la mission de Whydah, le P. Dolci, après de nombreuses démarches qui durèrent toute une journée, finit par obtenir que la Sœur Agathe et la Sœur Jean puissent se rendre à bord. C'était le 4 avril. Notre Préfet apostolique était déjà embarqué.

Le lendemain, *le Foria* se rendait à Kotonou. Là on apprit que les autorités françaises avaient avisé, par lettre particulière, les agents des maisons françaises et les missionnaires de quitter Whydah avant le 18, jour où on attendait des navires de guerre. Mais comment s'enfuir? La vigilance dahoméenne est un réseau dont les mailles sont serrées et solides, et elle ne se laisse pas facilement tromper Du reste, les décisions de la Chambre des députés étaient arrivées au roi de Dahomey, avant même que les autorités françaises de Kotonou en fussent informées. Un seul agent de la maison Fabre réussit à se sauver. Qu'allaient devenir les missionnaires et les religieuses?

Le P. Dolci avait écrit au P. Lecron, qu'il ferait son possible pour faire partir tout le monde, mais que lui resterait au poste. Il se croyait certain de jouir d'une liberté relative et de pouvoir, à l'heure terrible, offrir le secours de son ministère à ceux qui en auraient besoin.

Les œuvres des missionnaires à Whydah les ont fait connaître. Il n'est personne qui ne leur accorde aujourd'hui le plus grand respect. Le roi lui-même leur a montré de particulières sympathies. Déjà, après la guerre de 1890, il défendait aux cabécères de rien exiger d'eux. Il accordait aux Peres et aux Sœurs des maisons pour continuer leurs œuvres. Les autorités de Whydah donnaient en même temps un large terrain pour y élever une église. Et si, un jour, quelque chef, poussé par la convoitise, voulait exiger quoi que ce soit d'injuste, le Père n'avait qu'à menacer de porter plainte au roi pour dissiper tous les troubles.

Confiant dans ce respect accordé aux missionnaires et aussi sur la Providence, le P. Dolci envisagea sans crainte la situation. Il avait raison. Jugez-en. Il avait besoin d'aller à Agoué pour régler quelques affaires de la mission. Les chemins étaient strictement fermés pour tous. Il se rend à la Gore, demande à sortir du Dahomey pour deux jours; aussitôt, sur sa simple promesse de revenir, il peut se mettre en route.

Le R. P. Lecron ajoute la note suivante:

Comment le P. Dolci négocia-t-il avec les autorités du Dahomey, et obtint-il le départ des trois Sœurs qui restaient à Whydah? Je ne le sais pas encore, mais lorsque nous arrivions à Grand-Popo le 22 avril, nous apprenions avec une joie indicible que, le matin même, les trois religieuses, qu'on croyait devoir rester prisonnières à Whydah, avaient touché à ce point en se rendant par la lagune à Agoué. Le lendemain matin, une lettre des missionnaires confirmait la bonne nouvelle et disait que le P. Dolci espérait faire partir aussi ses deux confrères nouvellement arrivés et qui ne pouvaient pas lui être encore d'un grand secours pour le ministère.

OSAKA (Japon central).

Progrès de la foi au Japon.

Nous avons déjà maintes fois signalé les admirables fruits de salut recueillis au Japon par le zèle des missionnaires européens et des catéchistes indigènes. La longue lettre que l'on va lire, en complétant nos précédentes informations, montrera combien, malgré de grandes difficultés, l'œuvre de Dieu gagne du terrain dans ces îles de l'empire du soleil levant, entrées d'un élan si généreux dans la voie du progrès moderne.

LETTRE DE MGR [illegible]IDON, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, ÉVÊQUE D'OSAKA.

Cette année peut compter pour le Japon central, comme une période d'épreuves dont chacune a contribué à rendre le travail plus difficile et les fruits récoltés moins considérables. Et d'abord, on a été éprouvé du côté des santés, tellement que plusieurs membres de la mission (l'évêque compris) ont dû aller passer de longs mois au sanatorium des Missions Étrangères à Hong-Kong. Les ouvriers demeurés sur place et nombre de catéchistes ont payé leur tribut à une épidémie maligne d'influenza, qui a imposé un arrêt à l'évangélisation.

Ajoutez à cela la continuation de la gêne, voire de la misère générale et le manque de travail qui a contraint nombre de Japonais à émigrer (dans l'île du Yézo surtout). Nous avons ainsi vu disparaître beaucoup de nos néophytes; or, il suffit parfois du départ de plusieurs familles pour désagréger une chrétienté naissante et décourager momentanément les catéchumènes.

Il serait trop long de vous retracer l'état des esprits, surexcités, durant cette période, soit par les conférences politiques et la lecture des journaux, de plus en plus multipliés et avancés (1), soit par les premières sessions passablement orageuses du Parlement, soit par l'attentat commis, à quelques lieues de Kyoto, sur la personne du Czaréwitch.

Ce serait tomber dans des redites que de signaler les menées des prédicants hérétiques pour tromper les esprits et entraver l'œuvre catholique. Les bonzes, de leur côté, effrayés à la pensée de voir, par suite des progrès du christianisme, diminuer les aumônes qui les font vivre, ont organisé de nombreuses conférences « pour abattre la doctrine de Jésus. » Mais certains faits récents, peu honorables pour leur probité et leur moralité, et diverses manœuvres entre sectes rivales, viennent de leur attirer, de la part du Gouvernement, une verte leçon publiée dans les journaux.

Malgré ces différents obstacles, rapidement résumés, malgré les préjugés d'autrefois, qui règnent trop encore dans plusieurs provinces arriérées, nous constatons avec plaisir dans l'opinion publique, un courant favorable au catholicisme. Quelques faits glanés, çà et là, pourront en fournir la preuve.

A la suite de l'attentat commis sur le Czaréwitch, on organisa des prières publiques dans les temples japonais pour demander le prompt rétablissement du blessé et écarter toute complication diplomatique. Or, plusieurs païens notables de Kyoto vinrent demander aux missionnaires de prendre part à ces actes de réparation, et il fut convenu que, le dimanche de la Pentecôte, on ferait des prières aux intentions ci-dessus : la chose fut même annoncée dans les journaux de la ville. De fait, au grand étonnement des missionnaires qui ne s'attendaient à voir que les auteurs de la démarche, une centaine d'assistants païens arrivèrent à l'église Saint-François-Xavier. On remarquait le président du Conseil général, des conseillers municipaux et le corps médical presque au complet. La cérémonie dura deux heures (grand'messe avec sermon, récitation du chapelet par les chrétiens pour le prince blessé et *pro pace*), et pendant tout ce temps, l'assistance garda l'attitude la plus correcte. Nous apprîmes que l'on n'avait rien demandé de semblable aux protestants de Kyoto ; c'est donc, de la part de ces païens, un hommage spontané rendu à notre sainte religion.

* * *

A Kyoto encore, l'ouverture d'une école qui nous tenait beaucoup à cœur a été toute providentielle. Dieu a permis qu'un païen, dévoué d'ailleurs à notre cause, prît en main l'affaire. Il y intéressa ses amis et connaissances ; peu à peu, l'idée fit son chemin ; des conseillers généraux, des médecins, les maires même des deux arrondissements s'y sont employés, de telle sorte que l'autorisation d'ouvrir une école libre, parfois assez difficile à obtenir, ne souffrit aucun retard. Ces divers personnages se sont même cotisés pour faire les premiers frais d'installation et meubler la classe. Il y a quelques années seulement, semblable concours eût été impossible. Puisse l'école Saint-Louis de Gonzague produire les résultats en vue pour le bien des âmes !

A Osaka, quand nous voulûmes établir notre orphelinat-atelier de garçons et obtenir l'autorisation nécessaire, voici la réponse des fonctionnaires :

« — Nous avons essayé de fonder une œuvre de ce genre, sans pouvoir la mener à bonne fin. Si quelqu'un peut réussir, c'est le « Tenshukyo » (religion catholique) ; vous avez toute liberté à cet égard. »

Dans une autre ville de l'intérieur, une jeune personne employée à la filature de coton, et dont la réserve tranchait fortement sur la légèreté de ses compagnes, s'entendait souvent répéter :

« — Vous devriez vous faire catholique, puisque vous voulez vous conduire ainsi. »

(1) Pour donner une idée de l'influence de la presse japonaise, citons seulement quelques chiffres. En 1888, on comptait 514 journaux ; en 1889, il y avait une augmentation de 137 feuilles, soit 648 journaux ; en 1890, leur nombre s'est élevé à 716.

Elle étudia, en effet, la religion et reçut le baptême avec sa mère. Si trop peu de païens encore ont le courage d'embrasser le catholicisme, on parle du moins de notre sainte foi en termes favorables : c'est un grand point d'acquis déjà.

Pour nous faire connaître par tous les moyens possibles, — sans parler des conférences religieuses, — et pour répondre, dans la mesure de mes forces, aux intentions du Saint-Père qui recommande la bonne presse, nous avons commencé, cette année, à faire paraître un petit journal, nommé *Koyé, La Voix*. Il est assez goûté et pourra, Dieu aidant, contribuer pour sa part à propager notre sainte religion.

* * *

Après ce coup d'œil d'ensemble, laissez-moi vous mettre sous les yeux les chiffres suivants :

Au 15 août dernier, le Japon Central comptait 3,115 chrétiens, répandus dans 13 districts qui renferment 41 chrétientés.

Nous avons 3 églises, 2 chapelles et 31 oratoires installés dans des maisons japonaises.

Nos 8 écoles comprennent 436 élèves, 137 garçons et 299 filles.

Voici comment se répartit le personnel : 1 évêque, 20 missionnaires européens, aidés par 42 catéchistes indigènes ; 7 élèves au séminaire de Nagasaki ; 15 religieuses françaises du Saint-Enfant-Jésus de Chauffailles (diocèse d'Autun) ; 4 novices indigènes.

Le chiffre des baptêmes est de 591, soit 382 adultes, 26 hérétiques ou schismatiques convertis; 131 enfants de païens et 52 enfants de chrétiens.

* * *

Grâce à Dieu, les néophytes se forment aux habitudes de la vie chrétienne, de manière à consoler les missionnaires. On rencontre des exemples de conversion qui frappent les païens eux-mêmes. Un jeune homme qui, depuis son catéchuménat, forçait l'admiration de ceux qui le connaissent, se voyait en butte aux réprimandes de sa mère bouddhiste, qui lui reprochait d'avoir abandonné le culte des idoles.

« Ma mère, répondit-il, je voudrais que, avant de me reprocher ma démarche, vous connussiez mieux ce qu'est la religion chrétienne. Depuis mon baptême, que me voyez-vous faire de répréhensible? N'avez-vous pas avoué plusieurs fois être bien consolée de ma conduite actuelle? Eh bien, cela vient de ce que je veux pratiquer ma religion. Toutefois, comme je désire ne pas vous causer de la peine, si vous l'exigez absolument, je renoncerai au catholicisme ; seulement j'y mets une condition c'est què vous m'autorisiez à vivre de nouveau, comme à l'époque où j'étais païen. »

La mère du fervent néophyte comprit le sens des paroles de son fils et lui laissa, dès lors, pleine liberté de remplir ses devoirs de bon chrétien.

Un autre trait vous montrera comment la grâce opère dans certaines âmes généreuses et droites. Un catéchumène, maçon de profession, avait cinq cents francs d'économie, vraie fortune pour un Japonais de sa classe. Il n'a jamais eu qu'une femme, chose assez rare parmi les gens du peuple, et ils vivaient heureux, depuis douze ans, avec les trois enfants qui composent la famille. Malheureusement la femme en est à son troisième mari, et les deux précédents se soucient fort peu d'elle.

Le brave maçon, après avoir entendu quelques conférences religieuses, vit la vérité, se mit à l'étude avec zèle et, au bout de soixante jours, il savait parfaitement son catéchisme et ses prières. Malgré ces bonnes dispositions, le missionnaire craignait que la difficulté matrimoniale ne fît reculer le catéchumène. Loin de là, celui-ci se mit à engager sa femme à étudier la religion, afin de pouvoir régler leur situation. Il se heurta contre des difficultés trop longues à rapporter ; la femme, depuis lors, rendit la vie insupportable à son mari, blasphémant contre le Dieu des chrétiens, jetant au feu les livres de religion, brisant le chapelet du catéchumène.

Le pauvre homme désolé vient trouver le Père et lui dit :

« Je veux absolument devenir chrétien pour sauver mon âme : puisque ma femme ne veut rien entendre, je vais la renvoyer. »

Le missionnaire l'engagea à patienter encore et à redoubler de prières. Rien n'y fit : la femme passait son temps à maudire son mari.

A bout de patience :

« — Je ne puis, dit l'homme, me sauver avec toi ; puisque tu refuses d'entendre parler de religion, quitte la maison, j'élèverai seul les enfants.

« — Je n'ai pas d'asile, répond la femme; je ne partirai point.

« — Eh bien ! prends mes économies, et va où tu voudras.

« — Je suis ici depuis douze ans, j'y demeure. »

Il ne restait au mari qu'un parti à prendre.

« — En ce cas, je te laisse avec le ménage et l'argent; je pars... »

En présence de cette détermination, la femme proposa un arrangement.

« J'étudierai la religion et si j'y crois, je me ferai chrétienne; sinon je partirai. »

La paix est revenue au foyer, la femme déplore sa conduite passée, et, Dieu aidant, toutes les difficultés vont disparaître à la grande joie de tous.

* * *

Nos néophytes ont une grande dévotion pour le Rosaire et pour Notre-Dame de Lourdes. La sainte Vierge semble y être sensible, comme le prouvent les faits suivants que je me contente de relater, sans prétendre les qualifier de miraculeux dans la rigueur du terme.

Un païen avait un fils, borgne déjà, et craignait avec raison que l'enfant ne devînt aveugle. Un chrétien de la famille qui avait souvent entendu parler de Lourdes, demanda au missionnaire un peu d'eau de la grotte. Le catéchiste en versa sur l'œil malade et en fit boire au jeune enfant. Un mieux inattendu se produisit immédiatement et le médecin déclara que l'œil serait sauvé.

Un autre enfant de trois ans ne pouvait, par suite d'un abcès à la langue, ni ouvrir la bouche, ni rien prendre par conséquent. Depuis deux jours surtout, son état inspirait de sérieuses inquiétudes : le petit malade avait faim et ne cessait de crier. Le catéchiste de la localité, averti de la situation, se rend auprès de l'enfant et propose aux parents de recourir à l'eau de Lourdes.

« — C'est inutile, répondent les pauvres païens; notre fils est perdu, les médecins ne conservent aucun espoir. »

Le catéchiste obtient néanmoins l'autorisation de tenter quelque chose. Au grand étonnement de tous, l'enfant ouvre la bouche, avale avec plaisir l'eau qu'on lui présente et réclame ensuite du lait. Il put manger et boire et se porta bien depuis ce moment.

Peu de temps après, le missionnaire, de passage dans cette ville, entendit un enfant qui menait grand bruit à l'entrée de la maison.



JAPON CENTRAL. — UN PAYSAGE DES ENVIRONS D'OSAKA d'après une photographie communiquée par M. Ernest MICHEL Voir le texte)

« — Quel est donc, demanda-t-il, cet enfant si tapageur ?

« — C'est le petit miraculé, » lui répondit-on.

Puissent ces faveurs de la sainte Vierge amener les âmes à son divin Fils !

Cette année a vu se terminer à notre grande satisfaction les ennuis de tout genre auxquels se voyaient en butte, depuis dix-huit mois, les néophytes de Hagamura. Ce village, patrie de saint Jacques Ichikawa Kizaémon, l'un des vingt-six martyrs japonais de 1597, renferme des descendants du saint martyr, parmi lesquels une trentaine de personnes ont déjà reçu le baptême.

Excités par les bonzes, les païens de la localité prétendirent mettre les néophytes au ban du village ; on refusa d'avoir avec eux aucune relation, il leur fut interdit de puiser aux puits communs ; on essaya même d'expulser une excellente famille, parce qu'elle prêtait sa maison pour réunir les chrétiens.

Les démarches faites auprès de la police étaient demeurées sans résultats. Le maire, personnage influent, voulait à tout prix sauver son village de l'*invasion catholique* et favorisait la persécution.

La Providence se chargea de défendre les siens. A une époque où le choléra ravageait les environs, Hagamura fut épargné. Seul, le maire ennemi du nom chrétien succomba au fléau. Un autre promoteur des vexations contre les néophytes mourut de la lèpre à l'hôpital. La disparition de ces adversaires et divers incidents favorables vinrent ranimer la confiance des chrétiens et les deux familles spécialement victimes de toutes les menées résolurent de porter l'affaire en justice.

Parmi les chefs de maisons cités à comparaître au tribunal de Okayama, les uns s'y rendirent et promirent de ne plus maltraiter les chrétiens; les autres, après une seconde citation, ne pouvant trouver aucun avocat pour plaider en leur faveur, firent également leur soumission, en plein Tribunal. Ce fut un vrai triomphe pour les fidèles; depuis lors, les païens ont tenu leur promesse; ils se montrent même plus affables que précédemment. On a vu le doigt de Dieu dans ces derniers événements, et la cause du catholicisme y gagnera, nous aimons à l'espérer.

La ville d'Okayama, d'où le missionnaire dessert Hagamura, possède également, parmi ses chrétiens, des descendants de saint Jacques. Le pauvre appartement japonais qui sert de chapelle est, depuis plusieurs années, insuffisant pour cette intéressante chrétienté, et nous demandons instamment à la bonne Providence de nous fournir les ressources nécessaires à la construction d'une église. Dieu veuille exaucer nos prières et celles de ces chers néophytes !



TUNISIE. — Une rue à Chenini de Gabès ; d'après une photographie de M. Bauron (Voir page 280).

J'ai dit un mot plus haut de l'orphelinat de garçons d'Osaka ; cette année a constitué pour ce jeune établissement, la période d'installation, et ce qui reste à faire est uniquement une question de finances.

Au point de vue spirituel d'abord, ces enfants nous donnent beaucoup de consolation. L'action de la grâce est visible dans l'âme de ces pauvres petits; une piété vraiment sincère règne parmi eux, et l'on aime à constater leurs efforts pour être admis souvent à la sainte table. Ils savent quels sont leurs bienfaiteurs de France, et prient pour eux. Dernièrement, à une réunion du dimanche, pendant laquelle les plus grands adressent, à tour de rôle, une petite allocution à leurs camarades, l'un des jeunes orateurs s'écriait :

« Nous n'avons plus nos parents ou nous ne les connaissons point. Mais le *Père* est là, il nous tient lieu de parents et nous élève avec les dons des petits chrétiens de France. A nous d'être reconnaissants envers nos bienfaiteurs et de prier pour eux. »

Les études japonaises, dirigées par un maître indigène qui a fait ses preuves, sont sur un bon pied, comme l'a prouvé un récent examen.

Notre but est de mettre ces enfants à même de gagner honnêtement leur vie et de fonder, un jour, des familles chrétiennes. Un petit atelier de charpentier, ouvert dès le début, a déjà donné de bons résultats ; sous la direction de leur maître, les jeunes apprentis ont confectionné le modeste mobilier de la maison et une loge de portier. Malheureusement les ressources font défaut pour aller de l'avant.

Si nous pouvions trouver de généreux bienfaiteurs pour aider à la construction des bâtiments nécessaires, nous ouvririons sans tarder deux nouveaux ateliers : tailleurs d'habits et cordonniers. Le tout à la Providence !

Nos petites écoles, ainsi que les orphelinats de filles, tenus par les Religieuses si dévouées du Saint Enfant-Jésus (de Chauffailles), continuent à réaliser un bien notable de nature à encourager. Pour augmenter la prospérité de ces œuvres, la question des ressources se place toujours en première ligne. Dieu veuille nous aider à la résoudre favorablement !



Nous recommandons aux prières et aux suffrages des missionnaires l'âme de M. Jean-Baptiste Onofrio, successivement membre des deux Conseils centraux de l'Œuvre.

Né à Lyon en 1814, M. Onofrio passa par tous les degrés de la magistrature. Il présidait une des Chambres de la Cour suprême lorsque, le 14 février 1879, il entra dans le Conseil central de Paris. Quelques années plus tard, admis à faire valoir ses droits à la retraite, il conserva le titre de conseiller honoraire de la Cour de cassation et vint se retirer dans sa ville natale.

Le Conseil central de Lyon fut heureux de l'admettre parmi ses membres, et il assista jusqu'à la fin aux réunions, chaque fois que l'état de sa santé le lui permettait.

« C'était bien, comme nous l'écrit M. Hamel, président du Conseil central de Paris, le *Vir justus* de l'Écriture. Homme à la foi profonde, d'une modestie extrême unie à un grand savoir, il laissera le souvenir d'un esprit aussi judicieux qu'éclairé. Il était la lumière de notre Conseil. En lui, la sûreté et le charme des relations s'alliait à l'élévation de la pensée, à la discrète et simple bienfaisance. »

INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — Parmi les vœux de la XXI[e] Assemblée des Catholiques de 1892, tenue à Paris du 10 au 14 mai, nous relevons avec reconnaissance le vœu suivant qui nous intéresse tout particulièrement :

« *Missions étrangères.* — Considérant que les missionnaires du monde entier constatent avec regret, tant le manque de ressources, que le manque de personnel pour faire face à toutes les nécessités de leurs missions ;

« Considérant qu'il importe non seulement pour conserver les positions déjà acquises et assurer le bien nécessaire déjà réalisé, mais aussi pour accroître ce bien et répondre aux besoins d'extension qui se font de plus en plus sentir, de les seconder dans leurs œuvres ;

« Le Congrès émet le vœu, conformément aux instructions du Saint-Père, que les Œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance reçoivent plus de développements pratiques dans tous les diocèses et toutes les paroisses de France, que les publications diverses se rattachant aux missions, telles que les *Annales de la Propagation de la Foi*, les ***Missions catholiques***, etc., soient répandues davantage, surtout dans les familles chrétiennes, les maisons d'éducation, séminaires, collèges, écoles diverses ; que les vocations apostoliques soient encouragées par le clergé paroissial chaque fois qu'elles se manifestent. »

Arménie. — Mgr Avedis Arpiarian, évêque arménien catholique de Karpouth, nous écrit de Constantinople, le 19 avril 1892 :

« Mon diocèse se trouve dans une partie de l'Asie-Mineure qui présente des conditions exceptionnellement favorables. Il embrasse beaucoup de villes et de villages, dont la population se compose en majeure partie d'Arméniens non unis. Leur nombre dépasse quatre-vingt mille, tandis que nous ne comptons encore qu'environ deux mille Arméniens catholiques, groupés principalement autour de nos six stations fixes de Mezeré, Kessirig, Peneng, Taden, Kulakeg et Arabghir.

« Si le nombre de nos catholiques est encore si petit, c'est parce que la mission catholique manque de tous les moyens pour une action apostolique vraiment efficace. Jugez-en vous-même. Pour tout le diocèse, nous n'avons pu établir jusqu'ici que les six stations que je viens d'énumérer. Deux seulement, Mézeré et Arabghir, possèdent une église, celle de Taden s'étant écroulée : trois d'entre elles ont des presbytères. Quant aux écoles, le diocèse en est complètement dépourvu.

« Vous connaissez le courant qui entraîne les Arméniens vers notre sainte Église. De tous côtés, des familles non unies demandent à être reçues ; mais je n'ai pas de missionnaires à leur envoyer, tout mon clergé se compose de trois prêtres et je ne puis en entretenir davantage. L'incapacité et l'incurie des prêtres non-unis et le laisser-aller de leur Patriarche nous donnent lieu d'espérer que la majeure partie des Arméniens schismatiques s'uniraient bientôt à nous, si nous étions en état d'aller les chercher.

« Cette impuissance est d'autant plus déplorable que les missionnaires protestants pénètrent de tous côtés dans le diocèse, y fondent partout des écoles, et arrivent à faire un grand nombre de prosélytes parmi les Arméniens non unis. Ce n'est pas que nos frères séparés nourrissent une bien grande sympathie pour le protestantisme, car il ne respecte ni leurs doctrines, ni leurs anciennes traditions ; l'Eglise catholique, qui laisse intactes leurs institutions et leur liturgie majestueuse, leur est bien plus sympathique. Mais, d'un côté, les représentants de cette Église leur font défaut et d'un autre côté, les avantages matériels que les protestants peuvent leur offrir, sont une tentation à laquelle ils ne résistent guère ; et s'ils ne font pas toujours de fervents protestants, ils deviennent en tout cas des chrétiens indifférents.

« Le protestantisme va nous amener un autre danger, qu'il serait absolument nécessaire de prévenir. Inquiété par les progrès sectaires dans nos parages, le Patriarche non uni a conçu l'idée de transférer, dans la position centrale de Karpouth, le lycée Sanassarian d'Erzeroum, l'un des plus importants des Arméniens non unis. Ce collège exposera encore à de grands dangers les enfants de nos catholiques, puisque nous manquons entièrement d'écoles.

« Voilà la triste situation dans laquelle je me trouve. Je suis allé ces derniers temps à Rome pour l'exposer à la Sacrée-Congrégation de la Propagande et pour implorer son secours. Mais ses moyens sont plus que modestes en comparaison de ses charges immenses. Le gouvernement turc est bienveillant envers nous; mais il ne nous aide pas. Dans ma patrie arménienne, impossible de trouver des ressources, aussi longtemps que les catholiques y seront peu nombreux.

« J'ai pensé pouvoir me permettre de recourir aux lecteurs des *Missions catholiques* qui n'ont jamais abandonné un missionnaire en détresse. Qu'ils veuillent donc bien prier pour moi et mon cher troupeau et, s'ils le peuvent, m'admettre au nombre de leurs protégés. »

Cambodge. — Une religieuse de la Providence de Portieux (Vosges), écrit de Châu-Dôc, le 9 mars 1892 :

« Nos deux immenses hôpitaux regorgent de malades; on bâtit encore un grand orphelinat. Une fois terminé, il sera immédiatement rempli, tant les enfants à recueillir sont nombreux. Près de trois cents individus composent le personnel de Cù-Lao-Gieng : dix Sœurs françaises, trente novices annamites, près de vingt Sœurs indigènes, une centaine de malades, et enfin cent soixante à cent quatre-vingts enfants. Ici, à Châu-Dôc, il y en a près de cent; il en vient et il en meurt tous les jours. Ce sont nos enfants qui bâtissent nos maisons avec un ou deux maçons et autant de charpentiers. A Cù-Lao-Giêng, nos filles portent les briques, le sable, font le mortier, le béton, cassent les pierres, crépissent les murs et les blanchissent. Nos garçons font encore mieux ; les plus petits exécutent des travaux que ne feraient pas des enfants de douze ans en France.

« A Cù-Lao-Giêng, nous avons établi une grande filature de soie qui occupe la majeure partie de nos jeunes filles. On cultive le mûrier pour nourrir les vers à soie. Un grand nombre sont chargées de l'élève des bombyx ; d'autres sont occupées à dévider les cocons, à blanchir la soie ; les plus adroites la filent, et enfin les novices et les Sœurs annamites la tissent. Les Français et les indigènes sont tous étonnés qu'avec nos pauvres métiers de bambous, nous puissions arriver à un pareil résultat. On vient de tous les coins de la Cochinchine visiter cette filature... »

Côte de Benin (*Afrique occidentale*). — Mgr Chausse, des Missions Africaines de Lyon, vicaire apostolique du Benin, écrit de Lagos :

« La politique anglaise a amené dernièrement de graves complications entre la colonie de Lagos et les pays circonvoisins, le pays Egba et celui de l'Ijebou, qui sont les deux mères nourricières du commerce de la colonie. Ces peuples ont fermé les chemins et, depuis un mois environ, Lagos est sans commerce. Un navire de guerre anglais vient d'arriver. On s'attend à deux expéditions militaires chez nos voisins.

« Les sauterelles ont fait leur apparition par ici et sont un peu partout dans le vicariat du Bénin. Quand elles volent, elles forment des nuées épaisses obscurcissant le soleil. Ce spectacle nous était donné chaque jour dans l'intérieur. En ce moment, elles ne peuvent faire beaucoup de mal; mais en mai, au temps du maïs et autres plantations, tout sera dévoré si elles restent dans le pays. Les noirs les plus âgés se souviennent de les avoir vues il y a tantôt soixante ans, et leur apparition fut suivie de grandes guerres, disent-ils. Aussi, devant l'attitude actuelle du gouvernement à l'égard des pays dont je vous ai parlé, il faut entendre combien les langues se dénouent.

« Les noirs ont le pressentiment de la prochaine cessation de l'esclavage et de l'occupation de leur pays par les gouvernements européens. Aussi le prix des esclaves, l'an dernier encore de 400 francs, est descendu à 200. J'ai eu l'avantage, grâce à des offrandes spéciales, d'en délivrer un bon nombre, surtout des enfants que nous élevons à la ferme agricole de Saint-Joseph. Cette ferme va produire quantité de cocos et nous avons déjà à nous occuper d'en tirer le plus grand profit. En ce moment, plus de mille cocos sont à vendre. Quand nous en aurons les moyens, nous nous proposons de faire l'huile nous-mêmes ; la chose n'est pas encore possible. »

Etats-Unis. — S. Em. le cardinal Gibbons vient de publier dans un journal américain une étude bien intéressante sur le catholicisme aux Etats-Unis :

« En 1790, fait remarquer l'éminent prélat, les catholiques n'étaient que 32,000, c'est-à-dire la 1/1107 partie de la population. Leur nombre minimum est aujourd'hui de 10 millions, soit 1/6 de toute la population du pays. Sans doute l'immigration est la principale cause de cette augmentation considérable de la communauté catholique. Antérieurement à 1876, il y avait plus de deux millions d'émigrants irlandais. Les Allemands se sont aussi jetés sur les Etats-Unis, et beaucoup d'entre eux sont catholiques. Depuis quelques années, les immigrants allemands l'emportent numériquement sur ceux des Iles-Britanniques. A présent, l'Italie et la Hongrie réunies donnent plus d'immigrants que l'Allemagne ou l'Irlande prises séparément.

« Le clergé et les églises se multiplient tous les jours, afin de répondre aux besoins de la population catholique. Il y a un siècle, les Etats-Unis ne comptaient qu'un évêque, secondé par environ trente prêtres. Aujourd'hui, il y a 13 archevêques, 73 évêques, plus de 8,300 prêtres et 7,500 églises.

« Les citoyens catholiques contribuent largement au soutien de toutes les institutions fondées dans l'intérêt de leur Eglise. Quoique peu d'entre eux comptent parmi les grands millionnaires américains, beaucoup sont riches et la grande majorité est à l'aise. Lorsque le collège de Georgetown fut fondé, on considérait une offrande de cent dollars comme une munificence; il y a quelques années, lorsque nous avons fondé l'Université de Washington, des générosités de dix mille, vingt mille, cinquante mille et cent mille dollars n'étaient pas rares ; il y en a même eu une de trois cent mille dollars (un million et demi de francs.)

« A Saint-Paul, un protestant, dont la femme et les enfants sont catholiques, remit entre les mains de Mgr Ireland 500,000 dollars, destinés à fonder un établissement ecclésiastique d'éducation.

« Les catholiques laïques réussissent non seulement dans les affaires, mais ils jouent un grand rôle dans les mouvements sociaux et intellectuels de la nation. La justesse de leurs vues et la pureté de leurs principes sont bien connues, et leur habileté administrative devient presque proverbiale.

« Parmi tous les signes encourageants, sous lesquels se présente l'avenir de l'Eglise dans les Etats-Unis, il en est un surtout bien propre à inspirer la confiance en matière d'éducation. Nous possédons trente-cinq séminaires ecclésiastiques, cent deux collèges et plus de six cents pensionnats de filles. L'instruction primaire fait aussi des pas de géant. Les écoles paroissiales catholiques sont au nombre de quatre mille et leur population atteint le chiffre de 533,000 enfants. Réunies, toutes les institutions catholiques des Etats-Unis élèvent le respectable contingent de 800,000 enfants. L'Université de Washington couronne le système d'éducation existant. Cette grande œuvre, qui n'est encore qu'à l'état naissant, est destinée à exercer une puissante influence sur les destinées du pays. »

Océanie centrale. — La fête du Bienheureux Chanel donne lieu chaque année à de grandes solennités dans sa mission de Futuna. Mgr Lamaze vient d'adresser un mandement à ses missionnaires pour les encourager et se féliciter avec eux du succès des *Triduums* célébrés en l'honneur du martyr. Sa Grandeur rappelle la dévotion du saint religieux à Notre-Dame du Rosaire; comment, le chapelet à la main, il ne cessait de dire: « O Marie, je vous salue, sainte Marie, priez pour nous ! » « Ce furent, dit Mgr Lamaze, les premières prières qu'apprirent les catéchumènes ; ainsi fut établie la dévotion au Rosaire, qui est devenue si populaire dans toutes nos îles d'Océanie. »

DE CARTHAGE AU SAHARA

Par M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

(Suite [1])

Gabès. — La ville nouvelle. — La ville ancienne. — Son importance — Les faubourgs. — Le marché de Djara. — Les maisons de Menzel-[illegible]. — M. l'abbé Raoul. — L'oasis. — Promenade à El-Hamma. — Réception dans une famille. — Le Kanoun.

Gabès n'est pas une ville compacte, aux maisons agglomérées sur un terrain unique. C'est plutôt un ensemble de villages, séparés par des champs nus et des quartiers d'oasis. Le contraste est saisissant entre la cité européenne, jetée sur le sable de la côte, en plein soleil, avec des rues droites et larges, ouvertes au vent et à la poussière, et des maisons percées de grandes ouvertures, qui les livrent à tous les inconvénients de la chaleur et de l'excessive lumière, et les faubourgs de Djara, de Menzel, de Chenini, de Sidi-Bou'l-Baba, de Bou Chemma. Ils se cachent derrière les massifs de verdure, s'abritent sous le dôme des palmiers, s'entourent de jardins, de ruisseaux d'eau vive et coupent leurs ruelles par des arcades, des galeries couvertes et des sinuosités, où l'action du soleil et du simoun perd sa violence meurtrière.

Gabès n'a donc pas le charme d'une ville française, ni le cachet d'une ville mauresque. C'est à la fois un port, un marché, un lieu de culture. On retrouve dans son nom la forme primitive Tacape, dépouillée de l'article grec τα κηπα les jardins. De Kape, les indigènes ont fait Kabès et les français, Gabès, comme de Kapsa, on a fait Gafsa.

Elle fut jadis le principal entrepôt de la petite Syrte. Par son port s'effectuaient les importations destinées au sud de la Tunisie ; vers elle aboutissait aussi le commerce d'exploitation de toute la zone saharienne. Les produits agricoles de son territoire, dont Pline atteste la merveilleuse fécondité, s'ajoutaient en outre à cette source de richesse. Elle est encore aujourd'hui le point de ravitaillement de l'Araad, du Nefzaoua, et de tous les postes échelonnés jusqu'au Golfe algérien. Des négociants, surtout en épicerie, chiffrent leurs affaires par plusieurs centaines de mille francs. Le rendement de la poste s'est élevé, en 1891, à vingt-cinq millions. Gabès aura son plein développement quand des dragages coûteux et une jetée de deux mille mètres auront rendu le mouillage plus facile et que le chemin de fer de Gafsa touchera son littoral. Elle sera la véritable capitale du Sud. Comme autrefois Tacape, elle servira d'emporium à la région du Djérid et au territoire des Ksours. L'oued qui arrose l'oasis prend sa source sur les ruines de Sidi-Kérich ; il compte treize kilomètres seulement jusqu'à son embouchure. Le volume des eaux est important ; aussi les berges sont-elles rodées de façon pittoresque. Des femmes qui lavent, des enfants qui barbotent, des curieux qui se promènent, des troupeaux qui boivent, animent ce fond de tableau, où des étoffes bleues, rouges, blanches, jaunes bariolées, s'agitent dans l'onde troublée ou reposent sur les herbes et les buissons fleuris.

Les deux centres principaux de la ville arabe et aussi les plus rapprochés de la mer sont Djara et Menzel, situés sur la rive droite de l'oued. Ils ont ensemble une population d'environ dix mille habitants. Les deux cités étaient naguère en rivalité constante, et le sang coulait. Depuis que les soldats français campent à leurs portes, elles jouissent de la paix la plus profonde, et les tables des mercantis sur le marché ne sont plus bousculées par l'arrivée soudaine de gens hostiles et en armes.

Le marché de Djara est entouré d'un péristyle assez élégant, par dessus lequel les dattiers balancent leurs palmes. Le matin, de six à neuf heures, il offre un spectacle animé, tant par la variété des produits, le brouhaha de la foule que par les postures orientales des bêtes de somme, chameaux, ânes, mulets, et les tentures bariolées des abris (voir la grav. p. 271). Durant la période chrétienne, l'évêque de Tacape, *episcopus Tacapitanus*, avait un rang honorable parmi les prélats de la province d'Afrique.

El Bekri au XIe siècle, Edrisi au XIIe, Léon l'Africain au XVIe siècle, parlent de Kabès comme d'une grande ville, entourée d'épaisses murailles, avec citadelle et faubourgs, et garantie par des fossés que l'on pouvait inonder. Je suis surpris des rares vestiges de ce glorieux passé.

L'œil ne découvre rien de remarquable, hormis des fûts de colonnes, des chapiteaux et des pans de mosaïque. L'archéologue serait plus heureux s'il creusait le sol et pratiquait des fouilles. Les maisons de Djara et de Menzel présentent de curieux spécimens d'architecture. Elles se composent souvent de piliers formés de pierres antiques, jaunes, rouges, noires et blanches, posées les unes sur les autres sans souci de leurs bases, sans préoccupation des points de contact, sans égard pour la verticale. Un tronc d'arbre ébranché, placé sur ces colonnes inégales, supporte une toiture de palmes. Quelques autres tronçons de marbre servent de bancs, de tables et de sièges, sous ces abris instables.

* * *

A deux kilomètres de Menzel est le village de Sidi-Bou'l-Baba, nom de l'un des barbiers du prophète. Il marque l'emplacement de l'ancienne Tacape. De l'autre côté du fleuve, sur la rive gauche, se cache dans la verdure Chenini, et plus loin, au nord, Bou Chemma, sur la route de Gafsa, à l'entrée de l'oasis.

La population de Chenini est d'origine berbère. Les rues offrent une particularité qui me frappe. Elles ressemblent exactement, avec leurs ombrages de palmes jetées d'une maison à l'autre, leurs demeures en forme de tunnel, comme les ksars de Medénine, à ce que nous avons vu à Zaghouan, et à Takrouna, qui furent aussi des centres berbères. (Voir la grav. p. 277). Chenini compte de douze à treize cents âmes. Elle est beaucoup plus agréable comme séjour, que le caravansérail moderne, bâti sur le sable brûlant du littoral, et où les mercanti maltais et italiens dressent leurs boutiques à côté de la poste, du tribunal, et des logements

(1) Voir les numéros des 1er, 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19, 26 février, 4, 11, 18, 25 mars, 1er, 8, 15, 22 et 29 avril, 6 et 13 mai, et la carte page 114.

des officiers. Il serait pourtant facile de créer une ville plus hygiénique. Ni l'eau, ni le terrain, ni le soleil ne font défaut.

Il suffirait de planter des eucalyptus dans les avenues, de ménager un jardinet devant chaque demeure, un bosquet sur les places publiques, en un mot de répandre l'ombre et la fraîcheur, comme les Arabes l'ont si bien fait dans leurs villages.

* * *

Messieurs les officiers de la garnison, M. Guérin, directeur de la poste, M. Fournier, interprète au tribunal, nous font un accueil courtois et empressé. Je fais aussi la connaissance de M. l'abbé Raoul, qui cumule avec les fonctions d'aumônier militaire le titre de curé de Gabès. Sa juridiction va même jusqu'à Zarzis, Medénine et Foum-Tatahouine. Son presbytère ressemble au campement d'un soldat. Sa petite église, fort propre, n'est pas déserte comme la chapelle des Pères Blancs, à Gafsa. La population maltaise fournit un noyau d'excellents chrétiens.

Nous parcourons ensemble les jardins de Djara et de Menzel. Une famille arabe nous arrête pour nous offrir le café. J'aurai bientôt d'autres preuves de la considération et de l'estime dont jouit l'abbé Raoul.

Il me propose de visiter l'oasis d'El-Hamma. Là sont les sources, légèrement sulfureuses, renommées chez les Romains et situées, d'après l'*Itinéraire* d'Antonin, à dix-huit milles de Tacape, sur la route qui reliait cette ville à Télepte. Mais, comme nous partons de la côte, les dix-huit milles représentent largement trente kilomètres.

Un cocher, noir comme l'ébène, accompagné d'un Maltais, nous y conduit. Presque tous les cochers à Gabès sont Soudaniens et les palefreniers Maltais.

Nous traversons l'oasis. Les palmiers ne sont pas ici d'excellente qualité comme producteurs de fruits. Mais ils servent d'abris aux plantes inférieures contre les rayons d'un soleil torride. Disposés en lignes régulières, ils encadrent des champs rectangulaires. Des vignes gigantesques relient leurs troncs par des guirlandes et forment une sorte d'écran autour des céréales. Les lentilles, le froment, le henné, le coriandre, la luzerne, le fenouil, le cumin, le maïs, la fève, les salades, couvrent les moindres parcelles du terrain ainsi protégé. Des levées de terre, qu'on appelle *tabias*, séparent les jardins ; le long des routes, des côtes de palmes, fichées les unes près des autres, offrent une palissade suffisante pour en interdire l'accès aux animaux. La distribution des eaux est soumise aujourd'hui au même régime que du temps où Pline décrivait les splendeurs de cette oasis. Le gardien, ou l'économe qui en est chargé, mesure toujours la durée de l'écoulement à l'aide d'un clepsydre. Impartial comme la justice, il a l'impassibilité du Charon des Enfers.

La plaine que nous traversons est faiblement ondulée et à peine teintée d'un léger duvet d'herbes et de brindilles. Les efflorescences salines qui la saupoudrent atténuent la végétation.

Un point noir surgit à l'horizon ; c'est El-Hamma, l'oasis, les bains et les cinq villages, formant une agglomération totale de deux mille habitants.

Nous rencontrons un détachement du bataillon d'Afrique. Tous ces jeunes gens s'empressent autour de M. l'aumônier avec une joie sincère et deux d'entre eux s'offrent à nous guider.

Les canaux d'irrigation ont ici un aspect particulier. Ils sont très étroits et profonds de trois à quatre mètres. On les franchit sur des petits ponts de pierre ou de troncs de palmier, et il n'est pas rare d'apercevoir sous l'arcade la tête d'un Arabe, troublé dans ses ablutions. Les eaux proviennent de trois sources thermales. Celle de Sidi-Haket est enfermée dans un petit monument d'origine romaine, crépi extérieurement à la façon musulmane. Dans cette étuve, l'onde jaillissante est si chaude qu'il m'a été impossible d'en endurer le contact ; elle est transparente, limpide, traverse un minuscule bassin intérieur, d'où elle tombe dans une large piscine antique, en blocs de grand appareil, et se répand ensuite dans l'oasis.

Dans l'un des villages, les indigènes arrêtent à chaque pas M. l'aumônier. Chose extraordinaire! on nous fait entrer dans l'intérieur de deux maisons, pour visiter un enfant malade et un adulte qui s'est brisé la jambe. Les femmes nous regardent avec autant de respect que de curiosité. Elles ne sont pas voilées et ont la gorge seulement couverte de colliers, de bijoux et d'amulettes. Elles n'ont plus cette timidité et cet air de biches effarées qu'elles affectent en public. Elles acceptent avec la joie naïve d'un enfant les friandises que leur distribue l'abbé Raoul et répètent ses paroles comme des formules sacrées.

L'intérieur de ces maisons arabes, si rigoureusement fermées aux étrangers, est assez misérable et ne l'emporte pas en confortable sur la modeste chaumière de nos campagnes. Un couloir obscur s'ouvrant sur la rue par une sorte de parloir, où le mari reçoit les visiteurs, mène dans une cour sur laquelle donnent les appartements. Cette cour est commune aux femmes, aux enfants, aux chèvres, aux moutons, aux vaches, aux chevaux, aux poules et aux chiens. Les chambres, dont quelques-unes sont au premier étage, ont pour ameublement des coffres garnis de clous, des escabeaux, des tapis, des fusils, des sabres, des étriers et des selles.

Le cheik nous accoste et nous fait à son tour les honneurs de sa demeure, en stipulant bien qu'il veut nous recevoir en qualité de marabouts chrétiens. Un serviteur apporte un mets de viande froide. Le cheik le dépèce avec les doigts et nous en offre les morceaux qu'il dépose sur le tapis où nous sommes accroupis, les jambes croisées. Pour breuvage, on nous présente, dans le même pot de terre, du lait fermenté. Il ne faut pas offenser, par un refus, ces braves gens. J'impose silence à mon estomac, et je mords à la viande dépecée, qui roule en boulettes sur mes pieds ; je trempe aussi mes lèvres dans l'amère boisson. Le cheik est un bel homme, à la tête ovale, aux yeux doux et intelligents, aux mains d'une finesse exquise, aux manières distinguées. Son teint est rose et clair. Il parle avec aisance, mesure ses mots et les accompagne d'un sourire et d'un geste fort gracieux. Il a plus l'air d'un Grec que d'un Arabe. Je ne serais pas surpris de reconnaître en lui un descendant de ces colons primitifs, que l'oracle de Delphes poussa dans la Barc , dans l'île des Lotophages (Djerba), et qui

envahirent ensuite les bords du lac Triton. « Leurs maisons, dit Hérodote, était faites de sel. » Ce sel recouvre encore les alentours des chotts. La plaine même d'El-Hammea est toute luisante.

Pour les savants modernes, les yeux bleus et les cheveux blonds de ce cheik décèlent un Berbère. Mais quelle est l'origine du Berbère? D'où est-il venu?

Je suis de plus en plus enclin à penser que les deux races autochtones de la Tunisie sont venues, l'une de Chanaan et l'autre du nord de l'Europe, et que les Berbères, nés de l'alliance de ces deux races, gardent le double caractère de leur origine japhétique et kouchite.

Ce que j'entends et vois est un démenti, le premier, il est vrai, néanmoins formel, à l'opinion de ceux qui prétendent que le catholicisme ne fait pas et ne pourra faire de prosélytes chez les musulmans.

« — Nous ne sommes plus disciples de l'Islam, dit le cheik à l'abbé Raoul. Nous ne croyons pas au Koran. Nous avons étudié le catéchisme, que nos ancêtres ont autrefois connu. Et pourtant nous ne sommes pas encore chrétiens. Use de ton influence, pour que le grand *Babous* de Carthage (le cardinal Lavigerie) nous envoie un prêtre.

« — Le cardinal n'a pas assez de prêtres pour en donner un à une seule famille.

« — Mais je ne suis pas seul à vouloir être chrétien. J'assure au prêtre trois cents têtes de pères de famille... »

L'éloquence de son geste et de son regard ne laisse pas de doute sur la sincérité de sa parole. Deux auditeurs muets, qui semblent partager son avis, se retirent à l'écart et commentent, attristés, la réponse de l'aumônier.

Quinze jours plus tard, j'ai revu à Tunis trois notables du même village, venus en ambassade pour solliciter du cardinal l'envoi d'un missionnaire.

Ces démarches ont-elles un but politique, ou partent-elles d'un sincère désir d'embrasser le christianisme? L'avenir le dira. Il ne faut pas oublier que les musulmans mettent à l'index quiconque fraie, au point de vue religieux, avec les chrétiens. Je sais que les habitants d'El-Hamma ont eu, depuis mon voyage, à subir des vexations pour ce motif.

Si la religion catholique entamait sur un point la race berbère, de nombreux villages ne tarderaient pas à revenir au culte de leurs aïeux. Car les Berbères ont subi, sans l'accepter pleinement, la loi de l'Islam. Fidèles à leurs habitudes agricoles, ils travaillent, vivent en famille, sous le pied de la plus complète égalité, discutent en commun leurs intérêts, gardent une certaine pureté de mœurs et se règlent, dans leurs rapports, sur la tradition et sur le texte écrit du *Kanoun*. Ce mot seul trahit une législation qui se rattache aux règles de la primitive Église.

Beaucoup de Berbères portent la croix, imprimée en tatouage bleu sur le milieu du front, comme une dernière affirmation de leur origine chrétienne, et, sous la peau du musulman abruti par huit siècles d'esclavage, on sent percer la conscience du fils de l'Évangile. »

(*A suivre*).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

Pour les missions les plus nécessiteuses (Dahomey).

M. et Mme E. de Chambure, diocèse de Nevers, demande de prières 200

A. P. de Kowno (Russie).......... 262 50

Pour les missions les plus nécessiteuses (Victoria Nyanza).

A. M. Pou, de Kowno (Russie).......... 697 50

Pour les affamés de Pondichéry.

Au nom et en mémoire du comte Hermann de Stainlein Saalenstein, diocèse de Liège 100

Pour le Tonkin méridional.

Au nom et en mémoire du comte Hermann de Stainlein Saalenstein, diocèse de Liège.......... 100

A Mgr Pineau (Tonkin méridional), pour son grand séminaire.

M. l'abbé G. du diocèse de Lyon.......... 5

A M. E. Garnier, missionnaire à Nhu Trang (Cochinchine orientale) pour la reconstruction de ses églises par la persécution.

Un prêtre du diocèse de Nantes 10

Pour M. Ferrié, missionnaire à Satsuma (Japon méridional).

M. l'abbé G. du diocèse de Lyon.......... 5

A M. Corre (Japon méridional) pour ses catéchistes.

M. et Mme E. de Chambure, diocèse de Nevers.......... 50

M. Favrot, curé à Scey, diocèse de Besançon.......... 6

Au R. P. Maraton (mission de Cunène) pour le rachat d'un petit esclave à baptiser sous le nom de Pierre-Alexandre.

Anonyme de Cherveux, diocèse de Poitiers.......... 100

Au même, pour le rachat d'un enfant esclave.

Anonyme de Cany, diocèse de Rouen, demande de prières pour une famille et un défunt en l'honneur de N.-D. Auxiliatrice. . . 8

ÉDITION POLONAISE.

Pour les RR. PP. Jésuites, aux Montagnes Rocheuses	870 65
» M. Corre, à Kummamoto (Japon méridional), pour les catéchistes..........	805 47
» les missions des PP. Salésiens (Patagonie)...	54 55
» les missions des PP. Jésuites, au Zambèze...	101 15
» les missions de Calcutta (Indes)..........	20 77
» le rachat des enfants chinois (Hou-pé oriental)	181 06
» la léproserie du P. Vigroux, à Tokio..........	24 34
» les missions de Pondichéry..........	24 34
» les écoles chrétiennes de la Bulgarie (RR. PP. Résurrectionnistes)..........	13 80
» les missions les plus nécessiteuses en Asie (Hou-pé oriental)..........	36 93
» les missions de Norwège et de Laponie.......	5 24
» le R. P. Twardowski, à Edindagarey (Maduré)	229 17
» les affamés de Chine (Chan-tong septentrional).	35 88
» la léproserie de Mangalore (Indes)..........	2 53
» les missions d'Afrique (Cunène)..........	2 50
» les pauvres chrétiens de la Mongolie (Mgr Rutjes)..........	10 49
» les missions de Chine (Sœur Gilbert à Ning-po)	611 12
» le rachat d'enfants nègres (Cunène)..........	4 98
» le Saint-Sépulcre (Mgr Piavi)..........	2 50
Total.......	3.037 47

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-gérant*.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



TUNISIE. — Campement a El Hamma de Gabès; d'après une photographie de M. Hébrard (Voir page 291).

CORRESPONDANCE

PONDICHERY

L'hospice des vieillards de Combaconam.

Nous n'avons pas besoin de recommander à nos lecteurs les clients si intéressants de M. Barralon, tant le vénérable missionnaire plaide éloquemment leur cause dans la lettre suivante.

Lettre de M. Barralon, des Missions étrangères de Paris

Il y a quatre ans, vous avez bien voulu publier dans les *Missions catholiques*, quelques articles que je vous avais envoyés sur la ville de Combaconam (1). Je terminais par un appel en faveur d'un hospice que j'avais l'intention d'établir pour les vieillards païens : cette œuvre me paraissait belle entre toutes; j'avais en grande pitié le sort de ces malheureux, abandonnés par leur famille.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 31 août, 7 et 14 septembre 1888.

Les vieillards, entourés chez nous de soins et de tendresse, ne sont chez les païens que des êtres inutiles et encombrants ; dans les familles pauvres, ils sont un surcroît de misère : le peu de riz qu'on leur donne encore, tout en le leur reprochant chaque fois, ne suffit pas pour apaiser leur faim ; ils se plaignent, injurient ; on leur répond par d'autres injures dont la plus ordinaire est : « Tu ne peux donc pas mourir? » et bien souvent les coups succèdent aux gros mots.

J'avais constaté qu'en témoignant de l'intérêt à ces pauvres déshérités, on parvenait facilement à leur faire désirer le baptême. Plusieurs que j'avais recueillis, étaient morts en me donnant beaucoup d'édification, et j'étais sûr de leur salut, puisque le baptême avait tout effacé.

En baptisant des enfants ou des adultes païens, le missionnaire est plein de joie; mais cette joie est souvent troublée par la pensée de l'avenir : que deviendront ces âmes qu'il vient d'arracher au démon ? Le baptême en a fait des chrétiens, mais il ne leur a pas assuré la persévérance. En baptisant un vieux païen abandonné, qu'on a recueilli, et que ni les passions, ni les tracasseries de sa parenté ne viendront troubler, durant le peu de jours

qu'il lui reste à passer sur la terre, ces préoccupations n'existent pas ; on a sauvé une âme.

Je voulais donc fonder une œuvre, spécialement destinée à recueillir et à soigner des vieillards ; mais je n'avais pour cela absolument aucune ressource, et la mission avait bien d'autres charges, sans penser à s'occuper de mes vieillards. Si le bon Dieu le veut, me disje alors, il saura bien me venir en aide, et je résolus d'écrire aux *Missions catholiques*.

A l'occasion d'une grande fête païenne appelée *Mahâ-Magam*, qui se célèbre à Combaconam tous les 12 ans, j'avais pu me rendre possesseur d'une collection curieuse de vieilles pièces de monnaie hindoues. J'ai raconté les circonstances dans lesquelles je m'étais procuré ce trésor : plusieurs centaines de mille de païens ont l'habitude d'accourir à cette fête du Mahâ-Magam : ils viennent y chercher la rémission de leurs péchés ; pour cela il leur suffit de se baigner dans l'étang sacré qui est au milieu de la ville ; ils y jettent aussi leurs offrandes. Plusieurs ont la dévotion de recueillir ce que les autres ont jeté, tout en faisant semblant de se baigner : mais l'étang est large et profond et l'eau n'a jamais pu être complètement épuisée ; il reste donc beaucoup de ces pièces de monnaie et même des bijoux enfouis dans la vase. Ceux qui achetèrent le droit d'aller pêcher ces pièces de monnaie, se trouvèrent être de mes chrétiens et je pus par leur moyen acquérir ma collection de vieilles monnaies.

Je me souciais fort peu, pour moi-même, de cette ferraille ; mais je supposai que d'autres seraient très heureux d'en faire l'acquisition et je la proposai aux lecteurs des *Missions catholiques*. Le bénéfice qui en résulterait étant destiné à l'hospice des vieillards, c'était pour eux une occasion de contribuer à une bonne œuvre.

Quelques mois après, je recevais de Belgique une lettre fort touchante : on m'envoyait une somme de 1.000 fr. pour ma collection, tout en me la laissant. Des âmes dévorées d'amour de Dieu et de charité chrétienne voulaient m'aider à fonder l'œuvre des Vieillards. Bien plus, elles voulurent la faire pour ainsi dire leur œuvre, en envoyant pour cela chaque année une somme considérable.

L'hospice des vieillards était fondé ; je le dois aux *Missions catholiques* : c'est en mon nom et au nom de mes vieux pensionnaires que je leur adresse aujourd'hui mes bien sincères actions de grâce. Si vous faites paraître ces lignes, ce sera pour moi un moyen de remercier aussi mes généreux bienfaiteurs.

Tout n'est pas fini, puisque mes pensionnaires n'ont encore ni terrain, ni maison à eux appartenant ; ils sont logés chez des chrétiens, et sous un hangar provisoire, près de l'église. Mais la charité chrétienne est toujours agissante : le Bon Maître protégera encore cette pépinière d'élus ; ceux déjà nombreux, qui ont passé par l'hospice, qui y sont morts régénérés, n'oublieront pas au sein de Dieu les personnes à qui ils doivent leur salut, et susciteront aussi de nouveaux protecteurs.

D'un autre côté, je suis heureux de garder encore à la disposition des amateurs la curieuse collection de pièces de monnaie hindoues, provenant des offrandes païennes depuis au moins trois cents ans, et pêchée au fond de l'étang sacré. Il y a bien un millier de coins, dont quelques-uns sont en or et en argent. Tout est déposé entre les mains de M. Fleury, directeur au séminaire des Missions étrangères, rue du Bac, 128, à Paris.

TERRITOIRE INDIEN (États-Unis).

Progrès de cette mission.

D'intéressantes communications du R. P. Bérengier ont déjà attiré l'attention de nos lecteurs sur ce vicariat apostolique fondé dans la partie la plus centrale et la moins accessible des États-Unis. On sera heureux d'apprendre que, malgré les difficultés dont la lettre suivante donne un aperçu, les vingt-trois missionnaires bénédictins ont élevé dix-sept églises ou chapelles et converti à la vraie foi près de trois mille cinq cents Indiens.

LETTRE DU R. P. THOMAS DUPERRON, BÉNÉDICTIN

Nous avons quatre-vingt mille Indiens dispersés sur tout le Territoire. Ils appartiennent à vingt-neuf tribus différentes et se trouvaient originairement sur des points bien divers dans cette vaste contrée des États-Unis. Mais la politique du gouvernement américain les a sans cesse refoulés au-delà des limites de la civilisation, au lieu de leur en faire partager les bienfaits.

Au moment où les Bénédictins de la Pierre-qui-Vire sont arrivés, il y a seize ans, aucun prêtre ne résidait au Territoire Indien. Il n'y avait pas une école catholique, pas un couvent, pas une seule église.

Nos épreuves.

Nos missionnaires peuvent s'appliquer à la lettre les paroles de saint Paul : « En voyage, très souvent, nous sommes exposés à mille dangers, dangers dans les rivières, dangers de la part des voleurs, dangers de la part des païens, dangers dans le désert, dangers de la part des faux frères ; dans les travaux et les souffrances, dans les veilles, dans la faim et la soif, dans les jeûnes, dans le froid et la nudité. »

Les Indiens, au lieu de se former en villages et par groupes, vivent isolés les uns des autres ; rarement deux ou trois familles s'établissent dans la même localité. De là des difficultés inouïes et presque insurmontables, pour atteindre ces enfants de la nature, perdus dans les vastes prairies et au fond des forêts.

Dans ces courses apostoliques les périls viennent rarement des Indiens eux-mêmes. Mais il y a à craindre les bêtes féroces qui infestent les forêts, les rivières rapides qu'il faut traverser et dont les sables mouvants ont fait tant de victimes, les ouragans (*blizzards*), particuliers à cette contrée et dont la puissance de destruction est proverbiale, les brigands, qui cherchent au Territoire Indien un asile contre les lois des États-Unis et qui répandent la terreur autour d'eux. Quelquefois, nos chevaux eux-mêmes sont rétifs, vicieux et ingouvernables ; nos charrettes se brisent loin de tout endroit où on pourrait nous aider à les réparer ; parfois les torrents et les rivières, enflés par les pluies soudaines, nous retiennent si souvent sur leurs rives, que nous sommes bientôt à court de provisions, ou bien encore nous arrivons à la même détresse en perdant complètement notre route. Pendant plusieurs années, nous étions obligés, pour recevoir nos lettres, de franchir, deux ou trois fois par mois, une distance de trente milles.

Nos Œuvres.

Elles couvrent aujourd'hui le Territoire ; c'est-à-dire une étendue de terrain aussi grande que le tiers de la France. La mission du Sacré-Cœur est la maison-mère de toutes les autres. De ce point central sont partis tous les hérauts de la Bonne Nouvelle, qui, jusqu'à ce jour, ont accompli quelque bien parmi les vingt-neuf tribus indiennes du Territoire.

Cette mission se compose d'un monastère de Bénédictins, avec une école indienne pour les garçons ; un couvent des sœurs de la Merci avec une école indienne pour les filles ; un couvent de Sœurs Bénédictines françaises; une ferme modèle et un grand nombre d'ateliers. Il est difficile de peindre l'étonnement des voyageurs et des agents du gouvernement lorsqu'ils trouvent dans une solitude aussi profonde notre mission, avec ses nombreux bâtiments, ses vergers, ses champs, ses fermes, et l'air d'activité et de contentement qui règne partout.

Maintenant nous sommes occupés à construire une église qui achèvera de donner à notre mission le cachet de beauté pittoresque d'un village encadré dans les collines et les forêts du Nouveau-Monde.

Le Noviciat.

Nous n'avons que cinq novices en ce moment. Ensevelis au fond d'une solitude sauvage et presque infranchissable, nous ne pouvions, jusqu'à présent, espérer nous recruter. Mais cet état de choses est sur le point de changer. Nous sommes mieux connus, et les voies de communication avec le reste du Territoire se multiplient.

L'alumnat ou école apostolique doit gagner les sympathies de tous ceux qui aiment l'enfance et le salut des âmes. N'est-il pas surprenant que des enfants viennent d'eux-mêmes s'associer à nous, pour l'œuvre de la conversion des Indiens? Cela me rappelle une des plus touchantes histoires du Moyen Age ; la croisade des enfants ! Quel chrétien a pu retenir des larmes d'admiration en voyant cette phalange de guerriers de sept à onze ans, marchant à la conquête du Saint-Sépulcre avec l'enthousiasme et l'héroïsme des vétérans.

Nous en avons onze, tous pieux, intelligents, appartenant à des familles honnêtes, quoique pauvres. Deux d'entre eux sont Indiens. L'un est un Choctaw, un digne représentant de cette race qui avait charmé Châteaubriand à un si haut point. L'autre est un Pottowatomie, et, dans la simplicité de sa robuste nature, il montre tous les traits du Peau-Rouge. Que Dieu bénisse ces chers enfants ! Ils grandiront pour devenir des prêtres, des missionnaires, des apôtres. Déjà, à leur insu, ils font aimer Jésus-Christ, qui les a appelés si jeunes à le servir ; mais quelle ne sera point la puissance de leur parole et de leur action après plusieurs années d'études sérieuses et de prière !

École des Nègres.

A douze kilomètres de la mission se trouve un établissement de nègres qui vivent isolés dans les bois, sans éducation et sans religion. Nous avons établi au milieu d'eux une école ; un de nos Frères se dévoue à l'éducation de leurs pauvres enfants. Cette petite mission a déjà rapporté des fruits consolants. Leur chef, l'an dernier, quittait ce monde pour entrer dans un autre plus glorieux, revêtu de la robe baptismale.

Les enfants montrent des dispositions et un goût remarquable pour apprendre les prières, le catéchisme et de pieux cantiques. La grande difficulté du commencement était de vaincre les préjugés des prêcheurs protestants ; mais à présent les difficultés sont aplanies.

Outre la mission du Sacré-Cœur, nous avons des écoles de Sœurs à Pawhuska et à Hominy chez les Osages, à Krabs, à Purcell, à Guthrie et à Oklahoma-city. Dans ces différentes localités, les Sœurs de la Merci, les Sœurs Franciscaines et Bénédictines se dévouent à l'éducation de la jeunesse. Dix-sept églises, bâties sur les divers points du vicariat, élèvent vers le ciel la croix, le consolant emblème du salut.

L'an dernier, la préfecture apostolique du Territoire Indien a été élevée au rang de vicariat, et le R. P. Théophile Meerschaert, vicaire général de Natchez, a été nommé premier vicaire apostolique. Mgr Meerschaert a été sacré à Natchez, le 8 septembre 1891, et, le 11 du même mois, il faisait son entrée dans sa mission. Mgr Meerschaert est Belge d'origine et a fait ses études à Louvain. Il possède parfaitement l'anglais et le français, et peut aussi parler le flamand et l'allemand. Nous formons des vœux sincères pour qu'il puisse travailler longtemps et fructueusement dans ce champ ardu du Père de famille.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Rome, 2 juin 1892.

Sur la proposition de la Sacrée-Congrégation de la Propagande, le Saint-Père a nommé vicaire apostolique des îles Marquises (Océanie), le R. P. Joseph-Rogatien Martin, de la Congrégation des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, de Picpus, précédemment administrateur dudit vicariat apostolique. Le R. P. Martin a été en même temps élevé par Sa Sainteté à la dignité épiscopale.

— Le Souverain Pontife a, également sur une demande de la Congrégation de la Propagande, nommé vicaire apostolique des îles Sandwich (Océanie), avec caractère épiscopal, le R. P. Gulstan-François Ropert, de la même Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus.

— Sa Sainteté a aussi nommé vicaire apostolique du Gabon et des Deux-Guinées, avec caractère épiscopal, le R. P. Alexandre Le Roy, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Cœur-Immaculé de Marie.

— Par décret de la Congrégation de la Propagande, en date du 30 mai 1892, a été confiée *pro tempore* à l'évêque de Chicoutimi l'administration de la préfecture apostolique du Golfe de Saint-Laurent.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — S. Em. le cardinal Ledochowski, préfet de la Propagande, a alloué la somme de 30,000 fr. à la mission de Huilla (Cunène), confiée à la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. Cette allocation sera employée pour l'abolition de l'esclavage.

Lyon. — Mardi 7 juin, en présence du Conseil central et du Comité diocésain, a eu lieu la bénédiction des nouveaux bureaux de la Propagation de la Foi à Lyon, rue Sala, 12. Les développements de notre Œuvre avaient rendu par trop insuffisant le local occupé place Bellecour, 31, presque dès les premiers jours de la grande Institution.

Son Éminence le Cardinal Foulon, dont nous ne comptons plus les témoignages de haute bienveillance, avait fixé le jour et accepté gracieusement la présidence de cette cérémonie tout intime. Mais, malheureusement, un peu souffrant, il a dû se faire remplacer par un de ses vicaires généraux, Mgr Déchelette.

Dans une lettre adressée à M. le Président, le vénérable Archevêque a, en termes d'une bonté et d'une délicatesse exquises, exprimé ses regrets et béni de cœur l'Œuvre et la réunion.

Carthage. — Le jour de la Pentecôte, dans la cathédrale de Carthage, ont été sacrés les trois vicaires généraux de Son Éminence le Cardinal Lavigerie, dont nous avons annoncé dernièrement l'élévation à l'épiscopat, NN. SS. Tournier, Gazaniol et Polomeni. Mgr Brincat, évêque titulaire d'Adrumète et auxiliaire de Carthage, était le prélat consécrateur. La cérémonie eut lieu en présence d'une assistance considérable et des autorités du protectorat.

Au déjeuner qui a suivi, Mgr Brincat a porté la santé du cardinal Lavigerie dont il a rappelé le dévoûment infatigable, et celle du résident de France, qui se consacre à développer la prospérité toujours croissante de la Régence.

Le général Leclère, commandant la brigade d'occupation, a ensuite rappelé les services rendus par les trois nouveaux évêques et a terminé en disant que l'occasion était unique pour l'armée de leur en offrir le témoignage de sa reconnaissance.

Congo belge (*Afrique occidentale*). — M. J. de Wylde, du séminaire des missions belges de Scheut-lez-Bruxelles, écrit de Berghe-Sainte-Marie :

« Parmi les jeunes négrillons que nous élevons, se trouve le petit prince Banzingo, fils et héritier d'Ebéké, le grand chef de tout le Missongo. L'enfant royal, que son père nous a confié pour être élevé en compagnie de nos esclaves libérés, montre beaucoup d'intelligence, nous témoigne la plus grande affection et a fait preuve, en mainte circonstance, des plus nobles sentiments. Puisse-t-il persévérer! Lorsqu'il occupera le trône de son père, quels services ne pourra-t-il pas rendre à la cause de la civilisation et de la loi !

« De nos 21 autres enfants, je tâcherai, avec la grâce de Dieu, de faire des hommes et des chrétiens. Tous ont été esclaves et pourraient vous raconter sur leur propre compte les histoires les plus dramatiques.

« Citons en quelques traits.

« Onsumbalobi est âgé de huit à neuf ans. Alerte comme un singe, gai comme un pinson, il est le plus intéressant enfant que l'on puisse voir. Nous étions un jour à dîner, quand il se précipita chez nous, effaré de peur, disant qu'on voulait le tuer. Vérification faite, son maître avait été sur le point de le vendre à un homme en quête d'un rôti délicat. Onsumba a été acheté par nous et il ira en paradis, s'il plaît à Dieu, au lieu d'aller à la broche.

« Ebikiri et Mons, nos deux aînés, puisqu'ils ont environ seize ans, ont passé par des angoisses plus cruelles encore. Ils nous arrivèrent, il y a quelques mois, exténués, harassés, avec des yeux creux et de longues dents qui disaient éloquemment : J'ai faim ! Voici quelle était leur odyssée. A vingt journées de chez nous, le chef de leur village était mort, et les deux enfants, destinés à être immolés sur la tombe, avaient été chargés de liens et emprisonnés dans une case. Profitant du sommeil et de l'ivresse de leurs gardiens, ils avaient réussi à rompre leurs entraves, à percer le clayonnage de leur prison et à s'évader. Mais, où fuir ? Le premier guerrier qui les rencontrerait allait s'emparer d'eux ou les massacrer. Les pauvres enfants prirent le parti de se cacher durant le jour dans les taillis et de ne voyager que la nuit, en dérobant quelque nourriture dans les champs cultivés. Ils marchèrent ainsi pendant plusieurs mois et allaient succomber d'inanition, lorsqu'ils apprirent que les blancs de Berghe-Sainte-Marie, bien loin de manger les enfants, les nourrissaient et les élevaient comme leurs propres fils. Ils se présentèrent donc, craintifs, hésitants, s'attendant à voir le couteau s'enfoncer dans leurs entrailles. Comme ils bénissent maintenant le Dieu des chrétiens ! Mais Ebikiri porte encore les traces indélébiles de ses liens ; les doigts de sa main gauche sont recourbés et à jamais ankylosés.

« Un autre, Konambula, a quatorze ans ; il est originaire du Haut-Congo. Un jour, son père se lève, disant avoir une envie irrésistible de manger de la viande. Il se rend chez un voisin possesseur d'un esclave, et passe le marché suivant : L'esclave sera livré pour être mangé et Konambula sera donné en échange. Ainsi fut fait. L'enfant fut vendu par son nouveau maître et, de mains en mains, parvint jusqu'à nous.

« Samadjimba, lui, a vu son village natal attaqué et brûlé par une tribu ennemie ; on a massacré sous ses yeux tous ses proches ; il a vu les assassins préparer un festin de cannibales, et lui-même avoue avoir mangé maintes fois de la chair humaine.

« Et c'est de ces anthropophages que je dois faire des chrétiens! Dieu ! quelle malédiction pèse donc sur cette race infortunée ? Mais, qu'elle est puissante, la grâce de Dieu! Mes enfants acceptent mes enseignements, comme d'instinct; ils sont doux, obéissants, actifs. A voir cette étonnante transformation, j'ai compris pour la première fois la parole de Tertullien : « Toute « âme est naturellement chrétienne », parce que, cette âme, Dieu l'a faite pour la vérité. »

DE PORTO-NOVO A OYO

(Février-Mars 1891)

LETTRE DU R. P. PIED, DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON, MISSIONNAIRE A LA CÔTE DE BENIN.

Suite (1)

IV

Mon logement se compose d'un hangar et d'une chambrette où je dépose mes bagages ; cette dernière ouvre sur un petit enclos où je ferai ma cuisine et où je pourrai dire mon office à l'abri des regards indiscrets.

A deux pas se trouve une case où le roi donne audience. Le lari va présenter ses hommages à son maître et quelques instants après, l'on m'apporte un magnifique caloulou garni d'acassas.

Vers les quatre heures, je vais rendre visite au roi. La salle est comble, tous les chefs sont là, entourés d'un grand nombre de curieux. J'ai peine à distinguer le roi, car il ne porte point d'insignes ; son pagne de coton bleu est jeté sur l'épaule, tandis que les chefs ont le leur roulé autour des reins, c'est le seul indice qui les distingue de la foule.

Féhétona est un homme d'une quarantaine d'années, à la figure bienveillante. Il me reçut avec beaucoup d'affabilité, et après les salutations d'usage, la conversation s'engagea naturellement sur le Dahomey, la bête noire du pays.

Il me raconta comment Kétou, sa capitale, ville de quarante mille âmes, fut assiégée par les Dahoméens, une première fois mais en vain, en 1880. Trois ans plus tard, elle soutint un nouveau siège de trois mois. A bout de provisions et pressé par la faim, le roi d'alors, Achibata-Moruké, oncle de Féhétona, sortit de la ville avec six des principaux chefs et se rendit auprès de Glégl é, roi du Dahomey, pour implorer miséricorde.

Ils furent reçus avec beaucoup d'apparat et l'on donna des fêtes en leur honneur. Mais tout à coup, au milieu des réjouissances, sur un signal de Glégl é, ils furent tous massacrés. Ceux d'entre les habitants qui ne purent s'enfuir furent tués ou faits prisonniers et la ville fut rasée.

Méko, autre centre important, qui n'avait pas moins de cent vingt mille âmes, avait été détruit en 1875 ; la partie de la population, qui réussit à éviter la mort ou la captivité, se dispersa dans les fermes d'alentour ou dans les villes de Porto-Novo, de Lagos, ou du royaume d'Oyo et ne s'est jamais réunie depuis.

Il ne reste plus dans toute l'étendue du territoire de Kétou, une seule ville tant soit peu importante ; on n'y trouve que de petits villages à l'aspect misérable et comptant à peine quelques centaines d'habitants.

Féhétona, fils d'Adébia, qui était frère d'Achibata-Moruké, se réfugia, avec un petit nombre de serviteurs fidèles, près d'Igourah et fonda le village d'Irundji où il demeure depuis huit ans.

Il désirerait vivement être, comme le roi de Porto-Novo, sous la protection de la France. C'est dans ce but qu'il avait envoyé son lari à Porto-Novo, une première fois en septembre de l'année dernière, et une seconde fois en janvier. Malheureusement la majeure partie du royaume de Kétou se trouvant dans la sphère d'influence anglaise, le résident, sans lui opposer un refus formel, n'a pas osé faire à sa demande un accueil favorable et s'est contenté de dire au délégué qu'il y penserait.

Rien de plus contraire au droit des gens que l'arrangement conclu entre la France et l'Angleterre, en août 1889, au sujet de la délimitation des établissements du Bénin et de la colonie de Lagos.

Quoi de plus étrange que de couper *à priori* par un méridien fictif, un pays dont on ne connait ni la configuration, ni la population, ni les intérêts commerciaux et sociaux en prenant pour base un ruisseau de quelques kilomètres de longueur, dont on ignore même le cours, et que l'on sait simplement se déverser, à un point quelconque, dans une lagune qui traverse les deux colonies ?

Et de fait, non seulement cet arrangement est contraire aux intérêts du Protectorat, dont nous livrons une partie à la colonie de Lagos, en échange du territoire de Kétonou qui, d'une part, est loin de valoir celui que nous cédons, et, de l'autre, nous revenait de droit, puisqu'il avait été, sous un prétexte futile, enlevé par les Anglais à Tofa ; mais encore le partage a été fait contre le gré de la population.

Toute la région que j'ai visitée entre l'Ouémé et l'Ogun, de Porto-Novo à Kétou, de Kétou à Oyo, d'Oyo à Abéokuta et à Agileté, est favorable à la France, surtout depuis la résistance que nos troupes ont opposée à l'invasion dahoméenne, tandis qu'elle est absolument contraire à l'occupation anglaise.

Il est évident que je ne suis pas entré dans ces considérations en présence de Féhétona. Tout en plaignant intérieurement le pauvre roi d'être exposé à rester longtemps encore sans protection et sans défense contre les incursions du Dahomey, je me sentais humilié de voir la France, si chevaleresque et si généreuse, rebelle à une mission pourtant bien digne d'elle, facile à accomplir et qui aurait pour résultat de rendre la liberté, le bonheur et la vie à plusieurs millions de pauvres noirs.

Je me suis contenté de l'engager à faire écouler ses produits vers Porto-Novo, en lui disant que, sans doute, il serait en cas de besoin, protégé par la nation avec laquelle il aurait le plus de relations commerciales. Malheureusement, depuis la destruction de leurs villes, depuis leur dispersion à travers le pays, depuis que la route de l'Ouémé leur a été coupée, et surtout dans l'appréhension constante où ils vivent d'être victimes de nouvelles razzias, ces pauvres gens ne font plus de commerce, ne vendent ni n'exportent plus rien : ils ne cultivent que ce qui est strictement nécessaire à leurs besoins de chaque jour.

Quitte à passer pour un naïf aux yeux de certaines gens, j'avoue que j'ai, malgré tout, confiance dans l'avenir. La Providence ne peut pas permettre l'anéantissement d'une race aussi pacifique et aussi bien disposée à accepter la vérité, victime depuis des siècles de la cruauté et de la rapacité de leurs voisins. D'autre part, si la France

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 13, 20 et 27 mai et la carte p. 234 et 235.

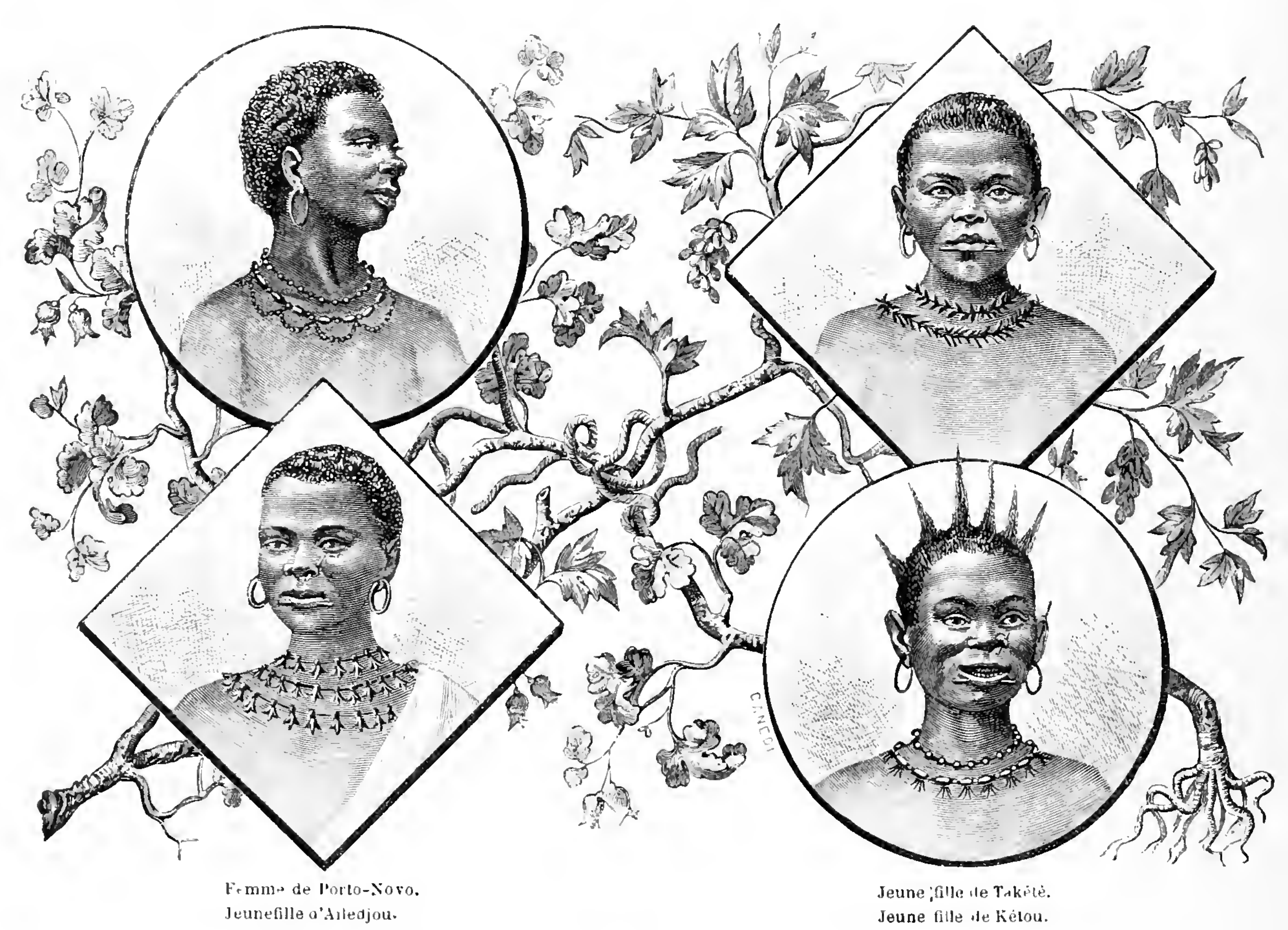
veut rester à la côte et remplir les obligations de la tutelle qu'elle a acceptée, il faut qu'elle s'occupe sérieusement de l'intérieur, qu'elle le pacifie, qu'elle l'administre et qu'elle en développe les ressources. J'espère donc fermement qu'un jour viendra où la puissance dahoméenne étant mise à la raison, le bonheur, la confiance, la prospérité et la paix refleuriront à l'ombre du pavillon français et de la croix du Sauveur.

J'engageai Féhétona à avoir confiance, lui faisant espérer que, lorsqu'il serait de retour dans sa capitale, les « Padres » iraient y installer une mission comme à Porto-Novo, à Lagos, à Abéokuta et à Oyo, montrer à son peuple le chemin du ciel, soigner ses malades, instruire ses enfants, leur apprendre à tous à s'aimer les uns les autres...

Le pauvre roi ne savait comment m'exprimer sa reconnaissance ; les chefs qui l'entouraient, le visage rayonnant de joie, levant les yeux et les mains au ciel, s'écrièrent avec un accent de profond soulagement et de vive espérance : « Dieu fasse qu'il en soit ainsi !... »

Je lui fis cadeau d'un poignard monté en nickel, renfermé dans un joli fourreau en cuir vert.

Le soir, il vint me voir en voisin, comme un simple mortel, sans suite. Je lui offris une de mes caisses pour siège et nous causâmes encore.



Femme de Porto-Novo.
Jeune fille d'Ailedjou.

Jeune fille de Takété.
Jeune fille de Kétou.

COTE DE BENIN (*Afrique occidentale*). — TYPES DIVERS ; d'après un dessin du R. P. PIED (Voir page 289).

Il est rare de trouver en Afrique deux royaumes voisins qui soient amis. Là où la charité chrétienne est inconnue, l'égoïsme, l'intérêt et la passion règlent seuls les rapports entre individus et nations.

Féhétona a des sujets de plainte contre les Egbas. Les fermes des environs d'Abéokuta subvenant à peine aux besoins de la population, la nourriture est relativement rare et chère ; d'autre part, dans une population aussi nombreuse, les paresseux ne manquent pas ; là comme ailleurs il y en a beaucoup qui veulent vivre sans travailler. Aussi les visites de pillards chez les voisins sont-elles fréquentes ; et quand ils se réunissent par bandes de cinquante et soixante hommes, ils font, sans peine comme sans scrupule, main basse sur tout ce qu'ils rencontrent, sachant bien que tout vol commis à l'étranger reste impuni, tandis que, s'ils s'en rendaient coupables chez eux, ils le payeraient de leur tête.

L'année dernière, ils firent prisonniers sept hommes de Kétou, qui, malgré les réclamations de Féhétona, sont encore dans les fers ou ont été déjà vendus comme esclaves.

Les chefs d'Abéokuta ont, à plusieurs reprises, engagé les Kétous à s'unir à eux et à s'établir dans l'enceinte de la ville : mais ceux-ci préfèrent leur indépendance, d'autant plus que, dispersés, comme ils le sont, ils ont moins à craindre du Dahomey, tout en trouvant chez eux suffisamment de quoi vivre.

Des plaintes du même genre m'ont été faites par d'autres chefs du territoire de Kétou. Il est à craindre que, tant que ces populations ne seront pas soumises à une administration uniforme, sous le contrôle d'une puissance européenne, il n'y ait entre elles de nombreuses causes de chicane. Il y a des années que les Ibadans et les Ilorins, à l'est d'Abéokuta et d'Oyo, sont en guerre; le gouvernement de Lagos a bien, dans l'intérêt du commerce, essayé divers moyens de pacification, mais sans succès. La soumission de la région située dans leur zône d'influence coûtera dix fois plus aux Anglais que celle du Dahomey ne coûterait à la France. L'on pourrait même se demander s'ils réussiront jamais à l'obtenir; car, sans être encouragés par un motif aussi humanitaire et aussi noble que celui qui nous impose l'annexion du Dahomey, ils rencontreront à chaque pas une antipathie, une opposition, une hostilité qu'ils ne pourront vaincre, n'ayant ni force matérielle, ni force morale à leur disposition.

Le village d'Irundji est parsemé de plantations de coton, de maïs, de manioc, etc. Les habitants sont loin d'être dans la misère, la nourriture est abondante et variée, et le coton, cultivé sur une grande échelle, leur permet de tisser des étoffes de beaucoup supérieures, comme qualité, à tous les tissus que le commerce européen envoie à la côte. Ils les teignent généralement en bleu, avec de l'indigo qui abonde dans cette région ; en les battant avec des bâtons ronds, ils leur donnent un lustre qui les fait ressembler au foulard. Les hommes se drapent dans de grands pagnes, et les femmes en ont trois ou quatre autour du corps.

Plus j'avance dans l'intérieur et plus je remarque que les indigènes aiment les parures. A Porto-Novo, les femmes se contentent de se percer le lobe des oreilles et, après en avoir peu à peu élargi l'ouverture, y introduisent une rondelle de bois rouge de la dimension d'une pièce de deux francs.

A Takété, les jeunes filles se percent en outre la lèvre inférieure et y introduisent un petit bâtonnet de corail ou de verre bleu ou blanc. A Aïledjou, à ce double ornement elles en ajoutent un troisième, en se perforant la narine gauche pour y fixer un autre bâtonnet. Enfin, dans le Kétou, je trouve un troisième bâtonnet en usage ; il est introduit dans la partie supérieure de l'oreille gauche (Voir les types page 288).

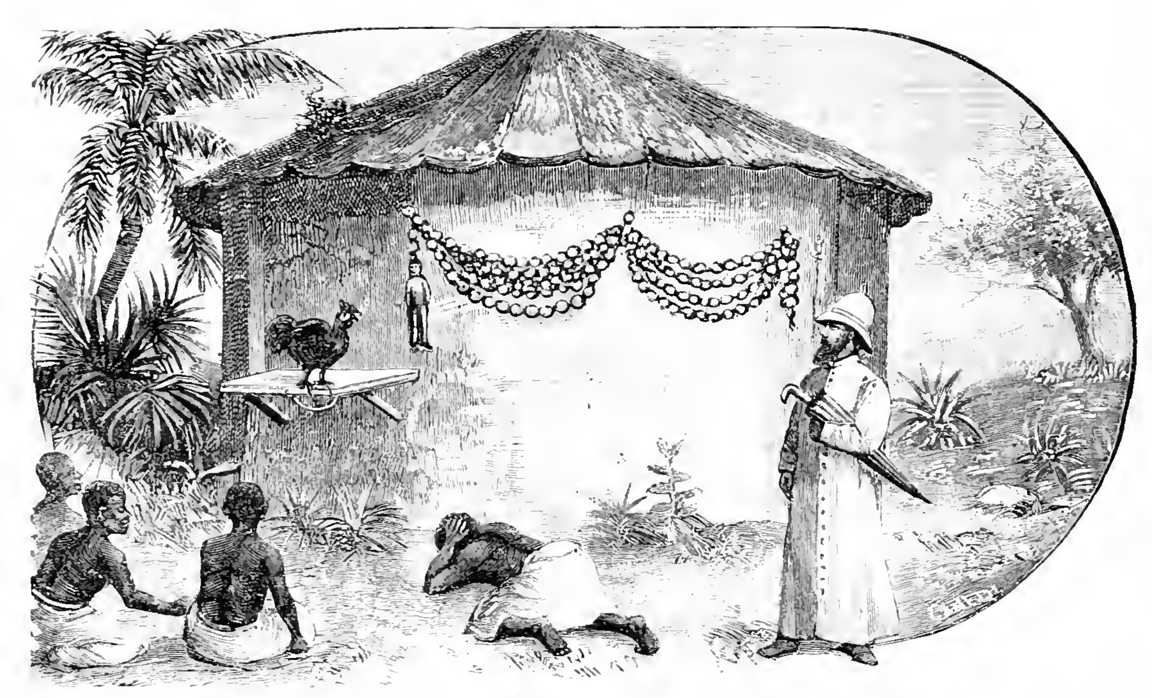
TUNISIE. — FEMME TROGLODYTE DE HADÈGE, CHEZ LES MATMATA, AVEC LA CROIX SUR LE FRONT; d'après une photographie de M. BAURON (Voir page 280).

Je ne sais où s'arrête la gradation; il est à croire qu'en montant dans le royaume du nord, je trouverai des coquetteries d'un nouveau genre. Pauvres filles d'Eve !... Elles s'imaginent par là attirer l'attention et plaire ; elles ne réussissent qu'à se défigurer. Jeunes gens et jeunes filles portent au cou retombant sur la poitrine de longs chapelets

de perles aux couleurs voyantes, rouges, bleues, blanches.

Les noirs sont, en général, gais et insouciants ; ils se réunissent souvent sur les places publiques ou dans les cours intérieures pour y chanter et danser : ils sont toujours en fête. Ici, ils ne font pas exception à la règle. A mon arrivée à Irundji, des chants rythmés et des battements de mains cadencés, accompagnés du bruit sourd du tambour, sortaient d'une maison voisine de la mienne : on y célébrait des funérailles. La sérénade continua toute la soirée et toute la nuit. A divers intervalles, les vibrations tremblantes et énervées qui succédaient aux accents presque enthousiastes de la veille, me firent espérer que non seulement la fatigue et le sommeil, mais encore les nombreuses libations de tafia distribuées généreusement aux chanteurs et aux chanteuses, allaient mettre un terme à la fête ; mais non, jusqu'au petit jour, il me fut impossible de fermer l'œil.

Atodjou, le lari de Kétou, qui m'accompagnait depuis Porto-Novo, se passait en bandoulière, toutes les fois que nous nous mettions en marche, une sorte d'écharpe composée d'une demi-douzaine de chapelets de cauris blancs, réunis sous le bras par une grossière statuette en ivoire. Il semblait être très fier de son écharpe et en prendre grand soin ; les vieilles qui s'agenouillaient devant lui pour adresser le salut dû à son rang comme représentant du roi, ne manquaient jamais de passer les mains ou de s'appuyer le front sur ladite écharpe, de laquelle devait s'échapper une vertu mystérieuse. Quand nous nous arrêtions dans un village, le lari l'accrochait respectueusement dans l'endroit le plus propre et le plus convenable du logis,



COTE DE BÉNIN. — LE LARI SE PROSTERNANT DEVANT LA STATUETTE QUI RETIENT LE COLLIER ; d'après un dessin du R. P. PIED (Voir le texte).

plaçant parfois une noix de cola sur la tête du bonhomme.

C'était sans doute un fétiche protecteur des voyageurs ; car, le lendemain de notre arrivée à Irundji, après avoir accroché son écharpe au mur du hangar, en ayant bien soin de l'écarter et de l'étendre, de manière à mettre la statuette en évidence, il déposa devant elle un coq attaché par les pattes, se prosterna à plusieurs reprises, toucha le sol du front, baisa la terre, éleva les mains vers elle, fit l'offrande de son coq et marmotta des prières. Il se mit alors en devoir d'égorger la victime, en fit jaillir le sang sur le petit fétiche, arracha quelques plumes qu'il colla sur lui au moyen du sang coagulé, fit de ferventes protestations, baisa de nouveau la terre et murmura encore des prières (voir la gravure ci-dessus).

Le sacrifice étant fini, il s'assit par terre, le coq entre les jambes, et me regarda d'un air satisfait. Je me mis à sourire ; il fit de même et me dit qu'il venait de remercier le fétiche pour la protection qu'il lui avait accordée pendant son voyage.

Je lui fis observer que ce n'était pas le fétiche, mais le Bon Dieu qu'il fallait remercier ; ce à quoi il me répondit qu'il ne connaissait pas d'autre manière d'exprimer sa reconnaissance et de mériter protection pour une autre fois, simplicité touchante dont le démon profite pour maintenir ces pauvres gens dans des pratiques superstitieuses et dont ils ne pourront se défaire sans une grâce spéciale. Dieu veuille avoir pitié de ce pauvre homme, qui m'a été si dévoué ! il apprécie certainement la différence qui existe entre la vie et les œuvres du missionnaire et celle des autres Blancs. Je ne crois pas qu'il eût jamais fait pour un autre ce qu'il a fait pour moi.

Le soir, je fis une promenade aux environs du village. A l'est d'Igourah, coule la rivière Iyerva, qui a une longueur de vingt mètres ; elle est traversée par la route de Kétou à

Abeokuta. Un peu au-dessous d'Igourah, elle se réunit à la rivière d'Iddi pour former l'Apako qui se déverse dans la rivière d'Agileté ou d'Addo.

A un kilomètre au nord-nord-ouest d'Irundji, se trouve le village d'Iggan dont les maisons, plus spacieuses et mieux construites que celles d'Irundji, indiquent une existence plus ancienne et une population plus stable. Le chef est un brave homme d'une soixantaine d'années, grand, droit, bien bâti, à la figure ouverte et à l'air intrépide; c'est le premier chasseur de Kétou, il est renommé dans tout le royaume pour son adresse et sa bravoure. Il me fit cadeau de trois poules.

J'aurais voulu partir le jeudi, ou au plus tard le vendredi 27, mais impossible. Sous un prétexte ou sous un autre, le roi voulut me retenir; et, comme je n'étais pas chez moi, que je ne pouvais m'aventurer dans le pays sans guide, et que d'ailleurs Féhétona subvenait largement à la nourriture de mes hommes, je ne pus faire autrement que de me rendre à son désir. Il me dit qu'il me confierait aux messagers qui lui avaient été envoyés par le roi d'Oyo, quinze jours auparavant et, qu'il leur adjoindrait son lari et un homme de confiance. La bande devait donc se composer, avec mes porteurs, de dix-sept hommes, armés les uns de fusils, les autres de flèches empoisonnées, mais tous tremblants de peur à la seule idée de rencontrer des Dahoméens.

Le vendredi soir, j'allai présenter mes hommages au roi et le remercier de son bon accueil; nous nous donnâmes rendez-vous à son ancienne capitale de Kétou.

(A suivre).

DE CARTHAGE AU SAHARA

Par M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

(Suite 1)

La population d'El-Hamma de Gabès. — Les Beni-Zid. — Les maisons. — Le retour et les adieux. — Le pays des Ksours. — L'Araad. — Les Lotophages. — Importance du défilé. — Les Troglodytes de Hadège. — Le Zagrit. — Les grottes. — Sidi Fatouche. — Mœurs des Matmata.

L'oasis d'El-Hamma, *Aquæ Tacapitanæ* des Romains, compte environ cent soixante-dix mille palmiers, de fort beaux jardins, où se trouvent de nombreux figuiers et grenadiers et aussi de la vigne. La population s'élève à deux mille cent habitants et se répartit en cinq groupes d'importance diverse. Elle est sédentaire, d'origine berbère, mélangée de sang romain. A El-Kesser, je remarque des jeunes gens, qui ont absolument le type français, et, sans leur costume, je les prendrais volontiers pour des compatriotes.

(1) Voir les numéros des 1er, 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19, 26 février, 4, 11, 18, 25 mars, 1er, 8, 15, 22 et 29 avril, 6, 13, 20, 27 mai, 3 juin, et la carte page 114.

A cette population permanente, il faut ajouter les deux mille nomades de la grande tribu des Beni-Zid, qui, pendant quatre ou cinq mois de l'année, viennent camper sur les bords de l'oasis, pour récolter leurs dattes, et ramènent leurs troupeaux des pâturages, épars sur les rives méridionales du Chott-el-Fedjedj.

Il y a cent quatre-vingts maisons, en général assez bien construites avec de beaux débris de moellons antiques. Cependant, près du vieux fort carré, tombant en ruines, et qui porte le nom de Bordj-el-Hamma, les indigènes se sont construit quelques masures sur le modèle des palais de Menzel. Des piliers, faits de blocs superposés, deux poutres transversales, mal équilibrées, une toiture en rames de palmiers, sont les principaux éléments de ces demeures hygiéniques, ouvertes au grand air: elles servent de transition entre la tente du nomade et la maison du sédentaire, et conviennent parfaitement aux Beni-Zid, dont la vie tient de deux genres. (Voir la gravure page 283).

A côté de ce bordj sont les ruines des anciens Thermes. Deux grandes piscines et quatre sources d'eau chaudes ont encore de nombreux fervents La température des sources sulfureuses est à quarante-sept degrés. Sous la kouba qui les abrite, le baigneur transpire à larges gouttes, et je prends un bain de vapeur avant d'entrer dans l'onde cristalline.

Les longues conférences de M. l'abbé Raoul, la vive sympathie dont il est l'objet de la part des musulmans, qui escortent notre voiture, les marques de vénération qu'on lui prodigue, retardent le retour. Il est nuit depuis longtemps que nous sommes encore dans la plaine, cahotés au galop des chevaux. Le cocher nègre les mène à travers la brousse, comme si nous étions sur une belle route de France.

Le souper n'en est pas moins gai, à *l'Hôtel de l'Oasis*. Cependant une ombre de tristesse passe sur nos fronts Nous allons nous séparer.

Mes deux compagnons songent à retourner à Tunis par la mer, pour aller chasser en Kabylie. Je les quitte le cœur serré et l'œil humide. MM. les officiers me proposent de pousser ma course dans le massif montagneux des Matmata, de traverser le pays des Ksours, d'inspecter les grottes des Troglodytes, de visiter les greniers de Métameur et de Médenine, d'atteindre le poste extrême de Foum-Tatahouine, de grimper jusqu'aux rochers de Beni-Barka, de Chenini, de Douiret, sur les confins du Sahara, et de constater comment les Berbères du Sud abritent contre les razzias des Touaregs leurs récoltes et leurs provisions.

« Cette région, disent-ils, est encore inexplorée; vous y verrez des usages tout à fait particuliers et caractéristiques et une configuration du sol absolument singulière. »

On m'assure des guides qui se relayeront de poste en poste. Ici je partagerai la tente des officiers, et dans la montagne je recevrai la diffa des kaïds. Le voyage ne peut se faire qu'à cheval, avec des étapes qui varient de quarante à quatre-vingts kilomètres.

M. Fournier la Boursie, interprète au tribunal, homme charmant, instruit, modeste et dévoué, s'offre à m'accompagner jusqu'au village des Troglodytes, à Hadège. D'ailleurs, M. Keck, mon excellent ami, qui a tracé mon

itinéraire et à la recommandation de qui je dois tous ces actes de courtoisie et de bienveillance, commande le poste de Foum-Tatahouine. Dussé-je avoir ailleurs quelques difficultés, je suis sûr d'être, au moins là, parfaitement accueilli.

J'accepte. Le lendemain, M. Fournier et un spahi, dû à l'obligeance du capitaine Simon, viennent me prendre de grand matin à l'*Hôtel de l'Oasis*.

Disons un mot de la région. Jetez les yeux sur une carte un peu développée du nord de l'Afrique. Vous remarquez au sud de Gabès, à vingt lieues du littoral, une chaîne abrupte comme une muraille, qui se dirige vers l'ouest et sépare les Chotts du Sahara. Elle traverse le Nefzaoua, archipel d'oasis, qui contient une quarantaine de villages, trois cent mille palmiers et vingt mille habitants. Kebilli en est la capitale.

Cette chaîne se prolonge vers le sud, au-delà de Douïret, et forme l'escarpe du plateau saharien. C'est un enchevêtrement de collines calcaires, de marnes labourées par les pluies, de pitons arrondis, de précipices béants, de pentes rocailleuses, de pics taillés en biseau et de corniches effritées. Les points culminants atteignent cinq cents mètres de relief.

Le caractère particulier de ces montagnes est de présenter, du côté de la Méditerranée, une falaise escarpée, tandis que son versant occidental s'abaisse graduellement en échelons vers le Sahara.

La plaine, qui s'étend à la base de cette muraille et la mer, s'appelle l'Araad, le sol de labour, du latin *aranda*. Elle fut jadis fort riche ; elle est capable de l'être encore.

C'est l'antique patrie des Lotophages qui se nourrissaient, d'après Homère et Hérodote, du fruit du lotus, espèce de jujubier. Rien n'était alors comparable à la douceur de cet aliment. D'après Pline, les indigènes en fabriquaient une boisson enivrante. Les compagnons d'Ulysse, après en avoir goûté, ne voulaient plus retourner dans leur patrie. Ils étaient ivres, sans nul doute. Le héros, insensible à leurs larmes, les fit porter sur ses vaisseaux rapides et les fit solidement entraver à fond de cale.

Cette plaine des Lotophages, la terre labourable des Romains, l'Araad des Arabes, forme entre la mer et la montagne un défilé, qui a été la voie naturelle d'incursion des tribus de la Tripolitaine. Son rôle a été décisif dans l'histoire des invasions musulmanes. C'est dans ce couloir inévitable qu'elles sont venues se ruer successivement. Leurs efforts s'y sont renouvelés avec d'autant plus de violence que les aborigènes avaient plus de facilité pour se défendre dans la montagne et leur barrer la route.

Il suffit, pour s'en convaincre, de considérer le petit nombre de passages dans la chaîne, leur difficulté, la rareté des points d'eau et les positions inexpugnables des ksours ou forteresses qui gardent les uns et les autres.

Le pays des Ksours comprend toute la région montagneuse.

Ksour, Kasar, Ksar exprime l'idée de force et de puissance. Ce mot se trouve presque dans toutes les langues avec des formes diverses. Les Phéniciens en ont tiré Sour et Tyr, les Assyriens, Assur, Assour et Assuérus, le roi des forts ; les Grecs en ont fait Kaisar, les Latins, César, les Russes, Ksar. Les Espagnols, en le combinant avec l'article, ont obtenu Alcazar, la forteresse, le palais, et aussi Alcarazas, les amphores du palais.

Les Ksours sont constitués par des agglomérations d'édifices le plus souvent voûtés, nommés *rorfs*, irrégulièrement groupés autour d'un bâtiment principal, bordj, zaouia, minaret ou mosquée. Ils se présentent aussi sous la forme générale des villages arabes, mais toujours situés sur la crête et à proximité d'un col, ou même au sommet des pitons isolés.

Nous partons de Gabès au lever du soleil. Nous traversons Menzel et Sidi-Bou'l-Baba.

Nous piquons droit vers la montagne, à travers une plaine, ravinée çà et là, couverte le plus souvent d'herbes, de drènes, de jujubiers.

Nous rencontrons un Youdi, dont le mulet est chargé d'étoffes destinées aux Berbères. Après de nombreux galops, nous abordons les premières pentes du Djebel, aux formes sinueuses, aux vallons pleins de mystérieuses oasis, que l'œil découvre subitement. Nous avons franchi quarante kilomètres. Un groupe de tentes blanches s'abrite dans un pli de terrain. Elles sont aux soldats du lieutenant Leray et de l'interprète Amou.

« — Vous êtes dans un village de six cents âmes, me dit M. Fournier.

« — Où sont les maisons ? Je n'aperçois nulle trace d'habitation.

« — Prenez garde de ne pas tomber dans la cour de quelque demeure et de ne pas assommer une femme ou un enfant.

« — Comment voulez-vous que je tombe ? Je suis en plein champ.

« — Mais nullement. Vous êtes au centre du village de Hadège. »

En effet, j'aperçois soudain à mes pieds une fosse quadrangulaire, de quinze mètres environ de côté et profonde de huit à dix mètres. Au fond de cette cage, servant de cour à l'habitation troglodytique, sont plusieurs excavations, dont les trous noirs tachent la muraille de grès. Ce sont les chambres. Elles sont distribuées deux à deux sur chaque façade. Elles n'ont pas de fenêtre et ne reçoivent la lumière que par la porte d'entrée.

Un second rang d'appartements occupe le premier étage. On y monte à l'aide de marches taillées en saillie sur la paroi, et d'une corde, solidement fixée par le haut dans la roche et dont l'extrémité pend le long de l'ouverture souterraine. De grands couffins en tresses d'alfa sont appuyés les uns contre les autres au milieu de la cour. On les prendrait pour des ruches d'abeilles. Ils renferment des céréales. Des jarres en grès contiennent de l'huile, des olives, des dattes, des caroubes, du maïs. Des femmes travaillent et des enfants jouent au fond de la caverne. A notre aspect elles poussent des cris sauvages, nous lancent des imprécations et nous font signe de nous éloigner. M. Fournier les rassure. Quelques petits miroirs, que je lance à propos, achèvent de les apaiser et les font rire jusqu'aux oreilles. Elles nous saluent alors par le *zagrit*. Elles appliquent la paume de la main contre leur bouche, de façon que les doigts forment, près du nez, une sorte de tuyau ou cornet acoustique, et poussent un cri aigu, prolongé, modulé comme

une trille. L'arrivée d'un hôte de distinction, les noces, le retour d'une expédition heureuse, sont toujours salués par le zagrit.

Je trouve dans ce fait une nouvelle preuve de la persistance des anciens usages à travers les siècles, chez les peuples orientaux. Hérodote suppose que l'ὀλολυγή, le cri prolongé que les Grecs poussaient dans les fêtes d'Athénée, avait été, comme le culte de cette déesse, emprunté à la Libye. « Les femmes libyennes, dit-il, s'en servent souvent et d'une manière très agréable. »

Après vingt-cinq siècles écoulés, je constate que les descendants des Libyennes n'ont pas dégénéré et excellent toujours à lancer le zagrit de la joie, de la bienvenue, de la victoire.

A Hadège, la population paraît se rattacher plutôt à la famille éthiopienne. Elle est brune et n'a pas la conformation des types européens, aux cheveux blonds, si fréquents dans les autres villages. Les femmes portent leur robe fixée sur l'épaule droite par un anneau et une agrafe d'ivoire ou d'argent. Presque toutes gardent sur le front la croix en tatouage (Voir la gravure p. 289).

Elles préparent le repas et rôtissent un quartier de mouton, passé dans une tige de bois qu'elles font tourner sur un piquet, au-dessus du brasier allumé dans une des chambres. La fumée s'échappe par le haut de l'orifice, en léchant la muraille. Ces grottes se ressemblent par le plan général qui préside à leur excavation. La différence n'est que dans le nombre des cavernes et les détails de l'ameublement. Elles sont indépendantes les unes des autres, à une distance qui varie entre cinquante et deux cents mètres. Une tranchée profonde, cachée derrière un pli de terrain, ou creusée à la base d'un mamelon, se termine en un tunnel aboutissant dans la cour. Elle est sinueuse ou oblique et ne permet pas d'apercevoir du dehors les antres des troglodytes.

Un léger rebord du sol indique l'approche d'une fosse. Toutes ces excavations sont si habilement dissimulées qu'il serait très facile de tomber littéralement du ciel au sein d'une famille inconnue.

Les troglodytes occupent plusieurs villages : les principaux sont ceux de Hadège et de Tamerzed. Le *khalife*, Sidi Sassi Fatouche, a la réputation d'un homme de vertu. C'est un vieillard, voisin de la décrépitude. Ses deux fils ont la dignité de kaïd. Ce sont d'assez beaux hommes, mais d'une corpulence qui touche à l'obésité. Tous sont rasés et parlent avec éloquence. Ils ont le type des fellahs d'Égypte. Je les crois volontiers issus de ces Troglodytes éthiopiens, à qui les Garamantes faisaient la chasse. « Les Troglodytes éthiopiens, dit Hérodote, sont les plus légers et les plus vites de tous les peuples. Ils vivent de serpents, de lézards et autres reptiles. Ils parlent une langue qui n'a rien de commun avec celles des autres nations. »

Il est évident que les Matmata sont fixés dans leurs grottes depuis des siècles nombreux et qu'ils n'ont presque rien changé à leurs instincts et habitudes primitives. Ils ont tour à tour reçu l'Évangile et le Koran, sans abandonner complètement leurs superstitions et leur genre de vie. Leurs repaires sont l'asile inexpugnable de leur indépendance.

Sidi Fatouche envoie son fils Mansour nous saluer. A la tombée de la nuit, Mansour revient avec une lanterne. Il a revêtu un haïk de soie blanche et s'est coiffé d'un superbe turban. Des diamants brillent à son doigt. Il se plaint que mon spahi a manqué de respect à son père. Le cavalier est immédiatement privé de la part qu'il espérait de la diffa. Alors Mansour change de rôle et demande la grâce du condamné.

Il nous conduit à la grotte. Nous franchissons le couloir souterrain. Sidi Fatouche nous souhaite la bienvenue, nous baise la main et nous introduit dans son ténébreux palais. Une première chambre est réservée aux chevaux. La seconde, minutieusement bouchée, est celle où Sidi Fatouche a renfermé sa femme et ses servantes. La suivante nous est destinée. Elle a cinq mètres de largeur sur dix de longueur. La voûte, badigeonnée d'un lait de chaux, présente la forme d'une carène renversée. C'est la mappalia antique. Deux lits de camp sont dressés à droite et à gauche le long des parois.

Un large coffre, qui sert aussi de crédence, occupe le fond, et supporte un bougeoir, deux cuvettes et une cafetière en argent. Le sol est recouvert de nattes et de tapis de laine. L'air est sec, doux. Ces demeures sont véritablement agréables. Chaudes en hiver, elles sont fraîches en été et protègent les yeux contre l'intensité aveuglante du soleil.

Les Matmata sont compris dans le territoire des Ksours, qui s'étend du seuil de Gabès au Sahara et de Zarzis au Nefzaoua. Toute cette population des Ksours, très peu connue, présente une physionomie spéciale, excessivement intéressante. Pour jeter un peu de clarté sur la suite de mon récit, quelques notes explicatives sont nécessaires.

Le mot *Ksour*, pluriel de *ksar*, exprimant l'idée de force et de puissance, traduit à lui seul un genre de vie particulier. Les gens des Ksours abritent, en effet, leurs denrées et leurs produits derrière le rempart d'une forteresse, perchée sur un rocher presque inaccessible, comme à Chenini et Beni Barka, ou solidement bâtie dans la plaine, comme à Métameur et Médenine, ou cachée dans un pli de la montagne, comme à Hadège et Tamerzed. Ils se divisent en deux groupes, les Djebalia ou montagnards, et les Nomades, campant dans les terres basses. Les premiers sont de race berbère pure. Les seconds constituent une fédération de quatre classes, composées elles-mêmes de plusieurs tribus ; ils sont connus sous le nom générique de Ouerghemma ; ils sont de sang arabe, mêlé de sang berbère.

La population de la montagne est sédentaire, adonnée à l'agriculture et au commerce. Le territoire est peu fertile, à cause du manque de pluies. Les jardins, cultivés au fond d'une gorge, sont rares. Les cimes et les pentes, balayées sans trêve par le siroco ou brûlées par le soleil, restent nues, stériles, pantelantes et écorchées. L'eau manque. Les petites oasis, que les sources peu abondantes permettent d'arroser, ne produisent guère en figues, olives et dattes que le strict nécessaire. Quand il pleut, les céréales donnent des moissons superbes. Mais la pluie est un phénomène aussi extraordinaire qu'elle est chose précieuse.

Aussi l'ouiba, qui sert d'unité de mesure pour les céréales, varie-t-elle dans ses dimensions, suivant le degré

de richesse de la région. Dans la vallée de la Medjerdah, le grenier de la Tunisie, l'ouïba pèse de 50 à 60 kilogrammes. A Tunis, elle en représente 25; à Gabès, 12; à Douïret, Beni-Barka, Chenini, elle n'est plus que de 4 à 6. Les prix ne suivent pas l'échelle de la capacité. Il ressort de ces différences que les indigènes de la montagne ne peuvent acheter ni vendre autant de céréales que ceux de la plaine, et qu'ils sont beaucoup plus pauvres.

Mais ce sont d'infatigables travailleurs. Ils font de vrais prodiges pour arracher au sol ingrat une maigre pitance. Chaque année, un grand nombre abandonnent le pays. Ils vont dans les villes du littoral, à Gabès, Sfax, Sousse, Tunis et même en Algérie, exercer les petits métiers de portefaix, cireurs de bottes, crieurs de journaux, garçons de bain et surtout de cuisiniers. Ceux de Douïret et de Chenini jouissent même d'une certaine réputation dans les bonnes maisons et les principaux hôtels de la Régence. A Médénine, chez le commandant Rébillet, nous avons constaté la présence d'un Vatel, originaire de Chenini et qui a servi, sous Pie IX, dans les cuisines du Vatican.

Les Matmata forment un groupe assez compact dans le même massif montagneux. Presque tous sont troglodytes et vivent mieux dans leurs cavernes que les nomades sous la tente. Les gens de Chenini, de Douïret, de Guermessa sont cantonnés sur des sommets arides, où ils abritent leurs provisions et d'où ils surveillent les mouvements des cavaliers en quête de razzia. Enfin quelques-uns s'attachent à un piton isolé dans la plaine et vivent au milieu de nomades, sans se mêler à eux, comme à Beni-Barka, à Tunkett, à Gédrah.

Avant l'occupation, dès que les Djebalia s'éloignaient de leurs nids d'aigle, ils tombaient sous la coupe des nomades, qui les traitaient en serfs taillables et corvéables à merci. Cette suzeraineté dégénéra bientôt en tyrannie et aurait fatalement amené la complète disparition des montagnards. Déjà, au sud de Foum-Tatahouine, j'ai vu plusieurs sommets abandonnés, qui furent jadis des villages berbères, dont quelques-uns, à en juger par l'étendue des ruines, ont dû être très prospères. Tels sont ceux de Dhriba, de Beni-Guendil, de Maatous, de Bregga. Leurs habitants se sont réfugiés dans le nord de la Tunisie, à Douïret, chez les Matmata et même en Kabylie. Ils ont conservé les titres de propriété de leurs ancêtres, qui remontent à six ou sept siècles. Comme la loi musulmane ne permet pas la prescription, c'est à l'aide de ces titres que les anciens propriétaires de Dhrida cherchent, en ce moment, à réoccuper leur village.

Avant l'arrivée des Français, chaque famille des Djebalia était obligée de se mettre sous la protection d'un kébir, ou notable des Ouerghemma. Elle lui abandonnait une partie de sa récolte, de ses produits, de ses troupeaux, ne traitait aucune affaire et ne contractait aucune alliance sans l'assentiment du seigneur. Les chameaux, les chèvres, les chevaux et les moutons portaient la marque de la tribu à laquelle appartenait le protecteur. Un Djebalia ne pouvait même marier son fils ou sa fille contre le bon plaisir du nomade. Ce système de vassalité à outrance tendait à la ruine des montagnards. Aujourd'hui ils tentent de reconquérir leur indépendance. Grâce à la protection des Français, ils ont pu se soustraire à la dure tutelle des Ouerghemma : ils relèvent la tête et traitent d'égal à égal avec leurs anciens oppresseurs. Si mon spahi s'est montré peu respectueux à l'égard de Sidi Fatouche et a mérité une punition, c'est qu'il est nomade et que Sidi Fatouche, tout khalife qu'il est, lui paraît peu digne d'égards. Il n'a pas craint de lui dire insolemment que lui, Sakri, cavalier, pouvait plus avec son seul petit doigt que Sidi Fatouche avec tout son khalifat.

(A suivre).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

Anonyme de Chevrières, diocèse de Lyon	2
Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*	10
» » »	2
» » »	2
Au nom de défunt Frère Mathias Bontoux »	100
Anonyme de Baccarat, ddiocèse de Nancy, demande de prières.	10

Pour les missions les plus nécessiteuses (Victoria Nyanza).

H. G., de Clermont-Ferrand, reconnaissance pour une grâce obtenue	20
Anonyme de Paris, avec demande de prières	4
M. l'abbé Lubiez-Rowicki, à Montpellier, demande de prières.	5

A Mgr Pineau (Tonkin méridional).

M. M. diocèse d'Arras, demande de prières pour de chers défunts	50

Pour les PP. de la Trappe de N.-D. de la Consolation, à Péking.

Mme la marquise de Maillardoz, à Fribourg	100

A Mgr Midon, évêque d'Osaka, pour son orphelinat.

C. C. C., à Grenoble	20
Abbé Léon Charaux, à Lunéville, diocèse de Nancy	15
M. Victor Charaux, à Lille, diocèse de Cambrai	15
Mme Bertholon, à Lyon	10

A M. Corre, à Kummamoto (Japon méridional).

C. C., à Grenoble	10
Anonyme, diocèse de Vannes	100

Pour les missions de Nagasaki.

Anonyme, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*	2

A Mgr Livinhac, pour la défense des catholiques et des missionnaires dans l'Uganda.

Au nom et en mémoire du comte Hermann de Stainlein-Saalenstein	12.000

A Mgr Hirth, pour les missions de l'Uganda.

Anonyme du diocèse de Clermont	25
M. M., diocèse d'Arras, demande prières pour de chers défunts	100
Anonyme, diocèse de Vannes	100
Anonyme de Lyon	5
M. Bertholon, à Lyon	20

Au même pour le rachat d'enfants à baptiser sous les noms de Louis, Élise, Rosa, Philomène, Valentin, Henri et Louis.

Une abonnée de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers, avec demande de prières	100

Au même pour le baptême d'un petit païen sous le nom de Jean-Baptiste.

Anonyme de Chevrières, diocèse de Lyon	3

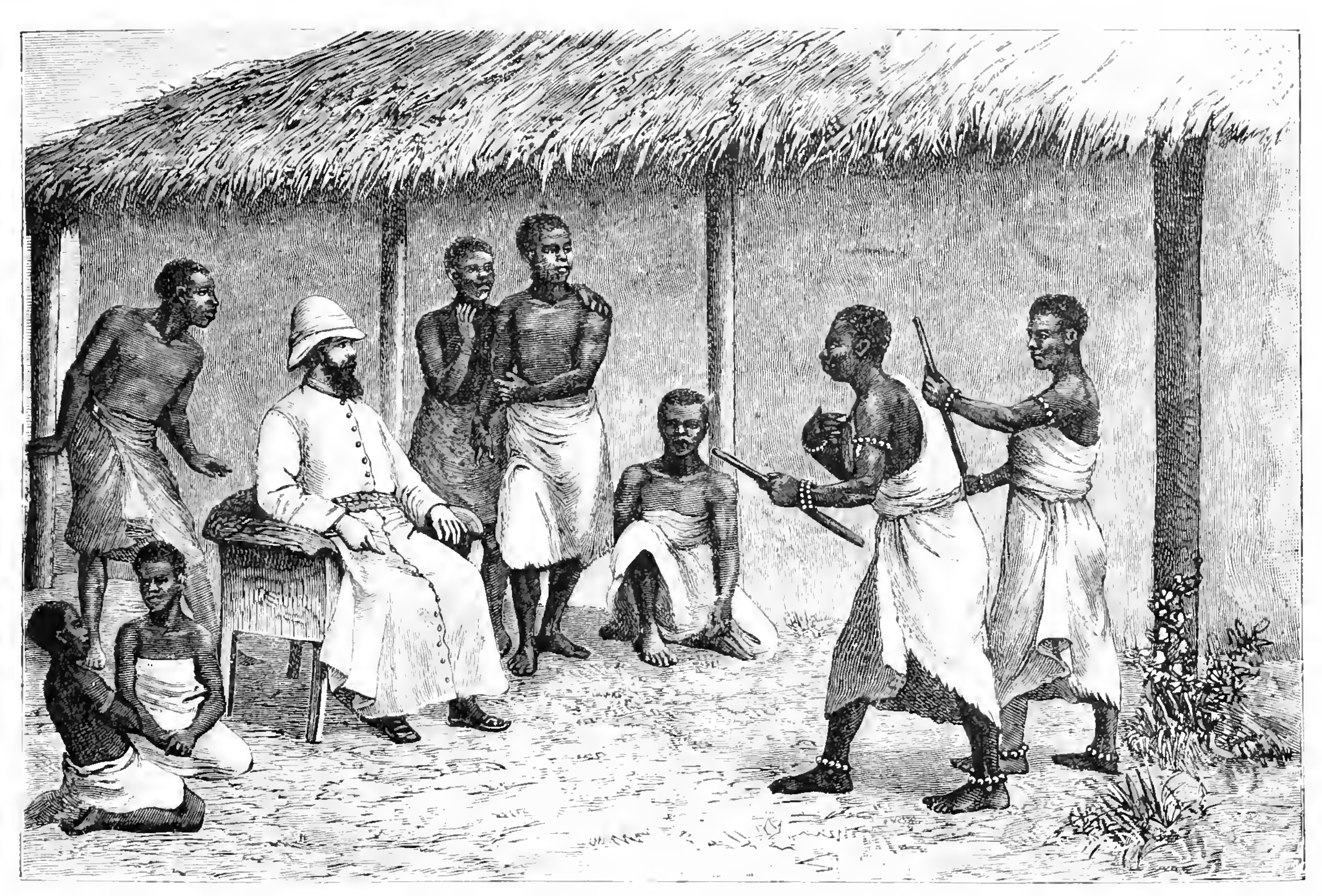
Pour la mission du Cunène.

M. M., diocèse d'Arras, demande de prières pour de chers défunts	50

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



COTE DE BENIN (*Afrique occidentale*). — FÉTICHEUSES VENANT SALUER LE *Féticheur* DES BLANCS; d'après un dessin du R. P. PIED (Voir page 302).

CORRESPONDANCE

ARIZONA (Etats-Unis).

Retraite ecclésiastique annuelle et premier Synode diocésain.

Au milieu des fatigues quotidiennes de son dur apostolat soit parmi les émigrés, colons ou mineurs, soit parmi les Yankees, qui peuplent les solitudes du Far-West américain, l'homme de Dieu a besoin de retremper ses forces et son zèle; une fois par an, il se retrouve au foyer de la famille, sous le toit de son évêque. La lettre suivante donne sur l'une de ces fraternelles réunions des détails du plus touchant intérêt.

LETTRE DE M. GRANJON, MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE.

Tucson, 8 mai 1892.

La dernière semaine de janvier 1892 marquera dans les fastes de la mission d'Arizona.

Chaque année, les missionnaires les plus voisins de la ville de Tucson, où Mgr. Bourgade a sa résidence, ont coutume de se réunir auprès de leur évêque pour suivre, sous sa direction, les exercices de la retraite spirituelle. Cette fois, tout le clergé du Vicariat, qui comprend le vaste territoire de l'Arizona, l'extrême sud du Nouveau-Mexique et un comté de l'État du Texas, avait été convoqué à une réunion extraordinaire. La retraite pastorale devait être suivie de la tenue du premier synode d'Arizona.

Un choix heureux avait fixé pour l'ouverture de la retraite, le 25 janvier, fête de la Conversion de saint Paul, patron et modèle des apôtres de tous les temps.

*
* *

Pendant la journée, de tous les points de l'horizon arrivèrent les missionnaires. Quelques-uns avaient eu d'énormes distances à franchir ; mais le bonheur de se revoir faisait oublier la fatigue, et le soir, lorsque, à l'heure du souper, l'évêque put contempler autour de lui, assis à la table de famille, ses enfants et coadjuteurs dans la carrière apostolique, un sentiment de joie toute paternelle remplit son cœur. En quelques instants les jeunes missionnaires avaient fait connaissance avec les anciens. Tous, ou à peu près, étaient fils de la vieille France ; tous travaillaient à une œuvre commune, dans le même coin perdu du Far-West américain : que

fallait-il de plus pour fondre leurs âmes en une seule et réaliser le *Cor unum et anima una* dont parlent les Ecritures ? Aussi une joie expansive régna-t-elle durant toute la semaine, et, s'il est vrai qu'un saint triste est un triste saint, certes, jamais maxime ne fut mieux comprise et plus consciencieusement observée.

* * *

Le même soir, après la bénédiction du Saint-Sacrement, Mgr Chapelle, ancien pasteur de l'église Saint-Mathieu, à Washington, et récemment élu coadjuteur de l'archevêque de Santa-Fé (Nouveau-Mexique), ouvrit officiellement les exercices spirituels par une de ces allocutions, riches de vues élevées et de conseils pratiques, qui furent l'aliment généreux dont il nourrit et fortifia nos âmes durant ces jours de recueillement.

Mgr Chapelle est Français de naissance. Il aborda en Amérique au printemps de sa jeunesse, et reçut au séminaire de Baltimore sa formation cléricale. Aujourd'hui son nom est connu et révéré sur toute l'étendue du continent américain. A une science profonde et à une expérience consommée il unit l'humilité recommandée par l'Evangile et l'ardeur d'un apôtre. La florissante Université catholique de Washington le compte au nombre de ses illustres conférenciers et parmi les plus vaillants et les plus sages de ses organisateurs.

Quatre fois par jour le prélat nous adressait la parole, et cette parole, exprimée dans la douce langue maternelle qui ne s'oublie jamais, nous réconfortait et tombait sur nos âmes comme une rosée du ciel. Le reste de la journée était occupé par ces exercices pieux dont la plupart d'entre nous avaient appris la méthode sous la forte discipline des séminaires de France. On eût dit une communauté sulpicienne transportée au fond de l'Amérique.

Et lorsque, à midi et le soir, le moment de la récréation était venu, les langues se déliaient. Les vieux missionnaires disaient les temps anciens où, pionniers intrépides de l'Evangile, travailleurs de la première heure, ils traversaient en caravanes les grandes prairies du Kansas et les solitudes du Nouveau-Mexique, pour gagner la lointaine mission d'Arizona, où Indiens et Mexicains régnaient encore en maîtres ; puis, les courses laborieuses à travers les immenses paroisses, sous un ciel de feu, le jour, et, la nuit, dans le campement, au milieu du désert, l'arme au poing, pour parer aux surprises hostiles ; enfin, les développements graduels de la mission, la marche rapide de la civilisation de l'Est vers ces contrées arides.... Et les jeunes, les derniers venus, aux récits de ces vétérans vénérables, blanchis sous le harnois, sentaient le feu d'une noble ardeur courir dans leurs veines et ranimer leurs espérances de conquête. La gaieté franche des enfants de Dieu soutenait l'entrain; les anciens se trouvaient rajeunis ; à ces bons soldats du Christ s'appliquait littéralement la parole du Psalmiste : « *Renovabitur ut aquilæ juventus tua.* » Ainsi s'écoulèrent les jours de la retraite, et à tous ils parurent bien courts.

* * *

Le matin du 30 janvier eut lieu, dans l'église cathédrale de Saint-Augustin, la célébration solennelle du Synode. Elle avait été préparée la veille par deux sessions préliminaires, où les divers articles projetés avaient été passés en revue en présence des missionnaires assemblés.

La cérémonie s'ouvrit par la messe du Saint-Esprit, célébrée par le vicaire apostolique, Mgr Bourgade. Suivirent par ordre les nombreux rites prescrits par la liturgie en pareille circonstance. Enfin, les notes du *Te Deum* éclatèrent triomphantes... Un acte important venait d'être accompli dans l'histoire du vicariat. Des statuts précis étaient formellement établis, avançant ainsi d'un degré l'organisation hiérarchique de la Mission et son acheminement vers la grande unité canonique, conformément à l'esprit de l'Eglise.

Le soir, la cérémonie de la rénovation des promesses cléricales réunit de nouveau les missionnaires au pied de l'autel. Tour à tour, entre les mains de Mgr Chapelle, le vicaire apostolique d'abord, les prêtres ensuite, renouvelèrent le beau serment qui les lie au service de l'Eglise et au joug suave du Seigneur. Pour le missionnaire surtout, qui a tout quitté à l'appel d'En-Haut, ces paroles ont une signification sublime et une saisissante éloquence. « C'est vous, ô Seigneur, que j'ai choisi pour mon héritage ; vous qui me rendrez tous les biens que j'ai laissés pour vous servir sur la terre que vous m'avez montrée. » Cette double promesse, promesse de fidélité de la part du missionnaire, promesse d'une récompense magnifique de la part de son Dieu : voilà tout le secret de la vie apostolique.

* * *

Il arrive parfois, dans ce singulier pays des Etats-Unis, où la fièvre des affaires, l'*auri sacra fames*, dévore les individus avec la violence d'une contagion universelle, de rencontrer, surtout parmi les protestants, des esprits qui s'étonnent de nous voir ici; notre mode d'existence déconcerte leurs conceptions éminemment pratiques de la vie humaine ; le mobile qui nous anime leur échappe. Essayez de leur donner le mot de l'énigme, ils vous répondront par un sourire d'incrédulité. Il y a là dessous un secret, pensent-ils. Oui, un secret, en effet, pour quiconque n'a jamais élevé son regard au-dessus des bas intérêts de ce monde et n'a jamais compris le grand mot de saint Paul : la folie de la Croix. Mais ce secret

fait toute la richesse du missionnaire. Il le garde précieusement au fond du cœur, entre son Dieu et lui. C'est la flamme qui entretient son ardeur et relève incessamment son courage, son unique bonheur ici-bas et le gage de sa plus chère espérance pour l'éternité.

∴

La ville de Tucson a l'avantage de posséder une Société de Saint-Vincent-de-Paul, qui, sous la direction de dames dévouées, secourt annuellement nombre de familles pauvres, notamment parmi la population mexicaine. Une séance publique musicale et oratoire, suivie d'une loterie, avait été préparée ; les recettes devaient aller au trésor de la Société. Devant un immense auditoire, où l'élément protestant abondait, Mgr Chapelle prononça en anglais une conférence magistrale sur « l'Historique de la charité et l'amour du pauvre dans l'Eglise catholique ».

L'Américain est très sensible aux charmes d'une parole éloquente. Avec la largeur d'esprit qui le caractérise, il accueille la vérité, d'où qu'elle vienne. S'il n'a pas toujours le courage d'y conformer sa conduite, il a, du moins, la loyauté de la reconnaître partout où elle se manifeste, et de l'applaudir sincèrement. Ce fut le cas, ce soir-là. Le chiffre élevé de la recette en est la preuve et, le lendemain, la presse protestante se répandit en éloges et en témoignages d'admiration pour « cette grande Eglise catholique, dont les œuvres sublimes et fécondes n'étonnent plus, si l'on considère le mérite des hommes qu'elle sait mettre à sa tête et l'excellence des chefs qui la gouvernent. »

∴

Avec le dimanche, 31 janvier, vint l'heure de la séparation. Il s'agissait auparavant de clore en bonne forme cette série d'événements, dont Tucson conservera longtemps le souvenir. A neuf heures et demie, une grand'messe pontificale fut célébrée à l'église paroissiale, avec toute la pompe possible dans une pauvre église de mission. Assurément, les riches cités de notre voisine aux mines d'or, la Californie, et les somptueuses cathédrales des Etats de l'Est n'eussent rien trouvé à envier dans notre modeste cérémonial. Ce fut, cependant, une solennité sans précédent dans le vicariat. Tous les missionnaires réunis entonnèrent avec une mâle vigueur l'immortelle Messe royale de Dumont, doux souvenir du vieux pays. Après l'Evangile, Mgr Bourgade s'adressa en espagnol au grand concours de fidèles accourus pour prendre part à la fête. S'inspirant de la présence des nombreux prêtres qui remplissaient le sanctuaire, l'orateur retraça les grandeurs du sacerdoce catholique et les devoirs des fidèles envers leurs pasteurs. A ces paroles entraînantes, l'émotion se lisait sur ces rudes figures bronzées de Mexicains. Tous les cœurs vibraient à l'unisson. Nul doute que cette prédication puissante n'ait laissé des traces profondes dans ces âmes foncièrement religieuses. A l'issue de la messe, évêques et missionnaires unirent leurs voix pour chanter un cantique à la *Reina del Cielo*, et mettre sous sa protection la reprise de leurs travaux apostoliques.

Après une dernière agape fraternelle, la dispersion de la petite communauté commença. Les uns retournèrent à leurs ouailles sur les bords du Rio Grande ; d'autres s'acheminèrent vers les déserts sablonneux d'Yuma, tandis que, remontant au nord, celui-ci regagnait ses forêts de sapins, et celui-là revenait, sur les confins du Mexique, aux régions minières du sud, avec leurs montagnes âpres et dénudées, qui livrent aux mineurs de toutes races et de toutes langues l'argent et le cuivre recelés dans leur sein.

Seuls, hélas ! les pauvres Indiens, les milliers d'Indiens qui peuplent les réserves d'Arizona, ne virent point arriver au milieu d'eux les « chefs de la prière ». Pour entreprendre l'évangélisation des débris de ces grandes races autochthones, il faudrait deux choses: des hommes et des ressources. Ces deux facteurs inséparables manquent à la mission d'Arizona, à peine sortie du berceau. Combien de temps encore l'infortuné Peau-Rouge, traqué comme une bête fauve par les races nouvelles et parqué dans une enceinte qu'il ne doit pas franchir, gémira-t-il sans consolation sur les ruines de sa liberté, cette liberté si chère, que les « faces pâles » lui ont ravie, sans rien mettre en son cœur à la place ? Dieu le sait, et sa miséricorde sans doute y pourvoira à son heure. Mais il n'est pas moins certain que, dans les voies ordinaires de la Providence, il faut, pour l'accomplissement des œuvres de Dieu en ce monde, la double coopération, matérielle et morale, des privilégiés de la civilisation chrétienne. Aussi bien, il est grand temps de porter enfin la charrue sur ce sol vierge. Il y a lieu de se hâter. Les calculs de la statistique accusent l'extinction rapide de ces vieilles races décimées. Le jour n'est peut-être pas très éloigné où le dernier *wigwam* aura abrité le dernier Indien de nos déserts. Si, comme tout l'indique, ces pauvres sauvages déconcertés, abattus et languissant sous la domination de l'envahisseur étranger, doivent bientôt disparaître, que, du moins, les consolantes lumières de la foi et les espérances d'un monde meilleur viennent, sans tarder, adoucir l'amertume de leur triste destinée et donner à Dieu les derniers représentants de ces tribus agonisantes ! Daigne le divin Pasteur susciter quelques-unes de ces âmes généreuses pour qui l'aumône est une joie et le sacrifice un besoin et qui, touchés de sympathie pour cette portion délaissée du troupeau, se prennent de la méritoire ambition de lui ouvrir les portes du bercail!

INFORMATIONS DIVERSES

France. — Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié le nom du R. P. Gallen, des Missions Africaines de Lyon, à qui notre Bulletin a été redevable de pittoresques dessins et de très intéressantes relations. Missionnaire en Égypte, compagnon du R. P. Jullien dans plusieurs savantes excursions, puis délégué de notre Œuvre au Mexique, le R. P. Gallen s'est dévoué aux travaux de l'apostolat avec un zèle qui a compromis sa santé et l'a forcé de revenir momentanément dans son pays natal du Morbihan.

L'année dernière, au mois de janvier, ses compatriotes de Sauzon, dans l'île de Belle-Ile, l'avaient nommé maire et choisi par acclamation pour remplacer en cette qualité son vénérable père à qui il venait de fermer les yeux. Aux dernières élections municipales, la liste du R. P. Gallen a passé tout entière et c'est encore lui qui, à la vive satisfaction des Sauzonnais, a été chargé d'administrer la commune pendant quatre années.

Paris. — Nous apprenons avec plaisir que le vœu en faveur des missions étrangères, des *Annales de la Propagation de la Foi* et des *Missions catholiques*, émis par la vingt-unième Assemblée des catholiques et dont nous avons cité la teneur dans un de nos derniers numéros (p. 278), a été voté sur la proposition du R. P. Le Roy. Que l'éminent missionnaire du Zanguebar, devenu depuis évêque et vicaire apostolique des Deux-Guinées (1), que Mgr Le Roy veuille bien agréer l'expression de notre respectueuse reconnaissance !

Perse. — Le R. P. Athanase Tiroyan, Mekhitariste, missionnaire apostolique, nous écrit de Savoura :

« Vous savez avec quel zèle mon prédécesseur, le P. Sérapion Baronian, de sainte mémoire, victime de la haine de l'évêque schismatique de Tauris, avait travaillé dans l'intérêt de notre sainte foi avec ses deux compagnons. C'est au prix de fatigues et de privations inouïes, qu'il a réussi à soutenir deux écoles, l'une à Savoura, l'autre à Malhasan. Il avait aussi formé à Savoura un petit séminaire pour pouvoir propager plus efficacement la foi catholique.

« Grâce à son zèle, le P. Sérapion avait pu en peu d'années bâtir une église à Savoura. Il avait commencé aussi et presque terminé une maison pour nos missionnaires, qui jusqu'alors vivaient dans des chambres ou plutôt dans des cabanes obscures, humides et malsaines.

« Dieu a visiblement béni l'œuvre si sainte entreprise par son serviteur. Plusieurs villages me demandent un prêtre, une école, une chapelle, trois choses bien indispensables. Mais vous connaissez l'extrême misère des pauvres habitants de ce pays et par conséquent leur impuissance à nous venir en aide. Ayez pitié de nous ! »

Bengale occidental (*Hindoustan*). — Un missionnaire Jésuite écrit de Calcutta :

« Dans le cours de l'année 1859, la Mission du Bengale occidental fut confiée, par la Congrégation romaine de la Propagande, à la province belge de la Compagnie de Jésus. En 1886, la hiérarchie catholique fut établie dans l'Inde anglaise et le vicariat apostolique du Bengale occidental devint l'archevêché de Calcutta.

« Le diocèse s'étend actuellement sur un territoire égal à sept fois celui de la Belgique. De l'est à l'ouest, il mesure six cent cinquante kilomètres, et du nord au sud, du Sikkim au fleuve Mahanaddi, sept cent soixante-dix kilomètres.

« Dans cette immense circonscription ecclésiastique vivent vingt et un millions d'hommes, le tiers à peu près de la population totale du Bengale, sous la houlette pastorale d'un Belge, Mgr Paul Goethals, de la Compagnie de Jésus, né à Courtrai, le 11 novembre 1832. Le nombre des catholiques dépasse 55,000. Il y a 175 églises ou chapelles.

« Le clergé de l'archidiocèse de Calcutta ne se compose que de Jésuites belges, sauf six nés dans l'Inde.

« Des membres de ce clergé, les uns ont leur tâche dans les paroisses de Calcutta, ou dans les collèges : les autres, dans l'œuvre des missions proprement dites. Et c'est vraiment admirable que le courage de ces ouvriers évangéliques ne soit point trahi par leur petit nombre ; car des 141 religieux employés dans le diocèse, il n'y a que 79 prêtres ; les autres sont 39 scolastiques plus ou moins rapprochés de la prêtrise, et 23 Frères coadjuteurs. De ces 79 prêtres, 22 sont à Calcutta, 12 à Kurseong et à Darjeeling ; il n'en reste donc que 45 pour les missions de l'intérieur. Or, il se produit en ce moment, dans ces missions et surtout dans celles du Chota-Nagpore, un admirable mouvement vers la religion de Jésus-Christ. Bientôt, on l'espère, il y aura dans cette province cent mille âmes régénérées par le baptême.

« Les missionnaires sont trop peu nombreux pour instruire en particulier les néophytes. Heureusement le catéchiste indigène centuple les forces du prêtre. Connaissant à fond le peuple, se rendant parfaitement compte de son niveau d'intelligence, le catéchiste réussit souvent mieux à infuser sa dose journalière de science religieuse que le missionnaire lui-même. Celui-ci peut dès lors se réserver plus entièrement à l'administration des sacrements, il reçoit dans le *bungalow* où il réside, on s'en va trouver au loin des peuplades déjà préparées à ouïr sa parole et attendant son ministère.

« Ah ! si, dans les centres populeux de l'intérieur du Bengale, chaque missionnaire disposait d'une centaine de catéchistes, un par village, le pays entier serait bientôt à eux et l'œuvre serait à jamais fondée.

« Mais l'entretien de chacun de ces auxiliaires coûte annuellement de 120 à 150 francs, et le missionnaire n'a point, hélas ! entre les mains de pareilles sommes. Songez qu'il doit en outre élever dans chaque village une chapelle et une école, salarier le maître au même prix que les catéchistes, payer l'entretien des jeunes enfants, secourir toutes les indigences et soutenir tout ce qu'il y a dans ces contrées d'œuvres chrétiennes.

« La plupart d'entre eux n'avaient jusqu'ici pour eux-mêmes que de misérables huttes où ils pouvaient à peine s'abriter contre la pluie et les vents. Les mieux logés ont aujourd'hui de petits bungalows en briques séchées au soleil.

« Déjà des bienfaiteurs ont doté de sa chapelle plus d'un village converti. Quelle que soit sa rustique apparence, ce petit temple, élevé à Dieu sur la terre jadis infidèle, est grand, puisque Jésus-Christ daigne y descendre et que chaque jour la prière chrétienne s'y élève vers le ciel.

« Ces oratoires coûtent, selon leurs dimensions et leur luxe bien modeste, 100, 200, 300, 500 francs. Dieu veuille multiplier ces pieux sanctuaires et multiplier en même temps les ouvriers de sa gloire ! »

Japon septentrional. — M. Vigroux, vicaire général de Mgr Osouf, et directeur de la léproserie de Gotemba, nous écrit de Tokio, le 12 avril 1892 :

« Vous avez eu l'obligeance de publier dans les *Missions Catholiques*, de longs extraits d'une lettre de Mgr Osouf, archevêque de Tokio, et d'un rapport sur l'œuvre des lépreux au Japon. A la suite de cette bienveillante publication, des aumônes m'ont été envoyées. Je me fais un devoir d'offrir mes plus vifs remerciements, en mon nom et en celui des chers malades qui ont été soulagés.

« Ces malades sont profondément émus quand le missionnaire leur raconte au prix de quels sacrifices, parfois, une obole est offerte en leur faveur. Ce n'est pas seulement avec des larmes d'attendrissement qu'ils se montrent reconnaissants, c'est par d'incessantes prières qu'ils tâchent de témoigner leur gratitude. Ils ne connaissent pas leurs bienfaiteurs ; mais ils n'ignorent pas que Dieu les connaît. Ils lui offrent pour eux leurs prières et une part de leurs souffrances supportées avec résignation : c'est de grand cœur qu'ils font cette double offrande.

« Nos lépreux, admis dans l'hôpital, semblent ne plus être inquiets désormais sur leur sort. Presque tous sont déjà baptisés

(1) Voir les *Missions catholiques* du 10 juin, p. 286.

et, une fois rentrés dans la famille chrétienne, ils vivent heureux, pleins de confiance en la providence du Père céleste. Ils pensent que Celui qui nourrit les oiseaux du Ciel, qui fait croître la fleur des champs et embellit si bien les lis des vallées, n'abandonnera pas ses enfants.

« Oserai-je dire que le missionnaire chargé de l'établissement est plus inquiet et plus soucieux? Impossible de trouver dans ce pays les ressources nécessaires. Nos chrétiens sont trop pauvres pour apporter un secours efficace. La communauté des étrangers est également trop peu nombreuse.

« J'ai cependant, dans cette léproserie, une grande famille à nourrir. Son entretien quotidien absorbe vite les aumônes.

« Il y a plus, et c'est ce qui fait mon grand sujet d'inquiétude.

« Il y a, au Japon, certains lieux où les lépreux des provinces voisines se réunissent près d'un temple élevé à la mémoire d'un ancien bonze, du nom de Nichi-ren, qui eut, dit-on, une commisération particulière pour ce genre de malades. Ces infortunés viennent implorer son secours, espérant guérir ou du moins être soulagés.

« Or, dernièrement, une troupe de lépreux réunis près du temple fameux de Minobu, ont entendu parler de notre établissement. Les premiers arrivés se sont hâtés d'informer leurs compagnons d'infortune et c'est désormais un véritable assaut livré à notre hôpital; tout le monde veut y trouver place. Le courant ne peut que grossir; bientôt il atteindra d'autres artères; des troupes de malades arriveront.

« Que faire alors? Faudra-t-il fermer les portes de notre établissement et repousser sans pitié ces malheureux? Leur misère est affreuse: leur mal les ronge tout vivants. Ils sont sans toit et sans vêtement; ils souffrent de la faim et la désolation est dans leur âme. Faudra-t-il ajouter à leur douleur en les rejetant loin du seuil de cette demeure? Celui qui écrit ces lignes n'en aurait pas le courage. Non! il ne permettra à personne d'en fermer la porte; il l'ouvrira toute grande à cette foule de lépreux qui lui viennent de loin, et il implorera, encore une fois, de la charité des fidèles, les secours dont il a besoin. J'adresse ici cette prière; que les âmes compatissantes et généreuses daignent l'entendre et l'exaucer! »

Corée. — Mgr Mutel, vicaire apostolique de la Corée et évêque titulaire de Milo, écrit de Séoul :

« ... Notre situation en Corée s'est améliorée depuis quelques années: nous jouissons d'une tolérance, qui deviendra bientôt, j'espère, la liberté complète. Cet heureux changement a aussi son revers de médaille. Pendant la persécution, obligés de vivre toujours cachés, de voyager déguisés, de faire, en un mot, le bien comme les malfaiteurs perpètrent le mal, nous ne pouvions avoir ni églises, ni écoles, ni rien qui nécessitât de grandes dépenses. Aujourd'hui, il nous faut tout cela à la fois, et nos ressources, c'est-à-dire les aumônes de la Propagation de la Foi, n'ont pas augmenté pour autant.

« Nous allons commencer, ce printemps, la première église de Corée, une cathédrale comme nous aimons à l'appeler, parce que ce sera l'église de l'évêque. A Séoul seulement, nous comptons quinze cents chrétiens que nous ne savons où réunir; chaque année ce troupeau augmente encore; impossible de reculer. De plus, nos vingt mille chrétiens de la province sont les plus impatients à désirer cette église, c'est pour eux le signe de la liberté, ce sera comme le toit paternel, et ils se sentiront chez eux quand ils viendront y voir nos belles cérémonies. Et, en vérité, ces chers enfants n'ont-ils pas bien mérité cette satisfaction? Leurs frères ont été martyrs par légions; des missionnaires qui les ont évangélisés, plus de la moitié sont tombés sous le glaive du bourreau, beaucoup d'entre eux ont connu la prison, la torture et tous la persécution »

A. Gervais Sc. Lyon

Mgr Paul GOETHALS, de la Compagnie de Jésus, archevêque de Calcutta.
(Voir page 298).

États-Unis. — Le *New-York Tablet* publie une lettre adressée au cardinal Gibbons par le juge Kealty. Elle renferme de nouveaux détails sur la mort tragique de Mgr Seghers, survenue le 28 novembre 1886. M. Kealty ayant pris part au procès de l'assassin en qualité de juge, a mieux que personne connu les circonstances dans lesquelles a été commis le crime.

L'auteur de l'attentat, Frank Fuller, donnait depuis quelque temps des signes de dérangement d'esprit. Aussi les RR. PP. Tosi et Robaut compagnons de voyage de l'archevêque, avaient, ils, à plusieurs reprises mais sans succès, insisté pour que l'on se privât de ses services. Dans la matinée du 28 novembre, Fuller pénétra dans la tente de Mgr Seghers, endormi, l'appela pour le réveiller et, le couchant en joue, le blessa mortellement. Le prélat vécut encore quelques heures. Les Indiens transportèrent son corps à Saint-Michel, sur la mer de Behring; le missionnaire russe le déposa dans sa vieille église.

Près de deux ans après, en octobre 1888, les restes mortels du grand archevêque furent rapportés à Victoria pour la sépulture définitive par le steamer *Thétis*. Pendant l'arrêt à Sitka du paquebot, M. Kealty assista à l'ouverture du cercueil, et sa surprise fut grande de constater que la figure de l'auguste défunt avait très peu changé.

On se rappelle que Frank Fuller, jugé à Sitka, fut condamné à dix années de détention avec travaux forcés dans le pénitencier de Washington (île Mac-Neal). Le bruit courut il y a un an, qu'il s'en était échappé, mais cette rumeur n'avait aucun fondement

DE PORTO-NOVO A OYO

(Février-Mars 1891)

LETTRE DU R. P. PIED, DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON, MISSIONNAIRE A LA CÔTE DE BENIN

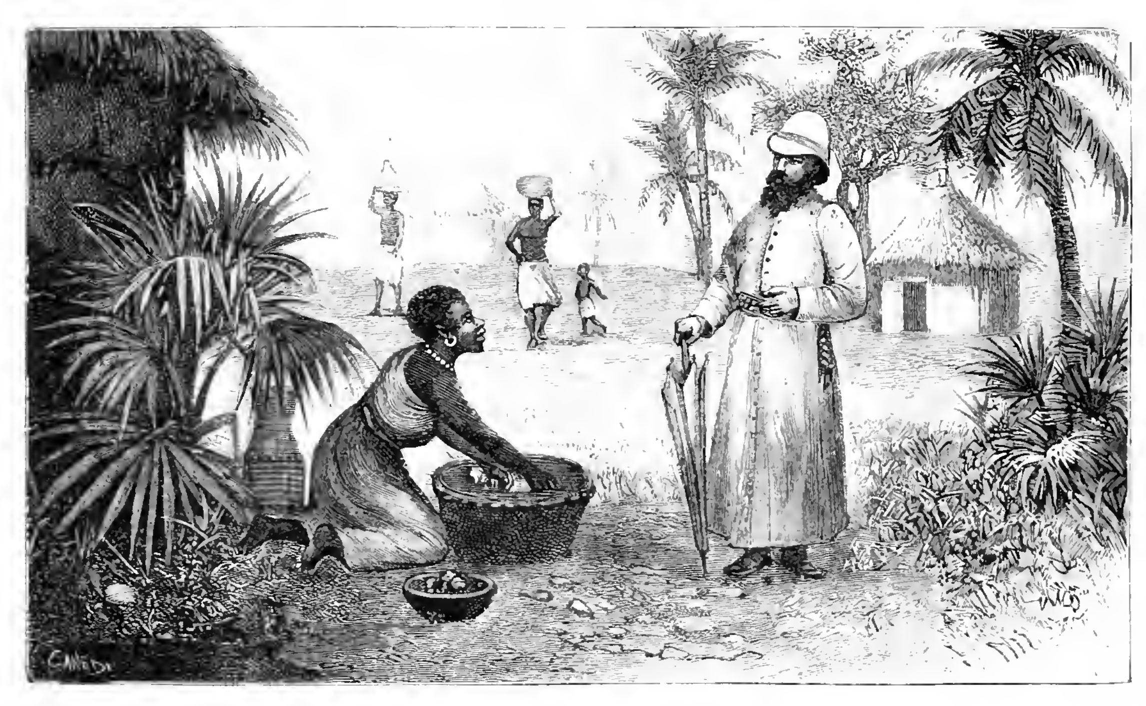
Suite (1)

IV

Le samedi 28, nous partons à cinq heures, dans la direction du nord. Sur une distance de dix kilomètres, la route longe, à gauche, la lisière de la forêt et, à droite, des plaines incendiées. Elle traverse trois ou quatre bandes boisées qui se dirigent de l'est à l'ouest, suivant le cours de ruisseaux actuellement desséchés, mais qui, dans la saison des pluies, se déversent dans la rivière Iddi. Ici et là nous rencontrons des plantations de coton, d'ignames, de haricots, de lentilles et de maïs, mais pas une case.

Au onzième kilomètre, un arbre splendide, au feuillage touffu, nous invite à nous reposer à son ombre. D'ailleurs le lari de Kétou ne nous a pas encore rejoints ; il nous faut donc l'attendre.

A une centaine de mètres à l'ouest est le village de Djohoun. N'ayant personne pour m'introduire auprès du chef, je reste sous mon arbre, et, après avoir récité mon office, je mange deux ou trois biscuits. C'est l'heure où les cultivateurs vont au travail. Leur curiosité est excitée par ma présence et celle de ma troupe ; ils s'arrêtent les uns après les autres, s'asseyent autour de nous et, en une



COTE DE BENIN — UNE BONNE FEMME DÉLAYE AVEC LES MAINS, DES ACASSAS DANS UNE CALEBASSE QU'ELLE REMPLIT D'EAU ET QU'ELLE ME PRÉSENTE ; d'après un dessin du R. P. PIED (Voir page 302).

demi-heure, nous sommes entourés d'une cinquantaine de personnes.

Outre leurs instruments de travail, ils ont des fusils, des arcs et des flèches. Je leur en demande la raison. Ils me répondent qu'une soixantaine d'Egbas étant venus, il y a une dizaine de jours, piller leurs fermes, ils n'osent s'aventurer hors de chez eux sans armes.

Atodjou arrive à neuf heures et demie ; il va saluer le chef du village, mais ne revient plus. Impatient, je pars et mes porteurs me suivent.

Nous marchons jusqu'à midi et nous arrêtons un peu au delà des ruines d'Idihan, sous un buisson où j'espérais pouvoir faire un peu de sieste ; mais les fourmis et une nuée de moucherons, qui ne tardent pas à nous assaillir, nous forcent à déguerpir.

Idihan était une ville de plusieurs milliers d'âmes ; elle fut détruite par le Dahomey après la ruine de Kétou. Je l'ai vue indiquée sous le nom de Djenna dans l'itinéraire de Clapperton qui, en 1826, alla de Badagry au Niger. Pour qui connaît la manière dont les Anglais en général prononcent et orthographient les mots, l'on trouve presque naturel que, de *Idihan* ou *Dihan*, ils aient fait *Djenn* ou *Djenna*. La même carte de Clapperton mentionne, un peu plus au nord, un village du nom de Egga, qui correspond exactement à l'emplacement de Odjou-Eggoun. Clapperton a sans doute écrit *Eggu* que les typographes auront pris pour *Egga*. D'ailleurs je me suis informé de ces villages, et personne, même parmi les plus vieux, n'en a entendu parler, au moins sous les noms que leur donne Clapperton. Il est à croire que les villes qu'il a traversées, il y a soixante-cinq ans, ont été pour la plupart abandonnées ou détruites. Dans le voisinage du Dahomey, cela s'explique.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 13, 20, 27 mai et 10 juin et la carte p. 234 et 235.

Nous marchons sous un soleil de feu. A trois heures, nous atteignons, au vingt-quatrième kilomètre, un lieu de halte appelée Atatan, où la forêt a été débroussaillée, et où les voyageurs déposent leurs charges et se reposent. Je tombe harassé de fatigue ; j'ai la fièvre. Après un quart d'heure de recherche, mes hommes trouvent un ruisseau et m'apportent de l'eau. Je prends une dose de quinine. Au bout d'une demi-heure, la transpiration se produit ; je sommeille un peu et je me sens mieux.

Les retardataires arrivent. Ils me disent que le village le plus proche est à cinq heures de marche ; mais je ne puis aller plus loin ; nous passerons la nuit où nous sommes. Atodjou prétend que, aussitôt après mon départ de Djohoun, le chef était venu me saluer, m'apportant des poules et un cabri, etc. Je lui réponds que, sachant combien les Blancs craignent le soleil, il n'aurait pas dû me faire attendre deux heures et demie sous un arbre ; la température étant devenue très chaude et la route pénible, j'avais attrapé la fièvre.

Le dimanche, 1er mars, pas de messe ; décidément je vis en païen. A six heures, nous partons et marchons jusqu'à huit. Halte pour le déjeuner, mais pas d'eau ; mes *boys* ont oublié d'en remplir les dames jeannes et il n'y en a pas une goutte aux environs. Aussi nous repartons bientôt.

Toujours de grandes plaines incendiées. Le pays devient plus ondulé et plus aride ; les forêts aux arbres gigantesques disparaissent ; les bords du ruisseau seuls nous fourniront de l'ombrage. Le sentier est semé de cailloux qui blessent les pieds de mes porteurs ; les hommes d'Oyo, connaissant la route, ont eu soin de se munir de sandales, tandis que ceux de Porto-Novo marchent toujours les pieds nus.

Des roches de granit noir et des blocs ferrugineux se détachent çà et là. La nature est tourmentée et le pays devient montagneux. Nous sommes à une altitude que, faute de baromètre, je ne puis mesurer ; c'est certainement la plus élevée que nous ayons atteinte jusqu'ici. Nous arrivons à la ligne de partage des eaux, entre les bassins de l'Addo et de l'Ogun.

Au dix-huitième kilomètre, nous traversons la route de Kétou à Doffa et à Méko. Ces deux villes, l'une de dix mille âmes, et l'autre de cent vingt mille, ont été complètement ruinées et rasées par le Dahomey.

La soif nous dévore ; nous sommes tous épuisés.

Au vingtième kilomètre, les gens d'Odjou-Eggoun, avertis de notre arrivée par des voyageurs qui nous ont précédés, viennent au devant de nous avec une jarre d'eau fraîche et des acassas.

C'était nous sauver la vie !...

TUNISIE. — Le coup de feu de mon guide sur la route de Beni-Zalten a Médenine ; d'après une photographie de M. l'abbé Bauron (Voir page 305).

Une bonne femme délaye, avec les mains, trois ou quatre acassas dans une calebasse qu'elle remplit ensuite d'eau (Voir la grav. p. 300); elle me la présente, et, malgré le sans-façon avec lequel s'est fait le mélange, je le savoure, lui trouvant un goût de crème qui m'y fit revenir par trois fois.

Rien de plus rafraîchissant et de plus fortifiant à la fois que la bouillie de maïs délayée dans de l'eau; rien de meilleur quand on voyage sous le soleil d'Afrique. Les noirs le savent bien, ils préfèrent l'acassa à toute autre boisson.

Nous voilà donc tout dispos, et nous nous remettons en route pour arriver, un quart d'heure après, au village d'Odjou-Eggoun.

C'est un charmant hameau, perché sur une colline adossée contre une montagne qui est le point culminant de la région. De là s'échappent les trois ruisseaux de Diaguénon, d'Iyerva et d'Osiri, qui se déversent dans l'Iddi, puis dans l'Addo, pour rejoindre, près de Badagry, la lagune de Porto-Novo, après un cours de cent quarante-six kilomètres.

Le frère de Féhétona me donne l'hospitalité. Sa maison, quoique la meilleure de l'endroit, laisse encore beaucoup à désirer; le toit est excessivement bas, et malgré une petite cour intérieure de quelques mètres carrés, l'air y fait absolument défaut. Je décline l'honneur du coin que l'on a eu soin de balayer et de recouvrir de nattes, et je vais m'asseoir dans l'embrasure d'une porte, où je respire plus à l'aise.

Quelques instants après, le chef du village vient avec ses deux femmes me rendre visite : je leur fais des cadeaux, ainsi qu'au maître de la maison. Les visiteurs ou plutôt les curieux arrivent de tous côtés et s'asseyent par terre autour de moi.

Pendant que je récite mon office, le lari fait les frais de la conversation. C'est un grand parleur qui sait intéresser ses auditeurs : il leur dit tout ce qu'il sait du Dahomey, de Porto-Novo, de nos soldats, de leurs fusils, de leurs canons, des missionnaires, etc. On l'écoute la bouche béante.

Ayant appris l'arrivée du « féticheur des Blancs » deux féticheuses viennent me saluer en qualité de confrère. Elles ont aux pieds des grelots qui, en avertissant de leur approche, ont la vertu de mettre en fuite les esprits malfaisants. Un pagne blanc leur serre les reins ; leur chevelure est coupée ras ; les poignets et le haut des bras sont ornés de bracelets de cauris blancs ; leur corps de la tête aux pieds est peint à l'ocre rouge, ce qui leur donne une mine de diablesses vues au reflet des flammes de l'enfer. Ce sont les féticheuses de l'arc-en-ciel. Elles tiennent à la main une baguette magique, qu'elles ne confient à personne et que, d'ailleurs, personne n'oserait toucher.

Je m'amusai à tourner en ridicule leur prétendue magie et j'ajoutai :

« Tandis que vos fétiches ne savent que faire du mal aux hommes, Celui dont je suis le vrai prêtre, le seul Dieu, créateur des Blancs et des Noirs, de tout ce qui existe, nous comble de bienfaits ici-bas et, après notre mort, il rendra heureux pour toujours ceux qui l'auront servi sur la terre. Le motif pour lequel j'ai quitté parents, amis et mon pays, pour venir vivre chez les noirs, est de le leur faire connaître et aimer. »

Elles me répondirent qu'elles tenaient de leurs pères le culte des fétiches, que leurs ancêtres n'avaient pu les tromper et que, par respect pour leur mémoire, c'était un devoir pour elles de les honorer.

Je leur présentai ma canne en échange de leur baguette, en leur faisant remarquer qu'elle était plus longue et plus jolie. Elles la refusèrent sous prétexte que le seul attouchement de leur baguette me ferait mourir... Je ris de leur frayeur et leur dis que je ne craignais pas la mort ; puis je tendis la main comme pour la saisir ; mais elles s'enfuirent à la grande hilarité du public, en s'écriant que, si je ne mourais pas, elles-mêmes deviendraient victimes de la colère du fétiche.

Le lendemain, les gens des villages voisins viennent me voir et m'apportent des ignames, de l'huile de palme, etc. Mes porteurs font bombance, deux d'entre eux ont des tambourins, et ils croient m'être agréables en exécutant une danse ; c'est si monotone et si bruyant qu'après quelques instants, je leur donne deux pièces de 3 pence (30 centimes) pour me débarrasser d'eux.

A partir de ce village jusqu'à la limite du royaume de Kéton, les maisons sont plus basses. Coniques ou oblongues, elles ont des toits descendant jusqu'à terre, sans autre ouverture pour y laisser pénétrer l'air et la lumière que la porte par laquelle d'ailleurs on ne peut passer qu'en baissant la moitié du corps.

Le mardi 3 mars, départ pour Méko. Du haut de la montagne à laquelle est adossé le village, l'horizon est immense et le panorama splendide ; l'œil embrasse tout le système orographique et hydrographique de la région. J'aurais voulu avoir plus de temps pour m'en rendre compte.

Le plateau est couvert de plantations, parmi lesquelles je remarque, pour la première fois, des champs de tabac : ce sont les fermes d'Odjou-Eggoun.

Nous descendons au nord vers Agbombo, où nous arrivons à sept heures et demie. Je voudrais passer outre ; mais le guide me force à m'y arrêter pour saluer le chef.

Nous nous asseyons sur un tronc d'arbre énorme, tombé en travers de la place sur laquelle donnent cinq cases.

Toutes les ménagères nous apportent des calebasses remplies d'une eau plus ou moins propre : en cinq minutes, une douzaine sont rangées autour de nous. C'est la façon de nous souhaiter la bienvenue. Je me désaltère à longs traits. Peu après, elles nous apportent, qui des ignames, qui des œufs, qui du sel, du piment, de l'huile de palme, une poule, voire même un cabri. Je décline ces offres généreuses, faute de porteurs.

Ce village a été formé par quelques fugitifs de la ville d'Idihan. Ils sont venus là se cacher au milieu des montagnes, se sont installés dans de misérables taudis, dans l'espérance d'échapper à la rapacité du Dahomey.

* * *

Le chef n'arrivant pas, je lève le camp. Mon bavard d'Atodjou, qui est à quelques pas à s'entretenir avec ses amis, se décide à me présenter au chef. Je lui serre la main, en le remerciant pour ses cadeaux que je regrette

de ne pouvoir emporter ; je lui glisse six pences pour acheter une bouteille de genièvre qu'il boira à ma santé ; puis je m'esquive.

Le lari jette les hauts cris ; je fais la sourde oreille. Il est huit heures et demie, le soleil monte et il fera très chaud.

Nous traversons un bon nombre de fermes. Partout où l'on voit des palmiers à huile, on trouve quelques cases groupées autour. Sans huile de palme, le Noir ne saurait vivre. Le pays est accidenté, rocailleux ; deux ou trois montées sont très raides.

Nous sommes à même de voir combien sont polis les uns envers les autres ces Noirs, regardés comme des sauvages, des brutes, par des gens qui se croient, peut-être à tort, plus civilisés. Nulle part je n'ai constaté autant de courtoisie et d'affabilité que dans le Kétou.

Ce sont, d'après le rang ou l'âge de la personne à qui l'on s'adresse, des prostrations, des génuflexions, des révérences, accompagnées de claquements de doigts, de baisements de terre, le front ou les joues dans la poussière, avec force « *Okou* ! *Oh* ! » qui, après avoir été répétées dix fois, prennent le son de *Ih* ! *Oh* ! *Ih* ! *Oh* ! pour ne plus finir. Puis on demande des nouvelles de la famille et du pays :

« — N'y a-t il rien de nouveau à la maison ?

« — Non.

« — C'est bien ! »

Et l'on se sépare.

Tout le long du chemin, à toutes les fermes que nous traversons, nous sommes accueillis par ce genre de salutations.

(*A suivre*).

DE CARTHAGE AU SAHARA

Par M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

(Suite 1)

Les Djebalia. — Mœurs des Berbères. — Les Chananéens. — Le Kanoun. — La croix en tatouage. — Un troglodyte éloquent. — Beni-Zalten. — Le déjeûner. — L'incendie. — Le Djebel-Tadjera. — Métameur.

Les Djebalia, véritables Arvernes de la Tunisie, ne se sont pas mélangés avec les Arabes, comme les autres tribus. Leur type est caractéristique. Ils n'ont pas cette finesse des membres, cette souplesse des muscles, cette délicatesse des attaches, cette noblesse de manières et de traits qui distinguent les fils de l'Islam. Plus petits, d'une taille au-dessous de la moyenne, trapus, carrés d'épaules, d'une démarche un peu pesante, ils ont le visage plutôt rond qu'allongé. Ils ont les yeux bleus ou pers, les cheveux blonds. Plusieurs même vont jusqu'au roux ardent de l'aurore.

(1) Voir les numéros des 1er, 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19, 26 février, 4, 11, 18, 25 mars, 1er, 8, 15, 22 et 29 avril, 6, 13, 20, 27 mai, 3 et 10 juin, et la carte page 114.

Ils s'étendent depuis El-Hamma jusqu'à la hauteur de Benghazi en Tripolitaine. Ils sont peu répandus au dehors de leur massif montagneux. Les seuls villages berbères isolés, hors de ce territoire, sont ceux de Majora, de Sened, de Lakket et d'El-Ayiacha, où l'on parle le même idiome qu'à Douïret.

Ce serait ici le cas de dire un mot sur l'origine probable des Berbères. Mais, craignant d'abuser de l'hospitalité du Bulletin des *Missions catholiques*, nous préférons réserver cette étude et nos remarques sur le Chott Djérid pour le volume que nous publierons prochainement chez Mame.

Les Berbères ne sont pas polygames en principe et la femme jouit, à son foyer, d'une autorité et d'une influence souvent considérables. Le sentiment d'une parfaite égalité entre les divers membres forme la base de l'état social. Tout adulte fait partie de l'assemblée publique, a le droit d'y parler et d'y voter. L'éloquence y est en honneur et d'un usage quotidien.

Les populations Berbères, établies dans le nord de l'Afrique, bien avant l'invasion musulmane, furent jadis chrétiennes. Elles gardent de leur primitive adhésion à l'Evangile deux marques distinctives, le Kanoun et le culte inconscient de la croix, dont elles ont perdu le sens. Le Kanoun, qui règle les rapports des Berbères, n'est pas autre chose que l'ancienne législation de l'Eglise, transmise par la tradition et l'écriture et conservée, en vertu de l'usage et des habitudes, malgré l'adoption du Koran.

La croix en tatouage sur le front est aussi un signe authentique du christianisme des aïeux, quoi que de modernes écrivains aient écrit sur ce sujet.

Avant l'ère chrétienne, la croix était une marque d'infamie réservée aux esclaves. Nul ne se serait avisé de se la peindre en tatouage sur une partie apparente du corps. C'est la religion du Christ qui en a popularisé et ennobli l'image, qui l'a fait passer au rang des ornements et des bijoux et en a fait un objet de vénération. Elle est demeurée dans les mœurs, même après la foudroyante conquête de l'Islam. Nier que la croix soit une dernière trace de ce christianisme des premiers siècles, aujourd'hui disparu, c'est nier un fait évident dans l'histoire.

Or, les Djebalia sont des Berbères.

Très routiniers, ils ont conservé de leurs ancêtres des usages dont ils ignorent le sens et l'origine. Ils portent en tatouage bleu, au milieu du front, la croix du chrétien, sans en connaître la signification. Ils ont, par ignorance, adopté les légendes des autres tribus et se disent issus d'un saint de l'Islam.

Ils savent pourtant qu'ils n'ont pas toujours été musulmans. Ils n'en sont pas moins fanatiques, bien qu'ils ignorent les principes du Koran et ne se soucient guère de les mettre en pratique.

Les Djebalia du Sud font un peu de commerce. Les gens de Douiret et de Guermessa envoient encore maintenant des caravanes à Ghadamès. Ils entretiennent des relations suivies avec les Touaregs, avec qui ils semblent avoir un certain degré de parenté. Les uns et les autres se servent presque du même idiome berbère. Le dialecte de Chenini offre de notables différences. Ce fait prouve que les Djebalia appartiennent aux deux branches de la grande famille

berbère. Les Djebalia fabriquent des pelleteries, divers objets en maroquin rouge, des tentes en poils de chameau, des burnous, de la sparterie. Avant l'occupation, ils faisaient un commerce d'esclaves avec Ghadamès et leurs caravanes montaient jusqu'à Ghat (Rhat). Aujourd'hui ils ne transportent plus, ouvertement, que des grains, de l'huile, du beurre. Ils rapportent des objets fabriqués au Soudan, des chaussures, des pelleteries, de la civette, de la poudre d'or, de l'ivoire et autres articles qu'ils vendent dans le pays et à Gabès.

Les Matmata traitent les affaires publiques en commun. Presque tous ont le don de l'éloquence. Ils savent temporiser et peuvent, sous ce rapport, rivaliser avec les Chinois. Voici un fait typique dont j'ai été témoin.

Un Matmata s'est rendu coupable d'un méfait. Le lieutenant interprète, Amou, l'envoie quérir. Mais les spahis ne le trouvent pas. C'est son frère, innocent, qui se présente et implore le pardon. Le criminel reste caché dans quelque antre, d'où il épie les allées et venues et où des affidés l'avertissent secrètement de l'état de sa cause. Son frère et ses amis disent qu'il est absent pour huit jours. Il est parti pour le Nefzaoua. L'interprète n'est pas dupe. Il menace la famille d'une forte amende, si l'accusé ne paraît pas avant le coucher du soleil.

Une dizaine de Berbères s'élancent dans toutes les directions, sous prétexte de voler à la recherche du coupable. Tant de bonne volonté prédispose déjà à l'indulgence. Une heure se passe ; puis nous voyons arriver lentement un groupe d'indigènes, précédés de coureurs venant dire avec satisfaction : « On *vient*. » Ces indigènes accompagnent, avec toutes les marques de la pitié et du respect, un vieillard en haillons, tirant le pied, traînant la jambe, courbé sur le bâton qui assure ses pas chancelants, les paupières rouges et enflammées, les membres tremblants, la poitrine oppressée.

C'est un nouvel Œdipe.

Il demande avec humilité la permission de s'accroupir sur la terre, pousse des soupirs, tend les bras, gémit sur sa vieillesse et implore la grâce de son fils absent. « Du reste, dit-il, mon fils n'est pas coupable ; il s'est seulement trompé, à cause de sa jeunesse. Qu'on lui pardonne ! Ou, s'il faut une punition, ce sera le vieillard, chétif, délabré, expirant, qui la subira, jusqu'à ce que l'enfant puisse revenir, à moins qu'il ne lui arrive malheur auparavant. Car c'est un fils honnête. Tous ses compagnons ici présents l'attestent.

« Quant à l'amende, je ne peux la payer, octogénaire, pauvre, infirme, à charge déjà à mes enfants. Mon fils n'a rien. Tout ce qu'il possédait, il l'a donné pour entretenir ce dernier souffle d'une vie qui s'exhale dans la poitrine de son père.

« D'ailleurs, ce petit enfant, qui est là, à peine capable de marcher, est mon petit-fils. Ne faut-il pas l'élever pour qu'il connaisse les Français et les aime ? Les Français sont bons et généreux. Ils détestent l'injustice. S'ils sont venus, c'est pour faire régner l'équité, pour interdire les razzias et la vente des nègres. Condamneras-tu, Maître de la justice, celui qui leur est dévoué, et qui ne craindra pas de se justifier lui-même, à son retour ? »

A la vue de cette mise en scène pitoyable, où tous les artifices de la rhétorique et tous les éléments du pathétique sont employés avec un naturel irréprochable, je me rappelle les fameuses péroraisons des orateurs romains. L'avocat amenait aussi devant le tribunal le fils de la veuve. Ce que je viens de voir, n'est-ce pas un reste des pratiques attendrissantes des anciens orateurs ? Car, sur cette vieille terre d'Afrique, les mœurs antiques sont comme les monuments. Elles ont partout des vestiges.

Le lieutenant pardonne, et, une heure plus tard, l'accusé vient baiser les mains de son juge et le remercier de sa clémence.

« — Tu n'étais donc pas parti pour le Nefzaoua ?

« — Si, mais mon cheval s'est blessé. J'ai dû revenir et j'ai appris que tu me demandais, et par obéissance, me voilà ! »

. ˙ .

Le pays de Matmata et l'Araad ne sont pas visités et restent inconnus. La raison en est qu'il n'y a ni routes, ni hôtels, ni moyens de transport, ni chance de trouver des vivres. Malheur au touriste qui s'aventure seul, sans s'être mis auparavant sous la tutelle de l'autorité militaire ! Les indigènes fuiront à son approche ; il ne pourra même se procurer une tasse de lait, et, s'il ne s'égare pas, il tombera vite épuisé, faute de nourriture.

Je n'ai pas à craindre de telles extrémités. Des ordres sont donnés ; chaque cheik de village me fournit un guide pour me conduire jusqu'au village voisin, et le spahi qui m'accompagne n'a jamais le verbe ni le geste en retard, quand le cheik est lent à envoyer son homme. M. Fournier, de Gabès, M. le commandant Rébillet, et le lieutenant Keck, de Foum-Tatahouine, me procurent d'excellents chevaux. Pendant huit jours, je parcours sans trêve la région, tantôt seul avec mon guide et mon spahi, tantôt en compagnie de messieurs les officiers. Les étapes sont en moyenne de cinquante kilomètres. Il me faut en faire deux de soixante-cinq et une de soixante-dix-huit kilomètres. Comme je suis chaque jour à la peine, sur la roche, dans le sable et sous le soleil, j'avoue qu'à la fin mon échine demande grâce. Les aventures ne me font pas défaut. Cette partie de mon voyage est de toutes la plus dure et la plus émotionnante.

De Hadège à Beni-Zalten et à Toujane je franchis des cols, des ravins, des pentes abruptes, qui ne le cèdent pas aux yeux, en surprises, en désolation, en aridité, en recoins gracieux, aux parties les plus pittoresques de la Suisse. La différence est que les montagnes sont moins hautes. Les palmiers tiennent lieu des sapins et sont plus rares. Les cascades et les torrents ne paraissent que sous la forme d'un lit desséché. Mon guide marche au milieu de la rivière, dont il suit les méandres ; ses pieds nus restent insensibles aux angles des cailloux. Mon cheval se lasse de ce sol raboteux, encombré de blocs inégaux. Maintenant voici la chaîne qu'il faut escalader. Le sentier grimpe en lacets le long de cette muraille, et là-haut, sur l'arête vive que dore le soleil levant, les grottes rocheuses de Beni-Zalten brillent comme des palais de marbre.

Elles s'échelonnent les unes au-dessus des autres comme les marches d'un escalier gigantesque, et l'on se demande

si c'est la montagne qui forme les maisons, ou si ce sont les maisons qui forment la montagne, tant elles sont collées ensemble, tant la pente du sol ressemble à celle des murailles!

Les indigènes accourent pour me saluer et surtout pour examiner ce voyageur inconnu, dont le burnous déguise mal le chapeau européen.

Le spahi, pour se donner du relief aux yeux de ses compatriotes, imagine je ne sais quelle histoire. Mais, à partir de Beni-Zalten, je suis salué avec une profonde vénération comme l'inspecteur des marabouts français. Or, le seul marabout de la région, c'est le curé de Gabès, qui n'a jamais paru dans ces montagnes. Je suis le premier prêtre qui ai franchi le plateau de Toujane. Je ne connaîtrai jamais le conte fantastique du spahi aux indigènes sur ma personne et ma prétendue mission. Le télégraphe, la vapeur et les autres merveilles que nous accomplissons avec le feu et l'air frappent tellement l'esprit de ces populations, que tout étranger à leurs yeux est au moins l'égal d'un sorcier.

Je rencontre d'autres troglodytes, dont les cavernes sont un peu différentes de celle de Hadège.

Après Toujane, dont l'altitude dépasse six cents mètres, la nature parait s'adoucir ; les pentes sont moins raides. Je suis un moment les bords d'un oued où coule une onde claire. La végétation devient même assez abondante.

Je suis en route depuis quatre heures du matin, et le soleil, malgré la brise, commence à devenir accablant.

« — Sidi, me crie le spahi, quelle heure est-il ?

« — Onze heures.

« — Alors, tu vas *boulotter*?

« — Et toi, veux-tu *boulotter* avec moi ?

« — C'est rhamadan. Je ne puis pas. Il me faudrait ensuite remplacer les jours de jeûne. »

J'aperçois un champ d'orge et un bouquet d'arbres. Je lâche mon cheval au milieu des épis et j'essaie de déjeuner à l'ombre d'un figuier vigoureux. J'offre au guide un quartier de poulet pour son repas du soir. Il le refuse parce que le volatile n'a pas été immolé selon les prescriptions du Koran. Il vaut mieux souffrir la faim que de violer la loi.

Après une heure de sieste, je reprends ma course et traverse une dernière chaine, dont l'arête ébréchée semble taillée à coups de yatagan. Le soleil baisse déjà quand j'arrive dans la plaine. Mais quel horizon ! D'immenses prairies se déroulent à perte de vue, coupées çà et là par des bouquets de lentisques, des jujubiers, des grenadiers sauvages et des chênes verts.

Les perdreaux volettent de toutes parts. Mon guide s'arrête dans chaque bosquet pour les attendre et décharger sa carabine (voir la gravure p.301). Ses coups de feu émeuvent tous les échos d'alentour ; quant au gibier, il évite plus d'une fois le plomb meurtrier.

Des colonnes de fumée bleuissent les airs ; une ligne de feu serpente dans la prairie. Les indigènes ont incendié les herbes. Les buissons crépitent ; le gazon flambe ; les serpent , les gerboises et les rats se sauvent épouvantés, et les oiseaux voltigent inquiets et languissants. Les Arabes ne connaissent pas d'autre système de fumure. C'est à l'aide de ce procédé qu'ils élargissent le désert et stérilisent le sol le meilleur.

Mon cheval franchit d'un bond le gazon enflammé. Là-bas se dresse la fameuse Tadjera, la montagne historique, pareille à un lion couché dans le désert, près de laquelle s'est décidé jadis le sort du pays, dans une bataille dont le souvenir est encore vivant parmi les indigènes.

Mais la plaine ne finit pas. L'immense prairie m'offre sans trève des vallons ignorés, et le jour s'achève, quand, épuisé de fatigue, j'aperçois enfin l'oasis, le ruisseau, puis les toits à capuchons du Ksar de Métameur. Sept kilomètres me séparent encore de Médenine. Je rencontre sur la route des soldats en pantalons rouges ; j'entends résonner le clairon. Un dernier galop me porte dans le camp. Mon cœur tressaille de joie à la belle réception que M. le commandant Rébillet et sa femme veulent bien faire au voyageur épuisé.

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

R. P. Cassagne

de la Compagnie de Jésus, missionnaire à Madagascar.

Un des plus vénérables missionnaires de Madagascar, le R. P. Cassagne, vient de mourir à Ambositra.

Le R. P. Pierre Cassagne, né au village de Despeïssous (Haute-Garonne), d'une famille profondément chrétienne, était entré de bonne heure au noviciat des Pères de la Compagnie de Jésus. Après ses études de philosophie et de théologie, il passa plusieurs années dans les collèges, puis il demanda la mission de Madagascar, où il arrivait le 21 octobre 1873.

Les supérieurs comprenant de quel secours serait un clergé indigène, fondèrent une petite école apostolique, et en confièrent la direction au R.P. Cassagne.

Les peines qu'il se donna durant plusieurs années n'obtinrent pas le résultat espéré. Les chrétiens de Madagascar n'étaient pas encore mûrs pour la sublime vocation du sacerdoce. Sur neuf élèves un seul persévéra : cependant le travail ne fut pas perdu, car les autres devinrent de bons pères de famille, des aides précieux comme instituteurs, ou comme interprètes à la Résidence Générale de France.

Après avoir occupé à différentes reprises les fonctions de ministre et de procureur à Tananarive, il fut missionnaire dans les campagnes, d'abord à Imerimandroso, puis à Ambohibeloma et enfin à Arivonimamo, où il fonda une école normale. C'est de cette école que sortent aujourd'hui tous les instituteurs des postes nombreux de l'ouest.

Durant la guerre franco-malgache (1883 1886), le R.P. Cassagne fut envoyé à la Côte occidentale de l'île, partageant son temps et ses soins entre les Sakalaves de Mamoko et nos soldats décimés par la fièvre. C'est là qu'il contracta la maladie de foie qui devait l'emporter.

La guerre finie, le R. P. Cassagne regagna son poste et son école d'Arivonimamo avec plus d'entrain que jamais; mais Mgr Cazet songeant à fonder un collège où l'on pourrait tout à la fois former des jeunes gens à une instruction supérieure et même développer en eux les germes de voca-

tion à l'état ecclésiastique, le R. P. Cassagne fut appelé à en prendre la direction. En décembre dernier le R. P. Cassagne fut envoyé à Ambositra, capitale d'une province, située à cinq journées de marche de Tananarive, en qualité de supérieur de ce district. C'est là que, le 18 février 1892, il allait après deux jours de maladie, recevoir dans le ciel la récompense de ses vertus religieuses et apostoliques. Né le 8 mars 1832, il avait passé trente-sept ans dans la Compagnie de Jésus et dix-neuf dans la mission de Madagascar.

NOTRE CARTE D'AFRIQUE

Jamais nous n'avons reçu des félicitations aussi nombreuses que depuis la publication de notre grande carte de l'Afrique ecclésiastique. Ces félicitations, nous les transmettons au R. P. Meillorat, de la Congrégation du Saint-Esprit, et à notre habile graveur, M. Hausermann. Le premier a conçu le plan, préparé et disposé les matériaux vraiment considérables de cet important travail ; le second a tout exécuté, tout complété avec ce fini, cette exactitude de détails qui distinguent ses œuvres.

Nous remercions de nouveau ceux de nos abonnés qui, par des offrandes généreuses, ont bien voulu alléger les frais relativement considérables qu'exigent nos primes. Grâce à eux, nous pouvons ainsi offrir chaque année gracieusement à tous nos souscripteurs des cartes complètes et parfaites à tous les points de vue et à une époque où l'étude de la géographie est en honneur et devient plus générale, nos publications peuvent facilement tenir une place des plus honorables parmi toutes les Revues similaires. Nous montrons ainsi, une fois de plus, que nos missionnaires sont au premier rang quand il s'agit de faire un travail scientifique consciencieux ; de plus, nos lecteurs peuvent suivre sans difficulté la marche et les progrès de la civilisation chrétienne.

Plusieurs de nos amis nous ont engagés à disposer sur toile, de manière à en faire une carte murale, l'Afrique ecclésiastique. Nous croyons devoir répondre à cet appel. Puissions-nous répandre et vulgariser ainsi cet excellent travail !

*
* *

Voici les conditions auxquelles on peut se procurer la carte d'Afrique :

Prise dans nos bureaux	4	»
Envoyée par la poste	4	50
Collée sur toile, pliée, avec étui	7	»
— — — — et envoyée par la poste	7	75
Collée sur toile, vernie, montée sur gorge et rouleau	8	»
— — Envoyée franco par colis postal	9	»

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

M. Tuffay, du diocèse d'Évreux.................... 3 50

Au nom de M. Morand, diocèse de Lyon, avec demande de prières spéciales.................... 100

Pour les missions les plus nécessiteuses (Au R. P. Vigroux, léproserie de Gotemba).

Anonyme de Grenoble, demande de prières pour grâces particulières.................... 10

M. l'abbé Valette, du diocèse d'Albi, demande de prières.................... 5

M. Rotzer, à Neukirchen (Bavière).................... 3

Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille.................... 500

A Mgr Avedis Arpiarian, évêque de Karpouth (Arménie).

Un prêtre de Marseille, qui recommande sa famille aux prières de cette chrétienté.................... 10

Pour le séminaire de Mostar en Herzégovine.

M. Bedin, à Pont-à-Mousson, diocèse de Nancy, avec demande de prières.................... 9 95

Pour la mission du Tonkin occidental.

M. et Mme Paul Pouyé, diocèse de Meaux.................... 20

Au R. P. Verdier, missionnaire au Maduré.

M. Dupin, à St-Rembert-sur-Loire, diocèse de Lyon.................... 100

A M. Bourgeois, missionnaire en Mandchourie.

Un anonyme des Grangettes, diocèse de Besançon.................... 50

Pour la mission du Corée.

Un prêtre du diocèse de Fréjus.................... 33

A M. Ferrié, à Satsuma (Japon méridional).

M. Bedin, à Pont-à-Mousson, diocèse de Nancy.................... 9 95

A M. Corre, missionnaire au Japon méridional.

Un anonyme des Grangettes, diocèse de Besançon.................... 50

A Mgr Hirth.

Un futur missionnaire, de Bordeaux.................... 1 50

Pour la mission ravagée de l'Ouganda.

Anonyme du diocèse d'Angers.................... 23

Pour le rachat d'esclaves en Afrique (Ouganda).

Anonyme de Paris.................... 100

Pour les missions de S. E. le Cardinal Lavigerie (Ouganda).

Mlle Hortense Blais, du diocèse de Clermont.................... 5

(La suite des dons prochainement).

ÉDITION ALLEMANDE

Pour l'Œuvre	70	»
» les missions de Chine (Chan-tong septentrional)	685	40
» la mission de Kiang-nan	516	70
» la mission de la Mongolie orientale	267	70
» les missions du Tonkin (Mgr Onate)	24	60
» les missions du Japon (Mgr Osouf)	90	95
» les missions des PP. Jésuites dans les Indes (Calcutta)	12	30
» les missions de Perse	2	80
» les missions d'Afrique (Dahomey)	76	»
» les missions des PP. Oblats, au Basutoland	25	25
» les missions d'Abyssinie	11	»
» les missions de la Patagonie septentrionale	4	45
» les missions du Gabon	12	30
» les missions de la Nouvelle-Poméranie	18	50
» Mgr Couppé pour le rachat d'un enfant au village de Baining	49	25
» la mission du Canada (Athabaska)	2	15
» le rachat d'enfants païens (Mgr A. Le Roy)	1.411	»
» id. avec noms, 2 Marie, 3 Joseph, Henriette, Catherine, Elisabeth, André, Joseph-Michel, Joseph-Marie, Thérèse (Nyanza)	288	»
» id. François-Joseph Henke et Antoine-Valère Henke (Nyanza)	51	70
» id. Marie, Joseph, Thadée, Anne, Joachim, Monique (Dahomey)	116	90
» id. Augustin, Madeleine, Pia, Marie, Barbe, Valérie, Anne-Ursule, Édouard, 2 Joseph, François-Xavier (Natal)	233	50
» id. Marie, Aloyse, Marie-Chrétienne, Hubert, 2 Agnès, Barbe, Marie, Agnès, Marguerite, Martin, Marie-Marguerite, François-Xavier, Anne, Marie, Marguerite, Pétronille (Athabaska)	284	20
» id. 3 Joseph, Paul, Antoine de Padoue, Lambert, Aloyse, Elisabeth, Françoise (Tanganika)	237	50
Total	4.492	15

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



TUNISIE. — VUE GÉNÉRALE DE MÉDENINE, KSAR ET CAMP FRANÇAIS; d'après une photographie du lieutenant DOUMERC
(Voir page 316).

LA PERSÉCUTION DANS L'UGANDA

Voici, d'après une lettre qu'écrit du sud du Nyanza le R. P. Hauttecœur à Mgr Livinhac, vicaire général de la Société des Missionnaires d'Alger, les dernières nouvelles de l'Uganda. Elles sont datées du 14 mars.

A cette époque, Mwanga avait passé la Kagéra, avec sa cour, et s'était installé chez Mtatembwa, chef du district nord de Kiziba, son ancien tributaire, actuellement soumis à l'Allemagne. Les catholiques occupaient la province du Bouddou, qui s'étend sur la rive opposée de la Kagéra. Le roi était disposé à abandonner aux Anglais et à ses sujets protestants les autres provinces de son royaume à la seule condition qu'ils le laisseraient en paix dans le Bouddou. Telle ne semblait pas être leur intention, car le bruit courait qu'ils organisaient une expédition pour en chasser les catholiques.

Les officiers de la Compagnie anglaise avaient, parait-il, compté s'emparer de la personne de Mwanga. Ils lui auraient imposé leurs conditions, se seraient posés comme les défenseurs du roi légitime et auraient fait passer les catholiques comme les ennemis de la Compagnie anglaise et du prince qu'elle protégeait. Ayant manqué leur coup, l'un d'eux, M. Williams, s'est rendu au Kiziba pour tenter d'enlever Mwanga et d'en faire un roi de théâtre. Mais le capitaine Langheld, chef de la station allemande de Bukoba, n'a pas permis un pareil attentat contre la personne de son royal hôte. Il a même fait entendre combien il était honteux pour des officiers anglais de retenir six missionnaires prisonniers. M. Williams aurait promis de les relâcher dès qu'il serait de retour dans l'Uganda.

NOUVELLES DU DAHOMEY

On savait déjà que les religieuses du Dahomey ont quitté heureusement Whyda pour se réfugier en lieu sûr, en prévision des mauvais jours qui se préparent. La lettre suivante fait connaître les circonstances dans lesquelles le départ des Sœurs a eu lieu et elle montre l'influence de la mission catholique, puisque, pendant que les autres étrangers sont captifs ou surveillés, les missionnaires peuvent circuler librement et continuent dans la sécurité, leurs œuvres d'éducation et la construction d'une église.

LETTRE DU R. P. DOLCI, DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON, SUPÉRIEUR DE LA MISSION DE WHYDA.

Agoué, 4 mai 1892.

La présence des trois Sœurs qui restaient à Whyda, au milieu de ces menaces de guerre, était un grand

souci pour moi. Ce souci était partagé par les agents des factoreries françaises, dont plusieurs auraient pu arriver à franchir le cordon de la vigilance dahoméenne, mais qui ne l'ont pas voulu tant que les Sœurs seraient encore à Whyda Enfin, ces trois Sœurs sont ici à Agoué; comme j'en remercie le bon Dieu !

Voici comment je suis parvenu à les faire sortir. Après plusieurs jours de palabre avec les autorités, on finit par me donner la permission que je demandais. Il était déjà nuit. Je me rendis en toute hâte chez les Religieuses et je leur dis tout court :

« Mes Sœurs, bouclez vos malles ce soir même; demain, dès six heures du matin, vous partirez pour Agoué. »

Elles furent tout ébahies, car je ne leur avais pas encore fait part de la possibilité d'une guerre prochaine avec la France.

Le lendemain, à l'heure dite, elles montent en hamac et se mettent en route pour Agoué. Ambrosio, notre maître d'école, les accompagne. Elles emmènent les trois jeunes filles offertes par le roi aux Sœurs, lors de leur voyage à Abomé. On passe par la Gore où les autorités leur donnent un petit haricot enveloppé d'un papier et ficelé avec une herbe du pays. En présentant au *décimère* ce singulier sauf-conduit, tous les chemins leur seront ouverts. En route, elles sont obligées de s'arrêter à chaque pas. De petits postes de surveillance sont maintenant établis entre la ville et la plage ; il y a aussi le *Kaharakou*, ce village est composé de soldats du roi chargés de prêter main forte au décimère si, malgré lui, on voulait forcer le passage. Elles arrivent enfin à la lagune à deux heures du soir.

Le décimère, voyant les Sœurs, est tout étonné et ne paraît pas croire à la légitimité de leur passeport. Pour se garder de toute surprise, il arrête les trois filles, les renvoie à la Gore de Whyda, et ordonne aux Religieuses d'attendre qu'un message de la Gore vint, en ramenant leurs filles, confirmer la permission donnée.

Vers le soir, je me rends à la Gore pour parler au *Kusugan*. Quel n'est pas mon étonnement, en passant par la cour, de voir les trois petites esclaves assises sur des nattes ! Je les interroge et, d'accord avec le *Kusugan*, je les fais repartir aussitôt.

Vers sept heures du soir, Ambrosio vint me dire que les Sœurs et les jeunes filles étaient déjà embarquées.

Ici on est étonné que je puisse si facilement sortir du Dahomey. Je dois cette liberté, ce me semble, à la manière dont le pays apprécie la mission.

Les six Français qui sont encore à Whyda, n'en sortiront pas facilement. Essayer maintenant de s'enfuir serait probablement peine perdue, car ils sont trop bien gardés. Toujours suivis, ils ne peuvent faire un pas hors de la ville, ni avoir aucune relation avec la Côte.

Nous n'avons point interrompu les travaux de la mission à Whyda. Les écoles marchent comme d'habitude; les chrétiens sont plus assidus que jamais aux offices et, la veille de mon départ pour Agoué, j'ai encore béni un mariage.

Les travaux de l'église continuent. Nous sommes à la hauteur des murs, et nous attendons la charpente et le fer galvanisé pour la couvrir.

A Grand-Popo, l'école marche bien ; seulement quelques-uns de nos élèves sont partis avec leurs parents pour Agoué, dans la crainte d'une attaque du Dahomey. Félix, notre maître d'école, va se marier au commencement du mois de juin. J'ai reçu les anneaux que le P. Dorgère a envoyés.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — S. Em. le cardinal Ledochowski, préfet de la Propagande, a remis, le 15 juin, au R. P. André Amrhein, bénédictin, la somme de 101,000 fr , provenant de la quête antiesclavagiste, pour la mission du Zanguebar confiée aux RR. PP. Bénédictins de Bavière.

— Le R. P. Terrien, notre zélé délégué dans le Mexique, appelé en Europe pour des raisons particulières, a eu l'honneur d'être admis en audience spéciale par Sa Sainteté le Pape Léon XIII. Le Saint-Père a daigné bénir de nouveau la mission donnée par les Conseils de l'Œuvre au P. Terrien et à ses deux collègues, les PP. Coutry et Devoucoux.

Paris. — M. Deloncle vient de déposer sur le bureau de la Chambre des Députés une proposition de loi tendant à l'ouverture d'un crédit de 200,000 fr. pour les missions coloniales.

Dans son exposé de motifs M. Deloncle a déclaré que la noble attitude des Pères Blancs dans l'estafricain a établi la haute valeur de l'influence morale de la France.

Port-Louis (*Ile Maurice*). — Les journaux ont donné tous les détails du cyclone qui a le 29 avril dernier, complètement ravagé l'île Maurice et, dans le court espace d'une demi-heure, fait écrouler la moitié de sa capitale, Port-Louis, ville de soixante-dix mille âmes.

Mgr Léon Meurin, de la Compagnie de Jésus, archevêque de Nisibe et évêque de Port-Louis, se disposait à partir pour Rome quand est survenu le fléau. Ce prélat a aussitôt adressé à ses fidèles une lettre pastorale dont voici le commencement :

« Le spectacle du malheur qui nous a frappés est encore trop récent, et nous sommes trop brisés par la douleur pour essayer d'exprimer tous les sentiments qui agitent notre âme.

« Vous saviez déjà que nous avions décidé depuis quelque temps de partir pour l'Europe dans le triple but, de faire notre visite *Ad limina*, d'aller chercher de nouveaux prêtres, en attendant qu'il nous soit permis de puiser à notre Séminaire qui, nous l'espérons, fournira dans quelques années un nombre suffisant d'ouvriers évangéliques; enfin, de placer dans un grand Séminaire, pour y faire leurs études théologiques, les deux premiers de nos élèves.

« Mais, après le désastre qui vient de causer la ruine du pays, une nouvelle raison nous fait un devoir impérieux de ne pas retarder notre départ. Incapable de suffire aux besoins multiples du diocèse avec le peu de ressources que nous avons à notre disposition, ne pouvant à la fois porter secours aux pauvres, aux blessés, aux orphelins et aux écoles, nous irons en France et en Angleterre implorer pour vous la charité catholique. Sans cette intervention de nos frères d'Europe, comment nous serait-il possible de reconstruire convenablement nos seize églises et chapelles écroulées, de recouvrir les neuf autres que la tempête a entièrement mises a nu, et de réparer celles qui ont été plus ou moins endommagées... »

LE MOUVEMENT ANTI-CHRÉTIEN & ANTI-EUROPÉEN EN CHINE

Un missionnaire franciscain envoie cette communication que nous nous empressons de publier. Elle montre combien s'accentue dans le Céleste Empire la propagande ayant pour but d'anéantir notre œuvre civilisatrice et religieuse. Quelle que soit la violence de cette campagne anti-européenne et anti-chrétienne et la haute situation de ses fauteurs, nous avons confiance qu'elle n'aboutira pas: Dieu n'abandonnera pas les missionnaires et les chrétiens de la Chine au milieu de la nouvelle tempête qui les menace.

Les tristes événements qui se succèdent depuis bientôt un an, dans l'Extrême-Orient, préoccupent avec raison toutes les âmes qui s'intéressent aux œuvres des missions.

A l'issue de la guerre franco-allemande, la Chine publia un mémorandum qui, grâces à Dieu, fut rejeté par les puissances européennes.

Les huit articles qui le composaient étaient comme autant d'obstacles insurmontables pour la propagation de la religion catholique.

Ainsi, il y était défendu d'ouvrir des orphelinats sans l'autorisation des autorités locales; nul ne pouvait embrasser la religion catholique s'il avait subi quelque condamnation ; les missionnaires devaient s'en rapporter à la sagesse des mandarins pour les affaires relatives aux chrétiens, etc.

En un mot, l'on voulait éloigner le prêtre et en même temps entraver son ministère.

Quoique ces huit articles n'aient pas été acceptés, néanmoins, pendant ces dernières années, le gouvernement chinois en a fait l'application dans bien des vicariats. Ainsi, il y a trois ou quatre ans, dans la province du Hou-pé septentrional, un prêtre indigène était obligé, après mille efforts pour exercer son ministère, de quitter la localité, le mandarin ayant défendu d'y prêcher la religion, et ayant de plus menacé de peines sévères ceux qui offriraient l'hospitalité au Père.

L'année suivante, dans la capitale du Chen-si, l'autorité locale interdisait de vendre des terrains aux Franciscains.

Tous ces points cependant ont été prévus et approuvés par les traités. D'où vient donc cette tendance à molester ainsi les missionnaires? Comment le peuple s'associe-t-il aux idées anti-chrétiennes des autorités? C'est qu'il est séduit par l'espérance du butin que le mandarin lui promet s'il consent à se faire l'instrument de sa haine contre les prêtres, et par suite contre les Européens.

Il est certain que le peuple n'agit que sous la direction de quelques personnages de l'empire, dont l'antipathie pour l'Européen est bien connue.

L'on attribue à l'ancien vice-roi de Canton, P'êng, la brochure *Mort à la religion perverse*. Or, nonobstant cette publication anti-chrétienne, P'êng a toujours été estimé par la cour impériale.

Chou-Han, grand mandarin, dans la province du Hou-nan, est considéré également comme l'auteur de l'infâme pamphlet dont nous allons donner une esquisse.

* *
*

Cette publication est intitulée : *Hérésie exposée dans une respectueuse soumission au Saint-Edit.*

Le Saint Edit n'est autre chose que le recueil de toutes les exhortations de l'empereur Kan-Hi à son peuple, avec les développement qu'en a faits son fils Sun-Cheng en 1724.

En voici le texte :

« Pour ce qui est des ouvrages en opposition avec la doctrine des sages, ils doivent être supprimés et détruits. »

Après avoir parlé avec mépris de certaines sectes de l'empire, l'auteur ajoute :

« Telle est aussi la religion de l'Occident qui révère le Maître du Ciel (T'ien-tchoû) ; l'on ne doit pas la regarder comme orthodoxe. Parce que ses propagateurs étaient très versés dans les mathématiques, notre gouvernement a eu recours à eux, ceci vous ne devez pas l'ignorer.

« Pour ce qui est des doctrines non approuvées qui trompent le peuple, nos lois ne sauraient les tolérer ; notre gouvernement a établi des châtiments pour les maîtres dont les enseignements ont pour but de tromper et de corrompre. »

Si les mesures prises par les autorités ne sont que l'observation du *Saint Edit*, il est aisé de comprendre que *l'Edit impérial* de l'année dernière ordonnant le respect de la religion chrétienne n'a eu aucun résultat, ou du moins que son effet n'a pas été général.

Cette brochure se compose de trente-trois tableaux dont l'obscénité révoltante donne une triste idée de la condition morale des lettrés et des mandarins chinois, que l'on peut à juste titre regarder comme les instigateurs de ce pamphlet et de tous ceux qui circulent dans la province du Hou-nan.

Plusieurs personnes considèrent Chou-Han, grand mandarin, comme le chef de cette ligue anti-chrétienne, anti-européenne.

— Le premier tableau représente les diables européens, les prêtres adorant Jésus sous un symbole dont l'explication suivante donnera une idée.

Dans la religion catholique, l'expression *t'ien-tchoû*, Maître du ciel, est consacrée pour exprimer le mot Dieu; les sectaires changent le mot *tchoû* (maître) et écrivent *tchoû* (porc), d'où ils font *t'ien-tchoû*, porc céleste.

Jésus, d'après eux, n'est qu'une métamorphose du *t'ien-tchoû*.

— Les Chinois appellent les Européens *Si-iâng-jen*, hommes de la mer occidentale. Dans le second tableau, le mot *iâng* est changé en celui de *iâng*, brebis. Ce mot-ci désigne l'Européen en tant qu'Européen ; le mot *tchoû*, porc, s'applique d'ordinaire aux prêtres et aux chrétiens.

Ce tableau infâme représente les enfants illégitimes des porcs et des brebis, les uns ont une tête de brebis avec un corps de porc, les autres ont un corps de brebis avec une tête de porc.

Une autre brochure dit des prêtres :

« Si quelqu'un refuse de croire leur religion, alors, à l'occasion de la visite de la chapelle, ils (les prêtres) mettent une médecine dans le thé de l'incrédule. Aussitôt ses dispositions sont changées et il suit les prêtres sans la moindre hésitation, sans le plus petit doute. »

— En outre, d'après ce même écrit, les missionnaires

auraient recours à un mode de propagation réprouvée par les lois de la pudeur.

Telle est, en quelques mots, l'idée du troisième tableau représentant le porc céleste attaché à une croix pour subir le châtiment dû à ses excès.

A ses pieds l'on voit les prêtres prêchant la religion.

En signe de mépris, le mot Kiao (doctrine), est changé en celui de Liao (cri) ; par conséquent, en raison du changement des deux lettres, t'ien-t-choû kiaô (religion du maître du ciel) est devenu t'ien t-chou-liao (cri du porc céleste).

— Les tableaux quatrième et cinquième n'offrent aucun intérêt.

— Dans une autre publication, nous lisons :

« A l'occasion d'une sépulture, les prêtres invitent les parents du défunt à se retirer ; l'on dépose alors le cadavre dans la bière, et après avoir arraché les deux yeux au défunt, ils lui scellent les paupières avec du plâtre. »

Cette erreur, dont le tableau sixième nous donne l'image, est trop connue pour y insister.

Ce qu'il y a de plus triste à constater à ce sujet, c'est que des ministres protestants se permettent d'engager les missionnaires à renoncer aux onctions sur les yeux, dans l'administration du sacrement de l'Extrême-Onction, sous prétexte que cette cérémonie peut porter les gens simples à croire que ces rumeurs sont fondées.

— Le septième tableau n'étant qu'une répétition des infamies reprochées à notre religion, il n'est pas opportun d'en parler.

— Le huitième est une allusion à un fait dont il est utile de dire un mot : En l'an du Seigneur 184, Chang-Kioh, un habitant du nord de la Chine, de concert avec son frère Chang-Pao leva l'étendard de la révolte. Ayant pu enrôler un grand nombre d'adhérents, il les divisa en plusieurs ordres dont la marque distinctive était un turban jaune. Après quelques mois de guerre, cette révolte fut comprimée et ses principaux chefs furent mis à mort.

Le *Porc céleste* a aussi son turban jaune, il a des disciples, il faut par conséquent que le peuple veille pour ne pas se laisser surprendre par cette invasion. A cet effet, l'auteur de cette publication invite les habitants des villes et des villages à tracer le signe de la croix sur le seuil des portes et des maisons.

Selon une opinion assez répandue chez les païens, les chrétiens n'osent pas poser le pied là où se trouve le signe de la croix ; c'est ce qui explique la recommandation faite plus haut.

— Dans la brochure : *Mort à la religion du diable*, nous lisons la mesure suivante promulguée contre les chrétiens :

« L'on reconnaît aisément les membres de la secte chrétienne ; ils ne révèrent ni le ciel, ni la terre, ni le prince, ni les parents ; ils ne brûlent pas d'encens dans les temples. Partout où l'on trouvera quelqu'un agissant de la sorte, l'on peut le considérer assurément comme un fils du diable. Qu'il soit donc lié et contraint de boire le fumier humain. Dessinez sur la terre une figure de la croix et placez-y le converti ; invitez-le alors à insulter cette image pour obtenir sa liberté. »

Le tableau neuvième nous représente Chou-Han condamnant des chrétiens à divers supplices.

— Il est recommandé encore, dans la même brochure, de brûler tous les livres de religion chrétienne que l'on trouvera chez les convertis.

Le tableau dixième nous montre donc des satellites livrant aux flammes les livres de religion, comme contenant une doctrine contraire au culte dû aux Esprits et à Bouddha.

— Le premier article d'un manifeste assez répandu dans la province du Hou-nan est ainsi conçu :

« Que chacun fasse des recherches dans sa caste, et s'il y trouve des membres ne sacrifiant pas au grand Esprit, au grand docteur Confucius, il est certain que ceux-ci doivent être considérés comme ensorcelés par les espions du diable des étrangers, et comme appartenant à la religion du porc. En conséquence, qu'on les conduise au temple des ancêtres pour renoncer à l'hérésie qu'ils ont embrassée, et, s'ils s'y refusent, qu'ils soient chassés non seulement de leur famille, mais encore de leur village. »

Le onzième tableau n'est que la reproduction de ce que recommande ce premier article.

— Dans le douzième tableau *T'ai-Shang* (Lao-tzeu) et Chi-kia (boudhiste), tous deux fondateurs de sectes différentes, apparaissent portés sur les nues pour exciter leurs disciples à exterminer non seulement la religion chrétienne dans son chef, mais encore dans ses prêtres et dans ses disciples.

— Chou-Han est représenté dans le treizième tableau ordonnant à quelques satellites de percer de flèches le *T'ien-t choû*, porc céleste, attaché à un gibet, tandis que d'autres frappent du tranchant de leurs sabres des brebis, figure des Européens.

Le but de ce grand mandarin est donc manifeste : d'abord détruire la religion et en second lieu exterminer tous les Européens résidant en Chine.

— Ce qui peut aider à confirmer l'opinion étrangère sur la participation de Chou Han, c'est (en dehors des autres preuves), le tableau quatorzième qui nous montre le génie immortel, monté sur une panthère et portant avec soi, un pavillon où sont écrits les deux caractères : *Chou-Han*. Ce génie tient à la main une hallebarde de fer pour frapper le *Jesou* et le *Kiao-sen* montés sur des ânes. *Jesous* est toujours représenté sous la même figure ; *Kiao-sen* signifie les prêtres.

— Les tableaux 15 et 20 ont pour but de tourner en ridicule non seulement les Européens, mais encore leur religion. Plusieurs païens même les regardent comme une prophétie des épreuves pénibles réservées à notre sainte religion.

Le gouverneur de la province du Hou-nan, ayant reçu par l'entremise du vice-roi du Cheli, l'ordre d'arrêter et de supprimer la publication d'une brochure intitulée *Mort aux doctrines perverses*, répond en ces termes :

« Il n'existe pas une cité, un village, pas même une librairie, une imprimerie, où l'on ne trouve cette publication. Il est donc impossible de la détruire. En outre, son premier chapitre se compose de la septième section du *Saint Édit* de l'Empereur. Qui donc, parmi les dignitaires de la grande dynastie, oserait la brûler? Qui donc aurait la hardiesse de la livrer aux flammes?

« Après avoir acheté cette brochure, tandis que je me disposais à en prendre connaissance, je vis que le chapitre commençait par ces mots : *le Saint Édit*. Immédiatement je brûlai de l'encens, m'agenouillai et commençai à chanter ; ensuite, je me levai, m'assis et entrepris ma lecture. Après en avoir tourné les

feuilles les unes après les autres, je constatai que ses nobles paroles n'étaient autres qu'un développement du Saint Édit. Elles m'imposaient donc le plus grand respecct.

« Quant à moi, après en avoir pris connaissance, j'ai acquis la conviction que cette publication n'était autre qu'une explication du Saint Édit; pourrais-je donc ordonner à mes subalternes d'agir conformément à vos ordres? mais pour quelle espèce d'homme me prendraient-ils? Les femmes mariées, les servantes et les petits enfants de trois ans, tous ont la haine la plus grand pour le *porc*. Quand elles appellent les porcs, elles se servent du nom de Jésus, en mangeant de la viande de porc, elles disent qu'elles mangent de la viande de Jésus, etc. »

Il n'est guère possible de continuer cette citation. Cet extrait montre assez la haine satanique de l'auteur contre notre sainte religion.

Tous les tableaux suivants jusqu'au vingtième inclusivement ne présentent rien de particulier, c'est toujours la même idée figurée sous des couleurs différentes.

Le peuple y est invité à célébrer soit une noce, soit une naissance, soit un décès, en mangeant de la viande de *porc céleste*.

— Dans le vingt-unième tableau apparaissent *Joh-Fey* et *Chu-Ko-Liang*, qui ont joué tous deux un rôle dans l'histoire.

Le premier se signala pas la répression d'une révolte et la déroute d'un célèbre pirate. Il fut toujours opposé à un rapprochement avec les barbares, les Européens.

Chu-Ko-Liang fut le conseiller de Liu-Pei, fondateur de la dynastie Shu han. Il se dévoua jusqu'à la mort au service de Liu-Pei.

Ces deux personnages sont debout sur des jonques venant du ciel et allant à la rencontre d'une jonque européenne, à moitié brûlée par les feux ennemis.

Si Joh-Fei et Chu-Ko-Liang sont avec nous dans la lutte contre les barbares, il n'y a pas lieu de craindre. Telle est l'idée de ce tableau.

— Le tigre symbolise la force, la brebis la faiblesse; le vingt-deuxième tableau nous montre des tigres dévorant de nombreuses brebis.

Dans l'esprit de l'auteur, la population du Hou-nan, figurée par les tigres, anéantit les Européens représentés par les brebis.

— La province du Hou-nan est très fertile en bambous, l'on peut dire que ce commerce fait la richesse du pays; partant, chacun garde avec un soin jaloux ses petites forêts de bambous.

Le tableau vingt-troisième nous montre un gardien surprenant des porcs s'approchant des bambous, pour en manger les racines.

L'idée principale est que le peuple doit chasser l'Européen dont le but est de lui enlever et sa richesse et son commerce.

— Le vingt-quatrième tableau n'offre aucun intérêt. *Jueh-Wang*, (qui monta sur le trône en 496 av. J.-C.), avait pour ministre *Wen-chung*. Après une sanglante défaite que le prince *Di-Wu* fit subir à son armée, *Jueh-Wang* se retira dans la retraite pour faire, de concert avec son ministre, tous les préparatifs nécessaires à la vengeance qu'il voulait tirer de sa déroute.

Après une préparation de vingt ans, il fut à même de déclarer la guerre à son terrible adversaire, le prince *Di-Wu*, qui fut battu.

— Le tableau vingt-cinquième représente donc *Wen-Chung* et *Jueh-Wang* se disposant à réparer leur défaite. La morale serait celle-ci : « Quoique nous devions attendre longtemps le moment de la vengeance; préparons-nous toujours, car il arrivera sûrement. »

— Chou-Han nous apparaît, dans le vingt-sixième tableau, rentrant victorieux de sa campagne contre les Européens. Sur les portes de la ville sont exposées des têtes de *porcs* et de *brebis*, trophées de la victoire de ce grand mandarin.

— Le tableau vingt-septième représente le *dieu du tonnerre* sur un char, au milieu des nues, armé d'une hache et marchant à la destruction, soit des Européens, soit des missionnaires, soit des convertis.

La morale est : « Vous êtes contre le dieu du tonnerre et le dieu du tonnerre est contre vous. Quel est donc celui qui triomphera? »

— Les deux tableaux 28 et 29 ne présentent rien qui soit digne d'attention.

Le lion étant le symbole de la puissance militaire en Chine, on le représente, dans le tableau trentième, comme se disposant à fondre sur les *porcs* et les *brebis*, pour délivrer ainsi la Chine de toute influence étrangère.

Dès le principe, nous avons vu l'origine de Jésus, d'après les auteurs de ce pamphlet; Jésus aurait été transformé pour expier les crimes qui lui étaient imputés. Dans le trente-unième tableau, Jésus descend aux enfers pour être scié; et, tandis que Jésus subit ce supplice, un des préposés à la garde de l'enfer broie dans un pilon un prêtre; représenté par un petit porc. Toute cette scène se passe sous les yeux du roi des enfers.

— Le dernier tableau représente des *Européens et des chrétiens* qui, effrayés des supplices infligés à Jésus et à ses prêtres, viennent s'incliner devant *K'i-lin*, un monstre fabuleux personnifiant ici l'empereur de Chine. Ils s'inclinent, pour reconnaître la supériorité du confucianisme sur le catholicisme, la supériorité de la civilisation chinoise sur la civilisation européenne.

Cette dernière scène nous montre en un mot, tous les peuples se soumettant humblement à la domination du Fils du ciel.

***

La conclusion à tirer de ce pamphlet est que le mouvement anti-européen, anti-chrétien, s'accentue tous les jours davantage. A diverses reprises, des journaux protestants anglais ont considéré les orphelinats catholiques comme la cause de toutes ces agitations, qui ne voit ici la fausseté de semblables allégations?

Les orphelinats fermés, croit-on que la Chine s'en arrêterait-là? Non assurément; les autorités locales sauraient vite trouver d'autres motifs pour paralyser le ministère du prêtre catholique. Pour nous, nous n'hésitons pas à croire que la Chine tend à appliquer le fameux Memorandum.

L'on ne peut prévoir toutes les conséquences de ces mouvements par rapport aux missions catholiques; mais nous espérons avec confiance que Dieu ne livrera pas ses enfants aux mains de leurs ennemis.

DE PORTO-NOVO A OYO

(Février-Mars 1891)

—

LETTRE DU R. P. PIED, DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON, MISSIONNAIRE A LA CÔTE DE BENIN.

Suite (1)

V

A midi et demi, nous arrivons au village de Méko, situé tout près des ruines de l'ancienne ville.

Le chef est à la chasse. Ne pouvant nous installer dans sa case sans y être introduits par lui, nous l'attendons assis sous un arbre superbe qui, là comme partout, est le plus bel ornement de la place du village. Sous son ombrage ont lieu les réunions, les danses et les réjouissances publiques.

Vers les quatre heures, le chef arrive; il nous conduit dans une chambre vaste et bien aérée où nous déposons nos bagages.

Il se rend alors dans ses appartements privés et en revient quelques instants après dans un costume un peu primitif qui excite l'hilarité de mes porteurs. Il est vrai qu'il fait chaud; peut-être aussi est-il à court de *chocotos*. En tout cas, le bonhomme croit devoir se dispenser de ce que les Anglais appellent « l'indispensable » et se contente de se mettre autour des reins, une ficelle à laquelle est suspendu un étroit tablier. Pour le pays et vu les circonstances, c'est suffisant.

Le soir, il nous fait servir une corbeille d'acassas et de caloulou.

Le temps est beau; point de refroidissement à craindre pendant la nuit; là comme ailleurs, je préfère dormir à la belle étoile dans mon hamac suspendu entre deux arbres plutôt que de me renfermer dans une case.

Le lendemain, je fais mes cadeaux au chef et nous causons longuement. Le pauvre homme me dit qu'il n'est point heureux, que ses gens ne peuvent l'être, qu'ils ne le seront jamais tant qu'ils auront à craindre le Dahomey.

« Il y a sept jours, continue-t il, on est venu me dire qu'on avait aperçu, à quelques heures d'ici, des espions dahoméens, dont quatre armés de fusils et deux porteurs. Ils venaient du côté du Dahomey et se rendaient dans la direction d'Oyo... »



PERSE. — UNE FEMME ARMÉNIENNE DANS SON INTÉRIEUR; d'après une photographie envoyée par Mgr MONTETY, lazariste, délégué apostolique de Perse (Voir p. 318).

Les pauvres gens vivent dans une crainte de tous les instants, incertains de ce qui leur arrivera le lendemain.

La nouvelle était peu propre à rassurer mes hommes; je leur dis qu'ils n'ont rien à craindre avec moi; que la paix ayant été faite pour l'instant, entre le Dahomey et la France, m'attaquer ou attaquer ceux qui m'accompagnent serait briser le traité, ce dont Béhanzin aurait à se repentir.

Cette simple observation ramena la confiance, à tel point que quatre ou cinq Kétous qui, depuis longtemps, cherchaient l'occasion de rentrer à Oyo où leurs familles se sont réfugiées, voulurent profiter de mon voyage et se joignirent à ma bande.

Le ruisseau d'Adjékoua qui passe près de Méko, est le premier du bassin de l'Ogun; il se jette dans le Sogha qui rejoint l'Oigoan pour se déverser dans l'Ogun un peu au-dessus d'Abéokuta.

* * *

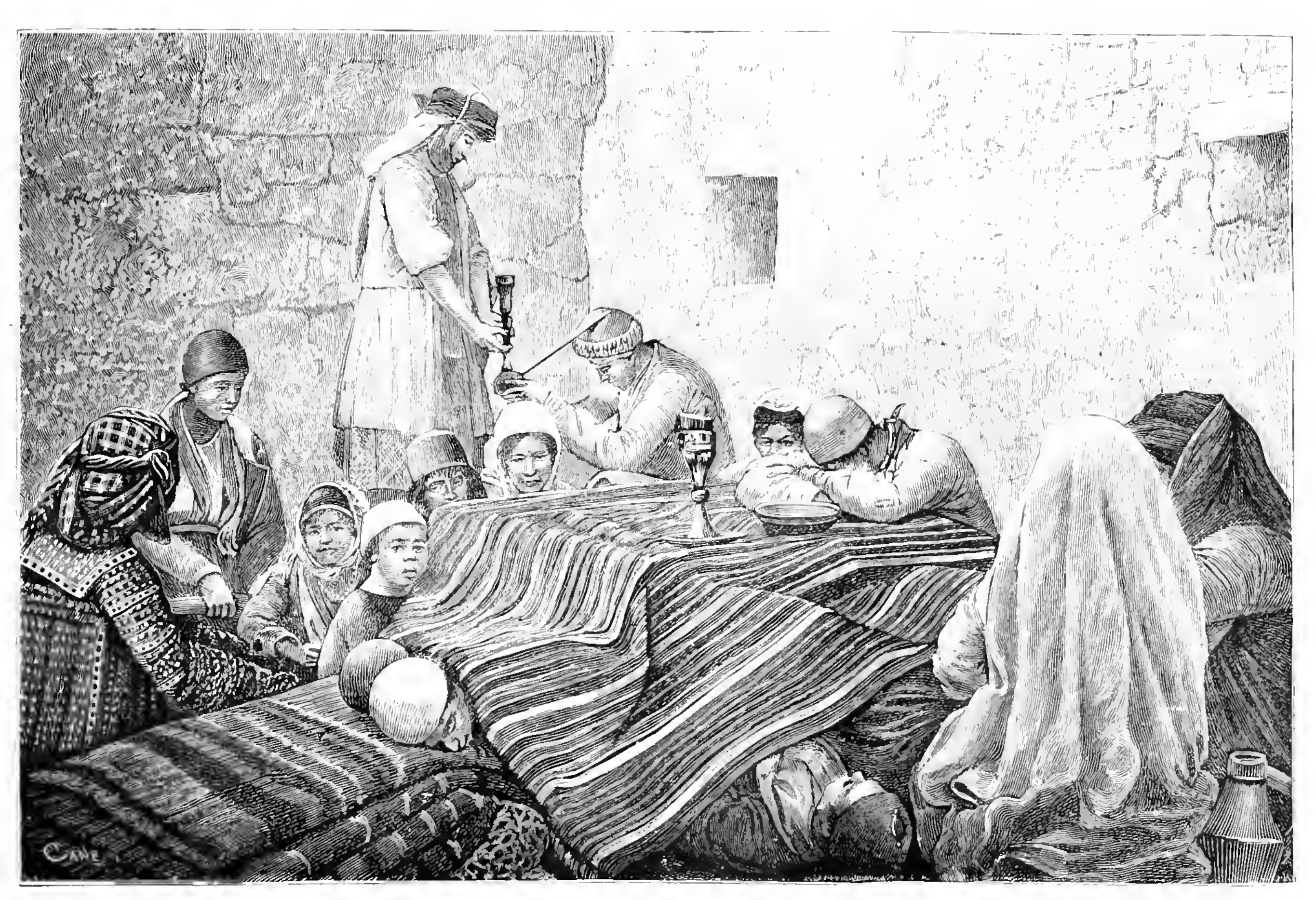
Le jeudi, 5 mars, nous partons à cinq heures. Au haut de la colline qui domine le village de Méko, les sentiers se croisent en grand nombre. C'est la route la plus fréquentée; mais, craignant de rencontrer des pillards dahoméens, mes gens n'osent la prendre; il nous faut donc

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 13, 20, 27 mai et 10 et 17 juin et la carte p. 234 et 235.

attendre les Kétous qui retournent à Oyo et qui nous conduiront à travers la brousse. Ils arrivent après nous avoir fait perdre trois quarts d'heure d'un temps précieux ; ils refusent, eux aussi, de prendre la route ordinaire et nous les suivons par un chemin détourné.

Nous traversons l'Adjékoua, qui n'est à cet endroit qu'un petit ruisseau boueux, puis le Sogha ou Hoghah, qui est un mince filet d'eau, filtrant à travers un lit étroit de roches, et un kilomètre plus loin, l'Oignan, rivière superbe, de trente mètres de large et de cinq de profondeur. « Elle vient, me disent mes guides, de Ihaki, ville du pays des Baribas, non loin du Niger. » C'est le grand déversoir de la région ; malheureusement les rochers et les troncs d'arbres dont est encombré son lit, comme celui d'ailleurs de toutes les grandes rivières du Yoruba, l'empêchent d'être navigable.

Nous faisons halte sur les bords de l'Oignan. Au bout d'une demi-heure, je prends les devants avec Atadjou et Joseph Antonio... A une vingtaine de kilomètres sur la gauche, court, du sud-ouest au nord-est, une chaine de collines qui sépare le royaume de Kétou de celui d'Isbabé. Comme le Mahi, ce pays est souvent visité par le Dahomey ; toutes les villes du sud ont été détruites ; la capitale se trouve, d'après mes guides, aussi éloignée du



PERSE. — FAMILLE ARMÉNIENNE AU[illegible], d'après [illegible] par Mgr MONTÉTY, lazariste, délégué apostolique de Perse (Voir p. 318).

point où nous sommes que Porto-Novo, c'est-à-dire à cent soixante kilomètres environ.

Le soleil darde des rayons de feu. Nous marchons, marchons toujours, dans l'espoir de trouver soit une ferme, soit un ruisseau où nous pourrons nous désaltérer. Toujours les mêmes ondulations de terrain se succèdent sans interruption. Entre elles une ligne de verdure semble annoncer un cours d'eau ; mais, lorsque nous y parvenons, le lit en est aussi sec que le sommet des coteaux qui le dominent. A notre arrivée sur les bords de l'Eisha, il est deux heures et nous avons fait vingt-huit kilomètres. Je tombe de fatigue ; j'ai la tête brûlante et les pieds blessés ; je déclare que je ne puis aller plus loin.

On finit par trouver, dans le lit du ruisseau, un trou avec un peu d'eau trouble ; j'humecte mon mouchoir et m'en entoure la tête ; au bout d'une demi heure, je me sens mieux. Personne ne semble connaître la route ; cependant un des hommes d'Oyo prétend que Gangan n'est qu'à deux lieues de là. Mes porteurs n'ayant plus rien à manger, l'eau manquant, et l'endroit me semblant peu convenable pour y passer la nuit, nous faisons un effort et nous nous remettons en route ; d'ailleurs il est trois heures et demie, le soleil baisse et nous nous fatiguerons moins.

A deux kilomètres au delà, nous passons près du fossé d'enceinte de la ville d'Assoua, qui fut détruite, il y a de cinquante à soixante ans, par les Filanis et les Egbas.

C'était une ville assez importante, car nous mettons un quart d'heure à en longer l'un des côtés. On y voit encore nombre de monticules formés par les maisons écroulées.

Vers cinq heures, nous apercevons au loin un bloc de rocher énorme qui émerge, isolé, d'une dépression de terrain. La crête en est revêtue de verdure et d'arbres gigantesques. L'on se demande par quelle révolution terrestre, il a bien pu être être jeté là, car rien ne le relie aux ondulations d'alentour. Aussi les noirs pour lesquels tout ce qui sort des proportions et des règles ordinaires doit être le séjour d'un esprit, n'ont-ils pas manqué d'en faire un fetiche. Ils donnent à ce rocher le nom d'Ako et viennent à certaines époques lui faire des offrandes. A six heures nous arrivons au pied du rocher; il a une trentaine de mètres de haut; l'endroit où se font les sacrifices, est remarquable par le nombre de guenilles, de carcasses de poules, les traces d'huile de palme, jaunâtres et dégoûtantes, qui le décorent. Une route de dix mètres, qui plus loin en a quinze, tracée au cordeau et plantée de grands arbres, unit le rocher fétiche à la ville de Gangan, située sur une petite hauteur, à cinq cents mètres de là.

VI

Le désert de quarante kilomètres qui s'étend de Méko à Gangan, où nous n'avons rencontré ni fermes, ni plantations, ni cases, sert de limite entre les royaumes de Kétou et d'Oyo.

Gangan, étant sur la frontière, se trouve plus que toute autre ville du royaume d'Oyo, exposée aux invasions du Dahomey. Aussi, malgré le fossé et le mur crénelé qui la défendent, la population prend la fuite à la première alerte et va se réfugier dans les villes de l'intérieur; elle en revient au bout de quelque temps, mais toujours de moins en moins nombreuse; quoique la ville puisse renfermer une population de quatre à cinq mille âmes, elle n'en contient guère aujourd'hui que six à sept cents.

Les maisons vastes et séparées par des rues larges et propres, sont construites en argile: elles sont élevées, bien couvertes et respirent un air de bien-être et de propreté qui tranche avec l'aspect misérable des villages du Kétou

Assis à la porte de la maison du chef auquel le messager d'Oyo est allé nous annoncer, nous faisons honneur à trois belles calebasses d'acassa délayé, que des femmes nous présentent à genoux.

Le chef vient me saluer; c'est un homme à la figure jeune et intelligente, sérieux et bienveillant. Je décline mes titres. Il me souhaite la bienvenue et me dit que je puis me reposer chez lui tout le temps que je voudrai. Peu après, il m'envoie un caloulou de gibier fortement pimenté, que mes hommes trouve excellent. Un peu plus tard, au moment où je vais reposer, il m'envoie une nouvelle calebasse d'acassa.

La nuit, nous avions été réveillés à plusieurs reprises, par des cris et des phrases entrecoupées, prononcées avec une volubilité étrange. Personne ne semblait répondre et au bout de cinq minutes, la voix se taisait pour recommencer plus tard. Le matin, nous eûmes l'explication de ce tapage. C'était un pauvre idiot, fils aîné du chef, qui, assis sous la vérandah vis-à vis, parlait seul et se fâchait parfois contre un interlocuteur imaginaire. La pauvre mère était là. Silencieuse, faisant tranquillement son ouvrage, sans jamais interrompre les sorties de son fils, elle lui donnait, aux heures de repas, sa part de caloulou et d'igname comme à tout le monde.

C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années qui n'avait jamais eu l'usage de la raison, et les parents n'avaient cessé d'en prendre soin. Que diront de cela, ceux qui prétendent que l'affection maternelle n'existe pas chez les Noirs? Je puis affirmer que la négresse ne le cède en rien, sur ce point, à la femme blanche. Je dirai même qu'elle se fait encore plus l'esclave de son enfant, car, pendant trois ans, elle le nourrit et ne s'en sépare ni jour ni nuit. En cas de maladie et d'infirmité, elle lui prodigue ses soins et s'y intéresse comme à une partie d'elle-même.

Dans la matinée, on sort de l'écurie un joli cheval que l'on attache, à un pieu fixé en terre par un anneau et une chaîne passée à l'un des pieds de devant. C'est le dixième que le chef ait acheté; tous les autres sont morts. Le cheval ne semble donc pas mieux vivre à Gangan qu'à Porto-Novo et à Lagos, tandis qu'il prospère à Abéokuta et à Oyo. Le pays est élevé et sans contredit aussi sain que le reste du Yoruba; à quoi donc attribuer cette anomalie? Est-ce au pâturage ou à l'eau? On n'a pu me le dire.

Le messager d'Oyo vient m'annoncer que le chef de Gangan a envoyé, la nuit dernière, aviser le roi d'Iséhrin de mon arrivée et le prier de m'ouvrir les chemins.

« Il y a sept ou huit jours, ajoute-t-il, un Blanc, venu d'Abéokuta, alla jusqu'à Eséado, et là fut obligé de rebrousser chemin sans pouvoir pénétrer plus avant sur le territoire d'Oyo. Le chef vous prie, en conséquence, d'attendre la réponse. »

Ce contre-temps m'occasionnera un retard de trois ou quatre jours; je refuse et je fais appeler le chef.

« Je m'étonne, lui dis-je, de la mesure que vous avez cru devoir prendre Vous savez que je suis un *Padre*. Je viens de Porto-Novo et vais rendre visite à mes confrères d'Oyo, qui sont les amis du roi. Le roi ayant autorisé les Pères à s'établir dans sa capitale, son royaume est nécessairement ouvert à tous les missionnaires sans distinction, vu qu'il n'y a aucune différence entre tel ou tel Père; nous sommes tous frères membres d'une même famille. Les Pères d'Oyo étant venus me voir à Porto-Novo, il est naturel que je leur rende leur visite: par conséquent, j'entends ne pas être à la merci de tel ou tel chef de village, de tel ou tel roitelet, vassal du roi d'Oyo. Depuis longtemps en route, je ne veux pas m'attarder davantage et je te quitterai demain. Dans tous les cas, le messager étant parti la nuit précédente, je le rencontrerai en chemin et apprendrai de lui la réponse du roi d'Iséhrin. »

Le chef, soutenu par le messager d'Oyo et un autre individu au regard faux, qui l'accompagne, me conjure d'attendre, ne fut-ce que pour lui faire plaisir. Le lari de Kétou intervient et appuie mes raisons en disant que les Pères, étant amis de tout le monde, peuvent passer partout sans encombre, au Dahomey, à Porto-Novo, à Lagos, à Abéokuta et à Oyo; que, par conséquent, il n'est pas à craindre que le roi d'Iséhrin m'arrête en chemin.

Un de ceux qui accompagnent le chef confirme ce qu'Atodjou vient de dire, et notre départ est décidé.

Le lendemain matin, nous sommes prêts à 6 heures.

Nous nous dirigeons vers la porte de la ville, accompagnés du chef et nous nous asseyons sous un arbre, en dehors du mur d'enceinte dans l'attente de nos gens d'Oyo qui n'arrivent pas.

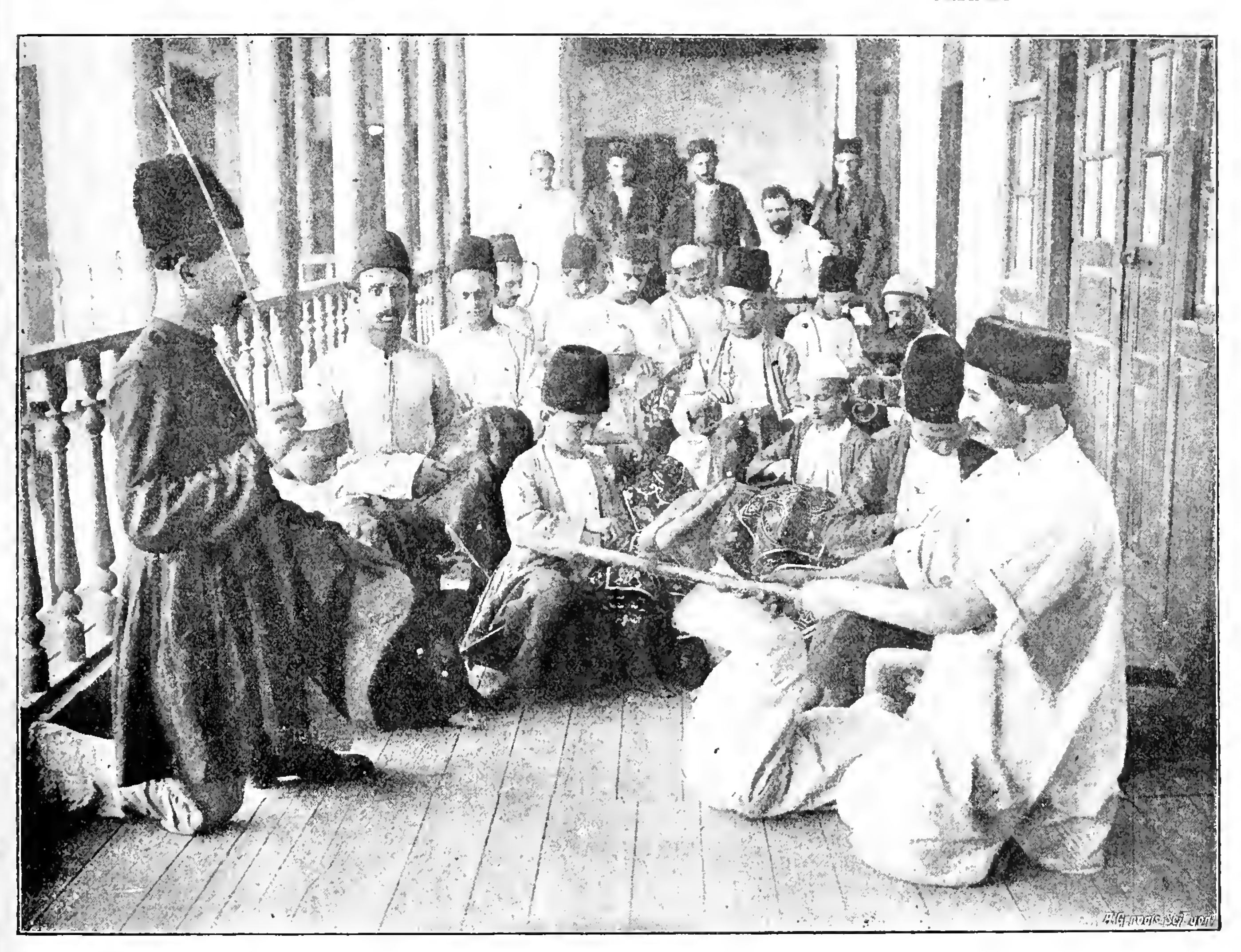
Un certain nombre de personnes, qui se rendent à leurs fermes, passent devant nous et saluent le chef en se prosternant; celui-ci leur adresse en retour une bonne parole.

C'est d'une part un respect, et de l'autre une bienveillance vraiment touchants, qui contrastent avec ce qui se passe dans notre société européenne.

Mes hommes d'Oyo font enfin leur apparition à 8 heures. Je soupçonne fort tous leurs contes de la veille de n'être que des histoires de brigands; en fin de compte ils avaient tout bonnement envie de rester deux ou trois jours à s'amuser avec leurs amis de Gangan. L'histoire du Blanc arrêté en chemin, était, comme nous le verrons, vraie au fond; quant au prétendu messager, député près du roi d'Iséhrin, je ne l'ai point rencontré.

Je prends congé du chef et nous partons pour Iséhrin.

(*A suivre*).



PERSE. — Jeune apprenti mis au *Felekeh*; d'après une photographie envoyée par Mgr Montéty, Lazariste, délégué apostolique de Perse (voir page 318).

DE CARTHAGE AU SAHARA

Par M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

(Suite [1])

Le salon de Mme Rébillet. — M. le commandant de Médenine. — Le mess des officiers. — Le camp. — Les jardins. — L'arrosage. — Le Ksar. — Métameur. — Les nomades Ouerghemma — La razzia — La pieuvre. — Les tentes.

Mme Rébillet a mis à ma disposition une chambre ornée de coussins et de peaux. Ce sont de beaux échantillons de l'industrie des Touaregs. Ces nomades excellent dans l'art de teindre les cuirs, de les découper en fines lanières et d'ajuster ensuite tous ces morceaux de couleurs diverses de manière à produire des dessins compliqués et d'un caractère nettement africain. Ils fabriquent ainsi avec de la peau de gazelles des ceintures rouges, vertes et jaunes, émaillées de disques blancs, de croissants bleus et de rosaces tricolores, des oreillers jaunes comme l'ambre, piquetés de losanges noirs, cerclés de raies rouges, des coussinets flamboyants de lignes aux nuances variées, qui d'un point unique rayonnent dans tous les sens, des tapis de selle avec une garniture de filoches, des muselières, des

(1) Voir les numéros des 1er, 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19, 26 février, 4, 11, 18, 25 mars, 1er, 8, 15, 22 et 29 avril, 6, 13, 20, 27 mai, 3, 10 et 17 juin, et la carte page 114.

bourses, des musettes, et même des portières relevées par des fanfreluches et fixées sur un fond d'étoffes.

Ajoutez des œufs d'autruche peints, des yatagans brunis avec garniture de cuivre ciselé, des poteries rouges, des vases céramiques aux tons chauds, aux dessins noirs, qu'on dirait sortis la veille du four du potier et qui datent de vingt-cinq siècles, des amphores au col ténu, aux anses recourbées, au ventre rebondi, des plats puniques, des aiguières grecques et des lampes romaines avec des ornements d'une finesse inouïe. Si vous mêlez à ces bibelots antiques des tapis arabes moelleux et brillants, des housses tunisiennes, des tabourets incrustés et quelques meubles modernes, vous aurez une idée du caractère original que présente le salon de Mme Rébillet et du goût délicat et éclairé de la maîtresse de céans.

C'est la seule femme de France de toute la région. Nul officier ne s'est aventuré avec sa famille au-delà de Gabès et de Zarzis. Mme Rébillet n'a pas craint de suivre son mari jusqu'à Médenine et de montrer aux nomades Ouerghemma la belle ordonnance et le charme d'une maison française.

M. Rébillet, homme des plus distingués, est un ancien élève de l'école Polytechnique. Philosophe, érudit, il est, en outre, beau causeur et d'une complaisance inépuisable. Il connaît à fond le sud de la Tunisie et particulièrement la région des Chotts et l'Araad de Gabès. Il a écrit un livre où l'importance politique de ce pays, les mœurs et les origines des tribus, sont savamment exposées.

Le camp de Médenine est son œuvre. Après avoir visité les Matmata et la plaine qui les enveloppe, je pense comme lui. Il faut occuper l'Araad, qui, placée entre le Sahara et la mer, est l'unique chemin ouvert à l'invasion étrangère. Je désire aussi que Zarzis devienne le principal port du sud tunisien.

Retrouver tout à coup, au milieu de mes rudes étapes entre la grotte du troglodyte et la tente du nomade, une demeure européenne, des visages bienveillants, la conversation, les égards et l'accueil d'une famille honorable, est chose délicieuse. Il faut avoir été privé, quelque temps, de tous ces biens, qui sont l'agrément de notre société, pour en savourer le charme et en connaître le prix.

Aussi, malgré la fatigue, la conversation ne languit pas à la table du commandant, et les jeux de l'esprit ne nuisent pas à la qualité des mets. Le vatel, chargé de la composition du menu et de l'ordonnance du festin, est un Berbère de Chenini. Il a servi en Europe ; il fut même, au Vatican, le cuisinier de Pie IX et il garde de son passage dans la maison du Pape une si haute estime de lui-même qu'elle gâte un peu sa personne et ses talents.

Le lendemain, MM. les officiers m'invitent à leur mess, et je suis heureux de consigner ici un témoignage du bon souvenir que m'ont laissé M. le capitaine de Bechevel, MM. les interprètes Nigueress et Kadour, le major Verdier, le sous-lieutenant Fage et les autres.

Le camp est établi sur un plateau calcaire ; les constructions en sont belles ; les arbres manquent. Il est séparé du Ksar de Médenine par un vallon où le commandant a créé de superbes jardins et une oasis.

La nappe des eaux souterraines est peu profonde. Les puits sont très nombreux et fournissent le liquide fertilisant à l'aide d'un procédé assez ingénieux et différent de la noria. Une bête de somme, ordinairement un chameau, tire sur un plan incliné une corde qui passe dans une poulie et remonte une énorme poche en cuir. Quand la poche arrive à la hauteur voulue, une cordelette la fait basculer automatiquement ; elle déverse l'eau dans un réservoir d'où elle se répand dans plusieurs canaux qui aboutissent aux pieds des arbres. En une heure de travail, on peut irriguer ainsi environ cinquante palmiers. Le commandant préside lui-même à cette opération et nous l'avons vu étendre sa sollicitude jusqu'aux légumes et aux laitues, sans avoir pour cela renoncé, comme un autre Dioclétien, aux honneurs militaires.

De l'autre côté du vallon, à l'ouest, le Ksar présente son enceinte circulaire et la série de ses *rorfs* aux voûtes concentriques, pressés et étagés autour du minaret de la Kasba (Voir la gravure page 307).

Le Ksar de Médenine est une enceinte fortifiée, dans laquelle une multitude de greniers, en forme de cylindres horizontaux, s'entassent les uns sur les autres jusqu'aux quatrième et cinquième étages. La muraille extérieure est continue et une seule porte donne accès dans l'enceinte des constructions. Des ruelles tortueuses mènent de la porte à plusieurs petites places qui sont comme autant de centres. Des pierres en saillie sur le mur, une corde pendante, un escalier en colimaçon dont les marches ne sont scellées que par une ligne de plâtre permettent d'arriver aux étages. Les chambres ne sont en réalité que des greniers, des dépôts, des magasins, où les nomades conservent le blé, l'orge, l'huile, la laine, les dattes et leurs autres provisions. Un gardien dresse sa hutte sur la place principale. Il est chargé de fermer et d'ouvrir chaque jour la porte du Ksar et de tenir la clé de chaque rorf à la disposition du propriétaire.

A Métameur, les Ksours sont dominés par de petits dômes rétrécis. Leur rassemblement produit de loin l'effet d'une série de capuchons de ruches à miel. Ces alvéoles de pierres sont aussi des greniers. A Beni-Barka, à Beni-Zalten, les Ksours se terminent en terrasses, où l'on fait sécher les olives, le maïs, et les noyaux de dattes, qui serviront l'hiver de nourriture aux chameaux.

Le Ksar de Médenine est un lieu de marché pendant le jour. C'est le centre le plus important pour les échanges de toute la région de l'Araad et même du sud tunisien. Il s'y fait un grand trafic d'armes et de poudre de contrebande. Il sert de capitale et de lieu de rencontre à une population de vingt-cinq mille âmes. Il est, comme l'indique son nom, au milieu de l'immense plaine.

Celui de Métameur paraît plus ancien, bien qu'il soit moins considérable.

Métameur sert de magasins aux Touazines. La garde en est confiée aux tribus Zaouias.

La plaine est occupée par la grande tribu des Ouerghemma, anciens Berbères, mélangés de sang arabe. Ils se divisent en quatre groupes :

1° Les Khesours au nord-est ; 2° Les Touazines, au sud-est ; 3° Les Ouderna, au sud ; 4° Les Akkara, à l'est.

Les nomades Ouerghemma partagent leur vie entre la pâture des troupeaux, le labour et la récolte des céréales.

sur des terrains choisis, d'après le caprice des pluies, parmi ceux qui sont propres à la culture. Ils passent quatre mois de l'année dans les Ksours. Ils y viennent après la récolte, dans le courant de juin, et ils reprennent leurs courses aventureuses en octobre, au moment des pluies. Ils campent sous la tente ou mieux sous des huttes de paille, de joncs ou de branches. Les nombreux insectes qui les dévorent les obligent à changer souvent de place, et c'est une des raisons pour lesquelles toute habitation permanente leur est insupportable.

Dès qu'un nuage fait son apparition, des cavaliers partent au galop pour découvrir l'endroit où il se déversera. La tribu entière se met en route vers le point signalé. Des cavaliers ouvrent la marche, surveillent l'horizon, indiquent la piste, et sont prêts à repousser l'ennemi, qu'il soit homme ou quadrupède, lion, panthère, hyène, chacal, renard ou gazelle.

Les carabines sont chargées; les yatagans pendent à la ceinture. Les chameaux portent les provisions, les meubles, les ustensiles de cuisines, les cordes et les piquets des tentes; ils s'avancent en ligne, ou quelquefois sur deux rangs; les moutons et les chèvres, entourés de chiens, occupent le centre du peloton; les femmes et les enfants courent à pied, les grands-parents, trop âgés ou infirmes, et les nourrissons encore à la mamelle, restent sur le dos des montures. Le cortège marche lentement, de façon que les animaux puissent paître et brouter. Le soir venu, la tente est dressée; les feux s'allument; les femmes préparent le kouskous et les cavaliers bourrent leurs longues pipes. Puis ils causent et dorment, à la clarté des étoiles, et demain, ils reprendront leur promenade, mais sans précipitation, avec le calme qui convient au philosophe du désert. Car Dieu, qui a créé le temps, en a fait assez pour toutes choses, et les hommes ne doivent jamais craindre d'en manquer. La tribu laboure le sol arrosé, l'ensemence et s'enfonce vers le Sud, d'où elle ne reviendra qu'au moment de la récolte.

Toutes ces tribus, naguère turbulentes, rebelles et pillardes, se livraient à de continuelles incursions sur le territoire de leurs voisins et surtout des Djebalia. Ils opéraient des razzias, où le sang coulait. Car les razzieurs ne pouvaient battre rapidement en retraite avec des troupeaux enlevés, apeurés, difficiles à pousser et d'une marche lente.

Pendant ce temps, les bergers donnaient l'alarme par des cris prolongés qui s'entendent de fort loin et qui sont répétés de proche en proche. Ils frappaient sur le tobol de guerre, sorte de tambour dont le bruit sourd porte à plus de trente kilomètres, quand le vent est favorable. Les cavaliers se réunissaient et se lançaient immédiatement à la poursuite de l'ennemi, alourdi par sa capture, et lui enlevaient son butin, non sans coup férir.

La vie des nomades était une alerte perpétuelle. Sur tous les points culminants, des gardiens observent encore la grande plaine, surveillent l'horizon, et pas un cavalier ne passe à vingt kilomètres à la ronde, sans que sa présence ne soit signalée, sans que son allure, son costume ne soient étudiés, sans que ses intentions mêmes n'aient été scrutées et devinées. Mais les batailles et les razzias tendent à disparaître, tant nos officiers savent inspirer à tous le respect des droits et la crainte du châtiment.

J'ai même été frappé de la familiarité pleine de déférence dont les nomades usent vis-à-vis de l'autorité militaire. Ils sont beaucoup plus à l'aise que les campagnards français. M. le commandant Rébillet me faisait visiter les Ksours de Médenine, à l'heure du marché. Nous circulions dans le dédale des ruelles, au milieu de chameaux qu'on déchargeait, d'ânes qui emportaient leurs bissacs gonflés d'orge, d'enfants nus qui jouaient, de femmes tatouées qui emmagasinaient des denrées ou préparaient des paquets pour une prochaine expédition, de guerriers, le chef couvert d'un m'zala de deux mètres d'envergure, quand ce chapeau phénoménal aux dimensions d'un parapluie ne ballottait pas sur les épaules du propriétaire. Tous les hommes saluaient le commandant comme un ami et tous les cheiks venaient lui toucher la main et accompagnaient cet acte de courtoisie de nombreux *salem*.

Les cordes, les alcarazas, les pieuvres desséchées aux tentacules roses, le tabac, me paraissent être les principaux objets en vente. Il faut en effet aux nomades des cordes pour les puits, pour les tentes, pour les chargements, des alcarazas pour rafraîchir l'eau potable. Quant à la pieuvre desséchée, il paraît qu'elle constitue un aliment délectable, dont les Arabes sont très friands.

Les pieuvres sont très abondantes dans le golfe de Gabès et surtout entre Sfax et les îles Kerkenah. Ce céphalopode n'est pas, comme l'a prétendu et décrit Victor Hugo, une peau vide que l'on peut retourner comme un gant. C'est une masse gélatineuse armée de huit tentacules garnis de ventouses. Au centre est la tête, animée par de grands yeux glauques et terminée en bec de perroquet. Des légendes fabuleuses courent sur ces animaux extravagants, dont le volume est tel parfois qu'on a pris des poulpes pour des îles. L'homme n'est pas toujours capable de résister aux embrassements des huit tentacules qui le serrent contre le cœur du monstre. Le 30 novembre 1860, tout l'équipage de l'*Actéon*, non loin de Ténériffe, dut soutenir une lutte de trois heures contre un poulpe dont le poids dépassait deux mille kilogrammes. Les pieuvres de Tunisie pèsent en général de deux à trois livres. On les prend à l'aide de gargoulettes ouvertes aux deux extrémités, où elles ont le tort de s'embusquer à la marée haute.

La plaine de l'Araad est naturellement fertile. Mais les nomades ne la cultivent guère. Ils recherchent surtout des pâturages. Aussi d'immenses étendues ne sont elles couvertes que de plantes rabougries et de grandes herbes. Je remarque le drin, délices du chameau, l'ezel aux branches noueuses, beaucoup de myrtes, quelques térébinthes, des cistes, du thym, du romarin, de la sauge et de la lavande aux touffes drues et serrées.

Autour des Ksours, en rase campagne, les tentes des tribus s'abritent dans une ondulation du terrain. Au loin, elles font des trous noirs dans la verdure. Les troupeaux qui paissent, les cavaliers qui rôdent, les chiens qui aboient, la fumée des feux sont toujours l'indice du voisinage de ces demeures éphémères, que l'œil ne découvre pas à première vue. Il faut alors passer au large, si l'on ne veut pas entrer en conversation avec les gardiens et provoquer les cris indignés des femmes.

(*A suivre*)

VARIÉTÉS

MŒURS ET COUTUMES PERSANES

Le délégué apostolique de la Perse, Mgr Montéty, nous envoie d'Ourmiah, ces notes intéressantes et des photographies que reproduisent nos gravures. Ce sont de curieux renseignements sur les populations évangélisées par les missionnaires Lazaristes et sur quelques usages de la Perse.

Jeune femme arménienne dans son intérieur

Malgré un manque total d'éducation, la femme arménienne (voir la gravure p. 312) a des qualités qu'on ne trouve pas toujours chez la femme d'Europe.

Bonne épouse et excellente mère, elle conserve au foyer la pureté des mœurs. Les familles sont nombreuses d'ordinaire et le grand nombre des enfants fait la joie des parents. La mère les aime, mais d'un amour qui n'est pas assez intelligent et lui fait fermer les yeux sur des défauts qu'elle devrait surveiller et réformer. Elle trouve sa satisfaction dans son amour maternel : cela lui suffit. Elle ne se préoccupe pas de pourvoir, par une sage éducation, aux propres intérêts de sa petite famille. Voilà pourquoi la formation des enfants au foyer domestique en Perse, laisse souvent beaucoup à désirer.

Famille arménienne autour du Koursin

On appelle *koursin* un grand tabouret en bois de la hauteur de trois ou quatre pieds sur une surface d'un mètre carré. Au dessous on place un vase rempli de charbons ardents ou de braise et au-dessus une grande couverture ; tout autour sont rangés des matelas pour s'asseoir ou se coucher. La chaleur, se concentrant entièrement sous la couverture, est très intense, malgré la petite quantité de braise. Pour en user, on se place autour, les jambes enfoncées sous la couverture qui doit être assez grande pour couvrir tout le corps (voir la gravure p. 313).

Pendant tout l'hiver, jour et nuit, on reste là, ce qui explique pourquoi ces gens-là sont si frileux. Le *koursin* sert encore de table, il est facile à tous d'atteindre au plat placé au milieu et dans lequel chacun puise à qui mieux mieux.

Jeune apprenti mis au felekèh

Le *felekèh* est un bâton assez gros, auquel on attache les jambes du condamné (voir la grav p. 315). On étend ensuite le coupable sur son dos, et les exécuteurs appliquent alors commodément avec des baguettes, sur la plante des pieds, le nombre des coups ordonnés par le juge ou le patron.

Comme il serait plus agréable pour le patient de voir les coups tomber sur le bois (ce qui arrive ordinairement quand le délinquant fait un cadeau), l'exécution a lieu en présence de celui qui a porté la sentence, à moins qu'il ne soit un très grand personnage, il se fait alors représenter. Il donne le signal. Malheur aux mandataires infidèles. Souvent ce n'est que lorsqu'ils ont reçu eux-mêmes une verte admonestation que la cérémonie s'achève à la satisfaction de tous. Le patient, après avoir poussé des cris à fendre l'âme, se lève alors et il n'est point rare de le voir aller baiser la main de celui qui l'a fait si bien traiter. Quelques instants après, il cause avec ses camarades de l'air le plus calme du monde.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Édition française.

J. H., de Laval 50
Plusieurs anonymes de Buenos-Ayres........ 500

Pour les missions les plus nécessiteuses (Chan-tong méridional).
M. Desbenoit, à Renaison, diocèse de Lyon........ 20
Anonyme de Rodez, avec demande de prières........ 5
Un abonné de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers 100

Pour une mission nécessiteuse (Mongolie orientale).
Un abonné de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers. 100

Pour une mission nécessiteuse (P. Fourcade à Pondichery).
Un abonné de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers... 100

Pour une mission nécessiteuse (Ouganda)
Un abonné de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers 100

Pour une mission nécessiteuse (Zanguebar),
Un abonné de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers 100

Pour une mission nécessiteuse (Deux-Guinées).
Un abonné de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers 100

Pour une mission nécessiteuse (Tanganika).
Un abonné de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers 100

Pour les Sœurs Saint-Joseph de Lyon à Césarée.
Un anonyme de Chaumont, diocèse de Langres........ 10

A Mgr Pineau (Tonkin méridional).
Mme de Molandé, diocèse de Bayonne........ 40

Pour les catéchistes japonais (Mgr Midon).
Mme de R., de Lyon 10
Un abonné du diocèse de Montpellier........ 10

A M. Ferrié, missionnaire à Satsuma (Japon méridional), pour l'église Sainte-Marie de Sarayama.
Anonyme de El-Biar, diocèse d'Alger........ 3

Au R. P. Vigroux, pour la leproserie de Gotemba (Japon septentrional).
Mme de Molandé, diocèse de Bayonne........ 20
M. et Mme J. M. de Morvillars, diocèse de Nancy........ 40

Pour les missions éprouvées de l'Ouganda.
Un anonyme d'Apt, diocèse d'Avignon........ 50
Anonyme, de la F. à Alger........ 10
M. l'abbé Roth Legentil, diocèse de Cambrai........ 2

A Mgr Hirth, pour le rachat de deux petites négresses à baptiser sous les noms de Louise-Delphine-Henriette et Félicité-Juliette-Marcelline.
Le cours des nouveaux sous-diacres du grand séminaire de Luçon........ 15

Pour la mission des Gallas.
Deux amis. Le Mans, avec demande de prières........ 20

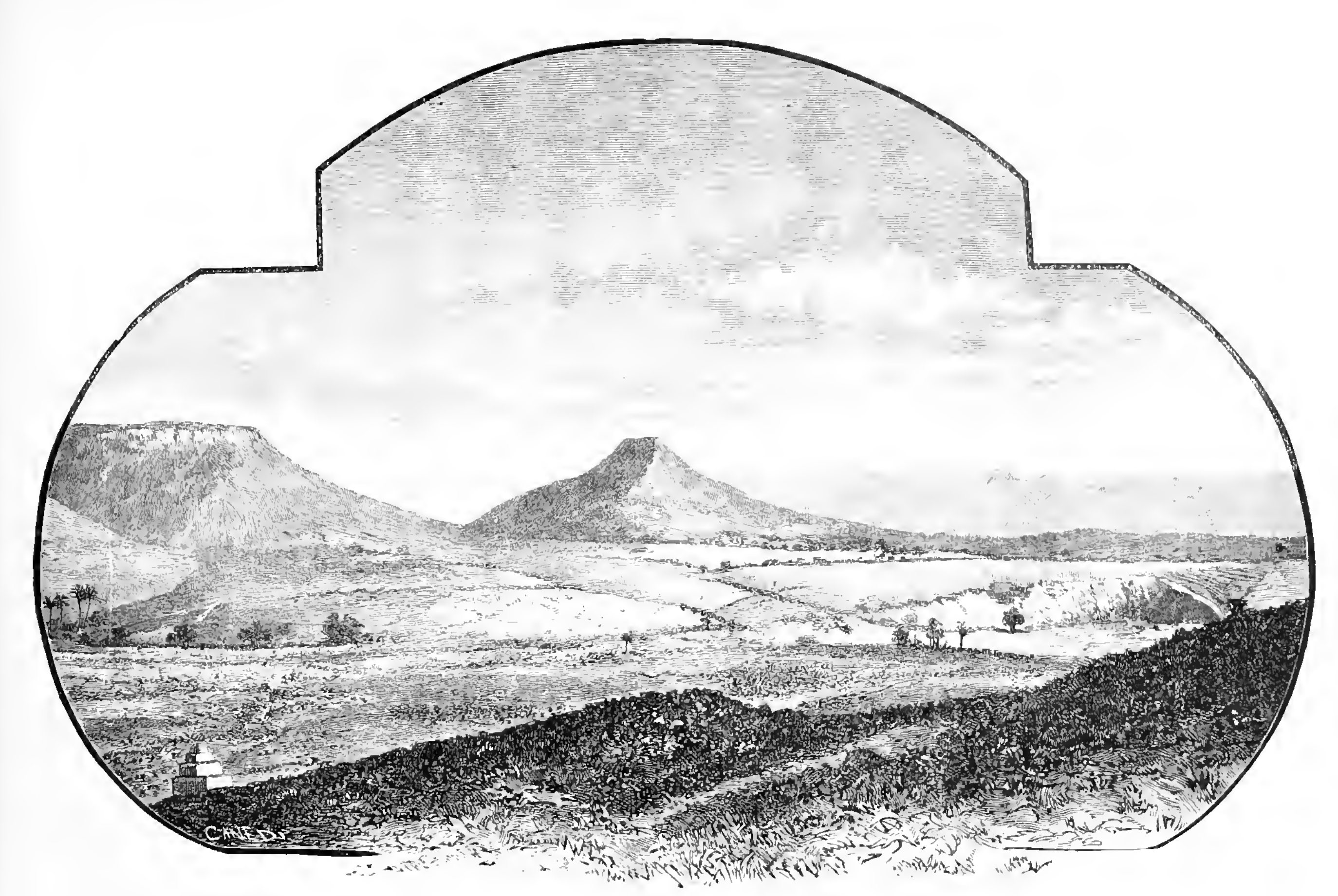
Au R. P. Denjoy, à Madagascar, pour l'adoption d'un lépreux.
Mme de Molandé, diocèse de Bayonne........ 30

Au R. P. Muraton (Cunène), pour le rachat d'un petit nègre sous le nom de Jean.
De la part de Mme Vignon, produit de la vente de poignées de fer à repasser, de Lyon........ 20

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3.



TUNISIE. — Dernière escarpe du Sahara, vue prise de Douiret; d'après une photographie du lieutenant Doumerc (Voir page 329).

CORRESPONDANCE

JAFFNA (Ceylan)

La mission de Kottiar. — Le Saint-Antoine. — *Reprise des travaux de l'église.*

Le R. P. Collin nous adresse la lettre suivante pour nous faire part de sa gratitude et des progrès de sa mission de Kottiar. On sait dans quelles circonstances le zélé missionnaire avait adressé à la charité de nos lecteurs un touchant appel (1).

Lettre du R. P. Collin, Oblat de Marie-Immaculée

Kottiar, 27 avril 1892.

Vous avez publié l'année dernière une demande que je vous avais adressée en faveur de ma mission de Kottiar. Un chrétien généreux a entendu cet appel, et, par votre entremise, tout en cachant son nom qu'il lui suffit de savoir écrit au livre de vie, m'a fait parvenir la somme que je demandais pour doter d'un bateau ma pauvre mission.

Je viens vous prier d'être l'interprète de la reconnaissance de mes chers Indiens. Que notre bienfaiteur n'a-t-il pu être témoin de la scène de ce matin ! C'eût été pour lui une récompense bien consolante.

Quand j'appris à mes chrétiens de Kottiar le don qui leur était fait, ils ne pouvaient croire à leur bonheur. Eux, jusqu'ici si apathiques, réduits par leur misère à une espèce de léthargie, se sentirent revivre.

Survint une difficulté. Quand il s'agit d'acheter le bateau, on trouva qu'avec les voiles, cordages, rames, ancre, etc., on n'en serait pas quitte à moins de 1,500 francs ; or je n'en avais demandé que 1,000. Mais la Providence veillait. Fort à propos le propriétaire d'un bateau avait besoin d'argent. Son embarcation était la meilleure de celles qui font le trajet entre Kottiar et Trincomalie. Bref le marché fut conclu pour 1,200 francs. Nous avions une petite somme recueillie à grand'peine pour la bâtisse de l'église ; elle fut mise à réquisition, et le 12 avril, nous prenions possession de notre navire et le bénissions solennellement sous le nom de Saint-Antoine, patron du village. Une médaille de saint Benoît

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 9 octobre 1891, p. 488

clouée à l'avant, protège le bateau contre les attaques des démons.

Les chrétiens de Kottiar, encouragés par cette bonne fortune, ont repris activement la construction de leur église. Ce matin, nous nous sommes rendus en bateau sur le chantier des travaux. En entrant dans le fleuve, le *Saint Antoine* avait arboré son drapeau : une croix rouge sur un fond bleu.

Au signal annonçant que nous approchions, répondit une fusillade accompagnée de musique ; deux canots, composés d'un tronc d'arbre creusé, arrivèrent à notre rencontre. L'un était monté par nos mousquetaires, trois jeunes gens armés chacun d'un vieux fusil ; l'autre, pavoisé d'un drapeau rouge sur lequel se détachait une croix blanche entourée de rayons et d'étoiles, portait l'orchestre. Ce dernier se composait de trois tambours et une trompette de bois.

Nous remontons ainsi la rivière jusqu'au débarcadère de l'église. Là toute la population chrétienne était rassemblée. On se forme en procession avec le plus... de bruit possible. Les trois mousquetaires se déploient en tirailleurs ; l'orchestre redouble ses efforts ; deux clochettes font ce qu'elles peuvent pour l'éclipser et quelques jeunes gens chantent les louanges de saint Antoine de Padoue de façon à dominer le reste.

Voici un arc de triomphe des plus modestes. On s'arrête et on fait silence. La chaire du maître d'école a été recouverte d'une toile ; on m'invite à m'y asseoir, et un jeune homme me lit une adresse dans laquelle les chrétiens de Kottiar expriment leur reconnaissance pour le grand bienfait qu'ils viennent de recevoir, « le plus grand qui leur ait été accordé depuis que leurs pères ont été amenés des ténèbres du paganisme à la lumière de la vraie foi. » Comme marque de gratitude, ils promettent de vivre toujours en bons chrétiens, observant fidèlement les lois de Dieu.

Vous pensez avec quelle joie j'ai accepté cette promesse et les ai exhortés à y être fidèles. Arrivés à la masure qui sert à présent d'église, nous avons récité trois *Pater* et *Ave* pour le bienfaiteur anonyme qui s'est montré si généreux à notre égard et pour lequel on prie, du reste, tous les dimanches à l'église. Quelle bonne occasion pour moi de faire comprendre à ces enfants des bois ce que peut la charité chrétienne !

Je me rends alors à l'emplacement de la nouvelle église et éprouve la plus agréable surprise à la vue du travail déjà fait : vingt mille briques, de la chaux, du sable en quantité sont sur le terrain, et des perches sont plantées tout le long pour l'échafaudage. J'ai amené un bon maçon de Trincomalie ; on se met tout de suite à l'ouvrage. Six hommes resteront tous les jours pour aider le maçon, jusqu'à ce que les murs soient achevés. Resteront la toiture, les portes et les fenêtres ; ce travail sera un peu plus difficile, car il faudra acheter le bois et les fermes ; mais nos gens sont si pleins d'ardeur que j'ai l'espoir de voir bientôt la fin de ce travail. Viendra ensuite la chambre du missionnaire..

J'écris ces lignes dans la cabane que m'ont élevée les chrétiens ; elle mesure trois mètres et demi de long sur deux et demi de large et ses murs de feuilles de cocotier arrêtent mieux la brise que les rayons du soleil. La chaleur y est celle d'un four et me cause une forte migraine. Je suis obligé de m'envelopper la tête d'un linge mouillé pour ne pas prendre une insolation.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Voici les noms et la destination des missionnaires Oblats de Marie-Immaculée partis pendant les trois derniers mois :

Pour le vicariat d'Athabaska-Mackenzie : avec Mgr Emile Grouard, vicaire apostolique, les RR. PP. Gabriel Breynat, du diocèse de Valence, et Jean-Marie Dupré, du diocèse de Nantes, un scolastique sous diacre, du diocèse de Nantes, un novice du diocèse de Séez, les FF. Michel, du diocèse de Strasbourg ; Nicolas Laurent, du diocèse de Nancy ; Pierre Mathis, du diocèse de Metz ; Joseph Hoyer, du diocèse d'Ermland, et Léon Eauclair, du diocèse de Nancy.

Pour le vicariat de Saint-Albert : les FF. François Kleiner, du diocese de Nancy, et Mathurin Hays, du diocèse de Vannes.

Pour le vicariat de la Saskatchewan : les FF. Jean-Marie Pouliquen, du diocèse de Quimper, Charles Schmitt, du diocèse de Strasbourg, et Joseph Bal veg, du diocèse de Würtzbourg.

Pour les missions de la baie d'Hudson, les RR. PP. Pierre-Séraphin Deguire, du diocèse de Montréal, et Joseph-Etienne Guinard, du diocèse des Trois-Rivieres.

Pour les missions de Basutoland (Afrique méridionale), le F. Joseph Beyck, du diocèse de Strasbourg.

Pour les missions du Transvaal, les RR. PP. Gilles Van Laar, du diocèse de Ruremonde, et Eugène Noël, du diocèse de Metz.

— Le 11 juin, sont parties de Southampton, pour le Transvaal, les religieuses de la Sainte-Famille de Bordeaux dont les noms suivent :

Sœur Sainte Arsène (Maria Franke), du diocèse de Paderborn ; Sœur Saint-Leonard (Sebastiana de Byl), du diocese de Bois-le-Duc (Hollande) ; Sœur M. Stella (Mary Bracken), du diocèse de Dublin, et Sœur Marie Emilie (Agnès Powel), de Greenoch, diocèse de Glasgow (Ecosse).

INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — Le compte rendu annuel des travaux des missionnaires de la Société des Missions Étrangeres de Paris durant l'année 1891 vient de paraître.

Nous lisons dans le preambule de cet intéressant et important rapport :

« Dieu soit béni ! Les résultats de l'année qui finit sont encore plus consolants que ceux de 1890. En effet, voici les chiffres que donnent toutes nos missions réunies :

« 38,101 baptêmes d'adultes ; 462 conversions d'hérétiques ; 182, 376 baptêmes d'enfants de païens.

« Les 38,101 adultes baptisés en 1891 nous font atteindre le chiffre de 1,009,265 chrétiens : c'est la première fois que la Société des Missions Étrangères a le bonheur d'enregistrer un pareil nombre de néophytes. Remercions la divine Providence des bénédictions qu'elle a daigné répandre sur nos travaux, et prions-la de nous continuer ses faveurs.

« Demandons à Notre-Seigneur de faire cesser le fléau de la

famine qui a désolé et désole encore nos missions de Pondichéry, de Siam, du Su-tchuen occidental et du Yun nan. Soutenons par nos prières l'admirable mouvement de conversions qui grandit tous les jours en Annam et au Tonkin, afin que ces terres, arrosées du sang de nos martyrs et de nos soldats, produisent des fruits de salut de plus en plus abondants, et enfantent, chaque année, à l'Église toute une génération de néophytes selon le cœur de Dieu.

« Nous n'avons à signaler, pour l'exercice courant, que deux faits particulièrement remarquables :

« Malgré l'insuffisance de notre personnel et la pénurie de nos ressources, la Sacrée Congrégation de la Propagande a cru devoir nous imposer la nouvelle Mission de Hakodaté, dont Mgr Berlioz a été nommé tout d'abord vicaire apostolique avec le titre d'évêque de Calinda.

« D'un autre côté, Léon XIII a daigné donner un gage précieux de paternelle prédilection à la jeune Église du Japon, en lui accordant le privilège de la hiérarchie épiscopale. Par lettres apostoliques, en date du 15 juin 1891, Mgr Osouf a été nommé archevêque de Tokio, avec NN. SS. Cousin, Midon et Berlioz, évêques de Nagazaki, Osaka et Hakodaté, pour suffragants. »

Jérusalem. — M. Ph. Mallouk, vicaire général des Grecs-Unis à Jérusalem, est actuellement de passage à Lyon, où il est venu intéresser à son œuvre les bienfaiteurs de la Terre Sainte. Ce prêtre zélé s'occupe de reconstruire le sanctuaire de Sainte-Véronique qui forme, à Jérusalem, la sixième station de la Voie douloureuse.

Déjà des travaux considérables ont été effectués et la construction se poursuit à Sainte-Véronique, comme l'ont constaté les pèlerins français de cette année.

M. l'abbé Ph. Mallouk, ne pouvant laisser la Maison de Dieu inachevée, est allé à Rome; il a exposé à la Sacrée-Congrégation de la Propagande les besoins urgents pour l'achèvement des travaux de Sainte-Véronique.

L'Eminentissime Préfet l'a accueilli avec bonté et lui a témoigné un vif intérêt.

Le Saint-Père l'a reçu aussi dans une audience privée, le 2 juin; il a daigné accorder, de tout son cœur, sa bénédiction à l'œuvre de Sainte-Véronique et à toutes les personnes qui s'y intéressent particulièrement.

La maison de Sainte-Véronique était possédée, depuis le quatorzieme siècle, par les musulmans. Les Francs, à plusieurs reprises, l'avaient restaurée; mais, jusqu'à présent, aucun chrétien n'avait pu l'acheter. On ne pouvait même y pénétrer pour y faire ses dévotions que moyennant une forte rémunération. Les pèlerins se contentaient de baiser le mur extérieur, pour gagner les indulgences qui avaient été renouvelées en 1459.

Le patriarche grec-uni a rencontré plus d'une difficulté pour s'en rendre possesseur; grâce à sa prudence, à son savoir-faire et surtout à son désintéressement, il a su gagner la confiance du propriétaire et a offert en échange une propriété personnelle d'une grande valeur.

Depuis des siècles, l'Église catholique grecque-unie n'avait dans Jérusalem aucun sanctuaire insigne, à l'exception de son église patriarcale; car, par une mesure tout à fait inexplicable, les Grecs orthodoxes et les Arméniens schismatiques défendent aux prêtres catholiques de n'importe quel rite oriental de dire la sainte messe sur le Saint-Sépulcre et à la Crèche de Bethléem, dont ils sont presque les maîtres.

Les travaux de restauration ont fait découvrir les ruines d'une église remontant aux premiers siècles du christianisme et de plus une crypte construite par les Croisés, ainsi que l'attestent les dalles et les murs donnant sur la rue. Un groupe magnifique composé de Notre-Seigneur portant sa croix, de sainte Véronique, de saint Simon le Cyrénéen et d'un soldat romain, a été placé dans la crypte restaurée. Ce groupe est dû à la générosité d'un Belge, M. Ch. Cappelle.

Toutes les stations de la Voie douloureuse, occupées par les diverses communautés religieuses, sont pourvues chacune d'un sanctuaire à l'exception de la sixième station, il est donc bien naturel de favoriser l'érection d'un sanctuaire à la Sainte-Face sur l'emplacement de la sixième station. Cette dévotion à la Sainte Face prend depuis quelques années un grand développement en France. Il paraît bien opportun de l'établir là où le Sauveur a donné l'empreinte de ses traits divins. C'est véritablement à Jérusalem et dans cette maison que cette dévotion aurait dû prendre naissance.

« Pour de graves raisons, les travaux commencés à Sainte-Véronique ne peuvent être suspendus. M. Ph. Mallouk est dans la nécessité de les terminer le plus tôt possible à cause du voisinage de musulmans influents et des dégâts que les pluies fréquentes à Jérusalem causeraient à la nouvelle construction si elle demeurait inachevée.

« Nous sommes heureux de consacrer ces lignes à M. Mallouk et à l'œuvre dont il a accepté la charge. Quand il aura achevé son église de la Sainte-Face, l'acte de réparation commencé par sainte Véronique se perpétuera envers Notre-Seigneur Jésus-Christ d'âge en âge, sur cette terre arrosée des sueurs et du sang de l'Homme-Dieu. »

Tonkin méridional. — M. Le Gall, missionnaire au Tonkin méridional, écrit de Kê-Quat à M. Mollard, directeur au séminaire des Missions-Etrangères à Paris :

« Nous avons eu au Ngau-Pho un désastre sans précédent. Jamais, de mémoire d'homme, les inondations n'avaient monté si haut. Dans mon village, trois maisons ont été emportées; cinq ou six familles de nouveaux convertis sont sans asile; en attendant mieux, ces malheureux sont logés dans les greniers des maisons demeurées en place.

« La moisson qui allait être mûre est tout à fait perdue. Les patates sont pourries, il ne reste rien dans les champs.

« La famine commence déjà et elle va durer en s'aggravant jusqu'au cinquième mois. Déjà le riz ne vient plus au marché, ceux qui en ont des provisions le gardent pour le vendre plus tard. A cause des rebelles qui continuent leurs brigandages depuis deux ans, il n'y a presque plus de familles à l'aise. Les mandarins, par les amendes et les corvées, ont achevé d'épuiser le pauvre peuple; vous voyez quel sort attend les Annamites jusqu'à la prochaine moisson.

« Presque tous les postes de milice sont endommagés par l'inondation. Le pays est couvert de ces postes sans qu'on puisse venir à bout de la rébellion. Le plus haut fait des rebelles en ces derniers temps, est d'avoir pris l'ancien gouverneur de Ha-Tinh qui était retiré chez lui depuis quelques mois. Ses enfants ont, dit-on, déjà dépensé 800 piastres pour le racheter; il en faudra certainement dix fois autant. De leur côté, les Français ont fait une expédition pour tâcher de délivrer ce grand mandarin, qui pourtant les détestait de tout son cœur.

« Quand donc finira cette piraterie qui retombe sur le pauvre peuple de cent façons différentes ?...»

Egypte. — L'arrivée à Alexandrie du nouveau Khédive a donné lieu le 23 mai à une brillante démonstration en l'honneur du jeune souverain. Toute la ville était en fête et S. A. Abbas Hilmi a recueilli dans son trajet de la gare au palais de Ras-el-tin les plus sympathiques bravos. Le soir, toutes les rues furent illuminées. Parmi les décorations les mieux réussies, on remarquait celle de la cathédrale Sainte-Catherine, avec ses clochers et ses coupoles tout en feu. Non moins brillante était celle de la résidence des RR. PP. Jésuites, dont le collège était entièrement illuminé et d'où ressortait en grandes lettres lumineuses la devise: *Ad majorem Dei gloriam*. Le collège des Frères des Ecoles chrétiennes, le couvent des RR. PP. Franciscains, l'hôpital européen, l'orphelinat Saint-Vincent-de-Paul, la maison des Sœurs de la Charité, bref tous les établissements religieux catholiques ont pris part à l'illumination.

Sahara. — Mgr Toulotte, de la Société des Missionnaires d'Alger, vicaire apostolique du Sahara, écrit de Biskra à MM. les directeurs de l'œuvre de la Propagation de la Foi :

« Le vicariat apostolique du Sahara a été créé, par un décret pontifical du 13 mars 1891. Ce n'était auparavant qu'une préfecture apostolique. Le Saint-Père en a laissé le soin à S. Em. le

cardinal Lavigerie en donnant à l'illustre archevêque de Carthage et d'Alger un coadjuteur en la personne de votre serviteur.

« La nécessité de cette création s'imposait au moment où la France revendique l'honneur d'ouvrir à la civilisation ces régions barbares. L'Église et les catholiques de France en particulier savent bien que l'évangélisation des régions sahariennes est indispensable pour opérer la civilisation des indigènes. Les missionnaires d'Alger auxquels le nouveau vicariat est confié, ne sauraient oublier que six de leurs membres ont versé leur sang dans le désert africain.

« Le vicariat apostolique du Sahara comprend un immense territoire qui embrasse le Sahara proprement dit et une partie du Soudan. Il s'étend depuis l'Algérie et la Tunisie au nord, jusqu'au Sénégal et au Congo au sud, depuis le grand océan à l'ouest et à l'est jusqu'aux confins de l'Egypte. C'est incontestablement un des vicariats les plus difficiles à évangéliser et au point de vue des peuples qui l'habitent et au point de vue des contrées qu'ils occupent. Les habitants sont musulmans fanatiques et la chaleur du climat est extrême. Pourtant le moment est venu de se livrer à ce rude labeur avec un nouveau courage, pour répondre à la volonté de Dieu et aux espérances du vicaire de Jésus-Christ.

« Le Sahara est aride sans doute et desséché, mais il renferme des peuples nombreux, des peuples misérables et abandonnés. La France veut remédier à quelques-uns des maux qui les affligent, et l'Église veut aussi leur faire sentir les bienfaits de sa doctrine et de sa morale. Il est vrai que ces peuples refusent aujourd'hui ces avantages ; ils ne peuvent les apprécier parce qu'il ne les connaissent pas. Il est vrai que ce pays désolé demandera encore beaucoup de sacrifices, beaucoup de sueurs et beaucoup de sang peut-être après celui qui y a été déjà versé ; mais l'Église ne recule jamais devant la tâche, les catholiques ne se décourageront pas davantage et les missionnaires répandront leur sueur et leur sang, s'il le faut, à l'exemple de leurs devanciers.

« Le vicariat apostolique du Sahara possède actuellement trois stations de missionnaires : Biskra, Ouargla et Ghardaïa ; il a, de plus, une maison de religieuses missionnaires.

« Dans ces stations, les missionnaires instruisent les enfants, ils donnent des soins aux malades, ils glanent les âmes des petits enfants et attirent à la foi quelques adultes.

« La plus déshéritée de ces stations est celle d'Ouargla. Les missionnaires n'y ont pas encore de résidence, ils logent sous la tente ou dans une maison d'emprunt, en attendant qu'ils aient les ressources suffisantes pour construire leur demeure. Celle-ci leur serait cependant bien nécessaire, car la ville d'Ouargla est réputée pour l'une des plus malsaines du Sahara et les indigènes eux-mêmes la quittent à une époque de l'été où elle ne peut plus être habitée que par la race noire.

« L'occupation du Touat par les troupes françaises nécessitera aussi une fondation nouvelle dans cette région si populeuse. C'est une occasion favorable que nous ne pouvons manquer. Mais aussi la longueur et la difficulté des routes obligeront à faire de plus grands sacrifices.

« L'établissement de la première maison des religieuses missionnaires est en bonne voie d'achèvement : il nous coûtera bien cher. Les Sœurs se sont déjà installées et elles se livrent dans un ouvroir au soin des malades et des petits enfants de Biskra.

« Nous voudrions également établir ces religieuses dans le Mzab, à Ghardaïa et à Ouargla, afin que toute la jeunesse des deux sexes soit préparée à l'enseignement chrétien. Quand pourrons-nous le faire ? Dès que la charité nous en aura fourni les moyens.

« C'est pour ces œuvres diverses, autant que pour l'entretien, le développement des œuvres existantes et du personnel qui les dirige, que nous recourons à votre inépuisable charité dans la circonstance présente. Nous n'aurons à vous offrir en retour, que le mérite de nos privations et nos faibles prières. C'est peu de chose, mais Dieu y ajoutera ses bénédictions. »

DANS LES MONTAGNES ROCHEUSES

(Etats-Unis)

Mission de Yakima

Nous donnons de loin en loin quelques nouvelles des missions si intéressantes fondées par les Pères Jésuites dans les Montagnes Rocheuses. Mais, il y a longtemps que nous ne leur avons consacré dans nos colonnes un article un peu étendu. Le rapport suivant du R. P. Garrand nous permet de satisfaire sur ce point la légitime curiosité de nos lecteurs. Ces pages instructives et pittoresques seront remarquées ; elles nous font connaître les consolations et les tristesses des successeurs du vaillant P. de Smet, les épreuves et les progrès de l'œuvre de Dieu parmi les derniers survivants des peuplades primitives de l'Amérique du Nord.

Lettre du P. Victor Garrand, de la Compagnie de Jésus

Parmi les œuvres dont s'occupe aux États-Unis la Compagnie de Jésus, figurent la conversion et la civilisation de ce qui reste des tribus indiennes dans les Montagnes Rocheuses et dans les territoires environnants.

La mission a été fondée vers 1840 par le célèbre P. de Smet. Il parcourut alors cet immense territoire et sa parole était si entraînante que sa mémoire n'est pas encore oubliée. De nombreux missionnaires vinrent se joindre à lui ; mais la guerre faite aux Indiens en 1855-56 et ensuite la persécution violente exercée par le président Grant contre les catholiques, anéantirent une bonne partie de ce qui avait été fait.

Dans la plupart des contrées colonisées par des protestants, surtout par des Anglo-Saxons, le système suivi à l'égard des indigènes, quand ils se refusaient à travailler ou à payer des impôts au moins en nature, a été leur extermination pure et simple. On a procédé d'abord à coups de fusil, qu'on fût avec eux en guerre déclarée ou non ; puis au moyen de l'eau de-vie et de spiritueux frelatés. Ce dernier moyen, moins révoltant en apparence, a été de beaucoup le plus meurtrier. C'est ainsi qu'en Tasmanie et en Australie, il ne reste à peu près plus un seul indigène ; dans la Nouvelle-Zélande, ils diminuent rapidement. Aux États-Unis, les tribus florissantes se comptaient par milliers ; aujourd'hui on estime à quelques centaines de mille à peine le nombre total des Indiens vivant encore dans le pays, parqués dans quelques maigres réserves que les aventuriers chercheurs d'or, émigrants, envahissent sans cesse.

Il faut cependant le reconnaître, le gouvernement fait actuellement beaucoup pour les Indiens ; mais les divers employés ou fonctionnaires rendent une grande partie de ces efforts inutiles. Souvent plus de la moitié des sommes affectées aux Indiens restent entre les mains de ces agents et plusieurs révoltes des Indiens sont venues, le fait est notoire, de ce que les rations destinées à nourrir ces malheureux pendant l'hiver n'étaient pas distribuées.

Au contraire, dans les pays colonisés par des catholiques, au Canada, au Mexique, dans toute l'Amérique du Sud, les Indiens sans doute ont été maltraités au moment de la conquête ; mais ils n'ont pas été systématiquement détruits ;

ils ont vécu, ils vivent aujourd'hui, ils se multiplient et forment un élément important de la population. Ce sont là des faits indéniables.

Il est d'usage aux États-Unis de déclarer qu'il est impossible de civiliser les Indiens, que ce sont des paresseux ne voulant absolument rien faire, qu'ils sont maudits et destinés à disparaître. Vous entendez de très honnêtes gens, des catholiques même, redire cette phrase presque proverbiale ici : « Le meilleur Indien, c'est l'Indien mort, *the best Indian is the dead Indian* ». Et pour nous, Jésuites des Montagnes Rocheuses, nous sommes plutôt tolérés qu'aimés par la population catholique sous le prétexte que nous faisons trop pour les Indiens, et pas assez pour les Blancs.

Nos Indiens ont des défauts ; nous les connaissons mieux que personne. Parfois j'en étais découragé et le chef me disait pour me consoler :

« Les Indiens sont Indiens. Robe noire Un jour, ils sont bons ; un jour, ils sont mauvais. Il faut qu'ils soient mauvais quelque temps, puis ils redeviennent bons. »

On oublie trop, en effet, de nos jours, que la civilisation d'un peuple, d'une race, ne peut se faire ni à l'électricité ni même à la vapeur. La première Réduction du Paraguay ne fut organisée qu'au bout de vingt cinq années d'un travail opiniâtre ; encore était elle bien petite et bien rudimentaire Et, en Europe, les Francs de Charlemagne étaient-ils entièrement civilisés, ne conservaient-ils rien de la barbarie primitive ? Et cependant il y avait plus de *trois cents ans* que Clovis avait été baptisé, que l'Eglise travaillait à les policer et à les adoucir.

Quoi qu'il en soit, les missionnaires des Montagnes Rocheuses font ce qu'ils peuvent pour convertir les pauvres Indiens, amener les adultes à bien mourir, former les enfants, les préparer à la vie nouvelle qu'il leur faudra mener sous peine de disparaître jusqu'au dernier. Aussi les écoles sont une des œuvres qui nous occupent le plus.

La mission de Yakima, où je me trouve avec trois autres missionnaires, est tout à fait à l'ouest, dans l'État de Washington. Elle fut organisée vers 1847 par le regretté P. Pandosi, Oblat de Marie-Immaculée, mort en février 1891, au milieu des Indiens Elle nous fut enlevée peu de temps après la guerre de sécession, alors que le président Grant, méthodiste, nous prenait *trente cinq* réserves d'Indiens catholiques pour les distribuer aux diverses sectes protestantes. Yakima échut aux méthodistes. Nos Pères, auxquels l'accès de la réserve était absolument interdit, s'étaient établis sur ses confins. C'est là que les Indiens venaient les trouver. Quant aux enfants, comme il leur était défendu de sortir de l'école protestante, impossible de les atteindre.

L'avènement du président Cleveland, démocrate les démocrates sont favorables au catholicisme), changea la face des choses en rendant à tous une parfaite liberté, basée sur la reconnaissance de droits égaux Un agent catholique fut établi à Yakima, et en 1888 nous pûmes bâtir une école demandée par les Indiens depuis plus de vingt ans. Le gouvernement actuel, celui du président Harisson, nous est moins favorable, sans cependant en venir à la persécution comme Grant. Mais pendant les longues années que les Méthodistes ont été seuls maîtres du terrain, leurs prêcheurs, d'ailleurs abondamment pourvus d'argent, ont fait bien du mal ; or, il est plus difficile de ramener à la vraie foi une tribu entamée par l'hérésie qu'une tribu païenne.

Notre mission de Yakima, où nous sommes quatre Pères, comprend les cinq comtés de Klickitat, Yakima, Kittitas, Douglas et Okanagan, récemment détaché de la mission de Calville. Nous avons à nous occuper des catholiques Indiens et Blancs, sauf dans le comté de Kittitas, où un prêtre séculier est chargé des Blancs.

La ville de Yakima est sur la rivière de ce nom, affluent du grand fleuve de la Colombie qui n'est pas très éloigné. Autrefois située au 123° de longitude ouest de Paris et au 46° de latitude, elle s'est transportée depuis quelque temps à six kilomètres plus au nord ; de là deux localités du même nom : Yakima-City et North Yakima. Il y a vingt ans, les Indiens seuls occupaient ce territoire ; aujourd'hui le comté de Yakima possède au moins quatre mille Blancs. Vous savez que, dans toutes les missions, en Amérique et ailleurs, trop souvent les mauvaises mœurs, les funestes exemples des Blancs sont un grand obstacle à la propagation de l'Évangile.

A Yakima, grâce à Dieu, les catholiques, pour la plupart Canadiens ou Irlandais, sont bons. A mon arrivée, il y en avait douze familles. Depuis cinq ans, leur nombre est monté à soixante et les nouvelles venues ont pris pour modèle les premières. Mais la piété s'est beaucoup accrue depuis que nous avons établi une Congrégation de la Sainte Vierge, dans laquelle j'ai pu enrôler presque tous les jeunes gens de Yakima et une bonne partie des jeunes filles. Le mélange, qui ailleurs semblerait étrange, n'a eu que de bons résultats. Commencé en janvier 1889 avec huit jeunes filles et quatre jeunes gens, elle compte aujourd'hui plus de soixante membres et a été affiliée, le 8 septembre 1890, à la *Prima primaria*. C'est un spectacle édifiant de voir les congréganistes, la médaille de l'Immaculée-Conception sur la poitrine, faire la sainte communion chaque premier dimanche du mois. Leur exemple a entraîné la plupart des catholiques à les imiter.

Notre principal but, en la fondant, était d'empêcher les mariages mixtes. Ces mariages, signalés en Angleterre comme un fléau, ne le sont pas moins aux Etats-Unis : il en naît une génération de libres-penseurs. Les evêques ont prescrit de les dénoncer comme le plus grand danger pour la foi et de prêcher deux fois par an sur ce sujet.

L'ancienne église de la mission est Saint Joseph d'Attanam, à vingt-trois kilomètres de North-Yakima : elle n'est plus desservie maintenant qu'une fois par mois pendant l'été. Il y eut ensuite Saint Joseph à Yakima-City. Puis, comme je vous l'ai dit, pour se rapprocher du chemin de fer, on a fondé North-Yakima.

Nous y avons eu d'abord une résidence, à la fin de 1886 ; puis, voyant que North-Yakima s'accroissait considérablement, nous y avons construit une église et établi la paroisse (voir la gravure, p. 324). Yakima City n'est plus desservie que deux fois chaque mois pendant l'hiver. C'est à North-Yakima également que se trouvent l'Académie des Sœurs de la Providence et l'École industrielle de Saint-François-Xavier pour les Indiens.

(*A suivre*).

DE PORTO-NOVO A OYO

(Février-Mars 1891)

Lettre du R. P. Pied, des Missions Africaines de Lyon, Missionnaire a la Côte de Benin.

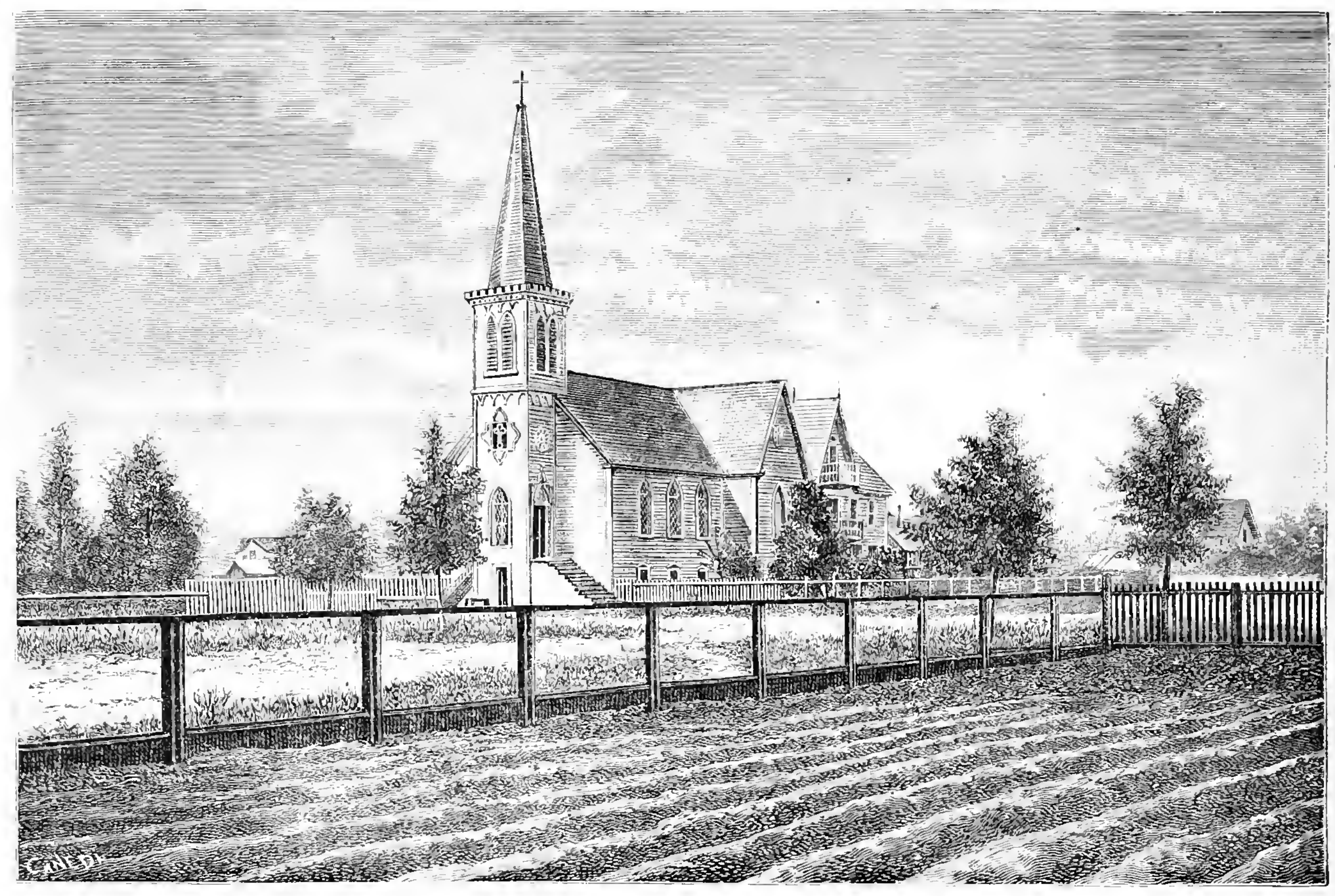
Suite (1)

V

L'aspect général est toujours le même : à gauche, les montagnes, ou plutôt les collines d'Ishabé ; devant nous des dos d'âne, séparés par de petits vallons avec ou sans eau et quelques plantations de maïs et d'ignames entrecoupées de calebasses.

Au douzième kilomètre, nous traversons la rivière « Ofiki » qui descend d'Irawo, ville du royaume d'Oyo, et est aussi belle que l'Oignan. Nous la passons à pied sec en sautant de rocher en rocher.

Au delà s'élève une montagne à deux mamelons entre lesquels nous gravissons un rocher à pente raide, derrière lequel se cache Iséhrin. C'est une petite ville de peu d'importance dont le mur d'enceinte est en mauvais état. Les quelques maisons qui la composent sont bien construites ; celle du chef est grande, la cour intérieure immense. Au



MONTAGNES ROCHEUSES (*États-Unis*) — Résidence de North-Yakima ; d'après une photographie du R. P. Victor Garrand, de la Compagnie de Jésus (voir page 323)

fond de celle-ci s'élève un rocher d'une soixantaine de mètres, recouvert d'une belle végétation, contrefort de l'un des mamelons que nous venons de passer et qui fait un fond de tableau grandiose.

Nous nous installons sous la vérandah, et là comme ailleurs, la bienveillance de nos hôtes nous met tout de suite à l'aise.

Il est midi, les femmes, échelonnées le long des vérandahs, préparent le repas de la famille, tandis que deux vieilles, assises chacune devant sa chambre, filent du coton avec le même genre de fuseau dont se servaient nos grand'mères ; elles n'ont pas de quenouille, le coton dégagé de ses graines est amoncelé dans une calebasse et elles en filent les flocons les uns après les autres.

Nous partons le lendemain à cinq heures et demie. Après avoir quitté Ishérin, nous descendons insensiblement vers les deux petites rivières d'Elère et d'Ishérin. Le sol paraît être excessivement fertile ; ce qui n'a pas été atteint par le feu est envahi par les hautes herbes ; les arbres, à demi calcinés par les incendies annuels, sont rabougris, mais nombreux.

Au septième kilomètre, la route s'élève et nous apercevons la montagne au pied de laquelle se trouve Eséado, et où nous arrivons en deux heures et demie. Au nord-est

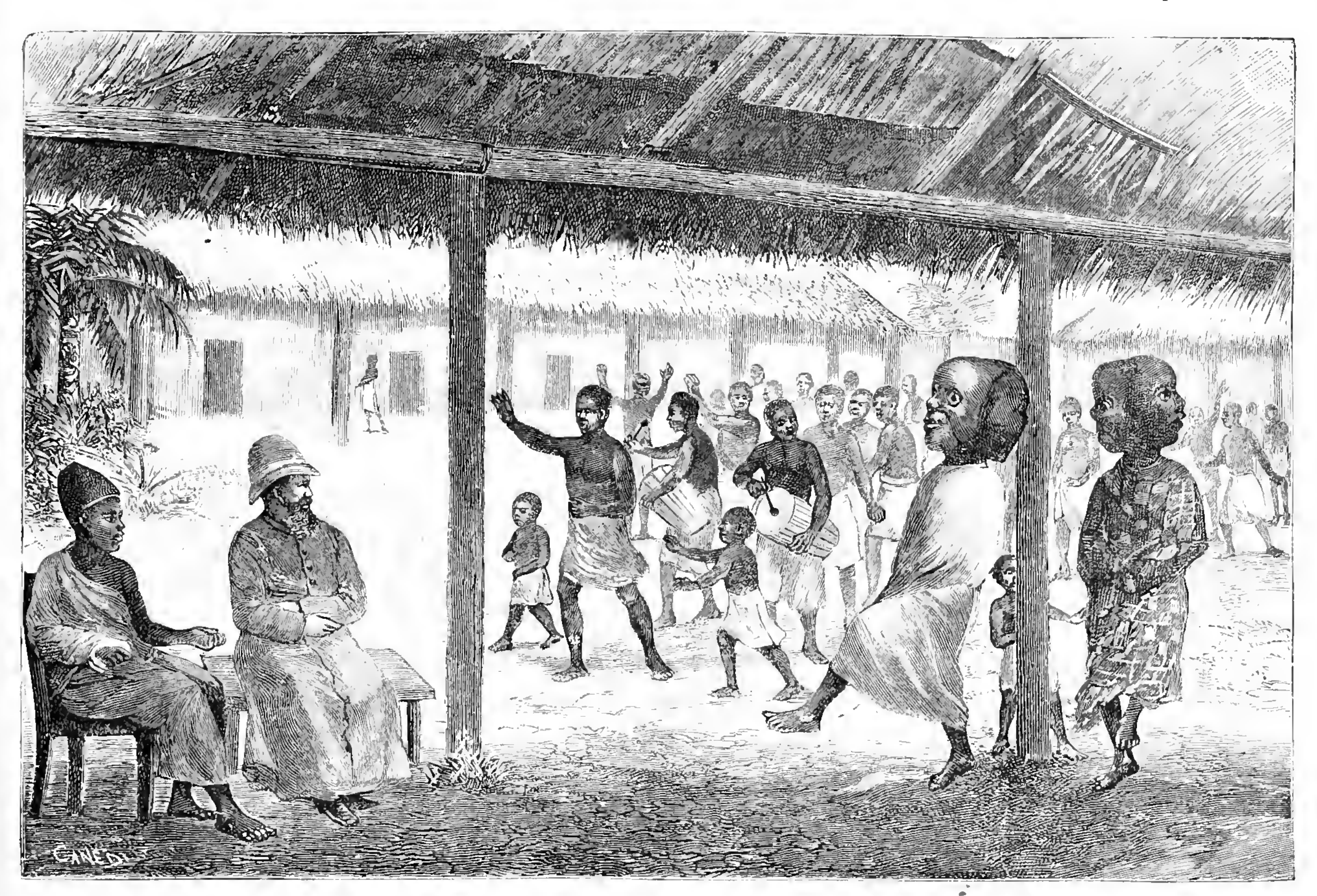
(1) Voir les *Missions Catholiques* des 13, 20, 27 mai et 10, 17 et 24 juin et la carte p. 234 et 235.

et plus rapprochées, deux autres montagnes moins hautes. Nous les atteignons au douzième kilomètre. Un ruisseau, qui descend de leur sommet, traverse la route ; entre les roches arrondies qui encombrent son lit, s'échelonnent de petits bassins dont l'eau, abondante et claire, engage mes hommes à prendre un bain.

A neuf heures et demie nous sommes à Eséado.

Nous voilà, après deux cent cinquante kilomètres à travers une région fermée au commerce, inconnue et désolée, en pays relativement civilisé ou, du moins, en relations constantes avec les Blancs. Eséado est sur la grande voie de communication entre les villes d'Abéokuta et d'Oyo, à quatre-vingt-huit kilomètres de la première et à soixante-six de la seconde. Plusieurs de mes confrères y sont déjà passés ; je ne serai donc plus un étranger.

Toutefois un Blanc qui arrive de l'ouest, par une route que les Blancs n'ont jamais suivie et qui est celle du Dahomé, ne serait-il pas un espion, un émissaire peut-être de l'ennemi séculaire, d'autant plus que les Dahoméens viennent de conclure la paix avec les Blancs ? Voilà ce que se disent ceux qui me voient arriver ; ils se communiquent leurs impressions ; mon interprète et mes porteurs les entendent distinctement. On me tient donc pour suspect, et, à mon arrivée à la maison du chef, on me prie d'attendre.



CÔTE DE BÉNIN (*Afrique occidentale*). — LA COUR FUT ENVAHIE PAR LA FOULE, SUIVIE DE DEUX GRANDS DIABLES QUI S'AVANÇAIENT EN DANSANT; d'après un dessin du R. P. PIED (Voir page 326).

Nous nous asseyons sous un baobab qui orne la place du marché. Le messager d'Oyo, mon guide depuis que nous avons quitté le territoire de Kétou, entre chez le chef. Nous attendons vingt minutes ; il faut sans doute de nombreuses explications pour établir mon identité.

Enfin le chef se décide à venir me trouver ; il ajoute foi, sans hésiter, à ce que je lui dis. Tous les *Padres* qui vont d'Abéokuta à Oyo, s'arrêtent chez lui ; il en connaît même quelques-uns par leur nom. D'ailleurs, le *Lari* du roi de Kétou n'est-il pas là pour donner les renseignements complémentaires ? Le chef m'invite à le suivre chez lui.

Nous nous installons sous sa véranda, la plus spacieuse que j'aie encore vue. Il me fait apporter une natte et un siège, et me donne une poule et six gallines de cauris pour acheter au marché de quoi préparer notre dîner. Je lui fais en retour quelques présents dont il a bien soin de me demander la valeur ; heureusement elle est dix fois supérieure à celle de ses cadeaux.

Les nouvelles que je lui donne de Porto-Novo et du Dahomey le rassurent et lui font plaisir.

Je lui parle du Blanc à qui, quelques jours auparavant, on avait fermé les chemins. Voici ce qui s'était passé.

Deux semaines auparavant était, en effet, arrivé d'Abéokuta, un Blanc qui se rendait à Ibadan. C'était probablement un ministre protestant ; les protestants sont les seuls Blancs qui soient établis dans cette ville. Eséado est au

pied d'une montagne de deux cents mètres, presque à pic; sur le sommet se trouvent un village et un temple fétiche consacré à Ifa. Les Blancs de passage montent parfois là-haut pour jouir d'un coup d'œil superbe. Quelques-uns cependant, oubliant le respect dû aux coutumes de leurs hôtes, se sont, dit on, rendus coupables de voies de fait qui ont indisposé les gens. Le voyageur en question voulut, lui aussi, visiter le village de la montagne; mal lui en prit, car, à peine arrivé au sommet, il en fut chassé à coups de pierres et redescendit la montagne plus vite qu'il ne l'avait montée. Les gens d'Eséado, le voyant fuir, le crurent coupable de quelque gros méfait et imitèrent leurs voisins d'en haut en poursuivant, eux aussi, à coups de pierres le prétendu délinquant qui s'enfuit dans la direction d'Iséhin. A-t-il réussi à gagner Ibadan? L'histoire ne le dit pas, toujours est-il qu'on ne l'a pas revu à Eséado.

Les soupçons de la population à mon sujet avaient disparu dès qu'on avait vu le chef me donner l'hospitalité. Dans l'après-midi, j'entendis un bruit de tambour qui se rapprochait graduellement. En quelques minutes, la foule envahit la cour où je me trouvais, suivie de deux grands diables qui s'avançaient en dansant (Voir la gravure p. 325). C'étaient deux bonshommes surmontés d'énormes têtes en bois, à double face, à peau d'ébène, aux lèvres rouges et aux dents blanches; de longs sarreaux multicolores dissimulaient complètement les porteurs, rappelant assez bien ces géants à formes grotesques qui font, en France, l'ornement des cavalcades et la terreur des enfants. Ils entrèrent sous la vérandah et se mirent à exécuter, au son du tambour, des danses, des évolutions, des saluts de tout genre. Quand leur programme fut épuisé, je passai au chef, pour les leur donner, deux pièces de six pences (1 fr. 20). Mais celui-ci, prétendant sans doute avoir un droit de taxe sur les revenus de ses administrés, ou voulant prélever, peut-être, le prix de la location de la salle, remit une pièce à la troupe et garda l'autre pour lui.

A quatre heures, nous partons pour Odo-Ogun, où nous arrivons à la tombée de la nuit.

C'est une région volcanique, tourmentée; point de chaîne de montagnes régulière: des rochers énormes, des hauteurs isolées sont semés çà et là sans ordre.

Deux kilomètres en deçà d'Odo-Ogun, nous traversons les ruines d'Ogun-Mola, petite ville détruite par les Ibadans.

Nous sommes reçus chez le chef Nous y passons la nuit, mais une nuit terrible. Impossible de fermer l'œil; les enfants pleurnichent, les femmes bavardent, dès deux heures du matin, elles se mettent à cuire leur accassa. Nous sommes debout, au point du jour, prêts à continuer notre marche sur Iséhin.

A l'un des côtés de la place du marché, sur laquelle donne la maison du chef, est un rocher de granit large, arrondi, lisse, quelque peu élevé au-dessus du sol. Je remarque, pratiqués dans la pierre, une vingtaine de trous de forme ovale, de deux pieds de long, sur un pied de large et un de profondeur, faits de main d'homme. Je me demande quel en peut bien être l'usage, lorsque je vois arriver une femme avec une charge de maïs sur la tête et portant à la main un long pilon en bois; elle dépose son maïs à terre, et se met en devoir de le broyer dans l'un de ces trous. On y pile maïs, igname, indigo, sorgho, noix de palme, etc. A certaines heures, quantité de femmes arrivent; tous les mortiers sont pris et l'on travaille en chantant.

Le sol devient plus pierreux, plus desséché, à mesure qu'il s'élève et les arbres sont moins nombreux. La route est mieux entretenue et plus fréquentée; le va-et-vient des voyageurs et des porteurs annonce les abords d'une grande ville.

Après avoir passé les deux petits ruisseaux d'Olopé et d'Awéreié, nous voyons courir, sur la crête des collines, un talus en terre qui sert de premier rempart à la ville d'Iséhin. Il est séparé du second par un terrain vague de huit cents mètres, où, sans doute, les guerriers se réuniraient en cas d'attaque.

La ville est placée au fond d'une cuvette, l'air y circule difficilement; la brume et les miasmes se dégageant du sol s'élèvent péniblement au dessus des collines qui l'entourent et doivent en faire un lieu malsain.

C'est un centre important: maisons bien faites et propres; rues larges; place du marché très belle; population dense. Son mouvement considérable me rappelle Porto-Novo, auquel, du reste, à part nos constructions à l'européenne, Iséhin ne le cède en rien. J'évaluerais volontiers sa population à cinquante mille âmes.

Mon guide me conduit chez un musulman de ses amis. Celui-ci nous cède un coin de sa vérandah déjà occupé par deux ménages et où nous ne pouvons nous retourner qu'à grand'peine. Je donne ma canne au guide, en le chargeant d'aller présenter mes respects au roi et de lui annoncer ma visite pour l'après-midi.

La nouvelle de mon arrivée se répand vite et les abords de la vérandah sont, toute la journée, encombrés de curieux, prétendus amis de mon hôte, qui viennent me regarder.

Je reçois, un peu plus tard, la visite de deux fils du roi d'Oyo arrivés depuis quelques jours. Ils ont l'air distingué et intelligent; l'un d'eux a confié l'un de ses enfants à la mission. Ils sont en rapports d'amitié avec les Pères et, de fait, ils se mettent de suite à l'aise avec moi. Nous causons de toutes sortes de choses Ils sont mécontents des Anglais, qui, d'après eux, ont toujours beaucoup promis et n'ont jamais rendu aucun service au pays; ils préféreraient être en relations avec les Français, qui, du moins, ont fait quelque chose au Dahomey.

Au milieu de notre conversation, l'on vient m'annoncer que deux hommes du roi sont venus me chercher de sa part.

Je me rends au palais et j'attends un quart d'heure dans une première enceinte. L'on est en train de balayer la cour de réception. Je vois circuler quelques laris, la tête rasée et ornée de deux circonférences à trois cercles concentriques peints en rouge, blanc et noir, l'une sur le sommet de la tête, et l'autre à la place de la tonsure. C'est leur marque distinctive.

A Porto-Novo, les laris de Tofa ont le haut du front, les tempes et le derrière du cou rasés; leurs cheveux, tressés, sont réunis sur la tête en forme de diadème.

Quelques étrangers arrivent et l'on me prie d'entrer. La cour est circulaire, vaste, entourée d'une belle vérandah,

dont les colonnes, en bois sculpté, représentent des figurines plus ou moins grotesques.

Le roi, couché sur une natte, a le bras gauche appuyé sur un coussin. C'est un homme de soixante-cinq à soixante-dix ans, maladif, usé ; il a les traits réguliers, les lèvres remarquablement minces pour un nègre, beaucoup de finesse et de distinction dans la figure. Un long et riche cophtane en satin, à raies rouges, blanches et jaunes, l'enveloppe tout entier ; il est coiffé d'un fez turc, haut et droit, orné d'une demi-douzaine de petites plaques en fer-blanc.

Une dizaine de femmes de tout âge, cinq ou six laris des deux sexes, une centaine de personnes assises par terre forment sa cour.

Il me tend la main et m'offre un siège près de lui. Je lui expose le motif de mon voyage : visiter le pays entre Porto-Novo et Oyo, me rendre compte des ruines amoncelées par les Dahoméens et écrire en France ce que j'aurai vu dans le but d'intéresser les Blancs en faveur des noirs, victimes des razzias du Dahomey. « D'ailleurs, ajoutai-je, j'avais pleine confiance que la France ne laisserait pas inachevée l'œuvre si heureusement commencée à Porto Novo et à Kotonou, et, dans quelques années, la paix et la tranquillité seraient rendues à toute la région. »

Là, comme partout, mes paroles furent accueillies avec bonheur et le roi me répondit qu'elles lui faisaient grand plaisir ; depuis quelque temps, des bruits inquiétants avaient circulé sur les mouvements des troupes dahoméennes, mais les nouvelles que je rapportais le rassuraient.

Alors le messager d'Oyo et le lari de Kétou, se couchant tout de leur long au milieu du cercle et vis-à-vis du roi, après avoir, plusieurs fois, baisé la terre et fait claquer leurs doigts, rendirent compte, l'un après l'autre, de ce qu'ils avaient vu dans leur voyage.

Le *speech* du lari de Kétou fut trouvé si intéressant qu'on le pria de le recommencer à l'arrivée du *Bocherouo* (premier chef) de la ville. Tous exprimèrent leur joie lorsqu'il parla de l'intervention de la France auprès du Dahomey et firent des vœux pour le succès de l'entreprise.

Le roi me fit apporter un chevreau et un demi-sac de cauris ; il me souhaita bon voyage et nous nous séparâmes.

Je fus accompagné à mon logement par deux ministres protestants noirs qui avaient été invités à l'audience.

L'un, de la *Church missionary Society*, est à Iséhin depuis seize ans et n'a jamais pu réussir à monter une école ; son église est fréquentée, le dimanche, par une vingtaine de personnes dont quelques-unes seulement sont baptisées. L'autre, wesleyen, est arrivé, il y a un an ; il n'a point d'école, et le nombre des fidèles qui assistent à son prêche, est excessivement réduit.

Donc insuccès sur toute la ligne. D'autre part, on ne compte pas moins de dix-neuf mosquées auxquelles sont attachées des écoles où l'on enseigne l'arabe. Les adeptes de Mahomet sont donc nombreux à Iséhin.

***

Encore une étape de quarante kilomètres et nous serons à Oyo. Mes gens ont hâte d'arriver, et le lendemain 10 mars nous nous mettons en route à cinq heures.

Les rues sont désertes ; le chant du muezzin, qu'une voix éraillée fait entendre d'un semblant de minaret dominant une mosquée du voisinage, donne le signal du réveil.

Après vingt minutes de marche, nous arrivons à la porte de la ville. Elle est encombrée de voyageurs ; la plupart viennent d'Abéokuta, chargés de caisses et de plaques de zinc galvanisé à destination de la mission baptiste d'Oyo.

Ils sont depuis six jours en route, et portent chacun de six à huit plaques. Nous prenons les devants.

Un peu au delà du deuxième mur d'enceinte, nous sommes saisis par une forte odeur de cadavre. De chaque côté du chemin, un lit de branchages élevé sur des piquets contient deux cadavres en putréfaction. Ce sont deux débiteurs morts insolvables ; le refus de sépulture et l'exposition de leurs corps sont un châtiment, en même temps que le plus authentique certificat de décès.

Au seizième kilomètre, nous rencontrons l'Ogun, qui descend vers Abéokuta pour se jeter dans la mer à Lagos, après un cours, du point où nous sommes, de deux cent cinquante kilomètres au moins. C'est déjà une belle rivière de cinquante mètres d'une rive à l'autre et de quatre ou cinq mètres de profondeur à l'époque de la crue. Elle vient donc de loin, mais elle n'est pas navigable en amont d'Abéokuta. Je la traverse en pirogue ; quoique nous soyons à la saison sèche, mes hommes ont de l'eau jusqu'à la poitrine.

A partir de ce point jusqu'à une dizaine de kilomètres d'Oyo, s'échelonnent six caravansérails où porteurs et voyageurs trouvent à bon marché de quoi se restaurer.

Au vingt-troisième kilomètre, nous passons l'Arvan. Cette belle rivière, de trente mètres de large, est un des affluents de l'Ogun et doit, à la saison des pluies, charrier un volume d'eau considérable. Inutile de mentionner huit autres petits ruisseaux, parallèles à ces grandes artères qu'ils contribuent à alimenter, et séparés par des ondulations à pente douce, au sol rocailleux ; les arbres sont clairsemés, mais quelques-uns ont des proportions gigantesques.

A trois heures, de la crête du dernier dos d'âne, nous apercevons les remparts de la ville d'Oyo ; la chaleur est excessive, mais cette vue nous donne du courage.

A quatre heures, nous sommes à la mission, à trois cent quinze kilomètres de Porto-Novo.

(A suivre)

DE CARTHAGE AU SAHARA

Par M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

(Suite [1])

La falaise. — Le Sahara. — Départ pour Foum-Tatahouïne. — La musulmane du bir-El-Ahoueur. — La rencontre. — Moustapha. — Salamalecks. — Les officiers de Foum Tatahouïne. — Physionomie de la région. — La poste. — Les ksour abandonnés. — La lettre d'un cheik nomade.

Une fois lancé dans l'antique plaine des Lotophages, territoire actuel des Ouerghemma, je tiens beaucoup à la

(1) Voir les numéros des 1er, 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19, 26 février, 4, 11, 18, 25 mars, 1er, 8, 15, 22 et 29 avril, 6, 13, 20, 27 mai, 3, 10, 17 et 24 juin, et la carte page 114.

parcourir dans toute son étendue. Le dernier poste, occupé par nos soldats, n'est pas Médenine, mais Foum-Tatahouine, à cinquante-six kilomètres au sud. *Foum* signifie gorge, défilé. Foum-Tatahouine, c'est la gorge ou le défilé des deux fleuves. Ce point marque le principal passage de la plaine au Sahara à travers les ramifications de la chaîne du Nefzaoua s'étendant vers la Tripolitaine. Au delà, c'est l'incommensurable océan des sables, c'est le désert, c'est la solitude, l'absence de végétation, la terre brûlante et maudite que les Touaregs sillonnent de leurs expéditions aventureuses, mais qui par elle-même ne nourrit pas les hommes et rejette tout être qui ne veut pas mourir.

L'ancienne Barbarie, c'est-à-dire le Maroc, l'Algérie, la Tunisie et la Tripolitaine, forme une région bien déterminée, comprise entre l'Océan, la Méditerranée et le Sahara, dont elle est séparée par une falaise, qui part de l'embouchure du Draa et remonte par Figuig, Laghouat, Biskra jusqu'à Gabès, d'où elle s'incline au sud vers la Tripolitaine.

Le Sahara, recouvert sur une notable partie de sa surface de dunes complètement stériles, privé d'eau et de moyens de subsistance, ne donne asile qu'à de rares populations, dont l'existence est presque un mystère.

Elles s'éloignent de leurs centres de huit à dix journées de marche, s'abreuvent pendant ce temps du lait de leurs troupeaux, puis reviennent vers les puits d'où elles sont parties. Mais aucune tribu ne vit constamment dans le désert. Les nomades, qui ont leurs ksours au pied de la falaise, descendent aussi vers le Sahara, pour y chercher quelques pâturages, que des pluies accidentelles ont fait naître, et procéder à des échanges avec les habitants de Ghadamès et de Rhatt. En réalité, ces nomades appartiennent à la Barbarie plutôt qu'au Sahara.

« En somme, écrit M. Rébillet, le Sahara, inhabitable et inhabité, sauf par quelques populations misérables et vivant d'une manière spéciale, joue, par rapport à la Barbarie occidentale, le rôle de zône isolante au même titre que la mer et forme, au sud de ce pays, un obstacle plus radical et plus absolu que la mer elle même, sur laquelle des flottes peuvent transporter des armées. »

Je veux toucher du pied l'extrême limite de ce sol habitable. M. le Commandant organise l'expédition. Je partirai avec M. le major Verdier, M. le sous-lieutenant Fage et un spahi, chargé de ramener mon cheval, après que j'aurai monté, au milieu de l'étape, celui qui m'est envoyé de Foum-Tatahouine.

Nous partons à midi. La brise tempère la chaleur, et la campagne a suffisamment de gazon pour atténuer la réverbération des rayons solaires. La piste est sablonneuse. L'allure rapide est réglée ainsi : dix minutes de pas allongés, cinq minutes de galop arabe.

A gauche, l'horizon est immense jusqu'au Bahira-el-Biban, sur la vaste plaine ondulée que les tentes des pasteurs tachent de points noirs et de raies blanches. A droite, le sol s'élève jusqu'à la montagne dont la falaise irrégulière projette dans le ciel bleu des pitons irradiés, des échancrures vives et des dentelures aux reflets dorés.

Au-delà de Seniet-el-Arboub, le sous-lieutenant me montre dans un champ les vestiges d'une villa romaine. Nous faisons un arrêt au bir El-Ahmeur. Les troupes d'occupation y ont construit une redoute. Nous y rencontrons le convoi qui vient de Foum-Tatahouine. Les mulets et les chevaux, fatigués d'une marche de trente-deux kilomètres, vont y passer la nuit et achèveront demain l'étape. Déjà les feux sont allumés et les troupiers préparent le café. La garde du bâtiment est confiée à une femme musulmane, au teint bistré, à la chevelure crépue, aux muscles saillants. Elle nous apporte un registre, sur lequel tout passager doit inscrire son nom et la date, et nous invite à signer. Elle s'est fabriqué un collier et des bracelets avec les boutons de cuivre blanc et jaune des vêtements militaires, entremêlés de boucles de courroie. Je lui demande où elle a acheté ces bijoux. Elle m'explique en arabe, avec beaucoup de gestes, qu'elle a recueilli toutes ces perles en balayant, et que les soldats français sont contents de voir qu'elle ne perd rien de ce qu'ils oublient.

Plus loin, des Arabes charrient des troncs de pin, dont ils déposent, à tous les cent mètres, un échantillon. Ces bois numérotés sont destinés à servir de poteaux télégraphiques et de bornes kilométriques. Un goun, faisant le service de la poste, nous montre sa cheville ensanglantée. Il a reçu un coup de pied de cheval et a perdu beaucoup de sang. La blessure tuméfiée le fait grandement souffrir. Mais il est résigné, puisque Allah l'a voulu, puisque c'était écrit au livre des destins, et il s'achemine lentement, avec deux autres cavaliers, dans la direction de Médenine.

Une ramification de la montagne nous présente une légère colline, sur laquelle brille la blanche Kouba, au dôme doré, du marabout Sidi Mosbah. Ce lieu de prière est assez fréquenté des musulmans de la tribu des Ouderna. Sur le versant opposé, la piste trace des zigzags au milieu d'un champ de sables excessivement fins et denses, troués de bouquets de tamaris et de jujubiers.

Tout à coup nos chevaux redoublent de vitesse sur le tapis de poussière rouge. Ils ont aperçu, là bas, près du lit desséché d'un oued, derrière un rideau de myrtes et de jujubiers, trois cavaliers et leurs montures. Ce sont les gouns de Foum-Tatahouine, envoyés à notre rencontre. Un grand cheval noir, à l'œil vif, à la crinière touffue, et dont la queue balaie le sable, est tenu en laisse. C'est Mustapha. M. Keck me l'envoie pour terminer l'étape. Je n'ai jamais monté un animal plus vaillant, plus docile, plus souple à la main, d'un jarret plus solide, d'un cœur plus généreux.

Dès le premier pas, Mustapha prend la tête de la petite troupe. La plaine est unie en apparence. Mais des touffes de lavande, des bouquets d'épines, des mottes gazonnées, derrière lesquelles se cachent des trous creusés par les eaux du dernier orage ou par les serpents, rompent la piste et rendent le galop difficile et dangereux. Il faut surveiller son cheval, sans jamais lui briser le pas, sinon vous l'exposez à butter contre un obstacle ou à poser le pied dans une crevasse. Ces difficultés m'absorbent d'abord et je prie Dieu de me préserver de toute culbute, qui rendrait ma personne ridicule aux yeux des indigènes et de mes compatriotes. Mais je me rassure vite en voyant avec quel instinct Mustapha prévoit le danger, avec quelle docilité il l'évite.

Cependant nous dévorons l'espace. Déjà notre œil aperçoit les pentes septentrionales du massif des Ouderna,

rouges comme des pierres brûlées, et, de l'autre côté de la gorge les hauteurs et les sierras de Thalet, noyées dans une atmosphère que les ombres du soir bleuissent.

Soudain un groupe de cavaliers surgit des profondeurs de l'espace et galope à notre rencontre. A leur tête s'avance M. Keck, chef du bureau des renseignements. Il est suivi de messieurs les officiers du 4e bataillon d'Afrique. Nous pressons l'allure de nos coursiers ; en quelques minutes s'opère notre jonction. Ces messieurs se rangent en éventail et nous échangeons de mutuelles félicitations et des salamaleks. M. Keck me présente M. le lieutenant Combacale, M. de Lherminat, adjoint aux renseignements, M. le sous-lieutenant de Barasia, M. Grech, interprète, M. Muller, adjoint du génie, M. Trentoul, receveur des postes, et les autres cavaliers. Puis, il me prie d'ouvrir la marche.

Mustapha s'en tire à merveille et me fait honneur. En une heure les quinze kilomètres qui nous séparent de Foum-Tatahouïne sont franchis.

Je n'oublierai jamais la singulière impression que j'ai ressentie. Les deux chaînes se rapprochent et terminent la plaine en pointe de triangle. Le lit de l'oued Tatahouïne a huit cents mètres de large. Il est desséché. De grosses pierres, rangées des deux côtés, marquent la route qui mène au camp. A notre droite, sur la berge escarpée, un terrain nettoyé contient les tombes de huit soldats français, emportés par la fièvre paludéenne. Une flaque d'eau verdâtre, d'où s'échappent des émanations morbides, jette des reflets métalliques à l'entrée de l'oasis. Plus loin, de magnifiques palmiers arrêtent le regard. Leurs troncs espacés sur le gazon inviteraient au repos, si la proximité du marais n'avertissait de prendre garde.

A gauche, sur un plateau qui domine le fleuve et l'oasis, et qui est lui-même protégé par la montagne nue, aride, brûlée, avec des apparences d'une région écorchée par l'incendie et le siroco, se dressent isolément trois grandes constructions. La première appartient au Bureau des renseignements, la seconde est la caserne du 4e bataillon d'Afrique. La plus éloignée sert de mess aux officiers et renferme les bureaux de la poste et du télégraphe. Des terrasses avec des glacis en terre battue entourent chaque bâtiment. Il y a même çà et là des jardins embryonnaires et des cahutes affectées à des services spéciaux.

Des chevaux, attachés au piquet, se reposent le jour au soleil, la nuit à la belle étoile. Sous le péristyle du Bureau des renseignements, des cavaliers indigènes sont accroupis près de cheiks des tribus voisines, venus pour traiter diverses affaires. Deux corbeaux, trois gazelles, un hibou, vivant en liberté, ont établi leur domicile sous la fenêtre de la chambre qui m'est allouée, et les deux corbeaux se plaignent toute la nuit en leur langue expressive, de la violence du vent qui les fait basculer sur leur perchoir.

Au loin, vers le sud, à droite et à gauche, j'aperçois la montagne sous un aspect nouveau, tel qu'on ne le voit ni dans les Alpes ni dans les Pyrénées. Beaucoup de pitons sourcilleux gardent à leur sommet les ruines jaunies et croulantes de villages abandonnés. Ailleurs les parois sont polies, arrondies, taillées à facettes et supportent d'immenses tables horizontales, plus larges et plus longues que leurs bases. On les dirait façonnées de main d'homme.

Mais ces hautes kalâas, ainsi nommées des Arabes, sont l'œuvre des siècles, du soleil, de la pluie et du vent, qui ont rôdé la montagne et l'ont réduite à servir de pilier à la couche calcaire plus dure, fixée à son sommet dans un axe horizontal.

Ces kalâas se succèdent dans toute la chaîne qui sert de frontière au Sahara de ce côté. Plusieurs, situées sur le même plan, montrent qu'elles ne formaient jadis qu'un seul massif, et qu'un bouleversement géologique formidable les a ainsi séparées pour donner passage sans doute à une masse d'eau dont le volume dépasse l'imagination. La gravure page 319 donne une idée de ces coupes opérées dans la montagne, telles qu'on les aperçoit des hauteurs de Douïret. Mais, au sud de Foum-Tatahouïne, leur caractère est beaucoup plus saillant.

Entre ces kalâas, dont les cônes tronqués dépassent cent mètres, s'ouvrent des abîmes, semés de gigantesques blocs erratiques. Près du djébel Charrett, le vallon est labouré ; la roche est coupée en marches et gradins circulaires, comme si jadis un autre Niagara avait formé là des cascades retentissantes et roulé des ondes furieuses. On ne peut guère expliquer autrement les profondes érosions du rocher et la physionomie extraordinairement ravagée de tout ce territoire.

Dans les anfractuosités de la montagne, dans la profondeur des ravins, l'œil découvre de petites oasis, une source et une dizaine de palmiers. Ce sont ces points que les Arabes appellent *oglet*. Sur les flancs et les sommets apparaissent les ruines d'anciens villages berbères, abandonnés et détruits.

Aujourd'hui que la sécurité est complète, les propriétaires viennent les réclamer à l'aide de titres qui remontent à plusieurs siècles, et font valoir leurs droits contre les nomades Ouderna qui ont dépossédé leurs ancêtres.

D'autre part, des peuplades, qui ont toujours refusé le tribut aux Beys de Tunis, qui ont toujours circulé entre la Tripolitaine et les hauteurs de Douïret, dans la zone presque indépendante qui forme la frontière, réclament leurs droits de pâturage, sans vouloir s'assujettir à l'impôt.

L'un des Cheiks de ces tribus adresse au Bureau des renseignements la lettre suivante, que je cite en entier. C'est un document authentique, propre à faire connaître la pensée, les idées, la foi, l'esprit et les mœurs de ces nomades mieux que de longues considérations. Je change seulement les noms et la signature.

Louanges à Dieu unique! que les grâces et les bénédictions soient sur celui dont il n'existe après lui aucun prophète!

Au vénéré, au meilleur, au plus parfait Cheik, notre frère en Dieu, à celui des êtres qui nous est le plus cher, à notre premier ami, présent en nos cœurs, absent à notre vue, à celui dont l'éloignement nous est nuisible et qui est fixé dans nos esprits, qui est notre appui, l'ami préféré, le véritable compagnon, le cheik le plus juste, le plus loyal, le plus raisonnable. Puisse Dieu élever son grade, et lui fournir les charmes de l'existence ! Que le Tout-Puissant, en le protégeant, le place sur cette terre parmi les fortunés et dans l'autre monde parmi les martyrs (de la foi musulmane).

Que Dieu le couvre de sa tutelle, acquitte ses dettes et lui assigne le paradis pour demeure ! Qu'il le préserve par sa bonté des tourments et des cruels supplices de l'enfer, qu'il le protège en toutes circonstances durant les voyages et les séjours, qu'il le dirige vers la justice et dans la voie du bien !

Celui qui possède une parfaite équité, le cheik Mabrouk ben Messaour. Que le salut soit sur vous, ainsi que la miséricorde de Dieu et ses bénédictions ! Les raisons pour lesquelles je vous écris cette lettre sont le bien et la paix, s'il plaît à Dieu.

Ensuite, excellent ami, si vous daignez vous intéresser à nous, vous saurez que nous sommes dans un parfait état et dans la paix. De notre côté, nous nous intéressons à votre situation.

Cependant, ô cheik des cheiks, nous avons appris que les autorités de votre pays et votre cheik nous témoignaient leur indignation, qui provient des calomnies dont nous avons été victimes. Que Dieu punisse les méchants et leur envoie toutes sortes de malheurs par l'intercession de notre ancêtre ! S'il possède les bénédictions célestes, que Dieu leur fasse éprouver des calamités.

Il faut absolument, ô mon frère, que vous instruisiez votre chef sur notre genre de vie et notre situation, qui seront à l'avenir ce qu'ils furent dans le passé.

Nous ne dépendons pas de l'autorité de l'est (Tripolitaine), ni de celle de l'ouest (Tunisie). Nous sommes des gens à troupeaux. Nous sommes le zaouia intermédiaire entre les deux pays. Les endroits que nous peuplons sont les régions désertes, et de tous temps nous errons entre les deux frontières, c'est-à-dire entre la Tunisie et la Tripolitaine ; nous avons actuellement la majorité de notre monde en Tunisie; nous n'avons aucun territoire que nous puissions nous approprier, ni points d'eau d'où nous puissions chasser ceux qui les détiennent, ni région déterminée pour notre résidence de laquelle nous puissions nous dire habitants. Nous ne possédons ni titre ni acte.

Nous faisons pâturer nos animaux sur les territoires de l'est et de l'ouest. Nous cultivons et nous nous abreuvons sur les deux pays.

Nous ne sommes pas des intrigants, des gens qui affluent, des guerriers. Nous ne pouvons faire la guerre ; quand nous cultivons, c'est pour nos besoins de subsistance, et quand nous fixons nos tentes, c'est pour les pâturages. Nous ne sommes pas de ceux qui prennent le bien d'autrui. Il en est ainsi depuis notre origine. Tels étaient nos ancêtres, tels nous sommes et tels seront nos descendants. Demandez conseil à votre chef ; si nous gênons, nous n'aurons qu'à nous en aller.

En supposant que notre pays soit stérile, notre territoire serait celui où vous vous trouvez, et nous dépasserons, s'il y a lieu, vos campements. Nos plus nombreux cantonnements sont en Tunisie.

Le pays est à celui qui le possède. Que ce soit la Tunisie ou la Tripolitaine, qu'est-ce que cela peut nous faire ? Si nous étions des sultans, vous pourriez dire que nous pâturons malgré tout. Mais du moment que nous sommes un peuple errant, nous ne disons pas : Tel pays nous appartient, tel pays ne nous appartient pas. Où Dieu envoie ses pluies, là nous cultivons, là nous pâturons. Nous n'avons jamais peuplé un pays pour nous l'approprier, ni occupé des points d'eau pour nous les réserver. Ceux qui vous ont dit que les Beni Smeida sont intrigants ou que le pays leur appartient sont des menteurs. Qu'ils viennent le soutenir devant nous, car ce n'est pas tout de mentir.

Salut de Si Mabrouk et de tous les Beni Smeida !... »

(*A suivre*).

La pittoresque et fort intéressante relation de voyage de M. l'abbé Bauron touchant à sa fin, nous commencerons incessamment le récit de l'excursion apostolique du R. P. Le Roy au Kilima-Ndjaro. Nous n'avons pas besoin de promettre à nos lecteurs une lecture des plus attrayantes dans ces nouvelles pages d'un écrivain qui leur est particulièrement cher ; nous ferons remarquer seulement que ce sont les dernières pages que l'illustre missionnaire nous donnera sur le Zanguebar. Nommé déjà et bientôt sacré évêque du Gabon, Mgr Le Roy va consacrer désormais sa vie à la grande mission des Deux-Guinées ; sa plume et son crayon ne retraceront plus que des scènes et des types de l'Afrique occidentale.

BIBLIOGRAPHIE

Le Japon d'aujourd'hui. — *Journal intime d'un missionnaire apostolique au Japon septentrional.* — Petit in-4, illustré d'un grand nombre de gravures. — Tours, Mame et Cie.

Depuis quelques années beaucoup d'ouvrages ont été publiés sur le Japon ; mais ce pays est en réalité peu connu parce que peu de personnes l'ont parcouru en dehors des missionnaires catholiques. Le livre que nous annonçons est composé des lettres d'un missionnaire à sa famille et à ses amis. Ce journal intime ne devait point sortir de ce petit cercle ; mais un intérêt supérieur a déterminé à le publier. La France doit connaître ce pays où l'attendent de précieuses sympathies, et il faut aussi qu'elle voie à l'œuvre ceux qui la défendent au Japon.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

Don de trois sœurs, Lyon	500
Anonyme du diocèse de Lausanne	200

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Le Gall, Tonkin méridional).

Anonyme du diocèse de Bourges	49 35
M. Toucas, dit Terrin, du diocèse de Fréjus, demande de prières	5

Pour l'église du Spasme, à Jérusalem.

M. Deschamps, du diocèse de Soissons	5

Au R. P. A. Tiroyen, missionnaire en Perse, pour ses écoles.

M. A. Duval, à Blois	10

A Mgr Van Camelbeke (Cochinchine orientale), pour la chapelle funéraire des dix-huit cents martyrs.

Mlle Clarisse Cablat, du diocèse de Montpellier, demande de prières	5

Au R. P. Vigroux (Japon septentrional) pour le baptême d'un lépreux sous le nom de Etienne-Marie.

Un anonyme de Cherveux, diocèse de Poitiers	15

Pour la mission de Nagoya (Japon septentrional) ravagée par un tremblement de terre.

M. Deschamps, du diocèse de Soissons	5

Pour Mgr Hirth, pour la mission de l'Ouganda.

Un instituteur des Vosges, diocèse de Saint-Dié	5

Au même, pour rachat d'enfants païens.

Dons recueillis par Mlle M. de Bitche, diocèse de Metz	60

A Mgr Le Roy (Gabon), pour le rachat et le baptême d'un petit noir sous les noms de Louis-Marie-Joseph-Emile.

M. L. L. de Beaufort, diocèse d'Albi	10

Pour le baptême de deux petits païens sous les noms de Cécile et d'Yves (Mgr Le Roy).

Mme la vicomtesse P. de P., à Paris	20

Pour l'Ile Maurice.

Mlle Thérèse Serre, du diocèse de Belley	10

(La suite des dons prochainement).

ÉDITION NÉERLANDAISE

Pour les Indes néerlandaises	109 15
» la mission de Kiang-nan	6 20
» les missions du Zambèze	10 38
» les lépreux de Molokai (Sandwich)	62 20
» la Mongolie orientale	10 37
» les prêtres de la Sibérie	4 15
Total	202 45

TH. MOREL, *Directeur-gérant*.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



TUNISIE. — KSAR DE DOUIRET; d'après une photographie du lieutenant DOUMERC, communiquée par M. l'abbé BAURON (Voir page 341).

LA PERSÉCUTION DANS L'UGANDA

Mgr Livinhac, vicaire général de la Société des Missionnaires d'Alger, nous adresse plusieurs lettres qu'il vient de recevoir du Nyanza ; elles complètent nos précédentes informations sur la persécution qui sévit dans l'Uganda. Les Anglais, semblables au loup de la fable, font retomber tout le tort sur le pauvre agneau. C'est un devoir pour nous d'éclairer l'opinion. Les journaux de Paris ont reproduit les télégrammes mensongers, résumant les rapports de MM. Lugard et Williams. Mgr Livinhac envoie une réfutation en règle à ces journaux.

Voici les lettres des missionnaires de l'Uganda avec le préambule et les commentaires dont les accompagne Mgr Livinhac.

Après la bataille ou plutôt le massacre de Bulingugwé, les agents de la Compagnie anglaise East-Africa ont continué la guerre avec les chefs catholiques des provinces éloignées sans aucune provocation. C'est ainsi qu'ils ont attaqué Sikibolo, chef du Kyagwé, qui faisait un grand détour par le nord, pour sortir du Buganda, et qu'ils ont fait des centaines d'esclaves parmi les femmes et les enfants qui le suivaient. C'est ainsi qu'ils ont porté le fer et le feu dans l'île Sésé où nous avions quatre mille catéchumènes. Mais laissons la parole au P. Achte qui venait d'évangéliser cette île.

Des bords de la Kagéra, 1er mars 1892.

Le 19 février, les protestants ayant pour chefs Mlondo (Wakilenzi) et le capitaine Williams, monté sur son bateau d'acier, ont abordé dans l'île de Sésé avec un canon mitrailleuse et une troupe de soldats nubiens. Bientôt le combat s'engagea et tous affirment qu'il fut terrible et acharné, grâce aux forêts qui couvrent l'île. Le frère de Sewaïa tua raide le mwami de Ntébé, successeur d'Albert. Sewaïa et Semuggala furent vaincus, c'est-à-dire qu'ils durent se cacher dans la forêt. Le lendemain, on ne put que battre en retraite... l'île tout entière fut prise et tous nos chefs catholiques à l'instant remplacés par des protestants. Sekalala, encore païen, s'est dit protestant et a appelé le capitaine chez lui. Pas de doute que nos maisons de Bugoma et de Bumangi n'aient été brûlées.

Il y a eu des atrocités comme à Bulingugwé : Anastasie, femme d'Hilaire, *refusant de suivre les protestants qui voulaient la faire esclave, a eu la tête tranchée par ces tolérants.* On pourrait raconter des faits qui égalent en férocité ce qu'on rapporte de plus odieux des Arabes esclavagistes, et cela, opéré par les protestants avec le

concours et sous les yeux des agents anglais de Kampala sur des femmes et des enfants chrétiens baptisés! Certainement, si, dans leurs rapports, les capitaines disaient toute la vérité, le gouvernement anglais les condamnerait à la dégradation. Officiers d'une nation civilisée et chefs de brigands sont des mots qui jurent trop ensemble.

. * .

L'île de Sésé conquise, le capitaine Williams s'est dirigé vers la station allemande, pour enlever Mwanga, disent les uns, pour traiter avec lui, disent les autres. Ces messieurs sentent, en effet, qu'il leur sera difficile, sinon impossible, de se maintenir dans le Buganda, s'ils n'ont avec eux le roi légitime, ou au moins un prince du sang royal... Plusieurs fois ils ont menacé les catholiques de placer sur le trône un vieux frère de Mtésa, Mbogo, chef des Baganda musulmans. Mais le pauvre vieux n'a, paraît-il, pas beaucoup de sympathies même parmi les protestants. On a donc tenté de faire rentrer Mwanga.

Laissons Mgr Hirth nous raconter ce qui s'est passé.

Hier, j'ai fait une course jusqu'à Bukoba. Le bateau d'acier des Anglais y était arrivé, portant le capitaine Williams. Je pus avoir des nouvelles de nos chers prisonniers de Kampala, mais pas de lettre. On m'a dit simplement qu'ils se portaient bien et que le fort leur donnait le *confortable* (!!) (1). Le capitaine revenait de sa campagne de Sésé; les succès remportés dans cette île l'ont rendu presque inabordable. Quelle triste besogne que d'avoir affaire avec des gens que les fusils et les canons font ici tout-puissants et qui semblent venus avec la volonté arrêtée de faire à la religion tout le mal qu'ils pourront! De sang-froid et sans aucune périphrase, il m'a dit qu'à ses yeux les païens sont mille fois préférables aux chrétiens, etc., etc. Enfin, grâce à Dieu, il m'a promis qu'il traiterait pourtant avec Mwanga, mais avec Mwanga seul, dont il ne connaît que trop la faiblesse et la cupidité.

Voici les clauses du traité qu'il se propose de lui imposer. *Væ victis!*

1. Le capitaine lui défendra absolument de se dire catholique et de se faire instruire d'ici un an. Mwanga ne sera entouré que de païens; sa garde (lisez ses geôliers) sera composée des Nubiens enlevés à Émin-Pacha (2).

2. Le pays sera partagé en deux; la grosse partie avec toutes les îles sera pour les protestants qui ont remporté deux victoires sur les catholiques.

3. La capitale sera placée au milieu, entre les deux provinces.

4. Les missionnaires ne devront pas y bâtir d'église; un ou deux tout au plus pourront y résider.

5. Le roi et les catholiques paieront tous les frais de la guerre.

6. On ne chassera aucun chef de sa place pour motif de religion.

7. Le roi prendra le drapeau de la Compagnie et se déclarera en grande séance, non pas simplement soumis à l'Angleterre, mais *Anglais* (c'est-à-dire protestant, selon le langage reçu en Uganda).

8. Jamais aucune station de missionnaires ne pourra plus être fondée *sans l'assentiment préalable des directeurs de la Compagnie East-Africa, assentiment qu'il faut demander à Londres.*

9. Le capitaine Williams m'a instamment prié, en attendant des ordres plus formels de ses chefs, de ne placer en Uganda que des confrères de *nationalité anglaise*, etc. (1).

Nous serons obligés de passer par toutes ces conditions. Votre Grandeur voit comment elles pourront être interprétées par ceux qui ont la force pour eux.

Encore une fois, si, en Europe, on ne fait rien pour nous, humainement parlant, le catholicisme sera étouffé au Nyanza.

. * .

Ces conditions posées, Williams continua sa route vers le sud. N'étant pas sûr de Mwanga, il voulait tenter de mettre la main sur deux jeunes princes réfugiés avec leurs mères au Bukumbi : l'un est fils de Kiwewa, l'autre de Karéma (frères révoltés en 1888 contre Mwanga et morts depuis deux ans).

Mais comme les deux princes se trouvaient en territoire allemand, il ne pouvait les enlever sans l'autorisation de M. Langheld, chef du Bukoba. Pour l'obtenir, il dut lui faire croire que mères et enfants étaient prisonniers chez nos confrères et qu'il voulait les délivrer. Le fait est qu'il obtint une lettre par laquelle il lui était permis de les enlever de vive force si nous refusions de les lui livrer.

Sur ce point, laissons la parole au R. P. Hauttecœur, supérieur de la station du Bukumbi. Voici sa lettre :

Notre-Dame de Kamoga, le 2 avril 1892.

Le 23 mars dernier, j'ai reçu une visite qui a été loin de me faire plaisir.

Le capitaine Williams arrivait en compagnie de M. Kühn, chef de la station allemande du Mwanza. Ces messieurs étaient munis d'une lettre du lieutenant Langheld, commandant les stations du Nyanza. Par cette lettre, je recevais ordre de laisser interroger par le capitaine Williams *seul* les femmes de Karéma et de

(1) Pour juger de ce confortable, on peut lire les lettres du R. P. Guillermain parues il y a un mois, dans les *Missions Catholiques* du 3 juin, p. 271.

(2) Cette clause est absolument contraire non seulement aux décisions des Congrès de Berlin et de Bruxelles, mais encore au traité signé il y a deux ans, par les agents de la Compagnie et Mwanga. De quel droit veut-on imposer à celui-ci le paganisme pendant un an? On espère qu'après avoir favorisé ses vices pendant ce laps de temps, ce pauvre roi ne sera plus tenté de pratiquer les lois sévères du catholicisme. C'est donc par l'abrutissement qu'on veut civiliser les noirs.

(1) A propos des articles 8 et 9, nous soumettons respectueusement à ces messieurs qui préparent ainsi contre nos missionnaires des lois si draconiennes, cette petite objection : « Que diraient, que feraient leurs confrères de Madagascar si, dans cette île dont la France a le protectorat, ils ne pouvaient s'établir dans un endroit quelconque qu'avec l'*assentiment* du Président de la République et devaient tous être de *nationalité française*? »

Kiwewa qui sont ici avec leurs enfants. Le but du capitaine anglais était d'enlever les jeunes princes pour les conduire à Bukoba (comprenez Uganda). De cette manière, il parvenait à tout arranger en Uganda sans avoir à s'occuper des catholiques. Etonné d'abord à la vue du capitaine qui était beaucoup plus gêné qu'il ne le voulait faire paraître, je me remis bien vite. Je le priai d'entrer dans ma chambre. Là, il me fit connaître le but de sa visite et me dit insolemment :

« Je veux voir *immédiatement* les femmes et les jeunes princes. »

Il ajouta plusieurs fois ce mot « *immédiatement* ».

Je lui fis remarquer qu'il n'était pas chez lui, que la maison était en pays allemand et que je n'obéirais qu'à un ordre venu des autorités allemandes.

Je priai M. Kühn de m'accompagner dans une autre chambre et lui demandai ce que signifiait tout cela. Il me montra une lettre du lieutenant Langheld, qui autorisait le capitaine à faire la demande et de plus me dit que lui-même avait ordre *d'enlever de force* les enfants et leurs mères, si je refusais.

M. Kühn, qui a toujours été bon pour nous, avait l'air très ennuyé de la besogne qu'on lui faisait faire. Je lui fis remarquer que ces femmes n'étaient pas esclaves et qu'elles pouvaient très bien refuser. « Si elles refusent, répondit-il, l'affaire est terminée ; elles ne partiront pas. »

Je le priai de voir d'abord les deux femmes et de les interroger lui-même, avant qu'elles ne fussent traduites devant le capitaine anglais. Il y consentit et m'accompagna. Je le conduisis à la maison de ces princesses et leur demandai si elles souhaitaient partir et retourner dans l'Uganda. Trois fois elles refusèrent et bien carrément.

« — Que sert, dis-je alors à M. Kühn, de les conduire au capitaine ? Leur réponse est bien nette.

« — Non, il vaut mieux, répondit-il, que lui-même les interroge et entende leur refus. »

Je dis donc aux princesses de m'accompagner. Elles entrèrent dans la chambre où se trouvait le capitaine. Je lui dis bien tranquillement que l'affaire était terminée.

« — Je veux les interroger moi-même, et les interroger seul. »

Je fus obligé de sortir.

L'interrogatoire ne fut pas bien long. J'ai su ensuite par les princesses ce qui avait été dit. Le capitaine essaya de tous les moyens, et leur montra les avantages qu'il y aurait pour elles à retourner dans l'Uganda ; elles seraient reines, du moins l'une d'elles, elles seraient comblées de cadeaux, au lieu qu'en restant ici, elles étaient esclaves (*sic*) et, toute leur vie, cultiveraient des patates, du maïs, etc.

Ces avantages ne les tentèrent ni l'une ni l'autre. Le brave Anglais essaya alors les menaces : il se prévalut de son canon, dit qu'il pourrait nous anéantir quand bon lui semblerait, etc... Cet autre moyen ne réussit pas mieux que le premier. Enfin, il leur demanda leur nom :

« — Nous n'en avons pas !

« — Comment donc vous appelle-t-on ?

« — Ici, on nous appelle femmes.

« — Et ces enfants, quel est leur nom ?

« — Ils n'ont pas de nom.

« — Mais enfin, comment les appelle-t-on ?

« — On les appelle enfants. »

Voyant qu'il ne gagnait rien avec ces *entêtées*, il prit le parti de les laisser, et les princesses restèrent avec leurs enfants. Je rentrai : le capitaine avait l'air très ennuyé. Il croyait les attraper, comme on attrape une mouche et il se voyait obligé de s'en aller sans avoir rien obtenu. Il me fit alors de longues remarques sur la responsabilité que je prenais ; je le remerciai beaucoup de tous les bons avis qu'il voulait bien me donner et lui demandai si nous aurions bientôt le bonheur d'apprendre la délivrance de nos confrères. Il me jura presque que, rentré en Uganda, il les ramènerait soit à Bukoba, soit ici. Comme il me disait qu'ils n'avaient pas de couvertures, je lui proposai de leur en faire parvenir, ce qu'il accepta. Je fis aussitôt mettre dans un sac six couvertures et un chapeau (l'un des Pères n'en a plus) et confiai le tout au capitaine anglais qui me promit de le leur remettre.

J'invitai ensuite M. Kühn et le capitaine à partager notre modeste dîner. Le capitaine me répondit qu'il avait apporté tout ce qu'il fallait pour manger. J'insistai auprès de M. Kühn, qui accepta volontiers, et M. le capitaine fut obligé de le suivre au réfectoire, ce qui n'avait pas l'air de l'amuser. Il me demanda de la quinine ; je lui en remis un flacon. Comme il me proposait de le payer, je m'excusai en lui disant, qu'entre Européens, la quinine ne se vendait pas dans l'intérieur de l'Afrique. Il accepta et sans payer (1). Je lui donnai ensuite quelques renseignements sur le prix des étoffes qu'il voulait acheter à un employé de Sewa et l'empêchai de se faire voler deux piastres (8 francs) par diora (pièce de cotonnade), ce dont il me fut très reconnaissant. Pour finir, après le dîner, le représentant de la Compagnie anglaise fut pris d'un accès de fièvre qui le força à s'étendre sur mon lit. Enfin, il repartit vers trois heures et demie du soir, en compagnie de M. Kühn.

Ce monsieur avait vu à Bukoba Mgr Hirth et s'était bien gardé de dire à Sa Grandeur qu'il venait, au sud, essayer d'enlever les deux jeunes princes.

Depuis j'ai écrit à M. Kühn et lui ai dit mon étonnement au sujet de cette affaire. Je me propose de voir un de ces jours M. le lieutenant Langheld qui vient d'arriver du Bukoba et lui demanderai quelques explications.

(1) Nous lisons dans le journal de Sainte-Marie de Rubaga :

« 15 septembre 1891. Monseigneur demande au capitaine de nous vendre un peu de poudre ; car, s'il arrivait une insurrection, nous n'aurions rien pour nous défendre. Le capitaine envoie un tonnelet de dix livres avec la note : cent cinquante francs ! »

Ces procédés me paraissent un peu violents..., envers nous qui avons rendu toute espèce de services à ces messieurs et leur en rendons tous les jours. Un malentendu peut seul avoir déterminé M. Langheld à donner à M. Williams la lettre dont je vous ai parlé.

***

Dans un petit billet écrit au moment du départ des courriers, le P. Hauttecœur donne les dernières nouvelles de l'Ouganda. Je les transcris :

Notre-Dame de Kamoga, 7 avril 92.

Les six confrères, grâce à leurs instances réitérées, ont été relâchés le 8 mars. Après un voyage de quinze jours des plus pénibles, ils sont arrivés au Kiziba.

Le roi, sur le conseil des missionnaires, est disposé à accepter les dures conditions que lui imposent les vainqueurs. Il est reparti pour le Buddu. Kimbugwe, représentant des catholiques, a été envoyé au Fort anglais pour conclure le traité de paix.

Monseigneur a envoyé les PP. Brard et Roche à Kampala pour y recueillir les quelques effets sauvés de l'incendie le 24 janvier.

INFORMATIONS DIVERSES

Paris. — La Société de l'Edition internationale du portrait du Saint-Père a mis à notre disposition un cliché reproduisant ce chef-d'œuvre du peintre Chartran. Nous le publions dans notre numéro d'aujourd'hui, persuadés que les missionnaires et nos lecteurs seront heureux de contempler les traits augustes du Pontife qui gouverne l'Eglise avec tant de sagesse. De plus, cette Société a bien voulu faire à nos lecteurs des conditions de faveur. Ces conditions, nous les donnons sur la couverture de cette livraison. Nous nous tenons donc à la disposition de nos abonnés pour leur faire parvenir, s'ils le désirent, le magnifique portrait du Saint-Père.

Japon septentrional. — M. Vigroux, vicaire général de Mgr Osouf, nous écrit de Tokio, le 30 avril 1892 :

« Une suite de malheurs vient d'éprouver le district de Tokio, dont la charge m'est confiée. Ces derniers jours, un terrible incendie dévorait, en quelques heures, une ville préfecture, du nom de Chiba. La mission avait là une jolie chapelle et la résidence d'un catéchiste. Cette chapelle et cette résidence ne sont plus qu'un monceau de cendres Tout le petit mobilier, une statue de Notre-Dame de Lourdes exceptée, a été la proie du feu. Comment secourir tant d'infortunes?

« Un peu auparavant, un autre incendie avait aussi réduit en cendres un autre oratoire et plongé de nombreuses familles de chrétiens yétas dans la plus extrême misère.

« Pour mieux comprendre leur infortune, il est nécessaire de connaître leur condition. La caste des *Yétas* était naguère un objet de mépris pour le reste de la société. Sous les anciens régimes, les *Yétas* ne pouvaient ni acheter des terres, ni avoir accès aux charges publiques ; ils devaient trouver leurs moyens d'existence dans un travail manuel sur le cuir et le bambou. Ils étaient traités sans pitié ; leur vie même n'avait pas grand prix. C'était, au Japon, la caste des Parias de l'Inde, et peut-être pire encore

« Le gouvernement actuel, s'inspirant d'idées plus justes, a voulu affranchir ces anciens esclaves ; il a porté des décrets qui les réhabilitent en leur donnant tous les droits de citoyens. Mais l'opinion publique n'est pas encore changée : les Yétas de l'ancien temps sont méprisés, on ne fait point d'alliances matrimoniales avec eux. Leur contact est regardé comme une souillure.

« Mes chrétiens yétas, en perdant leurs maisons et leurs petits métiers, ont absolument tout perdu. Ils ne pourront que très difficilement trouver ailleurs un abri et quelques bols de riz pour ne pas mourir de faim. Leur misère est d'autant plus grande que leurs familles sont plus nombreuses. Il n'est pas rare de trouver sept ou huit enfants sous le même toit! Parmi ces enfants, il y a bon nombre de jeunes filles de quinze à vingt ans obligées de chercher un moyen d'existence; ne sont-elles pas en péril de perdre leur foi et leur honneur?

« Je prends la liberté de porter cette immense détresse à la connaissance des lecteurs des *Missions catholiques*, espérant quelques secours de leur charité et de leur générosité. »

Archipel des Navigateurs (*Océanie*). — Mgr Lamaze, Mariste, vicaire apostolique de l'Océanie centrale, écrit d'Apia à M. le directeur de la *Semaine religieuse* de Saint-Dié :

« J'avais à visiter la grande île de Savaï, après avoir fait la tournée des autres îles des Navigateurs. Notre petite flottille partit joyeusement, avec un vent debout, et la perspective d'un soleil brûlant pour la journée.

« On rama tout le temps, et en chantant sans discontinuer, selon l'usage des Océaniens. La joie régnait à bord, malgré la soif qui dévorait l'équipage, nos *dames-jeannes* ayant été trop tôt épuisées. Nous avions eu, pour nous restaurer, des conserves de bœuf salé et fumé : les gourmands payaient plus cher le tribut de la soif que ceux qui avaient été sobres, et qui plaisantaient les premiers.

« A quatre heures du soir, nous étions en face du Leolatele, notre première station à l'est de Savaï, où nous nous proposions d'accoster. Mais, de terre, on nous fit signe de ne pas même essayer, la passe n'étant pas tenable ce jour-là. Plusieurs gens du village, avec le chef Silivelio, excellent catéchiste, vinrent à la nage nous apporter une forte provision de cocos frais pour nous rafraîchir. A huit heures du soir, nous arrivions à Safotu, station du milieu du district oriental de l'île.

« Nos hommes, fatigués par quinze heures de rame, avaient bien le droit de se reposer, pendant que nous préparions les néophytes pour la confirmation et la communion du lendemain. Nous fîmes honneur à toutes les agapes océaniennes qu'on nous servit avec une très joyeuse prodigalité.

« Le lendemain, après la messe, nous partions pour la station du nord, Falealupo. Le vent était favorable ; mais à dix heures, survint une pluie battante, avec un changement subit du vent, et une houle effrayante. Nous allions tourner une pointe, nommée « Faga-fata » et très mal famée, plusieurs de nos Pères y ayant éprouvé des accidents. Au même instant, nos bateaux furent coiffés par les vagues que nous renvoyaient de la côte les rochers à pic. Un instant je crus que c'était fini de nous. Et avec des matelots européens, nous ne nous serions pas tirés d'affaire. Nos indigènes des Navigateurs, plus habitués à ces terribles aventures, sont assurément plus habiles. Lorsque nous descendions dans l'abîme, ils s'y jettèrent eux-mêmes, nageant d'une main, et de l'autre soutenant les bateaux déchargés de leur poids ; en même temps, on les vidait avec tous les ustensiles qu'on avait sous la main.

« Après un quart d'heure de cette manœuvre, nous étions à flot, avec presque tous nos bagages recueillis sur les vagues, y compris ma mitre, qui fut celle du regretté cardinal Caverot. Le bain de mer qu'elle a pris l'a bien un peu ternie; mais, comme nous, elle a la vie sauve. En saisissant leurs rames, nos hommes entonnèrent les litanies de la Sainte Vierge : « *Malia e, talosia i matou !* O Marie, priez pour nous ! »

« Vers les deux heures après-midi, nous arrivions à Sataua, où nous avons une chrétienté de cent catholiques. Nous y laissâmes nos bateaux, pour gagner à pied la station principale par un sentier rocailleux ici boueux là, et couvert presque partout de broussailles et de hautes herbes. On avait trouvé un cheval pour l'*Epikopo*; mais la pauvre bête et le cavalier, disparaissaient souvent dans cette terrible végétation. Quand nous

arrivâmes à Falealupo, il était huit heures, il pleuvait ; on ne nous attendait plus. L'accueil de nos néophytes n'en fut que plus expansif. On les pria de se retirer jusqu'au lendemain matin. Nous avions grand besoin de nous sécher en changeant de toilette. Le P. Jaboulay, missionnaire de Falealupo, qui jadis fit un naufrage plus désastreux que le nôtre à Tutuila, nous prêta tout ce qu'il avait en fait de soutanes, linges et pantalons.

« Le lendemain était jour de jeûne comme tous les vendredis de carême et les deux vigiles de Noël et de Pâques. Il n'est guère reçu de s'en dispenser ces jours-là, même pour de bonnes raisons. Nos hommes se contentèrent donc de boire du kava et des cocos : *liquidum non frangit jejunium*. Nous autres, nous prîmes du café, dans lequel notre hôte versa quelques gouttes de ce que l'on appelait, si j'ai bonne mémoire, du *pousse-café*. Grâce à ce cordial, nous pûmes nous mettre à l'œuvre et commencer les confessions des confirmants et des autres néophytes, avec les exercices de la visite épiscopale. J'aime beaucoup cette station qui fut fondée à mon retour de France en 1880. Elle compte maintenant près de trois cents catholiques, avec une grande église et une résidence en maçonnerie. Mais le missionnaire est trop éloigné ; quand donc pourrai-je lui donner un compagnon ?

« Le dimanche, à l'*Angelus* de midi, nous reprîmes le chemin de Satana : il ne pleuvait plus ; les oiseaux chantaient dans ces belles forêts, dont ils sont les vrais seigneurs. On s'arrêta dans ce village jusqu'au mardi matin, 8 mars. La jeunesse ne fut pas admise à la sainte table, ayant pris part à une noce païenne dans les environs, ce que nous défendons.

« — Si nous avions un missionnaire, me disaient ces pauvres « gens, nous serions plus réguliers ; mais nous n'avons même « plus de catéchiste maintenant pour nous retenir. »

Il fut convenu que le Père de Falealupo viendrait sous peu pour les visiter et les réconcilier....

« Quelques jours après, nous étions à Toapaipat. C'est là qu'abordèrent les premiers missionnaires de Samoa. Cette station possède une très belle petite église ; nous y eûmes quarante-neuf communions et dix-sept confirmations.

« Le jeudi, nous arrivions à Lealatele : c'est là que fut écrasé le P. Delahaye, sous les débris de son église, dans la tempête de 1881. L'église est rebâtie ; la chrétienté est, je crois, la plus fervente de celles de l'archipel. A toutes les heures du jour, il y a des adorateurs du Saint-Sacrement à l'église. Le samedi matin, à l'office pontifical, je donnai cent cinquante-cinq communions et vingt-sept confirmations.

« Pour gagner de là la station voisine de Safotulafai, il faut traverser une longue forêt, par un sentier même impraticable pour un cheval. On partit donc à pied ; mais bientôt, nos jeunes gens, trouvant que je ne marchais pas aussi rapidement qu'eux, voulurent me porter. En quelques minutes, une *Sedia gestatoria* fut préparée. Figurez-vous une longue perche coupée toute fraîche, dans la forêt. Par chacune de leurs extrémités, attachez à la perche quelques-unes de ces fortes lianes qui grimpent sur tous les arbres. La plus longue de ces lianes vous servira de marche-pieds ; la voisine, de siège ; une autre, de dossier. Appuyez vos bras sur la perche, et laissez-vous faire ; les porteurs se changent à tous moments, chantant et criant de bon cœur. Et, si le porté est bien avisé, il fait comme eux. A huit heures du soir, nous sortions de la forêt, en y laissant sans regret le pauvre palanquin ; nous trouvions une route plus convenable pour nous rendre à la station. Sur tout le parcours, les catholiques des villages venaient nous saluer, nous adresser des discours, nous offrir du kava et l'hospitalité. Mais nous voulions passer le dimanche, avec eux, dans notre belle église de Saint-Louis, et arriver avant minuit chez le missionnaire du district. Nous y comptons plus de six cents catholiques.

« Le district occidental de l'île Savaï possède trois chrétientés dirigées par des catéchistes, et qui ne cessent de me demander un missionnaire. Le culte se fait dans de grandes cases. Il y eut une centaine de communions. Dans cette île de Savaï, nous n'avons que quatre Pères ; il en faudrait deux de plus pour répondre aux besoins actuels les plus pressants...»

DANS LES MONTAGNES ROCHEUSES

(Etats-Unis)

Mission de Yakima

(Suite 1).

Nous avons une quatrième église à desservir, celle des Indiens, Sainte-Marie de Linscoe ; elle a été construite en 1889-1890. Elle a été faite pour les Indiens et par eux, voici dans quelles circonstances.

Jusqu'en 1888 nous nous étions bornés à leur réserver une des deux nefs superposées dont se compose l'église de North-Yakima. Mais, devant l'accroissement de la ville, l'étalage des toilettes américaines, nos Indiens, qui se croient supérieurs à la race blanche, n'ont pu sans indignation voir les « Visages pâles » se pavaner dans la soie, quand eux n'avaient pour draper leur dignité que des couvertures de laine bariolées et des plumes d'oiseaux.

« — Les Blancs se moquent de nous, me disait Ignace, le grand chef ; nous ne pouvons pas prier avec cœur quand nous les sentons autour de nous. »

Le grand conseil se réunit et la construction d'une église dans leur réserve fut décidée : c'était à la Noël 1888. Aussitôt, pendant six mois, les Indiens travaillèrent à réunir des matériaux ; puis ils vinrent me demander un beau plan. J'en fis un très simple.

« — Ce n'est pas assez beau, nous voulons une église plus belle que celle que vous avez bâtie pour les Blancs.

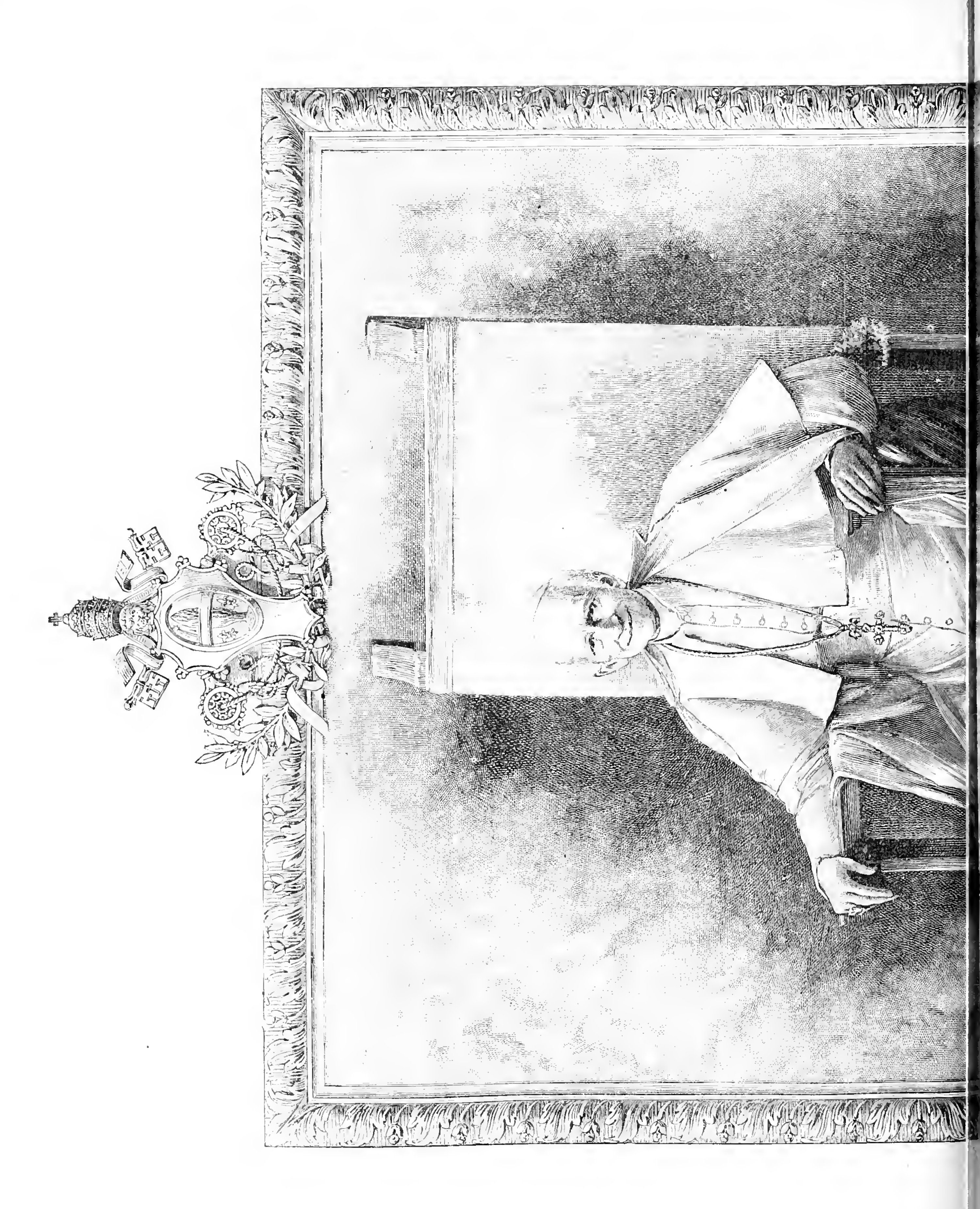
Un autre plan leur plut et ils l'ont assez fidèlement exécuté. C'est qu'il y a, parmi ces pauvres Indiens tant méprisés, des charpentiers et des menuisiers qui peuvent rivaliser avec ceux des Blancs. Le plus habile d'entre eux, Patrick Yoomy, reproduisit le plan sur une échelle trois fois plus grande, un architecte n'eût pas mieux fait ; puis il se mit à l'œuvre, aidé de ses compatriotes et en 1890, l'église était finie : elle est vraiment élégante ; elle ferait bonne figure même en France. Nous l'avons dédiée à l'Immaculée Conception. Elle se trouve à quinze cents mètres de l'église protestante, construction qui ne fait pas honneur à ses auteurs.

*
* *

Je viens de nommer Ignace, le grand chef des Yakimas. Il n'est peut-être pas très beau au physique ; mais c'est un homme d'énergie et de tête, chose rare chez les Indiens. C'est le dernier survivant des trois chefs qui ont signé le traité de paix avec les Américains après leur guerre de 1855-56 (il avait alors de 25 à 30 ans). Respecté par le gouvernement et par toute la tribu, il est bon catholique. Sa femme, Augustine, n'est pas inférieure pour l'intelligence aux meilleures chrétiennes blanches et jouit d'une très grande influence sur toute la congrégation catholique.

En 1890, Augustine se plaignit de violents maux de tête ; au mois d'octobre elle tomba sérieusement malade : la surdité jointe à la suppuration de l'oreille fit croire à un

(1) Voir les *Missions catholiques* du 1er juillet



Effigiem subiectam oculis quis dicere falsam
Audeat? huic similem vix jam pinxisset Apelles.



Prétendre cette image infidèle à nos yeux,
Qui l'oserait? Apelle eût à peine fait mieux.

LÉON XIII, *Pape.*

SA SAINTETÉ LE PAPE LÉON XIII

SOUVERAIN-PONTIFE

TABLEAU DE M. T. CHARTRAN

Publié avec le consentement gracieux de l'Édition internationale du Portrait du Saint-Père, seule propriétaire du droit de reproduction, 6, rue du Regard, Paris.

Voir à la page 4 de la Couverture les conditions de faveur faites à nos abonnés.

abcès. Le médecin de l'agence indienne gouvernementale, un autre médecin de la ville, ne purent la soulager ; le P. Laure, qui a des panacées pour tous les maux indiens, échoua de même. A partir de décembre, elle ne put plus manger ; quelques gorgées de liquide étaient tout ce qui la soutenait, et elle languit ainsi jusqu'au mois de février. Dans ses accès de douleurs, elle perdait souvent l'usage de la raison, ce qui affectait son mari. Il aurait voulu la voir mourir à l'indienne, c'est-à-dire avec toute sa connaissance, de manière à pouvoir faire avant quelques longs discours, discours qui auraient été le thème de beaucoup d'autres.

Nous nous attendions tous les jours à avoir à faire son enterrement ; je pensais tristement que sa perte serait un rude coup pour la tribu. Le 22 février 1891, le P. Laure, qui revenait de la visiter, me dit :

« Il n'y a plus qu'un miracle qui puisse lui conserver la vie ; il nous faut l'obtenir. Nous sommes enfants de saint Ignace. Promettez quelque chose à notre saint fondateur ; j'en ferai autant, et si le miracle est accordé, vous vous engagez à faire connaître le fait de manière à augmenter la dévotion envers saint Ignace. »

Je suivis son conseil.

Le lendemain, pendant que le P. Laure partait pour une longue et pénible tournée d'un mois, Ignace vint et je lui recommandai de prier et de faire prier beaucoup. Sa maison ne désemplissait pas d'Indiens depuis deux mois.

Augustine, presque privée de sentiment, se relève peu à peu. Bientôt les douleurs cessent ; la vue qu'elle avait perdue lui revient, puis l'ouïe. Bref, quinze jours après, lui ayant rendu visite, je la trouvai bien, quoique très faible. Mais la convalescence marchait rapidement ; au retour du P. Laure, elle était assez robuste pour monter à cheval, et fin avril, elle venait à North-Yakima (50 kilomètres), voir ses petits-enfants, qui sont à notre école.

* * *

Il est deux de ces petits enfants d'Ignace et d'Augustine, auxquels le bon Dieu a accordé, en cette même année, une grâce encore plus précieuse qu'à leur grand-mère.

Maggie et Philip Olney ont treize et onze ans ; ils sont à notre école depuis quatre ans, avec leur petite sœur Alma. Leur père est un Indien méthodiste ou plutôt incrédule ; Julienne, sa femme, fille du chef Ignace, a abandonné sa religion pour plaire à son mari, sans que les remontrances du chef ni les prières de sa mère aient pu la ramener. Maggie et Philip avaient été baptisés par les méthodistes ; pour Alma, Augustine sa grand-mère avait pu obtenir qu'elle fût baptisée par nous. Les deux aînés voulurent devenir catholiques ; mais il fallait faire l'abjuration et être baptisé sous condition : deux choses que le père défendit formellement. Chaque année les cérémonies de la première communion renouvelaient les désirs de ces deux enfants, dont l'intelligence est extraordinaire : je doute qu'en Europe, on trouve des enfants sachant mieux leur catéchisme.

La guérison de sa belle-mère Augustine vint ébranler l'incrédulité de Ch. Olney ; un nouvel assaut lui fut livré et enfin le P. Laure obtint le consentement désiré. Notre Indien écrivit à son fils que la religion catholique était la vraie, qu'il était décidé à l'embrasser prochainement et qu'il lui permettait à lui et à sa sœur de faire ce qu'ils voudraient.

* * *

Notre école indienne est, depuis trois ans, le principal objet de mon ministère ; mais les difficultés croissent chaque année. En 1889, nous avions soixante élèves : vingt-huit garçons et trente-deux filles, avec une subvention du gouvernement assez considérable. Mais nous sommes ensuite descendus à cinquante. Le gouvernement nous aide d'un côté parce qu'il tient à paraître libéral ; mais il nous fait en même temps une guerre sourde par ses agents. D'autre part, le plus grand nombre des Indiens, loin d'apprécier l'école, la détestent. Voulez-vous connaître leurs raisons ? Les voici, résumées dans un discours que me tint au mois d'août 1890, Antoine, chef d'une tribu du comté d'Okanagan, auquel je demandais d'envoyer les enfants à l'école.

« — Robe Noire, peut-on aller en Paradis sans savoir l'anglais ?

« — Oui certes.

« — Eh bien, nous aimons mieux être pauvres, misérables et rester Indiens que de devenir riches, considérés, heureux, en sachant l'anglais et en devenant comme les Blancs. Quand nous parlerons leur langue, nous aurons toute leur méchanceté et nous deviendrons mauvais avec eux ; ils donneront leurs mauvais livres à nos enfants et nos enfants deviendront mauvais et n'iront jamais au ciel. Non, ne nous parle pas d'école. Le jour où nos enfants seront instruits, ils ne seront plus Indiens ; ils deviendront Blancs et pires que les Blancs : laisse-nous rester Indiens et instruis-nous comme ont fait les autres missionnaires. »

Il y a un peu de vrai dans ce discours du chef ; mais il faut considérer que les émigrants continuant d'affluer dans le pays, les enfants des Indiens se trouveront forcément en contact avec eux. Si nous ne leur apprenons pas l'anglais, d'autres s'en chargeront, qui en feront du même coup des protestants, ou plutôt des indifférents et des incrédules.

Les écoles sont donc chose bien importante pour nos enfants. Quand je suis à North-Yakima, je fais le catéchisme tous les jours, étant le seul qui parle la langue yakima (1) ; or, sans la traduction en yakima, les enfants ne pourraient encore bien comprendre le catéchisme anglais. Pour le reste, nous avons eu d'abord deux Sœurs ; maintenant, il y en a trois. En outre, la Providence nous avait envoyé un jeune homme, neveu du P. de Smet, qui se dévouait à

(1) Le nombre et la différence des langues indiennes, dont plusieurs ont déjà disparu avec les tribus qui les parlaient, est une chose digne de remarque. De New-York à San-Francisco du Canada à la Floride, la race était la même : mêmes mœurs, mêmes traits physiques (sauf quelques rares exceptions, comme par exemple les sauvages mexicains aux cheveux blonds et frisés) ; mais les langues sont tout à fait différentes. Il y a divers dialectes en Chine et surtout des prononciations diverses, mais dans cet immense empire, la langue écrite est partout à peu près la même ; ici, les tribus voisines même ne se comprenaient pas. C'est ainsi que, restant étrangères les unes aux autres ou ne se connaissant que pour se faire la guerre, elles n'ont pas su se grouper et former une nation. S'il en eût été autrement ; si, comme les Chinois, les Indiens avaient eu un esprit national et par suite une civilisation, il est probable que l'Amérique n'eût pas été de plus facile accès que la Chine. Nos Indiens, ceux du moins de notre mission, me paraissent être d'origine asiatique et avoir conservé beaucoup de leurs mœurs primitives. J'ai trouvé dans leur langue plusieurs mots turcs ou tartares ; de plus, la composition des mots, des verbes est la même qu'en turc.

l'instruction des garçons. Cet excellent jeune homme, qui avait quitté la Belgique sans parti arrêté, simplement pour se rendre utile aux missionnaires, va prochainement entrer dans la Compagnie de Jésus. Jadis les missionnaires du Canada avaient de semblables auxiliaires qui étaient souvent bien précieux ; et aujourd'hui encore les Pères Blancs au centre de l'Afrique en ont un certain nombre et voudraient en avoir davantage. C'est une humble, mais une bien belle vocation. Nous avons maintenant un Ecossais pieux et dévoué, qui a fait ses preuves à la mission des Corbeaux.

* * *

Les enfants nous donnent beaucoup de satisfaction ; leur conduite est très bonne et leurs progrès assez satisfaisants. On ne leur apprend pas seulement à lire, à écrire, etc. ; mais le travail manuel est associé aux études et notre école justifie son titre : *Industrial school*. Le gouvernement en fait une condition du subside qu'il nous accorde et avec raison : la vie sauvage au désert est devenue impossible ; il faut cultiver la terre ou apprendre un métier.

Dès 1889 (l'école datant de 1888), nos enfants purent jouer un drame : *Les quarante martyrs de Sébaste*. Ce fut une belle représentation : les gradués de l'école publique en avaient donné une auparavant ; mais nos petits Indiens les surpassèrent et les Blancs n'en revenaient pas. Plusieurs en particulier vinrent examiner de près nos actrices, croyant que nous faisions passer des blanches pour des Indiennes. Celle qui joua le mieux était une nouvelle convertie de dix-sept ans. Ainsi nos élèves ont pu donner à ces Américains de toutes nations et de toutes religions les plus sublimes leçons du christianisme et faire résonner devant eux dans leurs chants les plus belles louanges à la Très Sainte Vierge. Je leur avais dit :

« — Je ne puis prêcher à ces gens-là ; c'est de votre bouche seulement qu'ils peuvent entendre la vérité. »

Ils avaient compris la portée de leur rôle et ne parlaient pas pour plaire ou pour être applaudis, mais pour convertir. Cette pensée les a rendus vrais, naturels et, par moments, sublimes.

D'autre part, quelle éloquente réponse à l'adresse de ceux qui prétendent que les Indiens sont des abrutis et de misérables fainéants dont on ne pourra jamais rien obtenir! Du reste, vos lecteurs ne l'ignorent pas, les Bénédictins de la Nouvelle-Nursie sont arrivés aux mêmes résultats, quoique peut-être avec plus de peine encore, à l'égard des enfants des sauvages australiens, race méprisée, condamnée et presque entièrement détruite par les colons anglo-saxons.

Il m'est arrivé d'avoir à reconduire, pour les vacances, quelques-uns de nos enfants, à leurs parents appartenant à une tribu assez éloignée. En route, il nous fallut prendre un repas dans un hôtel : la salle à manger était pleine de monde et c'était la première fois que ces petits Indiens entraient dans un hôtel. Nous commençons notre *Benedicite*, en y ajoutant le *Pater* et l'*Ave* en anglais : les fourchettes s'arrêtent, tout le monde fait silence, bien que nous fussions à une table séparée dans un coin. On admirait la bonne tenue des enfants qui, gazouillant gaiement avec moi en yakima, mangeaient aussi proprement que les blancs orgueilleux. Mais, quand on me vit couper la viande d'un de ces enfants, trop petit pour se tirer d'affaire, alors commença, dans ce cercle d'hérétiques et d'infidèles, l'éloge des prêtres catholiques :

« — On ne voit pas, et on ne verra jamais, disaient-ils, un ministre ramasser de pauvres Indiens pour en faire des hommes honnêtes et des femmes vertueuses ; on reconnait tous ceux qui ont fréquenté les écoles protestantes à leur parfaite coquinerie (*rascality of all kinds*). »

(*A suivre*).

DE CARTHAGE AU SAHARA

Par M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

(Suite [1])

Foum-Tatahouine. — Les tombes des soldats français. — Les officiers. — Beni-Barka. — Une carte géographique indigène. — Une expédition à Douïret. — Chenini. — La danse des nègres. — Un jeune Berbère.

M. Keck est en Tunisie depuis douze ans. Il a successivement passé par les postes du nord, du centre et du sud. Son expérience, sa pratique des Arabes, sa connaissance de leur langue, sa douceur pleine d'énergie en font un agent précieux. Son équité, sa franchise, lui ont acquis l'estime et la considération des musulmans qui redoutent son intégrité et sa droiture. C'est grâce à lui que j'ai pu visiter, en deux mois, la Tunisie et m'avancer jusqu'à l'extrême limite méridionale, jusqu'à la région des Ksours, fermée à quiconque n'a pas la tutelle, au moins morale, de l'autorité militaire.

Foum Tatahouine est un poste important au point de vue stratégique. Il commande la frontière Tripolitaine et surveille le Sahara. Il pourrait devenir aisément un centre d'échanges considérable. Le capitaine Guinet, le commandant Rébillet et M. Keck y ont créé, dans ce but, un marché hebdomadaire.

Les nomades y viennent volontiers. Les Touaregs, écartés de nos frontières par les droits du fisc et l'interdiction de la traite des noirs, perdent six journées pour se rendre à Tripoli. Il faudrait qu'une ou deux maisons de commerce françaises établissent, près du camp, des comptoirs où les indigènes et les gens du désert trouveraient non seulement tous les bibelots et les étoffes voyantes dont ils sont avides, mais aussi des acheteurs de leurs produits. Les Berbères de Douiret auraient vite réorganisé leurs anciennes caravanes pour Ghadamès et Rhat. Les articles manufacturés du Soudan et les matières premières, comme la civette, les peaux, la poudre d'or, le coton, seraient apportées à Foum, d'où il serait facile de les diriger sur Zarzis. En peu de temps, cette ville, dont le port est excellent et cent fois supérieur à la rade de Gabès, servirait

(1) Voir les numéros des 1er, 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19, 26 février, 4, 11, 18, 25 mars, 1er, 8, 15, 22 et 29 avril, 6, 13, 20, 27 mai, 3, 10, 17 et 24 juin, 1er juillet et la carte page 114.

de débouché et de transit à notre commerce avec le Sahara.

Je m'asseois, le premier jour, à la table de M. Keck, en compagnie de M. de Lherminat et de M. Grech. La fatigue du jour et de mes courses précédentes me fait désirer le sommeil. Mais la violence du vent, qui s'abat des hauteurs environnantes dans la gorge, ébranle la maison, et je me crois un moment bercé par le roulis d'un navire. L'ouragan se lève presque chaque soir après le coucher du soleil et se calme au retour de la lumière.

Le lendemain, dans la matinée, je visite le camp, et dans l'impossibilité où je suis de célébrer la messe, faute de chapelle, d'autel et d'ornements, je vais prier, au cimetière, sur les tombes de nos huit compatriotes. Ils ont succombé à la fièvre paludéenne, loin de leurs familles et privés du secours religieux qu'ils réclamaient. C'est à peine si, depuis leur trépas, M. l'abbé Raoul a pu venir, au prix de grandes fatigues, bénir leurs tombes et rendre visite aux survivants. Leurs camarades ont taillé de modestes croix de bois qu'ils ont plantées en terre et sur lesquelles ils ont inscrit les noms des défunts.

Sur le rocher je remarque des symboles chrétiens, grossièrement tracés et d'un caractère antique. En examinant plus attentivement la région, je reste convaincu que, dès les temps les plus reculés, cette gorge et les cimes qui commandent le passage ont été occupées par une garnison ; la population devait y être plus dense qu'aujourd'hui : les Ksours ruinés en sont la preuve. Une église, une ville et même un évêché, ont dû exister dans ces parages, et peut-être à l'endroit où je me trouve.

Il est dangereux de rester immobile sous l'action d'un soleil tropical. Il me faut traverser l'oued pour regagner le camp. Je suis frappé des miasmes paludéens qui s'échappent des eaux croupissantes et mon odorat en est affecté. Je me hâte de franchir ce passage malsain, et je suis presque las de cette course insignifiante par la distance et pourtant pénible à cause des rayons solaires. Je sens le besoin de m'envelopper la tête. Quelques minutes d'arrêt peuvent amener une insolation. Je me rends parfaitement compte que le travail au soleil, dans cette région, soit pour les soldats rebelles une punition écrasante et terrible.

MM. les officiers prennent leurs repas en commun. Chacun d'eux est chargé, à tour de rôle, de la composition du menu. La salle à manger sert aussi de bibliothèque, de cabinet de lecture et de fumoir. Ils veulent bien m'inviter à leur mess, m'appellent M. l'aumônier et me comblent de politesse. Le major affecte pourtant d'avoir d'irrésistibles tendresses pour les théories darwiniennes, le transformisme et la sélection. Mais comme sa philosophie côtoie les abîmes sans y tomber, je m'égaie intérieurement, à la manière des Arabes, de sa docte leçon que je scande du bout de ma fourchette.

Ces messieurs me proposent une expédition au Ksar de Beni-Barka ; c'est le piton le plus curieux de la région, avec son village qui le coiffe comme un bonnet.

Nous montons à cheval, dès que les ardeurs torrides du ciel enflammé se tempèrent de la brise du soir. Nous suivons l'oued Zentag, franchissons un col rocailleux, et l'ascension commence par un sentier en lacet, très abrupt. Des blocs énormes forment de hautes marches qu'il faut escalader. D'en bas le ksar offre l'aspect d'une forteresse inexpugnable. De gigantesques murailles jaunes dominent le piton aux flancs escarpés. A mesure que nous approchons du sommet, je constate que les murailles sont les parois mêmes de la montagne. Les constructions, fixées à la cime, n'ont rien de monumental. Nous laissons nos chevaux à l'entrée du ksar, et, à l'aide des mains, nous nous hissons sur les dernières hauteurs. Un grand nombre des rorfs sont écroulés. Nous passons sous l'arcade d'une petite porte, et suivons une ruelle tortueuse, çà et là encombrée de pierres et de cailloux. Elle nous mène sur le bord du rocher De là nos regards plongent sur un horizon tourmenté, plein de vallons, de crevasses, de kalâas et de mamelons couronnés de ruines. L'œil découvre aussi de petites oasis et de minuscules arpents de terre végétale retenue par des barrages et où l'orge vient d'être moissonnée. A perte de vue, cette curieuse chaîne, évidemment volcanique, se prolonge avec le même aspect d'un grand bouleversement tellurique et d'une désolation suprême. Des pierres en saillie me permettent de grimper sur la terrasse du rorf le plus élevé. J'y trouve des amas de noyaux de dattes qui cuisent au soleil. L'abîme s'ouvre devant moi et je suis obligé de m'accroupir de peur que le vent ne me jette au fond du précipice. La maison peu solide branle sous les pas.

Tous ces bâtiments ne résisteraient pas au canon. Mais contre les pillards ils présentent un abri inviolable et assurent depuis des siècles l'indépendance des Ouderna. Ces nomades ont la réputation de cavaliers audacieux et braves. Chez eux le vol est inconnu. Les portes des magasins ne sont jamais fermées et aucun larcin ne s'y commet.

A peine le soleil a-t-il disparu que la nuit tombe beaucoup plus rapide que sur les bords du Rhône. Nous traversons au retour un autre ksar, situé presque dans la plaine et remarquable par sa zaouia qui jouit d'une grande célébrité. On dirait un village récemment abandonné ; nous n'apercevons personne, sauf une fillette et des chiens.

Cette expédition sert de préambule à celle du lendemain. Un cavalier est parti ce soir pour Douiret, avec ordre d'annoncer notre arrivée et de faire préparer la diffa. Nous reviendrons par Chenini. La course est au moins de soixante-dix kilomètres. Mais je monterai Mustapha et je n'ai pas à craindre la culbute sur les pentes rocheuses.

A mon lever, j'aperçois sous le portique ouvert du bureau des renseignements une douzaine d'Arabes, qui se lèvent à ma vue et me saluent courtoisement. Etendus sur le côté, à la façon orientale, ils ont accumulé sur le parvis une épaisse couche de sable fin et dessinant en relief la configuration géographique du territoire. J'admire leur travail. Les fleuves, les montagnes, les mouvements du sol, les kalâas, les ksours, les cols, les oasis, les sources sont représentés avec leurs positions et leur importance respectives. MM. les officiers reproduisent sur le papier ces croquis et obtiennent ainsi les premiers éléments d'une carte, dont ils vérifient ensuite l'exactitude par l'examen des lieux.

Nous partons à sept heures. Cette course ne ressemble à aucune autre et ne peut se comparer à rien de ce qui se voit én Europe. Nous remontons l'oued sur une piste d'abord sablonneuse. La vallée assez large est coupée de redirs à sec, mais très encaissés. Çà et là des bouquets de palmiers, des champs de blé et surtout beaucoup de terrains vagues, stériles, rocailleux. Puis, le paysage change. Nous entrons dans la région des Kalâas. On dirait que des Titans se sont plu à déchiqueter la montagne, à la tailler en figures géométriques: triangles, trapèzes, cônes, fuseaux, pyramides. Nous tournons vers le massif de droite. La piste n'est guère visible. Mais gardez-vous d'avancer à l'aventure ! Dans ce sol en apparence uni, s'ouvrent de larges crevasses infranchissables, des trous béants, des barrières rocheuses polies par les eaux.

Nous atteignons un col étroit entre deux puissantes Kalâas. Il faut maintenant contourner un immense entonnoir assez semblable au couloir d'un glacier dans les Alpes, mais avec un aspect plus dénudé. On sent que la force qui a bouleversé cette région était irrésistible. Au fond, la roche est taillée comme les degrés d'un cirque gigantesque, et les blocs erratiques se dressent sur l'abîme avec un air de surprise, comme s'ils attendaient encore le flot impétueux qui les arracha de la montagne et qui doit les emporter un jour au terme de leur course.

Un second col moins abrupt nous montre une vallée assez large au bout de laquelle se dressent la montagne et le village de Douiret. Ce mot signifie Petites Maisons. Elles ressemblent, en effet, les maisons de Douiret vues d'en bas, à ces dessins à jour que les Chinois découpent dans l'ivoire (voir la gravure p. 331). Blanche est la montagne, blanches sont les maisons, aux arêtes vives sur le bleu firmament. Des pans de burnous s'agitent et signalent notre arrivée. Le siroco, qui souffle et nous fatigue, ne peut se comparer à l'ouragan subi dans la plaine de Gouiffa. Il suffit à me décoiffer, et je suis d'un œil inquiet mon chapeau et mon voile qui s'envolent, à l'entrée du village par dessus la terrasse d'une masure et vont tomber dans la seconde cour réservée aux femmes, dont ils provoquent l'émoi.

Une fillette les recueille, les porte à un Berbère qui veut bien me les rendre.

Le cheik nous attend avec plusieurs indigènes. Une maison est mise à notre disposition. C'est une grotte, dont l'ouverture est sur le flanc de la colline, grâce à son escarpement presque perpendiculaire. Toutes les autres habitations sont sur le même modèle et s'échelonnent en zigzags, serrées les unes contre les autres jusqu'au sommet que surmonte la tour carrée de la vieille Kasba.

La table est dressée. Elle se compose de trois cubes de pierre que les habitants roulent dans la cahute et calent debout devant nos pieds. La partie reculée de la grotte offre une élévation du sol et peut servir de lit. On nous apporte avec l'eau et le kouskous des coussins touaregs en peau de gazelle, des ceintures et des bourses. Le cheik a dû immoler un mouton et quelques poules. Mais gardez-vous de le plaindre. Il réclame de chaque famille sa cotisation en nature. Le plus souvent un agneau qu'il donne lui en amène dix qu'il reçoit.

Le village s'étend sur le flanc de la colline le long d'un sentier unique et grimpe sur le sommet de la montagne. L'ascension que j'en fais est plus fatigante que celle des glaciers. On marche tantôt sur des toitures d'une solidité douteuse et tantôt parmi des décombres, où les blocs cèdent sous le pied et peuvent amener une chute dangereuse.

Les indigènes se cachent ou se tiennent à distance. Deux fillettes acceptent des miroirs, mais sans oser approcher pour les recevoir, tant le fanatisme nous représente à leurs yeux comme des profanes.

Après deux heures de sieste, nous gravissons le rocher pour aller à Chenini, qui est à sept kilomètres, de l'autre côté d'une vallée étroite et profonde. Nos chevaux marchent à la file indienne dans l'unique sentier, taillé au bord du précipice Un faux pas, et vous rouleriez dans l'abîme

Mustapha franchit les gradins sans encombre. La descente sur le versant opposé jusqu'aux oglets de Chenini nous oblige à mettre pied à terre. Le chemin de la Vengernalp et de la Petite Scheideck, dans les Alpes, est une belle route comparé à la sente rocheuse qui sert de voie de communication entre Douiret et Chenini.

Les abords de ce village berbère sont encore plus sauvages que les alentours du précédent, et l'arête calcaire à laquelle il est adossé est aussi plus vive. C'est un décor de féerie, tant le paysage parait invraisemblable à mes yeux étonnés.

Loin de fuir, les gens se groupent autour de nous, et deux nègres, vêtus d'une robe blanche avec bordure rouge, se hâtent de nous donner une aubade à l'aide de la flûte et du tobol. Leur danse exprime tous les transports de la passion; elle est bien rythmée et suppose une souplesse des reins que les acrobates sont ordinairement seuls à posséder.

Les Berbères de Chenini sont presque tous blonds et même roux, avec des yeux bleus et un facies analogue à celui des Savoyards. Comme les Arvernes, ils ont l'habitude de s'expatrier et d'exercer dans les villes du littoral les petits métiers. Ils excellent dans la profession de cuisiniers et de pâtissiers.

Ils possèdent de nombreux chameaux et entretiennent des relations avec les Touaregs. Leurs pâturages sont du reste dans le Dahar.

Un jeune garçon de onze ans nous adresse la parole en français :

« — Où as tu appris à parler si bien ?

« — A *Tounis*.

« — Que faisais-tu à Tunis ?

« — Je servais la France ?

« — Comment ?

« — Je vendais le *Figaro*, le *Gaulois*, la *Lanterne*, le *Gil Blas*, etc, et je gagnais deux francs, deux francs cinquante, quelquefois trois francs. Ça dépendait de la *niague* des journaux et du général Boulanger. »

Je lui offre cinquante centimes.

Mais le jeune gars me répond :

« — Ta pièce ne me fait pas plaisir. A *Tounis* ça m'irait ! Mais ici, que veux-tu que j'en fasse ? Personne n'a d'argent. Il n'y a rien à vendre, ni rien à acheter.

« — Que faisais-tu de l'argent que tu gagnais ?

« — J'en donnais la moitié à mon patron. Avec le reste j'ai acheté des burnous, des haïks et une montre. »

Je lui offre un miroir. Il en est ravi.

Au-dessous de Chenini, à Metrouïa, le minaret de la mosquée ressemble absolument à un clocher de nos campagnes. Peut-être l'édifice est-il ancien et fut jadis voué au culte catholique.

Le retour à Tatahouine s'effectue par un autre chemin, pittoresque et très intéressant. On me montre la tour de Drina et un mausolée qui sont d'origine romaine, et sur une pierre quelques traces d'inscriptions.

Nous rentrons au poste à neuf heures ! Mais quelle belle promenade dans cette région originale et ignorée de tous, sauf de nos vaillants officiers !

(La fin au prochain numéro).

NÉCROLOGIE

MGR CHINCHON

Des Frères Prêcheurs, vicaire apostolique d'Amoy et de Formose.

Ce vénérable prélat est mort à Amoy, le 1er mai, dans la cinquante-cinquième année de son âge, après trente ans de vie de missionnaire et neuf ans d'épiscopat

Mgr André Chinchon était né à Ocana (Espagne), le 14 février 1838. Entré de bonne heure dans l'Ordre de Saint-Dominique, il prononça ses vœux le 18 décembre 1856. Ordonné prêtre à Avila, le 23 février 1860, il fut envoyé à Manille, puis, dans l'île de Formose, où, pendant vingt-deux ans, il exerça avec le zèle le plus admirable le ministère apostolique au milieu des païens. Lorsque le Saint-Siège divisa la mission du Fo-kien, par décret du 3 décembre 1883, le R. P. Chinchon fut choisi pour diriger la partie sud de la province, ainsi que l'île de Formose, et il fut préconisé, le 13 décembre 1883, évêque titulaire de Rosalia et vicaire apostolique d'Amoy. Il reçut la consécration épiscopale à Manille au mois d'avril 1885. Durant son épiscopat, la mission a pris d'importants développements : elle fut dotée d'un grand et d'un petit séminaires ; Mgr Chinchon bâtit les églises de Toasia, de Nia-tau, de Chian-chin, et un bel orphelinat à Aupoa ; il en construisait un autre à Amoy quand Dieu l'a rappelé à lui pour lui donner l'éternelle récompense.

Le R. P. Burno, provicaire apostolique, nous écrit :

« Notre évêque vénéré avait eu, le 23 avril, une attaque de fièvre paludéenne que les soins intelligents de notre médecin avaient réussi d'abord à arrêter ; mais le cinquième jour elle revint avec une telle intensité et accompagnée de douleurs d'entrailles si vives que la constitution déjà fort affaiblie du prélat n'y put résister. Mgr Chinchon mourut dans la matinée du 1er mai après avoir reçu, avec la plus touchante résignation à la volonté de Dieu, les derniers secours de la religion. »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

L. B., associé de Vichy, diocèse de Moulins, avec demande de prières	5
Anonyme de Honfleur, diocèse de Bayeux	20
Trois associés, don recueilli par l'*Echo de Fourvière*	7 80
Anonyme, » »	250
» » »	5
M. M., reconnaissance, »	17
Anonyme, »	100
Anonyme, »	40
Anonyme de Beaujeu »	5
Anonyme, »	1 500
M. de Gastebois, diocèse de Bordeaux	5
M. l'abbé Veltin, du diocèse de Meaux	5

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Hirth).

Une famille chrétienne de Châtillon-sur-Seine, diocèse de Dijon	1
Anonyme de Paris, avec demande de prières	4

Pour l'église de la Sainte-Face, sixième station, à Jérusalem

Mme la comtesse Louise de Loche, à Chavanod, diocèse d'Annecy	10

A M. Barallon, pour la maison de vieillards hindous, près Pondichéry.

Mme Girand de Tours, diocèse de Lyon	40

Pour la mission la plus éprouvée par la famine (Chen-si septentrional).

M. Hours, à Annonay, diocèse de Viviers	5

A Mgr Mutel, vicaire apostolique de Corée, pour la construction de sa cathédrale.

Un anonyme de Reims	50

A M. Corre, missionnaire à Kummamoto (Japon méridional).

J. D., abonné à Mont-de-Marsan, diocèse d'Aire, demande de prières	10
Mme Vve Buros, à Mont-de-Marsan, diocèse d'Aix	2

Au R. P. Vigroux pour la léproserie de Gotemba (Japon septentrional).

M. l'abbé Blanchot, du diocèse de Saint-Claude	2
M. l'abbé Prou, à Pont-d'Ain, diocèse de Belley	100
Un anonyme de Reims	100

Pour la mission éprouvée de l'Ouganda (Mgr Hirth).

Un abonné de Tours	10
Mme Marie B. V. d'Aurillac, diocèse de Saint-Flour, avec demande de prières spéciales pour sa famille	100

Aux Missions d'Afrique, pour le rachat d'esclaves (Mgr Le Roy, Gabon).

Un anonyme de Reims	150

A Mgr Augouard, pour rachat d'esclaves, dont une à baptiser sous le nom d'Eulalie.

Un anonyme de Cortemberg, diocèse de Malines	200

Au R. P. Duperron, bénédictin, au Territoire Indien.

Mme Vve Chambellan et M. l'abbé Chambellan, du diocèse de Poitiers	5

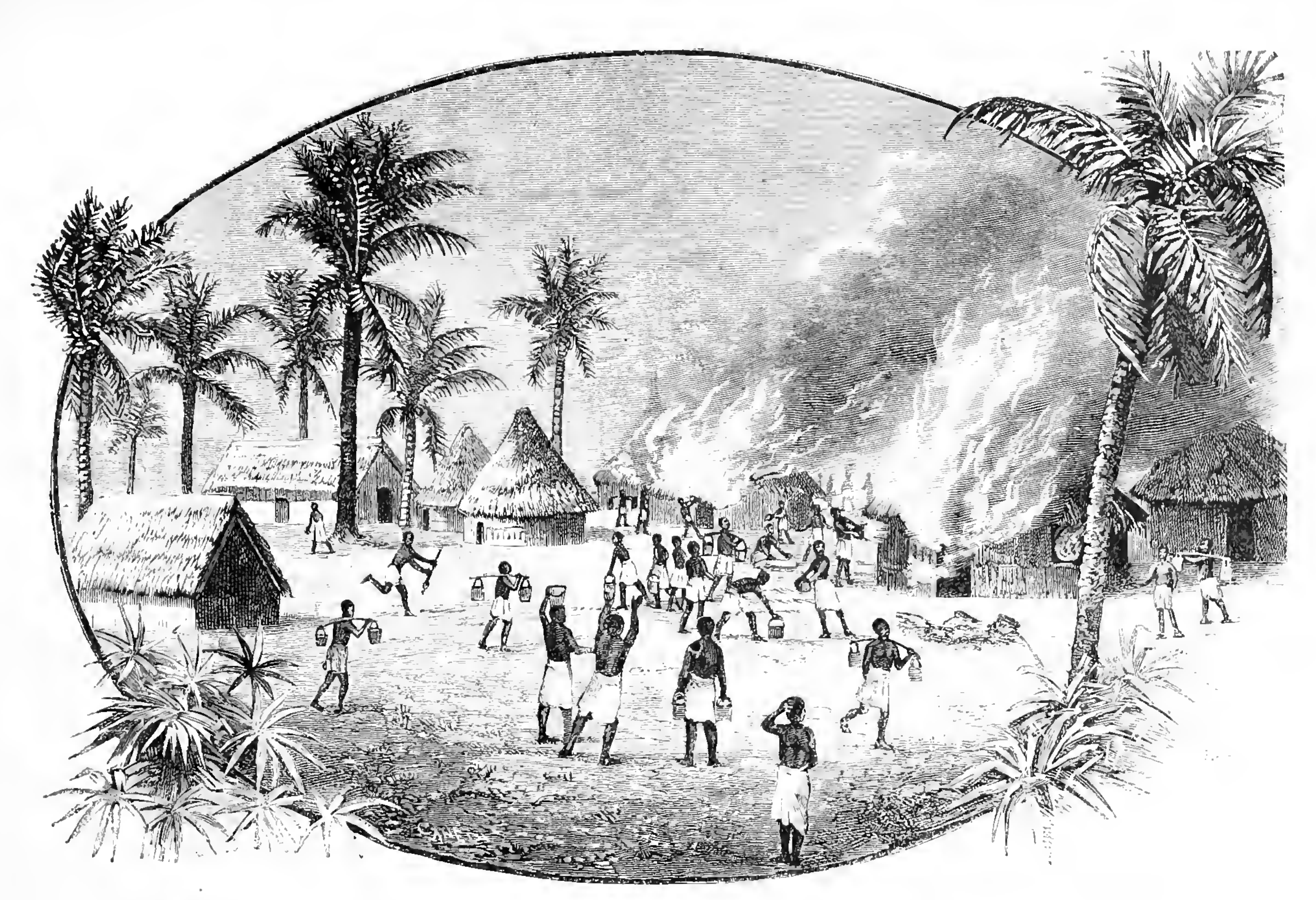
A Mgr Luck, évêque d'Auckland (Océanie).

Louis S. B., Le Mans	5

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



COTE DE BENIN (*Afrique occidentale*). — UN INCENDIE A OYO, d'après un dessin du R. P. PIED, des Missions Africaines de Lyon missionnaire à la Côte de Benin (voir page 360).

CORRESPONDANCE

PONDICHÉRY (Hindoustan)

Les religieuses indiennes de N.-D. du Bon Secours.

Nous n'avons rien publié depuis quelque temps du sympathique missionnaire d'Alladhy. M. Fourcade rompt le silence pour plaider auprès de nos lecteurs, avec l'accent original et particulièrement gracieux de ses correspondances, une cause des plus touchantes et des plus dignes d'intérêt.

LETTRE DE M. FOURCADE, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE A ALLADHY

Tindivanam, 26 avril 1892.

Je viens vous narrer l'histoire d'une ruche.

Un missionnaire s'en venait d'Europe pour évangéliser les infidèles de l'Inde. Soudain, une tempête s'élève. Pour la conjurer tous les efforts deviennent inutiles. Le navire va sombrer. Le prêtre tombe à genoux et levant ses regards vers le ciel :

« — Brillante étoile des mers, s'écrie-t-il, si vous commandez aux vents et à l'orage, je vous promets de fonder un Ordre de religieuses indiennes sous le vocable de Notre-Dame de Bon Secours. »

La tourmente s'apaise par degrés, et bientôt le cantique d'actions de grâces succède aux accents de la prière.

Peu de jours après, l'envoyé de Dieu débarque heureusement sur la plage de Pondichéry. C'était l'heure bénie où le printemps de la grâce faisait fondre la neige sur les montagnes du paganisme. Au milieu de ces merveilleuses floraisons, le missionnaire n'a garde d'oublier son vœu.

Pour les vierges désireuses de consacrer leurs cœurs à Celui qui se plaît parmi les lys, il fait une petite habitation sur le style du berceau de l'Enfant Jésus. Les commencements sont humbles. On n'admet que les âmes d'élite. Mais elles butinent si bien sur le cœur de Jésus, que d'autres abeilles viennent en grand nombre se poser sur la même fleur divine.

En 1880, la ruche primitive ne peut plus contenir les

nouveaux essaims. Un saint prêtre, le P. Ligeon, est l'aumônier de cette république intéressante. Il comprend la nécessité de bâtir un édifice plus vaste et se met à mendier. Qui de nous n'a vu ce grand et beau vieillard à barbe blanche, au visage modeste et recueilli, parcourir pieds nus les rues, entrer dans les maisons et tendre la main pour ses religieuses? Païens, chrétiens, riches et pauvres, tous lui donnent leur obole.

Avec ces aumônes on achète les terrains voisins de la première demeure. Bientôt un nouveau bâtiment sort de terre. Comme le temple de Salomon, il s'élève au son des instruments. C'est un beau spectacle pour le ciel et la terre de voir ces jeunes vierges, novices en ces durs travaux, prendre le pilon en leurs mains délicates et, tout en broyant le sable et la chaux, faire retentir les cieux de cantiques sacrés. Telle est la tâche du jour. Une partie des nuits elles portent sur le chantier, l'eau et les briques nécessaires pour le lendemain. Le P. Ligeon leur donne l'exemple de l'activité et de l'abnégation. Dans ses moments libres, il sert les maçons et les plus pressantes instances échouent contre sa résolution de contribuer à l'œuvre dans toute la mesure de ses forces. Quatre ans se passent dans ces divers labeurs.

Ce fut un beau jour que celui où le vénérable archevêque de Pondichéry bénit le nouveau couvent, chanta en grande pompe une messe pontificale et communia les vierges de sa main. Vous seul, mon Dieu, savez les hymnes d'actions de grâces qui s'élevèrent de leurs cœurs!

Dès ce moment, les vocations deviennent plus nombreuses. Elle sonne enfin, l'heure désirée où les religieuses peuvent s'élancer dans l'intérieur des terres pour travailler à la conversion des infidèles. Vers la fin de l'année 1884, on fonde un couvent à Chetput, chef-lieu du district du P. Darras. En 1887, le P. Prieur obtient la même faveur pour Attipakam.

Deux ans plus tard, un deuil vient frapper le troupeau.

Le P. Ligeon tombe dangereusement malade. Sa mort répand une tristesse indicible parmi les religieuses. Longtemps on les surprend les yeux humides de larmes. Aux consolations qu'on leur prodigue, elles répondent :

« — Non, jamais, nous ne retrouverons un père comme celui que nous avons perdu. »

Pauvres Sœurs! l'excès de leur tristesse leur fait oublier qu'au séjour des élus on a le cœur mille fois plus aimant, mille fois plus dévoué qu'en ce monde.

Les faits merveilleux dus à l'intercession du défunt, prouvent assez qu'il veille du haut du ciel, plus que jamais, sur elles. Et puis ne serait-il plus vrai de dire que ceux qui sèment dans les larmes récolteront dans l'allégresse? Oui, les jours de deuil sont passés, et un champ plus spacieux est à la veille de s'ouvrir à l'ardeur de leur zèle. Pour comprendre la suite du récit, quelques explications sont nécessaires.

Depuis de longues années, Tindhivanam et les villages environnants sont le théâtre de conversions nombreuses. Le P. Borey succombe à la fatigue, seul il ne peut suffire à la moisson des âmes. Dans ces conjonctures, il prie Notre-Dame du Bon Secours de lui prêter quelques-unes de ses filles. Marie sourit à ses vœux. Un jour, il apprend que la maison et le terrain contigus à sa chapelle sont en vente.

Il en parle au nouvel aumônier, le P. Giraud, et à son archevêque; l'achat est fait, un nouvel essaim se détache de la ruche mère et dirige son vol joyeux vers Tindhivanam.

Jusqu'à présent, les habitants de cette ville ont regardé la religion chrétienne comme une religion de parias. Aussi qu'on juge de leur étonnement de voir parmi les religieuses des filles des plus hautes castes! Leur politesse, la grâce de leur parole, la modestie de leurs regards, leur bonté gagnent bien vite tous les cœurs, leur louange est sur toutes les lèvres.

Les religieuses commencent par ouvrir une pharmacie; la nouvelle en circule partout en ville et dans les environs. Dès ce moment, chaque jour, on voit des mères païennes en pleurs, leur apporter leurs enfants mourants.

Grâce à leurs soins, grâce à leurs prières, plusieurs de ces enfants reviennent à la santé. Pour d'autres, le couvent devient par le baptême l'antichambre du ciel. Montez glorieuses phalanges, montez près de Dieu, allez plaider la cause de vos compatriotes moins privilégiés que vous!

Le nom des vierges se répand comme un parfum. Sur le désir des habitants elles ouvrent une école pour l'éducation des filles païennes de haute caste. Le succès en est si grand qu'on se voit dans la nécessité d'en créer une seconde; la population demande des établissements semblables pour les garçons sous la direction du missionnaire et de maîtres chrétiens.

Que les temps sont changés! Il y a seize ans, Tindhivanam n'avait ni écoles, ni chapelle catholique, ni prêtre du vrai Dieu. Et voilà qu'aujourd'hui des milliers de fils et de filles chrétiennes surgissent de toutes parts déployant fièrement la bannière de Notre Seigneur.

Suivons les religieuses sur un théâtre plus intéressant encore. Depuis longtemps, la soif du salut des âmes les dévore. Que de fois, à genoux devant les saints tabernacles, elles ont prié leur divin époux de les employer à la conversion des infidèles! A leur arrivée à Tindhivanam elles voient le Père entouré de multitudes de païens. Quelle joie pour leur cœur d'apôtres! L'honneur de leur donner l'instruction religieuse, chacune le revendique, chacune y met toute son âme. Voyez-les du

matin au soir, au milieu des femmes et des enfants! Debout à l'ombre rare de quelques arbres, elles enseignent les prières et le catéchisme des mois et des mois entiers.

Peu importe que le soleil darde ses rayons les plus brûlants, que l'excès de la fatigue fasse pâlir leur visage, elles tiennent courageusement au poste. Scène édifiante qui nous révèle tout ce qu'il y a d'énergie, de dévoûment et d'amour divin dans le cœur d'une femme chrétienne.

Parfois, le missionnaire veut réunir les femmes aux hommes pour leur faire entendre les grandes instructions du catéchiste en chef

Mais, les pariates de dire :

« — Votre grand catéchiste est un petit prédicateur à côté de nos Sœurs bien-aimées. Quand elles nous parlent de la beauté, de la bonté de Dieu, des consolations de la vraie religion, il nous semble boire du miel. Laissez-nous, laissez-nous près d'elles. »

Incalculables sont les services rendus par nos bonnes religieuses. Comme catéchistes, elles ont le don de former les femmes à la vie chrétienne. En s'occupant de médecine, elles préparent les conquêtes de l'avenir, en même temps qu'elles peuplent le ciel de petits anges.

Pour la prospérité de nos missions, il serait donc grandement à souhaiter que ces religieuses, auxiliaires indispensables de l'apostolat catholique, devinssent de plus en plus nombreuses. Que de missionnaires réclament leur précieux concours sans pouvoir l'obtenir! D'où cela vient-il? C'est que l'Ordre est dénué de ressources et ne peut recevoir qu'un petit nombre de postulantes. Ces mois derniers, on en a refusé jusqu'à vingt qui demandaient une diminution de la dot. C'est une dure nécessité; mais que faire? Les religieuses actuelles n'ont pas même le suffisant pour vivre. Assez souvent, au déclin du soleil, le P. Borey reçoit du couvent des billets ainsi conçus:

« — Père, notre journée a été bien maigre ; si vous le pouvez ayez la bonté de nous envoyer quelque chose pour ce soir. »

Si ces lignes tombent sous les yeux d'une âme remplie d'amour de Dieu et des âmes, je la prie de vouloir bien faire quelques sacrifices pour que la ruche dont je viens de faire l'histoire, puisse recevoir encore de nombreuses abeilles.

Que de cœurs généreux auraient voulu être apôtres, mais n'ont pu voir la réalisation de leurs désirs! Ils peuvent y suppléer par des aumônes qui serviront à multiplier les religieuses de Notre-Dame de Bon Secours. La Reine du ciel leur dira : Merci!

De leur côté, les Sœurs prieront pour eux et nous savons, par expérience, que Dieu refuse rarement ce qu'elles lui demandent.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Voyant le développement considérable de la mission des îles Seychelles et l'accroissement du nombre des catholiques, le Saint-Père a érigé le vicariat apostolique des îles Seychelles en diocèse sous le nom de Port-Victoria des Seychelles.

La ville principale, Port-Victoria, compte 5,000 habitants, Il y a treize autres stations : Anse-aux-Pins, Anse-Royale, Takamaka, Baie Lazare, Anse-Boileau, Port-Claude, Glacis, Grande-Anse, Baie-Sainte, Anne, La Digue, Beauvoir, La Cascade. Les habitants sont au nombre de 17,592; il y a parmi eux 14,658 catholiques.

Depuis 1863, la mission est confiée aux RR. PP. Capucins ; ils ont d'excellents auxiliaires pour l'instruction et l'éducation de la jeunesse ainsi que pour les asiles et les hôpitaux dans les Frères de la petite Compagnie de Marie et les Sœurs de Saint Joseph de Cluny.

Le vicaire apostolique, qui devient évêque de Port-Victoria, est Mgr Marc Hudrisier

— Sa Sainteté a promu au siège métropolitain de Saint-André et Edimbourg (Ecosse), vacant par la mort de Mgr Guillaume Smith, Mgr Angus Mac-Donald, transféré du siège épiscopal d'Argyll et des Iles

— Le Souverain Pontife vient également de pourvoir d'un nouveau titulaire le siège épiscopal de Salford, devenu vacant par la promotion de Mgr Herbert Vaughan au siège métropolitain de Westminster. Le nouvel évêque de Salford est Mgr Jean Bilsborrow, prélat de la maison de Sa Sainteté et chanoine de Liverpool.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Son Em. le cardinal Ledochowski, préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, a attribué la somme de 20 000 fr. au vicariat apostolique de Madagascar pour le rachat des esclaves.

Lyon. — Pour répondre à de nombreuses demandes qui nous ont été adressées, nous avons exprimé à M. l'abbé Guillibert, vicaire général d'Aix, notre désir de publier le discours qu'il a prononcé à notre fête patronale du 3 mai dernier. Nous sommes heureux de l'offrir à nos lecteurs aux conditions indiquées sur la couverture de cette livraison

Kiang-si septentrional (*Chine*). — Mgr Bray, Lazariste, vicaire apostolique du Kiang-si septentrional, nous écrit de Kiou-kiang le 25 avril 1892 :

« Je m'empresse de vous envoyer l'expression de ma plus vive reconnaissance pour l'aumône généreuse que vous avez attribuée à notre mission si éprouvée, et j'offre aussi mes plus sincères remercîments à la charitable chrétienne, qui n'a voulu être connue que de Dieu en faisant cette bonne œuvre.

« Vous avez cru peut-être qu'il n'y avait plus lieu de secourir nos malheureux persécutés, les journaux français ayant annoncé que le calme était rétabli en Chine, et que de bonnes indemnités avaient été accordées aux missions persécutées en l'année 1891.

« Il est bien vrai que, jusqu'à un certain point, la paix règne dans le midi de la Chine depuis cinq à six mois ; il est vrai encore que les pertes subies en mai et juin derniers par les RR. PP. Jésuites du Kiang-nan ont été, grâce à Dieu et à l'intervention de notre légation de Pé-king, réparées convenablement

par le gouvernement chinois. On peut en dire autant de celles éprouvées par les RR. PP. franciscains de Y-tchang, au Hou-pé occidental.

« Il n'en est pas ainsi malheureusement des calamités qui sont tombées sur nous à la fin de juin. Le vicariat septentrional du Kiang-si n'a jusqu'à ce jour obtenu absolument aucune satisfaction ni morale, ni pécuniaire, et j'ignore si jamais il obtiendra quelque indemnité pour des pertes qui se sont élevées à plus de *trois cent cinquante mille francs*. Rien n'est changé à la situation si pénible d'un grand nombre de nos malheureux chrétiens ; la nôtre au contraire est devenue pire, parce que nous avons été obligés d'emprunter pour secourir leur extrême misère et les empêcher de mourir de faim.

« Nous n'avons certes pas à nous plaindre de nos consuls de Chang-hai et de Han-koû. L'un et l'autre, appuyés par M. Lemaire, notre ministre à Pé-king, ont fait jusqu'ici et font encore tout ce qui dépend d'eux pour amener les autorités chinoises à nous rendre la justice qui nous est due. Mais jusqu'à ce jour, vains efforts. Les mandarins persistent à retenir en prison trois de nos chrétiens innocents, accusés d'avoir tué un païen dont on trouva le cadavre dans les décombres des maisons détruites ou incendiées du village de Tsi-pi-chan et ne nous offrent pour toute satisfaction qu'une indemnité dérisoire.

« Que faire cependant ? Prendre patience, prier et faire appel aux âmes charitables si nombreuses en France ! »

DANS LES MONTAGNES ROCHEUSES

(États-Unis)

Mission de Yakima

LETTRE DU R. P. VICTOR GARRAND, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

(Suite (1).)

Yakima n'est qu'un des cinq comtés qui nous sont confiés : c'est celui où les catholiques sont le plus nombreux. Dans les autres, ils sont beaucoup plus dispersés : il faut multiplier les courses à cheval pour les rencontrer. Ce n'est pas une vie agréable : l'hiver, quand on trouve le matin le mercure gelé dans la cuvette du thermomètre (— 42° centig.), on ne s'en étonne pas outre mesure. En été, 45° de chaleur à l'ombre ne sont pas non plus chose extraordinaire. En outre, le pays fourmille de reptiles, en particulier de serpents à sonnettes; avec une pareille chaleur, ils sont tout excités et très disposés à se lancer sur quiconque les froisse en passant.

On comprend ce que sont les longues tournées à cheval dans de pareilles conditions. Dans le comté de Klickittat, nos soixante-dix familles catholiques sont restées deux ans sans être visitées. Le P. Laure, Marseillais infatigable et toujours joyeux, qu'il soit malade ou bien portant, qu'il y ait 40° de froid ou 45° de chaleur, est allé récemment les voir et les réconforter.

Le P. Roiberti, vieux et souffrant, et moi même ne pouvons pas en faire autant.

Depuis cinq ou six mois, mon état maladif ne me permet plus de courir ainsi à la recherche des Indiens et de visiter en passant les Irlandais et les Canadiens. Ce serait, sans cela, mon occupation à l'heure présente et je ne pourrais vous écrire.

(1) Voir les *Missions catholiques* des 1er et 8 juillet.

Enfin le P. de Rougé a la charge du comté d'Okanagan, une paroisse de près de cinq cents kilomètres de long. Il vient prendre rarement quelques jours de repos à Yakima ; comme ses Indiens sont très disséminés, il les réunit de temps à autre en quatre stations où de petites chapelles ont été bâties, partie par les Indiens, partie avec les aumônes de France. Oui, dans cette opulente Amérique, au cœur d'une région riche en mines d'or et d'argent, c'est la France qui fait presque tout pour les âmes de ces pauvres Indiens. C'est elle qui fournit le plus de missionnaires et c'est elle qui pourvoit à l'entretien des missionnaires et du culte. Ce que nous recevons d'Amérique pour le soutien de nos œuvres a été jusqu'ici insignifiant.

Le P. de Rougé est donc seul avec un vieux Frère, le F. Occhiena, qui supporte vaillamment depuis près de vingt ans le labeur de ces missions sauvages. Quand je les visitai au mois d'août 1890, la misère était leur lot. Et cette vie n'est pas seulement dure au point de vue physique; elle l'est plus encore au point de vue spirituel. Seul, sans appui, sans consolations extérieures, souvent sans consolation intérieure, il faut beaucoup d'énergie pour conserver l'esprit religieux, n'omettre aucun exercice de piété et demeurer toujours et quand même uni au Sacré-Cœur de notre bon Maître, avec le sentiment de sa divine présence. Les relations des anciennes missions de la Nouvelle-France chez les Iroquois et les Hurons, celles du P. de Brébeuf en particulier, vous donneront une idée de cette vie, quoique ce soit aujourd'hui un peu moins rude à cause de la plus grande facilité des communications.

En 1890, le P. de Rougé a administré soixante-cinq baptêmes d'Indiens. Il y a un mois, il me demandait la permission d'acheter un petit *trapp* (voiture à deux roues), brisé qu'il était par ses incessantes courses à cheval à la recherche des Indiens. A l'appui de sa demande, il énumérait la somme de kilomètres qu'il avait faits du 1er janvier au 1er mai 1891 : un peu plus de *deux mille*.

Un seul épisode de sa vie vous apprendra comment se font les voyages ici et nous donnera en passant l'occasion de saluer un grand missionnaire, un autre fils de la France, le regretté P. Ch. M. Pandosi, de Marseille, Oblat de Marie-Immaculée.

C'était en février 1891, le P. de Rougé catéchisait de cent cinquante à deux cents Indiens, groupés autour de Notre-Dame de Lourdes, une de ses quatre chapelles. Un soir, un exprès arrive à bride abattue : « Le P. Pandosi se meurt ! » Il était seul dans un camp indien près de la frontière anglaise (Canada) à quatre-vingt-cinq kilomètres d'ici.

Vite le P. de Rougé selle son cheval et demande à un ou deux Indiens de l'accompagner, car se hasarder seul dans ces solitudes couvertes de neige et pendant la nuit serait courir à une mort inévitable; mais pas un Indien ne bouge et le chef répond que, malgré leur désir de secourir le R. P. Pandosi on ne peut s'exposer ainsi. Force fut au Père de prendre patience : le lendemain, sa messe dite à trois heures du matin, il partait avec une troupe d'Indiens et arrivait à deux heures du soir, ayant dû changer de cheval en route. Hélas, à ce même moment on emportait les restes du R. P. Pandosi : il avait expiré dans la matinée seul au milieu de ses Indiens.

Ainsi sont morts dans les deux derniers siècles, de faim, de froid et de misère, perdus au milieu des bois, plusieurs de nos Pères du Canada ou du Paraguay. C'est une dure et triste mort pour la nature et il faut une âme fortement trempée dans l'amour de Notre-Seigneur pour lui faire bon accueil ; mais, sans nul doute, le Sacré Cœur donne des forces et des grâces de choix à ceux qu'il juge dignes de cette épreuve suprême. Le cœur du P. de Rougé saigna en voyant s'éloigner la dépouille de celui qu'il n'avait pu assister dans son agonie ; mais il n'y avait pas de sa faute. Comme il tenait à ne pas faire manquer la cérémonie des Cendres à ses Indiens, le vaillant apôtre retourna immédiatement à Notre-Dame de Lourdes, où il arrivait à dix heures du soir, ayant fait près de cent quatre-vingts kilomètres ce jour-là et mis quatre chevaux hors de service.

Comme je vous l'ai dit en commençant, le R. P. Pandosi avait été à Yakima jadis ; quand nos vieux Indiens apprirent sa mort, leur chagrin fut plus poignant que s'ils avaient perdu un de leurs plus proches parents. C'est un honneur pour ceux qui peuvent dire : « J'ai été baptisé par Pandosi. » Tout ce qui était caractéristique chez lui, leur plait et, s'ils le retrouvent chez un autre, c'est un titre à leur admiration et à leur affection. Aussi le P. Laure a-t-il été reçu par eux avec enthousiasme, parce qu'il parle comme Pandosi » En effet, il a conservé un peu d'accent de Marseille, ce qui donne à sa prononciation de l'indien quelque chose de la prononciation du R. P. Pandosi.

Il est encore un autre genre de difficultés avec lesquelles le P. de Rougé se trouve aux prises. Il empêche les Indiens de boire le whisky, la véritable eau de feu, avec laquelle on détruit ces malheureuses tribus plus lentement mais plus sûrement encore qu'avec les carabines à quatorze coups. Il en résulte que le Père a des ennemis dans tous les buveurs Indiens et surtout dans tous les buveurs Blancs. L'an passé, à force de délations et de calomnies, ils réussirent à lui faire interdire l'entrée de la réserve par l'agent du gouvernement, crédule ou malintentionné.

Avant d'en finir avec les Indiens, je vous citerai quelques petits traits que vous aimerez peut être à connaître. Un fait, qui s'est passé avant mon arrivée, mérite d'être conservé. Les missionnaires étaient alors moins nombreux et les Indiens de la tribu des Soyelpi se rendaient des rives de la Colombie sur celles de Clarke-River pour entendre les instructions. Ce fut le chef qui donna le branle. Un jour, il arrive tout essoufflé au milieu d'un sermon sur la confession, alors que le prédicateur insistait sur la nécessité de confesser ses péchés.

Le retardataire, qui n'avait rien entendu du premier point, croit qu'il s'agit d'une confession publique faite au chef lui-même. Sans en demander davantage, il retourne en grande hâte, convoque ses fidèles et les menace, au nom de la Robe noire, des plus affreux supplices en enfer, s'ils ne se confessent publiquement. Il faut croire qu'il fut éloquent, car la nuit entière se passa à entendre les confessions ; le chef ordonnant, par manière d'absolution, dix, douze, quarante ou même soixante coups de fouet, selon la gravité des péchés. Hâtons-nous de dire que ce mode de punition, le seul en vigueur chez les Indiens, n'a rien de déshonorant. Il arrive souvent que le délinquant lui-même vient demander d'être châtié, préférant ce mode de réhabilitation, sacré pour tous, aux malignes et cuisantes critiques des langues méchantes.

Il le savait bien ce chef qui disait un jour à ses braves :

« — La Robe noire m'a dit que j'étais trop sévère ; liez-moi et flagellez-moi. »

Personne ne bougeait.

« — *Aigle rapide*, prends cette corde et lie-moi, je te l'ordonne, et toi, *Daim bigarré*, applique-moi cent coups de fouet. »

L'opération terminée :

« — Et maintenant, mes enfants, dit-il avec satisfaction, mes mains sont pures, prenez garde à vous. »

Peu de temps après son arrivée, le P. Laure causait avec le chef Ignace :

« — Quand tu étais petit, Ignace, il y avait beaucoup d'Indiens dans ces montagnes, n'est-ce pas ?

« — Ah ! vous pouvez bien le dire, Père, et ils étaient heureux ; c'étaient d'autres hommes.

« — Que veux-tu dire ?

« — Je veux dire qu'ils avaient des vivres en abondance : le cerf des montagnes, le buffle de la plaine, le saumon des rivières avec les pommes de terre sauvages et les fruits des arbres ; quelle belle vie ! toujours chasser, toujours manger, toujours voyager !

« — Maintenant que tu as une ferme et que tu vis comme les Blancs, tu es bien plus heureux ; ta cabane en bois avec un poêle vaut mieux que les vieilles tentes de peaux de bêtes et tu as, après une bonne récolte, de quoi être approvisionné, toi et les tiens, pour tout l'hiver. »

Ignace se mit en colère et l'indignation le rendit éloquent.

« — Les Blancs n'ont jamais fait de bien à l'Indien, au contraire. Sans compter les terres qu'ils nous ont volées, ils déciment de leur mieux nos tribus et bientôt notre race sera éteinte. Avant leur venue, nous ne savions pas ce qu'était la maladie ; depuis, la scrofule et la phthisie nous détruisent lentement. Avant le lever du soleil, au plus fort de l'hiver, nous allions tous, hommes, femmes, enfants, prendre un bain dans l'eau glacée ; cela nous rendait robustes et insensibles au froid. Quelqu'un par hasard était-il malade, nos sorciers avaient bientôt fait de le guérir et cela sans rien lui donner à boire. Vous êtes venus alors avec votre café, votre whisky, vos mauvaises mœurs et les maladies qui en sont la suite. Vous avez tué tous nos buffalos, vous dépeuplez nos rivières et vous nous obligez à mener une vie qui n'est pas faite pour nous. Le Blanc prend l'Indien et lui coupe la tête. »

En effet, jadis chaque tribu indienne avait sa vallée et ses montagnes. Aux époques de chasse ou de pêche, si l'on n'était pas en guerre avec la tribu voisine, chaque famille chantait le : « Vive le soleil et l'espace ! » et l'on se mettait à chevaucher à travers prairies et montagnes. On pouvait compter sur un bon accueil de la part de tous ceux qu'on rencontrait. Le soir venu, on abattait douze jeunes pins qui, disposés en cône et couverts de peaux de buffle, formaient le wigwam. On cuisinait, on dansait, enfin on puisait dans un bon somme les forces nécessaires pour une nouvelle journée de voyage.

(*A suivre*).

DE PORTO-NOVO A OYO

(Février-Mars 1891)

LETTRE DU R. P. PIED, DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON
MISSIONNAIRE A LA CÔTE DE BENIN.

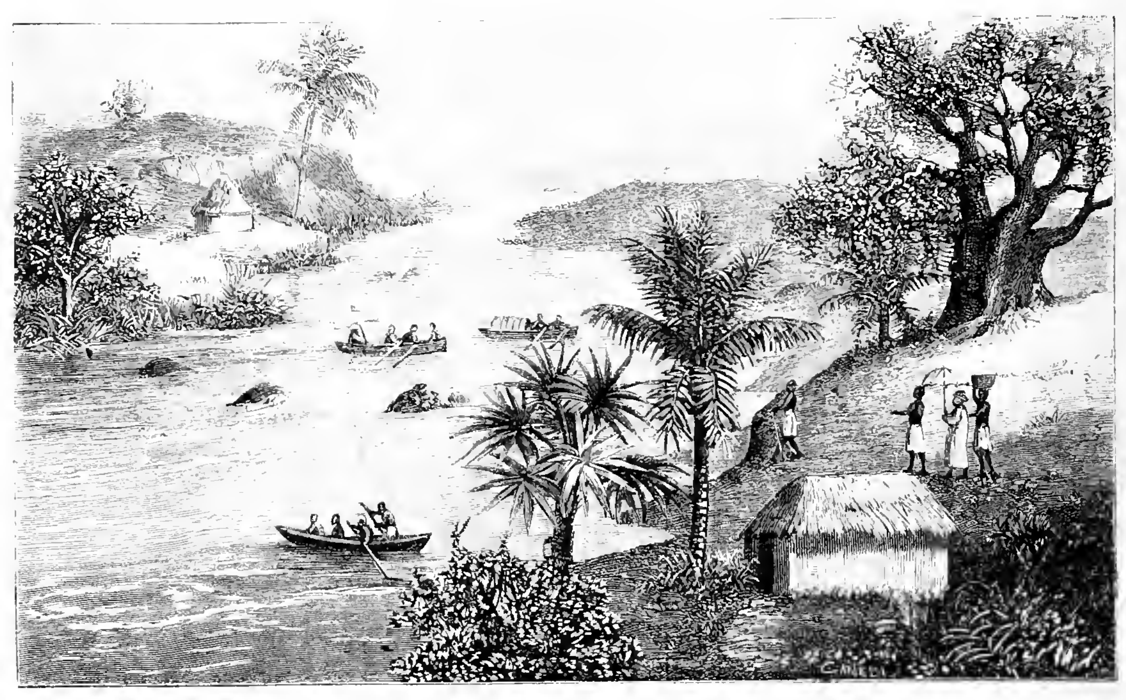
Suite (1)

VI

Oyo est une ville de cent mille âmes, couvrant une superficie d'une dizaine de kilomètres carrés. Le terrain ondulé, coupé par deux ou trois ruisseaux, est pierreux et fatigant pour la marche. La plupart des rues, tortueuses mais larges, sont profondément ravinées par l'eau des pluies. Les maisons en pisé sont basses et mal couvertes, à l'exception de celles des chefs qui sont spacieuses et en bon état avec une marquise à la porte d'entrée.

La ville est presque dépourvue d'arbres ; on n'y rencontre guère, dominant les murs d'enclos que des pépinières de lilas indigènes, à tiges longues et droites, dont on se sert pour la charpente des toitures; elles sont recouvertes, dans la belle saison, de grappes violettes et blanches, mais sans parfum Ce n'est plus la végétation luxuriante de la côte; le pays est à une altitude plus grande, le sol est moins humide, la température plus élevée et plus inégale, l'atmosphère plus sèche et partant plus salubre.

La mission, située sur la crête du dos d'âne qui forme le centre de la ville, est à quelques pas du grand marché et du palais du roi. La maison, couverte en zinc, avec vérandah devant et derrière, est à étage ; elle a la forme d'un H, les deux ailes servant provisoirement l'une de chapelle et



COTE DE BENIN, [illegible] — LE FLEUVE OGUN, PRÈS D'OYO; d'après une photographie du R. P. PIED (Voir p. 327).

l'autre d'école ; elle est vaste et ses dispositions sont bien comprises ; mais elle remplit le terrain, malheureusement trop étroit pour permettre d'y construire plus tard église et école.

Les Pères ont comme internes une douzaine d'enfants donnés par des chefs ou pris en gage : l'école est fréquentée par une vingtaine d'élèves ; quelques-uns ont fait leur première communion.

Plusieurs femmes assistent tous les jours à la messe ; on les prépare au baptême en leur apprenant le catéchisme ; un certain nombre de personnes assistent régulièrement aux offices du dimanche.

Il y a cinq ans que nos confrères ont fondé la mission d'Oyo ; or, vu les difficultés inhérentes à l'installation d'une mission catholique dans une ville païenne travaillée par le mahométisme, c'est un succès. Comme preuve, c'est qu'aucune des trois sectes protestantes, baptiste, wesleyenne et anglicane, qui se sont installées à Oyo, longtemps avant nous, n'a encore pu réussir à fonder une école Les ministres lisent bien quelques versets de la Bible le dimanche, poussent même le zèle jusqu'à prêcher deux fois par semaine sur les places publiques, mais sans plus de succès que leurs confrères d'Islam.

Comment expliquer cette stérilité ? D'abord, ces pauvres ministres n'ont pas la grâce qui fait fructifier les travaux du prêtre catholique.

Ensuite, ils n'obtiennent pas en général la confiance des chefs, qui croient toujours voir en eux les agents de la politique anglaise.

De plus, ayant, en bons pères de familles, à songer à l'avenir, ils ne veulent pas faire les dépenses nécessaires, soit pour l'achat de petits esclaves, soit pour la prime à

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 13, 20, 27 mai et 10, 17 et 24 juin et 1er juillet, carte p. 234 et 235.

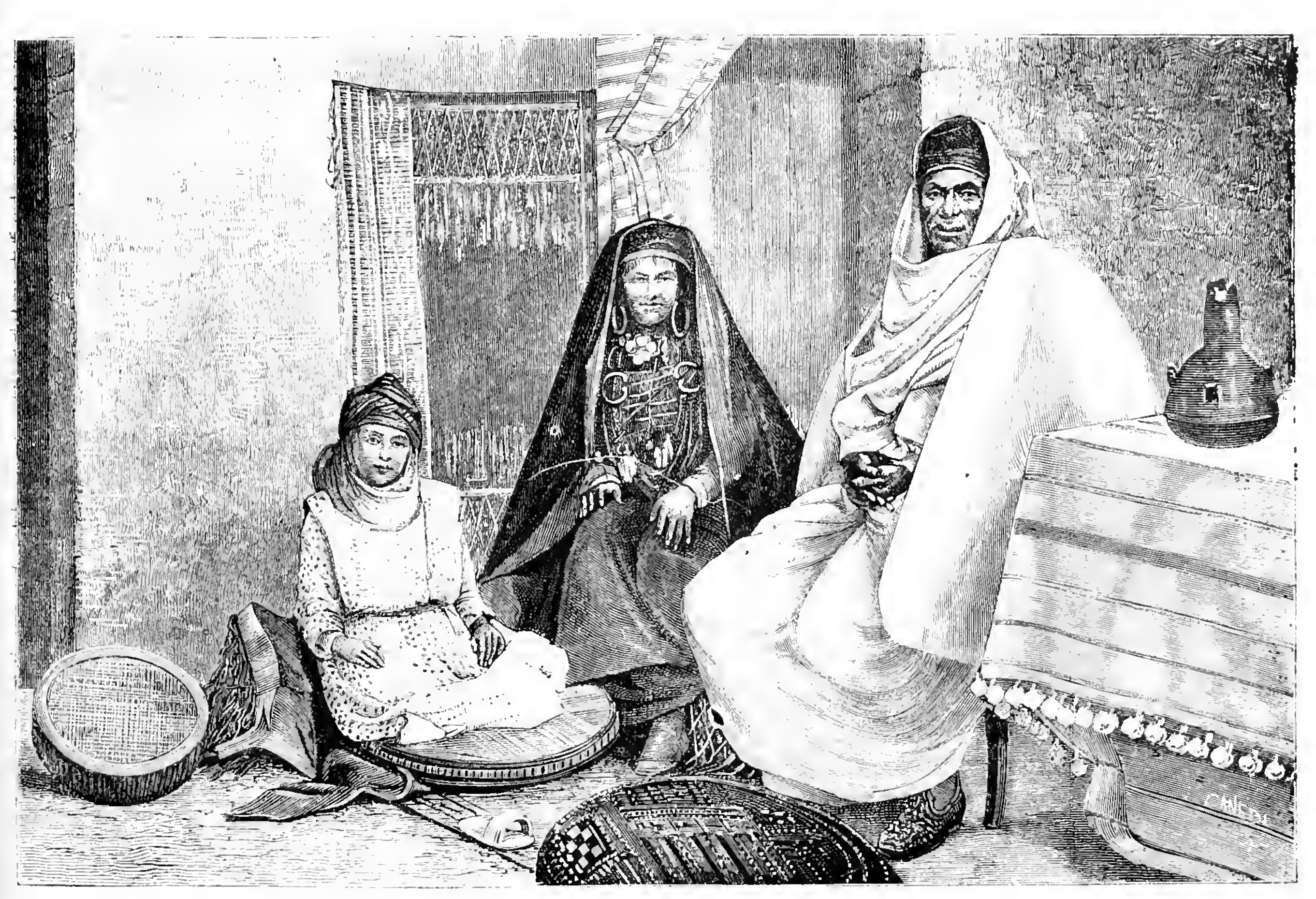
donner aux parents dont on demande les enfants, soit pour l'acquittement des dettes de ceux qui offrent leurs enfants en gage.

Quel bien ne ferions-nous pas, combien d'enfants ne pourrions-nous pas acheter ou recevoir en gage, pour former dans chacune de nos missions de l'intérieur un noyau sérieux de chrétiens, si nous avions les ressources nécessaires; car, maintenant que le temps des miracles est passé, c'est le seul moyen de fonder des centres chrétiens en pays païen.

La nouvelle de mon arrivée m'avait précédé à Oyo, et comme je venais de Porto-Novo, où l'on savait que les Blancs avaient fini par conclure un traité de paix avec les Dahoméens, l'on me prit tout d'abord pour un espion du Dahomé; aussi les chefs, contrairement à l'usage, ne vinrent pas me faire une visite. L'on craignait même que certains d'entre eux ne créassent à cause de cela des difficultés à la mission. Il n'en fut rien cependant. D'ailleurs, le roi connaissait bien les Pères et avait trop de confiance en eux pour se laisser influencer.

Sur la demande du P. Vermorel, il me donna audience, mais en secret.

Le samedi matin, dès six heures, un messager vint me chercher. Je le suivis, accompagné du P. Barbaglia. Au lieu de nous introduire par la grande porte, on nous fit faire le tour du palais, et attendre à une porte de derrière. Au bout d'un quart d'heure, on nous fit entrer; mais la cour intérieure où devait se donner l'audience, n'étant pas encore préparée, on nous pria de sortir et d'attendre encore.



TUNISIE. — Une famille d'Akara a Zarzis; d'après une photographie du lieutenant Doumerc (Voir page 362).

Vingt ou vingt-cinq minutes après, la petite porte s'ouvrit de nouveau et nous fûmes introduits dans une grande cour au fond de laquelle Sa Majesté était assise, drapée dans un simple pagne de coton bleu, dont une partie était ramenée sur la tête; cinq ou six personnes l'entouraient.

A dix pas en avant, l'on avait mis deux chaises qui nous étaient destinées. On m'avait fait la leçon; aussi n'allai-je pas lui serrer la main, cet usage ne faisant pas encore partie de l'étiquette à la cour d'Oyo. Arrivés à nos sièges, nous le saluâmes de la tête, et, quelques instants après, sur son invitation, nous nous assîmes et notre interprète se mit à genoux près de nous.

Le roi est un homme de cinquante à soixante ans, d'une certaine corpulence, au regard sympathique et à l'air bonhomme.

Je déclinai mes titres, et j'ajoutai, qu'étant venu rendre au P. Vermorel la visite qu'il nous avait faite peu de temps auparavant à Porto-Novo, c'était mon devoir de présenter mes hommages au roi, l'ami des Pères. Je lui parlai de mon voyage, des ruines semées dans le Kétou par le

Dahomé, et de l'intérêt que la France porte à son pays. Il me répondit qu'il était fort à désirer que les Français délivrassent son peuple des terreurs continuelles dans lesquelles les tiennent les incursions des Dahoméens.

« Les guerriers du Dahomé, dit-il, ne savent qu'inquiéter leurs voisins, piller les villages, faire des captifs pour les offrir en sacrifice, tandis que les gens du Yoruba, travailleurs et pacifiques, ne s'occupent que de la culture des champs et se contentent d'immoler aux fétiches des poules et du bétail. »

Il me fit présent de deux sacs de cauris et d'une chèvre.

* *

Le marché est ce qu'il y a de plus intéressant à Oyo. C'est un vaste square, ombragé de grands arbres, dont les racines entre-croisées servent de sièges aux vendeurs. Dans la soirée, il est encombré de gens et de marchandises ; tous les produits de la région y sont représentés, et chaque catégorie a son emplacement réservé. Les victuailles sont excessivement bon marché. Pour une *galloue* (un sou) on peut faire un repas. De fort jolies nattes, qui se vendent à Lagos cinq ou six schellings, se donnent ici pour un schelling. Les cotonnades indigènes, tissées à Oyo ou aux environs, blanches, bleues, rouges, rayées de diverses couleurs et très solides, se vendent par longues bandes de quinze à vingt centimètres de large que l'on coud ensemble pour en faire des pagnes. Comparées aux tissus européens, elles sont un peu chères, mais durent dix fois plus.

Quand la nuit tombe, le marché s'illumine de lampions à huile de palme, avec le brouhaha, le va-et-vient, les cris, le caquetage des vendeuses, à l'entour des troncs énormes et sous le feuillage épais des arbres ; c'est un coup d'œil vraiment intéressant.

Les bœufs, les moutons, les chèvres et les poules, différents de ceux de la côte où tout semble s'étioler et s'abâtardir, sont aussi beaux que ceux d'Europe. La viande est excellente, le lait abonde et les fromages des Pères font les délices des étrangers.

Mais Oyo est une ville absolument païenne, où pas une goutte de sève chrétienne ne s'est encore infiltrée. La jalousie, la haine, la malveillance y exercent des ravages terribles. Il est rare, par exemple, que, dans la saison sèche, il n'y ait pas, le soir, un incendie allumé pour quelque vengeance privée. Les toits, bas, en paille sèche, s'embrasent facilement, et, s'il y a tant soit peu de brise, des quartiers tout entiers sont réduits en cendres. Pendant les cinq jours que je suis resté à Oyo, j'ai été témoin du fait, et un soir, pendant deux heures, une partie de la ville est devenue la proie des flammes (voir la gravure p. 353) ; dix mille habitants peut-être sont restés sans abri.

La chose est si ordinaire que personne ne semble s'en émouvoir. A toutes les maisons vous remarquez un pot en terre cuite, énorme, incrusté dans la muraille. Il est destiné à laisser à la famille une issue facile au cas où la porte serait envahie par les flammes ; on le brise et l'on s'enfuit par ce trou pratiqué instantanément.

D'autre part, vous rencontrez dans tous les terrains vagues qui entourent les maisons, des meules de paille sèche, qu'on a mises là en réserve pour recouvrir immédiatement la maison au cas où elle serait incendiée. L'incendie à Oyo, n'est plus regardé comme un accident ; c'est un événement tellement ordinaire qu'on n'en parle que pour en rire ; jamais la police ne songe à faire de recherches. Comment expliquer cela ? On dit que très souvent ces incendies sont allumés par de hauts personnages, des membres de la famille royale, voire les fils du roi ; comme ceux-ci sont inviolables, on n'a qu'à prendre le parti du silence et de la résignation.

(*A suivre*).

DE CARTHAGE AU SAHARA

Par M. l'Abbé P. BAURON

missionnaire apostolique

Suite et fin (1)

Le retour. — Course trop rapide. — Le bivouac et la veillée de Ras-el-Min. — La tactique des nomades. — Les Akara. — Zarzis. — Dernière étape. — Un plongeon dans la mer. — Djerba. — Ajim. — Houmt-Souks. — Sfax. — Sousse. — La sœur Joseph. — Conclusion.

Mon séjour à Foum Tatahouine, l'accueil que j'y ai reçu, les excursions que j'ai faites en la compagnie de MM. les officiers constituent le principal lot de mes bons souvenirs de Tunisie.

Cependant, toutes ces courses à cheval, longues et fatigantes, poursuivies sans repos depuis huit jours, ont surexcité mes nerfs et ébranlé ma santé. Il me faut pourtant retourner à Médenine, et, de là, gagner Zarzis ou Djerba.

On m'assure encore le concours de Mustapha. Après de touchants adieux à mes amis et la promesse réciproque de nous revoir sur la terre de France, je monte en selle. M. Keck et M. de Lherminat m'accompagnent l'espace d'un kilomètre. Je leur serre la main et je fais seul l'étape.

Est-ce la fatigue, la longueur de la route, l'isolement, une généreuse ardeur, un commencement de fièvre sous les rayons brûlants du soleil qui me porte à pousser mon cheval ? Je ne saurais l'affirmer. Mais les cinquante-cinq kilomètres sont franchis en moins de quatre heures, et Mustapha n'arrive pas en trop mauvais état. La vaillante bête paraît heureuse de la rapidité de son allure.

Pour moi, je suis surpris d'être déjà dans le camp que je croyais encore éloigné. Une violente douleur intercostale me coupe la respiration. J'ai peine à proférer quelques paroles. Il me semble que la terre tourne, et mes tempes battent à se rompre. M. le commandant Rébillet envoie quérir le major, dès qu'il m'aperçoit, et madame me conduit dans ma chambre.

En retrouvant l'ombre hospitalière d'une maison, j'éprouve un soulagement indéfinissable. Il me semble qu'on étend sur ma tête enflammée un voile protecteur et rafraîchissant. Je procède immédiatement à d'abondantes ablutions. L'équilibre se rétablit peu à peu dans la circulation du sang, et, quand le docteur se présente, j'ai recouvré assez

(1) Voir les numéros des 1er, 8, 15, 22, 29 janvier, 5, 12, 19, 26 février, 4, 11, 18, 25 mars, 1er, 8, 15, 22 et 29 avril, 6, 13, 20, 27 mai, 3, 10, 17 et 24 juin, 1er et 8 juillet et la carte page 114.

de voix pour le remercier de sa complaisance et lui dire que ses soins ne sont pas nécessaires.

Mais la douleur ne disparaît pas. Elle se fait sentir à la pointe inférieure du cœur durant plus de huit jours et devient excessive et intolérable au moindre galop.

Je la déguise de mon mieux et tâche de répondre aux amabilités de mon hôte.

Le lendemain, je quitte Médenine pour aller camper à la hauteur de Zarzis, à Ras-el-Aïn, où le lieutenant Merlin occupe ses hommes, munis d'appareils cypriotes, à la destruction des criquets.

Le campement est établi dans un bosquet de lentisques et de tamarins sur les bords de l'oued. Les chevaux sont attachés au piquet. Le goum qui m'accompagne est chargé de traiter le coursier que le commandant a mis à ma disposition. A la tombée des ombres, les hommes préparent la soupe. Le lieutenant m'invite à dîner à la belle étoile. Sa tente est petite. Elle suffit à nous deux pour le repos de la nuit. Un étroit matelas sur un lit de sable fin constitue une excellente couche. Seule la crainte des scorpions me donne de l'inquiétude.

Mais, avant le sommeil, quelle veillée charmante ! Les soldats ont allumé un grand feu clair au bord de l'eau, où leurs silhouettes mobiles troublent, dans les ondes, la tran-



M. Hébrard. M. l'abbé Bauron. M. Dumont

TUNISIE. — Les trois voyageurs de Carthage au Sahara; d'après des photographies.

quille lueur des étoiles. Je distribue des cigarettes, et les gais propos, les chants patriotiques, les plaisanteries émeuvent les échos du fleuve. Les moutons, réservés à l'approvisionnement de la petite troupe, en profitent pour rompre la clôture du parcage. Leur recherche dans la brousse fait naître des péripéties nocturnes. Les nomades les ont-ils enlevés ? Les chacals en ont-ils dévoré un ou plusieurs ? Où trouver des vivres s'ils sont perdus ?

Pour nous remettre de nos émotions, le lieutenant me lit la correspondance de Napoléon Ier. J'admire avec lui le vaste génie de ce conquérant, non moins étonnant dans l'organisation de la victoire que sur le champ de bataille. Il a tout compté, réglé, calculé d'avance : le nombre des soldats, leurs munitions, leurs vivres, leurs étapes, etc. Le succès est la conséquence inévitable des combinaisons de sa pensée, dès que ses ordres sont remplis.

Le lendemain, je me lève au son du clairon ; je fais ma toilette dans le fleuve et je quitte le camp aux premières lueurs de l'aube. Chemin faisant, je surprends sur le fait la tactique des nomades. Mon spahi est toujours en retard. J'en devine bientôt la raison. Dans cette immense langue de terre qui pointe vers Djerba, les pâturages abondent et les tentes sont nombreuses à droite et à gauche de la piste. Dès que les cheiks des douars m'aperçoivent, ils sautent en selle et viennent me couper le chemin, de façon à s'aboucher avec le guide.

Je suis d'abord surpris de rencontrer dans cette plaine solitaire tant de cavaliers, qui toujours débouchent à l'improviste de derrière un buisson ou du fond d'un fossé. Je reçois leur *salem*, puis, invariablement, ils engagent avec le spahi de longs palabres. Il leur importe de savoir qui je suis, d'où je viens, où je vais, ce qui se passe au camp, dans la plaine et dans la montagne et ce sera l'objet de longues conversations parmi les guerriers nomades. Le soin que prend le guide de se tenir à distance, la familiarité dont on use envers lui la complaisance qu'il met à s'arrêter et même à se détourner de la piste pour pénétrer sous les tentes annoncent clairement qu'il est toujours uni de cœur aux nomades, ses frères. Il les renseigne, les instruit, leur donne le mot d'ordre et les avertit des desseins des Roumis. Ces cavaliers arabes sont des espions qui ont des intelligences dans les deux camps. J'en fais la remarque aux officiers de Gabès. Ils me répondent que c'est grâce à ces spahis qu'ils sont avertis de tout ce qui se passe sous les tentes. Leur familiarité a pour but de gagner la confiance. J'en suis persuadé ; mais je reste aussi convaincu que, dans le cas d'une rébellion, ces mêmes cavaliers serviraient secrètement les intérêts et la cause de leurs coreligionnaires.

Je chevauche presque sur la limite qui sépare le territoire des Ksours de celui des Akara et dont Zarzis, l'ancienne Gergis, est la capitale Toute cette bande de terre fut jadis florissante, comme le prouvent et la nature du sol et les ruines dont elle est parsemée. Elle fut complètement ravagée, dans le cours du onzième siècle, par les hordes arabes qui en aurent l'Ifrikia. Après le traité du 6 août 1535, consenti par Mouley Hassan à Charles-Quint, les Espagnols occupèrent le pays, ainsi que les villes de la côte. Mais en 1560, le vice roi de Sicile, le duc Medina Celi, chargé de s'emparer de Tripoli, se laissa surprendre dans les eaux de Djerba, par Piali-Pacha, perdit une partie de sa flotte et confia la défense de l'île à une poignée de soldats qui succombèrent tous héroïquement Pour perpétuer le souvenir de leur défaite, les Turcs formèrent une pyramide de trente pieds de haut des ossements de ces braves.

Les Akara apparaissent avec le rétablissement de la domination musulmane.

D'après leurs propres traditions, auxquelles il faut ajouter peu de créance, ils seraient originaires de la Seguiat El-Akra, lieu vénéré au Maroc. En réalité, les Akara sont des Berbères, mélangés d'un peu de sang arabe. Ils sont devenus nomades par nécessité, à cause de l'insécurité où ils étaient avant l'établissement du protectorat. Ils tendent aujourd'hui à reprendre leurs habitudes primitives et à se fixer sur leurs terrains de labour et de pacage.

Ils regardent Si Sahia comme leur ancêtre et honorent son tombeau. Ils se confinèrent d'abord sur les terres incultes qui forment l'embouchure de l'oued Fessi et eurent dans leur domaine les Bibans. Comme les Touaregs et les Touazin leur fermaient les plaines de l'ouest, et les Nouails, celles du nord, ils s'adonnèrent à la navigation et entreprirent des courses qui n'eurent pas toujours pour objectif le commerce et la pêche

A la suite de leurs relations avec Djerba et Zarzis, ils se chargèrent de la culture des jardins, que les exigences de la vie nomade ne permettaient pas aux Nouails de mettre en œuvre.

Mais, comme les Akara sont d'une nature extrêmement prolifique, tous ces moyens ne suffisant pas à occuper les bras de la tribu sans cesse grandissante, l'émigration commença. Une fraction de la famille fonda, à l'est de Tripoli, à Legaa, une nouvelle colonie aussi prospère que la souche dont elle est issue.

Mais les Berbères de la montagne cherchèrent bientôt à reprendre possession de leurs pâturages de la plaine, occupés par les Nouails, venus de la Tripolitaine Des conflits s'élevèrent. Les Ouerghemma, d'accord avec les Akara, refoulèrent les Nouails et se partagèrent leur territoire. De ce partage datent les jardins que les Touazin possèdent dans l'oasis de Zarzis laissée aux Akara.

La densité de la population augmentant sans cesse décida un courant d'émigration vers les contrées riches du Sahel et de la Medjerdah, où les Hache-Akara, devenus fort nombreux, se sont établis à demeure.

Les Akara sont aux trois quarts sédentaires. Ils cultivent les jardins font des plantations d'oliviers, se livrent à la pêche du poisson et des éponges et s'emploient avec leurs chameaux au transport du sel de la Sebka-el-Melka, pour le compte du fermier du monopole.

Les mariages se contractent surtout en été et sont accompagnés de détonations d'armes à feu, l'accessoire obligé de toutes les fêtes. Les divorces sont fréquents ; la polygamie rare, à cause de la pauvreté des indigènes ; mais il ne faut pas en conclure que la monogamie y soit en faveur. La dot subit de grandes variations. Elle atteint quatre cents réaux (cent francs) chez les Oued-Bou Ali, et descend à cent dix réaux (trente francs chez les Oued-Saïd.

Le territoire des Akara comprend la presqu'île, les Sebkas et les Bibans, enfin le littoral. Il n'y a pas de montagnes, sauf le djébel Ziane, élevé de soixante-cinq mètres, ni de cours d'eau important.

L'îlot riant, désigné sous le nom de Zarzis, abrite de nombreux ksours, qui n'ont en général qu'un rez-de-chaussée, sauf le ksar de Mouensa qui offre plusieurs étages.

Les Européens et les services publics sont installés au Ksar Ouled-Bou-Ali Quelques maisons, de belles rues, récemment construites, en ont modifié l'aspect. Les habitations, éparses çà et là, pêle-mêle, surtout au pied de l'escarpement formé par l'arrêt brusque du djébel Ziane, contrastent par leur blancheur avec le ton foncé des palmiers. La plage est ravissante ; c'est la partie la plus agréable de l'oasis. Mais l'eau douce y manque.

Les Akara ont le teint brun et le visage ovale, le nez épaté, les cheveux coupés sur le front et longs sur les oreilles (voir la gravure p. 355). Ils sont en général intelligents et actifs. Ils sont au nombre de quatre mille cent, dont seize cent soixante hommes adultes.

Zarzis compte en outre une demi compagnie du 4e bataillon d'Afrique, un peloton de spahis, un bureau de renseignement, en tout quarante-cinq Européens, Français, Maltais, Italiens et juifs.

Zarzis possède deux marchés permanents, fréquentés par les Akara, les Touazin et rarement par les Ouderna et les Ksours. Le port est excellent et offre, à peu de distance,

une profondeur de sept à huit mètres, permettant aux grands bâtiments de jeter l'ancre par les plus basses mers. La marée, presque nulle partout ailleurs dans la Méditerranée, s'élève ici à un mètre de hauteur. Il n'existe encore aucun travail d'aménagement, sauf une chaussée submergée, dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Il est à désirer que les Paquebots transatlantiques fassent escale à Zarzis. La ville naissante aurait de suite un commerce important. Les caravanes du sud abandonneraient la direction de Tripoli.

C'est de là qu'il convient aussi de faire partir le chemin de fer destiné à nous relier au lac Tchad. C'est le tracé le plus court et le plus direct. Le sol ne présente aucun obstacle. Les Touaregs affirment qu'on peut l'établir sans encombre jusqu'à Ghadamès et que le trajet permet de gagner cinq journées sur la route de Tripoli.

Puis je taire ma dernière étape dans la presqu'île de Méhabel sur le dos d'un cheval moins bon que Mustapha, plus difficile, mais vaillant? Je chevauche entre de grands troupeaux qui paissent dans les herbes. A droite et à gauche, j'aperçois la mer brillante et, devant moi, Djerba sort des flots, vêtue de son feuillage d'oliviers. Un berger arabe vient m'offrir trois œufs cuits, qu'il tire de la poche de son burnous. Je déjeûne de ce mets, sur la margelle du puits de Tmazen. Il me tarde d'arriver à l'île de Calypso! La solitude enfin commence à me peser. Me voilà au bout du continent, en face d'Ajim, dont je distingue le quai, les maisons, les oliviers et les palmiers. A droite, j'ai la mer de Bou-Grara, six fois plus grande que le lac de Bizerte. Elle est formée par une bande de terre appelée El Kantera, en mémoire du pont gigantesque par lequel les Romains l'avaient reliée à l'île. Près de moi, c'est le chenal d'Ajim, hérissé de falaises. Un courant violent pousse les flots du nord au sud. Les vagues sont assez fortes et empêchent la barque d'aborder. Je salue mon spahi, à qui je remets mon coursier et fais signe au marinier. Un Arabe saute à la mer et vient me présenter ses épaules.

« — Tu ne pourras me porter. Fais approcher la barque.

« — Tu vois que la mer est méchante. Je te mettrai dans la barque.

« — Non. Tu vas tomber et je te suivrai au fond de l'eau.

« — Je ne tombe pas. Je porte tout le monde. Laisse faire. »

Je me hisse sur l'échine du matelot. Il avance en trébuchant. Une lame plus forte surgit, le fait chanceler et piquer la tête en avant. Je n'ai rien pour me retenir et je fais en conséquence le plongeon au fond de l'onde amère, en souvenir probablement de celui de Télémaque.

Je me déshabille dans la barque et pendant que mes vêtements sèchent sur une vergue, je m'enveloppe de la couverture restée sur le dos de mon cheval, témoin attristé de ma mésaventure.

L'Arabe, avec sa chemise de vingt centimètres, est vite sec et il raconte, à ma barbe, aux matelots du quai le plongeon du roumi, en leur criant sans vergogne les détails de l'histoire avant que je sois débarqué.

On me mène chez Salem-Guerfalah, le capitaine du port, qui doit me fournir un mulet. Salem me complimente, me montre la carte de Boulanger, celle de Thiers et me demande la mienne. La population s'est assemblée devant sa boutique, et pendant que j'absorbe, sous les yeux du peuple, la légendaire tasse de café, je grelotte dans mes vêtements humides.

Je me plains du matelot qui ne s'est pas contenté de rire en son intérieur. Salem lui adjuge trois jours de prison, et le matelot ne rit plus. Mais je demande et j'obtiens sa grâce.

La mule n'arrive pas. Enfin, après deux heures d'attente, on m'amène une ânesse sur le dos de laquelle, modestement campé, je traverse l'île et franchis les vingt quatre kilomètres qui me séparent d'Houmt-Souks.

Djerba est un jardin perpétuel. Le sol est le même que sur le continent. Mais ici les Arabes n'ont pas détruit les arbres; les bras ne manquent pas, et la terre rend en fruits au centuple ce qu'elle reçoit en culture. Partout, hommes et femmes, sont occupés à la cueillette des olives. La campagne est couverte d'arbres, de céréales, de plantes et de fleurs, et les maisons blanches sont toujours dans un nid de verdure. C'est réjouissant. J'aperçois aussi des grottes en tunnel creusées dans le sol et qui servent de greniers pour la conservation des divers produits.

Houmt-Souks est d'un aspect gracieux. Une ceinture de luxuriante végétation, de jardins merveilleux, d'où s'élancent des palmiers et des oliviers romains, gros comme des chênes, une ville aux blanches coupoles, et plus loin l'horizon incommensurable de la mer, tel en est le tableau.

Je vais droit à l'église demander l'hospitalité au curé maltais, M. l'abbé Aquilina.

Les fidèles sont en prière et achèvent le mois de Marie. Les enfants des Sœurs chantent un cantique français avec un accent nasillard prononcé. Je ne peux retrouver le souvenir et l'image de la patrie sous une forme plus touchante. Depuis près de deux mois, je n'ai pas eu le bonheur d'assister à une assemblée religieuse. Des larmes coulent de mes yeux et accusent la profonde émotion de mon âme.

Un verre de lagmi me fait oublier l'humidité persistante de mes vêtements. Le soir, je visite la ville, le port et la forteresse espagnole, dont la curieuse histoire mériterait un chapitre.

Le lendemain, je débarque à Gabès, où M. Fournier me garde un beau slougui que je dois ramener en France.

Il me resterait à décrire les brillantes et jolies villes qui ornent la côte d'une véritable dentelle blanche sur un fond gris et vert. Mahârès, Sfax, Mahédia, Monastir, Sousse sont des séjours enchantés, pleins de fleurs, de verdure et de souvenirs. Les progrès de l'industrie, le bien-être de la civilisation s'y affirment rapidement, de concert avec le développement de la foi chrétienne et l'extension des écoles.

Sfax est la capitale du Sud, et son nouvel évêque, Mgr Polomeni, qui m'a fait avec son aimable vicaire un si cordial accueil, est certainement l'homme du monde le plus capable de rendre au siège épiscopal de Ruspe le premier rayon de son ancienne splendeur. Puisse-t-il user de son influence pour préserver de la destruction les quelques vestiges qui subsistent encore de l'antiquité chrétienne, comme le baptistère de Tafroura, que j'ai vu livré aux immondices de la populace!

Je rencontre dans les rues de la ville le cortège d'un

pèlerinage arabe, de retour d'une zaouia voisine et se rendant à la mosquée, étendards déployés, au son du tobol, de la derbouka et des cantiques. Dans un autre quartier, des juifs, aux costumes brillants, verts, jaunes, noirs et blancs, accompagnent un défunt au cimetière, en psalmodiant des psaumes.

Sousse est en pleine voie de prospérité. Sa population a doublé et déborde hors des remparts qui enserrent la cité et l'étreignent. On y trouve des Européens, issus de chrétiens rénégats, et dont la fortune opulente n'a pas racheté le vice originel. Mais on y rencontre aussi la vénérable Sœur Joseph, officier de la légion d'honneur.

Son pensionnat et ses écoles ne sont plus assez vastes pour suffire aux demandes. Malgré ses quatre-vingts ans, elle est toujours l'amie et la confidente de toutes les familles, qu'elles soient musulmanes juives ou chrétiennes. Elle est en Afrique depuis cinquante-deux ans et n'a pas peu contribué à l'honneur et à l'amour du nom français. Je lui devais cet hommage. Car nul ne représente et ne symbolise mieux l'influence que la France doit exercer sur les populations du Protectorat. Je suis heureux de clore mon récit par un dernier salut, adressé à l'héroïque et humble missionnaire de Dieu et de la patrie, qui porte dans un corps de femme le courage du soldat et le dévoûment de l'apôtre!

Conclusion

Je rapporte de mon voyage l'impression la plus favorable. La Tunisie est une conquête digne des armes et du génie de la France. Richement douée par la nature, elle a joué dans l'histoire un rôle glorieux. Mais le despotisme musulman l'a plongée dans une sorte de décrépitude physique et morale, dans une torpeur soporifique, où elle a perdu non seulement ses traditions religieuses et politiques, mais jusqu'à la conscience de son passé, de sa fortune et de sa destinée.

Sous le drapeau de la France, elle se réveille, apprend à se mieux connaître et prépare la résurrection de sa grandeur. Elle a d'immenses territoires à féconder, des richesses sans nombre à exploiter, des voies de communication à établir, des préjugés à détruire, des fléaux à combattre des écoles à créer, des lois à modifier. Elle redeviendra un grenier abondant et la terre préférée des séjours hivernaux!

Puissent les colons français affluer sur son territoire! Puisse le cardinal Lavigerie fournir assez de prêtres, blancs et noirs, pour suffire aux besoins religieux de la population catholique! Puisse la Tunisie, reconquise à l'Évangile, recevoir les bienfaits du cœur de Jésus, retrouver un reflet de l'ancienne splendeur de l'Église d'Afrique et donner au monde un nouveau Tertullien, un autre Cyprien, un second fils de Monique!

FIN

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Édition française.

J. H. de Laval, avec demande de prières. 50
M. L. Esnault, du diocèse de Chartres.......... 40
Anonyme de Nozelles, diocèse de Digne.......... 8
Une dame de la paroisse Saint-Jean (*Echo de Fourvière*). 20
Anonyme, en souvenir d'une défunte . 1013 80
V. R. M. C. . 500

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Fourcade, Pondichéry).

Anonyme de Château-Chinon, diocèse de Nevers, avec demande de prières. 8
H. G. de Clermont reconnaissance pour une grâce obtenue, demande de prières pour un examen. 20
Une famille alsacienne, diocèse de Strasbourg. 15 85

A Mgr Laouënan, pour la moitié d'une dot d'une jeune païenne.

Mlle L.. de Lyon 15

Pour les missions d'Annam ou du Tonkin qui donnent le plus d'espérances de conversions (à Mgr Gendreau).

X. Y. Z. d'Amiens, avec demande de prières. 300

Au R. P. Darras, pour la construction du sanctuaire de N.-D. de Lourdes à Chetput (Indes).

Une abonnée de Paris en actions de grâces pour une faveur obtenue 25

Pour Mgr Mutel, vicaire apostolique de la Corée.

M. l'abbé G... du diocèse de Lyon.......... 5

A Mgr Chatagnon, vicaire apostolique du Su-tchuen méridional.

Anonyme de Paris. 2

Pour les malheureux incendiés du Japon septentrional.

Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille. 500

Pour l'œuvre des catéchistes au Japon (M. Tulpin).

Mme de Mons Lyon 2
X. Y. Z. d'Amiens, avec demande de prières.......... 200

Pour le R. P. Vigroux, pour la léproserie de Gotemba.

M. l'abbé G.., du diocèse de Lyon 5

Au R. P. Corre, missionnaire à Kummamoto (Japon méridional).

M. le chanoine Liot, à Tours, avec demande de prières.. 20

Pour la mission des Deux-Guinées.

Anonyme de Lyon, demande de prières.......... 170

Pour la mission du Tanganika.

Anonyme de Lyon, avec demande de prières.......... 165

Pour la mission d'Abéokouta.

Anonyme de Lyon, avec demande de prières.......... 165

Pour la mission de Guinée (Afrique occidentale), pour le rachat et le baptême de trois enfants esclaves au-dessous de dix ans, sous les noms de Louis-Claude, Anne-Antoine et Etienne Victor (au P. Moraton).

Anonyme, Louis-Claude, Anne-Antoine et Etienne-Victor, du diocèse de Lyon. 500

Pour les missions d'Afrique (Mgr Le Roy, Deux-Guinées).

Anonyme de Lyon.......... 100

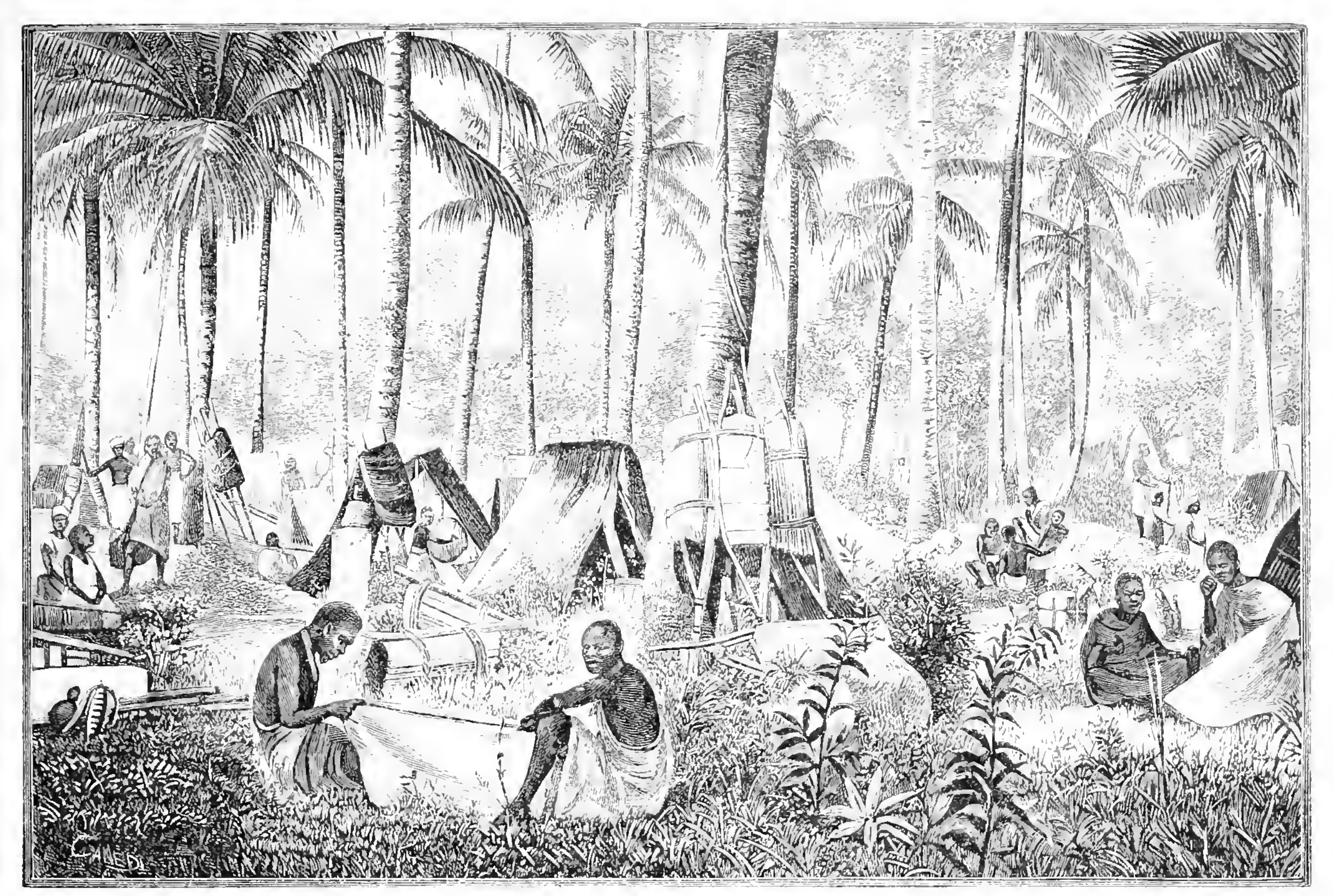
A Mgr Luck, évêque d'Auckland (Nouvelle Zélande).

M. Bernard, curé de Bullon, diocèse de Chartres.......... 5

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3.



ZANGUEBAR (*Afrique orientale*). — PORTEURS DE LA CARAVANE SOUS LES COCOTIERS DE LA MISSION DE BAGAMOYO ; d'après une photographie du R. P. LE ROY (Voir page 373).

CORRESPONDANCE

TONKIN OCCIDENTAL

Un dernier hommage à Mgr Puginier.

Le nouveau vicaire apostolique du Tonkin occidental, Mgr Gendreau, nous envoie le récit de la mort et des funérailles de Mgr Puginier. Nous nous empressons de reproduire ces lignes touchantes, hommage filial rendu à la mémoire du vénéré défunt par son plus fidèle collaborateur, par l'héritier de son choix, si digne à tous égards de recueillir la succession du grand évêque.

LETTRE DE MGR GENDREAU, VICAIRE APOSTOLIQUE.

Hà-Nôi, 25 mai 1892.

Vos lecteurs connaissent déjà la terrible épreuve qui vient de frapper notre mission. Il y a juste un mois aujourd'hui, dans la chambre même où je vous trace ces lignes, Mgr Puginier s'endormait dans le Seigneur, nous léguant les plus beaux exemples de vertu.

Cette mort a excité des regrets universels, car le nom du vénéré défunt était connu au loin et ses éminentes qualités lui avaient gagné l'estime et l'admiration de tous. Pour nous, c'est une perte irréparable et d'autant plus cruelle qu'elle nous a surpris presque à l'improviste.

Malgré trente-quatre ans passés sous le climat brûlant de l'Extrême-Orient, malgré les fatigues d'un travail quotidien vraiment écrasant, nous espérions garder longtemps encore notre vénéré et bien-aimé pasteur. Nous nous apprêtions même déjà à fêter son jubilé épiscopal qui arrivait l'an prochain ; nous avions commencé les démarches nécessaires, afin de solenniser le mieux possible ce grand jour. Le divin Maître en avait décidé autrement.

Dans le courant de mars, Mgr Puginier eut une attaque d'influenza qui nous inquiéta sérieusement pendant quelques jours. Mais, grâce aux soins éclairés et dévoués de l'excellent docteur Ganzien, médecin de la marine, tout danger parut écarté et il ne resta plus qu'une extrême fatigue provenant de la faiblesse et de l'anémie.

1 Une regrettable erreur typographique a attribué à notre numéro du 15 juillet une pagination complètement fausse ; au lieu des folios 343 à 354, les pages portent les chiffres 353 à 364. Nos lecteurs auront d'eux-mêmes rectifié cette erreur, qui n'aura d'importance qu'au moment du classement des feuilles pour le brochage ou la reliure. Qu'ils veuillent donc bien se souvenir que les folios 345 à 352 manqueront dans la pagination du volume.

Le soir du Vendredi-Saint, me trouvant auprès de lui :

« — Monseigneur, lui dis-je, je reçois les lettres les plus touchantes des confrères demandant de vos nouvelles et me chargeant de vous exprimer les sentiments de respect et d'amour dont leurs cœurs sont remplis. »

« — Répondez, me dit-il, que je les remercie tous ; je ne puis guère prier dans l'état où je me trouve, mais je m'unis d'intention à tous ceux qui font le bien, et j'offre mes souffrances au bon Dieu pour les confrères et toute la mission, en particulier pour les nouveaux chrétiens et le district du Laos. »

Le médecin ne constatant aucune amélioration, je crus de mon devoir d'adresser, le jour de Pâques, une circulaire pour demander des prières publiques. Les vénérés vicaires apostoliques des missions voisines, qui partageaient nos inquiétudes, voulurent bien s'associer à nos instances auprès de Dieu et ordonnèrent des prières pour obtenir la prolongation d'une vie si précieuse.

Mais la maladie continua son travail débilitant et le dimanche de Quasimodo, la fièvre éclata subitement avec une violence extraordinaire. Les médecins reconnurent que l'état était alarmant, car on remarquait des indices de la décomposition du sang.

Je dus donc prendre mon cœur à deux mains et annoncer à notre bien-aimé Père que le bon Dieu semblait vouloir le rappeler à lui. Comme il ne ressentait à peu près aucune souffrance, mes paroles l'étonnèrent. Je dus insister et lui dire clairement que les médecins désespéraient.

« Pourquoi ne me l'avoir pas dit plus tôt ? reprit-il alors d'une voix tranquille qui me remua jusqu'au fond de l'âme. Ces messieurs croient que nous sommes comme les gens du monde ; ils devraient pourtant savoir que nous n'avons pas peur de la mort. »

Ce fut tout ; aucune émotion ne parut sur son visage et il prépara sa confession.

Dans la soirée, je lui portai le saint viatique qu'il reçut avec une grande piété ; ne pouvant se tenir debout, il voulut qu'on l'assît sur son lit et qu'on le revêtît de la mosette et de l'étole. Il tint à ce qu'un confrère lût la profession de foi indiquée par le cérémonial des évêques.

Pendant la nuit suivante que je passai presque tout entière à son chevet, il parla très peu et seulement quand on l'interrogeait. Je lui présentais de temps en temps le crucifix qu'il baisait dévotement, voulant lui-même le tenir dans ses mains tremblantes.

Le matin du 25 avril, je lui proposai de recevoir l'Extrême-Onction. Il parut réfléchir et répondit :

« Oui, c'est le moment ! »

Déjà ses yeux s'obscurcissaient et lorsqu'ensuite je le priai de nous bénir et de bénir toute la mission, il fit des efforts pour reconnaître les personnes qui venaient s'agenouiller devant lui ; mais il gardait encore sa lucidité d'esprit et soulevait sa main, afin de nous présenter son anneau à baiser.

Vers huit heures et demie, tout était fini, et je devais adresser à mes confrères une lettre conçue dans ces termes :

« Le Bon Dieu n'a pas daigné se laisser toucher par nos supplications : notre mission est en deuil et nous sommes orphelins. »

Dieu seul sait ce que j'ai ressenti quand ce coup de foudre nous a frappés.

D'ailleurs, la douleur que j'ai éprouvée, tous mes confrères et tous nos chrétiens l'ont éprouvée pareillement. Je n'en veux citer pour preuve que les gémissements qui ont éclaté partout en apprenant la triste nouvelle, ainsi que les témoignages de sympathie qui ont honoré les obsèques de Monseigneur.

Spectacle jusqu'alors inconnu à Ha-Noï, on a vu toute une foule, suivant en sanglotant le cercueil de son chef vénéré et s'obstinant à demeurer sur la rive du fleuve malgré la pluie, jusqu'à ce que la chaloupe, qui emportait à Ke-Sô les précieux restes, eût disparu aux regards. Pendant la traversée, lorsque nous passions devant un village catholique, les habitants, en grand deuil, se tenaient sur la berge pour saluer une dernière fois celui qui avait été leur protecteur et leur père pendant près de vingt-cinq ans.

A notre arrivée à Ké-Sô, où le vénéré défunt avait depuis longtemps désigné son tombeau dans la cathédrale construite par lui-même, un immense cri de douleur s'éleva du milieu de la population groupée tout entière sur le bord du fleuve. Ces regrets si émouvants étaient sincères et venaient vraiment du cœur ; pendant longtemps, sinon toujours, notre pauvre mission se ressentira de la cruelle perte que nous venons de faire.

Nos chrétiens ne se contentent pas de pleurer leur Père, ils prient pour lui, et malgré leur pauvreté, ils font célébrer à son intention des messes et des services solennels, qui se chiffrent déjà par centaines.

Je suis convaincu que ces prières et ces suffrages sont inutiles au vénéré défunt, parce que sa vie a été si pure, si belle, si remplie de bonnes œuvres, qu'il goûte certainement déjà le bonheur des élus ; mais ces supplications toucheront le cœur de Dieu et nous obtiendront dans cette terrible épreuve la protection et l'assistance dont nous avons un si pressant besoin.

Je sais avec quelle généreuse munificence les *Missions Catholiques* sont souvent venues à notre secours dans nos malheurs : c'est pour vous exprimer notre gratitude que je vous écris cette lettre. Mon but en vous l'adressant est d'obtenir le secours de vos prières et de celles de vos pieux lecteurs en faveur de notre malheureuse mission et spécialement en faveur de celui qui doit, hélas ! continuer désormais l'œuvre de Mgr Puginier.

CHEN-SI SEPTENTRIONAL (Chine).

La famine.

Le vénérable évêque du Chen-si septentrional, dans une lettre adressée à MM. les Directeurs de la Propagation de la Foi, fait un exposé de l'état actuel de son vicariat que le fléau de la famine vient de frapper.

La province du Chen-si est une des plus grandes de la Chine. On évalue sa superficie à cent quatre-vingt-quinze mille kilomètres carrés, et sa population à huit millions trois cent mille âmes, ce qui donne quarante-trois habitants par kilomètre carré. La production principale est le blé : le peuple se nourrit également de maïs et de petit millet, c'est, du reste, la récolte la plus importante pour les pauvres. En ce moment-ci, cette belle province est desséchée par le soleil, et rien ne fait prévoir une pluie prochaine. Les malheureux sont déjà nombreux, et, si les aumônes tardent, le nombre des victimes sera très considérable.

On ne saurait se faire une idée de la famine dans ces pays ; c'est un spectacle à fendre le cœur. Lors de la dernière disette, il y a seize ans, les habitants, dépourvus de tout, en étaient arrivés à se nourrir de l'écorce des arbres ; plusieurs, comme dans la partie ouest, se virent contraints de moudre des pierres tendres dont ils mélangeaient la poudre avec un peu de farine pour faire du pain. Cette alimentation amenait presque toujours la mort à bref délai. Inutile de parler des scènes sauvages, où des affamés dévorèrent la chair des cadavres abandonnés sur les routes.

Cette pauvre province sera-t-elle encore le théâtre de semblables scènes ? Hélas ! nul ne peut prévoir les conséquences d'une telle calamité ; mais nous espérons que l'appel adressé par le vénérable vicaire apostolique aux catholiques d'Europe sera entendu, et que les secours arriveront assez nombreux pour permettre de pourvoir à de telles nécessités.

Il y a déjà trois ans, dans la partie sud-est, les chrétiens furent éprouvés par une petite famine ; mais il fut facile de secourir les infortunés. Quelque temps après, de fortes pluies occasionnaient des inondations dans le sud-ouest. Ces malheurs n'atteignaient que certaines parties du vicariat. En ce moment, toute la province confiée à Mgr Pagnucci est visitée par le fléau. Ces belles plaines qui, au moment de la moisson, offrent ordinairement un magnifique coup d'œil, ne sont plus qu'un désert immense. On comprend combien est critique la position de tant d'habitants, pauvres pour la plupart. Ils vont errant çà et là dans le but de trouver un soulagement à la faim qui les dévore ; les mères, ne pouvant plus allaiter leurs enfants à la mamelle, les abandonnent sur le chemin, et parfois elles les vendent afin de se procurer un peu de farine ou de millet.

Lors de la grande famine dont nous parlions plus haut, tous les jours, sous les murs de la résidence de Tun-iuen-fang, des affamés, sans distinction de religion, poussaient des cris déchirants, priant, suppliant le *tchoù-kiao* (évêque) de leur sauver la vie ; le vénérable évêque, dont le cœur était navré de tant d'infortunes, distribuait dans la mesure de ses moyens quelques secours à ces malheureux.

Les mêmes scènes commencent déjà à se reproduire, et les ressources dont dispose la mission sont bien limitées. Que faire ? Renvoyer cette foule est chose impossible, la charité de la mission catholique est trop connue. Il ne reste plus au pasteur qu'à partager avec ses ouailles le peu qu'il a ; c'est ce que fait le vénérable pontife, espérant que la France catholique, qui revendique, à juste titre, la protection des missions, lui viendra en aide.

Depuis quelques années, la province du Chan-tong est éprouvée par les débordements du fleuve Jaune. Plusieurs familles, réduites à la misère par ces crues annuelles, ont émigré et se sont réfugiées dans le Chen-si. Ces nouveaux habitants, parlant un dialecte différent, ne jouissent pas d'un grand crédit dans les villages qu'ils viennent habiter. Ils se trouvent réduits à une misère extrême, et ne pouvant faire appel à une main amie, ils se réunissent par bandes, dans l'espoir de prendre par force ce qu'ils ne pourront pas obtenir de la charité. Ils vont de village en village semant partout la terreur.

Les récoltes des années précédentes ayant été assez bonnes, le blé assurément ne fait pas défaut ; mais il est en dépôt chez les riches ; or ceux-ci ne le vendent qu'à un prix très élevé ; par conséquent, il est absolument impossible aux pauvres de s'en procurer.

Les autorités civiles font leurs efforts pour secourir les misérables, mais elles le font avec parcimonie.

Nous n'hésitons pas à croire que les âmes généreuses contribueront dans la mesure du possible, à soulager tant d'infortunés, se souvenant de la parole de nos saints livres : « Donnez et il vous sera donné. »

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Dans le Consistoire du 11 juillet, Sa Sainteté le Pape Léon XIII a préconisé un grand nombre d'évêques. Voici les nominations intéressant les missions :

Mgr Melchisedechian, évêque démissionnaire d'Erzeroum, a été préconisé archevêque titulaire de Tingi ; Mgr Herbert Vaughan a été promu du siége cathédral de Salford à l'Église métropolitaine de Westminster ; Mgr Joseph Zaffino a été transféré du siége archiépiscopal de Naxos à l'Église métropolitaine d'Athènes ; Mgr Enée Mac-Donald a été promu du siége cathédral d'Argyll et des Iles à l'Église métropolitaine de Saint-André et Edimbourg ; Mgr Emmanuel Alphonse Van den Boch a été promu du siége cathédral de Lahore à l'Eglise métropolitaine d'Agra ; Mgr Zaleski, délégat apostolique aux Indes orientales, a été

nommé archevêque titulaire de Thèbes ; M. Jean Bilsborrow, chanoine de Liverpool, a été nommé évêque de Salford ; le R. P. Alexandre Le Roy, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, député vicaire apostolique du Gabon (Afrique), a été nommé évêque titulaire d'Alinda ; le R. P. Rogatien-Joseph Martin, de la Société des Sacrés-Cœurs de Picpus, député vicaire apostolique des îles Marquises, a été nommé évêque titulaire d'Uranopolis ; le R. P. Gulstan-François Ropert, de la même Société des Sacrés-Cœurs, député vicaire apostolique des îles Sandwich, a été nommé évêque titulaire de Panopolis ; M. Jean Conmy, vicaire général de Killala (Irlande), et député coadjuteur avec future succession de l'évêque diocésain, a été nommé évêque titulaire de Germanicopolis ; Mgr Jean-Joseph Tournier, archidiacre de Carthage, a été nommé évêque titulaire d'Hippo-Zaritos ; Mgr Etienne-Jules Gazaniol, archidiacre de Tunis, a été nommé évêque titulaire de Tuburbo ; Mgr Spiridion di Polomeni, archidiacre de Sfax, a été nommé évêque titulaire de Ruspe ; Mgr Jean-Baptiste Fallize, nommé au vicariat apostolique de Norwège nouvellement érigé par Sa Sainteté, a été nommé évêque titulaire d'Elusa ; Mgr Van Euch, nommé au vicariat apostolique de Danemark, récemment érigé par Sa Sainteté, a été nommé évêque titulaire d'Anastasiopolis ; le R. P. Antonin Fantosati, des Mineurs Réformés, député vicaire apostolique du Hounan méridional (Chine), a été nommé évêque titulaire d'Adra ; Mgr Michel-François Howley, nommé au vicariat apostolique de Saint-Georges de Terre-Neuve, récemment érigé par Sa Sainteté, a été nommé évêque titulaire d'Amastri ; M. Jean Michaud, député coadjuteur avec future succession de Mgr Louis de Goesbriand, évêque de Burlington (Etats-Unis), a été nommé évêque titulaire de Modra.

A la fin du Consistoire, le sacré pallium a été demandé pour les Églises métropolitaines de Westminster, d'Athènes, de Saint-André et Edimbourg et d'Agra.

Angleterre. — Dans un journal très hostile à la religion catholique, l'*Indépendance*, nous recueillons les aveux suivants :

« L'*Indépendance* a plus d'une fois fait remarquer que le mouvement qui, sous le nom de ritualisme, tend à faire rétablir dans les rites anglicans les formes extérieures du catholicisme romain, ramène tout doucement l'Église officielle anglaise au catholicisme.

« Cette appréciation paraît trouver sa confirmation dans une statistique accusant des conversions, chaque jour plus nombreuses, des protestants anglais au catholicisme romain. Parmi les derniers convertis, on cite M. George Ussher, descendant de l'ancien primat protestant d'Irlande ; l'écrivain George Parsons Lanthrop et sa femme, qui est une fille de Nathaniel Hawthorne ; l'honorable Edward Horatio Nelson, descendant du vainqueur de Trafalgar, que ses deux frères avaient, du reste, précédé dans la même voie ; le vicomte Saint-Cyres, fils aîné de feu le comte Iddesleigh (l'ancien ministre conservateur, mieux connu sous le nom de sir Stafford Northcote) ; le Révérend Thomas Cato, pasteur anglican, etc.

« La statistique dont je parle, et qui cause un vif émoi dans le haut clergé de l'Eglise anglicane, atteste que, depuis deux ou trois ans, le nombre des conversions dans les quinze diocèses catholiques de l'Angleterre varie entre sept cents et mille par an. *Chiffre effrayant!* »

Non ; ce chiffre est au contraire *fort consolant.*

Nous lisons dans un autre journal :

« On annonce que prochainement le nouvel archevêque de Westminster, Mgr Vaughan, procédera à la confirmation de plusieurs néophytes de distinction.

« Parmi ces néophytes, on cite la femme de M. Labouchère, le fameux député radical anglais ; la fille de lord Howe, lady Edith Howe ; lady Somers, baronne Sherborne, miss Henriette Hodson, et un certain nombre de dames de la meilleure société anglaise.

« On annonce en outre qu'un bon nombre de *gentlemen* appartenant à d'excellentes familles se préparent, après leur conversion, à entrer dans la prêtrise. Parmi eux il n'y aurait pas moins de sept ministres de l'Eglise anglicane. »

Syrie. — Le supérieur du collège patriarcal grec catholique de Beyrouth, M. Ignace Homsy, nous écrivait dernièrement :

« Le choléra qui a sévi dans cette contrée, a mis notre collège dans une situation très critique et presque compromis son existence. D'autre part, des sectes dissidentes envahissent la ville au moyen d'écoles pour les deux sexes et de Sociétés bibliques. L'or de la Grande Bretagne dispose les parents à autoriser l'entrée de leurs enfants dans des écoles protestantes ; les Américains aussi ont ouvert un collège protestant très considérable, et auquel est annexée une école de médecine. Nous n'avons pas, il s'en faut de beaucoup, les mêmes moyens d'actions; nous n'avons pas de propriétés, pas de revenus. Nous tâchons, en faisant le moins de dépenses possible, de nous maintenir avec la modique rétribution que nous prenons à nos élèves ; mais le choléra a diminué notablement leur nombre, sans que nous puissions pour cela diminuer le nombre des professeurs. Il y a le même personnel à entretenir et cela avec des émoluments beaucoup moins considérables. Nous vous supplions de venir à notre secours.

« Nous recevrions encore avec reconnaissance des ornements d'église en rapport avec notre rit grec, des vases sacrés et aussi des honoraires de messes, car toute notre communauté de prêtres n'a d'autres ressources que leurs intentions de messes. . »

— M. l'abbé Aloufe, directeur général des écoles grecques catholiques et françaises du diocèse de Zalhé et de la Bekaa (Cœlésyrie), a été nommé, le 14 juillet, officier d'Académie pour services rendus à la France par son *Histoire de France* en trois volumes, premier ouvrage de ce genre qui ait été composé et publié en arabe.

Perse — Mgr Montéty, Lazariste, délégué apostolique de Perse, nous écrit d'Ispahan (Djoulfa) :

« J'ai entrepris une laborieuse tournée pastorale, nécessaire pour me mettre au courant de l'état et des besoins des diverses missions de Perse. Je vous écris d'Ispahan ; vous connaissez cette mission confiée aux prêtres du patriarcat arménien catholique. Il y a ici un bien immense à faire, et j'ai prié la supérieure des Sœurs de la rue du Bac, de fonder une maison de Filles de la Charité à Djoulfa.

« Il nous faudrait en même temps des missionnaires pour diriger les écoles de garçons et pour s'occuper des Arméniens qui habitent les villages situés non loin de la ville. Mais pour cette nouvelle combinaison, je devrai m'entendre avec Mgr Azarian.

« A Téhéran, les œuvres des missionnaires et des Sœurs marchent très bien et ont été pour moi un sujet de grande consolation. Celles de Khosrova et d'Ourmiah prennent tous les jours une extension nouvelle. Dès mon retour à Ourmiah, nous ouvrirons la petite imprimerie chaldéenne et nous publierons une Revue religieuse capable de répondre aux attaques incessantes des protestants.

« Je vais reprendre demain mon bâton de pèlerin pour visiter les chrétiens de Kirmanchah et de Sinah. Là aussi on me demandera des missionnaires, des Sœurs surtout, et je serai obligé de leur dire : « Attendez et prenez patience. »

« Je compte plus que jamais sur la Providence pour relever cette mission qui serait partout florissante si elle possédait de nombreux ouvriers et plus de ressources. J'oubliais de vous parler de Tauris. Il est question depuis plus de quinze ans d'envoyer des confrères dans cette grande ville. Mgr Thomas avait déjà acheté là une maison ; mais je n'ai pas de missionnaires disponibles pour cette nouvelle station. »

Egypte. — Le 18 mai, M. Biard d'Aunet, consul de France à Alexandrie, partait pour Samanoud, où il allait présider, le lendemain, l'inauguration de l'orphelinat agricole Saint-Paul, des RR. PP. des Missions Africaines de Lyon.

Ce jour-là, en effet, eut lieu au village de Mit-el-Nassarah, près Samanoud, la bénédiction solennelle de la chapelle de l'orphelinat par le T. R. P. Duret, des Missions Africaines, préfet apostolique du Delta égyptien.

Les supérieurs des stations des Missions Africaines de Tantah, Zagazig, Zifteh et Mehallet, ainsi que des représentants des

différentes congrégations établies en Egypte, assistaient à cette belle fête. Pendant la messe, la chapelle était comble. Un grand nombre de spectateurs musulmans se tenaient dans l'embrasure des portes et dans les corridors.

L'orphelinat agricole de Mit-el-Nassarah fait partie des œuvres fondées en Egypte par la Société des Missions Africaines de Lyon, et c'est le P. Willinger qui en est le directeur. L'établissement est situé au nord du village, à cinq cents mètres des premières maisons ; il possède une machine à vapeur pour l'irrigation, des bâtiments de ferme, et une vaste maison pouvant donner asile à une centaine d'orphelins catholiques.

Tripoli de Barbarie (*Afrique septentrionale*). — Le R. P. Charles dal Borgo à Giovi, préfet apostolique de Tripoli, nous écrit :

« Depuis trois ans, nous travaillons à la construction d'une nouvelle église devenue nécessaire, l'ancienne pouvant à peine contenir la cinquième partie de la population catholique. Il nous reste encore à faire la moitié de l'édifice : mais le manque de ressources nous oblige à suspendre les travaux si la Providence ne vient à notre secours. »

Congo belge. — Un bateau à vapeur destiné aux missionnaires belges du Congo, et dû à la générosité d'une noble bienfaitrice, a pris la mer dernièrement après la bénédiction donnée par Son Em. le Cardinal-Archevêque de Malines. Ce bateau, appelé *Notre-Dame du Perpétuel-Secours*, desservira les différentes stations des missions situées sur les rives du Congo et du Kassaï Il a été construit avec tout le confort de l'art moderne; une cabine, installée sur le pont, renferme un autel de bois d'acajou. La longueur du bâtiment est de quinze mètres ; la largeur est de trois mètres cinquante ; il a une force de cinquante deux chevaux et une vitesse de dix-huit kilomètres à l'heure dans les eaux calmes.

Haïti — Sur la demande de M. Flesch, notre ministre en Haïti, le gouvernement français vient de conférer les palmes d'officier d'Académie au Frère Hermias, des écoles chrétiennes, directeur principal des établissements de sa Congrégation dans ce pays. Les insignes ont été remis au nouvel officier par le chargé d'affaires, M. le baron d'Avril.

AU KILIMA-NDJARO

(*Afrique orientale*)

PAR

le **R. P. Alexandre LE ROY**, de la Congrégation du St Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire apostolique.

On a vu plus haut, p. 368, dans la liste des préconisations épiscopales du consistoire du 11 juillet, la nomination à l'Église titulaire d'Alinda du missionnaire éminent à qui nous devons l'étude dont nous commençons la publication. Nos lecteurs savaient déjà que le Saint-Siège avait jeté les yeux sur le R. P. Le Roy pour lui confier le gouvernement de l'importante mission du Gabon. Cette superbe relation est donc la dernière que sa plume consacre au Zanguebar. Mais nous sommes assuré que, dans la contrée nouvelle où la Providence lui réserve de grands devoirs à remplir, l'illustre prélat n'oubliera pas ses fidèles lecteurs des *Missions catholiques*, qui l'ont suivi avec tant de respectueux intérêt dans chaque étape de son apostolique carrière, des Indes au Zanguebar, et dont la vénération grandissant avec son caractère, l'accompagnera sur les bords de l'Ogooué.

Les pages suivantes contiennent la relation d'un voyage au Kilima-Ndjaro (Afrique Orientale), voyage entrepris dans le but d'étudier des pays inconnus et d'y fonder des centres nouveaux d'évangélisation. Elles appartiennent de droit aux lecteurs ordinaires des *Missions catholiques* auxquels elles ont été promises et dont les sympathies touchantes, les apostoliques prières et les secours généreux soutiennent constamment les enfants de l'Église catholique, leurs frères, aux postes avancés.

Ecrites au milieu des travaux d'une fondation nouvelle à Mombassa, d'un voyage sur mer de Zanzibar à Marseille et de préoccupations imprévues, survenues en France, elles ont pris un développement que l'auteur ne soupçonnait pas et qu'il regrette. On peut au reste en faire deux parts : la première conduira le lecteur de Zanzibar au Kilima-Ndjaro, la seconde le ramènera du Kilima-Ndjaro, à Zanzibar. Puissent-elles sous cette forme l'intéresser un peu, l'édifier quelquefois, l'ennuyer rarement, en inspirant à nos amis une prière de plus, un autre sacrifice, un nouveau dévouement à la cause sacrée de l'apostolat lointain !

A. L. R.

PREMIÈRE PARTIE.

AU KILIMA-NDJARO

I — Le Kilima-Ndjaro.

Etymologie. — Découverte. — Exploration. — Son intérêt scientifique, politique et religieux. — En route ! (1)

Les Arabes et les Swahilis de la côte orientale d'Afrique, suivis par les voyageurs et les géographes d'Europe, désignent sous le nom de *Kilima-Ndjaro* un massif isolé, d'origine volcanique, situé un peu au dessous du 3e latitude sud de l Equateur et à environ deux cent quatre-vingts kilomètres de la côte, en ligne droite.

Longtemps on s'est demandé et l'on se demande encore la signification de ces deux mots, ou plutôt du dernier de ces mots, car le premier, *Kilima*, veut dire clairement « montagne » en Swahili et en plusieurs des langues de l'Intérieur; mais l'autre, *Ndaro* ou *Ndjaro*, ne paraissait connu de personne. Afin cependant de ne point rester à court — et, pour un mot, c'eût été dommage — les voyageurs officiels lui ont trouvé tout de suite un sens.

Voici d'abord la version de M. Joseph Thomson, qui a passé là en 1883 :

« Le nom de Kilima-Ndjaro signifie, dit on généralement, « Montagne de la grandeur » ; il me semble que ce serait plutôt « Montagne blanche », le terme *Ndjaro* ayant été jadis employé pour indiquer la blancheur. Cette acception a vieilli sur la côte ; mais on la retrouve encore chez quelques tribus de l'intérieur (1). »

De fait, sur la côte, cette expression a tellement vieilli

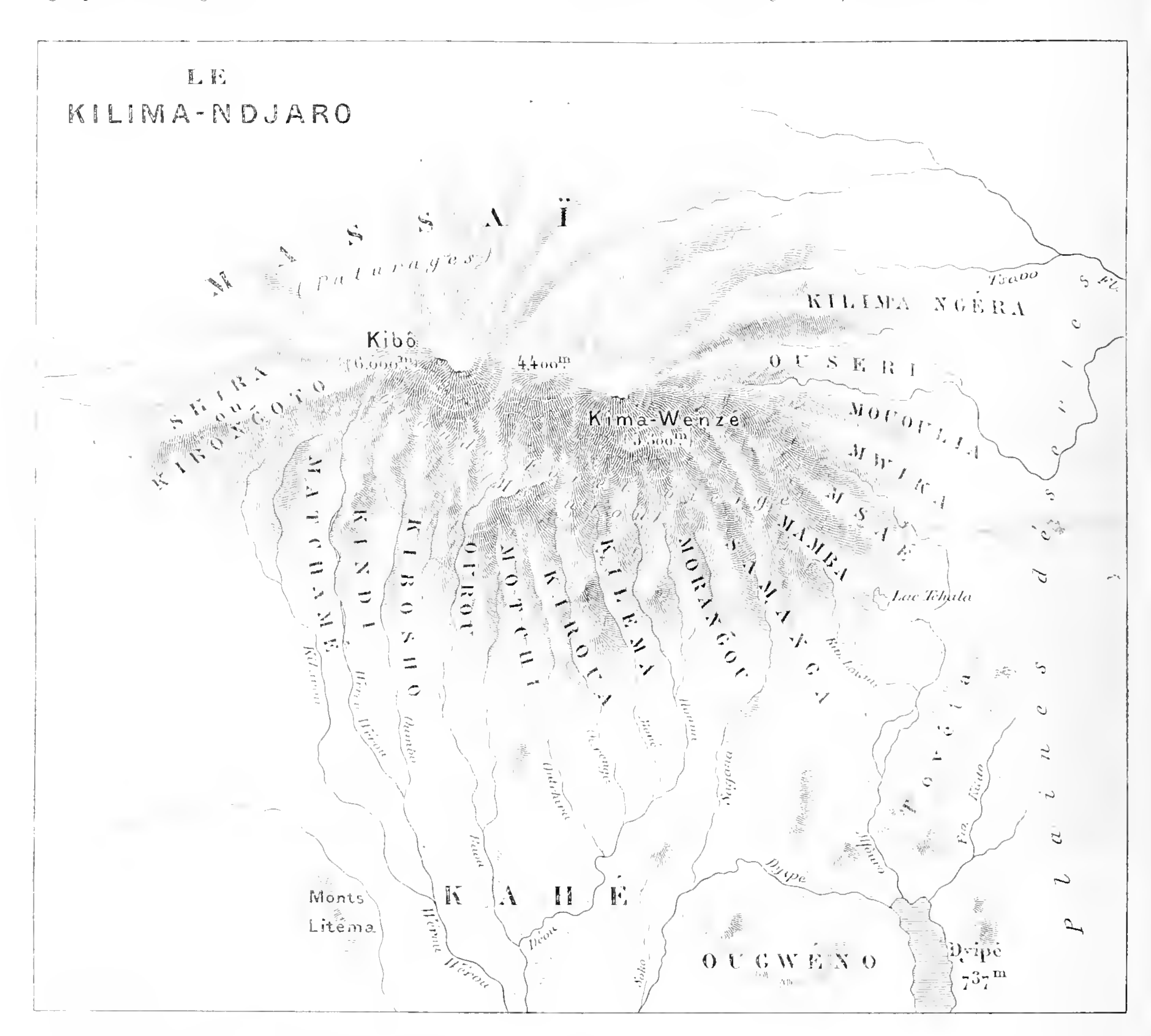
(1) Joseph Thomson : *Au pays des Massaï* (trad. franç.) Hachette.

que nul, parmi les barbes les plus vénérables, ne se la rappelle plus ; et quant aux tribus lointaines qui la connaîtraient encore, en bonne franchise, M. J. Thomson serait bien embarrassé de les indiquer.

M. H.-H. Johnston dit à son tour, en 1886 : « Ce mot vient de *Kilima*, « montagne », et *Njaro*, nom d'un démon qu'on suppose être la cause du froid. » (1)

C'est ce qu'on appelle, *sauf révérence*, faire de l'étymologie par auto-suggestion.

En réalité, l'expression *Kilima-Ndjaro* est parfaitement inconnue aux indigènes dits *Wa-tchaga* ou *Tchagas* (1), qui habitent le massif. Chez eux, la montagne n'a pas de nom général qui en désigne l'ensemble. Chaque zône habitée porte un nom particulier ; la grande forêt circulaire s'appelle *Msutu* « bois sombre » ; le sommet le plus élevé porte le nom de *Kibô* « le Blanc », et l'autre celui de *Kima-Wenzè* « le Mont camarade (?). » De leur côté les *Massaïs* disent : « *Ol Doinyo oibor*, le Mont-Blanc. »



Quant à ce fameux *Ndjaro*, que Thomson prend pour une chose blanche et Johnston pour un démon, nous nous proposions de faire là-haut une enquête sérieuse à son sujet, lorsque, à *Toréta*, nous promenant un jour avec des enfants du pays, l'un d'eux nous demanda si nous devions rester longtemps au *Kilima-Ngaro*...

— « Comment dis-tu : *Kilima-Ngaro* ?

— Oui.

— Mais qu'est-ce que cela *Ngaro* ?

— *Ngaro*, *Ngaré*, dans le langage des Massaïs et même dans le nôtre, c'est de l'eau. Et on appelle cette grande montagne, là-bas, la « Montagne de l'eau », parce c'est de là que sortent toutes les rivières d'ici et de partout. » .

(1) H.-H. Johnston, *The Kilima-Njaro Expedition*, Kegan Paul London

(1) En réalité *N-tchaga*, *Watchaga* signifie « *Un Tchaga*, des *Tchagas*. »

Nous avons conclu de là que la signification vraie était trouvée. A Tovéta, placé pour ainsi dire au pied de la célèbre montagne, les trafiquants de la Côte auront entendu *Kilima-Nyaro* et répété, avec une légère altération, *Kilima-Ndjaro* à *Mombassa* et *Kilima-Nyaro* à *Pangani*. De leur côté, les Anglais écrivent *Njaro*, donnant à *j* la valeur de *dj*; et les Allemands, pour ne point s'exposer à prononcer *Nyaro*, sont obligés d'orthographier *Ndscharo*.

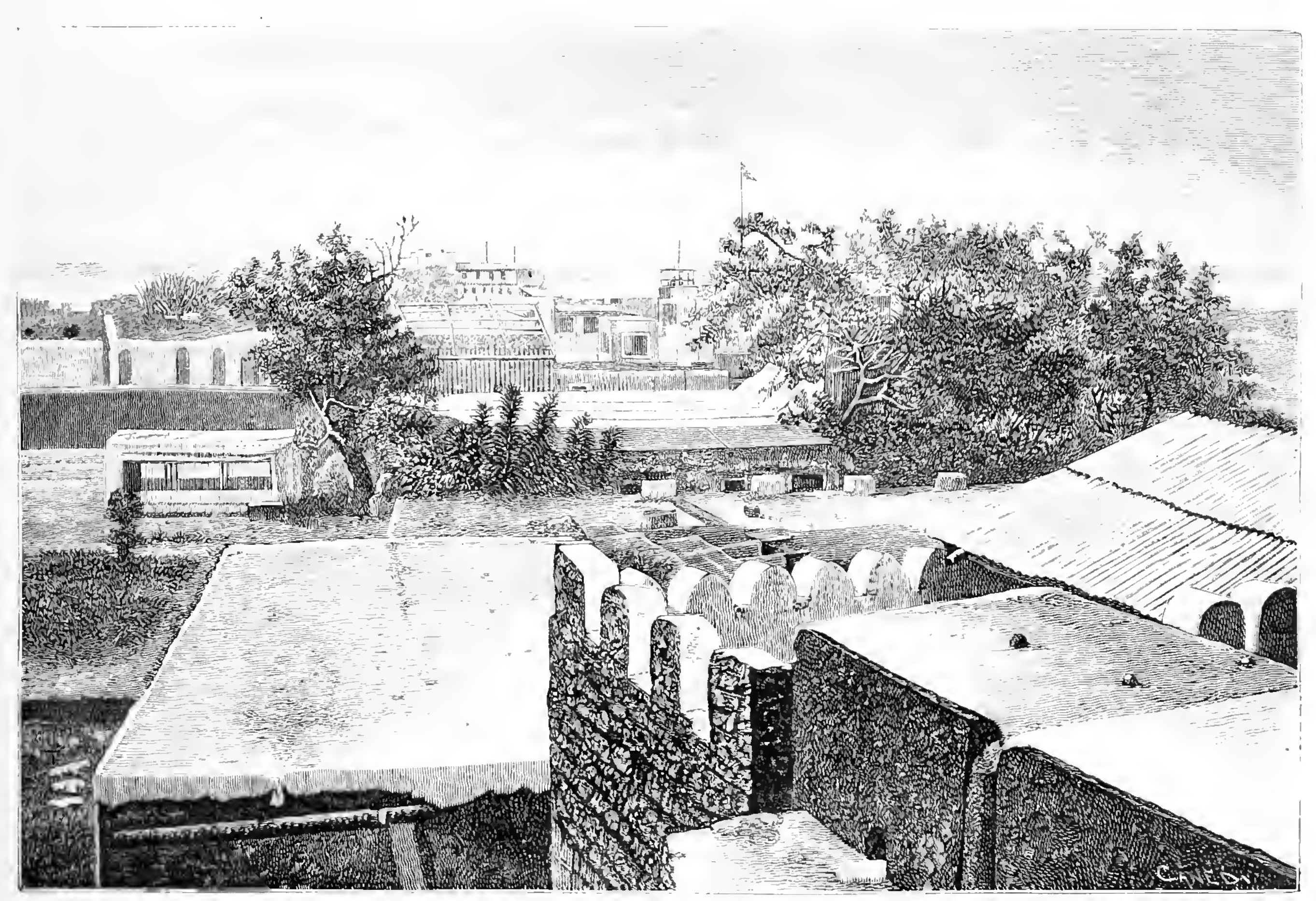
A notre avis, ceux des géographes français qui voudront conserver la vraie prononciation de la Côte, feront bien de ne pas les suivre.

.·.

Les Portugais, établis à Mombassa dès 1507, paraissent avoir soupçonné l'existence de ce massif, et H.-H. Johnston cite un navigateur de cette époque, Enciso, qui écrit :

« A l'ouest du port de Mombaça, se trouve le Mont Olympe « de l'Ethiopie, qui est très haut, et au-delà s'élèvent les « monts de la Lune où sont les sources du Nil. Dans toute « cette contrée, il y a quantité d'or et d'animaux féroces. » La population mange des sauterelles. »

Il y a beaucoup de vrai dans ce petit texte d'un vieux marin. Jusqu'à présent sans doute personne encore n'a vu sortir de ces pays « quantité d'or » ; mais par ailleurs, si le Kilima-Njaro est l'Olympe, il est exact que dans la même



ZANZIBAR (*Afrique orientale*). — VUE PRISE SUR LES TERRASSES; d'après une photographie du R. P. LE ROY, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar (Voir page 373).

direction occidentale, au loin, s'élèvent ces grandes montagnes d'où sort le Nil et que Stanley a retrouvées. Partout là, les animaux féroces ne manquent point, et quant aux sauterelles, les missionnaires récemment établis au Kilima-Ndjaro ont la preuve qu'il y en a, par ce fait qu'elles ont dévoré tout leur blé.

Mais le mérite d'avoir en ce siècle retrouvé l'Olympe africain revient à Rebmann, missionnaire allemand engagé dans la *Church Missionary Society*, de Londres, dont un de ses compatriotes, le Rév. Dr Krapf, avait établi une station dans les environs de Mombassa. En 1847-1848, Rebmann s'étant mis en chemin vers l'Intérieur, avec seulement huit hommes et un parapluie, se trouva peu à peu amené vers les montagnes de *Taita*, puis, au delà d'un désert, il aperçut, le 11 mai, le superbe dôme de Kibô, couvert de neiges qui resplendissaient au grand soleil de l'Equateur comme une masse d'argent.

Mais sa découverte, communiquée de suite à l'Europe savante, arriva près de celle-ci fort mal à propos. Le Président de la Royale Société de Géographie de Londres, M. Desborough Cooley, venait précisément d'inventer un système fort remarquable, destiné à combler les lacunes de la carte africaine. Or ces arrangements ne comportaient malheureusement pas de montagnes, et surtout de montagnes couvertes de neige, à l'endroit où ce pauvre Rebmann en avait aperçu et gravi. M. Cooley prouva fort bien

que le missionnaire avait eu une vision apocalyptique, très intéressante assurément au point de vue médical, mais dont la mention serait déplacée en un Manuel de géographie. Le Dr Krapf, qui voulut venir à la rescousse de son ami en allant, de ses yeux, voir aussi la montagne, fut traité de même, et les missionnaires confondus n'osèrent plus affirmer l'existence du Kilima-Ndjaro.

Ce ne fut que dix ans plus tard, en 1861, qu'un voyageur allemand, le baron von der Decken, tué depuis par les Somalis à *Bardéra*, sur le *Djouba*, eut l'idée d'aller chercher à son tour. Il vit la montagne, que les anathèmes de la science n'avaient point encore écrasée : il y retourna l'année suivante, il en fit l'ascension jusqu'à trois mille cinq cents mètres. Avec son compagnon de voyage Kersten il opéra la triangulation du pays et en dressa une carte où les voyageurs qui ont suivi ont trouvé plus à prendre qu'à reprendre.

Enfin, dernièrement, un autre voyageur allemand, le Dr Hans Meyer, et un alpiniste autrichien, M. Putscheller, ont pu, munis de tout l'attirail nécessaire, faire l'ascension du dôme le plus élevé, le Kibô, auquel ils donnent une altitude de six mille mètres ; le Kima-Wenzé en aurait cinq mille trois cents ; et le plateau qui les relie quatre mille quatre cents.

Comme bien on le pense, aussitôt que cet étonnant massif eût été connu comme existant ailleurs que dans l'imagination des missionnaires, il excita dans le monde savant le plus haut intérêt, et les mêmes Sociétés de Londres qui avaient nié son existence voulurent faire oublier cette fausse manœuvre en envoyant un voyageur distingué, M. H.-H. Johnston, l'étudier sur place. Par malheur M. Cooley n'était plus ; il eût été plaisant de lui confier cette mission.

Dans la relation remarquable de son expédition, ouvrage qui n'a pas été traduit en français, Johnston en indique ainsi la partie scientifique :

« Quoique, dit-il, le massif du Kilima-Ndjaro s'élève un peu brusquement d'une plaine franchement unie, il est difficile de l'appeler isolé : en fait, il serait plus juste de dire qu'une suite presque ininterrompue de chaînes continues et de pics indépendants le relient avec l'Abyssinie au nord, Natal au sud, et peut-être même le Caméroun à l'ouest. A en juger par la flore qui recouvre ses régions supérieures, il peut être regardé comme un terrain commun où se rencontrent nombre de formes caractéristiques de ces trois districts montagneux, pourtant si éloignés l'un de l'autre.

« Dans la grande élévation du Kilima-Ndjaro et dans le fait que ce massif neigeux se trouve dans la zône équatoriale, — offrant ainsi une extraordinaire succession de climats sur ses larges pentes — on a vu des causes suffisantes pour avoir donné naissance ou développement à beaucoup de traits curieux dans sa faune et sa flore. Des conditions pareilles n'avaient été rencontrées que dans l'Amérique centrale et méridionale, nulle autre montagne des tropiques ne s'élevant jusqu'à la ligne des neiges perpétuelles. Du reste, les grandes chaînes des régions peu connues sont toujours intéressantes pour les naturalistes. Les hautes montagnes isolées sont souvent comme des îles en plein Océan : elles servent de refuge et de retraite dernière à des types primitifs ou à des formes particulières qui, dans des espaces plus étendus et plus habités, se heurtent à une rivalité trop ardente et succombent dans la lutte pour la vie. Ou bien encore, quelque genre ou espèce, appartenant originairement à un type largement répandu, devient, par suite de circonstances diverses, l'habitant isolé d'une chaîne alpine ou d'une île solitaire : là, il est abrité et protégé dans son développement propre contre les obstacles naturels que lui auraient opposés l'évolution simultanée de ses semblables, et, comme il est en effet arrivé, il peut dans ces conditions, en l'absence de concurrence vitale, acquérir une exubérance de formes singulière.

« Un autre fait intéressant dans la faune et la flore des hautes montagnes est que souvent elles gardent les vestiges d'une nature plus ancienne, depuis longtemps supplantée dans les terres inférieures par des espèces nouvelles. C'est ainsi que le *Kini-Bolou*, la plus haute montagne de Bornéo, garde sur ses flancs les plus élevés une flore australienne qui, dans la plaine, a depuis longtemps été remplacée par la végétation de l'Inde. Sur les Alpes on retrouve les papillons de l'Europe arctique. Les montagnes d'Abyssinie nous montrent des genres et des espèces d'animaux et de plantes appartenant aux contrées tempérées du Nord et du Sud, depuis l'Europe jusqu'au cap de Bonne-Espérance. La question des relations de la faune et de la flore du Kilima-Ndjaro avec celles des autres régions se trouvait donc être d'un grand intérêt et capable, une fois décidée, de résoudre plusieurs curieux problèmes relatifs à la distribution géographique des formes vivantes (1) ».

* * *

Intéressant pour la science, le Kilima-Ndjaro l'a paru davantage encore pour la politique. Aussitôt qu'a été ouverte la question du partage de l'Est-Africain, on y a couru comme à un mât de cocagne : c'était à qui décrocherait la montagne à glace ! Alors ceux qui assistaient, à titre de spectateurs, aux évolutions des pays et des peuples de ce coin de terre ont pu voir se succéder des scènes curieuses. Pendant trois ou quatre ans, des envoyés du Sultan de Zanzibar, de l'Allemagne, de l'Angleterre, s'en allaient au Kilima-Ndjaro, dirigeant des caravanes chargées de cadeaux, emmenant des interprètes dont la bouche était pleine de bonnes paroles. Là-haut, chacun des vingt petits chefs indépendants se disait, pour la circonstance, le maître absolu des autres, recevait l'ambassade, tirait sur les présents, promettait son indestructible amitié : à l'arrivée du concurrent, le mois d'après, il en était quitte pour changer le pavillon. C'était le bon temps !

Cependant, il faut une fin à tout, même aux successions ouvertes. Par le traité de Londres, une ligne qu'on a depuis tracée sur toutes les cartes, de *Vanga* à la baie du *Kavirondo* (*Victoria-Nyanza*), laissait expressément à l'Allemagne le massif du Kilima-Ndjaro. Mais où commence-t-il, ce massif ; où finit-il ? Déjà deux délégués, un Anglais et un Allemand, ont essayé de résoudre la question sans y parvenir, l'un voyant la plaine s'élever très haut dans la montagne, et l'autre affirmant au contraire que la montagne s'étend très loin dans la plaine. On avait toujours dit que

(1) H. H. Johnston, ouvrage cité.

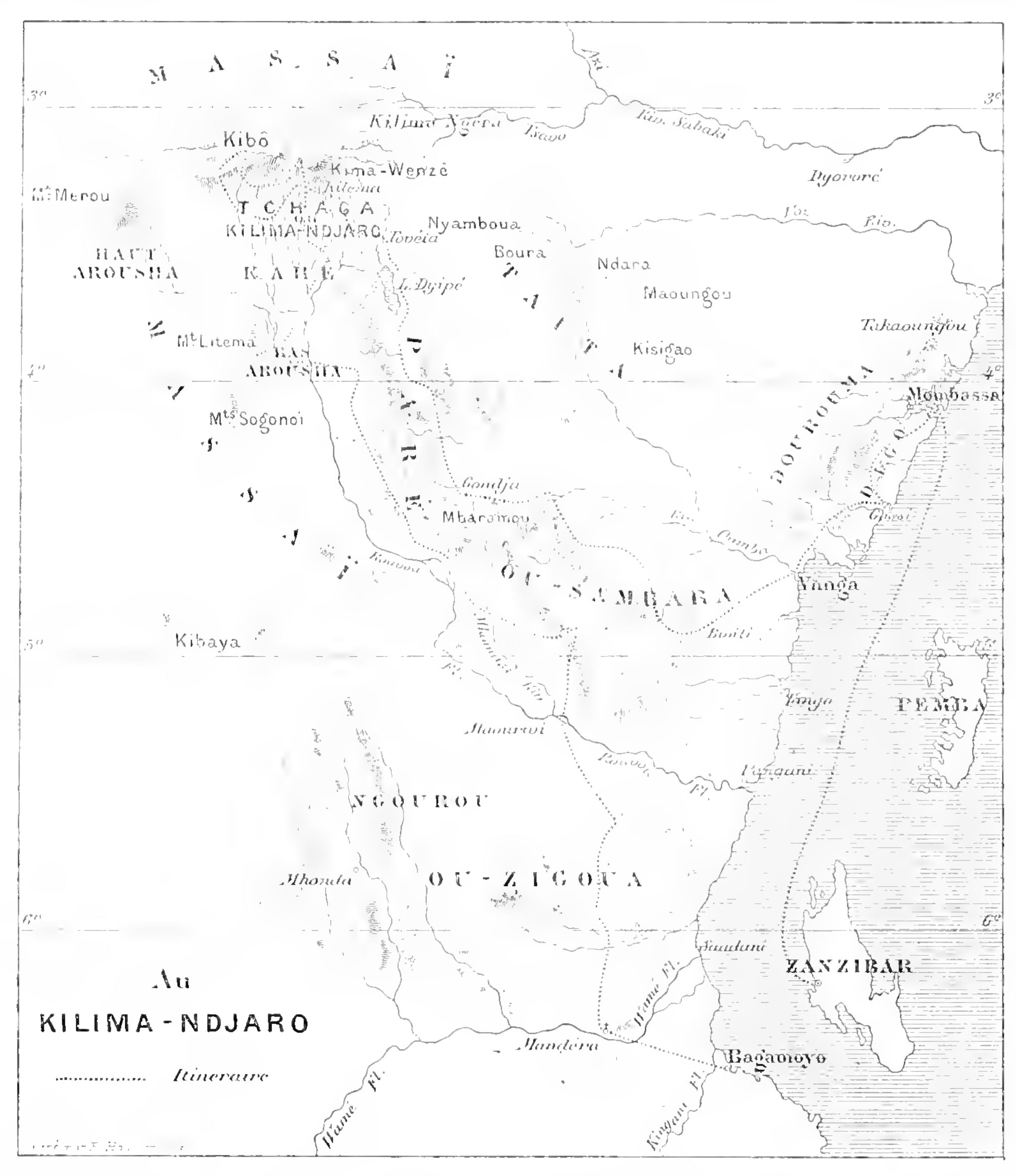
la vue humaine varie suivant les individus : ceci en est une preuve intéressante. Finalement deux nouveaux commissaires, le docteur K. Peters, pour l'Allemagne, et le lieutenant C.-A. Smith, pour l'Angleterre, ont été nommés et sont à l'œuvre en ce moment.

∴

D'un autre côté, le Kilima-Ndjaro n'était pas non plus perdu de vue par la propagande religieuse.

A la suite du voyage de M. H.-H. Johnston, la Société de l'Église anglicane (*Church Missionary So*) y envoyait de Mombassa l'un de ses membres prendre position (1885).

De son côté, Mgr R. de Courmont, vicaire apostolique de Zanzibar, désirait vivement aller sur ce calvaire planter la Croix que le Rédempteur a léguée au monde et dresser l'autel du sacrifice que l'Eglise catholique a fidèlement gardé. Mais chaque année, des empêchements nouveaux surgissaient et bientôt le Kilima-Ndjaro, là-bas, à notre horizon, nous parut réaliser assez bien la légende arabe qui courait sur son compte : « Une montagne enchantée,



qui change de place, qu'on cherche à atteindre et où l'on n'arrive jamais ! »

∴

Cette fois pourtant, il parait bien que nous y arriverons. De Bagamoyo, sur la côte, on nous a envoyé à Zanzibar trente-cinq porteurs choisis parmi les meilleurs va-nu-pieds de l'endroit. Nous avions pris soin de les loger immédiatement à la mission, comme dans les pays à parlements on enferme de bons électeurs qu'on garde à vue et qu'on ne fait sortir, en charrette, que juste au moment propice. Mais, malgré tout, dix ont été débauchés par une Compagnie belge qui nous les prend pour les envoyer au Congo, et sept par une Société anglaise qui les enrôle pour le Kavirondo. En avant quand même ! Il faut bien que tout le monde vive.

Nos charges sont prêtes. Nous prenons passage sur un vapeur anglais qui nous mène à Mombassa, et nous débarquons là, dans l'espérance d'y compléter notre personnel en recrutant les porteurs nécessaires.

Que l'ange du Kilima-Ndjaro nous soit en aide et nous guide jusqu'à lui !

(*A suivre*).

DE PORTO-NOVO A OYO

(Février-Mars 1891)

—

LETTRE DU R. P. PIED, DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON MISSIONNAIRE A LA CÔTE DE BENIN.

Suite et fin (1)

VII

Il était temps de songer à retourner à Porto-Novo. Il y avait quatre semaines que j'en étais parti ; l'on était au Dimanche de la Passion, et je tenais à être rentré pour Pâques.

J'avais encore trois cents kilomètres à parcourir, et la seule chaussure qui ne me blessait pas était usée par la marche, sans parler des ravages qu'y avaient faits les chiens. Je recourus à la bienveillance de mon confrère pour me procurer un cheval. Après bien des recherches on trouva une vieille jument.

Le lundi 16 mars, après avoir embrassé avec effusion le petit P. Vermorel, je partis en compagnie du P. Barbaglia. Arrivés à la rivière Awa, nous nous séparâmes et le P. Barbaglia retourna à Oyo.

Aux approches d'Iséhin, nous sommes menacés par un orage, nous pressons le pas et arrivons juste à temps pour nous mettre à l'abri sous une vérandah voisine de l'octroi ; par bonheur, ce n'est qu'une queue de tornade, et au bout d'un quart d'heure, je me fais conduire chez M. Forster, ministre noir du Christ-Church, chez qui les Pères de passage descendent habituellement et qui se montra plein de prévenances à mon égard.

Le lendemain, nous sommes en route à cinq heures et demie. D'Éséado à Eruwah, ce n'est qu'un désert. La végétation y est belle, des arbres serrés et de belle venue bordent les ruisseaux maintenant à sec qui suivent les sinuosités du terrain ; mais pas un village, pas une case.

Notre guide infatigable va toujours de l'avant ; il serait bien allé jusqu'à Lalaté sans s'arrêter ; mais, au bout de dix-huit kilomètres, mes porteurs demandent grâce et nous faisons halte sur le bord du chemin.

Dévorés par la soif, nous creusons un trou dans le lit du ruisseau voisin ; mais l'eau qui en sort est tellement boueuse que mes hommes n'osent la porter à leurs lèvres. Je grignote un biscuit, ils avalent un acassa ou deux, tandis que mon cheval broute un peu d'herbe, puis nous partons pour Lalaté que nous atteignons douze kilomètres plus loin à midi et demi.

La ville de Lalaté n'est plus qu'un monceau de ruines ; elle devait être considérable, car nous mettons une demi-heure à la traverser. Elle fut, il y a quelques années, détruite par les Egbas sous les ordres d'Ogudité. Les habitants se sont réfugiés à quelques kilomètres à l'est derrière une montagne et y ont fondé une ville nouvelle.

C'est par là que passa, l'an dernier, l'armée dahoméenne après avoir saccagé le pays des Ibérokoudos.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 13, 20, 27 mai et 10, 17 et 24 juin et 1er et 15 juillet, carte p. 234 et 235.

Au milieu des ruines s'élèvent trois ou quatre cases où les voyageurs ont abondamment de quoi se réconforter : eau fraîche, ignames, maïs, papayer ; on trouve tout ce qu'il faut, moyennant quelques cauris.

Nous voyons au loin un rocher énorme dont le sommet et les flancs sont garnis d'arbres et de broussailles ; c'est derrière ce rocher que se trouve Eruwah.

Après deux heures de marche, nous atteignons cette ville qui paraît avoir une certaine importance. Elle occupe une situation escarpée, et se trouve perchée sur des rochers abrupts ; sa double ligne de défense témoigne des craintes qu'ont les habitants d'être attaqués par les Dahoméens.

Au mois de mai 1890, pendant que les bandes dahoméennes pillaient et dévastaient les alentours, les gens d'Eruwah avaient presque tous abandonné la place et cherché protection à Abéokouta.

Les gens n'ont plus cette simplicité de manière et d'allure que l'on remarque chez les Oyos, les Kétous et les Porto-Noviens. Ils sont plus arrogants et plus fiers ; dans leurs relations d'Abéokuta et de Lagos, ils se sont frottés aux Sierra-Léonais qui fournissent le type le plus grotesque du nègre insolent et pédant.

Je passe la porte avec tout mon monde. Dix pas plus loin, on nous appelle pour nous faire payer les droits de douane ; je laisse crier et continue mon chemin ; personne ne nous poursuit.

Le guide me conduit chez le roi auquel on annonce mon arrivée. Je reste une heure sous la vérandah à attendre. Impatient, je le fais avertir de nouveau ; il me répond par l'envoi d'une natte et l'invitation à passer la nuit chez lui. Je remets à mon guide un présent destiné au roi. Voilà mon homme pris par son côté faible. Il ne fallait que cela pour gagner ses bonnes grâces. Le roi se hâte de venir me saluer, m'invite non seulement à passer la nuit mais à rester quatre ou cinq jours chez lui. Il me fait entrer dans la cour intérieure, livre une partie de la vérandah à mes hommes et m'installe à la porte même de sa chambrette sur un petit perron, qui lui sert de trône, où il donne ses audiences, et qu'il a soin de balayer au préalable de ses mains royales. Mes porteurs, désirant aller faire des emplettes au marché, je lui demande une piastre de cauris, contre une pièce de six pences. Il me donne six gallines, refuse mon argent et fait apporter la nourriture à mes gens.

Le bon vieux est devenu charmant. Nous passons la nuit côte à côte ; le matin, je le prie de m'excuser de ne pouvoir, à mon grand regret, prolonger mon séjour. Nous nous quittons les meilleurs amis du monde.

Entrés par la porte nord de la ville, nous sortons par la porte sud. Là encore, les employés de l'octroi nous laissent passer sans mot dire ; ce n'est que de loin qu'ils nous interpellent. Les braves gens ne savent pas leur métier ; car, comme la veille, je file sans répondre. Ils ont beau invectiver mes hommes, il est trop tard.

La route est fréquentée ; des bandes de porteurs et de voyageurs se croisent à tout moment. Les fermes redeviennent nombreuses ; nous voilà en plein pays Egba. A proximité des villages s'échelonnent des cases où l'on sert à boire et à manger. Je m'arrête à l'une d'elles avec deux de

mes hommes, les autres n'ont pas pu nous suivre. Trois quarts d'heure après, tout mon monde était réuni ; nous continuons sur Lodo-Ogun, où nous arrivons à midi. L'Ogun a, en cet endroit, une largeur d'une soixantaine de mètres ; son lit est embarrassé de roches et de courants rapides, mon cheval a de l'eau jusqu'au ventre.

Sur la rive opposée est un village avec une dizaine de hangars destinés aux voyageurs. Après une heure de repos, mes gens ont hâte de partir, il leur tarde d'arriver à Abéokouta où ils savent qu'ils auront trois jours de repos. Encore seize kilomètres et nous y serons.

Les fermes s'étendent de plus en plus nombreuses de chaque côté de la route. Moins éloignés de la ville, les Egbas semblent avoir plus de confiance ; aussi des cases servant d'abri à des familles entières, se rencontrent-elles de distance en distance.

Le temps devient lourd, une tornade se prépare et semble se diriger vers nous. Je presse le pas de ma monture, et, après une étape de quarante-six kilomètres, nous nous arrêtons chez le Gate-Keeper où nous laissons passer le gros de l'orage.

Abéokouta est la plus grande ville de l'Afrique occidentale. Elle a cinquante portes, un pourtour de quarante kilomètres, et englobe cent quarante villes de refugiés qui se sont réunis pour se prêter main-forte contre les hordes dahoméennes ; chaque ville a conservé son autonomie et son chef. Un des chefs, chargé du ministère de l'intérieur, un autre, du ministère de la justice, et un troisième, chargé du ministère de la guerre, forment comme un triumvirat qui juge en dernier ressort.

La population est de deux cent cinquante à trois cent mille âmes. Quand elle sait n'avoir rien à craindre du Dahomey, elle se répand en partie dans les fermes, prête à se réunir à la première alerte.

L'année dernière, les Kéroudos, chassés de leur territoire par les Dahoméens, sont venus, au nombre de dix mille, demander asile aux Egbas qui leur ont donné une concession de terrain.

Tant que le Dahomey sera libre de faire ses razzias annuelles, la population d'Abéokuta augmentera au détriment du travail et de la production des champs ; tandis que le jour où la puissance dahoméenne aura disparu, où la paix et la confiance seront revenues, les villes qui ont contribué à la formation d'Abeokuta se disperseront pour se reformer chacune sur le territoire qu'elle occupait autrefois.

Cette énorme agglomération de réfugiés est protégée à l'ouest et au nord-ouest par la rivière Ogun qui est une première ligne de défense infranchissable pendant six mois de l'année ; elle est, d'autre part, sur une grande partie de son périmètre, entourée de collines rocheuses et abruptes qui en rendent l'accès difficile. La tranchée profonde et le mur en terre qui l'entourent, la mettent à l'abri d'une surprise. Je ne crois pas, d'ailleurs, que les Dahoméens y soient jamais entrés.

Des terrains vagues, envahis par la broussaille et les grands arbres, servent de séparation entre les différents quartiers de la ville. Les rues, généralement étroites et ravinées par les pluies, sont bordées de maisons bien construites.

Une dizaine d'églises et d'écoles fréquentées par un trop grand nombre d'enfants, se disputent le terrain.

La mission est prospère, trente-cinq garçons internes et une vingtaine de filles, achetés ou pris en gage, sont l'espoir de l'avenir. J'allai, avec le P. François, rendre visite à Onilado, l'ami de la mission, l'ami de la France, le chef le plus influent et le plus respecté de la ville. On lui a proposé d'être roi et il a sagement refusé cet honneur. Il préfère laisser après sa mort à sa famille ses propriétés et ses biens plutôt que de les léguer à la ville, ce à quoi s'oblige celui qui accepte la couronne. Il me reçut avec une extrême bonté, écouta avec intérêt ce que je lui racontai de mon voyage et des relations de la France vis-à-vis du Dahomey et il me fit présent d'un sac de cauris.

Le lundi saint, départ pour Porto-Novo, voie d'Agilété, route peu fréquentée et inconnue des Blancs. A un carrefour de la ville je remarque en passant une tête d'homme fraîchement coupée, clouée à un arbre ; c'est la tête d'un malfaiteur qu'on a mise là pour servir d'exemple et impressionner la foule. Pendant onze kilomètres, nous suivons la route de Lagos par Otta.

Au cinquième kilomètre, nous traversons une dernière fois Ogun. La rivière est superbe en cet endroit, en amont duquel elle n'est plus navigable. Un grand nombre de pirogues amarrées à la rive, d'autres qui vont et viennent animent le paysage ; elles font le service des transports et des passagers entre Lagos et Abéokouta.

A Alopé, nous quittons la route de Lagos pour nous diriger vers le sud-ouest. Sur un parcours de trente kilomètres, nous traversons des cultures et des bosquets de palmiers à huile, ainsi que les villages de Alawo et d'Awoyadé. Le marché d'Awowo est encombré ; au-delà, fermes et palmiers sont plus clairsemés.

Je m'arrête au village de Koboro pour rallier mes gens qui, fatigués, sont restés en arrière.

Cinq cents mètres plus loin, nous traversons la rivière de Wagonou qui, dans la saison des pluies, doit charrier un certain volume d'eau.

Enfin à six heures, nous arrivons à la ferme d'Ashoha, à quarante-cinq kilomètres d'Abéokouta.

En l'absence du chef, c'est son frère qui nous fait les honneurs de la maison. Nous demandons à boire ; mais l'eau qu'on nous présente est impotable. On nous assure que l'on n'en a point d'autre. Je n'ajoute aucune foi à cette assertion, car il est impossible que cette eau corrompue puisse servir aux besoins domestiques. J'offre de payer pour avoir de l'eau de la rivière qui est à une demi-heure de marche ; un esclave y va et nous rapporte une jarre d'excellente eau.

Il est déjà nuit lorsque le chef arrive ; il vient me voir. Je lui fais des cadeaux, il me donne une poule, et son frère envoie de la nourriture pour mes hommes. Le chef est indigné, lorsqu'il apprend qu'on ne m'a donné de l'eau potable que moyennant rétribution.

Il tombe sur son frère ; le frère de son côté tombe sur sa femme, et pendant une demi-heure j'assiste à une scène terrible ; j'interviens enfin, pour calmer tout le monde ; je donne un bracelet à la bonne femme, elle se tait ; la paix est faite et tout le monde va se reposer.

Le lendemain, nous rencontrons à une demi-heure au-delà le village d'Ashoha C'est là sans doute que, la veille, les gens de la ferme, sans oser me le dire, auraient voulu nous voir passer la nuit ; ils comptaient sans les cadeaux. Un kilomètre plus loin le petit village de Jishah et un peu au delà l'ancienne ville de Fishah, détruite par le Dahomey, la même année que la ville d'Okiadan. Les pimentiers qui bordent le chemin montrent qu'en effet il y a eu là des habitations. Nous sommes déjà dans une forêt de trente-neuf kilomètres qui s'étend de Fishah à Agilété. Elle est interrompue par le seul village de Laro ou Ilaro, qui a une importance assez considérable avec des rues, des places, des maisons propres et bien entretenues, sous le gouvernement d'un roitelet. Ce village est à dix kilomètres de Fishah et à vingt-huit d'Agileté.

Onilado m'avait donné un homme comme guide et comme introducteur auprès des chefs. Nous allons donc chez le chef d'Ilaro qui me conduit chez le roi. Celui-ci, à qui l'on m'avait annoncé, me reçoit en grande cérémonie. Je lui fais un présent ; il s'excuse sur sa pauvreté de ne pouvoir rien m'offrir, ajoutant qu'il voudrait bien être, comme Onilado et comme Tofa, l'ami des Français. Je lui promis d'en parler au Résident de France à Porto-Novo. Le pauvre homme avait sans doute, dès lors, des raisons pour parler ainsi ; quatre mois plus tard, le pavillon anglais flottait sur son pays et sur le pays voisin d'Addo. Or partout où flottent les couleurs anglaises, c'est le remplacement du roi par un fonctionnaire, c'est la promulgation de la loi et l'installation des tribunaux anglais, c'est l'abolition de l'esclavage domestique du jour au lendemain, avec les conséquences qu'elle entraine avec elle.

Après une courte halte au village de Woyé, nous atteignons à six heures, à 17 kilomètres au-delà, Agileté sur les bords de l'Addo. Nous avons fait quarante kilomètres aujourd'hui, quatre-vingt-cinq depuis deux jours ; mes porteurs sont épuisés, je me sens moi-même fatigué d'être en selle sur une bête qui ne marche qu'au pas.

Au lieu de continuer par la voie de terre, nous descendrons l'Addo en pirogue et dans vingt-quatre heures nous serons à Porto-Novo. Mes hommes sont enchantés, c'est parmi eux une exubérance de joie bien compréhensible.

Agileté était alors le point le plus avancé de la colonie de Lagos ; le pavillon anglais, ayant été depuis hissé à Ilaro, la route de Porto-Novo à Abéokuta est aujourd'hui au pouvoir des Anglais. Par Otta et par Ilaro, ils s'acheminent pas à pas vers Abéokouta.

Agileté a une demi-douzaine de factoreries dont l'une est dirigée par un Allemand que j'ai connu à Porto-Novo. Il est absent, mais son employé, enfant de la mission, me reçoit à bras ouverts.

Le lendemain, je vais voir le chef avec qui j'échange quelques cadeaux. Nous montons en pirogue à onze heures.

L'Addo n'est pas navigable au-dessus d'Agileté ; à partir de ce point, son lit, quoique d'une largeur de trente à quarante mètres, est embarrassé de grandes herbes, coupées par un petit chenal suffisant à peine au passage d'une pirogue.

Plus bas, les herbes disparaissent, la rivière est splendide, encaissée entre deux rives ornées d'arbres superbes et d'une végétation luxuriante. Plus loin, le pays s'abaisse, les rives s'affaissent, les eaux s'étendent et forment un lac qui se déverse dans la lagune de Porto-Novo en amont de Badagry.

Le jeudi saint à onze heures du matin, nous arrivons à Porto-Novo.

FIN

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

Pour les missions les plus nécessiteuses (Chen-si septentrional).

Anonyme d'Orléans	10
M. Edouard Mistral, à Aix	90
Anonyme, par l'entremise de M. Girod, curé de Graye et Charnay, diocèse de Saint-Claude	400
Une famille alsacienne, diocèse de Strasbourg	10

A Mgr Fallize, vicaire apostolique de la Norvège.

Anonyme de Lyon	10

Pour l'église de la Sainte-Face, sixième station, à Jérusalem.

M. l'abbé Lubiez Rowicki, à Montpellier, demande de prières.	2

Au R. P. Camille Heraud, missionnaire au Kouang-si.

Anonyme de l'Ile d'Yeu, diocèse de Luçon	20

A Mgr Mutel (Corée), pour la construction de son église.

Un abonné du diocèse de Toulouse, se recommandant d'une manière spéciale aux prières des missionnaires	10

Au R. P. Vigroux, pour la léproserie de Gotemba.

Un abonné du diocèse de Toulouse, se recommandant d'une manière spéciale aux prières des missionnaires	5
M. et Mme J. D. C. avec demande de prières pour leur famille et spécialement pour la conversion de trois proches parents, Paris	100

Pour les malheureux incendiés de la mission de Chiba (Japon septentrional).

Anonyme d'Anvers, diocèse de Malines	300

A Mgr Cousin, évêque de Nagasaki, pour le trimestre d'un séminariste.

Au nom de Sœur Thérèse de Jésus, diocèse d'Angers	50

Pour les catéchistes du Japon M. Tulpin.

Mlle Madeleine D. de Lyon	5

Pour la mission de l'Ouganda (Mgr Hirth).

Anonyme d. l. F., à Alger	10
Un abonné du diocèse de Toulouse, se recommandant d'une manière spéciale aux prières des missionnaires	5
Au nom et en mémoire des chers défunts C. C. B., de Raab (Hongrie)	15 15

Pour le rachat d'un nègre à baptiser sous le nom d'Henri (Ouganda).

M. l'abbé Roth Legentil, du diocèse de Cambrai	2

Pour rachat d'esclaves (mission de Cunène).

Un abonné du diocèse de Toulouse, se recommandant d'une manière spéciale aux prières des missionnaires	20

Pour Mgr Toulotte, vicaire apostolique du Sahara.

M. l'abbé Lubiez Rowicki, à Montpellier, demande de prières	5

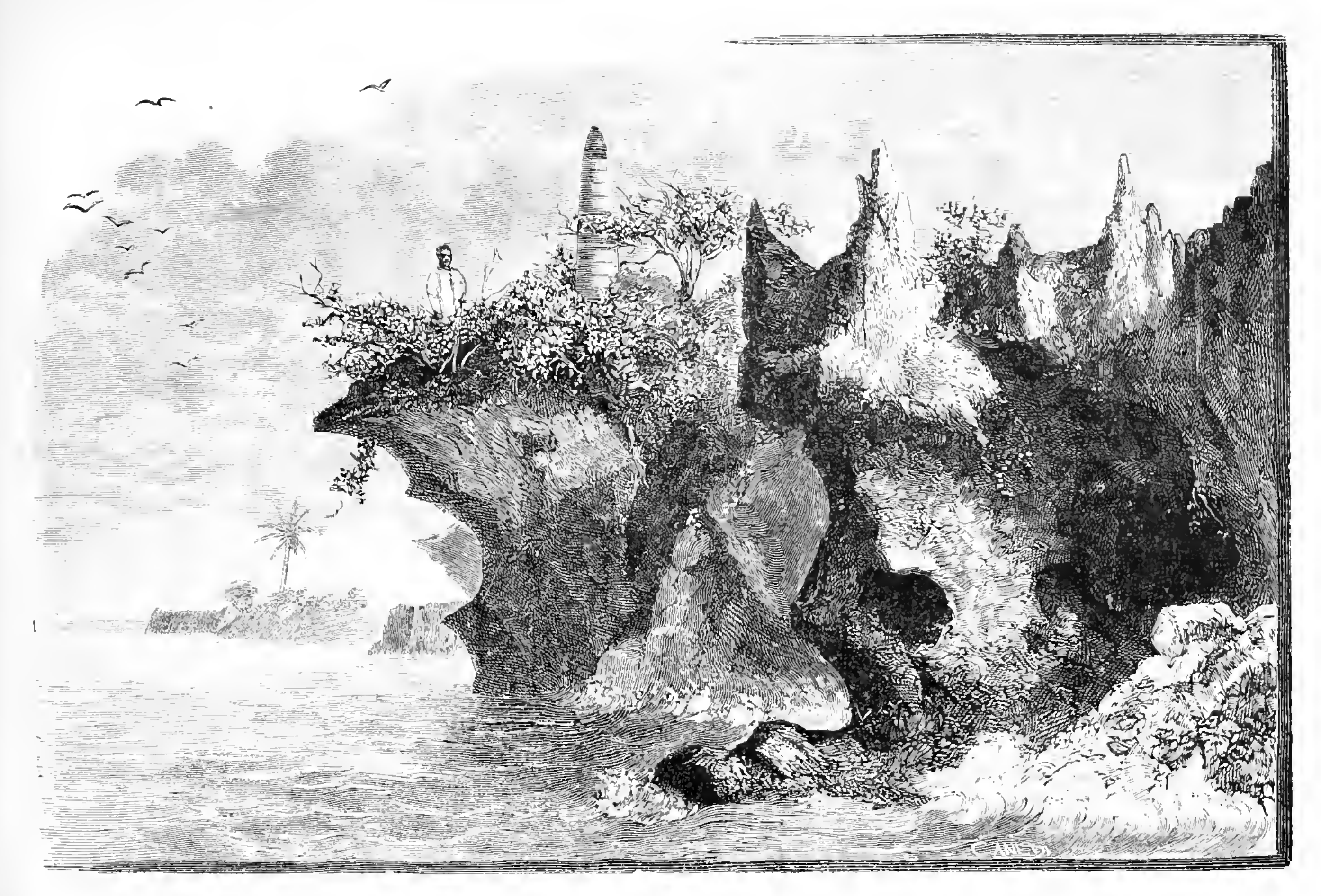
A M. Granjon, pour l'établissement d'une mission chez les Peaux-Rouges de l'Arizona.

M. et Mme J. D. C. avec demande de prières pour leur famille et spécialement pour la conversion de trois proches parents, Paris	100

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant*.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



AFRIQUE ORIENTALE.— ASSISES MADRÉPORIQUES DE L'ILÔT DE MOMBASSA d'après une photographie du R. P. LE ROY, de la Congré- du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire au Zanguebar (Voir page 384).

LA PERSÉCUTION EN ANNAM

Nous recevons la lettre suivante qui montre quelle situation est faite aux chrétiens par les ennemis de notre religion et de notre influence dans un pays sur lequel flotte le drapeau tricolore. Ces inébranlables amis de la France seront à l'avenir, nous l'espérons, plus efficacement protégés par les autorités françaises à la bienveillance desquelles leur admirable fidélité leur donne des droits tout particuliers.

LETTRE DE M. ALLYS, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, MISSIONNAIRE DANS LA COCHINCHINE SEPTENTRIONALE, A M. PERNOT, DIRECTEUR AU SÉMINAIRE DE LA RUE DU BAC.

Phû-Câm, 22 avril 1892.

Il y a un mois, je vous écrivais que, cette année, j'avais eu la consolation de donner le baptême à un prince et à toute sa famille. Cousin germain de Tu-Duc, très instruit et rempli de zèle, ce néophyte ne cesse d'encourager ses parents à se convertir. Ses exhortations produisent d'autant plus d'effets que la Résidence française a fait savoir à la cour, que les princes, en se convertissant, ne devaient perdre aucun de leurs privilèges. Bien qu'aux yeux de la foi, l'âme d'un prince ne soit pas plus noble que celle d'un mendiant, il n'en est pas moins vrai que la conversion de personnages appartenant à la famille royale est un excellent exemple et augmente notre influence auprès d'une population habituée à ne rien faire qui soit contraire aux usages des rois et des mandarins.

Ce mouvement de conversions parmi les membres de la famille royale ne pouvait passer inaperçu aux yeux du démon. Des machinations, destinées à faire mourir les deux princes J.-B. Té et Paul Chue convertis l'année dernière et à empêcher toute velléité de conversions non seulement parmi les descendants de Gia-Long, mais même parmi toutes les populations de l'Annam, commencèrent aussitôt. Dire quels sont les auteurs de cette persécution serait assez difficile. Ce qui est hors de doute, c'est que le troisième régent, nommé Nguyên-Trong-Hiêp, autrement dit Vân Minh, s'est fait l'instrument de la haine de la Cour. Il fit saisir et enchaîner les deux princes pendant une entrevue à laquelle il les avait poliment invités.

Devant de si iniques procédés, nous ne sommes pas restés inactifs. A l'aide de pièces que nous avons pu nous procurer, les griefs reprochés aux deux princes ont été ramenés à des proportions qui leur enlevaient

toute culpabilité. Aussi, M. le Gouverneur a-t-il refusé d'approuver la sentence de mort que les mandarins se faisaient un jeu de voir bientôt exécuter.

Vous ne sauriez croire combien cette affaire a eu de retentissement et combien nos ennemis ont triomphé de voir les deux princes chrétiens mis aux chaînes.

Les mandarins les ont accusés :

1° D'avoir été complices de Tôn-Thât-Tuyêt ;

2° D'avoir abandonné les usages, les rites et les coutumes du royaume, relativement au culte des ancêtres ;

3° De n'avoir pas salué le roi.

Maintenant, voici en quelques mots comment ces accusations ont été réduites à leur juste valeur :

1° Il est notoire que presque tous les princes et les mandarins adhéraient au fameux régent Tuyêt. Alors pourquoi ne poursuivre que ces deux princes ? Et puis, ces deux princes ont déjà été jugés et condamnés à cause de leurs rapports avec le Tuyêt ; même l'un des deux a fait quatre ans de prison pour avoir suivi le Régent, et peut-être serait il encore dans les fers si le roi Dông-Khâng, sachant que ce prince n'était pas plus coupable qu'une foule d'autres restés impunis ne lui avait rendu avec la liberté tous les privilèges dus à son rang. Et ce qu'il est bon de remarquer, c'est que le roi Dông-Khâng détestait à mort le Régent Tôn-Thât-Tuyêt.

2° Ces deux princes connaissant, même avant leur conversion, l'inanité des coutumes et des rites païens, avaient à plusieurs reprises omis de participer aux sacrifices offerts aux ancêtres, aux génies. Mais, comme pour leur complicité avec le Tuyêt, ils avaient subi une peine proportionnée à leur négligence, et jamais avant leur conversion au catholicisme, les mandarins n'étaient revenus sur ce sujet.

3° Quant à l'accusation de n'avoir pas salué le roi Thành-Thái, vu les circonstances dans lesquelles cet incident s'est produit elle ne peut être la cause d'une condamnation. Depuis quelque temps le roi prend des leçons d'équitation non seulement dans la partie réservée du palais, mais même en dehors de l'enceinte interdite au public. Or, un jour, un des deux princes incriminés se promenait en compagnie d'un prêtre annamite, dans un chemin avoisinant le palais ; tout à coup le petit roi apparaît à cheval et passe si rapidement auprès du prêtre et du prince que ni l'un ni l'autre n'ont le temps d'enlever leurs chapeaux et de fermer leur parasol. Ce qui prouve que les mandarins cherchaient un prétexte pour persécuter ces princes, c'est que le prêtre annamite n'a nullement été inquiété pour ce prétendu manque de respect.

Les ennemis des princes convertis ont eux-même compris l'inanité de ces accusations ; aussi ont-ils tâché de faire croire aux représentants de la France que les deux prisonniers devaient conspirer contre la vie du roi. Mais les preuves de cette conspiration manquent absolument, la Cour n'a pas osé en parler ouvertement dans le réquisitoire qui se termine par la demande de condamnation à mort.

Pour tout homme de bonne foi, si les princes ne s'étaient pas convertis, jamais ils n'auraient été inquiétés pour les méfaits qu'on leur reproche.

* * *

Depuis un mois je suis obligé de nourrir le prince de Phû-Câm, ainsi que sa vieille mère, sa femme et ses quatre enfants ; ces personnes, habituées à vivre de la pension que leur faisait le gouvernement, seront encore longtemps avant de pouvoir gagner leur vie.

En outre, dans la crainte d'être emprisonnés et pour éviter les avanies de leurs parents, les treize princes ou princesses que j'instruis pour le moment, ont été obligés de se réfugier à Phû-Câm, et les frais nécessités pour leur installation sont en partie retombés sur moi.

Voici les noms de ces pieux et nobles chrétiens :

Jean-Baptiste Hong-Thuyên, trente-neuf ans, petit-fils du roi Minh-Mang.

Lucie Lê-Thi-Nhan, quarante-deux ans, femme du prince Thuyen ;

Jacques Ung San, dix-sept ans ; Jean-Baptiste Dê, treize ans ; Paul Trao, onze ans ; fils du prince Thuyen.

Pierre Hông-Dinh, vingt-six ans, petit-fils de Minh-Mang ; Anne-Marie Vo-Thi-Ut, vingt-cinq ans, femme du prince Dinh ;

Michel Lâu, cinq ans, fils du précédent.

Anne Nguyen-Thi-Tuy, cinquante-deux ans, mère des princesses :

Elisabeth Aû-Aû, vingt-deux ans, et Marie-Elisabeth Thô Thô, dix-neuf ans ; ces deux princesses sont également petites-filles du roi Minh-Mang.

Michel Ung-Nhi, vingt ans, arrière-petit-fils du roi Minh-Mang.

Marie-Anne Thiêt, dix-neuf ans, femme du prince Nhi.

Si, plus tard, le calme renaît, je les renverrai habiter au milieu de leurs familles ; leur bon exemple, aidé de la grâce, sera la cause de nombreuses conversions.

Il est bien à craindre que la Cour ne prive de leur pension tous les membres de la famille royale qui se sont convertis ou qui se convertiront ; ce qui justifie mes appréhensions, c'est qu'un vieux colonel appartenant à la descendance du roi Gia-Long, s'étant réfugié à Phû-Câm pour se convertir, n'a pu, le mois dernier, toucher ses appointements. Nous allons réclamer contre un semblable procédé, mais aurons-nous gain de cause ?

5 mai 1892.

Malgré l'animosité dont je savais certains grands mandarins et plusieurs membres de la famille royale animés contre les deux princes chrétiens, j'espé-

rais encore que le gouvernement annamite serait forcé de reconnaître la faiblesse des accusations portées contre eux. Mais, au moment où je trace ces lignes, ces deux princes sont en route pour se rendre dans les montagnes du Quang-Ngai, lieu de leur exil.

Le dimanche 1er mai, la sentence de déportation a été notifiée à nos néophytes. Dès le lundi 2 mai, ils quittaient Hué, chargés de chaînes et, en plein midi, ils passaient le bac qui conduit de la ville à la Résidence de France.

Le capitaine annamite, chargé d'accompagner les princes, permit aux exilés de venir à Phû-Cam voir leur famille et recevoir encore une fois le bienfait de l'absolution sacramentelle.

C'est dans une maison chrétienne, sur le bord du fleuve de Phû-Câm, qu'il m'a été donné de revoir les généreux néophytes. Je ne les avais pas rencontrés depuis le jour où ils furent traîtreusement arrêtés. Les PP. Chaiget et Rault m'accompagnaient. Il nous fut impossible de maîtriser notre émotion en voyant ces petits-fils de Minh-Mang enchaînés pour une cause que leur grand-père avait tant détestée et si cruellement persécutée. Les chrétiens, venus en grand nombre pour donner une dernière marque de sympathie à leurs frères dans la foi, étaient également très émus.

Après s'être confessés, les deux exilés se sont entretenus avec nous. Aucune plainte n'est sortie de leur bouche et bien qu'ils ne se fissent pas illusion sur les souffrances que l'avenir leur réserve, ils étaient gais et complètement soumis aux desseins de la Providence. Après leur avoir promis que nous nous chargions de leur famille et que nous ne les abandonnerions jamais, nous nous sommes retirés afin de les laisser prendre le repas que les chrétiens avaient voulu leur préparer.

Quand ils arrivèrent à An-Cuu, grand marché situé sur la route mandarine à une vingtaine de minutes de Phû-Câm, ils eurent une consolation bien douce. Mgr Caspar, prévenu, était parti de Phû-Xuân pour leur dire de bonnes paroles et leur donner sa bénédiction. Depuis ce moment jusque bien avant dans la nuit, beaucoup de chrétiens vinrent, les uns après les autres, causer avec eux et leur témoigner combien ils prenaient part à leur douloureuse destinée.

Pendant ce temps là je faisais préparer tout le nécessaire pour le voyage. Connaissant leur très grande dévotion envers la Sainte Eucharistie, je voulus leur procurer le bonheur de communier avant leur départ, et le mardi matin, alors que tout le monde dormait encore, je leur faisais porter le pain des forts et le consolateur des affligés. C'est donc en compagnie de Notre-Seigneur qu'ils ont quitté An-Cuu pour commencer leur douloureuse pérégrination. A ce moment aussi, les dignitaires de Kim-Long et de Phû-Câm sont venus leur faire leurs adieux et leur promettre que leurs frères de Hué ne les oublieraient pas dans leurs prières.

Comme les chaînes dont sont chargés les princes pèsent dix kilos, et que l'un d'eux crache le sang depuis plusieurs années, nous avons cru devoir les mettre à même de voyager en palanquin. Dans un mois environ, lorsque les chrétiens qui les accompagnent seront de retour, nous aurons des détails sur les lieux de leur exil et sur la manière dont ils sont traités. En tout cas nos soins ne manqueront pas à ces généreux confesseurs. Outre les lettres que nous leur ferons parvenir, de temps en temps, nous enverrons quelques-uns de nos chrétiens les voir et les consoler. De plus, les Pères de la province de Quâng-Ngai pourront quelquefois arriver jusqu'à eux et leur procurer les secours de la religion.

D'ailleurs il est bien à craindre que nous n'ayons pas longtemps à nous occuper de ces malheureux : la fièvre des bois pourra les enlever d'un jour à l'autre ; puis les mandarins, en les condamnant à l'exil, se sont réservé le droit de les faire mettre à mort quand cela leur plaira. Or, connaissant la haine implacable qui les anime contre ces princes, on ne peut guère douter qu'ils ne se procurent un jour ou l'autre la joie de les faire mourir.

19 mai 1892.

Les deux princes exilés sont arrivés à destination. Sur tout le parcours, depuis Hué jusqu'au Quâng-Ngai, les missionnaires et les chrétiens ont fait tout leur possible pour adoucir le sort de ces malheureux. Le télégramme qui nous a annoncé leur arrivée près du pénitencier n'a donné que quelques détails sur le lieu où ils vont être renfermés ; mais ces quelques détails suffisent pour justifier nos craintes : les mandarins feront mourir clandestinement les exilés. D'ailleurs l'indiscrétion d'un employé annamite de Hué a fait savoir que les ordres de la Cour étaient explicites : il faut que les deux princes chrétiens disparaissent ; leur mort sera donnée comme le résultat de la maladie.

J'espère encore que des circonstances imprévues viendront faire échouer ces sinistres desseins ; mais en attendant on peut dire que nous vivons sous le régime de la persécution, car la haine des mandarins s'acharne maintenant sur les princes et les princesses nouvellement baptisés. Mais, comme on n'a aucun méfait à leur reprocher, on tâche de les faire tomber dans des pièges d'où ils ne pourront sortir qu'après une condamnation.

Ces fervents chrétiens sont venus me dire que la mort même ne les ferait pas apostasier. Cependant mes inquiétudes sont loin d'être terminées, car je sais positivement que certains mandarins, furieux de n'avoir pas réussi à empêcher les conversions parmi les membres de la famille royale, sont décidés à faire souffrir aux nouveaux convertis, les mêmes peines qu'ils ont fait endurer aux princes Jean-Baptiste Tê et Paul Chùe.

Le régent Ngûyen-Trong-Hiep, se croyant soutenu par une influence toute-puissante en Indo-Chine, ne

ménage plus ses coups; sans l'assistance de Dieu nous pouvons nous attendre non seulement à voir tous les princes et princesses catholiques persécutés et condamnés à l'exil et à la mort, mais toutes les missions de l'Annam dans la plus pénible situation. Déjà les mandarins d'un rang inférieur ne se gênent plus pour vexer les chrétiens ou pour refuser de leur rendre justice. Ainsi, dans mon district, un simple sous-préfet n'a pas craint d'entrer dans une église et là, en face d'un prêtre annamite, d'un grand nombre de chrétiens et d'une foule de païens qu'il avait amenés, il a porté contre la religion catholique et ceux qui la suivent toutes sortes d'accusations; pour montrer qu'il se sentait soutenu, il a, sur le moment même, forcé à apostasier plusieurs personnes, qui le lendemain devaient recevoir le baptême. Actuellement, dans la province de Hüé, plusieurs chrétientés sont opprimées par les païens et ne peuvent se faire rendre justice.

Comme missionnaire, je déplore vivement la situation dans laquelle nous nous trouvons; comme Français je la déplore encore bien davantage, car après tout la religion est indestructible, même dans l'Extrême-Orient, tandis que l'influence française est sujette à toutes les vicissitudes humaines. Si, au lieu de faire rendre justice à ceux qui n'ont jamais combattu la France, on n'a de faveurs que pour ceux qui ont fusillé nos soldats et massacré les chrétiens, il est bien à craindre que cette influence ne subisse peu à peu une déchéance telle que, pour la rétablir, il faille encore verser beaucoup de sang (1)!

Des lettres, récemment arrivées de Quang-Ngai, confirment ce que je vous ai dit plus haut touchant le sort réservé aux exilés. Le prêtre annamite le plus rapproché de l'endroit où sont renfermés ces malheureux a même demandé ce qu'il fallait dans le cas où ils viendraient à expirer; d'après ce curé, qui a vu de ses yeux la case préparée pour recevoir les princes et qui a appris tout ce qui a été prescrit contre eux, quelques jours suffiront pour mettre fin à leurs souffrances et pour leur ouvrir le ciel.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Plusieurs missionnaires et religieuses des Missions Africaines de Lyon sont partis le 13 juillet pour la Côte occidentale d'Afrique. Voici leurs noms :

Le R. P. Wade, de Tanners, près Dublin (Irlande); le R. P. Schenkel, d'Amérique; le R. P. Thuet d'Ammerschwihr (Alsace); tous trois à destination de la Préfecture apostolique du Dahomey.

Le R. P. Scherrer, de Morschwiller (Bas-Rhin), et le R. P. Grosjacques, de Brusson, vallée d'Aoste (Italie), pour le Bas-Niger.

Sœur Thècle, de Ballinree, comté de Tipperary (Irlande); Sœur Marcelline, de Milan (Italie); Sœur Donatille, de Manrèze (Espagne); Sœur Macrobe, de Mulhouse (Alsace); Sœur Theotique, de Mons (Belgique) et Sœur Second, de la Rouxière (Loire-Inférieure), pour Porto-Novo et Tocpo, dans le vicariat apostolique du Bénin.

Sœur Cyriaque, d'Uzmach, canton de Saint-Gall (Suisse); Sœur Valérien, d'Ettendorf (Alsace), et Sœur Victorien, de Rouffach (Alsace), pour la Préfecture apostolique du Bas-Niger.

— Douze missionnaires dominicains sont partis dernièrement d'Espagne à destination de Manille : les RR. PP. Eugène Persan, Agapit Martin, Isidore Fernandez, Paulin Ramos, François Ruiz, Emmanuel Moreno, Benoit Gonzalès, Maximin Fernandez, Dan Veras, Eustache Garcia, Calixte Vico et Louis Carazo.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Le Saint-Père, pour donner un nouvel encouragement à la mission que remplissent avec tant de zèle, dans le Nouveau Monde, les trois délégués de la Propagation de la Foi, et dans le but de prouver une fois de plus sa haute bienveillance en faveur de la grande Œuvre, vient de nommer le R. P. Terrien, camérier d'honneur. Avec nos humbles remerciements à Sa Sainteté, nous adressons à Mgr Terrien toutes nos félicitations. Nous savons que cette dignité, qui l'attache de plus près à la personne du Souverain Pontife, donnera plus d'autorité encore à la mission que lui et ses confrères remplissent avec tant de dévouement et de succès.

Paris. — Nous lisons dans le *Journal officiel* :

« Mgr Taurin-Cahagne, évêque *in partibus* d'Adramytte, vicaire apostolique des Gallas, est nommé chevalier de la Légion d'honneur. »

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Fourcade, des Missions Etrangères de Paris, missionnaire à Attadhy, nous écrit le 3 juillet :

« J'espère que cette lettre sera la dernière sur la famine.

« Après avoir été très éprouvés par la fièvre le P. Godec et moi, nous allons mieux. Il n'en est pas de même de nos chrétiens. *L'influenza* a fait irruption dans le district. La moitié de la population est atteinte. Un bon nombre de malades venus à la messe, sont étendus dans le jardin et m'appellent à leur secours soit pour des remèdes, soit pour une aumône.

« Ce n'est pas la seule misère. Voyez que de boiteux! Il y en a de tous les âges et de tous les sexes. Leurs jambes sont enflées et couvertes de plaies, causées par le ver de Guinée.

« Le reste de la foule qui entoure ma maison est composé d'affamés. Depuis trois ans toujours des affamés à ma porte! Au lieu de s'habituer à de pareilles scènes, le système nerveux devient de plus en plus sensible. Il se calmerait si j'avais de quoi donner à ces malheureux. Mais non, depuis longtemps et, aujourd'hui surtout, je n'ai rien pour les soulager. Ils devraient s'en retourner la faim dans le corps et la tristesse dans l'âme. Dieu nous éprouve beaucoup; c'est bon signe. Mais que le pauvre cœur humain est faible devant des groupes d'affamés à peine couverts de lambeaux!

« Nous sommes ruiné. Notre coadjuteur vient de m'écrire pour me prier de suspendre *l'œuvre des œuvres*, la conversion des infidèles. Ces mois derniers, j'en avais baptisé trois cent cinquante, et la décision épiscopale m'arrive au moment où les païens arrivaient en plus grand nombre. Comment les renvoyer? Que ce calice est amer! qu'il s'éloigne de nous, si c'est possible! Envoyez-nous, Seigneur, les ressources qui viennent appliquer les mérites de votre sang aux âmes infidèles!

« Nous avons eu d'assez bonnes pluies d'orage en plusieurs endroits. On a semé le *cambou*. Mais il est à craindre que les

(1) Au moment où on laisse condamner à l'exil et à la mort lente des chrétiens innocents, on renvoie au Toukin tous les rebelles qui avaient pris part au mouvement anti-chrétien de 1890 et qui avaient été envoyés à Poulo-Condore.

vents brûlants de juillet ne viennent dessécher les jeunes tiges qui vont sortir de terre. C'est ce qui arrive ordinairement Aussi les Indiens disent-ils *cambou, vambou* (le cambou est une moisson instable).

« Il n'en est pas ainsi du *Kéviron*. Si on parvient à le planter et que les pluies tombent de temps en temps ou que les puits fournissent assez d'eau pour l'arrosage le pays sera sauvé. Oh ! qu'il me tarde de sortir de ces angoisses !

« Dimanche dernier nous avons bénit la première pierre de l'église du Sacré-Cœur, les fondations sont creusées, le P. Godec s'apprête à les combler. Il avait un millier de francs, il a voulu les consacrer à cette œuvre. Si vous m'aidez, j'en verrai la fin malgré mes cinquante-un ans passés. »

Patagonie. — Dom Borgatello, missionnaire salésien, écrit à Dom Rua, de l'île Dawson, dans la Terre-de-Feu :

« A mon arrivée dans cette île, je vis accourir à ma rencontre un petit Indien, alerte, de douze à treize ans, qui, me serrant la main avec naïveté :

« — *Buenos dias, Padre*, me dit-il en bon castillan; *como esta ?* (comment allez-vous ?) — et sans attendre la réponse continua : — *Bueno, gracias* (très bien, merci).

« Il me prit envie de rire, et je me dis : on voit qu'il a bien appris sa leçon.

« J'étais environné d'une multitude qui me reconnaissait parfaitement à un an d'intervalle.

« Nos Indiens ont déjà appris les premières notions de notre sainte religion, les prières du matin et du soir, et ce ne fut pas sans émotion que je les entendis chanter à l'unisson trois ou quatre cantiques. On ne peut qu'admirer leur maintien dans la maison de Dieu et l'attention qu'ils apportent aux divins mystères et à l'explication du catéchisme. Le premier dimanche qu'il me fut donné de les voir, j'en fus profondément édifié.

« Le soir du 5 avril, je voulus les régaler d'un spectacle nouveau. J'avais apporté avec moi de Puntarenas une lanterne magique et un petit orgue de Barbarie. C'en fut assez pour les faire rire, sauter, danser et gambader; ils étaient tout hors d'eux-même Les figures sur verre représentaient presque toutes des scènes pieuses. Quel plaisir de voir tous ces personnages se succéder les uns aux autres ! Ce n'étaient qu'exclamations, qu'interrogations ! A chaque groupe qui se présentait, je leur en donnais une courte explication; mais dès qu'ils aperçurent l'*Ecce Homo*, je n'eus pas le temps de parler : ce fut un cri unanime d'allégresse : *Jésus* ! *Jésus* ! *el Salvador* ! Scène attendrissante ! C'étaient de publiques actions de grâces, des paroles de reconnaissance que ce pauvre peuple envoyait au Dieu qu'il commence à peine à connaître.

« Le 7 avril, je me rendis avec Dom Pistone à l'extrémité de l'île, où nous avons une maison succursale. La route se fait en partie dans le bois, à travers des fourrés et des marais profonds, et en partie sur la plage sablonneuse ; nous mîmes sept heures à cheval pour la parcourir. La maison est dans une position des plus agréables. Elle s'élève sur les rives pittoresques d'un lac aux eaux douces et limpides, sur lesquelles prennent leurs ébats des centaines de *patos* (canards sauvages, et de *guaiquenes* (coqs d'Inde) ; elle est environnée de forêts toujours verdoyantes, animées par les chants doux et variés de milliers d'oiseaux ; on dirait un paradis terrestre.

« Le but de notre voyage à l'extrémité de l'île était de reconnaître le lieu du naufrage du cutter *Dora*, et d'y placer une croix pour rappeler le souvenir d'un de nos confrères, qui se noya à cet endroit il y a deux ans, tandis qu'il cherchait à se soustraire aux fureurs des sauvages de l'île.

« Le 9 avril, nous nous mîmes en route. Nous avions pris pour guide le gardien de la maison, qui se faisait suivre de deux chiens énormes. Midi arriva et nous n'étions encore qu'à moitié chemin. Fatigués et aiguillonnés par la faim, nous fîmes halte près d'un petit ruisseau aux eaux limpides, pour prendre un peu de nourriture.

« Les provisions que nous avions apportées auraient suffi pour le dîner de trois, mais nos deux chiens nous regardaient d'un air suppliant et semblaient vouloir nous dire qu'ils étaient décidés à nous imiter : nous résolûmes donc de faire cinq parts de notre dîner et de nous abandonner à la Providence.

« Après douze heures de marche, l'étape nous parut suffisante. Notre guide ramassa du bois pour faire chauffer un peu d'eau,et pour entretenir le feu toute la nuit. Dom Pistone et moi nous allâmes à la pêche ; elle fut abondante. Nous mangeâmes des poissons crus, cuits à l'eau ou rôtis sur la braise ; ils nous parurent tous excellents : il est vrai que l'appétit les assaisonnait et leur donnait une saveur toute particulière. Les deux chiens eux-mêmes en mangèrent à satiété. Cependant la nuit était venue. Il s'agissait de dormir. Pour nous protéger contre l'humidité, nous étendons des branches sèches, la selle du cheval nous sert d'oreiller, nous nous recommandons à notre ange gardien et nous attendons le sommeil. Mais impossible de fermer l'œil de toute la nuit.

« Dès l'aube, plus fatigués que la veille, nous sellons nos montures, et nous nous acheminons vers la plage. Quel désolant spectacle ! .. Qui sait combien de navires sont venus échouer sur ces bords ? .. Tables, caissons, échelles, avirons, débris de bateaux, poutres cerclées de fer, cordages, etc., nous voyons mille épaves amoncelées pêle-mêle.

« C'est ici que se noya notre pauvre confrère Jean-Baptiste Sylvestre. Prenant deux traverses de bois, nous les portons sur le sommet du monticule voisin, et nous les élevons en forme de croix.

Elle porte cette simple inscription :

† *Ici fit naufrage le cutter* Dora *et périt dans les flots J.-B. Silvestro, catéchiste, mission naire salésien, 21 sept. 1889.*

« Après l'avoir bénite, nous récitons le *De Profundis* et nous laissons ce lieu rempli de tristes souvenirs.

« Le 14, abordèrent dans l'île avec la goëlette *Express* plusieurs de nos bienfaiteurs du Chili, venus pour visiter la Mission. Ils nous apportaient des vivres et des vêtements à distribuer aux Indiens La visite de ces personnes nous détermina à donner le baptême à dix-sept adultes, préparés depuis quelque temps. »

États-Unis — Pour la première fois, depuis la fondation de la République américaine, un service religieux catholique a eu lieu en plein Sénat, pour les obsèques de M Barbour, sénateur de la Virginie.

C'est un usage que les honneurs funèbres pour les sénateurs qui meurent à Washington soient rendus d'abord au corps dans la salle du Sénat; un orateur prononce un discours, puis la cérémonie s'achève dans le temple de la religion à laquelle appartenait le défunt.

A l'heure où commençait la cérémonie, le public, admis dans la salle des séances, aperçut, devant le fauteuil du président, une petite table recouverte d'une nappe blanche, et sur cette table un crucifix entre deux cierges allumés. Spectacle déjà bien étrange, dans cette enceinte ! Mais voici que s'avancent de jeunes acolytes portant la croix, des chandeliers, l'eau bénite et l'encensoir, puis des prêtres en surplis, et Mgr Keane ancien évêque de Richmond et recteur de l'Université catholique de Washington. Le cercueil est déposé dans l'hemicycle ; autour se placent les membres de la famille, les ministres, le corps diplomatique, les juges de la cour suprême, le président et les représentants de la Chambre et tout le Sénat. C'était une réunion solennelle de tout le monde officiel du pays. Le curé de la paroisse de Saint-Aloysius récita les prières du Rituel, jeta l'eau bénite sur le cercueil et l'encensa. Les spectateurs étaient debout, découverts, et suivaient dans une attitude pleine de respect cette belle cérémonie.

Mgr Keane, en habits pontificaux, se plaça ensuite au pied du cercueil et prononça un éloquent discours, écouté avec une sympathique attention. Après ce discours, le cercueil, suivi des ministres et du cortège officiel, qui se terminait par le clergé, fut transporté à la maison mortuaire.

Cette cérémonie religieuse, accomplie dans la salle du Sénat, au milieu du profond respect de tous,a causé une grand impression.

VOYAGE

DANS LA SYRIE SEPTENTRIONALE

aux ruines chrétiennes des IVe, Ve et VIe siècles

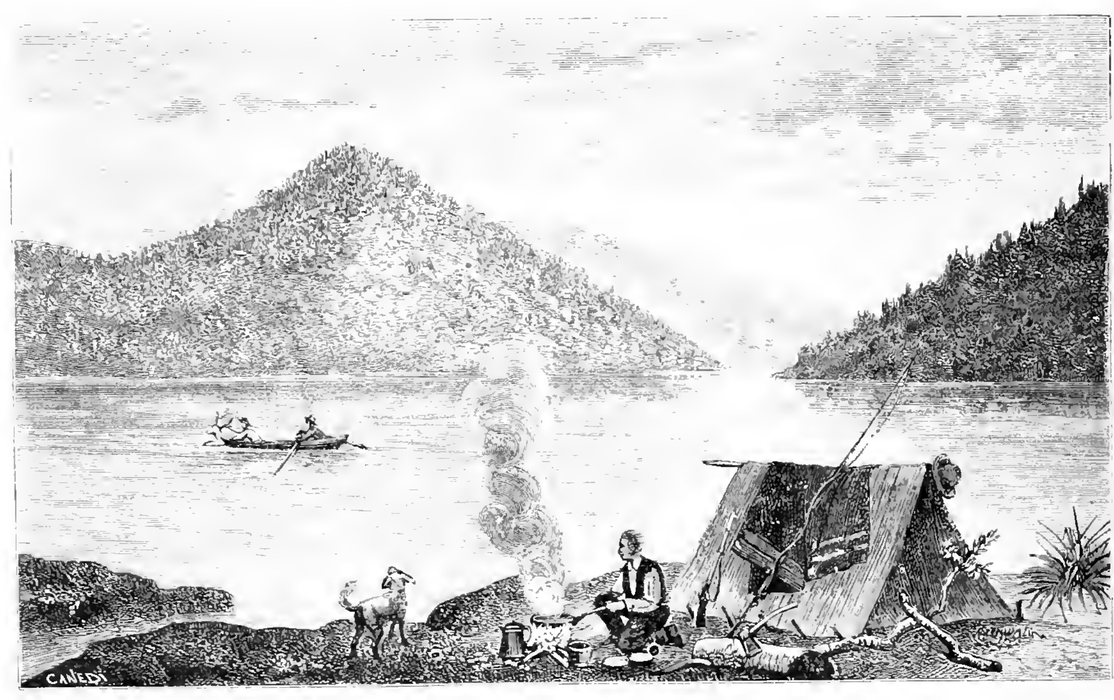
Par le R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus.

L'éloge de l'éminent religieux qui a donné à notre Bulletin tant de relations remarquables, n'est plus à faire. Nos lecteurs se souviennent de ses études aussi pleines d'intérêt que de science sur les choses d'Orient, et il y a à peine quelques mois, nous terminions, aux regrets de tous, ce *Voyage au Sinaï* qui a excité une si légitime admiration. Voici un nouveau travail qui ne le cède en rien aux précédents : c'est le même charme de description, c'est la même érudition, érudition consciencieuse et qui s'appuie toujours sur des textes précis et sur de sérieuses observations.

Entre Alep, Antioche et Hamah, sur des collines rocailleuses, sans eau et presque désertes, s'élèvent des ruines sans nombre, admirablement conservées, remontant aux premiers siècles de notre ère et du plus grand intérêt pour l'archéologue chrétien. Ce ne sont pas des ruines ordinaires, comme on en rencontre dans les vieilles cités de l'Europe ; ce sont des villes entières avec leurs maisons, leurs rues, leurs tombeaux, leurs églises ; ce sont des villages avec leurs habitations de cultivateurs et les opulentes villas des riches propriétaires, leurs cimetières et leurs chapelles.

* * *

A voir l'homogénéité parfaite des contructions, on ne peut douter que ces villes et villages n'appartiennent à une même époque étroitement circonscrite. La plus ancienne des inscriptions qu'on y rencontre est de 331, la dernière



MONTAGNES ROCHEUSES (*États-Unis*). — SUR LES BORDS DU LAC CHELAN, SCÈNE DE LA VIE DE COLON ; d'après une photographie. (Voir page 386).

de 565. Ces dates disent que le christianisme a vu naître ces villes et que l'invasion musulmane les a dépeuplées (1), faisant le désert où la vie abondait. Le désert a duré jusqu'à nos jours. Dans ces arides montagnes, aucune population n'est venue bouleverser les ruines pour se bâtir de nouvelles habitations avec leurs matériaux. Sous le beau ciel de Syrie, le temps n'a détruit que le bois et la peinture, à peine a-t-il effleuré la pierre, et n'étaient les ravages des tremblements de terre fréquents dans la contrée, les ruines seraient aujourd'hui dans l'état où les laissèrent, il y a treize siècles, les hordes d'envahisseurs.

« Partout ailleurs, dit le comte Melchior de Vogüé, si ce n'est à Pompéi, la vie des anciens n'a, pour ainsi dire, pas laissé de trace. En Grèce, en Assyrie, en Égypte, la demeure de l'individu a disparu. C'est à la littérature, à la peinture, à la sculpture que nous devons les quelques notions que nous possédons sur l'habitation humaine. Dans la Syrie du nord, au contraire, la vie privée apparaît dans tous ses détails matériels. La demeure subsiste à tous les degrés de l'échelle sociale avec ses accessoires somptueux ou modestes, dans toutes ses relations, soit avec la vie publique, soit avec la vie religieuse, soit enfin avec la mort. »

* * *

Le voyageur étonné s'y trouve au milieu d'une civilisation détruite ; toute une époque peu connue de l'art chrétien ressuscite devant ses pas, et à la vue de ces édifices si parfaitement conservés dans tous leurs détails, il se dit qu'il a trouvé un Pompéi chrétien perdu au fond de l'Orient. L'âge des monuments le ramène aux temps de saint Jean Chrysostome ; leur situation voisine d'Antioche le reporte au milieu de cette société riche et élégante qui se pressait aux sermons de l'illustre orateur, écoutait humblement ses

(1) Les musulmans furent définitivement maîtres du pays en 637.

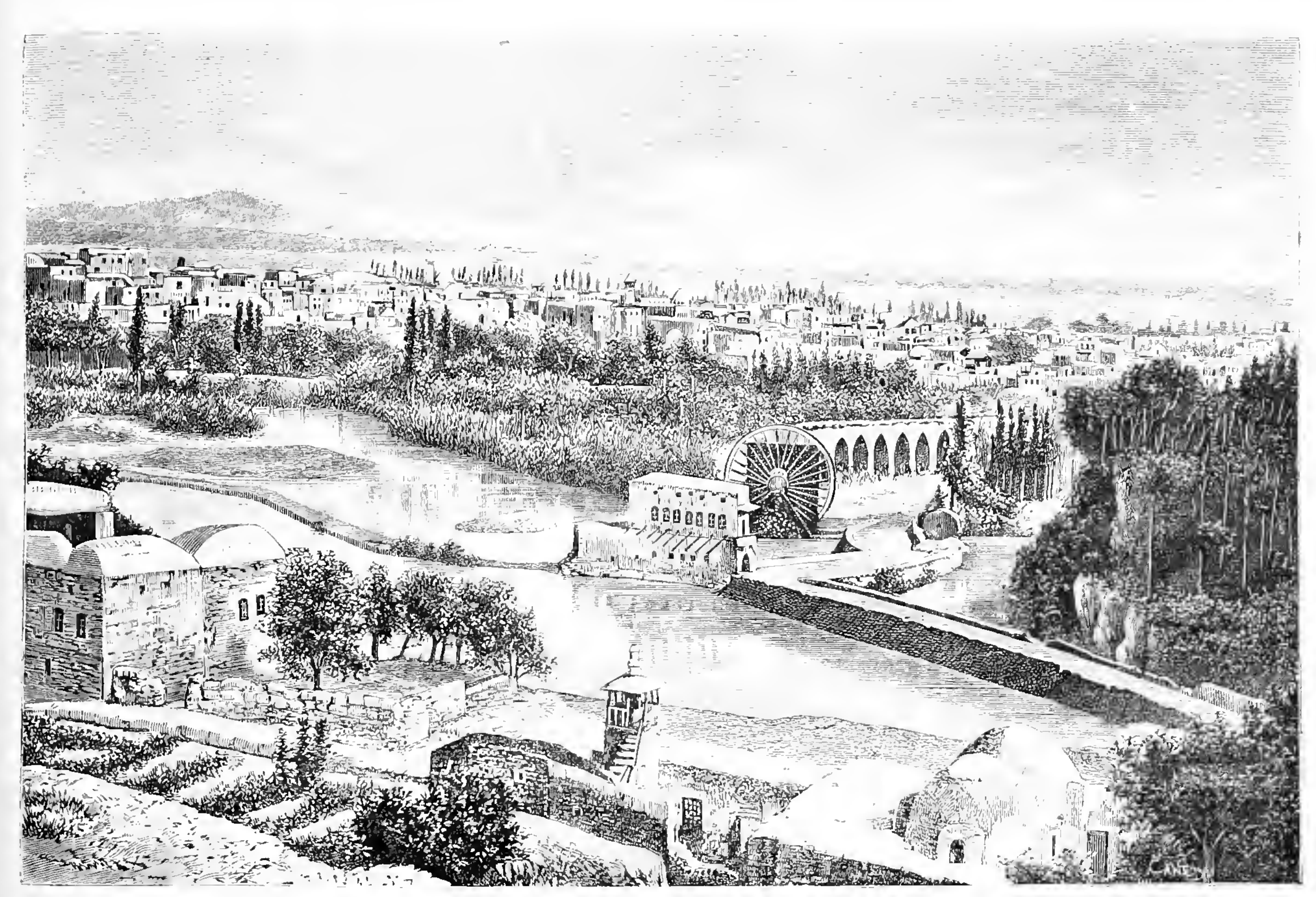
reproches contre les exagérations du luxe et de la parure, et de là se rendait au cirque étaler son faste, goûter des émotions peu chrétiennes.

Ces travers pourtant n'allèrent pas jusqu'à diminuer le caractère profondément religieux des pensées et des œuvres : les habitations et les édifices le disent à chaque pas.

* * *

On ignorait encore, il y a vingt ans, le nombre et l'importance des monuments chrétiens conservés dans ces montagnes. Les explorateurs n'avaient fait qu'entrevoir le bord de la région et n'en avaient écrit que peu de mots. M. Henri Waddington et M. le comte Melchior de Vogüé pénétrèrent les premiers dans l'intérieur du pays, en 1867. Les *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, publiées en 1870 par M. Waddington et le magnifique ouvrage de M. de Vogüé : *Syrie centrale, Architecture civile et religieuse du Ier au VIIe siècle*, achevé seulement en 1877, furent une révélation du plus haut intérêt pour l'archéologue chrétien. Ces travaux nous guideront dans une grande partie du voyage ; ils en éclaireront le récit.

La fertile plaine d'Edlip divise les ruines en deux groupes d'un caractère un peu différent, quoique appartenant à la même époque. Nous les avons parcourus durant un mois, le groupe méridional en allant de Hamah à Alep, le groupe du nord au retour.



SYRIE. — HAMAH ET L'ORONTE ; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (Voir le texte).

I

HAMAH ET LARISSA.

Hamah, la pointe méridionale du triangle que nous avons à parcourir, est à cent quarante ou cent cinquante kilomètres sud-sud-est d'Alep. On s'y rend de Beyrouth par bateaux à vapeur jusqu'à Tripoli, puis par voiture publique en passant à Homs.

Bâtie tout entière dans le profond sillon où coule l'Oronte, la ville ne s'aperçoit qu'en y entrant. Les jardins et les grands arbres au bord du fleuve ont quelque chose de frais et de riant, bien rare dans les cités arabes de l'intérieur ; mais, dès qu'on pénètre au milieu des habitations, on ne voit plus que de petites rues mal pavées, tristes et sales, entre des maisons sans grâce et pour la plupart mal bâties. D'ailleurs le climat est humide et malsain ; chaque fois que le choléra se promène en Syrie, il s'abat sur Hamah et y fait de grands ravages. La population de trente-cinq à quarante mille âmes est en décroissance faute d'industrie. Les musulmans, seuls habitants de la ville, n'y ont élevé aucun édifice remarquable, pas même une belle mosquée.

Ils ont tout simplement installé le culte du Prophète dans les églises et les monastères des chrétiens d'autrefois, sans

prendre la peine d'effacer complètement les croix sculptées sur les murailles. La grande mosquée elle-même n'est qu'une vaste église à trois nefs, séparées par de gros piliers carrés et des arcades ogivales ; le clocher est devenu le minaret, et il ferme encore par son vieux vantail fait d'une seule dalle de basalte sculptée. Le cloître des religieux ou des chanoines sert de cour aux ablutions ; seule, la fontaine qui se trouvait au milieu de la cour a été refaite : on l'a entourée de vieilles colonnes grecques dont on a aminci le fût pour y écrire en relief des sentences du Coran.

* * *

Nous sommes descendus chez le vice-consul de France, M. Prosper Bambino, et nous y avons trouvé la plus aimable hospitalité. Il habite le pays depuis longtemps, y possède de vastes terrains et pourra nous donner d'utiles conseils pour le voyage.

Le groupe méridional des ruines chrétiennes commence à deux petites journées au nord de Hamah. Nous désirons, en y allant, passer par Larissa et Apamée. M. le vice-consul nous dit tout d'abord que nous ne pouvons nous engager seuls dans ces pays sans chemins, où nous rencontrerons des tribus pillardes, des populations hostiles aux chrétiens *frangis* : « Un guide ne suffit pas, il vous faut au moins deux cavaliers bien armés. »

Cela ne va pas à nos habitudes. Nous faisons valoir toutes les mesures de prudence déjà concertées. Notre modeste équipage n'excitera guère la cupidité. Nous voyagerons vite et ne passerons pas deux nuits dans les endroits suspects.

Un Frère indigène nous accompagne ; il parle le patois arabe de la contrée, connaît les ruses des habitants et saura surprendre ou deviner un complot. Le P. Soulerin, mon précieux compagnon, compte employer tous ses loisirs à soigner les malades qu'on ne manquera pas de nous présenter ; cette charité du prêtre chrétien nous vaudra peut être quelques égards.

Enfin notre moukre, que les indigènes ne manqueront pas d'interroger à notre arrivée pour se former l'opinion sur les voyageurs et se fixer sur la manière de les accueillir, nous est tout dévoué. Chrétien par le baptême et le cœur, il passe aisément pour un musulman, dont il a le langage et les allures ; ce n'est pas chose indifférente dans ces pays.

Mais tout cela ne suffit pas à notre prudent consul. Il insiste : « Jamais un Européen ne s'est aventuré dans ces pays sans une bonne escorte. »

Il nous faut donc accepter deux beaux cavaliers qui marchent devant nous et nous gardent durant le sommeil. Ils ont le fusil au dos, la poitrine couverte de cartouches métalliques et la ceinture tellement encombrée de pistolets, de poignards et d'un grand sabre que je ne sais comment ils pourront se mouvoir s'il faut se battre à pied.

* * *

Nous partons dans l'après-midi du 1er septembre 1888. Au sortir de la ville, le sentier monte sur le plateau de la rive gauche et se dirige au nord-ouest. Tout est brûlé par le soleil d'été : quelques restes d'anciennes habitations, des citernes abandonnées, des silos creusés dans le roc pour conserver les grains sont les seules traces du travail de l'homme. Cependant, de temps à autre, la vue plonge dans la verte et étroite vallée de l'Oronte toute pleine de champs de coton en fleur, de bouquets d'arbres et de villages. Les petites maisons égales, terminées par des coupoles blanches allongées en pain de sucre, semblent une volée de colombes posées dans la verdure.

(*A suivre*).

AU KILIMA-NDJARO

(*Afrique orientale*)

PAR

le **R. P. Alexandre LE ROY**, de la Congrégation du St Esprit et du Saint-Cœur de Marie, missionnaire apostolique.

PREMIÈRE PARTIE.

DE ZANZIBAR AU KILIMA-NDJARO

(Suite 1)

II — A Mombassa.

Arrivée à Mombassa. — En contravention avec les lois. — Nouvelles recrues. — Sauvons-nous ! — Notre Itinéraire.

Depuis que Mombassa est devenu comme la capitale du Zanguebar anglais, le séjour de l'Administrateur général de l'Impériale Compagnie de l'Est-Africain et le point de départ du futur chemin de fer qui, reliant l'Océan Indien au Victoria-Nyanza, doit ouvrir sur la Haute Egypte une porte de service, cette antique et modeste ville a repris quelque activité. En face de la grosse et sombre forteresse portugaise, souvenir d'un passé lointain, de petites constructions nouvelles, semées sous les verts cocotiers d'*English Point*, annoncent en leur style que l'Européen est revenu.

Nous ne tardons pas au reste à l'apprendre d'une façon plus authentique encore et plus directe. Pour ne point encombrer la ville de nos charges et de nos porteurs, et n'ayant d'ailleurs ni l'intention, ni le loisir, ni la possibilité de trouver une maison, nous nous sommes dirigés droit audelà des faubourgs, en une place déserte de la banlieue et sous de grands manguiers qui étalent là-haut leurs ramures protectrices. Nous campons.

* * *

Mais à peine les feux ont-ils commencé à lécher le fond des marmites que, dans l'ombre du soir, nous voyons accourir un soldat soudanais, membre de la police de l'*Imperial British East Africa Company* (*I. B. E. A. Co*) et porteur d'une lettre de Monsieur l'Administrateur général. Nous prendrait-on pour une bande de forbans, et faudra-t-il aller coucher au poste ?

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 22 juillet et les cartes p. 370 et 373.

A la lumière des feux, je m'accroupis modestement, et je lis. C'est à seule fin de nous faire savoir que notre caravane a des fusils à piston, des fusils de chasse, des carabines de guerre perfectionnées, des revolvers, et que si, par malheur, nous introduisons ces inventions dangereuses dans les ténèbres de l'Afrique, sans les faire revêtir au préalable d'une marque spéciale dont la Compagnie a le secret et le profit, nous ne saurions échapper à une amende dont le chiffre a de quoi terrifier des explorateurs plus riches que nous.

Le lendemain, je me rends chez M. le Secrétaire général de la British Co, auteur de ce charitable avis, je lui affirme en mon âme et conscience que nous ne voulons ni introduire subrepticement une contrebande de guerre, ni faire la chasse aux esclaves, ni nous soustraire à aucune des justes lois de la civilisation. Finalement, les fusils sont marqués de l'estampille sacramentelle qui les rend désormais inoffensifs : une pièce en fait foi. Mais, pendant que l'opération s'achève, à part moi, je ne puis tout de même m'empêcher de remarquer que nous avons l'honneur de porter le numéro un et d'étrenner les poinçons, quoique avant nous nombre de fusils aient pénétré dans l'Intérieur et en vue peut-être de projets moins pacifiques que les nôtres.

Dans la journée, visite de Mgr de Courmont à Sir Francis de Winton, qui le reçoit fort bien. Il nous invite à dîner, et pendant qu'il lui est loisible de constater que nous ne sommes animés d aucune intention perverse, nous concluons de notre côté que nombre de gens sont moins terribles à leur table qu'à leur bureau.

∴

Le lendemain, dimanche, Monseigneur célèbre la messe dans une maison neuve pour laquelle on était venu demander une bénédiction. Elle est mise à notre disposition par MM. A. et D. Pereira, originaires de Goa, et une trentaine de personnes — toute la colonie catholique — viennent y assister.

Reste maintenant, pour réparer les pertes de Zanzibar, à nous procurer des porteurs. Nous avions compté sur les deux cents esclaves capturés depuis deux ans par les navires anglais, libérés et établis à Mombassa. Hélas ! il ne reste plus que leurs cases et leurs femmes, les unes aussi délabrées que les autres. Eux mêmes ont déjà été engagés par la Compagnie pour de grandes expéditions dans l'Intérieur, et nous n'avons plus à choisir que parmi la tourbe innommable des esclaves marrons, voleurs, menteurs, ivrognes, déserteurs, vagabonds, fainéants, malandrins, écumeurs de caravanes, dont la profession est de s'engager chez les voyageurs européens, les nouveau-venus, pour recevoir des avances, et filer. Des racoleurs envoyés dans les faubourgs ramènent ce qu'ils ont trouvé de mieux. Je les fais mettre en rang et m'adresse à la plus honnête de leurs figures, un profil nettement taillé mais dont la construction, tout de même, n'avait pas dû exiger grands frais :

« — Ton nom ?

« — Haroun-al-Raschid.

« — Superbe ! mais tu m'as l'air d'avoir bu un coup de trop ?...

« — Oh ! pas possible ! Il n'y a pas une heure que je suis sorti de prison ! »

Il faut dire que, pour un musulman, coupable seulement d'avoir manqué de délicatesse à un Européen, par exemple chipé une montre, vidé quelques bouteilles ou égaré un porte-monnaie, la prison n'a rien d'infamant, au contraire.

C'est pourtant parmi cette truandaille qu'il faut faire un choix. Le choix se fait, une petite avance — impossible d'agir autrement — est donnée à chacun, et l'heure du départ est fixée : 14 juillet, deux heures de l'après-midi. L'heure arrive, cinq porteurs ont disparu !

∴

Malgré tout, il faut sortir de là quand même. A ne considérer que la tête des manguiers qui nous ombragent, notre campement est magnifique. Mais pour peu qu'on abaisse ses sens vers la terre, on est forcé de convenir qu'il se dégage de cette retraite champêtre une si riche odeur de charognes et de vidanges qu'elle lui enlève considérablement de ses charmes. D'ailleurs, plus nous resterons dans cette banlieue, plus elle nous fera du tort ; les faubourgs n'ont jamais rien valu.

La caravane se met donc en marche. Orientés vers le sud, nous longeons sans enthousiasme les étroits sentiers de l'îlot mombassien qui se déroulent à travers de maigres sillons de patates (1), des carrés de pois (2), des plants de manioc (3). Sur le sable brûlant, de gros bousiers noirs roulent avec leur infatigable ardeur la boule qui fait leur fortune. Point d'ombre, excepté çà et là près des épaisses broussailles où s'épanouit le jasmin sauvage (4), que recouvre de ses fleurs blanches la liane à caoutchouc (5), et d'où s'élance le panache flottant du cocotier ou la tête majestueuse des manguiers.

Au gué de *Likoni* les embarcations sont prêtes, et, en moins d'une heure nous voilà tous sur le continent.

∴

Mais au préalable il a fallu se fixer sur la route à suivre. Le but est le Kilima N'djaro. De Mombassa, le chemin le plus court, celui qu'on prend communément, est celui de *Taita*. Mais en cette saison on n'y trouve presque pas d'eau ; de plus, le pays est connu, et, sauf en un point peut-être, il présente peu d'intérêt à l'action apostolique. Au sud, nous avons le *Digo* qui est à explorer. En le longeant, nous pouvons aboutir à *Vanga* et de là nous diriger sur le *Sambara*, *Paré*, le lac *Djipé*, *Toréta*. Ce trajet est le double de l'autre ; mais en le faisant, nous aurons de l'eau et des vivres pour la caravane, et nous pourrons voir ce que sont ces divers pays où tôt ou tard il faudra bien établir des missions.

(*A suivre*)

---

(1) *Ipomœa batatas*, L.

(2) *Phaseolus vulgaris*, L. ; *Ph.-Mungo*, L. ; *Vigna Sinensis*, Endl.

(3) *Manihot Aipi*, Pohl

(4) *Jasminum trifoliatum*, Pers.

(5) *Landolphia florida*, L ; *L.-Kirkii* ; *L.-Petersiana*.

DANS LES MONTAGNES ROCHEUSES

(Etats-Unis)

Mission de Yakima

Lettre du R. P. Victor Garrand, de la Compagnie de Jésus

(Suite et fin 1).

Revenons pour finir à North-Yakima; aussi bien, ma santé ne me permet pas de m'en éloigner bien souvent ni bien longtemps.

Au commencement de cette année, j'ai pu y organiser une œuvre que les circonstances rendaient capitale. A l'automne dernier, nos jeunes congréganistes étaient fort sollicités d'entrer dans les Sociétés secrètes. Toutes font bénéficier leurs membres d'une assurance sur la vie et se présentent comme des Sociétés de bienfaisance et de secours mutuels. D'autre part, il en est qui ne tombent pas sous le coup de l'excommunication ; cependant ce sont des antichambres de la franc-maçonnerie et elles conduisent à l'impiété. Les embaucheurs viennent trouver nos Indiens et leur répètent : « Votre religion n'a rien à voir dans cette question, ni rien à en souffrir. » Or, comme un refus équivaut à une injure, il est très difficile de se dérober.

Mais une réponse sans réplique, c'est de pouvoir dire : « J'appartiens déjà à un Ordre qui exclut tous les autres. » Cela ferme la bouche sans froisser personne, car cela veut dire qu'on a payé des droits d'admission, et qu'on les perdrait. Devant l'argument : dollar, il n'est pas un Américain, qui ne s'incline sans plus insister.

Or il existe un Ordre catholique, celui des *Catholic knights of America* ; il est précieux pour le but qu'il nous fallait atteindre. Il faut être catholique, catholique pratiquant, pour en faire partie et ne pas appartenir à une Société proscrite par l'Eglise : s'affilier à l'une d'elles entraine pour le *catholic knight* l'exclusion avec perte de tous ses droits même pécuniaires. Les chevaliers *knights* doivent ensuite s'aider mutuellement ; pour ceux qui en ont les moyens, il y a une assurance sur la vie : suivant la taxe, au décès, la veuve ou les orphelins reçoivent de 2,500 à 10,000 fr. Les *Catholic knights of America* comptent déjà plus de cinquante mille membres. Et comme toutes les Sociétés secrètes ont des loges pour les femmes, ils ont organisé une section pour elles où on les reçoit à partir de dix-huit ans.

Nous avons pu en établir une branche à Yakima : les droits d'admission et autres étant élevés, cette branche ne compte encore que vingt-cinq membres ; mais ce sont précisément ceux que recherchaient les agents des loges. Leur fête patronale est celle de saint Joseph ; dès cette année, le jour du patronage de saint Joseph, ils l'ont célébrée en grande pompe dans notre église avec leurs insignes et bannière. Leurs bancs étaient tendus de rouge et ornés de fleurs.

MONTAGNES ROCHEUSES (*Etats-Unis*). — La fille de Sitting-Bull ; d'après une photographie envoyée par le R. P. Garrand, de la Compagnie de Jésus.

Plus tard, à la procession du Saint-Sacrement, j'ai donné à mes *knights* la place d'honneur, près du Saint-Sacrement. Ils n'avaient pas encore leur uniforme qui est un peu coûteux ; mais ils portaient leurs insignes et leur bannière flottait au vent.

* * *

Chaque année, nous célébrons la fête nationale du 14 juillet, anniversaire de la proclamation de l'Indépendance américaine. Voici comment la fête s'est passée en 1891 :

Mes garçons étaient dans un char de parade ; au milieu d'eux, debout, un des plus grands, habillé en « Uncle Sam » le Yankee, tenait le drapeau rayé et étoilé. Dans un autre char encore mieux orné, toutes mes filles indiennes, leur chevelure de jais flottant au vent, entouraient l'une d'elles habillée de bleu et de blanc avec une couronne dorée, représentant la déesse de la Liberté, *goddess of Liberty*. Tout cet appareil devait prendre part à la procession nationale.

A dix heures et demie, un capitaine à cheval vint nous prendre. Nos chars s'ébranlent ; ils doivent suivre le grand char des Blancs. Nous arrivons en bon ordre. Je donnais mes dernières instructions aux enfants, quand tout à coup, voici un horrible craquement suivi de cris perçants. Le char des Blancs, qui portait quarante-deux jeunes filles, figurant les quarante-deux Etats et sur un trône dominé par le drapeau national, la déesse de la Liberté, la plus belle Yakimite, ce char s'effondrait et les pauvres enfants

(1) Voir les *Missions catholiques* des 1er, 8 et 15 juillet.

roulaient les unes sur les autres. Toutefois, après le premier émoi, on constate qu'une seule jeune fille est blessée : on l'emporte. Les autres, sans se décourager, se mettent bravement en file derrière la fanfare. C'est ainsi que nos indiens ont eu la meilleure part dans la fête ; l'Uncle Sam a été acclamé.

Le grand *marchal* de la fête venait d'abord, ensuite la fanfare, les Etats à pied, nos deux chars, deux Compagnies de la milice, une centaine de *Knights of Pythias* en grand costume, plusieurs autres corporations, les pompiers de Yakima, d'Ellensburg et de Roselyn, puis tout ce qui pouvait parader en voiture.

A la fin du parcours, on se réunit au nouvel opéra qu'on vient de finir et qui peut contenir quinze cents personnes. Nous y avions nos bancs dans l'ordre du cortège et nos Indiens se comportaient avec toute la dignité du Yankee. Ma qualité de « *Superintendant of a training Indian government school* » m'obligeait d'assister à cette réunion

Le maire entre, prend place sur l'estrade, flanqué à droite de deux ministres protestants, à gauche d'un magistrat, de l'orateur du jour et de l'adjoint qui doit lire la proclamation de l'Indépendance. Le maire, avec qui nous sommes en bons termes, me remarque parmi les Indiens, se lève, fait faire place à sa gauche et m'envoie un huissier pour me dire de venir, car il ne peut souffrir de me voir assis au milieu des Peaux-Rouges.

Bientôt la fanfare joue un hymne national ; puis un ministre protestant se lève pour l'invocation. C'est une courte prière à Dieu pour la République ; tout le monde l'écoute debout et religieusement ; ensuite un chant national, entonné par un chœur, est continué à l'unisson partout.

Alors vient la lecture de la déclaration de l'Indépendance : pour l'Américain, c'est plus sacré que l'Evangile. Nouveau chant patriotique, puis un chaleureux discours sur la grandeur des Etats-Unis, le plus florissant, le plus libéral, le plus aimé des gouvernements de la terre, digne d'être proposé en exemple à tous et qui a fait la nation la plus noble, la plus unie et la plus forte du globe. Ce discours qui souleva l'enthousiasme était aussi moral que patriotique. Parlant de Georges Washington, l'orateur dit que son éducation de citoyen était due en grande partie à ses parents, surtout à sa vertueuse mère ; que, pour continuer la grandeur des Etats-Unis, il fallait moins compter sur des femmes qui votent et qui prétendent disputer aux hommes les carrières qui leur sont propres que sur des mères de famille faisant aimer le foyer domestique et y donnant l'exemple de toutes les vertus, des mères comme la mère de Washington !

Ce discours fini, on a chanté avec accompagnement d'orchestre le *White red and blue*, hymne national au drapeau ; puis le deuxième ministre protestant s'est levé pour la bénédiction. Les mains levées comme le prêtre à la préface, pendant que tous étaient debout, inclinant respectueusement la tête, il a prononcé une prière très courte, appelant la bénédiction du ciel sur la grande nation de l'Indépendance.



MONTAGNES ROCHEUSES (*Etats-Unis*). — JOSEPH, CHEF DES NEZ-PERCÉS ; d'après une photographie envoyée par le R. P. GARRAND, de la Compagnie de Jésus.

Alors la fanfare a sonné le départ et j'ai regagné l'école à la tête de mon bataillon indien.

Voilà comment à Yakima on fait de tout, même du civisme.

L'an passé, à New-York, l'archevêque, Mgr Corrigan, était désigné pour la bénédiction de clôture d'une grande fête nationale. Ici, les ministres de Dieu, quelle que soit leur religion sont invités à présider les fêtes et à y faire participer Dieu autant qu'il est en leur pouvoir. Vous n'agissez pas ainsi en France. Et cependant, qu'il sort de bien de notre chère patrie ! Quand comme nous, on est en contact avec toutes sortes de nations, que l'on est à même de poser la main pour ainsi dire sur le cœur de chacune, on est encore fier du cœur de la France et on comprend que malgré ses misères, ce soit sur la France que Jésus-Christ ait tout d'abord fait rayonner et jaillir la lumière et les flammes de son Sacré-Cœur.

* * *

Dieu veuille que ces notes rapides attirent sur les derniers descendants des peuplades indigènes américaines la sympathie des personnes qui s'intéressent au progrès de la foi dans les missions lointaines. Mon dernier mot sera pour demander à tous vos lecteurs de vouloir bien quelquefois songer dans leurs prières aux pauvres Indiens et à leurs missionnaires, de leur obtenir à tous du Sacré-Cœur et de l'Immaculée-Conception courage et persévérance.

FIN

BIBLIOGRAPHIE

DE CARTHAGE AU SAHARA

Par M. l'abbé P. BAURON

Le Voyage de Carthage au Sahara, dont les *Missions catholiques* ont tout récemment achevé la publication, vient de paraître en volume chez Mame.

Nos lecteurs feront eux-mêmes l'éloge de ce récit dans lequel l'auteur s'est montré non seulement écrivain des plus distingués, mais encore observateur consciencieux. Descriptions admirables, épisodes amusants et pittoresques, tout se réunit dans ces pages charmantes pour promener le lecteur à travers des pays qui s'ouvrent à l'Église et à la France, et pour faire, on peut le dire, la photographie de ces peuples soumis à notre Protectorat.

Quelques chapitres plus spécialement consacrés aux origines des tribus qui habitent la Tunisie résument toutes les études antérieures sur ces pays et complètent dans le volume ce que les *Missions catholiques* ont déjà publié.

Mais le plus bel éloge qui pouvait être fait de l'ouvrage est renfermé dans cette lettre que Son Éminence le cardinal archevêque de Lyon a adressée à l'auteur :

« ARCHEVÊCHÉ DE LYON.

« Lyon, le 15 mai 1892.

« Cher Monsieur le Curé,

« Je suis très sensible à la pensée filiale que vous avez eue de me dédier votre livre.

« J'en avais déjà lu d'importants fragments dans les *Missions catholiques*, et la bonne impression que j'ai rapportée de cette lecture explique le désir que je vous ai exprimé, à plusieurs reprises, de voir réunis en volume ces articles dispersés un peu partout.

« Vous vous êtes enfin décidé, et vous avez eu raison. Votre livre : *De Carthage au Sahara* ajoute aux récits de vos voyages *dans les Alpes, en Espagne, aux Rives illyriennes*, un complément d'intérêt fort appréciable, par le soin que vous avez pris de faire profiter vos lecteurs de l'expérience acquise dans vos premières expéditions.

« Puisque, sans nuire à votre ministère et avec l'autorisation de vos supérieurs, vous avez pu satisfaire votre goût éclairé pour les voyages et employer, au retour, vos loisirs à les décrire, je vous félicite de ce double effort, qui n'aura pas été sans profit pour votre esprit et aussi sans succès.

« Croyez-moi bien affectueusement à vous.

« † J. cardinal FOULON, *archevêque de Lyon.* »

L'ouvrage de M. Bauron a été honoré d'un grand nombre d'autres appréciations flatteuses, parmi lesquelles nous avons remarqué une belle lettre de S. G. Mgr Gonindard, archevêque de Sébaste et coadjuteur de Son Éminence le cardinal archevêque de Rennes.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

Congrégation de la Bonne Mort, à Beyrouth	100
A. P. Le Mans, pour une conversion	10
Anonyme de Lyon	100
Anonyme de Charlieu	1 05
G. C., abonné du diocèse de Rodez	15
En faveur d'une âme du purgatoire (*Écho de Fourvière*)	5
Anonyme	100
Mme E. de J.	25
Une ancienne domestique de la paroisse Saint-Bonaventure	500
Famille C.	25
M. Godard, du diocèse de Viviers	3
Au nom d'une toute jeune fillette, diocèse de Montpellier	15

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Vérius).

Mlle Desson de Saint-Aignan, du diocèse de Rouen	5
Anonyme du diocèse de Clermont	25
M. l'abbé Henry, du diocèse de Digne	2 20
M. A. Albert, à Beaucaire, diocèse de Nimes, demande de prières	20
Au nom d'une famille de Nantes en actions de grâces	15

Pour la mission la plus nécessiteuse d'Asie (M. Fourcade).

M. Gralle, curé à Estrun, diocèse de Cambrai	5

A M. Fourcade (Pondichéry) pour les religieuses indiennes de Bon-Secours.

Mme A. J. B., de Lyon	100
Un abonné de Saint Affrique, diocèse de Rodez, avec demande de prières	200
L. du diocèse de Grenoble, demande de prières pour sa prochaine entrée en religion	10
M. Brunet, du diocèse d'Arras	10
Anonyme de Lyon	3 50

Au R. P. Octave Leroy, missionnaire au Su-tchuen oriental, pour le rachat de petits orphelins à baptiser sous les noms d'Elisabeth, René, Léon et Jeanne.

M. Roger, à Fontaine-Henry, diocèse de Bayeux	64

Pour le Chen-si septentrional.

A. P. M., de Lyon	100

Pour les catéchistes du Japon (M. Tulpin).

Mme A. J. B., de Lyon	50

Pour la léproserie de Gotemba.

Mme A. J. B. de Lyon	50

Pour la mission de l'Ouganda (Mgr Livinhac.)

Anonyme de La Châtre, diocèse de Bourges	10

Pour la mission la plus nécessiteuse d'Afrique (Au même).

M. Gralle, curé à Estrun, diocèse de Cambrai	5

A Mgr Navarre (Nouvelle-Guinée).

Anonyme d'Orléans	50

A Mgr Vérius (Nouvelle-Guinée)

Mme A. J. B., de Lyon	50

Pour les prêtres polonais exilés en Sibérie.

Anonymes de Paris	462 50

(La suite des dons prochainement).

ÉDITION ITALIENNE

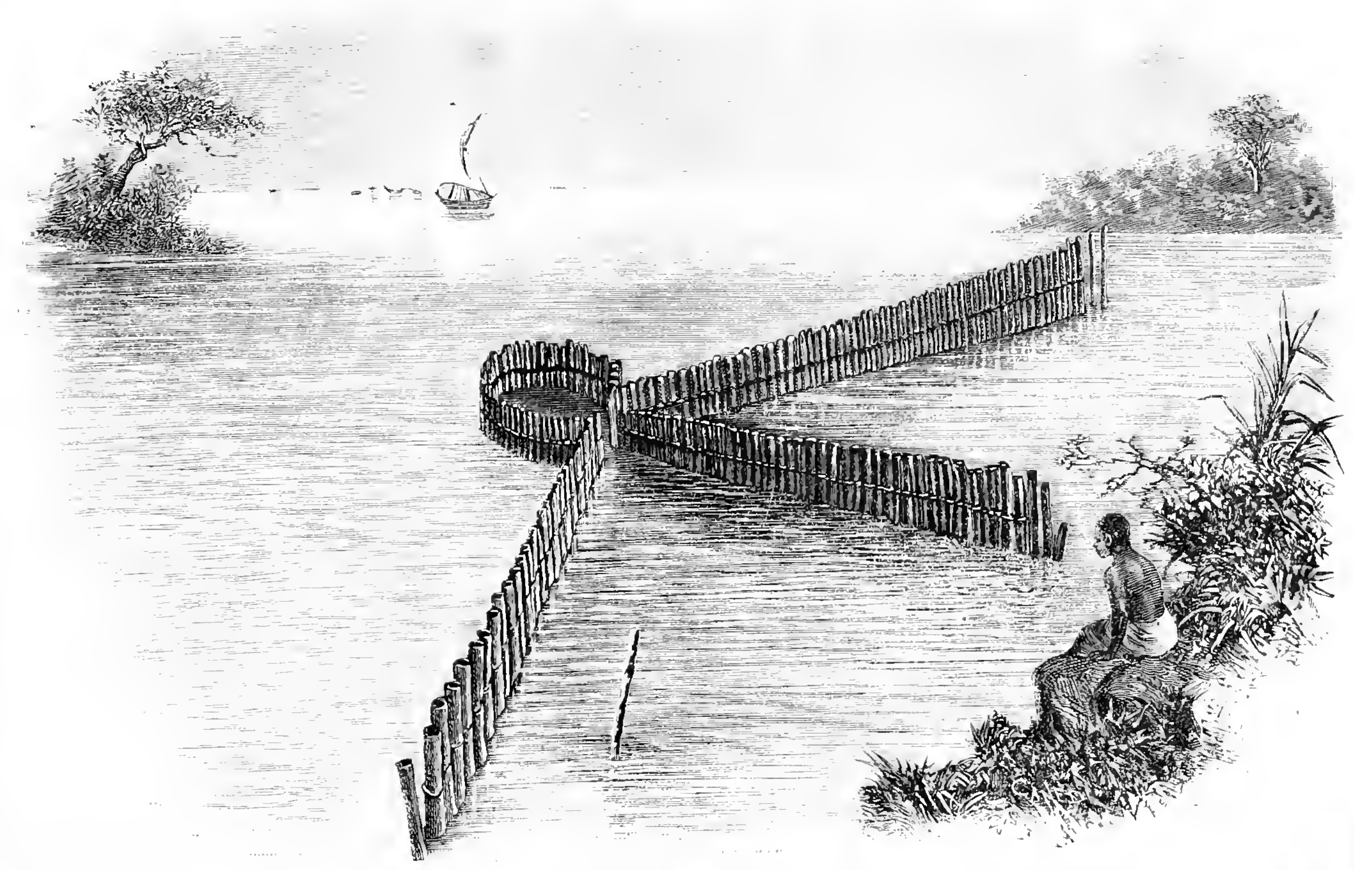
Pour l'Œuvre	87 65
Pour les missions les plus nécessiteuses (Hong-Kong)	208 90
« Sœur Gilbert, pour l'hôpital des vieillards à Ning-Po	9 75
« la léproserie de Tokio Japon septentrional)	243 35
« les missions les plus nécessiteuses de Chine (Chen-si septentrional)	34 10
« les missions les plus nécessiteuses du Tonkin (Mgr Gendreau)	34 10
« les missions de Terre-Sainte	3 90
« les missions du Japon (Mgr Midon)	9 75
« le P. Borey, missionnaire à Tindivanam, près Pondichéry	97 35
« la mission des Gallas	3 40
« rachat d'un petit enfant dans la mission de Huilla, Cimbébasie	97 35
Total	829 60

ÉDITION HONGROISE.
(1er semestre 1892).

Pour l'Œuvre	66
« la mission la plus nécessiteuse (Chan-Tong sept.)	46
« les missions de Chine (Sœur Gilbert, à Ning-Po)	60
« les missions d'Afrique (Ouganda)	32
« les missions du Japon (Mgr Midon)	32
« les missions des Indes (M. Fourcade)	2
« les missions du Levant	6
« la mission du Haut-Congo (Mgr Livinhac)	2
« le Saint Sépulcre	46
« les religieuses d'Italie (Canossiennes d'Hong-Kong)	10
Total	302

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



AFRIQUE ORIENTALE. — BARRAGE DES PÊCHEURS DANS LA BAIE DE MOMBASSA ; d'après un dessin de Mgr LE ROY, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie (Voir page 393).

CORRESPONDANCE

KAN-SOU (Chine).

Une oasis chrétienne : un apôtre : un renégat.

Un prêtre de la Congrégation de Scheut-lez-Bruxelles, missionnaire au Kan-Sou, envoie de Lan-tchou, cet intéressant rapport. On sait que l'immense vicariat apostolique du Kan-Sou, d'un accès si difficile à cause de son éloignement dans l'intérieur du continent asiatique, compte un grand nombre de chrétientés visitées régulièrement par le missionnaire; treize sont pourvues d'églises et d'écoles. Les chrétiens sont au nombre de deux mille.

LETTRE DE M. DE MEESTER, MISSIONNAIRE AU KAN-SOU, A M. LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION BELGE DU CŒUR-IMMACULÉ DE MARIE.

Je suis, vous le savez, en garnison dans l'importante ville de Lan-tchou. En général, le bien se fait lentement et difficilement dans ces grandes agglomérations de commerçants païens, âpres au gain et livrés aux vices les plus infâmes. Çà et là cependant se rencontre, dans cette masse de perdition, une âme simple et droite à qui il suffit de montrer la vérité pour que celle-ci soit acceptée. Puis, nous avons le bonheur d'envoyer au Ciel bon nombre d'enfants païens en danger de mort.

Mais où nous trouvons nos plus précieuses consolations, c'est près des pauvres montagnards chrétiens. A la dernière fête du Saint Rosaire, je me rendis au village de Ko-kia-wan, assis sur le revers de hautes montagnes, à sept lieues de Lan-tchou. L'endroit est d'un pittoresque achevé. Le faîte des montagnes est recouvert de hautes futaies où abondent faisans, perdrix, lièvres, daims musqués, sangliers, loups et renards. Dans les éclaircies croissent des arbustes et des fleurs. Plus bas, s'étendent de vastes champs cultivés. Le sol renferme un peu d'or et d'excellent charbon.

Mais pour nous, missionnaires, ce qui rend intéressants ces parages alpestres, c'est que plusieurs villages chrétiens y prospèrent, loin du tumulte et de la corruption des villes ; c'est qu'il y a là des âmes d'élite et de véritables cœurs d'apôtre. Je me permets de vous en citer un exemple.

Il y a trente ans, il n'existait aucun chrétien à Ko-kia-wan. Un jour, un honnête habitant de cette localité, nommé Ko-lao-ta, se rendit à la ville voisine pour affaires avec un commerçant païen. Après conclusion de

divers marchés, la conversation tomba sur les différentes religions répandues dans l'Empire. Le marchand de la ville avait quelques notions de christianisme, et même possédait un petit ouvrage de propagande que nous répandons dans le peuple. Chose étrange ! ce païen fit à notre montagnard un éloge enthousiaste de notre sainte religion. Ko-lao-ta, remué jusqu'au fond de l'âme, supplia son interlocuteur de lui prêter le livre en question.

Retourné à la montagne, Ko-lao-ta lut et relut son petit traité de religion. Dieu éclaira cette âme avide de vérité, si bien qu'avant d'avoir vu un seul chrétien, notre homme était convaincu de la fausseté du paganisme et décidé à tous les sacrifices pour sauver son âme.

Peu de jours après, un prêtre chinois, de passage à Lan-tchou, recevait Ko-lao-ta au nombre des catéchumènes, et le plaçait, pour achever son instruction, dans une famille chrétienne. Le converti n'eut point de trêve que le baptême ne l'eût fait enfant de Dieu, et il se hâta de retourner dans ses montagnes, pour faire partager à sa famille le trésor qu'il avait trouvé. L'énergie de ses convictions, ses chaleureuses exhortations firent une telle impression que toute la famille, une trentaine de personnes, embrassa le christianisme, sauf le vieux père qui resta obstinément attaché à ses suspertitions.

Thomas, c'est le nom chrétien de Ko-lao-ta, aime à rappeler cette époque déjà lointaine et attribue à la fidélité des siens à correspondre à la grâce divine d'avoir conservé leurs vies et leurs biens, lors de l'insurrection des Mahométans. A cette époque néfaste, presque tous les villages de ces montagnes furent saccagés, et leurs habitants massacrés. Du haut des terrasses où s'élèvent leurs habitations, nos chrétiens apercevaient la flamme et la fumée des incendies, et entendaient les cris des malheureux qu'on égorgeait. Eux-mêmes s'attendaient à subir le même sort. Et cependant, non seulement on ne toucha pas à une tuile de leurs maisons, à un épi de leurs moissons ; mais aucun d'eux ne reçut ni injure ni coups de la part des féroces révoltés ; aucun, sauf le vieux père, resté païen au milieu d'une famille chrétienne ; rencontré hors du village, le malheureux fut aussitôt décapité.

Le zèle de Thomas ne s'est point limité à ses proches. Je ne me rends guère à Ko-kia-wan sans qu'il ne me présente une nouvelle conquête. Cette dernière fois, j'eus le bonheur de baptiser une jeune femme parfaitement instruite, et, un jour durant, je pus parler religion à une vingtaine de païens très attentifs, et qui ne tarderont pas à grossir la communauté de Ko-kia-wan.

.˙.

Toutefois, s'il est des âmes fidèles à la grâce, il en est d'autres qui lui résistent ; s'il y a des apôtres, il y a aussi des renégats.

Il y a deux ans, un certain Li, habitant d'un village voisin, avait parlé sérieusement de se faire chrétien, assurant que toute sa famille suivrait son exemple. Jusque-là, cet homme administrait le trésor de la pagode voisine et organisait les cérémonies et les fêtes. Un beau jour, on annonça que Li rompait avec Bouddha et désertait le paganisme. La chose fit tant d'éclat qu'on n'appelait plus notre homme que Li « le chrétien ».

Or, il y a deux mois, on apprit tout à coup que « Li le chrétien » avait fait amende honorable aux idoles, qu'il s'était prosterné à nouveau devant ce qu'il avait juré de brûler, et, bien plus, qu'il avait réoccupé son siège à la pagode.

Quel pouvait être le motif d'un si étrange revirement ! Voici ce qu'on raconte. Il y a un an, il nous avait vendu du fourrage que ses ânes et ses mulets avaient amené à notre résidence de la ville. Un de ces ânes vint à mourir de vieillesse, de fatigues, de misère et de coups de bâton. Ainsi en jugeaient les habitants du village.

Mais les anciens collègues païens de Li insinuèrent qu'il y avait un tout autre motif à la mort tragique du pauvre baudet.

« L'animal de l'honorable ex-conseiller de la pagode bouddhique, disait-on, a porté du fourrage dans la cour de l'église chrétienne ; or, qui ne sait que dans cette cour sont logés une foule d'esprits malfaisants venus d'Europe? Voyant arriver l'âne d'un bon et honnête Chinois, ils lui ont jeté un sort. »

Le malheureux écouta ces discours, et Li le chrétien est aujourd'hui Li l'apostat. A quoi peut tenir le salut d'un homme ! A la mort d'un vieux baudet ! Mais non, je me trompe Dieu ne refuse à personne la grâce du salut. Mais il faut correspondre à cette grâce. Ko-lao-ta l'a fait, et, à l'heure de sa mort, cet apôtre pourra présenter à Dieu toute une chrétienté qui lui doit la vérité. Le pauvre Li, après une première grâce reçue, a regardé en arrière . et le voici maintenant et de nouveau au pouvoir de Satan !

INFORMATIONS DIVERSES

Hollande. — La Hollande a été témoin de nombreuses conversions au catholicisme en ces derniers temps. Pour ne parler que des personnages de marque, on cite le plus grand propriétaire de Someren (Brabant hollandais), qui est passé à l'Eglise catholique avec toute sa famille ; la femme et la fille du pasteur protestant de la même localité. Le pasteur Kruising, recteur du lycée protestant de Bois-le-Duc, a également abjuré le protestantisme avec toute sa famille, ainsi que le pasteur protestant du Budel, sur la frontière belge.

Arménie. — On nous communique l'extrait suivant d'une lettre des Religieuses de Saint-Joseph de Lyon, à Césarée :

« Vous vous intéressez à nos missions et volontiers nous vous donnons des détails. Nous sommes de plus en plus heu-

reuses d'avoir été choisies pour aider à étendre le règne de Notre-Seigneur dans les âmes.

« Nous commençons à parler le turc et nous pouvons préparer un peu nos enfants à la réception des sacrements ; ces âmes, dociles à la grâce, nous écoutent avec une attention soutenue. Elles font leurs communions avec une piété touchante. Pendant leur action de grâces, elles répètent toutes les prières qu'elles savent en turc et en français : et les invocations qu'on leur a apprises reviennent souvent sur leurs lèvres.

« Au pied d'un petit autel dressé dans notre divan, nous nous réunissions, avec nos élèves, pour la prière du soir pendant les mois de la Sainte Vierge et de saint Joseph. Nos voisins se sont fait un devoir d'y assister. Le dimanche, on se promène sur les terrasses et comme tout notre voisinage sait que nous faisons une *belle prière* au divan, plusieurs sont à épier le moment où nous monterons. Nous ne nous en inquiétons pas ; mais grande est notre joie lorsque, nous retournant à la fin de l'exercice, nous voyons le divan plein de femmes et d'enfants à genoux venus pour assister à notre *belle* prière.

« Un bon paysan des environs de Césarée se présente un jour chez nous et nous offre avec un plaisir visible un petit pot de miel et trois galettes. Quel excellent catholique ! Il était heureux de nous dire qu'un prêtre se rend chaque année dans son village pour y célébrer le saint Sacrifice et que, d'une année à l'autre, les familles catholiques se préparent à ce bonheur. Pour lui, il fait six heures de marche pour venir à la ville aux fêtes principales. Nous l'avons vu communier avec une ferveur angélique.

« Ce que nous disons aujourd'hui modifie notre jugement des premiers jours ; nous ne connaissions pas encore suffisamment cette intéressante population et nous confondions les catholiques arméniens avec les schismatiques.

« Notre peine est toujours de ne pouvoir, faute d'un assez vaste local, recevoir toutes les enfants qui se présentent.

« Les malades viennent en nombre chercher des remèdes ; ils nous témoignent une grande confiance, même les Turcs. C'est pour nous un encouragement et enflamme de plus en plus le zèle que Notre-Seigneur nous a mis au cœur. »

Tonkin occidental. — La lettre suivante de M. Girod, missionnaire au Tonkin occidental, montre comment Dieu veille sur ses apôtres. Ce vénérable missionnaire écrit à sa famille :

« Sans une protection spéciale de la Providence, j'aurais sombré avec le *Lao-Kay* et les trente-deux victimes de cette catastrophe épouvantable.

« Voici ce qui est arrivé :

« Je devais prendre la chaloupe à vapeur le *Lao-Kay*, à Phû-Doan, pour remonter à Tuyen-Quang où, peu avant sa mort, Mgr Puginier m'a ordonné d'installer une chapelle provisoire. Pendant le Carême il m'avait été impossible d'exécuter cet ordre de Sa Grandeur, qui m'avait bien recommandé également de ne circuler qu'en chaloupe, pour ne pas m'exposer à faire de mauvaises rencontres dans les chemins de la brousse.

« Voyant que les eaux de la Rivière Claire commençaient à monter et espérant que la chaloupe arriverait à Phû-Doan le mercredi, j'étais allé à Trai-Cô, où se trouve le curé indigène, afin de régler nos comptes spirituels ; de retour ici, le soir, je ne pus achever de confesser tous mes gens. Le lendemain, je n'avais pas encore eu le temps de dire mon bréviaire, quand le lieutenant commandant le poste de Phû-Doan et le capitaine Bonnet, de l'artillerie de marine, chef du génie de Tuyen-Quang, vinrent me chercher pour déjeuner. J'eus beau m'excuser, je dus descendre au poste avec eux, mais avec la résolution alors de ne plus partir pour le Tuyen-Quang par le bateau, puisque je n'avais pas terminé mon travail à Phû-Doan. Je remis mon départ à la semaine suivante. Mes catéchistes et surtout mon cuisinier, qui se réjouissait d'aller en bateau à vapeur pour la première fois de sa vie, me faisaient remarquer qu'il était beaucoup plus commode pour nous tous de profiter de la chaloupe, qui ne remonterait peut-être pas de si tôt ; que je confesserais les retardataires, en revenant ici au mois de mai, etc., etc. Je pris définitivement la résolution de ne pas partir.

« J'allai donc déjeuner avec ces messieurs, et nous causâmes joyeusement ensemble. Le capitaine Bonnet, qui avait fini son stage au Tonkin, allait rentrer en France dans huit jours ; il était fiancé, riche, et parlait de son avenir avec joie. Le *Lao-Kay* arrive à Phû-Doan, venant de Viet-Tri. A bord se trouvaient un grand commerçant de Hanoï, M. Godard, faisant avec sa femme un voyage d'agrément (le premier depuis huit ans de Tonkin), des sous-officiers et des soldats de la Légion, et des Annamites. J'accompagnai le capitaine à bord ; nous nous serrâmes la main ; je saluai M. Godard et repris tranquillement le chemin de Vân-Ru, en admirant le magnifique panorama du Song-Chao et de la Rivière Claire.

« Deux ou trois heures après, le *Lao-Kay*, marchant à toute vitesse, donnait sur un écueil entre Dia et Tuyen-Quang, et tout sombrait : trente-deux victimes, dont le capitaine Bonnet, Mme Godard, le commissaire du bateau, onze légionnaires, trois tirailleurs tonkinois. A cette nouvelle, j'ai naturellement été secoué par une vive émotion.....

« Aujourd'hui, je remonte à Trai-Cô, où je fais faire des travaux pour établir l'église et la cure sur un joli mamelon, au centre du village. Le capitaine Bonnet m'a fait cadeau d'une belle cloche pour Trai-Cô. Daigne le bon Dieu lui tenir compte de cette générosité... »

Chan-si septentrional (*Chine*). — Le R. P. Hugolin Villeret, de Doullens, missionnaire au Chan-si, envoie à la *Revue Franciscaine* une longue et intéressante relation à propos des funérailles de Mgr Moccagatta, le vénérable doyen de l'épiscopat chinois, décédé à Tai-iuen-fou le 6 septembre 1891. Ces funérailles, dignes d'un apôtre et d'un évêque des plus méritants, ont été un véritable triomphe pour la foi catholique dans la capitale du Chan-si, ville de plus de 100.000 habitants.

« La croix ouvrait naturellement le cortège funèbre. Les chrétiens suivaient en chantant leurs prières à tue-tête ; chaque groupe était accompagné d'une musique instrumentale, car douze fanfares chrétiennes étaient venues de dix lieues à la ronde... On voyait ensuite s'avancer gravement sur des chevaux blancs quatre bacheliers chrétiens en habits de gala et arborant, sur le chapeau de cérémonie, le fameux globule doré, signe officiel de leur mérite. Un beau palanquin vert était porté par deux groupes de chrétiens, et un homme le précédait tenant une ombrelle plate et rouge, ornée d'un gros nœud. C'était la première fois qu'un évêque usait, dans la capitale du Chan-si, de ce signe de l'autorité extérieure. Mgr Grassi, en habit de ville et en grandes bottes de satin, siégeait dans ce palanquin. Quatre bacheliers chrétiens, sur des chevaux blancs, fermaient l'escorte épiscopale avec autant de gravité que les cavaliers marchant par devant.

« Derrière le cortège d'honneur s'avançait le cortège religieux : le thuriféraire, la croix de procession et les acolytes ; puis, sur deux files, les trente-quatre élèves du petit et du grand Séminaires en surplis et en grandes bottes, puisque, en Chine, la botte est le signe obligé de toute solennité. Suivaient les prêtres, en chape et... en bottes. Prêtres et séminaristes portaient à la main un cierge allumé et, sur la tête, le bonnet de cérémonie ecclésiastique chinois. Tous chantaient en deux chœurs le *De Profundis* et le *Miserere*, alternativement. Le R. P. Vicaire général, revêtu de l'étole et d'une chape en velours noir, galonné d'argent, était assisté de deux prêtres, en dalmatique noire. Enfin, s'avançait lentement la dépouille mortelle de Mgr Moccagatta, portée par deux brigades de trente-quatre jeunes hommes chacune. La large et longue plate-forme sur laquelle reposait le cercueil, était surmontée d'un dais aux draperies ornées de broderies en fil d'argent. Ce monument, propriété de l'entreprise des pompes funèbres de la ville, prouve que les Chinois ont du goût et de l'habileté, quand ils le veulent.

« Sur tout le parcours que devait suivre le convoi funèbre, et aux abords de la résidence épiscopale, la foule était littéralement entassée.

« Outre les mandarins qui avaient visité l'église pendant les absoutes, il y avait un grand nombre de hauts employés des tribunaux. Beaucoup d'hommes des classes élevées contrastaient

par leur gravité et leurs vêtements avec la masse du peuple. Des êtres vivants, on en voyait partout échelonnés par grappes, jusque sur le toit des maisons. Les femmes païennes elles-mêmes avaient forcé leur clôture, pour considérer cette imposante démonstration. Il y en avait aux vitrines des magasins, sur le seuil des portes, un peu partout. De nombreuses voitures stationnaient, remplies de nobles dames païennes. Elles écarquillaient leurs petits yeux pour mieux voir. Et dans toute cette foule, pas un cri, pas une moquerie. S'il ne se fût pas agi d'un enterrement, c'eût été probablement bien différent.

« L'esprit mercantile des Chinois ne pouvait rester inactif dans cette manifestation. Çà et là, de jeunes garçons offraient des œufs durs, de petits pains cuits au bain-marie, de la viande bouillie, ou certains produits de l'art des pâtissiers. Aux abords du *Campo Sancto*, c'était une vraie foire. Il y avait même des marchands de *teou fou* (fromage de haricots), dont les indigènes sont très friands : cela se crie, se vend et se mange tout chaud et tout bouillant, comme les châtaignes dans les rues de Paris.

« Hors du faubourg, beaucoup de monde, pour voir une deuxième fois, courait à travers champs vers la tête du cortège qui s'étendait sur une longueur d'un kilomètre. C'est au milieu de ce flot ondulant de la population de la ville et des environs, que nous arrivâmes, après une heure de marche, au cimetière où reposent, dans le sommeil de la mort, les évêques et les prêtres. Vous savez qu'en Chine il n'y a pas de cimetières communs, comme en Europe. Chaque famille a sa sépulture où bon lui semble, pourvu que ce soit en dehors des villes. Notre cimetière, entouré de murs élevés en terre battue, est sous la garde d'une famille chrétienne.

« Deux cerbères ne laissaient entrer, dans le champ du repos, que les chrétiens. De la grande porte jusqu'à la fosse préparée pour notre évêque, les musiques instrumentales faisaient la haie et toutes jouaient au plus fort. Heureux dans ces occasions l'Européen qui n'a pas l'oreille musicale !

« Après les prières liturgiques, après la bénédiction de la fosse, après que les quinze cents chrétiens eurent chanté ensemble le *De profundis*, le corps de Mgr Moccagatta fut descendu dans le petit caveau revêtu de briques, où il repose en paix en attendant la résurrection. »

Carthage. — Un missionnaire dont nous avons publié, il y a quelques années de fort savantes communications, le R. P. Delattre, supérieur des chapelains de Saint-Louis, poursuit avec la plus louable activité ses belles études archéologiques. Il vient d'achever son Catalogue des *Lampes chrétiennes de Carthage*. C'est, en chiffre rond, près d'un millier de pièces qu'il a minutieusement décrites. Cette monographie renferme, sous le rapport de l'art, des détails du plus haut intérêt, à ce point que M. Edmond Le Blant a pu écrire : « Rien de pareil n'était encore connu. »

La publication ne peut manquer d'être accueillie avec estime par le monde savant, et de multiplier les visiteurs du Musée archéologique et épigraphique de Saint-Louis de Carthage. Les antiquaires admireront l'ingénieuse habileté de ces pauvres potiers africains, qui ont su, même sur les plus modestes ustensiles, varier à l'infini leurs motifs de décoration, se permettant même certaines fantaisies assez originales, telles que le mouton à buste humain qui porte une croix, afin de traduire plus visiblement l'emblème de l'Agneau divin.

Bas-Congo. — Nous lisons dans les *Annales apostoliques de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie* :

« Dans ces derniers temps, la préfecture apostolique du Bas-Congo a pris de notables accroissements. Deux nouvelles stations ont été fondées à Luali (à deux journées de navigation de Landana) et à Kabinda, chef-lieu du district du Congo portugais. On se propose d'établir une station sur la Lukula, au royaume de Cacongo. »

AU KILIMA-NDJARO

(Afrique orientale)

PAR

Mgr Alexandre LE ROY, de la Congrégation du St-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

PREMIÈRE PARTIE.

DE ZANZIBAR AU KILIMA-NDJARO

(Suite 1)

III. — En panne.

Premiers embarras. — Likoni et les environs de Mombassa. — La caravane : son personnel, son matériel.

Aussitôt débarqués, nous établissons notre camp sous les arbres, à proximité d'un puits antique et en face de la mer bleue. (Voir la gravure p. 394).

Nous devions perdre là trois jours, presque quatre, occupés comme l'atteste ce relevé du Journal :

« *14 juillet*. — Installation du camp à Likoni. A la recherche des porteurs qui ont déserté ou de leurs remplaçants : rien trouvé.

« *15*. — Nous cherchons toujours des porteurs, et nous ne trouvons même pas de vivres pour ceux que nous avons : il faut aller en ville acheter du riz. Rien ici.

« *16*. — Pluie toute la journée, une pluie fine et triste. Pour dîner, une pauvre tourterelle ; pour souper, une langouste. Dans la soirée, trouvé cinq hommes : nous partirons demain.

« *17*. — La nuit, six porteurs ont disparu... »

Ainsi se passe notre temps.

Cette partie de la Côte, comme l'îlot de Mombassa et comme presque tout le littoral de l'Est Africain, repose sur une couche de madrépores que depuis des siècles attaquent la lame et la brise, qu'elles découpent en aiguilles acérées, qu'elles creusent en grottes profondes. La terre végétale est ici moins épaisse que dans le sud, vers Bagamoyo. On en tire parti néanmoins : les cocotiers y viennent bien, entourant l'îlot de Mombassa d'une demi-couronne de verdure tropicale, les manguiers (2) y sont également prospères, la pomme-cannelle (3), se voit par endroits ainsi que l'oranger (4), le citronnier (5), le jaquier (6) ; le faux-acajou (7) y est utilisé pour son bois, sa pomme et sa noix, et là où cessent les arbres cultivés, dans la plaine maigre et rocailleuse, ils sont remplacés par le palmier doum (8). Çà et là quelques cases de forme rectangulaire sont dispersées sous la verdure, et le peuple qui les habite, — un mélange de Swahilis, de Digos et d'esclaves de toute provenance, le

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 22 et 29 juillet, et les cartes p. 370 et 373.

(2) *Mangifera indica. L.*

(3) *Anona squamosa. L.*

(4) *Citrus aurantium. L.*

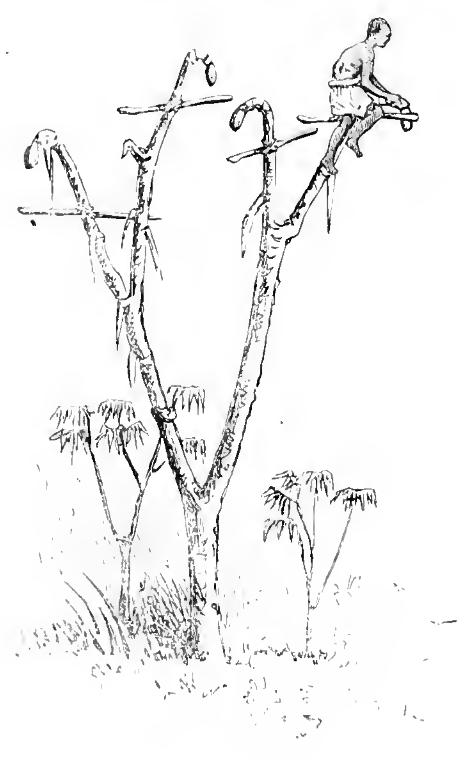
(5) *Citrus limonum. Risso.*

(6) *Artocarpus integrifolia, L.*

(7) *Anacardium occidentale. L.*

(8) *Hyphæne Thebaica. Mart.*

tout plus ou moins musulmanisé, — semble peu se préoccuper des graves questions qui s'agitent en tant d'autres coins de notre monde sublunaire. Les enfants promènent quelques vaches dans les terrains vagues, près de la mer ; les femmes cultivent en dehors de la bordure des cocotiers de petits champs de manioc, de patates, de haricots, de pistaches (1), de maïs, de sorgho, etc. ; les hommes s'occupent surtout des vins de palme. On sait que ce « vin », fourni par toutes les espèces de palmiers, est simplement la sève de l'arbre : on l'obtient dans le cocotier en coupant la base du régime qui devait fournir les fleurs et les fruits et en y adaptant un récipient ; pour le doum, qui est moins précieux, on taille les branches en n'y laissant qu'une feuille ou deux et en l'abandonnant par la suite à son sort : quelques-uns meurent du coup, d'autres végètent. La cueillette se fait



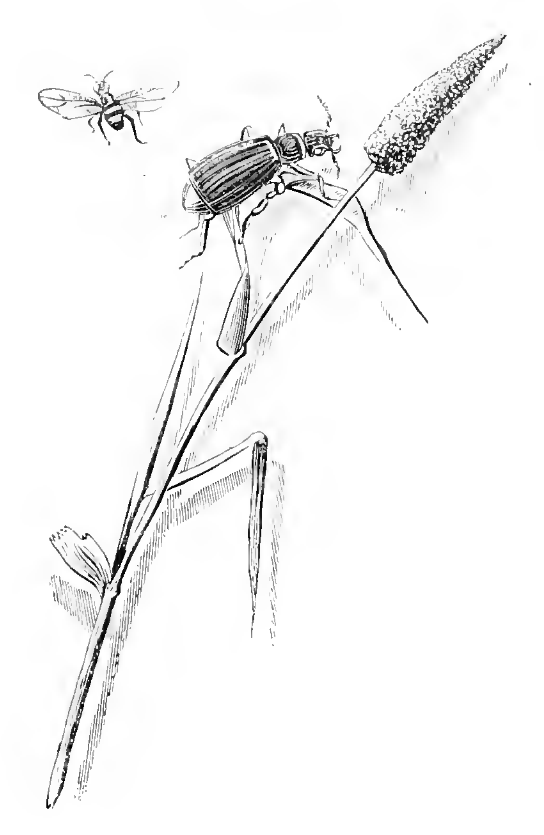
Extraction du vin de palme sur le palmier doum.

trois fois en vingt-quatre heures, donnant chaque fois environ un verre de liquide. Frais, celui-ci est blanchâtre, sucré et légèrement écœurant ; après une fermentation d'un jour, il devient piquant et enivrant ; un séjour prolongé à l'air libre en fait un excellent vinaigre.

La pêche occupe aussi quelques indigènes. Les uns vont en haute mer pêcher à la ligne ; d'autres ont le panier de pêche ou le filet ; d'autres enfin, dans la baie, profitent du flux et reflux pour installer des barrages en fines gaulettes où le poisson s'introduit à marée montante. Quand l'eau descend, lui reste : il n'y a plus qu'à le prendre à la main. (Voir la gravure p. 389).

* * *

En parcourant les environs, nous pouvons constater que cette population, relativement simple, est loin d'être hostile; les enfants nous entourent, et quand ils ont remarqué que, pour nous distraire, le P. Auguste Gommenginger et moi cherchons des insectes, c'est à qui nous en apportera, bousiers, charançons, carabes, tout est bon. Mais, dans le nombre, un surtout, qu'on trouve en grande quantité sous les herbes desséchées d'un champ nouvellement défriché, les intéresse, et nous aussi. C'est un petit coléoptère de quinze à vingt millimètres, peu riche en couleurs et dont les élytres laissent à découvert une partie du corps. Les savants l'appellent *Brachine* (1) et les simples mortels



Comment le bombardier se défait d'un importun.

Bombardier. Voici pourquoi : Quand on veut le prendre, il lance avec force par l'anus quelques gouttelettes d'un liquide caustique qui se vaporise immédiatement, en produisant une crépitation assez vive pour effrayer une mouche et étonner un homme.

* * *

Mais revenons à notre caravane.

Le 17 au matin, les six individus qui avaient disparu la nuit reviennent, avec des yeux très rouges, mais des jambes suffisamment équilibrées. Ils prétendent que leur bon cœur les a portés à aller faire leurs adieux à leurs chères familles. Il y a là un sentiment respectable : taisons-nous et partons vite.

Avec Mgr de Courmont, nous sommes deux missionnaires et deux jeunes chrétiens.

L'antique Séliman, notre fidèle et dévoué serviteur, est de la partie. Il fera la cuisine, et quand nos montres ne marcheront plus, c'est lui qui dira l'heure. Il a pour cela

(1) *Arachys hypogæa. L.*

(1) *Brachinus crepitans.*

des aptitudes remarquables et rien ne le flatte autant que de lui demander où en est le soleil. Quant à la lune, c'est son affaire personnelle. Il était malade, le pauvre vieux, mais il a triomphé de tout pour nous suivre. Son mal? Il souffrait, dit-il, en son français culinaire, « d'un rhume à son jambon. » Les initiés comprendront qu'il s'agit d'un rhumatisme à la cuisse.

Les autres sont les porteurs, au nombre de quarante : chaque section a son chef. Que si vous voulez apprendre ce que peuvent bien porter ces quarante hommes, vous saurez que chacun, outre sa batterie de cuisine, ses provisions particulières et son fusil, a trente kilos sur les épaules ou sur la tête, selon ses goûts. Il y a de la toile écrue de trois sortes ; deux qualités de linge rouge ; du petit calicot et du grand ; de l'indienne, des cotonnades variées ; des linges de formes et de couleurs particulières, dont j'ignore le nom en langue européenne ; des couvertures ; des rouleaux de fil de fer, du gros et du menu ; des rouleaux de fil de cuivre, du rouge et du jaune ; des perles de verre, de forme, de couleur et de grosseur assorties, comme des pois, comme un grain de chènevis, comme une tête d'épingle, des rouges, des jaunes, des blanches, des bleues, des roses, des vertes, etc. ; puis des pioches, des haches, des couteaux, du savon, des flageolets, des limes,



AFRIQUE ORIENTALE.— ENTRÉE DE LA BAIE DE LIKONI (MOMBASSA), d'après un dessin de Mgr LE ROY. (Voir page 392).

des chainettes d'or et d'argent (à trois sous la douzaine), des miroirs, du fil, des aiguilles, des clochettes, des colliers, des hameçons, de la ficelle, des allumettes, du pétrole, des bougies, des clous de fauteuil que les dames se piquent sur le nez, pour être belles ; —sans compter nos provisions, une pharmacie, quelques conserves, du café, de l'huile, du vinaigre, du thé, du sucre, du riz, des haricots, trois tentes, un autel portatif, un hamac, trois barils de poudre, cent cartouches Gras, quatre bouteilles de rhum et une cruche d'eau—, celle ci renouvelable à toute rivière, ruisseau, torrent, source, lac, étang, flaque ou mare. Toute une boutique, dont nous sommes les boutiquiers.

* * *

Depuis Zanzibar, les rôles sont distribués :

Mgr de Courmont se charge d'indiquer l'itinéraire général et de choisir le campement ;

Le P. A. Gommenginger devra veiller à la cuisine, acheter nos vivres et traiter avec Séliman la grave question du menu quotidien ;

Le P. A. Le Roy est chargé de la caravane et de la marche de l'expédition.

Tout est prêt. A neuf heures on déjeûne, on plie bagages, et on part.

(*A suivre*).

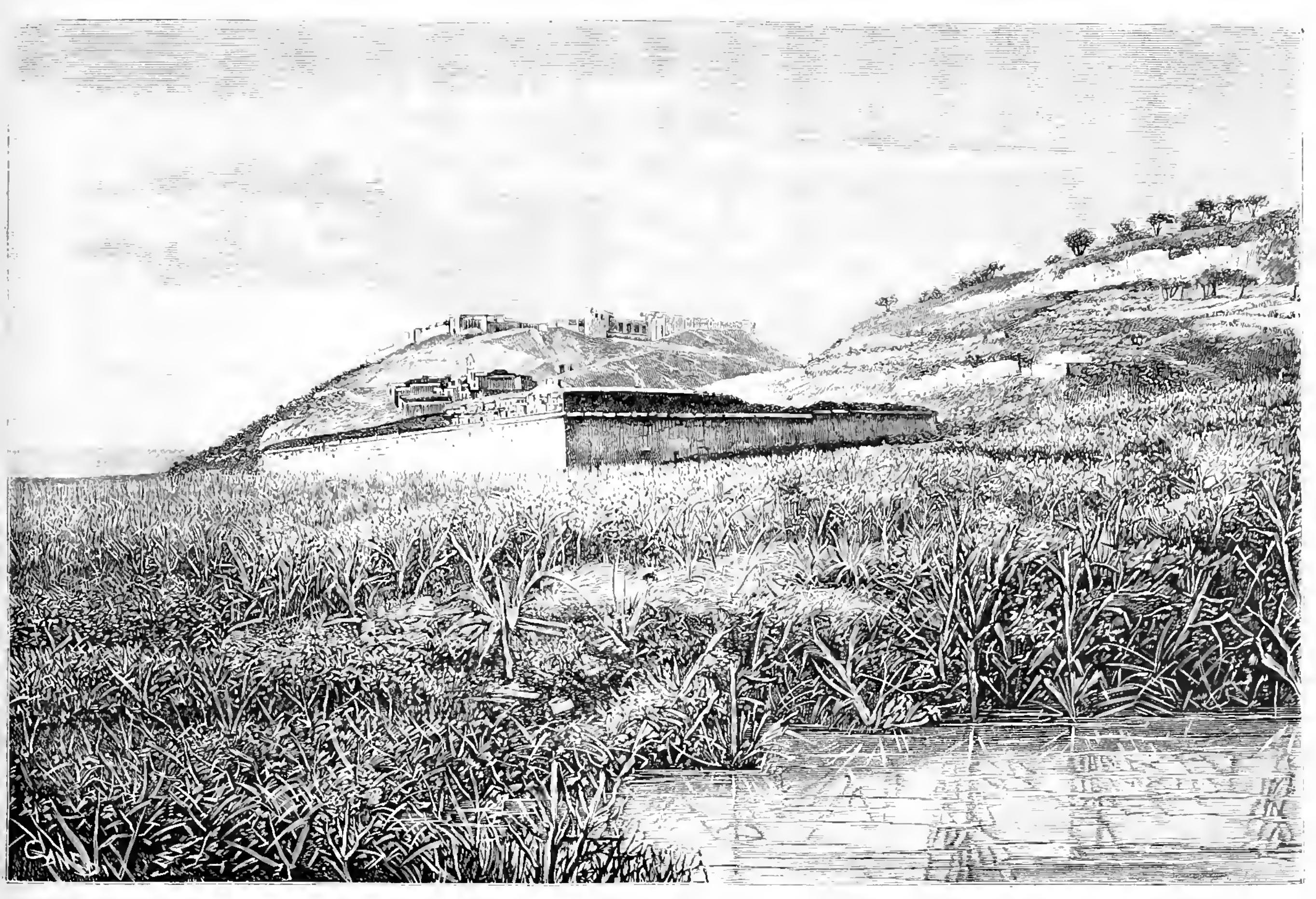
VOYAGE
DANS LA SYRIE SEPTENTRIONALE
aux ruines chrétiennes des IVe, Ve et VIe siècles

Par le R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus.

I
HAMA ET LARISSA.

Suite (1)

Nous quittons le chemin à la nuit tombante pour aller camper à Mahardi, l'unique village chrétien de la contrée. Il est vrai que les habitants sont tous schismatiques grecs; mais, dans ces pays musulmans, tous les chrétiens, s'ils ne sont pas précisément frères dans la foi, sont au moins des cousins. Aussi ces bonnes gens se montrent-ils tout heureux de nous recevoir; ils nous offrent leurs services avec empressement, sans importunité. Leur curé est un des premiers à venir nous saluer et le dernier à se retirer quand nous demandons à dormir. Ici tout est différent des environs; le sol a la teinte vert cendré du petit acacia nain, au feuillage délicat comme celui de la sensitive, le *Prosopis Stephaniana*, Kunth-Spr., qui est la mauvaise herbe des plus riches terres de Palestine. Dans le village, ce sont de



SYRIE.—QALA'AT EM-MOUDIQ, vu du sud-ouest; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (Voir page 396)

grosses maisons en pierres, sans coupoles blanches. Les habitants ressemblent plus à des Russes qu'à des Syriens par leurs traits et par leur costume : grande blouse bleue, ceinture de cuir, larges pantalons et grosses bottines largement évasées. Le curé lui-même a remplacé par un énorme turban noir le bonnet à haute forme, le *qallousé* des prêtres grecs.

* * *

Le lendemain, nous faisons nos adieux à ces braves gens, avec la triste pensée que nous ne verrons plus de chrétiens jusqu'à Alep. Descendus au couchant dans une plaine basse, nous suivons la falaise qui, de ce côté, termine le plateau, et bientôt apparaissent sur les rochers les murailles et les tours d'une forteresse sarrasine, Qala' at Seïdjar, élevée sur la pointe septentrionale du plateau, entre la plaine et la gorge profonde où coule l'Oronte. (Voir la gravure, page 397.)

La porte de la forteresse est au nord. On y monte par un rapide sentier et un viaduc en pente, jeté sur un ravin; sa baie ogivale, au travers d'un donjon carré, rappelle l'entrée de nos châteaux-forts du moyen-âge.

A l'intérieur des remparts, ce ne sont que de misérables masures habitées par une centaine de pauvres paysans. Quelques fûts de colonnes, des chapiteaux corinthiens et doriques, d'autres restes d'architecture grecque ou romaine

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 29 juillet.

épars çà et là dans la poussière, signalent seuls une antique cité.

De l'avis unanime des savants, ce fut l'ancienne Larissa, construite ou restaurée par Séleucus Nicanor (1), devenue ville épiscopale au moins depuis le concile de Nicée jusqu'au règne de Justinien (2).

Longtemps après la chute du royaume latin, au quinzième siècle, deux Franciscains portèrent le titre d'évêque latin de Larissa, suffragant de l'archevêque d'Apamée (3) : mais ce ne fut qu'un titre *in partibus*. S'il y avait encore à cette époque quelques Latins à Qala'at Seïdjar et à Qala'at em-Moudiq ou Apamée, ce ne pouvait être que de rares épaves d'églises dispersées.

Nous n'avons rencontré à Larissa aucun vestige manifeste du christianisme.

II

APAMÉE.

Au pied de Qala'at Seïdjar, on traverse l'Oronte sur un pont de dix arches assez bien construit, de date peu ancienne, et on remonte au nord sur un plateau inculte où errent dans les grandes herbes des troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres et quelques blanches cigognes. A peine si l'on aperçoit dans des fourres d'énormes chardons, deux petits villages de bergers, Djélameh et Heyalin, aux huttes de pierres sèches couvertes de roseaux. Du plateau on descend par un chemin pierreux dans la vallée de l'Oronte, vaste marais de dix kilomètres de large, entièrement couvert de roseaux, derrière lequel se dressent et s'allongent, comme une grande muraille, de hauteur égale, les montagnes vertes et sombres des Ansariés tachetées de villages. Enfin, à trois heures et demie de Larissa, on est au pied de la haute colline que couronnent les remparts de Qala'at em-Moudiq, l'ancienne citadelle d'Apamée. (Voir la gravure p. 395).

De puissantes sources, sortant d'un sol graveleux, y forment de petits étangs et un cours d'eau ; tout proche s'élève un vaste édifice en belles pierres blanches, sans fenêtres au dehors, construit récemment pour servir de khan aux voyageurs et déjà abandonné. Nous plantons la tente au bord des eaux. Elles sont légèrement sulfureuses et un peu plus chaudes que la température moyenne du pays.

***

La ville d'Apamée, dit Strabon, est protégée par une forte citadelle. Cette forteresse est située sur une montagne qui s'avance en presqu'île dans la plaine de l'Oronte. Tout autour le fleuve forme un lac, de vastes marais et arrose d'immenses pâturages excellents pour les bœufs et les chevaux.

Dans ces fertiles campagnes, le roi d'Apamée, Séleucus Nicanor, nourrissait cinq cents éléphants qu'il avait reçus d'un roi des Indes, son parent par alliance ; il y avait les haras royaux avec trois mille juments et plus de trois cents étalons. Là étaient aussi l'école de dressage des jeunes chevaux et les champs de manœuvre pour les exercices de guerre.

Apamée resta longtemps la principale place d'armes des rois Séleucides ; ils y tenaient une grande partie de leur armée et y conservaient le trésor de guerre. La citadelle demeura l'une des plus fortes de la contrée. Dans la révolte de Syrie sous Cœcilius Bassus, deux cohortes y soutinrent pendant trois ans les efforts des armées romaines ; la place ne se rendit qu'en dictant les conditions.

Notre première visite sera à la citadelle. Demain nous verrons la ville.

***

En gravissant la colline on rencontre à mi-côte une mosquée et quelques maisons qui semblent marquer la place d'un fort avancé ; proche du sommet on rejoint une route pavée, reliant la citadelle à la ville ; elle conduit à la vaste porte située au midi des remparts.

***

Qala'at em-Moudiq est aujourd'hui un assez gros village. Ses habitants nous furent hospitaliers, bien qu'ils vivent dans la crainte continuelle des déprédations de leurs voisins les Ansariés, peuple à peu près indépendant et isolé dans une religion peu connue. Ils nous montrèrent les restes d'une ancienne église, quantité de vieux murs sans caractère spécial, les remparts construits au moyen-âge sur les fondements de l'ancienne citadelle et, du côté du nord, quelques gros blocs qu'ils disent appartenir à l'antique enceinte.

Devant chaque habitation sont de nombreuses ruches cylindriques en terre glaise, couchées horizontalement et empilées comme des bûches de bois. Partout où il y a de l'eau, la Terre Promise et ses environs coulent encore le lait et le miel (1). A l'approche de la nuit le cheik ferme exactement l'unique porte du village par crainte des Ansariés.

De retour au campement, nous fûmes environnés de troupeaux sans nombre qui venaient, le soir, s'abreuver à la source. Ce n'étaient pas les trois mille juments de Séleucus ; mais il y avait bien mille bœufs ou vaches, quinze cents moutons et quatre cents chevaux ou mulets.

***

La ville d'Apamée s'appelait primitivement Pharnake. Des Macédoniens, qui avaient suivi les armées d'Alexandre le Grand, vinrent s'y établir et l'appelèrent Pella, du nom de la patrie d'Alexandre. Séleucus Nicanor changea ce nom en celui de son épouse persane, Apame ; les musulmans et les croisés en ont fait Afamie ou Famie.

Elle dut en grande partie son importance historique et sa splendeur au roi Séleucus et à ses successeurs ; elle s'embellit encore sous la domination romaine. Les hordes de Chosroès vinrent, en 611, brûler et saccager la ville ; de terribles tremblements de terre achevèrent de renverser ce que les barbares avaient laissé debout ; l'histoire conserve en particulier le souvenir du violent tremblement de terre de 1152.

(1) Les villes de Berœa (Alep), d'Edesse, d'Arethuse, de Larissa, ont reçu leur nom grec de Séleucus Nicanor. Appien ; de *Bell. Syr.*

(2) Lequien, *Oriens Christianus*, T. I, p. 918.

(3) Ibid ; T. III, p. 1191.

(1) Ex., III, 8.

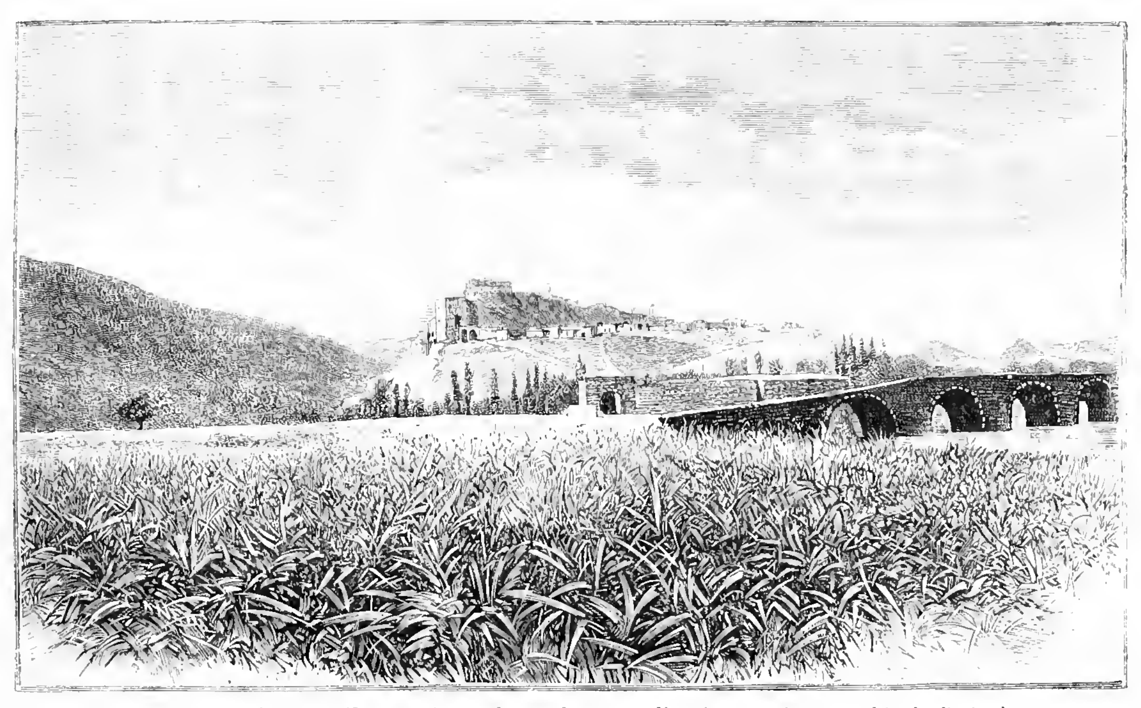
La série des évêques d'Apamée commence aux premiers siècles du christianisme et ne s'interrompt qu'en l'année 711. L'évêque Marcel ayant détruit, conformément à l'édit de Théodose le Grand, le principal temple des idoles situé au quartier de la ville nommé Aulon, la population païenne se souleva et brûla l'évêque sur un bûcher (1).

Tancrède s'empara de Famie en l'année 1111 et y établit un archevêché latin qui dura jusqu'en 1238 (2).

∴

Les ruines de la ville sont sur le plateau, au levant de la citadelle. On y monte par un petit ravin situé au sud de la forteresse. Elles s'annoncent grandioses par un beau portique à pilastres grecs, debout sur la pente du vallon; mais rien ne saurait donner d'avance une idée du lugubre et imposant tableau des ruines accumulées sur la hauteur. Nulle part le voyageur n'a vu tant et de si riches débris couvrant une si vaste étendue. C'est une grande ville, toute de palais, entièrement écroulée. Les colonnes, les frises superbes, les splendides corniches, de grandes et innombrables assises, renversées pêle-mêle, couvrent plus de deux kilomètres carrés ; on ne sait où mettre le pied au travers de ces blocs en désordre dont les intervalles disparaissent sous de grandes herbes. Cependant un long morceau de l'enceinte est resté debout au nord. Nous nous dirigeons de ce côté et nous atteignons la porte septentrionale également conservée, mais cachée en grande partie sous les assises d'une tour écroulée.

Du sommet du monticule que forment ces matériaux nous embrassons l'ensemble des ruines. Comme à Palmyre et à Antioche, une large rue, ornée de portiques, traverse la



SYRIE. — QALA'AT SEIDJAR (LARISSA), vu du nord-ouest ; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (Voir page 395).

ville dans toute sa longueur, du nord au midi; des rues secondaires, régulièrement espacées, la coupent à angle droit; l'avenue principale s'élargit dans quelques-uns de ses carrefours et y forme de petites places entourées de portiques et de palais.

La largeur totale de l'avenue, portiques compris, est de quarante mètres, sa longueur de mille six cents mètres, et le nombre de ses colonnes de dix-huit cents. Leurs bases sont encore en place, à deux mètres les unes des autres, à huit mètres des maisons. Chapiteaux et fûts gisent sur le sol. Rien de plus varié que leur ornementation ; les chapiteaux sont en général dérivés du corinthien ; des colonnes, les unes sont lisses, les autres ont des cannelures concaves, convexes ou séparées par des listeaux, ou même en spirale. Leur hauteur totale était de dix mètres ; elles portaient probablement une terrasse en charpente, sous laquelle on circulait à l'ombre le long des maisons et des palais. Quelques colonnes hors rang, plus ornées et plus hautes, se rencontrent çà et là, sans qu'on puisse reconnaître leur destination spéciale. A la profusion des sculptures qui décorent les frises et les corniches, à l'ensemble et à la richesse du style, on reconnaît l'époque romaine des Antonins. Assurément cette colonnade d'Apamée était l'une des plus belles du monde.

Au sortir des ruines, par la porte du nord, nous traversons une vaste nécropole. Les hauts chardons qui couvrent le sol nous laissent voir peu de monuments ; nous ne trouvons aucune inscription.

(*A suivre*).

(1) Lequien ; *Oriens Christianus*, T. II, P. 910 et suiv. — Le martyrologe romain fait mémoire du saint évêque Marcel au 14 août.

(2) Ibid ; T. III, p. 1187.

SUR LES RIVES DU FLEUVE SAINT-JOSEPH

RELATION

d'une visite aux stations des Missionnaires du Sacré-Cœur en Nouvelle-Guinée

Par le **R. P. Fernand HARTZER,**

Missionnaire du Sacré-Cœur.

La mission de la Nouvelle-Guinée est incontestablement une des plus difficiles. Comme on le verra par le rapport du R. P. Hartzer, la grâce de Dieu a récompensé abondamment les généreux efforts des missionnaires. Aujourd'hui ils recueillent les plus beaux succès dans un champ où tous les obstacles semblaient se réunir, au début, pour entraver leur œuvre. Le vicariat apostolique embrasse toute la partie de la Nouvelle-Guinée qui se trouve sous la domination anglaise, les deux grands archipels de Louisiades et d'Entrecasteaux et les îles adjacentes, plus les terres du détroit de Torrès. Déjà quinze églises ou chapelles ont été bâties dans cette sauvage portion de la Mélanésie.

Le 30 novembre 1891, Mgr Navarre, vicaire apostolique de la Nouvelle-Guinée, s'adressant à tous les missionnaires de son vicariat, à l'occasion du quatrième anniversaire de sa consécration épiscopale, leur retraçait dans un tableau bien encourageant l'état actuel de la mission et les progrès réalisés depuis deux ans.

Avant de donner cet aperçu, Mgr Navarre avait voulu constater par lui-même l'état des diverses stations établies dans la région du fleuve Saint-Joseph. Il se rendit donc de Thursday-Island à l'île Yule, qui est le principal centre d'action vers les autres villages de la Côte.

L'auteur de la relation qu'on va lire avait été choisi pour accompagner Sa Grandeur dans cette visite.

I.

12 novembre 1891. — Arrivée de Mgr Navarre à Yule. — La réception. — Progrès de la mission. — La tombe du P. Jeannet. — L'étiquette à Yule.

Nous arrivâmes en vue de Yule-Island le 12 novembre 1891, par une de ces brillantes soirées inondées de lumière et de soleil bien faites pour dilater le cœur et le disposer aux impressions les plus heureuses.

Les grands arbres du rivage, les sommets empourprés des palmiers s'estompaient légèrement sur le massif plus sombre de la courbe boisée de Kaïrokou et semblaient noyés dans une atmosphère chaude et vaporeuse.

Sur le plateau les lignes fermes et pures de l'église et des bâtiments de la mission se dessinaient vivement comme burinées dans l'azur du ciel, et, à l'ouest, les reflets rouges de l'horizon annonçaient un de ces ravissants couchers de soleil des tropiques dont les teintes brillantes, les tons chauds et vigoureusement enlevés, les paysages grandioses, pleins de paix et de vie, attendent encore leur Claude Lorrain.

⁂

Tout le personnel de la mission et les sauvages de Chiria et d'Erinina, étaient sur le rivage attendant Mgr Navarre pour lui faire une réception solennelle.

Bientôt une barque se détache de la jetée récemment construite par les Frères, et vient à notre rencontre. Mgr Vérius est à la barre ; c'est bien lui, un peu amaigri et bronzé par le soleil, mais ses traits énergiques et accentués n'ont rien perdu de leur bonté et de leur bienveillance. Quelle joie pour lui de revoir Mgr Navarre entièrement remis de sa dernière maladie ! Les sauvages de Roro attendent notre archevêque bien-aimé pour être baptisés ; deux villages entiers sont prêts cette fois ; du reste, nous allons les voir, les catéchumènes seront tous là, au bord de la mer.

En effet, tous les habitants de l'île attendaient sur le rivage, parés de leurs plus beaux atours. Quelle différence entre cette réception et celle qui se fit il y a quatre ans, quand Mgr Navarre revenant d'Europe apparaissait ici pour la première fois comme évêque ! Alors, quelques sauvages à peine étaient sur la plage ; les autres s'étaient cachés dans les bois ; leur conscience n'était pas sans reproche ; car, peu de jours auparavant, un vol audacieux de haches, de couteaux et de mouchoirs avait été commis par eux aux dépens de la mission. Grâce à Dieu, ils sont aujourd'hui convertis et bien changés.

⁂

Tandis que Mgr Navarre et Mgr Vérius se revêtent de leurs ornements pontificaux, les sauvages se rangent en bon ordre pour la procession ; les enfants, puis les femmes avec leurs babys sur la hanche ou suspendus sur le dos, ouvrent la marche sous la conduite prudente des Sœurs. Les garçons, les jeunes gens, les guerriers et les vieux entourent NN. SS. les évêques dans un pêle-mêle pittoresque. Beaucoup d'entre eux, et notamment les gros bonnets et les sages de l'endroit, ont un habit, ou quelque chose d'approchant ; mais, comme les ressources de la mission sont limitées, d'autres ont dû se contenter d'une simple bannière de papier au bout d'un bâton ; le reste ne porte rien.

La procession s'avance gravement, passant lentement dans les hautes herbes ou défilant sous les bois. Les Frères chantaient le *Benedictus*. Les sauvages nous regardaient en souriant à leur façon et, pour nous prouver qu'ils ne nous ont pas oubliés, ils nous télégraphient par les gestes les plus extraordinaires qu'ils nous reconnaissent et que, s'ils ne viennent pas en ce moment, ce n'est pas l'envie qui leur manque.

⁂

Aussi, la bénédiction est à peine donnée par Mgr Navarre que toutes les langues se délient et chacun de venir nous souhaiter la bienvenue ;

Voici Béra, un des chefs de l'île, passablement voleur autrefois, et qui a joué plus d'un tour à Mgr Vérius dans les premiers temps :

« — Eh bien ! Béra, vieux coquin, te voilà converti ! »

« — Oui, Pé Atzi, (Père Hartzer), je suis baptisé. »

Et dans sa joie, il ouvre une bouche énorme qui s'est allongée d'un pouce au moins depuis deux ans.

« — Non seulement il est converti, ajoute Mgr Vérius, mais il est même devenu un de nos grands prédicateurs. Imaginez-vous qu'il y a quelques jours, il est allé dans le district de Pokao où un ministre protestant s'était avisé de faire un baptême :

« — Est-ce que ce protestant sait baptiser ? s'écrie Béra, « devant tout le monde. Que fait-il, ce ministre ? il prend de « l'eau sale et dit : « Je te baptise, sois bon. » Ce n'est pas là « le baptême ! »

« Et Béra de leur donner la bonne formule, la vraie, « cette fois, celle qu'il avait apprise au catéchisme.

« Enfants de Pokao, continue-t-il solennellement, le *Mitzi* « (le missionnaire) va partir pour son pays, il en ramènera « d'autres missionnaires, ses frères ; ceux-là sont bons ; « *nous* vous en enverrons. »

Ce *nous* est superbe dans le discours de Béra ; c'est le vrai domestique d'évêque disant : « Demain nous confirmerons à la cathédrale. »

* * *

Voici Rabao, encore un chef celui-là, non moins voleur que Béra ; je veux dire, autrefois. C'est un bel homme, haut de six pieds et taillé en Hercule, aussi a-t-il eu l'honneur de donner son nom au premier cheval que nous avons introduit dans l'île. Rabao n'est pas content. Sa vieille mère est toujours malade et c'est la faute du missionnaire.

Un jour qu'elle toussait plus qu'à l'ordinaire, la pauvre vieille pensa dire adieu à sa dépouille mortelle qui ne valait pas grand'chose et crut prudent de demander le baptême. La fin semblait proche et chaque moment était précieux. Aussi, le Père ne fit que l'ondoyer. La vieille, au lieu de mourir, guérit et trouva même dans le baptême un regain de jeunesse.

Rabao n'était pas complètement satisfait : « Mitzi, ma mère était morte, je t'ai appelé et tu ne lui as donné qu'un tout petit baptême ; si tu lui en avais donné un grand, comme à l'église, elle serait tout à fait guérie maintenant et n'aurait plus mal au côté. »

* * *

Du fond de la cour, avec les *ibitoes*, nous arrive un petit bossu à la tête difforme. Il marche d'un air vainqueur, allongeant ses jambes grêles pour se mettre au pas de ses compagnons. C'était Kaïra.

Je l'avais connu jadis comme sorcier : il possédait alors un diable à sa façon, jetait des sorts sur ses voisins, était quelque peu médecin par ce fait et ne venait au catéchisme que d'une manière intermittente.

Lui aussi s'est converti ; il a envoyé tous ses diables à Mgr Vérius auquel il a cédé sa succession. Du reste, il ne tient plus du tout au métier depuis qu'un sorcier du voisinage a été mis en pièces par les sauvages de son village. Ceux-ci commençaient à se lasser de leur *Nepou* ; ses sorts étaient devenus incommodes ; car, s'il manquait toujours son coup quand on lui demandait de la pluie, il ne réussissait que trop quand il s'agissait d'envoyer quelqu'un au royaume des *Birisvouas*. Aussi, les *ibitoes* du canton se réunirent un beau jour, s'emparèrent du sorcier, le coupèrent bel et bien en morceaux, malgré ses protestations les plus énergiques, et, pour que ses membres ensorcelés ne vinssent pas se recoller d'eux-mêmes, ils eurent la précaution de les répandre dans tous les villages d'alentour.

Depuis ce temps, les sorciers sont en baisse. Uani, le grand diable de Mohu, est venu de lui-même apporter tout son attirail à Mgr Vérius, assurant qu'il donnait sa démission et que de sa vie il ne serait plus népou.

J'ai eu la curiosité de voir ces fameux sorts ; la moitié ne vaut pas cher et le reste est assez malpropre. Il y avait toutes sortes de choses dans son sac : des herbes, probablement vénéneuses, des cailloux aux couleurs variées représentant des serpents, des bâtonnets de bois sculpté, enfin, embaumées dans une sorte de résine, certaines pièces anatomiques dont la description nous entraînerait trop loin.

* * *

En sortant de l'église, une de nos premières visites devait être pour la tombe du regretté P. Jeannet. Située au fond du jardin, elle est entourée de fleurs et de jeunes arbres et personne ne vient à Port-Léon sans y aller réciter quelques prières.

En nous agenouillant au pied de la croix qui l'ombrage, ces mots du P. Lacordaire me revinrent en mémoire :

« Chaque pas en avant dans le rétablissement de l'Ordre a été payé par une victime de la mort et chaque nouvelle maison a dû s'élever sur un tombeau.... puissent leurs tombes toujours visitées par notre postérité lui être un mémorial des grands cœurs qui lui furent donnés et ravis ! »

Il y a quelques années, lorsque le P. Vatan fut subitement enlevé par la mort à ses néophytes de Nouvelle-Bretagne, nous disions, pleins de tristesse : « Que va devenir cette station de Wlavollo, jusqu'ici si florissante, grâce à lui ? Les Canaques le respectaient, les enfants l'aimaient comme un Père ; n'était-il pas l'un des plus zélés et des plus vaillants ? »

Le bon Dieu avait ses desseins. Deux ans après, la Nouvelle Bretagne, érigée en vicariat apostolique, recevait en Mgr Couppé, son premier évêque, qui venait recueillir les prémices de cette mort précieuse et bâtir sur ce premier fondement d'héroïsme et d'humble abnégation.

La tombe du P. Jeannet est à peine refermée à Port-Léon que la moisson semble mûrir tout d'un coup. Le cœur de Jésus attendait ce pas douloureux dans la voie du sacrifice pour le récompenser au centuple. Le P. Jeannet avait offert sa vie pour sa mission et pouvait dire avec l'apôtre : *Magnificabitur Christus in corpore meo, sive per vitam, sive per mortem* (1).

* * *

Le lendemain, les sauvages arrivent de bon matin pour opérer le débarquement. Les hommes transportent les fardeaux les plus lourds à l'aide de bambous, comme les écoliers chinois ; les femmes mettent les objets les plus petits dans des filets qu'elles se suspendent en les retenant par le sommet de la tête. Il y a peu de jeunes gens. Il est de

(1) *Epis. ad Phil.*, I, 20.

règle pour ces messieurs de ne se montrer en public et de n'entrer dans une maison qu'après dix heures. Un *ibitoe* qui se présenterait avant ce moment-là, passerait pour un sauvage mal élevé. Il en serait de même s'il se permettait d'entrer dans un village étranger par la rue principale et non par le côté et à la dérobée comme cela doit se faire.

Entrer par la grande rue du village ! Y pensez-vous? Quel manque de savoir-vivre ! Peut-on être aussi ignorant des usages et peu civilisé ! Il n'y a qu'un blanc pour être capable d'une pareille chose.

*
* *

Nos Papous ont une politesse à eux, composée de mille petits détails qui nous échappaient dans les commencements, mais que leur fréquentation nous a fait connaître. Par exemple, un sauvage ne passe jamais devant un autre sans lui dire : « Ton visage ! » c'est-à-dire : « Détourne ta face ». Et l'autre de répondre en nommant le passant par son nom : « Toi, passe. »

Quand plusieurs fument ensemble, c'est toujours au plus vénérable de tirer la première bouffée et de donner la longue pipe de bambou à son voisin par ordre de dignité ou d'ancienneté.

Depuis la naissance jusqu'à la mort, tous les détails de la vie d'un sauvage de Nouvelle-Guinée sont réglés d'une manière minutieuse.

C'est une des raisons pour lesquelles notre culte catholique avec ses pratiques extérieures les touche plus qu'une religion froide et formelle comme le protestantisme. Il faut pour nos sauvages, plus encore que pour d'autres, que les pratiques de la religion entrent dans la famille et y laissent leur empreinte; que le christianisme, tout en éclairant leur esprit et en touchant leur cœur, pénètre dans leurs usages et leurs coutumes.

Un dimanche que les sauvages de Port-Moresby se trouvaient à Yule, ils vinrent à l'église de la mission avec nos chrétiens. Or, les sauvages de Port-Moresby sont protestants, ou tout au moins sont donnés comme tels par les Anglais :

« — Quelle différence, disaient à nos gens ces braves sauvages, entre le dimanche à Yule et le dimanche à Port-Moresby ! Là-bas, on ne peut rien faire ce jour-là, pas même allumer sa pipe ou tirer de l'eau. Puis les teachers doivent venir nous chercher pour nous entraîner dans leur église où il n'y a rien ; il faut battre les enfants pour les faire aller à leurs sermons. Ici, vous êtes tous contents ; tout le monde vient ; vous êtes heureux d'aller à l'église ; et que tout cela est beau, riche, touchant ! »

La conversation sur ce sujet ne tarit pas avant minuit. Que n'avons-nous assez de monde pour placer un Père à Port-Moresby !

*
* *

Rien de saillant à signaler pendant le reste de cette journée du 13 novembre ; tout le monde était occupé à décharger le bateau.

(*A suivre*)

DONS
Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

Annnyme de la paroisse de Chatellus, diocèse de Lyon.. 40
Anonyme de la paroisse de Coise, diocèse de Lyon............. 100
Au nom de feu Mme Vve Reynaud, née Julie Chantelot de St-Bonnet-le-Coureau, diocèse de Lyon.. 150
Anonyme de Vitry-le-François, diocèse de Châlons en reconnaissance d'un grand bienfait obtenu par la neuvaine de la Grâce 300
Anonyme du diocèse d'Amiens, demande de prières........ . 2
M Bothial, curé de Chazelles-sur-l'Avieux, diocèse de Lyon... 200
Un anonyme du diocèse de Bayonne.. ... . 4 25

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Vérius).
Mme A. M C. de M., diocèse de Lyon 1000

Pour les missions les plus nécessiteuses (Chan-si septentrional).
Mme A. M. C. de M., diocèse de Lyon....... 500

Pour les missions les plus nécessitenses (Sœur Gilbert, à Ning-Pô).
Mme A M. C. de M., diocèse de Lyon 500
M. Samain, curé de Carnoy, diocèse de Cambrai 10

Pour les mission les plus nécessiteuses (M. Fourcade, Pondichéry)
Un anonyme de Bleigny, du diocèse de Sens.................. 5
Au nom d'une personne défunte du diocèse de Rennes....... 11 25

Pour une mission nécessiteuse (M. Fourcade).
M. Samain, curé de Carnoy, diocèse de Cambrai... 20

Pour l'église de la Sainte-Face à Jérusalem.
Mme S. F., du diocèse de Lyon. 20

A M. Fourcade (Pondichéry) pour les religieuses indiennes de Bon-Secours.
Anonyme de Vitry-le-François, diocèse de Châlons............ 20
Anonyme de la Ferté-Macé, diocèse de Séez 10
G D, Oran, demande de prières...... 5

Au même, pour la dot des jeunes païennes.
Un anonyme du diocèse de Vannes, avec demande de prières... 100

Pour les affamés du Chen-si septentrional.
Anonyme de Saumur, diocèse d'Angers, demande de prières pour une guérison 32
M. l'abbé F. André du diocèse de Bayeux....... 10
d. l. F. à Alger... 10
M Marcel de la Rode, du diocèse de Bordeaux, avec demande de prières 2 10
Pour le repos de l'âme de parents défunts, M. O., de Paris.... 20

A Mgr Bray (Kiang-si septentrional).
Une anonyme du diocèse de Bourges. 20

Pour les catéchistes du Japon (Mgr Midon).
Une anonyme du diocèse de Bourges... 20

A Mgr Osouf, pour la léproserie de Gotemba.
Une anonyme du diocèse de Bourges.......... 20

Au R. P. Vigroux, pour la léproserie de Gotemba.
Une abonnée du diocèse de Quimper, avec demande de prières pour sa famille....... 10

Pour le rachat d'une petite fille en Afrique à baptiser sous le nom de Marie-Bathilde (Ouganda).
Une anonyme du diocèse de Bourges... 20

Pour la mission de l'Ouganda.
M. Petitmangin, curé de Chaouilley, diocèse de Nancy......... 10

Pour la mission de Cunène.
G D., Oran, demande de prières.. 5

A Mgr Navarre (Nouvelle-Guinée).
Une anonyme du diocèse de Bourges... 20

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



AFRIQUE ORIENTALE. — MONTAGNE DU DYOMBO ; d'après un dessin de Mgr LE ROY, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie (Voir page 406).

CORRESPONDANCE

ARMÉNIE

Le diocèse arménien de Marache

Nous n'avons pas parlé depuis bien longtemps du mouvement si consolant qui continue de rapprocher du véritable bercail de Jésus-Christ les chrétientés orientales égarées dans le schisme. Cette lettre de l'un des plus vénérables évêques arméniens intéressera certainement nos lecteurs et vaudra, nous l'espérons, au très pauvre diocèse de Marache quelque précieuse marque de sympathie.

LETTRE DE MGR AVEDIS TURKIAN, ÉVÊQUE ARMÉNIEN CATHOLIQUE DE MARACHE.

Marache, 29 juin 1892.

Je prends la liberté de vous adresser ce rapport sur mon diocèse de Marache. Il y a deux ans que j'en ai été nommé évêque. Mon prédécesseur, Mgr Clément Micaëlian, d'heureuse mémoire, étant décédé le 14 mars 1890, je fus élu au siège vacant, et sacré par Sa Béatitude Mgr Etienne Azarian Pierre X, patriarche des Arméniens catholiques, à Constantinople, le 16 novembre 1890, après l'approbation du Saint-Siège. Le 21 mars, je faisais mon entrée dans mon diocèse de Marache.

Depuis deux ans, j'ai sérieusement étudié la triste situation du diocèse et l'état de la mission sous tous les rapports.

La ville de Marache, appelée autrefois Germaniccia, est sur la limite de la Syrie et de la Cilicie. Elle est distante d'Alexandrette de cent douze kilomètres. Le climat est tempéré ; la terre très fertile, les eaux abondantes, mais les produits ne correspondent point à l'abondance des eaux, ni à la fertilité de la terre, car les habitants s'occupent peu d'agriculture à cause de leur pauvreté.

Les habitants sont au nombre de quarante mille, dont vingt mille musulmans et dix mille Arméniens non unis. Les Arméniens catholiques sont au nombre de huit mille dans tout le diocèse et les protestants au nombre de trois mille.

Le catholicisme a commencé à Marache en 1858. Le premier évêque de Marache a été Mgr Pierre Apelian, auquel succéda Mgr Clément Micaëlian.

Marache ne possède qu'une église chétive; elle a bien besoin de réparation et ne peut contenir tous les fidèles, les jours de fête. En outre, une maison ancienne, tout en bois, sert d'évêché et de presbytère; elle est toujours exposée à tomber. Contiguë à cette habitation, une autre petite maison, composée de dix chambres, est habitée par nos Sœurs, qui s'occupent de l'éducation des enfants. En outre, il y a deux petites écoles pour les deux sexes, l'une et l'autre dans un très mauvais état. Dans la ville de Marache, nous avons sept missionnaires et six Sœurs, et aux environs trois missionnaires.

Quatre missions se trouvent dans le diocèse.

1° Au village de Zeitoun, distant de Marache de vingt-huit kilomètres, les habitants, au nombre de six mille, se divisent en cinq mille Arméniens non unis, sept cents Arméniens catholiques, deux cents protestants et cent musulmans. La mission catholique à Zeitoun a commencé en 1867. Cependant, jusqu'à ce jour, nous n'y avons ni église ni école, tandis que les Arméniens non unis et les protestants possèdent des églises magnifiques, et des écoles florissantes que les enfants sont contraints de fréquenter. Quant à nous, nous n'avons qu'une petite maison de bois composée de quelques chambres servant de résidence et de chapelle : celle-ci ne peut contenir que la moitié des fidèles.

2° Au village d'Albistan, distant de Marache d'environ soixante-cinq kilomètres, les habitants sont environ dix mille : cinq cents Arméniens non unis, trois cent cinquante arméniens catholiques néo-convertis; deux cents protestants; huit mille cent cinquante musulmans. Le catholicisme a commencé ici en 1867. L'état de cette mission ressemble à celui de Zeitoun, car nous n'y avons ni église, ni école ; une pauvre maison sert d'habitation pour les missionnaires et de chapelle.

3° Aux villages de Boundouk et de Gaben, à soixante kilom. de Marache, il n'y a pas de musulmans. Les habitants de Boundouk sont au nombre de trois cent soixante-quinze dont trois cents Arméniens non unis. A Gaben, il y a mille quatre cents Arméniens non unis et cent catholiques néo-convertis

Cette double mission a commencé en 1882. A Boundouk, nous n'avons que deux petites chambres, l'une pour l'habitation d'un missionnaire et l'autre pour chapelle ; mais à Gaben nous n'avons rien. Le missionnaire de Boundouk visite, de temps à autre, ses ouailles à Gaben pour dire la messe et leur administrer les sacrements dans une maison.

La pauvreté de Marache et surtout de ses environs est inouïe. Moi-même, avant mon arrivée dans le pays, j'en avais entendu parler ; mais je ne pouvais le croire, avant d'avoir vu de mes propres yeux. Un grand nombre d'habitants ne savent que faire pour gagner leur pain quotidien ; point de métier, point de commerce. Le caractère des habitants est bon, doux, souple. Une fois catholiques, ils restent très obéissants et dévoués à leurs pasteurs.

Le travail et la peine des missionnaires à Marache et aux environs n'ont pas été infructueux, car, dans l'espace de trente-deux ans à partir de 1858, date où le catholicisme a commencé, jusqu'aujourd'hui, environ huit mille âmes sont rentrées au bercail de Jésus-Christ. Nos vaillants missionnaires ont tout supporté, pauvreté, indigence, contrariété de la part des Arméniens non unis et des protestants, pour sauver leurs frères. Leur zèle aurait, sans contredit, introduit des milliers d'âmes au sein de l'Eglise, si les ressources ne leur faisaient défaut. A peine arrivai-je à Marache pour la première fois, qu'il y eut partout un grand mouvement de conversions. A Zeitoun, quarante familles embrassèrent à la fois le catholicisme, et depuis beaucoup d'autres conversions sont venues nous consoler. Notre petite chapelle à Zéitoun ne pouvant contenir les anciens chrétiens, ces derniers laissent la place à leurs frères récemment convertis, et ils restent à la porte, pendant la messe, les prières, la prédication et les autres offices, afin de les encourager. C'est pourquoi les catholiques de Zeitoun me demandent avec instance un vicaire pour leur curé, une église, et deux écoles pour les deux sexes, m'assurant que la plupart des Arméniens non unis seraient catholiques, si ces demandes sont exaucées.

Dans les deux villages de Boundouk et de Gaben, nous avons été témoins de la même émulation sainte qu'à Zeitoun. Les catholiques du village de Boundouk sont venus à Marache pour me prier de fonder deux modestes écoles pour leurs enfants. Les catholiques de Gaben demandent un curé permanent, la construction d'une chapelle et de deux petites écoles en m'assurant que tous les Arméniens sont disposés à embrasser la foi catholique, si on leur garantit la célébration de la sainte messe, l'administration des sacrements et l'éducation de leurs enfants. C'est par une grâce toute spéciale qu'il y a des catholiques à Gaben : ils sont restés fermes dans la foi, sans avoir ni curé, ni chapelle, ni école. Plusieurs d'entre eux, il est vrai, ne trouvant aucune facilité pour leurs devoirs religieux et l'éducation de leurs enfants, sont retournés au schisme, mais ils sont disposés à revenir à l'Église catholique !

A Albistan, la chambre destinée aux offices divins se trouve dans un état si déplorable, qu'en hiver, à cause du froid, et en été, à cause de la chaleur, on ne peut y rester. Les protestants et les Arméniens non unis embrasseraient en grand nombre la religion catholique, si l'on construisait une chapelle et si l'on établissait des écoles Enfin, des divers villages des environs de Marache, je reçois des suppliques par lesquelles on me demande des missionnaires.

Les habitants du village de Mehal, près de Zeitoun, m'ont présenté une adresse signée de soixante familles

arméniennes non unies, par laquelle ils me supplient de les admettre dans l'Église catholique. Cent quarante familles du village de Fernese, à sept heures de Marache, me prient également de leur ouvrir les bras. De même, les habitants d'Alabache, de Yarpouse, de Déyermen-Deréci, de Chivilghili, font les mêmes instances.

Mais si, dans les villages où nous avons déjà des stations, je ne puis pourvoir au nécessaire, faute de ressources, comment pourrai-je ouvrir de nouvelles missions? Comment venir au secours spirituel de mes compatriotes? Cette pensée me tourmente toujours. Aux premiers jours de mon épiscopat, j'ai beaucoup réfléchi sur ce que je dois faire, afin de tranquilliser ma conscience et calmer mon âme. Enfin Dieu m'a inspiré de recourir à la charité des Français. Oui, ce sont les généreux et bons Français qui viendront à l'aide de mes nationaux, qui sauveront des milliers d'âmes de leurs égarements, les raffermiront dans la foi et coopéreront avec moi au salut des âmes.

INFORMATIONS DIVERSES

Palestine. — Les dix-sept religieux de la Trappe de Sept-Fons (Allier), établis en Terre-Sainte, près d'Amoas, ont déjà fait de grands travaux. Ils ont créé un jardin potager qui leur fournit leur nourriture. On sait que la règle des Trappistes leur interdit l'usage de la viande, des œufs, du poisson, du beurre. L'assaisonnement de leurs légumes n'est fait qu'avec du sel, de l'eau et de l'huile. Déjà les novices commencent à arriver de France. Le monastère a ouvert une école de français pour les enfants des villages voisins. M. le Consul de France à Jérusalem a eu, il y a quelque temps, le plaisir d'entendre un de ces enfants lui débiter en français un compliment bien tourné. Selon le désir du Saint-Père, le Père prieur a établi aussi un orphelinat pour former de bons agriculteurs.

Pondichéry (*Hindoustan*). — M. Fourcade, des Missions Étrangères de Paris, nous écrit d'Alladhy :

« Je viens vous prier de transmettre mes remerciements aux lecteurs des *Missions catholiques*. Ils ont été pour nos affamés l'ange de Gethsémani. Sans leurs aumônes, les deuils auraient été bien plus nombreux. Pour leur témoigner ma reconnaissance, je ne les oublie jamais au saint autel, et mes néophytes offrent pour eux de fréquentes prières.

« Après ma lettre d'il y a un an, notre position devint beaucoup plus critique par manque de pluies. A la famine se joignit le choléra et nos maux devinrent extrêmes. Pendant six mois, tous les jours, j'étais obligé de faire la visite des nombreux villages pestiférés; tous les jours, je baptisais des enfants et des adultes à l'agonie. J'étais le médecin de tous, pour le corps et pour l'âme. On m'accueillait partout comme un sauveur. Bien des villages païens, voyant que je leur faisais la charité à ces heures pénibles, reconnurent la vérité de la religion et abandonnèrent le culte des idoles.

« Pendant ce temps, les catéchuménats d'Alladhy regorgeaient de païens étudiant les prières. Deux fois le choléra fondit sur eux. En un jour je baptisai près de deux cents personnes.

« Nous attendions les pluies d'août et de septembre. Elles ne tombèrent pas. Rien ne put être semé. La petite vérole et la dysenterie joignirent leurs ravages à ceux du choléra. Nous perdîmes cinq à six cents âmes, parmi lesquelles beaucoup d'enfants. Ces jeunes plants chrétiens semblaient appelés à rendre moins désolées les forêts sauvages du paganisme. J'espérais les voir se multiplier comme les cèdres du Liban, et ils séchèrent à la première aurore. C'est ainsi que la mort vient tous les ans percevoir l'impôt du sang parmi mes néophytes. J'ai beau en baptiser, leur nombre diminue sous ses coups redoublés.

« En novembre et décembre, il tomba des pluies, mais trop tard pour donner une récolte. On sema cependant. Mais en février le riz s'étiola; la moisson fut maigre. Malgré cela, la misère cessa pendant trois mois.

« J'aurais bien désiré n'avoir pas à vous entretenir de famine encore cette année. Mais les pluies d'avril et de mai ont été nulles. C'est désolant. Quel pauvre pays! Je devrais avoir honte de toujours implorer la charité. Mais de grands intérêts sont en jeu. Il s'agit d'assister les membres souffrants de Jésus-Christ et de le faire connaître par ceux qui sont encore assis à l'ombre de la mort.

« Les affamés m'assiègent, me tendent les bras, me montrent leurs lambeaux. Deux cents païens étudient les prières. Je n'ai plus d'argent pour assister les premiers, ni pour instruire les seconds. En outre, nous avons tous les jours de trente-huit à quarante degrés de chaleur et le choléra vient de faire son apparition. Donc, si nombreux qu'aient été mes cris de détresse, qu'on me pardonne ce nouveau signal d'alarme. Une aumône dans cette circonstance douloureuse retombera en rosée de grâces sur la tête de ceux qui comprendront qu'il faut aimer nos frères comme Notre-Seigneur lui-même nous a aimés.

« Excusez le décousu de cette lettre; je vous écris au milieu d'une grande presse; les affamés m'étourdissent. Accordez-moi aussi, s'il vous plaît, un souvenir dans vos bonnes prières. J'en ai plus que jamais besoin. »

Chan-si septentrional (*Chine*). — Le R. P. François-Marie Fogolla, des Mineurs Observantins, vicaire général de la mission, nous écrit de Tai-iuen-fou :

« Les circonstances extrêmement pénibles dans lesquelles je me trouve, m'obligent à vous importuner en vous faisant connaître les misères de notre vicariat apostolique et en vous priant de nous venir en aide.

« L'année qui vient de s'écouler a été une année de sécheresse presque universelle; c'est pourquoi beaucoup n'ont récolté presque rien. Jusqu'à ce jour, il n'a plu que deux fois et très peu; la récolte du blé est complètement perdue; ce que l'on avait mis en réserve l'année dernière est épuisé: le peuple se trouve sans nourriture, sans travail et dans une extrême misère.

« Les habitants de cette province sont d'un caractère assez doux, et se livrent rarement à des excès comme dans les provinces du sud; mais la sécheresse persistante les a exaspérés : croyant dans leurs idées superstitieuses que le fil télégraphique arrête la pluie, ils l'ont coupé sur un long parcours; jusqu'à ce moment on ne l'a pas encore rétabli. Dans d'autres endroits, le peuple a assiégé les villes. Et, en vérité, qui pourrait retenir une population affamée? Comme, dans cette capitale, il y a des soldats, le peuple n'a pas encore osé s'insurger; mais il s'est présenté en masse aux mandarins pour demander du pain. La semaine dernière, cinq cents hommes, représentant plusieurs villages voisins, sont arrivés ici; ayant été mal reçus au tribunal, ils frappèrent à coup de bâtons les satellites du préfet. Ils se dirigèrent ensuite vers le palais du gouverneur de la province, et ils se seraient livrés à des excès plus terribles encore, si la prudence de ce magistrat ne les avait un peu calmés. Le gouverneur fit appeler aussitôt le préfet, et lui ordonna de pourvoir aux nécessités du peuple. Mais l'on n'a pas encore distribué un grain de millet; seulement, l'on a dispensé provisoirement des impôts.

« Nos chrétiens viennent continuellement nous demander l'aumône. La famine a atteint des villages entiers; dans deux mois, tous nos chrétiens mourront de faim, si la mission ne leur vient en aide. Mais comment pourrons-nous sauver tous ces malheureux, alors que nous sommes sans ressources? Le froment coûte le double du prix ordinaire. La saison étant déjà fort avancée, il n'y a guère espoir d'avoir une bonne récolte à l'automne, alors même qu'il pleuvrait sous peu... »

ÇA ET LA

DANS

L'ETAT DE VERACRUZ

(Mexique)

Le R. P. Boutry a fait dans l'Etat de Véracruz et sous la haute protection de l'évêque du diocèse, Mgr Ignace Suarez Peredo, une tournée très utile pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Les impressions de voyage de notre dévoué délégué intéresseront certainement nos lecteurs. Puissent-elles augmenter la sympathie que doit inspirer leur pieuse entreprise, voulue de Dieu, bénie par les Souverains Pontifes et encouragée par la bonne volonté toujours croissante des fidèles!

1° Tlacotalpam.

C'est une petite Venise : à l'époque des grandes eaux (mais ce n'est pas tous les ans), l'inondation envahit une partie de la bourgade, malgré la légère pente du littoral sur lequel elle est bâtie. Mais, au lieu de pesantes gondoles, décorées de blasons aristocratiques, on voit glisser sur l'eau de simples pirogues, légères comme l'écorce du liège et rapides comme la flèche. Le dimanche, un grand nombre de ces nacelles sillonnent les rues basses, surgissant soudain entre les habitations et disparaissant de même derrière elles. Les jeunes filles, paraît-il, manient admirablement la rame et joûtent ensemble quand elles se rencontrent. Le *reboso*, passé en écharpe sous le bras gauche, donne à leur parure une grâce particulière.

Le Papaloapam, grossi des eaux du Saint-Juan, se prête admirablement aux courses nautiques. Il est plus large et plus profond que le Rhône à Lyon.

Les maisons de Tlacotalpam n'ont qu'un rez de-chaussée avec une galerie couverte sur la rue où l'on va respirer l'air du soir. Le corps du logis principal ne contient qu'une ou deux grandes salles dont l'ameublement se compose de petites tables d'encognures surchargées de châsses de saints, de banquettes de bois et de quelques sièges de cuir qu'on nomme *butacas*. Les habitants sont d'une propreté exquise dans leurs personnes et dans leurs demeures.

Une bonne vieille m'avait donné cinquante piastres. Elle a voulu arriver à me remettre deux cents piastres ; mais elle ignorait combien il fallait de petits papiers (de vingt-cinq) pour réunir cette somme. Le calcul était bien facile et elle a fini par comprendre que six petits papiers, selon son candide langage, représentaient le complément de deux cents piastres.

2° Veracruz.

Ce premier établissement espagnol sur le continent septentrional américain fut fondé en 1519 par Fernand Cortez.

Après avoir pris possession des côtes du Yucatan, le conquistador s'arrêta au territoire des Totonaques où il fit construire quelques maisons avec un petit fort pour la sûreté de ses troupes en cas d'attaque. Cette colonie naissante reçut le nom de *Villa-Rica* de la Véracruz. Mais la ville qui porte actuellement ce nom ne s'est pas élevée sur les fondements de la première : elle fut bâtie dans son voisinage à la fin du XVIe siècle par ordre du comte de Monterey, vice-roi du Mexique.

Cette ville devint l'entrepôt des marchandises espagnoles et des productions mexicaines : elle fut le foyer des richesses qui se versèrent pendant plus de deux siècles dans les coffres du trésor d'Espagne. Dix ans de séjour à Véracruz suffisaient alors pour acquérir une fortune colossale; il est vrai de dire que le fléau de la fièvre jaune y vint diminuer le nombre des élus, environ un siècle après sa fondation. Voilà pourquoi Véracruz n'a pu prendre un plus grand accroissement.

Trois causes, paraît-il, déterminent la fièvre jaune : une forte chaleur, le voisinage de lieux marécageux et une réunion de personnes non acclimatées; mais il faut que ces causes soient simultanées. Si l'une manque, le mal n'existe plus. Je vous donne cette explication de la terrible et mystérieuse maladie, comme je l'ai reçue, c'est-à-dire sous bénéfice d'inventaire. C'est au mois de mai, quand le soleil arrive au zénith dans ces contrées et embrase l'atmosphère que se développe le germe de l'affreux *vomito*. La maladie augmente en intensité jusqu'en septembre et disparaît en novembre.

Une particularité remarquable de ce fléau à Véracruz, c'est que les personnes nées dans la ville n'en sont pas atteintes, tandis que l'étranger qui n'y séjourne qu'une seule nuit peut très bien en être victime.

La ville est assez jolie dans son ensemble. Il y a de belles maisons, de beaux quartiers ; mais il en est aussi de malpropres que des nuées de *zopilotes* (vautours) occupent en maîtres. Le *Zocalo* est très agréable. Cette place est située à peu près au centre de la ville. De beaux arbres y entretiennent de précieux ombrages. C'est le rendez-vous de la population élégante ; malheureusement, les oiseaux, qui y trouvent un refuge à l'entrée de la nuit, sont si nombreux qu'on pourrait se croire au-dessous d'un perchoir. Par bonheur, la municipalité, soucieuse de ménager les chapeaux et les vêtements de ses administrés, fait lancer de temps en temps des pétards dans les arbres. Ce sont alors des cris et des battements d'ailes à vous assourdir. Les malheureux oiseaux vont chercher ailleurs un asile, mais pour revenir bientôt. A Véracruz, on a certaines considérations pour les *zopilotes*, regardés à juste titre (j'ai vu la même chose en Guinée), comme les balayeurs des rues.

Il y a beaucoup de requins dans la rade de Véracruz. Un voyageur, se rendant à bord d'un steamer, demanda au batelier si, en cas de bain forcé, il rapporterait tous ses membres à terre.

« — Oui, *senor*, répondit le loup de mer. Les requins aiment notre rade ; on dirait qu'elle est pour eux un lieu de plaisance : ils s'y nourrissent bien. Ils mangent tout ce qui tombe à la mer, tout, excepté *los cristianos* (excepté les chrétiens). »

Le brave homme paraissait croire ce qu'il disait; mais ces scrupules, pleins de délicatesse, ne semblent pas faits pour l'âme d'un requin.

JALAPA.

Je ne vous dirai rien de la pittoresque ville de Jalapa. Le P. Terrien vous a écrit des choses très intéressantes sur cette capitale de l'État de Véracrüz, résidence de l'évêque du diocèse.

TEOCELO.

J'ai revu Teocelo avec bonheur. De même qu'il y a un an et demi, on y a fait un accueil enthousiaste au délégué de la Propagation de la Foi. Comme la première fois, on lui avait préparé des arcs de triomphe. La population est venue à sa rencontre portant des fleurs, des épis de maïs, des branches de caféier, tandis qu'une fanfare jouait avec entrain quelques morceaux de son répertoire.

COSANTLAN.

Le vénérable curé de cette bonne paroisse, comme son confrère de Teocelo, m'a donné une hospitalité toute fraternelle. Un certain nombre d'habitants, qui ne sont pas des plus fortunés, se sont obligés à verser dans le courant de l'année deux cents francs pour être associés à perpétuité. Plusieurs d'entre eux n'avaient pour tout vêtement qu'une chemise de coton plus ou moins blanche et un pantalon de même couleur.

Je me mets en route pour Huatusco, accompagné d'une trentaine de cavaliers.

Il nous faut traverser une *barranca* (ravin profond), la plus périlleuse que j'aie jamais rencontrée. Un passage empierré et à pic nous oblige à mettre pied à terre sous peine d'être exposés à rouler avec notre monture dans le précipice. Un compagnon expérimenté m'offre le bras pour franchir cette pente rapide; mais, au moment où il se croit sûr de lui-même, il fait une chute superbe. Naturellement, nous avons tous ri de bon cœur sans oublier cependant le conseil de la Sainte Écriture: *Qui stat videat ne cadat.*

Une surprise touchante m'était réservée au bas du ravin. Au moment de passer la rivière *de los Pescados* (des poissons), plusieurs individus de mon escorte ont dû reprendre la direction de leurs foyers. Tous m'ont demandé ma bénédiction et ont fait sonner dans mes doigts probablement toutes les pièces d'argent dont ils étaient porteurs.

Les chevaux ont passé la rivière à la nage tandis que des bois, attachés grossièrement avec des lianes, m'ont servi comme de radeau (*balsa*) pour gagner le rive opposée. Heureusement ce n'était pas la saison des grandes eaux, autrement on m'aurait attaché comme un colis et fait glisser le long d'un gros câble au-dessus de l'onde impétueuse du torrent.

Il s'agit maintenant de faire l'ascension de l'autre versant de la *barranca*. Nos coursiers sont pleins d'ardeur.

En montant et montant toujours, nous passons dix-sept fois la même petite rivière.

On va en Suisse pour voir de beaux paysages, des sites pittoresques; ici l'on rencontre des panoramas qui n'ont pas moins de charmes et de grandeur. Le Citlatepetl, vieux comme le monde, nous apparaît de temps en temps et nous domine majestueusement. Que son sommet, couvert de neiges éternelles, est beau dans l'azur du ciel!

On exploite les glaciers dont ses flancs sont couverts. Des Indiens, lestes comme des chamois et robustes comme des taureaux, escaladent tous les jours les pentes abruptes du volcan: ils vont demander au géant des blocs de glace qu'on expédie à Veracruz et aux environs. La *nieve* (neige) du pic est très appréciée dans les Terres Chaudes. On s'en sert pour conserver le gibier, les huitres, les fruits et pour rafraichir les boissons.

Arrivés enfin sur les hauteurs qui dominent la rivière transparente de *los pescados*, nous faisons halte pour prendre notre repas.

A Cosantlan on m'avait donné un panier de provisions pour quatre personnes tout au plus et nous nous trouvions une quinzaine. Quand, dit le proverbe, il y en a pour quatre, il y en a pour cinq, mais non pour quinze. Et en voyage l'appétit ne manque pas.

J'ai peur du vaste estomac de mes commensaux. Peu importe! je les invite à dîner et tous me répondent en chœur: *primero Dios* (d'abord Dieu). Chez eux, Dieu passe toujours le premier (*vere dignum et justum est*); mais, dans le cas présent, c'était une simple formule de courtoisie religieuse très louable.

Debout comme les Hébreux mangeant l'agneau pascal — pour nous c'est faute de sièges — nous attaquons notre modeste pitance. Mes compagnons ne parlent pas beaucoup; ils ont autre chose à faire.

C'était plaisir de voir tous ces braves, qui n'ont pas peur d'un *coup de fourchette*, se servir de la *tortilla* (galette de maïs) pour empoigner les morceaux de viande; ils faisaient aussi usage de la *tortilla* pour s'essuyer les lèvres, et, comme on nous enseigne à l'école qu'il ne faut rien perdre, ils ne se faisaient pas scrupule d'avaler cette serviette d'un nouveau genre. Mes compagnons — et moi le premier — nous avons suivi — mais forcément — le conseil hygiénique qui nous recommande de sortir toujours de table sur son appétit. Nos chevaux se sont reposés tandis que nous travaillions à réparer un peu nos forces.

Nous voilà de nouveau en route. Il me tarde d'arriver auprès du sympathique et pieux curé de Huatusco. Mon escorte était meilleure que celle d'un haut fonctionnaire. J'aurais aimé à entrer en ville incognito; mais l'un des miens, par une ruse bien innocente, me fait passer par les rues les plus fréquentées.

Enfin, nous voilà au presbytère. Je descends de mon coursier et laisse mes compagnons conduire leurs montures à l'écurie.

* * *

La place me manque pour vous dire quelque chose de mon séjour à Huatusco, de mon expédition à Totutla. Le P. Devoucoux, qui est venu passer la Semaine Sainte avec moi chez M. le curé Policanti, a été comme moi bien édifié de la bonne volonté des habitants de Huatusco Des gens du peuple pour lesquels la civilisation moderne n'a pas encore créé ces mille nécessités qui occasionnent tant de dépenses aux familles, ont voulu souscrire pour cinquante piastres à notre chère Œuvre, et dans certaines maisons le père, la mère et tous les enfants ont contracté généreusement cette obligation.

AU KILIMA-NDJARO

(Afrique orientale)

PAR

Mgr Alexandre LE ROY, de la Congrégation du St-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

PREMIÈRE PARTIE.

DE ZANZIBAR AU KILIMA-NDJARO

(Suite 1)

IV. — AU PAYS DIGO

De Mombassa à Vanga. — Physionomie du pays. — Le peuple Digo. — Chez le chef Koubo. — Armes et poisons.

De Mombassa à Vanga, le pays est occupé par la tribu des *Wa-digo*, ou, comme on peut dire en français, des *Digos*, qu'on trouve disséminés un peu partout, une colonie de Swahilis établie à *Gassi*, et un reste d'anciens autochtones cantonnés dans une partie de la Côte qu'ils appellent *Voumba*. Nous passerons dans ces trois régions, rarement parcourues par l'Européen, fort peu connues, et pourtant intéressantes.

* * *

Au point de vue géologique, la contrée se compose comme de trois étages différents qu'on aperçoit distinctement de la mer, au large : une partie basse, une moyenne, et une haute.

La première — c'est le littoral — est formée d'un lit d'anciens madrépores recouverts d'une couche de sable et d'humus, trop légère en beaucoup d'endroits pour être fertile. Elle est alors occupée par des broussailles, des filaos (1), des palmiers doums, des vaquois (2). Un peu au-delà, l'homme apparait, avec les cocotiers. Quelques petits ports s'ouvrent sur cette côte, mais ils ne sont guère accessibles qu'aux boutres et aux embarcations indigènes. Ce sont *Tiwi*, *Gassi*, *Founzi*, *Pongwé*, *Tchoumou*, *Wassini*, *Vanga*, *Mwoa*. Vers le sud, la mer pénètre dans les terres et ouvre de larges lagunes bordées de palétuviers (3). Les embarcations y entrent avec la marée et en sortent de même, chargées de bois pour cuire la chaux, de chevrons et de poutrelles. A l'exception de Gassi, de Pongwé, de Wasini et de Vanga, ce littoral est peu habité.

La contrée moyenne, plus élevée, est aussi plus fertile, plus cultivée, plus peuplée : c'est à proprement parler le pays digo, avec les districts de *Matouga*, *Tiwi*, *Ndiani*, *Ukounda*, *Mafisi*, *Mwa-Dounda*, etc.

La partie supérieure s'élève, dans son ensemble, à une altitude d'environ trois cents mètres, comprenant *Shimba* qu'on voit de Mombassa se dresser comme une table ; *Longo*, qui lui fait suite ; *Mwa-Bila*, aujourd'hui presque désert, mais arrosé et fertile ; *Mwélé*, où se trouve une colonie d'esclaves de Mbaroukou, de Gassi. Enfin, au sud, se dresse une petite montagne de forme régulière, mais qui est inhabitée parce qu'elle est sans eau : c'est *Dyombo* (voir la gravure p. 401).

Derrière ce rebord de collines s'étend, entre le *Sambara*, *Paré*, *Taréta* et le *Kamba*, tout un immense pays qui, d'un lieu élevé, apparait comme une forêt sans fin, terne et mélancolique, d'où surgissent seulement les hauteurs de *Kilibassi*, de *Kassigao*, de *Mamungou*, et, plus loin, les pittoresques montagnes de *Ndara* et de *Boura*. C'est le désert, non le désert de sable saharien, mais un plateau où le sol, les herbes, les arbres, les insectes, les oiseaux, les mammifères, y compris les hommes, ont cet aspect particulier, sec et triste, qu'on résume d'un mot : désertique. Peu ou point d'eau : c'est là la raison de tout le reste.

Cependant, quelques rivières sortent de la base de ce plateau et forment ainsi parallèlement à la mer une zone d'agréable verdure. Les principales sont la rivière *Pemba* qui se jette dans la baie de Mombassa ; le *Mkwakwa* qui passe à Tiwi, le *Mwa-Tchéma* qui descend de *Mwa-Bila*, le *Mkourouinoudyi* qui vient de *Mwélé*, le *Ramissi* qui sort d'*Ada* (*Dourouma*) et dont l'eau est légèrement saumâtre. Il y a aussi dans le moyen pays un certain nombre d'étangs et de sources qui rendent de précieux services aux indigènes : c'est à leur proximité que s'établissent les villages.

* * *

Les Digos appartiennent par leur type, leurs mœurs et leur langue à la grande famille africaine dite *Bantou*. En

AFRIQUE ORIENTALE. — KOUBO, CHEF HONORAIRE DU PEUPLE DIGO ; d'après un dessin de Mgr Le Roy. (Voir p. 409)

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 22, 29 juillet, et 5 août et les cartes p. 370, 373 et 408.

(2) *Casuarina equisetifolia*, Forst ;

(3) *Pandanus odoratissimus*, L. ; *Pandanus*, Sp.

(4) *Rhizophora acuminata*, *Ceriops Candolleana*, Arn ; *Bruguiera cylindrica*, Blum ; *Avicennia officinalis*, L. ; *Carapa Moluccensis* ; *Heritiera littoralis*, Dryand ; *Sonneratia*, Sp. ; *Pemphis acidula*, D. C. ; *Lumnitzera racemosa*, D. C.

général, ils sont plutôt petits que grands, maigres, dégagés et pas trop laids. Nous sommes restés huit jours chez eux, et partout nous avons été reçus avec une sympathie marquée. Les chefs apportaient leurs petits présents, les malades venaient en grand nombre offrir leur clientèle, et quelques enfants que la mort guettait ont été baptisés sur l'heure. Plus tard nous les retrouverons au ciel où ils aident à réaliser la vision de saint Jean: « *Turbam magnam quam dinumerare nemo poterat, ex omnibus gentibus, et tribubus, et populis, et linguis.* »

Cependant, il y a Digos et Digos. La différence dépend du plus ou moins de prise qu'a eue sur eux l'Islamisme : au nord de Gassi, cette influence est presque nulle au sud, elle est sensible.

Prenons un village païen ou, si l'on veut, fétichiste (voir la grav. p. 407). Il est en général établi dans un épais fourré de broussailles destiné à servir de refuge aux femmes, aux enfants et même à la population virile en temps de guerre: ce cas, disons-le tout de suite, n'est pas du tout chimérique. Un long couloir percé dans la forêt épaisse et fermé de deux ou trois portes qui se succèdent y donne accès. Près de l'entrée, un vase de terre maintenu par trois piquets. C'est le vase à la pluie (voir la gravure, page 408). Il faut avoir soin d'entretenir un peu d'eau dans cette terrine, offrir de temps à autre un petit morceau de linge qu'on suspend au-dessus, faire brûler quelques essences, etc... C'est le moyen, en ces pays secs, de ne jamais manquer de pluie. On en manque tout de même, et souvent. Mais, quand on en fait la remarque au sorcier, il répond que, sans son merveilleux vase, on en manquerait bien davantage.

Près de là, dans le fourré, est la petite case du Mwanza. C'est de là qu'à certains jours on entend sortir un bruit si effrayant que chacun, en l'entendant, va se renfermer dans sa maison : c'est le Mwanza qui passe.

Qu'est-ce que le Mwanza ? On ne sait pas bien, mais ce qu'il demande il faut le lui donner sans retard. Inutile de dire que cette espèce de loup-garou a pour interprète le sorcier du lieu ou le chef, deux personnages qui souvent n'en font qu'un. On lui fait parfois des sacrifices : c'est, par exemple, pour éloigner la guerre, la peste ou la famine, c'est pour se débarrasser d'un mal, c'est pour chasser des rêves importuns et troublants, c'est aussi pour voir aboutir une affaire désirée. Mais comment parle-t-il, ce Mwanza ? C'est un grand secret, lecteur. Seulement, si vous me promettez de ne le dire à personne, je puis tout de même vous mettre dans la confidence.

Je suppose un moment que c'est vous le sorcier. Vous prenez un tronc d'arbre facile à travailler, vous en faites un billot d'un mètre de long, vous le creusez à l'intérieur, vous fermez l'un des bouts avec une peau bien tendue, comme celle d'un tambour ; au milieu de cette peau passe par un trou une corde de boyau fixée à l'intérieur du cylindre et retenue

AFRIQUE ORIENTALE.— Coin d'un village de Digos, d'après un dessin de Mgr Le Roy.
(Voir le texte ci-contre).

à l'extérieur par un bâton qu'on manœuvre. Entre des mains habiles et dans les profondeurs de la forêt, l'instrument pousse des cris qui glacent d'effroi les simples et les amènent aux pieds du sorcier. « Que veut le Mwanza ? » L'homme de l'art, compatissant, se charge d'apaiser la bête en courroux moyennant telle mesure qu'il faut prendre, tel sacrifice qu'il faut faire. Chose curieuse et qui prouve l'antiquité de cette institution : on la retrouve sous une forme ou sous une autre chez tous les *Nyikas*, des alentours, dans la vallée du *Tana*, et jusque sur le Congo et l'Ogowé. Mais quel dommage que les chefs d'Etat, en Europe, n'aient pas à leur disposition pareil instrument pour faire peur à leurs Sénateurs et Députés et les disposer à voter les projets qu'ils leur soumettent !

Le village digo n'est pas très étendu. Sur le littoral, on voit souvent des cases isolées ou réunies en petits groupes. Plus haut, on en trouve vingt, trente, quarante, jetées là sans ordre, parfois très rapprochées l'une de l'autre, d'une forme originale qui n'est ni ronde ni carrée, et dont les branches tressées du cocotier font les murailles, la porte et la toiture. Quand le feu a passé dans une cité pareille, on se demande ce qu'il en reste. J'ai adressé cette question à un conseiller municipal du lieu : il a souri de ma simplicité occidentale, et, sans mot dire, il m'a montré les cocotiers qui balançaient leurs larges panaches au dessus du village.



Et j'ai compris : quand les maisons sont réduites en un petit tas de cendres, les matériaux pour les relever sont toujours là.



AU PAYS DIGO. — Conservation des haricots ; une case.



CHEZ LES DIGOS — Vase à la pluie. (Voir p. 407).

Ces Digos sont peu travailleurs : le cocotier leur est une si bonne providence ! Ils y trouvent à manger, ils y trouvent à boire. Souvent l'arbre est haut, mais ces gens-là apprennent à grimper en même temps qu'à marcher. Du reste ils ont leurs moyens. Les uns, près de la Côte, pratiquent des entailles dans le tronc de l'arbre à mesure

qu'il grandit : c'est une sorte d'escalier. D'autres, plus dans l'intérieur, attachent contre le cocotier deux longues perches qu'ils serrent de place en place avec des morceaux de lianes et dont ils font ainsi comme une échelle inamovible. La cueillette du vin de palme est chez eux une occupation capitale. Cependant ils plantent aussi du manioc, du sorgho, du maïs, des haricots, des pistaches, des ambrevades (1), des cucurbitacées diverses (2), parfois du riz, et un peu de sésame (3). Quand ils le peuvent, ils ont des vaches, mais en tout cas ils élèvent des poules, des chèvres, des moutons et un chien de petite taille qu'ils dressent à la chasse.

Peu guerriers, de bon caractère, quoique passant pour ergoteurs, ardents buveurs, ils aiment beaucoup la parure, la musique et la danse où ils excellent et qu'ils font figurer aux cérémonies les plus diverses : naissances, mariages, enterrements, anniversaires de deuil, fêtes de toute sorte. J'ai vu une fois, pour clôturer le deuil annuel d'un petit chef, celui de *Matouga*, une réunion de plus de deux mille danseurs accourus de tous côtés pour ce « service anniversaire ». Il y a pour ces occasions un costume spécial,



Au pays digo. — Coiffure de danse (enfant) ; flûte, lance, flèche, arc et carquois ; pendant d'oreille et pince épilatoire.

plus ou moins pittoresque, selon le goût ou les moyens. Le cosmétique ne manque pas : c'est une ocre rouge détrempée dans de l'huile de ricin et qui donne aux têtes un air flambant fort apprécié. Mais, en temps ordinaire, l'habillement consiste pour les hommes en un simple pagne avec un linge jeté sur les épaules, et pour les femmes en une sorte de double jupon court : le tout sans compter les ornements, pendants d'oreilles en fil d'archal, colliers de perles, bracelets de cuivre, etc. Beaucoup d'enfants et de jeunes gens portent suspendue au cou une pince épilatoire : ils s'en servent pour s'arracher très fidèlement le poil des paupières.

*
* *

Le pays digo est divisé en un grand nombre de petits cantons qui ont chacun leur chef particulier. Cependant tous ces chefs reconnaissent avoir au moins un président d'honneur dans la personne de Konbo qui demeure au sud, à *Kikoné*, et que nous avons voulu visiter (voir la gravure, page 405).

Cet ancien, quand nous sommes arrivés chez lui, n'était point là. Nous nous sommes quand même installés sur la place qui est en dehors du village, autour d'un tamarinier dont la tête bienveillante ombrage d'ordinaire les désœuvrés de l'endroit. Une longue heure se passe : finalement, accompagné d'un nombreux cortège et précédé d'un artiste qui joue de la trompette, apparaît un grand corps, vieux et maigre, vêtu d'une houppelande rouge un peu usée et surmonté d'une tête ravagée sans pitié par la variole. C'est le corps et la tête de Konbo. Sa conversation est d'ailleurs assez intelligente, son accueil courtois, ses dispositions bienveillantes. Volontiers il nous fait part de ses sympathies et de ses haines : les premières sont pour le gouverneur arabe de Vanga, les autres pour le chef swahili Mbaroukou, de Gassi, qui lui a tué son oncle et ses trois frères, qui a ravagé tout le pays digo, et contre lequel il a de justes et terribles rancunes.

Mais nous remarquons tout de suite que la population n'est plus la même que plus haut. Les figures sont moins simples, les corps plus vêtus et les procédés moins honnêtes, c'est qu'il y a ici un levain d'Islam.

*
* *

Les Digos ont pour armes des fusils, des lances, des casse-tête, de grands coutelas droits et larges, des arcs. Ici encore on trouve le poison pour flèches en usage dans tant de pays sauvages d'Afrique, d'Amérique et d'Asie. Il est d'origine végétale. Malheureusement, je n'ai pas encore vu l'arbre qui le donne, et je ne suis jamais passé dans le pays au moment où il fleurit — c'est à la fin de la saison sèche. — Par ailleurs, un vieux guerrier, qui m'en a cédé une provision, m'a fourni sur l'origine de ce poison les détails pittoresques que voici :

« Ceci vient d'un arbre, disait-il, créé tout exprès pour cela. Les oiseaux le savent bien, — et les bêtes, en général, connaissent beaucoup de choses que l'homme est obligé de deviner : elles ne parlent point, c'est peut-être pour ne point révéler leurs secrets. — Les oiseaux le savent, jamais ils ne se reposent sur ses branches, et l'on trouve à ses pieds quantité d'insectes morts. On prend de cet arbre le bois et les racines, on les coupe en menus fragments, on les fait cuire lentement dans un vase de terre avec de

(1) *Cajanus indicus*, Spreng.
(2) *Lagenaria vulgaris*, L., *Cucumis sativus*, L. ; *Citrullus vulgaris*, Schrad; *Cucurbita moschata*, Duch.
(3) *Sesamum indicum*, L.

l'eau douce, en remuant toujours, toujours, avec un long bâton. Cette opération se fait au fond d'un bois, sans habits. De temps en temps on jette dans le vase du venin de serpent et de la peau de crapaud, puis des feuilles des bois, de l'herbe des prés, de la poussière des chemins, de l'ombre...

« — De l'ombre ?...

« — Oui, à seule fin que, pour l'homme ou la bête atteints par la flèche, tout soit poison, mort et perdition. Est-ce que l'animal frappé ne va pas se reposer à l'ombre des arbres pour y chercher soulagement ? Eh! bien, il faut que l'ombre lui soit poison. Est-ce qu'il ne s'étend pas sur l'herbe ? L'herbe lui sera poison. Est-ce qu'il ne foule pas la poussière des chemins? La poussière aussi lui sera poison, et l'eau qu'il boira, et la feuille qu'il broutera. Rien ne peut le soulager : il est perdu, il est mort.

« — Alors pas de remède ?

« — Il y a un remède ; c'est une racine réduite en poudre que l'on porte sur soi en temps de guerre et qu'on avale dans de l'eau ou de la salive ; mais souvent le temps manque pour l'administrer... Je te confie ce poison, puisque tu le désires ; mais, si tu as de petits frères et de petites sœurs, ne le leur donne pas à garder... Tu ris ? Eh bien ! si on pique un arbre avec une flèche empoisonnée de cette matière noire, ses feuilles tomberont le lendemain.

« — Et si on pique un homme ?

« — Il est déjà tombé ! »

Conformément au conseil de mon vieil ami, je me suis gardé de remettre ma provision de poison entre les mains de « mes petits frères et de mes petites sœurs » ; mais je l'ai fait passer à un savant spécialiste de Paris, M. le docteur J. V. Laborde, qui en a fait l'objet d'une étude minutieuse et d'un rapport détaillé. Il résulte de ses expériences que l'influence de ce poison s'exerce primitivement sur le système nerveux et amène ensuite la mort « en suspendant le mécanisme de la fonction cardio-respiratoire. » Le docteur Laborde croit peu à la vertu réelle d'un contre-poison quelconque, en raison de la violence extraordinaire de ce toxique.

(*A suivre*).

SUR LES RIVES DU FLEUVE SAINT-JOSEPH

RELATION

d'une visite aux stations des Missionnaires du Sacré-Cœur en Nouvelle-Guinée

Par le **R. P. Fernand HARTZER**,

Missionnaire du Sacré-Cœur.

Suite (1)

II

La station de Pinoupaka. — Un dimanche à la mission. — Les Industries du F. Jean. — Départ pour Mohu.

Dans la soirée du 14 novembre, nous partîmes pour Pinoupaka, la station du F. Jean. Il fallut traverser le détroit qui sépare Yule-Island de la grande île de la Nouvelle-Guinée. Le trajet nous prit environ deux heures. Les sauvages étaient fatigués et ne ramaient que mollement. La brise se leva tandis que nous étions vers le milieu de la baie. Malheureusement nous avions oublié une partie des agrès ; il fallut les improviser avec les rames.

* * *

Pinoupaka est située sur une langue de sable qui sépare la baie de Hall-Sound de la grande mer. Battue d'un côté par les hautes vagues qui viennent continuellement se briser sur le rivage, elle baigne de l'autre dans les eaux tranquilles de la baie les racines enchevêtrées de ses palétuviers.

Le village ne compte que quelques maisons rangées de chaque côté de la rue ou plutôt d'une grande place ombragée de cocotiers. Les bâtiments de la mission, encore à l'état rudimentaire, se composent d'un grand hangar en paille ouvert d'un côté dans toute sa longueur. Ce hangar sert d'école et d'église, d'habitation, etc. A l'extrémité se trouve un petit réduit fermé par une porte, le tout construit avec des planches provenant de vieilles caisses : c'est l'habitation du F. Jean. Quant à la cuisine, elle se fait ordinairement en plein vent ou, s'il pleut, sous le hangar.

Ce travail est dévolu à une demi-douzaine de bambins qui s'en donnent à cœur joie, opérant dans la marmite du Frère les expériences les plus bizarres dont les produits fantastiques apparaissent à l'heure du repas.

Une nouvelle maison est en construction. Ce sera quelque chose de grandiose pour Pinoupaka. Représentez-vous, perchée dix mètres au-dessus du sol sur des troncs de cocotiers, une petite maison comprenant quatre chambres et deux vérandahs, construite avec des arèquiers fendus par le milieu et recouverte de plaques de zinc ; ce dernier luxe est une précaution nécessaire ici, car l'eau potable manque à Pinoupaka.

La maison branle bien un peu quand on s'y promène, mais le Frère prétend qu'une maison dépourvue d'élasticité n'est jamais d'une solidité durable. Un pont non moins élastique jeté dans l'espace relie la maison à la future cuisine, figurée pour le moment par quatre poteaux.

Le F. Jean est un homme de tête ; il a pensé à l'avenir : sur le terrain de la mission il a fait une plantation de quatre mille cocotiers. Avec ces cocos il se procurera une église, une école, une maison, des habits pour les gens de Pinoupaka, des chèvres... Des porcs à engraisser coûteront peu de cocos ! Ces cocos, c'est l'avenir. Pour le moment, la plantation ne ressemble encore qu'à un respectable champ de navets.

Après avoir admiré la maison et les cocotiers, nous entrons dans le village.

* * *

Pinoupaka ne compte que quelques familles : deux cents habitants tout au plus. Le village s'augmenterait très vite s'il était mieux situé et s'il y avait de l'eau potable ; malheureusement les criques d'eau salée qui l'entourent de toutes parts rendent inutile le creusage des puits. Aussi les jeunes ménages vont généralement s'établir ailleurs.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 5 août.

Ici, chaque famille a une moyenne de trois ou quatre enfants ; depuis trois ans à peu près, on ne cite que trois enfants morts avant l'âge de quatre ans.

Cette statistique demeure constante pour toute la vallée du Saint-Joseph ; en sorte que nous sommes en droit de conclure que la population de la Nouvelle-Guinée, pour la partie que nous connaissons, tend à augmenter plutôt qu'à diminuer.

En sera-t-il de même quand les Européens viendront ? Non, certainement, s'ils se conduisent comme ils l'ont fait en Australie dans les premiers temps de la colonie. Oui, au contraire, si l'on peut éloigner les Papous de ceux d'entre les blancs qui ne leur apportent que leurs vices et leurs boissons.

Protéger la race noire et la conserver, serait pour le gouvernement anglais de cette colonie une œuvre d'humanité et de justice. Aura-t il la force, l'énergie et la générosité nécessaires ? L'avenir nous le dira.

* * *

Les habitants de Pinoupaka sont, avec ceux de Yule, les mieux instruits dans la religion chrétienne. Comme ils vont très souvent à Port-Léon, ils ont pu suivre une bonne partie des instructions données aux gens de Chiria et d'Eririna, leurs voisins.

Du reste, le F. Jean est plein d'ardeur et de zèle. Avec lui les choses ne trainent pas en longueur : il faut que tout marche de front et rondement : le catéchisme, la maison et la fameuse plantation de cocotiers. Aussi, sous sa direction, les Canaques se façonnent à vue d'œil.

A Pinoupaka, presque tous les indiens ont maintenant l'air honnête, compliment qu'on n'aurait pas pu leur adresser il y a trois ans, alors que ces gens étaient réputés partout à la ronde aussi voleurs que mendiants.

En traversant le village, nous donnons un mot aimable à chacun. Les femmes et les petites filles préparent la cuisine du soir, épluchent les patates douces ou pèlent avec un coquillage les fruits du palétuvier *edulis*. Des mères bercent leurs marmots pelotonnés au fond d'un filet suspendu à une branche d'arbre ou à une perche de leur maison. Les hommes fument et causent non loin des marmites qu'ils surveillent amoureusement. Les gamins ne nous quittent pas d'une semelle et nous suivent au retour jusqu'à la mission où, à peine arrivés, ils s'emparent de toutes les clochettes et sonnettes qu'ils peuvent trouver et retournent au village, annoncer à grand fracas que le lendemain est un dimanche.

* * *

Le 15 novembre est en effet un dimanche et c'est de plus la fête de la dédicace des églises. Beau sujet de méditation pour un missionnaire. Il est convenu que je dirai la messe devant toute la paroisse, chose assez rare ici, et que le F. Jean fera aujourd'hui à ses ouailles un sermon de circonstance très solennel.

L'autel est improvisé sous le hangar où tout le monde accourt bien avant l'heure. Dans le fond, des branches de palmier, symbole de la victoire, entourent une belle image de saint Jean en tunique verte et en manteau rouge. Saint Jean tient dans sa main une coupe d'où sort un serpent. Les paroissiens de Pinoupaka se demandent toujours ce que fait ce serpent dans le verre de saint Jean.

Au dernier moment on s'aperçoit qu'il n'y a qu'une soutane pour deux. Comment faire ? Le Frère ne peut pourtant pas prêcher en bras de chemise... On s'arrange ; le sermon n'aura lieu qu'après la messe et le Frère reprendra alors sa soutane.

Vous dirai-je le sermon ? F. Jean à Pinoupaka, c'est Bossuet à la cour de Louis XIV, c'est le P. Lejeune ou même Lacordaire ; il a les audaces de Mirabeau à la tribune, la douceur de Fénelon à Cambrai, la logique de Bourdaloue. Aussi, son peuple l'écoute, l'admire, il est entraîné : on ne volera plus, non jamais ; on ne se battra plus, non jamais. On ne pense pas même au tabac, on écoute encore quand le F. Jean a déjà fini et qu'il dit en guise de souhait pour la vie éternelle : « *Inakou* », c'est-à-dire : en voilà assez pour aujourd'hui.

C'est du sermon qu'il veut parler, car tout n'est pas fini. Voici l'appel ; oui, l'appel. Tout le monde y passe, depuis le chef jusqu'au dernier enfant ; il faut que tout le monde vienne le dimanche à la messe, comme il convient à de bons chrétiens et, pour s'en assurer, on fait l'appel.

« — *Aitchi !*
« — Présent.
« — Couécoué !
« — Présent.
« — Naimi !
« — Présent.
« — Taita !
« — Présente, etc., etc. »

Gare à celui qui manque sans raison ! une verte semonce à l'adresse de l'absent fait trembler l'auditoire de cette crainte qui est le commencement de la sagesse. Soyez sûr que le pauvre homme ainsi gourmandé ne manquera pas son affaire, la semonce lui sera fidèlement rapportée par cinquante voix, revue, assaisonnée et considérablement augmentée selon la richesse d'imagination de chacun des rapporteurs.

* * *

Vers deux heures de l'après-midi nous nous disposons à partir pour Mohu.

De Pinoupaka à Mohu il y a environ trois heures de marche. On suit d'abord le rivage de la mer à marée basse, où l'on traverse trois rivières à gué ; puis, après avoir passé un marais, on s'enfonce dans la forêt pendant une heure environ, jusqu'à Mohu.

La route est assez agréable à marée basse, mais gare à ceux qui se laissent surprendre par la marée montante. Il leur faut traverser la rivière à la nage avec leurs bagages sur la tête ; passer sur les racines des palétuviers, tordues, enchevêtrées, enlacées comme des serpents, suspendues à cinq ou six pieds au dessus de l'eau ou d'une boue profonde, noire, nauséabonde, pleine de crabes et de traces hideuses. Je plaindrais ceux qui seraient obligés de s'asseoir à l'ombre de ces palétuviers trompeurs, si beaux de loin, si affreux de près.

Après avoir distribué nos paquets aux sauvages qui nous entourent, nous partons.

∴

Ceux que leur état appelle à commander aux hommes et qui sont parfois obligés de répéter souvent la même chose avant d'obtenir un résultat, peuvent apprendre ici la manière de simplifier leurs discours. Voulez-vous faire porter quelque chose par un sauvage ? Vous la désignez du doigt en disant : Venez ! *lomomai* ; vous dites cela de la manière la plus impassible, sans tourner la tête, sans même paraître y faire attention.

Les sauvages n'ont garde de bouger aussitôt, ils regardent ailleurs, allumant une seconde pipe. Vous êtes nouvellement arrivé et naturellement vous avez droit de perdre patience : vous vous fâchez, vous criez, vous trompettez pour les mettre en branle. Erreur, erreur profonde. Ils ne diront rien, mais n'en feront pas davantage ; ce sont des blancs, pensent-ils, ils n'y entendent rien.

« — Puisque tu nous as dit de venir, répondirent-ils un jour à un nouveau Père dont le tempérament calme se trouvait pourtant cette fois soumis à une rude épreuve, puisque tu nous l'as dit une fois, pourquoi le répéter ? nous le savons bien et nous viendrons, va ! »

Nous arrivâmes ainsi sans encombre jusqu'au bois. Le F. Jean, qui m'avait fait la conduite jusque là, me dit solennellement adieu au bord du marais, à travers lequel je m'enfonçais seul avec nos sauvages.

C'était la première fois depuis longtemps que je passais par une de ces belles forêts vierges de la Nouvelle-Guinée ; j'admirais ces palmiers aux tiges nobles et sveltes : de leurs cimes s'élançaient gracieusement des lianes aux fleurs aurore et peuplées d'oiseaux aux couleurs de feu.

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

Mgr Bonjean,

archevêque de Colombo (Ceylan).

Une dépêche télégraphique nous a annoncé la mort de cet éminent prélat. Nous publierons la semaine prochaine une notice biographique qui rappellera les grandes œuvres du regretté défunt pendant sa longue et fructueuse carrière apostolique.

BIBLIOGRAPHIE

L'âme d'un missionnaire, un volume in-8° de 450 pages, par M. l'abbé Monteuuis, avec préface de Mgr Baunard. — Paris, Victor Retaux, rue Bonaparte, 82.

M. Monteuuis, professeur de philosophie au collège des Dunes, vient de publier la vie d'un prêtre Dunkerquois mort apôtre dans l'Extrême-Orient. Cet intrépide missionnaire, M. Nempon, entré jeune au séminaire des Missions Étrangères, fut envoyé au Tonkin. Il se dépensa tout entier auprès de ses néophytes et au chevet de nos zouaves malades. Il comprit bien vite que ce n'est pas le martyre tant rêvé, mais la maladie qui le mettrait en possession du ciel. Il tomba prématurément emporté par un climat meurtrier.

« Ces pages ont dépassé mon attente, dit Mgr Baunard dans une préface pleine d'une émotion communicative. Ce livre m'a édifié, charmé et remué. C'est bien, selon son titre, *l'Ame d'un missionnaire* qui transpire dans ce portrait... Aucun des lecteurs de cette belle Vie ne l'achèvera sans se sentir plus touché pour la gloire de Dieu, plus dévoué au salut des âmes, plus épris d'admiration pour un si beau modèle et plus rempli de gratitude pour celui qui nous l'a fait aimer en le faisant si bien connaître. »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Édition française.

M. Lamotte, à Tours, avec demande de prières 200
Un anonyme de Bordeaux 2 50
Anonyme de Lyon 80
M. Dutheil de la Rochere, à Nice 2000

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Vérius).
Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille 500
M. Hours, à Annonay, diocèse de Viviers 5

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Grassi Chan-si septentrional, et M. Fourcade).
Anonyme de Lyon 900
Anonyme de Paris, avec demande de prières 4
M. l'abbé Lubiez-Rowicki, à Montpellier, demande de prières 5
M. Hours, à Annonay, diocèse de Viviers 5
M. l'abbé Heckler, du diocèse de Nancy 50

Pour le séminaire de Mostar (Herzégovine).
Anonyme de Paris 2 50

Au R. P. Muller pour sa léproserie (Mangalore).
Anonyme de Paris 2 50

A M. Fourcade, à Attadhy (Pondichéry), pour l'église du Sacré-Cœur.
Un anonyme de Reims 100
Un anonyme de Bordeaux 5

Pour les affamés du Chan-si septentrional.
Un anonyme de Chaumont, diocèse de Langres 10
Un anonyme de Reims 100
Deux anonymes du diocèse de Bourges 20
A. R. M. de Marseille 10

Pour les affamés les plus nécessiteux (Chen-si septentrional).
Une anonyme de Bordeaux 15

Au R. P. Corre, pour les catéchistes (Japon méridional).
Un anonyme de Chaumont, diocèse de Langres 10
M. l'abbé Heckler, du diocèse de Nancy, avec demande de prières 50

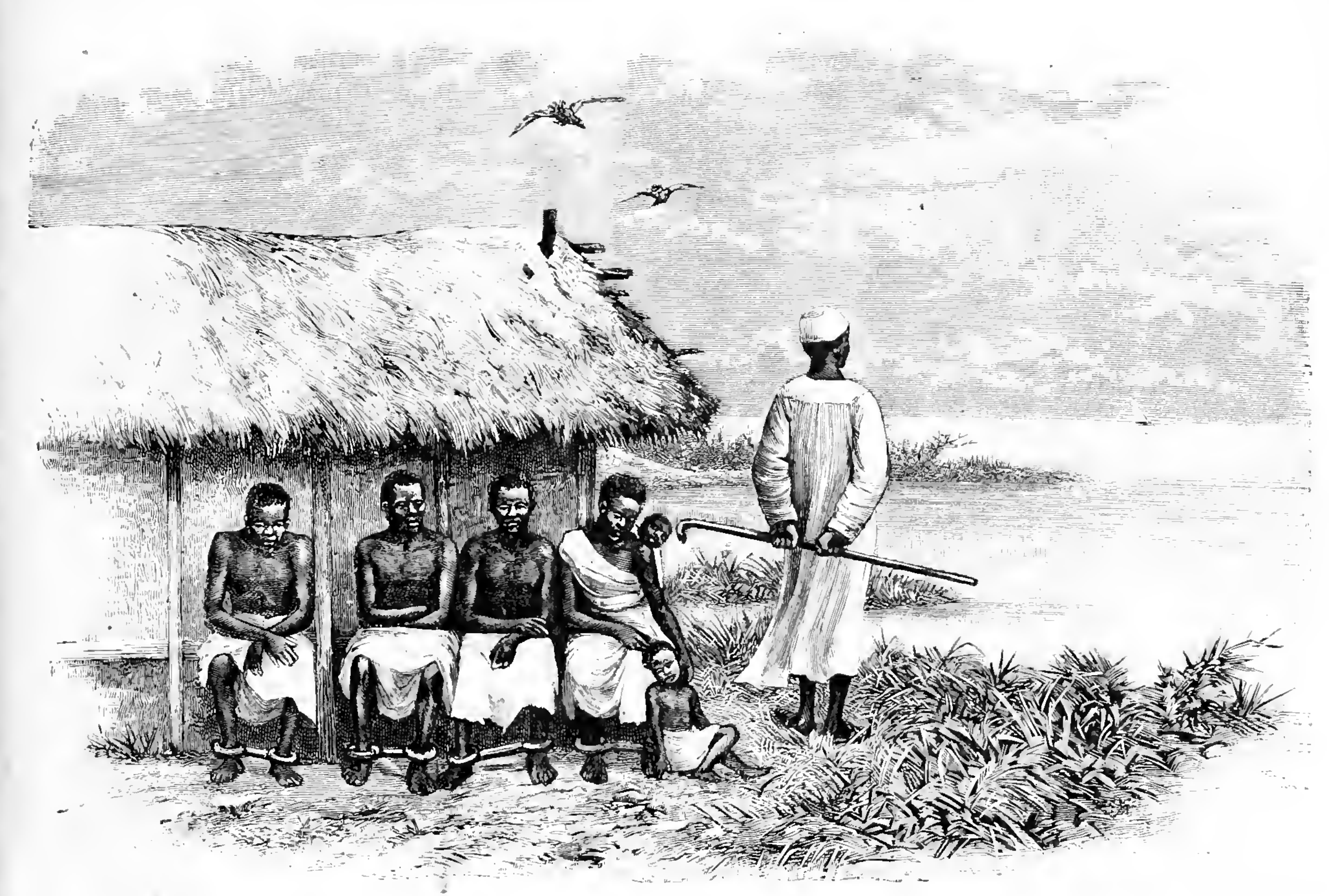
Pour les lépreux de Gotemba.
Un anonyme d'Amiens, avec demande spéciale de prières 20

Pour le rachat d'esclaves en Afrique (Mgr Le Roy, Gabon).
Anonyme de Lyon 100

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3.



AFRIQUE ORIENTALE. (*Zanguebar*). — ATTENDANT L'EMBARQUEMENT, A GASSI; d'après un dessin de Mgr LE ROY, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie (Voir page 417).

LA PERSÉCUTION DANS L'UGANDA

Quelques journaux anglais ont voulu plaider les circonstances atténuantes et mettre les torts du côté des catholiques ; d'autres ont prétendu que justice était ou serait rendue lorsque les nouvelles officielles seraient parvenues au Cabinet de Londres. En attendant, voici une lettre de Mgr Hirth, qui apprend le sort déplorable fait à la mission et montre quel mépris la Compagnie anglaise affecte pour la liberté et les idées de civilisation chrétienne.

LETTRE DE MGR HIRTH A S. E. LE CARDINAL LAVIGERIE.

Du Kiziba, 25 avril 1892.

Après deux mois et demi de troubles, on a trouvé enfin pour l'Uganda un nouveau *modus vivendi* ou plutôt un vrai *modus moriendi.*

Votre Eminence sait que, le 24 janvier dernier, les protestants appuyés par le Fort anglais qui leur a fourni les armes et est même directement intervenu dans la lutte, ont surpris les catholiques, dont une bonne partie était dispersée dans les provinces pour combattre le parti païen révolté. Les catholiques, vainqueurs d'abord des hérétiques, puis écrasés par les armes supérieures du Fort anglais, ont été refoulés dans la province du Buddu. C'est après qu'on les eût chassés peu à peu de toutes les autres provinces et même des îles du Nyanza qu'Anglais et protestants bagandas réunis consentirent à déposer les armes.

On attira au Fort le roi Mwanga et les catholiques, sous prétexte de mettre fin au conflit et de partager loyalement le pays. Une fois en possession du roi, les officiers anglais, ou ce qui est plus juste, les Bagandas protestants dictèrent leurs volontés.

Les conditions qu'on impose montrent suffisamment dans quel esprit a été conduite cette guerre d'extermination.

Voici quelques-unes de ces conditions :

Le pays est partagé en trois parties. Les protestants, jusqu'ici toujours inférieurs en nombre aux catholiques, en retiennent une qui égale les quatre septièmes de l'Uganda, y compris les îles du Nyanza ; les Bagandas musulmans ont été rappelés de l'Unyoro et occuperont deux septièmes du pays ; reste aux catholiques un septième.

Dans les trois parts ainsi taillées, le parti païen, composé de tous ceux qui ne veulent d'aucune religion, s'est soulevé et compte beaucoup d'adhérents. Les protestants

se font aider par le Fort et la mitrailleuse Maxim à dompter les païens de leur côté ; les musulmans chez eux, imposeront la circoncision ; les catholiques seuls ont défense expresse de combattre les païens qui retiennent pour eux plus de la moitié du Buddu, part concédée officiellement, où ils persécutent librement et ouvertement tous ceux qui se font instruire.

Les catholiques resteront relégués au Buddu, à plusieurs journées de la capitale où ils ne pourront se rendre sans permission préalable.

Le roi Mwanga, aux yeux de tout le pays, est déclaré Anglais, ce qui veut dire ici *protestant*, dans l esprit des chefs et du peuple. Les catholiques qui l'entouraient par le passé sont remplacés par des protestants. On espère de cette manière gagner promptement tout le pays à l'erreur. Tout ce qui reste de catholiques dans les provinces est persécuté et sollicité à l'apostasie.

Toutes nos missions en dehors du Buddu, soit sur le continent, soit dans les îles, sont détruites. Les chefs catholiques sont chassés partout de leurs places, excepté au Buddu. Défense nous est faite de faire de la propagande, même dans les pays vassaux du Buddu, sans permission préalable.

Des mesures sont prises et plusieurs lois de rigueur sont portées, à l'effet de désarmer peu à peu les catholiques ; les protestants de leur côté ont toutes les ressources du Fort à leur disposition, etc.

***

Ma plume se refuse à transcrire ce tissu d'iniquités et je me contente de faire ressortir aujourd'hui quelquesunes des tristes conséquences que réserve pour l'avenir à nos malheureuses régions de l'Equateur, et même, dans un avenir plus ou moins prochain, à tout le reste de l'Afrique païenne, ce brutal triomphe que vient de remporter l'impiété complice de l'hérésie.

On a armé de quantité d'armes perfectionnées des noirs fanatiques qui, dans l'ivresse de leur triomphe, *deviendront bientôt un danger réel pour tous les Etats voisins* où le protestantisme compte bien pénétrer dorénavant par la force des armes. Les officiers qui les ont armés sont impuissants maintenant à les contenir ; les Révérends ministres sur leur terrain sont vaincus et dépassés depuis bien plus longtemps encore. Nos officiers européens eux-mêmes, malgré leur aversion pour la religion catholique (ils sont affiliés aux Loges), n'auraient pas osé faire de pareilles conditions ; ils nous l'ont avoué.

Les chefs catholiques les plus intelligents ont été mis systématiquement de côté : c'est sans doute pour semer dans le camp de la vérité des éléments de jalousie et de discorde.

Les horribles profanations et les sacrilèges dont nous avons été témoins, nous font comprendre que l'avenir nous réserve bien d'autres luttes. On chante, contre le pape surtout, des couplets ignobles ; les chapelets et les médailles sont mis au cou des chiens ; on s'affuble publiquement de nos ornements sacrés, etc. et MM. les ministres et officiers se contentent de sourire à cette vue.

***

Le Résident anglais commence à redouter justement les exigences du parti dont il a fait toute la force ; il a donc cru prudent de lui enlever le plus possible de provinces et pour cela a dû rappeler les Bagandas, musulmans, à peu près vaincus et expulsés depuis un an. Ils seront placés entre les catholiques et les protestants qu'ils semblent avoir pour mission de surveiller également. On leur laisse leur roi. Leur interdire les razzias d'esclaves, leur grande source de richesses, est chose impossible pour le moment ; la traite augmentera donc.

C'est à ces musulmans que seront vendus tout d'abord les milliers de femmes et d'enfants enlevés depuis trois mois aux catholiques. Le chef de la station allemande de Bukoba au Kiziba m'a renvoyé cette semaine une centaine de ces pauvres esclaves qu'il a pu libérer. La joie que j'ai éprouvée de pouvoir rendre ces malheureux à leur famille ne me fait que gémir davantage sur la mort spirituelle et temporelle de tant d'autres qui ne verront plus ni prêtre ni patrie.

La religion musulmane, sous le régime actuel, semble devenir la religion de l'Etat. Les officiers du Fort encouragent les cérémonies religieuses musulmanes le plus possible ; le chef de la prière est un de leurs somalis payé par la Compagnie ; la circoncision donne lieu à des réjouissances solennelles, et l'appel à la prière, ainsi que les chants se font comme dans les grandes mosquées. Il y a des écoles aussi. Tout cela est nouveau dans l'Uganda et d'importation anglaise.

***

Dans le traité pourtant qu'on nous impose, on fait toujours force promesses de « liberté pour toutes les religions », alors qu'il n'y a pas, à l'heure actuelle, de pays au monde où, au mépris de tous les traités et de tous les congrès, la vérité soit aussi persécutée. Il est impossible de se faire en Europe une idée exacte du terrible drame qui s'accomplit en ce moment sous nos yeux. Il faut remonter au commencement du protestantisme, à trois siècles, ou même aux Iconoclastes, pour trouver dans des hommes prétendus religieux de pareilles haines contre notre sainte foi.

On nous annonce d'Europe un puissant renfort de ministres protestants ; s'ils allument dans le reste de l'Afrique le même feu que dans l'Uganda, c'en est fait de la véritable civilisation. Les Bagandas nous prouvent ce que l'audace mise au service de l'erreur peut faire en ces pays. On suivra cet exemple. Qui songera à s'y opposer ?

***

A la vue de tant de milliers de catéchumènes désormais privés du moyen d'arriver au baptême, à la vue de tant de millions d'autres noirs irrémédiablement condamnés à être élevés dans l'hérésie, Votre Eminence s'expliquera ma tristesse et ma douleur; Elle ne s'étonnera pas que, comme Rachel je sois inconsolable sur la perte de mes enfants. *Plorans filios suos et noluit consolari quia non sunt.*

Je suis ici trop loin d'Europe pour me rendre compte des opinions du jour; mais j'ose vous prier de vouloir bien faire appel aux sentiments de justice et d'équité de la Reine même d'Angleterre. Des Résidents moins hostiles pourraient réparer un peu l'immense désastre que subissent ici la sainte Eglise et la civilisation, s'ils ne tardent pas trop.

Quelque écœurant que soit le tableau que je me suis cru obligé de mettre sous les yeux de Votre Eminence, je puis affirmer qu'il est bien au-dessous de la réalité.

NOUVELLES DE LA PROPAGANDE

Le Saint-Père a nommé Mgr Augustin Ciasca, archevêque titulaire de Larisse, coadjuteur de Mgr Ignace Persico, archevêque titulaire de Damiette, dans sa charge de secrétaire de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

— Sa Sainteté a également nommé évêque de Springfield (Etats-Unis), M. Thomas Beaven, prêtre de ce diocèse, né en 1850.

— En outre, sur la demande de la Sacrée Congrégation de la Propagande, Sa Sainteté a décrété la division de la préfecture apostolique de la Cimbébasie, érigée le 3 juillet 1879 et confiée aux Pères du Saint-Esprit, en deux préfectures apostoliques. Celle du nord prend le titre de Haute-Cimbébasie et reste confiée aux missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit; celle du sud, qui s'appelle Basse-Cimbébasie, est donnée, avec le consentement du T. R. P. supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit, à la Société des Oblats de Marie-Immaculée. Quant au territoire du Betchuanaland, il a été détaché de la Cimbébasie et réuni au vicariat apostolique de l'Etat libre d'Orange.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 18 septembre, huit missionnaires de la Congrégation du Cœur immaculé de Marie, de Scheut-lez-Bruxelles s'embarqueront à Marseille pour les missions de l'Extrême-Orient : MM. Pierre Spoorenberg, du diocèse de Bois-le-Duc, Richard Trouvé, du diocèse de Malines, et Jean Uit de Willighen, du diocèse de Breda, destinés à la Mongolie orientale; — MM. Henri Feyen, du diocèse d'Utrecht, Florent Spiltoir, du diocèse de Tournai, et Everard Ter Laak, du diocèse d'Utrecht, pour la Mongolie centrale; — MM. Hermann Ramackero, du diocèse de Malines, et Eugène Van Havere, du diocèse de Gand, pour la Mongolie sud-ouest.

INFORMATIONS DIVERSES

Norvège. — Mgr Fallize, évêque titulaire d'Eluse, vicaire apostolique de la Norvège (voir son portrait p. 419), nous écrit de Christiania, le 1er août 1892 :

« Vous savez que, l'année dernière, les pouvoirs législatifs nous ont octroyé toutes les libertés religieuses compatibles avec la constitution du pays. La constitution elle-même ne contenait plus que deux restrictions. Un catholique n'avait pas accès à tous les emplois publics. Nos Chambres, à l'unanimité, et S. M. le Roi ont aboli cette disposition constitutionnelle. Restait encore la défense faite aux Ordres religieux, notamment à la Compagnie de Jésus, de s'établir dans le pays. Or, il y a quelques semaines, les Chambres ont pris en considération une proposition abolissant également cette interdiction et la proposition passera sans aucun doute.

« Après ces consolantes nouvelles, une bien triste. Le 8 juillet, un incendie a détruit à peu près la moitié de l'importante ville maritime de Christiansand, où nous venions d'établir, au prix des plus grands sacrifices, une station catholique. Cette station était si florissante que la police sanitaire nous avait déjà, à plusieurs reprises, menacés de fermer notre chapelle, parce que la grande affluence du monde la rendait absolument trop petite. Or, dans cet incendie, notre chapelle, notre école, notre presbytère et le logement de nos Sœurs, tout a été détruit. Nous étions bien assurés pour tout le montant que la taxation officielle comportait. Mais, hélas ! l'indemnité que nous donnera la Compagnie d'assurances couvrira à peine le tiers de ce que coûtera la reconstruction. Comme nos catholiques eux-mêmes ont été bien éprouvés et que notre mission est plus que pauvre, nous serons hors d'état de maintenir cette importante station, si nous ne trouvons pas des bienfaiteurs pour nous aider. En attendant, j'ai été forcé de retirer de Christiansand le missionnaire et les Sœurs, désolés de ne pouvoir continuer leur belle œuvre. Que nous serions reconnaissants, si des âmes charitables nous donnaient bientôt les moyens d'y retourner ! »

Vérapoly (*Hindoustan*). — Le R. P. Aloysius à S. Maria Benziger, des Carmes Déchaussés, missionnaire à Puttenpally près de Cochin, nous écrit le 20 juillet :

« Je viens de lire dans les *Missions catholiques* une lettre d'un missionnaire de Pondichéry donnant d'intéressants détails sur l'hospice des vieillards de Combaconam. Permettez-moi d'attirer votre attention sur une œuvre similaire bien digne de sympathie.

« A Ernaculum, près Cochin, nous avons fondé récemment une maison de Carmélites Tertiaires. Le T. R. P. Candide, vicaire général de Vérapoly, a créé cette œuvre bien propre à procurer la gloire de Dieu. Au prix de sacrifices que le zèle seul sait produire, quatre Sœurs dirigent un orphelinat, un pensionnat et une école qui leur ont valu les félicitations du roi lui-même, quoique païen. A l'orphelinat ces généreuses filles de sainte Thérèse ont une prédilection particulière pour les pauvres petits païens de la plus basse caste, qu'elles reçoivent parfois plus morts que vifs et qu'elles soignent en vraies mères. Leur supérieure, la R. M. Thérèse de Sainte-Rose, m'a communiqué un désir qui réjouit son cœur. Le monde admire justement la charité des Petites Sœurs des Pauvres qui se dévouent en Europe au soin des pauvres vieillards. Combien une fondation de ce genre serait opportune dans nos pays idolâtres où les misères, soit corporelles, soit spirituelles, sont si grandes ! Mais que de difficultés en perspective! Le couvent n'est qu'à moitié bâti; comment songer à un nouvel hospice pour de pauvres vieillards païens ? Nous ne savons qu'une réponse : Dieu qui inspire les bons désirs, sait aussi donner les moyens de les réaliser. Nous prions et nous espérons... »

Kouang-tong (*Chine*). — M. Chagot, des Missions Étrangères de Paris, missionnaire en Chine depuis quarante et un ans, écrit de Loui-tchiou-fou, le 15 mai 1892, à M. le chanoine Leclerc, archiprêtre de la cathédrale de Limoges :

« Chaque année, je reçois régulièrement votre généreux don, qui m'est si utile pour travailler à la propagation de notre sainte religion. Ma santé est celle d'un vieillard, plus ou moins affaibli, mais qui peut néanmoins faire encore son travail. Mes vieux poumons se racornissent de plus en plus, et durant les grandes chaleurs, ils trouvent insuffisant l'air raréfié de la zone torride. J'ai aussi à me plaindre de mes jambes, qui, depuis quatre à cinq ans, n'aiment plus la marche ; ne pouvant leur imposer ma volonté, je suis obligé de prendre un palanquin pour tous mes voyages, ce qui augmente beaucoup mes dépenses.

« Après la ville de Lou-tchéou, ma résidence principale est celle du village de la Sainte-Trinité, qui est à dix lieues au nord-ouest de la ville.

« Dans ces derniers temps, de nombreuses conversions de païens m'ont consolé ; mais les tribulations ne me font pas défaut. Ainsi, durant le mois de mars, une dizaine de familles étaient venues me prier de les admettre comme catéchumènes, me disant que plusieurs autres se proposaient de les imiter. J'envoyai un catéchiste pour brûler leurs idoles et leur enseigner le catéchisme. Mais, furieux de ces conversions, les païens cherchèrent chicane aux catéchumènes, menaçant de les piller et de les chasser du village. Ils allèrent chercher du renfort dans un grand village qui nous est très hostile et, le 21 mars, une trentaine de bandits pénétrèrent chez les néophytes, ils tuèrent les deux principaux et attachèrent les autres à un arbre au milieu du village ; toute la journée, ils les accablèrent d'injures. Puis, saisissant le porc de l'un des catéchumènes, ils l'égorgent pour faire bombance et mêlent son sang au vin qui doit servir pour le repas. Les païens arrivent nombreux et tous ceux qui goûtent à ce breuvage jurent de ne jamais permettre qu'aucun de leurs parents se fasse chrétien. Après tant d'excès, ces vauriens menacent les catéchumènes de les enterrer vivants s'ils portent plainte au mandarin. Quelle triste position ! La résidence du mandarin est à vingt lieues de là ; en Chine, les procès, même les plus justes, coûtent très chers ; or, étant pauvre, je n'ai pas de quoi soutenir une accusation. Avant d'agir, j'attends une réponse de Mgr Chausse, préfet apostolique de la mission. Afin de calmer la fureur des païens, j'ai envoyé le maire trouver les deux lettrés du village persécuteur, pour leur rappeler que l'édit impérial nous promet la liberté religieuse ; mais ces lettrés ont répondu qu'ils ne permettraient jamais de se faire chrétiens aux gens du même nom de famille qu'eux.

« Je devais aller dans un autre village, pour baptiser une famille de sept membres : mais, craignant de provoquer la colère des païens, j'invitai ces catéchumènes à venir au village de la Sainte-Trinité recevoir le baptême. C'est là que, le 15 avril, trois d'entre eux, le maître de la maison, sa femme et leur fille, ont été baptisés. Dans d'autres localités peu éloignées, plusieurs familles attendent la même grâce. Priez pour nous ! »

Côte de Bénin (*Afrique occidentale*). — Une religieuse de Porto Novo, sœur Colette, écrit le 25 juin à une autre religieuse de la Société des Missions africaines à Lyon :

« Jusqu'à présent, personne ne nous a inquiétées à Porto Novo. Il est vrai qu'au mois d'avril il y a eu de la part des Dahoméens un petit mouvement offensif dans notre direction ; mais ils ne se sont pas approchés de Porto-Novo autant qu'il y a deux ans. Ce qui a donné naissance aux rumeurs qui vous ont alarmée à notre sujet, c'est l'attaque par les Dahoméens de la canonnière l'*Émeraude*, ayant à son bord M. Ballot, au moment où elle tentait de pénétrer dans la lagune fétiche. Les Dahoméens ne veulent pas que les Français connaissent cette lagune parce que c'est le chemin le plus direct pour monter à la capitale.

« On fait de grands préparatifs pour la campagne au Dahomey. Il y a ici plus de neuf cents soldats et de trois à quatre cents à Kotonou. On ne peut plus trouver de canotiers pour les pirogues particulières ; tous sont employés à la résidence par l'ordre du roi Tofa. Ce roi est enchanté de voir que l'on prend cette fois l'affaire à cœur... »

AU KILIMA-NDJARO

(*Afrique orientale*)

PAR

Mgr Alexandre LE ROY, de la Congrégation du St-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

PREMIÈRE PARTIE.

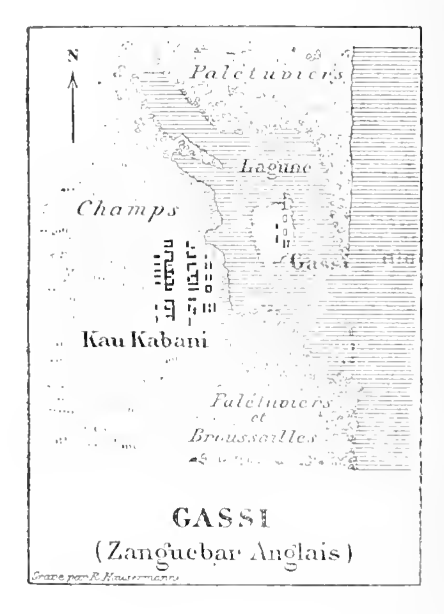
DE ZANZIBAR AU KILIMA-NDJARO

(Suite 1)

V. — A Gassi.

Chez un négrier de marque. — Un homme intrigué. — Le repaire. — Un excellent guide à bon marché.

Le peuple digo a toujours eu à se débattre entre deux ennemis : les Massaïs et les Swahilis, les Massaïs qui leur enlèvent leurs troupeaux, les Swahilis qui leur prennent leurs jeunes gens, leurs femmes et leurs enfants.



GASSI
(Zanguebar Anglais)

Ce dernier fléau du pays a son centre principal à *Gassi*, où il est dirigé par le fameux *Mbaroukou*. Mbaroukou, Embareuk, Baraka et Baruch, sont un même mot d'origine sémitique qui signifie *Bénédiction*. Appliqué au chef de Gassi, c'est une assez belle anti-phrase.

Descendant de l'ancienne et puissante famille des Mazroui, qui avait été chargée du gouvernement de Mombassa par l'Iman de Mascate, au siècle dernier, et qui, à l'avènement des Bou-Saïd à Zanzibar, refusa de les reconnaître, Mbaroukou a passé sa vie à batailler contre Séyid-Saïd, Séyid-Medgid et Séyid Bargash. Presque toujours réfugié dans l'Intérieur sur les hauteurs de *Mwélé*, avec une bande de partisans, il accueillait des Arabes auxquels il fournissait des esclaves et dont il recevait autant de poudre et de fusils qu'il lui en fallait pour opérer sans crainte contre les faibles villages digos. Lorsque les Européens commencèrent, il y a quelques années, à jeter un œil de convoitise

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 22, 29 juillet, 5 et 12 août et les cartes p. 370 et 373.

sur cette partie de l'Afrique, Mbaroukou était tout désigné pour être leur homme. Il le fut, acceptant tour à tour les divers pavillons qu'on lui donnait. Finalement, la partie qu'il occupe étant devenue zône anglaise, les Anglais lui ont donné Gassi comme sa capitale, servi une pension et attribué assez de soldats et de fusils pour qu'il se croie sultan du lieu.

J'ignore quel usage il fait actuellement de cette puissance. Mais, au témoignage unanime des Digos, il a jadis ruiné leurs villages, transformé en déserts solitaires des pays magnifiques et envoyé les trois quarts de la population en esclavage, à l'île Pemba ou en Arabie. On se demande parfois, en voyant si près de la Côte tant de tribus peu entamées par l'Islam, comment et pourquoi elles sont restées fétichistes. La réponse est très simple. Les musulmans se sont volontairement abstenus de faire chez elles de la propagande religieuse, afin d'avoir le droit d'y avoir des coupes régulières et rationnelles. Pour eux, ces tribus voisines ne sont pas autre chose qu'un parc à esclaves, entretenu méthodiquement et exploité de même, où l'on donne à la famille les moyens de se perpétuer et dont on enlève, au moment voulu, quatre enfants sur six. Les deux qu'on laisse sont pour la reproduction.

*
* *

Mbaroukou ! nous n'étions pas fâchés de voir de nos yeux ce vaillant homme. Un petit détour vers la Côte nous conduit à sa capitale. Aux environs, de nombreux esclaves sont occupés dans des rizières ; nous traversons des champs de sorgho, et au-delà d'une grande lagune que nous avons le bonheur de passer à pied sec, nous voyons bientôt apparaître deux rangées de maisons neuves, inachevées même, de style swahili : quatre murailles en carré long, avec une petite varangue sur la façade, et à l'intérieur nombre de compartiments séparés. Quelques-unes sont en pierres, mais la plupart sont un clayonnage garni de terre et couvert de feuilles de cocotiers. Une seule rue, mais, chose remarquable ! elle est droite.

Nos porteurs s'établissent à l'entrée de la Cité sur un terrain vague, et nous, nous nous dirigeons immédiatement vers ce qu'on nous dit être la résidence du « Sheikh». Longtemps il faut attendre dans une pièce intérieure où les notables du lieu sont assis sur deux lignes. La conversation est peu animée, cérémonieuse, embarrassée, telle à peu près qu'on peut se la figurer avec des visiteurs qui vous feraient plaisir d'être à cent lieues de là. Enfin, Mbaroukou parait, costumé à l'arabe : c'est un grand garçon d'environ quarante ans, au teint peu foncé, quoique sa mère soit une pure négresse, et n'ayant vraiment dans sa physionomie tranquille rien qui dénote les prouesses d'Ali-Baba qu'il a renouvelées dans ces pays, en compagnie des quarante voleurs qui l'accompagnaient et qui sont là.

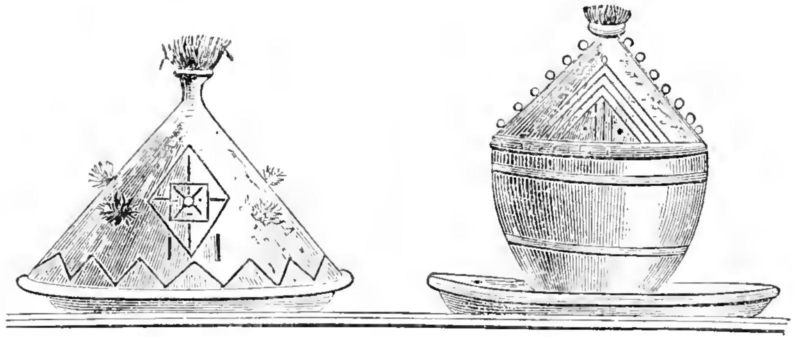
L'accueil qu'il nous fait est celui d'un homme fort intrigué. Nous lui disons bien que nous sommes de passage, que nous allons à Vanga, et de là au Kilima-Ndjaro, que, traversant ce pays, nous n'avons pas voulu le faire sans venir lui présenter nos saluts. Il écoute, mais il ne croit pas. Il a déjà vu beaucoup d'Européens dans sa carrière, et comme chacun lui a fait des propositions politiques, il s'attend à nous voir sortir de nos poches, à tout moment, un drapeau quelconque. Il examine, tourne, retourne ; ses questions deviennent nombreuses et légèrement indiscrètes :

« — Pourquoi choisissez-vous cette route ? Qu'allez-vous faire au Kilima-Ndjaro ? Est-il vrai que cette montagne soit couverte d'argent ? Connaissez-vous les cachettes de pierres précieuses ? Qu'est-ce que les Européens cherchent en ce pays ? Les Français sont-ils toujours à Madagascar ? Que pensez-vous du sultan de Zanzibar ? N'est-ce pas qu'il est bien ladre ? Croyez-vous que les Anglais aboliront l'esclavage ? Sir Francis (l'Administrateur de la Compagnie) est-il un honnête homme ? Quel pays allez-vous prendre, vous ? Etes vous riches ? N'auriez-vous rien à me dire en particulier ? Que voulez-vous de moi ? »

Cette dernière question est la plus pratique, et à celle-là du moins nous pouvons répondre sans ambages : « C'est que tu nous laisses un peu tranquilles, grand sheikh, car nous sommes fatigués (sous-entendu : de ton interrogatoire). »

Là dessus nous nous retirons, nous installons nos tentes au milieu de nos hommes, et nous faisons aux alentours notre petite promenade d'inspection.

Ce village tout neuf est sorti de terre depuis que la paix semble assurée. Il porte le nom de *Kau-kaban*, savamment tiré du Coran, et il sera désormais la résidence de Mbaroukou. Le vrai Gassi se trouve en face, au delà d'une petite lagune que la mer recouvre à peu près tous les jours. Nous y allons : c'est aujourd'hui une simple réunion de quelques cases occupées par des pêcheurs. En somme, triste lieu, mais éminemment propice à servir de repaire à des négriers, caché comme il est et inconnu, inaccessible à des bateaux de fort tonnage.



GASSI. — Service de Mbaroukou. (voir p. 418)

De plus, quand le vent est favorable, une nuit suffit à des embarcations indigènes pour passer de là à l'île Pemba, où l'on trouve toujours dans les grandes campagnes de girofliers à placer avantageusement « la marchandise qui travaille et qui parle ». Au besoin, si un vapeur anglais fume à l'horizon rien n'est simple comme d'attacher une pierre au pied de l'esclave et de le jeter par dessus bord... Sous une varangue, voici tout juste une demi-douzaine de malheureux liés aux chevilles de solides entraves en fer, silencieux, l'air abruti, qui attendent sans doute leur passage. A côté, une badine en main, le surveillant regarde au large. (Voir la gravure, page 413).

De retour au camp, nous trouvons un plat de riz et un autre de volaille. Chacun d'eux repose chaudement sous une sorte de couvercle conique, en paille tressée, orné de dessins en laine multicolore et en usage dans la haute société musulmane (voir la gravure page 417) : c'est un envoi du Sheikh. Son riz est bon ; mais, pour avoir mis trop de jus de citron, la cuisinière a gâté sa sauce.

Lui-même vient plus tard nous rendre la visite que nous lui avons faite et paraît enfin constater que, n'ayant ni annexion à préparer, ni drapeau à offrir, ni cadeaux souverains à présenter, nous sommes des Européens beaucoup moins intéressants que les autres.

Tout de même, n'y aura-t-il absolument pas moyen de rien tirer de ces Infidèles ?

Quand il est parti, voici que s'avance doucement un petit bonhomme à figure ratatinée, souriante et madrée, le dos courbé, tenant d'une main un grand chapelet musulman et de l'autre un grand bâton. C'est Bohéro, qui fut — devinez quoi ? — le guide du baron van der Decken, en 1861, dans sa première expédition au Kilima-Ndjaro !... En ce moment même il revient d'un voyage à l'Intérieur. Il dit connaître tous ces pays comme le creux de sa main, nous parle d'un endroit qu'il nomme Molok, chez les Massaïs, où se trouve une grotte mystérieuse dans laquelle il a pénétré un jour



SYRIE. — *Serdjilla.* — HABITATIONS VULGAIRES, VUE DE LA COUR INTÉRIEUR ; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir p. 420).

et qu'il assure être pleine de merveilles : de grandes pierres taillées et chargées d'inscriptions inconnues. Nous prenons grand intérêt à cette révélation, il le voit et s'offre tout de suite à nous servir de guide — moyennant cent mille piastres !

Oh ! ce Bohéro ! Sa conversation, qui promettait beaucoup, finit bientôt par devenir fatigante, écrasante, entrecoupée qu'elle est d'invocations perpétuelles qu'il lance vers le ciel en devidant son chapelet, sans doute pour s'excuser près de son patron de s'entretenir si longtemps avec des Infidèles. Finalement il nous quitte pour aller, dit-il, faire sa prière : il reviendra plus tard.

Plus tard il revient en effet, quand il fait nuit. Le malheureux ! c'est pour demander cette fois une caisse de rhum.

« — Mais, Bohéro, Mohammed a défendu l'usage de ce liquide-là !

« — Oui, mais si j'en prends un peu — oh ! bien rarement — ce n'est pas comme liqueur, c'est comme remède. Et il tousse énergiquement.

« — Combien à la fois ?

« — Peut-être une demi-bouteille, une bouteille... »

Nous renvoyons l'affaire au lendemain, et, le lendemain, à notre grande satisfaction, nous prenons congé de Mbaroukou, de Gassi, de Bohéro, de tout ce trou infect de négriers et de voleurs.

(*A suivre*).

VOYAGE

DANS LA SYRIE SEPTENTRIONALE

aux ruines chrétiennes des IVe, Ve et VIe siècles

Par le R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus.

Suite (1)

III
EL-BARAH.

D'Apamée à el-Barah, le principal centre du groupe méridional des ruines chrétiennes, il y a huit heures de route dans la direction du nord.

Il serait difficile de tracer le chemin que nous avons parcouru durant plus de trois heures, au travers de collines et de vallons sans fin. Généralement nous avons suivi les dernières pentes orientales d'une chaîne de montagnes dirigée du sud au nord appelée Djébel Chachsabou, du nom de la tribu de Bédouins qui l'habitent. Nous retrouverons la même chaîne au-delà d'el-Barah sous d'autres noms, Djébel ez-Zaoui, Djébel Arbain, Djébel er-Riha ; elle se termine à la petite ville de Riha.

Personne ne se rencontre pour nous donner les noms des ruines échelonnées sur la montagne et des villages que nous apercevons à l'Orient dans la plaine. Enfin voici quelques bergers auprès d'une vaste citerne. Ils nous disent que le lieu se nomme Kersahat et nous donnent d'autres noms plus plus ou moins conformes à ceux de la carte.

Une heure plus loin, dans un ravin descendant du nord-ouest, nous trouvons plusieurs grottes sépulcrales et au-dessus, sur le versant exposé au midi, une belle source coulant dans la cuve en basalte d'un sarcophage de cette forme égyptienne qu'on nomme anthropoïde ; le couvercle mutilé gît tout proche. Un essaim d'abeilles sauvages, l'abdomen marqué de deux raies du plus beau jaune, obscurcit l'air et couvre les parois de l'auge. Nos chevaux altérés hésitent à s'approcher ; cependant ces petites bêtes étaient trop pressées de boire pour songer à nous faire du mal.

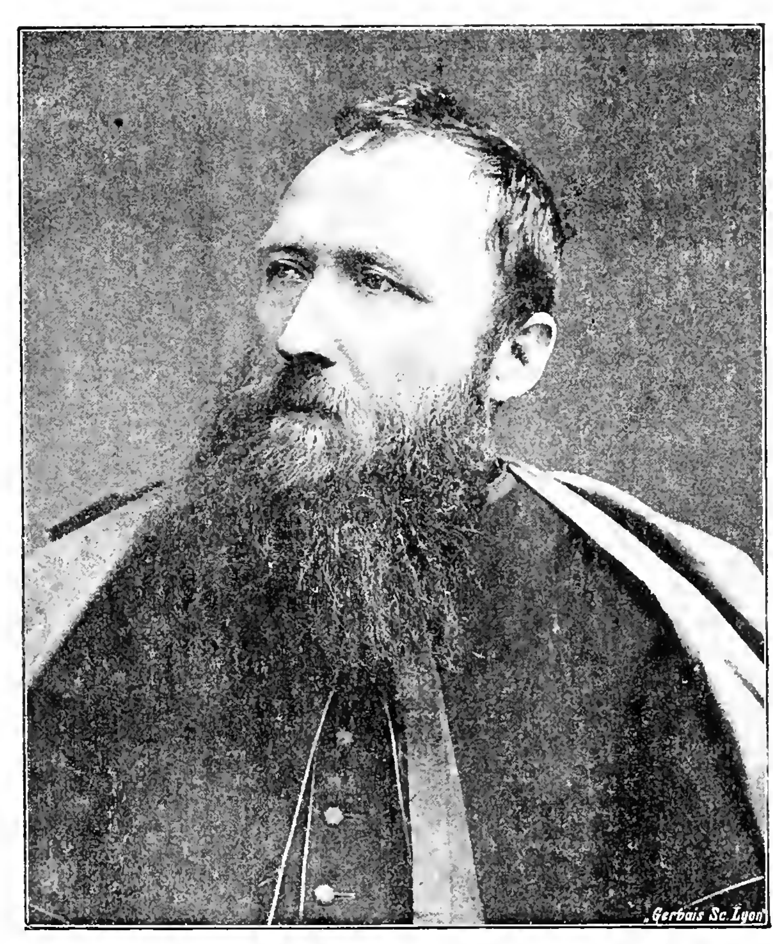
A l'arrivée sur le plateau, on rencontre le petit village de Darin, entouré de champs assez bien cultivés et d'arbres. Puis voici que nos cavaliers, marchant à une cinquantaine de pas devant nous, s'arrêtent à l'entrée d'un bois d'oliviers ; ils mettent en joue, reculent, reviennent en avant et enfin rebroussent chemin à toute vitesse.

« Ils ont vu des brigands, disent-ils, il faut retourner au village, requérir la protection du cheik et le rendre responsable de tout ce qui nous arrivera sur ses terres. »

Tout cela a bien l'air d'une fantasia organisée par nos gardes pour nous prouver qu'ils servent à quelque chose. Cependant nous avons aperçu quelques hommes dans le bois; il est sage d'obéir à nos gardes semi-officiels. Le cheik refuse de nous garantir passage libre au travers du bois et nous indique un autre chemin à droite.

« Dans une heure vous verrez le village de Kefr-Ambil ; vous y prendrez un guide pour le reste de la route. »

Ainsi fut fait.



Mgr J.-B. FALLIZE, vicaire apostolique de Norvège, né à Harlingen (Luxembourg), le 9 novembre 1844, nommé préfet apostolique en 1887, vicaire apostolique et évêque titulaire d'Éluse en 1892 (voir p. 415).

⁂

Kefr-Ambil est, pour la contrée, un beau village. Les ruines qu'il renferme appartiennent au groupe chrétien. M. Waddington y a copié sur un linteau de porte richement orné une inscription grecque reproduisant le dernier verset du psaume CXX. Mais nous ne nous arrêtons pas.

Le sentier traverse quelques champs d'oliviers mêlés de vigne et s'enfonce, une heure et demie durant, dans un désert de rochers et de broussailles. Enfin, au sortir d'un ravin sauvage, il débouche au milieu des ruines sans nombre pressées comme les maisons d'une ville ; on les nomme Béchoulla. Un quart d'heure plus loin, c'est un autre centre de ruines plus considérable, Mondjéleia. Encore une demi-heure et l'on se trouve au milieu de pauvres habitations, formant le village moderne d'el-Barah. Nous campons au nord du village, auprès d'un grand puits, bâti en belles pierres de taille et certainement antique, nommé Bir-Alloun.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 29 juillet et 5 août.

* * *

L'histoire dit peu de chose d'el-Barah. Le comte Raymond de Provence s'en empara en 1098, et à cette occasion Guillaume de Tyr l'appelle une ville très forte (*urbem munitissimam*). Peut être faudrait-il lire : une ville très petite (*urbem minutissimam*), car la position dominée par la montagne ne favorise guère la défense et de fortifications, il n'en paraît pas d'autre qu'une médiocre forteresse sarrasine dont les décombres s'élèvent au-dessus des oliviers, à quelques pas de notre campement. Cependant, dès la première année de leur occupation, les croisés en firent un évêché latin, dont le premier titulaire fut un prêtre de Narbonne (1). Les musulmans reprirent la ville en 1123 (2) et la détruisirent de fond en comble. Aujourd'hui ce n'est plus qu'un village, où habitent une centaine de familles de cultivateurs fixés dans ces solitudes par la fertilité des coteaux voisins.

* * *

Au nord et au couchant, tout est couvert de vergers d'une belle végétation, la vigne abonde et grimpe sur les arbres. Les raisins d'el-Barah, réputés les meilleurs de la contrée, ne seraient-ils pas les célèbres raisins de l'Apamène (*uvæ Apamenæ*) que l'empereur Héliogabale, originaire de cette partie de la Syrie, faisait venir à Rome avec de grands frais et donnait ensuite à ses chevaux (3) ? Si les arbres étaient mieux soignés, ces cultures seraient splendides ; mais il en est ici comme dans toute la Syrie, on maltraite les arbres pour en tirer un peu de bois ; le figuier seul est de bonne venue, parce que son bois a peu d'usage et que d'ailleurs il ne demande aucune taille.

A demain la visite des ruines dispersées sur une immense étendue au sud et au couchant.

Durant toute la nuit nos cavaliers tirent des coups de fusil dans les haies et dans les broussailles contre des brigands. Bien entendu qu'ils n'atteignent personne, car personne il n'y avait. Patience ! La juridiction de notre excellent vice-consul, limitée au vilayet de Damas, cesse à deux heures d'el-Barah. Aussitôt la limite franchie, nous renverrons nos gardes ; avec moins de serviteurs et d'honneurs, nous vivrons plus à l'aise.

IV

Le groupe méridional des ruines chrétiennes.

Le groupe méridional des ruines chrétiennes de la Syrie du nord a pour limites extrêmes : au midi, la plaine d'Apamée ; à l'ouest, l'Oronte ; au nord, la plaine d'Edlip ; à l'est, la route des caravanes entre Hamah et Alep. El-Barah, par l'étendue de ses ruines, l'importance des édifices qu'on y rencontre et aussi par la fertilité de sa campagne, en est le principal centre et comme la capitale. C'est du reste la seule localité nommée dans l'histoire. Les autres centres que nous visiterons n'en sont pas éloignés de plus d'une petite journée de marche.

Ce sont d'abord Moudjéleia et Béchoulla, sortes de faubourgs à deux ou trois kilomètres au sud ; puis Khirbet-Hass, à une heure de marche au sud-est ; Hass, à une demi-heure plus loin dans la même direction ; Serdjilla, (voir la gravure p. 418), à une heure au levant d'el Barah ; Deir Sanbil, Erbeyeh, Dellouza, Mechoun, dont on peut voir la position sur la carte. Il faut ajouter Dana, Jéradi et Roueiha, échelonnées sur une même ligne, au nord de Ma'arat en-No'aman, petite ville située trois heures à l'est d'el-Barah. Pour distinguer ce Dana d'un village de même nom appartenant au groupe septentrional, nous l'appellerons Dana (sud). Tous ces lieux sont incultes et inhabités, sauf Hass et Dana (sud), où l'on rencontre quelques maisons de pauvres cultivateurs.

* * *

« Bien que la plupart de ces centres de population aient laissé des ruines fort étendues, observe M. Waddington, il n'y avait pas là de villes proprement dites ; on ne voit pas d'édifice public, sauf les églises ; pas de portiques, de théâtres, de stades ; rien que des maisons spacieuses, avec de nombreuses dépendances et un enclos qui était planté de vignes et d'arbres fruitiers. Ce furent des lieux de villégiature, de tranquille retraite, de recueillement religieux ; il n'y a aucune trace de la vie publique de l'antiquité, pas un décret du sénat ou du peuple, pas une inscription honorifique, seulement quelques sentences pieuses et quelques courtes inscriptions funéraires ; encore la grande majorité des tombeaux ne porte-t-elle qu'une croix et rien de plus. D'un autre côté, les monuments annoncent une société riche, car tout est construit en bel appareil, en pierres de grandes dimensions, et quelquefois l'ornementation n'a pas été épargnée, principalement sur les tombeaux. »

Ces réflexions et d'autres encore nous venaient à l'esprit lorsque, parcourant ces villages autrefois si somptueux, pressés sur des collines de rochers, loin de toutes les voies de communication entre les grands centres et ignorés de l'histoire, nous nous demandions : quelle fut leur origine ? d'où leur vinrent l'art et la richesse déployés dans les édifices ? Assurément ce ne sont point les oliviers et les vignes croissant dans les intervalles des rochers qui ont nourri et enrichi une aussi nombreuse population ; elle a dû apporter d'ailleurs sa richesse et son luxe. Ces grands villages, bâtis sur les montagnes entre l'humide plaine d'Antioche et l'immense désert de Syrie, furent les lieux de villégiature des riches Antiochiens durant les chaleurs de l'été.

Les usages actuels de l'immobile Orient nous le disent : Le riche habitant de Beyrouth émigre en été dans la grande et belle maison qu'il s'est construite sur la montagne, et le petit bourgeois, durant les chaleurs, loue pour sa famille une maisonnette de village au Liban ; chaque rite, chaque religion a ses villages préférés.

Aux quatrième et cinquième siècles, les chrétiens formaient la grande moitié d'Antioche et la ville présentait une agglomération d'un million d'âmes, car on y comptait deux cent mille hommes, outre les femmes, les enfants, les esclaves et les habitants des faubourgs. Ses riches familles chrétiennes ne pouvaient trouver, à une journée de la ville, des montagnes plus aérées, plus saines, plus

(1) Lequien ; *Oriens Christianus*, T. III. P. 1191.

(2) Robertus monachus ; *de Bello Christianorum contra Turcos* ; L. VI. P. 67.

(3) Lamprid., *Elagab.*, 21.

pittoresques que les coteaux du Djébel er-Riha ou du Djébel el-A'ala séparé par la plaine d'Edlip. Ces contrées avaient encore l'avantage de leur offrir, par l'abondance de la pierre de taille et du bois, des facilités très particulières pour la construction de leurs belles villas.

∴

Toutes les ruines de ces localités sont exclusivement d'un calcaire blanc, durcissant à l'air, qu'on trouve répandu sur toute la contrée en bancs épais. Les pierres des édifices, généralement de grandes dimensions, sont assemblées à joints vifs, sans mortier ou ciment d'aucune sorte, sans liaisons métalliques. Les édifices d'une même destination sont généralement conçus d'après un même type et exécutés dans le même style. Aussi les ruines se complètent, s'expliquent l'une l'autre. Ce n'est qu'après avoir parcouru attentivement les différents centres qu'il est aisé de rétablir à coup sûr, par l'imagination, les parties écroulées, de reconnaître l'usage des membres détériorés.

Dans cette première partie de notre récit, nous grouperons ensemble les ruines similaires, à quelque localité qu'elles appartiennent. Les coutumes qu'elles révèlent seront mieux reconnaissables ; l'art ne sera point émietté avant d'en avoir saisi le caractère.

(*A suivre*).

SUR LES RIVES DU FLEUVE SAINT-JOSEPH

RELATION

d'une visite aux stations des Missionnaires du Sacré-Cœur en Nouvelle Guinée

Par le **R. P. Fernand HARTZER**,

Missionnaire du Sacré-Cœur.

Suite (1)

III

Mohu. — La cloche du Carmel. — Les chiens de Mohu. — Le culte des morts — La chapelle de Mohu.

J'arrive à Mohu, crotté jusqu'aux oreilles et les habits en pièces. Les sentiers pleins de boue de la forêt vierge et les rotins épineux avaient été pour moi sans pitié.

Je trouvai à la mission le P. Hubert qui en est chargé, ainsi que le F. Nicolas et le F. Georges.

Après une visite à la chapelle, le Père me fait les honneurs de sa cure.

« Voyez, dit-il, les améliorations qui sont venues embellir la mission de Mohu depuis sa fondation. »

En effet je remarque que toutes les planches des caisses ont successivement passé dans les portes ou dans les fenêtres ; elles ont même servi à faire des chaises et des tables, luxe inouï à Mohu dans les temps héroïques de ses premiers jours. Quant au reste de la maison, j'en ai depuis longtemps conservé le souvenir, une bonne partie des poutres et des planches qui la composent ayant passé sur mes épaules de la forêt jusqu'ici, il y a quatre ans.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 5 et 12 août.

Ce qui attire tout d'abord l'attention, c'est une jolie cloche au son pur et argentin donné par des Carmélites de France. Elle vient du Carmel de Bourges. De combien de ferventes prières, d'austères mortifications et d'actions de grâces n'a-t-elle pas donné le signal ! Le P. Hubert me raconte tout cela avec l'entrain convaincu et les accents du cœur que l'on retrouve toujours en parlant de son pays, presque de son foyer !

La cloche présente une image de la sainte Vierge portant l'enfant Jésus dans ses bras et cet exergue : I. H. S. *Ave Maria, gratia plena, Dominus tecum Sancta Theresia, 1648.* Que de vicissitudes cette cloche n'a-t-elle pas traversées depuis 1648 ! Verra-t-elle deux siècles encore au milieu de nos sauvages ? et que sera cette race des Papous dans deux siècles ?

Nous allons faire un tour dans le village. Là il y a aussi un peu de changement. Quelques maisons de plus, car le nombre des familles a augmenté.

Le style aussi se transforme. Nos gens ont voyagé, ils ont du goût et suivent l'architecture de Motu-Motu ou de Port Moresby. La plupart des anciennes maisons sont spacieuses, commodes, formées d'un grand toit en chaume ou en feuilles de pandanus descendant jusqu'à terre ; l'intérieur est divisé horizontalement par un plancher en bambous au-dessus duquel se trouve une sorte de grenier pour ranger les marmites, les filets de pêche, les filets de chasse, les provisions de pommes de terre douces et les moustiquaires en toile épaisse faite de liber du bananier cousu avec des brindilles de rotin.

Aux constructions sont venues s'ajouter des cases dans le genre de celles de Motu-Motu. Figurez-vous un grand toit dont un pignon touche à terre et dont l'autre, celui qui fait face à la rue, s'élève à une hauteur de près de six à huit mètres. Plusieurs étages trouvent place dans cette façade. Sur le dernier de ces étages, les hommes et les jeunes gens passent ordinairement le temps à fumer ou à ne rien faire en compagnie de leurs chiens.

Comment ces chiens peuvent-ils grimper jusque-là ? C'est ce que je me suis souvent demandé. Petits comme des chacals, maigres à faire peur, ces chiens sont d'une agilité surprenante quand il s'agit de dérober quelque chose. J'en ai vu monter intrépidement sur des poutrelles inclinées de près de quarante-cinq degrés. Il est vrai que, s'ils sont habiles à grimper, les sauvages les font descendre encore plus prestement. Ces pauvres bêtes acquièrent ainsi, dès leur plus tendre jeunesse, une élasticité merveilleuse.

Chose à remarquer : ces chiens n'aboient jamais ; il faut excepter toutefois ceux de Yule qui ont, sans doute, perfectionné leur éducation auprès de nos chiens européens. Ils ont une sorte de glapissement plaintif et prolongé ! et il suffit que l'un d'entre eux donne de la voix pour que tous les autres fassent aussitôt chorus. Ce fut pendant la nuit que je les entendis pour la première fois. Je crus d'abord à des cris de deuil poussés par des femmes, et, comme le vacarme était considérable, je pris cela pour un concert de veuves pleurant leurs maris. Ce ne fut que le lendemain que je reconnus mon erreur.

Ici, comme à Pinoupaka, les enfants nous accompagnent partout. J'en reconnais plusieurs : quelques-uns sont deve-

nus *ibitoés*, d'autres se sont établis dans le village ou ailleurs. Ils viennent toujours régulièrement au catéchisme ; mais ils sont ici, comme on l'est partout à leur âge, ennemis du surmenage intellectuel et travaillent le moins possible. On ne saurait leur en vouloir ; ils suivent en cela l'exemple de leurs parents ; entre eux et le travail il n'y a pas grande affinité ; ils le fuient au contraire instinctivement.

Un peu en dehors du village nous rencontrons un jeune homme en deuil ; sa figure, enduite d'une couleur noire, porte l'empreinte d'une profonde tristesse. Il s'était marié il y a peu de temps et a eu le malheur de perdre sa femme peu après son mariage.

Depuis il est inconsolable et sa douleur semble avoir affecté sa raison. Tous les soirs il sort, armé de sa lance, pour tuer le mauvais esprit qui lui a ravi sa femme ; il pousse des cris, bat les buissons et les fourrés d'alentour et devient même dangereux pour ceux qui se trouveraient sur son chemin. Le jour il est plus calme, mais, quand le soir approche, il retombe dans son état.

Il a enterré le corps de sa femme sous sa maison et lui-même habite à côté dans une petite cabane provisoire qu'il s'est construite. C'est, du reste, une règle d'usage pour les veufs : ils doivent quitter leur maison, vivre dans un enclos séparé, s'abstenir de passer dans le village, pendant six mois ; ils ne peuvent se nourrir que de certains aliments et doivent les manger d'une façon déterminée.

Nos chrétiens sont moins attachés à ces prescriptions et même les abandonnent peu à peu.

Les sauvages de Mohu seront sans doute les premiers baptisés après ceux de Yule et de Pinoupaka. Ils ne sont pas aussi instruits, se montrent moins dociles, plus batailleurs ; les mauvaises têtes ne manquent pas parmi eux. Mais ils viendront eux aussi au baptême et à la foi. Les prières sont sues par un bon nombre d'entre eux ; leur sorcier a donné sa démission, les enfants viennent au catéchisme. Ce n'est plus qu'une affaire de quelques mois.

Après le tour du village nous rentrons à la mission.

Jim est en train de mettre la table. Jim est l'un des trois gamins qui, dans les premiers jours, s'étaient spontanément attachés à nous et nous rendaient tous les services possibles. Je leur avais donné les trois noms euphoniques de Jim, Jack et Jo. Depuis, Jack s'est marié, Jo a mal tourné et Jim, brave garçon, est toujours resté à la maison, fidèle comme un chien de berger. Il fait le café le matin, met la table avant les repas, lèche les assiettes après et les lave de temps en temps par délicatesse.

Comme c'est aujourd'hui dimanche, nous nous rendons le soir à la chapelle pour la bénédiction du saint sacrement.

Parler de la pauvreté de la chapelle de Mohu, c'est faire la description de toutes les chapelles de la mission, à l'exception de Port-Léon où nous avons maintenant ce qu'il faut.

Ici d'abord pas d'harmonium ; encore, s'il n'y avait que l'harmonium qui manquât, le P. Hubert se croirait riche, car un harmonium est un luxe extraordinaire ; mais point de chape ; un encensoir privé de sa navette. Quelques bougies, plantées dans des boîtes de conserves pleines de sable et dissimulées derrière une feuille de papier blanc, ornent l'autel où Jésus, le roi des pauvres, daigne s'offrir à nos humbles adorations, non au milieu des rayons brillants de l'ostensoir, pas même dans un ciboire couvert du voile aux franges d'or, mais humblement, divinement caché dans une custode d'argent qui sert à porter le saint sacrement aux malades. Jésus est là avec les divines richesses de son cœur prêt à remplir les nôtres encore plus pauvres que l'autel.

Les sauvages sont triomphants de voir que c'est vraiment dimanche aujourd'hui. Voici pourquoi : Le P. Hubert n'était arrivé que vers dix heures. Le Frère Nicolas, ne le voyant pas venir de bon matin, pensa s'être trompé dans ses calculs et se mit bravement au travail. Les sauvages ne tardèrent pas à arriver et lui dirent :

« — Comment tu travailles, F. Nicolas ? mais c'est dimanche aujourd'hui. »

« — Que savez-vous si c'est dimanche ? » répond le Frère.

« — Le F. Jean fait aujourd'hui dimanche à Pinoupaka. »

Croyant à une ruse des sauvages, qui préfèrent généralement le sermon au travail, le F. Nicolas leur répondit avec un aplomb superbe :

« — Je le sais mieux que vous si c'est dimanche aujourd'hui, moi qui fais le dimanche quand le Père n'est pas là ? »

Il fallut pourtant en convenir à l'arrivée du P. Hubert.

Avec le soir, nous revinrent les moustiques, ce fléau de la Nouvelle-Guinée. A ce moment, on ne sait que devenir ni où se mettre pour les éviter. C'est un vrai supplice. Ils forment un nuage, il y en a une armée innombrable : « *culex pipiens*, *culex notorcriptus* », etc., toutes les espèces chères aux naturalistes s'y trouvent et s'en donnent à cœur joie. On se croirait dans une boîte à musique.

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

Mgr Bonjean

Oblat de Marie-Immaculée, archevêque de Colombo (Ceylan).

Christophe-Ernest Bonjean était né à Riom, le 23 septembre 1823. Après d'excellentes études dans sa famille, il entra en 1842 au Grand Séminaire de Clermont et y resta quatre années pendant lesquelles il reçut successivement tous les ordres jusqu'au diaconat inclusivement. En 1846, pressé du désir de se dévouer plus complètement au salut des âmes, il partit pour le Séminaire des Missions Étrangères de Paris où il fut ordonné prêtre, le 19 décembre de la même année, par Mgr Affre, archevêque de Paris. Quatre mois après, ses supérieurs l'envoyaient dans la mission du Coimbatour (Indes). Il y exerça différents ministères jusqu'en novembre 1856, époque à laquelle, désireux de mettre son zèle sous la garde des engagements religieux, il demanda à être admis dans la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée. Il fit ses vœux à Trincomalie (Ceylan), le 21 mai 1858, entre les mains de Mgr Séméria, vicaire apostolique de Jaffna.

Mgr Séméria comprit bien vite quel puissant secours la Providence lui envoyait dans la personne du nouveau missionnaire et il l'associa immédiatement à toutes les entreprises de son zèle : missions dans les principaux centres du vicariat, créations d'écoles et d'orphelinats, écrits polé-

niques, correspondances officielles avec les représentants de l'autorité civile, démarches sans nombre pour obtenir quelque équité dans la distribution des secours accordés aux établissements d'éducation; partout on retrouve le nom et on sent l'action du P. Bonjean.

Il n'écrivit pas moins de cinq brochures pour la défense de l'enseignement catholique séparé contre le système alors toléré à Ceylan, des écoles et de l'enseignement mixtes. Ces écrits où se révèlent l'écrivain et le polémiste, eurent un immense succès à Ceylan; le gouvernement leur rendit le plus bel hommage en supprimant la Commission des Ecoles qu'ils avaient pour but de combattre.

Toujours sur la brèche, il défend la sainteté du mariage contre une législation qui ne tenait aucun compte le l'institution divine du sacrement et des règles de l'Église, et obtient de larges concessions en faveur des catholiques.

Le principal du collège protestant de Colombo s'étant avisé d'attaquer la morale des Jésuites, le P. Bonjean, dans une suite de lettres d'une verve et d'une logique impitoyables, lui répond par quelques leçons de bonne foi et de grammaire fort applaudies du public tant protestant que catholique.

Ces discussions victorieuses avaient rendu le nom du P. Bonjean très populaire à Ceylan. Aussi lorsqu'en 1868, une mort prématurée vint frapper Mgr Séméria à Marseille, au moment où il s'apprêtait à reprendre le chemin de sa lointaine mission, le P. Bonjean, qui l'avait accompagné en France pour assister au Chapitre général de sa Congrégation, se trouva comme naturellement désigné pour lui succéder. Nommé évêque de Médéa et vicaire apostolique le 24 juillet 1868, il fut sacré le 28 août de la même année à Tours sur le tombeau de saint Martin, par le doyen des évêques Oblats, Mgr Guibert, plus tard cardinal archevêque de Paris, assisté de NN. SS. Jeancard, évêque de Cérame, et Dabert, évêque de Périgueux.

Continuer, affermir et développer les œuvres commencées par ses prédécesseurs, y en ajouter de nouvelles surtout en ce qui regarde l'enseignement et la propagande par la presse, multiplier les ouvriers évangéliques, bâtir de nouvelles églises, tel fut le programme du nouveau vicaire apostolique. Quelques chiffres nous diront s'il l'a réalisé.

Lorsqu'il prit en main l'administration du vicariat de Jaffna, Mgr Bonjean trouva 22 missionnaires, 14 missions, 31 écoles avec 1,378 élèves, une population catholique d'environ 55.000 chrétiens, 6 religieuses de la Sainte-Famille de Bordeaux, 3 religieuses indigènes. Lorsqu'en 1883, il quitta cette mission de Jaffna que vingt-sept ans de travaux comme missionnaire et comme évêque, lui avaient rendue chère, il laissait 23 missions, 113 écoles avec 7 000 élèves, un collège, un séminaire, un journal catholique, une imprimerie, de 75 à 80,000 catholiques, 17 religieuses de la Sainte-Famille de Bordeaux et 29 religieuses indigènes. Le nombre des missionnaires parmi lesquels plusieurs prêtres indigènes, aurait dépassé 50 s'il n'avait dû en prendre un certain nombre pour la mission de Colombo.

Signalons encore la lutte victorieuse qu'il soutint contre les schismatiques de Goa, et la part active qu'il prit au Concile du Vatican.

En 1883, sur la demande de Mgr Pagnani, vicaire apostolique de Colombo, le Saint-Siège divisa la grande mission de ce nom en deux vicariats; la province centrale, qui formait le vicariat de Kandy, fut laissée aux Sylvestrins: le vicariat de Colombo, composé des provinces de l'ouest et du sud, fut confié aux Oblats de Marie-Immaculée et Mgr Bonjean vint mettre au service de la nouvelle mission le reste de ses forces et de sa vie.

L'accueil enthousiaste qu'il reçut dit assez en quelle estime les habitants de Colombo tenaient le nouveau vicaire apostolique. Jamais spectacle aussi grandiose ne s'était vu depuis le passage du prince de Galles.

Mgr Bonjean était à Colombo depuis quinze mois seulement, lorsque la confiance du Souverain Pontife l'appela à Rome avec Mgr Laouënan, son ancien condisciple des Missions Étrangères. Les deux prélats devaient donner leur avis sur la suppression de la juridiction extraordinaire de l'archevêque de Goa et sur les mesures que cette suppression allait nécessiter ou permettre. On sait que, quelque temps après, la hiérarchie ecclésiastique était créée dans les Indes. Ceylan forma une province ecclésiastique, Colombo fut érigé en métropole, et Mgr Bonjean en devint le premier archevêque.

Sur ce nouveau théâtre, Mgr Bonjean fut ce qu'il avait été à Jaffna, homme d'œuvres et de doctrine, administrateur habile en même temps qu'apôtre plein de zèle. Ici encore quelques chiffres nous dispenseront d'entrer dans des détails que les bornes d'une simple notice ne comporteraient pas. En moins de huit ans, les élèves des écoles catholiques montent de 11,600 à 16,000. Le nombre des chrétiens s'élève de 120,000 à 140,000; des missions au milieu des populations bouddhistes du sud préparent de nombreuses conversions pour l'avenir. Quarante-un nouveaux missionnaires apportent le concours de leur zèle; un séminaire, établi sur des bases solides, assure, dans une certaine mesure, le recrutement du clergé. Enfin, au commencement de cette année, dans une lettre pastorale qui restera comme son testament, l'infatigable évêque annonçait la prochaine réalisation d'un projet qui lui tenait vivement au cœur: la fondation d'un collège de hautes études, placé comme celui de Jaffna sous la direction des missionnaires Oblats.

Hélas! ce collège tant désiré et qu'il se faisait une fête d'inaugurer dans cinq mois, il ne le verra pas! La mort l'a frappé sept jours après l'acquisition de l'immeuble choisi pour le nouvel établissement. Mais il l'avait voulu, il l'avait préparé et le collège de Colombo comptera parmi les œuvres qui seront son honneur devant les hommes et son mérite devant Dieu. *Laudent eum opera ejus.*

T. R. P. Pierre Aloy

De la Compagnie de Jésus, supérieur de la mission du Bas-Zambèze.

Le R. P. Victor Courtois nous écrit de Saint-Joseph de Nymusua par Inhambane, le 29 juin 1892:

Nous avons perdu, le 25 avril, le vénéré supérieur de la mission du Bas-Zambèze, le R. P. Pierre Aloy, de la pro-

vince de Portugal. C'était un religieux exemplaire et un parfait supérieur. Il a séjourné trois ans à peine en Afrique et il avait su s'attirer l'estime de tous ceux qui avait eu le bonheur de le connaître. Il avait fait en décembre dernier une visite à la mission de Boroma, et le voyage avait duré près de deux mois. C'est au retour de son expédition qu'il sentit les premières atteintes du mal qui devait nous le ravir et l'arracher à ses travaux apostoliques.

BIBLIOGRAPHIE

L'influence française dans l'Hindoustan. — Sous ce titre, le R. P. Bontelant, de la Compagnie de Jésus, procureur de la mission du Maduré, vient de faire paraître une intéressante brochure. En voici l'introduction :

« Une des œuvres les plus dignes d'exciter la sympathie des hommes de bien est assurément l'apostolat des pays infidèles. Laisser tout ce qu'on aimait et possédait pour s'en aller au loin consumer à grand feu sa vie au service des pauvres Indiens ; leur apprendre, aux plus misérables surtout, que tout n'est pas pour eux misère et désespoir ; bâtir des asiles pour les vieillards, des orphelinats pour les enfants, des écoles où l'on puisse former leur cœur et leur esprit : il ne peut y avoir personne qui n'applaudisse à ces projets, personne qui, ayant en main les moyens de les favoriser, refuse de s'y employer.

« La sympathie, qui naît à la seule pensée de cette œuvre, deviendrait une ardente compassion, si l'on savait en Europe combien elle est urgente, et combien il serait aisé de la faire prospérer. Des sommes insignifiantes à nos yeux sont là-bas le soutien de bien des familles, la vie de bien des enfants, et il est navrant de penser qu'une grande résurrection morale est retardée ou empêchée, à cause d'une désolante pauvreté.

« O vous, à qui, dans sa bonté, Dieu a donné les richesses de la terre, comme il a donné aux montagnes leurs glaciers et leurs neiges, souvenez-vous que votre rôle est de déverser sur ceux qui souffrent la consolation et la vie.

« Donnez : Dieu vous rendra abondamment et la fertilité amenée par vous sera, même ici-bas, votre gloire. Donnez, faites des heureux ; cela vous est si facile et cela est si doux ! Ils sont éloignés, sans doute, ces pauvres Indiens pour lesquels j'intercède, et vous n'entendrez jamais leurs voix vous remercier ; mais Dieu les entendra, et il s'en souviendra d'autant mieux que votre désintéressement aura été plus grand.

« Donnez : c'est un missionnaire catholique qui vous demande. Imitez Dieu qui donne à tous part à son soleil. Même si vous n'avez pas la foi, le zèle de l'apôtre, ayez sa charité : il donne toute sa vie à des Indiens ; vous, donnez un peu d'or.

« Un jour, on appelait un missionnaire auprès d'un jeune païen d'une douzaine d'années, affligé d'une maladie contagieuse qui le dévorait de la tête aux pieds. Il n'avait jamais connu ni père, ni mère, ni frère, ni ami.

« — Depuis combien de temps es-tu dans le pays ? demanda le missionnaire.

« — Depuis cent ans ! », répondit tristement l'enfant. Comme on riait de sa réponse : « C'est qu'il y a si long- « temps, reprit-il, que j'erre seul sur les chemins ! »

« Le missionnaire lui fit bâtir une petite cabane, et tous les jours lui donna une part de son repas.

« Ce pauvre enfant est le vivant symbole de la misère païenne. La lèpre le dévore, et personne ne le soulage : allons lui bâtir une cabane, soigner son corps et sauver son âme.

« Il est dans l'Inde une charitable coutume qu'on appelle l'aumône « de la poignée de riz » ; si un pauvre n'a rien mangé de la journée, il se présente le soir à n'importe quelle maison : quelle que soit la pauvreté des habitants, il est assuré d'avoir sa part du souper de la famille.

« Comme un pauvre qui n'a rien eu de la journée, je frappe à vos portes et j'y mendie « une poignée de riz » ; ne la refusez pas. »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

M. le Chanoine Romans, du diocèse de Nîmes........ 10

Pour les missions les plus nécessiteuses avec demande de prieres (Ouganda).

Anonyme de Quimper 50
Anonyme de Poissy, diocèse de Versailles........ 5

A M. Fourcade (Pondichéry) pour les religieuses indiennes de Bon-Secours.

Anonyme du diocèse de Coutances, demande de prières....... 20

Pour les affamés de Pondichéry.

M. Marquaire, curé de Saint-Nabord, diocèse de Saint-Dié.... 10

A Mgr Kleiner, évêque de Mysore.

Anonyme de Quimper.. 50

A Mgr Chouzy, préfet apostolique du Kouang-si.

Mlle Marguerite Chouzy, de Lyon. 50

Pour les affamés du Chen-si septentrional.

E. L. du diocèse de Clermont, en reconnaissance d'une grâce obtenue et avec demande de prieres. 10

A Mgr Osouf, pour la léproserie de Gotemba.

Anonyme du diocèse de Coutances, demande de prières....... 5

Au R. P. Vigroux, pour la léproserie de Gotemba.

Une enfant de Marie de la Cathédrale de Grenoble 5 10

A Mgr Hirth, pour la mission de l'Ouganda.

Anonyme du diocèse de Liverpool............ .... 149 90
E. L. du diocèse de Clermont, en reconnaissance d'une grâce obtenue et avec demande de prières... 15

Pour les victimes de la persécution dans l'Afrique équatoriale.

Une anonyme d'Apt, diocèse d'Avignon....... 20

A Mgr Livinhac, pour le rachat d'une petite négresss à baptiser sous le nom de Germaine.

Un anonyme d'Amiens.............. 5

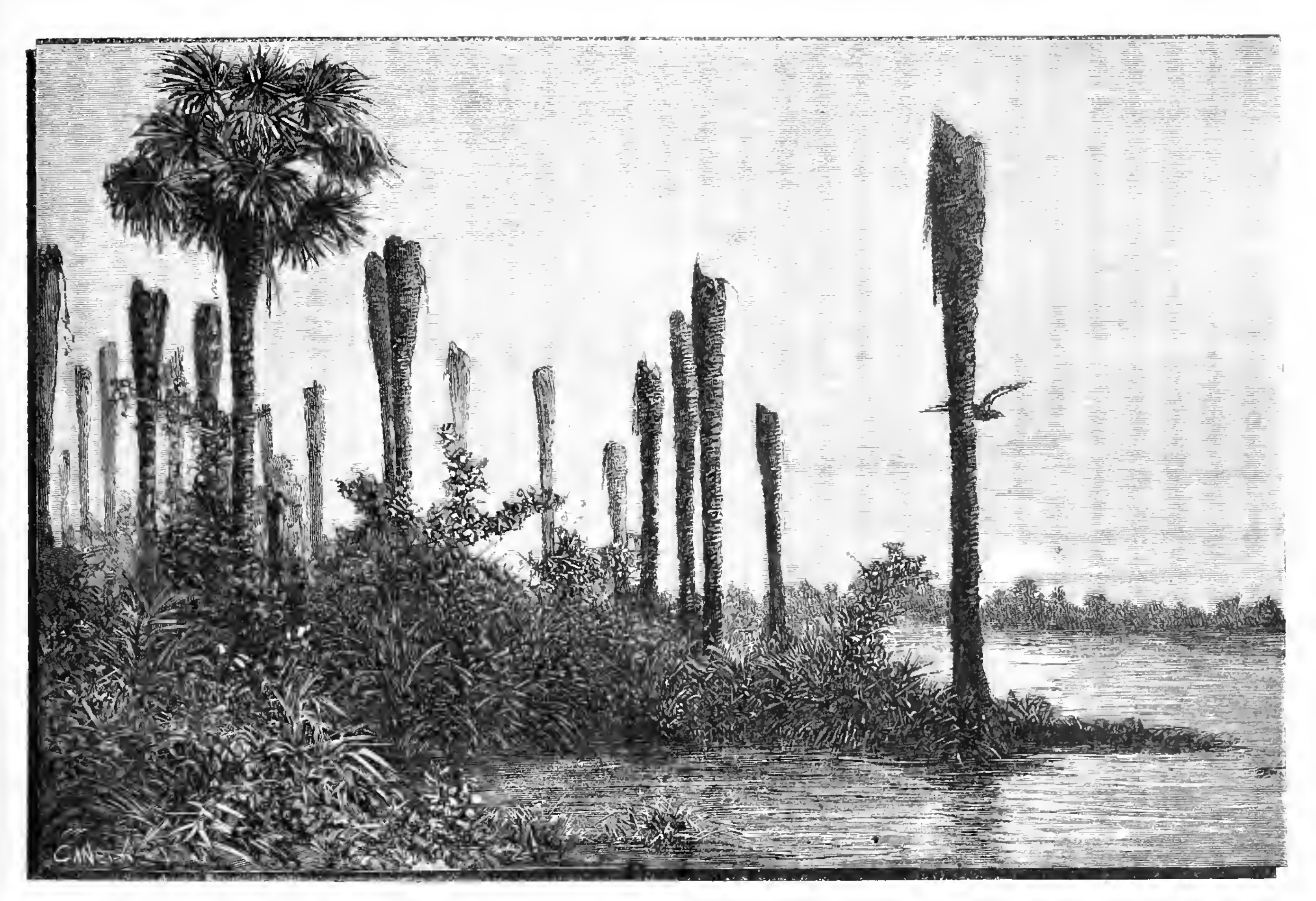
Pour les missions de Mgr Le Roy (Deux Guinées).

Une anonyme d'Apt, diocèse d'Avignon....................... 10

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



AFRIQUE ORIENTALE. — RESTES DE PALMIERS A EVENTAIL *délebs* AU PAYS VOUMBA; d'après un dessin de Mgr LE ROY, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie (Voir page 431).

CORRESPONDANCE

KOUANG-SY (Chine).

Le vénérable prélat à qui le Souverain Pontife a confié l'an dernier l'administration de la mission du Kouang-sy, présente dans le rapport suivant un exposé succinct de l'état de ses chrétientés. Nous avons raconté, il y a quelques mois (*Missions catholiques* du 11 mars 1892), le sacre de Mgr Chouzy, qui eut lieu solennellement dans la cathédrale de Hong-Kong, le 22 novembre 1891, pendant le Concile régional des évêques de la Chine méridionale.

LETTRE DE MGR CHOUZY, DES MISSIONS ÉTRANGÈRES DE PARIS, PRÉFET APOSTOLIQUE DU KOUANG-SY, A MM. LES MEMBRES DES CONSEILS CENTRAUX DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Chang-se-tchéou, le 25 avril 1892.

Le Kouang-sy étant une des dernières missions fondées en Chine et l'une des moins connues, un coup d'œil sur le passé ne sera pas inutile. Sur la fin de la dynastie des Min, vers le milieu du dix-septième siècle, notre sainte religion brilla dans cette province d'un certain éclat, grâce au zèle des Augustins espagnols et surtout des Jésuites. Mais, dans la suite, le troupeau fidèle, au lieu de croître en nombre, disparut peu à peu sous la triple action de la mort, de la persécution et des guerres civiles. Après 1850, des immigrés du Kouy-tchéou en rapportèrent la Bonne Nouvelle. De là l'origine des premières chrétientés de Sy-lin-hien, bientôt illustrées en 1856 par le martyre du V. Chapdelaine qui provoqua l'année suivante l'intervention de la France et l'expédition d'où sont sortis les traités de 1858 et 1860. C'est seulement depuis 1875 que le Kouang-sy a été détaché définitivement du Kouang-tong pour former une préfecture apostolique à part.

Il y avait alors à peine deux ou trois missionnaires exerçant le saint ministère dans la province. Le premier préfet apostolique, M. Jolly, n'eut pas la satisfaction d'y entrer; miné par la maladie, il dut regagner la France, où il s'endormit saintement dans le Seigneur. Mgr Foucard lui succéda en 1878 avec le caractère épiscopal. Sous son administration, le nombre des chrétientés, aussi bien que celui des missionnaires, fut quadruplé: quelques établissements importants furent créés sur quelques points, surtout au sud-ouest et au centre;

c'est de cette époque que datent ceux de Chang-se-tchéou, de Kouy-hien, de Siang-tchéou.

Mais la persécution qui sévit à l'occasion de la guerre du Tonkin accumula les ruines matérielles et morales. Plus que partout ailleurs, certains mandarins et certains lettrés exploitèrent à nos dépens notre voisinage du théâtre des opérations militaires, en excitant contre nous les ombrageuses défiances des populations en dépit de notre attitude correcte. Il fut un temps où chaque semaine apportait un nouveau désastre, dévastation de nos maisons, parfois même des chrétientés. C'en fut fait du mouvement religieux : un grand nombre de catéchumènes cédèrent à la crainte, des néophytes s'éloignèrent ou même succombèrent lâchement. Plus de la moitié des missionnaires durent, sous la pression des prétoires, quitter momentanément leurs postes; deux d'entre eux furent gravement maltraités. Leurs résidences furent fermées et placées sous les scellés.

Heureusement la tempête fut de courte durée ; après la conclusion de la paix, nous pûmes (août 1885) rentrer dans nos districts et reprendre notre œuvre interrompue. Mais il nous restait une dizaine de graves affaires à traiter ; nous avions été successivement évincés de six endroits importants, et nous revenions sans avoir obtenu la moindre satisfaction. Aussi le souvenir des pillages, des menaces et des alertes, resta-t-il sur plusieurs points comme un épouvantail pour les païens honnêtes, mais timides, qui auraient eu quelque inclination vers la vérité. Bien plus, en 1886, trois résidences furent dévastées, l'une même fut rasée ; deux de nos confrères, MM. Lavest et Barrier, eurent à essuyer la brutalité des persécuteurs ; un autre, M. Chanticlair, fut signalé dans des proclamations publiques aux outrages de la populace.

Pour mettre le comble à nos épreuves, en moins de deux ans, six d'entre nous succombèrent à la peine, et notre chef, Mgr Foucard, fut emporté à son tour.

Ainsi tout semblait conjuré contre cette pauvre mission. Quoique les pertes réitérées subies par nous ou par nos chrétiens aient été estimées à près de 100,000 francs, chiffre énorme pour le Kouâng-Sy, nous n'avons encore pu obtenir la moindre justice, ni même pu rentrer en possession des emplacements des résidences détruites. Nos réclamations, les démarches mêmes de nos consuls se sont toujours heurtées à un refus obstiné ou à des promesses évasives.

Quand l'an dernier, parut l'édit impérial obtenu à la suite des pillages dans le bassin du Yang-tse-kiâng, l'éclair d'espoir qu'il fit briller un instant ne tarda pas de s'évanouir ; au travers des apparences de bienveillance officielle perça bien vite le parti pris de la haine ; de fait, au Kouâng-Sy, nous n'avons obtenu aucune satisfaction pour les quatorze pillages ou destructions que nous avons eu à souffrir.

Sans crédit, sans considération, nous nous trouvons dans des conditions spécialement désavantageuses pour poursuivre notre œuvre d'évangélisation ; car le Chinois honnête est timide, attaché aux intérêts matériels; la foi se fait d'autant plus difficilement jour dans son âme, qu'il sent plus de dangers à l'embrasser. Si, en quelques contrées moins éprouvées, nous avons trouvé des dispositions meilleures, elles ont été loin de produire tous les résultats qu'on aurait été en droit d'en attendre. Pourtant nous comptons en ces dernières années, un certain nombre de stations nouvelles. Mais, parmi les catéchumènes de date récente, le chiffre de ceux qui ont obtenu la grâce du baptême est encore modeste, parce qu'en ces contrées où le christianisme n'a pas encore pris racine, il faut une épreuve plus longue dans l'intérêt de la persévérance.

La situation peut se résumer ainsi : déni de justice pour le passé, accalmie temporaire, attitude de réserve et d'expectative de la part des païens sympathiques, haine sourde de la part des lettrés et des mandarins en général, opposition systématique, à peine déguisée de la part du gouvernement, par-ci, par-là quelques affaires secondaires traitées avec plus d'impartialité, et finalement espoir fondé de succès si nous avions présentement une paix solide et pour l'avenir un peu de sécurité.

Il est vrai que nous manquons de personnel enseignant indigène. Comme nous sommes au début et que les fidèles sont peu nombreux, il est difficile de recruter parmi nos néophytes des catéchistes, des maîtres d'école et des baptiseurs ayant les qualités voulues.

Une autre difficulté vient de la diversité des races et des langues. Nous comptons dans la province six ou sept races principales, ayant chacune un langage à part, avec des différences de caractère, d'usages, de costume. Les *Tchouâng-koû*, les *Pèn-ty* et les *Toû-jên* occupent les deux tiers du Kouâng-sy ; les Cantonais habitent les contrées limitrophes du Kouâng-tông; les *Kè-kiâ* sont venus aussi de cette dernière Province sans être de la même race; les *Yaôû-jèn* ou Montagnards, les *Miaoù-tsè* se trouvent sur la frontière nord près du Kouy-tcheou. Nous sommes ainsi dans une vraie Babel ; cela non seulement entrave le ministère du missionnaire, mais encore le gêne singulièrement dans l'emploi du personnel; il faudrait posséder au moins trois ou quatre langues ; or cette connaissance n'est pas à la portée de tout le monde.

Un autre genre de difficulté provient des distances. L'évangélisation de la province porte en effet sur trois circonscriptions : 1° celle de Sy-lin-hien comprend quatre districts situés dans les montagnes non loin des frontières des provinces du Kouy-tcheou et du Yun-nan ; 2° celle de Chang-se-tcheou compte trois districts près des confins du Kouang-tong et du Tonkin ; 3° celle de

Kouy-hien en a cinq dans le centre. Sy-lin-hien est à quinze journées de Chang-se et à plus de vingt de Kouy-hien ; cette dernière ville est elle-même à huit journées de Chang-se, et le district le plus éloigné en est à treize. Le seul moyen de correspondre entre nous est d'envoyer des exprès : système aussi lent que coûteux.

Les transports d'objets, se faisant en grande partie à dos d'homme à raison de trente à trente-cinq kilos par charge, entraînent aussi des frais considérables. De plus, dans cette mission non encore installée, le missionnaire est obligé de porter avec lui sa chapelle, sa literie, ses habits, etc. Le palanquin, seul véhicule qu'il ait souvent à sa disposition, lui revient encore plus cher. Et contrairement à ce qui se passe dans les missions moins récentes, nous n'avons d'ordinaire rien à attendre de nos néophytes : trop heureux quand nous ne devons pas secourir leur indigence !

Nous n'avons pas encore dans la province une seule église proprement dite, pas même d'emplacements suffisants dans les centres, pas de séminaire, pas d'école normale, pas de catéchistes comme dans les autres missions.

De nouveaux confrères sont venus renforcer les rangs de notre petite phalange apostolique. Nous voilà treize, évêque compris. Tous rivalisent de zèle pour le royaume de Dieu. A part trois retenus par les exigences du ministère, tous se sont rendus ici à mon appel malgré les fatigues d'un long voyage. Dans un synode en règle, nous venons d'arrêter des bases solides pour procurer une uniformité désirable et marcher avec plus d'ensemble à la conversion des païens. Hélas ! les trois quarts de la province n'ont pas encore entendu la Bonne Nouvelle!

Nous avons consacré solennellement la mission au Sacré-Cœur de Jésus. La prière et l'aumône, voilà les deux leviers des missions. Vous nous accorderez et nous aiderez à obtenir l'une et l'autre. N'êtes-vous pas la Providence terrestre des missions ? Tel est l'espoir, telle est la confiance que, avec une profonde reconnaissance pour le passé, évêques et missionnaires, nous nourrissons tous, espoir et confiance qui sont notre soutien dans l'entreprise ardue de convertir le Kouang-sy idolâtre.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Est parti du séminaire des Missions de Gênes dit Collège Brignole Sale, le 10 août, pour les missions du Canada (Toronto), le R. P. Albert Lafontaine, du diocèse de Montréal.

— Voici les noms des missionnaires qui partiront le 30 septembre de Milan : pour Hong-Kong, les RR. PP. Jean Spada, du diocèse de Coni, et David Arvatti, du diocèse d'Ivrée; pour Kishnagur, les RR. RR. Joseph Macchi et François Rocca, du diocèse de Milan ; pour Hyderabad, les RR. PP. Marc Civatti et Henri Borghi, du diocèse de Milan ; Pierre Carlino, du diocèse d'Ivrée ; pour la Birmanie orientale, MM. Jean Genovesi et Joseph Gallini, catéchistes, de Milan.

INFORMATIONS DIVERSES

Angleterre. — Le nouvel archevêque de Westminster, Mgr Vaughan, successeur du cardinal Manning, a reçu le 16 août le pallium en l'oratoire de Brompton, à Londres. Une telle cérémonie n'avait pas eu lieu en Angleterre depuis trois siècles, depuis que le cardinal Pole le reçut sous le règne de la reine Marie. Les deux derniers archevêques, les cardinaux Wiseman et Manning, en avaient été investis à Rome.

La remise du pallium a été faite par le légat apostolique, l'archevêque de Trébizonde, entouré de trente évêques anglais, écossais et irlandais et de nombreux membres du clergé régulier et séculier. Les Franciscains, les Jésuites, les Dominicains, les Bénédictins étaient représentés. Les principaux membres de la noblesse catholique anglaise étaient présents : le duc de Norfolk, lord Denbigh, lord Ashburnham. Assistaient également à la cérémonie les ambassadeurs d'Espagne, des Etats-Unis, du Portugal, du Brésil, de Suisse et de Grèce et les chargés d'affaires de France et d'Autriche-Hongrie.

La cérémonie a été imposante. Le délégué du Pape, l'archevêque de Trébizonde, a chanté la grand'messe et prononcé un sermon sur la signification de la remise du *pallium*. Un *Te Deum* et une procession ont terminé la solennité, qui a duré trois heures.

Nous publions plus loin, page 431, le portrait de Mgr Vaughan. On sait que, cet éminent prélat occupa vingt ans le siège de Salford avant de devenir le métropolitain de l'épiscopat anglais. Préconisé évêque de Salford, le 27 septembre 1872, il reçut la consécration épiscopale dans sa cathédrale le 28 octobre suivant.

Mgr Herbert Vaughan, fils aîné du lieutenant-colonel Vaughan de Courtfield (Hertfordshire), est né à Gloucester, le 15 avril 1832. Il a été élevé à Stonyhurst et à l'étranger, et a fait ses études ecclésiastiques à Downside (Angleterre) et à Rome. C'est dans cette dernière ville qu'il fut ordonné prêtre par l'archevêque de Lucques, le jour de saint Simon et de saint Jude, en 1854. Vice-supérieur du collège de Saint-Edmond, il fut en même temps chargé des catholiques dispersés sur une étendue considérable du Hertfordshire, où il bâtit une église et une école avant d'être rappelé à Londres, et de se consacrer avec un incontestable talent aux missions de l'est de Londres, sous la direction du R. Kelly, de Sainte-Marie et Saint-Michel. En 1857, avec Mgr Manning et cinq autres prêtres, il sollicita l'établissement des Oblats de Saint-Charles dans le diocèse de Westminster. En 1863, il institua une maison des Missions Étrangères, en Angleterre, et, à cette fin, il quêta dans les deux Amériques. Ce séminaire a été fondé à Mill-Hill, et la Société de Saint-Joseph du Sacré-Cœur pour les missions étrangères s'est développée peu à peu et se trouve actuellement dans une situation des plus florissantes.

On sait quelle illustration a jetée sur la famille à laquelle appartient le nouveau primat d'Angleterre, le grand nombre de ses membres appelés aux plus hautes charges dans les Ordres religieux et dans la hiérarchie catholique. On cite parmi les plus proches parents de Mgr Herbert Vaughan, S. G. l'évêque actuel de Plymouth et feu l'archevêque de Sydney.

Kiang-nan (*Chine*). — Le R.P. Lévêque, de la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-nan, écrit de Haimen, le 20 février 1892:

« Les chrétiens qui m'entourent sont de braves gens, mais bien pauvres, et plus pauvres encore cette année que les années précédentes. A la mi-septembre 1891, la pluie a commencé à tomber, et elle a continué si bien que tout mon district a été inondé pendant six semaines ; or, c'était le moment de la récolte du coton et des légumes ; de là, perte de la plus grande partie.

« Un digne vieillard de soixante-quatorze ans me disait :

« — Père, j'ai soixante-quatorze ans, je n'ai pas encore vu « inondation pareille ; cette année sera une année de famine. »

« De fait maintenant, que de gens crient misère ! Il faut voir la détresse de certaines familles pour s'en faire une idée. Der-

nièrement on m'appelle pour administrer l'Extrême-Onction à la mère de trois petits enfants. J'entre en me courbant dans une chaumière en ruines ; à peine si je puis me tenir debout. Le vent souffle si fort à l'intérieur qu'on réussit difficilement à allumer un cierge, et, pendant tout le temps de la cérémonie, je croyais à chaque instant que la lumière allait s'éteindre. Quelle position pour une personne malade ! Le lendemain, la pauvre mère mourait laissant son mari avec trois orphelins. J'avais bien fait une aumône ; il l'aurait fallu plus considérable ; mais le moyen, quand j'ai tant d'autres chrétiens à secourir.

« Un de mes plus grands soucis, c'est de faire apprendre aux enfants les prières et la doctrine nécessaires. Dans mon district j'ai bien quelques écoles ; mais en plusieurs endroits, il est impossible d'en établir. Alors, à moins de laisser les enfants chez eux, il me faut réunir le plus grand nombre dans une école interne. Là des maitres choisis s'occupent des enfants avec zèle, et les résultats sont très consolants. Oui, mais une école de ce genre coûte beaucoup plus cher qu'une école externe. Une autre source de dépenses, si mes moyens me le permettaient, serait d'agrandir ou même de rebâtir plusieurs églises.

« Vous voyez quels sont mes besoins au milieu de mes deux mille sept cents chrétiens répartis en vingt chrétientés. Si vous connaissez quelques âmes généreuses, je vous conjure de vous faire mon intercesseur auprès d'elles pour les engager à me secourir. Sans nul doute les saints anges des personnes soulagées les béniront et vous béniront de votre charité. »

AU KILIMA-NDJARO

(Afrique orientale)

PAR

Mgr Alexandre LE ROY, de la Congrégation du St-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

PREMIÈRE PARTIE.

DE ZANZIBAR AU KILIMA-NDJARO

(Suite 1)

VI. — Plus loin.

Un beau pays désert. — Attaqués par les Amazones. — Fourmis d'Afrique. — Le pays Voumba et ses palmiers. — Le puits du Diable.

En sortant de Gassi, nous remontons dans le haut pays pour éviter les lagunes et les embouchures des rivières que nous aurions à traverser sur le littoral. Nous avons hâte aussi de revoir nos chers Digos.

La contrée que nous parcourons est magnifique, faite de collines et de vallées, fertile, verdoyante, bien arrosée, couverte par endroits de grandes forêts, mais dépeuplée. Dépeuplée par qui ? Par Mbaroukou.

Çà et là quelques tourterelles (2) font entendre leurs roucoulements sur notre passage, étonnées de voir des hommes. Sans doute, elles sont retenues dans ces solitudes par les épis de maïs et de sorgho qui poussent encore dans les champs abandonnés. Des perruches criardes volent d'arbre en arbre. Des bandes de singes (1) vont à la rapine. Mais on n'aperçoit pas de gibier. Sur le sentier,



Une Fleur d'Orchidée Épiphyte
C. Cymbidium (Fond jaune avec taches rouge pourpre).

beaucoup de fleurs et parmi les fleurs beaucoup d'orchidées (2). L'une, toute petite et toute belle, tapisse une vaste clairière de la forêt ; une autre, le *lissochilus* jaune



Lissochilus jaune (Orchidée terrestre).

croit au grand soleil, parmi les herbes ; une autre encore, superbe, couvre dans un bois un grand vieil arbre sur lequel elle croît et qui est tombé juste en travers du chemin. Plus loin, sur la lisière d'une forêt, d'énormes fleurs odoriférantes, dont le calice mesure plus de vingt centimètres de longueur, pendent d'une sorte de liane et forment un bouquet magnifique. C'est un *gardénia*. Mais seuls les insectes paraissent l'apprécier ; car on en trouve des centaines qui s'y roulent avec volupté.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 22, 29 juillet, 5, 12 et 19 août et les cartes p. 370 et 373.

(2) *Chalcopelcia Afra*, *Peristera tympanistria* ; *Turtur capricola*, etc.

(1) *Cercopithecus*, Sp ; *Cynocephalus Babouin*.

(2) *Lissochilus*, Sp. ; *Cymbidium* Sp. ; *Disperis*, sp.

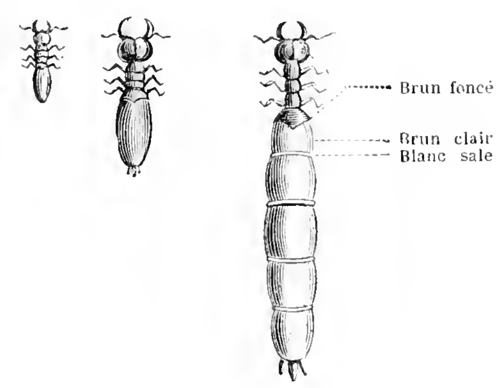
* * *

Nous sommes à *Mafissi*, et voici enfin un village de purs Digos. Les bonnes gens ! Ici du moins nous avons une hospitalité franchement cordiale, et nous en jouissons tout à l'aise.

La nuit vient, on fait la veillée, on se couche, on ferme l'œil... lorsqu'un cri, parti de la tente de Monseigneur, met tout à coup l'alarme au camp. C'est une attaque en règle, une surprise : aux armes !

On court, et à la lueur des tisons dont chacun s'est armé, on aperçoit les bataillons pressés de ces grosses fourmis noires connues sous le nom de *Siafou*. Elles sont ici, elles sont là, elles sont partout : c'est une invasion. Mais déjà les porteurs qui étaient accourus sont envahis eux-mêmes. Ils sautent dans les herbes avec leurs torches en mains, ils crient, ils se frottent les membres, ils jettent au loin leurs habits, ils se roulent, ils se tordent, ils tempêtent, ils rient aux éclats : c'est, le soir, un spectacle fort intéressant. Mais pendant qu'on s'en régale, voilà qu'un vigoureux coup de pince vous fait porter la main à l'endroit attaqué, un autre suit, un autre encore ; à votre tour vous êtes envahi, et avant d'avoir pu mettre ordre à vos affaires, vous vous apercevez que ces bêtes endiablées ont gagné vos jambes, votre poitrine, vos bras, votre barbe, vos cheveux. C'est à devenir fou !

Car il faut vous dire que ces fourmis africaines sont d'une férocité incomparable. Leur rôle est de débarrasser le sol des débris animaux que la mort y sème ; mais, si dans ce travail un être vivant les gêne, malheur à lui : les insectes, les lézards, les oiseaux, les serpents eux-mêmes sont entourés, attaqués, anéantis.



La Fourmi siafou

Le mâle, l'amazone, la reine-mère (Grandeurs naturelles)

Comme beaucoup de leurs congénères, ces fourmis se présentent sous deux formes : l'une petite, de huit millimètres au plus, est d'aspect régulier et de mœurs à peu près honnêtes ; l'autre, d'une largeur double, a une tête proportionnellement énorme, armée d'une formidable paire de pinces, et douée d'une malice infernale. La première est le mâle, la seconde la femelle, que, pour ses dispositions belliqueuses, les naturalistes appellent amazone. Parmi celles-ci, la République en choisit une qu'on entoure d'un soin spécial, qu'on nourrit grassement et qui devient énorme, grosse souvent comme un petit doigt et qui ne peut se remuer. Son occupation unique, sa fonction, est de produire de nouvelles fourmis, et elle s'en acquitte consciencieusement, perpétuellement : il y en a toujours une petite en train de sortir, happée aussitôt par une vieille bonne de confiance et mise en bonne place. C'est une vraie machine à fourmis. Un jour, en renversant un vieux mur, j'ai trouvé cette reine-mère des *Siafou*, et comme j'avais à exercer sur sa tribu de légitimes vengeances, j'ai pris la liberté de la mettre en un flacon d'alcool c'est ce qui me permet d'en offrir aujourd'hui le portrait authentique (voir la gravure).

Souvent, dans les endroits humides, on rencontre la tribu dispersée, faisant la promenade, cherchant la provende quotidienne, vaquant à ses affaires. Mais, pour des raisons qu'elles connaissent, — peut-être pour aller fonder une colonie nouvelle, — souvent aussi elles se rassemblent, se disposent en colonne serrée et se mettent en marche. C'est alors qu'il faut les voir ! Un petit couloir, avec une double haie de sable fin, s'est formé par suite de l'attention qu'elles ont de marcher les unes derrière les autres. Dans ce chemin creux, s'avancent seulement les mâles, les innocents, des deux côtés sont cambrées les amazones, avec leurs grosses têtes en l'air et leurs pinces toutes grandes ouvertes, menaçantes, terribles, protégeant les autres et rappelant par leur attitude cette fameuse *voûte d'acier* que les francs-maçons font avec des épées croisées au-dessus de la tête de leurs membres chéris. Au surplus, dans la société des fourmis, peut-être celles-ci représentent-elles les francs-maçonnes, ne fût-ce que parce qu'elles ne sont pas du tout franches et qu'elles ne maçonnent point. Quoi qu'il en soit, elles vont leur chemin et si, entrant dans une case parce que cette case se trouve sur leur route ou que quelque débris animal les y attire, on les laisse tranquilles, elles passeront toutes ainsi sans laisser d'autres traces que leur petit sillon. Mais, si par malheur on les gêne, on les froisse, on les bouscule, elles se dispersent aussitôt et se lancent à l'attaque du Philistin avec une énergie furieuse. Déjà les pinces sont engagées dans vos bras, vos habits, votre peau, et vous voyez la petite bête qui se tord pour mieux mordre, qui se cramponne de toutes ses forces, qui se tue de fureur. Jamais je n'en ai vu lâcher prise : il faut lui arracher le corps premièrement, et la tête ensuite. Dans l'espèce humaine, une pareille armée d'amazones serait invincible !...

Dans tous nos voyages nous les rencontrons. Mais l'habitude de l'attaque a inspiré l'habitude de la défense. Si quelqu'un de nous a remarqué leur caravane, il la signale, et aussitôt, sans bruit, sans tapage, sans remuer les herbes qui pour ces petites bêtes représentent une grande forêt, on prend de l'eau bouillante dans une théière et on la verse sur l'armée, tout du long. On peut aussi prendre des torches enflammées. Mais en tout cas gare à vos jambes !

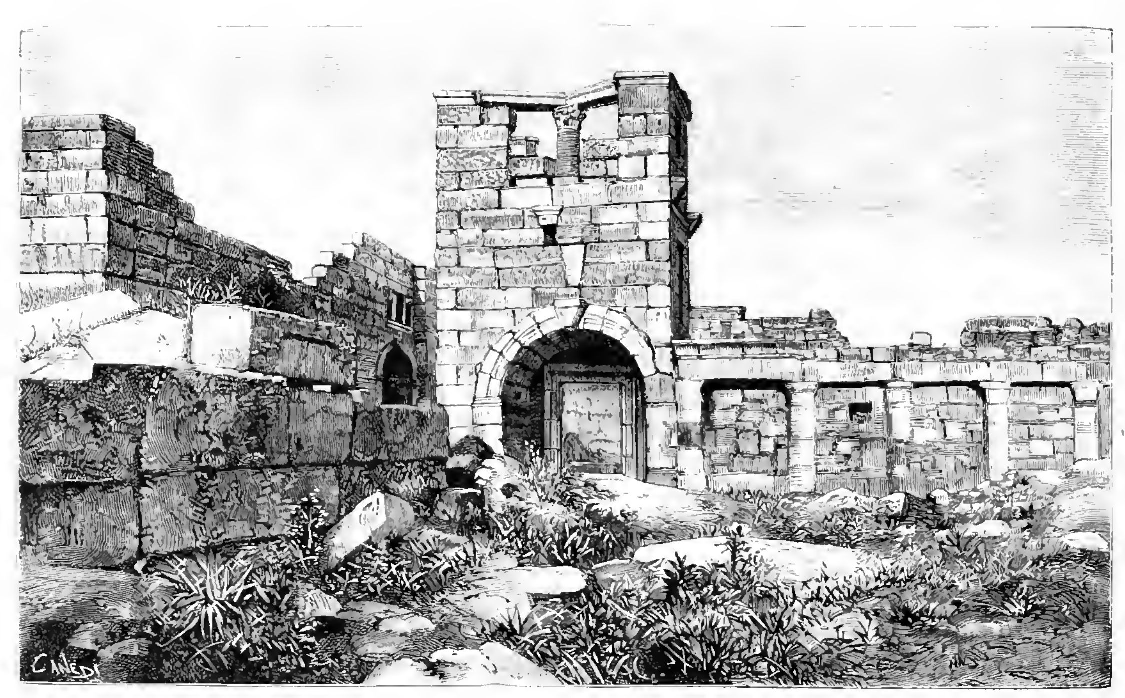
Les *Siafou* ne sont pas les seules fourmis d'Afrique ; il y en a bien d'autres : une petite espèce rouge dont les troupes empressées couvrent parfois les chemins et les champs ; une autre, noire, plus petite encore, qui vit sous les troncs d'arbres, les écorces et les pierres. Celles-

ci entretiennent souvent dans leur société de tout petits coléoptères, le Clavigère, et un autre un peu plus gros, le Paussus, qu'elles nourrissent tendrement et auxquels elles demandent en retour la faveur de les lécher de temps en temps.

Une autre fourmi, d'un rouge transparent et d'une taille médiocre, se rencontre surtout sur la Côte et aime à habiter les orangers et les manguiers dont les feuilles rassemblées lui servent à faire son logis.

Une autre vit solitaire. Elle est grosse, longue, noire, et son odeur de parfaite charogne est si forte qu'une seule suffit pour révéler sa présence à deux ou trois mètres. J'en ai renfermé dans des flacons qui, débouchés ensuite et lavés, sont restés infectés pendant plus d'un an. L'essence de cette petite bête donnerait en parfumerie des résultats surprenants.

Une autre espèce de fourmis également remarquable parcourt souvent les chemins. Elles sont un peu plus longues que les féroces *Siafou*, et très noires. Elles aussi marchent en colonnes serrées, larges de deux ou trois centimètres, mais sans se donner de protection mutuelle ; dans cette société là, chacun pour soi. Seulement, l'espèce de bourdonnement qu'elles émettent alors est si fort qu'on les entend souvent avant de les voir. Mais, si déterminées qu'elles paraissent, il y a cependant un moyen simple et curieux de les arrêter ; c'est le R. P. Gommenginger qui nous l'a appris. Avec un bâton, on tue celle qui ouvre la marche et on laisse là son cadavre. Immédiatement, celles qui suivent s'arrêtent tout autour, une grande agitation s'empare de la bande, peu à peu on se retourne, on rebrousse chemin, et l'on rentre au logis. Pour cette tribu, paraît-il, un cadavre en travers du chemin est d'un mauvais présage... Mais où vont les longues processions? Souvent, Mgr de Courmont a voulu les suivre, et chaque fois, nous a-t-il dit, ils les a vues tomber sur un nid de termites ou fourmis blanches qu'elles mettaient littéralement au pillage. Ces fourmis sont donc bienfaisantes, et puisqu'on n'a jamais encore trouvé de remède contre les termites et leurs ravages, il serait intéressant de voir si en élevant près des bâtiments qu'elles dévastent une tribu de *Soungou-Soungou* — c'est leur nom — on n'aurait pas à se féliciter des résultats.



SYRIE. — *Jéradi.* — Rue et portes de maisons; d'après une photographie du R. P. Jullien, de la Compagnie de Jésus (voir p. 433).

∴

Mais voyez comme on s'égare : j'avais à parler des hommes, et je m'attarde au milieu des fourmis ! Il est vrai que, dans nos pays, ces deux espèces de créatures ne sont point sans ressemblance ; nos fourmis se font des guerres perpétuelles, nos hommes aussi ; nos fourmis ont des esclaves, pareillement nos hommes ; nos fourmis n'amassent point de provisions, nos hommes non plus.

De Mafissi, trois heures de marche nous mènent à *Mwa-Dounda*, canton dont *Kikoné* est le chef-lieu et où nous trouvons le vieux chef Koubo dont il a déjà été question.

De là nous nous rapprochons de la mer et par une plaine basse et inculte, d'où s'élèvent tour à tour diverses espèces de palmiers (1), le doum branchu, l'élégant œléis, le majestueux borassus d'Ethiopie, nous arrivons à un petit village que nous trouvons à peu près désert et où nous nous installons. Nous sommes à *Madzoréni*, c'est-à-dire « Aux Palmiers-éventail. » Ce nom est amplement justifié par l'énorme quantité de ces beaux arbres qu'on voit ici partout. Mais l'aspect en est des plus curieux. Dans le but de s'en procurer la sève fermentée, les braves gens de ce

(1) *Hyphæne Thebaica*, Mart ; *Elæis Guineensis*, L ; *Borassus Æthiopicus*, Mart ; *Phœnix Senegalensis*.

pays n'ont rien trouvé de mieux que de leur couper la tête et de creuser au sommet de ce qu'on appelle le *chou* un petit trou où le *vin de palme*, tant que le palmier en a eu, est venu se déposer chaque matin. Malheureusement, on ne vit pas bien longtemps sans tête et les arbres sont morts. Seuls maintenant leurs longs stipes, droits et renflés vers le sommet, se dressent dans la plaine et, la nuit surtout, quand passe le vent de la plage et que la lune éclaire tristement ces ruines, on dirait les temples et les palais d'une ville antique dont les colonnes attesteraient la splendeur passée (voir la gravure p. 425).

Nous sommes ici en face de *Wassini*, îlot habité et pourvu d'un bon port, mais pauvre d'eau douce. Les habitants ont leurs puits et leurs champs sur les terres d'en face, à *Tchouyou*, à *Pongwé*, à *Madzoréni* où nous sommes, à *Vanga* où nous allons. Tout ce pays, dont l'ensemble porte le nom de *Voumba* et qui s'étend jusque vers Pangani, fut autrefois habité par des colonies persanes de *Shiraz* : les traditions l'affirment, les ruines le prouvent. Aujourd'hui la population vit assez misérablement : les uns cultivent la terre, d'autres pêchent, quelques-uns font du sel. Tous les trois jours, un marché réunit près d'ici les gens de la Côte et de l'Intérieur et l'on échange les produits et les nouvelles. Ces marchés sont de mode dans le pays digo, et l'on y vient parfois de très loin.



Mgr Herbert VAUGHAN, archevêque de Westminster.
(voir p. 427).

* * *

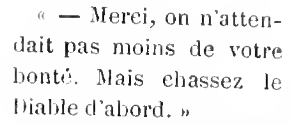
Or, nous étions arrivés depuis une demi-heure, lorsqu'une députation nombreuse aborde Mgr de Courmont, qui me la renvoie. Qu'y a-t-il ?

« Il y a longtemps, commence le porte-paroles après avoir régulièrement toussé d'émotion, longtemps, bien longtemps, des hommes qu'on ne connaît point mais qui devaient être des Européens, sûrement, passèrent ici. Nous n'étions point nés, ni nos pères non plus, ni les pères de nos pères. Il y a longtemps. Et ces Européens bâtirent une ville, dont on voit les restes, et ils creusèrent un puits, un puits maçonné. Pourquoi, dans la suite, quittèrent-ils le pays ? On ne sait pas ; mais c'est encore leur manière, aux Européens, de circuler partout et, quand on les croit bien établis, de disparaître. Chaque tribu a ses mœurs. Nous autres, nous restons en place ; vous, vous êtes nomades... Enfin, pour en revenir à eux, depuis leur départ, le Diable a gardé le puits et c'est d'autant plus malheureux que l'eau en paraît bonne et que nous en manquons souvent.

« — Et alors ?

« — Alors, en vous voyant aujourd'hui venir ici, vous les premiers Européens qui passent après ceux qui précédèrent nos ancêtres, nous nous sommes dit : « C'est Dieu qui les « envoie ! » De grâce, retirez le Diable que vos frères ont mis là — vous seuls pouvez le faire — et permettez-nous de puiser de l'eau de votre puits...

« — Allons, soit ! Nous vous le permettons.



« — Merci, on n'attendait pas moins de votre bonté. Mais chassez le Diable d'abord. »

Séance tenante, je rends compte de l'affaire à l'autorité épiscopale et demande pour le cas des pouvoirs extraordinaires; car évidemment nous sommes en présence d'une cause majeure.

« Je vous les donne, » dit Monseigneur.

Et tous ensemble, indigènes, porteurs, enfants, vieux et vieilles, nous voilà partis à la recherche du puits endiablé. Ah ! c'est une belle histoire !

Après un quart d'heure de marche, nous nous trouvons engagés dans un lacis de lianes, de broussailles et de grands arbres, où, finalement, nous nous heurtons contre des ruines d'origine persane probablement, mais sûrement point européenne. A côté, un trou maçonné, d'environ six mètres de profondeur et assez large, avec au fond une petite nappe d'eau verdâtre sur un tas de feuilles pourries. Le plus vieux de la bande me prend par le bras et d'un air mystérieux me dit tout bas : « C'est ici. »

Le P. A. Gommenginger, qui rit comme un païen, rend mon sérieux très difficile. Mais enfin, dominant mon émotion, je commande qu'on cherche du bois mort et des feuilles sèches : on en apporte des brassées que je jette solennellement dans le trou infâme. Le silence est général. En face, un énorme tronc de baobab est étendu, et comme un étroit sentier y mène, je devine qu'il y a par là une de ces cases fétiches où les noirs vont faire leurs offrandes.

« — Si, dis-je, vous voulez que le Diable parte, il faut d'abord y renoncer. Y renoncez-vous?

« — Nous y renonçons, s'écrient-ils.

« — Eh ! bien, renversez la case que vous lui avez bâtie là et cessez d'y porter vos offrandes : Dieu seul y a droit. »

L'étonnement grandit :

« — Qui lui a montré cette case? dit quelqu'un. C'est sûrement un grand sorcier. »

Et pendant qu'un de nos enfants, un chrétien, se dirige vers l'endroit désigné, trouve le fétiche et le détruit, moi-même, entraîné peut-être par les circonstances, je fais un grand signe de croix sur le puits infernal... Chose curieuse! Un bruit extraordinaire se fait entendre derrière le vieux baobab, tout le monde recule instinctivement, et voilà que lentement, battant l'air de ses grandes ailes flasques, une énorme chauve-souris, un vampire, sort du trou et s'en va, d'un vol irrégulier, se perdre dans les arbres. L'assistance est muette, comme si, effectivement, elle avait le Diable en face... Sans perdre de temps, nous jetons dans le fond du trou quelques poignées de paille allumée, les feuilles mortes s'enflamment, le feu s'étend, la fumée monte en gros tourbillons noirs et le puits du Diable ressemble véritablement alors à un soupirail de l'enfer.

On a déjà compris que cette opération a pour but de chasser non le mauvais esprit, à qui le feu n'est point inconnu, mais le mauvais air ; car j'ai eu l'imprudence d'avancer que je descendrais dans le puits et boirais de son eau : après quoi il serait livré au public reconnaissant.

Le feu terminé, une sorte d'échelle faite séance tenante est adaptée contre le mur et je descends dans l'abîme. Puis je remonte sain et sauf sur la terre des vivants, emportant dans une coupe de coco un peu d'eau fangeuse, dégoûtante et gardant une assez riche odeur d'œufs pourris ou, si l'on veut, d'acide sulfhydrique. Mais, justement, l'odeur et le goût s'expliquent à merveille par le long séjour que le liquide a fait sous le siège du démon. Après nous, l'assistance trempe ses lèvres émues dans la coupe, cinq ou six travailleurs descendent dans le puits et le curent, et j'aime à croire que depuis lors l'esprit malin n'en a point éloigné les pauvres mortels.

Le soir, on nous donna un vieux coq pour récompense. Quel journaliste français, dans le bulletin qu'il doit chaque jour servir à ses lecteurs contre l'Église, osera bien m'accuser de ne l'avoir pas gagné ?

(*A suivre*).

VOYAGE

DANS LA SYRIE SEPTENTRIONALE

aux ruines chrétiennes des IVe, Ve et VIe siècles

Par le R. P. Jullien, de la Compagnie de Jésus.

Suite (1)

V

Habitations vulgaires

La tradition orientale, commune aux grands et aux petits, de concentrer la vie domestique à l'intérieur, de la laisser paraître le moins possible au dehors, se retrouve tout entière dans les habitations privées de ces villes antiques. Point de fenêtres sur la rue, pas d'autres jours que l'entrée ; encore, le plus souvent, se trouve-t-elle en dehors de l'habitation, dans un couloir à deux compartiments. C'est d'abord un petit vestibule ouvert sur la rue, garni d'un banc de pierre à l'usage du gardien, puis une solide porte au vantail de pierre dure, donnant accès par un second vestibule à la cour intérieure.

Dans cette cour, l'aspect est tout autre ; la maison présente sa façade, ordinairement tournée au midi et largement ouverte, une vraie façade de petit palais. Deux portiques de colonnes superposées, réunies au bas par des parapets en pierre, richement sculptés, y règnent sur toute la longueur au rez-de-chaussée et à l'unique étage supérieur, mettent en communication les pièces de la maison, leur assurant l'ombre et la fraîcheur. L'escalier est à l'extérieur vers l'extrémité des portiques, et souvent plusieurs marches y sont taillées dans la même pierre (1). Les murs extrêmes terminés en pignons portaient le faîte d'une toiture à deux pentes construite en bois et recouverte de tuiles. Naturellement il n'en reste pas d'autres trace que les prises des pièces de charpente dans les murs. Un petit toit de même nature à une seule pente protégeait le portique supérieur.

Comme dans le Hauran et dans quelques anciens villages des environs de Homs, les planchers sont de pierre. Deux rangées de grandes dalles, d'une part engagées dans le mur, de l'autre posées au milieu de l'édifice sur une ligne d'arcades qui traverse le rez-de-chaussée dans toute sa longueur, forment le plancher de l'étage. Celui du portique supérieur est également formé de dalles soutenues par les colonnes et dont la tête moulurée fait corniche Ces habitations, on le voit, appartiennent au règne de la pierre ; l'usage du bois y est réduit au minimum, le métal en est banni.

Deux pierres égales, séparées par un mur de refend, se partagent le rez-de-chaussée et l'étage. Enfin une muraille en belles assises clôt la cour partout où elle ne joint pas les maisons voisines. Telles sont les dispositions principales des habitations vulgaires.

La parfaite appropriation de ces demeures aux besoins de la vie n'est pas moins remarquable que leur élégante simplicité et la solidité qui leur a permis de braver treize ou quatorze siècles sans que rien ne relie leurs matériaux.

Des enfoncements avec étagères, creusés dans les murs des appartements intérieurs, servaient d'armoires ; une petite fenêtre que l'on voit sous le portique inférieur à côté de la porte principale, permettait de reconnaître le visiteur avant de l'introduire, et la petite niche creusée de l'autre côté de la porte protégeait la lampe qui éclairait le portique durant la nuit. Une citerne creusée dans le roc, sous la cour, gardait les eaux de l'hiver et suppléait à l'absence des sources ; à côté se voit un bassin de pierre pour abreuver les animaux ; parfois il est creusé dans la même pierre que la margelle de la citerne (Khirbet-Hass).

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 29 juillet, 5, 12 et 19 août.

(1) Dans la maison aux Paons, à Jéradi, dont nous parlerons plus loin. l'escalier a régulièrement deux marches dans une même pierre. Si, dans quelques maisons de médiocre importance, à Serdjilla et ailleurs, on ne retrouve pas l'escalier, c'est sans doute qu'il était en bois.

Parmi les villes antiques dont on connait les ruines, en est-il où la famille commune était aussi bien logée?

La plupart de ces habitations portent le monogramme du Christ gravé sur la façade, au-dessus de l'entrée principale. On voit que le propriétaire chrétien l'a pris pour son noble blason ; il s'est ingénié à l'orner, l'encadrant d'une belle rosace avec les lettres Α, Ω, l'accompagnant de vignettes entaillées avec art dans la pierre du linteau. Quelques-unes de ces sculptures rappellent les dessins symboliques des catacombes romaines : sur le linteau d'une porte de Jéradi, ce sont des paons s'approchant d'une coupe à travers des rinceaux de feuillage (voir la gravure, p. 430).

Au-dessous du monogramme sacré se lit souvent une pieuse devise, quelquefois tirée des livres saints et toujours en grec.

Le propriétaire d'une maison à El-Barah écrit sur sa porte :

Le Christ triomphe toujours.

Un autre, à Roueiha, grave au linteau de sa porte une profession de foi à l'adresse des païens et des hérétiques du temps :

Il n'est qu'un seul Dieu et le Christ est Dieu.

Celui-ci, à Dellouza, met une prière sur la porte extérieure :

Seigneur, secourez cette maison et ceux qui l'habitent. Amen.

Et sur la porte intérieure, une louange :

Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Gloire à lui toujours.

Sur la tablette et la corniche qui décorent un dessus de fenêtre d'une vaste maison d'el Barah, c'est la reconnaissance d'un riche père de famille :

Vous m'avez mis la joie au cœur. Avec le fruit du froment, de la vigne et de l'olivier, nous nous sommes multipliés en paix.

A Khirbet-Hass, une porte n'a que ces deux mots de triomphe : « ΙΧΘΥΣ *alleluia.* »

On sait que le premier mot reproduit les initiales grecques de Jésus-Christ, fils de Dieu, Sauveur.

Citons encore une porte de Dana (sud) où l'on voit entre deux croix les mystérieuses lettres ΧΜΓ fréquentes sur les tombeaux de cette contrée. On les prend généralement pour une sorte d'invocation formée avec les initiales du Christ et des deux archanges Michel et Gabriel (1).

C'était une population de fiers chrétiens celle qui habitait ces lieux. Le Christ dominait ostensiblement toute leur vie civile, et ils s'en faisaient gloire.

VI

Habitations riches

Au milieu de ces modestes et charmantes demeures s'élèvent des habitations plus vastes et plus somptueuses, accompagnées de dépendances diverses, cuisine, écurie, pressoir, cour de service, logements des serviteurs, jardins et tombeaux de famille. La pierre de grandes dimensions, assemblée sans mortier, est toujours l'unique élément de construction, sauf pour les toits. Les portiques, les plafonds de dalles soutenues par des arcades et les autres dispositions que nous avons signalées s'y retrouvent presque sans modification.

A Moudjéleia une vaste cuisine creusée dans le roc est conservée dans tous ses détails. On s'y rend par un escalier souterrain. Le foyer, en forme de table d'évier, est placé dans une niche et laisse échapper la fumée par une large ouverture pratiquée au centre du plafond. Des auges, des niches, des anneaux, taillés dans la pierre vive des parois de la salle, servaient à laver, à ranger, à suspendre les ustensiles de cuisine.

Une autre maison du même village nous montre une belle écurie creusée à mi-hauteur dans le rocher. Des mangeoires sont taillées tout autour dans les parois de pierre ; des trous percés au travers des angles saillants des piliers servaient à attacher les longes des chevaux.

Dans une rue d'el-Barah on remarque au bas d'une maison, sous un auvent de pierre, les deux vers latins :

Nectareos succos, Baccheia munera cernis,
Quae bitis (vitis) genuit aprico sole refecta.

« Tu vois couler les présents de Bacchus, le nectar que la vigne engendra fécondée par un ardent soleil. »

Au dessous, dans un gros banc de pierre posé en saillie, est l'orifice rond du conduit par lequel les vendangeurs jetaient le raisin dans le pressoir, à l'intérieur de l'édifice.

Le pressoir offre exactement, avec beaucoup de perfection dans les détails, le type encore usité de nos jours en Syrie.

Le raisin empilé dans une cuve plate, ou plutôt sur une aire à rebords, de forme carrée, taillée dans le roc, est pressé sous un plateau de bois à l'aide d'un long levier dont l'extrémité s'engage dans le mur auquel la cuve est adossée. Le jus coule dans des bassins inférieurs, où il dépose ses impuretés avant qu'on le verse dans les grandes urnes de pierre destinées à la fermentation.

Dans la même salle est un moulin à huile tel que les moulins encore en usage dans le pays. Les olives sont écrasées dans une cuve ronde à rebords peu saillants, sous deux meules verticales qui roulent autour d'un axe planté debout au milieu de la cuve. Un âne donne le mouvement aux meules, en tournant l'essieu horizontal sur lequel elles sont montées, l'une en avant, l'autre en arrière de l'axe.

Un peu différent dans son agencement est le pressoir qu'on voit à Roueiha. Son entonnoir extérieur présente la forme d'une poche de portefeuille, en saillie sur la rue. Tout à côté est percée dans la muraille une longue meurtrière qui traversait probablement un levier, car on aperçoit au milieu la place des tourillons creusée dans l'épaisseur du mur.

. ˙ .

Ces demeures des principaux propriétaires et des riches familles ne se distinguent sur la rue, des habitations plus modestes, que par des murailles un peu plus hautes, une

(1) Voir de Rossi, *Bulletin d'archéologie*, 1870, n° 3. — De Vogüé : *Syrie Centrale* p. 91 — M. Waddington trouve cependant plus naturel de considérer ces lettres comme l'abréviation des mots grecs signifiant : Christ né de Marie, qu'il a vus employés dans une inscription de la même époque, au village de Réfadi dans le groupe du nord. (*Inscriptions Grecques et Latines de la Syrie* ; p. 504).

entrée plus large, mieux ornée et quelques rares balcons, qui portaient vraisemblablement des kiosques en bois, selon l'usage commun dans toutes les villes de l'Orient. A Jéradi seulement nous avons remarqué une belle maison dont le corps de logis central est surélevé et renferme une vaste salle.

Qu'elles devaient être tristes, les rues de ces beaux villages, resserrées entre de hautes murailles, sans autre vie que celle des passants ! Pour se représenter leur aspect, il suffit en bien des endroits d'enlever par la pensée les matériaux qui les encombrent et de rétablir les toits des maisons. Toutes sont étroites, beaucoup ne sont que des impasses. Leur sol, taillé dans le roc ou pavé de blocs polygonaux, conserve çà et là les raies transversales faites pour empêcher les chevaux de glisser, et les ornières que les chars ont creusées ; l'écartement des ornières, de milieu à milieu, est d'un mètre treize centimètres.

Au sortir des maisons, les rues se prolongent entre de longues lignes de piliers grossièrement équarris, plantés debout dans le sol à deux pas les uns des autres et s'élevant à une hauteur égale, deux mètres. La première fois que nous vîmes de loin cette forêt de piliers, ils nous firent l'effet de ces pierres que les musulmans plantent sur leurs tombes, et Moudjéleia nous apparut comme l'une de ces villes musulmanes que précède toujours un immense cimetière. Cependant, de près, il est aisé de reconnaître dans ces lignes de piliers les clôtures antiques des jardins. Des murs de moellons irréguliers remplissaient les intervalles ; ils se sont écroulés, leurs pierres sont dispersées sur le sol ; il n'est resté en place que les solides piliers destinés à les soutenir.

* * *

Un vaste bâtiment situé sur une hauteur, entre la nécropole d'el-Barah et le quartier méridional de la ville, excite particulièrement la curiosité du voyageur. Il croit y trouver un couvent, car les indigènes le nomment Deir Sobat, le couvent d'Elisabeth. Peut-être, au temps des croisades, eut-il cette destination, mais au v[e] siècle ce fut la splendide villa de quelque riche famille. Les dépendances, écurie, cellier, logements du portier et des serviteurs parfaitement reconnaissables, le beau mur d'enceinte du jardin, les vastes berceaux de vignes portés par de hauts piliers en pierre et surtout les nobles proportions de l'habitation de maître indiquent un grand état de maison.

Par sa disposition intérieure, l'habitation s'éloigne de celles que nous avons décrites, et se rapproche singulièrement des modernes maisons bourgeoises de Beyrouth et autres villes de Syrie. Toutes les chambres et la salle à manger ouvrent sur une vaste salle centrale, plus élevée, mieux ornée que les autres pièces (1) ; deux de ses portes sont ornées du monogramme du Christ ; ses murs gardent des restes de stuc. Le cellier, placé dans le sous-sol, est encore pourvu des grandes jarres en pierre qui servaient de tonneaux.

Au milieu de ces monuments d'une opulente existence, il est touchant de rencontrer des tombeaux, sans doute les tombeaux des ancêtres, des parents de la pieuse famille qui vivait en ces lieux. C'est d'abord, tout proche de l'entrée, au coin du jardin, un groupe de larges tombes creusées en forme d'auges dans le rocher. Plus loin, au couchant, devant les fenêtres de l'habitation, ce sont deux cercueils sous un petit temple à jour porté par douze colonnes. L'édicule s'est écroulé récemment, mais ses débris disent encore qu'il faisait le plus bel ornement du jardin.

(1) A Beyrouth la salle centrale qui donne accès à toutes les autres pièces est appelée *la cour*.

(A suivre).

SUR LES RIVES DU FLEUVE SAINT-JOSEPH

RELATION

d'une visite aux stations des Missionnaires du Sacré-Cœur en Nouvelle-Guinée

Par le **R. P. Fernand HARTZER,**

Missionnaire du Sacré-Cœur.

Suite (1)

IV

En route pour Béréina. — La station de Béréina. — Départ pour Inawui.

Après la messe, le F. Georges repart pour sa station de Babiko où nous irons le voir au retour d'Inawui.

La matinée se passe à prendre quelques photographies. Ces braves gens sont enchantés de se faire photographier ; d'abord, ce n'est pas très fatiguant pour eux, puis cela leur procure un morceau de tabac quand tout est fini.

Il faut avouer qu'ils nous trouvent parfois un peu extraordinaires dans nos idées : les faire regarder ainsi sans bouger dans cette machine, leur faire apporter des cailloux et des insectes que personne ne mange et que nous ne mangeons pas non plus, tout cela les dépasse.

Vers une heure de l'après-midi, nous quittons Mohu pour aller rejoindre Mgr Vérius qui nous attend à la barre du Poïmo et que je dois accompagner jusqu'à Inawui.

Nous descendons le Poïmo dans une pirogue qui suit doucement le courant, tandis que les arbres semblent fuir silencieusement le long de chaque rive.

C'est la manière de voyager qui plaît le plus à nos sauvages et, comme il n'y a rien à faire, ils se trouvent dans leur élément. Nous passons ce temps à réciter le bréviaire et le chapelet. Au bout de trois quarts d'heure, nous nous trouvons à la barre du Poïmo.

Elle est calme aujourd'hui, par extraordinaire, car, huit fois sur dix, il faut y passer un mauvais moment.

C'est ici que le F. Nicolas a failli se noyer, il y a quelques mois, en revenant de Yule avec des provisions. Son chien fut l'instrument dont la Providence se servit pour le tirer d'embarras. Il allait franchir la barre, quand il s'aperçut, mais trop tard, que le vent et la marée avaient

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 5, 12 et 19 août.

changé la passe. Sa barque alla se jeter sur un banc de sable où, au retrait de la vague, elle retomba de tout son poids avec un craquement sinistre.

Les sauvages se jettent à l'eau pour diminuer la charge; mais une lame énorme, arrivant du large, haute comme une muraille, lourde et noire de sable, enlève la barque en une seconde et la retourne comme un fétu.

Le pauvre Frère, jeté dans le tourbillon, perd la tête et, avec l'instinct de l'homme qui se noie, saisit en désespéré le premier objet qui se présente. C'était la patte du chien qui se sauvait sans songer à son maître Le Frère parvint ainsi au rivage où les sauvages firent le reste.

Inutile d'ajouter que ce chien de Mohu que l'on n'avait jadis laissé vivre que par pitié et gardé ensuite par habitude, fut respecté depuis par les sauvages avec toute la considération due à un chien savant.

Mgr Vérius nous attendait sur le rivage. Le prélat portait un costume de missionnaire, dont on chercherait vainement la description dans le cérémonial des évêques, mais nécessaire pour une longue marche à travers la forêt.

Monseigneur avait amené des porteurs; nous en avions d'autres de Mohu, de sorte que les bagages furent promptement distribués, et en route pour Béréina, la station du P. Cramaille et du F. Stanislas.

De Mohu à Béréïna il y a plusieurs chemins. Le plus facile à suivre est de descendre d'abord la rivière du Poïmo jusqu'à la mer, comme nous l'avons fait; puis on suit pendant quelque temps le rivage et l'on s'enfonce ensuite dans la brousse en s'éloignant de la mer, jusqu'au petit village d'Abéara, le premier du district de Maiwa.

Abiara est notre première halte. Mgr Vérius y a fait construire une église-école qui est visitée par le missionnaire de Béréina.

Nous ne trouvons presque personne dans le village; comme le temps est couvert, tout le monde est parti pour les plantations.

Après une demi-heure d'arrêt, nous repartons. Nous cheminons cette fois à travers les bananiers et dans une forêt superbe de cocotiers et de manguiers, de cèdres et de bambous, où la nature livrée à ses inspirations et à ses caprices nous a ménagé le spectacle le plus grandiose.

Avec Mgr Vérius, la conversation ne tarit pas. Il a sur les sauvages un fond inépuisable d'histoires qu'il raconte avec un entrain et une verve chaleureuse qui fait oublier les difficultés du chemin. Mais, ordinairement, le sujet ne tarde pas à prendre sa pente naturelle et l'on parle des projets, des espérances, des succès actuels de cette chère mission de Nouvelle-Guinée si visiblement bénie du Sacré-Cœur de Jésus.

« Que ne sommes-nous plus nombreux! disait Mgr Vérius : voici nos sauvages admirablement disposés, il est temps de les prendre et de les instruire, puisqu'ils le désirent. Si nous attendons encore, il sera trop tard peut-être; les Blancs viendront et nos sauvages ne sauront pas se soustraire à leur influence; ils seront perdus s'ils n'ont pas été instruits et baptisés auparavant. — Ici, nous faisons presque l'impossible. Les Pères et les Frères sont admirables de dévouement; ils ne reculent ni devant l'isolement ni devant les privations pour rester seuls dans le village, jusqu'à ce qu'il soit converti; mais cet état de choses ne peut durer longtemps; ils doivent être au moins deux ensemble; si un religieux venait à tomber malade ainsi isolé, qui le soignerait? Heureusement que le bon Dieu nous a protégés jusqu'à ce jour... Ah! si je pouvais ramener vingt-cinq personnes d'Europe, que de bien nous pourrions faire! Nous pourrions de suite placer deux Pères à Aipeana, à Inawaié, à Elva, à Baraï; tous ces grands villages nous demandent. Nous pourrions nous avancer du côté de Maiwa où l'on ne veût plus de teachers protestants, évangéliser le grand district de Pokao qui est sain, bien ouvert, montagneux et peuplé de vingt-sept villages! »

Tout en devisant de la sorte des sauvages, des progrès consolants de la mission et aussi, le dirai-je, de la difficulté toujours actuelle d'une lourde pauvreté qui met bien des entraves aux œuvres, nous arrivons à Béréina.

Personne ne nous attendait, aussi sommes-nous obligés d'appeler le P. Cramaille.

Ici, on n'entre pas aussi facilement dans l'enclos de la mission. Les sauvages de Béréina sont tous de braves gens, c'est convenu; mais il ne faut pas les exposer à la tentation, autrement, disent-ils, leur ventre (ils entendent par là leur cœur), leur ventre bondit, et la main s'étend d'elle-même vers le tabac ou le couteau tentateur.

Voilà ce que l'expérience, cette rude maîtresse, a appris au P. Cramaille, et comme le bon Père est la douceur même et ne se fâche jamais, il a pris la précaution de fermer la porte du jardin à clef et de ne faire entrer les sauvages que sous sa paternelle surveillance. Plus tard, lorsque leurs idées sur la propriété privée se seront un peu modifiées, ils auront leurs entrées libres.

Impossible de se faire ce soir une idée de la situation; on ne peut plus rien distinguer dans la brume du crépuscule. Le P. Cramaille, que nous prenons à l'improviste, est tour à tour, confus, enchanté, désappointé, de recevoir Mgr Vérius sans avoir été prévenu à l'avance.

Quand mon tour arriva de me présenter, comme nous ne nous étions plus revus depuis longtemps, sa joie fut telle que le Frère Stanislas prétendit que, sa barbe d'or, de radieuse qu'elle était, devint éblouissante.

Nous allâmes à la chapelle, tandis que le P. Cramaille faisait trembler la maison jusque dans les fondements sous les pas précipités d'un bataillon de sauvages, courant chacun d'un côté en se demandant ce qu'il pourrait bien faire pour se rendre utile.

Le reste de la soirée se passa à donner et à recevoir des nouvelles dont les plus fraîches d'Europe dataient de six mois. Toutefois, après une demi-journée de marche et une plus longue en perspective pour le lendemain, le repos se fit désirer et les apprêts pour la nuit ne furent pas longs.

Je commençais déjà à entrer dans cette période heureuse, récompense honnête d'une journée bien remplie, où les réalités revêtent peu à peu les formes les plus étranges; déjà les oiseaux de nuit répondaient sérieusement aux conversations des sauvages et le murmure du vent dans la feuillée harmonisait tous les bruits, quand soudain une voix éclatante retentit près de la maison.

C'est celle d'un chef; il est fâché; il crie; il gronde; il s'arrête... silence; il recommence, tout le monde se tait.

Là-bas, sous les palétuviers, le flot grossit sa voix, comme pour se mettre au diapason du discours.

Je démêle confusément qu'il s'agit de tabac ; que le chef gronde les enfants de Béréina qui ont reçu du tabac et qui ne veulent point en donner, qui ferment leurs oreilles et endurcissent leur ventre, etc... cela menace de durer encore longtemps lorsque Mgr Vérius vint y mettre fin en criant encore plus fort. Tout rentre dans l'ordre, le silence et la paix jusqu'au lendemain.

17 novembre. — La station de Béréina ne compte que quelques mois d'existence et déjà le P. Cramaille a achevé son église dont il se montre très satisfait. Dimanche dernier, pour la première fois, il y a fait entrer tout son monde : deux à deux, en rang et en silence !

La nouvelle construction est encore pauvre en décorations ; point d'autel, quelques images de catéchisme pendues à la muraille. Le reste viendra plus tard.

En Nouvelle-Guinée, pour nos sauvages, la méthode de conversion n'est pas très compliquée. On leur dit d'abord d'apprendre les prières, ce qu'ils font volontiers ; ensuite vient le catéchisme ; ils l'apprennent encore. Puis on arrive à la pratique : ne point voler, ne point faire ceci, ne pas faire cela ; c'est un peu plus difficile, mais ils obéissent encore, à peu d'exceptions près. Ils savent déjà que le bon Dieu les voit et les récompensera ou les punira ; ils apprennent même à se confesser et une fois qu'ils ont bien pris les habitudes chrétiennes, on les baptise. Pour le reste, il n'y a plus qu'à les perfectionner.

L'œuvre apostolique n'est donc pas très difficile au point de vue des conversions dans les villages bien disposés et le missionnaire peut voir lui-même, au bout d'un certain temps, entièrement converti le village qu'il a trouvé païen à son arrivée.

Il n'en a pas toujours été ainsi ; il a fallu, dans les commencements, attendre et lutter, combattre les préjugés. Mais il semble que l'heure de la grâce ait sonné pour ces peuples qui ne demandent que des missionnaires pour leur annoncer la bonne nouvelle.

Vers dix heures, le P. Cramaille nous conduit dans le village et surtout nous fait admirer sa station.

Entre les deux groupes de maisons qui forment Béréina, sur un tertre un peu élevé se trouve la mission et ses jardins. Le site est vraiment enchanteur. De gracieux aréquiers et les larges feuilles de l'arbre à pain répandaient sur le chaume de la maison une ombre bleuâtre, tandis que le jardin largement ensoleillé étincelait dans l'atmosphère chaude du matin.

« — Père Cramaille, vous avez ici un réduit charmant !

Ille terrarum mihi praeter omnes
Angulus ridet,

dit quelque part le vieil Horace. Voilà une devise pour Béréina, car il faut convenir que vous n'avez pas mal choisi l'emplacement de votre station. C'est simplement ravissant ce coin d'artiste dans la forêt. C'est une Chartreuse en petit, tranquille retraite d'où le cœur s'élève aisément vers le ciel, où l'âme trouve dans le sacrifice de chaque jour, une satisfaction que le monde ne peut donner. »

Malgré tous les charmes de la compagnie du P. Cramaille et toutes les beautés de Béréina, il faut partir pour arriver avant la nuit à Inawui.

En avant donc pour la plus grande étape de ce voyage et au revoir, bon Père Cramaille ; dans un an ou deux nous nous retrouverons de nouveau si le bon Dieu le veut.

(*A suivre*).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

Don d'un anonyme du diocèse de Lausanne et de Genève... .. 7.000
Anonyme de la paroisse de Rantechaux, diocèse de Besançon.. 300

Pour la mission la plus nécessiteuse (Mgr Chouzy).
Anonyme de St-Germain-de-Tallevende (diocèse de Bayeux).... 5
Anonyme de Montbrison, diocèse de Lyon. 20

Pour la mission de Chine la plus nécessiteuse (Mgr Chouzy)
M. Brunet, vicaire à Livry, diocèse de Bayeux.... 2

A Mgr Avedis Turkian, évêque arménien de Marach.
Mme Bertholon, de Lyon. 10
Mme veuve Guiraud, d'Alger ... 5
M. Pierre-Marie Pique, de Mesnières (diocèse de Rouen), avec demande de prières..... 10
Un prêtre du canton de Martel (diocèse de Cahors)...... 100
M. H. Bergasse, de Marseille... 100
M. A. Bergasse, de Marseille, avec demande de prières 50
Anonyme de Ferfay, diocèse d'Arras.... 10

Au même, pour aider à la construction d'une église ou d'une chapelle en l'honneur de saint Pierre.
Un prêtre du diocèse d'Annecy. 20

Pour l'église de la Sainte-Face à Jérusalem.
Anonyme de Chimay (Belgique) 10

A M. Fourcade, à Alladhy (Pondichéry) pour ses chrétiens éprouvés par la famine.
Mme Bertholon de Lyon. 10
M. Pierre-Marie Pique, de Mesnières, diocèse de Rouen, avec demande de prières..... 10
Anonyme de Ferfay, diocèse d'Arras....... 10
Au nom et en souvenir de Mme Sophie Nagelmackers. 100
Melle Maria Ussou, de Clermont-l'Hérault, diocèse de Montpellier 5
Un abonné du diocèse de Versailles, collecte faite entre amis.... 6 50
M. Th. Jacquart, curé de la Flamangrie, diocèse de Soissons.... 4

Pour les affamés du Chan-si septentrional.
Mme Bertholon, de Lyon.... 10
Anonyme de Vandelainville, diocèse de Nancy.... 20
M. Th. Jacquart, curé de Flamangrie, diocèse de Soissons 4

Pour les lépreux de Gotemba (Japon).
Mme Bertholon, de Lyon.. 10
C., un abonné de Lyon.... 7

A M. Corre, pour l'entretien de ses catéchistes.
Melle Maria Ussou, de Clermont-l'Hérault, diocèse de Montpellier 5
M. Gralle, curé d'Estrun, diocèse de Cambrai 5
Anonyme de Cherveux, diocèse de Poitiers. 50

A Mgr de Courmont, « l'apôtre du Sacré-Cœur et de N.-D. de Lourdes, dans le Zanguebar. »
Les professeurs et les élèves du petit séminaire de Saint-Pé, (diocèse de Tarbes.... 200

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



SYRIE. — *Hass.* — Eglise du IVe siècle; d'après une photographie du R. P. Jullien, de la Compagnie de Jésus (voir p. 442).

LA PERSECUTION DANS L'OUGANDA

Les journaux de l'Europe ont reproduit la lettre de Mgr Hirth que nous avons publiée dans notre numéro du 19 août dernier. Le *Matin* nous adressait à ce sujet la question suivante :

« La lettre de Mgr Hirth, que nous avons publiée, montre jusqu'à l'évidence que, quel que soit l'apostolat qu'ils exercent, les Anglais ne supportent à côté d'eux aucune influence rivale.

« La réponse que le capitaine Lugard et ses complices feront à ce nouvel acte d'accusation ne changera rien à cette constatation, qui se confond d'ailleurs avec la plus pure tradition de la politique coloniale anglaise.

« Mais il y a un point sur lequel la lumière peut être faite et complète : c'est de savoir qui, des Pères Blancs ou des missionnaires anglicans, peut arguer du droit du premier occupant dans l'Ouganda, sans admettre que ce droit puisse jamais donner cet autre droit de tirer des coups de fusil sur ceux qui viennent après.

« Les missionnaires anglicans prétendent que le P. Lourdel, chef de la mission catholique, racontant son arrivée dans l'Ouganda, écrivit textuellement ces lignes :

« ... Quant à la nourriture, elle nous faisait entièrement
« défaut, et nous serions morts de faim sans les généreux
« secours de la mission anglicane. Malgré tout ce qui nous
« sépare et le peu de plaisir que l'arrivée des missionnaires
« catholiques dut leur causer, nous fûmes reçus comme de
« véritables frères... »

« Cette lettre a-t-elle vraiment été écrite? Nous le demandons instamment aux *Missions catholiques*, car, ce fait élucidé, il sera plus facile de s'orienter dans le dédale des événements de l'Ouganda. »

Nous n'avons pas voulu répondre nous-mêmes à cette question posée du reste dans les termes les plus courtois et nous nous sommes adressés à Mgr Livinhac, assistant général de S. Em. le Cardinal Lavigerie pour les missions d'Afrique.

Voici la réponse du vénérable prélat :

Lettre de Mgr Livinhac.

Maison-Carrée, 26 août 1892.

Nous n'avons jamais nié que les protestants nous eussent précédés en Ouganda ; nous avons même affirmé plusieurs fois le contraire, ils y étaient en effet arrivés quelques mois avant le P. Lourdel.

Ce que je ne comprends pas, c'est que les Révérends puissent regarder comme fermés aux missionnaires catholiques tous les pays où ils les ont devancés, eux qui, à Madagascar, dans tous les royaumes de l'Asie, dans l'Amérique, etc., sont allés s'établir au centre des Missions catholiques qui comptaient des siècles d'existence.

Quant aux quelques lignes que les Anglicans citent comme extraites d'une lettre du P. Lourdel, je n'ai pu les trouver dans la correspondance de ce missionnaire, conservée pourtant avec soin dans nos archives. Il est vrai que les missionnaires protestants se montrèrent courtois à notre égard, à l'exception de M. Mackay, qui, dès le principe, fit l'impossible pour empêcher Mtésa de nous recevoir. Mais il est faux que le P. Lourdel fût mort de faim sans les secours des ministres anglicans. Débarqué dans l'Ouganda, le 17 février 1879, Mtesa lui fournit abondamment des vivres jusqu'à la fin de juin, époque de notre arrivée. Les Anglais eux-mêmes recevaient leur nourriture de la Cour. D'après un antique usage qui cessa quand les étrangers, Arabes et Blancs, devinrent par trop nombreux, les hôtes du roi étaient hébergés par lui.

Il est vrai aussi, et je suis heureux de le dire, que nous nous rendîmes, dans les premières années surtout, des services réciproques. Ces Messieurs nous donnèrent des remèdes dont nous manquions, quelques conserves, etc. Nous nous empressâmes à notre tour de fournir gratis des objets d'échange à MM. Pearson et Leachtfield qui s'en trouvaient dépourvus. Plus tard, lors de notre commune expulsion, nous leur rendîmes les services signalés qui nous valurent la lettre de remerciements si flatteuse du gouvernement britannique, que plusieurs journaux ont récemment publiée.

Plût à Dieu que la même charité régnât encore et que le fanatisme ou l'ambition de quelques protestants n'eût pas troublé ces bons rapports et fait couler là-bas tant de larmes et de sang !

ABYSSINIE (Afrique orientale).

La famine. — Mouvement de conversions.

Du fond de l'Abyssinie nous arrivent un cri d'actions de grâces et un cri de détresse que nous nous empressons de porter à la connaissance de nos lecteurs. La consolation qu'ils éprouveront en apprenant l'heureux emploi fait de leurs aumônes sera un encouragement à leur charité et vaudra à cette infortunée mission de nouvelles marques de généreuse sympathie.

Lettre de M. Picard, prêtre de la Mission

Acrour, le 22 juillet 1892.

Je viens vous remercier de tout le bien que vous avez fait à la pauvre Abyssinie, vous et tous nos bienfaiteurs. Vous avez entendu nos appels. Comme autrefois saint Vincent de Paul, les lecteurs des *Missions catholiques* ont compris nos malheurs et leur grande charité s'est plu à les soulager, à les adoucir et à les guérir. Béni soit Dieu qui vous a inspiré de retirer des portes de la mort tant de misérables ! Dieu a choisi votre Œuvre pour les faire connaître à toutes les âmes charitables qui se font un bonheur de répondre à l'appel des missionnaires dispersés dans le monde entier pour soulager toutes les misères.

L'Éthiopie vient de passer par une rude épreuve et ces temps difficiles durent encore. Ici, c'est une veuve avec ses six enfants qui, grâce à une petite aumône, reprend courage pour travailler. Là, ce sont de pauvres vieillards qui trouvent un peu de vie pour s'instruire et se préparer à bien mourir. Partout l'espérance revient. En recevant ces aumônes, les uns voient la main de Dieu qui veut les sauver, puisqu'il vient à leur secours ; les autres se demandent entre eux :

« Qui pense à nous ? Qui nous aime ? Qui nous a empêchés de mourir ? C'est la charité de nos frères d'Europe. Soyons reconnaissants, prions pour nos bienfaiteurs. Embrassons la religion qui nous fait tant de bien, soit pour le corps, soit pour l'âme. »

La charité les gagne à la sainte Église et à Dieu. Mais tout n'est pas encore fini.

La misère d'autrefois existe encore. Les sauterelles parcourent le pays. Les fièvres et les maladies font toujours des victimes ; le nombre des orphelins augmente et les pauvres attendent tout de la Providence.

En Éthiopie, il n'y a pas de roi pour mettre les chefs à la raison. Ceux-ci abusent de leur puissance et ravagent le pays. Les pauvres gens, n'ayant plus rien, sont forcés de s'exiler, et s'ils ne sont promptement secourus par la charité chrétienne, ils sont condamnés à mourir de faim ou à devenir la proie des bêtes sauvages. Plusieurs se vendent aux musulmans pour avoir de quoi vivre encore et perdent ainsi leur liberté, leur âme et leur religion. D'autres sont dévorés par les lions et les léopards qui parcourent le pays. Dans nos contrées, les serpents sont nombreux et terribles. La médaille de Saint-Benoît est un grand préservatif contre leurs piqûres ; nous avons vu des faits merveilleux. Dans le pays Amara, des milliers de rats ont ravagé et détruit toutes les récoltes ; dans la province de l'Akabgouzai, depuis cinq ans, les sauterelles mangent également une partie des récoltes. Bien des gens riches sont devenus trop pauvres pour acheter les vivres nécessaires pour passer l'année. Les gens, pour ne pas mourir de faim, vendent leurs chèvres, leurs vaches, leurs mulets, leurs terres et tout ce qu'ils ont.

Je viens de faire la visite de six villages, trois sont déjà catholiques et trois veulent le devenir. Ils m'ont très bien reçu. Je les ai instruits de la vraie religion de Jésus-Christ. Tous m'ont répondu :

« Venez à notre secours. Nous voulons être tous catholiques. Nous sommes libres, personne ne s'emparera de nos biens. Nous voulons nous sauver. Venez, instruisez-nous ; aidez-nous à construire notre église. Nous préparerons les pierres, les bois, le mortier et tout ce qu'il faut pour bâtir, payez les maçons et,

au mois de septembre, nos récoltes étant ramassées, nous bâtirons notre église. »

Je leur ai répondu :

« Je vais faire un appel à la charité de tous nos bienfaiteurs des *Missions catholiques.* »

Il faudrait six cents francs pour chacune. Il y a six églises à bâtir.

Ce serait une grande prédication pour l'Akabgouzai. Il y a cent quinze villages ; quinze sont déjà catholiques. Le chef principal, Deziache Baata Agos, vient de faire construire à Sagamaili une belle église dédiée à saint Michel archange. Cette église a été bénite le 30 juin 1892, au milieu d'un grand concours de peuple et des chefs de toute la province.

Prions pour que tous les chefs rentrent dans le sein de la véritable Église. Ils ont pleine liberté ; mais le schisme est encore fort enraciné par les préjugés de l'erreur, par l'ignorance et surtout par les passions. Rien de plus nécessaire que de bâtir des églises, d'instruire les peuples et de travailler ainsi à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Dans chaque église, on priera tous les jours pour les bienfaiteurs qui auront contribué par leur charité à la conversion et à la persévérance de ces nouveaux catholiques.

Le 15 juillet, nous avons planté à Acroar deux croix en bois. Nous les avons plantées sur les deux points les plus élevés du village. Tout le monde salue et honore le glorieux instrument de notre Rédemption.

INFORMATIONS DIVERSES

Syrie. — M. Joseph Doumani, vicaire général de Saint-Jean-d'Acre, nous écrit de cette ville, le 3 août 1892 :

« Le bon Dieu nous éprouve. Le choléra nous a enlevé dix chrétiens tous morts munis des sacrements de l'Église et une centaine de musulmans. Plus de travail, plus de commerce, et tous ceux qui ont pu partir sont sortis de Saint-Jean-d'Acre pour fuir le fléau. Je reste ici avec mes prêtres pour encourager et aider les pauvres qui souffrent.

« Veuillez prier pour que le bon Dieu fasse disparaître cette épidémie, car, si elle continue, beaucoup de malheureux, s'ils échappent au choléra, mourront de faim. »

VOYAGE
DANS LA SYRIE SEPTENTRIONALE
aux ruines chrétiennes des IVe, Ve et VIe siècles

Par le R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus.

Suite (1)

VII
LES THERMES.

Des établissements de bains publics dans des villages où l'eau de rivière et de source manque absolument, sont chose étrange : on n'y songerait pas aujourd'hui. Mais, pour la société gréco-romaine venue d'Antioche dans ces montagnes, le bain était une habitude de la vie, une condition essentielle au bien-être.

On trouve des thermes à Moudjéleia et à Serdjilla. Ces derniers sont les plus vastes, les mieux conservés ; il ne leur manque que la charpente et les tuiles. Je doute qu'il existe ailleurs des ruines où l'on puisse étudier aussi facilement la disposition et l'organisation assez compliquée des thermes antiques.

Le baigneur entrait à l'extrémité occidentale de la façade, qui est tournée au midi. Après le vestibule ordinaire, s'ouvrait devant lui une salle d'attente suivie du logement du gardien. Il payait et passait à droite dans une vaste salle commune (*apodytherium*), occupant au nord près de la moitié du bâtiment. C'est là qu'il déposait ses vêtements et venait, après le bain, se reposer en écoutant les musiciens établis à l'entrée de la salle sur une tribune que soutiennent quatre colonnes. A l'extrémité opposée est la porte ornée de colonnettes par laquelle il se rendait aux bains de vapeur, situés sur la façade ; mais avant d'entrer dans les étuves (*sudatoria*), il pouvait s'arrêter quelque temps dans la chambre modérément chauffée qui les précède (*tepidarium*). Les étuves sont au nombre de trois ; chacune est couverte par une voûte monolithe. De l'étuve, le baigneur allait dans la salle ou piscine des bains d'eau chaude (*alveum*), occupant le milieu de la façade. La chambre des fourneaux est située à la suite, isolée par un mur fort épais.

Une vaste citerne, qui occupe la majeure partie de la plate-forme située devant l'édifice, emmagasinait pour le service des bains, les eaux pluviales des toits et du sol environnant. Sa couverture est faite de grandes dalles portées sur des arcades intérieures ; de chaque côté de la margelle, se voient les supports de l'appareil avec lequel on élevait l'eau dans le réservoir adossé à la façade contre la chambre des fourneaux. Le réservoir a disparu ; il n'en reste que le socle. Une rigole de pierre, suivant tous les contours de la façade, à la manière d'un cordon d'architecture, mettait le réservoir en communication avec les étuves. L'eau tombant sur des cailloux rougis au feu produisait la vapeur ; une partie servait au lavage final.

A quelques pas de cet admirable édifice s'élève une maison à deux portiques, également conservée. Les indigènes l'appellent le Café des bains ; de fait, elle en a l'air.

VIII
ÉGLISES.

Dans tous ces villages de population foncièrement chrétienne, l'église dépasse tous les autres édifices par ses dimensions, la noblesse de son architecture et ses ornements ; elle tient le rang qui convient au palais du Maître et Seigneur de tous.

A l'église on a donné un emplacement élevé, central et assez vaste pour renfermer de nombreuses dépendances ecclésiastiques.

Eusèbe de Césarée, dans la première moitié du IVe siècle,

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août.

décrivait ainsi la basilique, reconstruite récemment par les soins de l'évêque Paulin :

« Dans la réédification de son église, non content d'accroître l'emplacement, Paulin en a fortifié l'enceinte comme d'un rempart, au moyen d'un mur de clôture. Il a élevé son vaste et sublime portique vers les rayons du soleil levant, voulant par là donner à ceux même qui n'aperçoivent l'édifice que de loin, une idée des beautés qu'il renferme, et inviter par cet imposant spectacle ceux qui ne partagent pas notre foi à visiter l'enceinte sacrée. Toutefois, lorsque vous avez franchi le seuil du portique, il ne vous est pas licite encore d'avancer avec des pieds impurs et souillés ; entre le temple lui-même et le vestibule qui vous reçoit, un grand espace en carré s'étend, orné d'un péristyle, que forment quatre galeries soutenues par des colonnes. Les entre-colonnements sont garnis d'un treillis en bois qui s'élève à une hauteur modérée et convenable. Le milieu de cette cour d'entrée est resté à découvert, et c'est là que Paulin a placé les symboles de l'expiation, savoir les fontaines qui, situées tout en face de l'église, fournissent une eau pure et abondante pour l'ablution, aux fidèles qui se préparent à entrer dans le sanctuaire. Telle est la première enceinte propre à donner tout d'abord une idée de la beauté et de la régularité de l'édifice, et offrant en



Tombeau de Bizzos

SYRIE. — *Rouciha.* — ÉGLISE DU VIe SIÈCLE; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir page 442).

même temps une place convenable à ceux qui ont besoin de la première instruction.

« Au delà, plusieurs vestibules intérieurs préparent l'accès au temple lui-même, sur la façade duquel s'ouvrent trois portes...

« L'église présente deux nefs latérales, au-dessus desquelles ouvrent diverses fenêtres, ornées de sculptures en bois du travail le plus délicat, et par lesquelles une abondante lumière tombe d'en haut sur tout l'édifice.. Je ne m'arrêterai pas à décrire sa toiture arrivant jusqu'au ciel et formée d'une précieuse charpente de ces cèdres du Liban, dont les divins oracles ont célébré la louange...

« Après avoir établi l'ensemble de l'édifice, Paulin a construit le saint des saints, l'autel au milieu ; et pour rendre inaccessible ce lieu sacré, il en a défendu l'approche en plaçant à distance un nouveau treillis en bois d'un art merveilleux... Le pavé même de l'église n'a pas été négligé; le marbre y décrit de riches compartiments (1). »

Telle description convient également aux grandes églises construites un peu plus tard, dans la contrée de Syrie que nous visitons.

A el-Barah, à Khirbet Hass, à Rouciha, la grande église n'ouvre pas sur la rue, mais dans une vaste enceinte, où

(1) *Hist. Eccles.*, Par. I, L. X, num. 38? et suiv.

l'on voit tout un ensemble assez compliqué de portiques et de bâtiments, présentant plutôt l'aspect d'un monastère que celui d'habitations privées. Là se trouvaient des logements pour les prêtres, les clercs, les employés de l'église et aussi l'école, car le concile de Constantinople prescrivait aux prêtres d'entretenir des écoles gratuites dans tous les bourgs et villages (1), et toujours en Orient du moins, l'école a été une dépendance de l'église.

La cuve de pierre aux ablutions se voit encore à el-Barah sous le portique qui longe l'église. Elle rappelle une ancienne coutume de l'Église d'Antioche pour la communion des fidèles et une apostrophe de saint Jean Chrysostome qui y fait allusion : « Auriez-vous la hardiesse de vous approcher du sacrifice, pour y recevoir la sainte hostie dans vos mains, sans avoir eu auparavant le soin de les laver ? Je ne puis le croire (2). »

.·.

Toutes les églises de la Syrie septentrionale antérieures au septième siècle appartiennent au genre basilique, ainsi nommé, parce qu'il dérive de la basilique civile romaine où l'on rendait la justice, sans autre différence essentielle que l'addition d'une abside au fond de la nef centrale. Une grande nef et de chaque côté des nefs latérales séparées par deux rangées de colonnes et des arcades, caractérisent le genre.

Les dispositions intérieures des églises sont d'une si grande uniformité, qu'il suffira d'en représenter une seule pour donner une assez juste idée de toutes les autres (voir la gravure page 442).

L'église de Mouchabbak, appartient au groupe du nord, mais elle est mieux conservée que les grandes églises du groupe méridional et peu connue. Nous la prenons ici pour exemple. Les colonnes qui séparent les nefs sont monolithes ; leurs bases et leurs chapiteaux, imités de l'antique, présentent une certaine variété. Sur les chapiteaux s'appuient directement des arcs en plein cintre, modérément surhaussés ; au-dessus des arcs vient une zône lisse, puis la claire-voie, composée d'une série de fenêtres en plein cintre, et plus haut encore, au sommet des trumeaux séparant les fenêtres, des corbeaux de pierre en saillie sur les murs, et destinés à soutenir la charpente du toit.

Au fond de la nef est une abside demi circulaire, élevée de quelques marches et couverte d'une voûte en quart de sphère ; un vaste et riche arceau, porté par des piliers carrés faisant suite aux colonnes, sépare l'abside de la nef ; quelques ouvertures pratiquées dans le fond du sanctuaire y distribuent la lumière.

Les nefs latérales ne montent guère plus haut que les arcades, afin de laisser le jour à la claire-voie. Elles se terminent par deux appartements carrés, communiquant soit avec le bas-côté, soit avec l'abside ; à droite la sacristie réservée au clergé, le *diaconique* ; à gauche la salle où les fidèles venaient présenter leurs offrandes avant le sacrifice, la *prothèse* ou *gazophylacium*. Le diacre y prenait note de ceux qui avaient offert, et leurs noms étaient récités à l'autel.

(1) C. n. 'f
(2) *Hom. n Ep. a l Ep'es*

« Est-ce peu, dit saint Jean Chrysostome, dans l'une de ses homélies (1), que, dans le temps du sacrifice, on vous nomme à l'autel. »

Ailleurs il exhorte les fidèles à porter chaque dimanche leur offrande pour les pauvres. La prothèse se distingue par une large ouverture sur la nef latérale.

Pour se représenter cet intérieur de l'église, tel qu'il était au sixième siècle, il faut, par l'imagination, ajouter l'autel de forme cubique, bâti au milieu de l'abside, la balustrade de bois sculpté qui fermait le chœur sous le grand arceau de l'abside ; les traces qu'elle a laissées sur les piliers montrent qu'elle avait environ un mètre de hauteur ; un rideau tendu au-dessus de la balustrade fermait le sanctuaire avant le sacrifice.

« Avant même que cette heure étonnante d'offrir le sacrifice soit arrivée, disait saint J. Chrysostome aux fidèles (2), montez en esprit jusque dans le ciel, et voyez les anges qui s'apprêtent à descendre pour environner avec une sainte magnificence les sacrés autels, dès qu'on aura tiré ces rideaux et ces voiles qui couvrent le sanctuaire. »

Il faut encore rétablir dans les nefs une cloison ou treillis de bois à hauteur d'homme (3) qui séparait les femmes.

« Il est nécessaire, dit l'illustre orateur d'Antioche (4), que dans l'intérieur de l'église un mur sépare les hommes des femmes ; mais, puisque vous ne vouliez pas un mur, nos pères ont jugé qu'il fallait au moins une cloison de bois. »

Enfin nous devons garnir les fenêtres de treillis ou de bois découpés, destinés à tamiser la lumière.

Comme à Tyr, l'église était couverte d'une belle charpente et de tuiles ; mais il n'est pas possible de savoir si la charpente était visible à l'intérieur ou cachée par un plafond de lambris. Nous savons seulement que les riches plafonds de peinture et d'or n'étaient point inconnus dans ces contrées. Saint Jean Chrysostome, prêchant dans la grande église d'Antioche, fait un reproche à ses auditeurs de trouver trop longs ses discours assis à l'aise sous un magnifique plafond ; tandis qu'au cirque, ils restent des heures sous le soleil ou la pluie, sans jamais se plaindre de la durée du spectacle. D'ailleurs, au cours de ce voyage, nous trouverons les marques indubitables d'un plafond à caissons dans la superbe église de Saint-Siméon-Stylite.

.·.

L'architecture extérieure des églises offre plus de variété. Les architectes se sont particulièrement exercés à décorer la façade, le chevet et les portes. Les façades les plus communes reproduisent dans leur contour la forme d'une coupe transversale de l'édifice ; celle de Mouchabbak est de ce nombre. Le pignon terminal répond au toit à deux pentes de la grande nef ; les pans de mur dont il est flanqué marquent par la pente de leur corniche

(1) *Hom. XVIII in Act. Apost.*
(2) *Hom. XXXVI in I ad Cor.*
(3) Saint Jerôme; *Lib. de vit. contempl.*
(4) *Hom. LXXIV in Mat.*

l'inclinaison des toits à une seule pente jetés sur les nefs latérales.

Souvent le chevet de l'église est un mur droit, clôturant à la fois l'abside et ses deux annexes; la courbure de l'abside est alors prise en partie dans l'épaisseur du mur.

Les portes sont généralement protégées par un porche à deux colonnes, voûté en maçonnerie ou couvert en charpente. On voit à Mouchabbak, au-dessus de chaque porte, les prises dans le mur des bois du porche; sur le linteau de la porte principale sont sculptées trois rosaces séparées par des gerbes de blé et terminées par des palmes: celle du milieu porte le monogramme sacré, une autre renferme une croix à branches égales, la troisième nous a paru figurer un pain de la forme du pain eucharistique des Grecs.

Les inscriptions sont rares dans les églises et aucune ne porte de date, comme si le temps n'avait rien de commun avec le temple et le séjour de l'Éternel. Nous donnerons à ces monuments l'âge que M. de Vogüé a déterminé par comparaison avec les édifices datés qui les entourent.

∴

Il nous reste maintenant peu de chose à dire des églises du groupe méridional, car les démolisseurs se sont particulièrement attachés à les mettre hors d'usage. Celle de Khirbet-Hass paraît avoir pris la place d'un temple antique; on trouve des stèles à figures païennes dans les matériaux de son enceinte. Elle peut remonter à la deuxième moitié du quatrième siècle: c'est la plus ancienne de la contrée.

∴

La plus belle église du groupe fut vraisemblablement celle de Hass (voir la gravure page 437).

De cette église il ne subsiste en entier que l'un des murs extérieurs; mais il suffit à donner une idée du noble style de l'édifice, des dimensions superbes de ses matériaux; contentons-nous de remarquer que les cintres des fenêtres, dont l'ouverture dépasse le mètre, sont évidés dans un sol bloc. L'extrémité de la nef de droite porte les traces d'une estrade, probablement réservée à quelque famille distinguée entre toutes.

∴

Superbe et assez différente des autres est la grande église de Roueiha. Ses bas-côtés sont séparés de la nef par trois immenses arcades, larges d'environ dix mètres; leurs piliers carrés sont flanqués de pilastres donnant naissance à des arcs doubleaux qui traversaient la nef centrale et soutenaient la toiture. La prothèse, contrairement à l'usage de cette région, se trouve à droite (voir la gravure page 440).



SYRIE — *Mouchabbak*. — INTÉRIEUR D'ÉGLISE DU V[e] SIÈCLE; d'après une photographie du R. P. JULLIEN (voir page 441).

A quelque distance de l'église se voit une vaste chapelle à une seul nef, du type commun, celle-ci, admirablement conservée; tout à côté de la chapelle s'élève, sur un haut soubassement, un petit édifice à deux étages de portiques superposés, dont la destination nous est restée inconnue.

Tous les centres de ruines un peu considérables ont plusieurs églises ou chapelles: el-Barah en a trois; Moudjéleia, deux; Roueiha, deux ou trois. Il fallait, en effet, plusieurs sanctuaires par village pour que tous les habitants pussent entendre la messe aux jours de fête; car l'antique usage du rite grec ne permet qu'un autel dans l'église, et une seule messe par jour sur l'autel:

« L'autel, disent encore aujourd'hui les Grecs non unis, doit être à jeun pour la messe, aussi bien que le prêtre. »

On dit que le nombre des églises du quatrième au sixième siècle dont les ruines se voient entre Alep, Antioche et Apamée, s'élève à trois cents; à la fin du voyage ce nombre ne nous paraîtra pas improbable.

(A suivre).

AU KILIMA-NDJARO

(Afrique orientale)

PAR

Mgr Alexandre LE ROY, de la Congrégation du St-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

(Suite 1)

A Vanga.

A qui est Vanga ? — La ville et son monde. — Le secret d'un grand sorcier. — Sauvetage d'un innocent — En grève. — Une porte de prison.

Quatre heures de marche à travers des lagunes désolées, des marigots boueux et des lambeaux de forêts, nous amènent à *Vanga* (2). C'est une petite ville faisant partie de l'ancien pays Voumba encore représenté ici par un vieux chef impotent, un *Diwani*, répondant au nom de Mohammed. Il dit sa famille originaire de Djeddah (Arabie) et se prétend suzerain de toute la population du littoral, jusqu'à Pangani, quoi qu'en disent le sultan de Zanzibar, les Allemands et les Anglais. Hélas ! qu'il y a par le monde de princes auxquels il ne manque que leurs trônes !

AFRIQUE ORIENTALE — LE VIEUX SORCIER DE KAMBA ; d'après un dessin de Mgr LE ROY de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie (Voir page 444).

De fait, à qui Vanga appartient-il ? Quand l'Angleterre et l'Allemagne se partagèrent le pays, ce fut entre les deux une question intéressante. On s'était fié à la carte, comme on se fie à la science. Or, la carte mettait Vanga au sud du fleuve *Oumba*, dans les possessions allemandes, tandis que la nature l'avait placé au nord, dans la zone anglaise : ce que le premier voyageur, auteur de la première carte, avait pris pour l'embouchure de la rivière-limite, n'était en réalité qu'une lagune ! Quand on ne s'accorde point et que pourtant on ne veut pas de guerre, on soumet le différend à un arbitrage, et c'est ainsi qu'il fut question, à cette époque, de charger de l'affaire le commandant d'un aviso français qui se trouvait alors en rade de Zanzibar.

« — A Vanga, demanda celui-ci, y a-t-il de l'eau salée ?

« — Beaucoup, répondit le délégué allemand.

« — Alors, c'est aux Anglais ! »

Mais comme on réclamait :

« — Alors, ajouta le commandant, recourons à la justice de Salomon. Quand, à marée haute, Vanga sera entouré d'eau, Vanga sera anglais ; à marée basse, il deviendra allemand. »

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 22, 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août et les cartes p. 370 et 373.

(2) Le Baron Von der Decken, qui était allemand, a le premier écrit *Wanga* (par un *W*), le *W* ayant en allemand la valeur du *V* français et le simple *V* celle de *F*. Mais après lui, tous les cartographes français et anglais écrivent religieusement *Wanga*, que tous les Anglais résidant dans le pays même prononcent *Ouanga*, dans la pensée peut-être que les indigènes connaissent moins bien le nom de leur pays que les auteurs de leurs cartes. Ces erreurs du reste sont innombrables, et ce qui est remarquable, c'est que les savants n'admettent pas de remontrances.

Mais il paraît que cette décision n'a pas été regardée comme définitive, et il a été statué que le fleuve Oumba qui se jette dans la mer à une demi heure de marche au sud de la ville serait la limite entre les deux sphères d'influence.

Vanga appartient donc à l'Angleterre ou à son « protégé » le sultan de Zanzibar ; il y est représenté par un gouverneur, vieux soldat béloutchi, peu lettré — vu qu'il ne sait pas encore lire, — mais d'honnête apparence.

⁂

Bâtie sur un terrain un peu plus élevé que les lagunes qui l'entourent, la ville est, à l'époque des grandes marées, entourée d'eau de tous côtés et serait, je crois, un séjour peu enchanteur aux Européens qui voudraient y venir dépenser leurs rentes. Elle renferme actuellement peut-être deux ou trois mille habitants, arabes, swahilis, noirs libres et surtout esclaves, plus un Banyan qui tient la douane et quelques Hindous qui font le commerce. Le port est fréquenté par de petits boutres indigènes, et la ville, il y a quelques années, a été entourée d'un mur en pierres et de forme quadrangulaire pour la mettre à l'abri des attaques du fameux Mbaroukou, la terreur de toutes ces contrées.

Nous campons à l'ombre des cocotiers, dans un endroit sec et frais, où la brise de mer vient nous caresser doucement. Nous resterons ici deux jours.

Tel qu'il est, avec son mauvais port et sa malaria, Vanga a cependant son importance relative. D'abord, c'est, comme on vient de le dire, la ville qui limite au sud les possessions anglaises, et un agent de la Compagnie réside en face, à Tchouyou. Ensuite, c'est, entre Mombassa et Tanga, le point de la côte le plus fréquenté par les embarcations indigènes, les commerçants du pays et les populations de l'intérieur : Digos, Séguédyous, Parès, Taitas, Kambas, chacun arrivant avec ses produits, ses besoins, son costume et son originale physionomie.

⁂

Naturellement, notre arrivée, signalée comme toujours par les coups de fusil de nos hommes, cause une certaine émotion dans la place et nous sommes bientôt entourés par une foule de curieux qui assistent à l'installation de notre campement : hommes, femmes, chèvres, poules, moutons et enfants.

Dans le nombre, nous distinguons tout de suite un grand gaillard de type assez peu banal, d'allure éminemment sauvage, et, malgré tout, de tournure sympathique. Origine : pays Kamba, là bas, au nord, loin dans l'intérieur. Etat : vagabond. Profession : sorcier. Son costume est un vrai magasin de chiffons, de peaux, de besaces, de gourdes, de cornes, de griffes, de coquillages, de morceaux de bois et de curiosités ethnographiques de toute espèce : impossible avec cette taille, cet air, cette tête et cet accoutrement de ne pas imposer le respect aux populations. Depuis sa tendre enfance, il parcourt le monde africain et peut vous nommer en détail tous les villages et les campements qui se trouvent échelonnés du Kénya au Kilima-Ndjaro, de Vanga au Kavirondo. Tout de suite il nous indique un chemin de traverse pour passer d'ici à Taita et de là à Tovéta, où nous allons, à travers le grand plateau désert dont il a été parlé. Ce chemin est inconnu ; du reste, nous ne le prendrons pas. Mais pour l'homme, peut-être pourrions-nous le choisir comme guide, car ici il nous en faut un...

Or, pendant que je réfléchis à la chose, il me prend à part, m'emmène derrière ma tente et, de l'air le plus engageant du monde :

« Ecoute, dit-il, je vois que tu es mon ami, et je suis le tien. Tu es sorcier chez les Blancs, je le suis chez les Noirs : il faut nous entr'aider.

« — Entr'aidons-nous !

« — Souvent, on me demande un peu de médecine pour celui-ci ou celui-là. Tu comprends ?

« — Oui, pour le guérir.

« — Au contraire, pour le tuer.

« — Ah !

« — Oui. Et je serais bien content, bien reconnaissant, — si c'était un effet de ta bonté, — de recevoir de ta main la médecine qui tue le monde sans bruit, sans trace, et sans faute... »

A cette requête extraordinaire, je ne puis m'empêcher de manifester mon étonnement indigné et me mets tout de suite en devoir de donner à mon « confrère » une petite leçon de morale ; mais à peine ai-je commencé qu'il a déjà disparu. Que de professions tout de même il y a dans ce monde !

⁂

Le soir de ce jour, c'est un autre cas. Un jeune homme d'aspect simple et bon vient nous trouver :

« Je suis, dit-il, de Paré — un pays de montagnes où nous passerons, — fils du chef Kimbouté, et je serais heureux si je pouvais me joindre à votre caravane pour rentrer dans mon pays. Seul, je serais pris en chemin ; avec vous je n'ai rien à craindre.

« — Volontiers. Tu es fatigué de Vanga ?

« — J'ai des misères.

« — Quelles misères ?

« — C'est que Bohéro, l'homme de Mbaroukou, de Gassi, est venu chez nous le mois dernier, là-bas. Et il a dit à mon père : « Si tu me donnes des bœufs pour le grand « Mbaroukou, et une dent d'éléphant, je les lui remettrai de « ta part, et il t'enverra du linge gros comme une maison. » Alors, mon père a donné l'ivoire et les bœufs, puis cinq hommes pour rapporter le linge. A Gassi, Mbaroukou a dit : « C'est bien. Voulez-vous faire une promenade en bateau ? » Moi, j'étais malade, mais les camarades ont dit oui, et ils sont partis, et ils ne reviennent plus...

« — Où sont-ils allés ?

« — On dit que c'est à Pemba, une terre qui se trouve en mer, de ce côté-là... Et moi je suis venu ici, et voilà qu'un Arabe veut aussi m'envoyer promener à Pemba. Je préfère rentrer à Paré... »

Ce pauvre innocent l'a manqué belle ! S'il ne nous avait pas rencontrés, lui aussi aurait été embarqué pour l'île inconnue où ses amis ont été conduits par surprise, et vendus. Pemba, c'est le tombeau des esclaves !

Il est donc convenu que ce brave sauvage restera dans notre camp jusqu'à notre départ et suivra notre caravane.

∴

Notre caravane! Je n'ai encore rien dit de la manière dont elle se comporte. Ce n'est pourtant pas que nos recrues de Mombassa laissent couler les jours sans incidents. Dès les premiers pas, c'est un abruti, né à Maka, les Français disent La Mecque, qui déclare en soufflant ne pouvoir porter sa charge et qu'il faut renvoyer; ailleurs, c'est un esclave engagé sans autorisation et que son maître fait réclamer: ici, c'est un porteur perdu de dettes qui par un hasard malheureux rencontre en chemin son créancier auquel il faut l'abandonner; chaque jour, c'est une conversation amicale qui dégénère tout de suite en dispute et une dispute qui finit par des coups: souvent, dans les villages, c'est un cas d'ivresse criarde et scandaleuse, avec accompagnement de tapage nocturne, joyeusetés bruyantes, insultes, bris de vases et aplatissements de nez; enfin, sur la route ou dans le camp, ce sont des propos auxquels il faut d'office faire mettre un terme, étant tels qu'ils feraient rougir des gorilles et même des journalistes. Mais la nuit dernière, c'était bien autre chose! Toute cette infecte bande musulmane de Mombassa, — nos hommes de Bagamoyo sont relativement sages, — s'est promis de nous mettre une bonne fois à l'épreuve en essayant une grève: car en Afrique la grève a cours aussi. La civilisation pénètre... Donc, ce matin, quand je distribuerai le *posho*, le prix de la nourriture de chaque jour, le premier appelé, qui est toujours Hamisi le Borgne, devra le refuser et réclamer le double. Je suis au courant de la manœuvre par quelques mots entendus au hasard et des ouvertures explicites que m'a faites un témoin, membre de ma police secrète.

Le moment de l'appel est venu:

« — Hamisi le Borgne!

« — Présent.

« — Voici tes *pessas*. »

Hamisi, qui a bu un coup de trop pour se donner de l'énergie, prend son argent d'un air dédaigneux et le jette à travers les cocotiers en disant: « Tout çà? Alors, va chercher des porteurs où tu voudras! » Un instant de silence, de ce silence où l'on entend voler une mouche, se fait sur la troupe. Mais comme Hamisi allait savourer intérieurement la satisfaction d'avoir produit sa phrase, une formidable paire de gifles l'a déjà tout ébloui, il est des cas où l'Écriture dit « de se fâcher sans pécher », et avant qu'il ait complètement repris la libre possession de ses sens bouleversés, nous sommes tous les deux devant le vénérable Gouverneur, suivis de la bande qui crie: « Nous irons tous! Nous irons tous! » Sans que j'aie eu le temps de m'expliquer, sur un geste du vieux Béloutchi, ses soldats se précipitent sur leurs armes, et trois minutes après, tout notre monde était en prison. Ah! lecteurs d'Europe, si chez vous vous éprouvez des retards avec la justice, je vous recommande le gouverneur de Vanga!

Mais, en somme, les plus embarrassés de cette mesure énergique, c'est encore nous; car si tous ces gens nous quittent, comment les remplacer ici, où l'on ne trouve personne? Mgr de Courmont et le P. Auguste sont restés au camp. Alors, n'ayant personne à qui demander conseil, j'essaie une de ces harangues antiques, comme on en trouve dans le *Conciones* et que les généraux du temps passé s'amusaient, paraît-il, à composer à l'usage de leurs soldats révoltés. Aujourd'hui que j'écris ces Commentaires, j'ai totalement oublié le texte exact de mon improvisation; mais je me rappelle vaguement que, après avoir accablé de reproches amers ce pauvre Hamisi, le plus bête de tous, je fis semblant de croire que les plus méchants étaient les plus innocents, que je pourrais les faire mettre aux fers pour le reste de leurs jours, qu'il ne tenait qu'à moi de les laisser mourir sur la paille humide des noirs cachots, mais que, ayant reçu un magnifique mouton du gouverneur, j'hésitais à les en priver tous pour la faute d'un seul... »

Ce mouton fit beaucoup d'effet.

Des avis particuliers, des remontrances amicales, de petites tapes familières distribuées sur le ventre de quelques chefs de file achevèrent la conquête de cet auditoire factieux. Bientôt Ali, un ancien matelot qui se prétendait citoyen français parce qu'il avait passé quinze jours à Mayotte et que nous avions recueilli sur notre chemin dans une *dèche* complète, Ali jura que, pour sa part, il nous suivrait jusqu'au sommet des cieux et au fond des enfers; et tout le monde en fit autant. Mais Hamisi passa, comme de juste, sa journée en prison: tant il est vrai que l'histoire est partout la même et qu'il est dangereux, quand on est un peu sot, de faire des révolutions.

Cependant nous ne devions pas avoir une paix de longue durée. Le soir de cet épisode émouvant, quand, à la clarté des feux qui s'éteignaient, tout commençait à dormir au camp, nouveau tapage.

Nous nous levons en toute hâte et sortons des tentes. Cette fois, c'est le gouverneur en personne qui vient à nous suivi de tous ses soldats et escorté d'une foule considérable criant à tue-tête. « Ça des hommes? hurle une voix. Ce sont de sales vaches. Je suis lié par des vaches! Ah! Sakerrapoute! » Et Ali — car c'est notre fameux Ali — les mains liées derrière le dos, se précipite à nos pieds en criant comme un possédé: « Un citoyen français! Sakerrapoute! Ah! Sakerrapoute! »

« — Qu'est-ce que tu dis, Ali? Allons! du calme...

« — Ben? je me fâche en français, comme à Mayotte. Sakerrapoute! c'est comme ça que disait le gouverneur quand ça lui arrivait... »

A quoi le Gouverneur, celui de Vanga, ajoute que le dit Ali est très coupable parce qu'il a été rencontré en ville en état d'ébriété manifeste.

« — Mais il fallait le mettre en prison!

« — C'est ce qu'on a fait.

« — Et alors!

« — Et alors, un quart d'heure après, il a enlevé la porte de sa prison, et il est venu la cogner contre la mienne. »

Cette histoire, qui éclaire d'un jour spécial celle de Samson, ennuie beaucoup le vieux Béloutchi. Tout n'est pas rose et violette, allez! quand on est en place et qu'on a charge d'âmes. Finalement, on arrive à découvrir une

maison particulière plus solide que la geôle du gouvernement, on y loge Ali, et, le lendemain, le calme étant fait partout, nous prenons congé de cet excellent fonctionnaire et de sa dangereuse cité.

(*A suivre*).

SUR LES RIVES DU FLEUVE SAINT-JOSEPH

RELATION

d'une visite aux stations des Missionnaires du Sacré-Cœur en Nouvelle-Guinée

Par le **R. P. Fernand HARTZER,**

Missionnaire du Sacré-Cœur.

Suite (1)

V

De Béréina à Inawui. — Inawa. — Arrivée à Inawui. — La station d'Inawui. — Cours de mères. — La femme forte d'Inawui.

Mgr Vérius se met en tête de la colonne ; il a fait assez souvent ce chemin pour en connaître tous les détours. Les sauvages nous suivent avec les bagages.

Il est midi. Le soleil tombe d'aplomb sur nos têtes. Nous marchons d'abord d'un pas léger ; notre casque d'aloès nous protège la tête contre les ardeurs du soleil et un bouquet d'arbre vient de distance en distance rompre la monotonie de la prairie.

La conversation va bon train, et, au bout d'une heure, nous arrivons à une petite rivière ombragée de bambous où nous faisons une première halte.

A une heure il faut repartir. Cette fois la conversation tombe et nous marchons en silence : la chaleur est intense, l'horizon s'éloigne désespérément devant nous et le chemin s'allonge indéfiniment. L'air est lourd et étouffant au milieu des herbes brûlées et des broussailles calcinées ; notre glorieux casque blanc nous fait l'effet d'une marmite sur le crâne.

Nous récitons notre rosaire de notre mieux. Sans doute dans sa fuite en Egypte, la Sainte Famille a dû traverser des déserts sous un soleil non moins ardent.

Mgr Vérius va de l'avant sans paraître se douter de la chaleur ; il marche intrépidement comme un homme habitué à de telles fatigues, d'un pas ferme, toujours égal. De mon côté j'applique de mon mieux la théorie rationnelle du pas de quatre-vingts centimètres, de l'élasticité du jarret, etc. Quant aux sauvages, ils suivent en file indienne, silencieusement ; pas un souffle, pas un regard, pas un geste de trop.

Enfin, après trois heures de cette marche, nous arrivons à l'entrée de la forêt. Chacun se laisse tomber à l'ombre, la tête en feu et les mains brûlées. Les sauvages nous donnent l'eau devenue tiède et le café qu'ils ont apportés. Les forces reviennent avec le repas et la fraicheur ; et avec les forces, la gaîté.

On constate ses avaries, Mgr Vérius a un coup de soleil sur le nez ; j'en ai un sur les lèvres et sur les mains.

« — C'est ici, raconte Mgr Vérius, que j'ai failli être massacré il y a quelques mois. Le sorcier d'Inawa prétendait que j'avais dans l'estomac une pierre qui me rendait invulnérable. Il résolut de me tuer (la conséquence n'était pas très logique) pour s'emparer de cette pierre.

« J'en fus informé à Bérëina par les habitants qui ne voulurent pas me laisser partir pour Inawui. Il n'y avait pas à reculer. Je partis donc avec quelques sauvages.

« Après avoir passé la prairie, je trouvai en effet les sauvages et le sorcier d'Inawa qui m'attendaient à l'entrée du bois. J'avoue qu'à ce moment je ressentis quelque émotion. Je me recommandai au Bon Dieu et j'allai tout droit à eux. En me voyant sans armes, ils s'arrêtèrent étonnés et n'osèrent pas m'attaquer. Je leur parlai, je criai fort et ferme, et l'affaire, grâce à Dieu, n'eut pas d'autre suite. »

Après une demi-heure de repos, nous reprenons notre marche, vers cinq heures du soir. Nous entrons dans une forêt auprès de laquelle celles que nous avons passées ne sont que des fourrés.

Le sentier serpente au milieu d'arbres grandioses, superbes, qui s'élancent verticalement à une hauteur extraordinaire. Des libellules nacrées, des coléoptères aux reflets métalliques, de grands papillons aux ailes veloutées et moirées se poursuivent sans bruit à travers les cépées, ou se reposent sur les fleurs incarnates de la liane aurore.

Au-dessus de nos têtes, sur les cimes arrondies et baignées du soleil des métrosidéros, à des sommets que nous pouvons à peine apercevoir, mille oiseaux font entendre les chants les plus divers ; l'un fait résonner la forêt d'une note cuivrée et éclatante ; on dirait un appel de clairon. Un autre gazouille ses modulations claires et limpides comme la voix argentine d'un ruisseau. Un troisième donne de temps en temps deux coups retentissants, larges, sonores comme des coups de marteau frappés sur un madrier de chêne ; nous l'avons surnommé : l'oiseau qui fait des mortaises. Il en est un, qui monte continuellement la gamme, s'arrêtant toujours sur la septième note sans jamais compléter l'octave ; ce qui n'est pas sans produire une sensation particulièrement agaçante sur des oreilles musicales. Il y a aussi le corbeau qui aboie, le martin-pêcheur au rire moqueur, et ces deux oiseaux étranges dont l'un commence une mélodie que son compagnon achève.

Toute la forêt est plongée dans une ombre bleuâtre et fraiche ; par endroits un rayon de soleil descend à travers le feuillage comme une vapeur argentée.

Une heure de marche dans cette forêt s'écoule comme par enchantement, et nous débouchons brusquement dans une large éclaircie entourée de bananiers. C'est Inawa.

Inawa est un petit village de près de trois cents habitants. La première fois que Mgr Vérius vint le visiter il y a cinq ans, les sauvages s'en trouvèrent si honorés, qu'ils lui apportèrent trois chiens tout rôtis et tout apprêtés nageant dans une sauce de patates douces et de taros.

Dernièrement Inawa ayant fait la guerre à un autre village, le gouvernement voulut sévir. Une expédition fut organisée contre eux. Ils furent surpris et eurent un homme de tué et une femme blessée.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 5, 12, 19 et 26 août.

Les sauvages se cachèrent dans les bois et les hautes herbes et placèrent des sentinelles de tous côtés. A l'approche des Blancs, ils disparaissaient sans qu'on pût jamais les atteindre. Seul Mgr Vérius pouvait circuler au milieu d'eux. Pauvres gens, ils reconnaissaient bien ceux qui les aiment réellement.

Mgr Vérius fut chargé de mettre la paix. Son intervention fut acceptée des sauvages, Monseigneur planta dans le village l'étendard du Sacré-Cœur en signe de pacification et tout rentra dans l'ordre.

C'est ce drapeau que nous considérons en ce moment non sans émotion, flottant dans la rue principale d'Inawa.

En signe d'amitié et de bienvenue on nous apporte des bananes et des cocos. Nous recevons ces présents dans la maison d'école récemment construite et qui doit être dirigée par le P. Vitale. Nous repartons ensuite pour Inawui.

Il ne reste plus que trois quarts d'heure de marche, mais d'une marche pénible, car on l'accomplit à travers une forêt inondée. Nous avons de l'eau jusqu'aux genoux; il faut nous presser, car, si la nuit nous surprend, nous risquons de tomber dans quelque fondrière.

Enfin voici Inawui. Nous distinguons confusément dans l'ombre de grands bâtiments en construction. Le P. Vitale vient à notre rencontre, les sauvages qui nous avaient aperçus de loin lui avaient porté immédiatement la grande nouvelle. Les Sœurs aussi ne tardent pas à se montrer et presque tout le village.

Quel village nombreux ! les bambins semblent sortir de terre; il y en a partout perchés sur toutes les anfractuosités et toutes les portes de la maison.

Je suis nouveau pour ce monde; aussi les commentaires vont leur train. Hélas! je n'y comprends pas un traître mot, car nous sommes dans le district de Mékéo, dont la langue diffère de celle de Roro.

Le P. Vitale est curé d'Inawui et de tout le district de Mékéo. Le F. Salvatore, que les sauvages désignent sous le beau nom de Tarapata, lui tient lieu de vicaire. Il n'y a que quelques mois qu'ils sont établis ici et, à eux deux, ils ont déjà passablement construit et vont créer de toutes pièces la paroisse d'Inawui qui ne compte encore que quelques bébés baptisés.

Trois Sœurs de Notre-Dame, filles de la Bretagne et de la Belgique, les secondent de leur mieux, en mettant tout leur soin à convertir le sexe bavard d'Inawui.

Après ces préliminaires, nous nous rendons à la chapelle pour la bénédiction du Saint-Sacrement; nous remercions le Cœur de Jésus et Notre-Dame de nous avoir protégés dans cette partie du voyage qui n'est pas toujours sans danger. Après une courte récréation, nous allons prendre un repos bien gagné.

Quelle voix mystérieuse possède donc la brise du soir dans les grands abris d'Inawui? Ce murmure passe sur nos têtes en ondes sonores, larges et pacifiques qui reposent doucement des marches pénibles de la journée; dans le lointain éclatent les sons clairs du rire des enfants

De ma chambre je puis compter les flambées de bois sec allumées devant les cabanes des sauvages.

Voilà donc cet Inawui dont nous parlions tant autrefois ! Sa fondation était notre rêve; son avenir, notre espoir. Mais, que de déceptions, que de fatigues, avant d'avoir pu atteindre ce but! Désormais, Sainte-Marie d'Inawui va devenir, si Dieu le veut, un centre de conquêtes pacifiques pour l'intérieur, comme Port-Léon l'est devenu pour la tribu de Roro.

18 novembre. — Nous n'entendons pas à notre réveil le concert des oiseaux, ils se taisent. C'est qu'il pleut, il pleut à verse. Aussi, dans un coin déchiré de l'orient, l'aurore ne se montre-t-elle que maussade et toute barbouillée d'une teinte rouge terre.

Nos hommes ont dû faire bonne pêche cette nuit dans le fleuve Saint-Joseph. Ils arrivent en foule, ruisselants de pluie, nous apportant des poissons. Il y en a de superbes: des anguilles grandes et petites, des truites, etc.

« — Ici Débora ! crie le P. Vitale au fidèle gardien de la maison qui leur montre les dents; ici, Débora ! respecte les mollets d'Inawui ! »

Débora, joli nom, nom biblique; c'est tout à fait couleur locale. N'avons-nous pas Naomi et Taita à Pinoupaka ? Le plus beau porc de Mohu ne s'appelle-t-il pas Habacouca? Il y aurait des recherches sémitiques fort curieuses à faire sur nos sauvages de la Nouvelle-Guinée. Ils ont avec les Juifs plus d'un trait de ressemblance: ils ont le type juif, des noms juifs, des coutumes juives, surtout des instincts très juifs quand ils font un marché. Qui sait s'ils ne viennent pas des dix tribus perdues d'Israël. Pour le coup, les Anglais sont enfoncés, eux qui prétendent descendre en droite ligne de ces dix tribus-là.

La station d'Inawui se compose d'une grande église encore inachevée, longue de trente mètres sur sept, et de deux écoles: l'une pour les garçons près de la résidence des Pères, l'autre pour les filles près de la maison des Sœurs.

Après la Sainte Messe, je vais faire un tour dans le jardin du Frère Salvatore Ce jardin du Frère Tarapata est bien le plus pittoresque assurément qu'on puisse voir dans ces parages Là se trouvent pêle mêle les cultures les plus diverses: le millet ombrage la laitue, les choux se confondent avec les ananas, la vanille rampe entre les oignons. C'est une image parfaite de l'accord et de l'amitié sincère, sans distinction de gens et de pays, qui doivent régner parmi les missionnaires.

Inawui est un grand village, qui par sa disposition ressemble à tous les villages de la vallée du Saint-Joseph, mais qui compte un plus grand nombre de maisons que la plupart d'entre eux.

Une longue rue sablée, propre, et à peu près droite, large d'environ vingt mètres, traverse le village dans toute sa longueur. Quelques ruelles adjacentes du côté de la mission donnent à ce quartier un air plus populeux et plus animé.

Il y a quelques tombes dans les maisons: « Voyez-vous ce tertre? me dit le P. Vitale, qui m'accompagnait. A cette terre fraîchement remuée et abritée de feuilles de bananiers, se rattache une histoire touchante qui nous donnera une idée juste de nos chers enfants d'Inawui. »

Cette tombe renferme le corps d'un enfant de quatre à cinq ans, maintenant frère des anges, car il est mort baptisé. Cet enfant avait un ami du même âge dont il ne se

séparait jamais. Ils jouaient ensemble, venaient ensemble à la maison ; on ne voyait jamais l'un sans l'autre.

Le premier vint à mourir. La mère inconsolable passait des journées entières sur cette tombe à pleurer son enfant et, quand elle était sortie et qu'elle revenait chez elle, elle se tenait sur la pauvre vérandah de sa maison, ne quittant pas des yeux le tertre funéraire.

A quelque temps de là, une des Sœurs, passant par le village, aperçut la mère de l'enfant survivant et lui dit de venir à la Mission.

Celle-ci, au lieu de venir directement comme elle le faisait toujours, prit son enfant, partit par la forêt et ne s'en vint que longtemps après.

« — Pourquoi n'es-tu pas venue de suite » ? lui dit la Sœur.

« — Mère, répondit-elle, je n'ai pas voulu passer par le village, car ma voisine aurait vu mon enfant qui était toujours avec le sien et elle aurait pleuré encore davantage. »

« N'est-il pas vrai — conclut le Père — que nos sauvages ont des sentiments qui leur font honneur ? »

C'est vrai. Le bon Dieu qui a créé le cœur des mères l'a fait partout pour aimer et celui d'une pauvre femme sauvage de la Nouvelle-Guinée contient des trésors d'amour maternel et de délicatesse qu'on chercherait quelquefois vainement dans nos grandes cités.

Chemin faisant, nous rencontrons la femme d'Inawa blessée à l'épaule d'un coup de feu tiré par les soldats du gouvernement. Elle est venue se faire soigner par les sœurs et sa blessure est presque entièrement cicatrisée.

Elle était avec une autre *dame* d'Inawui, que le P. Vitale appelle la *femme forte* à cause de la rigidité de ses principes.

Un soir que, selon la coutume, elle bavardait avec ses voisines sur la plate-forme de sa maison, sa fille déjà grandelette s'avisa d'aller se promener dans le village.

Dès qu'elle s'en aperçut, la femme forte se mit à crier après son enfant : « Eh quoi ! que vas-tu faire à cette heure dans le village toute seule, sans ta mère, ne sais-tu pas que les *ibitoes* pourraient te faire du mal ?... », etc., bref une algarade des plus vives. Elle la gourmanda ferme sur la nécessité pour les jeunes personnes d'Inawui d'avoir de la tenue, la menaçant de la tuer elle-même pour lui apprendre à vivre ; si bien que le P. Vitale, ne sachant pas ce qui se passait, sortit en toute hâte pour mettre la paix. Il fut vite au courant des choses, et s'en vint aussitôt quérir la coupable, qui devant le courroux maternel s'était réfugiée plus morte que vive chez les Sœurs. La femme forte, satisfaite de cette déclaration de principes, s'apaisa, promit de ne pas tuer sa fille et de ne la point battre non plus.

Depuis, la demoiselle et ses compagnes ne sortent plus sans maman. Et l'on appelle cela des sauvages !

Une femme apporte un bébé. A cette vue, les autres femmes se mettent à pleurer.

« — Bon ! qu'avez-vous donc ? — demanda la Sœur. —

« — Nous pleurons l'enfant qui est mort il y a quelques jours ; il montait si souvent dans votre maison avec nous. »

Cet enfant avait été piqué par un serpent noir et avait succombé à ses blessures quelques jours après, malgré tous les soins que les Sœurs lui prodiguèrent. Avant notre arrivée presque tous ceux qui étaient piqués mouraient. Depuis, nous en avons sauvé beaucoup simplement avec de l'ammoniaque.

Comme cet enfant était fils de chef et destiné à devenir chef lui-même, tout le village prendra le deuil dans quelques jours, mais pour peu de temps seulement. Les sauvages se peindront la figure en noir, cesseront tout travail et chanteront chaque soir sur un ton monotone une sorte de complainte à l'éloge du mort.

(*A suivre*).

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

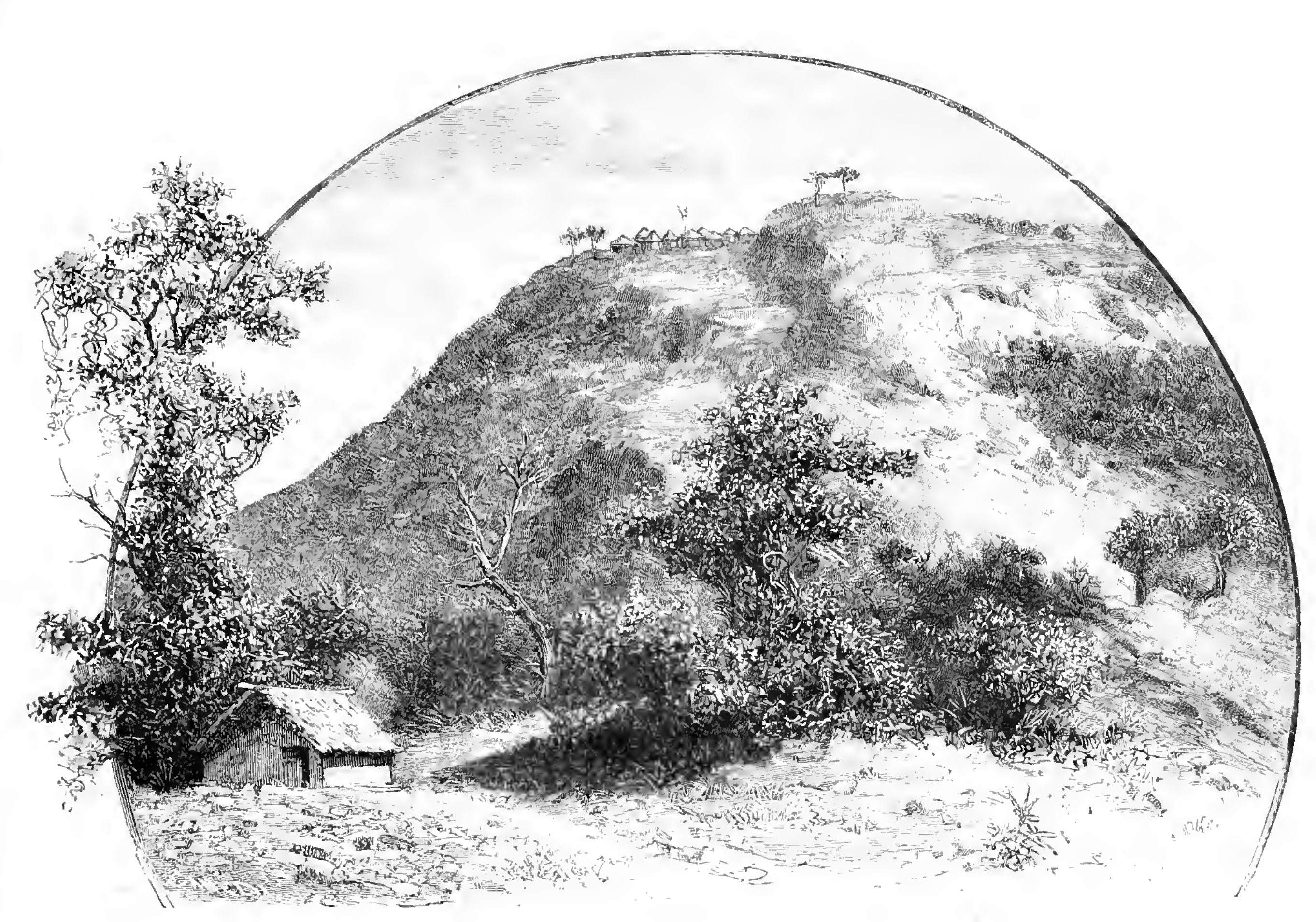
ÉDITION FRANÇAISE.

Les élèves du collège de Mongré, diocèse de Lyon	1.000
Anonyme d'Apt, diocèse d'Avignon	50
Anonyme du diocèse de Mende, avec demande de prières pour les âmes du Purgatoire	300
Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Picard, Abyssinie).	
M. Poupel, de Pau, diocèse de Bayonne, avec demande de prières pour sa guérison	20
Anonyme du diocèse de Mende, avec demande de prières pour les âmes du Purgatoire	600
Pour baptême d'enfants païens (Mgr Le Roy, Deux-Guinées).	
M. Perret, de Lyon	250
A M. Mallouk, pour l'église de la Sainte-Face à Jérusalem.	
Souscriptions recueillies par Mlle Thérèse Murat, chez Mlle Certellier, de différentes personnes, du diocèse de Lyon, se recommandant aux prières	36 75
A Mgr Turkian, évêque arménien de Marache.	
M. le chanoine Defrance, à Châlons-sur-Marne	15
Anonyme de Lyon	25
A M. Fourcade, à Alladhy (Pondichéry), pour ses affamés.	
Les professeurs et les elèves du petit séminaire de Saint-Pé (diocèse de Tarbes)	50
Anonyme de Chaumont, diocèse de Langres	10
M. le chanoine Defrance, à Châlons-sur-Marne	15
Anonyme de Lyon	25
A M. Jean Humbert, missionnaire au Kouang-si (Chine).	
M. Dasseiller, curé de La Plaine	10
Mlle Berthet-Landecy, avec demande de prières	10
M. Ruche, curé de Compesières	5
M. Henri Munier à Saconnex d'Arve	5
Mlle S[illegible], à Charrot	5
Mme Bussat, à Genève	5
M. Sages, à Plainpalais	5
Mlle X., à Landecy	5
Anonyme de Genève	5
Pour le baptême d'une petite fille sous le nom de Marguerite	5
A M. Corre, pour l'entretien de ses catéchistes au Japon.	
M. Poupel, de Pau, diocèse de Bayonne, avec demande de prières pour sa guérison	100
M. le chanoine Defrance, à Châlons-sur-Marne	25
Pour la mission de la Mongolie orientale, en mémoire du vénéré P. Lin	
Un anonyme de Madrid, avec demande de prières pour lui et sa fille	50
A Mgr le vicaire apostolique des Gallas, pour les affamés.	
Un anonyme de Madrid, avec demande de prières pour lui et sa fille	100
A Mgr Hirth.	
Anonyme de Sarthe, diocèse du Mans	100
M. le chanoine Defrance, à Châlons-sur Marne	15
A Mgr Bourgade, pour les missions de l'Arizona.	
G. L. de la Bourboule, diocèse de Clermont, en reconnaissance pour une grâce obtenue	25
Pour les affamés du Chan-si septentrional.	
Anonyme de Lyon	25

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-gérant*.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



AFRIQUE ORIENTALE. — VUE SUR LA MONTAGNE DE BWITI (*Sambara*); d'après un dessin de Mgr LE ROY, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie (Voir page 454).

CORRESPONDANCE

COTE DE BÉNIN (Afrique occidentale)

Difficultés de la situation.— L'esclavagisme au Bénin.

De graves événements se préparent à la côte de Bénin. Les Anglais, dont les prétentions sur Abéokuta ont été signalées à différentes reprises, ne tarderont sans doute pas à briser par un coup de force les vaines velléités de résistance des pauvres chefs et roitelets indigènes. Ce sera, espérons-le, une barrière opposée aux empiètements de l'Islam et un terme aux ravages de l'esclavagisme. La lettre suivante donne sur tous ces faits des renseignements dont nous n'avons pas besoin de signaler la haute portée.

LETTRE DU R. P. CHARLES FRANÇOIS AU T. R. P. PLANQUE, SUPÉRIEUR DE LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON.

Abéokuta, 15 Juin 1892.

Nous sommes en état de siège depuis le mois de janvier, c'est-à-dire que tous les chemins sont fermés. Les Egbas cherchaient depuis longtemps un prétexte pour montrer leur mécontentement aux Anglais. La prise de possession d'Ilaro leur fournit cette occasion. Les gens de cette ville prièrent les Anglais de venir les protéger contre les pillages continuels des Egbas. Ceux-ci établirent aussitôt leur protectorat sur le pays. Les Egbas réclamèrent, mais sans succès. Pour se venger, ils fermèrent les chemins. Mgr Chausse était alors à Oyo. Pour retourner à Lagos, un messager d'Onilado dut accompagner le prélat; ce messager, du reste, fut accordé à la première demande. Onilado est toujours ami de la mission ; malheureusement il n'est pas seul puissant à Abéokuta, et quelquefois, malgré son messager, on a bien de la peine à passer à Iganwu.

Au mois d'avril, le gouverneur de Lagos envoie demander d'ouvrir les chemins. Les Egbas se réunissent. Le messager du gouverneur présente une lettre aux chefs Egbas. Ceux-ci refusent de l'accepter, disant qu'ils ne savent pas lire ; ils exposent leurs griefs contre les Anglais, exigent qu'on leur rende Ilaro, ainsi que tous leurs esclaves qui se sont enfuis à Lagos, et invitent les envoyés à quitter la ville à l'instant même. Ceux-ci demandent en vain un peu de temps pour se préparer au départ. Inutile. On les fait conduire sur-le-champ en dehors des murs.

Le 15 mai, de nouveaux envoyés viennent de Lagos, non plus de la part du gouvernement anglais, mais au

nom des créoles, des commerçants noirs et des chefs païens. Ils viennent conjurer les Egbas de faire la paix et d'ouvrir les chemins. On leur fait attendre cinq jours à Iganwu la permission de passer. Le chef de guerre, Jaguna, leur donne 25 francs, une chèvre et un mouton. Tous les Egbas se réunissent. Les envoyés disent que, si on n'ouvre pas les chemins, les Anglais prendront Abéokuta. Ils montrent comment les anciens rois de Lagos et tous les chefs païens ont perdu leur autorité depuis que les Anglais se sont emparés de la ville. Ce sera la même chose à Abéokuta.

On renvoie les envoyés avec un message secret, dit-on. A leur retour on ouvrira les chemins. En attendant ils restent fermés.

Sur ces entrefaites, le R. P. Galland vient d'Oyo pour chercher de l'argent. Les missionnaires manquent absolument de tout.

Le 29 mai, je vais trouver Onilado et lui demander la permission d'envoyer à Lagos chercher quelques provisions nécessaires et des médecines. Il me répond que les chemins ne sont pas fermés pour nous, que nous pouvons aller et venir à volonté, et il me donne une queue de cheval pour nous servir de passe-port. Le mardi, part un canotier avec un enfant de la mission, nommé Paul. On les arrête à Iganwu. Le bâton d'Onilado ne suffit pas, il faut encore celui de Jaguna. Le bâton du roi d'Ake, que j'avais aussi remis au canotier, est tourné en dérision. Paul revient par terre et arrive le jeudi matin me raconter ce contre-temps. Les canotiers attendent à Iganwu. Je vais trouver Onilado.

Dans l'après-midi, Onilado nous fait dire que samedi les trois chefs se réuniront et que dimanche nous pourrons partir. Ils tiennent parole et la pirogue part enfin pour Lagos.

* * *

Mardi, grande réunion des Egbas. Les Ibaloguns ou chefs de guerre commencent à parler contre les trois grands chefs Onilado, Jaguna et Ogudéi, qui font souffrir la ville. Ils sont tous d'avis de faire ouvrir les chemins ; mais, dès que les trois chefs apparaissent, personne n'ose plus parler. Les chefs qui savent ce qui a été dit avant leur arrivée, déclarent que les chemins resteront fermés ; quiconque osera parler de les ouvrir sera tué sur-le-champ, quiconque osera envoyer une lettre à Lagos aura le même sort.

Samedi, un Blanc, un officier anglais probablement, arrive d'Ilaro pour faire la paix avec les Egbas. Il envoie prier le chef de lui donner un cheval ; il est très fatigué de la marche. Onilado lui envoie deux cavaliers, pour lui intimer l'ordre de rebrousser chemin à l'instant même et pour défendre aux canotiers de lui faire passer le fleuve Ogun. Il reste sur le bord du fleuve avec ses soldats pendant deux jours, conjure qu'on l'introduise et qu'on l'écoute. C'est en vain. Voyant qu'il ne peut rien obtenir, il fait demander la permission de retourner à Lagos en pirogue, car il est très fatigué.

« — Qu'il retourne d'où il vient et comme il est venu ! »

Il part le dimanche soir. Un des soldats qui l'accompagnaient était un esclave qui s'était enfui d'Abéokuta à Lagos. Les Egbas s'en emparent et le mettent aux fers.

Samedi matin les trois grands chefs s'étant réunis pour consulter Ifa sur la conduite à tenir, le dieu répondit que les chemins ne doivent pas être ouverts et qu'il faut envoyer tout le long du fleuve donner ordre de retirer les pirogues de l'eau.

Les chefs font aussi défendre aux commerçants d'acheter des noix et de l'huile de palme. Ils ne pourront de longtemps envoyer leurs marchandises à Lagos.

La misère est grande à Abéokuta. Tous les canotiers, tous les porteurs qui n'ont pas de ferme et qui sont sans travail depuis que les chemins sont fermés, meurent de faim. Aussi, les vols sont-ils nombreux dans la ville ! Moutons, poules, argent disparaissent tous les jours.

On parle beaucoup de guerre. Qu'en résultera-t-il ? Les Anglais s'empareront probablement de la ville et mettront tous ces chefs à la raison. Espérons que ce sera pour la plus grande gloire de Dieu et pour le salut de nos pauvres Noirs.

* * *

Ma lettre est déjà bien longue et cependant je voudrais vous citer quelques faits relatifs à l'esclavage qui pourront vous intéresser.

Le 9 janvier 1892, deux étrangers viennent à la mission à la tombée de la nuit. Ils sont, disent-ils, de l'Ijebu et ils veulent aller à Lagos ; mais, devant rester quelques jours à Abéokuta, ils sont effrayés de loger chez les Egbas, on pourrait les prendre et les vendre ; ils me prient de leur donner l'hospitalité. Ils sont cinq, ajoutent-ils. J'envoie un enfant avec eux, leur disant de voir s'il y a de la place libre dans la maison des enfants de la mission. Ils trouvent une chambre ; je leur donne deux nattes et quelques cauris pour manger. Je ne les ai plus revus.

Le 21 au soir, l'un d'eux vient me trouver et me dit que les gens d'Ogudéi ont vendu ses deux compagnons. Immédiatement, j'envoie chez Onilado pour le faire avertir. Le messager était à peine parti, que nous apprenons que nous avions eu affaire à des esclaves enfuis de l'Ijebu qui se vendaient mutuellement. C'est chose très grave à Abéokuta de loger des gens pareils, grave surtout parce que notre cuisinier les avait conduits lui-même chez un marchand d'esclaves.

Immédiatement je fis appeler ceux qui étaient encore dans notre maison. Ils n'étaient plus que deux, un homme et une femme. Je les conduisis chez le roi qui connaissait déjà l'histoire.

Le lendemain matin, l'Ibalogun, chef de guerre, d'Itesi, notre ville, me fait appeler avec notre cuisinier ; je devi-

nai pourquoi. Je fis répondre que je n'avais pas le temps, que j'avais à sortir.

« — Il faut venir immédiatement : tous les chefs sont réunis pour une affaire très grave et vous attendent. »

Je me fais accompagner du maître d'école, mais sans emmener le cuisinier dont on pourrait s'emparer. Il faudrait ensuite le racheter bien cher.

Les chefs me disent d'aller chercher notre homme de suite. Je réponds qu'il ne peut quitter son travail. Ils se décident enfin à parler.

Ils commencent par me demander de leur livrer immédiatement les étrangers qui restent chez nous et me reprochent de ne pas les avoir avertis, eux, les chefs de notre ville, de l'arrivée de ces étrangers. Je répondis que nous n'avions plus personne chez nous, que les deux qui n'avaient pas été pris, je les avais remis au roi la veille avec tous leurs bagages.

En apprenant cela, ils furent plus furieux encore :

« —N'avez-vous pas des chefs dans votre ville? me dit le chef de guerre ; c'est à moi que vous deviez amener ces étrangers et je les aurais conduits moi-même au roi. On accuse maintenant la ville d'Itesi de vendre des esclaves d'Ijébu et c'est votre esclave qui les a vendus. »

Je répondis :

« — Nous n'avons pas d'esclaves, nous avons des enfants et des ouvriers que nous payons, ils sont aussi et plus libres que vous, car ils sont chrétiens et vous êtes les esclaves du démon et de vos passions.

« — Si ce n'est pas un esclave, nous allons le prendre immédiatement et le vendre, c'est à cause de vous que nous ne l'avons pas déjà fait.

« — Ce n'est pas un esclave, répondis-je, mais c'est un chrétien. Prenez-le si vous osez. La faim vous tue, vous voulez manger à la mission, comme vous l'avez déjà fait tant de fois. Essayez. »

Je dis ces paroles d'un air fâché et je partis.

Ils me rappelèrent d'un ton plus doux, mais je ne me détournai même pas. Je fis immédiatement saluer le roi d'Ake et l'avertis de ce qui venait de se passer. Le roi fit appeler tous les chefs d'Ake et d'Itesi et m'envoya chercher. On parla beaucoup. C'est la coutume des Noirs. L'Ibalogun d'Itesi vint se coucher le premier devant le roi, se plaignit de ce que je ne l'avais pas averti que nous avions des étrangers dans notre maison et que notre esclave avait vendu ces étrangers. Je répondis :

« Notre maison est ouverte à tous les gens sans refuge; je ne connais pas ceux qui y entrent ni souvent ceux qui en sortent. L'un de nous y va tous les soirs pour la prière ; plus il y a du monde, plus nous sommes contents. Je pensais même que les gens d'Ijebu n'y étaient restés qu'une nuit ou deux et qu'ils étaient partis. Lorsque hier j'appris ce qui s'était passé, j'amenai les deux derniers au roi.

« Maintenant, si je dois avertir l'Ibalogun de tous ceux qui viennent chez nous, je vais commencer dès aujourd'hui, car je ne veux aller en aucune manière contre les lois de la ville. Il y a dans notre maison pour le moment : trois vieilles infirmes, un homme à la jambe cassée, six petits enfants orphelins, leurs nourrices, un homme qui a eu la main emportée par un éclat de fusil (c'est le fils même du roi) et beaucoup d'autres que je ne connais pas ; je prie l'Ibalogun d'aller voir si ce ne sont pas aussi des gens de l'Ijebu. »

Tout le monde partit d'un éclat de rire. L'Ibalogun seul ne riait pas.

Pour notre cuisinier, je répondis que c'était un homme poli, que des gens étrangers dans la ville lui avaient demandé un renseignement, que non seulement il leur avait indiqué la maison, mais qu'il les avait conduits lui-même, ne soupçonnant pas ce qu'ils avaient à faire dans cette maison.

Tout cela était vrai, car notre cuisinier les avait laissés à la porte. Il fallut le faire appeler. En sa présence, on recommença toute l'histoire. A la fin les principaux chefs se retirèrent pour délibérer. On vint me dire qu'ils voulaient garder notre cuisinier aux fers.

« — Qui préparera la nourriture pour les Sœurs et les Pères? Gardez-moi à sa place, ou prenez le Père qui soigne les malades. »

Presque tous ont des malades chez eux.

Enfin j'obtins gain de cause ; mais le roi me dit de revenir dans l'après-midi. Je retournai le voir et je le remerciai ; il me pria de faire un cadeau aux chefs des deux villes. Je lui demandai si c'était pour m'avoir fait perdre une demi-journée et pour m'avoir accusé faussement qu'il fallait les récompenser. « S'ils ont faim, qu'ils viennent demander l'aumône à la mission, mais qu'ils ne nous tracassent pas injustement pour avoir des présents. »

Le soir, le roi fit encore demander si nous ne donnerions rien :

« — Non, car, s'ils réussissaient cette fois, ils recommenceraient bientôt. »

* * *

Le lendemain, je suis allé tout raconter à Onilado, qui m'a bien recommandé de ne rien donner et qui a été très étonné qu'on ait osé accuser la mission. Quelques jours après, le roi me fit appeler et voulut me donner la valeur de 12 fr. 50 pour ma part dans l'argent qu'il avait reçu de l'Ijébu pour rendre ces esclaves à leurs maîtres. Je refusai, disant que nous pouvions racheter des esclaves pour les rendre à la liberté, mais jamais en vendre. Il fut très content de mon refus.

Quelques jours après, un dimanche matin, en descendant pour aller dire la messe chez les Sœurs, je trouvai assis à la porte deux hommes aux fers. L'un d'eux me dit être de Porto-Novo. Il était venu, il y a

quatre ans, pour faire du commerce à Abéokuta, il fut pris par les gens d'Ogudéi, resta pendant huit mois la chaîne au cou, et depuis trois ans il était à la ferme les fers aux pieds. Dans cette ferme d'Ogudéi, il y a plus de deux cents esclaves dans le même cas. Ayant connu les Pères à Porto-Novo, il demandait s'il n'y avait pas des Pères à Abéokuta. Un jour, un de ses compagnons d'infortune lui dit qu'il les connaissait. Mais comment les voir? Ne pouvant plus résister au dur traitement qu'ils enduraient,ils résolurent de fuir et de venir trouver les Pères.

Ils quittent la ferme par une nuit sombre et se traînent comme ils peuvent à travers les hautes herbes. Ils n'osent suivre les sentiers. Figurez-vous ces pauvres malheureux un fort anneau de fer au-dessus de la cheville à chaque jambe, ces deux anneaux réunis par deux longues mailles de fer d'environ vingt centimètres chacune. Ils marchèrent pendant quatre nuits; le jour, ils restaient cachés. Ils ne mangèrent que quelques épis de maïs qu'ils trouvèrent la troisième nuit. Ils arrivèrent enfin chez nous. Je leur donnai à manger, mais je ne pouvais les racheter et encore moins les garder en cachette. Si j'avais eu en ce moment seulement une centaine de francs, j'aurais pu délivrer au moins celui de Porto-Novo qui avait l'air d'un très honnête homme. Je les remis au roi et le priai de m'aider à les délivrer. Il promit de s'en occuper. Pendant longtemps, je les vis chez lui les fers aux pieds; maintenant je ne sais ce qu'ils sont devenus.

.˙.

Le 31 mars, on exécutait dans notre ville un homme accusé d'avoir volé et vendu deux esclaves et tué leur maître. Le jour où il avait été pris, deux de ses petites filles, des enfants de six à sept ans, s'étaient sauvées chez nous. Je les reçus et les mis chez les Sœurs. Tous les jours j'allai voir leur père, mais il me fut impossible de le baptiser. Les chefs, pour obtenir de l'argent, lui faisaient croire qu'ils ne serait pas tué et il m'était absolument défendu de lui faire supposer qu'il pourrait l'être.

A sa mort, on vendit tous ses enfants et tous ses esclaves. Pour qu'on ne prît pas ceux qui étaient chez nous, je devais les racheter. J'allai trouver Onilado et le roi d'Ake qui me laissèrent les deux pour 125 francs. Que faire? Je n'avais pas d'argent. Je ne pouvais cependant laisser perdre deux petites chrétiennes pour cette somme. J'acceptai. Quelques jours après, Dieu me fit trouver une partie de la somme chez un vieux débiteur de la mission qui se décida enfin à payer. Je compte sur la Providence et sur vous pour trouver le reste.

.˙.

Tous les jours on prend et on vend quantité de gens à Abéokuta. Pendant que Mgr Chausse était ici, j'envoyai un courrier à Lagos. Ce courrier fut pris, ramené à Abéokuta et mis aux fers. Il eût été tué ou vendu s'il n'avait appartenu à la mission.

Il y a huit jours, un fils du roi d'Oyo venait ici et m'apportait une natte. Je l'envoyai loger chez un chrétien; deux jours après, un homme qu'il avait rencontré autrefois vient le saluer. Ils causent ensemble, boivent une goutte de gin que le chrétien leur donna. Cet homme, en partant, invite le fils du roi à l'accompagner jusque chez lui pour connaître sa maison. Il y va. On s'empare de lui, on le met aux fers, et on l'aurait certainement vendu si ce chrétien n'avait aussitôt fait des démarches pour le réclamer.

Ces coutumes barbares sont bien enracinées chez les pauvres Egbas, et ce n'est que par les écoles, les fermes, l'introduction du christianisme, qu'on pourra les faire disparaître. Les musulmans font des progrès rapides, et ce ne sera pas par eux que l'esclavage disparaîtra; au contraire, la plupart des voleurs d'hommes sont des musulmans.

Nos baptêmes d'enfants malades continuent toujours, nous avons dépassé le nombre de onze cent trente sur notre registre. Espérons que tous ces petits anges qui partent pour le ciel attireront les bénédictions sur notre chère mission et sur ses bienfaiteurs.

Douze de nos enfants sont partis pour Tocpo avec Mgr Chausse et le R. P. Vermorel. Ils sont à peu près remplacés à l'école par des nouveaux. Nous pourrions en avoir davantage, mais nos faibles ressources ne nous le permettent pas. Il faut les nourrir, les habiller, leur fournir les livres et cela coûte cher.

INFORMATIONS DIVERSES

Madagascar. — M. le chanoine Murat nous écrit de Diégo-Suarez, le 27 juillet 1892 :

« On pose les fondations de la maison que nous allons bâtir pour les Sœurs. Le 2 août, fête de Notre-Dame des Anges, s'il plaît à Dieu, nous bénirons et poserons la première pierre de l'édifice. Daigne la Providence nous envoyer des ressources pour l'achever rapidement! Voilà bientôt deux ans que nos pauvres Sœurs sont ici et habitent une modeste case située sur la rue et entourée de cantines. Arrivé ici peu de semaines après elles, mon premier désir a été de les loger plus convenablement et aussi de leur donner de la place pour recevoir comme pensionnaires les filles des colons établis à la campagne et quelques orphelins malgaches. M. le gouverneur Froger nous a concédé un beau terrain; il a conseillé aux Sœurs de lancer une loterie qui devait produire 5,000 francs. Hélas! ce moyen est bien usé! Depuis plus d'un an que courent nos listes, nous n'avons guère recueilli que 1,600 francs. J'ai bien reçu de généreuses offrandes de Mgr Delannoy, évêque d'Aire, ancien évêque de Saint-Denis (Réunion); de Mgr Fava, évêque de Grenoble, ancien vicaire général du même diocèse. Des parents, des amis, m'ont envoyé aussi quelques secours. Mais que je suis encore loin des 12,000 francs ou des 15,000 francs que coûtera cette maison! Je me mets à l'œuvre avec courage et confiance.

« Si Dieu veut bien bénir ce commencement, il faudra ensuite avoir des Frères, bâtir des églises et des chapelles à Antsirana et à la campagne, fonder des écoles dans les centres de population qui se forment rapidement. La colonie ne date que de six ans : tout est à créer et personne n'a pu encore faire fortune parmi nous. Nous avons besoin d'être aidés. Que Dieu nous envoie surtout des missionnaires pleins de jeunesse et de ferveur ! Il s'agit de fonder une colonie chrétienne et française dont l'influence peut être immense pour la conversion des peuplades voisines. »

Canada. — Les noces d'or de Son Eminence le Cardinal Taschereau, archevêque de Québec, ont été célébrées par des fêtes magnifiques les 21, 22 et 23 août. Un grand nombre de prélats et de prêtres et diverses associations ont pris part à cette grandiose manifestation religieuse.

AU KILIMA-NDJARO

(Afrique orientale)

PAR

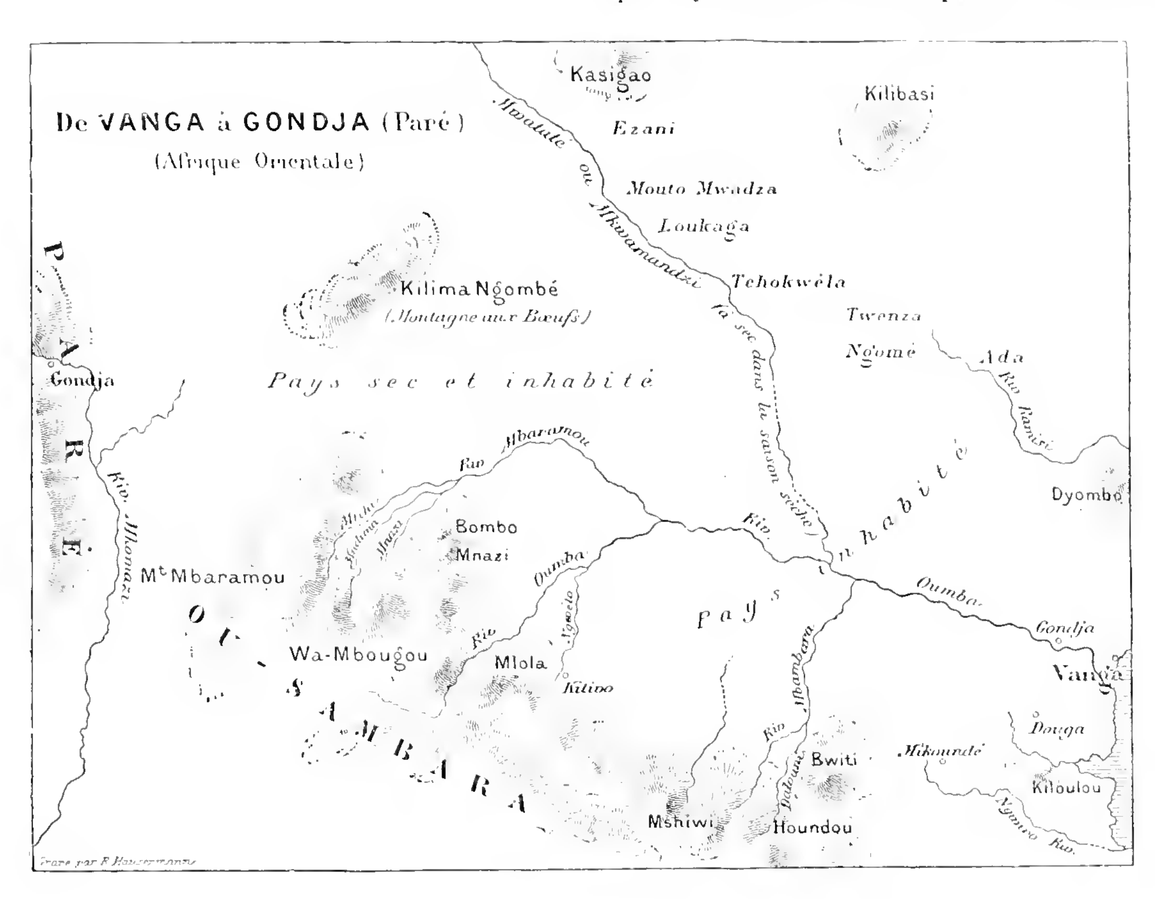
Mgr Alexandre LE ROY, de la Congrégation du St-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

(Suite 1)

VIII. — Les premières montagnes.

Le cours de l'Oumba. — Autre physionomie de pays. — Bwiti. — Séguédyous et Taitas. — Le passage de la montagne. — La savane africaine. — A Dalouni. — Un gros enterrement.

A deux kilomètres à peine de Vanga coule la rivière Oumba, profondément encaissée entre ses deux rives à cause de l'apport considérable de sable et de limon qu'elle y a successivement déposé. En ce moment il y a peu d'eau; mais, à la saison des pluies, elle draine le produit d'une immense vallée, à droite et à gauche, et se répand au loin sur ses bords qui sont ainsi devenus, près de la Côte surtout, de fertiles alluvions soigneusement cultivées. Nous avions pensé que, dans notre passage de Vanga à Paré, nous n'aurions guère qu'à remonter cette rivière inexplorée : ce qui aurait eu l'avantage de nous procurer tous les jours de l'eau et des vivres, sans faire de détour considérable. Mais fiez-vous donc aux intuitions géographiques, aux cartes et à la science ! Nous apprenons ici que, au-delà du village de *Gondja*, peuplé de Digos, les deux rives de l'Oumba sont complètement inhabitées, les Massaïs ayant pris l'habitude de piller très fidèlement les villages qui avaient tenté de s'y établir. Du reste, de chaque côté de la rivière, la bande fertile et cultivable est assez étroite. En prenant cette direction, nous serions donc forcés de nous faire un chemin dans la forêt et de ne vivre que d'eau claire : c'est insuffisant pour nos hommes et pour nous.



En conséquence, nous nous orientons vers le sud-ouest pour aller rejoindre la base des montagnes du pays Sambara que nous devons longer jusqu'à Paré.

Avec notre caravane qui va lentement, il nous faut trois jours pour en atteindre les premiers contreforts, à *Bwiti*. Jusque-là, par *Douga* et *Mikoundé*, nous traversons un pays généralement sec, peu fertile, où passent de rares cours d'eau plus ou moins saumâtre, d'où s'élèvent quelques collines, où s'étendent les grandes solitudes peuplées

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 22, 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août et 2 septembre et les cartes p. 370 et 373.

d'arbres souvent rabougris et croissant péniblement dans une terre rouge ; çà et là émergent le schiste et un gneiss grossier. Beaucoup de broussailles, d'épines, d'acacias, d'euphorbes, d'ampélidées, ornées parfois de quelques belles têtes de cycas (1). Dans les vallées, aussitôt qu'il y a de l'eau, surgissent les grands arbres, les lianes et les dattiers sauvages (2). Nous trouvons cependant des villages pour camper et vivre: villages de Digos, établis ici sur des hauteurs et entourés d'estacades faites de solides morceaux de bois. En général, un sycomore ou un tamarinier est là tout près, abritant de son ombre amie le repos des indigènes et leurs propos divers. Dans ces pays du soleil, la maison en effet ne sert guère qu'à protéger le sommeil de la nuit, et c'est pourquoi peut-être elle est si rudimentaire. A quoi bon ces immuables maisons de pierre, quand on a si peu de chose à y mettre, qu'on n'a point d'hiver et qu'on est si bien au grand air?

∴

Quant à nous, c'est un vrai soulagement lorsque, après une dernière et pénible marche à travers une forêt désertique où nous n'avons rencontré, en fait d'êtres vivants, que deux magnifiques troupeaux d'antilopes, — à les poursuivre inutilement, j'ai même perdu une vénérable calotte de paille qui me servait depuis sept ans ! — c'est un vrai bonheur de nous trouver tout à coup en face d'une vallée où tout est verdure. Voici de l'eau enfin, de l'eau douce, claire et courante ; une vraie forêt de cocotiers ; du riz ; des fleurs qui s'épanouissent, des insectes qui crient, des grenouilles qui chantent et là, sur notre passage, une plante qui croit en abondance et attire l'attention : c'est la Larme de Job (1), une graminée singulière, dont je n'avais encore vu les graines, d'un gris luisant, qu'enfilées dans des chapelets ou des colliers.

En face, se dresse une montagne, peuplée tout en haut de gens de Taita et plus bas de Séguédyous : c'est chez ces derniers que nous campons, au milieu d'un village. Nous sommes à *Bwiti*.

Ces Séguédyous sont une tribu dispersée, originaire, dit-on, des bords du fleuve Tana, d'où les Gallas les auraient autrefois chassés et qui ont formé de petites colonies en divers endroits de la Côte, au nord de Lamou, au sud de Gassi, surtout dans les environs de Tanga, où nous sommes. Ils se livrent généralement à l'agriculture ou au commerce, et presque tous ont embrassé l'Islamisme, dont ils prennent au reste ce qu'ils en veulent prendre. Leurs noms, leurs habitations, leur costume et leurs habitudes les rapprochent par là même beaucoup des Swahilis et

AFRIQUE ORIENTALE. — MONTAGNE DE BWITI, ARBRE ENVAHI PAR LES LIANES ; d'après un dessin de Mgr LE ROY (Voir page 456).

(1) *Encephalartos villosus.*
(2) *Phœnix Senegalensis.*

(1) Coix lacryma. L.

n'offrent rien de particulièrement intéressant. Ils nous reçoivent bien, d'ailleurs, mais en insistant pour que nous les recommandions aux autorités allemandes de Tanga, dont ils ont une peur salutaire. De Bwiti, ils ont fait un petit centre où se tient un marché et où les indigènes des environs viennent à certains jours échanger leurs produits contre ceux de la Côte ; c'est le dernier point où l'argent a cours.

Les Taitas qui sont venus s'établir ici, fuyant de chez eux les incursions et les guerres, ont choisi les anfractuosités de la montagne pour y faire leurs nids; car ce ne sont guère que des nids, ces petites cases rondes, misérables et déséquilibrées qu'on aperçoit là-haut. Leurs propriétaires cependant y vivent à peu près heureux, sauvages et libres, avec quelques chèvres, des moutons, des vaches, des haricots, du maïs, des bananes, bien au-dessus des cinquante codes, des impôts, des prestations, de la surveillance paternelle de l'État et des explosions de dynamite.

Contre les maraudeurs. Offrande de vin de palme — Case de Mzimou (ombre d'ancêtre) — Pour fermer un passage. Offrandes de grains de maïs.

AFRIQUE ORIENTALE.— Fétiches de Digos de Dalouni ; d'après un dessin de Mgr Le Roy (voir page 456).

∴

Le soir, grand conseil.

Dalouni, où nous devons aller le lendemain, se trouve juste derrière cette montagne qui s'avance dans la plaine comme un énorme contrefort du pays Sambara. Prendrons-nous le chemin direct par dessus cette muraille, ou vaut-il mieux en faire le tour? D'abord, les porteurs penchent en majorité pour ce dernier parti ; mais quand ils nous voient décidés à prendre le sentier de chèvres qui se déroule là-haut devant nous, peu à peu ils se décident tour à tour à nous suivre. Nous les laissons d'ailleurs parfaitement libres, et c'est pourquoi sans doute ils se montrent si intrépides.

Le lendemain matin, tout est prêt pour l'ascension.

Nous avons d'abord à traverser le petit torrent qui s'épanche dans la vallée, sautant gaiement à l'ombre des grands sycomores et battant de ses eaux claires les roches au milieu desquelles il a creusé sa voie. Longtemps nous le suivons pour le laisser ensuite et nous engager sur des pentes escarpées que nous gravissons, nous, sans trop de peine, mais où nos porteurs, avec leurs charges de trente à trente-cinq kilos, ahanent pitoyablement. Mais n'importe ! Est-ce pour faire les braves, est-ce pour se tromper eux-mêmes, est-ce pour oublier la fatigue? Toujours est-il qu'ils ne cessent d'envoyer à tous les échos de la montagne des cris, des apostrophes, des rires et des chants qui confondent d'admiration les femmes qui récoltent en ce moment leurs haricots, les enfants qui gardent leurs chèvres.

Cependant le soleil, parfois si doux dans les matinées d'Europe, commence ici de bonne heure à piquer sans merci. De plus en plus abondante, la sueur roule sur les

peaux noires, le souffle devient plus bruyant dans les poitrines haletantes, finalement les plus braves se taisent.

Mais la Providence est généreuse. Au bon moment, dans un coin tout plein de verdure où les mousses et les fougères se mêlent aux ronces et aux bananiers, voici une cuvette de granit en laquelle tombe en courant une eau si pure, si fraîche, si cristalline, qu'on ne l'échangerait pas, dans la circonstance présente, contre une égale quantité du plus fin Médoc, créé par les procédés scientifiques les plus nouveaux.

Courage ! Nous voilà sur le plateau. Le même sentier qui nous a menés jusqu'ici par des pentes plus ou moins déboisées, passe maintenant à travers une végétation libre et luxuriante, des lianes superbes, des arbres droits comme de gigantesques mâts de navire (voir la grav. p. 454). Au milieu de cette nature exubérante, de cette ombre, de ces paysages, de ce gazon et de ces fleurs, la marche est un repos.

Malheureusement, toute montée suppose une descente. Et c'est en trébuchant dans les racines qui, de l'autre côté de la montagne, barrent le sentier, en donnant de ci de là de vigoureux coups d'orteil contre les pierres aiguës, en roulant, en soufflant et en geignant que la caravane arrive finalement en bas, à Dalouni, saine et sauve tout de même, ou à peu près, et fière d'elle-même.

***

Mais je n'ai rien dit encore du panorama qui se déroule là-haut : il est magnifique dans sa sauvage grandeur.

Sur le plateau, le sol est humide, l'air frais, la végétation superbe. De ce poste d'observation qui s'avance là comme un gigantesque promontoire, dominant tout, vous avez derrière vous, au sud et à l'ouest, l'énorme paquet de montagnes du Sambara, à droite la vallée ombreuse de Bwiti où nous avons passé, à gauche celle de Dalouni, toute pareille, où l'on va descendre, et au delà, et en face, partout ailleurs, aussi loin que la vue peut s'étendre sous ce ciel sans nuage, sur cette terre sans vapeurs, là-bas, là-bas, l'immense forêt de la savane africaine, d'un gris uniforme, relevé de taches rouges, avec quelques pics isolés jetés çà et là comme pour servir de points de repère aux éléphants qui traversent ces solitudes. Seule la rivière Oumba marque d'une ligne verdâtre son cours silencieux d'où ne s'élève la fumée d'aucun village, où ne mûrit nulle culture et dont les eaux ne servent qu'aux troupeaux de bêtes qui du fond de la savane viennent la nuit s'y abreuver.

En Europe, une aussi grande étendue de pays renfermerait toujours quelque souvenir historique, quelque vestige du passé ; il y aurait des traditions, des légendes, et parallèlement à la perspective dans l'espace une perspective dans le temps. Ici, rien de pareil : tout est sur le même plan, tout est nouveau et tout est éternel. L'homme a passé là sans doute, mais sa main n'y a rien laissé, ni palais, ni ruines, ni colonnes, ni tombeaux. A peine un étroit sentier qui d'une saison à l'autre se déplace ou disparaît, des villages qui se renouvellent, des champs conquis sur la forêt et que la forêt vient plus tard recouvrir, voilà l'Afrique. L'homme y passe comme la barque dans l'Océan, comme l'oiseau dans l'air. Mais cette manière d'entendre la vie a aussi sa grandeur et nous rappelle mieux notre originelle pauvreté. Ne nous attachons pas trop à la terre : nous la foulons si peu de temps, nous y faisons si peu de chose et nous lui laissons de nous-mêmes de si tristes débris !

***

A Dalouni, nous retrouvons dans la vallée une nouvelle forêt de cocotiers magnifiques sous laquelle nous apercevons les restes d'un campement et où nous nous établissons à notre tour. Sous les cendres des foyers abandonnés le feu brûle encore, dans les huttes provisoires la vermine attend de nouveaux hôtes, on ne pouvait arriver plus à propos.

Une remarque en passant. On dit qu'il faut au cocotier la proximité de la mer pour atteindre tout son développement. Peut-être; mais ici, nous sommes déjà à trois jours de marche du rivage, et ces arbres sont superbes, en plein rapport. On en a aussi sur les bords du Tanganyka. Il semble donc que le cocotier, s'il est planté dans un sol léger et frais, peut vivre et prospérer loin de la mer : ce qu'il lui faut avant tout, c'est l'eau et la vapeur d'eau.

La population de cette vallée est une petite colonie de Digos, dispersée en cinq ou six villages, mal famée et digne de sa réputation, superstitieuse à l'excès, inhospitalière, exigeante et obtuse. L'agriculture a cependant l'air d'être en honneur : les cocotiers sont très beaux, de grands champs de cannes s'étendent à côté, et les Indigènes savent en extraire, en les pilant, le jus précieux qui chez les civilisés se convertit en sucre et en rhum et chez eux en sirop et en *pombé*. Plus haut, dans les terrains moins arrosés, on cultive le sorgho, le maïs, le manioc, la patate, diverses espèces de haricots. Du reste, si les champs ne rapportent pas, ce n'est point faute d'amulettes ; on en trouve partout (voir la gravure, page 455).

C'est, par exemple, au pied d'un grand arbre creux une petite case destinée au *Mzimou*, à l'ombre vagabonde de quelque ancêtre ; elle y vient s'y reposer et pour s'y fixer, on lui offre un épi de maïs, quelques grains de riz, une libation de bière de sorgho ; c'est au carrefour de deux ou trois chemins un tortillon de paille fixé avec des piquets et renfermant une pincée de grains pour les esprits en peine ; c'est ailleurs une petite calebasse pleine de vin de palme, suspendue à un tronc d'arbre et destinée au mystérieux gardien de la cocoterie afin que, par malice, il n'en fasse point tarir la sève ; c'est, dans les champs, un morceau de bois fourchu et garni d'objets bizarres pour effrayer non les oiseaux, mais les maraudeurs; c'est, à l'entrée d'un chemin de service conduisant à une plantation, une feuille de cocotier mise en travers sur deux piquets, avec coquillages et morceaux de bois taillés, pour dire que, si l'on franchit le passage, on sera infailliblement pris de maladies terribles, dévoré par les crocodiles ou mordu par un serpent.

***

J'ai dit plus haut que nous arrivions à propos en ce pays de Dalouni ; il faut ajouter que nous arrivons pour un enterrement. Aujourd'hui même, en effet, on rend les derniers devoirs à un vieux petit chef qu'on ne paraît pas regretter démesurément, mais qui, tout de même, ayant vécu avec quelque solennité sur la terre, ne doit pas s'en

aller sans pompe aux pays des morts. En conséquence, son voisin, qui doit diriger la cérémonie, vient nous demander des fusils, de la poudre et du linge, le tout, dit-il, pour relever les funérailles et faire plaisir à l'ancien ; nous lui accordons cette politesse qui nous en vaudra d'autres, espérons-le. Bientôt le cortège passe, avec son mort enroulé dans une quantité considérable d'étoffes variées, les tamtams battent aux champs, les femmes envoient vers le ciel, par intervalles réglés avec art, des roulades de cris stridents, les coups de fusil se succèdent, et l'on s'achemine ainsi vers la tombe où ce petit grand de la terre dormira son sommeil. Nos porteurs, toujours prêts à se gaudir des « sauvages », — car il est bien entendu que eux seuls dans le monde sont civilisés, — seraient bien heureux d'aller prendre part à la cérémonie pour y essayer quelque sarabande de leur façon ; mais nous les consignons tout exprès.

Cependant, nous ne pouvons éviter la fin. Pendant que les hommes, là-bas, remplissent la tombe de terre et rentrent au village, un nombreux groupe de vieilles créatures, ridées, parcheminées, hideuses, avec de maigres figures de sorcières, vient se planter dans un carrefour de trois chemins en face du campement, quoique un peu loin, et là nous donne un spectacle gratuit comme Shakespeare n'en a jamais rêvé. Elles viennent de laver le linge du mort, et le leur ; et la coutume veut qu'en cette occasion elles ne soient guère habillées que de leur peau ; mais, — il faut se hâter de le dire, — à cette distance et à cet âge leur costume n'est un danger pour la modestie de personne. Plusieurs portent des vases de terre dans lesquels elles poussent des hurlements épouvantables, d'autres ont des instruments spéciaux, et toutes obéissent à une antique mégère qui tient une corbeille remplie de coquilles et dirige les cris, la danse et la marche. En ce moment elles sont arrivées au carrefour où doit s'achever la cérémonie. La vieille commande, son grand bras de guenon élevé vers les montagnes, ses longs doigts écartés et tremblants, sa maigre face transformée, ses yeux dilatés, sa voix aiguë sortant en ondulations étranges auxquelles répondent les cris et les gestes des femmes qui l'accompagnent.

Que disent-elles ? Ah ! c'est un singulier *Libera !*

Dans des termes variés et parfois si injurieux et si comiques qu'elles en rient elles-mêmes, elles enjoignent au *Mzimou*, c'est-à-dire à *l'ombre* du mort, de rester là où elle est, au pied de son arbre, et de ne jamais venir les tracasser dans l'existence où elle les a laissées. On lui donnera du maïs, du riz, quelques trognons de cannes à sucre, un peu de ce vin de palme qu'il a tant aimé ; s'il veut courir la prétentaine, qu'il aille dans les montagnes, qu'il se divertisse au désert, qu'il s'amuse dans les baobabs de la forêt, qu'il aille roupiller de jour et de nuit dans les bois, mais qu'il laisse désormais tranquilles les hommes, les femmes et surtout les petits enfants du village ! Sa place est prise !...

Ces tendres objurgations durent longtemps, et l'on peut même deviner que, dans cet étrange monologue entrecoupé régulièrement d'une sorte de refrain variable répété par le chœur des assistantes, il y a place pour nombre d'allusions fines et de brûlantes épigrammes à l'adresse du vieux chef qui cependant lui aussi « fut bon père et bon époux ».

Mais à la fin, la maîtresse des cérémonies, recueillant toutes ses forces et lançant une dernière bordée de cris stridents auxquelles répondent immédiatement d'épouvantables hurlements dans les terrines, jette aux quatre vents du ciel les blanches coquilles de son panier, on brise tous les vases, et la bande se disperse.

Un grand devoir est accompli !

(*A suivre*).

VOYAGE
DANS LA SYRIE SEPTENTRIONALE
aux ruines chrétiennes des IVe, Ve et VIe siècles

Par le R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus.

Suite (1)

IX

LES TOMBEAUX.

Les chrétiens de ces lieux ne craignaient pas la vue des tombeaux. Ils les ont mis partout en vue, auprès de leurs habitations, dans leurs jardins et même sous leurs appartements. Ils les ont ornés avec amour et les ont faits solides comme pour toute la durée de ce monde. Nos tombes modernes les mieux décorées ne sont, pour la plupart, que des colifichets en comparaison des leurs. C'est sans doute qu'ils aimaient à envisager la mort comme l'aurore d'une vie pleine d'espérances, et les mortelles dépouilles de leurs défunts comme des corps d'élus, marqués du sceau du Christ, attendant la résurrection.

Toutes ces tombes portent la croix et beaucoup le monogramme du Christ artistement enjolivé. Sur plusieurs on lit une parole d'espérance, ordinairement tirée des livres saints :

Tu as placé très haut ton refuge. Le mal ne t'atteindra pas, et le fleau n'approchera pas de ta demeure (2) (Moudjéleia).

Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Le Seigneur notre Dieu nous est apparu (3) (Hass).

Un peintre vulgaire, après avoir décoré grossièrement à l'ocre rouge une chambre funéraire, écrit au-dessus du monogramme du Christ;

« *Touto nika*, ceci triomphe » (Deïr Sanbil).

La couche dernière du mort est une vaste cuve en forme d'auge, taillée dans le roc vif ou dans un bloc isolé. Elle a près d'un mètre de profondeur et le fond se relève vers une extrémité comme pour faire oreiller au mort. Une pierre, taillée en toit à deux pentes avec relèvements ou acrotères aux angles, parfois aussi au milieu de la longueur, lui sert de couvercle. Quand la tombe est en plein air, le couvercle s'emboite dans une feuillure combinée de manière que l'eau des pluies ne puisse jamais pénétrer à l'intérieur.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août et 2 septembre.

(2) Ps. XC, 9, 10.

(3) Ps. CXVII, 26, 27.

Autant les habitations des vivants ont d'uniformité, autant les monuments des morts présentent de variété ; il faudrait un livre pour décrire en détail leurs diverses dispositions, depuis l'auge simple creusée dans le roc, avec son couvercle traditionnel à fleur de terre, jusqu'au monument à deux étages de chambres funéraires, avec ceintures de colonnes et pyramide, qui fut élevé à la mémoire du chrétien Diogène dans la nécropole de Hass.

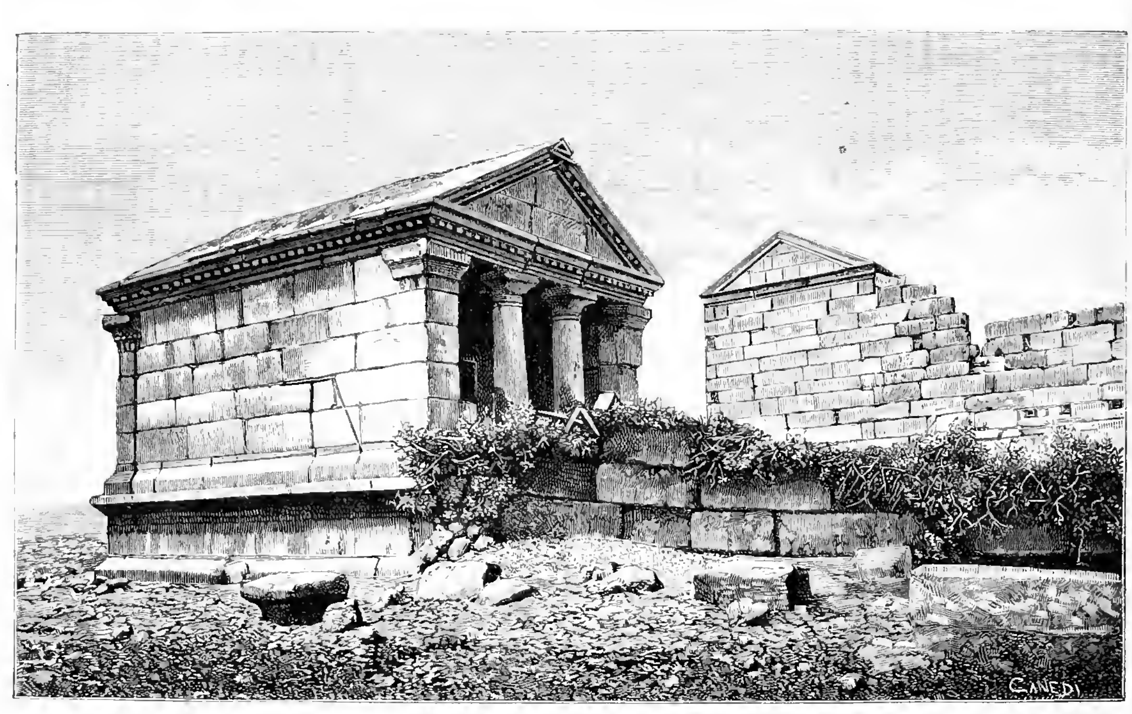
Ils se rangent naturellement en trois classes; le sarcophage isolé en forme d'auge, la chambre sépulcrale souterraine et l'édifice funéraire élevé au-dessus du sol.

Les grands sarcophages classiques sont d'un bel effet quand ils apparaissent en un point culminant de la campagne, élevés sur des gradins de pierre (Roueiha, Moudjéleia). Toujours la croix orne le couvercle, souvent elle se répète avec d'autres figures chrétiennes sur les faces verticales.

Aux environs de Dana (sud), le sol est jonché de leurs gros couvercles à acrotères, avec des tenons saillants sur les côtés pour en faciliter la manœuvre. Ils semblent ne fermer que de simples auges taillées dans le sol; mais en réalité un grand nombre couvrent de petits escaliers par lesquels on descend dans un caveau funéraire. Ce sont les sépultures souterraines du type le plus simple.

En parcourant les collines autour de el-Barah, Moudjéleia, Erbeyeh, Khirbot-Hass, on rencontre une nombreuse série d'hypogées plus vastes et plus beaux, qui présentent leur façade à l'extrémité d'une large tranchée donnant accès de plain-pied.

Un de la nécropole de Khirbet-Hass est tout entier taillé dans la masse du rocher, sans excepter les colonnes du portique, tandis que d'autres, plus ornés, ont une façade construite en partie de pierres rapportées. Une tranchée en pente conduit au portique, sous lequel ouvre la porte moulurée de la chambre sépulcrale. Le battant de la porte fait de basalte noir, avec des sculptures imitant des panneaux de boiserie, se voit brisé et rejeté sur le côté de la tranchée. De profondes rainures dans l'embrasure de la porte marquent la place des montants de basalte qui portaient le battant, le tendre calcaire de la muraille n'étant pas capable de résister aux mouvements d'une si lourde masse. A l'intérieur du caveau se voient les auges, taillées le long des parois, sous des niches voûtées en berceau qu'on nomme *arcosolia*.



SYRIE. — *Roueiha.* — TOMBEAU ANTIQUE OU LOGE UNE FAMILLE; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir le texte).

***

Singulièrement variés sont les édifices funéraires qui s'élèvent au-dessus du sol. A Serdjilla, c'est un petit édicule carré, simple et gracieux, terminé par un toit à deux pentes fait de dalles avec recouvrements. Il rappelle certaines chapelles mortuaires de nos cimetières.

A Dana (sud), sur un caveau sépulcral s'élèvent quatre colonnes portant un baldaquin. Ici les proportions manquent de grâce.

Au milieu des ruines de Roueiha on s'étonne de rencontrer deux temples grecs, prostyles, aux charmantes proportions et du plus gracieux effet. Ce sont des tombeaux chrétiens. Une chambre à sarcophages occupe le soubassement, une autre la *cella*. Des arcades intérieures portent les dalles de la toiture. Une famille indigène est installée dans l'un de ces tombeaux ; elle s'y trouve fort bien logée (voir la gravure ci-dessus).

A Roueiha encore, dans l'enceinte même des dépendances de la grande église, un tombeau bien différent attire les regards. Une coupole, en hémisphère surhaussé, repose sur un cube de maçonnerie, comme dans tous les *nébi* musulmans ; mais la corniche concave sur laquelle pose la coupole donne à l'ensemble quelque chose d'original. A gauche de la porte, que protégeait une arcade en pierre, portée par deux colonnes, on lit en grec cette naïve inscription :

Bizzos, fils de Pardos. J'ai bien vécu, je suis bien venu et e repose bien. Priez pour moi.

* * *

Tout particuliers à cette région sont de vastes tombeaux grandes pyramides ; ils ne ressemblent en rien à ce u'on a pu voir ailleurs. A Dana (sud) il en est un d'une elle conservation, bien que l'une de ses colonnes soit ombée depuis peu. La chambre sépulcrale, de forme arrée, ouvre sous un portique de quatre colonnes, à chapiteaux corinthiens. Ses murs portent une haute pyramide, ont les faces sont hérissées de petits culs-de-lampe, disosés en quinconce ; peut-être ces culs-de-lampe servaients à certains jours pour illuminer le tombeau avec des ımpions. L'intérieur n'a ni voûte ni arcosolia , le revers es dalles de la pyramide s'y montre à nu. Trois sarcohages sont rangés contre les parois ; un large trou carré, âti de grosses pierres, occupe le centre. Serait-il l'orifice un puits conduisant à un hypogée inférieur ? On ne apprendra que par de nouvelles fouilles.

La nécropole d'el-Barah offre deux tombeaux du même enre, sans portiques. Le plus vaste, le mieux soigné, a dix ètres de côté. Des pilastres d'angle, de superbes bouns, à feuillages profondément fouillés, rappelant les ulptures de la Porte Dorée au temple de Jérusalem, écorent le dehors de la chambre sépulcrale. L'intérieur t encombré des débris de la pyramide écroulée en ande partie.

Plusieurs ruines de tombeaux à pyramide, encore plus hes, se voient autour de Hass ; mais ils sont tombés ns un état de dégradation qui leur laisse peu d'attrait.

X

La route d'Alep.

Notre visite aux ruines du groupe méridional est terinée. Nous partons pour Alep et nous allons prendre la ute à Ma'arrat en-No'amân, le Arra de l'Itinéraire main d'Antonin (1), le La Marre des Croisés qui s'en nparèrent sous Bohémond.

Ma'arrat en-No'aman, petite ville de deux mille cinq nts habitants, tous musulmans, de loin se présente graeuse avec son haut minaret, son vaste khan nouvellement bâti, ses plantations de figuiers, d'oliviers et de stachiers. Mais à l'intérieur, quelle tristesse, quelle ussière ! La ville n'a pas même une fontaine.

Nous campons en dehors des lieux habités, auprès d'un its très fréquenté. Un baudet, attelé à la corde qui sse sur la poulie, tire l'eau en s'éloignant du puits sur une piste dont il connaît bien le terme, et revient au trot recommencer la manœuvre.

Sur le soir nous faisons visite au mufti, le curé musulman de l'endroit, homme bienveillant pour tous, même pour les missionnaires. Nous avons une question à lui faire. « — Existe-t-il, dans les environs, des ruines nommées Frikay ? »

Le célèbre voyageur et évêque anglican, Pococke (1738), a copié deux inscriptions dans un village de ce nom, qu'il visita en une même journée avec el-Barah, étant parti le matin de Riha et y rentrant le soir. Jusqu'ici Frikay et ses inscriptions n'ont pas été retrouvés. M. Waddington signale cette lacune à l'attention du premier voyageur qui ira visiter les ruines d'el-Barah.

Ni le mufti, ni aucun des effendis qui font soirée dans son divan, ne peut nous répondre. On fera des recherches et on nous en enverra le résultat à Beyrouth.

Il nous vint, en effet, trois mois plus tard, un Mémoire sur la topographie des ruines.

Nous y lisons :

« Au nord-est d'el-Barah, à une heure et demie au nord de Deir-Sanbil, se trouve un village habité, du nom de Ferkia, où l'on voit des bâtiments en ruine, des tombeaux, des sculptures. »

Nous nous rappelons que ce village nous fut signalé au retour, comme situé sur la hauteur du djébel er-Riha, au midi de Kefr-Lata. Nul doute que Ferkia ne soit le Frikay de Pococke ; mais malheureusement nous n'avons pas visité la localité (1).

* * *

Au sortir de la ville nous laissons à gauche, sur une hauteur voisine, un gros château-fort du moyen-âge. Salut à ces énormes remparts qui ont bu le sang ou du moins la sueur des braves Croisés !

La route d'Alep se présente d'abord avec assez bonne façon. Au bout d'une heure elle se divise ; un chemin se dirige à l'ouest sur Sermin, l'autre va droit en passant par Séraikin. On dit ce dernier un peu moins sûr ; mais il est plus court : il sera le nôtre.

Bientôt le chemin n'est plus qu'un paquet de sentiers ondulant les uns à côté des autres sur une largeur considérable. Rien de plus commun que de se fourvoyer dans de telles conditions. Le voyageur suit sans défiance son sentier et ne s'aperçoit pas que sa piste et les voisines se séparent insensiblement de la masse pour se diriger ailleurs ; il ne le saura que plus tard en consultant la boussole. Tel de nos confrères d'Alep dit n'avoir jamais fait cette route de nuit sans s'égarer, bien qu'il eût pour guide un moukre du pays. Durant une nuit obscure, le moukre tâtait sans cesse les pierres du chemin pour reconnaître à leur usure si elles appartenaient à la grande voie ou à quelque embranchement moins fréquenté.

* * *

Les ruines abondent à gauche sur les hauteurs. Elles sont encore plus nombreuses et couvrent de plus vastes

(1) De Beroea (Alep) à Chalcis (Kinnesrin) XVIII Milles ; à Arra XX ; à Capareas (Khan Cheikoun) XXIII ; à Epiphania (Hamah) XVI.

(1) Dans le *Mémoire*, Khirbet Hass est nommée Rabiaba.

étendues à droite, sur le bord de l'immense plaine qui va jusqu'à l'Euphrate et au-delà ; mais, de celles-ci, nous disait le mufti, il ne reste rien debout ; la charrue a passé sur les débris ; il faudrait fouiller le sol pour trouver des pierres intéressantes. Ce serait pourtant le moment d'entreprendre l'étude archéologique du pays, car la plaine commence à se peupler de nouveau à l'est de la route ; bien des matériaux antiques vont disparaître dans les constructions des nouveaux villages, et d'autre part, la nouvelle population stable promet une certaine sécurité au voyageur.

* * *

A trois heures de Ma'arrat, on rencontre un gros village, Khan-Estibal. Comme partout en Orient, la route ne traverse pas le village ; elle passe à côté. Nous nous contentons de regarder de loin l'entrée, une sorte de donjon avec un large portail bâti de pierres jaunes et noires, alternant par assises, et décoré de croix de Malte ; au-dessus apparaissent de hautes ruines présentant l'aspect d'une église en style ogival des Croisés.

La nuit se passera deux heures plus loin à Seraïkin. Le cheik du village vient nous inviter à dormir dans sa maison ; il insiste même un peu, nous disant que des Bédouins rôdent alentour. Nous préférons notre tente pour raison vulgaire et sensible.

« Que vous êtes heureux, nous disaient, durant une veillée sous la tente, des habitants d'un pauvre village ; que vous êtes heureux de pouvoir changer de place toutes les nuits ! Vous évitez les insectes, tandis que nous, nous en sommes dévorés dans nos maisons. »

Cette fois mal nous prit de soupçonner la propreté de la demeure du cheik. Un Arabe s'introduisit au milieu de la nuit, dans notre tente, en arrachant un piquet mal planté et, à la lueur de la lumière que nous avions conservée, choisit dans le mobilier des bottines, un chapelet et une statuette de la Vierge, toutes choses pour lui de la plus haute nouveauté. On nous dit plus tard que Séraïkin est mal famé chez les voyageurs indigènes ; les moukres eux-mêmes évitent d'y coucher.

* * *

Alep n'est plus qu'à sept heures de cheval. On traverse durant trois ou quatre heures de beaux champs de blé, de sésame, de dourah ou sorgho, de ricin toujours planté au bord de la route parce que les bêtes ne le mangent pas ; puis le sol s'amaigrit. Voici le chemin qui vient de Sermin, une petite rivière, un moulin, un pauvre village ; on est à Khan-Toumân, au bas du plateau d'Alep.

La rivière est le Kouaïk ; elle vient d'Alep et va se perdre au sud-est dans les marais du Matk, en face de Séraïkin. Pauvre rivière, qui réjouit pourtant le voyageur ; il y a si longtemps qu'il n'a pas vu de ruisseau ! Au-delà, le chemin gravit d'affreux rochers blanchâtres. Enfin la grande ville apparaît avec ses minarets sans nombre, enserrée dans une mince ceinture de verdure, au pied d'une énorme citadelle, au milieu d'un désert blanc. C'est bien ainsi qu'on peut se figurer une capitale du désert.

(A suivre).

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro la suite de l'intéressante relation du R. P. Hartzer sur sa visite aux stations fondées le long des rives du fleuve Saint-Joseph par Mgr Navarre et les Pères du Sacré-Cœur, missionnaires en Nouvelle-Guinée.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

M. Malécot, à Louzy, diocèse de Poitiers, avec demande de prières 30
Au nom de Mme Clotilde Robert, du diocèse de Nevers 240
Anonyme de Lyon (*Echo de Fourvière*) 100
Anonyme de Lyon — 30
Anonyme de Lyon — 691
Un prêtre de Lyon — avec demande de prières pour ses parents 50
Un anonyme de Tarascon, diocèse de Marseille, par l'entremise de M. L. Camman 4080

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Caspar, Cochinchine septentrionale).
M. le curé-doyen de Thouarcé, diocèse d'Angers 15
M. l'abbé Lubiez-Rowicki, aumônier à Montpellier 5
Anonyme du diocèse de Versailles avec demande de prières 4
Un anonyme d'Avranches, diocèse de Coutances 5
Un anonyme de Tours, avec demande prières pour une guérison 150

Pour les missions les plus éprouvées par la famine (Chan-Si septentrional et Chen-Si septentrional).
Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille 500

A M. Mallouk, pour la station de Ste-Véronique à Jérusalem.
Anonyme, A. M. P., du diocèse de Lyon 50
Un anonyme d'Avranches, diocèse de Coutances 5

A Mgr Turkian, évêque arménien de Marache.
Mme de l'Abadie, du diocèse d'Aire 10

Pour M. Fourcade (Pondichéry).
Anonyme de Lyon (*Echo de Fourvière*) 2

Pour les affamés du Chan-si septentrional.
Mme de l'Abadie, du diocèse d'Aire 10

Pour la léproserie de M. Vigroux (Japon).
Anonyme de Lyon (*Echo de Fourvière*) 2 50

Au R. P. Boutelant, procureur de la mission du Maduré.
L. R., abonné de Bordeaux 10

Pour les affamés du Chen-si septentrional.
M. le chanoine Defrance, de Châlons-sur-Marne 15

Pour la mission des Deux-Guinées.
Un anonyme de Saint-Pé (diocèse de Tarbes) 1

Au R. P. Le Monach, missionnaire à l'île Maurice, pour l'aider à réparer les désastreux effets de l'ouragan du 29 avril.
M. Le Seach, vicaire à Langolen, diocèse de Quimper 25

Pour les missions d'Afrique (A Mgr Hirth, vicaire apostolique du Victoria-Nyanza).
Anonyme de Lyon (*Echo de Fourvière*), avec demande de prières pour une âme du Purgatoire 5

Pour les missions des RR. PP. Jésuites, dans les Montagnes Rocheuses.
Anonyme de Lyon (*Echo de Fourvière*) 2 5

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



SYRIE. — ALEP ET SA CITADELLE ; Vue prise de la résidence des PP Jésuites, d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir page 468)

CORRESPONDANCE

YUN-NAN (Chine).

La famine. — L'orphelinat de Tchao-Tong

Nous avons publié dans le numéro des *Missions catholiques* du 8 avril dernier une lettre de M. Mathon, missionnaire à Tchao-tong Le Père y racontait brièvement comment les orphelinats avaient récemment pris chez lui des proportions considérables. Nous recevons aujourd'hui sur ce sujet quelques nouveaux détails de nature à intéresser la piété et la charité de nos lecteurs.

LETTRE DE M. CHARLES DE GOROSTARZU, DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES DE PARIS.

Le district de Tchao-tong, comme du reste toute la partie nord-est de notre province, a été depuis trois ans désolé par la famine. Des pluies extraordinaires ont détruit successivement toutes les récoltes, et, chose plus désastreuse, les terres cultivées dans ces régions montagneuses, profondément ravinées par ces pluies torrentielles, sont devenues, pour la plupart, impropres à la culture. Dans ces conjonctures, une grande masse de population s'est trouvée assiégée par la famine et dans la nécessité d'émigrer. Nous vîmes l'an dernier cinq mille familles, venant des environs de Tong-tchouan (à huit journées au nord-est de Yun-nan-fou), se répandre par toute la plaine de notre capitale.

C'était un spectacle navrant. Sur les routes circulaient des caravanes dont l'aspect eût paru pittoresque, s'il n'eût tant excité la pitié. Des femmes chargées de leurs nouveau-nés ; des hommes, et jusqu'à des enfants de sept ou huit ans portant quelques pauvres meubles, couvertures ou provisions de bouche ; tous ces gens à demi-vêtus de haillons et poussant devant eux leur unique ressource : une chèvre, un porc, quelquefois une vache. Arrivés dans nos régions moins désolées, ils s'abritaient où ils pouvaient. La campagne ne manque pas de huttes où la dévotion des agriculteurs a logé des idoles. La plupart de ces cabanes étaient occupées par des familles d'émigrants. Tout ce pauvre monde passait le jour, tantôt autour du feu, où cuisait la popote ; tantôt occupé à faire sa toilette aux rayons du soleil. Cependant le chef de famille allait çà et là cherchant du travail et une position pour lui et les siens.

Ce mouvement d'émigration fut tel que M. de Lanessan reçut au Tonkin un télégramme annonçant une

invasion prochaine de plusieurs milliers de pirates venant des régions du Yun-nan. Cette invasion ne s'est pas produite ; mais ledit télégramme ne pouvait signaler autre chose que ce flux d'émigration causé par la famine.

Telle était la misère, il y a un an ; aujourd'hui je n'oserais pas dire qu'elle a diminué. L'expérience de tous les temps et de tous les pays a prouvé combien ces calamités aident à la conversion des peuples. Réduits à l'alternative de mourir de faim ou de mendier, ces malheureux viennent souvent demander leur pain aux missionnaires catholiques. Et comme, selon la parole du Maître, la charité doit être le signe auquel on reconnaîtra ses disciples, ces pauvres âmes, repoussées des païens dans leurs nécessités corporelles, ne tardent pas à reconnaître l'Église pour leur vraie Mère.

Mais, hélas ! l'Église n'a pas toujours les ressources pour rechercher ces pauvres gens et les aider. Il est impossible d'exprimer la peine que nous éprouvons de voir autour de nous une si belle moisson, sans les moyens de la recueillir. Nous voudrions employer à cette œuvre les modiques revenus de la mission ; mais, hélas ! le petit troupeau que possède Jésus-Christ dans cette province est si pauvre, qu'il absorbe déjà, lui seul, une grande partie de nos ressources. Le bon ordre des choses demanderait que nos prêtres indigènes fussent entretenus par les aumônes des chrétiens, comme cela se fait dans quelques missions voisines. Or c'est au contraire la mission qui pourvoit à ces frais et doit en outre faire d'énormes dépenses pour soutenir et instruire les chrétiens.

Comptant cependant sur la Providence, nous n'avons jamais rebuté ceux qui frappaient à notre porte. Le point où nous avons surtout pu exercer notre charité est le district de Tchao-tong.

L'orphelinat de cette ville comptait à peine dix enfants. Poussés par la famine, plusieurs païens vinrent proposer au P. Mathon de recueillir leurs petits enfants dont ils ne pouvaient plus se charger. L'empressement que mit le Père à cette œuvre de charité fut vite connu dans toute la région, et les offres se multiplièrent. Depuis quelques mois, sa petite famille se maintient à une moyenne de cent cinquante. Ce chiffre de cent cinquante serait doublé si l'on y ajoutait le nombre des petits anges qui n'ont pas survécu au baptême.

Il aurait été difficile au P. Mathon de placer tous ces enfants, pour la plupart encore à la mamelle, s'il n'eût été généreusement secondé par les chrétiens. En cette circonstance, les principaux chrétiens ont montré le plus grand zèle.

Le démon pouvait-il laisser le bien s'opérer sans protester ? Le fait eût été unique dans les annales des missions. Quelques mauvaises langues, prenant occasion de cette œuvre de charité, la tournèrent en sujet de calomnies contre notre sainte religion. Je ne répèterai pas ici les éternelles et absurdes accusations dont les Chinois ont toujours chargé les orphelinats de la Sainte-Enfance. D'après l'explication de nos savants païens, les petites créatures que nous recueillons servent à former certains produits magiques qui sont expédiés en Europe pour l'usage des photographes. Ces calomnies sont imprimées dans des pamphlets que l'on distribue dans nos rues. Les mêmes rumeurs qui, l'an dernier, ont causé tant de désastres et la ruine de plusieurs orphelinats dans l'est de la Chine, menaçaient de révolutionner la population de Tchao-tong.

Dans ces perplexités, Mgr Fenouil fit part de ses craintes au vice-roi dans le but d'obtenir protection. Un bon édit du *grand homme*, expliquant au peuple de Tchao-tong l'œuvre de charité qu'exerçait le missionnaire, eût certainement anéanti ces premiers germes de troubles. Mais Son Excellence le vice-roi Ouang répondit à notre vénéré Vicaire apostolique que le seul moyen de prévenir tout désordre était : premièrement de ne plus recueillir à l'avenir ces enfants ; puis de lui remettre ceux que nous avions déjà. Monseigneur repoussa énergiquement cette dernière proposition, déclarant au « grand homme » avec la liberté apostolique : que ces enfants étant baptisés, nous ne pouvions les remettre à des païens ; « car, ajoutait le prélat, vous les mèneriez avec vous en enfer. » Le vice-roi offrit de racheter ces enfants pour une forte somme. Monseigneur eut beaucoup de peine à lui faire comprendre qu'une pareille action ne nous était point permise.

Encore aujourd'hui le « grand homme » espère nous arracher ces petits anges. Car, ces jours derniers, un mandarin envoyé par lui, disait à Mgr Fenouil : « Le vice-roi vous offre de traiter à votre avantage toutes vos autres affaires, si vous lui remettez les trois cents enfants de Tchao-tong. »

Inutile de dire que Mgr de Ténédos n'a point suivi ces conseils. Cependant, par prudence, il a écrit au P. Mathon de suspendre provisoirement l'admission des enfants offerts. Le vice-roi nous a déclaré qu'il allait établir à Tchao-tong un orphelinat civil. Ce beau projet n'est certainement que sur ses lèvres ; mais le réaliserait-il, que nous nous en réjouirions. Car il serait toujours bien facile de faire baptiser ces petits innocents, dont la plupart succomberaient devant la négligence des infirmiers païens.

Ces détails vous montrent quelle belle récolte nous avons à faire en ce moment. Le démon veut y mettre obstacle, et nous disposons de faibles moyens. Que les chrétiens d'Europe se laissent attendrir sur leurs petits frères et sœurs du Yun-nan ! qu'ils les aident, plusieurs par leurs charitables aumônes, et tous par le concours de leurs prières.

INFORMATIONS DIVERSES

Ecosse. — A Glasgow (Ecosse), le jubilé sacerdotal de l'archevêque, Mgr Eyre, a été l'occasion d'une imposante manifestation catholique. Au commencement du siècle, cette importante ville manufacturière ne comptait que trente-trois mille habitants ; elle en a plus de sept cent mille actuellement, et parmi eux cent vingt mille sont catholiques. La population catholique du diocèse dépasse deux cent trente mille âmes ; aussi Mgr Eyre a-t-il consacré tous ses efforts à la formation d'un clergé assez nombreux pour suffire aux besoins spirituels de ces religieux fidèles. Pour assurer le recrutement du clergé dans le diocèse de Glasgow, Sa Grandeur a fondé un collège à Kilpatrick. Une somme de trois mille cent cinq livres sterling (soixante-dix-sept mille six cent vingt-cinq fr.) lui a été remise pour cette œuvre comme souvenir du jubilé. Cette magnifique offrande était renfermée dans une superbe cassette en argent et accompagnée d'une adresse dans laquelle le clergé et les fidèles du diocèse de Glasgow exprimaient à leur archevêque leur filial et respectueux attachement. Mgr Eyre a été très touché de cette grande preuve d'affection.

Angleterre. — Le *Tablet* annonce que le comité formé à Londres pour l'érection d'un monument à la mémoire du cardinal Manning a tenu une réunion dans la salle des conférences de Westminster, sous la présidence du duc de Norfolk et de Mgr H. Vaughan. L'assemblée se composait d'admirateurs du vénérable défunt appartenant à tous les cultes et à tous les partis. Le lord-maire de Londres, M. Gladstone et sir John Lubbock avaient fait parvenir au duc de Norfolk leur adhésion à un projet « qui, d'après un orateur protestant, M. Caxton, est sympathique à toute l'Angleterre. » Le monument que la piété filiale des Anglais se propose d'élever au cardinal Manning sera digne de cet illustre ami des humbles et des pauvres. « Ce sera, dit sir Charles Russell, une maison de refuge ouverte à Londres et placée sous la direction des catholiques, en faveur des pauvres sans distinction de croyances religieuses. » On a décidé de demander le concours des évêques anglais, irlandais, écossais et américains, et à l'issue de la séance les souscriptions montaient déjà à plus de 50,000 francs.

Agra (*Hindoustan*). — Le 4 août, Mgr Van den Bosch, Capucin, archevêque d'Agra, a pris solennellement possession de son siège épiscopal. Reçu l'avant-veille à la gare par un grand nombre de missionnaires et de fidèles, le prélat fut en grande pompe conduit à sa résidence où des arcs de triomphe avaient été dressés en son honneur. Le 4 août, une nombreuse assistance emplissait la cathédrale d'Agra. Après toutes les cérémonies prescrites par le rituel pour l'intronisation épiscopale, Mgr Van den Bosch reçut l'hommage de son clergé et célébra la messe pontificale. A la fin du saint sacrifice, l'archevêque fut conduit à son trône et les RR. PP. Genesius, administrateur apostolique, et Julius, supérieur régulier, lurent successivement une adresse à laquelle le prélat répondit par une éloquente allocution, dont le *Catholic Examiner* de Bombay reproduit la substance. Après l'office du soir, de nombreux visiteurs vinrent offrir à Mgr Van den Bosch leurs hommages et leurs respectueuses félicitations ; finalement un feu d'artifice fut tiré à la grande joie des enfants.



Mgr VAN DEN BOSCH, de l'Ordre des Frères Mineurs Capucins, archevêque d'Agra.

Nous devons à une obligeante communication du T. R. P. Gonzalve, provincial des Capucins de Belgique, les notes biographiques suivantes :

« Mgr Emmanuel Van den Bosch est né à Anvers (Belgique), le 18 juin 1854. Il entra dans l'Ordre des Capucins le 21 mai 1873. Il partit pour les Indes en 1884. Après avoir été conseiller et chancelier de l'évêque d'Allahabad, il passa au commencement de l'année 1890 dans la mission du Penjab, confiée aux Capucins de la province Belge

« Le 14 juillet de cette même année, mourut Mgr Symphorien Mouard, évêque de Lahore (Penjab), et le 20 novembre suivant Mgr Van den Bosch fut élu son successeur.

« Dans ce poste éminent, ses brillantes qualités éclatèrent bientôt et le 11 juillet 1892, il fut promu à l'archevêché d'Agra, devenu vacant par le décès de Mgr Jacopi, mort dans sa ville épiscopale, le 14 octobre 1891. »

Chine. — Différents journaux ont parlé dernièrement de massacres de missionnaires et de chrétiens au Chen-si. Le Procureur des Missions franciscaines, à qui nous nous sommes adressés pour connaître ce qu'il y avait de fondé dans ces rumeurs alarmantes, n'en a pas reçu la confirmation. Dès qu'il aura des nouvelles authentiques, il nous les communiquera, afin que nous soyons les premiers à les publier.

Mésopotamie. — Le R. P. Victor Bernardin, procureur des missions franciscaines, nous écrit le 18 août :

« Récemment les *Missions catholiques* constataient le consolant mouvement qui porte les Arméniens schismatiques à entrer dans l'Eglise catholique. La Custodie franciscaine de Terre-Sainte a été en cette circonstance l'instrument de la Providence.

« Des Arméniens séparés de Marache, mécontents de leur clergé, vinrent à Alep trouver le P. Gardien des Franciscains e

lui demandèrent des missionnaires pour être instruits et réconciliés avec l'Église. Ce supérieur était le P. Lodovico de Ravenne, aujourd'hui Mgr Piavi, patriarche de Jérusalem. Grande fut à cette ouverture la consolation du vénérable religieux qui dépêcha à Marache le P. Gesualdo de Gênes. Le zélé missionnaire se mit aussitôt en communication avec les néophytes, reçut l'abjuration de trois mille cinq cents personnes et, sur l'ordre de Rome, remit ce noyau de fidèles aux mains de Mgr Hassoun, alors patriarche des Arméniens catholiques. Toutefois les Franciscains ne quittèrent pas la ville. Ils y demeurent encore aujourd'hui pour diriger les écoles et paître la partie du troupeau qui, refusant absolument de passer sous la houlette des pasteurs de son rite, a déclaré formellement retourner au schisme si Rome ne lui permettait pas d'être latine.

« Telle est à peu de chose près, l'histoire de la conversion de Iénigé-Kalé (Château-Neuf). Exaspérés contre leurs prêtres, les schismatiques se rendirent à Marache, résolus à embrasser l'islamisme. Mais Dieu leur fit rencontrer un latin qui leur parla du dévouement des Pères de Terre-Sainte. La grâce agit alors sur ces cœurs ulcérés ; ils consentirent à devenir catholiques à la condition d'être latins et de demeurer sous la juridiction des Franciscains. Ces conditions étaient d'une réalisation difficile ; mais il s'agissait du salut de ces âmes et l'on commença sans différer l'instruction religieuse de ces braves gens. A sa première visite le Père fut piqué par un scorpion. Le peuple superstitieux regarda cet accident comme un châtiment du ciel. Mais quand on vit la blessure, traitée par l'ammoniaque, se cicatriser et guérir, les fidèles bien disposés furent confirmés dans leurs bonnes résolutions, une foule de dissidents se convertirent, et Rome accorda dans une certaine mesure les dispenses nécessaires pour l'introduction du rite latin sous la juridiction des Franciscains.

« De Ienigé-Kalé, des Pères rayonnèrent dans les environs et firent partout des prosélytes. Mais Rome désire conserver dans toute leur vigueur les rites orientaux : aussi, les conversions opérées, les Pères de Terre-Sainte remirent-ils le soin des néo-convertis à la sollicitude des évêques arméniens. »

Roseau (*Dominique*). — Mgr Michel Naughten, évêque de Roseau, nous écrit de Roseau, le 11 août 1892, et nous demande une rectification que nous nous empressons de faire.

« Dans votre numéro des *Missions catholiques* du 1er avril vous avez consacré au diocèse de Roseau un article qui contient des erreurs. Permettez moi d'en relever quelques unes : Mon prédécesseur immédiat, Mgr Poirier, a été non pas le premier, mais le troisième évêque de Roseau. C'est Mgr Monaghan, Irlandais, qui fut le premier évêque et fonda le diocèse de Roseau ; Mgr Vesque, d'abord aumônier à Norwood près Londres, lui succéda ; c'est lui (et non Mgr Poirier) qui introduisit dans le diocèse les religieuses et les Rédemptoristes. Mgr Poirier, troisième évêque, trouva les unes et les autres quand il arriva de la Trinidad où il était missionnaire. L'auteur de l'article lui attribue tout le bien réalisé, sans dire un mot de ses deux prédécesseurs qui ont porté le poids du jour et de la chaleur. Cette appréciation est trop exclusive pour que j'aie pu me dispenser de vous adresser cette rectification. »

République Argentine. — Voici un court extrait du *livre vert* publié par le gouvernement de Buenos-Ayres ; ce passage a trait aux missions salésiennes établies sur le vaste territoire de cette république :

« Les missions ayant pour objet la conversion des indigènes ont étendu visiblement leur champ d'action dans l'archidiocèse, grâce à l'activité des RR. Salésiens dirigés par l'illustre prélat, Mgr Cagliero, lequel a établi, en Patagonie, son centre d'opération. Cette congrégation possède une école d'arts-et-métiers et douze collèges. C'est une vraie consolation de voir comment les successeurs du grand D. Bosco luttent avec persévérance contre toutes sortes de difficultés dans l'accomplissement de la plus noble, de la plus auguste mission du clergé. »

AU KILIMA-NDJARO

(Afrique orientale)

PAR

Mgr Alexandre LE ROY, de la Congrégation du St-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

(Suite 1)

IX. — La marche au désert.

Médecin et dentiste. — Chez des voleurs de grand chemin. — La marche de nuit. — Sur un pavé de fer, à midi. — Le désert de Gerouva.

Nous nous sommes arrêtés deux jours à *Daloani* dans le but principal de nous procurer des vivres et des calebasses, ces dernières pour y mettre des provisions d'eau, car nous avons devant nous un redoutable désert à traverser. Vivres et calebasses ont été difficiles à obtenir chez cette population mal commode, incivile et mendiante. Le plus calme de nos porteurs a même cru de son devoir de m'adresser à ce sujet des observations respectueuses.

« — Comment ! m'a-t-il dit, voilà des sauvages qui ne veulent rien nous vendre, et quand ils viennent ici promener leurs maladies, tu les guéris pour rien ! C'est ridicule à la fin... »

Il est certain que, dans le pays digo, la médecine gratuite a un succès marqué. Les malades, c'est-à-dire ceux qui le sont, l'ont été ou craignent de l'être, viennent nous trouver en foule, et ils ont en nos petites bouteilles une foi si touchante ! Voici, par exemple, un vieux lépreux, qui m'amène sa digne épouse. Elle est aveugle. « Il y a huit ans, dit l'ancien, que ses yeux sont éteints ; il faut que tu nous les rallumes ! » Je confesse modestement que je n'ai pas ce pouvoir ; on ne me croit pas. J'ajoute que j'ai d'ailleurs oublié à Zanzibar la médecine qu'il réclame : « Et cette bouteille, reprend le bonhomme en me montrant un flacon d'acide phénique, est-ce que c'est pour les singes ? » A bout d'arguments, j'applique à la vieille un peu de coton mystérieusement passé dans de l'eau claire, je donne à son mari trois pilules de biscuit détrempé, et j'annonce que, si dans huit jours ils ne sont pas guéris l'un et l'autre, c'est que probablement ils ne le seront jamais. Pauvres bonnes gens ! Ils auront au moins dans leur vie toute une semaine d'espérances !

Mais il n'est pas toujours possible de satisfaire ainsi sa clientèle Hier, un enfant s'est approché : sans mot dire, il a ouvert devant moi sa petite bouche toute ronde, fermé un œil, fait une grimace et donné un coup de langue sur une dent qui branlait. Ce cas était moins compliqué que le précédent, et il a suffi de cueillir le petit morceau d'ivoire entre le pouce et l'index. Immédiatement le bruit de cette merveille se répand, et en moins d'une demi-heure, j'ai devant moi toutes les mâchoires du pays. La plupart de ces bonnes gens n'ont aucune plainte à formuler contre leur double ratelier, mais on me prie d'arracher quand même pour les douleurs à venir. Ah ! le beau pays pour les artistes sur dents !

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 22, 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août, 2 et 9 septembre et les cartes p. 370, 373 et 453.

Mais voilà que, à la fin, une pratique se présente à laquelle je n'aurais jamais osé penser : c'est Séliman en personne, notre antique et glorieux cuisinier. Depuis cinquante ans environ, affirme-t-il, il y a par là une dent qui lui fait mal, par instants, et puisque l'occasion s'en présente, c'est aujourd'hui qu'il est décidé à la remercier de ses services. A l'appui de son assertion, il ouvre une bouche épouvantable ; je recule d'horreur. Il fait un pas en avant. Grand Dieu ! serait-il devenu anthropophage !

Rassuré enfin, je me porte devant l'ouverture et considère à loisir ce musée étrange. Il y a de tout là-dedans : une langue extraordinaire, rappelant assez bien la semelle d'un soulier de gendarme, se meut frétillante sous un palais en ruines ; des molaires énormes, jaunes, blanches, rouges, vertes, s'en vont dans toutes les directions comme des souches de vieux bois taillis ; d'autres dents de formes inconnues dans l'anatomie humaine poussent ici et là ; puis de larges espaces vides ; et là-bas, tout seul en son coin, l'objet hors d'usage qu'il s'agit d'extirper.

En un moment rapide comme l'éclair, la pensée se reporte aux jours lointains où, petit garçon déjà bien aventureux, on aimait tant à parcourir les foires du pays bas-normand et à s'arrêter devant ces voitures superbes où un grand homme, surmonté d'un grand casque qui l'était d'un grand panache, parlait si éloquemment aux foules assemblées. Poussé par l'irrésistible passion d'être utile à l'humanité souffrante, il parcourait ainsi l'univers pour arracher les dents gâtées. Et je le revoyais qui, d'un geste magnifique, plongeait la main dans une vaste corbeille et en retirait des milliers de molaires, d'incisives et de canines, preuves de ses exploits : « En voici une de la reine Victoria !... Celle-ci, messieurs, vient du Sultan de Constantinople. Et cette autre, à qui croyez-vous qu'elle ait appartenu ? Eh ! bien, vous ne le devinerez jamais : vous êtes trop bêtes ! C'est une dent fossile que j'ai retrouvée dans la mâchoire de Noé !... »

Et il ajoutait, ce grand homme, en remuant par poignées des louis d'or que j'ai soupçonnés depuis être des centimes et des sous tout neufs, il ajoutait : « N'allez pas croire au moins que je suis amené ici par un vain désir du lucre ! Messieurs-Dames, je suis un philanthrope, je fais le bien pour le bien. Donc, gardez vos sous, mais donnez-moi vos mâchoires !... »

Et pendant que les tambours et les trombones de l'artiste grondaient tout en haut de la grande voiture, un petit bonhomme montait, avec sa blouse bleue passée sur un paletot noir, avec son chapeau rond posé modestement sur le ventre, avec sa tête originale, d'une naïveté si expressive. Et l'ayant fait asseoir, l'artiste lui tenait la bouche ouverte toute grande devant l'assistance émue : « Messieurs-Dames, vous voyez cette ouverture ? C'est une infection !... C'est l'authentique étable d'Augias, ousque dans laquelle, pour l'approprier, Hercule aurait besoin de faire passer le fleuve du Mississipipi !... »

Ah ! qu'il y avait de belles choses en ce temps-là dans les foires du pays et que les dentistes y étaient éloquents ! Pour ma part, jamais je n'aurais osé ambitionner, à cet âge, de partager un jour la gloire d'un si grand homme. Et pourtant !... Voici devant moi une foule pareille à celle qu'il rassemblait, et, comme son petit homme à la blouse bleue, Séliman attend, bouche béante. Mais la grimace est telle que Monseigneur s'est retiré sous sa tente pour ne pas compromettre la situation par des rires intempestifs ; le P. Auguste, moins réservé, part en un éclat prolongé et bruyant ; les porteurs en cercle ne peuvent retenir eux-mêmes une manifestation de douce gaieté ; les indigènes des villages voisins, massés par groupes sous le grand tamarinier qui nous prête son ombre, participent à la joie commune. Enfin, en présence de cette assistance aussi nombreuse que joviale, je retrousse solennellement mes manches, je m'arme d'une pince à insectes, je presse, je tire, et... Séliman fait par terre une culbute épouvantable ! — Mais j'avais la dent. Avec une vivacité juvénile, son propriétaire se relève, se jette dessus, la lie solidement dans un vieux morceau de linge et, tout en crachant largement sur les pieds de l'assistance, court immédiatement à sa cuisine où l'appelle une forte odeur de brûlé. « Pourvu, fait alors Monseigneur en manière de conclusion, que, dans le gigot de chèvre de ce soir, nous ne retrouvions pas, en guise d'ail, cette vieille molaire ! »

∴

En sortant de *Dalouni*, nous traversons d'abord la petite rivière de ce nom et, une demi-heure après, celle de *Mbambara* ; les deux se réunissent et coulent vers l'*Oumba*, mais sous ce soleil et sur cette terre, elles n'ont vraisemblablement la consolation de l'atteindre que pendant la saison des pluies.

Et maintenant préparons nous ; le pays qui s'ouvre est le désert. A notre gauche, de hautes montagnes jetées par paquets l'une sur l'autre ; à droite, la plaine sans eau ; et, sur l'aride sentier que nous suivons, des arbres rabougris, clairsemés, une herbe jaune et rare, par endroits des bosquets étranges faits d'un enchevêtrement épouvantable de lianes, d'euphorbes, de buissons de tout genre où les épines paraissent avoir remplacé les feuilles. L'une de ces plantes est surtout caractéristique : c'est une Passiflorée, espèce nouvelle peut-être, dont le pied tuberculeux, rond, énorme, couché sur le sol comme un potiron de grande taille — il y en a d'un mètre de diamètre — donne naissance à plusieurs lianes d'un beau vert de houx qui couvrent parfois une étendue très grande sur laquelle elles rampent, se tordent, montent, redescendent, s'entrelacent et forment à elles seules une jungle si compacte qu'un oiseau même a peine à y pénétrer ; là-dessus des épines à profusion, longues et droites, et, à la base de chacune d'elles, deux feuilles rondes, mais si petites, si rudimentaires, que l'œil les cherche et les distingue à peine. La fleur est blanche et peu apparente ; le fruit, composé de trois loges enfermées dans une capsule, est de la taille d'une groseille.

Le sol qui produit ces horreurs est sablonneux, pierreux, reposant sur des roches de grain très grossier et de couleur uniformément grise. Parfois cependant on trouve de grands espaces rouges, chargés d'oxyde de fer.

Vers 11 heures, nous arrivons à un petit torrent ombragé

de grands sycomores où je tue quelques pigeons verts qui nous serviront de dîner ; l'endroit s'appelle *Kikoumbi*, c'est-à-dire *Passage (des Massaïs)*. Le lit de la rivière est à sec, encombré de pierres énormes ; mais on dit qu'en la remontant nous trouverons de l'eau — ce qui est vrai. — Dans la montagne de *Mshiwi* d'où elle descend, des *Taïtas* qui s'y sont établis pour piller les petites caravanes nous fourniront des vivres. On tire en conséquence quelques coups de fusil pour avertir ces obligeants détrousseurs que nous sommes là et les inviter à nous faire une petite visite.

Vain espoir. A la fin, cinq ou six porteurs s'aventurent dans ces gorges reculées et le reste de la caravane s'installe pour prendre un repos sommaire et repartir ce soir pour une marche de nuit.

Nous passons ainsi l'après-midi, sans nouvelle aucune des hommes qui sont allés là-haut ; ces montagnards les auraient-ils pris, retenus, mangés? C'est possible, puisque c'est leur métier. En conséquence nous nous disposons à aller faire de ce côté une reconnaissance armée, lorsque tout à coup nous entendons des cris et des chants sortir du torrent ; ce sont nos explorateurs qui reviennent chargés de vivres, de grains, de miel, de poules, de citrouilles et de calebasses. Les coups de fusil que nous avions tirés avaient convaincu ces gens qu'une forte expédition venait venger les Arabes qu'il leur était arrivé de détrousser dernièrement, et ils s'étaient enfuis, mettant en sûreté les troupeaux de chèvres, de moutons et de vaches qu'ils entretiennent sur ces hauteurs. Et c'est à les rappeler que nos hommes avaient passé tout leur temps.

* * *

A 6 heures du soir nous partons. En face, le soleil disparait derrière une montagne que nous devons tourner. Comme un œil immense, son globe rouge nous jette un dernier regard par dessus la grande muraille, puis s'enfonce tout d'un coup, laissant les ombres indécises couvrir encore quelque temps l'espace jusqu'à ce que la lune le remplace au ciel pour nous guider dans cette marche aventureuse.


AFRIQUE ORIENTALE. — EUPHORBE DU DÉSERT DE GOUROUVA ; d'après un dessin de Mgr LE ROY (Voir page 468).

Mwalimou, notre guide, a eu grand soin de faire à la troupe ses recommandations :

« *Wangwana*, mes frères, écoutez bien.

« Nous allons passer une nuit de misères. Mais il le faut pour abréger la marche de demain et traverser le grand désert de *Gourouva*. Ecoute-moi donc, *Toumbo-Roumbo* !... Le grand désert de *Gourouva*... Suivons nous tous, l'un derrière l'autre, doucement, sans une parole, sans un bruit, sans éternuer, sans cracher. Si l'un ou l'autre a besoin de s'arrêter, un vrai besoin, il dira : « J'ai un vrai besoin ! » Et tout le monde s'arrêtera. Et quand il repartira tout le monde repartira. Car ce serait dommage s'il était gobé par un lion ; comment ferait-on pour porter sa charge? Qu'est-ce qui réclame ?... Sans un bruit, sans éternuer, sans cracher... Car si les buffles nous entendent, ils vont se dire : « Qui est-ce qui passe là ? » Et ils vont se jeter sur nous, et ils vont nous éventrer... Sans un bruit... Les rhinocéros de même, avec leurs cornes. Ah ! je voudrais t'y voir, toi, *Toumbo-Roumbo*, dans une corne de rhinocéros, de part en part, grand sot !... Allons, *Wangwana*, mes frères, c'est entendu : tous à la file, doucement, sans un bruit, sans tousser, ni éternuer, ni parler, ni siffler, ni cracher !... »

Après cette improvisation brillante, la caravane se met en marche dans un ordre parfait. Malheureusement, à vingt pas de là, un porteur s'empêtre dans une racine et roule avec sa charge sur son voisin qui roule sur un autre qui

roule sur un troisième, comme dans un jeu de quilles ; d'où cris et rires à réveiller tous les échos. Le guide se fâche, recommence sa harangue, et l'ordre se rétablit pour n'être plus troublé que de temps à autre, quand, par exemple, un homme s'endort tout en cheminant et tombe sous son fardeau.

Marche intéressante cependant que celle d'une nuit pareille, à travers cette forêt et ce silence ! A nos pieds, le sentier paraît à peine, là-haut le ciel se couvre d'étoiles innombrables, les nuages qui passent en courant devant la lune jettent tour à tour devant nous l'ombre et la clarté, les arbres prennent des formes fantastiques, la vue plonge dans des profondeurs inconnues et mystérieuses, les chansons variées des insectes s'élèvent de partout, douces, perçantes, saccadées, monotones ; c'est un vrai concert. Parfois le cri de l'hyène, comme un long ricanement, nous arrive de loin, ou, plus rapproché et plus sinistre, un bruit sourd, indistinct, quelque chose comme un grognement, un souffle, des herbes froissées, font penser à la présence de quelque grand fauve. Et la caravane, silencieuse, glisse toujours, toujours, doucement, les pieds nus sur l'étroit sentier, comme une longue procession d'ombres...



AFRIQUE ORIENTALE. — SOUS L'ACACIA PARASOL, DANS LE DÉSERT DE GOUROUVA ; d'après un dessin de MGR LE ROY (voir p. 468).

Alors l'esprit se recueille sans effort et l'âme monte d'elle-même vers Celui qui créa toutes ces choses, qui du commencement jusque aujourd'hui les a suivis dans leurs développements séculaires et les recouvre encore de sa paternelle Providence.

L'activité de l'Univers ne connaît pas de repos. Et pendant que, dans sa liberté simple et fière, le missionnaire s'en va au cœur de l'Afrique, le long des chemins que la lune éclaire, voilà que l'herbe respire et l'arbre pousse, l'insecte chante, l'oiseau se repose, le fauve cherche sa pâture, les Noirs dans leurs villages dansent au son des tambours et, par le reste du monde, dans les grandes villes et les riches campagnes, l'un dort pendant que l'autre travaille, le malade appelle les premières heures du jour, l'ouvrier est à son œuvre, le soldat à son poste, le financier à son coffre, le moine à sa prière, l'impie à son blasphème. En ce moment-ci, pendant que j'aligne mes pas dans la nuit silencieuse, il se commet peut être des atrocités sans nom ; l'un jouit grassement de la vie, l'autre attache au clou la corde où le désespoir va le pendre, un enfant naît, un vieillard meurt, ici l'on adule, là on conspire, ailleurs on danse, ailleurs on s'égorge... Que sais je encore et qui donnera la somme de tout ce qui se fait sur terre, à la même minute, pendant que la lune l'éclaire d'un côté et le soleil de l'autre ? A la fin des temps, Dieu fera l'addition de ces pensées, de ces paroles, de ces actes : l'important est que notre compte y fasse bonne figure...

*
* *

Vers minuit, nous arrivons à une sorte de grande clairière où nous nous arrêtons enfin.

En un instant, les feux flambent de toutes parts, chacun s'est vite trouvé un lit provisoire, et en moins d'un quart d'heure les ronflements consciencieux témoignent déjà de la bonne volonté qu'on a de dormir.

*
* *

A trois heures du matin, Mgr de Courmont est de nouveau sur pied : comme tous les jours, il dit la sainte messe sur son autel portatif, et quand il a fini, les francolins gloussent déjà dans les herbes, les porteurs s'étirent et Séliman présente une potion noire qu'il affirme être pour l'usage interne : c'est du café selon sa formule. Nous absorbons le

plus clair de ce breuvage et le soleil n'a pas encore paru derrière nous que nous sommes en route.

.˙.

La fraîcheur du matin dure peu. Point de rosée sur les feuilles : la journée sera dure. Au reste, à mesure que nous avançons, le paysage devient de plus en plus triste. A droite, c'est toujours la même chaîne de montagnes ; mais ici elle s'élève comme un mur, sans rien qui en tapisse l'uniformité désolée. La plaine a une physionomie pareille. Partout le sable roulé des montagnes s'y mêle au minerai, on marche péniblement sur ce sentier en coupant des lits de torrents desséchés où l'eau a passé comme dans des canaux, et l'œil se fatigue vite d'avoir toujours devant lui ces étendues stériles, couvertes de rouille, pavées de fer. Quelques maigres touffes de graminées se dressent çà et là; des acacias parasols (voir la gravure p. 467) étendent seuls dans le désert leurs têtes à peu près vertes; des euphorbes arborescentes, spéciales à ces solitudes (voir la gravure p. 466), se dressent parfois devant nous; une flore particulière s'est acclimatée en cet affreux pays, mais les feuilles grillées, recoquillées, faisant peine à voir, en disent assez les souffrances. On ne voit aucun animal courir dans ces plaines, nul battement d'ailes ne trahit la présence de l'oiseau, aucun bruissement d'insecte n'anime ce morne paysage ; la brise elle-même se tait.

.˙.

A mesure que le jour avance, le soleil devient plus ardent, la route surchauffée brûle la plante des pieds, le regard fatigué ne distingue devant lui qu'un étrange miroitement, le sol est rouge, la brousse est grise, et là dessus, tout en haut, le ciel lui-même semble réfléchir les rayons implacables de son astre en feu comme un immense bouclier d'argent.

.˙.

La caravane, dispersée, avance avec une sorte de désespoir, lentement sans un mot. Seulement, de temps à autre, un porteur à bout de forces jette son fardeau et tombe dessus : le malheureux a trouvé l'ombre d'un acacia et il espère que, comme celle de la tombe, elle lui sera légère. Hélas ! elle est bien légère en effet, l'ombre de l'acacia. Mais enfin c'est un prétexte pour reprendre haleine, et nous en usons nous-mêmes quelquefois.

Peu à peu cependant, le sol paraît devenir moins dur à la végétation qui l'habite et vers midi on nous signale à l'horizon, une ligne qui paraît verte.

C'est *Kitiro* et sa rivière où l'on a dit que nous devions camper. Courage !

Les plus intrépides pressent le pas, et à mesure qu'ils arrivent, s'étant désaltérés, nous les renvoyons avec des calebasses pleines d'eau à la rescousse de leurs camarades épuisés.

Dans la soirée, tout le monde a rallié le campement: nous avions traversé le désert de *Gouroura*.

(*A suivre*).

VOYAGE

DANS LA SYRIE SEPTENTRIONALE

aux ruines chrétiennes des IVe, Ve et VIe siècles

Par le R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus.

Suite (1)

XI

ALEP.

Le quartier chrétien est à l'ouest. C'est de ce côté que nous allons demander la résidence de nos missionnaires. On nous conduit par des rues convenablement propres, pavées de pierres dures, glissantes, sur lesquelles nos chevaux ont peine à se tenir, à travers des maisons généralement bâties de bonnes pierres blanches, mais tristes au dehors par la rareté des ouvertures. Enfin nous arrivons devant la mission qui, elle aussi, n'a de grâce qu'à l'intérieur.

L'histoire d'Alep commence à Seleucus Nicanor, dont elle reçut le nom de *Berœa*. On croit cependant la ville beaucoup plus ancienne, et l'on conjecture que les Arabes, en l'appelant Haleb, ont fait revivre son premier nom. Elle ne prit de l'importance qu'à l'époque où les Arabes détruisirent Chalcis (629), ville située une journée au sud d'Alep.

Chalcis, en arabe Kinnesrin, tenait le premier rang dans la contrée comme colonie militaire et centre de commerce. Les caravanes de la Mésopotamie, de la Perse et de l'Inde, après sa destruction, vinrent à Alep échanger leurs marchandises ; les négociants de toutes les nations de l'Europe, les Français surtout, y affluèrent. Alep devint l'une des principales places de commerce entre l'Orient et l'Occident.

Maintes fois, de violents tremblements de terre ravagèrent la ville; celui de 1822 fit périr le tiers des habitants et renversa les deux tiers des maisons. La peste, le choléra la visitèrent souvent. Mais plus que tous les fléaux, la découverte de la route maritime des Indes autour du continent africain et, dans notre siècle, l'ouverture du canal de Suez, portèrent atteinte à sa prospérité en diminuant son commerce. Les productions de l'Inde, depuis longtemps, ne passent plus par le continent ; celles de la Mésopotamie trouvent une voie de plus en plus facile par le golfe Persique et le canal de Suez ; la ville est en décroissance.

Ville infortunée ! En même temps que la richesse l'abandonne, le choléra vient deux années de suite de la décimer, et menace d'y devenir endémique. Arrangera-t-on les égouts de ses bazars qui, à travers des dalles mal jointes, exhalent une odeur insupportable ? Couvrira-t-on le canal qui lui amène les eaux potables d'Haïlan ? Cessera-t-on de jeter dans les conduites alimentaires les eaux souillées du Kouaïk, quand les sources d'Haïlan deviennent

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août, 2 et 9 septembre.

insuffisantes? C'est peu probable. Le fatalisme musulman : — « Si je dois mourir, c'est écrit » —, est au premier chef antihygiénique.

Aujourd'hui on y compte à peine cent mille habitants et peu de familles riches. La colonie européenne, autrefois si florissante, a presque disparu. On reconnait cependant encore son antique influence sur le pays. Par ses édifices privés, ses bazars, sa propreté relative, Alep est moins oriental que Damas. Les habitants ont une réputation d'intelligence et de finesse assez bien méritée ; les femmes chrétiennes, dit-on, contribuent pour une bonne part à ce renom.

De toutes les grandes villes de la Turquie d'Asie, Alep est celle où la population chrétienne compte le moins de schismatiques. Les catholiques y sont environ quinze mille ; presque tous les rites unis, Maronites, Grecs, Syriens, Arméniens, y ont un évêque. Le vicaire apostolique des Latins de Syrie, lui-même, a son siège à Alep, bien qu'il réside le plus souvent à Beyrouth.

Les Pères Franciscains de Terre-Sainte desservent la paroisse latine, belle église neuve déjà fendue par les tremblements de terre, et dirigent un collège bien installé dans de vastes bâtiments qu'ils viennent de construire à côté de l'église. Nos Pères ont bâti depuis peu d'années une jolie chapelle au milieu du quartier chrétien, et y font un bien considérable auprès des pauvres catholiques, occupés pour la plupart à l'industrie du tissage. Nous avons vu avec bonheur ces braves gens fréquenter la chapelle pendant la semaine, et les jeunes ouvriers se presser au catéchisme du soir.

Faut-il parler des jardins d'Alep ? Quelques cultures maraîchères, abritées sous des peupliers au bord du Kouaïk ; plus loin, sur la hauteur, des plantations de pistachiers ou d'oliviers que les Alepins nomment des vignes (*carm*), comme toute plantation d'arbres ou d'arbrisseaux qui ne s'arrosent pas ; tels sont les jardins. Ils seraient insuffisants en Europe, pour l'approvisionnement d'une grande ville.

XII

Le groupe septentrional des ruines chrétiennes.

Le groupe septentrional s'étend sur une contrée plus vaste que celui du midi. Il renferme le plus grand, le plus beau, et à certains égards le mieux conservé des édifices religieux des cinq premiers siècles en Syrie, l'église et le couvent qui furent construits pour honorer la mémoire de saint Siméon Stylite et consacrer le lieu où il mena sa vie extraordinaire. La visite aux ruines de ce groupe sera la plus intéressante moitié de notre voyage.

« Les ruines de la région du nord, dit M. de Vogüé, ne sont ni moins nombreuses, ni moins bien conservées que celles des montagnes que nous venons de quitter ; elles appartiennent à la même famille architecturale ; néanmoins les monuments de cette région se distinguent des précédents par certains caractères spéciaux ; les plans sont moins uniformes, les profils sont meilleurs, mais la sculpture est plus plate ; les matériaux employés sont de plus grande dimension, et les appareils encore plus irréguliers ; une certaine rusticité d'aspect se rencontre à côté de la plus grande fidélité aux formes classiques ; la charpente est moins uniformément employée pour les toits et des terrasses en dalles de pierres se rencontrent fréquemment. Outre ces différences d'école, nous signalerons encore d'autres traits particuliers au groupe de l'extrême nord. Il renferme des monuments plus anciens que ceux du groupe méridional ; l'antiquité païenne qui, dans la contrée du sud, n'est représentée que par des débris informes, est représentée ici par des tombeaux d'une grande valeur, dont les dates remontent jusqu'à l'époque des Antonins. Leurs dates, ainsi que toutes celles des édifices chrétiens du même groupe, sont rapportées, non pas à l'ère des Séleucides, comme celles du groupe d'el-Barah et des environs, mais à l'ère d'Antioche, qui commence le 1er octobre de l'année 49 avant Jésus Christ.

« Les tombeaux taillés dans le roc ne diffèrent pas sensiblement de ceux du groupe méridional ; mais les tombeaux en maçonnerie sont beaucoup plus rares. On ne trouve plus ici les grandes pyramides qui caractérisent les nécropoles des environs d'el-Barah. La disposition générale des maisons est celle des habitations que nous avons décrites ; mais les portiques font plus corps avec la façade du logis proprement dit ; très souvent le sol de l'étage supérieur, au lieu d'être porté par des arcs, repose sur un quillage de piliers carrés. »

Des piliers de même forme remplacent ordinairement les colonnes au portique inférieur et même aux portiques des étages de quelques grands édifices. Dans les églises, le diaconique est toujours à gauche de l'abside et la prothèse à droite, etc.

⁂

Notre objectif, au sortir d'Alep, est d'abord l'église de Saint-Siméon Stylite, nommée dans le pays Qala'at-Sem'an, le château de Simon. On peut l'atteindre en une journée en suivant la route d'Alexandrette pour la plus grande partie du chemin. Les chercheurs de souvenirs antiques ont cependant mieux à faire.

L'un des principaux négociants d'Alep, qui a visité en touriste les environs de Qala'at-Sem'an, nous signale toute une série de ruines chrétiennes du plus haut intérêt, dont aucun livre ne parle et qu'on peut visiter sans d'énormes détours en se rendant à la basilique de Saint-Siméon. Il nous donne les noms des localités et leurs distances approximatives. Quant à nous indiquer le chemin sur la carte, c'est impossible. La carte de la Haute-Syrie n'a pas assez de détails ; elle marque seulement quelques points principaux sur les chemins les plus fréquentés ; à nous de la compléter s'il nous plaît, en prenant les directions à la boussole et estimant les distances au pas des chevaux. Nous n'y manquerons pas dans la suite du voyage. Ce ne sera pas parfait ; les noms eux-mêmes pourront laisser quelque incertitude, car, dans ce pays, chaque village a un nom turc et un nom arabe susceptible de bien des variantes ; mais enfin, en attendant mieux, ce sera pour le voyageur un secours dont nous avons senti la privation.

L'aimable commerçant nous donne sur les difficultés du

voyage d'autres renseignements précieux, qui tous se sont trouvés parfaitement exacts :

« Vous rencontrerez bien des nationalités et des religions différentes, des musulmans orthodoxes, des Druses, des Ansariés, des Kurdes, des Yésidés, des Circassiens. Les Kurdes sont assez hospitaliers ; mais prenez garde à leurs énormes chiens, ils sont terribles et n'écoutent pas toujours leurs maîtres. Les Yésidés, originaires des bords du Tigre, ont des mœurs sauvages et pratiquent une religion mystérieuse ; on sait seulement qu'ils adorent le diable comme principe du mal à la manière des anciens Manichéens ; bien se garder de prononcer le mot de diable en leur présence. Les Circassiens sont les plus mauvais rôdeurs; ils viennent de dévaliser complètement le Supérieur des Pères Capucins sur le chemin d'Antioche.

« Toutes ces nations sont ennemies les unes des autres; aucun indigène ne consentira à vous accompagner dans une tribu qui n'est pas la sienne.

« L'eau et l'orge pour les chevaux manquent dans plusieurs localités où vous serez tentés de passer la nuit. Dans les lieux déserts l'eau ne se trouve qu'au fond de citernes abandonnées ; il faut vous munir d'un sac de cuir et d'une corde pour la puiser, etc. »

(*A suivre*).

SUR LES RIVES DU FLEUVE SAINT-JOSEPH

RELATION

d'une visite aux stations des Missionnaires du Sacré-Cœur en Nouvelle-Guinée

Par le **R. P. Fernand HARTZER,**

Missionnaire du Sacré-Cœur.

Suite (1)

VI

19 novembre. — Une journée au village d'Aïpéana. Soirée dansante. — Retour à Inawui.

Le lendemain, 19 novembre, le P. Vitale et moi partons pour visiter Aïpéana.

Le temps n'est pas rassurant : une pluie fine et serrée, qui menace de se changer en ondée, commence à tomber. Pour l'Écosse ce ne serait qu'un léger brouillard.

Au sortir d'Inawui, nous nous engageons de nouveau dans la forêt dont une bonne partie est inondée. Il en est ainsi, dans cette contrée, huit à dix mois de l'année. La fertilité de cette terre est extraordinaire ; composée de sable noir sans aucune pierre, toujours imprégnée d'eau et exposée à un soleil ardent, elle ne présente pas un pouce de superficie qui ne soit couvert de végétation.

Les plantations de bananiers et de patates douces sont superbes ; les cannes à sucre y sont magnifiques et le tabac indigène est considéré en Queensland, comme d'aussi bonne qualité que le meilleur tabac de Java ou d'Amérique.

Je suis étonné qu'il n'y ait pas plus de fièvres à Inawui.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 5, 12, 19, 26 août et 2 septembre.

Ces forêts et ces plaines marécageuses entrecoupées de ruisseaux, plongées toutes les nuits dans un épais brouillard sembleraient être des nids à fièvre. Et pourtant on en souffre moins à Inawui qu'à Port-Léon.

L'île Yule où se trouve Port-Léon est montagneuse sur la côte, couverte de rochers, de prairies et de forêts, constamment exposée aux vents de mer, aux moussons du sud-est et du nord-ouest et, malgré cela, nous avons plus de fièvres que dans l'intérieur de l'île. Les bancs de coraux qui l'environnent en seraient-ils la cause ? nous n'avons pas encore de données suffisantes pour l'affirmer.

Peut-être pourrait-on en trouver la cause dans ce que la température de l'intérieur de la Nouvelle-Guinée, bien que généralement plus élevée que sur la côte, n'est pas soumise à ces brusques variations causées par les coups de vents de mer et se trouve ainsi dans des conditions hygiéniques bien meilleures.

Nous arrivons bientôt à Aïpéana, qui n'est séparé d'Inawui que de quelques kilomètres.

Aïpéana est un village encore plus grand qu'Inawui. Il est formé d'une grande rue avec des maisons de chaque côté et, derrière les maisons, des jardins. Plusieurs de ces cabanes ont des poteaux sculptés qui produisent un certain effet.

J'ai vu, suspendu à une *maréa*, ou maison de réception, un grand bouclier de trois mètres de hauteur sur environ trente centimètres de largeur, peint en brun et en blanc et sculpté d'un dessin bizarre rappelant assez bien une Grecque plus ou moins régulière. Le Gouverneur a voulu l'acheter, mais n'a jamais pu l'obtenir.

Le village compte au moins un millier d'habitants et il y en a à peu près autant dans les deux autres qui se trouvent à cinq ou six minutes d'Aïpéana. Mgr Navarre y établira notre prochaine station pour le nord de la province de Mékéo jusqu'aux montagnes. Nous y avons déjà un grand terrain où flotte le drapeau du Sacré-Cœur.

Aussitôt qu'ils s'aperçurent de notre arrivée, les habitants d'Aïpéana vinrent à notre rencontre. Du reste nous ne sommes pas des inconnus pour eux. Plusieurs sont venus autrefois nous voir à Port-Léon et visiter les grosses bêtes de Yule : j'entends les chevaux, les bœufs, les chèvres, les moutons.

Ils désirent constater de leurs propres yeux ce que Béra leur avait dit. Ce Béra leur avait raconté qu'à Roro, les bœufs étaient beaucoup plus grands que sa maison ; que les bœufs, les vaches, les chèvres avaient deux arbres sur le front, que les chevaux, au lieu de porter les cheveux sur la tête comme eux, les avaient au contraire sur le cou, et, qu'en outre, ils avaient par derrière un plumet de poils pour chasser les moustique.

Béra fut cru sur parole. Toutefois quelques-uns vinrent à Port-Léon pour contrôler la justesse de ses observations. Béra avait dit vrai : les bœufs étaient comme des maisons, et plus que cela; les chevaux pleins d'esprit, au point que leurs yeux les piquaient; les chèvres vraisemblablement prises toutes d'aliénation mentale vu leurs allures extravagantes.

Depuis, il est généralement reçu au-delà d'Inawui que

les bœufs sont grands comme des montagnes, les chevaux extraordinaires ; quant aux chèvres, on n'en parle qu'avec discrétion.

Nous étions donc connus. Nous ne fîmes pourtant que passer pour nous rendre à la station du Gouvernement qui se trouve à vingt minutes de là.

∴

Nous apprîmes en chemin que l'agent, M. Colt, devait donner ce jour-là un *mawaru* suivi d'un grand *ratza*, c'est-à-dire une danse suivie d'un festin pour payer sa maison achevée récemment par les sauvages.

Nous en rencontrons plusieurs qui se rendent à la fête parés de tous leurs ornements. Un d'entre eux pour cette circonstance s'était peint la moitié de la figure en ocre jaune et l'autre moitié en noir. Une ligne médiane partait du sommet du front, passait par le nez et aboutissait au menton ; le reste du corps était dans le même style. Quelle figure horrible, sans expression, sans vie ! il me semble que je me la rappellerai toujours ! Imaginez-vous le visage de cire jaune et froid d'un cadavre, se contractant d'un rictus mécanique, parlant d'une voix qui semble sortir de tout son être ; sans habit, sans ornements, se mêlant ainsi aux groupes de ceux qui se rendaient à la fête, il semblait le chorège d'une danse macabre de l'autre monde.

Ce fut dans cette aimable compagnie que nous arrivâmes à la station du Gouvernement.

A notre arrivée, le représentant du Gouvernement met sa maison à notre disposition avec une hospitalité qui lui fait honneur. Nous y trouvons le Commandant des troupes de Nouvelle Guinée, qui toutes réunies ne forment pas une compagnie.

Ce Commandant est un homme fort aimable, ayant voyagé beaucoup, connaissant fort bien le sud de l'Afrique, le cap de Bonne-Espérance, la région des hauts plateaux. Il a des histoires intéressantes et les conte fort bien. Il est allé partout, il a tout vu, nous décrit ses aventures avec humour et sait même nous faire grâce d'une chasse au lion qu'un voyageur africain ne manque jamais de conter.

Malheureusement la pluie, qui n'a pas cessé de tomber, augmente toujours, c'est un déluge. Notre brave Commandant a pour maxime que, par une telle ondée, il faut absolument faire honneur aux préparations fébrifuges dont la chimie de ce siècle a doté l'humanité. Quant aux sauvages, ils ne se laissent pas arrêter par si peu. Pour eux, une danse passe avant tout.

Les voici, sur deux rangs se faisant face, les hommes alternant avec les femmes. Chaque danseur a sur sa tête des plumes, des coquillages, des oiseaux du paradis, en un mot ses plus beaux *houpis-houpis*. Leur corps reluit d'huile de coco ; ils portent suspendus au cou des colliers, des dents de chiens, des coquilles, des plumes ; ils en ont aux bras, aux poignets, à la cheville des pieds, partout où l'on peut en mettre. Leur ceinture se termine par une longue queue jaune et rouge.

Les femmes sont de même, huilées de la tête aux pieds ; elles n'ont rien sur la tête, mais par contre les colliers et les bracelets sont encore plus nombreux ; il y en a partout. Dans les oreilles d'immenses pendants, dans la cloison médiane du nez un osselet poli.

J'en ai vu une qui avait ainsi horizontalement au-dessus de la lèvre supérieure un os de casoar de vingt centimètres de longueur. Que c'était beau ! Elles ont toutes une petite collection de jupons en herbes de différentes couleurs qui descendent jusqu'aux genoux.

Pendant la danse, elles laissent tomber leurs mains jointes par devant et ne détachent pas leurs yeux de leur gros orteil.

Ce mouvement n'est pas une danse, à proprement parler ; c'est plutôt un pas rythmé assez lent, accompagné d'un chant monotone dont les paroles ne présentent aucun sens.

Pendant ce temps, chaque homme frappe du tambour en cadence, fait décrire des paraboles aériennes à ses houpis-houpis et se dandine gravement comme un canard.

N'ayant pas de houpis-houpis à faire marcher, les femmes se regardent complaisamment les pieds, tout en suivant le mouvement latéral de la bande qui s'avance de droite à gauche ou *vice versa*. Quand la strophe est finie, les hommes s'arrêtent, exécutent un roulement de tambour, tandis que les femmes se regardent gravement sans mot dire ; après cela on recommence de la même façon pour continuer jusqu'au soir ou même jusqu'à minuit.

Le *mawaru* devait être suivi du *great attraction* de la journée, je veux dire du *ratza*. Trois porcs avaient été immolés à cet effet et la danse n'était qu'une préparation au festin.

Ils étaient là, ces trois porcs, coupés, dépecés, apprêtés ; on en voyait des croustilles mordorées et juteuses se balancer sur la flamme ou prendre dans la fumée leur dernier coup de feu. Des buées appétissantes de fricassée d'aïoux embaumaient les sens des assistants qui d'avance s'en pourléchaient les lèvres.

Aussi un admirable mouvement d'ensemble convergeant vers les marmites ne tarda pas à se dessiner dans l'assemblée.

Nous étions invités ; mais, comme le jour baissait et comme le ciel prenait des teintes de plus en plus menaçantes, nous fîmes fort généreusement le sacrifice du festin et repartîmes pour Inawui.

∴

La forêt sombre et sans vie a perdu absolument tous ses charmes ; les sentiers défoncés deviennent d'une longueur désespérante. Nous sommes littéralement trempés jusqu'aux os, dans ces hautes herbes ruisselantes de pluie.

Sur nos têtes les aréquiers pleurent, chaque feuille de bananier devient une gouttière, chaque palmier un arrosoir.

Les sauvages qui nous accompagnent n'ont plus envie de danser ni de chanter. Ils marchent de plus en plus vite. Les habits au moins ne les gênent pas, mais ils trouvent que les paquets deviennent de plus en plus lourds, car la pluie en a doublé le poids.

Qu'il y a de charme à voyager dans ces pays encore inexplorés, à contempler cette belle nature, à parcourir ces grands bois, accompagné de fidèles sauvages ! Ces réflexions touchantes s'obstinaient à venir nous consoler, tandis que, courbé sous la rafale qui soufflait en désespérée, j'essayais de repêcher à travers les épines un de mes

souliers qui avait disparu dans la boue, tout en criant après mes hommes qui filaient lestement sous le bois comme des gens qui n'ont pas de souliers à perdre.

Heureusement qu'au terme de la route nous trouverons la mission, car, si nous étions obligés de camper, que ferions-nous dans ces marais, au milieu des moustiques, sans une brindille de bois sec pour faire une flambée ?

Enfin nous débouchons sur Inawui. La rue est déserte et tous les toits fument littéralement. Les sauvages ont allumé des feux dans l'intérieur de leurs maisons et, comme ils ignorent encore l'usage des cheminées, la fumée s'échappe comme elle peut à travers le chaume et reste suspendue en vapeur azurée sur le village.

Voici l'église, Dieu soit béni ! et voici la mission.

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

MGR RICCAZ

De la Société des Missionnaires de Saint-François-de-Sales d'Annecy, évêque de Nagpore (Hindoustan).

Un télégramme de Jubbulpore annonce la mort de Mgr Riccaz, qui, depuis cinq années, gouvernait avec un zèle récompensé par les plus consolants résultats le grand diocèse de Nagpore, au centre même de la péninsule hindoue. Le T. R. P. Tissot, supérieur général de la Société à laquelle appartenait le vénéré défunt, nous enverra une notice biographique sur Mgr Riccaz, dès qu'il aura reçu des Indes les détails sur la fin de « cette vie d'héroïque missionnaire. »

BIBLIOGRAPHIE

Histoire populaire de S. Em. le cardinal Lavigerie, *archevêque de Carthage et d'Alger, primat d'Afrique*, par Mgr LESUR et M. l'abbé PETIT. — Paris, Lamulle et Poisson, rue de Beaune, 14.

Au moment où les missions de l'Afrique équatoriale, dues, comme on le sait, à l'initiative féconde du cardinal Lavigerie, passent par une crise terrible, la pensée se reporte naturellement sur le grand archevêque qui les a fondées A qui voudra connaître dans leur ensemble les œuvres qui ont rempli sa glorieuse carrière sacerdotale et épiscopale, nous sommes heureux de recommander cette brochure. En deux cent trente pages compactes, elle offre un tableau très complet, extrêmement instructif et intéressant, de la vie du « Grand Français » qui étend sur les diocèses de l'Algérie et de la Tunisie sa houlette métropolitaine. La publication de ce panégyrique du vivant même de l'éminent prélat est un hommage exceptionnel, mais certainement justifié par l'exceptionnelle importance de ses travaux apostoliques.

Le cardinal Mermillod. — *Son esprit et son cœur.* — Esquisse par Mgr BROQUET. — 2e édition. — Genève, Tremblay, rue Corraterie, 4.

Nous sommes heureux de pouvoir témoigner une fois de plus notre gratitude respectueuse envers un illustre prélat qui honora notre Bulletin de la plus constante et de la plus précieuse sympathie, en appelant l'attention de nos lecteurs sur ce filial hommage rendu à sa mémoire. Mgr Broquet, vicaire général de Genève, qui a vécu pendant quarante ans dans l'intimité du regretté cardinal, a trouvé dans ses souvenirs personnels les éléments de cette biographie. C'est dire l'intérêt et la scrupuleuse exactitude de ces pages touchantes où revivent le cœur et l'esprit d'un prélat que ses qualités ont fait si souvent et si justement comparer à saint François de Sales.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

Anonyme de Charlieu, diocèse de Lyon ... 2
Anonyme du diocèse de Clermont ... 0 80
Anonyme de la paroisse de Chatellus, diocèse de Lyon ... 21
Un anonyme du diocèse de Lausanne et Genève ... 2000

Pour les missions les plus nécessiteuses (Yun-nan).
M. Pell, du diocèse de Bourges, demande de prières ... 15
Un abonné du diocèse de Rennes ... 50
Un abonné de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers. 100
Un anonyme de Longny, diocèse de Séez ... 10

Pour une mission nécessiteuse (Chen-si septentrional).
Un abonné de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers.. 100

Pour les missions dans une colonie française (Tonkin occidental).
M. l'abbé Cladière du diocèse de Soissons ... 8

A M. Fourcade (Pondichéry), pour les religieuses du Bon-Secours.
Un abonné du diocèse de Toulouse, avec demande de prières.. 10

A M. Fourcade (Pondichéry).
Anonymes de Rouen ... 25
Anonyme de Belleville, diocèse de Lyon ... 10
Anonyme de Rennes, avec demande de prières ... 62

A Mgr Pagnucci (Chen-si septentrional), pour les affamés.
Anonymes de Rouen ... 25
Un abonné du diocèse de Toulouse, avec demande de prières... 10

A Mgr Grassi (Chan-si septentrional).
Un abonné du diocèse de Toulouse, avec demande de prières... 10

A Mgr Chouzy (Kouang-si).
Un abonné du diocèse de Toulouse, avec demande de prières... 10

Pour les séminaires annamites (Mgr Van Camelbeke).
Anonyme de Lyon ... 250

A Mgr Cousin, pour le séminaire de Nagasaki.
Anonyme de Lyon ... 250

Au R. P. Vigroux pour la léproserie de Tokio.
Anonyme de Paris ... 2
Anonyme de Rouen ... 25
Anonyme de Rennes, avec demande de prières ... 62

A Mgr Midon, pour l'orphelinat d'Osaka.
Anonymes de Rouen ... 25

Au R. P. Corre, à Kummamoto (Japon méridional).
Anonyme du Creusot, diocèse d'Autun ... 20
Anonyme de Rennes, avec demande de prières.. 63

A Mgr Le Roy (Gabon).
Un anonyme d'Apt, diocèse d'Avignon ... 20

Pour les persécutés de l'Ouganda (Mgr Hirth).
Un anonyme d'Apt, diocèse d'Avignon ... 40
M. Steblin, du diocèse de Nancy, avec demande de prières ... 10

Pour l'Ouganda, pour rachat d'une fille au nom de Marie-Laure et d'un garçon au nom de Marie-Léon.
Anonyme de Rennes, avec demande de prières. ... 63

A M. Picard (Abyssinie) pour les affamés.
Anonyme de Beire-le-Chatel, diocèse de Dijon ... 10
Anonyme de Nantes ... 5
Un abonné du diocèse de Toulouse, avec demande de prières... 10

Au R. P. Planque, pour les missions d'Afrique (Niger).
Anonyme de Lyon ... 1 50

Pour la mission du Sénégal.
Anonyme du diocèse de Nevers ... 100

Pour les missions d'Afrique (Niger).
Anonyme de la paroisse de Millery, diocèse de Lyon ... 20

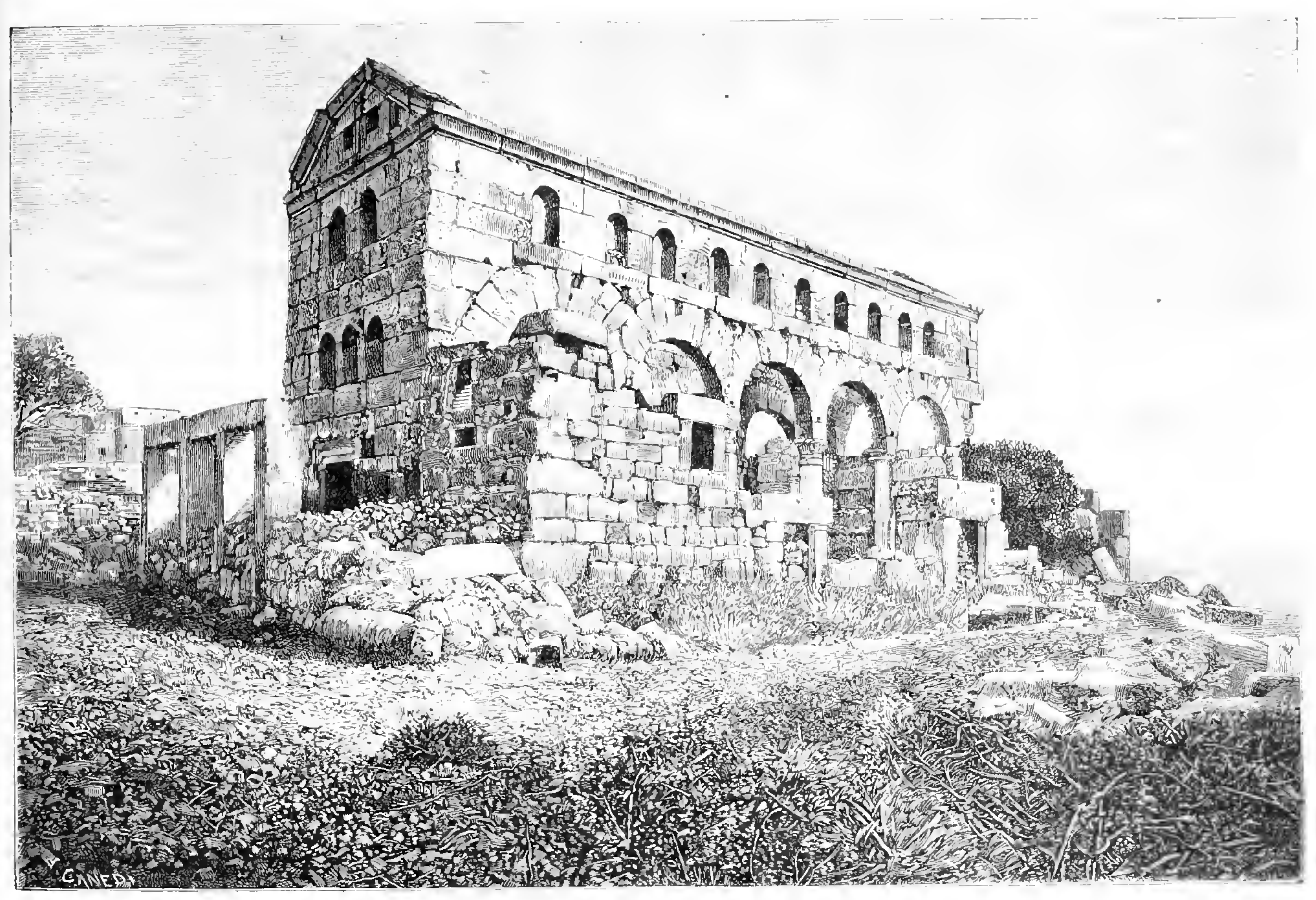
Pour rachat d'enfants païens (Niger).
Anonyme de la paroisse de Millery, diocèse de Lyon ... 40

Pour le rachat d'esclaves au Niger.
M. Carlo Bartesaghi, à Incino-Erba (Italie) ... 3

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



SYRIE. — Harab ech-Chams. — Église du Ve siècle; à gauche dans le lointain une chapelle; d'après une photographie du R. P. Jullien, de la Compagnie de Jésus (voir page 483)

CORRESPONDANCE

SYRIE

L'attentat de Tripoli.

Différents journaux ont annoncé, il y a quelque temps, qu'un attentat avait été commis sur la personne de religieux Franciscains, de Tripoli. Voici la relation de ces faits regrettables mais dans lesquels la fermeté du Consulat français a su affirmer les droits du Protectorat et empêcher de plus grands malheurs.

Lettre du R. P. Jérome, Franciscain, missionnaire a Tripoli.

La petite ville de Tripoli, habituellement si calme et si paisible, vient d'être le théâtre d'un drame regrettable dont la clameur a retenti jusqu'au sommet des montagnes du Liban. Plusieurs centaines de Maronites, en effet, blessés dans leur honneur de catholiques, étaient disposés à descendre dans la plaine et, sans l'intervention de la Providence, un choc meurtrier allait avoir lieu. Voici le fait dégagé des circonstances erronées dont il avait été d'abord entouré.

C'était dans le courant du mois de juin. Le Révérend Père Laurent, de Jérusalem, religieux Franciscain et curé de la paroisse depuis un an environ, revenait de la campagne avec un Frère convers et un professeur de son école, lorsqu'à l'entrée de la ville il est accosté par quelques musulmans qui cherchent à lui arracher la canne-fusil qu'il tient à la main.

A la suite des efforts que font les agresseurs pour s'emparer de cette arme et de ceux du R. P. Curé pour la conserver, le coup part. Au bruit de la détonation, les musulmans du souk voisin accourent, se précipitent sur le religieux et ses compagnons, les accablent de coups, les renversent, les attachent et les traînent à travers les rues.

Là ne devait pas s'arrêter cette scène sauvage. On frappe les prisonniers, on les insulte, on leur crache au visage. Le R. P. Laurent, accablé, succombant sous les coups, s'affaisse; la fureur des musulmans se retourne alors contre ses compagnons. Tous trois sont traînés jusqu'au sérail (tribunal turc), après avoir traversé de la sorte la ville dans toute sa longueur.

A ce moment arrive la police locale; mais son attitude, plus hostile que protectrice, encourage les forcenés. La

force publique se montre tellement partiale qu'elle indigne un passant, dont la droiture naturelle se révolte et qui, bien que musulman, lui représente qu'elle doit protection aux faibles, fussent-ils inculpés.

Cependant, notre consul, M. Savoye, prévenu, se présente et s'efforce, lui et ses cawas, de garantir contre de nouveaux sévices les victimes de cette agression; mais, tandis qu'il marche devant eux, la police les maltraite.

Enfin, on arrive au sérail où vient de descendre le vali (gouverneur) de Beyrouth; M. Savoye parvient, non sans peine, à y faire pénétrer ses protégés et les préserve ainsi d'une mort certaine. Le R. P. Supérieur, les yeux injectés de sang et tout meurtri, était couvert de blessures. Le Frère portait également de fortes contusions; on prétendait même qu'il avait eu le bras cassé. Quant au professeur, il se trouvait dans un état qui n'était guère plus satisfaisant.

En les faisant entrer au palais du Gouverneur, M. le Consul de France pensait obtenir justice immédiate de cet inqualifiable attentat; la présence du vali, en effet, semblait devoir donner à l'incident une solution conforme à la justice et au droit. Cependant, chose inouïe! ce fut le contraire qui arriva. Non seulement on ne veut entendre aucune réclamation, mais encore on emprisonne les victimes et l'on met les agresseurs en liberté; bien plus, notre représentant se voit refuser l'autorisation de donner des soins aux blessés.

Devant ce déni flagrant de justice, M. le Consul se retire et se rend au télégraphe dans le but de prévenir son chef, M. le Consul général à Beyrouth. Là, nouvelle complication; le vali, prévoyant le cas, avait interdit aux employés de transmettre la dépêche. Son Excellence espérait sans doute étouffer ainsi l'affaire; mais elle ignorait qu'un Consul de France est avant tout un homme d'honneur, ne sachant jamais transiger avec le devoir, quelques difficultés qu'il rencontre. Privé donc de cette voie de communication rapide, M. Savoye dépêche aussitôt en secret à Beyrouth un courrier sûr, porteur de la relation des faits.

Mis au courant de la situation, M. le Consul général part aussitôt pour Tripoli; mais quelque diligence qu'il déploie, ce n'est que le troisième jour qu'il parvient à faire élargir les prisonniers et leur donne l'assurance que l'Ambassade de France à Constantinople est saisie de leur cause. Ce recours n'a pas été vain; nous savons en effet de bonne source que le Gouvernement français, prenant avec fermeté la cause de ses protégés, sollicite énergiquement la punition des coupables et déjà une agence télégraphique a fait savoir que la Sublime-Porte a promis pleine satisfaction.

Nous adressons nos sincères remerciements à MM. les Consuls des diverses puissances, pour l'indignation qu'ils ont manifestée et pour l'intérêt vraiment touchant qu'ils ont témoigné dans cette circonstance douloureuse aux religieux Franciscains qui depuis si longtemps se dévouent à cette mission avec un zèle et une abnégation admirables. L'expression de notre gratitude se porte également vers les principales familles de Tripoli pour la sympathie vive et sincère dont ils ont alors entouré nos frères malheureux.

OUBANGHI (Haut-Congo français).

La nouvelle église de Brazzaville. — Progrès de la mission. — Récentes explorations dans le centre Africain.

Le R. P. Barillec, assistant général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, nous communique la lettre suivante de Mgr Augouard, qui donne quelques nouvelles intéressantes au sujet de sa lointaine mission.

LETTRE DE MGR AUGOUARD, ÉVÊQUE TITULAIRE DE SINITE, VICAIRE APOSTOLIQUE DE L'OUBANGHI, AU SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE.

Je suis heureux de vous annoncer qu'un nouveau temple s'élève en ce moment au vrai Dieu au centre de l'Afrique.

Aussitôt que fut terminé l'établissement des Sœurs que nous attendons incessamment à Brazzaville, mes préoccupations se portèrent sur la construction d'une chapelle digne du chef-lieu du Haut-Congo, digne surtout de la Majesté du Dieu que nous venons annoncer à ces pauvres sauvages.

En effet, jusqu'à présent et par suite des difficultés de première installation, une chambre de notre maison d'habitation nous servait de chapelle. Chaque dimanche, à cause de l'exiguïté du local, mes petits Noirs venaient s'asseoir jusque sur l'escabeau qui me servait de siège épiscopal; j'ose espérer que le bon Dieu ne m'en voudra pas de cette infraction à la liturgie. Une chapelle était donc devenue nécessaire et malgré la famine qui nous menaçait, malgré les réclamations du Père Econome, effrayé du vide qui se faisait dans sa caisse, on jeta les fondements d'une cathédrale africaine, mesurant quarante mètres de long, sur treize mètres de large.

Le premier dimanche de juin, jour de la Pentecôte, notre fête patronale, la mission avait revêtu ses ornements de fête, et la curiosité de nos pauvres païens était excitée par ces apprêts inaccoutumés. M. Dolisie, administrateur principal de Brazzaville et dépendances, et M. le docteur Cureau, assistaient en grande tenue à la cérémonie, qui fut faite selon toutes les prescriptions du

pontifical. Blancs et Noirs suivirent attentivement les moindres détails de la pieuse cérémonie, et ces derniers surtout étaient émerveillés de la crosse et de la mître qui resplendissaient sous les feux ardents de notre soleil africain. Une pauvre croix de bois s'éleva à la place que doit occuper le maître-autel et on scella solennellement la première..... brique, sous laquelle on plaça un parchemin qui redira aux générations futures les splendeurs de la cérémonie, ou bien encore notre insuffisance en matière architecturale.

La nouvelle cathédrale fut dédiée au Sacré-Cœur, dont la protection nous est si nécessaire dans ces sauvages contrées. Mes anciens compagnons d'armes, sous la chevaleresque inspiration du général de Charette, ont promis le maître-autel; au-dessus flottera le facsimilé de la glorieuse bannière de Patay, qui redira à nos pauvres Noirs l'héroïsme et les vertus des fils valeureux de la France chrétienne.

* * *

Depuis ce jour, les travaux ont marché rapidement, car il faut absolument terminer la maçonnerie avant la saison des pluies pour éviter une catastrophe. Le calcaire n'existant pas dans le pays, on n'a pu se procurer la chaux nécessaire qu'il a fallu remplacer par un mélange d'un quart d'argile pour trois quarts de terre végétale. Ce mortier est excellent et prend aussi rapidement que le plâtre, mais il se délite sous l'action de la pluie, tandis qu'au sec il résiste comme le meilleur des mortiers.

Nous avons essayé d'établir une scierie hydraulique, pour nous procurer plus facilement les madriers de charpente, mais l'essai n'ayant pas réussi, à cause de l'insuffisance du cours d'eau qu'on ne pouvait entièrement barrer, nous avons eu quelques semaines de retard. Nous allons utiliser une grande roue de transmission pour établir une rosace au-dessus de la porte d'entrée. Je suis sûr que c'est un genre d'architecture inconnu en France et qui va faire ici beaucoup d'effet.

Nous profitâmes de la pose de la première brique pour bénir également un nouveau bâtiment qu'on venait de terminer, ainsi qu'une baleinière en acier dont nous venions d'achever le montage. A ce moment, les couleurs françaises se déployèrent au souffle de la brise, et tout notre personnel noir se dirigea avec empressement vers un énorme quartier d'hippopotame que la Station française avait bien voulu nous envoyer comme complément de la fête.

* * *

Depuis quelque temps, toutes les expéditions africaines semblent tourner au tragique et le noir continent dévore sans cesse ses explorateurs. Dernièrement, M. de Poumayrac, agent du Gouvernement français, a été tué et mangé dans le Haut-Oubanghi, avec dix soldats noirs et trente-trois porteurs. C'est dans la direction où Crampel fut massacré, et c'est là précisément que nous devons fonder la nouvelle mission de *Saint-Paul des Rapides*. On ne peut pas dire que mes diocésains ne nous aiment pas et qu'ils ne désirent pas s'unir à nous! Seulement on court le risque d'être trouvé trop dur par ces féroces cannibales.

* * *

A propos de l'Oubanghi, on vient d'obtenir un résultat important au point de vue géographique. L'hypothèse de M. Wauters, de Bruxelles, vient d'être confirmée : l'Ouellé est bien le même fleuve que l'Oubanghi, qui est et reste la principale voie de pénétration vers le Soudan égyptien, de sorte qu'il n'y aura plus de difficultés entre Français et Belges, qui resteront maîtres chacun de leur côté.

* * *

Une expédition belge qui se dirigeait vers le Katanga, sous la conduite de M. Hodister, vient d'être anéantie par les Arabes. Quatre Blancs ont été tués et huit faits prisonniers. Beaucoup de Noirs ont été massacrés, et on ajoute même que le vapeur « *Bernaërt* » est tombé entre les mains des assaillants, qui ont voulu se venger d'une précédente expédition.

* * *

A Brazzaville, nous sommes nous-mêmes pour ainsi dire bloqués depuis dix jours; et je ne sais si cette lettre n'aura pas des péripéties pour parvenir à la côte. Un chef Ballali s'est insurgé contre le Gouvernement, et a coupé la route du littoral et de Linzolo qui se trouve à vingt-huit kilomètres de Brazzaville.

Deux colonnes ont opéré contre l'ennemi qui, embusqué dans les broussailles, a blessé grièvement un Blanc, tué deux noirs et blessé plusieurs porteurs dont deux au service de la Mission. Une de nos caravanes a été pillée et nous avons perdu onze colis, qu'il sera probablement impossible de nous faire rendre. Cette nouvelle perte va faire un énorme trou dans notre caisse qui ne semble pas avoir horreur du vide !

* * *

L'air est partout à la guerre, et il ne nous manque plus que la dynamite pour nous croire en pays civilisé.

Hier, notre mission de Linzolo, menacée par l'ennemi, a demandé du secours à Brazzaville. Je crois cependant que le péril n'y est pas imminent, car ce n'est pas à nous que les insurgés en veulent.

Je ne sais comment cela se terminera. En attendant nous sommes réduits par la famine, car c'était la tribu des Ballalis qui approvisionnait le marché de manioc,

poules, chèvres, etc., etc. Pour comble de malheur, les maraudeurs affamés viennent pendant la nuit dévaster nos jeunes plantations et détruire nos prochaines récoltes.

Ces faits prouvent une fois de plus que la question africaine et anti-esclavagiste n'est pas si facile à résoudre et que c'est seulement par le temps et la patience qu'on obtiendra de sérieux résultats. Pour nous, nous avons confiance en Dieu et nous le prions de jeter ses regards de miséricorde vers cette pauvre Afrique où tant d'esclaves sont encore immolés chaque jour.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

— Cinq missionnaires de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie sont partis de Marseille pour le Zanguebar, le 12 septembre; les RR. PP. Jean-Marie Mével, du diocèse de Quimper; Emile Clauss, du diocèse de Strasbourg ; Joseph Kœnig, du diocèse de Strasbourg; Florent Huffschmitt, du diocèse de Strasbourg et Aloyse Jaeckel, du diocèse de Breslau (Silésie).

Le 18 septembre se sont embarqués à Marseille, à destination de la Mongolie orientale : MM. Pierre Spoorenberg, du diocèse de Bois-le-Duc ; Richard Trouvé du diocèse de Malines, et Jean Uyt, de Willigen, du diocèse de Bréda ; — pour la Mongolie centrale : MM. Henri Feyen, du diocèse d'Utrecht ; Florent Spiltoir, du diocèse de Tournai, et Everard ter Laak, du diocèse d'Utrecht ; — pour la Mongolie sud-ouest : MM. Herman Ramaekers, du diocèse de Malines, et Eugène Van Havere, du diocèse de Gand. Tous ces missionnaires appartiennent à la Congrégation du Cœur Immaculé de Marie établie à Scheut-lez-Bruxelles.

Trois Pères de la Compagnie de Jésus se sont embarqués le 18 septembre, à bord de l'*Oxus*, à destination de la mission du Pé-tché-ly sud-est (Chine), les RR. PP. Alfred Seneschal, du diocèse d'Arras, Paul Reimsbach, du diocèse de Metz, et Marie-Raphaël Gaudissart, du diocèse de Beauvais.

INFORMATIONS DIVERSES

Tché-Kiang (*Chine*). — Une vénérable Fille de la Charité Sœur Faure, nous écrit de Tchou-chan, le 16 juin 1892 :

« Connaissant votre bon cœur, je n'hésite pas un instant a venir implorer votre charité pour les pauvres vieillards des îles de Tchou-chan. Les pauvres gens arrivés à un âge où leurs bras ne peuvent plus leur procurer le pain de chaque jour, viennent en grand nombre demander un asile dans notre maison. Nous n'avons pu en recevoir que dix, la mission n'a rien pour subvenir à leur nourriture et à leur vêtement. Nous comptons sur la Providence et sur les âmes charitables qui voudront prendre ces infortunés sous leur protection, 50 francs suffisent pour la nourriture d'un vieillard pour un an, 500 francs pour les dix, ou 1,000 francs pour fonder l'Œuvre. Ces bons vieillards sont bien édifiants, ils étudient de tout leur cœur la doctrine chrétienne. Tous mourront chrétiens, si nous pouvons leur donner le pain de chaque jour.

« Il y a très peu de missions qui soient aussi déshéritées que celle des îles de Tchou-chan. Le pays est très pauvre, pas de commerce. Quand les malheureux indigènes, épuisés par le grand âge, cessent de travailler il leur faudrait cesser en même temps de manger. C'est bien triste de voir mes pauvres vieillards réduits à une telle misère ! »

Tokio (*Japon septentrional*). — M. Vigroux nous envoie de Tokio la notice suivante sur son hôpital des lépreux à Gotemba :

« Je me fais une obligation de porter à la connaissance des personnes qui s'intéressent à notre œuvre l'état actuel de notre hôpital, et, en même temps, le développement qu'il est à la veille de prendre.

« Depuis l'an dernier, il n'a cessé d'être en voie de progrès à tous égards : l'emplacement a été élargi, des bâtiments pour divers métiers ont été construits, et de nouveaux malades, acceptés. Le nombre de ces derniers s'élève actuellement à cinquante ; la plupart sont déjà chrétiens. Naturellement, une entière liberté de conscience leur est laissée. Mais ils ne peuvent vivre longtemps dans l'établissement sans admirer la charité fraternelle de nos néophytes et leur bonne humeur. Sous cette heureuse influence, la lumière de la foi se fait jour dans leur esprit, et leur cœur est bientôt incliné à aimer une religion si belle et qui promet tant de paix. Aussi tous les lépreux déjà entrés à l'hôpital, ou sont chrétiens ou se disposent à le devenir.

« Naguère, ils étaient les plus malheureux des hommes ; ils vivent aujourd'hui heureux et presque sans souci du lendemain. Ils sont convaincus que la Providence qui nourrit les oiseaux du ciel n'abandonnera jamais ses enfants.

« Celui qui a la charge de la léproserie est plus inquiet et plus soucieux ? Il a sur les bras plus de soixante personnes, le personnel de l'administration compris : l'entretien quotidien est dispendieux ; les frais pour médicaments sont considérables. Le souci de subvenir aux dépenses actuelles est déjà un bien lourd fardeau ; or, voilà que le nombre des malades est à la veille d'augmenter. En effet, notre hôpital commence à être connu. Le courant est établi. Il ne pourra que grossir, et bientôt nous arriveront, sans doute, beaucoup de malades. Faudra-t-il les rejeter ?

« Moins heureux que les lépreux des îles Sandwich, qui vivent réunis dans une grande léproserie, entretenus aux frais du Gouvernement local, sagement dirigés et soignés par des missionnaires catholiques et des religieuses ; moins heureux encore qu'une bonne partie des lépreux du Tonkin, qui, dans les provinces de premier ordre, trouvent à côté du chef-lieu un asile où la munificence royale les secourt, les lépreux du Japon sont, en majorité, abandonnés à eux-mêmes. Ceux qui jouissent des biens de la fortune peuvent trouver dans certains établissements publics ou privés, une retraite et des soins ; mais les pauvres, à peu d'exceptions près, et ceux qui viennent frapper à la porte de notre hôpital sont sans refuge et sans abri ; souvent même, ils sont sans vêtements, ils souffrent de la faim et la désolation est dans leur âme : faudra-t-il ajouter encore à leur douleur en les repoussant sans pitié ?

« Encore une fois, je fais appel à la charité des âmes compatissantes, et j'implore les secours nécessaires pour soulager ces infortunés. Notre-Seigneur, qui eut ici-bas tant de miséricorde pour ces abandonnés, saura rendre au centuple le bienfait d'une obole généreusement donnée, et c'est là la meilleure récompense assurée aux cœurs charitables qui entendront mon instante prière.

Colombo. — Le R. P. Collin, vicaire capitulaire de l'archidiocèse de Colombo, nous écrit le 30 août.

« La mort de Mgr Bonjean, archevêque de Colombo, a causé une grande émotion dans toute l'île de Ceylan. Non seulement les catholiques, mais les protestants, les bouddhistes, les païens, tous ceux enfin qu'il avait combattus pendant ses trente-six ans d'apostolat à Ceylan, se sont unis pour rendre hommage à sa science, à son zèle pour la vérité et la justice, à son désintéressement, et à ses grands travaux entrepris pour la défense de la religion, les intérêts sociaux, et les progrès de l'éducation. Les catholiques ont en outre fait célébrer dans toutes les parties de l'île des messes solennelles de *Requiem*, où des foules immenses se sont rassemblées ; les prêtres avaient de la peine à entendre toutes les confessions de ceux qui désiraient recevoir la sainte communion pour le repos de l'âme du vénéré défunt.

« Le *Ceylan catholic Messenger* contient beaucoup de détails sur la vie et la mort de l'illustre prélat. »

AU KILIMA-NDJARO

(Afrique orientale)

PAR

Mgr Alexandre LE ROY, de la Congrégation du St-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

(Suite 1)

X. — La vallée de l'Oumba.

Les sources de l'Oumba et son cours. — La vallée, son aspect, ses habitants. — Une réunion contradictoire. — l'Islam.

A partir de *Kitivo* le pays change complètement d'aspect. Ici, les rivières descendent de la montagne et elles apportent avec elles la fraîcheur, la fertilité, la verdure et la joie, parfois aussi la fièvre. L'*Oumba* ramassant toutes ces eaux, les distribue libéralement à qui veut en prendre et emporte le reste dans le désert qu'il coupe en deux ; elles ne serviront plus désormais qu'à abreuver les troupeaux de bêtes sauvages et, tout près de la mer, à fertiliser les champs de *Vanga*.

La vraie source du fleuve (voir la gravure page 478) est sur le plateau Sambara, là-haut, dans la grande forêt de *Handei* ; il descend le long de la montagne dans une gorge qui se voit très distinctement d'en bas et reçoit trois principales rivières : le *Ngwélo*, le *Kivingo* et le *Mbaramou*, qui en emportent beaucoup d'autres.

A *Kitivo*, le baromètre anéroïde donne une altitude de 389 mètres.

Ainsi arrosées, toutes ces vallées ont une végétation superbe. Dans les lambeaux de forêt qui restent encore, on peut marcher tête nue sur un sol uni ; le soleil se devine mais ne se montre pas. Seules les lianes barrent le passage, et il y en a parfois d'énormes ; on en voit le pied, mais il est impossible de dire jusqu'où elles vont tendre leurs câbles, leurs cordes et leurs fils. Dans la tête des grands arbres qu'elles enlacent et sur lesquels elles s'en vont chercher la lumière, on les perd de vue.

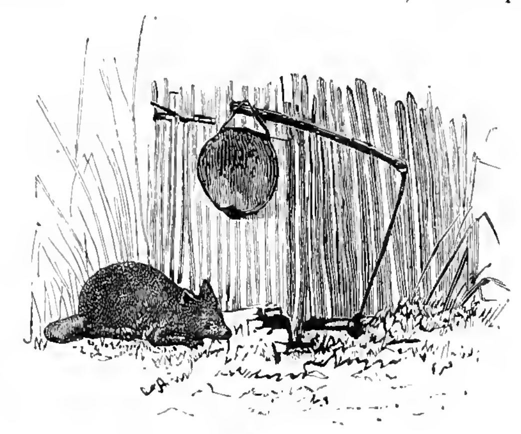
L'homme n'a pas manqué de venir utiliser le riche humus que la végétation dépose. Chaque année, il abat un bout de la forêt, quitte à la laisser repousser derrière lui. On coupe le sous-bois, on coupe les herbes, on coupe les lianes, on coupe tout ce qui est accessible à la faucille, au couteau, à la serpette et à la hache. Mais les grands arbres défient ces petits moyens ; alors, on leur enlève une bande circulaire d'écorce et on les laisse mourir, ou, s'ils tardent trop, on ramasse en tas, à leur pied, des branches sèches, de l'herbe, des feuilles, et on y met le feu. Nous avons passé à travers une forêt exploitée de cette façon ; le sol était nu, et les grands arbres se dressaient desséchés, droits comme des mâts, magnifiques, sans une feuille, sans une brindille verdoyante, sans un oiseau, blancs et tristes. Cela fait peine à voir ; mais nul Africain n'a jamais eu pitié des arbres, rarement des bêtes, et pas souvent des hommes.

La population de la vallée est très mêlée ; on trouve des villages de *Sambaras*, de *Zigouas*, de *Kambas*. Les uns et les autres vivent même parfois dans la même enceinte. Chaque région a son chef distinct auquel s'adresse l'étranger qui veut s'établir en cette fertile oasis ; mais la naturalisation s'obtient aisément. Au reste les divers villages se ressemblent à peu près ; une estacade les entoure avec, généralement, un fourré impénétrable d'épines et d'euphorbes ; en dehors un hangar ouvert, parfois remplacé par un grand arbre à la tête ombreuse, sert



Réserve de maïs, conservé à l'air libre à l'abri des insectes et des rats.

de lieu de réunion aux hommes qui s'y rassemblent pendant la chaleur du jour pour parler, plaisanter, discuter, philosopher et médire du prochain, tout en tressant des nattes, des sacs, des paniers, etc. ; pendant ce temps, les ménagères sont à l'ombre des cases, sous les varangues, écossant des pois et mouchant les enfants, comme partout.



Un piège à rats.

Les maisons sont rondes. Par endroits, se dresse au village un tronc d'arbre chargé de grains, maïs en paquets, haricots en sacs, qu'on conserve à l'air libre. A l'entrée de la cité, devant la porte, (voir la gravure page 479) une longue perche armée d'un coquillage défend la population contre les incursions de l'ennemi. Malheureusement, il

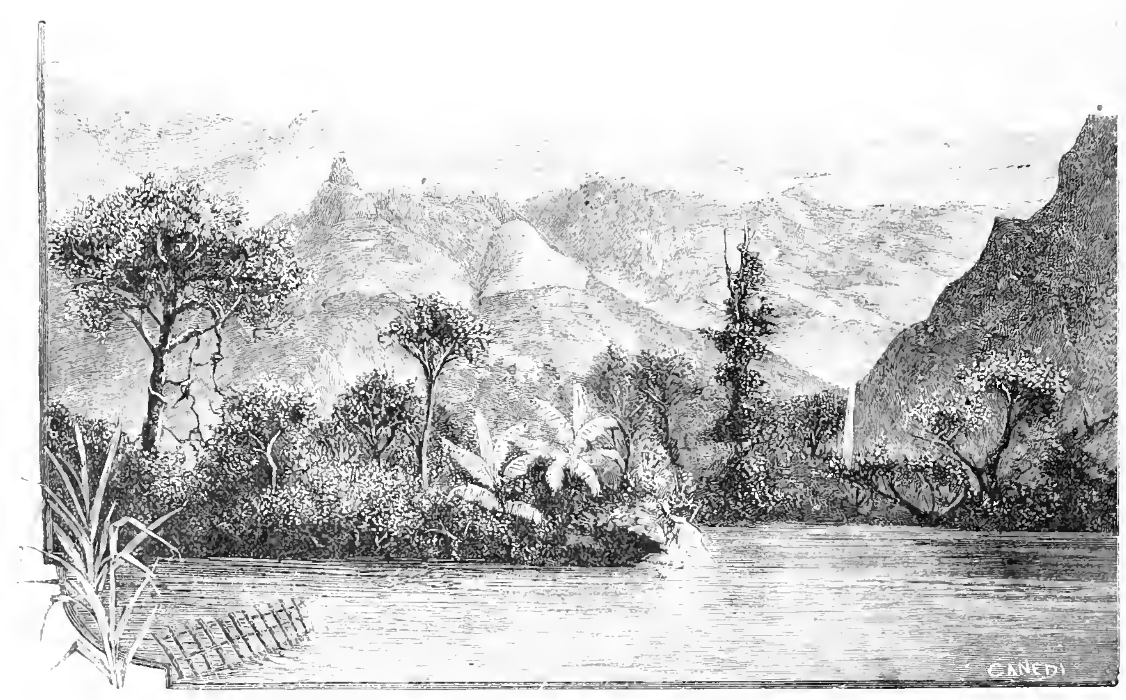
(1) Voir les *Missions Catholiques* des 22, 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août, 29 et 16 septembre et les cartes p. 370, 373 et 453.

en est de cet épouvantail comme de ceux qu'on met dans les champs pour effrayer les oiseaux ; il y a des oiseaux peu scrupuleux qui viennent piller le champ en se moquant du bonhomme de paille.

Ces gens ne nourrissent que très peu de gros bétail afin, disent-ils, de ne point attirer les Massaïs, car les vaches attirent les Massaïs comme le lait fait des serpents. Ils ont des chèvres, des moutons, des poules, des petits chiens. Parfois une antilope du désert, un sanglier du bois, un rat des champs vient rehausser leur menu qui du reste est souvent arrosé d'un excellent *pombé* où entre le jus de la canne à sucre.

Sur le haut plateau du *Sambara* que nous apercevons d'ici, erre une autre population très peu connue : les *Mbougous*. Ils parlent, dit-on, un mélange de *paré* et de *massaï* et se livrent presque exclusivement à l'élève du bétail. Ce sont de beaux hommes, maigres et élancés; mais on les voit rarement dans la plaine, où la fièvre les attend. Hélas! quand pourrons-nous les voir de plus près pour leur porter la seule chose qui leur manque, et la seule nécessaire ?

Nos hommes vont mieux. L'influence de la Côte est fatale à cette pègre musulmane : nous le voyions, nous le savions, mais nous ne pouvions rien y faire. Maintenant que nous avons mis le désert entre *Vanga* et nous, nous n'avons plus à craindre qu'ils nous quittent, d'autant que, au fond, ils se trouvent excellemment bien en notre compagnie. La plupart d'entre eux ont déjà couru l'Intérieur avec des explorateurs européens, avec Stanley, Thomson, Téléki, etc., et leur dos porte encore les traces des coups de cravache qui s'y sont abattus : ils s'étonnent, cette fois, de n'avoir point jusqu'ici reçu d'avances de cette nature.



AFRIQUE ORIENTALE. — LES SOURCES DU FLEUVE OUMBA (*Sambara*) ; d'après un dessin de MGR LE ROY, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie (voir p. 477).

Mais on ne saurait leur promettre qu'il en sera toujours ainsi.

En paix avec nous, entre eux ils sont en guerre. L'origine de la querelle, cette fois, de nature théologique, remonte à quelques jours déjà et a commencé par une chèvre. Il faut raconter cela.

Nous avions donc reçu cette innocente dans un village ami, et, par bonté de cœur, nous l'avions donnée à nos hommes : Séliman s'était seulement réservé un gigot pour nous et, vu l'état de sa mâchoire, un morceau de foie pour lui. Tout le reste devait être partagé entre les divers carrés ou *Kambis* de la caravane, qui sont au nombre de cinq :

Le carré de *Fardyattah*, composé de huit vieux esclaves musulmanisés des campagnes de Bagamoyo, gens calmes, un peu bêtes et pas méchants ;

Celui de *Mpenda-Sapari*, comprenant des jeunes gens de l'Intérieur remuants, tapageurs, dernièrement arrivés à la Côte où, pour la forme, ils se sont laissé enrôler dans l'Islam :

Celui de *Daringo*; groupe d'indépendants ;

Celui de *Mbéga*, païens réfractaires au Coran, bons enfants ;

Enfin celui de *Hamis*, ramassis de Mombassiens crapuleux, musulmans enragés, les purs des purs.

Ainsi, chaque carré a son chef, son campement, son esprit, ses principes et sa marmite. Quand on distribue du linge et des perles de verre, c'est au chef qu'on les donne pour qu'il les répartisse ; quand on remarque un manquement, c'est à lui qu'on s'adresse ; quand on tue une bête, c'est à lui que revient la part cédée, toujours faite proportionnellement à l'importance de son groupe.

Or, cette première chèvre ayant été abandonnée à la caravane, *Ali*, du carré de Mombassa, celui-là même qui

renouvela dernièrement à Vanga les merveilles de Samson, Ali s'en empara, l'égorgea et la divisa, sous le prétexte modeste que lui seul, avec les camarades de son groupe possédant la plénitude de la perfection musulmane, l'animal devait être tué de ses mains pour ne pas être souillé. Seulement, les parts étant faites, on remarqua que cette chèvre extraordinaire n'avait ni cœur, ni foie, ni poumon, ni pattes, ni tête...

Le jour d'après, un mouton nous ayant été pareillement donné par un chef, les néophytes de Mpenda-Safari, heureux de s'exercer et de partager à leur tour, égorgèrent la bête. Là-dessus, grand tapage. « Sale coquin ! s'exclament les gens de Mombassa : elle est crevée entre des mains impures. Plutôt mourir que d'en manger ! » Les vieux esclaves de Bagamoyo ont bonne envie d'y mettre la dent, mais, par respect humain, ils affirment que cette viande est aussi contraire à leur conscience. Les indépendants trouvent la bête belle et bonne. Les païens affirment avec une audace scandaleuse que lors même qu'elle serait morte depuis quatre jours ils ne la laisseraient pas perdre pour si peu. D'où discussion, discorde et injures.

Une autre fois, nous recevons un vieux bouc. Les purs de Mombassa l'égorgent, mais, pour se venger de l'affront qu'on leur a fait, les autres crachent dessus.

Aujourd'hui, voici la querelle qui recommence, les Mombassiens tenant pour abominable tout animal que leurs mains sacrées n'ont pas tué. Mgr de Courmont dit son bréviaire, assis sur un tronc d'arbre ; le P. Auguste montre à Séliman la manière de peler des oignons sans pleurer ; pour moi, j'écoute le débat et insensiblement m'y trouve mêlé.

AFRIQUE ORIENTALE. — ENTRÉE DE VILLAGE A KITIVO (*Sambara*); d'après un dessin de Mgr LE ROY (voir page 477).

« — Par ainsi, mes garçons, vous ne mangez que de la viande pure ?

« — Toujours.

« — Et la viande pure, c'est...

« — C'est celle d'une bête qu'un vrai musulman a égorgée, en se tournant du côté de *Maka* (la Mecque) et en disant : *Bismillah !*

« — Ah ! oui, par exemple un cochon que je tourne du côté de *Maka*...

« — Oh ! là ! là ! de n'importe quel côté, celui-là ne vaut jamais rien !

« — Il y a donc des animaux purs et des animaux impurs ?

« — Mais oui !

« — Les rats, les chats, les chiens, les singes ?...

« — Impurs.

« — Le chameau ?

« — Pur, tout ce qu'il y a de plus pur : c'est la viande de Mohammed !

« — L'hippopotame ?

« — Pur... Non ! impur... Enfin... »

Ici, le cas est embarrassant et les avis sont partagés. Hamis, le chef de la bande, vient à la rescousse et donne le principe :

« — Ecoute bien, me dit-il, voici la règle qui t'éclairera :

toutes les bêtes sont pures qui, après avoir mangé, font de la bouche comme ceci ; — et il fait les mouvements d'une vache qui rumine ; — les autres, non.

« — Alors, dis-je, pourquoi manges-tu les poules ? »

Cette question jette l'argumentateur dans une grande perplexité. Les musulmans sont visiblement gênés, les païens exultent, et mon ami Mbéga reprend triomphalement :

« — C'est cela, pourquoi manges tu les poules ?

« — Et pourquoi, fait un autre, n'égorges-tu pas les poissons ?

« — Les poissons, reprend Hamis qui a retrouvé son aplomb, ce ne sont pas des bêtes ; et quant aux poules, eh bien ! les poules ruminent !

« — Les poules ruminent ?

« — Aussi sûr que c'est sûr ; elles ruminent un peu ; mais comme elles ne font cela que la nuit, nous ne les voyons pas bien.

« — Au fond, conclut Mbéga d'un air goguenard, cela peut tout de même leur arriver de temps en temps, quand elles tètent ! »

Sur cette remarque ingénieuse, je continue :

« — Voyons, Hamis, qui est-ce qui a fait toutes les bêtes, pures et autres ?

« — C'est Dieu.

« — C'est Dieu, tu as bien dit. Or Dieu qui est tout grand, tout parfait, tout bon, peut-il faire quelque chose d'essentiellement sale ? Il ne le peut pas. Si quelqu'un fait une chose sale, c'est qu'il est sale lui-même. Lors donc que toi, Hamis, et toi, Ali, et toi, Abdallah, vous dites des bêtes créées par Dieu : celle-ci est pure et celle-là ne l'est pas, vous jugez l'œuvre de Dieu et vous blasphémez. Dieu a bien fait tout ce qu'il a fait ; seulement, c'est à nous à voir ce qui nous convient et ne nous convient pas comme nourriture, médecine, boisson et le reste. »

Après un silence embarrassé, Ali, qui est un malin, répond avec assurance :

« Ce n'est pas nous qui avons fait la loi, c'est Mohammed. Il n'y a rien à dire à cela !

« — Il y a beaucoup à dire, Ali. Qu'est-ce que Mohammed lui-même pour faire à Dieu des observations sur les animaux qu'il a créés ? Diras-tu que Mohammed a reçu cette Loi de Dieu ?

« — Précisément, maitre, je n'y avais pas pensé !

« — Eh bien ! s'il a reçu cette Loi de Dieu, il aurait dû nous en donner des preuves, faire des miracles, ressusciter des morts... Au lieu de cela, il n'a jamais fait que piller des caravanes, rêvé que la lune lui passait dans la manche, monté au ciel sur une jument. Après quoi il disait : « Si vous ne me croyez pas, je vous coupe le cou ! » Est-ce là une manière de faire les choses, voyons ! quand on est véritablement envoyé de Dieu ? »

Silence général. Les païens sourient d'aise, mais les musulmans sont consternés. Je reprends :

« — Puisque vous ne pouvez pas répondre, je vais le faire pour vous ; écoutez bien. Il y a longtemps, très longtemps, Dieu créa le monde et tout ce qu'il y a dedans, dessus et dessous. Et tout ce qui tomba de sa main est bon, du moins pour ce qu'il a voulu en faire. Et au-dessus des pierres, du plomb, du fer et de l'argent, au-dessus des herbes, au dessus des bêtes, il plaça l'homme et il lui dit : « Tout cela est pour toi. Sers-t'en, soit pour te nourrir, soit pour te guérir, soit pour embellir ton séjour qui sera, par ailleurs, bien assez triste. Mais pas d'excès : prends ce qui t'est bon pour une fois, laisse le reste pour plus tard. Voilà une femme, rien qu'une : elle sera ta compagne dans la vie, mais pas ton esclave. Les chèvres marcheront en troupeau, avec le bouc ; mais les hommes iront famille par famille, le père, la mère et les enfants. Et vous serez tous frères et vous m'adorerez, et vous me servirez, et vous ne tuerez point, et vous ne volerez point, et vous ne ferez point d'adultère. Et à mesure que chacun mourra, je demanderai compte à son âme de ce qu'il a fait pendant son passage à travers la vie. Ecoutez donc, têtes de citrouilles ! »

Cette dernière observation, toute paternelle, était devenue nécessaire ; car toutes les fois qu'on cause morale avec un musulman, incontinent son attention faiblit.

« Donc, mes amis, les hommes se multiplièrent ; et en se multipliant, en se dispersant, en suivant chacun leur genre de vie, les uns devinrent blancs, les autres jaunes, et d'autres noirs ; mais nous sommes tous des mêmes père et mère, dont je n'ai jamais vu la couleur. C'est comme les pois : il y en a de gris, de rouges, de blancs, de petits, de moyens et de gros, mais ce sont tout de même des pois... (*Assentiment général.*)

« Seulement, voilà, en devenant plus nombreux, les gens devinrent moins bons.

« — Toujours comme cela, fait un assistant.

« — Et Dieu se choisit sur la terre une tribu pour garder ses enseignements, et dans cette tribu un chef pour la diriger. Or, la tribu fut celle des Juifs, et le chef s'appela Moyse, *Moussa*, comme vous dites.

« — C'est juste, interrompent quelques-uns : c'est incroyable comme il connaît notre religion !

« — Ah ! notre religion, dit Ali, ils la connaissent mieux que nous, mais ils n'en veulent pas. Leur cœur est endurci.

« — Non, dis-je, mon pauvre Ali, notre cœur n'est pas endurci. J'ai étudié ta religion et j'ai étudié la mienne : c'est à cela que nous passons notre vie. Et c'est parce que nous les connaissons très bien toutes les deux, c'est parce que nous voulons sauver notre âme, c'est parce que nous voyons la vérité, que nous ne sommes point musulmans, mais chrétiens.

« — Et Moussa ?

« — Bien. Dieu dit à Moussa : Un jour j'enverrai quelqu'un dans le monde qui lui donnera la religion parfaite, définitive, universelle, et après lequel il n'y aura plus rien à dire ; on le reconnaîtra à tel et tel signe. Mais en attendant, c'est toi, Moussa, qui seras le chef de cette tribu et tu lui donneras une loi particulière, afin qu'on la distingue parmi toutes les autres.

« Et il fut fait ainsi. Et dans la loi que Moussa donna aux Juifs, il était défendu de manger les poissons sans écailles, le hibou, le lièvre, le porc, ainsi que les autres animaux morts de maladie, étouffés, non saignés. Pourquoi ? Ce n'est pas notre affaire. Peut-être voulait-on former ces gens-là à l'obéissance et les séparer nettement des tribus païennes qui les environnaient. Ces prescriptions

d'ailleurs étaient excellentes pour la santé et le développement du peuple.

« Plus tard, Dieu envoya lui-même Celui qu'il avait promis : ce fut Jésus, que vous appelez *Iça*.

« — C'est vrai. » *A part :* « Ce diable d'Européen connaît tout. Pour sûr il a lu le Coran ! »

« — Et l'on sut bien qu'Iça était l'Envoyé de Dieu parce que toutes les prophéties qui avaient été faites à son sujet depuis des centaines et des milliers d'années se trouvèrent réalisées dans sa personne. De plus, pour prouver que Dieu était avec lui, au nom de Dieu, il guérit des malades d'un seul mot, il ressuscita des morts, il fit les choses les plus extraordinaires.

« Alors, il dit : Jusqu'à présent, vous aviez deux choses, la Religion et la Loi. La Religion est pour tout le monde et il faudra s'en aller l'enseigner à toutes les tribus de la terre, aux Blancs et aux Noirs. C'est se qu'on fit : on l'enseigna d'abord aux Blancs, et maintenant les Blancs viennent l'enseigner aux Noirs. Et c'est pourquoi nous voilà, nous trois, au milieu de vous, mes chers petits amis ! (*Marques d'étonnement : les païens sourient de bonheur, les musulmans montrent un dépit visible.*)

« Donc, la religion de Dieu et d'Iça, c'est pour tout le monde. Quant à la loi des Juifs, eh bien ! c'est la loi des Juifs. Les Arabes, qui sont leurs frères, en ont pris une partie, et c'est pourquoi eux non plus, ne mangent pas telle et telle viande. Mais ni vous ni moi ne sommes ni Juifs ni Arabes ; nous ne sommes donc pas obligés de suivre les Arabes et les Juifs. Chaque tribu a ses coutumes. Est-ce que, parce que les Banyans ne tuent pas leurs puces, vous devez respecter les vôtres ? »

Une voix : « Moi, je tue toutes les miennes ! »

Pendant qu'on rit de cette confidence, je cherche à lire sur les têtes qui m'entourent, l'effet de mon homélie : « Sortons d'ici, dit Ali à l'oreille de son voisin. Il est capable de nous pervertir ! »

« — Te pervertir, Ali ? Tu l'es depuis longtemps, des pieds jusqu'aux cheveux, mon pauvre ami !... Voyons, qui est-ce qui fait la pureté de l'âme ?

« — C'est de ne jamais manger de viande souillée !

« — Non, Ali. La viande souillée ne souille que le ventre ! Tu confonds ton ventre avec ton âme, Ali. (*Rires et approbations bruyantes de la part des païens et des indépendants.*)

Je reprends :

« Ce qui souille l'âme c'est de faire autrement que Dieu ne l'a établi. Par exemple quand Dieu maria Adam, qui fut le premier homme, combien lui donna-t-il de femmes ?

« — Une, répond quelqu'un.

« — Eh bien ! alors, pourquoi vous autres Musulmans lui en donnez-vous quatre, et lui en permettez-vous, à côté, tant qu'il en peut rassembler ?

« — C'est, répondit Ali, un privilège des Musulmans...

« — Oui, un privilège que les Musulmans se donnent, mais que Dieu ne permet pas... Voilà ce qui souille l'âme ! Ce qui souille l'âme encore, c'est, par exemple, de s'en aller dans l'Intérieur piller des villages paisibles, voler de l'ivoire, ramasser hommes, femmes et enfants sans défense, les mettre à la chaîne et les vendre ensuite à la Côte, comme des troupeaux de bêtes, eux qui sont vos frères et les créatures bien-aimées de Dieu. Ce qui souille l'âme, c'est de commettre tous ces vols et tous ces adultères. Ce qui souille l'âme, c'est de tenir entre vous, comme vous faites, des propos capables de renverser des singes. Hypocrites, vous vous lavez le corps jour et nuit, et jour et nuit vous salissez votre âme. Iça a bien parlé de vous quand il vous a comparés à ces tombeaux que vous couvrez de chaux dans vos cimetières ; vus du dehors, ils sont tout resplendissants de blancheur ; ouvrez-les, vous n'y trouverez que pourriture et infection... »

« — Avec tout cela, reprend mon adversaire après un long silence, nous oublions d'aller manger...

« — Oui, je te comprends, mais réponds-moi d'abord.

« — Eh bien ! dit Ali en se levant, la réponse est facile. Quand un Musulman a péché, tout simplement il se lave les mains en répétant la formule de sa foi : « *La Ilaha, il Allah, wa Mohammad rassoul Allah !* » (Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mohammed est l'envoyé de Dieu !) Voilà, et le péché est effacé !... Quant aux sauvages de l'Intérieur, Dieu nous les a livrés comme esclaves, car il est écrit : « Le païen dessous, le Musulman dessus !... »

Mais à peine Ali a-t-il achevé de proférer cette fière maxime avec une satisfaction supérieure, que mon ami Mbéga ramassant une poignée de bouse de vache la jette à la figure de l'orateur en s'écriant :

« Tu mens : le Musulman dessous, et *mavi* par dessus ! »

C'est le résumé et la fin de la réunion contradictoire qui se termine, comme à Paris, dans une bagarre pittoresque.

***

Eh bien ! lecteurs, voilà l'Islam.

Certes, nous sommes remplis de vénération pour l'antique patriarche Abraham, celui qui mit au monde Ismaël et Isaac, *unum de ancilla et unum de libera*. Mais, révérence gardée, il faut tout de même convenir que cette progéniture, dans la personne des Arabes et des Juifs, nous cause bien du tintouin, à nous les Gentils, pauvres enfants de Cham et de Japhet !

D'un côté, les Chamistes africains joignent à une bonne nature le sentiment de leur infériorité relative auquel s'ajoute encore la couleur humiliante de la peau.

D'un autre, les Japhétiques, les Aryens, les Européens si l'on veut, éblouis par l'éclat de leur civilisation matérielle, vaniteux, jouisseurs, intelligents sans doute, mais distraits, sont par dessus tout supérieurement naïfs.

Enfin, à côté de leurs frères puînés, ou parmi eux, les Sémites sont pétris d'une hypocrisie si profonde qu'elle ressemble à la loyauté même, d'une rouerie si naturelle qu'on la confond avec la simplicité bonasse, d'un sentiment si intime de leur supériorité surnaturelle que rien jusqu'ici n'a pu le réduire. Et ils s'en vont parmi nous, les Noirs et les Blancs, écrasant les faibles, minant les forts, profondément convaincus que tout est licite, souvent méritoire, contre ceux des hommes qui ne sont pas « Fidèles », c'est-à-dire qui ne sont pas Juifs ou qui ne sont pas Musulmans. C'est là leur force.

Et chose singulière ! Ces hypocrites et irréconciliables ennemis ont parmi nous des partisans. Beaucoup d'hommes

politiques, d'orateurs, d'écrivains — et pas des moindres — disent que l'Islam doit être favorisé en Afrique comme un étage vers la civilisation...

Entendons-nous. Si par civilisation africaine, on comprend un état dans lequel les Noirs porteront de longues chemises blanches, l'Islam peut contribuer à amener ce résultat ; mais si l'on pense que la civilisation doit être un développement intellectuel et une amélioration morale, l'Islam est fatal à la race noire. Après l'avoir soulevée légèrement et dégagée de quelques pratiques païennes, il la fixe éternellement dans un fanatisme orgueilleux, une irréconciliable défiance, une hypocrisie souveraine et une immoralité crapuleuse.

Les païens, fétichistes, anthropophages, sauvages, tout ce qu'on voudra, peuvent être hostiles aussi à la civilisation européenne — et comment ne le seraient-ils pas quand cette civilisation est parfois si étrangement représentée ? — mais au fond, ils aiment l'Européen, et s'il a soin de se montrer constamment au milieu d'eux comme un être juste, digne et bon, ils l'aiment avec enthousiasme : les païens, en Afrique, sont une réserve précieuse pour la civilisation et la foi , les Musulmans y représentent un champ à jamais stérilisé. C'est là qu'est la différence, et tout véritable ami du progrès l'appréciera.

Cependant, disent les théoriciens, lorsque l'Islam triomphe en un point du continent noir, il y met pourtant fin à de grands maux : à l'ivresse, par exemple, à l'anthropophagie.

Que l'Islam supprime l'ivresse, la meilleure preuve à donner du contraire est ce fait que dans la ville de Zanzibar, où la population est musulmane, des chargements entiers de gin et d'alcool frelaté s'écoulent avec une rapidité effrayante. Seulement, tout cela s'absorbe de nuit et à la maison : les Européens qui passent n'en voient rien. Ils sont les seuls à tomber dans la rue...

Quant à l'anthropophagie, il ne faut pas croire qu'elle soit universelle en Afrique : l'horrible coutume est localisée en certaines tribus connues, spéciales, et ce sont précisément ces tribus-là que les Musulmans respectent, et pour cause.

Mais l'Islam aurait l'avantage de diminuer sinon de supprimer ces habitudes vicieuses ou criminelles, en quoi la civilisation s'en trouverait-elle mieux s'il les remplace par ce fanatisme irréductible, cette immoralité dégradante et ces maladies honteuses, fatales aux races qui en sont infectées, et dont il a la triste spécialité ? Et d'un autre côté, qui nous dira lesquels font le plus de victimes des quelques tribus anthropophages destinées bientôt à cesser leurs pratiques devant les forces européennes grandissantes, ou des Musulmans eux-mêmes qui considéreront toujours les « Infidèles » comme autant de troupeaux à exterminer ou à réduire en esclavage, à capturer, à exporter et à vendre ?

Il existe un autre préjugé. On pense qu'il est naturel que les missionnaires chrétiens et les Musulmans soient mécontents les uns des autres à cause du choc de leurs opinions religieuses. Mais, dit-on, prenez un « libre penseur » qui sache faire des concessions et au besoin des avances aux idées confessionnelles des fils de Mohammed : vous verrez le succès ! — J'entends bien : implacable contre l'exercice de la foi et de la charité chrétiennes, on sera plein de déférence pour la propagande musulmane, on la favorisera, on la paiera. Eh bien ! en cela encore, et en cela surtout, le « libre penseur » qui, pour le dire en passant, a son dogme à lui d'autant plus intolérant qu'il n'en a pas conscience, sera supérieurement joué. Le Musulman en effet respecte encore, même il admire, souvent il aime le missionnaire catholique dont il sait la foi et le dévouement ; mais tout en profitant de l'aide qu'il en retire, il est plein du plus profond mépris pour ces apostats du christianisme dont les uns contrefont mal les Musulmans et dont les autres affectent vis-à-vis de la Religion et de Dieu une inexplicable indifférence. Que de fois on nous a dit : « Vous, les *Padri*, vous serez encore sauvés sans doute, par la grande miséricorde d'Allah ! Car vous croyez en lui, vous le servez, vous l'invoquez, vous adoptez même en son nom un genre de vie dont nos plus grands saints ne seraient pas capables. Mais ces Européens, vos frères qui ne prient jamais, quelle différence y a-t-il entre eux et la bête ? Et comment Dieu, que ces infidèles n'ont jamais voulu reconnaître pendant leur vie, les reconnaîtra-t-il à leur mort ? Eh bien ! maudits d'Allah, ils sont méprisés des Croyants. »

Voilà la vérité.

Et cependant, le Musulman a des manières qui séduisent : il sait être poli, hospitalier, prévenant, serviable, généreux. A ces qualités de circonstance, le naïf Aryen se laissera toujours prendre : « Baise, dit un de ses proverbes les plus caractéristiques et les plus aimés, baise la main que tu ne peux couper. »

Vis-à-vis des *Kafiri*, de vous, de moi, toute la ligne de conduite du Musulman est là.

(A suivre).

VOYAGE

DANS LA SYRIE SEPTENTRIONALE

aux ruines chrétiennes des IVe, Ve et VIe siècles

Par le R. P. Jullien, de la Compagnie de Jésus.

Suite (1)

XIII

Zoug el-Kébir, Harab ech-Chams, Cloteh.

Partis d'Alep dans l'après-midi, nous suivons durant une heure la piste des caravanes d'Alexandrette, puis nous inclinons au nord. A la nuit tombante, nous entrons dans le village musulman d'Anadan, demander au cheik un guide pour Zoug el-Kébir, où nous voulons passer la nuit. Mais c'est fête musulmane, et personne ne veut quitter les réjouissances de la veillée. Finalement un guide est trouvé. Il nous dirige pendant deux heures de complète obscurité au travers de collines pierreuses, nous montre ensuite la direction et nous abandonne. Inutile de parlementer ; il a dit, chemin faisant, que les Yésidés habitent Zoug el Kébir.

Enfin un feu apparaît sur la hauteur, on entend des

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août, 2, 9 et 16 septembre.

hourras et une musique ; des ruines se dessinent au bord du chemin ; nous sommes au bas du coteau du Zoug el-Kébir.

Il fallut voir l'étonnement des habitants, quand, distraits de leur danse par les pas de nos chevaux, ils nous aperçoivent à la lueur du feu de joie, marcher résolûment à eux. La danse s'arrête, la musique cesse, il y a un moment d'hésitation ; les enfants d'abord, les plus braves ensuite du groupe, viennent à nous.

Ce sont des hommes trapus, d'aspect sauvage.

« — Que venez-vous faire, me demandent-ils ? comment arrivez-vous ici sans soldats ? Vous n'avez pas même de fusils ! On n'a jamais vu cela.

« — Nous venons voir les ruines ; nous n'avons pas peur, car vous êtes de braves gens et nous ne vous voulons aucun mal. Apportez seulement de l'eau, du pain et du laban (lait caillé), si vous en avez. »

Tel fut le dialogue ; il se répètera souvent à notre arrivée dans les villages et campements isolés des montagnes.

*
* *

Grands et petits aident à dresser la tente. Nous congédions les enfants avec quelques morceaux de biscuit de mer et nous restons à causer avec les plus graves qui, sans façon, se sont assis dans la tente. Impossible de se soustraire à cette veillée, quelle que soit la fatigue du jour. Ils ne sont pas Musulmans ; mais ils tiennent à le paraître pour éviter des vexations ; dans ce but ils prennent de l'Islam les pratiques extérieures qui ne gênent pas.

« Nous dansons ce soir, disent-ils, parce que c'est une fête de Mahomet. Au jour de Bairam, nous tuerons le mouton, nous frapperons sur le tambour et ce sera tout. »

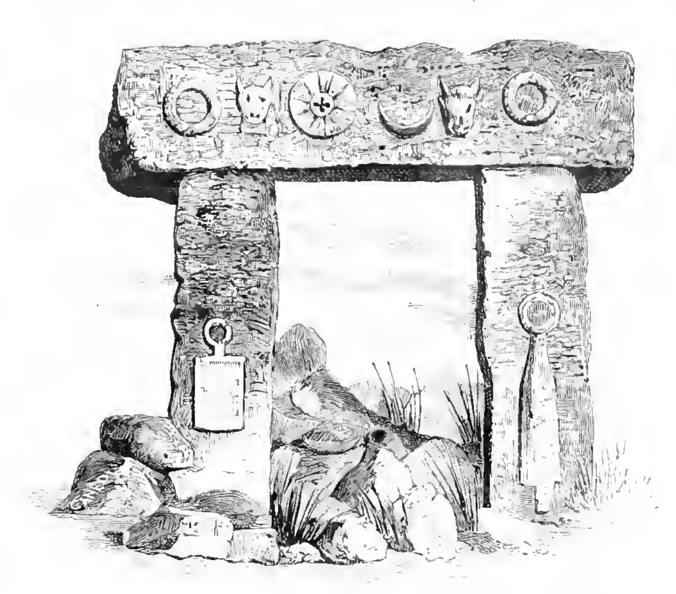
Zoug el-Kébir, Zoug le grand, a pu être grand, l'étendue de ses ruines le dit ; mais aujourd'hui il n'est qu'un hameau de quatre ou cinq masures faites en vieux matériaux et d'autant de tentes semblables à celles des Bédouins. Ses ruines ne nous apprennent rien de particulier, si ce n'est que, dans les édifices antiques de ces régions, ce qui croule le dernier c'est la porte. Les deux gros pilliers plantés en terre et l'énorme linteau dont elle est toujours formée ont, par leur masse, découragé les démolisseurs et défié les tremblements de terre. Il en reste une cinquantaine debout au milieu de murs informes, de fondements, de citernes innombrables.

*
* *

Au sommet du coteau ce fut une surprise de voir à nos pieds, dans la vallée du couchant, une belle église presque complète, toute de pierre grise et blanche, parfaitement propre, sans taches de lichens, sans herbes dans les joints (voir la gravure, page 473). L'œil y cherche instinctivement des ouvriers pour savoir si c'est une église en construction ou une ruine.

Du reste, par sa forme basilicaine et la simplicité de son style, le monument ressemble à plusieurs églises bâties par nos architectes éclectiques du dix-neuvième siècle. Cinq chapiteaux sont ioniques, un corinthien et deux simplement coniques avec feuilles aux angles ; de simples moulures couronnent les piliers qui terminent les rangées de colonnes.

A quelque distance sur la hauteur s'élève une chapelle si parfaitement conservée, qu'il suffirait de rétablir la charpente du toit et les boiseries des ouvertures pour la mettre en état de service. Son abside saillante, voûtée en cul de



SYRIE. — HARAB ECH-CHAMS. — PORTE D'ÉDIFICE PAÏEN ; d'après un dessin du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus.

four, lui donne un aspect commun à bien des anciennes chapelles en plusieurs pays d'Europe. Elle apparaît dans le lointain sur la gravure.

Au milieu des ruines, une porte isolée, de grandes dimensions, ornée de sculptures païennes, nous apprend que ces lieux furent habités avant les siècles chrétiens.

Depuis bien longtemps sans doute, Harab ech-Chams, c'est le nom de la localité, est tout à fait désert ; s'il avait conservé des habitants, les édifices y seraient moins intacts.

*
* *

Cloteh, autre centre de ruines plus vastes et plus riches, se cache à demi-heure de là dans les hautes broussailles et les grands oliviers d'un plateau désert. Sa grande église est de même style que celle d'Harab ech-Chams, mais les sculptures d'ornementation y sont plus nombreuses et l'exécution en est mieux soignée. On peut voir sur le dessin de petites fenêtres ouvrant directement sur les bassss nefs et, de chaque côté des portes latérales, les consoles qui soutenaient les toits des porches. De beaux chapiteaux corinthiens couronnaient les colonnes et les piliers de l'intérieur.

Le plus bel édifice était vraisemblablement la vaste église dont on voit les ruines sur un monticule isolé, au sud-ouest de la ville ; des fûts de colonnes cannelés de diverses manières témoignent du luxe de son architecture. A une cinquantaine de pas au sud, s'élevait sur un soubassement carré un petit édifice octogodal, entouré de colonnes ; quelques pans de murs et les bases des colonnes sont tout ce qu'il en reste debout. Ne serait-ce pas un baptistère ? L'église voisine ne serait-elle pas une cathédrale, car on sait que jusqu'au quatrième siècle l'administration solennelle du baptême fut réservée à l'évêque ?

Sur la droite, de l'autre côté d'un vallon, s'élèvent d'autres ruines importantes, qui nous furent signalées à Alep sous le nom de Bordj el-Hass. Mais on ne peut pas tout considérer ; c'est comme à l'exposition universelle, il faut circuler.

(*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

Souvenirs de Chine, par un missionnaire. — *Troisième édition*. — Un vol. in-12 de 125 pages. — Montreuil-sur-Mer, imprimerie Notre-Dame des Prés. — En vente dans nos bureaux. — Prix, 1 fr.; *franco*, 1 fr. 25.

L'ouvrage dont nous annonçons la réimpression était depuis longtemps épuisé ; et maintes fois nous avions eu le regret de devoir répondre par un refus aux demandes qui nous en étaient faites. Cette édition nouvelle est donc assurée d'être enlevée avec la même promptitude que les deux premières.

L'intérêt et l'exactitude du récit explique ce succès. Ainsi que le fait remarquer le vénérable missionnaire dans sa préface, « il ne manque pas de livres sur la Chine ; mais la plupart des auteurs n'ont jamais vu le pays qu'ils décrivent, ou bien ils sont restés confinés dans les ports. Les missionnaires catholiques,au contraire, pénètrent dans les provinces, s'initient à la vie chinoise, résident dans les familles, parlent la langue, revêtent le costume, prennent les habitudes du pays, en un mot, se *chinoisent* entièrement ; c'est ce qui donne à leurs récits une grande autorité et une incontestable garantie de vérité. »

Dans cette nouvelle édition, l'auteur a fait quelques changements nécessités par les circonstances: depuis la seconde édition, en effet, la Chine est plus connue, ses relations avec l'Europe sont plus fréquentes, quelques développements s'imposaient pour satisfaire la légitime curiosité du lecteur.

Nous recommandons avec empressement à nos lecteurs ce charmant volume. Ils y trouveront non seulement l'avantage d'une lecture attachante, instructive et édifiante, mais, ils auront, de plus, la satisfaction de faire une bonne action, car l'ouvrage se vend au profit de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

NOS ALMANACHS

Nous consacrerons plus tard à nos deux Almanachs une notice bibliographique et nous mettrons ainsi nos lecteurs à même de les apprécier. Aujourd'hui, nous nous contenterons d'annoncer que nous les tenons à leur disposition aux mêmes conditions que les années précédentes. On verra que, grâce aux missionnaires qui en sont les réels rédacteurs, ils ne sont pas moins intéressants et moins variés que les années précédentes.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

Anonyme d. l. F. d'Alger, prière pour la conversion d'une famille ... 10
Un tertiaire d'Annonay, diocèse de Viviers ... 8 50
M. Ravel, du diocèse d'Avignon ... 10
Une famille de la paroisse de Valbenoîte à Saint-Etienne (*Echo de Fourvière*) ... 110
Anonyme de Saint-Etienne (*Echo de Fourvière*) ... 50
M l'Abbé A. Renac, du diocèse de Nancy ... 24 65
Pater, sanctificetur nomen tuum, de Lyon ... 250

Pour les missions les plus nécessiteuses (P. Vigroux, pour sa léproserie).
Un anonyme du diocèse de Chartres ... 5
Anonyme, avec demande de prières (*Echo de Fourvière*) ... 100
Anonyme de Pertuis, diocèse d'Avignon demande de prières ... 2
M Toucas, dit Terrin, La Crau, diocèse de Fréjus ... 5

A Mgr Turkian, évêque arménien à Marache.
A. J. B. de Lyon ... 25

Pour les missions les plus éprouvées par la famine. (Chen-si septentrional.)
M. Lamblin du diocèse de Dijon ... 20
Produit de la collecte des Zélatrices comme « Pain du bon Dieu » de Sourbrodt, diocèse d'Aix-la-Chapelle ... 110

Pour la mission du Tonkin (Mgr Onate).
S. M. D. (*Echo de Fourvière*) ... 300

A Mgr Chouzy au Kouang-si.
A. J. M. (*Echo de Fourvière*) ... 25

Pour les missions du Yun-nan.
Mme Bertholon, à Lyon ... 10

Pour l'entretien d'un catéchiste au Japon (M. Corre).
Mlle M. Maréchal, du diocèse de Nantes ... 12

A M. Corre, missionnaire au Japon méridional.
J. D. abonné de Mont-de-Marsan, diocèse d'Aire, avec demande de prières pour le repos de l'âme de feu ma femme et pour une guérison pour moi ... 10
A. M. de Mont-de-Marsan, diocèse d'Aire, avec demande de prières spéciales pour sa famille ... 5

A M. Fourcade (Pondichéry), pour ses affamés.
J. W G., du diocèse d'Arras ... 40

A Mgr Cousin (Japon), pour son œuvre des catéchistes.
J. W. G., du diocèse d'Arras ... 50

A Mgr Le Roy, pour rachat d'enfants païens.
J. W. G., du diocèse d'Arras ... 60

A M. Picard (Abyssinie), pour les affamés.
A. J. B. de Lyon ... 25
Mme Bertholon de Lyon ... 10
Un paroissien de Saint-Christophe de Belfort, diocèse de Nancy ... 6

Pour la mission de l'Ouganda (Mgr Hirth).
M. A. Rivet à Montréal ... 5 10
A. C de Marseille ... 5

A Mgr de Courmont, apôtre du S.-C. et de N.-D. de Lourdes.
A. J. M. (*Echo de Fourvière*) ... 25

Pour les missions d'Afrique (Au même).
G. de Vichy, diocèse de Moulins, demande de prières ... 15

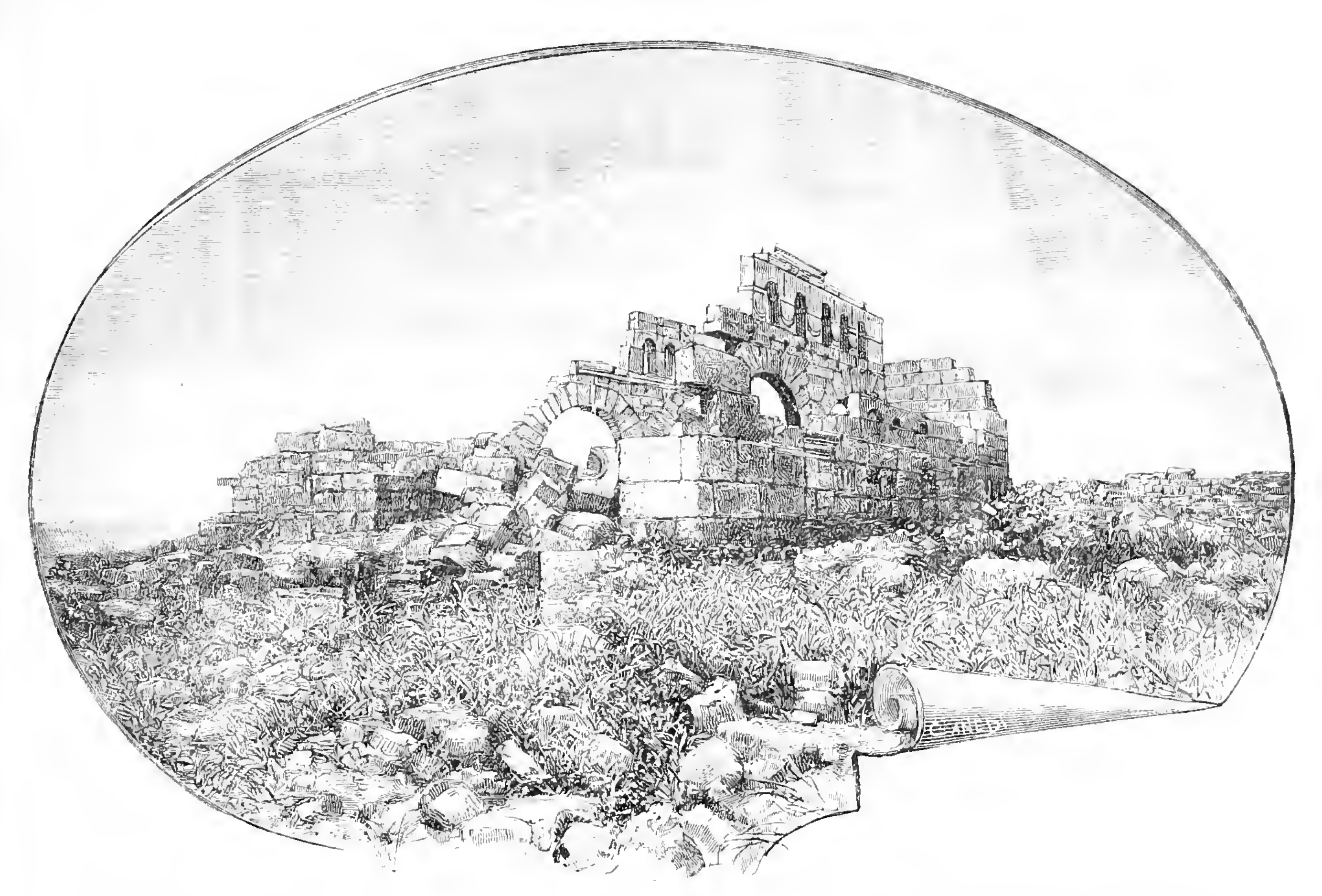
Pour la mission de Mgr Vérius.
Anonyme de Lyon, avec demande de prières pour une malade et sa famille ... 500

Pour les petits sauvages de l'Océanie (Au même).
M. l'abbé Hily, du diocèse de Quimper ... 1

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant*.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



SYRIE. — *Barad.* — ÉGLISE DU VI[e] SIÈCLE; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir page 493)

CORRESPONDANCE

TAHITI (Océanie).

La Fête-Dieu dans un îlot polynésien.

Le R. P. Albert Montiton, de la Congrégation des Sacrés Cœurs de Picpus, missionnaire à Tahiti, écrit à Mgr Verdier, évêque de Mégare, vicaire apostolique de Tahiti, actuellement en France pour les intérêts de sa mission. C'est un pittoresque et bien touchant exposé des solennités, déployées il y a trois mois dans l'une des plus ferventes chrétientés de l'île de Tahiti.

Atiue, 9 juillet 1892.

J'ose vous présenter ce modeste compte rendu de la solennité de la Fête-Dieu à Atme : depuis de longues années, je n'avais pas joui d'un pareil spectacle.

Le dimanche de *Quasimodo*, pendant l'explication du catéchisme, je proposai à mes néophytes de faire, cette année, une procession du Saint-Sacrement comme on n'en avait jamais fait. Accepté...

« Mais leur dis-je, il y aura du travail, il y aura des dépenses ; j'ai en vue deux ou trois reposoirs : il faudra une charpente, des fleurs, des guirlandes, il faudra héberger les frères des districts voisins, etc. »

N'importe ! la proposition est accepté avec enthousiasme, et voici ce que mes gens ont imaginé pour couvrir tous les frais de la fête.

Préparatifs pour la fête. — Pêches générales.

Après maints pourparlers, où chacun, non sans éloquence essaye de faire prévaloir l'idée qu'il a conçue, on finit par s'entendre et on décide à l'unanimité que des pêches générales seront organisées le lendemain.

Tout le monde est content, et tout le monde se met à l'œuvre. Les plus habiles construisent à la hâte un petit navire plat avec des bambous juxtaposés : c'est le réservoir du poisson. Les autres dépouillent les cocotiers de leurs longues feuilles inférieures ; transportées au rivage, il suffira d'un instant pour les voir se déployer, au milieu des flots, en une magnifique barrière de plusieurs

kilomètres de longueur, mais le moment n'est pas encore venu. Les préparatifs sont vite terminés.

Au jour fixé, de faibles rayons annonçaient à peine le lever de l'aurore que tout le monde était sur pied. Mes bons chrétiens accourent à l'église. Je célèbre pour eux une messe plus matinale que de coutume, et tous ensemble nous appelons les bénédictions d'En-Haut sur les travaux de la journée. L'air était frais, la mer calme, un léger souffle embaumé ridait seulement la surface des eaux : on n'eut jamais de temps plus favorable. Aussi, joyeux et assurés du succès, tous mes gens s'élancent à l'envi sur les nombreux récifs : les voilà bientôt au milieu des flots. C'est alors que se déploient les longues feuilles de cocotier; soutenues par les mains des Canaques, elles s'étendent à perte de vue et forment un immense demi-cercle qui rejoint le rivage à ses deux extrémités ; on frappe la mer pour chasser le poisson vers la côte, tandis que les indigènes qui forment la chaîne, tirant à eux les feuilles de cocotier, s'avancent lentement et enserrent le poisson dans un espace de plus en plus étroit, et le conduisent ainsi jusqu'au chaland qui doit lui servir de retraite. Ils poussent alors des cris tellement aigus et frappent la mer à coups si redoublés que les poissons effrayés se précipitent d'eux-mêmes dans le réservoir : c'est juste ce qu'on voulait. La pêche est terminée. Elle fut si abondante que, plusieurs jours durant, nos pêcheurs de Atiue alimentèrent le marché de Papeete.

Néanmoins cette scène dut se renouveler trois fois pour nous procurer l'argent et les vivres nécessaires à notre grande solennité.

Reposoirs. — Nombreux invités.

Quand nous eûmes des planches, je me mis à l'ouvrage, et peu à peu je vis se dresser la charpente, vraiment monumentale, de mon principal reposoir. Pendant ce temps, mes chrétiennes ne demeuraient pas oisives : chacune d'elles me tressait une quinzaine de mètres de garnitures ou guirlandes aux couleurs variées ; elles les faisaient avec la peau du *purau*, cette sorte d'hibiscus que l'on fait rouir, que l'on peigne comme le chanvre, et que l'on teint à volonté. Il y en eut de blanches, de rouges, de bleues, et on en fit tant qu'après en avoir orné les reposoirs, on put en border tout le chemin parcouru par la procession.

Nous construisîmes trois reposoirs. Le premier et le plus beau était adossé au presbytère, à la hauteur du premier étage. On y arrivait par un grandiose escalier de dix-huit marches, orné de parapets de verdure. De la plate-forme s'élevaient des colonnes cannelées qu'unissaient entre elles des ogives recouvertes de mousse et de bouffants roses ; une belle toile protégeant l'autel chargé de cierges et de fleurs ; une croix dorée couronnait l'édifice, tandis que deux énormes bambous se dressaient du pied de l'escalier pour faire flotter dans les airs les emblèmes sacrés de la Sainte Eucharistie.

Plus modeste dans ses proportions, plus simple dans sa parure, le deuxième reposoir n'en était peut-être que plus gracieux : c'était celui des enfants. Tout couvert de lis et de roses blanches, il se faisait admirer sous un dôme élevé que les garnitures d'hibiscus blanches et bleues tressaient sur sa tête.

Le troisième était presque aussi grand que le premier : c'était celui des hommes faits ; et je puis bien dire que ce n'est pas celui qui a été le moins agréable à Notre-Seigneur, car il était dû entièrement à l'initiative de nos catéchistes et à la bonne volonté de nos chrétiens.

Tout cela, je l'avoue, était digne d'exciter l'admiration et la joie de mes néophytes ; mais ce qui fut bien consolant pour mon cœur, ce fut le nombre considérable de fidèles accourus à la fête, et surtout l'ordre parfait qui a régné parmi eux jusqu'au dernier moment.

Cinq districts avaient été invités. Les trois plus éloignés arrivèrent la veille avec leurs deux missionnaires, les RR. PP. Georges et Clément ; cela nous permit de chanter le lendemain une messe des plus solennelles avec diacre et sous-diacre. Les deux autres arrivèrent, le jour même, vers midi, avec les RR. PP. Privat et Calixte, et un peu plus tard, nous recevions le R. P. Célestin, suivi de quelques catéchistes et de quelques néophytes de ses lointains villages. J'évalue à trois cents le nombre de nos invités.

∴

A trois heures et demie, tout est prêt.

La clocher éunit à l'église nos fidèles ; le R. P. Privat les retient un instant sous le charme bien connu de sa belle parole, puis la procession s'ébranle lentement et en bon ordre. La croix d'Atiue ouvre la marche ; chaque district la suit avec sa croix, ses bannières et ses oriflammes ; les femmes et les jeunes filles sont vêtues de blanc ; quatre catéchistes, en robe noire frangée de blanc, portent le dais, tandis que quatre Européens en soutiennent les cordons ; d'autres catéchistes escortent le Saint-Sacrement avec des torches ou des flambeaux ; le cortège est superbe !

J'aime à le voir serpenter à travers ces allées de verdure aux guirlandes multicolores ; j'aime à entendre ces chants nourris que chaque district fait monter tour à tour vers le ciel ; j'aime surtout à contempler ce bel ordre qui, grâce au précieux concours des RR. PP. Privat et Célestin, s'est imposé de lui-même à tous les assistants. Car, chose admirable, nous n'avons pas éprouvé le plus petit moment de confusion ou d'hésitation, bien que l'enclos fût rempli d'une foule de curieux, protestants et autres, dont la tenue a été du reste parfaitement respectueuse, mais dont la présence

pouvait gêner nos mouvements quelquefois un peu compliqués. L'assistance était si nombreuse que la tête de la procession était déjà rendue au premier reposoir avant que le Saint-Sacrement eût franchi le seuil de l'église. Notre-Seigneur bénit deux fois cette multitude pieuse et recueillie, et il rentra triomphalement dans son temple.

Le cœur tout ému, j'offris mes félicitations et mes remerciements aux missionnaires, aux catéchistes et à tous les fidèles ; puis, l'action de grâces s'échappa de mes lèvres, et tous ensemble nous remerciâmes le Seigneur du temps si favorable qu'il nous avait accordé, contre toute attente ; car la pluie qui avait été très abondante pendant la nuit, n'avait cessé de nous menacer jusqu'à midi.

Fraternelles agapes. — Office du soir.

La cérémonie terminée, on s'assied sur la verte pelouse, et mes chrétiens régalent leurs invités d'un bon et copieux repas, joyeusement servi sur des feuilles d'hibiscus.

Mais la cloche ne tarde pas à se faire entendre ; c'est que nos fêtes sont généralement plus longues que le jour. Nous allons à l'église pour chanter les Litanies de la Reine des cieux et remplir nos devoirs envers le Sacré-Cœur de Jésus que nous honorons, tout ce mois, par des exercices quotidiens.

Ce n'est pas fini. De l'église nous nous rendons à la salle de réunion. Ici, il faut se gêner un peu pour faire entrer tout le monde, car une centaine de protestants sont venus, eux aussi, prendre part à la cérémonie, écouter les chants de nos fidèles, éprouver la science catéchistique et biblique des catholiques, et sans doute aussi saisir au passage la tasse de café qui circule de temps en temps pour *rafraîchir* les gosiers altérés. Grâce à ce tonique, l'entrain se soutient à merveille : on chante, on discute, on interroge, on explique. Les heures passent et on ne s'en aperçoit pas, car de part et d'autre c'est un feu roulant de demandes et de réponses qui nous tiennent perpétuellement en éveil et sur le *qui vive !*

Pas de fête sans lendemain.

Harassé de fatigue, je me retirai cependant un peu avant minuit ; les autres Pères en firent autant vers deux heures, laissant aux catéchistes la police de la salle et la direction des chants ; mais, lorsque, à six heures du matin, la cloche se fit entendre pour annoncer la messe d'actions de grâces, l'ardeur de nos chrétiens était loin d'être éteinte : ils chantaient encore !

Après la messe, nouvelle et dernière distribution de café. L'heure du départ a sonné. Nos invités se réunissent en chœur, entonnent le chant des remerciements et des adieux, et, leur petit trousseau de voyage à la main, ils reprennent gaiement le chemin de leurs différents districts, en nous disant à plusieurs reprises : au revoir, à bientôt !

A bientôt, en effet. Le district de Papaoa se prépare à célébrer prochainement le jubilé de son évangélisation, et nous sommes invités. Ce sera une grande fête. Puissiez-vous être de retour parmi nous pour la présider ! notre joie serait à son comble !

Pour ce qui est de notre fête, je n'ai qu'à rendre grâces à Dieu du plein succès qu'il lui a donné. Cette touchante et solennelle manifestation de foi envers l'auguste Sacrement de nos autels, faite par tant de catholiques, en face d'un si grand nombre d'hérétiques, n'a pu qu'être utile et avantageuse aux uns et aux autres. Elle a réjoui et réconforté le cœur de nos néophytes et prouvé une fois de plus à nos *frères égarés* que l'Eglise catholique vit et prospère au soleil de Tahiti, comme sous le beau soleil de notre France.

RAJPUTANA (Hindoustan).

Besoins de cette mission nouvelle.

Nous devons à l'obligeance du R. P. Moyse d'Orléans, des Frères Mineurs Capucins, communication de la lettre suivante qui nous donne des détails bien propres à attirer la sympathie de nos lecteurs sur une mission récemment fondée dans le nord de la péninsule brahmanique. Le Rajputana (336.058 kilomètres carrés, est de beaucoup le plus vaste et le plus important de tous les Etats indigènes soumis au protectorat britannique.

LETTRE DU R. P. BERTRAND DANGEUL, PRÉFET APOSTOLIQUE.

Les *Missions catholiques* ont annoncé, au mois d'avril dernier, l'érection de la Préfecture apostolique du Rajputana, dont la charge a été confiée aux RR. PP. Capucins de la province de Paris. C'est un immense fardeau imposé à notre sollicitude ; la nouvelle mission s'étend sur un territoire égal aux deux tiers de la France et renferme une population de quatorze millions deux cent mille habitants, presque tous plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Plus de douze millions sont des brahmanistes adonnés aux superstitions les plus absurdes et les plus extravagantes ; près d'un million se disent mahométans ; mais ils n'ont rien du fanatisme sauvage des Turcs et des Arabes, et la plupart d'entre eux unissent sans scrupule les rites des idolâtres aux prescriptions du Coran. La secte célèbre des Djaïnas, dont le centre religieux est le mont Abu, dans le Rajputana méridional, compte trois ou quatre cent mille adhérents ; leur doctrine est un mélange incohérent de brahmanisme et de bouddhisme.

Enfin les nombreuses tribus aborigènes des Bhills, qui forment une population d'environ six cent mille âmes, tout en reconnaissant quelques-uns des héros du panthéon hindou, adressent de préférence les hommages de leur culte au dieu-singe qui vit au milieu d'eux dans leurs vastes solitudes.

A côté de ces millions d'adeptes du démon, le Christ Rédempteur compte bien peu de disciples, et encore parmi les dix mille âmes qui le vénèrent et l'adorent comme leur Dieu, plus des deux tiers suivent les erreurs de la Réforme. Il faut dire toutefois que la presque totalité des protestants sont des étrangers, non seulement au pays, mais aux Indes même ; presque tous appartiennent à l'armée anglaise ou sont fonctionnaires du gouvernement.

Les ministres de l'erreur, bien que déjà nombreux, et en possession de sommes considérables, avec des écoles, des dispensaires, des orphelinats et des hôpitaux, comptent fort peu d'adeptes parmi les habitants de l'Inde centrale. Leur insuccès, dans ce pays, plus encore peut-être que partout ailleurs, est un fait si palpable qu'eux-mêmes sont contraints par l'évidence de le reconnaître et de l'avouer. « Voilà seize ans que je suis ici, me disait l'un d'eux, et je n'ai réussi à rien ; les Hindous sont stupides, et même vos catholiques refusent de m'écouter. »

En effet, les prédicants de la Réforme travaillent de tout leur pouvoir à pervertir les catholiques, et on ne saurait croire jusqu'où ils poussent le zèle; il n'est ruse et artifice qu'ils n'emploient pour ébranler la foi de nos chrétiens, et leurs calomnies, jointes à des offres perfides, leur réussissent trop souvent, surtout auprès des pauvres.

Or, leur arme la plus dangereuse, c'est l'école. C'est par là que, s'emparant de l'enfant dès le plus bas âge, ils forment son âme tendre à leur propre image, et trop souvent, hélas! nous avons l'amer regret de constater que les enfants catholiques sortent des écoles protestantes dans l'état le plus déplorable ; les bons sentiments que des parents tant soit peu soucieux de leur devoir, s'étaient efforcés de faire germer dans leur âme, ont été viciés ; leur cœur est desséché, il ne reste en eux plus rien de ce qui fait le vrai chrétien, et ils ne sont plus guère catholiques que de nom. A grand'peine se souviendront-ils au temps pascal qu'ils ont un devoir sacré à remplir. Quand viendra l'époque du mariage, trop souvent une union contractée sans scrupule avec une hérétique achèvera leur ruine spirituelle ; ils laisseront sans peine élever leurs enfants dans le protestantisme. Voilà donc le fruit trop naturel et trop réel de l'éducation protestante; voilà le résultat le plus positif des prétendues missions des prédicants de la Réforme : rendre nos catholiques indifférents ou même complètement infidèles à leur foi.

Nous avons mieux à faire, en considérant ce mal immense, que de gémir et de rester les bras croisés ; notre devoir est de lutter énergiquement. L'école est pour nos ennemis une arme de destruction, faisons-en une arme de salut. Que les âmes zélées pour la gloire de Dieu et le salut des enfants aient pitié de notre état ! Qu'elles assistent notre bonne volonté ! J'espère, avec la grâce de Dieu, que les âmes charitables qui liront ces lignes auront compassion de notre misère et nous viendront généreusement en aide quand elles sauront que, dans cette immense mission du Rajputana dont l'étendue équivaut aux deux tiers de la France et dont la population dépasse quatorze millions d'habitants, il n'y a pas une seule école, pas une seule institution catholique, et que les parents chrétiens ont été jusqu'ici contraints de laisser leurs enfants croupir dans l'ignorance et l'oisiveté, ou de les envoyer aux écoles protestantes qui existent, avec hôpitaux, dispensaires et orphelinats, dans tous les centres un peu considérables: Mhow, Indore, Ruslam, Nusserabad, Jeypore, Odeypoor, Ajmere surtout, qui est comme le boulevard des sectes.

Notre première sollicitude s'est donc naturellement occupée de la fondation d'établissements religieux destinés au salut des enfants. Pleins de confiance dans la bonne Providence et dans la charité inépuisable de notre chère France, nous n'avons pas hésité à assumer les charges les plus lourdes pour notre mission naissante. Un terrain assez spacieux, avec bâtiments destinés à recevoir des religieuses et à servir à la fois d'école, de dispensaire et d'orphelinat, a été acheté à Mhow pour la somme considérable de 40,000 francs, sans compter plus de 3,000 francs de réparations absolument indispensables, et tous les frais d'ameublement et d'installation. Tout cela constitue une dette énorme dont à peine la moitié a été payée. Où trouver ce qui nous reste à acquitter ? Et en outre, où trouver les revenus suffisants pour l'entretien de sept religieuses Franciscaines qui vont bientôt nous arriver, pour le fonctionnement de l'école, pour la subsistance des orphelins chrétiens qu'il nous faut nécessairement supporter, et des enfants païens qu'il nous sera si facile d'acheter et de baptiser, surtout pendant les famines, plus fréquentes au Rajputana que partout ailleurs ?

Evidemment nos faibles ressources et les aumônes de nos chrétiens, dont la plupart sont pauvres, sont complètement insuffisantes. C'est donc à la charité que nous tendons la main. Notre séraphique Père saint François, ayant reçu de Dieu l'ordre de réparer l'église de Saint-Damien, s'en allait par les rues d'Assise en criant : « Celui qui me donnera une pierre aura une récompense; celui qui m'en donnera deux aura deux récompenses ; celui qui m'en donnera trois, en aura trois. » J'ose adresser la même prière aux âmes charitables et leur dire : « Donnez à Notre-Dame des Anges, sous le vocable de laquelle la nouvelle école et l'orphelinat seront placés, des pierres précieuses destinées à édifier

la Jérusalem céleste; donnez-lui les âmes des petits enfants. Si vos ressources vous le permettent, adoptez un ou plusieurs orphelins, que nous entretiendrons ici en votre nom, moyennant votre aumône annuelle de 50 ou 60 francs pour chaque enfant; ou, si vos moyens ne vous permettent pas d'accepter une telle charge, aidez-nous du moins selon l'étendue de votre pouvoir, et ainsi, grâce à votre générosité, le salut de nos enfants chrétiens ne sera plus en danger; en outre des âmes nombreuses seront arrachées à l'erreur et à l'idolâtrie, tandis que vos noms bénis du ciel et de la terre seront écrits en lettres d'or dans le livre de vie.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Le 24 septembre sont partis pour le Dahomey et la Côte des Esclaves, les RR. PP. Nouvel, de Teillay, diocèse de Rennes; Eugène Rœss, de Kienzheim, diocèse de Strasbourg; Philippe Heiligenstein, de Bernhardswiller, diocèse de Strasbourg, et François Steinmetz, de Morschwiller, diocèse de Strasbourg, et les Sœurs Marie d'Egypte, de Cork (Irlande); Léon, du diocèse de Strasbourg, et Denise, du diocèse de Rennes. La Sœur Léonide, de la Savoie, part pour l'Egypte (Préfecture apostolique du Delta).

Ces missionnaires et ces religieuses appartiennent à la Société des Missions Africaines de Lyon.

— Le 25 septembre, cinq religieux de la Congrégation du Saint-Esprit sont partis de Marseille pour le Gabon : les RR. PP. François Le Clec'h, du diocèse de Quimper; Joseph-Marie Henry, du diocèse de Vannes, et Ange Tristan, du diocèse de Vannes et le Frère Hermès Amiot, du diocèse d'Angers; — pour le Bas-Niger: le R. P. Jean-Marie Cadio, du diocèse de Vannes.

— Le 12 septembre, sont parties pour Mohw, capitale de la mission du Rajputana, sept Religieuses Franciscaines de Sainte-Marie des Anges, dont la maison-mère est à Angers. Elles vont ouvrir une école et commencer un hôpital et un dispensaire.

INFORMATIONS DIVERSES

Lyon. — Son Eminence le Cardinal Foulon, archevêque de Lyon, dans un mandement daté du 21 septembre, ordonne des prières publiques en l'honneur du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique et, par une pensée très heureuse, convie spécialement les associés de l'Œuvre de la Propagation de la Foi à célébrer pieusement ce grand anniversaire :

« Ce n'est pas Lyon, dit l'éminent prélat, Lyon, le berceau de la Propagation de la foi, qui pourrait se dérober à l'invitation que nous fait le Pape de ne pas oublier de consacrer cette date par la prière.

« Ainsi, nous invitons les membres de l'Œuvre à assister à une messe solennelle *de Sanctissimâ Trinitate,* qui sera célébrée dans notre église primatiale, à neuf heures précises, le mercredi 12 octobre, c'est-à-dire à la date même de la découverte de la première terre d'Amérique en l'année 1492. Nous répondrons ainsi aux intentions du Souverain Pontife en nous unissant pour remercier Dieu d'avoir permis que ce grand événement, le plus grand peut-être de l'histoire, ait eu pour effet d'étendre la connaissance de son saint Evangile. Nous le remercierons de l'inspiration visiblement providentielle qui a guidé Christophe Colomb, ce grand homme, ce grand chrétien, à travers tant d'obstacles, et, après une navigation de quatre mois, pleine d'incertitudes capables d'ébranler une résolution qui n'eût pas été surnaturelle comme l'a été la sienne, lui a fait enfin trouver la terre but de ses recherches, et qui est aujourd'hui conquise tout entière à la foi chrétienne.

« Nous nous plaisons à penser que les fidèles, surtout ceux qui font partie de l'Œuvre de la Propagation de la foi, assisteront en grand nombre à cette manifestation de foi pour témoigner à Dieu leur reconnaissance pour le grand bien que cette œuvre a produit, et qui ne pourra, nous l'espérons, que s'accroître de plus en plus pour la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes. »

Angleterre. — Le Conseil privé de la reine vient d'absoudre le docteur King, évêque anglican de Lincoln, accusé d'avoir introduit dans son église des cérémonies d'un caractère catholique.

Le docteur King avait été de ce chef déféré au tribunal de l'archevêque anglican de Cantorbéry ; dix évêques protestants avaient constitué ce tribunal doctrinal. Et leur président, le primat, avait rendu un jugement déboutant les adversaires de l'évêque de Lincoln des poursuites intentées par eux au prélat.

Les adversaires du docteur King ne se tinrent pas pour battus. Ils portèrent la cause devant le Conseil privé de la reine. Et le mois dernier, le Conseil privé a renvoyé le docteur King absous.

Ces décisions, on le voit, ne manquent pas d'importance. Les ritualistes triomphent. C'est la déroute du protestantisme orthodoxe.

Constantinople. — On sait de quelle liberté jouissent les catholiques pour l'exercice de leur culte dans la capitale où réside le commandeur des croyants. Les Turcs témoignent un grand respect pour notre sainte religion et ses cérémonies. Une lettre que Mgr Grasselli, archevêque de Colosses, vient d'adresser à l'*Osservatore romano*, en donne un nouvel et touchant exemple :

« La guerre russo-turque, écrit le Prélat, battait son plein; j'étais alors vicaire apostolique et délégué apostolique à Constantinople. La fête du *Corpus Domini* (Fête-Dieu) approchait, et les troupes de la capitale, que l'on exerçait sans cesse, sortant en masses de leurs grandes casernes, encombraient souvent les rues. Cela pouvait bouleverser la procession de la cathédrale, qui, naturellement, est la principale et la plus imposante de toutes, et qui parcourt la rue de Pancaldi, continuation de la grande rue de Pera.

« — Comment ferons-nous cette année? me disait l'archiprêtre « de la cathédrale, si tous les matins des bataillons de fantas- « sins, des escadrons entiers de cavalerie, des trains intermi- « nables d'artillerie, se rendant à la plaine de manœuvres, « passent par notre rue ? Comme nous ne savons pas à « quelle heure ils passeront — car cela change toujours — notre « procession pourrait être coupée, dispersée.

« — Voici ce que vous ferez, lui dis-je. Vous irez trouver le « pacha en mon nom; vous le prierez de me faire savoir à quelle « heure les troupes passeront jeudi matin, ajoutant que je « m'arrangerai en conséquence pour faire la procession avant « ou après cette heure-là. »

« L'archiprêtre, Mgr Jean Dacus, s'acquitta ponctuellement de ma commission.

« Or, voici textuellement la réponse du pacha turc :

« — Mais cette demande m'étonne vraiment. Que Mgr le « Délégué apostolique me fasse savoir à quelle heure il veut « faire sa procession, et qu'il me laisse décider si je ferai sor- « tir les troupes avant ou après cette heure. »

« Je vous laisse à penser si j'envoyai de chaleureux remerciements à l'excellent pacha pour tant de complaisance.

« De la procession qui eut lieu, je dirai seulement qu'elle ne pouvait être ni plus tranquille, ni plus splendide. »

Terre-Sainte. — On nous écrit que le chemin de fer qui prend son origine au bord de la mer, à Jaffa, a déjà poussé ses rails jusqu'aux portes de Jérusalem; les travaux

de la voie, les constructions des gares se terminent; le matériel roulant est prêt à fonctionner, le tout de façon à assurer prochainement l'ouverture du chemin de fer à l'exploitation.

La distance qui sépare Jérusalem de la mer, que les pèlerins et les voyageurs mettaient fort longtemps à franchir par la route, n'exigera plus qu'un temps très court : trois heures au plus suffiront pour parcourir les quatre-vingt-sept kilomètres de la voie ferrée.

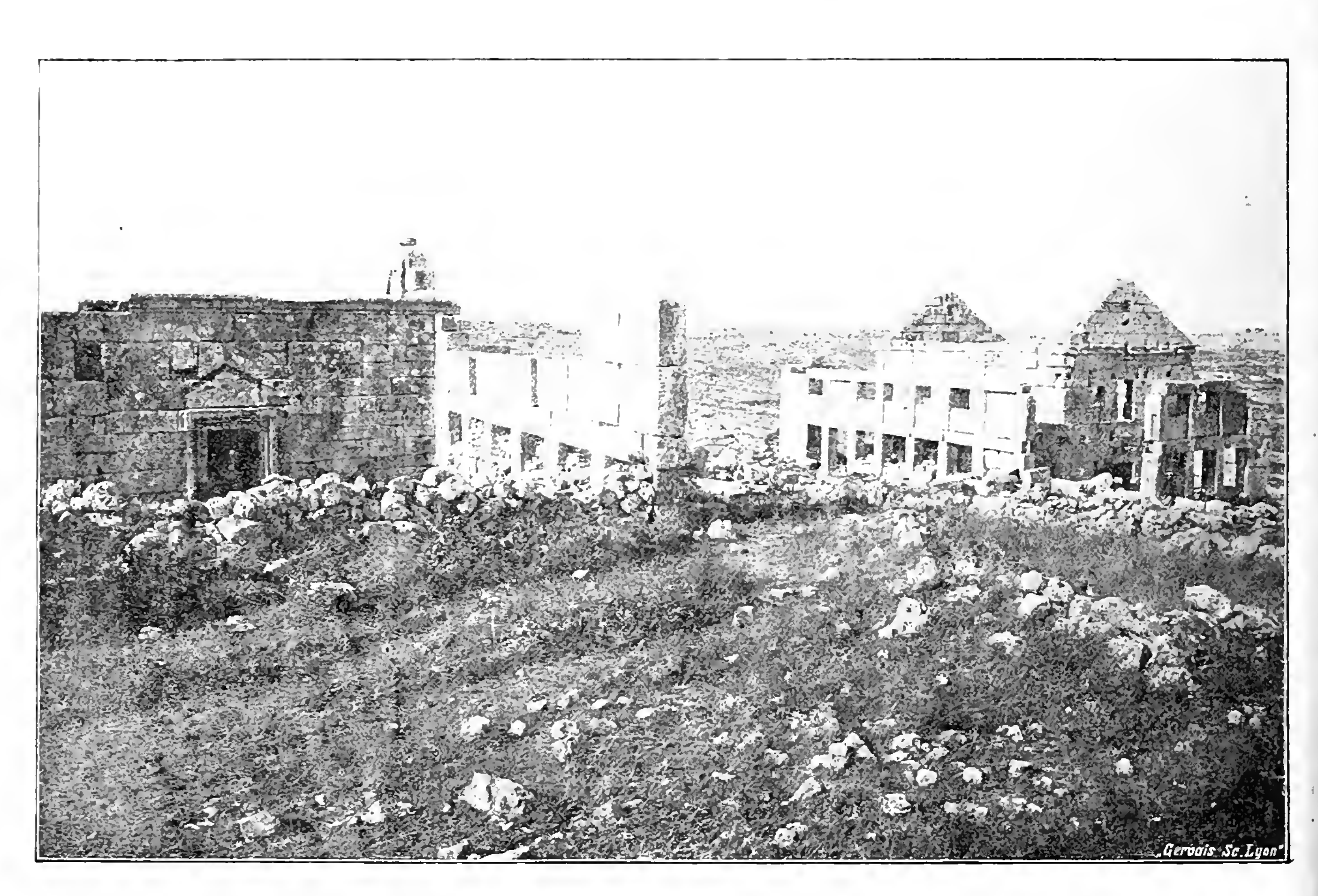
Le chemin de fer, partant d'appontements provisoires à Jaffa, après avoir traversé Ramleh, Lidda dans la plaine, s'élève par des pentes assez rapides et à travers des gorges escarpées jusqu'à la hauteur de sept cent cinquante mètres, niveau de Jérusalem au-dessus de la mer.

La gare de Jaffa est située au milieu de jardins d'orangers ; celle de Jérusalem est à cinq cents mètres environ des murs de l'ancienne ville, qui étend aujourd'hui sa ceinture par des constructions innombrables. La gare de Jérusalem est placée sur la route de Bethléem, qui est devenue un centre d'activité très important.

L'ouverture de la ligne va amener à Jérusalem des conditions toutes nouvelles d'existence par l'arrivée de la houille, des matériaux de construction, etc., par la facilité des transports de blés de toute la région, des productions multiples des rivages de la mer Morte : l'asphalte, le naphte et le sel dont les gisements représentent des montagnes.

Jérusalem, qui comptait, il y a dix ou quinze ans, à peine quarante mille habitants, en a aujourd'hui près de quatre-vingt mille ; Jaffa a vu accroître presque dans la même proportion sa population, qui dépasse aujourd'hui trente mille âmes.

Les Congrégations religieuses développent chaque année leur action bienfaisante ; elles feront servir le nouveau chemin de fer à l'entretien et à l'accroissement de leurs œuvres.



SYRIE. — *Barad.* — COUVENT ; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir page 493)

Sénégal. — Le R. P. Andren, de la Congrégation du Saint-Esprit, supérieur de la mission de Sainte-Anne, écrit de Thiès, le 22 juin 1892 :

« Notre station compte en ce moment un personnel de dix membres ; trois Pères, cinq Frères, l'abbé Pellegrin, clerc indigène, et un excellent catéchiste noir, Dominique Diamé. Enfin les Sœurs de Saint-Joseph prêtent à l'œuvre un concours précieux. Le terrain actuel de l'établissement occupe une surface de trente hectares. Pour l'exploiter, nous comptons déjà, avec un troupeau de trentes bêtes à cornes, sept chevaux, quatre bœufs laboureurs, un matériel de quatre chariots, quatre charrues.

« Au point de vue religieux, la situation devient de plus en plus consolante. Il semble que l'heure providentielle pour la conversion de la tribu des Nones ait sonné.

« Il y a cinq ans, quand le P. Abiven est arrivé à Thiès pour commencer l'œuvre, les enfants avaient peur de lui et, à son approche, se sauvaient à toutes jambes. Maintenant ces bons petits sauvages courent au devant du missionnaire.

« C'est avec une joie sensible que nous voyons approcher la fête de notre glorieuse patronne. A chacune de nos dernières fêtes, Monseigneur présidait ; parmi les étrangers de distinction, se trouvait le colonel Dodds, Sénégalais d'origine, commandant supérieur des troupes au Sénégal, et aujourd'hui, comme on le sait, chargé du commandement en chef de l'expédition du Dahomey. Qu'il était beau et édifiant de voir ce brave officier à cinq galons, priant à genoux dans notre modeste chapelle, ou, comme parrain, tenant sur les fonts baptismaux un jeune sauvage converti !

« Les héros de la fête, c'étaient les jeunes gens païens qui allaient devenir chrétiens et les néophytes qui allaient recevoir leur Dieu pour la première fois. L'année dernière, huit de nos enfants pensionnaires, et avec eux quatre jeunes gens de la tribu des Nones, recevaient le saint baptême. Le colonel Dodds choisit comme filleul le plus robuste et, après la cérémonie, lui fit des propositions *d'enrôlement*.

« Cette année, à l'époque de notre fête patronale, la moisson spirituelle fut très belle, surprenante même, et dépassant de beaucoup nos espérances. Le R. P. Lacombe présentait une liste de *cent catéchumènes*, tous jeunes gens de la tribu des Nones et des villages voisins. N'est-ce pas le cas de citer la parole de l'Evangile : *Messis quidem multa* ?

« Dimanche dernier, nous faisions notre première procession de la Fête-Dieu. Elle a été pour nos néophytes et pour un grand nombre de païens accourus de tous les côtés, une excellente prédication. Nos jeunes chrétiens marchaient sur deux rangs avec beaucoup d'ordre en tenant des oriflammes. Six enfants de Thiès portaient des corbeilles remplies de fleurs cueillies dans les bois, et en jonchaient le sol devant le Saint-Sacrement. En même temps, un bataillon de jeunes gens Nones, encore catéchumènes, commandé par le frère Cécilien, exécutait des feux de salves. Ils avaient de grosses carabines de boucaniers, qui retentissent comme un canon.

« Après la cérémonie, nos jeunes chrétiens ne voulaient pas se retirer, tellement ils étaient contents : ils demandent une fête semblable tous les mois ! Mais les païens les plus impressionnés, c'étaient une centaine de soldats volontaires, tirailleurs improvisés et partant le lendemain pour la campagne du Dahomey. Ces pauvres gens exprimaient clairement leur pensée : « Personne n'honore Dieu comme vous ; la vérité est chez vous ! » s'écriaient-ils. En même temps, ils nous serraient la main avec effusion.



SYRIE. — *Barad*. — CHAPELLE DU VIe SIÈCLE; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir page 492)

« Le R. P. Lacombe, voyant combien la cérémonie les avait impressionnés, leur dit :

« Je vais vous introduire dans le sanctuaire des chrétiens et « vous expliquer en peu de mots toute notre religion. »

« Il les fit entrer, prit la croix du tabernacle, la leur montra et parla d'une façon saisissante de nos grands mystères de l'Incarnation et de la Rédemption. J'étais témoin de la scène : jamais je n'ai vu d'hommes plus attentifs à la parole du missionnaire.

« Quand le Père leur dit que l'autel était le trône des grâces du ciel, aussitôt ils se prosternèrent spontanément sur le pavé du sanctuaire en touchant de leur front, à plusieurs reprises, le marchepied de l'autel, afin d'attirer sur eux les bénédictions divines. Pauvres gens ! qu'ils seraient heureux, s'ils avaient des missionnaires pour les instruire ! »

Liberia. — Nous apprenons que le Président de la République de Liberia a adressé au Saint-Père une lettre sollicitant l'envoi de missionnaires catholiques. La République Libérienne, située sur la côte occidentale de l'Afrique, vers le golfe de Guinée, ne compte guère que deux millions d'habitants ; mais son rayon d'action s'étend sur une population d'au moins vingt millions, et sa situation lui assure pour l'avenir une grande influence. Le jour où les missions catholiques auront pris tout leur développement à Liberia, cette République pourra devenir un foyer intense de propagande catholique et un centre d'attraction pour les peuplades environnantes.

VOYAGE

DANS LA SYRIE SEPTENTRIONALE

aux ruines chrétiennes des IVe, Ve et VIe siècles

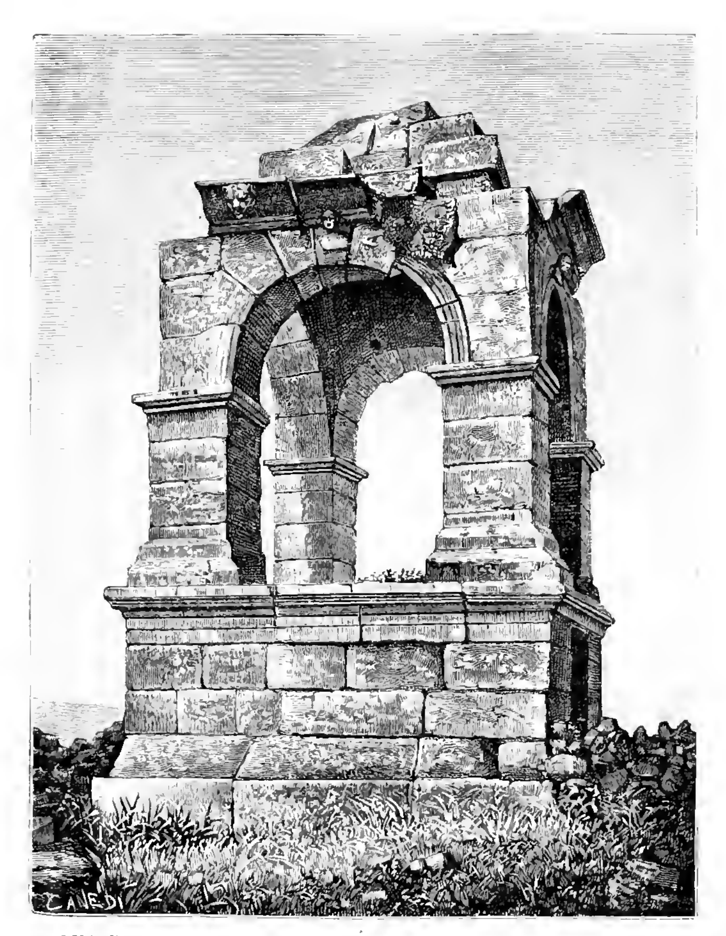
Par le R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus.
Suite (1)

XIV

BARAD

Une grande heure de montées et de descentes sur un sol aride et rocailleux nous amène au bord d'un plateau, devant une chapelle en matériaux superbes, mais singulièrement bouleversés par les tremblements de terre : c'est bien, je pense, aux oscillations du sol, non pas aux démolisseurs, qu'il faut attribuer les déplacements horizontaux dans les assises des murailles.

La façade latérale, dont on voit le dessin p.491, nous offre le premier exemple d'une ornementation originale, tout à fait particulière à ces contrées, un large bandeau de moulures qui circule autour des fenêtres en décrivant de l'une à l'autre une ondulation régulière et qui embrasse toute la composition. Nous retrouverons dans d'autres édifices cette décoration, modifiée suivant le caprice ou le talent de l'architecte.



SYRIE. — *Barad.* — TOMBEAU ; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir p. 493).

* * *

A quelques minutes de là, nous sommes au centre des ruines de Barad, les plus considérables de la série.

Une tente kurde, dressée dans une clairière de cette forêt d'édifices ruineux, nous indique le lieu propice au campement. La femme fait du beurre en balançant sous un faisceau de trois pieux, une outre demi-pleine de lait. L'homme la regarde, assis sur un divan de cotonnade rouge et de mousseline brodée, dont le luxe jure avec la misère du ménage : le sofa de couleur éclatante est la caractéristique de la tente kurde ; ces pauvres gens sacrifient tout plutôt que de s'en priver.

Le chef de famille nous invite à nous asseoir sur son divan pendant qu'on dresse notre tente. Il est seul sur le plateau. Quand les pluies d'automne auront fait pousser l'herbe, d'autres familles viendront avec leurs troupeaux et, durant l'hiver, tous s'abriteront dans les chambres et les caveaux des ruines.

* * *

Barad couvre plus d'un kilomètre carré. Peu d'habitations y sont conservées. Cependant leurs portes sans nombre, plus amples qu'ailleurs, les vastes citernes qu'on rencontre à chaque pas, de riches tombeaux, deux superbes églises dont les majestueuses arcades dominent l'ensemble des ruines, tout indique une ville qui, par sa richesse, sa splendeur, sa population, ne le cédait à aucune des bourgades chrétiennes visitées jusqu'ici, et peut-être les surpassait toutes.

Le règne de la pierre est là plus absolu encore et plus magnifique que dans les autres centres. La pierre taillée y affecte de plus grandes dimensions ; bien des murs principaux des habitations sont bâtis à joints de hasard avec de si gros blocs qu'ils imitent les constructions cyclopéennes. La pierre fait tout, des vases, des foyers, des tubes pour conduite d'eau, des vantaux de porte, des fermetures de fenêtres ; celles-ci sont des dalles découpées à jour assez finement pour arrêter dans leur épaisseur les rayons directs du soleil. L'étude complète de ces restes antiques serait à coup sûr des plus curieuses et des plus intéressantes.

* * *

Les églises ont souffert ! pourtant elles sont encore d'une incomparable majesté. La plus vaste (50 mètres sur 25), dans le style ordinaire du pays, a conservé sa belle façade percée d'une large fenêtre trinée. De superbes chapiteaux gisent épars dans l'intérieur, et les restes d'une chapelle latérale, avec abside orientée comme celle de l'église elle-même, se voient à côté de la prothèse. Nous n'avons rencontré nulle part, si ce n'est à el-Barah, pareil exemple de chapelle en communication avec l'église.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août, 2, 9, 16 et 23 septembre.

D'un autre type est la seconde église, représentée dans la gravure p. 485. Ses vastes arcades reposent sur de gros piliers carrés. Nous rencontrerons plus loin, à Qalb-Louzeh, une église du même genre, mieux conservée.

De la nécropole il ne reste que de nombreux caveaux funéraires, creusés dans les rochers, au nord de la ville, et un superbe édicule carré, à jour, surmonté d'une pyramide surbaissée (voir la gravure p. 492). Des bustes ornent les clefs de voûte des arcades, des têtes de lion décorent la corniche. Une porte dans la paroi du soubassement donne accès à la chambre sépulcrale. Nous n'y avons vu aucune inscription.

* * *

Une tour de garde des Sarrasins ou des Croisés, entourée de quelques ruines, se dresse sur un mamelon au sud-ouest de la ville. Près de la tour est une plate-forme carrée au centre de laquelle s'élève un tambour en maçonnerie, haut de un mètre vingt-cinq ; un fût de colonne d'un demi-mètre en épaisseur gît sur le sol. Sans doute le gros tambour a servi de base à la colonne. Mais que pouvait bien faire une colonne isolée sur cette éminence ? N'aurait-elle pas porté quelqu'un des pieux solitaires, imitateurs de saint Siméon Stylite ? l'histoire dit qu'ils furent nombreux dans la contrée. La conjecture est du moins en harmonie avec les constructions situées à quelques pas, une chapelle et un vaste édifice bien semblable à un couvent. Nous en donnons la vue, prise de la tour de garde (voir p. 490).

Aux alentours, le sol est d'une grande fertilité. Les bas-fonds où s'arrêtent les eaux, sont plantés de tabac ou envahis par la réglisse ; de nombreux pressoirs pour le vin ou pour l'huile se remarquent sur les affleurements du rocher. Il en est un, proche de la chapelle rencontrée en avant de la ville, où l'on voit encore les montants de pierre entre lesquels s'engageait l'extrémité du levier, et le foyer qui servait à cuire le vin, suivant l'usage général en Syrie, ou à chauffer l'eau dont on arrose les olives avant de les presser.

(*A suivre*).

SUR LES RIVES DU FLEUVE SAINT-JOSEPH

RELATION

d'une visite aux stations des Missionnaires du Sacré-Cœur en Nouvelle-Guinée

Par le **R. P. Fernand HARTZER**,

Missionnaire du Sacré-Cœur.

Suite et fin (1)

VII

Dernière nuit à Inawui. — 20 novembre. — Navigation sur le Saint-Joseph. — Station de Iésu-Baïbua. — Village de Babiko. — 21 novembre. — Retour à Port-Léon. — 22 novembre. — Le dimanche à Port-Léon.

Mgr Vérius, qui nous attendait, avait eu l'attention de nous faire préparer du linge sec et tout ce qu'il faut pour des voyageurs trempés jusqu'aux os.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 5, 12, 19, 26 août, 2 et 16 septembre.

« Père Vitale, quel brave homme que le commandant de ce matin ! convenez qu'il y a des principes vraiment réconfortants pour les jours de pluie. Qu'en pensez-vous ? N'auriez-vous rien derrière le fagot ? »

Soupir ; ces fagots ne manquent pas à Inawui, mais c'est en vain que l'on chercherait quelque chose par derrière. Force fut donc de se passer de ces préparations fébrifuges.

La prière du soir vint pieusement clore la journée et, comme nous avons, Mgr Vérius et moi, encore deux longs voyages à faire en canot sur le Saint-Joseph avant d'arriver à Port-Léon, nous nous retirons de bonne heure.

Le temps semble s'éclaircir, une brise d'est passe allègrement dans les arbres et nous promet une belle journée pour demain. Ce murmure réconfortant se mêle harmonieusement au bruit monotone des dernières gouttes de pluie sur le feuillage, aux sanglots du ruisseau voisin, aux notes lointaines des flots grossis du Saint-Joseph et nous endort pleins d'espoir pour le lendemain.

* * *

Au matin du 20 novembre, à l'heure militaire, le commandant apparaît à l'horizon. Ayant appris la veille que nous faisons construire un radeau de bambous par les sauvages pour redescendre le fleuve, il mit gracieusement son canot et ses rameurs à notre disposition pour nous éviter les inconvénients d'une pareille navigation qui n'est pas toujours sans danger ; Mgr Vérius, qui l'a faite en maintes circonstances, a chaviré en plus d'une rencontre.

Ce genre de distraction nous fut ainsi épargné pour cette fois.

Le canot chargé de monde et de bagages descendit avec vitesse le courant du fleuve, tandis que, sur les rives, les bois, les plaines fertiles, les savanes et les jardins se succédaient rapidement.

Vers midi, nous arrivâmes près du village anciennement appelé Inawaïé et nommé depuis *Iesu-Baïbua* (la paix de Jésus), en souvenir de la paix rétablie par Mgr Vérius entre le Gouvernement et les sauvages. Sur le désir de Monseigneur, ceux-ci ont changé, après la guerre, l'emplacement de l'ancien village et construisent en ce moment le nouveau près du fleuve. Il se compose d'une longue allée large de vingt mètres et tracée en ligne droite parallèlement au Saint-Joseph ; fermé au sud par les bâtiments de la mission, il s'ouvre au nord sur un des plus beaux massifs de la chaîne centrale des montagne de la Nouvelle-Guinée.

De la mission, la vue commande tout le village jusqu'au premier plan de l'horizon formé par un rideau de grands arbres tout inondés de soleil dont les rayons miroitent jusque dans les plus mystérieuses profondeurs de la forêt.

Dans le lointain on entrevoit le sommet du mont Yule et les pics voisins dont les cimes pourpres et violettes émergent du milieu de nuages blancs et floconneux.

Iesu-Baïbua est en pleine construction sous la direction de Thomas, un de nos catéchistes manillois. Ce sera un village aussi grand qu'Aipéana, mieux construit et mieux aligné.

Chaque sauvage y possède son petit carré de terrain et sa maison sur la rue ; les jardins sont par derrière. Le soir, quand tous les feux sont allumés en ligne, de la Mission on se croirait à l'extrémité d'un grand boulevard européen.

Après avoir reçu des habitants des bananes et des pommes de terre douces en signe de bienvenue, nous reprenons place dans le canot et nous continuons notre descente sur le Saint-Joseph pendant cinq heures jusqu'à Babiko.

* * *

Le petit village de Babiko se trouve à environ deux kilomètres du Saint-Joseph. On ne voit, du reste, nulle part d'habitation sur la rive même du fleuve ; de telle sorte qu'un voyageur qui pour la première fois suivrait ce cours d'eau croirait ses bords inhabités, tandis que cette vallée est peut-être une des plus peuplées de la Nouvelle-Guinée anglaise.

Le F. Georges, qui est chargé de cette station, n'est ici que depuis peu de temps et Mgr Vérius est venu déterminer l'emplacement de l'église et de la résidence.

Pendant ce temps nous entrons dans la maison provisoire. Le bon F. Georges pratique la sainte pauvreté dans tout ce qu'elle a de plus rigoureux. Point de chaise, point de table ; quelques caisses contenant des provisions, une demi-douzaine de plats et de marmites en fer, dans un coin une natte et une moustiquaire, une lanterne, quelques images de catéchisme et c'est tout, absolument tout.

J'allais oublier dans cet inventaire une belle image suspendue à la muraille et représentant saint Georges en uniforme de cuirassier romain, traînant triomphalement du haut d'un cheval blanc un dragon symbolique.

Saint Georges est le patron de la station et ce tableau excite une admiration sans cesse renaissante parmi les bambins de l'école.

Ailleurs, peut-être, ce saint Georges à l'air martial ferait sourire : mais ici, c'est exactement ce qu'il faut. Les sauvages aiment ces grandes images qui les frappent, ces images simples et très sobres de détails. Nous avons ici plusieurs de ces tableaux du catéchisme, mais il faudrait toute une collection dans chaque station. Une fois l'image bien comprise, les sauvages savent la doctrine et apprennent aisément dans la suite la lettre du catéchisme : « *Nihil in intellectu quod non prius fuerit in sensu* ; » « rien n'est dans l'intelligence qui n'ait passé d'abord par le sens » disent nos vieux scolastiques ; ce sens chez nos sauvages, ce sont les yeux.

La visite de Mgr Vérius à Babiko ne fut pas longue, car le jour baissait et il fallait arriver à Mohu avant la nuit. Nous reprîmes donc notre course sur l'eau et, une heure plus tard, nous nous arrêtions à la hauteur de Mohu. Il faisait presque nuit. Deux hommes de la station du Gouvernement prirent la garde du bateau pour la nuit ; pour nous, après trois quarts d'heure de marche dans la forêt inondée, nous nous trouvions à Mohu.

* * *

Ce matin, 21 novembre, nous sommes sur pied de bonne heure, car Mgr Vérius tient à arriver à Port-Léon aussitôt que possible. Mais, au dernier moment, les sauvages trouvent que l'eau est trop haute dans la forêt et refusent de porter les bagages jusqu'au canot. Il fallait attendre. Quoi ? Ils n'en savaient rien eux-mêmes. Ils cherchent des prétextes, s'accusant les uns les autres disant que les porteurs étaient partis pour la pêche et que les enfants de Mohu alors présents n'avaient pas été désignés comme porteurs, etc.

Les pourparlers menacent de tirer en longueur. Mgr Vérius se met à apostropher vigoureusement les assistants. Uani, l'ex-sorcier, assis sous la vérandah dans l'immuable quiétude d'un boudha, se lève enfin. Il sent que cela va se gâter, il branle la tête, se gratte l'oreille, parle, gesticule, lui aussi : « Il faut obéir, il ne le faut pas. Les Blancs ont raison ; les enfants de Mohu n'ont pas tort ». Bref il fait preuve de caractère et, comme jadis un homme célèbre il ne sait pas au juste ce qu'il veut ; mais ce qu'il veut, il le veut énergiquement.

Raï s'en mêle. Il est lui aussi quelque peu sorcier, car il est chargé de veiller à ce que les crocodiles ne mangent pas les gens de Mohu. — Y veiller comment ? le vulgaire n'en sait rien ; ni lui non plus.

Pour cette fois, au lieu de crocodiles, ce sont les sauvages de Mohu qu'il fit partir; nos bagages furent peu à peu portés au bateau et le voyage recommença avec la monotonie de la veille.

Nous passons près de Bioto; mais il fut impossible de nous y arrêter. Il y a à Bioto une école et une station sous la direction de Pedro, un catéchiste manillois.

Enfin, après avoir salué au passage de quelques coups de fusil les crocodiles qui se chauffaient au soleil sur les bancs de sable de l'embouchure du Saint-Joseph, après avoir traversé la grande baie par un vent favorable, nous arrivons à Port-Léon vers cinq heures du soir.

* * *

On revient toujours avec plaisir à la station de Yule. C'est presque un retour à la civilisation et au travail régulier de l'Europe.

Sur la jetée, les sauvages débarquaient le bois destiné à la scierie. Un bruit sonore et régulier de marteau tombant sur l'enclume partait de la forge du Frère Simon et mêlait sa note gaiement villageoise aux bêlements lointains des troupeaux. Devant nous, dans un chemin creux, le Frère Rintz et le Frère Gabriel ramenaient prudemment de la montagne un troupeau de chèvres et de moutons.

Plus loin, de la maison des Sœurs, un murmure de voix enfantines et babillardes s'élevait de la salle de classe et de travail comme le bourdonnement affairé d'une ruche laborieuse.

Enfin, d'un air savamment recueilli, le Frère Moores faisait gémir la presse sur un nouveau catéchisme en langue de Roro qui ne tardera pas à sortir tout frais de l'imprimerie de Port-Léon.

Au coup de l'Angelus du soir, tous les sauvages grands et petits prennent leur volée vers le village.

Dimanche 22 novembre. — Aujourd'hui, les sauvages arrivent de bonne heure pour la messe. Tout le village est là. Au son de la cloche, les hommes, sous la conduite

d'Emmanuel, se rangent près de la maison des Pères et les femmes chez les Sœurs, et tous sérieux et recueillis entrent en procession dans l'église.

Avant la messe on récite les prières d'usage : on prie pour le village, pour les malades, pour les défunts ; puis, la sainte messe commence.

A l'évangile, Mgr Vérius fait les recommandations, les annonces pour la semaine, le tout suivi d'un sermon ou d'une homélie en langue de Roro.

Pendant la messe, les sauvages chantent des cantiques. Enfin, quand tout est terminé, les enfants passent ordinairement un examen devant tout le monde sur le catéchisme appris durant la semaine.

J'eus ce jour-là le bonheur de célébrer la sainte messe pour nos sauvages et tandis que, de l'autel, j'entendais ces prières et ces chants, mon cœur débordait de joie et de reconnaissance. Il me semblait toucher du doigt l'œuvre du bon Dieu.

* * *

Voilà la mission entrée dans la voie que nous avions rêvée. Voilà une première paroisse constituée avec une assistance fidèle à la sainte messe, aux instructions, à des confessions régulières et fréquentes avec des associations pieuses en voie de formation, et cela après quelques années seulement !

Sans doute, il manque extérieurement bien des choses pour que ce village paraisse transformé aux yeux de ceux qui ne tiennent un sauvage pour civilisé que du jour où il porte un habit de la dernière mode et qu'il sait lire suffisamment, au risque d'empoisonner son âme à quelque livre malsain.

Pour nous, qui sommes venus tout d'abord pour les instruire de leurs devoirs et leur montrer le chemin du ciel, nous qui estimons à sa valeur surnaturelle l'âme d'un pauvre sauvage en état de grâce et rachetée au prix du sang d'un Dieu, nous sommes bien en droit de nous réjouir à la vue de ces premiers succès et de ces premiers fruits de la grâce.

Comme le moissonneur qui contemple vers le déclin du jour ses gerbes amoncelées et ouvre son cœur aux joies pures du devoir accompli, ne regrettant ni son labeur ni ses fatigues, Mgr Navarre et Mgr Vérius peuvent, avec ceux qui les ont accompagnés, jeter sur le passé un regard plein de joie et regarder l'avenir avec confiance, se réjouissant en Celui qui seul a fécondé leurs travaux.

D'autres viendront à leur tour, entreront dans le champ qu'ils n'auront pas défriché et recueilleront les fruits de souffrances qu'ils n'auront pas connues.

Puissent-ils venir nombreux et vaillants ! car la moisson est déjà jaunie ; elle est abondante et s'incline d'elle-même devant la faucille. Qu'ils se souviennent que la couronne est promise à celui qui moissonne comme à celui qui sème, car tous deux travaillent pour l'éternité.

FIN

NÉCROLOGIE

R. P. Ravary

De la Compagnie de Jésus, missionnaire au Kiang-nan (Chine).

Une lettre de M. le docteur Léon Dufour nous apprend la mort de ce vénérable missionnaire qui avait honoré cette année notre Bulletin d'une communication justement remarquée. Le R. P. François Ravary était âgé de soixante-neuf ans et comptait trente-cinq ans de ministère apostolique en Chine.

« Ancien médecin-major à l'expédition de Chine-Cochinchine (1860-1861), nous écrit M. Léon Dufour, je suis resté depuis plus de trente ans en affectueuse correspondance avec les missionnaires de la Compagnie de Jésus au Kiang-nan, et particulièrement avec le R. P. Ravary. Sa mort inattendue et bien regrettable m'a beaucoup affecté. J'avais lu avec le plus vif intérêt ses nombreux articles publiés dans les *Missions catholiques* (janvier-avril 1892) sous le titre *Le Chang-hai chrétien et le Chang-hai païen*. Je vous prie de vouloir bien recommander aux prières de vos lecteurs l'âme de ce missionnaire si dévoué et si sympathique. »

Le R. P. François Ravary était né le 27 janvier 1823, il était entré dans la Compagnie de Jésus le 29 octobre 1845 et était parti pour la Chine en 1857.

M. Deroche

Des Missions Étrangères de Paris, missionnaire au Su-tchuen oriental (Chine).

Un missionnaire originaire du diocèse de Lyon, M. Marc Deroche, vient de mourir au Su-tchuen oriental, qu'il évangélisait depuis seize ans. Un de ses anciens condisciples, devenu son évêque, Mgr Chouvellon, a, dans une lettre du 12 juillet, fait part de la douloureuse nouvelle à la sœur du regretté défunt :

« Notre très aimé Marc Deroche, écrit le prélat, a rendu sa belle âme à Dieu le 5 juillet. Un docteur anglais, établi depuis quelques années à Tchong-king, lui a prodigué des soins assidus ; mais la couronne du missionnaire était prête. Dieu voulait près de lui son fidèle serviteur ; ni les lumières de la science, ni les prières et les vœux de l'amitié n'ont pu retarder le départ. J'ai pleuré la perte du meilleur de mes amis ; mais j'ai rendu grâces à Dieu de lui avoir accordé une fin si paisible et si sereine ! La veille de sa mort, quand je lui annonçai que le docteur n'avait plus l'espoir de le guérir, il prononça tout joyeux et tout haut : « *Alleluia !* » et comme les larmes s'échappaient de mes yeux, il me dit en me serrant la main : « Au ciel nous « nous reverrons. »

Dans une autre lettre adressée par Mgr Chouvellon à M. l'abbé Granottier, nous lisons :

« Partout où il a passé, il s'est fait estimer et aimer. Toujours guidé par des vues de foi, il a fait le bien avec zèle et prudence. Il a vécu pour Dieu et les âmes et Dieu l'a trouvé mûr pour le ciel à quarante ans. Mais quelle douleur pour moi !

« Pendant près de dix ans, nous avons combattu côte à côte ou plutôt la main dans la main, mettant en commun nos joies, nos peines et nos souffrances... Je venais de le nommer Supérieur du Nouveau Séminaire, dont les constructions ne sont pas encore terminées, et je n'attendais que sa guérison pour l'envoyer occuper son poste .. »

R. P. Mollinger
Missionnaire aux États-Unis.

Un prêtre dont la vie a offert les caractères les plus extraordinaires, le R. P. Joseph Mollinger, vient de mourir en Pensylvanie.

Né en Allemagne, de parents protestants, il put faire de bonnes études, et suivit les cours de médecine à Heidelberg. Lorsqu'il eut pris ses grades, il se sentit appelé à une plus haute vocation ; il embrassa la religion catholique et fut élevé après ses études théologiques au sacerdoce.

Sa conversion l'ayant brouillé avec sa famille, il partit pour l'Amérique. Il exerça le ministère d'abord dans le diocèse d'Erie, puis fut placé à la tête de la paroisse de Mount-Troy, près de Pittsburg

Il avait un vrai cœur d'apôtre ; et, si la science qu'il avait acquise dans la médecine lui servait pour indiquer des remèdes, il était surtout renommé pour les grâces qu'obtenaient ses bénédictions et les reliques de saint Antoine de Padoue, à qui il avait la plus grande dévotion. Cette année, le dimanche de la Trinité, il fit dédier une magnifique chapelle en l'honneur de ce saint Pendant toute la semaine qui précéda la fête, le concours des malades et infirmes fut prodigieux.

Le lendemain de la dédicace de la chapelle, le P. Mollinger sentit que ses forces lui manquaient. Il souffrait depuis longtemps d'une maladie d'estomac , les fatigues de son ministère avaient empiré le mal, et l'heure dernière allait sonner. Il voulut encore une fois bénir le peuple qui remplissait la place devant l'église. Ce fut son dernier acte de charité. La nouvelle de sa mort répandit la consternation dans le pays.

Voici ce que disait de lui le *New-York Herald*, journal protestant :

« La mort du P. Mollinger, survenue mercredi dernier à Pittsburg, prive l'Église catholique et romaine, en ce pays, d'un homme vraiment remarquable. Que son pouvoir fût divin, ou l'effet d'une forte volonté et d'une influence physique, il a fait un bien incalculable. Le but de ses efforts est admirable, et dans un autre âge, ses prodiges n'eussent pas tardé à lui mériter les honneurs de la canonisation. Il exerçait son pouvoir avec une générosité qui semblait assurer d'inépuisables ressources. La foi dans la prière, et l'emploi de quelques médecines très simples, voilà tout ce qu'il demandait aux malades et aux dévots. Non seulement il était respecté et estimé pour ses soins dans le traitement des maladies, mais il était profondément aimé. »

M. Rochet
Lazariste, missionnaire au Kiang-si oriental (Chine).

M. Dauverchain, missionnaire Lazariste, écrit de Yaotchéou :

« La petite vérole qui a emporté M. Rochet aurait sans doute été bénigne si elle avait été soignée à temps. Mais le zélé et courageux missionnaire dédaignait le danger. Déjà gravement indisposé après ses deux premières missions, au lieu de revenir ici sans retard, il alla en faire une troisième plus éloignée. Quand enfin il se décida à revenir, il était trop tard. Nous le soignâmes de notre mieux. Mais, le mardi matin, il expirait entre nos bras.

« Son corps, revêtu des ornements sacrés, fut déposé dans notre chapelle. On fit avertir les chrétiens des environs qui accoururent en grand nombre. Les dons affluèrent même de la part des païens qui avaient eu affaire avec lui ; le mandarin militaire envoya des cierges et des pétards. Les chrétiens offrirent des bannières avec inscriptions. Une bonne vieille de soixante dix-huit ans alla jusqu'à donner une bannière en drap violet.

« Le jeudi, le cortège funèbre parcourut les rues les plus populeuses, à la grande admiration des païens qui aiment beaucoup le culte des morts. »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

Au nom de défunte Mariette Venet, domestique à Brullioles, diocèse de Lyon 5
Mlle Amélie Mandrillon, du diocèse de Saint-Claude, pour intention particulière 3
Un anonyme de Lyon avec demande de prières pour les défunts de la famille 3

Pour les missions les plus nécessiteuses (Rajputana).
M. Boutaire, du diocèse de Clermont, avec demande de prières pour la guérison d'un malade père de famille 20

Pour l'église de la Sainte-Face, à Jérusalem.
M. Al. Maës, du diocèse d'Orléans. 25

Pour les affamés de Pondichéry.
M. Al. Maës, du diocèse d'Orléans. 10

Pour les affamés du Chen-si (Mgr Pagnucci).
M. Al. Maës, du diocèse d'Orléans 10

Pour rachat d'un petit esclave (Ouganda).
Mme Bouvard, diocèse de Lyon 25

Pour la mission de l'Ouganda.
M. Al. Maës, du diocèse d'Orléans 10

Pour les missions de la Nouvelle-Guinée.
M. Al. Maës, du diocèse d'Orléans 10

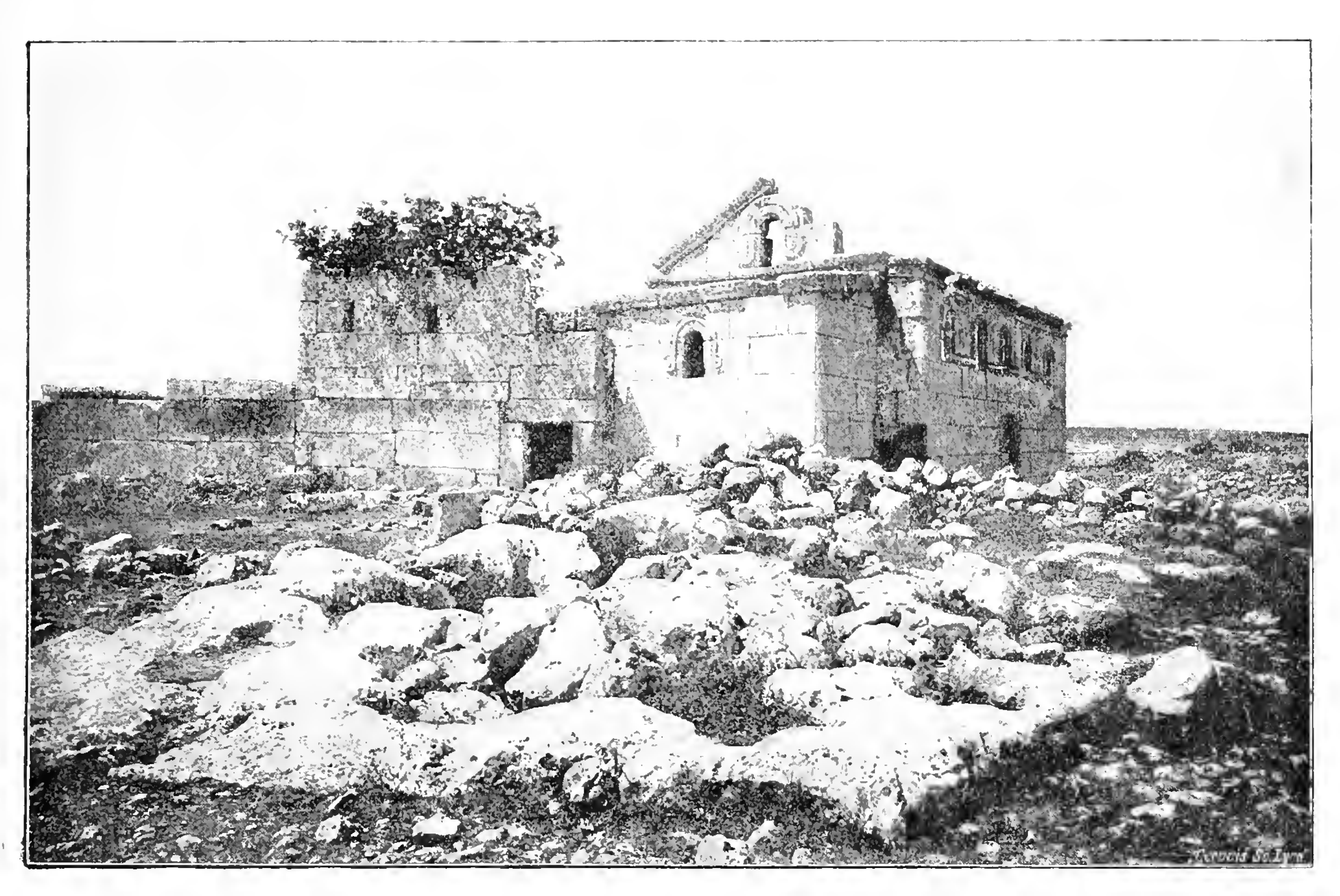
(La suite des dons prochainement).

ÉDITION NÉERLANDAISE

Pour la mission du R. P. A. Smit, à Padang (Sumatra, vicariat apostolique de Batavia)	52	
» la mission du R. P. Ch. Van den Heyden aux îles Kei (vicariat apostolique de Batavia)	51	20
» Pour la mission du Haut Zambèze	51	
» Pour la mission du Bas-Zambèze	22	
Total	176	20

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



SYRIE. — *Bordj-Haidar.* — CHAPELLE; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir page 505)

LA PERSÉCUTION DANS L'UGANDA

Voici une lettre de Mgr HIRTH, à laquelle tous les rapports des agents de la Compagnie Est-Africain ne sauraient répondre. Grâce aux violences des agents anglais, l'orage sévit autour des grands lacs, tous les progrès accomplis par les Européens sont anéantis, et ceux qui ont déchaîné la tempête ne parlent, chose inouie! que de se retirer tranquillement. En face de cette inconcevable conduite, nous conjurons nos lecteurs d'entendre le touchant appel du vicaire apostolique du Victoria Nyanza et d'aider nos missionnaires à soutenir, au milieu de tant de défections, la cause de Dieu et du vrai progrès.

LETTRE DE MGR HIRTH

Chez Mukotany, Kiziba, 15 Juin 1892.

Malgré votre légitime impatience de recevoir souvent des nouvelles de la persécution que nous continuons à subir dans l'Uganda protestantisé, les missionnaires ne peuvent que rarement vous transmettre quelque écho des gémissements de nos fidèles si éprouvés. Retenu, de mon côté, depuis plusieurs mois, dans le pays des Bazibas, à l'ouest du Nyanza, où nous avons mille difficultés aussi, pour établir la nouvelle station projetée, je ne suis renseigné que de loin en loin sur les derniers événements qui se passent en Uganda; la navigation n'est plus libre sur le lac depuis que toutes les barques des îles de Sésé ont été prises par les protestants, et la voie de terre par le Buddu est rendue presque impraticable, à cause des marais grossis par les grandes pluies de la saison : les communications sont donc difficiles.

Que sont devenues mes chères ouailles? où sont nos cinquante mille chrétiens, naguère semés dans tout l'Uganda? Je ne saurais encore le dire. Les quelques milliers de néophytes que la persécution a trouvés revêtus de la grâce du baptême et par conséquent confirmés dans la foi, se groupent et se ramassent de plus en plus au Buddu. Mais cette masse immense de simples catéchumènes, que les missionnaires, toujours trop peu nombreux, n'avaient pu atteindre encore, et qui n'avaient reçu jusqu'ici que du chef auquel ils se rattachaient politiquement les premiers éléments d'instruction et les premières notions de la foi, que deviendra-t-elle?... Elle est condamnée irrémédiablement à l'hérésie. Les conditions que le Fort Anglais, sous la pression des protestants noirs, vient d'imposer aux catholiques, qu'il parque dans la seule et unique province du Buddu, ne nous permettent plus d'atteindre

ces derniers-nés dans la foi, pas assez forts pour sacrifier tout ce qu'ils possèdent sur la terre, et prendre, eux aussi, pour l'amour de Jésus-Christ, le chemin de l'exil.

Afin de ne laisser d'ailleurs aucun doute sur les vrais motifs de la guerre déclarée aux catholiques, il y a six mois, la persécution continue toujours aussi violente, même après le traité odieux du 5 avril, imposé pour ramener, non point la liberté de la religion, depuis si longtemps réclamée, mais au moins la paix du pays, dans la soumission absolue à toutes les volontés de l'autorité hérétique qui doit nous régir.

On poursuit également et les chefs et le peuple. Le Fort Anglais, il faut lui rendre cette justice, essaie d'interposer sa protection et de juger les délits; mais à chaque nouvel effort tenté, il se voit obligé d'avouer son impuissance. Il a entrepris depuis deux mois de faire escorter par ses soldats, de Mengo au Buddu, les bandes des catholiques qui émigrent de tous les coins du pays, pour se rendre au lieu d'exil; mais combien de ces malheureux ne peuvent bénéficier de cette protection et sont arrêtés en route! les hommes, dévalisés, dépouillés, cruellement battus, puis abandonnés; les femmes et les enfants toujours enlevés et faits esclaves. Aussi bien, n'a-t-on pas le droit de tout oser contre ceux qu'on a appris au pays à désigner d'une expression significative: « les esclaves du Fort »? Tout le long du Nil, dans les marais et les forêts de papyrus qui bordent le fleuve à sa sortie du lac Nyanza, il reste une foule de plusieurs milliers de catholiques: ils mourront de misère ou, s'ils sortent de leur retraite, ils deviendront la proie des vautours qui les guettent.

*
* *

Mais c'est contre nos grands surtout qu'on s'acharne! leur pieux prosélytisme est trop connu pour ne pas leur attirer un redoublement de haine. Quantité de ces chefs, les plus intelligents et les plus influents surtout, ont été chassés et privés de leur gouvernement donné à des protestants. Les membres de la famille du roi sont moins épargnés que les autres; rien qui n'ait été tenté pour faire abjurer la vraie religion à plusieurs princesses, aussi riches qu'influentes. Mais, il faut citer surtout la Rubuga, sœur du roi, pieuse et noble chrétienne, néophyte encore dans toute la ferveur de son baptême.

Elle avait reçu ce sacrement à la fête de la Pentecôte l'année dernière, et moins de huit mois après, elle confessait sa foi avec l'héroïsme d'un athlète consommé. Avant l'explosion de la persécution, elle partageait avec le roi son frère, l'administration et les revenus du royaume, à titre de reine, selon l'usage du pays. Quelque temps seulement avant le 24 janvier, jour de la trahison des hérétiques, elle épousait le Mujasi, général en chef de toutes les armées du royaume, favori du roi et chrétien aussi accompli que brave guerrier.

Notre princesse, montrant un courage et un dévoûment dignes des nobles sentiments de son époux, avait sacrifié, dès les premiers massacres, sa dignité et tous ses biens, et prenant le chemin de l'exil pour garder sa foi, avait suivi dans leur défaite les catholiques. Elle se trouvait avec Gabriel, son époux, dans l'îlot de Bulingugwé, quand les protestants vinrent y poursuivre le roi et capturer les nombreuses femmes qui s'y étaient refugiées. Au plus fort de l'attaque, voyant que son mari s'exposait à une mort certaine pour la délivrer, elle sacrifia jusqu'à sa propre liberté et se livra volontairement comme esclave pour sauver celui qu'elle aimait et qu'elle savait être le principal soutien du roi. Dieu bénit cet acte héroïque; le Mujasi eut la vie sauve; mais en même temps commençait pour la Rubuga la servitude la plus dure. Séparée du plus grand nombre de ses servantes et des dames qui l'entouraient, elle fut traînée captive à la capitale, où les hérétiques triomphaient.

A son tour, Gabriel, le Mujasi, après avoir assuré la vie du roi, songea à délivrer la digne princesse; mais il fut frustré dans ses espérances. Celle-ci fut traînée de prison en prison; toutes les nuits ses geôliers lui faisaient changer de demeure. Gabriel, traqué lui-même de jour et de nuit comme une bête fauve, dut céder aux supplications des chrétiens qui le conjuraient de ne pas s'exposer plus longtemps à une mort inévitable.

Sara, c'est le nom donné au baptême à notre fervente chrétienne, restait dès lors livrée, sans défense, aux attaques les plus violentes de l'hérésie, qui n'épargna rien pour corrompre sa foi. Plusieurs sœurs ou parentes vinrent lui faire subir les assauts les plus cruels, elle resta ferme toujours. Une fois, les missionnaires prisonniers, alors encore eux-mêmes au Fort Anglais, réussirent à la voir; ce fut pendant quelques minutes seulement. Elle put ainsi recevoir le secours des sacrements de l'Église; mais cette âme forte, bien loin de songer à mendier les consolations du prêtre, semblait encourager elle-même le ministre de Dieu, par l'exemple de sa noble générosité dans les souffrances.

Plusieurs semaines se passèrent pendant lesquelles Mwanga remontait sur le trône; mais il y remonta au prix de sa foi. Cette foi, dont jadis, au moment de la persécution musulmane, il avait voulu connaitre dans l'exil, les premiers éléments, n'était pas forte encore, il faut le dire, et le pauvre monarque n'était pas à la veille de son baptême. Les offres qui lui furent faites par ceux qui venaient de renverser son trône, étaient d'ailleurs si séduisantes!

Mwanga dut devenir persécuteur comme ses nouveaux maîtres. Une de ses premières victimes fut la Rubuga, sa sœur. Les sollicitations les plus pressantes furent faites à la princesse, des menaces furent réitérées.

Sara restait inébranlable :

« — Je croyais que tu priais, comme moi, pour la forme seulement, » lui dit le malheureux prince, ignorant quels effets le baptême avait produits dans l'âme de cette fille de Mtésa, qui semble avoir, à elle seule, hérité de toute l'intelligence, de la force d'âme et de la majesté de son père.

« — Je prie, lui dit Sara; c'est pour le ciel, et non point pour les biens de la terre. Reprends la part du royaume que tu m'as donnée jadis, je ne consens pas à vendre mon âme à ce prix. »

Et renonçant pour toujours aux pompes de la Cour, elle demanda seulement la faveur d'aller rejoindre Gabriel et les chrétiens dans l'exil. Mwanga dut la lui accorder, et la princesse s'éloigna sans retard de la capitale. De toutes ses richesses, elle n'emportait que sa foi.

Seule d'abord avec un petit nombre de suivantes qu'on lui a laissées, elle voit bientôt son cortège se grossir d'une foule de femmes chrétiennes, cachées à la campagne tout autour de la capitale, et n'attendant qu'une occasion pour aller rejoindre leurs maris au Buddu. La caravane compta bientôt de deux à trois cents personnes. Quel appât pour les protestants qui voyaient passer cette proie facile, pour les chefs surtout, également remplis de haine contre les catholiques, et rapaces pour s'enrichir de nouveaux esclaves ! Il ne fut pas difficile au plus violent d'entre eux, d'arracher au faible Mwanga la permission de tomber sur ce troupeau de femmes sans défense.

La paix était signée pourtant depuis plus d'un mois, et les officiers du Fort Anglais avaient promis la sécurité des routes ; mais cette fois encore, les noirs se moquèrent de leur autorité, comme, avant l'explosion de la persécution, ils avaient toujours ri de leur prétendue impartialité dans les jugements rendus.

« Arrivée presque à la frontière du Buddu, écrit de Mengo le P. Brard, la caravane fut subitement assaillie. Il y avait quelques hommes seulement ; on ne put songer à se défendre. Ceux que les protestants purent saisir furent dépouillés, et bon nombre restèrent complètement nus ; les femmes furent toutes enlevées et conduites dans les *byalos* (villages) ; six enfants à la mamelle furent jetés dans les broussailles... Tous ceux, hommes ou femmes, qui ont paru jusqu'ici portent les traces de nombreux coups de bâton et de crosse de fusil : « Priez chez nous, criaient les « bandits, notre religion est une religion de force, nous ne « voulons pas que vous alliez au Buddu ; nous avons nos « canons pour vous tuer. »

« La Rubuga elle-même a été dépouillée ; le chef de la sauvage expédition a voulu la mettre à la cangue ; elle a dit qu'elle préférait mourir, et il l'a laissée. Elle est arrivée à travers les broussailles, suivant son bourreau, et aujourd'hui elle est encore dans la prison où elle était autrefois. Elle est admirable de résignation et de fermeté : « elle est prête à mourir, » dit-elle.

« Les agents européens se sont indignés au récit de ces actes de sauvagerie ; je leur ai demandé de punir les coupables : on m'a répondu que plus tard on le ferait.... Un petit nombre seulement des femmes enlevées ont pu être retrouvées. »

Quelques jours de prison ont été infligés depuis à deux ou trois simples complices dans le partage du butin ; les vrais coupables ont été acquittés, ou plutôt ils n'ont même pas comparu. Le fait est que l'on a excité parmi les Noirs des haines furieuses contre notre sainte religion ; on a mis entre leurs mains des armes terribles pour attaquer les catholiques, et ils ont au besoin, ils le savent, le canon du Fort à leur disposition.

Où s'arrêtera cette révolution, et quand verrons-nous la fin des massacres et des razzias d'esclaves ? C'est ce qu'on ne peut prévoir. Ce qui paraît vrai, c'est que nous n'avons devant les yeux que le commencement d'une nouvelle ère de martyrs.

* * *

Malgré les humiliations et les souffrances, nous essayons de rentrer dans notre mission de Rubaga. Nous irons au moins, si possible, garder les tombes vénérées de nos chers confrères qui ont fondé l'Eglise du Nyanza ; nous irons prier sur le champ teint encore du sang de nos martyrs de 1886, et nous attendrons l'heure de la Providence pour la résurrection de notre chrétienté.

Pour le moment, la lutte nous sera impossible dans un pays, où le roi est lié, où les agents européens, subventionnés, dit-on, bien plus par les Sociétés de propagande hérétique que par la Compagnie marchande à laquelle ils appartiennent, combattent ouvertement contre la vraie foi.

Nous devrons borner notre action au Buddu, région pleine de marais et toujours décimée par la peste, où on vient de nous bannir. Défense est faite aux catholiques et à leurs missionnaires, de faire de la propagande au-delà, même dans les pays qui ont toujours été soumis au Buddu, à titre de vassaux.

Au centre de cette province même, on conserve toute leur autorité à plusieurs chefs païens très influents, qui persécutent ouvertement les catholiques. Au moment où j'écris, ces païens ont pris les armes sur plusieurs points ; nos chrétiens remporteront la victoire, il faut l'espérer. Mais quelle victoire !... Ruinés dans l'Uganda d'où on les exile, ils ne trouveront ici, après les nouvelles batailles qu'ils seront obligés de livrer, qu'un pays également ruiné. Maintenant déjà, c'est la famine et la désolation dans cette province ; plus que jamais la peste aura beau jeu.

Ce qui obscurcit surtout l'avenir, c'est, outre le rôle qu'on a imposé à Mwanga, l'importance rendue à l'ancien parti des musulmans, puis, l'attitude des agents anglais de la Compagnie de Mombasa, qui menacent, en

dernier lieu, devant toutes les difficultés qu'ils viennent d'y créer, d'abandonner l'Uganda.

Pour le roi, l'hérésie a usé tous ses jeux, afin de s'emparer de sa personne et du reste de prestige qui se rattache à son nom. Combien de fois déjà, par le passé, avait-on essayé de l'intimider ou de le séduire ! Après avoir battu les catholiques, on s'attacha plus que jamais à s'emparer du faible monarque. Les propositions les plus avantageuses furent faites pour cela aux catholiques vaincus et chassés, mais dont on redoutait la masse ; on devait leur pardonner sans arrière-pensée ce qu'on avait eu l'audace de qualifier de révolte ; on devait partager loyalement toutes les provinces entre les deux partis, réintégrer tout le monde dans les dignités usurpées, restituer toutes les femmes enlevées, accorder à tous pleine liberté d'embrasser et de pratiquer la vraie religion ; on promettait la justice impartiale pour l'avenir, etc., etc...

Comme les catholiques n'étaient pas en état de poursuivre par les armes la défense de leurs droits et de leur religion, ils durent, quoique défiants, entamer des négociations avec les Bagandas hérétiques, qui faisaient eux-mêmes la loi au Fort. Promesse fut faite et signée par le Fort même, que tous les droits seraient respectés ; mais à peine eut-on ainsi séparé l'armée catholique de Mwanga, que celui-ci fut enlevé. De tous les catholiques qui l'entouraient par le passé, il n'en put rester même un seul ; le roi dut se déclarer païen, ou d'aucune religion. Cela suffira aux hérétiques pour qu'ils le rangent parmi leurs adeptes, car ils savent se contenter de peu au besoin, et le peuple entier sera poussé à professer la religion de son roi.

***

En même temps que les Bagandas protestants s'emparaient du roi, les agents européens négociaient le retour des musulmans dans le pays. Depuis deux ans, ceux-ci, toujours battus et découragés, avaient beaucoup perdu de leur prestige ; ils commençaient même à se disperser dans les pays environnants où ils vivent isolés, sans plus faire de propagande. Le moment a été jugé favorable pour les jeter dans la mêlée. J'ai écrit déjà comment ils ont été attirés en masse autour du Fort Anglais, où ils forment maintenant toute une ville. Ils ont leurs écoles, et leurs mosquées avec culte libre et public, alors que les catholiques, qui, par leur foi et la valeur de leurs armes, il y a trois ans à peine, ont relevé le trône et refait l'Uganda, sont honnis partout, chassés, traqués, n'ont même plus une chapelle pour prier, ne peuvent plus porter ostensiblement la croix de leur baptême.

A ces ennemis implacables de toute civilisation, on donne l'administration de trois belles provinces de l'Uganda, tandis que les catholiques, cinq fois plus nombreux, ont à peine une province pour eux. Se voyant encouragés par tant de faveurs, les musulmans se montrent difficiles et cherchent en particulier à garder leur roi Mbogo ; mais on s'arrangera.

***

Sur les musulmans de l'ancienne troupe d'Emin Pacha, il court en ce moment les bruits les plus étranges. Un grand nombre d'entre eux avaient consenti à se mettre au service des agents anglais de l'Uganda. Quelques-uns ont été amenés jusqu'à Mengo où ils ont dû aider à faire la révolution protestante. Les autres ont été invités à se jeter sur le royaume de l'Unyoro où, grâce aux munitions qui leur ont été fournies, ils trouvent moyen d'épuiser tous les jours Kabaréga, par les terribles razzias qu'ils font sur son pays. Ces Nubiens formeraient, assure-t-on, un camp volant de plus de dix mille personnes ; la dévastation du pays serait bientôt achevée.

Mais au profit de qui ?... Les bruits les plus récents nous apprennent que ces Nubiens, mécontents maintenant des arrangements conclus avec la Compagnie East-Africa, murmurent et se révoltent, comme autrefois ils se sont révoltés contre le Pacha lui-même, avec la différence que leur puissance et leur audace se sont considérablement accrues, qu'ils ont été rapprochés de nos chrétiens avec lesquels ils ne pourront jamais sympathiser et mis en contact surtout avec les Bagandas musulmans qui vont être en état de fournir à l'islamisme dans ces régions, un appoint de forces considérables.

Voilà la situation qui vient d'être créée au nord du Nyanza par la Compagnie anglaise. Elle se complique encore d'un soulèvement général de toute la populace païenne, qui, évidemment, a reçu un mot d'ordre secret et se déclare l'ennemi de tous ceux qui professent une religion nouvelle. Elle dispose de forces déjà considérables qu'elle s'occupe tous les jours à grouper.

Tout le nord du Nyanza, c'est-à-dire la moitié de ses côtes depuis le Kavirondo à l'est jusqu'à la Kagera à l'ouest, est en feu. Dans l'Usoga où le protestantisme vient de pénétrer aussi par la force, il y a eu déjà des combats sanglants ; un capitaine anglais y promène en ce moment son canon avec un corps de près de mille réguliers, sans compter l'armée des Bagandas protestants.

L'Angleterre commence à éprouver ici les funestes effets de l'importation des fusils et de la poudre. On veut armer à tout prix les nègres ; depuis deux ans, le nombre des armes a doublé dans nos régions et bientôt il faudra amener de la côte des régiments entiers pour contenir ces noirs qu'on se fait maintenant un jeu cruel d'armer et d'exciter les uns contre les autres. Songe-t-on, du moins, à faire venir ces forces si considérables qui nous permettraient d'espérer quelque sécurité pour les missions ?... Hélas ! bien au contraire, à plusieurs reprises déjà, le Commandant anglais, qui réside en Uganda, nous a assuré que, si les difficultés continuaient

à croître de la sorte dans ces pays, la Compagnie East-Africa se verrait obligée d'abandonner ce champ de dispute et laisserait les noirs seuls décider entre eux quelle race ou quelle croyance serait anéantie.

Quelle résolution ! une Compagnie de commerçants vient ici allumer le feu de la division, elle l'alimente de toutes manières, et puis parle de se retirer, pour laisser à ce feu le temps d'exercer ses ravages! Nos régions, un moment si riches d'espérances, seront donc destinées à partager le sort du Soudan !

Et quelques mois passés ici parmi les Buzibas me font craindre qu'un dénouement semblable ne se prépare également dans tout l'ouest du Nyanza et peut-être bien plus loin encore. Tous nos petits chefs sont endoctrinés déja par les Wangwanas musulmans, auquel appartient tout le commerce ; ils ont de plus la haine du Blanc, à mesure que croît leur confiance dans les armes qui leur arrivent de toutes parts ; là où le missionnaire, il y a dix-huit mois à peine, était désiré et appelé comme un ami et un protecteur, il est universellement repoussé aujourd'hui et dénoncé comme un ennemi.

. ˙ .

Quel triste avenir nous avons devant nous, et comment fera la vraie foi pour regagner une place au milieu d'ennemis redoutables! Si les agents anglais de la Compagnie se retirent de l'Uganda (et il n'est guère probable qu'il puissent longtemps encore faire des dépenses si considérables avec ce que peuvent rapporter nos régions), c'est qu'ils comptent laisser aux ministres, à titre d'agents, le soin d'ouvrir le pays peu à peu aux Européens. Y réussiront-ils ? Nous pouvons en douter.

Ils ont à faire ici non à des Musulmans indifférents comme ceux des Indes, mais à des Nègres, chez lesquels, du moment qu'ils peuvent se grouper en parti, le prosélytisme le plus fervent ou la propagande la plus fanatique semblent comme innés. Mais si, par ailleurs déjà, l'histoire des missions nous montre que ce n'est pas l'habitude des ministres hérétiques d'entamer la conversion des musulmans, — car ils ne s'attaquent à l'islamisme que là où le missionnaire catholique a déjà ouvert la brèche, — à plus forte raison, sur les bords du Nyanza, devons-nous renoncer à espérer la défaite des sectateurs du prophète, par ces mêmes ministres de l'hérésie. Au contraire, tout se prépare autour de nous, pour amener dans un avenir prochain, l'union des différents partis que compte ici l'Islam, et la réunion peut-être avec ce qui reste du Mahdi. — Dieu nous garde!

C'eût été la gloire du Catholicisme, on pouvait l'espérer pendant quelque temps, d'avoir porté à l'islamisme en Afrique un coup mortel, en arrêtant à la limite de l'équateur ses envahissements vers le sud ; l'hérésie protestante est venue tout perdre.

Impuissante elle-même, comme sont impuissantes et stériles toutes les sectes de l'erreur, quand il s'agit de guérir un peuple, ou de le retenir sur les bords du gouffre où il se précipite, elle s'applaudit aujourd'hui bruyamment des tristes succès que viennent de remporter ses armes sur un troupeau de catholiques et n'a même pas le soupçon des maux qu'elle prépare.

Pour nous, catholiques, pauvre petit grain de semence échappé à la fureur de la tempête, nous vivrons dérobés aux regards pendant quelque temps; nous rentrerons en terre, attendant avec confiance le moment où la Providence daignera avoir pour agréable le sacrifice que nous lui faisons de nos humiliations et de nos souffrances. Nous sommes matériellement dénués de tout, ayant tout perdu en moins de trois mois, même d'après nos persécuteurs le droit de vivre. Nos chrétiens sont non moins pauvres, n'ayant plus même de quoi nourrir le missionnaire; mais nous conservons au fond du cœur l'espérance certaine que le nom de Dieu et celui de la vraie Eglise ne sauraient disparaître de ce coin de terre, arrosé du sang de tant de martyrs et fécondé hier encore par la foi inébranlable de tant de généreux confesseurs. Nous ne demandons pas de riches résidences, de belles églises, ni de magnifiques ornements pour le culte; nous demandons moins encore le luxe et le confort des ministres de l'erreur.

Les huttes enfumées de nos pauvres néophytes devront nous suffire longtemps encore; on y respire un air de catacombes, qui, au reste, est bien plus fait pour accroître et fortifier la foi, que pour l'étouffer et la détruire.

Mais ce que nous souhaitons vivement, c'est que les âmes généreuses nous donnent de quoi vivre, de quoi fournir à nos premiers besoins. Sous notre équateur, la vie est dure, les fièvres sont fréquentes et terribles. Si nous manquons trop longtemps de nécessaire, nos forces seront bientôt à bout.

Nous ne pouvons guère songer maintenant à nous procurer beaucoup sur place; nos chers chrétiens ne nous en laissent pas le temps; et leur industrie trop primitive ne peut suppléer à tout ce qui manque à un missionnaire subitement dépouillé de tout. On s'établit d'abord et après, l'œuvre de Dieu se fait. Ici nous sommes occupés à instruire et à confesser des centaines de chrétiens ; nous devons chercher et donner le royaume de Dieu. Qui nous donnera le reste ? Ce surcroît sans lequel, nulle part, et au centre de l'Afrique, moins qu'ailleurs, la vie n'est possible, nous l'attendons de la charité du monde chrétien.

Chrétiens et missionnaires de l'Uganda ont donné assez de preuves de leur foi et de leur constance dans les souffrances pour oser compter sur les prières sympathiques et les secours charitables de tous ceux qui, dans la grande famille de l'Eglise, ont appris à compatir aux malheureux et aux persécutés.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Se sont embarqués à Marseille, les missionnaires de la Société des Missions Etrangères de Paris, dont les noms suivent :

Le 1er mai 1892, MM. Loyon, Joseph-Désiré, du diocèse de Besançon, pour Pondichéry ; Villemot, Marie-Pierre-Paul, du diocèse de Langres, pour la Corée ; Leperdu, Léon, du diocèse de Saint-Brieuc, pour le Kouang-tong ; Blanc, Henri-Joseph, du diocèse de Lyon, pour le Tonkin méridional ; Bonnet, Antoine, du diocèse du Puy, pour la Birmanie septentrionale.

Le 4 septembre 1892, MM. Flandin, Frédéric-Henri-Auguste, du diocèse de Grenoble, pour la Mandchourie ; Colturaud, Emile-François, du diocèse de Bordeaux, pour le Su-tchuen occidental ; Seguin, François-Lazare, du diocèse de Dijon, pour le Kouy-tcheou ; Georjon, François, du diocèse de Lyon, pour la Mandchourie ; Breuil, Benoît, du diocèse de Clermont, pour le Su-tchuen méridional ; Gourdiat, Denis-Louis, du diocèse de Lyon, pour le Su-tchuen méridional ; Brunel, Louis-Victor, du diocèse du Puy, pour le Su-tchuen occidental ; Marrot, Edmond-David-Antoine, du diocèse de Montpellier, pour le Su-tchuen oriental ; Buffet, Ernest-Edouard, du diocèse de Lyon, pour le Su-tchuen oriental ; Desthieux, Marc-Jean-Marie, du diocèse de Lyon, pour le Su-tchuen occidental.

Le 18 septembre 1892, MM. Boivin, Joseph-Gabriel, du diocèse de Rouen, pour Pondichéry ; Buppin, Joseph-Alexandre-Louis, du diocèse de Luçon, pour la Birmanie septentrionale ; Bouladoux, Thomas, du diocèse de Poitiers, pour la Corée ; Ballenghien, Auguste-Marie-Joseph, du diocèse de Tournai, pour la



SYRIE. — *Kefr Nabo.* — MAISON DU Ve SIÈCLE ; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir p. 505).

Birmanie méridionale ; Langlet, Edouard-Joseph, du diocèse de Cambrai, pour le Coïmbatour ; Douénel, Jules, du diocèse de Bayeux, pour le Thibet ; Schmitt, Etienne-Jacques, du diocèse de Metz, pour le Mayssour.

Le 2 octobre, MM. Décréaux, Elisée, du diocèse d'Autun, pour le Tonkin occidental ; Feillon, Auguste, du diocèse de Tours, pour le Tonkin occidental ; Soubeyre, Jean-André, du diocèse du Puy, pour le Tonkin occidental ; d'Abrigeon, Pierre-Félix du diocèse de Viviers, pour le Tonkin occidental.

— Deux religieuses oblates de l'Assomption, Sœurs Joseph-Théophile, et Marie-Gertrude sont parties de Marseille, le 1er octobre pour Tokat Arménie.

INFORMATIONS DIVERSES

Coutances. — Le dimanche 9 octobre, aura lieu dans la cathédrale de Coutances le sacre de Mgr Le Roy, évêque élu d'Alinda et vicaire apostolique du Gabon et des Deux-Guinées.

Le prélat consécrateur, S. G. Mgr Germain, évêque de Coutances, sera assisté par Mgr Jourdan de la Passardière et par Mgr Barthet, vicaire apostolique de la Sénégambie, et, comme Mgr Le Roy, de la Congrégation du Saint-Esprit. S. G. Mgr Hugonin, évêque de Bayeux, sera présent à la cérémonie.

C'est pour nous un devoir spécial de recommander aux prières de nos associés Mgr Le Roy dans une circonstance aussi solen-

nelle. Nos lecteurs n'ont pas oublié les récits pittoresques, gracieux, instructifs, qui sont le charme des publications de notre Œuvre. En adressant donc au jeune évêque le souhait de l'Église *ad multos annos !* ils lui demanderont de ne pas oublier sur d'autres plages ces *Missions catholiques*, que sa plume éloquente et alerte, aidée par l'habile crayon du dessinateur, a contribué à rendre plus intéressantes et plus populaires.

Syrie. — Mgr Ignace Mallouk, évêque grec-melchite de Farzoul, Zahlé et de la Bekaa, nous écrit de Zahlé, près Beyrouth, le 15 septembre 1892 :

« Je m'empresse de vous informer que j'ai remplacé dans la direction de mes écoles de Zahlé et de la Bekaa, M. l'abbé Michel Alouf par mon vicaire général, le R. P. Philippe Noumaïr, que sa grande expérience et son zèle infatigable rendent tout à fait recommandable.

« J'ai donné au R. P. Noumaïr comme sous-directeur M. l'abbé André Maksoud, prêtre de mon évêché ; lui aussi a mon estime, car son activité, son aptitude aux affaires me le rendent précieux.

« En de pareilles mains, et avec l'aide de Dieu, la direction de mes chères écoles ne peut être que prospère et florissante. »



AFRIQUE ORIENTALE. — EUPHORBE DES MONTAGNES (Col de Mbaramou) ; d'après un dessin de Mgr LE ROY (voir page 504)

Trenton. — *États - Unis.* — M. Barral, curé d'Hammonton (New - Jersey), nous écrit :

« Les Missions d'Hammonton, dans l'État de New-Jersey, sont habitées par plusieurs centaines de familles catholiques d'immigrants. Toutes les difficultés semblent se réunir pour faire de cette mission, en même temps que la plus pauvre du plus pauvre diocèse de l'Est, une des plus difficiles et des plus abandonnées.

« La grande variété de nationalités et par conséquent la nécessité de faire le ministère en plusieurs langues, l'éparpillement des familles sur une aussi vaste étendue, les pertes de temps et les dépenses occasionnées par les déplacements, l'indifférence de la grande majorité des familles qui, privées de prêtre pendant de longues années, se sont habituées à vivre sans religion, l'absence de toute école catholique où l'Église puisse préparer des générations de futurs croyants, la propagande active des sectes dissidentes pour gagner ces familles à leurs croyances et attirer en particulier les enfants à leurs *Sunday-Schools*, l'insuffisance des ressources pour l'entretien *d'un seul missionnaire*, lorsque plusieurs seraient absolument indispensables, voilà un faible tableau de la situation actuelle et des difficultés à vaincre pour l'évangélisation de ces pauvres missions. L'avenir ne semble pas s'annoncer sous de meilleures couleurs, car des centaines d'enfants grandissent dans l'ignorance de toute vérité religieuse et l'indifférence la plus complète.

« Appelé par la Providence à desservir ces missions complètement abandonnées jusqu'à ce jour ; impuissant à remédier à ce déplorable état de choses avec les ressources absolument insuffisantes fournies, au prix des plus lourds sacrifices, par le petit nombre de familles pratiquantes, nous croyons de notre devoir de faire un appel à la charité de toutes les âmes pieuses qui ont à cœur le salut des âmes, l'éducation religieuse des enfants, l'intérêt de la foi catholique. »

AU KILIMA-NDJARO

(Afrique orientale)

PAR

Mgr Alexandre LE ROY, de la Congrégation du St-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

(Suite 1)

XI. Le Passage du col de Mbaramou.

En garde contre l'ennemi. — Face au danger ! — Sur le col de Mbaramou. — Une nuit de misères.

Nous voici au 3 août. Au dernier village où nous sommes, sur une petite rivière qui descend des montagnes et va se jeter au loin dans l'*Oumba*, on nous dit :

« — Prenez garde ! Les *Massaïs* sont sur votre chemin, descendant chez les *Digos* pour y porter la guerre et y voler des bœufs. Tenez-vous prêts à leur faire face, car en campagne les Massaïs attaquent tous ceux qu'ils rencontrent. »

Ceux qui nous parlent ainsi sont des courriers qui prétendent avoir vu l'ennemi, ils paraissent sincères, et nous devons prendre nos précautions en vue de tout événement.

A ceux des hommes qui sont armés de fusils à répétition on fait donc une distribution extraordinaire de cartouches ; les autres qui n'ont que de simples fusils reçoivent un supplément de poudre, de balles et de capsules. Après quoi l'ordre du jour, l'exercice et la harangue :

« Hommes de Bagamoyo, de Mombassa et de partout, écoutez bien !

« On dit que les Massaïs sont sur le chemin. C'est leur affaire ; mais nous y sommes aussi... Nous marcherons tous ensemble, l'un derrière l'autre, le long du sentier. Toutes les heures, arrêt : en dehors de là, défense de se mettre en retard ou de s'écarter dans les brousses... Silence en marchant : pas de cris, pas de chants, pas de tapage. Le guide nous précèdera de vingt pas, suivi de deux hommes. Aussitôt que vous l'entendrez pousser le cri : « Attention ! », vous vous arrêterez tous, et tranquillement, posément, à la place que je vous montrerai, vous vous formerez en cercle étroit, chacun derrière sa charge. Et ainsi, accroupis à l'abri des caisses et des ballots d'étoffes, vous laisserez venir les Massaïs avec leurs lances, et, au commandement, quand ils seront tout près, feu ! Ils tomberont comme des lapins... Mes amis, lorsque je vous ai inscrits à la Côte sur mon papier que voici, vous m'avez tous donné des noms d'hommes ; cependant, si par erreur une femme se trouvait parmi vous, qu'elle se déclare ! Elle restera ici ; quant à nous, les autres, nous allons à la bataille ! »

Des acclamations formidables saluent cette proclamation, renouvelée des beaux jours de l'histoire. Les enivrantes fumées de la gloire militaire commencent à me monter à la tête et j'ai l'idée d'ajouter, comme cet héroïque général haïtien, que, au moment de l'action, plus de quarante singes les contempleront du haut de leurs arbres. Mais Mgr de Courmont, à qui je demande son avis, me fait observer que ce souvenir classique aurait un effet déplorable, et je dis simplement :

« Passons à l'exercice ! »

L'exercice se fait, donne des résultats satisfaisants et il est prouvé théoriquement que, si nous sommes attaqués, nous nous couvrirons de gloire.

Il est midi. Nous nous mettons en marche.

⁂

Au sortir de cette riche vallée de l'Oumba, le pays que nous avons à traverser reprend un aspect peu enchanteur, mais moins affreux cependant que dans le désert de Gourouva, de sinistre mémoire. Ici et là des boababs (1), des ébéniers (2), des strychnos (3), des broussailles touffues où, parmi les épines, des euphorbes en lianes et en arbres (4) se mêlent à de grosses ampélidées quadrangulaires (5), de beaux groupes d'*adenium* (6) à fleurs rouges, superbes, et partout cette passiflorée étrange, hérissée d'épines, que nous avons déjà rencontrée et dont un seul pied forme des masses entières de verdure. Doucement, nous montons vers un col que nous devons franchir, le col de *Mbaramou*. Le soleil est relativement modéré. A gauche, la montagne ; à droite la plaine. Pas l'ombre d'un Massaï.

Nous avançons encore, montant toujours.

Tout à coup, à vingt pas en avant de la caravane, le guide s'arrête, lève la main bien haut, fait signe de rester en place et s'accroupit sur le chemin...

C'est le moment de nous former en cercle. Il y a là, tout à côté, un petit tertre qui convient à merveille pour nos opérations, d'autant qu'il est couvert en arrière par des broussailles épineuses qui diminueront l'aire à défendre; mais, à vrai dire, nos hommes ont maintenant l'air beaucoup moins valeureux qu'à l'exercice. Plus n'est besoin de recommander le silence : chaque guerrier ne le trouble même pas de son souffle.

Enfin, voyant toujours le guide inspecter le sentier, comme hypnotisé devant un point précis, nous nous demandons s'il ne consulte pas les sorts, et un pas entrainant l'autre, nous le rejoignons tout doucement :

« — Qu'est-ce ? » lui demande-t-on.

Et d'un air profondément anxieux, il nous montre du doigt... une bouse de vache !

Un grand éclat de rire accueille cette révélation surprenante. « Il n'y a pas de quoi, reprend-il indigné ; cette bouse ne s'est pas faite toute seule ! »

A l'appui de cette observation, très judicieuse au fond, nous distinguons bientôt des traces de pas nombreuses, pas d'hommes et pas de bœufs. Des herbes broutées, des branches cassées, et enfin de petits sentiers tout frais ouverts et s'enfonçant dans la plaine de l'Oumba nous convainquent bientôt qu'on ne nous avait pas trompés : ce matin les Massaïs ont passé par ici, emmenant avec eux, comme ils le font toujours, quelques vaches pour leur en-

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 22, 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août, 2, 9 16, 23 et 30 septembre et les cartes p. 370, 373 et 453.

(1) *Adansonia digitata*, L.
(2) *Dalbergia arbutifolia*, Baker; — *D. Melanoxilon*, Guill. et Perr.; — *D. Saxatilis*, Hook.; — *D. Bracteolata*, Baker.
(3) *Strychnos spinosa*, Haw.
(4) *Euphorbia tirucalli*, L.; — E spec.
(5) *Vitis quadrangularis*, L. ; *V. crassifolia*, Baker ; *V. Grantii*, etc.
(6) *Adenium speciosum*, Fenzl.

tretien, et c'est en cet endroit qu'ils ont laissé le chemin pour s'enfoncer dans le désert et gagner la rivière en droite ligne.

A cette constatation, nos courageux guerriers respirent bruyamment, parlent tous ensemble, rient, exultent et se disent mutuellement : « C'est dommage. Nous les aurions exterminés ! »

* * *

Avançant toujours et toujours montant, nous nous trouvons bientôt sur la crête du contrefort que nous avons à passer. Là, le spectacle est magnifique.

Derrière nous, nous avons, depuis *Bwiti*, laissé trois demi-cercles de montagnes orientées dans leur ensemble du sud-est au nord-ouest : le premier de *Bwiti* à *Bombo*, le second de *Bombo* à *Fanga*, le troisième de *Panga* au col de *Mbaramou*, où nous sommes. La plaine s'étend au loin, grise et immense. Au nord, les pittoresques montagnes de *Taita* dont la silhouette bleue se perd dans le bleu du ciel. En face, la chaîne de *Paré* que nous devons rejoindre et dont une grande plaine nous sépare.

Assis sur les pierres, délivrés des Massaïs, contents d'apercevoir enfin ce nouveau pays où nous allons nous engager et que nous dominons du regard, nous nous reposons volontiers à l'ombre des maigres arbustes de la montagne (voir la gravure p. 503). Malheureusement, il n'y a point d'eau et le sol, très pierreux, ne nourrit guère qu'une grande euphorbe arborescente, d'un aspect pittoresque et sauvage.

* * *

Sur la pente que nous avons maintenant à descendre, le paysage est plus fourni et plus gai. A chaque instant, des bandes de cailles, de francolins et de pintades s'envolent à tire d'ailes et tout le monde marche allègrement vers le campement où Monseigneur, qui est à l'avant, a fixé sa tente. C'est au milieu de la plaine déserte où seuls quelques acacias étendent ici et là leurs branches épineuses et leur feuillage délié. Pas d'eau, pas de bois. On s'arrête parce que la nuit qui tombe ne permet pas d'aller plus loin et on s'installe tant bien que mal dans l'espoir au moins de passer une bonne nuit.

Or voilà que tout doucement les nuages qui couvraient le ciel semblent descendre vers nous, se fondant en une pluie qui, faible d'abord, devient de plus en plus dense. Qu'allons-nous devenir ? Ici, pas un arbre, pas un arbuste, pas une broussaille pour s'abriter. Peu à peu, les feux s'éteignent sous l'eau qui tombe. Les porteurs rassemblés par petits groupes, accroupis, présentent leur dos à l'inclémence du ciel ; d'autres, plus familiers, se glissent sous nos tentes d'où nous n'avons pas le courage de les chasser ; ils s'enhardissent, se pressent, se ramassent, c'est comme une nichée de rats dans un trou. Mais la fatigue est telle qu'on dort quand même, de temps en temps, tout en roulant l'un sur l'autre parmi les caisses qui croulent et les ballots qu'on pince, les prenant pour des dormeurs gênants et obstinés.

Et sur la tente encombrée la pluie tombe, tombe, tombe toujours, jusqu'au matin...

(*A suivre*).

VOYAGE

DANS LA SYRIE SEPTENTRIONALE

aux ruines chrétiennes des IVe, Ve et VIe siècles

Par le R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus.

Suite (1)

XV

KEFR-NABO, BORDJ-HAIDAR, BASSOUFANE.

La visite de Barad a été un détour au nord. Il faut revenir à peu près sur nos pas, en inclinant tant soit peu à l'ouest, pour reprendre le chemin de Qala'at-Sem'an.

Les villages de Kefr-Nabo et de Bordj-Haïdar s'aperçoivent sur des hauteurs entre des vallées qui descendent au levant.

Ce sont toujours les mêmes ruines, nous reportant quatorze siècles en arrière, au milieu d'une population intelligente, aisée, faisant bien toutes choses, ses maisons, ses églises, et marquant sur tous ses édifices la foi chrétienne dont elle se fait gloire.

Sur le linteau de porte d'une jolie maison de Kefr-Nabo, on lit en grec la doxologie sacrée :

Gloria Patri et Filio et Spiritu sancto,

suivie de ce verset du psaume CXX :

Dominus custodiat introitum tuum, ex hoc nunc, et usque in seculum (Que le Seigneur garde ton entrée et ta sortie, maintenant et toujours) *Amen*. En l'année 525 ? (476 ou 477 de notre ère).

Le monogramme du Christ domine l'inscription dans une belle rosace flanquée de deux autres.

On remarquera sur la gravure, page 502, la corniche qui descend de chaque côté du portique supérieur et l'encadre tout entier.

Au sortir du village le chemin est bordé d'auges funéraires creusées dans le roc ; l'une d'elles, vraie miniature de cercueil, a dû renfermer la dépouille d'un nouveau-né.

* * *

Bordj-Haïdar, la tour d'Haïdar, se signale au loin par une grosse tour de garde, construite au moyen âge avec d'anciens matériaux repiqués. Deux vastes églises et une gracieuse chapelle, situées à quelques pas dans les champs, marquent l'emplacement de l'antique village chrétien. L'une des églises, semblable à celles de Mouchabbak et de Cloteh, aujourd'hui dépouillée de ses murs latéraux, projette sur le ciel ses dix colonnes, ses arcades, sa claire-voie de fenêtres, tout un magnifique squelette de basilique, singulier tableau introuvable ailleurs.

Admirable de conservation est la chapelle. Qu'il en faudrait peu pour en faire une jolie église de village, si des chrétiens venaient se fixer en ces lieux ! Le pavé de l'abside, élevé de quatre marches, les tenons de pierre qui maintenaient la balustrade, le toit de l'abside en

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août, 2, 9, 16, 23 et 30 septembre.

grandes dalles, la sacristie avec porte indépendante, tout cela est presque intact depuis quatorze siècles. Le bandeau des fenêtres isolées se termine au bas par une volute ou enroulement, singulière terminaison, inconnue dans l'architecture antique, qui a passé dans l'art arabe. Nous la retrouverons à Qala'at-Sem'an et ailleurs.

* * *

Un vallon descendant de l'ouest conduit en une heure à Bassoulane, village relativement moderne, groupé autour d'une église des croisés, où dix à quinze familles habitent des maisons faites pour leur usage. De petits jardins, des figuiers, des vignes lui donnent l'air d'une oasis au milieu des interminables rocailles des montagnes. Une vieille inscription syriaque, placée sens dessus dessous, à mi-hauteur du mur extérieur de l'église, est peut-être intéressante ; nous avons le regret de ne pas l'avoir photographiée.

« Dans une heure, vous serez à Qala'at-Sem'an, » nous promet-on ; et nous voici à presser le pas à travers les rochers. L'horizon se dilate ; au couchant se déploie sous nos pieds la grande et fertile plaine de l'Afrin, terminée dans le lointain par le lac d'Antioche. Au midi, devant nous, se dresse peu à peu le vaste cône du djébel Cheik-Béreket (839 mètres), que couronnent les ruines d'un temple antique ; un ravin se creuse au levant, et la montagne s'abaisse, resserrée entre le ravin et la plaine.

(*A suivre*).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Etrangères de Paris
Missionnaire en Cochinchine occidentale.

Nous reprenons la suite de l'importante étude de M. Louvet, que nous avions dû interrompre au mois d'avril, pour faire place à des communications de grande actualité.

CHAPITRE XVIII

LES MISSIONS INDIENNES DE L'AMÉRIQUE DU SUD (1800-1890).

Il est assez difficile de faire l'histoire des missions indiennes de l'Amérique du Sud. Eparpillées sur une immense étendue de territoire, au milieu de diocèses régulièrement constitués, indépendantes les unes des autres, sans lien hérarchique bien défini, ces missions ont été abandonnées à plusieurs reprises, par suite de l'exil des missionnaires et des persécutions des gouvernements impies qui, depuis 1820, dominent à peu près universellement dans ces contrées. Malgré la pénurie presque complète de documents, j'ai essayé de me faire une idée à peu près exacte de ces missions, et je vais communiquer le résultat de mes recherches. Si j'ai commis quelque erreur de détail, on voudra bien m'excuser, en songeant à l'obscurité du sujet, sur lequel peu de publications existent.

On peut poser en principe que, depuis le golfe du Mexique jusqu'à la pointe méridionale du continent américain, tous les Etats de l'Amérique du Sud ont leurs missions de sauvages, à côté et quelquefois dans l'intérieur des diocèses régulièrement constitués.

Mon plan sera donc bien simple :

Je prendrai, l'une apres l'autre, chacune des républiques du continent sud-américain, et je rechercherai ce qui a été fait dans ce siècle, pour l'évangélisation des sauvages encore païens et pour la formation chrétienne de ceux qui sont déjà convertis. Mais, avant d'entrer dans le détail, il faut exposer quelques considérations générales sur l'œuvre des missions indiennes.

On a vu, au chapitre premier, comment l'œuvre magnifique des *Réductions* du Paraguay fut violemment brisée, au milieu du dernier siècle, par les rois d'Espagne et de Portugal. Après l'expulsion des jésuites des colonies espagnoles et portugaises, les religieux de Saint-François furent chargés officiellement de recueillir les débris de leur œuvre. Ils y employèrent, sans doute, tous les efforts de leur zèle ; mais, d'un côté, il n'était pas facile de remplacer, du jour au lendemain, une organisation si parfaite, et de l'autre, la jalousie des gouvernements les plaçait dans une situation où le bien était à peu près impossible à faire.

Les missions des sauvages demandent, en effet, pour réussir des conditions toutes spéciales. Avant de faire des chrétiens, il faut songer à faire des hommes. Le sauvage, une fois instruit et baptisé, a besoin d'être défendu contre sa propre faiblesse, contre la cupidité des marchands qui cherchent à exploiter sa simplicité, contre les tentations de l'ivrognerie et les périls du commerce avec les blancs. En un mot, sous une forme ou sous une autre, il faut, si l'on veut faire œuvre sérieuse et durable, en revenir plus ou moins au système des Jésuites, et grouper les indiens en Réductions, sous la surveillance d'un missionnaire, qui est tout à la fois le père spirituel et temporel de la tribu. C'est ce que les Franciscains firent, comme je l'ai dit, en Californie, où ils étaient à peu près les maîtres; mais, dans le reste des colonies espagnoles et portugaises, ils durent s'arrêter devant l'opposition formelle des gouvernements. Or, l'apostolat seul, dépourvu de tout prestige temporel, peut faire chez les sauvages des conversions particulières ; jamais, au moins dans l'état actuel, il ne fera un peuple chrétien.

La ruine de l'œuvre des Réductions fut donc pour l'Amérique du Sud une véritable catastrophe ; elle produisit un temps d'arrêt, et même de recul très prononcé, dans le développement des missions indiennes ; elle arrêta les progrès de la civilisation, et c'est à cette mesure impolitique qu'on doit l'existence des nombreuses peuplades encore païennes de l'Amérique du Sud.

Les Américains en sont convenus eux-mêmes. En 1817, quand les colonies espagnoles voulurent justifier leur séparation de la mère-patrie, ils lui firent entendre, à ce sujet, d'amers reproches :

« Vous nous avez arbitrairement privés des jésuites, auxquels nous devions notre état social, notre civilisation, toutes nos connaissances, bienfaits que nous ne pourrons jamais assez apprécier (1). »

(1) *Mémoire des députés de la Colombie au Conseil d'Espagne*, 1817.

En 1834, la République Argentine rappelait les jésuites ; en 1842, ils rentraient dans la Colombie ; en 1843, au Mexique, puis successivement, au Brésil, à l'Equateur, au Chili, dans la Bolivie, et reprenaient paisiblement leur œuvre d'apostolat, interrompue depuis un siècle.

Il est vrai que les libres-penseurs, qui sont les maîtres du pays, ne les y laissèrent pas longtemps en paix. En dépit des fameux principes sur l'inviolabilité du domicile et la liberté des citoyens, des décrets arbitraires les expulsèrent à plusieurs reprises du territoire des nouvelles républiques. Mais les enfants de Saint-Ignace sont habitués depuis longtemps à la persécution et ne se découragent pas pour si peu. Chassés d'un pays, ils passent dans un autre, selon le précepte du divin Maître, et bon gré mal gré, ils finissent presque toujours par se faire accepter. A cette heure, ils travaillent dans la plupart des Etats de l'Amérique du Sud : ils ont une centaine de religieux dans les républiques de Costa-Rica et de Panama (Colombie) ; cent cinquante-sept, au Brésil ; cent soixante-quatre, dans l'Equateur, le Maranon et le Pérou ; deux cent quatorze, au Chili et dans le Paraguay, ce qui donne, au total, six cent trente-cinq religieux de la Compagnie de Jésus, dans les missions de l'Amérique du Lud (Catalogue de 1888). On voit que ces morts se portent encore assez bien.

Moins suspects que les jésuites, les religieux de Saint-François, franciscains réformés et capucins, ont des missions dans tous les Etats du continent sud-américain, sauf pourtant au Guatémala et dans la Nouvelle-Grenade, d'où la rage de l'impiété les a expulsés depuis une vingtaine d'années, laissant sans pasteurs plus d'un million d'indiens catholiques. Les Dominicains, établis, depuis trois siècles, au Chili et au Pérou, sont rentrés depuis plusieurs années au Brésil, et ils viennent de reprendre leurs missions indiennes de l'Equateur. Les lecteurs des *Missions catholiques* n'ont pas oublié les pages ravissantes, publiées en 1889, sur la mission de Canélos. Sous la direction de leurs frères en religion, les religieuses dominicaines ont pénétré à leur tour dans les forêts de l'Equateur, au Brésil et dans l'Uraguay, pour s'occuper de l'éducation, si négligée, des jeunes filles.

De leur côté, les Lazaristes, assistés, eux aussi, des admirables Sœurs de Saint-Vincent de Paul, travaillent au Brésil, dans la Nouvelle-Grenade, le Guatémala, l'Equateur, la Plata, le Paraguay, le Pérou et la République Argentine. Les religieux et les religieuses du Sacré-Cœur, dits de Picpus, ont des établissements au Chili et tout le long de la côte du Pacifique. Enfin les enfants de Dom Bosco, les Salésiens de Turin, derniers venus dans le champ de l'apostolat, ont entrepris l'évangélisation des peuplades encore toutes païennes de la Patagonie, sans parler des établissements qu'ils ont déjà formés dans l'Equateur, le Chili, l'Uruguay et la République Argentine.

On voit par cette énumération, nécessairement incomplète, qu'en dépit des révolutions et des expulsions, l'apostolat catholique, au cours du XIXe siècle, a reconstitué ses cadres dans les missions indiennes de l'Amérique du Sud, où travaillent à cette heure, sans s'inquiéter des obstacles, plus d'un millier d'ouvriers. Quel a été le résultat de leurs travaux ? C'est ce que je vais maintenant exposer dans le détail.

§ 1er MEXIQUE

Le Mexique embrasse 1,946,000 kilomètres carrés, presque quatre fois la superficie de la France ; néanmoins, au recensement de 1889, il n'avait encore que 11,601,347 habitants, dont les *vingt centièmes* de race européenne, *quarante-deux centièmes* de race métisse, et *trente-huit centièmes*, de race indienne pure. On remarque que la race indienne pure est en décroissance, au profit des Métis, ce qui montre la fréquence des unions entre Européens et Indiens (1).

* * *

Tous les Indiens du Mexique sont catholiques, et catholiques fervents. Quelles qu'aient été les iniquités, et même si l'on veut, les crimes de la conquête, il faut tenir compte de ce fait, si l'on veut apprécier avec équité les premiers *conquistadores* : Fernand Cortez, Olvarado, Sandoval et leurs compagnons.

* * *

Il a longtemps été de mode, surtout parmi les philosophes du dernier siècle, de gémir sur les cruautés des Espagnols et de blâmer aveuglément les hommes qui, avec une poignée de soldats (2), ont renversé le puissant empire des Atzèques. De nos jours, on commence à leur rendre une justice tardive. Les historiens protestants ont été les premiers à reconnaître franchement que « l'amour de l'or ne fut en aucune manière le seul motif qui les dirigea dans leur héroïque entreprise. Cortez, en particulier, ne perdit jamais de vue la conversion des Indiens. Un zèle religieux mal entendu (n'oublions pas que c'est un protestant qui parle) fut toujours le premier mobile de tous ses actes » (3).

D'un autre côté, pour expliquer, sans les excuser entièrement, les cruautés qu'on reproche à Cortez et à ses premiers compagnons d'armes, il est bon de se rappeler quelle abominable religion ils trouvaient devant eux au Mexique. Nulle part, sauf peut-être de nos jours au Dahomey, on ne vit pareil mépris de la vie humaine. A certains jours de l'année, vingt mille cœurs de jeunes gens et de jeunes filles étaient offerts tout saignants aux idoles, pendant que les corps mutilés des victimes roulaient du haut de la pyramide sacrée, au milieu d'un peuple innombrable, trépignant de joie à ces sanglantes immolations. Quelques années avant l'arrivée des Espagnols, lors de la dédicace du temple du Soleil, en 1487, on immola, en un seul jour, jusqu'à soixante mille victimes humaines. Selon la pensée de Joseph de Maistre, de pareilles abominations provoquent infailliblement la justice divine et attirent des châtiments effroyables sur les nations qui s'en rendent coupables. Quand Cortez pénétra pour la première fois, à la suite de Montézuma, dans ce même temple du Soleil, où des cœurs humains fumaient dans des plats d'or, on comprend le sentiment d'horreur et de dégoût qui le poussa à faire mettre à mort ces prêtres barbouillés de sang et à renverser ce

(1) A l'époque de la conquête, il y avait 16,000,000 d'Indiens dans l'empire du Mexique.

(2) Dans sa première expédition, Cortez n'emmenait avec lui que 600 soldats pour conquérir un empire de 16,000,000 d'habitants !

(3) Helps. *Hist. du Mexique* T. Ier, chap. Ier.

sanctuaire infernal, pour élever à la place la cathédrale actuelle de Mexico, dédiée à la Mère de Dieu. C'était la revanche de l'humanité chrétienne sur la barbarie.

Mais il ne suffisait pas de proscrire un culte abominable, il fallait lui en substituer un meilleur. Ce n'était plus l'œuvre du soldat qui frappe et qui tue, c'était l'œuvre de l'apôtre qui instruit et qui persuade. Cortez le comprit. Quand les premiers missionnaires Franciscains, appelés par lui, débarquèrent au Mexique, voici en quels termes il les présenta aux Indiens :

« Ces hommes sont envoyés de Dieu et désirent ardemment le salut de vos âmes. Ils ne vous demandent ni votre or, ni vos terres, car,méprisant tous les biens de ce monde, ils n'aspirent qu'à ceux de la vie future (1). »

***

Les premiers apôtres du Mexique se montrèrent à la hauteur de ce programme.

« Leur pauvreté, écrit un historien protestant, leur tempérance, la simplicité de leur vie les recommandaient aux Indiens (2). Les membres du clergé de l'Église romaine, écrit plus loin le même auteur, enseignaient en même temps aux Indiens les choses spirituelles et temporelles. Ils convertissaient, civilisaient et gouvernaient ; ils étaient tout à la fois prêtres, missionnaires, maîtres d'écoles et chefs de peuple. Une part considérable de cette œuvre immense doit être attribuée aux Dominicains et aux Franciscains (3). »

Au témoignage de l'historien Robertson, autre protestant, le clergé catholique romain, dans les colonies espagnoles, a constamment usé de son influence pour protéger les Indiens et adoucir la férocité des Espagnols (4). »

En ce qui regarde le Mexique, il n'y a qu'à se rappeler les noms désormais historiques du Dominicain Las-Casas, du Franciscain Ortiz, de l'évêque Ramirez et de tant de vaillants missionnaires qui encoururent la haine de leurs compatriotes, en défendant les Indiens contre la rapacité des aventuriers venus d'Espagne.

***

Quel fut définitivement le résultat de leurs travaux ? Trente ans à peine après la conquête, l'évêque franciscain Zumarraga écrivait, au chapitre général de son Ordre, tenu à Toulouse :

« Déjà plus d'un million d'Indiens ont été baptisés par les Franciscains seuls ; cinq cents temples ont été détruits ; des milliers d'idoles ont été mises en pièces et brûlées. A la place de ces temples infâmes dans lesquels on offrait au démon jusqu'à vingt mille cœurs humains, on voit s'élever aujourd'hui des églises, des oratoires, dans lesquels une jeunesse fervente consacre avec reconnaissance son cœur au Très-Haut. »

(A suivre).

(1) Henrion. *Histoire des missions.* tome I. chap. 36.
(2) Helps. *Histoire du Mexique,* tome I. chap. 14.
(3) *Même ouvrage,* chap. 15.
(4) *Une campagne dans le Nouveau-Mexique,* ch. 6.

NÉCROLOGIE

Mgr Laouënan,
archevêque de Pondichéry.

Mgr François-Jean-Marie Laouënan, archevêque de Pondichéry, est mort au sanatorium de la Société des Missions Étrangères à Monbeton (Tarn-et-Garonne),le 29 septembre.

Né en 1822 à Lannion (Côtes-du-Nord), il partit pour la mission de Pondichéry le 1er août 1846. Il fut successivement professeur et supérieur du Collège Colonial à Pondichéry, puis mis à la tête d'un important district.

En 1858, son évêque, Mgr Bonnand, ayant été chargé par le Souverain Pontife de faire la visite des vicariats apostoliques de l'Inde, prit Mgr Laouënan comme secrétaire.

C'est pendant ce voyage que le missionnaire commença à recueillir des notes qui lui permirent de composer son savant ouvrage couronné en 1885 par l'Académie Française : *Du Brahmanisme et de ses rapports avec le Judaïsme et le Christianisme* (1).

En 1868, il fut nommé évêque de Flaviopolis et vicaire apostolique de Pondichéry.

Les principaux faits de son épiscopat sont : la création d'écoles nombreuses, l'évangélisation des parias, la publication en 1879 du *Directoire ou Guide dans l'exercice du saint Ministère à Pondichéry,* l'établissement de la hiérarchie catholique dans les Indes auquel le vénérable prélat prit une large part.

Le 1er septembre 1886 par la bulle *Humanæ Salutis,* érigeant les sièges archiépiscopaux dans l'Inde, Mgr Laouënan fut nommé archevêque de Pondichéry.

Nous publierons prochainement une biographie plus détaillée avec le portrait de l'éminent et regretté défunt.

(1) 2 volumes in-8, Challamel, éditeur, rue Jacob, 5. Paris.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Édition française.

Un anonyme du diocèse de Grenoble, avec demande de prières pour une guérison et une conversion.. 20
M. Goumas, curé de Montigny, diocèse du Mans.......... 5

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Hirth).
M. Holzmann, du diocèse de Nancy.......... 5 75
M. Didelot, du diocèse de Nancy.......... 1 15
M. Sedlacek, à Prague.......... 13 75
Anonyme de Paris, demande de prières.......... 4
M. Lubiez-Rowicki, à Montpellier, demande de prières.......... 5

A M. Fourcade (Pondichéry).
M. Jacques Lecroq, du diocèse de Rennes, demande de prières 2

A Sœur Faure,au Tché-kiang (Chine)pour ses vieillards.
M. Joseph Fischer, à Linz (Autriche).......... 10

A M. Vigroux, à Tokio, pour ses lépreux.
M. Joseph Fischer, à Linz (Autriche).......... 10
Anonyme de Lyon.......... 40

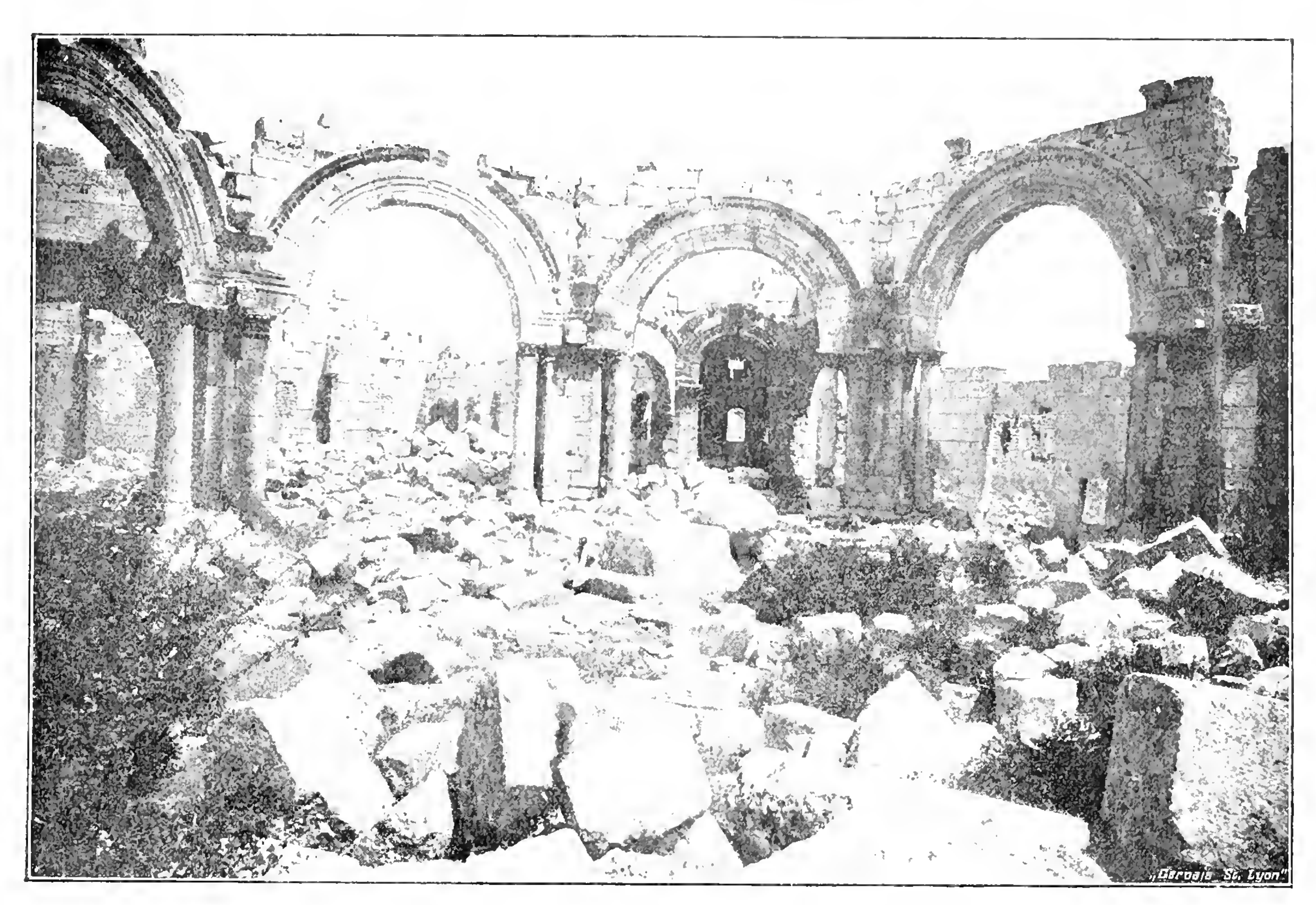
Au R. P. A. Genié, supérieur de la mission de Cassinga par Benguela (Bas-Congo).
Mme L. Forestier à Escatalens, diocèse de Montauban.......... 50

A Mgr Meurin, archevêque de Port-Louis (Ile Maurice).
M. Louis R. Le Mans.......... 2

(La suite des dons prochainement).

Th. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3.



Au milieu, la base et un fragment de la colonne de saint Siméon Stylite

SYRIE. — *Qala'at-Seman.* — OCTOGONE CENTRAL DE LA BASILIQUE (Ve SIÈCLE), VU DU SUD-OUEST; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir page 515).

LA PERSECUTION EN ANNAM

Notre numéro du 29 juillet contenait une longue et émouvante correspondance, dans laquelle était exposée tout au long, l'odieuse persécution dont sont actuellement victimes les princes annamites récemment convertis. Deux avaient été condamnés à l'exil; treize, privés de leurs pensions et dignités, dix-sept autres étaient sous le coup des mêmes rigueurs. Le vénérable vicaire apostolique de la Cochinchine septentrionale et M. Allys nous apprennent que les appréhensions conçues au sujet de ces derniers néophytes se sont malheureusement réalisées.

LETTRE DE MGR CASPAR, DES MISSIONS ETRANGÈRES DE PARIS, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA COCHINCHINE SEPTENTRIONALE.

Vous savez déjà que toutes les tentatives pour intimider les princes convertis avaient été inutiles. On en vint alors aux expédients pour les amener à se rendre coupables de contravention et leur infliger les peines dont on les avait déjà menacés.

Plusieurs fois par an, les princes sont requis pour offrir des sacrifices ou plutôt pour assister à l'offrande de sacrifices faits aux mânes des rois leurs ancêtres. Le tribunal ne manqua pas de profiter de ces occasions pour mettre les princes convertis dans la nécessité d'opposer un refus à des prescriptions dont leur conscience réprouvait la légitimité et dont ils se trouvaient dispensés de par le traité conclu avec la France. Mandés pour participer à ces offrandes, les princes adressèrent au tribunal, par l'intermédiaire de la mission, une lettre contenant les respectueuses observations par lesquelles ils expliquaient le motif de leur abstention basé notamment sur les clauses du traité.

Le tribunal ne se mit pas en peine de répondre à cette lettre datée du 5 juin; mais, le 7 juillet, il adressait aux chefs des deux branches de famille dont font partie les nouveaux convertis, un arrêté déclarant que, vu les abstentions de tel et tel dans les sacrifices, la peine de la dégradation les atteignait, eux et leurs enfants, et les mettait au rang des derniers descendants de la famille royale.

Il est de notoriété publique que de pareilles abstentions non motivées concernent bien d'autres princes païens qui n'ont jamais été poursuivis et ne le seront jamais. Le tribunal, en limitant ainsi sa répression aux seuls princes convertis, affirmait hautement le peu de souci qu'il prenait de se montrer impartial.

Lettre de M. Allys, de la Société des Missions Étrangères et missionnaire apostolique en Cochinchine septentrionale.

Dans ma dernière lettre (1), je vous faisais pressentir que la cour de Hué préparait de nouvelles avanies aux membres de la famille royale qui se sont faits chrétiens. Je ne m'étais malheureusement pas trompé et en revenant de la retraite, j'appris que la cour de Hué, sur la demande du tribunal préposé à la famille royale, avait privé nos dix-sept néophytes de leur titre de princes et de princesses et de tous les privilèges attachés à cette dignité. Ces dix-sept personnes, ajoutées aux deux familles précédemment condamnées, font monter à trente le nombre des membres de la famille royale que leur attachement à notre religion a privés du traitement et des faveurs accordés aux petits-enfants des rois d'Annam.

La position de ces généreux chrétiens est d'autant plus digne de compassion que leur conversion est la seule cause des vexations qu'ils endurent et de la misère où ils vont être plongés si on ne vient pas à leur secours ; sans compter que, depuis leur enfance habitués à être servis et à vivre dans la plus complète insouciance, ils sont, malgré leur bonne volonté, incapables pour la plupart de gagner leur vie.

Déjà, grâce à quelques dons qui m'ont été remis, j'ai pu secourir les princes exilés et venir en aide à leurs familles ; mais la nouvelle sentence qui prive de leur traitement les princes et les princesses convertis augmente tellement mes charges que je me vois obligé de tendre encore une fois la main. Les personnes charitables auront pitié de leurs frères persécutés d'Annam et empêcheront que la misère où pourraient se trouver réduits ces généreux chrétiens ne soit un sujet de joie et comme un triomphe pour le démon et pour ses suppôts.

Que les personnes pieuses qui s'intéressent à la gloire de Dieu ne fassent pas seulement l'aumône corporelle aux petits enfants du roi Minh-Mang ; mais qu'elles demandent aussi pour eux la grâce de rester fermes au milieu des persécutions auxquelles ils sont soumis, car de leur persévérance peut dépendre le salut d'un très grand nombre d'âmes !

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Cinq missionnaires de la Compagnie de Jésus viennent de partir de la Belgique pour Calcutta. Ce sont les RR. PP. François-Xavier De Wachter, François Van Aken, Camille Van Hecke, Louis Van Hoeck, et le F. coadjuteur Antoine Parmentier. Ils ont quitté Bruxelles le 5 octobre ; ils se sont embarqués à Gênes le 9 sur le *Balduino* ; ils arriveront à Bombay vers la fin d'octobre, et de là, ils se rendront par chemin de fer à Calcutta. — D'autres missionnaires Jésuites destinés à la nouvelle mission de la Compagnie de Jésus au Congo Belge, ne partiront qu'au mois d'avril de l'année prochaine.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 29 juillet.

INFORMATIONS DIVERSES

Hindoustan. — Les Filles de la Croix du diocèse de Nagpore, auxquelles la dernière livraison des *Annales de la Propagation de la Foi* a consacré un intéressant article, viennent de perdre coup sur coup deux religieuses, l'une à Ellichpore, l'autre à Amraoti. « Ce sont, dit le R. P. Tissot, en nous communiquant cette nouvelle, les premières abeilles de leur essaim qui vont en commencer un au Ciel. » Leur mort a été celle des prédestinées, et a donné lieu à d'émouvantes manifestations.

« Nos chrétiens, écrit la Supérieure d'Amraoti à sa Supérieure générale, ont voulu faire la sépulture à leurs frais et selon les usages du pays. Le cercueil fut revêtu, en dedans et en dehors, d'étoffe blanche fixée par des clous dorés et avec une large frange de dentelles.

« La défunte était si jolie qu'on s'attendait toujours à la voir s'éveiller. Hélas ! la tombe devait se fermer sur son sommeil.

« Elle fut portée par ses Sœurs à l'église où l'on chanta la messe et l'absoute, puis au cimetière, sur un char. Les assistants suivaient dans des voitures marchant très lentement.

« Le silence le plus sympathique régnait sur tout le parcours. A peine le corps déposé dans la fosse, la foule le couvrit de fleurs. Chacun en jetait une poignée.

« Les familles protestantes elles-mêmes nous adressèrent des condoléances émues. Un habitant de la localité voulut parler à notre aumônier ; les sanglots étouffèrent sa voix. La douleur de tous disait assez combien ils étaient touchés de nous voir venir de si loin, mourir si jeunes pour eux. »

On sait que les religieuses de la Croix d'Amraoti ont leur maison-mère à Chavanod près Annecy (Haute-Savoie). Ayant eu le même fondateur que les Missionnaires de Saint-François de Sales, elles désiraient vivement se dévouer avec eux au salut des âmes dans les contrées indiennes dont ceux-ci ont la charge. Quand elles se virent en nombre plus que suffisant pour remplir en Savoie les modestes fonctions d'institutrices de campagne, d'ouvrières et de servantes, assorties au premier but de leur création, elles acceptèrent l'offre du vénéré Mgr Tissot, vicaire apostolique de Vizagapatam, et, avec l'agrément de Mgr l'Evêque d'Annecy, elles envoyèrent six d'entre elles aux Indes, au mois d'août 1886.

La station d'Amraoti (voir la gravure p. 514) leur fut assignée. Située dans la partie septentrionale de l'immense territoire confié aux Missionnaires d'Annecy, à l'ouest de Nagpore, cette ville compte environ cent cinquante mille habitants et sert de capitale au Berar, province soumise au Nizam, dont la population occupe une superficie d'environ quarante-cinq mille kilomètres.

Les filles de la Croix trouvèrent, en arrivant à Amraoti, leur place toute préparée. La mission avait acheté un vaste enclos sur une éminence qui sépare la ville indigène du campement militaire. C'est là que l'on construisit leur couvent et l'école.

En 1887, en 1889, en 1891, partent de nouvelles caravanes. L'école progresse et subit avec honneur le contrôle du Brahme envoyé périodiquement pour les examens. Elle s'est dédoublée : celle des petits garçons est restée dans le local attenant à l'habitation du prêtre ; les filles reçoivent l'instruction en deux locaux, l'un situé au campement européen, l'autre en pleine cité païenne. Le Gouvernement alloue chaque mois cent cinquante roupies à ces établissements. Ils comptent cinquante cinq élèves.

SACRE DE Mgr LE ROY

Vicaire apostolique du Gabon

Le sacre de Mgr Le Roy a eu lieu le dimanche 9 octobre à Coutances, avec la plus imposante solennité. Sa Grandeur Mgr Germain n'avait rien épargné pour faire de cette cérémonie une fête diocésaine. Les prélats assistants étaient Sa Grandeur Mgr Jourdan de la Passardière, qui, dans un trop court séjour à Tunis, a été comme le frère d'armes en Afrique du futur évêque du Gabon et S. G. Mgr Barthet, fils lui aussi de cette Congrégation du St-Esprit, qui porte si haut dans nos colonies le drapeau de l'Église et de la France.

Le vénérable évêque de Bayeux, Mgr Hugonin, dont Mgr Germain est le fils spirituel dans l'épiscopat, présidait comme un patriarche la grande fête de famille. Par une délicate attention, un fauteuil avait été placé au premier rang pour l'heureuse mère de Mgr Le Roy. Entourée de tous les siens, elle assistait au triomphe de son fils bien-aimé! Enfin le T. R. P. Emonet occupait un siège d'honneur dans cette solennité qui était une nouvelle glorification de sa Congrégation. Un clergé nombreux accouru de tous les points du diocèse, le vénérable Chapitre de la cathédrale, les élèves du grand séminaire formaient un cortège magnifique à Mgr Germain, prélat consécrateur. La musique des Frères d'Avranches exécuta avec sa perfection ordinaire des hymnes de triomphe.

Sur tout le parcours de la procession, des guirlandes, des oriflammes, des fleurs semées à profusion, attestaient l'esprit de foi et la joie de cette chrétienne population. Nous avons remarqué la décoration sobre et de très bon goût de la cathédrale. Des bannières, des écussons, dont les inscriptions rappelaient les différentes phases de la vie du missionnaire donnaient à l'édifice un air de fête sans voiler ses beautés et son aspect grandiose.

Les touchantes cérémonies du sacre s'accomplirent avec une admirable précision et rien ne peut rendre l'émotion de l'assistance lorsque le nouvel évêque, parcourant les vastes nefs, donna sa première bénédiction.

Le soir, les Vêpres furent présidées pontificalement par Mgr Le Roy, entouré de ses frères dans l'épiscopat. Avec cette délicatesse de cœur qui le distingue toujours, Sa Grandeur Mgr Germain avait voulu associer à la fête l'Œuvre de la Propagation de la Foi, si justement fière, elle aussi, des honneurs rendus à l'évêque dont les lettres et les récits de voyage sont la fortune des *Missions catholiques* et des *Annales de la Propagation de la Foi*.

Mgr Morel, rédacteur de ces publications, fut heureux d'être choisi pour apporter à Mgr Le Roy les hommages, les souhaits et la reconnaissance de l'Œuvre tout entière.

Selon le désir du nouvel élu, le discours fut consacré à la Propagation de la Foi. Commentant dans son exorde la devise qui surmonte les armes du nouveau vicaire apostolique du Gabon, *O Oriens, veni et illumina*! l'orateur montra tous ces peuples du Congo hier pleurant Mgr Le Berre et aujourd'hui s'éveillant à l'espérance et saluant comme une aurore Celui qui leur apportait la jeunesse renouvelée du Père qu'ils avaient perdu. Puis, après avoir payé le tribut de reconnaissance de l'Œuvre à tous les évêques présents, Mgr Morel développa un double tableau : l'histoire de l'Œuvre depuis le jour où Jésus-Christ la fonda en instituant l'apostolat et les résultats obtenus depuis 1822.

Après avoir rappelé les premières périodes de cette histoire grandiose, l'orateur développa largement ce que l'on peut nommer sa période populaire, période qui commence en 1822. Les grands du monde, les gouvernements faisant défaut à l'Église, Dieu prendra ses *apôtres* et ses *auxiliaires* dans le peuple. Ayant à tracer le portrait du missionnaire, Mgr Morel fait alors l'histoire de la vocation apostolique de Mgr Le Roy et le montre, sans le nommer, dans les différentes étapes qui l'ont conduit d'un humble foyer du diocèse de Coutances à l'épiscopat. Quant aux auxiliaires de l'apostolat, l'orateur évoque le souvenir de ces femmes obscures et modestes qui, si elles n'ont pas fondé l'Œuvre générale, en ont été les précurseurs et ont entrevu à travers les délicatesses de leur cœur, les merveilles que pouvait produire la prière réunie à l'aumône du *sou* par semaine.

La deuxième partie du discours a été un tableau rapide des résultats obtenus depuis 1822. L'Europe, l'Asie, l'Amérique et l'Océanie ont tour à tour passé devant l'auditoire, avec leurs missions créées, agrandies, régénérées, avec les espérances que donnent toujours les souffrances ou le martyre des apôtres. Il était naturel que l'orateur consacrât une plus large place à l'Afrique, ce théâtre de l'apostolat du nouvel évêque. Aussi, après avoir salué les différentes familles religieuses qui se donnent rendez-vous dans le continent mystérieux si longtemps fermé à l'Evangile, Mgr Morel montre dans le Congo tout entier la double action des filles de la Vénérable Mère Javouhey et des fils du Vénérable Libermann. Il rappelle les débuts de leur évangélisation, les premiers jours si laborieux ; il évoque cette longue série de religieux morts dès leurs premiers pas dans la carrière apostolique ; puis, s'adressant à Mgr Le Roy : « Entrez, s'écrie-t-il, ô pontife, entrez sur cette terre prête pour la moisson ! Vous passerez au milieu des tombes de vos frères ; mais ces tombes sont glorieuses et ne vous parleront que d'espérances et de triomphes futurs! »

Enfin, dans la péroraison, l'orateur développe cette parole évangélique : « Bienheureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde. Cette devise est pour nous, Français, tout un espoir. Nous sommes le peuple qui a versé le plus de sang et le plus d'or pour l'apostolat, la civilisation et le progrès. Nous avons donc droit à la récompense promise aux miséricordieux. »

Nos lecteurs nous pardonneront si nous avons donné à la relation de ce sacre plus d'espace que nous n'en accordons d'ordinaire à ces cérémonies si fréquentes dans l'histoire des missions ; mais Mgr Le Roy est, nous pouvons bien le dire, un des collaborateurs les plus dévoués de nos publications, et aussi, grâce à Mgr Germain, les fêtes de ce sacre ont été celles de notre Œuvre et comme une glorification de l'apostolat tout entier !

AU KILIMA-NDJARO

(Afrique orientale)

PAR

Mgr Alexandre LE ROY, de la Congrégation du St-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

(Suite [1])

XII. — A Gondja

Un campement Massaï. — Le village de Gondja. — Un traitement contre le diable.

Le réveil — pour ceux qui ont dormi — ne se fait pas longuement attendre, ni la fin du déjeuner matinal, ni les préparatifs du départ : tout le monde a hâte de secouer sur le chemin ses membres mouillés et engourdis.

Lentement le ciel gris s'éclaire, et nous revoyons devant nous les montagnes de *Paré* se dressant comme un mur gigantesque (voir la gravure ci-jointe.)

En face de nous et tout en haut, voici une longue traînée blanche qui se détache sur le vert sombre des forêts : c'est, nous dit-on, le *Mkomazi* qui tombe en cascade et que nous devons franchir aujourd'hui pour arriver à *Gondja*. Quant à la plaine que nous traversons maintenant, elle est toujours la même, uniformément plate, noire dans son ensemble, crevassée, misérable, avec quelques affleurements de gros morceaux de quartz blanc qui s'y détachent avec vigueur. Par ailleurs elle est couverte de graminées courtes et légères, au milieu desquelles s'élèvent par places des asclépias singulières, et presque uniquement ombragée d'acacias divers, de mimosées, qui plus loin forment de vraies forêts d'épines.

PARÉ (*Afrique orientale*). — PROFIL D'UN GROUPE DE MONTAGNES (voir le texte).

Le guide revient encore à la charge avec ses menaces de Massaïs ; mais, depuis qu'on l'a vu si agité en face d'une bouse de leurs vaches, la considération respectueuse qu'on lui portait est bien tombée ; on ne l'écoute plus... Lui, froissé, marche en grommelant. Puis, tout d'un coup, nous le voyons s'arrêter ; penché en avant, il parcourt l'horizon du regard et de sa main étendue indique une ligne rougeâtre qui, là-bas, semble se mouvoir à travers la claire forêt d'acacias. Derrière lui, la caravane s'arrête et regarde :

> Enfants, voici les bœufs qui passent,
> Cachez vos rouges tabliers.

Car cette fois ce sont eux, les bœufs des Massaïs ; ils passent, passent, passent toujours, se suivant en longues files, lentement. Il y en a des centaines, il y en a des milliers.

Aussitôt que les trainards nous ont rejoints, nous reprenons notre marche le long du sentier, tous ensemble, comme en une procession. En tête le guide, qui parle suffisamment massaï, suivi immédiatement de Mgr de Courmont et du P. Auguste ; puis, la caravane ; et tout au bout, derrière le dernier porteur, je ferme la marche. Nous allons ainsi, graves et silencieux ; et subitement, nous nous trouvons en présence du camp. Le guide salue, on lui répond, et la caravane passe...

* * *

Il faut dire de suite que tout autre est le jeune guerrier massaï en expédition, dont nous n'avons vu que les traces, et le Massaï civil en son campement ordinaire, chez lui, avec les anciens, les enfants et les femmes, tel que nous le trouvons ici.

A l'arrière-garde où je me trouve, les intentions de ces fameux écumeurs du désert paraissent tellement pacifiques et leur rencontre est pour moi si intéressante que je ne puis résister au désir de me porter vers eux, sans autre arme qu'un très long bâton, la main tendue et le sourire aux lèvres. Immédiatement je suis entouré. Quels superbes sauvages ! Jamais les champs de foire, en Europe, n'en exhibèrent de pareils. Tout près, en avant de leurs tentes en peaux de bœuf, de vénérables matrones, habillées de cuir et chargées d'ornements en cuivre et en fer, sont en train de déchiqueter un mouton. Elles me présentent en souriant leurs grandes mains d'où le sang ruisselle. Je réponds bravement à leurs avances, et pour un peu je me ferais inviter au repas pantagruélique qui se prépare et qu'attendent patiemment, sur les arbres voisins, des familles de vautours, de corbeaux et de marabouts, puis en dessous, de beaux petits enfants chassieux et morveux. Tout de même, il faut en convenir, ces derniers me regardaient d'un air ressemblant beaucoup au

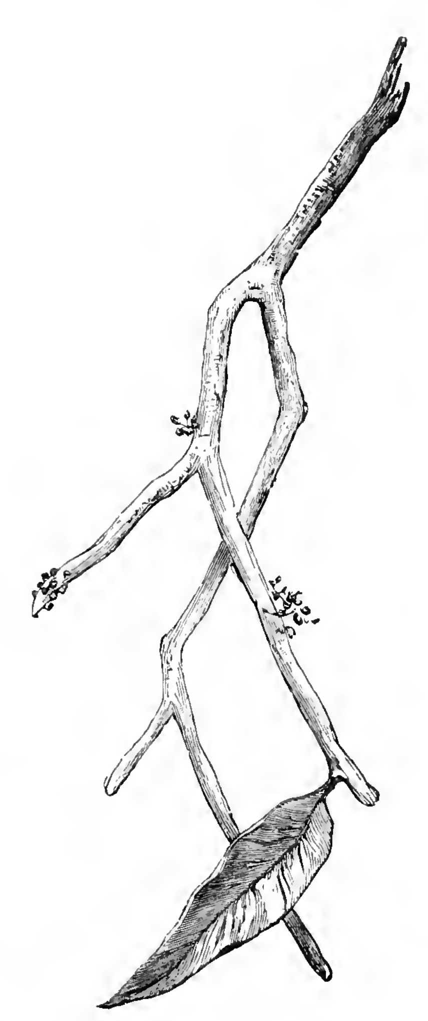
(1) Voir les *Missions Catholiques* des 22, 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août, 2, 9 16, 23, 30 septembre et 7 octobre, et les cartes p. 370, 373 et 453.

dédain, un peu à l'intérêt, pas du tout à la peur, l'air de jeunes Européens « de bonnes familles », qui, dans le parc du château paternel, verraient un beau jour surgir un petit bonhomme de mauvaise mine. Mais les auteurs de leurs jours ont de ma personne vagabonde une impression plus favorable, sûrement, et quand le guide, effrayé de la légèreté avec laquelle j'entre en relations avec du monde que je ne connais pas, vient me ressaisir avec une autorité sévère, nous nous quittons dans l'effervescence d'une admiration réciproque.

Une heure après, nous étions à *Gondja*.

* * *

Gondja est un fort village au pied des montagnes de *Paré*, presque au milieu de la chaine, et sur la route très fréquentée de *Pangani* au *Kilima-Ndjaro* et au pays massaï. A l'est, coule le *Mkomazi*, petite rivière qui se jette dans



Euphorbe-liane ou liane aveuglante. — Liane, fleur et fruit

le *Rouvou* un peu en avant de *Maourwi* et que nous revoyons là-haut, dans la montagne, tomber en cascade. Les bords, formés d'un humus lentement accumulé par les siècles, sont d'une fertilité qui rappelle la vallée de l'*Oumba* ; mêmes restes de forêts, mêmes bananiers plantureux, mêmes cultures, même verdure.

Mettant la rivière entre nous et l'indiscrétion des Massaïs, nous nous établissons sur l'autre bord, près du village.

Celui-ci est fortifié d'une estacade en troncs d'arbres, garnis partout de buissons et d'euphorbes, de cette petite euphorbe-liane dont la sève abondante, très corrosive, s'échappe au moindre coup qu'on frappe sur elle et, tombant dans les yeux de l'assaillant, l'aveugle et le réduit à rien (voir la gravure ci-jointe).

* * *

Les maisons sont assez mal tenues, les unes rondes comme dans l'Intérieur africain, les autres carrées comme à la Côte. C'est que c'est ici, sur cette route de *Pangani*, le point terminus de la pénétration de l'Islam ; c'est la dernière étape où l'on voit la longue chemise blanche, symbole de la civilisation musulmane, laquelle, il est vrai, pour être chemise et pour être blanche, dissimule étonnamment plus de malpropretés que le simple pagne de toile ou de peau des simples sauvages. Quoi qu'il en soit, la population actuelle, qui a conquis le pays sur les *Parés*, se compose de *Zigouas* et de *Sambaras*, parle le swahili couramment, mêle quelque teinture d'Islamisme à ses vieilles pratiques africaines et obéit à *Mwasi*, l'un des fils de *Sembodya* qui, lui, réside plus bas à *Mazindé* et est devenu le chef le plus en vue du *Sambara*. Ce *Mwasi* est en ce moment parti pour la Côte et nous ne voyons que son *akida* ou lieutenant : circonstance heureuse d'ailleurs, qui, au lieu d'un bœuf, ne nous vaut qu'un mouton. Car pour un bœuf qu'on reçoit, on doit honnêtement rendre en valeur un bœuf, pour une chèvre, une chèvre, une poule pour une poule, un œuf pour un œuf, et rien pour rien.

* * *

Cependant, il y a des exceptions et, quand le cœur s'en mêle, on se laisse tout de même aller à faire de petits cadeaux. Par exemple, dans la soirée, voici que nous arrivent trois énormes gaillards, suivis de deux petits enfants. Ce sont de jeunes Massaïs ; l'un d'eux surtout a certainement plus de six pieds de haut, des membres comme des pièces de fonte, et, avec une peau noire, un type apollonien : en main de superbes lances ; sur les épaules une peau de veau. Il y a cinq ou six jours, nous dit-on, ils ont pris un bœuf et sont allés faire un pique-nique dans la forêt, en bons camarades. Aujourd'hui, de tout cet animal il ne reste plus que la peau, qu'ils traînent derrière eux, et ayant su que des Blancs étaient dans le pays, ils viennent leur faire une petite visite. En un instant, ils ont traversé la rivière, et les voici dans notre campement, regardant tout avec une curiosité grande et une pointe d'envie mal dissimulée. Puis, subitement, voilà ces grands corps qui s'agitent, tressautant en l'air, en même temps que de leur gosier part un chant d'un étrange accent. Après dix minutes de cette danse, simple et sauvage, le guide passe au cou des jeunes hommes un morceau de linge rouge, il donne aux enfants quelques perles bleues, et nos hôtes nous quittent en nous promettant — ce à quoi

nous ne tenons guère — de nous amener tous leurs camarades pour le lendemain. Telle fut notre première entrevue avec cette extraordinaire tribu des Massaïs ; nous les retrouverons plus tard.

* * *

Cependant la journée ne devait pas se terminer ainsi ; soit que la fatalité de la chose me poursuivit, soit que l'indiscrétion d'un porteur eût averti le public que je jouissais de pouvoirs surnaturels, voilà que sur le tard un grand bonhomme du lieu m'aborde d'un air suppliant, expliquant que sa pauvre vieille épouse est possédée du diable depuis un temps immémorial et que je rendrais grand service à eux deux si je les débarrassais de cet étranger. Une centaine de personnes sont là qui confirment l'authenticité du cas, ajoutant que les plus grands sorciers du pays ont toujours échoué devant ce démon exceptionnellement tenace.

On amène la patiente. C'est une particulière d'environ cinquante ans d'âge, grande, forte, droite, raide, aux yeux roux, aux traits réguliers. Debout devant elle, je la regarde fixément, m'apprêtant à l'interroger sur l'origine et le développement de sa maladie, que je suppose être une névrose quelconque. Or voici que peu à peu, sans mot dire et sans changer d'attitude, la vieille se met à trembler doucement, puis plus fort, puis très fort, puis à sauter, puis à danser, mais tout d'une pièce, comme si elle était mue par un ressort interne ; on dirait une bonne femme de carton, au théâtre de Guignol.



Couvent des filles de la Croix. Eglise. École et dépendances

NAGPORE (*Hindoustan*). — LA MISSION D'AMRAOTI ; d'après une photographie du R. P. Fulpin, missionnaire de St-François-de-Sales, d'Annecy (voir page 510)

A vrai dire, je commence à être fort embarrassé de ces gambades.

« — Tirez-vous de là, » me crie Mgr de Courmont.

« — Vous avez la spécialité ! », ajoute le P. Auguste Gommenginger.

A ces invitations moqueuses de mes supérieur et confrère, eux qui cependant devraient me réserver leur bienveillant appui ! — s'ajoute l'attente anxieuse de la foule, et je sens que, si je n'agis pas immédiatement, mon autorité en la matière va subir un désastre. Pendant que la vieille saute toujours, je prends donc la parole pour expliquer que cet état ne vient point du diable — au fond, je ne sais pas du tout d'où il vient — mais que, si on continue à lui offrir des sacrifices pour le prier de sortir, il pourrait bien venir et ne partirait plus. J'ajoute, puisque l'occasion s'en présente, une explication sommaire concernant les cinq ou six vérités religieuses de nécessité première, et finis en disant que, malheureusement, je n'ai pas apporté dans ce voyage le remède propre à ce genre de maladie.

« — Cependant, mère, je ne t'abandonnerai pas, tu boiras ce breuvage, et cette nuit, avant que le coq ait chanté, tu sentiras qu'une révolution s'opère en toi, et tu sortiras promptement. Gens du village, tenez la porte ouverte ! »

Et, séance tenante, je donne la chose à boire ; la patiente l'avale religieusement.

Or ce breuvage était un purgatif énergique... Evidemment, le diable sortit pendant la nuit.

(A suivre).

VOYAGE

DANS LA SYRIE SEPTENTRIONALE

aux ruines chrétiennes des IVe, Ve et VIe siècles

Par le R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus.

Suite (1)

XVI

SAINT SIMÉON STYLITE

Tout à coup apparait proche, sur la pointe méridionale du dernier gradin des hauteurs, l'immense basilique à quatre branches, élevée autour de la colonne de saint Siméon Stylite, son vaste couvent, son splendide baptistère (voir les gravures pages 509 et 515).

Pareil ensemble d'édifices religieux dépasse de haut par son ampleur, sa beauté, sa conservation, tout ce qu'on a pu se figurer d'une ruine chrétienne du cinquième siècle, abandonnée au milieu de pays infidèles. Il est digne du saint extraordinaire dont il garde la mémoire; il est le plus beau monument de l'art chrétien d'Antioche et de la piété de ses riches habitants.

* * *

Saint Siméon Stylite fut donné au monde, non pas tant



SYRIE. — *Qala'at Sem'an.* — VUE DE LA BASILIQUE DE ST-SIMÉON STYLITE (Ve SIÈCLE), PRISE DU NORD-EST; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir le texte)

pour lui servir de modèle dans les vertus auxquelles Dieu le convie, mais pour lui apprendre à quel taux les saints éclairés de la lumière divine estiment les peines dues aux péchés des hommes, à quelle hauteur, sous l'inspiration et l'assistance de Dieu, ils peuvent élever leur pénitence au-dessus des communes nécessités de la nature humaine.

Le saint, en effet, offrit au monde le spectacle d'une pénitence jusqu'alors inouïe, et tellement au-dessus des forces humaines que le grave historien Théodoret, évêque de Cyr, son ami particulier, écrivant sa Vie (1), craint que la postérité ne prenne pour des fables les merveilleuses actions dont il a été témoin et que des foules innombrables ont vues comme lui, tant elles dépassent les pensées des hommes. Mais d'autres écrivains contemporains (1) racontent les mêmes faits vus de leurs yeux ou entendus d'une infinité de témoins; l'histoire dit la singulière vénération dont les peuples et les grands entouraient le saint pour sa vie si extraordinaire; un splendide monument élevé autour de la colonne sur laquelle il vécut, reste à travers les siècles comme un magnifique témoin de cette vie surprenante. Aussi ne peut-on révoquer en doute les principaux traits

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août, 2, 9, 16, 23, 30 septembre et 7 octobre.

(2) *Historia Religiosa*, XXVI

(1) Antoine, disciple du Saint; Siméon Metaphraste; Evagrius; Cadrenus Suidas; Nicéphore Callixte. — Voir les Bollandistes et les *Acta S. Simeonis Stylitae* d'Assemani.

qui ont illustré la mémoire de saint Siméon sans fouler aux pieds toutes les règles de la certitude historique.

***

Siméon naquit au IVe siècle (390) dans le bourg de Sisan, entre la Syrie et la Cilicie. Ses parents étaient de pauvres cultivateurs et l'enfant gardait les troupeaux. Touché de ces paroles de l'Ecriture : « Bienheureux ceux qui pleurent, bienheureux ceux qui ont le cœur pur », il se mit à prier Dieu de lui manifester clairement ce qu'il pourrait faire pour lui être agréable en toutes choses. Alors il lui sembla qu'il creusait en terre comme pour faire un fondement, et il entendit une voix : « Tu n'es pas assez bas, creuse hardiment et fais la fosse plus profonde. » Et tandis qu'il creusait de toutes ses forces, il entendit quatre fois le même commandement. Enfin la voix lui dit : « C'est assez, travaille maintenant à élever l'édifice ; pour cela il faut d'abord t'appliquer avec une sorte d'opiniâtreté à te vaincre toi-même, puis tu t'élèveras aisément à la perfection. »

Il se rendit alors dans un monastère voisin, puis dans un autre couvent plus austère, près du village de Tell-Nichim (la colline des femmes), en latin *Telanissus*, dont les vastes ruines, appelées aujourd'hui Deir-Sem'an, le couvent de Siméon, s'étendent sous nos yeux au pied de la montagne. Il y vécut neuf ans sous la conduite d'un certain Maris, fils de Baraton, édifiant ses frères autant par sa charité que par les pratiques de la plus rude pénitence.

L'Esprit de Dieu, qui le destinait à éclairer le monde, le conduisit sur la montagne voisine, où, s'étant construit de pierres sèches une cabane fort étroite, il mena pendant dix années une vie plus angélique qu'humaine. A l'exemple de Moïse, d'Elie et du Sauveur, il passa quarante jours sans prendre de nourriture, gardant toutefois dans sa cellule du pain et de l'eau, d'après le conseil de son directeur, pour cacher aux hommes sa pénitence et ne pas paraître tenter Dieu. De peur de dépasser les limites de son étroite clôture, il s'y enchaîna à une grosse pierre. Mais le chorévêque Mélèce, de l'église d'Antioche, lui ayant dit que de pareils liens, nécessaires pour retenir les bêtes farouches, ne convenaient pas à l'homme spirituel suffisamment retenu par la grâce de Dieu, aussitôt il fit couper l'anneau de fer de son pied.

La réputation de sa sainteté et le bruit des miracles qu'il opérait ne tardèrent pas à se répandre au loin. Les pèlerins de l'Italie, des Gaules, de l'Espagne, de la Grande-Bretagne et de tous les pays de l'Orient affluèrent sur la montagne en si grand nombre, dit Théodoret, que les environs de son ermitage étaient comme une grande mer d'hommes et de femmes de toutes les conditions, et les chemins qui y conduisent comme de grands fleuves se déchargeant dans cette mer.

Le saint homme, fatigué de cette affluence et de l'empressement de tous à le toucher, à couper des morceaux de son vêtement, s'avisa d'une manière de vivre qui, depuis lors, fit l'étonnement de tous les siècles. Il s'établit, avec l'agrément de son directeur, au sommet d'une colonne haute de trois ou quatre mètres, dont il augmenta successivement la hauteur jusqu'à quinze mètres.

Cette dernière colonne se composait de trois tambours en l'honneur de la Sainte Trinité ; elle avait été taillée sur place, dans le roc de la montagne, et dressée par les disciples du saint. Là, enfermé d'un étroit parapet qui lui laissait à peine l'espace pour s'étendre, il restait jour et nuit exposé aux ardeurs du soleil, aux rigueurs du froid, à la pluie, à la neige, à toutes les injures de l'air, le plus souvent debout, les bras élevés pour la prière, et adorant la divine majesté par de fréquentes inclinations.

Chaque semaine un prêtre montait sur la colonne à l'aide d'une échelle et lui apportait la sainte Eucharistie. D'autre nourriture, il n'en prenait que tous les quarante jours.

***

Un genre de vie si extraordinaire fit penser aux solitaires voisins que Siméon pourrait bien l'avoir embrassée sous l'inspiration de l'esprit du mal ; car il arrive que le démon pousse certains hommes dans la voie d'une singulière austérité pour les précipiter ensuite dans l'orgueil. Ils lui envoyèrent donc deux solitaires avec ordre de le reprendre de ce qu'il abandonnait la voie des anciens Pères pour suivre, selon les inventions étranges de son esprit, un chemin que nul autre n'avait tenu avant lui. Ils devaient ensuite lui ordonner de descendre de sa colonne. S'il recevait humblement leurs reproches et se montrait disposé à obéir, ils reconnaîtraient à son humilité le caractère de l'esprit de Dieu et lui diraient de rester où le Seigneur l'a conduit. Mais s'il témoignait de l'aigreur et de l'opiniâtreté, ils le feraient aussitôt descendre, dussent-ils pour cela employer la force, puis ils renverseraient la colonne.

A peine les députés eurent-ils rempli leur sévère message, malgré le respect dont ils se sentirent saisis à la vue du saint homme, que ce vrai disciple de Jésus-Christ, témoignant sa reconnaissance de leur sollicitude pour sa pauvre personne, demanda une échelle et s'inclina sur le bord de la colonne pour en descendre. Les messagers lui dirent donc de continuer en paix sa vie toute sainte et lui souhaitèrent la persévérance jusqu'à la mort dans sa merveilleuse entreprise.

Le saint prêchait deux fois le jour du haut de sa colonne à une infinité de personnes assemblées pour l'entendre. A toute heure du jour, il recevait avec une grâce et une affabilité parfaites tous ceux qui avaient à lui parler de leurs intérêts spirituels, riches ou pauvres, seigneurs ou artisans ; il éclairait leurs doutes, accommodait leurs différends, indiquait le remède aux maux de leurs âmes. Tous se retiraient charmés de sa charité et de son aimable modestie. Il ramena par ses discours d'innombrables pécheurs dans le chemin de la vertu et convertit des milliers de Sarrasins à la vraie foi. L'empereur Léon, l'impératrice Eudoxie, le patriarche d'Antioche, Basile, lui écrivirent et en reçurent des réponses pleines d'humilité, où il s'appelait un vermisseau, un avorton de moine, en même temps qu'il soutenait les droits de l'orthodoxie avec une liberté apostolique. Il vécut trente-sept ans sur les colonnes successives et trente sur la dernière.

***

Quand l'heure de sa mort fut arrivée, il s'inclina, selon sa coutume, pour adorer Dieu, et dans cette posture rendit

son âme bienheureuse le 27 septembre 459. A cette nouvelle, le patriarche d'Antioche, accompagné de trois autres évêques, escorté de soldats, vint prendre le saint corps sur la colonne où il était resté, et le transporta solennellement dans la grande ville. Il fut déposé d'abord dans l'église de Saint-Cassien, puis transféré dans la nouvelle église de la Concorde ou de la Pénitence, construite en son honneur.

L'empereur Léon demanda que le corps fût porté à Constantinople ; mais le peuple d'Antioche s'y opposa ; l'empereur obtint seulement quelques reliques et la cuculle que le serviteur de Dieu portait sur la tête.

.˙.

Cependant la mort du saint n'interrompit pas le mouvement de pèlerinage que sa vie extraordinaire et les grâces obtenues par son intercession avait déterminé autour de sa colonne. La foule continua de venir sur la célèbre montagne lui offrir ses hommages, lui exposer ses besoins dans la prière. Nous pouvons croire que beaucoup s'en retournaient, disant à d'autres : « *Defunctus adhuc loquitur* » (défunt il nous parle encore), car longtemps les foules succédèrent aux foules. De vastes hôtelleries pour les pèlerins s'établirent au bas de la montagne ; une immense église s'éleva autour de la colonne sur le lieu même qu'il avait consacré par sa présence ; une nombreuse communauté vint se grouper auprès du sanctuaire, et ainsi se créa le merveilleux ensemble de monuments dont nous voyons les splendides restes.

(*A suivre*).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène Louvet, des Missions Etrangères de Paris
Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE XVIII
Les Missions indiennes de l'Amérique du Sud
(1800 - 1890)

I

Mexique

Suite (1).

Trois siècles ont passé sur la prédication des premiers apôtres du Mexique, et ni les bouleversements politiques, ni les haines des Sociétés secrètes, ni la proscription des missionnaires, n'ont pu arracher du cœur de l'Indien l'amour de la foi catholique. Quand Juarez voulut, en 1867, faire enlever les grilles d'argent qui entourent le chœur, dans l'église de Notre-Dame de Guadalupe, tous les Indiens se levèrent comme un seul homme pour défendre leur bien-aimé sanctuaire, et le gouvernement révolutionnaire, qui n'avait pas reculé devant l'assassinat juridique de l'empereur Maximilien, fut forcé de compter avec la colère du peuple catholique défendant ses autels.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 7 octobre.

On sait que, depuis l'émancipation (1820), le Mexique a été le jouet des révolutions. Il forme aujourd'hui une République fédérative composée de vingt-sept États, avec une constitution calquée à peu près sur celle des Etats-Unis. Malheureusement la libre pensée domine dans le pays, comme dans la plupart des Républiques de l'Amérique du Sud. Aussi les Mexicains ont réalisé servilement le programme athée : séparation de l'Eglise et de l'État, confiscation des biens ecclésiastiques, proscription des religieux, laïcisation de l'enseignement et de tous les services publics.

Dans la nuit du 22 mai 1873, par ordre du président Lerdo de Tejeda, successeur de Juarez, cinquante cavaliers, cent cinquante fantassins, assistés d'une centaine d'agents de police, cernèrent tous les couvents de la ville de Mexico ; les religieux furent jetés en prison, en attendant l'exil ; les Sœurs, même les malades, furent, au nombre de plusieurs centaines, poussées brutalement, en pleine nuit, au milieu de la voie publique. Le lendemain les dames de Mexico se présentèrent chez le Président, pour lui faire honte de ces procédés vraiment sauvages. Comme elles lui objectaient la loi fondamentale de la République, garantissant la liberté des citoyens qui ne sont coupables d'aucun délit et l'inviolabilité du domicile, le misérable ne sut que balbutier en rougissant : « La loi, on l'applique selon les circonstances. » Autant dire la loi n'existe pas pour les catholiques.

Un an plus tard, les Sœurs de charité, qui avaient été épargnées jusque-là, à cause des services incontestables qu'elles rendaient, furent proscrites à leur tour. Elles étaient quatre cent soixante, dont quatre cent dix Mexicaines ; elles élevaient de dix à douze mille orphelins, tenaient de nombreuses écoles, soignaient les malades dans les hôpitaux, et les ennemis mêmes de l'Eglise étaient forcés de rendre justice à leur dévouement. Proscrites comme dangereuses à la République, les filles de S. Vincent de Paul prirent le chemin de l'exil. Des quatre cent dix Sœurs originaires du Mexique, pas une ne songea à se soustraire au décret d'expulsion, bien que les supérieurs eussent offert de les relever de leurs vœux, et que le Gouvernement mexicain leur eût fait les promesses les plus flatteuses pour essayer de les retenir, si elles consentaient à laisser de côté leur habit religieux.

.˙.

Depuis ce temps, l'Eglise catholique n'a guère cessé d'être persécutée au Mexique. La proscription des religieux a amené la ruine d'un grand nombre d'œuvres Cependant, malgré tant de circonstances défavorables, le peuple mexicain est resté profondément catholique, surtout dans les classes inférieures de la société, composées uniquement d'Indiens et de Métis ; c'est le témoignage que sont forcés de lui rendre les écrivains les plus hostiles.

Un voyageur américain, sir Franck Edward, résume en ces termes son impression sur les Mexicains :

« Le sentiment religieux qui domine encore aujourd'hui dans toutes les classes de la population est vraiment remarquable. Vous ne verrez jamais un Mexicain passer

devant une église sans se découvrir. Au son de la cloche, chacun s'arrête dans la rue et demeure tête nue, jusqu'à ce qu'elle ait fini de tinter (1). »

Un protestant allemand, M. Brantz-Mayer, parle ainsi des Indiens convertis de la province de Jalisco :

« Les aborigènes de Jalisco, autrefois belliqueux à l'excès et voués à une religion sanguinaire, sont aujourd'hui presque tous adonnés à la culture des terres et ils adhèrent avec ferveur à la doctrine catholique (2). »

Voici enfin, pour conclure, le témoignage d'une voyageuse presbytérienne, Madame Calderon y Barca :

« Il n'existe pas de pays au monde où la charité publique et privée soit pratiquée plus noblement. J'ai remarqué d'ailleurs dans mes voyages que la charité est l'attribut distinctif des nations catholiques. Le plus grand nombre des religieux mène certainement une vie de privations et de vertu (3). »

*
* *

J'ai tenu à donner ces témoignages, tous protestants, afin de constater, d'une façon indéniable, les résultats sérieux du travail accompli, pendant trois cents ans, par les missionnaires, et aussi pour répondre aux plaisanteries de certains voyageurs français, qui, dans leur rapide passage à travers le Mexique, n'ont voulu voir que les défaillances et les taches, généralisant les scandales particuliers qu'ils ont pu découvrir çà et là. L'esprit français n'est que trop porté à critiquer tout ce qui se fait autrement qu'en France, surtout en matière de religion.

Qu'on rende à l'Eglise du Mexique sa liberté et, avec le droit de posséder, une juste indépendance; qu'on permette aux religieux de répandre autour d'eux la prédication et le bon exemple, qu'on cesse de mettre des entraves au recrutement du sacerdoce, et vous verrez bientôt l'Eglise du Mexique reprendre une nouvelle vigueur et produire, comme dans le passé, des fruits de vie et de sanctification.

II

Républiques de l'Amérique centrale

Je réunis ensemble les cinq petites Républiques qui sont placées à cheval sur l'isthme de Panama, d'autant plus que leur histoire religieuse est à peu près la même.

Ces cinq Républiques sont :

Guatémala	1.460.017	habitants
Honduras	381.938	—
San-Salvador	663.613	—
Nicaragua	313.000	—
Costa-Rica	214.000	—

Au point de vue religieux, ces Républiques forment une seule province ecclésiastique : archevêché, Guatémala, avec un évêché suffragant dans chacun des autres Etats. La presque totalité des Indiens du pays sont catholiques, comme il est facile de s'en assurer en consultant le tableau suivant :

Guatémala	600.000	Indiens catholiques
Honduras	75.000	
San-Salvador	120.000	
Nicaragua	125.000	
Costa-Rica	110.000	
Total :	1.030.000	Indiens catholiques.

Le reste de la population catholique est formé presque uniquement de métis, qui sont enrôlés en majorité dans l'armée des sociétés secrètes ; ce qui fait que, surtout à partir de 1870, l'Eglise catholique n'a cessé d'être persécutée dans ces contrées. Le Guatémala, le plus considérable des cinq Etats, a donné naturellement le signal de la lutte.

Tous ces pays avaient été évangélisés, pendant trois siècles, par les religieux, en particulier les Dominicains et les Franciscains, qui là, comme dans tout le reste de l'Amérique, avaient complètement transformé les populations. Ils continuaient paisiblement leur apostolat au milieu des Indiens, à côté des diocèses régulièrement établis dans les villes, lorsqu'aux mois de mai et de juin 1872, tous les religieux qui travaillaient dans le pays, Jésuites, Capucins, Franciscains, Dominicains furent expulsés à la pointe des baïonnettes ; tous les biens des communautés : maisons, terres, bibliothèques, vases sacrés furent confisqués, au profit des écoles sans Dieu. On donna aux proscrits seulement *une heure* pour faire leurs préparatifs de départ, et on ne leur permit d'emporter que les habits qu'ils avaient sur le corps ; plusieurs qui résidaient dans l'intérieur du pays, durent faire, pieds nus et tête nue, trente et quarante lieues, sous un soleil brûlant, pour rejoindre le port d'embarquement. Ils étaient accompagnés d'une troupe de soldats, chargés de les garder à vue et de tirer sur le peuple, en cas de résistance. C'est ainsi qu'on entend là-bas la liberté des cultes et l'inviolabilité des citoyens. Le Père gardien des Capucins, vénérable vieillard de 76 ans, mourut en arrivant à San-Francisco, des souffrances endurées au moment de l'embarquement.

Après les religieux, on s'en prit, selon l'usage, au clergé séculier : l'Archevêque de Guatémala et un grand nombre de prêtres furent exilés, d'autres jetés en prison.

Depuis, la situation religieuse s'est un peu améliorée ; les Jésuites ont pu rentrer à Costa-Rica, les Lazaristes et les Sœurs de Saint-Vincent de Paul ont ouvert des établissements au Guatémala et dans la République de San-Salvador. Mais la situation est toujours très précaire, et la loi qui exclut les religieux du territoire n'a pas été rapportée. Au Guatémala, *six cent mille* Indiens catholiques sont toujours sans pasteurs. Voici comment un missionnaire Dominicain de la Californie, de passage dans le pays, décrivait en 1887 leur situation :

« Le caractère des Indiens catholiques est naturellement doux et pacifique ; mais, hélas ! abandonnés à eux-mêmes, sans prêtres, sans écoles, ils retournent peu à peu à l'idolâtrie. Leurs belles églises, bâties autrefois par les missionnaires, tombent déjà en ruines, faute d'entretien. »

Voilà, prise sur le fait, l'œuvre de l'impiété dans l'Amérique centrale. Au nom de la civilisation et de la

(1) *Une campagne dans le Nouveau-Mexique*, chap. 6.
(2) *Mexico*, 2e vol chap. 8.
(3) *La vie au Mexique*, lettre 23.

liberté de conscience, on arrache aux Indiens les apôtres qui les ont enlevés à la barbarie ; on ravit aux sauvages catholiques leurs églises, leurs presbytères, leurs écoles, tous les biens consacrés depuis des siècles au service du culte; on supprime leurs fêtes, leurs cérémonies religieuses, tout ce qui élevait l'esprit et formait le cœur de ce peuple encore enfant. On force ainsi les nouvelles générations, demeurées sans instruction et sans culte, à retourner à la vie sauvage. En même temps qu'on s'oppose à ce que les missionnaires reviennent au milieu de leurs troupeaux, les protestants et les libres-penseurs ont toute liberté de travailler à pervertir la foi de ce peuple infortuné. Les églises tombent en ruines, mais le pays se couvre de temples hérétiques et de loges maçonniques, et l'on trouve déjà cinq cents protestants au Guatémala.

Heureusement, jusqu'ici du moins, tous les efforts qu'on a faits pour pervertir la foi des Indiens sont demeurés à peu près sans résultats. Les rares apostats qui sont passés de nous à l'hérésie, ne sont en réalité pas plus protestants qu'ils n'étaient depuis longtemps catholiques ; ce sont des libres-penseurs, qui ont cru faire merveille et jouer un bon tour au catholicisme ; mais la population s'est bien gardée de les suivre.

« Au Guatémala, écrit un ministre protestant (1), un juif est un peu parent du diable, mais un protestant est encore au-dessous d'un juif, et il est regardé comme bien plus dangereux. »

Le même auteur, froissé sans doute de l'insuccès complet de la mission protestante auprès des Indiens, s'emporte jusqu'à dire que le Romanisme est la plaie putrescente de l'Amérique centrale. J'ai vu, ajoute-t-il, des femmes caraïbes prosternées en adoration devant une poupée ridiculement attifée, qui représentait l'image de la Vierge, et j'ai en vain tenté de les arracher à cette calamiteuse idolâtrie.

Finalement, malgré la protection d'un gouvernement athée, malgré les sommes considérables envoyées d'Angleterre, « pour arracher les Caraïbes à l'idolâtrie papiste, » la mission protestante dut être abandonnée, au bout de quelques années; la maison des ministres fut vendue et devint un asile d'aliénés.

Un autre voyageur protestant, moins fanatique et plus désintéressé dans la question, en sa qualité de laïque, rend meilleure justice à la religion des naturels :

« Quoique vivant à l'écart des blancs, les Caraïbes du Guatémala sont complètement civilisés ! Dans chaque maison, on voit une image de la Vierge ou de quelque saint protecteur. Je fus extrêmement frappé des progrès qu'ont faits dans la civilisation ces descendants des cannibales, les plus féroces de toutes les tribus indiennes conquises autrefois par les Espagnols (2). »

Puisse un gouvernement réparateur permettre bientôt aux apôtres de reprendre leurs travaux interrompus et de revenir au milieu des troupeaux qui les appellent de tous leurs vœux !

(*A suivre*).

---

(1) R. Groves. *Voyage dans l'Amérique centrale*, ch 12.

(2) *Incidents d'un voyage dans l'Amérique centrale*, par John Stephens, ch 2.

NOS ALMANACHS

Almanach des Missions pour 1893. — Publication de luxe. — Petit in-4° de 80 pages. — Texte complètement inédit, richement illustré, gravures en couleurs. — Un exemplaire, **50** cent. ; *franco* par la poste, **70** cent.

Petit Almanach de la Propagation de la Foi pour 1893. — In-18 carré de 128 pages. — Texte inédit, très nombreuses gravures. — Un exemplaire, **20** cent. ; *franco* par la poste, **30** cent.

Voir à la fin de l'article les conditions pour la vente en gros.

Nos Almanachs de 1893 ne sont pas inférieurs à ceux des années précédentes. Récits complètement inédits, illustrations, variété, impressions, tout se réunit pour faire de ces livraisons une lecture intéressante et instructive. Les répandre autour de soi, c'est faire connaître le dévouement des missionnaires, c'est exciter l'intérêt et la sympathie en faveur de la plus sublime des œuvres.

I

ALMANACH DES MISSIONS

Il s'ouvre par une étude consacrée aux sublimes auxiliaires de l'évangélisation : *Nos Religieuses missionnaires*. On sait que des milliers de vierges fidèles, associées aux travaux et aux mérites des propagateurs de la foi, composent, à côté de la légion sacerdotale de l'apostolat, une milice non moins héroïque, l'armée du dévouement, du sacrifice, de la charité. Un tableau rapide nous montre ces femmes vaillantes auprès des enfants, auprès des vieillards, auprès des malades, auprès des blessés dans les ambulances et sur les champs de bataille, auprès des lépreux, etc., contribuant, dans ces multiples fonctions de leur ministère sacré, à l'extension du royaume de Dieu.

Puis c'est une ode d'un grand souffle, *A la gloire du Christ !* signée d'un nom qui a conquis une place distinguée dans la pléiade contemporaine des philosophes et poètes catholiques. M. Joseph Serre chante l'héroïsme des missionnaires qui se vouent à une vie de souffrances sur les plages étrangères.

> Ah ! les fronts immortels des conquérants sont beaux,
> Quand ils viennent semer l'horreur et les tombeaux
> Dans les empires de l'histoire :
> Mais vos pieds sont plus beaux, vous qui vous en allez
> Mettre le Ciel, plus grand que les cieux étoilés,
> Au fond d'une pauvre âme noire !

A la page suivante, Mgr Le Roy a, de cette main où l'anneau épiscopal brille depuis quelques jours, écrit un des plus pittoresques épisodes de son voyage au Kilima-Ndjaro : *Frères de sang !*

Un conte ouganda, *Sekanga et Nakanga*, recueilli par Mgr Livinhac, nous transporte ensuite sur les rives du lac Victoria, actuellement désolées par la persécution. Avec le R. P. Boutry, l'un des délégués de l'Œuvre de la Propagation de la Foi au Mexique, nous descendons au fond des

Mines d'argent de Pachuca. Avec Mgr Vérius, nous assistons aux indispensables préliminaires du mariage océanien : *la Dot d'une jeune fille en Nouvelle-Guinée*, page d'histoire papoue, à laquelle le R. P. Jouet donne, comme poétique et céleste pendant, les huit quatrains de *la Dot de la Vierge*.

Les Vierges d'Israel.

Elle a votre candeur, ô lis de la vallée.

Les Anges.

Elle a l'âme plus blanche, ô Vierges d'Israël.
Elle a de son éclat ravi le roi du ciel.
Elle a pour dot la grâce ! Elle est l'Immaculée !

. . . .

Le R. P. Jullien a puisé dans les trésors de ses souvenirs les éléments d'une édifiante et intéressante notice sur un *Ermite français dans la vallée des Saints au Liban*. Un autre missionnaire jésuite de Beyrouth nous a envoyé une consultation médicale pour la guérison de l'influenza.

Voici ensuite quelques pages de musique.

Il y a deux ans, M. Ruest, un des organistes lyonnais les plus distingués, nous offrait pour l'Almanach une ravissante mélodie l'*Hosanna à la Croix* ! Cette année, son *Alleluia au Cœur de Jésus* assure à nouveau à l'éminent compositeur la reconnaissance de notre Œuvre et l'estime de tous les amateurs de bonne musique.

Fleur du désert et du Carmel. — C'est l'histoire aussi touchante qu'authentique d'une fille du Sahara convertie à la vraie foi et devenue aujourd'hui fille de sainte Thérèse dans un couvent de France.

Quelques pages sur Chicago, à propos de sa prochaine Exposition universelle ; des Récréations ; des Souvenirs de voyage au Zanzibar (*Grève en Afrique, la fourmi Siafou, un joli métier*), narrés et illustrés par la plume et le crayon pittoresques de Mgr Le Roy ; enfin une Revue des progrès, des épreuves, des deuils de l'apostolat durant l'année 1892, complètent un ensemble d'une admirable variété.

*
* *

Rappelons au lecteur chrétien qu'au charme d'une lecture attrayante et instructive, s'ajoute la joie de participer à une bonne œuvre, le produit de la vente étant destiné à grossir le budget des missions.

*
* *

Pour les demandes de plusieurs exemplaires, on fait les remises suivantes

Almanach des Missions

7 pour	6	**3** fr.	port en sus	1 colis post. à domic., 85 cent.	
15 —	12	**6** »	—	— — —	
65 —	50	**25** »	—	par grande vitesse.	
135 —	100	**50** »	—	—	
700 —	500	**250** »	—	par petite vitesse.	
1500 —	1000	**500** »	—	—	

Petit Almanach de la Propagation de la Foi.

7 pour	6	**1 20**	port en sus,	0. 45
15 —	12	**2 40**	—	0. 85
65 —	50	**10** »	—	en deux colis postaux, 1 70.
135 —	100	**20** »	—	par grande vitesse.
700 —	500	**100** »	—	par grande ou petite vitesse.
1500 —	1000	**200** »	—	— —

Prière d'indiquer la gare correspondante.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

M. F. David, à Pontchâteau, diocèse de Nantes 10
M. Fratelli Agius, à Malte 110

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Gaspar).
M. Sauvebois, à Gap 5
F. D. V., diocèse de Bayeux 100
Anonyme du diocèse de Marseille 500

A Mgr Turkian, évêque arménien de Marache.
M. l'abbé G., du diocèse de Lyon 5

Au R. P. Bertrand Dangeul, préfet apostolique du Rajpoutana (Hindoustan).
L. D., de Lyon, avec demande de prières pour une guérison 25
A. X. d'Autun, avec demande de prières pour le repos de l'âme de deux défunts 20

Au même, pour le baptême de deux orphelins sous les noms de Xavier et Gabriel.
X. C. du diocèse de Viviers, avec demande de prières 100

A M. Teissier (Tonkin méridional).
L. D. de Lyon, avec demande de prières pour une guérison 50

Pour une mission éprouvée par la famine (Chen-si septentrional).
M. Hours, à Annonay, diocèse de Viviers 5

Pour une mission éprouvée par la famine (Chan-si septentrional).
M. Hours, à Annonay, diocèse de Viviers 5

Pour les missions du Chen-si (Mgr Pagnucci).
Anonyme de Lyon 200

A Mgr Chouzy (Kouang-si).
L. D. de Lyon, avec demande de prières pour une guérison 25
M. l'abbé G., du diocèse de Lyon 5

A Mgr Midon, évêque d'Osaka.
Anonyme de Lyon 600

A M. Vigroux, pour la léproserie de Gotemba (Japon septentrional).
Anonyme d'Alger 10
L. D. de Lyon, avec demande de prières pour une guérison 50
A. X. d'Autun, demande de prières pour le repos de l'âme de deux défuntes 10

Pour la mission de l'Ouganda (Mgr Hirth).
Anonyme de Lyon 500
Anonyme de Lyon, avec demande de prières 20
Un correspondant de l'Institut, diocèse de Viviers 20
Anonyme de Marseille 100
A. X. d'Autun, demande de prières pour le repos de l'âme de deux défuntes 50

A Mgr Taurin (Gallas).
L. D. de Lyon, avec demande de prières pour une guérison 50

A Mgr Crouzet (Abyssinie).
Anonyme de Lyon 300

Pour rachat d'esclaves au Niger.
M. Carlo Bartesaghi, à Incino-Erba (Italie) 1 55

Pour la mission d'Abéokouta (Côte de Bénin).
M. T. B. de Lyon 5

A Mgr Vérius (Nouvelle-Guinée).
Régine B. de Lyon 5

A Mgr Vidal.
Anonyme de Lyon 400

A Mgr Navarre.
Anonyme de Lyon 500

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



AFRIQUE ORIENTALE.— En vue du lac Dyipe; d'après un dessin de Mgr Le Roy, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie (voir p. 527).

LA PERSECUTION DANS L'OUGANDA

Le R. P. Louail, procureur des missions d'Alger, nous envoie le texte du traité imposé par les Anglais aux catholiques de l'Ouganda. C'est la réponse la plus éloquente que l'on puisse faire à ceux qui pourraient encore accuser les missionnaires d'exagération. Nous plaçons à la suite de chaque article, les réflexions de Mgr Hirth.

Dans cette traduction, nous nous appliquerons surtout à exprimer le sens, sans nous attacher au mot à mot qui serait souvent inintelligible, cet acte ayant été rédigé en assez mauvais ruganda.

Article 1er. — Les Baganda qu'on désignait naguère sous le nom de Français resteront dorénavant dans le Buddu. La limite nord du pays à eux concédé sera la rivière de la Katonga qui appartenait précédemment à la province de Mawokota, dont le chef est le Kaima ; se trouvant sur la rive droite de la susdite rivière, elle fera partie du Buddu.

N. B. — Ce nom de *Français* avait été donné aux catholiques, par les protestants, en haine de la France et pour les signaler comme les ennemis de l'Angleterre.

N° 1220 — 21 OCTOBRE 1892.

Art. 2. — Toutes les îles et les autres pays voisins du Buddu, comme le Koki, ne leur appartiennent pas. Les catholiques ne pourront y propager leur religion, pas plus que dans les autres provinces distinctes du Buddu, sans l'autorisation du chef de la Compagnie.

N. B. — Qu'on veuille bien se souvenir de cet article, en lisant l'article 14, dans lequel il est dit que le traité ne contient pas un mot de nature à entraver la diffusion de la religion catholique. Cet article est de plus opposé formellement au traité conclu entre Mwanga et la Compagnie, auquel fait allusion l'art. 8 du présent traité. Il n'est pas moins contraire aux conventions internationales de Berlin et de Bruxelles qui promettent à toutes les religions la plus entière liberté.

Art. 3. — Les catholiques possesseurs de fusils ne pourront sortir du Buddu avec leurs armes. S'ils veulent venir à la capitale ou entreprendre un voyage quelconque en dehors de leur territoire, ils devront en demander l'autorisation au chef de Kampala, en lui faisant connaître le nombre de leurs fusils.

S'ils ne prennent cette précaution, ils seront désarmés dès qu'ils mettront le pied sur le sol du Buganda.

N. B. — Les protestants qui habitent ce pays se trouvant armés de fusils perfectionnés et étant peu soumis à l'autorité anglaise, le présent article rend les voyages impossibles ou au moins pleins de périls pour les catholiques obligés cependant de se rendre au Fort.

Art. 4. — Le drapeau de la Reine sera arboré dans le Buddu. Les hommes de la Compagnie qui désireront voyager dans cette province, le feront en toute liberté. On leur fournira gratis la nourriture et ils ne seront inquiétés ni molestés en quoi que ce soit.

Art. 5. — S'il plaît aux gens de la Compagnie d'y fonder un ou deux établissements, les catholiques devront gratuitement les aider et les traiter avec l'honneur qui leur est dû.

N. B. — Par ces deux articles 4 et 5, les catholiques sont tenus pour taillables et corvéables à merci.

Art. 6. — Si d'ici à deux ans les catholiques se conduisent bien, s'ils ne montrent que des intentions pacifiques, le chef de la Compagnie pourra peut-être adoucir les conditions susdites qu'il leur a imposées.

N. B. — On voudrait donc faire croire que, dans cette terrible tragédie, les catholiques ont été les agresseurs. Il est cependant avéré qu'ils n'ont été que les victimes, comme le prouvent les journaux détaillés des missionnaires. Cependant ils sont traités en ennemis et ce n'est que sur un *peut-être* que se fonde pour eux l'espérance de voir leur situation devenir un peu moins intolérable.

Art. 7. — Ils rendront tous les fusils qui leur ont été prêtés par M. Gedges ou par la Compagnie pour les expéditions contre les musulmans, ainsi que ceux dont ils se sont emparés pendant la guerre.

N. B. — Cette condition n'est point faite pour rassurer les catholiques. Les protestants, restant possesseurs de la plupart des fusils et des munitions que la Compagnie a mis entre leurs mains, et de plus pouvant toujours compter sur les Maxim et les troupes du Fort, seront un danger perpétuel pour eux, soit que ceux-ci restent dans le Buddu, soit qu'on les appelle à la capitale.

Art. 8. — Les conventions que nous avons passées avec Mwanga, ils les observeront fidèlement, ainsi que tous ses ordres. Qu'ils sachent bien qu'il n'y a dans le Buganda d'autre roi que Mwanga.

N. B. — Cette clause paraît une ironie après ce qui a été dit plus haut de la puissance vraiment royale que s'attribue le chef de la Compagnie. De plus, le roi Mwanga n'a-t-il pas à côté de lui, de par Lugard, le roi Mbogo, chef des Musulmans ?

Art. 9. — Le pays du Koki dépendra jusqu'à nouvel ordre du Buganda ; mais l'impôt et les envoyés de la Cour passeront chez Pokino, comme autrefois. Les habitants du Buddu ne toucheront pas aux propriétés du Koki et n'y feront pas la guerre sans une invitation du chef de la Compagnie.

N. B. — Grâce à cette disposition, les gens armés de la Compagnie iront et viendront sur les terres des catholiques, ce qui sera pour ceux-ci une cause de grandes dépenses et de mauvais traitements.

Art. 10. — Les résidences des chefs du Buddu situées aux environs de la capitale leur appartiendront comme par le passé.

Art. 11. — Pour rendre possible aux chefs du Buddu le voyage de la capitale, il leur sera accordé la jouissance de quelques bananeraies situées de loin en loin, où ils pourront laisser des gens pour les cultiver et où ils passeront la nuit.

N. B. — Les catholiques ont fait remarquer au capitaine que, désormais, il leur serait absolument impossible d'arriver à la capitale sans être dévalisés et maltraités par les protestants. C'est ce qui a motivé le présent article. Malheureusement cette mesure ne garantit guère la sûreté des communications, comme l'expérience l'a déjà prouvé.

Art. 12. — Les ilots de Lulamba et de Selinya appartiendront au Buddu.

N. B. — Ils sont devenus inhabitables depuis que Sésé appartient aux protestants à cause des rapines incessantes auxquelles les catholiques sont exposés de la part de ces derniers.

Art. 13. — Les Baziba, les gens de Ntaro et du Bivera resteront ce qu'ils ont été jusqu'ici.

N. B. — Cet article a pour but de resteindre l'influence des catholiques dans le pays qui leur est concédé en soustrayant à leur autorité plusieurs chefs païens du Buddu.

Art. 14. — Dans ce traité il n'y a pas un article dicté par le désir d'entraver la religion catholique. Les principaux chefs de ce parti : Sekibobo, Kimbugwé, Hago, Hippolyte, ont demandé le partage du pays de préférence à leur réintégration dans leurs anciennes charges. C'est pourquoi le capitaine Lugard leur a donné la province du Buddu qu'ils ont choisie eux-mêmes, jugeant qu'elle était préférable à Singo et à Kitunzi qu'on leur offrait. Pour eux le Buddu l'emportait sur toutes les autres provinces.

Kampala, le 5 avril 1892.

SEKIBOBO	LUGARD, *capt.*
KAGO	WILLIAMS, *capt.*

N. B. — Le capitaine Lugard avait offert aux catholiques de rentrer chacun dans sa province ou district. C'était le grand désir des protestants qui espéraient provoquer un nouveau massacre et exterminer ceux qui, en se groupant dans le Buddu, pouvaient encore leur inspirer quelque crainte. Les catholiques ont vu le piège et ont déclaré qu'ils ne consentiraient jamais à s'exposer à un pareil danger. On leur a offert alors les provinces de Singo et de Gomba (dont le chef s'appelle Kitunzi). Ces provinces étaient occupées et ravagées par les Musulmans. Les accepter, c'était s'exposer à mourir de faim et à être victimes de la fureur des Musulmans.

C'est ce qu'espéraient les protestants ; aussi n'ont-ils consenti qu'à grand'peine et sur les instances du capitaine à

la cession du Buddu que les catholiques réclamaient comme le seul refuge où ils pussent attendre quelque sûreté.

Comme on l'a déjà dit, cette province, si on en retranche les pays occupés par les chefs païens, représente à peine le septième du Buganda. Or, M. Lugard avait promis un partage équitable du pays. Il avait aussi donné sa parole que la capitale serait sur la frontière des pays occupés par les catholiques et les protestants.

Il a ajouté à cette injustice celle de livrer une partie du Buganda aux Musulmans usurpateurs, qui en avaient été chassés il y a deux ans et qui seront pour le pays un danger perpétuel et la cause de sa ruine.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Sont partis le 26 septembre, par le steamer *Canada* de la Compagnie transatlantique, quatre missionnaires dominicains pour Trinidad. Ce sont les RR. PP. Mannès Gouchon, du diocèse de Belley ; Julien Bouche, de Saint-Flour ; Régis Géret, de Saint-Etienne (diocèse de Lyon), et le F. Jacques Vianin, du Valais, plus trois religieuses dominicaines du couvent d'Oullins, les Sœurs Antonin Callandreau, du diocèse d'Angoulême, Véronique Berthet, de Lyon, et Anne-Marie Ranchet, de Lyon.

— Dans le courant de l'année 1892, quatre catéchistes missionnaires de Marie Immaculée sont parties pour la mission de Nagpore (Indes) : le 12 juin 1892, Sœur Jeanne de Gethsémani et Sœur Philomène de Fourvière et, le 12 octobre, Sœur Joséphine de Jésus et Sœur Raphaël de Marie-Immaculée.

— Le 10 septembre, quatre religieuses des Missions Africaines de Lyon se sont embarquées à Marseille pour la préfecture apostolique de la Basse-Egypte. Voici leurs noms : Sœur Pia (Linda Zappa), de Milan (Italie) ; Sœur Jullien (Regina Louxen), du diocèse de Luxembourg ; Sœur Rogatien (Mélanie Gantiteau) ; Sœur Ange (Marie-Louise Le Régnier), du diocèse de Nantes.

INFORMATIONS DIVERSES

Lyon. — Le 12 octobre dernier ramenait le quatrième centenaire de la découverte du Nouveau-Monde par Christophe Colomb. Cet anniversaire, mémorable entre tous, a été solennisé partout, en Amérique, en Espagne et en Italie plus particulièrement, avec un grand éclat. Sur l'invitation du Saint-Père, tous les évêques ont célébré cet événement par une messe solennelle d'actions de grâces.

A Lyon, la cérémonie a été présidée par S. Em. le Cardinal Foulon, entouré de MM. les vicaires généraux et de MM. les chanoines. Mgr le vicaire apostolique des îles Seychelles assistait également à cette solennité. Des places réservées étaient occupées par les membres du Conseil central et du Comité diocésain de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. De nombreux fidèles étaient rangés dans la nef principale. L'autel avait été brillamment illuminé et la maîtrise de la Primatiale a fait entendre ses plus beaux chants. Après la messe, le *Te Deum* a été chanté pour remercier la divine Providence d'avoir permis en ce même jour, quatre cents ans auparavant, la découverte d'un monde nouveau, qui devait élargir si magnifiquement le berceau de l'Église.

Oubanghi (*Congo français*). — Mgr Augouard, de la Congrégation du Saint-Esprit, vicaire apostolique de l'Oubanghi, écrit à l'un de ses amis :

« Depuis mon retour à Brazzaville, ma santé n'a plus été éprouvée et la multiplicité des travaux n'a fait que me rendre mon ancienne vigueur.

« L'établissement des Sœurs est terminé, l'humble maison est prête, et quatre religieuses de Saint-Joseph de Cluny occupent l'habitation que je leur ai construite avec l'aide de mes missionnaires. Nous pouvons espérer qu'elles travailleront efficacement à adoucir les mœurs barbares des anthropophages de l'Oubanghi. Quel rude chemin de croix ont eu à faire ces admirables filles ! car vous savez que, pour atteindre Brazzaville, il faut, depuis la côte, parcourir cinq cent cinquante kilomètres à pied, au milieu des montagnes, sous un soleil brûlant et à travers un pays sauvage !

« Après avoir préparé l'établissement des Sœurs, j'ai jeté les fondations de ma cathédrale ; elle est déjà à moitié construite. Sans doute, elle est un peu plus modeste que vos basiliques ; elle mesure quarante mètres de long sur treize de large et dix de hauteur, avec un clocheton dont la croix s'élève à seize mètres. Mais, telle qu'elle est, elle sera la merveille du Congo.

« Vous savez comment plusieurs expéditions africaines ont tourné au tragique. Un agent du gouvernement, M. de Poumayrac, a été tué et mangé dans le Haut-Oubanghi, avec dix soldats noirs et trente-trois porteurs, dans la direction des parages où fut massacré Crampel. On ne peut donc pas dire que mes sauvages diocésains ne désirent pas s'unir à nous ! Et le sort d'être mangé, auquel vous faisiez allusion le jour de mon sacre, pourra très bien m'advenir, car c'est précisément en ces parages-là que j'irai fonder une nouvelle mission l'année prochaine.

« Une expédition belge qui se dirige vers le Katanga a été attaquée par les Arabes.

« A Brazzaville même, nous sommes bloqués et réduits à la famine depuis dix jours. Une de nos caravanes a été pillée, et nous avons perdu onze colis dont le prix va faire un vilain trou dans notre caisse.

« On vient d'élucider une question géographique qui était grosse de conflits internationaux. L'hypothèse de M. Wauters, de Bruxelles, s'est réalisée. Il est enfin démontré que le fleuve Ouellé est bien la continuation de l'Oubanghi. Il en résulte qu'il ne peut plus y avoir de difficultés de frontières entre Français et Belges. Les uns et les autres continuent à être, chacun sur son bord, les riverains de ce grand cours d'eau qui les sépare et qui demeure la principale voie de pénétration vers le Soudan égyptien. Cette découverte est un événement qui intéresse les deux peuples voisins et règle la part de chacun sans contestation possible... »

Madagascar. — M. Kenelm Vaughan, frère du nouvel archevêque de Westminster, a publié dernièrement dans le *Tablet* un magnifique éloge de l'œuvre des RR. PP. Jésuites à Madagascar. Nous sommes heureux de reproduire ces lignes éloquentes, panégyrique impartial et complet d'un témoin oculaire, car M. K. Vaughan a fait récemment un long séjour à Madagascar :

« En 1861, lorsque les missionnaires catholiques abordèrent sur les côtes de Tamatave, il n'y avait pas un catholique dans l'île. Grâce à un labeur incessant, aux souffrances et aux prédications, ils ont amené des milliers de païens à la connaissance et à l'amour de la vérité, et le nombre des convertis dépasse aujourd'hui cent trente mille.

« Ils ont bâti une magnifique cathédrale qui est l'orgueil de Tananarive. Ils ont, en outre, trois cents églises et quatre cent quatorze stations disséminées dans l'île. Ils ont joint à ces églises de nombreuses écoles, où dix-huit mille enfants reçoivent l'instruction et l'éducation de Frères dévoués, des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny et de six cent quarante-un instituteurs indigènes. Ils ont bâti des écoles industrielles. Ils possèdent à Ambohipo un collège florissant. Ils ont dans l'île quatre vastes dispensaires, où des remèdes sont distribués gratuitement à tous ceux qui cherchent un soulagement à leurs souffrances.

Ils ont établi à Ambahivoraka une léproserie qui pourvoit aux besoins temporels et spirituels de cent cinquante pauvres lépreux, et ils vont ouvrir un autre établissement de même nature à Betsileo-Land.

« Les misérables prisons de la capitale sont visitées par le P. Bareyt, qui, second Pierre Claver, distribue chaque semaine, du riz, des vêtements, même des chaînes (1), l'instruction spirituelle et les consolations, aux prisonniers à moitié nus et à moitié morts de faim. (On sait que le gouvernement hova se contente de leur procurer un misérable abri.)

« Je dois aussi mentionner les travaux littéraires des missionnaires. A Tananarive, ils ont une vaste imprimerie dirigée par le P. Malzac. Leur catalogue indique déjà un nombre incalculable de livres de dévotion, de littérature ou de science qu'ils ont publiés en langue malgache, entre autres un dictionnaire de cette langue.

« Sur la colline d'Ambohidempoha, en face de la capitale, les Pères ont construit un magnifique observatoire, le plus imposant des monuments qu'aperçoit l'œil du voyageur. Cet observatoire, en correspondance avec tous les observatoires du monde, est habilement dirigé par le P. Colin, ancien élève du P. Perry à Stonyhurst.

« Tout le monde connaît la carte de Madagascar, dessinée avec tant de soin et de talent par le P. Roblet. On sait les sacrifices et les dangers auxquels il a été soumis dans ses longs voyages à pied pour l'étude de l'île. Le nom du P. Camboué, naturaliste, est également connu du monde littéraire en Europe et en Amérique : il écrit dans les Revues des deux continents de savants articles sur l'histoire naturelle de l'île. Il a enrichi plus d'un musée d'Europe de rares et curieux spécimens du monde animal, minéral et végétal de Madagascar.

« Voilà quelques-unes des œuvres d'évangélisation et de civilisation que les missionnaires de la Compagnie de Jésus accomplissent au loin dans l'île-continent de la mer indienne. Et avec quelles ressources matérielles ? Reçoivent-ils du gouvernement français l'aide généreuse que les missionnaires protestants reçoivent du leur ? Non, car le faible et aléatoire secours que le gouvernement leur alloue, c'est à peu près rien. Ils dépendent entièrement des aumônes desfidèles. Sans la *Propagation de la Foi* et les dons particuliers des catholiques, les missions françaises de Madagascar ne pourraient pas subsister. »

Bas-Zambèze (*Afrique australe*). — Le R. P. Courtois, de la Compagnie de Jésus, écrit de Saint-Joseph de Nhamussua, le 3 août 1892 :

« Vous me permettrez de vous envoyer quelques nouvelles sommaires sur notre mission d'Inhambane.

« Le 12 juin, j'assistai à Machiche à une revue générale des soldats indigènes du pays, accourus pour saluer M. Antonio Ennès, commissaire royal, chargé de déterminer, de concert avec les Anglais, les nouvelles limites de la Province, conformément au traité signé l'année dernière. Je n'avais jamais vu de réunion aussi imposante de noirs, dans les accoutrements les plus bizarres, en armes, dansant, chantant, gambadant.

« Le 12 juillet, mon compagnon le F. Manoel de Freitas, Portugais, a été emporté par un accès violent de fièvre bilieuse. J'eus à peine le temps de lui donner l'Extrême-Onction.

« Le 21 juillet, je reçus une courte visite de notre nouvel évêque, Mgr Antonio José de Souza-Barroso. Sa Grandeur était accompagnée du gouverneur du district, M. Alfred Croo Brandao Ferreri, et du curé d'Inhambane. J'invitai le prélat à revenir à la mission, et à s'arrêter plus longtemps au milieu de nous. Il consentit à ma proposition et revint à Saint-Joseph le jeudi suivant. Ce fut vraiment un jour de fête pour cette mission.

« Nos pauvres noirs n'oublieront pas les cérémonies de la messe pontificale ; nous étions quatre prêtres assistants, car outre M. le curé venu ce jour-là, j'ai avec moi deux jeunes missionnaires du clergé portugais, que Mgr l'évêque a envoyés ici pour que je les initie aux premiers éléments de la langue gitonga et zouloue. Dans la soirée du vendredi, le prélat donna le sacrement de confirmation à vingt-quatre personnes de race noire et à un jeune Portugais. Avant la confirmation, Monseigneur administra le saint baptême à un adulte et à un enfant de huit jours, premier fruit d'un ménage chrétien. Le matin à la messe, deux hommes s'approchèrent de la sainte table. Je prêchai en *gitonga* à un auditoire nombreux de Cafres accourus à la cérémonie ; nous chantâmes nos plus beaux cantiques avec accompagnement d'accordéon.

« Telles sont les prémices offertes à Dieu sur cette terre d'infidélité, fleurs choisies parmi beaucoup d'épines, et qui assurément sont agréables au divin Cœur.

« Nous aurions eu vingt-neuf confirmés si quatre d'entre eux ne s'étaient trouvés absents ce jour-là et avaient pu être appelés à temps.

« La mission de Boroma a été éprouvée ces derniers temps par la mort d'un Frère coadjuteur, Jacques Glesinsky, âgé de trente-trois ans et attaché à la mission du Zambèze depuis deux ans à peine. C'est le troisième décès que nous avons à déplorer pendant les six ou sept premiers mois de cette année. Deux autres Frères coadjuteurs sont en ce moment assez éprouvés par le climat meurtrier d'Afrique.

« Le 4 juillet, a été solennellement inaugurée à Mozambique une croix commémorative, érigée sur un piédestal de marbre à l'endroit même où l'apôtre saint François Xavier avait coutume de faire ses prières et de prendre son repos. Mgr de Souza-Barroso a célébré la messe devant un grand concours de fidèles et de païens et en présence de toutes les autorités civiles et militaires de la colonie. »

AU KILIMA-NDJARO

(*Afrique orientale*)

PAR

Mgr Alexandre LE ROY, de la Congrégation du St-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

(Suite 1)

XIII. — Paré.

La chaîne de Paré. — Un salut mélodieux. — A Kisiwani. — Le Roi de la création. — En vue du lac Dyipé. — Les Indigènes.

De *Mombassa* à *Vanga*, nous avons constamment marché du nord au sud ; de *Vanga* à *Gondja*, la caravane avait tourné à l'ouest ; de *Gondja* au lac *Dyipé* et à *Tovéta*, nous devrons prendre la direction générale du sud au nord, en suivant d'abord la base des montagnes de *Paré*.

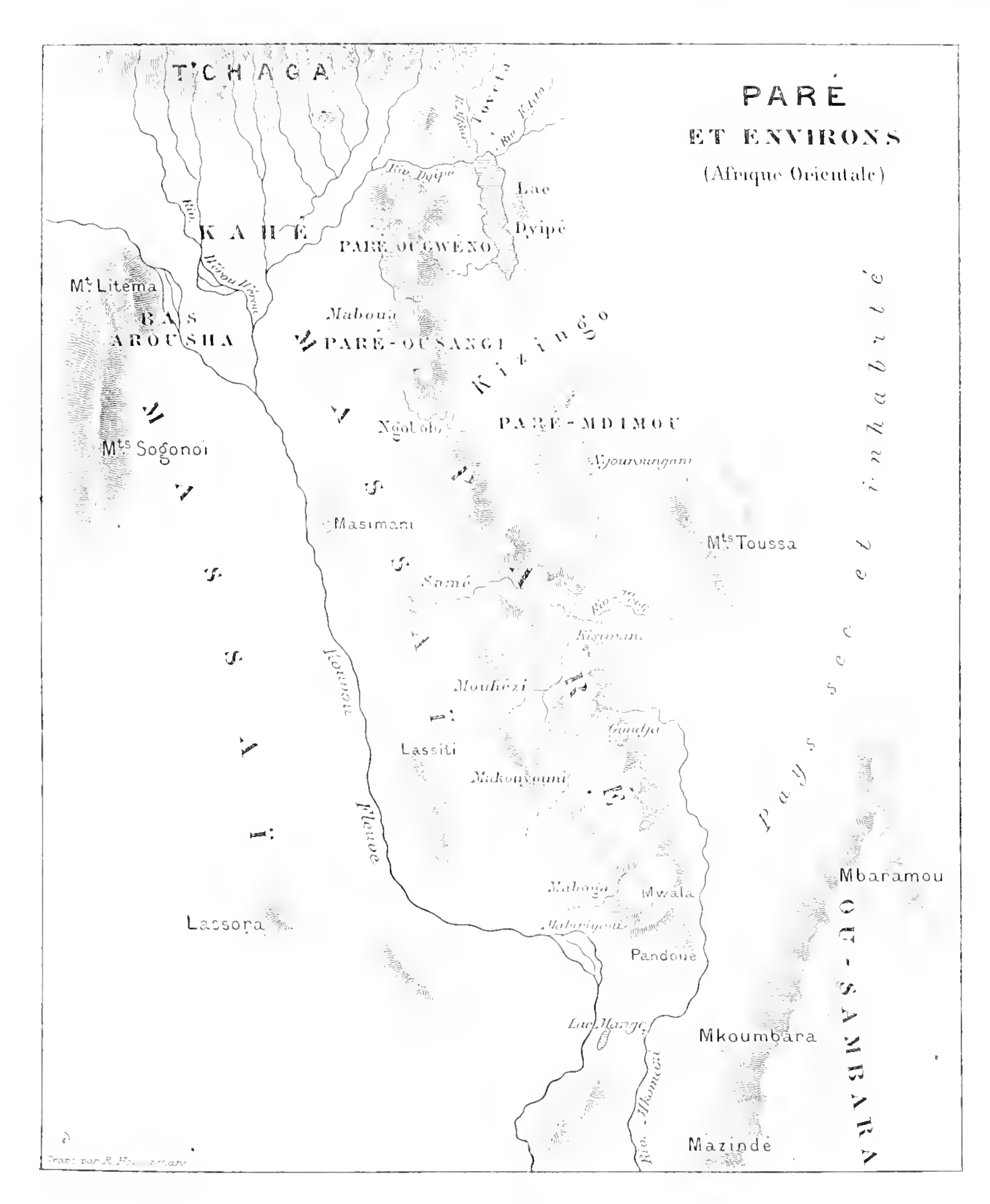
C'est, dans sa plus grande partie, une chaîne granitique de même formation que le massif du *Sambara* à l'est et du *Ngourou* au sud. Elle se divise en trois sections séparées par des gorges, où passent les indigènes : *Paré*, proprement dit, *Paré-Ousanghi* et *Paré-Ougwéno*. A notre droite, s'élèvent aussi quelques montagnes, formant ainsi comme une sorte de large couloir, pierreux, sec et peu engageant, que nous mettrons cinq jours à longer.

(1) Quand un prisonnier arrive à la prison, on l'attache avec des cordes à une colonne, au centre de la prison, pour l'empêcher de fuir. S'il veut s'affranchir de cette position insupportable et pouvoir se remuer un peu, il est obligé d'acheter une chaîne de fer. S'il n'a pas d'argent, la meilleure aumône qu'on puisse lui faire, c'est donc cette chaîne.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 22, 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août, 2, 9, 16, 23, 30 septembre, 7 et 14 octobre, et les cartes p. 370, 373, 453 et 525.

* *

Avez-vous souvenir que, lors de notre passage à *Vanga*, nous avons recueilli dans notre caravane un jeune homme de ce pays-ci ? Il s'appelle *Pouré*, c'est-à-dire *Grain de Maïs.* » Pour un joli nom, c'est un joli nom. Chez les Musulmans de *Bweïti*, Grain-de-Maïs a retrouvé quatre de ses cousins qui, eux aussi, étaient en train de prendre le chemin de la Côte où d'honnêtes industriels, sous prétexte d'une promenade en mer, devaient les faire passer à *Pemba* et les y vendre. Ces jeunes gens, très simples, très naïfs, nous ont rendu de vrais services en remplaçant de temps à autre ceux de nos porteurs malades ou fatigués qui ne pouvaient plus faire honneur à leurs charges. Maintenant,



nous arrivons chez eux. Leur village est précisément celui que nous trouvons après *Gondja*, et Grain-de-Maïs est bien, comme il nous l'avait dit, le propre fils du chef, le vieux *Kimbouté.* Qu'il est content, ce brave patriarche, en revoyant sa progéniture ! Mais qu'il est désappointé en apprenant que le fameux *Mbaroukou* de *Gassi*, au lieu de lui envoyer les mirifiques présents qu'il lui avait promis, a gardé ses veaux et qu'il a voulu vendre ses enfants.

* *

Mais qu'est-ce qu'on entend là ?

A peine ont-ils déposé leurs charges sur la place du village, que nos jeunes gens de *Paré* sont entourés de leurs parents, amis et connaissances. Et voilà que de tous côtés s'élèvent dans l'air tranquille comme de petits soupirs prolongés en forme de chant, doux et tendres, *piano, pianissimo.* N'est-ce pas la voix atténuée d'un maitre de

musique qui, dans un pensionnat bien tenu, donne le *la* à ses élèves et à qui ses élèves répondent? On dirait une cinquantaine de diapasons qui résonnent.

Eh! bien, ce sont les gens de *Pare* qui se saluent. Oh! ce salut, je vous le recommande! Tout près, voici Grain-de-Maïs que sa femme vient de reconnaître. Il arrivait avec sa charge de linge, la sueur au front; elle s'en allait à la fontaine, la cruche sur la tête: or, les deux s'étant aperçus, déposent leur fardeau, s'avancent l'un vers l'autre, se donnent la main, puis détournent la tête, lui vers le Levant, elle vers le Ponant. Et sans une parole, sans un sourire, sans une trace d'émotion quelconque, les voilà qui commencent cette musique ineffable, véritable roucoulement perfectionné par l'homme, tout en se balançant la main qu'ils prennent d'abord près du poignet et abandonnent ensuite peu à peu, en pressant la paume, puis les phalanges, puis l'extrémité des doigts. Après seulement on se regarde, on se sourit, on se parle, on devient humain : la politesse de convention étant finie, le naturel reprend ses droits.

* * *

L'étape suivante nous mène à *Kisiwani* (« A l'Ile »), où nous nous arrêtons deux jours pour faire des vivres; car d'ici *Toréta*, nous ne trouverons plus de villages.

Kisiwani est, comme *Gondja*, un endroit fertile et peuplé, grâce, comme *Gondja*, à une rivière qui descend de la montagne et s'en va dormir en une large dépression de terrain encombrée de papyrus. Les Égyptiens, on le sait, se servaient des pellicules membraneuses de sa hampe pour y écrire leurs comptes de cuisine et leurs Mémoires, mais les gens de *Kisiwani*, parmi lesquels on trouve peu d'antiquaires, n'ont pas l'air de se douter de l'intérêt rétrospectif que présente ce végétal célèbre, répandu dans toute l'Afrique tropicale. Dans la saison des pluies il paraît que la rivière, qu'on appelle *Mbaga*, va parfois rejoindre le *Mkomazi*; mais c'est à tort que les cartes la dirigent vers le désert après l'avoir grossie d'un fleuve imaginaire qui partirait de *Ngouroungani*, où l'on trouve à peine quelques restes d'eau de pluie dans des bassins de pierre.

Nous sommes ici à six cents mètres d'altitude, et le froid des montagnes environnantes nous impressionne assez vivement : pendant la nuit, le thermomètre est descendu à 8° ; à Zanzibar nous l'avions laissé à 30.

* * *

Le 8 août, on nous avait annoncé cinq heures de marche jusqu'à un campement situé quelque part au pied des monts et près duquel nous trouverions peut-être de l'eau. Nous

AFRIQUE ORIENTALE. — Au pied des montagnes de Paré (Kisiwani); d'après un dessin de Mgr Le Roy (voir le texte)

partons à six heures du matin et nous allons ainsi jusqu'à deux heures de l'après-midi, traversant une large plaine desséchée et grise où le paysage n'est relevé que par la vue de quelques troupeaux de zèbres et d'antilopes, sur un terrain ingrat, sous un soleil implacable. A la fin, nous nous laissons tomber de fatigue et de désespoir sous un petit arbre épineux et rabougri, comme ils le sont tous en ce triste pays. Le guide qui ne se reconnaît pas bien, mais qui n'ose l'avouer, part en reconnaissance du côté de la montagne avec ordre s'il trouve de l'eau, de tirer un coup de fusil pour nous avertir.

Une heure se passe, quelques porteurs nous rejoignent, le coup part enfin, très loin, et nous nous dirigeons dans la direction indiquée. Voici en effet les restes d'un campement; nous nous y établissons. L'eau se trouve près de là, dans le creux d'une roche où elle descend en filet de cristal, ombragée d'un large sycomore; doux abreuvoir ménagé par la Providence aux troupeaux de bêtes qui peuplent ces solitudes et aux hommes qui, d'aventure, les parcourent. En arrivant, nous prions quelques gazelles de vouloir bien nous céder la place; car ce sont elles en réalité, qui, par les chemins qu'elles ont tracés, ont donné au guide la direction de ce bassin d'eau fraîche.

Personne ici. A la longue cependant, là-haut dans la montagne, nous arrivons à distinguer quelques carrés qu'on dirait être des champs, puis trois huttes misérables, et enfin, vers le soir, une petite fumée qui s'élève timidement d'entre les pierres et les broussailles et trahit la présence de l'homme, roi de la Création. Pauvre souverain!

***

En marche! On nous a dit ce matin, au réveil: « Aujourd'hui vous verrez le grand Lac où vous courez, vous verrez le *Dyipé!* » Après l'affreuse étape d'hier cette espérance nous donne encore des jambes; toujours la plaine devant, des montagnes à gauche, des montagnes à droite, des antilopes partout. Enfin, trois heures après avoir quitté notre campement, nous montons sur un arbre qui se trouve là tout exprès, sur le sentier, et là-bas, là-bas, tout au bout du désert, par-dessus les feuilles, par-delà la plaine, voilà comme un long miroir couché à l'horizon dans les grandes herbes: c'est le *Dyipé*, mes amis! Hourrah pour le *Dyipé*!

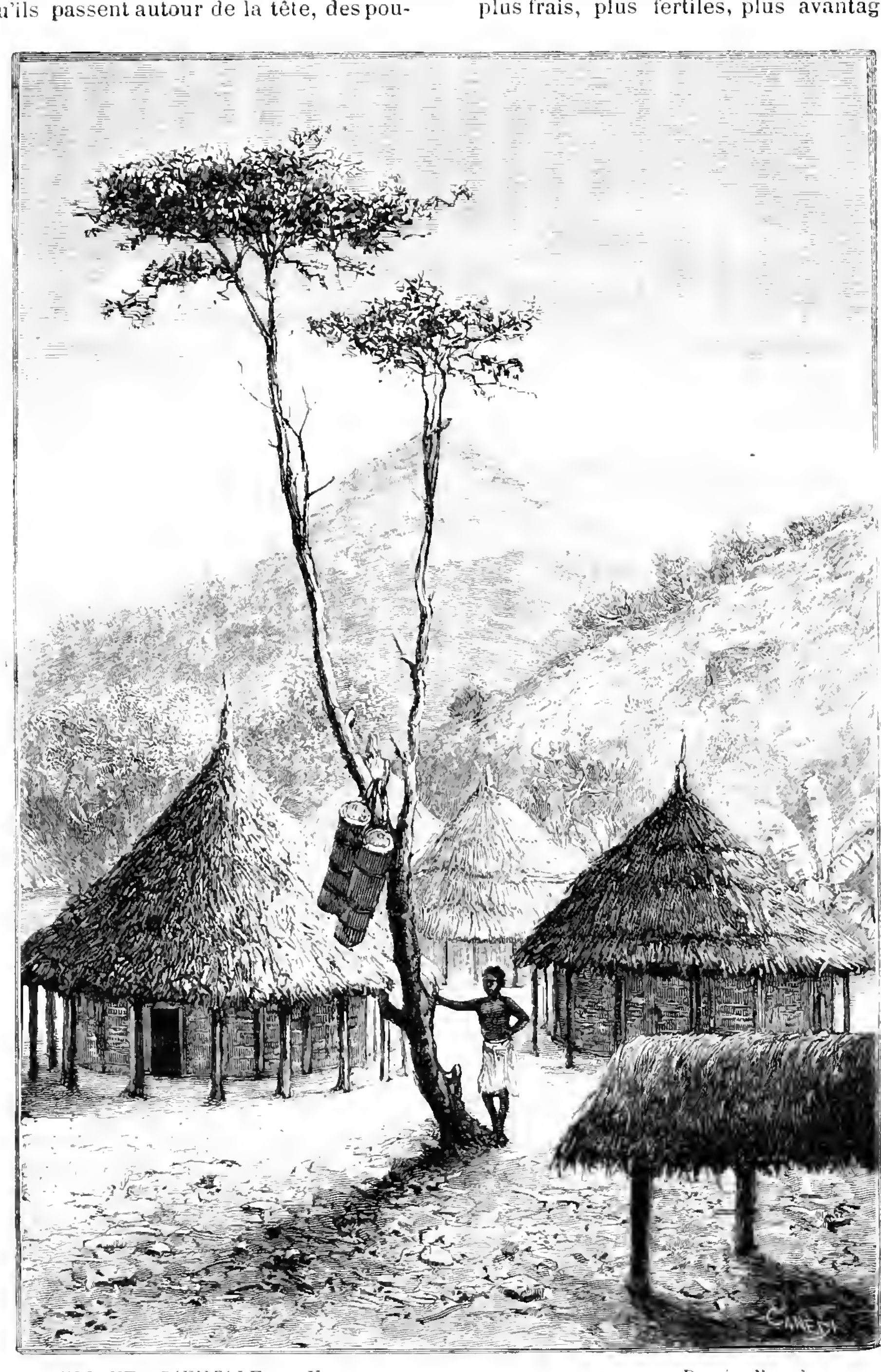


AFRIQUE ORIENTALE. — INDIGÈNES DE PARE, VENANT VENDRE DES VIVRES; d'après un dessin de Mgr LE ROY (voir page 528)

Aussitôt les coups de fusil partent tout seuls, comme dans les révolutions parisiennes, mais c'est ici dans le double but d'informer les échos de l'endroit de la joie qu'on a et les habitants de celle qu'on aurait, s'ils nous faisaient le plaisir de nous apporter de l'eau et des vivres. C'est là le signe employé par toutes les caravanes de *Pangani* qui s'en vont chercher de l'ivoire au lointain Intérieur

Une petite heure s'écoule, après laquelle les Indigènes descendent dans un accoutrement tout à fait pittoresque, apportant tout ce dont nous avons besoin ; de l'eau fraîche dans de grandes calebasses qu'ils ont sur le dos, retenues par une courroie qu'ils passent autour de la tête, des poulets par paquets, des haricots par paniers. Ils veulent en retour du linge, des perles et du fil d'archal ; on s'entendra (voir la gravure page 527).

Ici, les Parés de divers villages qui ne se sont pas vus depuis quelque temps se rencontrent, comme au marché, et naturellement les saluts mélodieux dont ils ont la spécialité recommencent. Nos porteurs, en gaieté, se donnent mutuellement la main, se saluent, à leur tour à la mode du pays, et cette petite comédie finit par de grands éclats de rire, signe que, de part et d'autre, on fera de bonnes affaires.



AFRIQUE ORIENTALE. — VILLAGE AU PIED DES MONTAGNES DE PARÉ; d'après un dessin de Mgr LE ROY (voir page 529).

∴

Cette population du *Paré* est des plus intéressantes.

Répartie sur toute la chaîne, elle s'est peu à peu retirée dans les hauteurs pour plusieurs raisons excellentes : éviter les *Massaïs* qui venaient en bas faire rafle des troupeaux, mais qui n'osent guère s'aventurer en haut dans des défilés traîtres et mal connus ; fuir les mauvais voisins — il y en a partout — principalement les *Zigouas*, les *Sambaras*, les *Tavetas*, les *Tchagas*, les *Arousha*s, qui, poussés par les Musulmans de la Côte, esclavagistes enragés, s'en vont faire des razzias périodiques chez ce peuple simple et mal armé ; enfin, mettre à profit les plateaux supérieurs, plus frais, plus fertiles, plus avantageux à bien des titres que les versants et les vallées où la sécheresse du désert voisin se fait déjà sentir.

Les *Parés*, noirs, point difformes, mais en général petits, maigres et nerveux, appartiennent à la grande famille dite des *Bantou*, un mot qui signifie *Hommes* et qu'on a donné, faute de mieux, à toute une population d'origine commune et couvrant l'Afrique d'un Océan à l'autre, entre le Cap et le Soudan.

Ils ont dû être jadis plus répandus qu'ils ne le sont aujourd'hui, car on trouve des traces de leur langue au Sud, sur les hauts plateaux du *Sambara*, et au Nord, dans les plaines de *Tovéta*, *Kahé* et *Arouha*. Cette langue est, comme l'indique leur origine, agglutinative, avec préfixes indiquant les genres que d'autres appellent les classes, et a des rapports de grammaire et de vocabulaire avec celles des tribus congénères, du Zanguebar au Congo.

Ils sont à la fois agriculteurs et pasteurs, vivent par villages ou par familles, et irriguent leurs cultures au moye

de canaux fort bien faits. Mais l'eau qui n'est pas captée pour leurs besoins est généralement dirigée, quand elle n'est pas en trop grande abondance, dans les forêts et les rochers où elle se perd, afin que, en bas, les *Massaïs* ne soient point attirés par les courants d'eau claire où leurs troupeaux, venant s'abreuver, se grossiraient aux dépens des Parés. Ce plateau est froid et humide : tout n'y peut pousser. On y a cependant des bananiers en grand nombre, du maïs, des haricots, des ignames, des patates, des citrouilles, etc. On y élève des poules, des chèvres, des moutons, des vaches. On s'y est ménagé la compagnie d'un chien, un petit chien rouge et hargneux, aux oreilles en pointes, qui n'aboie point, mais qui crie, qui mord et qui chasse. Il y a beaucoup d'abeilles, moitié domestiques, moitié sauvages, comme le peuple. Celui-ci leur dresse des ruches faites de troncs d'arbres évidés qu'on pend aux branches des arbres avec des lianes. Les abeilles y fixent le siège de leur gouvernement, y accumulent leurs familles et leurs biens, et, quand le tout prospère à souhait, la race humaine l'enlève.

Au Nord, le *Paré-Ousanghi* renferme beaucoup de fer et et les indigènes le travaillent parfaitement, font eux mêmes leurs pioches, leurs couteaux, leurs lances, leurs hachettes, leurs pointes de flèches et en fournissent leurs voisins.

Chaque district de la montagne a son chef, parfois chaque village. Et malgré la mélodie enchanteresse des saluts, les disputes sont fréquentes, les jalousies point rares, les guerres perpétuelles. Enfin, c'est comme en Europe, et partout.

Par ailleurs, le goût de la parure, les attraits du goût, les exigences de la mode, les divers états d'âme par lesquels passent à ce sujet les enfants, les jeunes, les mères, les mûrs, les vieux et les décrépits ; le besoin de danser, de faire de la musique, de se rassembler dans des repas où l'on dépasse parfois les justes bornes de la tempérance, vertu cardinale ; le respect des choses surnaturelles ; l'observance des lois morales ; les cérémonies plus ou moins compliquées qui accompagnent la naissance, la puberté, le mariage et la mort, tout cela se retrouve chez les *Parés*, car tout cela est humain, tout cela est un peu d'idéal !

Le linge a beaucoup de peine à pénétrer jusqu'à ces hauteurs : on l'apprécie, mais sans fanatisme, et, s'il vient à manquer, on le remplace sans trouble par des peaux tannées et apprêtées, dont la solidité et la résistance n'ont jamais été égalées par les meilleurs produits de Manchester. Sur le rebord de ces peaux, les femmes arrangent avec des coquillages et des perles de verre aux couleurs variées des dessins qui témoignent d'une bonne intention. Quant aux colliers de fer et de cuivre, gros et menus, la mode en a mis partout : aux cous, aux bras, aux reins, aux genoux, aux pieds.

Les hommes ne sont pas non plus sans sacrifier aux Grâces, comme on disait si bien au siècle passé, entre deux guillotinades. D'abord, s'il y a du linge à la maison, ce sont eux qui le prennent : à tout seigneur tout honneur. Les jeunes gens sont en outre fidèles à se tresser les cheveux en forme de petites cordelettes qu'ils enduisent en même temps de terre rouge délayée dans de l'huile de ricin. Ce produit chimique dont le nom seul rappelle à celui qui en usa des heures difficiles, est dans toute cette partie de l'Afrique fort appréciée, mais pour l'usage externe. Partout on cultive le ricin, on en recueille le fruit, on le fait bouillir dans l'eau, on l'écrase au besoin, et on recueille goutte à goutte l'huile qui surnage pour préparer divers cosmétiques et s'en frotter le corps. Le Noir a besoin de cela : les matières grasses lui lubrifient la peau, diminuent la chaleur des jours, préservent du froid des nuits. Les mères de familles apprécient ces soins pour leurs enfants presque à l'égal de la nourriture. Aussi les tribus qui n'ont pas de cultures, comme les *Massaïs*, emploient le beurre ; celles qui n'ont ni cultures ni troupeaux, comme les *Ndorobos* et les *Bonis*, y mettent la graisse des animaux qu'ils tuent.

Le pendant d'oreille est aussi chez les hommes de *Paré* d'un usage universel : ajoutez-y, pour être complet, quelques colliers et bracelets, une longue pipe, une tabatière en bambou, un couteau à la ceinture, un arc, un carquois en cuir rempli de flèches, parfois une lance, et enfin chez les gens qui se respectent, un meuble qui mérite une mention spéciale. C'est un siège, mais un siège qui les suit partout, d'une simplicité merveilleuse, d'une utilité incontestable et d'un effet décoratif puissant. Cet ustensile fait partie de l'habillement et supprime l'encombrement des escabeaux, tabourets, bancs, stalles, chaises, fauteuils, canapés, divans, berceuses, causeuses, bergères, voltaires et trônes divers ; s'il était présenté dans un pays civilisé, comme la France, par un industriel intelligent et progressif, il serait immédiatement breveté, avec garantie du Gouvernement. Il consiste en une épaisse peau de bœuf découpée en forme ovale, avec les dimensions voulues et ajustée une fois pour toutes au moyen d'une simple ficelle, à cet endroit que l'homme ne se voit jamais mais que, par toute la terre habitée, il a judicieusement deviné avoir été fait pour s'asseoir dessus... (Voir la gravure p. 527.)

Tel est ce cher peuple de *Paré*. Hélas ! nous ne pouvons maintenant que passer en courant au pied de ses montagnes, en priant Dieu de hâter le jour où il nous sera donné d'aller lui apprendre tout ce qu'Il a fait pour lui !

(*A suivre*).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

P[illegible]

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Étrangères de Paris
Missionnaire en Cochinchine occidentale

CHAPITRE XVIII

Les Missions indiennes de l'Amérique du Sud
(1800 - 18[illegible])

Suite (1)

III

COLOMBIE ET VÉNÉZUELA.

La population de la Colombie [illegible] de 3,200,000 habitants, sur lesquels on compte environ 350,[illegible]00 Indiens catholiques

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 7 et [illegible] octobre.

et 150,000 païens. Ces sauvages habitent, au revers des Andes, dans les plaines boisées qui forment le bassin supérieur de l'Amazone.

Le Vénézuéla, de son côté, a 2,200,000 habitants, sur lesquels 325,000 Indiens catholiques et 75,000 païens.

Mais la situation religieuse des uns et des autres est lamentable. Depuis l'émancipation, mais surtout depuis quarante ans, le Vénézuela et la Colombie sont le théâtre de révolutions perpétuelles. Les religieux de Saint-François, qui ont autrefois converti le pays, avaient une province de Colombie et deux beaux collèges apostoliques à la Nouvelle-Grenade. Ils ont été expulsés, comme tous les autres religieux. Plus d'apôtres pour anoncer l'Évangile aux païens, plus de pasteurs pour instruire et garder dans la foi les Indiens déjà convertis. Les bons prêtres ont été éloignés du pays, et l'esprit chrétien a bien diminué sinon péri chez un peuple autrefois tout catholique.

Il y a quelques années, un Père Jésuite, passant par la ville épiscopale de Carthagène, voulut aller rendre ses devoirs à la tombe de saint P. Claver, l'apôtre des nègres, qui baptisa à lui seul quatre cent mille idolâtres. Dans cette ville embaumée, il y a deux cents ans, des vertus héroïques et des miracles du Bienheureux, le nom de Claver ne réveillait plus aucun écho et sa tombe était inconnue. A l'ancienne maison des Jésuites, transformée en hôpital, une chambre vide et malpropre, qui avait longtemps servi de geôle, était l'ancienne cellule du saint; sa tombe fut retrouvée sans honneurs, dans l'église profanée des Jésuites, transformée en préau. L'évêque avait bien eu l'intention de faire transporter à la cathédrale le corps du Bienheureux, puis il avait été banni à deux reprises, et son projet n'avait pu aboutir. Quelques mois avant d'être assassiné, le catholique président de l'Equateur, Garcia Moréno, avait entamé à son tour des négociations avec le gouvernement colombien, afin de faire exhumer le saint corps et de le transporter à Quito, où on lui aurait rendu les honneurs qui sont dus aux reliques des saints. Là encore la mort vint arrêter le projet. Un pareil abandon d'une des gloires les plus pures de l'Église catholique en dit long sur la situation religieuse d'un pays.

IV

Équateur

Nous voici arrivés enfin à une terre sur laquelle la Révolution cosmopolite a été vaincue, grâce à l'énergie et à l'inflexible droiture d'un grand chrétien, Garcia Moréno, mort martyr de son dévouement absolu au catholicisme; mais, comme le répétait en expirant le héros chrétien : si les hommes succombent « Dieu ne meurt pas ». Après être retombée, pendant quelques années, sous le joug des athées, la République du Sacré-Cœur a fini par s'en délivrer, et tout fait espérer que ses gouvernants continueront à nous donner le spectacle, trop rare, hélas! d'une République soucieuse des droits de l'Église et respectueuse de la liberté de l'apostolat.

Aux derniers recensements, l'Équateur comptait 1,146,033 habitants, sur lesquels 945,000 catholiques; ce qui donne environ 200,000 sauvages demeurés païens. Ils habitent au-delà des Cordillères des Andes, au milieu d'une immense plaine boisée de douze mille lieues carrées, qui confine : au nord, à la Colombie, à l'ouest, au Brésil, et au sud, au Pérou. Là, aux bords du Napo, du Maranon et des nombreux affluents de l'Amazone, vivent, à l'ombre des grands bois, une centaine de peuplades sauvages, qui se partagent en deux groupes : les Jivaros, belliqueux et farouches, sur lesquels jusqu'à présent l'apostolat catholique a échoué, et les Napos, plus dociles et plus doux, dont un grand nombre embrassèrent, au siècle dernier, le christianisme.

En 1750, les Jésuites avaient déjà converti soixante-quatorze de ces peuplades et comptaient 160,000 Indiens catholiques. Après leur expulsion, le gouverneur espagnol de Quito essaya de substituer aux religieux des prêtres séculiers; mais il était à peu près impossible à ces prêtres, isolés et sans traditions, de s'imposer aux Indiens et de gouverner les Réductions. Des Dominicains de Quito restèrent seuls chargés de l'ancienne mission de Canélos, fondée par eux au XVIIe siècle. Puis survinrent la guerre de l'Indépendance et les bouleversements politiques qui, à l'Équateur comme dans les autres États de l'Amérique du Sud, tarirent la source des vocations et portèrent un coup mortel aux instituts religieux. Sous la domination des radicaux, les couvents furent transformés en casernes, et les religieux, forcés de vivre côte à côte avec des soldats grossiers, ou dispersés çà et là, perdirent bientôt l'esprit de leur saint état. Les missions indiennes furent donc complètement abandonnées; les pauvres Indiens, laissés à eux-mêmes, désertèrent les Réductions pour retourner à la vie sauvage, et ils retombèrent peu à peu dans les grossières superstitions du paganisme.

Les choses demeurèrent en cet état, à l'Équateur, jusqu'en 1850, époque où Garcia Moréno, après avoir triomphé des radicaux qui désolaient depuis trente ans le pays, fut porté au pouvoir. Son premier soin fut de rendre à l'Église sa liberté, en concluant avec Rome un concordat vraiment libéral et catholique; puis il rappela les Jésuites et s'appliqua, d'accord avec le délégat apostolique envoyé par Pie IX, à la réforme des autres ordres religieux. Dès 1862, les Jésuites reprirent les missions du Napo, et un vicaire apostolique fut nommé pour diriger le travail des missionnaires.

Les Indiens, habitués depuis près d'un siècle à l'indépendance et livrés à tous les vices de la vie sauvage, accueillirent d'abord avec défiance leurs nouveaux apôtres. Ceux-ci trouvaient dès l'abord devant eux trois grands obstacles : la corruption des mœurs, l'ivrognerie et le commerce avec les blancs. Ce dernier obstacle était le plus fort. Les trafiquants de l'Equateur abusaient indignement de la simplicité et de la faiblesse des sauvages pour les rançonner. Chaque année, pendant la belle saison, on les voyait s'abattre, comme autant d'oiseaux de proie, au milieu des forêts habitées par les Indiens. Arrivés dans un village, ils commençaient par appeler le Cacique et lui demander le nombre des habitants. Sur la réponse, ils déballaient leurs marchandises et les distribuaient à leur gré, sans s'inquiéter de la volonté des sauvages, fixant en même temps la quantité de poudre d'or qu'on devait leur livrer en échange. Inutile de protester et de refuser les

objets dont on n'avait pas besoin. Il fallait s'exécuter et payer cette carte forcée, ce qui réduisait les Indiens à une misère extrême.

Pour égayer un peu les victimes de leur avarice, les marchands les enivraient et leur vendaient même de petites machines à distiller, afin qu'ils pussent faire eux-mêmes leur eau de vie et s'enivrer dans le cours de l'année. Grâce à ces relations avec les blancs, la corruption des mœurs et l'ivrognerie étaient extrêmes parmi les sauvages. Les missionnaires comprirent bientôt qu'il n'y avait rien à faire avec ces malheureux perdus de vices, si l'on ne commençait par couper le mal à la racine, en réglementant sévèrement le commerce avec les blancs. Sur leur rapport, Garcia Moréno rendit, en 1870, le décret suivant :

« Considérant qu'il est impossible d'organiser un gouvernement civil parmi des peuplades encore sauvages, considérant d'autre part que, sans une autorité quelconque, la vie sociale est impossible, nous déléguons aux Pères missionnaires une portion de notre autorité sur les Indiens. Ils établiront un Cacique dans chaque centre de population et l'investiront du droit de maintenir l'ordre et d'administrer la justice. Les missionnaires pourront imposer des peines légères pour les délits ordinaires, bannir du territoire de la mission les perturbateurs incorrigibles et envoyer à Quito les homicides, pour y être jugés. Dans chaque centre, on ouvrira, aux frais du gouvernement une école qui sera obligatoire pour tous les enfants au dessous de douze ans. La vente forcée ou à crédit est rigoureusement prohibée, sous peine de confiscation des marchandises et de l'interdiction du territoire indien. »

Enfin le décret promettait aide et protection aux missionnaires. Cette dernière clause n'était pas superflue, comme on va voir.

Au fond, Garcia Moréno, éclairé par son sens chrétien, en revenait purement et simplement au système des Réductions ; ce qu'il faudra toujours faire au début des missions indiennes, si l'on veut obtenir des résultats durables ; mais rien de plus opposé aux idées modernes sur la sécularisation du pouvoir, la grande conquête de 1789. On comprend l'exaspération des trafiquants, gênés dans leur honnête commerce, et les calomnies qu'ils vomirent contre les Pères Jésuites, transformés en oppresseurs des Indiens. En 1864, un parti de révolutionnaires, s'enfuyant au Pérou, traversèrent le Napo ; ils se ruèrent sur la maison des missionnaires, qu'ils appelaient les complices du tyran, les enchaînèrent, après les avoir accablés de mauvais traitements, pillèrent la chapelle, volèrent les vases sacrés et forcèrent les religieux à les suivre au Pérou. Quelques années plus tard, les sauvages eux-mêmes, égarés par les calomnies des marchands, mirent le feu à la mission. Mais Garcia Moréno ne se laissait pas facilement décourager. Il envoya une compagnie de soldats pour rétablir l'ordre dans la forêt.

A partir de ce moment, les travaux des missionnaires commencèrent à porter leurs fruits : une vingtaine de Réductions se formèrent, comprenant environ 10,000 Indiens revenus aux pratiques du christianisme ; partout s'élevèrent d'humbles chapelles, des écoles furent ouvertes pour l'instruction des jeunes Indiens, et l'œuvre parut un moment si avancée que, lorsqu'il fut frappé par le fer des assassins, le Président songeait à demander au Saint-Siège l'érection d'un second vicariat apostolique : lui-même se promettait de descendre dans ces régions inconnues pour apprécier par ses yeux les besoins spirituels et temporels des populations sauvages. Hélas ! avec le héros catholique s'évanouirent en partie les espérances de l'apostolat ; les trafiquants rentrèrent au Napo, chassèrent les Jésuites, dispersèrent les Réductions et détruisirent en quelques mois le travail de douze années.

Quelques religieux isolés parvinrent à se maintenir au milieu des tribus errantes, mais dépourvus de tous moyens pour améliorer le sort des Indiens et les arracher à la rapacité des blancs, leurs exploiteurs et leurs corrupteurs.

Dans ces dernières années, les conservateurs étant revenus au pouvoir, les Jésuites ont pu reprendre avec plus de succès leurs missions du Napo et le vicariat apostolique a été rétabli. De leur côté les Dominicains de Quito ont recommencé, au prix de bien des souffrances, leur ancienne mission de Canélos, parmi les Jivaros. Ces tribus, à l'exception des Indiens de Canélos sont demeurées inaccessibles à tous les efforts de l'apostolat. Belliqueux et cruels, vivant uniquement de pillage, ces barbares semblent n'avoir aucune idée religieuse ; ce sont, dans la force du terme, les libres-penseurs de la forêt. La tribu de Canélos, convertie par les Dominicains depuis deux siècles, sert de barrière entre ces féroces sauvages et les tribus beaucoup plus paisibles des Napo. Puisse la nouvelle préfecture apostolique, érigée dernièrement sur le territoire des Jivaros, amener peu à peu ces barbares, d'ailleurs fort intelligents, à la civilisation et au christianisme !

Les missions indiennes de l'Équateur comptent actuellement environ 12,000 néophytes, 10,000 Indiens-Napos, sous la direction des Jésuites, et 2000 Jivaros (Canélos), sous celle des Dominicains.

(*A suivre*).

NOS ALMANACHS

Suite (1)

II

PETIT ALMANACH DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Ce second almanach est plus spécialement destiné aux enfants et propre à être distribué dans les écoles, dans les patronages. Nous voulons ainsi, dès le début dans la vie, les intéresser à une Œuvre qui est la gloire de la civilisation

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 14 octobre.

au XIXe siècle, leur apprendre que la charité n'a pas de frontières et que la gloire de notre vieille Europe est d'avoir compris ce qu'il y a de magnifique dans cette fraternité entre tous les peuples du monde.

Les premières pages s'ouvrent par une poésie enfantine et délicate de M. Joseph Serre : *Le Petit Sou*. L'auteur de *Foi et Poésie* met en scène un enfant recevant de sa mère une charmante et fructueuse leçon de charité en faveur des missionnaires.

. . . .
Un petit sou peut perdre un monde !
Ou le sauver. . . . .
. . . .
Le petit sou de la semaine
Que nous donnons pour les maudits,
C'est ce petit sou qui ramène
Dans leur enfer, le paradis.

Et c'est la vie et c'est la joie
Que pour le Nègre et le Papou
De ses trésors la France envoie
Avec le pauvre petit sou.
. . . .

A la suite de cette poésie naïve et gracieuse se succèdent de charmantes compositions toutes inédites et dues à la plume de personnes heureuses de témoigner par ces précieux envois, leur sympathie pour l'œuvre nourricière de l'apostolat.

Une poupée chez les sauvages. — Les fidèles lecteurs de notre Petit Almanach se souviennent sans doute du dialogue échangé, l'année dernière, entre un cocher de fiacre et saint Pierre, à la porte du Paradis. La plume fine et spirituelle à qui nous devions ce chef-d'œuvre lui a donné un délicieux pendant, en nous envoyant ce récit, qui, nous transporte, comme le premier, dans l'autre monde.

Un soulier qui mène loin. — C'est une véridique et touchante histoire qui montre l'action de la Providence récompensant d'une manière admirable la générosité d'un simple enfant des champs. Nous ne connaissons pas d'exemple justifiant mieux la parole évangélique qui promet aux bienfaiteurs des apôtres la récompense des apôtres.

Zio. — La biographie de ce pauvre noir, pittoresquement narrée et illustrée par deux amis dévoués des missionnaires et des missions, est bien propre à stimuler notre zèle et notre générosité.

La première communion du petit martyr. — Mort touchante d'un petit nègre. — Ce sont des récits d'Afrique, bien édifiants, bien émouvants, auquel, pour obéir à la loi des contrastes, succède brusquement une aventure authentique d'une étourdissante gaieté : *La possédée*. « Ceci est une histoire véritable, quoique drôle, prévient l'auteur dans son exorde ; mais je suis fort embarrassé pour la raconter...... »

Que d'autres choses encore nous aurions à citer et à louer dans ce petit almanach !

Les enfants au Japon. — Une barcarolle du Zanguebar. — Les ombres vivantes. — Donner à Dieu, c'est prêter. — Les aventures de Jean Rapin en Cochinchine, etc.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

Anonyme de Lyon	30,000
M. l'abbé Gaillard, du diocèse de Nantes	40
M. le chanoine Guerber, du diocèse de Strasbourg	100
Anonyme de Lyon	100
Mme Vve C. (*Echo de Fourvière*)	100
Anonyme » » »	30
Au nom de Mlle Chavent » » »	100
Mme R. de Lyon » » »	100
Famille C. » » »	25
Une mère de famille et ses enfants » » »	50
Delphine Payen » » »	20
Anonyme du diocèse d'Autun	60 40
Un anonyme d'Apt, diocèse d'Avignon	30
Un anonyme d'Apt, diocèse d'Avignon	10

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Hirth).

Anonyme d'Abbeville, diocèse d'Amiens, demande de prières	200
M. l'abbé X., vicaire à Paris	20

Pour la station de Sainte-Véronique à Jérusalem.

Anonyme de Paris	5

Pour les missions les plus éprouvées par la famine (Chan-tong septentrional).

Trois sœurs lorraines du diocèse de Nancy	15

Au R. P. Dangeul, préfet apost. du Rajpoutana.

M. M., diocèse d'Arras, avec demande de prières	100
Anonyme de Laval	200
Anonyme de N.-D. de Crosne, actions de grâces	200

Au même, pour l'entretien d'un enfant.

Anonyme de Lyon	60

Pour les missions étrangères de Paris (Mgr Caspar).

Mme Vve C. (*Echo de Fourvière*)	50

Pour les missions de Chine (Mgr Chausse).

Au nom de M. Charles Gawlas, à Sucha (Silésie)	500

Au R. P. Vigroux, pour sa léproserie de Gotemba.

Une enfant de Marie, diocèse de Saint-Claude	100

Pour les missions d'Afrique (Mgr Crouzet).

Au nom de M. Charles Gawlas, à Sucha (Silésie)	335

Pour les missions d'Afrique (Mgr Le Roy).

Au nom de M. Charles Gawlas, à Sucha (Silésie)	335

Pour les missions d'Afrique (R. P. Courtois, Bas-Zambèze).

Au nom de M. Charles Gawlas, à Sucha (Silésie)	335 30

A Mgr Hirth, pour la mission de l'Ouganda.

Une abonnée de Paris, offrande à N.-D. du Saint-Rosaire	50
Anonyme du diocèse de Clermont	20
G. D. diocèse d'Oran, demande de prières pour une conversion	10
M. l'abbé Jacquart, du diocèse de Soissons	5
Un lecteur des *Missions Catholiques*, diocèse de Viviers	41 45
M. M. diocèse d'Arras, avec demande de prières	200
M. Rondeau, à Angers	3
Par l'entremise du *Courrier de Bruxelles*	99
M. l'abbé Baunnoris, à Nantes, avec demande de prières	50
M. C., diocèse de Rennes, demande de prières pour les défunts	10
Anonyme de Laval	300

A Mgr Le Roy (Deux Guinées) pour le rachat de deux petites filles à baptiser sous les noms de Lucie et de Sophie.

Un lecteur des *Missions Catholiques*, diocèse de Viviers	40

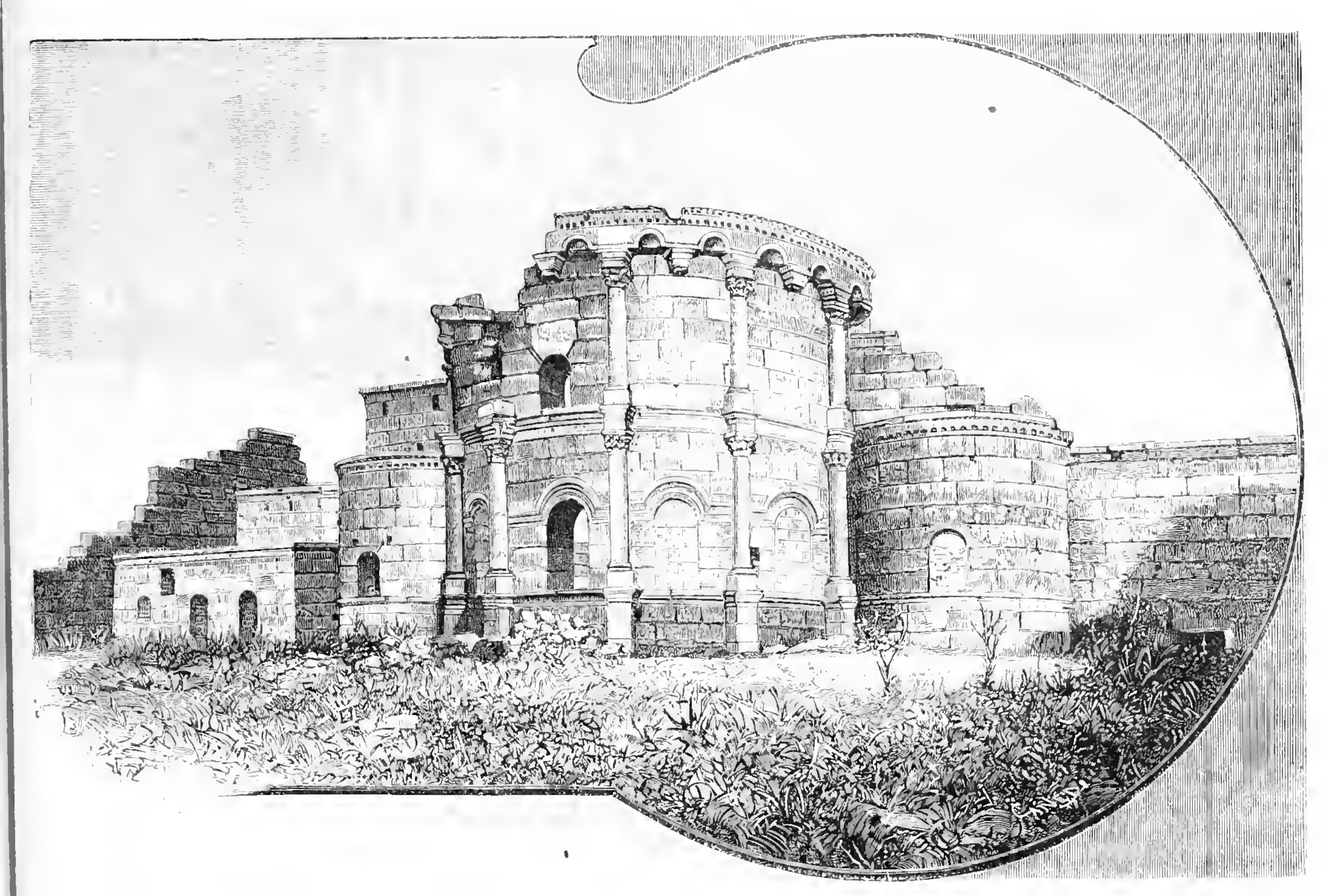
A M. Barral, curé d'Ammanton (New-Jersey).

Anonyme du diocèse de Clermont	10 20
B. P. N., à Nantes	10

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant*.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



SYRIE. — *Qala'at Sem'an.* — CHEVET ORIENTAL DE LA BASILIQUE DE ST-SIMÉON-STYLITE (Ve SIÈCLE) ; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir page 538).

CORRESPONDANCE

TERRITOIRE INDIEN (Etats-Unis).

Progrès de la mission.

Nous avons déjà publié, il y a quelques mois (no du 10 juin), une correspondance du R. P. Duperron sur cette mission intéressante. Le vénérable religieux nous adresse, par l'intermédiaire du R. P. Bérengier, une nouvelle lettre remplie d'édifiants et consolants détails sur les pauvres Indiens que les enfants de saint Benoît, avec une patience et un zèle admirables, amènent à la vraie civilisation et dirigent dans les voies du salut.

LETTRE DU R. P. DOM THOMAS DUPERRON, BÉNÉDICTIN.

Au milieu des forêts du Territoire Indien, loin des villes et des chemins de fer, se trouve la mission bénédictine, toujours chère au cœur du divin Maître dont elle porte le nom. Cette mission du *Sacred Earth* (Sacré-Cœur) est bien chère aussi au pauvre missionnaire qui de là va prêcher l'Evangile aux Peaux-Rouges.

Parlons un peu de ces bons sauvages assez mal connus jusqu'ici. Vivant isolé du monde, préservé de la contagion du vice, si commun dans les grandes villes, l'Indien n'est pas si mauvais que beaucoup se le représentent. Il est naturellement religieux ; il vénère le missionnaire comme étant le messager envoyé par le Grand-Esprit. Les Indiens, nous le reconnaissons, ont été parfois cruels et ils ont commis des atrocités ; mais c'était toujours en représailles des injustices et des cruautés qu'ils avaient d'abord essuyées de la part des blancs.

***

Quelques détails vous feront mieux connaître ces indigènes.

Il y a quatre ans, un Indien, nommé Wenwague, mourut non loin de la mission du Sacré-Cœur à l'âge de 120 ans. Chaque année, il venait, le samedi saint, se confesser et, le matin même du jour de Pâques, recevoir la sainte communion. Il faisait à pied la distance de quatre kilomètres, assisté seulement par un jeune homme, car il était presque aveugle. Ce bon sauvage avait l'apparence d'un squelette ambulant plutôt que celle d'un homme, mais il se tenait encore droit comme

un guerrier. La dernière fois qu'il vint accomplir son devoir pascal, le prêtre l'amena à la sacristie et lui dit de faire sa confession assis sur une chaise. Mais Wenwague ne voulut jamais y consentir. Il se mit à genoux et fit sa confession avec une contrition touchante.

Un autre chef des Comanches, très vieux aussi, et qui était infirme et aveugle, remerciant le missionnaire pour les instructions qu'il lui avait données, lui disait :

« Jusqu'à présent je ne savais ni d'où je venais ni où j'allais ; je le sais aujourd'hui. Je suis sorti du néant, créé par le Dieu tout-puissant. Et je retourne à Celui qui m'a fait. »

Combien de grands et de fiers philosophes n'ont pas encore appris ce que disait si sagement ce pauvre Peau-Rouge !

Une autre fois, le prêtre avait à peine achevé de dire la messe devant un groupe de Comanches et de Mexicains qu'un Indien se jette à ses pieds et baise respectueusement sa main. Le prêtre le relève, et le sauvage, se laissant entraîner par l'élan de son cœur, embrasse le missionnaire en pleurant de joie et en disant :

« O mon Père, il y a vingt ans que je n'avais pas vu le prêtre catholique. Soyez béni ! Je sais que vous êtes le ministre du Grand Esprit. »

***

C'est surtout aux approches de la mort que l'on voit se ranimer l'esprit de foi des pauvres Indiens.

Une jeune femme Comanche, qui avait été élevée à l'école des Sœurs, était mourante à douze lieues du monastère. Entourée déjà des protestants et d'un ministre méthodiste qui lui offrait ses services, elle appela un jeune Indien et lui dit :

« Prenez votre cheval et allez à la mission aussi vite que vous pourrez, afin de dire au prêtre de m'apporter la sainte communion, car je sens que je vais mourir. »

Quand le prêtre arriva, elle se releva à moitié et s'écria :

« O mon Dieu, oui, je crois en la sainte Église catholique! »

Quelle belle profession de foi ! Comme elle dut plaire à notre Père du ciel ! Le prêtre était touché jusqu'aux larmes ; il lui administra les derniers sacrements et, au moment où le soleil baissait à l'horizon, cette belle âme s'envolait dans l'éternité.

Il y a à peine quelques semaines, celui qui écrit ces lignes était appelé à la hâte au chevet d'un Indien mourant à trente-quatre milles du *Sacred Hearth*. Cet homme, âgé d'une quarantaine d'années, avait reçu de son beau-fils un coup de revolver au côté. Je pris à la hâte les Saintes Huiles et le Saint Viatique et je partis aussitôt à cheval. Il était quatre heures et demie du soir. La nuit nous surprit à moitié chemin. Il nous fallait aller à travers d'épaisses forêts, par des routes à peine tracées, et il faisait si obscur que nous pouvions difficilement distinguer les arbres de la forêt. J'étais bien fatigué; mais la pensée de la mission sacrée que je remplissais était mon soutien. Enfin, à deux heures du matin, j'arrivai à la maison du malade. Je le trouvai excessivement faible, car il avait perdu une grande quantité de sang. J'entendis sa confession, je lui donnai le Saint Viatique et l'Extrême Onction, qu'il reçut avec une attention et une ferveur édifiantes. Ensuite j'allai prendre sur un lit quelques heures de repos. Quand je voulus repartir pour la mission, il me serra tendrement la main en disant :

« A présent, je me sens tranquille et heureux. Oh ! je vous remercie, mon Père, d'être venu ! »

Les amis qui l'entouraient le rassuraient en lui disant qu'il était mieux que la veille et qu'il guérirait. Il répondit avec une conviction qui me toucha le cœur :

« Que la volonté de Dieu soit faite ! cela m'est égal. Je suis content de mourir à présent, puisque j'ai reçu les sacrements. »

Je ne finirais pas si je voulais relater ici tous les faits du même genre qui font la consolation du missionnaire au milieu de ses labeurs, surtout quand l'on songe à l'indolence et à l'indifférence qui sont des défauts si naturels à l'Indien.

***

Maintenant permettez-moi de vous donner quelques nouvelles.

Il y a quelques semaines, un vaillant ouvrier apostolique nous est arrivé de Belgique, c'est le P. Ildephonse Lanslots, Bénédictin. Il a reçu l'ordre d'évangéliser les Osages du Territoire Indien, dont la grande majorité est catholique. Nous avons là deux écoles, l'une pour les garçons et l'autre pour les filles ; celle des filles est une belle construction en pierres et en briques, elle peut recevoir commodément cent cinquante pensionnaires ; celle des garçons était simplement en bois et beaucoup trop petite : on construit en ce moment une grande bâtisse en pierres et en briques qui sera terminée avant le 1er octobre. Les RR. PP. Ildephonse et Placide ont la charge de cette importante mission et les Sœurs Franciscaines font l'école.

Parlons aussi de Purcell. C'est une petite ville située au bord de la Canadienne du Sud, dans le pays des Chickasaws. Nous avons là une école, bâtie il y a quatre ans. Elle est aussi sous la direction des Sœurs Franciscaines, qui ont en moyenne une trentaine d'Indiennes comme pensionnaires et près de quatre-vingts enfants de la ville comme externes. Le P. Vincent est le pasteur de Purcell et des environs. Il est populaire à cinquante milles à la ronde ; il vient d'achever sa nouvelle église, un vrai bijou. La bénédiction a eu lieu le 21 août. Il s'y est trouvé une grande foule accourue de tout le pays avoisinant. Mgr Meerschaert, vicaire apostolique du Territoire Indien, présidait la cérémonie. Il était assisté

par les RR. PP. Adalbert et Péon, Bénédictins, et par les élèves de l'école apostolique de la mission du Sacré-Cœur.

Là ne se bornent point les progrès de nos dévoués missionnaires. Voici un an que le P. Isidore travaille parmi les Comanches. Un nouveau couvent et une école de Sœurs sont en construction au centre de cette tribu si intéressante, et ils seront achevés pour le mois d'octobre, ce qui procurera les bienfaits d'une éducation chrétienne et catholique à un grand nombre de pauvres petits Indiens de la forêt.

C'est par les écoles surtout que nous cherchons à leur faire du bien : nous pouvons ainsi cultiver l'âme tendre des enfants et bien souvent nous atteignons leurs parents.

Mais dans cette œuvre nous rencontrons des difficultés considérables de la part des autorités. L'Administration se montre opposée aux écoles catholiques et veut forcer partout la jeunesse indienne à fréquenter les écoles publiques du Gouvernement. Dans nos écoles, nous enseignons aux petits sauvages à lire, à écrire, à compter et aussi à exercer un métier. Mais, avant tout, nous leur enseignons à aimer et à servir Dieu. Il nous faut en outre les vêtir et les nourrir. Quelles charges ! Nous sommes souvent obligés de refuser des enfants que les parents sont pourtant bien désireux de mettre dans nos écoles, parce que les moyens de supporter ces dépenses nous manquent presque entièrement. Chers lecteurs, si vous le voulez, vous pouvez, par une petite aumône, procurer la grâce du baptême, de la première communion et d'une bonne éducation chrétienne à ces pauvres enfants. Ne viendrez-vous pas à leur aide ! Ils vous béniront et prieront pour vous et nous nous unirons à eux. Notre divin Sauveur, qui a promis de ne pas laisser sans récompense le verre d'eau froide donné en son nom, vous le rendra au centuple ; vous le savez bien. Ayez donc pitié de l'âme de ces pauvres enfants !

INFORMATIONS DIVERSES

Marseille. — Nos lecteurs savent qu'une pieuse chrétienne, ambitionnant les mérites des saintes femmes dont il est parlé dans l'Evangile, a fondé à Marseille, boulevard Longchamps, 66, sous le nom de Béthanie, une maison où sont reçus les missionnaires de passage. L'œuvre apostolique de Béthanie date du 8 mai 1881. Quatre-vingt-un prélats, trois mille trente-quatre missionnaires, appartenant à plus de vingt-trois Congrégations et destinés aux cinq parties du monde, y ont reçu jusqu'à ce jour l'hospitalité.

Egypte. — *La question copte.* — Pour avoir voulu se soustraire à l'influence légitime du successeur de saint Pierre, les Églises schismatiques ont été livrées à des luttes intestines et au pouvoir des princes musulmans.

Il y a deux ans, la question du Phanar préoccupait beaucoup les esprits en Orient ; aujourd'hui, c'est la question copte.

Les Coptes sont les vrais descendants des anciens Egyptiens et, malgré la persécution musulmane, ils ont gardé la foi chrétienne.

Leur nombre varie, suivant les auteurs, de deux cent mille à cinq cent mille.

Après la conquête de l'Egypte par les Arabes, les rapports des Coptes avec Rome devinrent, sinon impossibles, du moins bien difficiles. La grande école chrétienne d'Alexandrie qui avait jeté un si vif éclat sur le monde entier, avait décliné peu à peu depuis saint Cyrille et ses derniers reflets s'éteignirent dans l'incendie de la fameuse bibliothèque d'Alexandrie.

Séparés de Rome et privés de leurs écoles, les Coptes tombèrent tous dans l'hérésie d'Eutychès et enfin dans la plus complète ignorance. Ils oublièrent jusqu'à leur propre langue ; la langue copte est toujours, il est vrai, la langue liturgique, mais elle n'est plus comprise de personne, pas même du clergé.

Les prêtres sont généralement recrutés parmi les écrivains publics et sont ordonnés sans préparation, quelquefois même malgré eux. Leurs églises sont vraiment belles pour le pays ; la nef est bien tenue, mais le sanctuaire et l'autel sont dans un état de malpropreté dégoûtante. La hiérarchie se compose d'un patriarche nommé par le Khédive, du métropolitain des Abyssins, de deux evêques, de moines et de prêtres séculiers. Ces derniers sont tous mariés.

L'Église copte est encore très riche, mais on accuse le clergé d'en dilapider les biens. Aussi les notables de la secte ont-ils fait nommer une commission chargée de les administrer. La Commission est présidée par le patriarche, mais composée en majorité de membres laïques.

Comme il était facile de le prévoir, la discorde devait s'y glisser. Boutros-Pacha, chef de l'opposition et soutenu par la majorité de la Commission, a demandé que le patriarche se démit de la présidence. Celui-ci a refusé énergiquement, fort de l'appui de tout son clergé. Boutros-Pacha ne s'est point tenu pour battu : il a obtenu du Khédive la déposition pure et simple du patriarche et sa relégation dans un couvent de la Haute-Egypte. A sa place on a intronisé le vicaire patriarcal, le seul membre du haut clergé qui fût pour Boutros. Mais le patriarche exilé vient de répondre par une sentence d'excommunication contre tous ses persécuteurs. Le clergé est pour le patriarche ; les fidèles, en général, pour la Commission. C'est aujourd'hui le chaos dans l'Eglise copte.

Espérons que les âmes de bonne foi ouvriront les yeux et rentreront dans le vrai bercail du Christ. Quelques conversions ont déjà eu lieu au Caire, à Alexandrie, à Tantah, à Mahalla-Kébir et d'autres s'y préparent. C'est le moment favorable de faire disparaître l'ivraie du champ du Père de famille. Malheureusement il est à craindre que, grâce à ses immenses ressources, le protestantisme ne bénéficie encore plus que le catholicisme de ce désarroi des Coptes schismatiques. Il faudrait soutenir les Coptes-Unis, hélas ! bien pauvres et en bien petit nombre ; il faudrait développer en Egypte les œuvres catholiques : écoles, dispensaires et orphelinats. A cette intention, chers lecteurs des *Missions catholiques*, déposez une obole ou une prière et Dieu vous la rendra au centuple.

Cimbébasie. — Le R. P. Muraton, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit, écrit de Huilla, le 1er juillet 1892, à M. Cornet, professeur au Grand Séminaire de Clermont :

« Nos épreuves ne sont pas finies ; loin de là. Les vivres sont toujours à un prix exorbitant ; notre petite famille grossit chaque jour en nombre. Avec cela la caisse sonne bien creux ; c'est tout au plus s'il s'y trouve encore deux ou trois gros sous, maigres restes d'un temps plus heureux (1). La sécheresse dont je vous parlais dans ma lettre du 1er février, fit place en mars et avril à des pluies diluviennes, qui vinrent humecter la terre, alimenter les sources déjà à sec et apporter un peu de fraicheur. Malheureusement, ces pluies arrivaient trop tard ; la plupart des plantations avaient déjà péri sans remède, et le temps d'ensemencer était déjà passé. Toutefois, ce qui conser-

(1) Voir la lettre du P. Muraton, insérée dans le nº du 13 mai 1892 des *Missions catholiques*.

vait encore un peu de sève poussa tant bien que mal, et promettait, sinon de mettre un terme à la famine, du moins d'en diminuer l'intensité, lorsque vint un nouveau fléau. Des nuées de criquets voyageurs, obscurcissant en partie à leur passage, pendant plusieurs heures, la lumière du soleil, s'abattirent en bataillons serrés sur tout le pays. Les rares plantations épargnées par la sécheresse disparurent en un clin d'œil, dévorées par cet ennemi plus terrible peut-être. Et, depuis ce temps (mars), ces maudites sauterelles n'ont pas quitté le pays et exercent chaque jour de grands dégâts. Les sauvages, n'ayant plus rien, se sont consolés un peu de leur misère en faisant, à chaque nouvelle apparition d'un de ces maudits régiments, une ample provision de cette manne d'un nouveau genre, et, n'ayant rien de mieux à manger, ils trouvent les sauterelles passables.

« Tous ces fléaux ont ouvert et ouvrent chaque jour la porte du paradis à un grand nombre de mourants, baptisés dans nos excursions. Mais le diable y a aussi, de son côté, trouvé son profit, en surexcitant chez nos crédules sauvages les superstitions les plus idiotes. Ici, ce n'est pas Dieu qui donne la pluie ou le beau temps, mais tel ou tel roitelet, tel ou tel féticheur, qui commande aux nuées et aux vents. Le féticheur, à son gré, cloue les nuées au ciel, ou fait descendre la pluie sur la terre. S'il y a manque de pluie et si le ciel reste d'airain, c'est que lui, féticheur, a été mal payé... Qu'on lui apporte des présents plus nombreux et meilleurs !.. Les présents affluent, la sécheresse persiste !... Un beau jour pourtant, la pluie se met à tomber ; le féticheur triomphe. S'il pleut, c'est grâce à son savoir, c'est que, malgré l'avarice qu'on a montrée pour acheter la pluie, il a eu pitié de la misère générale !

« Parfois aussi, le peuple se lasse de donner des présents ; il trouve que le féticheur met un peu trop de mauvaise volonté à faire pleuvoir ; alors, il se fâche. Le féticheur se voit renvoyé à ses moutons, quand il n'est pas mis à mort. C'est ce qui est arrivé, cette année, en maint endroit, entre autres, chez les Gambos, vers l'intérieur, où le roi, féticheur en même temps, ne donnait pas de pluie à son peuple. Un des grands de son royaume a profité de la crédulité publique, pour révolutionner le pays, monter sur le trône à la place du roi, lui voler son avoir et égorger une partie de ses intimes. Le malheureux roi détrôné est venu depuis, en fugitif, à la mission, nous demander du secours pour remonter au pouvoir. Il va sans dire que sa demande a été rejetée à l'unanimité des votants.

« Si nous étions plus nombreux, nous pourrions fonder des missions un peu partout. Mais, hélas ! c'est toujours le même cri qui se fait entendre : *Messis quidem multa, operarii autem pauci*. Nous avons pourtant, le 25 février, fondé une nouvelle station, au Tyivingiro. Daignent Jésus et Marie, et le patriarche saint Benoît, qui en est le patron, en faire un centre d'où la vérité rayonnera sur ce pauvre pays !

« Au Jau, le village chrétien prospère. Des naissances sont déjà venues augmenter la population de cette paroisse chrétienne en germe. Bientôt, d'autres ménages iront planter leurs tentes près des premiers venus, sous le regard vigilant du missionnaire, qui est là, en même temps, curé, maire, juge de paix et quelque peu garde-champêtre.

« A Huilla, tout va bien aussi. Malheureusement, nous sommes menacés d'une invasion de Juifs russes, mille fois plus à craindre que les sauterelles, autorisés, dit-on, à venir bâtir des synagogues sur notre beau plateau. Pour nous, à l'exemple du divin Maître, nous serons charitables envers eux ; et si leur venue doit nous procurer des persécutions, nous dirons notre *fiat*.

« Une chose nous attriste pourtant. Les calvinistes ont un beau temple, les Juifs vont avoir de belles synagogues, lorsque nous, nous n'avons qu'une misérable chapelle, dix fois trop petite pour le nombre de nos chrétiens et, de plus, tombant en ruines. C'est pour nous un grand chagrin de voir l'erreur l'emporter sous ce rapport sur notre sainte religion. Aussi, malgré notre pénurie, confiants en la Providence, nous allons jeter les fondements d'une église. L'argent viendra comme il pourra. Mais nous ne pouvons pas paraître moins généreux envers notre Sauveur que les hérétiques et les Juifs ne le sont envers l'erreur. Priez donc afin que notre confiance ne soit pas trompée et que, malgré la famine et les difficultés sans nombre de l'heure actuelle, nous puissions élever au Sacré-Cœur un temple digne de son amour pour nous.»

Jamaïque (*Antilles anglaises.*) — Un missionnaire Jésuite, originaire de la Savoie, a reçu dernièrement un honneur insigne. Pour perpétuer le souvenir d'un fécond apostolat, la Jamaïque a érigé, dans sa capitale, sur la belle place du Jardin public (La Parade), une statue monumentale au R. P. Joseph Dupont.

La cérémonie de l'inauguration s'est accomplie le 2 juin 1892, au milieu d'une foule immense, avec un éclat et un enthousiasme difficiles à décrire. Tout ce qu'il y avait de plus distingué dans l'île, des milliers de personnes de tous les rangs et de tous les cultes, se trouvaient réunis autour de la statue s'élevant à la hauteur de seize pieds et reproduisant avec une rare perfection les traits du P. Dupont. Des discours furent prononcés par le colonel Ward, président de la cérémonie ; par le Rév. Downer, recteur anglican de Kingston ; par M. Georges Lévy ; par M. Campbell ; par Mgr Gordon, évêque de l'île, et par M. Ogildie, maire de Kingston.

Ile de la Dominique (*Antilles anglaises*). — Mgr Michel Naughten, évêque de Roseau, écrit le 8 août 1892, à M. Sivienne, l'un de ses missionnaires actuellement en France :

« A mon retour de ma visite aux îles Danoises au nord du diocèse, j'ai appris à mon vif regret la destruction totale de votre presbytère, immédiatement après votre départ pour le pays natal où vous êtes allé chercher le rétablissement d'une santé malheureusement épuisée par l'excès du travail. Rien n'a été épargné : vos meubles, votre bibliothèque, même les planches que vous aviez reçues de l'Amérique du Nord afin de finir la construction de votre église paroissiale, tout a été détruit. Et vous voici aujourd'hui sans abri contre la pluie torrentielle et le soleil des tropiques.

« Faites donc un appel aux chrétiens charitables de votre France catholique. En vous autorisant à faire cet appel, je vous envoie ma bénédiction et une bénédiction spéciale pour tous ceux qui viendront à votre secours. »

Fidji (*Océanie*). — Mgr Vidal, mariste, vicaire apostolique des Iles Fidji, nous écrit de Levuka, le 22 août :

« Permettez-moi de vous communiquer quelques bonnes et intéressantes nouvelles.

« Nous avons d'abord eu le Jubilé du vénéré P. Bréheret, le fondateur de cette mission. Les fêtes de ce Jubilé ont été un événement pour cette mission, et nos espérances ont été certainement dépassées. On peut dire qu'elles ont été un triomphe pour la religion catholique à Fidji. Le bon Père a passé ce demi-siècle au milieu de ces contrées sauvages, sans jamais retourner en France. Lui qui s'était dévoué corps et âme pour y implanter la foi, quelquefois au péril de sa vie et de son sang, il était le seul étonné des éloges et des honneurs que chacun s'est plu à lui décerner. Le journal de la Colonie, malgré sa teinte fortement protestante et anglaise, a publié plusieurs articles sur ce vétéran des missions. Un numéro presque tout entier lui a été même consacré, et on a fait pour lui des réunions et des fêtes, comme on n'en avait jamais vu dans l'archipel.

« Une autre nouvelle plus heureuse encore, c'est le mouvement de conversions qui s'accentue de plus en plus à Fidji. Pour la première fois, la religion catholique vient de faire des conquêtes parmi les membres de la famille royale. Nous avons aussi une tribu entière, celle de Tokatoka qui est venue se déclarer catholique ; elle se compose de deux mille personnes. Nous nous préparons à y établir une résidence et à y bâtir une chapelle avec écoles.

« L'ancien chef de Suva lui-même a déclaré qu'il va aussi se convertir avec toute sa tribu. Ce serait encore un millier de personnes de plus.

« Vous voyez que la moisson est de plus en plus jaunissante et qu'il ne nous manque que des missionnaires et des ressources pour la recueillir dans le grenier du Père de famille. »

VOYAGE

DANS LA SYRIE SEPTENTRIONALE

aux ruines chrétiennes des IVe, V^e^ et VIe siècles

Par le R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus.

Suite (1)

XVII

QALA'AT SEM'AN

Eglise de Saint-Siméon-Stylite.

En venant du nord par la montagne, on rencontre d'abord une tour et une muraille sarrasines fermant de ce côté le plateau triangulaire où s'élève la basilique de Saint-Siméon-Stylite. Le nom de Qala'at Sem'an (le château ou la forteresse de Siméon) dit en effet que les Musulmans ont fait une forteresse de ces illustres ruines ; deux ou trois autres tours apparaissent sur l'extrémité du plateau au-delà de la basilique.

Dès qu'on a franchi la porte de l'enceinte, on se trouve sur une large esplanade terminée au levant et au couchant par des pentes inaccessibles, complètement fermée au midi par les grandes murailles de l'église (voir les gravures p. 509 et 515).

***

Le jour était à son déclin. Nous campons sur l'esplanade, non loin d'un vaste tombeau adossé à la muraille sarrasine, et que nous prenions d'abord pour une chapelle. A l'intérieur, de nombreuses tombes et un caveau funéraire nous firent reconnaître la sépulture commune du couvent.

Bientôt la pleine lune vint jeter sa lumière tranquille et froide au travers des grandes arcades de la basilique, de ses portiques, de ses baies sans nombre, projeter partout les ombres fantastiques des murailles déchirées; ce fut comme un spectacle d'un autre monde, silencieux, immuable ; nous ne pouvions nous lasser de le contempler l'âme pleine de religieuses impressions (voir la gravure page 538).

Le lendemain, nous dîmes nos messes au milieu de la basilique, notre autel portatif posé sur la base de la colonne de Saint-Siméon-Stylite. Deux Musulmans, seuls habitants des ruines, nous regardaient de loin, immobiles et silencieux jusqu'au bout, dans un religieux étonnement. Que l'illustre pénitent agrée du haut du ciel l'honneur de l'auguste sacrifice renouvelé dans son temple après douze siècles d'abandon!

***

La base de la colonne est tout entière taillée dans le rocher de la montagne, un calcaire blanc, plus fin, plus dur que celui d'el-Barah, susceptible d'un certain poli. Elle se compose d'un gradin inférieur dont la hauteur, à demi cachée sous les décombres, paraît atteindre un mètre, et d'un dé haut d'un mètre, large de deux. Le tailloir du chapiteau ou l'abaque qui le surmontait, devait, suivant l'usage, présenter une plate-forme égale à celle de la base.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août, 2, 9, 16, 23 30 septembre, 7 et 14 octobre.

Telles étaient donc, autant qu'on peut en juger, les dimensions de la demeure aérienne du saint, deux mètres en long et en large, moins l'épaisseur des parapets.

De la colonne elle-même il reste un fragment rejeté de côté et s'appuyant encore sur la base par une face plane. Bien que les pieuses mutilations des pèlerins l'aient profondément déformé, on peut y reconnaître la partie inférieure du premier tambour posée directement sur la base ; du moins sa position est celle qu'a dû prendre naturellement le bloc inférieur quand on a renversé la colonne (voir la gravure page 509).

D'après les biographes de saint Siméon, la colonne avait trente coudées, quarante-cinq pieds de haut (1). Pareille hauteur, selon les proportions usitées dans les autres édifices de la contrée, suppose un diamètre de cinq pieds, et un chapiteau de six pieds de large au tailloir, comme la base l'indique elle-même.

***

L'église est tout entière pour la sainte colonne. Au centre, un vaste et splendide sanctuaire octogonal, à ciel ouvert, forme comme la châsse de l'immense relique qui, debout en son milieu et inondée de lumière directe, dressait vers le ciel libre le haut sommet où vécut un ange de pénitence et de charité. De ce sanctuaire rayonnent vers les quatre points cardinaux quatre superbes basiliques formant les bras d'une immense croix, où les foules des pèlerins pouvaient se ranger et prier à l'aise sans perdre de vue la sainte colonne ; car l'octogone central est tout à jour, ses côtés ne sont que de vastes arcades soutenues par des colonnes détachées des piliers d'angle. Au nord, au midi, au levant, au couchant, ces ouvertures donnent sur les grandes nefs des basiliques ; dans les quatre directions intermédiaires elles correspondent à de petits sanctuaires triangulaires, dont les côtés ouvrent en arcade sur les basses nefs des basiliques adjacentes, et dont la pointe est une absidiole en saillie dans l'angle rentrant de la croix. Au travers de ces sanctuaires et des basiliques les fidèles pouvaient circuler à couvert tout autour de l'octogone sans y pénétrer, toujours en vue de la colonne.

Dès qu'on a saisi cet ensemble, on reste en admiration devant le génie de l'architecte qui l'a conçu et l'a exécuté tout d'un jet ; rien de semblable ne revient à la mémoire, rien de mieux pour le but proposé ne se présente à l'imagination. Aucune retouche, aucune addition postérieure ne s'aperçoit dans cet immense édifice ; il est d'une œuvre faite tout d'une pièce.

***

Les quatre branches de la croix présentent la disposition commune aux basiliques de la contrée, mais dépassent en richesse de style ce que nous avons admiré ailleurs. Tout autour de la nef centrale, régnait sur les trumeaux de la claire voie un second ordre de colonnes moindres destinées à soutenir la charpente. Ces colonnettes sont tombées, mais on voit encore les consoles en saillie qui les portaient. L'existence de ces consoles sur les murs de fond de chaque basilique fait supposer un plafond à caissons formé de

(1) D'autres disent 40 coudées.

membrures saillantes et sans doute richement décoré de couleurs et d'or.

Seule la branche orientale se termine en abside, car seule elle offre l'orientation de rigueur pour l'autel. L'abside est triple, chaque nef a la sienne. Le chevet extérieur, avec ses deux ordres de colonnes superposées (voir la gravure page 533), est un magnifique morceau d'architecture, d'une ressemblance frappante avec les chevets de nos belles églises françaises du douzième siècle. Cette branche est un peu plus longue que les trois autres

La grande nef du bras occidental se termine par quatre larges baies, ouvrant sur une terrasse, véritable *loggia*, d'où l'on a une vue splendide sur la plaine. Pour donner à ce bras la même longueur qu'aux autres et asseoir la terrasse, on a dû racheter la grande déclivité de la montagne par des substructions en arcades portant un sol factice.

L'entrée principale de l'édifice est au fond du bras méridional, sous un splendide porche, admirablement conservé, qui rappelle les plus beaux portails de nos églises romanes. (voir la gravure page 539).

Il ne manque guère à cette partie de l'édifice que sa triple toiture et les colonnettes en encorbellement sous les rencontres des trois frontons et entre les fenêtres de la nef centrale ; il n'en reste que les consoles. A travers les trois



SYRIE. — *Qala'at-Sem'an.* — La basilique de St-Siméon Stylite, vue de la cour du couvent (Ve siècle); d'après une photographie du R. P. Jullien, de la Compagnie de Jésus (voir page 537).

arcades inégales du vestibule, on aperçoit, outre les portes correspondantes aux basses nefs, deux grandes portes égales ouvrant à côté l'une de l'autre au milieu de la nef principale, singulière disposition, peut-être sans exemple, qui a dû être motivée par la nécessité de faciliter la circulation des foules extrêmement nombreuses. Dans le même but, l'architecte a multiplié les portes latérales ; chacun des bras de la croix en a quatre, abritées sous de petits porches à deux colonnes.

De petits dés de marbre épars sur le sol, quelques restes de peinture rouge et grise sur les chapiteaux ou sur les corniches, ne suffisent pas à nous représenter la splendeur que le pavé de mosaïque et la peinture murale ajoutaient à l'intérieur de cette immense église. L'édifice entier, sans compter les portiques extérieurs qui règnent au nord et au couchant, couvre quatre mille mètres carrés (1).

* * *

Un historien grec, Evagre le Scolastique, c'est-à-dire l'Avocat, pèlerin de Saint-Siméon vers l'an 560, nous transporte dans la basilique au milieu des foules venues pour vénérer le saint aux jours de fêtes qui lui sont consacrés.

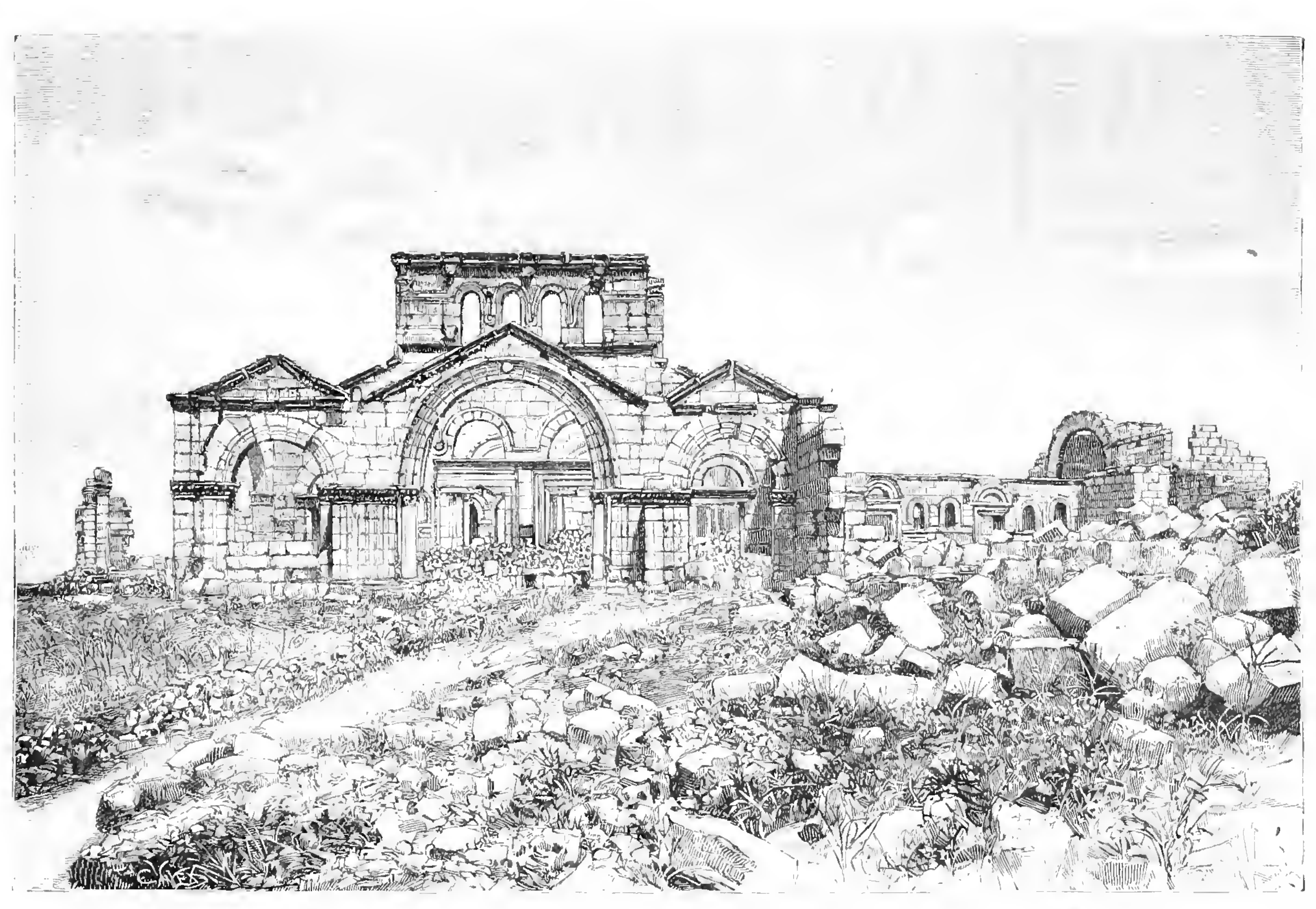
« L'église, dit-il, est bâtie dans la forme d'une croix,

(1) Voici quelques-unes de ses dimensions : longueur du nord au sud, 86 m. 50 ; longueur de l'est à l'ouest, 97 m 50 ; largeur des bras de la croix, 25 m. ; grand diamètre de l'octogone central, 31 m.

dont les quatre branches sont ornées de portiques (les colonnes qui séparent les nefs). A ces portiques s'ajoutent des rangées de colonnes de pierres polies avec soin, qui supportent le toit à une grande hauteur (les colonnettes supérieures). Le milieu est une cour à ciel ouvert ou hypèthre, travaillée avec le plus grand art. C'est là que se dresse la colonne de quarante coudées sur laquelle l'ange incarné mena en ce monde une vie toute céleste. Vers le toit desdits portiques sont disposées des ouvertures grillées, d'aucuns disent des fenêtres, donnant d'un côté dans l'hypèthre, de l'autre dans les portiques.

« J'ai vu, et toute la foule a vu comme moi, une étoile d'une prodigieuse grandeur qui se promenait dans une fenêtre du bras situé à gauche de la colonne, disparaissait de temps en temps, puis revenait avec tout son éclat. Je l'ai vue non pas une fois, mais deux, trois fois et plus encore pendant que des gens de la campagne dansaient autour de la colonne. Le prodige n'a lieu d'ordinaire qu'à la fête annuelle du saint.

« D'autres racontent avoir vu le saint en personne voltiger çà et là dans les airs, avec sa grande barbe et la tiare qu'il avait coutume de porter. Nous croyons volontiers à ce miracle, pour l'autorité des personnes qui l'affirment et pour ce que nous avons vu nous-même.



SYRIE. — *Qala'at-Sem'an.* — PORCHE DE LA BASILIQUE DE ST-SIMÉON STYLITE (Ve SIÈCLE); d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir page 538).

« L'église est ouverte à tous les hommes ; on leur permet même de faire tourner plusieurs fois leurs bêtes de somme autour de la colonne sainte. Mais, je ne sais pourquoi on ne laisse aucune femme entrer dans le temple ; il se fait une garde rigoureuse à cet égard. Elles restent toutes au dehors et regardent la merveilleuse étoile par une porte située en face de la fenêtre (1). »

L'exclusion absolue des femmes, j'aime à le croire, n'avait lieu qu'aux jours de la fête, en raison du grand concours du peuple. Elle nous rappelle que saint Siméon Stylite s'était bâti une enceinte de pierres autour de la colonne, et qu'il ne permit jamais à aucune femme d'y pénétrer, pas même à sa mère.

Le bruit de la foule et des bêtes de charge circulant dans l'octogone devait nuire au recueillement des cérémonies sacrées qui se célébraient dans la branche orientale. Pour porter remède à cet inconvénient, on ferma dans la suite avec une muraille l'arcade de communication entre ces deux parties de l'édifice.

L'époque du pèlerinage d'Evagre et celle de la mort de saint Siméon Stylite circonscrivent la date de l'édifice entre les années 560 et 460. Dans ces limites, M. de Vogüé, pour des raisons de style, choisit la seconde moitié du cinquième siècle.

(1) *Hist. Eccles.* L. I, C. 14, — dans la *Patrologie grecque* de Migne, T. LXXXVI, p. 2460.

XVIII

QALA'AT SEM'AN.

Les dépendances de l'église de Saint-Siméon-Stylite.

Les bâtiments affectés à la communauté de clercs ou de moines qui desservait le pèlerinage, se dressent au levant et au midi de l'église et forment avec elle une vaste cour. On entre à droite du grand porche. Ce sont d'abord, au midi, trois ordres de portiques superposés qui s'élèvent dans les airs comme une immense grille à jour ; le reste du bâtiment tout entier s'est écroulé. On dit que c'était là le palais de l'abbé. Le couvent, situé sur le bord du ravin oriental, est mieux conservé. A peine cependant si l'on peut se glisser à travers les débris et les ronces dans le long couloir des cellules monastiques, reconnaître une grande salle conventuelle, occupant deux étages, et rétablir par la pensée la vaste chapelle de la communauté, véritable basilique à trois nefs, dont les restes fort détériorés se voient auprès de l'abside de la grande église.

La petite construction qu'on remarque dans la cour, adossée au mur de la branche méridionale de la grande église, est un tombeau ; quelque insigne bienfaiteur du sanctuaire aura tenu à reposer après sa mort auprès de la sainte colonne, et, comme les lois des premiers siècles interdisaient la sépulture à l'intérieur des églises, on a dû, pour répondre à ces intentions, ajouter ce petit appendice en dehors de l'enceinte sacrée. Un autre tombeau de même genre, à quatre tombes, est bâti contre le mur de la branche du nord.

Tout proche, dans la même cour, se voit un gros bloc carré, taillé dans le rocher de la montagne, avec un escalier pour monter sur sa plate forme. A-t-il servi d'estrade aux prédicateurs pour haranguer en plein air la foule des pèlerins ? Fut-il plutôt la base de l'une des colonnes qui servirent de demeure à saint Siméon ou à quelqu'un des Stylites ses imitateurs ? On ne sait le dire ; la tradition ne conserve au rocher qu'une vague vénération.

* * *

Reste à visiter un singulier et riche édifice situé sur la pointe du plateau, à deux cents pas en avant de l'église. L'étage inférieur, en forme de carré long, entouré d'un portique dont il ne subsiste que les fondements, présente au dehors une parfaite unité ; mais à l'intérieur on trouve deux édifices tout à fait différents, au midi une église à trois nefs, du type ordinaire, au nord un splendide baptistère. Chacun des deux monuments sert aujourd'hui de demeure à une famille musulmane.

Le baptistère occupe un carré parfait ; au centre est la salle du baptême, octogonale au dedans, carrée au dehors ; tout autour règne un couloir ou basse nef. Les baptistères conservés des premiers siècles, à Saint Jean-de-Latran, à Ravenne, à Aix en Provence, affectent tous, on le sait, une forme ronde ou polygonale.

L'octogone central s'élève au-dessus des nefs et prend jour par une claire-voie de fenêtres. Il était orné de colonnettes saillantes sur les angles intérieurs et extérieurs, et se terminait apparemment par un toit pyramidal en charpente. La cuve baptismale était dans le sol au centre de l'édifice. Mais tout cela a disparu ; il ne reste que les belles murailles.

Sous les portiques extérieurs les prêtres accomplissaient les rites préparatoires au baptême, dont l'ensemble se nommait la *catéchisation* ; ils oignaient les catéchumènes d'huile sainte, recevaient leur renonciation à Satan, à ses pompes, à ses œuvres. Dans le couloir intérieur ceux-ci dépouillaient leurs vêtements en la partie supérieure, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, et entraient successivement dans l'octogone, les hommes conduits par leur parrain, les femmes par leur marraine. Là, le pontife donnait le baptême à quelques élus, descendus dans l'eau sainte de la piscine ; puis, laissant aux prêtres le soin de le remplacer pour le baptême des autres catéchumènes, allait s'asseoir dans la grande niche élevée de trois marches, qui se voit taillée dans l'épaisseur du mur oriental de l'octogone, nommée le *chrismarium*, revêtait les néophytes de la robe blanche et leur conférait le sacrement de confirmation.

A la fin de la cérémonie, on se rendait dans la basilique attenante ; l'évêque célébrait les saints mystères, donnait la communion pour la première fois à tous les nouveaux chrétiens, sans excepter les enfants, et leur faisait goûter un peu de lait et de miel, symboles de leur enfance spirituelle, souvenir de la terre promise par le Seigneur à son peuple.

* * *

De la hauteur de Qala'at Sem'an, regardant au sud-ouest, l'œil embrasse plusieurs grands villages de ruines, tous inhabités. Fedri ou Fedreh, le plus éloigné, paraît à deux heures de distance sur une ondulation rocheuse au bord de la plaine ; Refadi se voit à mi-chemin dans la même direction ; Deïr Sem'an est tout proche au bas des rochers. Ce dernier centre, le plus important de tous, présente un aspect particulier. Ce ne sont pas seulement des églises et des maisons ; plusieurs grands bâtiments, de forme carrée, sans analogues dans les autres villages, élèvent au dessus des ruines communes leur masse imposante.

Il faut les voir de plus près.

* * *

Nous descendons de l'illustre montagne, pleins de pieux souvenirs, d'admiration, d'étonnement, avec le regret de n'y avoir trouvé que des ruines abandonnées au milieu d'un désert.

Voici, sur le rapide sentier de Deïr Sem'an, un bout de ruine. Ce n'est presque rien : pourtant on s'arrête à le contempler, tant il est svelte, élégant : le pilier d'un arc de triomphe élevé au milieu de la route des pèlerins. L'arc, formé d'une seule rangée de voussoirs, repose sur une belle colonne ; deux contreforts, terminés dans le haut par des colonnettes du plus heureux effet décoratif, flanquent le pilier l'un en avant, l'autre en arrière et en assurent la stabilité.

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

Mgr LAOUËNAN

archevêque de Pondichéry.

Mgr Jean-François Laouënan, archevêque de Pondichéry, vient de mourir. C'est une perte douloureuse pour sa mission, pour la Société des Missions Étrangères dont il était une gloire, pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi, qui vénérait en lui un de ses plus vaillants et de ses plus illustres champions. L'éminent prélat était âgé de 70 ans. Il avait passé 46 ans dans l'Inde, dont 24 comme évêque. Avec lui, disparaît une grande figure apostolique, universellement admirée et aimée.

Né à Lannion (Côtes-du-Nord), Mgr Laouënan appartenait à une famille privilégiée du côté de la fortune et de la foi. Une sainte mère veilla sur son berceau. Au soir de sa longue vie apostolique, le vénéré archevêque racontera avec une émotion communicative les soins de cette bonne mère dont l'enseignement et les exemples rendirent si chers à son cœur les pieuses traditions, les fêtes et les pèlerinages de son pays natal. Dans la catholique Bretagne, l'ambition la plus caressée d'une mère est d'avoir un fils prêtre. Dieu exauça les vœux de Mme Laouënan. Après de brillantes études, son fils entra au Grand Séminaire de Saint-Brieuc. Cependant le cœur du jeune lévite s'enflammait pour les missions. Une voix, à la fois impérieuse et douce, l'appelait au-delà des mers. Il pria longtemps, il consulta ; enfin, fort de l'approbation de son Directeur, il osa parler de son projet à sa mère. Celle-ci trouva dans sa piété assez de force pour bénir et encourager son fils. L'évêque de Saint-Brieuc fit plus de résistance. Il céda cependant devant l'énergie avec laquelle le postulant défendait sa vocation, et le 29 septembre 1843, l'abbé Laouënan franchissait le seuil du séminaire des Missions Étrangères de Paris. Le soir de son ordination à la prêtrise, le 6 juin 1846, il reçut sa destination pour la mission de Pondichéry.

Le 1er août suivant, six jeunes missionnaires quittaient le séminaire de Paris et s'embarquaient pour les Indes. Le P. Laouënan était du nombre.

A peine arrivé, il se mit à l'étude des langues de sa nouvelle patrie avec ce zèle d'apôtre et cette ténacité bretonne dont ses œuvres porteront toujours le cachet. Cependant ses aptitudes spéciales le désignèrent bientôt à Mgr Bonnand pour occuper une place dans l'enseignement au collège colonial de Pondichéry. Professeur, puis supérieur, pendant la longue période qu'il passa dans cet établissement, il fut hautement apprécié non seulement de ses élèves mais encore des membres du Gouvernement de notre colonie. En 1849, il siégea parmi les officiers du second Synode de Pondichéry présidé par Mgr Bonnand, assisté de NN. SS. Charbonnaux, du Mysore, et De Brésillac, du Coimbatour. C'est dans ces assemblées synodales que furent examinés et promulgués les règlements si sages qui, grandeur et force de la mission de Pondichéry, en feront la mission modèle de l'Inde.



Mgr LAOUËNAN, archevêque de Pondichéry

Vers la fin de l'année 1859, le P. Laouënan fut choisi pour secrétaire du visiteur apostolique que Pie IX avait chargé d'examiner l'état des différents vicariats apostoliques de l'Inde et leur situation vis-à-vis du Portugal. Pendant trois années, d'abord avec Mgr Bonnand, ensuite avec Mgr Charbonnaux, qui succéda à ce dernier en qualité de Visiteur, le P. Laouënan parcourut l'île de Ceylan et toutes les missions de l'Hindoustan, du cap Comorin jusqu'aux monts Himalayas et des bouches de l'Indus jusqu'à celles du Brahmapoutre. En visitant ainsi les différents pays de l'Inde, le P. Laouënan notait une foule de remarques savantes et curieuses sur les habitants, leur histoire, leurs mœurs, leur religion et les monuments de leur culte. Ces notes revues, comparées et complétées avec celles d'autres voyageurs et savants européens, seront publiées par lui vingt ans plus tard, sous le titre *Du Brahmanisme et de ses rapports avec le Judaïsme et le Christianisme*, et l'Académie française couronnera cet ouvrage où les défenseurs de la Religion trouveront des arguments et des faits pour confondre ceux qui, pour attaquer la foi chrétienne, voudraient se servir des traditions et des livres indiens.

Après la mort de Mgr Bonnand, Mgr Godelle, son suc-

cesseur, désireux de conserver près de lui un conseiller aussi éclairé que le P. Laouënan, le replaça à la tête du collège colonial. C'est là qu'il travaillait lorsqu'en 1868, le Souverain Pontife le nomma évêque de Flaviopolis et vicaire apostolique de Pondichéry. Cette nouvelle fut accueillie dans la mission avec des transports de joie.

Aussitôt après son sacre, Mgr Laouënan s'empressa de porter à tous ses premières bénédictions. Sous un ciel de feu, il visita jusqu'aux villages les plus perdus et les plus insalubres. Partout sa présence et sa parole encourageaient les chrétiens, attiraient les païens et produisaient des fruits de salut.

Tout à coup la voix de Pie IX, appelant les évêques de la chrétienté en Concile œcuménique, se fit entendre ; et, des continents et des îles, on vit accourir autour de Pierre les Pasteurs de toute la terre. Mgr Laouënan, arrivé à Rome, se rangea de suite parmi les plus zélés partisans de l'Infaillibilité. Membre de la *Commission du Rite oriental* et *des Missions*, il fit briller dans ces assemblées cet esprit apostolique et cette sagesse qui le distinguaient. En même temps, avec les autres vicaires apostoliques des Missions Étrangères, il travaillait à la rédaction du *Règlement* de cette Société ; il le termina et le soumit au Saint-Père qui l'approuva.

La guerre franco-allemande ayant interrompu le Concile, Mgr Laouënan vint en France et courut à Lannion embrasser sa vénérable mère. Sa ville natale se leva tout entière pour recevoir l'évêque missionnaire. Il y fit un séjour de quelques mois.

La paix signée, il reprit le chemin de sa mission. La bénédiction du Pape qu'il apportait à ses chrétiens fut vraiment féconde. Des églises, un grand collège, furent bâtis ; de nouveaux postes fondés ; des catéchuménats et des écoles établis. Tout prenait un nouvel essor et tout prospérait, quand une horrible famine s'abattit sur le sud de l'Inde. Ce fut un moment douloureux pour ce cœur de père, lorsque, de tous les côtés à la fois, lui parvenait le cri de ses milliers d'enfants mourant de faim. Qu'allait-on devenir ? Les mois succédaient aux mois, les années aux années, et le ciel était toujours d'airain. Brisé par le spectacle de tant de misères, Mgr Laouënan trouva des accents qui émurent la France catholique. Des secours abondants répondirent à ses appels réitérés. La charité chrétienne, le zèle de l'évêque et des missionnaires furent largement récompensés par le salut procuré aux malheureux affamés. Le compte-rendu de 1878 enregistrait, pour la seule mission de Pondichéry, 47,713 baptêmes de païens, dont 29,420 baptêmes d'adultes.

L'année suivante (1879), Mgr Laouënan publiait une seconde édition de son *Directoire de la Mission de Pondichéry*. Ce livre est actuellement entre les mains de tous les missionnaires du sud de l'Inde. C'est le guide le plus sûr qu'il soit possible de rencontrer, tant pour l'organisation et l'administration des chrétiens que pour les relations à avoir et les procédés à suivre avec les païens. Connaissance profonde des coutumes de l'Inde, exposition claire de la doctrine et de son mode d'application dans les cas les plus difficiles, explications détaillées et pratiques de la Bulle sur les Rits malabares, rien ne manque à ce livre devenu le *Vade-mecum* de chaque ouvrier apostolique.

Tout entier aux œuvres de sa mission, Mgr Laouënan travaillait toujours. Il avait soixante ans quand la maladie vint tout à coup l'avertir qu'il fallait songer à quelque repos.

Devant l'affaiblissement de ses forces, il supplia le Souverain-Pontife de lui donner un coadjuteur. Ses vœux furent exaucés. En 1883, il conférait la consécration épiscopale à Mgr Gandy, évêque de Tricala. *Frater adjutus fratre, civitas firma*. Jamais cette parole de la sainte Ecriture ne fut mieux réalisée que par ces deux évêques dont les cœurs battaient à l'unisson et dont le zèle apostolique se comprenait et se complétait si bien. Aussi quand, en 1884, S. S. Léon XIII rappela Mgr Laouënan à Rome, la tristesse de son départ fut consolée par la pensée qu'il laissait sa mission en de bonnes et saintes mains.

Le but de ce voyage était des plus graves. Reprenant la pensée de Grégoire XVI et de Pie IX, Léon XIII, convaincu de l'inanité du patronage du Portugal pour les Eglises de l'Inde et affligé des troubles continuels dont ce patronage était la source, avait résolu d'y mettre un terme. Dans ce but, le Souverain Pontife priait Mgr Laouënan de venir lui prêter le concours de son expérience pour la solution de cette question. Pendant deux ans, le vieil évêque missionnaire resta auprès du Pape qui lui accordait le grand honneur d'être son collaborateur. La tâche était ardue ; aussi, quand enfin les graves difficultés diplomatiques se trouvèrent aplanies, les évêchés et archevêchés de l'Inde fixés et délimités, Sa Sainteté témoigna sa satisfaction à Mgr Laouënan, en le nommant assistant au trône pontifical, par un Bref du 12 janvier 1886, et archevêque de Pondichéry, le 25 novembre de la même année.

Mgr Laouënan rentra dans sa mission où un accueil triomphal lui était réservé. Lui, il reprit humblement et courageusement ses travaux interrompus et poussa avec plus d'activité que jamais la conversion des parias, ces pauvres rebuts du monde que Notre-Seigneur semble actuellement regarder avec une miséricorde particulière. De quel zèle il brûlait et quelle ardeur il savait inspirer à tous !

Hélas ! ce zèle ardent devait cette fois encore être arrêté par la maladie. En 1888, l'intrépide apôtre perdit presque subitement la vue. Cette pénible affliction, il l'accepta non seulement avec résignation, mais avec joie. Car, persuadé que son infirmité était, dans les desseins de Dieu, pour le plus grand bien de sa mission, il fit le vœu de ne point se faire opérer. Rome fut informé de ce dévouement qui allait aux excès et Mgr Laouënan reçut l'ordre de venir se faire traiter en France. L'opération réussit et le vieil archevêque rentra dans sa mission.

En 1891, après une attaque d'apoplexie, les médecins déclarèrent qu'il était perdu, s'il ne repartait immédiatement pour la France. Cette déclaration atterra le vénérable archevêque qui voulait mourir dans sa mission. Ce sentiment ne doit pas étonner. En abordant sur le rivage que ses supérieurs lui ont marqué, le missionnaire n'a d'autre ambition que d'y mériter une tombe après avoir gagné à Jésus-Christ le plus d'âmes possible. Et certes, l'apôtre septuagénaire avait bien droit à cette consolation suprême.

Sous sa direction, la mission avait acquis un accroissement merveilleux. Au lieu de cinquante-un missionnaires, dix-neuf prêtres indigènes et environ cent vingt mille chrétiens qu'elle possédait lorsqu'il en devint le chef, elle comptait maintenant deux cent dix-sept mille cinq cent soixante-deux chrétiens, trente-quatre prêtres indigènes, et quatre-vingt-quatorze missionnaires. Moins humble, il aurait pu contempler avec orgueil les fruits de son apostolat.

Mgr Laouënan passa les premiers mois de son séjour en France au *Sanatorium* de Montbeton (Tarn-et-Garonne), établissement que la Société des Missions Etrangères doit à la charité de madame la comtesse de Mesnard. Le vénérable malade y fut soigné avec tous les égards dus à son rang. Le repos dont il jouissait et l'affectueuse sollicitude dont il était entouré lui rendirent quelques forces. Quand il se crut capable de supporter le climat de Bretagne, il se rendit à Landerneau dans sa famille. Il revit aussi Lannion, sa ville natale, et le grand séminaire de Saint-Brieuc où il reçut un accueil tel que le vieil apôtre n'en pouvait évoquer le souvenir que le cœur rempli d'émotions. Son arrivée causait partout une profonde sensation. Non seulement les évêques, Mgr David, Mgr Bouché et Mgr Fallières lui témoignèrent la plus haute estime ; mais le clergé tout entier et le peuple s'empressaient au devant de lui. On aimait à voir cette noble figure dont l'aspect inspirait à tous une profonde vénération. Lui aussi, il aimait son pays et cet amour ne l'avait jamais quitté. Quand, devenu archevêque, il lui fallut des armoiries, il y mit son pays sous la figure d'un *menhir* surmonté d'une croix et de trois petits roitelets noirs qu'en Bretagne on appelle Laouënan.

A Paris et au séminaire de l'Immaculée-Conception, où il passa l'hiver, Mgr Laouënan s'occupa encore de sa mission. Il dictait à des secrétaires les derniers chapitres du second volume de son *Directoire*. Ce travail terminé, il eut une rechute. Les médecins lui conseillèrent alors le climat du midi. Il arriva mourant au *Sanatorium* de Montbeton, le 9 avril 1892. Cependant, il put reprendre ses promenades, mais dut renoncer à la célébration des divins mystères. Toujours humble et compatissant, il ne voulait communier que trois fois par semaine dans la crainte de fatiguer les confrères qui lui portaient la sainte communion à minuit, mais il assistait à deux messes chaque matin. Cinq mois durant, il a reposé dans son fauteuil, s'éveillant à chaque heure de la nuit. Toutefois il était d'une amabilité et d'une patience que l'on ne se lassait point d'admirer. Son chapelet ne le quittait plus. Jour et nuit il l'avait en main, et ses lèvres ne cessaient de prier la Reine du ciel qu'il aimait d'un amour vraiment filial. En même temps, il n'oubliait point sa mission. Dès qu'il se sentait un peu mieux, il demandait à repartir pour l'Inde. Deux fois son passage fut retenu, et deux fois une recrudescence de maladie vint l'arrêter au moment du départ.

Alors il se résigna, sentant qu'il allait mourir. Son esprit conservait une lucidité parfaite. Le 8 septembre, il commença à dicter la préface du second volume de son *Directoire* actuellement en voie de publication. Il acheva son travail en écrivant d'une main défaillante ses derniers adieux à son coadjuteur et à ses missionnaires. Le Père mourant bénissait et remerciait sa famille et la recommandait à Dieu. Ensuite il se fit lire ce qui est prescrit par le cérémonial des évêques pour l'administration des derniers sacrements. Il tenait scrupuleusement à ce que toutes les cérémonies fussent remplies pour lui. Quand on lui apporta le saint viatique, il demanda pardon aux serviteurs, aux religieuses, aux missionnaires et au supérieur de l'établissement des peines qu'il avait pu leur causer et se recommanda à leurs prières.

Il demanda aussi pardon à Dieu des fautes de sa vie, ajoutant : « J'ai confiance que je chanterai éternellement vos miséricordes. » *Misericordias Domini in æternum cantabo.* C'était la devise du pieux archevêque. A partir de ce moment, ses souffrances augmentèrent jusqu'au 29 septembre où il s'endormit doucement dans le Seigneur à sept heures du matin.

Ses obsèques eurent lieu le lendemain. Mgr Fiard, évêque de Montauban, présida la cérémonie, assisté de deux de ses chanoines.

Dans le parc du *Sanatorium* de Montbeton, à l'entour de la chapelle de Notre-Dame des Martyrs, se trouve un enclos où dorment leur dernier sommeil les missionnaires que Dieu appelle à lui du sein de cet établissement. C'est là que repose Mgr François Jean-Marie Laouënan, assistant au trône pontifical, archevêque de Pondichéry. Une humble pierre marque sa place au milieu de ses frères. Ses compatriotes de Bretagne, ses chrétiens et ses missionnaires de l'Inde regretteront de n'avoir pas au milieu d'eux la tombe du prélat si cher et si vénéré. Par ses leçons et par ses exemples il vivra dans leur souvenir comme il vit aujourd'hui dans la gloire du Dieu qu'il a aimé et servi !

BIBLIOGRAPHIE

Au Djurdjura. — *Us et coutumes de la Grande Kabylie française*, par M. l'abbé Sivignon. — Imprimerie Rondet, Saint-Maur-Créteil (Seine). — En vente chez l'auteur, vicaire à Saint-Maur-les-Fossés (Seine). 1 fr. 70, franco.

Ancien missionnaire de la Kabylie, du Sahara et du Soudan, M. Sivignon a réuni dans cet intéressant ouvrage tout ce qui lui a semblé le plus propre à faire connaître la vaillante petite nation qui peuple l'immense chaîne montagneuse dont les crêtes se développent du Maroc à la Tripolitaine. Les sommets les plus élevés portent les noms de Djebel-Amour, d'Atlas, d'Ouarensenis, de Djurdjura : dans les pages de son livre, M. Sivignon ne s'occupe que de la partie djurdjurienne de la Kabylie. On se rappelle les prodiges de valeur que nos troupes durent déployer pour subjuguer ces populations courageuses habitant un pays dont les hautes montagnes étaient autant de forts défendus par des ravins profonds.

De tous les peuples infidèles que j'ai vus dans ma vie de missionnaire, dit en manière de conclusion à la fin de son livre, M. P. Sivignon, Marocains, Algériens, Tunisiens, Turcs, Touaregs, c'est mon Kabyle qui est certainement, et de beaucoup, le meilleur.

Je ne veux pas répondre à une question qui ne sera jamais posée par un homme franchement catholique : «Le Musulman est-il convertissable ? »

A cette autre demande bien différente de la première : « Le Musulman se convertira-t-il ?» Je répondrai avec l'Arabe auquel on pose une question embarrassante : « *Achekoune lareuf ? El Rebbi* (qui le sait, Dieu seul ?) »

Développer les différentes causes qui maintiennent ces peuples depuis si longtemps en dehors de la vraie civilisation ou, ce qui est tout un, en dehors du christianisme, m'entraînerait trop loin et sortirait par trop du modeste cadre que je me suis tracé.

Qu'il me suffise de dire que je vois le premier obstacle dans l'orgueil réellement stupide de ces peuples.

La profonde immoralité des peuples musulmans, on l'a dit bien des fois, est encore un empêchement à la diffusion des saintes et pures vérités de notre Religion chrétienne.

Une autre difficulté : le Coran renferme non seulement l'enseignement doctrinal, mais aussi le code politique du musulman; y renoncer, c'est en quelque sorte, pour ces nations, renoncer à leur personnalité en tant que races, c'est se suicider en tant que pays, c'est abandonner leur autonomie propre, c'est non seulement abjurer leur croyance, mais encore leur vie politique et domestique.

Cette troisième objection n'existe pas pour le Kabyle.

A son vainqueur, à l'Arabe, il a pris à la fin sa foi, il a toujours formellement rejeté son Code.

C'est pour cela que mon petit peuple a moins d'attache à la religion musulmane, dont il n'a pris, en somme que la moitié, et c'est pour cela qu'il est plus porté à l'abjurer pour revenir à ses véritables traditions : à la religion de ses ancêtres.

Pour arriver à ce but si noble aux yeux de la foi et si grand pour le patriotisme véritable, que faudrait-il faire ?

D'abord, en grâce, laissez mes montagnards à leurs montagnes. Certes je ne suis pas ennemi de l'instruction, mais patience, mais plus tard.

Faisons mieux. Le Kabyle est travailleur, encourageons cette vertu, il est industrieux, que l'on développe cette qualité.

Que dans chaque poste il y ait une petite ferme bien modeste, entourée de un ou deux hectares de terrain. Que les orphelins recueillis, que les autres enfants que nous pourrons y amener apprennent là les quelques principes d'agriculture pratique pour le pays.

Ense et aratro (par le glaive et la charrue), était la devise du plus grand peut-être, assurément du plus populaire des gouverneurs de notre belle Algérie, le maréchal BUGEAUD.

J'aime à le croire, l'épée du guerrier peut être remplacée par le soc du laboureur, et la devise de la France chrétienne doit être désormais, en Kabylie surtout, *cruce et aratro*, par la croix et la charrue.

Ces vœux, dont tous les esprits sensés apprécient la sagesse, sont actuellement en voie de recevoir un commencement d'application. Que les glorieux ancêtres du peuple Kabyle, Cyprien et Augustin, Félicité et Monique, pour ne citer que les plus illustres, hâtent par leurs prières le jour où Dieu rendra la pleine lumière de la vérité religieuse aux populations des montagnes de la Grande Kabylie française, la plus intéressante portion de notre colonie algérienne !

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

Un abonné de Marseille.......... 33 50
Anonyme pour une défunte (*Echo de Fourvière*)...... 200
Anonyme...... 100
M. H Gaidoz, à Paris...... 10 50
M. Guérineau, du diocèse de Poitiers...... 3
Au nom de M. Jean Dorthe, de Gillarens, diocèse de Lausanne . 200

Pour les missions les plus nécessiteuses (Cimbébasie).
M. Gleize, du diocèse de Marseille...... 6 15
Une abonnée de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers 100
Anonyme du diocèse de Nancy, avec demande de prières 100
M. Samain, curé de Carnoy, diocèse de Cambrai, demande de prières...... 19 20
M. l'abbé J. F. du diocèse de Lyon...... 5

Pour une mission nécessiteuse (Territoire indien).
Une abonnée de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers 100

Pour les œuvres des religieuses Saint-Joseph, à Vizagapatam.
Anonyme (*Echo de Fourvière*)...... 10

Pour le Bengale occidental.
Un abonné de Marseille...... 50

Au R. P. Bernard Dangeul (Rajpoutana), pour la mission Notre-Dame des Anges.
Une anonyme de Bordeaux...... 10

Au R. P. Cosserat, pro-vicaire du Tonkin occidental.
V. P. à Fribourg, diocèse de Lausanne...... 10

Pour les missions de Chine (Mongolie orientale).
Au nom de M. Charles Gawlas, à Sucha (Silésie)...... 505 30

Au R. P. Pasquier, missionnaire en Corée.
V. P. à Fribourg, diocèse de Lausanne...... 10

A Sœur Faure, pour l'hospice des vieillards au Tché-kiang.
A. P. M., diocèse de Lyon...... 20
Une anonyme de Bordeaux...... 5

Pour la léproserie de Gotemba.
Un abonné de Marseille...... 50

Pour la léproserie la plus pauvre (Gotemba).
Une mère de famille du diocèse de Versailles qui recommande un malade aux prières des missionnaires et des lépreux...... 10

A Mgr Hirth (Ouganda).
Un abonné de Marseille...... 50
Un prêtre du diocèse de Saint-Brieuc...... 20
M. Viaud, prêtre habitué à Beaulieu-la-Roche, diocèse de Poitiers 5
Mme Vve A. G. diocèse de Marseille, avec demande de prières... 10
M. Samain, curé de Carnoy, diocèse de Cambrai, demande de prières...... 19 20
Un père et une mère du diocèse du Mans, avec demande de prières pour leurs enfants...... 50

Pour le rachat et le baptême d'un enfant du nom de Joseph, à l'orphelinat d'Abéokouta.
Une anonyme du diocèse de Sens...... 20

A Mgr Augouard (Haut-Congo français).
De la part d'une mère de famille qui recommande les siens aux prières des missionnaires, diocèse de Versailles...... 10

(La suite des dons prochainement).

ÉDITION ALLEMANDE

Pour l'Œuvre...... 308 30
» les missions de Chine (Mgr Anzer)...... 595 50
» » du Japon (Mgr Berlioz)...... 476 50
» le R. P. Vigroux (Japon septentrional)...... 18 50
» la mission la plus pauvre d'Asie (Rajpoutana)... 50 50
» les RR. PP. Jésuites au Bengale occidental... 31 45
» les Pères Franciscains en Afrique (Tripoli).... 94 85
» la mission des îles Fidji...... 4 95
» la mission de Colombo (Ceylan)...... 2 50
» le rachat d'enfants païens (Haut-Zambèze).... 1.385 20
» le rachat d'enfants païens avec noms Joseph, Marie, Jules, Aloyse, Joseph-Marie, Joséphine (Mgr Hirth)...... 181 »
» id. avec nom Chrétienne (Mgr Hirth)...... 24 65
» id. avec nom Jean-Baptiste (Mgr Hirth)...... 6 20
» id. avec noms divers (Mgr Le Roy)...... 1.471 25
» le rachat d'enfants chinois (Mgr Anzer)...... 123 15

Total...... 4.774 50

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



AFRIQUE ORIENTALE. — UNE RENCONTRE PRÈS DU DYIPE; d'après un dessin de MGR LE ROY, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie (voir p. 527).

LETTRE-CIRCULAIRE

DE

S. E. LE CARDINAL LEDOCHOWSKI

Préfet de la Propagande

A NN. SS. les Archevêques et Evêques d'Autriche

EN FAVEUR DE

L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI

Avant de publier cette lettre de l'Éminentissime Préfet de la Propagande, qu'il nous soit permis de le remercier pour cette preuve nouvelle de haute bienveillance accordée à notre Œuvre. Puisse la catholique Autriche prendre, dans cette grande croisade de la Propagation de la Foi, un rang digne d'une nation aussi illustre et aussi chrétienne!

Monseigneur,

Parmi les associations qui prêtent à la Sacrée Congrégation de la Propagande un secours efficace, la place d'honneur revient de droit à l'Œuvre fondée à Lyon sous le nom de Propagation de la Foi, Œuvre qui a pour but de grouper les prières et les aumônes de la piété chrétienne pour procurer les grâces d'en haut et les ressources matérielles aux apôtres engagés dans le labeur de la prédication évangélique.

L'influence de cette Œuvre sur les progrès de la foi catholique dans le monde, est mise en lumière par les résultats incomparables obtenus grâce à son concours et par les témoignages solennels de plusieurs Souverains Pontifes qui comblèrent cette association de marques de bienveillance, d'éloges, de privilèges et d'encouragements. A l'exemple de ses prédécesseurs, Sa Sainteté le Pape Léon XIII l'a recommandée avec autant d'affection que d'autorité, par sa lettre encyclique du 3 décembre 1880, où le plan, le but, les avantages de cette Œuvre bénie sont amplement développés.

La Sacrée Congrégation de la Propagande, s'appuyant sur une si auguste autorité, pénétrée des obligations qui lui incombent et pleinement édifiée sur votre zèle, voyant s'accroître tous les jours les nombreuses et très lourdes charges des Missions, et sachant combien il est urgent de leur venir en aide, s'adresse à Votre Grandeur, sur l'ordre du Souverain Pontife, et la prie de favoriser dans toute la mesure de son zèle pour les intérêts de la religion, les développements de l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans son diocèse.

En favorisant cette Œuvre, Votre Grandeur ne travaillera pas seulement au bien général de notre Mère la Sainte Eglise et n'accomplira pas seulement un acte excellent de piété ; elle procurera en outre aux fidèles qui lui sont confiés des avantages spirituels insignes. En effet, au moment où les impies redoublent d'audace et de violences pour ruiner dans notre Europe la Foi chrétienne, nos efforts pour porter aux autres peuples la Bonne Nouvelle, nous obtiendront de Dieu, plus efficacement que tout autre moyen, la grâce nécessaire pour repousser ce danger imminent, car la divine Providence se plaît à nous octroyer copieusement les mêmes biens que nous nous efforçons de procurer aux autres.

D'ailleurs, je suis assuré que Votre Grandeur et son clergé ne négligeront rien pour exciter les bons et généreux sentiments des fidèles en faveur d'une Œuvre qui a tant mérité du nom chrétien.

Je souhaite cordialement à Votre Grandeur toutes sortes de prospérités.

CORRESPONDANCE

ROME

Audience pontificale accordée à Mgr Vérius.

Mgr Vérius actuellement en Europe nous communique une lettre qu'il adresse à son vénérable archevêque, Mgr Navarre. Ce récit, qui remplira de joie le cœur du vicaire apostolique de la Nouvelle-Guinée et de ses néophytes, intéressera vivement nos lecteurs et excitera leur sympathie pour cette très laborieuse mission. Mgr Vérius est actuellement très dangereusement malade. Nous réclamons pour le jeune et sympathique prélat les prières de nos lecteurs.

Lettre de Mgr Vérius, évêque de Limyra, a Mgr L.-A. Navarre, archevêque de Cyr, vicaire apostolique de la Nouvelle-Guinée.

Rome, le 21 octobre 1892.

Envoyé par vous en Europe, et venu à Rome pour déposer aux pieds du Souverain-Pontife avec l'expression de votre dévouement et de votre vénération les premiers fruits de vos labeurs, il est juste que je vous adresse de Rome même un compte rendu de ma réception au Vatican.

Le 18 octobre, fête de saint Luc, fut le jour fixé pour l'audience pontificale. La veille et toute la matinée furent employées à préparer les petits objets que nous devions offrir en votre nom, au nom de tous, Pères, Frères et Sœurs, et au nom de nos chers sauvages.

A l'heure fixée, nous arrivions en voiture dans la grande cour Saint-Damase, au milieu des honneurs que nous rendaient les soldats pontificaux. Le Père Jouët portait, fixée sur un coussin, une *tiare* d'un nouveau genre, dont les trois couronnées superposées étaient formées avec les *upi-upi*, ou couronnes de nos chefs convertis. Mon petit secrétaire, le Frère Claudius Allera, portait sur un autre coussin deux *haches (pàpu)* et deux *cassetêtes (mapui)* et avec cela, notre *drapeau de la Mission*.

Pour moi, je portais la carte du Saint-Joseph avec une vue de *Port-Léon*, et tous nos ouvrages manuscrits en langue de Roro : le *Catéchisme*, les deux *Dictionnaires* et la *Grammaire*, l'*Histoire Sainte*.

Sur un signe de l'introducteur, nous entrons, et le Saint-Père nous invite, du geste et de la voix, à hâter nos génuflexions pour être plus vite à ses pieds. Le Saint-Père prit la parole en italien. La tiare que tenait en main le P. Jouët attira tout d'abord son attention.

« — Quelle belle tiare vous apportez là ! »

« — Très Saint-Père, c'est une tiare faite avec les couronnes que les chefs convertis de *Port-Léon* nous ont chargé de déposer aux pieds de votre Sainteté, pour reconnaître en votre personne le *Chef de tous les Chefs*, et lui exprimer toute leur vénération. Ils auraient voulu offrir à Votre Sainteté quelque chose de plus précieux, mais ces couronnes sont toutes leurs richesses. »

« — Oh ! très bien, très bien, interrompit le Saint-Père, je suis très touché de leur bon cœur et de leur attention. Mais dites-moi un peu, avec quoi sont faites ces couronnes ?

« — Avec des plumes d'oiseaux, Très Saint-Père. »

« — Et il y a de beaux oiseaux dans ces pays ? »

« — Oui, Très Saint Père, de très beaux, surtout l'espèce dite *Oiseaux de Paradis*. C'est au point de vue humain, tout ce qu'il y a de beau dans ce pays. »

Le Saint-Père contemple ces couronnes avec complaisance. Ce cadeau d'un nouveau genre lui faisait visiblement plaisir.

Je présentai ensuite la carte de Port-Léon et de la vallée du Saint-Joseph. Le Saint-Père l'examina attentivement. Port-Léon lui plut beaucoup, et Sa Sainteté fit de nombreuses questions sur les mœurs et coutumes des habitants, sur leur langage et surtout sur leurs dispositions envers nous. Ce fut un véritable examen !... Ce qui fit le plus plaisir au Pape fut la nouvelle que tout Port-Léon était converti, que ses heureux habitants étaient baptisés et bons chrétiens, fréquentant les sacrements et pleins de reconnaissance pour le Grand Chef qui leur avait envoyé les missionnaires. Le Saint-Père demanda s'ils avaient l'esprit de famille, le respect du mariage, la dévotion au Rosaire. Je répondis affirmativement et j'ajoutai que bientôt je leur traduirais l'admirable encyclique que Sa Sainteté venait de donner sur le Rosaire. Le visage du Saint-Père exprimait une vive satisfaction.

Après m'être arrêté assez longtemps sur Yule, je fis remarquer au Saint-Père le fleuve et la vallée du Saint-Joseph. Nos huit stations marquées d'une croix rouge indiquaient les villages *entamés* par nos Pères. Le Saint-

Père bénit *Pinupaka*, *Mohu*, *Bereina*, *Babiko*, *Inawi* et les autres. Puis, voyant des villages marqués sans croix:

« — Et ceux-ci ? dit-il.

« — Saint-Père, ce sont les villages tenus par les missionnaires protestants.

« — Hélas ! s'écria le Saint-Père, vous avez aussi près de vous des protestants !... » et son visage s'attrista. Son souvenir se reportait sans doute aux horreurs encore toutes récentes de l'Ouganda.

Je fis ensuite remarquer au Saint-Père combien de villages restaient sans missionnaires et l'étendue du vicariat qui contient plus de quatre millions de sauvages.

« — Combien avez-vous de Pères?

« — Trois en Nouvelle-Guinée, Très Saint Père, avec quelques Frères et quelques Sœurs, tous pleins de courage et de bonne volonté. »

Le Saint-Père poussa un profond soupir.

« — Si peu de missionnaires pour tant de monde !... Mais dites-moi un peu, s'écria-t-il d'un air d'autorité qui me fit grande impression, dites-moi, votre Société vous aide-t-elle bien ?

« — Très Saint Père, voilà le R. P. Jouet que vous connaissez bien. Il est notre procureur et vraiment dévoué à l'œuvre des Missions. »

Se tournant alors vers le Père Jouet, le Saint-Père lui dit :

« — Il faut que votre Congrégation aide davantage ce pauvre évêque. Dites à votre Supérieur général qu'il faut lui donner trente missionnaires, car l'heure de la grâce est venue pour ces peuples et il ne faut pas la laisser passer. »

Le Saint-Père appuya beaucoup sur ce point. J'espère que dans nos séminaires des cœurs généreux répondront à cet appel du Vicaire de Jésus-Christ, et que la voie de l'apostolat s'ouvrira devant eux.

* * *

Après la carte, je montrai au Saint-Père le Drapeau de la Mission (fond blanc, liséré rouge et le Sacré-Cœur au centre avec les lettres *R. M. C., Roman Catholic Mission*).

« — Voici, Très Saint Père, l'emblème de la paix en Nouvelle-Guinée. Sauvages et Anglais l'ont accepté, et par tous il est regardé comme le signe de la paix. Lorsqu'il flotte sur un village, la police n'a rien à y faire ; lorsque nous le retirons, c'est signe que le village est entre les mains du bras séculier.

« — Tant mieux ! tant mieux ! dit le Saint-Père, en bénissant le drapeau. Vous avez un grand moyen de civilisation dans vos mains. »

Je présentai ensuite les armes, *haches* et *casse-têtes* :

« Voici, maintenant, Très Saint Père, les armes de guerre de nos sauvages. Nos paroissiens, vos enfants, ont tenu à vous faire présent de ces armes dont-ils se servaient autrefois pour s'entretuer, afin de vous témoigner leur désir de renoncer à la guerre et de demeurer désormais en paix. »

Le Saint-Père examina attentivement ces armes, les toucha et les bénit, souhaitant que, dans l'avenir, elles ne servent qu'au maintien de la paix.

Enfin nous présentâmes les manuscrits en langue de Roro : Dictionnaire, Grammaire, Histoire sainte, Sermonaire ; tout était là avec le catéchisme.

« — Parlez-vous cette langue, la comprenez-vous bien ?

« — Très Saint Père, après beaucoup de peine et d'attention, nous sommes parvenus à parler cette langue et à la réduire en grammaire, de sorte que les futurs missionnaires auront beaucoup moins de peine à l'apprendre. »

Sa Sainteté s'intéresse à ce travail, et pour lui donner une idée de ce qu'était cette belle langue, je lui lus une adresse en *Roro*.

Le Saint-Père fut charmé. Ayant entendu la traduction de cette adresse :

« Oh ! quelle belle simplicité, dit il. Faites savoir à vos enfants combien je suis touché de tout ce qu'ils me font dire. »

L'offrande des présents était terminée. Le Saint-Père voulut connaître la nationalité de chacun. Je lui présentai alors le petit Frère Claudius Allera, que le T. R. P. Chevalier vient de m'accorder comme secrétaire. Le Saint-Père s'adressant alors au Frère :

« — Allez-vous volontiers en mission.., lui demanda-t-il.

« — Très volontiers, Saint-Père, répondit le Frère, c'est là mon unique désir.

« — Très bien, très bien... vous avez là une bien belle vocation : mais il ne faut pas s'y consacrer à la légère, il faut y donner tout son cœur, toutes ses forces, toute sa vie. Surtout il faut un grand courage et une grande abnégation de soi-même, de ses propres inclinations de sa volonté et ne travailler uniquement qu'au salut des âmes. Vous devez être les *continuateurs de la rédemption*. Suivez Notre Seigneur, mon cher enfant, il vous a ouvert la voie. »

Et se retournant vers nous le Saint-Père ajouta. »

« — Nous voilà répandus sur toutes les plages du monde. Partout on trouve des cœurs catholiques qui battent à l'unisson des nôtres. A qui le devons-nous ? Aux missionnaires qui ont entendu la voix du maître les envoyant partout enseigner les nations : *Euntes ergo docete omnes gentes* ! »

Je demandai alors une bénédiction spéciale pour Votre Grandeur. Le Saint-Père s'intéressa à votre santé et vous accorda cette précieuse faveur, puis de même à nos Pères, Frères et Sœurs. Le Saint-Père ajouta :

« — Quand vous retournerez dans votre mission, je vous charge de porter à tous vos Pères, Frères, Sœurs et aussi à tous vos convertis la bénédiction du Pape, et

vous direz à vos bons sauvages que cette bénédiction signifie trois choses :

« 1° Que le Pape est très content d'apprendre leur conversion et très touché des présents déposés à ses pieds ;

« 2° Que le Pape est très content de leurs bonnes dispositions à l'égard des missionnaires ;

« 3° Que le Pape leur souhaite de persévérer et d'augmenter encore ces bonnes dispositions. »

Enfin, le R. P. Jouet demanda une bénédiction spéciale pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi, qui soutient nos missions. Le Saint-Père l'accorda volontiers, et en nous bénissant avec effusion mit fin à l'audience.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Son Eminence le Cardinal, Préfet de la Sacrée-Congrégation de la Propagande, vient d'envoyer sur les sommes recueillies dans la quête pour l'Œuvre anti-esclavagiste, 30,000 francs à la mission de la Sénégambie, et 30,000 francs à la mission du Bas-Congo.

Ces deux missions appartiennent à la Congrégation du Saint-Esprit et du Cœur-Immaculé de Marie.

Tokio. — Mgr Osouf, archevêque de Tokio, nous communique la note suivante :

« La Mission de Tokio comprend les provinces centrales de la grande île de Nipon, depuis les provinces d'Owari, Mino et Echizen, inclusivement jusqu'à celles d'Echigo, Iwashiro et Iwaki exclusivement.

« La population infidèle, est d'environ 14,045,000 âmes, la population catholique de 9,002 âmes.

« Le personnel qui se consacre à l'apostolat se compose de l'archevêque, de 25 missionnaires européens, de 2 clercs minorés, de 30 catéchistes indigènes, de 14 Marianites, dont 2 prêtres et 12 frères laïcs, de 23 religieuses du Saint-Enfant-Jésus (S.-Maur), dont 19 européennes et 4 indigènes, de 8 novices ou aspirantes indigènes (S.-Maur) et de 11 Sœurs de Saint-Paul de Chartres.

« Il y a 54 chrétientés, 40 églises ou chapelles, 1 séminaire avec 2 élèves en théologie et 6 à l'école préparatoire. En outre, 4 séminaristes, appartenant à la mission de Tôkiô, étudient au séminaire de Nagasaki. Un collège est dirigé par les Marianites, avec 102 élèves, dont 51 pensionnaires et 51 externes. Nous avons en outre 3 pensionnats de filles, avec 79 internes et 45 externes, et 18 écoles, dont 3 de garçons, 4 de filles et 11 mixtes, comprenant ensemble 1,155 élèves, savoir : 409 garçons et 746 filles, 4 orphelinats, avec 974 enfants, 7 ateliers et ouvroirs, fréquentés par 77 élèves et 3 pharmacies.

« Du 15 août 1891 au 15 août 1892, on a compté 1,263 baptêmes d'adultes, 504 baptêmes d'enfants de païens et 193 d'enfants de chrétiens, 3,123 confessions annuelles et 2,382 communions pascales. »

Sénégal. — *Le Journal officiel du Sénégal* nous apporte un discours où M. Aumont, l'un des personnages les plus considérables de la colonie, présidant, il y a quelques jours, la distribution des prix de l'école primaire tenue par les Frères de Ploërmel, a rendu publiquement hommage au patriotisme distingué de ces religieux non moins qu'à celui des Pères du Saint-Esprit. Le président du Conseil général a dit à la fin de son éloquent discours :

« Tous vos professeurs rivalisent de zèle et de dévouement, et bien qu'ayant renoncé à toutes les joies de ce monde et à la famille pour guider vos pas ils n'en sont pas moins sensibles à la reconnaissance ; témoignez-la-leur donc, chers efants, en profitant de leurs excellentes leçons, en faisant de bons chrétiens pour être en même temps leur joie et leur orgueil.

« A côté des Frères de Ploërmel, vous avez également des maîtres qui forment vos cœurs, vous apprennent à connaître, aimer et servir Dieu : ce sont les Pères du Saint-Esprit ; on les trouve dans tous les coins de la Sénégambie, dans la Guinée française, dans le Soudan, portant partout l'enseignement du Christ et l'amour de la France. Eux aussi se dévouent, se sacrifient pour vous et vos familles : unissons-les donc à cette fête et remercions-les de leurs bienfaits en adressant toutes nos sympathies au curé de Saint-Louis, le Révérend Père Guérin, depuis vingt-cinq ans parmi nous... »

Patagonie. — Dernièrement Mgr Cagliero, évêque titulaire de Magida et vicaire apostolique de la Patagonie septentrionale et centrale, débarquait à Gênes, en compagnie de deux missionnaires : D. Dominique Milanesio, chargé d'un district sur le Rio Negro, et D. Joseph Beauvoir, de la Préfecture apostolique de la Terre de Feu. Le même paquebot amenait deux religieuses de Marie-Auxiliatrice des indigènes de la Patagonie et quelques sauvages de la Terres de Feu.

De la Terre de Feu, D. Beauvoir avait emmené une famille indigène composée du mari, de la femme de deux enfants, et de deux autres petits garçons. Malheureusement, la différence de climat éprouva si fort la jeune femme qu'elle mourut à Montevideo, et son enfant âgé de quatre mois y fut confié à des personnes charitables. Cette famille se réduit donc au père et à son fils, âgé de cinq ans, n'oublions pas son fidèle *Schauh* — un chien blanc au museau de renard, très adroit pour procurer à ses maîtres les poissons dont ils se nourrissent à peu près uniquement dans ces terres glacées. Le père et le fils portent le costume indigène, des peaux de phoque et de guanaque. Les deux autres petits Indiens, âgés d'environ dix ans, ont reçu un commencement d'éducation dans la mission de l'île Dawson et à Puntarenas (détroit de Magellan). Ils parlent assez bien l'espagnol, sont vêtus à l'européenne, et savent lire et écrire passablement.

Mgr Cagliero a amené un jeune Patagon de dix-sept ans nommé Santiago Mélipan. Cet indigène est neveu du cacique Chunchunque, qui se mesura glorieusement avec les troupes argentines en 1882 ; vaincu, le valeureux guerrier s'enfonça dans les gorges impénétrables des Cordillères. Sa famille entière et sa tribu, environ trois cents personnes, tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Les pauvres prisonniers après avoir été dépouillés de leurs objets précieux et de leurs nombreux troupeaux, furent conduits à Chichinal, près du Rio Negro. Mgr Cagliero et ses missionnaires les ont instruits et baptisés en 1886, en même temps que les sept cents néophytes de la tribu du cacique Sayuèque. Le jeune Santiago parle convenablement l'espagnol et entend l'italien ; il est habile cordonnier et bon musicien.

Enfin, les Filles de Marie-Auxiliatrice ont amené une fille et une nièce du cacique Sayuèque. Ces deux jeunes indiennes, âgées de seize à dix-huit ans, se nomment Sévérine et Josépha. Elles ont été reçues et élevées, avec plusieurs de leurs compatriotes, chez les Sœurs de Dom Bosco établies en Patagonie. Elles parlent l'espagnol, chantent et travaillent à la perfection, à tel point qu'elles ont remporté le prix de broderie à Viedma, capitale du Rio Negro. Vêtues d'une sorte de tunique sans manches qui descend jusqu'aux pieds, elles ont une ceinture brodée de verroteries et d'argent ; un grand manteau les enveloppe de la tête aux pieds. A cause de leur origine araucane et pour attester qu'elles appartiennent à des familles de caciques, elles se parent de grandes épingles, de colliers et de bracelets tant aux mains qu'aux chevilles, tous ces bijoux sont d'argent. Elles savent la doctrine chrétienne, même en leur idiome araucan.

AU KILIMA-NDJARO

(Afrique orientale)

PAR

Mgr Alexandre LE ROY, de la Congrégation du St-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

(Suite 1)

XIV. — Au lac Dyipé.

Perdus et retrouvés. — Sur l'antilope. — Le bonheur des premiers âges. — Une rude étape. — Double alerte. — Le Dyipé et ses bords.

Si distinctement qu'on aperçoive le lac *Dyipé* du haut de notre arbre, il paraît que pour l'atteindre il faut bien marcher dix ou douze heures : c'est trop pour une seule traite, notre caravane étant chargée et fatiguée comme elle l'est. Il est donc réglé que, après avoir repris quelques forces à cette halte de *Mdimou*, nous continuerons notre course en avant et nous en irons coucher dans le désert de *Kizingo* qui s'étend sous nos yeux : ce sera diminuer d'autant l'étape du lendemain.

Laissant donc la plupart de nos porteurs prolonger leur repos et leur repas — l'un complète l'autre —, nous prenons les devants avec quelques fidèles. Il est deux heures. Comme on nous a dit qu'il n'y a qu'un sentier, nous le suivrons indéfiniment jusqu'au coucher du soleil et là où nous nous arrêterons nous serons tôt ou tard rejoints par la caravane.

Confiant dans notre renseignement, nous allons aussi devant nous, au petit bonheur... Mais ce malheureux sentier incline tellement à gauche qu'il finit cependant par nous devenir suspect. Nous nous arrêtons pour nous reposer et pour délibérer. Or, pendant que nous faisions l'un et l'autre, voici que le guide accourt nous criant de loin que nous sommes perdus : sans nous en apercevoir, nous avions négligemment pris le chemin d'*Arousha* qui passe à *Lo Ndjaro*, entre le *Sanghi* et le *Gwéno* !

Vite, nous nous mettons en mesure de chercher à travers le désert le sentier vrai qui doit nous conduire au *Dyipé*. Heureusement les herbes ne sont pas hautes, la marche est relativement facile et à travers un paysage égayé de temps en temps par la rencontre de quelques troupeaux de bêtes, nous finissons par retomber dans notre chemin.

⁂

Mais la vue de ces bêtes est provocante. Nous avons de l'avance sur la caravane ; nos provisions s'épuisent, la belle affaire si ce déjeuner qui marche pouvait se mettre à bonne portée ! Mgr de Courmont me donne mission de tenter l'aventure : c'est une fonction comme une autre, j'y vais.

Or, peu à peu, emporté par l'ardeur des passions ataviques, je me trouve seul et loin, en présence d'un magnifique troupeau de grandes antilopes dites *Pofou* (*Bosélaphe Canna*). Elles sont bien quinze ou vingt, le mâle en tête, une superbe bête à la robe noire, à la crinière au vent. Immédiatement je me porte vers elles, me dissimulant derrière les arbustes, les touffes d'arbres, les accidents de terrain, prenant le vent, glissant, rampant. A quelles bassesses ne s'expose pas l'homme pour vaincre la bête !

Enfin, j'arrive au lit desséché d'un torrent, où je me cache. Le troupeau n'est plus qu'à deux cents mètres. Je tire : course générale ! Le beau mâle s'en va de son côté vers les montagnes, abandonnant lâchement son intéressante famille qui file dans la direction du lac. Je me lance à sa poursuite, et je m'aperçois, tout en courant, qu'une antilope galope à part, se retire de la bande, se repose, reprend sa marche, et se repose encore : elle est touchée. De loin, je lui adresse une seconde balle. Pendant que les autres s'enfuient de plus belle, la pauvre bête fait quelques pas, lentement et comme accablée de fatigue, puis tout doucement prend une dernière bouchée d'herbe — telle qu'un condamné à mort — me regarde et se couche dans la prairie.... La voilà : c'est un animal superbe, un peu plus grand qu'un bœuf, mais moins gros, plus dégagé, plus élancé, plus élégant, avec une robe rouge, tachetée de blanc, des cornes droites et longues, de grands yeux noirs tout humides et, à l'endroit du cœur, une petite traînée de sang rose.... Avec un indéfinissable sentiment de pitié, presque de remords, je lui donne vite le coup de grâce. Tout est fini.

Mais que faire maintenant ? La caravane est loin derrière, l'avant-garde elle même ne paraît pas, et si je m'aventure à sa recherche retrouverai-je ma bête en ce désert où tout se ressemble ? Je noue un large mouchoir rouge au bout de mon fusil que j'élève en l'air, je monte sur la croupe de l'antilope et je reste là, debout, faisant des signes....

Or voilà que presque aussitôt le grand corps d'Abdallah se détache sur l'horizon : il a entendu les coups de fusil, il a jeté sa charge sur le chemin et il accourt « en grande diligence » comme disent les règlements, un long couteau en main. Sans se demander plus longtemps si l'animal vit encore, le fidèle enfant de l'Islam cherche le nord — la direction de la Mecque — se décide pour le sud, et marmottant l'invocation prescrite qu'il oublie d'émotion coupe le cou de la victime. Peu à peu la caravane arrive elle-même, chantant, dansant : l'enthousiasme est général. Plus de disputes ritualistes, plus de discussions, plus de contestations, plus de distinctions entre les purs et les impurs. « Mauvaise viande ! dis-je à un fidèle musulman, la bête était morte quand on l'a égorgée. » — « Oh ! répond il avec conviction, morte en dehors peut-être, mais pour sûr elle vivait encore par dedans.»

⁂

Nous coucherons ici, en plein désert, puisqu'en plein désert la Providence, nous envoie notre souper.

Avec un entrain sans pareil, les porteurs réunissent les charges et organisent le campement, dressent les tentes, cherchent du bois, et dépècent l'animal. Les parts sont bientôt faites : chaque compagnie reçoit à manger pour trois jours au moins, en s'en donnant jusque là !... Malheureusement l'eau manque et chacun n'a que la provision prise à la dernière halte. N'importe ! A mesure que la nuit descend dans la plaine, des feux énormes s'allument de tous

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 22, 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août, 2, 9, 16, 23, 30 septembre, 7 et 14 octobre, et les cartes p. 370, 373, 453 et 525

côtés, des pièces de viande homériques grillent sur les charbons en même temps qu'on en boucane d'autres découpés en longues tranches; chacun devise à sa manière, les groupes se forment près des feux, on cause, on rit, on raconte des histoires, on crie, on tisonne, on chante, on mange, on s'allonge dans l'herbe, tandis que le vent souffle de la montagne, que l'odeur de la cuisine en plein vent se mêle aux parfums des bois odoriférants qui brûlent, et que le sentiment intime de la grande solitude, de la belle indépendance, de la vie sauvage et primitive répand sur toute cette scène africaine quelque chose d'ineffablement grand et d'ineffablement doux. Nous autres, gens d'Europe, nous avons tellement compliqué cette pauvre vie, en cette fin du XIX[e] siècle surtout, qu'elle est devenue très difficile en vérité. Nous cherchons le bonheur, nous le cherchons même avec frénésie; mais nous l'avons fait consister en tant d'éléments qu'il en manque toujours quelques-uns. Heureux les simples! Paix aux primitifs! Que sous les lustres éblouissants des théâtres les beaux jeunes gens d'Europe aillent porter les ennuis, les misères et la stérilité de leur vie; que l'on s'amuse d'office aux salons dorés, qu'on montre son habit, qu'on tourbillonne et qu'on danse; nous du moins cette nuit, nous jouirons longuement du bonheur des premiers âges: Dieu sur nos têtes, des monceaux de viande à nos pieds, la paix dans l'âme, et la liberté partout!

AFRIQUE ORIENTALE. — LE CUISINIER DE LA CARAVANE EN DANGER; d'après un dessin de Mgr LE ROY (voir page 528)

Le temps passe ainsi. Nos hommes qui, dans ces circonstances, goûtent grandement la joie de vivre ont peu ou point dormi et nous les trouvons bien surpris quand nous nous levons le lendemain vers trois heures pour assister à la messe que Mgr de Courmont dit sous sa tente, comme d'habitude. Les retardataires prennent alors le parti de se coucher: c'est un peu tard, mais enfin, à cinq heures, tout le monde est en route, chacun portant sur sa charge un morceau de viande boucanée.

L'étape est rude, très rude. Au bout du désert de *Kizingo* commence l'ancien bassin du *Dyipé* d'où les eaux paraissent s'être retirées depuis longtemps, mais où elles ont laissé des traces parfaitement visibles. Ce lac a dû être très étendu; peu à peu il a perdu de ses eaux, peut être en perd-il encore, semblable en cela du reste à ce qu'on a remarqué de la plupart des grands lacs africains, le *Ngami*, le *Tanganika*, même le *Victoria-Nyanza*. Car il faut se résigner à cette constatation, désagréable surtout pour ceux qui vivront dans dix mille ans: l'Europe se refroidit et l'Afrique se dessèche.

Ici, dans l'ancien bassin du lac, les fines graminées cèdent peu à peu la place à une végétation spéciale de plantes ennemies dont les fruits piquent, dont les feuilles coupent et dont les épines s'enfoncent dans les pieds. Toute trace de chemin a disparu: nous allons à l'aventure, en nous dirigeant sur un bouquet d'arbres que le guide nous a signalé et qui ressemble de loin à une petite colline arrondie. Mais si l'on serre le lac de trop près, on tombe dans d'énormes trous cachés dans les herbes et il faut faire un long détour pour arriver enfin, vers midi, sur un terrain solide où nous nous comptons: nous voilà six en tout, nous trois, le vieux Séliman, le guide et un enfant. Le reste est dispersé là-bas par le désert, dans les grandes herbes, sous les arbres, au fond des trous. Puisse leur bon ange, nous les ramener à peu près tous!

* * *

Nous nous remettons en marche, l'un derrière l'autre, fatigués, silencieux, les yeux fixés sur le bouquet d'arbres où nous devons enfin trouver un peu de fraîcheur et de repos. Le soleil est brûlant, la brise nulle, l'air embaumé, le sol nu. Et nous allons, et nous allons toujours... Or, voilà que subitement, de dessous un misérable mimosa qui se trouve sur notre droite part un bruit sourd, quelque chose comme un grognement, en même temps que s'agite une masse fauve qui ne tarde pas à se trouver sur ses pattes et à présenter à nos regards étonnés un magnifique spécimen

de vieux lion, jaune et chevelu, mais point content d'être dérangé dans sa sieste et d'aspect fort rébarbatif. Il fait trois ou quatre pas lentement, comme pour prendre son élan, il agite doucement sa grosse queue, nous regarde fixement, tête haute, et pousse un hurlement prolongé, terrible (voir la gravure page 533). C'est l'heure de recommander à Dieu sa pauvre âme et de faire face à l'ennemi :

« — Mon fusil, dis-je au guide, vite ! »

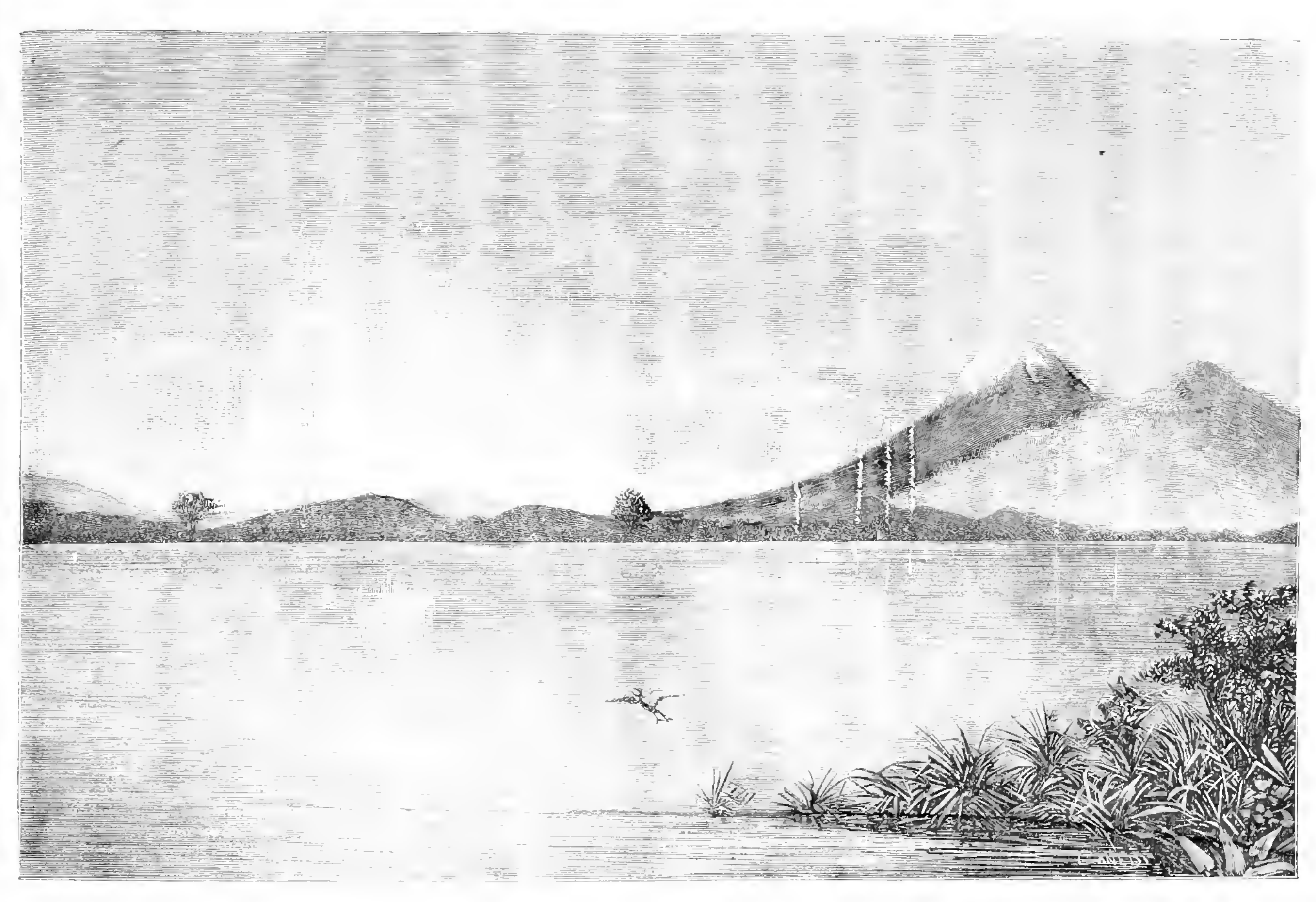
Mais le guide jugeant que s'il donne le fusil, lui-même restera les mains vides, ne se presse pas du tout de se rendre à l'ordre.

« — Attention ! fait bientôt le P. Auguste. Il file ! »

Et Mgr de Courmont ajoute, en ajustant son lorgnon : « La belle bête ! »

Le « roi des animaux » voyant en effet ces six hommes debout devant lui, fermes sur leurs pieds, et ces douze yeux dans les siens, avait cru que la lutte serait trop inégale, et il s'esquivait, lentement il est vrai, très lentement, mais enfin il s'esquivait, pendant que les six hommes le laissaient volontiers commettre cet acte de lâcheté bien placée... Mais tous nous fûmes d'avis que les choses auraient autrement tourné si nous avions été moins nombreux ou si, parmi nous, l'un ou l'autre avait tenté de fuir.

Le lion parti, nous reprenons notre chemin, parlant cette



AFRIQUE ORIENTALE. — Le lac Dyipé et le Kilima-Ndjaro ; d'après un dessin de Mgr Le Roy (voir le texte)

fois, oubliant le soleil, la fatigue, la soif, et nous communiquant nos impressions ; on s'applaudit généralement de n'avoir pas cédé d'un pas, pas même froncé le sourcil — c'est peut-être, entre nous, parce qu'on a été surpris —. Mais nous avions à peine fait quelques pas que de nouveau les herbes s'agitent ; aussitôt le guide s'arrête, épouvanté ; quelque chose se précipite entre les jambes de notre pauvre vieux Séliman qui, de terreur, tombe à la renverse, lâchant à la fois panier, casseroles et carabine : C'était un lièvre (voir la gravure page 538) !

Un quart d'heure après cette double alerte, nous arrivions enfin sous le bosquet d'acacias dont le feuillage délié forme comme un dôme et qui de loin nous avait servi de point de repère. Peu à peu nos porteurs nous rejoignent ; ils sont fatigués, mais au complet, et le campement s'installe.

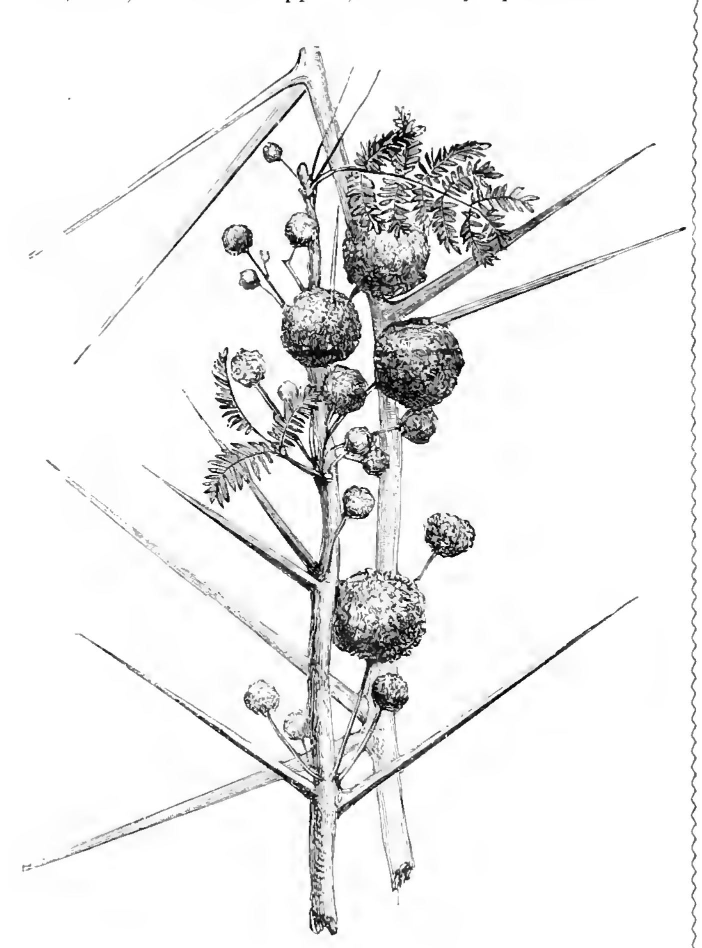
Nous méritions bien un peu de repos. Nous le prîmes le lendemain un peu plus en avant, et dans un endroit où le lac a peu près débarrassé des hautes herbes et des roseaux qui l'entourent était assez accessible pour qu'on pût y tenter un bain en compagnie des hippopotames qui reniflaient sous nos yeux comme pour nous souhaiter le bienvenue.

* * *

Le *Dyipé* ou, comme prononcent les gens de *Tovéta*, l'*Ipé* (*I-pé*) est une nappe d'eau relativement peu profonde

mesurant environ cinq kilomètres de large sur seize de long, du nord au sud. Son altitude est de sept cent trente-sept mètres au-dessus du niveau de la mer, et ce chiffre peut être pris comme celui de la pente totale du *Rouvan* qui après avoir réuni les cours du versant méridional du *Kilima-Ndjaro* va se jeter dans l'Océan Indien, à *Pangani*. En effet le lac *Dypé* est précisément formé par un des affluents de ce fleuve dont il n'est qu'une expansion : le *Loumi* des *Tchagas*, le *Mfouro* des *Tovétas*. Ce cours d'eau grossi de tout l'excédent qui sort de l'oasis de *Tovéta*, de la rivière *Kitito* qu'il reçoit à gauche et, dans la saison des pluies, d'un autre torrent, *Lo-Ndjaro*, qui descend des montagnes du *Taita*, ce cours d'eau se déverse au nord dans le bas-fond du *Dyipé* et en ressort presque dans la même direction, un peu vers l'ouest, en formant un marais difficile à franchir ; c'est pourquoi on prend ordinairement le lac par sa rive orientale, celle où nous campons.

De ce côté, la plaine s'étend jusqu'au massif du *Taita* avec seulement quelques collines calcaires vers le nord est ; mais, sur le bord opposé, s'élèvent jusqu'à deux mille



Acacias des bords du lac Dyipé

mètres les belles montagnes du *Gwéno*, riches, boisées en haut, cultivées et peuplées. Par ailleurs tout est plaine, et tout ce qui est plaine est aride et désert.

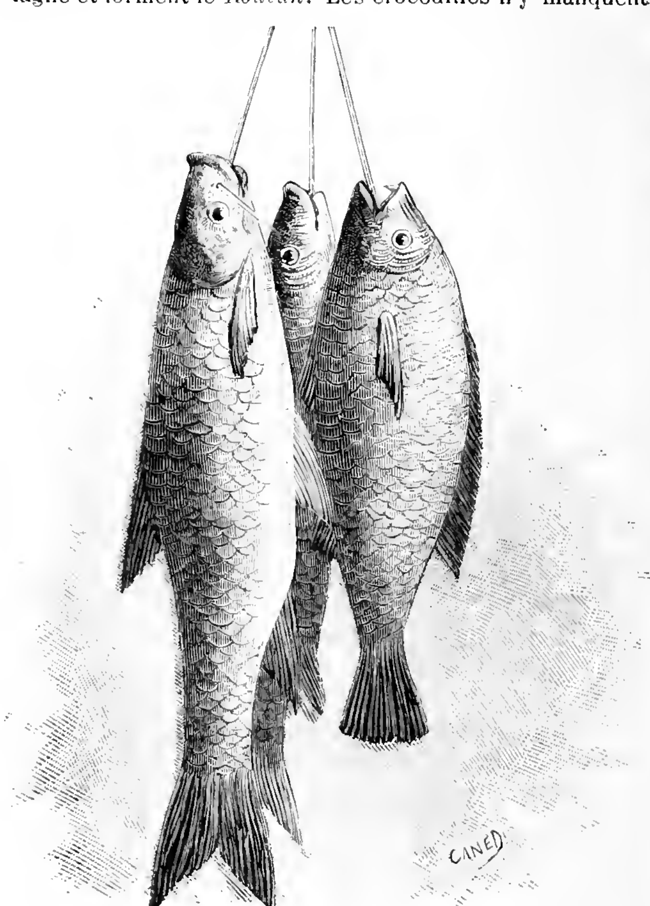
Sur le pourtour du lac lui-même, on ne trouve guère que des acacias, de grandes mimosées aux fleurs odoriférantes, aux feuilles délicates et aux riches épines, puis dans l'eau de petits arbustes, des roseaux, des papyrus, des cypéracées diverses (1). Beaucoup de coquilles intéressantes, quelques-unes d'espèce nouvelle. Les poissons y sont nombreux aussi et de belle taille, mais peu variés et peu déli-





Coquilles du lac Dyipé (grandeur naturelle)

cats ; des siluroïdes et des cyprinoïdes, les mêmes au reste que ceux de tous les cours d'eau qui descendent de la montagne et forment le *Rouvan*. Les crocodilles n'y manquent



Poissons du lac Dyipé (1/3 grandeur naturelle)

point, non plus que dans le lac *Tchara* qui occupe au-dessus du *Tovéta* un ancien cratère. Quant aux hippopotames, le jour, ils y prennent leurs ébats en toute liberté et s'en vont la nuit se balader dans les roseaux et les

(1) *Eucyperus, Scirpus, Scleria, Carex*, etc.

grandes herbes; leurs chemins, qui y sont tout tracés, servent à nos hommes comme de longs couloirs par où ils vont prendre l'eau du lac. C'est à ces endroits un liquide épais, boueux, vert et dégoûtant. Pour ne pas l'absorber tel, nous en remplissons un sceau, nous y mettons une forte pincée d'alun pulvérisé et après avoir agité le tout avec un bâton, les détritus de tout genre ne tardent pas à se précipiter; de sorte que, à la grande admiration de nos porteurs qui ne comprennent rien à ce sortilège, nous pouvons boire de l'eau claire. Aux voyageurs africains et autres qui manqueraient de philtre perfectionnés j'ose, en passant recommander ce simple système.

La gent volatile est ici représentée par de nombreuses tribus d'aigrettes, de pluviers, de canards, de pélicans et d'oies sauvages. Mais nulle part ailleurs nous n'avons vu tant de pintades. Sur les bords du lac, à travers ces courtes graminées et sur ces terrains secs et sablonneux qui leur conviennent, on en voit des bandes de vingt, trente, cinquante sujets, les mères conduisant leurs couvées, et tout ce peuple s'appelant, gloussant, picorant, courant et voletant. La nuit elles se retirent sur les arbres. Nous en avons tué quelques-unes, nous en aurions pu faire un massacre.

(A suivre).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIX[e] SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Etrangères de Paris
Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE XVIII

Les Missions indiennes de l'Amérique du Sud
(1800 - 1890)

Suite (1).

V

BRÉSIL.

Le Brésil, qui couvre une étendue de pays presque égale à toute l'Europe (8,237,218 kilomètres carrés), n'a pourtant que 14,002,355 habitants, sur lesquels 860,000 Indiens convertis et 1,200,000 sauvages demeurés païens.

Sous le rapport religieux, le Brésil forme une province ecclésiastique: archevêché, Bahia, avec onze suffragants. La population catholique totale est de 10,800,000 âmes. Les douze diocèses du Brésil n'ont, à eux tous que quinze cents paroisses, dont quelques-unes d'un étendue absolument disproportionnée. Ainsi dans le diocèse de Cuyaba, province de Matto-Grosso, il n'y a que vingt paroisses et vingt-six prêtres, pour un pays qui couvre 1,379,654 kilomètrescarrés, trois fois l'étendue de la France. Le diocèse de Para, le plus vaste probablement du monde catholique, embrasse la province de Para et celle de l'Amazone, au total, 3,046,752 kilomètres carrés, le tiers de l'Europe. Pour desservir les 280,000 catholiques et les 600,000 sauvages païens, dispersés sur cet immense territoire, l'évêque de Para n'a que 80 prêtres séculiers et 15 missionnaires! Cette pénurie effrayante de prêtres explique ce que je vais dire de la situation religieuse du Brésil.

Comme dans presque tous les pays de langue portugaise, la situation religieuse au Brésil laisse beaucoup à désirer. La faute n'en est pas à l'Église, mais aux gouvernements francs maçons, héritiers des traditions de Pombal. Depuis un siècle et demi, le pouvoir civil, au Brésil, a tout fait pour annuler le clergé en l'asservissant; il faut bien reconnaître qu'il n'a que trop réussi, sauf d'honorables exceptions, et les évêques ont les mains liées pour réformer les abus.

On se rappelle ce qui arriva quand les évêques d'Olinda et de Para voulurent, il y a une vingtaine d'années, interdire aux francs-maçons de se mêler de l'administration des confréries paroissiales. Traduits devant une prétendue cour de justice, composée de libres penseurs, les deux confesseurs de la foi furent condamnés, de ce chef, à cinq ans de travaux forcés. Il est vrai que l'empereur don Pedro, qui n'avait pas eu le courage de soutenir les deux prélats, eut au moins l'humanité de commuer leur peine en cinq ans de forteresse, et qu'au bout de quelques mois, il leur fit grâce entière; mais le jeune et vaillant évêque d'Olinda, Mgr Vital d'Oliveira, était frappé de mort: empoisonné par l'ordre des Lagos, il vint mourir en France, et tous les évêques du Brésil purent entrevoir le sort qui attendait ceux des premiers pasteurs qui voudraient faire leur devoir d'évêque.

* * *

Tels prêtres, tels troupeaux. La grande masse de la population brésilienne a conservé des habitudes religieuses, mais faute d'instruction, l'ignorance et la superstition ont remplacé la foi, et la vie chrétienne fait presque complètement défaut. Dans les grandes villes, en communication régulière avec l'Europe, le nombre des *positivistes* va en augmentant de jour en jour, et l'on compte les jeunes gens qui ont fait leur première communion. Il y a quelques années, un journal de Bahia publiait des articles furibonds contre les Jésuites et les accusait d'attenter à la liberté de conscience des citoyens, en enseignant que Jésus-Christ est le Messie, alors que le vrai et seul Messie est Auguste Comte, le fondateur en France du *positivisme*. Voilà où en est arrivé un pays autrefois tout catholique!

Comme tous les méridionaux, les Brésiliens sont passionnés pour les cérémonies religieuses, l'éclat du culte, les chants, les illuminations, tout ce qui frappe les sens. C'est une religion toute extérieure, qui n'atteint pas jusqu'aux profondeurs de l'âme, et qui n'a qu'une action fort médiocre sur l'esprit et sur le cœur. C'est ce qui explique ce fait presque incroyable d'une nation toute catholique, se laissant dominer sans résistance par les Sociétés secrètes. Au Brésil, le franc-maçon se garde bien, comme il le fait chez nous, de s'éloigner de l'église; tout au contraire, il prétend y dominer et y faire la loi: il préside les confréries, fait célébrer des messes, organise des processions. C'est précisément à ce sujet que la lutte éclata avec les évêques d'Olinda et de Para.

Dans un pays éclairé, de pareilles prétentions seraient

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 7, 14 et 21 octobre.

bien vite écrasées sous le ridicule, mais dans un pays comme le Brésil, il en est tout autrement. Comme la question dogmatique ne préoccupe guère les esprits, comme la plupart des Brésiliens ignorent les condamnations du Souverain-Pontife, et que les autres les méprisent, vous entendez de très honnêtes gens répéter que la franc-maçonnerie brésilienne est une œuvre de haute philanthrophie, que l'Eglise a grand tort de condamner.

∴

Je suis heureux de signaler un certain mouvement de réaction religieuse, qui date de vingt à trente ans. Prenant le mal à sa source, la formation défectueuse du clergé, les évêques ont confié aux fils de saint Vincent de Paul la direction de plusieurs séminaires, d'où sortiront désormais des prêtres instruits et pieux. Malheureusement le nombre des ouvriers qui se présentent pour travailler à la vigne du Seigneur est encore bien petit, puisque le séminaire de Rio, le plus important du Brésil, ne comptait encore, il y a quelques années, que *dix-huit* élèves. De concert avec les évêques, les Lazaristes ont organisé des retraites pastorales qui exercent, chaque année, une heureuse influence sur l'esprit du clergé. Enfin ils ont ouvert plusieurs collèges, pour la formation chrétienne des jeunes gens du monde. Collèges et séminaires remédieront au grand mal de l'Eglise du Brésil, qui est l'ignorance. Il est donc permis désormais de concevoir quelques espérances pour la réforme du clergé et la renaissance de la religion dans ce pays.

Les Prêtres de la Mission ne sont pas seulement professeurs au Brésil ; dans un pays où les prêtres, et surtout les prêtres zélés, font défaut, ils ont dû se faire missionnaires pour évangéliser ces populations abandonnées. Souvent ils voyagent vingt ou trente jours à cheval, au milieu de dangers et de privations de toutes sortes, afin d'aller, pendant quelques semaines, offrir les secours de leur ministère à des populations qui sont quelquefois des années entières avant de recevoir la visite du prêtre. Aidés des Sœurs de saint Vincent de Paul, qui s'occupent de l'assistance des pauvres, de la tenue des hôpitaux et de l'instruction des jeunes filles, chose absolument nouvelle au Brésil, ils font connaître et respecter partout le nom de la France, trop souvent compromis par les rares nationaux que nous envoyons à l'étranger. « Vous vous croyez le premier peuple du monde, disait un jour un Brésilien à un voyageur français, parce que vous nous fournissez quelques cuisiniers qui savent préparer une sauce, et l'on se moque, avec raison de votre fatuité. Heureusement que vous avez vos admirables missionnaires, pour relever le prestige de votre patrie et faire aimer la France (1). »

∴

Quant aux missions des sauvages, ruinées en grande partie, à la fin du dernier siècle, à la suite de l'expulsion des Jésuites, abandonnées complètement, pendant la première moitié du XIXe siècle, elles n'ont été reprises que depuis 1860. Il ne reste plus guère à évangéliser que les tribus sauvages de l'Intérieur, car la plupart des Indiens qui habitent le long des côtes de l'Océan ont été convertis depuis longtemps par les premiers apôtres du pays, les Auchiéta, les Nobréga, les Vieyra, qui, en moins de cinquante ans, civilisèrent, au prix de nombreux martyrs, ces féroces sauvages, adonnés à l'anthropophagie et à tous les vices.

Les premiers missionnaires de la Compagnie de Jésus abordèrent au Brésil en 1549.

« Dès 1600, écrit Southey, sur une étendue de plus de deux mille milles (environ 660 lieues), toutes les peuplades de la côte du Brésil, aussi loin que s'étendaient les établissements portugais, étaient réunies en Réductions prospères sous la direction des Jésuites (1).

Ce qui suggérait à l'historien Macaulay, cette réflexion :

« Les acquisitions de l'Eglise romaine dans le nouveau monde ont compensé, et au delà, ce que le protestantisme lui a fait perdre dans l'ancien (2). »

Quomodo obscuratum est auri color optimus? Comment l'or a-t-il perdu son éclat ? Comment l'Eglise du Brésil qui brillait d'une si vive splendeur, au bout de cinquante ans d'apostolat, est-elle tombée dans le marasme et l'obscurité ? Comment ces religieux qui avaient si vaillamment travaillé pour reculer les frontières du royaume de Jésus-Christ, ont-ils laissé leur conquête inachevée ? Demandez-le à Pombal et aux gouvernements maçonniques, héritiers de ses détestables traditions. Après avoir chassé les Jésuites qu'ils désespéraient de séduire, ils se sont emparés de la direction des monastères et ont imposé aux religieux des règlements et des supérieurs de leur choix ; sous prétexte de réformer les abus, ils ont enchaîné l'Eglise ; ils ont fait pis encore, autant qu'il dépendait d'eux, ils l'ont corrompue ; ils se sont ingérés dans la formation du clergé et l'administration des séminaires, ils ont lié les mains aux évêques, ils ont empêché, ou gêné autant que possible, les communications avec Rome, en un mot, ils ont fait de l'Eglise du Christ une servante, et maintenant, ils prennent des airs austères pour lui reprocher sa dégradation. Hypocrites, cette dégradation, que vous exagérez d'ailleurs, qui l'a faite, si ce n'est vous ?

Mais le travail des anciens missionnaires n'a pas été complètement perdu. Après un siècle d'abandon des missions Indiennes, un protestant américain, Sir Thomas Ewbanck, nous apprend qu'en 1856, il y avait encore au Brésil huit cent mille Indiens qui adorent le nom de Jésus (3).

Privés, pendant bien des années, d'instruction et de pasteurs, scandalisés trop souvent par des hommes qui n'ont plus guère de chrétien que le nom, ils ont conservé la foi, au milieu des plus rudes épreuves, et tous les efforts des Sociétés protestantes pour les séduire sont demeurés infructueux.

« Plus je vois ce peuple, écrit notre auteur, plus le succès de la propagande protestante me paraît éloigné. La nation brésilienne, bonne, douce, hospitalière, intelligente et amie du progrès, évite le missionnaire protestant comme

(1) Du Parmont. *Un voyage au Brésil. Revue du monde catholique* août 1885.

(1) Southey. *North American Review*. juin 1858.

(2) Macaulay. *Essais sur l'histoire.*

(3) *La vie au Brésil*. ch 28.

un être suspect ; elle éprouve généralement pour lui un sentiment voisin du mépris. A Rio, la chapelle anglicane, ouverte en 1810, ne recevait pas, en 1856, un seul indigène converti. Les moines lui ont enlevé ses quelques prosélytes (1). »

Le R. Walsh, qui fut pendant quelque temps recteur de cet oratoire abandonné, avoue franchement qu'il a trouvé dans le peuple brésilien, « une profonde impression de « piété raisonnée et un attachement invincible à sa religion (2). » Le même auteur, parlant du clergé brésilien, lui rend ce témoignage que je suis heureux de mettre sous les yeux du lecteur :

« Je ne puis accorder que le clergé du Brésil mérite les reproches qu'on lui adresse ordinairement. D'après tout ce que j'ai vu et entendu, les prêtres du pays sont, généralement parlant, tempérants, observateurs des lois de leur Eglise, assidus auprès des malades et aussi charitables que leurs moyens, très limités, le permettent (3). »

Pourquoi serions-nous plus sévères pour nos frères que ne le sont les ennemis de notre foi ? De ce témoignage désintéressé d'un honnête homme, il est permis de conclure que, s'il y a des abus parmi le clergé du Brésil, et les plaintes des évêques ne permettent pas d'en douter, on a néanmoins singulièrement exagéré ces abus. Gardons-nous de généraliser des exceptions, et de croire que la corruption est aussi commune que des voyageurs enclins à critiquer la sainte Église ont bien voulu le dire. Pour ma part, j'ai reconnu loyalement tout ce qui m'a paru digne de blâme. Pourquoi refuserait-on d'écouter maintenant un témoin à décharge ?

*
* *

En dehors des Indiens déjà convertis, il y a encore 1,200,000 sauvages demeurés païens dans l'intérieur du pays. Ces Indiens, qui comptent près de trois cents tribus distinctes, se partagent entre deux grandes races : les *Tupinambas*, au nord, et les *Guaranis*, au sud. Les Guaranis ont déjà été évangélisés en partie, mais la grande majorité des Tapinambas sont encore païens. Depuis 1860, le gouvernement brésilien a commencé à se préoccuper de leur évangélisation : comme les libéraux du pays ne veulent à aucun prix entendre parler des Jésuites, ces missions ont été confiées aux Franciscains de la stricte observance et aux Capucins. Malheureusement jusqu'ici le nombre des missionnaires a toujours été très inférieur aux besoins spirituels des tribus à convertir, ce qui a retardé les progrès de l'apostolat.

Les RR. PP. Franciscains sont chargés spécialement des missions indiennes de la province de l'Amazone (diocèse de Para), dans la partie septentrionale du Brésil. La mission franciscaine forme une préfecture apostolique, avec un préfet et neuf missionnaires. Ils ont actuellement quinze villages en formation, avec environ 7,000 Indiens catholiques sur une population totale de 600,000 sauvages, éparpillés sur un territoire de 1,900,000 kilomètres carrés, presque quatre fois l'étendue de la France.

Les RR. PP. Capucins ont *trois* préfectures apostoliques au Brésil : Rio-de-Janeiro, 26 religieux ; Bahia, 15 religieux et Pernambouc, 6 religieux, total 47 religieux capucins, chargés d'évangéliser environ 500,000 sauvages, sur lesquels on compte actuellement 20,350 néophytes. Il y a, dans les missions des Capucins, 29 églises ou chapelles et 26 écoles.

Les missions des Capucins au Brésil ressemblent beaucoup à celles des Franciscains, mais leurs néophytes, plus rapprochés des côtes et de la vie civilisée, semblent en général plus dociles et mieux disposés à recevoir l'Evangile. Voici, pour donner une idée de ces missions, le récit d'une tournée apostolique, qui eut lieu en 1881 :

« Après dix mois d'absence, je suis rentré à Saint-Louis (1) en bonne santé. J'ai parcouru près de *quatre cents* lieues, tantôt dans des forêts inextricables, tantôt dans des plaines découvertes, exposés aux rayons d'un soleil brûlant ou à des pluies torrentielles, traversant à cheval les rivières, dormant à la belle étoile parfois réduit à boire de l'eau fangeuse et à manger un peu de viande desséchée. Chaque mission durait environ *quinze* jours. Voici quel a été le résultat de ces dix mois de courses apostoliques : 9 grandes missions, 4,000 communions, 638 baptêmes, 309 mariages, 20 extrêmes-onctions, bénédiction de *sept* cimetières, plantation de *onze* croix gigantesques. Des députations venues de loin m'ont demandé plusieurs fois d'aller prêcher des missions chez eux ; le manque de temps ne m'a permis d'accéder à leur désir. »

« Rien de plus consolant que ces missions dans les forêts, loin des villages. Je faisais abattre les arbres sur une vaste étendue. On élevait et on couvrait de feuilles de palmiers un hangar capable de contenir trois mille personnes. A côté on construisait une cabane, puis chacun bâtissait la sienne. En une semaine, on improvisait ainsi une ville de plusieurs milliers d'âmes, que je dirigeais avec le concours de plusieurs zélateurs. A quatre heures du matin, je faisais chanter l'office de la Sainte Vierge que beaucoup d'Indiens savent en portugais ; puis je célébrais la messe. Après les instructions et le catéchisme, j'entendais les confessions. Le silence n'était interrompu que par le chant des cantiques. La prédication finissait toujours par des larmes et des sanglots, des pécheurs scandaleux demandaient publiquement pardon. Impossible de décrire l'émotion de la dernière allocution, après laquelle je bénissais et congédiais le peuple. Dès le lendemain, tous venaient en pleurant et tenant en main leur croix de mission, implorer ma bénédiction et me dire adieu. »

« Les exercices spirituels dans les villages m'ont apporté beaucoup moins de consolation. Grâce à la présence des Blancs, la plupart des Indiens de cette catégorie sont dépourvus de tout sens moral, et les mauvais empêche les bons de pratiquer la religion (2). »

On comprend les difficultés que présente l'apostolat dans de pareilles conditions. Qu'est-ce qu'une dizaine de missionnaires, recevant quelques maigres subsides du Gouvernement, pour une œuvre qui demanderait des centaines d'apôtres ? Où trouver de quoi fonder des villages chétiens, bâtir des chapelles, ouvrir des écoles sur une si vaste étendue du territoire ? Il y faudrait les millions que l'État

(1) *La vie au Brésil*, ch. 20.
(2) *Notes sur le Brésil*, 1 vol.
(3) Même ouvrage.

(1) Capitale de la province de Maranhao, 459.884 kilomètres carrés.
(2) *Lettre du Père Antonio de Reschio, capucin*, (*Missions Catholiques*).

seul est en mesure de fournir ; mais les préoccupations des Gouvernements modernes sont ailleurs. Du reste ces sauvages ressemblent beaucoup à ceux de l'Équateur, auxquels ils confinent. Ils ont toujours refusé de reconnaître l'autorité du Gouvernement brésilien, et se laissent difficilement aborder par les missionnaires. Perdus à l'ombre des grands bois, séparés les uns des autres par les nombreux affluents de l'Amazone, qui couvrent le pays comme d'un réseau, ces Indiens sont restés jusqu'ici à peu près inaccessibles à l'action de la civilisation. Quand le missionnaire a pu réussir, au prix de mille difficultés, à pénétrer au milieu d'une de ces tribus, il commence par réunir quelques Indiens mieux disposés, pour former une *Aldea* ou village chrétien. On élève des cabanes, on plante, on défriche un coin de l'immense forêt ; bientôt de nouveaux venus, attirés par les bienfaits d'une civilisation relative, viennent se joindre aux premiers. Au bout d'une dizaine d'années, si les défrichements ont réussi, si les sauvages païens ne se sont pas jetés sur la nouvelle chrétienté, si la terrible fièvre des bois n'a pas emporté le missionnaire et dispersé son petit troupeau, la nouvelle Réduction peut être considérée comme fondée, et l'apôtre, s'arrachant aux larmes de ses néophytes, s'enfonce plus avant dans la forêt, pour recommencer ailleurs la même œuvre. Telle est la rude vie que mènent actuellement les religieux franciscains chargés des missions indiennes du Haut-Amazone.

Pour leur venir un peu en aide, Mgr l'évêque de Para, dont le vaste diocèse embrasse les deux provinces de Para et de l'Amazone, a eu, il y a quelques années, l'heureuse idée d'installer un navire, appelé *le Christophore*, pour servir à l'évangélisation des tribus indiennes répandues sur les bords de l'Amazone et de ses centaines d'affluents, depuis Para jusqu'aux frontières de la Colombie, de l'Équateur et du Pérou. C'est comme une église ambulante, qui se transporte avec ses missionnaires au plus épais des forêts.

(*A suivre*).

NÉCROLOGIE

T. R. P. Fabre

Supérieur général des Oblats de Marie-Immaculée.

Nous recommandons aux prières des missionnaires et de nos lecteurs l'âme du T. R. P. Joseph Fabre, décédé dans la paix du Seigneur, à Paris, le 26 octobre, dans la soixante-huitième année de son âge et la quarante-huitième de sa vie religieuse. Depuis trente-un ans le T. R. P. Fabre gouvernait la florissante Congrégation, qui depuis sa fondation en 1826, par Mgr de Mazenod, a envoyé tant d'ouvriers apostoliques aux missions de Ceylan, de l'Afrique australe et du Dominion.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

Édition française.

M. Malengé-Debève, du diocèse de Cambrai 8
M. Favre, à Viviers 1 25

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Navarre).
M. Barbe, à Nice, avec demande de prières, pour une guérison. 100

A M. Allys (Cochinchine septentrionale), pour les princes chrétiens persécutés.
Un anonyme, diocèse de Dijon, avec demande de prières pour sa famille 10
Anonyme d'Alger 10
Un prêtre, du diocèse de Fréjus 100

Pour la Mandchourie.
A C, de Marseille, demande de prières pour un succès d'examen 3

A Mgr Midon.
C. C, de Grenoble 40

Pour M. Perrié, missionnaire à Nagasaki.
M Cucq, aumônier, à Toulouse 10

A Mgr Hirth (Ouganda).
L. P., du diocèse de Reims, demande de prières pour deux âmes défuntes 3
Anonyme du diocèse de Rennes 15
Anonyme du diocèse de Besançon 25
C. C, de Grenoble 20
Pater, adveniat regnum tuum, A. P, diocèse de Lyon 30
A. C, à Marseille, demande de prières pour un succès d'examen. 2
Au nom de M de Saint-Pierre, diocèse de Tours 200

Au R. P. Deniau, Ile Malo (Nouvelles-Hébrides).
Le C. F^re Gonzalve, diocèse de Lyon 50

Au R. P. Victorin Vincent (Nouvelle-Calédonie).
M. l'abbé X..., professeur de 6me, à Laroche, diocèse de Chambéry. 5

Pour les prêtres polonais exilés en Sibérie.
Transmis par M. Emile Clarisse, à Saint-Omer, diocèse d'Arras. 9 95

Édition italienne

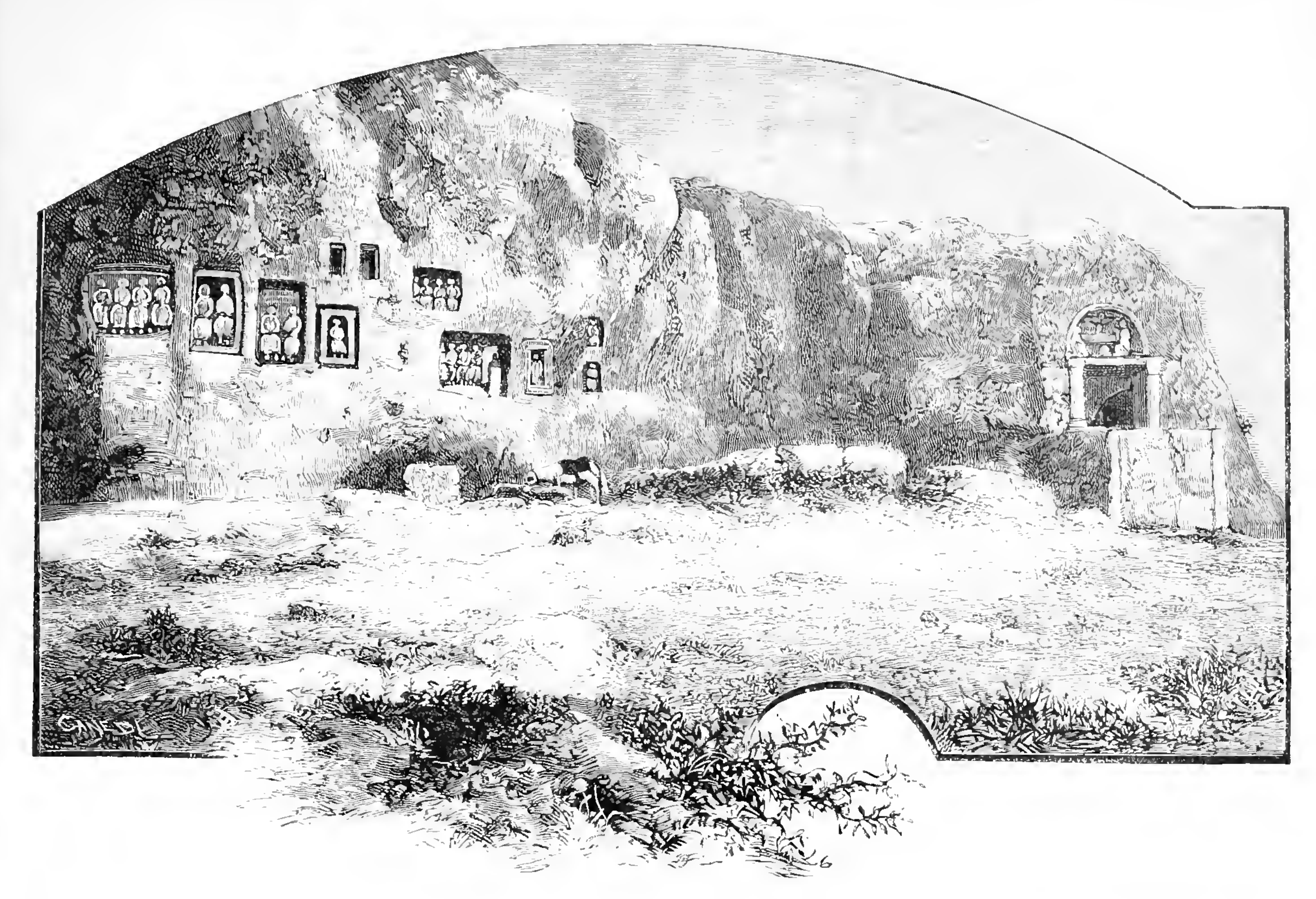
(*3me trimestre 1892*)

Pour l'Œuvre	303
» les missions les plus nécessiteuses (Hong-Kong)	410
» les catéchistes de M. Tulpin (Japon septentrional)	14 55
» la mission des Gallas	9 70
» la mission de la Mongolie Orientale	9 70
» la mission du Cunène (Afrique méridionale)	9 70
» la mission de l'Ouganda	9 70
» les missions du Tonkin (Mgr Colomer)	19 40
» l'hôpital de Ning-Po	48 35
» la léproserie de Gotemba (Japon septentrional)	106 50
» M. Fourcade, missionnaire à Alladhy (Pondichéry)	38 75
» les missions éprouvées par la famine (le même)	9 70
» les affamés de Mgr Pagnucci	14 55
» les affamés du Chan-Si septentrional	212
» les missions de Marache (Arménie)	48 35
Total	1.263 95

(La suite des dons prochainement).

Th. Morel, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3.



SYRIE. — *Khatoura.* — STÈLES ET TOMBEAUX, VUS DE L'OUEST; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir page 564).

CORRESPONDANCE

LE GOUVERNEUR DE LA NOUVELLE-ZÉLANDE

à S.-Patrick

COLLÈGE DES RR. PP. MARISTES A WELLINGTON

Voici, d'après la traduction d'un journal anglais, un récit qui intéressera certainement nos lecteurs. Il tranche heureusement avec ceux que nous apportent chaque jour les journaux d'Europe. Ce monde nouveau et si plein d'avenir, qui se forme aux antipodes de nos pays, place la grande foi en Dieu, comme base de tout l'édifice social et considère comme un inappréciable bienfait, l'éducation religieuse.

On sait que la Société de Marie, chargée par le Saint-Siège, dès son origine, des missions de l'Océanie occidentale, s'est employée, à force de travaux et de souffrances à la conversion des naturels de la Nouvelle-Zélande ou Maoris. Elle a ainsi contribué pour sa large part à la civilisation de ces vastes îles. Aujourd'hui ce territoire, tiré de la barbarie, doit à l'immigration qu'ont favorisée les travaux des missionnaires un état sain à peu près égal à celui de l'Amérique du Nord : et l'Église, jugeant l'heure venue, y a constitué régulièrement depuis quelques années, la hiérarchie catholique. La Nouvelle-Zélande est donc devenue une province ecclésiastique, dont l'archevêque de Wellington est le chef, et qui se compose en outre de trois évêchés. L'archevêché de Wellington et l'évêché de Christchurch sont confiés à la Société de Marie ; et c'est à Wellington que s'est passé ce que nous allons rapporter, et ce que l'*Evening Post* appelle « un événement de conséquence (1). »

Le 18 août dernier, c'était grande joie au collège Saint-Patrick, fondé et dirigé par les RR. PP. Maristes : ce jour avait été choisi par son Excellence lord Geascow pour y faire une visite solennelle. La maison s'était mise en fête, se couvrant de pavillons que soulevait joyeusement la brise du large. Lord Geascow conduisait avec lui lady Geascow et toute sa famille. Faisaient partie du cortège avec leurs femmes, le ministre général des postes, le ministre de l'éducation, et autres honorables personnages dont le journal fait avec complaisance l'énumé-

(1) L'*Evening Post*, nº du 19 août 1892. — Cet article n'est qu'une traduction résumée de ce journal.

ration. Arrivés à trois heures à la grande entrée, ils furent reçus, au chant de l'air national que jouait la fanfare du collège, par le R. P. de Watters, recteur, et par le R. P. Devoy vicaire-général, en l'absence de Sa Grâce, Mgr. l'archevêque, retenu à Nelson par d'impérieux devoirs. Tout le personnel des maitres et des élèves en grande tenue étaient rangés sur le passage, saluant et applaudissant.

Après un coup d'œil jeté sur l'intérieur des bâtiments, les illustres visiteurs furent conduits dans une vaste salle d'étude, décorée avec goût, où les élèves donnèrent en leur honneur une séance musicale. Sans citer la liste des morceaux qui furent exécutés, qu'il suffise de dire que la fanfare, la symphonie et la chorale du collège rivalisèrent de talent à la satisfaction de l'assistance.

Avant la dernière partie, le R. P. Watters se lève, et, en quelques mots d'un à-propos délicat, il remercie le gouverneur et lady Geascow de la visite dont ils ont bien voulu honorer Saint-Patrik-collège. Il se réjouit de l'éclat qu'elle jette sur l'établissement et des encouragements qu'en reçoivent les élèves, dont les premiers succès rendent leurs maitres heureux et fiers. Puis c'est le tour de celui des élèves qui a été désigné pour présenter une adresse, et deux autres offrent à lady Glascow un magnifique bouquet.

Son Excellence le gouverneur se lève alors, au milieu d'applaudissements prolongés, et il prononce des paroles que résume l'*Evening Post*. Il remercie, d'abord, en des termes pleins de cordialité et de courtoisie, du bel accueil qui leur est fait. C'est un grand plaisir pour lui, dans sa situation officielle, de visiter des Institutions du genre de celle où il est heureux de se trouver en ce moment. Il n'estime rien de plus digne de son intérêt qu'une maison d'éducation, gouvernée par les principes qui sont ici en vigueur. « Car je suis dit-il, *un de ceux qui ont toujours cru que* LA PARTIE RELIGIEUSE DE L'ÉDUCATION NE DOIT ÊTRE MISE DE COTÉ DANS LES ECOLES D'AUCUN PAYS. (Vifs applaudissements.) Je suis un de ceux qui pensent que *c'est pendant la jeunesse que les principes religieux doivent être insinués dans les cœurs des enfants*, dont il ne faut pas faire seulement des citoyens du pays auquel ils appatiennent, *mais dans l'avenir des* CITOYENS DU ROYAUME DES CIEUX ! » (Applaudissements.)

Il faut que toutes les croyances religieuses s'accordent aujourd'hui, à combattre l'ennemi commun, l'athéisme, qui chemine et avance au milieu de nous. Il est donc heureux de déctarer ici qu'il est et sera toujours pour l'éducation religieuse.

Prenant ensuite, avec une modestie touchante, le ton familier, il ajouta qu'il appréciait d'autant plus cette éducation qu'il en avait lui-même moins joui. Livré à la vie du bord, à l'âge de treize ans, sa carriere se trouve finie pratiquement à l'âge où débutent un grand nombre de jeunes gens, et il a ainsi fait souvent l'expérience de la nécessité d'avoir acquis un bon fonds d'éducation pour faire face aux luttes de l'existence (Applaudissements.)« Il se présente donc à eux plutôt comme la balise qui les mettra en garde contre les écueils de l'ignorance, que comme le phare qui éclaire le chemin... »

L'orateur n'oublia pas de féliciter et de remercier, le R. P. Recteur, et tous ceux qui avaient rendu cet accueil si charmant : et, terminant par le mot de la fin que les élèves attendent aux antipodes aussi bien que dans notre vieux monde, au nom de lady Glascow et comme remerciement du bouquet qu'on lui avait offert, il demanda un congé pour le lendemain.

« Le désir de son Excellence est un ordre pour moi » répondit le R. P. Watters au milieu d'une salve d'applaudissements et de bravos. Puis le gouverneur et les ministres, prirent congé au chant renouvelé de l'air national.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

— Le 21 octobre sont partis de Rome pour la Préfecture apostolique de l'Assam (Indes orientales) les R. R. P. P. Valentin Kartte, du diocèse de Breslau, et Taddaeus Hoffmann, du diocèse de Wurzbourg.

— Le 27 juin dernier, sont partis de Rome pour les Etats-Unis les R. R. P. P. Sévérin Zurek, du diocèse de Breslau, Félix Bucher, du diocèse d'Augsbourg, et le Frère coadjuteur Martial Brandle, du diocèse de Saint-Gall (Suisse).

Tous ces missionnaires appartiennent à la Société Catholique Instructive de Rome.

— Se sont embarqués: Le 12 octobre à Marseille, pour le Zanguebar, avec le P. Edouard Baur, du diocèse de Strasbourg, retournant dans cette Mission, les FF. Vincent Mac-Nally, du diocèse de Clogher (Irlande) Ephrem Dubois, du diocèse du Mans; Claudien Desservetaz, du diocèse d'Annecy ; et Chrysostôme Chrupala, du diocèse de Posen ;

— Le 12 également, à Southampton, pour la Trinidad, les PP. Achille Lemère, du diocèse de Cambrai ; Martin Groagh, du diocèse de Cashel (Irlande) ; Jacques Mac-Donnell, du diocèse de Cork (Irlande), et le 22, le P. Emile Allgeyer, du diocèse de Strasbourg.

— Le 21 octobre à Lisbonne, pour le Bas-Congo : le P. Martin Wieder, du diôcèse de Strasbourg, et le F. Estevaò da Silva, du diocèse de Guarda (Lisbonne) ;

Pour la Cimbébasie, les P.P. Charles Strebler, du diocèse de Strasbourg ; Thomas Fischer, du même diocèse, et le Fr. Silvino Pinto, du diocèse de Porto (Portugal) ;

Pour le Cunène : Le P. Jean Steinmetz, du diocèse de Srasbourg ; et pour Loanda : le Fr. Vidal de Brito, du diocèse de Guarda, (Portugal)

— Le 25 octobre à Marseille, pour la Sénégambie, les PP. Gabriel Ropars du diosèse de Quimper ; Jean Méchin, du diocèse de Clermont ; Jean Foussemagne, du diocèse de Lyon, et le Fr. Héribert Bremen, du diocèse de Cologne ;

Pour Sierra-Léone le P. Edouard Quntzmam, du diosèse de Strasbourg ;

Pour le Congo français, les PP. Georges Bouleuc, du diocèse, de Coutances : Alfred Garnier, du diocèse de Saint-Claude : et le Fr. Protais Deiber, du diocèse de Strasbourg, et pour l'Oubanghi : le P. Victor Paris, du diocèse de Strasbourg.

Tous ces missionnaires appartiennent à la Congrégation du Saint-Esprit.

INFORMATIONS DIVERSES

Hou-pé septentrional. — Mgr Banci, vicaire apostolique du Hou-pé septentrional, nous adresse la lettre suivante :

« Nous venons de traverser une crise pénible et nous sommes toujours dans l'appréhension d'une persécution générale. Ces craintes s'affirment et augmentent chaque jour ; actuellement nous nous trouvons en danger d'être massacrés tous par les païens. Ils ont déjà commencé à brûler nos maisons et nos chapelles, ainsi que les habitations des chrétiens. Les choses auraient même eté plus loin, si les mandarins civils et militaires ne nous avaient en quelque manière, protégés. On a néanmoins incendié et détruit notre école, notre maison et tout le matériel préparé dans la chrétienté du Fan-Kan pour y élever une chapelle ; de plus, dans la même localité ont été brûlées trois ou quatre maisons de chrétiens. Enfin dans les chrétientés de Miao-Tan-Ze-Ho et de Ly-Twei, les païens, porteurs de fusils, d'épées et d'autres armes, ont assailli nos chrétiens, incendié leurs habitations et leur ont dérobé un grand nombre d'objets.

« Nous avons avisé les mandarins de ces méfaits, et ces magistrats nous ont promis de punir les coupables, de réparer le dommage causé, et de protéger nos néophytes. De fait ces mandarins ont déjà commencé à agir et ils semblent vouloir prendre en mains la cause de la justice. Dieu veuille qu'ils aillent jusqu'au bout !

« De leur côté, notre résidence, notre église et notre orphelinat de Lao-Ho-Kou sont en danger, et depuis un certain temps sont surveillés nuit et jour par les soldats. Sans cette précaution, à l'heure qu'il est, nos résidences, nos églises et nos orphelinats n'existeraient déjà plus; des placards affichés publiquement annonçaient le prochain incendie de tous nos établissements de Kio-Ten-Kou et de Lao-Ho-Kou, et le massacre imminent des missionnaires, qui s'y seraient trouvés ainsi que celui de toutes nos pauvres orphelines. Les jours fixés étaient le 12 août pour Lao-Ho-Kou et le 14 pour Kia-Tsen-Kou.

« Toute cette effervescence regrettable vient des calomnies que l'on ne cesse de répandre contre nous. Les grandes chaleurs de l'été avaient amené l'épidémie du choléra. Profitant de cette circonstance malheureuse, des païens mal intentionnés, pour exciter le peuple contre nous, ont répandu le bruit que les missionnaires, non seulement crevaient les yeux des enfants, et leur enlevaient le cœur qu'ils envoyaient en Europe pour en faire de l'argent et des remèdes, mais de plus qu'ils avaient soudoyé des émissaires de tous côtés pour jeter du poison dans les puits pour faire mourir le pauvre peuple. Aussi faut-il, disait-on, en finir avec ces « diables d'Européens », comme ils nous appellent par mépris, et faire main-basse sur eux. Toutes ces menaces auraient été mises à exécution sans l'intervention protectrice des mandarins.

« Telle est la situation présente. Nous sommes constamment en prières, invoquant Dieu et la Très Sainte Vierge. Peut-être pour des motifs très saints, le Seigneur ne daignera pas exaucer nos prières et voudra nous éprouver alors nous nous humilierons en sa présence et nous dirons : « Seigneur, que soit toujours faite votre très sainte volonté ! »

Cimbébasie. — Le R. P. Richard nous écrit de Caconda, le 26 août 1892 :

« La Mission naissante du Saint-Cœur-de-Marie, de Caconda, vient de passer par de cruelles épreuves, tant il est vrai que les œuvres de Dieu ne se fondent que sur le sacrifice.

« Deux jeunes Frères portugais, pleins de courage et de zèle nous avaient été envoyés de notre noviciat de Cintra, les FF. Carlos Podão et Angelo Vaz. Ils débarquaient ensemble à Benguella le 6 mai dernier, et huit jours après ils montaient sur des chars venus de Caconda pour prendre le chemin de la Mission.

« A quelques jours de marche de Benguella, le F. Carlos, sous le coup d'une assez forte fièvre, s'éloigna des chars pour aller à la recherche d'un peu d'eau, afin d'étancher sa soif. Sans doute qu'il se sera trop écarté, sans s'en apercevoir, et qu'il aura perdu la direction, ce qui est assez facile dans ces régions complètement inhabitées. Toujours est-il qu'il ne revint pas à la voiture ; coups de fusil, claquement de fouets, recherches de tous côtés, rien ne fut épargné pendant plusieurs jours et tout demeura sans résultat. La caravane dut continuer sa route sans trouver le moindre indice qui pût mettre sur les traces du malheureux Frère. Sans doute, il sera bientôt mort de faim et de fièvre, ou il aura été dévoré par quelque fauve.

« Le F. Angelo arrivait seul ici le 12 juin nous apprendre cette douloureuse nouvelle. Lui-même, hélas ! devait bientôt avoir une fin non moins triste.

« C'était le dimanche 7 août, jour de retraite mensuelle. Le bon Frère sortit un peu vers le soir pour réciter son chapelet à l'entrée du bois, à moins de 300 mètres de la maison ; mais lorsqu'on sonna la méditation, il ne parut point. Cela nous étonna beaucoup, car il était très régulier et très pieux. Au souper, à 6 h. 1/2, ne le voyant pas encore arriver, j'envoie les enfants crier de tous côtés pour l'appeler, pensant qu'il s'était égaré dans les bois, mais les enfants reviennent aussitôt, disant que le chien refusait d'avancer et qu'il devait y avoir quelque chose.

« Nous partons alors armés de fusils, et, après quelques instants de recherches, guidés par notre chien, nous trouvons le chapeau du pauvre Frère tout piétiné, puis la trace d'un corps qu'on aurait traîné dans les herbes. En suivant cette trace, nous rencontrons un soulier, puis un morceau de manche de soutane. Plus de doute, le pauvre jeune Frère a été la proie du lion, et ne voulant pas exposer mon monde inutilement, je donne l'ordre de rentrer à la Mission, me réservant de faire le lendemain au jour de plus amples recherches. Il était alors 8 heures du soir.

« Le lendemain matin, le P. Aucopt, les FF. Narcisse et Ricardo et moi nous partons en suivant la trace parfaitement marquée dans les herbes par le passage du lion entraînant sa victime. Ma main tremble encore en vous racontant cette scène aussi émouvante que terrible. Après avoir traversé plusieurs mares de sang, nous rencontrons ici et là des lambeaux d'habits, des ossements à demi rongés, un pied enveloppé dans le pantalon, et enfin, à une heure de distance et cachés dans un fourré, la tête et le tronc du pauvre Frère, que nous rapportons à la maison avec toute l'émotion que nous inspirait un tel événement. Le lion était couché auprès des restes qu'il gardait sans doute pour son prochain repas, mais il s'enfuit à notre approche. Le soir même, nous lui tendons un piège dans lequel il tomba et où il reçut un coup de fusil dans l'épaule. »

Athabaska-Mackensie. — Le fait suivant est raconté par Mgr Grouard, vicaire apostolique d'Athabaska (Amérique) :

« J'avais prêché en faveur de nos missions dans une église de de Lowel (Etats-Unis), tenue par nos Pères. Après le sermon, je fus appelé au parloir. J'y trouvai un jeune homme tenant un petit enfant sur le bras et accompagné de sa femme.

« Monseigneur, me dit-il modestement, je désirerais vous offrir « quelque petite chose pour vos missions et vous demander en « retour une faveur. »

Et, ce disant, il me donna sa montre. Sa femme, de son côté, me présente un billet de cinq piastres (25 francs). Après quoi, le jeune homme ajoute :

« Pour mon mariage, je me suis procuré des habits de noce ; « ils sont trop beaux pour moi. Voudriez-vous les accepter aussi ? »

Et, sans attendre ma réponse, sa femme me remet un paquet contenant ses habits de fête qui rappelaient de si doux souvenirs. J'étais tout ému d'une telle générosité et ne savais comment exprimer ma reconnaissance; mais mon émotion devint bientôt plus grande, quand j'entendis le jeune homme ajouter ces paroles :

« Maintenant, Monseigneur, la faveur que je vous demande, « c'est que vous vouliez bien prier le bon Dieu pour mon enfant, « *afin qu'il vive sans péché mortel.* »

Et sa femme de se joindre à lui pour s'assurer le concours de mes prières, afin d'obtenir cette seule grâce pour son fils !

« La générosité de ces bons ouvriers est sans doute admirable; mais combien plus admirable l'amour chrétien de leur enfant, et quelle manifestation merveilleuse du pur et saint amour de Dieu !

« J'ai promis mes faibles prières, mais je demande aussi que tous ceux qui liront ce récit s'unissent à moi pour obtenir la réalisation du désir si excellent de ces bons chrétiens. »

AU KILIMA-NDJARO

(Afrique orientale)

PAR

Mgr Alexandre **LE ROY**, de la Congrégation du St-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

XIV. — Au lac Dyipé.

(Suite 1)

Le Dyipé et ses bords. — Le diable dans le corps du guide. — Un coucher de soleil.

Au reste ces environs du *Dyipé* peuvent être donnés comme le paradis du chasseur. De tous côtés sauf les enclaves de *Gwéno* et du *Toréta*, s'étendent d'immenses plaines rebelles à la culture et qui paraissent n'être faites que pour servir d'asile aux bêtes.

Dispersés sur ces vastes espaces, les troupeaux ont un lieu commun de réunion : c'est le lac, où la nuit ils viennent se désaltérer pour s'enfoncer de nouveau dans leurs solitudes. Aussi les bords du *Dyipé* sont piétinés et broutés comme ceux d'une mare où de grands troupeaux de bœufs viendraient boire tous les jours. Une simple promenade sous les acacias qui environnaient notre camp nous fit réveiller plus d'un buffle et dans la crainte d'avoir à subir un assaut — n'étant point suffisamment armés pour ce tournoi — nous dûmes bientôt nous replier en bon ordre. Dans cette affreuse marche à travers le *Kizingo* et au-delà, à chaque instant nous voyions se dresser la forme étrange de la girafe, la robe éclatante des zèbres, les espèces variées et parfois si gracieuses des antilopes africaines (2) ; de temps à autre des autruches, qui elles se tenaient toujours à de grandes distances. Ces autruches, il n'est pas inutile de le signaler, sont d'espèce nouvelle et n'ont été décrites que depuis quelques années (3).

Chose curieuse ! Ces animaux ont des habitudes parfaitement régulières et tout à fait en rapport avec leurs besoins. Vivent ils en société ? Mieux vaudrait peut être dire qu'ils sont en familles, car il est rare que dans un troupeau deux mâles adultes se trouvent ensemble : l'un tue l'autre, le chasse ou le réduit en servitude. C'est de là que viennent ces individus isolés que l'on rencontre assez souvent et que connaissent bien les chasseurs : ces solitaires sont des proscrits, des expulsés et leur caractère s'aigrit singulièrement dans leur vie vagabonde. Dans ce monde-là, malheur aux vieux ! Quant aux autres, ils traînent après eux dix, quinze et vingt têtes dont ils sont les chefs respectés et obéis : ce sont eux qui conduisent le troupeau, qui donnent le signal du danger ou dont l'attitude rassurée permet les ébats des jeunes.

On croirait que, la nuit venue, ces animaux n'ont rien de mieux à faire que de se cacher dans les bois. Eux au contraire se réunissent alors dans un endroit bien découvert, loin de tout bosquet où l'ennemi, lion, léopard ou homme, pourrait se mettre en embuscade, et là, pressés les uns contre les autres, ils se reposent, ruminent, dorment et attendent. Parfois le soir, parfois le matin, ils vont boire ; mais leurs sentiers sont toujours tracés de manière à éviter les endroits suspects. Aux premières lueurs du jour, ils se rendent au pâturage, se retirent vers dix heures à l'ombre des arbres et reparaissent dans l'après-midi, vers quatre heures. Mais toujours il y a des sentinelles qui veillent, un peu en avant du troupeau, le cou tendu, la tête haute, l'oreille au vent, et ne prenant qu'une bouchée d'herbe, de temps à autre, uniquement pour s'occuper, pendant que le gros de la troupe paît tranquillement, que les vieux se reposent, que les jeunes gambadent. Qu'un cruel coup de fusil vienne abattre ce chef, ce guide, ce sultan, le troupeau déconcerté erre quelque temps à l'aventure ; mais bientôt le plus vigoureux, peut être le plus ambitieux parmi les jeunes mâles qui restent, voit que la place est libre et comme dans toute maison, république, principauté, royaume et empire, il la prend, et la famille reconstituée continue sa marche à travers les solitudes.

Les alliances ont toujours leurs raisons d'être. On voit assez souvent deux ou trois espèces d'antilopes ensemble, et c'est ordinairement un petit troupeau qui s'est adjoint à un plus grand pour mettre sa faiblesse à l'abri de la force du voisin. On recherche aussi volontiers la compagnie du zèbre, son oreille particulièrement fine et sa taille élevée le mettant en mesure de signaler plus tôt le danger qui menace. La girafe, à ne considérer que ses dimensions, pourrait être utilisée comme un véritable sémaphore ; mais on la juge comme mal préparée à ces délicates fonctions — un peu trop bête pour dire le mot —, et son alliance ne paraît guère appréciée. Les buffles, un tas de mauvais caractères, n'acceptent généralement que la société d'un oiseau qui avec une adresse, une familiarité, une persévérance et un sans façon extrêmes les débarrassent, en se régalant, de la vermine qui les couvre. Il en est de même du rhinocéros et de l'éléphant : ce sont d'ailleurs de trop gros propriétaires pour admettre la compagnie de quelques petits et pauvres parents. Mais les autruches et surtout les grues couronnées circulent volontiers et librement à travers les plus grands troupeaux, dans les excréments desquels ils ramassent le dessert de chaque jour. Le lion voyage seul ou en compagnie de sa petite famille, le léopard aussi. Mais l'un et l'autre sont suivis de près par l'hyène qui recueille avec volupté les restes de ces maîtres : l'hyène, c'est le chiffonnier du désert !

Mais une hospitalité curieuse est celle qu'un troupeau de zèbres à donnée à un âne, ici même et l'an dernier. Cet âne, une magnifique bête, pure race de Mascate, avait été acheté à la côte par des officiers allemands du poste d'*Arousha*. Mais un jour, pris de vagues idées d'indépendance en face de tout l'espace qu'il voyait ouvert devant lui, il s'évada. Après beaucoup de recherches inutiles on l'avait oublié, pensant qu'il avait servi de déjeuner à un lion du voisinage ; mais voilà que, depuis, on l'a revu plusieurs fois avec un troupeau de zèbres qui semblait lui témoigner grande affection, et malgré tous les efforts, toutes les avances, il a été impossible de le reprendre. Encore un exemple de civilisé qui préfère la liberté de la vie sauvage

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 22, 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août, 2, 9, 16, 23, 30 septembre, 7, 14, 21 octobre, et 4 novembre, et les cartes p. 370, 373, 453 et 525.

(2) Gazelle de Grant ; Koba à croissant, Céphalophe de Natal ; Céphalophe raseur; Tragélaphe des bois; *Apyceros molampus*; Nésotrague musqué; Eléotrague des roseaux; Egocère noir; Strepsicère coudou; Solélaphe canna, Catoblépas gnou, etc.

(3) *Struttius danaoides*.

à tous les raffinements de la servitude, à tous les honneurs de l'écurie !

. * .

Les quelques voyageurs qui ont passé au *Dyipé* en ont mal parlé : c'est que peut-être n'avaient-ils pas bien choisi leur campement. Pour nous et pour nos hommes, c'est une bonne fortune de pouvcir nous arrêter deux jours sur ses bords. Le guide, particulièrement surmené, paraît enchanté de nous avoir amenés jusqu'ici sains et saufs.

Mais décidément les Noirs, hommes et femmes, ont fréquemment à souffrir de maladies qui sembleraient devoir n'être réservées qu'aux gens de civilisations avancées. Ce brave garçon, d'environ vingt-cinq ans d'âge, sec, nerveux, impressionnable, était hier soir assis près d'un feu où grillait un reste d'antilope, lorsque tout à coup ses camarades s'aperçurent qu'il prononçait des paroles inintelligibles. Ils le secouent, ils le pincent, ils l'appellent : autant vaut, pour le résultat, s'adresser à une souche. Plus de doute : « l'esprit » vient de s'emparer de Mwalim. Un vieux, le plus vieux de la bande, accourt aussitôt nous prévenir :

« — Père, donne-moi une tasse de faïence, sauf respect.

« — Une tasse, Pardyallah ? Et de faïence ?

« — Oui, pour offrir à boire à Mwalim...

« — Mais Mwalim n'a qu'à boire aujourd'hui comme il a toujours bu !

« — Ah ! C'est que... aujourd'hui..., enfin voilà : le Diable vient de lui entrer dans le ventre, et il remonte jusque dans la tête.

« — Le diable, Pardyallah !

« — Oui. Nous connaissons cela, nous autres Noirs ; les Blancs n'y entendent rien, sauf respect. Et pour que l'esprit le quitte, il faut lui offrir de l'eau fraîche dans une tasse de faïence, sauf respect.

« — Le diable, Pardyallah ?

« — Le diable, Père ! »

Nous nous levons immédiatement, très désireux de voir de si près l'antique ennemi du genre humain. Le pauvre Mwalim est là en effet, assis au pied de son arbre, serrant ses genoux dans ses bras allongés et ses mains croisées, le corps ployé, les yeux fixes, psalmodiant des syllabes rappelant de loin le langage massaï, mais absolument insensible à notre appel aussi bien qu'aux pincées délicates dont nous le caressons. Ce diable doit être simplement une attaque d'hystérie. Sans accorder ni faïence, ni tasse, nous le laissons là tout bonnement, attendant le lendemain matin : le lendemain frais et dispos, il avait complètement oublié la possession de la veille...

. * .

Mais le *Kilima-Ndjaro*, où est-il ? Si gros et si peu visible ! C'est bien la peine de se donner de telles dimensions pour se montrer si rarement, et nous commençons à nous expliquer la tradition des voyageurs arabes d'après lesquels cette montagne enchantée se cache, change de place, pour reparaître et se cacher encore...

Il est vrai, nous l'avons vue. C'est au moment où nous avons quitté les dernières montagnes de *Paré*, à l'entrée du désert. Le garde arrêtant la caravane a étendu la main à gauche, vers le nord-ouest : « Regardez-là ! » Nous regardons : des nuages, rien que des nuages, les uns noirs et d'assez vilaine apparence, puis là haut, très haut, dans une déchirure, un autre plus petit et tout blanc.

« — Eh ! bien, qu'est-ce ?

« — C'est le *Kilima-Ndjaro*, ce point qui brille... »

Et tout de suite après, une autre nuée comme un voile tiré par une main invisible nous cache le sommet du *Kibô*, car c'était lui.

Depuis, bien souvent nos regards se sont portés de ce côté : nous n'y avons vu qu'un assez vilain ciel, tapissé de gris.

Notre parti était donc de ne contempler le *Kilima-Ndjaro* que sur le *Kilima-Ndjaro* même, lorsque, le soir de notre second jour de campement, peu avant le coucher du soleil, nous nous aventurons encore dans les eaux du *Dyipé*. A cette heure, un bain de pieds est si bon !

Mais à peine avons-nous dépassé la bordure de roseaux qui nous cache la vue même du lac que nous ne pouvons retenir un cri spontané d'admiration : le Kilima-Ndjaro !

Le spectacle que nous avons sous les yeux est de ceux en effet qui restent inoubliables. Sur le fond d'un ciel tout bleu, là devant nous, se détache comme dans un vigoureux tableau l'immense profil de la montagne merveilleuse. Deux sommets : l'un à gauche un peu arrondi et d'un éclat éblouissant, c'est le *Kibô*, le géant africain, qui porte à plus de six mille mètres, sa tête couverte de neiges éternelles ; l'autre, à droite, plus près de nous, déchiqueté, noir et terrible, avec seulement quelques traînées blanches : c'est le *Kima-wenzé* qui n'a que cinq mille trois cents mètres mais qui d'ici, paraît égal à l'autre. A cause de la position que nous occupons, le plateau qui relie ces deux sommets disparaît presque. On ne voit non plus aucun détail du massif, point de forêts, point de vallées, point de pics isolés : les deux cratères paraissent supportés par ce piédestal énorme, coulé tout d'une pièce, comme pour servir de candélabres allumés dans le cours des siècles à la gloire du Créateur. Hélas ! c'est à peu près le seul hommage qu'il ait reçu dans ces contrées, et il l'a reçu de sa main ! Les Massaï cependant, poussant leurs troupeaux à travers les savanes africaines et considérant cette merveille qui de partout se dressait à leur horizon, l'ont appelée « la Maison de Dieu. » Puissions-nous à notre tour en faire un autel !

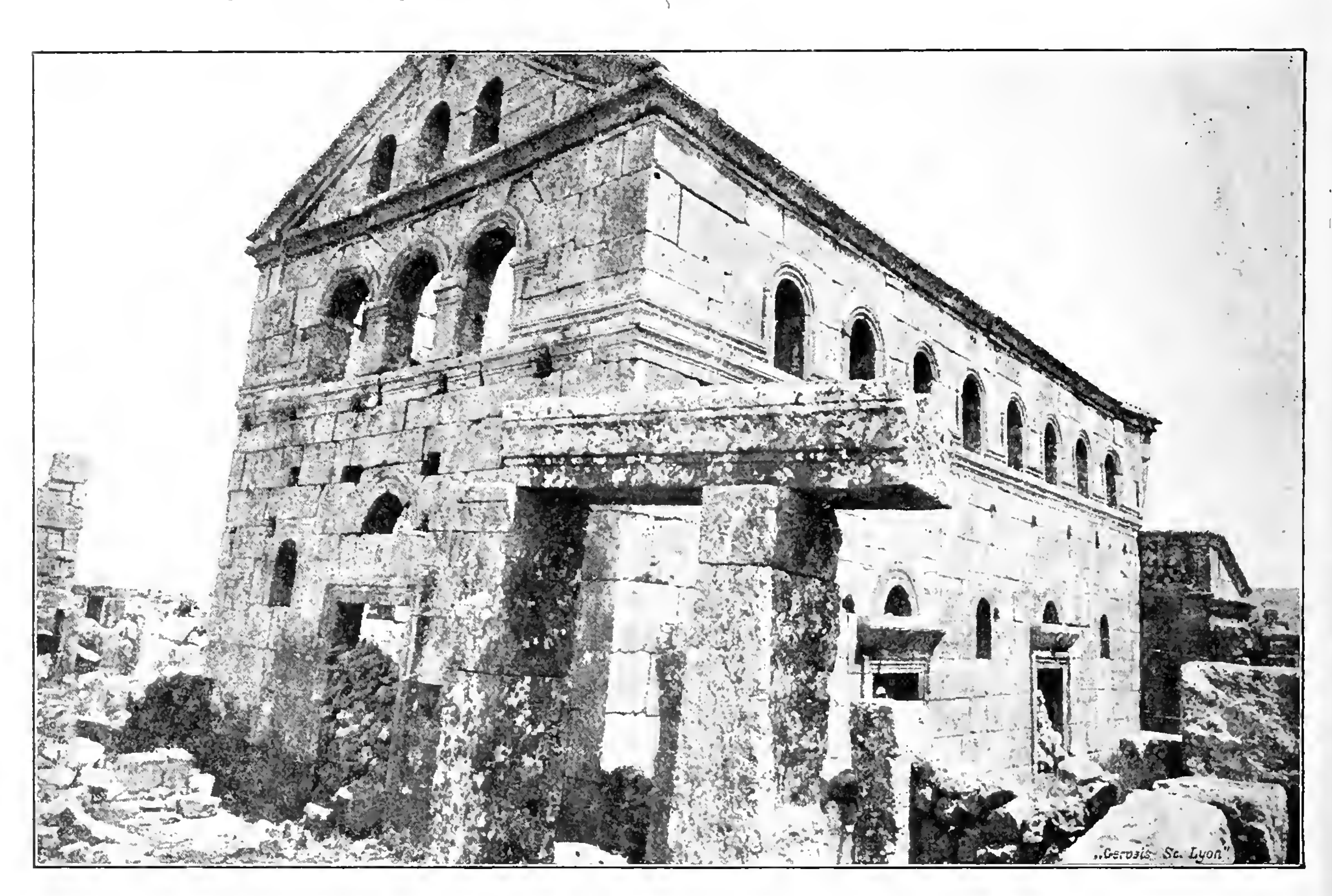
En ce moment tout contribue du reste à nous le représenter comme tel. En bas, sur les contreforts habités, brûlent les grands feux d'herbes sèches que les indigènes allument en cette saison dans leurs champs, et les longues fumées blanchâtres s'élevant lentement dans l'air pur et recueilli du soir rappellent autant de cassolettes posées au pied de la montagne.

Ici plus près, de l'autre côté du lac, le grand soleil d'Afrique descend comme un disque rouge emporté par son poids : on le voit s'enfoncer rapidement derrière une longue chaîne de collines pittoresques, couvrant les unes de l'indigo le plus sombre, les autres du plus clair azur, et, de tous côté, sur les premiers contreforts du *Kilima-Ndjaro*, sur la chaîne de *Paré*, sur la ligne d'arbres qui borde le rivage, sur le lac lui-même, dans l'immensité du ciel où pas un nuage n'apparaît, le voilà répandant la

gamme admirable de toutes les couleurs qui se fondent et passent de l'une à l'autre avec des nuances d'une délicatesse infinie : le vert, le bleu, le pourpre, le violet, l'orangé, l'opal, l'émeraude, tout s'y trouve. Puis pour compléter ce tableau superbe que la main du Créateur repeint au même endroit depuis des siècles, voici devant nous la masse du *Kilima-Ndjaro* qui vient se projeter dans les eaux calmes du *Dyipé*, uni comme une glace, pendant que du haut des mimosas les insectes préludent timidement à leur chanson nocturne, que les oiseaux aquatiques regagnant leurs demeures passent lentement sur la surface du lac où se mirent leurs grandes ailes et que du fond des savanes lointaines s'avancent par troupeaux les bêtes qui pensent, peut être avec raison, que c'est pour elles que la Providence prépare ce réservoir.

Inoubliable spectacle que le silence de la solitude, l'ombre croissante du soir, l'immobilité de toute cette nature tropicale couvrent comme d'un recueillement religieux et pénétrant. Et à travers ce silence, comme la prière monte toute seule vers Dieu, qui nous appelle de si loin à donner maintenant son nom et sa parole aux témoins séculaires de ces merveilles !

(*A suivre*).



SYRIE. — *Deir Sem'an.* — Chapelle du Ve ou VIe siècle; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir page 563).

VOYAGE

DANS LA SYRIE SEPTENTRIONALE

aux ruines chrétiennes des IVe, V^e et VIe siècles

Par le R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus.

Suite (1)

XIX

DEIR SEM'AN OU TELANISSUS

Deir Sem'an est bien certainement le village de Telanissus près duquel, au rapport de Théodoret, saint Siméon se retira sur une montagne et habita une colonne. Dans la suite la foule des pèlerins de saint Siméon dut s'y arrêter, y prendre logement, et, grâce au concours des étrangers, le village devint une ville.

La première ruine qu'on y rencontre, en descendant de Qala'at Sem'an, est celle d'un établissement considérable. Il comprend deux vastes habitations, complètement entourées aux deux étages de portiques formant des promenoirs couverts. Une sorte de pont avec tablier de pierres conduit de l'étage supérieur sur une large esplanade, taillée dans le rocher de la montagne devant un vaste tombeau semblable à une maison.

Tous les planchers des habitations et des portiques

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août, 2, 9, 23, 16, 30 septembre, 7, 14 et 23 octobre.

étaient en bois. L'ensemble des constructions, et tout particulièrement les ceintures inaccoutumées de portiques, paraissent indiquer un hôpital, un de ces hospices sémi-ecclésiastiques qu'on nommait *Xenodochium*. A quelques pas au sud se dresse une troisième et grande maison à trois étages de portiques et d'une construction analogue, qui a pu servir de logement à la communauté chargée de l'hospice.

Nul doute que le nom actuel du Deïr Sem'an, le couvent de Simon, donné par les indigènes à cette localité, ne vise ces grands établissements.

***

En outre des établissements religieux les pèlerins trouvaient à Telanissus des hôtelleries privées ou *pandocheion*.

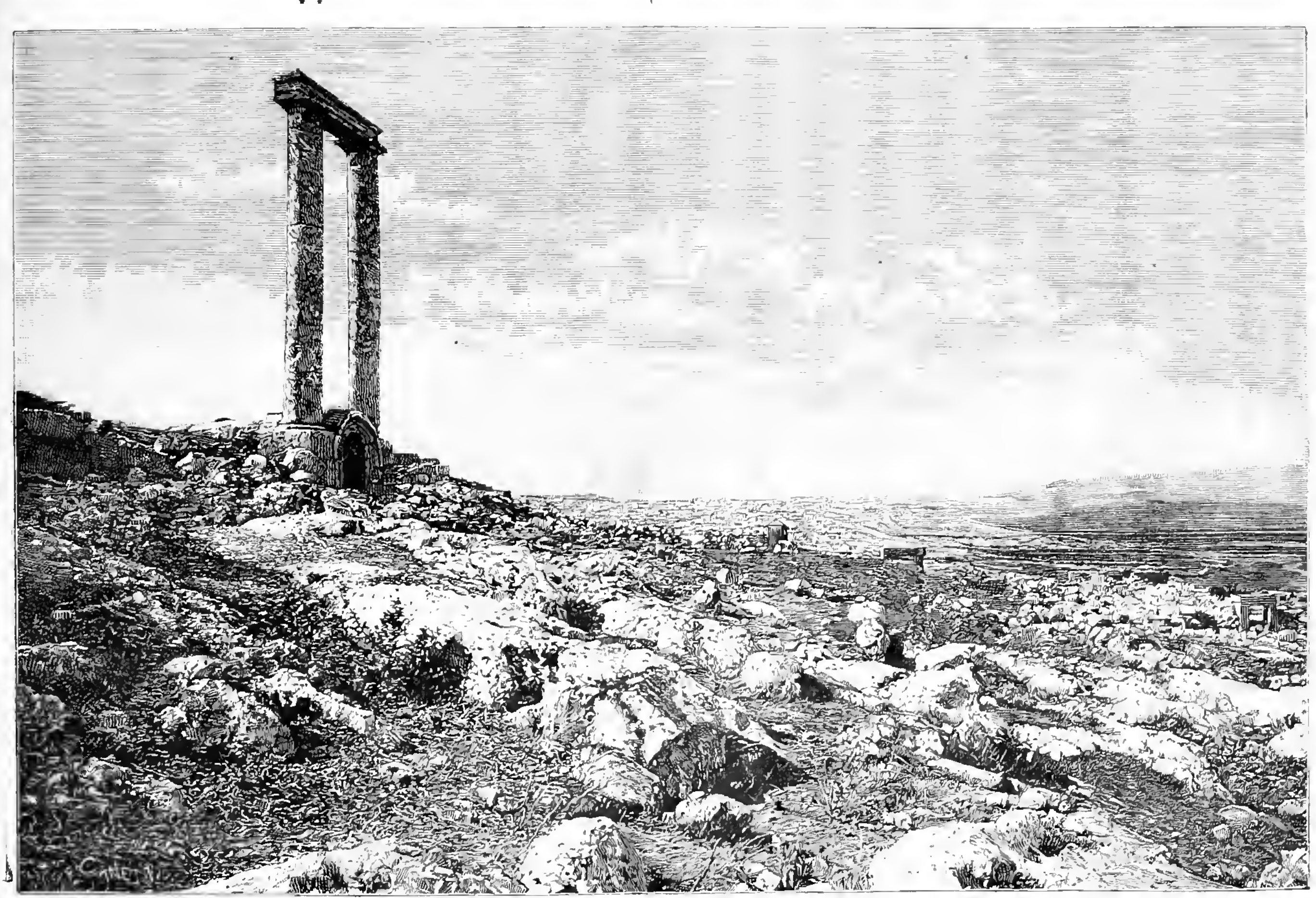
Sur la porte d'une maison sans grande apparence on lit en grec :

« X M Γ (Christ, Michel, Gabriel). Cette hôtellerie (pandocheion) a été achevée le 12 Panemus de l'an 527. Christ sois secourable.

Siméon, fils de Toumias, a fait. »

La date correspond au 22 juillet 479 de notre ère, la vingtième année après la mort de saint Siméon Stylite.

Une autre maison ordinaire montre sur le linteau de sa porte une rosace, les lettres sacrées A Ω et au-dessous l'inscription suivante :



SYRIE. — *Khatoura*. — TOMBEAU d'EMILIUS REGINUS (IIe siècle): d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir page 564)

« Ce pandocheion a été fondé le 15 du mois Uperberetaius, indiction 3, année 528. Santé et profit aux seigneurs Augustes. »

La date est de la même année que celle de l'inscription précédente, 479, 1er septembre.

***

Les deux grandes églises de Telanissus ne nous dirent pas grand'chose après celle de Qala'at Sem'an. Mais dans une belle chapelle admirablement conservée, nous fîmes une découverte. En grattant la terre et le fumier d'animaux qui couvrent le sol, nous trouvâmes une belle mosaïque en marbres de couleurs sur fond blanc, avec des dessins géométriques, des torsades, des fleurs et une inscription grecque en face de l'autel.

Une pauvre femme, qui errait dans les ruines avec quelques moutons, nous apporta de l'eau et, après avoir tout lavé, nous pûmes photographier la mosaïque et l'inscription écrite avec de petits dés de marbre noir.

« Mois, ... année ..... du très pieux Althakon, périodeute, et de tous les siens. »

M. de Vogüé, parlant de cette découverte à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, y voit la preuve que dans la Syrie centrale, comme sur tous les points de l'Orient et

de l'Afrique où des basiliques des IVe, V^e, VIe siècles ont été trouvées, les églises étaient pavées en mosaïques de marbre, avec inscriptions dédicatoires. M. l'abbé Duchesne, prenant la parole sur le même sujet, insiste sur l'intérêt que présente la mention du périodeute de Telanissus. Le périodeute, dit-il, fut substitué au chorévêque vers le Ve siècle. Il était le chef du clergé local dans les établissements religieux situés en dehors de la ville épiscopale. C'est l'analogue oriental de l'archiprêtré mérovingien (1).

∴

Réfadi nous offre des maisons parfaitement conservées et gracieuses à ravir, toujours du même type connu. L'une d'elles est encore couverte de grandes dalles, si bien disposée pour l'écoulement des eaux, avec saillies sur les joints, chéneaux et gargouilles dans leur épaisseur qu'on ne saurait mieux faire aujourd'hui. Plusieurs portent le nom du propriétaire, de l'architecte, et parmi ces noms celui de Siméon revient plusieurs fois, preuve de la dévotion des familles pour l'illustre pénitent de la montagne voisine.

XX

Khatoura et tombeaux païens.

Khatoura se cache dans une gorge descendant du Djébel-cheik-Béreket, en face de Qala'at Sem'an. En chemin, nous rencontrons pour la première fois un type de tombeaux païens vraiment singulier, tout particulier à ce pays, deux hautes colonnes élevées sur le même socle auprès du caveau funéraire et reliées au sommet par une même architrave.

Ici les colonnes sont carrées ; elles montrent dans le haut un encadrement en retrait, qui a pu renfermer quelque figure, et sur l'architrave une longue inscription grecque, difficile à lire en raison de sa hauteur. On reconnaît cependant qu'elle attribue la construction du monument à Isidore, fils de Ptolémée, et à sa femme Markia, fille de Kodratus.

A l'entrée du village, vers le levant, se voit un tombeau du même genre, plus majestueux et mieux soigné. Les deux hautes et belles colonnes rondes s'élèvent de part et d'autre de l'entrée du caveau sur un même soubassement en maçonnerie. Un escalier descend à l'hypogée ; une belle inscription, placée sur la porte intérieure, apprend que le tombeau est celui d'un officier romain, Amilius Reginus, mort à vingt-un ans, après cinq années de service, en l'année 195 de notre ère (voir la gravure, page 563).

L'ouverture souterraine se fermait par une pierre en forme de meule, qu'on roulait au-devant. La pierre a disparu ; mais on voit dans la paroi de gauche la large et profonde rainure dans laquelle on la repoussait pour ouvrir, et au bas du mur de droite une petite saillie de rocher, destinée à amortir le choc, quand on fermait. Ce genre de fermeture n'est point rare en Palestine. Le superbe hypogée connu à Jérusalem sous le nom de *tombeau des rois* en fournit un bel exemple, et une tradition locale, en harmonie avec la parole des Saintes Femmes: « *Quis revolvet nobis lapidem?* » rapporte que le sépulcre du Sauveur lui-même était fermé d'une meule roulante.



SYRIE. — *Serméda.* — Tombeau (IIe siècle); d'après une photographie du R. P. JULLIEN, (voir le texte).

Le vaste caveau sépulcral, disposé pour trois tombes, n'en contient qu'une seule. Ses murailles sont percées d'une foule de petites niches faites après coup pour les lampions dont on illuminait le tombeau. Pareilles niches se voient en Judée dans le tombeau de Josué.

Plus grandiose et plus beau encore, est un tombeau du même genre, situé plus loin, à Serméda. Ses deux splendides colonnes corinthiennes sont réunies non seulement par l'architrave, mais aussi par un élément de corniche placé aux deux tiers de la hauteur, probablement destiné à porter une statue. L'inscription mutilée de la base donne la date du monument, 6 avril 132 de notre ère, le nom de l'architecte, Socrate, fils d'Antiochus, celui de l'un des propriétaires du monument, Alexandre. Deux caveaux funéraires s'ouvrent auprès du socle.

Enfin deux autres mausolées de grandes colonnes accouplées se voient à Bakerka et à Bnébeh, au nord de Kalb-Louzeh (1).

Le voyageur, à cette vue, se demande quelle idée a bien pu présider à l'invention d'un type de mausolées aussi

(1) Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres 4e série, t. XVIII, 1890, p. 178, 179.

(1) L'une des deux colonnes de ce dernier monument est tombée.

original : assurément une seule colonne aurait suffi pour signaler au loin le sépulcre caché sous le sol, et l'aurait tout aussi bien orné. Les deux colonnes égales et accouplées représenteraient-elles deux existences unies et parallèles qui se sont terminées à une même tombe ? Le mausolée d'Œmilius Reginus, préparé pour trois corps et recouvrant seulement celui d'un jeune soldat, contredit cette supposition. Le motif qui a déterminé les architectes à doubler les colonnes et à les unir aux deux extrémités, est peut-être tout entier dans la nécessité d'assurer au monument une stabilité suffisante dans les tremblements de terre qui, à l'époque de la construction, agitaient la contrée.

* * *

La principale nécropole de Khatoura se trouve au-dessus du village dans les rochers à pic du bord oriental du ravin. On y rencontre d'abord deux vastes tombeaux creusés dans le roc et précédés d'un portique à triple arcade, orné de couronnes et de bucrânes. L'un d'eux porte une bizarre inscription dans un cartouche au-dessus de l'entrée :

« Année 288, mois de Panemus (juillet 240). Interroge les dieux infernaux. »

Le passant est donc invité à interroger les dieux infernaux s'il veut savoir le nom du défunt.

Viennent ensuite une dixaine de stèles à personnages, sculptées dans le roc au-dessus de tombes vulgaires, dont les inscriiptions mutilées ne laissent lire que des mots incohérents (Voir la gravure, page 557).

(*A suivre*).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Étrangères de Paris
Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE XVIII

Les Missions indiennes de l'Amérique du Sud
(1800 - 1890)

BRÉSIL.

Suite (1).

De leur côté, les R. R. P. P. Dominicains ont repris, depuis une dizaine d'années, leurs anciennes missions du Brésil, Ils ont actuellement trois résidences dans la province de Goyaz-Goyaz, Ubéraba et Porto-Impériale, d'où ils envoient des missionnaires évangéliser les sauvages des environs. Des religieuses du même ordre sont établies à Ubéraba et à Goyaz, où elles ont ouvert des pensionnats florissants. Dès leur arrivée au Brésil, les enfants de saint Dominique ont su conquérir les sympathies des populations. Espérons que les résultats de leur apostolat répondront aux promesses du débuts.

Quant aux RR. PP. Jésuites, avec ou sans les sympathies du Gouvernement brésilien, ils ont repris courageusement leurs œuvres, tant de fois interrompues par la méchanceté des hommes. Ils sont actuellement 157 religieux de la compagnie de Jésus, 97 dans le Brésil septentrional et 60 dans les provinces méridionales (catalogue de 1888). Il y a quelques années, ils avaient, dans la ville de Pernambouc, un de ces magnifiques établissements d'éducation qui attirent les enfants des meilleures familles, même de celles qui font profession de haïr les Jésuites. Les libéraux du Brésil n'ont pu supporter une pareille insulte à la civilisation. Avec la complicité des autorités locales, ils se sont rués sur le collège, et ont jeté à la rue les meubles, les livres, les papiers des Révérends Pères, et les ont forcés ainsi à fermer leur maison. Ce sont là, comme on sait, les exploits ordinaires de nos grands prôneurs de liberté. Malgré cela, au Brésil comme partout, les Jésuites font le plus grand bien, et leurs ennemis savent à merveille qu'aucune iniquité ne découragera leur patience.

En dehors de ces cinq instituts religieux, les Franciscains, les Capucins, les Dominicains, les Lazaristes et les Jésuites, on trouve encore au Brésil quelques missionnaires isolés, qui travaillent directement sous la direction de Nos seigneurs les évêques. Un de ces missionnaires, l'abbé Guidez, de retour en France, après plusieurs années d'apostolat, a publié dans un journal catholique (*Le Monde*, no du 30 juillet 1864), ses impressions sur la situation religieuse du Brésil. N'oublions pas que cette situation s'est beaucoup améliorée depuis, comme je l'ai dit.

« Il y a cent ans, la religion était florissante dans toute l'Amérique méridionale, depuis le fleuve des Amazones jusqu'au Rio de la Plata. Dans les villes du littoral, les églises, couvents et autres établissements religieux étaient aussi riches, aussi nombreux, aussi fréquentés qu'en aucun lieu du monde. A l'intérieur, surtout dans les grandes provinces de Bahia et de Pernambouc, la foi avait jeté de si profondes racines que, même après un siècle d'abandon, quelques peuplades sont mieux instruites encore et plus morales que certaines contrées de l'Europe. Mais les fureurs du philosophisme et du jansénisme vinrent se ruer sur les missionnaires qui avaient créé cette œuvre et seuls étaient capables de la maintenir. L'expulsion des Jésuites de toutes les possessions espagnoles et portugaises fut peut-être le crime le plus affreux que le monde ait vu depuis la mort du Christ. Les conséquences en ont été terribles ; ce n'est jamais impunément que les hommes détruisent une des plus belles œuvres de Dieu.

« Aujourd'hui au Brésil, dans toutes les villes du littoral, règne une profonde ingnorance religieuse et par suite, une immoralité déplorable. Le clergé, sauf quelques exceptions trop rares, est notoirement scandaleux. Il en est de même des ordres religieux qui subsistent encore dans les villes. Bien des fois les Souverains Pontifes, les nonces, les évêques ont tenté de remédier au mal ; mais leur action a été entravée par les habitudes tyranniques que le Joséphisme et le Pombalisme inspirent encore au gouvernement. »

« Quel serait l'unique remède à tant de maux ? un seul, la liberté de l'Église. Quelques évêques luttent de toutes leurs forces pour l'obtenir, mais en vain. Le gouvernement actuel est aveugle : il croit que le commerce et quelques tronçons de chemins de fer font la prospérité du royaume ; mais tout homme éclairé voit que cet empire si jeune

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 7, 14, 21 octobre et 4 novembre.

tombe déjà en décadence ; tout y croule, malgré les fausses apparences de prospérité matérielle.

« Si dans les villes, il y a peu de religion pratique, surtout parmi les hautes classes, dans l'intérieur la foi est encore vive et les populations ne demanderaient pas mieux que d'avoir des missionnaires. Quand un d'entre eux traverse le pays, il est toujours bien accueilli et obtient de consolants résultats. Malheureusement les hommes font défaut ; aussi les missions indiennes sont entièrement abandonnées,ou laissées au zèle de quelque prêtre européen isolé et sans secours (1). »

Cette appréciation, peut-être un peu pessimiste, mais profondément loyale d'un ancien missionnaire au Brésil, nous dépeint la situation religieuse, telle qu'elle était il y a trente ans. Il est facile de voir, par ce que j'ai dit plus haut, qu'elle s'est grandement améliorée depuis. Les évêques ont repris courage pour travailler à la réforme du clergé ; au contact des religieux venus d'Europe, les anciens Ordres ont secoué leur torpeur, et sont redescendus dans le champ clos de l'apostolat ; les missions indiennes, demeurées si longtemps à l'abandon, ont été reprises et comptent aujourd'hui une centaine d'apôtres, qui forment à la vie chrétienne 60,000 néophytes, sans parler des 800,000 Indiens, convertis depuis trois siècles et demeurés fidèles, en dépit de l'abandon dans lequel on les a si longtemps laissés : ce sont là des symptômes de renaissance, qui font bien augurer de l'avenir de l'Église du Brésil.

Certes, si jamais monarque réalisa l'idéal d'un souverain constitutionnel « qui règne et ne gouverne pas », c'était bien l'empereur du Brésil : catholique pratiquant, en son particulier, il avait toujours, comme souverain, sacrifié la foi aux exigences de la libre pensée. Prince doux, poli, libéral, très zélé pour les sciences et le progrès moderne, il allait au devant de tous les désirs de la démocratie, affranchissait les esclaves, favorisait les juifs et faisait toutes les avances possibles à la franc-maçonnerie. Dernièrement encore, il avait empêché de publier dans l'empire l'encyclique de Léon XIII contre les Sociétés secrètes, en refusant son *placet* impérial à la bulle du Pape. Que pouvait-on lui demander de plus ? Sous son règne, la franc-maçonnerie était devenue une véritable puissance, qui comptait, au moment de la révolution, *trois cent quatre-vingt-dix* loges et des milliers d'adhérents. On les rencontrait partout : dans les Ministères, dans les Chambres, dans la Magistrature, dans l'Enseignement, à l'Armée, à la Cour et jusqu'auprès du prince. Comment les Sociétés secrètes n'ont-elles pas eu la patience d'attendre la mort du prince ? Mais que peut-on espérer des ennemis de Dieu et de la Société ? Le vieil empereur du Brésil a fait la dure expérience de leur ingratitude, et quelque imméritée qu'ait été sa chute, on est bien forcé de reconnaître qu'après tout, il a recueilli ce qu'il avait semé !

La nouvelle république des Etats-Unis du Brésil s'est empressée de montrer ce que l'Eglise catholique peut attendre d'elle, en proclamant la séparation de l'Eglise et de l'Etat. C'est la persécution à bref délai, car, chez les races latines, c'est toujours là que vient aboutir, et très vite, le fameux principe de la séparation. Eh ! bien, soit ! Persécutez, si le cœur vous en dit ; ce sera, je l'espère, le salut de l'Eglise du Brésil. La persécution la forcera à sortir de sa léthargie ; elle nous débarrassera des hommes de scandale ; elle brisera nécessairement avec les traditions surannées de Pombal et de Joseph II ; elle ouvrira les yeux aux laïques chrétiens, et grâce à Dieu, il y en a encore au Brésil ; elle les décidera à prendre parti, à choisir entre Jésus et Bélial.

Le résultat mérite bien d'être acheté au prix de quelques souffrances. Purifiée au feu de la persécution, l'Eglise du Brésil, délivrée des liens qui la garrottaient à l'Etat, reprendra sa dignité et recommencera le cours interrompu de ses victoires sur le paganisme et l'incrédulité.

VI

PÉROU ET BOLIVIE

Le Pérou et la Bolivie, qui mesurent ensemble trois millions quatre cent mille kilomètres carrés, près de sept fois la superficie de la France, formaient, avant l'arrivée des Espagnols (1525) le vaste empire des Incas, dont les gigantesques ruines couvrent encore, à l'heure actuelle, d'immenses territoires devenus déserts. Sous les coups de Pizarre, assisté de trois cents soldats, l'empire des Incas s'écroula en quelques mois, et fut remplacé par la vice-royauté espagnole du Pérou, fondée, il faut bien l'avouer, au prix de sanglantes cruautés. L'Église s'interposa, autant qu'elle le put, entre les bourreaux et les victimes; elle prêcha, aux uns, la modération dans l'usage de la victoire; aux autres, elle fit entrevoir la compensation de l'avenir, en leur enseignant les mystères de la foi chrétienne.

Ce ne fut pas œuvre facile. Les temps héroïques des premiers découvreurs du Monde étaient passés. Exaspérés par les cruautés et les exactions des nombreux aventuriers accourus d'Espagne pour s'abattre sur leur pays, les Indiens du Pérou firent longtemps résistance à l'action de l'apostolat. Volontiers, ils auraient dit aux premiers prédicateurs de l'Évangile, comme ce vieux cacique dont parle l'histoire : « S'il y a des Espagnols dans ce beau ciel que vous nous « prêchez, nous ne tenons pas à y aller, car ils sont trop « méchants. » Plus de *cent* religieux : Franciscains, Dominicains, Jésuites, furent mis à mort, au début, par les Indiens qui les enveloppaient dans la haine qu'ils portaient aux conquérants espagnols. Mais là comme partout, le sang des martyrs produisit des fruits de vie, et, au bout d'un siècle, tous les Indiens du Pérou étaient conquis à la foi chrétienne. Alors commença, pour ce pays, une ère de ferveur et de prospérité religieuse. La sainteté, cet épanouissement complet du christianisme, se développa sur ce sol encore vierge. Qu'il me suffise de rappeler ici trois noms restés populaires dans toute la contrée : saint François Solano, l'apôtre des Indiens, saint Turibe, archevêque de Lima, et cette fleur exquise du Nouveau-Monde, que Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans les joies de l'extase, appelait la Rose de

(1) Extrait d'une lettre sur l'état actuel de l'Amérique méridionale, par M. l'abbé Guidez, missionniare apostolique (juillet 1864).

son cœur, sainte Rose de Lima, du tiers-ordre de Saint-Dominique (1).

Plus tard, avec l'abandon des principes chrétiens, arrivèrent la décadence et la ruine. En 1821, à la voix du libérateur Bolivar, toutes les colonies espagnoles du Nouveau-Monde se soulèvent et proclament leur indépendance. Trois ans après, le Pérou et la Bolivie se séparent l'un de l'autre, pour former deux États distincts : la République du Pérou, à l'ouest; la République de Bolivie, à l'est.

Depuis l'émancipation, ces deux Etats, et particulièrement le Pérou, n'ont cessé d'être la proie des politiciens et le jouet des révolutions. Enrichi par l'exploitation du guano et la vente du salpêtre, le Pérou n'a pas su résister à l'épreuve de la bonne fortune. Les sociétés secrètes dominèrent bientôt dans tout le pays ; de tous les points de l'Amérique du Sud, on vit aborder au Pérou les aventuriers politiques qui s'étaient fait chasser de leur pays, et chacun sait que ce fut dans les Loges de Lima que fut décidé l'assassinat de Garcia Moréno, le catholique président de l'Equateur. Pendant que les politiciens, dans les Loges et dans la rue, se disputaient le pouvoir, les mœurs publiques allaient se corrompant de jour en jour, le clergé devenait scandaleux, la magistrature vénale, le peuple passait sa vie aux courses de taureaux et aux combats de coqs. Quoique le pays fût tout catholique, puisque sur 2.700.000 habitants le Pérou compte à peine *un millier* de dissidents, tous étrangers, la foi allait diminuant de plus en plus et l'immoralité faisait des progrès effrayants dans la maasse de la population.

La Providence allait bientôt intervenir par des coups terribles. Dans sa dernière guerre avec le Chili, le pauvre Pérou a été si complètement écrasé qu'il est devenu un objet de pitié, même pour ses ennemis. Avec ses îles à guano, il a perdu le plus clair de ses revenus. Il ne lui reste de sa fortune passée qu'une dette formidable et une administration désorganisée. Espérons que la leçon, quel que dure qu'elle ait été, sera profitable au peuple péruvien. En voyant où mènent les révolutions, la nation comprendra peut-être la nécessité de revenir aux principes chrétiens qui ont fait longtemps sa prospérité. Des symptômes assez accentués de renaissance religieuse semblent indiquer que cet espoir ne sera pas trompé.

Les Indiens du Pérou étant tous évangélisés depuis longtemps, il n'y a plus dans le pays de missions indiennes proprement dites, mais les R. R. P. P. Franciscains de l'Observance y ont conservé des collèges apostoliques qui relèvent de la Propagande.

*
* *

La république de Bolivie a eu une existence moins troublée que celle du Pérou. Perdu au milieu des cordilières des Andes, ce pays, beaucoup plus pauvre que son voisin, a été généralement dédaigné par les politiciens qui cherchent avant tout dans la possession du pouvoir un moyen de vivre largement aux dépens du budget. La plupart des gouvernants sont donc restés catholiques et conservateurs. Il y a quelques années, on a vu le président de la république, M. Pacheco, au moment d'envoyer ses enfants étudier en Europe, faire, avec toute la famille, un pèlerinage au célèbre sanctuaire de Notre-Dame de Copacabana, pour lui recommander leur voyage. L'année suivante, le même président convoqua tout son peuple à un pèlerinage national. Il partit de La Paz, ville située à 140 lieues plus au sud, accompagné du vice-président de la république, du ministre d'Etat, de ses aides de camp, des officiers de l'état-major, des personnages les plus considérables du pays et d'une compagnie de soldats. Après une journée de voyage en bateau à vapeur, le pieux pèlerinage débarqua à quelque distance du sanctuaire, où il se rendit à pied le lendemain. La voie était ornée de *deux cent cinquante* arcs de triomphe. Le président, précédé de la musique militaire et escorté par la troupe, arriva dans l'après-midi au sanctuaire de Marie. Le lendemain, à la messe, il consacra sa famille et son peuple à la très Sainte Vierge, et fit don à l'image miraculeuse d'un riche manteau de drap d'or que ses enfants avaient fait confectionner en France. De pareilles manifestations honorent un pays et témoignent de sa foi.

La population totale de la Bolivie est de 2.325.000 habitants, sur lesquels on compte 2.300.000 catholiques, ce qui donne 25.000 sauvages demeurés païens.

*
* *

On compte environ 840.008 indiens catholiques dans le Pérou et la Bolivie réunis. Malgré les révolutions et les folies de leurs gouvernants, ces Indiens sont demeurés très fidèles à la foi prêchée par leurs premiers apôtres. Le sentiment religieux est plus développé chez eux que dans n'importe quelle autre partie de l'Amérique. Malheureusement, le manque d'instruction l'a fait trop souvent dégénérer en superstition. Aux fêtes de l'Eglise, aux processions, surtout à celle de la Fête-Dieu ; on voit l'Indien, revêtu de toutes sortes d'oripeaux, danser devant le dais, apostropher le Saint-Sacrement et se livrer à toute une série de manifestations ridicules, que sa simplicité peut seule excuser ; puis il quitte brusquement le cortège pour aller se rafraîchir au cabaret, et de libations en libations, il arrive qu'en rentrant à l'église, il est ordinairement en état complet d'ivresse. Ce sont là des abus regrettables, qu'on a grand tort de tolérer, mais qui du reste n'atteignent pas la foi de ce bon peuple.

Après le culte du Saint Sacrement, la dévotion la plus chère à l'Indien est le culte de la très Sainte-Vierge Marie, et surtout le pèlerinage de Notre-Dame de Copacabana, où l'on accourt de toute l'Amérique du Sud, bien que le voyage soit très pénible, car il faut traverser avant d'arriver au sanctuaire les défilés les plus dangereux des Andes. C'est une dévotion vraiment nationale et grâce à la sévérité des religieux qui ont la garde du sanctuaire, tout s'y passe sans aucun désordre. L'Indien paraît alors vraiment transformé : préparé par la confession et par des pénitences qui font partie de la tradition locale, il n'avance qu'à genoux, même en gravissant les escaliers du temple et ne se permet pas un seul mot, pas la moindre excentricité. On voit

(1) « — *Rosa de mi corazon, io te quero por mi spoza* (Rose de mon cœur, je te demande pour mon épouse)

« — Je suis votre esclave, ô Roi d'éternelle majesté : je suis, et je sera toujours à vous », répondit la sainte.

Une dalle marque encore, dans l'église de Saint-Dominique, à Lima, la place où la sainte était agenouillée quand Notre-Seigneur lui apparut et lui parla.

par là ce qu'il serait facile d'obtenir de lui, si on prenait le soin de l'instruire. Malheureusement, au Pérou, comme dans le reste de l'Amérique du Sud, c'est l'instruction qui fait le plus défaut au peuple et le zèle aux pasteurs.

Voici sur les Indiens catholiques du Pérou et de la Bolivie, le jugement d'un Anglais protestant :

« J'ai beaucoup vécu parmi ces Indiens, j'ai eu les meilleures occasions d'étudier leur caractère, et j'ai été très favorablement impressionné. On n'entend jamais parler parmi eux de crimes considérables. Leur politesse est bien remarquable et est certainement inspirée par un sentiment religieux, car c'est toujours par un *Ave Maria* qu'ils saluent ceux qu'ils rencontrent. Des voyageurs superficiels les ont accusés d'ignorance, mais il n'y eut jamais de plus grande erreur. Leur adresse pour sculpter, pour faire tous les ouvrages de menuiserie, de peinture et de broderie, les tissus qu'ils fabriquent avec la laine du vigogne, la poésie vraiment touchante de leurs chants répondent à la calomnie. Beaucoup d'Indiens sont devenus très riches par des entreprises importantes et bien conduites; d'autres sont arrivés aux postes les plus élevés de l'État. C'est ainsi que le général Castella, indien d'origine, homme doué de grands talents militaires, d'une énergie et d'une intrépidité peu commune, fut président de la République, de 1858 à 1862 (1). »

Comparez maintenant le tort que l'Anglo-Saxon a fait aux Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, et dites de quel côté est l'humanité et la vraie civilisation.

« Ces faits, écrivait le docteur Prichard (1) honorent, il faut en convenir, l'Église catholique romaine, et jettent, par comparaison, une ombre épaisse sur l'histoire du Protestantisme. »

Oui, seule, l'Église catholique, la mère des nations rachetées par le Christ, a fait ce miracle, déclaré impossible en ethnographie, christianiser l'homme rouge, le faire remonter, peu à peu et sans secousses, de sa barbarie et de son abjection à la vie civilisée. Près de *dix millions* d'Indiens catholiques encore subsistants dans l'Amérique du Sud, malgré les défaillances des pasteurs et les fautes des gouvernements, sont l'éternel honneur du catholicisme et témoignent de sa supériorité sur toutes les autres contrefaçons du christianisme.

Il y a encore, en Bolivie, *vingt-cinq* à *trente mille* sauvages à convertir. Ils sont évangélisés par les RR. PP. Franciscains, qui ont dans le pays quatre collèges apostoliques :

Tarija. — 7 missions, 13 missionnaires, 1 683 Indiens catholiques, 5.979 païens.

La Paz. — 7 missions, 6 missionnaires, 3.026 Indiens catholiques, ? païens.

Farata. — 4 missions, 4 missionnaires, 4.442 Indiens catholiques, 250 païens.

Potosi. — 1 mission, 6 missionnaires, 213 Indiens catholiques, 412 païens.

Total : 4 collèges apostoliques, 19 missions, 29 missionnaires, 9.342 Indiens catholiques, 6 641 païens.

(*A suivre*).

(1) MARKHAM. *A travers le Pérou et l'Inde*, ch. 6.

(1) PRICHARD *Histoire naturelle de l'homme*, section 46.

NOS DEUX ALMANACHS DE 1893

Nous remercions bien vivement ceux de nos lecteurs qui répandent autour d'eux, dans les familles, dans les patronages, dans les cercles, dans les ateliers, nos deux Almanachs. Chercher à les faire connaître, c'est rendre populaire de plus en plus la grande Œuvre de la Propagation de la Foi. C'est par les brochures et par les publications de tous genres que l'Angleterre a recueilli et recueille toujours ces sommes énormes qui forment le budget de la propagande protestante. Puissions-nous par les mêmes moyens mettre au service de la vérité des ressources plus considérables !

Nous renvoyons nos lecteurs à l'annonce de la couverture pour les conditions de vente de nos deux Almanachs.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

N. C., diocèse de Lyon ... 5
Anonyme de Saint-Rambert-l'Ile-Barbe, diocèse de Lyon ... 10
M. Bertot, à Caen, diocèse de Bayeux ... 125
Don de feu Isaü-Hippolyte Couppier, chanoine titulaire de Nimes ... 800
M. Jean de Balanda, du diocèse de Perpignan ... 40

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Banci).
Un lecteur assidu des *Missions Catholiques*, diocèse de Séez ... 5
F D, diocèse de Luçon, à l'intention d'une défunte ... 10
Anonyme de Paris, avec demande de prières ... 4
J. B., de Lyon ... 10
Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille ... 500

A Mgr Mladenoff (Macédoine), pour son séminaire.
M. le chanoine Jourde, à Marseille ... 10

A Mgr Vey (Siam), pour les affamés.
M. le chanoine Jourde, à Marseille ... 10

A M. Corre, missionnaire à Kummamoto (Japon méridional), pour la construction de son église.
M. l'abbé Lubiez-Rowicki, à Montpellier, avec demande de prières spéciales ... 5

A M. Corre (Japon méridional), pour ses catéchistes.
M. le chanoine Jourde, à Marseille ... 10

A Mgr Hirth, pour les missions de l'Ouganda.
C. V. J, de Toulouse ... 30
Mlle Maria Ussou, du diocèse de Montpellier ... 2
M. le chanoine Jourde, à Marseille ... 10

A Mgr Crouzet (Abyssinie), pour les affamés.
C. V. J., de Toulouse ... 30
M. le chanoine Jourde, à Marseille ... 10

Pour les missions de la Cimbébasie.
Mlle Maria Ussou, du diocèse de Montpellier ... 2

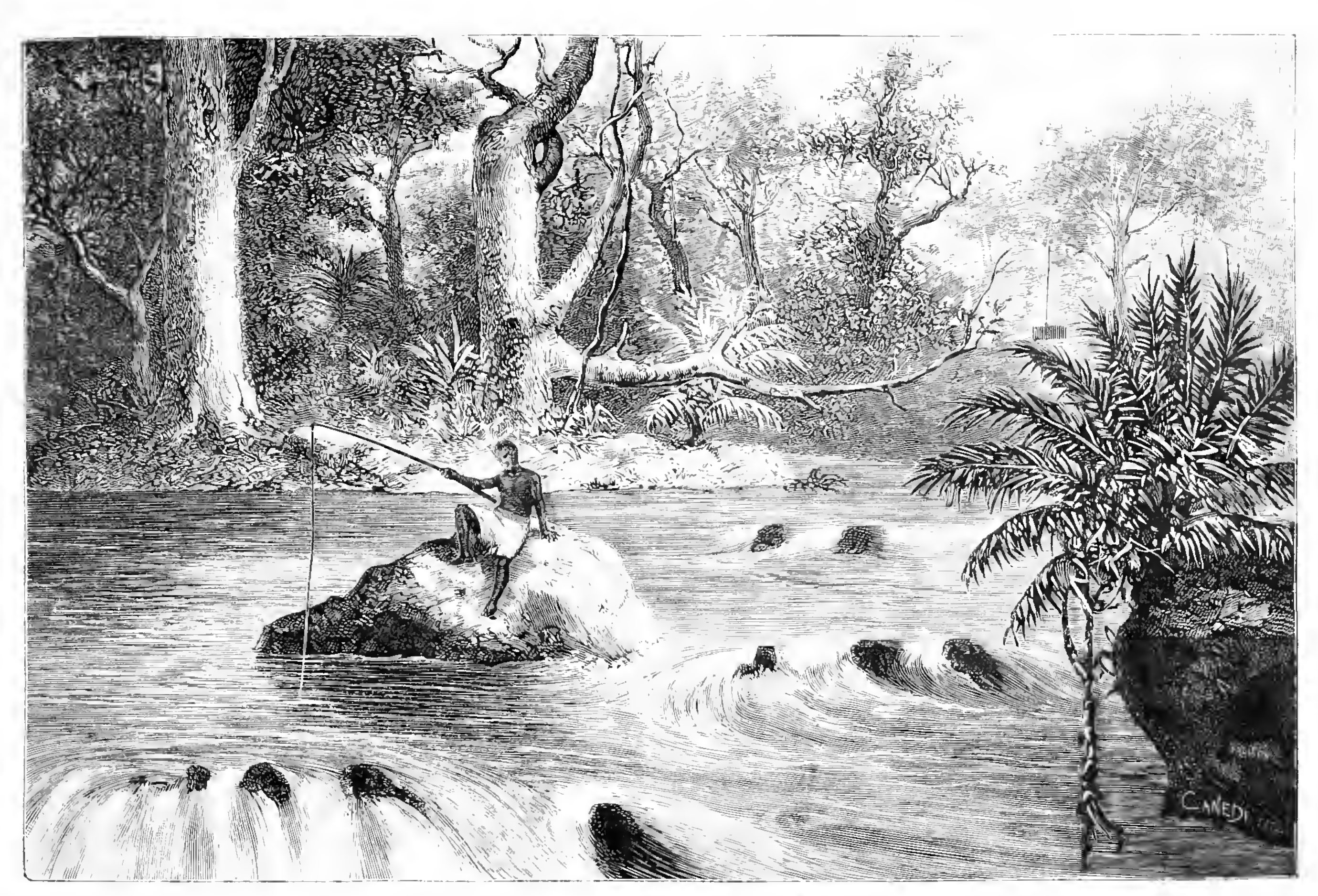
Pour le rachat d'esclaves au Niger.
M. Carlo-Bartesaghi, à Incino-Erba (Italie) ... 3

Au R. P. Muraton, à Huila, Cunène (Cimbébasie), pour le baptême d'une petite négresse, sous le nom de Marie-Florence.
Anonyme du diocèse d'Arras ... 10

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-gérant*.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella. 3.



AFRIQUE ORIENTALE. — SUR LA RIVIÈRE A TOVETA; d'après un dessin de MGR LE ROY, de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie (voir p. 576).

CORRESPONDANCE

NOUVELLE-GUINÉE (Océanie).

Idée générale du vicariat de la Nouvelle-Guinée.

C'est, hélas! la dernière prière que le jeune et sympathique coadjuteur de la Nouvelle-Guinée adresse à nos lecteurs. Dimanche dernier à 7 heures du matin, Monseigneur Verjus s'endormait doucement dans la paix du Seigneur à Oleggio, sa ville natale. Le fils de prédilection et le compagnon d'apostolat de Monseigneur Navarre avait à peine trente-deux ans. Adorons les desseins impénétrables de la sagesse divine ; mais c'est, au point de vue humain, la plus rude épreuve que pouvait subir cette laborieuse mission. Nous la recommandons à nos lecteurs. Tous s'empresseront d'écouter cette voix suppliante qui, de la tombe, implore la charité en faveur de ces pauvres sauvages, pour lesquels l'heure de la grâce semble avoir sonné.

LETTRE DE MGR S.-H. VERJUS, ÉVÊQUE DE LIMYRE, COADJUTEUR DE LA NOUVELLE-GUINÉE, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Le vicariat apostolique de la Nouvelle-Guinée se compose de toute la partie de cette grande île qui se trouve sous la domination anglaise, plus les deux grands archipels Louisiades et d'Entrecasteaux et les îles adjacentes. Enfin ont été ajoutées à ce vicariat les îles du détroit de Torrès, tout spécialement la petite île de Thursday, qui possède le meilleur port du détroit et où passent tous les navires allant à Londres ou en revenant.

Premiers essais.

Envoyés, il y a huit ans, en Nouvelle-Guinée, par S. S. Léon XIII, nous ne crûmes pas possible d'attaquer la grande île idolâtre sans avoir à proximité un point d'appui ; l'île de Thursday, à l'extrémité sud-ouest du vicariat, se trouvait tout indiquée. On y bâtit une maison, puis une église, enfin un couvent de Sœurs.

Après nous être établis solidement à Thursday, nous songeâmes à la Nouvelle-Guinée, qui restait toujours le grand objectif. Les ministres protestants firent tous leurs efforts, et agirent même indirectement auprès du Gouvernement du Queensland pour nous empêcher d'y débarquer.

Ils firent si bien, que l'on nous signifia de par la loi l'ordre de rester à Thursday. Nous voulions partir quand même pour obéir à Rome ; mais notre misère était extrême, toutes nos ressources étaient passées en des essais de fondation de procure à Sydney et dans nos

bâtiments de Thursday. Du reste les navires n'allaient plus en Nouvelle-Guinée, les capitaines refusaient absolument de nous conduire, et nous étions trop pauvres pour acheter un bateau. Mais la Providence a ses solutions inattendues ; un pirate de profession vint se mettre à notre service, nous offrit un de ses bateaux, et le 21 juin 1885, pendant la nuit, nous levions l'ancre pour la Nouvelle-Guinée. Après bien des difficultés qui ne vous sont pas inconnues, nous arrivâmes enfin dans cette grande île ; le 1er juillet 1885, l'ancre fut jeté dans Port-Léon.

Difficultés.

Mais, après toutes ces épreuves, nous n'étions encore qu'au début. Notre premier ennemi fut la famine, qui, dès le deuxième mois de notre séjour en Nouvelle-Guinée, se fit sentir dans toute sa rigueur. Nous n'avions de provisions que pour un mois et le mauvais vouloir des autorités empêchait notre bateau de revenir pour nous ravitailler. Nous n'avions pour toute nourriture que du café noir, des cocos et des patates douces. Le deuxième ennemi fut le Gouvernement qui venait de s'établir en Nouvelle-Guinée. Il vit de mauvais œil notre établissement à Port-Léon, il craignit que les disciples de la paix ne vinssent mettre le trouble parmi les protestants, et un jour un navire vint en son nom nous prendre et malgré nos protestations nous ramena à Thursday-Island.

Le Gouvernement vit bien dans la suite qu'il avait outrepassé ses droits, et nous proposa une conférence pour tout arranger. Le Gouverneur lui-même fixa le rendez-vous, détermina le jour, et ce jour-là même, il mourut en mer, en venant chez nous. Libres de ce côté, nous rentrâmes aussitôt à Port-Léon (Yule-Island) un peu mieux outillés ; mais d'autres ennemis nous attendaient.

La fièvre paludéenne, notre troisième ennemi, vint nous éprouver. Les premiers accès furent terribles nous passions des semaines, plusieurs fois des mois entiers sans pouvoir bouger. Les moustiques nous harcelaient à ce point que nous ne pouvions reposer; notre pauvreté ne nous permettait pas le luxe de moustiquaires. La fièvre continuait de nous épuiser, et les sauvages nous fuyaient parce que nous étions pauvres.

Cependant, nous commençâmes les classes ; mais il fallait savoir la langue, tel est le quatrième ennemi en Nouvelle-Guinée. Il y a autant de langues que de tribus. Enfin, le Saint-Esprit nous aida, on finit par parler, et même maintenant les dictionnaires et la grammaire sont sous presse, sans compter le catéchisme et les livres de lecture que nous imprimons nous-mêmes à Port-Léon.

Le cinquième ennemi fut le climat. La chaleur est excessive en Nouvelle-Guinée, surtout à l'intérieur, où la moyenne est de trente-six et trente-sept degrés, et où l'on va souvent jusqu'à quarante-cinq degrés. Cette chaleur continuelle, et toujours la même tout le long de l'année, finit par énerver, et affaiblit beaucoup. L'estomac surtout s'en ressent, et comme la nourriture est très pauvre, il arrive que l'on tombe très vite.

Enfin, notre sixième ennemi (et c'est le plus terrible), c'est notre pauvreté. Votre charité inépuisable vient bien à notre aide, et sans elle nous serions déjà tous morts d'inanition, mais notre position est extrêmement défavorable. D'abord l'allocation, en arrivant en Australie, perd de sa valeur réelle à cause du taux de l'argent anglais. Ensuite les denrées nous coûtent souvent deux fois ce qu'elles coûtent en Europe, enfin les transports de ces denrées sont d'un prix formidable. Pour comble, nous devons encore payer double douane: une à Sydney, d'où les marchandises viennent de Londres, et une en Nouvelle-Guinée même, et cette dernière est très forte. Qu'il me suffise, pour vous en donner un exemple, de vous citer ce fait. La bouteille de vin de messe très ordinaire, que l'on a pour 50 centimes en France, nous revient là-bas, à Port-Léon, au prix fabuleux de 5 francs, et pour aller aux stations de l'intérieur, le prix augmente encore. Et tout est sur cette échelle.

De plus, la Nouvelle-Guinée ayant très mauvaise réputation, aucune Compagnie ne veut hasarder ses navires vers ces dangereux parages. Il faut cependant arriver, et circuler. Eh bien, la Compagnie réquisitionnée voulant nous faire payer les chances qu'elle court, nous impose des tarifs incroyables; souvent le passage de Thursday à Yule, tout étant payé, se chiffre à 100 francs par tête et par jour. Ce système épuiserait des budgets trois fois plus forts que le nôtre; et ce qui fait le plus de peine, c'est de constater que la plus grande partie de cet argent s'en va sans profiter aux missionnaires.

Les huit stations.

Le bon Maître a béni nos efforts, de telle sorte que (sans compter la grande station de Thursday, où nous avons Pères, Frères, Sœurs, écoles, église magnifique pour le pays et un hôpital) actuellement la mission compte en Nouvelle-Guinée huit résidences toutes bâties de nos mains et avec des matériaux trouvés sur place huit écoles en plein fonctionnement, huit églises, et deux couvents de Sœurs dans nos deux stations principales de Port-Léon et d'Inawi (à Mékéo).

L'histoire de ces diverses fondations nous mènerait trop loin pour aujourd'hui. J'aurai l'honneur, plus tard, de vous adresser un Mémoire à ce sujet. Qu'il me suffise de vous dire, pour le moment, que toutes ont été fondées sur la croix et au prix de sacrifices très nombreux et souvent très sensibles.

Toutes ces stations ont été fondées sur le modèle de Port-Léon, mais aussi comme Port-Léon, dans les larmes

et la contradiction. Cependant la grâce a agi et des conversions longtemps attendues sont enfin venues consoler le zèle de nos chers missionnaires. Tous les habitants de l'île Yule (dont le centre est Port-Léon), tous, sans en excepter un seul, sont convertis et baptisés et tous, sans exception, se confessent tous les quinze jours et viennent régulièrement aux offices. Cette chère tribu de Roro est donc la première que le Sacré-Cœur a choisie pour montrer ses miséricordes. Sept cents membres de cette tribu sont baptisés et tous les autres, établis à Pinoupaka et ailleurs, demandent le baptême. Port-Léon est donc maintenant un centre sur lequel nous pouvons compter. Nous y formons des catéchistes; les enfants de Marie, établies depuis peu, y font des merveilles, et les huit autres stations ne demandent qu'à suivre cet exemple. Enfin, plus de trois cents autres villages nous réclament de toutes manières. Leurs chefs viennent en ambassade nous supplier de leur accorder des Pères, ou au moins un Frère ou deux pour commencer. Et notre vicariat se compose ainsi de quatre mille villages connus, ayant une moyenne reconnue par le Gouvernement de quatre millions d'habitants. Hélas!... les enfants demandent le pain!... ils en sont avides!... et nous n'avons en Nouvelle-Guinée que *trois prêtres!*... pour leur distribuer la nourriture de vie!... Ah! si je pouvais visiter tous les séminaires de France!... il me semble que les cœurs pleins de zèle ne pourraient résister à mes cris de détresse et à cette perspective de tout un peuple qui vient à nous!...

Voilà notre position actuelle. Nous sommes dans la plus extrême misère, et obligés de combattre contre le climat le plus meurtrier. Trois de nos confrères ont déjà payé de leur vie cette audace surhumaine d'oser tout affronter pour la gloire du bon Maître et le salut des âmes. Notre vénéré Père et archevêque est constamment malade, mais ne désire qu'une chose, vivre, combattre et mourir au milieu de ses chers noirs. Tous, devant un si noble exemple, nous sommes dans les mêmes sentiments. Quoi qu'il arrive, nous resterons là-bas; les âmes viennent à nous, ce serait combattre contre la miséricorde de Dieu que de ne pas voler à leur secours, et, je l'espère, notre chère petite Société nous donnera encore de nombreux ouvriers qui, à l'exemple de saint Paul, sachant se contenter du vêtement et de la nourriture (il faudrait ajouter aussi : du voyage, que votre charité ne leur refusera pas), voleront à la conquête de ces pauvres âmes, et dans quelques années, nous l'espérons, avec la grâce du Cœur de Jésus, nous aurons l'honneur et l'immense joie, comme le disait dernièrement votre vénéré Président, de vous offrir des milliers d'âmes, et un district modèle et bien consolant au centre de notre vicariat.

DELTA EGYPTIEN

Œuvres des Pères des Missions Africaines de Lyon en Égypte.

Nous avons déjà plusieurs fois parlé des différentes stations apostoliques que le Delta égyptien doit au zèle des Pères des Missions Africaines de Lyon. Mais on lira avec intérêt ce rapport d'ensemble sur une œuvre religieuse et civilisatrice, si féconde en fruits de salut.

Les Pères des Missions Africaines de Lyon s'établissaient en Égypte, au mois de novembre 1877, dans la ville de Zagazig, sur les bords d'un canal qui porte encore aujourd'hui le nom de « Bahr Moëz », la mer de Moïse. D'après la tradition égyptienne, ce canal était autrefois une des branches du Nil, sur laquelle Moïse aurait été exposé.

Depuis cette époque, un collège secondaire, trois nouvelles stations et un orphelinat agricole ont été créés dans les principales villes de la Basse-Égypte, par les soins du T. R. P. Duret, préfet apostolique.

D'un autre côté, les religieuses de la même Société ont fondé — sans parler de leurs écoles, — quatre dispensaires qui attirent, chaque jour, plus d'un millier de malades : des musulmans, des cophtes, des Israelites et même quelques Européens.

Au début, ces œuvres étaient connues et appréciées uniquement par les habitants des différents endroits où elles étaient établies.

Mais la renommée, le « *fama volat* » de Virgile n'a pas tardé à les faire connaître dans les villes voisines. Et aujourd'hui le T. R. P. Planque, supérieur général des Missions Africaines de Lyon, et notre vénéré préfet apostolique ne peuvent répondre aux désirs de la population de plusieurs cités importantes qui demandent, avec instance, de nouveaux dispensaires et de nouvelles écoles pour les enfants pauvres.

A Tantah, ce sont les petits Égyptiens catholiques, schismatiques, mahométans, qui attendent avec impatience le jour si désiré où ils pourront enfin entrer dans la nouvelle école gratuite commencée depuis plus de quinze mois.

∴

A Mahalla-el-Kébir, ville de quarante mille habitants, sur la voie ferrée de Damiette, non loin de Mansourah où notre grand roi saint Louis a été fait prisonnier par les musulmans, la population entière nous appelle.

Ce sont d'abord de nombreux malades qui demandent la création d'un dispensaire. Là encore les petits garçons n'ont pas d'école chrétienne, et leurs parents ne cessent de dire à notre Père Supérieur : « Quand

donc vos missionnaires viendront-ils instruire nos enfants? »

Mais, hélas! la chapelle de notre séminaire égyptien, qui est, en même temps, l'église latine pour deux cents catholiques, consiste dans une pauvre chambre, très étroite.

D'autre part, l'école de nos Sœurs ne nous appartient pas, et, chaque année, il faut payer une somme bien forte pour la location d'une maison peu commode.

Les chapelles de Tantah et de Zagazig ne sont aussi que de grandes chambres devenues trop petites. Et cependant, quand le T. R. P. Duret faisait construire les deux salles qui nous servent actuellement d'église à Tantah, plusieurs confrères lui disaient : « Pourquoi bâtir deux chapelles aussi grandes? elles ne seront jamais remplies à moitié! » Le bon P. Préfet ne répondait rien, il se contentait de prier Marie et attendait l'avenir avec confiance.

Dieu et Marie ont déjà donné gain de cause, en grande partie, aux espérances de notre Père Supérieur. Car, aujourd'hui, la chapelle Sainte-Anne de Tantah n'est plus assez vaste pour contenir non pas seulement nos catholiques, mais bon nombre de schismatiques et même des infidèles qui assistent avec le plus grand recueillement à nos cérémonies de l'Église latine.

Pendant le mois de mai, j'ai été obligé bien souvent de renvoyer la plupart de mes élèves de l'école gratuite qui, eux aussi, auraient tant aimé chanter les louanges de la Vierge Marie.

Bien des schismatiques ont commencé à réciter le rosaire avec une grande dévotion. Heureux spectacle qui promet des résultats bien consolants pour un avenir prochain! Car on ne peut jamais prier en vain Marie, la Mère de la divine grâce.

Au beau jour de la Fête-Dieu dernière, nous avons eu une preuve touchante de la protection visible de cette bonne Mère.

Le moment solennel de la première communion était arrivé pour dix-sept de nos petits catholiques, filles et garçons.

Un dix-huitième demandait depuis bien longtemps à partager le bonheur de ses petits condisciples de classe. Et il le méritait à tous égards, par son application au travail, son recueillement et surtout sa piété angélique envers Marie.

Mais, hélas! il nous fallait le consentement de son père schismatique. Et, selon les prévisions humaines, la chose paraissait difficile à obtenir.

La veille de la Fête-Dieu était arrivée, et le Père, chargé des premières communions, n'avait pas encore de réponse. A cette heure dernière, tous les missionnaires conjuraient Marie de vaincre le cœur d'un père en faveur d'un fils si désireux d'embrasser la vérité. Marie, si puissante sur le cœur de Jésus, se laissa toucher, et le mercredi soir, notre cher petit grec schismatique prononçait avec bonheur son abjuration dans la chapelle de Sainte-Marie, après avoir obtenu le consentement de ses parents.

Et, le lendemain, fête du Très-Saint-Sacrement, cet enfant bien-aimé pouvait enfin s'unir à ses condisciples et recevait, pour la première fois, le Dieu des chrétiens, Jésus-Hostie, dans son cœur si bien disposé, en présence de nombreux schismatiques et infidèles attirés à notre église, par l'imposante cérémonie de la Fête-Dieu. Son père et sa mère assistèrent avec émotion à cette messe si majestueuse du plus beau jour de la vie chrétienne. L'enfant converti versait des larmes de joie, de bonheur et d'espérance, demandant à Dieu sans doute de voir bientôt sa famille entière s'agenouiller, comme lui, à la Table Sainte.

Vers la même époque, sinon à pareille date, un cophte schismatique de dix-neuf ans faisait aussi son abjuration et sa première communion dans la chapelle du Sacré-Cœur, à Mahalla-el-Kébir. Et plusieurs autres adultes continuent à se faire instruire.

∴

Samanoud n'est pas éloigné de Mahalla. Allons visiter l'orphelinat agricole du R. P. Vellinger, inauguré de la manière la plus solennelle, le 19 mai dernier, sous la présidence et la haute bienveillance de M. Biard d'Aunet, consul de France à Alexandrie. Ici la chapelle est achevée, en grande partie, c'est vrai, et les petits orphelins ont une ruche assez convenable pour le moment. Mais bientôt le besoin d'un étage se fera sentir, car le rez-de-chaussée est trop humide et malsain. D'autre part, les ornements d'église font complètement défaut, et une maison de Sœurs serait nécessaire pour la lingerie et la cuisine des orphelins.

∴

Puisque j'ai commencé à vous parler des enfants pauvres de Tantah, remontons le Nil en barque, ou mieux prenons le train, parce que le fleuve s'écarte un peu du chef-lieu de notre préfecture, et arrêtons-nous quelques instants dans cette grande cité. Tantah se trouve au centre du Delta, entre les deux branches du Nil, celle de Damiette et celle de Rosette, et compte pour le moins soixante-dix à quatre-vingt mille habitants.

Traversez, en plein jour, une rue étroite de cette ville populeuse. Vous y rencontrerez des centaines d'enfants malpropres, presque sans vêtements, la figure amaigrie par une nourriture malsaine et insuffisante. Ces pauvres Égyptiens naissent, grandissent et meurent ordinairement sans recevoir la moindre éducation.

Quant à la religion, s'ils en connaissent encore quel-

ques vestiges, que de tableaux bien sombres au point de vue de la morale surtout et du respect des parents ! Qu'il est triste d'entendre de petits garçons de dix ans à peine insulter et maudire leurs mères, en présence d'un père dénaturé qui encourage même quelquefois par un sourire moqueur une conduite si honteuse !

Est-ce à dire, pour cela, que ces malheureux enfants soient dépourvus de cœur et d'intelligence ?

Les résultats déjà obtenus par l'œuvre de nos écoles sont, au contraire, bien consolants. Les parents commencent à être respectés et aimés, et les musulmans ne savent comment nous témoigner leur admiration et leur reconnaissance pour les changements qu'ils remarquent presque toujours dans la conduite de leurs fils, après une année d'école.

D'autre part, nous avons constaté que la majeure partie de nos élèves étaient doués généralement d'une mémoire prodigieuse accompagnée d'une intelligence peu commune.

Déjà quatre d'entre eux, après avoir terminé leurs études au collège Saint-Louis de Tantah, sont entrés dans nos Facultés de France, à Lyon et à Montpellier. Le premier parti vient de passer récemment de brillants examens et a été reçu avocat. Un deuxième, après avoir été félicité par les professeurs de Montpellier, est allé passer ses vacances en Égypte, et à son arrivée, tous les journaux du Caire et d'Alexandrie l'ont salué avec un concert d'éloges bien mérités. Les autres élèves du collège Saint-Louis marcheront sur les traces de leurs aînés et seront un jour, en Égypte, les ardents défenseurs, les amis dévoués du missionnaire.

⁂

Le mouvement du bien, de la charité et de la civilisation chrétienne est donné. Et il était réservé à notre siècle, — qui sera appelé, dans l'histoire, le siècle de la propagation de la foi, — de voir enfin les pauvres enfants d'Orient un peu plus heureux qu'autrefois.

Depuis 1877, en effet, malgré les efforts des schismatiques, des protestants et des infidèles, de nombreuses écoles catholiques ont été créées dans le Delta égyptien.

Et aujourd'hui, au Caire, à Alexandrie, à Tantah, à Zagazig, à Ziftah, à Samanoud, à Mahalla, à Mansourah, etc., les missionnaires français ont des écoles dans lesquelles des milliers d'enfants apprennent, avec avidité, notre langue et, avec elle, le respect, l'amour de Dieu, de l'Église et de leurs parents.

Nos élèves aiment aussi beaucoup la France dont ils ont entendu redire si souvent la compassion et la charité inépuisable envers les pauvres peuples de l'Orient.

Dans nos saints livres nous lisons les paroles suivantes : *Parvuli petierunt panem et non erat qui frangeret eis.* (De petits enfants ont demandé du pain, et il n'y avait personne pour leur en distribuer.)

En effet, ces cris de détresse des infortunés Africains demandant le pain de l'instruction chrétienne, sans pouvoir l'obtenir, ont été poussés bien souvent, avant la prédication de l'Évangile, avant le précepte de charité du divin Maître : *Diligite invicem sicut dilexi vos.*

Mais depuis le jour béni où les Lyonnais ont fondé la Propagation de la Foi, il se trouve dans tout le monde catholique, en Italie, en Espagne, en Amérique, en France surtout, des milliers d'âmes qui ne ferment jamais l'oreille à l'appel du missionnaire.

Aujourd'hui, ce sont les petits Égyptiens, les orphelins, les malades et les pauvres qui tournent leurs regards vers leur mère nourricière, vers la catholique France, dont les charités viennent en aide aux œuvres du monde entier.

Et nous aussi qui avons eu le bonheur d'être formés au pied du sanctuaire béni de Notre-Dame de Fourvière, au berceau de la Propagation de la Foi, nous partageons les espérances de nos nombreux enfants d'Orient, et, comme eux, nous avons la douce confiance que la France chrétienne et la ville inépuisable de la charité apostolique prouveront bientôt, par la prière et l'aumône, que Dieu est toujours avec les missionnaires partant de Lyon, chaque année, pour l'Égypte, le Dahomey, la Côte des Esclaves et les bords lointains du Niger et de la Bénoué.

Et grâce à la générosité de toutes les personnes qui s'intéressent au progrès de l'influence catholique en Orient, le T. R. P. Duret ne tardera pas à avoir la consolation de créer des orphelinats et des écoles dans lesquels de nombreux petits Africains apprendront à aimer leurs bienfaiteurs de France et à prier pour eux.

INFORMATIONS DIVERSES

Italie.— Dernièrement, a eu lieu dans l'église des Capucins, à la Rufinella, près de Frascati, l'inauguration du monument élevé à la mémoire du cardinal Massaïa, en présence des autorités de Frascati, et avec le concours des représentants des Sociétés catholiques. Le monument a été bénit par Mgr Stonor. Ensuite, Mgr Carini, préfet de la Bibliothèque vaticane, retraça dans un éloquent discours la vie et les œuvres apostoliques du cardinal Massaïa. Enfin les élèves de la Propagande, présents à la cérémonie, exécutèrent un hymne en l'honneur de l'éminent fondateur de la mission des Gallas.

Chine. — Mgr Volonteri, des Missions Étrangères de Milan, vicaire apostolique du Ho-nan méridional, écrit le 2 septembre :

« Nous nous trouvons exposés aux plus grands dangers. On répand contre nous les bruits les plus perfides. Les chrétiens sont accusés d'empoisonner les puits et partout on rencontre des scélérats prétendant que nous leur avons donné de l'argent pour jeter du poison dans les puits de tous les villages. Le choléra, dont les ravages se font sentir dans les districts voisins

du Ho-nan, semble donner raison à nos calomniateurs. La populace du Hou-pé, affolée par ces rumeurs, a détruit deux chapelles et tué quatre néophytes. »

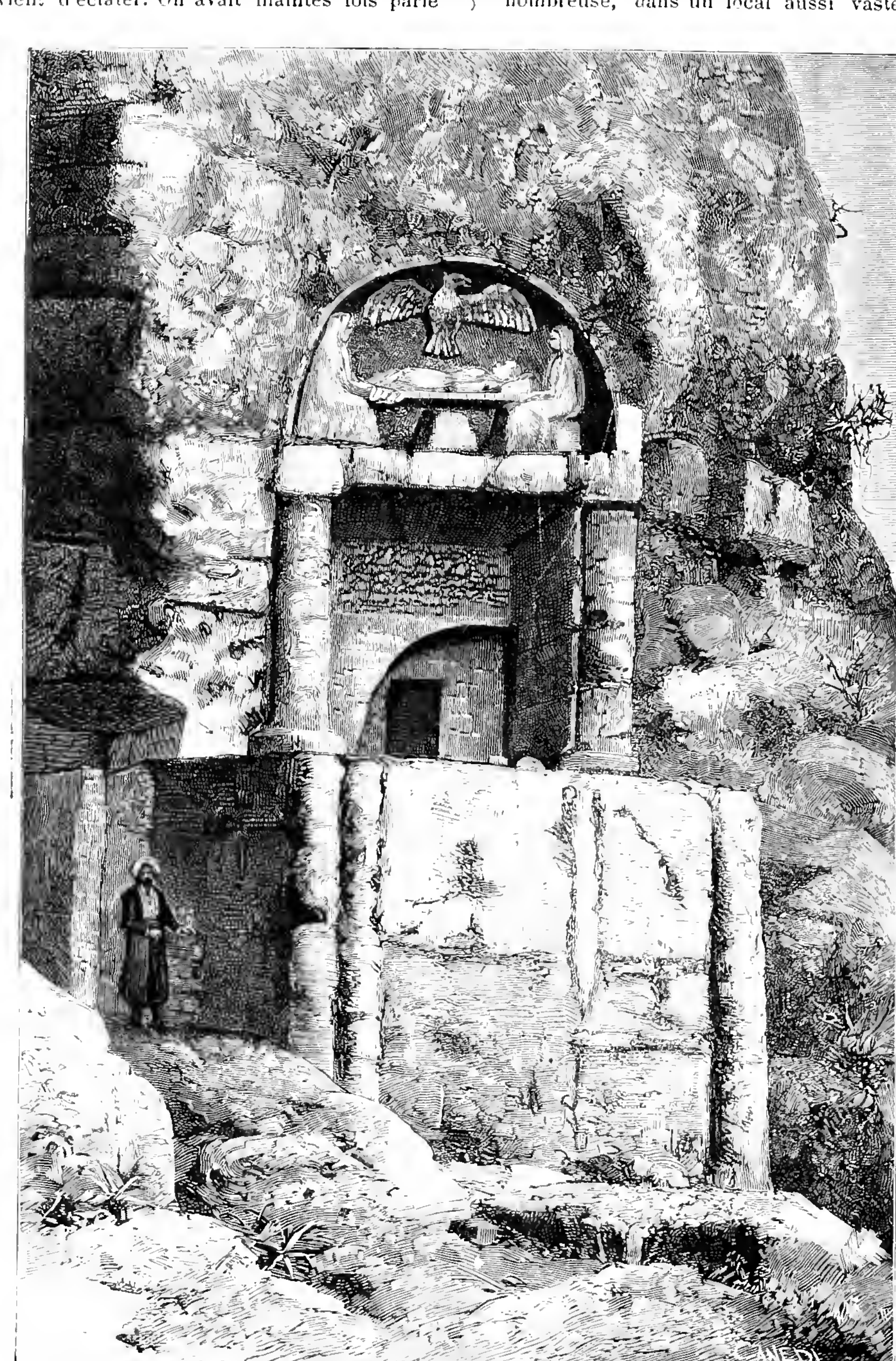
La lettre suivante du R. P. Modeste, missionnaire franciscain au Hou-pé nord-ouest, datée de Lao-ho kou, le 30 août 1892, donne quelques détails sur ces attentats :

« L'insurrection vient d'éclater. On avait maintes fois parlé d'incendier notre résidence et l'établissement de la Sainte-Enfance. Ces menaces ont été mises à exécution. A Yang-Kang, localité distante de 40 kilomètres de Lao-ho-Kou, la maison du missionnaire, l'école et les matériaux préparés pour la construction d'une nouvelle chapelle sont devenus la proie des flammes; les maisons des chrétiens ont été pillées et ont subi le même sort que la mission. A Saghoi, de l'autre côté du fleuve, on a également mis le feu à la résidence et de plus on a massacré quatre chrétiens. Le mandarin est accouru pour rétablir l'ordre; mais il a dû rebrousser chemin sans faire aucune arrestation : les rebelles étaient plus de 5,000 et tellement surexcités qu'ils n'auraient pas craint de tuer le « grand homme » lui-même.

« Les grandes routes n'offrent plus aucune sécurité; plusieurs voyageurs ont déjà succombé sous les coups des rebelles... »

Mgr Volonteri devait se rendre à Lao-ho-kou pour prendre part au sacre de Mgr Fantosati, nommé vicaire apostolique du Hou-nan méridional. Le vénérable prélat a dû renoncer à ce voyage.

Comme si la guerre civile et le choléra ne suffisaient pas à rendre extrêmement douloureuse la situation en Chine, les sauterelles ont fait leur apparition et la famine ne tardera pas à se joindre aux autres fléaux.



SYRIE. — *Khatoura.* — TOMBEAU DE FLAVIUS JULIANUS, VÉTÉRAN DE LA VIII[e] LÉGION d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir page 577)

Etats-Unis. — L'exposition de Chicago vient d'être inaugurée. Cette cérémonie, qui a pris les proportions d'un événement national, a été célébrée avec un éclat extraordinaire. Les rues de Chicago étaient remplies de visiteurs. Plus de 100,000 personnes assistaient à l'inauguration, qui avait réuni toutes les notabilités américaines. Jamais on ne vit assemblée plus nombreuse, dans un local aussi vaste que celui du Palais de l'Exposition. Le cortège a été superbe, 15,000 soldats y ont pris part. La file des voitures dans lesquelles se trouvaient les hauts fonctionnaires s'étendait sur un parcours de plusieurs kilomètres. La ville était merveilleusement décorée.

Quand le cortège est arrivé à Washington-Park des prières ont été dites par le cardinal Gibbons qui a bénit les bâtiments de l'Exposition. Les membres du Comité organisateur quoique protestants, avaient demandé les bénédictions de l'Eglise catholique pour rendre hommage à Christophe Colomb, une des gloires de l'Eglise romaine.

En invitant l'archevêque de New-York, Mgr Corrigan, le président du Comité écrivait au vénérable prélat :

« Le fait que le Nouveau-Monde a été découvert sous les auspices de l'Eglise à laquelle appartient Votre Excellence, et que ce fut un prélat distingué qui assura à Colomb la protection des autorités espagnoles, et le fait non moins intéressant que ce même pays du Nouveau-Monde, sur lequel Colomb posa pour la première fois le pied (1), se trouve sous la juridiction ecclésiastique de Votre Excellence, rendra votre présence particulièrement intéressante. »

(1) Les îles Bahama.

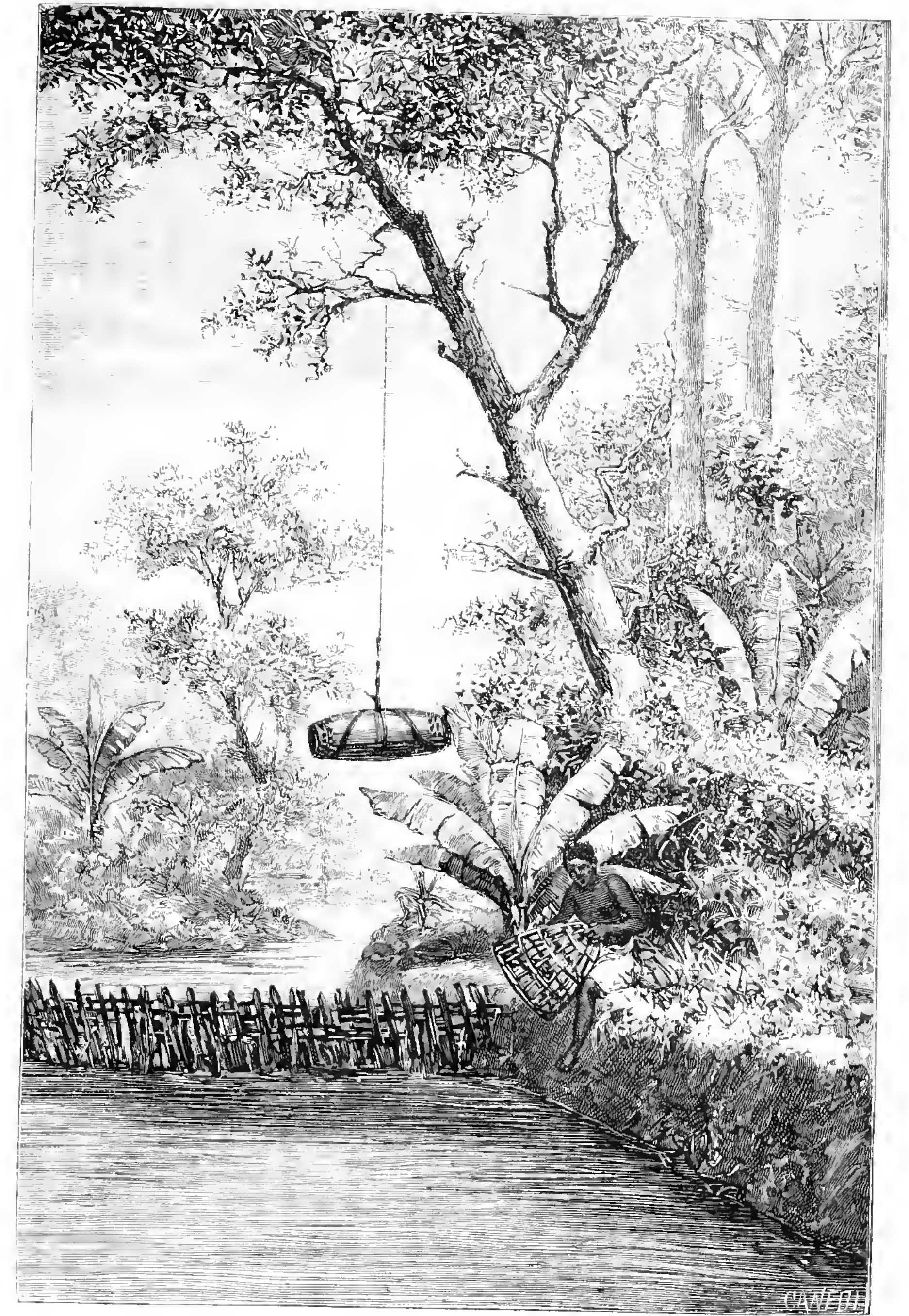
AU KILIMA-NDJARO

(Afrique orientale)

PAR

Mgr Alexandre LE ROY, de la Congrégation du St-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

(Suite 1)



Barrage d'irrigation   Ruche à miel.   Panier à pêche

AFRIQUE ORIENTALE. — A TOVÉTA ; d'après un dessin de Mgr LE ROY, (voir page 576).

XV. — Tovéta.

L'oasis de Tovéta. — Campement et accueit. — Un Eden africain.

Nous quittons à 6 heures du matin ce délicieux campement du lac, et laissant à notre gauche la rivière dont le cours est marqué par une ligne verdoyante de grands arbres parmi lesquels beaucoup de palmiers, nous coupons droit à travers le désert où l'herbe fine est broutée comme en une prairie trop étroite par les troupeaux qu'elle doit nourrir. Seules, de curieuses euphorbes et des passiflores de taille naine se dressent inattaquées par la dent des bêtes.

A l'horizon, voici comme un rempart : c'est la forêt, c'est *Tovéta*.

Ce nom que les Swahilis de la Côte et après eux les Européens prononcent *Tavêta* et les Indigènes *Tovéta* et *Touvéta*, représente une admirable oasis que tous les voyageurs ont décrite avec une sympathie marquée. C'est au sud-est du Kilima-Ndjaro une dépression de terrain comblée par les grasses alluvions entraînées de la grande montagne, grâce à cette rivière à laquelle Thomson et Johnston ont donné le nom de *Loumi*, qu'elle porte en effet à ses sources, mais qui parait inconnu des gens de *Tovéta* : ceux-ci l'appellent simplement *Mto* ou *Mfuro*, « la rivière ». Ce cours d'eau, tombant des forêts qui entourent la base du *Kimawenzé*, traverse la plaine en répandant dans le sous-sol la plus grande partie de ses eaux. Çà et là on voit sourdre des sources et presque partout on n'a qu'à creuser un ou deux pieds pour trouver l'eau. C'est là le secret de la prodigieuse fertilité de ce coin de terre et, pour les étrangers surtout, de son insalubrité réelle. Les montagnards du Kilima-Ndjaro ne peuvent y faire un séjour un peu prolongé sans en emporter une fièvre, un rhumatisme ou une dysenterie.

Cette oasis est disposée en un triangle dont le sommet est au nord et dont la base s'appuie au sud sur le lac *Dyipé* et ne mesure guère plus de onze kilomètres sur une largeur moyenne de deux ou trois. Elle est peuplée d'environ deux ou trois mille hommes seulement. Entre la zone fertile, d'une fertilité plantureuse, et le désert voisin, d'une aridité désolante, la démarcation est subite, absolue : là où le sol s'affaisse assez pour recevoir l'épanchement des eaux, c'est l'exubérance de la végétation tropicale ; là où il se relève trop pour être privé de cet arrosage naturel, c'est la stéri-

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 22, 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août, 2, 9, 16, 23, 30 septembre, 7, 14, 21 octobre, 4 et 11 novembre, et les cartes p. 370, 373, 453 et 525.

lité de la terre africaine brûlée par son implacable soleil.

Nous voici donc à l'entrée de cette Arcadie. Sur notre route — car il y a pour y pénétrer un autre chemin venant de *Taita* — elle est séparée brusquement du désert par une rivière, le *Kitito*, qui passe en dormant sous l'épais couvert d'arbres séculaires et d'inextricables fourrés : eau vaseuse, boue et fange, troncs qui pourrissent, coquilles sans nombre sous les feuilles d'arbres tombées et restées dans la rivière.

Après une halte sur ces bords peu enchanteurs, nous nous engageons dans la forêt par une trouée étroite, sinueuse et sombre. Encore une rivière à traverser, celle-là plus gaie, et enfin voici les grandes bananeraies qui commencent, couvrant tout de leur ombre et de leur verdure. La terre est fort proprement travaillée, des canaux circulent de tous côtés, et des cases rondes, répandues sans ordre en ce labyrinthe verdoyant, achèvent de donner à ce paysage fait de mains d'homme un air de fraîcheur, de richesse, de grandeur, qui a frappé tous ceux qui l'ont vu. Bientôt, les salutations s'entrecroisent sous les larges feuilles de bananiers, et à l'accueil fait à nos blancs visages, à nos costumes européens, nous nous apercevons tout de suite que nous avons affaire à une autre population. Là, personne ne se cache, personne ne s'enfuit ; tous au contraire, les hommes, les femmes, les enfants, accourent nous voir, nous saluer, nous presser la main. Plus d'une vieille même attrape à la hâte un régime de bananes et nous l'apporte. Elle dit qu'elle veut le vendre, mais la belle farce! C'est un prétexte évident pour nous dévisager à son aise, en nous montrant ses dents qui branlent et ses oreilles qui lui battent les épaules.

Voici une clairière en cette forêt de bananiers : « C'est là, nous dit le guide, que campent tous les Européens. » En effet, les voyageurs anglais Thomson et Johnston ont passé là, puis le Maltais Martini, le comte hongrois Teleki, l'Autrichien Hönel, l'Allemand Hans Meyer, l'Américain Abbot, sans parler d'un prince russe, d'un comte polonais, d'autres peut-être. Mais nous sommes les premiers missionnaires catholiques et les premiers Français qui ayons l'honneur d'y dresser nos tentes. A ce titre nous attirons l'attention de la colonie tovétane ; on vient en foule nous voir, nous considérer, nous parler, et, tout bien pesé, on s'accorde généralement à dire que les nouveaux étrangers sont d'une tribu intéressante et très civilisée...

De grandes cases sont là, bâties dans le genre swahili par nos dignes prédécesseurs, explorateurs de profession, chasseurs, aventuriers, princes, lords, ou simples millionnaires. Nos hommes s'y établissent sans façon et nous, selon notre habitude, nous dressons nos tentes, où nous sommes à l'abri de bien des choses, y compris la vermine.

Là aussi nous restons deux jours, deux jours employés à nous reposer, à faire des provisions, à distribuer aux porteurs leur ration de linge et de perles, à étudier le pays, à visiter la population.

* *
*

Le pays, il est ce qu'on a dit déjà : superbe dans sa fertilité exubérante. Les bananiers, soigneusement cultivés, entretenus, irrigués, débarrassés de leurs feuilles mortes, y atteignent des dimensions exceptionnelles et fournissent aux habitants le fond de leur nourriture. *Musa paradisiaca!* Nulle part plus qu'ici on n'est invité à se rappeler que ce fut cette plante, paraît-il, qui ombragea nos pauvres chers parents aux premiers beaux jours du monde et qui, après le désastre dont nous ne nous sommes jamais bien remis, leur fournit encore leur premier déjeuner et leur premier jupon. Sans doute il y a longtemps de cela ; mais ici, en promenant nos loisirs sous ces grandes feuilles vertes, doucement balancées par la brise au-dessus de nos têtes coupables, on ne peut s'empêcher de porter en arrière ses tristes pensées, de se rappeler son origine antique. Tovéta est un Eden, hélas ! oui, mais un Eden où les suggestions du Serpent sont encore mieux accueillies que dans l'ancien !...

Dans maints pays, la banane est simplement connue comme fruit de dessert et le bananier comme plante donnant la banane. Mais à *Tovéta* on ne l'entend point ainsi : le bananier sert à tout. Le tronc d'abord, vert et découpé en fines tranches, est une excellente nourriture pour les vaches, les moutons et les chèvres, qui y trouvent à la fois à manger et à boire. Les feuilles desséchées servent à couvrir les cases. Et quant au fruit, on le mange cru, ou cuit, ou rôti : on a dix ou quinze manières de le préparer. Au moment où ces lignes sont écrites, les journaux d'Amérique annoncent avec quelque fierté qu'un citoyen de cet industrieux pays vient de découvrir le moyen de réduire la banane en farine. La belle affaire ! C'est ce que les gens de *Tovéta* font depuis des siècles : cela consiste à cueillir la banane un peu avant sa maturité, à la couper en deux, à la faire sécher au soleil, comme du manioc, et à l'écraser ensuite dans un mortier avec un pilon. Ce n'est pas tout : ici, comme au *Tchaga* et au *Ganda*, on trouve encore dans la banane la base d'une bière excellente. La Providence est bonne. Et c'est ainsi qu'elle a répandu par le monde quantité de choses sans lesquelles les peuples qui les utilisent ne concevraient pas qu'on puisse vivre : le bananier à Tovéta, le cocotier sur plusieurs Côtes, le bambou en Birmanie, le thé en Chine, le blé en Europe, le riz dans l'Inde, l'arbre à pain en Océanie, le piment aux Antilles, la morue à Terre-Neuve, à Chicago les porcs, le macaroni en Italie, la choucroute en Allemagne, l'ail en Provence et les pommes en Normandie.

Cependant, il n'y a pas que des bananes à *Tovéta*. On y cultive aussi l'ambrevade, le maïs, le sorgho, la patate, l'igname, la citrouille, la canne à sucre, etc. Au poisson de la rivière on tend des nasses ; d'aucuns même s'amusent bourgeoisement à pêcher à la ligne. Le miel est recherché avec ardeur et on établit pour le recueillir de ces ruches formées d'un billot creusé qu'on attache aux branches d'un arbre au moyen d'une corde et d'un crochet : mais ici on travaille ce bois avec soin, avec art, et nul ne peut se marier s'il n'a pas au préalable fourni la preuve que de temps en temps il apportera du miel à la case. Il y a aussi du bétail ; mais les vaches ne sortent pas par crainte non seulement des Massaï, mais encore et surtout des taons et des mouches, parmi lesquelles figure la terrible tsé-tsé. On les nourrit à la case, comme il a été dit, avec des troncs de bananiers découpés en fines tranches, et c'est là peut-être un moyen à recommander aux éleveurs africains qui,

dans les endroits où les bêtes à cornes n'ont pu vivre jusqu'ici, voudraient tenter de nouveaux essais.

D'ailleurs, tout le pays cultivable n'est pas cultivé et on trouve encore nombre de coins de terre d'où la forêt vierge s'élance dans toute sa magnificence primitive. Quels arbres! Quelles colonnes! Quelles ramures! Le jour, quand on pense au soleil dont les feux grillent les feuilles racornies du désert voisin, qu'il est bon d'errer sous ces dais splendides, le long d'une sente à peine marquée, ou la lumière n'arrive que tamisée par le feuillage extrêmement délié de ces arbres magnifiques, où les lianes courent comme des cordes vivantes sur des mâts gigantesques, où çà et là des fleurs éclatantes relèvent la couleur sombre de la verdure! La rivière aussi est délicieuse avec son gazouillis perpétuel, ses roches volcaniques qui encombrent son cours, ses bords tapissés de fougères aux formes si délicates, ses grands arbres qui,des deux côtés entrecroisant là haut leurs branches, lui forment des arceaux majestueux. Parmi les palmiers, il faut citer les dattiers sauvages, mais surtout les raphias, qui en groupes superbes lancent de tous côtés leurs feuilles énormes dans un désordre aussi pittoresque qu'inextricable. Avec leurs nervures on fait des échelles légères, des portes, des poutrelles, des enclos, tout ce qu'on veut.

Mais défiez-vous cependant : la fièvre est peut-être là dessous. En Afrique l'eau dans le sous-sol est un élément nécessaire à la santé des plantes, mais souvent nuisible à celle de l'homme.

(*A suivre*).

VOYAGE

DANS LA SYRIE SEPTENTRIONALE

aux ruines chrétiennes des IVe, Ve et VIe siècles

Par le R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus.

XX

KHATOURA ET TOMBEAUX PAÏENS

Suite (1)

La série se termine par un tombeau précédé d'un vestibule carré, au-dessus duquel on voit dans une niche un homme couché, deux femmes assises et un aigle dominant le tableau. Sur le fond du vestibule une belle inscription, conservant encore de la couleur rouge dans le creux des lettres, dit en latin et en grec que Flavius Julianus, vétéran de la VIIIe légion Augusta, a dédié ce monument aux dieux mânes, à sa femme Titia, à tous ses héritiers et à leurs descendants, sans qu'ils puissent l'aliéner (voir la gravure page 574). La porte du caveau, située sous l'inscription, se fermait par une meule roulante.

Les ruines du village ont leur intérêt, bien que les quelques habitants les aient fort maltraitées. On y trouve sur un linteau de porte l'une des plus anciennes inscriptions chrétiennes et datées qu'on ait découvertes en Syrie. Elle est du règne de Constantin, de l'année 331 :

« Jésus-Christ, soyez secourable. Un seul Dieu qui créa la mer. Puisses-tu (passant) avoir le double des biens que tu me souhaites, année 380. Christ, entrez. »

Honneur au brave chrétien qui se hâta de graver sa foi et sa confiance en Jésus-Christ sur la porte de sa demeure, quand l'empereur eut permis l'exercice du christianisme (313), ajoutant un souhait à l'adresse de tout passant.

Le souhait au passant n'est, à la vérité, qu'une formule commune dans la contrée ; elle se trouve sur une maison païenne du village au-dessus du nom de Jupiter, et le texte grec de l'inscription du vétéran Flavius Julianus se termine par une exclamation qu'on interprète dans un sens analogue : « Kai su » (et toi !)

* * *

En contournant à l'est le Djébel Cheik Béreker, nous atteignons au bout d'une heure le gros village de Déretazzé. La ressemblance des noms l'a fait identifier avec la ville d'Artésia citée par Guillaume de Tyr parmi les villes chrétiennes que les Musulmans prirent au prince d'Antioche dans les années 1104 et 1123. Comme on ne sait rien de plus sur Artésia et rien du tout sur les origines de Déretazzé, l'identification reste douteuse. De là nous allons au sud-est chercher sur un plateau désert, l'église de Mouchabbak, au risque de manquer d'eau durant la nuit. Nous avons parlé de la belle église ; les restes informes du village ne méritent pas un mot.

Ce n'est pas sans regret que nous négligeons plusieurs belles ruines debout dans le lointain au bord du plateau, pour gagner Tourmanin, gros village sur la route des caravanes entre Alep et Alexandrette, où M. de Vogüé a trouvé un vaste hospice et une délicieuse église. Déception ! La belle église, située à demi-heure au nord du village, est devenue une carrière de pierres en pleine activité ; on en fait de la chaux, il ne reste que les fondements et un tas de débris. De l'hospice on voit encore des murailles et quelques piliers ; mais bientôt tout aura disparu, la mémoire seule de ces édifices subsistera dans l'admirable description et les charmants dessins de M. de Vogüé.

(*A suivre*).

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août, 2, 9, 23, 16, 30 septembre, 7, 14 et 28 octobre et 11 novembre.

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Etrangères de Paris
Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE XVIII

Les Missions indiennes de l'Amérique du Sud

(1800 - 1890)

Suite (1).

VII

CHILI

Le Chili est un des rares Etats de l'Amérique du Sud dans lesquels l'Eglise catholique n'a pas eu jusqu'ici trop à souffrir de l'esprit révolutionnaire. Bien que le pouvoir y soit le plus souvent aux mains des radicaux, les libres-

(1) Voir les *Missions Catholiques*, des 7, 14, 21 octobre, 4 et 11novembre.

penseurs du Chili ont eu le bons sens, assez rare, de comprendre que, dans un pays tout catholique, il est bon de tenir compte de la foi des populations. Un voyageur anglais, reprochant à un homme d'Etat du pays de n'avoir pas fait inscrire la liberté des cultes dans la constitution, en reçut cette réponse :

« La tolérance religieuse ne peut exister au Chili ; ce mot n'est pas dans notre Code civil, et nous n'éprouvons nullement le besoin de l'y introduire. Ici nous ne connaissons qu'une seule religion, la religion catholique, et nous nous en trouvons bien (1). »

Un autre député de la gauche radicale répondait par lettre au Consul de France, qui lui avait écrit pour le féliciter d'un de ses discours, en exprimant en même temps le regret qu'il eût manqué un Voltaire à l'Amérique du Sud.

« En vérité, que ferait Voltaire dans notre Amérique? Celle du Nord a son incomparable Washington, qui était chrétien. Dans notre Amérique latine, Voltaire irait jusqu'à affaiblir et effacer l'idée chrétienne, qui est en même temps le fondement de notre société et le meilleur auxiliaire de nos institutions républicaines, sans fonder en retour ni une philosophie pour nos penseurs, ni une science pour nos publicistes, ni une religion pour notre peuple » (2).

Grâce à ce sage système d'accommodation à la foi des populations, la République du Chili a mérité de devenir un des Etats les plus prospères de l'Amérique du sud, ce qui faisait dire à un voyageur français, uniquement préoccupé d'ailleurs de considérations économiques et industrielles :

« Quel immense avenir est en réserve pour cette nation, qui joint à de sages institutions et à une liberté prudente, toutes les ressources d'un sol incomparable ! » (3).

Le Chili compte 2,237,949 habitants (recensement de 1882), sur lesquels 2,230,000 catholiques, ce qui donne environ 8,000 sauvages païens. Il faut y joindre 250,000 Araucaniens, que le Chili vient de s'annexer, sur lesquels on compte déjà 60,000 catholiques. Cela fait environ 200,000 païens dans le Chili et l'Araucanie.

Depuis plus d'un siècle, les missions d'Araucanie sont confiées aux religieux Franciscains et Capucins.

Les Franciscains ont dans le pays deux grands collèges qui relèvent de la Propagande, ce sont le collège de Chillan et celui de Castro.

Le collège de Saint-Ildefonse de Chillan se composait, au 1er janvier 1889, de 81 membres: 39 prêtres, 14 clercs profès, 13 frères, 7 novices et 8 postulants. Il sert tout à la fois de noviciat, de scholasticat et de centre pour les missions. Outre les missions chez les sauvages, les religieux donnent aussi des missions dans les diocèses voisins. De 1876 à 1889, ils ont donné ainsi *soixante-seize* missions paroissiales.

Le collège du Saint-Nom-de-Jésus de Castro est situé dans l'archipel Chiloé, le long de la côte d'Araucanie; il se compose de 72 membres : 51 prêtres, 13 clercs, 8 frères lais. Comme celui de Chillan, il a un noviciat et un scholasticat, plus quatre couvents situés en dehors du collège : Valparaiso, San-Felipe, Ancud et Osorno. Outre les missions parmi les infidèles, les religieux prêchent aussi des missions dans une cinquantaine de villes du Chili, et vu la pénurie de prêtres, ils desservent encore, comme curés et vicaires, une partie des paroisses du diocèse d'Ancud.

La mission franciscaine d'Araucanie forme une préfecture apostolique dont les religieux des collèges de Chillan et de Castro sont chargés en commun. Le Préfet de la mission est choisi alternativement dans l'un et l'autre collège.

Voici l'état actuel de la mission :

1° *Personnel :* 1 préfet apostolique, 18 missionnaires;

2° *Œuvres :* 9 stations avec résidence; chaque station a sa chapelle et son école. Les Franciscains tiennent de plus un collège à Valparaiso, pour les enfants de race espagnole. 120,000 catholiques, dont 110,000 d'origine espagnole et 10,000 Indiens. 40,000 sauvages païens dans la mission.

La mission des RR. PP. Capucins comprend tout le diocèse d'Ancud. Ces religieux y ont deux collèges apostoliques relevant de la Propagande :

1° *Personnel :* 63 religieux prêtres, 4 frères et 3 tertiaires;

2° *Œuvres :* 15 stations avec résidence, 45 missions visitées de temps en temps; 20 églises ou chapelles.

19 écoles primaires, garçons, 755 élèves; 18 écoles primaires, filles, 415 élèves. — 4 écoles supérieures, 85 élèves.

Le nombre des catholiques relevant de la mission est de 49,410. En ajoutant les 10,000 Indiens de la mission franciscaine, cela fait environ 60,000 Indiens catholiques en Araucanie.

Les Araucaniens, d'un caractère fier et indépendant, ont eu de la peine à se soumettre au Chili. Les sauvages ont gardé des notions assez justes d'un Dieu unique, créateur et conservateur du monde. Il n'y a guère à corriger en eux que quelques idées superstitieuses pour les amener au christianisme.

VIII

République Argentine, Uruguay et Paraguay.

En quittant les côtes du Pacifique pour rentrer dans le centre du continent, nous trouvons trois États: la République Argentine, l'Uruguay et le Paraguay, qui furent, pendant plus d'un demi-siècle, le théâtre des pires exploits révolutionnaires. A la fin, le remède est sorti de l'excès même du mal, et ces pays, un peu pacifiés, ont commencé à panser leurs plaies et à essayer de tirer parti des immenses ressources d'un sol privilégié.

Ces trois États couvrent une superficie de 3,400,000 kilomètres carrés pour une population totale de 4,300,000 habitants, sur lesquels on compte à peu près 2,000,000 Indiens. Sur ce dernier chiffre, il y a 1,500,000 catholiques et 500,000 païens.

Les Indiens catholiques de la Plata, du Grand-Chaco et des vastes *Pampas* qui s'étendent des côtes de l'océan Atlantique aux montagnes des Andes, sont les restes des grandes Réductions que la Compagnie de Jésus avait formées au dernier siècle. Un naturaliste français distingué, M. Alcide d'Orbigny, qui a parcouru toute la contrée et visité longuement toutes ces peuplades, affirme dans son

(1) Miers. *Voyage au Chili et dans la Plata.*
(2) Ernest Michel, *Revue du monde catholique,* avril 1886.
(3) *Notice sur le Chili.*

livre (1) qu'il trouva dans ces régions éloignées 94,177 sauvages païens contre 1,590,000 Indiens catholiques inviolablement attachés à leur foi, bien qu'ils soient souvent privés de missionnaires. « Ils poussent jusqu'au fanatisme l'attachement à la religion catholique, » écrit naïvement l'auteur, qui ne peut comprendre, en sa qualité de libre-penseur, que ce prétendu fanatisme est la preuve certaine de la vivacité de leur foi et l'indice d'une rare élévation morale, car, depuis un siècle et demi qu'on leur a enlevé leurs pasteurs, les occasions ne leur ont pas manqué pour leur faire délaisser la foi catholique; mais tous les essais des ministres protestants pour acheter la conscience de ces malheureux abandonnés sont demeurés sans résultats.

Voici en quels termes le même auteur décrit la situation religieuse de ces Indiens :

« Les Chiquitos, plus heureux que les autres tribus rapprochées des centres européens, ont tous vécu jusqu'ici dans les missions sous l'ancienne forme de gouvernement établi par les Jésuites. Ils ont tous persévéré dans la pratique de la religion catholique et rien désormais ne pourrait les déterminer à retourner à la vie des bois. Les autres tribus qui ont été forcées de se disperser, comme les Monos et les Indiens de Chaco, ont gardé au moins autant qu'ils l'ont pu, les usages que leur avaient enseignés les missionnaires. Bien qu'ils soient quelquefois plusieurs années sans voir un prêtre, ils se réunissent le dimanche pour chanter leurs anciens cantiques et s'il se trouve parmi eux un Indien qui sache lire, ils écoutent avec attention la lecture de quelques sermons de leurs anciens Pères. Les vieillards se transmettent de génération en génération le souvenir de l'expulsion de leurs missionnaires en 1767, et ils répètent à leurs enfants : « Ce sont eux qui nous ont « faits chrétiens et qui nous ont appris à connaître Dieu. »

Ce souvenir persévérant au bout de plus d'un siècle chez de pauvres sauvages refoulés au fond des bois, sans culte et sans prêtres, n'a-t-il pas quelque chose de vraiment touchant? Aussi notre auteur, bien qu'incrédule, ne se défend pas d'en être vivement impressionné :

« Je ne me lasse pas, écrit-il, d'admirer les résultats sans pareils obtenus par les Jésuites sur les tribus les plus féroces et les plus abruties du Nouveau-Monde. »

Puis il fait un parallèle saisissant de la situation sociale des Indiens sous leurs anciens et sous leurs nouveaux maitres :

« Du temps des Jésuites, une sévère moralité était observée parmi les tribus converties : leurs maitres actuels donnent aux Indiens l'exemple de l'inconduite et les jettent eux-mêmes dans le vice. Les épidémies qui les déciment aujourd'hui étaient inconnues du temps des Missionnaires, parce qu'elles étaient tenues à distance par de vigoureuses dispositions sanitaires. Les Pères les soignaient dans leurs maladies: aujourd'hui on les laisse mourir comme les animaux des bois. Enfin à la place des champs cultivés, des riches prairies qui entouraient leurs villages et nourrissaient de nombreux troupeaux, le désert et la forêt ont tout envahi, et la nature a repris dans ces lieux désolés son aspect primitif. N'étaient les ruines grandioses qu'on rencontre çà et là à l'ombre des grands bois, on ne se douterait pas qu'il y a un siècle, ce vaste pays était civilisé et prospère.»

Le lecteur est prié de ne pas oublier que ces aveux sont échappés à la plume d'un libre-penseur.

Hélas! les beaux jours du Paraguay sont bien passés! Jusqu'à ces dernières années, les troubles politiques, la guerre civile et étrangère n'ont pas permis aux missionnaires de s'occuper sérieusement des missions indiennes, dans ces vastes régions du continent sud-américain. Puis les ouvriers apostoliques faisaient défaut; les Ordres religieux une fois supprimés ou dispersés par les gouvernements révolutionnaires, le clergé séculier, très peu nombreux, avait bien de la peine à subvenir aux besoins spirituels des habitants des grandes villes, comme l'Assomption, Buenos-Ayres, Corrientes et Montévidéo.

Pendant plus de trente ans, la république du Paraguay en particulier fit schisme complet et ferma sa porte aux envoyés du Saint-siège. C'est seulement en 1880 que le nonce apostolique, Mgr di Pietro, parvint, à force d'habileté et de prudence, à faire renouer les relations avec Rome et mit fin au schisme. Il découvrit, au sein des forêts vierges, un prêtre zélé et instruit, que Dieu semblait avoir gardé en réserve pour la restauration de cette malheureuse Église. Il le fit monter sur le siége épiscopal de l'Assomption. Il était temps de venir au secours de l'église du Paraguay : dix ans plus tard, elle n'avait plus de clergé. Pour une population d'un million trois cent mille âmes, il ne lui restait plus, en 1880, que vingt-quatre prêtres, tous âgés et infirmes, à l'exception de trois. Voilà l'état où les révolutions politiques avait réduit un peuple tout catholique. Un des premiers soins du nouvel évêque fut d'ouvrir, dans la ville de l'Assomption, un séminaire qu'il confia aux Lazaristes; il appela en même temps les Sœurs de charité pour prendre soin des malades et des pauvres.

***

Si la situation religieuse n'en vint jamais à une pareille extrémité dans la République Argentine et dans l'Uruguay, elle n'en resta pas moins longtemps très précaire. Ce n'est guère que depuis une quinzaine d'années que les Ordres religieux, longtemps bannis, ont pu y reprendre leurs œuvres.

Les Lazaristes, aidés des Sœurs de charité, et les Salésiens de dom Bosco, assistés des Sœurs de Marie-Auxiliatrice, s'occupent spécialement, dans la République Argentine, des émigrés français et italiens qui peuplent le pays. Ces colons sont déjà au nombre de plus de 300,000 et chaque année, un grand nombre accorrent, à l'appel du gouvernement de Buenos-Ayres, pour peupler les *Pampas*. Que deviendraient ces malheureux exilés, s'ils ne trouvaient pas, en arrivant dans leur patrie d'adoption, un prêtre de leur pays, l'église et l'école? Ils perdraient bien vite la foi.

Les Franciscains, de leur côté, sont chargés spécialement des missions indiennes du Grand Chaco. Ils ont dans la République Argentine trois collèges apostoliques relevant de la Propagande, ce sont :

Le collège de Rio-Quarto, 12 missions, 22 religieux. Le collège de Salta, 2 missions, 35 religieux. Le collège de San-Lorenzo, 6 missions, 25 religieux. Plus 2 couvents : Corrientes, 12 religieux. Jujui, 7 religieux. Total : 20 missions desservies par 111 Franciscains, qui prennent soin de 50,000 Indiens catholiques

(1) *Voyage dans l'Amérique du Sud.*

Restent environ 1,450,000 Indiens catholiques, qui n'ont pas encore de missionnaires. Que Dieu prenne enfin en pitié tant de brebis demeurées sans pasteurs et qui sont exposées au danger prochain de perdre la foi, si on ne vient à leur secours !

(A suivre).

NÉCROLOGIE

MGR VERJUS

Evêque titulaire de Limyre, coadjuteur de Mgr Navarre.

Nous publierons prochainement le portrait et la biographie de ce pieux prélat, enlevé le 13 novembre, par une mort prématurée, à la Congrégation du Sacré-Cœur d'Issoudun et à la mission de la Nouvelle-Guinée qui fondaient l'une et l'autre sur son zèle, son énergie et ses rares qualités, les plus belles espérances. Mgr Henri Verjus était né à Oleggio (diocèse de Novare) le 26 mai 1860; il n'avait pas 29 ans accomplis quand il fut nommé le 10 mai 1889 évêque titulaire de Limyre et coadjuteur de Mgr Navarre.

M. BORGHERO

Ancien membre de la Société des Missions Africaines de Lyon, fondateur de la mission du Dahomey.

Au moment où le Dahomey va, grâce aux armes de la France, être définitivement conquis à la civilisation, Dieu a rappelé à lui M. François Borghero, le premier missionnaire catholique qui eût pénétré de son plein gré dans sa sinistre capitale. M. Scurati, le vénérable directeur des *Missioni cattoliche*, nous apprend en ces termes la mort du célèbre missionnaire.

M. Borghero est mort à Gênes où, depuis qu'il avait dit adieu à la vie active des missions, il s'occupait, avec beaucoup de zèle et de succès, de l'instruction de la jeunesse.

M. Borghero a raconté dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, de 1861 à 1867, avec une simplicité émouvante, son laborieux et périlleux apostolat à la Côte des Esclaves et au Dahomey. Ses lettres furent longtemps la source unique où puisèrent tous les publicistes qui, soit en France, soit en Italie, soit en Angleterre, entreprirent de parler de cette région barbare.

C'est le 5 janvier 1861, que M. Borghero, nommé supérieur de la mission du Dahomey, partit de Toulon ; il relâchait à Dakar le 21 du même mois, arrivait à Free-Town le 24 mars et avait la triste consolation de bénir le 2 avril la tombe de Mgr de Marion-Brésillac, mort de la fièvre jaune deux années auparavant et enseveli sans les honneurs et les prières de l'Eglise. Le 18 avril, M. Borghero franchissait la barre de Whydah et débarquait sur le sol dahoméen. Quelques mois plus tard, il faisait le voyage de la capitale (nov. 1861-janv. 1862), obtenait une audience du roi Gréré, mais il constatait l'impossibilité absolue de fonder un foyer de civilisation chrétienne dans l'abominable cité. C'est aux canons du général Dodds qu'était réservé l'honneur de mener à bien, trente ans plus tard, l'œuvre de régénération ambitionnée par le noble missionnaire. M. Borghero revint à la côte, et son initiative féconde établit des stations apostoliques sur les points importants du littoral, à Porto-Novo et à Lagos notamment.

En 1864, il fit, sur les conseils de Burton, quelques voyages d'exploration dans l'île Fernando-Po, dans la baie de Biafra, dans les monts du Cameroon, dans les îles de Loss, afin de trouver quelques localités salubres et propres à l'établissement des missions. M. Borghero a laissé de ces divers voyages une relation manuscrite dont la publication, au dire de ceux qui l'ont parcourue, serait aussi profitable à la science géographique qu'honorable pour le regretté défunt.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

M. Collas, à Paris 5
M. Bertot, à Saint-Nazaire, diocèse de Nantes........ 50
M. Brandicourt à Amiens 25
M. l'abbé Marmoiton, du diocèse de Clermont........ 5 90
A. D., pour obtenir une grâce (*Echo de Fourvière*) 50
M. R. T 100
Anonyme 200

Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Navarre).
Mlle Habert, à Remiremont, diocèse de Saint-Dié, avec demande de prières........ 100
M. le chanoine Chaumet, du diocèse d'Autun........ 20 80
Mlle Marie Massés du diocèse de Montauban........ 8
Un abonné de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers, avec demande de prières........ 100
M R., à M.-s-S., diocèse de Nancy 37 50

Pour une mission nécessiteuse (Mgr Crouzet).
Un abonné de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers, avec demande de prières........ 100

Pour une mission nécessiteuse (Mgr Vidal).
Un abonné de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers, avec demande de prières........ 100

Pour une mission nécessiteuse (Mgr Grouard).
Un abonné de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers, avec demande de prières........ 100

Pour une mission nécessiteuse (Mgr Hirth).
Un abonné de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers, avec demande de prières........ 100

Pour une mission nécessiteuse (Mgr Bray).
Un abonné de Sainte-Marguerite-la-Figère, diocèse de Viviers, avec demande de prières........ 100

Pour la léproserie la plus pauvre (Madagascar).
Une mère de famille malade qui se recommande aux prières des missionnaires et des lépreux, diocèse de Limoges........ 20

Pour le rachat d'un enfant (Mgr Hirth).
Une pauvre domestique de la Lorraine, diocèse de Nancy........ 20

A M. Allys (Cochinchine septentrionale), pour les princes chrétiens persécutés.
Anonyme du diocèse de Clermont........ 20

Pour les missions du Tonkin (Mgr Gendreau).
Mme Vve Gosselin, à Paris 4 50

Pour les veuves païennes à Nagpore (Indes).
M. R , à M.-s-S., diocèse de Nancy 37 50

A Mgr Cousin, évêque de Nagasaki, pour le trimestre d'un séminariste.
Sœur Thérèse de Jésus, diocèse d'Angers, avec demande de prières 50

Pour la léproserie de Gotemba (Japon septentrional).
M. Albert Lepitre, Lyon........ 20

A Mgr Le Roy, pour la mission du Gabon.
M. le chanoine Coadou, à Quimper........ 50

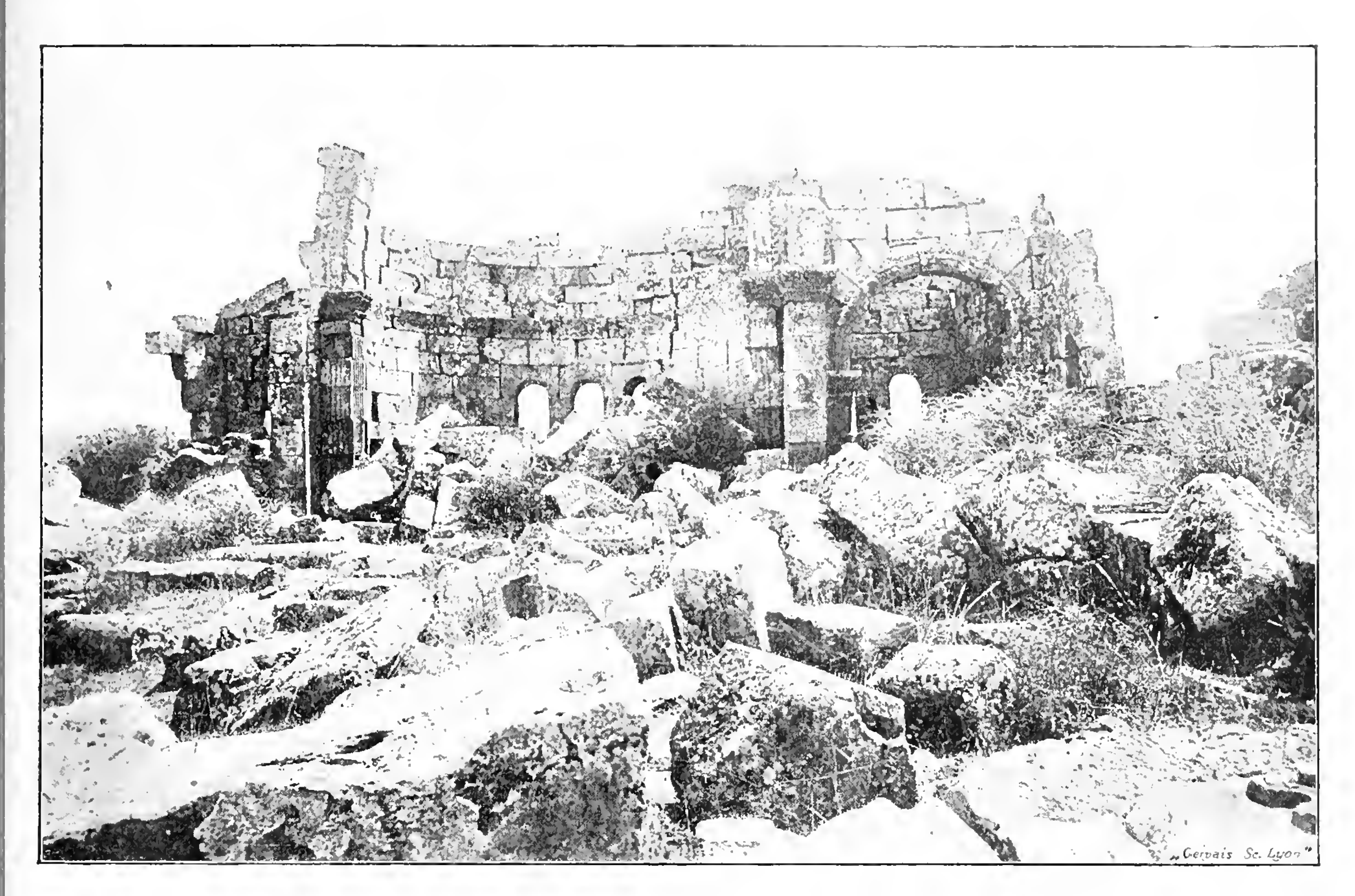
Au R. P. Achte, missionnaire dans l'Ouganda.
M. Saysset, au Truel, diocèse de Rodez........ 116 15

Pour les missions d'Océanie (Mgr Navarre).
B. C., don recueilli par l'*Echo de Fourvière*........ 100

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



SYRIE. — *Mehhes.* — ABSIDE D'ÉGLISE DU VI[e] SIÈCLE; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir page 589).

LA PERSÉCUTION EN ANNAM

Nos lecteurs se souviennent des tristes détails donnés par M Allys, sur les persécutions dont sont actuellement victimes les membres convertis de la famille royale d'Annam. Ce missionnaire nous annonce par la lettre suivante la continuation de ces vexations dont rien, hélas! ne permet encore d'entrevoir la fin et que tout au contraire semble exciter ou encourager.

LETTRE DE M. ALLYS, MISSIONNAIRE EN COCHINCHINE SEPTENTRIONALE, A MM. LES DIRECTEURS DE L'ŒUVRE DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Je vous remercie d'avoir donné l'hospitalité dans les *Missions catholiques* à quelques extraits des lettres que j'ai écrites sur la persécution. Hélas! elle dure toujours et j'ai continuellement à soutenir et à encourager ses victimes.

Les deux princes exilés sont toujours renfermés dans l'étroit cachot que la haine des mandarins, surtout de Nguyên-Trong-Hièp, leur a préparé dans les montagnes du Quang-Ngai. La lourde chaîne qui leur a été rivée au cou et aux pieds avant leur départ de Hué ne les quitte jamais, et son poids ne contribue pas peu à rendre leur existence pénible et à diminuer ce qu'il leur reste de force après les misères qu'ils ont endurées. Aussi, prévoyant que bientôt la mort les délivrera de leurs souffrances physiques et morales, ces généreux néophytes ont pris, sur les quelques secours que je leur ai envoyés, de quoi s'acheter des cercueils, et c'est en face de ces bières destinées à recevoir leurs dépouilles mortelles qu'ils se préparent chaque jour à comparaître devant le divin Rémunérateur.

Quant aux autres princes et princesses, s'ils n'ont pas été emprisonnés et exilés, c'est que la Cour de Hué a eu peur d'outrepasser les bornes qui lui avaient été assignées; cependant nos ennemis ont fait ce qu'ils ont pu et, en attendant qu'une occasion plus favorable se présente d'assouvir entièrement leur haine, ils ont privé de leur dignité de princes et de tous les privilèges attachés à cette dignité, les membres de la famille royale qui se sont convertis, et maintenant ces braves chrétiens n'ont, la plupart, pour toutes ressources que ce qu'ils peuvent gagner en exerçant certains métiers proportionnés à leurs forces et convenant à leur position. Déjà, à bien des reprises, j'ai été obligé de venir au secours de ces

malheureux ; mais moi-même je suis pauvre et dans l'impossibilité de soutenir longtemps ces infortunés. Ah ! si quelques bonnes âmes, touchées du triste sort où la haine des ennemis de notre religion a plongé ces petits enfants du roi d'Annam, avaient la charité de leur procurer quelques ressources, elles plairaient grandement à Notre-Seigneur, pour l'amour de qui ils souffrent persécution, sans compter que chaque jour des prières ferventes seraient adressées à Dieu en faveur de ces généreux bienfaiteurs.

Sans doute, vous êtes bien étonné d'apprendre que les mandarins osent encore persécuter les catholiques en face du drapeau français ; j'avoue que je partage votre étonnement, et en voyant nos réclamations aller se perdre dans les chancelleries du Protectorat, sans savoir même si on a daigné les regarder, nous pourrions nous demander si la France veut renier le beau rôle qu'elle a joué dans l'Extrême-Orient jusqu'à ces dernières années.

Cependant nous ne perdons pas confiance, et malgré tout nous espérons que les représentants de la France feront cesser ces persécutions aussi impolitiques qu'injustes. Mais, en attendant, nous avons la douleur de voir les conversions diminuer en beaucoup d'endroits. Comment en serait-il autrement quand les païens voient les chrétiens livrés sans défense à la vindicte des mandarins? car ce ne sont pas seulement les membres chrétiens de la famille royale qui sont persécutés ; dans beaucoup de localités, les villages enhardis par la façon d'agir des mandarins refusent d'accorder aux catholiques les redevances que jusqu'à ce moment les municipalités païennes avaient coutume d'accorder pour l'entretien des églises et du culte. Et, ce qui est plus triste à constater, c'est que, de la capitale, où elles ont commencé, ces vexations menacent de gagner les autres provinces. Au moment où je vous écris, on m'apprend que, malgré les traités et la sentence favorable du Résident français, un village païen de la province de Quang-Binh empêche par la force les catholiques d'élever une église sur son territoire ; cependant ces catholiques sont citoyens de ce village et, par le fait, ont non seulement droit à avoir une église, mais encore ils peuvent revendiquer pour l'entretien de cette église, une partie des biens destinés aux pagodes et au culte de Bouddha.

Où toutes ces vexations et ces dénis de justice aboutiront-ils? Je n'en sais rien. Mais, si les représentants du protectorat français en Annam ne sont pas mis à même de reprendre l'autorité que des ordres supérieurs leur ont enlevée pour la donner aux mandarins, les catholiques seront de plus en plus persécutés, et il est à craindre qu'avant longtemps les intérêts de la France ne soient gravement compromis dans l'Indo-Chine.

ETAT LIBRE D'ORANGE

Les missions du Basutoland

Le supérieur de la mission de Roma nous envoie cette intéressante correspondance sur les progrès de la foi catholique dans le Basutoland où, durant plus d'un quart de siècle, les ministres protestants avaient semé l'ivraie sans avoir à redouter la concurrence des vrais apôtres de l'Évangile.

Lettre du R. P. Deltour, Oblat de Marie-Immaculée

Roma, 20 octobre 1892.

C'est bien rarement que je vous donne des nouvelles de nos missions de Basutoland, et encore quelles nouvelles ! Nous faisons le bien sur une si petite échelle, que nous n'osons pas nous placer à côté de ces champions de l'Eglise catholique qui sèment pour ainsi dire les merveilles sous leurs pas.

Que dire, en effet, d'une mission qui, après 26 ans d'existence, compte à peine trois mille néophytes? c'est cependant la portion de notre héritage dans l'Eglise de Dieu. Nous ne nous en plaignons pas ; loin de là, nous sommes même contents de notre sort qui du moins ne nous expose pas au danger de la vaine gloire.

Nous comptons présentement douze missions desservies par huit Pères, six Frères et trente-deux religieuses de la Sainte-Famille de Bordeaux, dont sept indigènes. Le bien se fait lentement et avec peine, car nous avons à lutter contre deux ennemis redoutables: le paganisme et le protestantisme. Les Calvinistes des Missions évangéliques de Paris, établis dans le pays plus de trente ans avant nous, n'avaient pas manqué, tout en écoulant leurs Bibles, de débiter force calomnies contre l'Eglise catholique et sa doctrine. Il faut avouer que les pratiques protestantes sont en parfaite harmonie avec la nature du Cafre. Un indigène qui a la Bible en mains et qui est affublé d'un costume européen, se trouve flatté dans sa petite vanité. Il reste païen dans l'âme, mais se revêt d'un vernis de civilisation qui le met au-dessus du commun des mortels ; il le croit du moins.

En fait de moralité et de vertu, on dit partout que le Cafre protestant est inférieur au Cafre païen, car le premier met plus de malice et de raffinement dans le mal, le dernier suit simplement les instincts de l'homme animal mais sans recherche, ni malice. Il est donc plus facile de traiter avec le simple païen qu'avec ces demi-croyants pleins d'eux-mêmes, qui s'estiment des puits de science et dont l'âme est desséchée par l'orgueil.

Nous devons avouer cependant que, pour les écoles, les protestants tiennent le haut du pavé. Ils en ont cent vingt dans un si petit pays. Plusieurs d'entre elles sont fort bien tenues et obtiennent du succès. Cela ne

prouve pas qu'elles excitent notre jalousie, car en réalité, nous ne tenons pas à faire de nos néophytes des savants. La science rend orgueilleux et ils le sont assez sans cela. Puis que faire de ces petits érudits? « *Fodere non valeo* (je ne peux pas travailler), » diraient-ils. Il faut cependant vivre. Les places de maîtres d'écoles sont peu nombreuses, celles d'interprètes du Gouvernement moins encore. Il faut peu de commis dans les magasins, mais il les faut fidèles, et toutes ces places sont recherchées par beaucoup de jeunes gens de couleur blanche. Les noirs n'auraient assurément pas la préférence.

Il est donc évident que nous n'avons pas besoin de faire des savants, car par là, nous ne ferions que des parasites. Pour l'honneur de la religion il nous faut des écoles et de bonnes écoles ; pour le bien des écoliers, nous devons les tenir à leur place ; c'est, il me semble, ce que les protestants n'ont pas compris ; dans tous les cas ils ne le mettent pas en pratique.

Le paganisme nous est beaucoup plus sympathique que le protestantisme, car les païens ne sont pas imbus de préjugés de sectes : par leurs simples lumières naturelles, ils voient la vérité là où ils voient le bien ; or, incontestablement ils voient le bien et le bien sérieux dans l'Église catholique. Ils reconnaissent là le dévouement et le sacrifice.

***

Ce qui retarde le plus les conversions, ce sont les chefs tous polygames et attachés à leurs superstitions. Les uns sont ennemis de la religion, les autres lui sont indifférents ; peu ou point la favorisent réellement. Tout ce que nous pouvons attendre d'eux, c'est une certaine bienveillance ou plutôt la tolérance : c'est tout ce que nous pouvons espérer pour le moment, et cela nous suffit en partie. Ainsi, pour notre mission de Roma, la première en date et en importance, la femme et les enfants du chef de notre district sont tous catholiques, le chef va le plus souvent chez les protestants ; il vient cependant à Roma quelquefois : chez nous, il se dit Romain et je ne ferai pas de jugement téméraire en affirmant que, chez les protestants, il se dit protestant. Il ne nous fait pas de bien ; mais il ne nous fait pas de mal, ce qu'il pourrait faire aisément.

Nous sommes à l'endroit des chefs dans une position difficile. Nous devons les ménager et les attirer autant que possible, pour empêcher un plus grand mal, car notre travail et notre peine seraient complètement perdus, si les chefs se mettaient à contrecarrer notre œuvre. Dans les conditions présentes, les gens ne se sépareront jamais de leurs chefs, pour se tourner de notre côté, car nous n'avons aucun moyen de les protéger. tandis que les chefs, eux, ont mille moyens de les persécuter. Il nous faut donc beaucoup de patience pour faire quelque chose et pour conserver le bien déjà opéré.

***

Nous avons à Roma 1,200 fidèles, qui nous donnent beaucoup de consolations. L'esprit chrétien a fait des progrès et la mission va réellement de l'avant.

La très grande majorité de nos néophytes se confesse tous les mois ; tort peu attendent trois mois et un bon nombre s'approchent des sacrements tous les quinze jours. Tous les premiers vendredis du mois, la communion réparatrice ne groupe jamais moins de deux cents néophytes à la sainte table. Le mois dernier, je voyais arriver un pauvre vieillard de 80 ans tout essoufflé.

« — Qu'y a-t-il ? lui dis-je, tu parais bien fatigué.

« — Vois-tu, Père, me répondit-il, j'étais encore loin quand j'ai entendu la cloche, et craignant d'arriver en retard, j'ai essayé de courir. Il y a bien des années que je ne l'ai pas fait, mais le bon Dieu m'a aidé, j'ai couru et me voici avant que tu aies commencé la messe,» et le vieillard était tout radieux.

Les exercices du mois du Saint-Rosaire se font avec un entrain admirable, notre église est pleine tous les jours, et beaucoup de nos fidèles ont à faire deux heures de chemin. Malgré cela ils arrivent pour la sainte messe à six heures du matin.

Nous avons bâti, grâce aux largesses du Gouvernement anglais, une grande maison qui nous abrite tous. Depuis quelque temps il était question de fonder une école industrielle de garçons et le Gouvernement favorisait ce dessein ; il nous promettait son concours. Nous avons pu mettre ce projet à exécution, et le Gouvernement, fidèle à sa promesse, nous a donné 27,500 francs pour payer les premiers frais d'installation. Nous avons cédé pour les ateliers nos bâtisses existantes, peu commodes pour une communauté religieuse, et notre nouvelle maison est bien adaptée aux exigences de la règle.

Notre mission n'a pas d'église, car le misérable hangar qui, pour le moment, abrite le St-Sacrement et les fidèles ne mérite pas ce nom. J'ai même dit un mot de trop en disant . qui abrite. Hélas ! ce n'est pas même un abri, car il pleut partout dans notre pauvre église. Ainsi, dimanche dernier, nous avons eu un orage pendant que j'étais en chaire, et j'ai dû m'interrompre pour laisser aux fidèles le temps de se tasser le mieux possible là où il pleuvait le moins. Il est impossible de réparer ce toit, il faudrait en placer un neuf, et pour cela refaire les murs qui sont tout simplement en terre, c'est-à-dire qu'il n'y a plus qu'à refaire une autre église. J'ai exposé notre détresse à Mgr Gaughran, notre vicaire apostolique ; mais il se trouve dans l'impossibilité de nous venir en aide. J'ai fait appel à la générosité de nos néophytes, mais ils sont eux-mêmes dans la misère. La famine se fait sentir à cause de l'invasion des sauterelles qui ont littéralement détruit les dernières récoltes ; j'ai à peu près réuni trois mille francs et il m'en faut au moins trente mille pour bâtir une église convenable. Je ne

dois rien attendre du Gouvernement ; il a bien pu bâtir une école industrielle, mais il ne bâtira jamais une église catholique. Mes regards se sont naturellement tournés vers notre pauvre France où se trouvent bien des misères à soulager, mais où du moins la générosité et la charité se donnent la main pour secourir les malheureux. Je ne crois pas qu'il y ait une œuvre plus nécessaire, car, faute d'un local convenable, nous sommes menacés d'interrompre le service religieux. J'ai confiance qu'il se trouvera une âme généreuse pour nous venir en aide, *caritas nunquam excidit*. Je promets en retour les bonnes prières que nos néophytes se feront un devoir d'adresser à Dieu.

DÉPARTS DE MISSIONNAIRES

Se sont embarqués, à Marseille, le 16 octobre 1892, MM. Danvy, Etienne-Bonaventure, du diocèse d'Evreux, pour la Cochinchine occidentale. Bayle, Paul-Louis-Armand, du diocèse de Bordeaux, pour le Tonkin méridional. Leborgne, Jean-Marie, du diocèse de Rennes, pour le Tonkin méridional. Lebel Emile, du diocèse de Rennes, pour le Japon méridional. Chotard, Julien-Marie, du diocèse de Nantes, pour le Sanatorium de Hong-Kong. Deffrennes, Jean-Baptiste-Joseph, du diocèse de Cambrai, pour Hakodaté. Demangelle, Henri-Anatole, du diocèse de Besançon, pour le Japon septentrional.

Le 30 octobre 1892 : MM. Beaublat, Jules, du diocèse de Moulins, pour la Procure de Hong-Kong. Saulçoy, Charles-Eugène, du diocèse de Saint-Claude, pour la Cochinchine orientale. Choufflot, Léon-Jules-Joseph, du diocèse de Besançon, pour le Cambodge. Riband, Michel, du diocèse de Lyon, pour Hakodaté. Bès, Jean-Pierre, du diocèse de Rodez, pour Malacca. Cherel, Jean-Marie-Félix, du diocèse de Rennes, pour le Japon septentrional. Coste, Pierre-Marie-Philippe, du diocèse de Lyon, pour le Tonkin occidental. Cadière, Léopold-Michel, du diocèse d'Aix, pour la Cochinchine septentrionale. Granié, Eugène-Antoine, du diocèse d'Albi, pour la Birmanie septentrionale. Kircher, André, du diocèse de Metz, pour le Yunnan.

Le 13 novembre : MM. Dutay, Joseph-André, du diocèse de Rennes, pour le Mayssour. Veaux, Auguste, du diocèse de Tulle, pour le Kouang-Tong. Rogues, Jacques, du diocèse du Puy, pour le Coïmbatour ; Chapuis, Marie-Auguste, du diocèse du Puy, pour Pondichéry. Gayer, Lamberty-Eugène, du diocèse de Nancy, pour le Mayssour.

Tous ces missionnaires appartiennent à la Société des Missions Étrangères de Paris.

— Le 12 novembre, cinq membres de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus se sont embarqués au Hâvre:

Ce sont : le R. P. Boniface Schaefer, du diocèse de Trèves, pour le vicariat apostolique des îles Sandwich, et le R. P. Bernardin Castanié, du diocèse de Rodez ; avec les Frères coadjuteurs : Louis Dournes, du diocèse de Cahors, Martin Bayer, du diocèse de Trèves, et Michel Izal, du diocèse de Taragonne (Espagne), pour le vicariat apostolique de Tahiti.

— Sont partis de Liverpool, le 5 octobre, le R.P. Jean Imhof, du diocèse de Fribourg (Bade), avec trois Frères convers, et six Sœurs, tous de la Pieuse Société des Missions de Rome pour la prefecture du Cameroun (Afrique orientale).

— Est parti de Gênes, le 15 octobre, pour les Etats-Unis, le P. Daniel Berberich, également de la Pieuse Société des Missions, pour la mission nègre de Carlestone (Sud Caroline).

INFORMATIONS DIVERSES

Lyon. — Le 3 décembre, l'Œuvre de la Propagation de la Foi célèbrera sa fête patronale, dans l'église de Saint-François-de-Sales. Son Eminence le cardinal Foulon, archevêque de Lyon, dira la Sainte Messe à huit heures et Mgr Le Roy, le nouveau vicaire apostolique du Gabon, prononcera le discours d'usage. Nos lecteurs ont pu apprécier dans les *Missions catholiques* les récits du jeune et sympathique évêque et nous sommes certains que nos abonnés de Lyon seront heureux de l'entendre plaider la cause de l'Œuvre dont il est une des gloires.

Chine. — Mgr Bulté, vicaire apostolique du Pé-tché-ly sud-est, écrit à un de ses amis cette lettre que nous empruntons à la *Semaine religieuse* d'Arras :

« Permettez-moi de vous offrir un tableau abrégé de nos œuvres en 1891-92. J'espérais atteindre au 1er juillet le chiffre de 40.000 chrétiens ; nous restons un peu au-dessous, à cause du grand nombre de morts survenues soit chez les grandes personnes (744), soit chez les enfants (603) : en tout, 1,347 décès, contre 1,151 naissances ; une telle mortalité n'est pas ordinaire. Il est vrai qu'elle a contribué à augmenter le nombre des baptêmes de petits païens ; en effet, jamais nous n'en avions eu 16,447 en un an. Parmi les 1,001 adultes baptisés, quelques-uns ont reçu cette grâce peu avant de mourir. Mais la plupart vivent et pourront aider à la propagation de la religion, soit dans leur famille, soit parmi leurs proches et leurs amis.

« De plus, le nombre (3,207) et les excellentes dispositions des catéchumènes nous font espérer pour l'an prochain un chiffre de baptêmes plus élevé.

« Il me semble qu'en présence de ces résultats, nous n'avons pas à regretter d'avoir quitté notre belle patrie, si chère nous soit-elle. Si d'autres se décidaient à nous suivre, ils trouveraient ici un champ digne de leur zèle, avec espoir fondé d'une abondante moisson. Qu'ils viennent, et ils recevront une partie du centuple promis en ce monde ; en même temps les mérites de leur sacrifice augmenteront leur récompense au ciel, selon la promesse infaillible faite au chapitre dix-neuvième de saint Mathieu : *Qui reliquerit domum, etc., centuplum accipiet et vitam æternam possidebit.* »

Algérie. — Le cinquantième anniversaire de la translation des reliques de saint Augustin, de Pavie à Hippone, a donné lieu à des fêtes dont Mgr Combes, évêque de Constantine, a daigné nous envoyer une relation détaillée.

Le 30 octobre 1842, Mgr Dupuch, premier évêque d'Alger, entouré de cinq évêques et d'un archevêque, entrait à Hippone, rapportant de Pavie une portion insigne du corps sacré d'Augustin, le bras de l'incomparable Docteur qui écrivait, il y a plus de quatorze siècles, tant de chefs-d'œuvre que la vérité et la gloire ont marqués de leurs sceaux immortels.

Ce fait mémorable, la province ecclésiastique d'Alger le célèbre chaque année ; mais il a paru convenable à Mgr Combes de lui donner un plus grand éclat, pour le cinquantième anniversaire. Aussi, le 30 octobre dernier, une foule d'ecclésiastiques et de fidèles se réunissaient à Hippone, dans le temple inachevé élevé à la gloire d'Augustin.

Après avoir prié devant le reliquaire, porté, il y a cinquante ans, avec tant d'éclat et de joie par des évêques français, il fallut, comme alors, tristement l'éloigner de la sainte colline d'Hippone. La basilique n'est pas encore en état de le recevoir et de le garder. Elle ne pourra prétendre à cet honneur qu'au jour de sa consécration.

Il reste à achever le dôme et les hauts clochers en forme de minarets et à pourvoir à l'ornementation de ce temple dont le style est en merveilleuse harmonie avec le ciel et le climat d'Afrique. Afin de hâter ce moment désiré, le pieux évêque de Constantine et d'Hippone profite du glorieux anniversaire pour renouveler un touchant appel à la charité chrétienne.

Madagascar. — Le R. P. Paul Aigouy, de la Compagnie de Jésus, nous écrit de Fianarantsoa :

« Partout et toujours, des pierres du chemin Dieu sait, quand il lui plaît, susciter des enfants d'Abraham. En voici un exemple:

« J'allais dernièrement à mon poste d'Ambuto porter les sacrements à une femme mourante. Le maître d'école de l'endroit vint me dire que, sous le même toit, un *Évangéliste* (1) protestant bien malade désirait ma visite. Je vis un pauvre poitrinaire à l'état désespéré.

« — Il y a un an, me dit-il, que je suis malade. J'ai fait les « affaires des Méthodistes anglais, maintenant je travaille pour « les luthériens de Norwège. C'est dans la forêt que j'ai pris « mon mal. Je me meurs. Père, donne-moi un remède.

« — Volontiers, lui répondis-je; mais songe qu'il y a en toi « deux maladies : si le corps est malade, l'âme l'est aussi. J'ai « des remèdes pour les deux. »

« Je laissai l'*Évangéliste* tout consolé par ma visite.

« Quelque temps après, on vient me dire que le malade s'en va. Je me hâte d'accourir. Sous forme d'interrogations, je lui suggère les principaux articles de notre foi. Le malade répond :

« — *Mino aho* (Je crois). »

Il accompagne ses réponses de regards de reconnaissance.

« — Jusqu'à présent, lui dis-je, tu as suivi la fausse prière ; « à cette heure, en présence de tes parents et de tes amis, y « renonces-tu ? réponds-moi.

« — *Izaho mandà* (J'y renonce).

« — Demandes-tu pardon à Dieu et lui promets-tu d'embrasser la vraie prière?

« — *Mibebaka aho* (Je me repens). »

« Trouvant l'âme du malade suffisamment disposée, je me prépare à lui conférer le baptême.

« — Quel nom veux-tu prendre, Pierre, Paul, Joseph ?

« — Joseph, répond l'*Évangéliste*, comme pour témoigner sa reconnaissance au patron de la bonne mort.

« Après le baptême, avant de quitter Joseph, je lui passe au cou une médaille de la Très Sainte Vierge et lui apprends les invocations au Cœur-Sacré de Jésus, au Cœur-Immaculé de Marie et à saint Joseph, pour qu'il les répète souvent.

« Quatre jours après, Joseph était à toute extrémité, mais avait encore sa connaissance. Il se confesse et reçoit l'Extrême-Onction.

« Vers minuit, ceux qui le veillent l'entendent parler :

« — Je vais mourir, écoutez bien..... Je ne veux pas de bruit « à mon enterrement..... Je défends qu'on y boive du *toaka* « (rhum)... Je prohibe toutes les autres pratiques mauvaises en « usage. »

« La volonté du mourant fut respectée. Il n'y eut aucune cérémonie de mauvais aloi aux funérailles, mais les prières et les chants pieux des chrétiens se succédant par groupes auprès du mort, et l'accompagnant ensuite en une belle et imposante procession jusqu'à sa dernière demeure.

« Protestants et païens s'étant joints aux rangs de la procession funèbre, j'ai profité de la circonstance pour adresser à cette foule quelques paroles salutaires sur la conversion des pécheurs et la vie future. Tout le monde écouta avec recueillement. Je montrai le contraste de la mort dans la vraie prière et de la mort dans le paganisme ou l'erreur.

« Après la cérémonie, plusieurs voix s'écrièrent:

« — *Misaotra!* Merci, Père, nous voulons nous convertir. »

« L'*Évangéliste* des Anglais aurait dit :

« — *Oh! qu'elles sont belles et consolantes, les funérailles des catholiques! Viennent seulement deux ou trois missionnaires de plus pour aider le Père, et les Betsiléos sont conquis.* » Plaise à Dieu, notre Seigneur et Roi, qu'il en soit ainsi. ! »

Etats-Unis. — M. l'abbé Mailluchet nous écrit de Wild-Rice, diocèse de Jamestown, à la date du 30 octobre dernier :

« Ancien missionnaire de Chine et ayant connu par expérience les sacrifices inhérents à la vie apostolique dans l'Extrême-Orient, j'ai toujours cherché à établir l'Œuvre de la Propagation de la Foi dans les paroisses confiées à mes soins ; je viens de le faire dans la paroisse de Saint-Benoît Wild-Rice, Nord-Dakota, dont je suis chargé depuis le mois de février.

« Ma paroisse se compose de soixante-quinze familles canadiennes françaises émigrées du Canada.

« Les commencements ont été bien misérables à cause du peu de ressources des émigrés qui avaient à peine de quoi acheter les instruments aratoires et les animaux nécessaires pour défricher ces terres occupées par les seuls Indiens. Ces excellents catholiques s'établirent d'abord dans de misérables huttes et construisirent une pauvre chapelle avec des troncs de bois. Maintenant, ils ont prospéré, presque tous ont de belles maisons d'habitation. Mes bons paroissiens n'ont pas oublié l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Je suis heureux de vous annoncer que j'ai neuf dizaines et j'espère en établir encore. »

(1) L'*Evangéliste* est un ministre protestant indigène ayant parfois jusqu'à quinze postes sous sa juridiction.

Iles Sandwich (*Océanie*). — Mgr Gulstan Ropert, de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus, nommé vicaire apostolique des îles Sandwich et évêque titulaire de Panopolis, le 3 juin dernier, a reçu la consécration épiscopale à San-Francisco, le 25 septembre, des mains de Mgr Riordan, archevêque de San-Francisco, assisté de Mgr Scanlan, évêque de Salt-Lake-City, et de Mgr Lora, évêque de Los Angeles.

La cérémonie a eu lieu dans l'église Sainte-Marie. Au milieu de la foule compacte qui emplissait la vaste enceinte de cette cathédrale, on remarquait aux premiers rangs cinquante catholiques hawaïiens, venus à San-Francisco tout exprès pour être témoins du sacre de leur nouvel évêque. Parmi les représentants de la haute société américaine nous ne citerons qu'un seul nom, celui de l'évêque russe, Mgr Nicholas.

Dès que le cortège épiscopal fit son apparition dans l'église, l'orgue entonna l'air chéri des Hawaïiens, le chant sacré de leur patrie.

Nous pourrions emprunter ici la plume d'un protestant pour dépeindre la pompe d'une si auguste cérémonie ; mais il nous suffira de dire que le R. P. Sosia, de la Compagnie de Jésus, prononça à cette occasion un magnifique discours.

Une fois revêtu de la plénitude du sacerdoce, Mgr Ropert, accompagné de son secrétaire, le R. P. Valentin Frankx, et de ses néophytes, reprit le chemin de sa mission, où il arriva le 8 octobre.

Il n'avait pas encore mis pied à terre que la fanfare de la reine de Hawaii saluait sa venue au milieu des manifestations enthousiastes de la foule, qui encombrait le débarcadère de Honolulu.

Depuis deux heures la cathédrale était comble : le prélat y fut conduit en triomphe pour les cérémonies de la réception épiscopales ; mais, lorsqu'il voulut en sortir pour se rendre à ses appartements, il fut assiégé par un si grand nombre de fidèles qui voulaient lui baiser l'anneau, qu'on dut faire violence à la foule pour le dégager et lui permettre de respirer un moment.

Mgr Gulstan Ropert est né à Kertago (diocèse de Vannes), le 30 août 1839; il fit sa profession religieuse dans la Congrégation des Sacrés Cœurs de Picpus, le 16 juin 1861, et fut envoyé aux îles Sandwich en septembre 1867. Il était vice-provincial de la mission depuis 1891. Il succède à Mgr Hermann Kockemann, évêque titulaire d'Olba, décédé à Honolulu le 22 février 1892.

La Mission de Sandwich compte environ 90,000 habitants dont 23,000 catholiques. Les Américains, les Chinois, les Japonais et les Portugais semblent s'y être donné rendez-vous, en sorte que chaque missionnaire doit aujourd'hui parler trois langues, d'autres quatre, sinon cinq. Les indigènes sont au nombre de 48,000 et leur archipel continue à former le royaume indépendant de Hawaii : la famille régnante est indigène. Ce sont les Pères des Sacrés-Cœurs de Picpus, qui évangélisent le vicariat apostolique des îles Sandwich, ainsi que les vicariats apostoliques des Marquises et de Tahiti qui formaient autrefois, avec l'archipel hawaïien, l'immense vicariat apostolique de l'Océanie Orientale.

AU KILIMA-NDJARO

(*Afrique orientale*)

PAR

Mgr Alexandre LE ROY, de la Congrégation du St-Esprit.

PREMIÈRE PARTIE.

DE ZANZIBAR AU KILIMA-NDJARO

(Suite et fin 1)

XV. — Tovéta.

La colonie tovétane est composée d'éléments originairement divers, mais aujourd'hui partageant à peu près le même genre de vie, les mêmes mœurs, la même langue et le même type. Il y a les *Tovétas* proprement dits, frères des habitants de *Kahé* et du *Bas-Arousha* que nous verrons plus tard : à eux sont venus se joindre quelques indigènes du *Tchaga*, du *Taita* et du *Kamba*. On trouve même ici une petite colonie de *Kwavis*, frères des *Massais*. Le type général tient le milieu entre ce dernier élément et celui des Noirs dits de famille *bantou*: plus empâté que le premier, plus élégant que le second. Mais, en somme, cette population est certainement supérieure à celle du sud, plus belle, plus accueillante, plus expansive, plus polie, plus intelligente, plus artiste. Tous parlent swahili couramment ; mais, gâtés par des libéralités excessives, ils commencent à devenir exigeants vis à vis de l'Européen.

L'Islam a fait parmi eux quelques adeptes, et il serait fâcheux que, en se développant, il fermât cette intéressante population à l'influence chrétienne. Volontiers on nous aurait gardés à Tovéta et déjà plus d'un enfant s'offrait de se faire notre disciple, avec promesse d'amener un camarade, qui en aurait amené un autre. Mais il nous faut voir plus loin. Hélas! que de fois, pendant ses voyages, le missionnaire est amené à répéter la parole du Sauveur: *Misereor super turbam*!

Avec les nombreuses caravanes, allant chercher l'ivoire au pays massaï ou en revenant, les *Tovétas* peuvent aujourd'hui avoir tout le linge qu'ils veulent, mais ils travaillent si bien les peaux et les relèvent de dessins de si bon goût, en perles de verre, que les grèves de Manchester et de Liverpool peuvent les trouver fort indifférents. On fait aussi grand usage de chaînettes, pendants d'oreilles et bracelets. Les hommes, les jeunes surtout, s'habillent volontiers à la mode massai, tressant leurs cheveux avec soin et se faisant, derrière la tête, une queue avec une courroie. C'est là sans doute ce qui a donné lieu à la fable étrange des « hommes à queue » de l'Intérieur africain, dont on avait annoncé l'existence il y a quelque trente ans. Cette nouvelle avait fort réjoui les savants doctrinaires qui trouvent en eux des souvenirs d'origine simienne : « — Voilà ! répétaient-ils. Nous l'avions bien dit. Il existe donc encore des hommes qui ne se sont pas suffisamment assis pour se débarrasser de l'appendice caudal! » En fait, l'appendice existe, mais malheureusement ce n'est pas la Nature qui le met et encore n'est-il pas en sa bonne et vraie place. Il y a, comme cela, dans la Science de ces Messieurs, un tas de déconvenues.



Mgr Alexandre LE ROY,
de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie,
évêque titulaire d'Alinda et vicaire apostolique du Gabon.

Une autre mode curieuse, c'est l'accoutrement auquel se condamne une nouvelle mariée lorsqu'il est reconnu que l'époque vient où elle doit mettre au monde son premier-né. Nous avons fait la rencontre de ce phénomène chez le voisin de notre campement qui nous avait priés fort gentiment d'aller chez lui boire une tasse de lait. Assis tous les trois dans la case sur une peau de bœuf tendue solidement et formant à la fois un lit et un canapé, selon l'heure, la vieille dame du lieu nous avait fait, comme de juste, les honneurs de son salon. Dans un coin ruminait une vache. Près d'elle, solidement campé sur ses pattes, son veau nous considérait avec un ébahissement profond: c'était bien sûrement la première fois de sa vie qu'il voyait les gens de notre race. Après les saluts d'usage, la calebasse pleine de lait caillé avait passé de main en main : Monseigneur y avait trempé ses lèvres, le P. Auguste y avait à peine ajouté trois poils de sa barbe, et elle m'était arrivée ainsi, par trahison manifeste, avec charge de la vider à fond. Enfin, c'était fait, et nous nous levions pour prendre congé de nos excellents hôtes, lorsqu'un bruit très caractérisé de serpent à sonnettes nous arrête tout à coup sur le seuil de la porte. Vaine terreur ! Ce n'était point un serpent, mais une dame, une dame bardée de fer des pieds à la tête, avec un voile de chaînettes sur le visage, des chaînettes sur la poitrine, des

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 22, 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août, 2, 9, 16, 23, 30 septembre, 7, 14, 21 octobre, 4, 11, 18 novembre, et les cartes p. 370, 373, 453 et 525.

chaînettes autour des reins, des chaînettes aux bras, des chaînettes aux pieds, des chaînettes aux oreilles, des colliers de cuivre sur les épaules, aux bras et aux jambes, des verroteries partout, de la ferraille, des fils de fer, des fils de laiton, une vraie boutique de quincaillerie : « *La nouvelle épouse* », dit la vieille dame en nous bénissant.

Mais si les jeunes mères sont ainsi honorées et défendues, il est triste d'apprendre que les nouveau-nés sont en grand danger d'être mal accueillis en ce monde. On étrangle sans pitié, comme « mauvais » les enfants qui naissent les pieds en avant, ceux dont les dents poussent d'abord à la mâchoire supérieure, les jumeaux, les estropiés, ceux aussi qui ont pour père un adolescent non circoncis. Car, en dehors d'ailleurs de toute pratique musulmane, la circoncision est ici d'usage, comme chez beaucoup d'autres tribus africaines : elle se fait vers l'âge de seize à dix-huit ans et c'est seulement après qu'a lieu le mariage.

La polygamie existe ; mais elle est chère et par conséquent restreinte, chaque nouvelle femme étant le prix d'un bon nombre de bœufs, sans compter le miel, le linge, les perles, etc.

Au reste, dans l'idée des *Tovétas*, la femme doit être soumise à l'homme, elle lui est inférieure, et ils ont là-dessus une singulière légende que m'a racontée un jeune homme, avec beaucoup d'autres choses, dans une longue conversation que nous avons eue :

« Au commencement, dit-il, Dieu voulut essayer le cœur de l'homme et celui de la femme. Il prit donc l'homme à part, lui remit un couteau et lui dit : « Ecoute. Cette nuit, « quand elle dormira, tu me couperas le cou de « ta femme. » Et il prit aussi la femme à part, lui remit un couteau et lui dit : « Ecoute. Cette « nuit, quand il « dormira, tu me « couperas le cou « de ton homme. » C'est bien. Alors l'homme s'en alla tout triste, pensant : « Couper le cou de « ma femme, de « ma sœur ! « C'est impossible, je ne le fe« rai jamais ! » Et il jeta le couteau dans la rivière, se réservant de dire qu'il l'avait perdu. Et la femme aussi s'en alla. Puis la nuit venue, elle prit le couteau et elle allait tuer l'homme qui dormait, lorsque Dieu reparut : « Misérable, fit-il, « puisque tu as « le cœur si mé« chant, tu ne « toucheras plus « le fer de ta vie ! « Ta place est au « champ et au « foyer. Et toi, « dit-il à l'homme, parce que tu es bon, tu as mérité d'être « le maître et de manier les armes. » Voilà pourquoi, ajouta Kombo, même en Europe, à ce qu'on dit, ce sont les femmes qui font la cuisine et les hommes qui la mangent. »

Il n'y a point d'esclaves à *Tovéta*. Tout le monde travaille ; mais, comme la terre est très fertile, le labeur quotidien se

Tete d'homme

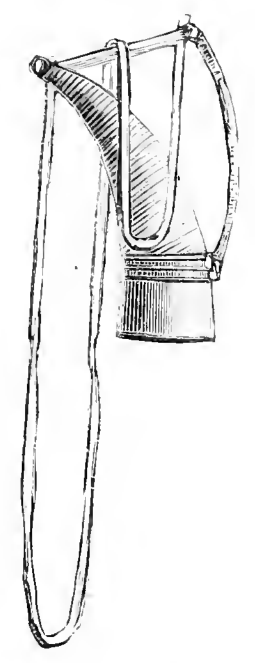
Enfant — Nouvelle mariée. — Enfant (vu de dos)

AFRIQUE ORIENTALE. — COSTUMES DE TOVÉTA ; d'après un dessin de Mgr LE ROY (voir page 586)

réduit à peu de chose, et beaucoup de loisirs restent à tous les âges et à tous les sexes pour causer, se promener, boire, danser et jouir de la vie. Au reste, on trouve ici beaucoup de mœurs massaïes : les jeunes gens par exemple, en attendant leur mariage, vivent dans des campements séparés, mais ils ne sont pas soumis comme leurs voisins à un régime spécial, non plus qu'à des exercices militaires, n'étant pas d'ailleurs destinés à porter la guerre au-delà de leur propre territoire.

Point de village ; chacun vit chez soi, en famille.

Au point de vue du gouvernement, les gens de *Toréta* forment une République, et, chose intéressante, une République comme l'Histoire dit qu'il fut une fois question d'en faire une en France : sans Président. Il y a deux assemblées, celle des Anciens et celle des Jeunes, ceux-là plus



Une Tabatière

tranquilles, ceux-ci plus remuants. En principe, les affaires doivent se régler d'accord, quand l'accord est possible ; au cas contraire, le Sénat qui a plus d'autorité, plus de mesure, plus d'expérience, termine toujours le procès..., en cédant. — On n'oublie pas, je suppose, que je parle de *Toréta*.

*
* *

Quand un étranger passe, il reçoit une députation de la Chambre et du Sénat ; aux deux il doit des cadeaux. Nous n'avons point échappé à ce vénérable usage et, comme d'ailleurs les droits d'entrée étaient demandés poliment, nous nous y sommes prêtés de bonne grâce. Beaucoup de voyageurs africains se plaignent de cette institution qui fleurit, comme on sait, chez beaucoup de tribus de l'Intérieur, persuadées qu'elles ont droit de faire payer les chemins passant chez elles. Peut-être ces explorateurs ont-ils raison, peut être aussi n'apprécient-ils pas suffisamment le fonctionnement de l'Administration chez les peuples civilisés puisqu'ils le condamnent chez les peuples sauvages. Renversons les rôles et figurons-nous, par exemple, trois ou quatre Africains, noirs comme un bout de fusain, arrivant à Marseille avec leur accoutrement spécial, leurs lances, leurs flèches, portant des provisions, de l'ivoire, des pépites d'or, des diamants, des perroquets, des singes, et autres productions de leur pays, fort recherchées des Européens, suivis enfin d'une centaine d'individus racolés un peu partout et qui sont leurs porteurs, leurs domestiques et leurs soldats. Cette troupe arrive et s'en va droit s'installer en pleine Cannebière, où elle fait la cuisine. Ah ! mon bon ! Tout aussitôt la Préfecture, la Police et le Conseil municipal enverront évidemment nombre de délégués, employés, sergents, douaniers, gendarmes, pour notifier à ces mal-appris d'avoir premièrement à payer leurs droits d'entrer et secondement à camper ailleurs ; je soupçonne même que plus d'un exigerait un petit pourboire... Or, si ces gens d'Afrique, pour toute réponse, prenaient vos représentants par la barbe et leur faisaient faire une pirouette en l'air, Français, que diriez-vous ?...

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

Nous commencerons avec le **premier numéro de Janvier 1893** *la seconde partie du spirituel et instructif récit de voyage de Mgr Le Roy.*

VOYAGE

DANS LA SYRIE SEPTENTRIONALE

aux ruines chrétiennes des IVe, Ve et VIe siècles

Par le R. P. Jullien, de la Compagnie de Jésus.

Suite (1)

XXI

DE TOURMANIN A QALB-LOUZEH

Il reste à explorer le massif du djebel A'ala qui s'étend au sud-ouest de Tourmanin, tout parsemé de ruines chrétiennes, et le voyage touchera à sa fin.

Une large et fertile vallée, plantée de coton et de sésame, conduit au bourg de Dana (Nord). Nous n'avons à y voir qu'un joli monument de quatre colonnes ioniques, élevé à l'entrée du bourg au-dessus d'une série de tombeaux souterrains (voir la gravure p. 589). L'un porte une inscription payenne : les autres n'ont aucun signe chrétien.

Serméda, le Sarmit des Croisés, est à une heure plus loin dans la même vallée. Comme à Dana (nord), les habitants ont fait disparaître la plupart des anciens édifices. Une famille de musulmans s'est fait une maison sur l'emplacement de l'église avec les matériaux qu'elle y a trouvés.

Des tours, des castels, des forteresses pour garder les passages, se dressent sur les hauteurs. Ces forteresses font songer que la voie romaine de Chalcis à Antioche devait passer proche de Serméda. Du reste, on en voit les traces de l'autre côté de la vallée.

Durant toute la soirée on nous amena des malades ; notre

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août, 2, 9, 23, 16, 30 septembre, 7, 14 et 25 octobre, 11 et 18 novembre.

tente fut un dispensaire. Comment se fait-il que, pour une population nombreuse, aisée et facilement accessible, il n'y ait pas de médecin en meilleure estime que nous?

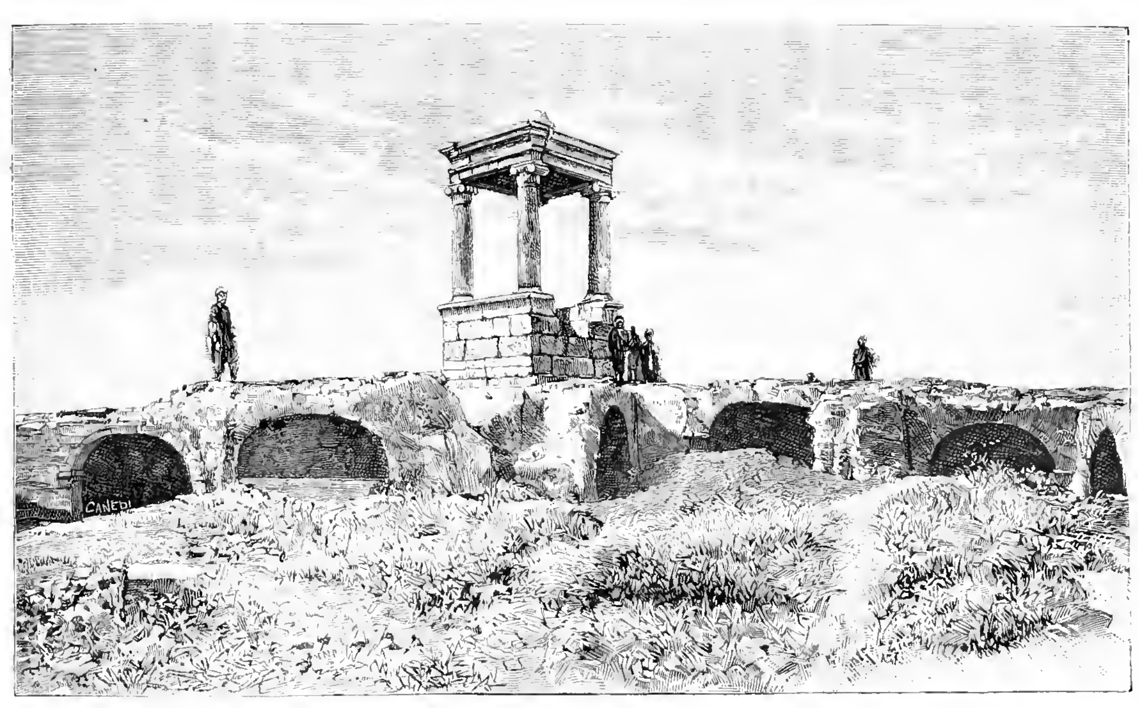
Un père de famille vient le lendemain nous remercier d'avoir coupé la fièvre de son fils et nous donne une énorme pastèque en guise d'honoraires. Il nous parle de belles ruines d'églises, situées à deux heures au fond d'une vallée, dans la direction du sud-ouest, et s'offre à nous y conduire. Le nom qu'il leur donne, Mehhes, nous est inconnu.

Au moment du départ, il s'esquive, et impossible d'engager un autre guide; tous ont peur de rencontrer des ennemis. Il n'y a qu'à prendre en pitié ces pauvres gens, que des inimitiés de races empêchent de se promener à l'aise dans leur propre pays, et chercher Mehhes à la boussole sur indications! Nous le trouvâmes dans une petite vallée dirigée du nord au sud; il n'y avait dans les champs qu'une dizaine de cultivateurs, nullement terribles, occupés à leurs plantations de tabac et de sorgho.

Les ruines, adossées aux rochers du couchant, sont celles d'un riche village avec de vastes constructions, deux églises et une chapelle. L'église, dont nous reproduisons l'abside (p. 581), a 18 m. de large et 36 de long; sa construction soignée rappelle la branche orientale du monument de Kala'at Sem'an. Un feston de demi-cercles, d'un gracieux effet, règne au dessus du bandeau qui contourne toutes les ouvertures (voir la gravure, page 581).

D'autres pourront peut-être trouver à Mehhes des inscriptions et plusieurs choses intéressantes; l'heure nous presse de revenir sur nos pas pour reprendre le chemin de Qalb-Louzeh que nous avons quitté au fond d'un ravin et gravir les hauts plateaux du djebel A'ala.

(*A suivre*).



SYRIE. — *Dana* (nord). — TOMBEAUX; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir page 588).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Etrangères de Paris
Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE XVIII

Les Missions indiennes de l'Amérique du Sud
(1800 - 1890)

Suite (1).

IX

MISSIONS DE LA PATAGONIE

Jusqu'à ces dernières années, les 250.000 sauvages qui peuplent les vastes solitudes de la Patagonie et les rivages glacés du détroit de Magellan, des îles Falkland et de la Terre de Feu, n'avaient pas encore reçu la bonne nouvelle de l'Évangile. Dans ce vaste territoire, qui ne mesure pas moins de quatorze degrés de latitude sur quatre de longitude (350 lieues sur 100), l'Eglise catholique ne comptait pas un seul poste, des rives du Rio-Negro à la pointe méridionale du continent américain.

Un prêtre de Turin, qui vient de mourir en odeur de sainteté et que l'Eglise placera peut-être un jour sur ses autels, dom Bosco, le fondateur des Salésiens de Turin, résolut, il y a quinze ans, d'envoyer quelques-uns de ses enfants au secours de ce peuple abandonné! Il se rendit à Rome, conféra de son projet avec le cardinal préfet de la Propagande, qui l'approuva complètement et, l'expédition une fois résolue, le 1er novembre 1875, le saint prêtre présentait au Souverain Pontife la nouvelle troupe apostolique, composée de dix Salésiens, ayant à leur tête un prêtre, docteur en

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 7, 14, 21 octobre, 4, 11 et 18 novembre.

théologie, le R. Cagliero, qui, dans son enfance, avait été guéri miraculeusement d'une maladie mortelle par dom Bosco lui-même.

Pie IX reçut avec sa bonté ordinaire les enfants du saint prêtre. Après les avoir affectueusement bénis, il leur dit :

« Profitez, mes chers enfants, de l'expérience de vos prédécesseurs (1). Je ne vous conseille pas de vous rendre directement au milieu des sauvages. Etablissez-vous d'abord sur les confins de leur territoire, pour instruire et conserver dans la foi ceux qui sont déjà baptisés; occupez-vous surtout d'ouvrir de nombreuses écoles pour attirer leurs enfants. En prenant soin des enfants, vous vous ouvrirez une voie plus facile pour vous approcher des parents. »

Fidèles à ces recommandations du Vicaire de Jésus-Christ, les nouveaux apôtres de la Patagonie s'établirent d'abord, d'après les conseils de l'archevêque de Buénos-Ayres, dans la ville de Carmen, située presque à l'embouchure du Rio-Negro, fleuve qui sépare la République Argentine du territoire des Patagons. Je dois dire qu'ils furent admirablement reçus et loyalement secondés par les autorités religieuses et civiles de Buénos-Ayres. Depuis longtemps les Patagons étaient, par leur caractère indompté et leurs continuelles déprédations, la terreur des frontières. A chaque instant, ils faisaient des incursions subites dans les *Pampas*, massacraient les habitants isolés qu'ils rencontraient sur leur route, enlevaient des milliers de chevaux et retournaient se cacher au fond de leurs solitudes, entraînant avec eux les femmes et les enfants, qu'ils réduisaient en esclavage pour la garde de leurs troupeaux. Dernièrement encore, en 1879, le gouvernement argentin a dû faire une expédition sanglante, pour venger le meurtre d'un certain nombre de ses nationaux mis à mort par les Patagons. Dans ces circonstances on comprend que l'arrivée des missionnaires venant appeler les Patagons à la civilisation fut accueillie avec enthousiasme. Dans ces cas-là, le plus sectaire comprend à merveille ses intérêts et favorise la propagande de l'apôtre, ou au moins il se garde bien de l'entraver.

Débarqués à Buenos-Ayres à la fin de 1875, les missionnaires Salésiens consacrèrent les premières années de leur séjour dans la République Argentine à créer pour leur œuvre une base solide d'opération, en fondant des établissements d'éducation destinés aux enfants des sauvages ; ils ouvrirent même deux séminaires, pour recueillir les enfants jugés capables de recevoir une culture plus soignée et de former les prémices d'un clergé indigène. Ayant fait venir, pour les aider dans leur œuvre, les Sœurs de Marie-Auxiliatrice, ils purent établir des orphelinats et des hôpitaux et y recueillir les malades et les abandonnés. Enfin, ils commencèrent, sur plusieurs points des frontières, à prêcher des missions parmi les Indiens déjà convertis ou au moins à moitié civilisés. Ces premières missions eurent un grand succès. Plusieurs centaines d'adultes et d'enfants purent être instruits et baptisés. Trois ans furent employés à ce travail de préparation (1876-1879).

Les missionnaires s'étant mis au courant de la langue et des mœurs des populations qu'ils venaient évangéliser, résolurent alors de pénétrer dans la Patagonie proprement dite. Une première expédition par mer échoua, à cause d'une horrible tempête qui repoussa leur bateau jusqu'au port d'embarquement. L'année suivante (1880), les missionnaires se mirent en route à travers la *Pampa*. De grandes consolations et des fatigues inouïes les y attendaient. Bien souvent ils n'eurent à manger qu'un peu de viande de cheval séchée au soleil; mais la plupart des caciques les reçurent avec empressement et leur permirent de faire entendre pour la première fois le nom du Sauveur Jésus aux enfants de la solitude. Dans cette expédition apostolique, les missionnaires purent donner le baptême à près de *cinq cents* personnes.

La mission de Patagonie, ainsi heureusement inaugurée, n'a fait que se développer dans les dix dernières années. On ne peut guère reprocher aux Patagons qu'un esprit d'indépendance, poussé, il est vrai, jusqu'à la susceptibilité la plus ombrageuse, et le vol des chevaux, vol qu'ils considèrent naïvement comme la compensation légitime de l'envahissement de leur pays. Grand, bien fait, l'allure martiale et décidée, le Patagon a peu de vices ; il a conservé la notion assez juste du grand Esprit qui a créé le monde et qui le gouverne par sa Providence ; il vit généralement en paix avec ses congénères, traite avec humanité ses esclaves, et semble porter une vénération spéciale aux missionnaires : il sait parfaitement les distinguer des aventuriers qui ne viennent que pour l'exploiter.

Il connaît d'ailleurs assez bien la situation générale du pays pour comprendre qu'il ne peut résister au flot envahisseur de la civilisation, et que l'heure est venue pour lui d'entrer dans la grande famille du peuple chrétien. Malheureusement, depuis que le pays est ouvert, les ministres protestants, qui s'étaient jusqu'ici soigneusement tenus à l'écart, sont accourus, et, comme ils sont parfaitement outillés, ils ont déjà fait parmi ce peuple nouveau de nombreux prosélytes. De son côté, le Saint-Siège, pour aider aux progrès de la mission, a érigé en 1883 un vicariat apostolique de la Patagonie septentrionale et une préfecture apostolique de la Patagonie méridionale.

Le vicariat de la Patagonie septentrionale s'étend de la frontière du territoire, le Rio Negro, aux régions encore inexplorées de la Patagonie centrale ; il confine, à l'Est, à l'Océan Atlantique; à l'Ouest, aux Cordillères des Andes et au Chili. Tout le pays est sous le protectorat de la République Argentine. Le nombre des catholiques est déjà de 25,000 ; il y a 2,000 protestants et environ 20,000 païens dans les régions déjà explorées.

1° *personnel* : 1 vicaire apostolique, 20 missionnaires prêtres, 8 clercs, 10 catéchistes.

34 Sœurs de Marie Auxiliatrice. — 18 Sœurs du Sacré-Cœur.

2° *œuvres* : 5 paroisses avec églises, 6 stations avec résidences et chapelles, 45 postes à visiter.

3 séminaires. — 4 écoles supérieures, 52 internes et 200 externes.

8 écoles primaires, garçons, sous la direction des missionnaires, 15 écoles du Gouvernement argentin. Total, 800 élèves.

6 écoles primaires, filles, sous la direction des Sœurs, 520 élèves. 20 écoles du gouvernement, 200 élèves.

2 congrégations de jeunes filles, sous la direction des sœurs.

1 hôpital à Carmen.

(1) Les quelques missionnaires qui s'étaient aventurés précédemment dans les déserts de la Patagonie avaient été massacrés par les sauvages ou réduits en esclavage.

La préfecture apostolique de la Patagonie méridionale s'étend du fleuve Santa-Cruz au nord, à l'extrémité sud de l'Amérique, et de l'Océan Atlantique à l'est, aux montagnes des Andes à l'ouest. Les îles Falkland ou Malouines, la Terre de Feu et les îles nombreuses qui s'étendent à l'entrée et à la sortie du détroit de Magellan dépendent de la mission.

Une partie du pays est sous le protectorat de la République Argentine, une autre partie appartient au Chili; les îles Falkland sont sous la domination de l'Angleterre. Les catholiques relevant de la préfecture sont au nombre de 3,000; ce qui donne environ 28,000 catholiques pour toute la Patagonie. Il y a de plus 800 protestants et environ 6,000 sauvages païens dans les régions déjà visitées par les missionnaires.

Ce pays, très pauvre et très désolé, parait offrir moins d'espoir aux travaux de l'apostolat. Les naturels de la Terre de Feu, ou *Fuégiens*, sont des sauvages complètement abrutis, dont on a pu voir, il y a quelques années, un spécimen au jardin d'acclimatation du bois de Boulogne (Paris). Ils ont reçu à coup de flèches les premiers missionnaires qui se sont présentés pour leur apporter la bonne nouvelle.

1° *Personnel*: 1 préfet apostolique, 10 Missionnaires Salésiens, 9 catéchistes, 12 religieuses de Marie-Auxiliatrice ;

2° *Œuvres* : 1 paroisse à Punta-Arénas, sur le détroit de Magellan. 2 stations avec résidences, une dans les îles Falkland, et l'autre, à l'embouchure du fleuve Sainte-Croix. 10 postes à visiter. 12 écoles 600 élèves, 2 établissements de charité.

Entre la *Patagonie septentrionale* et la *Patagonie méridionale* s'étendent les plaines, encore inexplorées, de la *Patagonie centrale*. Provisoirement, ce pays est sous la juridiction du vicaire apostolique du Nord.

* * *

Reprenons maintenant tous ces chiffres. Pour bien nous rendre compte du travail des missions indiennes de l'Amérique du Sud, je partagerai les Indiens en trois classes : les anciens convertis, ceux qui sont évangelisés actuellement, et les sauvages demeurés païens.

	Anciens convertis	Evangélisés actuellement	Païens
Mexique.............	3.552.044	?	25.000
Guatémala............	600.000	?	20.000
San-Salvador.........	120.000	?	3.000
Honduras.............	75.000	?	15.000
Nicaragua............	125.000	?	2.000
Costa-Rica...........	100.000	10.000	35.000
Colombie.............	350.000	?	150.000
Vénézuéla............	325.000	?	75.000
Equateur............	?	12.000	200.000
Brésil................	800.000	60.000	1.200.000
Pérou................	500.000	?	?
Bolivie..............	300.000	10.000	25.000
Chili.................	?	60.000	200.000
République-Argentine	1.450.000	50.000	500.000
Patagonie............	0	28.000	220.000
Total	8.297.044	230.000	2.670.000

Il y a quelques observations à présenter sur ces différents chiffres. Il est évident d'abord qu'ils ne sont qu'approximatifs. Outre la pénurie presque complète de documents sérieux sur les missions indiennes de l'Amérique du Sud, il n'est pas toujours facile de discerner, parmi les quelques chiffres qu'on découvre, ceux qui s'appliquent aux Indiens déjà convertis depuis longtemps et ceux qui reviennent aux néophytes actuellement évangélisés.

Le chiffre de 8,297,044 Indiens de race pure convertis depuis longtemps, représente les premières conquêtes de l'apostolat catholique ; le chiffre est certainement inférieur à la réalité, puisqu'il y manque les Indiens de l'Equateur et du Pérou, sur lesquels je n'ai pu rien trouver de précis. En portant à dix millions le chiffre total des Indiens convertis par les anciens missionnaires, dans les trois siècles qui vont de la découverte du Nouveau-Monde à la Révolution française, on sera sûr d'être très près de la vérité.

Par contre, il est très difficile de fixer le chiffre des Indiens actuellement évangélisés. Au Guatémala, dans la Colombie et le Vénézuela, les missions ont été brutalement suprimées par les gouvernements libres-penseurs. Dans quelle mesure et par qui ce million et demi d'Indiens demeurés sans pasteurs est-il évangélisé ? c'est ce qu'il est impossible de dire. D'un autre côté, dans les plaines sans fin de la Plata, de l'Uruguay et du Paraguay, il y a encore, nous l'avons vu, un million et demi d'Indiens demeurés à peu près sans pasteurs, depuis l'expulsion des Jésuites au dernier siècle. Cela fait environ trois millions d'Indiens catholiques complètement abandonnés dans l'Amérique du Sud. A côté de ce chiffre, les 230,000 néophytes qui sont actuellement évangélisés, d'après les catalogues officiels des différents Ordres religieux, sont bien peu de chose. On ne peut se dissimuler que le progrès de l'apostolat a subi, dans toute l'Amérique du Sud, un mouvement de recul très prononcé, au cours du XIXe siècle. Ce n'est guère que depuis vingt ou trente ans qu'il a repris un peu. Puisse la divine miséricorde jeter un regard de pitié sur tant de malheureux abandonnés sans pasteurs, sans instruction, sans culte et sans sacrements !

Le chiffre de 2,670,000 sauvages demeurés païens doit être très approximativement exact, car il est tiré des documents officiels pour chacun des Etats de l'Amérique du Sud ; les païens sont presque tous renfermés dans le vaste bassin de l'Amazone (Brésil et Equateur), dans les plaines du centre du continent (République Argentine), et dans les déserts encore inexplorés de la Patagonie. En résumé, c'est moins de trois millions de païens qui restent à atteindre et à convertir dans toute l'Amérique du Sud. Si l'apostolat des missionnaires pouvait se promettre un peu de sécurité, ce serait l'œuvre d'un siècle au plus.

Hélas ! à cette heure troublée où l'impiété cosmopolite est la maîtresse absolue dans tous ces Etats, à l'heure où les Ordres apostoliques sont à chaque instant désorganisés, à l'heure où la vieille Europe catholique elle-même pourrait voir tarir chez elle les sources de l'apostolat et du sacerdoce, par des lois dangereuses, comment se promettre un siècle de tranquillité ? Levez-vous donc, Seigneur, et prenez en main cette cause qui est la vôtre ; ayez pitié de ces derniers demeurants de la barbarie qui seraient depuis longtemps vos enfants, si on ne leur avait violemment arraché leurs missionnaires ; réveillez de leur léthargie, délivrez de leur servitude ces Eglises du Nouveau-Monde, autrefois si fécondes en prédicateurs et en

martyrs. Si l'Etat ne veut plus aider l'Eglise dans son œuvre de civilisation, qu'il cesse au moins de chercher à l'asservir. Qu'il prenne les corps, l'impôt du sang et l'impôt du travail, les mines, les chemins de fer, les usines, le commerce, tout ce qui fait la richesse, tout ce que le monde envie, mais qu'il nous laisse les âmes qui ne lui appartiennent pas, ces âmes très chères qui sont votre bien à vous, ô Sauveur Jèsus, puisque vous les avez rachetées au prix de votre sang. *Da mihi animas: cœtera tolle tibi !*

(*A suivre*).

BIBLIOGRAPHIE

Christophe Colomb, par M. Rastoul. — Un vol. in-12, illustré, de 382 pages. — Delhomme et Briguet, éditeurs.

Le grand navigateur qui découvrait, il y a quatre siècles, le Nouveau-Monde, a eu des biographes dans toutes les langues et dans tous les pays. Mais les plus illustres de ces historiens, Robertson, Irwing, Humboldt, étaient protestants. Ils arrivent à comprendre le marin, le civilisateur; le catholique leur échappe, et ils ne donnent qu'un Colomb incomplet. Avant tout, Colomb était un homme de foi ; son but avoué, proclamé, était d'ouvrir de nouvelles terres à la diffusion de l'Évangile, de nouvelles routes aux apôtres de la Bonne-Nouvelle. D'autres ont montré derrière le navigateur et le civilisateur, le chrétien qui les inspirait tous les deux. Ce point de vue a été traité par divers historiens, au premier rang desquels nous sommes heureux de nommer un Français, M. Roselly de Lorgues. Celui-ci va même plus loin ; il fait au « Révélateur du globe » une place à part dans les annales de la sainteté.

On peut dire que M. Roselly de Lorgues a fait école, et nombreux sont, en France et à l'étranger, les historiens qui ont pris la même thèse que lui. M. Rastoul préfère se tenir sur la réserve. Toutefois, en présentant les événements, il ne manque pas de faire connaître ceux auxquels on a attribué un caractère miraculeux. Mais à l'Église, seule compétente, dit-il, il appartient de décider. M. Rastoul se tient donc à égale distance des deux écoles extrêmes : il montre Colomb tel qu'il était: hardi navigateur, marin de génie et chrétien d'une foi ardente. Au seuil des temps modernes, alors que la Renaissance a déjà porté atteinte aux croyances, alors que déjà se font sentir les signes avant-coureurs de la grande scission religieuse du XVIe siècle, Christophe Colomb a conservé la vieille foi des croisés, dont il veut reprendre l'œuvre. On ne saurait trop mettre en lumière ce côté du grand homme, surtout dans une époque comme la nôtre. Mais si l'honorable rédacteur de l'*Univers* s'est fait un devoir de montrer dans Colomb le chrétien trop longtemps oublié, méconnu, il s'est, par contre, gardé de se prononcer sur ce qu'on pourrait appeler le côté surnaturel de sa mission, de sa vie. Il s'est borné au rôle de narrateur, donnant et parfois discutant brièvement les diverses versions et explications.

Le livre de M. Rastoul ne pouvait paraître à une heure mieux choisie pour obtenir un brillant succès. Le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique a ramené sur Christophe Colomb l'attention universelle. Partout des fêtes se célèbrent ou sont annoncées en son honneur et la grande voix du Vicaire de Jésus-Christ l'a elle-même glorifié en un magnifique langage qui a retenti dans le monde entier.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

Anonyme de Versailles, avec demande de prières pour une défunte 20
M. J.-B. Moreau à Etables, diocèse de Saint-Brieuc 50
Un anonyme du diocèse d'Angers, C. T. P. C. 1000
M. l'abbé Prost, curé de St-André-d'Apchon, diocèse de Lyon 1000

Pour les missions les plus nécessiteuses (M. Allys).
Mlle Martin, à Saint-Quentin, diocèse de Soissons 50
Anonyme du Creusot, diocèse d'Autun 10
M. Pierre Gyikos, à Pées (Hongrie) 4
Mlle Anaïs Queyroulet, à New-York 20
Mme de Kermaëret, du diocèse d'Angers, avec demande de prières 10
M. le chanoine Rousselot, à Toul, diocèse de Nancy 5

A M. l'abbé Beale, à Nottingham (Angleterre), pour son école.
Anonyme de Versailles, avec demande de prières pour une défunte 5

Pour les Frères des Écoles chrétiennes de Jérusalem.
Œuvre française de Propagande catholique en Terre-Sainte, Comité de Lyon 200

Pour les Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition de Jérusalem.
Œuvre française de Propagande catholique en Terre-Sainte, Comité de Lyon 200

Pour les Pères Blancs de Saint-Anne de Jérusalem.
Anonyme du Breuil, de Lyon 10

Pour la mission des Coptes.
M. Lacroix, à Alger 5

Pour le baptême d'un enfant au Tonkin sous le nom de Marie (Mgr Gendreau).
A. C. de Marseille 2

A Mgr Banci (Hou-pé septentrional) pour les victimes de la persécution.
Anonyme d'Alger 10

A Mgr Midon.
M. le chanoine Rousselot, à Toul, diocèse de Nancy 10

Pour baptême de petits Chinois (Mgr Banci).
L.-A.-C., abonné du diocèse de Chartres 50

Pour rachat et baptême d'enfants nègres (Mgr Le Roy).
L.-A.-C., abonné du diocèse de Chartres 50
Mlle Michel Mainfroy, à Orléans 15
Anonyme du diocèse de Salford 37 70

Pour le rachat d'un enfant païen à baptiser sous le nom de Jean-Baptiste (Basutoland).
Anonyme d'Arnach (Wurtemberg), diocèse de Rottembourg 24 30

A Mgr Le Roy, pour la mission du Gabon.
Anonyme d'Apt, diocèse d'Avignon 45

A Mgr Hirth (Ouganda), pour ses chrétiens persécutés.
Anonyme d'Apt, diocèse d'Avignon 45
Mme Bertholon, à Lyon 10

A Mgr Navarre pour la mission de la Nouvelle-Guinée.
H. G. de Lyon 2
Mme Bertholon, à Lyon 10

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



SYRIE. — *Qalb Louzeh.* — ÉGLISE DU VIe SIÈCLE; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir page 597).

CORRESPONDANCE

GABON

Bombardement de villages pahouins.

La première lettre que reçoit de sa mission lointaine le nouveau vicaire apostolique du Gabon, est un cri de détresse. En nous en faisant l'écho auprès de nos lecteurs, nous n'avons pas besoin de recommander à leur sympathie la cause exposée en termes si simples et si touchants par le R. P. Lejeune.

LETTRE DU R. P. LEJEUNE, DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT, A MGR LE ROY, VICAIRE APOSTOLIQUE DU GABON.

Saint-François-Xavier, 25 septembre 1892.

A la disette qui sévit terriblement dans l'Ogowé et fait des victimes surtout parmi les enfants et les esclaves, vient de s'ajouter un nouveau fléau, la guerre. Trois villages Pahouins des tribus d'Ebilirk, Ebimvoul et Ecibem, viennent d'être bombardés et brûlés par la canonnière du Gouvernement le *Saphir*. Pas une case ne reste de tous ces villages, pas un bananier, pas un pagne, rien, absolument rien. C'est mille cinq cents âmes sans abri, sans vêtement, sans vivres, et sans possibilité aucune de pourvoir aux premiers besoins de l'existence.

Voici les faits :

Des vols fréquents et assez considérables avaient été commis depuis six mois dans les factoreries, aux missions catholiques et protestantes, au poste et partout; de là, plainte de tous ces établissements à l'Administration. La mission catholique avait été assez habile pour s'emparer des dévaliseurs de sa basse-cour et les livrer à la justice ; mais les auteurs des autres vols dans les factoreries ont jusqu'ici déjoué les investigations de la police, tous, excepté un nommé *Commandant*.

L'Administrateur a réclamé les voleurs et a condamné les villages coupables à la restitution. Personne n'a été livré, pas un sou n'a été rendu des 800 francs à 1,000 francs volés dans la factorerie Daumas. Quinze jours de délai sont donnés aux chefs ; après ce temps leurs villages seront brûlés. Le dix-septième jour, rien encore n'est rendu, et le matin de cette même journée, dès cinq heures et demie, les obus des canons-revolvers

pleuvent sur ces villages. Tout le monde dort encore. Quel réveil ! Les obus éclatent dans chaque case, les balles sifflent. Ici un ancien enfant de la mission, malheureusement païen encore, a les deux jambes emportées par un boulet. Là gît le cadavre d'un chef *Nkoua*. Une petite fille de huit ans, blessée à la main, se sauve en criant : « Je meurs, je meurs ! » Les femmes sont blotties dans leurs pauvres huttes impuissantes à les protéger. Quelques indigènes sortent éperdus et essayent, mais en vain, de répondre au feu nourri des artilleurs du *Saphir* et des tirailleurs sénégalais qui déjà sont à terre et criblent de balles les pauvres cases en écorces d'arbre.

Le feu allumé par les obus et les torches des tirailleurs a déjà détruit la moitié du village ; le vent favorise l'incendie ; mille barils de poudre, richesse des chefs et des gens libres, éclatent de tous côtés, obscurcissent l'air d'une épaisse fumée et en détonant font trembler la terre. Aucun abri sûr n'existe plus ; la population a pris la fuite, le village n'est plus que cendres, justice est faite ! Il est sept heures.

Mais le Pahouin est un fier et brave guerrier. Tous les jours en guerre avec ceux de sa race, avec les autres peuplades, il a appris dès l'enfance à braver la mort ; il montre avec orgueil ses blessures, et on lit sur tous les traits de son visage une véritable satisfaction, quand il énumère les victimes que son fusil a faites.

Il ne lui reste plus de poudre, plus de fusils ; il court chez ceux de sa race qui habitent l'intérieur et revient à midi attaquer les assaillants avec des lances et des fusils prêtés. Mais que peuvent de vieux fusils à pierre contre les armes perfectionnées de notre milice coloniale ? De nouvelles victimes sont faites, force est d'abandonner le terrain. Exaspérés, nos tirailleurs noirs coupent les bananiers des jardins qui ne sont pas incendiés, privant ainsi de nourriture, pour huit à dix mois, plus de quinze cents personnes.

***

Je n'ai pas à discuter ces faits. Il est certain que ces villages voleurs, pillards, recéleurs, méritaient un châtiment ; mais ce châtiment n'a-t-il pas été trop rigoureux ?

Ce qu'il y a en tout cas de certain, c'est que, dans ce moment de disette surtout, c'est pour le pays entier un vrai désastre. Ce ne sont pas les villages voleurs seulement qui sont punis, ce sont les Galoas qui ne trouvaient de bananes que là ; ce sont les factoreries qui s'approvisionnaient là de vivres indigènes ; ce sont mes quatre-vingt-dix enfants, garçons et filles, qui ne trouvaient que là quelques régimes de bananes, base de leur nourriture.

Je suis allé hier visiter ces malheureux. Les trois quarts sont nus, entièrement nus ; les enfants crient la faim ; ils couchent sous le feuillage des grands arbres de la forêt, dépourvus de tout. Ils pleurent leurs morts ; on n'entend que lamentations.

J'ai pansé plusieurs des blessés et distribué quelques pagnes à ceux qui me paraissaient le plus affligés. Malheureusement, vu la disette, il m'a été impossible de donner de la nourriture. Je retourne aujourd'hui soigner encore les blessés. M. l'Administrateur m'a chargé de recueillir ceux qui ont besoin d'être amputés pour les envoyer au docteur de N'dyolé, et d'assurer les chefs qu'ils peuvent reconstruire leurs villages, qu'ils ne seront plus inquiétés.

Hier, les Ecibem et les Ebimvoul s'étaient réunis ; ils voulaient pendant la nuit incendier la factorerie Holt ; ils ont juré la mort du gérant de la maison Daumas, celle de plusieurs ouvriers noirs du poste. Je pense avoir réussi à leur faire comprendre que ces représailles leur seraient funestes, que la paix seule leur était avantageuse. Aujourd'hui je tâcherai de les convaincre encore davantage. Ils ont confiance en moi, ils savent que le missionnaire ne leur veut que du bien ; j'ai tout lieu de croire que je serai écouté.

Mais, en terminant, je crie encore à la charité catholique : Au secours de ces malheureux !

INFORMATIONS DIVERSES

Syrie. — M. Philippe Noumaïr, nommé dernièrement par Mgr Ignace Mallouk, directeur général de ses écoles de Zahlé et de la Békaa, nous écrit de Zahlé :

« Depuis longtemps, je suis grand vicaire de Monseigneur l'évêque de Zahlé. Il y a quelques années, j'avais refusé cette charge de Directeur général des écoles. Les circonstances présentes m'ont obligé de donner mon acceptation résignée ; et cela parce qu'il m'a semblé que Dieu le voulait ainsi et qu'un second refus aurait été préjudiciable au développement et à la prospérité de nos chères écoles.

« Depuis le commencement d'octobre, ces nombreuses écoles sont en plein exercice.

« Dans notre collège épiscopal de Zahlé, trois professeurs s'occupent spécialement des élèves qui apprennent la langue française. L'un d'eux, M. l'abbé Edmond Mourier, est Français ; il a enseigné à Paris, pendant de longues années. Dans le même collège, nous possédons quatre autres professeurs qui ne s'occupent que de la langue arabe. Au point de vue des progrès, l'avenir nous sourit. Faire aimer le travail et la vertu, tel est notre grand souci, car ce n'est qu'à ce prix que l'on forme des hommes utiles à la société.

« Nous savons aussi que, si quelque bien se fait ici, c'est grâce à la France, car c'est grâce à ses bienfaits que nous pouvons marcher de l'avant. Avec la charge de directeur général, je n'ai reçu en partage pour toutes nos écoles que la pauvreté !...

« Voyez plutôt : en caisse, il y a 8,000 francs de dettes, et, pour subvenir aux premières dépenses, j'ai été obligé d'emprunter 1,000 francs, ce qui fait que le déficit ne fait qu'augmenter. Mais je ne me décourage pas ; j'ai confiance en Dieu.

« Vous avez des œuvres nombreuses à soutenir, je le sais ; néanmoins, permettez-moi d'espérer que vous aurez égard à mon cri de détresse, à mes 70 ans, et que vous m'aiderez puissamment à porter le lourd fardeau qui m'incombe. »

Malacca. — Mgr Gasnier, évêque de Malacca, écrit de Penang, le 27 septembre :

« Je suis actuellement curé de la paroisse de Penang, le pasteur l'abbé Rivet, de Nantes, étant parti pour la France, après avoir échappé presque miraculeusement à une terrible fièvre cérébrale qui l'a mis si près du tombeau, que j'avais demandé la permission de l'enterrer dans l'église. Tous les ornements pour l'ensevelir avaient été portés à l'hôpital, où il était soigné par les docteurs anglais et nos religieuses. Nous avions commandé le cercueil et j'avais ordonné de retirer le sable du caveau où il devait être déposé dans le chœur de l'église. Dieu et la Sainte Vierge ont entendu nos prières et, au moment le plus critique, le cher confrère nous était conservé.

« Je suis donc curé « par intérim ». J'avais fait venir, pour me remplacer le dimanche, le P. Gazeau et je me dirigeai seul avec mon ange gardien vers le port de George-Town, la capitale de l'île de Penang. J'avais pour tout bagage ma valise et ma boîte à crosse.

«... Enfin, j'approche de la mission du Sacré-Cœur. Un Chinois, avec un fusil chargé jusqu'à la gueule, donne son signal. Quelques centaines de mètres plus loin, une seconde décharge ; enfin m... ici au terme de mon voyage. Comme, le lendemain, il y a comm... ion générale et confirmation, deux à trois cents Chinois et Chinoises sont là pour se confesser. L'église est sur une colline. Devant l'édifice il y a une montée bordée d'arbres majestueux, et, du bas en haut, deux lignes de bons chrétiens s'inclinent sous la bénédiction du *Tchouka* (grand maître de la doctrine). Je me rends à l'église, suivi de ce bon peuple. Là, tous chantent quelques prières, je les bénis de nouveau et je puis aller au presbytère qui est attenant à l'église.

« Ce poste n'a de prêtre que depuis quelques années. Quand j'arrivai, il y a quatorze ans, il y avait une centaine de chrétiens, et, maintenant, ils sont près de neuf cents, tous cultivateurs. Nous leur avons obtenu des terrains ; ils ont coupé et brûlé la forêt, et, après avoir travaillé, comme seuls les Chinois savent le faire, les voilà maintenant dans une certaine aisance. Il y a quatorze ans, nous avions une simple maison bâtie avec des bambous et recouverte de feuilles ; il y a huit ans, nous avons dû bâtir une église, qui devint bientôt beaucoup trop petite, et je posai, l'année dernière, la première pierre d'un nouveau sanctuaire que, cette année, je trouvai achevé. C'est une construction de quarante-six mètres de long sur douze de large et dix-huit d'élévation : elle a trois nefs, une voûte en planches peintes, une façade flanquée de deux magnifiques tours de quarante-cinq mètres de hauteur. Le toit est caché par une galerie de colonnettes. Grâce aux matériaux de l'ancienne église, grâce aux journées de travail fournies par les chrétiens, le P. Terrien a pu construire cette belle église en dépensant seulement 18,000 francs. L'autel est en bois sculpté et orné de dorures de bon goût ; la statue du Sacré-Cœur domine l'autel, les fleurs artificielles sont l'œuvre de la maîtresse d'école.

« La réception terminée, le P. Terrien se remit au confessional où il resta jusqu'à une heure très avancée dans la nuit.

« Le lendemain, à sept heures et demie, l'église était pleine. Les Chinois chantent le chapelet, puis les litanies de la Sainte Vierge. Avant la messe j'administre le sacrement de confirmation à soixante-dix Chinois et Chinoises, dont soixante adultes nouveaux baptisés. Pendant la messe, la maîtresse d'école tint l'harmonium, et, avec ses fillettes, chanta le *Gloria* et le *Credo* de Dumont. Il y eut deux cent soixante-dix communions.

« La messe achevée, après avoir pris une tasse de café, je m'assieds et alors, commence le défilé de six à sept cents Chinois et Chinoises qui viennent baiser mon anneau et recevoir ma bénédiction. A chacun il faut dire : « *Tien tchou pato* » (Dieu te bénisse) !

Le tout terminé, je sentais mon bras engourdi. Mais quel bonheur de voir que Dieu nous permet de faire quelques conversions parmi ces Chinois ! Il était temps pour eux d'aller prendre quelque nourriture. Plusieurs étaient venus de quatre et cinq kilomètres, avec femmes et enfants. Aussi, au bas de la montée, il y avait de quoi les rassasier. J'oubliais de dire que, pendant que tous ces braves gens me saluaient, une longue et formidable détonation de pétards et de bombes faisait les délices de ces habitants du Céleste Empire. »

Oubanghi (*Haut-Congo français*). — Mgr Augouard, de la Congrégation du Saint-Esprit, nous écrit de Brazzaville, le 6 août :

« Le R. P. Remy est parti pour la côte, afin d'aller chercher les Sœurs de Saint-Joseph, qui viennent nous aider à Brazzaville pour l'éducation des filles et le soin des malades.

« Nous sommes au mieux avec le poste français, spécialement avec l'administrateur principal, M. Dolisie, qui se montre très bon, surtout depuis sa maladie. Nous l'avons eu, en effet, pendant dix jours à la mission pour le soigner. Il s'était trouvé si mal qu'il s'était préparé pour le grand voyage. Nous avons été heureux de lui donner nos soins.

« M. le prince de Croy, officier belge, est de nouveau chez nous depuis douze jours. Il est très aimable ; malgré notre pauvreté par ce temps de famine, nous le servons de notre mieux.

« Nous sommes, du reste, en excellentes relations avec ces Messieurs de Léopoldville. On m'a invité officiellement au banquet du 1[er] juillet pour la fête de l'Etat indépendant. Comme je n'accepte jamais un repas en dehors de la mission, j'ai décliné l'invitation, mais en remerciant vivement de l'amabilité qui m'était faite.

« On attend incessamment les Jésuites belges au Stanley-Pool dans l'Etat du Congo. Qu'ils soient les bienvenus ! Il y a de la place pour de nombreux ouvriers. »

Transvaal (*Afrique australe*). — Sous ce titre : *Un Français qui sait vingt-huit langues*, nous lisons dans le *Press*, journal protestant de Prétoria, un article intéressant sur le R. P. Louis-Joseph Vigneron, Oblat de Marie, missionnaire au Transvaal.

En voici la traduction :

« Le Rév. Louis-Joseph Vigneron est un Français né en Lorraine, en 1861. S'étant destiné de bonne heure au sacerdoce de l'Eglise catholique, il a fait ses études en France et en Irlande, tout en s'appliquant aux devoirs de l'état religieux qu'il avait embrassé. Outre les cours ordinaires de philosophie et de théologie, le R. P. Vigneron s'est voué à l'étude des langues européennes et orientales. On peut juger du temps qu'il a dû leur consacrer par le fait qu'il écrit et comprend vingt-cinq langues, outre sa langue maternelle et les langues classiques.

« Parti de Dublin pour l'Afrique du sud, en 1883, à l'âge de vingt-deux ans seulement, il est resté cinq ans à Maritzburg, à la tête de l'école Saint-Charles. Il fut ensuite appelé au Transvaal au commencement de 1888, pour travailler à la mission de Johannesburg. A la fin de 1888, il fut envoyé à Prétoria, où il s'est rendu très populaire en raison de ses grands talents, de ses connaissances littéraires, et surtout de l'élévation d'esprit et de vues qui caractérise toute sa conduite. »

Roseau (*Dominique*). — Sur la prière de Mgr Naughten, nous avons déjà appelé l'attention de nos charitables lecteurs sur une mission ruinée par un incendie (1). Le missionnaire de cette station infortunée, M. Sivienne, expose en ces termes la situation précaire que lui fait ce désastre :

« Quand mon église a été détruite par le cyclone qui dévasta la Dominique en 1883, je suis venu au pays faire appel, pour la reconstruire, à la générosité de mes compatriotes, dont un bon nombre voulurent bien me venir en aide, et je pus mener mon œuvre à bonne fin.

« Je ne m'attendais pas, en revenant de nouveau respirer l'air du pays natal pour restaurer ma santé délabrée, à me trouver dans la nécessité de tendre une seconde fois la main. Dieu m'a envoyé une nouvelle épreuve : quelques jours après mon départ, mon presbytère était complètement détruit par un incendie avec tout ce qu'il renfermait. Rien n'a pu être sauvé ; rien n'était assuré, car il n'y a pas dans ce pays de Compagnie

(1) Voir les *Missions Catholiques*, du 28 octobre, page 536.

d'assurance. J'avais fait, au commencement de cette année, des achats de matériaux destinés à agrandir l'église : toutes mes planches qui étaient logées dans le presbytère ont été dévorées par le feu.

« Pour reconstruire mon presbytère, le fournir de ce qui est indispensable, agrandir l'église devenue trop petite pour la population qui la fréquente, il me faut des ressources. Je n'ai rien à espérer du Gouvernement anglais ; de mes pauvres noirs, qui souvent sont sans travail depuis que les plantations de canne sont abandonnées par suite du bas prix du sucre, je ne puis attendre que fort peu de choses. »

VOYAGE

DANS LA SYRIE SEPTENTRIONALE

aux ruines chrétiennes des IVe, Ve et VIe siècles

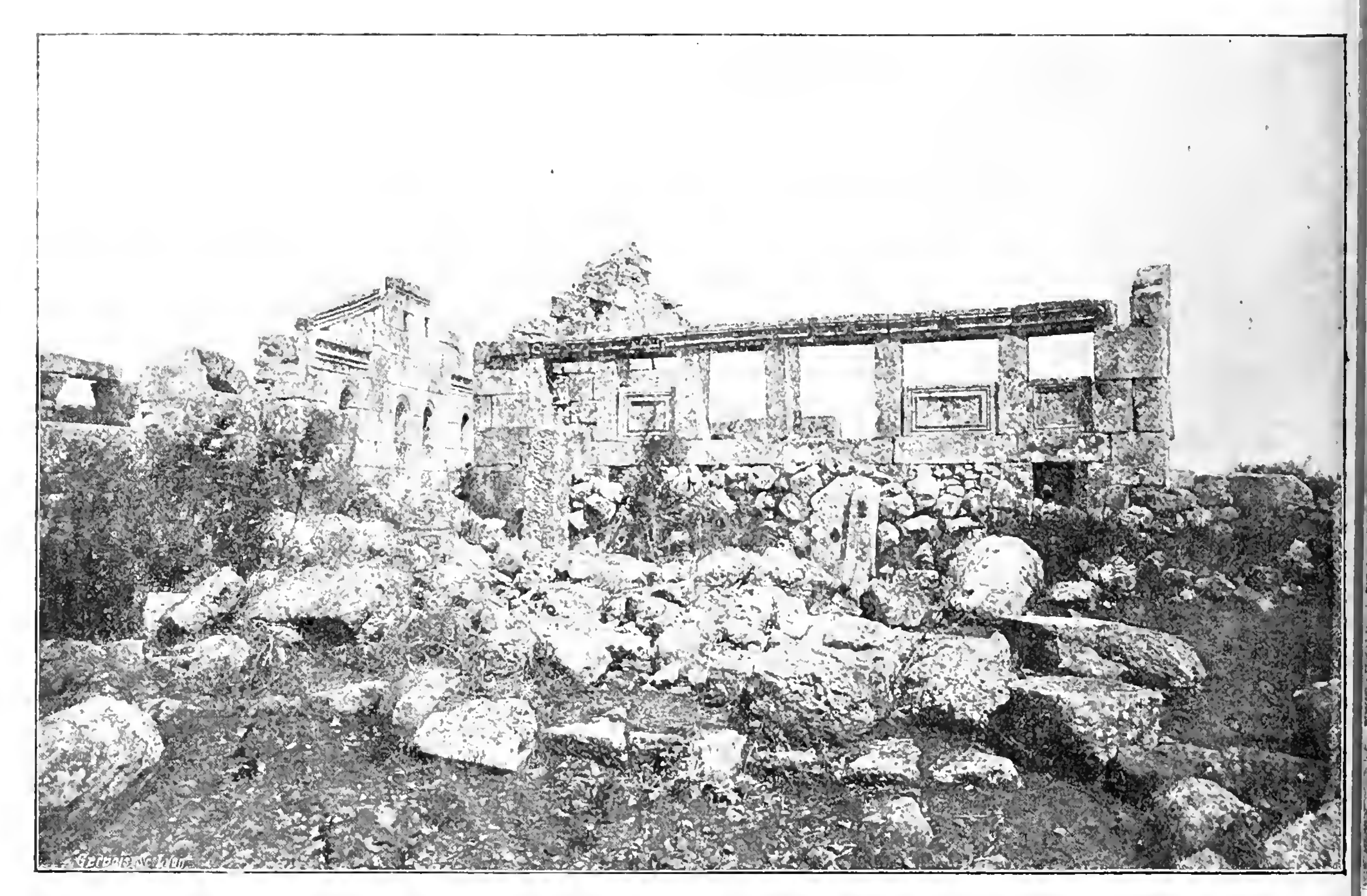
Par le R. P. Jullien, de la Compagnie de Jésus.

XXI

DE TOURMANIN A QALB-LOUZEH

Suite (1)

Les hauteurs, généralement rocailleuses, se couvrent en bien des endroits de vignes et d'oliviers ; les villages de



SYRIE. — *Dehhes.* — Façade de maison et chevet d'église (VIe siècle); d'après une photographie du R. P. Jullien, de la Compagnie de Jésus (voir page 597).

ruines chrétiennes apparaissent dans toutes les directions : Bordjel Daroumeh groupé autour d'une grande et haute église, Bakerka avec ses anciennes habitations presque entières, et d'autres dont les noms sont sur la carte. Nous ne faisons que passer ; car il importe d'arriver avant la nuit à Bachmichleh, dont les habitants nous sont signalés comme de farouches contrebandiers de tabac, peu hospitaliers.

A notre arrivée, l'étonnement des habitants fut grand ; il devint de la stupéfaction quand ils nous virent dresser la tente sur la place du village.

« — Mais ne savez-vous pas, nous disait tout simplement un jeune homme, que, pour peu que l'envie nous en prenne, nous pouvons vous dépouiller, vous tuer même durant la nuit ? »

Il nous fallut quelque temps pour les gagner, la médecine aidant.

Bachmichleh n'est qu'un hameau d'une douzaine de familles et ne paraît pas avoir jamais eu d'importance. On n'y voit qu'une médiocre chapelle, où un simple placard avec rayon en pierre, creusé de côté dans le mur de l'abside, tenait lieu de diaconique pour la garde des ornements sacrés.

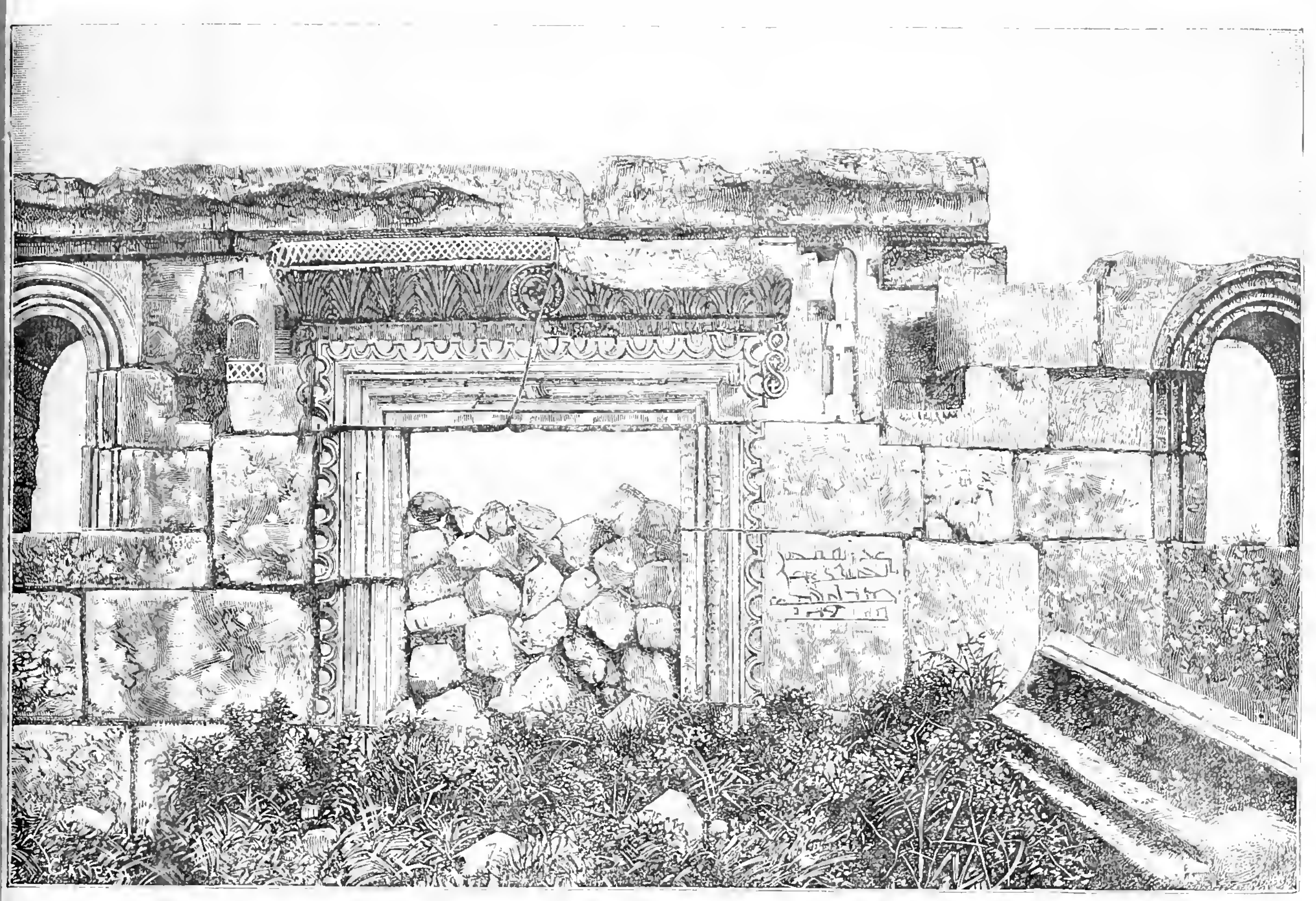
(1) Voir les *Missions Catholiques* des 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août, 2, 9, 23, 16, 30 septembre, 7, 14 et 28 octobre, 11, 18 et 25 novembre.

Les jolies ruines de Dehhes ne sont pas loin, cachées dans un bois d'oliviers. Une porte latérale de la principale église nous offre tout autour le feston de demi-cercles déjà remarqué à Mehhes. A côté du riche auvent bysantin qui la domine, on voit sculptés sur le mur, à gauche un panier, à droite un arbre, symbole des fruits de l'olivier que les cultivateurs demandaient à Dieu. A droite, au bas de la porte, se trouve une inscription syriaque, faite après coup. Elle nous paraît reproduire le verset 7 du psaume CXXXI. *Introibimus in tabernaculum ejus. Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.*

∴

Les nombreux pressoirs à huile ou à vin, taillés sur les rochers autour des villages, ont cela de particulier que les meules tournantes, usitées dans le groupe du Sud pour écraser les olives, y sont remplacées par de gros fuseaux de pierre semblables à des colonnes renflées au milieu ; on les roulait à bras sur les olives réunies au centre de l'aire dans une légère cavité en forme de calotte. La manœuvre devait être pénible, car il est de ces fuseaux qui ont deux mètres de long et cinquante centimètres de large au renflement.

C'est toujours par de petites rigoles ouvertes sur les rebords de l'aire que s'échappait le liquide, huile ou vin



SYRIE. — *Dehhes.* — PORTE LATÉRALE DE L'ÉGLISE; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir le texte).

pour se rendre dans le réservoir où il déposait ses impuretés. Mais il y a des pressoirs perfectionnés qui, sur la route même des rigoles, ont de petites cavités où le liquide se décante naturellement avant de se rendre dans la fosse dernière. Celle-ci est ordinairement creusée en forme de poire ou de bouteille, dont le goulot a la largeur d'un homme, et la profondeur environ deux mètres ; ce nous fut plus d'une fois un réduit bien commode pour renouveler les plaques photographiques des châssis, à toute heure du jour, en parfaite obscurité.

∴

Bientôt se dresse devant nous le haut talus de rochers qui termine au levant le plateau supérieur du djébel A'ala ; l'église de Qalb-Louzeh apparait au sommet. (Voir la gravure, page 593).

Sur un contrefort nous rencontrons quelques ruines, du nom de Banaqfour, avec un très gracieux tombeau souterrain à façade ionique et, à côté, un autre monument de même genre, moins soigné. Ce dernier était encore plein des eaux de pluie de l'hiver, parfaitement clarifiées. Excellente rencontre ! L'eau du tombeau fut la meilleure de tout le voyage dans les montagnes.

(A suivre).



SON EMINENCE LE CARDINAL LAVIGERIE

1892, année de deuil pour les Missions, s'ouvre par la mort du cardinal Simeoni, le chef de la phalange héroïque des Missionnaires; puis, tour à tour, les cardinaux Manning et Mermillod; NN. SS. Puginier, Bonjean, Laouenan, les vieux lutteurs, l'avant-garde, en un mot, de l'armée apostolique, passent des combats de l'Eglise de la terre aux triomphes de l'Eglise du Ciel; enfin, le cardinal Lavigerie termine le long cortège de nos glorieux morts.

Nous n'avons pas la prétention de donner une biographie de Celui que ses contemporains ont appelé le Grand Cardinal, nom que les siècles ratifieront. La Presse tout entière, sans distinction de nationalités et d'opinions, nous a devancés et s'est inclinée, respectueuse, devant le Prélat qui fut pour la France l'un de ses meilleurs fils et pour l'Eglise du XIXe siècle le plus ardent de ses apôtres. Désormais il appartient à l'histoire, et « aucune carrière d'homme n'est plus apte, dit un journal italien, à tenter le génie des orateurs, des historiens et des poètes. » Nous nous bornerons donc à dire un adieu ému et reconnaissant à Celui qui a applaudi à nos succès, qui a encouragé les efforts de notre Œuvre et qui, s'il a obtenu d'elle des secours considérables, a toujours mis à son service, dès notre premier appel, son dévouement et sa haute influence.

Homme à l'intelligence brillante et universelle, il semblait destiné à devenir un théologien, un littérateur et un canoniste: il fut tout cela à la Sorbonne, à un degré éminent: mais sa vocation en faisait un Missionnaire. Bientôt nous le trouvons Directeur des Ecoles d'Orient et sur les champs de bataille de la Syrie, alors que les chrétiens étaient massacrés par les Druses, nous le voyons, distribuant, avec les ardeurs d'un cœur d'apôtre, l'argent de la France. Au milieu de ces scènes sanglantes, le vieil Emir, ce noble ennemi, vaincu plus encore par notre générosité que par nos armes, dut rencontrer le futur Primat d'Afrique. Et, pourquoi ne le croirions-nous pas? Avec cette intuition que Dieu donne aux grands hommes, il a dû saluer l'avenir de sa patrie dans Celui qui allait porter à son Algérie bien-aimée une liberté plus grande, plus précieuse que l'indépendance nationale perdue par le sort des armes: la liberté des âmes assurée par la vérité!

De Rome, où Mgr Lavigerie exerce de hautes fonctions diplomatiques; de Nancy, où, en quelques années, il donne l'impulsion aux fortes études, impulsion continuée et complétée par son successeur et son ami, le cardinal Foulon, il passe à Alger, siège désormais et centre de son apostolat. De là, pendant vingt-cinq ans, il embrassera d'un seul coup d'œil l'Afrique tout entière; de là partiront ces caravanes d'apôtres qui, au cœur du continent mystérieux, porteront partout le double amour de l'Eglise et de la France, continuant, malgré elle souvent, son rôle de soldat de Dieu. L'apostolat du cardinal Lavigerie fut, en effet, inspiré par ce double culte, et le secret de sa force fut de savoir ce qu'il voulait et de l'exécuter intrépidement et malgré tous les obstacles.

Alger après Nancy, Alger, où malgré le dévouement de Mgr Dupuch et de Mgr Pavy, tout était à créer, c'était peut-être l'exil aux yeux d'un esprit vulgaire; mais, pour ce pasteur d'âmes, c'était la marche en avant vers la terre promise, c'était guerroyer pour le monde, pour le christianisme, pour la civilisation. Quand il apparut au milieu de ces peuples enthousiastes avec cette taille imposante, avec ce sourire qui éclairait son visage, quand on entendit cette voix musicale, grave, profonde, tantôt voilée, tantôt éclatant en notes qui séduisent et pénètrent jusqu'à l'âme, on croyait voir revivre saint Cyprien et saint Augustin! Ce n'était pas un rêve: il devait réunir leur double héritage à Carthage et à Alger.

Croyant plus à son génie pour l'avenir de la colonie qu'à l'efficacité de la politique, il guette et saisit les occasions qui semblent le servir. Une invasion de sauterelles, de mauvaises récoltes amènent la famine, les Arabes meurent par milliers, de petits enfants gisent abandonnés sous les palmiers du désert, l'archevêque les recueille, quête pour eux, élève pour eux des villages dans la fertile plaine des Attafs, soigne leurs âmes et leurs corps, les instruit, les baptise, les marie.

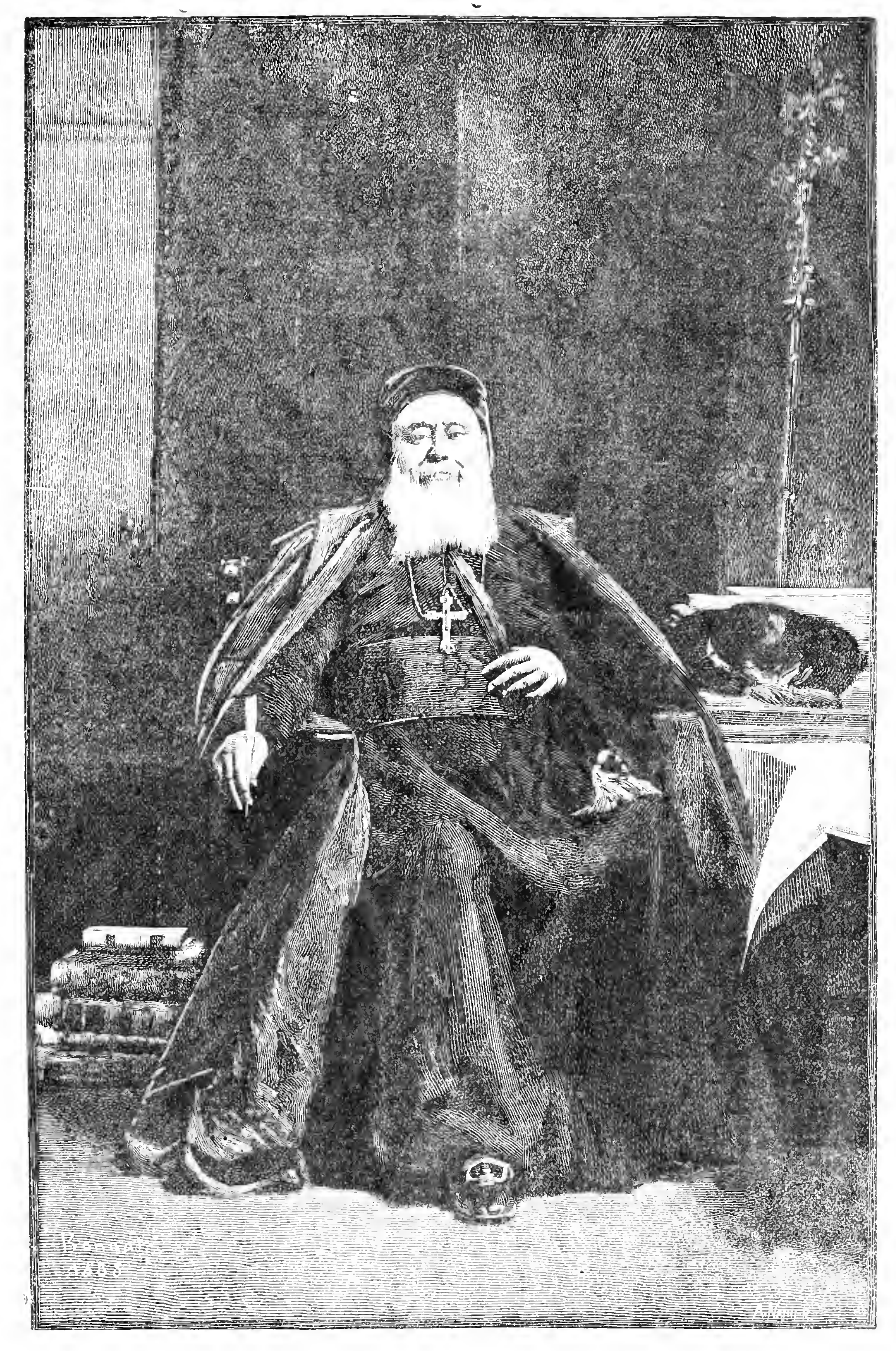
« Ah! s'écrie un journal français, il réalisait bien les armes parlantes de son blason, un pélican, des flancs blessés duquel coule à grosses gouttes le sang nourricier! »

Mais l'Algérie ne pouvait contenir et satisfaire cette activité et ce zèle débordant. Pour arracher à la servitude, à des outrages, à des cruautés sans nom les pauvres noirs de l'Afrique centrale, il se fait apôtre et capitaine. Il lui faut des auxiliaires et des soldats; il fonde cette Congrégation des Missionnaires d'Alger devenus populaires sous le nom de Pères Blancs, et, à côté, comme les anges de la charité, les Sœurs Blanches. Saint Vincent de Paul n'avait-il pas voulu avoir une double famille pour continuer son œuvre à travers les siècles?...

Ces moines soldats, habitués à la vie du désert, vivant comme les Arabes dont ils portent le costume, on les trouvera partout où il y a un service à rendre à l'influence française et à la civilisation chrétienne. Au sortir du noviciat, ils sembleront façonnés sur le modèle du grand Cardinal dont ils sont fiers; ils tomberont en Kabylie et dans les déserts du Sahara; puis, pénétrant enfin au cœur du noir continent, ils établiront des Eglises florissantes au Nyanza et au Tanganika. Ah! sans doute les derniers jours du Cardinal ont été assombris en voyant la belle mission de l'Ouganda ravagée et ses néophytes dispersés; mais, il le disait lui-même, les deux cents martyrs, prémices de cette Eglise, en assurent le triomphe et la vitalité.

Nous le retrouvons bientôt avec la France en Tunisie, où, selon la parole d'un homme d'Etat, il nous valut mieux qu'une armée. Déjà vieux et portant le germe du mal qui devait l'enlever, il n'hésite pas à l'appel de la Patrie: il laisse à son coadjuteur l'administration de l'archidiocèse d'Alger et, s'il est vrai de dire que la France lui doit plus qu'à personne la Tunisie, cette perle de l'Afrique, l'Eglise lui doit, elle, la résurrection de ce siège de Carthage, qui dominera, dans un avenir plus ou moins prochain, tous les antiques sièges relevés et florissants, de nouveau, grâce au zèle des familles religieuses répandues dans le noir continent.

En attendant l'heure de cette victoire, le successeur de saint Cyprien ira dormir au milieu des souvenirs grandioses de Carthage, c'est un tombeau digne de sa gloire! Il n'a pu assister au triomphe; mais la double force, la double pensée, le double amour qui ont inspiré toute sa vie d'apôtre, continueront leur œuvre. Sur les ruines entassées à Carthage par toutes les passions humaines, l'Eglise et la France prendront tour à tour et de concert la lyre d'Amphion; alors, à ces accords puissants, se réveillera agrandi le passé antique, et ce sera pour la gloire de Dieu et l'honneur de la civilisation.



Son Eminence le Cardinal LAVIGERIE
(1825-1892)
D'après le tableau de Bonnat.

LA MISSION DU MANITOBA

Au moment où le monde entier a les yeux tournés vers l'Amérique que Christophe Colomb découvrait il y a 400 ans, ouvrant ainsi aux conquêtes de la sainte Église un champ immense, il nous semble à propos de rappeler les débuts d'une des plus importantes missions du Canada septentrional, celle du Manitoba, d'où sont sortis les florissants diocèses et vicariats apostoliques évangélisés par les Pères Oblats

EXTRAIT D'UNE LETTRE DE MGR TACHÉ, ARCHEVÊQUE DE SAINT-BONIFACE Canada)

Il y aura bientôt soixante-quinze ans que M. Joseph-Norbert Provencher, premier missionnaire et plus tard premier évêque de Saint-Boniface, débarquait sur les bords de la Rivière Rouge. Il y aura bientôt quarante ans que j'apprenais à l'île à la Crosse la mort de Mgr Provencher auquel je devais succéder en devenant le deuxième évêque de Saint-Boniface.

La fondation de la mission de la Rivière Rouge est antérieure à la fondation de l'Association de la Propagation de la Foi puisque c'est le 16 juillet 1818 que Mgr Provencher dressait sa tente dans ces déserts qu'il a arrosés et fécondés de ses sueurs.

*
* *

Sans entrer dans le détail de tout ce que les missionnaires ont eu à souffrir, peut-être serai-je agréable à vos lecteurs en énumérant quelques-unes des difficultés particulières que les apôtres de ce pays ont rencontrées.

J'en mentionnerai cinq en particulier.

Voyages.

Des bateaux à vapeur sillonnent nos lacs et nos rivières, des chemins de fer sont construits à travers nos plaines, nos forêts et nos montagnes. Mais ceci est de date tout à fait récente et ces améliorations n'ont point étendu leurs avantages sur toute la surface du pays. En parlant de nos voyages, je ne veux faire allusion qu'aux modes usités chez les missionnaires pendant soixante ans et qui sont encore en usage en maints endroits.

Nos voyages d'été se faisaient avec des chevaux dans les prairies, par eau dans les pays de forêts et à pied dans les montagnes. Les charrettes étaient tellement primitives que les roues elles-mêmes n'avaient aucun ferrement ; elles étaient entièrement de bois. Arrivé sur les bords d'une rivière qu'il fallait traverser, on enlevait les roues de la voiture, on les liait l'une à l'autre horizontalement, puis, à l'aide d'une peau d'animal ou d'un prélart, on improvisait une embarcation dans laquelle on traversait bagages et voyageurs. Les chevaux et les cavaliers, eux, passaient les cours d'eau à la nage, quelquefois au milieu des glaces flottantes. Rendu sur l'autre rive, on reprenait sa route en se félicitant de n'être point resté au milieu du fleuve.

Dans les forêts il n'existait aucune voie praticable et il fallait recourir à celles que la nature y a tracées par ses fleuves et ses lacs. On avait à son service les canots d'écorce avec leurs légers avirons ou les bateaux de bois avec leurs lourdes rames. Les rivières n'ont pas toujours une eau paisible et profonde; les chutes, les cascades, les rapides multiplient les embarras à la navigation. Souvent il faut *portager* : les bagages et les canots d'écorce se portent sur les épaules des voyageurs ; les bateaux sont traînés sur le sol et tout cela nécessite un travail énorme.

De Montréal à Saint-Boniface il n'y a pas moins de soixante-douze portages et à peu près autant de demi-portages, cela souvent à travers des forêts touffues, par dessus des rochers abrupts, au milieu de marécages fangeux et impénétrables. On est en proie, à certaines saisons de l'année, aux tortures causées par les insectes, exposé à la pluie et à toutes les intempéries, sans autre couche pour la nuit que la terre humide, sans autre abri qu'une tente de toile ou la voûte du ciel, voire même la voûte plus rabaissée de la charrette sous laquelle on étend ses membres fatigués. Voilà pour les voyages d'été, pour des voyages comme ceux que Mgr Provencher a faits en venant de Montréal à Saint-Boniface (600 lieues anglaises) et en retournant par la même voie. Le zélé fondateur de la mission a fait dix fois le trajet de cette manière, c'est-à-dire qu'il a ainsi parcouru dans cette seule direction environ vingt-neuf mille kilomètres.

L'hiver fournit aux voyageurs son contingent de rigueurs et de difficultés spéciales ; les lacs et les rivières sont glacés, aucune navigation n'est possible ; le plus souvent la neige est trop épaisse pour qu'on puisse se servir de chevaux même dans les plaines, ou qu'ils puissent y trouver leur pâture ; les seules ressources sont la raquette que chausse le voyageur et les chiens qu'il attelle à son traîneau. Les hôtelleries ne sont pas plus rapprochées en hiver qu'en été. Pendant des semaines, même pendant des mois, des missionnaires ont dû coucher dehors sans autre abri que deux couvertures de laine, sans autre matelas que le sol glacé, demandant à un brasier souvent mal alimenté, en plein air, de les protéger contre une température s'abaissant jusqu'au dessous de quarante-cinq degrés centigrades et quelquefois à des latitudes où le soleil ne se lève pas à l'horizon pendant plus d'un mois. Tels ont été, tels sont encore les voyages d'hiver, là où il n'y a pas de chemin de fer.

Dès son premier hiver à Saint-Boniface, Mgr Provencher dut faire un de ces voyages d'environ mille kilomètres pour aller baptiser quelques personnes à Qu'appelle et y bénir quelques mariages.

Pauvreté.

Ceux qui ont fondé les missions du diocèse de Saint-Boniface ont eu à lutter contre les rigueurs d'une pauvreté qu'il est difficile d'imaginer quand on ne l'a pas ressentie soi-même. Les changements opérés dans le pays ont apporté des modifications complètes en certains endroits, des adoucissements partout. Aussi je prétends raconter non ce qui se fait aujourd'hui, mais ce qui a été souffert jadis, sans oublier qu'en certains points plus isolés, les missionnaires auraient raison de dire: « Nous en sommes encore là. »

Mgr Provencher, comme bien d'autres après lui, a été plusieurs années sans pain, se contentant pour toute nourriture tantôt d'un peu de poisson, tantôt d'un peu de viande

séchée au soleil. J'ai lu des rapports extrêmement intéressants où l'on s'efforçait de prouver la pauvreté de pays décrits, en indiquant l'exiguïté des ressources alimentaires; malgré moi j'étais porté à me dire : « Nos pauvres missionnaires se trouveraient bien partagés s'ils en avaient autant. »

*
* *

Les sauvages du nord-ouest de l'Amérique sont ce qu'il y a de plus pauvre au monde. Point d'habitation qui mérite ce nom, presque pas de vêtements, une nourriture plus que précaire. Les missionnaires, au début surtout de leurs établissements, ont dû partager l'extrême misère de ceux qu'ils voulaient gagner à Dieu dont la voix semblait leur renvoyer les accents du prophète : *Tibi derelictus est pauper.*

Je ne crois que nulle part des prêtres aient été aussi mal nourris, aussi mal logés et plus mal vêtus que sur les bords de la Rivière Rouge et des fleuves de notre Nord-Ouest. Non seulement il leur a fallu se contenter d'aliments grossiers, sans apprêt, sans assaisonnement et d'une malpropreté dégoûtante; mais même ils ont été souvent réduits à une indigence extrême, étant quelquefois plusieurs jours sans aucune nourriture. Il ne se passe presque pas d'année sans que nos sauvages ici ou là ne subissent les horreurs de la famine. C'est assez dire que leurs missionnaires ne sont pas dans l'abondance.

Le manque de vêtements suffisants est une source de bien des souffrances ; la vermine profite cruellement de cette pénurie ; mille autres inconvénients s'enchaînent pour éprouver l'homme élevé dans une condition meilleure et qui est réduit tout à coup à cette profonde indigence. Je n'ai jamais entendu un missionnaire se plaindre de cet état de choses ; mais j'en ai trop souffert avec eux et pour eux pour ne pas y voir une épreuve assez particulière aux contrées dont l'évangélisation a été commencée par Mgr Provencher. Trop de chrétiens oublient que les richesses sont le surcroît promis à ceux qui, par eux-mêmes ou leurs ancêtres, ont cherché le royaume de Dieu. Les pays sauvages n'ont point reçu ce surcroît; aussi ceux qui travaillent à le leur procurer doivent tout d'abord partager la misère de ceux qu'ils veulent rendre participants des avantages que la civilisation prépare aux nations.

Isolement.

Une des grandes difficultés de la vie des apôtres du désert, c'est l'isolement. Nous venons de voir deux prêtres débarquer à la Rivière Rouge. Ils ne s'y sont rendus qu'après deux mois d'un voyage extrêmement pénible ; ils doivent se séparer de suite pour faire plus de bien, ils ne recevront des nouvelles du reste du monde que deux fois l'an. Quelques-uns ont été des années entières sans voir un confrère, sans rencontrer une personne en communauté d'idées et de sentiments avec eux. Il faut avoir goûté cet isolement pour en sentir toute l'amertume. Il faut s'être trouvé seul au milieu du désert et de la forêt pour apprécier sa propre insuffisance. Quel vide au cœur ont éprouvé quelques-uns des nôtres lorsqu'au sortir de leur ordination, ils se sont vus seuls, ne pouvant ni communiquer leurs inquiétudes, ni demander un conseil! La solitude a sans doute ses avantages, elle permet de se replier sur soi-même, et de chercher une leçon dans tout ce qui nous environne; mais on se lasse bientôt de ces enseignements muets, et il est incontestable que l'isolement a été une des grandes souffrances de nos missionnaires.

Ignorance des langues.

Le diocèse de Saint-Boniface renfermait dans ses anciennes limites cinq nations différentes, parlant des langues entièrement étrangères les unes aux autres. Ces langues se subdivisent en de nombreux dialectes qui n'ont souvent que peu d'analogie entre eux. Au commencement ces langues nous étaient parfaitement inconnues ; point de grammaire, point de dictionnaire, aucun écrit, pas d'interprètes instruits pour aider à vaincre systématiquement les premières difficultés. Voilà donc des hommes en face des tribus qu'ils veulent instruire et avec lesquelles ils ne peuvent communiquer. Il faut tâtonner et par des signes commencer à apprendre le nom des choses les plus usuelles ; après des mois de recherches on croit avoir découvert quelques règles de grammaire ; un mois plus tard, on rit de la bonhomie avec laquelle on avait cru saisir un fil conducteur. On commence à essayer de rédiger quelques prières, quelques leçons de catéchisme ; on craint que chaque phrase ne soit une hérésie, et de fait que de choses incroyables et incompréhensibles ont été dites dans les premiers essais ! Il y a là un travail colossal.

Aujourd'hui nous possédons des grammaires, des dictionnaires, des livres religieux dans tous les dialectes du pays. Nos sauvages chrétiens ont presque tous appris à lire dans leurs langues respectives, nous ne sommes plus étrangers les uns aux autres. Pour les missionnaires des sauvages, ce n'est plus l'isolement du début, ce n'est plus la solitude que l'ignorance des langues crée au milieu même des multitudes. Je n'hésite nullement à affirmer que, pour ma part, l'ignorance des langues est ce qui m'a fait le plus souffrir au milieu des indigènes, je pourrai même ajouter au milieu des Européens, car les colons forment ici des groupes différents qui viennent ajouter les variétés de leurs idiomes à la diversité de ceux des naturels, et volontiers je conseillerais à ceux qui veulent se faire missionnaires, de ne négliger aucune occasion d'étudier les langues, quelles qu'elles soient.

La crainte de l'insuccès.

L'énumération des difficultés indiquées plus haut semble bien peu de chose, comparée à la douleur poignante qu'éprouve le missionnaire lorsqu'il croit travailler en vain à la régénération des peuples. Le zèle de Mgr Provencher a a été cruellement éprouvé à cet égard, et il est peut-être permis de dire que, quelque légitimes que soient les impatiences du zèle, elles peuvent causer une peine qui a ses exagérations. Le pays autour de Saint-Boniface jusqu'à des centaines de milles, est la patrie des Sauteux. Cette nation s'est montrée très rebelle à la grâce ; c'est à elle que la lumière de l'Evangile a été offerte tout d'abord ; cette lumière si douce a paru trop vive à des yeux habitués à s'arrêter sur les obscurités de la matière et des sens. Des établissements commencés en faveur des Sauteux ont été abandonnés ; le premier évêque de Saint Boniface dut

dire à ses missionnaires de secouer la poussière de leurs pieds et de porter à d'autres tribus l'enseignement chrétien. D'autres ont profité de la grâce que les Sauteux refusaient. C'est ainsi que les sauvages de l'extrémité du nord-ouest du diocèse sont devenus chrétiens, tandis qu'au contraire le premier missionnaire de la Rivière Rouge voyait assez près de sa cathédrale, des païens intraitables.

* * *

Nulle part l'échec n'a été complet ; mais, en certains endroits, le succès n'a pas été assez prompt pour épargner aux missionnaires les inquiétudes et les angoisses au sujet de ce qu'ils désiraient le plus. Nos missions sont commencées depuis soixante-quinze ans. Dans le nord-ouest, j'ai pleuré bien des fois de bonheur à la vue des triomphes de la grâce ; ici et dans les plaines de l'ouest, nous avons souvent gémi de ce qui nous paraissait un insuccès, et pourtant en réfléchissant sérieusement, je crois que partout il s'est fait un grand bien. Les difficultés que je viens d'indiquer ont été le partage de tous les missionnaires de l'ancien diocèse de Saint-Boniface, au moins aux débuts des établissements qu'ils y ont fondés : pas n'est besoin d'ajouter que Mgr Provencher, le premier de tous, a dû rencontrer toutes ces contradictions, les supporter pendant plusieurs années, les vaincre, et qu'il réussit à les tourner à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

* * *

L'éminent Prélat entre ensuite dans le détail des œuvres des diverses missions successivement détachées de Saint-Boniface : Athabaska-Mackenzie, Saint-Albert. Puis il présente l'historique détaillé des trente-cinq principales paroisses de son archidiocèse. A notre grand regret, nous ne pouvons reproduire *in extenso* cette partie du rapport de Mgr Taché. Le tableau suivant montrera plus éloquemment que toute parole l'immense progrès réalisé à Saint-Boniface, sous le long et providentiel pontificat du vénérable archevêque :

TABLEAU comparatif de l'état religieux du diocèse de Saint-Boniface (dans ses limites actuelles) au 16 juillet 1853 et aujourd'hui :

	1853	1891
Archevêque	»	1
Évêque	1	»
Prêtres séculiers	3	62
Séminaristes	»	80
Oblats	2	27
Jésuites	»	20
Frères de Marie	»	3
Sœurs de la Charité	13	70
Sœurs des SS. Noms de Jésus et de Marie	»	22
Fidèles Compagnes de Jésus	»	12
Résidences du Missionnaire	2	40
Maisons de Religieuses	2	12
Églises ou chapelles	3	68
Collège classique	1	1
Écoles	3	102
Hôpitaux	»	2
Orphelinats	1	3
Stations visitées (non bâties)	12	85

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIX[e] SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Etrangères de Paris
Missionnaire en Cochinchine occidentale.

Suite (1).

CHAPITRE XIX

LES MISSIONS DE L'AFRIQUE SEPTENTRIONALE (1800-1890).

On a vu qu'au commencement du XIX[e] siècle, le catholicisme n'existait plus pour ainsi dire que de nom le long des rives africaines de la Méditerranée. Environ sept mille catholiques appartenant aux divers rites unis, en Egypte huit mille chrétiens captifs, dans les bagnes de Tunis, d'Alger et de Maroc, sans prêtres, sans églises, sans organisation hiérarchique, voilà quels étaient les seuls représentants de l'Eglise romaine, sur ces rivages désolés qui avaient vu s'élever autrefois huit cents sièges épiscopaux, groupés autour de l'Eglise patriarcale d'Alexandrie ou de la métropole de Carthage. L'hérésie de Dioscore, le schisme et l'Islam avaient successivement envahi et dévasté ce sol jadis si fécond en martyrs, en docteurs et en ascètes. Depuis douze siècles, les laures de la Thébaïde étaient vides ou ne renfermaient plus que des moines hérétiques et dégénérés, la chaire d'Augustin était muette, celle de saint Marc ne rendait plus que des oracles mensongers : plus d'églises, plus de sacerdoce, plus d'œuvres ; partout la stérilité et la désolation du désert, quand le vent brûlant du *Simoun* a passé sur lui.

Aujourd'hui, au bout de moins d'un siècle, nous pouvons bien nous écrier avec le poète :

Que les temps sont changés !

Au souffle de l'apostolat catholique, le désert a refleuri, et l'Eglise d'Afrique s'est réveillée de son long sommeil. En Tunisie, nous voyons le successeur de saint Cyprien, revêtu de la pourpre romaine, ressusciter l'antique métropole de Carthage ; l'Algérie forme, depuis trente ans, une province ecclésiastique, avec un archevêque et deux évêques ; outre sa délégation apostolique, l'Egypte a deux vicariats et deux préfectures apostoliques pour les Latins et pour les Cophtes, sans parler de l'évêché arménien d'Alexandrie et des nombreuses paroisses appartenant aux rites grec-melchite, maronite, syriaque et chaldéen ; Tripoli et Maroc ont chacun leur préfet apostolique ; enfin les solitudes redoutables du Sahara forment désormais une préfecture apostolique, avec d'intrépides missionnaires dont les pieuses caravanes sillonnent en tous sens le désert, déjà arrosé plusieurs fois de leur sang. Là où l'Eglise romaine comptait à peine, au début du siècle, 15,000 enfants, elle voit aujourd'hui plus de 500,000 catholiques, groupés sous la houlette pastorale d'un délégat apostolique, de deux archevêques, de deux évêques, de deux vicaires et de cinq préfets apostoliques, assistés d'environ sept cent quatre-vingts prêtres et de nombreuses communautés d'hommes et de femmes, dont quelques-unes se sont formées tout

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 7, 14, 21 octobre, 4, 11 et 18 novembre.

spécialement pour travailler à l'évangélisation de l'Afrique. Partout on voit s'élever le long des côtes de la Méditerranée de splendides basiliques, des églises paroissiales, des oratoires, des séminaires, des collèges, des orphelinats, des écoles, des hôpitaux, des monastères, toutes les œuvres de la vie catholique, si longtemps étouffée sous l'oppression musulmane. C'est ce qu'une étude détaillée de chacun des groupes ecclésiastiques de l'Afrique du nord va nous permettre de constater.

I. — Province ecclésiastique d'Alger

Ce fut certainement un grand jour dans l'histoire du monde que celui où Hussein-Pacha, le dernier Dey d'Alger, mettant le comble à d'anciens outrages, souvent punis, amais vengés complètement, s'oublia jusqu'à frapper au visage le Consul de France (1828). Ce coup d'éventail allait changer les destinées de l'Afrique musulmane, en émancipant les chrétiens d'un long esclavage de douze siècles. La patience du vieux peuple franc se révolta à la fin ; mais en vengeant son injure nationale, il ne se doutait guère alors qu'il recommençait à son insu et sans y penser, l'œuvre des croisades: *Gesta Dei per Francos*.

De son côté, la vieille monarchie très chrétienne, au moment de descendre dans la tombe, allait s'immortaliser une dernière fois, en donnant à la France la plus belle de ses colonies, et en ouvrant à l'Eglise une voie nouvelle pour l'évangélisation de l'Afrique. Malgré l'opposition anti-patriotique des députés de la gauche, le roi Charles X, méprisant également les menaces jalouses de l'Angleterre et les commérages des journaux à la solde des ennemis du trône, se résolut à détruire ce nid de pirates, qui défiait depuis des siècles tous les efforts de la chrétienté, et qui avait résisté au bombardement de Duquesne, aussi bien qu'aux flottes de Charles-Quint.

Le 25 mai 1830, une armée de trente mille hommes s'embarquait à Toulon pour l'Afrique ; après plusieurs retards, amenés par le gros temps, elle débarquait, le 15 juin suivant, sur la côte de Sidi-Ferruch ; le 19, elle livrait aux Arabes la sanglante bataille de Staouëli, qui fut une victoire ; enfin le 5 juillet, après un dernier combat aux portes d'Alger, le drapeau blanc fleurdelisé flottait victorieux au sommet de la Casbah. Ce devait être son dernier triomphe ; trois semaines plus tard, le vieux roi, trahi plutôt que vaincu, l'emportait avec lui en exil et le léguait, en mourant, à son petit-fils, qui devait, à soixante ans de là, en faire un linceul d'honneur à la dynastie des Bourbons.

Alger était à nous ; mais la monarchie constitutionnelle de Louis-Philippe montra d'abord très peu d'empressement pour accepter le legs glorieux de la monarchie légitime ; les préoccupations politiques et religieuses allaient ailleurs. Les dix premières années, on piétina sur place, sans pouvoir se décider franchement à reculer ou à avancer. Pendant ce temps, le fanatisme religieux des Arabes nous suscitait, en la personne d'Abd-el-Kader, un adversaire redoutable, dont nos propres fautes et nos indécisions firent un moment le chef religieux et militaire de tout le pays.

Le gouvernement voltairien de l'époque avait cru faire merveille en affichant aux yeux des Arabes l'irréligion, et même en faisant des avances aux disciples de Mahomet. Dès les premiers jours de la conquête, les dix-sept aumôniers militaires qui avaient accompagné le corps d'expédition furent licenciés et renvoyés en France ; pendant dix ans, l'Algérie fut à peu près fermée aux prêtres catholiques (1), et nos pauvres soldats furent condamnés à mourir sans aucun secours religieux. On vit même des Français, croyant faire plaisir à l'Administration, renier publiquement leur baptême et embrasser l'islamisme. Ils y gagnèrent le mépris public et l'aversion des musulmans eux-mêmes, assez intelligents pour comprendre que ces renégats n'étaient pas meilleurs mahométans que chrétiens. L'Arabe, chez qui le sentiment religieux est profondément développé, comme chez tous les Orientaux, résumait en ces termes méprisants son impression sur nos compatriotes : « Les Français sont des chiens, puisqu'ils ne prient jamais » (2). Voilà tout ce que nous avons gagné dans leur estime en affectant l'irréligion.

Enfin on se décida au Ministère à garder l'Algérie et à y faire venir des colons. Dès lors, il devenait indispensable d'y organiser le culte catholique. Le roi signa, au mois d'août 1838, une ordonnance appelant au siège restauré de *Julia Cæsarea* (Alger), Mgr Dupuch, de sainte et douloureuse mémoire. Tout était à créer ; mais le nouvel évêque d'Alger était une de ces âmes apostoliques, qui ne savent compter ni avec les difficultés, ni avec leurs propres sacrifices ; enfant, la Sœur Rosalie, qui l'avait à peu près élevé, disait de lui en souriant : « Si jamais il devient évêque, il vendra bientôt sa crosse et sa mitre » ; évêque, il ne fit pas mentir l'horoscope : en arrivant dans son diocèse, il avait trouvé, comme personnel, trois prêtres, et comme œuvres, néant ; un an après, il avait déjà dans la colonie : 25 prêtres, 8 églises, 7 chapelles, un séminaire, 8 écoles catholiques, 2 orphelinats et un hôpital indigène, sous la direction des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Le chiffre total des catholiques, en dehors de l'armée d'occupation, s'élevait déjà à 29,000 âmes.

A côté du clergé paroissial, les Ordres religieux vinrent prendre leur place sur le sol de l'Algérie. En 1842, sur les instantes démarches de M. de Corcelles, les Trappistes s'établirent à Staouëli, sur l'emplacement même du champ de bataille qui nous avait livré le pays, pour montrer aux colons le parti qu'on pouvait tirer de ce sol si riche. Après les difficultés inséparables d'un premier début, après avoir enseveli vingt de ses frères emportés par les fièvres et les travaux excessifs de la fondation, dom François-Régis, un des grands bienfaiteurs de la colonie, eut la joie de voir son abbaye de Staouëli devenu le premier établissement agricole de l'Algérie, et les Arabes, qu'on dépeignait comme si hostiles à l'influence chrétienne, se pressant aux portes du monastère, pour contempler ces colons si peu semblables aux autres Européens.

Cependant le Gouvernement, fidèle à ses idées fausses en matière religieuse, avait interdit rigoureusement au

(1) Quand Mgr Dupuch arriva, à la fin de 1838, dans la colonie, il n'y trouva que trois prêtres !

(2) Propos rapporté par le maréchal Bugeaud.

clergé tout essai de prosélytisme auprès des disciples de Mahomet. Sous ce rapport, l'apostolat des missionnaires n'était pas plus libre que sous les anciens Deys d'Alger ; il était beaucoup plus gêné qu'aux Indes ou en Chine, où rien n'empêche le prêtre catholique d'annoncer, au péril de sa vie, l'Evangile aux âmes de bonne volonté. L'Administration française poussait si loin le scrupule à cet égard, qu'elle donna l'ordre d'enlever des salles de l'hôpital indigène le crucifix. « dont la vue, disait-elle, aurait pu froisser la conscience délicate des Arabes. » Les Sœurs ayant refusé d'obéir à cette injonction, un blâme officiel fut adressé par le Ministère à Mgr Dupuch, pour n'avoir pas su réprimer « le fanatisme intolérant des Sœurs ».

Néanmoins, sur la demande de l'évêque, le Gouvernement consentit, en 1840, à lui livrer une mosquée abandonnée pour en faire sa cathédrale. Heureux de constater la victoire du catholicisme sur l'Islam, le pieux prélat fit graver en lettres d'or sur les murs la belle sentence de l'apôtre : *Christus heri, hodie et in sæcula* (1). Au lieu de s'irriter de cette prise de possession du catholicisme, comme l'avaient prédit des esprits mal disposés, le Grand Muphti avait dit au général d'Erlon, alors gouverneur : « En changeant de culte, notre mosquée ne changera pas de maître, car le Dieu des chrétiens est aussi le nôtre. »

La vérité sur les dispositions des Arabes, c'est qu'ils étaient vivement impressionnés et satisfaits de cette manifestation inaccoutumée d'un sentiment chrétien chez leurs vainqueurs. Ces musulmans, qui ne cachaient pas leur mépris pour les Français incrédules ou fanfarons d'impiété, entourèrent immédiatement d'estime et de respect les hommes de la prière, les *marabouts* chrétiens, comme ils les appelaient. Quant aux Sœurs de charité, qui les soignaient dans leurs maladies, qui pansaient leurs plaies hideuses et les soulageaient dans leurs misères, ils avaient pour elles un véritable culte. Rien dans l'Islam ne les avait préparés au spectacle de la charité et du dévouement catholique.

(*A suivre*).

NOS ALMANACHS

Nous lisons dans l'*Univers* du 24 novembre :

Nous nous faisons un devoir, quoique nous en ayons déjà parlé, de recommander de nouveau les deux charmants et édifiants Almanachs pour 1893 de l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Le premier est l'*Almanach des Missions catholiques* : il est illustré avec un luxe de bon goût et le texte, complètement inédit, présente le plus vif intérêt. Le second, *Almanach de la Propagation de la Foi*, sous un format plus modeste et avec un texte plus approprié à de jeunes lecteurs ou lectrices, est à la fois gracieux et charmant. Ces deux Almanachs ont leur place marquée dans toute famille chrétienne ; leur diffusion présente ce double avantage que, d'une part, ils se vendent au profit de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, et que, d'autre part en faisant connaître les œuvres des missionnaires, ils excitent la charité en faveur des missions ; ils peuvent même contribuer à susciter des vocations.

Voir les conditions de vente, à la 3e page de la couverture.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

M. Guéguen, St-Mary's... 22 45
M. Choyey, diocèse de Namur, avec demandes de prières pour défunts... 7
Une enfant de Marie (*Echo de Fourvière*)... 2000
M. le chanoine Ollagnier, de Lyon... 50
Mlle Annette Gallin, de la paroisse St-Bruno de Lyon... 250
L.-B., à Hyères, diocèse de Fréjus, avec demande de prières. 5
M. de Kirvan, à Versailles... 10

Pour les missions les plus nécessiteuses. (R. P. Lejeune).

M. l'abbé Roth Legentil, du diocèse de Cambrai... 5
M. Sauvebois, à Gap... 5
M. Briand, à St-Gildas-des-Bois, diocèse de Nantes... 10

A M. le Supérieur du séminaire grec-melchite de Jérusalem (Missionnaires de Mgr Lavigerie).

Œuvre française de Propagande catholique en Terre-Sainte, Comité de Lyon... 190

A Sœur Faure, pour l'hôpital des vieillards au Tché-Kiang.

A. H., abonné d'Hyères, diocèse de Fréjus... 20

Pour 3 catéchistes dans les missions d'Asie, où le mouvement des conversions est le plus fort (Japon méridional).

Anonyme de Vannes... 300

Pour M. Corre, missionnaire au Japon méridional.

R. P. Fierick, à Maestricht... 17 30

Aux religieuses Oblates de l'Assomption, pour leur maison de Constantinople.

C. V. M., du diocèse de Tournai... 25

Aux Pères Jésuites, pour leurs missions de Syrie.

C. V. M., du diocèse de Tournai... 25

Aux Pères Jésuites, pour leurs missions d'Arménie.

C. V. M., du diocèse de Tournai... 25

Aux Pères Lazaristes, pour leurs missions de Perse.

C. V. M., du diocèse de Tournai... 25

Aux Pères Dominicains, pour leur mission de Mossoul.

C. V. M., du diocèse de Tournai... 50

Aux Pères Jésuites, pour leur mission du Maduré.

C. V. M., du diocèse de Tournai... 25

Aux Pères Dominicains Espagnols, pour leur mission du Tonkin, Mgr Ferrès.

C. V. M., du diocèse de Tournai... 25

Aux Pères Dominicains Espagnols, pour leurs missions du Fo-kien (Chine).

C. V. M., du diocèse de Tournai... 25

A Mgr Hirth, pour les missions de l'Afrique Equatoriale.

C. V. M., du diocèse de Tournai... 25
Un abonné de Tours... 10
A. H., abonné d'Hyères, diocèse de Fréjus... 20

A Mgr Grouard (Athabaska-Mackenzie).

A. H., abonné d'Hyères, diocèse de Fréjus... 25

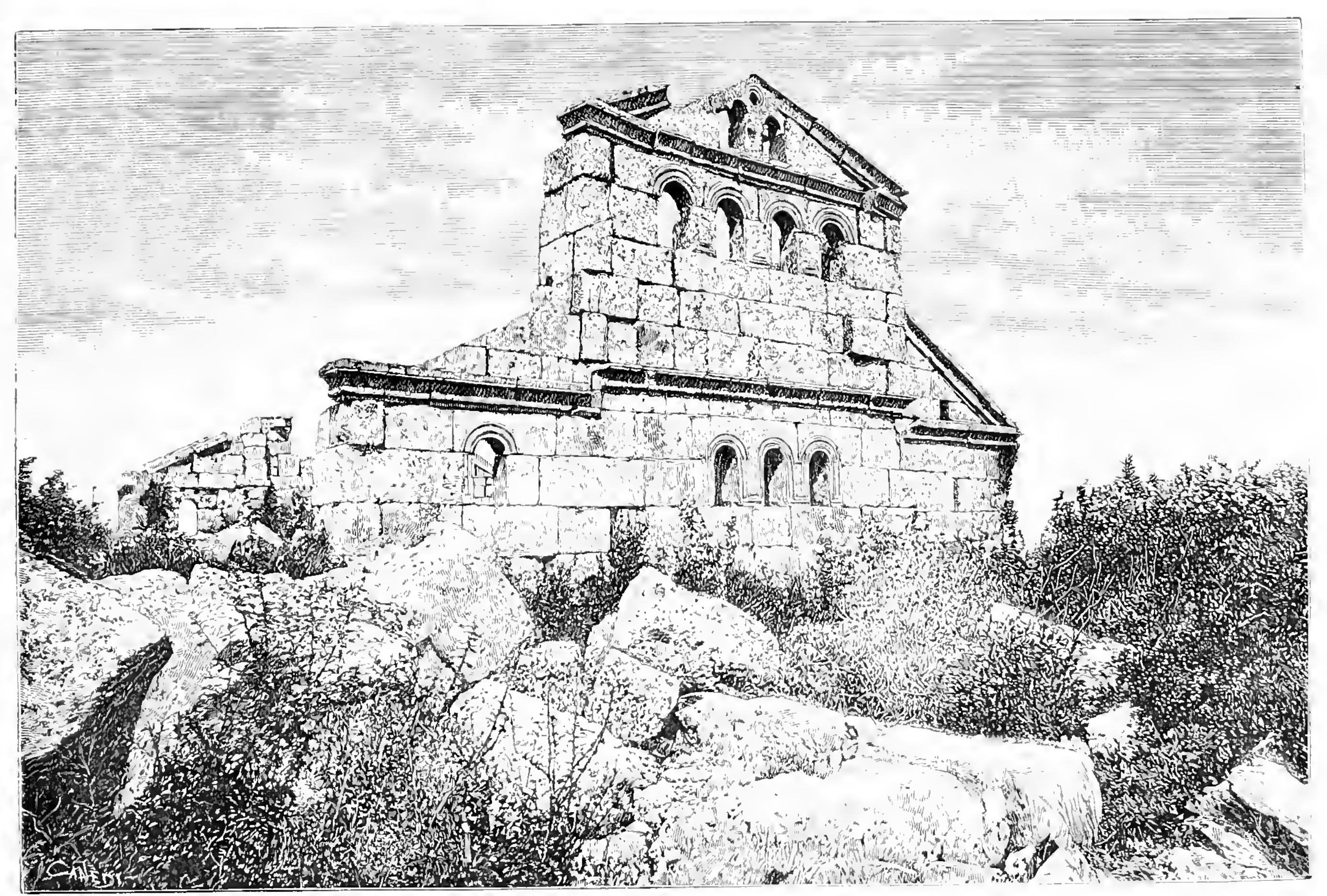
Au R. P. Thomas Duperron (Territoire-Indien), pour ses écoles.

Anonyme du diocèse de Dijon, demande de prières... 10

(*La suite des dons prochainement*).

TH. MOREL, *Directeur-gérant*.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



SYRIE. — *Behioh.* — CHEVET D'ÉGLISE DU VIe SIÈCLE; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir p. 612).

CORRESPONDANCE

SÉNÉGAL

La mission de Thiès.

Nos lecteurs seront édifiés en prenant connaissance des détails consolants contenus dans les deux lettres suivantes. La mission de Thiès, commencée il y a environ un an, prospère merveilleusement grâce au zèle de l'apôtre qui en est chargé. Pour faciliter l'intelligence de la lettre du R. P. Sébire, Mgr Barthet nous communique sur cette mission quelques renseignements pleins d'intérêt.

LETTRE DE MGR BARTHET, DE LA CONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT ET DU SAINT-CŒUR DE MARIE, VICAIRE APOSTOLIQUE DE LA SÉNÉGAMBIE ET PRÉFET APOSTOLIQUE DU SÉNÉGAL.

Thiès est située sur le chemin de fer qui relie St-Louis à Dakar et à 71 kilomètres de cette dernière ville. En 1887, le P. Abiven, qui est maintenant supérieur de notre mission du Soudan, et que je viens de transférer de Kita à Kayes pour y fonder une nouvelle station, fut envoyé à Thiès pour y jeter les fondements de la présente mission ; il dut loger d'abord dans une misérable case en paille où il eut beaucoup à souffrir.

Les populations *Nones*, qui sont une branche de la grande famille des tribus Sérères, répandues sur un espace de près de 60 lieues de longueur, sur 10 à 20 lieues de largeur, de l'extrémité ouest du Cayor, jusqu'au royaume du Saloum, habitent la région qui environne Thiès. Ces populations, renommées autrefois par de nombreux actes de brigandages, se montraient tout à fait réfractaires à l'influence civilisatrice de tout ce qui était européen. Quand les missionnaires apparaissaient dans les villages, les femmes et les enfants prenaient la fuite, et les hommes, armés de leurs fusils et de leurs lances, les accueillaient dans une attitude défiante et souvent menaçante. Les temps sont bien changés maintenant, comme vous allez le voir par la lettre du P. Sébire, que j'ai chargé, tout spécialement, l'année dernière, d'explorer les régions des environs de Thiès, dans un rayon d'une dizaine de lieues, et qui s'est occupé de l'évangélisation d'une dizaine de villages les plus rapprochés de cette station.

Après les premiers débuts, qui furent comme toujours très pénibles, on put élever à Thiès une maison en pierres et en briques, pour abriter les missionnaires. En 1888, le Gouvernement proposa à mon prédécesseur, Mgr Picarda, de confier à la mission de Thiès quelques pauvres enfants arrêtés pour vols ou vagabondage et qui végétaient dans les prisons du Sénégal; la chose fut acceptée et un petit pénitencier fut annexé à un commencement d'orphelinat déjà établi à Thiès.

Pour installer ces œuvres, il fallut construire de nouveaux bâtiments. Deux salles contiguës d'une nouvelle construction furent affectées à une chapelle provisoire. C'est là que, trois dimanches consécutifs, nous avons pu faire, en juin dernier, 130 baptêmes de garçons; mais cette chapelle provisoire ne suffisait pas. D'ailleurs, il y aurait eu des inconvénients à vouloir faire venir des villages du voisinage les jeunes filles et les femmes à Thiès, qui tend à devenir un grand centre commercial, et par conséquent plus ou moins un centre d'immoralité.

On se hâta de construire à Tialy, village situé à 1,500 mètres au nord de Thiès, une chapelle de 20 mètres de longueur, sur 6 mètres de largeur. Je fis moi-même la bénédiction et la pose de la première pierre de cette chapelle, en mai dernier; elle vient d'être bénite et livrée au culte au commencement de ce mois, et le jour même de son inauguration, on a pu y conférer le baptême à 51 personnes, dont 31 enfants et 20 adultes.

∴

Nous avons dans cette région des pays Sérères un beau champ à défricher. Mais ce n'est pas là seulement que les populations nous appellent pour les instruire : les pays wolofs du Saloum nous sollicitent depuis plusieurs années. Il est venu indirectement à ma connaissance que des émissaires du roi de ce pays sont allés au commencement de 1892, jusqu'à Saint-Louis pour demander au Gouverneur de leur envoyer des missionnaires, lui déclarant que leur pays voulait se faire chrétien. Mais, pour donner satisfaction à toutes ces aspirations, il faudrait décupler le nombre de nos missionnaires. J'ajouterai que le temps presse, car, si nous ne pouvons profiter de ces bonnes dispositions, ces populations fétichistes finiront par devenir la proie de l'Islam, qui s'avance comme un torrent dans toute l'Afrique; on peut affirmer qu'une fois devenues musulmanes, il faudra bien des siècles avant que ces populations arrivent au christianisme. Que les jeunes lévites de nos séminaires le sachent bien; s'ils viennent grossir nos rangs, ils pourront nous aider à endiguer le torrent de fanatisme, qui se répand avec le Coran; ils gagneront des milliers d'âmes qui soupirent après la lumière de la vérité et qui n'ont personne pour la faire briller à leurs yeux. Quelle belle moisson d'âmes ne trouveraient-ils pas à recueillir en ce moment où ces populations sont si bien disposées !

J'aime à espérer que Notre-Seigneur daignera répandre dans quelques cœurs généreux le feu sacré de l'apostolat, en faveur de nos pauvres noirs du Sénégal, et que les âmes pieuses qui liront ces lignes uniront leurs prières aux nôtres pour demander à Dieu qu'il multiplie le nombre de nos missionnaires en proportion de la grandeur de nos besoins.

Lettre du P. Sébire a Mgr Barthet.

Ste-Anne-de-Thiès (Sénégal), le 6 Septembre 1892.

Le bon Dieu continue à développer la mission des Nones des environs de Thiès. Le mouvement des populations vers notre sainte religion s'accentue de jour en jour davantage.

Avant-hier, 4 septembre, le R. P. Audren, délégué par le R. P. Pascal, bénissait solennellement la chapelle de Thialy.

Presque tous les enfants des villages évangélisés s'y trouvaient réunis, chrétiens et catéchumènes. L'église était comble; les hommes et les femmes non encore baptisés restaient au dehors dans un silence respectueux. Pour avoir plus de place, nous avions mis l'autel et le sanctuaire dans le prolongement de la chapelle, qui devait dans le plan servir de sacristie. Un beau cintre, décoré de deux superbes tableaux, encadrait l'autel d'une façon très heureuse; des guirlandes, des oriflammes ornaient les murs, les salves de coups de fusil ajoutaient encore à la solennité.

Après la bénédiction, le R. P. Lacombe expliqua avec éloquence ce qu'était l'église, et quel bonheur avaient les Nones d'avoir pour patron le grand ami des Noirs, saint Pierre Claver. Puis la grand'messe fut chantée avec entrain sous ce toit qui produit un écho admirable.

A la communion, on commença les exorcismes pour les baptêmes. Le R. P. Audren eut le bonheur de baptiser 31 enfants, dont 6 garçons et 25 filles. Les mères étaient venues en grand nombre apporter avec joie sur leur dos leurs petites filles; elles les présentaient avec un sourire de contentement qui faisait plaisir à voir. Puis vint le tour de 20 adultes, 3 garçons et 17 filles, qui se tenaient avec une piété vraiment édifiante.

C'est un véritable évènement. Jusqu'ici nous avions eu beaucoup de difficultés pour avoir les petites filles, et cependant, il fallait bien les instruire, elles aussi, pour former des familles chrétiennes. Nous avons pu avoir, en ce beau jour, un bon nombre de petites filles de Thialy et de Diégnak. L'élan est donné : déjà celles des autres villages viennent au catéchisme, et désirent aussi le baptême.

Nous devions baptiser encore une trentaine de garçons de plusieurs autres villages. Ils étaient préparés et s'étaient montrés très assidus aux offices. Mais la cérémonie eût été interminable et les habits de baptêmes insuffisants. Nous ne nous attendions pas à voir les mères amener en si grand nombre les petits enfants encore à la mamelle.

Dans la chapelle de Thialy, nous pourrons recevoir près de 400 fidèles: elle servira à sept villages nones situés au nord de la communauté de Thiès. Mais, dès l'année prochaine, il faudra songer à faire une chapelle semblable pour les neuf villages qui entourent Thiès au sud.

Cette chapelle provisoire sera bien remplie par les enfants du pénitencier et de l'orphelinat, par les chrétiens et par les catéchumènes de la ville, surtout si les Nones des deux villages les plus rapprochés, où nous avons déjà plus de 40 enfants baptisés, viennent s'y joindre.

∴

Mais il ne suffit pas de baptiser, il faut faire pratiquer la vie chrétienne. Ces néophytes ont été jusqu'ici très assidus aux offices du dimanche ; à celui qui a précédé la fête de Thialy, ils étaient plus de 130 à la messe que l'on célèbre pour eux. J'ai commencé hier, aussitôt après la fête, le catéchisme de première communion pour les enfants de Thialy et des environs : je le leur ferai chaque lundi et chaque jeudi. Ils seront très nombreux, et dans un an, nous espérons leur faire recevoir leur Dieu pour la première fois à la fête de saint Pierre Claver, le patron des Noirs.

∴

Mais, ce n'est pas seulement aux environs de Thiès que les Noirs sont attirés vers notre sainte religion. Il y a huit jours, le chef sérère d'une très belle province, le Ndoute, voulait absolument m'entraîner avec lui, ou du moins, emmener le catéchiste Dominique. Il n'a consenti à repartir seul qu'après avoir reçu de nous la promesse formelle que nous irons nous établir chez lui après l'hivernage. Et quelle belle mission ! En voyant la chapelle de Thialy, le chef s'est écrié :

« Il faut en faire une semblable chez moi, mais bien plus grande ! »

Mais là, il faudrait avoir une station complète. Dans le Ndoute, situé à cinq lieues de Thiès, derrière une longue forêt de broussailles, se déroule une magnifique suite de gros villages sur le penchant d'une chaîne de collines.

De ces hauteurs, on aperçoit une immense plaine qui va jusqu'à la mer et qui est parsemée de villages sérères et volofs. Les villages sérères nous sont déjà tout acquis.

D'un autre côté, nous trouvons Fandène à l'est, à six ou sept kilomètres de Thiès. Le chef est venu me voir à Thialy, afin que j'aille m'établir chez lui après l'hivernage.

Au sud, c'est le Diobas, avec ses nombreux villages séparés par deux chaînes de collines. Là également, les chefs nous doivent de la reconnaissance et nous la montrent à chaque instant. En assistant une fois aux offices du dimanche à Dakar, ils se croyaient transportés au ciel. Ils seraient on ne peut plus contents si nous allions aussi bâtir une église chez eux.

La moisson est belle. Je ne parle pas même du Mbadane où nous appelle Sanor, et où sont les plus beaux villages des alentours, ni du Sandog, ni du Diéghem, ni du Tiomboloye, ni du Baol, ni du Léhar, ni du Diasanne, ni du Ndot ; partout on nous désire, mais que pouvons-nous faire ? Oh ! obtenez-nous quelque renfort ; sinon nos efforts seront stériles. Je vous prie de solliciter l'envoi d'un confrère qui vienne apprendre le volof et se dévouer tout entier aux Noirs. Il y a ici un si beau mouvement! C'est sans contredit le point du Sénégal qui donne le plus d'espoir.

LES DERNIERS MOMENTS DE

S. EM. LE CARDINAL LAVIGERIE

Un missionnaire de Notre-Dame d'Afrique nous écrit le 29 novembre :

Depuis une année surtout, la santé de Son Eminence le cardinal Lavigerie déclinait de jour en jour. Malgré cet état de faiblesse, il s'occupait toujours de ses œuvres multiples, autant que ses forces le lui permettaient.

Au mois de mai dernier, une crise terrible mit ses jours en danger. Cependant le bon Dieu se laissa fléchir par les prières, qui de tous côtés s'élevèrent pour demander la conservation d'une vie si précieuse pour l'Église. Le vénéré Cardinal put s'occuper encore, pendant quelques mois, des intérêts de Dieu et des âmes auxquels il avait voué toute sa vie.

Mais dès lors la pensée de la mort, qui depuis longtemps lui était habituelle, ne le quitta plus. Il se prépara au dernier passage avec une piété admirable.

N'ayant plus la force de monter au saint autel, il ne voulait pas se priver des fruits du Saint Sacrifice : tous les matins, un de ses secrétaires célébrait les divins mystères dans un appartement attenant à sa chambre et lui portait la Sainte Eucharistie.

C'est ainsi qu'il a vécu jusqu'au jeudi 24 novembre.

Après avoir fait son action de grâces, il voulut se lever comme d'habitude, et appela les deux Frères qui lui aidaient à s'habiller. Mais il constata que sa paralysie s'était aggravée et ne lui laissait même plus la force de se tenir debout. On dut donc le remettre sur sa couche. Il ne devait plus s'en relever.

Le mal augmenta rapidement; la parole devint de plus en plus difficile, quoiqu'il eût encore toute sa connaissance. Un doux sommeil ayant succédé à la première agitation, on crut un moment que sa forte constitution triompherait encore de cette crise.

Mais le vendredi matin, vers une heure,les symptômes d'une congestion cérébrale s'aggravèrent. On lui administra l'extrême-onction qu'il reçut avec une grande piété et en pleine connaissance.

Après la réception du sacrement des mourants, il s'endormit paisiblement. Une lueur d'espoir commença à renaître. Hélas ! elle ne dura pas longtemps : le sommeil se changea en une espèce de léthargie qui dura toute la journée. Les soins empressés et dévonés du docteur Rochet ne purent triompher de la terrible crise. Et à 10 h. 1/2 du soir, notre vénéré Cardinal entrait en agonie.

Autour de son lit se pressaient, plongés dans la plus vive douleur, Mgr Dusserre, son coadjuteur au diocèse d'Alger, Mgr Livinhac, son assistant pour la Société des Missionnaires, Mgr Grussenmeyer et M. Roffat, ses vicaires généraux, le R. P. Buffet, supérieur des Jésuites, son confesseur, M. Teyssier, son secrétaire, le R. P. Delattre, archiprêtre de la cathédrale de Carthage ; le R. P. Michel, supérieur de l'Ecole apostolique, M. Bombard, secrétaire de l'archevêché de Carthage, la Mère Salomé, supérieure des Sœurs de N.-D. des Missions d'Afrique, la Sœur de Bon-Secours qui l'avait soigné avec un dévouement si intelligent pendant sa longue maladie, enfin toute sa famille épiscopale.

Vers minuit, Mgr Dusserre commença les prières des agonisants. Pendant ce temps, le vénéré malade s'éteignait peu à peu dans la plus douce des agonies. Les soupirs devenaient de plus en plus rares, le dernier moment approchait.

Mgr Dusserre se lève alors, et d'une voix pleine de larmes :

« Mes amis, dit-il, baisons une dernière fois cette main qui nous a si souvent bénis. »

Le premier, le prélat se prosterne et baise respectueusement la main droite du mourant, déjà glacée par la mort. Tous les assistants s'approchent à leur tour et remplissent en pleurant ce dernier devoir de piété filiale.

Quelques instants après, Son Eminence le cardinal Lavigerie rendait sa grande âme à Dieu et allait recevoir la récompense des immenses travaux entrepris pour sa gloire, l'exaltation de l'Eglise qu'il avait si passionnément aimée, et le salut de nos pauvres infidèles de l'Afrique.

C'est ainsi que notre vénéré cardinal s'est doucement éteint dans la paix du Seigneur, à l'âge de soixante-sept ans et vingt-sept jours.

INFORMATIONS DIVERSES

La fête patronale de l'Œuvre. — Samedi 3 décembre, jour consacré à honorer saint François Xavier, l'Œuvre de la Propagation de la Foi célébrait sa fête patronale. Pendant qu'à Paris, le Conseil central se réunissait, selon l'usage, au séminaire des Missions Etrangères, à Lyon, la solennité avait lieu dans l'église de Saint-François de Sales. Son Eminence le cardinal archevêque de Lyon, un peu souffrant, dut, pour présider la fête, se faire remplacer par le jeune et sympathique évêque du Gabon, Mgr Le Roy, bien connu de nos lecteurs par ses savantes et spirituelles études sur le Zanguebar.

Après la sainte messe, Mgr Le Roy monta en chaire. Prenant pour point de départ l'évangélisation de la province lyonnaise qui suivit de près la dispersion des apôtres, il a salué Lyon, fidèle à ses souvenirs, apôtre à son tour par l'Œuvre de la Propagation de la Foi, née de son sol fécond, portant partout la lumière qu'elle a reçue des premiers disciples.

Après ces considérations générales, l'orateur, dans une causerie charmante, a fait faire à son auditoire un voyage à travers le Zanguebar. Topographie du pays, climat, flore et faune, mœurs des habitants, obstacles et espérances pour l'apostolat, tout a été dessiné pour ainsi dire de main de maître. Mgr Le Roy termine par un appel éloquent en faveur des missionnaires qui donnent joyeusement leur vie à l'Eglise et à la civilisation, mais qui demandent à leurs frères d'Europe les ressources matérielles et l'aumône de la prière.

Nous ne saurions oublier de remercier M. le curé de Saint-François, de la solennité avec laquelle il a voulu qu'on célébrât la fête de l'Œuvre, et en même temps nous félicitons le clergé de toutes les paroisses du monde, qui, nous le savons, rivalisent de zèle pour donner aux fêtes de notre Œuvres le plus d'éclat possible.

Le même soir, Mgr Le Roy a fait, dans la salle des séances de la Société de Géographie, une conférence sur le Zanguebar et, en particulier, la région du Kilima-Ndjaro. Il a donné sur la vie des habitants, leurs mœurs et leur religion, sur le mariage, l'esclavage et l'anthropophagie, etc., de nombreux et intéressants renseignements, rehaussés d'anecdotes très spirituellement racontées et illustrées de projections. On remarquait au premier rang de l'assistance d'élite qui remplissait la grande salle des séances ordinaires de la Société, le T. R. P. Emonet, Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit.

Tous ceux de nos lecteurs qui ont assisté à cette soirée, ont pu constater que, chez Mgr Le Roy, le talent du causeur et du conférencier est à la hauteur du talent de l'écrivain. A la fin de la séance, l'honorable président de la Société de Géographie, M. Cambefort, s'est fait, en termes élevés et avec beaucoup d'esprit, l'interprète des sentiments de gratitude et d'admiration de l'assistance.

Départ de Mgr Terrien pour le Mexique. — Mgr Terrien, délégué de l'Œuvre de la Propagation de la Foi au Mexique, dont nos lecteurs connaissent le dévouement intelligent et actif, partira le 10 décembre du Havre sur *la Champagne* pour reprendre sa mission.

Mgr Terrien était revenu en France dans les intérêts de l'œuvre qu'il accomplit. Admis avec honneur auprès du Saint-Père, il a eu la joie de recevoir du Vicaire de Jésus-Christ une nouvelle approbation pour ses travaux au Mexique et a été honoré de la prélature romaine. Nous recommandons instamment aux prières de nos lecteurs le voyage de notre cher délégué et nous espérons que le Mexique et les autres Etats de l'Amérique du Sud répondront à son zèle en apportant au budget de l'apostolat des offrandes dignes de leur foi et de leur amour pour la sainte Église.

Coïmbatour (*Hindoustan*). — M. Baldeyrou, des Missions étrangères de Paris, nous écrit de Coïmbatore, le 30 octobre 1892 :

« A Coïmbatore, chef-lieu de la mission de ce nom, il y a 2976 chrétiens. Nous avons dans nos écoles 731 enfants, garçons ou filles. Sur ce nombre, 222 sont « idolâtres ». Cette année, nous avons eu 276 baptêmes de païens et 6 de protestants. Ces baptêmes ont été donnés soit par le missionnaire, soit par les religieuses de notre hôpital, soit par nos deux baptiseurs dans leurs diverses courses à la recherche de petits anges.

« On rencontre quelquefois des conversions inattendues, où le doigt de Dieu est manifeste. J'allai une fois voir les malades de l'hôpital de la ville, et m'approchai d'un lit. Le malade se soulève sur son grabat et me salue. C'était un pauvre hydropique d'une quarantaine d'années. Comme il était païen, je passai dans

un autre coin de la salle. Un malade chrétien, pécheur de longue date, s'y trouvait; je lui donnai quelques bons avis, et sortis. Le lendemain, on vint me dire qu'un malade me demandait et voulait recevoir le baptême. Je ne fus pas peu surpris de voir que c'était le païen de la veille qui me faisait appeler. Je le préparai de mon mieux. A mes diverses explications sur les fautes qu'un païen peut commettre contre les commandements que Dieu a écrits au fond de sa conscience, il répondit qu'il n'avait jamais adoré les faux dieux et qu'il ne leur avait jamais offert des cocos en sacrifices. Je l'appelai Roch, en l'honneur du saint de ce nom, auquel je venais d'élever un petit sanctuaire au milieu de Coïmbatore. Je versai ensuite l'eau sainte sur sa tête avec une satisfaction inexprimable, touchant pour ainsi dire du doigt la vérité de l'axiome théologique : *Facienti quod in se est, Deus non denegat gratiam.* (Dieu ne refuse pas le don de la foi au païen qui fait son possible pour observer la loi naturelle).Un mois après, Roch s'en allait de ce monde, fortifié par le sacrement des mourants. Il était d'une bonne caste, et ne s'était jamais marié. Il avait perdu ses parents à l'âge de dix ans. Il s'était retiré alors au pied de ces montagnes de Palghat, sur les flancs desquelles de nombreux cours d'eau roulent des paillettes d'or. Il avait vécu là une trentaine d'années auprès d'un maître riche, qui l'employait à garder une plantation de bananiers ou à paître ses troupeaux.

« Une autre fois, au même hôpital, un malade m'arrêtait aussi au passage. Il avait été baptisé par quelque ministre protestant, à l'époque de la famine. Il se confessa dans d'excellentes dispositions, comme l'aurait fait un catholique de naissance, et mourut rebaptisé sous condition.

« Il y a un mois, on m'appelait en ville, au chevet d'un vieux paria, qui réclamait le baptême.

« — Qu'est-ce que le ciel ? lui demandai-je, comme entrée en matière.

« — Le ciel, c'est Diéu ! » répondit-il.

« Voilà qui est digne d'un vrai philosophe! me dis-je.

« Je lui fis l'instruction accoutumée, qu'il comprit très bien, et le baptisai ensuite.

« Ces sortes de conversions sont d'un puissant encouragement à travailler, mieux que jamais, au salut des âmes. Nous sommes en lutte quotidienne avec les protestants, qui usent de tous les moyens pour pervertir nos catholiques. Cet argent,qu'ils répandent à profusion pour les séduire, nous manque le plus souvent à nous, même pour les œuvres les plus indispensables. C'est ainsi que, dernièrement j'ai dû, la douleur dans l'âme, laisser tomber une école, qu'on avait fondée il y a douze ans, pour empêcher nos enfants d'aller à celle des protestants. Nous n'avons confiance que dans le Sacré-Cœur de Jésus. Il gardera les chères âmes de nos pauvres chrétiens.

Chen-si septentrional (*Chine*). — Mgr Pagnucci, Franciscain, vicaire apostolique du Chen-si septentrional, écrit au T. R. P. supérieur de l'Ordre des Franciscains :

« J'avais envoyé, il y a six mois, dans le nord-ouest de la province, comme supérieur du district, le R. P. Ugo Schablal, Franciscain anglais. Nous avons là deux cents familles de catéchumènes. Le démon,jaloux des progrès de la foi dans cette mission, a suscité une cruelle persécution. Des malfaiteurs ont envahi la résidence, chassé les élèves et essayé, à force de mauvais traitements, de contraindre les catéchistes à l'apostasie. Ils leur lièrent les mains si étroitement que les cordes pénétrèrent dans les chairs. Les malheureux ainsi torturés montrèrent une admirable constance :

« — Si vous voulez nous tuer, dirent-ils,les cordes ne suffisent « pas; prenez des sabres, mais nous voulons demeurer fidèles « à notre religion et sauver notre âme. »

« Cette fermeté déconcerta les bandits et ils ne tardèrent pas à rendre la liberté à leurs victimes.

« Le P. Ugo s'empressa d'aller porter plainte au mandarin; celui-ci l'accueillit favorablement et promit de lui faire rendre justice.

« Hélas ! le pauvre Père était à peine sorti du prétoire, que les persécuteurs, exaspérés par sa démarche auprès du magistrat, firent pleuvoir sur lui une grêle de pierres et le laissèrent pour mort dans la rue. Quelques satellites le portèrent au mandarinat et lui donnèrent des soins, ainsi qu'à deux néophytes, lapidés comme lui en essayant de le protéger contre la fureur de la foule. Aujourd'hui, grâce à Dieu, le P. Ugo est complètement remis de ses graves blessures ; mais il a été longtemps malade et a cruellement souffert. »

Athabaska-Mackenzie (*Canada*). — Nous empruntons d'intéressantes nouvelles sur cette mission à une lettre du R. P. Lecorre, datée de la Mission Providence, 11 juillet 1892, et publiée par la *Semaine religieuse* de Vannes :

« J'ai appris que Mgr Grouard est de retour dans le Nord, et qu'il a fait l'achat d'une machine à vapeur pour le transport de nos pièces et pour une scierie, au besoin. Mgr Clut, en passant ici, ces jours derniers, pour se rendre à Good-Hope, nous a amené deux nouveaux sujets de la cavarane de Mgr Grouard, deux jeunes Frères, les Fr. Michel et Auclerc, de l'Alsace; vous pensez s'ils ont été les bienvenus !

« Nous sommes en train de réparer le dehors de nos établissements. Avec la chaux que nous avons faite, nous obtenons un bon crépissage qui nous préservera, en partie, du froid ; nos Frères sont allés *lever* des écorces de sapin dans les grands bois, et ces écorces serviront de toiture imperméable.

« Vous n'avez pas une idée des combats acharnés qu'il faut soutenir, cet été, contre les moustiques. Sans nos voiles et nos moustiquaires, impossible d'avoir un moment de répit ou de repos. Quelle engeance ! En voilà un qui vient enfoncer sa lancette dans un des doigts qui tiennent la plume ! C'est à vous enlever le peu de *bon sang* qui vous reste ! Mais où j'en fais des massacres par centaines, c'est à l'heure où j'arrose et sarcle nos deux jardinets de fleurs et de légumes.

« A propos, envoyez-moi quelques graines de jolies fleurs, mais un peu vivaces, quelques oignons de tulipes, de dalhias, quelques graines d'aubépine, de lilas, quelques pépins de pommier, de prunier et de poirier. J'aurai peut-être le plaisir, avant de mourir, de réaliser un petit coin du Paradis terrestre dans ces affreuses contrées.

« Les Indiens ne se sont pas encore réunis, comme d'habitude, au poste; ils ne tarderont guère, et alors, ce seront des allées et venues à la Mission toute la journée. Puis, toute la nuit — qui est claire comme le jour — ils s'amusent, jouant ou dansant : en vain, on voudrait s'opposer à ce tapage; c'est fixé dans leurs usages de civilité et de fraternité. D'ailleurs, il n'y a pas d'abus ; la danse consiste dans des sauts et des démarches grotesques, où l'on se suit en cercle, sans se toucher. Quant au jeu, il n'est amorcé que par une balle ou un petit morceau de tabac. Mais le tambour fait plus de tapage que cela ne vaut.

« Nous avons étrenné notre nouvelle chapelle le 18 juin. Mais elle est loin d'être achevée : il n'y a encore ni peinture, ni ornementation; j'attends des scies, cet automne, pour me mettre à l'œuvre du tabernacle et du baldaquin qui doit le surmonter. Notre chapelle sera donc assez convenable. Mais nous n'avons pas d'organiste, il faut que je *gratte* les notes moi-même, pour ne pas laisser l'harmonium à ses tristes réflexions.

« Nos champs et nos jardins commencent à reverdir et nous donnent bon espoir. Les sauterelles nous laisseront en paix cette année. Car ce n'est que tous les deux ans que les larves éclosent dans ces latitudes si froides. Il y a aussi apparence, dans les bois, d'une jolie récolte de petits fruits, tels que fraises, framboises, airelles rouges, bleues, catherinettes, etc. Nos enfants s'en réjouissent d'avance, et je prépare les rames des esquifs pour des expéditions de la joyeuse bande. Nous cueillons surtout beaucoup d'attocats, une graine rouge acidulée, pour nous aider à manger notre poisson.

« En même temps que vos lettres, arrivait par le *Wrigley* toute une collection de voyageurs : d'abord un visiteur des postes de la Compagnie, qui va supprimer, sans doute, bien des dépenses inutiles; puis, un évêque anglican accompagné de deux ministres pour renforcer la propagande protestante; enfin, une riche demoiselle américaine, qui voyage en touriste, et qui a dessiné notre Mission. »

VOYAGE
DANS LA SYRIE SEPTENTRIONALE
aux ruines chrétiennes des IVe, Ve et VIe siècles

Par le R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus.

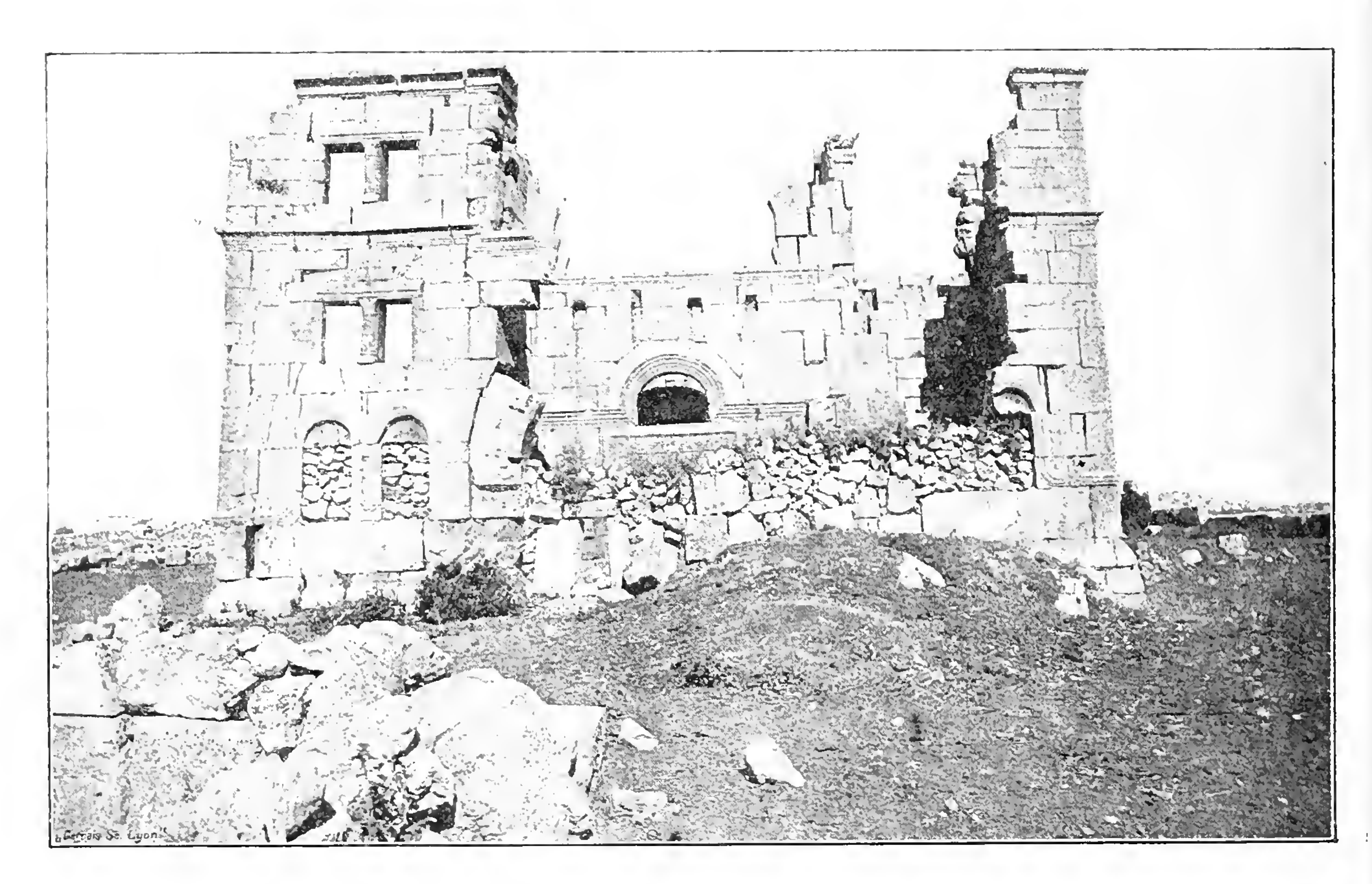
XXII

QALB-LOUZEH ET AUTRES RUINES DU DJÉBEL-A'ALA.

La superbe église de Qalb-Louzeh s'élève isolée au bord du plateau ; au couchant est un petit village de Musulmans et de Druses, pauvres infidèles qui habitent de misérables huttes au pied du splendide monument de la vraie foi. Tous nous font bon accueil ; les Druses, quand nous leur parlons de leur pays, du Liban, du Hauran, nous prennent quasi pour des compatriotes.

Mais toute l'attraction du lieu est à l'église, assurément l'un des plus beaux monuments du VIe siècle en Syrie et ailleurs.

L'édifice a 36 mètres de long et 17 de large, sa façade se compose de deux tours carrées, réunies par une large arcade, sous laquelle est le vestibule, ou narthex extérieur. La gravure représentant cette façade, dans l'état actuel, montre le commencement de l'arcade et laisse voir le



SYRIE. — *Qalb-Louzeh.* — FAÇADE DE L'ÉGLISE (VIe SIÈCLE) ; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir le texte).

linteau de la porte principale de l'église, son arc de décharge entouré d'un riche bandeau et, plus haut, les prises dans le mur des poutres de la terrasse en charpente qui couvrait le narthex. La grande arcade et toutes les baies sont ornées de moulures et de gracieux dessins, en partie effacés par le temps. L'ensemble, d'un bel effet, offre en germe la disposition des façades de nos églises romanes du moyen âge.

Trois portes latérales ouvrent au midi sur la basse-nef. Celle du milieu, plus grande que les deux autres, avait un porche voûté dont on voit la trace dans le mur. Sur le linteau on aperçoit de chaque côté du monogramme du Christ, les restes mutilés de deux bustes humains et, au-dessus des têtes, les noms Michaël, Gabriel. N'est-ce pas l'explication manifeste des lettres mystérieuses XMΓ, initales de Christ, de Michaël, de Gabriel, si souvent gravées sur les monuments religieux de la contrée (1) ? Les deux archanges sont là comme les gardes d'honneur du Christ.

De grandes dalles, dont les joints sont à recouvrement, dont la tête moulurée forme corniche, couvrent les bas-côtés. Toutes les fenêtres, bien que dessinées en plein cintre, n'ont cependant qu'un jour carré.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août, 2, 9, 23, 16, 30 septembre, 7, 14 et 28 octobre, 11, 18, 25 novembre et 2 décembre.

(1) De Vogüé ; *Syrie centrale*, p. 136.

Le chevet de l'église est particulièrement remarquable, tant par sa grâce que par sa ressemblance avec les absides romanes de France et des bords du Rhin. Deux ordres de colonnes, immédiatement superposées, la base de l'une sur le chapiteau de l'autre, décoraient les trumeaux et soutenaient la corniche; aujourd'hui les colonnes supérieures gisent au pied de la muraille.

* * *

Comme à Roueiha et à Barad, les murs de la nef centrale reposent non pas sur des colonnes, mais sur de gros piliers que relient de larges arcades. Dans le premier pilier de gauche on remarque un petit enfoncement carré à bel encadrement. Il semble fait pour garder une relique ou une image exposée à la vénération des fidèles. Plus haut que les arcades, des colonnettes placées sur des consoles dans les trumeaux de la claire-voie soutenaient les poutres de la toiture.

Le chœur, élevé de plusieurs marches au-dessus de la nef, s'étend deux mètres en avant de l'abside. Il était fermé par une balustrade en pierre, haute seulement d'un mètre : on en voit la trace sur les murs latéraux. Dans la suite cette barrière fut remplacée par un iconostase dont on aperçoit également les prises dans le mur, taillées après coup jusqu'à la hauteur des colonnettes supérieures.

SYRIE. — *Qalb-Louzeh.* — INTÉRIEUR D'ÉGLISE DU VIe SIÈCLE ; d'après un dessin du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir le texte).

Les deux sacristies faisant suite aux nefs latérales, s'avancent encore plus bas que le chœur. Comme d'ordinaire, celle de droite, la prothèse où les fidèles présentaient leurs offrandes, communique avec la petite nef par une large arcade, et celle de gauche, le diaconique réservé au clergé, n'a de communication que par une simple porte. Ce qui achève de distinguer les usages des deux sacristies, ce sont leurs portes de communication avec la grande nef ; la prothèse ouvre en avant de la balustrade dans la partie de la grande nef où se tenaient les fidèles, tandis que le diaconique ouvre à l'intérieur du chœur. Deux appartements situés au-dessus des sacristies ont vue dans l'intérieur de l'église par des fenêtres ouvertes sur le chœur.

Telles sont les dispositions de l'édifice. Les gros blocs dont il est bâti, ses puissantes arcades, l'ampleur et la richesse de l'ornementation lui donnent, à l'intérieur surtout, une majesté et une splendeur qu'on ne se lasse pas d'admirer. Superbe entre toutes est l'archivolte du grand arceau de l'abside. Son dernier rang de moulures se compose de larges alvéoles et retombe aux extrémités sur des colonnettes d'angle, portées par des consoles où l'on voit sculptée une tête de bœuf. Si rares sont les représentations d'êtres vivants dans les anciennes sculptures de l'Orient chrétien, qu'on

est porté, quand on les rencontre, à leur chercher une raison spéciale. Ici les têtes de l'animal symbolique de l'évangéliste saint Luc n'indiqueraient-elles pas le Saint titulaire de l'église ? Au-dessous des alvéoles court une longue inscription devenue illisible, puis un bandeau de croix et feuillage, un rinceau de vigne planté dans deux vases et autres moulures à dessins gravés.

Le mur extérieur de la nef septentrionale manque ; les colonnettes supérieures sont tombées ; la façade est à demi écroulée. Si le voyageur le regrette, il s'étonne en même temps de tout ce qui reste debout, et admire le talent de l'architecte, qui a su construire sans mortier, sans fer, sans liaison aucune, un édifice aussi achevé, où tout se tient par la seule loi de la pesanteur, depuis plus de treize siècles, sur un sol fréquemment agité.

* * *

Au sortir de Qalb-Louzeh, nous nous dirigeons au midi sur le bord du plateau, et en demi-heure nous arrivons au village désert de Béhioh. Sa grande église, assez semblable aux autres basiliques de la contrée, a cependant cela de singulier que le chœur est carré, et éclairé dans toute la hauteur par trois rangées de trois, de quatre et de deux fenêtres. Dans la cour des dépendances de l'église, on remarque une citerne creusée en forme de bouteille qui n'a pas moins de six mètres de large. De superbes fougères croissent dans le fond (voir la gravure page 605).

A Kefr-Kileh nous visitons une église d'une construction fort soignée et riche en ornements ; puis nous nous enfonçons dans le plateau pour trouver Béchindélaya. Cette fois, ce n'est pas une église qui nous attire, mais un superbe tombeau païen, de l'époque des Antonins.

* * *

Un obélisque monolithe, en pierres du pays, haut de sept mètres, signale le monument creusé tout entier dans un sol plat. Le portique de gros piliers occupe tout un côté d'une cour, creusée dans le rocher, à laquelle on accède par une rampe en tranchée. Au-dessus des piliers règne une frise, ornée de bucrânes et de guirlandes, avec une inscription en beaux caractères grecs :

> *Tib. Claud. Philoclès à Tib. Cl. Sosandros, son père, et à Claudia Kliparous, sa mère, témoignage de piété et de souvenir. En l'année 182, le 27 Dystros. — Sosandros, mon père, adieu.*

La date répond au 27 avril, 134 de notre ère. Sous le portique ouvre la chambre sépulcrale, renfermant dans des niches rectangulaires trois tombes, sans doute celles du père, de la mère et du fils. Tout est taillé dans la masse du rocher, même les piliers du portique.

L'obélisque porte l'inscription répétée et les portraits de Sosandros et de Kliparous en bas-relief, dans des niches à fond plat.

Les défunts de ce superbe mausolée habitaient peut-être la grande maison de campagne, dont les ruines, composées d'énormes blocs, s'élèvent à quelques pas dans une belle position, en vue de la plaine d'Antioche, au milieu d'oliviers, de térébinthes, de gracieux styrax dont la fraîche verdure dénote un sol humide et fertile.

Revenus au bord du plateau à travers champs et broussailles, nous y rencontrons un chemin avec ornières dans le rocher. C'est sans doute une antique voie : depuis bien des siècles, aucun char ne roule dans le pays.

Elle nous conduit d'abord au petit village de Falmarès ou Kefr-Marès. Au bas du village, sur une éminence qui s'avance en promontoire au-dessus du gradin inférieur de la montagne, s'élèvent un haut piédestal et un sarcophage de forme classique. La cuve était couchée de côté sur le piédestal, le gros couvercle à acrotères jeté sur le sol ; pourtant le monument fait encore bel effet par sa position, sa grandeur et sa noble simplicité.

De là nous apercevons au travers des oliviers les blanches ruines de Kokanaya, où nous allons nous rendre en descendant le gradin.

(*A suivre*).

AU DAHOMEY

Au moment où touche à sa fin la difficile campagne du général Dodds, on lira avec intérêt ce journal d'un missionnaire mêlé de près aux événements qui ont motivé l'expédition. Malgré sa date ancienne, cette lettre n'a rien perdu de son actualité. Elle montrera quelle œuvre de civilisation ont accomplie les soldats de la France.

LETTRE DU R. P. IGNACE, DES MISSIONS AFRICAINES DE LYON, A SA SŒUR RELIGIEUSE.

Agoué, le 20 juillet 1892.

Grâces à Dieu, me voilà échappé au pouvoir des Dahoméens, et je profite de ma liberté pour vous dédommager de mon long silence. Il est vrai que vous avez dû avoir de nos nouvelles par les journaux, mais elles sont parfois bien incertaines ; aujourd'hui vous aurez des détails très sûrs, car je suis le dernier missionnaire resté à Whydah.

Vous savez que le roi du Dahomey est forcé, par les constitutions mêmes de son royaume, de faire la guerre aux peuples voisins pour les réduire en esclavage. En effet, un nombre effrayant de victimes humaines, parfois des milliers, sont immolées aux funérailles et aux anniversaires des rois et des grands. Or, les obsèques du roi Glèglè ont toujours été retardées, le souverain actuel projetant des fêtes splendides, où le nombre des sacrifices humains doit dépasser tous ceux qui ont déjà eu lieu dans ces affreuses solennités. Notre roitelet s'imagine élever bien haut par là la gloire de son pays et faire croire au monde qu'il est le maître de la terre. Il est donc en guerre avec ses voisins depuis le mois de novembre dernier. Vers le 9 décembre, il fit trembler Grand-Popo. Il se trouvait à trois heures de là et, pendant la nuit, on put voir la ville d'Ouatchicomé dévorée par les flammes. Les environs furent dévastés et les habitants entraînés au Dahomey. J'ai vu ces infortunés auxquels le protectorat de la France a été une sauvegarde insuffisante ; en effet, quinze cents femmes ont été amenées à Whydah et parquées dans un grand enclos. Leurs cris déchirants parvenaient jusqu'à nous, et chaque jour nous voyions passer devant la mission une centaine de ces pauvres créa-

tures revenant de la provision d'eau avec de grandes jarres sur la tête et leurs nourrissons sur le dos. Toutes étaient d'une maigreur effrayante. L'impôt particulier prélevé sur les habitants de Whydah devait fournir à leur subsistance : jugez de leurs privations ! Les hommes, disséminés dans d'autres villes, n'avait pas un sort plus heureux. Le roi lui-même a été frappé de leurs souffrances. Désireux de voir ses esclaves, il en a mandé un certain nombre à Alladah ; mais, à leur vue, il s'est écrié plein de courroux :

« Je veux mes esclaves tels que je les ai pris ; je ne veux pas de squelettes. »

C'est qu'il y allait de son intérêt. Les prisonniers devaient être vendus de 300 à 350 francs et destinés ainsi à payer les dettes qu'il a contractées envers les maisons allemandes qui lui ont fourni des munitions de guerre.

* * *

Le roi du Dahomey avait à peine terminé sa campagne contre les Popos qu'il se dirigea vers le royaume de Kotonou et de Yorouba. C'est là, sur l'Ouémé, qu'il fit la rencontre imprévue d'une canonnière française ; des coups de feu furent échangés, et, si les Dahoméens n'avaient été glacés par la surprise et l'effroi, rien ne leur eût été plus facile que de s'emparer de l'unique chaloupe, mais M. Ballot se hâta de regagner son navire et de retourner en lieu de sûreté. Dès ce moment la sortie du royaume nous fut interdite. Car, dans l'attente d'un châtiment trop mérité, les Dahoméens voulaient s'assurer des otages. De son côté, M. le lieutenant-gouverneur Ballot fit venir des troupes du Sénégal pour fortifier Porto-Novo et Kotonou, et craignant que l'apparition des navires de guerre ne fût le signal de notre mise aux fers, il nous écrivit de fuir pendant la nuit du 17 au 18 avril : il ignorait peut-être que, depuis le 10 nous ne pouvions même faire un pas hors de la ville. Les Dahoméens sont rusés et fourbes. Par voie d'espionnage on savait déjà à la Gore, palais du gouverneur et forum des nègres, ce que contenait cette lettre et même davantage. Tout ce qui se passait et se disait à Porto-Novo et à Kotonou y était rapporté, et l'on nous gardait à vue sans toutefois nous faire violence. De nombreux soldats, armés du long fusil à pierre, veillaient autour de la ville ; ils allaient jusqu'à construire sur les arbres de petits observatoires, où les sentinelles se relevaient pour surprendre les fugitifs, surveiller la plage et battre du tambour si un navire apparaissait dans le lointain. Il y eut un moment où cinq mille soldats veillaient ainsi le long de la lagune, le tambour de guerre résonnant toute la nuit. Jugez de notre anxiété. Les missionnaires, il est vrai, sont estimés à Whydah ; néanmoins la prudence nous faisait une loi de nous retirer et nous épiions un instant favorable.

Mais je ne puis passer sous silence un beau trait des agents de la factorerie française. Le dimanche des Rameaux, le *Stamboul* et le *Paris* étaient en rade, et ils eussent pu partir : deux nobles motifs les ont retenus ; la crainte de mettre en péril les agents des autres factoreries françaises du royaume, et leur généreuse résolution de ne pas abandonner les trois Sœurs françaises qui se trouvaient encore à Whydah. La grandeur d'âme est toujours l'apanage des vrais cœurs français.

* * *

Trois Pères et trois Sœurs formaient donc le personnel de la mission. Pour nous, apôtres de Jésus-Christ, nous envisagions avec calme le sort qui pouvait nous être réservé par la Providence; mais, je l'avoue, nous tremblions pour nos pauvres chères Sœurs. Notre R. P. supérieur fit toutes les tentatives pour leur ouvrir la voie : il n'obtint que pour lui la permission d'aller à Agoué. Pendant son absence, un agent de la maison allemande Walber et Bronn, M. Buss, se présente à la sacristie, le samedi-saint et me demande si je désire qu'il s'entremette pour le départ des Sœurs. Vous devinez ma réponse. Je n'ignorais pas, en effet, que cette maison jouit de la faveur du roi. L'obligeant M. Buss se rend donc à la Gore, auprès des cabécères de la ville, et là, fort de l'amitié royale dont il réclame le bénéfice, il demande le départ des Sœurs. Voulez-vous avoir une idée de son plaidoyer au milieu de son noir entourage ?

« Le roi, a dit notre bienveillant avocat, peut se rendre favorables toutes les dames françaises, s'il ouvre les chemins devant les trois Sœurs, car les dames blanches sont très sympathiques et très affectionnées à leurs compatriotes. Le roi Behanzin se fera donc un beau nom parmi elles et elles publieront partout que le roi du Dahomey est un vrai gentleman. »

Comment résister à des raisons si convaincantes, surtout lorsqu'elles sont appuyées de la menace d'en appeler au roi lui-même, si la palabre ne se termine pas au plus vite! Le jévoghan Koussongou, gouverneur de la ville, et tous les cabécères donnent leur assentiment, et le 28 avril nos Sœurs quittent Whydah.

Peu de jours après, notre R. P. Supérieur parvenait aussi à s'éloigner définitivement, et, en ma qualité de procureur de la mission, toute la responsabilité retombait sur mes faibles épaules. Un seul confrère, le cher P. Jehu, Alsacien lui aussi, était avec moi. Plus que jamais nous nous dévouâmes à notre apostolat, et le mois de Marie nous apporta de bonnes consolations par la ferveur de nos chrétiens.

* * *

Les jours s'écoulaient et aucunes nouvelles n'arivaient, sinon celles que les journaux portugais répandaient parmi les Noirs, leur annonçant que la France avait à soutenir une campagne contre les anarchistes sur son propre territoire. Les Dahoméens s'en réjouissaient dans la persuasion qu'elle ne pourrait ainsi tourner ses armes contre eux ; mais, malgré cet espoir rassurant, ils persistaient à nous retenir. Cependant la place n'était plus tenable ; les vivres étaient d'une rareté extrême, et, sans les bienveillants secours des agents de la factorerie française, je ne sais vraiment comment nous aurions pu subsister pendant ces longues semaines de réclusion.

J'allai donc trouver Koussongou :

« — Il faut, lui dis-je, que je parte d'ici ou que tu me donnes de la nourriture pour vivre à ta mode des Blancs.

« — Je te procurerai des vivres ; mais tu me les paieras.

« — Impossible, je n'ai plus d'argent. »

Après une palabre qui menaçait d'être interminable, j'entendis enfin la parole désirée :

« — Eh bien ! pars, et reviens avec beaucoup d'argent et beaucoup de vivres. »

Je le pris au mot et me hâtai de renvoyer mon confrère. Nos adieux furent émus : cependant je bénissais la divine Providence qui me permettait d'assurer ainsi le salut de mon cher frère. En effet, outre le danger permanent qui nous menaçait du côté des Noirs, la vie était dure en ce moment à Whydah. La disette s'y faisait cruellement sentir, et elle était encore augmentée par les déprédations des soldats qui pillaient chaque jour le marché, ainsi que les campagnes environnantes où l'on cultive le maïs, l'igname et le manioc. Que de souffrances et de privations il en résultait pour les malheureux habitants !

C'est alors que les descendants des créoles portugais, unis à ceux des anciens Brésiliens, fils d'esclaves libérés, jouèrent un grand rôle. Ils obtinrent la permission d'aller trouver le roi à Alladah. Cinq des principaux d'entre eux, Candido Rodriguez à leur tête, se présentèrent devant Sa Majesté Noire et lui parlèrent avec une noble liberté. Après une sombre, mais trop fidèle peinture du triste état de Whydah et de ses environs dévastés par ses propres soldats :

« — Tout cela, ont-ils ajouté, vient de ce que tu retiens les Blancs dans la ville. »

Behanzin parut frappé de leur discours, et leur répondit qu'on lui avait caché la vérité, que lui personnellement ne voulait pas la guerre contre la France, et qu'il ouvrait les chemins aux Français, à condition qu'on lui rendrait les Noirs faits prisonniers à Porto-Novo. L'aviso *Brandon* parut en rade de Whydah le 13 juin suivant, il signala qu'il avait à son bord trois Noirs à échanger contre les trois agents de la factorerie française. J'avais été oublié. Je croyais pourtant avoir quelque droit à la protection de la France. Je suis Alsacien, il est vrai, mais non Allemand. Nos aînés ont servi sous ses drapeaux ; moi-même je travaille pour elle en zône française, enseignant sa religion, sa belle langue, et apprenant aux Noirs à l'aimer et à la respecter. Mais le missionnaire doit s'attendre à tout et, privé de l'appui des créatures, il compte encore plus sur la Providence ; j'étais donc sûr qu'elle me fournirait les moyens d'obéir à mes supérieurs qui m'avaient ordonné de faire mon possible pour échapper.



Mgr VERJUS
Évêque de Limyra, coadjuteur de Mgr Navarre (voir p. 615).

De retour à Whydah, nos trois prisonniers noirs ne pouvaient assez se louer des bons traitements qu'ils avaient reçus ; ils vantaient surtout la politesse de nos officiers supérieurs et racontaient, dans leur naïf langage, comment les Français avaient construit à Kotonou un pont très long et très large, s'avançant bien loin dans la mer, de sorte que les vaisseaux s'en approchent de très près et qu'on peut marcher sur la terrible barre. Une telle merveille leur causait une sorte d'épouvante et ils disaient bien haut « que les Français savent beaucoup de choses. »

Me voilà donc seul à Whydah avec mes enfants et mes chrétiens. En cas d'attaque ou de bombardement, où me réfugier ? Le vice-consul allemand comprit ma périlleuse situation.

« — Je sais, me dit-il, que vous n'êtes pas Allemand ; mais vous êtes missionnaire, et, à ce titre, vous trouverez chez moi une table convenablement servie et une chambre confortable. »

Je le remerciai et lui dis qu'en cas de nécessité, je profiterais de son offre.

Il était cependant de mon devoir de mettre tout en œuvre pour obtenir mon départ. Je le sollicitai des chefs.

« — Impossible ! tu ne dois pas partir !

« — Et la parole du roi qui ouvre les chemins ? »

Remarque inutile ! Trois fois le jour j'envoyais un message à la Gore et chez Koussongou ; peine perdue ! Mais soudain un beau navire de guerre, le *Talisman*, paraît devant Whidah, et envoie la notification du blocus au consulat allemand. La nouvelle s'en répand dans toute la ville. avec la rapidité et l'éclat de la foudre. Le soir même, Koussongou et tous les cabécères accourent chez moi pour s'assurer de la réalité du fait. Je leur réponds que, pour le moment, le blocus n'est dirigé qu'indirectement contre eux, qu'il est surtout lancé contre les factoreries allemandes qui leur ont fourni des armes dangereuses, ajoutant que, si leur roi ne les avait pas laissé importer chez lui, il aurait évité bien des difficultés avec les Blancs.

« — Que faire maintenant ? demandèrent-ils ; devons-nous traiter ?

« — Traiter ? oui ; la France traitera, mais à condition que vous lui abandonniez Whydah et toute la côte. »

Ils se retirèrent peu satisfaits. Le lendemain, lorsque

je revins à la charge auprès de Koussongou pour obtenir mon départ, même refus obstiné. Les noirs sont de grands enfants, contre l'opiniâtreté desquels toute logique vient se briser.

« — Nous voyons bien, Blanc, dirent-ils en conclusion, que tu sais tout par les livres; néanmoins nous ne pouvons pas te laisser partir. Au reste, n'es-tu pas libre ? Tu vois bien que nous ne te faisons aucun mal. »

Il est vrai, ma tête est encore sur mes épaules, mais qui me répond qu'elle n'en sera pas délogée demain, ce soir peut-être ! Et puis, quelle liberté que celle qui me confine dans une ville dahoméenne, en proie à la famine et dévastée par ses propres défenseurs ?

***

La journée du lendemain s'annonça plus heureuse.

« — Les chemins te sont ouverts pour Grand-Popo, me dirent les chefs, mais non pour le steamer. »

« — A votre volonté; partons toujours. Oui, partons, canots et rameurs sont prêts, hâtons-nous de gagner le large. »

Mais voici un messager arrivant hors d'haleine.

« — Koussongou et les autres chefs te défendent de partir.

« — Pourquoi donc ?

« — Quelques-uns de nos gens, qui se rendaient à Porto-Novo, ont été arrêtés par les Français. »

Oh ! pour le coup, me dis-je, cette fois, c'en est fait, je resterai; eh bien ! à la garde de la Providence !

En réponse à ma confiance, cette Providence divine me suggéra un nouvel expédient. Puisque le roi a ouvert les chemins, pensai-je, je vais me faire appuyer par l'excellent M. Buss, qui a si bien réussi touchant nos Sœurs. Le 24 juin nous nous rendons ensemble vers six heures du matin à l'habitation privée de Koussongou. Celui-ci refuse d'abord de nous recevoir ; mais nous forçons la consigne et mon bienveillant protecteur s'adressant au chef noir :

« Si tu ne laisses partir le Père, lui dit-il d'un ton menaçant, tu auras affaire au roi qui veut la paix, tandis que tu travailles à la troubler. »

Effrayé, Koussongou fait aussitôt assembler son conseil, et l'on y décide que je partirai si je trouve un canot et des rameurs. Dans ce cas, un de leurs hommes m'accompagnera jusqu'à la frontière, à Ahro, puis je me tirerai d'embarras de mon mieux. Ahro, en effet, n'est qu'à une heure de Whydah, et il en faut cinq ou six pour arriver à Grand-Popo. J'accepte ces conditions ; canot et canotiers me sont obligeamment fournis par la Maison allemande, enfin je vais partir.

Mais admirez ici les contradictions du pauvre cœur humain. Moi qui avais tant bataillé et palabré pour obtenir mon départ, je ne pouvais me décider maintenant à quitter mes enfants, mes chrétiens, surtout mes enfants qu'il m'était interdit d'emmener avec moi. Cependant l'obéissance m'imposait le devoir de m'éloigner ; je disposai donc toutes choses de mon mieux pour le temps de mon absence, laissant à mes enfants leur instituteur noir pour leur faire la classe et le catéchisme, ainsi que leur nourriture accoutumée pour un temps suffisant. Je recommandai à mes chrétiens de se réunir à l'église comme d'ordinaire pour y chanter des cantiques et y réciter le Rosaire en commun. Tous m'entouraient, m'exprimaient leur douleur de mon départ et la frayeur qu'ils ont des Français noirs (nos tirailleurs sénégalais).

« — Si du moins c'étaient les Blancs ! s'écriaient-ils avec effroi, mais ils vont nous massacrer tous ! »

Je les rassurai de mon mieux, leur expliquant nos sages lois militaires, protectrices des faibles et des désarmés, et je leur promis la protection divine, s'ils s'efforçaient de la mériter. Du reste, je suis convaincu qu'au premier coup de canon il ne restera à Whydah d'autres noirs que ceux qui pourront se réfugier à la Mission. En effet, les païens eux-mêmes la considèrent comme chose sacrée — c'est fétiche.

Ils croient que Mahu, qui a tout fait, y réside ; ils y seront donc en sûreté.

Mais abrégeons ces tristes adieux et éloignons-nous, le cœur serré, mais non sans espoir : la Providence saura bien me ramener à son heure.

NÉCROLOGIE

Mgr Verjus

coadjuteur de Mgr Navarre.

Mgr Verjus était né à Oleggio, le 26 mai 1860. Il fit ses premières études à Annecy, pays d'origine de ses parents, et à peine âgé de onze ans, il entrait au collège des Missionnaires du Sacré-Cœur d'Issoudun. Sentant un grand attrait pour les missions, il se prépara par la prière et l'étude à l'évangélisation des sauvages.

Envoyé par ses Supérieurs dans la Nouvelle-Guinée, il y fonda une mission qui devint très florissante. Ses rares qualités le désignèrent bientôt pour l'épiscopat, malgré sa jeunesse, et l'année dernière il recevait, au milieu des circonstances les plus difficiles, la consécration épiscopale avec le titre d'évêque de Limyra. Quelque temps après son sacre, il vint en Europe pour faire sa visite aux tombeaux des Saints Apôtres. Tous ceux qui l'ont approché ont été profondément touchés de sa grande bonté et de sa noble simplicité.

Nous avons publié dernièrement le récit si plein d'intérêt de l'audience qu'il reçut du Saint-Père.

Il se rendit ensuite à Oleggio, en Piémont, dans le pays de sa vénérable mère : ce fut là qu'il se sentit atteint par une maladie qui, en quelques jours, le conduisit au tombeau. Il mourut le 13 novembre entre les bras de sa mère, dans les sentiments de la plus tendre piété et de la plus entière soumission à la volonté de Dieu.

Coïncidences remarquables, le 13 novembre, était la fête de saint Stanislas, son patron. De plus, ce jour-là était l'anniversaire de la consécration du premier autel qu'il avait emporté en Nouvelle-Guinée; la première messe célébrée sur cet autel avait été dite par lui le 13 novembre 1884, fête de la Dédicace de l'église des Saints Pierre et Paul à Rome. Cette année encore, le 13 novembre était la fête de la Dédicace des églises.

Les funérailles de Mgr Verjus ont été présidées par Mgr l'évêque de Novare. Plus de trois mille personnes étaient présentes au cortège. On évalue à douze mille environ celles qui se sont agenouillées au pied du catafalque, en chantant les litanies ou en priant à haute voix. Le corps a été déposé provisoirement dans le caveau des archiprêtres d'Oleggio en attendant qu'il soit plus tard transféré à Issoudun.

Humainement parlant, la mission de la Nouvelle-Guinée, qui donnait de si belles espérances, paraît très compromise par cette mort prématurée. Mais qui peut sonder les secrets desseins de Dieu ! Ne faut-il pas plutôt croire que le sacrifice que Mgr Verjus a fait de sa vie pour sa chère mission, attirera sur elle les bénédictions du ciel !

* * *

Voici une pièce touchante trouvée dans les papiers intimes de Mgr Verjus.

Ma Consécration comme victime au Sacré Cœur de Jésus pour la conversion de la Nouvelle-Guinée.

Mon bon et unique bien-aimé Jésus !

Aujourd'hui, 17 octobre, fête de l'aimante et première victime de votre divin Cœur, je viens, par les mains très pures de ma Bonne Mère, m'offrir à votre justice et miséricorde pour être votre victime, vous priant et vous conjurant de me purifier, sanctifier et immoler entièrement pour payer les dettes de ces pauvres âmes, obtenir leur grâce et leur conversion.

Je sais, ô mon Dieu, que vous pouvez me prendre sur parole, et me faire endurer toutes les rigueurs de votre justice. J'y consens, ô mon Dieu ! je le souhaite !... je le veux !... je vous le demande ardemment !... Il faut, ô mon Dieu, que vous soyez connu et aimé de tout ce peuple, il faut que ces âmes soient sauvées !... Il faut que votre sang les lave, les purifie et les sauve ! Et si, pour cela, ô mon Jésus bien-aimé, il faut du sang ! des tourments ! une passion ! une flagellation ! un crucifiement ! un chemin de croix vivant ! ô mon bon Jésus ! je vous en conjure, acceptez-moi.

Voici tout ce que j'ai, tout ce qui me reste encore !..... mon sang... mon corps tout entier ! mon cœur, mon âme, tout moi-même. Crucifiez-moi, ô mon Jésus !... Brisez-moi !... et triomphez sur mes ruines ! O ma bonne Mère, j'ose me placer sur votre cœur de mère comme sur un encensoir. Brûlez, consumez tout en moi, et faites que notre Jésus accepte ma pauvre offrande et qu'il envoie une grâce irrésistible à ces chères âmes que je veux lui porter. ..... Je les aime, ô mon Dieu, comme vous les aimez. Envoyez celui que vous voulez envoyer pour être le consommateur de cette chère œuvre ! et encore une fois, ô bon Maître, si ma vie, si mon sang, tout entier répandu dans les plus cruels tourments, peuvent hâter cet instant béni où vous serez connu, aimé et adoré chez ce peuple, me voilà, ô mon Dieu, prenez-moi des mains de votre Mère et de la mienne, purifiez-moi, tout entier au bon plaisir de votre divin Cœur.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

Mme B., de Lyon 20
M. Pierre Coste, du diocèse de Viviers 6

Pour les missions les plus nécessiteuses (Dahomey).
Deux familles alsaciennes, diocèse de Strasbourg 68 90
M. l'abbé Lubiez-Rowicki, à Montpellier, demande de prières. 5
Mme de Clifford, diocèse de Viviers 9
Anonyme de Houilles, diocèse de Versailles 4

Pour les missions d'Orient (Mgr Mladenoff).
Anonyme de Lyon 500

Pour les miss. de Chine (Mgr Bray et Mgr Pagnucci)).
Anonyme de Lyon 500

A Mgr Fallize (Norwège).
Mlle J. M. E., de Lyon 100

Pour les Sœurs de St-Joseph, de Césarée.
Mlle J. M. E., de Lyon 50

A Mgr Turkian, évêque arménien de Marache.
Mlle J. M. E., de Lyon 50

A Mgr Louis Zouain, chorévêque maronite à Ghazir, près Beyrouth (Syrie).
M. C. Deillon, à Rue, diocèse de Lausanne 500

A M. Allys (Cochinchine septentrionale), pour les princes chrétiens persécutés.
A. C., de Marseille, avec demande de prières 2
Anonyme de Marseille 100

Au R. P. Curlier, missionnaire en Corée.
Plusieurs amis du diocèse de Saint-Claude. 60

A Sœur Faure, à Tchou-chan (Tché-kiang), pour l'hospice des vieillards.
Mlle J. M. E., de Lyon 50

A M. Vigroux, pour la léproserie du Japon.
Mlle J. M. E., de Lyon 100

A. M. Ferrié, à Satsuma (Japon méridional).
Mlle J. M. E., de Lyon 50

A Mgr Taurin Cahagne (Gallas).
Mlle J. M. E., de Lyon 100

A la mission de Cunène, pour rachat d'esclaves.
Mlle J. M. E., de Lyon 100

Au R. P. François, à Abéokouta, pour rachat d'esclaves.
Mlle J. M. E., de Lyon 100

A Mgr Sogaro, à El-Obéid.
Mlle J. M. E., de Lyon 100

A M. le chanoine Murat, à Madagascar, pour les Sœurs de Diego-Suarez.
Mlle J. M. E., de Lyon 50

A. M. Picard, lazariste, en Abyssinie.
Mlle J. M. E., de Lyon 50

A Mgr Navarre (Nouvelle-Guinée).
Mlle J. M. E., de Lyon 100

Au R. P. Muraton, missionnaire à Huilla, par Humpata (Cimbébasie).
Un professeur du Grand Séminaire de C., diocèse de Clermont 100

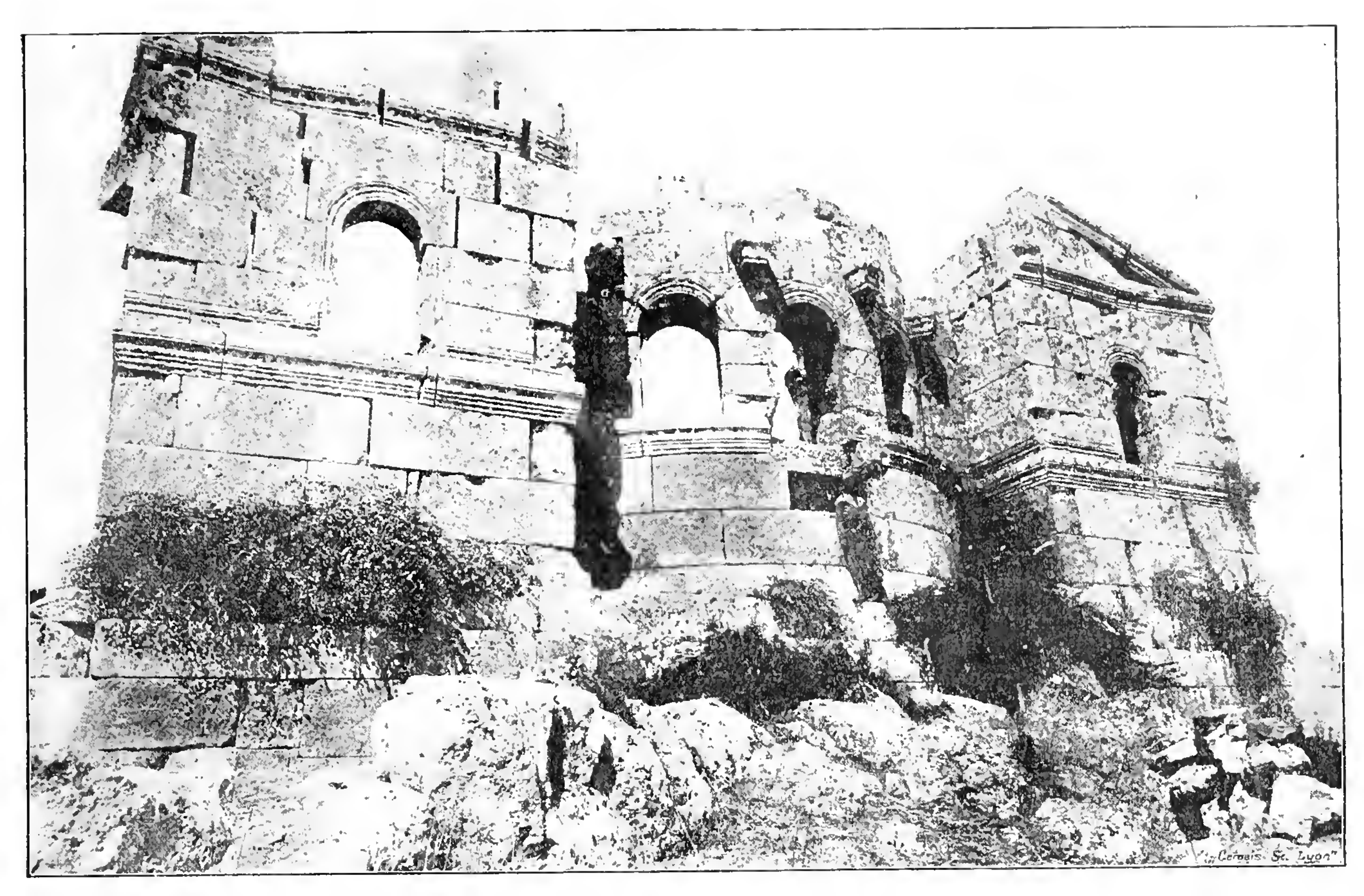
Au R. P. Deltour, pour sa mission de Roma (Basutoland).
Anonyme d'Alger 10

Pour le rachat d'un enfant à baptiser sous le nom de Pierre (Mgr Le Roy).
Mlle Fleury, du diocèse de Blois 50

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant*.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



SYRIE. — *Baqouza*. — CHEVET D'ÉGLISE DU VIe SIÈCLE; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir p. 622).

LETTRE
DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL LEDOCHOWSKI
A Mgr TOURNIER
VICAIRE GÉNÉRAL DE SON EM. LE CARDINAL LAVIGERIE

A la cérémonie des funérailles de Son Éminence le Cardinal LAVIGERIE, à Carthage, Mgr Tournier a donné lecture de la lettre suivante de l'Éminentissime Préfet de la Propagande. Nous nous empressons de la publier.

Rome, le 1er décembre 1892.

Révérendissime Seigneur,

C'est avec le plus profond chagrin que j'ai reçu la pénible nouvelle de la mort de l'Eminentissime cardinal Lavigerie. Je ne trouve pas d'expressions capables de traduire mes regrets : vous pouvez en mesurer l'étendue d'après les liens intimes qui m'unissaient au défunt et d'après la perte immense qui résulte de sa mort. Il n'est pas besoin de rappeler et les actes glorieux du pontife et les services aussi rares qu'éclatants qu'il a rendus à l'Église. Dévoré, en effet, d'un zèle ardent pour le salut des âmes et pour la religion, il travailla sans relâche à répandre parmi les nations infidèles les lumières de la vraie foi. Il n'épargna aucune fatigue pour atteindre cette fin si noble, et il y a consacré toutes les énergies de son dévouement. Le malheureux sort des infortunés qui, dans l'Afrique centrale, se trouvaient ensevelis dans les plus épaisses ténèbres de l'erreur, privés de tous les secours de notre religion, émut d'autant plus sa pitié que déjà des émissaires avaient pénétré parmi ces peuples pour les enlacer dans les filets de l'hérésie. L'âme remplie de confiance et revêtu de l'autorité nécessaire, il triompha d'obstacles aussi nombreux que considérables, et envoya des ouvriers évangéliques travailler à la conversion de ces délaissés, et Dieu a fécondé leurs travaux à tel point que de florissantes missions ont pu se créer et que plusieurs de leurs néophytes, renouvelant les exploits des anciens chrétiens, ont combattu avec constance pour notre très sainte religion et ont conquis courageusement la couronne du martyre.

Et l'illustre Primat de l'Eglise d'Afrique ne crut pas encore avoir fait assez. Il était vivement touché de la situation lamentable où sont réduites les pauvres victimes de l'esclavage, non moins que profondément attristé des calamités qui pèsent sur tous les habitants de cer-

taines régions de l'intérieur africain ; tout brûlant du désir de secourir ces infortunés et de soulager leurs maux, il n'hésita pas à parcourir les principales cités de l'Europe pour dévoiler l'ignominie de ce commerce infâme et entraîner les princes et les particuliers, au nom de la justice et de la philanthropie, à secourir efficacement ces peuplades malheureuses. Les résultats répondirent à son attente. Sa parole éloquente enflamma les chefs des peuples, les catholiques du monde entier, et avec eux les hommes aux yeux desquels les droits de l'humanité et ceux de la nature restent sacrés : tous s'appliquèrent, dans la mesure de leurs forces, à faire disparaître ce trafic barbare. Poussé par son activité infatigable et son zèle vraiment apostolique, il créa des œuvres nombreuses destinées à pourvoir aux besoins corporels et spirituels de ces malheureux. Et l'on ne peut passer sous silence l'un de ses actes les plus mémorables, la fondation d'une Congrégation religieuse destinée à préparer et à former des ministres sacrés qui, en propageant dans les diverses contrées de l'Afrique la doctrine évangélique, éclaireraient des lumières de la vérité divine les âmes des indigènes, plongées jusque-là dans les ténèbres de la superstition. Depuis, ses fils ont pénétré, au mépris de tous les périls, dans les contrées les plus brûlantes de l'Afrique ; ils y ont répandu et y répandent encore la vraie foi, suscitant à la religion de nouveaux et nombreux enfants.

C'était encore trop peu. Il a voulu ressusciter l'illustre Église de Carthage, et par ses soins, cette Église a été pourvue de ministres sacrés et de ressources matérielles dignes d'elle.

Tant de travaux héroïques et des épreuves cruelles ont brisé ses forces physiques et ruiné sa santé ; comme un valeureux champion du Christ, il est tombé sur le champ de bataille en luttant pour la vérité, et il s'est endormi dans le baiser du Seigneur.

En lui les Pères Missionnaires d'Alger pleurent un Père tout dévoué, les Archidiocèses d'Alger et de Carthage un pasteur expérimenté, et toute l'Eglise d'Afrique un primat vigilant.

Pour moi, et à cause de la grande affection qui m'unissait au défunt, et parce que cette Sacrée Congrégation a perdu en lui un collaborateur très actif et très fidèle, je partage toute la violente douleur qui vous accable.

Et, au milieu de la peine amère que me cause la mort et la disparition d'un personnage si éminent, je prie Dieu avec instance qu'il nous assiste de sa sainte grâce et nous encourage à marcher vaillamment sur ses traces.

De Votre Grandeur

le très dévoué serviteur,

Card. LEDOCHOWSKI, *Pr. de la Pr.*

F. AUG., *arch. de Larisse, pro-secrétaire.*

RAJPOUTANA (Hindoustan).

Arrivée à Mhow des premières religieuses franciscaines.

Nous devons l'intéressante correspondance qu'on va lire, à une obligeante communication du R. P. Moyse d'Orléans, procureur général des missions des RR. PP. Capucins.

LETTRE DE SŒUR MARIE DU CARMEL, FRANCISCAINE.

Nous avons fait un excellent voyage. Malgré la houle des moussons, qui n'est pas finie, nous sommes arrivées à Bombay deux jours plus tôt que ne marquait notre itinéraire, et le 1[er] octobre, la *Seyne* prenait sa place dans le port de Bombay.

Nous passâmes à bord cette dernière nuit, non sans redouter pour le lendemain les difficultés du débarquement et surtout de notre trajet jusqu'à Mhow, centre de notre mission, car, au milieu de ces gens inconnus, il est difficile de se mettre en garde contre leur tendance à exploiter les gens le plus possible.

Mais nous comptions sans le dévouement du T. R. P. Bertrand, préfet apostolique du Rajpoutana, venu à notre rencontre. Dès le dimanche matin, il leva toutes les difficultés en peu d'instants. En passant, nous admirons la gare de Bombay. Enfin, après vingt heures de chemin de fer, nous touchons à Mhow.

***

Les RR. Pères Capucins, quelques représentants de la station militaire et la population de Mhow : catholiques, protestants, Goanais, natifs, se trouvent à la gare. Des voitures nous attendent. Après un échange de salut et de joie réciproques, on nous conduit à l'église, afin de remercier Dieu de notre heureux voyage. A l'entrée de l'enclos, un arc de triomphe a été dressé ; la musique militaire, prêtée pour la circonstance, exécute une marche joyeuse. L'église elle-même est décorée comme aux plus grands jours : c'est une vraie fête ! L'assistance est nombreuse. Nous sommes frappées du recueillement et de la piété des chrétiens.

Après le chant du *Te Deum* et la bénédiction du Saint-Sacrement, on nous réunit dans une salle du couvent. Le colonel Peat, étant absent ce jour-là, se fit remplacer par un des lieutenants de l'armée, M. Folley, qui nous lut une adresse.

Enfin, on nous conduit à notre couvent. Là encore, illuminations, etc... Tout est préparé pour nous recevoir ; chacun a prêté son concours et s'est fait un plaisir de fêter les religieuses attendues depuis si longtemps !

Nous sommes touchées de la foi et du bon esprit de ces gens. Ah ! que ne pouvons-nous être assez nombreuses

pour nous disperser dans ces pays où chrétiens, protestants et païens aimeraient à nous confier leurs enfants.

* * *

Huit jours après notre arrivée à Mhow, les indigènes nous firent aussi leur réception. Elle fut peut-être moins solennelle que la première, mais aussi touchante et venant du cœur.

La réunion avait lieu ce jour-là à quatre heures. Dès deux heures, hommes, femmes, enfants, vieillards sont dans notre jardin. Pour la circonstance, ils ont mis leurs plus beaux anneaux et en grand nombre. Parmi eux se trouvent des Goanais et des Madrassiens qui viennent aussi nous fêter ; mais ils sont au-dessus des natifs et ne se confondent pas avec eux. La fête commence par un chant tamoul exécuté à merveille, avec grimaces et cris selon l'usage du pays. Chacun vient à tour de rôle nous souhaiter la bienvenue ; les enfants s'amusent à recommencer plusieurs fois ; c'est alors qu'arrive pour nous le moment solennel : on nous passe au cou des couronnes de fleurs naturelles ; c'est la coutume du pays. Nous en avons chacune jusqu'à cinq et six ; l'intention qui fait agir ces braves gens est touchante, mais, si nous avons le malheur de nous regarder les unes les autres, notre émotion va jusqu'au fou rire. Après nous avoir ainsi fleuries, le plus habile du pays nous lit une adresse dans laquelle, au nom de tous, il nous remercie d'être venues chez eux prendre soin de leurs enfants et les soigner tous dans leurs maladies. La fête se termine enfin par un chant tamoul encore mieux réussi que le premier. Tout ce monde se disperse bien heureux, après une distribution de bonbons du pays, car ils n'aiment pas nos friandises européennes. Nous allâmes porter nos fleurs aux pieds de la Sainte Vierge.

Nous supplions nos amis laissés dans la patrie, nos chers chrétiens de France, de prier pour cette vaste mission où il y a tant de bien à faire, mais où les missionnaires rencontrent tant de difficultés.

INFORMATIONS DIVERSES

Rome. — Son Éminence le Cardinal Ledochowski, Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, a envoyé à Mgr Augouard, vicaire apostolique de l'Oubanghi (Haut Congo français), la somme de quarante mille francs pour l'œuvre du rachat des esclaves.

— Le Saint-Père a promulgué au Vatican deux décrets des SS. Rites sanctionnant les conclusions favorables de cette Sacrée Congrégation, concernant l'authenticité des miracles et autres signes par lesquels il a plu à Dieu d'illustrer le martyre que subirent, dans les Indes portugaises, à la fin du XVIe siècle, cinq religieux de la Compagnie de Jésus, et, en Chine, au XVIIIe siècle, cinq autres de l'ordre des Frères Prêcheurs.

Ce sont, pour la Compagnie de Jésus : Rodolphe Aquaviva, Alphonse Paceco, Antoine Francisci, Pierre Berno, prêtres, et François Aranea, coadjuteur temporel ; et pour les Dominicains, Pierre-Martyr Sanz, évêque titulaire de Mauricastre et vicaire apostolique dans la province de Fo-Kien, François Serrano, évêque titulaire élu de Tipasa et vicaire apostolique dans cette même province ; Joachim Royo, Jean Alcober et François Diaz.

Missionnaires et Géographes. — Un de nos lecteurs nous envoie la note suivante :

« On reconnaît aujourd'hui que, dans bien des contrées, l'explorateur a été souvent précédé par le missionnaire ; on pourrait en donner de nombreux exemples. Il suit de là que le missionnaire sait beaucoup, alors que l'explorateur ignore encore tout ; aussi l'explorateur a-t-il trouvé un trésor en rencontrant un missionnaire ; on n'ignore pas la part importante prise par le P. Dedéken, missionnaire en Chine, dans le célèbre voyage de M. Bonvalot et du prince Henri d'Orléans (je cite cet exemple parce qu'il est tout récent ; mais évidemment on pourrait les multiplier). Le missionnaire connaît parfaitement les contrées qu'il doit évangéliser, il connaît tel et tel accident de terrain, telle montagne, tel fleuve, etc. ; en un mot il connaît la géographie du pays ; le missionnaire est toujours quelque peu géographe, c'est ce que je veux montrer en cet article et pour cela je m'appuie sur le témoignage d'un de nos premiers géographes.

« Il y a quelques mois, paraissait un ouvrage impatiemment attendu par un grand nombre de professeurs de géographie et d'amateurs, c'était la seconde partie de l'*Asie* de M. Lanier, ouvrage d'un grand intérêt, d'une grande érudition, où règne une impartialité à l'abri de tout reproche ; c'est-à-dire que les missionnaires y ont leur place assignée en maints endroits, car c'est souvent grâce à eux que la civilisation commence à pénétrer dans un pays ; il s'ensuit qu'il faut recourir à eux, soit pour avoir l'histoire exacte d'un pays, soit pour connaître les mœurs des habitants, tout géographe consciencieux doit en passer par là sous peine de pécher contre la vérité et l'histoire.

« En homme judicieux qu'il est, M. Lanier a parfaitement compris cela et il a interrogé les relations de nos missionnaires, le journal des *Missions catholiques*, les *Annales de la Propagation de la Foi*, en même temps qu'il consultait les écrits des voyageurs ; aussi est-ce un véritable plaisir de rencontrer dans son ouvrage, côte à côte pour ainsi dire, des passages de M. Elisée Reclus et des relations de nos missionnaires, comme pour montrer que le voyageur et l'apôtre aident également à l'extension de nos connaissances géographiques. Les principaux missionnaires auxquels l'éminent géographe a emprunté plusieurs récits sont tous connus des lecteurs des *Missions Catholiques*. Citons en premier lieu M. l'abbé Louvet ; viennent ensuite M. l'abbé Launay, M. l'abbé Desgodins, M. l'abbé Similien Chevillard (Siam et les Siamois), le P. Pinabel, M. l'abbé Huc, dont les écrits sur le Thibet ont encore une grande valeur, et enfin M. l'abbé Ch. Dallet ; l'éloge de ces missionnaires n'est plus à faire ; leurs œuvres les ont fait connaître de tous.

« Parmi les voyageurs ou explorateurs dont M. Lanier publie des extraits, plusieurs appuient leurs récits sur le témoignage des missionnaires, quelques-uns leur donnent en passant des éloges bien mérités du reste ; je cite cette louange adressée par M. Cotteau aux Sœurs hospitalières de la Chine (passage reproduit dans l'ouvrage de M. Lanier) : « Je les ai vues, dit M. Cotteau, panser d'horribles plaies et soigner avec le même dévouement tous les malades, quelle que soit leur religion ; elles distribuent journellement et gratuitement des médicaments à tous ceux qui se présentent. » (Cotteau. *Un touriste dans l'Extrême-Orient*). Voilà un bel éloge à l'adresse de nos Sœurs.

« En plusieurs endroits du livre de M. Lanier, il est aussi parlé du zèle de saint François Xavier et c'est à juste titre.

« En un mot, en plus de trente endroits, M. Lanier loue nos missionnaires ou cite leurs écrits ; nous n'avons parlé que de la seconde partie de l'*Asie*, mais nous pourrions faire les mêmes remarques à propos des autres ouvrages de l'auteur, à savoir la première partie de l'Asie, l'Afrique, l'Amérique. En un mot, nos missionnaires sont une véritable source de lumière pour la géographie moderne et il n'en peut être autrement, nous avons dit pourquoi : tout en travaillant à l'extension du royaume

de Dieu, les missionnaires travaillent aussi à l'extension de nos connaissances en géographie et la plupart ignorent assurément que ces petites relations de leurs voyages qui sont narrées dans le journal des *Missions catholiques* servent beaucoup aux géographes. »

Alger. — Dans une lettre adressée à Mgr l'évêque d'Autun, et publiée par la *Semaine Religieuse*, de ce diocèse, M. l'abbé Planus, vicaire général, décrit en termes élevés et touchants la cérémonie des funérailles de S. E. le cardinal Lavigerie. Nous en reproduisons des extraits :

« Je ne puis prétendre vous donner en quelques lignes hâtives une idée exacte de la magnificence de la fête qui s'achève. Fête !... le mot peut paraître déplacé, puisque c'est d'une solennité mortuaire et d'un cercueil qu'il s'agit. Je le maintiens néanmoins, car la tristesse des regrets s'est en quelque sorte effacée devant l'unanimité de l'admiration et des sympathies publiques.

« Le Gouvernement, vous le savez, avait décrété que « des « honneurs exceptionnels » seraient rendus à l'archevêque d'Alger et de Carthage, primat d'Afrique. Les ordres venus de Paris se sont merveilleusement accordés avec le sentiment général qu'il n'était point difficile de pressentir.

« A la cathédrale, tapissée de tentures rouges, l'office a commencé vers huit heures. Sous un dais d'or, au milieu du chœur, se dressaient le catafalque et le cercueil recouvert de pourpre, entouré de lumières. NN. SS. les évêques d'Oran et de Constantine, de Carthage, de la Tunisie, le Père abbé de la Trappe de Staouëli, occupaient, à droite et à gauche, les premiers rangs. Le clergé, accouru de tous les points du vaste diocèse, les Pères blancs, le grand séminaire, la maîtrise, emplissaient le reste de cette partie réservée de l'édifice. Mgr Dusserre, coadjuteur de Son Eminence, aujourd'hui archevêque d'Alger, Mgr Brincat, les prélats de la maison archiépiscopale conduisaient le deuil. Un peu derrière eux se tenait M. Cambon, gouverneur de l'Algérie.

« Dans la nef, les places avaient été réservées d'un côté aux autorités civiles, de l'autre aux autorités militaires. Hormis l'assistance officielle, presque personne n'avait pu pénétrer dans l'église, vingt fois trop étroite pour la circonstance.

« C'est Mgr Combes, évêque de Constantine, qui a célébré la sainte messe. Rien autre que les chants liturgiques dans toute leur simplicité; mais, exécutés, comme ils l'étaient, par quatre ou cinq cents voix à l'unisson, ils avaient quelque chose d'extraordinairement pénétrant et puissant. Je doute que la vieille mosquée, depuis cinquante ans transformée en église, ait jamais rien entendu de plus beau. Après la messe, le célébrant est monté en chaire. Ce n'a pas été, ce ne devait pas être l'oraison funèbre réservée pour une grande cérémonie ultérieure. Mgr Combes n'a voulu que se faire l'écho de la première douleur et des premiers hommages de reconnaissance et d'admiration. Il a parlé comme un Pontife, il a pleuré comme un fils. Ses accents ont eu, tour à tour, l'autorité et l'attendrissement qui s'imposent. L'attention la plus religieuse n'a pas cessé, un instant, de lui répondre.

« Les cinq absoutes accoutumées ont succédé à l'allocution touchante de Mgr de Constantine. *Kyrie eleison, Christe eleison* ! Pour les plus illustres personnages, comme pour les plus humbles, quand la mort a passé, quand les mystérieuses exigences de la justice divine sont ouvertes, c'est la prière opportune entre toutes. Ceux qui demeurent supplient le Maître des consciences d'être miséricordieux pour l'âme remontée vers lui et seule en face de ses jugements.

« Pendant que l'office sacré se poursuivait et s'achevait ainsi à la cathédrale, au dehors, sur la place de l'Archevêché et du gouvernement, dans la grande rue Bab-Azzoun, le long du magnifique quai de la République, d'un bout à l'autre du long parcours que devait suivre le cortège, la garnison tout entière, à pied ou à cheval, formait une double haie sans solution de continuité, et la foule immense, tenue à distance des deux côtés, attendait de pouvoir enfin satisfaire sa religieuse curiosité. Ce qu'a été le défilé au milieu de cette armée et de ce peuple, je renonce à le décrire. Des délégations d'enfants des paroisses, conduits par MM. les curés, ouvraient la marche. Puis, venaient les Pères blancs avec leur pittoresque costume, le clergé, les évêques. A la suite des évêques, le général de division, qui remplaçait le commandant du dix-neuvième corps d'armée, absent, s'avançait à cheval L'amiral de l'escadre de Toulon, à cheval aussi, se tenait près de lui. Ils avaient à côté d'eux tout un état major au milieu duquel on voyait quatre chefs arabes au burnous de neige.

« Venait ensuite le char funèbre traîné par huit chevaux caparaçonnés de noir. Les troupes portaient les armes au passage.

« Derrière le char, marchaient Mgr Dusserre et toute la famille archiépiscopale.

« Immédiatement après, venaient M. Cambon, gouverneur de l'Algérie, MM. les consuls des diverses nations du globe, M. le préfet, M. le maire, les présidents de cour et de tribunaux, les professeurs et doyens des facultés, même des rabbins, même des muphtis.

« Et tout cet imposant cortège passait lentement, gravement, les musiques militaires alternant avec le sourd roulement des tambours voilés de crêpe et le chant du *Miserere* réservé par intervalles au clergé.

« La foule, extraordinairement mélangée, encombrait les arcades de la rue Bab-Azzoun, mettait aux fenêtres des maisons, à tous les étages, des masses de têtes semblables à des grappes vivantes, inondait la grande place des Palmiers et du Gouvernement, ne laissait pas une place vide sur le quai de la République, le long de la Marine. J'ai voulu me rendre compte de la tenue et de l'attitude de ce public cosmopolite ; j'affirme n'avoir absolument rien vu ni entendu qui m'ait tant soit peu mésédifié. Nulle part le bruit des conversations ne dégénérait en rumeur tapageuse, ne se mélangeait de lazzi, et quand apparaissait le cercueil, on se découvrait, on faisait silence.

« Oui, cette foule colossale, où l'Europe presque entière était représentée, Français, Espagnols, Portugais, Italiens, Maltais, Anglais, sans parler des Arabes à peine vêtus de leurs manteaux en loques, s'est montrée respectueuse.

« Etait-ce le sentiment religieux éveillé plus que de coutume, par une mise en scène plus imposante de la mort? Peut-être bien. Mais, très certainement aussi, tous comprenaient que ce déploiement d'hommages exceptionnels méritait que les plus humbles y prissent part.

« Depuis vingt-cinq ans, on avait si souvent entendu parler en Algérie de Mgr Lavigerie d'abord, ensuite du cardinal, du grand cardinal. Une sorte d'admiration légendaire flottait autour de son nom. Nul n'ignorait qu'il aimait passionnément la France et l'Afrique ; qu'il portait au cœur les plus grandes idées ; qu'il s'était, au nom de la civilisation et de l'Evangile, voué à toutes les nobles causes. La plupart de ceux qui étaient là eussent été embarrassés de préciser le détail de ses entreprises et de ses œuvres ; mais vaguement ils avaient connaissance des droits de celui qui avait tant honoré le pays, à être honoré d'eux à leur tour, et c'est ce qu'ils entendaient faire; c'est leur devoir qu'ils voulaient remplir, en mêlant au faste de la reconnaissance officielle l'appoint touchant de leur respect.

« Par le quai de la République, le cortège s'était rendu à l'Amirauté, tout au bord de la rade où le croiseur le *Cosmao* envoyé de Toulon, était arrivé hier pour transporter à Tunis et Carthage les dépouilles mortelles du cardinal. Au moment où le cercueil fut descendu du char funèbre et déposé près du bord, M. le gouverneur de l'Algérie s'avança au milieu de NN. SS. les évêques et de l'assistance groupée autour d'eux, et d'une voix émue, sincèrement émue, prononça quelques paroles d'admiration, de regrets et d'adieu. »

Voici le texte du discours de M. Cambon :

« Le moment est venu ; je ne puis me rendre à la prière de Mgr l'archevêque d'Alger.

« Je ne puis laisser partir, sans un mot d'adieu, cet homme que la France honore aujourd'hui,

« Le cardinal a voulu que son corps fût porté à Carthage, mais il nous a laissé son cœur ; c'est ici, en effet, qu'il a commencé, entrepris, poursuivi la grande œuvre de sa vie.

« A une heure où personne encore ne pensait à l'Afrique, il a voulu la conquérir à la France et à la civilisation.

« Il a été bon Français et bon Européen, précurseur de tous ces hardis voyageurs, de ces marins, de ces soldats qui donneront à ce siècle quelque chose de la gloire des conquérants du Nouveau-Monde.

« Toute sa vie, il a lutté, Dieu sait parfois au prix de quelles amertumes. Il était né pour l'action ; son esprit était de ceux qui regardent où ils vont et non d'où ils viennent. C'est ainsi qu'il était venu à la République.

« Il me le disait souvent à moi-même : « Je suis le serviteur « d'un Maître qu'on n'a jamais pu renfermer dans un tombeau. »

« Qu'il me soit permis de dire, aussi, combien il était doux et tendre à ceux qu'il aimait, passionné dans ses affections, enflammant tous ceux qu'il approchait de son ardeur généreuse.

« Sa mémoire leur restera chère et la France, qu'il a tant aimée, gardera son souvenir comme celui d'un de ses plus nobles, d'un de ses meilleurs enfants. »

« Le croiseur ne s'était pas avancé jusqu'à l'extrémité de la rade qui touche à l'Amirauté. Il était resté à l'entrée du port, presque à la haute mer. Il fallait donc conduire le cercueil du point où il se trouvait, au navire.

« Toutes les précautions avaient été gracieusement prises par le service maritime.

« Une grande chaloupe, ornée de draperies rouges, munie dans le milieu d'une sorte d'estrade sur laquelle devait reposer le cercueil, était réservée à Mgr Dusserre et à ses familiers. Une autre était destinée à NN.SS. les évêques et à quelques membres du clergé ; une autre aux autorités militaires, le général de division à leur tête ; une autre aux autorités civiles avec M. le gouverneur.

« Quand tout fut prêt, sous l'impulsion d'un remorqueur, la flottille se mit en mouvement dans la direction du *Cosmao* : d'abord la baleinière des évêques, puis le chaland qui portait le cercueil, entouré des autres embarcations comme d'une garde d'honneur.

« Les canons de l'Amirauté et du croiseur tonnent à pleines décharges; les marins des huit torpilleurs, récemment entrés en rade, présentent les armes ; tous les bâtiments du port déploient leur drapeau national ; les couleurs de France pendent tristement en berne ; des centaines de barques montées par les habitants de la ville, louées à prix d'or, couvrent les eaux du bassin ; la foule garnit les parapets du quai sur plus d'un kilomètre de longueur. Le spectacle de tout à l'heure, si imposant déjà, est dépassé par celui qu'on a maintenant sous les yeux.

« Nous voilà près du navire. La chaloupe, porteuse des restes mortels du cardinal s'approche jusqu'à le toucher. A l'aide de fortes poulies on soulève lentement le cercueil, on le hisse sur le pont, et là on le fait descendre presque à fond de cale, dans un emplacement transformé en chapelle ardente. Peu à peu NN. SS. les évêques et toute l'assistance qui les a accompagnés montent sur le croiseur. L'évêque de Constantine s'avance vers cette fosse d'un nouveau genre qu'on fermera tout à l'heure, mais qui pour le moment s'offre aux regards, et devant l'entourage recueilli, chante une dernière absoute :

« *Requiem æternam dona ei, Domine, et lux perpetua luceat ei!* »

« Que cette prière, belle toujours, l'était donc plus que de coutume encore à cette heure, sur le pont de ce vaisseau, en face de l'indescriptible panorama que dessinent et déroulent autour du golfe les montagnes de Kabylie étagées de proche en proche jusqu'à la mer, sous le grand ciel bleu qui s'étendait des cimes lointaines du Djurdjura aux collines fleuries d'Alger!

« *Requiem æternam* ! Le repos éternel à cet apôtre infatigable, à ce vaillant ouvrier, à cet intrépide soldat ! Ses dépouilles terrestres aborderont demain aux rivages devenus hospitaliers de Tunis et de Carthage! Que son âme entre dans l'hospitalité bienheureuse et sans fin du ciel !

« *Lux perpetua* ! La lumière de la vérité absolue, plus radieuse mille fois que l'azur et le soleil de ces rayons enchantées, au chercheur ardent de tout ce qui fut juste, vrai, bienfaisant pour les déshérités d'ici-bas, utile au pays, glorieux pour la religion. »

VOYAGE
DANS LA SYRIE SEPTENTRIONALE
aux ruines chrétiennes des IVe, Ve et VIe siècles

Par le R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus.

XXIII

KOKANAYA, BAQOUZA, DEIR-SETA.

Sur les ruines de Kokanaya nous pourrions écrire bien des choses que nous ne nous sommes pas lassés de voir ; mais, après ce qui précède, on pourrait bien se lasser de les lire. Nulle part les rues ne sont mieux dessinées par les habitations et moins encombrées de débris. Il est cependant triste de se promener dans ce réseau de rues et d'impasses sans fenêtres où, seulement de temps à autre, de larges portes laissent apercevoir de beaux intérieurs.

Sur l'une de ces portes, donnant dans la cour d'une vaste maison à portiques de simples piliers carrés, on lit en grec une candide inscription, où l'architecte, content de son œuvre, laisse son nom à la postérité, en même temps qu'il renvoie au Seigneur la gloire de son talent :

La puissance du Dieu et du Christ l'a élevé, le premier Loüs de l'année 479. DOMNOS, *architecte.*

La date répond au 1er août 431.

De chaque côté de l'inscription sont des rosaces perlées et dans l'une le monogramme du Christ.

Charmante dans sa simplicité est une toute petite maison de cultivateur, isolée au bord des oliviers. Elle n'a qu'une chambre, où l'on monte par un escalier extérieur, taillé en échelle de meunier dans une seule dalle inclinée. Au rez-de-chaussée est l'écurie, percée au nord de deux baies séparées par une colonne. Un arc intérieur, jeté d'un mur à l'autre, soutient les dalles du plafond. Ailleurs, c'est une élégante habitation à colonnes inégales, une délicieuse chapelle du VIe siècle, dont le chevet reproduit la forme intérieure.

Comme partout les tombeaux touchent les habitations. Mais, je ne sais comment, à côté de si jolies maisons, les architectes ont bâti des tombeaux disgracieux, des pyramides massives, portées par de gros piliers, abritant des sarcophages tout couverts de dessins géométriques de mauvais goût. Cependant le monogramme sacré a toujours la place d'honneur.

Une tombe sans apparence présente un intérêt particulier. Au dehors on ne voit qu'un couvercle et une fosse verticale. Celle-ci se termine par une chambre funéraire à deux tombes où, sur l'un des arcosolia, on lit en grec :

A Eusèbe, chrétien. Gloire au Père, au Fils, au Saint-Esprit.

L'an 417, le 27 Loüs.

C'est-à-dire l'an 368 ou 369 de J.-C.

Le nom de *chrétien*, à côté d'une doxologie manifestement chrétienne, n'apparait-il pas ici comme un titre glorieux que le défunt n'a garde d'omettre? Lors même qu'il n'apprend rien de plus, du moins, il nous rappelle que les

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août, 2, 9, 23, 16, 30 septembre, 7, 14 et 25 octobre, 11, 18, 25 novembre, 2 et 9 décembre.

disciples du Christ, convertis par les prédications de Paul et de Barnabé dans la ville d'Antioche, reçurent les premiers le nom de chrétiens. Le pieux Eusèbe était peut-être, lui aussi, un citoyen d'Antioche.

* * *

Baqouza n'est pas loin ; on s'y rend en trois quarts d'heure par un chemin généralement plat, qui paraît être l'antique voie trouvée plus haut. La maison qu'on rencontre à mi-chemin est assez singulière dans ce pays. Sa façade sur la route, sans portiques, régulièrement percée de deux rangs de fenêtres à jours carrés, entourées chacune d'un bandeau de moulures en U renversé, lui donne l'aspect d'une maison de France au XIIIe siècle. Elle est cependant de l'âge des autres ruines de la contrée ; les portiques habituels règnent à l'intérieur. Notre guide nomme le lieu Adouar, maisons. Est-ce un nom propre ou un nom commun ? je ne sais.

Le village de Baqouza est entièrement détruit ; il ne reste debout qu'une partie de la grande église, basilique de type connu, avec des beautés particulières. Le chevet de l'abside, flanqué de deux sacristies, s'avance sur la déclivité d'un gradin du plateau, porté par un solide soubassement. Il est majestueux, superbe par son bel appareil, la pureté antique de ses lignes et la vigueur de son dessin qui accuse nettement la disposition intérieure. Des colonnes en encorbellement, dont il ne reste que les consoles, ajoutaient de la grâce à l'ensemble (voir la gravure p. 617).



SYRIE. — *Deïr Seta.* — ÉGLISE, VUE DU MIDI COMMENCEMENT DU VIe SIÈCLE ; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir le texte ci-dessous).

* * *

Deïr-Séta, à peu de distance au levant, offre un beau baptistère, isolé sur une hauteur, à l'entrée du village. On y arrive par une avenue pavée de dalles et autrefois bordés du portique où l'on accomplissait sur les catéchumènes les rites préparatoires au baptême. Le baptistère est un hexagone de dix mètres de large (voir la gravure p. 623). Au centre se voit une margelle de même forme qui entourait la cuve baptismale; sur les angles de la margelle s'élevaient probablement les colonnes d'un portique intérieur.

A l'autre extrémité du village se trouve l'église, bel édifice de 32 mètres sur 20, bâti en superbes blocs. Un chevet rectiligne dissimulait complètement la forme intérieure, et devait cependant présenter un bel aspect sur son soubassement de trois mètres de haut, avec sa rangée de colonnes en saillie dont on voit encore les bases. On trouve dans l'intérieur de l'édifice quelques restes de dalles découpées qui fermaient les fenêtres.

Quatre ou cinq familles habitent les ruines. C'est dire que les antiques habitations y sont en grande partie bouleversées. Il en reste cependant d'intéressants morceaux. Sur

la porte de l'une d'elles, une inscription de l'an 411 de J-C., affirme à l'adresse des païens l'unité et l'universelle providence de Dieu ;

« Un seul Dieu, à tous secourable. »

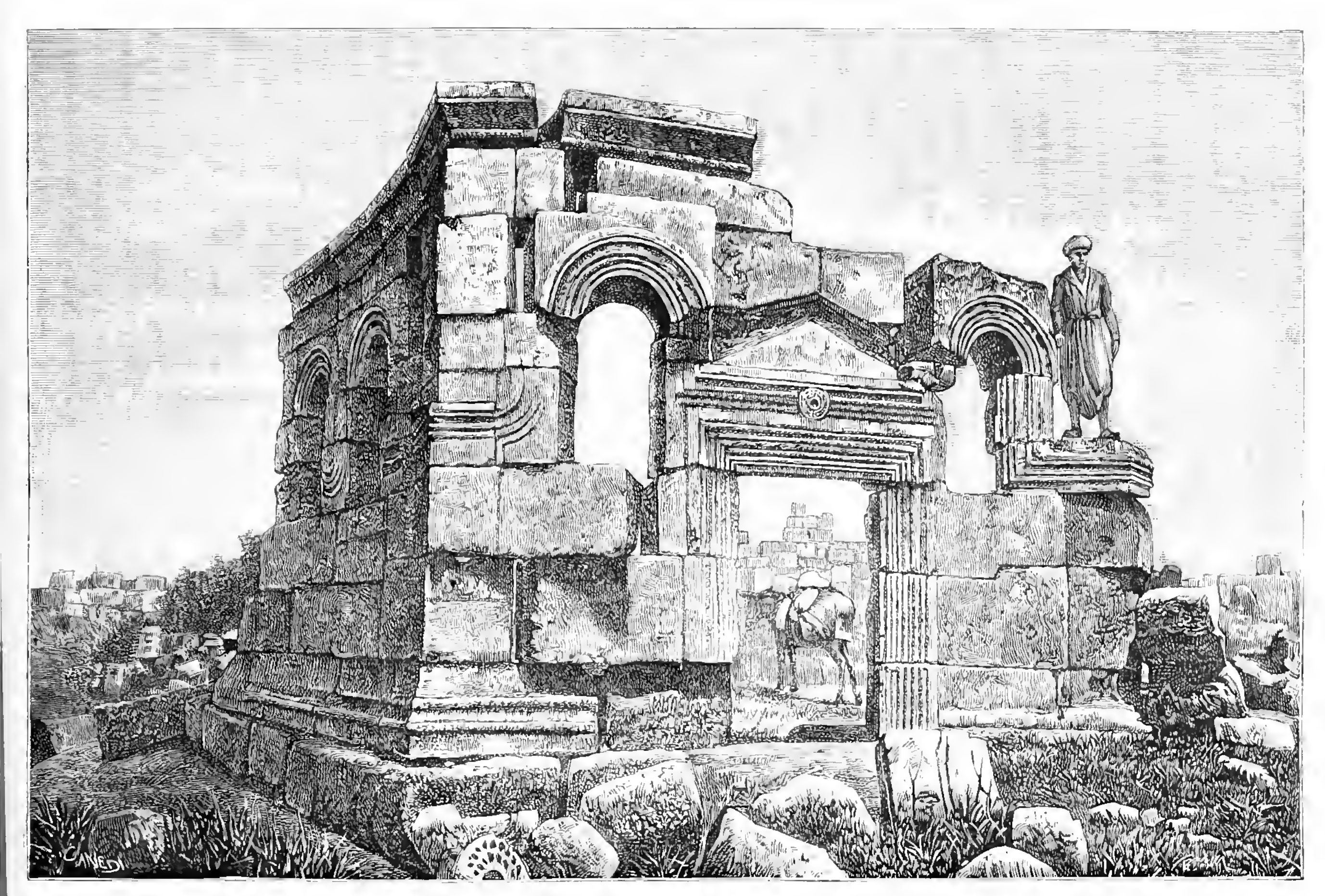
* * *

Le village de Deïr-Séta marque l'extrémité du groupe méridional des ruines chrétiennes ; il n'y a plus qu'à descendre le dernier gradin des plateaux pour entrer dans la plaine d'Edlip. Notre voyage d'archéologie chrétienne est à peu près terminé.

Nous avons visité quarante-cinq centres de ruines chrétiennes des IVe, Ve, VIe siècles : nous en avons aperçu de loin une trentaine. Le total peut bien ne pas embrasser plus de la moitié des villages de ruines qui subsistent entre Alep, Antioche et Apamée, car nous n'avons fait que parcourir une ligne circulaire dans l'intérieur du triangle. Le nombre des habitations et des tombeaux y est incalculable ; celui des églises ou chapelles peut, ce semble, être estimé, sans exagération, à près de trois cents.

* * *

Après tout ce que nous avons rapporté de notre visite à ces antiques villages, rendez-vous de la riche société



SYRIE. — *Deir-Séta.* — BAPTISTÈRE DU VIe SIÈCLE; d'après une photographie du R. P. JULLIEN, de la Compagnie de Jésus (voir page 622).

chrétienne d'Antioche durant plus de deux siècles, le lecteur jugera cette société meilleure qu'elle ne lui est apparue à la lecture des sermons de saint Jean Chrysostome.

Dans ces ruines, en effet, Dieu et tout ce qui tient à son culte ont la place prééminente ; l'église est splendide ; la demeure de l'homme est simplement belle, utile dans tous ses détails, commode sans recherche. La foi courageuse, la franche piété du propriétaire s'y trouvent affichées au dehors ; la sensualité, la vanité, l'orgueil ne se montrent nulle part. Pas une figure, pas une inscription ne s'y rencontrent qui puissent offenser la plus délicate pudeur; la pierre n'y garde que des textes sacrés, des sentences, des prières dignes de solides chrétiens.

Faut-il s'étonner que saint Jean Chrysostome, jeune prêtre à Antioche, orateur puissant, encouragé par la confiance de l'évêque Flavien, cœur débordant de zèle et d'ardeur pour la vertu, ait exagéré ses peintures de mœurs, afin d'en mieux faire ressortir le côté répréhensible ? L'orateur et le maître savent bien qu'on s'appliquera une petite partie seulement de leurs reproches. Ainsi, serait-ce mal juger les moines de saint Bernard, que de prendre au pied de la lettre les reproches qu'il leur adresse dans ses brûlantes exhortations.

(A suivre).

NOCES D'ARGENT
DE
LA MISSION DE TAHITI
(Océanie)

Le 29 septembre 1892, le district de Papaoa célébrait le vingt-cinquième anniversaire de son évangélisation.

Il y avait, en effet, vingt-cinq ans jour pour jour, que Mgr d'Axiéri et le R. P. Colette avaient dit la sainte Messe pour la première fois dans cette vallée, et y avaient baptisé leur premier néophyte, qu'ils nommèrent Petero.

La mission a tenu à consacrer cette date mémorable par une solennité extraordinaire. Les deux districts de Haapape et de Papenoo se sont réunis à celui de Papaoa pour l'aider à se mettre en mesure de recevoir dignement les chrétientés de Papeete, de Faaa et de Atiue ; et les missionnaires ont profité de cette occasion pour se grouper autour de leur Provicaire, le R. P. Georges, qui, ce jour-là aussi, célébrait le vingt-cinquième anniversaire de son départ d'Europe pour l'Océanie.

Les fidèles se sont approchés en grand nombre de la Sainte Table ; leur piété, pas plus que leur charité, ne s'est lassée un seul instant. Grands amateurs de chants et de cantiques, ils ont chanté, on peut dire, tout le jour et toute la nuit. Ils avaient même composé un cantique de circonstance, dont nous sommes heureux de donner ici la traduction :

REFRAIN : Voici la vingt-cinquième année
Que pour la première fois
La lumière a brillé
Sur Papaoa.
Suivons-la tous et toujours
Cette bonne lumière,
Et glorifions Jéhova
En ce grand jubilé.

1er COUPLET : Dans cette bourgade
Au Sacré-Cœur consacrée
Nous sommes tous venus
Afin de célébrer
La Foi catholique
Qu'elle a su accepter.

2e COUPLET : C'est Tepano et Toreto
Qui, avec leur catéchiste Ranfaki,
Ont semé à Papaoa
Le bon grain de la Foi (1).

3e COUPLET : Bien arrosé par Maratino
Et Jotefa (2),
Le bon grain a produit
Une récolte abondante.

4e COUPLET : Sous la sainte bannière
Du Sacré-Cœur de Jésus-Christ
On a vu grandir à Papaoa
Et la piété et la Foi.

5e COUPLET : Redressons donc notre voie
Tous en un si beau jour
Et prenons le chemin de la vertu
C'est le seul qui mène à la vie !

* * *

Nous ne nous attarderons pas à donner tous les détails de la cérémonie ; cependant nous ne pouvons passer sous silence la procession du soir qui avait pour but la visite du cimetière catholique ; c'est dans ce lieu, aujourd'hui consacré au dernier repos des chrétiens, que fut célébré la première messe, et rien ne saurait dépeindre l'impression que produisit le R. P. Colette, lorsque, d'une voix émue, il indiqua l'endroit même où il immola la Sainte Victime de notre salut, le 29 septembre, fête de saint Michel de l'an de grâce 1867.

Une chose encore digne d'être notée, c'est que l'église de Papaoa se trouve avoir été bâtie sur le terrain même où le trop célèbre ministre anglican Pritchard poussa la reine Pomaré IV à faire arrêter les PP. François d'Assise Caret et Honoré Laval et à les expulser de Tahiti, avec défense absolue d'y aborder de nouveau (1837).

* * *

De nombreuses allocutions ont fait ressortir tous ces heureux contrastes qui sont l'apologie de notre foi, et pendant l'explication de la doctrine chrétienne qui a duré toute la nuit, chaque district s'est plu à démontrer devant les nombreux témoins protestants accourus à cet effet, combien l'enseignement des missionnaires est raisonnable, aisé à comprendre et facile à retenir.

Les gens de Papaoa ont parlé sur le dimanche, à cause de la nouvelle secte des *Adventistes*, qui introduit une division de plus parmi les hérétiques.

Cette secte, fondée en 1840 aux Etats-Unis, substitue le samedi au dimanche et annonce comme très prochain le dernier avènement de Jésus Christ ; de là leur nom d'*Adventistes*. D'après eux, les signes précurseurs de la fin du monde se sont déjà réalisés : ainsi on a vu le soleil s'obscurcir en Angleterre, vers la fin du dernier siècle, et la lune perdre elle-même sa lumière ; en France et ailleurs, tout le monde a pu voir les étoiles tomber du ciel en 1822 ; par conséquent, il faut s'attendre à un *très prochain* bouleversement final de ce bas monde et à l'avènement de Celui qui doit juger les vivants et les morts.

Le prince Hinoi et les conseillers du district étaient présents, et ils n'ont pas dissimulé le contentement qu'ils éprouvaient à entendre chanter et discourir les nombreux néophytes de Papaoa, Haapape et Papenoo, réunis à ceux de Papeete, Faaa et Atiue, et ne formant réellement qu'une seule famille par les liens de la charité chrétienne.

Au dire des chrétiens et des missionnaires, on n'avait jamais vu à Tahiti pareille solennité, si ce n'est peut-être pour le jubilé de Mgr d'Axiéri.

---

(1) Tepano : Mgr Tepano (Etienne) Jaussen, évêque d'Axiéri, premier vicaire apostolique de Tahiti, décédé en 1891.
Toreto : R. P. Gilles Colette, un des premiers missionnaires de Tahiti, encore à Tahiti.
Ranfaki : Un des personnages les plus influents du pays ; il avait le zèle d'un missionnaire.

(2) Maratino : Mgr Rogatien Martin, provincial de la Mission de Tahiti et chargé du district de Papaoa jusqu'en 1890, le 3 juin dernier nommé vicaire apostolique des Iles Marquises et évêque titulaire de Uranopolis.
Jotefa : le R. P. Joseph-Georges Eich, vice-provincial de la Mission et chargé du district de Papaoa.

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Etrangères de Paris
Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE XIX

Les Missions de l'Afrique septentrionale.

I. — PROVINCE ECCLÉSIASTIQUE D'ALGER

Suite (1).

En 1840, Abd-el-Kader avait envahi à l'improviste la plaine de la Métidja et enlevé, aux portes d'Alger, des colons et des officiers français. Naturellement il refusait de les rendre au Gouvernement avec qui il était en guerre. L'évêque d'Alger, confiant dans l'ascendant moral que lui donnait aux yeux de l'émir son caractère sacré, se chargea de cette difficile négociation. Après s'être abouché directement avec l'émir, il en obtint la délivrance des captifs, contre un nombre égal de prisonniers arabes. Ce résultat que n'eussent pu obtenir, sans effusion de sang, tous les efforts de l'administration, montrait bien l'estime qu'Abd-el-Kader professait pour le grand Marabout des chrétiens.

« Je sais, disait-il dans une autre occasion à M. Suchet, grand vicaire d'Alger, je sais tout ce que l'évêque a fait pour l'Algérie, depuis qu'il est ici, et j'ai une grande vénération pour sa personne. »

Ce qui n'empêchait pas le lieutenant Pellisier d'écrire :

« Depuis l'évêque et le procureur général, jusqu'au sacristain et au garde-champêtre, on pourrait à la rigueur se passer de tout en Algérie. Il n'y a que l'armée dont on ne peut pas se passer (2). »

Heureusement tout le monde n'était pas de son avis !

« Si la France s'est consolidée dans l'Afrique du nord, écrivait en 1856 un ministre protestant, c'est surtout à l'influence morale du clergé catholique qu'elle le doit (3). »

Le premier évêque d'Alger rencontra bien des déboires dans ce mauvais esprit de l'Administration. Mal secondé par le Ministère, dont les bureaux lui étaient hostiles et auraient vu avec plaisir un échec, emporté par un zèle qui ne sut pas assez compter, et par les besoins d'une situation où tout était à faire à la fois, obligé d'ouvrir, dans chaque localité qui se formait, des chapelles, des presbytères, des écoles, il contracta de lourdes dettes, qu'il se vit bientôt dans l'impuissance d'acquitter. Sans l'intervention du prince Napoléon, devenu, en 1848, président de la République, le premier évêque d'Alger serait mort insolvable et prisonnier pour dettes. Selon la prophétie de la bonne Sœur Rosalie, il avait vendu crosse et mitre, il avait fait plus, aux yeux des indifférents et des ennemis, il avait compromis son honneur épiscopal. Mais, en quittant l'Algérie, au bout de dix ans d'apostolat, il laissait derrière lui 91 prêtres, 140 religieuses, appartenant à différents Ordres, 60 églises ou chapelles paroissiales et toute une magnifique floraison d'œuvres, écoles, séminaires, hôpitaux, orphelinats, qui l'absolvent suffisamment du péché d'imprudence.

Ses deux successeurs à Alger, Mgr Pavy et Mgr Lavigerie se heurtèrent aux mêmes difficultés et au même parti pris d'exclure l'influence chrétienne. En 1853, M. Girard, Lazariste, supérieur du grand séminaire d'Alger, avait recueilli dans les rues quelques pauvres enfants abandonnés et ouvert, avec l'autorisation de Mgr Pavy, un catéchuménat pour les instruire dans la foi. Il fut dénoncé à Paris, et le Ministère envoya l'ordre de l'expulser immédiatement. Il fallut l'intervention bienveillante du général Pélissier, alors gouverneur, pour lui permettre de rester à Alger, mais à la condition de s'abstenir de tout prosélytisme.

Si l'Administration française se refusait obstinément à laisser instruire les Arabes dans la foi de la France, en revanche, elle ne faisait pas de difficulté d'ouvrir pour eux des écoles musulmanes, pour les entretenir dans la foi de l'Islam. D'après un rapport officiel publié en 1864, le Gouvernement français entretenait en Algérie, à cette époque trois *medarsas*, ou séminaires musulmans, avec cent trente-neuf élèves en théologie, un grand collège islamite-français, des écoles franco-musulmanes dans les villes, sans compter les nombreuses écoles de tribus, dirigées par les *ta'ebs* et subventionnées par la France, pour enseigner aux jeunes Arabes la lecture, l'écriture, le calcul et... le Coran. Le tout sous la surveillance des Bureaux Arabes et de nos officiers transformés pour la circonstance en docteurs en théologie musulmane.

Chaque année, le Gouvernement ne pousse-t-il pas la générosité jusqu'à fréter à ses frais un navire pour transporter à la Mecque les centaines de pèlerins qui rapporte de la ville sainte la haine de la France et l'horreur du nom chrétien ? Enfin n'a-t-on pas vu, en 1860, un officier supérieur, le général Desvaux, monter, à Tuggurt, dans la chaire d'une mosquée, pour faire publiquement l'éloge de l'Islam, et pour exhorter les Arabes à rendre grâce au prophète pour les bienfaits sans nombre que la France accorde aux vrais croyants ? Et combien de faits du même genre on pourrait citer !

A raisonner au simple point de vue des intérêts français, en laissant de côté la question religieuse, on peut dire qu'une pareille politique est inepte et va directement contre le but que l'Administration se propose, qui est de nous rallier les Arabes.

« Il ne faut pas croire, écrivait, sous l'Empire, un de nos meilleurs publicistes, que nous tirions un grand parti de notre tolérance. Les Arabes nous dédaignent un peu plus, et ne nous détestent pas moins. »

C'est assez naturel : on entretient, on soudoie tout ce qui peut nourrir leur fanatisme, et puis l'on s'étonne après cela des insurrections continuelles qui désolent la colonie. C'est vraiment montrer trop de naïveté.

Un voyageur français écrivait de Constantine, en 1864 (1) :

« Le peuple arabe n'est pas plus avancé en civilisation qu'il ne l'était au premier jour de la conquête ; il n'est pas plus aujourd'hui qu'alors l'ami de la France ; il l'est peut-

(1) Voir les Nos des 7, 14, 21 octobre, 4, 11, 18, 25 novembre et 2 décembre.

(2) E. Pellisier. *La Colonisation en Algérie*. — Ne pas confondre avec le général Pélissier, qui s'est toujours montré en Algérie très bien disposé à l'égard de l'Eglise et de ses œuvres.

(3) Rév. Blakerley. *Quatre mois en Algérie*.

(1) Voir *Le Monde*, du 14 mai 1864

être moins. Je ne demande pas qu'on persécute les Arabes; loin de là! Mais pourquoi favoriser officiellement une religion absurde, incohérente, immorale? Pourquoi lui construire, à grands frais, des minarets et de superbes mosquées? Pourquoi rétribuer leurs *talebs* et leurs *marabouts*, qui se croient obligés en conscience, d'après le Coran, de prêcher la guerre sainte et d'entretenir la haine de leurs coréligionnaires contre nous? Laissez-les libres; rien de mieux, mais ne favorisez pas leur fanatisme. Serait-ce même faire une mauvaise action que de chercher à les éclairer doucement? Après tout, si vous voulez faire des Arabes un peuple dévoué à la France, tâchez d'en faire un peuple chrétien; et pour cela, laissez agir librement le missionnaire catholique. Tout est là; croyez-le bien. Vous ne parviendrez pas à en faire des incrédules ou des impies. Il faut à l'Arabe une religion; et puisque la sienne est une monstruosité, pourquoi ne pas lui enseigner la nôtre, qui est si belle, et la seule vraie? »

Ainsi raisonnent tous les écrivains laïques, dont l'irréligion ou le parti-pris administratif n'ont pas irrévocablement faussé le jugement.

Cependant, en 1866, vu l'accroissement considérable de la population européenne, le Gouvernement impérial se décida d'assez bonne grâce à demander à Rome l'érection de deux nouveaux sièges épiscopaux. La province ecclésiastique d'Alger se trouva donc ainsi constituée: archevêché, Alger; deux évêchés suffragants: Oran et Constantinople.

La Providence, qui se plaît à tirer le bien du mal, allait bientôt passer par-dessus les répugnances administratives et ouvrir la porte à l'évangélisation des tribus arabes. L'année 1867 est restée dans le souvenir des populations algériennes sous la dénomination lugubre *d'année de la faim*. Une mauvaise récolte, la déplorable organisation de la propriété parmi les tribus de l'intérieur, et aussi le fatalisme imprévoyant des musulmans firent d'une simple crise économique une famine effroyable. Malgré les secours empressés et le dévouement généreux de l'Administration française, il devint bientôt impossible de nourrir ces *trois millions* d'affamés, et le Gouvernement dut se résigner à accepter le concours, si longtemps dédaigné, de l'Eglise. Des milliers d'orphelins erraient, nus et décharnés, dans les rues et le long des chemins. L'archevêque d'Alger, les évêques d'Oran et de Constantine, avec les aumônes des catholiques de France, ouvrirent des orphelinats pour recevoir tous ces malheureux, dont le nombre s'éleva bientôt à quatre mille. Quand la crise fut passée, on rendit aux familles tous ceux qui furent réclamés par leurs parents; mais près de la moitié n'avaient plus personne qui s'intéressait à eux. Mgr Lavigerie refusa positivement de les rendre à leurs tribus, malgré les injonctions du maréchal Mac-Mahon, alors gouverneur de l'Algérie. Il se considérait, à bon droit, comme le père adoptif de ces orphelins, à qui il avait sauvé la vie et qui refusaient de le quitter. La cause fut portée devant l'Empereur, qui donna cette fois raison à l'archevêque et lui permit de conserver ses enfants.

Ces orphelinats allaient devenir le noyau de la mission arabe. La plupart des enfants ayant demandé et reçu, après un long temps d'épreuve, le baptême, se marièrent, quand ils furent devenus grands, avec les orphelines élevées chez les Sœurs. Le grand cœur de l'archevêque d'Alger était assez large pour suffire à la tâche qu'il avait entreprise. Dès 1872, un premier village d'Arabes chrétiens était fondé à Saint-Cyprien-des-Attafs: quinze cents hectares de terrain; trente maisons, l'église, l'école, plus tard un hôpital indigène avec dispensaire, assuraient le bien-être spirituel et temporel de la famille adoptive du prélat.

Le dévouement catholique avait enfin renversé la barrière élevée entre les Arabes et nous. Ce premier succès ne devait pas être le seul. Peu à peu l'Administration dut se résigner à laisser l'Eglise catholique pratiquer au milieu des populations musulmanes l'apostolat pacifique de la charité, le seul d'ailleurs qu'elle réclame et qui soit possible en ce moment.

« Pour l'expansion du catholicisme, écrivait, en 1873, Mgr Lavigerie, je ne demande pas autre chose que la persuasion et la liberté; et cette liberté même, je ne veux pas en user encore pour la prédication directe de la foi aux Arabes. Non, je crois que cette prédication, faite imprudemment, au lieu de hâter l'œuvre, l'éloignerait et la rendrait à jamais impossible, en faisant naître le fanatisme. Je pense que le rapprochement doit s'opérer peu à peu, par l'exemple, par les bienfaits, par la charité, par le temps enfin, l'artisan ordinaire de toutes les choses durables. »

Dès 1873, les PP. Jésuites pénétraient dans la grande Kabylie, où ils fondaient trois postes: l'un au Fort National, chez les Beni-Iraten, les deux autres, chez les Beni-Yenni et les Beni-Fraoucen. Partout, ils se firent respecter, en ouvrant dans leurs maisons dispensaires et écoles. Les décrets du 28 mars ont forcé les Jésuites à quitter la Grande-Kabylie; mais ils n'étaient pas seuls à travailler chez les Berbères de l'Atlas, et leurs compagnons sont restés.

En parlant de la préfecture apostolique du Sahara, je reviendrai sur l'organisation des missions de la Kabylie.

Mais ici une question préjudicielle se pose: l'apostolat des musulmans d'Algérie est-il possible?

Pour répondre à cette question, il faut avoir soin de distinguer entre les différentes races qui peuplent notre grande colonie africaine. A notre arrivée en Algérie, nous trouvâmes dans les villes du littoral des Arabes et des Maures, ceux-ci descendants des anciens musulmans chassés d'Espagne, ceux-là venus, au VIIe siècle, de la péninsule arabique. Les uns et les autres ont tout le fanatisme et l'orgueil farouche des disciples du Prophète, et l'apostolat catholique n'a rien à faire avec eux, au moins pour le moment. Mais il en est autrement des tribus berbères de l'intérieur qui sont les descendants des anciens chrétiens d'Afrique et qui ont gardé, dans leur apostasie, bien des restes du christianisme.

Quand les sectateurs de Mahomet envahirent l'Afrique au VIIe siècle, les chrétiens, forcés d'abandonner aux vainqueurs les villes du littoral, les plaines et les vallons fertiles des bords de la mer, se réfugièrent, les uns, dans les montagnes inaccessibles de l'Atlas (Kabyles), les autres, dans les oasis du grand désert (Mzabites et Touareg). Mais les uns et les autres conservèrent leur langue nationale, le berbère, et leurs traditions civiles et religieuses. Jusqu'au

XIe siècle, il paraît même qu'ils eurent un clergé, puisque nous voyons l'évêque africain Servandus sacré à Rome par saint Grégoire VII, qui le renvoya ensuite à son troupeau. C'est le dernier document historique qui nous soit parvenu sur les chrétiens d'Afrique. Refoulés loin des côtes, sans communication possible avec l'Europe chrétienne, il est probable qu'ils perdirent successivement leurs évêques et leurs prêtres, et qu'ils se laissèrent entraîner peu à peu à embrasser le mahométisme. Mais il est à remarquer qu'aujourd'hui encore, les Arabes refusent de les reconnaître pour de vrais croyants, et que la haine la plus vivace n'a cessé d'exister entre les Arabes, la race conquérante et les tribus berbères de l'intérieur. Il est bien fâcheux qu'à l'époque de la conquête, cet antagonisme de races et de croyances ait été ignoré des Français. En nous appuyant sur les Berbères, qui forment les trois quarts de la population algérienne, il nous eût été facile de soumettre les Arabes et de nous assurer la possession tranquille du pays.

Mais, dira-t-on, ces Berbères ne sont-ils pas musulmans aussi bien que les Arabes ? Sans doute, ils sont musulmans, mais combien ils diffèrent des vrais Arabes ! D'abord, en subissant le Coran comme loi religieuse, ils ont toujours refusé de l'accepter comme loi civile. Leur code national est le droit romain et porte un nom significatif, *el Kanoun*, le canon, mot d'origine évidemment chrétienne. Chez eux, l'organisation municipale, la constitution de la propriété sont réglées sur le droit romain. Il en est de même de la famille : pendant que tous les peuples musulmans, de la Chine au centre de l'Afrique, ont embrassé la polygamie et réduit la femme en esclavage, seul, le Berbère a conservé la monogamie chrétienne ; il n'a qu'une épouse, et cette compagne unique est son égale au foyer domestique, elle jouit de tous ses droits civils, elle n'est pas forcée de se voiler le visage et de s'enfermer dans un harem, elle est traitée, dans les tribus, avec un respect et des égards chevaleresques. Evidemment il y a là un souvenir des traditions et des enseignements du christianisme.

Voici quelque chose de plus significatif encore : on sait l'horreur que tous les vrais croyants ont pour la croix, qu'ils regardent comme un signe de honte et de malédiction. Dans toutes les tribus berbères, au contraire, la croix est en honneur. Les hommes la portent tatouée sur le front et sur la main, et ils se rendent parfaitement compte de sa signification.

Voici une conversation qui eut lieu, à ce sujet, entre un professeur du grand séminaire d'Alger et un Kabyle :

« — Que portes-tu inscrit sur le front et sur la main ?

« — C'est le signe de l'ancienne voie.

« — De quelle voie veux-tu parler ?

« — De celle que suivaient nos pères.

« — Pourquoi l'as-tu gravé sur ton front ?

« — Parce que c'est un signe de bonheur.

« — Pourquoi ne suis-tu pas la voie de tes pères, puisque c'est la voie du bonheur ?

« — Moi, non, je suis né musulman, et je mourrai musulman ; mais mes fils mourront chrétiens, et mes petits-fils naîtront chrétiens. »

On voit que ces populations ont gardé un souvenir très vif de leur origine chrétienne, et qu'il serait facile de les ramener doucement dans la voie de leurs ancêtres. Si une administration, faussement libérale et jalouse à l'excès de ses droits, n'avait, pendant plus d'un demi-siècle, forcé l'Eglise à se tenir à l'écart de ces enfants égarés, il est probable qu'à cette heure, le rapprochement serait bien près d'être fait ; résultat très appréciable et nullement à dédaigner au point de vue des intérêts français, car les tribus Kabyles de l'Atlas ont été les plus difficiles à soumettre, et rien ne dit que, dans un jour de crise nationale, elles n'essaieront pas encore de se révolter.

Puisque vos concessions religieuses et vos armes n'ont pas réussi, en cinquante ans, à vous rallier ces populations, laissez à son tour agir le prêtre catholique, laissez-le instruire les enfants, soigner les infirmes, secourir la misère des pauvres. Cet apostolat de la charité fera peut-être plus pour la pacification du pays que la force du sabre et tous vos règlements administratifs.

***

La population de l'Algérie, au recensement de 1886, était de 3,817,306 âmes. Elle se répartissait ainsi :

Français, 233,937, Espagnols, 114,320, Italiens, 33,693, Anglais (île de Malte), 15,402, Allemands, 4,200, nationalités diverses, 22,328. Soit 423,881 colons européens. Musulmans indigènes, 2,850, Juifs naturalisés, 35,665. Soit 2,886,531 indigènes.

Sous le rapport religieux, laissant de côté les *douze* à *quinze cents* Arabes baptisés au temps de la famine et réunis aujourd'hui en villages chrétiens, il reste 423,888 colons venus d'Europe. Comme la plupart sont originaires de pays catholiques : la France, l'Espagne, l'Italie, Malte, je crois qu'on peut compter en chiffre rond, 400.000 catholiques en Algérie, contre environ 24,000 protestants ou grecs schismatiques.

Sur ces 400,000 catholiques, il y a malheureusement un bon nombre de libres-penseurs et de révolutionnaires. Comme dans toutes les colonies de formation récente, la population algérienne se recrute un peu au hasard et sans beaucoup de choix. Il est certain néanmoins qu'il y a dans la colonie bien des éléments encore chrétiens. Environ 500 prêtres, 10 congrégations religieuses d'hommes, 23 congrégations de Sœurs hospitalières ou enseignantes, des œuvres qui prospèrent, sous la direction de l'éminent cardinal Lavigerie et de ses zélés collaborateurs, permettront de développer de jour en jour tous les germes de bien que renferme à cette heure notre grande colonie africaine.

Statistique comparée de la province d'Alger

En 1800, 0 évêque ? prêtres, ? églises ou chapelles, ? écoles, environ 4,000 catholiques.

En 1848, 1 évêque, 25 prêtres, 15 églises ou chapelles, 8 écoles, 29,000 catholiques.

En 1870, 1 archevêque, 2 évêques, 180 prêtres, 90 églises ou chapelles, 70 écoles, 250,000 catholiques.

En 1890, 1 archevêque, 1 archevêque-coadjuteur, 2 évêques, 500 prêtres. 260 églises ou chapelles, 220 écoles, 400,000 catholiques.

Voilà les résultats merveilleux d'un apostolat de cinquante années, contrarié sans cesse par la mauvaise volonté de l'Administration.

(*A suivre*).

NOTRE CARTE-PRIME

Les *Missions Catholiques* se font une fête, cette année, d'offrir, comme prime, à leurs nombreux lecteurs, une carte aussi riche qu'exacte des pays catholiques compris sous le protectorat français dans la Turquie d'Europe et d'Asie depuis le Danube jusqu'à la mer Caspienne, et entre la Macédoine, les iles turques de l'Archipel, l'Egypte et Mossoul et Bagdad.

Diocèses, vicariats apostoliques avec leurs différents rites et le nombre de leurs fidèles, Congrégations et Missionnaires qui travaillent dans ces régions tout sera scrupuleusement et clairement indiqué.

Les desseins du Souverain Pontife sur l'Orient, et le grand mouvement catholique qui va grouper toutes ces Eglises autour du Congrès Eucharistique de Jérusalem nous fait espérer qu'on appréciera cette carte à laquelle des religieux français, qui habitent le pays depuis vingt ans, ont consacré tous leurs soins.

La carte sera à l'échelle du 1/2,500 000.

Elle comprend : depuis les îles Ioniennes et l'Épire à l'ouest, jusqu'à l'Arménie et le Tigre à l'est, depuis le Danube et la Bulgarie au nord, jusqu'à l'Egypte et le delta du Nil au sud.

Elle indiquera toutes les limites politiques actuelles, ainsi que les limites des vilayets.

Elle indiquera aussi les limites des diocèses et vicariats apostoliques en différentes couleurs d'après les rites, elle seras imprimé en 5 couleurs chromo ce qui donnera au moins 8 couleurs.

Le cadre aura 0.66 de haut sur 0.90 de large ; le papier mesura 0,75 sur 0,96 format aigle.

Un Père Assomptionniste nous écrit au sujet de cette carte, dont l'un de ses confrères le R. P. Maubon, a bien voulu accepter de diriger la confection.

Nos missionnaires de Constantinople, les mieux placés certainement pour ce travail, écrivaient au R. P. Maubon, il y a quinze jours :

« Nous prenons nos derniers renseignements auprès de l'ambassade française, des divers patriarcats et secrétairies, afin de tracer avec le plus de clarté possible les différentes limites des vicariats apostoliques et diocèses arméniens, grecs, syriens, cophtes, chaldéens, qui se coudoient et se compénètrent et se mêlent dans ce malheureux Orient, où un travail opiniâtre et d'une constance inébranlable s'impose pour obtenir les résultats de conversion désirés. »

« Le tracé de nos géographes, nous dit de son côté le R. P. Maubon, comprendra tous les pays catholiques du protectorat français, compris dans la Turquie de l'Europe et la Turquie d'Asie, entre le Danube et la Caspienne, au nord, Mossoul, Bagdad et l'Egypte, au sud, les îles turques de l'Archipel et la Macédoine, à l'ouest.

« Nos Religieux assurent un petit chef-d'œuvre à votre apostolique Bulletin, et, à défaut de talent, leur reconnaissance tiendra parole.

« En attendant, j'ai communiqué une excellente carte de ces régions à votre graveur, qui peut ainsi préparer exactement sa frontière et n'aura plus qu'à remplir son cadre à l'arrivée, très prochaine, du travail annoncé. »

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

M. Guilio Finetti, à Cervia	45
Anonyme du diocèse de Lyon	700
Un anonyme de Tours	100
Un anonyme du diocèse de Dijon	2 65
M. L. Bourgeois, curé des Grangettes, diocèse de Besançon	2 70
Anonyme de Viviers	9
Mme E. D., de Lons-le-Saunier	2 60
M. Débon, du diocèse de Quimper	200
M. l'abbé Biseau, à N.-D. de Liesse, diocèse de Soissons	50
Anonyme du diocèse de Nice	27
M. Le Taillandier, à Rouen	36 75
Pour les missions les plus nécessiteuses (Mgr Hirth).	
Mmes Félix Saison, Champagne, du diocèse d'Arras	5
Anonyme du diocèse d'Autun, avec demande de prières spéciales	5
Anonyme de Marseille, avec demande de prières	1 75
Anonyme de Nantes, avec demande de prières	40
M. Rouxel, à Vitré, diocèse de Rennes	10
Mme Goutte, à Lyon, avec prières pour deux défunts	50
Deux anonymes du diocese d'Angers, avec demande de prières	20
Une abonnée du diocèse de Clermont	5
Anonyme de Nice	10
M. Ledieu-Gérard, du diocèse d'Amiens	2
Pour une mission nécessiteuse (Tanganika).	
Une abonnée du diocèse de Clermont	5
Un anonyme d'Apt, diocèse d'Avignon	100
Pour les missions de Suède.	
M. E. Becq, à Paris	2
A M. Allys (Cochinchine septentrionale), pour les princes chrétiens persécutés.	
Anonyme d'Orléans	3
Anonyme du diocèse de Rennes	10
M. de l'Abadie, à Saint-Justin, diocèse d'Aire	10
Au R. P. Becmeur, missionn. à Swa-tao (Kouang-tong).	
F. R., du diocèse de Saint-Brieuc	25 80
Pour les pauvres affamés de la Mongolie orientale.	
Une veuve Belge, du diocèse de Malines	250
Au R. P. Corre, missionnaire à Kummamoto (Japon méridional).	
M. le chanoine Blanc, à Marseille	10
M. Le Taillandier, à Rouen	10
A Mgr Le Roy, vicaire apostolique du Gabon.	
M. L. L., à Beaufort, diocèse d'Albi	5 50
Un anonyme de Montpellier	1000
Mme Bertholon, à Lyon	10
Au même, pour la mission de Saint-François-Xavier au Gabon.	
Anonyme de Cassis, diocèse de Marseille	500
Pour les missions de l'Afrique Equatoriale (Mgr Hirth).	
Rév. J.-B. Milette, à Nashua (Etats-Unis)	12 30
Pour le rachat de petits esclaves (Mgr Le Roy).	
M. Idulphe Vacelet, à Cuvier, diocèse de Saint-Claude	5
A Mgr Augouard (Oubanghi).	
Anonyme de Poitiers, pour demander la vocation de missionnaire	100

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant*.

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



MOZAMBIQUE. — VILLAGE CAFRE; d'après un dessin du R. P. Courtois, de la Compagnie de Jésus (voir p. 633)

CORRESPONDANCE

VIZAGAPATAM (Hindoustan).

A travers la mission de Vizagapatam

On lira avec intérêt cette lettre d'un zélé missionnaire qui donne sur le ministère apostolique dans le centre de l'Inde, des détails peu connus et aussi pittoresques qu'édifiants.

LETTRE DU R. P. DESCOMBES AU T. R. P. TISSOT, SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES MISSIONNAIRES DE SAINT-FRANÇOIS-DE-SALES, D'ANNECY.

Vous savez quel immense district j'ai à desservir et combien sont laborieuses les tournées apostoliques dans les régions reculées de l'intérieur.

Depuis l'année dernière, j'ai dû visiter à trois reprises différentes la nouvelle mission de Goutouli.

Il s'agissait de bâtir une chapelle, afin de célébrer le Saint Sacrifice d'une manière plus décente qu'à l'ombre d'un manguier. Après quatre mois de travaux et une dépense de 200 francs, la constraction était terminée.

Force me fut donc de revenir en septembre : c'était la saison des pluies. J'appris alors à faire connaissance à mes dépens avec les rivières de Gomsur, où je dus essayer un genre de navigation tout primitif. Plusieurs Indiens s'emparent de mon chariot, le démontent, le placent dans un tronc d'arbre creusé, où ils me réservent un coin, tandis que, armés d'une longue perche qui touche le fond du lit de la rivière, en guise de rame, ils nous passent rapidement sur le bord opposé. Nos bœufs, témoins du spectacle, s'empressent de nous suivre: ils s'élancent dans l'eau et traversent le courant à la nage, en soulevant leur tête. Bonne Providence, qui prend soin de l'homme et des animaux, ses serviteurs !

Cependant, il se fait tard et la pluie tombe sans répit, les chemins se transforment en torrents boueux, où les roues de notre *bandy* s'enfoncent et creusent de profondes ornières. En cette conjoncture, je ne sais qui plaindre ou admirer davantage de mes serviteurs qui supportent courageusement cette épreuve en stimulant notre attelage, ou de mes deux braves bœufs, dont la bonne volonté ne se ralentit pas. Ces petits contre-temps

ne font qu'élever à Dieu l'âme du missionnaire. Un instant après, nous arrivions à un *bangalow* où je pus trouver un logement, mes domestiques une cuisine, mes bœufs une écurie.

* * *

Le lendemain, je devais atteindre Goutouli, dont il s'agissait d'inaugurer la chapelle. Que de douces réflexions s'offraient à mon esprit le long de la route !

« Dans cette plaine si riche, me disais-je, jamais le vrai Dieu n'a eu jusqu'ici un temple et des adorateurs. La Sainte Trinité y est inconnue. Pas une seule âme d'enfant n'a pris encore son vol vers le Ciel... Voici que ces régions désolées vont s'ouvrir à l'Evangile. A deux pas, s'élève une modeste chapelle, où, demain, Jésus va descendre pour la première fois sur l'autel ; bientôt des catéchumènes nombreux vont apprendre le *Credo*, réciter le *Pater*, prier la Sainte Vierge, recevoir le Baptême ! Et c'est moi, petit missionnaire de Saint-François de Sales, venu des montagnes de la Savoie, que Dieu daigne choisir pour être l'instrument de ses miséricordes ! »

A peine installé, je fus bien vite remis des fatigues du voyage, à la vue de l'empressement admirable de mes néophytes à étudier le catéchisme et à entendre la messe. De pauvres femmes, chrétiennes depuis peu, m'apportaient à l'envi leurs nouveau-nés pour les faire baptiser. Je reçus avec émotion la visite de l'une d'entre elles, mère de cinq enfants, qui venait de perdre son mari, unique ressource de sa famille. Que faire, sinon donner à cette veuve une aumône avec la charge de balayer la chapelle ?

En février, j'ai visité encore cette intéressante station. Plusieurs adultes furent jugés dignes de recevoir le saint Baptême. Les enfants, à qui j'avais autrefois accordé cette grâce, se trouvaient déjà beaucoup plus avancés. Il me fallut, cette fois, leur apprendre à lire et à écrire. Rien de consolant comme l'entrain avec lequel ils se mettaient à l'ouvrage ! Quand ils ne peuvent se rendre de jour à l'école, ils y viennent la nuit. Aussi mon humble chapelle doit se faire toute à tous : sanctuaire de grand matin, réfectoire ensuite, enfin, salle de réception ; elle s'adapte à ces exigences diverses. Les païens, eux aussi, ne dédaignent pas de visiter le missionnaire d'Europe. Tantôt le modeste édifice, transformé en oratoire, est plein de catéchumènes, grands et petits, qui récitent à haute voix les prières ; tantôt école publique, il retentit des clameurs assourdissantes de quinze enfants qui chantent sur tous les tons une des lettres de l'alphabet oriah.

J'étudiais à mon tour la géographie locale avec mes bons chrétiens, qui, m'indiquant les villages voisins, m'invitaient à les parcourir pour y gagner des âmes.

* * *

Solima. — Je vous présente ici une autre station digne de votre intérêt. Voici douze mois qu'on travaille à construire la chapelle, véritable curiosité pour le pays, puisque les murs sont en pierres. Les maçons, fiers de leur travail, me disaient naguère :

« — Souami, si nous avons quitté notre village, si nous sommes venus bâtir cette chapelle au sommet de la montagne, certes ce n'est pas pour gagner un peu d'argent. Nous avons la confiance que, même après notre mort, notre mémoire ne périra pas, que nos noms resteront gravés sur les murailles et que les passants se diront : « Voilà l'œuvre d'un tel ! »

Mon fidèle Alexis est le surveillant des travaux, dont il m'adresse plusieurs fois par mois un compte-rendu très bien fait. Son allégresse ne connaît plus de bornes, depuis que je lui ai donné un petit cahier manuscrit, renfermant les prières de la sainte Messe, de la Confession, de la Communion, du Chemin de Croix.

Les dépenses de cette chapelle, au lieu de s'arrêter à la modeste somme de 100 francs, atteignent déjà 400 fr. Au milieu de ses peines, Alexis vient d'éprouver une cruelle déception. Grâce à son zèle, il avait décidé les Panams de Mérycott à devenir chrétiens. A mon retour des montagnes, ils vinrent un jour me trouver près de leur village, sur le bord d'une rivière, où nous devions passer la nuit. Tout fut bientôt réglé.

Ils s'engageaient, de leur côté, à étudier, avec bonne volonté, les prières et la doctrine chrétienne ; moi, je promettais de leur fournir un catéchiste, maître d'école. Alexis était l'homme de mon choix. Mais, pour tenir nos engagements mutuels, il fallait bâtir une maison. Dans ce but, je me procure tous les bois nécessaires et je m'adresse au rajah de Bodogodo à qui appartenait le terrain. Hélas ! quelle ne fut pas ma douleur de recevoir un refus ! Je ne me tiens pas pour battu et j'espère finalement obtenir une réponse favorable.

* * *

Koutrouka. — Il y a dix mois, j'ignorais même qu'il y eut un Koutrouka dans le monde et aujourd'hui c'est le nom d'un village chrétien. Trois fois déjà le missionnaire y a résidé pendant quelques semaines. Trente personnes ont été baptisées et les autres se disent chrétiennes. Ce village renferme vingt familles, dont tous les membres, à l'exception de cinq ou six, se sont mis en devoir d'apprendre les prières.

Toutes les fois que je vais au milieu de ces bonnes gens, je dresse ma tente sous un gros arbre ; ce lieu est devenu dès lors le quartier le plus fréquenté. C'est à Catinga que j'ai eu l'occasion de lier connaissance avec ces futurs néophytes. Je les trouvai aux prises avec plusieurs agents de police. En les entendant parler, je compris que ces malheureux étaient plus ignorants que coupables. Les chrétiens de Catinga leur avaient conseillé de se mettre sous la protection du missionnaire en embrassant la religion. Tous, d'une voix unanime, adoptèrent ce parti. Dès lors, bien qu'ils durent comparaître

en ce temps-là devant les tribunaux, ils n'éprouvèrent aucun désagrément. Aussi, pour se défendre, ils avaient soin de dire :

« Nous sommes chrétiens et de la mission de Surada. »

Outre les Panans qui se préparent au baptême, ce village renferme aussi des Khondes formant la majeure partie de la population. Or, à travers toutes les montagnes khondes que j'ai parcourues, c'est là que j'ai rencontré la race la plus sympathique. Tous savent l'oriah aussi bien que l'habitant de la plaine. Hommes, femmes, enfants, venaient par bandes entourer ma tente et m'adresser la parole comme à une vieille connaissance.

« — Vous venez ici, me disait-on, voir les malades, distribuer des remèdes, instruire les ignorants ; c'est une grande charité. »

Vers huit heures du soir, une troupe d'enfants accourent à moi :

« — Nous rentrons du travail des champs et nous venons en passant saluer notre Père. »

Puis, ces petits curieux faisaient la revue de tous les objets de ma tente. Ma lanterne à pétrole semblait une chose merveilleuse pour ces jeunes esprits. Les Khondes sont ignorants, au point de se pâmer devant une allumette, qu'ils croient un feu descendu du ciel. Il me suffisait d'en donner une à ces marmots pour exciter leur joie. Quant aux médicaments que je distribuais aux malades, ces pauvres gens ne savaient de quelle manière me témoigner leur reconnaissance. Aussi, un de leurs chefs vint-il m'offrir gratis le terrain sur lequel j'avais l'intention de bâtir une chapelle. Daigne le Cœur de Jésus récompenser leurs bonnes intentions en faisant briller à leurs yeux la lumière de la foi ! Alors au moins se dissiperaient tant de préjugés qui les aveuglent.

Si j'invite un Khonde à étudier et à lire, il me répond :

« — Moi, pauvre enfant, que sais-je ? que puis-je apprendre ? »

Un des principaux motifs de leur obstination dans le paganisme, est leur attachement aux sacrifices: ils y tiennent par dessus tout. « Pas de sacrifices, pas de moissons, » voilà leur grand principe. A les entendre, c'est le sacrifice qui attire la pluie ; c'est le sacrifice qui l'arrête, quand elle est trop abondante. « Il n'y a pas de moyen plus efficace, ajoutent-ils, pour guérir la fièvre, éloigner le tigre, préserver des épidémies. » Chaque récolte exige trois sacrifices, dont la victime est tantôt un bouc, tantôt un porc ; le premier à l'époque des semailles, le second lorsque l'épi commence à paraître, le troisième la veille de la moisson. Tels étaient les usages de nos Panams avant leur conversion ; mais, comme par profession ils s'occupent plutôt de commerce que de culture, il leur en coûte moins de renoncer aux sacrifices. Cependant, si un des leurs tombe malade, ils éprouvent une forte tentation de reprendre leurs habitudes païennes.

Catinga. — C'est notre meilleure chrétienté des montagnes. Le catéchiste, qui est aussi maître d'école, y jouit d'une grande influence. C'est là que j'ai célébré dernièrement les fêtes de Pâques. Rien n'était beau comme de voir nos chrétiens faire le Jendi Saint à Jésus une garde non interrompue. Le lendemain, chacun est venu baiser les pieds du crucifix et donner sa modeste obole pour les Saints-Lieux.

Depuis la mort du regretté P. Dupont, je ne visite cette station que quatre fois par an. Les chrétiens réclamaient à grands cris une église convenable au lieu de leur pauvre chapelle, dont les parois sont formées de branches entrelacées avec de la boue pétrie. Ils sont au nombre de deux cents, parmi lesquels j'ai pu recruter des enfants de chœur excellents. Même, pendant mon absence, on récite chaque jour la prière du soir suivie du chapelet. Une école a été ouverte dès le commencement de la mission : aussi, un bon nombre de chrétiens savent lire. Mais ils n'ont entre les mains aucun livre de prières. Que de fois ils m'ont supplié de leur faire imprimer un Manuel ! A l'appui de leurs demandes, ils apportent de très bons arguments.

« — Voyez, disaient-ils; les ministres protestants inondent tout l'Orissa d'une foule de brochures pour propager leurs doctrines, tandis que les chrétiens de Surada, sauf un petit catéchisme de quelques chapitres, n'ont absolument rien pour alimenter leur foi et leur piété. »

Jamais je n'oublierai les paroles pleines de sens que j'ai entendues il y a deux ans :

« La foi de ceux qui savent lire est toute autre que celle de ceux qui ne savent pas lire. »

Ici le terrain est tout à fait propice aux conversions. A part la région montagneuse de Gomsur, les protestants n'ont pas encore entamé ces populations ; les brahmes ne les retiennent point captives sous leur joug tyrannique et les Européens y sont presque inconnus. Le grand obstacle, c'est qu'on ne peut y voyager en *bandy* et que les communications sont plus difficiles que partout ailleurs. En outre, on a de la peine à y trouver un fruit, du sucre, des œufs, une goutte de lait : il faut emporter avec soi toutes ses provisions de voyage.

***

Avant de clore cette lettre, il me reste à vous dire les marques de religieux respect que les chrétiens prodiguent au missionnaire. Plus d'un catholique en Europe pourrait en tirer d'utiles leçons. La plus grande partie des hommes font la génuflexion pour nous saluer. Les enfants nous disent :

« — Loué soit Jésus-Christ ! »

Nous répondons :

« — Dans les siècles des siècles ! »

Quand elles nous rencontrent, les femmes se mettent à genoux, les petites filles aussi, pour nous demander

une bénédiction. Sur notre passage, les mamans prennent les petites mains de leurs bébés et les leur font joindre pour saluer le missionnaire. Quand je traverse les villages, les femmes sortent des maisons, se tiennent groupées sur le devant de la hutte et se prosternent ensuite pour nous dire bonjour... Il y a quelques jours, je confessai un Indien : quand je lui donnai l'absolution, il s'étendit tout de son long par terre pour recevoir le pardon de Dieu. Même ceux qui ne sont pas chrétiens donnent au prêtre de semblables marques de respect, en portant la main au front et quelquefois en joignant les deux mains. Mais ceux qui ne nous connaissent pas ont peur de nous : hommes et femmes à notre aspect courent se cacher, comme si notre vue devait leur porter malheur.

INFORMATIONS DIVERSES

Arménie. — Mgr Paul Terzian, évêque d'Adana, nous écrit de cette ville, le 7 novembre 1892 :

« Six mois se sont écoulés depuis que j'ai pris possession de mon siège épiscopal. Dans cet intervalle, j'ai pu faire la tournée d'une partie de mon diocèse. Mais partout je n'ai vu que des misères.

« Adana, ma résidence ordinaire, possède une église cathédrale qui ne mérite ce nom en aucune façon. C'est une maison-chapelle près de tomber en ruine. Sa toiture en plate-forme laisse pénétrer l'eau, surtout dans la saison des pluies, jusqu'à l'intérieur. Je n'ai pas besoin de décrire la maison qui me sert d'évêché. Vous pouvez en juger d'après la description de l'église.

« Cette ville compte un grand nombre d'âmes converties depuis quarante ans, par les travaux de mon prédécesseur, Mgr Aslanian. Faute d'école, les enfants passent les journées à jouer dans les rues. N'est-ce pas là une peine cuisante pour un cœur d'évêque. La population, en général bien fervente, mais extrêmement pauvre, est dans l'impossibilité de pourvoir aux frais scolaires les plus minimes, encore moins aux frais de construction d'une école. Mais où puiser les fonds nécessaires ?

« Mon diocèse possède des milliers de schismatiques. En nous occupant de la jeunesse, nous trouverions accès auprès de nos frères dissidents, et par ce moyen nous pourrions parvenir à convertir leurs parents. Malheureusement, tandis que nous caressons ces beaux projets, les protestants pénètrent jusqu'aux coins les plus reculés de nos contrées, et les immenses ressources dont ils disposent leur donnent bien des facilités pour nous créer des embarras.

« A quelques lieues d'Adana, se trouve Tarse, patrie du grand apôtre saint Paul, autrefois florissante, aujourd'hui hélas ! en décadence. Plus loin Sis, qui nous promet une belle moisson d'âmes. Encore plus haut, Hadjine, ville très importante, renferme des milliers d'âmes. Des conversions s'y opèrent constamment depuis une dizaine d'années. J'amènerais certainement toute la population à l'union au moyen d'écoles et d'églises. Nous ne pouvons actuellement garder qu'un seul prêtre dans chacune de ces villes, et toujours faute des moyens nécessaires. Ces missionnaires, n'ayant pas de locaux convenables, sont contraints de célébrer la sainte messe le dimanche et les jours de fête dans des réduits misérables, incapables de contenir l'assistance qui se presse en foule. Même les toits de ces maisons-chapelles sont remplis de fidèles. Beaucoup ne viennent pas et aiment mieux se priver d'entendre la messe plutôt que de courir le danger d'être ensevelis sous les ruines des vieilles maisons.

« J'ai visité, les larmes aux yeux, les villages de Char-Roumly, Fiché, Tapane. Un prêtre les dessert de temps en temps. Quelques-uns de ces villages possèdent déjà un certain nombre de convertis, et nous y sommes appelés par le vœu général de la population. Il est d'une nécessité urgente que quelques missionnaires visitent régulièrement ces pauvres gens pour leur prêcher la parole de vie et pour administrer les sacrements. Mais que de dépenses occasionnerait ce projet, ce que ne permet pas la modique allocation accordée par la Propagation de la Foi. Les âmes disposées à venir dans l'Union catholique sont découragées par une insouciance apparente de notre part. A Tapane, plusieurs schismatiques ont embrassé l'islamisme. Quand je leur ai demandé le motif de leur apostasie, leurs réponses m'ont fait comprendre qu'ils ignoraient complètement les principes de notre sainte religion.

« Voilà l'état de mon vaste diocèse. C'est au nom de Jésus-Christ et de son sang précieux que je vous demande votre assistance. Je compte sur votre charité et sur un secours spécial de votre bienveillance. Venez à mon aide ! Je le répète, nous aurons par ce moyen et par la grâce de Dieu des conversions nombreuses. Je dois bâtir cette année à Hadjine, une église qui est absolument nécessaire et indispensable. Le moment est propice ».

Alger et Carthage. — Pendant qu'à Alger et à Carthage on faisait des funérailles nationales au regretté cardinal Lavigerie, à Rome, à Saint-Louis des Français, sur l'initiative du Souverain Pontife et de l'Ambassadeur de la République Française auprès du Vatican, un service solennel témoignait de la reconnaissance de l'Église et de la France. Un grand nombre d'évêques ont ordonné à leur tour des cérémonies semblables. Nommons entre autres Bayonne, le diocèse d'origine de l'illustre archevêque ; Lille, où son éloge funèbre a été prononcé d'une manière magistrale par Mgr Baunard ; Paris, qui a vu ses débuts dans le sacerdoce et dont les chaires ont retenti tant de fois de son éloquence chaleureuse ; Lyon, dont l'inépuisable charité a répondu si souvent à son appel.

Son Eminence le cardinal Foulon avait tenu du reste à rendre à son ami ce suprême témoignage d'une affection vieille de cinquante ans. Lui-même a donné l'absoute. Des places d'honneur avaient été réservées aux membres du Conseil de l'Œuvre de la Propagation de la Foi.

Afrique équatoriale. — Divers journaux ont annoncé la mort des capitaines Joubert et Jacques. On n'a reçu à la Maison Carrée aucune confirmation de cette nouvelle que Mgr Livinhac croit inexacte.

Point de nouvelles encore de l'Ouganda.

Cunène (*Afrique occidentale*). — Le R. P. Muraton, missionnaire de la Congrégation du Saint-Esprit, écrit de Huilla, le 1er octobre 1892, à un professeur du grand séminaire de Clermont-Ferrand :

« Notre petite famille noire augmente toujours, nous avons racheté en moins d'un an plus de 130 enfants. La famine qui ravage le pays, paraît croître en proportion de nos besoins ; en ce moment, elle sévit dans toute sa rigueur. Chaque jour, il meurt de faim plusieurs personnes dans les environs. Afin de pouvoir échapper à la mort, des familles vendent leurs propres enfants pour quelques poignées de maïs. D'autre part, de tout petits enfants s'enfuient de chez eux et viennent de plusieurs lieues de distance se réfugier à la Mission, où ils ont ouï dire qu'on donnait à manger à une foule de petits malheureux. Le pays est dévasté. Les quelques habitants qui restent encore vont disparaître à leur tour, si l'année qui commence ne nous amène des pluies abondantes et par là même le bien-être. Espérons que le bon Dieu va enfin mettre un terme à nos maux.

« Malgré cela le bien se fait. Demain, dimanche du Saint Rosaire, nous avons plus de trente baptêmes d'adultes. Notre nouvelle mission du Tyivinguiro est en pleine voie de prospérité,

les constructions s'élèvent, et, ce qui vaut mieux, les noirs nous y ont confié déjà plusieurs enfants. Par contre, notre mission du Jau a été attaquée, le 31 juillet par le roi de ce pays, exaspéré de voir une bonne partie de ses gens prêts à se faire catéchumènes et à nous donner leurs enfants pour les faire instruire. Assaillis à l'improviste, nos jeunes noirs du village chrétien coururent aux armes, et, après un combat d'une demi-heure, les agresseurs prirent la fuite. De notre côté, un seul enfant marié fut blessé. Du côté opposé, le roi et dix des siens restèrent sur le champ de bataille. Un chef ami qui était presque aussi puissant que le roi, prit le parti de la mission et ne contribua pas peu à la sauver d'un massacre général. Les Pères coururent le plus grand danger. Sans autres armes que leur charité, ils s'étaient jetés au milieu des combattants pour arrêter l'effusion du sang. Le P. Supérieur fut renversé par le fils du roi, et il allait être égorgé lorsqu'un de nos jeunes gens blessa l'agresseur d'un coup de feu et le mit en fuite. »

Unyanyembé (*Afrique équatoriale*). — Le R.P. A Capus, Missionnaire d'Alger, écrit au R.P. Voillard :

« Pour attirer les gens, nous employons tous les moyens qui sont à notre disposition: stéréoscope, musique, exercice de la charité, et c'est ce dernier moyen qui nous réussit le mieux. Plusieurs païens, frappés de cette charité, viennent chercher un refuge chez nous. Ce sont, le plus souvent, de pauvres femmes abandonnées. Nous les confions à des familles chrétiennes. Ces jours-ci arrivait une jeune fille estropiée. Après avoir vu tous ses parents égorgés par les Batutas, et avoir longtemps souffert de la maladie et de la faim. La pensée lui vint de se diriger vers l'Ushirombo. Probablement elle avait entendu dire qu'il y avait dans ce pays des hommes blancs qui donnaient asile aux malheureux. Elle entreprit donc ce long voyage. Pour exciter la compassion le long du chemin, elle avait composé des chants.

« Voici celui qu'elle fit entendre en se présentant à notre porte. Je le lui ai fait répéter plusieurs fois et l'ai écrit sous sa dictée:

« Tous les hommes me dédaignent,
« Moi Kabogozi !
« Je pars, mais où vais-je...
« Par quel fauve serai-je dévorée en route !
« Et qui parlera de moi?
« Peut-être mourrai-je dans la savane solitaire...
« Et qui le saura, qui parlera de moi?
« Un chef, lorsqu'il meurt,
« Laisse après lui beaucoup d'esclaves,
« Beaucoup de défenses d'éléphant ;
« Mais moi, Kabogozi, je n'ai rien ;
« Si je meurs, qui parlera de moi?
« Pour éviter le froid de la nuit,
« Pour me trouver un abri, je chante,
« Je chante et tous les hommes me dédaignent.
« Je mourrai, et de quel animal serai-je la proie?
« Et quel est celui qui parlera de moi
« Parmi tous les hommes de la terre?
« Ils sont tous bien portants...
« Oui, un chef lorsqu'il meurt,
« Laisse beaucoup de vyalo...
« Mais moi, Kabogozi, je manque de tout ;
« Mieux vaut pour moi mourir,
« Moi, Kabogozi, fille de Shiriga! »

« Aujourd'hui, la pauvre abandonnée n'a plus besoin de recourir à sa complainte pour toucher les cœurs. Elle est hébergée dans un de nos ménages. Elle n'a pas tardé à se faire instruire de notre sainte religion. Désormais, au lieu de ses malheurs, elle pourra chanter les miséricordes divines. »

AU BAS-ZAMBÈZE

LETTRE DU R. P. COURTOIS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Un missionnaire à qui nous devons de pittoresques et bien précieuses relations sur toute la région du Bas-Zambèze, le R. P. Courtois nous envoie sur la mission d'Inhambane une notice des plus intéressantes, accompagnée de dessins qui achèveront de nous faire connaître cette curieuse portion de l'Afrique portugaise.

Connaissant la sympathie et le dévouement que vous avez pour notre mission de Saint-Joseph de Nyamussua, je viens vous donner quelques nouvelles sur nos travaux et nos œuvres d'apostolat chrétien parmi les Noirs du district d'Inhambane.

Le 26 juin a eu lieu à Machiche une revue générale et solennelle des troupes indigènes du pays. On avait réuni à l'occasion de l'arrivée de M. le commissaire royal toutes les notabilités et autorités du district, les chefs et roitelets de l'intérieur qui eurent un meeting de première classe, où ils firent bombance et festins copieux, dégustèrent force rasades et se livrèrent à toutes sortes d'exercices et de tournois guerriers.

J'avais été invité à la fête ; je n'eus garde de manquer l'occasion d'aller visiter M. le gouverneur du district, ami particulier de notre mission, nouvellement revenu de Portugal, et Son Excellence le commissaire royal qui a montré le plus grand intérêt à nos travaux apostoliques. En outre, j'étais sûr d'assister à une scène des plus pittoresques et des plus grandioses que l'on puisse voir.

La plupart des roitelets du nord, de l'ouest et du sud du district étaient venus au rendez-vous avec un contingent considérable de leurs troupes. Leur nombre s'élevait bien au-dessus de deux mille. Ils étaient là réunis, ces fiers Landines, ces agiles Vatongas, ces remuants Vandongues, sous les accoutrements les plus bizarres et les plus extravagants, munis de toutes sortes d'armes, arcs, flèches, haches, casse-têtes, zagaies et rondelles de peaux de buffles. Leurs têtes, coiffées de plumes d'oiseaux, ornées de touffes ébouriffantes ou de cornes de chèvre, présentaient un tableau ravissant. Tous se livraient avec entrain à des évolutions, marches et contre-marches et rivalisaient d'adresse dans leurs pantomimes singulières et les danses nationales. Par extraordinaire, les femmes des chefs elles-mêmes prenaient part à ces exercices guerriers et se mêlaient à ce tournoi imposant, brandissant avec force le casse-tête et maniant avec adresse la hache et la zagaie. C'était la seconde fois depuis que je suis ici, que je jouissais d'un pareil spectacle, où le grotesque s'unit au sérieux et où l'on saisit sur le vif les allures et gestes d'un peuple immense de grands enfants ! (Voir les gravures, p. 634).

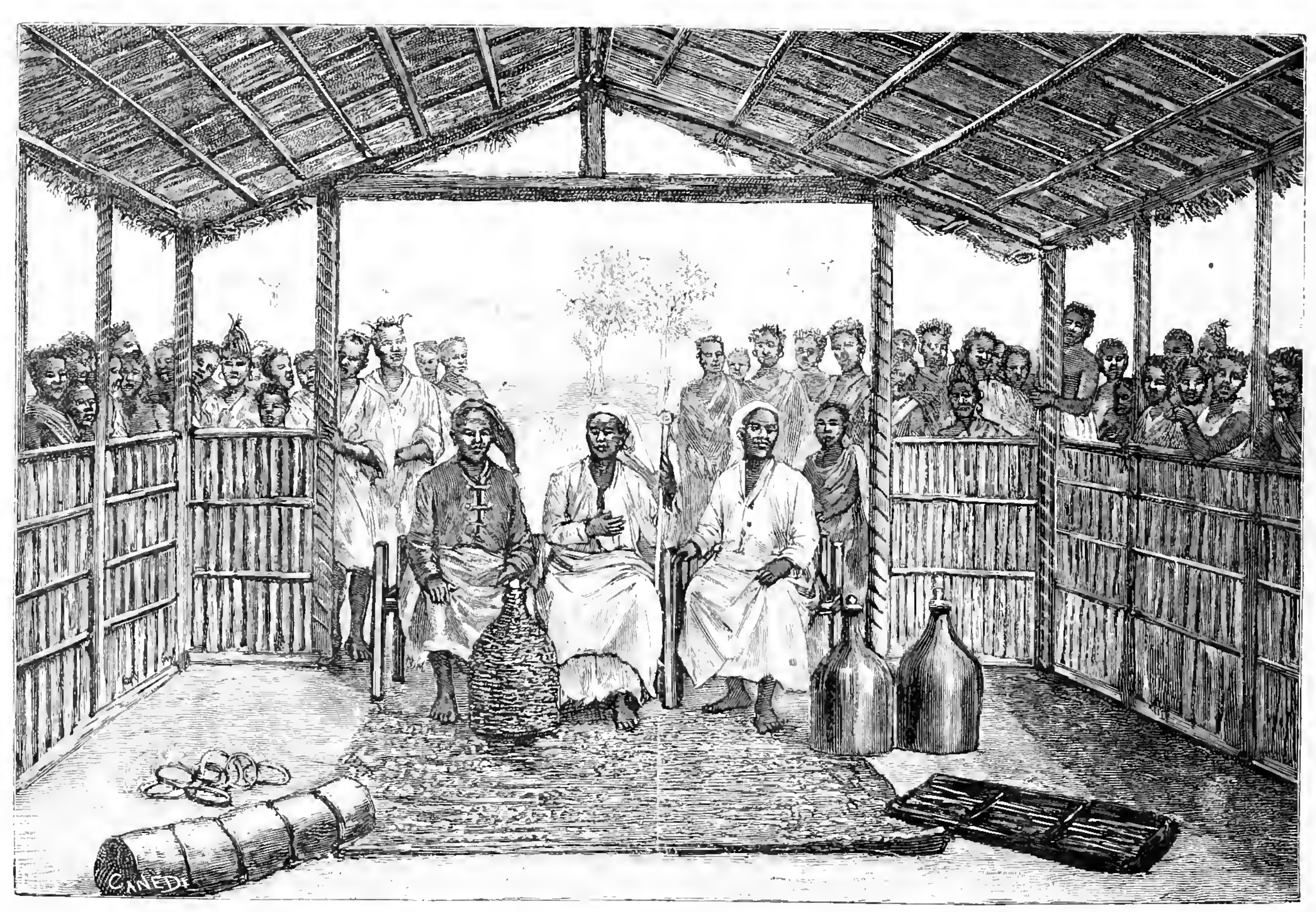
* * *

Le 21 juillet, nous recevions une visite aussi agréable qu'inattendue. C'était Mgr Antonio José de Souza-Barroso, le nouvel évêque de Himérie et prélat de Mozambique, qui

venait nous apporter ses paternelles bénédictions. Il était accompagné de M. Alfred Cro-Brandão-Ferreri, gouverneur du district, officier distingué et homme de grand talent, de Mme Guilhermina Cro-Ferreri, de Mlle Louise Ennès, fille du Commissaire royal, du curé de la ville, le P. Gaspard de Souza, et de quelques autres personnes de distinction. Un évêque sur les terres de Nyamussua, c'était un événement inouï, mais aussi un encouragement bien précieux pour les missionnaires et les nouveaux chrétiens. Ce qui mettait le comble à notre bonheur, c'était de voir d'aussi illustres hôtes accepter de bon cœur les incommodités inséparables d'un long voyage au milieu des Noirs et de se trouver enchantés d'une hospitalité des plus élémentaires, dans une humble case au toit de chaume !

.˙.

Le lendemain, 22 juillet, eut lieu dans l'après-midi, au poste militaire de Bembé, l'intronisation solennelle du nouveau roitelet de Nyamussua qui venait de succéder à l'ancien, mort depuis plusieurs mois. La remise de la *cabaya* et du bonnet royal fut faite par M. le gouverneur Cro-Ferreri, en présence des chefs de Bembé et de Muguba et d'un grand nombre de noirs et de négresses accourus de plusieurs lieues à la ronde.



MOZAMBIQUE. — INTRONISATION DU ROITELET DE NYAMUSSUA ; d'après un dessin du R. P. COURTOIS, de la Compagnie de Jésus (voir page 635)

Voici comment on procède à la cérémonie. Le nouvel élu, accompagné des principaux membres de sa famille, se présente à l'officier chargé de lui remettre la *cabaya* (insignes de son autorité) et de recevoir les serments de fidélité qu'il est obligé de prêter au gouvernement portugais. La *cabaya* est une espèce de tunique de grosse serge, de couleur rouge ou bleue, à galons jaunes, et la coiffure de même couleur qui en est le complément nécessaire, a la forme d'un casque à mèche du plus gracieux effet.

Le nouveau roitelet, appelé Matimbi, était assis sur une natte étendue à terre, escorté de deux roitelets ses voisins, Bembé et Muguba, et de tous les officiers, les grands et les secrétaires de la Cour. Les noirs par centaines formaient une immense couronne de curieux. L'élu est un bon vieux, qui doit dépasser, je crois, de beaucoup la soixantaine, et qui marche déjà passablement courbé et clopin-clopant.

N'allez pas vous figurer des atours de luxe et de grandeurs princières chez nos pauvres rois d'Afrique. Le plus huppé n'est souvent qu'un pauvre hère qui, extérieurement, ne se distingue du dernier de ses sujets que par plus de finesse dans les traits et plus de coquinerie.

.˙.

Nous touchons au moment solennel.

Matimbi siège royalement sur une natte entre ses deux

compères les roitelets de Bembé et de Muguba. Il a été obligé, pour se présenter décemment, d'emprunter pour la circonstance un riche mouchoir qui attire tous les regards par ses brillantes couleurs !

Tout à coup le gouverneur apparait, tenant la *cabaya* tant désirée. Tout le peuple applaudit. Le pauvre roitelet, ému et tremblant, se lève et tend les bras vers le gouverneur; bientôt il sent passer sur ses épaules la *cabaya* rouge et couvrir son chef auguste du bonnet qui lui sert de diadème, et voilà mon homme au pinacle de la fortune, content et satisfait comme un roi sur son trône. La consécration de cet heureux mortel est accomplie! Le canon redit par trois fois aux échos d'alentour que Nyamussua a un roi et un chef légitime. Il prête le serment de fidélité aux autorités locales et reçoit le drapeau portugais qui devra désormais être arboré dans la capitale en signe de respect et d'obéissance au roi de Portugal (Voir la gravure page 634).

On apporte enfin les cadeaux de bonne fête et de joyeux avènement, à savoir de belles pièces d'étoffes variées, des rouleaux de fil d'archal et des colliers de verroteries de couleur rouge et bleue, trois dames-jeannes de bonne eau-de-vie destinées à être dégustées immédiatement par les grands et les officiers de Nyamussua présents à la fête.

1 Guerrier Mutua faisant des évolutions — 2. Guerrier landine faisant des pantomimes de guerre — 3. 4. Indigènes d'Inhambane. — 5 Guerrier couvert de peaux de tigres et de lions. — 6. Chef indigène, sa femme et son enfant.

MOZAMBIQUE. — TYPES DIVERS; d'après des dessins du R. P. COURTOIS.

La dégustation solennelle de la spiritueuse liqueur fut avant tout une cérémonie religieuse en l'honneur des trépassés. Le roitelet se fit servir un plein verre et, le prenant en main, il se mit à réciter une formule que je ne pus entendre, tant il parlait doucement ; puis, versant à terre par trois fois le contenu de la coupe, il offrit une espèce de sacrifice au roitelet défunt, lui demandant qu'il lui fût donné de marcher sur ses traces et d'avoir comme lui un règne long et fortuné. Le reste de la coupe était bu non par le roitelet lui-même, mais par son neveu destiné à lui succéder s'il lui survit.

Les deux autres chefs firent la même cérémonie et passèrent également la coupe à leurs futurs successeurs avant d'y porter eux-mêmes les lèvres.

Quelques instants après, le roi Matimbi partait tout joyeux pour la résidence de Nyamussua, accompagné d'une foule innombrable qui le saluait par de joyeux vivats et de bruyantes acclamations, tandis que d'autres le précédaient en sautant, dansant et gambadant.

La fête, commencée sous d'aussi joyeux auspices, devait se continuer plusieurs jours encore dans le village de Sa Majesté Matembi. On entendait parfaitement de chez nous le son de la grosse caisse et du tambour qui, jour et nuit, résonnèrent en signe de joie et de contentement.

* * *

La visite de Mgr Barroso et des personnes qui l'accompagnaient n'ayant pu ce jour-là durer que quelques heures, j'invitai Sa Grandeur à revenir à la mission afin de se rendre compte plus à l'aise de nos travaux et de nos besoins et donner le sacrement de confirmation aux nouveaux chrétiens de Nyamussua.

Monseigneur, avec sa bonté ordinaire, daigna acquiescer à nos désirs, et le 28 du même mois, au matin, il était au milieu de nous. Le lendemain, il célébra la sainte messe en présence d'un grand nombre de noirs de la localité, émerveillés de voir et de posséder sur leurs terres le *Padiri Kongolo* (le Père Grand) de Mozambique.

Dans l'après-dîner, le sacrement de confirmation fut administré à vingt-cinq personnes de la mission qui toutes, à l'exception de deux, étaient de race noire, converties et baptisées depuis peu. Quatre autres se trouvaient absentes de leur village, et ne purent prendre part à la cérémonie. C'étaient les prémices de cette nouvelle chrétienté, prémices bien modestes il est vrai, mais assurément agréables au cœur de Dieu, car nous les présentions avec joie et avec d'immenses désirs de procurer la gloire de Jésus-Christ et l'avancement de son règne sur cette terre de l'infidélité.

* * *

Mgr Barroso est vraiment l'homme de la Providence. Plein d'une affabilité qui gagne tous les cœurs, missionnaire plein de zèle, il a déjà donné des preuves nombreuses de son activité apostolique dans les missions du Congo et de Loanda. Dès son arrivée, Mgr Barroso s'est mis vaillamment à l'œuvre sans se rebuter à la vue des besoins immenses de son nouveau troupeau, et des sacrifices à faire pour dilater le règne de Dieu. Son noble cœur se montre à la hauteur de la tâche que le ciel lui a imposée, et déjà nous pouvons présager les succès et les fruits du gouvernement de l'illustre prélat, en contemplant les missions et les paroisses qu'il a créées ou rétablies dans la province, et les œuvres diverses qu'il a commencées ou qui sont en projet depuis les trois ou quatre mois que nous avons le bonheur de le posséder. *Ad multos annos !*

* * *

Dernièrement avait lieu à Mozambique une cérémonie religieuse, présidée par Mgr l'évêque et que je tiens à relater ici, car elle est tout à l'honneur et à la gloire de saint François Xavier, le grand apôtre de l'Inde, le modèle et le protecteur des missionnaires. Elle montre en même temps la piété et la dévotion des Portugais de cette province envers leur saint de prédilection.

Il s'agit de l'érection d'un monument commémoratif, placé à l'endroit même où, d'après la tradition locale, saint François Xavier allait souvent se reposer et prier au bord de la mer pendant son séjour de plusieurs mois dans l'île de Mozambique.

Nous avons autrefois décrit ce lieu bénit dans une courte notice, publiée dans le bulletin des *Missions catholiques*, sur l'île de Mozambique avec le croquis représentant le paysage en question (1). A cette époque-là une simple croix en bois indiquait ce lieu. Voici, en abrégé, la traduction du document paru à l'Officiel du 23 juillet 1892.

(1) *Missions catholiques*, du 26 octobre 1888.

Acte d'inauguration d'un monument commémoratif élevé dans dans la ville de Mozambique à l'endroit où séjourna l'apôtre des Indes, saint François Xavier.

Sous le règne de Sa Majesté le roi D. Carlos I[er] de Portugal, etc., le troisième jour du mois de juillet de 1892 de l'ère de Christ, a été élevé ce monument commémoratif, à l'endroit même où, suivant la tradition conservée parmi les indigènes, l'apôtre des Indes saint François Xavier avait coutume d'aller méditer pendant le temps qu'hiverna dans ce port le vaisseau de la mousson qui le conduisit de Lisbonne jusqu'aux Indes.

Il était parti de Lisbonne le 7 avril 1541, avec le nouveau gouverneur général des Indes, Martini Affonso de Souza, sans qu'on connaisse la date de son arrivée à Mozambique ; de là il se mit en route pour Goa le 15 mars 1542. Il débarqua dans cette ville, le 6 mai de ladite année, et mourut dans l'île Sancian, aux portes de la Chine, le 2 décembre 1552.

Ce monument se compose de deux pierres polies de marbre de Portugal, surmontées par une grande croix ornementale de fer fondu, avec l'inscription suivante, placée sur piédestal :

Sert de base à ce monument la pierre dénommée de saint François Xavier. Il a été élevé en 1883.

La différence de la date de l'inscription et de celle de l'acte provient de ce que le monument fut offert en 1883 par le lieutenant-colonel de la garnison de cet Etat, Joaquim-José Lapa, et que c'est seulement cette année-ci qu'il a été placé.

L'acte fut ensuite signé par les principaux témoins, dix-neuf ou vingt personnes, y compris le gouverneur général, M. Raphaël d'Andrade et Sa Grandeur Mgr l'évêque Antonio Barroso. Le jour de l'inauguration, Sa Grandeur célébra la messe en plein air devant une réunion considérable de fidèles et un grand nombre de noirs, de musulmans et de païens accourus sur les lieux.

* * *

Ici trouve sa place un autre document publié récemment par le gouverneur général, M. Raphaël d'Andrade, dans le Bulletin officiel de la province du 10 septembre. Il rappelle les gloires passées et les brillants faits d'armes des anciens Portugais sur la terre d'Afrique. Je le traduis en entier.

Il existe dans le champ de Saint-Gabriel un massif de maçonnerie grossière, surmonté d'une croix, qui, selon la tradition, indique l'endroit d'un très ancien cimetière des Portugais dans cette île. Une pierre tumulaire, enfouie dans le sol, trouvée là en l'année 1859, et une pierre en forme de férule portant le *pic* sculpté sur une face, et à l'envers le *maillet*, emblème de l'Ordre des Templiers, que l'on avait l'habitude de placer en tête de la sépulture des Chevaliers de cet Ordre, confirment cette antique tradition, attestant que c'était là l'emplacement du premier cimetière de nos devanciers qui terminèrent leurs jours dans cette île.

A ce fait se lient d'autres faits illustres de notre histoire. Ce fut là, d'après toutes les probabilités, qu'était situé l'ancien couvent avec église annexe de l'Ordre de Saint-Dominique, à qui ce cimetière aurait appartenu. Ce couvent et l'église contiguë, bâtis en l'an 1579 par les soins et la piété du vice-roi de l'Inde, le comte de Athouguia D. Louis de Athayde, furent plus tard démolis par les Hollandais pendant le siège de la forteresse voisine, dans les années 1607 et 1608.

Ce modeste monument nous remet en mémoire l'héroïque résistance que les Portugais, sous le commandement de D. Etienne d'Athayde, opposèrent à ces envahisseurs ; ce fait d'armes fut si éclatant que cet illustre Portugais mérita d'être nommé, en récompense des services prêtés en cette occasion, capitaine mor de Sofala, des fleuves de Senna et Mozambique.

Pour ce motif il est de toute nécessité que cet édifice soit conservé, comme monument de nos gloires passées. Le dit édi-

fice sera donc restauré par le département des Travaux publics, qui désormais en aura la garde et prendra toutes les mesures jugées nécessaires pour en garantir la durée et la conservation.

Qu'ainsi l'aient compris et l'exécutent les autorités et autres personnes qui auront connaissance de cet ordre public !

Palais du gouvernement général de la Province de Mozambique, 5 septembre 1892.

Le Gouverneur général,
RAPHAEL D'ANDRADE.

∴

J'ai parlé plus haut de l'intronisation du roi Matimbi et des fêtes bruyantes qui suivirent. La semaine dernière, les mêmes noirs qui applaudissaient il y a un mois à peine, étaient tous sur le qui-vive et en remue-ménage, cherchant à se soustraire aux vexations de toutes sortes qu'ils ont à subir à l'avènement d'un nouveau souverain. Il est d'usage parmi les Cafres que le roi, dès son arrivée au pouvoir, fasse sentir à ses subordonnés les effets pratiques de son autorité. Il envoie ses agents parcourir les bourgs et les villages pour *recevoir la bonne bouche*, comme ils disent, et chacun est tenu de donner ce qu'il peut, eu égard à son rang et à sa fortune, qui une poule, qui un porc, celui-ci une chèvre, celui là un mouton, cet autre des pioches, des étoffes, de l'argent, etc. Tout sert à grossir le trésor royal. C'est un usage invétéré, une coutume sacrée, à laquelle il faut se soumettre. Cette procession de percepteurs d'impôt royal a duré plus de huit jours, et les noirs qui se voyaient dans la dure nécessité de faire l'aumône et de vider leur bourse, n'attendaient point l'arrivée des visiteurs importuns. La plupart déjà avaient pris des mesures de précaution en emportant, loin de leurs habitations, leurs poules, porcs, chèvres et moutons, et allant les cacher sur les terres des chefs voisins, ou dans les bois. Même sur le terrain de la mission, on avait fait plusieurs cages à poules, à porcs et à cabris. Ils espéraient trouver sous le couvert de l'autorité du supérieur de la mission, qu'ils considèrent comme un chef plus haut placé que Matimbi, un abri inviolable et sûr jusqu'à ce que fussent terminées les visites intempestives des délégués et sbires du roi.

∴

Un soir, se présente à la mission un grand diable de pauvre noir, conduisant une chèvre attachée à une corde. D'où vient ce brave homme ? D'une distance de plusieurs heures de chemins : il a fui devant les maraudeurs.

« —Ces brigands-là, dit-il, ont enlevé toutes mes poules ; ils voulaient encore prendre cette chèvre, l'unique qui me reste. — « Apporte, apporte, criaient-ils ; nous voulons « sur l'heure ta chèvre pour la servir demain en festin à « notre roi. » Mais moi, je leur ai répondu de prendre patience et que j'allais la chercher; et, les laissant près de ma hutte, nous nous sommes sauvés ici, ma chèvre et moi. »

∴

Avant-hier, ont commencé les grandes danses d'usage à la cour du roi Matimbi, et l'on a ouvert la série des fêtes et des réjouissances auxquelles la plupart des noirs du voisinage assistent avec empressement. Durant trois jours entiers, on entend le roulement du tambour : jours fortunés où l'on mange et l'on boit, où l'on se divertit, sans se préoccuper du lendemain ; bref, on gaspille et on épuise, en quelques heures, le trésor royal grossi au prix de tant de courses, de disputes et de résistances. Mais chacun aura-t-il au moins une petite part à ce festin copieux et royal? Je crains que le plus grand nombre ne reste à la porte !

Hier revenait un noir qui travaille d'habitude à la mission :

« — Dis-moi, Pas-Kète, as-tu bien mangé et bien bu à la fête du roi ?

« — Non, Père ; je me suis contenté de voir, et j'en suis revenu sans avoir rien bu, rien mangé, obligé de me serrer le ventre pour ne point sentir la faim ! »

∴

Vous me pardonnerez d'entrer dans tous ces détails. Ils vous donnent une idée de l'intelligence et des dispositions de nos pauvres ouailles ; ils montrent les difficultés auxquelles nous nous heurtons à chaque pas dans notre œuvre d'évangélisation. Nous avons besoin d'une patience, d'une abnégation et d'une charité sans bornes, pour éclairer et convertir ces êtres abrutis et dégradés.

L'indifférence, l'ivrognerie et l'immoralité, voilà les trois fléaux, les trois grandes plaies qui tuent les âmes des noirs. L'indifférence ! Parlez-leur de l'Enfer, du Paradis, des fins dernières, des bienfaits du Seigneur, de la mort et de la Passion du Sauveur ! Ils n'en sont pas même touchés ! L'ivrognerie ! Ce vice détestable fait chaque jour des milliers de victimes! Ayant à leur disposition le jus de palmier, du cajouier, de la canne à sucre et l'eau-de-vie, ils ont mille moyens de satisfaire leur passion sans cesse renaissante. Les occasions de s'enivrer sont nombreuses. Enfin l'immoralité est générale. Ici règnent à peu près partout la polygamie et le divorce.

La chasteté est un mot inconnu dans leur langue, et ils n'ont pas de terme pour désigner la plus belle des vertus ! Plusieurs rient de vos exhortations, quand vous leur exposez les points indispensables du sixième commandement de la loi de Dieu. Bien rares sont ceux qui arrivent à comprendre le point essentiel qui constitue la dignité de l'homme et du chrétien au-dessus de la bête.

∴

Vous comprenez par là quel est l'héritage que le ciel nous a donné et la part du champ du Père de famille que nous avons à ensemencer. Ici nous allons en avant, remuant et cultivant cette terre ingrate et stérile, l'arrosant de nos larmes et de nos sueurs. *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua* ! Ce n'est point encore la moisson mûre et jaunissante. C'est un sol desséché par le soleil brûlant de l'égoïsme qui a besoin d'une pluie abondante de grâces et de bénédictions pour se couvrir de fruits et de riches moissons.

Et cependant, Dieu nous est témoin que nous aimons notre héritage ! Cette affection est d'autant plus vive que notre part est la plus abandonnée et la plus délaissée. Heureux sommes-nous de cueillir au hasard, parmi tant de ronces et d'épines, quelques épis en pleine maturité que nous offrons avec joie au Sauveur Jésus.

(*A suivre*).

LES MISSIONS CATHOLIQUES AU XIXe SIÈCLE

PAR

M. Louis-Eugène LOUVET, des Missions Etrangères de Paris
Missionnaire en Cochinchine occidentale.

CHAPITRE XIX
Les Missions de l'Afrique septentrionale.

Suite (1).

II. — ARCHIDIOCÈSE DE CARTHAGE (*Tunis*)

Les gloires de l'antique Église de Carthage sont connues. Evangélisée dès le commencement du deuxième siècle, fécondée par le sang de ses nombreux martyrs: saint Cyprien, sainte Félicité, sainte Perpétue, pour ne parler que des plus connus, la métropole de la Byzacène la Tunisie actuelle groupa bientôt autour d'elle 128 diocèses et 15 millions de chrétiens. Le grand docteur de l'Eglise latine, saint Augustin, évêque d'Hippone, un des sièges relevant de Carthage, fit plus d'une fois retentir sa voix éloquente dans la chaire de ses basiliques. Mais, aussitôt après la mort du saint docteur, survint l'atroce persécution des Vandales Ariens, qui dura de 420 à 534 et fit plus de martyrs que celle des empereurs païens. Dieu donna alors à l'église de Carthage un siècle et demi de paix pour panser ses blessures; puis l'invasion musulmane se répandit, comme un flot dévastateur sur tout le nord de l'Afrique et couvrit la contrée d'un linceul de mort. En 698, Carthage fut prise par les sectateurs du prophète, ses 20 basiliques furent converties en mosquées, les chrétiens massacrés, réduits en esclavage ou forcés de s'exiler dans le désert.

Cependant, la hiérarchie catholique subsista jusqu'au milieu du XIe siècle. Nous trouvons dans l'histoire ecclésiastique, une lettre de saint Léon IX, témoignant qu'à cette époque, il y avait encore deux évêques catholiques dans le pays. Après cela, il se fait, dans l'histoire religieuse de la Tunisie, un silence de mort; la hiérarchie catholique s'éteint vers 1076, le christianisme disparait avec elle, et quand saint François d'Assise envoie à Thune (Tunis) ses premiers missionnaires, ils ne trouvent plus aucun vestige de la foi catholique et sont impitoyablement mis à mort par les farouches sectateurs de Mahomet.

Mais, vers 1260, un bruit étrange se répand au loin, traverse la Méditerranée et arrive jusqu'à Paris; on raconte que les fils de saint Dominique et de saint François, unissant leurs efforts, ont baptisé en Tunisie plus de *10,000* infidèles; le roi de Thune a même promis de se faire chrétien, mais il craint la vengeance des autres princes musulmans. et demande la protection du puissant sultan des Francs, le roi saint Louis, dont la première croisade avait porté le nom sur tous les rivages de la Méditerranée.

A cette nouvelle, qui cachait probablement un piège, le saint roi quitta tout: « Ah! s'écria-t-il, si je pouvais voir que je fusse jamais le compère et parrain d'un si gentil et si illustre filleul! » Au mois de juillet 1270, il débarque avec son armée sur la côte de Carthage. Le reste est connu des lecteurs; le roi de Tunis manque à sa promesse, la peste se met au camp des croisés et, le 25 août, le héros chrétien expire couché sur la cendre.

Mais l'expédition eut un résultat sérieux: avant de s'embarquer pour revenir en France, Philippe le Hardi, fils et successeur de saint Louis, conclut avec le roi de Tunis un traité qui assurait la liberté de l'apostolat (1). Voici l'article troisième de ce traité:

« Il sera libre aux moines et prêtres chrétiens de s'établir dans les Etats du Commandeur des croyants. On leur accordera un lieu où ils pourront bâtir des maisons, élever des chapelles et enterrer les morts. Il leur sera permis de prêcher dans l'intérieur des églises, de réciter à haute voix leurs prières, en un mot, de servir Dieu conformément à leurs rites et de faire généralement tout ce qu'ils faisaient dans leur pays. »

*
* *

La mission de Tunis était fondée, et fondée par la France. Elle devait durer sans interruption jusqu'à nos jours. Grâce au dévouement apostolique des trois grands Ordres de Saint-Dominique, de Saint-François et de Notre-Dame de la Merci, jamais le flambeau de la foi ne s'éteignit complètement sur ces plages inhospitalières.

En 1450, saint Laurent Compani, vingt-septième général des PP. de la Merci, étant venu à Tunis pour travailler au rachat des esclaves chrétiens, fut fait prisonnier avec son compagnon et demeura *quatorze* ans dans les fers. Ses vertus et ses miracles convertirent le roi de Tunis, qui embrassa la foi chrétienne avec toute sa famille. Mais un exemple, parti de si haut, demeura sans effet sur le cœur endurci de ses sujets musulmans.

Au moins, s'ils ne purent réussir à convertir les infidèles, les missionnaires eurent la consolation de soulager les souffrances de leurs frères chrétiens captifs. Ce n'était pas une œuvre sans importance; à certaines époques, on compta en Tunisie jusqu'à 200,000 esclaves chrétiens; la moyenne ordinaire variait de 10,000 à 20,000.

On n'a pas l'idée aujourd'hui des souffrances qu'enduraient, dans les Etats barbaresques, les chrétiens captifs. Voici le tableau qu'en trace un historien moderne (2):

« Les prisonniers se divisaient en deux classes: la première comprenait le capitaine et les officiers du bâtiment capturé, avec leurs femmes et leurs enfants. Cette première classe était soumise à un travail moins dur que celui des simples matelots qu'on vendait au plus offrant. Les enfants étaient presque tous envoyés au palais du Dey ou dans les maisons des premières familles; les femmes servaient les dames maures ou entraient dans les harems. Mais les plus malheureux étaient ceux qu'on employait aux travaux publics. Ils étaient nourris de pain grossier, de gruau, d'huile rance et de quelques olives. L'Etat leur accordait pour tout vêtement une chemise, une tunique de laine à longues manches et un manteau. Chaque bagne formait un vaste édifice, distribué en cellules basses et sombres, qui contenaient chacune de *quinze* à *seize* esclaves. Une natte pour quelques-uns, et la terre humide pour les

(1) Voir les Nos des 7, 14, 21 octobre, 4, 11, 18, 25 nov. et 2 et 1 décembre.

(1) L'original de ce traité se conserve encore à la Bibliothèque nationale.

(2) *Extraits de l'histoire d'Algérie*, par Gulibert.

plus grand nombre, leur servaient de lit. C'était là qu'étaient détenus les esclaves de l'Etat. Ceux des particuliers étaient généralement mieux traités, surtout ceux qu'on présumait rachetables. »

Pendant des siècles, l'Europe chrétienne, malgré les objurgations des Souverains Pontifes, supporta à ses portes un pareil état de choses. Mais si les princes chrétiens, distraits par les préoccupations égoïstes de la politique et leurs guerres intestines, faillirent à tous leurs devoirs envers leurs nationaux réduits en esclavage, l'Eglise catholique n'oublia jamais ses enfants captifs et, ne pouvant mieux faire, elle prit soin de leur envoyer des apôtres, pour adoucir leurs maux et les maintenir dans la foi. Qu'on se représente la situation navrante de ces malheureux, courbés jour et nuit sous le bâton du garde-chiourme, insultés à chaque instant par les cruels ennemis de leur foi, raillés par les milliers de rénégats, qui faisaient parade devant eux d'un bien-être acheté au prix de l'apostasie. Que de tentations délicates pour ces infortunés ! Que de désespoirs à consoler ! Que de martyrs à préparer au dernier supplice ! La moindre désobéissance, un mot, un geste surpris par hasard, une dénonciation ou un simple caprice du maître, le malheureux chrétien était condamné à être brûlé vif, lapidé, empalé, suspendu vivant aux crocs de fer qui garnissaient les portes de la ville. Le missionnaire était là pour l'encourager à la mort; il prenait soin d'ensevelir ses restes mutilés ; quelquefois il était appelé à lui donner l'exemple du martyre, et il le précédait dans les tortures. Pendant cinq siècles, 1,000 à 1,200 religieux moururent ainsi, victimes de leur héroïque dévouement.

Puis, de temps en temps, on voyait les saints apôtres repasser la mer et rentrer en Europe pour mendier, au nom de Jésus-Christ, la rançon des captifs. Des calculs précis permettent d'établir que, de 1195 à 1800, les Trinitaires et les PP. de la Merci réunis ont racheté, dans les Etats barbaresques, 1,200,000 esclaves chrétiens. Au prix moyen de 6,000 francs (1), cela fait sept milliards deux cent millions de francs, mendiés sou par sou à la porte des châteaux et des chaumières, car, en ces âges de foi, nulle porte n'était fermée aux rédempteurs des pauvres esclaves chrétiens retenus chez les Maures. Et voilà les hommes que les nations catholiques ont proscrits, comme des parasites inutiles à la société. Il est vrai qu'alors on n'avait plus besoin d'eux !

On sait que, de 1605 à 1607, Saint Vincent de Paul fut esclave en Tunisie. Son maître, un renégat chrétien, fut converti au spectacle de ses vertus. Il lui rendit la liberté et revint avec lui en Europe. Plus tard, le saint prêtre, devenu fondateur d'une société de missionnaires, se souvint des pauvres esclaves chrétiens qu'il avait laissés derrière lui en Tunisie. Il leur envoya quelques-uns de ses enfants, qui, jusqu'à la Révolution, travaillèrent avec beaucoup de zèle, à Tunis et à Alger, au soulagement spirituel et temporel des captifs.

En 1652, le Saint Siège érigea la Tunisie en préfecture apostolique, confiée aux fils de saint François. Cette préfecture subsista jusqu'en 1842 ; elle fut remplacée alors par le vicariat apostolique de Tunis.

(1) Quelques-uns, comme Cervantès, le célèbre auteur de *Don Quichotte*, coûtèrent jusqu'à 25,000 francs.

Cependant la puissance du croissant allait déclinant de jour en jour. Déjà en 1535, Charles-Quint s'était emparé des forts de Tunis, avait délivré d'un seul coup près de 200,000 captifs et assuré pour une période de quarante ans (1535-1574), la liberté du culte catholique à Tunis. Après la reprise de la ville par Sélim II, les princes chrétiens avaient conclu avec le Dey de Tunis des traités pour la délivrance de leurs nationaux, et les consuls de chaque nation, installés dans la ville, en surveillaient l'exécution. Pour la France, en particulier, un premier traité, passé en 1604, entre Henri IV et le Dey de Tunis, avait été renouvelé sous Louis XIV (1685), sous Louis XV (1770), sous Louis XVI (1782) et sous le premier consul Bonaparte (1802). Evidemment les beaux jours de la piraterie étaient passés. En 1800, il y avait encore 2,000 esclaves chrétiens en Tunisie ; en 1812, il n'en restait plus que 500 ; en 1815, les Trinitaires abandonnaient la mission, où leur œuvre rédemptrice était achevée ; enfin, en 1816, une ordonnance du Dey abolissait solennellement l'esclavage à Tunis.

***

Depuis cette époque, mais surtout à partir de la conquête de l'Algérie par les Français, les Deys de Tunis ont toujours montré de la bienveillance à la mission franciscaine, qui a grandi lentement, avec le développement des relations commerciales et l'accroissement de la population chrétienne dans le pays.

En 1834, il y avait déjà en Tunisie 7,670 catholiques partagés entre huit stations. On comptait aussi 300 grecs-schismatiques, 100 protestants et 1,000,000 de musulmans.

En 1840, les Sœurs de Saint Joseph de l'Apparition arrivèrent en Tunisie. Au bout de quelques années, elles avaient 3 hôpitaux et 4 écoles, fréquentées par plus de 500 enfants.

En 1855, les Frères des Écoles chrétiennes furent appelés à leur tour. Avec leurs succès habituels ils comptèrent bientôt dans leurs écoles environ 500 élèves, appartenant à toutes les dénominations religieuses : catholiques, juifs et musulmans.

Dès 1843, vu les progrès de la mission, Grégoire XVI avait érigé la préfecture en vicariat apostolique Pour la première fois depuis 1076, la mission de Tunis voyait à sa tête un évêque catholique.

Cependant la France ne pouvait se désintéresser d'un pays où elle avait laissé tant de grands souvenirs et que son voisinage de l'Algérie appelait nécessairement à tomber tôt ou tard sous notre influence. Déjà en 1842, le gouvernement de Louis-Philippe s'était fait céder l'emplacement présumé du lieu où mourut saint Louis, pour y élever un oratoire desservi par un prêtre français aux frais de la France. Grâce à nos perpétuels changements de dynasties, cette chapelle était tombée, sous l'empire, dans un état d'abandon déplorable. Elle fut rouverte en 1874, et confiée aux Missionnaires d'Alger. C'était ouvrir la porte en Tunisie à l'influence française.

A peine installés, les Pères Blancs s'empressèrent d'établir auprès de la chapelle de Saint-Louis, une école indigène (1877). Deux ans plus tard, ils fondaient à Tunis, le collège de Saint-Charles ; en 1882, ils ouvrirent à Carthage un grand séminaire, qui compta aussitôt une vingtaine d'élèves.

Pendant ce temps, de graves évènements politiques s'étaient déroulés en Tunisie. Menacée dans sa légitime influence par les convoitises de l'Italie, la France avait forcé le Dcy de Tunis à accepter notre protectorat. Après une lutte de quelques mois contre les Kroumirs, la France était maîtresse de la Tunisie. Il ne lui restait qu'à organiser le pays.

La présence de nos compatriotes à Tunis appelait naturellement l'établissement d'une mission française. En 1884, le Saint-Siège rétablissait l'antique métropole de Carthage, en plaçant à sa tête Mgr Lavigerie, et voulut par une dérogation spéciale aux règles du droit, que le prélat conservât à la fois les deux sièges d'Alger et de Carthage. Comme complément naturel de cette mesure, le vicariat apostolique était supprimé l'année suivante.

En abandonnant l'administration de la mission de Tunis, les RR. PP. Franciscains la laissaient dans une situation prospère : 13 stations, 9 églises, plusieurs chapelles, 3 hôpitaux, des écoles de Frères et de Sœurs fréquentées par plus d'un millier d'enfants, et 18,000 catholiques témoignaient suffisamment que Dieu avait largement béni, au cours de ce siècle, le travail des fils de saint François.

Cette situation n'a fait que grandir sous la direction de l'éminent Cardinal, dont un publiciste italien écrivait qu'à lui seul, il valait une armée pour le développement de l'influence française en Tunisie. Bien que le Gouvernement se soit complètement désintéressé de l'organisation ecclésiastique de la Tunisie, le prélat a su faire face à tout.

Voici la situation religieuse de l'archidiocèse de Carthage en 1890 :

1° *Personnel* : 1 archevêque, 1 évêque auxiliaire, 53 missionnaires, dont 23 prêtres séculiers et un indigène.

Communautés religieuses, hommes : Capucins, 11 prêtres, 3 Frères lais. Missionnaires d'Alger, 19 prêtres, 17 profès, 4 Frères. Frères des Écoles chrétiennes, 18. Frères de la Bienheureuse Vierge Marie. Au total, environ 100 religieux.

Femmes : Carmélites. Sœurs de Saint-Joseph de l'Apparition. Sœurs de Notre-Dame de Sion. Sœurs des Missions d'Alger. Sœurs de Bon-Secours. Sœurs Missionnaires de Marie. Petites Sœurs des pauvres. Au total, environ 200 religieuses.

2° *Œuvres* : Cathédrale de Carthage, consacrée au mois de mai 1890. Pro-cathédrale de Tunis. 22 églises paroissiales, 26 chapelles de Communautés. 1 séminaire à Carthage (Missionnaires d'Alger), 54 élèves. 1 collège à Tunis (missionnaires d'Alger), 250 élèves. 4 écoles commerciales (Frères des Écoles chrétiennes), 580 élèves. 15 écoles de paroisses, environ 2,000 enfants. Plusieurs hôpitaux avec dispensaires, tenus par les Sœurs. La Tunisie a près de 2,000,000 d'habitants, ainsi répartis : catholiques, 27,000 juifs, 45,000, protestants et grecs schismatiques, 1,500. Le reste musulmans.

Statistique comparée de la mission de Tunis.

En 1800 : 1 préfet apostolique, 3 missionnaires, 3 églises ou chapelles, 0 école, 2,000 catholiques.

En 1840 : 1 préfet apostolique, 6 missionnaires, ? églises ou chapelles, ? école, 8,000 catholiques.

En 1870 : 1 vicaire apostolique, 16 missionnaires, 13 églises ou chapelles, 6 écoles, 14,088 catholiques.

En 1890 : 1 archevêque, 1 évêque auxiliaire, 53 missionnaires, 50 églises ou chapelles, 20 écoles, 27,000 catholiques.

Nous continuerons dès les premiers numéros de l'année 1893 cette étude si remarquable.

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

M. Alexant-Terrand, du diocèse de Dijon 15
M. Auguste Moxart, à Perpignan 5
M. Ch. Voisin, à Tessy-sur-Vire, diocèse de Coutances 2 20
Mme Vve Hébert, à Tessy-sur-Vire, diocèse de Coutances 2
M. Margerin, à Paris 10
M. Louis Bonfils, à Marignane, diocèse de Marseille 9 30
Mlle Henry, à Lyon 7
Un abonné de Turin 37
Mme la comtesse de Chavaudon, du diocèse du Troyes 20
M. Raymond Mercat, du diocèse d'Agen 50
M. Soleilhac, don recueilli par l'*Echo de Fourvière* 2 60
Anonyme 100
Anonyme 500
Mme L. de Condrieu 5
Anonyme 5
Mme Françoise-Marie Perrin, Vve Satin 100
Mme la comtesse d'Anthenaise, du diocèse de Chartres, avec demande de prières 80 55
Un anonyme du diocèse de Laval 85 20
Une abonnée de Londres 125

Pour les missions les plus nécessiteuses (Vizagapatam).

M. le chanoine Doullet, du diocèse d'Amiens 10 55
Un abonné de Nantes 20
Anonyme à Avignon 4
J. M. J., du diocèse de Versailles avec demande de prières pour défunts 50
Anonyme du Lude, diocèse du Mans 20
M. Sébastien Lamblin, du diocèse de Dijon 10
M. Liebengartner, à Neukirchen (Bavière) 3 45
M. le chanoine Liot, à Tours, avec demande de prières 40
Un abonné à L..., diocèse de Strasbourg 4
F. R., à Pau, diocèse de Bayonne 10
M. Henri Cazal, du diocèse de Toulouse 8
C. S., abonné du diocèse de Clermont 10
M. Restif, recteur de Vern, diocèse de Rennes 5

Pour l'orphelinat de Bethléem de don Belloni.

Anonyme de Rouen 20

A M. Allys, pour les princes chrétiens persécutés.

R. P. Hours, à Annonay, diocèse de Viviers 5
Jérôme et Paule, de Marseille 10
M. Cantoni Giulio, à Cesena (Italie) 2
Un abonné du diocèse de Toulouse qui se recommande aux prières 5
Mme Mélanie Guillemot, du diocèse de Clermont 10

A Mgr Gendreau (Tonkin occidental).

Un ancien soldat du Tonkin, diocèse de Séez 10

Au même, pour la mission la plus nécessiteuse du Tonkin ou de la Cochinchine.

Un abonné du diocèse de Verdun 20

A Mgr Banci (Hou-pé septentrional).

Un abonné du diocèse de Toulouse, qui se recommande aux prières des missionnaires et des chrétiens 5
Un abonné à L..., diocèse de Strasbourg 4

A M. Vigroux pour ses lépreux (Tokio).

M. Emanuel de Luynes, élève de seconde au collège St-Charles, Saint-Brieuc 10

A M. Corre, missionnaire au Japon méridional.

M. l'abbé Froger, du diocèse d'Angers 1 50
M. Restif, recteur de Vern, diocèse de Rennes 5

A Mgr Hirth, pour la mission de l'Ouganda.

Un abonné du diocèse de Verdun 20
Un abonné à L..., diocèse de Strasbourg 4

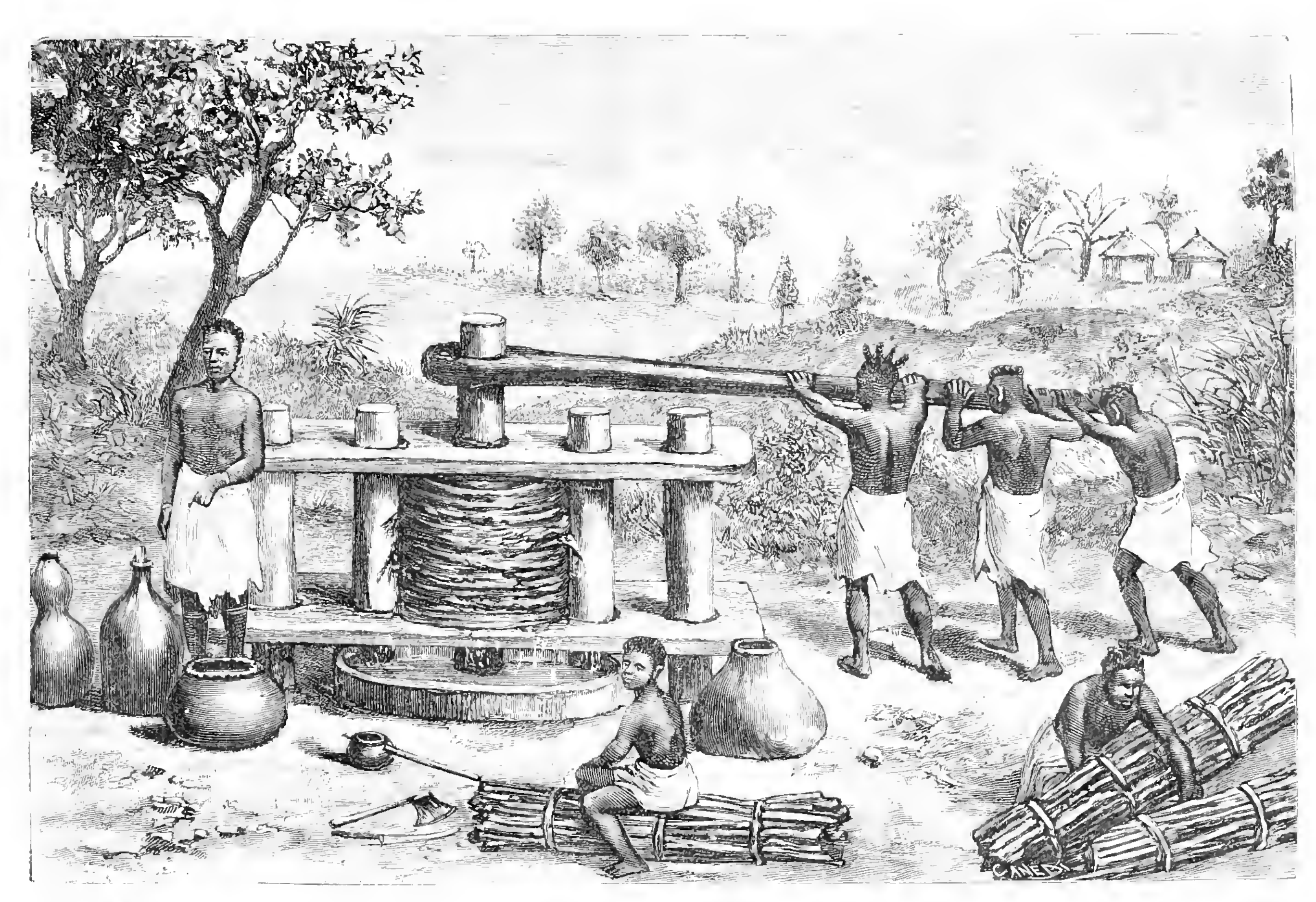
Pour la mission des Pères Blancs dans la Kabylie.

M. Cladière, curé de Pouilly-sur-Serre, diocèse de Soissons 10 80

(La suite des dons prochainement).

TH. MOREL, *Directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie MOUGIN-RUSAND, rue Stella, 3.



MOZAMBIQUE. — MOULIN A CANNES A SUCRE; d'après un dessin du R. P. COURTOIS, de la Compagnie de Jésus (voir p. 644)

CORRESPONDANCE

ARABIE

Progrès de la Mission.

Dans la lettre suivante, Mgr Lasserre nous expose le bien opéré par son ardente initiative et le concours de ses collaborateurs durant l'année qui va finir. Construction d'église et d'école à Aden, fondation de résidences à Hodeïdah et à Berbera, projet d'évangélisation de l'île de Socotora, autant de créations que le vaillant fils de saint François d'Assise accomplit dans la terre promise de l'Islam avec un zèle digne des premiers disciples du séraphique patriarche missionnaires au milieu des Maures. La mission compte quinze cents catholiques et onze missionnaires européens.

LETTRE DE MGR LOUIS DE GONZAGUE LASSERRE, CAPUCIN, VICAIRE APOSTOLIQUE D'ARABIE, A MESSIEURS LES MEMBRES DES CONSEILS CENTRAUX DE LA PROPAGATION DE LA FOI.

Aden, 3 novembre 1892.

L'intérêt que vous avez bien voulu porter d'année en année à l'humble mission d'Aden m'impose la douce obligation de vous retracer en peu de mots sa situation actuelle qui, sans être brillante, ne laisse pas cependant d'être plus encourageante.

L'année dernière, j'émettais l'espoir de parvenir en 1892 à construire à Steamer-Point, avec l'église déjà commencée, un local pour des Frères Maristes, puis à fonder en dehors d'Aden quelques stations nouvelles. Je suis heureux de pouvoir vous annoncer que nous avons pu réaliser en partie nos espérances.

Par le moyen de diverses souscriptions, de quelques économies et surtout des généreuses aumônes de la catholique France, notre église s'est élevée et apparaît, je ne dirai pas splendide, mais fort convenable, excitant même la jalousie des Protestants par sa modeste élégance et sa situation unique au bord de la mer, en face de la rade où jettent l'ancre tant de vaisseaux de nationalité diverse.

Elle a été inaugurée, le 26 juin dernier, en présence des autorités locales, des Consuls de France et d'Italie et de toutes les notabilités de la ville. L'impression produite par l'aspect de l'église et par la cérémonie de la bénédiction a été des plus favorables. Aussi les sympathies de toute la population ne nous ont pas fait défaut en cette circonstance. Mais ce qui vaut mieux, c'est que, depuis lors, l'assistance aux saints offices le dimanche est beaucoup plus nombreuse, et que, malgré les chaleurs, on s'est empressé tout l'été d'assister au chant des Vêpres, qui, du reste, est exécuté avec beaucoup d'entrain, par

un chœur de voix bien nourri et auquel se prête admirablement l'harmonieuse sonorité de l'église.

* * *

Absorbés par les travaux de la construction de l'église, qui n'a été terminée que bien après le terme fixé, nous avons été mis en retard pour le local destiné aux Frères Maristes. Il a fallu doubler le nombre des ouvriers. Mais, grâce à ces mesures et au dévouement des Religieux de la Mission, tout a été prêt à l'arrivée des bons Frères qui ont employé le mois de septembre à s'installer de leur mieux et ont ouvert leurs classes à la fin du même mois.

Le Frère de notre Ordre qui faisait l'école avant eux, ayant dû l'interrompre depuis près de deux mois en raison d'une grave indisposition occasionnée par un surcroît de travail, ses anciens élèves se sont empressés de se présenter à la réouverture des écoles.

Le nombre actuel des élèves, malgré les deux classes, ne dépasse guère encore la trentaine ; mais je ne doute pas qu'il n'aille en augmentant, à mesure que les Frères seront connus davantage et auront appris les idiomes du pays pour faciliter à leurs élèves l'intelligence des explications qu'ils leur donnent en classe. C'est, en effet, cette connaissance des idiomes locaux qu'ont les professeurs des écoles du Gouvernement qui retient leurs élèves et les empêche de venir aux nôtres.

* * *

En dehors de ces deux améliorations importantes qui affirment d'une manière utile et durable la mission catholique à Aden, nous avons pu établir aussi deux fondations à l'extérieur, l'une à Hodeidah, sur la côte arabique, à quelques milles du Yemen, si renommé dans l'antiquité et aujourd'hui encore, pour sa fertilité et son climat délicieux ; l'autre à Berbera sur la côte africaine, à l'entrée de ces vastes contrées où la culture est jusqu'ici presque inconnue, mais dont les nombreux troupeaux alimentent toutes les villes du littoral des deux côtes de la mer Rouge.

La première de ces deux fondations a été pour ainsi dire emportée d'assaut. Il a réellement fallu l'énergie et le sang-froid du missionnaire, vrai Alsacien, que j'ai envoyé là, pour tenir tête à l'orage qui n'a pas tardé à éclater contre lui. En effet, au bout de quinze jours, quand on s'est aperçu qu'au lieu d'une simple visite aux chrétiens de la ville, le Père Edmond cherchait à prendre racine dans le pays en louant une maison, le fanatisme musulman s'est réveillé furieux. Le Gouverneur fait signifier au missionnaire d'avoir à partir sans retard. A force d'instances et de représentations, le Père obtient un sursis de 15 jours pour achever son ministère. Mais, deux jours après, le Gouverneur revient sur sa parole et envoie deux agents de police renouveler au Père Edmond l'ordre de partir sans délai. Le Père, sans se déconcerter, répond qu'il est prêt à obéir, mais seulement quand on lui aura remis par écrit l'ordre d'expulsion en indiquant les causes qui la motivent. Son but était de gagner du temps, dans l'espoir que les divers agents consulaires dont il avait réclamé la protection interviendraient en sa faveur ; mais, obligés de sauvegarder les intérêts de leur commerce, aucun d'eux n'osa s'aventurer dans une affaire si épineuse.

Cependant, devant le refus du Père de partir sans un ordre écrit, un des agents de police s'éloigne comme pour aller le chercher ; mais il ne tarde pas à revenir les mains vides. Et, de nouveau, sommant le Père d'avoir à s'embarquer à l'instant, il fait signe à des porteurs amenés à cet effet d'enlever les bagages.

« — Je vous défends d'y toucher ! s'écrie le Père ; je ne partirai pas tant que vous ne m'aurez pas remis un ordre écrit d'expulsion.

« — Si vous ne vous exécutez pas de plein gré, je vous ferai emporter de force et jeter en prison.

« — Je proteste contre la violence qui m'est faite, au nom des Capitulations par lesquelles nous sommes régis en pays turc. »

Trois heures durant, un des agents de police resta ainsi en faction, renouvelant ces sommations qui menaçaient chaque fois de tourner au tragique ; l'autre agent allait et venait comme pour prendre des ordres. Déconcertés par la résistance inattendue du R. Père Edmond, qui avait arboré fièrement sa croix de missionnaire, ils n'osèrent pas porter la main sur lui. A la fin, fatigué et presque honteux du rôle qu'il venait de jouer, l'agent de police se retira, racontant à qui voulait l'entendre que ce diable d'Européen les avait tellement ensorcelés avec sa croix qu'aucun n'avait osé l'empoigner. Ceci se passait le 4 janvier.

Le Père Edmond, resté maître du champ de bataille, s'enferma dans sa chambre et se prépara par la prière à l'assaut du lendemain. Il fut moins terrible que la veille : on ne vint plus le sommer, mais seulement l'inviter à partir.

« — Le bateau qui vous a amené est en rade ; il partira demain, il faut en profiter.

« — *Inchalla* (s'il plaît à Dieu) ! » répond le Père.

Rassuré par cette réponse, l'agent de police se retire. Le lendemain vers midi, il revient à la charge.

« — A quelle heure, demande le Père, part le bateau ?

« — Ce soir, à quatre heures.

« — Bien, je vous remercie.

« — Alors, c'est entendu, vous partez.

« — *Inchalla* (s'il plaît à Dieu) ! »

Et à cinq heures le bateau s'éloignait, laissant à Hodeidah le missionnaire, le bon plaisir de Dieu étant qu'il restât à son poste.

Le P. Edmond profita de ce répit pour écrire ou télé-

graphier à tous ceux qu'il supposait pouvoir retarder son expulsion ou lui ménager une protection. Je fis de même. J'écrivis en particulier à notre Ambassadeur à Constantinople, qui, voulut bien répondre par un télégramme adressé directement au P. Edmond, lui annonçant qu'il le plaçait sous la protection de l'Agent consulaire de Grèce.

C'est ainsi que, grâce à l'énergique et bienveillante protection de M. l'Ambassadeur de France à Constantinople, le P. Edmond est sorti victorieux de la lutte engagée avec les autorités turques et a pu se maintenir à Hodeidah jusqu'à ce jour.

* * *

La deuxième fondation à Berbera sur la côte d'Afrique n'a point rencontré les mêmes difficultés. On n'a pas eu à lutter contre une opposition ouverte; mais il a fallu néanmoins procéder avec beaucoup de prudence et de circonspection pour ne point s'exposer à un veto de la part des autorités anglaises dont dépend Berbera et toute la côte Somali jusqu'à Guardafui. Là, comme à Hodeidah, le bien n'est réalisable que par le moyen d'écoles et surtout d'orphelinats.

A Hodeidah on peut recueillir ou soutenir et amener à la vraie foi de nombreux chrétiens d'Abyssinie que la famine chasse de leur pays et les préserver de tomber presque inévitablement dans l'islamisme, tandis qu'à Berbera on ne peut guère réunir que des enfants somalis entachés de mahométisme, dont ils se défont, il est vrai, assez facilement, quand ils sont jeunes, mais vers lequel ils sont exposés à retourner une fois sortis de la mission, à raison du milieu où ils se trouvent et des nécessités de la vie. Peut-être plus tard pourra-t-on remédier à ce grave inconvénient en les habituant à la culture; mais, pour le moment, il ne faut songer qu'à prendre racine en se faisant bien valoir de la population.

* * *

Il est un autre champ que nous convoitons depuis longtemps, comme offrant plus d'espérance pour l'évangélisation, c'est l'île de Socotora. Mais jusqu'ici nous n'avons pu obtenir du Gouverneur d'Aden, l'autorisation de nous y établir.

Dernièrement, nous nous sommes adressés directement à Londres. Quelle sera la réponse ? il est difficile de le présumer. Quoi qu'il en soit, nous aurons fait du moins tout ce qui dépend de nous. Aujourd'hui du reste que nous connaissons mieux les pays musulmans, nous sommes persuadés qu'une simple autorisation ne nous suffit pas, mais qu'il nous faut une véritable protection, car l'île de Socotora, tout en étant sous le protectorat anglais, appartient à un Arabe, le sultan de Kishm sur la côte arabique, lequel, fanatique comme le sont tous les Arabes, ne nous laissera certainement pas prendre pied dans l'île sans un ordre bien formel.

D'autre part, les communications avec Aden ne sont rien moins que faciles et l'île est dépourvue de tout. Les vivres en conséquence, durant une année ou deux, devront venir d'Aden, ce qui sera fort coûteux. Ainsi les difficultés sont grandes, mais ce n'est pas une raison pour désespérer, car la divine Providence peut les aplanir et nous avons bon espoir qu'elle le fera.

AU DAHOMEY

Au moment de mettre sous presse, nous recevons de Mgr Chausse, vicaire apostolique du Bénin, cette intéressante communication que nous nous empressons de publier :

Sous l'habile direction du général Dodds, la guerre du Dahomey vient d'avoir la plus heureuse issue. Abomey est pris, Béhanzin est en fuite, le lion dahoméen est à tout jamais écrasé.

Du 20 au 30 novembre, nous avons su qu'après la victoire de Cana, Béhanzin sollicitait la paix, mais qu'il avait refusé de venir lui-même s'entendre avec le général. Celui-ci fit marcher la colonne sur la capitale qui fut incendiée en partie par Béhanzin, avant sa fuite. Les troupes y entrèrent sans coup férir; un riche butin est tombé entre leurs mains.

Les spahis et les tirailleurs sénégalais sont déjà revenus à Porto-Novo où le colonel lui-même est attendu sous peu, laissant les soldats européens à Abomey. Cette ville se repeuple, les fuyards reviennent et ne savent comment remercier la France de les avoir délivrés du tyran. L'Église aussi aura de grandes louanges pour le brave général qui vient de s'immortaliser en mettant fin aux cruautés séculaires et à la barbarie du monstre d'Abomey et en ouvrant à la civilisation et à l'évangile non seulement le Dahomey, mais de nombreux pays du Niger au Volta.

La mission du Bénin aura une grande part des heureux résultats de cette campagne, car c'est sa population qui a été toujours spécialement convoitée et attaquée par les Dahoméens. Aussi il faudrait entendre combien la France est remerciée et louée par les indigènes. On va organiser le pays ; Dieu veuille qu'on nous donne de bons chrétiens comme Résidents !

INFORMATIONS DIVERSES

Chine. — Les évêques du nord de la Chine, réunis en Synode à Pékin, ont envoyé à MM. les Directeurs de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, l'adresse suivante :

« Pékin, le 26 mai 1892.

« Messieurs,

« Notre troisième Synode régional a pu se réunir ici à Pékin à l'époque fixée du troisième dimanche après Pâques. Ce jour plaçait nos délibérations sous le patronage de saint Joseph, le protecteur de la Chine, et ce grand saint a si bien ménagé les

événements que les huit vicaires apostoliques de la région ont tous pu se rendre à l'invitation qui leur avait été faite.

« Nous ne donnerons pas dans cette lettre de détails sur nos Vicariats respectifs; chacun de nous ne manque pas de le faire dans les rapports qu'il vous adresse directement pour vous exposer ses besoins et solliciter vos secours. Aujourd'hui nous venons tous ensemble et en corps synodal vous exprimer notre commune reconnaissance envers vous et envers tous les associés de la Propagation de la Foi. Nous le reconnaissons hautement et nous le proclamons tous, si nous avons pu et si nous pouvons encore consolider et faire grandir le royaume de Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est à l'assistance de nos frères d'Europe que nous le devons. Oui, sans les prières et sans les aumônes des chrétiens de l'Occident, les prêtres missionnaires verraient leur travail improductif et leur activité impuissante. Merci donc, merci pour le passé. Secours et encore secours pour l'avenir. Nous savons les tribulations de l'Eglise en Europe et nous prions ardemment pour que Dieu vous vienne en aide. Ne nous oubliez pas : car, en Chine aussi, l'avenir est inquiétant. Vous savez les calamités et les désastres d'un de nos Vicariats, celui de Mongolie orientale, à la fin de l'an dernier. Nous savons combien vous avez été anxieux à cette époque pour nous tous et combien vous avez prié Dieu pour nous. Nous vous remercions de ces prières et nous vous demandons de les continuer. De notre côté, nous, nos prêtres et nos chrétiens, nous continuerons à solliciter Notre-Seigneur pour qu'il paie notre lourde dette de gratitude par la protection spéciale qu'il répandra sur tous nos bienfaiteurs.

« Veuillez agréer, Messieurs, avec cette expression de notre reconnaissance, l'assurance de nos sentiments respectueux et tout dévoués en Notre-Seigneurr.

« *Signé* : Jean-Baptiste SARTHOU, C. M., *vic. apost. de Pékin et Tché-ly nord* ; J. BAX, *vic. apost. de la Mongolie centrale* ; Ferd. H. HAMER, *vic. apost. de la Mongolie sud-ouest* ; Henri-Joseph BULTÉ, S. J., *év. vic. apost. du Tché-ly sud-est* ; E. SCARESCA, *vic. apost. du Honan sept.*; Théod RUTJES, *vic. apost. de la Mongolie orientale* ; L. GUILLON, *év. d'Euménie, vic. apost. de Mandchourie* ; Jules BRUGUIÈRE, C. M., *vic. apost. du Tché-ly occidental*; F. MARIE-BERNARD, *abbé de Notre-Dame de la Consolation*, O. C. »

AU BAS-ZAMBÈZE

LETTRE DU R. P. COURTOIS, DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

Suite et fin (1)

Chaque fois que je le puis, je ne manque point d'aller visiter mes pauvres ouailles. Si vous voulez bien m'accompagner, allons rendre visite à la bonne vieille Anne et à son mari le patriarche Siméon, tous les deux baptisés le beau jour de la fête de la Purification. Le pauvre vieux est à peu près aveugle, et la chère femme, toute courbée par l'âge, est atteinte d'un asthme qui ne lui laisse ni trêve, ni repos. Leur habitation est située à trois quarts de lieue de notre résidence.

Nous traversons un grand bois, et à l'entrée d'une clairière, voici la case bien modeste, bien pauvre, de nos bons vieillards, et tout autour, cinq ou six huttes des enfants et des petits-enfants de ce couple vénérable. La chaumière est digne de ses maîtres, car elle est branlante et tombe de vétusté.

(1) Voir les *Missions Catholiques* du 23 décembre.

En nous voyant arriver, Anne, toute joyeuse, nous tend la main comme à des amis. Depuis qu'elle est baptisée, nous allons jusqu'à l'appeler : « Madame l'aïeule de la mission ; » et elle, toute fière, rit de bon cœur de nos compliments, et cela souvent si fort qu'elle ressent de suite un accès de toux difficile à calmer. Elle de crier :

« — Mon mari, Siméon, viens complimenter M. le Père qui est venu nous visiter ! »

Siméon s'empresse d'ajuster vaille que vaille le meilleur vêtement qu'il a et vient aussitôt se présenter bien qu'il n'y voie pas clair. Il est heureux du moins de nous entendre, de nous serrer la main et de nous demander la bénédiction.

Pendant ce temps, Anne est allée chercher une natte, et elle l'étend à terre. Puis bientôt arrivent dans un plat de bois quatre épis de maïs grillés et chauds, des racines de manioc rôties, des fruits sauvages de la forêt, enfin une bouteille de miel fondu, nous disant que : « c'est du vin pour les Noirs et du sucre pour les Blancs. »

Nous faisons honneur à ce repas champêtre et nous parlons de religion à ces braves gens.

***

La bonne Anne, au commencement, avait de la peine à comprendre la nécessité de recevoir le baptême et de mettre ses comptes en règle avec le Bon Dieu. A la fin elle fut émue de nos instances ; elle consentit à apprendre les choses indispensables au salut ; ce fut à force de lui répéter à chaque occasion :

« — Rassi, Rassi, vous êtes une bonne femme, mais vous êtes vieille et Guidomboni aussi. Le Bon Dieu vous attend au ciel. Si vous ne recevez pas le baptême, vous monterez comme une poule mouillée, comme la petite brebis que le tigre emporte et dévore. En vous faisant chrétienne, vous serez l'enfant du bon Dieu sur la terre, et vous irez le voir au ciel avec votre mari Guidomboni. »

Ces paroles réitérées firent bonne impression sur le cœur du vieux et de la vieille ; ils se montrent depuis fidèles à la grâce reçue, et chaque dimanche, ils sont les premiers à genoux sur leur natte au pied de l'autel.

***

En revenant, passons par le village qui est à gauche sur une petite hauteur, entouré de cocotiers, de tamariniers, et caché au milieu d'un grand bois (voir la gravure, p. 646). De nombreux sentiers viennent y aboutir. Voyez ces cases de toutes grandeurs, ayant invariablement la forme ronde, avec leurs portes en roseaux tressés, soutenues en travers par une large planche ciselée et artistement travaillée. Des femmes pilent du maïs, d'autres battent le sorgho ; celles-ci nettoient l'arachide dans de grandes corbeilles évasées ; celles-là préparent le modeste repas du soir dans des marmites en terre. Les trépieds du foyer sont d'autres marmites renversées, qui, bien qu'usées, résistent encore à l'action du feu. Ici des poules qui grattent et des poussins qui piaulent, des canards qui mettent le bec dans tous les récipients à leur portée, des porcs qui mangent tout ce qui leur tombe sous la dent ; des brebis bêlantes et des chèvres sveltes qui vont et viennent dans l'enceinte

du village, se frottant capricieusement les flancs à tous les arbres et supports qu'elles ont la chance de rencontrer.

***

Des enfants de tout âge sont en train de prendre leurs joyeux ébats. Les plus petits, en nous voyant, fuient ahuris, épouvantés, et vont se cacher en pleurant au fond d'une hutte ou sur le sein de leurs mères. Les plus grands font la guerre, armés d'arcs, de flèches et de boucliers taillés à leur aune; d'autres fabriquent des pièges pour attraper les moineaux; d'autres encore, à l'aide d'une feuille de cocotier, ont façonné des embarcations, avec tous les agrès, la mâture et les voiles déployées, et les font naviguer en les tirant avec une ficelle sur des ondes... de poussière... Quelques-uns, plus calmes, plus sérieux et plus ouverts, viennent nous prendre la main pour la baiser.

On reconnaît de suite qu'ils ont été lavés du péché d'origine et qu'ils sont devenus par la grâce du baptême les enfants de Dieu et les amis des missionnaires. Bref, tout ce petit monde est éveillé, rit, s'amuse, se démène, sans chagrin du jour présent et sans souci du lendemain. Le vêtement n'est pas lourd. Pour la plupart, un morceau de peau de singe ou de chat leur sert tout à la fois d'abri et d'éventail. Pauvres enfants !...

***

Les petites filles en général sont plus sérieuses. Plusieurs jouent à la maman, en dorlotant leurs poupées, qui souvent ne sont autre chose qu'un concombre ou un morceau de manioc, attaché sur leur dos en guise de nourrisson.

Toutes petites encore, elles sont parfois employées par leurs mères à des travaux pénibles, comme de bêcher, de garder les semis contre les déprédations des oiseaux, d'aller puiser de l'eau à la fontaine, porter les marmots, piler le sorgho ou le maïs qui doit servir à la réfection commune.

***

Parmi ces cases habitées par des humains, voici la cabine du chien, l'étable des porcs, entourée d'épines acérées, le juchoir des poules, le bercail des brebis et des chèvres, établi à la cime de pieux élevés, des claies en roseau et des lattes en plein air pour sécher les grains et les farines de manioc; le pieu où sont suspendus les remèdes et les amulettes variées, panacée admirable pour toutes sortes de maladies. Regardez là-haut sur ces grands arbres les ruches des abeilles d'où distille le vin pour les Noirs et le sucre pour les Blancs. En bas, des cordes étendues où sèche la chair succulente des animaux tués à la chasse, des rats enfilés à la douzaine qu'on a saisis dans les champs et dont on fera aux jours de fête un plat délicieux.

***

Voici en espérance des arbres fruitiers, des cocotiers qui jettent leurs premières feuilles, des orangers qui commencent à bourgeonner, des plantes de manioc, des bandes de patates, des cucurbitacées qui grimpent partout. Puis des arcs, des flèches, des casse-têtes en faisceaux suspendus aux arbres; tout près, des calebasses où l'on boit le pombé, le vin de palme et le suc savoureux de la canne à sucre. Des plats de bois, des gamelles, des écuelles, parfois un couteau, des cuillers en bois; mais pas de fourchettes : les noirs n'en ont d'autres que celles de leur premier père, les cinq doigts de la main.

Plus loin, ce sont les grands vases en terre, les vans, les corbeilles évasées, des gourdes de dimension fantastique où les femmes vont puiser l'eau. Et si nous demandons la permission d'entrer dans la hutte, nous voyons, au milieu, le foyer contenu dans un cercle de terre durcie, des nattes étendues sur le sol, des paquets de tabac, le sac aux remèdes, des peaux de bêtes desséchées avec lesquelles ils se font des gilets et des pagnes; le cellier où se garde la provision de ménage, bien pauvre et bien réduite, car le noir est comme la cigale, il aime à chanter et à se reposer. Enfin le pilon ne peut manquer, là où se trouve une famille qui doit elle-même chaque jour réduire le sorgho ou le manioc en farine. Et dans cette hutte, pas de cheminée, pas de fenêtre, rien qu'une porte bien basse, bien étroite; ceux qui ont été avantagés par la nature d'une belle prestance sont obligés de s'incliner et de se faire petits, s'ils ne veulent donner de la tête contre les poutrelles du toit de chaume. Comme tout est humble, pauvre, simple et modeste, sans luxe, sans apprêt et sans cérémonie !

Enfin nous ne quitterons point ces bonnes gens sans leur adresser quelques paroles amicales, sans lier connaissance avec les jeunes et les vieux, sans bénir les malades et les petits enfants, sans leur montrer que nous les aimons, que nous les estimons et que nous voulons leur plus grand bien. Ils seront fiers de nos compliments et de nous entendre les saluer dans leur langue maternelle. Ils ne tarissent pas d'éloges et de remerciements. Vous serez ensuite pour eux leur père, leur mère, leur roi, leur seigneur, pour ne pas dire leur Dieu !...

Jeudi dernier, 8 septembre, fête de la Nativité de la Sainte Vierge, nous fîmes, en compagnie de Joseph-Antoine, élève de la mission, une visite au village du roitelet des terres de Muguba.

A deux lieues et demie, au nord de la mission, nous franchîmes non sans difficultés, vu son mauvais état, le pont pittoresque jeté sur les arbres du fleuve Nyanombé (voir la gravure page 647). Puis, pour arriver au but de la promenade, nous eûmes à traverser la petite rivière qui vient des terres de Savanguana par un chemin fangeux et presque inabordable, à travers les joncs et les broussailles où nous enfoncions parfois jusqu'aux genoux dans la vase et la boue infecte. Cet exercice de gymnastique devait durer sur un parcours de plus de huit cents mètres. En maints endroits il fallait sauter des margouilles infectes, enjamber des mares profondes, grimper comme des singes sur des troncs d'arbres qui étaient glissants comme du verre.

Au beau milieu de la rivière, nous dûmes recourir aux épaules vigoureuses d'un noir qui se montrait très fier de nous tirer de ce mauvais pas... Mais, hélas ! nous n'étions guère loin, que mon porteur chancelle, perd l'équilibre, trébuche, et nous voilà étendus sur une couche de paille pourrie fort peu agréable. Deux autres noirs d'accourir et de nous prêter secours pour nous tirer du bourbier, et le brave Mapengo, qui m'avait laissé tomber, disait pour me consoler :

« On voit bien que le Père n'est pas habitué à nos che-

mins bourbeux; seuls des hommes comme nous, sans souliers, sans chapeau et sans habits peuvent passer ici. »

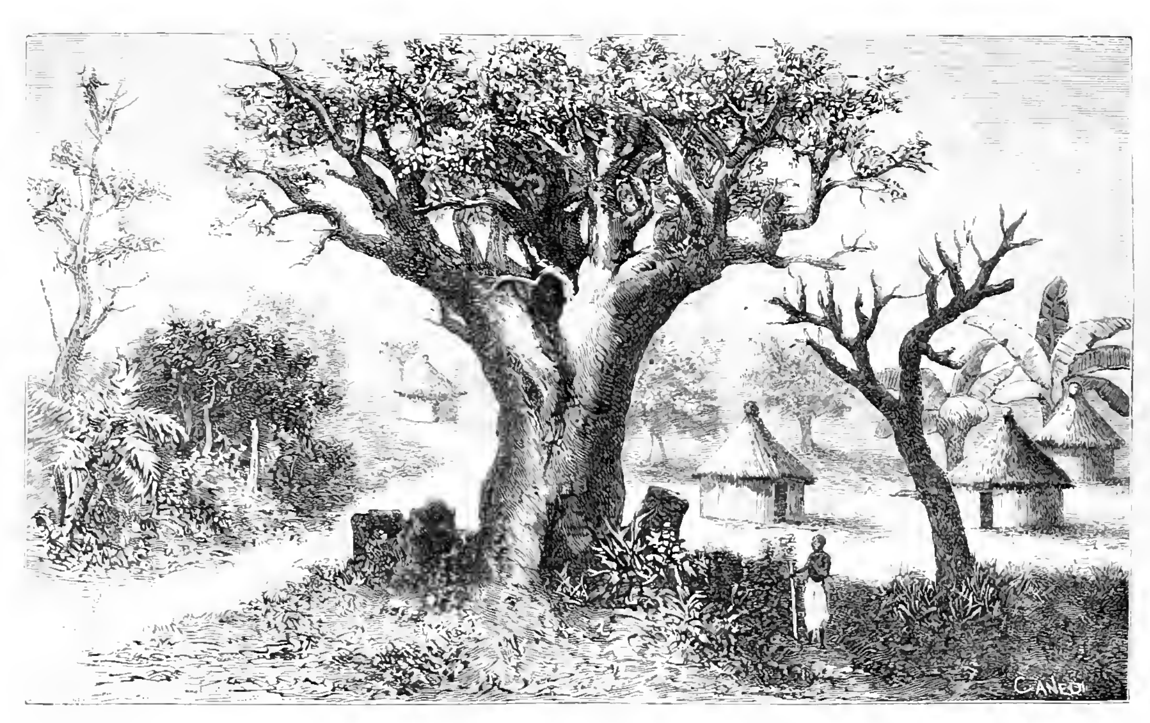
Mon compagnon Joseph-Antoine, chaussé de grandes bottes, ouvrait la marche et avançait avec entrain dans ce labyrinthe scabreux et boueux. Un noir, muni d'une hachette, coupait les buissons, abattait les joncs qui auraient pu nous incommoder et nous blesser au passage.

Notre chien de garde, Fajo, essoufflé et haletant, pataugeait dans la boue. Arrivé près du courant, le pauvre animal se couche et refuse de nous suivre. Il reste embourbé, malgré ses efforts. Je le croyais perdu. Mais lui, fidèle à ses maîtres, nous attendit sur la berge et au retour il nous fit mille caresses et se vautrait sur l'herbe fraîche pour refaire sa toilette.

Cependant nous nous étions beaucoup attardés au milieu de ce terrain marécageux. Nous ne pûmes ce jour-là arriver à la capitale que nous nous étions proposés de visiter. Nous étions mouillés, couverts de boue et harassés de fatigue. Parvenus au haut de la montagne qui était sur l'autre côté de la rivière, d'où l'on jouissait d'un magnifique point de vue sur le fleuve, sur les terres environnantes et sur d'immenses plantations de cannes à sucre, nous nous assîmes à l'ombre d'un grand arbre et nous prîmes notre déjeûner avec le meilleur appétit du monde.

***

Les peines de notre excursion eurent leur récompense. Au retour, sur le soir, nous rencontrâmes dans une hutte bien misérable un pauvre noir, chargé d'ans et d'infirmités



MOZAMBIQUE. — VILLAGE CAFRE; d'après un dessin du R. P. COURTOIS, de la Compagnie de Jésus (voir page 644)

et digne de toute compassion. Il était à peine couvert d'un chiffon d'étoffe qui n'avait jamais connu le savon, et péniblement étendu sur une natte toute déchirée. Deux petits enfants d'une maigreur extrême lui tenaient compagnie. C'était la misère personnifiée dans cette intéressante famille. Ce qui acheva de me toucher, ce fut d'apprendre que les trois malheureux vivaient à peu près abandonnés de tout le monde, et n'avaient personne à qui recourir au milieu de leur infortune.

Je saisis cette occasion toute providentielle de pratiquer la charité évangélique en leur ouvrant notre cœur et notre bourse. J'espère que bientôt ils viendront augmenter le nombre des fidèles et des enfants de la mission Saint-Joseph de Nyamussua !

***

En terminant ces lignes, laissez-moi formuler un mille dernier désir. La bonté avec laquelle vous avez toujours accueilli mes requêtes, me rend hardi à l'excès. Je voudrais établir la belle œuvre de l'apostolat de la prière et celle de la dévotion à la Sainte-Famille, si recommandée par Sa Sainteté Notre Saint Père le Pape Léon XIII. Mais, hélas ! notre église de Nyamussua est la pauvreté même; elle manque de tout. Pas d'images religieuses, aucune statue de saints, ou de Notre-Seigneur, ou de la Sainte-Vierge, nu objet de culte qui attire les regards et touche les cœurs des pauvres noirs qui viennent à la messe le dimanche. D'où nous viendra le secours tant désiré ? Il me suffit de vous faire connaître ma pauvreté et de vous exposer mes besoins, dans l'espérance que vous me viendrez en aide par vos prières et vos aumônes. *Omni tempore diligit qui amicus est, et frater in angustiis comprobatur.*

VOYAGE
DANS LA SYRIE SEPTENTRIONALE
aux ruines chrétiennes des IVe, Ve et VIe siècles

Par le R. P. Jullien, de la Compagnie de Jésus.

Suite et fin (1)

XXIV
Retour a Hamah.

Un village, Harbanouch, se voit au bord de la plaine au sommet d'une haute colline isolée, percée d'une multitude de grottes. Peut-être nous y montrera-t-on quelque inscription. Nous trouvons les habitants dans la plus grande agitation. Les fermiers de la dîme, les particuliers qui, suivant la pratique universelle en Turquie, ont acheté aux enchères du gouvernement la dîme du village, sont arrivés avec une escorte de soldats et mesurent les tas de blés sur l'aire commune. Bien des gens se plaignent de fraudes à leur préjudice ; ce n'est pas le moment de leur parler de vieilles pierres.

Le chemin d'Edlip passe au gros village de Ma'arrat-Moucerim, situé au milieu de champs de sésame et d'oliviers. Une partie de ces riches campagnes, nous dit-on, est la propriété personnelle du Sultan. Sa Majesté Abdul-Hamid aime à placer sa fortune sur les meilleures terres de son empire.

Edlip est vraiment une ville. On y trouve de longs bazars, des fabriques de savon, des métiers de tissage ; l'industrie y a fixé quelques familles de schismatiques grecs.



MOZAMBIQUE. — Pont pittoresque sur la rivière Nyanombe; d'après un dessin du R. P. Courtois (voir p. 645).

Encore une grande heure à l'ombre des oliviers ; puis le sol devient aride et nu. Riha se montre au bas de la pointe septentrionale des montagnes du sud. Riha a des rues pavées, des maisons bien bâties et, sur une petite place, une fontaine d'eau limpide et abondante. Tout cela fait songer aux gros villages des montagnes de France.

Le sentier qui doit nous conduire à Ma'arrat-en-No'aman monte en écharpe sur le dernier contrefort de la montagne, laisse à droite sur la hauteur les ruines chrétiennes de Ktellata ou Kefr-Lata, cachées sous de grands arbres, et se dirige au midi en suivant le pied oriental des rochers. Nous rencontrons plusieurs ruines qui ne paraissent pas remonter au-delà du moyen-âge, et, après une heure et demie de marche, nous nous reposons au village de Montif, auprès d'un ruisseau qui sort du rocher. On se croirait dans l'un des frais vallons de l'Ardèche. Il paraît que toutes les eaux du massif des montagnes se sont donné rendez-vous au nord ; nous n'avons pas vu une source ailleurs, et ici elles abondent ; les habitants du village nous disent que celle de Kefr-Lata est encore plus considérable que la leur.

Une tour ruinée, d'apparence fort antique, s'élève sur la montagne au-dessus du village. On nous parle de belles ruines chrétiennes situées plus loin sur la hauteur à Ferkia, à Maghara et ailleurs. L'entraînement du retour nous empêche de les visiter; nous le regrettons, car assurément ces ruines sont bien peu connues; aucun voyageur ne les nomme.

Sur la route de Roueiha, en un lieu nommé Kieh, on nous fait visiter de vastes grottes taillées de main d'homme dans un rocher à pic, et l'on nous dit qu'elles furent un couvent ou une laure d'ermites.

(1) Voir les *Missions Catholiques* des 29 juillet, 5, 12, 19 et 26 août, 2, 9, 23, 16, 30 septembre, 7, 14 et 28 octobre, 11, 18, 25 novembre, 2, 9 et 16 décembre.

La route de Ma'arrat-en-No'aman à Hamah est celle que suivent toutes les caravanes depuis le XIVe siècle. Pendant quatre heures on ne rencontre aucun village: seules quelques tours ruinées des Sarrasins paraissent sur les hauteurs comme des sentinelles perdues d'un autre âge.

Enfin, voici un village groupé autour d'un monticule arrondi et comme fait de main d'homme. L'indigène auquel nous demandons le nom de la localité hausse les épaules et se détourne. Qui ne connait pas Khan Cheikoun, la station obligée de tous les voyageurs, moukres et chameliers?

Khan Cheikoun est, en effet, l'antique station de Capareas, marquée dans l'itinéraire d'Antonin (1). Mais quelle misérable étape! Le vaste khan construit en pierres n'est plus qu'une ruine; son réservoir des eaux de l'hiver est à sec; les maisons sont en boue; les rues ne sont que des fondrières de poussière où, tous les soirs, se vautrent les caravanes de chameaux, de mulets, d'ânes, venues pour passer la nuit.

Deux heures plus loin on voit à gauche deux tertres, Tell-Latmin et Tell-Mourreh, qui durent autrefois avoir leur importance; on y voit les restes d'une enceinte de murailles, des colonnes et de nombreuses citernes (2). La route court ensuite sur le pied occidental de coteaux nus. Elle passe devant le village de Taiybeh, dont les arbres, la mosquée et le haut minaret blanc animent un peu le sombre paysage de ces campagnes sans verdure. Encore un village au bas des coteaux, Khoumaneh, et la vue plonge dans la profonde vallée de l'Oronte, large ruban de verdure et d'eau; bientôt Hamah se découvre derrière une sinuosité de la rive.

Quels contrastes entre cette vulgaire ville musulmane et les superbes bourgades chrétiennes que nous venons de visiter. Leurs ruines disent toutes, comme la pierre d'el-Barah: « Le Christ triomphe toujours! » — *Christos aei nika* — lors même qu'on le traite en vaincu.

XXV

Architecture

Les monuments que nous venons de parcourir constituent un ensemble remarquable de documents pour l'histoire de l'architecture, le plus complet qu'ait laissé la société chrétienne des premiers siècles. Ils nous montrent, dans tous ses détails et durant trois siècles non interrompus, le développement d'un art chrétien enté sur l'art antique de la Grèce et de Rome, qui, transporté sur le sol d'Occident et mis au service de constructeurs habiles, pleins de génie et de foi, contribua puissamment aux merveilleuses créations du moyen âge en France et dans les contrées voisines.

Le mouvement architectural religieux commence après la victoire du christianisme sous Constantin (313) et s'arrête pour la Syrie au VIIe siècle. La religion nouvelle, quand elle fut maîtresse, chercha d'abord à se servir pour son culte des temples païens devenus déserts et inutiles. C'est ainsi que, vers la fin du IVe siècle, dans un village du Hauran au sud de Damas, à Chaqqa, un petit édicule

(1) Wessel, page 194.

(2) Seetzen, *Reise*, 1, pages 9 et 12.

païen, construit pour le salut et la victoire de l'empereur Probus, fut converti par l'évêque Tiberinus en une chapelle dédiée à saint George et aux martyrs ses compagnons (1).

Mais la *cella* des temples païens, unique salle fermée dans leur enceinte, était généralement trop étroite pour les cérémonies et les prédications du culte chrétien; les fidèles d'ailleurs devaient, au moins dans les premières années, éprouver quelque répugnance pour des lieux si longtemps souillés par le culte des idoles; l'inscription de l'église d'Ezra (2), dans le Hauran, élevée sur l'emplacement d'un temple païen en fait foi. Aussi, quand ils occupèrent des temples, ils voulurent le plus souvent les démolir et construire avec leurs débris des monuments nouveaux. C'est ainsi que la grande église de Khirbet-Hass fut bâtie dans la deuxième moitié du IVe siècle sur l'emplacement et avec les matériaux d'un temple païen.

Plutôt que de s'établir dans les temples, l'Église chrétienne, on le sait, choisit pour célébrer son culte ces monuments que les anciens appelaient des basiliques parce qu'on y rendait la justice au nom du souverain. Ils convenaient parfaitement à ses cérémonies, et elle n'eut presque pas de changement à y faire pour se les approprier. Tel fut le commencement de l'art chrétien en Syrie.

***

Ces débuts assez timides furent suivis, dans la Syrie du nord, de la vive et superbe expansion architecturale dont nous avons admiré de si nombreux monuments. Le centre du mouvement, le foyer duquel émana la vie qui l'animait, fut la ville d'Antioche, la capitale de l'Hellénisme syrien, la cité de Seleucus et de Chrysostome, Antioche « la belle », comme l'appellent les auteurs enthousiastes qui, dans l'antiquité, ont célébré ses attraits; Antioche, la troisième ville du monde, ne cédant qu'à Rome et à Alexandrie en étendue, en population et en richesse. Capitale tour à tour de l'empire Séleucide et de la province romaine, siège du second patriarcat de l'Église d'Orient après celui d'Alexandrie, elle régnait au nom de la politique, de la religion et des arts.

L'art grec, l'art par excellence, avait suffi pendant de longs siècles aux besoins artistiques du monde connu, quand le christianisme se présenta avec des exigences nouvelles et son inspiration supérieure. Les architectes d'Antioche, grecs par leur éducation artistique, comme par tous les modèles qu'ils avaient sous les yeux, surent s'inspirer de la foi nouvelle en conservant beaucoup de l'art grec, si bien accommodé aux habitudes de luxe et d'élégance de la société pour laquelle ils bâtissaient.

L'évolution chrétienne porta plus sur les formes, sur les ordres, que sur les principes et les méthodes de la construction.

Les architectes qui élevèrent les monuments innombrables de cette contrée, dit M. de Vogüé, appartiennent à la bonne tradition grecque, moins par les formes qu'ils ont adoptées, que par les principes qu'ils ont appliqués. On ne retrouve plus dans leurs œuvres la délicatesse de goût, ni l'exquise perfection de l'époque classique; mais on y constate l'esprit

(1) Waddington, *Inscriptions grecques et latines de la Syrie*, no 2158.

(2) *Ibid*, no 2479.

logique, pratique et sincère qui a inspiré les premières productions de la Grèce. Ennemis, eux aussi, de tout artifice de construction, rejetant l'emploi du mortier et des goujons de métal, ils demandaient aux lois de la statique les conditions de stabilité de leurs œuvres et les principes de leurs tracés. S'ils empruntaient aux ordres grecs les motifs de leurs décorations, s'ils prenaient en même temps aux Romains l'arc et la voûte, ils employaient ces éléments avec un grand discernement, retranchant les membres inutiles et subordonnant leurs dimensions, non à une règle uniforme de proportion, mais à la dimension et à la nature des matériaux mis à leur disposition, et au programme qu'ils avaient à remplir.

En cela ils se séparent tranchement des architectes romains, qui, par une simple formule de proportion, adaptaient par voie de grossissement ou de réduction les mêmes formes aux monuments les plus dissemblables, grandissaient ou diminuaient à la fois colonnes, moulures, jusqu'aux portes et fenêtres, et appliquaient rigoureusement tous les éléments de l'ordre, lors même qu'ils étaient inutiles, comme les fragments d'architrave interposés entre l'arc et le chapiteau et les corniches saillantes à l'intérieur de l'édifice.

Les architectes gréco-syriens de l'évolution chrétienne ne voulant se servir que de monolithes pour les colonnes et piliers, n'excédaient jamais une certaine hauteur et donnaient aux ouvertures des dimensions presque invariables, quelle que fût d'ailleurs la grandeur de l'édifice. Quand la colonne n'était pas assez haute pour le but proposé, ils la plaçaient sur un piédestal, ou surhaussaient l'arc qu'elle était destinée à porter ; quant aux arcs eux-mêmes, ils les appuyaient directement et sans intermédiaire sur le chapiteau. Si la portée de l'espace à couvrir excédait la longueur de leurs dalles ou de leurs poutres, ils la diminuaient par l'emploi de corbeaux, ou par des combinaisons de corbeaux et de colonnettes hardiment posées en encorbellement. Ils déterminaient la saillie et le profil des corniches extérieures, non pas d'après des modèles consacrés, mais d'après l'inclinaison des toits ou l'écoulement des eaux. Enfin ils faisaient de la bonne et solide architecture, dans laquelle la logique la plus rigoureuse présidait à l'emploi des matériaux, les formes extérieures n'étaient que l'expression de fonctions véritables, l'ornementation elle-même que la décoration de lignes nécessaires.

L'arc étant rarement employé dans les maisons, le caractère de leur architecture est rude; il satisfait l'œil, mais ne le charme pas. Si le voyageur éprouve une sorte d'enchantement à la vue des habitations les mieux conservées, les plus soignées, l'impression naît en partie du contraste avec l'aspect sauvage de ces solitudes et les misérables habitations des villages modernes de la contrée.

Ces constructeurs utilitaires ménageaient souvent une destination dans l'édifice à la carrière elle-même d'où ils tiraient leurs blocs. Une maison était-elle à bâtir, on creusait le sous-sol dans la roche vive, on y plaçait l'écurie, la cuisine ou le pressoir, et les étages étaient construits avec les matériaux de cette carrière improvisée. Ailleurs la carrière devenait une piscine ou la cour d'entrée du tombeau de famille. Le plus souvent chaque bloc était employé avec les dimensions que lui donnaient les hasards de l'extraction, d'où il résulte que l'appareil des murailles est très irrégulier qu'il offre des assises inégales et des joints polygonaux rappelant à s'y tromper les constructions cyclopéennes.

*
* *

On sait que les rapports simples entre les dimensions d'un édifice, ou seulement d'un membre d'architecture, satisfont la vue, comme les rapports simples entre les nombres de vibrations des notes simultanées charment l'ouïe et constituent l'accord. L'art grec a écrit ses lois sur ses admirables monuments. Vitruve les a formulées dans son traité d'architecture un siècle avant Jésus-Christ. Nos architectes gréco-syriens des premiers siècles chrétiens leur sont restés fidèles. Les églises qu'ils ont bâties ont généralement une longueur double de la largeur totale, et cette largeur se décompose en deux parties égales, dont l'une est attribuée à la grande nef et l'autre, par moitié, à chacune des nefs latérales.

Les hauteurs sont assujetties aux mêmes lois. C'est ainsi que, dans une singulière église demi-octogonale, qui se voit à Moudjéleia, et n'était peut-être qu'un baptistère, la hauteur des colonnes, base et chapiteau compris, est double de l'entrecolonnement mesuré d'axe en axe, et la hauteur totale de l'édifice, double de celle des colonnes. Dans les autres églises, ce sont des rapports également simples. La même harmonie entre les dimensions se retrouve dans les portiques des maisons (1).

*
* *

Dans les monuments religieux l'architecte ne s'est pas contenté d'établir des proportions harmoniques entre les dimensions, il a manifestement voulu que les dimensions elles-mêmes, exprimées avec l'unité de mesure en usage, reproduisent des nombres mystiques ou leurs multiples, le nombre trois qui rappelle la Sainte-Trinité, le nombre sept des jours de la création, des dons du Saint-Esprit, des sacrements, le nombre douze des apôtres, etc...

L'unité de mesure en usage était le pied grec de $0^m,308$; divisé en quatre palmes et seize dactyles. Si l'on mesure avec cette unité la grande église de Saint-Siméon-Stylite, on trouve que les dimensions en élévation reproduisent le nombre sept et ses multiples, tandis que les dimensions en plan donnent le nombre douze et ses dérivés. Ajoutons que chacune des trois moindres branches de la croix a douze colonnes et que tel est le nombre le plus ordinaire

(1) Soit, comme exemple, la maison de Serdjilla à double portique de colonnes dont nous avons donné le dessin La hauteur totale du portique intérieur, socle et architrave compris, est le double de l'entrecolonnement, et la hauteur du portique supérieur est avec elle dans le rapport de 3 à 5. Au rez-de-chaussée le fût des colonnes est deux fois plus long qu'à l'étage; le module, c'est-à-dire le rapport de la longueur du fût à son diamètre moyen, est 6, tandis qu'à l'étage il est 3 1/2.

A l'harmonie des proportions se rattache le fréquent emploi dans le tracé des façades du triangle rectangle dont les côtés sont entre eux dans le rapport des trois nombres consécutifs 3, 4, 5. On sait que les Egyptiens l'appelaient le *triangle parfait* et que Vitruve le recommande spécialement aux architectes. Plusieurs frontons sont formés de deux triangles parfaits juxtaposés suivant le plus petit côté ; la hauteur du fronton est alors les trois huitièmes de sa base.

des colonnes dans les églises basilicaines de la contrée (1).

Dans l'église octogonale de Moudjéleia, c'est le nombre sept qui domine, tandis que, dans la basilique de Bétoursa, au groupe du sud, le nombre trois prévaut.

* * *

Après qu'on a constaté le mérite de cette école d'architecture chrétienne et la beauté des œuvres qu'elle a produites, il est naturel de se demander si son influence s'est fait sentir en dehors de l'Orient. Faut-il lui attribuer quelque part dans la renaissance occidentale du XII[e] siècle, dans la formation de notre art français du moyen âge ?

D'après M. Viollet-le-Duc, c'est pendant le premier quart du XII[e] siècle et à la suite de la première croisade que le courant d'imitation s'établit de l'Orient à l'Occident. Antioche fut prise par les Croisés en 1098, et devint la capitale d'une principauté franque qui se maintint pendant plus d'un siècle dans la famille de Bohémond. Les clercs attachés à l'armée se fixèrent dans la principauté au milieu des ruines innombrables que son territoire renferme ; ils retournèrent ensuite en Provence, dans le Languedoc, et s'efforcèrent d'y appliquer les notes et les dessins qu'ils avaient recueillis outre-mer. En un mot, c'est à la première croisade et aux relations qu'elle créa entre Antioche et le midi de la France qu'on doit rapporter l'influence de la Syrie et l'impulsion féconde que reçut l'art occidental au commencement du XII[e] siècle.

Tous les monuments de l'ancienne Antioche ont disparu dans les tremblements de terre et les guerres ; leurs matériaux ont servi à bâtir la petite ville moderne d'Antaqiyeh.

Les édifices de la contrée que nous venons de parcourir et que nous pouvons bien appeler la haute banlieue d'Antioche, sont à peu près tout ce qui reste en Syrie de l'art chrétien dont la grande ville fut la source principale. Leur nombre, leur merveilleux état de conservation permettent encore d'admirer, d'étudier, bien près de sa source, le splendide courant qui communiqua de la richesse et de la grâce à l'art arabe et transforma l'art de l'Europe occidentale, le faisant passer successivement de l'imitation gallo-romaine et byzantine au style roman et aux splendeurs des formes gothiques, la plus haute expression française de l'art chrétien.

(1) Hauteur des fenêtres de la claire-voie supérieure .... 7 pieds

Ordre supérieur entier, du bandeau au toit	2 fois	»
Colonnes des nefs, socle et chapiteau compris	3 fois	»
Du chapiteau de ces colonnes au toit	4 fois	»
Entrecolonnement, d'axe en axe		12 pieds
Largeur des nefs centrales	3 fois	»
Du centre au fond des absidioles	6 fois	»
Du centre à l'extrémité des trois moindres branches	11 fois	»
Longueur totale du nord au sud	25 fois	»
Longueur de l'est à l'ouest	28 fois	»

FIN

DONS

Pour l'Œuvre de la Propagation de la Foi

ÉDITION FRANÇAISE.

M. l'abbé Lebaudy, du diocèse de Bayeux	16
Anonyme d'Angers	5
M. Tuffay, du diocèse d'Evreux	1
Un anonyme du diocèse de Rouen	10
Mme de Becquincourt, du diocèse d'Amiens	10
M. L. Esnault, du diocèse de Chartres	8 70
M le curé de Revest-des-Brousses, diocèse de Digne	8 30
C. B , de Marseille	100
Anonyme du diocèse de Rennes, avec demande de prières pour une defunte	40
Un prêtre de l'archevêché d'Utrecht	170 70
M le baron d'Aboville, diocèse d'Orléans	29 40
Anonyme	2000
La paroisse de Rurey, diocèse de Besançon	5
R C , à Alger	10
M. Templier, à Embrun, diocèse de Gap	16
M. Louis Verstracte, du diocèse de Cambrai	5
M Palamary, a Constantinople	7 25
Anonyme du diocèse de Fréjus	90
Maison mère des Sœurs de Saint-Charles, Lyon	200
Mme L Cambon, du diocèse de Nimes	3 75
M l'abbé Reboursier, du diocèse du Mans	5
Mlle Pérette Coignard, du diocèse du Mans	5
M. Albert Guillebert, à Bayeux	1 80

Pour les missions les plus nécessiteuses (Evêque de Tine).

M. Guinoiseau, du diocèse de Laval	5
Anonyme du diocèse d'Autun	20
Mme Maréchal-Fontaine, a Saulieu, diocèse de Dijon	10
Un abonné du diocese de Cahors	8 35
Un abonné de Redon, diocèse de Rennes	10
Mme P Belbeoch, diocèse de Quimper	5
P. L. à N , diocese de Nantes	200
M. le chanoine Constant, aux Abimes (Guadeloupe)	200
Mlle Dupont du diocèse de Chartres, avec demande de prières	2
M L. Magnin, du diocèse de Dijon	7
M. Pierre Gykos, à Cinq-Eglise (Hongrie)	8
M. l'abbé Perreau, du diocèse de Nevers	3

Pour les miss. les plus nécessiteuses (Bas-Zambèze).

Mme A M. C. de M., de Lyon 500

Pour les miss. les plus nécessiteuses (Chan-tong sept.)

Mme A. M. C. de M., de Lyon 500

Pour les missions les plus nécessiteuses (Ouganda).

Mme A M. C de M., de Lyon 1000

Pour les missions les plus nécessiteuses d'Arménie (Mgr Terzian, évêque d'Adana).

M L. Couchoud, diocese de Marseille 100

A Mgr Géraigiry, évêque de Panéas.

Un abonné du diocese d'Annecy, en l'honneur de saint Pierre 10

Pour les missions de Norvège.

P. L. à N., diocèse de Nantes 200

Pour les missions des Pères Blancs en Palestine.

P L. à N., diocese de Nantes 200

Au R. P. Dangend, préfet apostolique du Rajpoutana, pour l'école catholique de Mhow.

Mlle M du diocèse de Saint-Claude, avec demande de prières pour les âmes du Purgatoire 38

Au R P. Barralon, à Pondichéry, pour l'hospice des vieillards.

Anonyme de Vanves, diocèse de Paris 5

A Mgr Barthe, évêque de Trichinopoly.

Anonyme de Vanves, diocèse de Paris 5

A M. Tessier (Tonkin méridional).

Anonyme de Vanves, diocèse de Paris 5

A M. Allys (Cochinchine septentrionale).

Anonyme de Vanves, diocèse de Paris 5

A la Sœur Faure (Tché-kiang), pour l'hospice des vieillards.

Mlle Dory, du diocèse d'Oran 1 80

Pour les missions de Chine (Sœur Faure, Tché-kiang).

Mlles Dupont, du diocèse de Chartres, avec demande de prières. 2

Au R. P. Japiot, missionnaire au Pé-tché-ly sud-est.

M. Balland, curé de Champigny, diocèse de Langres 25

A Mgr Bray (Kiang si septentrional).

Anonyme de Vanves, diocèse de Paris 5

Au R. P. Vigroux, pour sa léproserie (Japon).

Anonyme de Vanves, diocèse de Paris 5

A M. Corre (Japon méridional)

J. D , abonné de Mont-de-Marsan, diocèse d'Aire, avec demande de prières	10
Mme Buros, de Mont-de-Marsan, diocèse d'Aire, avec demande de prières	2

Pour les catéchistes japonais (Hakodaté).

Mlle Isabelle C. du V. de Lyon	5
Un prêtre du Puy	13 10

A Mgr Le Roy, pour le rachat d'un petit nègre à baptiser sous le nom d'Allain.

M. Allain Sallion, élève de seconde au collège Saint-Charles à Saint-Brieuc, avec demande de prières 5

(La suite des dons prochainement).

NÉCROLOGE DES MISSIONS



1890

NOMS ET PRÉNOMS	NAISSANCE	PAYS OU DIOCÈSE D'ORIGINE	SOCIÉTÉ	DÉPART	MISSIONS	LIEU ET DATE DE LA MORT	OBSERVATIONS
Riques (R. P. Henri).	1851	France.	Compag. de Jésus.	»	Etats-Unis.	Louisiane, 11 décembre.	
Abadie (R P F.).	1805	France.	Compag. de Jésus.	»	Etats-Unis.	Louisiane, 16 décembre	
Zilliox (T. R. P.).	1849	France.	Bénédictin.	1875	Etats-Unis.	Newark, 31 décembre.	Premier abbé de l'abbaye bénédictine de Sainte-Marie, à Newark.

1891

NOMS ET PRÉNOMS	NAISSANCE	PAYS OU DIOCÈSE D'ORIGINE	SOCIÉTÉ	DÉPART	MISSIONS	LIEU ET DATE DE LA MORT	OBSERVATIONS
Schitlap (M. Conrad).	1863	Autriche.	Lazariste	1890	Mexique.	Mexique, 1er janvier.	
Allain (R. P. Edouard).	1849	Paris.	Saint-Esprit.	1874	Réunion.	Saint-Denis, 1er janvier.	
Vivier (R. P. Joseph).	1822	Valence.	Oblat	1850	Ceylan.	Près de Nancy, 5 janv	
Visseq (M. Ed.-Louis).	1860	Rodez.	Missions Etr., Paris	1886	Cochinchine septen.	Tam toa, 7 janvier	
Degrange (M. J.-B.).	1867	Autun.	Missions Etr., Paris	1890	Cochinchine orient	Cochinch. or., 12 janv.	
Groebli (R. P J.-Joseph)	1865	Suisse.	Missions Afric., Lyon	1890	Côte d'Or.	Salt-Pound, 15 janvier.	
Bouillon (R. P. Aubert).	1819	Coutances.	Sacrés-Cœurs, de Picpus.	1846	Iles Sandwich	Nantes, 23 janvier.	
Berger (M. Philippe)	1864	Paris.	Missions Etr., Paris.	1887	Japon septentrional	Japon sept., 25 janvier.	
Paul-Antoine (R. P).	1813	Cavanova (Gênes).	Capucin.	1844	Brésil.	Bahia, 30 janvier.	
Pandozy (R P. Charles).	1824	Marseille	Oblat	1848	Colombie britann.	Colombie brit., 6 févr.	
Gaudence (R. P.).	1826	Nirasca (Gênes).	Capucin	1853	Chili	Rio-Bueno, 12 février.	
Redant (R.P Théophile).	1860	Belgique.	Missions de Scheut.	1885	Mongolie orientale	Lao-ho-kou, 26 février	
Cassagnes (M. Joseph).	1826	Rodez.	Lazariste.	1881	Constantinople.	Constantinople, 26 févr	
Huisman (M Guillaume).	1821	Hollande.	Lazariste.	1870	Syrie.	Antoura, 9 mars.	
Kevil (R P. W)	»	Angleterre.	Compag. de Jésus.	»	Etats-Unis.	Baltimore, 12 mars.	
Brady (R. P Robert).	»	Irlande.	Compag. de Jésus.	»	Etats-Unis	Baltimore, 24 mars.	
Troxler (R. P. Michel).	1852	Strasbourg.	Saint-Esprit.	1884	Gabon.	Gabon, 24 mars.	
Capitaine (R. P. Louis).	1846	Saint-Brieuc.	Compag. de Jésus.	1885	Kiang-nan.	Shang-hai, 28 mars.	
✝ *Charbonnel* (Mgr Ar de).	1802	Monistrol.	Capucin.	1839	Canada.	Crest, 29 mars.	Sacré, le 26 mai 1850, évêque de Toronto; démissionnaire en 1860; entré, en 1860, chez les RR. PP. Capucins, évêque, puis archev titul de Sozopolis.
Mourette (R.P.Stanislas).	1845	France.	Frères Prêcheurs.	»	Trinidad.	Port d'Espagne, 30 mars.	
Gilibert (R. P. J.-B.).	1818	Saint-Flour.	Mariste.	1858	Nouvelle-Calédonie	La Conception, 31 mars	
Schumachers (R P. G).	1864	Prusse.	Sémin. de Steyl.	1890	Chan-tong sud	Puoh, 31 mars.	
Morvan (R. P. François)	1863	Quimper.	Saint-Esprit.	1888	Gabon	Gabon, 5 avril	
Boelman (R.P François).	1828	Bavière.	Redemptoriste.	»	Etats-Unis.	Ilchester, 8 avril.	
Heurteux (M. Antoine).	1810	Amiens.	Lazariste	1852	Turquie	Constantinople, 14 avril.	
Janet (R P. Paul).	1861	Savoie.	Mission d'Issoudun	1890	Nouvelle-Guinée.	Nouvelle-Guinée, 15 av.	
Mulloy (R P. Michel)	1864	Irlande.	Oblat.	1855	Canada	Hull, 17 avril.	
Eauquis (R. P. Aimé).	1851	Annecy.	Miss. Afric., Lyon.	1885	Dahomey et Benin.	Benin, 17 avril	
Roggeman (R P Fréd.).	1865	Belgique.	Missions de Scheut	1889	Mongolie occident.	Poro-Balgason, 30 avril	
Pautret (M. François).	1849	Coutances.	Missions Etr., Paris	1880	Pondichéry.	Karikal, 30 avril.	
✝ *Chinchon* (Mgr).	1838	Espagne.	Frères Prêcheurs	1861	Fokien.	Amoy, 1er mai.	Nommé le 11 décembre 1883, vicaire apostolique du Fo-kien sud et évêque titulaire de Rosalia.
Gélis (M. Laurent de).	1820	Toulouse.	Missions Etr., Paris.	1847	Coimbatour.	Coimbatour, 9 mai.	
Ambrosoli (R. P Ange)	1824	Italie	Missions Etr., Milan	1852	Rook (Océanie).	Sydney, 11 mai.	
Romeo (R. P. Vincent)	1858	Sienne.	Miss. Afric., Lyon	1888	Egypte.	Nice, 17 mai	
Pfister (R. P. Aloysius)	1833	Alsace	Compag. de Jésus.	1867	Kiang-nan.	Shanghai, 17 mai.	
Denoit (R. P. Camille).	1862	Rodez.	Missions d'Alger.	1885	Nyanza.	Rubaga, 23 mai.	
Kéviron (M. Pierre)	1864	Le Puy.	Missions Etr., Paris	1888	Cambodge.	Cambodge, 25 mai.	
-iel (M. Alexandre).	1836	Langres.	Missions Etr., Paris.	1859	Thibet.	Thibet, 20 mai.	
Baglietto (R. P. Achille).	1872	Buenos-Ayres.	Salésien de Turin.	»	Chili.	Buenos-Ayres, 29 mai.	
Goffin (R. P. Emile).	1860	Belgique.	Compag. de Jésus	1880	Maduré.	Pallamcottah, 30 mai.	
Borie (M. Pierre).	1829	Tulle	Missions Etr., Paris.	1846	Malacca.	Montheton, 31 mai.	
Plagnard (M. Louis).	1836	Rodez.	Lazariste.	1861	Perse.	Ourmiah, 4 juin.	
Blin (R P. Jules)	1852	Le Mans.	Compag. de Jésus.	1877	Egypte.	Caire, 8 juin.	
Mériel (M. Joseph).	1864	Bayeux.	Missions Etr., Paris	1889	Cochinchine orient.	Cochinchine or., 11 juin	
Jean-Baptiste (R. P).	1866	Campomajore (Toscane).	Capucin.	1890	Arménie.	Trébizonde, 13 juin.	
Van der Straaten (R.P. C)	1854	Flandre orient	Missions d'Alger.	1887	Haut-Congo	Mpala, 20 juin.	
Giron (R P Emmanuel).	1851	Nantes.	Saint-Esprit.	1875	Congo français.	Loango, 22 juin	
Viade (R. P)	1842	Espagne.	Frère Prêcheur.	1866	Tonkin central.	Quan-annh, 22 juin.	
Saltette (M. Joseph).	1853	Lyon.	Lazariste.	1878	Chine.	Péking, 24 juin.	
Thomassin (R.P Joseph).	1818	Meurthe.	Mariste.	1845	Nouvelle-Calédonie	La Conception, 28 juin	
Granier (R. P. Ernest).	1859	Tarentaise.	Miss. Afric., Lyon.	1886	Côte d'Or.	Cap Coast, 30 juin.	
Reilly (M. Patrice).	1829	Irlande	Lazariste.	»	Etats-Unis.	Cap Girardeau, juin.	
Ghilini (R. P. Etienne).	1838	Ajaccio	Oblat.	1864	Ceylan.	Ceylan, 2 juillet	
Heidenreich (R P. H.).	1838	Bavière.	Compag. de Jésus.	»	Etats-Unis.	Jersey-City, 2 juillet.	
Josset (R. P. Jean-M)	1855	Rennes.	Missions d'Alger.	1885	Tanganika.	Karema, 4 juillet	
Whyte (R. P. Richard).	1824	Irlande.	Missions d'Alger.	»	Etats-Unis.	New-York, 14 juillet.	

NOMS ET PRÉNOMS	NAISSANCE	PAYS ou DIOCÈSE D'ORIGINE	SOCIÉTÉ	DÉPART	MISSIONS	LIEU ET DATE DE LA MORT	OBSERVATIONS
Bauwens (R. P. Jules).	1861	Belgique.	Missions de Scheut	1890	Mongolie orientale	Lao-ho-kou, 15 juillet.	
✝ *Le Berre* (Mgr Pierre).	1819	Vannes	Saint-Esprit.	1846	Gabon	Gabon, 16 juillet	Vicaire apostolique de la Mission depuis 1877.
Pargade (M. Pierre).	1866	Bayonne.	Missions Etr., Paris	1890	Tonkin méridional.	Xa-Doai, 17 juillet.	
Canuti (R. P. Louis).	1812	Italie.	Compag. de Jésus.	1843	Syrie.	Zahlé. 19 juillet	
Mertens (M. Hubert)	1833	Cologne.	Lazariste	1873	Macédoine.	Salonique, 20 juillet.	
Twardowski (R. P. M.).	1851	Lithuanie.	Compag. de Jésus	1887	Maduré.	Palamcottah, 22 juillet	
Placide (R. P.).	1842	Guarcino (Italie)	Capucin	1871	Chili.	Chili, 23 juillet	
Ritter (M. Georges).	1851	Strasbourg.	Missions Etr., Paris	1875	Cochinchine occid.	Marseille, 26 juillet.	
Mesplède (M. Louis).	1867	Aire.	Lazariste.	1887	Macédoine.	Salonique, 29 juillet.	
Ravary (R. P. François).	1823	Angers	Compag. de Jésus	1856	Kiang-nan.	Sanghaï 3 juillet.	
Ingweiler (R. P. Georges)	18[illegible]3	Strasbourg.	Saint-Esprit.	1879	Sénégambie.	Dakar, 30 juillet.	
Fizes (M. Antoine).	1840	Rodez.	Lazariste	»	Brésil.	Rio-de-Janeiro, c. juil.	
Astier (R. P. Eugène)	1863	Le Puy.	Miss. Afric., Lyon.	1886	Benin.	Benin, cour. août	
✝ *Flasch* (Mgr Kilian).	1837	Bavière.		1847	Etats-Unis.	La Crosse, 3 août.	Deuxième évêque de la Crosse. Nommé en 1881.
Testevuide (M. Germain).	1849	Langres.	Missions Etr., Paris	1873	Japon septentrional.	Hong-kong, 3 août.	
Guittard (R. P. Léon)	1851	Séez.	Compag. de Jésus.	1879	Kiang-nan	Shang-haï, 3 août.	
Auger (M. Marie-Joseph).	1854	Clermont.	Missions Etr., Paris.	1878	Cochinchine orient	Billom, 4 août	
Chapuis (M. Bernard).	1852	Dijon.	Missions Etr., Paris	1876	Chine	Shang-haï, 5 août.	
✝ *Buhagiar* (Mgr Ant.)	1846	Céphalonie.	Capucin.	»	Tunisie, puis Saint-Domingue.	Saint-Domingue, 10 août	Evêque titulaire de Buspe, délégué apostolique de Saint-Domingue.
Favens (R. P. Modeste).	1871	Cahors.	S.-Cœurs de Picpus	1895	Iles Sandwich.	Honolulu, 13 août.	Provincial de la Mission
Michelange (R. P.).	1845	Guarcino (Italie)	Capucin.	1871	Hindoustan.	Ferozepore, 14 août.	
Errard (M. Jules).	1838	Saint-Dié.	Missions Etr., Paris	1863	Cochinchine occid.	Forcelles, 15 août.	
Free (R. P. Antoine)	1823	Angleterre.	Compag. de Jésus.	»	Etats-Unis.	Nouv.-Orléans, 17 août.	
Jaffrès (R. P. Jean-M.)	1840	Quimper.	Oblat	1865	Texas	Texas, 18 août	
Laudrin (R. P. Yves)	1860	Vannes.	Saint-Esprit.	1888	Haïti.	Haïti sur mer, 27 août	
Didier (R. P. Eugène)	1851	Metz.	Mariste.	1877	Samoa.	En mer, 27 août 1891	Mort dans un naufrage au retour de la visite des îles Tokelau.
Curtil (R. P. Joseph)	1858	Lyon.	Saint-Esprit.	1890	Rio-Pongo.	Boffa, 1er septembre.	
✝ *Moccaggatta* (Mgr L.)	1809	Italie.	Franciscain.	1840	Chine.	Taï-iuen-fou, 6 sept.	Vicaire apostolique du Chan-si septentrional; évêque titulaire de Zénopolis depuis le 3 mars 1844.
Cabrol (M. Casimir)	1863	Rodez.	Missions Etr., Paris.	1887	Su-tchuen occident	Su-tchuen occid., 6 sept.	
✝ *Jaussen* (Mgr Tep.-Fl.).	1815	Viviers.	Sacrés-Cœurs de Picpus.	1845	Tahiti.	Papeete, 9 septembre.	Premier vicaire apostolique de Tahiti, sacré en 1848, auteur d'un Dictionnaire et d'une Grammaire tahitiens.
Jung (R. P. Anschaire).	1845	Bavière.	S.-Cœurs de Picpus	1870	Marquises, Sandwich	Honolulu, 12 septembre.	
Cordier (R. P. Emm.)	1832	Angers.	Compag. de Jésus	1874	Kiang-nan.	Sang-haï, 12 septembre.	
Poirier (R. P. Sulpice).	1865	Coutances.	S.-Cœurs de Picpus	1886	Chili.	Santiago, 14 septembre	
Sauvebois (M. Cyprien)	1854	Gap.	Missions Etr., Paris	1878	Cambodge.	Cambodge, 23 septembre.	
Corgé (M. Antoine).	1824	Lyon.	Lazariste	1864	Chili	Santiago, 28 septembre.	
Blum (R. P. Adalbert)	1849	Cologne.	S.-Cœurs de Picpus	1878	Chili	Santiago, 29 septembre.	
Munoz (R. P. Raphael).	1867	Chili.	Salésien.	»	Argentine.	Talka, 30 septembre.	
Kho (P. Jean).	1808	Peking	Lazariste.	»	Chine	Péking, courant sept.	
Pawoordt (R. P. Cor. van)	1861	Haarlem.	Miss. Afric., Lyon.	1888	Dahomey.	Quittah, courant sept	
Stræver (M. Conrad).	1833	Cologne.	Lazariste.	1875	Turquie.	Constantinople, 1er oct.	
Ferreira (M. Emmanuel)	1809	Portugal.	Lazariste.	»	Brésil.	Caraça, 1er octobre.	
Tortuvaux (M. Sébast.)	1854	Reims.	Missions Etr., Paris	1879	Tonkin méridional.	Tonkin mérid., 13 oct	
✝ *Jacopi* (Mgr Mich.)	1812	Toscane.	Capucin.	1841	Hindoustan	Mussoorie, 14 octobre	Evêque titulaire de Pantacomie et vicaire apostolique, le 9 février 1868; promu en 1886, premier archevêque d'Agra.
Gleeson (R. P. Joseph)	1855	Irlande.	Saint-Esprit.	1884	Sénégambie.	Dakar, 17 octobre.	
Marcot (R. P. Prosper).	1859	Saint-Dié.	Saint-Esprit	1888	Sénégambie.	Kita, 21 octobre	
Pessoz (R. P. Joseph)	1860	Moutiers.	Miss. Afric., Lyon.	1887	Niger.	Assaba, 21 octobre.	
✝ *Pinchon* (Mgr Annet)	1814	Limoges.	Missions Etr., Paris	1846	Su-tchuen occid	Tchen-tou, 26 octobre.	Vicaire apostolique.
Thompson (R. P. Guill.).	1867	Hollande.	Missions d'Alger.	»	Tunisie	Carthage, 28 octobre.	
Saouraghan (M. Laurent)	1825	Hollande.	Lazariste.	»	États-Unis.	Niagara, 29 octobre.	
Sauner (R. P. Grégoire).	1861	Strasbourg.	Saint-Esprit.	1888	Congo français.	Mayumba, 30 octobre.	
Tcheng (P. Balthazard)	1828	Péking.	Lazariste	»	Chine.	Péking, courant octobre.	
Binet (R. P. Altidor).	1839	Bayeux.	Missions Etr., Paris.	1866	Su-tchuen mérid.	Su-tchuen mér., 1er nov	
Schynse (R. P. Auguste).	1857	Prusse-Rhénane	Missions d'Alger.	1888	Nyanza.	Kamoga, 18 novembre.	
Bergez (M. Jules)	1835	Langres	Missions Etr., Paris	1858	Pondichéry.	Montbeton, 26 novembre.	
Brennan (R. P. Patrice).	1857	Irlande.	Saint-Esprit	1888	Australie.	Ballarat, 27 novembre	
Pruvot (R. P. Emile).	1860	Cambrai.	Missions d'Alger	1890	Tanganika.	Karema, 28 novembre	
✝ *O'Connell* (Mgr Eug.)	1815	Irlande.	Missions d'Alger.	1851	Etats-Unis.	Los Angeles, 4 décemb	Évêque de Grass-Valley.
Guilmin (R. P. René).	1822	Coutances	Saint-Esprit.	1850	Guyane, p. Mayotte	Diaondzi, 7 décembre	Préfet apostolique.
Collignon (R. P. Dom.)	1844	Metz	Oblat.	1870	Mackenzie.	Mackenzie, 13 décembre	
François (R. P.)	1827	Messine.	Capucin	1854	Constantinople.	San-Stefano, 18 déc.	
Favreau (M. François).	1846	Nantes.	Missions Etr., Paris	1869		Paris, 18 décembre.	
Gachon (R. P. Jean).	1847	Clermont.	Saint-Esprit.	1874	Gabon.	En mer, 22 décembre.	
Dealy (R. P. Patrice).	1827	Irlande.	Compag. de Jésus.	»	Etats-Unis.	New-York, 23 décembre	
Laxhubert (R. P. J.-B.)	1858	Bavière.	Sémin. de Steyl.	1883	Chan-tong mérid.	Puoli, 24 décembre	
✝ *Loughlin* (Mgr Jean).	1817	Irlande.	Sémin. de Steyl	»	États-Unis.	Brooklyn, 29 décembre	Évêque de Brooklyn.
Derham (R. P. Hyac.).	1830	Espagne.	Frère Prêcheur.	»	Etats-Unis.	Californie, 30 décembre.	
Van den Oord (R. P. Val.).	1863	Hollande.	Franciscain.	1890	Chine.	Chen-si mérid. 1891.	
Rongé (R. P. Stéphane)	1851	France.	Franciscain	1884	Chine.	Chen-si sept.	
Laurent (R. P.)	1858	Brescia.	Franciscain.	1881	Terre-Sainte.		
Evariste (R. P.)	18[illegible]7	Bethléem.	Franciscain.	1874	Terre-Sainte.	Jérusalem.	
Giannelli (R. P. Joseph).	1823	Italie.	Franciscain.	1841	Bolivie	Tarata	
Fernandez (R. P. Louis).	1845	Espagne.	Franciscain.	1869	Bolivie.	La Paz.	
Stazi (R. P. Léonard).	1853	Italie.	Franciscain.	1872	Bolivie.	Tarija.	
Cerda (R. P. Manuel).	1850	Chili.	Franciscain	1868	Chili.	Chillan.	

TH. MOREL, *directeur-gérant.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME VINGT-QUATRIÈME DES MISSIONS CATHOLIQUES

JANVIER - DÉCEMBRE 1892

A

B

C

D

E

F

J

K

L

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

GRAVURES

PUBLIÉES DANS LE TOME VINGT-QUATRIÈME

Janvier-Décembre 1892

ÉGLISES ET MONUMENTS

ÉGLISES ET MONUMENTS *(Suite)*

VUES

VUES (*Suite*)

TYPES ET SUJETS DIVERS

TYPES ET SUJETS DIVERS *(Suite)*

PORTRAITS

CARTES

ERRATA

TOME VINGT-QUATRIÈME — Janvier-Décembre 1892

De regrettables erreurs typographiques ont attribué à nos Numéros du 27 mai et du 15 juillet une pagination complètement fausse. Il en résulte que les folios 253, 254, 255, 256, 257, 258, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354 manquent dans la pagination, sans que pour cela le volume soit incomplet.

Page 15, colonne 1, ligne 4, *au lieu de : Irlande..................* *lire : Islande.*

Lyon. — Imprimerie Mougin-Rusand, rue Stella, 3.